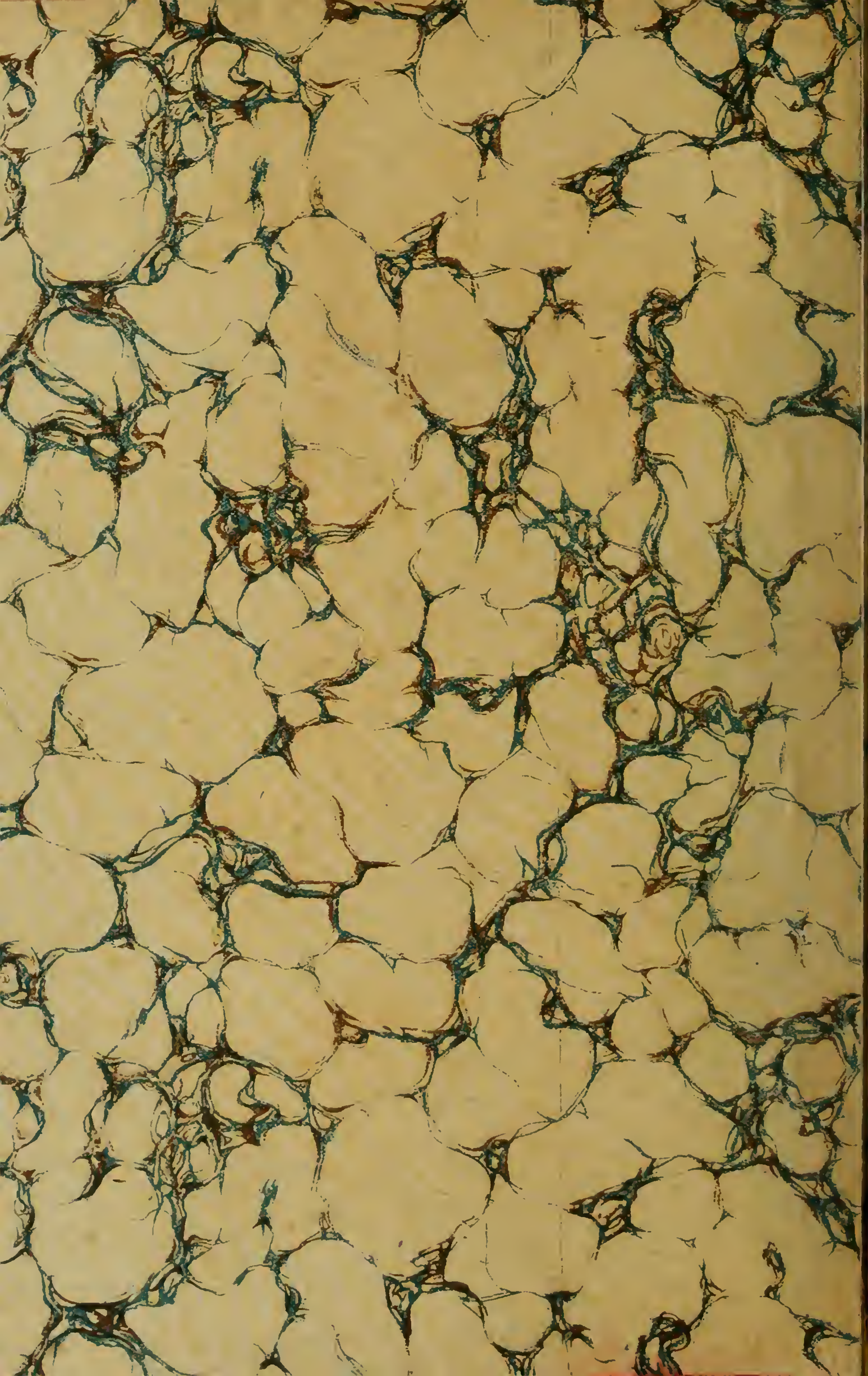
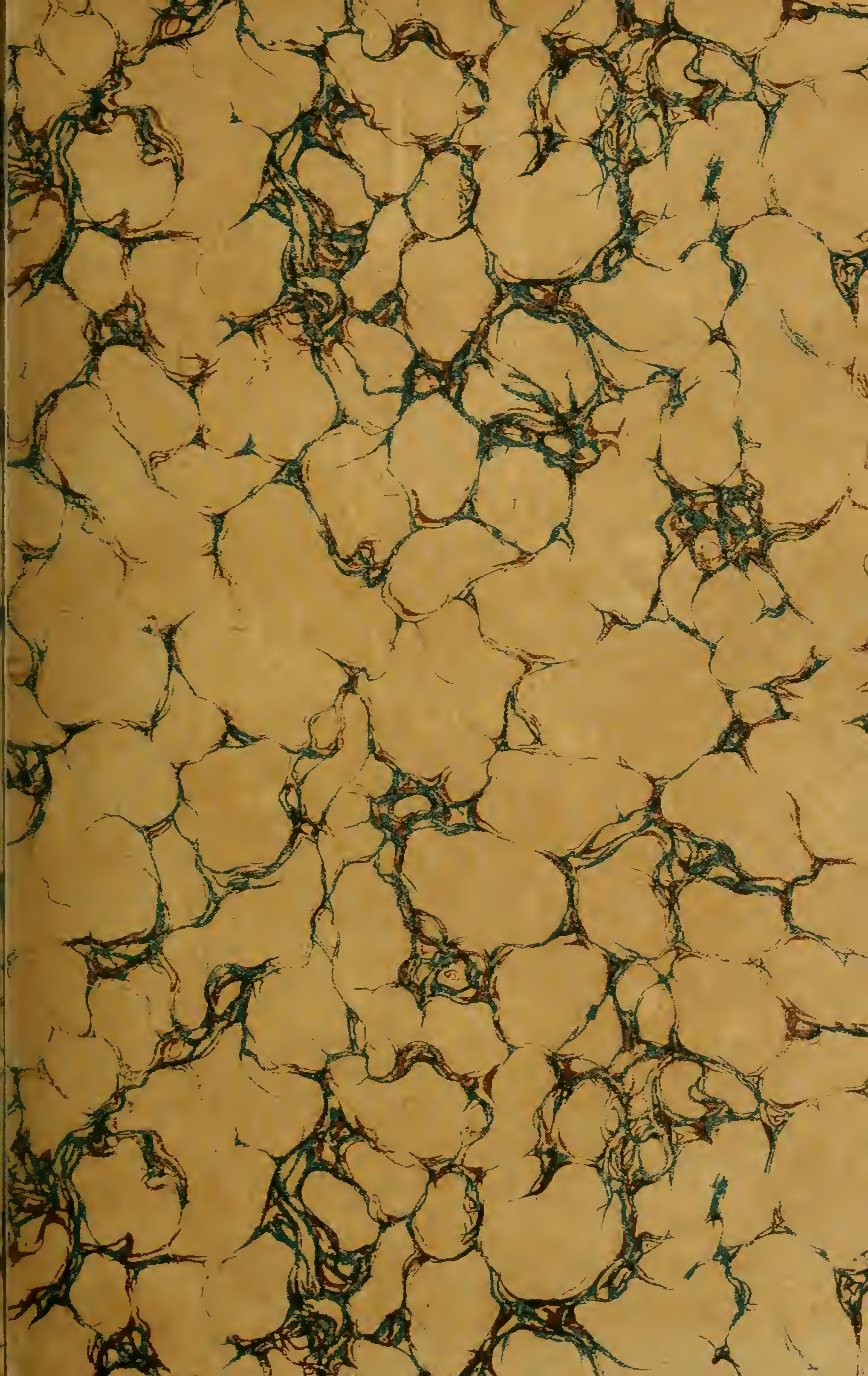

U d'/of OTTAWA
39003002243235





ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Ascanio

ILLUSTRATIONS

DE

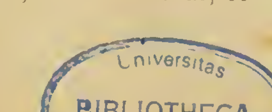
GERLIER & J. DÉSANDRÉ



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33





ASCANIO

I

LA RUE ET L'ATELIER

C'était le 10 juillet de l'an de grâce 1540, à quatre heures de relevée, à Paris, dans l'enceinte de l'Université, à l'entrée de l'Eglise des Grands-Augustins, près du bénitier, auprès de la porte.

Un grand et beau jeune homme au teint brun, aux longs cheveux et aux grands yeux noirs, vêtu avec une simplicité pleine d'élégance, et portant pour toute arme un petit poignard au manche merveilleusement ciselé, était là debout, et, par pieuse humilité sans doute, n'avait pas bougé de cette place pendant tout le temps qu'avaient duré les vêpres; le front courbé et dans l'attitude d'une dévote contemplation, il murmurait tout bas je ne sais quelles paroles, ses prières assurément, car il parlait si bas qu'il n'y avait que lui et Dieu qui pouvaient savoir ce qu'il disait: mais cependant, comme l'office tirait à sa fin, il releva la tête, et ses plus proches voisins purent entendre ces mots prononcés à demi-voix:

— Que ces moines français psalmodient abominablement! ne pourraient-ils mieux chanter devant Elle, qui doit être habituée à entendre chanter les anges? Ah! ce n'est point malheureux! voici les vêpres achevées. Mon Dieu! mon Dieu! faites qu'aujourd'hui je sois plus heureux que dimanche dernier, et qu'elle lève au moins les yeux sur moi!

Cette dernière prière n'est véritablement point maladroite, car si celle à qui elle est adressée lève les yeux sur celui qui la lui adresse, elle apercevra la plus adorable tête d'adolescent qu'elle ait jamais rêvée en lisant ces belles fables mythologiques si fort à la mode à cette époque, grâce aux belles poésies de maître Clément Marot, et dans lesquelles sont racontées les amours de Psyché et la mort de Narcisse. En effet, et comme nous l'avons dit, sous son costume simple et de couleur sombre, le jeune homme que nous venons de mettre en scène est d'une beauté remarquable et d'une élégance suprême: il a en outre dans le sourire une douceur et une grâce infinies, et son regard, qui n'ose pas encore être hardi, est du moins le plus passionné que puissent lancer deux grands yeux de dix-huit ans.

Cependant au bruit des chaises qui annonce la fin de l'office, notre amoureux (car aux quelques paroles qu'il a prononcées, le lecteur a pu reconnaître qu'il avait droit à ce titre), notre amoureux, dis-je, se retira un peu à l'écart et regarda passer la foule qui s'écoulait en silence et qui se composait de graves marguilliers, de respectables matrones devenues discrètes et de fillettes avenantes. Mais ce n'était pas pour tout cela que le beau jeune homme était venu, car son regard ne s'anima, car il ne s'avança avec empressement que lorsqu'il vit s'approcher une jeune fille vêtue de blanc qu'accompagnait une duègne, mais une duègne de bonne maison et qui paraissait savoir son monde, une duègne assez jeune, assez réjouie, et d'aspect peu barbare, ma foi! Quand ces deux dames s'approchèrent du bénitier, notre jeune homme prit de l'eau bénite et leur en présenta galamment.

La duègne fit le plus gracieux des sourires, la plus reconnaissante des révérences, toucha les doigts du jeune homme et, à son grand désappointement, offrit elle-même à sa compagne cette eau bénite de seconde main, laquelle compagne, malgré la fervente prière dont elle avait été l'objet quelques minutes auparavant, tint constamment ses yeux baissés, preuve qu'elle savait que le beau jeune homme était là, si bien que lorsqu'elle se fut éloignée, le beau jeune homme frappa du pied en murmurant: « Allons, elle ne

m'a pas encore vu cette fois-ci » Preuve que le beau jeune homme, ainsi que nous croyons l'avoir dit, n'avait guère plus de dix-huit ans.

Mais le premier moment de dépit passé, notre inconnu se hâta de descendre les marches de l'église, et voyant qu'après avoir abaissé son voile et donné le bras à sa suivante, la jolie distraite avait pris à droite, il se hâta de prendre à droite, en remarquant d'ailleurs que c'était précisément son chemin. La jeune fille suivit le quai jusqu'au pont Saint-Michel et prit le pont Saint-Michel : c'était encore le chemin de notre inconnu. Elle traversa ensuite la rue de la Barillerie et le pont au Change. Or, comme c'était toujours le chemin de notre inconnu, notre inconnu la suivit comme son ombre.

L'ombre de toute jolie fille c'est un amoureux.

Mais, hélas ! à la hauteur du Grand-Châtelet, ce bel astre dont notre inconnu s'était fait le satellite s'éclipsa subitement ; le guichet de la prison royale s'ouvrit comme de lui-même aussitôt que la duègne y eut frappé, et se referma aussitôt.

Le jeune homme demeura interdit un instant, mais comme c'était un garçon fort décidé quand il n'y avait plus là une jolie fille pour lui ôter sa résolution, il eut bientôt pris son parti.

Un sergent d'armes, la pique sur l'épaule, se promenait gravement devant la porte du Châtelet. Notre jeune inconnu fit comme cette digne sentinelle, et après s'être éloigné à quelque distance pour ne pas être remarqué, mais non pas assez loin pour perdre la porte de vue, il commença héroïquement sa faction amoureuse.

Si le lecteur a monté une faction quelconque dans sa vie, il a dû remarquer qu'un des moyens les plus sûrs d'abréger cet exercice est de se parler à soi-même. Or, sans doute notre jeune homme était habitué aux factions, car à peine avait-il commencé la sienne qu'il s'adressa le monologue suivant :

— Ce n'est point là assurément qu'elle demeure. Ce matin après la messe, et ces deux derniers dimanches où je n'ai osé la suivre que des yeux, — niais que j'étais ! — elle ne prenait pas le quai à droite, mais à gauche, et du côté de la porte de Nesle et du Pré-au-Clercs. Que diable vient-elle faire au Châtelet ! — Voyons. — Visiter un prisonnier peut-être, son frère probablement. — Pauvre jeune fille ! elle doit bien souffrir alors, car sans doute elle est aussi bonne qu'elle est belle. Pardieu ! j'ai grande envie de l'aborder, moi, et de lui demander franchement ce qu'il en est, et de lui offrir mes services. — Si c'est son frère, je confie la chose au patron et je lui demande conseil. Quand on s'est évadé du château de Saint-Ange, comme lui, on sait de quelle manière on sort de prison. C'est donc dit, je sauve le frère. Après un pareil service à lui rendu, le frère devient mon ami à la vie à la mort. — Il me demande à son tour ce qu'il peut faire pour moi qui ai tant fait pour lui. — Je lui avoue que j'aime sa sœur. Il me présente à elle, je tombe à ses genoux, et nous verrons bien alors si elle ne lève pas les yeux.

Une fois lancé sur une pareille voie, on comprend combien l'esprit d'un amoureux fait de chemin sans s'arrêter. Aussi notre jeune homme fut-il tout étonné d'entendre sonner quatre heures et de voir relever la sentinelle.

Le nouveau sergent commença sa faction, et le jeune homme reprit la sienne. Le moyen lui avait trop bien réussi pour ne pas continuer d'en faire usage ; aussi reprit-il sur un texte non moins fécond que le premier :

— Qu'elle est belle ! quelle grâce dans ses gestes ! quelle pudeur dans ses mouvemens ! quelle pureté dans ses lignes ! Il n'y a dans le monde entier que le grand Léonard de Vinci ou le divin Raphaël qui eussent été dignes de reproduire l'image de cette blanche et chaste créature ; encore eût-il fallu que ce fût au plus beau de leur talent. Oh ! que ne suis-je peintre, mon Dieu ! au lieu d'être ciseleur, statuaire, émailleur, orfèvre ! Si j'étais peintre, d'abord je n'aurais pas besoin de l'avoir devant les yeux pour faire son portrait. Je verrais sans cesse ses grands yeux bleus, ses beaux cheveux blonds, son teint si blanc, sa taille si fine. Si j'étais peintre, je la mettrais dans tous mes tableaux, comme faisait Sanzio pour la Fornarine, et André del Sarto pour la Lucrèce. Et quelle différence entre elle et la Fornarine ! c'est-à-dire que ni l'une ni l'autre ne sont dignes de dénouer les cordons de ses souliers. D'abord la Fornarine...

Le jeune homme n'était pas au bout de ses comparaisons, tout à l'avantage, comme on le comprend bien, de sa maîtresse, lorsque l'heure sonna.

On releva la seconde sentinelle.

— Six heures. C'est étrange comme le temps passe vite ! murmura le jeune homme, et s'il passe ainsi à l'attendre, comment doit-il donc passer près d'elle ! Oh ! près d'elle il n'y a plus de temps, c'est le paradis. Si j'étais près d'elle, je la regarderais, et les heures, les jours, les mois, la vie, passeraient ainsi. Quelle heureuse vie serait celle-là, mon Dieu ! Et le jeune homme resta en extase, car devant ses yeux d'artiste sa maîtresse quoique absente passa en réalité.

On releva la troisième sentinelle.

Huit heures sonnaient à toutes les paroisses, et l'ombre commençait à descendre, car tout nous autorise à penser qu'il y a trois cents ans la brune se faisait en juillet vers les huit heures, absolument comme de nos jours ; mais ce qui étonnera davantage peut-être, c'est la fabuleuse persévérance des amans du seizième siècle. Tout était puissant alors, et les âmes jeunes et vigoureuses ne s'arrêtaient pas plus à moitié chemin en amour qu'en art et en guerre.

Du reste, la patience du jeune artiste, car maintenant nous connaissons sa profession, fut enfin récompensée quand il vit la porte du Châtelet se rouvrir pour la vingtième fois, mais cette fois pour donner passage à celle qu'il attendait. La même matrone était toujours à ses côtés, et, de plus, deux hoquetons aux armes de la prévôté l'escortaient à dix pas.

On reprit le chemin qu'on avait fait trois heures auparavant, à savoir le pont au Change, la rue de la Barillerie, le pont Saint-Michel et les quais ; seulement on dépassa les Augustins, et à trois cents pas de là, dans une encoignure, on s'arrêta devant une énorme porte à côté de laquelle se trouvait une autre petite porte de service. La duègne y frappa ; le portier vint ouvrir. Les deux hoquetons, après un profond salut, reprirent la route du Châtelet, et notre artiste se retrouva une seconde fois immobile devant une porte close.

Il y serait probablement resté jusqu'au lendemain, car il avait commencé la quatrième série de ses rêves ; mais le hasard voulut qu'un passant quelque peu aviné vînt donner de la tête contre lui.

— Hé ! l'ami, dit le passant, sans indiscrétion, êtes-vous un homme ou une borne ? Si vous êtes une borne, vous êtes dans votre droit et je vous respecte ; si vous êtes un homme, gare ! que je passe.

— Excusez, reprit le jeune homme distrait, mais je suis étranger à la bonne ville de Paris, et...

— Oh ! c'est autre chose, alors ; le Français est hospitalier, c'est moi qui vous demande pardon ; vous êtes étranger, c'est bien. Puisque vous m'avez dit qui vous étiez, il est juste que je vous dise qui je suis. Je suis écolier et je m'appelle...

— Pardon, interrompit le jeune artiste, mais avant de savoir qui vous êtes, je voudrais bien savoir où je suis.

— Porte de Nesle, mon cher ami, et voici l'hôtel de Nesle, dit l'écolier en montrant des yeux la grande porte que l'étranger n'avait pas quittée du regard.

— Fort bien ; et pour aller rue Saint-Martin, où je demeure, dit notre amoureux, pour dire quelque chose et espérant qu'il se débarrasserait de son compagnon, par où faut-il que je passe ?

— Rue Saint-Martin, dites-vous ! Venez avec moi, je vous accompagnerai, c'est justement ma route, et au pont Saint-Michel je vous indiquerai votre chemin. Je vous dirai donc que je suis écolier, que je reviens du Pré-aux-Clercs, et que je m'appelle...

— Savez-vous à qui il appartient, l'hôtel de Nesle ? demanda le jeune inconnu.

— Tiens ! est-ce qu'on ne sait pas son Université ! L'hôtel de Nesle, jeune homme, appartient au roi notre sire, et est présentement aux mains du prévôt de Paris, Robert d'Estourville.

— Comment ! c'est là que demeure le prévôt de Paris ! s'écria l'étranger.

— Je ne vous ai dit en rien que le prévôt de Paris demeurât là, mon fils, reprit l'écolier ; le prévôt de Paris demeure au Grand-Châtelet.

— Ah ! au Grand-Châtelet ! Alors, c'est cela. Mais comment se fait-il que le prévôt demeure au Grand-Châtelet et que le roi lui laisse l'hôtel de Nesle ?

— Voici l'histoire. Le roi, voyez-vous, avait jadis donné l'hôtel de Nesle à notre bailli, homme extrêmement vénérable, qui gardait les privilèges et jugeait les procès de l'Université de la façon la plus paternelle : superbe fonction ! Par malheur, cet excellent bailli était si juste, si juste, pour nous, qu'on a aboli sa charge depuis deux ans, sous prétexte qu'il dormait aux audiences, comme si bailli ne dérivait pas de bâiller. Sa charge donc étant supprimée, on a rendu au prévôt de Paris le soin de protéger l'Université. Beau protecteur, ma foi ! si nous ne savons pas nous protéger nous-mêmes ! Or, mondit prévôt, — tu me suis mon enfant ? — mondit prévôt, qui est fort rapace, a jugé que, puisqu'il succédait à l'office du bailli, il devait hériter en même temps de ses propriétés, et il a tout doucement pris possession du Grand et du Petit-Nesle, avec la protection de madame d'Etampes.

— Et cependant, d'après ce que vous me dites, il ne l'occupe pas.

— Pas le moins du monde, le ladre, et pourtant je crois qu'il y loge une fille ou nièce à lui, le vieux Cassandre, une belle enfant qu'on appelle Colombe ou Colombine, je

ne sais plus bien, et qu'il tient enfermée dans un coin du Petit-Nesle.

— Ah! vraiment, fit l'artiste, qui respirait à peine, car pour la première fois il entendait prononcer le nom de sa maîtresse ; cette usurpation me paraît un abus criant. Comment ! cet immense hôtel pour loger une jeune fille seule avec une duègne !

— Et d'où viens-tu donc, ô étranger ! pour ne pas savoir que c'est un abus tout naturel que nous autres pauvres clercs habitions à six un méchant taudis, pendant qu'un grand seigneur abandonne aux orties cette immense propriété avec ses jardins, ses préaux, son jeu de paume !

— Ah ! il y a un jeu de paume?

— Magnifique ! mon fils, magnifique !

— Mais, en définitive, c'est la propriété du roi François Ier, cet hôtel de Nesle?

— Sans doute ; mais qu'est-ce que tu veux qu'il en fasse, de sa propriété, le roi François Ier?

— Qu'il la donne aux autres, puisque le prévôt ne l'habite pas.

— Eh bien ! fais-la-lui demander pour toi, alors.

— Pourquoi pas? Aimez-vous le jeu de paume, vous?

— J'en raffole

— Je vous invite alors à venir faire une partie avec moi dimanche prochain

— Où cela?

— Dans l'hôtel de Nesle.

— Tope ! monseigneur le grand-maître des châteaux royaux. Ah çà ! il est bon que tu saches mon nom au moins ; je m'appelle...

Mais comme l'étranger savait ce qu'il voulait savoir, et que le reste l'inquiétait probablement fort peu, il n'entendit pas un mot de l'histoire de son ami, qui lui raconta pourtant en détail comme quoi il s'appelait Jacques Aubry, était écrivain en l'Université, et pour le moment il revenait du Pré-aux-Clercs, où il avait eu un rendez-vous avec la femme de son tailleur ; comme quoi celle-ci, retenue sans doute par son indigne époux, n'était pas venue ; comme quoi il s'était consolé de l'absence de Simonne en buvant du vin de Suresne, et comme quoi enfin il allait retirer sa pratique à l'indélicat marchand d'habits, qui lui faisait faire le pied de grue et le contraignait de s'enivrer, ce qui était contre toutes ses habitudes.

Quand les deux jeunes gens furent arrivés à la rue de la Harpe, Jacques Aubry indiqua à notre inconnu son chemin, que celui-ci savait mieux que lui ; puis ils se donnèrent rendez-vous pour le dimanche suivant, à midi, à la porte de Nesle, et se séparèrent, l'un chantant, l'autre rêvant.

Et celui qui rêvait avait matière à rêver, car il en avait plus appris dans cette journée que pendant les trois semaines précédentes.

Il avait appris que celle qu'il aimait habitait le Petit-Nesle, qu'elle était fille du prévôt de Paris, messire Robert d'Estourville, et qu'elle s'appelait Colombe. Comme on le voit, il n'avait pas perdu sa journée.

Et tout en rêvant, il s'enfonça dans la rue Saint-Martin, et s'arrêta devant une maison de belle apparence, au-dessus de la porte de laquelle étaient sculptées les armes du cardinal de Ferrare. Il frappa trois coups.

— Qui est là? demanda de l'intérieur et après quelques secondes d'attente une voix fraîche, jeune et sonore.

— Moi, dame Catherine, répondit l'inconnu.

— Qui, vous?

— Ascanio.

— Ah ! enfin !

La porte s'ouvrit et Ascanio entra.

Une jolie fille de dix-huit à vingt ans, un peu brune, un peu petite, un peu vive, mais admirablement bien faite reçut le vagabond avec mille transports de joie. « Le voilà le déserteur ! le voilà ! » s'écria-t-elle, et elle courut ou plutôt elle bondit devant lui pour l'annoncer, éteignant la lampe qu'elle portait et laissant ouverte la porte de la rue, qu'Ascanio, beaucoup moins écervelé qu'elle, prit soin de refermer.

Le jeune homme, malgré l'obscurité où le laissait la précipitation de dame Catherine, traversa d'un pas sûr une assez vaste cour où une bordure d'herbe encadrait chaque pavé, et que dominaient de leur masse sombre de grands bâtimens d'aspect sévère. C'était bien, au reste, la demeure austère et humide d'un cardinal, quoique depuis longtemps son maître ne l'habitât plus. Ascanio franchit lestement un perron aux marches vertes de mousse, et entra dans une immense salle, la seule de la maison qui fût éclairée, une espèce de réfectoire monacal, triste, noir et nu d'ordinaire, mais depuis deux mois brillant, vivant, chantant.

Depuis deux mois, en effet, dans cette froide et colossale cellule se remuait, travaillait, riait, tout un monde d'activité et de bonne humeur ; depuis deux mois dix établis, deux enclumes, et au fond une forge improvisée, avaient rapetissé l'énorme chambre ; des dessins, des modèles, des planches chargées de pinces, de marteaux et de limes ; des faisceaux d'épées aux poignées ciselées merveilleusement et aux lames découpées à jour ; des trophées de casques, de cuirasses et de boucliers damasquinés en or, sur lesquels ressortaient en bosse les amours des dieux et des déesses, comme si l'on eût voulu faire oublier par les sujets qu'ils représentaient l'usage auquel ils étaient destinés, avaient habillé les murailles grisâtres ; le soleil avait pu largement entrer par les fenêtres toutes grandes ouvertes, et l'air s'était égayé aux chansons des travailleurs alertes et bons vivans.

Le réfectoire d'un cardinal était devenu l'atelier d'un orfèvre.

Pourtant, pendant cette soirée du 10 juillet 1540, la saintete du dimanche avait momentanément rendu à la salle désennuyée la tranquillité où elle avait langui durant un siècle. Mais une table en désordre, sur laquelle se voyaient les restes d'un excellent souper éclairés par une lampe que l'on eût crue dérobée aux fouilles de Pompéia, tant sa forme était à la fois élégante et pure, attestait que si les habitans temporaires de la maison du cardinal aimaient parfois le repos, ils n'étaient nullement partisans du jeûne

Quand Ascanio entra, quatre personnes se trouvaient dans l'atelier.

Ces quatre personnes étaient une vieille servante qui desservait, Catherine qui rallumait la lampe, un jeune homme qui dessinait dans un coin et qui attendait cette lampe que Catherine avait enlevée de devant lui, pour continuer à dessiner, et le maître, debout, les bras croisés, et appuyé contre la forge.

C'est ce dernier qu'eût aperçu tout d'abord quiconque fût entré dans l'atelier.

En effet, je ne sais quelle vie et quelle puissance émanaient de ce personnage étrange et attiraient l'attention même de ceux qui eussent voulu la lui refuser. C'était un homme maigre, grand, vigoureux, de quarante ans à peu près ; mais il faudrait le ciseau de Michel-Ange ou le pinceau de Ribeira pour retracer ce profil fin et énergique ou pour peindre ce teint brun et animé, pour rendre enfin tout cet air hardi et comme royal. Son front élevé s'ombrageait de sourcils prompts à se froncer ; son regard, net, franc et incisif, jetait parfois des éclairs sublimes ; son sourire, plein de bonté et de clémence, mais avec des plis quelque peu railleurs, vous charmait et vous intimidait en même temps ; de sa main, par un geste qui lui était familier, il caressait sa barbe et ses moustaches noires ; cette main n'était pas précisément petite, mais nerveuse, souple, allongée, industrieuse, serrant bien, et avec tout cela fine aristocrate, élégante, et enfin dans sa façon de regarder, de parler, de tourner la tête, dans ses gestes vifs, expressifs sans être heurtés, jusque dans l'attitude nonchalante qu'il avait prise quand Ascanio entra, la force se faisait sentir : le lion au repos n'en était pas moins le lion.

Quant à Catherine et à l'apprenti qui dessinait, ils formaient entre eux le contraste le plus singulier. Celui-ci, sombre, taciturne, au front étroit et déjà ridé, aux yeux à demi clos, aux lèvres serrées ; celle-là gaie comme un oiseau épanouie comme une fleur, et dont les paupières laissaient toujours voir l'œil le plus malin, dont la bouche même montrait sans cesse les dents les plus blanches. L'apprenti, enfoncé dans son coin, lent et langoureux, semblait économiser ses mouvemens ; Catherine allait, tournait, virait, ne restant jamais une seconde en place, tant la vie débordait en elle, tant cette organisation jeune et vivace avait besoin de mouvement à défaut d'émotions.

Aussi était-ce le lutin de la maison, une vraie alouette par la vivacité et par son petit cri vif et clair, menant enfin avec assez de prestesse, d'abandon et d'imprévoyance, cette vie dans laquelle elle entrait à peine pour justifier parfaitement le surnom de Scozzone que le maître lui avait donné, et qui en italien signifiait alors et signifie encore aujourd'hui quelque chose comme *casse-cou*. Du reste, pleine de gentillesse et de grâce, dans toute cette pétulance d'enfant Scozzone était l'âme de l'atelier ; quand elle chantait on faisait silence, quand elle riait on riait avec elle, quand elle ordonnait on obéissait, et cela sans mot dire, son caprice ou sa fantaisie n'étant pas d'ailleurs ordinairement fort exigeant ; et puis elle était si franchement et si naïvement heureuse, qu'elle répandait sa bonne humeur autour d'elle, et qu'on se sentait joyeux de la voir joyeuse.

Pour son histoire, c'est une vieille histoire sur laquelle nous reviendrons peut-être ; orpheline et sortie du peuple, on avait abandonné son enfance à l'aventure ; mais Dieu la protégea. Destinée à être un plaisir pour tous, elle rencontra un homme pour qui elle devint un bonheur.

Ces nouveaux personnages posés, reprenons notre récit où nous l'avons laissé.

— Ah ! çà, d'où arrives-tu, coureur? dit le maître à Ascanio.

— D'où j'arrive? j'arrive de courir pour vous, maître.

— Depuis le matin?

— Depuis le matin.

— Dis plutôt que tu te seras mis en quête de quelque aventure.

— Quelle aventure voulez-vous que je poursuive, maître? murmura Ascanio.

— Que sais-je, moi?

— Eh bien! quand cela serait, voyez le grand mal! dit Scozzone. D'ailleurs il est assez joli garçon s'il ne court pas après les aventures pour que les aventures courent après lui.

— Scozzone! interrompit le maître en fronçant le sourcil.

— Allons, allons, n'allez-vous pas être jaloux de celui-ci encore, pauvre cher enfant! Et elle releva le menton d'Ascanio avec la main. Eh bien! il ne manquerait plus que cela. Mais, Jésus! comme vous êtes pâle! Est-ce que vous n'auriez pas soupé, monsieur le vagabond?

— Tiens, non, s'écria Ascanio, je l'ai oublié.

— Oh! alors je me range à l'avis du maître, il a oublié qu'il n'avait pas soupé, décidément il est amoureux. Ruberta! Ruberta! vite, vite à souper à messire Ascanio.

La servante apporta d'excellens reliefs, sur lesquels se précipita notre jeune homme, lequel, après ses stations en plein air, avait bien le droit d'avoir faim.

Scozzone et le maître le regardaient en souriant, l'une avec une affection fraternelle, l'autre avec une tendresse de père. Quant au travailleur du coin, il avait levé la tête au moment où Ascanio était entré; mais aussitôt que Scozzone avait replacé devant lui la lampe qu'elle avait prise pour aller ouvrir la porte, il avait de nouveau abaissé la tête sur son ouvrage.

— Je vous disais donc, maître, que c'était pour vous que j'avais couru toute la journée, reprit Ascanio, s'apercevant de l'attention maligne que lui accordaient le maître et Scozzone, et désirant mener la conversation sur un autre chapitre que celui de ses amours.

— Et comment as-tu couru pour moi toute la journée? Voyons.

— Oui: n'avez-vous pas dit hier que le jour était mauvais ici et qu'il vous fallait un autre atelier?

— Sans doute.

— Eh bien, je vous en ai trouvé un, moi!

— Entends-tu, Pagolo? dit le maître en se retournant vers le travailleur.

— Plaît-il, maître? fit celui-ci en relevant une seconde fois la tête.

— Allons, quitte donc un peu ton dessin, et viens écouter cela. Il a trouvé un atelier, entends-tu?

— Pardon, maître, mais j'entendrai très bien d'ici ce que dira mon ami Ascanio. Je voudrais terminer cette étude; il me semble que ce n'est pas un mal, quand on a religieusement accompli le dimanche ses devoirs de chrétien, d'occuper ses loisirs à quelque profitable exercice: travailler c'est prier.

— Pagolo, mon ami, dit le maître en secouant la tête et d'un ton plus triste que fâché, vous feriez mieux, croyez-moi, de travailler plus assidûment et plus courageusement dans la semaine, et de vous divertir comme un bon compagnon le dimanche, au lieu de fainéanter les jours ordinaires et de vous distinguer hypocritement des autres en feignant tant d'ardeur les jours de fêtes; mais vous êtes le maître, agissez comme bon vous semble; et toi, Ascanio, mon enfant, continua-t-il avec une voix dans laquelle il y avait un mélange infini de douceur et de tendresse, tu disais donc?

— Je dis que je vous ai trouvé un atelier magnifique.

— Lequel?

— Connaissez-vous l'hôtel de Nesle?

— A merveille, pour avoir passé devant, c'est-à-dire, car je n'y suis jamais entré.

— Mais, sur l'apparence, vous plaît-il?

— Je le crois pardieu bien; mais.

— Mais quoi?

— Mais n'est-il donc occupé par personne?

— Si fait, par M. le prévôt de Paris, messire Robert d'Estourville, lequel s'en est emparé sans y avoir aucun droit. D'ailleurs, pour mettre votre conscience en repos, il me semble que nous pourrions parfaitement lui laisser le Petit-Nesle, où habite quelqu'un de sa famille, je crois, et nous contenter, nous, du Grand-Nesle avec ses cours, ses préaux, ses jeux de boule et son jeu de paume.

— Il y a un jeu de paume?

— Plus beau que celui de Santa Croce à Florence.

— Per Bacco! c'est mon jeu favori, tu le sais, Ascanio.

— Oui; et puis, maître, outre cela, un emplacement superbe: de l'air partout, et quel air! l'air de la campagne: ce n'est pas comme dans cet affreux coin où nous moisissons et où le soleil nous oublie; là le Pré-aux-Clercs d'un côté, la Seine de l'autre, et le roi, votre grand roi, à deux pas, dans son Louvre.

— Mais à qui est ce diable d'hôtel?

— A qui? Pardieu! au roi.

— Au roi! Répète cette parole, mon enfant. — L'hôtel de Nesle est au roi!

— En personne, maintenant reste à savoir s'il consentira à vous donner un logement si magnifique.

— Qui, le roi? Comment s'appelle-t-il, Ascanio?

— Mais, François I[er], que je pense.

— Ce qui veut dire que dans huit jours l'hôtel de Nesle sera ma propriété.

— Mais le prévôt de Paris se fâchera peut-être.

— Que m'importe!

— Et s'il ne veut pas lâcher ce qu'il tient?

— S'il ne veut pas! — Comment m'appelle-t-on, Ascanio?

— On vous appelle Benvenuto Cellini, maître.

— Ce qui veut dire que s'il ne veut pas faire les choses de bonne volonté, ce digne prévôt, eh bien! on les lui fait faire de force. Sur ce, allons nous coucher. Demain nous reparlerons de tout cela, et comme il fera jour, nous y verrons clair.

Et sur l'invitation du maître, chacun se retira, à l'exception de Pagolo, qui resta encore quelque temps à travailler dans son coin; mais aussitôt qu'il jugea que chacun était au lit, l'apprenti se leva, regarda autour de lui, s'approcha de la table, se versa un grand verre de vin, qu'il avala tout d'un trait, et s'en alla se coucher à son tour.

II

UN ORFÈVRE AU SEIZIÈME SIÈCLE

Puisque nous avons fait le portrait et que nous avons prononcé le nom de Benvenuto Cellini, que le lecteur nous permette, afin qu'il puisse entrer plus avant dans le sujet tout artistique que nous traitons, une petite digression sur cet homme étrange qui depuis deux mois habitait la France, et qui est destiné, comme on s'en doute bien, à devenir un des personnages principaux de cette histoire.

Mais auparavant disons ce que c'était qu'un orfèvre au seizième siècle.

Il y a à Florence un pont qu'on appelle le Pont-Vieux, et qui est encore aujourd'hui tout chargé de maisons: ces maisons étaient des boutiques d'orfèvrerie.

Mais pas d'orfèvrerie comme nous l'entendons de nos jours: l'orfèvrerie aujourd'hui est un métier; autrefois l'orfèvrerie était un art.

Aussi rien n'était merveilleux comme ces boutiques ou plutôt comme les objets qui les garnissaient: c'étaient des coupes d'onyx arrondies, autour desquelles rampaient des queues de dragons, tandis que les têtes et les corps de ces animaux fantastiques, se dressant en face l'un de l'autre, étendaient leurs ailes azurées tout étoilées d'or, et, la gueule ouverte comme des chimères, se menaçaient avec leurs yeux de rubis. C'étaient des aiguières d'agate au pied desquelles s'enroulait un feston de lierre qui, remontant en forme d'anse, s'arrondissait bien au-dessus de son orifice, cachant au milieu de ses feuilles d'émeraude quelque merveilleux oiseau des tropiques tout habillé d'émail, et qui semblait vivre et prêt à chanter. C'étaient des urnes de lapis-lazuli dans lesquelles se penchaient, comme pour boire, deux lézards si habilement ciselés qu'on eût cru voir les reflets changeans de leur cuirasse d'or, et qu'on eût pu penser qu'au moindre bruit ils allaient fuir et se réfugier dans quelque gerçure de la muraille. C'étaient encore des calices, des ostensoirs, des médailles de bronze, d'argent, d'or; tout cela émaillé de pierres précieuses, comme si, à cette époque, les rubis, les topazes, les escarboucles et les diamans, se trouvaient en fouillant le sable des rivières, ou en soulevant la poussière des chemins; c'étaient enfin des nymphes, des naïades, des dieux, des déesses, tout un Olympe resplendissant, mêlé à des crucifix, à des croix, à des calvaires; des Mater dolorosa et des Vénus, des Christs et des Apollons, des Jupiters lançant la foudre, et des Jéhovahs créant le monde; et tout cela, non seulement habilement exécuté, mais poétiquement conçu, non seulement admirable comme bijoux à orner le boudoir d'une femme, mais splendide comme chefs-d'œuvre à immortaliser le règne d'un roi ou le génie d'une nation.

Il est vrai que les orfèvres de cette époque se nommaient Donatello, Ghiberti, Guirlandajo, et Benvenuto Cellini.

Or, Benvenuto Cellini a raconté lui-même, dans ses mémoires plus curieux que les plus curieux romans, cette vie aventurière des artistes du quinzième et du seizième siècle, quand Titien peignait la cuirasse sur le dos, et que Michel-Ange sculptait l'épée au côté, quand Masaccio et le Dominiquin mouraient du poison, et quand Cosme I[er] s'enfermait pour retrouver la trempe d'un acier qui pût tailler le porphyre.

Nous ne prendrons donc pour faire connaître cet homme qu'un épisode de sa vie: celui qui le conduisit en France.

Benvenuto était à Rome, où le pape Clément VII l'avait fait appeler, et il travaillait avec passion au beau calice que Sa Sainteté lui avait commandé; mais comme il voulait mettre tous ses soins à ce précieux ouvrage, il n'avançait que bien lentement. Or, Benvenuto, comme on le pense

bien, avait force envieux, tant à cause des belles commandes qu'il recevait des ducs, des rois et des papes, qu'à cause du grand talent avec lequel il exécutait ces commandes. Il en résultait qu'un de ses confrères nommé Pompeo, qui n'avait rien à faire qu'à calomnier, lui, profitait de ces retards pour le desservir tant qu'il pouvait près du pape, et cela tous les jours, sans trêve, sans relâche, tantôt tout bas, tantôt tout haut, assurant qu'il n'en finirait jamais, et que comme il était accablé de besogne, il exécutait d'autres travaux, au détriment de ceux commandés par Sa Sainteté.

Il dit et fit tant, ce digne Pompeo, qu'un jour en le voyant entrer dans sa boutique Benvenuto Cellini jugea tout de suite à son air riant qu'il était porteur d'une mauvaise nouvelle.

— Eh bien ! mon cher confrère, dit-il, je viens vous soulager d'une lourde obligation. Sa Sainteté a bien vu que si vous tardiez tant à lui livrer son calice, ce n'était pas faute de zèle, mais faute de temps. Elle a pensé en conséquence qu'il fallait débarrasser vos journées de quelque soin important, et de son propre mouvement elle vous retire la charge de graveur de la Monnaie. C'est neuf pauvres ducats d'or que vous aurez par mois de moins, mais une heure par jour que vous aurez de plus.

Benvenuto Cellini se sentit une sourde et furieuse envie de jeter le railleur par la fenêtre, mais il se contint, et Pompeo, ne voyant bouger aucun muscle de son visage, crut que le coup n'avait pas porté.

— En outre, continua-t-il, et je ne sais pourquoi, malgré tout ce que j'ai pu dire en votre faveur, Sa Sainteté vous redemande son calice tout de suite, et dans l'état où il est. J'ai vraiment peur, mon cher Benvenuto, et je vous préviens de cela en ami, qu'elle n'ait l'intention de le faire achever par quelque autre.

— Oh ! pour cela, non ! s'écria l'orfèvre, se redressant cette fois comme un homme piqué par un serpent. Mon calice est à moi comme l'office de la Monnaie est au pape. Sa Sainteté n'a d'autre droit que d'exiger les cinq cents écus qu'elle m'a fait payer d'avance, et je ferai de mon travail ce que bon me semblera.

— Prenez garde, mon maître, dit Pompeo, car peut-être la prison est-elle au bout de ce refus.

— Monsieur Pompeo, vous êtes un âne, répondit Benvenuto Cellini.

Pompeo sortit furieux.

Le lendemain, deux camerieri du saint-père vinrent trouver Benvenuto Cellini.

— Le pape nous mande vers toi, dit l'un d'eux, afin que tu nous remettes le calice ou que nous te conduisions en prison.

— Messeigneurs, répondit Benvenuto, un homme comme moi ne méritait pas moins que des archers comme vous. Menez-moi en prison, me voilà. Mais je vous en préviens, cela n'avancera point d'un coup de burin le calice du pape.

Et Benvenuto s'en alla avec eux chez le gouverneur, qui, ayant sans doute reçu ses instructions d'avance, l'invita à se mettre à table avec lui. Pendant tout le dîner le gouverneur engagea Benvenuto par toutes les raisons possibles à contenter le pape en lui portant son travail, lui affirmant au reste que s'il faisait cette soumission, Clément VII, tout violent et entêté qu'il était, s'apaiserait de cette seule soumission ; mais Benvenuto répondit qu'il avait déjà montré six fois au saint-père son calice commencé, et que c'était tout ce que l'exigence pontificale pouvait demander de lui ; que d'ailleurs il connaissait Sa Sainteté, qu'il n'y avait pas à s'y fier, et qu'elle pourrait bien profiter de ce qu'elle le tenait à sa disposition pour lui reprendre son calice et le donner à finir à quelque imbécile qui le gâterait. En revanche il déclara de nouveau qu'il était prêt à rendre au pape les cinq cents écus qu'il lui avait avancés.

Cela dit, Benvenuto ne répondit plus à toutes les instances du gouverneur qu'en vantant son cuisinier et en exaltant ses vins.

Après le dîner, tous ses compatriotes, tous ses amis les plus chers, tous ses apprentis conduits par Ascanio, vinrent le supplier de ne pas courir à sa ruine en tenant tête à Clément VII ; mais Benvenuto Cellini répondit que depuis longtemps il désirait constater cette grande vérité, qu'un orfèvre pouvait être plus entêté qu'un pape ; qu'en conséquence, comme l'occasion s'en présentait aussi belle qu'il la pouvait désirer, il ne la laisserait point échapper de peur qu'elle ne se présentât plus.

Ses compatriotes se retirèrent en haussant les épaules, ses amis en déclarant qu'il était fou, et Ascanio en pleurant.

Heureusement Pompeo n'oubliait pas Cellini, et pendant ce temps il disait au pape :

— Très saint-père, laissez faire votre serviteur, je vais envoyer dire à cet entêté que, puisqu'il le veut absolument, il ait à faire remettre chez moi les cinq cents écus, et comme c'est un gaspilleur et un dépensier qui n'aura pas cette somme à sa disposition, il sera bien forcé de me remettre le calice.

Clément VII trouva le moyen excellent et répondit à Pompeo d'agir comme il l'entendrait. En conséquence, le même soir, et comme on allait conduire Benvenuto Cellini à la chambre qui lui était destinée, un cameriere se présenta disant à l'orfèvre que Sa Sainteté acceptait son ultimatum et désirait avoir à l'instant même les cinq cents écus ou le calice.

Benvenuto répondit qu'on n'avait qu'à le ramener à sa boutique et qu'il donnerait les cinq cents écus.

Quatre Suisses reconduisirent chez lui Benvenuto, suivi du cameriere. Arrivé dans sa chambre à coucher, Benvenuto tira une clef de sa poche, ouvrit une petite armoire en fer pratiquée dans le mur, plongea sa main dans un grand sac, en tira les cinq cents écus, et les ayant donnés au cameriere, il le mit à la porte lui et les quatre Suisses.

Ceux-ci reçurent même, il faut le dire à la louange de Benvenuto Cellini, quatre écus pour la peine qu'ils avaient prise, et ils se retirèrent en lui baisant les mains, il faut le dire à la louange des Suisses.

Le cameriere retourna aussitôt près du saint-père et lui remit les cinq cents écus, sur quoi Sa Sainteté désespérée entra dans une grande colère et se mit à injurier Pompeo.

— Va trouver toi-même mon grand ciseleur à sa boutique, animal, lui dit-il ; fais lui toutes les caresses dont ton ignorante bêtise est capable, et dis-lui que s'il consent à me faire mon calice, je lui donnerai toutes les facilités qu'il me demandera.

— Mais, Votre Sainteté, dit Pompeo, ne serait-il pas temps demain matin ?

— Il est déjà trop tard ce soir, imbécile, et je ne veux pas que Benvenuto s'endorme sur sa rancune ; fais donc à l'instant ce que j'ordonne, et que demain à mon lever j'aie une bonne réponse.

Le Pompeo sortit donc du Vatican l'oreille basse, et s'en vint à la boutique de Benvenuto : elle était fermée.

Il regarda à travers le trou de la serrure, à travers les fentes de la porte, passa en revue toutes les fenêtres pour voir s'il n'y en avait pas quelqu'une d'illuminée ; mais voyant que tout était sombre, il se hasarda à frapper une seconde fois plus fort que la première, puis enfin une troisième plus fort encore que la seconde.

Alors une croisée du premier étage s'ouvrit et Benvenuto parut en chemise et son arquebuse à la main.

— Qui va là ? demanda Benvenuto.

— Moi, répondit le messager.

— Qui, toi ? reprit l'orfèvre, qui avait parfaitement reconnu son homme.

— Moi, Pompeo.

— Tu mens, dit Benvenuto, je connais parfaitement Pompeo, et c'est un trop grand lâche pour se hasarder à cette heure dans les rues de Rome.

— Mais, mon cher Cellini, je vous jure...

— Tais-toi ; tu es un brigand qui a pris le nom de ce pauvre diable pour te faire ouvrir ma porte et pour me voler.

— Maître Benvenuto, je veux mourir...

— Dis encore un mot, s'écria Benvenuto en abaissant l'arquebuse dans la direction de son interlocuteur, et ce souhait sera exaucé.

Pompeo s'enfuit à toutes jambes en criant au meurtre, et disparut à l'angle de la plus prochaine rue.

Quand il eut disparu, Benvenuto referma sa fenêtre, raccrocha son arquebuse à son clou, et se recoucha en riant dans sa barbe de la peur qu'il avait faite au pauvre Pompeo.

Le lendemain, au moment où il descendait dans sa boutique, ouverte déjà depuis une heure par ses apprentis, Benvenuto Cellini aperçut de l'autre côté de la rue Pompeo, qui, depuis le point du jour en faction, attendait qu'il descendît.

En apercevant Cellini, Pompeo lui fit de la main le geste le plus tendrement amical qu'il ait jamais fait à personne.

— Ah ! fit Cellini, c'est vous, mon cher Pompeo. Ma foi ! j'ai manqué cette nuit faire payer cher à un drôle l'insolence qu'il avait eue de prendre votre nom.

— Vraiment, dit Pompeo en s'efforçant de sourire et en s'approchant peu à peu de sa boutique, et comment cela ?

Benvenuto raconta alors au messager de Sa Sainteté ce qui s'était passé ; mais comme dans le dialogue nocturne son ami Benvenuto l'avait traité de lâche, il n'osa avouer que c'était à lui en personne que Benvenuto avait eu affaire. Puis, ce récit achevé, Cellini demanda à Pompeo quelle heureuse circonstance lui valait si matin l'honneur de son aimable visite.

Alors Pompeo s'acquitta, mais dans d'autres termes, bien entendu, de la commission dont Clément VII l'avait chargé près de son orfèvre.

A mesure qu'il parlait, la figure de Benvenuto Cellini s'épanouissait. Clément VII cédait donc. L'orfèvre avait été plus entêté que le pape ; puis, quand il eut fini son discours :

— Répondez à Sa Sainteté, dit Benvenuto, que je serai heureux de lui obéir et de faire tout au monde pour regagner ses bonnes grâces que j'ai perdues, non par ma faute, mais

par la méchanceté des envieux. Quant à vous, monsieur Pompeo, comme le pape ne manque pas de domestiques, je vous engage, dans votre intérêt, à me faire envoyer à l'avenir un autre valet que vous ; pour votre santé, monsieur Pompeo, ne vous mêlez plus de ce qui me regarde ; par pitié pour vous, ne vous rencontrez jamais sur mon chemin, et, pour le salut de mon âme, priez Dieu, Pompeo, que je ne sois pas votre César.

Pompeo ne demanda point son reste et s'en alla reporter à Clément VII la réponse de Benvenuto Cellini, en supprimant toutefois la péroraison.

A quelque temps de là, pour se raccommoder tout à fait avec Benvenuto, Clément VII lui commanda sa médaille. Benvenuto la lui frappa en bronze, en argent et en or, puis il la lui porta. Le pape en fut si émerveillé qu'il s'écria dans son admiration que jamais les anciens n'avaient fait une si belle médaille.

— Eh bien ! Votre Sainteté, dit Benvenuto, si cependant je n'avais pas montré un peu de fermeté, nous serions brouillés tout à fait à cette heure car jamais je ne vous eusse pardonné, et vous eussiez perdu un serviteur dévoué. Voyez-vous très Saint-Père, continua Benvenuto en manière d'avis, Votre Sainteté ne ferait pas mal de se rappeler quelquefois l'opinion de certaines gens d'un gros bon sens, qui disent qu'il faut saigner sept fois avant de couper une, et vous feriez bien aussi de vous laisser un peu moins aisément duper par les méchantes langues, les envieux et les calomniateurs, cela soit dit pour votre gouverne, et n'en parlons plus, très Saint-Père.

Ce fut ainsi que Benvenuto pardonna à Clément VII, ce qu'il n'eût certainement pas fait s'il l'eût moins aimé ; mais en qualité de compatriote il était fort attaché à lui.

Aussi sa désolation fut grande lorsque, quelques mois après l'aventure que nous venons de raconter, le pape mourut presque subitement. Cet homme de fer fondit en larmes à cette nouvelle, et pendant huit jours il pleura comme un enfant.

Au reste, cette mort fut doublement funeste au pauvre Benvenuto Cellini, car le jour même où l'on ensevelit le pape, il rencontra Pompeo qu'il n'avait pas vu depuis le moment où il l'avait invité à lui épargner sa trop fréquente présence.

Il faut dire que depuis les menaces de Benvenuto Cellini, le malheureux Pompeo n'osait plus sortir qu'accompagné de douze hommes bien armés à qui il donnait la même solde que le pape donnait à sa garde suisse, si bien que chaque promenade en ville lui coûtait deux ou trois écus ; et encore au milieu de ses douze sbires tremblait-il de rencontrer Benvenuto Cellini, sachant que si quelque rixe suivait cette rencontre et qu'il arrivât malheur à Benvenuto, le pape, qui au fond aimait fort son orfèvre, lui ferait un mauvais parti ; mais Clément VII, comme nous l'avons dit, venait de mourir, et cette mort rendait quelque hardiesse à Pompeo.

Benvenuto était allé à Saint-Pierre baiser les pieds du pape décédé, et comme il revenait par la rue dei Banchi, accompagné d'Ascanio et de Pagolo, il se trouva face à face avec Pompeo et ses douze hommes. A l'apparition de son ennemi, Pompeo devint très pâle ; mais regardant autour de lui et se voyant bien environné, tandis que Benvenuto n'avait avec lui que deux enfans, il reprit courage et s'arrêtant il fit à Benvenuto un salut ironique de la tête tandis que de sa main droite il jouait avec le manche de son poignard.

A la vue de cette troupe qui menaçait son maître, Ascanio porta la main à son épée, tandis que Pagolo faisait semblant de regarder toute autre chose ; mais Benvenuto ne voulait pas exposer son élève chéri à une lutte si inégale. Il lui mit la main sur la sienne, et repoussant au fourreau l'épée d'Ascanio à demi tirée, il continua son chemin comme s'il n'avait rien vu, ou comme si ce qu'il avait vu ne l'avait aucunement blessé. Ascanio ne reconnaissait pas là son maître mais comme son maître se retirait, il se retira avec lui.

Pompeo, triomphant, fit une profonde salutation à Benvenuto, et continua son chemin toujours environné de ses sbires, qui imitèrent ses bravades.

Benvenuto se mordait, en dedans, les lèvres jusqu'au sang mais au dehors il avait l'air de sourire. C'était à n'y plus rien comprendre pour quiconque connaissait le caractère irascible de l'illustre orfèvre.

Mais à peine eut-il fait cent pas que, se trouvant en face de la boutique d'un de ses confrères, il entra chez lui sous prétexte de voir un vase antique qu'on venait de retrouver dans les tombeaux étrusques de Corneto, ordonnant à ses deux élèves de suivre leur chemin, et leur promettant de les rejoindre dans quelques minutes à la boutique.

Comme on le comprend bien, ce n'était qu'un prétexte pour éloigner Ascanio, car à peine eut-il pensé que le jeune homme et son compagnon, dont il s'inquiétait moins attendu qu'il était sûr que son courage ne l'emporterait pas trop loin, avaient tourné l'angle de la rue, que, reposant le vase sur la planche où il l'avait trouvé, il s'élança hors de la maison.

En trois bonds Benvenuto fut dans la rue où il avait rencontré Pompeo ; mais Pompeo n'y était plus : heureusement ou plutôt malheureusement c'était chose remarquable que cet homme entouré de ses douze sbires ; aussi, lorsque Benvenuto demanda où il était passé, la première personne à laquelle il s'adressa lui montra-t-elle le chemin qu'il avait pris, et, comme un limier remis en voie, Benvenuto se lança sur sa trace.

Pompeo s'était arrêté à la porte d'un pharmacien, au coin de la Chiavica, et il racontait au digne apothicaire les prouesses auxquelles il venait de se livrer à l'endroit de Benvenuto Cellini, lorsque tout à coup il vit apparaître celui-ci à l'angle de la rue, l'œil ardent et la sueur au front.

Benvenuto jeta un cri de joie en l'apercevant, et Pompeo coupa court au milieu de sa phrase.

Il était évident qu'il allait se passer quelque chose de terrible.

Les bravis se rangèrent autour de Pompeo et tirèrent leurs épées.

C'était quelque chose d'insensé à un homme que d'attaquer treize hommes, mais Benvenuto était, comme nous l'avons dit, une de ces natures léonines qui ne comptent pas leurs ennemis. Il tira, contre ces treize épées qui le menaçaient, un petit poignard aigu qu'il portait toujours à sa ceinture, s'élança au milieu de cette troupe, ramassant avec un de ses bras deux ou trois épées, renversant de l'autre un ou deux hommes, si bien qu'il arriva du coup jusqu'à Pompeo, qu'il saisit au collet ; mais aussitôt le groupe se referma sur lui.

Alors on vit plus rien qu'une mêlée confuse de laquelle sortaient des cris, et au-dessus de laquelle s'agitaient des épées. Pendant un instant ce groupe vivant roula par terre, informe et désordonné, puis un homme se releva en jetant un cri de victoire, et d'un violent effort, comme il était entré dans le groupe il en sortit, tout sanglant lui-même, mais secouant triomphalement son poignard ensanglanté : c'était Benvenuto Cellini.

Un autre resta couché sur le pavé se roulant dans les convulsions de l'agonie. Il avait reçu deux coups de poignard, l'un au-dessous de l'oreille, l'autre derrière la clavicule, au bas du cou, dans l'intervalle du sternum à l'épaule. Au bout de quelques secondes il était mort ; c'était Pompeo.

Un autre que Benvenuto après avoir fait un pareil coup se serait sauvé à toutes jambes, mais Benvenuto fit passer son poignard dans sa main gauche, tira son épée de sa main droite, et attendit résolument les douze sbires.

Mais les sbires n'avaient plus rien à faire à Benvenuto. Celui qui les payait était mort et par conséquent ne pouvait plus les payer. Ils se sauvèrent comme un troupeau de lièvres effarouchés, laissant le cadavre de Pompeo.

En ce moment Ascanio parut et s'élança dans les bras de son maître ; il n'avait pas été dupe du vase étrusque ; il était revenu sur ses pas ; mais si vite qu'il fût accouru, il était encore arrivé quelques secondes trop tard.

III

DÉDALE

Benvenuto se retira avec lui assez inquiet, non pas des trois blessures qu'il avait reçues, elles étaient toutes trois trop légères pour qu'il s'en occupât, mais de ce qui allait se passer. Il avait déjà tué, six mois auparavant, Guasconti, le meurtrier de son frère, mais il s'était tiré de cette mauvaise affaire grâce à la protection du pape Clément VII : d'ailleurs cette mort n'était qu'une espèce de représailles mais cette fois le protecteur de Benvenuto était trépassé et le cas devenait autrement épineux.

Le remords, bien entendu, il n'en fut pas un seul instant question.

Que nos lecteurs ne prennent pas pour cela le moins du monde une mauvaise idée de notre digne orfèvre, qui, après avoir tué un homme, qui, après avoir tué deux hommes, et qui même en cherchant bien dans sa vie après avoir tué trois hommes, redoute fort le guet, mais ne craint pas une minute Dieu.

Car cet homme-là, en l'an de grâce 1540, c'est un homme ordinaire, un homme de tous les jours, comme disent les Allemands. Que voulez-vous ? on se souciait si peu de mourir en ce temps-là, qu'en revanche on ne s'inquiétait guère de tuer ; nous sommes encore braves aujourd'hui, nous ; eux étaient téméraires alors ; nous sommes des hommes faits, ils étaient des jeunes gens. La vie était si abondante à cette époque qu'on la perdait, qu'on la donnait, qu'on

la vendait, qu'on la prenait avec une profonde insouciance et une parfaite légèreté.

Il fut un écrivain longtemps calomnié, avec le nom duquel on a fait un synonyme de traîtrise, de cruauté, de tous les mots enfin qui veulent dire infamie, et il a fallu le dix-neuvième siècle, le plus impartial des siècles qu'a vécus l'humanité, pour réhabiliter cet écrivain, grand patriote et homme de cœur! Et pourtant, le seul tort de Nicolas Machiavel est d'avoir appartenu à une époque où la force et le succès étaient tout; où l'on estimait les faits et non les mots, et où marchaient droit à leur but, sans souci aucun des moyens et des raisonnemens, le souverain, César Borgia; le penseur, Machiavel; l'ouvrier, Benvenuto Cellini.

Un jour on trouva sur la place de Cesena un cadavre coupé en quatre quartiers; ce cadavre était celui de Ramiro d'Orco. Or, comme Ramiro d'Orco était un personnage tenant son rang en Italie, la république florentine voulut savoir les causes de cette mort. Les huit de la seigneurie firent donc écrire à Machiavel, leur ambassadeur, afin qu'il satisfît leur curiosité.

Mais Machiavel se contenta de répondre :

« Magnifiques Seigneurs,

Je n'ai rien à vous dire sur la mort de Ramiro d'Orco, si ce n'est que César Borgia est le prince qui sait le mieux faire et défaire les hommes selon leurs mérites.

« MACHIAVEL. »

Benvenuto était la pratique de la théorie émise par l'illustre secrétaire de la république florentine. Benvenuto génie, César Borgia prince, se croyaient tous les deux au-dessus des lois par leur droit de puissance. La distinction du juste et de l'injuste pour eux, c'était ce qu'ils pouvaient et ce qu'ils ne pouvaient pas : du devoir et du droit pas la moindre notion.

Un homme gênait, on supprimait cet homme.

Aujourd'hui, la civilisation lui fait l'honneur de l'acheter.

Mais alors tant de sang bouillonnait dans les veines des jeunes nations qu'on le répandait pour raison de santé. On se battait d'instinct, fort peu pour la patrie, fort peu pour les dames, beaucoup pour se battre, nation contre nation, homme contre homme. Benvenuto faisait la guerre à Pompeo comme François Ier à Charles-Quint. La France et l'Espagne se battaient en duel, tantôt à Marignan, tantôt à Pavie; le tout très simplement, sans préambules, sans phrases, sans lamentations.

De même on exerçait le génie comme une faculté native, comme une puissance absolue, comme une royauté de droit divin; l'art était au seizième siècle ce qu'il y avait de plus naturel au monde.

Il ne faut donc pas s'étonner de ces hommes qui ne s'étonnaient de rien; nous avons pour expliquer leurs homicides, leurs boutades et leurs écarts, un mot qui explique et justifie toute chose dans notre pays et surtout dans notre temps :

Cela se faisait.

Benvenuto avait donc fait tout simplement ce qui se faisait. Pompeo gênait Benvenuto Cellini, Benvenuto Cellini avait supprimé Pompeo.

Mais la police s'enquérait parfois de ces suppressions; elle se serait bien gardée de protéger un homme pendant sa vie, mais une fois sur dix il lui prenait des velléités de le venger lorsqu'il était mort.

Cette susceptibilité la prit à l'endroit de Benvenuto Cellini. Comme, rentré chez lui, il mettait quelques papiers au feu et quelques écus dans sa poche, les sbires pontificaux l'arrêtèrent et le conduisirent au château Saint-Ange, événement dont Benvenuto se consola presque en songeant que c'était au château Saint-Ange que l'on mettait les gentilshommes.

Mais une autre consolation qui agissait non moins efficacement sur Benvenuto Cellini en entrant au château Saint-Ange, c'était l'idée qu'un homme doué d'une imagination aussi inventive que la sienne ne pouvait, d'une façon ou d'une autre, tarder d'en sortir.

Aussi en entrant dit-il au gouverneur, qui était assis devant une table couverte d'un tapis vert, et qui rangeait bon nombre de papiers sur cette table :

— Monsieur le gouverneur, triplez les verroux, les grilles et les sentinelles; enfermez-moi dans votre chambre la plus haute ou dans votre cachot le plus profond, que votre surveillance veille tout le jour et ne s'endorme pas de toute la nuit, et je vous préviens que malgré tout cela je m'enfuirai.

Le gouverneur leva les yeux sur le prisonnier qui lui parlait avec un si miraculeux aplomb, et reconnut Benvenuto Cellini, que trois mois auparavant il avait déjà eu l'honneur de faire asseoir à sa table.

Malgré cette connaissance, et peut-être à cause de cette connaissance, l'allocution de Benvenuto plongea le digne gouverneur dans la plus profonde stupéfaction : c'était un florentin nommé messire Georgio, chevalier des Ugolini, excellent homme, mais de tête un peu faible. Cependant il revint bientôt de son premier étonnement, et fit conduire Benvenuto dans la chambre la plus élevée du château. Le toit de cette chambre était la plate-forme même; une sentinelle se promenait sur cette plate-forme, une autre sentinelle veillait au bas de cette muraille.

Le gouverneur fit remarquer au prisonnier tous ces détails, puis lorsqu'il eut cru que le prisonnier les avait appréciés :

— Mon cher Benvenuto, dit-il, on peut ouvrir les serrures, on peut forcer les portes, on peut creuser le sol d'un cachot souterrain, on peut percer un mur, on peut gagner les sentinelles, on peut endormir les geôliers, mais, à moins d'avoir des ailes, on ne peut descendre de cette hauteur dans la plaine.

— J'y descendrai pourtant, dit Benvenuto Cellini.

Le gouverneur le regarda en face, et commençait à croire que son prisonnier était fou.

— Mais vous vous envolerez donc alors?

— Pourquoi pas? j'ai toujours eu l'idée que l'homme pouvait voler, moi; seulement le temps m'a manqué pour en faire l'expérience. Ici, j'en aurai le temps, et pardieu! je veux en avoir le cœur net. L'aventure de Dédale est une histoire et non pas une fable.

— Prenez garde au soleil, mon cher Benvenuto, répondit en ricanant le gouverneur, prenez garde au soleil.

— Je m'envolerai la nuit, dit Benvenuto.

Le gouverneur ne s'attendait pas à cette réponse, de sorte qu'il ne trouva pas le plus petit mot à riposter, et qu'il se retira hors de lui.

En effet, il fallait fuir à tout prix. En d'autres temps, Dieu merci! Benvenuto ne se serait pas inquiété d'un homme tué, et il en eût été quitte pour suivre la procession de Notre-Dame d'août vêtu d'un pourpoint et d'un manteau d'armoise bleu. Mais le nouveau pape Paul III était vindicatif en diable, et Benvenuto avait eu, quand il n'était encore que monseigneur Farnèse, maille à partir avec lui à propos d'un vase d'argent qu'il refusait de lui livrer faute de paiement, et que Son Eminence avait voulu faire enlever de vive force, ce qui avait mis Benvenuto dans la dure nécessité de maltraiter quelque peu les gens de Son Eminence; en outre, le saint-père était jaloux de ce que le roi François Ier lui avait déjà fait demander Benvenuto par monseigneur de Montluc, son ambassadeur près du Saint-Siège. En apprenant la captivité de Benvenuto, monseigneur de Montluc croyant rendre service au pauvre prisonnier avait insisté d'autant plus; mais il s'était fort trompé au caractère du nouveau pape, qui était encore plus entêté que son prédécesseur Clément VII. Or, Paul III avait juré que Benvenuto lui payerait son escapade, et s'il ne risquait pas précisément la mort, un pape y eût regardé à deux fois à cette époque pour faire pendre un pareil artiste, il risquait fort au moins d'être oublié dans sa prison. Il était donc important en pareille occurrence que Benvenuto ne s'oubliât point lui-même, et voilà pourquoi il était résolu à fuir sans attendre les interrogatoires et jugemens qui auraient bien pu n'arriver jamais, car le pape, irrité de l'intervention du roi François Ier, ne voulait plus même entendre prononcer le nom de Benvenuto Cellini. Le prisonnier savait tout cela par Ascanio, qui tenait sa boutique, et qui, à force d'instances, avait obtenu la permission de visiter son maître; bien entendu que ces visites se faisaient à travers deux grilles et en présence de témoins qui veillaient à ce que l'élève ne passât au maître ni lime, ni corde, ni couteau.

Aussi du moment où le gouverneur avait fait refermer la porte de sa chambre derrière Benvenuto, lui, Benvenuto s'était mis à faire l'inspection de sa chambre.

Or, voici ce que contenaient les quatre murs de son nouveau logement : un lit, une cheminée où l'on pouvait faire du feu, une table et deux chaises; deux jours après Benvenuto obtint de la terre et un outil à modeler. Le gouverneur avait refusé d'abord ces objets de distraction à son prisonnier, mais il s'était ravisé en réfléchissant qu'en occupant l'esprit de l'artiste il le détournerait peut-être de cette tenace idée d'évasion dont il avait paru possédé; le même jour Benvenuto ébaucha une Vénus colossale.

Tout cela n'était pas grand'chose; mais en y ajoutant l'imagination, la patience et l'énergie, c'était beaucoup.

Un jour de décembre qu'il faisait très froid et qu'on avait allumé du feu dans la cheminée de Benvenuto Cellini, on vint changer les draps de son lit et l'on oublia les draps sur la seconde chaise; aussitôt que la porte fut refermée, Benvenuto ne fit qu'un bond de sa chaise à son grabat, tira de sa paillasse deux énormes poignées de ces feuilles de maïs qui composent les paillasses italiennes, fourra à leur place la paire de draps, revint à sa statue, reprit son outil et se remit au travail. Au même instant le domestique ren-

tra pour reprendre les draps oubliés, chercha partout, demandant à Benvenuto s'il ne les avait pas vus ; mais Benvenuto répondit négligemment et comme absorbé par son travail de modeleur que quelques-uns de ses camarades étaient sans doute venus les prendre, ou que lui-même les avait emportés sans y prendre garde. Le domestique ne conçut aucun soupçon, tant il s'était écoulé peu de temps entre sa sortie et sa rentrée, tant Benvenuto joua naturellement son rôle ; et comme les draps ne se retrouvèrent point, il se garda bien d'en parler de peur d'être forcé de les payer ou d'être mis à la porte.

On ne sait pas ce que les événemens suprêmes contiennent de péripéties terribles et d'angoisses poignantes. Alors les incidens les plus communs de la vie deviennent des circonstances qui éveillent en nous la joie ou le désespoir. Dès que le domestique fut sorti, Benvenuto se jeta à genoux et remercia Dieu du secours qu'il lui envoyait.

Puis, comme une fois son lit fait on ne retouchait jamais son lit que le lendemain matin, il laissa tranquillement les draps détournés dans sa paillasse.

La nuit venue, il commença à couper ces draps, qui se trouvèrent par bonheur neufs et assez grossiers, en bandes de trois ou quatre pouces de large, puis il se mit à les tresser le plus solidement qu'il lui fut possible ; puis enfin il ouvrit le ventre de sa statue, qui était en terre glaise, l'évida entièrement, y fourra son trésor, repassa dessus la blessure une pincée de terre, qu'il lissa avec le pouce et l'ébauchoir, si bien que le plus habile praticien n'eût pas pu s'apercevoir qu'on venait de faire à la pauvre Vénus l'opération césarienne.

Le lendemain matin, le gouverneur entra à l'improviste, comme il avait l'habitude de le faire, dans la chambre du prisonnier, mais comme d'habitude il le trouva calme et travaillant. Chaque matin le pauvre homme, qui avait été menacé spécialement pour la nuit, tremblait de trouver la chambre vide. Et, il faut le dire à la louange de sa franchise, il ne cachait pas sa joie chaque matin en la voyant occupée.

— Je vous avoue que vous m'inquiétez terriblement, Benvenuto, dit le pauvre gouverneur au prisonnier ; cependant je commence à croire que vos menaces d'évasion étaient vaines.

— Je ne vous menace pas, maître Georgio, répondit Benvenuto, je vous avertis.

— Espérez-vous donc toujours vous envoler ?

— Ce n'est heureusement pas une simple espérance, mais pardieu ! bien une certitude.

— Mais, demonio ! comment ferez-vous donc ? s'écria le pauvre gouverneur, que cette confiance apparente ou réelle de Benvenuto dans ses moyens d'évasion bouleversait.

— C'est mon secret, maître. Mais je vous en préviens, mes ailes poussent.

Le gouverneur porta machinalement les yeux aux épaules de son prisonnier.

— C'est comme cela, monsieur le gouverneur, reprit celui-ci tout en modelant sa statue, dont il arrondissait les hanches de telle façon qu'on eût cru qu'il voulait en faire la rivale de la Vénus Callipyge. Il y a lutte et défi entre nous. Vous avez pour vous des tours énormes, des portes épaisses, des verroux à l'épreuve, mille gardiens toujours prêts ; j'ai pour moi la tête et les mains que voici, et je vous préviens très simplement que vous serez vaincu. Seulement, comme vous êtes un homme habile, comme vous aurez pris toutes vos précautions, il vous restera, moi parti, la consolation de savoir qu'il n'y avait pas de votre faute, messire Georgio, que vous n'avez pas le plus petit reproche à vous faire, messire Georgio, et que vous n'avez rien négligé pour me retenir, messire Georgio. Là, maintenant que dites-vous de cette hanche, car vous êtes amateur d'art, je le sais.

Tant d'assurance exaspérait le pauvre commandant. Son prisonnier était devenu pour lui une idée fixe où se brouillaient tous les yeux de son entendement ; il en devenait triste, n'en mangeait plus et tressaillait à tout moment comme un homme qu'on réveille en sursaut. Une nuit Benvenuto entendit un grand tumulte sur la plate-forme, puis ce tumulte s'avança dans son corridor, puis enfin il s'arrêta à sa porte ; alors sa porte s'ouvrit, et il aperçut messire Georgio, en robe de chambre et en bonnet de nuit, suivi de quatre geôliers et de huit gardes, lequel s'élança vers son lit la figure toute décomposée. — Benvenuto s'assit sur son matelas et lui rit au nez. — Le gouverneur, sans s'inquiéter de ce sourire, respira comme un plongeur qui revient sur l'eau.

— Ah ! s'écria-t-il, Dieu soit loué ! il y est encore, le malheureux ! On a raison de dire : Songe — mensonge.

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc ? demanda Benvenuto Cellini, et quelle est l'heureuse circonstance qui me procure le plaisir de vous voir à pareille heure, maître Georgio ?

— Jésus-Dieu ! ce n'est rien, et j'en suis quitte cette fois encore pour la peur. N'ai-je pas été rêver que ces maudites ailes vous étaient poussées ; — mais des ailes immenses, avec lesquelles vous planiez tranquillement au-dessus du château Saint-Ange, en me disant : — Adieu, mon cher gouverneur, adieu ! je n'ai pas voulu partir sans prendre congé de vous, je m'en vais ; au plaisir de ne jamais vous revoir.

— Comment ! je vous disais cela, maître Georgio ?

— C'étaient vos propres paroles. Ah ! Benvenuto, vous êtes le mal venu pour moi.

— Oh ! vous ne me tenez pas pour si mal appris, je l'espère. Heureusement que ce n'est qu'un rêve, car sans cela je ne vous le pardonnerais pas.

— Mais par bonheur il n'en est rien. Je vous tiens, mon cher ami, et quoique votre société ne me soit pas des plus agréables, je dois le dire, j'espère vous tenir longtemps encore.

— Je ne crois pas, répondit Benvenuto avec ce sourire confiant qui faisait damner son hôte.

Le gouverneur sortit en envoyant Benvenuto à tous les diables, et le lendemain, il donna ordre que nuit et jour, et de deux heures en deux heures, on vint inspecter sa prison. Cette inspection dura pendant un mois ; mais au bout d'un mois, comme il n'y avait aucun motif visible de croire que Benvenuto s'occupât même de son évasion, la surveillance se ralentit.

Ce mois, Benvenuto l'avait cependant employé à un terrible travail.

Benvenuto avait, comme nous l'avons dit, minutieusement examiné sa chambre du moment où il y était entré, et de ce moment il avait été fixé sur ses moyens d'évasion. Sa fenêtre était grillée, et les barreaux étaient trop forts pour être enlevés avec la main ou déchaussés avec son outil à modeler, le seul instrument de fer qu'il possédât. Quant à sa cheminée, elle se rétrécissait au point qu'il eût fallu que le prisonnier eût le privilège de se changer en serpent comme la fée Mélusine pour y passer. Restait la porte.

Ah ! la porte ! Voyons un peu comment était faite la porte.

La porte était une porte de chêne épaisse de deux doigts, fermée par deux serrures, close par quatre verrous, et recouverte en dedans de plaques de fer maintenues en haut et en bas par des clous.

C'était par cette porte qu'il fallait passer.

Car Benvenuto avait remarqué qu'à quelques pas de cette porte et dans le corridor qui y conduisait était l'escalier par lequel on allait relever la sentinelle de la plate-forme. De deux heures en deux heures, Benvenuto entendait donc le bruit des pas qui montaient ; puis les pas redescendaient, et il en avait pour deux autres heures sans être réveillé par aucun bruit.

Il s'agissait donc tout simplement de se trouver de l'autre côté de cette porte de chêne, épaisse de deux doigts, fermée par deux serrures, close par quatre verrous, et, de plus recouverte en dedans, comme nous l'avons dit, de plaques de fer maintenues en haut et en bas par des clous.

Or, voici le travail auquel Benvenuto s'était livré pendant ce mois qui venait de s'écouler.

Avec son outil à modeler, qui était en fer, il avait l'une après l'autre enlevé toutes les têtes de clous, à l'exception de quatre en haut et de quatre en bas qu'il réservait pour le dernier jour, puis, pour qu'on ne s'aperçût pas de leur absence, il les avait remplacées par des têtes de clous exactement pareilles qu'il avait modelées avec de la glaise, et qu'il avait recouvertes avec de la raclure de fer, de sorte qu'il était impossible à l'œil le plus exercé de reconnaître les têtes de clous véritables d'avec les têtes de clous fausses. Or, comme il y avait, tant en haut qu'en bas de la porte, une soixantaine de clous, que chaque clou prenait quelquefois une heure, même deux heures à décapiter, on comprend le travail qu'avait dû donner au prisonnier une pareille exécution.

Puis chaque soir, lorsque tout le monde était couché et qu'il n'entendait plus que le bruit des pas de la sentinelle qui se promenait au-dessus de sa tête, il faisait grand feu dans sa cheminée, et transportait de sa cheminée, le long des plaques de fer de sa porte, un amas de braises ardentes ; alors le fer rougissait et réduisait tout doucement en charbon le bois sur lequel il était appliqué, sans que cependant du côté opposé de la porte on pût s'apercevoir de cette carbonisation.

Pendant un mois, comme nous l'avons dit, Benvenuto se livra à ce travail, mais aussi au bout d'un mois il était complétement achevé, et le prisonnier n'attendait plus qu'une nuit favorable à son évasion. Or, il lui fallait attendre quelques jours encore, car à l'époque même où ce travail fut fini il faisait pleine lune.

Benvenuto n'avait plus rien à faire à ses clous, il continua de chauffer la porte et de faire enrager le gouverneur. Ce jour-là même le gouverneur entra chez lui plus préoccupé que jamais.

— Mon cher prisonnier, lui dit le brave homme, qui en revenait sans cesse à son idée fixe, est-ce que vous comptez toujours vous envoler ? Voyons, répondez-moi franchement.

— Plus que jamais, mon cher hôte, lui répondit Benvenuto.

— Ecoutez, dit le gouverneur, vous me conterez tout ce que vous voudrez, mais, franchement, je crois la chose impossible.

— Impossible, maître Georgio, impossible ! reprit l'artiste, mais vous savez bien que ce mot-là n'existe pas pour moi qui me suis toujours exercé à faire les choses les plus impossibles aux hommes, et cela avec succès. Impossible, mon cher hôte ! et ne me suis-je pas amusé quelquefois à rendre la nature jalouse, en créant avec de l'or, des émeraudes et des diamans, quelque fleur plus belle qu'aucune des fleurs qu'emporte la rosée ? Croyez-vous que celui qui fait des fleurs ne puisse pas faire des ailes ?

— Que Dieu m'assiste ! dit le gouverneur, mais avec votre confiance insolente, vous me ferez perdre la tête ! Mais enfin, pour que ces ailes pussent vous soutenir dans les airs, ce qui, je vous l'avoue, me paraît impossible, à moi, quelle forme leur donneriez-vous ?

— Mais j'y ai beaucoup réfléchi, comme vous pouvez bien le penser, puisque la sûreté de ma personne dépend de la forme de ces ailes.

— Eh bien ?

— Eh bien : en examinant tous les animaux qui volent, si je voulais refaire par l'art ce qu'ils ont reçu de Dieu, je ne vois guère que la chauve-souris que l'on puisse imiter avec succès.

— Mais enfin, Benvenuto, reprit le gouverneur, quand vous auriez le moyen de vous fabriquer une paire d'ailes, est-ce qu'au moment de vous en servir le courage ne vous manquerait pas ?

— Donnez-moi ce qu'il me faut pour les confectionner, mon cher gouverneur, et je vous répondrai en m'envolant.

— Mais que vous faut-il donc ?

— Oh ! mon Dieu, presque rien : une petite forge, une enclume, des limes, des tenailles et des pinces pour fabriquer les ressorts, et une vingtaine de bras de toile cirée pour remplacer les membranes.

— Bon, bon, dit maître Georgio, me voilà un peu rassuré, car jamais, quelle que soit votre intelligence, vous ne parviendrez à vous procurer tout cela ici.

— C'est fait, répondit Benvenuto.

Le gouverneur bondit sur sa chaise, mais au même instant il réfléchit que la chose était matériellement impossible. Cependant, toute impossible que cette chose était, elle ne laissait pas un instant de relâche à sa pauvre tête. A chaque oiseau qui passait devant sa fenêtre, il se figurait que c'était Benvenuto Cellini, tant est grande l'influence d'une puissante pensée sur une pensée médiocre.

Le même jour, maître Georgio envoya chercher le plus habile mécanicien de Rome, et lui ordonna de prendre mesure d'une paire d'ailes de chauve-souris.

Le mécanicien, stupéfait, regarda le gouverneur sans lui répondre, pensant avec quelque raison que maître Georgio était devenu fou.

Mais comme maître Georgio insista, que maître Georgio était riche, et que s'il faisait des folies, maître Georgio avait le moyen de les payer, le mécanicien ne s'en mit pas moins à la besogne commandée, et huit jours après il lui apporta une paire d'ailes magnifiques, qui s'adaptaient au corps par un corset de fer, et qui se mouvaient à l'aide de ressorts extrêmement ingénieux avec une régularité tout à fait rassurante.

Maître Georgio paya la mécanique le prix convenu, mesura la place que pouvait tenir cet appareil, monta chez Benvenuto Cellini, et, sans rien dire, bouleversa toute la chambre, regardant sous le lit, guignant dans la cheminée, fouillant dans la paillasse, et ne laissant pas le plus petit coin sans l'avoir visité.

Puis il sortit, toujours sans rien dire, convaincu qu'à moins que Benvenuto ne fût sorcier, il ne pouvait cacher dans sa chambre une paire d'ailes pareilles aux siennes.

Il était évident que la tête du malheureux gouverneur se dérangeait de plus en plus.

En redescendant chez lui, maître Georgio retrouva le mécanicien ; il était revenu pour lui faire observer qu'il y avait au bout de chaque aile un cercle de fer destiné à maintenir les jambes de l'homme volant dans une position horizontale.

A peine le mécanicien fut-il sorti que maître Georgio s'enferma, mit son corset, déploya ses ailes, accrocha ses jambes et se couchant à plat ventre, essaya de s'envoler.

Mais, malgré tous ses efforts, il ne put parvenir à quitter la terre.

Après deux ou trois essais du même genre, il envoya quérir de nouveau le mécanicien.

— Monsieur, lui dit-il, j'ai essayé vos ailes, elles ne vont pas.

— Comment les avez-vous essayées ?

Maître Georgio, lui raconta dans tous ses détails sa triple expérience. Le mécanicien l'écouta gravement, puis, le discours fini :

— Cela ne m'étonne pas, dit-il. Couché à terre, vous ne pouvez prendre une somme suffisante d'air ; il vous faudrait monter sur le château Saint-Ange et de là vous laisser aller hardiment dans l'espace.

— Et vous croyez qu'alors je volerais ?

— J'en suis sûr, dit le mécanicien.

— Mais si vous en êtes si sûr, continua le gouverneur, est-ce qu'il ne vous serait pas égal d'en faire l'expérience ?

— Les ailes sont taillées au poids de votre corps et non au poids du mien, répondit le mécanicien. Il faudrait à des ailes qui me seraient destinées un pied et demi d'envergure de plus.

Et le mécanicien salua et sortit.

— Diable ! fit maître Georgio.

Toute la journée on put remarquer dans l'esprit de maître Georgio différentes aberrations qui indiquaient que sa raison, comme celle de Roland, voyageait de plus en plus dans les espaces imaginaires.

Le soir, au moment de se coucher, il appela tous les domestiques, tous les geôliers, tous les soldats.

— Messieurs, dit-il, si vous apprenez que Benvenuto Cellini veut s'envoler, laissez-le partir et prévenez-moi seulement, car je saurai bien, même pendant la nuit, le rattraper sans peine, attendu que je suis une vraie chauve-souris, moi, tandis que lui, quoi qu'il en dise, il n'est qu'une fausse chauve-souris.

Le pauvre gouverneur était tout à fait fou ; mais comme on espéra que la nuit le calmerait, on décida qu'on attendrait au lendemain pour prévenir le pape.

D'ailleurs il faisait une nuit abominable, pluvieuse et sombre, et personne ne se souciait de sortir par une pareille nuit.

Excepté Benvenuto Cellini, qui, par esprit de contradiction sans doute, avait choisi cette nuit-là même pour son évasion.

Aussi, dès qu'il eut entendu sonner dix heures et relever la sentinelle, tomba-t-il à genoux, et après avoir dévotement prié Dieu, se mit-il à l'œuvre.

D'abord, il arracha les quatre têtes de clous qui restaient et qui maintenaient seules les plaques de fer. La dernière venait de céder lorsque minuit sonna.

Benvenuto entendit les pas de la ronde qui montait sur la terrasse ; il demeura sans souffle collé à sa porte, puis la ronde descendit, les pas s'éloignèrent, et tout rentra dans le silence

La pluie redoublait et Benvenuto, le cœur bondissant de joie, l'entendait fouetter contre ses carreaux.

Il essaya alors d'arracher les plaques de fer ; les plaques de fer, que rien ne maintenait plus, cédèrent, et Benvenuto les posa les unes après les autres contre le mur.

Puis il se coucha à plat ventre, attaquant le bas de la porte avec son outil à modeler, qu'il avait aiguisé en forme de poignard et emmanché dans un morceau de bois. Le bas de la porte céda : le chêne était complètement réduit en charbon.

Au bout d'un instant Benvenuto avait pratiqué au bas de la porte une échancrure assez grande pour qu'il pût sortir en rampant.

Alors il rouvrit le ventre de sa statue, reprit ses bandes de toile tressées, les roula autour de lui en forme de ceinture, s'arma de son outil, dont, comme nous l'avons dit, il avait fait un poignard, se remit à genoux et pria une seconde fois.

Puis il passa la tête sous la porte, puis les épaules, puis le reste du corps et se trouva dans le corridor.

Il se releva ; mais les jambes lui tremblaient tellement qu'il fut forcé de s'appuyer au mur pour ne pas tomber. Son cœur battait à lui briser la poitrine, sa tête était de flamme. Une goutte de sueur tremblait à chacun de ses cheveux, et il serrait le manche de son poignard dans sa main comme si on eût voulu le lui arracher.

Cependant, comme tout était tranquille, comme on n'entendait aucun bruit, comme rien ne bougeait, Benvenuto fut bientôt remis, et tâtant avec la main, il suivit le mur du corridor jusqu'à ce qu'il sentit que le mur lui manquait. Il avança aussitôt le pied et toucha la première marche de l'escalier ou plutôt de l'échelle qui conduisait à la plate-forme.

Il monta les échelons un à un, frissonnant au cri du bois qui gémissait sous ses pieds, puis il sentit l'impression de l'air, puis la pluie vint lui battre le visage, puis sa tête dépassa le niveau de la plate-forme, et comme il était depuis un quart d'heure dans la plus profonde obscurité, il put juger aussitôt tout ce qu'il avait à craindre ou à espérer.

La balance penchait du côté de l'espoir.

La sentinelle, pour se garantir de la pluie, s'était réfugiée dans sa guérite. Or, comme les sentinelles qui montaient la garde sur le château Saint-Ange étaient placées là, non

pas pour inspecter la plate-forme, mais pour plonger dans le fossé et explorer la campagne, le côté fermé de la guérite était justement placé en face de l'escalier par lequel sortait Benvenuto Cellini.

Benvenuto Cellini s'avança en silence, en se traînant sur ses pieds et sur ses mains, vers le point de la plate-forme le plus éloigné de la guérite. Là, il attacha un bout de sa bande à une brique antique scellée dans le mur et qui saillait de six pouces à peu près, puis se jetant à genoux une troisième fois

— Seigneur! Seigneur! murmura-t-il, aidez-moi, puisque je m'aide.

Et cette prière faite, il se laissa glisser en se suspendant par les mains, et, sans faire attention aux écorchures de ses genoux et de son front qui de temps en temps éraflaient la muraille, il se laissa glisser jusqu'à terre.

Lorsqu'il sentit le sol sous ses pieds, un sentiment de joie et d'orgueil infini inonda sa poitrine. Il regarda l'immense hauteur qu'il avait franchie, et en la regardant, il ne put s'empêcher de dire à demi-voix : « Me voilà donc libre ! » Ce moment d'espoir fut court.

Il se retourna et ses genoux fléchirent : devant lui s'élevait un mur récemment bâti, un mur qu'il ne connaissait pas ; il était perdu.

Tout sembla s'anéantir en lui, et, désespéré, il se laissa tomber à terre : mais en tombant il se heurta à quelque chose de dur : c'était une longue poutre ; il poussa une légère exclamation de surprise et de joie : il était sauvé.

Oh ! l'on ne sait pas tout ce qu'une minute de la vie humaine peut contenir d'alternatives de joie et d'espérance.

Benvenuto saisit la poutre comme un naufragé saisit le mât qui doit le soutenir sur l'eau. Dans une circonstance ordinaire, deux hommes eussent eu de la peine à la soulever ; il la traîna vers le mur, la dressa contre lui.

Puis à la force des mains et des genoux il se hissa sur le faîte du mur, mais arrivé là, la force lui manqua pour tirer la poutre à lui et la faire passer de l'autre côté.

Un instant il eut le vertige, la tête lui tourna, il ferma les yeux, et il lui sembla qu'il se débattait dans un lac de flammes.

Tout à coup il songea à ses bandes de toile tressées, à l'aide desquelles il était descendu de la plate-forme.

Il se laissa glisser le long de la poutre et courut à l'endroit où il les avait laissées pendantes, mais il les avait si bien attachées par l'extrémité opposée qu'il ne put les arracher de la brique qui les retenait.

Benvenuto se suspendit en désespéré à l'extrémité de ces bandes, tirant de toutes ses forces et espérant les rompre. Par bonheur, un des quatre nœuds qui les attachaient les unes aux autres glissa, et Benvenuto tomba à la renverse entraînant avec lui un fragment de cordage d'une douzaine de pieds.

C'était tout ce qu'il lui fallait ; il se releva bondissant et plein de forces nouvelles, remonta de nouveau à sa poutre, enjamba une seconde fois le mur, et à l'extrémité de la solive il attacha la bande de toile.

Arrivé au bout, il chercha vainement la terre sous ses pieds, mais en regardant au-dessous de lui il vit le sol à six pieds à peine ; il lâcha la corde et se trouva à terre.

Alors il se coucha un instant. — Il était épuisé, ses jambes et ses mains étaient dépouillées de leur épiderme. — Pendant quelques minutes, il regarda stupidement ses chairs saignantes ; mais en ce moment cinq heures sonnèrent, il vit que les étoiles commençaient à pâlir.

Il se leva ; mais comme il se levait, une sentinelle qu'il n'avait pas aperçue et qui l'avait sans doute vu accomplir son manège fit quelques pas pour venir à lui. Benvenuto vit qu'il était perdu, et qu'il fallait tuer ou être tué. Il prit son outil, qu'il avait passé dans sa ceinture, et marcha droit au soldat d'un air si déterminé que celui-ci vit sans doute qu'outre un homme vigoureux il allait avoir un désespoir terrible à combattre. En effet, Benvenuto était résolu à ne pas reculer ; mais tout à coup le soldat lui tourna le dos comme s'il ne l'avait pas vu. Le prisonnier comprit ce que cela voulait dire.

Il court au dernier rempart. Ce rempart donnait près du fossé et était élevé de douze ou quinze pieds à peu près. Un pareil saut ne devait pas arrêter un homme comme Benvenuto Cellini, arrivé surtout où il en était, et comme il avait laissé la première partie de ses bandes à la brique, la seconde à la poutre, qu'il ne lui restait plus rien après quoi se suspendre et qu'il n'y avait pas de temps à perdre, il se suspendit par les mains à un anneau, et tout en priant Dieu mentalement, il se laissa tomber.

Cette fois il resta évanoui sur le coup.

Une heure à peu près s'écoula sans qu'il revînt à lui ; mais la fraîcheur qui court dans l'air à l'approche du jour le rappela à lui-même. Il demeura un instant encore comme étourdi, puis il passa la main sur son front et tout lui revint à la mémoire.

Il ressentait à la tête une vive douleur, en même temps il voyait des gouttes de sang qui, après avoir ruisselé comme de la sueur sur son visage, tombaient sur les pierres où il était couché. Il comprit qu'il était blessé au front. Il y porta la main une seconde fois, mais cette fois non plus pour rappeler ses idées, mais pour sonder ses blessures : ces blessures étaient légères, elles entamaient la peau, mais n'offensaient pas le crâne. Benvenuto sourit et voulut se lever, mais il retomba aussitôt : il avait la jambe droite cassée à trois pouces au-dessus de la cheville.

Cette jambe était tellement engourdie qu'il n'avait d'abord pas senti la douleur.

Alors, il ôta sa chemise, la déchira par bandes, puis, rapprochant le mieux qu'il put les os de sa jambe, il la serra de toutes ses forces, passant de temps en temps la bande sous la plante du pied, pour maintenir les deux os l'un contre l'autre.

Puis il se traîna à quatre pattes vers une des portes de Rome qui était à cinq cents pas de là.

Lorsque après une demi-heure d'atroces tortures il arriva à cette porte, il trouva qu'elle était fermée. Mais il remarqua une grosse pierre qui était sous la porte ; il tira cette pierre, qui céda facilement, et il passa par l'ouverture qu'elle avait laissée.

Mais à peine eut-il fait trente pas qu'une troupe de chiens errans et affamés, comprenant qu'il était blessé à l'odeur du sang, se jetèrent sur lui. Il tira son outil à modeler, et d'un coup dans le flanc il tua le plus gros et le plus acharné. Les autres se jetèrent aussitôt sur celui-là et le dévorèrent.

Benvenuto se traîna alors jusqu'à l'église de la Transpontina ; là il rencontra un porteur d'eau qui venait de charger son âne et avait rempli ses pots. Il l'appela.

— Écoute, lui dit-il, je me trouvais chez ma maîtresse, une circonstance a fait qu'après y être entré par la porte, j'ai été obligé d'en sortir par la fenêtre : j'ai sauté d'un premier étage et je me suis cassé la jambe en sautant ; porte-moi sur les marches de Saint-Pierre, et je te donnerai un écu d'or.

Le porteur d'eau chargea sans mot dire le blessé sur ses épaules et le porta à l'endroit indiqué. Puis ayant reçu la somme promise, il continua son chemin sans même regarder derrière lui.

Alors Benvenuto, toujours rampant, gagna la maison de monseigneur de Montluc, ambassadeur de France, qui demeurait à quelques pas de là.

Et monseigneur de Montluc fit si bien et s'employa avec tant de zèle, qu'au bout d'un mois Benvenuto était guéri, qu'au bout de deux mois il avait sa grâce, et qu'au bout de quatre mois il partait pour la France avec Ascanio et Pagolo.

Quant au pauvre gouverneur, qui était devenu fou, il vécut fou et mourut fou, croyant toujours être une chauve-souris, et faisant sans cesse les plus grands efforts pour s'envoler.

IV

SCOZZONE

Lorsque Benvenuto Cellini arriva en France, François Ier était au château de Fontainebleau avec toute sa cour : l'artiste rencontra donc celui qu'il venait chercher, et s'arrêta dans la ville, faisant prévenir le cardinal de Ferrare qu'il était arrivé. Le cardinal, qui savait que le roi attendait Benvenuto avec impatience, transmit aussitôt cette nouvelle à Sa Majesté. Le même jour, Benvenuto fut reçu par le roi, qui, s'adressant à lui dans cette douce et vigoureuse langue que l'artiste écrivait si bien, lui dit : — Benvenuto, passez gaîment quelques jours pour vous remettre de vos chagrins et de vos fatigues, reposez-vous, divertissez-vous, et pendant ce temps nous songerons à vous commander quelque bel ouvrage. — Puis, ayant logé l'artiste au château, François Ier ordonna qu'il ne lui manquât rien.

Benvenuto se trouva donc du premier coup au centre de la civilisation française, en arrière à cette époque de celle d'Italie, avec laquelle elle luttait déjà et qu'elle devait surpasser bientôt. En regardant autour de lui, il pouvait facilement croire qu'il n'avait pas quitté la capitale de la Toscane, car il se retrouvait au milieu des arts et des artistes qu'il avait connus à Florence, et à Léonard de Vinci et à maître Rosso venait de succéder le Primatice.

Il s'agissait donc pour Benvenuto de faire suite à ces illustres prédécesseurs, et de porter aux yeux de la cour la plus galante de l'Europe l'art de la statuaire aussi haut que ces trois grands maîtres avaient porté l'art de la peinture. Aussi Benvenuto voulut-il aller de lui-même au-devant des

désirs du roi en n'attendant point qu'il lui commandât ce bel ouvrage promis, mais en l'exécutant tout d'abord, de son propre mouvement, et avec ses seules ressources. Il avait remarqué facilement combien la résidence où il avait rencontré le roi lui était chère; il résolut de flatter sa préférence en exécutant une statue qu'il comptait appeler la Nymphe de Fontainebleau.

C'était une belle chose à faire que cette statue, couronnée à la fois de chêne, d'épis et de vignes; car Fontainebleau touche à la plaine, s'ombrage d'une forêt et s'élève au milieu des treilles. La nymphe que rêvait Benvenuto devait donc tenir à la fois de Cérès, de Diane et d'Erigone, trois types merveilleux fondus ensemble, et qui, tout en restant distincts, ne devaient plus en produire qu'un seul; puis il y aurait sur le piédestal les triples attributs de ces trois déesses, et ceux qui ont vu les ravissantes figurines de la statue de Persée savent comment le maître florentin ciselait ces merveilleux détails.

Mais un des grands malheurs de l'artiste c'est que, tout en ayant en lui-même le sentiment idéal de la beauté, il lui fallût encore pour la partie matérielle de son œuvre un modèle humain. — Or, où trouver ce modèle qui devait réunir en lui seul la triple beauté de trois déesses?

Certes si, comme aux jours antiques, si, comme au temps des Phidias et des Apelles, les beautés du jour, ces reines de la forme, étaient venues d'elles-mêmes poser devant l'artiste, Benvenuto eût trouvé dans la cour même ce qu'il cherchait; il y avait là tout un Olympe dans la fleur de l'âge: c'était Catherine de Médicis, qui n'avait alors que vingt et un ans; c'était Marguerite de Valois, reine de Navarre, qu'on appelait la Quatrième Grace et la Dixième Muse; c'était enfin madame la duchesse d'Etampes, que nous verrons reparaître largement dans le courant de cette histoire, et que l'on nommait la plus belle des savantes et la plus savante des belles. Il y avait là plus qu'il n'en fallait à l'artiste; mais, nous l'avons dit, on n'en était plus a l'époque des Apelles et des Phidias.

Benvenuto devait chercher autre part.

Ce fut donc avec grand plaisir qu'il apprit que la cour allait partir pour Paris; malheureusement, comme le dit Benvenuto lui-même, la cour à cette époque voyageait comme un enterrement. Précédée de douze à quinze mille chevaux, s'arrêtant dans un endroit où il y avait à peine deux ou trois maisons, perdant quatre heures chaque soir à dresser ses tentes et quatre heures chaque matin à les enlever, de sorte que, quoique seize lieues à peine séparassent la résidence de la capitale, on mit cinq jours à aller de Fontainebleau à Paris.

Vingt fois pendant la route Benvenuto Cellini avait été tenté de prendre les devans, mais chaque fois le cardinal de Ferrare l'avait retenu, lui disant que si le roi était une journée sans le voir, il demanderait certainement ce qu'il était devenu, et qu'en apprenant qu'il était parti, il regarderait ce départ sans congé comme un manque de procédés à son égard. Benvenuto rongeait donc son frein et pendant ces longues haltes essayait de tuer le temps en crayonnant des esquisses de sa nymphe de Fontainebleau.

Enfin il arriva à Paris. Sa première visite fut pour le Primatice, chargé de continuer à Fontainebleau l'œuvre de Léonard de Vinci et de maître Rosso. Le Primatice, qui habitait Paris depuis longtemps, devait du premier coup le mettre sur la voie de ce qu'il cherchait, et lui dire où il trouverait des modèles.

Un mot, en passant, sur le Primatice.

Il signor Francesco Primaticcio que du lieu de sa naissance on nommait alors le Bologna, et que nous nommions, nous, le Primatice, élève de Jules Romain, sous lequel il avait étudié six ans, habitait depuis huit ans la France, où, sur l'avis du marquis de Mantoue, son grand embaucheur d'artistes, François Ier l'avait appelé. C'était un



Il tua le plus gros et le plus acharné.

homme, comme on peut le voir à Fontainebleau, d'une prodigieuse fécondité, d'une manière large et grandiose, d'une irréprochable pureté de lignes. On a longtemps méconnu le Primatice, tête encyclopédique, vaste intelligence, talent illimité qui embrassa tous les genres de la haute peinture et que notre époque a vengé de trois siècles d'injustice. En effet, sous l'inspiration religieuse, il peignit les tableaux de la chapelle de Beauregard, dans les sujets de morale, il personnifia à l'hôtel Montmorency les principales vertus chrétiennes; enfin l'immensité de Fontainebleau fut remplie de ses œuvres, à la Porte dorée et dans la Salle de bal il traita les sujets les plus gracieux de la mythologie et de l'allégorie, dans la Galerie d'Ulysse et dans la Chambre de Saint-Louis il fut poète épique avec Homère, et traduisit en peinture l'Odyssée et toute une partie de l'Illiade. Puis des âges fabuleux il passa aux temps héroïques, et l'histoire tomba dans son domaine. Les traits principaux de la vie d'Alexandre et de Romulus et la reddition du Havre furent reproduits dans ceux de ses tableaux qui décoraient la Grande galerie et la chambre attenante à la Salle du bal; il s'en prit à la nature dans les grands paysages du Cabinet des curiosités. Enfin, si nous voulons mesurer ce haut talent, compter ses variétés, additionner son œuvre, nous trouverons que dans quatre-vingt-dix-huit grands tableaux et dans cent trente plus petits, il a tour à tour traité le paysage, la marine, l'histoire, les sujets de sainteté, le portrait, l'allégorie et l'épopée.

C'était, comme on le voit, un homme digne de comprendre Benvenuto. Aussi, à peine arrivé à Paris, Benvenuto courut-il au Primatice les bras ouverts; celui-ci le reçut comme il venait.

Après cette première et profonde causerie de deux amis qui se retrouvent sur une terre étrangère, Benvenuto ouvrit ses cartons au Primatice, lui expliqua toutes ses idées, lui montra toutes ses esquisses et lui demanda si parmi les modèles dont il se servait il y en avait quelqu'un qui pût remplir les conditions dont il avait besoin.

Le Primatice secoua la tête en souriant d'un air triste.

En effet, on n'était plus là en Italie, cette fille de la Grèce, rivale de sa mère. La France était, à cette époque comme aujourd'hui, la terre de la grâce, de la gentillesse et de la coquetterie; mais l'on cherchait en vain sur le sol des Valois cette puissante beauté dont s'inspiraient aux bords du Tibre et de l'Arno Michel-Ange et Raphaël, Jean de Bologne et André del Sarto. Sans doute, si, comme nous l'avons déjà dit, le peintre ou le sculpteur eût pu aller choisir son modèle parmi l'aristocratie, il eût trouvé bientôt les types qu'il cherchait; mais, comme les ombres retenues en deçà du Styx, il devait se contenter de voir passer dans les champs Élyséens, dont l'entrée lui était interdite, ces belles et nobles formes objets constans de son artistique éducation.

Aussi ce que le Primatice avait prévu arriva: Benvenuto passa en revue l'armée de ses modèles sans qu'un seul lui parût réunir les qualités nécessaires à l'œuvre qu'il rêvait.

Alors il fit venir à l'hôtel du cardinal de Ferrare, où il s'était installé, toutes les Vénus à un écu la séance qu'on lui enseigna, mais aucune d'elles ne remplit son attente.

Benvenuto était donc désespéré, lorsqu'un soir, comme il revenait de souper avec trois de ses compatriotes qu'il avait rencontrés à Paris, et qui étaient le seigneur Pierre Strozzi, le comte de l'Anguillara son beau-frère, Galeotto Pico, neveu du fameux Jean Pic de la Mirandole, et comme il suivait seul la rue des Petits-Champs, il avisa devant lui une belle et gracieuse jeune fille. Benvenuto tressaillit de joie: cette femme était jusqu'alors ce qu'il avait rencontré de mieux pour donner un corps à son rêve. Il suivit donc cette femme. Cette femme prit par la butte des Orties, longea l'église Saint-Honoré, et entra dans la rue du Pélican. Arrivée là, elle se retourna pour voir si elle était toujours suivie, et voyant Benvenuto à quelques pas, elle poussa vivement une porte et disparut. Benvenuto arriva à la porte, la poussa à son tour, la porte céda, et cela assez à temps pour qu'il vît encore à l'angle d'un escalier éclairé par une lampe fumeuse, le bout de la robe de celle qu'il suivait.

Il arriva à un premier étage, une sorte de porte donnant dans une chambre était entr'ouverte, et dans cette chambre il aperçut celle qu'il avait suivie.

Sans lui expliquer le motif de sa visite artistique, sans même lui dire un seul mot, Benvenuto, voulant s'assurer si les formes du corps répondaient aux lignes du visage, fit deux ou trois fois le tour de la pauvre fille étonnée et qui obéissait machinalement, comme s'il eût fait le tour d'une statue antique, lui faisant lever les bras au-dessus de sa tête, attitude qu'il comptait donner à sa nymphe de Fontainebleau.

Il y avait dans le modèle que Benvenuto avait sous les yeux peu de la Cérès, encore moins de la Diane, mais beaucoup de l'Erigone. Le maître prit alors son parti, et voyant l'impossibilité de réunir ces trois types, il résolut de s'en tenir à la bacchante.

Mais pour la bacchante, il avait véritablement trouvé ce qu'il cherchait: — yeux ardens, lèvres de corail, dents de perles, cou bien emmanché, épaules arrondies, taille fine et hanches puissantes; enfin les pieds et les mains avaient dans les fines attaches des chevilles et des poignets, et dans la forme allongée des doigts, une teinte d'aristocratie qui décida tout à fait l'artiste.

— Comment vous nommez-vous, mademoiselle? demanda enfin Benvenuto, avec son accent étranger, à la pauvre enfant, de plus en plus étonnée.

— Catherine, pour vous servir, monsieur, répondit-elle.

— Eh bien! mademoiselle Catherine, continua Benvenuto, voici un écu d'or pour la peine que vous avez prise; venez chez moi demain, rue Saint-Martin, hôtel du cardinal de Ferrare; et pour la même peine, je vous en donnerai autant.

La jeune fille hésita un instant, car elle crut que l'étranger voulait rire. Mais l'écu d'or était là pour attester qu'il parlait sérieusement; aussi, après un court instant de réflexion:

— A quelle heure? demanda Catherine.

— A dix heures du matin; est-ce votre heure?

— Parfaitement.

— Je puis donc compter sur vous?

— J'irai.

Benvenuto salua comme il eût salué une duchesse, et rentra chez lui le cœur plein de joie. A peine rentré, il brûla toutes ses esquisses idéales et se mit à en tracer une pleine de réalité. Puis, cette esquisse tracée, il apporta un morceau de cire qu'il posa sur un piédestal et qui en un instant prit sous sa main puissante la forme de la nymphe qu'il avait rêvée: si bien que lorsque le lendemain Catherine se présenta à la porte de l'atelier, une partie de la besogne était déjà faite.

Comme nous l'avons dit, Catherine n'avait aucunement compris les intentions de Benvenuto. Elle fut donc étonnée lorsque, après qu'il eut refermé la porte derrière elle, Benvenuto, en lui montrant sa statue commencée, lui expliqua pourquoi il l'avait fait venir.

Catherine était une joyeuse fille: elle se mit à rire à gorge déployée de sa méprise, puis, toute fière de poser pour une déesse destinée à un roi, elle dépouilla ses vêtements et se mit d'elle-même dans la pose indiquée par la statue, et cela avec tant de grâce et de justesse que le maître, en se retournant et en la voyant posée si bien et si naturellement, poussa un cri de plaisir.

Benvenuto se mit à la besogne: c'était, comme nous l'avons dit, une de ces nobles et puissantes natures d'artiste qui s'inspirent à l'œuvre et s'illuminent en travaillant. Il avait jeté bas son pourpoint, et, le col découvert, les bras nus, allant du modèle à la copie, de la nature à l'art, il semblait, comme Jupiter, prêt à tout embraser en le touchant. Catherine, habituée aux organisations communes ou flétries des gens du peuple ou des jeunes seigneurs pour qui elle avait été un jouet, regardait cet homme à l'œil inspiré, à la respiration ardente, à la poitrine gonflée, avec un étonnement inconnu. Elle-même semblait s'élever à la hauteur du maître; son regard rayonnait: l'inspiration passait de l'artiste au modèle.

La séance dura deux heures; au bout de ce temps Benvenuto donna à Catherine son écu d'or, et prenant congé d'elle avec les mêmes formes que la veille, il lui indiqua un rendez-vous pour le lendemain à pareille heure.

Catherine rentra chez elle et ne sortit pas de la journée. Le lendemain elle était à l'atelier dix minutes avant l'heure indiquée.

La même scène se renouvela: ce jour-là, comme la veille, Benvenuto fut sublime d'inspiration; sous sa main, comme sous celle de Prométhée, la terre respirait. La tête de la bacchante était déjà modelée et semblait une tête vivante sortant d'une masse informe. Catherine souriait à cette sœur céleste, éclose à son image; elle n'avait jamais été si heureuse, et, chose étrange, elle ne pouvait se rendre compte du sentiment qui lui inspirait ce bonheur.

Le lendemain le maître et le modèle se retrouvèrent à la même heure; mais par une sensation qu'elle n'avait point éprouvée les jours précédens, au moment où elle se dévêtit, elle sentit que la rougeur lui montait au visage. La pauvre enfant commençait à aimer, et l'amour amenait avec lui la pudeur.

Le lendemain ce fut pis encore, et Benvenuto fut obligé de lui faire observer plusieurs fois que ce n'était pas la Vénus de Médicis qu'il modelait, mais une Erigone ivre de volupté et de vin. D'ailleurs il n'y avait plus que patience à prendre: deux jours encore, et le modèle était fini.

Le soir de ce deuxième jour, Benvenuto, après avoir donné la dernière touche à sa statue, remercia Catherine de sa complaisance et lui donna quatre écus d'or; mais Catherine laissa glisser l'or de sa main à terre. Tout était fini pour la pauvre enfant: elle retombait, à partir de ce

moment, dans sa condition première; et, depuis le jour où elle était entrée dans l'atelier du maître, cette condition lui était devenue odieuse. Benvenuto, qui ne se doutait pas de ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille, ramassa les quatre écus, les lui présenta de nouveau, lui serra la main en les lui rendant, et lui dit que si jamais il pouvait lui être bon à quelque chose, il entendait qu'elle ne s'adressât qu'à lui; puis il passa dans l'atelier des ouvriers pour chercher Ascanio, auquel il voulait faire voir sa statue achevée.

Catherine, restée seule, alla baiser les uns après les autres les outils dont le maître s'était servi, puis elle sortit en pleurant.

Le lendemain, Catherine entra dans l'atelier tandis que Benvenuto était seul, et comme tout étonné de la revoir il allait lui demander quelle cause l'amenait, elle alla à lui, tomba à genoux, et lui demanda s'il n'avait pas besoin d'une servante.

Benvenuto avait un cœur artiste, c'est-à-dire apte à tout sentir: il devina ce qui s'était passé dans celui de la pauvre enfant, il la releva et lui donna un baiser au front.

De ce moment, Catherine fit partie de l'atelier, qu'elle égayait, comme nous l'avons dit, de sa joie enfantine, et qu'elle animait de son éternel mouvement. Aussi était-elle devenue presque indispensable à tout le monde, et à Benvenuto bien plus encore qu'à tout autre. C'était elle qui faisait tout, qui ordonnait tout, grondant et caressant Ruperte, qui avait commencé à la voir entrer avec effroi, et qui avait fini par l'aimer comme tout le monde.

L'Erigone n'avait point perdu à cela. Benvenuto ayant désormais son modèle sous la main, l'avait retouchée et finie avec un soin qu'il n'avait peut-être mis encore à aucune de ses statues; puis il l'avait portée au roi François Ier, qui en avait été émerveillé, et qui avait commandé à Benvenuto de la lui exécuter en argent; puis il avait longuement causé avec l'orfèvre, lui avait demandé comment il se trouvait dans son atelier, où cet atelier était situé, et si cet atelier renfermait de belles choses; après quoi il avait congédié Benvenuto Cellini en se promettant d'aller le surprendre chez lui un matin, mais sans lui rien dire de cette intention.

C'est ainsi qu'on était arrivé au moment où s'ouvre cette histoire, Benvenuto travaillant, Catherine chantant, Ascanio rêvant, et Pagolo priant.

Le lendemain du jour où Ascanio était rentré si tard, grâce à son excursion à l'entour de l'hôtel de Nesle, on entendit frapper bruyamment à la porte de la rue; dame Ruperte se leva aussitôt pour aller ouvrir, mais Scozzone (c'est, on se le rappelle, le nom que Benvenuto avait donné à Catherine) fut en deux bonds hors de la chambre.

Un instant après on entendit sa voix qui criait, moitié joyeuse, moitié effrayée:

— Oh! mon Dieu! maître, mon Dieu! c'est le roi! Le roi en personne, qui vient pour visiter votre atelier!... »

Et la pauvre Scozzone, laissant toutes les portes ouvertes derrière elle, reparut toute pâle et toute tremblante sur le seuil de celle de la boutique où Benvenuto travaillait au milieu de ses élèves et de ses apprentis.

V

GÉNIE ET ROYAUTÉ

En effet, derrière Scozzone le roi François Ier entrait dans la cour avec toute sa suite. Il donnait la main à la duchesse d'Etampes. Le roi de Navarre suivait avec la dauphine Catherine de Médicis. Le dauphin qui fut Henri II venait ensuite avec sa tante Marguerite de Valois reine de Navarre. Presque toute la noblesse les accompagnait.

Benvenuto alla au-devant d'eux et reçut, sans embarras et sans trouble les rois, les princes, les grands seigneurs et les belles dames, comme un ami reçoit des amis. Il y avait là pourtant les noms les plus illustres de France et les beautés les plus éclatantes du monde. Marguerite charmait, madame d'Etampes ravissait, Catherine de Médicis étonnait, Diane de Poitiers éblouissait. Mais quoi! Benvenuto était familier avec les types les plus purs de l'antiquité et du seizième siècle italien, comme aussi l'élève aimé de Michel-Ange était tout habitué aux rois

— Il va falloir que vous nous permettiez, madame, d'admirer à côté de vous, dit François Ier à la duchesse d'Etampes, qui sourit.

Anne de Pisseleu, duchesse d'Etampes, qui, depuis le retour du roi de sa captivité d'Espagne, avait succédé dans sa faveur à la comtesse de Châteaubriand, était alors dans tout l'éclat d'une beauté véritablement royale. Droite et bien prise dans sa taille, elle portait sa charmante tête avec une dignité et une grâce féline qui tenait à la fois de la chatte et de la panthère, mais elle en avait aussi et les bonds inattendus et les appétits meurtriers; avec cela la courtisane royale savait prendre des airs de candeur où se serait trompé le plus soupçonneux. Rien n'était plus mobile et plus perfide que la physionomie de cette femme aux lèvres pâles, tantôt Hermione et tantôt Galatée, au sourire parfois agaçant et parfois terrible, au regard par momens caressant et prometteur, l'instant d'après flamboyant et courroucé. Elle avait une si lente façon de relever ses paupières, qu'on ne savait jamais si elles se relevaient sur la langueur ou sur la menace Hautaine et impérieuse, elle subjuguait François Ier en l'enivrant; fière et jalouse, elle avait exigé de lui qu'il redemandât à la comtesse de Châteaubriand les bijoux qu'il lui avait donnés, et la belle et mélancolique comtesse avait du moins, en les renvoyant en lingots, protesté contre cette profanation. Enfin, souple et dissimulée, elle avait plus d'une fois fermé les yeux lorsque, dans son caprice, le roi avait paru distinguer quelque jeune et charmante fille de la cour, qu'en effet il abandonnait bientôt pour revenir à sa belle et puissante enchanteresse.

— J'avais hâte de vous voir, Benvenuto, car voilà deux mois tout à l'heure, je pense, que vous êtes arrivé dans notre royaume, et les tristes soucis des affaires m'ont précisément depuis ce temps empêché de songer aux nobles soins de l'art. Prenez-vous en à mon frère et cousin l'empereur, qui ne me donne pas un moment de repos.

— Je lui écrirai si vous voulez, sire, et je le prierai de vous laisser être grand ami des arts, puisque vous lui avez prouvé déjà que vous êtes grand capitaine.

— Connaissez-vous donc Charles-Quint? demanda le roi de Navarre.

— J'ai eu l'honneur, sire, de présenter il y a quatre ans, à Rome, un missel de ma façon à Sa Majesté sacrée, et de lui faire un discours dont elle a paru fort touchée.

— Et que vous a dit Sa Majesté sacrée?

— Qu'elle me connaissait déjà, ayant vu de moi, trois ans auparavant, sur la chappe du pape, un bouton d'orfévrerie qui me faisait honneur.

— Oh! mais, je vois que vous êtes gâté à l'endroit des complimens royaux, dit François Ier.

— Il est vrai, sire, que j'ai eu le bonheur de satisfaire un assez grand nombre de cardinaux, de grands-ducs, de princes et de rois.

— Montrez-moi donc vos beaux ouvrages, que je voie si je ne serai pas un juge plus difficile que les autres.

— Sire, j'ai eu bien peu de temps; voici pourtant un vase et un bassin d'argent que j'ai commencés, et qui ne sont peut-être pas trop indignes de l'attention de Votre Majesté.

Le roi, pendant près de cinq minutes, examina sans dire un mot. Il semblait que l'œuvre lui fit oublier l'ouvrier; puis enfin, comme les dames s'approchaient curieusement: « Voyez, mesdames, s'écria François Ier, quelle merveille! Une forme de vase si nouvelle et si hardie! que de finesse et de modelé, mon Dieu! dans ces bas-reliefs et ces rondes-bosses! J'admire surtout la beauté de ces lignes; et voyez comme les attitudes des figures sont variées et vraies. Tenez, celle-ci qui élève le bras au-dessus de sa tête: ce geste fugitif est si naïvement saisi qu'on s'étonne qu'elle ne continue pas le mouvement. En vérité, je crois que jamais les anciens n'ont rien fait d'aussi beau Je me souviens des meilleurs ouvrages de l'antiquité et de ceux des plus habiles artistes de l'Italie; mais rien ne m'a fait plus d'impression que ceci. Oh! regardez donc, madame de Navarre, ce joli enfant perdu dans les fleurs et son petit pied qui s'agite en l'air; comme tout cela est vivant, gracieux et joli! »

— Mon grand roi, s'écria Benvenuto, les autres me complimentaient, mais vous me comprenez, vous!

— Autre chose? dit le roi avec une sorte d'avidité.

— Voici une médaille représentant Léda et son cygne, faite pour le cardinal Gabriel Cesarini; voici un cachet où j'ai gravé en creux, représentant saint Jean et saint Ambroise; un reliquaire émaillé par moi..

— Quoi? vous frappez les médailles? dit madame d'Etampes.

— Comme Cavadone de Milan, madame

— Vous émaillez l'or? dit Marguerite.

— Comme Amerigo de Florence.

— Vous gravez les cachets? dit Catherine.

— Comme Lantizco de Pérouse. Croyez-vous donc, madame, que mon talent se borne aux fins joyaux d'or et aux grandes pièces d'argent? Je sais faire un peu de tout, grâce à Dieu! Je suis ingénieur militaire passable, et j'ai empêché deux fois qu'on ne prît Rome. Je tourne assez bien un sonnet, et Votre Majesté n'a qu'à me commander un poëme, pourvu qu'il soit à sa louange, et je m'engage à l'exécuter ni plus ni moins que si je m'appelais Clément Marot. Quant à la musique, que mon père m'enseignait à coups de bâton, la méthode m'a profité, et je joue de la flûte et du cornet avec assez de talent pour que Clément VII m'ait engagé à vingt-quatre ans au nombre de ses musiciens. J'ai trouvé de plus un secret pour faire d'excellente

poudre, et je puis fabriquer aussi des escopettes admirables et des instrumens de chirurgie. Si Votre Majesté a la guerre et qu'elle veuille m'employer comme homme d'armes, elle verra que je ne suis pas maladroit, et que je sais aussi bien manier une arquebuse que pointer une coulevrine. Comme chasseur, j'ai tué jusqu'à vingt-cinq paons dans un jour, et comme artilleur, j'ai débarrassé l'empereur du prince d'Orange, et Votre Majesté du connétable de Bourbon, les traîtres n'ayant pas, à ce qu'il paraît, de bonheur avec moi

— Ah çà! de quoi êtes-vous le plus fier, interrompit le jeune dauphin, est-ce d'avoir tué le connétable ou d'avoir abattu les vingt-cinq paons?

— Je ne suis fier ni de l'un ni de l'autre, monseigneur. L'adresse comme tous les autres dons vient de Dieu, et j'ai usé de mon adresse

— Mais j'ignorais vraiment que vous m'eussiez déjà rendu un service pareil, dit le roi, service que d'ailleurs ma sœur Marguerite aura de la peine à vous pardonner. Ah! c'est vous qui avez tué le connétable de Bourbon? Et comment cela s'est-il passé?

— Mon Dieu! de la façon la plus simple. L'armée du connétable était arrivée à l'improviste devant Rome et donnait l'assaut aux remparts. J'allai, avec quelques amis, pour voir. En sortant de chez moi, j'avais machinalement pris mon arquebuse sur mon épaule. En arrivant sur le mur, je vis qu'il n'y avait rien à faire. Il ne faut pourtant pas, dis-je que je sois venu pour si peu. Alors, dirigeant mon arquebuse vers l'endroit où je voyais un groupe de combattans plus nombreux et plus serrés, je visai précisément celui que je voyais dépasser les autres de la tête. Il tomba, et tout à coup un grand tumulte se fit, causé par ce coup que j'avais tiré. J'avais tué, en effet, Bourbon. C'était, comme on a su depuis, celui qui était plus élevé que les autres

Pendant que Benvenuto faisait ce récit avec une parfaite insouciance, le cercle des dames et des seigneurs s'était un peu élargi autour de lui, et tous considéraient avec respect et presque avec effroi le héros sans le savoir. François Ier seul était resté aux côtés de Cellini.

— Ainsi, mon très cher, lui dit-il, je vois qu'avant de me consacrer votre génie vous m'avez prêté votre bravoure.

— Sire, reprit gaîment Benvenuto, je crois, tenez, que je suis né votre serviteur. Une aventure de ma première enfance me l'a toujours fait penser. Vous avez pour armes une salamandre, n'est-ce pas?

— Oui, avec cette devise: *Nutrisco et extinguo*.

— Eh bien! j'avais cinq ans environ, j'étais avec mon père dans une petite salle où l'on avait coulé la lessive et où flambait encore un bon feu de jeune chêne. Il faisait grand froid. En regardant par hasard dans le feu, j'aperçus au milieu des flammes un petit animal semblable à un lézard, qui se récréait dans l'endroit le plus ardent Je le montrai à mon père, et mon père (pardonnez-moi ce détail familier d'un usage un peu brutal de mon pays), m'appliquant un violent soufflet, me dit avec douceur: « Je ne te frappe pas parce que tu as mal fait, cher enfant, mais afin que tu te rappelles que ce petit lézard que tu as vu dans le feu est une salamandre. Aucune personne connue n'a vu cet animal avant toi. » N'est-ce pas là, sire, un avertissement du sort? Il y a, je crois, des prédestinations, et j'allais à vingt ans partir pour l'Angleterre quand le ciseleur Pierre Toreggiano, qui voulait m'y emmener avec lui, me raconta comment, enfant, dans une querelle d'atelier, il avait un jour frappé au visage notre Michel-Ange. Oh! tout a été dit; pour un titre de prince je ne serais pas parti avec un homme qui avait porté la main sur mon grand sculpteur Je restai en Italie, et de l'Italie, au lieu d'aller en Angleterre, je vins en France.

— La France, fière d'avoir été choisie par vous, Benvenuto, fera en sorte que vous ne regrettiez pas votre patrie.

— Oh! ma patrie à moi c'est l'art: mon prince, c'est celui qui me fait ciseler la plus riche coupe.

— Et avez-vous actuellement en tête quelque belle composition, Cellini?

— Oh! oui, sire, un Christ. Non pas un Christ sur la croix, mais un Christ dans sa gloire et dans sa lumière, et j'imiterai autant que possible cette beauté infinie sous laquelle il s'est fait voir à moi

— Quoi! dit Marguerite la sceptique en riant, outre tous les rois de la terre, avez vous vu aussi le roi des cieux?

— Oui, madame, répondit Benvenuto avec une simplicité d'enfant

— Oh! racontez-nous donc encore cela, dit la reine de Navarre

— Volontiers, madame, répondit Benvenuto Cellini avec une confiance qui indiquait qu'il ne pensait même pas que l'on pût mettre en doute aucune partie de son récit

— J'avais vu quelque temps auparavant, continua Benvenuto, j'avais vu Satan et toutes les légions du Diable, qu'un prêtre nécromant de mes amis avait évoqués devant moi au Colysée, et dont nous eûmes vraiment beaucoup de peine à nous défaire; mais le terrible souvenir de ces infernales visions fut bien à tout jamais effacé de mon esprit quand à mon ardente prière m'apparut, pour me réconforter dans les misères de ma prison, le divin Sauveur des hommes, au milieu du soleil, et tout couronné de ses rayons.

— Et vous êtes véritablement sûr, demanda la reine de Navarre, sûr sans aucun mélange de doute, que le Christ vous soit apparu?

— Je n'en doute pas, madame.

— Allons, Benvenuto, faites-nous donc un Christ pour notre chapelle, reprit François Ier avec sa bonne humeur habituelle.

— Sire, si Votre Majesté a cette bonté, elle me commandera quelque autre chose, et j'ajournerai encore cet ouvrage.

— Et pourquoi cela?

— Parce que j'ai promis à Dieu de ne le faire pour aucun autre souverain que pour lui.

— A la bonne heure! Eh bien! Benvenuto, j'ai besoin de douze candélabres pour ma table

— Oh! cela c'est autre chose, et sur ce point vous serez obéi, sire.

— Je veux que ces candélabres soient douze statues d'argent.

— Sire, ce sera magnifique.

— Ces statues représenteront six dieux et six déesses, et seront exactement à ma taille.

— A votre taille, en effet, sire

— Mais c'est tout un poëme que vous commandez là, dit la duchesse d'Etampes, une merveille tout à fait étonnante; n'est-ce pas, monsieur Benvenuto?

— Je ne m'étonne jamais, madame.

— Je m'étonnerais, moi, reprit la duchesse piquée, que d'autres sculpteurs que les sculpteurs de l'antiquité vinssent à bout d'une pareille œuvre

— J'espère pourtant l'achever aussi bien que les anciens l'eussent pu faire, répondit Benvenuto avec sang-froid

— Oh! ne vous vantez-vous pas un peu, maître Benvenuto?

— Je ne me vante jamais, madame.

Disant cela avec calme, Cellini regardait madame d'Etampes, et la fière duchesse baissa malgré elle les yeux sous ce regard ferme, confiant, et qui n'était pas même courroucé. Anne conçut un sourd ressentiment contre Cellini de cette supériorité qu'elle subissait en y résistant et sans savoir de quoi elle se composait. Elle avait cru jusqu'alors que la beauté était la première puissance de ce monde elle avait oublié le génie.

— Quels trésors, dit-elle avec amertume, suffiraient donc à payer un talent comme le vôtre?

— Ce ne seront certes pas les miens, reprit François Ier, et à ce propos, Benvenuto, je me rappelle que vous n'avez touché encore que cinq cents écus d'or de bienvenue. Serez-vous satisfait des appointements que je donnais à mon peintre Léonard de Vinci, c'est-à-dire de sept cents écus d'or par an? Je vous paierai en outre tous les ouvrages que vous ferez pour moi.

— Sire, ces offres sont dignes d'un roi tel que François Ier, et, j'ose le dire, d'un artiste tel que Cellini J'aurai pourtant la hardiesse d'adresser encore une demande à Votre Majesté.

— Elle vous est d'avance octroyée, Benvenuto.

— Sire, je suis mal et à l'étroit dans cet hôtel pour travailler Un de mes élèves a trouvé un emplacement mieux disposé que celui-ci pour les grands ouvrages que mon roi pourra me commander. Cette propriété appartient à Votre Majesté C'est le Grand-Nesle Elle est à la disposition du prévôt de Paris, mais il ne l'habite pas; il occupe seulement le Petit-Nesle, que je lui laisserais volontiers.

— Eh bien! soit, Benvenuto, dit François Ier, installez-vous au Grand-Nesle, et je n'aurai que la Seine à traverser pour aller causer avec vous et admirer vos chefs-d'œuvre

— Comment, sire, interrompit madame d'Etampes, mais vous privez là sans motif d'un bien qui lui appartient un homme à moi, un gentilhomme!

Benvenuto la regarda, et pour la seconde fois Anne baissa les yeux sous ce singulier coup d'œil fixe et pénétrant Cellini reprit avec la même naïve bonne foi qu'en parlant de ses apparitions:

— Mais je suis noble aussi, moi, madame; ma famille descend d'un galant homme, premier capitaine de Jules César, nommé Fiorino, qui était de Cellino près Montefiascone, et qui a donné son nom à Florence, tandis que votre prévôt et ses aïeux n'ont, si j'ai bonne mémoire, encore donné leur nom à rien Cependant, continua Benvenuto en se retournant vers François Ier et en changeant à la fois de regard et d'accent, peut-être me suis-je montré bien hardi, peut-être exciterai-je contre moi des haines puissantes et qui malgré la protection de Votre Majesté, pourraient m'accabler à la fin Le prévôt de Paris a dit-on, une espèce d'armée à ses ordres

— On m'a raconté, interrompit le roi, qu'un jour, à Rome, un certain Cellini, orfèvre, avait gardé faute de paiement, un vase d'argent que lui avait commandé monseigneur Farnèse, alors cardinal et aujourd'hui pape.

— C'est vrai, sire.

— On ajoutait que toute la maison du cardinal s'en vint l'épée au poing assiéger la boutique de l'orfèvre pour emporter le vase de vive force.

— C'est encore vrai.

— Mais ce Cellini, en embuscade derrière sa porte, et l'escopette au poing, s'était défendu vaillamment, avait mis les gens de monseigneur en fuite, et avait été payé le lendemain par le cardinal.

— Tout cela, sire, c'est l'exacte vérité.

— Eh bien ! n'êtes-vous pas ce Cellini?

— Oui, sire, que Votre Majesté me conserve seulement ses bonnes grâces, et rien n'est capable de m'épouvanter.

— Allez donc droit devant vous, fit le roi en souriant dans sa barbe, allez donc, puisque vous êtes gentilhomme.

Madame d'Etampes se tut, mais elle jura de ce moment à Cellini une haine mortelle, une haine de femme offensée.

— Sire, une dernière faveur, dit encore Cellini. Je ne puis vous présenter tous mes ouvriers : ils sont dix, tant Français qu'Allemands, tous braves et habiles compagnons ; mais voici mes deux élèves que j'ai amenés d'Italie avec moi, Pagolo et Ascanio. Avancez donc, Pagolo, et relevez un peu la tête et le regard, non pas impudemment, mais en honnête homme, qui n'a à rougir d'aucune action mauvaise. Celui-ci manque peut-être d'invention, sire, et un peu aussi d'ardeur, mais c'est un exact et consciencieux artiste, qui travaille lentement, mais bien, qui conçoit parfaitement mes idées et les exécute fidèlement. Voici maintenant Ascanio, mon noble et gracieux élève, et mon enfant bien-aimé. Celui-là n'a pas sans doute la vigueur de création qui fera se heurter et se déchirer dans un bas-relief les bataillons de deux armées ou s'attacher puissamment aux bords d'un vase les griffes d'un lion ou les dents d'un tigre. Il n'a pas non plus la fantaisie originale qui invente les monstrueuses chimères et les dragons impossibles ; non, mais son âme, qui ressemble à son corps, a l'instinct d'un idéal pour ainsi parler, divin. Demandez-lui de vous poser un ange ou de vous grouper des nymphes et nul n'atteindra à sa poésie exquise et à sa grâce choisie. Avec Pagolo j'ai quatre bras avec Ascanio j'ai deux âmes ; et puis il m'aime, et je suis bien heureux d'avoir auprès de moi un cœur pur et dévoué comme le sien.

Pendant que son maître parlait ainsi, Ascanio se tenait debout près de lui, modestement mais sans embarras, dans une attitude pleine d'élégance, et madame d'Etampes ne pouvait détacher ses regards du jeune et charmant Italien aux yeux et aux cheveux noirs, et qui semblait une copie vivante de l'Appollino.

— Si Ascanio, dit-elle, s'entend si bien aux choses gracieuses et qu'il veuille passer à mon hôtel d'Etampes un matin, je lui fournirai des pierreries et de l'or dont il pourra me faire épanouir quelque fleur merveilleuse.

Ascanio s'inclina avec un doux regard de remerciment.

— Et moi, dit le roi, je lui assigne, ainsi qu'à Pagolo, cent écus d'or par an.

— Je me charge de leur faire bien gagner cet argent, sire, dit Benvenuto.

— Mais quelle est donc cette belle enfant aux longs cils qui se cache dans ce coin? dit François Ier en apercevant Scozzone pour la première fois.

— Oh ! ne faites pas attention, sire, répondit Benvenuto en fronçant le sourcil : c'est la seule des belles choses de cet atelier que je n'aime pas qu'on remarque.

— Ah ! vous êtes jaloux, mons Benvenuto?

— Mon Dieu ! sire, je n'aime pas que l'on touche à mon bien ; soit dit sans comparaison, c'est comme si quelqu'un s'avisait de penser à madame d'Etampes : vous seriez furieux, sire. Scozzone, c'est ma duchesse, à moi.

La duchesse, qui contemplait Ascanio, interrompue ainsi brusquement se mordit les lèvres. Beaucoup de courtisans ne purent s'empêcher de sourire, et toutes les dames chuchotèrent. Quant au roi, il rit franchement.

— Allons, allons, foi de gentilhomme ! votre jalousie est dans son droit, Benvenuto, et d'artiste à roi on se comprend. — Adieu, mon ami ; je vous recommande mes statues. Vous commencerez par Jupiter, naturellement, et quand vous aurez achevé le modèle, vous me le montrerez. Adieu ; bonne chance ! à l'hôtel de Nesle !

— Que j'aille le montrer, c'est bientôt dit, sire ; mais comment entrerai-je au Louvre?

— Votre nom sera donné aux portes avec l'ordre de vous introduire jusqu'à moi.

Cellini s'inclina, et suivi de Pagolo et d'Ascanio, accompagna le roi et la cour jusqu'à la porte de la rue. Arrivé là, il s'agenouilla et baisa la main de François Ier.

— Sire dit-il d'un ton pénétré, vous m'avez déjà, par l'entremise de monseigneur de Montluc, sauvé de la captivité et peut-être de la mort ; vous m'avez comblé de richesses, vous avez honoré mon pauvre atelier de votre présence ; mais ce qui passe tout cela, sire, ce qui fait que je ne sais comment vous remercier, c'est que vous allez si magnifiquement au-devant de tous mes rêves. Nous ne travaillons d'ordinaire que pour une race d'élite disséminée à travers les siècles, mais moi j'aurai eu le bonheur de trouver vivant un juge toujours présent, toujours éclairé. Je n'ai été jusqu'à présent que l'ouvrier de l'avenir, laissez-moi me dire désormais l'orfèvre de Votre Majesté.

— Mon ouvrier, mon orfèvre, mon artiste et mon ami, Benvenuto, si ce titre ne vous paraît pas plus à dédaigner que les autres. Adieu, ou plutôt au revoir.

Il va sans dire que tous les princes et seigneurs, à l'exception de madame d'Etampes, imitèrent le roi et comblèrent Cellini d'amitiés et d'éloges.

Quand tous furent partis, et que Benvenuto resta seul dans la cour avec ses deux élèves, ceux-ci le remercièrent, Ascanio avec effusion, Pagolo presque avec contrainte.

— Ne me remerciez pas, mes enfans, cela n'en vaut pas la peine. Mais tenez, si vous croyez véritablement m'avoir quelque obligation, je veux, puisque ce sujet de conversation s'est présenté aujourd'hui, vous demander un service ; c'est pour quelque chose qui tient au cœur de mon cœur. Vous avez entendu ce que j'ai dit au roi à propos de Catherine ; ce que j'ai dit répond au plus intime de mon être. Cette enfant est nécessaire à ma vie, mes amis, à ma vie d'artiste, puisqu'elle se prête si gaîment, vous le savez, à me servir de modèle ; à ma vie d'homme, parce que je crois qu'elle m'aime. Eh bien ! je vous en prie, bien qu'elle soit belle et que vous soyez jeunes comme elle est jeune, ne portez pas vos pensées sur Catherine ; il y a bien assez d'autres jolies filles au monde. Ne déchirez pas mon cœur, n'injuriez pas mon amitié en jetant sur ma Scozzone un regard trop hardi, et même surveillez-la en mon absence et conseillez-la comme des frères. Je vous en conjure, car je me connais, je me sens, et je jure Dieu que si je m'apercevais de quelque mal, je la tuerais, elle et son complice.

— Maître, dit Ascanio, je vous respecte comme mon maître et je vous aime comme mon père, soyez tranquille.

— Bon Jésus ! s'écria Pagolo en joignant les mains, que Dieu me garde de penser à une pareille infamie ! Ne sais-je pas bien que je vous dois tout, et ne serait-ce pas un crime abominable que d'abuser de la sainte confiance que vous me témoignez en reconnaissant vos bienfaits par une si lâche perfidie !

— Merci, mes amis, dit Benvenuto en leur serrant les mains ; merci mille fois. Je suis content et j'ai foi en vous. Maintenant, Pagolo, remets-toi à ton ouvrage, attendu que j'ai promis pour demain à M. de Villeroi le cachet auquel tu travailles ; tandis qu'Ascanio et moi nous allons visiter la propriété dont notre gracieux roi vient de nous gratifier, et dont dimanche prochain, pour nous reposer, nous entrerons de gré ou de force en possession.

Puis se retournant vers Ascanio :

— Allons, Ascanio, lui dit-il, allons voir si ce fameux séjour de Nesle, qui t'a paru si convenable à l'extérieur, est digne à l'intérieur de sa réputation.

Et avant qu'Ascanio eût eu le temps de faire la moindre observation, Benvenuto jeta un dernier coup d'œil sur l'atelier pour voir si chaque travailleur était à sa place, donna un petit soufflet sur la joue ronde et rose de Scozzone, et passant son bras sous celui de son élève, il l'entraîna vers la porte et sortit avec lui.

VI

A QUOI SERVENT LES DUÈGNES

A peine avaient-ils fait dix pas dans la rue, qu'ils rencontrèrent un homme de cinquante ans à peu près, assez exigu de taille, mais d'une physionomie mobile et fine.

— J'allais chez vous, Benvenuto, dit le nouvel arrivant, qu'Ascanio salua avec un respect mêlé de vénération, et auquel Benvenuto serra cordialement la main.

— Etait-ce pour affaire d'importance, mon cher Francesco? dit l'orfèvre : alors je retourne avec vous ; ou bien était-ce purement et simplement pour me voir? alors venez avec moi.

— C'était pour vous donner un avis, Benvenuto.

— J'écoute. Un avis est toujours bon à recevoir lorsqu'il vient de la part d'un ami.

— Mais celui que j'ai à vous donner ne peut être donné qu'à vous seul.

— Ce jeune homme est un autre moi-même, Francesco, parlez.

— Je l'eusse déjà fait si j'avais cru devoir le faire, répondit l'ami de Benvenuto.

— Pardon, maître, dit Ascanio en s'éloignant avec discrétion.

— Eh bien ! va donc seul où je comptais aller avec toi, mon cher enfant, dit Benvenuto ; aussi bien tu sais que ce que tu as vu, je l'ai vu. Examine tout dans les plus grands détails ; vois si l'atelier aura un bon jour, si la cour sera commode pour une fonte, s'il y aura moyen de séparer notre laboratoire de celui des autres apprentis. N'oublie pas le jeu de paume.

Et Benvenuto passa son bras sous celui de l'étranger, fit un signe de la main à Ascanio, et reprit le chemin de l'atelier, laissant le jeune homme debout et immobile au milieu de la rue Saint-Martin.

En effet, il y avait dans la commission dont son maître venait de le charger plus qu'il n'en fallait pour jeter un grand trouble dans l'esprit d'Ascanio. Ce trouble n'avait pas été médiocre, même quand Benvenuto lui avait proposé de faire la visite à eux deux. Qu'on juge donc de ce qu'il devint lorsqu'il se vit appelé à faire cette visite tout seul.

Ainsi, lui qui avait pendant deux dimanches, vu Colombe sans oser la suivre, et qui, le troisième, l'avait suivie sans oser lui parler, il allait se présenter chez elle, et pourquoi ? pour visiter l'hôtel de Nesle, que Benvenuto comptait, le dimanche suivant, par forme de récréation, enlever de gré ou de force au père de Colombe.

La position était fausse pour tout le monde : elle était terrible pour un amoureux.

Heureusement qu'il y avait loin de la rue Saint-Martin à l'hôtel de Nesle. S'il n'y avait eu que deux pas, Ascanio ne les eût pas faits ; il y avait une demi-lieue, il se mit en route.

Rien ne familiarise avec le danger comme le temps ou la distance qui nous en sépare. Pour toutes les âmes fortes ou pour toutes les organisations heureuses, la réflexion est un puissant auxiliaire. C'était à cette dernière classe qu'appartenait Ascanio. Il n'était pas encore d'habitude à cette époque de faire le dégoûté de la vie avant que d'y être entré. Toutes les sensations étaient franches et se traduisaient franchement, la joie par le rire, la douleur par les larmes. La manière était chose à peu près inconnue dans la vie comme dans l'art, et un jeune et joli garçon de vingt ans n'était pas le moins du monde humilié à cette époque d'avouer qu'il était heureux.

Or, dans ce trouble d'Ascanio, il y avait un certain bonheur. Il n'avait compté revoir Colombe que le dimanche suivant, et il allait la revoir le jour même. C'étaient six jours de gagnés, et six jours d'attente, on le sait, sont six siècles au compte des amoureux.

Aussi, à mesure qu'il approchait, la chose paraissait plus simple à ses yeux : c'était lui, il est vrai, qui avait donné le conseil à Benvenuto de demander au roi le séjour de Nesle pour en faire son atelier, mais Colombe pouvait-elle lui en vouloir d'avoir cherché à se rapprocher d'elle ? Cette impatronisation de l'orfèvre florentin dans le vieux palais d'Amaury ne pouvait se faire, il est vrai, qu'au détriment du père de Colombe, qui le regardait comme à lui, mais ce dommage était-il réel, puisque messire Robert d'Estourville ne l'habitait pas ? D'ailleurs, Benvenuto avait mille moyens de payer son loyer : — une coupe donnée au prévôt, un collier donné à sa fille (et Ascanio se chargeait de faire le collier) pouvaient et devaient, dans cette époque d'art, aplanir bien des choses. Ascanio avait vu des grands-ducs, des rois et des papes, prés de vendre leur couronne, leur sceptre ou leur tiare, pour acheter un de ces merveilleux bijoux qui sortaient des mains de son maître. C'était donc, au bout du compte, messire Robert qui, en supposant que les choses s'arrangeassent ainsi, serait encore redevable à maître Benvenuto, — car maître Benvenuto était si généreux que si messire d'Estourville faisait les choses galamment, Ascanio en était certain, maître Benvenuto ferait les choses royalement.

Arrivé au bout de la rue Saint-Martin, Ascanio se regardait donc comme un messager de paix élu par le Seigneur pour maintenir l'harmonie entre deux puissances.

Cependant, malgré cette conviction, Ascanio, qui n'était pas fâché, — les amoureux sont des êtres bien étranges, — d'allonger sa route d'une dizaine de minutes, au lieu de traverser la Seine en bateau, remonta le long du quai, et passa la rivière au pont aux Moulins. Peut-être aussi avait-il pris ce chemin parce que c'était celui qu'il avait fait la veille en suivant Colombe.

Quelle que soit, au reste, la cause qui lui avait fait prendre ce détour, il n'en était pas moins, au bout de vingt minutes à peu près, en face de l'hôtel de Nesle.

Mais arrivé là, et lorsqu'il vit la petite porte ogive qu'il lui fallait traverser, lorsqu'il aperçut le charmant petit palais gothique qui élançait ses hardis clochetons au-dessus du mur, lorsqu'il pensa que derrière ces jalousies à moitié fermées à cause de la chaleur était sa belle Colombe, tout cet échafaudage de riches rêveries bâti dans ce chemin s'évanouit comme ces édifices que l'on voit dans les nuages et que le vent renverse d'un coup d'aile. Il se retrouva face à face avec la réalité, et la réalité ne lui parut pas des plus rassurantes.

Cependant, après une pause de quelques minutes, pause d'autant plus étrange que par le grand soleil qu'il faisait il était absolument seul sur le quai, Ascanio comprit qu'il fallait prendre un parti quelconque. Or, il n'y avait d'autre parti à prendre que d'entrer à l'hôtel. Il s'avança donc jusque sur le seuil et souleva le marteau. Mais Dieu sait quand il l'eût laissé retomber, si à ce moment même et par hasard la porte ne se fût ouverte, et s'il ne se fût trouvé face à face avec une espèce de maître Jacques d'une trentaine d'années, moitié valet, moitié paysan. C'était le jardinier de messire d'Estourville.

Ascanio et le jardinier reculèrent chacun de son côté.

— Que voulez-vous ? dit le jardinier, que demandez-vous ?

Ascanio forcé d'aller en avant, rappela tout son courage et répondit bravement :

— Je demande à visiter l'hôtel.

— Comment, visiter l'hôtel ! s'écria le jardinier stupéfait, et au nom de qui ?

— Au nom du roi ! répondit Ascanio.

— Au nom du roi ! s'écria le jardinier. Jésus Dieu ! est-ce que le roi voudrait nous le reprendre ?

— Au nom du roi ! répondit Ascanio.

— Mais qu'est-ce que cela signifie ?

— Vous comprenez, mon ami, dit Ascanio, avec un aplomb dont il se sut gré à lui-même, que je n'ai pas de compte à vous rendre ?

— C'est juste. A qui voulez-vous parler ?

— Mais, monsieur le prévôt y est-il ? demanda Ascanio, qui savait parfaitement que le prévôt n'y était point.

— Non, monsieur, il est au Châtelet.

— Eh bien ! en son absence, qui est-ce qui le remplace ?

— Il y a sa fille, mademoiselle Colombe

Ascanio se sentit rougir jusqu'aux oreilles.

— Et puis, continua le jardinier, il y a encore dame Perrine. Monsieur veut-il parler à dame Perrine ou à mademoiselle Colombe ?

Cette demande était bien simple, et cependant elle produisit un terrible combat dans l'âme d'Ascanio. Il ouvrit la bouche pour dire que c'était mademoiselle Colombe qu'il voulait voir, et, cependant, comme si des paroles aussi hasardeuses se refusaient à sortir de ses lèvres, ce fut dame Perrine qu'il demanda.

Le jardinier, qui ne se doutait pas que sa question, qu'il regardait comme fort simple, eût causé un si grand remue-ménage, inclina la tête en signe d'obéissance et s'avança à travers la cour du côté de la porte intérieure du Petit-Nesle. Ascanio le suivit.

Il lui fallut traverser une seconde cour, puis une deuxième porte, puis un petit parterre, puis les marches d'un perron, puis une longue galerie. Après quoi le jardinier ouvrit une porte et dit :

— Dame Perrine, c'est un jeune homme qui demande à visiter l'hôtel au nom du roi.

Et se dérangeant alors, il fit place à Ascanio, qui lui succéda sur le seuil de la porte.

Ascanio s'appuya au mur, un nuage venait de lui passer sur les yeux : une chose bien simple et que cependant il n'avait pas prévue était arrivée : dame Perrine était avec Colombe, et il se trouvait en face de toutes deux.

Dame Perrine était au rouet et filait. Colombe était à son métier et faisait de la tapisserie.

Toutes deux levèrent la tête en même temps et regardèrent du côté de la porte.

Colombe reconnut à l'instant même Ascanio. Elle l'attendait, quoique sa raison lui eût dit qu'il ne devait pas revenir. Quant à lui, lorsqu'il vit les yeux de la jeune fille se lever sur lui, quoique le regard qui sortait de ces yeux fût d'une douceur infinie, il crut qu'il allait mourir.

C'est qu'il avait prévu mille difficultés, c'est qu'il avait rêvé mille obstacles avant d'arriver à sa bien-aimée ; ces obstacles devaient l'exalter, ces difficultés devaient l'affermir, et voilà qu'au contraire toutes choses avaient été bonnement et simplement, comme si du premier coup Dieu, touché de la pureté de leur amour, l'avait encouragé et béni ; voilà qu'il se trouvait en face d'elle au moment où il s'y attendait le moins, si bien que de tout ce beau discours qu'il avait préparé, et dont l'ardente éloquence devait l'étonner et l'attendrir, il ne trouvait pas une phrase, pas un mot, pas une syllabe.

Colombe, de son côté, demeurait immobile et muette. Ces deux jeunes et pures existences qui, comme mariées d'avance dans le ciel, sentaient déjà qu'elles s'appartenaient, et qui, une fois rapprochées l'une de l'autre, devaient se confondre, et, comme celles de Salmacis et d'Hermaphrodite, n'en plus former qu'une, tout effrayées à cette première rencontre, tremblaient, hésitaient et restaient sans paroles l'une vis-à-vis de l'autre.

Ce fut dame Perrine qui se soulevant à demi sur sa chaise, tirant sa quenouille de son corset et s'appuyant sur la bobine de son rouet rompit la première le silence.

— Que nous dit-il donc, ce butor de Raimbault ? s'écria la digne duègne. Avez-vous entendu, Colombe ? Puis, comme Colombe ne répondait pas : Que demandez-vous céans, mon jeune maître ? continua-t-elle en faisant quelques pas vers Ascanio. Mais, Dieu me pardonne ! s'écria-t-elle tout-à-coup en reconnaissant celui à qui elle avait affaire, c'est ce gentil cavalier qui, ces trois derniers dimanches, m'a si galamment offert de l'eau bénite à la porte de l'église ! Que vous plaît-il, mon bel ami ?

— Je voudrais vous parler, balbutia Ascanio.

— A moi seule ? demanda en minaudant dame Perrine.

— A vous... seule.

Et Ascanio, en répondant ainsi, se disait à lui-même qu'il était affreusement niais.

— Alors, venez par ici, jeune homme ; venez, dit dame Perrine en ouvrant une porte latérale et en faisant signe à Ascanio de la suivre.

Ascanio la suivit, mais en la suivant, il jeta sur Colombe un de ces longs regards dans lesquels les amoureux savent mettre tant de choses, et qui, si prolixes et si inintelligibles qu'ils soient pour les indifférens, finissent toujours par être compris par la personne à qui ils sont adressés. Sans doute Colombe ne perdit pas un mot de sa signification, car ses yeux, sans qu'elle sût comment, ayant rencontré ceux du jeune homme, elle rougit prodigieusement, et comme elle se sentit rougir, elle baissa les yeux sur sa tapisserie et se mit à estropier une pauvre fleur qui n'en pouvait mais. Ascanio vit cette rougeur, et s'arrêtant tout à coup, il fit un pas vers Colombe, mais en ce moment dame Perrine se retourna et appela le jeune homme qui fut forcé de la suivre. A peine eut-il passé le seuil de la porte que Colombe abandonna son aiguille, laissa tomber ses bras aux deux côtés de sa chaise en renversant sa tête en arrière, poussa un long soupir, dans lequel se combinait par un de ces inexplicables mystères du cœur le regret de voir Ascanio s'éloigner avec un certain bien-être de ne plus le sentir là.

Quant au jeune homme, il était franchement de mauvaise humeur : de mauvaise humeur contre Benvenuto, qui lui avait donné une si singulière commission ; de mauvaise humeur contre lui-même, de n'avoir pas mieux su en profiter, et de mauvaise humeur surtout contre dame Perrine, qui avait eu le tort de le faire sortir juste au moment où il lui semblait que les yeux de Colombe lui disaient de rester.

Aussi lorsque la duègne se trouvant tête-à-tête avec lui s'informa du but de sa visite, Ascanio lui répondit il d'une façon fort délibérée, décidé qu'il était à se venger sur elle de sa propre maladresse.

— Le but de ma visite, ma chère dame, est de vous prier de me montrer l'hôtel de Nesle, et cela d'un bout à l'autre.

— Vous montrer l'hôtel de Nesle ! s'écria dame Perrine ; et pourquoi donc faire voulez-vous le visiter ?

— Pour voir s'il est à notre convenance, si nous y serons bien, et si cela vaut la peine que nous nous dérangions pour venir l'habiter.

— Comment, pour venir l'habiter ! Vous l'avez donc loué à M. le prévôt ?

— Non, mais Sa Majesté nous le donne



Avec Ascanio j'ai deux âmes.

— Sa Majesté vous le donne! s'exclama dame Perrine de plus en plus étonnée.

— En toute propriété, répondit Ascanio

— A vous?

— Non, pas tout à fait, ma bonne dame, mais à mon maître

— Et quel est votre maître, sans indiscrétion, jeune homme? quelque grand seigneur étranger sans doute?

— Mieux que cela, dame Perrine — un grand artiste venu tout exprès de Florence pour servir Sa Majesté Très Chrétienne.

— Ah! ah! dit la bonne dame, qui ne comprenait pas très bien; et que fait-il votre maître?

— Ce qu'il fait? il fait tout : des bagues pour mettre au doigt des jeunes filles; des aiguières pour placer sur la table des rois; des statues pour mettre dans les temples des dieux; puis, dans ses momens perdus, il assiége ou défend les villes, selon que c'est son caprice de faire trembler un empereur ou de rassurer un pape.

— Jésus-Dieu! s'écria dame Perrine; et comment s'appelle votre maître?

— Il s'appelle Benvenuto Cellini

— C'est drôle, je ne connais pas ce nom-là, murmura la bonne dame; et qu'est-il de son état?

— Il est orfèvre.

Dame Perrine regarda Ascanio avec de grands yeux étonnés

— Orfèvre! murmura-t-elle orfèvre! et vous croyez que messire le prévôt cédera comme cela son palais à.. un... orfèvre!

— S'il ne le cède pas, nous le lui prendrons.

— De force?

— Très bien.

— Mais votre maître n'osera pas tenir tête à M. le prévôt, j'espère!

— Il a tenu tête à trois ducs et à deux papes.

— Jésus-Dieu! à deux papes! Ce n'est pas un hérétique, au moins?

— Il est catholique comme vous et moi, dame Perrine; rassurez-vous, et Satan n'est pas le moins du monde notre allié; mais à défaut du diable, nous avons pour nous le roi.

— Ah! oui, mais M. le prévôt a mieux que cela encore, lui.

— Et qu'a-t-il donc?

— Il a madame d'Etampes.

— Alors, partie égale, dit Ascanio

— Et si messire d'Estourville refuse?

— Maître Benvenuto prendra.

— Et si messire Robert s'enferme comme dans une citadelle?

— Maître Cellini en fera le siége.

— Messire le prévôt a vingt-quatre sergens d'armes, songez-y.

— Maître Benvenuto Cellini a dix apprentis; partie égale toujours, comme vous voyez, dame Perrine.

— Mais, personnellement, messire d'Estourville est un rude joûteur; au tournoi qui a eu lieu lors du mariage de François I[er], il a été un des tenans, et tous ceux qui ont osé se mesurer contre lui ont été portés à terre.

— Eh bien! dame Perrine, c'est justement l'homme que cherchait Benvenuto, lequel n'a jamais trouvé son maître en fait d'armes, et qui, comme messire d'Estourville, a porté tous ses adversaires à terre, avec cette différence cependant que quinze jours après ceux qu'avait combattus votre prévôt étaient remis sur leurs jambes, gais et bien portans, tandis que ceux qui ont eu affaire à mon maître ne s'en sont jamais relevés, et trois jours après étaient couchés, morts et enterrés

— Tout cela finira mal! tout cela finira mal! murmura dame Perrine. On dit qu'il se passe de terribles choses, jeune homme, dans les villes prises d'assaut.

— Rassurez-vous, dame Perrine, répondit Ascanio en riant, vous aurez affaire à des vainqueurs clémens

— Ce que j'en dis, mon cher enfant, répondit dame Perrine, qui n'était pas fâchée peut-être de se ménager un appui parmi les assiégeans, c'est que j'ai peur qu'il n'y ait du sang répandu; car, quant à votre voisinage, vous comprenez bien qu'il ne peut nous être que très agréable, attendu que la société manque un peu dans ce maudit désert où messire d'Estourville nous a consignées sa fille et moi, comme deux pauvres religieuses, quoique ni elle ni moi n'ayons prononcé de vœux. Dieu merci! Or, il n'est pas bon que l'homme soit seul, dit l'Ecriture, et quand l'Ecriture dit l'homme, elle sous-entend la femme; n'est-ce pas votre avis, jeune homme?

— Cela va sans dire.

— Et nous sommes bien seules et par conséquent bien tristes dans cet immense séjour

— Mais n'y recevez-vous donc aucune visite? demanda Ascanio

— Jésus-Dieu! pires que des religieuses, comme je vous le disais. Les religieuses, au moins, ont des parens, elles ont des amis qui viennent les voir à la grille. Elles ont le réfectoire, où elles se réunissent, où elles parlent, où elles causent. Ce n'est pas bien récréatif, je le sais; mais encore, c'est quelque chose. Nous, nous n'avons que messire le prévôt, qui vient de temps en temps pour morigéner sa fille de ce qu'elle devient trop belle, je crois; car c'est son seul crime, pauvre enfant! et pour me gronder, moi, de ce que je ne la surveille pas encore assez sévèrement, Dieu merci! quand elle ne voit âme qui vive au monde, et quand, à part les paroles qu'elle m'adresse, elle n'ouvre la bouche que pour faire ses prières au bon Dieu. Aussi, je vous en prie, jeune homme, ne dites à personne que vous avez été reçu ici, que vous avez visité le Grand-Nesle avec moi, et qu'après avoir visité le Grand-Nesle, vous êtes venu causer un instant avec nous au Petit.

— Comment, s'écria Ascanio, après avoir visité le Grand-Nesle, je vais donc revenir avec vous au Petit? Je vais donc... Ascanio s'arrêta, voyant que sa joie allait trop loin.

— Je ne crois pas qu'il serait poli, jeune homme, après vous être présenté ainsi devant mademoiselle Colombe, qui, à tout prendre, en l'absence de son père, est la maîtresse de la maison, et avoir demandé à me parler à moi seule, je ne crois pas qu'il serait poli, dis-je, de quitter le séjour de Nesle sans lui dire un petit mot d'adieu. Après cela, si la chose ne vous agrée pas, vous êtes libre, comme vous le comprenez bien, de sortir directement par le Grand-Nesle, qui a sa sortie.

— Non pas, non pas! s'écria Ascanio. Peste! dame Perrine, je me vante d'être aussi bien élevé que qui que ce soit au monde, et de savoir me conduire courtoisement à l'égard des dames. Seulement, dame Perrine, visitons le séjour en question sans perdre un seul instant, car je suis on ne peut plus pressé.

Et en effet, maintenant qu'Ascanio savait qu'il devait revenir par le Petit-Nesle, il avait toute hâte d'en finir avec le Grand. Or, comme de son côté dame Perrine avait toujours une sourde crainte d'être surprise par le prévôt au moment où elle y pensait le moins, elle ne voulut point mettre Ascanio en retard, et détachant un trousseau de clefs pendu derrière une porte, elle marcha devant lui.

Jetons donc avec Ascanio un regard sur l'hôtel de Nesle, où vont se passer désormais les principales scènes de l'histoire que nous racontons.

L'hôtel, ou plutôt le séjour de Nesle, comme on l'appelait plus communément alors, occupait sur la rive gauche de la Seine, ainsi que nos lecteurs le savent déjà, l'emplacement où s'éleva ensuite l'hôtel de Nevers, et où l'on a bâti depuis la Monnaie et l'Institut. Il terminait Paris au sud-ouest, car au delà de ses murailles on ne voyait plus que le fossé de la ville et les verdoyantes pelouses du Pré-aux-Clercs. C'était Amaury, seigneur de Nesle en Picardie, qui l'avait fait construire vers la fin du huitième siècle. Philippe-le-Bel le lui acheta en 1308, et en fit dès lors son château royal. En 1520, la tour de Nesle, de sanglante et luxurieuse mémoire, en avait été séparée pour former le quai, le pont sur le fossé et la porte de Nesle, de sorte que la sombre tour était restée sur la rive du fleuve isolée et morne comme une pécheresse qui fait pénitence.

Mais le séjour de Nesle était heureusement assez vaste pour que cette suppression n'y parût pas. L'hôtel était grand comme un village : une haute muraille, percée d'un large porche ogive et d'une petite porte de service, le défendait du côté du quai. On entrait d'abord dans une vaste cour tout entourée de murs; cette seconde muraille quadrangulaire avait une porte à gauche et une porte au fond. Si l'on entrait, comme Ascanio venait de le faire, par la porte à gauche, on trouvait un charmant petit édifice dans le style gothique du quatorzième siècle : c'était le Petit-Nesle, qui avait au midi son jardin séparé. Si l'on passait au contraire par la porte du fond, on voyait à main droite le Grand-Nesle tout de pierres et flanqué de deux tourelles, avec ses toits aigus bordés de balustrades, sa façade anguleuse, ses hautes fenêtres, ses vitres coloriées et ses vingt girouettes criant au vent : il y avait là de quoi loger trois banquiers d'aujourd'hui.

Puis, si vous alliez toujours en avant, vous vous perdiez dans toutes sortes de jardins, et vous trouviez dans les jardins un jeu de paume, un jeu de bague, une fonderie, un arsenal; après quoi venaient les basses-cours, les bergeries, les étables et les écuries : il y avait là de quoi loger trois fermiers de nos jours.

Le tout, il faut le dire, était fort négligé, et partant en très mauvais état, Raimbault et ses deux aides suffisant à peine pour entretenir le jardin du Petit-Nesle, où Colombe cultivait des fleurs, et où dame Perrine plantait des choux. Mais le tout était vaste, bien éclairé, solidement bâti, et avec quelque peu de soin et de dépense, on en pouvait faire le plus magnifique atelier qui fût au monde.

Puis la chose eût-elle été infiniment moins convenable, qu'Ascanio n'en eût pas moins été ravi, le principal pour lui étant surtout de se rapprocher de Colombe.

Au reste, la visite fut courte : en un tour de main, l'agile jeune homme eut tout vu, tout parcouru, tout apprécié. Ce que voyant dame Perrine, qui avait essayé vainement de le suivre, elle lui avait donné tout bonnement le trousseau de clefs, qu'à la fin de son investigation il lui rendit fidèlement.

— Et maintenant, dame Perrine, dit Ascanio, me voici à vos ordres.

— Eh bien ! rentrons donc un instant au Petit-Nesle, jeune homme, puisque vous pensez comme moi que la chose est convenable.

— Comment donc ! ce serait de la plus grande impolitesse que d'agir autrement.

— Mais, motus avec Colombe sur le sujet de votre visite.

— Oh ! mon Dieu : de quoi vais-je lui parler alors ? s'écria Ascanio.

— Vous voilà bien embarrassé, beau jouvenceau ! ne m'avez-vous pas dit que vous étiez orfèvre ?

— Sans doute.

— Eh bien : parlez-lui bijoux ; c'est une conversation qui réjouit toujours le cœur de la plus sage. On est fille d'Eve ou on ne l'est pas, et si l'on est fille d'Eve, on aime ce qui brille. D'ailleurs, elle a si peu de distraction dans sa retraite, pauvre enfant ! que c'est une bénédiction de la récréer quelque peu. Il est vrai que la récréation qui conviendrait à son âge serait un bon mariage. Aussi, maître Robert ne vient pas une seule fois au logis que je ne lui glisse dans le tuyau de l'oreille : — Mariez-la donc, cette pauvre petite, mariez-la donc.

Et sans s'apercevoir de ce que l'aveu de cette familiarité pouvait laisser planer de conjectures sur sa position chez messire le prévôt, dame Perrine reprit le chemin du Petit-Nesle et rentra suivie d'Ascanio dans la salle où elle avait laissé Colombe.

Colombe était encore pensive et rêveuse, et dans la même attitude où nous l'avons laissée. Seulement, vingt fois peut-être sa tête s'était relevée et son regard s'était fixé sur la porte par laquelle était sorti le beau jeune homme, de sorte que quelqu'un qui eût suivi ces regards répétés aurait pu croire qu'elle l'attendait. Cependant, à peine vit-elle la porte tourner sur ses gonds, que Colombe se remit au travail avec tant d'empressement, que ni dame Perrine ni Ascanio ne purent se douter que son travail eût été interrompu.

Comment avait-elle deviné que le jeune homme suivait la duègne, c'est ce que le magnétisme aurait pu seul expliquer si le magnétisme eût été inventé à cette époque.

— Je vous ramène notre donneur d'eau bénite, ma chère Colombe, car c'est lui en personne, et je l'avais bien reconnu. J'allais le reconduire par la porte du Grand-Nesle, lorsqu'il m'a fait observer qu'il n'avait pas pris congé de vous. La chose était vraie, car vous ne vous êtes pas dit un seul pauvre petit mot tout à l'heure. Vous n'êtes pourtant muets ni l'un ni l'autre, Dieu merci !

— Dame Perrine... interrompit Colombe toute troublée.

— Eh bien ! quoi ? il ne faut pas rougir comme cela. Monsieur Ascanio est un honnête jeune homme comme vous êtes une sage demoiselle. D'ailleurs c'est, à ce qu'il paraît, un bon artiste en bijoux, pierres précieuses et affiquets qui sont ordinairement du goût des jolies filles. Il viendra vous en montrer, mon enfant, si cela vous plaît.

— Je n'ai besoin de rien, murmura Colombe.

— A cette heure c'est possible ; mais il faut espérer que vous ne mourrez pas en recluse dans cette maudite retraite. Nous avons seize ans, Colombe, et le jour viendra où vous serez une belle fiancée à laquelle on donnera toutes sortes de bijoux ; puis une grande dame à laquelle il faudra toutes sortes de parures. Eh bien ! autant donner la préférence à celles de ce jeune homme qu'à celles de quelque autre artiste qui ne le vaudra sûrement pas.

Colombe était au supplice. Ascanio, que les prévisions de dame Perrine ne réjouissaient que médiocrement, s'en aperçut et vint au secours de la pauvre enfant, pour laquelle une conversation directe était mille fois moins embarrassante que ce monologue par interprète.

— Oh ! mademoiselle, dit-il, ne me refusez point cette grâce de vous apporter quelques-uns de mes ouvrages ; il me semble maintenant que c'est pour vous que je les ai faits, et qu'en les faisant je songeais à vous. — Oh ! oui, croyez-le bien, car nous autres artistes en bijoux, nous mêlons parfois à l'or, à l'argent, aux pierres précieuses, nos propres pensées. Dans ces diadèmes qui couronnent vos têtes, dans ces bracelets qui étreignent vos bras, dans ces colliers qui caressent vos épaules, dans ces fleurs, dans ces oiseaux, dans ces anges, dans ces chimères, que nous faisons balbutier à vos oreilles, nous mettons parfois de respectueuses adorations.

Et il faut bien le dire, en notre qualité d'historien, à ces douces paroles le cœur de Colombe se dilatait, car Ascanio, si longtemps muet, parlait enfin et parlait comme elle rêvait qu'il devait parler, car, sans lever les yeux, la jeune fille sentait le rayon ardent de ses yeux fixé sur elle, et il n'y avait pas jusqu'à l'accent étranger de cette voix qui ne prêtât un charme singulier à ces paroles nouvelles et inconnues pour Colombe, un accent profond et irrésistible à cette langue facile et harmonieuse de l'amour que les jeunes filles comprennent avant de la parler.

— Je sais bien, continuait Ascanio, les regards toujours fixés sur Colombe, je sais bien que nous n'ajoutons rien à votre beauté. On ne rend pas Dieu plus riche parce qu'on pare son autel. Mais au moins nous entourons votre grâce de tout ce qui est suave et beau comme elle, et lorsque, pauvres et humbles ouvriers d'enchantemens et d'éclat, nous vous voyons du fond de notre ombre passer dans votre lumière, nous nous consolons d'être si fort au-dessous de vous en pensant que notre art vous élève encore.

— Oh ! monsieur, répondit Colombe toute troublée, vos belles choses me seront probablement toujours étrangères, ou du moins inutiles ; je vis dans l'isolement et l'obscurité, et loin que cet isolement et cette obscurité me pèsent, j'avoue que je les aime, j'avoue que je voudrais y demeurer toujours, et cependant j'avoue encore que je voudrais bien voir vos parures, non pas pour moi, mais pour elles ; non pas pour les mettre, mais pour les admirer.

Et tremblante d'en avoir déjà trop dit et peut-être d'en dire plus encore, Colombe, en achevant ces mots, salua et sortit avec une telle rapidité, qu'aux yeux d'un homme plus savant en pareille matière, cette sortie eût pu tout bonnement passer pour une fuite.

— Eh bien ! à la bonne heure ! dit dame Perrine, la voilà qui se réconcilie un peu avec la coquetterie. Il est vrai de dire que vous parlez comme un livre, jeune homme. Oui, vraiment, il faut croire que dans votre pays on a des secrets pour charmer les gens ; la preuve, c'est que vous m'avez mise dans vos intérêts tout de suite, moi qui vous parle, et d'honneur ! je souhaite que messire le prévôt ne vous fasse pas un trop mauvais parti. Allons, au revoir, jeune homme, et dites à votre maître de prendre garde à lui. Prévenez-le que messire d'Estourville est dur en diable et fort puissant en cour. Ainsi donc, si votre maître voulait m'en croire, il renoncerait à se loger au Grand-Nesle, et surtout à le prendre de force. Quant à vous, nous vous reverrons n'est-ce pas ? Mais surtout ne croyez pas Colombe : elle est du seul bien de défunte sa mère plus riche qu'il ne faut pour se passer des fantaisies vingt fois plus coûteuses que celles que vous lui offrez. Puis, écoutez-moi, apportez aussi quelques objets plus simples : elle pensera peut-être à me faire un petit présent. On n'est pas encore, Dieu merci ! d'âge à se refuser toute coquetterie. Vous entendez, n'est-ce pas ?

Et jugeant qu'il était nécessaire, pour être mieux comprise, d'ajouter le geste aux paroles, dame Perrine appuya sa main sur le bras du jeune homme. Ascanio tressaillit comme un homme qu'on réveille en sursaut. En effet, il lui semblait que tout cela était un rêve. Il ne comprenait pas qu'il fût chez Colombe, et il doutait que cette blanche apparition, dont la voix mélodieuse murmurait encore à son oreille, dont la forme légère venait de glisser devant ses yeux, fût bien réellement celle-là pour un regard de laquelle, la veille et le matin encore, il eût donné sa vie.

Aussi, plein de son bonheur présent et de son espoir à venir, promit-il à dame Perrine tout ce qu'elle voulut, sans même écouter ce qu'elle lui demandait. Que lui importait : N'était-il pas prêt à donner tout ce qu'il possédait pour revoir Colombe ?

Puis, songeant lui-même qu'une plus longue visite serait inconvenable, il prit congé de dame Perrine en lui promettant de revenir le lendemain.

En sortant du Petit-Nesle, Ascanio se trouva presque nez à nez avec deux hommes qui allaient y entrer. A la manière dont l'un de ces deux hommes le regarda, encore plus qu'à son costume, il reconnut que ce devait être le prévôt.

Bientôt ses soupçons furent changés en certitude lorsqu'il vit ces deux hommes frapper à la même porte par laquelle il venait de sortir, il eut alors le regret de n'être point parti plus tôt, car qui pouvait dire si son imprudence n'allait pas retomber sur Colombe.

Pour ôter tout caractère d'importance à sa visite, en supposant que le prévôt y eût fait attention, Ascanio s'éloigna sans même retourner la tête vers ce petit coin du monde qui était le seul dont en ce moment il eût voulu être le roi.

En rentrant à l'atelier, il trouva Benvenuto fort préoccupé. — Cet homme qui les avait arrêtés dans la rue était le Primatice, et il accourait en bon confrère prévenir Cellini que, pendant cette visite, qu'était venue lui faire le matin François Ier, l'imprudent artiste avait trouvé moyen de se faire de madame la duchesse d'Etampes une ennemie mortelle.

VII

UN FIANCÉ ET UN AMI

Un des deux hommes qui entraient à l'hôtel de Nesle comme Ascanio en sortait était bien effectivement messire Robert d'Estourville, prévôt de Paris. Quant à l'autre, nous allons dans un instant savoir qui il était.

Aussi, cinq minutes après le départ d'Ascanio, et comme Colombe, restée debout et l'oreille attentive dans sa chambre où elle s'était réfugiée, était encore toute songeuse, dame Perrine entra précipitamment annonçant à la jeune fille que son père était l'attendant dans la chambre à côté.

— Mon père ! s'écria Colombe effrayée. Puis elle ajouta tout bas — Mon Dieu ! mon Dieu ! l'aurait-il rencontré ?

— Oui, votre père, ma chère enfant, reprit dame Perrine, répondant à la seule partie de la phrase qu'elle eût entendue, et avec lui un autre vieux seigneur que je ne connais pas.

— Un autre vieux seigneur ! dit Colombe frissonnant d'instinct. Mon Dieu ! dame Perrine, qu'est-ce que cela signifie ? C'est la première fois depuis deux ou trois ans peut-être que mon père ne vient pas seul.

Cependant, comme malgré la crainte de la jeune fille il lui fallait obéir, attendu qu'elle connaissait le caractère impatient de son père, elle rappela tout son courage et rentra dans la chambre qu'elle venait de quitter, le sourire sur les lèvres ; car, malgré cette crainte qu'elle éprouvait pour la première fois et dont elle ne se rendait pas compte, elle aimait messire d'Estourville d'un amour véritablement filial, et, malgré le peu d'expansivité du prévôt vis-à-vis d'elle, les jours où il visitait l'hôtel de Nesle étaient, parmi ces jours tristes et uniformes, marqués comme des jours de fête.

Colombe s'avançait, tendant les bras, entr'ouvrant la bouche, mais le prévôt ne lui donna le temps ni de l'embrasser, ni de parler. Seulement, la prenant par la main et l'amenant devant l'étranger, qui se tenait appuyé contre la grande cheminée remplie de fleurs :

— Cher ami, lui dit-il, je te présente ma fille. Puis, adressant la parole à sa fille : — Colombe, ajouta-t-il, voilà le comte d'Orbec, trésorier du roi, et votre futur époux.

Colombe jeta un faible cri, qu'étouffa aussitôt le sentiment des convenances ; mais, sentant ses genoux faiblir, elle s'appuya au dossier d'une chaise.

En effet, pour comprendre, surtout dans la disposition d'esprit où se trouvait Colombe, tout ce qu'avait de terrible cette présentation inattendue, il faudrait savoir ce qu'était le comte d'Orbec.

Certes, messire Robert d'Estourville, le père de Colombe, n'était pas beau ; il y avait dans ses épais sourcils, qu'il fronçait au moindre obstacle physique ou moral qu'il rencontrait, un air de dureté, et dans toute sa personne trapue quelque chose de lourd et de gauche qui prévenait médiocrement en sa faveur ; mais auprès du comte d'Orbec, il semblait saint Michel Archange près du dragon. Du moins la tête carrée, les traits fortement accentués du prévôt annonçaient la résolution et la force, tandis que ses petits yeux de lynx, gris et vifs, indiquaient l'intelligence ; mais le comte d'Orbec, grêle, sec et maigre, avec ses longs bras d'araignée, sa petite voix de moustique et sa lenteur de limaçon, était non seulement laid, mais hideux : une laideur à la fois bête et méchante. Sa tête, qu'il tenait courbée et penchée sur l'épaule, avait un sourire vil et un regard traître.

Aussi à l'aspect de cette affreuse créature qu'on lui présentait pour époux, quand son cœur, sa pensée et ses yeux étaient pleins encore du beau jeune homme qui sortait de cette même chambre, Colombe, comme nous l'avons dit, n'avait pu que réprimer son premier cri, mais sa force s'était arrêtée là, et elle était demeurée pâle et glacée, regardant seulement son père avec épouvante.

— Je te demande pardon, cher ami, continua le prévôt, de l'embarras de Colombe ; d'abord c'est une petite sauvage qui n'est pas sortie d'ici depuis deux ans, l'air du temps n'étant pas très bon, comme tu le sais, pour les jolies filles ; puis, à vrai dire, j'ai eu le tort de ne point la prévenir de nos projets, ce qui d'ailleurs était inutile, vu que les choses que j'ai arrêtées n'ont besoin, pour être mises à exécution, de l'approbation de personne ; enfin, elle ne sait pas qui tu es, et qu'avec ton nom tes grandes richesses et la faveur de madame d'Etampes, tu es en position d'arriver à tout, mais en y réfléchissant, elle appréciera l'honneur que tu nous fais en consentant à allier ta vieille illustration à notre jeune noblesse ; elle apprendra qu'amis depuis quarante ans...

— Assez, mon cher, assez, de grâce ! interrompit le comte ; puis s'adressant à Colombe avec cette assurance familière et insolente qui contrastait si bien avec la timidité du pauvre Ascanio : — Allons, allons, remettez-vous, mon enfant, lui dit-il, et rappelez sur vos joues ces jolies couleurs qui vous vont si bien. Eh mon Dieu ! je sais ce que c'est qu'une jeune fille, allez, et même qu'une jeune femme, car j'ai déjà été marié deux fois, ma petite. Voyons, il ne faut pas vous troubler comme cela ; je ne vous fais pas peur, j'espère, hein ? ajouta fatuitement le comte en se redressant et en passant ses mains sur ses maigres moustaches et sur sa mesquine royale ; aussi votre père a eu tort de me donner si brusquement ce titre de mari qui émeut toujours un peu un jeune cœur lorsqu'il l'entend pour la première fois ; mais vous vous y ferez, ma petite, et vous finirez par le prononcer vous-même avec cette jolie bouche que voilà. Eh bien ! eh bien ! vous pâlissez encore... Dieu me pardonne ! je crois qu'elle va s'évanouir.

Et d'Orbec étendit les bras pour soutenir Colombe, mais celle-ci se redressa en faisant un pas en arrière, comme si elle eût craint son toucher à l'égal de celui d'un serpent, et retrouvant la force de prononcer quelques mots :

— Pardon, monsieur, pardon, mon père, dit-elle en balbutiant ; pardon, ce n'est rien ; mais je croyais, j'espérais...

— Et qu'avez-vous cru, qu'avez-vous espéré ? Voyons, dites vite, répondit le prévôt en fixant sur sa fille ses petits yeux vifs et irrités.

— Que vous me permettriez de rester toujours auprès de vous, mon père, reprit Colombe. Depuis la mort de ma pauvre mère, vous n'avez plus que mon affection, que mes soins, et j'avais pensé...

— Taisez-vous, Colombe, répondit impérativement le prévôt. Je ne suis pas encore assez vieux pour avoir besoin d'une garde ; et vous, vous êtes d'âge à vous établir.

— Eh bon Dieu ! dit d'Orbec se mêlant de nouveau à la conversation, acceptez-moi sans tant de façons, ma mie. Avec moi, vous serez aussi heureuse qu'on peut l'être, et plus d'un, ma foi, vous enviera, je vous jure. Je suis riche, mort-Dieu ! et je prétends que vous me fassiez honneur : vous irez à la cour, et vous irez avec des bijoux à rendre envieuse, je ne dirai pas la reine, mais madame d'Etampes elle-même.

Je ne sais quelles pensées se réveillèrent à ces derniers mots dans le cœur de Colombe, mais la rougeur reparut sur ses joues, et elle trouva moyen de répondre au comte, malgré le regard sévère dont le prévôt la menaçait.

— Je demanderai du moins à mon père, monseigneur, le temps de réfléchir à votre proposition.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria messire d'Estourville avec violence. Pas une heure, pas une minute. Vous êtes de ce moment la fiancée du comte, entendez-vous bien, et vous seriez sa femme dès ce soir si dans une heure il n'était forcé de partir pour sa comté de Normandie, et vous savez que mes volontés sont des ordres. Réfléchir ! sarpejeu ! D'Orbec, laissons cette mijaurée. A compter de ce moment elle est à toi, mon ami, et tu la réclameras quand tu voudras. Sur ce, allons visiter votre future demeure.

D'Orbec voulait demeurer pour ajouter encore un mot aux paroles qu'il avait déjà dites ; mais le prévôt passa son bras sous le sien et l'entraîna en marronnant ; il se contenta donc de saluer Colombe avec son méchant sourire et sortit avec messire Robert.

Derrière eux et par la porte du fond, dame Perrine entra, elle avait entendu le prévôt élevant la voix, et elle accourait, devinant qu'il avait fait à sa fille quelques-unes de ses gronderies habituelles. Elle arriva à temps pour recevoir Colombe dans ses bras.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria la pauvre enfant en portant sa main sur ses yeux comme pour ne plus voir cet odieux d'Orbec, tout absent qu'il était. Oh ! mon Dieu ! cela devait-il donc finir ainsi ? Oh ! mes rêves dorés ! Oh ! mes espérances mélancoliques ! tout est donc perdu, évanoui, et il ne me reste plus qu'à mourir !

Il ne faut pas demander si une pareille exclamation, jointe à la faiblesse et à la pâleur de Colombe, effrayèrent dame Perrine, et tout en l'effrayant éveillèrent sa curiosité. Or, comme de son côté Colombe avait besoin de soulager son cœur, elle raconta à sa digne gouvernante, en pleurant les larmes les plus amères qu'elle eût encore versées, ce qui venait de se passer entre son père, le comte d'Orbec et elle. Dame Perrine convint que le fiancé n'était ni jeune, ni beau, mais comme, à son avis, le pire malheur qui pouvait arriver à une femme était de rester fille, elle soutint à Colombe que mieux valait à tout prendre avoir un mari vieux et laid, mais riche et puissant, que de n'en pas avoir du tout. Or, comme cette théorie révoltait le cœur de Colombe, la jeune fille se retira dans sa chambre, laissant dame Perrine, dont l'imagination était très vive, bâtir mille plans d'avenir à elle, pour le jour où elle s'élèverait de la place de gouvernante de mademoiselle Colombe au grade de dame de compagnie de la comtesse d'Orbec.

Pendant ce temps, le prévôt et le comte commençaient à

leur tour la visite du Grand-Nesle, que venaient de faire une heure auparavant dame Perrine et Ascanio.

Ce serait une étrange chose si les murs, qui à ce que l'on prétend ont des oreilles, avaient aussi des yeux et une langue, et racontaient à ceux qui entrent ce qu'ils ont vu et entendu de ceux qui sortent.

Mais comme les murs se taisaient et regardaient le prévôt et le trésorier en riant peut-être à la manière des murs, c'était le susdit trésorier qui parlait.

— Vraiment, disait-il, tout en traversant la cour qui menait du Petit au Grand Nesle, vraiment elle est fort bien, la petite ; c'est une femme comme il m'en faut une, mon cher d'Estourville, sage, ignorante et bien élevée. Le premier orage passé, le temps se remettra au beau fixe, croyez-moi. Je m'y connais ; toutes les petites filles rêvent un mari jeune, beau, spirituel et riche. Eh ! mon Dieu ! j'ai au moins la moitié des qualités qu'on exige de moi. Peu d'hommes peuvent en dire autant, c'est donc déjà beaucoup. Puis, passant de sa femme future à sa propriété à venir, et parlant avec le même accent grêle et convoiteur de l'une et de l'autre : C'est comme ce Vieux-Nesle, continua-t-il, c'est sur mon honneur ! un magnifique séjour, et je t'en fais mon compliment. Nous serons là à merveille ma femme, moi et toute ma trésorerie. Voilà pour notre habitation personnelle, voilà pour mes bureaux, voilà pour la valetaille. Seulement, tout cela est un peu bien dégradé. Mais avec quelques dépenses que nous trouverons moyen de faire payer à Sa Majesté, nous en tirerons un excellent parti. A propos, d'Estourville, es-tu bien sûr de conserver cette propriété-là ? Tu devrais faire régulariser ton titre : autant que je me rappelle, le roi ne te l'a pas donnée, après tout.

— Il ne me l'a pas donnée, c'est vrai, reprit en riant le prévôt, mais il me l'a laissé prendre, et c'est à peu près tout comme.

— Oui, mais si quelqu'autre te jouait le tour de lui faire cette demande en règle ?

— Oh ! celui-là serait mal reçu, je t'en réponds, à venir faire valoir son titre, et sûr comme je le suis de l'appui de madame d'Etampes et du tien, je le ferais grandement repentir de ses prétentions. Non, va, je suis tranquille, et l'hôtel de Nesle m'appartient, aussi vrai, cher ami, que ma fille Colombe est à toi ; pars donc tranquille et reviens vite.

Comme le prévôt disait ces paroles, de la véracité desquelles ni lui ni son interlocuteur n'avaient aucun motif de douter, un troisième personnage, conduit par le jardinier Raimbault, parut sur le seuil de la porte qui donnait de la cour quadrangulaire dans les jardins du Grand-Nesle. C'était le vicomte de Marmagne.

Celui-là était aussi un prétendant de Colombe, mais un prétendant malheureux. C'était un grand bélître d'un blond ardent avec des couleurs roses, suffisant, insolent, bavard, plein de prétentions auprès des femmes, auxquelles il servait souvent de manteau pour cacher leurs véritables amours, plein d'orgueil de sa position de secrétaire du roi, laquelle position lui permettait d'approcher de Sa Majesté à la manière dont l'approchaient ses lévriers, ses perroquets, et ses singes. Aussi le prévôt ne s'était-il pas trompé à cette faveur apparente et à cette familiarité superficielle dont il jouissait près de Sa Majesté, faveur et familiarité qu'il ne devait, assurait-on, qu'à l'extension peu morale qu'il donnait à sa charge. D'ailleurs, le vicomte de Marmagne avait depuis longtemps mangé tout son patrimoine, et n'avait pas d'autre fortune que les libéralités de François Ier. Or ces libéralités pouvaient tarir d'un jour à l'autre, et messire Robert d'Estourville n'était pas si fou que de se fier dans les choses de cette importance aux caprices d'un roi fort sujet aux caprices. Il avait donc tout doucement repoussé la demande du vicomte de Marmagne, en lui avouant confidentiellement et sous le sceau du secret que la main de sa fille était déjà depuis longtemps engagée à un autre. Grâce à cette confidence, qui motivait le refus du prévôt, le vicomte de Marmagne et sire Robert d'Estourville étaient restés en apparence les meilleurs amis du monde, quoique depuis ce temps le vicomte détestât le prévôt et que de son côté le prévôt se défiât du vicomte, lequel sous son air affable et souriant n'avait pu cacher sa rancune à un homme aussi habitué que l'était messire Robert à lire dans l'ombre des cours et dans l'obscurité des cœurs. Chaque fois qu'il voyait paraître le vicomte, le prévôt s'attendait donc, sous son air affable et prévenant, à recevoir un porteur de mauvaises nouvelles, lesquelles il avait l'habitude de débiter les larmes aux yeux et avec cette douleur feinte et calculée qui exprime goutte à goutte le poison sur une plaie.

Quant au comte d'Orbec, le vicomte de Marmagne avait à peu près rompu avec lui ; c'était même une de ces rares inimitiés de cour visibles à l'œil nu. D'Orbec méprisait Marmagne, parce que Marmagne n'avait pas de fortune et ne pouvait tenir un rang. Marmagne méprisait d'Orbec, parce que d'Orbec était vieux et avait par conséquent perdu le privilège de plaire aux femmes ; enfin tous deux se haïssaient, parce que toutes les fois qu'ils s'étaient trouvés sur le même chemin, l'un avait enlevé quelque chose à l'autre.

Aussi, dès qu'ils s'aperçurent, les deux courtisans se saluèrent avec ce sourire sardonique et froid qu'on ne rencontre que dans les antichambres de palais, et qui veut dire : — Ah ! si nous n'étions pas deux lâches, comme il y a déjà longtemps que l'un de nous deux ne vivrait plus !

Néanmoins, comme il est du devoir d'un historien de dire le bien comme le mal, il est juste d'avouer qu'ils s'en tinrent à ce salut et à ce sourire, et que, sans avoir échangé une seule parole avec le vicomte de Marmagne, le comte d'Orbec, reconduit par le prévôt, sortit immédiatement par la même porte qui venait de donner entrée à son ennemi.

Hâtons-nous d'ajouter néanmoins que malgré la haine qui les séparait, ces deux hommes, le cas échéant, étaient prêts à se réunir momentanément pour nuire à un troisième.

Le comte d'Orbec sorti, le prévôt se trouva seul avec son ami le vicomte de Marmagne.

Il s'avança vers lui avec un visage gai, celui-ci l'attendit avec un visage triste.

— Eh bien ! mon cher prévôt, lui dit Marmagne, rompant le premier le silence, vous avez l'air bien joyeux.

— Et vous, mon cher Marmagne, répondit le prévôt, vous avez l'air bien triste.

— C'est que vous le savez, mon pauvre d'Estourville, les malheurs de mes amis m'affligent tout autant que les miens.

— Oui, oui, je connais votre cœur, dit le prévôt.

— Et quand je vous ai vu si joyeux, avec votre futur gendre, le comte d'Orbec, car le mariage de votre fille avec lui n'est plus un secret, et je vous en félicite, mon cher d'Estourville...

— Vous savez que je vous avais dit depuis longtemps que la main de Colombe était promise, mon cher Marmagne.

— Oui, je ne sais vraiment comment vous consentez à vous séparer d'une si charmante enfant.

— Oh ! je ne m'en sépare pas, reprit maître Robert. Mon gendre, le comte d'Orbec, fera passer la Seine à toute sa trésorerie, et viendra habiter le Grand-Nesle, tandis que moi, dans mes momens perdus, j'habiterai le Petit.

— Pauvre ami ! dit Marmagne en secouant la tête d'un air profondément peiné, en appuyant une de ses mains sur le bras du prévôt, et en portant l'autre à ses yeux pour essuyer une larme qui n'existait pas.

— Comment, pauvre ami, dit messire Robert. Ah çà ! qu'avez-vous donc encore à m'annoncer ?

— Suis-je donc le premier à vous annoncer cette fâcheuse nouvelle ?

— Laquelle ? voyons, parlez !

— Vous le savez, mon cher prévôt, il faut être philosophe en ce monde, et il y a un vieux proverbe que notre pauvre race humaine devrait avoir sans cesse à la bouche, car il renferme à lui seul toute la sagesse des nations.

— Et quel est ce proverbe ? Achevez

— L'homme propose, mon cher ami, l'homme propose et Dieu dispose.

— Et quelle chose ai-je proposée dont Dieu disposera ? voyons, achevez et finissons-en.

— Vous avez destiné l'hôtel du Vieux-Nesle à votre gendre et à votre fille ?

— Sans doute ; et ils y seront installés j'espère avant trois mois.

— Détrompez-vous, mon cher prévôt, détrompez-vous ; l'hôtel de Nesle, à cette heure, n'est plus votre propriété. Excusez-moi de vous causer ce chagrin ; mais j'ai pensé que mieux valait, avec le caractère un peu vif que je vous connais, que vous apprissiez cette nouvelle de la bouche d'un ami, qui mettra à vous l'apprendre tous les ménagemens convenables, que de la tenir de la bouche de quelque malotru qui, enchanté de votre malheur, vous l'aurait jetée brutalement à la face. Hélas ! non, mon ami, le Grand-Nesle n'est plus à vous.

— Et qui me l'a donc repris ?

— Sa Majesté.

— Sa Majesté !

— Elle-même, vous voyez donc bien que le malheur est irréparable.

— Et quand cela ?

— Ce matin. Si je n'avais pas été retenu par mon service au Louvre, vous en eussiez été prévenu plus tôt.

— On vous aura trompé, Marmagne, c'est quelque faux bruit que mes ennemis se plaisent à répandre, et dont vous vous êtes fait prématurément l'écho.

— Je voudrais pour bien des choses que cela fût ainsi, mais malheureusement on ne m'a pas dit, j'ai entendu

— Vous avez entendu, quoi ?

— J'ai entendu le roi de sa propre bouche donnant le Vieux-Nesle à un autre.

— Et quel est cet autre ?

— Un aventurier italien, un certain orfèvre que vous connaissez peut-être de nom, un intrigant qui s'appelle Benvenuto Cellini, qui arrive de Florence depuis deux mois, dont le roi s'est coiffé je ne sais pourquoi, et qu'il a été aujourd'hui visiter avec toute sa cour dans l'hôtel du cardinal de Ferrare, où ce prétendu artiste a établi sa boutique.

— Et vous étiez là, dites-vous, vicomte, quand le roi a fait donation du Grand-Nesle à ce misérable?

— J'y étais, répondit de Marmagne en prononçant ces deux mots lettre à lettre et en les accentuant avec lenteur et volupté.

— Ah ! ah ! fit le prévôt, eh bien ! je l'attends, votre aventurier, qu'il vienne prendre le présent royal !

— Comment ! vous auriez l'intention de faire résistance ?

— Sans doute.

— A un ordre du roi.

— A un ordre de Dieu, à un ordre du diable ! à tous les ordres enfin qui auront la prétention de me faire sortir d'ici.

— Prenez garde, prenez garde, prévôt, reprit le vicomte de Marmagne, outre la colère du roi à laquelle vous vous exposez, ce Benvenuto Cellini est par lui-même plus à craindre que vous ne pensez.

— Savez-vous qui je suis, vicomte ?

— D'abord, il a toute la faveur de Sa Majesté, — pour le moment c'est vrai, — mais il l'a.

— Savez-vous que moi, prévôt de Paris, je représente Sa Majesté au Châtelet, que j'y siège sous un dais, en habit court, en manteau à collet, l'épée au côté, le chapeau orné de plumes sur la tête, et tenant à la main un bâton de commandement en velours bleu.

— Ensuite je vous dirai que ce maudit Italien accepte volontiers la lutte de puissance à puissance, avec toutes sortes de princes, de cardinaux et de papes.

— Savez-vous que j'ai un sceau particulier qui fait l'authenticité des actes ?

— On ajoute que ce damné spadassin blesse et tue sans scrupule tous ceux qui lui font obstacle.

— Ignorez-vous qu'une garde de vingt-quatre sergens d'armes est jour et nuit à mes ordres ?

— On dit qu'il a été frapper un orfèvre auquel il en voulait au milieu d'un bataillon de soixante hommes.

— Vous oubliez que l'hôtel de Nesle est fortifié, qu'il a créneaux aux murs et machecoulis au-dessus des portes, sans compter le fort de la ville qui d'un côté le rend imprenable.

— On assure qu'il s'entend aux sièges comme Bayard, ou Antonio de Leyra.

— C'est ce que nous verrons.

— J'en ai peur.

— Et moi j'attends.

— Tenez, voulez-vous que je vous donne un conseil, mon cher ami ?

— Donnez, pourvu qu'il soit court.

— N'essayez pas de lutter avec plus fort que vous.

— Avec plus fort que moi, un méchant ouvrier d'Italie ! Vicomte, vous m'exaspérez.

— C'est que d'honneur ! vous pourriez vous en repentir. Je vous parle à bon escient.

— Vicomte, vous me mettez hors des gonds.

— Songez que cet homme a le roi pour lui.

— Eh bien ! moi, j'ai madame d'Étampes.

— Sa Majesté pourra trouver mauvais qu'on résiste à sa volonté.

— Je l'ai fait déjà, monsieur, et avec succès encore.

— Oui, je le sais, dans l'affaire du péage du pont de Mantes. Mais...

— Mais quoi ?

— Mais on ne risque rien, ou du moins pas grand'chose, de résister à un roi qui est faible et bon, tandis qu'on risque tout en entrant en lutte contre un homme fort et terrible comme l'est Benvenuto Cellini.

— Ventre Mahom ! vicomte, vous voulez donc me rendre fou !

— Au contraire, je veux vous rendre sage.

— Assez, vicomte, assez ; ah ! le manant, je vous le jure, me paiera cher le moment que votre amitié vient de me fair passer.

— Dieu le veuille ! prévôt, Dieu le veuille !

— C'est bien, c'est bien. Vous n'avez pas autre chose à me dire ?

— Non, non, je ne crois pas, fit le vicomte comme s'il cherchait quelque nouvelle qui pût faire pendant à la première.

— Eh bien ! adieu, alors ! s'écria le prévôt.

— Adieu, mon pauvre ami !

— Adieu !

— Je vous aurai averti, du moins.

— Adieu !

— Je n'aurai rien à me reprocher, et cela me console.

— Adieu ! adieu !

— Bonne chance ! Mais je dois vous dire qu'en vous faisant ce souhait, je doute de le voir s'accomplir.

— Adieu ! adieu ! adieu !

— Adieu !

Et le vicomte de Marmagne, le cœur gonflé de soupirs, le visage bouleversé de douleur, après avoir serré la main du prévôt comme s'il prenait pour toujours congé de lui, s'éloigna en levant les bras au ciel.

Le prévôt le suivit, et ferma lui-même derrière lui la porte de la rue.

On comprend que cette conversation amicale avait singulièrement irrité le sang et remué la bile de messire d'Estourville. Aussi cherchait-il sur qui il pourrait faire passer sa mauvaise humeur, lorsque tout à coup il se souvint de ce jeune homme qu'il avait vu sortir du Grand-Nesle au moment où il allait y entrer avec le comte d'Orbec. — Comme Raimbault était là, il n'eut pas loin à chercher celui qui devait lui donner des renseignemens sur cet inconnu, et faisant venir, d'un de ces gestes impératifs qui n'admettent pas de réplique, le jardinier vers lui, il lui demanda ce qu'il savait de ce jeune homme.

Le jardinier répondit que celui dont voulait parler son maître s'étant présenté au nom du roi pour visiter le Grand-Nesle, il n'avait rien cru devoir prendre sur lui, et l'avait conduit à dame Perrine, qui l'avait complaisamment mené partout.

Le prévôt s'élança dans le Petit-Nesle afin de demander une explication à la digne duègne ; mais malheureusement elle venait de sortir pour faire la provision de la semaine.

Restait Colombe, mais comme le prévôt ne pouvait même supposer qu'elle eût vu le jeune étranger après les défenses exorbitantes qu'il avait faites à dame Perrine à l'endroit des beaux garçons, il ne lui parla même pas.

Puis, comme ses fonctions le rappelaient au Grand-Châtelet, il partit, ordonnant à Raimbault, sous peine de le casser à l'instant même, de ne laisser entrer qui que ce fût et à quelque nom qu'on vînt, dans le Grand ni le Petit-Nesle, et surtout le misérable aventurier qui s'y était introduit.

Aussi, lorsqu'Ascanio se présenta le lendemain avec ses bijoux comme l'y avait invité dame Perrine, Raimbault se contenta-t-il d'ouvrir un petit vasistas, et de lui dire à travers les barreaux que l'hôtel de Nesle était fermé pour tout le monde et particulièrement pour lui.

Ascanio, comme on le pense bien, se retira désespéré ; mais il faut le dire, il n'accusa pas un instant Colombe de cet étrange accueil : la jeune fille n'avait levé qu'un regard, n'avait laissé tomber qu'une phrase, mais il y avait dans ce regard tant de modeste amour, et dans cette phrase tant d'amoureuse mélodie, que depuis la veille Ascanio avait comme une voix d'ange qui lui chantait dans le cœur.

Il pensa donc avec raison que comme il avait été vu de maître Robert d'Estourville, c'était le prévôt qui avait donné cette terrible consigne dont il était la victime.

VIII

PRÉPARATIFS D'ATTAQUE ET DE DÉFENSE

A peine Ascanio était-il rentré à l'hôtel et avait-il rendu compte à Benvenuto de la partie de son excursion qui avait rapport à la topographie de l'hôtel de Nesle, que celui-ci, voyant que le séjour lui convenait de tout point, s'était empressé de se rendre chez le premier secrétaire des finances du roi, le seigneur de Neufville, pour lui demander acte de la donation royale. Le seigneur de Neufville avait demandé jusqu'au lendemain pour s'assurer de la réalité des prétentions de maître Benvenuto, et quoique celui-ci eût trouvé assez impertinent qu'on ne le crût pas sur parole, il avait compris la légalité de cette demande, et il s'y était rendu, mais décidé pour le lendemain à ne pas faire grâce au seigneur de Neufville d'une demi-heure.

Aussi le lendemain se présenta-t-il à la minute. Il fut introduit aussitôt, ce qui lui parut de bon augure.

— Eh bien ! monseigneur, dit Benvenuto, l'Italien est-il un menteur ou vous a-t-il dit la vérité ?

— La vérité tout entière, mon cher ami.

— C'est bien heureux.

— Et le roi m'a ordonné de vous remettre l'acte de donation en bonne forme.

— Il sera le bien reçu.

— Cependant... continua en hésitant le secrétaire des finances.

— Eh bien ! qu'y a-t-il encore ? Voyons.

— Cependant, si vous me permettiez de vous donner un bon conseil...

— Un bon conseil ; diable ! c'est chose rare, monsieur le secrétaire ; donnez, donnez.

— Eh bien ! ce serait de chercher pour votre atelier un autre emplacement que celui du Grand-Nesle.

— Vraiment ! répondit Benvenuto d'un air goguenard, vous croyez que celui-là n'est point convenable ?

— Si fait ! et la vérité m'oblige même à dire que vous auriez grand'peine à en trouver un meilleur.

— Eh bien ! alors qu'y a-t-il ?

— C'est que celui-là appartient à un trop haut personnage pour que vous vous frottiez impunément à lui.

— J'appartiens moi-même au noble roi de France, répondit Cellini, et je ne reculerai jamais tant que j'agirai en son nom.

— Oui, mais dans notre pays, maître Benvenuto, tout seigneur est roi chez lui, et en essayant de chasser le prévôt de la maison qu'il occupe, vous courez risque de la vie.

— Tôt ou tard il faut mourir, répondit sentencieusement Cellini.

— Ainsi, vous êtes décidé...

— A tuer le diable avant que le diable me tue. Rapportez-vous-en à moi pour cela, seigneur secrétaire. Donc, que M. le prévôt se tienne bien, ainsi que tous ceux qui tenteront de s'opposer aux volontés du roi, quand ce sera surtout maître Benvenuto Cellini qui sera chargé de faire exécuter ses volontés.

Sur ce, messire Nicolas de Neufville avait fait trêve à ses observations philanthropiques, puis il avait prétexté toute sorte de formalités à remplir avant de délivrer l'acte : mais Benvenuto s'était assis tranquillement, déclarant qu'il ne quitterait pas la place que l'acte ne lui fût délivré, et que, s'il fallait coucher là, il était décidé et y coucherait, ayant prévu le cas et ayant eu le soin de prévenir chez lui qu'il ne rentrerait peut-être pas.

Ce que voyant messire Nicolas de Neufville, il en avait pris son parti, au risque de ce qui pouvait en arriver, et avait délivré à Benvenuto Cellini l'acte de donation, en prévenant toutefois messire Robert d'Estourville de ce qu'il venait d'être forcé de faire, moitié par la volonté du roi, moitié par la persistance de l'orfèvre.

Quant à Benvenuto Cellini, il était rentré chez lui sans rien dire à personne de ce qu'il venait de faire, avait enfermé sa donation dans l'armoire où il enfermait ses pierres précieuses, et s'était remis tranquillement à l'ouvrage.

Cette nouvelle, transmise au prévôt par le secrétaire des finances, prouvait à messire Robert que Benvenuto, comme le lui avait dit le vicomte de Marmagne, tenait à son projet de s'emparer de gré ou de force de l'hôtel de Nesle. Le prévôt se mit donc sur ses gardes, fit venir ses vingt-quatre sergens d'armes, plaça des sentinelles sur les murailles, et n'alla plus au Châtelet que lorsqu'il y était absolument forcé par les devoirs de sa charge.

Les jours se passèrent cependant, et Cellini, tranquillement occupé de ses travaux commencés, ne risquait pas la moindre attaque. Mais le prévôt était convaincu que cette tranquillité apparente n'était qu'une ruse et que son ennemi voulait lasser sa surveillance pour le prendre à l'improviste. Aussi messire Robert, l'œil toujours au guet, l'oreille toujours aux écoutes, l'esprit toujours tendu, ne sortant pas de ses idées belliqueuses, gagnait à cet état, qui n'était ni la paix ni la guerre, je ne sais quelle fièvre d'attente, quel vertige d'anxiété qui menaçait, si la situation se prolongeait, de le rendre fou comme le gouverneur du château Saint-Ange ; il ne mangeait plus, ne dormait guère et maigrissait à vue d'œil.

De temps en temps il tirait tout à coup son épée et se mettait à espadonner contre un mur en criant :

— Mais qu'il vienne donc ! qu'il vienne donc, le scélérat ! qu'il vienne, je l'attends !

Benvenuto ne venait pas.

Aussi messire Robert d'Estourville avait des momens de calme, pendant lesquels il se persuadait à lui-même que l'orfèvre avait eu la langue plus longue que l'épée, et qu'il n'oserait jamais exécuter ses damnables projets. Ce fut dans un de ces momens que Colombe, étant sortie par hasard de sa chambre, vit tous ces préparatifs de guerre et demanda à son père de quoi il s'agissait.

— Un drôle à châtier, voilà tout, avait répondu le prévôt.

Or, comme c'était l'état du prévôt de châtier, Colombe n'avait pas même demandé quel était le drôle dont on préparait le châtiment, trop préoccupée qu'elle était elle-même pour ne pas se contenter de cette simple explication.

En effet, d'un mot messire Robert avait fait un terrible changement dans la vie de sa fille : cette vie si douce, si simple, si obscure et si retirée jusqu'alors, cette vie aux jours si calmes et aux nuits si tranquilles, ressemblait à un pauvre lac tout bouleversé par un ouragan. Parfois jusqu'alors elle avait vaguement senti que son âme était endormie et que son cœur était vide, mais elle pensait que cette tristesse lui venait de son isolement, mais elle attribuait cette viduité à ce que, tout enfant, elle avait perdu sa mère ; et voilà que tout à coup, dans son existence, dans sa pensée, voilà que dans son cœur et dans son âme tout se trouvait rempli, mais par la douleur.

Oh ! combien elle regrettait alors ce temps d'ignorance et de tranquillité pendant lequel la vulgaire mais vigilante amitié de dame Perrine suffisait presque à son bonheur, ce temps d'espérance et de foi où elle comptait sur l'avenir comme on compte sur un ami, ce temps de confiance filiale enfin où elle croyait à l'affection de son père. Hélas ! cet avenir maintenant, c'était l'odieux amour du comte d'Orbec ; la tendresse de son père, c'était de l'ambition déguisée en tendresse paternelle. Pourquoi, au lieu de se trouver l'unique héritière d'un noble nom et d'une grande fortune, n'était-elle pas née la fille de quelque obscur bourgeois de la cité, qui l'aurait bien soignée et bien chérie ? Elle eût pu alors rencontrer ce jeune artiste qui parlait avec tant d'émotion et tant de charme, ce bel Ascanio, qui semblait avoir tant de bonheur, tant d'amour à donner.

Mais quand les battemens de son cœur, quand la rougeur de ses joues avertissaient Colombe que l'image de l'étranger occupait depuis trop longtemps sa pensée, elle se condamnait à chasser ce doux rêve, et elle y réussissait en se mettant devant les yeux la désolante réalité : elle avait au reste, depuis que son père s'était ouvert de ses projets de mariage avec elle, expressément défendu à dame Perrine de recevoir Ascanio sous quelque prétexte que ce fût, la menaçant de tout dire à son père si elle désobéissait, et comme la gouvernante avait jugé à propos, de peur d'être accusée de complicité avec lui, de taire les projets hostiles du maître d'Ascanio, la pauvre Colombe se croyait bien défendue de ce côté-là.

Et que l'on n'aille pas croire cependant que la douce enfant que nous avons vue fût résignée à obéir en victime aux ordres de son père. Non, tout son être se révoltait à l'idée de son alliance avec cet homme pour lequel elle aurait eu de la haine si elle eût su ce que c'était que ce sentiment. Aussi roulait-elle sous son beau front pâle mille pensées étrangères jusqu'alors à son esprit, pensées de révolte et de rébellion qu'elle regardait presque aussitôt comme des crimes et dont elle demandait à genoux pardon à Dieu. Alors elle pensait à aller se jeter aux genoux de François Ier. Mais elle avait entendu raconter tout bas que dans une circonstance bien autrement terrible la même idée était venue à Diane de Poitiers, et qu'elle y avait laissé l'honneur. Madame d'Etampes pouvait aussi la protéger, la sauver si elle voulait. Mais le voudrait-elle ? n'accueillerait-elle pas par un sourire les plaintes d'une enfant ? Ce sourire de dédain et de raillerie, elle l'avait déjà vu sur les lèvres de son père quand elle l'avait suppliée de la garder près de lui, et ce sourire lui avait fait un mal affreux.

Colombe n'avait donc plus que Dieu pour refuge ; aussi se mettait-elle à son prie-Dieu cent fois par jour, conjurant le maître de toutes choses d'envoyer du secours à sa faiblesse avant la fin des trois mois qui la séparaient encore de son redoutable fiancé, ou, si tout secours humain était impossible, de lui permettre au moins d'aller rejoindre sa mère.

Quant à Ascanio, son existence n'était pas moins troublée que l'existence de celle qu'il aimait. Vingt fois depuis le moment où Raimbault lui avait signifié l'ordre qui lui interdisait l'entrée de l'hôtel de Nesle, le matin avant que personne fût levé, le soir quand tout le monde dormait, il allait rêver autour de ces hautes murailles qui le séparaient de sa vie. Mais pas une seule fois, soit ostensiblement, soit furtivement, il n'avait essayé de pénétrer dans ce jardin défendu. Il y avait encore en lui ce respect virginal des premières années qui défend la femme qu'on aime contre l'amour même qu'elle aurait plus tard à redouter.

Mais cela n'empêchait pas Ascanio, tout en ciselant son or, tout en encadrant ses perles, tout en enchâssant ses diamans, de faire bien des rêves insensés, sans compter ceux qu'il faisait dans ses promenades du matin et du soir ou dans le sommeil agité de ses nuits. Or, ces rêves se portaient surtout le jour, tant redouté d'abord et tant désiré maintenant pour lui, où Benvenuto devait se rendre maître de l'hôtel de Nesle, car Ascanio connaissait son maître, et toute cette apparente tranquillité était celle de volcan qui couve une éruption. Cette éruption, Cellini avait annoncé qu'elle aurait lieu le dimanche suivant ; Ascanio ne faisait donc aucun doute que le dimanche suivant Cellini n'eût accompli son projet.

Mais ce projet, autant qu'il en avait pu juger dans ses courses autour du Séjour de Nesle, ne s'accomplirait pas sans obstacle, grâce à la garde continuelle qui se faisait sur ses murailles ; Ascanio avait remarqué dans l'hôtel de Nesle tous les signes d'une place de guerre. S'il y avait attaque, il y aurait donc défense ; et comme la forteresse ne paraissait pas disposée à capituler, il était évident qu'on la prendrait d'assaut.

Or, c'était dans cet instant suprême que la chevalerie d'Ascanio devait trouver quelque occasion de se développer. Il y aurait combat, il y aurait brèche, il y aurait peut-être incendie. Oh ! c'était quelque chose de pareil qu'il lui fallait ! un incendie surtout ! un incendie qui mettait les jours de Colombe en danger ! Alors il se lançait à travers

les escaliers tremblans, à travers les poutres brûlantes, à travers les murs enflammés. Il entendait sa voix appelant du secours; il arrivait jusqu'à elle, l'enlevait mourante et presque évanouie dans ses bras, l'emportait à travers des abîmes de flammes, la pressant contre lui, sentant battre son cœur contre son cœur, respirant son haleine. Puis, à travers mille dangers, mille périls, il la déposait aux pieds de son père éperdu, qui alors en faisait la récompense de son courage et la donnait à celui qui l'avait sauvée. Ou bien, en fuyant sur quelque pont tremblant jeté au-dessus du feu, le pied lui glissait, et tous deux tombaient ensemble et mouraient embrassés, confondant leurs cœurs dans leur suprême soupir, dans un premier et dernier baiser. Et ce pis-aller n'était point encore à dédaigner pour un homme qui n'avait pas plus d'espoir que Ascanio; car, après la félicité de vivre l'un pour l'autre, le plus grand bonheur est de mourir ensemble.

Tous nos héros passaient donc, comme on le voit, des jours et des nuits fort agités, à l'exception de Benvenuto Cellini, qui paraissait avoir complétement oublié ses projets hostiles sur l'hôtel de Nesle, et de Scozzone, qui les ignorait.

Cependant toute la semaine s'étant écoulée dans les différentes émotions que nous avons dites, et Benvenuto Cellini ayant consciencieusement travaillé pendant les sept jours qui la composent, et presque achevé le modèle en terre de son Jupiter, passa le samedi vers les cinq heures du soir, sa cotte de mailles, boutonna son pourpoint par dessus, et ayant dit à Ascanio de l'accompagner, s'achemina vers l'hôtel de Nesle. Arrivé au pied des murailles, Cellini fit le tour de la place, examinant les côtés faibles et ruminant un plan de siège.

L'attaque devait offrir plus d'une difficulté, ainsi que l'avait dit le prévôt à son ami de Marmagne, ainsi que l'avait attesté Ascanio à son maître, ainsi enfin que Benvenuto pouvait le voir par lui-même. Le château de Nesle avait créneaux et machicoulis, double mur du côté de la grève, et de plus les fossés et les remparts de la ville du côté du Pré-aux-Clercs; c'était bien une de ces solides et imposantes maisons féodales qui pouvaient parfaitement se défendre par leur seule masse, pourvu que les portes en fussent solidement fermées, et repousser sans secours du dehors les tirelaines et les larroneurs, comme on les appelait à cette époque, et de plus, au besoin, les gens du roi. Au reste, il en était ainsi dans cette amusante époque, où l'on était le plus souvent forcé de se servir à soi-même de police et de guet.

Sa reconnaissance achevée, selon toutes règles de la stratégie antique et moderne, pensant qu'il fallait sommer la place de se rendre avant de mettre le siège devant elle, il alla frapper à la petite porte de l'hôtel par laquelle déjà une fois Ascanio était entré. Pour lui comme pour Ascanio le vasistas s'ouvrit; mais cette fois, au lieu du pacifique jardinier, ce fut un belliqueux hoqueton qui se présenta.

— Que voulez-vous? demanda le hoqueton à l'étranger qui venait de frapper à la porte de l'hôtel de Nesle.

— Prendre possession de l'hôtel, dont la propriété est concédée à moi, Benvenuto Cellini, répondit l'orfèvre.

— C'est bon, attendez, répondit l'honnête sergent, et il s'empressa, selon l'ordre qu'il en avait reçu, d'aller avertir messire d'Estourville.

Au bout d'un moment, il revint accompagné du prévôt, qui, sans se montrer, retenant son haleine, se tint aux écoutes dans un coin, environné d'une partie de sa garnison, afin de mieux juger de la gravité du cas.

— Nous ne savons pas ce que vous voulez dire, répondit le hoqueton.

— Alors, dit Benvenuto Cellini, remettez ce parchemin à messire le prévôt; c'est la copie certifiée de l'acte de donation.

Et il passa le parchemin par le vasistas.

Le sergent disparut une seconde fois; mais comme cette fois il n'avait que la main à étendre pour remettre la copie au prévôt, le vasistas se rouvrit presque aussitôt.

— Voici la réponse, dit le sergent en faisant passer à travers la grille le parchemin en morceaux.

— C'est bon, reprit Cellini avec le plus grand calme. Au revoir.

Et enchanté de l'attention avec laquelle Ascanio avait suivi son examen de la place, et des observations judicieuses qu'avait émises le jeune homme sur le futur coup de main qu'on allait tenter, il rentra à l'atelier, affirmant à son élève qu'il eût fait un grand capitaine s'il n'eût été destiné à devenir encore un plus grand artiste, ce qui, aux yeux de Cellini, valait infiniment mieux.

Le lendemain, le soleil se leva magnifique sur l'horizon: Benvenuto avait dès la veille prié les ouvriers de se rendre à l'atelier, bien que ce fût un dimanche, et aucun d'eux ne manqua à l'appel.

— Mes enfans, leur dit le maître, je vous ai engagés pour travailler en orfèvrerie et non pour combattre, cela est certain. Mais depuis deux mois que nous sommes ensemble, nous nous connaissons déjà assez les uns les autres pour que, dans une grave nécessité, j'aie pu compter sur vous, comme vous pouvez tous et toujours compter sur moi. Vous savez ce dont il s'agit: nous sommes mal à l'aise ici, sans air et sans espace, et nous n'avons pas nos coudées franches pour entreprendre de grands ouvrages, ou même pour forger un peu vaillamment. Le roi, vous en avez été tous témoins, a bien voulu me donner un logement plus vaste et plus commode; mais, vu que le temps lui manque pour s'occuper de ces menus détails, il m'a laissé le soin de m'y établir moi-même. Or, on ne veut pas me l'abandonnner, ce logement si généreusement accordé par le roi; il faut donc le prendre. Le prévôt de Paris, qui le retient contre l'ordre de Sa Majesté (il paraît que cela se fait dans ce pays-ci), ne sait pas à quel homme il a affaire; au moment où l'on me refuse, j'exige; du moment où l'on me résiste, j'arrache. Etes-vous dans l'intention de m'aider? Je ne vous cache point qu'il y aura péril à le faire: c'est une bataille à livrer, c'est une escalade à entreprendre et autres plaisirs peu innocens. Il n'y a rien à craindre de la police ni du guet, nous avons l'autorisation de Sa Majesté; mais il peut y avoir mort d'homme, mes enfants. Ainsi, que ceux qui veulent tourner ailleurs ne fassent pas de façons, que ceux qui veulent rester à la maison ne se gênent pas; je ne réclame que des cœurs résolus. Si vous me laissez seul avec Pagolo et Ascanio, ne vous inquiétez pas de la chose. Je ne sais pas comment je ferai; mais ce que je sais, c'est que je n'aurai pas le démenti pour cela. Mais, sang du Christ! si vous me prêtez vos cœurs et vos bras, comme je l'espère, gare au prévôt et à la prévôté! Et maintenant que vous êtes édifiés à fond sur la chose, voyons, parlez, voulez-vous me suivre?

Il n'y eut qu'un cri.

— Partout, maître, partout, où vous nous mènerez!

— Bravo, mes enfans! Alors vous êtes tous de la plaisanterie?

— Tous!

— En ce cas, rage et tempête! nous allons nous divertir! cria Benvenuto, qui se retrouvait enfin dans son élément; il y a assez longtemps que je me rouille. Dehors, dehors, les courages et les épées! Ah! Dieu merci! nous allons donc donner et recevoir quelques bonnes estocades! Voyons, mes chers enfans; voyons, mes braves amis, il faut s'armer, il faut convenir d'un plan, il faut préparer nos coups; qu'on s'apprête à bien s'escrimer, et vive la joie! Je vais vous donner tout ce que je possède d'armes offensives et défensives, outre celles qui sont pendues à la muraille, et où chacun peut choisir à volonté. Ah! c'est une bonne coulevrine qu'il nous faudrait, mais bah! voilà sa monnaie en arquebuses, en hacquebuttes, en piques, en épées et en poignards; et puis des cottes de mailles, des casques et des cuirasses. Allons! en hâte, en hâte, habillons-nous pour le bal; c'est le prévôt qui paiera les flûtes.

— Hourrah! crièrent tous les compagnons.

Alors ce fut dans l'atelier un mouvement, un tumulte, un remue-ménage admirables à voir: la verve et l'entrain du maître animaient tous les cœurs et tous les visages. On essayait des cuirasses, on brandissait des épées, on tirait des poignards, on riait, on chantait, à croire qu'il s'agissait d'une mascarade ou d'une fête. Benvenuto allait, venait, courait, enseignant une botte à l'un, bouclant le ceinturon de l'autre, et sentant son sang courir libre et chaud dans ses veines comme s'il avait retrouvé sa véritable vie.

Quant aux ouvriers, c'étaient entre eux des plaisanteries à n'en plus finir qu'ils se jetaient sur leurs mines guerrières et leurs maladresses bourgeoises.

— Eh! maître, regardez donc, criait l'un; regardez donc Simon-le-Gaucher qui met son épée du même côté que nous! A droite, donc! à droite!

— Et Jehan, répondait Simon, qui tient sa hallebarde comme il tiendra sa crosse quand il sera évêque!

— Et Pagolo! disait Jehan, qui met double cotte de mailles!

— Pourquoi pas? répondait Pagolo: Hermann l'Allemand s'habille bien comme un chevalier du temps de l'empereur Barberousse.

Et en effet, celui qu'on venait de désigner sous l'appellation d'Hermann l'Allemand, épithète qui formait quelque peu pléonasme, puisque le nom seul, par sa consonnance germanique, indiquait que celui qui le portait appartenait à quelqu'uns des cercles du Saint-Empire, Hermann, disons-nous, s'était couvert de fer des pieds à la tête, et semblait une de ces gigantesques statues comme les statuaires de cette belle époque d'art en couchaient sur les tombeaux. Aussi Benvenuto, malgré la force devenue proverbiale dans l'atelier de ce brave compagnon d'outre-Rhin, lui fit observer que peut-être éprouverait-il, enfermé comme il l'était dans une pareille carapace, quelque difficulté à se mouvoir, et que sa force, au lieu d'y gagner, y perdrait certainement. Mais, pour toute réponse, Hermann sauta sur un établi aussi légèrement que s'il eût été habillé de velours, et décrochant un énorme marteau, il le fit tournoyer au-dessus de sa tête, et frappa sur l'enclume

trois si terribles coups, qu'à chacun de ces coups l'enclume s'enfonça d'un pouce dans la terre. Il n'y avait rien à répondre à une pareille réponse : aussi Benvenuto fit-il de la tête et de la main un salut respectueux en signe qu'il était satisfait.

Seul Ascanio avait fait sa toilette de guerre en silence et à l'écart ; il ne laissait pas d'avoir quelque inquiétude sur les suites de l'équipée qu'il entreprenait ; car enfin Colombe pourrait bien ne pas lui pardonner d'avoir attaqué son père, surtout si la lutte amenait quelque grave catastrophe, et, plus près de ses yeux, peut-être allait-il se trouver plus loin de son cœur.

Quant à Scozzone, moitié joyeuse, moitié inquiète, elle pleurait d'un côté et riait de l'autre ; le changement et la bataille cela lui allait, mais les coups et les blessures ne lui allaient pas ; les apprêts du combat faisaient sauter de joie le lutin, les suites du combat faisaient trembler la femme.

Benvenuto la vit enfin ainsi, souriante et pleurante à la fois ; il alla à elle :

— Toi, Scozzone, lui dit-il, tu vas rester à la maison avec Ruperta, et préparer de la charpie pour les blessés et un bon dîner pour ceux qui se porteront bien.

— Non pas vraiment ! s'écria Scozzone ; oh ! je vous suis, moi ! Avec vous je suis brave à défier le prévôt et toute la prévôtaille, mais ici seule avec Ruperta, je mourrais d'inquiétude et de peur.

— Oh ! pour cela, je n'y consentirai jamais, répondit Benvenuto, cela me troublerait trop de penser qu'il peut t'arriver quelque malheur. Tu prieras Dieu pour nous, chère petite, en nous attendant.

— Ecoutez, Benvenuto, reprit la jeune fille comme illuminée d'une idée subite, vous comprenez bien que je ne puis supporter l'idée de rester tranquille ici, tandis que vous serez là-bas blessé, mourant peut-être. Mais il y a un moyen de tout concilier : au lieu de prier Dieu dans l'atelier, j'irai le prier dans l'église la plus proche du lieu du combat. De cette façon, le danger ne pourra m'atteindre, et je serai tout de suite avertie de la victoire comme du revers.

— Allons, soit, répondit Benvenuto ; au reste, il est entendu que nous n'irons pas tuer les autres ou nous faire tuer nous-mêmes sans, au préalable, aller entendre dévotement une messe. Eh bien ! c'est dit, nous entrerons dans l'église des Grands-Augustins, qui est la plus proche de l'hôtel de Nesle, et nous t'y laisserons, petite.

Ces arrangemens pris et les préparatifs terminés, on but un coup de vin de Bourgogne. On ajouta aux armes offensives et défensives des marteaux, des pinces, des échelles et des cordes, et l'on se mit en marche, non pas en corps d'armée, mais deux à deux, et à d'assez longues distances pour ne pas attirer l'attention.

Ce n'est pas qu'un coup de main fût chose plus rare dans ces temps-là que ne l'est de nos jours une émeute ou un changement de ministère ; mais, à vrai dire, on ne choisissait pas ordinairement le saint jour du dimanche ni l'heure de midi pour se livrer à ces sortes de récréations, et il fallait toute l'audace de Benvenuto Cellini, soutenue d'ailleurs par le sentiment de son bon droit, pour risquer une tentative pareille.

Donc, les uns après les autres nos héros arrivèrent à l'église des Grands-Augustins, et après avoir déposé leurs armes et leurs outils chez le sacristain, qui était un ami de Simon-le-Gaucher, ils allèrent pieusement assister au saint sacrifice de la messe, et demander à Dieu la grâce d'exterminer le plus de hoquetons possible.

Cependant nous devons dire que malgré la gravité de la situation, malgré sa dévotion insigne et malgré l'importance des prières qu'il avait à adresser au Seigneur, Benvenuto, à peine entré dans l'église, donna des marques d'une singulière distraction ; c'est qu'un peu derrière lui, mais du côté de la nef opposée, une jeune fille d'un si adorable visage lisait dans un missel enluminé qu'elle eût vraiment dérangé l'attention d'un saint et à plus forte raison celle d'un sculpteur. L'artiste, dans cette circonstance, gênait étrangement le chrétien. Aussi, le bon Cellini ne put se tenir de faire partager son admiration, et comme Catherine, qui était à sa gauche, eût sans doute montré trop de sévérité pour les distractions de maître Benvenuto, il se retourna vers Ascanio, qui était à sa droite, avec l'intention de lui faire tourner les yeux vers cette admirable tête de vierge.

Mais les yeux d'Ascanio n'avaient plus rien à faire sur ce point : du moment où le jeune homme était entré à l'église, ses regards s'étaient fixés sur la jeune fille et ne s'en étaient plus détournés.

Benvenuto, qui le voyait absorbé dans la même contemplation que lui, se contenta donc de le pousser du coude.

— Oui, dit Ascanio, oui, c'est Colombe ; n'est-ce pas, maître, comme elle est belle !

C'était Colombe, en effet, à qui son père, ne redoutant point une attaque en plein midi, avait permis, non sans quelque difficulté néanmoins, d'aller prier Dieu aux Augustins. Il est vrai que Colombe avait fort insisté, car c'était la seule consolation qui lui restât. Dame Perrine était à ses côtés.

— Ah çà ! qu'est-ce que Colombe ? demanda tout naturellement Benvenuto.

— Oh ! c'est vrai, vous ne la connaissez pas, vous ; Colombe, c'est la fille du prévôt, de messire Robert d'Estourville lui-même. N'est-ce pas qu'elle est belle ? dit-il une seconde fois.

— Non, reprit Benvenuto, non, ce n'est pas Colombe. Vois-tu, Ascanio, c'est Hébé, la déesse de la jeunesse, l'Hébé que mon grand roi François Ier m'a commandée, l'Hébé que je rêve, que je demandais à Dieu, et qui est descendue ici-bas à ma prière.

Et sans s'apercevoir du mélange bizarre qu'offrait l'idée d'Hébé lisant sa messe et élevant son cœur à Jésus, Benvenuto continua son hymne à la beauté en même temps que sa prière à Dieu et ses plans militaires : l'orfèvre, le catholique et le stratégiste reprenaient tour à tour le dessus dans son esprit.

— Notre père qui êtes aux cieux... — Mais regarde donc, Ascanio, quelle coupe de figure fine et suave ! — Que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive en la terre comme au ciel... — Comme cette ligne onduleuse du corps est d'un ravissant contour ! — Donnez-nous notre pain quotidien... — Et tu dis qu'une si charmante enfant est la fille de ce gredin de prévôt que je me réserve pour l'exterminer de ma main ? — Et pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés... — Dussé-je brûler l'hôtel pour en arriver là. — Ainsi soit-il !

Et Benvenuto fit le signe de la croix, ne doutant pas qu'il ne vînt d'achever une excellente oraison dominicale.

La messe se termina au milieu de ces diverses préoccupations qui pouvaient paraître un peu bien profanes chez un homme d'un autre caractère et d'un autre temps, mais qui étaient toutes naturelles dans une organisation aussi primesautière que l'était celle de Cellini, et à une époque où Clément Marot mettait en vers galans les sept psaumes de la Pénitence.

L'*Ite missa est* prononcé, Benvenuto et Catherine se serrèrent la main. Puis, tandis que la jeune fille, en essuyant une larme, restait à la place où elle devait attendre l'issue du combat, Cellini et Ascanio, les regards fixés sur Colombe, qui n'avait pas levé les yeux de dessus son livre, allèrent, suivis de leurs compagnons, prendre une goutte d'eau bénite ; après quoi on se sépara pour se rejoindre dans un cul-de-sac désert situé à moitié chemin à peu près de l'église à l'hôtel de Nesle.

Quant à Catherine, selon les conventions arrêtées, elle resta à la grand'messe, comme aussi firent Colombe et dame Perrine, qui étaient simplement arrivées avant l'heure, et n'avaient écouté ce premier office que comme une préparation à la messe solennelle ; ces deux dernières ne se doutaient guère, d'ailleurs, que Benvenuto et ses apprentis fussent sur le point de leur fermer toute communication avec la maison qu'elles avaient si imprudemment quittée.

IX

ESTOCADES

Le moment décisif était arrivé. Benvenuto partagea ses dix hommes en deux troupes : l'une devait essayer de forcer, par tous les moyens possibles, la porte de l'hôtel ; l'autre était destinée à protéger les opérations des travailleurs et à écarter des murs à coups d'arquebuse, ou à combattre à coups d'épée ceux des assiégés qui paraîtraient sur les créneaux ou qui tenteraient une sortie. Benvenuto prit en personne le commandement de cette dernière troupe, et choisit pour lieutenant notre ami Ascanio ; puis il mit à la tête de l'autre notre vieille connaissance Hermann, ce bon et brave Allemand qui aplatissait une barre de fer d'un coup de marteau et un homme d'un coup de poing, lequel prit à son tour pour son second le petit Jehan, autre drôle d'une quinzaine d'années, leste comme un écureuil, malin comme un singe et hardi comme un page, et que le Goliath avait pris en souveraine affection, par la raison sans doute que l'espiègle enfant ne cessait de tourmenter le bon Germain. Le petit Jehan se plaça donc fièrement à côté de son capitaine, au grand dépit de Pagolo, qui, dans sa double cuirasse, ne ressemblait pas mal pour la raideur de ses mouvemens à la statue du Commandeur.

Les choses ainsi disposées, et une dernière revue faite des armes et des combattans, Benvenuto adressa quelques mots à ces braves gens, qui allaient de si bon cœur pour lui au-devant des dangers et de la mort peut-être ; ensuite de

quoi il leur serra la main à tous, fit pieusement le signe de la croix, et cria : « En avant ! » — Aussitôt les deux troupes s'ébranlèrent, et longeant le quai des Augustins, désert à cette heure et à cet endroit, elles arrivèrent, en maintenant entre elles une certaine distance, au bout d'un instant, devant l'hôtel de Nesle.

Alors Benvenuto, ne voulant pas attaquer son ennemi sans avoir accompli toutes les formalités de courtoisie usitées en pareil cas, s'avança seul, son mouchoir blanc au bout de son épée, vers la petite porte de l'hôtel où il était déjà venu la veille, et frappa. Comme la veille on lui demanda à travers l'ouverture grillée ce qu'il demandait. Benvenuto répéta le même protocole, disant qu'il venait prendre possession du château qui lui avait été donné par le roi. Mais, plus malheureux que la veille, il n'obtint pas même cette fois l'honneur d'une réponse.

Alors d'une voix haute et ferme, et se tenant tourné vers la porte :

— A toi, dit-il, à toi, Robert d'Estourville, seigneur de Villebon, prévôt de Paris, moi, Benvenuto Cellini, orfèvre, statuaire, peintre, mécanicien et ingénieur, fais savoir que Sa Majesté le roi François Ier m'a librement et comme c'était son droit donné en toute propriété le Grand-Nesle. Or, comme tu le détiens insolemment et que, contre le désir royal, tu refuses de me le livrer, je te déclare donc, Robert d'Estourville, seigneur de Villebon, prévôt de Paris, que je viens le prendre par force. Ainsi défends-toi, et si mal arrive de ton refus, apprends que c'est toi qui en répondras sur la terre et dans le ciel, devant les hommes et devant Dieu.

Sur quoi Benvenuto s'arrêta, attendant ; mais tout resta muet derrière les murailles. Alors Benvenuto chargea son arquebuse, ordonna à sa troupe de préparer ses armes ; puis, réunissant les chefs en conseil, c'est-à-dire lui, Hermann, Ascanio et Jehan :

— Mes enfans, dit-il, vous le voyez, il n'y a plus moyen d'éviter la lutte. Maintenant, de quelle manière faut-il l'engager ?

— J'enfoncerai la porte, dit Hermann, et vous me suivrez, voilà tout.

— Et avec quoi, mon Samson ? demanda Benvenuto Cellini.

Hermann regarda autour de lui et aperçut sur le quai une solive que quatre hommes ordinaires auraient eu peine à soulever.

— Avec cette poutre, dit-il.

Et il alla tranquillement ramasser la poutre, la mit sous son bras, l'y assujettit comme un bélier dans sa machine, et revint vers son général.

Cependant la foule commençait à s'amasser, et Benvenuto, excité par elle, allait donner l'ordre de commencer l'attaque, lorsque le capitaine des archers du roi, prévenu sans doute par quelque bourgeois conservateur, parut à l'angle de la rue, accompagné de cinq ou six de ses gens à cheval. Ce capitaine était un ami du prévôt, et quoiqu'il sût parfaitement de quoi il s'agissait, il s'approcha de Benvenuto Cellini, espérant l'intimider sans doute, et tandis que ses gens barraient la route à Hermann :

— Que demandez-vous, dit-il, et pourquoi troublez-vous ainsi la tranquillité de la ville?

— Celui qui trouble véritablement la tranquillité, répondit Cellini, est celui qui refuse d'obéir aux ordres du roi et non pas celui qui les exécute.

— Que voulez-vous dire ? demanda le capitaine.

— Je veux dire que voilà une ordonnance de Sa Majesté en bonne et due forme délivrée par M. de Neufville, secrétaire de ses finances, laquelle me fait don de l'hôtel du Grand-Nesle. Mais les gens qui y sont enfermés refusent de reconnaître cette ordonnance, et par conséquent me dénient mon bien. Or, d'une façon ou de l'autre, j'ai mis dans ma tête que puisque l'écriture dit qu'il faut rendre à César ce qui appartient à César, Benvenuto Cellini a le droit de reprendre ce qui appartient à Benvenuto Cellini.

— Eh ! au contraire de nous empêcher de conquérir notre hôtel, vous devriez nous prêter main-forte, cria Pagolo.

— Tais-toi, drôle, dit Benvenuto frappant du pied, je n'ai besoin de l'aide de personne, entends-tu ?

— Vous avez raison en droit, répondit le capitaine, mais vous avez tort en fait.

— Comment cela ? demanda Benvenuto, qui sentait que le sang commençait à lui monter au visage.

— Vous avez raison de vouloir rentrer dans votre bien, mais vous avez tort d'y vouloir rentrer de cette façon ; car vous ne gagnerez pas grand'chose de bon, je vous le prédis, à espadonner contre les murailles. Si j'ai un conseil à vous donner, conseil d'ami, croyez-moi, c'est de vous adresser à la justice, et de porter plainte au prévôt de Paris, par exemple. Là-dessus, adieu et bonne chance.

Et le capitaine des archers du roi s'en alla en ricanant, ce qui fit que la foule qui voyait rire l'autorité se mit à rire.

— Rira bien qui rira le dernier, dit Benvenuto Cellini. En avant ! Hermann, en avant !

Hermann reprit sa poutre, et tandis que Cellini, Ascanio, et deux ou trois des plus habiles tireurs de la troupe, l'arquebuse à la main, se tenaient prêts à faire feu sur la muraille, il s'avança comme une catapulte vivante contre la petite porte que l'on avait jugé plus facile à enfoncer que la grande.

Mais lorsqu'il s'approcha de la muraille, une grêle de pierres commença d'en tomber, et cela sans qu'on vit personne, car le prévôt avait fait entasser ces pierres sur le haut des remparts comme une seconde muraille superposée à la première, et il n'y avait qu'à pousser les pierres du bout du doigt pour que dans leur chute elles écrasassent les assiégeans.

Aussi ceux-ci en voyant la grêle qui les accueillait firent-ils un pas en arrière. Il n'y eut donc, si inattendue que fût cette terrible défense, personne de blessé que Pagolo, qui, alourdi par sa double cuirasse, ne put se retirer aussi vivement que les autres et fut atteint au talon.

Quant à Hermann, il ne s'inquiéta pas plus de cette nuée de moellons qu'un chêne ne le fait de la grêle, et continua son chemin vers la porte, où s'étant mis en batterie, il commença à heurter de tels coups qu'il était évident que, si forte qu'elle fût, elle ne tiendrait pas longtemps à de pareilles secousses.

De son côté, Benvenuto et les siens se tenaient l'arquebuse au poing et prêts à faire feu sur quiconque paraîtrait sur la muraille ; mais personne ne paraissait. Le Grand-Nesle semblait être défendu par une garnison invisible. Benvenuto enrageait de ne pouvoir venir en aide à son brave Allemand. Tout à coup, il avisa la vieille tour de Nesle, qui, comme nous l'avons dit, était de l'autre côté du quai, et baignait solitairement ses pieds dans la Seine.

— Attends, Hermann, s'écria Cellini, attends, mon brave garçon, l'hôtel de Nesle est à nous, aussi vrai que je m'appelle Benvenuto Cellini de mon nom et que je suis orfèvre de mon état.

Puis, faisant signe à Ascanio et à deux de ses compagnons de le suivre, il courut vers la tour, tandis qu'Hermann, obéissant aux ordres de son maître, faisait quatre pas en arrière, et dressant sa poutre comme un suisse sa hallebarde, attendait hors de la portée des pierres l'effet de la promesse du général.

En effet, comme Benvenuto l'avait prévu, le prévôt avait négligé de faire garder la vieille tour : il s'en empara donc sans résistance, et montant les escaliers quatre à quatre il parvint en un instant sur la terrasse ; cette terrasse dominait les murailles du Grand-Nesle, comme un clocher domine une ville, de sorte que les assiégés, tout à l'heure à l'abri derrière leurs remparts, se trouvèrent tout à coup à découvert.

Un coup d'arquebuse qui retentit, une balle qui siffla, un hoqueton qui tomba en heurtant, annoncèrent au prévôt que la face des choses allait, selon toute probabilité, changer pour lui.

En même temps, Hermann, comprenant qu'il allait avoir le champ libre, reprit sa poutre et recommença à ébranler de nouveau la porte, que les assiégés venaient au reste de raffermir pendant cette espèce de trêve.

Quant à la foule, comme elle avait compris, avec cet admirable instinct de conservation qu'elle possède, que la fusillade allait se mettre de la partie et que les spectateurs de la tragédie qui allait se passer pourraient bien attraper quelque sanglante éclaboussure, elle s'était, au coup d'arquebuse de Benvenuto, et au cri poussé par le soldat blessé, dispersée comme une volée de pigeons.

Un seul individu était resté.

Cet individu était notre ami Jacques Aubry le basochien, lequel, dans l'espoir de faire sa partie de paume, venait au rendez-vous que lui avait le dimanche précédent donné Ascanio.

Il n'eut besoin que de jeter un coup d'œil sur le champ de bataille, et vit à l'instant même de quoi il était question.

La détermination que devait prendre Jacques Aubry, avec le caractère que nous lui connaissons, n'était pas douteuse. Jouer à la paume ou à l'arquebuse, c'était toujours un jeu ; devinant que ses amis étaient au nombre des assaillans, ce fut donc parmi ceux-ci qu'il se rangea.

— Eh bien ! mes enfans, dit-il en s'avançant vers le groupe qui attendait que la porte fût enfoncée pour se précipiter dans la place ; nous faisons donc un petit siège ? Peste ! vous ne vous attaquez pas à une bicoque, et c'est une rude tentative que vous entreprenez là, étant si peu de monde devant une si forte place.

— Nous ne sommes pas seuls, dit Pagolo, qui pansait son talon, en montrant de la main Benvenuto et ses trois ou quatre compagnons qui continuaient sur la muraille un feu si bien nourri que les pierres commençaient à pleuvoir infiniment moins drues qu'en commençant.

— Je comprends, je comprends, monseigneur Achille, dit

Jacques Aubry, car vous avez, outre une foule d'autres ressemblances dont je ne doute pas, celle d'être blessé au même endroit. Je comprends ; oui, voilà mon camarade Ascanio, et puis le maître sans doute ; là, au haut de la tour.

— Justement, dit Pagolo.

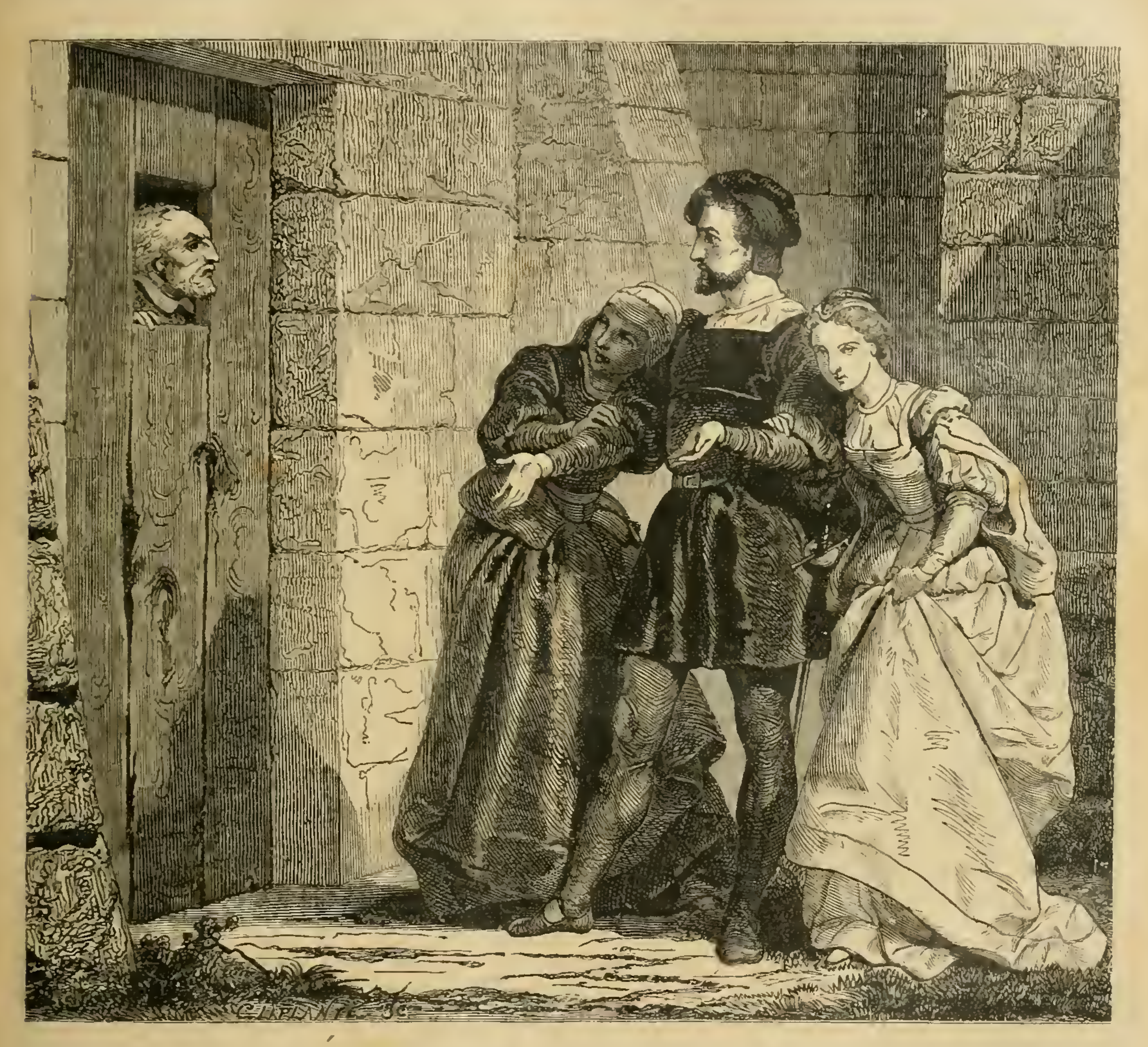
— Et cet autre qui cogne si rudement à la porte, c'est aussi des vôtres, n'est-ce pas ?

— C'est Hermann, dit fièrement le petit Jehan.

— Peste ! comme il y va ! dit l'écolier. Il faut que je lui fasse mon compliment.

Jacques Aubry prit le chemin de la tour, et un instant après, il était entre Ascanio et Benvenuto Cellini, qui, leurs arquebuses à la main, faisaient un feu si bien nourri qu'ils avaient déjà mis hors de combat deux ou trois hommes. Les sergens de messire le prévôt commençaient à y regarder à deux fois avant de monter sur la muraille.

Cependant, comme, ainsi qu'Hermann l'avait fait dire à Benvenuto, la porte menaçait de céder, le prévôt résolut de tenter un dernier effort, et encouragea si bien ses gens qu'une grêle de pierres recommença de tomber ; mais deux



Voici mes offres, dit Benvenuto.

coups d'arquebuse partis presque aussitôt calmèrent de nouveau l'ardeur des assiégés, qui, quelques remontrances ou promesses que leur fît messire Robert, se tinrent cois et couverts ; ce que voyant, messire Robert s'avança lui-même, et prenant entre ses mains une énorme pierre, il s'apprêta à la faire rouler sur Hermann.

Mais Benvenuto n'était pas homme à se laisser prendre à l'improviste. A peine eut-il vu l'imprudent qui se hasardait là où personne n'osait plus venir, qu'il porta son arquebuse à son épaule ; c'en était fait de messire Robert, lorsqu'à l'instant même où Cellini allait lâcher la détente, Ascanio poussa un cri, releva le canon avec sa main ; le coup partit en l'air. Ascanio avait reconnu le père de Colombe.

Au moment où Benvenuto furieux allait demander à Ascanio l'explication de ce qu'il venait de faire, la pierre, lancée vigoureusement par le prévôt, alla tomber d'aplomb sur le casque d'Hermann. Or, quelle que fût la force du moderne Titan, il n'y avait pas moyen de résister à cet autre Pélion ; il lâcha la poutre qu'il tenait, ouvrit les bras comme pour chercher un appui, puis ne trouvant rien où se retenir, il tomba évanoui avec un bruit terrible.

Assiégés et assiégeans poussèrent en même temps un

Et il s'approcha, les mains dans les poches, sans s'inquiéter autrement des balles qui sifflaient au-dessus de sa tête, du brave Allemand, qui continuait sa besogne avec la même régularité qu'une machine mise en mouvement par d'excellents rouages.

— Avez-vous besoin de quelque chose, mon cher Goliath ? dit Jacques Aubry, je viens me mettre à votre service.

— J'ai soif, dit Hermann sans interrompre ses attaques.

— Peste ! je le crois bien ; vous faites là un métier à devenir enragé, et je voudrais avoir là un tonneau de bière ou de cervoise à vous offrir.

— De l'eau ! dit Hermann, de l'eau !

— Vous vous contenterez de cette boisson ? soit. Nous avons là la rivière ; dans une minute vous allez être servi.

Et Jacques Aubry se mit à courir vers la Seine, emplit sa casquette d'eau et la rapporta à l'Allemand. Celui-ci dressa sa poutre, avala d'un trait tout le liquide qu'elle contenait, et rendant à l'écolier sa casquette vide :

— Merci, dit-il, et reprenant sa poutre, il se remit à la besogne.

Puis, au bout d'un instant :

— Allez annoncer au maître que cela avance, dit-il, et qu'il se tienne prêt.

grand cri : le petit Jehan et les trois ou quatre compagnons qui étaient à portée d'Hermann se précipitèrent sur lui pour l'emporter loin de la muraille et lui donner des secours ; mais en même temps la grande et la petite porte de l'hôtel de Nesle s'ouvrirent, et le prévôt à la tête d'une quinzaine d'hommes s'élança sur le blessé, payant bravement de sa personne, frappant ainsi que ses hommes d'estoc et de taille, si bien que Jehan et les trois compagnons, malgré les encouragemens de Benvenuto, qui leur criait de tenir ferme et qu'il arrivait à leur secours furent forcés de reculer. Le prévôt profita de ce moment de retraite : huit hommes empoignèrent Hermann toujours évanoui, les uns par les bras, les autres par les jambes, sept se placérent en avant pour protéger le mouvement rétrograde qui allait s'opérer, de sorte que pendant le temps où Cellini, Ascanio, Jacques Aubry et les trois ou quatre compagnons qui étaient sur la terrasse de la tour descendaient les quatre ou cinq étages qui séparaient cette terrasse de la rue, Hermann et ses porteurs rentraient au Grand-Nesle, et que comme Cellini, son arquebuse à la main, paraissait à la porte de la tour, celle de l'hôtel se refermait sur le dernier homme d'armes du prévôt.

Il n'y avait pas à se dissimuler que c'était un échec et un échec grave. Cellini, Ascanio et leurs compagnons, avaient bien, par leurs arquebusades, mis hors de combat trois ou quatre assiégés, mais la perte de ces trois ou quatre hommes était loin d'équivaloir pour le prévôt à ce qu'était la perte d'Hermann pour Cellini.

Il y eut un moment de stupeur parmi les assiégeans.

Tout à coup Cellini et Ascanio se regardèrent.

— J'ai un projet, dit Cellini en regardant à gauche, c'est-à-dire du côté de la ville.

— Et moi aussi, dit Ascanio en regardant à droite, du côté des champs.

— J'ai trouvé un moyen de faire sortir la garnison.

— Et moi, si vous faites sortir la garnison, j'ai trouvé un moyen de vous ouvrir la porte.

— De combien d'hommes as-tu besoin ?

— Un seul me suffira.

— Choisis.

— Jacques Aubry, dit Ascanio, voulez-vous venir avec moi ?

— Au bout du monde, cher ami, au bout du monde. Seulement je ne serais pas fâché d'avoir une arme quelconque, quelque chose comme un bout d'épée ou un soupçon de poignard, quatre ou cinq pouces de fer à fourrer quelque part si l'occasion s'en présente.

— Eh bien ! dit Ascanio, prenez l'épée de Pagolo, qui ne peut plus s'en servir, attendu qu'il se tient le talon de la main droite et qu'il fait le signe de la croix de la main gauche.

— Et voici, pour compléter votre armement, mon propre poignard, dit Cellini. Frappez avec, jeune homme, mais ne l'oubliez pas dans la blessure, vous feriez un trop beau cadeau au blessé, attendu qu'il est ciselé par moi et que la poignée vaut cent écus d'or comme un liard.

— Et la lame ? dit Jacques Aubry. La poignée a son prix sans doute, mais en pareille circonstance c'est la lame que j'estime.

— La lame n'a pas de prix, répondit Benvenuto : c'est celle avec laquelle j'ai tué l'assassin de mon frère.

— Vivat ! cria l'écolier Allons, Ascanio, en route.

— Me voilà, dit Ascanio en roulant cinq ou six brasses de corde autour de son corps et en mettant une des échelles sur son épaule, me voilà.

Et les deux aventureux jeunes gens descendirent le quai pendant cent pas à peu près, tournèrent à gauche et disparurent à l'angle de la muraille du Grand-Nesle, derrière les fossés de la ville.

Laissons Ascanio tenter son projet, et suivons Cellini dans l'accomplissement du sien.

Ce qu'il regardait à gauche, c'est-à-dire du côté de la ville, tandis qu'Ascanio, comme nous l'avons dit, regardait à droite, c'est-à-dire du côté des champs c'étaient, au milieu d'un groupe de populaire qui se tenait à distance, deux femmes qu'il croyait reconnaître pour la fille du prévôt et pour sa gouvernante.

En effet, c'étaient Colombe et dame Perrine qui, la messe achevée, revenaient pour rentrer au Petit-Nesle, et qui, effrayées de ce qu'on leur disait sur le siége de l'hôtel, et de ce qu'elles voyaient de leurs propres yeux, s'étaient arrêtées tremblantes au milieu de la foule.

Mais à peine Colombe se fut-elle aperçue qu'il existait entre les combattans une espèce de trève momentanée qui lui laissait le passage libre, que, malgré les prières de dame Perrine qui la suppliait de ne pas s'aventurer dans cette bagarre, Colombe, mue par l'inquiétude que lui inspirait le danger de son père, s'avança résolument vers l'hôtel, laissant à dame Perrine liberté entière de la suivre ou de demeurer où elle était ; mais comme au fond du cœur dame Perrine aimait tendrement Colombe la duègne, quelle que fût sa crainte, se résolut à l'accompagner.

Toutes les deux quittaient le groupe comme Ascanio et Jacques Aubry tournaient l'angle de la muraille.

Maintenant on comprend le projet de Benvenuto Cellini.

A peine eut-il vu les deux femmes s'avancer vers l'hôtel du prévôt, que lui-même s'avança au-devant d'elles, et offrant galamment le bras à Colombe :

— Madame, ne craignez rien, dit-il, et si vous voulez accepter mon bras, je vais vous ramener près de votre père.

Colombe hésitait, mais dame Perrine, saisissant le bras qui se trouvait de son côté et que Benvenuto avait oublié de lui offrir.

— Prenez, chère petite, prenez, dit-elle, et acceptons la protection de ce noble cavalier. Tenez, tenez, voici M. le prévôt qui se penche sur la muraille, inquiet sans doute qu'il est de nous.

Colombe prit le bras de Benvenuto, et tous trois s'avancèrent jusqu'à deux pas de la porte.

Là Cellini s'arrêta, et assurant sous chacun de ses bras le bras de Colombe et celui de dame Perrine :

— Monsieur le prévôt, dit-il à haute voix, voici votre fille qui demande à rentrer ; j'espère que vous lui ouvrirez la porte, à elle, à moins que vous ne consentiez à laisser aux mains de vos ennemis un si charmant otage.

Vingt fois depuis deux heures le prévôt, à l'abri derrière ses retranchemens, avait songé à sa fille, qu'il avait si imprudemment laissée sortir et qu'il ne savait trop comment faire rentrer. Il espérait qu'avertie à temps elle penserait à l'aller attendre au Grand-Châtelet, quand voyant Cellini quitter le groupe de ses compagnons et s'avancer vers deux femmes, il avait reconnu dans ces deux femmes Colombe et dame Perrine.

— La petite sotte ! grommela tout bas le prévôt, je ne puis cependant pas la laisser au milieu de ces mécréans.

Puis élevant la voix :

— Eh bien ! voyons, dit-il en ouvrant le guichet et en appliquant son visage à la grille, que demandez-vous ?

— Voici mes offres, dit Benvenuto. Je laisserai rentrer madame Colombe et sa gouvernante, mais vous sortirez avec tous vos hommes, nous combattrons dehors et à découvert. Ceux à qui le champ de bataille restera auront l'hôtel, et alors tant pis pour les vaincus ! *væ victis !* comme disait votre compatriote Brennus.

— J'accepte, dit le prévôt, mais à une condition.

— Laquelle ?

— C'est que vous vous écarterez, vous et votre troupe, pour laisser à ma fille le temps de rentrer et à mes sergens le temps de sortir.

— Soit ! dit Cellini ; mais sortez d'abord, madame Colombe rentrera après ; puis madame Colombe rentrée, et pour ôter toute retraite, vous jetterez la clef par dessus les murailles.

— Convenu, dit le prévôt.

— Votre parole ?

— Foi de gentilhomme !

— La vôtre ?

— Foi de Benvenuto Cellini !

Cette promesse échangée, la porte s'ouvrit ; les gens du prévôt sortirent et se rangèrent sur deux rangs devant la porte, messire d'Estourville à leur tête. Ils étaient encore dix-neuf en tout. De son côté, Benvenuto Cellini, privé d'Ascanio, d'Hermann et de Jacques Aubry, n'avait plus que huit combattans, encore Simon-le-Gaucher était-il blessé, heureusement que c'était à la main droite ; mais Benvenuto n'était pas homme à calculer le nombre de ses ennemis, lui qui avait été frapper Pompeo au milieu de douze sbires. Il tint donc sa promesse avec joie, car il ne désirait rien tant qu'une action générale et décisive.

— Vous pouvez maintenant rentrer, madame, dit-il à sa jolie prisonnière.

Colombe traversa l'espace qui la séparait des deux camps, rapide comme l'oiseau dont elle portait le nom, et courut tout éperdue se jeter dans les bras du prévôt.

— Mon père ! mon père ! au nom du ciel ! ne vous exposez pas ! s'écria-t-elle en pleurant.

— Allons rentrez, dit brusquement le prévôt en la prenant par le bras et en la conduisant vers la porte, ce sont vos sottises qui nous réduisent à cette extrémité.

Colombe rentra suivie de dame Perrine, à qui la peur avait donné, sinon des ailes, comme à sa jolie compagne, du moins des jambes, qu'elle croyait avoir perdues depuis dix ans.

La prévôt tira la porte derrière elle.

— La clef ! la clef ! cria Cellini.

Le prévôt, à son tour, fidèle exécuteur de sa parole, tira la clef de la serrure et la jeta par dessus la muraille, de manière à ce qu'elle retombât dans la cour.

— Et maintenant, cria Benvenuto Cellini en se ruant sur le prévôt et sur sa troupe, chacun pour soi ! Dieu pour tous !

Il y eut alors une mêlée terrible, car avant que les hoquetons eussent eu le temps d'abaisser leurs fusils et de

faire feu, Benvenuto, avec ses sept ouvriers, était tombé au milieu d'eux, hachant à droite et à gauche avec cette terrible épée qu'il maniait si habilement et qui, trempée par lui-même, trouvait si peu de cottes de mailles et même de cuirasses qui pussent lui résister. Les sergens jetèrent donc leurs arquebuses, devenues inutiles, tirèrent leurs épées et se mirent à espadonner à leur tour. Mais, malgré leur nombre, malgré leur force, en moins d'un instant ils se trouvèrent éparpillés sur la place, et deux ou trois des plus braves, blessés au point de ne plus pouvoir continuer le combat, furent forcés de se retirer en arrière.

Le prévôt vit le danger, et comme c'était un homme brave et qui dans son temps, ainsi que nous l'avons dit, avait eu des succès d'armes, il se jeta au-devant de ce terrible Benvenuto Cellini devant lequel tout cédait.

— A moi, cria-t-il, à moi, infâme larroneur, et que tout se décide entre nous deux ! Voyons !

— Oh ! sur mon âme, je ne demande pas mieux, messire Robert, répondit Benvenuto. Et si vous voulez dire à vos gens de ne pas nous déranger, je suis votre homme.

— Tenez-vous tranquilles ! dit le prévôt.

— Que pas un ne bouge ! cria Cellini.

Et les combattans restèrent à leur place, silencieux et immobiles comme ces guerriers d'Homère qui interrompaient leur propre combat pour ne rien perdre du combat de deux chefs renommés.

Alors, comme le prévôt et Cellini tenaient chacun son épée nue à la main, ils se précipitèrent l'un sur l'autre.

Le prévôt était habile aux armes, mais Cellini était de première force. Depuis dix ou douze ans le prévôt n'avait pas eu une seule fois l'occasion de tirer l'épée. Depuis dix ou douze ans, au contraire, un seul jour ne s'était peut-être pas écoulé sans que Benvenuto mît flamberge au vent. Aux premières passes, le prévôt, qui avait un peu trop compté sur lui-même, s'aperçut donc de la supériorité de son ennemi.

C'est qu'aussi Benvenuto Cellini, trouvant une résistance à laquelle il ne s'attendait pas dans un homme de robe, déployait toute l'énergie, toute la rapidité et toute la ruse de son jeu. C'était une chose merveilleuse que voir comment son épée, qui semblait le triple dard d'un serpent, menaçait à la fois la tête et le cœur, voltigeant d'un endroit à l'autre, et ne donnant à son adversaire que le temps de parer sans lui laisser celui de lui porter un seul coup. Aussi le prévôt, comprenant qu'il avait affaire à plus fort que lui, se mit-il à rompre, tout en se défendant, il est vrai, mais enfin en cédant du terrain. Malheureusement pour messire Robert, il avait tout naturellement le dos tourné au mur, de sorte qu'au bout de quelques pas il se trouva acculé à la porte, que par instinct il avait cherchée, quoiqu'il sût bien qu'il en avait jeté la clef par dessus la muraille.

Arrivé là, le prévôt se sentit perdu ; aussi, comme un sanglier qui tient aux chiens, réunit-il toute sa force, et trois ou quatre bottes se succédérent si rapidement, que ce fut à Benvenuto à parer à son tour ; encore une fois arriva-t-il trop tard à la parade, de cette façon que l'épée de son adversaire, malgré l'excellente cotte de mailles qu'il portait, lui effleura la poitrine ; mais, comme le lion blessé qui veut une prompte vengeance, à peine Benvenuto eut-il senti la pointe du fer qu'il se ramassa sur lui-même, et qui eût, d'un coup de pointe terrible, percé de part en part le prévôt, si juste au même moment la porte n'eût tout à coup cédé derrière lui, de sorte que messire d'Estourville tomba à la renverse, et que le fer alla frapper celui qui venait de le sauver en ouvrant si opinément la porte.

Mais au contraire de ce qu'on devait attendre, ce fut le blessé qui garda le silence, et ce fut Benvenuto qui jeta un cri terrible.

Il avait, dans celui qu'il venait de frapper, reconnu Ascanio.

Dès lors il ne vit plus ni Hermann ni Jacques Aubry, qui se tenaient derrière le blessé. Il se jeta comme un fou au cou du jeune homme, cherchant sa plaie des yeux, de la main, de la bouche, et criant : Tué, tué, tué par moi ! Ascanio, mon enfant, c'est moi qui t'ai tué ! et rugissant et pleurant comme les lions doivent rugir et pleurer.

Pendant ce temps Hermann tirait le prévôt sain et sauf d'entre les jambes d'Ascanio et de Cellini, et le mettant sous son bras comme il aurait pu faire d'un enfant, il le déposait dans une petite remise où maître Raimbault serrait ses instrumens de jardinage, et refermant la porte sur lui, il tirait son épée hors du fourreau et se mettait en posture de défendre son prisonnier contre quiconque tenterait de le lui reprendre.

Quant à Jacques Aubry, il ne faisait qu'un bond du pavé de la cour au haut de la muraille, brandissant sa dague en signe de triomphe et criant : Fanfare, fanfare, le Grand-Nesle est à nous !

Comment toutes ces choses surprenantes étaient-elles arrivées, c'est ce que le lecteur va voir dans le chapitre suivant.

X

DE L'AVANTAGE DES VILLES FORTIFIÉES

L'hôtel de Nesle, dans la partie qui longeait le Pré-aux-Clercs, était doublement défendu par les murs et par les fossés de la ville, si bien que de ce côté il passait pour imprenable. Or, Ascanio avait judicieusement pensé qu'on s'avise rarement de garder ce qui ne peut être pris, et il avait résolu de tenter une attaque sur le point où l'on ne songeait point à la résistance.

C'est dans cette vue qu'il s'éloigna avec son ami Jacques Aubry, sans se douter qu'au moment où il disparaissait d'un côté, sa Colombe bien-aimée allait apparaître de l'autre et fournir à Benvenuto un moyen de contraindre le prévôt à une sortie qui inspirait à celui-ci une si profonde répugnance.

Le projet d'Ascanio était scabreux par l'exécution, périlleux par les suites. Il s'agissait de franchir un fossé profond, d'escalader un mur de vingt-cinq pieds de haut, et au bout de tomber peut-être au milieu de la troupe ennemie. Aussi quand il arriva au bord du fossé, et par conséquent de son entreprise, Ascanio comprit seulement toute la difficulté qu'il allait avoir à franchir l'un et à accomplir l'autre. Aussi sa résolution, si bien arrêtée qu'elle eût été d'abord, fléchit-elle un instant.

Quant à Jacques Aubry, il s'était tranquillement arrêté dix pas en arrière de son ami, regardant tour à tour le mur et le fossé. Puis après les avoir mesurés de l'œil tous deux :

— Ah çà ! mon cher ami, lui dit-il, fais-moi, je te prie, l'amitié de me dire pourquoi diable tu m'amènes ici, à moins que ce ne soit pour pêcher des grenouilles. Ah ! oui... tu regardes ton échelle... Très bien. Je comprends. Mais ton échelle a douze pieds, le mur en a vingt-cinq de haut et le fossé dix de large : c'est vingt-trois pieds de différence, si je sais compter.

Ascanio resta un instant abasourdi de la vérité de cette arithmétique ; puis tout à coup se frappant le front :

— Oh ! quelle idée ! s'écria-t-il ; regardez !

— Où ?

— Là ! dit Ascanio, là !

— Ce n'est pas une idée que tu me montres, dit l'écolier, c'est un chêne.

En effet, un chêne énorme sortait puissamment de terre, presque sur le bord extérieur du fossé, et allait regarder curieusement par dessus les murs du Séjour de Nesle.

— Comment ! vous ne comprenez pas ! s'écria Ascanio.

— Si fait ! si fait ! je commence à entrevoir. Oui, c'est cela même. J'y suis. Le chêne commence avec le mur une arche de pont dont cette échelle peut faire le complément, mais l'abîme est dessous, camarade, et un abîme plein de boue. Diable ! il faut y faire attention. On a ses plus belles hardes, et le mari de Simone commence à ne plus vouloir me faire crédit.

— Aidez-moi à monter l'échelle, dit Ascanio, voilà tout ce que je vous demande.

— C'est cela, dit l'écolier, et moi je resterai en bas. Merci !

Et tous deux s'accrochant en même temps à une des branches du tronc, se trouvèrent en quelques secondes dans le chêne. Alors, réunissant leurs efforts, ils tirèrent l'échelle et parvinrent avec elle à la cime de l'arbre. Arrivés là, ils l'abaissèrent comme un pont levis, et virent avec joie que tandis qu'une de ses extrémités s'appuyait solidement sur une grosse branche, l'autre reposait d'aplomb sur le mur, qu'il dépassait de deux ou trois pieds.

— Mais, dit Aubry, quand nous serons sur le mur ?

— Eh bien ! quand nous serons sur le mur, nous tirerons l'échelle à nous, et nous descendrons avec l'échelle.

— Sans doute. Il n'y a qu'une difficulté à cela, c'est que le mur a vingt-cinq pieds de haut et que l'échelle n'en a que douze.

— Prévu, dit Ascanio en dévidant la corde qu'il avait enroulée autour de son corps : il l'attacha ensuite par un bout au tronc de l'arbre, et il jeta l'autre bout par dessus le mur.

— Oh ! grand homme, je te comprends, s'écria Jacques Aubry, et je suis heureux et fier de me casser le cou avec toi.

— Eh bien ! que faites-vous ?

— Je passe, dit Aubry s'apprêtant à franchir l'intervalle qui le séparait du mur.

— Non pas, reprit Ascanio, c'est à moi de passer le premier.

— Au doigt mouillé ! dit Aubry présentant sa main à son compagnon avec deux doigts ouverts et trois doigts fermés.

— Soit, dit Ascanio, et il toucha un des deux doigts de l'écolier.

— Tu as gagné, dit Aubry. Passe, mais du sang-froid, du calme, entends-tu?

— Soyez tranquille, reprit Ascanio.

Et il commença à s'avancer sur le pont volant que Jacques Aubry maintenait en équilibre en pesant sur l'une de ses extrémités : l'échelle était frêle, mais le hardi jeune homme était léger. L'écolier, respirant à peine, crut voir Ascanio fléchir un instant. Mais celui-ci fit en courant les quatre pas qui le séparaient du mur et y arriva sain et sauf. Là encore il courait un danger énorme si quelqu'un des assiégés l'apercevait : mais il ne s'était pas trompé dans ses prévisions, et jetant un regard rapide dans les jardins de l'hôtel :

— Personne, cria-t-il à son compagnon, personne !

— Alors, dit Jacques Aubry, en avant la danse de corde !

Et il s'avança à son tour sur le chemin étroit et tremblant, tandis qu'Ascanio, assujettissant l'échelle, lui rendait le service qu'il en avait reçu. Or, comme il n'était ni moins adroit ni moins leste que son compagnon, en un instant il fut près de lui.

Tous deux sautèrent alors à califourchon sur la muraille et tirèrent l'échelle à eux, puis l'attachant avec l'extrémité de la corde, dont l'autre bout était solidement fixé au chêne, ils la descendirent le long du mur, lui donnant le pied nécessaire pour qu'elle leur prêtât un sûr appui : enfin, Ascanio, qui avait gagné le privilège de faire les expériences, prit la corde à deux mains et se laissa glisser jusque sur la première traverse de l'échelle : une seconde après il était à terre.

Jacques Aubry le suivit avec le même bonheur, et les deux amis se trouvèrent dans le jardin.

Une fois arrivés là, le mieux était d'agir vivement. Toutes ces manœuvres avaient demandé un certain temps, et Ascanio tremblait que son absence et celle de l'écolier n'eussent été préjudiciables aux affaires du maître ; tous deux tirant leurs épées coururent donc vers la porte qui donnait dans la première cour, où devait se tenir la garnison, en supposant qu'elle n'eût point changé de place. En arrivant à la porte, Ascanio colla son œil à la serrure et s'aperçut que la cour était vide.

— Benvenuto a réussi, s'écria-t-il. La garnison est sortie. A nous l'hôtel ! Et il essaya d'ouvrir, mais la porte était fermée à la clef.

Tous deux se mirent à l'ébranler de toutes leurs forces.

— Par ici ! par ici ! dit une voix qui vibra jusqu'au fond du cœur du jeune homme ; par ici, monsieur.

Ascanio se retourna et aperçut Colombe à une fenêtre du rez-de-chaussée. En deux bonds il fut près d'elle.

— Ah ! ah ! dit Jacques Aubry en le suivant, il paraît que nous avons des intelligences dans la place. Ah ! vous ne m'aviez pas dit cela, monsieur le cachottier.

— Oh ! sauvez mon père, monsieur Ascanio ! cria Colombe, sans s'étonner de voir là ce jeune homme, et comme si sa présence eût été chose toute naturelle ; ils se battent, entendez-vous, là, dehors, et c'est pour moi, à cause de moi ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! empêchez qu'ils ne le tuent !

— Soyez tranquille, dit Ascanio en s'élançant dans l'appartement, qui avait une sortie dans la petite cour ; soyez tranquille, je réponds de tout.

— Soyez tranquille, dit Jacques Aubry en prenant le même chemin, soyez tranquille, nous répondons de tout.

En arrivant sur le seuil de la porte, Ascanio s'entendit appeler une seconde fois, mais cette fois par une voix moins douce que la première.

— Qui m'appelle? dit Ascanio.

— Moi, mon cheune ami, moi, répéta la même voix avec un accent tudesque des plus prononcés.

— Eh pardieu ! s'écria Jacques Aubry, c'est notre Goliath ! Que diable faites-vous dans ce poulailler, mon brave géant ?

En effet, il avait reconnu Hermann à travers la lucarne de la petite remise.

— Ché retroufé moi isi ; moi pas zavoir comment y être fenu, moi. Tirez la ferrou, que ch'aille mi pattre. Fite, fite, fite ; la main mi dimanche.

— Voilà ! dit l'écolier en se mettant en devoir de rendre à Hermann le service qu'il lui demandait.

Pendant ce temps Ascanio s'avançait vers la porte du quai, où se faisait entendre un terrible froissement d'épées. Lorsqu'il ne fut plus séparé des combattans que par l'épaisseur du bois, il craignit en se montrant inopinément de tomber aux mains de ses ennemis, et regarda par le vasistas grillé. Alors il vit en face de lui Cellini, ardent, furieux, acharné ; il comprit que messire Robert était perdu. Il ramassa la clef qui était à terre, ouvrit vivement la porte, et ne songeant qu'à la promesse qu'il avait faite à Colombe, il reçut, comme nous l'avons dit, dans l'épaule, le coup qui sans lui eût inévitablement transpercé le prévôt.

Nous avons vu quelle avait été la suite de cet événement. Benvenuto, désespéré, s'était jeté dans les bras d'Ascanio ; Hermann avait enfermé le prévôt dans la prison dont il sortait à l'instant même, et Jacques Aubry, juché sur le rempart, battait des ailes et chantait victoire.

La victoire, en effet, était complète ; les gens du prévôt, voyant leur maître prisonnier, n'essayèrent même pas de la disputer et mirent bas les armes.

En conséquence les ouvriers entrèrent tous dans la cour du Grand-Nesle désormais leur propriété, et fermèrent la porte derrière eux, laissant dehors les hoquetons et les sergens.

Quant à Benvenuto, il n'avait pris part à rien de ce qui s'était passé, il tenait toujours Ascanio dans ses bras, il lui avait ôté sa cotte de mailles, il lui avait déchiré son pourpoint, et il était enfin arrivé à la blessure, dont il étanchait le sang avec son mouchoir.

— Mon Ascanio, mon enfant, répétait-il sans cesse, blessé, blessé par moi ! que doit dire ta mère là-haut? Pardon, Stefana, pardon. Tu souffres? réponds : Est-ce que ma main te fait mal? Ce sang ne veut-il donc pas s'arrêter? Un chirurgien, vite ! Quelqu'un n'ira-t-il donc pas me chercher un chirurgien?

Jacques Aubry sortit en courant.

— Ce n'est rien, mon cher maître, ce n'est rien, répondit Ascanio, le bras seul a été touché. — Ne vous désolez pas ainsi, je vous répète que ce n'est rien.

En effet, le chirurgien, amené cinq minutes après par Jacques Aubry, déclara que la blessure, quoique profonde, n'était pas dangereuse et commença de poser le premier appareil.

— Oh ! de quel poids vous me déchargez le cœur, monsieur le chirurgien ! dit Benvenuto Cellini. — Mon cher enfant, je ne serai donc pas ton meurtrier ! Mais qu'as-tu donc, mon Ascanio? ton pouls bat, le sang te monte au visage. Oh ! monsieur le chirurgien, il faut le transporter hors d'ici, c'est la fièvre qui le prend.

— Non, non, maître, dit Ascanio, au contraire, je me sens bien mieux. Oh ! laissez-moi, laissez-moi ici, je vous en supplie.

— Et mon père? dit tout à coup derrière Benvenuto une voix qui le fit tressaillir ; qu'avez-vous fait de mon père?

Benvenuto se retourna et vit Colombe pâle et immobile cherchant le prévôt du regard en même temps qu'elle le demandait de la voix.

— Oh ! sain et sauf ! mademoiselle : sain et sauf, grâce au ciel ! s'écria Ascanio.

— Grâce à ce pauvre enfant qui a reçu le coup qui lui était destiné, dit Benvenuto, car vous pouvez bien dire qu'il vous a sauvé la vie, ce brave, allez, monsieur le prévôt. — Eh bien ! où êtes-vous donc, messire Robert? dit à son tour Cellini en cherchant des yeux messire Robert, dont il ne pouvait comprendre la disparition.

— Il être isi, maître, dit Hermann.

— Où cela, ici?

— Isi, dans la betite brizon.

— Oh ! monsieur Benvenuto ! s'écria Colombe en s'élançant vers la remise et en faisant à la fois un geste de supplication et de reproche.

— Ouvrez, Hermann, dit Cellini.

Hermann ouvrit, et le prévôt parut sur le seuil, un peu humilié de sa mésaventure. Colombe se jeta dans ses bras.

— Oh ! mon père ! mon père ! s'écria-t-elle, n'êtes-vous pas blessé? n'avez-vous rien? et tout en disant cela elle regardait Ascanio.

— Non, dit le prévôt de sa voix rude, non, grâce au ciel ! il ne m'est rien arrivé.

— Et... et... demanda en hésitant Colombe, est-il vrai, mon père, que ce soit ce jeune homme...

— Je ne puis nier qu'il ne soit arrivé à temps.

— Oui, oui, dit Cellini, pour recevoir le coup d'épée que je vous destinais, monsieur le prévôt. Oui, mademoiselle Colombe, oui, reprit Benvenuto, c'est à ce brave garçon que vous devez la vie de votre père, et si monsieur le prévôt ne le proclame pas hautement, non seulement c'est un menteur, mais encore c'est un ingrat.

— Il ne l'a paiera pas trop cher, j'espère du moins, répondit Colombe rougissant de ce qu'elle osait dire.

— Oh ! mademoiselle ! s'écria Ascanio, je l'eusse payée de tout mon sang !

— Mais voyez donc, messire le prévôt, dit Cellini, quelle tendresse vous inspirez aux gens. Or çà, mon Ascanio pourrait s'affaiblir. Voici l'appareil posé, et il serait bon, ce me semble, qu'il prît maintenant un peu de repos.

Ce que Benvenuto avait dit au prévôt du service que lui avait rendu le blessé était la vérité pure : or, comme toute vérité porte sa force en elle-même, le prévôt ne pouvait se dissimuler au fond du cœur qu'il devait la vie à Ascanio : il s'exécuta donc d'assez bonne grâce, et s'approchant du blessé :

— Jeune homme, dit-il, je mets à votre disposition un appartement dans mon hôtel.

— Dans votre hôtel, messire Robert ! dit en riant Benvenuto Cellini, dont la bonne humeur revenait à mesure qu'il

cessait de craindre pour Ascanio : dans votre hôtel ? Mais vous voulez donc absolument que la bagarre recommence ?

— Quoi ! s'écria le prévôt, vous prétendriez donc nous chasser, ma fille et moi ?

— Non pas, vraiment, messire. Vous occupez le Petit-Nesle ; eh bien ! gardez le Petit-Nesle et vivons en bons voisins. Quant à nous, messire, trouvez bon qu'Ascanio s'installe tout de suite au Grand-Nesle, où nous viendrons le rejoindre dès ce soir. Après cela, si vous aimez mieux la guerre...

— Oh ! mon père ! s'écria Colombe.

— Non ! la paix ! dit le prévôt.

— Il n'y a pas de paix sans conditions, monsieur le prévôt, dit Benvenuto. Faites-moi l'honneur de me suivre au Grand-Nesle ou l'amitié de me recevoir au Petit, et nous rédigerons notre traité.

— J'irai avec vous, monsieur, dit le prévôt.

— Accepté ! répondit Cellini.

— Mademoiselle, dit messire d'Estourville en s'adressant à sa fille, faites-moi le plaisir de rentrer chez vous et d'y attendre mon retour.

Colombe, malgré le ton dont l'injonction était faite, présenta son front à baiser à son père, et saluant d'un regard qu'elle adressa à tout le monde, afin qu'Ascanio eût le droit d'en prendre sa part, elle se retira.

Ascanio la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu. Puis, comme rien ne le retenait plus dans la cour, il demanda de lui-même à rentrer. Hermann le prit alors sur ses deux bras, comme il eût fait d'un enfant, et le transporta au Grand-Nesle.

— Ma foi ! messire Robert, dit en se mettant à son tour en mouvement Benvenuto, qui avait de son côté suivi des yeux la jeune fille jusqu'au moment où elle avait disparu, ma foi ! vous avez eu grandement raison d'éloigner mon ex-prisonnier, et sur mon honneur, je vous remercie de la précaution, la présence de mademoiselle Colombe aurait pu, je vous le dis, nuire à mes intérêts, en me rendant trop faible, et me faire oublier que je suis un vainqueur, pour me rappeler seulement que je suis un artiste, c'est-à-dire un amant de toute forme parfaite et de toute beauté divine.

Messire d'Estourville répondit au compliment par une grimace médiocrement gracieuse ; pourtant il suivit l'orfèvre sans témoigner ouvertement sa mauvaise humeur, mais en grommelant tout bas quelque sourde menace : aussi Cellini, pour achever de le faire damner, le pria-t-il de faire avec lui le tour de sa nouvelle demeure. L'invitation était faite avec tant de politesse, qu'il n'y avait pas moyen de refuser. Le prévôt, bon gré mal gré, suivit donc son voisin, qui ne lui fit grâce ni d'un coin du jardin, ni d'une chambre du château.

— Eh bien ! tout cela est superbe, dit Benvenuto quand ils eurent achevé la promenade que chacun d'eux avait accomplie avec un sentiment bien opposé. A présent, monsieur le prévôt, je conçois et j'excuse votre répugnance à quitter cet hôtel ; mais je n'ai pas besoin de vous dire que vous serez toujours le très bien venu quand vous voudrez comme aujourd'hui me faire l'honneur de visiter ma pauvre demeure.

— Vous oubliez, monsieur, que je n'y viens aujourd'hui que pour recevoir vos conditions et vous offrir les miennes. J'attends.

— Comment donc, messire Robert ! mais c'est moi qui suis à vos ordres. Si vous voulez me permettre de vous communiquer d'abord mes désirs, vous serez libre ensuite d'exprimer votre volonté.

— Parlez.

— Avant tout, la clause essentielle.

— Quelle est-elle ?

— La voici :

« Art. 1er. Messire Robert d'Estourville, prévôt de Paris, « reconnaît les droits de Benvenuto Cellini à la propriété « du Grand-Nesle, la lui abandonne librement, et y renonce à tout jamais pour lui et les siens. »

— Accepté, répondit le prévôt. Seulement s'il plaît au roi de vous reprendre ce qu'il m'a repris, et de donner à quelqu'autre ce qu'il vous a donné, il est bien entendu que je n'en suis pas responsable.

— Ouais ! dit Cellini, ceci doit cacher quelque mauvaise arrière-pensée, monsieur le prévôt. Mais, n'importe ; je saurai garder ce que j'ai conquis. Passons.

— A mon tour, dit le prévôt.

— C'est juste, reprit Cellini.

« — Art. 2. Benvenuto Cellini s'engage à ne faire aucune « tentative sur le Petit-Nesle, qui est et demeure la pro- « priété de Robert d'Estourville : il y a plus, il n'essaiera « pas même d'y pénétrer comme voisin et sous apparence « amicale. »

— Soit, dit Benvenuto, quoique la clause soit peu obligeante ; seulement, si l'on m'ouvre la porte, il est bien entendu que je ne serai pas assez impoli pour refuser d'entrer.

— Je donnerai des ordres en conséquence, répondit le prévôt.

— Passons.

— Je continue.

« Art. 3. La première cour située entre le Grand et le « Petit-Nesle sera commune aux deux propriétés. »

— C'est trop juste, dit Benvenuto, et vous me rendez bien la justice de croire que si mademoiselle Colombe veut sortir, je ne la retiendrai pas prisonnière.

— Oh ! soyez tranquille, ma fille entrera et sortira par une porte que je me charge de faire percer ; je veux seulement m'assurer un dégagement pour les carrosses et pour les voitures de charge.

— Est-ce tout ? demanda Benvenuto.

— Oui, répondit messire Robert. — A propos, ajouta-t-il, j'espère que vous me laisserez emporter mes meubles.

— C'est trop juste. Vos meubles sont à vous comme le Grand-Nesle est à moi. Maintenant, messire le prévôt, une dernière addition au traité, une addition toute bénévole.

— Parlez.

— Art. 4 et dernier. Messire Robert d'Estourville et « Benvenuto Cellini déposent toute rancune, et convien- « nent entre eux d'une paix loyale et sincère. »

— Je le veux bien, dit le prévôt, mais en tant que cela ne m'oblige cependant pas à vous prêter secours et assistance contre ceux qui vous attaqueraient. Je consens à ne point vous nuire, mais je ne m'engage pas à vous être agréable.

— Quant à cela, monsieur le prévôt, vous savez parfaitement que je me défendrai bien seul, n'est-ce pas ? Donc, s'il n'y a que cette objection, ajouta Cellini en lui passant la plume, signez, monsieur le prévôt, signez.

— Je signe, dit le prévôt avec un soupir.

Le prévôt signa et chacun des contractans garda un double du traité.

Après quoi messire d'Estourville rentra dans le Petit-Nesle, car il avait hâte de gronder la pauvre Colombe sur sa sortie imprudente. Colombe baissa la tête et lui laissa tout dire sans entendre un seul mot de ses gronderies, car pendant tout le temps qu'elles durèrent, la jeune fille n'était préoccupée que d'un seul désir, celui de demander à son père des nouvelles d'Ascanio. Mais elle eut beau faire, le nom du beau blessé ne put, quelques efforts qu'elle fît, sortir de ses lèvres.

Pendant que ces choses se passaient d'un côté du mur, de l'autre côté Catherine, qu'on était allée chercher, faisait son entrée au Grand-Nesle, et avec sa folie charmante se jetait dans les bras de Cellini, serrait la main d'Ascanio, félicitait Hermann, se moquait de Pagolo, riait, pleurait, chantait, interrogeait, tout cela ensemble ; c'est qu'aussi elle avait eu de terribles angoisses, le bruit des arquebusades était venu jusqu'à elle et avait bien des fois interrompu les prières. Mais enfin, tout allait bien, tout le monde, sauf quatre tués et trois blessés, s'était tiré à peu près sain et sauf de la bataille, et la gaîté de Scozzone ne fit défaut ni aux vainqueurs ni à la victoire.

Quand le brouhaha qu'avait excité l'arrivée de Catherine fut un peu calmé, Ascanio se souvint du motif qui avait amené l'écolier si à temps pour qu'il leur donnât un coup de main, et se tournant vers Benvenuto :

— Maître, dit-il, voici mon camarade Jacques Aubry, avec lequel je devais faire aujourd'hui une partie de paume. De bonne foi, je ne suis guère en état d'être son partner, comme dit notre ami Hermann. Mais il nous a si vaillamment aidés, que j'ose vous prier de me remplacer.

— De tout mon cœur, dit Benvenuto, et vous n'avez qu'à vous bien tenir, maître Jacques Aubry.

— On tâchera, on tâchera, messire.

— Seulement, comme nous souperons ensuite, vous saurez que le vainqueur sera tenu de boire en soupant deux bouteilles de plus que le vaincu.

— Ce qui veut dire qu'on m'emportera de chez vous ivre mort, maître Benvenuto. Vive la joie ! cela me va. Ah ! diable ! et Simone qui m'attend ! Bah ! je l'ai bien attendue dimanche dernier ; ce sera son tour aujourd'hui, tant pis pour elle.

Et prenant balles et raquettes, tous deux s'élancèrent vers le jardin.

XI

HIBOUX, PIES ET ROSSIGNOLS

Comme ce jour était le saint jour du dimanche, Benvenuto ne fit rien que jouer à la paume, se rafraîchir après avoir joué, et visiter sa nouvelle propriété ; mais dès le lendemain le déménagement commença, et grâce à l'aide de ses neuf compagnons, deux jours après il était opéré ; le

troisième jour, Benvenuto s'était remis au travail aussi tranquillement que si rien ne s'était passé.

Quand le prévôt se vit définitivement battu, quand il apprit que l'atelier de Benvenuto, ouvriers et outils, était décidément installé au Grand-Nesle, sa rage le reprit, et il se mit à mâcher et à remâcher une vengeance. Il était au plus fort de ses dispositions rancunières quand le vicomte de Marmagne le surprit le matin même du troisième jour, c'est-à-dire le mercredi. Marmagne n'avait garde de se refuser le triomphe de vanité qu'on aime à remporter sur les douleurs et les défaites de ses amis quand on est un lâche et un sot.

— Eh bien ! dit-il en abordant d'Estourville, je vous l'avais bien dit, mon cher prévôt.

— Ah ! c'est vous, vicomte. Bonjour, répondit d'Estourville.

— Eh bien ! avais-je raison, maintenant ?

— Hélas ! oui. Vous allez bien ?

— Je n'ai rien à me reprocher du moins dans cette maudite affaire ; je vous ai assez averti.

Est-ce que le roi est de retour au Louvre ?

— Chanson ! disiez-vous ; un ouvrier, un homme de rien, il ferait beau voir ! Vous avez vu, mon pauvre ami.

— Je vous demande si Sa Majesté est revenue de Fontainebleau.

— Oui, et elle a regretté vivement de n'avoir pas été arrivée à Paris dimanche, pour assister d'une de ses tours du Louvre à la victoire de son argentier sur son prévôt.

— Qu'est-ce qu'on dit à la cour ?

— Mais on dit que vous avez été complètement repoussé !

— Hum ! hum ! fit le prévôt, que ce dialogue à bâtons rompus commençait à impatienter fort.

— Comme cela, il vous a donc bien ignominieusement battu ? continua Marmagne.

— Mais.

— Il vous a tué deux hommes, n'est-ce pas ?

— Je le crois.

— Si vous voulez les remplacer, j'ai à votre service deux braves, deux Italiens, deux spadassins consommés ; ils se feront payer un peu cher, mais ce sont des hommes sûrs. Si vous les aviez eus, les choses se seraient peut-être passées autrement.

— Nous verrons ; je ne dis pas non. Si ce n'est pour moi, ce sera du moins pour mon gendre le comte d'Orbec.

— Cependant, quoi qu'on en dit, je n'ai jamais pu croire que ce Benvenuto vous eût personnellement bâtonné.

— Qui a dit cela ?

— Tout le monde. Les uns s'indignent comme je fais, les autres rient comme a fait le roi.

— Assez ! on n'est pas à la fin.

— Aussi, vous aviez tort de vous commettre avec ce manant ; et pourquoi ! pour un vil intérêt.

— C'est pour l'honneur que je combattrai maintenant.

— S'il s'était agi d'une maîtresse, passe ; vous auriez pu à la rigueur tirer l'épée contre de pareilles gens, mais pour un logement...

— L'hôtel de Nesle est un logement de prince.

— D'accord, mais pour un logement de prince s'exposer à un châtiment de goujat !

— Oh ! une idée, Marmagne, dit le prévôt poussé à bout. Parbleu ! vous m'êtes si dévoué que je veux à mon tour vous rendre un service d'ami, et je suis ravi d'en avoir justement l'occasion. Comme noble et comme secrétaire du roi, vous êtes vraiment bien mal situé rue de la Huchette, cher vicomte. Or, j'avais dernièrement demandé pour un ami à la duchesse d'Étampes, qui n'a rien à me refuser, vous le savez, un logement dans un des hôtels du roi, au choix de cet ami. J'avais, et non sans peine, obtenu la chose, mais il se trouve que mon protégé est, pour affaires, impérieusement appelé en Espagne. J'ai donc à ma disposition des lettres du roi qui donnent ce droit de logis. Je ne puis en user pour moi, en voulez-vous ? Je serai heureux de reconnaître ainsi vos bons services et votre franche amitié.

— Cher d'Estourville, quel service vous me rendez-là ! Il est vrai que je suis bien mal logé, et que vingt fois je m'en suis plaint au roi.

— J'y mets une condition.

— Laquelle ?

— C'est que puisque le choix vous appartient entre les hôtels royaux, vous choisirez...

— Achevez, j'attends.

— L'hôtel de Nesle.

— Ah ! ah ! c'était un piège.

— Pas du tout, et en preuve, voici le brevet dûment signé de sa Majesté, avec les blancs nécessaires pour les noms du postulant et la désignation de l'hôtel. Or, j'écris l'hôtel du Grand-Nesle et je vous laisse libre d'écrire les noms que vous voudrez.

— Mais ce damné Benvenuto ?

— N'est pas le moins du monde sur ses gardes, rassuré qu'il est par un traité signé entre nous. Celui qui voudra entrer trouvera les portes ouvertes, et s'il entre un dimanche, il trouvera les salles vides. D'ailleurs, il ne s'agit pas de chasser Benvenuto, mais de partager avec lui le Grand-Nesle, qui est assez grand pour contenir trois ou quatre familles. Benvenuto entendra raison. — Eh bien ! que faites-vous ?

— J'écris mes noms et titres au bout du brevet. Vous voyez ?

— Prenez garde pourtant, car le Benvenuto est peut-être plus redoutable que vous ne croyez.

— Bon ! je vais retenir mes deux spadassins et nous le surprendrons un dimanche.

— Quoi ! vous commettre avec un manant pour un vil intérêt !

— Un vainqueur a toujours raison, et puis je venge un ami.

— Alors, bonne chance ; je vous ai averti, Marmagne.

— Merci deux fois alors : une fois du cadeau et une fois de l'avis.

Et Marmagne, enchanté, mit son brevet dans sa poche et partit en toute hâte pour retenir les deux spadassins.

— C'est bien, dit en se frottant les mains et en le suivant des yeux messire d'Estourville. Va, vicomte, et de deux choses l'une, ou tu me vengeras de la victoire de Benvenuto, ou Benvenuto me vengera de tes sarcasmes ; dans tous les cas la chance est pour moi. Je fais ennemis mes ennemis, qu'ils se battent, qu'ils se tuent, j'applaudirai à tous les coups, car tous les coups me feront plaisir.

Tandis que la haine du prévôt menace les habitans du Grand-Nesle, traversons la Seine et voyons un peu dans quelles dispositions ceux-ci en attendent les effets. Benvenuto, dans la confiance et la tranquillité de la force, s'était remis paisiblement, comme nous l'avons dit, à l'œuvre sans se douter ni se soucier de la rancune de messire d'Estourville. Voici quel était l'emploi de ses journées : il se levait avec le jour, se rendait à une petite chambre solitaire qu'il avait découverte dans le jardin, au-dessus de la fonderie, et dont une fenêtre donnait obliquement sur le parterre du Petit-Nesle. Là, il modelait une petite statue d'Hébé. Après le dîner, c'est-à-dire à une heure après midi, il faisait un tour à l'atelier, où il exécutait son Jupiter ; le soir, pour se délasser, il faisait une partie de paume ou un tour de promenade. Voici maintenant quel était l'emploi de la journée de Catherine : elle tournait, cousait, vivait, chantait, se trouvait bien plus à l'aise au Grand-Nesle qu'à l'hôtel du cardinal de Ferrare. Pour Ascanio, à qui sa blessure ne permettait pas de se remettre à l'ouvrage, malgré l'activité de son esprit, il ne s'ennuyait pas, il rêvait.

Si maintenant, profitant du privilège usurpé par les voleurs de passer par-dessus les murs, nous entrons dans le Petit-Nesle, voici ce que nous y voyons. D'abord, dans sa chambre, Colombe rêveuse comme Ascanio ; qu'on nous permette pour le moment de nous en tenir là. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que les rêves d'Ascanio sont couleur de rose et ceux de la pauvre Colombe sombres comme la nuit. Et puis voici dame Perrine qui sort pour aller à la provision, et il nous faut, si vous voulez bien, la suivre un instant.

Depuis bien longtemps, ce nous semble, nous avons perdu de vue la bonne dame ; il faut dire aussi que la bravoure n'étant pas précisément sa vertu dominante, elle s'était, au milieu des périlleuses rencontres que nous avons narrées, volontairement effacée et tenue dans l'ombre : mais la paix recommençant à fleurir, les roses de ses joues avaient refleuri en même temps, et comme Benvenuto avait repris son œuvre d'artiste, elle avait paisiblement repris, elle, sa joyeuse humeur, son bavardage, sa curiosité de commère, en un mot l'exercice de toutes les qualités domestiques.

Dame Perrine allant donc à la provision était obligée de traverser la cour commune aux deux propriétés, car la porte nouvelle du Petit-Nesle n'était pas percée encore. Or, et par le plus grand hasard du monde, il se trouva que Ruperta, la vieille servante de Benvenuto, sortait précisément à la même minute pour aller chercher le dîner de son maître. Ces deux estimables personnes étaient bien trop dignes l'une de l'autre pour entrer dans les inimitiés de leurs patrons. Elles firent donc route ensemble avec le plus touchant accord, et comme le chemin est moins long de moitié quand on cause, elles causèrent.

Ruperta commença par s'informer auprès de dame Perrine du prix des denrées et du nom des marchands du quartier, puis elles passèrent à des sujets de conversation plus intimes et plus intéressans.

— Votre maître est donc un bien terrible homme ? demanda dame Perrine.

— Lui ! quand vous ne l'offensez pas, il est doux comme un Jésus ; pourtant, dame ! quand on ne fait pas ce qu'il désire, je dois convenir qu'il n'est pas facile ; il aime beaucoup, mais beaucoup à ce qu'on fasse ce qu'il veut

C'est sa manie, et du moment qu'il s'est mis quelque chose dans la tête, les cinq cent mille diables de l'enfer ne le lui ôteraient pas ; d'ailleurs on le mène comme un enfant si on fait semblant de lui obéir, et il est même très agréable de paroles. Il faut l'entendre me dire : « Dame Ruperta (il m'appelle Ruperta, dans sa prononciation étrangère, quoique de mon vrai nom je m'appelle Ruperte, pour vous servir), dame Ruperta, voilà un excellent gigot rôti à point ; dame Ruperta, vos fèves sont assaisonnées d'une triomphante façon ; dame Ruperta, je vous regarde comme la pas de ses nouvelles, et Colombe sera si contente de savoir que le sauveur de son père est hors de danger.

— Oh ! vous pouvez lui dire qu'il va très bien. Il s'est même levé tout à l'heure. Seulement, le chirurgien lui a défendu de sortir de sa chambre, et cependant cela lui ferait grand bien de prendre un peu l'air. Mais par ce soleil ardent c'est impossible. Votre jardin du Grand-Nesle est un véritable désert. Pas un coin d'ombre ; des orties et des ronces pour tout légume, et quatre ou cinq arbres sans feuilles pour toute verdure. C'est vaste, mais de bien peu



Colombe ne vit pas d'abord Ascanio.

reine des gouvernantes, » et tout cela avec tant d'aménité que j'en suis pénétrée.

— A la bonne heure ! Mais il tue les gens, à ce qu'on dit.

— Oh ! oui, quand on le contrarie, il tue très bien. C'est un usage de son pays ; mais ce n'est jamais que lorsqu'on l'attaque et uniquement pour se défendre. Du reste, il est très gai et très avenant.

— Je ne l'ai jamais vu, moi. Il a des cheveux rouges, n'est-il pas vrai ?

— Non pas, vraiment. Il les a noirs comme vous et moi, c'est-à-dire comme je les avais. Ah ! vous ne l'avez jamais vu ? eh bien ! venez m'emprunter quelque chose sans faire semblant de rien, et je vous le montrerai. C'est un bel homme, et qui ferait un superbe archer.

— A propos de bel homme, et ce gentil cavalier comment va-t-il aujourd'hui ? Vous savez notre blessé, ce jeune apprenti de bonne mine qui a reçu un si terrible coup pour sauver la vie à M. le prévôt ?

— Ascanio ? Vous le connaissez donc, lui ?

— Si je le connais ! Il a promis à ma maîtresse Colombe et à moi de nous faire voir de ses bijoux. Rappelez-le-lui, s'il vous plaît, ma chère dame. Mais tout cela ne me donne d'agrément pour la promenade. Notre maître s'en console avec le jeu de paume ; mais mon pauvre Ascanio n'est guère en état de renvoyer une balle, et doit s'ennuyer à périr. Il est si vif, ce cher garçon, j'en parle comme ça parce que c'est mon favori, vu qu'il est toujours poli avec les gens d'âge. Ce n'est pas comme cet ours de Pagolo ou cette étourdie de Catherine.

— Et vous dites donc que ce pauvre jeune homme..

— Doit se manger l'âme d'être cloué des journées entières dans sa chambre sur un fauteuil.

— Mais, mon Dieu ! reprit la charitable dame Perrine, dites-lui donc à ce pauvre jeune homme, de venir au Petit-Nesle, où il y a de si beaux ombrages. Je lui ouvrirai bien volontiers la porte, moi, quoique messire le prévôt l'ait expressément défendu. Mais bah ! pour faire du bien à son sauveur c'est vertu que de lui désobéir ; et puis vous parlez d'ennui ! c'est nous qui en desséchons. Le gentil apprenti nous distraira, il nous dira des histoires de son pays d'Italie, il nous montrera des colliers et des bracelets, il jasera avec Colombe. Les jeunes gens ça aime à se voir, à bavarder ensemble, et ça périt dans la solitude. Ainsi, c'est convenu, dites-lui, à votre Benjamin, qu'il est libre de venir se promener tant qu'il voudra, pourvu qu'il vienne seul

ou, bien entendu, avec vous, dame Ruperte, qui lui donnerez le bras. Frappez quatre coups, les trois premiers doucement et le dernier plus fort ; je saurai ce que cela signifie, et je viendrai vous ouvrir.

— Merci pour Ascanio et pour moi : je ne manquerai pas de lui faire part de votre offre complaisante, et il ne manquera pas d'en profiter.

— Allons, je m'en réjouis, dame Ruperte.

— Au revoir, dame Perrine ! Ravie d'avoir fait connaissance avec une aussi aimable personne.

— Je vous en offre autant, dame Ruperte.

Les deux commères se firent une profonde révérence et se séparèrent enchantées l'une de l'autre.

Les jardins du Séjour de Nesle étaient en effet, comme elle l'avait dit, arides et brûlés comme une bruyère d'un côté, frais et ombreux comme une forêt de l'autre. L'avarice du prévôt avait laissé inculte le jardin du Grand-Nesle, qui eût trop coûté à entretenir, et il n'était pas assez sûr de ses titres de propriétaire pour renouveler au profit de son successeur peut-être les arbres qu'il s'était hâté de couper à son entrée en jouissance. La présence de sa fille au Petit-Nesle l'avait engagé à y laisser les ombrages et les bosquets, seule récréation qui dût rester à la pauvre enfant. Raimbault et ses deux aides suffisaient à entretenir et même à embellir le jardin de Colombe.

Il était fort bien planté et divisé. Au fond le potager, royaume de dame Perrine ; puis, le long des murs du Grand-Nesle, le parterre où Colombe cultivait des fleurs, et que dame Perrine nommait l'allée du Matin, parce que les rayons du soleil levant y donnaient, et que c'était au soleil levant d'ordinaire que Colombe arrosait ses marguerites et ses roses. Notons en passant, que de la chambre située au-dessus de la fonderie, dans le Grand-Nesle, on pouvait sans être vu ne pas perdre un seul mouvement de la jolie jardinière. Il y avait encore, toujours suivant les divisions géographiques de dame Perrine, l'allée du Midi, terminée par un bosquet où Colombe aimait à aller lire ou broder pendant la chaleur du jour. A l'autre extrémité du jardin, l'allée du Soir, plantée d'une triple rangée de tilleuls qui y entretenaient une fraîcheur charmante, et choisie par Colombe pour ses promenades d'après souper.

C'était cette allée que la bonne dame Perrine avait jugée très propre à favoriser le rétablissement et hâter la convalescence d'Ascanio blessé. Néanmoins elle s'était bien gardée d'instruire Colombe de ses intentions charitables. Celle-ci, trop docile aux ordres de son père, eût peut-être refusé de prêter les mains à la désobéissance de sa gouvernante. Et que penserait alors dame Ruperte de l'autorité et du crédit de sa voisine ? Non, puisqu'elle s'était avancée, peut-être un peu à la légère, il fallait aller jusqu'au bout. Et la bonne dame était vraiment bien excusable quand on pense qu'elle n'avait, depuis le matin jusqu'au soir que Colombe à qui elle pût adresser la parole ; encore le plus souvent Colombe, absorbée dans ses réflexions, ne lui répondait pas.

On comprend quels furent les transports d'Ascanio quand il apprit que son paradis lui était ouvert et de quelles bénédictions il combla Ruperte. Il voulut sur-le-champ profiter de son bonheur, et Ruperte eut toutes les peines du monde à lui persuader qu'il devait au moins attendre jusqu'au soir. Tout lui disait, d'ailleurs, de croire que Colombe avait autorisé l'offre de dame Perrine, et cette pensée le rendait fou de joie. Aussi, avec quelle impatience, mêlée je ne sais de quel effroi, il compta les heures trop lentes. Enfin, enfin, cinq heures sonnent. Les ouvriers partirent ; Benvenuto était depuis midi hors de l'atelier : on croyait qu'il était allé au Louvre.

Alors Ruperte dit solennellement à l'apprenti, qui la regardait comme elle ne s'était pas vu regarder depuis longtemps :

— Et maintenant que l'heure est sonnée, suivez-moi, jeune homme. Et traversant la cour avec Ascanio, elle alla frapper quatre coups à la porte du Petit-Nesle.

— Ne rapportez rien de ceci au maître, ma bonne Ruperte, dit Ascanio, qui savait Cellini assez railleur et fort peu croyant à l'endroit de l'amour, et qui ne voulait pas voir profaner par des quolibets sa chaste passion.

Ruperte allait s'informer du motif d'une discrétion qui lui coûtait toujours quand la porte s'ouvrit et dame Perrine parut.

— Entrez, beau jouvenceau, dit-elle . Comment vous trouvez-vous ? La pâleur lui sied voyez donc, c'est un plaisir. Venez aussi, dame Ruperte : prenez l'allée à gauche, jeune homme. Colombe va descendre au jardin, c'est l'heure de sa promenade, et tâchez que je ne sois pas trop grondée pour vous avoir introduit ici.

— Comment ! s'écria Ascanio, mademoiselle Colombe ne sait donc pas...

— Ah bien oui ! Est-ce qu'elle aurait consenti à désobéir à son père ? Je l'ai élevée dans des principes ! J'ai désobéi pour deux, moi. Ma foi ! tant pis ; on ne peut pas toujours vivre comme des recluses non plus. Raimbault ne verra rien, ou s'il voit, j'ai les moyens de le faire taire, et au pis, j'ai tenu tête plus d'une fois à messire le prévôt, da !

Sur le compte de son maître, dame Perrine était fort verbeuse, mais Ruperte la suivit seule dans ses confidences. Ascanio était debout et n'écoutait que les battemens de son cœur.

Pourtant il entendit ces mots que dame Perrine lui jetait en s'éloignant . — Voici l'allée où Colombe se promène tous les soirs, et elle va venir sans doute. Vous voyez que le soleil ne vous y atteindra pas, mon gentil malade.

Ascanio fit un signe de remercîment, s'avança de quelques pas, pour retomber dans ses rêveries et dans les molles pensées d'une attente pleine d'anxiété et d'impatience.

Cependant il entendit encore ces paroles que dame Perrine disait en passant à dame Ruperte.

— Voici le banc favori de Colombe.

Et laissant les deux commères continuer leur promenade et leur causerie, il s'assit doucement sans rien dire sur ce banc sacré.

Que voulait-il ? où tendait-il ? Il l'ignorait lui-même. Il cherchait Colombe parce qu'elle était jeune et belle, et qu'il était jeune et beau. De pensée ambitieuse, il n'en concevait pas. Se rapprocher d'elle, c'était la seule idée qu'il eût dans la tête ; le reste, à la grâce de Dieu ! ou plutôt il ne prévoyait pas de si loin. Il n'y a pas de demain en amour.

Colombe, de son côté, avait plus d'une fois songé malgré elle au jeune étranger qui lui était apparu dans sa solitude comme Gabriel à Marie. Le revoir avait été dès le premier jour le secret désir de cette enfant jusque-là sans désir. Mais, livrée par un père imprévoyant à la tutelle de sa propre sagesse, elle était trop généreuse pour ne pas exercer sur elle-même cette sévérité dont les âmes nobles ne se croient dispensées que lorsqu'on enchaîne leur libre arbitre. Elle écartait donc courageusement sa pensée d'Ascanio mais cette pensée obstinée franchissait le triple rempart élevé par Colombe autour de son cœur plus aisément qu'Ascanio lui-même n'avait franchi les murailles du Grand-Nesle. Aussi les trois ou quatre jours qui venaient de s'écouler, Colombe les avait-elle passés dans des alternatives étranges : c'était la crainte de ne pas revoir Ascanio, c'était l'effroi de se retrouver en face de lui. Sa seule consolation, c'était de rêver pendant son travail ou ses promenades. La journée elle s'enfermait, au grand désespoir de dame Perrine, réduite dès lors à un monologue éternel dans l'abîme de sa pensée. Et puis dès que la grande chaleur du jour était passée, elle venait dans cette fraîche et sombre allée baptisée par dame Perrine du nom poétique d'allée du soir ; et là, assise sur le banc où s'était assis Ascanio, elle laissait tomber la nuit, se lever les étoiles, écoutant et répondant à ses propres pensées, jusqu'à ce que dame Perrine vînt la prévenir qu'il était temps de se retirer.

Aussi, à l'heure habituelle, le jeune homme vit tout à coup apparaître, au détour de l'allée dans laquelle il était assis, Colombe, un livre à la main. Elle lisait la Vie des Saints, dangereux roman de foi et d'amour, qui prépare peut-être aux cruelles souffrances de la vie, mais non, à coup sûr, aux froides réalités du monde. Colombe ne vit pas d'abord Ascanio, mais en apercevant une femme étrangère auprès de dame Perrine, elle fit un mouvement de surprise. En ce moment décisif, dame Perrine, comme un général déterminé, se jeta hardiment au cœur de la question.

— Chère Colombe, dit-elle, je vous sais si bonne que je n'ai pas cru avoir besoin de votre autorisation pour permettre de venir prendre l'air sous ces ombrages à un pauvre blessé qui a été frappé pour votre père. Vous savez qu'il n'y a pas d'ombre au Grand-Nesle, et le chirurgien ne répondait de la vie de ce jeune homme que s'il pouvait se promener une heure tous les jours.

Pendant qu'elle débitait ce pieux mais gros mensonge, Colombe avait de loin jeté les yeux sur Ascanio, et une vive rougeur avait subitement coloré ses joues. Pour l'apprenti, en présence de Colombe qui s'avançait, il n'avait trouvé la force que de se lever.

— Ce n'est pas mon autorisation, dame Perrine, qui était nécessaire, dit enfin la jeune fille, c'était celle de mon père.

En disant cela avec tristesse mais avec fermeté, Colombe était arrivée jusqu'au banc de pierre où était assis Ascanio. Celui-ci l'entendit et joignant les mains :

— Pardon, madame, dit-il, je croyais j'espérais que votre bonne grâce avait ratifié l'offre obligeante de dame Perrine ; mais du moment qu'il n'en est pas ainsi, continua-t-il avec une douceur mêlée de fierté, je vous supplie d'excuser ma hardiesse involontaire et je me retire.

— Mais ce n'est pas moi, reprit vivement Colombe émue. Je ne suis pas maîtresse. Restez pour aujourd'hui du moins, quand même la défense de mon père s'étendrait à celui qui l'a sauvé ; restez, monsieur, ne fût-ce que pour accepter mes remercîmens.

— Oh ! madame, murmura Ascanio, c'est moi qui vous remercie du fond de mon cœur. Mais en restant ne vais-je pas troubler votre promenade ? D'ailleurs la place que j'ai prise est mal choisie.

— Nullement, reprit Colombe en s'asseyant machinalement et sans y faire attention, tant elle était troublée, à l'autre extrémité du banc de pierre.

En ce moment dame Perrine, qui était là debout et n'avait pas bougé depuis la mortifiante semonce de Colombe, embarrassée à la fin de son attitude immobile et du silence de sa jeune maîtresse, prit le bras de dame Ruperte, et s'éloigna doucement.

Les deux jeunes gens restèrent seuls.

Colombe, qui avait les yeux fixés sur son livre, ne s'aperçut pas d'abord du départ de sa gouvernante, et pourtant elle ne lisait pas, car elle avait un nuage devant les yeux. Elle était encore exaltée, étourdie. Tout ce qu'elle pouvait faire comme d'instinct, c'était de dissimuler son agitation et de comprimer les battemens précipités de son cœur. Ascanio, lui aussi, était éperdu, et avait éprouvé une douleur si vive en voyant que Colombe voulait le renvoyer, puis une joie si folle quand il avait cru s'apercevoir du trouble de sa bien-aimée, que toutes ces subites émotions, dans l'état de faiblesse où il se trouvait, l'avaient à la fois transporté et anéanti. Il était comme évanoui, et pourtant ses pensées couraient et se succédaient avec une puissance et une rapidité singulières. — Elle me méprise ! Elle m'aime ! se disait-il tour à tour. Il regardait Colombe muette et immobile, et des larmes coulaient sans qu'il les sentît sur ses joues. Cependant, au-dessus de leurs têtes, un oiseau chantait dans les branches. Le vent agitait à peine les feuilles. A l'église des Augustins, l'*angelus* du soir tintait doucement dans l'air paisible. Jamais soirée de juillet ne fut plus calme et plus silencieuse. C'était un de ces momens solennels où l'âme entre dans une nouvelle sphère, qui renferment vingt ans dans une minute, et dont on se souvient toute la vie. Ces deux beaux enfans, si bien faits l'un pour l'autre et qui s'appartenaient si bien d'avance, n'avaient qu'à étendre leurs mains pour les unir, et il semblait qu'il y eût entre eux un abîme.

Au bout de quelques instants Colombe releva la tête.

— Vous pleurez ! s'écria-t-elle avec un élan plus fort que sa volonté.

— Je ne pleure pas, répondit Ascanio en se laissant tomber sur le banc ; mais portant les mains à sa figure, il les retira mouillées de larmes.

— C'est vrai, dit-il, je pleure.

— Pourquoi ? qu'avez-vous ? Je vais appeler quelqu'un. Souffrez-vous ?

— Je souffre d'une pensée.

— Et laquelle ?

— Je me dis qu'il eût peut-être mieux valu pour moi de mourir l'autre jour.

— Mourir ! Quel âge avez-vous donc pour parler ainsi de mourir ?

— Dix-neuf ans ; mais l'âge du malheur devrait être l'âge de la mort !

— Et vos parens qui pleureraient à leur tour ! continua Colombe avide à son insu de pénétrer dans le passé de cette vie dont elle sentait confusément que tout l'avenir serait à elle.

— Je suis sans mère et sans père, et nul ne me pleurerait, si ce n'est mon maître Benvenuto.

— Pauvre orphelin !

— Oui, bien orphelin, allez ! Mon père ne m'a jamais aimé, et j'ai perdu ma mère à dix ans, quand j'allais comprendre son amour et le lui rendre. Mon père...!... Mais de quoi vais-je vous parler, et qu'est-ce que cela vous fait mon père et ma mère, à vous ?

— Oh ! si. Continuez, Ascanio.

— Saints du ciel ! vous vous rappelez mon nom.

— Continuez, continuez, murmura Colombe en cachant à son tour la rougeur de son front dans ses deux mains.

— Mon père donc était orfèvre, et ma bonne mère était elle-même la fille d'un orfèvre de Florence appelé Raphaël del Moro, d'une noble famille italienne ; car en Italie, dans nos républiques, le travail ne déshonore pas, et vous verriez plus d'un ancien et illustre nom sur l'enseigne d'une boutique. Ainsi, mon maître Cellini par exemple, est noble comme le roi de France, si ce n'est encore davantage. Raphaël del Moro, qui était pauvre, maria sa fille Stephana malgré elle à un confrère presque du même âge que lui, mais qui était riche. Hélas ! ma mère et Benvenuto Cellini s'étaient aimés, mais tous deux étaient sans fortune. Benvenuto courait le monde pour se faire un nom et gagner de l'or. Il était loin : il ne put s'opposer à cette union. Gismondo Gaddi, c'était le nom de mon père, quoiqu'il n'eût jamais su qu'elle en aimait un autre, se mit, hélas, à haïr sa femme parce que sa femme ne l'aimait pas. C'était un homme violent et jaloux, mon père. Qu'il me pardonne si je l'accuse, mais la justice des enfans a une mémoire implacable. Bien souvent ma mère chercha contre ses brutalités près de mon berceau un asile qu'il ne respectait pas toujours. Parfois il la frappait, pardonnez-lui, mon Dieu ! tandis qu'elle me tenait dans ses bras, et à chaque coup pour le moins sentir, ma mère me donnait un baiser. Oh ! je me souviens à la fois, par un double retentissement de mon cœur, des coups que recevait ma mère et des baisers qu'elle me donnait.

Le Seigneur, qui est juste, atteignit mon père dans ce qu'il avait de plus cher au monde, dans sa richesse. Plusieurs banqueroutes l'accablèrent coup sur coup. Il mourut de douleur parce qu'il n'avait plus d'argent, et ma mère, quelques jours après, mourut parce qu'elle croyait n'être plus aimée.

Je restai seul au monde. Les créanciers de mon père vinrent saisir tout ce qu'il laissait, et en furetant partout pour voir s'ils n'oubliaient rien, ils ne virent pas un petit enfant qui pleurait. Une ancienne servante qui m'aimait me nourrit deux jours par charité, mais la vieille femme vivait de charités elle-même, et n'avait pas trop de pain pour elle.

Elle ne savait que faire de moi, quand un homme couvert de poussière entra dans la chambre, me prit dans ses bras, m'embrassa en pleurant, et après avoir donné quelque argent à la bonne vieille, m'emmena avec lui. C'était Benvenuto Cellini, qui était venu de Rome à Florence exprès pour me chercher. Il m'aima, m'instruisit dans son art, me garda toujours auprès de lui, et je vous le dis, lui seul pleurerait ma mort.

Colombe avait écouté, la tête baissée et le cœur serré, l'histoire de cet orphelin qui, pour l'isolement, était son histoire, et la vie de cette pauvre mère qui serait peut-être un jour sa vie ; car elle aussi elle devait épouser par contrainte un homme qui la hairait parce qu'elle ne l'aimerait pas.

— Vous êtes injuste envers Dieu, dit-elle à Ascanio ; quelqu'un du moins, votre bon maître, vous aime, et vous avez connu votre mère, vous ; je ne puis me souvenir des caresses de la mienne ; elle est morte en me donnant le jour. J'ai été élevée par une sœur de mon père, acariâtre et revêche, que j'ai pourtant bien pleurée quand je l'ai perdue, il y a deux ans, car, faute d'autre affection, ma tendresse s'était attachée à cette femme comme un lierre au rocher. Depuis deux ans j'habite cet hôtel avec dame Perrine, et malgré ma solitude, quoique mon père vienne m'y voir rarement, ces deux années ont été et seront le plus heureux temps de ma vie.

— Vous avez bien souffert, c'est vrai, dit Ascanio, mais si le passé a été douloureux, pourquoi doutez-vous de l'avenir ? Le vôtre, hélas ! est magnifique. Vous êtes noble, vous êtes riche, vous êtes belle, et l'ombre de vos jeunes années ne fera que mieux ressortir l'éclat du reste de votre vie.

Colombe secoua tristement la tête.

— Oh ! ma mère, ma mère ! murmurait-elle.

Lorsque, s'élevant par la pensée au-dessus du temps, on perd de vue ces mesquines nécessités du moment dans ces éclairs qui illuminent et résument toute une vie, avenir et passé, l'âme a parfois de dangereux vertiges et de redoutables délires, et quand c'est de mille douleurs qu'on se souvient, quand ce sont mille angoisses que l'on pressent, le cœur attendri a souvent des émotions terribles et de mortelles défaillances. Il faut être bien fort pour ne pas tomber quand le poids des destinées vous pèse tout entier sur le cœur. Ces deux enfans, qui avaient déjà tant souffert, qui étaient restés toujours seuls, n'avaient qu'à prononcer une parole peut-être pour faire un même avenir de ce double passé ; mais pour prononcer cette parole, l'une était trop sainte et l'autre trop respectueux.

Cependant, Ascanio regardait Colombe avec une tendresse infinie, et Colombe se laissait regarder avec une confiance divine : ce fut les mains jointes et de l'accent dont il devait prier Dieu que l'apprenti dit à la jeune fille :

— Ecoutez, Colombe, si vous souhaitez quelque chose, s'il y a sur vous quelque malheur, qu'on puisse accomplir ce désir en donnant tout son sang, et que pour détourner ce malheur il ne faille qu'une vie, dites un mot, Colombe, comme vous le diriez à un frère, et je serai bien heureux.

— Merci, merci, dit Colombe ; sur une parole de moi vous vous êtes déjà exposé généreusement, je le sais ; mais Dieu seul peut me sauver cette fois.

Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage, dame Ruperte et dame Perrine s'arrêtaient à ce moment devant eux.

Les deux commères avaient mis le temps à profit aussi bien que les deux amoureux, et s'étaient déjà liées d'une amitié intime fondée sur une sympathie réciproque. Dame Perrine avait enseigné à dame Ruperte un remède contre les engelures, et dame Ruperte de son côté, pour ne pas demeurer en reste, avait indiqué à dame Perrine un secret pour conserver les prunes. On conçoit aisément que c'était

désormais entre elles à la vie à la mort, et elles s'étaient bien promis de se revoir, coûte que coûte.

— Eh bien ! Colombe, dit dame Perrine en s'approchant du banc, m'en voulez-vous toujours ? n'aurait-ce pas été une honte, voyons, de refuser l'entrée de la maison à celui sans l'aide duquel la maison n'aurait plus de maître ? Ne s'agit-il pas de guérir ce jeune homme d'une blessure qu'il a reçue pour nous, enfin ? Et voyez-vous, dame Ruperte, s'il n'a pas déjà meilleure mine et s'il n'est pas moins pâle qu'en venant ici ?

— C'est vrai, affirma dame Ruperte, il n'a jamais eu en bonne santé de plus vives couleurs.

— Réfléchissez, Colombe, continua Perrine, que ce serait un meurtre d'empêcher une convalescence si bien commencée. Allons, la fin sauve les moyens. Vous me laissez, n'est-ce pas, lui permettre de venir demain à la brune ? Pour vous-même ce sera une distraction, mon enfant : distraction bien innocente, Dieu merci ! puis nous sommes là, dame Ruperte et moi. En vérité, je vous déclare que vous avez besoin de distraction, Colombe. Et qui est-ce qui ira dire à messire le prévôt qu'on a un peu adouci la rigueur de ses ordres ? D'ailleurs, avant sa défense, vous aviez autorisé Ascanio à venir vous montrer des bijoux, et il les a oubliés aujourd'hui, il faut bien qu'il les apporte demain.

Colombe regarda Ascanio ; il était devenu pâle et attendait sa réponse avec angoisse.

Pour une pauvre jeune fille tyrannisée et captive, cette humilité contenait une immense flatterie. Il y avait donc au monde quelqu'un qui dépendait d'elle et dont elle faisait le bonheur et la tristesse avec un mot ! Chacun aime son pouvoir. Les airs impudens du comte d'Orbec avaient récemment humilié Colombe. La pauvre prisonnière, pardonnez-lui ! ne résista pas à l'envie de voir un éclair de joie briller dans les yeux d'Ascanio, et elle dit en rougissant et en souriant :

— Dame Perrine, que me faites-vous faire là ?

Ascanio voulut parler, mais il ne put que joindre les mains avec effusion ; ses genoux fléchissaient sous lui.

— Merci, ma belle dame, dit Ruperte avec une profonde révérence. Allons, Ascanio, vous êtes faible encore, il est temps de rentrer. Donnez-moi le bras et partons.

L'apprenti trouva à peine la force de dire adieu et merci, mais il suppléa aux paroles par un regard où il mit toute son âme, et suivit docilement la servante, le cœur inondé de joie.

Colombe retomba toute pensive sur le banc, et pénétrée d'une ivresse qu'elle se reprochait et à laquelle elle n'était pas habituée.

— A demain ! dit d'un air de triomphe, en quittant ses hôtes, dame Perrine qui les avait reconduits ; et vous pourrez bien, si vous voulez, jeune homme, revenir comme cela tous les jours pendant trois mois.

— Et pourquoi pendant trois mois seulement ? demanda Ascanio qui avait rêvé d'y revenir toujours.

— Dame ! répondit Perrine, parce que dans trois mois Colombe se marie avec le comte d'Orbec.

Ascanio eut besoin de toute l'énergie de sa volonté pour ne pas tomber.

— Colombe se marie avec le comte d'Orbec ! murmura Ascanio. Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! je m'étais donc trompé ! Colombe ne m'aime pas !

Mais comme en ce moment dame Perrine refermait la porte derrière lui, et que dame Ruperte marchait devant, ni l'une ni l'autre ne l'entendirent.

XII

LA REINE DU ROI

Nous avons dit que Benvenuto était sorti vers les onze heures du matin de son atelier sans dire où il était allé. Benvenuto était allé au Louvre rendre à François Ier la visite que Sa Majesté lui avait faite à l'hôtel du cardinal de Ferrare.

Le roi avait tenu parole. Le nom de Benvenuto Cellini était donné partout, et toutes les portes s'ouvrirent devant lui ; mais cependant une dernière resta close : c'était celle du conseil. François Ier discutait sur les affaires d'Etat avec les premiers du royaume, et si positifs qu'eussent été les ordres du roi, on n'osa point introduire Cellini au milieu de la grave séance qui se tenait sans aller de nouveau prendre l'autorisation de Sa Majesté.

C'est qu'en effet la situation dans laquelle se trouvait la France était grave. Nous avons jusqu'à présent peu parlé des affaires d'Etat, convaincu que nos lecteurs et surtout nos lectrices préféraient les choses du cœur aux choses de la politique : mais enfin nous sommes arrivés au moment où nous ne pouvons plus reculer et où nous voilà forcés de jeter un coup d'œil que nous ferons le plus rapide possible sur la France et sur l'Espagne, ou plutôt sur François Ier et sur Charles-Quint, car au seizième siècle les rois c'étaient les nations.

A l'époque où nous sommes arrivés, par un jeu de cette bascule politique dont tous deux éprouvèrent si souvent les effets, la situation de François Ier était devenue meilleure et celle de Charles-Quint avait empiré. En effet, les choses avaient fort changé depuis le fameux traité de Cambrai, dont deux femmes, Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint, et la duchesse d'Angoulême, mère de François Ier, avaient été les négociatrices. Ce traité, qui était le complément de celui de Madrid, portait que le roi d'Espagne abandonnerait la Bourgogne au roi de France, et que le roi de France renoncerait de son côté à l'hommage de la Flandre et de l'Artois. De plus, les deux jeunes princes qui servaient d'otage à leur père devaient lui être remis contre une somme de deux millions d'écus d'or. Enfin, la bonne reine Eléonore, sœur de Charles-Quint, promise d'abord au connétable en récompense de sa trahison, puis mariée à François Ier en gage de paix, devait revenir à la cour de France avec les deux enfans auxquels elle avait si tendrement servi de mère ; tout cela s'était accompli avec une loyauté égale de part et d'autre.

Mais, comme on le comprend bien, la renonciation de François Ier au duché de Milan, exigée de lui pendant sa captivité, n'était qu'une renonciation momentanée. A peine libre, à peine réintégré dans sa puissance, à peine rentré dans sa force, il tourna de nouveau les yeux vers l'Italie. C'était dans le but de faire un appui à ses prétentions dans la cour de Rome qu'il avait marié son fils Henri, devenu dauphin par la mort de son frère aîné François, à Catherine de Médicis, nièce du pape Clément VII.

Malheureusement, au moment où tous les préparatifs de l'invasion méditée par le roi venaient d'être achevés, le pape Clément VII était mort et avait eu pour successeur Alexandre Farnèse, lequel était monté sur le trône de saint Pierre sous le nom de Paul III.

Or, Paul III avait résolu dans sa politique de ne se laisser entraîner ni au parti de l'empereur ni au parti du roi de France, et de tenir la balance égale entre Charles-Quint et François Ier.

Tranquillisé de ce côté, l'empereur cessa de s'inquiéter des préparatifs de la France, et prépara à son tour une expédition contre Tunis, dont s'était emparé le fameux corsaire Cher-Eddin, si célèbre sous le nom de Barberousse, lequel, après en avoir chassé Muley-Hassan, s'était emparé de ce pays et de là ravageait la Sicile.

L'expédition avait complétement réussi, et Charles-Quint, après avoir détruit trois ou quatre vaisseaux à l'amiral de Soliman, était entré triomphant dans le port de Naples.

Là il avait appris une nouvelle qui l'avait encore rassuré : c'est que Charles III, duc de Savoie, bien qu'oncle maternel de François Ier, s'était, par les conseils de sa nouvelle femme, Béatrix, fille d'Emmanuel, roi de Portugal, détaché du parti du roi de France ; si bien que lorsque François Ier, en vertu de ses anciens traités avec Charles III, avait sommé celui-ci de recevoir ses troupes, le duc de Savoie n'avait répondu que par un refus, de sorte que François Ier se trouvait dans la nécessité de forcer le terrible passage des Alpes, dont jusque-là, grâce à son allié et son parent, il avait cru trouver les portes ouvertes.

Mais Charles-Quint fut tiré de sa sécurité par un véritable coup de foudre. Le roi avait fait marcher avec tant de promptitude une armée sur la Savoie, que son duc vit sa province occupée avant de se douter qu'elle était envahie. Brion, chargé du commandement de l'armée, s'empara de Chambéry, apparut sur les hauteurs des Alpes, et menaça le Piémont au même moment où François Sforce, frappé sans doute de terreur à la nouvelle de pareils succès, mourait subitement, laissant le duché de Milan sans héritier, et par conséquent donnant non seulement une facilité, mais encore un droit de plus à François Ier.

Brion descendit en Italie et s'empara de Turin. Arrivé là, il s'arrêta, établit son camp sur les bords de la Sésia, et attendit.

Charles-Quint, de son côté, avait quitté Naples pour Rome. La victoire qu'il venait de remporter sur les vieux ennemis du Christ lui valut une entrée triomphale dans la capitale du monde chrétien. Cette entrée enivra tellement l'empereur que, contre son habitude, il rompit toute mesure, accusa en plein consistoire François Ier d'hérésie, appuyant cette accusation sur la protection qu'il accordait aux protestans et sur l'alliance qu'il avait faite avec les Turcs. Puis, ayant récapitulé toutes leurs vieilles querelles, dans lesquelles, selon lui, François Ier avait toujours eu les premiers torts, il jura une guerre d'extermination à son beau-frère.

Ses malheurs passés avaient rendu François Ier aussi

prudent qu'il avait d'abord été aventureux. Aussi, dès qu'il se vit menacé à la fois par les forces de l'Espagne et de l'Empire, il laissa Annebaut pour garder Turin, et rappela Brion avec ordre de conserver purement et simplement les frontières.

Tous ceux qui connaissaient le caractère chevaleresque et entreprenant de François Ier ne comprirent rien à cette retraite, et pensèrent que du moment où il faisait un pas en arrière il se considérait d'avance comme battu. Cette croyance exalta davantage encore l'orgueil de Charles-Quint ; il se mit de sa personne à la tête de son armée et résolut d'envahir la France en pénétrant par le Midi.

On connaît les résultats de cette tentative : Marseille, qui avait résisté au connétable de Bourbon et à Pescaire, les deux plus grands hommes de guerre du temps, n'eut point de peine à résister à Charles-Quint, grand politique, mais médiocre général. Charles-Quint ne s'en inquiéta point, laissa Marseille derrière lui, et voulut marcher sur Avignon ; mais Montmorency avait établi entre la Durance et le Rhône un camp inexpugnable contre lequel Charles-Quint s'acharna vainement. De sorte que Charles-Quint, après six semaines de tentatives inutiles, repoussé en tête, harcelé sur les flancs, menacé d'être coupé sur ses derrières, ordonna à son tour une retraite qui ressemblait fort à une déroute, et après avoir manqué de tomber entre les mains de son ennemi, parvint à grand'peine à gagner Barcelone, où il arriva sans hommes et sans argent.

Alors, tous ceux qui avaient attendu l'issue de l'affaire pour se déclarer se déclarèrent contre Charles-Quint. Henri VIII répudia sa femme, Catherine d'Aragon, pour épouser sa maîtresse, Anne de Boleyn. Soliman attaqua le royaume de Naples et la Hongrie. Les princes protestans d'Allemagne firent une ligue secrète contre l'empereur. Enfin les habitans de Gand, lassés des impôts qu'on ne cessait de mettre sur eux pour subvenir aux frais de la guerre contre la France, se révoltèrent tout à coup et envoyèrent à François Ier des ambassadeurs pour lui offrir de se mettre à leur tête.

Mais, au milieu de ce bouleversement universel qui menaçait la fortune de Charles-Quint, de nouvelles négociations s'étaient renouées entre lui et François Ier. Les deux souverains s'étaient abouchés à Aigues-Mortes, et François Ier, décidé à une paix dont il sentait que la France avait le plus grand besoin, était résolu à tout attendre désormais, non pas d'une lutte à main armée, mais de négociations amicales.

Il fit donc prévenir Charles-Quint de ce que lui proposaient les Gantois, en lui offrant en même temps un passage à travers la France pour se rendre en Flandre.

C'était à ce sujet que le conseil était assemblé au moment où Benvenuto était venu frapper à la porte, et fidèle à sa promesse, François Ier, prévenu de la présence de son grand orfèvre, avait ordonné qu'il fût introduit. Benvenuto put donc entendre la fin de la discussion.

— Oui, messieurs, disait François Ier, oui, je suis de l'avis de M. de Montmorency, et mon rêve, à moi, c'est de conclure une alliance durable avec l'empereur élu, d'élever nos deux trônes au-dessus de toute la chrétienté, et de faire disparaître devant nous toutes ces corporations, toutes ces communes, toutes ces assemblées populaires qui prétendent imposer des limites à notre puissance royale en nous refusant tantôt les bras, tantôt l'argent de nos sujets. Mon rêve est de faire rentrer dans le sein de la religion et dans l'unité pontificale toutes les hérésies qui désolent notre sainte mère Eglise. Mon rêve est enfin de réunir toutes mes forces contre les ennemis du Christ, de chasser le sultan des Turcs de Constantinople, ne fût-ce que pour prouver qu'il n'est pas, comme on le dit, mon allié, et d'établir à Constantinople un second empire, rival du premier en force, en splendeur et en étendue. Voilà mon rêve, messieurs, et je lui ai donné ce nom afin de ne pas trop me laisser élever par l'espérance du succès, afin de ne pas être trop abattu quand l'avenir m'en viendra peut-être démontrer l'impossibilité. Mais s'il réussissait, s'il réussissait, connétable, si j'avais la France et la Turquie, Paris et Constantinople, l'Occident et l'Orient, convenez, messieurs, que ce serait beau, que ce serait grand, que ce serait sublime !

— Ainsi, sire, dit le duc de Guise, il est définitivement arrêté que vous refusez la suzeraineté que vous offrent les Gantois, et que vous renoncez aux anciens domaines de la maison de Bourgogne ?

— C'est arrêté ; l'empereur verra que je suis allié aussi loyal que loyal ennemi. Mais avant, et sur toutes choses, comprenez-le bien, je veux et j'exige que le duché de Milan me soit rendu ; il m'appartient par mon droit héréditaire et par l'investiture des empereurs, et je l'aurai, foi de gentilhomme ! mais, je l'espère, sans rompre amitié avec mon frère Charles.

— Et vous offrirez à Charles-Quint de passer par la France pour aller châtier les Gantois révoltés ? ajouta Poyet.

— Oui, monsieur le chancelier, répondit le roi ; faites partir dès aujourd'hui M. de Fréjus pour l'y inviter en mon nom. Montrons-lui que nous sommes disposés à tout pour conserver la paix. Mais s'il veut la guerre...

Un geste terrible et majestueux accompagna cette phrase suspendue un instant, car François Ier avait aperçu son artiste qui se tenait modestement près de la porte.

— Mais s'il veut la guerre, reprit-il, par mon Jupiter ! dont Benvenuto vient m'apporter des nouvelles, je jure qu'il l'aura sanglante, terrible, acharnée. Eh bien ! Benvenuto, mon Jupiter où en est-il ?

— Sire, répondit Cellini, je vous en apporte le modèle, de votre Jupiter ; mais savez-vous à quoi je rêvais en vous regardant et en vous écoutant ? Je rêvais à une fontaine pour votre Fontainebleau ; à une fontaine que surmonterait une statue colossale de soixante pieds, qui tiendrait une lance brisée dans sa main droite, et qui appuierait la gauche sur la garde de son épée. Cette statue, sire, représenterait Mars, c'est-à-dire Votre Majesté : car en vous tout est courage, et vous employez le courage avec justice et pour la sainte défense de votre gloire. Attendez, sire, ce n'est pas tout : aux quatre angles de la base de cette statue, il y aura quatre figures assises, la poésie, la peinture, la sculpture et la libéralité. Voilà à quoi je rêvais en vous regardant et en vous écoutant, sire.

— Et vous ferez vivre ce rêve-là en marbre ou en bronze, Benvenuto ; je le veux, dit le roi avec le ton du commandement, mais en souriant avec une aménité toute cordiale.

Tout le conseil applaudit, tant chacun trouvait le roi digne de la statue, et la statue digne du roi.

— En attendant, reprit le roi, voyons notre Jupiter.

Benvenuto tira le modèle de dessous son manteau et le posa sur la table autour de laquelle venait de se débattre la destinée du monde.

François Ier le regarda un moment avec un sentiment d'admiration sur l'expression duquel il n'y avait point à se tromper.

— Enfin ! s'écria-t-il, j'ai donc trouvé un homme selon mon cœur ; puis, frappant sur l'épaule de Benvenuto : Mon ami, continua-t-il, je ne sais lequel éprouve le plus de bonheur du prince qui trouve un artiste qui va au-devant de toutes ses idées, un artiste tel que vous enfin, ou de l'artiste qui rencontre un prince capable de le comprendre. Je crois que mon plaisir est plus grand, à vrai dire.

— Oh ! non, permettez, sire, s'écria Cellini ; c'est à coup sûr le mien.

— C'est le mien, allez, Benvenuto.

— Je n'ose résister à Votre Majesté ; cependant...

— Allons, disons donc que nos joies se valent, mon ami.

— Sire, vous m'avez appelé votre ami, dit Benvenuto, voilà un mot qui me paie au centuple de sa valeur tout ce que j'ai déjà fait pour Votre Majesté et tout ce que je puis encore faire pour elle.

— Eh bien ! je veux te prouver que ce n'est point une vaine parole qui m'est échappée, Benvenuto, et que si je t'ai appelé mon ami, c'est que tu l'es réellement. Apporte-moi mon Jupiter, achève-le le plus tôt possible, et ce que tu me demanderas en me l'apportant, foi de gentilhomme ! si la main d'un roi peut y atteindre, tu l'auras. Entendez-vous, messieurs ? et si j'oubliais ma promesse, faites-m'en souvenir.

— Sire, s'écria Benvenuto, vous êtes un grand et noble roi, et je suis honteux de pouvoir si peu pour vous, qui faites tant pour moi.

Puis ayant baisé la main que le roi lui tendait, Cellini replaça la statue de son Jupiter sous son manteau, et sortit de la salle du conseil le cœur plein d'orgueil et de joie.

En sortant du Louvre il rencontra le Primatice qui allait y entrer.

— Où courez-vous donc si joyeux, mon cher Benvenuto ? dit le Primatice à Cellini, qui passait sans le voir.

— Ah ! c'est vous, Francesco ! s'écria Cellini. Oui, vous avez raison, je suis joyeux, car je viens de voir notre grand, notre sublime, notre divin François Ier...

— Et avez-vous vu madame d'Etampes ? demanda le Primatice.

— Qui m'a dit des choses, voyez-vous, Francesco, que je n'ose répéter, quoiqu'on prétende que la modestie n'est pas mon fort.

— Mais que vous a dit madame d'Etampes ?

— Il m'a appelé son ami, comprenez-vous, Francesco ? il m'a tutoyé comme il tutoie ses maréchaux. Enfin il m'a dit que quand mon Jupiter serait fini, je pourrais lui demander telle faveur qui me conviendrait, et que cette faveur m'était d'avance accordée.

— Mais que vous a promis madame d'Etampes ?

— Quel homme étrange vous faites, Francesco !

— Pourquoi cela ?

— Vous ne me parlez que de madame d'Etampes quand je ne vous parle que du roi.

— C'est que je connais mieux la cour que vous, Benvenuto ; que vous êtes mon compatriote et mon ami ; c'est que vous m'avez apporté un peu de l'air de notre belle Italie, et que dans ma reconnaissance je veux vous sauver d'un grand danger. Ecoutez, Benvenuto, la duchesse d'Etampes est votre ennemie, votre ennemie mortelle ; je vous l'ai déjà dit, car à cette époque je le craignais, je vous le répète ; mais aujourd'hui j'en suis sûr. Vous avez offensé cette femme, et si vous ne l'apaisez, elle vous perdra. Madame d'Etampes, Benvenuto, écoutez bien ce que je vais vous dire, madame d'Etampes c'est la reine du roi.

— Que me dites-vous là, bon Dieu ! s'écria Cellini en riant. Moi, moi, j'ai offensé madame d'Etampes ! et comment cela ?

— Oh ! je vous connais, Benvenuto, et je me doutais bien que vous n'en saviez pas plus que moi, pas plus qu'elle sur le motif de son aversion pour vous. Mais qu'y faire ? Les femmes sont ainsi bâties : elles haïssent comme elles aiment, sans savoir pourquoi. Eh bien ! la duchesse d'Etampes vous hait.

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

— Ce que je veux ? je veux que le courtisan sauve le sculpteur.

— Moi, le courtisan d'une courtisane !

— Vous avez tort, Benvenuto, dit en souriant le Primatice, vous avez tort : madame d'Etampes est très belle, et tout artiste en doit convenir.

— Aussi, j'en conviens, dit Benvenuto.

— Eh bien ! dites-le-lui à elle, à elle-même et non pas à moi. Je ne vous en demande pas davantage pour que vous deveniez les meilleurs amis du monde. Vous l'avez blessée par un caprice d'artiste, c'est à vous de faire les premiers pas vers elle.

— Si je l'ai blessée, dit Cellini, c'est sans intention ou plutôt sans méchanceté. Elle m'a dit quelques paroles mordantes que je ne méritais pas, je l'ai remise à sa place : elle le méritait.

— N'importe, n'importe ! oubliez ce qu'elle a dit, Benvenuto, et faites-lui oublier ce que vous lui avez répondu. Je vous le répète, elle est impérieuse, elle est vindicative, elle tient dans sa main le cœur du roi, du roi, qui aime les arts, mais qui aime encore mieux l'amour. Elle vous fera repentir de votre audace, Benvenuto ; elle vous suscitera des ennemis ; c'est elle déjà qui a donné au prévôt le courage de vous résister. Et, tenez, je pars pour l'Italie, moi ; je vais à Rome par son ordre. Eh bien ! ce voyage, Benvenuto, est dirigé contre vous, et moi-même, moi, votre ami, je suis forcé de servir d'instrument à sa rancune.

— Et qu'allez-vous faire à Rome ?

— Ce que j'y vais faire ? Vous avez promis au roi de rivaliser avec les anciens et je vous sais homme à tenir votre promesse ; mais la duchesse croit que vous vous êtes vanté à tort, et pour vous écraser par la comparaison sans doute, elle m'envoie, moi, peintre, mouler à Rome les plus belles statues antiques, le Laocoon, la Vénus, le Rémouleur, que sais-je, moi !

— Voilà en effet un terrible raffinement de haine, dit Benvenuto, qui malgré la bonne opinion qu'il avait de lui-même, n'était pas tout à fait sans inquiétude sur une comparaison de son œuvre avec celle des plus grands maîtres ; mais céder à une femme, ajouta-t-il en serrant les poings, jamais ! jamais !

— Qui vous parle de céder ! Tenez, je vous ouvre un moyen. Ascanio lui a plu ; elle veut le faire travailler et m'a chargé de lui dire de passer chez elle. Eh bien, rien de plus simple à vous que d'accompagner votre élève à l'hôtel d'Etampes pour le présenter vous-même à la belle duchesse. Profitez de cela, emportez avec vous quelqu'un de ces merveilleux bijoux comme vous seul en savez faire, Benvenuto ; vous lui montrerez d'abord, puis quand vous verrez ses yeux briller en le regardant, vous le lui offrirez comme un tribut à peine digne d'elle. Alors elle acceptera, vous remerciera gracieusement, vous fera en échange quelque présent digne de vous, et vous rendra toute sa faveur. Si vous avez au contraire cette femme pour ennemie, renoncez dès à présent aux grandes choses que vous rêvez. Hélas ! j'ai été forcé, moi aussi, de plier un instant pour me relever après de toute ma taille. Jusque-là je me voyais préférer ce barbouilleur de Rosso ; on le mettait partout et toujours au-dessus de moi. On le nommait intendant de la couronne.

— Vous êtes injuste envers lui, Francesco, dit Cellini, incapable de cacher sa pensée ; c'est un grand peintre.

— Vous trouvez ?

— J'en suis sûr.

— Eh ! j'en suis sûr aussi, moi, dit le Primatice, et je le hais justement à cause de cela. Eh bien ! on se servait de lui pour m'écraser ; j'ai flatté leurs misérables vanités, et maintenant je suis le grand Primatice, et maintenant on se sert de moi pour vous écraser à votre tour. Faites donc comme j'ai fait, Benvenuto, vous ne vous repentirez pas d'avoir suivi mon conseil. Je vous en supplie pour vous et pour moi, je vous en supplie au nom de votre gloire et de votre avenir, que vous compromettez tous deux si vous persistez dans votre entêtement.

— C'est dur ! dit Cellini, qui commençait cependant visiblement à céder.

— Si ce n'est pour vous, Benvenuto, que ce soit pour notre grand roi. Voulez-vous lui déchirer le cœur, en le mettant dans la nécessité d'opter entre une maîtresse qu'il aime et un artiste qu'il admire ?

— Eh bien ! soit ! pour le roi je le ferai ! s'écria Cellini, enchanté d'avoir trouvé en face de son amour-propre une excuse suffisante.

— A la bonne heure ! dit le Primatice. Et maintenant vous comprenez que si un seul mot de cette conversation était rapporté à la duchesse, je serais perdu.

— Oh ! dit Benvenuto, j'espère que vous êtes tranquille.

— Benvenuto donne sa parole et tout est dit, reprit le Primatice.

— Vous l'avez.

— Eh bien donc ! adieu, frère.

— Bon voyage là-bas !

— Bonne chance ici !

Et les deux amis, après s'être serré une dernière fois la main, se quittèrent en faisant chacun un geste qui résumait toute leur conversation.

XIII

SOUVENT FEMME VARIE

L'hôtel d'Etampes n'était pas fort éloigné de l'hôtel de Nesle. Nos lecteurs ne trouveront donc pas étonnant que nous passions de l'un à l'autre.

Il était situé près du quai des Augustins, et s'étendait le long de la rue Gilles-le-Gueux, que l'on a sentimentalement baptisée depuis rue Gît-le-Cœur. Sa principale entrée s'ouvrait rue de l'Hirondelle. François Ier en avait fait don à sa maîtresse pour qu'elle consentît à devenir la femme de Jacques Desbrosses, comte de Penthièvre, comme il avait donné le duché d'Etampes et le gouvernement de Bretagne à Jacques Desbrosses, comte de Penthièvre, pour qu'il consentît à épouser sa maîtresse.

Le roi avait tâché d'ailleurs de rendre son présent digne de la belle Anne d'Heilly. Il avait fait arranger l'ancien hôtel au plus nouveau goût. Sur la façade sombre et sévère s'étaient épanouies par enchantement, comme autant de pensées d'amour, les délicates fleurs de la Renaissance. Enfin, aux soins que le roi avait pris pour orner cette demeure, il était aisé de s'apercevoir qu'il devait loger là lui-même presqu'autant que la duchesse d'Etampes. De plus on avait meublé les chambres avec un luxe royal, et la maison était montée comme celle d'une vraie reine, et même beaucoup mieux sans doute que celle de l'excellente et chaste Eléonore, la sœur de Charles-Quint et la femme légitime de François Ier, dont il était si peu question dans le monde et même à la cour.

Si maintenant nous pénétrons indiscrètement de grand matin dans la chambre de la duchesse, nous la trouverons à demi couchée sur un lit de repos, appuyant sa charmante tête sur une de ses belles mains, et passant négligemment l'autre dans les boucles de ses cheveux châtains aux reflets dorés. Les pieds nus d'Anne paraissent plus petits et plus blancs dans ses larges mules de velours noir, et sa robe flottante et négligée prête à la coquette un charme irrésistible.

Le roi est là en effet, debout contre une fenêtre, mais il ne regarde pas sa duchesse. Il frappe des doigts contre la vitre en mesure, et paraît méditer profondément. Sans doute il songe à cette grave question de Charles-Quint traversant la France.

— Et que faites-vous donc là, sire, le dos tourné ? lui dit enfin la duchesse impatientée.

— Des vers pour vous, ma mie, et les voilà terminés, j'espère, répondit François Ier.

— Oh ! dites-les moi vitement, de grâce, mon beau poète couronné.

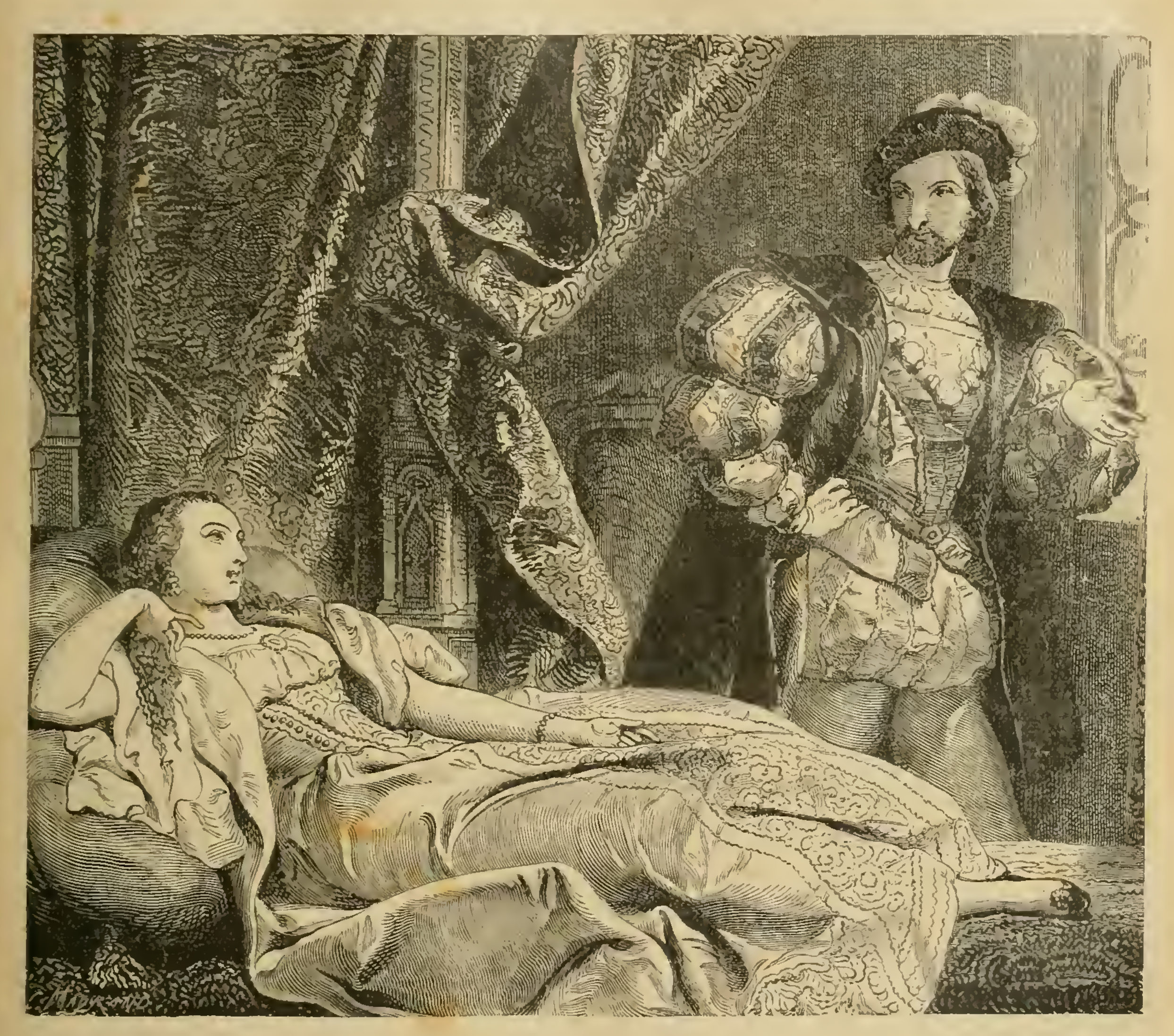
— Je le veux bien, reprit le roi avec l'assurance d'un rimeur porte-sceptre. Ecoutez :

Etant seul et auprès d'une fenêtre,
Par un matin comme le jour poignait,
Je regardais Aurore à main senestre,
Qui à Phœbus le chemin enseignait,
Et d'autre part ma mie qui peignait

Son chef doré, et vis ses luisans yeux,
Dont un jeta un trait si gracieux
Qu'à haute voix je fus contraint de dire :
Dieux immortels ! rentrez dedans vos cieux,
Car la beauté de ceste vous empire.

— Oh ! les charmans vers, fit la duchesse en applaudissant. Regardez l'Aurore tant qu'il vous plaira : désormais je ne suis plus jalouse d'elle, puisqu'elle me vaut de si beaux vers. Redites-les moi donc, je vous en prie.

— Oh ! insensé sublime, c'est vrai, dit François Ier, je l'ai vu hier et il m'a promis des merveilles. C'est un homme qui n'a pas, je crois, de second dans son art, et qui me glorifiera dans l'avenir autant qu'André del Sarto, Titien et Léonard de Vinci. Vous savez combien j'aime mes artistes, ma duchesse chérie, soyez donc favorable et indulgente à celui-là, je vous en conjure. Eh ! mon Dieu ! giboulée d'avril, caprice de femme et boutade d'artiste ont, selon moi, plus de charme que d'ennui. Voyons, pardonnez-vous à ce qui me plaît, vous que j'aime.



Des vers pour vous, ma mie.

François Ier répéta complaisamment pour elle et pour lui son galant à-propos, mais alors ce fut Anne qui, à son tour, garda le silence.

— Qu'avez-vous donc, belle dame ? dit François Ier, qui s'attendait à un second compliment.

— J'ai, sire, que je vous répéterai avec plus d'autorité ce matin ce que je vous disais hier au soir : Un poete a encore moins d'excuses qu'un roi chevalier pour laisser insolemment outrager sa dame, car elle est en même temps sa maîtresse et sa muse.

— Encore, méchante ! reprit le roi avec un petit mouvement d'impatience ; voir là un outrage, bon Dieu ! Votre rancune est bien implacable, ma nymphe souveraine, que vos griefs vous font oublier mes vers.

— Monseigneur, je hais comme j'aime.

— Et pourtant, voyons, si je vous priais bien de ne plus en vouloir à Benvenuto, un grand fou qui ne sait ce qu'il dit, qui parle comme il se bat, à l'étourdie, et qui n'a pas eu, je vous en réponds, l'intention de vous blesser. Vous le savez d'ailleurs, la clémence est l'apanage des divinités, chère déesse, pardonnez à cet insensé pour l'amour de moi !

— Insensé ! reprit Anne en murmurant.

— Je suis votre servante et je vous obéirai, sire.

— Merci. En échange de cette grâce que m'accorde la bonté de la femme, vous pouvez requérir tel don qu'il vous plaira de la puissance du prince. Mais, hélas ! voici que le jour grandit, et il faut vous quitter. Il y a encore conseil aujourd'hui. Quel ennui ! Ah ! mon frère Charles-Quint me rend bien rude le métier de roi. Il met la ruse à la place de la chevalerie, la plume à la place de l'épée ; c'est une honte. Je crois, foi de gentilhomme ! qu'il faudra inventer de nouveaux mots pour nommer toute cette science et toute cette habileté de gouvernement. Adieu, ma pauvre bien-aimée, je vais tâcher d'être fin et adroit. Vous êtes bien heureuse, vous, de n'avoir qu'à rester belle, et que le ciel ait tout fait pour cela. Adieu, ne vous levez pas, mon page m'attend dans l'antichambre. Au revoir, et pensez à moi.

— Toujours, sire.

Et lui jetant de la main un dernier adieu, François Ier souleva la tapisserie et sortit laissant seule la belle duchesse, qui, fidèle à sa promesse, se mit sur-le-champ, il faut le dire, à penser à tout autre chose qu'à lui.

C'est que madame d'Etampes était une nature active, ardente, ambitieuse. Après avoir vivement cherché et vail-

lamment conquis l'amour du roi, cet amour ne suffit plus bientôt à l'inquiétude de son esprit, et elle commença à s'ennuyer. L'amiral Brion et le comte de Longueval qu'elle aima quelque temps, Diane de Poitiers qu'elle détesta toujours, ne l'occupaient pas assez puissamment ; mais depuis huit jours, le vide qu'elle sentait dans son esprit s'était un peu rempli, et elle avait recommencé à vivre, grâce à une nouvelle haine et à un nouvel amour. Elle haïssait Cellini et elle aimait Ascanio, et c'est à l'un et à l'autre qu'elle songeait, tandis que ses femmes achevaient de l'habiller.

Comme il ne restait plus qu'à la coiffer on annonça le prévôt de Paris et le vicomte de Marmagne.

Ils étaient au nombre des plus dévoués partisans de la duchesse, dans les deux camps qui s'étaient formés à la cour entre la maîtresse du Dauphin, Diane de Poitiers, et elle. Or, on accueille bien les amis quand on pense à son ennemi. Ce fut donc avec une grâce infinie que madame d'Etampes donna sa main à baiser au prévôt refrogné et au souriant vicomte.

— Messire le prévôt, dit-elle avec une colère qui n'avait rien de joué, et une compassion qui n'avait rien d'injurieux, nous avons appris l'odieuse façon dont ce rustre italien vous a traité, vous, notre meilleur ami, et nous en sommes encore indignée.

— Madame, répondit d'Estourville, faisant une flatterie même de son revers, j'aurais été honteux que mon âge et mon caractère fussent épargnés par l'infâme que n'avaient pas arrêté votre beauté et votre bonne grâce.

— Oh ! dit Anne, je ne pense qu'à vous, et quant à mon injure personnelle, le roi, qui est vraiment trop indulgent pour ces insolens étrangers, m'a priée de l'oublier, et je l'oublie.

— S'il en est ainsi, madame, la prière que nous avions à vous faire serait sans doute mal accueillie, et nous vous demandons la permission de nous retirer sans vous la dire.

— Comment, messire d'Estourville, ne suis-je pas vôtre en tout temps et quoi qu'il arrive? Parlez ! parlez ! ou je me fâche contre un si méfiant ami.

— Eh bien ! madame, voilà ce dont il s'agit. J'avais cru pouvoir disposer en faveur du comte de Marmagne de ce droit de logis dans un des hôtels royaux que je tenais de votre munificence, et naturellement nous avons jeté les yeux sur l'hôtel de Nesle, tombé en de si mauvaises mains.

— Ah ! ah ! fit la duchesse. Je vous écoute avec attention.

— Le vicomte, madame, avait accepté d'abord avec le plus vif empressement ; mais maintenant, avec la réflexion, il hésite, il songe avec effroi à ce terrible Benvenuto.

— Pardon, mon digne ami, interrompit le vicomte de Marmagne, pardon, vous expliquez fort mal la chose. Je ne crains pas Benvenuto, je crains la colère du roi. Je n'ai pas peur d'être tué par ce rustre italien, pour parler comme parle madame, fi donc ! Ce dont j'ai peur, c'est pour ainsi dire de le tuer, et que mal ne m'advienne d'avoir privé notre sire d'un serviteur auquel il paraît tenir beaucoup.

— Et j'avais osé, madame, lui faire espérer qu'au besoin votre protection ne lui manquerait pas.

— Elle n'a jamais manqué à mes amis, dit la duchesse, et d'ailleurs, n'avez-vous pas pour vous une meilleure amie que moi, la justice? N'agissez-vous pas en vertu des désirs du roi?

— Sa Majesté, répondit Marmagne, n'a pas désigné elle-même l'hôtel de Nesle pour être occupé par un autre que ce Benvenuto, et notre choix, il ne faut pas se le dissimuler, aura tout l'air d'une vengeance Et puis si, comme je le puis affirmer, car j'amènerai avec moi deux hommes sûrs, si je tue ce Cellini?

— Oh ! mon Dieu ! dit la duchesse en montrant ses dents blanches en même temps que son sourire, le roi protège bien les vivans ; mais il se soucierait médiocrement, j'imagine, de venger les morts, et son admiration pour l'art n'ayant plus sur ce point à s'exercer, il ne se souviendrait plus, j'espère, que de son affection pour moi. Cet homme m'a si publiquement et affreusement insultée ! Marmagne, l'oubliez-vous?

— Mais madame, dit le prudent vicomte, sachez bien nettement ce que vous aurez à défendre.

— Oh ! vous êtes parfaitement clair, vicomte.

— Non, si vous le permettez, madame, je ne veux rien vous laisser ignorer. Il se peut qu'avec ce diable d'homme la force échoue. Alors je vous avouerai que nous aurons recours à la ruse ; s'il échappait aux braves en plein jour dans son hôtel, ils le retrouveraient par hasard quelque soir dans une ruelle écartée et... ils n'ont pas seulement des épées, madame, ils ont des poignards.

— J'avais compris, dit la duchesse, sans qu'une des nuances de son joli teint pâlit à ce petit projet d'assassinat.

— Eh bien ! madame.

— Eh bien ! vicomte, je vois que vous êtes homme de précaution, et qu'il ne fait pas bon être de vos ennemis, diable !

— Mais sur la chose en elle-même, madame?

— La chose est grave, en effet, et vaudrait peut-être la peine qu'on y réfléchît ; mais, que vous disais-je ; chacun sait, et le roi lui-même n'ignore pas que cet homme m'a grièvement blessée dans mon orgueil. Je le hais... autant que mon mari ou madame Diane, et, ma foi ! Je crois pouvoir vous promettre... Mais qu'y a-t-il donc, Isabeau, et pourquoi nous interrompre?

Ces derniers mots de la duchesse s'adressaient à une des femmes qui entrait tout effarée.

— Mon Dieu ! madame, dit Isabeau, je vous demande pardon, mais c'est cet artiste florentin, ce Benvenuto Cellini, qui est là avec le plus beau petit vase doré qu'on puisse imaginer. Il a dit très poliment qu'il venait l'offrir à Votre Seigneurie, et qu'il demandait instamment la faveur de vous entretenir une minute.

— Ah ! oui da ! reprit la duchesse avec la satisfaction d'une fierté adoucie, et que lui as-tu répondu, Isabeau?

— Que madame n'était pas habillée et que j'allais la prévenir.

— Très bien. Il paraît, ajouta la duchesse en se retournant vers le prévôt consterné, que notre ennemi s'amende et qu'il commence à reconnaître ce que nous valons et ce que nous pouvons. C'est égal, il n'en sera pas quitte à si bon marché qu'il croit, et je ne vais pas recevoir comme cela tout de suite ses excuses. Il faut qu'il sente un peu mieux son offense et notre courroux. Isabeau, dis-lui que tu m'as avertie et que j'ordonne qu'il attende.

Isabeau sortit.

— Je vous disais donc, vicomte de Marmagne, reprit la duchesse apportant déjà une certaine modification dans sa colère, que la chose dont vous m'entretenez était grave, et que je ne pouvais guère vous promettre de prêter les mains à ce qui est, après tout, un meurtre et un guet-apens.

— L'injure a été si éclatante ! hasarda le prévôt

— La réparation, j'espère, ne le sera pas moins, messire. Ce redoutable orgueil, qui résistait à des souverains, attend là, dans mon antichambre, mon bon plaisir de femme, et deux heures de ce purgatoire expieront bien, à vrai dire, un mot d'impertinence. Il ne faut pas non plus être sans pitié, prévôt. Pardonnez-lui comme je lui pardonnerai dans deux heures : aurais-je sur vous moins de pouvoir que le roi n'en a sur moi?

— Veuillez donc nous permettre, maintenant, madame, de prendre congé de vous, dit le prévôt en s'inclinant, car je ne voudrais pas faire à ma souveraine véritable une promesse que je ne tiendrais pas.

— Vous retirer ! oh ! non pas, dit la duchesse, qui voulait à toute force des témoins de son triomphe ; j'entends, messire le prévôt, que vous assistiez à l'humiliation de votre ennemi, et que nous soyons ainsi vengés du même coup. Je vous donne à vous et au vicomte ces deux heures : ne me remerciez pas. — On dit que vous mariez votre fille au comte d'Orbec, je crois? — Beau parti, vraiment. Je dis beau, c'est bon que je devrais dire ; mais messire, asseyez-vous donc. Savez-vous que pour que ce mariage se fasse, il faut mon consentement, et vous ne l'avez pas demandé encore, mais je vous le donnerai. D'Orbec m'est aussi dévoué que vous. J'espère que nous allons enfin la voir et la posséder votre belle enfant, et que son mari ne sera pas assez malavisé pour ne pas la conduire à la cour. Comment l'appelez-vous, messire?

— Colombe, madame.

— C'est un joli et doux nom. On dit que les noms ont une influence sur la destinée ; s'il en est ainsi, la pauvre enfant doit avoir le cœur tendre et souffrira. Eh bien ! Isabeau, qu'est-ce que c'est?

— Rien, madame ; il a dit qu'il attendrait.

— Ah ! oui, fort bien, je n'y pensais déjà plus. Oui, oui, je vous le répète, prenez garde à Colombe, messire d'Estourville, le comte est un mari de la pâte du mien, ambitieux autant que le duc d'Etampes est cupide, et fort capable aussi d'échanger sa femme contre quelque duché. Alors, gare à moi aussi ! surtout si elle est aussi jolie qu'on le prétend ! Vous me la présenterez, n'est-ce pas, messire? Il est juste que je puisse me mettre en état de défense.

La duchesse, radieuse dans l'attente de sa victoire, parla longtemps ainsi avec abandon tandis que sa joie impatiente perçait dans ses moindres mouvemens.

— Allons ! dit-elle enfin, une demi-heure encore, et les deux heures seront écoulées ; on délivrera le pauvre Benvenuto de son supplice. Nous nous mettons à sa place, il doit horriblement souffrir ; il n'est pas habitué à de pareilles factions, pour lui le Louvre est toujours ouvert et le roi toujours visible. En vérité, bien qu'il l'ait mérité, je le plains. Il doit se ronger les poings, n'est-ce pas? Et ne pouvoir manifester sa rage ! Ah ! ah ! ah ! j'en rirai longtemps. Mais, bon Dieu ! qu'est-ce que j'entends-là? Ces éclats de voix... ce fracas.

— Serait-ce le damné qui s'ennuie du Purgatoire? dit le prévôt reprenant espoir.

— Je voudrais bien voir cela, dit la duchesse toute pâle; venez donc avec moi, mes maîtres, venez donc

Benvenuto, résigné pour les raisons que nous avons vues à faire sa paix avec la toute-puissante favorite, avait dès le lendemain de sa conversation avec le Primatice pris le petit vase d'argent doré rançon de sa tranquillité, et soutenant sous le bras Ascanio, bien faible et bien pâle de sa nuit d'angoisses, s'était acheminé vers l'hôtel d'Etampes. Il trouva d'abord les valets qui refusèrent de l'annoncer de si bonne heure à leur maîtresse, et il perdit une bonne demi-heure à parlementer. Cela commença déjà à l'irriter fort. Isabeau enfin passa et consentit à prévenir madame d'Etampes. Elle revint dire à Benvenuto que la duchesse s'habillait et qu'il eût à attendre un peu. Il prit donc patience et s'assit sur un escabeau, près d'Ascanio, qui, brisé par la marche, par la fièvre et par ses pensées, ressentait quelque faiblesse.

Une heure se passa ainsi. Benvenuto se mit à compter les minutes. Mais, après tout, pensait-il, la toilette d'une duchesse est l'affaire importante de sa journée, et pour un quart d'heure de plus ou de moins je ne vais pas perdre le bénéfice de ma démarche. Cependant, malgré cette réflexion philosophique, il commença de compter les secondes.

En attendant, Ascanio pâlissait: il avait voulu taire ses souffrances à son maître et l'avait héroïquement suivi sans rien dire; mais il n'avait rien pris le matin, et, bien qu'il refusât d'en convenir, il sentait ses forces l'abandonner. Benvenuto ne put rester assis et se mit à marcher à grands pas en long et en large.

Un quart d'heure s'écoula.

— Tu souffres, mon enfant? dit Cellini à Ascanio.

— Non, vraiment, maître; c'est vous qui souffrez, plutôt. Prenez donc patience, je vous en supplie, on ne peut tarder maintenant.

En ce moment, Isabeau passa de nouveau.

— Votre maîtresse tarde bien, dit Benvenuto.

La malicieuse fille alla à la fenêtre et regarda l'horloge de la cour.

— Mais il n'y a encore qu'une heure et demie que vous attendez, fit-elle: de quoi donc vous plaignez-vous?

Et comme Cellini fronçait le sourcil, elle s'enfuit en partant d'un éclat de rire.

Benvenuto, par un effort violent, se contraignit encore. Seulement, il fut obligé de se rasseoir, et les bras croisés resta là muet et grave. Il paraissait calme; mais sa colère fermentait en silence. Deux domestiques immobiles devant la porte le regardaient avec un sérieux qui lui semblait railleur.

Le quart sonna: Benvenuto jeta les yeux sur Ascanio et le vit plus pâle que jamais et tout prêt à s'évanouir.

— Ah çà! s'écria-t-il en n'y tenant plus, elle le fait donc exprès, à la fin! J'ai bien voulu croire à ce qu'on me disait et attendre par complaisance; mais si c'est une insulte qu'on veut me faire, et j'y suis si peu accoutumé que l'idée ne m'en était pas même venue; si c'est une insulte, je ne suis pas homme à me laisser insulter, même par une femme, et je pars. Viens, Ascanio

Ce disant, Benvenuto, soulevant de sa main puissante l'escabeau inhospitalier où la rancune de la duchesse l'avait, sans qu'il le sût, humilié pendant près de deux heures, le laissa retomber et le brisa. Les valets firent un mouvement, mais Cellini tira à moitié son poignard, et ils s'arrêtèrent. Ascanio, effrayé pour son maître, voulut se lever, mais son émotion avait épuisé le reste de ses forces, il tomba sans connaissance. Benvenuto ne s'en aperçut pas d'abord.

En ce moment, la duchesse parut pâle et courroucée sur le seuil de la porte.

— Oui, je pars, reprit de sa voix de tonnerre Benvenuto, qui la vit fort bien, et dites à cette femme que je remporte mon présent pour le donner à je ne sais qui, au premier manant venu, mais qui en sera plus digne qu'elle. Dites-lui que si elle m'a pris pour un de ses valets, comme vous, elle s'est trompée, et que nous autres artistes, nous ne vendons pas notre obéissance et nos respects comme elle vend son amour! Et maintenant, faites-moi place! Suis-moi, Ascanio!

En ce moment il se retourna vers son élève bien-aimé et le vit les yeux fermés, la tête renversée et pâle contre la muraille

— Ascanio! s'écria Benvenuto, Ascanio, mon enfant, évanoui, mourant peut-être! Oh! mon Ascanio chéri, et c'est encore cette femme... Benvenuto se retourna avec un geste menaçant contre la duchesse d'Etampes, faisant en même temps un mouvement pour emporter Ascanio dans ses bras.

Quant à elle, pleine de courroux et d'épouvante, elle n'avait pu jusque-là faire un pas ni prononcer un mot. Mais, en voyant Ascanio blanc comme un marbre, la tête penchée, ses longs cheveux épars, et si beau de sa pâleur, si gracieux dans son évanouissement, par un mouvement irrésistible elle se précipita vers lui et se trouva presque agenouillée vis-à-vis de Benvenuto, tenant comme lui une main d'Ascanio dans les siennes.

— Mais cet enfant se meurt! Si vous l'emportez, monsieur, vous le tuerez. Il lui faut peut-être des secours très prompts. Jérôme, cours chercher maître André. Je ne veux pas qu'il sorte d'ici en cet état, entendez-vous? Partez ou restez, vous, mais laissez-le

Benvenuto regarda la duchesse avec pénétration et Ascanio avec anxiété. Il comprit qu'il n'y avait aucun danger à laisser son élève chéri aux soins de madame d'Etampes, et qu'il y en aurait peut-être à le transporter sans précaution. Son parti fut pris vite, comme toujours, car la décision rapide et inébranlable était une des qualités ou un des défauts de Cellini.

— Vous en répondez, madame! dit-il.

— Oh! sur ma vie! s'écria la duchesse.

Il baisa doucement l'apprenti au front, et s'enveloppant de son manteau, la main sur son poignard, il sortit fièrement, non sans avoir échangé avec la duchesse un coup d'œil de haine et de dédain. Quant aux deux hommes, il ne daigna pas même les regarder.

Anne, de son côté, suivit son ennemi tant qu'elle put le voir avec des yeux ardens de fureur; puis changeant d'expression, ses yeux s'abaissèrent avec une tristesse inquiète sur le gentil malade: l'amour succédait à la colère, la tigresse redevenait gazelle

— Maître André, dit-elle à son médecin qui accourait, voyez-le, sauvez-le, il est blessé et mourant

— Ce n'est rien, dit maître André, un affaiblissement passager. Il versa sur les lèvres d'Ascanio quelques gouttes d'un cordial qu'il portait toujours avec lui.

— Il se ranime, s'écria la duchesse, il fait un mouvement. Maintenant, maître, il lui faut du calme, n'est-ce pas? Transportez-le dans cette chambre, sur un lit de repos, dit-elle aux deux valets. Puis, baissant la voix de manière à n'être entendue que d'eux: Mais d'abord un mot, ajouta-t-elle; si une parole vous échappe sur ce que vous venez de voir et d'entendre, votre cou paiera pour votre langue. Allez.

Les laquais tremblans s'inclinèrent, et soulevant doucement Ascanio l'emportèrent.

Restée seule avec le prévôt et le vicomte de Marmagne, spectateurs si prudens de son outrage, madame d'Etampes les toisa tous les deux, le dernier surtout, d'un coup d'œil de mépris, mais elle réprima aussitôt ce mouvement.

— Je disais donc, vicomte, reprit-elle avec amertume mais avec calme, je disais donc que la chose dont vous parliez était grave; n'importe, je n'y réfléchissais pas. J'ai assez de pouvoir, je crois, pour me permettre de frapper un traître, comme j'en aurais assez au besoin pour atteindre des indiscrets. Le roi cette fois daignerait punir, je l'espère; mais moi, je veux me venger. La punition dirait l'insulte, la vengeance l'ensevelira. Vous avez eu, messieurs, le sang-froid d'ajourner cette vengeance pour ne pas la compromettre, et je vous en loue; ayez aussi le bon esprit, je vous le conseille, de ne pas la laisser échapper, et faites en sorte que je n'aie pas besoin d'avoir recours à d'autres que vous. Vicomte de Marmagne, il vous faut des paroles nettes. Je vous garantis la même impunité qu'au bourreau; seulement, si vous voulez que je vous donne un avis, je vous engage, vous et vos sbires, à renoncer à l'épée et à vous en tenir au poignard. C'est bon, ne parlez pas, agissez et promptement: c'est la meilleure réponse. Adieu, messieurs.

Ces mots dits d'une voix brève et saccadée, la duchesse étendit le bras comme pour montrer la porte aux deux seigneurs. Ils s'inclinèrent gauchement, sans trouver dans leur confusion, une excuse et sortirent tout interdits.

— Oh! n'être qu'une femme et avoir besoin de pareils lâches! dit Anne en les regardant s'éloigner, tandis que ses lèvres se contractaient avec dégoût. Oh! combien je méprise tous ces hommes, amant royal, mari vénal, valet en pourpoint, valet en livrée, tous, hormis un seul que malgré moi j'admire, et un autre qu'avec bonheur j'aime.

Elle entra dans la chambre où se trouvait le beau malade. Au moment où la duchesse s'approchait de lui, Ascanio rouvrit les yeux.

— Ce n'était rien, dit maître André à madame d'Etampes. Ce jeune homme a reçu une blessure à l'épaule, et la fatigue, quelque secousse de l'âme, peut-être même la faim, a causé un évanouissement momentané que des cordiaux ont, vous le voyez, dissipé complètement. Il est maintenant tout à fait remis, et supportera bien d'être transporté chez lui en litière.

— Il suffit, maître, dit la duchesse en donnant une bourse à maître André, qui la salua profondément et sortit.

— Où suis-je? dit Ascanio, qui, revenu à lui, cherchait à renouer ses idées.

— Vous êtes près de moi, chez moi, Ascanio, dit la duchesse.

— Chez vous, madame? ah! oui, je vous reconnais, vous êtes madame d'Étampes; et je me souviens aussi!... Où est Benvenuto? où est mon maître?

— Ne bougez pas, Ascanio; votre maître est en sûreté, soyez tranquille; il dîne paisiblement chez lui, à l'heure qu'il est.

— Mais comment se fait-il qu'il m'ait laissé ici?

— Vous avez perdu connaissance, il vous a confié à mes soins.

— Et vous m'assurez bien, madame, qu'il ne court aucun danger, qu'il est sorti d'ici sans dommage?

— Je vous répète, je vous affirme, Ascanio, qu'il n'a jamais été moins exposé qu'en ce moment, entendez-vous, ingrat, que je veille, que je soigne, moi, duchesse d'Étampes, avec la sollicitude d'une sœur, et qui ne me parle que de son maître!

— Oh! madame, pardon et merci! fit Ascanio.

— Il est bien temps vraiment! dit la duchesse en secouant sa jolie tête avec un fin sourire.

Et alors madame d'Étampes se mit à parler, accompagnant chaque parole d'une intonation tendre, prêtant aux mots les plus simples les intentions les plus délicates, faisant chaque question avec une sorte d'avidité et en même temps de respect, écoutant chaque réponse comme si sa destinée en eût dépendu. Elle fut humble, moelleuse et caressante comme une chatte, prête et attentive à tout, ainsi qu'une bonne actrice en scène, ramenant doucement Ascanio au ton s'il s'en écartait, et lui attribuant tout le mérite des idées qu'elle avait préparées et nécessairement amenées; paraissant douter d'elle et l'écoutant, lui, comme un oracle; déployant tout cet esprit cultivé et charmant qui, comme nous l'avons dit, l'avait fait surnommer la plus belle des savantes et la plus savante des belles. Enfin elle fit de cette conversation la plus douce des flatteries et la plus habile des séductions; puis, comme le jeune homme pour la troisième ou quatrième fois faisait mine de se retirer:

— Vous me parlez, Ascanio, dit-elle en le retenant encore, avec tant d'éloquence et de feu de votre bel art de l'orfèvrerie, que c'est pour moi comme une révélation, et que je verrai dorénavant une pensée là où je ne voyais qu'une parure. Ainsi, selon vous, votre Benvenuto serait le maître de cet art.

— Madame, il y a dépassé le divin Michel-Ange lui-même.

— Je vous en veux. Vous allez diminuer la rancune que je lui porte pour ses mauvais procédés à mon égard.

— Oh! il ne faut pas faire attention à sa rudesse, madame. Cette brusquerie cache l'âme la plus ardente et la plus dévouée; mais Benvenuto est en même temps l'esprit le plus impatient et le plus fougueux. Il a cru que vous le laissiez attendre à plaisir, et cette insulte...

— Dites cette malice, reprit la duchesse avec la confusion jouée d'un enfant gâté. La vérité est que je n'étais pas encore habillée quand votre maître est arrivé, et j'ai seulement un peu prolongé ma toilette. C'est mal, bien mal! vous voyez que je vous fais ma confession. Je ne vous savais pas avec lui, ajouta-t-elle avec vivacité.

— Oui, mais, madame, Cellini, qui n'est pas très pénétrant sans doute, et qu'on a d'ailleurs abusé, vous croit, je puis bien vous le dire à vous si gracieuse et si bonne, vous croit bien méchante et bien terrible, et dans un enfantillage il a cru voir une offense.

— Croyez-vous cela? reprit la duchesse sans pouvoir cacher tout à fait son sourire railleur.

— Oh! pardonnez-lui, madame! s'il vous connaissait, croyez-moi, il est noble et généreux, il vous demanderait pardon à genoux de son erreur.

— Mais taisez-vous donc! Prétendez-vous faire que je l'aime maintenant? Je veux lui en vouloir, vous dis-je, et pour commencer, je vais lui susciter un rival.

— Ce sera difficile, madame.

— Non, Ascanio, car ce rival c'est vous, c'est son élève. Laissez-moi au moins ne lui rendre qu'un hommage indirect, à ce grand génie qui m'abhorre. Voyons, vous, dont Cellini lui-même vante la grâce d'invention, est-ce que vous refuserez de mettre cette poésie à mon service? et puisque vous ne partagez pas les préventions de votre maître contre ma personne, ne me le prouverez-vous pas, dites, en consentant à l'embellir?

— Madame, tout ce que je puis et tout ce que je suis est à vos ordres. Vous êtes si bienveillante pour moi, vous vous informiez tout à l'heure avec tant d'intérêt de mon passé, de mes espérances, que je vous suis dévoué maintenant de cœur et d'âme.

— Enfant! je n'ai rien fait encore et je ne vous demande à l'heure qu'il est qu'un peu de votre talent. Voyons, avez-vous vu en rêve quelque prodigieux bijou? J'ai là des perles magnifiques; en quelle pluie merveilleuse souhaitez-vous me les transformer, mon gentil magicien? Tenez, voulez-vous que je vous dise une idée que j'ai? Tout à l'heure, en vous voyant étendu dans cette chambre, pâle et la tête abandonnée, je m'imaginais voir un beau lis dont le vent incline la tige. Eh bien! faites-moi un lis de perles et d'argent que je porterai à mon corsage, fit l'enchanteresse en posant la main sur son cœur.

— Ah! madame, tant de bonté...

— Ascanio, voulez-vous reconnaître cette bonté, comme vous le dites? Promettez-moi de me prendre pour confidente, pour amie, de ne rien me cacher de vos actions, de vos projets, de vos chagrins, car je vois bien que vous êtes triste. Promettez de venir à moi quand vous aurez besoin d'aide et de conseils.

— Mais c'est une grâce nouvelle que vous me faites et non un témoignage de reconnaissance que vous me demandez.

— Enfin, me le promettez-vous?

— Hélas! je vous l'aurais promis hier encore, madame; encore hier j'aurais pu m'engager envers votre générosité à avoir besoin d'elle; aujourd'hui il n'est plus au pouvoir de personne de me servir.

— Qui sait?

— Je le sais, moi, madame.

— Ah! vous souffrez, vous souffrez, je vois bien, Ascanio.

Ascanio secoua tristement la tête.

— Vous êtes dissimulé avec une amie, Ascanio; ce n'est pas bien, ce n'est pas bien, continua la duchesse en prenant la main du jeune homme et la serrant doucement.

— Mon maître doit être inquiet, madame, et j'ai peur de vous être importun. Je me sens remis tout à fait. Permettez-moi de me retirer.

— Que vous avez hâte de me quitter! Attendez du moins qu'on vous ait préparé une litière. Ne résistez pas, c'est l'ordonnance du médecin, c'est la mienne.

Anne appela un domestique et lui donna les ordres nécessaires, puis elle dit à Isabeau de lui apporter ses perles et quelques-unes de ses pierreries, qu'elle remit à Ascanio.

— Maintenant je vous rends la liberté, dit-elle, mais quand vous serez rétabli, mon lis sera la première chose dont vous vous occuperez, n'est-il pas vrai? En attendant, pensez-y, je vous prie, et dès que vous aurez achevé votre dessin, venez me le montrer.

— Oui, madame la duchesse.

— Et ne voulez-vous pas que moi je pense à vous servir, et puisque vous faites ce que je veux, que je fasse de mon côté ce que vous pouvez désirer? Voyons, Ascanio, voyons, que désirez-vous, mon enfant? Car à votre âge, on a beau comprimer son cœur, détourner ses yeux, fermer ses lèvres, on désire toujours quelque chose. Vous me croyez donc bien peu de pouvoir et de crédit, que vous dédaignez de faire de moi votre confidente?

— Je sais, madame, répondit Ascanio, que vous avez toute la puissance que vous méritez. Mais nulle puissance humaine ne saurait m'aider en l'occasion où je me trouve.

— Enfin, dites toujours, dit la duchesse d'Étampes. Je le veux! puis adoucissant avec une délicieuse coquetterie sa voix et son visage: Je vous en supplie!

— Hélas! hélas! madame, s'écria Ascanio, dont la douleur débordait. Hélas! puisque vous me parlez avec tant de bonté, puisque mon départ va vous cacher ma honte et mes pleurs, je vais, non pas comme je l'eusse fait hier, adresser une prière à la duchesse, mais faire une confidence à la femme. Hier, je vous eusse dit: J'aime Colombe et je suis heureux; aujourd'hui, je vous dirai: Colombe ne m'aime pas et je n'ai plus qu'à mourir! Adieu, madame, plaignez-moi!

Ascanio baisa précipitamment la main de madame d'Étampes, muette et immobile, et s'enfuit.

— Une rivale! une rivale! dit Anne en se réveillant comme d'un songe; mais elle ne l'aime pas, et il m'aimera, je le veux! Oh! oui, je le jure qu'il m'aimera et que je tuerai Benvenuto!

XIV

QUE LE FOND DE L'EXISTENCE HUMAINE EST LA DOULEUR

On voudra bien nous pardonner l'amertume et la misanthropie de ce titre. C'est qu'en vérité le présent chapitre n'aura guère, il faut l'avouer, d'autre unité que celle de la douleur, tout comme la vie. La réflexion n'est pas neuve, dirait un personnage célèbre de vaudeville, mais elle est consolante, en ce qu'elle nous servira peut-être d'excuse auprès du lecteur, que nous allons conduire comme Virgile conduit Dante, de désespoir en désespoir.

Soit dit sans offenser le lecteur ni Virgile.

Nos amis en effet, au moment où nous en sommes arri-

vés, sont, à commencer par Benvenuto et à finir par Jacques Aubry, plongés dans la tristesse, et nous allons voir la douleur, sombre marée montante, les gagner tous peu à peu.

Nous avons déjà laissé Cellini fort inquiet sur le sort d'Ascanio. De retour au Grand-Nesle, il ne songeait guère à la colère de madame d'Etampes, je vous le jure. Tout ce qui le préoccupait, c'était son cher malade. Aussi sa joie fut grande quand la porte s'ouvrit pour donner passage à une litière, et qu'Ascanio, sautant lestement à terre, vint lui serrer la main et l'assurer qu'il n'était pas plus mal que le matin. Mais le front de Benvenuto se rembrunit vite aux premiers mots de l'apprenti, et il l'écouta avec une singulière expression de chagrin tandis que le jeune homme lui disait :

— Maître, je vais vous donner un tort à réparer, et je sais que vous me remercierez au lieu de m'en vouloir. Vous vous êtes trompé au sujet de madame d'Etampes ; elle n'a pour vous ni mépris ni haine ; elle vous honore et vous admire, au contraire, et il faut convenir que vous l'avez bien rudement traitée, elle, femme, elle, duchesse. Maître, madame d'Etampes n'est pas seulement belle comme une déesse, elle est bonne comme un ange, modeste et enthousiaste, simple et généreuse, et dans le cœur elle a un esprit charmant. Là où vous avez vu ce matin insolence outrageante, il n'y avait que malice d'enfant. Je vous en prie pour vous, qui n'aimez pas à être injuste, autant que pour moi, qu'elle a accueilli et soigné avec une grâce si touchante, ne persistez pas dans cette méprise injurieuse. Je vous suis garant que vous n'aurez pas de peine à la faire oublier... Mais vous ne répondez pas, cher maître? Vous secouez la tête. Est-ce que je vous aurais offensé?

— Ecoute, mon enfant, répondit gravement Benvenuto, je t'ai souvent répété que, selon moi, il n'y avait qu'une chose au monde éternellement belle, éternellement jeune, éternellement féconde, à savoir, l'art divin. Pourtant, je crois, je sais, j'espère que dans certaines âmes tendres l'amour est aussi un sentiment grand, profond, et qui peut rendre toute une vie heureuse, mais c'est rare. Qu'est-ce que l'amour, d'ordinaire? Le caprice d'un jour, une joyeuse association où l'on se trompe réciproquement et souvent de bonne foi. Je le raille volontiers, cet amour, tu le sais, Ascanio ; je me moque de ses prétentions et de son langage. Je ne médis pas. C'est celui-là qui me plaît, à vrai dire. Il a en petit toutes les joies, toutes les douceurs, toutes les jalousies d'une passion sérieuse, mais ses blessures ne sont pas mortelles. Comédie ou tragédie, après un certain temps, on ne se le rappelle plus guère que comme une représentation théâtrale. Et puis, vois-tu, Ascanio, les femmes sont charmantes, mais, à mon sens, elles ne méritent et ne comprennent presque toutes que ces fantaisies. Leur donner plus, c'est marché de dupe ou imprudence de fou. Vois par exemple Scozzone : si elle entrait dans mon âme, elle serait effrayée. Je la laisse sur le seuil et elle est gaie, elle chante, elle rit, elle est heureuse. Ajoute à cela, Ascanio, que ces alliances changeantes ont un même fonds durable et qui suffit bien à un artiste : le culte de la forme et l'adoration de la beauté pure. C'est leur côté sévère et qui fait que je ne le calomnie pas, bien que j'en rie. Mais écoute, Ascanio, il est encore d'autres amours qui ne me font pas rire, qui me font trembler ; des amours terribles, insensés, impossibles comme des rêves.

— Oh! mon Dieu, pensa Ascanio, aurait-il appris quelque chose de ma folle passion pour Colombe!

— Ceux-là, continua Cellini, ne donnent ni le plaisir ni le bonheur, et cependant ils vous prennent tout entier ; ce sont des vampires qui boivent lentement toute votre existence, qui dévorent peu à peu votre âme ; ils vous tiennent fatalement dans leurs serres, et on ne peut plus s'en arracher. Ascanio, Ascanio, crains-le. On voit bien que ce sont des chimères et qu'on ne peut rien gagner avec eux, et pourtant on s'y livre corps et âme, et on leur abandonne ses jours presque avec joie.

— C'est cela! il sait tout! se dit Ascanio.

— Cher fils, poursuivit Benvenuto, s'il en est temps encore, brise ces liens qui t'enchaîneraient à jamais ; tu en porteras la marque, mais tâche au moins de leur dérober ta vie.

— Et qui vous a donc dit que je l'aimais? demanda l'apprenti.

— Si tu ne l'aimes pas, Dieu soit loué! dit Benvenuto, qui crut qu'Ascanio niait quand il ne faisait qu'interroger. Mais alors prends bien garde, car j'ai vu ce matin qu'elle t'aimait, elle.

— Ce matin! De qui donc parlez-vous? que voulez-vous dire?

— De qui je parle? de madame d'Etampes.

— Madame d'Etampes! reprit l'apprenti stupéfait. Mais vous vous trompez, maître, c'est impossible. Vous dites que vous avez vu que madame d'Etampes m'aimait?

— Ascanio, j'ai quarante ans, j'ai vécu et je sais. Aux regards que cette femme jetait tantôt sur toi, à la façon dont elle a su t'apparaître, je te jure qu'elle t'aime ; et à l'enthousiasme avec lequel tu la défendais tout à l'heure, j'ai bien peur que tu ne l'aimes aussi. Alors, vois-tu, cher Ascanio, tu serais perdu : assez ardent pour tout consumer en toi, cet amour, quand il te quitterait, te laisserait sans une illusion, sans une croyance, sans un espoir, et tu n'aurais plus d'autre ressource que d'aimer à ton tour comme on t'aurait aimé, d'un amour empoisonné et fatal, et de porter dans d'autres cœurs ce ravage qu'on aurait fait dans le tien.

— Maître, dit Ascanio, je ne sais si madame d'Etampes m'aime, mais à coup sûr je n'aime pas madame d'Etampes, moi.

Benvenuto ne fut rassuré qu'à demi par l'air de sincérité d'Ascanio car il pensait qu'il pouvait s'abuser lui-même sur ce sujet. Il n'en reparla donc plus, et dans les jours qui suivirent, il regardait souvent l'apprenti avec tristesse.

D'ailleurs, il faut dire qu'il ne paraissait pas inquiet pour le compte d'Ascanio. Lui-même semblait tourmenté de quelque souci personnel. Il avait perdu sa franche gaîté, ses boutades originales d'autrefois. Il restait toujours enfermé le matin dans sa chambre au-dessus de la fonderie, et avait expressémsnt défendu qu'on vînt l'y troubler. Le reste du jour, il travaillait à la statue gigantesque de Mars avec son ardeur accoutumée, mais sans en parler avec son effusion ordinaire. C'est surtout en présence d'Ascanio qu'il paraissait sombre, embarrassé et comme honteux. Il semblait fuir son cher élève comme un créancier ou comme un juge. Enfin, il était aisé de voir qu'une quelque grande douleur, quelque terrible passion était entrée dans cette âme vigoureuse et la ravageait.

Ascanio n'était guère plus heureux ; il était persuadé, ainsi qu'il l'avait dit à madame d'Etampes, que Colombe ne l'aimait pas. Le comte d'Orbec, qu'il ne connaissait que de nom, était pour sa jalousie un jeune et élégant seigneur, et la fille de messire d'Estourville, l'heureuse fiancée d'un beau gentilhomme, n'avait pas songé une minute à un obscur artiste. Eût-il d'ailleurs gardé le vague et fugitif espoir qui jamais n'abandonne un cœur rempli d'amour, il s'était fermé toute chance à lui-même en dénonçant à madame d'Etampes, s'il était vrai que madame d'Etampes l'aimât, le nom de sa rivale. Ce mariage, qu'elle aurait eu peut-être le pouvoir d'empêcher, elle le hâterait maintenant de toutes ses forces ; elle poursuivrait de toute sa haine la pauvre Colombe. Oui, Benventuo avait raison : l'amour de cette femme était en effet formidable et mortel, mais l'amour de Colombe devait être ce sublime et céleste sentiment dont le maître avait parlé d'abord, et c'était à un autre, hélas! qu'était réservé tout ce bonheur.

Ascanio était au désespoir ; il avait cru à l'amitié de madame d'Etampes, et cette trompeuse amitié, c'était un dangereux amour ; il avait espéré l'amour de Colombe, et cet amour menteur n'était qu'une indifférente amitié. Il se sentait près de haïr ces deux femmes, qui avaient si mal répondu à tous ses rêves, en l'aimant chacune comme il aurait voulu être aimé de l'autre.

Tout absorbé par un morne découragement, il ne songeait pas même au lis commandé par madame d'Etampes, et dans son jaloux dépit, il n'avait plus voulu retourner au Petit-Nesle, malgré les supplications et les reproches de Ruperte dont il laissait les mille questions sans réponse. Parfois, cependant, il se repentait des résolutions du premier jour, cruelles pour lui seul, assurément. Il voulait voir Colombe, lui demander compte, mais de quoi? de ses extravagantes visions à lui-même! Enfin, il la verrait, pensait-il dans ses momens d'attendrissement ; il lui avouerait, cette fois son amour comme un crime, et elle était si bonne qu'elle l'en consolerait peut-être comme d'un malheur. Mais comment revenir sur son absence, comment s'excuser aux yeux de la jeune fille?

Ascanio, au milieu de ses naïves et douloureuses réflexions, laissait se consumer le temps et n'osait prendre un parti.

Colombe attendit Ascanio avec épouvante et joie le lendemain du jour où dame Perrine avait accablé l'apprenti de sa terrible révélation ; mais elle compta en vain les heures et les minutes ; en vain dame Perrine se tint aux écoutes. Ascanio, qui, revenu à temps de son évanouissement, aurait pu profiter de la gracieuse permission de Colombe, ne vint pas, accompagné de Ruperte, frapper les quatre coups convenus à la porte du Petit-Nesle. Qu'est-ce que cela voulait dire?

Cela voulait dire qu'Ascanio était malade, mourant peut-être, trop mal enfin pour venir. C'est du moins ce que pensait Colombe ; elle passa toute la soirée agenouillée à son prie-dieu, pleurant et priant, et quand elle eut cessé de prier, elle s'aperçut qu'elle pleurait encore. Cela lui fit peur. Cette anxiété qui lui serrait le cœur fut pour elle une révélation. En effet, il y avait de quoi s'effrayer, car, en moins d'un mois, Ascanio s'était rendu maître de sa pensée

au point de lui faire oublier Dieu, son père, son propre malheur.

Mais c'est bien de cela qu'il s'agissait! Ascanio souffrait là, à deux pas; il se mourait sans qu'elle pût le voir! Ce n'était pas le moment de raisonner, mais de pleurer, pleurer toujours. Quand il serait sauvé, elle réfléchirait.

Le lendemain ce fut bien pis. Perrine guetta Ruperte, et dès qu'elle la vit sortir, se précipita dehors pour aller à la provision des nouvelles beaucoup plus qu'à la provision des vivres. Or, Ascanio n'était pas plus gravement malade; Ascanio avait simplement refusé d'aller au Petit-Nesle sans vouloir répondre aux interrogations empressées de dame Ruperte autrement que par un silence obstiné. Les deux commères en étaient réduites aux conjectures. En effet, c'était une chose incompréhensible pour elles.

Quant à Colombe, elle ne chercha pas longtemps, elle se dit sur-le-champ: « Il sait tout; il a appris que dans trois mois je serai la femme du comte d'Orbec, et il ne veut plus me voir. »

Son premier mouvement fut de savoir gré à son amant de sa colère et de sourire. Explique qui voudra cette secrète joie, nous ne sommes qu'historien. Mais bientôt en y réfléchissant, elle en voulut à Ascanio d'avoir pu croire qu'elle n'était pas désespérée d'une pareille union. — Il me méprise donc, se dit-elle. Toutes ces dispositions d'indignation ou de tendresse étaient bien dangereuses: elles dévoilaient ce cœur ignorant à lui-même. Colombe tout haut se disait qu'elle souhaitait ne plus voir Ascanio, mais tout bas elle l'attendait pour se justifier.

Et elle souffrait dans sa conscience timorée; elle souffrait dans son amour méconnu.

Ce n'était pas le seul amour qu'Ascanio méconnaissait. Il y en avait un autre plus puissant, plus impatient encore de se révéler, et qui rêvait sourdement le bonheur comme la haine rêve la vengeance.

Madame d'Etampes ne croyait pas, ne voulait pas croire à cette passion profonde d'Ascanio pour Colombe. « Un enfant qui ne sait ce qu'il désire, disait-elle, qui s'est amouraché de la première jolie fille qu'il a vue passer, qui s'est heurté aux dédains d'une petite sotte vaniteuse, et dont l'orgueil s'est irrité d'un obstacle. Oh! quand il sentira ce que c'est qu'un amour vrai, un amour ardent et tenace; quand il saura que moi, la duchesse d'Etampes, moi dont le caprice gouverne un royaume, je l'aime!... Il faut qu'il le sache. »

Le vicomte de Marmagne et le prévôt de Paris souffraient eux, dans leur haine, comme Anne et Colombe dans leur amour. Ils en voulaient mortellement à Benvenuto, Marmagne surtout. Benvenuto l'avait fait mépriser et humilier par une femme, Benvenuto le contraignait à être brave, car avant la scène de l'hôtel d'Etampes le vicomte aurait pu le faire poignarder par ses gens dans la rue; mais maintenant il était obligé de l'aller attaquer lui-même dans sa maison, et Marmagne à cette pensée frémissait d'épouvante, et l'on ne pardonne guère à quelqu'un qui vous fait sentir que vous êtes un lâche.

Ainsi tous souffraient. Scozzone elle-même, Scozzone l'étourdie, Scozzone la folle ne riait plus, ne chantait plus, et très souvent ses yeux étaient rouges de larmes. Benvenuto ne l'aimait plus, Benvenuto était froid toujours et parfois brusque pour elle.

La pauvre Scozzone avait eu de tout temps une idée fixe, qui, chez elle, était devenue une monomanie. Elle voulait devenir la femme de Benvenuto. Lorsqu'elle était venue chez lui, croyant lui servir de jouet, et que celui-ci l'avait traitée avec égard comme une femme et non comme une belle, la pauvre enfant se trouva tout à coup relevée par ce respect inattendu et par cet honneur inespéré, et elle sentit en même temps une reconnaissance profonde pour son bienfaiteur, un naïf orgueil de se voir si noblement appréciée. Depuis, et non pas sur l'ordre mais sur la prière de Cellini, elle consentit joyeusement à lui servir de modèle, et en se voyant tant de fois reproduite et tant de fois admirée en bronze, en argent et en or, elle s'était tout simplement attribué la moitié des succès de l'orfèvre, puisque, après tout, ces belles formes, si souvent louées, lui appartenaient beaucoup plus qu'au maître. Elle rougissait volontiers quand on faisait compliment à Benvenuto de la pureté des lignes de telle ou telle figure; elle se persuadait avec complaisance qu'elle était tout à fait indispensable à la renommée de son amant, et était devenue une partie de sa gloire comme elle était devenue une portion de son cœur.

Pauvre enfant! elle ne savait guère qu'au contraire elle n'avait jamais été pour l'artiste cette âme secrète, cette divinité cachée que tout créateur invoque et qui le fait créateur; mais parce que Benvenuto semblait copier ses attitudes et sa grâce, elle croyait de bonne foi qu'il lui devait tout, et elle s'était peu à peu enhardie à espérer qu'après avoir élevé la courtisane au rang de sa maîtresse, il élèverait la maîtresse au rang de sa femme.

Comme elle ne savait guère dissimuler, elle avait très nettement avoué ses prétentions. Cellini l'avait gravement écoutée et avait répondu:

— Il faudra voir.

Le fait est qu'il aurait préféré retourner au fort Saint-Ange, au risque de se casser une seconde fois la jambe en s'évadant. Non qu'il méprisât sa chère Scozzone: il l'aimait tendrement et même un peu jalousement, nous l'avons vu, mais il adorait avant tout l'art, et sa vraie et légitime dame était d'abord la sculpture. Puis, une fois marié, l'époux n'attristerait-il pas le gai bohémien? Le père de famille ne gênerait-il pas le ciseleur? Et, d'ailleurs, s'il avait dû épouser tous ses modèles, il serait pour le moins cent fois bigame.

— Quand je cesserai d'aimer et de modeler Scozzone, se disait Benvenuto, je lui trouverai quelque brave garçon à la vue trop courte pour voir dans le passé et envisager l'avenir, et qui ne verra qu'une jolie femme et une jolie dot que je lui donnerai. Et ainsi je satisferai cette rage qu'a Scozzone de porter bourgeoisement le nom d'un époux. Car Benvenuto était convaincu que c'était surtout un mari que voulait Scozzone. Peu lui importait qui fût ce mari.

En attendant, il laissait la petite ambitieuse se bercer tant qu'elle voulait de ses chimères. Mais depuis l'installation au Grand-Nesle, il n'y avait plus à se faire illusion, et Scozzone, voyant bien qu'elle n'était pas aussi nécessaire à la vie et aux travaux de Cellini qu'elle l'avait pensé, ne réussissait plus à dissiper par sa gaîté le nuage de tristesse dont son front était couvert, et il avait commencé à modeler en cire une Hébé pour laquelle elle ne posait pas. Enfin, chose affreuse à penser! la pauvre petite avait essayé de faire la coquette avec Ascanio devant Cellini sans que le moindre froncement de sourcil témoignât de la jalouse colère du maître. Fallait-il donc dire adieu à tant de beaux rêves et n'être plus qu'une pauvre fille humiliée comme devant?

Quant à Pagolo, si l'on a quelque curiosité de sonder les ténèbres de cette âme, nous dirons que jamais Pagolo n'avait été plus sombre et plus taciturne que depuis quelque temps.

On pensera du moins que le joyeux écolier Jacques Aubry, notre vieille connaissance, avait échappé à cette contagion de chagrin? Pas du tout: il avait aussi sa part de douleur. Simonne, après l'avoir attendu longtemps le dimanche du siège de Nesle, était rentrée furieuse au domicile conjugal et n'avait plus voulu, sous aucun prétexte, recevoir l'impertinent basochien. Celui-ci, pour se venger, avait retiré, il est vrai, sa pratique au mari de la capricieuse: mais cet affreux tailleur n'avait manifesté à cette nouvelle d'autre sentiment qu'une vive satisfaction; car si Jacques Aubry usait vite et avec prodigalité ses habits (moins les poches), il faut ajouter qu'il avait pour principe économique de ne les payer jamais. Or, quand l'influence de Simonne ne fut plus là pour contrebalancer l'absence d'argent, l'égoïste tailleur trouva que l'honneur d'habiller Jacques Aubry ne correspondait pas à la perte qu'il faisait en l'habillant pour rien.

Ainsi notre pauvre ami se trouva en même temps accablé de son veuvage et attaqué dans ses vêtemens. Par bonheur, nous avons pu voir qu'il n'était pas garçon à se laisser moisir dans sa mélancolie. Il eut bientôt rencontré une charmante petite consolation appelée Gervaise. Mais Gervaise était hérissée de toutes sortes de principes qu'il trouvait très saugrenus, elle lui échappait sans cesse, et il se damnait à chercher les moyens de fixer la coquette. Il en avait perdu presque le boire et le manger, d'autant plus que son infâme tavernier, qui était cousin de son infâme tailleur, ne voulait plus lui faire crédit.

Tous ceux dont le nom a été prononcé dans ces pages étaient donc malheureux, depuis le roi, fort inquiet de savoir si Charles-Quint voudrait ou ne voudrait pas passer en France, jusqu'aux dames Perrine et Ruperte, fort désobligées de ne pouvoir reprendre leurs caquetages; et si, comme le Jupiter antique, nos lecteurs avaient le droit et l'ennui d'écouter toutes les doléances et tous les vœux des mortels, voici le chœur plaintif qu'ils pourraient entendre:

Jacques Aubry. — Si Gervaise voulait ne plus me rire au nez!

Scozzone. — Si Benvenuto retrouvait un seul moment de jalousie!

Pagolo. — Si Scozzone pouvait détester le maître!

Marmagne. — Si j'avais le bonheur de surprendre ce Cellini seul!

Madame d'Etampes. — Si seulement Ascanio savait que je l'aime!

Colombe. — Si je le voyais une minute, le temps de me justifier!

Ascanio. — Si elle se justifiait!

Benvenuto. — Si j'osais du moins avouer ma torture à Ascanio!

Tous. — Hélas! hélas! hélas!

XV

QUE LA JOIE N'EST GUÈRE QU'UNE DOULEUR QUI CHANGE DE PLACE

Tous ces souhaits si vivement exprimés devaient être exaucés avant la fin de la semaine. Seulement leur réussite devait laisser ceux qui les avaient formés plus malheureux et plus tristes qu'auparavant. — C'est la loi : toute joie contient quelque malheur en germe.

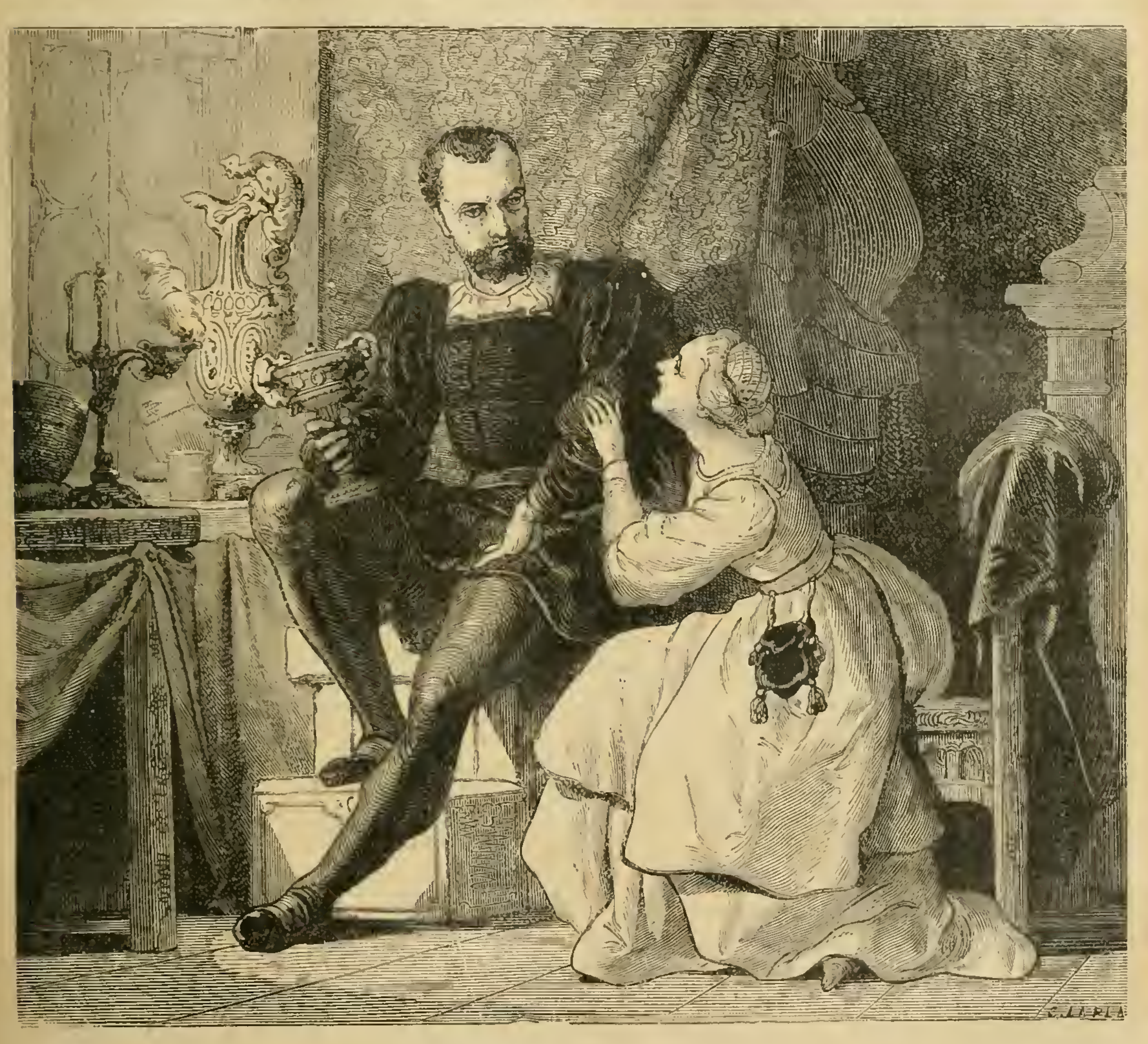
Gervaise d'abord ne riait plus au nez de Jacques Aubry. Changement, si on se le rappelle, ardemment désiré par l'écolier. En effet, Jacques Aubry avait trouvé le lien doré qui devait enchaîner la légère jeune fille. Ce lien fut une jolie bague ciselée par Benvenuto lui-même et figurant deux mains unies

Il faut savoir que depuis le jour du combat, Jacques Aubry s'était pris de vive amitié pour la franche et souveraine énergie de l'artiste florentin. Il ne l'interrompait pas quand il parlait, chose inouïe ! Il le regardait et l'écoutait avec respect, ce que ses professeurs n'avaient jamais pu obtenir de lui. Il admirait ses ouvrages avec un enthousiasme sinon très éclairé, du moins très sincère et très chaleureux. D'autre part sa loyauté, son courage et sa bonne humeur, avaient plu à Cellini. — Il était à la paume juste de force à se défendre, mais à perdre. — Il pouvait, à une bouteille près, lutter à table. — Bref, l'orfèvre et lui étaient devenus les meilleurs amis du monde, et Cellini, généreux parce qu'il savait sa richesse inépuisable, l'avait forcé un jour d'emporter cette petite bague, si admirablement ciselée qu'à défaut de pomme elle eût tenté Ève et jeté la discorde dans les noces de Thétis et de Pélée.

Le lendemain du jour où la bague passa des mains de Jacques Aubry dans les mains de Gervaise, Gervaise reprit son sérieux, et l'écolier espéra qu'elle était à lui. Le pauvre fou ! c'est lui qui était à elle.

Scozzone, selon son désir, parvint à ranimer dans le cœur de Benvenuto une étincelle de jalousie. Voici comment.

Un soir que ses coquetteries et ses gentillesses avaient encore échoué devant l'impassible gravité du maître, elle prit à son tour un air solennel



Benvenuto fit un nouveau signe de doute.

— Benvenuto, dit-elle, savez-vous que vous ne paraissez guère songer à vos engagemens envers moi.

— Quels engagemens, chère petite ? répondit Benvenuto en ayant l'air de chercher au plafond l'explication de ce reproche.

— Ne m'avez-vous pas promis cent fois de m'épouser ?

— Je ne me le rappelle pas, dit Benvenuto.

— Vous ne vous le rappelez pas ?

— Non, il me semble que j'ai répondu seulement : il faudra voir.

— Eh bien ! avez-vous vu ?

— Oui.

— Qu'avez-vous vu ?

— Que j'étais trop jeune encore pour être à cette heure autre chose que ton amant, Scozzone. Nous reviendrons là-dessus plus tard.

— Et moi je ne suis plus assez niaise, mon jeur, pour me contenter d'une promesse si vague et vous attendre toujours.

— Fais comme tu voudras, petite, et si tu es pressée, marche devant.

— Mais qu'avez-vous donc, après tout, contre le mariage ? Qu'est-ce que cela changera à votre existence ? Vous aurez

fait le bonheur d'une pauvre fille qui vous aime, et voilà tout.

— Ce que cela changera à ma vie, Scozzone? dit gravement Cellini. Tu vois cette chandelle dont la pâle lumière éclaire faiblement la vaste salle où nous sommes; je pose un éteignoir sur la mèche, il fait tout à fait nuit maintenant. Le mariage, c'est cet éteignoir. Rallume la chandelle, Scozzone, je déteste l'obscurité.

— Je comprends, s'écria avec volubilité Scozzone éclatant en larmes, vous portez un nom trop illustre pour le donner à une fille de rien qui vous a donné son âme, sa vie, tout ce qu'elle avait, tout ce qu'elle pouvait donner, qui est prête à tout endurer pour vous, qui ne respire que par vous, qui n'aime que vous...

— Je sais cela, Scozzone, et je t'assure que je t'en suis on ne peut plus reconnaissant.

— Qui a accepté de bon cœur et égayé autant qu'elle a pu votre solitude, qui, vous sachant jaloux, ne regarde plus jamais les belles cavalcades d'archers et de sergens d'armes, qui a toujours fermé l'oreille aux doux propos qu'elle n'a cependant pas manqué d'entendre, même ici.

— Même ici? interrompit Benvenuto.

— Oui, ici, ici même, entendez-vous?

— Scozzone, s'écria Benvenuto, ce n'est pas quelqu'un de mes compagnons, je l'espère, qui aurait osé outrager son maître à ce point!

— Il m'épouserait, celui-là, si je voulais, poursuivit Scozzone, qui attribuait à une recrudescence d'amour le mouvement de colère de Cellini.

— Scozzone, parlez! quel est l'insolent?.. Ce n'est pas Ascanio, je l'espère.

— Il y en a un qui m'a dit plus de cent fois: Catherine, le maître vous abuse; il ne vous épousera jamais, vous si bonne et si jolie: il est trop fier pour cela. Oh! s'il vous aimait comme je vous aime, ou si vous vouliez m'aimer, moi, comme vous l'aimez!

— Le nom, le nom du traître! s'écria Benvenuto furieux.

— Mais je ne l'écoutais seulement pas, reprit Scozzone enchantée; au contraire, toutes ses douces paroles étaient perdues, et je le menaçais de tout vous dire s'il continuait. Je n'aimais que vous, j'étais aveugle, et le galant en était pour ses beaux discours et ses doux yeux. Oui, prenez votre air indifférent, faites semblant de ne pas me croire; ce n'en est pas moins vrai, cependant.

— Je ne te crois pas, Scozzone, dit Benvenuto, qui vit bien que s'il voulait savoir le nom de son rival il lui fallait employer un moyen tout différent de celui qu'il avait tenté jusqu'alors.

— Comment, vous ne me croyez pas! s'écria Scozzone interdite.

— Non.

— Vous pensez donc que je mens?

— Je pense que tu t'abuses.

— Ainsi, à votre avis, on ne peut plus m'aimer?

— Je ne dis pas cela.

— Vous le pensez?

Benvenuto sourit, car il vit qu'il avait trouvé le moyen de faire parler Catherine.

— On m'aime cependant, voilà la vérité, reprit Scozzone.

Benvenuto fit un nouveau signe de doute.

— On m'aime plus que vous ne m'avez jamais aimée, plus que vous ne m'aimerez jamais, entendez-vous bien, monsieur?

Benvenuto éclata de rire.

— Je serais curieux, dit-il, de savoir quel eſt ce beau Médor.

— Il ne s'appelle pas Médor, répondit Catherine.

— Comment s'appelle-t-il donc? — Amadis?

— Il ne s'appelle pas Amadis non plus. Il s'appelle...

— Galaor?

— Il s'appelle Pagolo, puisque vous voulez le savoir.

— Ah! ah! c'est mons Pagolo! murmura Cellini.

— Oui, c'est mons Pagolo, reprit Scozzone blessée du ton
de
méprisant avec lequel Cellini avait prononcé le nom
peu
son rival, un brave garçon de bonne famille, rangé,
bruyant, religieux, et qui ferait un excellent mari.

— C'est ton opinion, Scozzone!

— Oui, c'est mon opinion.

— Et tu ne lui as jamais donné aucune espérance?

— Je ne l'écoutais même pas. Oh! j'étais bien sotte! Mais, désormais...

— Tu as raison, Scozzone, il faut l'écouter et lui répondre

— Comment cela? Qu'est-ce que vous dites donc?

— Je te dis de l'écouter quand il te parlera d'amour, et de ne pas le rebuter. Le reste est mon affaire.

— Mais...

— Mais, sois tranquille, j'ai mon idée

— A la bonne heure. Cependant, j'espère bien que vous n'allez pas le punir tragiquement ce pauvre diable qui a l'air de confesser ses péchés quand il dit: Je vous aime. Jouez-lui un bon tour si vous voulez, mais pas avec votre épée surtout. Je demande grâce pour lui.

— Tu seras contente de la vengeance, Scozzone, car la vengeance tournera à ton profit.

— Comment cela?

— Oui, elle accomplira un de tes plus ardens désirs.

— Que voulez-vous dire, Benvenuto?

— C'est mon secret.

— Oh! si vous saviez la drôle de mine qu'il fait quand il veut être tendre, reprit la folle enfant, incapable de demeurer triste pendant cinq minutes de suite. Ainsi, méchant, cela vous intéresse donc encore, que l'on fasse la cour ou non à votre rieuse? Vous l'aimez donc toujours un peu cette pauvre Scozzone?

— Oui. Mais ne manque pas de m'obéir exactement à l'endroit de Pagolo, et de suivre à la lettre les instructions que je te donne.

— Oh! n'ayez pas peur, allez, je sais jouer la comédie tout comme une autre. Il ne va pas tarder à me dire: Eh bien! Catherine, êtes-vous toujours cruelle? Je répondrai: Quoi! encore, monsieur Pagolo? Mais, là, vous comprenez, d'un petit ton pas très fâché et assez encourageant. Quand il verra que je ne suis plus sévère, il se croira le vainqueur du monde. Et vous, que lui ferez-vous, Benvenuto? Quand commencerez-vous à vous venger de lui? Sera-ce bien long? bien amusant? rirons-nous?

— Nous rirons, répondit Benvenuto.

— Et vous m'aimerez toujours?

Benvenuto lui donna sur le front un baiser affirmatif, c'est-à-dire la meilleure des réponses, attendu qu'elle répond à tout et ne répond à rien.

La pauvre Scozzone ne se doutait pas que le baiser de Cellini était le commencement de sa vengeance.

Le vicomte de Marmagne, selon ses vœux, trouva Benvenuto seul. Voici comment la chose arriva.

Aiguillonné par la colère du prévôt, excité par le souvenir des mépris de madame d'Etampes et surtout piqué par l'éperon de sa furieuse avarice, le comte, déterminé à aller attaquer avec l'aide de ses deux sbires le lion dans son antre, avait choisi pour cette expédition le jour de la Saint-Eloi, fête de la corporation des orfèvres, moment où l'atelier devait être désert. Il cheminait donc sur le quai, la tête haute, le cœur palpitant, ses deux bravi marchant à dix pas derrière lui.

— Voilà, dit une voix à ses côtés, un beau jeune seigneur qui s'en va en conquête amoureuse, avec sa vaillante mine pour sa dame, et ses deux sbires pour le mari.

Marmagne se retourna, croyant que quelqu'un de ses amis lui adressait la parole, mais il ne vit qu'un inconnu qui suivait la même route que lui, et que dans sa préoccupation il n'avait point aperçu.

— Je gage que j'ai trouvé la vérité, mon gentilhomme, continua l'inconnu passant du monologue au dialogue. Je parie ma bourse contre la vôtre, sans savoir ce qu'il y a dedans, cela m'est égal, que vous allez en bonne fortune. Oh! ne me dites rien, soyez discret en amour, c'est un devoir. Quant à moi, mon nom est Jacques Aubry, mon état, écolier, et je m'en vais de ce pas à un rendez-vous avec mon amante, Gervaise Philipot, une jolie fille, mais entre nous d'une vertu bien terrible, mais qui cependant a fait naufrage devant une bague: il est vrai que cette bague était un joyau, un joyau d'un merveilleux travail, une ciselure de Benvenuto Cellini, rien que cela!

Jusque-là, le vicomte de Marmagne avait à peine écouté les confidences de l'impertinent discoureur, et s'était bien gardé de lui répondre. Mais au nom de Benvenuto Cellini toute son attention se réveilla.

— Une ciselure de Benvenuto Cellini! Diable! C'est un présent un peu bien royal pour un écolier

— Oh! vous comprenez, mon cher baron. Etes-vous baron, comte ou vicomte?

— Vicomte, dit Marmagne en se mordant les lèvres de l'impertinente familiarité que l'écolier se permettait avec lui, mais voulant savoir s'il ne pourrait pas en tirer quelque chose.

— Vous comprenez bien, mon cher vicomte, que je ne l'ai pas acheté? Non, quoique artiste, je ne mets pas mon argent à ces bagatelles. C'est Benvenuto qui m'en a gratifié en remerciment de ce que je lui ai donné un coup de main dimanche dernier pour enlever le Grand-Nesle au prévôt.

— Ainsi vous êtes l'ami de Cellini? demanda Marmagne.

— Son plus intime, vicomte, et je m'en fais gloire. Entre nous, c'est à la vie à la mort, voyez-vous. Vous le connaissez sans doute aussi, vous?

— Oui.

— Vous êtes bien heureux. Un génie sublime, n'est-ce pas, mon cher! Pardon, je vous dis: Mon cher, c'est façon de parler, et puis d'ailleurs je crois que je suis gentilhomme aussi, moi: ma mère du moins le disait à mon père chaque fois qu'il la battait. Je suis donc, comme je vous le disais,

l'admirateur, le confident, le frère, du grand Benvenuto Cellini, et par conséquent ami de ses amis, ennemi de ses ennemis, car il ne manque pas d'ennemis mon sublime orfèvre. D'abord madame d'Etampes, puis le prévôt de Paris, un vieux cuistre ; puis un certain Marmagne, un grand flandrin que vous connaissez peut-être, et qui veut, à ce que l'on dit, s'emparer du Grand-Nesle. Ah ! pardieu ! il sera bien reçu !

— Benvenuto se doute donc de ses prétentions? demanda Marmagne, qui commençait à prendre un grand intérêt à la conversation de l'écolier.

— On l'a prévenu ; mais... chut ! il ne faut pas le dire, afin que le susdit Marmagne reçoive la correction qu'il mérite.

— D'après ce que je vois, alors, Benvenuto se tient sur ses gardes? reprit le vicomte.

— Sur ses gardes? d'abord Benvenuto y est toujours. Il a manqué je ne sais combien de fois d'être assassiné dans son pays, et, Dieu merci ! il s'en est toujours bien tiré.

— Et qu'entendez-vous par sur ses gardes?

— Oh ! je n'entends pas qu'il a garnison, comme ce vieux poltron de prévôt : non, non, au contraire ; il est même tout seul, à l'heure qu'il est, attendu que les compagnons sont allés se réjouir à Vanvres. Je devais même aller faire aujourd'hui une partie de paume avec lui, ce cher Benvenuto. Malheureusement Gervaise s'est trouvée en concurrence avec mon grand orfèvre, et naturellement, comme vous comprenez bien, j'ai donné la préférence à Gervaise.

— En ce cas, je vais vous remplacer, dit Marmagne.

— Eh bien ! allez-y, vous ferez une action méritoire ; allez-y, mon cher vicomte, et dites de ma part à mon ami Benvenuto qu'il aura ma visite ce soir. Vous savez : trois coups un peu forts, c'est le signal. Il a adopté cette précaution à cause de ce grand escogriffe de Marmagne, qu'il suppose disposé à lui jouer quelque mauvais tour. Est-ce que vous le connaissez, ce vicomte de Marmagne?

— Non.

— Ah ! tant pis ! vous m'auriez donné son signalement.

— Pourquoi faire?

— Afin, si je le rencontre, de lui proposer une partie de bâton. Je ne sais pas pourquoi, mais sans jamais l'avoir vu, vous saurez, mon cher, que je l'abomine tout particulièrement, votre Marmagne, et que si jamais il me tombe sous la main, je compte le vergeter de la bonne façon. Mais pardon, nous voilà aux Augustins, et je suis forcé de vous quitter. — Ah ! à propos, comment vous nommez-vous, mon cher?

Le vicomte s'éloigna comme s'il n'avait point entendu la question.

— Ah ! ah ! dit Jacques Aubry, le regardant s'éloigner ; il paraît, mon cher vicomte, que nous désirons garder l'incognito : voilà de la plus pure chevalerie ou je ne m'y connais pas. Comme vous voudrez, mon cher vicomte, comme vous voudrez.

Et Jacques Aubry, les mains dans ses poches et en se dandinant comme d'habitude, prit en sifflotant un air de basoche la rue du Battoir, au bout de laquelle demeurait Gervaise.

Quant au vicomte de Marmagne, il continua son chemin vers le Grand-Nesle.

En effet, comme l'avait dit Ascanio, Benvenuto se trouvait seul : Ascanio était allé rêver je ne sais où, Catherine visitait une de ses amies avec dame Ruperte, et les compagnons faisaient la Saint-Eloi à Vanvres.

Le maître était dans le jardin, travaillant un modèle en terre de sa statue gigantesque de Mars, dont la tête colossale regardait par-dessus les toits du Grand-Nesle et pouvait voir le Louvre, quand le petit Jehan, qui ce jour-là était de garde à la porte, trompé par la manière de frapper de Marmagne, et le prenant pour un ami, l'introduisit avec ses deux sbires.

Si Benvenuto ne travaillait pas comme Titien, la cuirasse sur le dos, il travaillait au moins comme Salvator Rosa, l'épée au côté et l'escopette à la main. Marmagne vit donc qu'il n'avait pas gagné grand'chose à surprendre Cellini, puisqu'il avait surpris un homme armé, voilà tout.

Le vicomte n'en essaya pas moins de masquer sa poltronnerie d'impudence, et comme Cellini, de ce ton impératif qui ne permettait pas de retard dans la réponse, lui demandait dans quelle intention il se présentait chez lui :

— Je n'ai pas affaire à vous, dit-il ; je m'appelle le vicomte de Marmagne ; je suis secrétaire du roi, et voici un ordre de Sa Majesté, ajouta-t-il en élevant un papier au-dessus de sa tête, qui m'accorde la concession d'une partie du Grand-Nesle ; je viens donc prendre mes dispositions pour faire arranger à mon gré la portion de l'hôtel qui m'est allouée et que j'habiterai désormais.

Et disant cela, Marmagne, suivi toujours de ses deux sbires, s'avança vers la porte du château.

Benvenuto mit la main sur son escopette, qui, ainsi que nous l'avons dit, était toujours à sa portée, et d'un seul bond se trouva au haut du perron et en avant de la porte.

— Halte-là ! s'écria-t-il d'une voix terrible. Et étendant le bras droit vers Marmagne : Un pas de plus, et vous êtes mort !

Le vicomte s'arrêta tout court en effet, quoique d'après les préliminaires on s'attende peut-être à un combat acharné.

Mais il est des hommes qui ont le don d'être formidables. On ne sait quelle terreur émane de leur regard, de leur geste, de leur pose, comme du regard, du geste et de la pose du lion. Leur air souffle l'épouvante ; on sent leur force tout d'abord et de loin. Ils frappent du pied, ils serrent les poings, ils froncent les sourcils, leurs narines se gonflent, et les plus déterminés hésitent. Une bête sauvage dont on attaque les petits n'a qu'à hérisser ses poils et respirer bruyamment pour que l'on tremble. Les hommes dont nous parlons sont des dangers vivans. Les vaillants reconnaissent en eux leurs pareils, et malgré leur secrète émotion, vont droit à eux. Mais les faibles, mais les timides, mais les lâches tremblent et reculent à leur aspect.

Or, Marmagne, comme on a pu le deviner, n'était pas un vaillant, et Benvenuto avait tout l'air d'un danger.

Aussi, quand le vicomte entendit la voix du redoutable orfèvre, et le vit étendre vers lui son geste d'empereur, il comprit que l'escopette, l'épée et le poignard dont il était armé, étaient sa mort et celle de ses deux sbires.

De plus, en comprenant que son maître était menacé, le petit Jehan s'était saisi d'une pique.

Marmagne sentit que c'était partie manquée, et qu'il serait trop heureux s'il se tirait maintenant sain et sauf du guêpier où il s'était fourré.

— C'est bien ! c'est bien ! dit-il, messire orfèvre. Tout ce que nous voulions, c'était de savoir si vous étiez disposé ou non à obéir aux ordres de Sa Majesté. Vous méprisez ces ordres, vous refusez de leur faire droit ! A la bonne heure ! Nous nous adresserons à qui saura bien vous les faire exécuter. Mais n'espérez pas que nous vous fassions l'honneur de nous commettre avec vous. Bonsoir !

— Bonsoir ! dit Benvenuto en riant de son large rire. Jehan, reconduis ces messieurs.

Le vicomte et les deux sbires sortirent honteusement du Grand-Nesle, intimidés par un homme et reconduit par un enfant.

Ce fut à cette triste fin qu'aboutit ce souhait du vicomte : Si je pouvais trouver Benvenuto seul !

Comme il avait été trompé plus rudement par le sort dans ses vœux que Jacques Aubry et Scozzone, qui eux du moins n'avaient pas vu d'abord et ne voyaient même pas encore l'ironie du destin, notre valeureux vicomte était furieux.

— Madame d'Etampes avait donc raison, disait-il à part lui, et je me vois forcé de suivre l'avis qu'elle me donnait : il me faut briser mon épée et affiler mon poignard : ce diable d'homme est bien tel qu'on le dit, fort peu endurant et pas du tout commode. J'ai vu clair et net dans ses yeux que si je faisais un pas de plus, j'étais mort : mais en toute partie perdue il y a une revanche. Tenez-vous bien, maître Benvenuto ! tenez-vous bien !

Et il s'en prit à ses bravi, gens éprouvés pourtant, qui n'avaient pas mieux demandé que de gagner honnêtement leur argent en tuant ou en se faisant tuer, et qui, en se retirant, avaient seulement obéi aux ordres de leur maître. Les bravi lui promirent d'être plus heureux dans une embuscade ; mais comme Marmagne, pour mettre son honneur à couvert, prétendait que l'échec qu'il avait éprouvé venait de leur fait, il leur annonça que dans cette embuscade il ne les accompagnerait pas, et qu'ils s'en tireraient à eux seuls comme ils pourraient. C'était bien ce qu'ils desiraient le plus.

Puis, après leur avoir recommandé le silence sur cette équipée, il se rendit chez le prévôt de Paris, et lui dit que définitivement il avait jugé plus sûr, pour écarter tout soupçon, de retarder la punition de Benvenuto jusqu'au jour où, chargé de quelque somme d'argent ou de quelque ouvrage précieux, il se hasarderait, ce qui lui arrivait souvent, dans une rue déserte et écartée. Ainsi, l'on croirait que Benvenuto avait été assassiné par des voleurs.

Maintenant, il nous reste à voir comment les souhaits de madame d'Etampes, d'Ascanio et de Cellini furent aussi exaucés par des douleurs.

XVI

UNE COUR

Cependant Ascanio avait fini le dessin de son lis et, soit par curiosité d'esprit, soit par cet attrait qui attire les malheureux vers ceux qui les plaignent, Ascanio s'était

aussitôt acheminé vers l'hôtel d'Etampes. Il était deux heures de l'après-midi à peu près, et justement à cette heure la duchesse trônait environnée d'une véritable cour ; mais comme au Louvre pour Cellini, des ordres avaient été donnés à l'hôtel d'Etampes pour Ascanio. Ascanio fut donc introduit à l'instant même dans une salle d'attente, puis on alla prévenir la duchesse. La duchesse tressaillit de joie en songeant que le jeune homme allait la voir dans toute sa splendeur et donna tout bas quelques ordres à Isabeau, qui s'était chargée auprès d'elle du message. En conséquence, Isabeau vint retrouver Ascanio, et le prenant par la main sans rien dire, elle le fit entrer dans un corridor, souleva une tapisserie et le poussa doucement en avant. Ascanio se trouva dans le salon de réception de la duchesse, derrière le fauteuil de la souveraine du lieu, qui le devinant près d'elle plus encore au frémissement de toute sa personne qu'au froissement de la tapisserie, lui donna pardessus son épaule, que dans la position où il était Ascanio effleurait presque des lèvres, sa belle main à baiser.

La belle duchesse était, comme nous l'avons dit, entourée d'une véritable cour. A sa droite était assis le duc de Médina-Sidonia, ambassadeur de Charles-Quint ; monsieur de Montbrion, gouverneur de Charles d'Orléans, le second fils du roi, était à sa gauche ; le reste de la compagnie se tenait en cercle à ses pieds.

Avec les principaux personnages du royaume, hommes de guerre, hommes d'Etat, magistrats, artistes, il y avait encore là les chefs du parti protestant, que madame d'Etampes favorisait en secret ; tous grands seigneurs courtisés et qui s'étaient faits courtisans de la favorite. C'était un mouvement splendide et dont le premier aspect éblouissait. La conversation s'animait de toutes sortes de railleries sur Diane de Poitiers, la maîtresse du Dauphin et l'ennemie de madame d'Etampes. Mais Anne ne prenait part à cette petite guerre de quolibets que par quelques mots rapidement jetés au hasard, comme : « Allons, allons, messieurs, pas de médisance sur Diane, Endymion se fâcherait ; » ou bien : « Cette pauvre madame Diane, elle se mariait le jour de ma naissance. »

A part ces éclairs dont elle illumine la causerie, madame d'Etampes ne parle guère qu'à ses deux voisins ; elle le fait à demi-voix, mais d'une façon très animée, et non point tellement bas d'ailleurs qu'elle ne puisse être entendue d'Ascanio, humble et perdu parmi tant d'illustres gentilshommes.

— Oui, monsieur de Montbrion, disait confidentiellement la belle duchesse à son voisin de gauche, il faut que nous fassions de votre élève un admirable prince ; le véritable roi de l'avenir, c'est lui, voyez-vous. Je suis ambitieuse pour ce cher enfant, et je lui taille en ce moment une souveraineté indépendante, dans le cas où Dieu nous reprendrait son père. Henri II, pauvre sire, entre nous, sera le roi de France, soit. Notre roi à nous sera un roi français, nous laisserons à son aîné madame Diane et Paris. Mais nous emporterons avec nous, avec notre Charles, l'esprit de Paris. La cour sera où je serai, monsieur de Montbrion : je déplacerai le soleil, nous aurons les grands peintres comme le Primatice, les charmans poètes comme Clément Marot, qui s'agite là-bas dans son coin sans rien dire, preuve certaine qu'il voudrait nous dire des vers. Tous ces gens-là sont au fond plus vaniteux qu'intéressés et plus avides de gloire que d'argent. Ce ne sera pas celui qui aura les plus grandes richesses, mais qui donnera les plus intarissables louanges qui les aura. Et celui qui les aura sera toujours grand, attendu qu'ils feraient l'éclat d'une bourgade où ils rayonneraient. Le dauphin n'aime que les tournois : eh bien ! il gardera les lances et les épées et nous prendrons, nous, les plumes et les pinceaux. Oh ! soyez tranquille, monsieur de Montbrion, je ne me laisserai jamais primer par la Diane, reine en expectative. Qu'elle attende patiemment sa royauté du temps et du hasard ; moi, je me serai fait deux fois la mienne. Qu'est-ce que vous dites du duché de Milan ? Vous ne seriez point la très éloigné de vos amis de Genève : car je sais que les nouvelles doctrines d'Allemagne ne vous laissent pas indifférent. Chut ! nous reparlerons de cela, et je vous dirai des choses qui vous surprendront. Tant pis ; pourquoi madame Diane s'est-elle faite la protectrice des catholiques ? Elle protège, je proteste ; c'est tout simple.

Puis avec un geste impératif et un regard profond, madame d'Etampes ferma ses confidences sur ce mot, qui étourdit le gouverneur de Charles d'Orléans. Il voulut cependant répondre, mais la duchesse s'était déjà retournée vers le duc de Médina-Sidonia.

Nous avons dit qu'Ascanio entendait tout.

— Eh bien ! monsieur l'ambassadeur, dit madame d'Etampes, l'empereur se décide-t-il enfin à traverser la France ? Il ne peut guère s'en tirer autrement, à vrai dire, et un filet vaut toujours mieux qu'un abîme par mer. Son cousin Henri VIII le ferait enlever sans scrupule, et s'il échappe à l'Anglais, il tombe dans les mains du Turc ; par terre, les princes protestans s'opposeraient à son passage. Que faire ? Il faut passer par la France, ou bien, cruel sacrifice ! renoncer à châtier la rébellion des Gantois, ses chers compatriotes. Car il est bourgeois de Gand, notre grand empereur Charles. On a pu s'en apercevoir, au reste, au peu de respect qu'il a gardé dans l'occasion pour la Majesté Royale. Ce sont ces souvenirs-là qui le rendent aujourd'hui timide et circonspect, monsieur de Medina. Oh ! nous le comprenons bien ; il craint que le roi de France ne venge le prisonnier de l'Espagne, et que le prisonnier de Paris ne paie le reste de la rançon due par le captif de l'Escurial. Oh ! mon Dieu ! qu'il se rassure ; s'il ne comprend pas notre loyauté chevaleresque, il en a du moins entendu parler, je l'espère.

— Sans doute, madame la duchesse, dit l'ambassadeur, nous connaissons la loyauté de François Ier abandonné à lui-même ; mais nous craignons...

Le duc s'arrêta.

— Vous craignez les donneurs d'avis, n'est-ce pas, reprit la duchesse. Hein ! oui, oui ; oh ! je sais bien qu'un avis qui sortirait d'une jolie bouche, qu'un avis qui prendrait une forme spirituelle et railleuse, ne manquerait pas de pouvoir sur l'esprit du roi. C'est à vous d'aviser à cela, monsieur l'ambassadeur, et de prendre vos précautions. Après tout, vous devez avoir pleins pouvoirs, ou à défaut de pleins pouvoirs quelque petit blanc-seing où l'on peut mettre beaucoup de choses en peu de mots. Nous savons comment cela se passe. Nous avons étudié la diplomatie, et j'avais même demandé au roi de faire de moi un ambassadeur aussi, attendu que je me crois un goût tout à fait déterminé pour les négociations. Oui, je sens bien qu'il serait pénible à Charles-Quint de livrer un morceau de son empire pour dégager sa personne ou pour s'assurer son inviolabilité. D'un autre côté, la Flandre est un des beaux fleurons de sa couronne ; c'est l'héritage tout entier de son aïeule maternelle, Marie de Bourgogne, et il est dur de renoncer d'un trait de plume au patrimoine de ses ancêtres, quand le patrimoine, après avoir fait un grand duché, pourrait faire une petite monarchie. Mais de quoi vais-je parler là, bon Dieu ! moi qui ai horreur de la politique, car on assure que cela enlaidit, les femmes, bien entendu. Je laisse de temps en temps, c'est vrai, tomber sans y faire attention quelques mots sur les affaires d'Etat, mais si Sa Majesté insiste et veut savoir plus à fond ma pensée, je la supplie de m'épargner ces ennuis, et je prends même parfois le parti de m'enfuir et de la laisser rêver. Vous me direz, vous qui êtes un habile diplomate et qui connaissez les hommes, que ce sont précisément ces mots jetés en l'air qui germent dans les esprits de la trempe de celui du roi, et que ces mots, que l'on croirait emportés par le vent, ont presque toujours plus d'influence qu'un long discours qu'on n'écoute pas. C'est possible, monsieur le duc de Médina, c'est possible ; moi je ne suis qu'une pauvre femme tout occupée de colifichets et de bagatelles, et vous vous entendez mille fois mieux que moi à toutes ces choses graves ; mais le lion peut avoir besoin de la fourmi, la barque peut sauver l'équipage. Nous sommes sur la terre pour nous entendre, monsieur le duc, et il ne s'agit que de s'entendre.

— Si vous vouliez, madame, dit l'ambassadeur, ce serait chose vite faite.

— Qui donne aujourd'hui reçoit demain, continua la duchesse sans répondre directement ; moi, mon instinct de femme me portera toujours à conseiller à François Ier des actions grandes et généreuses, mais souvent l'instinct tourne le dos à la raison. Il faut songer aussi à l'intérêt, à l'intérêt de la France, bien entendu. Mais j'ai confiance en vous, monsieur de Médina : je vous demanderai avis, et, somme toute, je crois que l'empereur fera bien de se risquer sur la parole du roi.

— Ah ! si vous étiez pour nous, madame, il n'hésiterait pas.

— Maître Clément Marot, dit la duchesse, sans paraître avoir entendu l'exclamation de l'ambassadeur, en rompant brusquement l'entretien : maître Clément Marot, n'avez-vous point par hasard quelque gentil madrigal, quelque sonnet bien sonnant à nous dire ?

— Madame, dit le poète, sonnets et madrigaux sont sous vos pas fleurs naturelles et qui poussent au soleil de vos beaux yeux ; aussi viens-je de trouver un dizain rien qu'en les regardant.

— Vraiment, maître ? eh bien ! nous vous écoutons. Ah ! messire le prévôt, soyez le bienvenu et pardonnez-moi de ne vous avoir pas vu tout d'abord ; avez-vous des nouvelles de votre gendre futur notre ami le comte d'Orbec ?

— Oui, madame, répondit messire d'Estourville, il me mande qu'il doit avancer son retour, et nous le verrons sous peu, j'espère.

Un soupir à demi étouffé fit tressaillir madame d'Etampes ; mais sans se retourner vers celui qui l'avait poussé :

— Il sera le bienvenu pour tous. Eh bien! vicomte de Marmagne, continua-t-elle, avez-vous retrouvé le fourreau de votre poignard?

— Non, madame; mais je suis sur la trace, et je sais où et comment le retrouver maintenant.

— Bonne chance alors, monsieur le vicomte, bonne chance. Etes-vous prêt, maître Clément? nous sommes tout oreilles.

— C'est sur le duché d'Etampes, dit Clément Marot.

Un murmure d'approbation se fit entendre, et le poète commença d'une voix précieuse le dizain suivant

Ce plaisant val que l'on nomme Tempé,
Dont mainte histoire est encore embellie,
Arrosé d'eau, si doux, si attrempé,
Sachez que plus il n'est en Thessalie;
Jupiter, roi qui les cœurs gagne et lie,
L'a de Thessale en France remué,
Et quelque peu son propre nom mué,
Car pour Tempé veut qu'Etampes s'appelle.
Ainsi lui plaît, ainsi l'a situé
Pour y loger de France la plus belle.

Madame d'Etampes applaudit des mains et du sourire, et toutes les mains et toutes les lèvres applaudirent après elle.

— Allons! dit-elle, je vois qu'en même temps que Tempé Jupiter a transporté Pindarus en France.

Ce disant, la duchesse se leva, et tout le monde se leva avec elle. Cette femme avait raison de se croire la véritable reine. Aussi, ce fut avec un geste de reine qu'elle prit congé de tous les assistans, et ce fut comme une reine que tous la saluèrent en se retirant.

— Restez là, dit-elle à voix basse à Ascanio.

Ascanio obéit.

Mais quand tout le monde fut dehors, ce ne fut plus la reine dédaigneuse et hautaine, ce fut la femme humble et passionnée qui se retourna vers le jeune homme.

Ascanio, né dans l'obscurité, élevé loin du monde, dans le demi-jour presque claustral de l'atelier, Ascanio, hôte inaccoutumé des palais, où rarement il avait suivi son maître, était déjà étourdi, troublé, ébloui par cette lumière, ce mouvement, cette conversation. Son esprit avait éprouvé quelque chose comme un vertige, quand il avait entendu madame d'Etampes parler si simplement ou plutôt si coquettement de projets si graves, et assembler dans une phrase familière les destins des rois et la fortune des royaumes. Cette femme venait, comme la Providence, de faire à chacun, en quelque sorte, sa part de douleurs et de joie, elle avait de la même main secoué des chaînes et laissé tomber des couronnes. Et cette souveraine des plus hautes choses de la terre, si fière avec ses nobles flatteurs, revenait à lui non seuelment avec le doux regard d'une femme qui aime, mais encore avec l'air suppliant de l'esclave qui craint. Tout à coup, de simple spectateur Ascanio devenait le principal personnage de la pièce.

Au reste, la coquette duchesse avait habilement calculé et ménagé cet effet. Ascanio sentit l'empire que cette femme prenait malgré lui, non pas sur son cœur, mais sur sa pensée, et comme un enfant qu'il était, il s'arma de froideur et de sévérité, pour cacher son trouble. Puis entre lui et la duchesse, peut-être avait-il vu passer comme une ombre sa chaste Colombe, avec sa robe blanche et son front lumineux.

XVII

AMOUR PASSION

— Madame, dit Ascanio à la duchesse d'Etampes, vous m'avez demandé un lis, vous le rappelez-vous? vous m'avez ordonné de vous en apporter le dessin aussitôt que ce dessin serait fini. Je l'ai achevé ce matin et le voilà.

— Nous avons le temps, Ascanio, dit la duchesse avec un sourire et une voix de sirène. Asseyez-vous donc. Eh bien! mon gentil malade, votre blessure?

— Je suis maintenant tout à fait guéri, madame, répondit Ascanio.

— Guéri à l'épaule; mais là, dit la duchesse en posant sa main sur le cœur du jeune homme avec un geste plein de grâce et de sentiment.

— Je vous supplie, madame, d'oublier toutes ces folies, dont je m'en veux d'avoir importuné Votre Seigneurie.

— Oh! mon Dieu! qu'est-ce donc que cet air contraint? qu'est-ce que ce front rembruni? qu'est-ce que cette voix sévère? Tous ces hommes vous ennuyaient, n'est-ce pas, Ascanio? et moi, donc! je les hais, je les abhorre; mais je les crains. Oh! que j'avais hâte d'être seule avec vous, aussi avez-vous vu comme je les ai lestement congédiés?

— Vous avez raison, madame; je me sentais déplacé dans une si noble compagnie, moi, pauvre artiste, venu tout simplement pour vous montrer ce lis.

— Eh! mon Dieu! tout à l'heure, Ascanio, continua la duchesse en secouant la tête. Vous êtes bien froid et bien sombre avec une amie. L'autre jour vous avez été si expansif et si charmant! D'où vient ce changement, Ascanio? Sans doute de quelque discours de votre maître, qui ne peut me souffrir. Comment l'écoutez-vous sur mon compte, Ascanio? Voyons, soyez franc: vous avez parlé de moi avec lui, n'est-ce pas? et il vous a dit qu'il était dangereux de se fier à moi; que l'amitié que je vous avais montrée cachait quelque piège; il vous a dit, repondez! que je vous détestais, peut-être?

— Il m'a dit que vous m'aimiez, madame, répondit Ascanio en regardant fixement la duchesse.

Madame d'Etampes resta un instant muette sous le coup des mille pensées qui se heurtèrent dans son âme. Elle avait souhaité sans doute qu'Ascanio connût son amour, mais elle aurait voulu du temps pour l'y préparer et pour détruire peu à peu, sans y paraître intéressée, sa passion pour Colombe. Maintenant que l'embuscade dressée par elle était découverte, elle ne pouvait plus vaincre qu'ouvertement et dans une bataille en plein soleil. Elle s'y décida en une seconde.

— Eh bien! oui! dit-elle, je t'aime. Est-ce un crime? est-ce même une faute, et peut-on commander à son amour ou à sa haine? Tu n'aurais jamais su que je t'aimais. Car à quoi bon te le dire, puisque tu en aimes une autre? Mais cet homme t'a tout révélé, il t'a montré mon cœur, il a bien fait, Ascanio. Regardes-y donc, et tu y verras une adoration si profonde que tu en seras touché. Et maintenant, à ton tour, entends-tu bien, Ascanio, il faut que tu m'aimes.

Anne d'Etampes, nature supérieure et forte, dédaigneuse par pénétration, ambitieuse par ennui, avait eu jusque-là plusieurs amans, mais pas un amour. Elle avait séduit le roi, l'amiral Brion l'avait surprise, le comte de Longueval lui avait plu, mais dans toutes ces intrigues la tête avait toujours joué le rôle du cœur. Enfin elle trouvait un jour cet amour jeune et vrai, tendre et profond, tant de fois appelé, toujours inconnu, et cette fois une autre femme le lui disputait. Ah! tant pis pour cette femme! Elle ne savait pas à quelle passion implacable elle avait à faire. Toute la résolution, toute la violence de son âme, Anne devait les apporter dans sa tendresse. Cette femme ne savait pas encore quelle fatalité ce pouvait être que d'avoir la duchesse d'Etampes pour rivale, la duchesse d'Etampes qui voulait son Ascanio à elle seule, et qui, d'un regard, d'un mot, d'un geste, pouvait, telle était sa puissance, briser tout ce qui se trouverait entre elle et lui. Or, désormais le sort en était jeté, l'ambition, la beauté de la maîtresse du roi n'allaient plus servir qu'à son amour pour Ascanio et à sa jalousie contre Colombe.

Pauvre Colombe, en ce moment courbée sur sa tapisserie, assise à son rouet ou agenouillée devant son prie-Dieu!

Pour Ascanio, en présence d'un amour si franc et si redoutable, il se sentait en même temps fasciné, entraîné, effrayé. Benvenuto l'avait dit, et Ascanio le comprenait maintenant, il ne s'agissait plus là d'un caprice; mais il lui manquait non pas la force qui lutte, mais l'expérience qui trompe et soumet. Il avait vingt ans à peine, il était trop candide pour feindre: il s'imagina, pauvre enfant, que le souvenir de Colombe évoqué, que le nom de la naïve jeune fille prononcé lui serait une arme offensive et défensive, un glaive et une égide, tandis qu'au contraire il allait enfoncer le trait plus avant dans le cœur de madame d'Etampes, qu'un amour sans rivalité et sans lutte eût peut-être bientôt lassée.

— Allons, Ascanio, reprit avec plus de calme la duchesse, voyant que le jeune homme se taisait, effrayé peut-être des paroles qu'elle avait dites, oublions pour aujourd'hui mon amour, qu'un mot imprudent de vous a mal à propos réveillé. Ne pensons actuellement qu'à vous. Oh! je vous aime plus pour vous que pour moi, je vous le jure. Je veux illuminer votre vie comme vous avez fait de la mienne. Vous êtes orphelin, ayez-moi pour mère. Vous avez entendu ce que je disais à Montbrion et à Medina, et vous aurez cru que j'étais tout à l'ambition. C'est vrai, je suis ambitieuse, mais pour vous seul. Depuis combien de temps est-ce que j'ai rêvé ce projet de créer à un fils de France un duché indépendant au cœur de l'Italie? Depuis que je vous aime. Si je suis reine là-bas, qui sera le véritable roi? Vous. Pour vous, je changerai de place empire et royaume! Ah! vous ne me connaissez pas, Ascanio, vous ne savez pas quelle femme je suis. Vous le voyez bien, je vous dis la vérité toute pure, je vous déroule mes projets tout entiers. A votre tour, voyons, faites-moi vos confidences, Ascanio. Quels sont vos souhaits, que je les accom-

plisse! quelles sont vos passions, que je les serve!

— Madame, je veux être aussi franc et aussi loyal que vous, je veux vous dire la vérité comme vous me l'avez dit. Je ne désire rien, je ne souhaite rien, je ne veux rien que l'amour de Colombe.

— Mais puisqu'elle ne t'aime pas, m'as-tu dit toi-même!

— Je désespérais l'autre jour, c'est vrai. Mais aujourd'hui, qui sait! Ascanio baissa les yeux et la voix: Vous m'aimez bien, vous, dit-il.

La duchesse demeura atterrée devant cette grande vérité devinée par l'instinct de la passion. Il y eut un moment de silence; mais ce moment lui suffit pour se remettre.

— Ascanio, dit-elle, ne parlons pas aujourd'hui des choses du cœur. Je vous en ai prié déjà, je vous en prie encore. Voyons, l'amour, pour vous autres hommes, n'est pas toute la vie. N'avez-vous jamais, par exemple, souhaité les honneurs, la richesse, la gloire?

— Oh! si! si! depuis un mois je les souhaite ardemment, répondit Ascanio, toujours entraîné malgré lui vers une pensée constante.

Il y eut une nouvelle pause.

— Aimez-vous l'Italie? continua Anne avec effort.

— Oui, madame, répondit Ascanio. Là-bas, il y a des orangers fleuris sous lesquels la causerie est si douce! Là-bas, l'air bleu entoure, caresse et pare si bien les sereines beautés.

— Oh! t'emporter là, à moi, à moi seule! Etre tout pour toi comme tu serais tout pour moi! Mon Dieu, mon Dieu! s'écria la duchesse, ramenée, elle aussi, invinciblement à son amour. Mais aussitôt, craignant d'effrayer encore Ascanio, elle se reprit et continua. Je croyais, dit-elle, qu'avant tout vous aimiez l'art.

— Avant tout, j'aime. Aimer! dit Ascanio. Oh! ce n'est pas moi, c'est mon maître Cellini qui donne à ses créations tout son être. Le grand, le sublime artiste, c'est lui. Moi, je suis un pauvre apprenti, et voilà tout. Je l'ai suivi en France, non pas pour gagner des richesses, non pas pour acquérir de la gloire, mais parce que je l'aimais, voilà tout, et qu'il est impossible de me séparer de lui, car à cette époque, il était tout pour moi. Moi, je n'ai pas de volonté personnelle, je n'ai point de force indépendante. Je me suis fait orfèvre pour lui plaire et parce qu'il le souhaitait, comme je me suis fait ciseleur parce qu'il était enthousiaste des ciselures fines et délicates.

— Eh bien! dit la duchesse, écoute: vivre en Italie, tout-puissant, presque roi; protéger les artistes, Cellini tout le premier; lui donner du bronze, de l'argent, de l'or à ciseler, à fondre, à mouler; aimer et être aimé par-dessus tout cela: dites, Ascanio, n'est-ce pas un beau rêve?

— C'est le paradis, madame, si c'est Colombe que j'aime et dont je suis aimé.

— Encore Colombe, toujours Colombe! s'écria la duchesse. Soit donc, puisque ce sujet revient toujours obstinément dans nos paroles et dans nos âmes; puisque ta Colombe est là en tiers avec nous, sans cesse devant tes yeux, sans cesse dans ton cœur, parlons d'elle et de moi franchement et sans hypocrisie; elle ne t'aime pas, tu le sais bien.

— Oh! non, je ne le sais plus, madame.

— Mais puisqu'elle en épouse un autre! s'écria la duchesse.

— Son père la force peut-être, répondit Ascanio.

— Son père la force! Et crois-tu, si tu m'aimais comme tu l'aimes, crois-tu, si j'étais à sa place, qu'il existerait au monde une force, une volonté, une puissance, qui nous séparerait l'un de l'autre? Oh! je quitterais tout, je fuirais tout, j'accourrais à toi, je te donnerais à garder mon amour, mon honneur, ma vie! Non, non, je te dis qu'elle ne t'aime pas, et maintenant, veux-tu que je te dise quelque chose de plus encore, c'est que tu ne l'aimes pas non plus, toi!

— Moi! moi! ne pas aimer Colombe! Je crois que vous avez dit que je ne l'aimais pas, madame!

— Non, tu ne l'aimes pas. Tu te trompes toi-même. A ton âge, on prend pour de l'amour le besoin d'aimer. Si tu m'avais vue la première, c'était moi que tu aimais au lieu d'elle. Oh! quand je pense à cela, que tu pouvais m'aimer! Mais non, non! il vaut mieux que tu me choisisses. Je ne connais pas cette Colombe, elle est belle, elle est pure, elle est tout ce que tu voudras; mais ces jeunes filles, elles ne savent pas aimer. Ce n'est pas ta Colombe qui te dirait ce que je viens de te dire, moi que tu dédaignes: elle aurait trop de vanité, trop de réserve, trop de honte peut-être. Mais moi, mon amour est simple et parle simplement. Tu me méprises, tu trouves que j'oublie mon rôle de femme, tout cela parce que je ne suis pas dissimulée. Un jour, quand tu connaîtras mieux le monde, lorsque tu auras puisé si profondément dans la vie que tu en seras arrivé aux douleurs, alors, tu reviendras de ton injustice; alors, tu m'admireras. Mais je ne veux pas être admirée, Ascanio, je veux être aimée. Je te le répète, Ascanio, si je t'aimais moins, je pourrais être fausse, habile, coquette; mais je t'aime trop pour te séduire. Je veux recevoir ton cœur, je ne veux pas le dérober. A quoi aboutira ton amour pour cette enfant? Réponds. Tu souffriras, cher bien-aimé, et voilà tout. Moi, je puis te servir en beaucoup de choses. J'ai souffert pour deux d'abord, et Dieu permettra peut-être que mon surplus de souffrance te soit compté; et puis ma richesse, mon pouvoir, mon expérience, je mets tout à tes genoux. J'ajouterai ma vie à la tienne, je t'épargnerai toutes sortes d'erreurs et de corruptions. Pour arriver à la fortune et même à la gloire, il faut souvent qu'un artiste devienne bas, rampant, vil. Tu n'auras rien à craindre de tout cela avec moi. Je t'élèverai sans cesse, je serai ton marchepied. Avec moi, tu resteras le fier, le noble, le pur Ascanio.

— Et Colombe! Colombe, madame! n'est-elle pas aussi une perle immaculée?

— Mon enfant, crois-moi, répondit la duchesse passant de l'exaltation à la mélancolie. Ta candide, ton innocente Colombe, te fera une existence aride et monotone. Vous êtes trop divins tous deux: Dieu n'a pas fait les anges pour les unir les uns aux autres, mais pour rendre meilleurs les méchans.

Et la duchesse dit tout cela avec une action si éloquente, avec une voix si pleine de sincérité, qu'Ascanio se sentit enveloppé malgré lui d'un sentiment de tendre pitié.

— Hélas! madame, lui dit-il, je vois que je suis bien aimé par vous, et j'en suis bien tendrement ému; mais c'est encore meilleur d'aimer!

— Oh! comme c'est vrai! comme c'est vrai, ce que tu dis là! J'aime mieux tes dédains que les plus douces paroles du roi. Oh! j'aime pour la première fois; pour la première fois, je te le jure!

— Et le roi! vous ne l'aimez donc pas, madame?

— Non! je suis sa maîtresse sans qu'il soit mon maître.

— Mais il vous aime encore, lui!

— Mon Dieu! s'écria Anne en regardant fixement Ascanio et en enfermant les deux mains du jeune homme dans les siennes: mon Dieu! serais-je assez heureuse pour que tu fusses jaloux! Est-ce que le roi te porterait ombrage? Ecoute: j'ai été jusqu'à présent pour toi la duchesse, riche, noble et puissante, t'offrant de remuer des couronnes et de bouleverser des trônes. Aimes-tu mieux la pauvre femme simple, solitaire, hors du monde, avec une simple robe blanche et une fleur des champs dans ses cheveux? Aimes-tu mieux cela, Ascanio? Quittons Paris, le monde, la cour. Partons, réfugions-nous dans un coin de ton Italie, sous tes hauts pins de Rome, près de ton beau golfe napolitain. Me voilà; je suis prête. Oh! Ascanio, Ascanio, cela flatte-t-il véritablement ton orgueil que je te sacrifie un amant couronné?

— Madame, dit Ascanio, qui sentait malgré lui fondre son cœur à la flamme d'un si grand amour; madame, j'ai le cœur trop fier et trop exigeant, vous ne pouvez pas me donner le passé.

— Le passé! Oh! vous voilà vous autres hommes, toujours cruels! Le passé! Mais une malheureuse femme devrait-elle répondre de son passé, quand ce sont presque toujours des événemens et des choses plus forts qu'elle qui ont fait ce passé? Suppose qu'une tempête t'enlève, qu'un tourbillon t'emporte vers l'Italie; quand tu reviendras dans un an, dans deux ans, dans trois ans, en voudras-tu à ta Colombe, que tu aimes tant aujourd'hui, de ce qu'elle aura obéi à ses parens, de ce qu'elle aura épousé le comte d'Orbec? Lui en voudras-tu de sa vertu? la puniras-tu d'avoir obéi à un des commandemens de Dieu? Et si elle n'a pas ton souvenir, suppose qu'elle ne t'ait pas connu; si lassée d'ennuis, écrasée de douleurs, oubliée un instant de Dieu, elle a voulu avoir quelque idée de ce paradis dont on lui a fermé la porte et qu'on appelle l'amour; si elle a aimé un autre que son mari qu'elle ne pouvait aimer; si dans un moment de délire elle a donné son âme à une âme, — voilà une femme perdue à tes yeux, déshonorée dans ton cœur; voilà une femme qui ne pourra plus jamais espérer ce bonheur, parce qu'elle n'aura plus son passé à te donner en échange de ton cœur! Oh! je le répète, voilà qui est injuste, voilà qui est cruel!

— Madame...

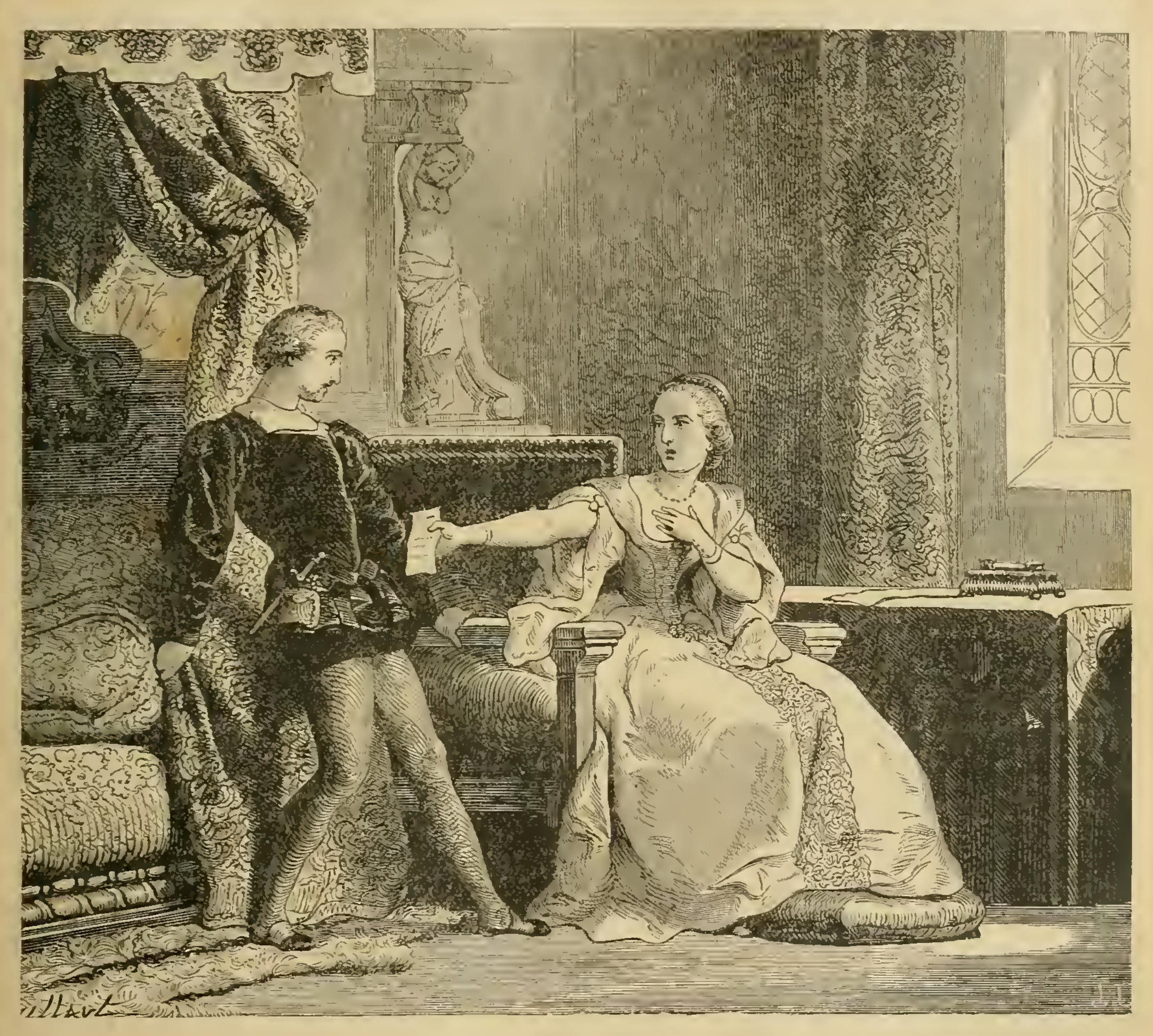
— Qui te dit que ce n'est pas là mon histoire? Ecoute donc ce que je te dis, crois donc ce que je t'affirme. Je te répète que j'ai souffert pour deux. Eh bien! à cette femme qui a souffert, Dieu pardonne, et toi tu ne pardonnes pas. Tu ne comprends pas qu'il est plus grand, qu'il est plus beau, de se relever de l'abîme après y être tombé, que de passer près de l'abîme sans le voir, le bandeau du bonheur sur les yeux. Oh! Ascanio! Ascanio! je t'avais cru meilleur que les autres, parce que tu étais plus jeune, parce que tu étais plus beau.

— Oh! madame!

— Tends-moi la main, Ascanio, et d'un bond je m'élancerai du fond de l'abîme jusque sur ton cœur. Le veux-tu?

Demain j'aurai rompu avec le roi, avec la cour, avec le monde. Oh! je suis vaillante en amour, va! Et d'ailleurs je ne veux pas me faire plus grande que je ne suis. Je te sacrifierai bien peu de chose, crois-moi. Tous ces hommes ne valent pas un de tes regards. Mais si tu m'en croyais, cher enfant, tu me laisserais garder mon autorité et continuer mes projets sur toi et pour toi. Je te ferais grand, et vous autres hommes vous passez par l'amour pour arriver à la gloire; vous êtes ambitieux, tôt ou tard, mais vous l'êtes enfin. Quant à l'amour du roi, ne t'en inquiète si tu me fais trop souffrir aussi, peut-être arriverai-je à te haïr autant que je t'aime!

— Mon Dieu! madame, répondit le jeune homme secouant la tête comme pour écarter le prestige; mon Dieu! c'est vous qui confondez ma raison et qui bouleversez mon âme! Ai-je le délire? ai-je la fièvre? Suis-je en proie à un rêve? Si je vous dis des paroles dures, pardonnez-moi, c'est pour me réveiller moi-même. Je vous vois là, à mes pieds, vous belle, vous adorée, vous reine! Il n'est pas possible qu'il y ait de pareilles tentations, si ce n'est pour perdre les âmes.



Tiens, dit-elle, et doute encore.

pas: je le détournerai sur quelque autre à qui il donnera son cœur, tandis que moi je garderai son esprit. Choisis donc, Ascanio. Puissant par moi et avec moi, ou moi humble par toi et avec toi. Tiens, tout à l'heure, tu le sais, j'étais là sur ce fauteuil, et les plus puissans de la cour étaient à mes pieds. Assieds-toi à ma place, je le veux; assieds-toi, et c'est moi qui me mets aux tiens. Oh! que je suis bien là, Ascanio! Oh! que j'ai de bonheur à te voir et à te regarder! Tu pâlis, Ascanio! Oh! si tu voulais seulement me dire que tu m'aimeras un jour, plus tard, bien plus tard!

— Madame! madame! s'écria Ascanio en cachant sa tête dans ses mains et en fermant à la fois ses yeux et ses oreilles, tant il sentait que la vue et l'accent de la sirène le fascinaient.

— Ne m'appelle pas madame, ne m'appelle pas non plus Anne, dit la duchesse en écartant les mains du jeune homme; appelle-moi Louise. C'est mon nom aussi, mais un nom que personne ne m'a donné, un nom qui sera à toi seul. Louise! Louise!... Ascanio, ne trouves-tu donc pas que c'est un doux nom?

— J'en sais un plus doux encore, dit Ascanio.

— Oh! prends garde, Ascanio! s'écria la lionne blessée; Oh! oui, vous l'avez dit, vous êtes dans un abîme; mais au lieu d'en sortir vous-même, vous m'y attirez; au lieu de remonter avec moi, vous voulez me précipiter avec vous. Ah! ne mettez pas ma faiblesse à une pareille épreuve!

— Il n'y a là ni épreuve, ni tentation, ni rêve: il y a pour nous deux une resplendissante réalité: je t'aime, Ascanio, je t'aime!

— Vous m'aimez, mais vous vous repentirez dans l'avenir de cet amour, mais vous me reprocherez un jour ce que vous aurez fait dans ma vie ou ce que j'aurai défait dans la vôtre.

— Ah! tu ne me connais pas, s'écria la duchesse, si tu me crois assez faible pour me repentir! Tiens, veux-tu une garantie?

Et Anne alla vivement s'asseoir devant une table sur laquelle il y avait de l'encre et du papier, et saisissant une plume, elle écrivit à la hâte quelques mots.

— Tiens, dit-elle, et doute encore, si tu l'oses.

Ascanio prit le papier et lut:

« Ascanio, je t'aime, suis-moi où je vais, ou laisse-moi « te suivre où tu iras.

« ANNE D'HEILLY. »

— Oh ! cela ne se peut pas, madame ! il me semble que mon amour serait une honte pour vous.

— Une honte ! s'écria la duchesse. Est-ce que je connais la honte, moi ! j'ai trop d'orgueil pour cela. Mon orgueil, c'est ma vertu à moi !

— Ah ! j'en sais une plus douce et plus sainte, dit Ascanio, se rattachant au souvenir de Colombe par un effort désespéré.

Le coup porta en plein cœur. La duchesse se leva debout toute frémissante d'indignation.

— Vous êtes un enfant entêté et cruel, Ascanio, dit-elle d'une voix entrecoupée : j'aurais voulu vous épargner bien des souffrances ; mais je vois que la douleur seule peut vous apprendre la vie. Vous me reviendrez Ascanio, vous me reviendrez blessé, saignant, déchiré, et vous saurez alors ce que vaut votre Colombe et ce que je valais. Je vous pardonnerai d'ailleurs, parce que je vous aime : mais d'ici là il se passera de terribles choses ! Au revoir.

Et madame d'Etampes sortit tout effarouchée de haine et d'amour oubliant qu'elle laissait aux mains d'Ascanio ces deux lignes qu'elle avait écrites dans un moment de délire.

XVIII

AMOUR RÊVÉ

Dès qu'Ascanio fut hors de la présence de madame d'Etampes, la prestigieuse influence que répandait cette femme se dissipa, et il vit clair en lui et autour de lui. Or, il se souvenait de deux choses qu'il avait dites. Colombe pouvait l'aimer puisque la duchesse d'Etampes l'aimait. Dès lors sa vie ne lui appartenait plus, son instinct l'avait bien servi en lui soufflant ces deux idées, mais en lui inspirant de les dire il l'avait trompé. Si l'âme honnête et droite du jeune homme avait pu se résoudre à la dissimulation, tout était sauvé, mais il avait mis sur ses gardes l'amère et formidable duchesse. Maintenant c'était une guerre d'autant plus terrible qu'elle ne menaçait que Colombe.

Toutefois cette scène ardente et périlleuse avec Anne servit Ascanio en quelque chose. Il en rapportait je ne sais quelle exaltation et quelle confiance. Sa pensée, enivrée du spectacle auquel elle avait assisté ainsi que de ses propres efforts, était en train d'activité et d'audace : si bien qu'il résolut bravement de savoir à quoi s'en tenir sur ses espérances, et de pénétrer dans l'âme de Colombe, dût-il n'y trouver que l'indifférence. Si véritablement Colombe aimait le comte d'Orbec, à quoi bon lutter contre madame d'Etampes? Elle pourrait bien faire ce qu'elle voudrait d'une existence rebelle, rebutée, désolée, perdue. Il serait ambitieux, il deviendrait sombre et méchant, qu'importe? Mais avant tout il fallait ne pas s'en tenir au doute et entrer d'un pas déterminé au fond de sa destinée. En ce cas, l'engagement de madame d'Etampes lui répondait de l'avenir

Ascanio prenait cette décision en revenant le long du quai et en regardant le soleil qui se couchait flamboyant derrière la tour de Nesle toute noire. Arrivé à l'hôtel, sans plus tarder ni hésiter, il alla d'abord chercher quelques bijoux, puis vint résolument frapper quatre coups à la porte du Petit Nesle

Dame Perrine par bonheur se trouvait aux environs. Saisie d'étonnement et de curiosité, elle se hâta d'aller ouvrir. Toutefois, en voyant l'apprenti, elle se crut obligée de lui faire froide mine.

— Ah ! c'est vous, monsieur Ascanio, dit-elle ; que demandez-vous?

— Je demande, ma bonne dame Perrine, à montrer tout de suite ces joyaux à mademoiselle Colombe? Est-elle au jardin?

— Oui, dans son allée. Mais attendez-moi donc, jeune homme

Ascanio, qui n'avait pas oublié le chemin, marchait rapidement sans plus penser à la gouvernante.

— Voyons, au fait, se dit celle-ci en s'arrêtant pour se livrer à de profondes réflexions, je crois que le mieux est de ne pas les rejoindre et de laisser Colombe libre de choisir ses emplettes et ses cadeaux. Il ne sied pas que je sois là si comme c'est probable, elle met à part pour moi quelque petit présent. J'arriverai quand elle aura seule terminé ses achats, et alors, j'aurais certes bien mauvaise grâce à refuser. C'est cela, restons et ne gênons pas son bon cœur, à cette chère enfant

On voit que la brave dame s'entendait en délicatesse.

Colombe, depuis dix jours, n'en était plus à se demander si Ascanio était devenu sa plus chère pensée. L'ignorante et pure enfant ne savait pas ce que c'était que l'amour, mais l'amour remplissait son cœur. Elle se disait qu'il y avait du mal à se complaire dans ces rêves ; mais elle se donnait pour excuse qu'elle ne reverrait certainement plus Ascanio, et qu'elle n'aurait pas la consolation de se justifier à ses yeux.

Sous ce prétexte, elle passait toutes ses soirées sur le banc où elle l'avait vu assis près d'elle, et là elle lui parlait, elle l'écoutait, elle concentrait toute son âme dans ce souvenir ; puis, quand l'ombre s'épaississait et que la voix de dame Perrine exigeait qu'on se retirât, la jolie rêveuse revenait à pas lents, et rappelée à elle-même se souvenait alors, mais alors seulement, des ordres de son père, du comte d'Orbec, et du temps qui marchait. Ses insomnies étaient cruelles, mais pas assez pour effacer le charme de ses visions du soir.

Ce soir-là, comme à l'ordinaire, Colombe était en train de faire revivre l'heure délicieuse passée auprès d'Ascanio, quand relevant les yeux elle jeta un cri.

Il était debout devant elle, la contemplant en silence.

Il la trouvait changée, mais plus belle. La pâleur et la mélancolie allaient bien à sa figure idéale. Elle paraissait appartenir encore moins à la terre. Aussi Ascanio, en l'admirant plus charmante que jamais, retomba dans les modestes appréhensions que l'amour de madame d'Etampes avait un moment dissipées. Comment cette céleste créature pourrait-elle jamais l'aimer?

Ils étaient en face l'un de l'autre, ces deux admirables enfans qui s'aimaient depuis si longtemps sans se le dire, et qui s'étaient déjà tant fait souffrir. Ils devaient sans doute, en se retrouvant en présence, franchir en une minute l'espace qu'ils avaient séparément parcouru pas à pas dans leurs rêveries. Ils pouvaient maintenant s'expliquer tout d'abord, se trouver cœur à cœur tout de suite, et laisser éclater dans un premier élan de joie tous leurs sentimens jusque-là si péniblement comprimés.

Mais ils étaient tous deux trop timides pour cela, et bien que leur émotion en se revoyant les trahît l'un et l'autre, ce ne fut qu'après un détour que leurs âmes d'anges se rejoignirent.

Colombe, muette et rougissante, s'était levée par un mouvement soudain. Ascanio, pâle d'émotion, contenait d'une main tremblante les battemens de son cœur.

Ils prirent tous deux à la fois la parole, lui pour dire : — Pardon, mademoiselle, vous m'aviez permis de vous montrer quelques bijoux ; elle, en disant : — Je vois avec joie que vous êtes entièrement remis, monsieur Ascanio.

Ils s'interrompirent en même temps, mais quoique leurs douces voix se fussent mêlées, ils avaient parfaitement entendu l'un et l'autre, car Ascanio, enhardi par le sourire involontaire que naturellement l'incident amena sur les lèvres de la jeune fille, répondit avec un peu plus d'assurance :

— Vous avez donc la bonté de vous rappeler encore que j'ai été blessé?

— Et nous avons été inquiètes et étonnées de ne pas vous revoir, dame Perrine et moi, reprit Colombe.

— Je voulais ne plus revenir.

— Et pourquoi donc?

Ascanio à ce moment décisif fut contraint de s'appuyer contre un arbre, puis il rassembla toutes ses forces et tout son courage, et d'une voix haletante il dit :

— Je puis maintenant vous l'avouer : je vous aimais.

— Et maintenant?

Ce cri échappa à Colombe ; il eût dissipé tous les doutes d'un plus habile qu'Ascanio ; il ranima seulement un peu ses espérances.

— Maintenant, hélas! continua-t-il, j'ai mesuré la distance qui nous sépare, je sais que vous êtes l'heureuse fiancée d'un noble comte.

— Heureuse! interrompit Colombe en souriant amèrement.

— Comment ! vous n'aimeriez pas le comte, grand Dieu ! Oh ! parlez, est-ce qu'il n'est pas digne de vous?

— Il est riche, il est puissant, il est bien au-dessus de moi ; mais l'avez-vous vu déjà?

— Non, et j'ai craint d'interroger. D'ailleurs je ne sais pourquoi, mais j'avais la certitude qu'il était jeune et charmant et qu'il vous plaisait.

— Il est plus âgé que mon père, et il me fait peur, dit Colombe en cachant son visage dans ses mains avec un geste de répulsion dont elle ne fut pas maîtresse.

Ascanio, éperdu de joie, tomba à genoux, les mains jointes, pâle et les yeux à demi fermés, mais un regard sublime rayonnait sous sa paupière, et un sourire beau à réjouir Dieu s'épanouissait sur ses lèvres décolorées.

— Qu'avez-vous, Ascanio? dit Colombe effrayée

— Ce que j'ai ! s'écria le jeune homme, trouvant dans l'excès de sa joie l'audace que lui avait d'abord donnée la douleur ; ce que j'ai ! mais je t'aime, Colombe !

— Ascanio ! Ascanio ! murmura Colombe avec un accent de reproche et de plaisir, tendre, il est vrai, comme un aveu.

Mais ils s'étaient entendus ; leurs cœurs s'étaient mêlés,

et avant qu'ils s'en fussent aperçus, leurs lèvres s'étaient confondues.

— Mon ami, dit Colombe en repoussant doucement Ascanio.

Ils se regardèrent ainsi comme en extase ; les deux anges se reconnaissaient. La vie n'a pas deux de ces momens-là.

— Ainsi, reprit Ascanio, vous n'aimez pas le comte d'Orbec, vous pouvez m'aimer.

— Mon ami, dit Colombe de sa voix grave et douce, mon père seul jusqu'ici m'avait baisée au front, et bien rarement, hélas ! Je suis une enfant ignorante et qui ne sait rien de la vie ; mais j'ai senti au frémissement que votre baiser a causé en moi que c'était mon devoir de n'appartenir désormais qu'à vous ou au ciel. Oui, s'il en était autrement, je suis sûre qu'il y aurait crime ! Vos lèvres m'ont sacrée votre fiancée et votre femme, et mon père lui-même me dirait Non, que je croirais seulement la voix de Dieu, qui dit en moi Oui. Voici donc ma main, qui est à vous.

— Anges du paradis, écoutez-la et enviez-moi ! s'écria Ascanio.

L'extase ne se peint ni ne se raconte. Que ceux qui peuvent se souvenir se souviennent. Il est impossible de rapporter les paroles, les regards, les serremens de mains de ces deux purs et beaux enfans. Leurs âmes blanches se mêlaient comme deux sources bien limpides se confondent, sans changer de nature et de couleur. Ascanio n'effleura pas de l'ombre d'une pensée mauvaise le front chaste de sa bien-aimée ; Colombe s'appuyait confiante sur l'épaule de son fiancé. La vierge Marie les eût regardés d'en haut qu'elle n'eût pas détourné la tête.

Quand on commence à aimer, on se hâte de faire tenir dans son amour tout ce qu'on peut de sa vie, présent, passé, avenir. Dès qu'ils purent parler, Ascanio et Colombe se racontèrent toutes leurs douleurs, toutes leurs espérances des derniers jours. C'était charmant. L'un pouvait dire l'histoire de l'autre. Ils avaient bien souffert, et en se rappelant leurs souffrances tous deux souriaient.

Mais ils en viennent à parler de l'avenir et alors ils deviennent sérieux et tristes. Qu'est-ce que Dieu leur gardait pour le lendemain ? Selon les lois divines ils étaient faits l'un pour l'autre ; mais les convenances humaines déclaraient leur union mal assortie, monstrueuse. Que faire ? Comment persuader au comte d'Orbec de renoncer à sa femme ? au prévôt de Paris de donner sa fille à un artisan ?

— Hélas ! mon ami, dit Colombe, je vous promettais de n'appartenir qu'à vous ou au ciel, je vois bien que c'est au ciel que j'appartiendrai.

— Non, dit Ascanio, c'est à moi. Deux enfans comme nous ne pourraient seuls remuer tout un monde, mais je parlerai à mon cher maître, à Benvenuto Cellini. C'est celui-là qui est puissant, Colombe, et qui voit de haut toutes choses ! Oh ! il agit sur la terre comme Dieu doit ordonner dans le ciel, et tout ce que sa volonté a marqué il l'accomplit. Il te donnera à moi. Je ne sais pas comment il fera, mais j'en suis sûr. Les obstacles, il les aime. Il parlera à François Ier, il convaincra ton père. Benvenuto comblerait des abîmes. La seule chose qu'il n'aurait pu faire, tu l'as faite sans qu'il s'en mêlât, toi, tu m'as aimé. Le reste doit être simple. Vois-tu, ma bien-aimée, à présent, je crois aux miracles.

— Cher Ascanio, vous espérez, j'espère. Voulez-vous que, de mon côté, je tente quelque chose ? parlez. Il est quelqu'un qui peut tout sur l'esprit de mon père. Voulez-vous que j'écrive à madame d'Etampes ?

— Madame d'Etampes ! s'écria Ascanio. Mon Dieu ! je l'avais oubliée !

Alors Ascanio, très simplement et sans aucune fatuité, raconta comment il avait vu la duchesse, comment elle l'avait aimé, comment le jour même, une heure auparavant, elle s'était déclarée l'ennemie mortelle de celle qu'il aimait ; mais quoi ! la tâche de Benvenuto en serait un peu plus difficile, voilà tout. Ce n'était pas un adversaire de plus qui l'effraierait.

— Mon ami, dit Colombe, vous avez foi en votre maître ; moi, j'ai foi en vous. Parlez à Cellini le plus tôt que vous pourrez, et qu'il dispose de notre sort.

— Dès demain je lui confierai tout. Il m'aime tant ! il me comprendra tout de suite. Mais, qu'as-tu, ma Colombe ? Te voilà toute triste !

Chaque phrase du récit d'Ascanio avait fait sentir à Colombe son amour en appuyant sur son cœur la pointe de la jalousie, et plus d'une fois elle avait serré convulsivement la main d'Ascanio qu'elle tenait dans les siennes.

— Ascanio, elle est belle, madame d'Etampes ; elle est aimée d'un grand roi. N'a-t-elle laissé dans votre esprit aucune impression, mon Dieu !

— Je t'aime ! dit Ascanio.

— Attendez-moi là, fit Colombe.

Elle revint un instant après avec un beau lis frais et blanc.

— Ecoute, dit-elle, quand tu travailleras au lis d'or et de pierreries de cette femme, regarde quelquefois les simples lis du jardin de ta Colombe.

Et aussi coquettement que madame d'Etampes l'eût pu faire, elle mit sur la fleur un baiser et la donna à l'apprenti.

En ce moment dame Perrine apparut au bout de l'allée.

— Adieu et au revoir ! dit précipitamment Colombe en posant sa main sur les lèvres de son amant, d'un geste furtif et plein de grâce.

La gouvernante s'approcha d'elle.

— Eh bien ! mon enfant, dit-elle à Colombe, avez-vous bien grondé le fugitif et choisi de beaux bijoux ?

— Tenez, dame Perrine, dit Ascanio en mettant dans la main de la bonne dame la boîte de joyaux qu'il avait apportée, mais qu'il n'avait pas même ouverte, nous avons décidé, mademoiselle Colombe et moi, que vous choisiriez vous-même là-dedans ce qui vous conviendrait le mieux, et que je reviendrais demain reprendre les autres.

Là-dessus il s'enfuit avec sa joie, jetant à Colombe un dernier regard qui lui disait tout ce qu'il avait à lui dire.

Colombe, de son côté, les mains en croix sur sa poitrine comme pour y enfermer le bonheur qu'elle contenait, resta immobile, pendant que dame Perrine faisait un choix parmi les merveilles qu'avait apportées Ascanio.

Hélas ! la pauvre enfant fut terriblement réveillée de ses doux songes.

Une femme se présenta, accompagnée d'un des hommes du prévôt.

— Monseigneur le comte d'Orbec, qui revient après-demain, dit cette femme, me met dès aujourd'hui au service de madame. Je suis au courant des plus nouvelles et des plus belles façons d'habits, et j'ai reçu l'ordre de monseigneur le comte et de messire le prévôt de confectionner à madame une magnifique robe de brocart, madame la duchesse d'Etampes devant présenter madame à la reine le jour du départ de Sa Majesté pour Saint-Germain, c'est-à-dire dans quatre jours.

Après la scène que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur, on devine quelle désespérante impression cette double nouvelle produisit sur Colombe.

XIX

AMOUR IDÉE

Le lendemain, au jour naissant, Ascanio, déterminé à remettre entre les mains du maître sa destinée, se dirigea vers la fonderie, où Cellini travaillait tous les matins. Mais au moment où il allait frapper à la porte de la chambre que Benvenuto appelait sa cellule, il entendit la voix de Scozzone. Il pensa que sans doute elle posait, et se retira discrètement pour revenir un peu après. En attendant, il se mit à se promener dans le jardin du Grand-Nesle, et à réfléchir à ce qu'il dirait à Cellini, à ce que probablement Cellini lui dirait.

Cependant Scozzone ne posait pas le moins du monde. Elle n'avait même jamais mis le pied dans la cellule, où personne, au grand désespoir de sa curiosité, n'avait encore pénétré, et où Benvenuto ne souffrait pas qu'on le dérangeât. Aussi, la colère du maître fut terrible, lorsqu'en se retournant, il vit derrière lui Catherine, ouvrant plus grands que jamais ses grands yeux éveillés. Le désir de voir de l'indiscrète trouvait d'ailleurs peu à se satisfaire. Quelques dessins sur les murs, un rideau vert devant la fenêtre, une statue d'Hébé commencée, et une collection d'outils de sculpteur, formaient tout l'ameublement de la chambre.

— Qu'est-ce que tu veux, petit serpent ? qu'est-ce que tu viens faire ici ? Pour Dieu ! tu me poursuivras donc jusqu'en enfer ! s'était écrié Benvenuto à la vue de Catherine.

— Hélas ! maître, dit Scozzone en faisant sa plus douce voix, je vous assure que je ne suis pas un serpent. J'avoue que pour ne pas vous quitter, je vous suivrais volontiers, s'il le fallait, jusqu'en enfer, et je viens ici parce que c'est le seul endroit où l'on puisse vous parler en secret.

— Eh bien ! dépêche ! qu'as-tu à me dire ?

— Oh ! mon Dieu ! Benvenuto, dit Scozzone apercevant la statue ébauchée, quelle admirable figure ! C'est votre Hébé. Je ne la croyais pas aussi avancée ; qu'elle est belle !

— N'est-ce pas ? fit Benvenuto.

— Oh ! oui, bien belle, et je conçois que vous n'ayez pas voulu me faire poser pour cette nature-là. Mais qui donc vous a servi de modèle ? continua Scozzone inquiète. Je n'ai vu entrer ni sortir aucune femme.

— Tais-toi. Voyons, chère petite, ce n'est pas assurément pour parler sculpture que tu es venue.

— Non, maître, c'est à propos de notre Pagolo. Eh bien ! je vous ai obéi, Benvenuto. Il a profité de votre absence, hier au soir, pour m'entretenir de son éternel amour, et selon vos ordres, je l'ai écouté jusqu'au bout.

— Ah ! oui-da ! le traître ! Et qu'est-ce qu'il te disait ?

— Ah ! il est à mourir de rire, et je voudrais pour je ne sais quoi que vous eussiez été là. Notez que pour ne laisser prise à aucun soupçon, il achevait, tout en me parlant, l'hypocrite, le fermoir d'or que vous lui avez donné à faire, et la lime qu'il tenait à la main n'ajoutait pas peu au pathétique de ses discours. « Chère Catherine, disait-il, je meurs d'amour pour vous ; quand donc aurez-vous pitié de mon martyre ! Un mot, je ne vous demande qu'un mot. Voyez enfin à quoi je m'expose pour vous : si je n'avais pas fini ce fermoir, le maître se douterait de quelque chose, et s'il se doutait de quelque chose, il me tuerait sans miséricorde ; mais je brave tout pour vos beaux yeux. Jésus ! ce maudit ouvrage n'avance pas. Enfin, Catherine, à quoi cela vous sert-il d'aimer Benvenuto ; il ne vous en sait pas plus de gré, il est toujours indifférent pour vous. Et moi je vous aimerais d'un amour si ardent et si prudent à la fois ! Personne ne s'en apercevrait, vous ne seriez jamais compromise, allez ! et vous pourriez compter sur ma discrétion à toute épreuve. Tenez, ajouta-t-il enhardi par mon silence, j'ai déjà trouvé un asile sûr et caché profondément où je pourrais vous entretenir sans crainte. » — Ah ! ah ! vous ne devineriez jamais, Benvenuto, la cachette que le sournois avait choisie. Je vous le donne en cent, en mille ; il n'y a que ces fronts baissés et ces yeux en dessous pour découvrir de pareils coins : il voulait loger nos amours, savez-vous où ? dans la tête de votre grande statue de Mars. On y peut monter, dit-il, avec une échelle. Il assure qu'il y a là une fort jolie chambre où l'on n'est aperçu de personne, tout en ayant sur la campagne une vue magnifique.

— L'idée est triomphante, en effet, dit Benvenuto en riant : et qu'as-tu répondu à cela, Scozzone ?

— J'ai répondu par un grand éclat de rire que je n'ai jamais pu retenir, et qui a fort désappointé mons Pagolo. Il est parti de là pour être très touchant, pour me reprocher de n'avoir pas de cœur et de vouloir sa mort, etc., etc. Tout en s'escrimant du marteau et de la lime, il m'en a dit comme ça pendant une demi-heure, car il est joliment bavard quand il s'y met.

— Et finalement que lui as-tu répondu, Scozzone ?

— Ce que je lui ai répondu ? Au moment où vous frappiez à la porte, et où il posait sur la table son fermoir, enfin terminé, je lui ai pris gravement la main et je lui ai dit : « Pagolo, vous avez parlé comme un bijou ! » C'est ce qui fait qu'en rentrant vous lui avez trouvé l'air si bête.

— Eh bien ! tu as eu tort, Scozzone : il ne fallait pas le décourager ainsi.

— Vous m'avez dit de l'écouter, je l'ai écouté. Si vous croyez que ce soit déjà si facile que d'écouter les beaux garçons ! Et s'il arrive un beau jour quelque malheur ?

— Tu ne dois pas seulement l'entendre, mon enfant, il faut que tu lui répondes, c'est indispensable à mon plan. Parle-lui d'abord sans colère, puis avec indulgence, et puis avec complaisance. Quand tu en seras là, je te dirai ce qu'il faudra faire.

— Mais cela peut mener loin, savez-vous ? Vous devriez être là, du moins.

— Sois tranquille, Scozzone, je paraîtrai au moment nécessaire. Tu n'as qu'à te reposer sur moi et suivre exactement mes instructions. Va maintenant, chère petite, et laisse-moi travailler.

Catherine sortit en santant et en riant d'avance du bon tour que Cellini allait jouer à Pagolo, et dont elle ne pouvait néanmoins deviner le premier mot.

Cependant Benvenuto, quand elle fut partie, ne s'était pas remis à travailler comme il lui avait dit : il avait couru précipitamment à la fenêtre qui donnait obliquement sur le jardin du Petit-Nesle, et était resté là comme en contemplation. Un coup frappé à la porte l'arracha brusquement à sa rêverie.

— Grêle et tempête ! s'écria-t-il furieux, qui est là encore ? et ne peut-on me laisser en paix, mille démons !

— Pardon, mon maître, dit la voix d'Ascanio ; mais si je vous dérange, je vais me retirer.

— Quoi ! c'est toi, mon enfant ? Non, non, certes, tu ne me déranges jamais. Qu'y a-t-il donc et que me veux-tu ?

Benvenuto s'empressa d'aller ouvrir lui-même à son élève chéri.

— Je trouble votre solitude et votre travail, dit Ascanio.

— Non, Ascanio ; tu es toujours le bienvenu, toi.

— Maître, c'est que j'ai un secret à vous confier, un service à vous demander.

— Parle. Veux-tu ma bourse, veux-tu mon bras, veux-tu ma pensée ?

— J'aurai peut-être besoin de tout cela, cher maître.

— Tant mieux ! je suis à toi corps et âme, Ascanio. Moi aussi, d'ailleurs, j'ai une confession à te faire, oui, une confession, car sans être, je crois, coupable, j'aurai des remords jusqu'à ce que tu m'aies absous. Mais parle le premier.

— Eh bien ! maître... Mais, grand Dieu ! qu'est-ce donc que cette ébauche ! s'écria Ascanio en s'interrompant.

Il venait d'apercevoir la statue commencée d'Hébé, et dans la statue commencée, il venait de reconnaître Colombe.

— C'est Hébé, reprit Benvenuto, dont les yeux brillèrent, c'est la déesse de la jeunesse. La trouves-tu belle, Ascanio ?

— Oh ! miraculeuse ! Mais ces traits, enfin, je les connais, ce n'est pas une illusion !

— Indiscret ! Puisque tu lèves à demi le voile, il faut donc que je l'arrache tout à fait, et il paraît que ta confidence ne viendra décidément qu'après la mienne. Eh bien ! assieds-toi là, Ascanio, tu vas lire à livre ouvert dans mon cœur. Tu as besoin de moi, dis-tu ; j'ai aussi besoin que tu m'entendes. Il suffira que tu saches tout pour que je sois soulagé d'un grand poids.

Ascanio s'assit, plus pâle que le condamné à qui on va lire son arrêt de mort.

— Tu es Florentin, Ascanio, et je n'ai pas besoin de te demander si tu sais l'histoire de Dante Alighieri. Un jour il vit passer dans la rue une enfant appelée Béatrix, et il l'aima. Cette enfant mourut et il l'aima toujours, car c'est son âme qu'il aimait, et les âmes ne meurent pas ; seulement, il lui ceignit la tête d'une couronne d'étoiles, et il la plaça dans le paradis. Cela fait, il se mit à approfondir les passions, à sonder toute poésie et toute philosophie, et quand, purifié par la souffrance et la pensée, il arriva aux portes du ciel, où Virgile, c'est-à-dire la sagesse, devait le quitter, il ne s'arrêta pas faute de guide, car il retrouva là sur le seuil Béatrix, c'est-à-dire l'amour, qui l'attendait.

Ascanio, j'ai eu aussi ma Béatrix, morte comme l'autre, comme l'autre adorée. Ç'a été jusqu'ici un secret entre Dieu, elle et moi. Je suis faible aux tentations ; mais dans toutes les passions impures que j'ai traversées, mon adoration est restée intacte. J'avais placé ma lumière trop haut pour que la boue pût l'atteindre. L'homme se jetait insoucieusement à travers les plaisirs, l'artiste restait fidèle à ses mystérieuses fiançailles, et si j'ai fait quelque chose de bien, Ascanio, si l'inerte matière, argent ou argile, sait prendre sous mes doigts forme et vie, si j'ai parfois réussi à mettre de la beauté dans le marbre et de la vie dans le bronze, c'est que ma rayonnante vision m'a toujours depuis vingt ans conseillé, soutenu, éclairé.

Mais je ne sais, Ascanio, il y a peut-être des différences entre le poète et l'orfèvre, entre le ciseleur des idées et le ciseleur de l'or. Dante rêve ; j'ai besoin de voir. Le nom de Marie lui suffit ; il me faut à moi le visage de la madone. On devine ses créations ; on touche les miennes. Voilà peut-être pourquoi ma Béatrix n'était pas assez ou plutôt était trop pour moi, sculpteur. L'esprit me remplissait, mais j'étais forcé de trouver la forme. La femme angélique qui brillait sur ma vie avait été belle sans doute, belle surtout par le cœur, mais elle ne réalisait pas ce type de la beauté éternelle que je me figurais. Je me voyais contraint de chercher ailleurs, d'inventer.

Maintenant, dis-moi, Ascanio, crois-tu que si cet idéal de sculpteur s'était présenté à moi vivant, sur la terre, et si je lui avais donné place dans mes adorations, j'eusse été ingrat et infidèle à mon idéal de poète ? crois-tu qu'alors mon apparition céleste ne me visiterait plus, et que l'ange serait jaloux de la femme ? Le crois-tu ? C'est à toi que je le demande, Ascanio, et tu sauras un jour pourquoi je t'adresse cette question plutôt qu'à tout autre, pourquoi je tremble en attendant ta réponse, comme si c'était ma Béatrix qui me répondît.

— Maître, dit gravement et tristement Ascanio, je suis bien jeune pour avoir un avis sur ces hautes idées, pourtant je pense au fond du cœur que vous êtes un de ces hommes choisis que Dieu mène, et que ce que vous trouvez sur votre chemin, ce n'est pas le hasard, c'est Dieu qui l'y a mis.

— C'est là ta croyance, n'est-ce pas vrai, Ascanio ? Tu es d'avis que l'ange terrestre, mon beau souhait réalisé, serait envoyé par le Seigneur, et que l'autre ange divin n'aurait pas à se courroucer de mon abandon. Eh bien ! je puis te dire alors que j'ai trouvé mon rêve, qu'il vit, que je le vois, que je le touche presque. Ascanio, le modèle de toute beauté, de toute pureté, ce type de la perfection infinie à laquelle nous autres artistes nous aspirons, il est près de moi, il respire, je puis chaque jour l'admirer. Ah ! tout ce que j'ai fait jusqu'ici ne sera rien auprès de ce que je ferai. Cette Hébé que tu trouves belle et qui est, de vrai, mon chef-d'œuvre, ne me satisfait pas encore ; mon songe animé est debout à côté de son image, et me semble cent fois plus magnifique ; mais je l'atteindrai ! je l'atteindrai ! Ascanio, mille blanches statues, qui toutes lui ressemblent, se dressent et marchent déjà dans ma pensée. Je les vois, je les pressens, et elles écloront quelque jour.

A présent, Ascanio, veux-tu que je te fasse voir mon beau génie inspirateur ? il doit être encore là près de nous. Chaque matin, à l'heure où le soleil se lève là-haut, il me luit en bas. Regarde. Benvenuto écarta le rideau de la fenêtre et désigna du doigt à l'apprenti le jardin du Petit-Nesle.

Dans sa verte allée, Colombe, la tête inclinée sur sa main étendue, marchait à pas lents.

— Qu'elle est belle, n'est-ce pas? dit Benvenuto en extase ; Phidias et le vieux Michel-Ange n'ont rien créé de plus pur, et les antiques égalent tout au plus cette jeune et gracieuse tête. Qu'elle est belle !

— Oh ! oui, bien belle ! murmura Ascanio, qui était retombé assis sans force et sans pensée.

Il y eut une minute de silence pendant laquelle Ascanio mesurait sa douleur.

— Mais enfin, maître, hasarda avec effroi l'apprenti, où vous mènera cette passion d'artiste ? Que prétendez-vous faire ?

— Ascanio, reprit Cellini, celle qui est morte n'a pas été et ne pouvait être à moi. Dieu me l'a montrée seulement, et ne m'a pas mis au cœur d'amour humain pour elle. Chose étrange ! il ne m'a même fait sentir ce qu'elle était pour moi que lorsqu'il l'a eu retirée de ce monde. Elle n'est dans ma vie qu'un ressouvenir, une vague image entrevue. Mais si tu m'as bien compris, Colombe tient de plus près à mon existence, à mon cœur ; j'ose l'aimer, elle ; j'ose me dire : elle sera à moi !

— Elle est la fille du prévôt de Paris, dit Ascanio tremblant.

— Et quand elle serait la fille d'un roi, Ascanio, tu sais ce que peut ma volonté. J'ai atteint à tout ce que j'ai voulu, et je n'ai jamais rien voulu plus ardemment. J'ignore comment je parviendrai à mon but, mais il faut qu'elle soit ma femme, vois-tu !

— Votre femme ! Colombe, votre femme !

— Je m'adresserai à mon grand souverain, continua Benvenuto ; je lui peuplerai, s'il le veut, le Louvre et Chambord de statues. Je couvrirai ses tables d'aiguières et de candélabres, et quand pour tout prix je lui demanderai Colombe, il ne serait pas François Ier s'il me refusait. Oh ! j'espère, Ascanio, j'espère ! J'irai le trouver au milieu de toute sa cour réunie. Tiens, dans trois jours, quand il partira pour Saint-Germain, tu viendras avec moi. Nous lui porterons la salière en argent qui est achevée, et les dessins pour une porte de Fontainebleau. Tous admireront, car c'est beau, et il admirera, il s'étonnera plus que les autres. Eh bien ! ces surprises, je les lui renouvellerai toutes les semaines. Je n'ai jamais senti en moi une force plus féconde et plus créatrice. Jour et nuit mon cerveau bout ; cet amour, Ascanio, m'a multiplié à la fois et rajeuni. Quand François Ier verra ses souhaits réalisés aussitôt que conçus, ah ! je ne demanderai plus, j'exigerai ; il me fera grand et je me ferai riche, et le prévôt de Paris, tout prévôt qu'il est, sera honoré de mon alliance. Eh ! mais, vraiment je deviens fou, Ascanio ! A ces idées je ne suis plus maître de moi. Elle à moi ! Rêves du ciel ! Comprends-tu, Ascanio ! Elle à moi ! Embrasse-moi, mon enfant, car depuis que je t'ai tout avoué, j'ose écouter mes espérances. Je me sens maintenant le cœur plus tranquille ; tu as comme légitimé ma joie. Ce que je te dis là, tu le comprendras un jour. En attendant, il me semble que je t'aime plus depuis que tu as reçu ma confidence ; tu es bon de m'avoir entendu. Embrasse-moi, cher Ascanio !

— Mais vous ne pensez pas, maître, qu'elle ne vous aime peut-être pas, elle.

— Oh ! tais-toi, Ascanio ! j'y ai pensé, et je me suis pris à envier ta beauté et ta jeunesse. Mais ce que tu disais des desseins prévoyans de Dieu me rassure. Elle m'attend. Qui aimerait-elle ? quelque fat de la cour, indigne d'elle ! D'ailleurs, quel que soit celui qu'on lui destine, je suis aussi bon gentilhomme que lui, et j'ai le génie de plus.

— Le comte d'Orbec, dit-on, est son fiancé.

— Le comte d'Orbec ? Tant mieux ! je le connais. Il est trésorier du roi, et c'est chez lui que je vais prendre soit l'or et l'argent nécessaires à mes travaux, soit les sommes que la bonté de Sa Majesté m'assigne. Le comte d'Orbec, un vieux ladre, rechigné et usé, cela ne compte pas, et il n'y aura pas de gloire à supplanter un animal pareil. Va, c'est moi qu'elle aime, Ascanio, non à cause de moi, mais à cause d'elle-même, parce que je serai comme la preuve de sa beauté, parce qu'elle se verra comprise, adorée, immortalisée. D'ailleurs, j'ai dit : Je le veux ! et chaque fois que j'ai dit ce mot, je te le répète, j'ai réussi. Il n'est pas de puissance humaine qui tienne contre l'énergie de ma passion. J'irai, comme toujours, droit à mon but avec l'inflexibilité du destin. Elle sera à moi, dussé-je bouleverser le royaume, et si par hasard quelque rival me voulait barrer le chemin, démonio ! tu me connais, Ascanio, gare à lui ! je le tuerais de cette main qui serre la tienne. Mais, mon Dieu ! Ascanio, pardonne-moi. Egoïste que je suis, j'oublie que toi aussi tu as un secret à me confier, un service à réclamer de moi ! Je ne m'acquitterai jamais envers toi, cher enfant, mais parle enfin, parle. Pour toi aussi, ce que je veux je le puis.

— Vous vous trompez, maître, il est des choses qui ne sont au pouvoir que de Dieu, et je sais maintenant que je ne dois plus compter que sur lui. Je laisserai donc mon secret entre ma faiblesse et sa puissance. — Ascanio sortit.

Quant à Cellini, à peine Ascanio eut-il refermé la porte, qu'il tira le rideau vert, et approchant son chevalet de la fenêtre, il se remit à modeler son Hébé, le cœur rempli de joie présente et de sécurité à venir.

XX

LE MARCHAND DE SON HONNEUR

C'est le jour où Colombe doit être présentée à la reine.

Nous sommes dans une des salles du Louvre ; toute la cour est rassemblée. Après la messe, on doit partir pour Saint-Germain, et l'on n'attend plus que le roi et la reine pour passer dans la chapelle. Hormis quelques dames assises, tout le monde se tient debout et marche en causant ; les robes de soie et de brocart se froissent, les épées se heurtent, les regards tendres ou haineux se croisent, on échange toutes sortes de rendez-vous de combat ou d'amour ; c'est une cohue étourdissante, un tourbillon splendide ; les habits sont superbes et taillés à la dernière mode, les visages sont adorables ; sur la riche et amusante variété des costumes se détachent les pages, vêtus à l'italienne ou à l'espagnole, debout, immobiles, le poing sur la hanche et l'épée au côté. C'est un tableau plein d'éclat, de vivacité, de magnificence, dont tout ce que nous pourrions dire ne serait qu'une bien faible et bien pâle copie. Faites revivre tous ces cavaliers élégans et railleurs, rendez l'existence à toutes ces dames vives et galantes de Brantôme et de l'Heptaméron, mettez dans leur bouche cet idiome prompt, savant, naïf, et si éminemment français du seizième siècle, et vous aurez une idée de cette charmante cour, surtout si vous vous rappelez le mot de François Ier : Une cour sans dames c'est une année sans printemps ou un printemps sans fleurs. Or, la cour de François Ier était un printemps éternel où brillaient les plus belles et les plus nobles fleurs de la terre.

Après le premier éblouissement causé par la confusion et le bruit, et lorsqu'on pouvait séparer les groupes, il était aisé de s'apercevoir qu'il y avait deux camps dans la foule : l'un, distingué par les couleurs lilas, était celui de madame d'Etampes ; l'autre, qui portait les couleurs bleues, était celui de Diane de Poitiers ; les partisans secrets de la Réforme appartenaient au premier parti, les catholiques purs au second. Dans ce dernier, on remarquait la figure plate et insignifiante du dauphin ; on voyait la figure blonde, spirituelle et enjouée de Charles d'Orléans, second fils du roi, courir dans les rangs de l'autre. Compliquez ces oppositions politiques et religieuses de jalousies de femmes et de rivalités d'artistes, et vous aurez un ensemble assez satisfaisant de haines qui vous expliquera, si vous vous en étonnez, une foule de coups d'œil dédaigneux et de gestes menaçans que ne peuvent même dérober aux regards de l'observateur les dissimulations courtisanesques.

Les deux ennemies, Diane et Anne, étaient assises aux deux bouts opposés de la salle, et pourtant, malgré la distance, chaque raillerie ne mettait pas cinq secondes à passer de la bouche de l'une aux oreilles de l'autre, et la riposte, ramenée par les mêmes courriers, revenait aussi vite par le même chemin.

Au milieu de tous ces mots spirituels et parmi tous ces seigneurs habillés de velours et de soie, se promenait encore, indifférent et grave dans sa longue robe de docteur, Henri Estienne, attaché de cœur au parti de la Réforme, tandis qu'à deux pas de lui et non moins oublieux de tout ce qui l'entourait, se tenait debout Pierre Strozzi, pâle et mélancolique, réfugié de Florence, qui, appuyé contre une colonne, regardait sans doute dans son cœur la patrie absente, où il ne devait rentrer que prisonnier, et où il ne devait plus avoir de repos que dans la tombe. Il va sans dire que le noble réfugié italien, parent par les femmes de Catherine de Médicis, tient profondément au parti catholique.

Puis passent, en parlant de graves affaires d'Etat et en s'arrêtant souvent en face l'un de l'autre, comme pour donner plus de poids à leur conversation, le vieux Montmorency, à qui le roi vient de donner il n'y a pas deux ans encore la charge de connétable, vacante depuis la disgrâce de Bourbon, et le chancelier Poyet, tout fier de l'impôt de la loterie, qu'il vient d'établir, et de l'ordonnance de Villers-Cotterets, qu'il vient de contresigner (1).

(1) Ce fut effectivement à Villers-Cotterets, petite ville du département de l'Aisne, où François Ier avait un château, que fut signée la fameuse ordonnance qui décida que les actes des cours souveraines cesseraient d'être écrits en latin et seraient désormais rédigés dans la langue nationale. Ce château existe encore, quoique fort déchu de sa splendeur antique,

Sans se fondre dans aucun groupe, sans se mêler à aucune conversation, le bénédictin et cordelier François Rabelais au sourire armé de dents blanches, furetait, observait, écoutait, raillait, tandis que Triboulet, le bouffon favori de Sa Majesté, roulait entre les jambes des passans sa bosse et ses calomnies, profitant de sa taille de basset pour mordre çà et là sans danger, sinon sans douleur.

Quant à Clément Marot, splendide dans un habit tout neuf de valet de chambre du roi, il semblait tout aussi gêné que le jour de sa réception à l'hôtel d'Etampes. Evidemment il avait en poche et cherchait à placer sous forme d'impromptu quelque dizain nouveau-né, quelque sonnet orphelin. En effet, hélas! on le sait, l'inspiration vient d'en haut et on n'en est pas le maître. Une ravissante idée lui était poussée naturellement dans l'esprit sur le nom de madame Diane. Il avait lutté, mais la muse n'est point une amante, c'est une maîtresse: les vers s'étaient faits tout seuls, les rimes s'étaient emmanchées l'une à l'autre, il ne savait par quelle magie. Bref, ce malheureux dizain le tourmentait plus que nous ne saurions dire. Il était dévoué à madame d'Etampes, sans doute, et à Marguerite de Navarre, c'était incontestable; le parti protestant était celui vers lequel il penchait, cela ne faisait aucun doute. Peut-être même cherchait-il quelque épigramme contre madame Diane, lorsque ce malheureux madrigal en son honneur était venu; mais enfin il était venu. Comment maintenant s'empêcher, une fois des vers superbes produits dans son cerveau en l'honneur d'une catholique, comment, malgré son ardeur pour la cause protestante, se retenir de les confier tout bas à quelque ami lettré?

C'est ce que fit l'infortuné Marot. Mais l'indiscret cardinal de Tournon, dans le sein duquel il déposa ses vers, les trouva si beaux, si splendides, si magnifiques, que malgré lui il les repassa à M. le duc de Lorraine, lequel en parla incontinent à madame Diane. Il se fit à l'instant même dans le parti bleu un grand chuchotement, au milieu duquel Marot fut appelé, requis, sommé de venir les dire. Les lilas, en voyant Marot fendre la foule et s'approcher de madame Diane, s'avancèrent de leur côté et se pressèrent autour du poete, tout à la fois ravi et épouvanté. Enfin la duchesse d'Etampes elle-même se leva curieusement pour voir, dit-elle, comment ce maraud de Marot, qui avait tant d'esprit, s'y prendrait pour louer madame Diane.

Le pauvre Clément Marot au moment où il allait commencer, après s'être incliné devant Diane de Poitiers, qui lui souriait, se détourna légèrement pour jeter un coup d'œil autour de lui, et vit madame d'Etampes qui souriait aussi: mais le sourire de l'une était gracieux, et le sourire de l'autre était terrible. Aussi Marot, grillé d'un côté et gelé de l'autre, ne dit-il que d'une voix tremblante et mal assurée les vers suivans:

Etre Phœbus bien souvent je désire,
Non pour connaître herbes divinement,
Car la douleur que mon cœur veut occire
Ne se guérit par herbe aucunement.
Non pour avoir ma place au firmament,
Car pour son arc encontre Amour laisir,
Car à mon roi ne veux être rebelle.
Etre Phœbus seulement je désir,
Pour être aimé de Diane la belle.

A peine Marot eut-il prononcé la dernière syllabe de ce gracieux madrigal, que les bleus éclatèrent en applaudissemens, tandis que les lilas gardèrent un silence mortel. Clément Marot, enhardi par l'approbation et froissé par la critique, alla bravement présenter son chef-d'œuvre à Diane de Poitiers.

— A Diane la belle, dit-il à voix basse en s'inclinant devant elle; vous comprenez, madame: la belle, la belle par excellence et sans comparaison.

Diane le remercia par le plus doux regard, et Marot s'éloigna.

— On peut faire des vers à une belle après en avoir fait à la plus belle, dit en façon d'excuse le pauvre poète en passant près de madame d'Etampes; vous vous souvenez: — de France la plus belle.

Anne répondit par un regard foudroyant.

Deux groupes de notre connaissance s'étaient tenus à l'écart de cet incident: c'était, d'une part, Ascanio avec Cellini. Benvenuto avait la faiblesse de préférer la *Divina Comedia* aux concetti. L'autre groupe se composait du comte d'Orbec, du vicomte de Marmagne, de messire d'Estourville et de Colombe, qui avait supplié son père de ne pas se mêler à cette foule, qu'elle voyait pour la première fois et qui ne lui causait que de l'épouvante. Le comte d'Orbec, par galanterie, n'avait pas voulu quitter sa fiancée, que le prévôt allait présenter après la messe à la reine.

Ascanio et Colombe, quoique bien troublés, s'étaient vus tout de suite et se regardaient de temps en temps à la dérobée. Ces deux purs et timides enfans, élevés dans la solitude, qui fait les grands cœurs, se seraient trouvés bien isolés et bien perdus dans cette foule élégante et corrompue s'ils n'avaient pu s'apercevoir et se raffermir l'un l'autre par le regard.

Ils ne s'étaient pas revus, du reste, depuis le jour de l'aveu. Ascanio avait en vain tenté dix fois d'entrer au Petit-Nesle. La servante nouvelle donnée à Colombe par le comte d'Orbec s'était toujours présentée à la place de dame Perrine quand il avait frappé, et l'avait congédié sévèrement. Ascanio n'était ni assez riche ni assez hardi pour essayer de gagner cette femme. D'ailleurs, il n'avait à apprendre à sa bien-aimée que de tristes nouvelles qu'elle saurait toujours trop tôt. Ces tristes nouvelles étaient l'aveu que lui avait fait le maître de son amour pour Colombe, et la nécessité où ils étaient, non seulement de se passer désormais de son appui, mais d'avoir même peut-être à lutter contre lui.

Quant au parti à prendre, Ascanio, ainsi qu'il l'avait dit à Cellini, sentait que Dieu seul pouvait maintenant le sauver. Aussi, réduit à ses seules ressources, le jeune homme avait-il naïvement résolu de chercher à adoucir et à toucher madame d'Etampes. Quand un espoir sur lequel on a compté vous manque, on est porté à se rejeter sur les secours les plus désespérés. La toute-puissante énergie de Benvenuto non seulement faisait défaut à Ascanio, mais se tournerait sans doute contre lui. Ascanio allait donc, confiant parce qu'il était jeune, invoquer ce qu'il croyait avoir vu de grandeur, de générosité et de tendresse dévouée dans la duchesse, pour tâcher d'intéresser à sa souffrance la pitié de celle dont il était aimé. Après quoi, si cette dernière et fragile branche échappait à sa main, que pouvait-il, lui pauvre enfant faible et seul, sinon laisser faire et attendre? Voilà donc pourquoi il avait suivi Benvenuto à la cour.

La duchesse d'Etampes était retournée à sa place. Il se mêla à ses courtisans, arriva derrière elle et parvint jusqu'à son fauteuil. En se retournant elle le vit.

— Ah! c'est vous, Ascanio, dit-elle assez froidement.

— Oui, madame la duchesse. J'accompagne ici mon maître Benvenuto, et si j'ose m'approcher de vous, c'est qu'ayant laissé l'autre jour à l'hôtel d'Etampes le dessin du lis que vous avez eu la bonté de me commander, je voudrais bien savoir si vous n'en êtes pas trop mécontente.

— Non, en vérité, je l'ai trouvé fort beau, dit madame d'Etampes un peu adoucie, et des connaisseurs à qui je l'ai montré, et notamment monsieur de Guise, que voici, ont été tout à fait de mon avis; seulement l'exécution sera-t-elle aussi parfaite que le dessin? et dans le cas où vous croiriez pouvoir en répondre, mes pierreries suffiront-elles?

— Oui, madame, je l'espère; néanmoins, j'aurais voulu mettre au pistil du collier un gros diamant qui y tremblerait comme une goutte de rosée, mais ce serait une dépense trop considérable peut-être dans un travail confié à un humble artiste comme je suis.

— Oh! nous pouvons faire cette dépense, Ascanio.

— C'est qu'un diamant de cette grosseur vaudrait peut-être deux cent mille écus, madame.

— Eh bien! nous y aviserons. Mais, ajouta la duchesse en baissant la voix, rendez-moi un service, Ascanio.

— Je suis à vos ordres, madame.

— Tout à l'heure, en allant écouter les fadeurs de ce Marot, j'ai aperçu à l'autre extrémité le comte d'Orbec. Informez-vous de lui, s'il vous plaît, et dites-lui que je désire lui parler.

— Quoi! madame… fit Ascanio, pâlissant au nom du comte.

— Ne disiez-vous pas que vous étiez à mes ordres! reprit avec hauteur madame d'Etampes. D'ailleurs, si je vous prie de cette commission, c'est que vous êtes intéressé à l'entretien que je veux avoir avec d'Orbec et qui pourra vous donner à réfléchir, si cependant les amoureux réfléchissent jamais.

— Je vais vous obéir, madame, dit Ascanio, tremblant de mécontenter celle dont il attendait son salut.

— Bien. Veuillez en parlant au comte parler italien, j'ai mes raisons pour cela, et revenez avec lui vers moi.

Ascanio, pour ne pas aigrir davantage et ne pas heurter de nouveau sa redoutable ennemie, s'éloigna et demanda à un jeune seigneur aux rubans lilas s'il avait vu le comte d'Orbec et où il était.

— Tenez, lui fut-il répondu, c'est ce vieux singe qui cause

et surtout étrangement détourné de sa destination première. Commencé par François Ier, qui y sculpta ses salamandres, il fut achevé par Henri II qui y grava son chiffre et celui de Catherine de Médicis. On peut encore voir ces deux lettres, chefs-d'œuvre de la Renaissance, réunies, écoutez bien cela! car l'esprit du temps est tout entier dans ce fait lapidaire; réunies par un lac d'amour qui enveloppe en même temps le croissant de Diane de Poitiers. Charmante, mais, on en conviendra, singulière trilogie, qui se compose du chiffre et des armes du mari, de la femme et de la maîtresse.

là-bas avec le prévôt de Paris, et qui se tient près de cette adorable fille.

L'adorable fille était Colombe, que tous les muguets admiraient avec curiosité. Pour le vieux singe, il parut en effet à Ascanio aussi repoussant qu'un rival eût pu le désirer. Mais après un instant donné à cet examen, il s'approcha de lui, l'aborda au grand étonnement de Colombe, et l'invita en italien à le suivre auprès de madame d'Etampes. Le comte s'excusa auprès de sa fiancée et de ses amis, et se hâta de se rendre aux ordres de la duchesse, suivi d'Ascanio, qui ne s'éloigna pas cependant sans rassurer par un coup d'œil d'intelligence la pauvre Colombe, toute troublée à l'audition de cet étrange message, et surtout à la vue du messager.

— Ah! bonjour, comte, dit madame d'Etampes en apercevant d'Orbec, je suis charmée de vous voir, car j'ai des choses d'importance à vous dire. Messieurs, ajouta-t-elle, en s'adressant à ceux qui l'entouraient, nous avons encore sans doute un bon quart d'heure à attendre Leurs Majestés; si vous le permettez, je profiterai de ce temps pour entretenir mon vieil ami le comte d'Orbec.

Tous les seigneurs empressés autour de la duchesse se hâtèrent de s'éloigner discrètement sur ce congé sans façon, et la laissèrent seule avec le trésorier du roi dans une de ces embrasures de croisées vastes comme nos salons d'aujourd'hui. Ascanio allait faire comme les autres, mais, sur un signe de la duchesse, il resta.

— Qu'est-ce que ce jeune homme? demanda le comte.

— Un page italien qui n'entend pas un mot de français: aussi vous pouvez parler devant lui, c'est exactement comme si nous étions seuls.

— Eh bien! madame, reprit d'Orbec, j'ai obéi, j'espère aveuglément à vos ordres sans même en rechercher les motifs. Vous m'avez exprimé le désir de voir ma future femme présentée aujourd'hui à la reine: Colombe est ici avec son père; mais, maintenant que j'ai agi selon votre désir, j'avoue que je voudrais le comprendre; est-ce trop demander, madame, que de vous demander une petite explication?

— Vous êtes le plus dévoué parmi mes fidèles, d'Orbec; heureusement qu'il me reste beaucoup à faire pour vous, et encore je ne sais pas si je pourrai jamais m'acquitter: pourtant j'y tâcherai. Cette charge de trésorier du roi que je vous ai donnée n'est que la pierre d'attente sur laquelle je veux bâtir votre fortune, comte.

— Madame! fit d'Orbec en s'inclinant jusqu'à terre.

— Je vais donc vous parler à cœur ouvert; mais avant tout, que je vous fasse compliment. J'ai vu votre Colombe tout à l'heure: elle est vraiment ravissante; un peu gauche, c'est un charme de plus. Cependant, entre nous, j'ai beau chercher, je vous connais, et, là, je ne vois pas dans quel but, vous, homme grave, prudent et médiocrement entiché, j'imagine, de fraîcheur et de beauté, vous faites ce mariage-là; je dis dans quel but, car nécessairement il y a quelque chose là-dessous, et vous n'êtes pas homme à marcher au hasard.

— Dame! il faut faire une fin, madame; et puis, le père est un vieux drôle qui laissera des écus à sa fille.

— Mais quel âge a-t-il donc?

— Eh! quelque cinquante-cinq ou six ans.

— Et vous, comte?

— Oh! à peu près le même âge, mais il est si usé, lui.

— Je commence à comprendre et à vous reconnaître. Je savais bien que vous étiez au-dessus d'un sentiment vulgaire, et que les agrémens de cette petite n'étaient pas ce qui vous avait séduit.

— Fi donc! madame, je n'y ai seulement pas songé; elle eût été laide que c'eût été la même chose; elle est jolie, tant mieux.

— Oh! à la bonne heure, comte, sinon je désespérais de vous.

— Et maintenant que vous m'avez retrouvé, madame, daignerez-vous m'apprendre

— Oh! c'est que pour vous je fais de beaux rêves, interrompit la duchesse. Ce que je voudrais vous voir, d'Orbec, le savez-vous, c'est la place de Poyet, que je déteste, fit la duchesse en jetant un coup d'œil de haine sur le chancelier, qui se promenait toujours avec le connétable.

— Quoi! madame, une des plus immenses dignités du royaume!

— Eh! n'êtes-vous donc pas vous-même un homme éminent, comte! Mais, hélas! mon pouvoir est si précaire, je règne sur le bord d'un abîme. Tenez, en ce moment, je suis d'une inquiétude mortelle. Le roi a pour maîtresse la femme d'un homme de rien, d'un justicier, d'un nommé Féron. Si cette femme était ambitieuse, nous serions perdus. J'aurais dû aussi prendre l'initiative sur ce caprice de François Ier. Ah! je ne retrouverai jamais non plus cette petite duchesse de Brissac que j'avais donnée à Sa Majesté: une femme douce et faible, une enfant. Je la pleurerai toujours: elle n'était pas dangereuse celle-là, elle ne parlait au roi que de mes perfections. Pauvre Marie! elle avait pris toutes les charges de ma position et m'en laissait tous les bénéfices. Mais cette Feronnière, comme ils l'appellent, il faudrait à toute force en distraire François Ier. Moi, hélas! j'ai épuisé tout mon arsenal de séductions, et j'en suis réduite aux derniers retranchemens, l'habitude.

— Comment, madame?

— Oh! mon Dieu! oui, je n'occupe plus guère que l'esprit, le cœur est ailleurs; j'aurais bien besoin, vous comprenez, d'une auxiliaire. Où la trouver? une amie toute dévouée, toute sincère, dont je sois sûre. Ah! je la paierais de tant d'or et de tant d'honneurs! Cherchez-moi-la donc, d'Orbec. Vous ne savez pas combien, chez notre souverain, le roi et l'homme se touchent de près, et où l'homme peut entraîner le roi. Si nous étions deux, non deux rivales mais deux alliées, non pas deux maîtresses mais deux amies: si nous tenions l'une François, l'autre François Ier, la France serait à nous, comte, et dans quel moment! quand Charles-Quint vient se jeter de lui-même dans nos filets, quand on pourra le rançonner à l'aise et profiter de son imprudence pour se ménager en cas d'événement un avenir magnifique. Je vous expliquerai mes desseins, d'Orbec. Cette Diane qui vous plaît tant n'aurait plus prise un jour sur notre fortune, et le chevalier de France pourrait devenir... Mais voici le roi.

Telle était la façon de madame d'Etampes: elle expliquait rarement, elle laissait deviner; elle semait dans les esprits des résolutions et des idées, elle laissait travailler l'avarice, l'ambition, la perversité naturelles, puis elle savait s'interrompre à propos.

Grand art qu'on ne saurait trop recommander à beaucoup de poëtes et à nombre d'amans

Aussi le comte d'Orbec, âpre au gain et aux honneurs, rompu et corrompu, avait parfaitement compris la duchesse, car plus d'une fois durant l'entretien les regards d'Anne s'étaient dirigés du côté de Colombe. Pour Ascanio, sa droite et généreuse nature n'avait pu sonder jusqu'au fond ce mystère d'iniquité et d'infamie, mais il ressentait vaguement que cette conversation étrange et sombre cachait un danger terrible pour sa bien-aimée, et il considérait madame d'Etampes avec épouvante.

Un huissier annonça le roi et la reine. En un instant tout le monde fut debout et le chapeau à la main.

— Dieu vous garde! messieurs, dit en entrant François Ier. Il faut que je vous annonce tout de suite une grande nouvelle. Notre cher frère l'empereur Charles-Quint est à l'heure où je vous parle en route pour la France, s'il n'y est déjà entré. Préparons-nous, messieurs, à l'accueillir dignement. Je n'ai pas besoin de rappeler à ma féale noblesse à quoi cette grande hospitalité l'oblige. Nous avons montré au camp du Drap d'Or que nous savions recevoir également les rois. Dans moins d'un mois Charles-Quint sera au Louvre.

— Et moi, messieurs, dit la reine Eléonore de sa voix douce, je vous remercie d'avance pour mon royal frère de l'accueil que vous lui ferez.

On répondit par les cris de Vive le roi! Vive la reine! Vive l'empereur!

En ce moment, quelque chose de frétillant passa entre les jambes des courtisans et s'avança jusqu'au roi, c'était Triboulet.

— Sire, dit le bouffon, voulez-vous me permettre de dédier à Votre Majesté un ouvrage que je vais faire imprimer?

— Avec grand plaisir, bouffon, répondit le roi; mais encore faut-il que je connaisse quel est le titre de cet ouvrage et que je sache le point où il en est.

— Sire, cet ouvrage aura pour titre l'Almanach des fous, et contiendra la liste des plus grands insensés que la terre aura jamais portés. Quant à savoir où il en est, j'ai déjà inscrit sur la première page le nom du roi des fous passés et à venir.

— Et quel est cet illustre confrère que tu me donnes pour cousin et que tu choisis pour monarque? demanda François Ier.

— Charles-Quint, sire, répondit Triboulet.

— Comment Charles-Quint! s'écria le roi.

— Lui-même!

— Et pourquoi Charles-Quint?

— Parce qu'il n'y a que Charles-Quint au monde qui, vous ayant tenu prisonnier à Madrid, comme il l'a fait, soit assez fou pour traverser le royaume de Votre Majesté.

— Mais s'il y passe sans accident cependant au milieu de mon royaume? répliqua François Ier.

— Alors, répondit Triboulet, je lui promets d'effacer son nom pour mettre un autre nom à sa place.

— Et quel sera ce nom? demanda le roi.

— Le vôtre, sire; car en le laissant passer, vous aurez encore été plus fou que lui.

Le roi éclata de rire. Les courtisans firent chorus. La pauvre Eléonore seule pâlit.

— Eh bien! dit François, mets donc mon nom à l'instant même à la place de celui de l'empereur, car j'ai donné ma parole de gentilhomme et je la tiendrai. Quant à la dédicace, je l'accepte, et voilà le prix du premier exemplaire qui paraîtra.

A ces mots, François Ier tira une bourse pleine de sa poche et la jeta à Triboulet, qui la reçut entre ses dents et s'éloigna à quatre pattes et en grommelant comme fait un chien qui emporte un os.

— Madame, dit à la reine le prévôt de Paris en s'avançant avec Colombe, Votre Majesté veut-elle me permettre de profiter de ce moment de joie pour lui présenter sous d'heureux auspices ma fille Colombe, qu'elle a daigné agréer au nombre de ses dames d'honneur?

La bonne reine adressa quelques mots de félicitations et d'encouragement à la pauvre Colombe confuse, que le roi, pendant ce temps, regardait avec admiration.

— Foi de gentilhomme! messire le prévôt, dit François Ier en souriant, savez-vous que c'est un crime de haute trahison d'avoir aussi longtemps enfoui et tenu hors de nos regards une semblable perle, laquelle doit faire si bien dans la couronne de beautés qui entoure la majesté de notre reine. Si vous n'êtes pas puni de cette félonie, sire Robert, rendez-en grâce à la muette intercession de ces beaux yeux baissés.

Puis, le roi fit un salut gracieux à la charmante fille et passa suivi de toute la cour pour se rendre à la chapelle.

— Madame, dit le duc de Médina-Sidonia en offrant la main à la duchesse d'Etampes, nous laisserons s'il vous plaît passer la foule, et nous resterons un peu en arrière : nous serions ici mieux que partout ailleurs pour deux mots importans que j'aurais à vous dire en secret.

— Je suis tout à vous, monsieur l'ambassadeur, répondit la duchesse. Ne vous éloignez pas, comte d'Orbec ; vous pouvez tout dire, monsieur de Médina, devant ce vieil ami, qui est un second moi-même, et devant ce jeune homme, qui ne parle qu'italien.

— Leur discrétion doit vous importer autant qu'à moi, madame, et du moment où vous en êtes sûre... Mais nous voici seuls et je vais aller droit au but sans détour et sans réticences. Vous voyez que Sa Majesté Sacrée s'est décidée à traverser la France et qu'elle y a même probablement déjà mis le pied ; elle sait pourtant qu'elle y marchera entre deux haies d'ennemis ; mais elle compte sur la chevalerie du roi ; vous-même vous lui avez conseillé cette confiance, madame, et je conviendrai franchement avec vous que, plus puissante que tel ou tel ministre en titre, vous avez assez d'empire sur François Ier pour faire à votre gré votre avis bon ou mauvais, leurre ou garantie. Mais pourquoi vous tourneriez-vous contre nous? ce n'est ni l'intérêt de l'Etat ni le vôtre.

— Achevez, monseigneur ; vous n'avez pas tout dit, je pense?

— Non, madame. Charles-Quint est le digne successeur de Charlemagne, et ce qu'un allié déloyal pourrait exiger de lui comme rançon, il veut le donner comme présent, et ne laisser sans récompense ni l'hospitalité ni le conseil.

— A merveille ! et ce sera agir avec grandeur et prudence.

— Le roi François Ier a toujours ardemment désiré le duché de Milan, madame : eh bien ! cette province, éternel sujet de guerre entre la France et l'Espagne, Charles-Quint consentira à la céder à son beau-frère moyennant une redevance annuelle.

— Je comprends, interrompit la duchesse : les finances de l'empereur sont assez bas, on le sait ; d'autre part, le Milanais est ruiné par vingt guerres, et Sa Majesté Sacrée ne serait pas fâchée de transporter sa créance d'un débiteur pauvre à un débiteur opulent. Je refuse, monsieur de Médina, car vous comprenez vous-même qu'une pareille proposition n'est pas acceptable.

— Mais, madame, des ouvertures ont déjà été faites au roi au sujet de cette investiture, et Sa Majesté en a paru charmée.

— Je le sais ; mais, moi, je refuse. Si vous pouvez vous passer de moi, tant mieux pour vous.

— Madame, l'empereur tient singulièrement à vous savoir de son parti, et tout ce que vous pourriez souhaiter...

— Mon influence n'est pas marchandise qu'on vende et qu'on achète, monsieur l'ambassadeur.

— Oh ! madame, qui dit cela ?

— Ecoutez, vous m'assurez que votre maître désire mon appui et entre nous il a raison. Eh bien ! pour le lui assurer je lui demande moins qu'il n'offre ; suivez-moi bien. Voilà ce qu'il devra faire. Il promettra à François Ier l'investiture du duché de Milan, puis une fois hors de France, il se souviendra du traité de Madrid violé et oubliera sa promesse.

— Quoi ! madame, mais ce sera la guerre !

— Attendez donc, monsieur de Medina. Sa Majesté criera et menacera, en effet. Alors Charles consentira à ériger en état indépendant le Milanais, et le donnera, mais libre de redevances, à Charles d'Orléans, second fils du roi ; de cette façon l'empereur n'agrandira pas un rival. Cela vaut bien quelques écus, et je pense que vous n'avez rien à dire contre, monseigneur. Quant à ce que je puis souhaiter personnellement, comme vous disiez tout à l'heure, si Sa Majesté Sacrée entre dans mes desseins, elle laissera tomber devant moi, à notre première entrevue, un caillou plus ou moins brillant que je ramasserai, s'il en vaut la peine, et que je garderai en souvenir de la glorieuse alliance conclue entre le successeur des Césars, roi d'Espagne et des Indes, et moi.

La duchesse d'Etampes se pencha à l'oreille d'Ascanio, effrayé de ses sombres et mystérieux projets comme le duc de Medina en était inquiet, comme le comte d'Orbec en paraissait charmé.

— Tout cela pour toi, Ascanio, dit-elle tout bas à l'apprenti. Pour gagner ton cœur, je perdrais la France. Eh bien, monsieur l'ambassadeur, reprit-elle à voix haute, quelle est votre réponse?

— L'empereur seul peut prendre une décision sur un sujet de cette gravité, madame ; néanmoins, tout me porte à croire qu'il acceptera un arrangement qui m'effraie presque, tant il me semble avantageux pour nous.

— Si cela peut vous rassurer, je vous dirai qu'au fond il l'est aussi pour moi, et voilà pourquoi je m'engage à le faire accepter par le roi. Nous autres femmes, nous avons aussi notre politique, plus profonde parfois que la vôtre. Mais je puis vous jurer que mes projets ne sont en rien dangereux pour vous ; et réfléchissez, en quoi pourraient-ils l'être? En attendant d'ailleurs la résolution de Charles-Quint, monsieur de Medina, vous pouvez être sûr que je ne laisserai pas échapper une occasion d'agir contre lui, et que j'engagerai de toutes mes forces Sa Majesté à le retenir prisonnier.

— Eh quoi ! madame, est-ce là un commencement d'alliance?

— Allons donc, monsieur l'ambassadeur. Comment ! un homme d'Etat tel que vous ne voit-il pas que l'essentiel est d'écarter de moi tout soupçon de séduction, et que prendre ouvertement votre cause ce serait le moyen de la perdre? D'ailleurs je n'entends pas qu'on me puisse jamais trahir ou dénoncer. Laissez-moi être votre ennemie, monsieur le duc, laissez-moi parler contre vous. Que vous importe? Ne savez-vous pas ce qu'on fait avec les mots, mon Dieu ! Si Charles-Quint refuse mon traité, je dirai au roi : « Sire, fiez-vous-en à mes instincts généreux de femme. Vous ne devez pas reculer devant de justes et nécessaires représailles. » Et si l'empereur accepte, je dirai : « Sire, croyez en mon habileté féminine, c'est-à-dire féline ; il faut vous résigner à une infamie utile. »

— Ah ! madame, dit le duc de Medina en s'inclinant devant la duchesse, quel dommage que vous soyez une reine ! vous auriez fait un si parfait ambassadeur !

Sur quoi le duc prit congé de madame d'Etampes et s'éloigna, ravi de la tournure inattendue qu'avaient prise les négociations.

— A mon tour de parler nettement et sans ambages, dit la duchesse au comte d'Orbec quand elle fut seule avec Ascanio et lui. Maintenant, comte, vous savez trois choses : la première, c'est qu'il est important pour mes amis et pour moi que mon pouvoir soit en ce moment consolidé et à l'abri de toute atteinte ; la seconde, c'est qu'une fois cet événement traversé, nous n'aurons plus à redouter l'avenir, que Charles d'Orléans continuera François Ier, et que le duc de Milan, que j'aurai fait ce qu'il sera, me devra plus de reconnaissance que le roi de France, qui m'a faite ce que je suis ; la troisième, c'est que la beauté de votre Colombe a vivement frappé Sa Majesté. Eh bien ! comte, je m'adresse à l'homme supérieur que n'atteignent pas les préjugés vulgaires. Vous tenez en cet instant votre sort dans vos mains ; voulez-vous que le trésorier d'Orbec succède au chancelier Poyet, ou, tenez, en termes plus positifs, voulez-vous que Colombe d'Orbec succède à Marie de Brissac?

Ascanio fit un mouvement d'horreur qui n'aperçut pas d'Orbec, qui échangeait un regard odieusement malicieux avec le regard profond de madame d'Etampes.

— Je veux être chancelier, répondit-il simplement.

— Bon ! nous sommes donc sauvés ; mais le prévôt !

— Eh ! eh ! reprit le comte, vous lui trouverez bien quelque bel office ; qu'il soit seulement plutôt lucratif qu'honorifique, je vous prie ; je retrouverai le tout quand le vieux podagre s'en ira.

Ascanio ne put se contenir plus longtemps.

— Madame ! fit-il d'une voix éclatante en s'avançant.

Il n'eut pas le temps de continuer, le comte n'eut pas le temps de s'étonner, la porte s'ouvrit à deux battans : toute la cour rentrait.

Madame d'Etampes saisit violemment la main d'Ascanio, se rejeta brusquement en arrière avec lui, et de sa voix contenue mais vibrante lui dit à l'oreille :

— Eh bien ! jeune homme, vois-tu maintenant comment on devient la concubine d'un roi, et où parfois malgré nous, la vie nous mène ?

Elle se tut. Au milieu de ces paroles graves, la bonne humeur et les saillies du roi et des courtisans firent pour ainsi dire irruption.

François Ier était radieux. Charles-Quint allait venir. Il y aurait des réceptions, des fêtes, des surprises, un beau rôle à jouer. Le monde entier aurait les yeux fixes sur Paris et son roi. Attentif au drame intéressant dont lui François Ier tiendrait tous les fils, il y pensait avec une joie d'enfant. C'était sa nature de prendre ainsi toutes choses par le côté brillant plutôt que par le côté sérieux, de viser avant tout à l'effet, et de voir dans les batailles des tournois, et dans la royauté un art. Splendide esprit aux idées aventureuses, étranges, poétiques, François Ier fit de son règne une représentation théâtrale et du monde une salle de spectacle.

Ce jour-là, à la veille d'éblouir un rival et l'Europe, il était d'une clémence et d'une aménité plus charmantes que jamais.

Aussi, comme rassuré par ce gracieux visage, Triboulet vint-il rouler à ses pieds au moment où il franchissait la porte.

— Oh ! sire, oh ! sire, s'écria lamentablement le bouffon, je viens vous faire mes adieux, il faut que Votre Majesté se résigne à me perdre : aussi j'en pleure plus pour elle que pour moi. Que va devenir Votre Majesté sans son pauvre Triboulet, qu'elle aime tant !

— Quoi ! vas-tu me quitter, fou, au moment où il n'y aura qu'un bouffon pour deux rois ?

— Oui, sire, au moment où il y aura deux rois pour un bouffon.

— Mais je n'entends pas cela, Triboulet. Tu resteras, je te l'ordonne.

— Hélas ! oui. Faites donc part du décret royal à monsieur de Vieilleville, à qui j'ai dit ce qu'on dit de sa femme, et qui pour une chose si simple a juré qu'il m'arracherait les oreilles d'abord et l'âme ensuite, si j'en ai une toutefois, a ajouté l'impie, à qui Votre Majesté devrait bien faire couper la langue pour un semblable blasphème.

— Va, va ! reprit le roi, sois tranquille, mon pauvre fou, celui qui t'ôterait la vie serait bien sûr d'être pendu un quart d'heure après.

— Oh ! sire, si cela vous était égal ?

— Eh bien ! quoi ?

— Faites-le pendre un quart d'heure avant. J'aime mieux cela.

Tous de rire, et le roi plus que tous. Puis, continuant de s'avancer, il trouva sur son passage Pierre Strozzi, le noble exilé.

— Seigneur Pierre Strozzi, lui dit-il, il y a bien longtemps, ce me semble, trop longtemps que vous nous avez demandé des lettres de naturalisation ; c'est une honte pour nous qu'après avoir si vaillamment combattu dans le Piémont pour les Français et en Français, vous n'apparteniez pas encore à notre patrie par le courage, puisque votre patrie par la naissance vous renie. Ce soir, seigneur Pierre, messire Le Maçon, mon secrétaire, vous expédiera vos lettres de naturalisation. Ne me remerciez pas ; il faut que Charles-Quint vous trouve Français, pour mon honneur, et pour le vôtre... — Ah ! c'est vous, Cellini, et vous ne venez jamais les mains vides ; que portez-vous là sous le bras, mon ami ? Mais attendez un moment ; il ne sera pas dit, foi de gentilhomme, que je ne vous aie jamais devancé en magnificence : Messire Antoine Le Maçon, vous joindrez aux lettres de naturalisation du grand Pierre Strozzi celles de mon ami Benvenuto, et vous les lui porterez sans frais chez lui ; un orfèvre ne trouve pas cinq cents ducats aussi aisément qu'un Strozzi.

— Sire, dit Benvenuto, je rends grâce à Votre Majesté, mais qu'elle me pardonne mon ignorance : qu'est-ce que ces lettres de naturalisation ?

— Quoi, dit gravement Antoine Le Maçon, tandis que le roi riait comme un fou de la question, ne savez-vous pas, maître Benvenuto, que des lettres de naturalisation sont le plus grand honneur que Sa Majesté puisse accorder à un étranger ; que par là vous devenez Français ?

— Je commence à comprendre, sire, et je vous remercie, dit Cellini ; mais excusez-moi, j'étais déjà de cœur sujet de Votre Majesté, à quoi servent ces lettres ?

— A quoi ces lettres servent ? dit François Ier, dont la joyeuse humeur continuait ; elles servent, Benvenuto, à ce que maintenant que vous voici Français, je puis vous faire seigneur du Grand-Nesle, ce qui ne m'était pas permis auparavant. Messire Le Maçon, vous joindrez la donation définitive du château aux lettres de naturalisation. Comprenez-vous maintenant, Benvenuto, à quoi servent les lettres de naturalisation ?

— Oui, sire, et merci, merci mille fois ! On dirait que nos deux cœurs s'entendent sans se parler, car cette grâce que vous me faites aujourd'hui est comme un acheminement à une immense faveur que j'oserai peut-être vous demander un jour et qui en fait pour ainsi dire partie.

— Tu sais ce que je t'ai promis, Benvenuto. Apporte-moi mon Jupiter et demande.

— Oui, Votre Majesté a bon souvenir, et j'espère qu'elle aura bonne parole. Oui, Votre Majesté peut exaucer un vœu qui tient en quelque sorte à ma vie, et déjà, par un royal et sublime instinct, vous venez de rendre l'accomplissement de ce vœu plus facile.

— Il sera fait, mon grand orfèvre, selon votre désir ; mais en attendant, vous allez nous faire voir d'abord ce que vous tenez là dans vos mains.

— Sire, c'est une salière d'argent pour accompagner le vase et le bassin.

— Montrez-moi vite cela, Benvenuto.

Le roi examina attentivement et silencieusement comme toujours le merveilleux ouvrage que lui présentait Cellini.

— Quelle bévue ! dit-il enfin, quel contre-sens !

— Quoi ! sire, s'écria Benvenuto au comble du désappointement, Votre Majesté serait si peu satisfaite ?

— Eh ! sans doute, monsieur. Comment, vous me gâtez une si belle idée en argent : c'est en or qu'il fallait m'exécuter cela, Cellini, et j'en suis fâché pour vous, mais vous la recommencerez.

— Hélas ! sire, dit mélancoliquement Benvenuto, ne soyez pas si ambitieux pour mes pauvres ouvrages. C'est la richesse de la matière qui perdra, j'en ai bien peur, ces chers trésors de ma pensée. Mieux vaut pour une gloire durable travailler l'argile que l'or, sire, et nos noms ne vivent guère, à nous autres orfèvres. Sire, les nécessités sont parfois cruelles, les hommes toujours cupides et stupides ; et qui sait si telle coupe d'argent de moi dont Votre Majesté donnerait dix mille ducats, on ne la fondra pas pour dix écus ?

— Allons donc, croyez-vous que le roi de France aille jamais mettre en gage chez les Lombards les salières de sa table !

— Sire, l'empereur de Constantinople a bien mis en gage chez les Vénitiens la couronne d'épines de Notre-Seigneur.

— Mais un roi de France la dégagea, monsieur !

— Oui, je le sais ; cependant songez aux dangers, aux révolutions, aux exils ! Je suis d'un pays où les Médicis ont été chassés et rappelés trois fois, et il n'y a que les rois qui, comme Votre Majesté, se font une gloire, à qui on ne puisse enlever leur bien.

— N'importe, Benvenuto, n'importe, je veux ma salière en or, et mon trésorier va vous compter aujourd'hui mille écus d'or de vieux poids pour cela. Vous entendez, comte d'Orbec, aujourd'hui même, car je ne veux pas que Cellini perde une minute. Adieu, Benvenuto, continuez ; le roi pense au Jupiter ; adieu, messieurs, pensez à Charles-Quint.

Pendant que François Ier descendait l'escalier pour aller rejoindre la reine, qui était déjà en voiture et qu'il accompagnait à cheval, divers mouvemens eurent lieu que nous ne devons pas omettre.

Benvenuto s'approcha d'abord du comte d'Orbec et lui dit : — Veuillez tenir cet or à ma disposition, messire le trésorier. Je vais obéir aux ordres de Sa Majesté, aller chercher sur-le-champ un sac chez moi, et je serai chez vous dans une demi-heure. Le comte s'inclina en signe d'acquiescement, et Cellini sortit seul, après avoir vainement cherché Ascanio des yeux.

Dans le même temps Marmagne parlait bas au prévôt, qui tenait toujours la main de Colombe.

— Voici une occasion magnifique, lui disait-il, et je cours prévenir mes hommes. Vous, dites à d'Orbec de retenir le plus longtemps possible le Benvenuto.

Là-dessus il disparut et messire d'Estourville s'approcha du comte d'Orbec, auquel il parla à l'oreille, puis il ajouta tout haut :

— Pendant ce temps, moi, comte, je reconduirai Colombe à l'hôtel de Nesle.

— Bien, fit d'Orbec, et venez m'annoncer le résultat ce soir.

Ils se séparèrent, et le prévôt reprit en effet lentement avec sa fille le chemin du Petit-Nesle, suivis à leur insu par Ascanio, qui ne les avait pas perdus de vue une minute, et qui regardait de loin avec amour marcher sa Colombe.

Cependant le roi mettait le pied à l'étrier, il montait un admirable alezan, son favori, un présent de Henri VIII.

— Nous allons, dit-il, faire une longue route ensemble aujourd'hui,

> Gentil, joli petit cheval,
> Bon à monter, doux à descendre...

— Ma foi ! voilà toujours les deux premiers d'un quatrain, ajouta François Ier ; trouvez-moi les autres, voyons, Marot, ou bien, vous, maître Melin de Saint-Gelais.

Marot se gratta la tête, mais Saint-Gelais le prévint et avec un bonheur et une promptitude inouis continua ;

Sans que tu sois un Bucéphal,
Tu portes plus grand qu'Alexandre.

Les applaudissemens éclatèrent de toutes parts, et le roi, déjà à cheval, envoya de sa main un salut de remerciment tout gracieux au poëte si bien et si vite inspiré.

Pour Marot, il rentra au logis de Navarre plus bourru que jamais.

— Je ne sais ce qu'ils avaient à la cour, grommelait-il, mais ils étaient tous stupides aujourd'hui.

XXI

QUATRE VARIÉTÉS DE BRIGANDS

Benvenuto repassa la Seine en toute hâte, et prit chez lui non pas un sac, comme il avait dit au comte d'Orbec, mais un petit cabas que lui avait donné à Florence une de ses cousines qui était religieuse ; puis, comme il tenait à terminer cette affaire le jour même, et qu'il était déjà deux heures de l'après-midi, sans attendre Ascanio qu'il avait perdu de vue, ni ses ouvriers qui étaient allés dîner, il reprit le chemin de la rue Froid-Manteau, où demeurait le comte d'Orbec, et avec quelque attention qu'il regardât autour de lui, il ne vit rien en allant qui pût lui causer la moindre inquiétude.

Quand il arriva chez le comte d'Orbec, celui-ci lui dit qu'il ne pouvait toucher son or tout de suite, attendu qu'il y avait des formalités indispensables à remplir, un notaire à appeler, un contrat à rédiger ; le comte s'excusa d'ailleurs avec mille politesses, car il savait Cellini peu patient de sa nature, mais il enveloppa son refus de formes si prévenantes, qu'il n'y eut pas moyen de se fâcher, et que Benvenuto, qui croyait à la vérité de ces empêchemens, se résigna à attendre.

Seulement Cellini voulut profiter de ce retard pour faire venir quelques-uns de ses ouvriers qui l'accompagneraient au retour et l'aideraient à porter son or. D'Orbec s'empressa d'envoyer à l'hôtel de Nesle un de ses domestiques pour les prévenir ; puis il entama la conversation sur les travaux de Cellini, sur la faveur que le roi lui témoignait, sur toutes choses enfin capables de faire prendre patience à Benvenuto, d'autant moins soupçonneux qu'il n'avait aucune raison d'en vouloir au comte, et qu'il ne supposait pas que le comte eût des motifs d'être son ennemi. Il y avait bien son désir de le supplanter près de Colombe, mais personne ne connaissait ce désir qu'Ascanio et lui. Il répondit donc assez gracieusement aux avances du trésorier.

Il fallut ensuite du temps pour choisir l'or au titre où le roi avait désiré qu'il fût donné. Le notaire fut très lent à venir. On ne dresse pas un contrat en une minute. Bref, lorsque, les dernières politesses échangées, Benvenuto se disposait à revenir à l'hôtel, la nuit commençait à tomber ; il s'informa du domestique qu'on avait envoyé pour chercher ses compagnons. Celui-ci répondit qu'ils n'avaient pu venir, mais qu'il porterait volontiers l'or du seigneur orfèvre. La défiance de Benvenuto se réveilla, et il refusa l'offre, si obligeante qu'elle fût.

Il mit l'or dans son petit cabas, puis il passa le bras dans les deux anses, et comme son bras n'y entrait qu'avec difficulté, l'or était bien enfermé, et il le portait beaucoup plus aisément que s'il eût été dans un sac. Il avait sous ses habits une bonne cotte de mailles à manches, une courte épée au côté, et un poignard dans sa ceinture ; il se mit donc en route d'un pas pressé, mais ferme. Cependant, avant de partir, il avait cru s'apercevoir que plusieurs valets parlaient bas entre eux et sortaient précipitamment, mais ils avaient affecté de ne pas prendre le même chemin que lui.

Aujourd'hui que l'on va du Louvre à l'Institut par le pont des Arts, le chemin qu'avait à faire Benvenuto ne serait plus qu'une enjambée, mais à cette époque c'était un voyage. En effet, il lui fallait, en partant de la rue Froid-Manteau, remonter le quai jusqu'au Châtelet, prendre le pont aux Meuniers, traverser la Cité par la rue Saint-Barthélemy, aborder sur la rive gauche par le pont Saint-Michel, et de là redescendre par le quai désert jusqu'à l'hôtel du Grand-Nesle. Qu'on ne s'étonne pas qu'à cette époque de larronneurs et de tire-laine, Benvenuto, malgré tout son courage, conçût quelques inquiétudes pour une somme aussi considérable que celle qu'il portait sous le bras. Au reste, si le lecteur veut précéder avec nous Benvenuto de quelques centaines de pas, il verra que ces inquiétudes n'étaient pas sans fondement.

Depuis une heure environ que l'ombre avait commencé à épaissir, quatre hommes d'assez mauvaise mine, enveloppés de grands manteaux, s'étaient postés sur le quai des Augustins à la hauteur de l'église. La grève était bordée seulement de murs à cet endroit, et absolument déserte en ce moment. Ces hommes, pendant leur station, ne virent passer que le prévôt, qui revenait de conduire Colombe au Petit-Nesle, et qu'ils saluèrent avec le respect qui est dû aux autorités.

Ils causaient à voix basse et le chapeau sur les yeux dans un renfoncement formé par l'église. Deux d'entre eux nous sont déjà connus : c'étaient les bravi employés par le vicomte de Marmagne dans l'expédition malheureuse contre le Grand-Nesle ; ils se nommaient Ferrante et Fracasso. Leurs deux compagnons, qui gagnaient leur vie au même honorable métier, s'appelaient Procope et Maledent. Afin que la postérité, comme elle fait depuis trois mille ans pour le vieil Homère, ne se dispute pas sur la patrie de ces quatre vaillans capitaines, nous ajouterons que Maledent était Picard, Procope Bohémien, et que Ferrante et Fracasso avaient vu le jour sous le beau ciel de l'Italie. Quant à leurs qualités distinctes en temps de paix, Procope était un juriste, Ferrante un pédant, Fracasso un rêveur, et Maledent un imbécile. On voit que notre qualité de Français ne nous aveugle pas sur le compte du seul de ces quatre industriels qui soit notre compatriote.

Au combat tous quatre étaient des démons.

Suivons maintenant la conversation édifiante et amicale qu'ils tenaient entre eux, écoutons-la. Nous pourrons y apprendre quels hommes ils étaient et quels dangers menaçaient au juste notre ami Benvenuto.

— Au moins, Fracasso, disait Ferrante, nous ne serons pas empêtrés aujourd'hui de ce grand rougeâtre de vicomte, et nos pauvres épées pourront sortir du fourreau sans qu'il nous crie : En retraite ! le lâche, et sans qu'il nous force à nous enfuir.

— Oui, mais, répondit Fracasso, puisqu'il nous laisse tout le péril du combat, ce dont je le remercie, il devrait nous laisser tout le profit. De quel droit ce diable roussi se réserve-t-il pour sa part 500 écus d'or ? Je sais bien que les 500 qui restent font une assez jolie prime. Cent vingt-cinq pour chacun de nous, c'est honorable, et dans les temps difficiles je me suis vu parfois dans la nécessité de tuer un homme pour deux écus.

— Pour deux écus ! Sainte-Vierge ! s'écria Maledent ; oh ! fi donc ! c'est gâter le métier. Ne dites pas de pareilles choses quand je suis avec vous, car quelqu'un qui nous entendrait pourrait nous confondre l'un avec l'autre, mon cher.

— Que veux-tu, Maledent ! dit Fracasso avec mélancolie, la vie a des passes fâcheuses, et il y a des heures où l'on tuerait un homme pour un morceau de pain. Mais revenons à notre objet. Il me semble, mes bons amis, que deux cent cinquante écus valent de moitié mieux que cent vingt-cinq. Si, après avoir tué notre homme, nous refusions de rendre nos comptes à ce grand voleur de Marmagne ?

— Mon frère, reprit gravement Procope, vous oubliez que ce serait manquer à notre traité : ce serait frustrer un client et il faut de la loyauté en tout. Nous remettrons au vicomte les cinq cents écus d'or convenus, jusqu'au dernier, c'est mon avis. Mais, *distinguamus* : quand il les aura empochés et qu'il nous aura reconnus pour honnêtes gens, je ne vois pas qui peut nous empêcher de tomber sur lui et de les lui reprendre.

— Bien trouvé ! dit doctoralement Ferrante, Procope a toujours eu beaucoup de probité jointe à beaucoup d'imagination.

— Mon Dieu ! cela tient à ce que j'ai un peu étudié le droit, fit modestement Procope.

— Mais, continua Ferrante avec le ton pédant qui lui était habituel, ne nous embrouillons pas dans nos desseins. *Recte ad terminum camus.* Que le vicomte dorme tranquille sur les deux oreilles ! il aura son tour : il s'agit pour le moment de cet orfèvre florentin : on veut pour plus grande sécurité que nous soyons quatre à l'estafiler. A la rigueur un seul eût pu faire la besogne et empocher la somme, mais la capitalisation est une plaie sociale, et mieux vaut que le bénéfice soit partagé entre plusieurs amis. Seulement, dépêchons-le promptement et proprement, ce n'est pas un homme ordinaire, comme nous avons pu le voir, Fracasso et moi. Résignons-nous donc, pour plus de sûreté, à l'attaquer tous quatre à la fois. Il ne peut maintenant tarder à venir. Attention ! du sang-froid, bon pied, bon œil, et prenez garde aux bottes à l'italienne qu'il ne manquera pas de vous pousser.

— On sait ce que c'est, Ferrante, dit Maledent d'un air dédaigneux, que de recevoir un coup d'épée, qu'il soit d'estoc ou de taille. Une fois j'avais pénétré de nuit, pour affaires personnelles, dans un château du Bourbonnais. Sur-

pris par le matin avant de les avoir complètement terminées, je pris la résolution forcée de me cacher jusqu'à la nuit suivante ; rien ne me parut plus propre à cet effet que l'arsenal du château : il y avait là force panoplies et trophées, casques, cuirasses, brassards et cuissards, targes et écus. J'enlevai le pieu qui soutenait une de ces armures, je me glissai à sa place et je demeurai là debout, visière baissée, immobile sur mon piédestal.

— C'est fort intéressant, interrompit Ferrante : continue, Maledent, à quoi peut-on mieux employer l'attente d'un exploit, qu'au récit de quelques autres faits de guerre ? Continue.

— Je ne savais pas, poursuivit Maledent, que cette maudite armure servait aux fils du château pour s'exercer à faire des armes. Mais bientôt deux grands gaillards de vingt ans entrèrent, détachèrent chacun une lance et une épée, et commencèrent à s'escrimer de tout leur cœur sur ma carapace. Eh bien ! mes amis, vous me croirez si vous voulez, sous tous leurs coups d'épée et de lance, je n'ai pas bougé, je suis resté droit et ferme comme si j'étais véritablement de bois et vissé à ma base. Par bonheur, les jeunes drôles n'étaient pas de première force. Le père survint, les exhortant bien à viser au défaut de ma cuirasse ; mais saint Maledent, mon patron, que j'invoquais tout bas, détournait les coups. Enfin, ce diable de père, pour montrer à ses petits comment on enlevait une visière, prit une lance, et du premier coup mit à découvert mon visage pâle et défait. Je me crus perdu.

— Pauvre ami ! dit mélancoliquement Fracasso, on le serait à moins.

— Bah ! figurez-vous que, comme je viens de vous le raconter, me voyant pâle et défait, ils eurent la bêtise de me prendre pour le fantôme de leur bisaïeul ; si bien que voilà le père et les fils qui s'enfuient à toutes jambes et comme si le diable les emportait. Ma foi ! que voulez-vous que je vous dise ? je leur ai tourné le dos et j'en ai fait autant de mon côté ; mais c'est égal, vous voyez que pour ma part je suis solide.

— Oui, mais l'essentiel dans notre état, l'ami Maledent, dit Procope, ce n'est pas seulement de bien recevoir les coups, c'est de les bien donner. Le beau, c'est que la victime tombe sans même pousser un cri. Tiens, dans une de mes tournées en Flandre, j'avais à débarrasser une de mes pratiques de quatre de ses amis intimes qui voyageaient en compagnie. Il voulut d'abord m'adjoindre trois camarades ; mais je dis que je me chargerais de la chose tout seul ou que je ne m'en chargerais pas du tout. Il fut donc convenu que j'agirais comme je l'entendais, et que pourvu que je livrasse quatre cadavres, j'aurais quatre parts. Je savais la route qu'ils suivaient : je les attendis donc dans une hôtellerie où ils devaient nécessairement passer.

L'hôtelier avait été de la partie autrefois, il l'avait quittée pour se faire aubergiste, ce qui était un moyen de continuer à détrousser les voyageurs sans rien craindre ; mais il avait encore quelques bons sentimens, de sorte que je n'eus pas grand'peine à le mettre dans mes intérêts moyennant un dixième de la prime. Ceci convenu, nous attendîmes nos quatre cavaliers, qui bientôt parurent au détour du chemin et mirent pied à terre devant l'auberge, s'apprêtant à y remplir leurs estomacs et à y panser leurs



Ils le saluèrent avec respect.

chevaux. L'hôtelier leur dit alors que son écurie était si petite qu'à moins d'y entrer l'un après l'autre ils ne pourraient s'y remuer et s'y gêneraient mutuellement. Le premier qui entra fut si lent à sortir que le second, impatienté, alla voir un peu ce qu'il faisait. Celui-ci ne tarda pas moins lui-même à reparaître. Sur ce, le troisième, fatigué d'attendre, s'introduisit à son tour, et au bout de quelque temps, comme le quatrième s'étonnait de leur lenteur à tous :

— Ah ! je vois ce que c'est, dit mon hôte, comme l'écurie est extrêmement petite, ils seront sortis par la porte de derrière. Ces mots encouragèrent mon dernier à rejoindre ses compagnons et moi, car vous devinez bien que j'étais dans l'écurie ; mais comme la chose ne pouvait plus avoir d'inconvénient, je laissai à celui-là la satisfaction de pousser un petit cri, pour dire adieu à ce monde. En droit romain, Ferrante, cela ne pourrait-il pas s'appeler *trucidatio per divisionem necis?* Mais, ah çà ! ajouta Procope en s'interrompant, notre homme n'arrive toujours pas ! Pourvu qu'il ne lui soit rien advenu ! Il va faire nuit noire tout à l'heure.

— *Suadentque cadentia sidera somnos*, ajouta Fracasso. Et à ce propos, mes amis, prenez garde que dans l'obscurité ce Benvenuto ne s'avise d'un tour que j'ai une fois pratiqué moi-même : c'était dans mes promenades sur les bords du Rhin. J'ai toujours aimé les bords du Rhin, le paysage y est à la fois pittoresque et mélancolique. Le Rhin, c'est le fleuve des rêveurs. Je rêvais donc sur les bords du Rhin, et voici quel était le sujet de mes rêveries :

Il s'agissait d'envoyer de vie à trépas un seigneur nommé Schreckenstein, si j'ai bonne mémoire. Or, la chose n'était pas aisée, car il ne sortait jamais que bien accompagné. Voilà le plan auquel je m'arrêtai :

Je m'habillai de la même façon que lui, et par une soirée sombre je l'attendis de pied ferme, lui et sa troupe. Quand je vis leur masse noire se détacher dans la nuit solitaire et obscure, *obscuri sub nocte*, je me jetai en désespéré sur Schreckenstein, qui marchait un peu en avant ; mais j'eus l'habileté d'abord d'enlever de sa tête son chapeau à plumes, et puis de changer de position avec lui et de me tourner du côté où il aurait dû se trouver lui-même. Là-dessus je l'étourdis d'un grand coup du pommeau de mon épée, et je me mis à crier au milieu du tumulte, du bruit des lames et des cris des autres : — A moi ! à moi ! Sus aux brigands ! — Si bien que les hommes de Schreckenstein tombèrent furieux sur leur maître et le laissèrent mort sur la place, tandis que je me glissais dans le taillis. L'honnête seigneur put se dire du moins qu'il avait été tué par des amis.

— Le coup était hardi, reprit Ferrante, mais si je jetais un regard en arrière sur ma jeunesse évanouie, je pourrais y trouver un exploit encore plus audacieux. J'avais affaire comme toi, Fracasso, à un chef de partisans toujours bien monté et escorté. C'était dans une forêt des Abruzzes : j'allai me poster sur le passage de l'individu, et grimpant sur un chêne énorme, je me couchai sur une grosse branche qui traversait le chemin, et j'attendis en rêvant. Le soleil se levait, et ses premiers rayons tombaient en longs filets de pâle lumière à travers les rameaux moussus ; l'air du matin circulait frais et vif et sillonné de chansons d'oiseaux ; tout à coup...

— Chut ! interrompit Procope, j'entends des pas : attention ! c'est notre homme.

— Bon ! murmura Maledent, en jetant autour de lui un regard furtif ; tout est désert et silencieux aux alentours ; la chance est pour nous.

Ils redevinrent immobiles et muets : on ne distinguait pas leurs brunes et terribles figures dans l'ombre crépusculaire, mais on voyait leurs yeux brillans, leurs mains frémissantes sur les rapières, leur pose d'attente effarée : ils formaient dans ces demi-ténèbres un groupe saisissant et fièrement campé, que le pinceau de Salvator Rosa seul pourrait reproduire heureusement.

C'était en effet Benvenuto qui s'avançait d'un pas rapide, Benvenuto, qui, ainsi que nous l'avons dit, avait conçu quelque soupçon, et qui de son regard perçant sondait prudemment l'obscurité devant lui. D'ailleurs, habitué à l'obscurité, il put voir à vingt pas les quatre bandits sortir de leur embuscade, et avant qu'ils fussent sur lui il eut le temps de couvrir son cabas de sa cape, et de mettre l'épée à la main. En outre, avec le sang-froid qui ne l'abandonnait jamais, il prit le soin de s'adosser contre le mur de l'église, et vit ainsi de face tous ses assaillans.

Ils l'attaquèrent vivement ; pas moyen de s'enfuir, inutile de crier, le château était à plus de cinq cents pas ; mais Benvenuto n'en était pas à son apprentissage en fait d'armes ; il reçut les bandits avec vigueur.

Tout en estocadant, comme sa pensée restait parfaitement libre, une idée lui traversa l'esprit comme un éclair : évidemment ce guet-apens n'était dirigé que contre lui, Benvenuto. S'il pouvait parvenir à donner le change à ses assassins, il était sauvé. Il se mit donc, sous le fer de leurs épées, à les railler de leur prétendue méprise.

— Ah ! que vous prend-il donc mes braves ? Etes-vous fous ? que prétendez-vous gagner avec un pauvre militaire comme moi ? Est-ce à ma cape que vous en voulez ? Est-ce mon épée qui vous tente ? Attends, attends, toi ! gare à tes oreilles, sangdieu ! Si vous en voulez à ma brave lame, il faut la gagner ; mais, pour des voleurs qui n'en paraissent pas à leur coup d'essai, vous n'avez pas bon nez, mes enfans.

Et ce disant, il les pressait lui-même au lieu de reculer devant eux, mais ne quittant son mur que d'un ou deux pas pour revenir s'y adosser aussitôt, frappant continuellement d'estoc et de taille, et ayant soin de se découvrir plusieurs fois, afin que s'ils avaient été prévenus par les domestiques du comte d'Orbec, qu'il avait vu s'éloigner, et qui l'avaient vu compter l'or, ils s'imaginassent qu'il n'avait point cet or sur lui. En effet, l'assurance de ses paroles et son aisance à manier l'épée avec mille écus d'or sous le bras, jetèrent des doutes dans l'esprit des bravi.

— Ah çà ! est-ce que réellement nous nous tromperions, Ferrante ? dit Fracasso.

— J'en ai peur. L'homme me semblait moins grand, ou si c'est lui, il n'a pas l'or et ce damné vicomte nous a dupés.

— Moi, de l'or ? s'écriait Benvenuto, tout en s'escrimant de la meilleure grâce. Je n'ai d'or qu'une poignée en cuivre dédoré, mais si vous l'ambitionnez, mes enfans, vous la paierez plus cher que si elle était d'or et qu'elle appartînt à un autre, je vous en préviens.

— Au diable ! dit Procope, c'est véritablement un militaire. Est-ce qu'un orfèvre ferait des armes de cette force ? Essoufflez-vous si cela vous convient, vous autres ; moi je ne me bats pas pour la gloire.

Et Procope commença de se retirer en grondant, tandis que l'attaque des autres se ralentissait à la fois de leur doute et de son absence. Benvenuto, plus mollement harcelé, en profita pour se dégager et pour se diriger vers l'hôtel, en rompant devant ses ennemis, mais sans cesser de se battre et de leur tenir tête. Le rude sanglier traînait avec lui les chiens vers son bouge.

— Allons, allons, venez avec moi, mes braves, disait Benvenuto ; accompagnez-moi jusqu'à l'entrée du Pré-aux-Clercs, à la Maison Rouge, chez mon infante qui m'attend ce soir, et dont le père vend du vin. La route n'est pas sûre, à ce que l'on dit, et je ne serai point fâché d'avoir une escorte.

Sur cette plaisanterie, Fracasso renonça aussi à la poursuite et alla rejoindre Procope.

— Nous sommes des fous, Ferrante ! dit Maledent ; ce n'est point là ton Benvenuto ! va !

— Si ! si ! au contraire, c'est lui-même, s'écria Ferrante, qui venait enfin d'apercevoir le cabas enflé d'argent sous le bras de Benvenuto, dont un mouvement trop brusque avait dérangé le manteau.

Mais il était trop tard. L'hôtel n'était plus qu'à une cinquantaine de pas, et Benvenuto, de sa voix puissante, s'était mis à crier dans le silence et dans la nuit : « A moi, de l'hôtel de Nesle ! au secours ! à moi ! » Fracasso eut à peine le temps de revenir sur ses pas, Procope d'accourir de loin, Ferrante de redoubler d'efforts avec Maledent ; les ouvriers qui attendaient leur maître étaient sur le qui-vive. La porte du château s'ouvrit donc au premier cri, et l'énorme Hermann, le petit Jehan, Simon-le-Gaucher et Jacques Aubry s'élancèrent armés de piques.

A cette vue les bravi s'enfuirent.

— Attendez donc, mes chers petits ! criait Benvenuto aux fuyards ; ne voulez-vous donc pas m'escorter encore un peu ? Oh ! les maladroits ! qui n'ont pu prendre à un homme seul mille écus d'or qui lui fatiguaient le bras !

En effet, les brigands n'avaient réussi qu'à faire à leur ennemi une légère égratignure à la main, et ils se sauvaient tout penauds, tandis que de son côté Fracasso se sauvait hurlant. Le pauvre Fracasso, dans les derniers coups, avait eu l'œil droit emporté, accident dont il resta borgne le reste de ses jours, ce qui rembrunit encore la teinte de mélancolie qui ornait le caractère saillant de sa physionomie pensive.

— Or çà, mes enfans, dit Benvenuto à ses compagnons, quand le bruit des pas des bravi se fut perdu dans le lointain, il s'agit d'aller souper après ce bel exploit. Venez tous boire à ma délivrance, mes chers sauveurs ! Mais, vrai Dieu ! je ne vois pas Ascanio parmi vous. Où donc est Ascanio ?

En effet, on se rappelle qu'Ascanio avait quitté le maître en sortant du Louvre.

— Moi, je sais où il est, dit le petit Jehan.

— Et où est-il, mon enfant ? demanda Benvenuto.

— Au fond du jardin du Grand-Nesle, où il se promène depuis une demi-heure ; nous avons été, l'écolier et moi,

pour causer avec lui, mais il nous a priés de le laisser seul.

— C'est étrange ! se dit Benvenuto. Comment n'a-t-il pas entendu mon cri? Comment n'est-il pas accouru avec les autres? Ne m'attendez pas et soupez sans moi, enfans, dit Benvenuto à ses compagnons. Ah ! te voilà, Scozzone.

— Oh ! mon Dieu ! que me dit-on? que l'on a voulu vous assassiner, maître.

— Oui, oui, il y a eu quelque chose comme cela.

— Jésus ! s'écria Scozzone.

— Ce n'est rien, ma bonne fille, ce n'est rien, répéta Benvenuto pour rassurer la pauvre Catherine qui était devenue pâle comme la mort. Maintenant il s'agit de monter du vin et du meilleur pour ces braves garçons. Prends les clefs de la cave à dame Ruperte, Scozzone, et choisis-le de ta main.

— Mais vous n'allez pas sortir de nouveau? dit Scozzone.

— Non, sois tranquille, je vais retrouver Ascanio qui est dans le jardin du Grand-Nesle ; j'ai à causer avec lui d'affaires graves.

Les compagnons de Scozzone rentrèrent dans l'atelier, et Benvenuto s'achemina vers la porte du jardin.

La lune se levait en ce moment, et le maître vit bien distinctement Ascanio ; mais, au lieu de se promener, le jeune homme grimpait à une échelle adossée contre le mur du Petit-Nesle. Arrivé au faîte, il enjamba la muraille, tira l'échelle à lui, la fit passer de l'autre côté, et disparut.

Benvenuto passa la main devant ses yeux comme fait un homme qui ne peut croire à ce qu'il voit ; puis, prenant une résolution subite, il alla droit à sa fonderie, monta dans sa cellule, enjamba la croisée, et d'un saut calculé se trouva sur le mur du Petit-Nesle ; alors, s'aidant d'une vigne qui étendait là ses branches noueuses, il se laissa tomber sans bruit dans le jardin de Colombe ; il avait plu le matin, et l'humidité de la terre amortissait le bruit des pas de Benvenuto.

Il colla alors son oreille contre le sol et interrogea le silence sans résultat pendant plusieurs minutes. Enfin quelques chuchotemens qu'il entendit dans le lointain le guidèrent : il se releva aussitôt et se mit à s'avancer avec précaution en tâtonnant et en s'arrêtant à chaque pas. Bientôt le bruit des voix devint plus distinct. Benvenuto se dirigea du côté d'où venait le bruit ; enfin, arrivé à la seconde allée qui traversait le jardin, il reconnut ou plutôt devina dans les ténèbres Colombe vêtue d'une robe blanche et assise près d'Ascanio sur le banc que nous connaissons déjà. Les deux enfans parlaient d'une voix basse, mais animée et distincte.

Caché par un massif d'arbres, Benvenuto s'approcha d'eux et écouta.

XXII

LE SONGE D'UNE NUIT D'AUTOMNE

C'était par une belle soirée d'automne, calme et transparente. La lune avait chassé presque tous les nuages, et ceux qui restaient encore au ciel glissaient éloignés les uns des autres sur un fond bleu semé d'étoiles. Autour du groupe qui causait et écoutait dans le jardin du Petit-Nesle, tout était calme et silencieux, mais en eux tout était troublé et frémissant.

— Ma bien-aimée Colombe, disait Ascanio, tandis que Benvenuto, debout derrière lui, froid et pâle, ne croyait pas entendre ces paroles avec son oreille mais avec son cœur, ma fiancée chérie, que suis-je venu faire, hélas ! dans votre destinée? Quand vous saurez tout ce que je vous apporte de malheur et d'épouvante, vous allez me maudire de m'être fait le messager de pareilles nouvelles.

— Vous vous trompez, mon ami, répondit Colombe, quoi que vous puissiez me dire, je vous bénirai, car je vous regarde comme venant de la part de Dieu. Je n'ai jamais entendu la voix de ma mère, mais je sens que je l'eusse écoutée comme je vous écoute. Parlez donc, Ascanio, et si vous avez des choses terribles à m'apprendre, eh bien ! votre voix me consolera déjà un peu de ce que vous me direz.

— Appelez donc à votre aide tout votre courage et toutes vos forces, dit Ascanio.

Et il lui raconta ce qui s'était passé lui présent entre madame d'Etampes et le comte d'Orbec ; il exposa tout ce complot, mélange de trahison contre l'intérêt d'un royaume et de projets contre l'honneur d'un enfant ; il endura le supplice d'expliquer à cette âme ingénue et tout étonnée du mal le traité infâme du trésorier ; il dut faire comprendre à cette jeune fille, pure au point de ne pas même rougir à ses paroles, les cruels raffinemens de haine et d'ignominie que l'amour blessé avait inspirés à la favorite. Tout ce que Colombe put nettement concevoir, c'est que son amant était pénétré de dégoût et de terreur, et, pauvre lierre qui n'avait d'autre appui que l'arbrisseau auquel elle s'était attachée, elle trembla et frissonna comme lui.

— Ami, lui dit-elle, il faut révéler à mon père tout cet affreux dessein contre mon honneur. Mon père ne se doute pas de notre amour, mon père vous doit la vie, mon père vous écoutera. Oh ! soyez tranquille, il arrachera ma destinée aux mains du comte d'Orbec.

— Hélas ! fit pour toute réponse Ascanio.

— Oh ! mon ami ! s'écria Colombe, qui comprit tout ce que contenait de doute l'exclamation de son amant ; oh ! soupçonneriez-vous mon père d'une si odieuse complicité? Ce serait mal, Ascanio. Non, mon père ne sait rien, ne se doute de rien, j'en suis sûre, et bien qu'il ne m'ait jamais témoigné une grande tendresse, il ne voudrait pas me tremper de sa propre main dans la honte et dans le malheur.

— Pardon, Colombe, reprit Ascanio, mais c'est que votre père n'est point habitué à voir le malheur dans la fortune, c'est qu'un titre lui cacherait une honte, c'est que son orgueil de courtisan vous croirait plus heureuse maîtresse d'un roi que femme d'un artiste. Je ne dois rien vous cacher, Colombe : le comte d'Orbec disait à madame la duchesse d'Etampes qu'il répondait de votre père.

— Est-il possible, Dieu juste ! s'écria la jeune fille. Est-ce que cela s'est jamais vu, Ascanio, des pères qui ont vendu leur enfant?

— Cela s'est vu dans tous les pays et dans tous les temps, mon pauvre ange, et surtout dans ce temps et dans ce pays. Ne vous faites pas le monde à l'image de votre âme et la société à celle de votre vertu. Oui, oui, Colombe, les plus nobles noms de la France ont affermé sans pudeur au libertinage royal la jeunesse et la beauté de leurs femmes et de leurs filles ; c'est chose toute simple à la cour, et votre père, s'il veut se donner la peine de se justifier, ne manquera pas d'illustres exemples. Je te demande pardon, mon aimée, de froisser si brusquement ton âme chaste et sainte au contact de la hideuse réalité ; mais c'est nécessaire, enfin, et il faut bien te montrer l'abîme où l'on te pousse.

— Ascanio, Ascanio ! s'écria Colombe en cachant sa tête sur l'épaule du jeune homme, quoi, mon père se tourne aussi contre moi ! Oh ! rien que de le répéter j'ai honte ! Où donc me réfugier, alors? Oh ! dans vos bras, Ascanio ! Oui, c'est à vous de me sauver ! Avez-vous parlé à votre maître, à ce Benvenuto si fort, si bon et si grand, à ce que vous m'avez dit, et que j'aime parce que vous l'aimez?

— Ne l'aime pas, ne l'aime pas, Colombe ! s'écria Ascanio.

— Et pourquoi cela? murmura la jeune fille.

— Parce qu'il vous aime, vous, parce qu'au lieu d'un ami sur lequel nous avions cru pouvoir compter, c'est un ennemi que nous allons avoir à combattre ; un ennemi, entendez-vous, et le plus terrible de nos ennemis. Ecoutez.

Alors Ascanio raconta à Colombe comment, au moment où il allait tout confier à Benvenuto, celui-ci lui avait révélé son amour idéal, et comment le ciseleur chéri de François Ier, grâce à cette foi de gentilhomme à laquelle le roi n'avait jamais manqué, pouvait obtenir tout ce qu'il demanderait après la fonte de Jupiter. Or, comme on le sait, ce que comptait demander Benvenuto Cellini, c'était la main de Colombe.

— Mon Dieu ! il ne nous reste donc plus que vous, dit Colombe en levant ses beaux yeux et ses blanches mains vers le ciel. Tout allié nous devient ennemi, tout port se change pour nous en écueil. Etes-vous bien certain que nous soyons abandonnés à ce point?

— Oh ! que trop certain, dit le jeune homme. Mon maître est aussi dangereux pour nous que votre père, Colombe. Oui, lui, lui, s'écria Ascanio en joignant les mains ; lui Benvenuto, mon ami, mon maître, mon protecteur, mon père, mon Dieu ! me voilà presque forcé de le haïr. Et cependant pourquoi lui en voudrais-je, je vous le demande, Colombe? Parce qu'il a subi l'ascendant auquel doit céder tout esprit élevé qui vous rencontrera ; parce qu'il vous aime comme je vous aime. Son crime est le mien, après tout. Seulement, vous, Colombe, vous m'aimez, et je suis absous. Que faire? mon Dieu ! Ah ! depuis deux jours je m'interroge, et je ne sais si je commence à le détester ou si je le chéris toujours. Il vous aime, c'est vrai ; mais il m'a tant aimé, moi aussi ! ma pauvre âme vacille et tremble au milieu de ce trouble comme un roseau dans la tempête. Que fera-t-il, lui? Oh ! je vais d'abord l'informer des desseins du comte d'Orbec, et j'espère qu'il nous en délivrera. Mais après cela, quand nous nous trouverons face à face en ennemis, quand je lui dirai que son élève est son rival, Colombe, sa volonté toute-puissante comme le destin est peut-être aveugle comme lui ; il oubliera Ascanio pour ne plus penser qu'à Colombe, il détournera les yeux de l'homme qu'il aima pour ne plus voir que la femme qu'il aime, car

je sens aussi qu'entre lui et vous, moi je n'hésiterais pas. Je sens que je sacrifierais sans remords le passé de mon cœur à son avenir, la terre au ciel! Pourquoi agirait-il autrement? il est homme, et sacrifier son amour serait un acte au-dessus de l'humanité. Nous lutterons donc l'un contre l'autre, mais comment lui résisterai-je, moi, faible et isolé que je suis? Oh! n'importe, Colombe, quand j'en arriverai un jour à haïr celui que j'ai tant et si longtemps aimé, non, je vous le dis, non, je ne voudrais pas pour tout au monde lui faire endurer le supplice dont il m'a torturé l'autre matin en me déclarant son amour pour vous.

Cependant Benvenuto, immobile comme une statue derrière l'arbre, sentait des gouttes de sueur glacée perler sur son front, et sa main se crisper convulsivement sur son cœur

— Pauvre Ascanio! cher ami! reprit Colombe, vous avez beaucoup souffert déjà et beaucoup à souffrir encore. Pourtant, mon ami, attendons l'avenir avec calme. Ne nous exagérons pas nos douleurs tout n'est pas désespéré. Pour résister au malheur pour conjurer notre destinée, nous sommes trois, en comptant Dieu. Vous aimeriez mieux me voir à Benvenuto qu'à Orbec, n'est-ce pas? Mais vous aimeriez encore mieux me voir au Seigneur qu'à Benvenuto? Eh bien! si je ne suis pas à vous, je ne serai qu'au Seigneur, dites-vous-le bien, Ascanio. Votre femme en ce monde ou votre fiancée pour l'autre. Voilà la promesse que je vous ai faite et que je tiendrai, Ascanio; soyez tranquille

— Merci, ange du ciel, merci! dit Ascanio. Oublions donc ce vaste monde qui s'étend à l'entour de nous, et concentrons notre vie dans ce petit bosquet où nous sommes Colombe, vous ne m'avez pas dit encore que vous m'aimez. Hélas! il semblerait que vous êtes à moi parce que vous ne pouvez faire autrement.

— Tais-toi, Ascanio, tais-toi donc, dit Colombe, tu vois bien que je cherche à sanctifier mon bonheur en en faisant un devoir. Je t'aime, Ascanio, je t'aime!

Benvenuto n'eut plus la force de rester debout; il tomba sur ses genoux, appuya sa tête contre l'arbre; ses yeux hagards se fixaient vaguement dans l'espace, tandis que l'oreille tournée vers les deux jeunes gens, il écoutait avec toute son âme.

— Ma Colombe, répétait Ascanio, je t'aime, et quelque chose me dit que nous serons heureux, et que le Seigneur n'abandonnera pas son plus bel ange. Oh! mon Dieu, je ne me rappelle plus, au milieu de cette atmosphère de joie qui t'entoure, ce cercle de douleur où je vais rentrer en te quittant.

— Il faut cependant songer à demain, dit Colombe; aidons-nous, Ascanio, aidons-nous pour que Dieu nous aide. Il ne serait pas loyal, je crois, de laisser ignorer à votre maître Benvenuto notre amour, il s'exposerait peut-être à de graves dangers en luttant contre madame la duchesse d'Étampes et le comte d'Orbec. Cela ne serait pas juste; il faut l'avertir de tout, Ascanio.

— Je vous obéirai, chère Colombe, car une parole de vous, vous le sentez bien, c'est un ordre. Puis, mon cœur aussi me dit que vous avez raison, raison toujours. Mais le coup que je lui porterai sera terrible. Hélas! j'en juge d'après mon cœur. Il est possible que son amour pour moi se tourne en haine, il est possible qu'il me chasse. Comment résisterai-je alors, moi étranger, sans appui, sans asile, à d'aussi puissans ennemis que la duchesse d'Étampes et le trésorier du roi? Qui m'aidera à déjouer les projets de ce couple terrible? qui voudra s'engager avec moi dans cette guerre inégale? qui me tendra la main?

— Moi, dit derrière les deux jeunes gens une voix profonde et grave

— Benvenuto! s'écria l'apprenti, sans même avoir besoin de se retourner

Colombe jeta un cri et se leva précipitamment. Ascanio regardait le maître indécis entre sa colère et son amitié.

— Oui, c'est moi, moi Benvenuto Cellini, reprit l'orfèvre; moi que vous n'aimez point mademoiselle, moi que tu n'aimes plus, Ascanio, et qui viens vous sauver pourtant tous deux.

— Que dites-vous là? s'écria Ascanio.

— Je dis qu'il faut revenir vous asseoir auprès de moi, car il faut nous entendre. Vous n'avez à m'informer de rien. Je n'ai pas perdu un mot de votre conversation. Pardonnez-moi de l'avoir surprise par hasard, mais vous comprenez mieux vaut que je sache tout. Vous avez dit des choses tristes et terribles pour moi, mais des choses bonnes aussi Ascanio a eu quelquefois raison et quelquefois tort. Il est bien vrai, mademoiselle, que je vous aurais disputée à lui Mais puisque vous l'aimez, tout est dit, soyez heureux il vous a défendu de m'aimer, mais je vous y forcerai bien en vous donnant à lui.

— Cher maître! s'écria Ascanio

— Vous souffrez beaucoup, monsieur, dit Colombe en joignant les mains.

— Oh! merci! dit Benvenuto, dont les yeux se mouillèrent et qui se contint cependant. Vous voyez cela, vous, que je souffre. Ce n'est pas lui qui s'en serait aperçu, l'ingrat! Mais rien n'échappe aux femmes. Oui, je ne veux pas vous mentir, je souffre! C'est tout simple, je vous perds; mais en même temps je suis heureux de pouvoir vous servir: vous me devrez tout; cela me console un peu. Tu te trompais, Ascanio: ma Béatrix est jalouse et ne voulait pas de rivale; c'est toi, Ascanio, qui achèveras la statue d'Hébé. Adieu mon plus beau rêve! le dernier!

Benvenuto parlait ainsi avec effort, d'une voix brève et saccadée. Colombe se pencha vers lui avec grâce, et mettant sa main dans les siennes, lui dit doucement:

— Pleurez, mon ami, pleurez.

— Oui, vous avez raison, dit Cellini, éclatant en sanglots.

Il resta quelque temps ainsi, debout, pleurant sans rien dire, et tout secoué de tremblemens intérieurs; sa forte nature se soulageait par ses larmes longtemps comprimées. Ascanio et Colombe regardaient avec respect cette profonde douleur.

— Excepté le jour où je t'ai blessé, Ascanio, excepté le moment où j'ai vu couler ton sang, voilà vingt ans que je n'ai pleuré, dit-il en se remettant; mais aussi le coup a été affreux! Tenez, je souffrais tant tout à l'heure derrière ces arbres, que j'ai eu un moment la tentation de me poignarder tout de suite. Ce qui m'a retenu, c'est que vous aviez besoin de moi. Ainsi vous m'avez sauvé la vie. Tout est dans l'ordre, après tout. Ascanio a vingt ans de bonheur à vous donner plus que moi, Colombe. Et puis il est mon enfant; vous serez bien heureux ensemble, et cela me réjouira comme un père. Benvenuto saura triompher de Benvenuto comme de vos ennemis. C'est notre lot de souffrir, à nous autres créateurs, et de chacune de mes larmes éclora peut-être quelque belle statue, comme de chacune des larmes de Dante a éclaté un sublime chant. Vous le voyez, Colombe, j'en reviens déjà à mon ancien amour, ma sculpture chérie: elle ne m'abandonnera jamais, celle-là. Vous avez bien fait de me faire pleurer; toute l'amertume de mon cœur s'en est allée avec mes larmes. Je reste triste, mais je suis redevenu bon, et je me distrairai de ma peine en vous sauvant.

Ascanio prit une main du maître et la serra dans les siennes. Colombe prit l'autre et la porta à ses lèvres. Benvenuto respira plus largement qu'il n'avait encore fait, et relevant et secouant la tête:

— Voyons, dit-il, en souriant, ne m'affaiblissez pas, ménagez-moi, mes enfans. Le mieux est de ne jamais reparler de tout ceci. Désormais, Colombe, je serai votre ami, rien de plus: je serai votre père. Le reste est un songe. Maintenant causons de ce que nous devons faire et des dangers qui vous menacent. Je vous entendais tout à l'heure faire vos projets et dresser vos plans. Vous êtes bien jeunes, mon Dieu! et vous ne savez guère l'un et l'autre ce que c'est que la vie. Vous vous offrez candidement désarmés aux coups du sort, et vous espérez vaincre la méchanceté, la cupidité, toutes les passions hurlantes avec votre bonté et vos sourires! chers fous! allons, je serai fort, rusé, implacable à votre place. J'y suis habitué moi, mais vous, Dieu vous a créés pour le bonheur et le calme, mes beaux anges, je veillerai à ce que vous remplissiez votre destination.

Ascanio, la colère ne ridera pas ton front blanc; la douleur, Colombe, ne dérangera pas les lignes pures de ton visage. Je vous prendrai dans mes bras, charmant couple aux doux yeux; je vous ferai traverser ainsi toutes les fanges et toutes les misères de la vie, et je ne vous déposerai sains et saufs que dans la joie; et puis je vous regarderai et je serai joyeux en vous. Seulement, il faut que vous ayez en moi une confiance aveugle; j'ai mes façons d'agir, brusques, étranges, et qui vous effaroucheront peut-être, Colombe. Je me comporte un peu à la manière de l'artillerie, et vais droit au but sans me soucier de ce que je rencontre en chemin. Oui, je regarde plus à la pureté de mes intentions, je le sais, qu'à la moralité de mes moyens. Quand je veux modeler une belle nature, je ne m'inquiète guère si l'argile me salit les doigts. La statue achevée, je me lave les mains, voilà tout. Que votre âme délicate et timorée me laisse donc, mademoiselle, la responsabilité de mes actes devant Dieu; nous nous comprenons, lui et moi. J'aurai affaire ici à forte partie. Le comte est ambitieux, le prévôt avare, la duchesse adroite. Ils sont tous trois tout-puissans Vous êtes en leur pouvoir et sous leurs mains, et deux d'entre eux ont sur vous des droits; il faudra peut-être employer l'astuce et la violence. Mais je ferai en sorte que vous restiez aussi bien qu'Ascanio en dehors d'une lutte indigne de vous. Voyons, Colombe, êtes-vous prête à fermer les yeux et à vous laisser mener? Quand je vous dirai: « Faites cela, » le ferez-vous? « Restez là, » y resterez-vous? « Allez, » irez-vous?

— Que dit Ascanio? demanda Colombe.

— Colombe, répondit l'apprenti, Benvenuto est bon et grand ; il nous aime et nous pardonne le mal que nous lui avons fait. Obéissons-lui, je vous en conjure.

— Ordonnez, maître, dit Colombe, et je vous obéirai comme si vous étiez l'envoyé de Dieu.

— Bien, mon enfant. Je n'ai plus à vous demander qu'une chose qui vous coûtera peut-être, mais à laquelle il faut vous décider, après quoi votre rôle se bornera à attendre et à laisser faire les événemens et moi. Et pour que vous ayez en moi encore plus de foi tous deux, pour que vous n'hésitiez pas à vous confier à un homme dont la vie peut-être fut souillée, mais dont le cœur est demeuré pur, je vais vous dire l'histoire de ma jeunesse. Hélas ! toutes les histoires se ressemblent, et au fond de chacune siège la douleur. Ascanio, je vais te dire comment ma Béatrix, l'ange dont je t'ai parlé, s'est mêlée à mon existence ; tu sauras qui elle fut, et tu t'étonneras moins sans doute de ma résignation à t'abandonner Colombe quand tu verras que par ce sacrifice je commence seulement à payer à l'enfant la dette de larmes contractée envers la mère. Ta mère ! une sainte du paradis, Ascanio ! Béatrix veut dire bienheureuse ; Stéphana veut dire couronnée.

— Vous m'avez toujours dit, maître, qu'un jour vous m'apprendriez toute cette histoire.

— Oui, reprit Cellini, et le moment est venu de vous la faire connaître. Cela vous donnera plus de confiance encore en moi, Colombe, quand vous saurez toutes les raisons que j'ai d'aimer notre Ascanio.

Alors Benvenuto prenant dans ses mains les mains de ses deux enfans, se mit à raconter ce qui suit de sa voix grave et harmonieuse, sous les étoiles qui scintillaient au ciel, et dans le calme et le silence de cette nuit embaumée.

XXIII

STÉPHANA

Il y a vingt ans, j'avais vingt ans comme toi, Ascanio, et je travaillais chez un orfèvre de Florence appelé Raphaël del Moro. C'était un bon ouvrier et qui ne manquait pas de goût, mais il aimait mieux le repos que l'ouvrage, se laissant entraîner aux parties de plaisir avec une facilité désespérante, et pour peu qu'il eût d'argent, débauchant lui-même ceux de l'atelier. Bien souvent je restais seul à la maison à terminer en chantant quelque travail commencé. Je chantais dans ce temps-là comme Scozzone. Tous les fainéans de la ville venaient naturellement demander chez maître Raphaël de l'occupation ou plutôt des plaisirs, car il avait la réputation d'être trop faible pour jamais quereller. Avec ces façons d'agir on ne s'enrichit guère ; aussi était-il toujours à court, et devint-il bientôt l'orfèvre le plus discrédité de Florence.

Je me trompe. Il avait un confrère encore moins achalandé que lui, et qui cependant était d'une noble maison d'artiste. Mais ce n'était pas pour l'inexactitude des paiemens que Gismondo Gaddi était décrié, c'était pour son insigne inhabileté et surtout pour son avarice sordide. Comme tout ce qu'on lui confiait sortait manqué ou gâté de ses mains, et que pas un chaland, à moins qu'il ne fût étranger, ne se hasardait dans sa boutique, ce Gismondo se mit pour vivre à faire l'usure et à prêter à des intérêts énormes aux fils de famille qui escomptaient leur avenir. Ce commerce-là réussit mieux que l'autre, vu que le Gaddi exigeait toujours de bons gages et ne s'engageait dans aucune affaire sans de sûres garanties. A cela près, il était, comme il le disait lui-même, très sage et très tolérant : il prêtait à tout le monde, aux compatriotes et aux étrangers, aux juifs et aux chrétiens. Il eût prêté à saint Pierre sur les clefs du Paradis ; il eût prêté à Satan sur ses propriétés en enfer.

Ai-je besoin de dire qu'il prêtait à mon pauvre Raphaël del Moro, qui mangeait chaque jour son lendemain, et dont l'intègre probité ne s'était jamais démentie. Les relations continuelles d'affaires, l'espèce d'interdiction dont on les frappait, leur voisinage enfin, rapprochèrent les deux orfèvres. Del Moro était pénétré de reconnaissance pour l'obligeance inépuisable de son compère à lui avancer de l'argent. Gaddi estimait profondément un débiteur honnête et commode. Ils étaient, en un mot, les meilleurs amis du monde, et Gismondo n'eût pas manqué pour un empire une des parties dont Raphaël Moro le régalait.

Del Moro était veuf, mais il avait une fille de seize ans appelé Stéphana.

Stéphana, à l'étudier en sculpteur, n'était pas belle, et cependant son premier aspect vous saisissait. Sous son front trop haut et trop peu uni pour celui d'une femme, on voyait pour ainsi dire sourdre la pensée. Ses grands yeux humides et d'un noir velouté vous pénétraient de respect et d'attendrissement en se fixant sur vous. Une pâleur d'ambre voilait toute sa figure d'un nuage qu'éclairait comme le faible rayon d'une matinée d'automne, un regard triste et charmant. J'oublie une couronne d'abondans cheveux noirs et des mains de reine.

Stéphana se tenait d'ordinaire penchée comme un lis ployé par un vent d'orage. On eût dit d'une statue de la Mélancolie. Lorsqu'elle se relevait, lorsque ses beaux yeux s'animaient, que ses narines se dilataient, que son bras étendu donnait un ordre, on l'eût adorée comme l'archange Gabriel. Elle te ressemblait, Ascanio, mais tu as de moins qu'elle sa faiblesse et sa souffrance. Jamais l'âme immortelle ne s'est plus clairement révélée à mes yeux que dans ce corps frêle, élégant et souple. Del Moro, qui redoutait sa fille presqu'autant qu'il l'aimait, avait coutume de dire qu'il n'avait mis au tombeau que le corps de sa femme, et que Stéphana était l'esprit de la morte.

J'étais dans ce temps-là un jeune homme aventureux, étourdi, ardent. J'aimais avant tout la liberté ; la sève débordait en moi, et je dépensais cette fougue en querelles folles et en folles amours. Je travaillais néanmoins comme je m'amusais, avec passion, et malgré mes boutades, j'étais encore le meilleur ouvrier de Raphaël et le seul qui gagnât quelque argent à la maison. Mais ce que je faisais de bien, je le faisais d'instinct et comme par hasard. J'avais assidûment étudié les antiques. Pendant des jours entiers, j'étais resté penché sur les bas-reliefs et les statues d'Athènes et de Rome, les commentant avec le crayon et le ciseau, et la continuelle fréquentation de ces sublimes sculpteurs anciens m'avait donné la pureté et la sûreté de la forme : mais j'imitais avec bonheur, je ne créais pas. Toutefois, je vous le répète, j'étais sans conteste et sans peine le plus habile et le plus laborieux parmi les compagnons de del Moro. Aussi le secret désir du cher maître était-il, je l'ai su depuis, de me faire épouser sa fille.

Mais je me souciais bien du ménage, ma foi ! j'avais soif d'indépendance, d'oubli et de grand air ; je restais des jours entiers absent de la maison ; je rentrais écrasé de fatigue, et pourtant en quelques heures j'avais rattrapé et dépassé les autres ouvriers de Raphaël ; je me battais pour un mot, je m'amourachais pour un coup d'œil. Le beau mari que j'aurais fait !

D'ailleurs, l'émotion que je ressentais auprès de Stéphana ne ressemblait en rien à celle que me faisaient éprouver les jolies femmes de Porta del Prato ou de Borgo Pinti. Elle m'intimidait presque ; on m'eût dit que je l'aimais autrement qu'une sœur aînée, j'aurais ri. Quand je revenais de quelqu'une de mes escapades, je n'osais pas lever les yeux sur Stéphana. Elle était plus que sévère, elle était triste. Lorsqu'au contraire la fatigue ou un beau mouvement de zèle m'avait retenu à la maison, je recherchais Stéphana, son doux regard et sa douce voix : l'affection que je lui portais avait quelque chose de sérieux et de sacré dont je ne me rendais pas bien compte, mais qui me charmait. Bien souvent, au milieu de mes joies bruyantes, la pensée de Stéphana traversait mon esprit, et l'on me demandait pourquoi j'étais devenu soucieux ; parfois quand je tirais l'épée ou le poignard, je prononçais son nom comme celui de ma sainte, et je remarquais que chaque fois que cela m'était arrivé, je m'étais retiré du combat sans blessure. Mais ce doux sentiment pour cette chère enfant, belle, innocente et tendre, restait au fond de mon cœur comme en un sanctuaire.

Quant à elle, il est certain que froide et digne avec mes paresseux compagnons, elle était pour moi pleine d'indulgence et de bonté. Elle venait parfois s'asseoir dans l'atelier, auprès de son père, et, courbé sur mon ouvrage, je sentais pourtant son regard arrêté sur moi. J'étais fier et heureux de cette préférence, même sans me l'expliquer. Si quelque ouvrier pour me flatter grossièrement me disait que la fille du maître était amoureuse de moi, je le recevais avec tant de colère et d'indignation qu'il n'y revenait plus.

Un accident qui arriva à Stéphana me prouva jusqu'à quel point elle avait pris racine au plus profond de mon cœur.

Un jour qu'elle se trouvait dans l'atelier, elle ne retira pas assez vite sa petite main blanche, et un maladroit ouvrier qui était ivre, je crois, lui entama avec un ciseau le petit doigt de la main droite et le doigt d'à côté. La pauvre enfant jeta un cri, et puis, comme fâchée d'avoir crié, pour nous rassurer, se mit à sourire, mais elle soulevait sa main toute sanglante. Je crois que j'aurais tué l'ouvrier si je n'avais été tout entier à elle.

Le Gismondo Gaddi, qui était présent, dit qu'il connaissait un chirurgien dans le voisinage et courut le chercher. Ce méchant médicastre pansa en effet Stéphana et vint tous les jours la voir ; mais il était si ignorant et si négligent que la gangrène se mit dans la plaie. Là-dessus cet âne déclara doctoralement que, malgré ses efforts, Stéphana,

selon toutes les probabilités, resterait estropiée du bras droit.

Raphaël del Moro était déjà dans une trop grande misère pour pouvoir consulter un autre médecin ; mais, sur l'arrêt de l'imbécile docteur, je n'y tins pas : je grimpai à ma chambre, je vidai l'escarcelle qui contenait toutes mes épargnes et je courus chez Giacomo Rastelli de Pérouse, le chirurgien du pape, et le plus habile praticien de toute l'Italie. Sur mes vives instances, et comme la somme que je lui offrais était fort honnête, il vint tout de suite, disant : « Oh ! les amoureux !... » Après avoir examiné la blessure, il assura qu'il en répondait, et qu'avant quinze jours, Stéphana se servirait du bras droit comme de l'autre. J'avais envie de l'embrasser, le digne homme. Il se mit à panser ces pauvres doigts malades, et Stéphana fut aussitôt soulagée. Mais quelques jours après, il fallut enlever la carie des os.

Elle me demanda d'assister à l'opération pour lui donner du courage, et j'en manquais moi-même, et je sentais mon cœur bien petit dans ma poitrine. Maître Giacomo se servait de gros instrumens qui faisaient un mal affreux à Stéphana. Elle ne pouvait retenir des gémissemens qui retentissaient en moi. Une sueur froide inondait mes tempes.

Enfin, le supplice fut au-dessus de mes forces : ces gros outils qui torturaient ces petits doigts délicats, me torturaient moi-même. Je me levai en suppliant maître Giacomo de suspendre l'opération et de m'attendre un demi-quart d'heure seulement.

Je descendis à l'atelier, et là, comme inspiré par un bon génie, je fis un instrument d'acier menu et fin qui coupait comme un rasoir. Je retournai vers le chirurgien, qui commença à opérer si facilement que la chère malade n'éprouvait presque plus de douleur. En cinq minutes ce fut terminé, et quinze jours après elle me donnait à baiser cette main que je lui avais conservée, disait-elle.

Mais il me serait impossible de peindre les poignantes émotions à travers lesquelles je passai en voyant souffrir ma pauvre Résignée, comme je l'appelais quelquefois.

La résignation était en effet comme l'attitude naturelle de son âme. Stéphana n'était pas heureuse ; le désordre et l'imprévoyance de son père la navraient ; sa seule consolation était la religion : comme tous les malheureux, elle était pieuse. Bien souvent, quand j'entrais dans une église, car j'ai toujours aimé Dieu, je voyais dans un coin retiré Stéphana pleurant et priant.

Dans tous les embarras où l'incurie de maître del Moro la laissait trop fréquemment, elle avait quelquefois recours à moi avec une confiance et une grandeur qui me ravissaient. Elle me disait, la chère fille, avec la simplicité des nobles cœurs : « Benvenuto, je vous prie de passer la nuit au travail pour achever ce reliquaire ou cette aiguière, car nous n'avons plus du tout d'argent. »

Bientôt je pris l'habitude de lui soumettre chaque ouvrage que je terminais, et elle me redressait et me conseillait avec une supériorité singulière. La solitude et la douleur avaient élevé et agrandi sa pensée plus qu'on ne saurait croire. Ses paroles, à la fois naïves et profondes, me firent deviner plus d'un secret de l'art, et ouvrirent souvent à mon esprit de nouvelles perspectives.

Je me rappelle qu'un jour je lui montrai le modèle d'une médaille que j'avais à graver pour un cardinal, et qui représentait d'un côté la tête de ce cardinal, et de l'autre Jésus-Christ marchant sur la mer et tendant la main à saint Pierre, avec cette légende : *Quare dubitasti?* Pourquoi as-tu douté ?

Stéphana fut contente du portrait, qui était très ressemblant et fort bien venu. Puis elle contempla longtemps le sujet en silence.

— La figure de Notre-Seigneur est parfaitement belle, dit-elle enfin, et si c'était aussi bien Appollon ou Jupiter, je n'y trouverais rien à redire. Mais Jésus est plus que beau, Jésus est divin : ce visage est d'une pureté de lignes superbes, mais où est l'âme? J'admire l'homme, mais je cherche le Dieu. Songez, Benvenuto, que vous n'êtes pas seulement un artiste, que vous êtes un chrétien. Voyez-vous, mon cœur a souvent saigné, c'est-à-dire, hélas ! mon cœur a souvent douté ; et moi aussi, relevée de mon abattement, j'ai vu Jésus me tendre la main, je l'ai entendu me dire la sublime parole : « Pourquoi as-tu douté? » Ah ! Benvenuto, votre image est moins belle que lui. Dans sa céleste figure il y avait en même temps la tristesse du père qu'on afflige et la clémence du roi qui pardonne. Son front rayonnait, mais sa bouche souriait ; il était plus que grand, il était bon.

— Attendez, Stéphana, lui dis-je.

J'effaçai ce que j'avais fait, et en un quart d'heure, sous ses yeux, je recommençai la figure de Jésus-Christ.

— Est-ce cela? lui demandai-je en la lui présentant.

— Oh ! oui, répondit-elle les larmes aux yeux, c'est bien ainsi que m'est apparu le doux Sauveur aux heures des larmes. Oui, je le reconnais maintenant à son air de miséricorde et de majesté. Eh bien ! je vous conseille de toujours faire ainsi, Benvenuto : avant de prendre la cire, ayez la pensée ; vous possédez l'instrument, conquérez l'expression : vous avez la matière, cherchez l'âme ; que vos doigts ne soient jamais que les serviteurs de votre esprit, entendez-vous.

Voilà quels avis cette enfant de seize ans me donnait dans son bon sens sublime. Quand je restais seul, je méditais ce qu'elle m'avait dit, et je trouvais qu'elle avait raison. Ainsi elle a réglé, éclairé mon instinct. Ayant la forme, je tâchai d'avoir l'idée, et de marier si bien idée et forme qu'elles sortissent unies et confondues de mes mains comme Minerve jaillit toute armée du cerveau de Jupiter.

Mon Dieu ! que la jeunesse est donc charmante et que ses souvenirs sont puissans ! Colombe, Ascanio, cette belle soirée que nous passons ensemble me rappelle toutes celles que j'ai passées assis à côté de Stéphana sur le banc de la maison de son père ; elle regardait le ciel et moi je la regardais. Il y a vingt ans de cela, il me semble que c'est hier ; j'étends la main et je crois sentir sa main : c'est la vôtre, mes enfans. Ce que Dieu fait est bien fait.

Oh ! c'est que rien qu'à la voir blanche dans sa robe blanche, je sentais le calme descendre dans mon âme. Souvent quand nous nous quittions nous n'avions pas prononcé une parole, et cependant je remportais de ce muet entretien toutes sortes de pensées belles et bonnes qui me faisaient meilleur et plus grand.

Tout cela eut une fin comme tous les bonheurs de ce monde.

Raphaël del Moro n'avait plus guère de progrès à faire dans la misère. Il devait à son bon voisin Gismondo Gaddi 2.000 ducats qu'il ne savait comment lui payer. Cette idée mettait cet honnête homme au désespoir. Il voulut du moins sauver sa fille et confia son dessein de me la donner à un ouvrier de l'atelier, sans doute pour qu'il m'en parlât. Mais celui-ci était un de ces imbéciles que j'avais malmenés quand ils m'avaient brutalement jeté à la tête comme une calomnie l'affection fraternelle de Stéphana. Le butor ne laissa pas même achever Raphaël.

— Renoncez à ce projet-là, maître del Moro, lui dit-il ; la proposition n'aurait pas de succès, je vous en réponds.

L'orfèvre était fier, il crut que je le méprisais à cause de sa pauvreté et ne dit plus un mot sur ce sujet.

A quelque temps de là, Gismondo Gaddi vint lui réclamer sa dette, et comme Raphaël demandait encore du temps :

— Ecoutez, dit Gismondo, accordez-moi la main de votre fille, qui est sage et économe, et je vous donnerai quittance de tout.

Del Moro fut transporté de joie. Gaddi passait bien pour être un peu avare, un peu brusque et un peu jaloux, mais il était riche, et ce que les pauvres estiment et envient le plus, hélas ! c'est la richesse. Quand Raphaël parla de cette proposition inespérée à sa fille, elle ne lui répondit rien : seulement, le soir, quand nous quittâmes pour rentrer à la maison le banc où nous avions passé la soirée, elle me dit :

— Benvenuto, Gismondo Gaddi m'a demandée en mariage, et mon père a donné son consentement.

Sur ces simples mots, elle me laissa, et moi je me levai debout, comme poussé par un ressort. Puis, saisi de je ne sais quelle fureur, je sortis de Florence et me mis à errer à travers champs.

Durant toute cette nuit, tantôt courant comme un insensé, tantôt couché sur l'herbe et pleurant, mille pensées folles, désespérées, furieuses, traversèrent mon esprit bouleversé.

— Elle, Stéphana, la femme de ce Gismondo ! me disais-je quand, revenant un peu à moi, je cherchais à rassembler mes esprits. Cette idée qui me fait frémir l'accable et l'épouvante aussi, et comme sans doute elle me préférerait, oui, c'est cela, elle fait un muet appel à mon amitié, à ma jalousie. Oh ! certes, je suis jaloux et avec rage ; pourtant ai-je le droit de l'être? Gaddi est sombre et violent, mais soyons juste envers nous-mêmes, quelle femme aussi serait heureuse avec moi? ne suis-je pas de même brutal, fantasque, inquiet, à tout moment engagé dans des disputes dangereuses et des amourettes impies ! pourrai-je me dompter? non, jamais : tant que le sang courra ainsi bouillant dans mes veines, j'aurai toujours la main sur mon poignard et le pied hors du logis.

Pauvre Stéphana ! je la ferais pleurer et souffrir, je la verrais pâle et flétrie, je me prendrais en haine, je la prendrais en haine elle-même comme un reproche vivant. Elle en mourrait, et c'est moi qui l'aurais tuée. Non, je ne suis pas fait, je le sens, hélas ! pour les joies calmes et pures de la famille ; il me faut la liberté, l'espace, l'orage, tout plutôt que la paix et la monotonie du bonheur. Je briserais, mon Dieu ! dans mes mains maladroites cette fleur délicate et fragile. Je torturerais cette chère vie, cette âme adorable, par mes injures ; et ma propre existence, mon propre cœur, par des remords. Mais sera-t-elle plus heureuse avec ce

Gismondo Gaddi? Pourquoi l'épouse-t-elle, aussi? Nous étions si bien! Après tout, le sort et l'esprit d'un artiste, Stéphana ne l'ignore pas, ne s'accommodent guère de ces liens étroits et durs, de ces bourgeoises nécessités d'un ménage. Il faudrait dire adieu à tous mes rêves de gloire, abdiquer l'avenir de mon nom, renoncer à l'art qui vit de liberté et de puissance. Qu'est-ce qu'un créateur emprisonné au coin du foyer domestique? Dites, ô Dante Alighieri! Michel-Ange, mon maître! comme vous ririez de voir votre élève bercer ses enfans ou demander pardon à

Je ne devais plus la revoir en ce monde.

Cette fois encore je sortis de la ville tête nue et en courant, mais je n'y revins pas le lendemain ni le surlendemain, je continuai de marcher jusqu'à ce que je fusse arrivé à Rome.

Je restai à Rome cinq ans, je commençai ma réputation, je gagnai l'amitié du pape, j'eus des duels, des amours, des succès d'art, mais je n'étais pas content, quelque chose me manquait. Au milieu de toutes ces tempêtes, je ne passai pas un jour sans tourner mes yeux du côté de Florence.



Aurez-vous confiance en moi?

sa femme! Non, soyons courageux pour moi, généreux pour Stéphana: restons seul et triste dans mon rêve et dans ma destinée!

Vous le voyez, mes enfans, je ne me fais pas meilleur que je ne l'étais. Il y avait un peu d'égoïsme dans ma détermination, mais il y avait aussi beaucoup de vive et sincère tendresse pour Stéphana, et mon délire semblait avoir raison.

Le lendemain, je rentrai assez calme à l'atelier. Stéphana aussi paraissait calme, seulement elle était plus pâle qu'à l'ordinaire. Un mois s'écoula ainsi. Un soir, Stéphana me dit en me quittant:

— Dans huit jours, Benvenuto, je serai la femme de Gismondo Gaddi.

Comme elle ne partit pas tout de suite, cette fois-là j'eus le temps de la regarder. Elle était debout, morne, la main sur le cœur et courbée sous la peine. Son beau sourire était triste à faire pleurer. Elle me contemplait avec douleur, mais sans expression de reproche. Mon ange, prêt à abandonner la terre, semblait me dire adieu. Elle resta ainsi muette et immobile une minute, et puis rentra dans la maison.

Je ne dormais pas une nuit sans revoir en rêve la pâle et triste Stéphana debout sur le seuil de la maison de son père et me regardant.

Après cinq ans, je reçus de Florence une lettre cachetée de noir. Je l'ai lue et relue tant de fois que je la sais maintenant par cœur.

La voici.

« Benvenuto, je vais mourir. Benvenuto, je vous aimais.

« Voici quels ont été mes rêves. Je vous connaissais aussi bien que vous-même; j'ai pressenti la puissance qui est en vous et qui vous fera grand un jour. Votre génie, que j'avais lu sur votre large front, dans vos regards ardens, dans vos gestes passionnés, imposait à celle qui portait votre nom de graves devoirs. Je les acceptais. Le bonheur avait pour moi la solennité d'une mission. Je n'aurais pas été votre femme, Benvenuto, j'aurais encore été votre amie, votre sœur, votre mère. Votre noble existence appartient à tous, je le savais, je n'en aurais pris que le droit de vous consoler dans votre ennui, de vous relever dans vos doutes. Vous eussiez été libre, ami, toujours et partout. Hélas! je m'étais habituée dès longtemps à vos douloureuses ab-

sences, à toutes les exigences de votre fougue, à tous les caprices de votre âme amante des orages. Toute puissante nature a de puissans besoins. Plus l'aigle a plané longtemps, plus longtemps il est obligé de se reposer sur la terre. Mais quand vous vous seriez arraché aux songes fiévreux du sommeil de votre génie, j'aurais retrouvé au réveil mon sublime Benvenuto, celui que j'aime, celui qui m'eût appartenu à moi seule ! Je n'aurais pas fait un reproche aux heures de l'oubli, car elles n'auraient rien eu d'injurieux pour moi. Quant à moi, vous sachant jaloux comme tout noble cœur, jaloux comme le dieu de l'Ecriture, je serais restée, quand vous n'auriez pas été là, loin des regards, dans la solitude que j'aime, vous attendant et priant pour vous.

« Voici quelle eût été ma vie.

« Quand j'ai vu que vous m'abandonniez, soumise à la volonté de Dieu et à la vôtre, j'ai fermé les yeux et remis ma destinée aux mains du devoir : mon père m'ordonnait un mariage qui lui épargnait le déshonneur, j'ai obéi. Mon mari a été dur, sévère, impitoyable ; il ne s'est pas contenté de ma docilité, il exigeait un amour au-dessus de mes forces, et me punissait en brutalités de mes chagrins involontaires. Je me suis résignée. J'ai été, je l'espère, une épouse digne et pure, mais toujours bien triste, Benvenuto. Dieu, néanmoins, m'a récompensée, dès ce monde, en me donnant un fils. Les baisers de mon enfant m'ont empêché pendant quatre ans de sentir les outrages, les coups et enfin la misère ! car pour trop vouloir gagner, mon mari fut ruiné, et il est mort le mois passé de cette ruine. Que Dieu lui pardonne comme je lui pardonne moi-même !

« Je vais mourir à mon tour, aujourd'hui, dans une heure, de mes souffrances accumulées, et je vous lègue mon fils, Benvenuto.

« Tout est pour le mieux, peut-être. Qui sait si ma faiblesse de femme aurait suffi au rôle que je m'étais imposé près de vous. Lui, mon Ascanio (il me ressemble), sera un compagnon plus fort et plus résigné de votre vie ; il vous aimera mieux, sinon plus. Je ne suis pas jalouse de lui.

« D'un autre côté, faites pour mon enfant ce que j'aurais fait pour vous.

« Adieu, mon ami, je vous aimais et je vous aime, je vous le répète sans honte et sans remords, aux portes même de l'éternité, car cet amour était saint. Adieu ! soyez grand, je vais être heureuse, et levez quelquefois les yeux au ciel pour que je vous voie.

« Votre STÉPHANA. »

Maintenant Colombe, Ascanio, aurez-vous confiance en moi, et êtes-vous prêts à faire ce que je vais vous conseiller ?

Les deux jeunes gens répondirent par un seul cri.

XXIV

VISITES DOMICILIAIRES

Le lendemain du jour où, dans les jardins du Petit-Nesle, cette histoire fut racontée à la lueur des étoiles, l'atelier de Benvenuto avait dès le matin son aspect accoutumé : le maître travaillait à la salière d'or dont il avait si vaillamment défendu la matière première contre les quatre bravi qui voulaient la lui prendre, et sa vie par-dessus. Ascanio ciselait le lis de madame d'Etampes ; Jacques Aubry, mollement étendu sur une chaise, adressait mille questions à Cellini, qui ne lui répondait pas, et qui mettait l'écolier amateur dans la nécessité de se faire les réponses lui-même. Pagolo regardait en dessous Catherine, qui travaillait à quelque ouvrage de femme. Herman et les autres ouvriers limaient, frappaient, soudaient, ciselaient, et la chanson de Scozzone égayait ce calme de l'activité.

Le Petit-Nesle était loin d'être aussi tranquille. Colombe avait disparu.

Tout y était donc en rumeur : on cherchait, on appelait ; dame Perrine jetait les hauts cris, et le prévôt, qu'on était allé quérir à la hâte, tâchait de saisir au milieu des lamentations de la bonne dame quelque indice qui pût le mettre sur les traces de l'absente, et probablement de la fugitive.

— Voyons, dame Perrine, vous dites donc que c'est hier au soir, quelques instans après mon départ, que vous l'avez vue pour la dernière fois, demandait le prévôt.

— Hélas ! oui, messire. Jésus Dieu ! quelle aventure ! la pauvre chère enfant paraissait un peu triste, elle est allée se débarrasser de tous ses beaux affiquets de cour ; elle a mis une simple robe blanche (saints du paradis, ayez pitié de nous !), et puis elle m'a dit : « Dame Perrine, la soirée est belle, je vais aller faire un tour dans mon allée. » Il pouvait être sept heures du soir. Madame que voici, dit Perrine en montrant Pulchérie la suivante qu'on lui avait donnée pour aide ou plutôt pour supérieure ; madame que voici, selon son habitude, était déjà rentrée dans sa chambre, sans doute pour préparer ces belles toilettes qu'elle fait si bien, et moi je m'étais mise à coudre dans la salle en bas. Je ne sais combien de temps je restai là à travailler. Il est possible qu'à la longue mes pauvres yeux fatigués se soient fermés malgré moi, et que j'aie un peu perdu connaissance.

— Selon votre habitude, interrompit aigrement Pulchérie.

— Toujours est-il, reprit dame Perrine sans daigner répondre à cette mesquine calomnie, que vers dix heures je quittai mon fauteuil, et j'allai voir au jardin si Colombe ne s'y était pas oubliée. J'appelai et ne trouvai personne ; je crus alors qu'elle était rentrée chez elle, et s'était couchée sans me déranger, comme cela lui était arrivé mille fois, à la chère fille. Miséricorde du ciel ! qui aurait pensé... Ah ! messire le prévôt, je puis bien dire qu'elle n'a pas suivi un amant, mais un ravisseur. Je l'avais élevée dans des principes...

— Et ce matin, dit impatiemment le prévôt, ce matin ?

— Ce matin, quand j'ai vu qu'elle ne descendait pas. Sainte-Vierge, secourez-nous !

— Ah ! au diable vos litanies ! s'écria messire d'Estourville. Racontez donc simplement et sans toutes ces jérémiades. Ce matin ?

— Ah ! monsieur le prévôt, vous ne pouvez pas m'empêcher de pleurer jusqu'à ce qu'on la retrouve. Ce matin, messire, inquiète de ne pas la voir (elle était si matinale !), je suis venue frapper à sa porte pour la réveiller, et comme elle ne répondait pas, j'ai ouvert. Personne. Le lit n'était même pas défait, messire. Alors j'ai crié, j'ai appelé, j'ai perdu la tête, et vous ne voulez pas que je pleure !

— Dame Perrine, dit sévèrement le prévôt, auriez-vous introduit ici quelqu'un pendant mon absence ?

— Ici quelqu'un, par exemple ! reprit avec toutes sortes de marques de stupéfaction la gouvernante, qui sentait sa conscience chatouilleuse à cet endroit. Est-ce que vous ne me l'aviez pas défendu, messire ? depuis quand me suis-je permis de jamais transgresser vos ordres ? Quelqu'un ici ? ah ! bien oui !

— Ce Benvenuto, par exemple, qui osait trouver ma fille si belle, n'a pas tenté de vous gagner ?

— Fi donc ! il eût tenté plutôt d'escalader la lune ; je l'aurais joliment reçu, je m'en vante !

— Ainsi vous n'avez jamais admis dans le Petit-Nesle un homme, un jeune homme ?

— Un jeune homme ! bonté du ciel, un jeune homme ! Pourquoi pas le diable ?

— Qu'est-ce donc alors, dit Pulchérie, que ce gentil garçon qui est venu frapper dix fois à la porte depuis que je suis ici, et à qui dix fois j'ai fermé la porte au nez ?

— Un gentil garçon ? vous avez la berlue, ma chère ; à moins que ce ne soit le comte d'Orbec. Ah ! bon Dieu ! j'y suis : c'est peut-être Ascanio que vous voulez dire. Ascanio, vous savez, messire ? cet enfant qui vous a sauvé la vie. Oui, en effet, je lui avais donné à raccommoder les boucles d'argent de mes souliers. Mais lui, un jeune homme, cet apprenti ! mettez des lunettes, ma mie. Au surplus, que ces murs et ces pavés disent s'ils l'ont jamais vu ici.

— Il suffit, interrompit sévèrement le prévôt. Si vous avez trompé ma confiance, dame Perrine, je jure que vous me le paierez ! Je vais aller chez ce Benvenuto ; Dieu sait comment ce manant va me recevoir ; mais il le faut.

Benvenuto, contre toute attente, accueillit le prévôt à merveille. En voyant son sang-froid, son aisance et sa bonne grâce, messire d'Estourville n'osa pas même parler de ses soupçons. Mais il dit que sa fille Colombe ayant été fort sottement effrayée la veille, dans sa terreur panique, elle s'était enfuie comme égarée ; que peut-être, sans que Benvenuto le sût lui-même, elle avait cherché un refuge au Grand-Nesle, — ou bien encore qu'en le traversant pour aller ailleurs, elle avait pu s'y évanouir. Bref, il mentit le plus maladroitement du monde.

Mais Cellini accepta tous ses contes et tous ses prétextes avec politesse, enfin, il eut la complaisance d'avoir l'air de ne s'apercevoir de rien. Il y eut plus, il plaignit le prévôt de toute son âme, lui affirmant qu'il serait heureux de rendre sa fille à un père qui avait toujours entouré son enfant d'une tendresse et d'une affection si touchantes et si dignes. La fugitive, à l'entendre, avait donc eu le plus grand tort, et ne pouvait rentrer trop tôt sous une protection si rassurante et si douce. Au reste, comme preuve de la sincérité de l'intérêt qu'il portait à messire d'Estourville, il se mettait à sa disposition pour le seconder dans toutes les recherches ; non seulement dans le Grand-Nesle, mais encore partout ailleurs.

Le prévôt, à demi convaincu, et d'autant plus touché de ces éloges qu'il sentait au fond du cœur qu'il les méritait moins, commença, suivi de Benvenuto Cellini, une investigation scrupuleuse dans son ancienne propriété du Grand-

Nesle, dont il connaissait tous les coins et recoins. Aussi ne laissa-t-il pas une porte sans la pousser, une armoire sans l'entr'ouvrir, un bahut sans y jeter un coup d'œil comme par mégarde. Puis, l'hôtel visité dans tous les coins et recoins, il passa dans le jardin, parcourut l'arsenal, la fonderie, le cellier, l'écurie, examina tout rigoureusement. Pendant cette recherche, Benvenuto, fidèle à son obligeance première, l'aidait de son mieux, lui offrant toutes les clefs au fur et à mesure, indiquant tel corridor ou tel cabinet que messire d'Estourville oubliait. Enfin il lui donna le conseil, de peur que la fugitive ne passât furtivement d'une salle dans une autre, de laisser un de ses gens en sentinelle dans chaque endroit qu'il quittait.

Après avoir fureté partout, au bout de deux heures de perquisitions inutiles, messire d'Estourville, certain de n'avoir rien omis, et confondu de l'obligeance de son hôte, quitta le Grand-Nesle en laissant à Benvenuto mille remerciments et mille excuses.

— Quand il vous plaira de revenir, dit l'orfèvre, et si vous avez besoin de recommencer ici vos recherches, ma maison vous est ouverte à toute heure comme lorsqu'elle vous appartenait ; d'ailleurs, c'est votre droit, messire : n'avons-nous pas signé un traité par lequel nous nous engageons à vivre en bons voisins.

Le prévôt remercia Benvenuto, et comme il ne savait de quelle façon lui rendre ses politesses, il loua fort, en sortant, cette gigantesque statue de Mars que l'artiste, comme nous l'avons dit, était en train d'exécuter. Benvenuto lui en fit faire le tour et lui en fit remarquer avec complaisance les étonnantes proportions ; en effet, elle avait plus de soixante pieds de haut, et à sa base près de vingt pas de circonférence.

Messire d'Estourville se retirait fort désolé : il était convaincu, dès lors qu'il n'avait point retrouvé sa fille au Grand-Nesle, qu'elle avait trouvé un asile par la ville. Mais à cette époque, la ville était déjà assez grande pour embarrasser le chef même de la police. D'ailleurs, l'avait-on enlevée ou s'était-elle enfuie ? Etait-elle victime d'une violence étrangère, ou avait-elle cédé à son propre mouvement ? C'était une incertitude sur laquelle aucune circonstance ne pouvait le fixer. Il espéra alors que dans le premier cas elle parviendrait à s'échapper, et que dans le second elle reviendrait d'elle-même. Il attendit donc avec assez de patience, interrogeant malgré cela vingt fois par jour dame Perrine, qui passait son temps à adjurer tous les saints du paradis, et qui continuait à jurer ses grands dieux qu'elle n'avait reçu personne, et de fait, non plus que messire d'Estourville, elle n'avait conçu aucun soupçon sur Ascanio.

Le jour et le lendemain s'écoulèrent sans nouvelles. Le prévôt mit alors tous ses agens en campagne, ce qu'il avait négligé de faire jusqu'alors, pour ne pas ébruiter cet événement, auquel sa réputation était si fort intéressée. Il est vrai qu'il ne leur donna que le signalement sans leur donner le nom, et que leurs perquisitions furent faites sous un tout autre prétexte que celui qui les amenait véritablement ; mais quoiqu'il ne négligeât aucune source secréte d'informations, toutes ses recherches furent sans résultat.

Certes, il n'avait jamais été pour sa fille un père affectueux et tendre, mais s'il ne désespérait pas, il se dépitait, et son orgueil souffrait à défaut de son cœur ; il songeait avec indignation au beau parti que la petite sotte allait peut-être manquer, et avec rage aux quolibets et aux sarcasmes avec lesquels la cour allait accueillir sa mésaventure.

Il fallut bien enfin s'ouvrir de ce malheur au fiancé de Colombe. Le comte d'Orbec en fut affligé à la manière d'un commerçant à qui l'on annonce que ses marchandises ont subi une avarie, mais pas autrement. Il était philosophe, le cher comte, et il promit à son digne ami que si la chose ne s'ébruitait pas trop, le mariage n'en tiendrait pas moins ; puis, comme c'était un homme qui savait saisir l'occasion, il profita de la circonstance pour glisser au prévôt quelques mots des projets de madame d'Etampes sur Colombe.

Le prévôt fut ébloui de l'honneur auquel il aurait pu être appelé : son chagrin en redoubla, et il maudit l'ingrate qui se dérobait à une si noble et si belle destinée.

Nous faisons grâce à nos lecteurs de la conversation que cette confidence du comte d'Orbec amena entre les deux vieux courtisans : contentons-nous de dire que la douleur et l'espoir y prirent un caractère bizarrement touchant. Or, comme le malheur rapproche les hommes, le beau-père et le gendre se séparèrent plus unis que jamais, et sans pouvoir se décider encore à renoncer au brillant avenir qu'ils avaient entrevu.

On était convenu de se taire sur cet événement vis-à-vis de tout le monde ; mais la duchesse d'Etampes était une amie trop intime et une complice trop intéressée pour qu'on ne la mît pas dans le secret.

Ce fut bien vu, car elle prit la chose beaucoup plus à cœur que le père et le mari ne l'avaient fait, et, comme on le sait, elle était plus à même que tout autre de renseigner le prévôt et de diriger ses perquisitions.

Elle savait en effet l'amour d'Ascanio pour Colombe, elle l'avait fait elle-même pour ainsi dire assister à toute sa conspiration ; le jeune homme voyant l'honneur de celle qu'il aimait menacé, s'était décidé peut-être à un acte de désespoir ; mais Ascanio le lui avait dit lui-même, Colombe ne l'aimait point, et ne l'aimant point, n'avait pas dû se prêter à de pareils projets. Or, la duchesse d'Etampes connaissait assez celui qu'elle avait soupçonné d'abord pour savoir qu'il n'aurait jamais la hardiesse de braver les mépris et la résistance de sa maîtresse ; et cependant, malgré tous ces raisonnemens, quoiqu'à ses yeux toutes les probabilités fussent qu'Ascanio n'était pas coupable, son instinct de femme jalouse lui disait que c'était à l'hôtel de Nesle qu'il fallait chercher Colombe, et qu'on devait avant tout s'assurer d'Ascanio.

Mais madame d'Etampes, de son côté, ne pouvait dire à ses amis d'où lui venait cette conviction, car il fallait alors qu'elle leur avouât qu'elle aimait Ascanio, et que, dans l'imprudence de sa passion, elle avait confié à ce jeune homme tous ses desseins sur Colombe. Elle leur assura seulement qu'elle serait bien trompée si Benvenuto n'était pas le coupable, Ascanio le complice, et le Grand-Nesle l'asile. Le prévôt eut beau se débattre, jurer qu'il avait tout vu, tout visité, tout parcouru, elle n'en démordit pas, elle avait pour cela ses raisons, et elle s'obstina tellement dans son opinion, qu'elle finit par jeter des doutes dans l'esprit de messire d'Estourville, qui était cependant certain d'avoir bien cherché.

— D'ailleurs, ajouta la duchesse, j'appellerai moi-même Ascanio, je le verrai, je l'interrogerai, soyez tranquille.

— Oh ! madame, vous êtes trop bonne, dit le prévôt.

— Et vous trop niais, murmura la duchesse entre ses dents.

Elle les congédia.

Elle se mit alors à rêver aux moyens de faire venir le jeune homme, mais comme elle ne s'était encore arrêtée à aucun, on annonça Ascanio ; il allait donc au-devant des désirs de madame d'Etampes ; il était froid et calme.

Madame d'Etampes l'enveloppa d'un regard si perçant, qu'on eût dit qu'elle voulait lire jusqu'au fond de son cœur ; mais Ascanio ne parut pas même s'en apercevoir.

— Madame, dit-il en s'inclinant, je viens vous montrer votre lis à peu près terminé ; il n'y manque plus guère que la goutte de rosée de deux cent mille écus que vous avez promis de me fournir.

— Eh bien ! et ta Colombe ? dit madame d'Etampes pour toute réponse.

— Si c'est de mademoiselle d'Estourville que vous voulez parler, madame, reprit gravement Ascanio, je vous supplierai à deux genoux de ne plus prononcer son nom devant moi. Oui, madame, je vous en conjure humblement et instamment, que ce sujet ne revienne jamais entre nous, de grâce !

— Ah ! ah ! du dépit ! fit la duchesse, dont le regard profond n'avait pas un instant quitté Ascanio.

— Quel que soit le sentiment qui m'anime, et dussé-je encourir votre disgrâce, madame, j'oserai vous refuser dorénavant de continuer avec vous tout entretien sur ce sujet. Je me suis juré à moi-même que tout ce qui aurait trait à ce souvenir resterait maintenant mort et enseveli dans mon cœur.

— Me suis-je donc trompée ? pensa la duchesse, et Ascanio n'est-il pour rien dans l'événement ? Cette petite fille aurait-elle suivi de gré ou de force quelque autre ravisseur, et perdue pour les projets de mon ambition, servirait-elle par sa fuite les intérêts de mon amour ?

Puis, après ces réflexions faites à voix basse, elle reprit à voix haute :

— Ascanio, vous me priez de ne plus vous parler d'elle ; me laisserez-vous au moins vous parler de moi ? Vous voyez que sur votre prière je n'insiste pas, mais qui sait si ce second sujet de conversation ne vous sera pas plus désagréable encore que le premier ? Qui sait...

— Pardon si je vous interromps, madame, dit le jeune homme, mais la bonté avec laquelle vous voulez bien m'accorder cette grâce que je vous demande m'enhardit à en implorer une autre. Quoique de famille noble, je ne suis qu'un pauvre enfant obscur, élevé dans l'ombre d'un atelier d'orfèvre, et de ce cloître artistique, je me suis vu tout à coup transporté dans une sphère brillante, mêlé au destin des empires, ayant, faible, de puissans seigneurs pour ennemis, un roi pour rival ; et quel roi, madame ! François I[er], c'est-à-dire un des plus puissans princes de la chrétienté. Tout à coup, j'ai coudoyé les noms les plus éclatans et les plus illustres destinées ; j'ai aimé sans espoir et l'on m'a aimé sans retour ! et qui m'aimait, grand Dieu ! Vous, une des plus belles, une des plus nobles dames

de la terre! Tout cela a mis le trouble en moi et hors de moi : tout cela m'a étourdi, écrasé, anéanti, madame!

Je suis effrayé comme un nain qui se réveillerait parmi des géans; je n'ai plus une idée en place, plus un sentiment dont je me rende compte! je me trouve comme perdu dans toutes ces haines terribles, dans tous ces amours implacables, dans toutes ces ambitions glorieuses. Madame, laissez-moi respirer, je vous en conjure; permettez au naufragé de revenir à lui, au convalescent de reprendre ses forces; le temps, je l'espère, remettra tout en ordre dans mon âme et dans ma vie. Du temps, madame, donnez-moi du temps, et par pitié ne voyez aujourd'hui en moi que l'artiste qui vient vous demander si son lis est de vôtre goût.

La duchesse fixa sur Ascanio un regard plein de doute et d'étonnement; elle n'avait pas supposé que ce jeune homme, que cet enfant pût parler de ce ton à la fois poétique, grave et sévère : aussi se sentit-elle moralement contrainte de lui obéir, et ne parlant plus que de son lis, donna-t-elle à Ascanio des éloges et des conseils, lui promettant qu'elle ferait tout son possible pour lui envoyer avant peu le gros diamant qui compléterait son œuvre. Ascanio la remercia, et prit congé d'elle avec toutes sortes de témoignages de reconnaissance et de respect.

— Est-ce bien là Ascanio? se dit madame d'Etampes lorsqu'il fut parti : il me semble vieilli de dix ans. Qui lui donne cette gravité presque imposante? Est-ce la souffrance? est-ce le bonheur? Est-il sincère, enfin, ou conseillé par ce damné Benvenuto? Joue-t-il en artiste consommé un rôle supérieur, ou se laisse-t-il aller à sa propre nature?

Anne n'y tint pas. Le singulier vertige qui gagnait peu à peu ceux qui luttaient avec Benvenuto Cellini commençait à s'emparer d'elle, malgré la vigueur de son esprit. Elle aposta des gens qui épièrent Ascanio et qui le suivirent à chacune de ses rares sorties; mais cela n'amena aucune découverte. Enfin madame d'Etampes fit venir le prévôt et d'Orbec, et leur conseilla, comme un autre eût ordonné, de tenter à l'improviste une autre perquisition dans l'hôtel de Nesle.

Ils obéirent; mais, quoique surpris au milieu de son travail, Benvenuto les reçut mieux encore cette fois tous deux que la première il n'avait reçu le prévôt seul. On eût dit, à le voir si libre et si poli, que leur présence n'avait absolument rien d'injurieux pour lui. Il raconta amicalement au comte d'Orbec le guet-apens qu'on lui avait dressé au moment où, quelques jours auparavant, il sortait de chez lui chargé d'or; le jour même, fit-il observer, où mademoiselle d'Estourville avait disparu. Cette fois comme l'autre, il s'offrit pour accompagner les visiteurs dans son château, et pour aider le prévôt à rentrer dans ses droits de père, dont il comprenait si bien les devoirs sacrés. Il était heureux de s'être encore trouvé chez lui pour faire honneur à ses hôtes, car le jour même, dans deux heures, il allait partir pour Romorantin, désigné par la bienveillance de François Ier pour faire partie des artistes qui devaient aller au-devant de l'empereur.

En effet, les événemens politiques avaient marché aussi vite que ceux de notre humble histoire. Charles-Quint, encouragé par la promesse publique de son rival et par l'engagement secret de madame d'Etampes, n'était plus qu'à quelques journées de Paris. Une députation avait été nommée pour aller le recevoir, et d'Orbec et le prévôt avaient effectivement trouvé Cellini en habits de voyage.

— S'il quitte Paris avec toute l'escorte, dit à voix basse d'Orbec au prévôt, ce n'est selon toute probabilité pas lui qui a enlevé Colombe, et nous n'avons plus rien à faire ici.

— Je vous l'avais dit avant d'y venir, répondit le prévôt.

Pourtant ils voulurent aller jusqu'au bout, et commencèrent leur enquête avec un soin minutieux. Benvenuto les suivit et les dirigea d'abord, mais comme il vit que leur visite domiciliaire devenait aussi par trop détaillée, il leur demanda la permission de les laisser continuer seuls et, devant partir dans une demi-heure, d'aller donner quelques ordres à ses ouvriers, attendu qu'il voulait à son retour trouver tous les préparatifs de la fonte de son Jupiter achevés.

Benvenuto revint effectivement à l'atelier, distribua l'ouvrage aux compagnons, les pria d'obéir à Ascanio comme à lui-même, dit en italien quelques mots à voix basse à l'oreille de celui-ci, fit à tous ses adieux, et se disposa à quitter l'hôtel. Un cheval tout sellé que tenait le petit Jehan l'attendait dans la première cour.

En ce moment Scozzone vint à Benvenuto et le prit à part :

— Savez-vous, maître, lui dit-elle gravement, que votre départ me laisse dans une position bien difficile!

— Comment cela, mon enfant?

— Pagolo m'aime de plus en plus.

— Ah! vraiment?

— Et il ne cesse de me parler de son amour.

— Et toi que réponds-tu!

— Dame! selon vos ordres, maître, je lui réponds qu'il faudra voir, et que la chose peut s'arranger.

— Très bien!

— Comment, très bien! Mais vous ne savez donc pas, Benvenuto, qu'il prend au sérieux tout ce que je lui dis, et que ce sont de véritables engagemens que je contracte envers ce jeune homme! Il y a quinze jours que vous m'avez prescrit la règle de conduite que j'avais à tenir, n'est-ce pas?

— Oui, je crois; je ne me rappelle plus bien.

— Mais moi, j'ai meilleure mémoire. Or, pendant les cinq premiers jours, je lui ai répondu par des représentations douces : il devait tâcher de se vaincre et de ne plus m'aimer. Les cinq jours suivans, je l'ai écouté en silence, et c'était une réponse bien compromettante que celle-là; mais c'était votre ordre, et je l'ai suivi. Enfin les cinq derniers jours, j'en ai été réduite à lui parler de mes devoirs envers vous, et hier, maître, j'en étais à le prier d'être généreux, et il en était, lui, à me demander un aveu.

— Alors, s'il en est ainsi, c'est différent, dit Benvenuto

— Ah! enfin! dit Scozzone.

— Oui, maintenant écoute, chère petite. Pendant les trois premiers jours de mon absence, tu lui laisseras croire que tu l'aimes; puis, pendant les trois jours qui suivront, tu lui feras l'aveu de cet amour.

— Quoi! c'est bien vous qui me dites cela, Benvenuto! s'écria Scozzone, toute blessée de la trop grande confiance que le maître montrait en elle.

— Sois donc tranquille. Qu'as-tu à te reprocher, puisque c'est moi qui t'y autorise?

— Mon Dieu, dit Scozzone, rien, je le sais; mais cependant toujours placée ainsi, entre votre indifférence à vous et son amour à lui, Dieu sait que je puis finir par l'aimer véritablement.

— Bah! en six jours! Tu ne te sens pas de force à rester indifférente six jours?

— Si fait! je vous les accorde; mais n'allez pas en rester sept, au moins.

— N'aie pas peur, mon enfant, je reviendrai à temps. Adieu, Scozzone.

— Adieu, maître, fit Catherine, boudant, souriant et pleurant tout à la fois.

Pendant que Benvenuto Cellini adressait à Catherine ses dernières instructions, le prévôt et d'Orbec rentrèrent.

Restés seuls et libres de leurs mouvemens, ils s'étaient livrés à leurs recherches avec une espèce de frénésie; ils avaient exploré les greniers, fouillé les caves, sondé tous les murs, remué tous les meubles; ils avaient échelonné les domestiques sur leur passage, ardens comme des créanciers, patiens comme des chasseurs : ils étaient revenus cent fois sur leurs pas, avaient examiné vingt fois la même chose avec une rage d'huissier qui a une prise de corps à exercer, et leur expédition achevée, ils rentraient rouges et animés sans avoir rien découvert.

— Eh bien! messieurs, leur dit Benvenuto, qui montait à cheval, vous n'avez rien trouvé, n'est-ce pas? tant pis! tant pis! Je comprends combien la chose est douloureuse pour deux cœurs aussi sensibles que les vôtres, mais malgré tout l'intérêt que je prends à vos douleurs et tout le désir que j'aurais à vous aider dans vos recherches, il faut que je parte. Recevez donc mes adieux. Si vous avez besoin d'entrer au Grand-Nesle en mon absence, ne vous gênez pas, faites comme chez vous. J'ai donné des ordres pour que la maison soit la vôtre. La seule chose qui me console de vous laisser dans cette inquiétude, c'est que j'espère apprendre à mon retour que vous avez, vous, monsieur le prévôt, retrouvé votre chère enfant, et vous, monsieur d'Orbec, votre belle fiancée. Adieu, messieurs. Puis, se retournant vers ses compagnons, qui étaient groupés sur le perron, moins Ascanio, qui sans doute ne se souciait pas de se trouver face à face avec son rival :

— Adieu, mes enfans, dit-il. Si, en mon absence, M. le prévôt a le désir de visiter une troisième fois l'hôtel, n'oubliez pas de le recevoir comme l'ancien maître de céans.

Sur ces mots, le petit Jehan ouvrit la porte, et Benvenuto piquant des deux partit au galop.

— Vous voyez bien que nous sommes des niais, mon cher, dit le comte d'Orbec au prévôt, quand on a enlevé une fille, on ne part pas pour Romorantin avec toute la cour!

XXV

CHARLES-QUINT A FONTAINEBLEAU

Ce n'était pas sans de graves hésitations et d'affreuses angoisses que Charles-Quint avait mis le pied sur cette terre de France où l'air et le sol lui étaient pour ainsi dire

ennemis, dont il avait indignement maltraité le roi prisonnier, et dont il avait peut-être, on l'en accusait du moins, empoisonné le dauphin. L'Europe s'attendait de la part de François Ier à de terribles représailles, du moment où son rival venait de lui-même se mettre entre ses mains. Mais l'audace de Charles, ce grand joueur d'empires, ne lui avait pas permis de reculer, et une fois son terrain habilement sondé et préparé, il avait bravement franchi les Pyrénées.

Il comptait, en effet, à la cour de France des amis dévoués et croyait pouvoir se fier à trois garanties, l'ambition de madame d'Etampes, l'outrecuidance du connétable Anne de Montmorency et la chevalerie du roi.

Nous avons vu comment et par quel motif la duchesse voulait le servir. Quant au connétable, c'était autre chose. L'écueil des hommes d'Etat de tous les pays et de tous les temps, c'est la question des alliances. La politique, réduite sur ce point et sur beaucoup d'autres, du reste, a n'être que conjecturale, comme la médecine, se trompe fort souvent, hélas! en étudiant les symptômes des affinités entre les peuples, et en risquant des remèdes aux haines des nations. Or, pour le connétable, l'alliance espagnole était devenue une monomanie. Il s'était mis dans la tête que là était le salut de la France, et pourvu qu'il satisfît Charles-Quint, qui en vingt-cinq ans avait fait vingt ans la guerre à son maître, le connétable de Montmorency se souciait fort peu de mécontenter ses autres alliés, les Turcs et les protestans, et de manquer les plus magnifiques occasions, comme celle qui donnait la Flandre à François Ier.

Le roi avait dans Montmorency une confiance aveugle. Le connétable avait de fait, dans les dernières hostilités contre l'empereur, montré une résolution inouïe et arrêté l'ennemi; il est vrai que c'était au prix de la ruine d'une province; il est vrai que c'était en lui opposant un désert; il est vrai que c'était en dévastant un dixième de la France. Mais ce qui surtout imposait au roi, c'était l'orgueilleuse rudesse de son ministre et son inflexible obstination, qui pouvait paraître habile et intègre fermeté à un esprit superficiel. Il en résulte donc que François Ier écoutait le grand suborneur de personnes, comme l'appelle Brantôme, avec une déférence égale à la crainte qu'inspirait aux inférieurs le terrible diseur de patenôtres qui entremêlait ses oremus de pendaisons.



Il laissa passer la chasse.

Charles-Quint pouvait donc en toute sûreté compter sur la systématique amitié du connétable.

Il faisait encore plus de fonds sur la générosité de son rival. François Ier, en effet, poussait la grandeur jusqu'à la duperie. « Mon royaume, avait-il dit, n'a pas de péage comme un pont, et je ne vends pas mon hospitalité. » Et l'astucieux Charles-Quint savait qu'il pouvait s'abandonner à la parole du roi-gentilhomme.

Néanmoins quand l'empereur fut entré sur le territoire français, il ne put se rendre maître de ses appréhensions et de ses doutes; il trouva à la frontière les deux fils du roi, qui étaient venus à sa rencontre, et par tout son passage on l'accablait de prévenances et d'honneurs. Mais le cauteleux monarque frémissait en pensant que toutes ces belles apparences de cordialité cachaient peut-être un piège. « On dort mal décidément, disait-il, en pays étranger. » Il n'apportait aux fêtes qu'on lui donnait qu'un visage inquiet et préoccupé, et à mesure qu'il pénétrait au cœur du pays, il devenait plus triste et plus sombre.

Chaque fois qu'il faisait son entrée dans une ville il se demandait, au milieu des harangues et sous les arcs de triomphe, si c'était cette ville qui allait lui servir de prison, puis il murmurait au fond de sa pensée : Ce n'est ni celle-là ni une autre, c'est la France entière qui est mon cachot ; ce sont tous ces courtisans empressés qui sont mes geôliers. Et d'heure en heure croissait l'anxiété farouche de ce tigre qui se croyait en cage et qui partout voyait des barreaux.

Un jour, dans une promenade à cheval, Charles d'Orléans, espiègle charmant qui se hâtait d'être aimable et brave comme un fils de France, avant de mourir de la peste comme un manant, sauta lestement en croupe derrière l'empereur en le prenant à bras-le-corps : « A ce coup, s'écria-t-il avec un joyeux enfantillage, vous êtes mon prisonnier. » Charles-Quint devint pâle comme la mort et faillit se trouver mal.

A Châtellerault, le pauvre captif imaginaire rencontra François Ier, qui lui fit un accueil fraternel, et qui le lendemain, à Romorantin, lui présenta toute sa cour, la valeureuse et galante noblesse, gloire du pays, les artistes et les lettres, gloire du roi. Les fêtes et les surprises recommencèrent de plus belle. L'empereur faisait à tous bon visage, mais dans son cœur il tremblait et se reprochait toujours une imprudence. De temps en temps, comme pour faire l'essai de sa liberté, il sortait au point du jour du château où l'on avait couché, et il voyait avec plaisir qu'outre les honneurs qu'on lui rendait on ne gênait pas ses mouvemens, mais savait-il s'il n'était pas surveillé de loin ? Parfois, comme par caprice, il dérangeait l'ordre établi pour sa route et changeait l'itinéraire prescrit, au grand désespoir de François Ier, dont ces boutades faisaient manquer les cérémonieux apprêts.

Quand il fut à deux journées de Paris, il se rappela avec terreur ce que Madrid avait été pour le roi de France. Pour un empereur, la capitale devait avoir paru la prison la plus honorable et en même temps la prison la plus sûre. Il s'arrêta donc et pria le roi de le conduire sur-le-champ à ce Fontainebleau dont il avait tant entendu parler. Cela bouleversait tous les plans de François Ier, mais il était trop hospitalier pour laisser paraître son désappointement, et il se hâta de mander à Fontainebleau la reine et toutes les dames.

La présence de sa sœur Eléonore, et la confiance qu'elle avait dans la loyauté de son époux, calmèrent quelque peu les inquiétudes de l'empereur. Néanmoins Charles-Quint, tout rassuré qu'il était momentanément, ne devait jamais se trouver à l'aise chez François Ier : François Ier était le miroir du passé, Charles-Quint était le type de l'avenir. Le souverain des temps modernes ne comprenait pas assez le héros du moyen âge ; il était impossible que la sympathie s'établît entre le dernier des chevaliers et le premier des diplomates.

Il est vrai qu'à la rigueur, Louis XI pourrait revendiquer ce titre, mais, à notre avis, Louis XI fut moins le diplomate qui ruse, que l'avare qui amasse.

Le jour de l'arrivée de l'empereur, il y eut une chasse dans la forêt de Fontainebleau. La chasse était un des grands plaisirs de François Ier. Ce n'était guère qu'une fatigue pour Charles-Quint. Néanmoins, Charles-Quint saisit avec empressement cette nouvelle occasion de voir s'il n'était pas prisonnier : il laissa passer la chasse, se jeta de côté et alla jusqu'à s'égarer ; mais en se voyant seul au milieu de la forêt, libre comme l'air qui passait dans les branches, libre comme les oiseaux qui passaient dans l'air, il se rassura presque entièrement, et commença de reprendre un peu de bonne humeur. Cependant, un reste d'inquiétude lui monta encore au visage lorsqu'en se retrouvant au rendez-vous il vit François Ier venir à lui, tout animé par l'ardeur de la chasse, et tenant encore à la main l'épieu sanglant. Le guerrier de Marignan et de Pavie perçait jusque dans les plaisirs du roi.

— Allons donc ! mon bon frère, de la gaîté ! dit François Ier à Charles-Quint en le prenant amicalement sous le bras, lorsque les deux souverains mirent également pied à terre à la porte du palais et en l'entraînant dans la galerie de Diane, toute resplendissante des peintures du Rosso et du Primatice. Vrai Dieu ! vous êtes soucieux comme je l'étais à Madrid. Mais moi, convenez-en, mon cher frère, j'avais bien quelques raisons de l'être, car j'étais votre prisonnier, tandis que vous, vous êtes mon hôte. vous êtes libre, vous êtes à la veille d'un triomphe. Réjouissez-vous donc avec nous, si ce n'est de fêtes, trop futiles sans doute pour un grand politique comme vous, du moins en songeant que vous allez mater tous ces gros buveurs de bière flamands qui se mêlent de vouloir renouveler les communes. Ou plutôt, oubliez les rebelles et ne songez qu'à vous divertir avec des amis. — Est-ce que ma cour ne vous plaît pas ?

— Elle est admirable, mon frère, dit Charles-Quint, et je vous l'envie. Moi aussi j'ai une cour, vous l'avez vue, mais une cour grave et sévère, une morne assemblée d'hommes d'Etat et de généraux, comme Lannoy, Pescaire, Antonio de Leyra. Mais vous, vous avez, outre vos guerriers et vos négociateurs, outre vos Montmorency et vos Dubellay, outre vos savans, outre Budée, Duchâtel, Lascaris, vous avez vos poètes et vos artistes : Murat, Jean Goujon, Primatice, Benvenuto, et surtout des femmes adorables : Marguerite de Navarre, Diane de Poitiers, Catherine de Médicis, et tant d'autres, et je commence vraiment à croire, mon cher frère, que je troquerais volontiers mes mines d'or pour vos champs de fleurs.

— Oh ! parmi toutes ces fleurs, vous n'avez pas encore vu la plus belle, dit naïvement François Ier au frère d'Eléonore.

— Non, et je meurs d'envie d'admirer cette merveille, dit l'empereur, qui, dans l'allusion du roi, avait reconnu madame d'Etampes ; mais dès à présent je crois qu'on a bien raison de dire que le plus beau royaume du monde est à vous, mon frère.

— Mais à vous aussi la plus belle comté, la Flandre ; le plus beau duché, Milan.

— Vous avez refusé l'une le mois passé, dit l'empereur en souriant, et je vous en remercie ; mais vous convoitez l'autre, n'est-ce pas ? ajouta l'empereur en soupirant.

— Ah ! mon cousin, de grâce ! dit François Ier, ne parlons pas aujourd'hui de choses sérieuses : après les plaisirs de la guerre, il n'y a rien, je vous l'avoue, que j'aime moins à troubler que les plaisirs d'une fête.

— La vérité est, reprit Charles-Quint avec la grimace d'un avare qui comprend la nécessité où il est de payer une dette, la vérité est que le Milanais me tient au cœur, et que cela m'arrachera l'âme de vous le donner.

— Dites de me le rendre, mon frère, le mot sera plus juste et adoucira peut-être votre chagrin. Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit à cette heure, mais de nous amuser ; nous parlerons du Milanais plus tard.

— Présent ou restitution, donné ou rendu, dit l'empereur, vous n'en aurez pas moins là une des plus belles seigneuries du monde, car vous l'aurez, mon frère, c'est chose décidée, et je tiendrai mes engagemens envers vous avec la même fidélité que vous tenez les vôtres envers moi.

— Eh ! mon Dieu ! s'écria François Ier commençant à s'impatienter de cet éternel retour aux choses sérieuses, que regrettez-vous donc, mon frère ? n'êtes-vous pas roi des Espagnes, empereur d'Allemagne, comte de Flandre, et seigneur, par l'influence ou par l'épée, de toute l'Italie, depuis le pied des Alpes jusqu'à l'extrémité des Calabres ?

— Mais vous avez la France, dit Charles-Quint en soupirant.

— Vous avez les Indes et leurs trésors ; vous avez le Pérou et ses mines.

— Mais vous avez la France, vous !

— Vous avez un empire si vaste que le soleil ne s'y couche jamais.

— Mais vous avez la France !... Que dirait Votre Majesté si je guignais ce diamant des royaumes aussi amoureusement qu'elle convoite Milan, la perle des duchés ?

— Tenez, mon frère, dit gravement François Ier, j'ai plutôt sur ces questions capitales des instincts que des idées ; mais de même qu'on dit dans votre pays : « Ne touchez pas à la reine, » je vous dis, moi : « Ne touchez pas à la France. »

— Eh ! mon Dieu ! dit Charles-Quint, ne sommes-nous pas cousins et alliés ?

— Sans doute, répondit François Ier, et j'espère que rien ne troublera désormais cette parenté et cette alliance.

— Je l'espère aussi, dit l'empereur. Mais, continua-t-il avec son sourire ambitieux et son regard hypocrite, puis-je répondre de l'avenir et empêcher, par exemple, mon fils Philippe de se brouiller avec votre fils Henri ?

— La querelle ne sera pas dangereuse pour nous, reprit François Ier, si c'est Tibère qui succède à Auguste.

— Qu'importe le maître ! dit Charles-Quint s'échauffant. L'Empire sera toujours l'empire, et la Rome des Césars était toujours Rome, même quand les Césars n'étaient plus Césars que de nom.

— Oui, mais l'empire de Charles-Quint n'est pas l'empire d'Octave, mon frère, dit François Ier commençant à se piquer. Pavie est une belle bataille, mais ce n'est pas une Actium : puis Octave était riche, et, malgré vos trésors de l'Inde et vos mines du Pérou, vous êtes fort épuisé de finances, on le sait. On ne veut plus vous prêter dans aucune banque, ni à treize ni à quatorze ; vos troupes sans solde ont été obligées de piller Rome pour vivre, et maintenant que Rome est pillée, elles se révoltent.

— Et vous donc, mon frère, dit Charles-Quint, vous avez aliéné les domaines royaux, que je crois, et vous êtes forcé de ménager Luther pour que les princes d'Allemagne vous prêtent de l'argent.

— Sans compter, reprit François Ier, que vos cortès sont

loin d'être aussi commodes que le sénat, tandis que moi je puis me vanter d'avoir mis pour toujours les rois hors de page.

— Prenez garde que vos parlemens ne vous renvoient quelque beau jour en tutelle.

La discussion s'animait, les deux souverains s'échauffaient de plus en plus, la vieille haine qui les avait si longtemps séparés commençait à s'aigrir de nouveau. François Ier allait oublier l'hospitalité et Charles-Quint la prudence, lorsque le roi de France se souvint le premier qu'il était chez lui.

— Ah çà! foi de gentilhomme! mon bon frère! reprit-il tout à coup en riant, je crois, ventre-Mahom! que nous allons nous fâcher. Je vous disais bien qu'il ne fallait pas parler entre nous de choses sérieuses, et qu'il fallait laisser la discussion à nos ministres et ne garder pour nous que la bonne amitié. Allons, allons, convenons une fois pour toutes que vous aurez le monde, moins la France, et ne revenons point là-dessus.

— Et moins le Milanais, mon frère, reprit Charles en s'apercevant de l'imprudence qu'il avait commise, et en se remettant aussitôt, car le Milanais est à vous. Je vous l'ai promis, et je vous renouvelle ma promesse.

Sur ces assurances réciproques d'amitié, la porte de la galerie s'ouvrit et madame d'Etampes parut. Le roi alla au-devant d'elle, et la ramenant par la main en face de l'empereur, qui, la voyant pour la première fois et sachant ce qui s'était passé entre elle et M. de Medina, la regardait venir à lui de son regard le plus perçant.

— Mon frère, dit-il en souriant, voyez-vous cette belle dame?

— Non seulement je la vois, dit Charles-Quint, mais encore je l'admire!

— Eh bien! vous ne savez pas ce qu'elle veut?

— Est-ce une de mes Espagnes? je la lui donnerai.

— Non, non, mon frère, ce n'est point cela.

— Qu'est-ce donc?

— Elle veut que je vous retienne à Paris, jusqu'à ce que vous ayez déchiré le traité de Madrid et ratifié par des faits la parole que vous venez de me donner.

— Si l'avis est bon, il faut le suivre, répondit l'empereur tout en s'inclinant devant la duchesse, autant pour cacher la pâleur soudaine que ces paroles avaient fait naître sur son visage que pour accomplir un acte de courtoisie.

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage, et François Ier ne put voir l'effet produit par les paroles qu'il avait laissé tomber en riant, et que Charles-Quint était toujours prêt à prendre au sérieux, car la porte s'ouvrit de nouveau et toute la cour se répandit dans la galerie.

Pendant la demi-heure qui précéda le dîner, et pendant laquelle tout ce monde élégant, spirituel et corrompu se mêla, la scène que nous avons déjà rapportée à propos de la réception du Louvre, se répéta à peu de choses près. C'étaient les mêmes hommes et les mêmes femmes, les mêmes courtisans et les mêmes valets. Les regards d'amour et les coups d'œil de haine s'échangèrent donc comme d'habitude, et les sarcasmes et les galanteries allèrent leur train selon la coutume.

Charles-Quint, en voyant entrer Anne de Montmorency, qu'il regardait à juste titre comme son allié le plus sûr, était allé à sa rencontre et s'entretenait dans un coin avec lui et le duc de Medina, son ambassadeur.

— Je signerai tout ce que vous voudrez, connétable, disait l'empereur, qui connaissait la loyauté du vieux soldat ; préparez-moi un acte de cession du duché de Milan, et par saint Jacques! quoique ce soit un des plus beaux fleurons de ma couronne, je vous en signerai l'abandon plein et entier.

— Un écrit! s'écriait le connétable en repoussant chaleureusement une précaution qui sentait la défiance ; un écrit, sire! que dit donc là Votre Majesté? Pas d'écrit, sire, pas d'écrit : votre parole, voilà tout. Votre Majesté est-elle donc venue en France sur un écrit, et croit-elle que nous aurons moins de confiance en elle qu'elle n'en a eu en nous?

— Et vous aurez raison, monsieur de Montmorency, répondit l'empereur en lui tendant la main, et vous aurez raison.

Le connétable s'éloigna.

— Pauvre dupe! reprit l'empereur ; il fait de la politique, Medina, comme les taupes font des trous, en aveugle.

— Mais le roi, sire? demanda Medina.

— Le roi est trop fier de sa grandeur pour n'être pas sûr de la nôtre. Il nous laissera follement partir, Medina, et nous le ferons prudemment attendre. Faire attendre, monsieur, continua Charles-Quint, ce n'est pas manquer à sa promesse, c'est l'ajourner, voilà tout.

— Mais madame d'Etampes? reprit Médina.

— Pour celle-là nous verrons, dit l'empereur en poussant et en repoussant une bague magnifique qu'il portait au pouce de la main gauche, et qui était ornée d'un superbe diamant. Ah! il me faudrait une bonne entrevue avec elle.

Pendant ces rapides paroles échangées à voix basse entre l'empereur et son ministre, la duchesse raillait impitoyablement le grand Marmagne, en présence de messire d'Estourville, et cela à propos de ses exploits nocturnes.

— Serait-ce donc de vos gens, monsieur de Marmagne, disait-elle, que le Benvenuto rapporte à tout venant cette prodigieuse histoire. Attaqué par quatre bandits et n'ayant qu'un bras pour se défendre, il s'est fait tout simplement escorter jusque chez lui par ces messieurs. Etiez-vous de ces braves si polis, vicomte?

— Madame, répondit le pauvre Marmagne tout confus, cela ne s'est pas précisément passé ainsi, et le Benvenuto raconte la chose trop à son avantage.

— Oui, oui, je ne doute pas qu'il ne brode et qu'il n'ornemente quelque peu dans les détails, mais le fond est vrai, vicomte, le fond est vrai ; et en pareille matière, le fond est tout.

— Madame, répondit Marmagne, je promets que je prendrai ma revanche, et que cette fois je serai plus heureux.

— Pardon, vicomte, pardon, ce n'est pas une revanche à prendre, c'est une autre partie à recommencer. Cellini, ce me semble, a gagné les deux premières manches.

— Oui, grâce à mon absence, murmura Marmagne de plus en plus embarrassé ; parce que mes hommes ont profité, pour fuir, de ce que je n'étais pas là, les misérables!

— Oh! dit le prévôt, je vous conseille, Marmagne, de vous tenir pour battu sur ce point-là : vous n'avez pas de bonheur avec Cellini.

— Il me semble, en ce cas, que nous pouvons nous consoler ensemble, mon cher prévôt, lui répondit Marmagne car si l'on ajoute les faits avérés aux bruits mystérieux qui courent, la prise du Grand-Nesle à la disparition d'une de ses habitantes, le Cellini, messire d'Estourville, ne vous aurait pas non plus porté bonheur. Il est vrai qu'à défaut du vôtre, mon cher prevôt, il s'occupe activement, dit-on, de celui de votre famille.

— Monsieur de Marmagne! s'écria avec violence le prévôt, furieux de voir que sa mésaventure paternelle commençait à s'ébruiter ; monsieur de Marmagne, vous m'expliquerez plus tard ce que vous entendez par ces paroles.

— Ah! messieurs, messieurs, s'écria la duchesse, n'oubliez point, je vous prie, que je suis là. Vous avez tort tous deux. Monsieur le prévôt, ce n'est pas à ceux qui savent chercher si mal à faire des reproches à ceux qui savent si mal trouver. Monsieur de Marmagne, il faut dans les défaites se réunir contre l'ennemi commun, et non lui donner la joie de voir encore les vaincus s'entr'égorger entre eux. On passe dans la salle à manger, votre main, monsieur de Marmagne. Eh bien! puisque les hommes et leur force échouent devant Cellini, nous verrons si les ruses d'une femme le trouveront aussi invincible. J'ai toujours pensé que les alliés n'étaient qu'un embarras, et j'ai toujours aimé à faire la guerre seule. Les périls sont plus grands, je le sais, mais du moins on ne partage les honneurs de la victoire avec personne.

— L'impertinent! dit Marmagne, voyez avec quelle familiarité il parle à notre grand roi! Ne dirait-on pas un homme de noblesse, tandis que ce n'est qu'un misérable ciseleur!

— Que dites-vous là, vicomte! mais c'est un gentilhomme, tout ce qu'il y a de plus gentilhomme! dit la duchesse en riant. En connaissez-vous beaucoup parmi nos plus vieilles familles qui descendent d'un lieutenant de Jules César, et qui aient les trois fleurs de lis et le lambel de la maison d'Anjou dans leurs armes? Ce n'est pas le roi qui grandit le ciseleur en lui parlant, messieurs, vous le voyez bien : c'est le ciseleur au contraire qui fait honneur au roi en lui adressant la parole.

En effet, François Ier et Cellini causaient en ce moment avec cette familiarité à laquelle les grands de la terre avaient habitué l'artiste élu du ciel.

— Eh bien! Benvenuto, disait le roi, où en sommes-nous de notre Jupiter?

— Je prépare sa fonte, sire, répondit Benvenuto.

— Et quand cette grand œuvre s'exécutera-t-elle?

— Aussitôt mon retour à Paris, sire.

— Prenez nos meilleurs fondeurs, Cellini, ne négligez rien pour que l'opération réussisse. Si vous avez besoin d'argent, vous savez que je suis là.

— Je sais que vous êtes le plus grand, le plus noble et le plus généreux roi de la terre, répondit Benvenuto ; mais grâce aux appointemens que me fait payer Votre Majesté, je suis riche. Quant à l'opération dont vous voulez bien vous inquiéter, sire, si vous voulez me le permettre, je ne m'en rapporterai qu'à moi de la préparer et de l'exécuter. Je me défie de tous vos fondeurs de France, non pas que ce ne soient d'habiles gens, mais j'aurais peur que, par esprit national, ils ne voulussent pas mettre cette habileté au service d'un artiste ultramontain. Et je vous l'avoue, sire,

j'attache une trop grande importance à la réussite de mon Jupiter, pour permettre qu'un autre que moi y mette la main.

— Bravo! Cellini, bravo! dit le roi, voilà qui est parler en véritable artiste.

— Puis, ajouta Benvenuto, je veux avoir le droit de réclamer la promesse que Sa Majesté m'a faite.

— C'est juste, mon féal. Si nous sommes contents, nous devons vous octroyer un don. Nous ne l'avons pas oublié. D'ailleurs, si nous l'oublions, nous nous sommes engagés en présence de témoins. N'est-ce pas, Montmorency? N'est-ce pas, Poyet? Et notre connétable et notre chancelier nous rappelleraient notre parole.

— Oh! c'est que Votre Majesté ne peut deviner de quel prix cette parole est devenue pour moi depuis le jour où elle m'a été donnée par elle.

— Eh bien! elle sera tenue, monsieur, elle sera tenue. Mais la salle s'ouvre. A table, messieurs, à table!

Et François Ier, se rapprochant de Charles-Quint, prit avec l'empereur la tête du cortège que formaient les illustres convives. Les deux battans de la porte étant ouverts, les deux souverains entrèrent en même temps, et se placèrent l'un en face de l'autre, Charles-Quint entre Eléonore et madame d'Etampes, François Ier entre Catherine de Médicis et Marguerite de Navarre.

Le repas fut gai et la chère exquise. François Ier, dans sa sphère de plaisirs, de fêtes et de représentations, s'amusait comme un roi, et riait comme un vilain de tous les contes que lui faisait Marguerite de Navarre; Charles-Quint de son côté accablait madame d'Etampes de complimens et de prévenances; tous les autres parlaient arts, politique; le repas s'écoula ainsi.

Au dessert, comme d'habitude, les pages apportèrent à laver; alors madame d'Etampes prit l'aiguière et le bassin d'or destinés à Charles-Quint des mains du serviteur qui l'apportait, comme fit Marguerite de Navarre pour François Ier, versa l'eau que contenait l'aiguière dans le bassin, et mettant un genou en terre, selon l'étiquette espagnole, présenta le bassin à l'empereur. Celui-ci y trempa le bout des doigts, et tout en regardant sa belle et noble servante, il laissa, en souriant, tomber au fond du vase la bague précieuse dont nous avons déjà parlé.

— Votre Majesté perd sa bague, dit Anne, plongeant à son tour ses jolis doigts dans l'eau, et prenant délicatement le bijou, qu'elle présenta à Charles-Quint.

— Gardez cette bague, madame, répondit à voix basse l'empereur: elle est en de trop belles et trop nobles mains pour que je la reprenne; puis il ajouta plus bas encore. C'est un acompte sur le duché de Milan.

La duchesse sourit et se tut. Le caillou était tombé à ses pieds, seulement le caillou valait un million.

Au moment où l'on passait de la salle à manger au salon, et du salon à la salle de bal, madame d'Etampes arrêta Benvenuto Cellini que la foule avait amené près d'elle.

— Messire Cellini, dit la duchesse en lui remettant la bague gage d'alliance entre elle et l'empereur, voici un diamant que vous ferez s'il vous plaît tenir à votre élève Ascanio, pour qu'il en couronne mon lis: c'est la goutte de rosée que je lui ai promise.

— Et elle est tombée véritablement des doigts de l'Aurore, madame, répondit l'artiste avec un sourire railleur et une galanterie affectée.

Puis regardant la bague, il tressaillit d'aise, car il reconnut le diamant qu'il avait monté autrefois pour le pape Clément VII, et qu'il avait porté lui-même de la part du souverain pontife au sublime empereur.

Pour que Charles-Quint se défit d'un pareil bijou, et surtout en faveur d'une femme, il fallait nécessairement qu'il y eût quelque connivence occulte, quelque traité secret, quelque alliance obscure entre madame d'Etampes et l'empereur.

Tandis que Charles-Quint continue de passer à Fontainebleau ses jours et surtout ses nuits dans les alternatives d'angoisses et de confiance que nous avons essayé de décrire, tandis qu'il ruse, intrigue, creuse, mine, promet, se dédit, promet encore, jetons un coup d'œil sur le Grand-Nesle et voyons s'il ne se passe rien de nouveau parmi ceux de ses habitans qui y sont restés.

XXVI

LE MOINE BOURRU

Toute la colonie était en révolution: le moine bourru, ce vieil hôte fantastique du couvent sur les ruines duquel s'était élevé le palais d'Amaury, revenait depuis trois ou quatre jours. Dame Perrine l'avait vu se promenant la nuit dans les jardins du Grand-Nesle, vêtu de sa longue robe blanche et marchant d'un pas qui ne laissait aucune trace sur le sol et n'éveillait aucun bruit dans l'air.

Comment dame Perrine, qui habitait le Petit-Nesle, avait-elle vu le moine bourru se promener à trois heures du matin dans les jardins du Grand-Nesle? C'est ce que nous ne pouvons dire qu'en commettant une affreuse indiscrétion, mais nous sommes historien avant tout, et nos lecteurs ont le droit de connaître les détails les plus secrets de la vie des personnages que nous avons mis en scène, surtout quand ces détails doivent jeter un jour si lumineux sur la suite de notre histoire.

Dame Perrine, par la disparition de Colombe, par la retraite de Pulchérie devenue désormais inutile, et par le départ du prévôt, était restée maîtresse absolue du Petit-Nesle; car, ainsi que nous l'avons dit, le jardinier Raimbault, par mesure d'économie n'avait été, ainsi que ses aides, engagé au service de messire d'Estourville qu'à la journée seulement. Dame Perrine se trouvait donc reine absolue du Petit-Nesle, mais en même temps reine solitaire, de sorte qu'elle s'ennuyait toute la journée et mourait de peur toute la nuit.

Or elle avisa qu'il y avait pour la journée du moins remède à ce malheur: ses relations amicales avec dame Ruperte lui ouvraient les portes du Grand-Nesle. Elle demanda la permission de fréquenter ses voisines, et la permission lui fut accordée avec empressement.

Mais en fréquentant les voisines, dame Perrine se trouvait naturellement en contact avec les voisins. Dame Perrine était une grosse mère de trente-six ans qui s'en donnait vingt-neuf. Grosse, grasse, dodue, fraîche encore, avenante toujours, son entrée devait faire événement dans l'atelier, où forgeaient, taillaient, limaient, martelaient, ciselaient dix ou douze compagnons, bons vivans, aimant le jeu le dimanche, le vin les dimanches et fêtes, et le beau sexe toujours. Aussi trois de nos vieilles connaissances, au bout de trois ou quatre jours, étaient-elles atteintes du même trait.

C'étaient le petit Jehan,
Simon-le-Gaucher,
L'Allemand Hermann.

Quant à Ascanio, à Jacques Aubry, à Pagolo, ils avaient échappé au charme, engagés qu'ils étaient ailleurs.

Le reste des compagnons pouvait bien avoir ressenti quelques étincelles de ce feu grégeois, mais sans doute ils se rendirent compte à eux-mêmes de leur position inférieure, et versèrent, avant qu'elles ne devinssent un incendie, l'eau de leur humilité sur ces premières étincelles.

Le petit Jehan aimait à la manière de Chérubin, c'est-à-dire qu'il était avant tout amoureux de l'amour. Dame Perrine, comme on le comprend bien, était une femme d'un trop grand sens pour répondre à un pareil feu follet.

Simon-le-Gaucher offrait un avenir plus certain et promettait une flamme plus durable, mais dame Perrine était une personne fort superstitieuse.

Dame Perrine avait vu faire à Simon le signe de la croix de la main gauche; elle songeait qu'il serait forcé de signer à son contrat de mariage de la main gauche. Et dame Perrine était convaincue qu'un signe de la croix exécuté de la main gauche était plutôt fait pour perdre que pour sauver une âme, de même qu'on ne lui eût pas persuadé qu'un contrat de mariage signé de la main gauche pouvait faire autre chose que deux malheureux. Dame Perrine, sans rien dire des causes de sa répugnance, avait donc reçu les premières ouvertures de Simon-le-Gaucher de manière à lui ôter toute espérance pour l'avenir.

Restait Hermann. Oh! Hermann, c'était autre chose.

Hermann n'était point un muguet comme le petit Jehan, ni un disgracié de la nature comme Simon-le-Gaucher; Hermann avait dans toute sa personne quelque chose d'honnête, de candide, qui plaisait au cœur de dame Perrine. De plus, Hermann, au lieu d'avoir la main gauche à droite et la main droite à gauche, se servait si énergiquement de l'une et de l'autre, qu'il semblait avoir deux mains droites. C'était de plus un homme magnifique, selon toutes les idées vulgaires. Dame Perrine avait donc fixé son choix sur Hermann.

Mais, comme on le sait, Hermann était d'une naïveté céladonique. Il en résulta que les premières batteries de dame Perrine, c'est-à-dire les minauderies, les froncemens de bouche, les tournemens de regard échouèrent complètement contre la timidité native de l'honnête Allemand. Il se contentait de regarder dame Perrine de ses gros yeux; mais comme les aveugles de l'Evangile, *oculos habebat et non videbat*, ou s'il voyait, c'était tout l'ensemble de la digne gouvernante, sans remarquer en rien les détails. Dame Perrine proposa alors des promenades, soit sur le quai des Augustins, soit dans les jardins du Grand et du Petit-Nesle, et dans chaque promenade elle choisit Hermann pour son cavalier. Cela rendait Hermann fort heureux intérieurement. Son gros cœur tudesque battait cinq ou six pulsations de plus à la minute quand dame Perrine s'appuyait sur

son bras ; mais soit qu'il éprouvât quelque difficulté à prononcer la langue française, soit qu'il eût un plus grand plaisir à entendre parler l'objet de ses secrètes pensées, dame Perrine en tirait rarement autre chose que ces deux phrases sacramentelles : « Ponchour, matemoizelle, et : Atieu, matemoizelle ; » qu'Hermann prononçait généralement à deux heures de distance l'une de l'autre ; la première en prenant le bras de dame Perrine, la seconde en le quittant. Or, quoique ce titre de mademoiselle fût une immense flatterie pour dame Perrine, et quoiqu'il y eût quelque chose de bien agréable à parler deux heures entières sans crainte d'être interrompue, dame Perrine eût désiré que son monologue fût au moins interrompu par quelques interjections qui pussent lui donner une idée statistique des progrès qu'elle faisait dans le cœur de son muet promeneur.

Mais ces progrès, pour ne pas s'exprimer par la parole ou pour ne pas se traduire par la physionomie, n'en étaient pas moins réels ; le foyer brûlait au cœur de l'honnête Allemand, et attisé tous les jours par la présence de dame Perrine, devenait un véritable volcan. Hermann commençait à s'apercevoir enfin de la préférence que lui accordait dame Perrine, et il n'attendait qu'un peu plus de certitude pour se déclarer. Dame Perrine comprit cette hésitation. Un soir, en le quittant, à la porte du Petit-Nesle, elle le vit si agité, qu'elle crut véritablement faire une bonne œuvre en lui serrant la main. Hermann, transporté de joie, répondit à la démonstration par une démonstration pareille ; mais, à son grand étonnement, dame Perrine jeta un cri formidable. Hermann, dans son délire, n'avait pas mesuré sa pression. Il avait cru que plus il serrerait fort, plus il donnerait une idée exacte de la violence de son amour, et il avait failli écraser la main de la pauvre gouvernante.

Au cri qu'elle poussa, Hermann demeura stupéfait ; mais dame Perrine, craignant de le décourager au moment où il venait de risquer sa première tentative, prit sur elle de sourire, et décollant ses doigts, momentanément palmés : — Ce n'est rien, dit-elle, ce n'est rien, mon cher monsieur Hermann ; ce n'est rien, absolument rien.

— Mille bartons, matemoizelle Berrine, dit l'Allemand, mais c'être que ch'aime vous peaucoup fort, et che fous ai serrée comme che fous aime ! Mille bartons !

— Il n'y a pas de quoi, monsieur Hermann, il n'y a pas de quoi. Votre amour, je l'espère, est un amour honnête et dont une femme n'a point à rougir.

— O Tieu ! ô Tieu ! dit Hermann, che crois pien, matemoizelle Berrine, qu'il est honnête, mon amour ; seulement, che n'ai bas encore osé fous en barler : mais buisque le mot est lâché, che fous aime, che fous aime, che fous aime peaucoup fort, matemoizelle Berrine.

— Et moi, monsieur Hermann, dit dame Perrine en minaudant, je crois pouvoir vous dire, car je vous crois un brave jeune homme, incapable de compromettre une pauvre femme, que... Mon Dieu ! comment dirai-je cela ?

— Oh ! tites ! tites ! s'écria Hermann.

— Eh bien ! que... Oh ! j'ai tort de vous l'avouer.

— Nein ! nein ! vous bas avre dort ! Tites ! tites !

— Eh bien ! je vous avoue que je ne suis pas restée indifférente à votre passion.

— Sacrement ! s'écria l'Allemand au comble de la joie.

Or, un soir qu'à la suite d'une promenade la Juliette du Petit-Nesle avait reconduit son Roméo jusqu'au perron du Grand, elle aperçut, en revenant seule, et en passant devant la porte du jardin, la blanche apparition que nous avons racontée, et qui, selon l'avis de la digne gouvernante, ne pouvait être autre que celle du moine bourru. Il est inutile de dire que dame Perrine était rentrée mourante de peur, et s'était barricadée dans sa chambre.

Le lendemain, dès le matin, tout l'atelier fut instruit de la vision nocturne. Seulement dame Perrine raconta le fait simple, jugeant inutile de s'appesantir sur les détails.

Le moine bourru lui était apparu. Voilà tout. On eut beau la questionner, on n'en put pas tirer autre chose.

Toute la journée il ne fut question au Grand-Nesle que du moine bourru. Les uns croyaient à l'apparition du fantôme, les autres s'en moquaient. On remarqua qu'Ascanio avait pris parti contre la vision et s'était fait chef des incrédules.

Le parti des incrédules se composait du petit Jehan, de Simon-le-Gaucher, de Jacques Aubry et d'Ascanio.

Le parti des croyans se composait de dame Ruperte, de Scozzone, de Pagolo et de Hermann.

Le soir on se réunit dans la seconde cour du Petit-Nesle. Dame Perrine, interrogée le matin sur l'origine du moine bourru, avait demandé toute la journée pour rassembler ses souvenirs, et, la nuit venue, elle avait déclaré qu'elle était prête à raconter cette terrible légende. Dame Perrine connaissait sa mise en scène comme un dramaturge moderne, et elle savait qu'une histoire de revenant perd tout son effet racontée à la lumière du soleil, tandis qu'au contraire l'effet de la narration se double dans l'obscurité.

Son auditoire se composait d'Hermann, qui était assis à sa droite, de dame Ruperte, qui était assise à sa gauche, de Pagolo et de Scozzone, qui étaient assis à côté l'un de l'autre, et de Jacques Aubry, qui était couché sur l'herbe entre ses deux amis, le petit Jehan et Simon-le-Gaucher. Quant à Ascanio, il avait déclaré qu'il méprisait tellement tous ces sots contes de bonne femme qu'il ne voulait pas même les entendre.

— Ainzi, dit Hermann après un moment de silence pendant lequel chacun prenait ses petits arrangemens pour écouter plus à l'aise, ainzi, matemoizelle Berrine, fous allez nous ragonder l'histoire du moine pourru ?

— Oui, dit dame Perrine, oui ; mais je dois vous prévenir que c'est une terrible histoire qu'il ne fait pas bon peut-être de raconter à cette heure ; mais comme nous sommes toutes des personnes pieuses quoiqu'il y ait parmi nous des incrédules, et que d'ailleurs monsieur Hermann est de force à mettre en fuite Satan lui-même si Satan se présentait, je vais vous raconter cette histoire.

— Barton, barton, matemoizelle Berrine, mais si Satan fient, che tois fous tire qu'il ne faut bas gombter sur moi : che me pattrai avec tes hommes tant que fous voudrez, mais bas avec le diable.

— Eh bien ! c'est moi qui me battrai avec lui s'il vient, dame Perrine, dit Jacques Aubry. Allez toujours, et n'ayez pas peur.

— Y a-t-il un jarponnier dans votre histoire, matemoizelle Berrine, dit Hermann.

— Un charbonnier ? demanda la gouvernante. Non, monsieur Hermann.

— Oh pien ! c'est égal

— Pourquoi un charbonnier, dites ?

— C'est que tans les histoires t'Allemagne il y avre touchours un jarponnier. Mais n'imborde, ça doit être une belle histoire doutte même. Allez, matemoizelle Berrine, allez.

— Sachez donc, dit dame Perrine, qu'il y avait autrefois sur l'emplacement même où nous sommes, et avant que l'hôtel de Nesle ne fût bâti, une communauté de moines composée des plus beaux hommes que l'on pût voir et dont le plus petit était de la taille de monsieur Hermann.

— Peste ! quelle communauté, s'écria Jacques Aubry.

— Taisez-vous donc, bavard ! dit Scozzone.

— Oui, daisez-vous donc, pafard, répéta Hermann.

— Je me tais, je me tais, dit l'écolier ; allez, dame Perrine.

— Le prieur, nommé Enguerrand, continua la narratrice, était surtout un homme magnifique. Ils avaient tous des barbes noires et luisantes, avec des yeux noirs et étincelans ; mais le prieur avait encore la barbe plus noire et les yeux plus éclatans que les autres ; avec cela, les dignes frères étaient d'une piété et d'une austérité sans pareille, et possédaient une voix si harmonieuse et si douce que l'on venait de plusieurs lieues à la ronde rien que pour les entendre chanter vêpres. C'est du moins comme cela qu'on me l'a conté.

— Ces pauvres moines ! dit Ruperte.

— C'est très intéressant, dit Jacques Aubry.

— C'est miraculeux, dit Hermann.

— Un jour, reprit dame Perrine flattée des témoignages d'approbation que soulevait son récit, on amena au prieur un beau jeune homme qui demandait à entrer comme novice dans le couvent ; il n'avait pas de barbe encore, mais il avait de grands yeux noirs comme l'ébène, et de longs cheveux sombres et brillans comme du jais, de sorte qu'on l'admit sans difficulté. Le beau jeune homme dit se nommer Antonio, et demanda au prieur à être attaché à son service, ce à quoi don Enguerrand consentit sans difficulté. Je vous parlais de voix, c'est Antonio qui avait une voix fraîche et mélodieuse ! Quand on l'entendit chanter le dimanche suivant, tous les assistans furent ravis, et cependant cette voix avait quelque chose qui vous troublait tout en vous charmant, un timbre qui éveillait dans le cœur des idées plus mondaines que célestes : mais tous les moines étaient si purs que ce furent les seuls étrangers qui éprouvèrent cette singulière émotion et don Enguerrand, qui n'avait rien éprouvé de pareil à ce que nous avons dit, fut tellement enchanté de la voix d'Antonio qu'il le chargea de chanter seul dorénavant les répons des antiennes, alternativement avec l'orgue.

La conduite du jeune novice était d'ailleurs exemplaire, et il servait le prieur avec un zèle et une ardeur incroyables. Tout ce qu'on pouvait lui reprocher, c'étaient ses éternelles distractions ; partout et toujours, il suivait le prieur de ses yeux ardens. Don Enguerrand lui disait :

— Que regardez-vous là, Antonio ?

— Je vous regarde, mon père, répondait le jeune homme.

— Regardez votre livre d'oraisons, Antonio. Que regardez-vous encore là ?

— Vous, mon père.

— Antonio, regardez l'image de la Vierge. Que regardez vous encore là ?

— Vous, mon père.

— Regardez, Antonio, le crucifix que nous adorons.

En outre, don Enguerrand commençait à remarquer en

faisant son examen de conscience, que depuis la réception d'Antonio dans la communauté, il était plus troublé qu'auparavant par les mauvaises pensées. Jamais auparavant il ne péchait plus de sept fois par jour, ce qui est, comme on sait, le compte des saints, parfois même il avait beau éplucher sa conduite de la journée, il n'y pouvait trouver, chose inouie, que cinq ou six péchés; mais maintenant le total de ses fautes quotidiennes montait à dix, à douze, voire même quelquefois à quinze. Il essayait de se rattraper le lendemain : il priait, il jeûnait, il s'abîmait, le digne homme. Ah bien oui ! peine perdue ! plus il allait, plus l'addition devenait grosse. Il en était arrivé à la vingtaine. Le pauvre don Enguerrand ne savait plus où donner de la tête; il sentait qu'il se damnait malgré lui, et remarquait (remarque qui en eût consolé un autre, mais qui l'épouvantait davantage), que ses plus vertueux moines étaient soumis à la même influence, influence étrange, inouie, incompréhensible, inconnue; si bien que leur confession, qui tenait autrefois vingt minutes, une demi-heure, une heure tout au plus, prenait maintenant des heures entières. On fut obligé de retarder l'heure du souper.

Sur ces entrefaites, un grand bruit qui se faisait depuis un mois dans le pays arriva enfin jusqu'au couvent : le seigneur d'un château voisin avait perdu sa fille Antonia : Antonia était disparue un beau soir absolument comme a disparu ma pauvre Colombe; seulement, je suis sûre que ma Colombe est un ange, tandis qu'il paraît que cette Antonia était possédée du démon. Le pauvre seigneur avait cherché par monts et par vaux la fugitive, tout comme M. le prévôt a cherché Colombe. Il ne restait plus que le couvent à visiter, et sachant que le méchant esprit, pour mieux se dérober aux recherches, a parfois la malice de se cacher dans les monastères, il fit demander par un aumônier à don Enguerrand la permission de visiter le sien. Le prieur s'y prêta de la meilleure grâce du monde. Peut-être allait-il, grâce à cette visite, découvrir lui-même quelque chose de ce pouvoir magique qui pesait depuis un mois sur lui et ses compagnons. Bah ! toutes les recherches furent inutiles, et le châtelain allait se retirer, plus désespéré que jamais, quand tous les moines, se rendant à la chapelle pour y dire l'office du soir, vinrent à passer devant lui et don Enguerrand. Il les regardait machinalement, lorsqu'au dernier qui passa, il jeta un grand cri en disant : Dieu du ciel ! c'est Antonia : C'est ma fille !

Antonia, car c'était elle effectivement, devint pâle comme un lis.

— Que fais-tu ici sous ces habits sacrés? continua le châtelain.

— Ce que j'y fais, mon père? dit Antonia, j'aime d'amour don Enguerrand.

— Sors de ce couvent à l'instant même, malheureuse! s'écria le seigneur.

— Je n'en sortirai que morte, mon père, répondit Antonia.

Et là-dessus, malgré les cris du châtelain, elle s'élança dans la chapelle à la suite des moines, et prit place à sa stalle accoutumée. Le prieur était resté debout comme pétrifié. Le châtelain furieux voulait poursuivre sa fille, mais don Enguerrand le supplia de ne pas souiller le lieu saint d'un tel scandale et d'attendre la fin de l'office. Le père y consentit et suivit don Enguerrand dans la chapelle.

On en était aux antiennes, et, semblable à la voix de Dieu, l'orgue préludait majestueusement. Un chant admirable, mais ironique, mais amer, mais terrible, répondit aux sons du sublime instrument : c'était le chant d'Antonia et tous les cœurs frissonnèrent. L'orgue reprit, calme, grave, imposant, et sembla vouloir écraser par sa magnificence céleste l'aigre clameur qui l'insultait d'en bas. Aussi, comme acceptant le défi, les accens d'Antonia s'élevèrent-ils à leur tour plus furieux, plus désolés, plus impies que jamais. Tous les esprits attendaient éperdus ce qui allait résulter de ce formidable dialogue, de cet échange de blasphèmes et de prières, de cette lutte étrange entre Dieu et Satan, et ce fut au milieu d'un silence plein de frémissement que la musique céleste éclata comme un tonnerre, cette fois, à la fin du verset blasphémateur, et versa sur toutes les têtes inclinées, hormis une seule, les torrens de son courroux. Ce fut quelque chose de pareil à la voix foudroyante qu'entendront les coupables au jour du jugement dernier. Antonia n'en essaya pas moins de lutter encore, mais son chant ne fut cette foi qu'un cri aigu, affreux, déchirant, semblable à un rire de damné, et elle tomba pâle et raide sur le pavé de la chapelle. Quand on la releva, elle était morte.

— Jésus Maria ! s'écria dame Ruperte.

— Pauvre Andonia ! dit naïvement Hermann.

— Farceuse ! murmura Jacques Aubry.

Quant aux autres, ils gardèrent le silence, tant même sur les incrédules avait eu de puissance le terrible récit de dame Perrine. Seulement Scozzone essuya une larme, et Pagolo fit le signe de la croix.

— Quand le prieur, reprit dame Perrine, vit l'envoyé du diable ainsi pulvérisé par la colère de Dieu, il se crut, le pauvre cher homme, délivré à jamais des pièges du tentateur; mais il comptait sans son hôte, comme c'est plus que jamais le cas de le dire, puisqu'il avait eu l'imprudence de donner l'hospitalité à une possédée du démon. Aussi la nuit suivante, comme il venait à peine de s'endormir, il fut réveillé par un bruit de chaînes : il ouvrit les yeux, les tourna instinctivement vers la porte, vit la porte tourner toute seule sur ses gonds, et en même temps un fantôme, vêtu de la robe blanche des novices, s'approcha de son lit, le prit par le bras et lui cria : Je suis Antonia ! Antonia qui t'aime ! et Dieu m'a donné tout pouvoir sur toi, parce que tu as péché, sinon par action, du moins par pensée. Et chaque nuit, à minuit, comme de raison, la terrible apparition revint implacable et fidèle, tant qu'à la fin don Enguerrand prit le parti de faire un pèlerinage en Terre sainte et mourut par grâce spéciale de Dieu au moment où il venait de s'agenouiller devant le saint sépulcre.

Mais Antonia n'était point satisfaite. Elle se rejeta alors sur tous les moines en général, et comme il y en avait bien peu qui n'eussent point péché comme le pauvre prieur, elle vint à leur tour les visiter pendant la nuit, les réveillant brutalement et leur criant d'une voix formidable. Je suis Antonia ! je suis Antonia qui t'aime !

De là le nom du moine bourru.

Quand vous marcherez le soir dans la rue et qu'un capuchon gris ou blanc s'attachera à vos pas, hâtez-vous de rentrer chez vous : c'est le moine bourru qui cherche une proie.

Le couvent détruit pour faire place au château, on crut être débarrassé du moine bourru, mais il paraît qu'il affectionne la place. A différentes époques il a reparu. Et voilà, que le Seigneur nous pardonne ! que le malheureux damné reparaît encore.

— Que Dieu nous préserve de sa méchanceté !

— Amen ! dit dame Ruperte en se signant.

— Amen ! dit Hermann en frissonnant.

— Amen ! dit Jacques Aubry en riant.

Et chacun des assistans répéta Amen : sur un ton correspondant à l'impression qu'il avait éprouvée.

XXVII

CE QU'ON VOIT LA NUIT DE LA CIME D'UN PEUPLIER

Le lendemain, qui était le jour même où toute la cour devait revenir de Fontainebleau, ce fut dame Ruperte qui déclara au même auditoire qu'elle avait une grande révélation à faire à son tour.

Aussi, comme on s'en doute bien, d'après un avis si intéressant, tout le monde fut réuni à la même heure et au même endroit.

On était d'autant plus libre que Benvenuto avait écrit à Ascanio qu'il restait deux ou trois jours de plus pour faire préparer la salle où il comptait exposer son Jupiter, lequel Jupiter il devait fondre aussitôt son retour.

De son côté, le prévôt n'avait fait que paraître au Grand-Nesle pour demander si l'on n'avait pas appris quelque nouvelle de Colombe. Mais dame Perrine lui ayant répondu que tout était toujours dans le même état, il était retourné aussitôt au Châtelet.

Les habitans du Petit et du Grand-Nesle jouissaient donc d'une entière liberté, puisque les deux maîtres étaient absens.

Quant à Jacques Aubry, quoiqu'il dût avoir ce soir-là une entrevue avec Gervaise, la curiosité l'avait emporté sur l'amour, ou plutôt il avait espéré que le récit de Ruperte, moins long que celui de dame Perrine, finirait à temps pour qu'il pût à la fois entendre la narration et arriver à l'heure dite à son rendez-vous.

Or, voici ce que Ruperte avait à raconter :

Le récit de dame Perrine lui avait trotté toute la nuit dans la tête, et une fois rentrée dans sa chambre, elle trembla de tout son corps que, malgré les saints reliquaires dont le chevet de son lit était garni, le fantôme d'Antonia ne vînt la visiter.

Ruperte barricada sa porte, mais c'était une médiocre précaution : la vieille gouvernante était trop au courant des habitudes des fantômes, pour ignorer que les esprits ne connaissent pas de portes fermées. Elle aurait néanmoins voulu barricader aussi la fenêtre qui donnait sur le jardin du Grand-Nesle, mais le propriétaire primitif avait oublié d'y faire mettre des contrevens, et le propriétaire actuel avait jugé inutile de se grever de cette dépense.

Il y avait bien ordinairement les rideaux; mais cette fois, par chance contraire, les rideaux étaient au blanchissage.

La fenêtre n'était donc défendue que par une simple vitre transparente comme l'air qu'elle empêchait d'entrer.

Ruperte, en rentrant dans sa chambre, regarda sous son

lit, fouilla dans toutes les armoires, et ne laissa pas le moindre petit coin sans le visiter. Elle savait que le diable ne tient pas grande place quand il veut rentrer sa queue, ses griffes et ses cornes, et qu'Asmodée resta je ne sais combien d'années recroquevillé dans une bouteille.

La chambre était parfaitement solitaire, et il n'y avait pas la moindre trace du moine bourru.

Ruperte se coucha donc un peu plus tranquille, mais elle laissa néanmoins brûler sa lampe. A peine au lit, elle jeta les yeux sur la fenêtre, et devant la fenêtre, elle vit une les grains d'un rosaire. Son cœur seul, agité par la crainte, continua de veiller, puis il s'endormit à son tour, et tout fut dit : la lampe veilla seule.

Mais comme toute chose humaine, la lampe eut sa fin deux heures après que Ruperte eut clos ses yeux du sommeil du juste. La lampe, sous prétexte qu'elle n'avait plus d'huile commença de faiblir, puis elle pétilla, puis elle jeta une grande lueur, puis enfin elle mourut.

Juste en ce moment Ruperte faisait un rêve terrible : elle rêvait qu'en revenant le soir de chez dame Perrine elle avait



Elle avait poussé un cri terrible.

ombre gigantesque qui se dessinait dans la nuit et qui lui interceptait la lumière des étoiles ; quant à la lune, il n'en était pas question : elle entrait dans son dernier quartier.

La bonne Ruperte tressaillit de crainte, et elle était sur le point de crier ou de frapper, lorsqu'elle se souvint de la statue colossale de Mars qui s'élevait juste devant sa fenêtre. Elle reporta aussitôt les yeux, qu'elle avait détournés déjà, du côté de la fausse apparition, et elle reconnut parfaitement tous les contours du dieu de la guerre. Cela rassura momentanément Ruperte, qui prit la résolution positive de s'endormir.

Mais le sommeil, ce trésor du pauvre que si souvent le riche lui envie, n'est aux ordres de personne. Dieu le soir lui ouvre les portes du ciel, et capricieux qu'il est, il visite qui bon lui semble, dédaignant qui l'appelle et frappant aux portes de ceux qui ne l'attendent pas. Ruperte l'invoqua longtemps sans qu'il l'entendît.

Enfin, vers minuit, la fatigue l'emporta. Peu à peu les sens de la bonne gouvernante s'engourdirent, ses pensées, en général assez mal enchaînées les unes aux autres, rompirent le fil imperceptible qui les retenait et s'éparpillèrent comme été poursuivie par le moine bourru ; mais heureusement Ruperte avait retrouvé, contre l'habitude des gens qui rêvent, ses jambes de quinze ans, et elle s'était enfuie si vite, que le moine bourru, quoiqu'il parût glisser et non marcher sur la terre, n'était arrivé derrière elle que pour se voir fermer au nez la porte du perron. Ruperte l'avait alors, toujours dans son rêve, entendu se plaindre et frapper à la porte. Mais, comme on le pense bien, elle ne s'était pas pressée d'aller lui ouvrir ; elle avait allumé sa lampe, elle avait monté les escaliers quatre à quatre, elle était entrée dans sa chambre, elle s'était mise au lit, et avait éteint sa lampe.

Mais au moment même où elle éteignait sa lampe, elle avait aperçu la tête du moine bourru derrière ses vitres ; il était monté comme un lézard le long du mur, et il essayait d'entrer par la fenêtre. — Ruperte entendait dans son rêve les ongles du fantôme qui grinçaient contre les carreaux.

On comprend qu'il n'y a pas de sommeil qui tienne contre un pareil rêve. Ruperte s'était donc réveillée, les cheveux hérissés et tout humides d'une sueur glacée. — Ses yeux

s'étaient ouverts, hagards et effarés, et s'étaient portés malgré elle sur la fenêtre. — Alors elle avait poussé un cri terrible, car voici ce qu'elle avait vu.

Elle avait vu la tête du Mars colossal jetant du feu par les yeux, par le nez, par la bouche et par les oreilles.

Elle avait cru d'abord qu'elle était encore endormie et que c'était un rêve qui se continuait; mais elle s'était pincée au sang pour s'assurer qu'elle était bien éveillée, elle avait fait le signe de la croix, elle avait dit mentalement trois *Pater* et deux *Ave*, et la monstrueuse apparition n'avait point disparu.

Ruperte trouva la force d'étendre le bras, de prendre le manche de son balai et de frapper de toute sa force au plafond. Hermann couchait au-dessus d'elle, et elle espérait que le vigoureux Allemand, réveillé par cet appel, accourrait à son secours.

Mais Ruperte eut beau frapper, Hermann ne donna aucun signe d'existence.

Alors elle changea de direction, et au lieu de frapper au plafond pour réveiller Hermann, elle frappa au plancher pour réveiller Pagolo.

Pagolo couchait au-dessous de Ruperte, comme Hermann couchait au-dessus; mais Pagolo fut aussi sourd qu'Hermann, et dame Ruperte eut beau frapper, rien ne bougea.

Ruperte abandonna alors la ligne verticale pour la ligne horizontale; Ascanio était son voisin, et elle frappa du manche de son balai contre le mur de séparation.

Mais tout resta muet chez Ascanio comme tout était resté muet chez Pagolo et chez Hermann. Il était évident qu'aucun des trois compagnons n'était chez lui. Un instant Ruperte eut l'idée que le moine bourru les avait emportés tous trois.

Or, comme cette idée n'avait rien de rassurant, Ruperte, de plus en plus épouvantée, et certaine que personne ne pouvait venir à son secours, prit le parti de cacher sa tête sous ses draps et d'attendre.

Elle attendit une heure, une heure et demie, deux heures peut-être, mais comme elle n'entendait aucun bruit, elle reprit quelque peu de hardiesse, écarta doucement son drap, hasarda un œil, puis les deux. La vision avait disparu. La tête de Mars s'était éteinte, tout était rentré dans les ténèbres.

Quelque rassurans que fussent ce silence et cette obscurité, on comprend que Ruperte était brouillée avec le sommeil pour tout le reste de la nuit. La pauvre bonne femme était donc restée l'oreille au guet et les yeux tout grands ouverts jusqu'au moment où les premiers rayons du jour, glissant à travers les vitres, lui annoncèrent que l'heure des fantômes était passée.

Or, voilà ce que raconta Ruperte, et il faut le dire à l'honneur de la narratrice, son récit fit plus d'effet encore peut-être que n'en avait fait celui de la veille: l'impression fut profonde, surtout sur Hermann et dame Perrine, sur Pagolo et Scozzone. Les deux hommes s'excusèrent de n'avoir pas entendu Ruperte; mais d'une voix si tremblante et d'une façon si embarrassée que Jacques Aubry en éclata de rire. Quant à dame Perrine et à Scozzone, elles ne soufflèrent pas même le mot. Seulement elles devinrent tour à tour si rouges et si blêmes que s'il avait fait jour et qu'on eût pu suivre sur leur visage le reflet de ce qui se passait dans leur âme, on eût pu croire en moins de dix secondes qu'elles allaient mourir d'un coup de sang, puis presque aussitôt trépasser d'inanition.

— Ainsi, dame Perrine, dit Scozzone, qui se remit la première, vous prétendez avoir vu le moine bourru se promener dans le jardin du Grand-Nesle?

— Comme je vous vois, ma chère enfant, répondit dame Perrine.

— Et vous, Ruperte, vous avez vu flamboyer la tête du Mars?

— Je la vois encore.

— Voilà, dit dame Perrine: le maudit revenant aura choisi la tête de la statue pour son domicile, puis comme il faut qu'après tout un fantôme se promène comme une personne naturelle, à certaines heures il descend, va, vient, puis quand il est fatigué il remonte dans sa tête. Les idoles et les esprits, voyez-vous, cela s'entend comme larrons en foire: ce sont tous des habitans de l'enfer ensemble, et cet horrible faux dieu Mars donne tout bonnement l'hospitalité à cet effroyable moine bourru.

— Fous groyez, tame Berrine? demanda le naïf Allemand.

— J'en suis sûre, monsieur Hermann, j'en suis sûre.

— Ça fait fenir la chair de boule, ma parole t'honneur! murmura Hermann en frissonnant.

— Ainsi vous croyez aux revenans, Hermann? dit Aubry.

— Foui, j'y grois.

Jacques Aubry haussa les épaules, mais tout en haussant les épaules, il résolut d'approfondir le mystère. Or, c'était la chose du monde la plus facile pour lui qui entrait et qui sortait aussi familièrement que s'il eût été de la maison. Il arrêta donc dans son esprit qu'il irait voir Gervaise le lendemain, mais ce soir il resterait au Grand-Nesle jusqu'à dix heures; à dix heures il prendrait congé de tout le monde, ferait semblant de sortir, resterait en dedans, monterait sur un peuplier, et de là, caché dans les branches, ferait connaissance avec le fantôme.

Tout se passa comme l'écolier l'avait projeté. Il quitta l'atelier sans être accompagné, comme c'était l'habitude, tira la porte du quai à grand bruit pour faire croire qu'il était sorti, puis gagnant rapidement le pied du peuplier, se cramponna à la première branche, se hissa jusqu'à elle à la force des poignets, et en un instant fut à la cime de l'arbre. Arrivé là, il se trouvait juste en face de la tête de la statue et dominait à la fois le Grand et le Petit-Nesle, dans les jardins ni dans les cours desquels rien ne pouvait se passer sans qu'il le vît.

Pendant le temps que Jacques Aubry s'établissait sur son perchoir, il y avait grande soirée au Louvre, dont toutes les fenêtres flamboyaient. Charles-Quint s'était enfin décidé à quitter Fontainebleau et à se risquer dans la capitale, et, comme nous l'avons dit, les deux souverains étaient rentrés le soir même à Paris.

Là une fête splendide attendait encore l'empereur. Il y avait souper, jeu et bal. Des gondoles, éclairées avec des lanternes de couleur, glissaient sur la Seine, chargées d'instrumens, et s'arrêtaient harmonieusement en face de ce fameux balcon d'où, trente ans plus tard, Charles IX devait tirer sur son peuple, tandis que des bateaux, tout pavoisés de fleurs, passaient d'un côté à l'autre de la rivière les convives qui venaient du faubourg Saint-Germain au Louvre, ou qui retournaient au faubourg Saint-Germain.

Au nombre de ces conviés avait été tout naturellement le vicomte de Marmagne.

Comme nous l'avons dit, le vicomte de Marmagne, grand bellâtre, blond fade et rose, avait la prétention d'être un homme à bonnes fortunes: or, il avait cru remarquer qu'une jolie petite comtesse, dont le mari était justement à cette heure à l'armée de Savoie, l'avait regardé d'une certaine façon; il avait alors dansé avec elle, et il avait cru s'apercevoir que la main de la danseuse n'était point insensible à la pression de la sienne. Bref, en voyant sortir la dame de ses pensées, il s'imagina, au coup d'œil qu'elle lui jeta en le quittant, que, comme Galathée, si elle fuyait vers les saules, c'était avec l'espérance d'y être poursuivie. Marmagne s'était donc mis tout bonnement à la poursuite de la dame, et comme elle demeurait vers le haut de la rue Hautefeuille, il s'était fait passer du Louvre à la tour de Nesle, et suivait le quai pour gagner la rue Saint-André par la rue des Grands-Augustins, lorsqu'il entendit marcher derrière lui.

Il était près d'une heure du matin, la lune, nous l'avons dit, entrait dans son dernier quartier, de sorte que la nuit était assez sombre. Or, au nombre des rares qualités morales dont la nature avait doué Marmagne, le courage, comme on sait, ne jouait pas le principal rôle. Il commença donc à s'inquiéter de ce bruit de pas qui semblait être l'écho des siens et tout en s'enveloppant plus hermétiquement de son manteau, et en portant instinctivement la main à la garde de son épée, il pressa sa marche.

Mais ce redoublement de célérité ne lui servit de rien; les pas qui suivaient les siens se remirent à l'unisson de ses pas, et parurent gagner sur lui, de sorte qu'au moment où il tournait le porche des Augustins, il sentit qu'il allait évidemment être rejoint par son compagnon de route si, après être passé du pas simple au pas accéléré, il ne passait point du pas accéléré au pas gymnastique. Il allait se décider à ce parti extrême, lorsqu'au bruit des pas se mêla le bruit d'une voix.

— Pardieu! mon gentilhomme, disait cette voix, vous faites bien de hâter la marche, la place n'est pas bonne, surtout à cette heure, car c'est ici, vous le savez sans doute, qu'a été attaqué mon digne ami Benvenuto, le sublime artiste, qui est à cette heure à Fontainebleau et qui ne se doute guère de ce qui se passe chez lui; mais comme nous faisons la même route, à ce qu'il paraît, nous pouvons marcher du même pas, et si nous rencontrons quelques tirelaine, ils y regarderont à deux fois avant de s'attaquer à nous. Je vous offre donc la sécurité de ma compagnie si vous voulez bien m'accorder l'honneur de la vôtre.

Aux premiers mots qu'avait prononcés notre écolier, Marmagne avait reconnu une voix amie, puis au nom de Benvenuto Cellini, il s'était souvenu du bavard basochien qui déjà une première fois lui avait donné de si utiles renseignemens sur l'intérieur du Grand-Nesle. Il s'arrêta donc, car la société de maître Jacques Aubry lui offrait un double avantage. L'écolier lui servait d'escorte d'abord, puis, tout en l'escortant, pouvait lui donner sur son ennemi quelque renseignement nouveau, que sa haine mettrait à profit. Il accueillit donc cette fois le basochien d'un air aussi agréable que possible.

— Bonsoir, mon jeune ami, dit Marmagne en réponse aux paroles de bonne camaraderie que Jacques Aubry venait de lui adresser dans l'obscurité. Que disiez-vous donc de ce

cher Benvenuto, que j'espérais rencontrer au Louvre, et qui est resté comme un sournois à Fontainebleau?

— Ah! pardieu! voilà une chance! s'écria Jacques Aubry. Comment, c'est vous, mon cher vicomte . de . Vous avez oublié de me dire votre nom, ou j'ai oublié de m'en souvenir. Vous venez du Louvre? Etait-ce bien beau, bien animé, bien galant, bien amoureux? Nous allons en bonne fortune, n'est-ce pas, mon gentilhomme? Ah! croque-cœur que vous êtes!

— Ma foi, dit Marmagne d'un air fat, vous êtes sorcier, mon cher: oui, je viens du Louvre, où le roi m'a dit des choses fort gracieuses, et où je serais encore si une charmante petite comtesse ne m'avait fait signe qu'elle préférait la solitude à toute cette grande cohue. Et vous, d'où revenez-vous? voyons.

— Moi, d'où je reviens? reprit Aubry en éclatant de rire. Ma foi! vous m'y faites songer! Mon cher, je viens de voir de drôles de choses: Pauvre Benvenuto! Oh! parole d'honneur! il ne méritait pas cela.

— Que lui est-il donc arrivé, à ce cher ami?

— D'abord, si vous venez du Louvre, il faut que vous sachiez, vous, que je viens du Grand-Nesle, où j'ai passé deux heures, perché sur une branche, ni plus ni moins qu'un perroquet.

— Diable! la position n'était pas commode!

— N'importe, n'importe! je ne regrette pas la crampe que j'y ai prise, car j'ai vu des choses, mon cher, j'ai vu des choses, tenez, rien que d'y penser, j'en suffoque de rire.

Et Jacques Aubry se mit en effet à éclater d'un rire si jovial et si franc, que, quoique Marmagne ne sût pas encore de quoi il était question, il ne put s'empêcher de faire chorus. Mais comme il ignorait la cause de la gaîté du basochien, le vicomte cessa naturellement de rire le premier.

— Maintenant, mon jeune ami, maintenant qu'entraîné par votre hilarité j'ai ri de confiance, dit Marmagne, ne puis-je apprendre de vous quelles choses si mirobolantes vous tiennent en joie? Vous savez que je suis des fidèles de Benvenuto, quoique je ne vous aie jamais rencontré chez lui, attendu que mes occupations me laissent bien peu de temps à donner au monde, et que ce peu de temps, je dois l'avouer, j'aime mieux l'accorder à mes maîtresses qu'à mes amis. Mais il n'en est pas moins vrai que tout ce qui le touche me touche. Ce cher Benvenuto! Dites-moi donc ce qui se passe au Grand-Nesle en son absence. Cela m'intéresse, je vous jure, plus que je ne puis vous l'exprimer.

— Ce qui se passe? dit Aubry. Mais non, c'est un secret.

— Un secret pour moi! dit Marmagne. Un secret pour moi qui aime Benvenuto de si grand cœur, et qui encore ce soir renchérissais sur les éloges que lui donnait le roi François Ier. Ah! c'est mal, dit Marmagne d'un air piqué.

— Si j'étais sûr que vous n'en parliez à personne, mon cher; — comment diable vous appelez-vous donc, mon cher ami? — je vous conterais cela, car je vous avoue que je suis aussi pressé de dire mon histoire que l'étaient les roseaux du roi Midas de conter la leur.

— Dites donc alors, dites donc, répéta Marmagne.

— Vous n'en parlerez à personne?

— A personne, je vous le jure!

— Parole d'honneur?

— Foi de gentilhomme!

— Imaginez-vous donc... Mais d'abord, mon cher . mon cher ami, vous connaissez l'histoire du moine bourru, n'est-ce pas?

— Oui, j'ai entendu parler de cela. Un fantôme qui revient dans le Grand-Nesle, à ce qu'on assure.

— Justement. Ah bien! si vous savez cela, je puis vous dire le reste. Imaginez-vous que dame Perrine...

— La gouvernante de Colombe?

— Justement. Allons, allons, on voit bien que vous êtes des amis de la maison. Imaginez donc que dame Perrine, dans une promenade nocturne qu'elle faisait pour sa santé a cru voir se promener aussi le moine bourru dans les jardins du Grand-Nesle, tandis qu'en même temps dame Ruperte.. Vous connaissez dame Ruperte?

— N'est-ce pas la vieille servante de Cellini?

— Justement. Tandis que dame Ruperte, dans une de ses insomnies, avait vu flamboyer les yeux, le nez et la bouche de la grande statue du dieu Mars que vous avez vue dans le jardin du Grand-Nesle.

— Oui, un véritable chef-d'œuvre! dit Marmagne.

— Chef-d'œuvre, c'est le mot. Cellini n'en fait pas d'autre. Or, il avait été arrêté entre ces deux respectables personnes (c'est de dame Perrine et de dame Ruperte que je parle) que ces deux apparitions avaient une même cause, et que le démon qui se promenait la nuit sous le costume du moine bourru dans le jardin, remontait au chant du coq dans la tête du dieu Mars, digne asile d'un damné comme lui, et là était brûlé de si terribles flammes, que le feu en sortait par les yeux, par le nez et par les oreilles de la statue.

— Quel diable de conte me faites-vous là, mon cher ami! dit Marmagne, ne sachant pas si l'écolier raillait ou parlait sérieusement.

— Un conte de revenant, mon cher, pas autre chose.

— Est-ce qu'un garçon d'esprit comme vous, dit Marmagne, peut croire à de pareilles niaiseries?

— Mais non, je n'y crois pas, dit Jacques Aubry. Aussi, voilà pourquoi j'ai voulu passer la nuit sur un peuplier pour tirer la chose au clair, et voir quel était le véritable démon qui mettait tout l'hôtel en révolution. J'ai donc fait semblant de sortir, mais au lieu de refermer la porte du Grand-Nesle derrière moi, je l'ai refermee devant, je me suis glissé dans l'obscurité sans être vu de personne, j'ai gagné le peuplier sur lequel j'avais jeté mon dévolu, et cinq minutes après j'étais juché au milieu de ses branches, juste à la hauteur de la tête du dieu Mars. Or, devinez ce que j'ai vu.

— Comment voulez-vous que je devine? dit Marmagne.

— C'est juste, il faudrait être sorcier pour deviner de pareilles choses. J'ai vu d'abord la grande porte s'ouvrir, la porte du perron, vous savez?

— Oui, oui, je la connais, dit Marmagne.

— Je vis la porte s'ouvrir et un homme mettre le nez dehors pour voir s'il n'y avait personne dans la cour. Cet homme, c'était Hermann, le gros Allemand.

— Oui, Hermann, le gros Allemand, répéta Marmagne.

— Lorsqu'il se fut bien assuré que la cour était solitaire, et qu'il eut regardé de tous les côtés, excepté sur l'arbre, où, comme vous le pensez bien, il était loin de me soupçonner, il sortit tout à fait, referma la porte derrière lui, descendit les cinq ou six marches du perron, et s'en alla droit à la cour du Petit-Nesle, où il frappa trois coups A ce signal, une femme sortit du Petit-Nesle et vint ouvrir la porte. Cette femme, c'était dame Perrine, notre amie, laquelle, à ce qu'il paraît, aime à se promener à la belle étoile, en compagnie de notre Goliath.

— Bah! vraiment? Ah! ce pauvre prévôt!

— Attendez donc, attendez donc, ce n'est pas tout. Je les suivais des yeux comme ils entraient au Petit-Nesle, lorsque tout à coup j'entendis à ma gauche crier le châssis d'une fenêtre. Je me retournai, la fenêtre s'ouvrit, et je vis Pagolo — ce brigand de Pagolo! qui est-ce qui aurait cru cela de sa part, avec ses protestations, ses *Pater* et ses *Ave?* — et je vis Pagolo qui, après avoir regardé avec les mêmes précautions qu'Hermann, enjambait la balustrade, se laissait glisser le long de la gouttière, et de balcon en balcon, gagnait le bas de la fenêtre... devinez de quelle chambre, vicomte?

— Que sais-je, moi! la fenêtre de la chambre de dame Ruperte.

— Ah! bien oui! de Scozzone, rien que cela! de Scozzone, le modèle bien-aimé de Benvenuto; une charmante brune, ma foi! Comprenez-vous ce coquin-là, vicomte!

— En effet, c'est fort drôle, dit Marmagne. Et voilà tout ce que vous avez vu?

— Attendez donc, attendez donc, mon cher! je vous garde le meilleur pour le dernier, le bon plat pour la bonne bouche; attendez donc, nous n'y sommes pas, mais nous allons y être, soyez tranquille.

— J'écoute, dit Marmagne. D'honneur, mon ami, c'est on ne peut plus amusant!

— Attendez encore, attendez! Je regardais donc mon Pagolo qui courait de balcon en balcon, au risque de se casser le cou, lorsque j'entendis un autre bruit qui venait presque du pied de l'arbre sur lequel j'étais monté. Je ramenai les yeux de haut en bas, et j'aperçus Ascanio qui sortait à pas de loup de la fonderie.

— Ascanio, l'élève chéri de Benvenuto?

— Lui même, mon cher, lui-même. Une espèce d'enfant de chœur à qui on donnerait le bon Dieu sans confession. Ah bien oui! fiez-vous donc aux apparences!

— Et dans quel but sortait Ascanio?

— Ah! voilà! dans quel but! voilà ce que je me demandais d'abord; mais bientôt je n'eus plus rien à demander, car Ascanio, après s'être assuré, comme Hermann et comme Pagolo, que personne ne pouvait le voir, tira de la fonderie une longue échelle qu'il alla appuyer contre les deux épaules du dieu Mars, et sur laquelle il monta. Comme l'échelle était juste du côté opposé à celui où j'étais, je le perdis de vue au milieu de son ascension, lorsqu'au moment même où je cherchais ce qu'il pouvait être devenu, je vis tout à coup s'enflammer les yeux de la statue.

— Que dites-vous là! s'écria Marmagne.

— La vérité pure, mon cher, et j'avoue que si cela s'était fait sans que je connusse les antécédents que je viens de raconter, je ne me serais peut-être pas trouvé tout à fait à mon aise. Mais j'avais vu disparaître Ascanio, et je me doutai que c'était lui qui causait cette lumière.

— Mais qu'allait faire Ascanio à cette heure dans la tête du dieu Mars?

— Ah! voilà justement ce que je me demandais, et comme personne ne pouvait me répondre, je résolus de découvrir la chose par moi-même. Je m'écarquillai les yeux de toutes

mes forces, et je parvins à découvrir à travers ceux de la statue un esprit, ma foi ! tout vêtu de blanc, un fantôme de femme, aux pieds duquel Ascanio s'agenouilla respectueusement comme devant une madone. Malheureusement, la madone me tournait le dos, et je ne pus voir son visage, mais je vis son col. Oh ! le joli col qu'ont les fantômes, mon cher vicomte ! un col de cygne, figurez-vous, blanc comme la neige. Aussi Ascanio le regardait-il avec une adoration, l'impie ! avec une adoration qui me convainquit que le fantôme était tout bonnement une femme. Qu'en dites-vous, mon cher ? Hein ! le tour est bon ! cacher sa maîtresse dans la tête d'une statue !

— Oui, oui, c'est original, dit Marmagne, riant et réfléchissant à la fois ; très original, en effet. Et vous ne vous doutez pas quelle peut être cette femme ?

— Sur l'honneur ! je n'en ai aucune idée ; et vous ?

— Ni moi non plus.

— Et qu'avez-vous fait quand vous avez vu tout cela ?

— Moi ? Je me suis mis à rire de telle façon que l'équilibre m'a manqué, et que si je ne m'étais pas retenu à une branche je me rompais le col. Or, comme je n'avais plus rien à voir, et que par ma chute je me trouvais descendu à moitié, je descendis tout à fait, je gagnai la porte sans bruit, et je m'en revenais chez moi, riant encore tout seul, quand je vous ai rencontré, et quand vous m'avez forcé de vous raconter la chose. Maintenant, donnez-moi un avis. Voyons, vous qui êtes des amis de Benvenuto, que faut-il que je fasse vis-à-vis de lui ? Quant à dame Perrine, cela ne le regarde pas : la chère dame est majeure, et par conséquent maîtresse de ses volontés ; mais quant à Scozzone, mais quant à la Vénus qui loge dans la tête de Mars, c'est autre chose.

— Et vous voudriez que je vous donnasse mon avis sur ce qui vous reste à faire ?

— Oui, d'honneur ! je suis fort embarrassé, mon cher... mon cher... J'oublie toujours votre nom.

— Mon avis est qu'il faut garder le silence. Tant pis pour les gens qui sont assez niais pour se laisser tromper. Maintenant, mon cher Jacques Aubry, je vous remercie de votre bonne société et de votre aimable conversation, mais me voilà arrivé rue Hautefeuille, et confidence pour confidence, c'est là que demeure mon objet.

— Adieu, mon tendre, mon cher, mon excellent ami, dit Jacques Aubry en serrant la main du vicomte. Votre avis est sage, et je le suivrai. Maintenant bonne chance, et que Cupidon veille sur vous !

Les deux compagnons se séparèrent alors, Marmagne remontant la rue Hautefeuille, et Jacques Aubry prenant la rue Poupée, pour regagner la rue de la Harpe, à l'extrémité de laquelle il avait fixé son domicile.

Le vicomte avait menti au malencontreux basochien en affirmant qu'il n'avait aucun soupçon sur ce que pouvait être le démon femelle qu'adorait à genoux Ascanio. Sa première idée avait été que l'habitante du Mars n'était autre que Colombe, et plus il avait réfléchi à cette idée, plus il s'était affermi dans sa croyance. Maintenant, comme nous l'avons dit, Marmagne en voulait également au prévôt, à d'Orbec et à Benvenuto Cellini, et il se trouvait placé dans une fâcheuse position pour sa haine, car il ne pouvait faire de la peine aux uns sans faire de plaisir aux autres. En effet, s'il gardait le silence, d'Orbec et les prévôts restaient dans l'embarras ; mais aussi Benvenuto restait dans la joie. Si, au contraire, il dénonçait l'enlèvement, Benvenuto était au désespoir, mais le prévôt et d'Orbec retrouvaient, l'un sa fille, l'autre sa fiancée. Il résolut donc de retourner la chose dans sa tête jusqu'au moment où il verrait jaillir de ses réflexions le parti le plus avantageux pour lui.

L'indécision de Marmagne ne fut pas longue ; il savait, sans en connaître le véritable motif, l'intérêt que madame d'Étampes prenait au mariage du comte d'Orbec avec Colombe. Il pensa que la révélation lui ferait, du côté de la perspicacité, regagner dans l'esprit de la duchesse ce qu'il avait perdu du côté du courage : il résolut donc, le lendemain à son lever, de se présenter chez elle et de tout lui dire, et, cette résolution prise, il l'exécuta ponctuellement.

Par un de ces hasards heureux qui servent quelquefois si bien les mauvaises actions, tous les courtisans étaient au Louvre, où ils faisaient leur cour à François Ier et à l'empereur, et madame d'Étampes n'avait près d'elle, à son lever, que ses deux fidèles, c'est-à-dire le prévôt et le comte d'Orbec, lorsqu'on annonça le vicomte de Marmagne.

Le vicomte salua respectueusement la duchesse, laquelle ne répondit à ce salut que par un de ces sourires qui n'appartenaient qu'à elle, et dans lesquels elle savait confondre à la fois l'orgueil, la protection et le dédain. Mais Marmagne ne s'inquiéta point de ce sourire, qu'il connaissait au reste pour l'avoir vu passer sur les lèvres de la duchesse, non seulement pour son compte à lui, mais encore pour le compte de bien d'autres. Il savait au reste le moyen de transformer par une seule parole ce sourire de mépris en un sourire plein de grâce.

— Eh bien ! messire d'Estourville, dit-il en se retournant vers le prévôt, l'enfant prodigue est-il revenu à la maison ?

— Encore cette plaisanterie, vicomte ! s'écria messire d'Estourville avec un geste menaçant et en rougissant de colère.

— Oh ! ne vous fâchez pas, mon digne ami, ne vous fâchez pas, répondit Marmagne ; je vous dis cela parce que si vous n'avez pas retrouvé encore la Colombe envolée, je sais, moi, où elle a fait son nid.

— Vous ? s'écria la duchesse, avec l'expression de la plus charmante amitié. Et où cela ? vite, vite ! je vous en prie, dites, mon cher Marmagne.

— Dans la tête de la statue de Mars, que Benvenuto a modelée dans le jardin du Grand-Nesle.

XXVIII

MARS ET VÉNUS

Le lecteur, comme Marmagne, a sans doute deviné la vérité, si étrange qu'elle paraisse au premier abord. C'était la tête du colosse qui servait d'asile à Colombe. Mars logeait Vénus, ainsi que l'avait dit Jacques Aubry. Pour la seconde fois, Benvenuto faisait intervenir son œuvre dans sa vie, appelait l'artiste au secours de l'homme, et outre sa pensée et son génie, mettait son sort dans ses statues. Il y avait autrefois, comme on l'a vu, enfoui déjà les projets d'évasion ; il y cachait maintenant la liberté de Colombe et le bonheur d'Ascanio.

Mais arrivés au point où nous en sommes, il est nécessaire que pour plus de clarté nous revenions un peu sur nos pas.

Quand Cellini eut achevé l'histoire de Stéphana, un moment de silence succéda à son récit. Benvenuto, dans ses souvenirs terribles parfois, bruyans toujours, parmi les ombres éclatantes ou farouches qui avaient traversé son existence, regardait passer au fond la mélancolique et sereine figure de Stéphana, morte à vingt ans. Ascanio, la tête penchée, tâchait de se rappeler les traits pâlis de la femme qui, courbée sur son berceau, l'avait souvent réveillé enfant, en laissant tomber ses larmes sur son visage rose. Pour Colombe, elle regardait avec attendrissement ce Benvenuto qu'une autre femme, jeune et pure comme elle, avait tant aimé ; elle trouvait à cette heure sa voix presque aussi douce que celle d'Ascanio, et entre ces deux hommes, qui tous deux l'aimaient d'amour, elle se sentait instinctivement aussi en sûreté qu'un enfant pourrait l'être sur les genoux de sa mère.

— Eh bien ! demanda Benvenuto après une pause de quelques secondes, Colombe se confiera-t-elle à l'homme à qui Stéphana a confié Ascanio ?

— Vous, mon père ; lui, mon frère, répondit Colombe avec une grâce modeste et digne en leur tendant les deux mains et je m'abandonne aveuglément à vous deux pour que vous me gardiez à mon époux.

— Merci, dit Ascanio, merci, ma bien-aimée, de ce que vous croyez en lui.

— Vous promettez donc de m'obéir en tout, Colombe ? reprit Benvenuto.

— En tout, dit Colombe.

— Eh bien ! écoutez, mes enfants. J'ai toujours été convaincu que l'homme pouvait ce qu'il voulait, mais à la condition d'avoir pour aide Dieu là-haut, et le temps ici-bas. Pour vous sauver du comte d'Orbec et de l'infamie et pour vous donner à mon Ascanio, j'ai besoin de temps. Colombe, et dans quelques jours vous allez être la femme du comte. L'important est donc d'abord et avant tout de retarder cette union impie, n'est-ce pas, Colombe, ma sœur, mon enfant, ma fille ! Il est des heures dans cette triste vie où une faute est nécessaire pour prévenir un crime. Serez-vous vaillante et ferme ? Votre amour, qui a tant de pureté et de dévouement, aura-t-il un peu de courage ? répondez.

— C'est Ascanio qui répondra pour moi, dit Colombe en souriant et en se tournant vers le jeune homme. C'est à lui de disposer de moi.

— Soyez tranquille, maître ; Colombe sera courageuse, répondit Ascanio.

— Alors, voulez-vous, Colombe, sûre de notre loyauté et de votre innocence, quitter hardiment cette maison et nous suivre ?

Ascanio fit un mouvement de surprise. Colombe se tut une minute en regardant Cellini et Ascanio, puis elle se leva et dit simplement :

— Où faut-il aller ?

— Colombe ! Colombe ! s'écria Benvenuto, touché de tant de confiance, vous êtes une noble et sainte créature, et pourtant Stéphana m'avait rendu difficile en grandeur. Tout dépendait de votre réponse. Nous sommes sauvés maintenant, mais il n'y a pas un moment à perdre. Cette heure est suprême. Dieu nous l'accorde, profitons-en ; donnez-moi la main, Colombe, et venez.

La jeune fille baissa son voile comme pour dérober sa propre rougeur à elle-même, puis elle suivit le maître et

Ascanio. La porte de communication entre le Petit-Nesle et le Grand-Nesle était fermée, mais on avait la clef en dedans. Benvenuto l'ouvrit sans bruit.

Arrivée à cette porte, Colombe s'arrêta.

— Attendez un peu, dit-elle d'une voix émue.

Et sur le seuil de cette maison qu'elle quittait parce que cette maison ne lui offrait plus un asile assez saint, l'enfant s'agenouilla et pria. Sa prière est restée entre elle et le Seigneur; mais sans doute elle demanda à Dieu pardon pour son père de ce qu'elle allait faire. Puis, elle se releva calme et forte, et se remit à marcher conduite par Cellini. Ascanio, le cœur troublé, les suivait en silence, contemplant avec amour sa robe blanche qui fuyait dans l'ombre. Ils traversèrent ainsi le jardin du Grand-Nesle: les chants et les rires des ouvriers qui soupaient, car, on se le rappelle, c'était fête au château, arrivaient insoucians et joyeux jusqu'à nos amis, inquiets et frissonnans comme on l'est d'ordinaire aux instans suprêmes de la vie.

Arrivé au pied de la statue, Benvenuto quitta Colombe un moment, alla jusqu'à la fonderie, et reparut chargé d'une longue échelle qu'il dressa contre le colosse. La lune, céleste veilleuse, éclairait toute cette scène de sa pâle lueur; le maître, après avoir assuré l'échelle, mit un genou en terre devant Colombe. Le plus touchant respect adoucissait son puissant regard.

— Mon enfant, dit-il à la jeune fille, entoure-moi de tes bras et tiens-toi bien.

Colombe obéit sans mot dire, et Benvenuto souleva la jeune fille comme il eût fait d'une plume.

— Que le frère, dit-il à Ascanio qui s'approchait, laisse le père porter là-haut sa fille bien-aimée.

Et le vigoureux orfèvre, chargé de son précieux fardeau, se mit à gravir l'échelle aussi aisément que s'il n'eût porté qu'un oiseau. A travers son voile, Colombe, sa tête charmante abandonnée sur l'épaule du maître, regardait la mâle et bienveillante figure de son sauveur, et se sentait pénétrée pour lui d'une confiance toute filiale que la pauvre enfant, hélas! n'avait pas éprouvée encore. Quant à Cellini, telle était la puissante volonté de cet homme de fer qu'il tenait dans ces bras celle pour qui, deux heures auparavant, il eût exposé sa vie, sans que sa main tremblât, sans que son cœur battît plus vite, sans qu'aucun de ses muscles d'acier fléchît. Il avait commandé à son cœur d'être calme, et son cœur avait obéi.

Quand il fut arrivé au col de la statue, il ouvrit une petite porte, entra dans la tête du Mars, et y déposa Colombe.

L'intérieur de cette tête colossale d'une statue qui avait près de soixante pieds de haut formait une petite chambre ronde qui pouvait avoir huit pieds de diamètre et dix pieds de hauteur; l'air et le jour y pénétraient par les ouvertures des yeux, du nez, de la bouche et des oreilles. Cette chambrette avait été pratiquée par Cellini, lorsqu'il travaillait à la tête; il y enfermait les instrumens dont il se servait journellement afin de n'avoir pas la peine de les monter et de les descendre cinq ou six fois par jour; souvent aussi il emportait son déjeuner avec lui, le dressait sur une table qui tenait le milieu de cette singulièce salle à manger, de sorte qu'il ne quittait pas même son échafaudage pour son repas du matin. Cette innovation qui lui était si commode l'avait mis en goût: après la table, il y avait transporté une espèce de petit lit, et dans les derniers temps, non seulement il déjeunait dans la tête de son Mars, mais encore il y faisait sa sieste. Il était donc tout simple que l'idée lui fût venue de transporter Colombe dans la cachette la plus sûre évidemment de toutes celles qu'il pouvait lui offrir.

— C'est ici qu'il faudra rester, Colombe, dit Benvenuto, et vous devez, ma chère enfant, vous résigner à ne descendre que la nuit. Attendez dans cet asile, sous le regard de Dieu et sous la garde de notre amitié, le résultat de mes efforts. Jupiter, ajouta-t-il en souriant et en faisant allusion à la promesse du roi, achèvera, je l'espère, ce que Mars aura commencé. Vous ne me comprenez pas, mais je sais ce que je veux dire. Nous avons pour nous l'Olympe, et vous avez, vous, le Paradis. Le moyen que nous ne réussissions pas! Voyons, souriez donc un peu, Colombe, sinon au présent, du moins à l'avenir. Je vous dis sérieusement qu'il faut espérer. Espérez donc avec confiance, sinon en moi, du moins en Dieu. — J'ai été dans une prison plus dure que la vôtre, croyez-moi, et mon espérance m'étourdissait sur ma captivité. — D'ici au jour du succès, Colombe, vous ne me reverrez plus. Votre frère Ascanio, moins soupçonné et moins surveillé que moi, viendra vous voir et veillera sur vous; c'est lui que je charge de transformer cette chambre d'ouvrier en cellule religieuse. Au moment donc où je vous quitte, retenez bien mes paroles: vous avez fait, confiante et courageuse enfant, tout ce que vous aviez à faire; le reste maintenant me regarde. Nous n'avons plus qu'à laisser agir la Providence, Colombe. Or, écoutez-moi. Quoi qu'il arrive, songez-y: dans quelque situation désespérée que vous paraissiez être ou que vous soyez réellement, lors même qu'aux pieds des autels vous n'auriez plus qu'à dire le terrible Oui qui vous unirait à jamais au comte d'Orbec, ne doutez pas de votre ami, Colombe; ne doutez pas de votre père, mon enfant; comptez sur Dieu et sur nous; j'arriverai à temps, j'en réponds. Aurez-vous cette foi et cette fermeté? dites, l'aurez-vous?

— Oui, dit la jeune fille d'une voix assurée.

— C'est bien, reprit Cellini, adieu; maintenant je vous laisse dans votre petite solitude; quand le monde sera endormi, Ascanio viendra vous apporter tout ce qu'il vous faut. Adieu, Colombe.

Il tendit la main à Colombe, mais la jeune fille lui présenta son front comme elle avait l'habitude de faire à son père. Benvenuto tressaillit, mais passant sa main devant ses yeux et maîtrisant à la fois les pensées qui se pressaient dans son esprit et les passions qui bouillonnaient dans son cœur, il déposa sur ce front pur le plus paternel des baisers, murmurant à demi-voix:

— Adieu, chère fille de Stéphana.

Et il redescendit promptement vers Ascanio, qui l'attendait, et tous deux allèrent rejoindre paisiblement les ouvriers, qui ne mangeaient plus, mais qui buvaient encore.

Une nouvelle vie, étrange, inouïe, commença alors pour Colombe, et elle s'en arrangea comme d'une existence de reine.

Voici comment fut meublée la chambre aérienne.

Elle avait déjà, comme on le sait, un lit et une table, Ascanio y ajouta une chaise basse en velours, une glace de Venise, une bibliothèque composée de livres de piété que désigna elle-même Colombe, un crucifix, merveille de ciselure, enfin un flacon d'argent, aussi du maître, et dont chaque nuit on renouvelait les fleurs.

C'était tout ce que pouvait contenir la coque blanche qui recélait tant d'innocence et de grâce.

Colombe dormait ordinairement le jour: Ascanio le lui avait conseillé, de peur qu'un mouvement involontaire ne la trahît; elle s'éveillait avec la lueur des étoiles et le chant des rossignols, s'agenouillait sur son lit, devant son crucifix, et restait longtemps absorbée dans une fervente prière; puis elle faisait sa toilette, peignait ses beaux et longs cheveux, et rêvait. Alors une échelle se posait contre la statue, et Ascanio venait frapper à la petite porte. Si la toilette de Colombe était achevée, elle ouvrait à son ami, qui restait auprès d'elle jusqu'à minuit. A minuit, si le temps était beau, Colombe descendait; Ascanio rentrait au Grand-Nesle et dormait quelques heures tandis que Colombe faisait sa promenade nocturne, en recommençant les songes de son allée, plus voisins désormais de la réalité. Au bout de deux heures, la blanche apparition rentrait dans son coquet refuge, où elle attendait le jour en respirant les fleurs qu'elle venait de cueillir pour parfumer son doux nid et en écoutant chanter les rossignols du Petit-Nesle et les coqs du Pré-aux-Clercs.

Un peu avant l'aube, Ascanio revenait voir sa fiancée et lui apportait ses provisions du jour, adroitement dérobées à dame Ruperte, grâce à la complicité de Cellini. Alors commençaient de bonnes et ravissantes causeries, souvenirs d'amans, projets d'époux. Quelquefois aussi Ascanio restait silencieusement en contemplation devant son idole, et Colombe se laissait regarder en lui souriant. Souvent, quand ils se quittaient, ils n'avaient pas prononcé une seule parole; mais c'était alors même qu'ils s'étaient plus parlé. Chacun d'eux n'avait-il pas dans le cœur tout ce que l'autre eût pu lui dire, plus ce que le cœur ne dit pas et que Dieu lit!

La douleur et la solitude dans le jeune âge ont cela de bon, qu'en faisant l'âme meilleure et plus grande, elles la conservent aussi fraîche. Colombe, la vierge fière et digne, était en même temps une jeune fille gaie et folle; il y avait donc, outre les jours où on rêvait les jours où l'on riait, les jours où l'on jouait comme des enfants, et chose étonnante! ce n'étaient pas ces jours ou plutôt ces nuits, — car, comme on le sait, les jeunes gens avaient interverti l'ordre de la nature, — ce n'étaient pas ces jours qui passaient le plus vite. L'amour, comme toute chose rayonnante, a besoin d'ombre pour mieux briller.

Jamais un mot d'Ascanio n'effraya la timide et pure enfant qui l'appelait son frère. Ils étaient seuls, ils s'aimaient; mais justement parce qu'ils étaient seuls, ils sentaient mieux la présence de Dieu, dont ils voyaient de plus près le ciel, et justement parce qu'ils s'aimaient ils respectaient leur amour comme une divinité.

Dès que l'aurore commençait à dorer faiblement les toits des maisons, Colombe, à grand regret, renvoyait son ami, mais comme Juliette renvoyait Roméo, en le rappelant dix fois. L'un ou l'autre avait toujours oublié quelque chose de bien important; cependant il fallait partir à la fin, et Colombe, jusqu'au moment où, vers midi, elle remettait son cœur à Dieu et s'endormait du sommeil des anges, restait seule à rêver, écoutait à la fois les pensées qui murmuraient dans son cœur et les petits oiseaux qui s'éveillaient

en chantant sous les tilleuls de son ancien jardin. Il va sans dire qu'en se retirant Ascanio emportait l'échelle.

Pour ces petits oiseaux, elle émiettait chaque matin du pain à l'entrée de la bouche de la statue; les hardis pillards venaient chercher ce pain, et vite ils s'envolaient d'abord; mais ils s'apprivoisèrent peu à peu. Les oiseaux comprennent les âmes des jeunes filles, ailées comme eux. Ils restaient donc longtemps et payaient en chansons le repas que leur donnait Colombe. Il y eut même un chardonneret audacieux qui se hasarda dans l'intérieur de la chambre et qui s'habitua à venir manger dans la main de la jeune fille, le matin et le soir. Puis, comme les nuits commençaient à devenir fraîches, une nuit il se laissa prendre par la jeune prisonnière, qui le mit dans son sein, où il dormit jusqu'au jour malgré la visite d'Ascanio, malgré la promenade de Colombe. Le captif volontaire ne manqua pas de revenir le lendemain et tous les autres soirs. A l'aube il se mettait à chanter. Colombe alors le prenait, le donnait à baiser à Ascanio, et lui rendait la liberté.

Ainsi se passait l'existence de Colombe dans la tête de la statue.

Deux événements en troublèrent seuls le cours paisible; ces deux événements furent les deux visites domiciliaires du prévôt. Une fois Colombe se réveilla en sursaut en entendant la voix de son père; ce n'était pas un rêve: il était là dans le jardin au-dessous d'elle, et Benvenuto lui disait:

— Vous demandez ce que c'est que ce colosse, monsieur d'Estourville? C'est la statue de Mars que Sa Majesté le roi François Ier a eu la bonté de me commander pour Fontainebleau. Un petit bijou de soixante pieds, comme vous voyez, rien que cela!

— C'est fort grandiose et fort beau, répondit messire d'Estourville; mais passons, ce n'est pas cela que je viens chercher.

— Ce serait trop facile à trouver.

Et ils passèrent.

Colombe, à genoux, les bras étendus, avait envie de crier à son père: « Mon père, mon père, je suis ici! » Le vieillard cherchait sa fille, il la pleurait peut-être; mais la pensée du comte d'Orbec, mais les projets odieux de madame d'Etampes, mais le souvenir de la conversation qu'avait entendue Ascanio paralysèrent son élan. Aussi cette sensation ne lui vint-elle même point à la seconde visite, quand la voix du hideux comte se mêla à celle du prévôt.

— Voilà une étrange statue, et faite comme une maison! disait d'Orbec arrêté aux pieds du colosse. Si elle résiste à l'hiver, les hirondelles pourront y bâtir leur nid au printemps.

Le matin même de ce jour où la seule voix de son fiancé causa une si grande terreur à Colombe, Ascanio lui avait apporté une lettre de Cellini.

« Mon enfant, disait Benvenuto, je suis obligé de partir, mais soyez tranquille, je laisse tout préparé pour votre délivrance et votre bonheur. Une parole du roi me garantit le succès, et, vous le savez, le roi n'a jamais manqué à sa parole. Dès aujourd'hui, votre père va s'absenter aussi. Ne désespérez pas. J'ai eu maintenant tout le temps qu'il me fallait. Je vous dis donc encore, chère fille, fussiez-vous sur le seuil de l'église, fussiez-vous agenouillée devant l'autel et prête à prononcer les paroles qui lient à jamais, laissez faire la fatalité; la Providence, je vous le jure, interviendra à temps.

« Adieu.

« Votre père, BENVENUTO CELLINI. »

Cette lettre, qui remplit de joie Colombe en ravivant ses espérances, eut le malheureux effet d'inspirer aux pauvres enfants une sécurité dangereuse. La jeunesse ne connaît pas les sentiments modérés; elle saute du désespoir à l'extrême confiance; pour elle le ciel est toujours ou gros de tempêtes ou resplendissant d'azur. Rassurés doublement et par l'absence du prévôt et par la lettre de Cellini, ils négligèrent dès lors les précautions, donnèrent plus à l'amour et moins à la prudence. Colombe ne veillait plus avec autant de soin sur ses mouvements et fut aperçue de Perrine, qui ne vit, par bonheur, en elle que le moine bourru. Ascanio alluma la lampe sans tirer les rideaux, et la lumière fut aperçue par dame Ruperte. Le double récit des deux commères éveilla la curiosité de Jacques Aubry, et l'indiscret écolier, pareil à l'Horace de *l'École des Femmes*, alla tout révéler, juste à celui à qui il eût fallu tout taire. On connaît le résultat de cette confidence.

Revenons donc à l'hôtel d'Etampes.

Quand on demanda à Marmagne comment il était arrivé à cette précieuse découverte, il ne voulut rien dire et fit le mystérieux. La vérité était trop simple et laissait trop peu d'honneur à sa pénétration: il aima mieux donner à entendre que c'était à force de ruses et de luttes qu'il en était arrivé aux magnifiques résultats dont on s'étonnait. La duchesse, comme nous l'avons dit, était radieuse; elle allait, venait, interrogeait le vicomte; on la tenait donc enfin, la petite rebelle, qui avait causé tant d'alarmes! Madame d'Etampes voulait aller elle-même à l'hôtel de Nesle, s'assurer du bonheur de ses amis. D'ailleurs, après ce qui était arrivé, après la fuite ou plutôt l'enlèvement de Colombe, on ne pouvait plus laisser la jeune fille au Petit-Nesle. La duchesse s'en chargerait; elle l'amènerait à l'hôtel d'Etampes; elle saurait bien l'y garder, elle, mieux que n'avaient fait duègne et fiancé; elle l'y garderait comme une rivale, et Colombe, comme on le voit, serait bien gardée.

La duchesse fit approcher sa litière.

— La chose est restée à peu près secrète, dit madame d'Etampes au prévôt. Vous, d'Orbec, vous n'êtes pas homme, n'est-ce pas, à vous préoccuper d'une escapade d'enfant? Ainsi, je ne vois pas ce qui empêcherait le mariage d'avoir lieu et nos projets de tenir.

— Oh! madame, fit en s'inclinant messire d'Estourville enchanté.

— Aux mêmes conditions, n'est-ce pas, duchesse? dit d'Orbec.

— Sans doute, aux mêmes conditions, mon cher comte. Quant au Benvenuto, continua la duchesse, coupable ou complice d'un rapt infâme, soyez tranquille, cher vicomte, nous vous en vengerons en nous en vengeant.

— Mais on me disait, madame, reprit Marmagne, que le roi, dans son enthousiasme artistique, avait pris avec lui, dans le cas où la fonte de son Jupiter réussirait, de tels engagements qu'il n'aurait plus qu'à souhaiter pour voir ses souhaits accomplis.

— Soyez tranquille, c'est là où je le guette, répondit la duchesse; je lui ménage pour ce jour-là une surprise à laquelle il ne s'attend pas. Ainsi reposez-vous sur moi et laissez-moi tout mener.

C'est ce qu'il y avait de mieux à faire; il y avait longtemps que la duchesse ne s'était montrée aussi empressée, aussi active, aussi charmante. Sa joie éclatait malgré elle. Elle envoya en hâte le prévôt chercher ses hoquetons, et bientôt le prévôt, d'Orbec et Marmagne, précédés de sergens d'armes, arrivèrent à la porte de l'hôtel de Nesle, suivis à distance par madame d'Etampes, qui, toute frémissante d'impatience et la tête sans cesse hors de sa litière, attendit sur le quai.

C'était l'heure du dîner des ouvriers, et Ascanio, Pagolo, le petit Jehan et les femmes se trouvaient seuls pour le moment au Grand-Nesle. On n'attendait Benvenuto que le lendemain soir ou le surlendemain au matin. Ascanio, qui reçut les visiteurs, crut à une troisième visite domiciliaire, et, comme il avait reçu à ce sujet des ordres très positifs du maître, il n'opposa aucune résistance et les reçut au contraire avec la plus grande politesse.

Le prévôt, ses amis et ses gens, allèrent droit à la fonderie.

— Ouvrez-nous cette porte, dit d'Estourville à Ascanio.

Le cœur du jeune homme se serra de je ne sais quel terrible pressentiment. Cependant il pouvait se tromper, et comme la moindre hésitation était faite pour donner des soupçons, il remit sans sourciller la clef au prévôt.

— Prenez cette grande échelle, dit le prévôt à ses hoquetons.

Les hoquetons obéirent, et guidés par messire d'Estourville, marchèrent droit à la statue. Arrivé là, le prévôt dressa lui-même l'échelle et s'apprêta à monter; mais Ascanio, pâle de courroux et de terreur, posa le pied sur le premier échelon.

— Que prétendez-vous, messieurs? s'écria-t-il; cette statue est le chef-d'œuvre du maître; la garde de cette statue m'est confiée, et le premier qui portera la main sur elle, pour quelle que chose que ce soit, celui-là, je vous en préviens, est un homme mort!

Et il tira de sa ceinture un poignard mince et affilé, mais si parfaitement trempé que la lame, d'un seul coup perçait un écu d'or.

Le prévôt fit un signe et ses hoquetons s'avancèrent contre Ascanio, la pique haute. Ascanio fit une résistance désespérée et blessa deux hommes; mais il ne pouvait rien seul contre huit, sans compter le prévôt, Marmagne et d'Orbec. Il lui fallut céder au nombre; il fut terrassé, garrotté, bâillonné, et le prévôt se mit à gravir l'échelle, suivi, de peur de surprise, par deux de ses sergens.

Colombe avait tout vu et tout entendu; son père la trouva évanouie: en voyant tomber Ascanio, elle l'avait cru mort.

Saisi à cette vue de colère, plutôt encore que d'inquiétude, le prévôt chargea brusquement Colombe sur sa robuste épaule et redescendit; puis tous retournèrent au quai, les sergens d'armes entraînant Ascanio, que d'Orbec regardait avec attention. Pagolo vit passer son camarade et ne bougea point. Le petit Jehan était disparu. Scozzone seule, ne comprenant rien à ce qui se passait, essaya de barrer la porte en criant:

— Qu'est-ce que cette violence, messieurs? Pourquoi entraîner Ascanio? Quelle est cette femme?

Mais en ce moment le voile qui couvrait le visage de Co-

lombe se dérangea, et Scozzone reconnut le modèle de la statue d'Hébé.

Elle se rangea alors pâle de jalousie et laissa passer, sans plus dire une seule parole, le prévôt, ses amis, ses gens et ceux qu'ils emmenaient.

— Qu'est-ce que cela signifie, et pourquoi avez-vous maltraité ce jeune homme? dit madame d'Etampes en voyant Ascanio garrotté, pâle et tout sanglant; déliez-le! déliez-le!

— Madame, dit le prévôt, ce jeune homme nous a opposé une résistance désespérée: il a blessé deux de mes hommes; il est complice de son maître, sans doute, et il me paraît urgent de le conduire en lieu sûr.

— Puis, dit d'Orbec à demi-voix à la duchesse, il ressemble si fort au page italien que j'ai vu chez vous et qui a assisté à toute notre conversation, que s'il n'avait un autre costume et s'il ne parlait la langue que vous m'aviez assuré qu'il n'entendait pas, sur l'honneur! madame la duchesse, je jurerais que c'est lui.

— Vous avez raison, monsieur le prévôt, dit vivement la duchesse d'Etampes, revenant sur l'ordre qu'elle avait donné de rendre la liberté à Ascanio; vous avez raison, ce jeune homme peut être dangereux. Assurez-vous donc de lui

— Au Châtelet le prisonnier, dit le prévôt.

— Et nous, dit la duchesse, aux côtés de laquelle on avait placé Colombe toujours évanouie; nous, messieurs, à l'hôtel d'Etampes.

Un instant après, le galop d'un cheval retentit sur le quai

C'était le petit Jehan qui courait à toute bride annoncer à Cellini ce qui venait de se passer à l'hôtel de Nesle.

Quant à Ascanio, il entra au Châtelet sans avoir vu la duchesse et sans savoir la part qu'elle venait de prendre à l'événement qui ruinait toutes ses espérances.

XXIX

DEUX RIVALES

Madame d'Etampes, qui depuis qu'elle avait entendu parler de Colombe désirait tant la voir, était enfin servie à souhait: la pauvre enfant était là devant elle évanouie.

Aussi, pendant toute la route, la jalouse duchesse ne cessa-t-elle de la regarder. Ses yeux, ardents de colère en la voyant si belle, détaillaient chacune de ses beautés, analysaient chacun de ses traits, comptaient une à une toutes les perfections de la pâle jeune fille maintenant en son pouvoir et sous sa main. Elles étaient donc en présence, ces deux femmes qui aspiraient à un même amour et qui se disputaient un même cœur. L'une haineuse et toute-puissante, l'autre faible mais aimée; l'une avec son éclat, l'autre avec sa jeunesse; l'une avec sa passion, l'autre avec son innocence. Toutes deux séparées par tant d'obstacles se rencontraient et se heurtaient à la fin, et la robe de velours de la duchesse pesait, en la froissant, sur la simple robe blanche de Colombe

Tout évanouie qu'était Colombe, Anne n'était pas la moins pâle des deux. Sans doute cette muette contemplation désespérait son orgueil et détruisait ses espérances; car tandis que comme malgré elle, elle murmurait: « On ne m'avait pas trompée; elle est belle, très belle! » sa main qui tenait la main de Colombe la serra si convulsivement que la jeune fille, tirée de son évanouissement par la douleur, revint à elle, et ouvrit ses grands yeux en disant:

— Ah! madame, vous me faites mal!

Aussitôt que madame d'Etampes vit se rouvrir les yeux de Colombe, elle lâcha sa main.



Vous osez donc avouer que vous l'aimez?

Mais la perception de la douleur avait en quelque sorte précédé chez la jeune fille le retour de ses facultés intellectuelles. Après avoir poussé ce cri plutôt que prononcé ces paroles, elle resta donc quelques secondes encore regardant la duchesse avec étonnement, et ne pouvant parvenir à rassembler ses idées. Enfin après un instant d'examen :

— Qui êtes-vous donc, madame, dit-elle, et où m'emmenez-vous ainsi? Puis, tout à coup, se reculant : Ah! s'écria-t-elle, vous êtes la duchesse d'Etampes! je me souviens, je me souviens!

— Taisez-vous, reprit Anne impérieusement. Taisez-vous : tout à l'heure nous serons seules, et vous pourrez vous étonner et vous écrier tout à votre aise.

Ces paroles furent accompagnées d'un regard dur et hautain ; mais ce fut le sentiment de sa propre dignité et non ce regard qui imposa silence à Colombe. Elle se renferma donc jusqu'à ce qu'on fût arrivé à l'hôtel d'Etampes dans un silence absolu, et arrivée là, sur un signe de la duchesse, elle la suivit dans son oratoire.

Quand les deux rivales se trouvèrent seules ainsi et face à face, elles se toisèrent mutuellement sans rien se dire pendant une ou deux minutes, mais avec deux expressions de visage bien différentes : Colombe était calme, car son espoir dans la Providence et sa confiance en Benvenuto la soutenaient ; Anne était furieuse de cette tranquillité, mais cette fureur, quoique exprimée par le bouleversement de ses traits, n'éclatait point encore, car elle comptait sur sa toute-puissante volonté et sur son pouvoir pour briser cette faible créature.

Ce fut elle qui rompit la première le silence.

— Eh bien! ma jeune amie, lui dit-elle d'un ton qui, malgré la douceur des paroles, ne laissait pas de doute sur l'amertume de la pensée, vous voilà donc rendue enfin à l'autorité paternelle! C'est bien, mais laissez-moi vous faire avant tout mes complimens sur votre bravoure : vous êtes... hardie pour votre âge, mon enfant.

— C'est que j'ai Dieu pour moi, madame, répondit Colombe avec simplicité.

— De quel dieu parlez-vous, mademoiselle? Ah! du dieu Mars, sans doute, répondit la duchesse d'Etampes avec un de ces clignemens d'yeux impertinens dont elle avait si souvent occasion de faire usage à la cour.

— Je ne connais qu'un seul Dieu, madame ; le Dieu bon, protecteur, éternel, le Dieu qui recommande la charité dans la fortune et l'humilité dans la grandeur. Malheur à ceux qui ne reconnaissent pas le Dieu dont je parle, car un jour lui à son tour ne les reconnaîtra pas.

— Bien, mademoiselle, bien! dit la duchesse. — La situation est heureuse pour faire de la morale, et je vous féliciterais de l'à-propos si je n'aimais mieux croire que vous voulez faire excuser votre impudeur par votre impudence.

— En vérité, madame, répondit Colombe sans aucune aigreur, mais en haussant imperceptiblement les épaules, je ne cherche point à m'excuser devant vous, ignorant encore en vertu de quel droit vous m'accuseriez. Quand mon père m'interrogera, je lui répondrai avec respect et douleur. S'il me fait des reproches, je tâcherai de me justifier ; mais jusque-là, madame la duchesse, souffrez que je me taise.

— Je comprends, ma voix vous importune, et vous préféreriez, n'est-ce pas, rester seule avec votre pensée pour songer à l'aise à celui que vous aimez?

— Aucun bruit, si importun qu'il soit, ne peut m'empêcher de songer à lui, madame, surtout lorsqu'il est malheureux.

— Vous osez donc avouer que vous l'aimez?

— C'est la différence qu'il y a entre nous, madame : vous l'aimez, vous, sans oser l'avouer.

— L'imprudente, s'écria la duchesse d'Etampes, je crois qu'elle me brave!

— Hélas! non, répondit avec douceur Colombe, je ne vous brave pas, je vous réponds seulement parce que vous me forcez de vous répondre. Laissez-moi seule avec ma pensée, et je vous laisserai seule avec vos projets.

— Eh bien! puisque tu m'y contrains, enfant, puisque tu te crois assez forte pour lutter avec moi, puisque tu avoues ton amour, j'avouerai le mien ; mais en même temps que mon amour j'avouerai ma haine. Oui, j'aime Ascanio, et je te hais! Après tout, pourquoi feindre avec toi, la seule avec qui je puisse tout dire, car tu es la seule, quelque chose que tu dises, que l'on ne croira pas : oui, j'aime Ascanio.

— Alors je vous plains, madame, répondit doucement Colombe, car Ascanio m'aime.

— Oui, c'est vrai, Ascanio t'aime ; mais par la séduction si je puis, par un mensonge s'il le faut, par un crime s'il est nécessaire, je te déroberai cet amour, entends-tu. Je suis Anne d'Heilly, duchesse d'Etampes.

— Ascanio aimera, madame, celle qui l'aimera le mieux.

— Oh! mais écoutez-la donc! s'écria la duchesse, exaspérée de tant de confiance. Ne croirait-on pas que son amour est unique au monde, et que nul autre ne peut lui être comparé!

— Je ne dis pas cela, madame. Puisque j'aime ainsi, un autre cœur peut aimer de même ; seulement, je doute que ce cœur soit le vôtre.

— Et que ferais-tu donc bien pour lui, voyons, toi qui te vantes de cet amour auquel le mien ne saurait atteindre? que lui as-tu sacrifié jusqu'à présent? l'obscurité de ta vie, l'ennui de la solitude?

— Non, madame, mais ma tranquillité.

— A quoi l'as-tu préféré? au ridicule amour du comte d'Orbec ?

— Non, madame, mais à mon obéissance filiale.

— Qu'as-tu à lui donner, toi? Peux-tu le faire riche, puissant, redouté?

— Non, madame, mais j'espère le rendre heureux.

— Oh! moi, dit la duchesse d'Etampes, moi, c'est bien autre chose, et je fais bien davantage ; moi, c'est la tendresse d'un roi que je lui immole ; ce sont des richesses, des titres, des honneurs, que je mets à ses pieds ; c'est un royaume à gouverner que je lui apporte.

— Oui, c'est vrai, dit Colombe en souriant, votre amour lui donne tout ce qui n'est pas l'amour.

— Assez, assez de cette injurieuse comparaison! s'écria avec violence la duchesse, qui se sentait perdre pas à pas le terrain.

Alors il se fit un instant de silence que Colombe parut soutenir sans embarras, tandis que madame d'Etampes ne dissimulait le sien qu'à l'aide d'une colère visible. Cependant ses traits se détendirent peu à peu, une expression plus douce s'épanouit sur son visage, qu'un rayon de bienveillance vraie ou factice commença d'éclairer doucement et par degrés. Enfin elle revint la première à ce combat que son orgueil ne voulait clore à toute force que par un triomphe.

— Voyons, Colombe, dit-elle d'un ton presque affectueux, si l'on te disait : « Sacrifie ta vie pour lui, » que ferais-tu?

— Oh! je la donnerais avec ivresse!

— Moi de même! s'écria la duchesse avec un accent qui prouvait, sinon la sincérité du sacrifice, au moins la violence de l'amour. Mais votre honneur, continua-t-elle, le sacrifieriez-vous comme votre vie?

— Si par mon honneur vous entendez ma réputation, oui ; si par mon honneur vous entendez ma vertu, non.

— Comment! n'êtes-vous donc pas à lui? n'est-il donc pas votre amant?

— Il est mon fiancé, madame, voilà tout.

— Oh! elle ne l'aime pas, reprit la duchesse, elle ne l'aime pas! elle lui préfère l'honneur, un mot.

— Et si l'on vous disait, madame, reprit Colombe, irritée en dépit de sa douceur, si l'on vous disait à vous : Renonce pour lui à tes titres, à ta grandeur ; immole-lui le roi, non pas en secret, la chose serait trop facile, mais publiquement ; si l'on vous disait : Anne d'Heilly, duchesse d'Etampes, quitte pour son obscur atelier de ciseleur ton palais, tes richesses, tes courtisans?

— Je refuserais dans son intérêt même, reprit la duchesse, comme s'il lui était impossible de mentir sous le regard pénétrant et profond dont la couvrait sa rivale.

— Vous refuseriez?

— Oui.

— Ah! elle ne l'aime pas! s'écria Colombe : elle lui préfère les honneurs, des chimères!

— Mais quand je vous dis que c'est pour lui que je veux garder mon rang! reprit la duchesse, exaspérée du nouveau triomphe de sa rivale ; quand je vous dis que c'est pour le lui faire partager que je veux conserver mes honneurs! Tous les hommes aiment cela tôt ou tard.

— Oui, répondit Colombe en souriant ; mais Ascanio n'est pas un de tous ces hommes.

— Taisez-vous! s'écria pour la seconde fois Anne furieuse et frappant du pied.

Ainsi la rusée et puissante duchesse n'avait pu prendre le dessus sur cette fille qu'elle croyait terrifier rien qu'en élevant la voix. A ses interrogatoires courroucés ou ironiques, Colombe avait toujours répondu avec un calme et une modestie qui déconcertaient madame d'Etampes. La duchesse sentit bien que l'aveugle impulsion de sa haine lui avait fait faire fausse route. Elle changea donc de tactique : elle n'avait compté à vrai dire ni sur tant de beauté ni sur tant d'esprit, et ne pouvant faire plier sa rivale, elle résolut de la surprendre.

De son côté, Colombe, comme on l'a vu, n'avait point été autrement effrayée par la double explosion de colère échappée à madame d'Etampes ; seulement elle s'était renfermée dans un silence froid et digne. Mais la duchesse, en vertu du nouveau plan qu'elle venait d'adopter, se rapprocha avec un sourire tout charmant, et lui prit affectueusement la main.

— Pardonnez-moi, mon enfant, lui dit-elle, mais je crois que je me suis emportée : il ne faut pas m'en vouloir ; vous avez tant d'avantages sur moi qu'il est bien naturel que j'en sois jalouse. Hélas ! vous me trouvez sans doute comme toutes les autres une méchante femme ! Mais, en vérité, c'est ma destinée qui est méchante et non pas moi. Pardonnez-moi donc ; ce n'est pas une raison, parce que nous nous sommes rencontrées toutes deux à aimer Ascanio, pour nous haïr l'une l'autre. Vous, d'ailleurs, qu'il aime uniquement, c'est votre devoir d'être indulgente. Soyons sœurs, voulez-vous ? causons ensemble à cœur ouvert, et je vais prendre à tâche d'effacer de votre esprit l'impression fâcheuse que ma colère insensée y a laissée peut-être.

— Madame ! fit Colombe avec réserve et en retirant sa main par un mouvement de répulsion instinctive ; puis elle ajouta : Parlez, je vous écoute.

— Oh ! répondit madame d'Etampes d'un air enjoué et comme si elle comprenait parfaitement cette réserve de la jeune fille, soyez tranquille, petite sauvage, je ne vous demande pas votre amitié sans vous offrir une garantie. Tenez, pour que vous sachiez bien qui je suis, pour que vous me connaissiez comme je me connais moi-même, je vais vous dire en deux mots ma vie. Mon cœur ne ressemble guère à mon histoire, allez ! et l'on nous calomnie souvent, nous autres pauvres femmes qu'on appelle de grandes dames. Ah ! l'envie a bien tort de médire de nous quand ce serait à la pitié de nous plaindre. Ainsi, vous, par exemple, mon enfant, comment me jugez-vous? — soyez franche. — Comme une femme perdue, n'est-ce pas ?

Colombe fit un mouvement qui indiquait l'embarras qu'elle éprouvait à répondre à une pareille question

— Mais si l'on m'a perdue, continua madame d'Etampes, est-ce de ma faute, enfin? Vous qui avez eu du bonheur, Colombe, ne méprisez pas trop celles qui ont souffert vous qui avez jusqu'ici vécu dans une chaste solitude, ne sachez jamais ce que c'est que d'être élevée pour l'ambition ; car à celles qu'on destine à cette torture, comme aux victimes qu'on parait de fleurs, on ne montre de la vie que le côté brillant. Il ne s'agit pas d'aimer, il s'agit de plaire. C'est ainsi, dès ma jeunesse, que mes pensées ne devaient tendre qu'à séduire le roi ; cette beauté que Dieu donne à la femme pour qu'elle l'échange contre un amour vrai, ils m'ont forcée de l'échanger contre un titre : d'un charme ils ont fait un piège. — Eh bien ! dites-moi, Colombe, que voulez-vous que devienne une pauvre enfant, prise à l'âge où elle ignore encore ce que c'est que le bien et le mal, et à qui l'on dit : le bien, c'est le mal ; le mal, c'est le bien ? Aussi, voyez-vous, quand les autres désespèrent de moi, moi je ne désespère pas. Dieu me pardonnera peut-être, car personne n'était à mes côtés pour m'avertir de lui. Que vouliez-vous que je fisse ainsi isolée, faible, sans appui ? La ruse et la tromperie ont été dès lors toute mon existence. Cependant je n'étais pas faite pour ce rôle affreux, et la preuve, voyez-vous, c'est que j'ai aimé Ascanio ; et la preuve, c'est qu'en sentant que je l'aimais, je me suis trouvée heureuse et honteuse à la fois. Maintenant, dites-moi, chère et pure enfant, me comprenez-vous ?

— Oui, répondit naïvement Colombe, trompée par cette fausse bonne foi qui mentait avec l'apparence de la vérité.

— Alors vous aurez donc pitié de moi, s'écria la duchesse. Vous me laisserez aimer Ascanio de loin, toute seule, sans espoir ; et ainsi je ne serai pas votre rivale, puisqu'il ne m'aimera pas lui ; et alors en revanche, moi qui connais ce monde, ses ruses, ses pièges, ses tromperies, moi je remplacerai la mère que vous avez perdue, moi je vous guiderai, moi je vous sauverai. Maintenant, vous voyez bien que vous pouvez vous fier à moi, car maintenant vous savez ma vie. Une enfant au cœur de laquelle on fait germer des passions de femme, c'est là tout mon passé. Mon présent, vous le voyez : c'est la honte d'être publiquement la maîtresse d'un roi. Mon avenir, c'est mon amour pour Ascanio, non pas le sien, car vous l'avez dit vous-même, et je me l'étais déjà dit bien souvent, Ascanio ne m'aimera jamais ; mais justement parce que cet amour restera pur, il m'épurera. A présent c'est à votre tour de parler, d'être franche, de tout me dire. Racontez-moi votre histoire, chère enfant.

— Mon histoire, madame, est bien courte, et surtout bien simple, répondit Colombe ; elle se résume dans trois amours J'ai aimé, j'aime et j'aimerai : Dieu, mon père, Ascanio. Seulement, dans le passé, mon amour pour Ascanio que je n'avais pas encore rencontré, c'était un rêve ; dans le présent, c'est une souffrance ; dans l'avenir, c'est un espoir.

— Fort bien, dit la duchesse, comprimant la jalousie dans son cœur et les larmes dans ses yeux ; mais ne soyez pas confiante à demi, Colombe. Qu'allez-vous faire maintenant? Comment lutter, vous, pauvre enfant, contre deux volontés aussi puissantes que celles de votre père et du comte d'Orbec? Sans compter que le roi vous a vue et vous aime.

— Oh ! mon Dieu ! murmura Colombe

— Mais comme cette passion était l'ouvrage de la duchesse d'Etampes, votre rivale, Anne d'Heilly, votre amie, vous en délivrera ; ne nous occupons donc pas du roi ; mais reste votre père, reste le comte. Leur ambition n'est pas aussi facile à dérouter que la tendresse banale de François Ier.

— Oh ! ne soyez pas bonne à demi, s'écria Colombe ; sauvez-moi des autres comme vous me sauvez du roi.

— Je ne sais qu'un moyen, dit la duchesse d'Etampes, paraissant réfléchir.

— Lequel ? demanda Colombe.

— Mais vous vous effraierez, vous ne voudrez pas le suivre.

— Oh ! s'il ne faut que du courage, parlez.

— Venez là et écoutez-moi, dit la duchesse en attirant affectueusement Colombe sur un pliant près de son fauteuil, et en lui passant la main autour de la taille. Surtout, ne vous effrayez pas aux premiers mots que je vais vous dire.

— C'est donc bien effrayant? demanda Colombe.

— Vous êtes d'une vertu rigide et sans tache, chère petite, mais nous vivons, hélas ! dans un temps et dans un monde où cette innocence charmante n'est qu'un danger de plus, car elle vous livre sans défense à vos ennemis, que vous ne pouvez combattre avec les armes dont ils se servent pour vous attaquer. Eh bien ! faites un effort sur vous-même, descendez des hauteurs de votre rêve, et abaissez-vous au niveau de la réalité. Vous disiez tout à l'heure que vous sacrifieriez à Ascanio votre réputation. Je ne vous en demande pas tant, immolez-lui seulement l'apparence de la fidélité à son amour. Essayer de lutter seule et faible contre votre destin ; rêver, vous, fille d'un gentilhomme, un mariage avec un apprenti orfèvre, c'est folie ! Tenez, croyez-en les conseils d'une amie sincère : ne leur résistez pas, laissez-vous conduire, restez dans votre cœur la fiancée pure, la femme d'Ascanio, et donnez votre main au comte d'Orbec. Que vous portiez son nom, c'est là ce qu'exigent ses projets ambitieux ; mais une fois la comtesse d'Orbec, vous déjouerez facilement ses projets infâmes, car vous n'aurez qu'à élever la voix et à vous plaindre. Tandis que maintenant, qui vous donnera raison dans votre lutte ? Personne ; moi-même je ne puis vous aider contre l'autorité légitime d'un père, tandis que s'il ne fallait que déjouer les calculs de votre mari, vous me verriez à l'œuvre. Réfléchissez à cela. Pour rester votre maîtresse, obéissez ; pour devenir indépendante, faites semblant d'abandonner votre liberté. Alors, forte de cette pensée qu'Ascanio est votre époux légitime, et qu'une union avec tout autre n'est qu'un sacrilège, vous ferez ce que vous dictera votre cœur, et votre conscience se taira, et le monde, aux yeux duquel les apparences seront sauvées, vous donnera raison.

— Madame ! madame ! murmura Colombe en se levant et en se raidissant contre le bras de la duchesse, qui essayait de la retenir ; je ne sais pas si je vous comprends bien, mais il me semble que vous me conseillez une infamie !

— Vous dites? s'écria la duchesse.

— Je dis que la vertu n'est pas si subtile, madame ; je dis que vos sophismes me font honte pour vous ; je dis que sous l'apparente amitié dont votre haine se couvre, je vois le piège que vous me tendez. Vous voulez me déshonorer aux yeux d'Ascanio, n'est-ce pas? parce que vous savez qu'Ascanio n'aimera jamais ou cessera d'aimer la femme qu'il méprise?

— Eh bien ! oui ! dit la duchesse en éclatant ; car je suis lasse à la fin de porter le masque ! Ah ! tu ne veux pas tomber dans le piège que je te tends, dis-tu ! eh bien ! tu tomberas dans l'abîme où je te pousse ! Ecoute donc ceci : Que ta volonté y soit ou non, tu épouseras d'Orbec !

— En ce cas, la violence dont je serai victime m'excusera, et tout en cédant, si pourtant je cède, je n'aurai pas profané la religion de mon cœur.

— Ainsi, tu essaieras de lutter?

— Par tous les moyens qui sont en la puissance d'une pauvre fille. Je vous en avertis, je dirai Non jusqu'au bout. Vous mettrez ma main dans la main de cet homme, je dirai Non ! Vous me traînerez devant l'autel, je dirai Non ! Vous me forcerez de m'agenouiller en face du prêtre, et en face du prêtre je dirai Non !

— Qu'importe ! Ascanio croira que tu as accepté le mariage que tu auras subi.

— Aussi j'espère bien ne pas le subir, madame.

— Sur qui comptes-tu donc pour te secourir?

— Sur Dieu là-haut, et sur un homme en ce monde

— Mais puisque cet homme est prisonnier !

— Cet homme est libre, madame.

— Quel est donc cet homme alors?

— Benvenuto Cellini.

La duchesse grinça des dents en entendant prononcer le nom de celui qu'elle tenait pour son plus mortel ennemi. Mais au moment où elle allait répéter ce nom en l'accompagnant de quelque imprécation terrible, un page souleva la portière et annonça le roi.

La duchesse d'Etampes s'élança hors de l'appartement, et, le sourire sur les lèvres, elle alla au-devant de François Ier, qu'elle entraîna dans sa chambre en faisant signe à ses valets de veiller sur Colombe.

XXX

BENVENUTO AUX ABOIS

Une heure après l'emprisonnement d'Ascanio et l'enlèvement de Colombe, Benvenuto Cellini cheminait au pas de son cheval le long du quai des Augustins : il quittait le roi et sa cour, qu'il avait fort amusés pendant tout le chemin par mille contes comme il savait les faire, entremêlés du récit de ses propres aventures ; mais une fois rendu à la solitude, il était retombé dans sa pensée : le causeur frivole avait fait place au songeur profond. Tandis que sa main laissait flotter la bride, son front penché méditait ; il rêvait la fonte de Jupiter, d'où dépendait maintenant avec sa gloire d'artiste le bonheur de son cher Ascanio ; le bronze fermentait dans son cerveau avant de bouillir dans la fournaise. Au dehors pourtant il était calme.

Quand il arriva devant la porte de l'hôtel, il s'arrêta une minute, étonné de ne pas entendre le bruit des marteaux : le noir château était muet et morne, comme si nulle âme ne l'habitait ; puis le maître frappa deux fois sans qu'on répondît ; enfin au troisième coup Scozzone vint ouvrir.

— Ah ! vous voilà, maître ! s'écria-t-elle en apercevant Benvenuto Cellini. Hélas ! que n'êtes-vous revenu deux heures plus tôt !

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda Cellini.

— Le prévôt, le comte d'Orbec et la duchesse d'Etampes, sont venus.

— Après ?

— Ils ont fait une perquisition.

— Eh bien ?

— Ils ont trouvé Colombe dans la tête du dieu Mars.

— Impossible !

— La duchesse d'Etampes a emmené Colombe chez elle, et le prévôt a fait conduire Ascanio au Châtelet.

— Ah ! nous avons été trahis ! s'écria Benvenuto en frappant son front de la main et la terre de son pied. Puis, comme en toute chose le premier mouvement de cet homme était la vengeance, il laissa son cheval regagner seul l'écurie, et s'élançant dans l'atelier :

— Tous ici ! cria-t-il ; tous !

Un instant après, tous les ouvriers étaient réunis.

Alors chacun eut à subir un interrogatoire en règle, mais chacun ignorait complètement non seulement le lieu de la retraite de Colombe, mais encore le moyen par lequel les ennemis de la jeune fille avaient pu le découvrir ; il n'y eut pas jusqu'à Pagolo, sur lequel les soupçons de Benvenuto avaient porté tout d'abord, qui ne se disculpât de façon à ne laisser aucun doute au maître. Il va sans dire que ces soupçons ne s'étaient pas un instant fixés sur l'honnête Hermann et n'avaient qu'effleuré Simon-le-Gaucher.

Voyant que de ce côté il n'avait rien à venger ni à apprendre, Benvenuto prit aussitôt son parti avec la rapidité de résolution qui lui était habituelle, et après s'être assuré que son épée tenait bien à son côté et que son poignard glissait facilement dans le fourreau, il ordonna à tout le monde de se tenir à son poste, afin qu'il pût retrouver chacun en cas de besoin. Il sortit de l'atelier, descendit rapidement le perron et s'élança dans la rue.

Cette fois son visage, sa marche et tous ses mouvemens portaient l'empreinte de la plus vive agitation. En effet, mille pensées, mille projets, mille douleurs se heurtaient et se mêlaient dans sa tête. Ascanio lui manquait au moment où il lui était le plus nécessaire, car pour la fonte de son Jupiter ce n'était pas trop que tous ses apprentis, et à leur tête le plus intelligent de tous. Colombe était enlevée ; et au milieu de tous ses ennemis, Colombe pouvait perdre courage. Cette sereine et sublime confiance, qui faisait à la pauvre enfant comme un rempart contre les mauvaises pensées et les desseins pervers, allait peut-être s'altérer et l'abandonner parmi tant d'embûches et de menaces.

Puis, au milieu de tout cela, un souvenir bouillait au fond de sa pensée. Il se souvenait qu'un jour il avait fait entrevoir à Ascanio la possibilité de quelque cruelle vengence de la part de la duchesse d'Etampes. Ascanio avait répondu en souriant : « Elle n'osera me perdre, car d'un « mot je la perdrais. » Benvenuto alors avait voulu connaître ce secret ; mais le jeune homme avait répondu : « Au- « jourd'hui, maître, ce serait une trahison. Attendez le jour « où ce ne sera qu'une défense. »

Benvenuto avait compris cette délicatesse et avait attendu. Maintenant il fallait qu'il revît Ascanio. C'était donc vers ce résultat qu'il devait tendre d'abord.

Chez Benvenuto la résolution suivit immédiatement le désir. Il s'était à peine dit qu'il lui fallait voir Ascanio, qu'il frappait à la porte du Châtelet. Le guichet s'ouvrit, et l'un des sergens du prévôt demanda à Cellini qui il était. Un autre homme se tenait derrière lui dans l'ombre.

— Je m'appelle Benvenuto Cellini, répondit l'orfèvre.

— Que désirez-vous ? reprit le sergent.

— Je désire voir un prisonnier enfermé dans cette prison.

— Comment se nomme-t-il ?

— Ascanio.

— Ascanio est au secret et ne peut voir personne.

— Et pourquoi Ascanio est-il au secret ?

— Parce qu'il est accusé d'un crime qui entraîne peine de mort.

— Alors, raison de plus pour que je le voie, s'écria Benvenuto.

— Vous avez une singulière logique, seigneur Cellini, dit d'un ton goguenard la voix de l'homme caché dans l'ombre, et qui n'est pas de mise au Châtelet.

— Qui rit quand je demande ? qui raille quand je prie ? s'écria Benvenuto.

— Moi, dit la voix ; moi, Robert d'Estourville, prévôt de Paris. Chacun son tour, seigneur Cellini. Toute lutte se compose de partie et revanche. Vous avez gagné la première manche, à moi la seconde. Vous m'avez pris illégalement mon hôtel, je vous ai pris légalement votre apprenti. Vous n'avez pas voulu me rendre l'un, soyez tranquille, je ne vous rendrai pas l'autre. Maintenant, vous êtes brave et entreprenant, vous avez une armée de compagnons dévoués ; allons, mon preneur de citadelles ! allons, mon escaladeur de murailles ! allons mon enfonceur de portes ! venez prendre le Châtelet ! je vous attends !

A ces mots le guichet se referma.

Benvenuto poussa un rugissement et s'élança vers la porte massive, mais malgré l'effort réuni de ses pieds et de ses mains, la porte ne remua pas même sous ses efforts.

— Allez, mon ami, allez, frappez, frappez, cria le prévôt de l'autre côté de la porte vous n'arriverez qu'à faire du bruit, et si vous en faites trop, gare le guet ! gare les archers ! Ah ! c'est que le Châtelet n'est pas comme l'hôtel de Nesle, voyez-vous ; c'est à notre sire le roi qu'il appartient, et nous verrons si vous serez en France plus maître que le roi.

Benvenuto chercha des yeux autour de lui, et vit sur le quai une borne déracinée que deux hommes de force ordinaire auraient pu soulever à peine. Il alla droit à cette borne, et la chargea sur son épaule avec la même facilité qu'un enfant eût fait d'un pavé ordinaire.

Mais à peine eût-il fait quelques pas qu'il réfléchit que, la porte enfoncée, il trouverait la garde intérieure, et que cette voie de fait pourrait à son tour le conduire en prison lui-même ; en prison, au moment où la liberté d'Ascanio dépendait de la sienne. Il laissa donc retomber la borne, qui, par l'effet de son propre poids, entra de quelques pouces en terre.

Sans doute le prévôt le regardait par quelque judas invisible, car il entendit un second éclat de rire.

Benvenuto s'éloigna à toutes jambes pour ne pas céder à l'envie d'aller se briser la tête contre cette porte maudite.

Il alla droit à l'hôtel d'Etampes.

Tout n'était pas perdu encore si, ne pouvant voir Ascanio, il voyait du moins Colombe. Peut-être Ascanio, dans un épanchement d'amour, avait-il confié à sa fiancée le secret qu'il avait refusé d'apprendre à son maître.

Tout alla bien d'abord ; la porte de l'hôtel était ouverte, il franchit la cour et entra dans l'antichambre, où se tenait un grand laquais galonné sur toutes les coutures, espèce de colosse de quatre pieds de large et de six pieds de haut.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il à l'orfèvre en le toisant des pieds à la tête.

En toute autre circonstance, Benvenuto eût répondu à ce regard insolent par quelqu'une des violences qui lui étaient habituelles, mais il s'agissait de voir Colombe, il s'agissait de sauver Ascanio ; il se contint

— Je suis Benvenuto Cellini, l'orfèvre florentin, répondit il.

— Que désirez-vous ?

— Voir mademoiselle Colombe.

— Mademoiselle Colombe n'est pas visible.

— Et pourquoi n'est-elle pas visible ?

— Parce que son père, messire d'Estourville, prévôt de Paris, l'a remise en garde à madame la duchesse d'Etampes en lui recommandant de veiller sur elle.

— Mais, moi, je suis un ami.

— Raison de plus pour que vous soyez suspect.

— Je vous dis qu'il faut pourtant que je la voie, dit Benvenuto, qui commençait à s'échauffer.

— Et moi, je vous dis que vous ne la verrez pas, répondit le laquais.

— Et la duchesse d'Etampes, au moins, est-elle visible?

— Pas plus que mademoiselle Colombe.

— Pas même pour moi, qui suis son orfèvre?

— Pour vous moins encore que pour tout autre.

— Alors, je suis consigné! s'écria Benvenuto.

— Justement, répondit le valet, et vous avez mis le doigt dessus.

— Sais-tu que je suis un singulier homme, l'ami, dit à son tour Benvenuto Cellini avec ce rire terrible qui précédait ordinairement ses explosions de colère, et que c'est où l'on ne veut pas me laisser entrer que j'entre!

— Et comment faites-vous, dites-moi cela, hein? vous me ferez plaisir.

— Quand il y a une porte et un drôle comme toi devant, par exemple...

— Eh bien? dit le laquais.

— Eh bien! dit Benvenuto en joignant l'effet à la parole, je culbute le drôle et j'enfonce la porte.

En même temps, d'un coup de poing, Benvenuto envoyait le laquais rouler à quatre pas de là, et d'un coup de pied il enfonçait la porte.

— A l'aide! cria le laquais, à l'aide!

Mais ce cri de détresse du pauvre diable était inutile; en passant du vestibule dans l'antichambre, Benvenuto s'était trouvé en face de six valets qui semblaient placés là pour l'attendre.

Il devina que la duchesse d'Etampes avait appris son retour, et que toutes ses précautions avaient été prises en conséquence.

Dans toute autre circonstance, et armé comme il l'était de son poignard et de son épée, Benvenuto serait tombé sur toute cette valetaille, et en eût eu probablement bon marché, mais cet acte de violence dans l'hôtel de la maîtresse du roi pouvait avoir des suites terribles. Pour la seconde fois, contre son habitude, la raison prit donc le dessus sur la colère, et sûr au moins de pouvoir parvenir jusqu'au roi, près duquel, comme on le sait, il avait ses entrées à toute heure, il remit au fourreau son épée déjà à moitié tirée, revint sur ses pas, et en s'arrêtant à chaque mouvement, comme un lion qui bat en retraite, traversa lentement le vestibule, puis après le vestibule la cour, et s'achemina vers le Louvre.

Cette fois, Benvenuto avait repris son air tranquille et sa marche assurée, mais ce calme n'était qu'apparent: de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front, et une sombre colère s'amassait en lui, qui le faisait d'autant plus souffrir qu'il essayait plus énergiquement de la maîtriser. Rien n'était, en effet, plus antipathique à cette violente nature que le délai inerte, que l'obstacle misérable d'une porte fermée, que le refus grossier d'un laquais insolent. Ces hommes forts auxquels la pensée obéit n'ont pas de plus grands désespoirs que lorsqu'ils se heurtent inutilement à une résistance matérielle. Benvenuto eût donné dix ans de sa vie pour qu'un homme le coudoyât, et tout en marchant il levait de temps en temps la tête, et fixant son regard terrible sur ceux qui passaient près de lui, il semblait leur dire: — Voyons, y a-t-il parmi vous un malheureux qui soit las de vivre? En ce cas, qu'il s'adresse à moi je suis son homme!

Un quart d'heure après, Benvenuto entrait au Louvre et s'arrêtait dans la salle des pages, demandant à parler à Sa Majesté sur l'heure. Il voulait tout raconter à François Ier, faire un appel à sa loyauté, et s'il n'obtenait point la permission de délivrer Ascanio, solliciter au moins celle de le voir; il avait tout le long du chemin songé à ce qu'il devait dire au roi, et comme Benvenuto ne manquait pas de prétentions à l'éloquence, il était d'avance fort content du petit discours qu'il avait préparé. En effet, tout ce mouvement, ces terribles nouvelles subitement apprises, ces outrages essuyés, ces obstacles qu'il n'avait pu vaincre, tout cela avait allumé le sang dans les veines de l'irascible artiste: ses tempes bourdonnaient, son cœur battait avec force, ses mains tremblaient. Il ne savait lui-même quelle excitation ardente doublait l'énergie de son corps et de son âme; une journée de vie se concentre parfois en une minute.

Ce fut dans ces dispositions que Benvenuto, s'adressant à un page, demanda la faveur d'entrer chez le roi.

— Le roi n'est pas visible, répondit le jeune homme.

— Ne me reconnaissez-vous pas? répondit Benvenuto étonné.

— Si fait, parfaitement, au contraire.

— Je m'appelle Benvenuto Cellini, et Sa Majesté est toujours visible pour moi.

— C'est justement parce que vous vous appelez Benvenuto Cellini, répondit le page, que vous ne pouvez entrer.

Benvenuto demeura stupéfait.

— Ah! c'est vous, continua le jeune homme en s'adressant à un courtisan qui était arrivé en même temps que l'orfèvre, c'est vous, M. de Termes? entrez, entrez, comte de la Faye; entrez, marquis des Prés.

— Et moi? et moi donc? s'écria Benvenuto pâlissant de colère.

— Vous? le roi en rentrant, il y a dix minutes, a dit: Si cet insolent Florentin se présente, qu'il sache que je ne veux pas le voir, et qu'on lui conseille d'être docile, s'il ne veut pas avoir à faire la comparaison entre le Châtelet et le fort Saint-Ange.

— A mon aide, ô patience! à mon aide! murmura Benvenuto Cellini d'une voix sourde; car, vrai Dieu! je ne suis pas habitué à ce que les rois me fassent attendre! Le Vatican valait bien le Louvre, et Léon X François Ier, et cependant je n'attendais pas à la porte du Vatican, je n'attendais pas à la porte de Léon X; mais je comprends: c'est cela; oui, le roi était chez madame d'Etampes, le roi sort de chez sa maîtresse, il est prévenu par elle contre moi. Oui, c'est cela; patience pour Ascanio! patience pour Colombe!

Mais, malgré cette belle résolution d'être patient, Benvenuto fut obligé de s'appuyer contre une colonne: son cœur se gonflait, ses jambes se dérobaient sous lui. Ce dernier affront ne le froissait pas seulement dans son orgueil, il le blessait dans son amitié. Son âme était toute pleine d'amertume et de désespoir, et ses lèvres serrées, son regard morne, ses mains crispées, témoignaient de la violence de sa douleur.

Cependant, au bout d'une minute, il revint à lui, chassa par un mouvement de tête ses cheveux, qui retombaient sur son front, et sortit d'un pas ferme et décidé. Tous ceux qui étaient là le regardaient s'éloigner avec une sorte de respect.

Si Benvenuto paraissait calme, c'était grâce à la puissance inouïe qu'il possédait sur lui-même, car en réalité il était plus égaré et plus troublé qu'un cerf aux abois. Il alla quelque temps dans la rue sans savoir où il allait, sans voir autre chose qu'un nuage, sans rien entendre que le bourdonnement de son sang dans ses oreilles, se demandant vaguement à lui-même, comme on le fait dans l'ivresse, s'il dormait ou s'il veillait. C'était la troisième fois qu'on le chassait depuis une heure. A lui, Benvenuto, ce favori des princes, des papes et des rois, c'était la troisième fois qu'on lui jetait la porte au visage, à lui, Benvenuto, devant lequel les portes s'ouvraient à deux battans quand on entendait venir le bruit de ses pas. Et cependant, malgré ce triple affront, il n'avait pas le droit de laisser faire sa colère: il fallait qu'il cachât sa rougeur et qu'il dissimulât sa honte jusqu'à ce qu'il eût sauvé Colombe et Ascanio. La foule qui passait près de lui, insouciante, paisible ou affairée, lui paraissait lire sur son front la triple injure qu'il venait de supporter. Ce fut peut-être le seul moment de sa vie où cette grande âme humiliée douta d'elle-même. Cependant, au bout d'un quart d'heure à peu près de cette fuite aveugle, errante, désordonnée, il descendit en lui-même et releva la tête; son abattement le quitta et sa fièvre le reprit.

— Allons, s'écria-t-il tout haut, tant il était dominé par sa pensée, tant l'âme dévorait le corps, allons, ils ont beau fouler l'homme, ils ne terrasseront pas l'artiste. Allons, sculpteur, qu'ils se repentent de leur action en admirant ton œuvre; allons, Jupiter, prouve que tu es encore, non seulement le roi des dieux, mais le maître des hommes.

Et, en achevant ces paroles, Benvenuto, entraîné pour ainsi dire par une impulsion plus forte que lui, prit sa course vers les Tournelles, cette ancienne résidence royale qu'habitait encore le vieux connétable Anne de Montmorency.

Il fallut que le bouillant Benvenuto attendît son tour pendant une heure avant de pénétrer jusqu'au ministre-soldat de François Ier, qu'assiégeait une foule de courtisans et de solliciteurs; enfin on l'introduisit près du connétable.

Anne de Montmorency était un homme de haute taille, à peine courbé par l'âge, froid, raide et sec, au regard vif, à la parole brève; il grondait éternellement, et jamais on ne l'avait vu de bonne humeur. Il eût regardé comme une humiliation d'être surpris riant. Comment ce vieillard morose avait-il plu à l'aimable et gracieux prince qui gouvernait alors la France? c'est ce que l'on ne peut s'expliquer que par la loi des contrastes: François Ier avait le secret de renvoyer contens ceux qu'il refusait; le connétable, au contraire, s'arrangeait de façon à renvoyer furieux ceux qu'il contentait. D'un génie assez médiocre d'ailleurs, il inspirait de la confiance au roi par son inflexibilité militaire et sa gravité dictatoriale.

Quand Benvenuto entra, il se promenait, selon sa coutume, de long en large dans la chambre. Il répondit par un signe de tête au salut de Cellini; puis s'arrêtant tout à coup et fixant sur lui son regard perçant:

— Qui êtes-vous? lui demanda-t-il.

— Benvenuto Cellini.

— Votre profession?

— Orfèvre du roi, répondit l'artiste, étonné que sa première réponse ne lui eût pas épargné la seconde question

— Ah ! oui, c'est vrai, grommela le connétable, je vous reconnais ; eh bien ! que voulez-vous, que demandez-vous, mon cher ? Que je vous fasse une commande ? Si vous avez compté là-dessus, vous avez perdu votre temps, je vous en préviens. Ma parole d'honneur ! je ne comprends rien à cette manie des arts qui se répand partout aujourd'hui. On dirait d'une épidémie dont chacun serait atteint, moi excepté. Non, la sculpture n'est pas mon fait le moins du monde, maître orfèvre, entendez-vous cela ? Ainsi donc, adressez-vous à d'autres, et bonsoir. Benvenuto fit un mouvement. Eh ! mon Dieu ! continua le connétable, que cela ne vous désespère pas ; vous ne manquerez pas de courtisans qui viendront singer le roi, et d'ignorans qui se poseront en connaisseurs. Quant à moi, écoutez bien ceci : je m'en tiens à mon métier, qui est de mener la guerre, et j'aime cent fois mieux, je vous le dis, une bonne paysanne qui me fait tous les dix mois un enfant, c'est-à-dire un soldat, qu'un méchant statuaire qui perd son temps à me composer un tas de bonshommes de bronze qui ne sont bons qu'à faire renchérir les canons.

— Monseigneur, dit Benvenuto, qui avait écouté toute cette longue hérésie avec une patience qui l'étonnait lui-même ; monseigneur, je ne viens pas vous parler de choses d'art, mais de choses d'honneur.

— Ah ! dans ce cas, c'est autre chose Que désirez-vous de moi ? dites vite.

— Vous souvenez-vous, monseigneur, qu'une fois Sa Majesté m'a dit devant vous que le jour où je lui apporterais la statue de Jupiter fondue en bronze, elle m'accorderait la grâce que je lui demanderais, et qu'elle vous chargerait, monseigneur, vous et le chancelier Poyet, de lui rappeler cette royale promesse, dans le cas où elle l'aurait oubliée ?

— Je m'en souviens. Après ?

— Eh bien ! monseigneur, le moment approche où je vous adjurerai d'avoir de la mémoire pour le roi. En aurez-vous ?

— C'est cela que vous venez me demander, monsieur ! s'écria le connétable : c'est pour me prier de faire ce que je dois que vous me dérangez !

— Monseigneur !

— Vous êtes un impertinent, monsieur l'orfèvre. Apprenez que le connétable Anne de Montmorency n'a pas besoin qu'on l'avertisse d'être honnête homme. Le roi m'a dit d'avoir de la mémoire pour lui, et c'est une précaution qu'il devrait prendre plus souvent, soit dit sans lui faire tort ; eh bien ! j'en aurai, dût cette mémoire lui être importune. Adieu, maître Cellini, et passons à d'autres.

Sur ce, le connétable tourna le dos à Benvenuto, et fit signe qu'on pouvait faire entrer un autre solliciteur.

De son côté Benvenuto salua le connétable, dont la brusque franchise ne lui déplaisait pas, et toujours animé par la même fièvre, toujours poussé par la même pensée ardente, il se présenta chez le chancelier Poyet, qui demeurait non loin de là, à la porte Saint-Antoine.

Le chancelier Poyet formait avec Anne de Montmorency, toujours maussade, toujours cuirassé des pieds à la tête, l'opposition morale et physique la plus complète. Il était poli, fin, cauteleux, enfoncé dans des fourrures, perdu en quelque sorte dans l'hermine ; on ne voyait de lui qu'un crâne chauve et grisonnant, des yeux spirituels et inquiets, les lèvres minces et une main blanche Il avait autant l'honnêteté peut-être que le connétable, mais moins de droiture.

Là encore il attendit une demi-heure. Mais Benvenuto n'était plus reconnaissable : il s'habituait à attendre.

— Monseigneur, dit-il quand enfin on l'introduisit, je viens vous rappeler une parole que le roi m'a donnée en votre présence, et dont il vous a fait non seulement le témoin mais encore le garant.

— Je sais ce que vous voulez dire, messire Benvenuto, interrompit Poyet, et je suis prêt, si vous le désirez, à remettre à Sa Majesté sa promesse devant les yeux ; mais je dois vous prévenir que judiciairement parlant, vous n'avez aucun droit, attendu qu'un engagement pris en l'air et laissé à votre discrétion n'est nullement valable devant les tribunaux et n'équivaudra jamais à un titre ; il en résulte que si le roi satisfait à votre demande, ce sera par pure bonne grâce et par loyauté de gentilhomme.

— C'est ainsi que je l'entends, monseigneur, dit Benvenuto et je vous prie seulement de remplir en temps et lieu la commission dont le roi vous a chargé laissant le reste à la bienveillance de Sa Majesté.

— A la bonne heure, dit Poyet et dans ces limites, mon cher monsieur, croyez bien que je suis tout à vous.

Benvenuto quitta donc le chancelier l'esprit plus tranquille, mais le sang toujours allumé, les mains toujours fiévreuses. Sa pensée exaltée par tant d'impatiences, d'injures et de colères, obligée de se contenir si longtemps, débordait enfin en liberté ; l'espace et le temps n'existaient plus pour l'esprit qu'elle inondait, et tandis que Benvenuto revenait chez lui à grands pas, il revoyait dans une sorte de délire lumineux Stéphana, la maison de del Moro, le château Saint-Ange, et le jardin de Colombe. Il sentait en même temps en lui des forces plus qu'humaines, il lui semblait qu'il vivait en dehors de ce monde.

Ce fut en proie à cette exaltation étrange qu'il rentra à l'hôtel de Nesle.

Tous les apprentis l'attendaient comme il l'avait ordonné.

— A la fonte du Jupiter, mes enfans ! à la fonte ! cria-t-il du seuil de la porte, et il s'élança vers l'atelier.

— Bonjour, maître, dit Jacques Aubry, qui était entré en chantant joyeusement derrière Benvenuto Cellini Vous ne m'aviez donc ni vu ni entendu ? Il y a cinq minutes que je vous poursuis sur le quai en vous appelant ; vous marchiez si vite que j'en suis tout essoufflé. Mais qu'avez-vous donc tous ici, vous êtes tristes comme des juges.

— A la fonte ! continua Benvenuto sans répondre à Jacques Aubry, qu'il avait cependant vu du coin de l'œil et entendu d'une oreille. A la fonte ; tout est là ! Réussirons-nous, Dieu clément ? Ah ! mon ami, continua-t-il en phrases saccadées, s'adressant tantôt à Aubry, tantôt à ses compagnons, ah ! mon cher Jacques, quelle triste nouvelle m'attendait au retour et comme ils ont profité de mon absence !

— Qu'avez-vous donc, maître ? s'écria Aubry véritablement inquiet de l'agitation de Cellini et de la profonde tristesse des apprentis.

— Surtout, enfans, apportez du bois de sapin bien sec. — Vous savez que depuis six mois j'en fais provision. — Ce que j'ai, mon brave Jacques, j'ai que mon Ascanio est en prison au Châtelet ; j'ai que Colombe, la fille du prévôt, qu'il aimait, vous savez bien, cette charmante jeune fille, est aux mains de la duchesse d'Etampes, son ennemie : ils l'ont trouvée dans la statue de Mars, où je l'avais cachée. Mais nous les sauverons. — Eh bien ! eh bien ! où vas-tu, Hermann ? Ce n'est pas à la cave qu'est le bois, c'est dans le chantier.

— Ascanio arrêté ! s'écria Aubry, Colombe enlevée !

— Oui, oui, quelque infâme espion les aura guettés, les pauvres enfans, et il aura livré un secret que je vous ai caché à vous-même, mon cher Jacques. Mais si je le découvre, celui-là !... — A la fonte, mes enfans ! à la fonte ! Ce n'est pas le tout. Le roi ne veut plus me voir, moi qu'il appelait son ami. — Croyez donc à l'amitié des hommes ! il est vrai que les rois ne sont pas des hommes : ce sont des rois De sorte que je me suis inutilement présenté au Louvre, je n'ai pu parvenir jusqu'à lui, je n'ai pu lui dire un mot. Ah ! ma statue lui parlera pour moi. Disposez le moule, mes amis, et ne perdons pas une minute. Cette femme qui insulte la pauvre Colombe ! cet infâme prévôt qui me raille ! ce geôlier qui torture Ascanio ! Oh ! les terribles visions que j'ai eues aujourd'hui, mon cher Jacques. Voyez-vous, dix années de ma vie, je les donnerais à celui qui pourrait pénétrer jusqu'au prisonnier, lui parler et me rapporter le secret au moyen duquel je dompterai cette superbe duchesse ; car Ascanio sait un secret qui a cette puissance, entendez-vous, Jacques, et il a refusé de me le confier, le noble cœur ! Mais, va, c'est égal, ne crains rien, Stéphana, ne crains rien pour ton enfant, je le défendrai jusqu'au dernier souffle de ma vie, et je le sauverai ! Oui, je le sauverai ! Ah ! le traître qui nous a vendus, où est-il, que je l'étouffe de mes propres mains ! Que je vive seulement trois jours encore, Stéphana, car il me semble que le feu qui me brûle va dévorer ma vie. Oh ! si j'allais mourir sans pouvoir achever mon Jupiter ! A la fonte, enfans ! à la fonte !

Aux premiers mots de Benvenuto Cellini, Jacques Aubry était devenu affreusement pâle, car il soupçonnait qu'il était la cause de tout cela. Puis, à mesure que Benvenuto parlait, ce soupçon s'était changé en certitude. Alors sans doute quelque projet, de son côté, lui vint à l'esprit, car il disparut en silence tandis que Cellini tout en fièvre courait à la fonderie, suivi de ses ouvriers, en criant comme un insensé :

— A la fonte, mes enfans ! à la fonte !

XXXI

DES DIFFICULTÉS QU'ÉPROUVE UN HONNÊTE HOMME A SE FAIRE METTRE EN PRISON

Le pauvre Jacques Aubry était sorti désespéré du Grand-Nesle : il n'y avait point à en douter, c'était lui qui, involontairement, avait trahi le secret d'Ascanio. Mais quel était celui qui l'avait trahi lui-même ? Ce n'était certes pas ce brave seigneur dont il ignorait le nom ; un gentilhomme,

fi donc ! Il fallait que ce fût ce drôle d'Henriet, à moins cependant que ce ne fût Robin, ou bien Charlot, ou bien Guillaume. A vrai dire, le pauvre Aubry se perdait dans ses conjectures ; le fait est qu'il avait confié l'événement à une douzaine d'amis intimes parmi lesquels il n'était pas facile de retrouver le coupable ; mais n'importe ! le premier, le véritable, le seul traître, c'était lui, Jacques ; l'espion infâme qu'accusait Benvenuto, c'était lui. Au lieu d'enfermer sous triple clef dans son cœur le secret surpris à un ami, il avait été le semer en vingt endroits, il avait entrer comme visiteur ; et certes, Jacques Aubry n'eut pas même l'orgueilleuse idée de tenter une chose dans laquelle le maître avait échoué. Mais, s'il était impossible d'y pénétrer comme visiteur, il devait être on ne peut plus facile, du moins le basochien le croyait, d'y entrer comme prisonnier ; il y entrerait donc à ce titre ; puis, lorsqu'il aurait vu Ascanio, lorsque Ascanio lui aurait tout confié, lorsqu'il n'aurait plus rien à faire au Châtelet, il en sortirait et s'en irait à Benvenuto Cellini, riche du secret sauveur, non pour réclamer les dix ans de sa vie qu'il



Ma chère Gervaise ! s'écria Jacques Aubry.

par sa langue maudite causé la perte d'Ascanio, d'un frère Jacques s'arrachait les cheveux, Jacques se donnait des coups de poing, Jacques s'accablait des injures les plus odieuses et ne trouvait pas d'invectives assez révoltantes pour qualifier comme elle le méritait son odieuse conduite.

Ses remords devinrent si poignants et le jetèrent dans une exaspération telle que, pour la première fois de sa vie peut-être, Jacques Aubry se mit à réfléchir. Après tout, quand son crâne serait chauve, sa poitrine violette et sa conscience en pièces, ce n'était pas là ce qui délivrerait Ascanio à tout prix il fallait réparer le mal au lieu de perdre le temps à se désespérer

L'honnête Jacques avait retenu ces paroles de Benvenuto : Je donnerais dix ans de ma vie à qui pourrait pénétrer jusqu'à Ascanio, lui parler et me rapporter le secret au moyen duquel je ferais plier cette altière duchesse. » Et comme nous l'avons dit, il s'était, contre son habitude mis à réfléchir. Le résultat de ses réflexions fut qu'il fallait pénétrer dans le Châtelet. Une fois là, il finirait bien par arriver jusqu'à Ascanio.

Mais c'était inutilement que Benvenuto avait tenté d'y avait offerts, mais pour lui confesser son crime et lui demander son pardon.

Enchanté de la richesse de son imagination et orgueilleux de l'étendue de son dévoûment, il s'achemina vers le Châtelet

— Voyons, ruminait Jacques Aubry tout en marchant d'un pas délibéré vers la prison objet de tous ses désirs ; voyons, pour ne point faire de nouvelles sottises, tâchons de nous mettre au courant de la situation, ce qui ne me paraît pas facile, attendu que toute cette histoire me paraît aussi embrouillée que le fil de Gervaise quand elle me le donne à tenir et que je veux l'embrasser. Voyons, remémorons-nous toutes choses. Ascanio aimait Colombe, la fille du prévôt, bien. Comme le prévôt voulait la marier au comte d'Orbec, Ascanio l'a enlevée, fort bien ; puis, une fois enlevée, ne sachant que faire de la gentille enfant, il l'a cachée dans la tête du dieu Mars, *optime*. La cachette était, ma foi ! merveilleuse et il ne fallait rien moins qu'un animal ... enfin passons ; je me retrouverai après. Alors il paraîtrait que sur mes indices le prévôt a remis la main sur sa fille et fait emprisonner Ascanio. Double brute que

je suis ! Oui, mais c'est là que l'écheveau s'embrouille. Que vient faire la duchesse d'Etampes dans tout cela? Elle déteste Colombe, que tout le monde aime. Pourquoi? Ah ! j'y suis. Certaines railleries des compagnons, l'embarras d'Ascanio quand on lui parlait de la duchesse... madame d'Etampes en tient pour Ascanio, et tout naturellement abomine sa rivale. Jacques, mon ami, tu es un grand misérable, mais tu es un gaillard bien intelligent. Ah ! oui; mais maintenant comment Ascanio a-t-il entre les mains de quoi perdre la duchesse? Comment le roi va-t-il et vient-il dans toute cette bagarre avec une nommée Stéphana? Comment Benvenuto invoque-t-il à tout moment Jupiter, ce qui est une invocation un peu païenne pour un catholique? Au diable! si j'y vois goutte. Mais il n'est pas absolument besoin que je comprenne. C'est dans le cachot d'Ascanio qu'est la lumière : l'essentiel est donc de me faire jeter dans ce cachot. Je combinerai le reste ensuite.

Ce disant, Jacques Aubry, arrivé au terme de son chemin, frappait un coup véhément à la porte du Châtelet. Le guichet s'ouvrit, et une voix rude lui demanda ce qu'il voulait : c'était celle du geôlier.

— Je veux un cachot dans votre prison, répondit Aubry d'une voix sombre.

— Un cachot ! fit le geôlier étonné.

— Oui, un cachot, le plus noir et le plus profond ; ce sera encore mieux que je ne le mérite.

— Et pourquoi cela?

— Parce que je suis un grand criminel.

— Et quel crime avez-vous commis?

— Ah ! au fait, quel crime ai-je commis? se demanda Jacques, qui n'avait pas pensé à se préparer un crime convenable : puis comme, malgré les complimens qu'il s'était adressés un instant auparavant, la rapidité de l'imagination n'était pas son côté brillant, quel crime? répéta-t-il.

— Oui, quel crime? reprit le geôlier.

— Devinez, dit Jacques. Puis il ajouta à part lui : Ce gaillard-là doit mieux se connaître en crimes que moi, il va me faire une liste et je choisirai.

— Avez-vous assassiné? demanda le geôlier.

— Ah çà ! dites donc, s'écria l'écolier, dont la conscience se révoltait à l'idée de passer pour un meurtrier, pour qui me prenez-vous, l'ami?

— Avez-vous volé? continua le geôlier.

— Volé? ah ! par exemple.

— Mais qu'avez-vous donc fait alors? s'écria le geôlier impatienté. Ce n'est pas le tout de se donner comme criminel, il faut encore dire quel crime on a commis.

— Mais quand je vous dis que je suis un scélérat, que je suis un misérable, quand je vous dis que j'ai mérité la roue, que j'ai mérité le gibet !

— Le crime? le crime? demanda impassiblement le geôlier.

— Le crime? Eh bien ! j'ai trahi l'amitié.

— Ce n'est pas un crime cela, dit le geôlier. — Bonsoir.

— Et il referma la porte.

— Ce n'est pas un crime, cela? ce n'est pas un crime? Eh ! qu'est-ce donc?

Et Jacques Aubry empoigna le marteau à pleines mains et se remit à frapper de plus belle.

— Mais qu'y a-t-il donc encore? interrompit dans l'intérieur du Châtelet la voix d'un tiers qui survint.

— C'est un fou qui veut entrer au Châtelet, dit le guichetier.

— Alors, si c'est un fou, sa place n'est point au Châtelet, mais à l'hôpital.

— A l'hôpital ! s'écria Jacques Aubry en s'enfuyant à toutes jambes ; à l'hôpital ! peste ! ce n'est point là mon affaire. C'est au Châtelet que je veux entrer, et non à l'hôpital ! d'ailleurs, ce sont les mendians et les gueux qu'on met à l'hôpital, et non pas les gens qui, comme moi, ont trente sous parisis dans leur poche. A l'hôpital ! mais a-t-on vu ce misérable guichetier qui prétend que trahir son ami n'est pas un crime ! Ainsi, pour avoir l'honneur d'être admis en prison, il faut avoir ou assassiné ou volé. Mais j'y pense pourquoi n'aurais-je pas séduit quelque jeune fille? Ce n'est pas déshonorant. Oui, mais quelle jeune fille? Gervaise?... Et malgré sa préoccupation, l'écolier se mit à rire aux éclats. Eh bien ! après tout, dit-il, cela n'est pas, mais cela aurait pu être. Allons ! allons ! voilà mon crime tout trouvé : j'ai séduit Gervaise.

Et Jacques Aubry prit sa course vers la maison de la jeune ouvrière, monta tout courant les soixante marches qui conduisaient à son logement, et sauta de plain bond au milieu de la chambre, où dans son négligé coquet la charmante grisette, un fer à la main, repassait ses guimpes.

— Ah ! fit Gervaise en poussant un joli petit cri. Ah ! monsieur, que vous m'avez fait peur !

— Gervaise, ma chère Gervaise, s'écria Jacques Aubry en s'avançant vers sa maîtresse les bras ouverts ; il faut me sauver la vie, mon enfant.

— Un instant, un instant, dit Gervaise en se servant de son fer comme d'un bouclier ; que voulez-vous, monsieur le coureur? il y a trois jours qu'on ne vous a vu.

— J'ai tort, Gervaise, je suis un malheureux. Mais la preuve que je t'aime, c'est que, dans ma détresse, c'est vers toi que j'accours. Je te le répète, Gervaise, il faut me sauver la vie.

— Oui, je comprends, vous vous serez grisé dans quelque cabaret où vous aurez eu dispute. On vous poursuit, on veut vous mettre en prison, et vous venez prier la pauvre Gervaise de vous donner l'hospitalité. Allez en prison, monsieur, allez en prison, et laissez-moi tranquille.

— Et voilà justement tout ce que je demande, ma petite Gervaise, c'est d'aller en prison, mais ces misérables-là refusent de m'y mettre.

— Oh ! mon Dieu ! Jacques, dit la jeune fille avec un mouvement plein de tendre compassion, es-tu fou?

— Voilà : ils disent que je suis fou, et ils veulent m'envoyer à l'hôpital, tandis que c'est au Châtelet que je veux aller, moi !

— Tu veux aller au Châtelet? et pourquoi faire, Aubry? c'est une affreuse prison que le Châtelet. On dit qu'une fois qu'on y est entré, on ne sait plus quand on en sort.

— Il faut pourtant que j'y entre ; il le faut pourtant, s'écria l'écolier. Il n'y a que ce moyen de le sauver.

— De sauver qui?

— De sauver Ascanio.

— Qui, Ascanio? ce beau jeune homme, l'élève de votre ami Benvenuto?

— Lui-même, Gervaise. Il est au Châtelet, et au Châtelet par ma faute.

— Grand Dieu !

— De sorte que, dit Jacques, il faut que je le rejoigne, il faut que je le sauve.

— Et pourquoi est-il au Châtelet?

— Parce qu'il aimait la fille du prévôt et qu'il l'a séduite.

— Pauvre jeune homme ! Comment, on met en prison pour cela?

— Oui, Gervaise. Maintenant tu comprends : il la tenait cachée ; moi je découvre la cachette, et comme un niais, comme un misérable, comme un infâme, je raconte la chose à tout le monde.

— Excepté à moi ! s'écria Gervaise. Je vous reconnais bien là !

— Je ne te l'ai pas racontée, Gervaise?

— Vous ne m'en avez pas dit un mot. C'est pour les autres que vous êtes bavard ; mais pas pour moi. Quand vous venez ici, c'est pour m'embrasser, pour boire ou pour dormir ; jamais pour causer. Apprenez, monsieur, qu'une femme aime à causer.

— Eh bien ! que faisons-nous donc dans ce moment-ci, ma petite Gervaise? dit Jacques ; nous causons, ce me semble.

— Oui, parce que vous avez besoin de moi.

— Il est vrai que tu pourrais me rendre un grand service.

— Et lequel?

— Tu pourrais dire que je t'ai séduite.

— Mais sans doute, mauvais sujet, vous m'avez séduite.

— Moi ! s'écria Jacques Aubry étonné. Moi, Gervaise, je t'ai séduite?

— Hélas ! oui, c'est le mot ; séduite, monsieur, indignement séduite par vos belles paroles, par vos fausses promesses.

— Par mes belles paroles, par mes fausses promesses?

— Oui. Ne me disiez-vous pas que j'étais la plus jolie fille du quartier Saint-Germain-des-Prés?

— Cela, je te le dis encore.

— Ne disiez-vous pas que si je ne vous aimais pas, vous alliez mourir d'amour?

— Tu crois que je disais cela? C'est drôle, je ne m'en souviens pas.

— Tandis que si au contraire je vous aimais, vous m'épouseriez?

— Gervaise, je n'ai pas dit cela. Jamais !

— Vous l'avez dit, monsieur.

— Jamais, jamais, jamais, Gervaise. Mon père m'a fait faire un serment comme Amilcar à Annibal

— Lequel?

— Il m'a fait jurer de mourir garçon, comme lui.

— Oh ! s'écria Gervaise en appelant, avec cette merveilleuse facilité que les femmes ont à pleurer, les larmes au secours de ses paroles ; ah ! voilà comme ils sont tous : les promesses ne leur coûtent rien, et puis quand la pauvre fille est séduite, ils ne se souviennent plus de ce qu'ils ont promis. Aussi, je le jure à mon tour, ce sera la dernière fois que je m'y laisserai prendre.

— Et tu feras bien, Gervaise, dit l'écolier.

— Lorsqu'on pense, s'écria la grisette, qu'il y a des lois pour les larronneurs, les coupeurs de bourses et les tire-

laine, et qu'il n'y en a pas contre les mauvais sujets qui perdent les pauvres filles

— Il y en a, Gervaise, dit Jacques Aubry.

— Il y en a? reprit Gervaise.

— Sans doute, puisque tu vois qu'on a envoyé ce pauvre Ascanio au Châtelet pour avoir séduit Colombe.

— Et l'on a bien fait, répondit Gervaise, à qui la perte de son honneur ne s'était jamais présentée d'une façon aussi sensible que depuis qu'elle était aussi bien convaincue que Jacques Aubry était décidé à ne pas lui rendre son nom en compensation. Oui, l'on a bien fait, et je voudrais que vous fussiez avec lui au Châtelet.

— Eh! mon Dieu! c'est tout ce que je demande aussi, s'écria l'écolier, et comme je te l'ai dit, ma petite Gervaise, je compte sur toi pour cela.

— Vous comptez sur moi?

— Oui.

— Riez, ingrat.

— Je ne ris pas, Gervaise. — Je dis que si tu avais le courage..

— Quel courage?

— De m'accuser devant le juge.

— De quoi?

— De t'avoir séduite; mais tu n'oseras jamais.

— Comment, je n'oserai pas, s'écria Gervaise outrée, je n'oserai pas dire la vérité!

— Songe donc qu'il faut faire serment, Gervaise.

— Je le ferai.

— Tu feras serment que je t'ai séduite, moi?

— Oui, oui, cent fois oui!

— Alors tout va bien, dit l'écolier joyeux. Moi, écoute donc, j'avais peur: un serment est une chose grave.

— Oui, serment à l'instant même, et je vous enverrai au Châtelet, monsieur.

— Bon!

— Et vous retrouverez là votre Ascanio.

— A merveille!

— Et vous aurez tout le temps de faire pénitence ensemble.

— C'est tout ce que je demande.

— Où est le lieutenant criminel?

— Au Palais-de-Justice.

— J'y cours.

— Courons-y ensemble, Gervaise.

— Oui, ensemble; de cette façon, la punition ne se fera pas attendre.

— Prends mon bras, Gervaise, dit l'écolier.

— Venez, monsieur, dit la grisette.

Et tous deux s'acheminèrent vers le Palais-de-Justice du même pas qu'ils avaient l'habitude de s'en aller, le dimanche, au Pré-aux-Clercs ou à la butte Montmartre.

Cependant, à mesure qu'ils avançaient vers le temple de Thémis, comme Jacques Aubry appelait poétiquement le monument en question, la marche de Gervaise se ralentissait sensiblement: arrivée au bas de l'escalier, elle eut quelque peine à en franchir les marches; enfin, à la porte du lieutenant criminel, les jambes lui manquèrent tout à fait, et l'écolier la sentit peser de tout son poids à son bras.

— Eh bien! Gervaise, lui dit-il, est-ce que le courage te manque?

— Non, dit Gervaise; mais c'est que c'est bien intimidant un lieutenant criminel.

— C'est un homme comme un autre, pardieu!

— Oui, mais il faudra lui raconter des choses..

— Eh bien! tu les raconteras.

— Mais il faudra jurer.

— Tu jureras.

— Jacques, demanda Gervaise, es-tu bien sûr de m'avoir séduite?

— Pardieu! si j'en suis sûr, dit Jacques; d'ailleurs ne me le répétais-tu pas tout à l'heure toi-même?

— Oui, c'est vrai; mais c'est singulier, il me semble que je ne vois plus les choses tout à fait de la même façon ici que je les voyais tout à l'heure.

— Allons, dit Jacques, voilà que tu faiblis; je le savais bien.

— Jacques, mon ami, s'écria Gervaise, ramène-moi à la maison.

— Gervaise, Gervaise, dit l'écolier, ce n'était pas cela que tu m'avais promis.

— Jacques, je ne te ferai plus de reproches, je ne te parlerai plus de rien. Je t'ai aimé parce que tu me plaisais, voilà tout.

— Allons, dit l'écolier, voilà ce que je craignais; mais il est trop tard.

— Comment, trop tard?

— Tu es venue ici pour m'accuser, tu m'accuseras.

— Jamais, Jacques, jamais; tu ne m'as pas séduite, Jacques: c'est moi qui ai été coquette.

— Allons, bien! s'écria l'écolier.

— D'ailleurs, ajouta Gervaise en baissant les yeux, on n'est séduite qu'une fois.

— Comment, qu'une fois?

— Oui, la première fois qu'on aime

— Eh bien! toi qui m'avais fait croire que tu n'avais jamais aimé!

— Jacques, ramène-moi à la maison.

— Oh! ça, non! dit Jacques exaspéré et du refus de Gervaise et du motif sur lequel elle l'appuyait: non! non! non! Et il frappa à la porte du juge.

— Que fais-tu? s'écria Gervaise.

— Tu le vois bien: je frappe.

— Entrez! cria une voix nasillarde.

— Je ne veux pas entrer, dit Gervaise, faisant tous ses efforts pour dégager son bras de celui de l'écolier. Je n'entrerai pas.

— Entrez, répéta une seconde fois la même voix, mais avec un accent plus prononcé.

— Jacques, je crie, j'appelle, dit Gervaise.

— Mais entrez donc! dit une troisième fois la voix plus rapprochée, et en même temps la porte s'ouvrit.

— Eh bien! que voulez-vous? dit un grand homme maigre vêtu de noir dont la seule vue fit trembler Gervaise de la tête aux pieds

— C'est, dit Jacques Aubry, c'est mademoiselle qui vient porter plainte contre un mauvais sujet qui l'a séduite.

Et il poussa Gervaise dans la chambre noire, sale, hideuse, qui servait de vestibule au cabinet du lieutenant-criminel. En même temps comme par un ressort la porte se referma.

Gervaise jeta un faible cri, moitié d'effroi, moitié de surprise, et alla s'asseoir ou plutôt alla tomber sur un escabeau adossé à la muraille.

Quant à Jacques Aubry, de peur que la jeune fille ne le rappelât ou ne courût après lui, il s'enfuit par des corridors connus des écoliers, des basochiens et des plaideurs seulement, jusque dans la cour de la Sainte-Chapelle, puis de là il gagna plus tranquillement le pont Saint-Michel, par lequel il fallait absolument que Gervaise repassât.

Une demi-heure après il la vit reparaître.

— Eh bien! lui dit-il en courant au-devant d'elle, comment cela s'est-il passé?

— Hélas! dit Gervaise, vous m'avez fait faire un bien gros mensonge; mais j'espère que Dieu me le pardonnera en faveur de l'intention.

— Je le prends sur moi, dit Aubry. — Voyons, comment cela s'est-il passé?

— Est-ce que j'en sais quelque chose, dit Gervaise; j'étais si honteuse qu'à peine si je me rappelle ce dont il a été question. Tout ce que je sais, c'est que M. le lieutenant-criminel m'a interrogée, et qu'à ses questions j'ai répondu tantôt oui, tantôt non; seulement je ne suis pas bien sûre d'avoir répondu comme il faut

— La malheureuse! s'écria Jacques Aubry, vous verrez qu'elle se sera accusée de m'avoir séduit.

— Oh non! dit Gervaise, je ne crois point que cela ait été jusque-là.

— Et ont-ils mon adresse, au moins, pour qu'ils puissent m'assigner? demanda l'écolier.

— Oui, murmura Gervaise, je la leur ai donnée.

— Allons, c'est bien, dit Aubry, et maintenant espérons que Dieu fera le reste.

Et après avoir reconduit chez elle et consolé de son mieux Gervaise de la fausse déposition qu'elle avait été obligée de faire, Jacques Aubry se retira chez lui plein de foi dans la Providence.

En effet, soit que la Providence s'en fût mêlée, soit que le hasard eût tout fait, Jacques Aubry trouva le lendemain matin une assignation qui le citait à comparoir le jour même devant le lieutenant-criminel.

Cette assignation comblait les plus chers désirs de Jacques Aubry, et cependant, tant la justice est chose respectable, il sentit, en lisant cette assignation, un frisson courir dans ses veines. Mais, hâtons-nous de le dire, la certitude de revoir Ascanio, le désir de sauver l'ami qu'il avait perdu, chassèrent bien vite loin de notre écolier ce petit mouvement de faiblesse.

La citation portait l'heure de midi, il n'était que neuf heures du matin; il courut chez Gervaise, qu'il trouva non moins agitée que la veille.

— Eh bien? demanda-t-elle.

— Eh bien! dit Jacques Aubry triomphant et en montrant le papier couvert d'hiéroglyphes qu'il tenait à la main: Voilà.

— Pour quelle heure?

— Pour midi. C'est tout ce que j'en ai pu lire.

— Alors vous ne savez pas de quoi vous êtes accusé?

— Mais de t'avoir séduite, ma petite Gervaise, je présume.

— Vous n'oublierez pas que c'est vous qui l'avez exigé?

— Comment donc, je suis prêt à te signer d'avance que tu t'y refusais complètement

— Alors, vous ne m'en voudrez pas de vous avoir obéi?

— Au contraire, je t'en serai on ne peut plus reconnaissant.

— Quelque chose qu'il arrive?

— Quelque chose qu'il arrive.

— D'ailleurs, si j'ai dit tout cela, c'est que j'y étais forcée.

— Sans doute.

— Et si dans mon trouble j'avais dit autre chose que ce que je voulais dire, vous me pardonnerez?

— Non seulement je te pardonnerais, ma chère, ma divine Gervaise, mais je te le pardonne d'avance.

— Ah! dit Gervaise en soupirant, ah! mauvais sujet, c'est avec ces paroles-là que vous m'avez perdue!

On voit bien que décidément Gervaise avait été séduite.

Ce ne fut qu'à midi moins un quart que Jacques Aubry se souvint qu'il était assigné pour midi. Il prit congé de Gervaise, et comme la distance était longue, il s'en alla tout courant. Midi sonnait comme il frappait à la porte du lieutenant-criminel.

— Entrez! cria la même voix nasillarde.

Cette invitation n'eut pas besoin d'être répétée, et Jacques Aubry, le sourire sur les lèvres, le nez au vent et le bonnet sur l'oreille, entra chez le grand homme noir.

— Comment vous nommez-vous? demanda celui-ci.

— Jacques Aubry, répondit l'écolier.

— Qu'êtes-vous?

— Basochien.

— Que faites-vous?

— Je séduis les jeunes filles.

— Ah! c'est contre vous qu'une plainte a été portée hier par... par...

— Par Gervaise-Perrette Popinot.

— C'est bien, asseyez-vous là, et attendez votre tour.

Jacques s'assit, comme l'homme noir lui disait de faire, et attendit.

Cinq ou six personnes, de visage, d'âge et de sexe différens, attendaient comme lui, et comme elles étaient arrivées avant lui, elles passèrent naturellement avant lui. Seulement les unes sortaient seules, et c'étaient sans doute celles contre lesquelles il ne s'était pas trouvé de charges suffisantes, tandis que les autres sortaient accompagnées, ou d'un exempt ou de deux gardes de la prévôté. Jacques Aubry ambitionnait fort la fortune de celles-là, car on les conduisait au Châtelet, où il avait lui si grand désir d'entrer.

Enfin on appela Jacques Aubry, écolier.

Jacques Aubry se leva aussitôt et s'élança dans le cabinet du lieutenant-criminel d'un air aussi joyeux que s'il se fût agi pour lui de la partie de plaisir la plus agréable.

Il y avait deux hommes dans le cabinet du lieutenant-criminel: l'un plus grand, plus noir, plus sec et plus maigre encore que celui de l'antichambre, ce que Jacques Aubry eût, cinq minutes avant, regardé comme impossible: c'était le greffier; l'autre, gros, gras, petit, rond, à l'œil joyeux, à la bouche souriante, à la physionomie joviale: c'était le lieutenant-criminel.

Le sourire d'Aubry et le sien se croisèrent, et l'écolier fut tout prêt à donner une poignée de main au juge, tant il se sentait de sympathie pour cet honorable magistrat.

— Hé, hé, hé!... fit le lieutenant-criminel en regardant le basochien.

— Ma foi! oui, messire, répondit l'écolier.

— Vous m'avez en effet l'air d'un gaillard, reprit le magistrat; voyons, monsieur le drôle, prenez une chaise et asseyez-vous.

Jacques Aubry prit une chaise, s'assit, croisa une jambe sur l'autre, et se dandina joyeusement.

— Ah! fit le lieutenant-criminel en se frottant les mains. Voyons, monsieur le greffier, voyons la déposition de la plaignante.

Le greffier se leva, et, grâce à sa longue taille, il atteignit en décrivant une demi-courbe l'autre côté de la table, où, parmi une masse d'écritures, il prit le dossier relatif à Jacques Aubry.

— Voilà, dit le greffier.

— Voyons, qui est-ce qui se plaint? demanda le lieutenant-criminel.

— Gervaise-Perrette Popinot, dit le greffier.

— C'est cela, fit l'écolier en hochant la tête de haut en bas, c'est cela même.

— Mineure, dit le greffier, âgée de dix-neuf ans.

— Oh! oh! mineure! s'exclama Aubry.

— Ainsi qu'il appert de sa déclaration.

— Pauvre Gervaise! murmura Aubry; elle avait bien raison de dire qu'elle était si fort troublée qu'elle ne savait ce qu'elle répondait; elle m'a avoué à moi vingt-deux ans. Enfin, va pour dix-neuf ans.

— Ainsi, dit le lieutenant-criminel, ainsi, mon gaillard, vous êtes accusé d'avoir séduit une fille mineure. Hé, hé, hé!

— Hé, hé, hé! fit Aubry partageant l'hilarité du juge.

— Avec circonstances aggravantes, continua le greffier, jetant son timbre glapissant au milieu des deux voix enjouées du magistrat et de l'écolier.

— Avec circonstances aggravantes, répéta le juge.

— Diable! fit Jacques Aubry, je serais bien aise de connaître les circonstances aggravantes.

— Comme la plaignante restait insensible depuis six mois à toutes les prières, à toutes les séductions de l'accusé...

— Depuis six mois? reprit Jacques, pardon, monsieur le greffier, je crois qu'il y a erreur.

— Depuis six mois, monsieur, c'est écrit! reprit l'homme noir, d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

— Allons! va pour six mois, répondit Jacques Aubry; mais en vérité Gervaise avait bien raison de dire...

— Ledit Jacques Aubry, exaspéré par son indifférence, la menaça...

— Oh! oh! s'exclama Jacques.

— Oh! oh! reprit le juge.

— Mais, continua le greffier, ladite Gervaise-Perrette Popinot fit si bonne et si courageuse contenance que l'audacieux demanda pardon en faveur de son repentir.

— Ah! ah! murmura Aubry.

— Ah! ah! fit le lieutenant-criminel.

— Pauvre Gervaise! continua l'écolier, se parlant à lui-même et haussant les épaules; où donc avait-elle la tête?

— Mais, reprit le greffier, ce repentir n'était que simulé, malheureusement la plaignante, dans son innocence et dans sa candeur, se laissa prendre à ce repentir, et un soir qu'elle avait eu l'imprudence d'accepter une collation que lui avait offerte l'accusé, ledit Jacques Aubry mêla dans son eau...

— Dans son eau? interrompit l'écolier.

— La plaignante a déclaré ne jamais boire de vin, continua le greffier. Ledit Jacques Aubry mêla dans son eau une boisson enivrante.

— Dites donc! monsieur le greffier, s'écria le basochien, que diable lisez-vous donc là?

— La déposition de la plaignante.

— Impossible! reprit Jacques.

— C'est écrit? demanda le lieutenant-criminel.

— C'est écrit, reprit le greffier.

— Continuez.

— Au fait, dit à part lui Jacques Aubry, plus je serai coupable, plus je serai sûr d'aller rejoindre Ascanio au Châtelet. Va pour l'enivrement. Continuez, monsieur le greffier.

— Vous avouez donc? demanda le juge.

— J'avoue, dit l'écolier.

— Ah! pendard! fit le lieutenant-criminel en éclatant de rire et en se frottant les mains.

— De sorte, continua le greffier, que la pauvre Gervaise n'ayant plus sa raison, finit par avouer à son séducteur qu'elle l'aimait.

— Ah! fit Jacques.

— Heureux coquin! murmura le lieutenant-criminel, dont les petits yeux étincelaient.

— Mais! s'écria Jacques Aubry; mais, c'est qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela!

— Vous niez?

— Parfaitement.

— Ecrivez, dit le lieutenant-criminel, que l'accusé affirme n'être coupable d'aucun des griefs qui lui sont imputés.

— Un instant! un instant! s'écria l'écolier, qui songeait en lui-même que s'il niait sa culpabilité on ne l'enverrait pas en prison.

— Alors, vous ne niez pas complètement? reprit le juge.

— J'avoue qu'il y a quelque chose de vrai, non pas dans la forme, mais dans le fond.

— Oh! puisque vous avez avoué le breuvage enivrant, dit le juge, vous pouvez bien avouer les suites.

— Au fait, reprit Jacques, puisque j'ai avoué le breuvage enivrant, j'avoue, monsieur le greffier, j'avoue. Mais en vérité, continua-t-il tout bas, Gervaise avait bien raison de dire...

— Mais ce n'est pas tout... interrompit le greffier.

— Comment! ce n'est pas tout?

— Le crime dont l'accusé s'était rendu coupable à l'égard de la fille Gervaise eut des suites terribles. La malheureuse Gervaise s'aperçut qu'elle était mère.

— Ah! pour cette fois, s'écria Jacques, c'est trop fort!

— Vous niez la paternité? demanda le juge.

— Non seulement je nie la paternité, mais je nie la grossesse.

— Ecrivez, dit le juge, que l'accusé, niant non seulement la paternité mais encore la grossesse, il sera fait une enquête sur ce point.

— Un instant, un instant, s'écria Aubry, comprenant que si Gervaise était convaincue de mensonge sur un seul point tout l'échafaudage s'écroulait; un instant, Gervaise a-t-elle bien dit ce que monsieur le greffier vient de nous lire.

— Elle l'a dit mot à mot, répondit le greffier.

— Alors si elle l'a dit, continua Aubry, si elle l'a dit, eh bien !

— Eh bien? demanda le lieutenant criminel

— Eh bien ! cela doit être.

— Ecrivez que l'accusé se reconnaît coupable sur tous les chefs d'accusation.

Le greffier écrivit.

— Pardieu ! se dit en lui-même l'écolier, si Ascanio mérite huit jours de Châtelet pour avoir purement et simplement fait la cour à Colombe, moi qui ai trompé Gervaise, moi qui l'ai enivrée, moi qui l'ai séduite, je puis compter sur trois mois d'incarcération au moins. Mais, ma foi ! je voulais être sûr de mon fait. Au reste, j'en ferai compliment à Gervaise. Peste ! elle ne s'est pas abîmée, et Jeanne d'Arc était bien peu de chose auprès d'elle.

— Ainsi, interrompit le juge, vous avouez tous les crimes dont vous êtes accusé?

— Je les avoue, messire, répondit Jacques sans hésiter, je les avoue ; ceux-là et d'autres encore si vous voulez. Je suis un grand coupable, monsieur le lieutenant criminel, ne me ménagez donc point.

— Impudent coquin ! murmura le juge du ton dont un oncle de comédie parle à son neveu · impudent coquin, va !

Alors il abaissa sa grosse tête ronde, bouffie et vermeille, sur sa poitrine, et se mit à réfléchir profondément ; puis après quelques minutes de méditation :

— Attendu, dit-il en relevant la tête et en levant l'index de la main droite, attendu, écrivez, monsieur le greffier, attendu que le nommé Jacques Aubry, écolier-clerc de la basoche, a déclaré avoir séduit la fille Gervaise-Perrette Popinot par de belles promesses et par de faux semblans d'amour, condamnons ledit Jacques Aubry à vingt sous parisis d'amende, à prendre soin de l'enfant, si c'est un enfant mâle, et aux dépens.

— Et la prison? s'écria Aubry.

— Comment, la prison? demanda le juge

— Sans doute, la prison. Est-ce que vous ne me condamnez pas à la prison, par hasard?

— Non.

— Vous n'allez pas me faire conduire au Châtelet comme Ascanio?

— Qu'est-ce que c'est qu'Ascanio?

— Ascanio est un élève de maître Benvenuto Cellini.

— Qu'a-t-il fait cet élève?

— Il a séduit une jeune fille.

— Quelle jeune fille?

— Mademoiselle Colombe d'Estourville, fille du prévôt de Paris.

— Eh bien?

— Eh bien ! je dis que c'est une injustice, puisque nous avons commis tous les deux le même crime, de faire une différence dans le châtiment. Comment ! vous l'envoyez en prison, lui, et moi, vous me condamnez à vingt sous parisis d'amende ! Mais il n'y a donc plus de justice dans ce monde?

— Au contraire, répondit le juge, c'est parce qu'il y a une justice, et une justice bien entendue, que cela a été décidé ainsi.

— Comment?

— Sans doute ; il y a honneur et honneur, mon jeune drôle ; l'honneur d'une demoiselle noble est estimé à la prison ; l'honneur d'une grisette vaut vingt sous parisis. Si vous vouliez aller au Châtelet, il fallait vous adresser à une duchesse, et alors cela allait tout seul.

— Mais c'est affreux ! immoral ! abominable ! s'écria l'écolier.

— Mon cher ami, dit le juge, payez votre amende, et allez-vous-en.

— Je ne paierai pas mon amende et je ne veux pas m'en aller.

— Alors, je vais appeler deux hoquetons et vous faire conduire en prison jusqu'à ce que vous ayez payé.

— C'est ce que je demande.

Le juge appela deux gardes.

— Conduisez ce drôle-là aux Grands-Carmes.

— Aux Grands-Carmes ! s'écria Jacques, et pourquoi pas au Châtelet?

— Parce que le Châtelet n'est pas prison pour dettes, entendez-vous, mon ami ; parce que le Châtelet est forteresse royale, et qu'il faut avoir commis quelque bon gros crime pour y entrer. Au Châtelet ! Ah ! bien oui, mon petit monsieur ; on vous en donnera du Châtelet, attendez !

— Un instant, un instant, dit Jacques Aubry, un instant.

— Quoi?

— Du moment où ce n'est pas au Châtelet que vous me conduisez, je paie.

— Alors, si vous payez, il n'y a rien à dire. Allez, messieurs les gardes, allez, le jeune homme paye.

Les deux hoquetons sortirent, et Jacques Aubry tira de son escarcelle vingt sous parisis, qu'il aligna sur le bureau du juge.

— Voyez si le compte y est, dit le lieutenant criminel

Le greffier se leva alors et, pour accomplir l'ordre donné, se cambra en demi-courbe, embrassant dans le cercle que décrivait son corps, qui semblait posséder le privilège de s'allonger indéfiniment, sa table et les papiers qui étaient dessus ; ainsi posé, les pieds à terre, les deux mains sur le bureau du juge, il avait l'air d'un sombre arc-en-ciel.

— Le compte y est, dit-il.

— Alors retirez-vous, mon jeune drôle, dit le lieutenant-criminel, et faites place à d'autres, la justice ne peut pas ne s'occuper que de vous ; allez

Jacques Aubry vit bien qu'il n'y avait rien à faire, et se retira désespéré.

XXXII

OU JACQUES AUBRY S'ÉLÈVE A DES PROPORTIONS ÉPIQUES

— Ah ! par exemple, se disait l'écolier en sortant du Palais de Justice et en suivant machinalement le pont aux Moulins, qui conduisait presqu'en face du Châtelet ; ah ! par exemple, je suis curieux de savoir ce que dira Gervaise quand elle saura que son honneur a été estimé vingt sous parisis ! Elle dira que j'ai été indiscret, que j'ai fait des révélations, et elle m'arrachera les yeux. Mais qu'est-ce que je vois donc là?

Ce que voyait l'écolier, c'était un page de ce seigneur si aimable auquel il avait pris l'habitude de confier ses secrets et qu'il regardait comme son plus tendre ami. L'enfant était adossé au parapet de la rivière et s'amusait à jongler avec des cailloux.

— Ah ! pardieu ! fit l'écolier, voilà qui tombe à merveille Mon ami, dont je ne sais pas le nom et qui me paraît on ne peut mieux en cour, aura peut-être bien l'influence de me faire mettre en prison, lui ; c'est la Providence qui m'envoie son page pour me dire où je puis le trouver, attendu que je ne sais ni son nom ni son adresse.

Et pour profiter de ce qu'il regardait comme une gracieuseté de la Providence à son égard, Jacques Aubry s'avança vers le jeune page, qui, le reconnaissant à son tour, laissa successivement retomber ses trois cailloux dans la même main, en croisant sa jambe droite sur sa jambe gauche, et attendit l'écolier avec cet air narquois qui est le caractère particulier de la corporation dont il avait l'honneur de faire partie.

— Bonjour, monsieur le page, s'écria Aubry du plus loin qu'il crut que le jeune homme pouvait l'entendre

— Bonjour, seigneur écolier, répondit l'enfant ; que faites-vous dans le quartier?

— Ma foi ! s'il faut vous le dire, je cherchais une chose que je crois avoir trouvée, puisque vous voilà ; je cherchais l'adresse de mon excellent ami, le comte le baron, le vicomte... l'adresse de votre maître.

— Désirez-vous donc le voir? demanda le page.

— A l'instant même, si c'est possible.

— Alors vous allez être servi à souhait, car il est entré chez le prévôt.

— Au Châtelet?

— Oui, et il va en sortir.

— Il est bien heureux d'entrer au Châtelet comme il veut, mais il est donc lié avec messire Robert d'Estourville, mon ami le vicomte... le comte... le baron

— Le vicomte...

— Mon ami le vicomte... de... dites-moi donc, continua Aubry, désirant profiter de la circonstance pour connaître enfin le nom de son ami ; le vicomte de...

— Le vicomte de Mar...

— Ah ! s'écria l'écolier en voyant celui qu'il attendait paraître à la porte et sans laisser achever le page. Ah ! cher vicomte, vous voilà donc. C'est vous, je vous cherche, je vous attends.

— Bonjour, dit Marmagne, évidemment contrarié de la rencontre. Bonjour, mon cher. Je voudrais causer avec vous ; mais, malheureusement, je suis pressé. Ainsi don, adieu

— Un instant, un instant, s'écria Jacques Aubry en se cramponnant au bras de son compagnon ; un instant, vous ne vous en irez pas comme cela, diable ! D'abord, j'ai un immense service à vous demander.

— Vous?

— Oui, moi : et la loi du ciel, vous le savez, est qu'entre amis il faut s'aider.

— Entre amis?

— Sans doute ; n'êtes-vous pas mon ami? car qu'est-ce qui constitue l'amitié? la confiance : or, je suis plein de confiance en vous : je vous raconte toutes mes affaires et même celles des autres.

— Avez-vous jamais eu à vous en repentir?

— Jamais, vis-à-vis de vous du moins; mais il n'en est pas ainsi vis-à-vis de tout le monde. Il y a dans Paris un homme que je cherche et qu'avec l'aide de Dieu je rencontrerai un jour.

— Mon cher, interrompit Marmagne, qui se douta bien quel homme cherchait Aubry, je vous ai dit que j'étais fort pressé.

— Mais attendez donc, puisque je vous dis que vous pouvez me rendre un service.

— Alors, parlez vite.

— Vous êtes bien en cour, n'est-ce pas?

— Mais, mes amis le disent.

— Vous avez quelque crédit, alors?

— Mes ennemis pourraient s'en apercevoir.

— Eh bien! mon cher comte, mon cher baron... mon cher...

— Vicomte.

— Faites-moi entrer au Châtelet.

— En quelle qualité?

— En qualité de prisonnier, tout simplement.

— En qualité de prisonnier? Singulière ambition, ma foi!

— Que voulez-vous, c'est la mienne.

— Et dans quel but voulez-vous entrer au Châtelet? demanda Marmagne, qui se doutait que ce désir de l'écolier cachait quelque nouveau secret dont il pourrait tirer parti.

— A un autre que vous je ne le dirais pas, mon bon ami, répondit Jacques, car j'ai appris à mes dépens, ou plutôt à ceux du pauvre Ascanio, qu'il faut savoir se taire. Mais à vous c'est autre chose. Vous savez bien que je n'ai point de secret pour vous.

— En ce cas, dites vite.

— Me ferez-vous mettre au Châtelet si je vous le dis?

— A l'instant même.

— Eh bien! mon ami, imaginez-vous donc que j'ai eu l'imprudence de confier à d'autres qu'à vous que j'avais vu une charmante jeune fille dans la tête du dieu Mars.

— Après?

— Les fronts éventés! les cerveaux à l'envers! n'ont-ils pas répandu cette histoire, tant et si bien qu'elle est arrivée aux oreilles du prévôt; or, comme le prévôt avait depuis quelques jours perdu sa fille, il s'est douté que c'était elle qui avait choisi cette retraite. Il a prévenu le d'Orbec et la duchesse d'Etampes; on est venu faire une visite domiciliaire à l'hôtel de Nesle, tandis que Benvenuto Cellini était à Fontainebleau. On a enlevé Colombe et l'on a mis Ascanio en prison.

— Bah?

— C'est comme je vous le dis, mon cher. Et qui a conduit tout cela? un certain vicomte de Marmagne.

— Mais, interrompit le vicomte, qui voyait avec inquiétude son nom revenir sans cesse sur les lèvres de l'écolier, mais vous ne me dites pas quel besoin vous avez d'entrer au Châtelet, vous.

— Vous ne comprenez pas?

— Non.

— Ils ont arrêté Ascanio.

— Oui.

— Ils l'ont conduit au Châtelet.

— Bien.

— Mais ce qu'ils ne savent pas, ce que personne ne sait, excepté la duchesse d'Etampes, Benvenuto et moi, c'est qu'Ascanio possède certaine lettre, certain secret qui peut perdre la duchesse. Or, comprenez-vous maintenant?

— Oui, je commence. Mais aidez-moi, mon cher ami.

— Comprenez-vous, vicomte, continua Aubry, s'aristocratisant de plus en plus; je veux entrer au Châtelet, pénétrer jusqu'à Ascanio, prendre sa lettre ou recevoir son secret, sortir de prison, aller trouver Benvenuto et combiner avec lui quelque moyen de faire triompher la vertu de Colombe et l'amour d'Ascanio, à la grande confusion des Marmagne, des d'Orbec, du prévôt, de la duchesse d'Etampes, et de toute la clique.

— C'est très ingénieux, dit Marmagne. Merci de votre confiance, mon cher écolier. Vous n'aurez pas à vous en repentir.

— Vous me promettez donc votre protection?

— Pourquoi faire?

— Mais pour me faire entrer au Châtelet comme je vous l'ai demandé.

— Comptez dessus.

— Tout de suite?

— Attendez-moi là.

— Où je suis?

— A la même place.

— Et vous allez?

— Chercher l'ordre de vous arrêter.

— Ah! mon ami, mon cher baron, mon cher comte. Mais dites-moi donc, il faudrait me donner votre nom et votre adresse dans le cas où j'aurais besoin de vous.

— Inutile, je reviens.

— Oui, revenez vite; et si sur votre route vous rencontrez ce maudit Marmagne, dites-lui...

— Quoi? demanda le vicomte.

— Dites-lui que j'ai fait un serment.

— Lequel?

— C'est qu'il ne mourrait que de ma main.

— Adieu, s'écria le vicomte; adieu, attendez-moi là.

— Au revoir, dit Aubry, je vous attends. Ah! vous êtes un ami véritable, vous, un homme à qui l'on peut se fier, et je voudrais bien savoir...

— Adieu, seigneur écolier, dit le page, qui s'était tenu à l'écart pendant cette conversation, et qui se remettait en route pour suivre son maître.

— Adieu, gentil page, dit Aubry; mais avant que vous me quittiez, un service!

— Lequel!

— Quel est ce noble seigneur à qui vous avez l'honneur d'appartenir?

— Celui avec qui vous venez de causer pendant un quart d'heure?

— Oui.

— Et que vous appelez votre ami?

— Oui.

— Vous ne savez pas comment il s'appelle?

— Non.

— Mais c'est...

— Un seigneur très connu, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Influent?

— Après le roi et la duchesse d'Etampes, c'est lui qui fait tout.

— Ah!... et vous dites qu'il s'appelle?

— Il s'appelle le vicomte... mais le voilà qui se retourne et qui m'appelle. Pardon...

— Le vicomte de...

— Le vicomte de Marmagne.

— Marmagne! s'écria Aubry, le vicomte de Marmagne! Ce jeune seigneur est le vicomte de Marmagne!

— Lui-même.

— Marmagne! l'ami du prévôt, de d'Orbec, de madame d'Etampes?

— En personne.

— Et l'ennemi de Benvenuto Cellini?

— Justement.

— Ah! s'écria Aubry, voyant comme à la lueur d'un éclair dans tout le passé. Ah! je comprends maintenant. Ah! Marmagne, Marmagne!

Alors, comme l'écolier était sans armes, par un mouvement rapide comme la pensée, il saisit la courte épée du petit page par la poignée, la tira du fourreau et s'élança à la poursuite de Marmagne en criant: — Arrête!

Au premier cri, Marmagne, inquiet, s'était retourné, et voyant Aubry courir après lui l'épée à la main, s'était douté qu'il était enfin découvert. Il n'y avait que deux moyens, ou fuir ou l'attendre. Or, Marmagne n'était pas tout à fait assez brave pour attendre, mais n'était pas non plus tout à fait assez lâche pour fuir. Il choisit donc un moyen intermédiaire et s'élança dans une maison dont la porte était ouverte, espérant refermer la porte; mais malheureusement pour lui elle était retenue au mur par une chaîne qu'il ne put détacher, de sorte qu'Aubry, qui le suivait à quelque distance, arriva dans la cour avant qu'il eût eu le temps de gagner l'escalier.

— Ah! Marmagne! vicomte damné! espion maudit! larronneur de secrets! ah! c'est toi! Enfin, je te connais, je te tiens! En garde, misérable! en garde!

— Monsieur, répondit Marmagne, essayant de le prendre sur un ton de grand seigneur, comptez-vous que le vicomte de Marmagne fera l'honneur à l'écolier Jacques Aubry de croiser l'épée avec lui?

— Si le vicomte de Marmagne ne fait pas l'honneur à Jacques Aubry de croiser l'épée avec lui, l'écolier Jacques Aubry aura l'honneur de passer son épée au travers du corps du vicomte de Marmagne.

Et pour ne laisser aucun doute à celui auquel il adressait cette menace, Jacques Aubry mit la pointe de son épée sur la poitrine du vicomte, et à travers son pourpoint lui en fit sentir légèrement le fer.

— A l'assassin! cria Marmagne. A l'aide! au secours!

— Oh! crie tant que tu voudras, répondit Jacques, tu auras cessé de crier avant qu'on arrive. Ce que tu as de mieux à faire, vicomte, c'est donc de te défendre. Ainsi, crois-moi, en garde! vicomte, en garde!

— Eh bien, puisque tu le veux, s'écria le vicomte, attends un peu, et tu vas voir!

Marmagne, comme on a pu s'en apercevoir, n'était pas naturellement brave, mais ainsi que tous les seigneurs de ce temps chevaleresque, il avait reçu une éducation militaire. Il y a plus, il passait même pour avoir une certaine force en escrime. Il est vrai qu'on disait que cette réputation avait plutôt pour résultat d'épargner à Marmagne les mauvaises affaires qu'il pouvait se faire que de mener à bien celles qu'il s'était faites. Il n'en est pas moins vrai

que se voyant vigoureusement pressé par Jacques, il tira l'épée, et se trouva aussitôt en garde dans toutes les règles de l'art.

Mais si Marmagne était d'une habileté reconnue parmi les seigneurs de la cour, Jacques Aubry était d'une adresse incontestée parmi les écoliers de l'université et les clercs de la basoche. Il en résulta donc, que, du premier coup, les deux adversaires virent qu'ils avaient affaire à forte partie; seulement un grand avantage demeurait à Marmagne. Comme Aubry avait pris l'épée du page, cette épée était de six pouces plus courte que celle du vicomte: ce n'était pas un grand inconvénient pour la défense, mais c'était une grave infériorité pour l'attaque.

En effet, déjà plus grand de six pouces que l'écolier, armé d'une épée d'un demi-pied plus longue que la sienne, Marmagne n'avait qu'à lui présenter la pointe du fer au visage pour le tenir constamment à distance, tandis que, de son côté, Jacques Aubry avait beau attaquer, faire des feintes et se fendre, Marmagne, sans avoir même besoin de faire un pas de retraite, en ramenant simplement sa jambe droite près de sa jambe gauche, se trouvait hors de portée. Il en résultait que deux ou trois fois déjà, malgré la vivacité de la parade, la longue épée du vicomte avait effleuré la poitrine de l'écolier, tandis que celui-ci, même en se fendant à fond, n'avait percé que l'air.

Aubry comprit qu'il était perdu s'il continuait à jouer ce jeu, et pour ôter à son adversaire toute idée du plan qu'il venait d'adopter, il continua de l'attaquer et de parer par les parades et les feintes ordinaires, gagnant insensiblement du terrain pouce à pouce: puis, quand il se crut assez près, il se découvrit comme par maladresse. Marmagne voyant un jour se fendit; Aubry, prévenu, revint à une parade de prime, puis profitant de ce que l'épée de son adversaire se trouvait soulevée à deux pouces au-dessus de sa tête, il se glissa sous le fer en bondissant et en se fendant tout à la fois, et cela si habilement et si vigoureusement que la petite épée du page disparut jusqu'à la garde dans la poitrine du vicomte.

Marmagne jeta un de ces cris aigus qui annoncent la gravité d'une blessure; puis, baissant la main, il pâlit, laissa échapper son épée, et tomba à la renverse.

Juste à ce moment, une patrouille du guet, attirée par les cris de Marmagne, par les signes du page et par la vue du rassemblement qui se formait devant la porte, accourut, et comme Aubry tenait encore à la main son épée toute sanglante, elle l'arrêta.

Aubry voulut d'abord faire quelque résistance; mais, comme le chef de la patrouille cria tout haut: — Désarmez-moi ce drôle-là, et conduisez-le au Châtelet, il remit son épée, et suivit les gardes vers la prison tant ambitionnée par lui, admirant les décrets de la Providence, qui lui accordait à la fois les deux choses qu'il désirait le plus, se venger de Marmagne et se rapprocher d'Ascanio.

Cette fois on ne fit aucune difficulté de le recevoir dans la forteresse royale; seulement, comme il paraît qu'elle était pour le moment surchargée de locataires, il y eut une longue discussion entre le guichetier et l'inspecteur de la prison pour savoir où l'on caserait le nouveau venu: enfin ces deux honorables personnes parurent tomber d'accord sur ce point, en vertu de quoi le guichetier fit signe à Jacques Aubry de le suivre, lui fit descendre trente-deux marches, ouvrit une porte, le poussa dans un cachot très noir, et referma la porte derrière lui.

XXXIII

DES DIFFICULTÉS QU'ÉPROUVE UN HONNÊTE HOMME A SORTIR DE PRISON

L'écolier demeura un instant tout étourdi de son passage rapide de la lumière à l'obscurité; où était-il? il n'en savait rien; se trouvait-il près ou loin d'Ascanio? il l'ignorait. Dans le corridor qu'il venait de suivre, il avait seulement, outre la porte qui s'était ouverte pour lui, remarqué deux autres portes; mais son premier but était atteint, il se trouvait sous le même toit que son ami.

Cependant, comme il ne pouvait demeurer éternellement à la même place, et qu'à l'autre bout du cachot, c'est-à-dire à quinze pas à peu près devant lui, il apercevait une légère lueur filtrant à travers un soupirail, il allongea la jambe avec précaution, dans l'intention instinctive de gagner l'endroit éclairé; mais au second pas qu'il fit, le plancher sembla manquer tout à coup sous ses pieds; il descendit rapidement trois ou quatre marches, et sans doute cédant à l'impulsion donnée, il allait se briser la tête contre le mur, lorsque ses pieds s'embarrassèrent dans un obstacle qui le fit trébucher à l'instant même. Il en résulta que Jacques Aubry en fut quitte pour quelques contusions.

L'obstacle qui avait sans le vouloir rendu le service à l'écolier poussa un profond gémissement.

— Pardon, dit Jacques en se relevant et en ôtant poliment son bonnet. Pardon, car il paraît que j'ai marché sur quelqu'un ou sur quelque chose, inconvenance que je ne me serais jamais permise si j'y avais vu clair.

— Vous avez marché, dit une voix, sur ce qui fut soixante ans un homme, et sur ce qui pour l'éternité va devenir un cadavre.

— Alors, dit Jacques, mon regret n'en est que plus grand de vous avoir dérangé au moment où vous vous occupez sans doute, comme doit le faire tout bon chrétien, de régler vos comptes avec Dieu.

— Mes comptes sont en règle, seigneur écolier; j'ai péché comme un homme, mais j'ai souffert comme un martyr, et j'espère que Dieu, en pesant mes fautes et mes douleurs, trouvera que la somme des douleurs l'emporte sur celle des fautes.

— Ainsi soit-il, dit Aubry, et c'est ce que je vous souhaite de tout mon cœur. Mais si cela ne vous fatigue pas trop pour le moment, mon cher compagnon, je dis mon cher, parce que je présume que vous ne me gardez aucun ressentiment du petit accident auquel je dois d'avoir fait depuis peu votre connaissance; si cela ne vous fatigue pas trop, dis-je, apprenez-moi par quelles révélations vous avez pu savoir que j'étais écolier.

— Parce que je l'ai vu à votre costume, et surtout à l'encrier que vous portez pendu à votre ceinture, à l'endroit où un gentilhomme porte son poignard.

— Parce que vous l'avez vu à mon costume, à l'encrier? Ah çà! mon cher compagnon, vous m'avez, si je ne me trompe, dit que vous étiez en train de trépasser?

— J'espère être arrivé enfin au terme de mes maux; oui, j'espère m'endormir aujourd'hui sur la terre, pour me réveiller demain dans le ciel.

— Je ne m'y oppose aucunement, répondit Jacques; seulement, je vous ferai remarquer que la situation dans laquelle vous vous trouvez à cette heure n'est pas de celles où l'on s'amuse à plaisanter.

— Et qui vous dit que je plaisante? murmura le moribond en poussant un profond soupir.

— Comment! vous me dites que vous m'avez reconnu à mon costume, à l'encrier que je porte à ma ceinture, et j'ai beau regarder, moi, je ne vois pas mes deux mains.

— C'est possible, répondit le prisonnier, mais quand vous serez resté quinze ans comme moi dans un cachot, vos yeux y verront dans les ténèbres, aussi bien qu'ils voyaient autrefois en plein jour.

— Que le diable me les arrache plutôt que de faire un pareil apprentissage! s'écria l'écolier; quinze ans, vous êtes resté quinze ans en prison?

— Quinze ou seize ans, peut-être plus, peut-être moins; j'ai cessé depuis longtemps de compter les jours et de mesurer le temps.

— Mais vous avez donc commis quelque crime abominable, s'écria l'écolier, pour avoir été si impitoyablement puni?

— Je suis innocent, répondit le prisonnier.

— Innocent! s'écria Jacques épouvanté; ah; çà! dites donc, mon cher compagnon, je vous ai déjà fait observer que ce n'est pas le moment de plaisanter.

— Et je vous ai répondu que je ne plaisantais pas.

— Mais c'est encore moins celui de mentir, attendu que la plaisanterie est un simple jeu de l'esprit qui n'offense ni le ciel ni la terre, tandis que le mensonge est un péché mortel qui compromet l'âme.

— Je n'ai jamais menti.

— Vous êtes innocent, et vous êtes resté quinze ans en prison?

— Quinze ans plus ou moins, je vous l'ai dit.

— Ah çà! s'écria Jacques, et moi qui suis innocent aussi!

— Que Dieu vous protège alors, répondit le moribond!

— Comment, que Dieu me protège?

— Oui, car le coupable peut avoir l'espérance qu'on lui pardonnera: l'innocent, jamais!

— C'est plein de profondeur, mon ami, ce que vous dites là; mais savez-vous que ce n'est pas rassurant du tout!

— Je dis la vérité.

— Mais enfin, reprit Jacques; enfin, voyons, vous avez bien quelque peccadille à vous reprocher; de vous à moi, allons, contez-moi cela.

Et Jacques, qui, effectivement commençait à distinguer les objets dans les ténèbres, prit un escabeau, alla le porter près du lit du mourant, et, choisissant un endroit où la muraille faisait angle, il y plaça son siège, s'assit et s'établit dans cette espèce de fauteuil improvisé le plus confortablement qu'il put.

— Ah! ah! vous gardez le silence, mon cher ami, vous n'avez pas confiance en moi. Eh bien! je comprends cela;

quinze ans de cachot ont dû vous rendre défiant. Eh bien! je me nomme Jacques Aubry, j'ai vingt-deux ans, je suis écolier, vous l'avez-vu, — à ce que vous dites, du moins; — j'avais quelques motifs qui ne regardent que moi de me faire mettre au Châtelet; j'y suis depuis dix minutes; j'ai eu l'honneur d'y faire votre connaissance; voilà ma vie tout entière; et maintenant, vous me connaissez comme je me connais; parlez à votre tour, mon cher compagnon, je vous écoute.

— Et moi, dit le prisonnier, je suis Etienne Raymond.

— Etienne Raymond, murmura l'écolier, je ne connais pas cela.

— D'abord, dit celui qui venait de se faire connaître, vous étiez un enfant lorsqu'il a plu à Dieu de me faire disparaître de la surface de la terre; ensuite j'y tenais peu de place et j'y faisais peu de bruit, de sorte que personne ne s'est aperçu de mon absence.

— Mais enfin, que faisiez-vous? qu'étiez-vous?

— J'étais l'homme de confiance du connétable de Bourbon.

— Oh! oh! et vous avez trahi l'Etat comme lui; alors, je ne m'étonne plus.

— Non; j'ai refusé de trahir mon maître, voilà tout.

— Voyons un peu: comment cela s'est-il passé?

— J'étais à Paris à l'hôtel du connétable, tandis que celui-ci habitait son château de Bourbon-l'Archambaut. Un jour, m'arrive le capitaine de ses gardes qui m'apporte une lettre de monseigneur. Cette lettre m'ordonnait de remettre au messager, à l'instant même, un petit paquet cacheté que je trouverais dans la chambre à coucher du duc, au chevet de son lit, au fond d'une petite armoire. Je conduisis le capitaine dans la chambre, je m'avançai vers le chevet, j'ouvris l'armoire, le paquet était à la place indiquée, je le remis au messager, qui partit à l'instant même. Une heure après, des soldats conduits par un officier, vinrent du Louvre, m'ordonnèrent à leur tour de leur ouvrir la chambre à coucher du duc, et de les conduire à une armoire qui devait se trouver au chevet du lit. J'obéis, ils ouvrirent l'armoire, mais ils cherchèrent inutilement: ce qu'ils cherchaient, c'était le paquet que venait d'emporter le messager du duc.

— Diable! diable! murmura Aubry, qui commençait à entrer vivement dans la situation de son compagnon d'infortune.

— L'officier me fit des menaces terribles auxquelles je ne répondis rien, sinon que j'ignorais quelle chose il venait demander; car si j'eusse dit que je venais de remettre le paquet au messager du duc, on eût pu courir après lui et le rattraper.

— Peste! interrompit Aubry, c'était adroit, et vous agissiez comme un bon et loyal serviteur.

— Alors l'officier me consigna aux deux gardes, et, accompagné des deux autres, retourna au Louvre. Au bout d'une demi-heure, il revint avec l'ordre de me conduire au château de Pierre-en-Scise, à Lyon; on me mit les fers aux pieds, on me lia les mains, on me jeta dans une voiture, on plaça un soldat à ma droite et un soldat à ma gauche. Cinq jours après, j'étais enfermé dans une prison qui, je dois le dire, était loin d'être aussi sombre et aussi rigoureuse que celle-ci; mais qu'importe, murmura le moribond, une prison est toujours une prison, et j'ai fini par m'habituer à celle-ci comme aux autres.

— Hum! fit Jacques Aubry, cela prouve que vous êtes philosophe.

Trois jours et trois nuits s'écoulèrent, continua Etienne Raymond; enfin, pendant la quatrième nuit, je fus réveillé par un léger bruit; je rouvris les yeux; ma porte tournait sur ses gonds: une femme voilée entra, accompagnée du guichetier: le guichetier posa une lampe sur la table, et, sur un signe de ma visiteuse nocturne, sortit humblement; alors elle s'approcha de mon lit, leva son voile: je poussai un cri.

— Hein? qui était-ce donc? demanda Aubry en se rapprochant vivement du narrateur.

— C'était Louise de Savoie elle-même, c'était la duchesse d'Angoulême en personne; c'était la régente de France, la mère du roi.

— Ah! ah! fit Aubry, et que venait-elle chercher chez un pauvre diable comme vous?

— Elle venait chercher ce paquet cacheté que j'avais remis au messager du duc, et qui renfermait les lettres d'amour qu'imprudente princesse elle avait écrites à celui qu'elle persécutait maintenant.

— Tiens, tiens, tiens! murmura Jacques Aubry entre ses dents, voilà une histoire qui ressemble diablement à celle de la duchesse d'Etampes et d'Ascanio.

— Hélas! toutes les histoires des princesses folles et amoureuses se ressemblent, répondit le prisonnier, qui paraissait avoir l'oreille aussi fine qu'il avait les yeux perçans; seulement, malheur aux petits qui s'y trouvent mêlés.

— Un instant! un instant! prophète de malheur, s'écria Aubry, que diable dites-vous donc là? Eh! moi aussi je me trouve mêlé dans une histoire de princesse folle et amoureuse.

— Eh bien! s'il en est ainsi, dites adieu au jour, dites adieu à la lumière, dites adieu à la vie.

— Allez-vous-en au diable avec vos prédictions de l'autre monde! Est-ce que je suis pour quelque chose dans tout cela? Ce n'est pas moi qu'on aime, c'est Ascanio.

— Etait-ce moi qu'on aimait? reprit le prisonnier; était-ce moi dont jusque-là on avait ignoré l'existence? Non, c'est moi qui me trouvais placé entre un amour stérile et une vengeance féconde, c'est moi qui fus écrasé au choc de tous deux.

— Ventre-Mahom! s'écria Aubry, vous n'êtes pas réjouissant, mon brave homme. Mais revenons à la princesse, car justement, parce que votre histoire me fait trembler moi-même, elle m'intéresse infiniment.

— C'étaient donc ces lettres qu'elle voulait, comme je vous l'ai dit. En échange de ces lettres, elle me promettait des faveurs, des dignités, des titres; pour ravoir ces lettres, elle eût extorqué de nouveau 400.000 écus à un autre Semblançay, cet autre dût-il payer sa complaisance de l'échafaud.

Je lui répondis que je n'avais pas ces lettres, que je ne les connaissais pas, que je ne savais pas ce qu'elle voulait dire.

Alors aux offres succédèrent les menaces; mais je ne pouvais pas être plus intimidé que séduit, car j'avais dit la vérité. Ces lettres, je les avais remises au messager de mon noble maître.

Elle sortit furieuse, puis je fus un an sans entendre parler de rien.

Au bout d'un an, elle revint, et la même scène se renouvela.

Ce fut moi à mon tour qui la priai, qui la suppliai de me laisser sortir. Je l'adjurai au nom de ma femme, au nom de mes enfans; tout fut inutile: je devais livrer les lettres ou mourir en prison.

Un jour, je trouvai une lime dans mon pain.

Mon noble maître s'était souvenu de moi; sans doute, tout absent, tout exilé, tout fugitif qu'il était, il ne pouvait me délivrer ni par la prière, ni par la force. Il envoya en France un de ses domestiques, qui obtint du geôlier qu'il me remettrait cette lime en disant de quelle part elle me venait.

Je limai un des barreaux de ma fenêtre. Je me fis une corde avec des draps; je descendis, mais, arrivé à l'extrémité, je cherchai vainement la terre au bout de mes pieds; je me laissai tomber en invoquant le nom de Dieu, et je me cassai la jambe en tombant; une ronde de nuit me trouva évanoui.

On me transporta alors au château de Chalon-sur-Saône. J'y restai deux ans à peu près; puis, au bout de deux ans, ma persécutrice reparut dans ma prison. C'étaient ces lettres, toujours ces lettres qui la ramenaient. Cette fois, elle était en compagnie du tortureur; elle me fit donner la question; ce fut une cruauté inutile, elle n'obtint rien, elle ne pouvait rien obtenir. Je ne savais rien, sinon que j'avais remis ces lettres au messager du duc.

Un jour, au fond de la cruche qui contenait mon eau, je trouvai un sac plein d'or: c'était toujours mon noble maître qui se souvenait de son pauvre serviteur.

Je corrompis un guichetier, ou plutôt le misérable fit semblant de se laisser corrompre; à minuit, il vint m'ouvrir la porte de ma prison. Je sortis. Je le suivis à travers les corridors; déjà je sentais l'air des vivans; déjà je me croyais libre; des soldats se jetèrent sur nous et nous garrottèrent tous deux. Mon guide avait fait semblant de se laisser toucher par mes prières, afin de s'approprier l'or qu'il avait vu dans mes mains; puis, il m'avait trahi pour gagner la récompense promise aux dénonciateurs.

On me transporta au Châtelet dans ce cachot.

Ici, pour la dernière fois, Louise de Savoie m'apparut elle était suivie du bourreau.

La vue de la mort ne put pas faire davantage que n'avaient fait les promesses, les menaces, la torture. On me lia les mains; une corde fut passée à un anneau, et cette corde à mon cou. Je fis toujours la même réponse, en ajoutant que mon ennemie comblait tous mes désirs en m'accordant la mort, désespéré que j'étais de cette vie de captivité.

Sans doute ce fut ce sentiment qui l'arrêta. Elle sortit, le bourreau sortit derrière elle.

Depuis ce temps je ne les revis plus. Qu'est devenu mon noble duc? qu'est devenue la cruelle duchesse? Je l'ignore, car depuis ce temps, et il y a peut-être quinze ans de cela, je n'ai point échangé une seule parole avec un seul être vivant.

— Ils sont morts tous deux, répondit Aubry.

— Morts tous deux! mon noble duc est mort! mais il serait jeune encore, il n'aurait que cinquante-deux ans. Comment est-il mort?

— Il a été tué au siège de Rome, et probablement... — Jacques Aubry allait ajouter : par un de mes amis; mais il se retint, pensant que cette circonstance pourrait bien mettre du froid entre lui et le vieillard. Jacques Aubry, comme on le sait devenait prudent.

— Probablement !... reprit le prisonnier.

— Par un orfèvre nommé Benvenuto Cellini.

— Il y a vingt ans, j'eusse maudit le meurtrier : aujourd'hui je dis du fond de mon cœur : Que le meurtrier soit béni ! Et lui ont-ils donné une sépulture digne de lui, à mon noble duc ?

— Je le crois bien : ils lui élevé un tombeau dans la cathédrale de Gaete, lequel tombeau porte une épitaphe dans laquelle il est dit qu'à l'endroit de celui qui y dort, Alexandre-le-Grand n'était qu'un drôle et César qu'un polisson.

— Et l'autre ?

— Qui l'autre ?

— Elle, ma persécutrice ?

— Morte aussi ; morte il y a neuf ans.

— C'est cela. Une nuit, dans ma prison, j'ai vu une ombre agenouillée et priant. Je me suis écrié, l'ombre a disparu C'était elle qui venait me demander pardon.

— Ainsi, vous croyez qu'à l'instant de la mort, elle aura pardonné ?

— Je l'espère pour le salut de son âme.

— Mais alors on aurait dû vous mettre en liberté ?

— Elle l'aura recommandé peut-être ; mais je suis si peu de chose, qu'au milieu de cette grande catastrophe on m'aura oublié.

— Ainsi, vous, au moment de mourir, vous lui pardonnerez à votre tour ?

— Soulevez-moi, jeune homme, que je prie pour tous deux.

Et le moribond, soulevé par Jacques Aubry, confondit dans la même prière son protecteur et sa persécutrice, celui qui s'était souvenu dans son affection, celle qui ne l'avait jamais oublié dans sa haine : le connétable et la régente.

Le prisonnier avait raison. Les yeux de Jacques Aubry commençaient à s'habituer aux ténèbres : ils distinguaient dans l'obscurité la figure du mourant. C'était un beau vieillard maigri par la souffrance, à la barbe blanche, au front chauve. une de ces têtes comme en a rêvé le Dominiquin en exécutant sa Confession de saint Jérôme.

Quant il eut prié, il poussa un soupir et retomba : il était évanoui.

Jacques Aubry le crut mort. Cependant il courut à la cruche, prit de l'eau dans le creux de sa main, et la lui secoua sur le visage. Le mourant revint à lui.

— Tu as bien fait de me secourir, jeune homme, dit le vieillard, et voilà ta récompense.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Aubry.

— Un poignard, répondit le mourant.

— Un poignard ! et comment cette arme se trouve-t-elle entre vos mains ?

— Attends.

Un jour, le guichetier en m'apportant mon pain et mon eau posa sa lanterne sur l'escabeau, qui par hasard se trouvait près du mur. Dans ce mur était une pierre saillante, et sur cette pierre quelques lettres gravées avec un couteau. Je n'eus pas le temps de les lire.

Mais je grattai la terre avec mes mains, je la délayai de manière à en faire une espèce de pâtée, et je pris l'empreinte de ces lettres; je lus : *Ultor*.

Que voulait dire ce mot *vengeur?* Je revins à la pierre. J'essayai de l'ébranler. Elle remua comme une dent dans son alvéole. A force de patience, en répétant vingt fois les mêmes efforts, je parvins à l'arracher du mur. Je plongeai aussitôt la main dans l'excavation qu'elle avait laissée, et je trouvai ce poignard.

Alors le désir de la liberté presque perdue me revint. je résolus avec ce poignard de me creuser un passage dans quelque cachot voisin, et là, avec l'aide de celui qui l'habiterait, de combiner un plan d'évasion. D'ailleurs, rien de tout cela ne réussit-il, creuser la terre, fouiller la muraille, c'était une occupation, et quand vous aurez été comme moi vingt ans dans un cachot, jeune homme, vous verrez quel terrible ennemi c'est que le temps.

Aubry frissonna des pieds à la tête.

— Et avez-vous mis votre projet à exécution ? demanda-t-il.

— Oui, et avec plus de facilité que je ne l'aurais pensé.

Depuis douze ou quinze ans peut-être que je suis ici, on ne suppose plus sans doute que je puisse m'évader ; puis peut-être ne sait-on plus même qui je suis. On me garde comme on garde cette chaîne qui pend à cet anneau. Le connétable et la régente sont morts; eux seuls se souvenaient de moi; qui saurait maintenant, ici même, quel nom je prononce en prononçant le nom d'Étienne Raymond ? personne.

Aubry sentit la sueur lui couler sur le front en songeant à l'oubli dans lequel était tombée cette existence perdue.

— Eh bien ? demanda-t-il ; eh bien ?

— Eh bien ! dit le vieillard, depuis plus d'un an je creuse le sol et je suis parvenu à pratiquer au-dessous de la muraille un trou par lequel un homme peut passer.

— Mais qu'avez-vous fait de la terre que vous tirez de ce trou ?

— Je l'ai semée comme du sable dans mon cachot, et je l'ai confondue avec le sol à force de marcher dessus.

— Et ce trou où est-il?

— Sous mon lit. Depuis quinze ans personne n'a jamais eu l'idée de le changer de place. Le geôlier ne descend dans mon cachot qu'une fois par jour. Le geôlier parti, les portes refermées, le bruit des pas éteints, je tirais mon lit et je me remettais à l'œuvre; puis, lorsque l'heure de la visite arrivait, je remettais le lit à sa place et je me couchais dessus.

Avant-hier, je me suis couché dessus pour ne plus me relever : j'étais au bout de mes forces ; aujourd'hui je suis au bout de ma vie. Sois le bienvenu, jeune homme, tu m'aideras à mourir, et moi, en échange, je te ferai mon héritier.

— Votre héritier ! dit Aubry étonné.

— Sans doute. Je te laisserai ce poignard. Tu souris. Quel héritage plus précieux peut te laisser un prisonnier ? Ce poignard, c'est la liberté peut-être.

— Vous avez raison, dit Aubry, et je vous remercie. Mais le trou que vous avez creusé, où donne-t-il ?

— Je n'étais pas encore arrivé de l'autre côté, cependant j'en étais bien proche. Hier, j'ai entendu dans le cachot à côté un bruit de voix.

— Diable ! fit Aubry, et vous croyez. .

— Je crois qu'avec quelques heures de travail vous aurez achevé mon œuvre.

— Merci, dit Aubry, merci.

— Maintenant, un prêtre. Je voudrais bien un prêtre, dit le moribond.

— Attendez, mon père, dit Aubry, attendez ; il est impossible qu'ils refusent une pareille demande à un mourant.

Il courut à la porte sans trébucher cette fois, car ses yeux s'habituaient à l'obscurité, et frappa des pieds et des mains.

Un guichetier descendit.

— Qu'avez-vous à faire un pareil vacarme, demanda-t-il, et que voulez-vous?

— Le vieillard qui est avec moi se meurt, dit Aubry, et demande un prêtre : le lui refuserez-vous ?

— Hum !... murmura le guichetier. Je ne sais pas ce que ces gaillards-là ont tous à demander des prêtres. C'est bien, on va lui en envoyer un.

Effectivement, dix minutes après, le prêtre parut portant le saint viatique, précédé de deux sacristains dont l'un portait la croix et l'autre la sonnette.

Ce fut un spectacle solennel que la confession de ce martyr, qui n'avait à révéler que les crimes des autres, et qui, au lieu de demander pardon pour lui, priait pour ses ennemis.

Si peu impressionnable que fût Jacques Aubry, il se laissa lui-même tomber sur les deux genoux, et se souvint de ses prières d'enfant, qu'il croyait avoir oubliées.

Lorsque le prisonnier eut fini sa confession, ce fut le prêtre qui s'inclina devant lui et qui lui demanda sa bénédiction.

Le vieillard sourit radieux comme un élu sourit, étendit une main au-dessus de la tête du prêtre, étendit l'autre vers Aubry, poussa un profond soupir, et se renversa en arrière.

Ce soupir était le dernier.

Le prêtre sortit comme il était venu, accompagné des deux enfans de chœur, et le cachot un instant éclairé par la lueur tremblante des cierges, retomba dans son obscurité.

Jacques Aubry alors se retrouva seul avec le mort.

C'était une assez triste compagnie, surtout par les réflexions qu'elle faisait naître. Cet homme qui était couché là était entré innocent en prison, il y était resté vingt ans, et il n'en sortait que parce que la mort, ce grand libérateur, était venu le chercher.

Aussi le joyeux écolier ne se reconnaissait plus : pour la première fois il se trouvait en face d'une suprême et sombre pensée, pour la première fois il sondait du regard les brûlantes vicissitudes de la vie et les calmes profondeurs de la mort.

Puis au fond de son cœur une idée égoïste commençait à s'éveiller : il songeait à lui-même, innocent comme cet homme, mais comme cet homme entraîné dans l'engrenage de ces passions royales qui brisent, qui dévorent, qui anéantissent une existence. Ascanio et lui pouvaient disparaître à leur tour comme avait disparu Étienne Raymond ; qui songerait à eux ?

Gervaise peut-être.

Benvenuto Cellini certainement.

Mais la première ne pouvait rien que pleurer, quand

au second, en demandant à grands cris cette lettre que possédait Ascanio, il avouait lui-même son impuissance.

Et pour unique chance de salut, pour seule espérance, il lui restait l'héritage de ce trépassé, un vieux poignard qui déjà avait trompé l'attente de ses deux premiers maîtres.

Jacques Aubry avait caché le poignard dans sa poitrine, il porta convulsivement la main sur sa poignée pour s'assurer qu'il y était encore.

En ce moment la porte se rouvrit, on venait enlever le cadavre.

— Quand m'apporterez-vous à dîner ? demanda Jacques Aubry, j'ai faim.

— Dans deux heures, répondit le guichetier

Et l'écolier se trouva seul dans son cachot.

XXXIV

UN HONNÊTE LARCIN

Aubry passa ces deux heures sur son escabeau sans bouger de sa place, tant sa pensée active tenait son corps en repos.

A l'heure dite, le guichetier descendit, renouvela l'eau, changea le pain ; c'était ce que, dans la langue du Châtelet, on appelait un dîner.

L'écolier se rappelait ce que lui avait dit le mourant, c'est-à-dire que la porte de la prison ne s'ouvrait que toutes les vingt-quatre heures ; cependant il demeura encore longtemps assis à la même place et sans faire un seul mouvement, craignant que l'événement de la journée ne changeât quelque chose aux habitudes de la prison.

Bientôt il vit, grâce à son soupirail, que la nuit commençait à venir. C'était une journée bien remplie que celle qui venait de s'écouler. Le matin, l'interrogatoire du juge ; à midi, le duel avec Marmagne ; à une heure, la prison ; à trois heures la mort du prisonnier, et maintenant ses premières tentatives de délivrance.

Un homme ne compte pas beaucoup de journées pareilles dans sa vie.

Jacques Aubry se leva lentement, alla à la porte pour écouter si personne ne venait ; puis, pour qu'on ne vît pas sur son pourpoint la trace de la terre et de la muraille, il se dévêtit de cette partie de son costume, tira le lit et trouva l'ouverture dont lui avait parlé son compagnon.

Il se glissa comme un serpent dans cette étroite galerie, qui pouvait avoir huit pieds de profondeur, et qui, après avoir plongé sous le mur, remontait de l'autre côté.

Au premier coup de poignard que donna Aubry, il sentit effectivement au son que rendait le sol, qu'il allait bientôt arriver à son but, qui était de s'ouvrir une issue dans un lieu quelconque. Où cette issue donnerait-elle ? il eût fallu être sorcier pour le dire.

Il n'en continua pas moins son travail, en faisant le moins de bruit possible. De temps en temps seulement il sortait de son trou comme faisait un mineur, pour semer par la chambre la terre, qui eût fini par encombrer sa galerie ; puis il se glissait de nouveau dans son passage et se remettait à la besogne.

Pendant qu'Aubry travaillait, Ascanio songeait tristement à Colombe.

Lui aussi avait, comme nous l'avons dit, été conduit au Châtelet ; lui aussi, comme Aubry, avait été jeté dans un cachot. Cependant, soit hasard, soit recommandation de la duchesse, ce cachot était un peu moins nu, et par conséquent un peu plus habitable que celui de l'écolier.

Mais qu'importait à Ascanio un peu plus ou un peu moins de bien-être ? Son cachot était toujours un cachot ; sa captivité une séparation. Colombe lui manquait, c'est-à-dire plus que le jour, plus que la liberté, plus que la vie. Colombe avec lui dans le cachot, et le cachot devenait un lieu de délices un palais d'enchantement.

C'est que les derniers temps de sa vie avaient été si doux au pauvre enfant ! Le jour songeant à sa maîtresse, la nuit demeurant près d'elle, il n'avait jamais pensé que ce bonheur pût cesser. Aussi, parfois, au milieu de sa félicité, la main de fer du doute lui avait serré le cœur. Il avait, comme un homme qu'un danger menace, mais qui ne sait pas quand ce danger fondra sur lui, il avait promptement écarté toutes les inquiétudes de l'avenir pour épuiser tous les délices du présent.

Et maintenant, il était dans un cachot, seul, loin de Colombe peut-être enfermée elle-même comme lui, peut-être prisonnière dans quelque couvent dont elle ne pourrait sortir qu'en passant dans la chapelle où l'attendrait le mari qu'on voulait la forcer d'accepter.

Deux passions terribles veillaient à la porte de la prison des deux enfants : l'amour de madame d'Étampes au seuil de celle d'Ascanio, l'ambition du comte d'Orbec au seuil de celle de Colombe.

Aussi, une fois seul dans son cachot, Ascanio se trouva-t-il bien triste et bien abattu : c'était une de ces natures tendres qui ont besoin de s'appuyer sur une organisation robuste : c'était une de ces fleurs frêles et gracieuses qui se courbent au moindre orage et qui ne se relèvent qu'aux rayons vivifians du soleil.

Jeté dans une prison, le premier soin de Benvenuto eût été d'explorer les portes, de sonder les murs, de faire résonner le sol pour s'assurer si les uns ou les autres n'offraient pas à sa vive et belliqueuse intelligence quelque moyen de salut. Ascanio s'assit sur son lit, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et murmura le nom de Colombe. Qu'on pût s'évader par un moyen quelconque d'un cachot fermé par trois grilles de fer, et entouré par des murs de six pieds d'épaisseur, l'idée ne lui en vint même pas.

Ce cachot, comme nous l'avons dit, était du reste un peu moins noir et un peu plus habitable que celui de Jacques ; il y avait un lit, une table, deux chaises et une vieille natte ; en outre, sur une avance de pierre pratiquée sans doute à cet effet, brûlait une lampe. C'était sans doute le cachot des privilégiés.

Il y avait aussi une grande amélioration dans le système alimentaire ; au lieu du pain et de l'eau qu'on apportait une fois par jour à notre écolier, Ascanio jouissait de deux repas, avantage qui était compensé par le désagrément de voir deux fois son geôlier ; ces repas mêmes, il faut le dire en l'honneur de la philanthropique administration du Châtelet, n'étaient pas tout à fait exécrables.

Ascanio s'occupa peu de ce détail ; c'était une de ces organisations délicates, féminines, qui semblent vivre de parfums et de rosée. Toujours plongé dans ses réflexions, il mangea un peu de pain, but quelques gouttes de vin et continua de penser à Colombe et à Benvenuto Cellini ; à Colombe comme à celle en qui il mettait tout son amour, à Cellini comme à celui en qui il mettait toute son espérance.

En effet, jusqu'à ce moment, Ascanio ne s'était occupé d'aucun des soins ni des détails de l'existence ; Benvenuto vivait pour deux ; lui, Ascanio, se contentait de respirer, de rêver quelque bel ouvrage d'art, et d'aimer Colombe. Il était comme le fruit qui pousse sur un arbre vigoureux et qui reçoit de cet arbre toute sa sève.

Et maintenant encore, toute anxieuse qu'était sa situation, si, au moment où on l'avait arrêté, si, au moment où on l'avait conduit au Châtelet il avait pu voir Benvenuto Cellini, et si Benvenuto Cellini eût pu lui dire en lui serrant la main : Sois tranquille, Ascanio, je veille sur toi et sur Colombe, sa confiance dans le maître était si grande que, soutenu par cette seule promesse, il eut attendu sans inquiétude le moment où sa prison s'ouvrirait, sûr que cette prison devait s'ouvrir, malgré les portes et les grilles qui s'étaient brusquement refermées sur lui.

Mais il n'avait pas vu Benvenuto, mais Benvenuto ignorait que son élève chéri, que le fils de sa Stéphana, fût prisonnier ; il fallait un jour pour aller le prévenir à Fontainebleau, en supposant que quelqu'un eût l'idée de le faire ; un autre jour pour revenir à Paris, et en deux jours les ennemis des deux amans pouvaient prendre bien de l'avance sur leur défenseur.

Aussi Ascanio passa-t-il tout le reste de la journée et la nuit qui suivit son arrestation sans dormir, tantôt se promenant, tantôt s'asseyant, tantôt se jetant sur son lit auquel, par une attention particulière qui prouvait à quel point le prisonnier était recommandé, on avait mis des draps blancs. Pendant toute cette journée, pendant toute cette nuit, et pendant toute la matinée du lendemain, rien ne lui arriva de nouveau, si ce n'est la visite régulière du guichetier qui lui apportait ses repas.

Vers les deux heures de l'après-midi, autant du moins que le prisonnier put en juger par le calcul qu'il fit du temps, il lui sembla entendre parler près de lui : c'était un murmure sourd, indistinct, dans lequel il était impossible de rien distinguer, mais causé évidemment par des paroles humaines. Ascanio écouta, se dirigea du côté vers lequel le bruit se faisait entendre : c'était à l'un des angles de son cachot. Il appliqua silencieusement son oreille à la muraille et au sol : c'était de dessous la terre que le bruit semblait venir.

Ascanio avait des voisins qui n'étaient évidemment séparés de lui que par un mur étroit ou par un mince plancher.

Au bout de deux heures à peu près cette rumeur cessa et tout rentra dans le silence.

Puis vers la nuit le bruit recommença, mais cette fois il avait changé de nature. Ce n'était plus celui que font deux personnes en parlant, mais le retentissement de coups sourds et pressés comme ceux que frappe un tailleur de pierre. Ce bruit venait au reste du même endroit, ne s'interrompait pas une seconde, et allait toujours se rapprochant.

Si préoccupé que fût Ascanio de ses propres idées, ce

bruit ne lui en parut pas moins mériter quelque attention, aussi demeura-t-il les yeux fixés vers l'endroit d'où ce bruit venait. On devait être au moins au milieu de la nuit, mais malgré son insomnie de la veille, Ascanio ne songea pas même à dormir.

Le bruit continuait ; comme ce n'était pas l'heure d'un travail ordinaire, il était évident que c'était celui de quelque prisonnier qui travaillait à son évasion. Ascanio sourit tristement à cette idée qu'arrivé jusqu'à lui, le malheureux



Cette tête c'était celle de Jacques Aubry.

qui, un instant peut-être, se serait cru en liberté, n'aurait fait que changer de prison.

Enfin le bruit se rapprocha tellement qu'Ascanio courut à sa lampe, la prit, et revint avec elle vers l'endroit où il se faisait entendre ; presqu'au même instant le sol se souleva dans l'angle le plus éloigné du cachot, et la boursouflure en se fendant, donna passage à une tête humaine.

Ascanio jeta un cri d'étonnement, puis de joie, auquel répondit un autre cri non moins accentué. Cette tête, c'était celle de Jacques Aubry.

Un instant après, grâce à l'aide qu'Ascanio donna à celui qui venait lui rendre visite d'une façon si étrange et si inopinée, les deux amis étaient dans les bras l'un de l'autre.

On devine que les premières questions et les premières réponses furent quelque peu incohérentes ; mais enfin, à force d'échanger des mots sans suite, ils parvinrent à mettre un peu d'ordre dans leur esprit et à jeter un peu de clarté sur les événemens. Ascanio, d'ailleurs, n'avait presque rien à dire, tandis qu'au contraire il avait tout à apprendre.

Alors Aubry lui raconta tout : comment lui Aubry était revenu à l'hôtel de Nesle en même temps que Benvenuto, comment ils avaient appris presque ensemble la nouvelle de l'arrestation d'Ascanio et l'enlèvement de Colombe ; comment Benvenuto avait couru à son atelier comme un fou, criant : A la fonte ! à la fonte ! et lui Aubry au Châtelet. Alors ils s'étaient séparés, et l'écolier ne savait plus rien de ce qui s'était passé depuis ce moment à l'hôtel de Nesle.

Mais à l'Iliade commune succéda l'Odyssée particulière. Aubry raconta à Ascanio son désappointement en voyant qu'on ne voulait pas le mettre en prison ; sa visite chez Gervaise, la dénonciation de celle-ci au lieutenant criminel, son interrogatoire terrible, qui n'avait eu d'autre résultat que cette amende de vingt sous parisis, amende si humiliante pour l'honneur de Gervaise ; enfin sa rencontre avec Marmagne, au moment où il commençait à désespérer de se faire mettre en prison ; puis, à partir de là, tout ce qui lui était arrivé jusqu'au moment où, ne sachant pas dans quel cachot il allait entrer, il avait, en fendant avec sa tête la croûte de terre qui lui restait à percer, aperçu à la lueur de sa lampe son ami Ascanio.

Sur quoi les deux amis se jetèrent de nouveau dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent derechef.

— Et maintenant, dit Jacques Aubry, écoute-moi, Ascanio, il n'y a pas de temps à perdre.

— Mais, dit Ascanio, avant toute chose, parle-moi de Colombe. Où est Colombe ?

— Colombe ? je n'en sais rien ; chez madame d'Etampes, je crois.

— Chez madame d'Etampes ! s'écria Ascanio, chez sa rivale !

— Alors, c'est donc vrai ce qu'on disait de l'amour de la duchesse pour toi ?

Ascanio rougit et balbutia quelques paroles inintelligibles.

— Oh ! il ne faut pas rougir pour cela, s'écria Aubry. Peste ! une duchesse ! et une duchesse qui est la maîtresse

du roi ! Ce n'est pas à moi qu'une pareille bonne fortune arriverait. Mais voyons, revenons à notre affaire.

— Oui, dit Ascanio, revenons à Colombe.

— Bah ! il s'agit bien de Colombe. Il s'agit d'une lettre.

— Quelle lettre ?

— D'une lettre que la duchesse d'Etampes t'a écrite.

— Et qui t'a dit que je possédais une lettre de la duchesse d'Etampes ?

— Benvenuto Cellini.

— Pourquoi t'a-t-il dit cela ?

— Parce que cette lettre il la lui faut, parce que cette lettre lui est nécessaire parce que je me suis engagé à la lui rapporter, parce que tout ce que j'ai fait enfin c'était pour avoir cette lettre.

— Mais que veut faire de cette lettre Benvenuto ? demanda Ascanio.

— Ah ! ma foi ! je n'en sais rien, et cela ne me regarde pas. Il m'a dit : Il me faut cette lettre. Je lui ai dit : C'est bon, je l'aurai. Je me suis fait mettre en prison pour l'avoir ; me voilà, donne-la moi, et je me charge de la faire passer à Benvenuto ! Eh bien ! qu'as-tu donc ?

Cette question était motivée par le rembrunissement de la figure d'Ascanio.

— J'ai, mon pauvre Aubry, dit-il, que tu as perdu ta peine.

— Comment cela ? s'écria Jacques Aubry. Cette lettre, n'aurais-tu plus cette lettre ?

— Elle est là ! dit Ascanio en mettant la main sur la poche de son pourpoint.

— Ah ! à la bonne heure. Alors donne-la moi que je la porte à Benvenuto.

— Cette lettre ne me quittera point, Jacques.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que j'ignore ce qu'en veut faire Benvenuto.

— Il veut s'en servir pour te sauver.

— Et pour perdre la duchesse d'Etampes, peut-être. Aubry, je ne perdrai pas une femme.

— Mais cette femme veut te perdre, toi. Cette femme te déteste ; non, je me trompe, cette femme t'adore.

— Et tu veux qu'en échange de ce sentiment...

— Mais c'est exactement comme si elle te haïssait, puisque toi tu ne l'aimes pas ; d'ailleurs, c'est elle qui a tout fait.

— Comment, qui a tout fait ?

— Oui, c'est elle qui t'a fait arrêter, c'est elle qui a enlevé Colombe.

— Qui te l'a dit ?

— Personne ; mais qui veux-tu que cela soit ?

— Mais le prévôt, mais le comte d'Orbec, mais Marmagne, à qui tu avoues que tu as tout dit.

— Ascanio ! Ascanio ! s'écria Jacques désespéré, tu te perds !

— J'aime mieux me perdre que de commettre une lâche action, Aubry.

— Mais ce n'est pas une lâche action, puisque c'est Benvenuto qui se charge de l'accomplir.

— Ecoute, Aubry, dit Ascanio, et ne me garde pas rancune de ce que je vais te dire. Si c'était Benvenuto qui fût là à ta place, si c'était lui qui me dit : C'est madame d'Etampes, ton ennemie, qui t'a fait arrêter, qui a enlevé Colombe, qui la tient en son pouvoir, qui veut forcer sa volonté ; je ne puis sauver Colombe qu'à l'aide de cette lettre : je lui ferais jurer qu'il ne la montrerait pas au roi, et je la lui donnerais. Mais Benvenuto n'est point ici, je n'ai aucune certitude que la persécution me vienne de la duchesse. Cette lettre serait mal placée entre tes mains, Aubry ; pardonne-moi, mais tu avoues toi-même que tu es un franc écervelé.

— Je te jure, Ascanio, que la journée que je viens de passer m'a vieilli de dix années.

— Cette lettre, tu peux la perdre ou en faire, dans un but excellent, je le sais, un usage inconsidéré, Aubry, cette lettre restera où elle est.

— Mais mon ami, s'écria Jacques Aubry, songe bien, et Benvenuto l'a dit, que cette lettre peut te sauver.

— Benvenuto me sauvera sans cela, Aubry ; Benvenuto a la parole du roi qu'il lui accordera une grâce le jour où son Jupiter sera fondu. Eh bien, quand tu as cru que Benvenuto devenait fou parce qu'il criait : « A la fonte ! a la fonte ! » Benvenuto commençait à me sauver.

— Mais si la fonte allait manquer, dit Aubry.

— Il n'y a pas de danger, reprit Ascanio en souriant.

— Mais cela arrive aux plus habiles fondeurs de France, à ce qu'on assure.

— Les plus habiles fondeurs de France ne sont que des écoliers auprès de Benvenuto.

— Mais combien de temps peut durer cette fonte ?

— Trois jours.

— Et pour mettre la statue sous les yeux du roi, combien de temps faut-il ?

— Trois autres jours encore.

— Six ou sept en tout, à ce que je vois. Et si d'ici à six ou sept jours madame d'Etampes force Colombe à épouser d'Orbec ?

— Madame d'Etampes n'a aucun droit sur Colombe. Colombe résistera.

— Oui, mais le prévôt a des droits sur Colombe comme sa fille, le roi François Ier a des droits sur Colombe comme sa sujette ; si le prévôt ordonne, si le roi ordonne.

Ascanio pâlit affreusement.

— Si lorsque Benvenuto demandera ta liberté, Colombe est déjà la femme d'un autre, dis, que feras-tu de la liberté ?

Ascanio passa une main sur son front pour essuyer la sueur qu'y faisaient poindre les paroles de l'écolier, tandis que son autre main cherchait dans sa poche la lettre libératrice ; mais au moment où Aubry croyait qu'il allait céder, il secoua la tête, comme pour en chasser toute irrésolution.

— Non ! dit-il, non ! A Benvenuto seul. Parlons d'autre chose.

Et il prononça ces paroles d'un ton qui indiquait qu'il était, pour le moment du moins, parfaitement inutile d'insister.

— Alors, dit Aubry, paraissant prendre intérieurement une résolution importante ; alors, mon ami, si c'est pour parler d'autre chose, nous en parlerons aussi bien demain matin, ou demain dans la journée, attendu que j'ai bien peur que nous ne soyons ici pour quelque temps. Quant à moi, je t'avoue que comme je suis assez fatigué de mes tribulations de la journée et de mon travail de la nuit, je ne serais point fâché de me reposer un peu. Ainsi donc, reste ici, je retourne chez moi. Quand tu auras envie de me revoir, tu m'appelleras. En attendant, mets cette natte sur le trou que j'ai fait, afin qu'on ne coupe pas nos communications. Bonne nuit ! et comme la nuit porte conseil, j'espère que je te trouverai plus raisonnable demain matin.

Et à ces mots, sans rien vouloir écouter des observations d'Ascanio qui essayait de le retenir, Jacques Aubry rentra la tête la première dans son couloir et regagna en rampant son cachot. Quant à Ascanio, en exécution du conseil que lui avait donné son ami, à peine les jambes de l'écolier eurent-elles disparu à leur tour qu'il traîna la natte dans l'angle de sa prison. La voie de communication qui venait de s'établir entre les deux cachots disparut donc entièrement.

Puis il jeta son pourpoint sur une des deux chaises qui, avec la table et la lampe, composaient son ameublement, s'étendit sur son lit, et, tout bourrelé d'inquiétude qu'il était, s'endormit bientôt, la fatigue du corps l'emportant sur les tourmens de l'esprit.

Quant à Aubry, au lieu de suivre l'exemple d'Ascanio, quoiqu'il eût au moins autant besoin que lui de sommeil, il se contenta de s'asseoir sur son escabeau et se mit à réfléchir profondément, ce qui, comme le sait le lecteur, était si parfaitement contre ses habitudes, qu'il était évident qu'il méditait quelque grand coup.

L'immobilité de l'écolier dura un quart d'heure à peu près, après quoi il se leva lentement, et du pas d'un homme dont toutes les irrésolutions sont fixées, il s'avança vers son trou, où il se glissa de nouveau, mais avec tant de précaution et en observant un si profond silence cette fois, qu'au moment où, arrivé de l'autre côté, il souleva la natte avec sa tête, il s'aperçut avec joie que l'opération qu'il venait d'accomplir n'avait pas réveillé son ami.

C'était tout ce que demandait l'écolier ; aussi avec des précautions plus grandes encore que celles qu'il avait prises jusque-là, il sortit lentement de sa galerie souterraine, s'approcha en retenant son souffle de la chaise où était déposé le pourpoint d'Ascanio, et, l'œil fixé sur le dormeur, l'oreille tendu à tout bruit, prit dans la poche la précieuse lettre tant ambitionnée par Cellini, et mit dans l'enveloppe un simple billet de Gervaise qu'il plia exactement de la même façon que l'était la lettre de la duchesse, pensant, tant que Ascanio ne l'ouvrirait pas, lui faire croire que c'était toujours la missive de la belle Anne d'Heilly qui était restée en sa possession.

Puis, avec le même silence, il regagna la natte, la souleva, se glissa de nouveau dans le trou, et disparut comme les fantômes qui s'abîment dans les trappes de l'Opéra.

Il était temps, car à peine rentré dans son cachot, il entendit la porte de celui d'Ascanio roulant sur ses gonds, et la voix de son ami qui criait avec l'accent d'un homme qui s'éveille en sursaut :

— Qui va là ?

— Moi, répondit une voix douce, ne craignez rien, c'est une amie.

Ascanio, à moitié vêtu, comme nous l'avons dit, se souleva à l'accent de cette voix qu'il croyait reconnaître, et à la lueur de sa lampe il vit une femme voilée. Cette femme s'approcha lentement de lui et leva son voile. Il ne s'était pas trompé, cette femme, c'était madame d'Etampes.

XXXV

OU IL EST PROUVÉ QUE LA LETTRE D'UNE GRISETTE QUAND ON LA BRULE, FAIT AUTANT DE FLAMME ET DE CENDRE QUE LA LETTRE D'UNE DUCHESSE.

Il y avait sur le visage mobile de la belle Anne d'Heilly un mélange de compassion et de tristesse auquel Ascanio se laissa prendre et qui le confirma, avant même que la duchesse eût ouvert la bouche, dans l'idée qu'elle était entièrement innocente de la catastrophe dont lui et Colombe venaient d'être victimes.

— Vous ici, Ascanio ! dit-elle d'une voix mélodieuse ; vous à qui je voulais donner des palais et que je retrouve dans une prison !

— Ah ! madame, s'écria le jeune homme, il est donc vrai que vous êtes étrangère à la persécution qui nous atteint ?

— M'avez-vous soupçonnée un instant, Ascanio ? dit la duchesse ; alors vous avez raison de me haïr, et je n'ai, moi, qu'à me plaindre en silence d'être si mal connue de celui que je connais si bien.

— Non, madame, non, dit Ascanio ; on m'a dit que c'était vous qui aviez tout conduit, mais je n'ai pas voulu le croire.

— Bien ! Ascanio, vous ne m'aimez pas, je le sais, mais au moins chez vous la haine n'est point de l'injustice. Vous aviez raison, Ascanio : non seulement je n'ai rien conduit, mais encore j'ignorais tout. C'est le prévôt, M. d'Estourville, qui, ayant tout appris, je ne sais comment, est venu tout dire au roi, et qui a obtenu de lui l'ordre de vous arrêter et de reprendre Colombe.

— Et Colombe est chez son père ? demanda vivement Ascanio.

— Non, dit la duchesse, Colombe est chez moi.

— Chez vous, madame ! s'écria le jeune homme. Pourquoi chez vous ?

— Elle est bien belle, Ascanio, murmura la duchesse, et je comprends que vous la préfériez à toutes les femmes du monde, la plus aimante de ces femmes vous offrît-elle le plus riche des duchés.

— J'aime Colombe, madame, dit Ascanio, et vous savez qu'on préfère l'amour, ce bien du ciel, à tous les biens de la terre.

— Oui, Ascanio, oui, vous l'aimez par-dessus toute chose. Un instant j'ai espéré que votre passion pour elle n'était qu'un amour ordinaire. Je me suis trompée. Oui, je le vois bien maintenant, ajouta-t-elle avec un soupir, vous séparer plus longtemps l'un de l'autre serait s'opposer aux volontés de Dieu.

— Ah ! madame, s'écria Ascanio en joignant les mains, Dieu vous a donné le pouvoir de nous réunir. Soyez grande et généreuse jusqu'au bout, madame, et faites le bonheur de deux enfans qui vous aimeront et qui vous béniront toute leur vie.

— Eh bien ! oui, dit la duchesse, je suis vaincue, Ascanio ; oui, je suis prête à vous protéger, à vous défendre ; mais, hélas ! peut-être, à cette heure, est-il trop tard !

— Trop tard ! que voulez-vous dire ? s'écria Ascanio.

— Peut-être, à cette heure, Ascanio, peut-être suis-je perdue moi-même.

— Perdue ! et pourquoi cela, madame ?

— Pour vous avoir aimé.

— Pour m'avoir aimé ! Vous, perdue à cause de moi ?

— Oui, imprudente que je suis, oui, perdue à cause de vous ; perdue pour vous avoir écrit.

— Comment cela ? je ne vous comprends pas, madame.

— Vous ne comprenez pas que le prévôt, muni de l'ordre du roi, a ordonné une perquisition générale à l'hôtel de Nesle ? Vous ne comprenez pas que cette perquisition, dans laquelle on recherche toutes les preuves de votre amour avec Colombe, s'exercera principalement dans votre chambre ?

— Eh bien ? demanda Ascanio impatient.

— Eh bien ! continua la duchesse, si dans votre chambre on retrouve cette lettre que dans un moment de délire je vous ai écrite, si cette lettre est reconnue pour être de moi, si cette lettre est mise sous les yeux du roi, que je trompais déjà et que bientôt je voulais trahir pour vous, ne comprenez-vous pas que mon pouvoir tombe à l'instant même ? Ne comprenez-vous pas que je ne puis plus rien pour vous ni pour Colombe ? Ne comprenez-vous pas enfin que je suis perdue ?

— Oh ! s'écria Ascanio, tranquillisez-vous, madame, il n'y a pas de danger, cette lettre est là, elle est là, elle ne m'a point quitté.

La duchesse respira, et sa figure passa de l'expression de l'anxiété à celle de la joie.

— Elle ne vous a pas quitté, Ascanio ! s'écria-t-elle à son tour ; elle ne vous a pas quitté ! Et à quel sentiment, dites, dois-je que cette heureuse lettre ne vous ait pas quitté ?

— A la prudence, madame, murmura Ascanio.

— A la prudence ! Je me trompais donc encore, mon Dieu ! mon Dieu ! Je devrais cependant être bien certaine, bien convaincue. A la prudence ! Eh bien ! alors, ajouta-t-elle en ayant l'air de faire un effort sur elle-même, puisque je n'ai à vous remercier que de votre prudence, Ascanio, croyez-vous bien prudent, dites-moi, de garder ici sur vous, quand on peut descendre à tout moment dans votre prison, quand on peut vous fouiller de force ; trouvez-vous bien prudent, dis-je, de garder une lettre qui doit, si elle est connue, mettre hors d'état de vous protéger, vous et Colombe, la seule personne qui puisse vous sauver ?

— Madame, dit Ascanio de sa voix douce, et avec cette teinte de mélancolie que ressentent toujours les cœurs purs lorsqu'ils sont forcés de douter, j'ignore si l'intention de nous sauver, Colombe et moi, est au fond de votre cœur comme elle est sur vos lèvres ; j'ignore si le désir seul de ravoir cette lettre qui, ainsi que vous l'avez dit, peut vous perdre, ne vous a pas conduite ici ; j'ignore enfin si, une fois que vous la tiendrez en votre pouvoir, de protectrice que vous vous faites, vous ne nous redeviendrez pas ennemie ; mais ce que sais, madame, c'est que cette lettre est à vous, c'est qu'elle vous appartient, c'est que, du moment où vous la venez réclamer, je n'ai pas, moi, le droit de la retenir.

Ascanio se leva, alla droit à la chaise sur laquelle était son pourpoint, fouilla dans la poche, et en tirant une lettre dont la duchesse au premier coup d'œil reconnut l'enveloppe : — Voilà, dit-il, madame, ce papier tant désiré par vous, et qui, sans pouvoir m'être utile, peut vous être si nuisible. Reprenez-le déchirez-le, anéantissez-le. J'ai fait ce que je dois ; vous ferez, vous, ce que vous voudrez.

— Ah ! vous êtes vraiment un noble cœur, Ascanio ! s'écria la duchesse, emportée par ce premier mouvement qu'on retrouve parfois encore même au fond des âmes les plus corrompues.

— On vient, madame, prenez garde ! s'écria Ascanio.

— Vous avez raison, dit la duchesse.

Et, au bruit des pas qui effectivement se rapprochaient, elle étendit vivement la main vers la lampe, présentant le papier à la flamme, qui s'y attacha et le dévora en un instant. La duchesse ne le lâcha cependant que lorsque le feu fut près d'atteindre ses doigts, et la lettre aux trois quarts consumée descendit en tournoyant ; lorsqu'elle toucha le sol, elle était complètement réduite en cendres ; cependant sur ces cendres la duchesse mit encore le pied.

En ce moment le prévôt parut sur la porte.

— On me prévient que vous êtes ici, madame, dit-il d'un air inquiet en regardant alternativement Ascanio et la duchesse, et je m'empresse de descendre pour me mettre à vos ordres. Avez-vous en quelque chose besoin de moi ou des gens qui sont sous mes ordres ?

— Non, messire, dit la duchesse, ne pouvant dissimuler le sentiment de profonde joie qui débordait de son cœur sur son visage. Non, mais je ne vous en rends pas moins grâce de votre empressement et de votre bonne volonté ; j'étais venue seulement pour interroger ce jeune homme que vous avez fait arrêter, et pour m'assurer s'il était véritablement aussi coupable qu'on le disait.

— Et le résultat de cet examen ? demanda le prévôt d'un ton où il ne pouvait s'empêcher de laisser percer une légère teinte d'ironie.

— Est qu'Ascanio est moins coupable que je ne le pensais. Je vous recommande donc, messire, les plus grands soins pour lui. En attendant, le pauvre enfant est bien mal logé. Ne pourriez-vous lui donner une autre chambre ?

— On y avisera dès demain, madame, car vous le savez, pour moi vos désirs sont des ordres. Avez-vous autre chose à commander et voulez-vous continuer votre interrogatoire ?

— Non, messire, répondit Anne, je sais tout ce que je désirais savoir.

A ces mots la duchesse sortit du cachot en jetant à Ascanio un dernier coup d'œil mêlé de reconnaissance et de passion.

Le prévôt la suivit et la porte se referma derrière eux.

— Pardieu ! murmura Jacques Aubry, qui n'avait pas perdu un mot de la conversation de la duchesse et d'Ascanio ! pardieu ! il était temps.

En effet, le premier soin de Marmagne, en revenant à lui avait été de faire dire à la duchesse qu'il venait de recevoir une blessure qui pourrait bien être mortelle, mais qu'avant de mourir il voudrait lui révéler un secret de la plus haute importance pour elle. A cet effet la duchesse était accourue. Marmagne lui avait dit alors qu'il avait été attaqué et blessé par un certain écolier nommé Jacques Aubry, lequel cherchait à entrer au Châtelet pour pénétrer jusqu'à Ascanio et rapporter à Cellini une lettre dont Ascanio était porteur.

A ces mots la duchesse avait tout compris, et tout en maudissant la passion qui l'avait cette fois encore fait sortir des limites de sa prudence ordinaire, elle était, quoiqu'il fût deux heures du matin, accourue au Châtelet, s'était fait ouvrir le cachot du prisonnier, et là avait joué avec Ascanio la scène que nous venons de raconter, et qui avait eu, du moins la duchesse le pensait ainsi, le dénoûment qu'elle désirait, quoique Ascanio n'en eût pas été entièrement la dupe.

Comme l'avait dit Jacques Aubry, il était temps.

Mais la moitié de la besogne seulement était faite, et certes la plus difficile moitié restait à faire. L'écolier tenait sa lettre qui avait si bien manqué d'être anéantie à jamais; mais pour que cette lettre eût sa valeur réelle, ce n'était pas entre les mains de Jacques qu'elle devait être, c'était entre les mains de Cellini.

Or, Jacques Aubry était prisonnier, bien prisonnier, et il avait appris de son prédécesseur que ce n'était pas chose facile que de sortir du Châtelet une fois qu'on y était entré. Il était donc, nous devons le dire, comme ce coq qui a trouvé une perle, dans le plus grand embarras de ce qu'il devait faire de sa richesse.

Essayer de fuir par la violence était impossible. Armé de son poignard, Jacques Aubry pouvait bien tuer le gardien qui lui apportait son repas, prendre ses clefs et ses habits; mais, outre que ce moyen extrême répugnait à l'excellente nature de l'écolier, il ne lui offrait pas encore, il faut le dire, une sécurité suffisante. Il y avait dix chances contre une pour qu'il fût reconnu, fouillé, dépouillé de sa précieuse lettre, et réintégré dans son cachot.

Essayer de fuir par adresse était moins certain encore. Le cachot était creusé à huit ou dix pieds sous terre, des barres de fer énormes croisaient le soupirail par lequel pénétrait le seul rayon de jour qui descendit dans le cachot. Il fallait des mois pour desceller un de ces barreaux, puis d'ailleurs, ce barreau descellé, où se trouverait le fugitif? dans quelque cour aux murs infranchissables où l'on ne manquerait pas de le retrouver le lendemain matin.

Restait la corruption; mais grâce au jugement rendu par le lieutenant-criminel, et qui attribuait à Gervaise vingt sous parisis pour la perte de son honneur, le prisonnier ne possédait plus pour toute fortune que la somme de dix sous parisis, somme insuffisante pour tenter le plus mauvais geôlier de la plus mauvaise prison, et qui ne pouvait décemment s'offrir à un porte-clefs d'une forteresse royale.

Jacques Aubry était donc, nous sommes forcés d'en convenir, dans le plus cruel embarras.

De temps en temps une idée libératrice paraissait bien cependant se présenter à son esprit, mais cette idée sans doute entraînait avec elle de bien graves conséquences, car chaque fois qu'elle revenait, avec la persistance des bonnes idées, le visage d'Aubry se rembrunissait visiblement, et il poussait des soupirs qui prouvaient que le pauvre garçon subissait une lutte intérieure des plus violentes.

Cette lutte fut si violente et si prolongée que de toute la nuit Jacques ne songea pas même à dormir; il passa le temps à se promener de long en large, à s'asseoir, à se lever. C'était la première fois qu'il lui arrivait de veiller pour réfléchir: Jacques n'avait jamais veillé que comme buveur, comme joueur ou comme amoureux.

Au point du jour cependant la lutte parut apaisée par la victoire sans doute d'une des forces opposées, car Jacques Aubry poussa un soupir plus lamentable encore qu'aucun de ceux qu'il eût poussés jusque-là, et se jeta sur son lit comme un homme complètement abattu.

A peine était-il couché qu'il entendit des pas dans l'escalier. Ces pas s'approchèrent, la clef grinça dans la serrure, les verrous crièrent, la porte tourna sur ses gonds, et deux hommes de justice apparurent sur le seuil; l'un était le lieutenant-criminel, l'autre son greffier.

Le désagrément de la visite fut tempéré par le plaisir qu'eut Jacques Aubry à reconnaître deux anciennes connaissances.

— Ah! ah! mon jeune homme, dit le lieutenant-criminel en reconnaissant Jacques Aubry, c'est donc encore vous que je retrouve, et vous êtes donc parvenu à vous faire mettre au Châtelet? Tudieu! quel gaillard vous faites! Vous séduisez les jeunes filles et vous perforez les jeunes seigneurs! Mais, prenez-y garde! cette fois-ci, peste! la vie d'un gentilhomme, c'est plus cher que l'honneur d'une grisette, et vous n'en serez pas quitte pour vingt sous parisis.

Si formidables que fussent les paroles du juge, le ton avec lequel elles étaient prononcées rassurait quelque peu le prisonnier. Cet homme à la face joviale entre les mains duquel il avait eu la chance de tomber paraissait si bon garçon, qu'il semblait que rien de fatal ne pût venir de lui. Il est vrai de dire qu'il n'en était pas de même de son greffier, qui, à chaque menace que faisait le lieutenant-criminel, secouait approbativement la tête. C'était la seconde fois que Jacques Aubry voyait ces deux hommes à côté l'un de l'autre, et quelque préoccupation que lui inspirât la situation précaire dans laquelle il se trouvait, il ne pouvait s'empêcher de faire intérieurement les réflexions les plus philosophiques sur le caprice du hasard, qui avait dans un moment de fantaisie accolé l'un à l'autre deux individus aussi opposés de physique et de caractère.

L'interrogatoire commença. Jacques Aubry ne cacha rien; il déclara qu'ayant reconnu dans le vicomte de Marmagne un gentilhomme qui l'avait déjà trahi plusieurs fois, il avait sauté sur l'épée d'un page et l'avait défié. Marmagne avait accepté le défi; le vicomte et l'écolier avaient ferraillé un instant; puis le vicomte était tombé. Il n'en savait pas davantage.

— Vous n'en savez pas davantage! vous n'en savez pas davantage! murmurait le juge tout en dictant l'interrogatoire au greffier. Peste! il y en a bien assez comme cela, ce me semble, et votre affaire est claire comme le jour, d'autant plus que le vicomte de Marmagne est un des grands favoris de madame d'Etampes. Aussi il paraît qu'elle vous a recommandé au prône, mon brave garçon.

— Diable! fit l'écolier qui commençait à s'inquiéter. Dites-moi donc, monsieur le juge, est-ce que l'affaire est aussi mauvaise que vous le dites?

— Plus mauvaise! mon cher ami, plus mauvaise! attendu que je n'ai pas l'habitude d'intimider mes cliens. Mais je vous préviens de cela afin que si vous aviez quelques dispositions à prendre...

— Des dispositions à prendre! s'écria l'écolier. Dites donc, dites donc, monsieur le lieutenant-criminel, est-ce que vous croyez qu'il y a danger d'existence?

— Certainement, dit le juge, certainement. Comment! vous attaquez en pleine rue un gentilhomme, vous le forcez à se battre, vous lui passez votre épée au travers du corps, et vous demandez s'il y a danger d'existence! Oui, mon cher ami, oui et très grand danger même.

— Mais enfin ces rencontres-là arrivent tous les jours, et je ne vois pas qu'on poursuive bien les coupables.

— Oui, entre gentilshommes, mon jeune ami. Oh! quand il plaît à deux gentilshommes de se couper la gorge, c'est un droit de leur condition et le roi n'a rien à y voir; mais s'il allait prendre un jour l'idée aux vilains de se battre avec les gentilshommes, comme les vilains sont vingt fois plus nombreux que les gentilshommes, il n'y aurait bientôt plus de gentilshommes, ce qui serait dommage.

— Et combien de jours croyez-vous que mon procès puisse durer?

— Cinq ou six jours à peu près.

— Comment! s'écria l'écolier, cinq ou six jours, voilà tout?

— Sans doute, le fait est clair: il y a un homme qui se meurt, vous avouez que vous l'avez tué, la justice est satisfaite; cependant ajouta le juge en donnant à son visage un caractère plus profond encore de mansuétude, si deux ou trois jours de plus peuvent vous être agréables...

— Très agréables.

— Eh bien, nous allongerons les écritures et nous gagnerons du temps. Vous êtes bon garçon au fond, et je serai enchanté de faire quelque chose pour vous.

— Merci, dit l'écolier.

— Et maintenant, reprit le juge en se levant, avez-vous quelque chose à demander?

— Je voudrais voir un prêtre, est-ce impossible?

— Non pas, et vous êtes dans votre droit.

— Eh bien, alors, monsieur le juge, priez qu'on m'en envoie un.

— Je vais m'acquitter de votre commission. Sans rancune, mon jeune ami.

— Comment donc! au contraire, bien reconnaissant.

— Monsieur l'écolier, dit alors à demi-voix et en s'approchant de Jacques Aubry le greffier, voudrez-vous bien m'accorder une grâce?

— Volontiers, dit Aubry; laquelle?

— Mais c'est que vous avez peut-être des amis, des parens, à qui vous comptez laisser tout ce que vous possédez.

— Des amis? je n'en ai qu'un, et il est en prison comme moi. Des parens? je n'ai que des cousins, et même des cousins fort éloignés. Ainsi, parlez, monsieur le greffier, parlez.

— Monsieur, je suis un pauvre père de famille, ayant cinq enfans.

— Eh bien?

— Eh bien! je n'ai jamais eu de chance dans mon emploi, que je remplis pourtant, vous pouvez le dire, avec scrupule et probité. Tous mes confrères me passent sur le corps.

— Et pourquoi cela?

— Pourquoi? Ah! pourquoi? Je vais vous le dire.

— Dites.

— Parce qu'ils ont du bonheur.

— Ah!

— Mais, pourquoi ont-ils du bonheur?
— Voilà ce que je vous demanderai, monsieur le greffier.
— Et voilà ce que je vais vous dire, monsieur l'écolier.
— Vous me ferez plaisir.
— Ils ont du bonheur... — Le greffier baissa encore la voix d'un demi-ton. — Ils ont du bonheur, parce qu'ils ont de la corde de pendu dans leur poche : comprenez-vous?
— Non.
— Vous avez l'intelligence difficile. — Vous faites un testament, n'est-ce pas?
— Un testament, moi! pourquoi faire?
— Dame! pour qu'il n'y ait pas de procès parmi vos héritiers. Eh bien! mettez sur ce testament que vous autorisez Marc-Boniface Grimoineau, greffier près de M. le lieutenant-criminel, à réclamer du bourreau un petit bout de votre corde.
— Ah! fit Aubry d'une voix étranglée. Oui, je comprends.
— Et vous m'accordez ma demande?
— Comment donc!
— Jeune homme! rappelez-vous ce que vous venez de me promettre. Beaucoup ont pris le même engagement que vous; mais les uns sont morts intestats, les autres ont mal écrit mon nom, Marc-Boniface Grimoineau, de sorte qu'il y a eu chicane; d'autres enfin, qui étaient coupables, monsieur, parole d'honneur! bien coupables, ont été acquittés et sont allés se faire pendre ailleurs; de sorte que je désespérais véritablement quand vous nous êtes tombé entre les mains.
— C'est bien, monsieur le greffier, c'est bien, dit Jacques; cette fois, soyez tranquille, si je suis pendu, vous aurez votre affaire.
— Vous le serez, monsieur, vous le serez, n'en faites pas de doute.
— Eh bien! Grimoineau? dit le juge.
— Me voilà, monsieur le lieutenant-criminel, me voilà. Ainsi, c'est convenu, monsieur l'écolier?
— C'est convenu.
— Parole d'honneur!
— Foi de vilain!
— Allons, murmura le greffier en s'en allant, je crois que cette fois-ci enfin j'aurai mon affaire. Je vais annoncer cette bonne nouvelle à ma femme et à mes enfans.

Et il suivit le lieutenant-criminel, qui sortit tout en le grondant gaîment de s'être tant fait attendre.

XXXVI

OU L'ON VOIT QU'UNE VÉRITABLE AMITIÉ EST CAPABLE DE POUSSER LE DÉVOUEMENT JUSQU'AU MARIAGE

Aubry resté seul retomba dans des réflexions encore plus profondes qu'auparavant; et l'on en conviendra, il y avait dans son entretien avec le lieutenant-criminel ample matière à méditation. Cependant, hâtons-nous de dire que celui qui aurait pu lire dans son esprit aurai vu que la situation d'Ascanio et de Colombe, situation qui dépendait de la lettre qu'il avait entre les mains, prenait la première place dans ses préoccupations, et qu'avant de songer à lui, chose de laquelle il comptait bien s'occuper en son temps, il allait songer à eux.

Il méditait ainsi depuis une demi-heure à peu près, lorsque la porte de son cachot s'ouvrit de nouveau et que le porte-clefs parut sur le seuil.
— Est-ce vous qui avez fait venir un prêtre? demanda-t-il en grommelant.
— Certainement, c'est moi, dit Jacques.
— Le diable m'emporte! si je sais ce qu'ils ont tous à faire avec un moine damné, murmura le guichetier; mais ce que je sais, c'est qu'ils ne peuvent pas laisser cinq minutes un pauvre homme tranquille. Voyons, entrez, mon père, continua-t-il en se rangeant pour faire place au prêtre, et faites vite.

Puis il referma la porte en grommelant toujours, laissant en tête à tête le nouveau venu avec le prisonnier.
— C'est vous qui m'avez fait demander, mon fils? demanda le prêtre.
— Oui, mon père, répondit l'écolier.
— Vous désirez vous confesser?
— Non, pas précisément, je désire m'entretenir avec vous d'un simple cas de conscience.
— Dites, mon fils, répondit le prêtre en s'asseyant sur l'escabeau, et si mes faibles lumières peuvent vous guider...
— Justement c'est pour vous demander conseil que je vous ai fait venir.
— Je vous écoute.
— Mon père, dit Aubry, je suis un grand pécheur.
— Hélas! fit le prêtre, heureux du moins celui qui le reconnaît.
— Mais ce n'est pas le tout, non seulement je suis un grand pécheur, comme je vous le disais, mais encore j'ai fait tomber les autres dans le péché.
— Y a-t-il réparation au dommage que vous avez commis?
— Je le pense, mon père, je le pense. Celle que j'ai entraînée avec moi dans l'abîme était une jeune fille innocente.
— Alors vous l'avez séduite? demanda le prêtre.
— Séduite, oui, mon père, c'est le mot.
— Et vous voulez réparer votre faute?
— J'en ai l'intention, du moins.
— Il n'y a qu'une façon de le faire.
— Je le sais bien, et c'est pour cela que j'ai été si longtemps indécis. S'il y en avait eu deux, j'eusse choisi l'autre.
— Alors vous désirez l'épouser.
— Un instant, non! Je ne veux pas mentir; non, mon père, je ne désire pas, je me résigne.
— Mieux vaudrait un sentiment plus pur, plus dévoué.
— Que voulez-vous, mon père, il y a des gens qui sont nés pour épouser et d'autres pour rester garçons. Le célibat était ma vocation à moi, et il ne fallait, je vous le jure, rien moins que la circonstance où je me trouve.
— Eh bien! mon fils, comme vous pourriez revenir sur vos bonnes intentions, je vous dirai que le plus tôt serait le mieux.
— Et quand ce plus tôt peut-il être? demanda Aubry.
— Dame! dit le prêtre, comme c'est un mariage *in extremis*, on obtiendra toutes les dispenses nécessaires, et je pense bien qu'après demain...
— Va donc pour après-demain, fit l'écolier en poussant un soupir.
— Mais elle, la jeune fille?
— Eh bien?
— Consentira-t-elle?
— A quoi?
— Au mariage.
— Pardieu! si elle y consentira! avec reconnaissance. On ne lui fait pas de ces propositions-là tous les jours.
— Alors il n'y aura aucun empêchement?
— Aucun.
— Les parens de votre côté?
— Absens.
— Du sien?
— Inconnus.
— Son nom?
— Gervaise-Perrette Popinot.
— Me chargez-vous de lui porter cette nouvelle?
— Si vous voulez prendre cette peine, mon père, je vous en serai véritablement reconnaissant.
— Aujourd'hui même elle sera prévenue.
— Dites-moi donc, dites-moi donc, mon père, est-ce que vous pourriez par exemple lui remettre une lettre?
— Non, mon fils, nous autres qui nous sommes dévoués au service des prisonniers, nous avons fait le serment de ne remettre aucun message de leur part à personne qu'après leur mort. Ce moment venu, tout ce que vous désirerez.
— Merci, cela serait inutile; tenons-nous-en donc au mariage, murmura Aubry.
— Vous n'avez rien chose à me dire?
— Rien, sinon que si l'on doutait de la vérité de ce que j'avance, et que si l'on faisait quelque difficulté à m'accorder ma demande, on trouverait à l'appui, chez M. le lieutenant-criminel, une plainte de ladite Gervaise-Perrette Popinot, laquelle prouverait à la justice que je n'avance rien qui ne soit l'exacte vérité.
— Rapportez-vous-en à moi pour aplanir toutes les difficultés, répondit le prêtre, qui avait cru remarquer que dans l'action qu'il se proposait d'accomplir, Jacques Aubry ne procédait pas d'enthousiasme, mais cédait à une nécessité, et d'ici à deux jours...
— D'ici à deux jours...
— Vous aurez rendu l'honneur à celle à qui vous l'avez enlevé.
— Hélas! murmura l'écolier en poussant un profond soupir.
— Bien, mon fils, bien, dit le prêtre; plus un sacrifice nous coûte, plus il est agréable à Dieu.
— Ventre-Mahom! s'écria l'écolier; en ce cas, Dieu doit m'être bien reconnaissant; allez, mon père, allez.

En effet, ce n'était pas sans une vive opposition à lui-même que Jacques Aubry avait pris une pareille résolution; comme il l'avait dit à Gervaise, il avait hérité de l'antipathie paternelle pour le mariage, et il ne lui avait rien moins fallu que son amitié pour Ascanio, que l'idée

que c'était lui qui l'avait perdu, le tout corroboré des plus beaux exemples de dévoûment que l'antiquité avait pu lui fournir, pour l'amener au degré d'abnégation auquel il était arrivé.

Mais, dira peut-être le lecteur, qu'a de commun le mariage de Gervaise et d'Aubry avec le bonheur d'Ascanio et de Colombe, et comment en épousant sa maîtresse Aubry sauvait-il son ami ?

A ceci je pourrais dire au lecteur qu'il manque de pénétration. Il est vrai que, de son côté, le lecteur pourrait me répondre que ce n'est pas son état d'en avoir.

Que le lecteur prenne donc la peine de lire la fin de ce chapitre, qu'il eût pu se donner la satisfaction de passer s'il avait eu l'esprit plus subtil.

Le prêtre parti, Aubry, dans l'impossibilité de reculer désormais, parut plus tranquille : c'est le propre des résolutions, même les plus terribles, d'amener le calme après elles ; l'esprit qui a lutté se repose, le cœur qui a combattu s'engourdit.

Jacques Aubry resta donc dans son repos et dans son engourdissement jusqu'au moment où après avoir entendu du bruit dans le cachot d'Ascanio, il crut que ce bruit, causé par l'entrée du geôlier qui lui apportait son déjeuner, était une garantie de tranquillité pour plusieurs heures. En conséquence, il laissa s'écouler quelques minutes, après lesquelles ayant reconnu qu'aucun bruit ne troublait le silence, il s'engagea dans son couloir, franchit comme d'habitude la distance et souleva la natte avec sa tête.

Le cachot d'Ascanio était plongé dans l'obscurité la plus profonde.

Aubry appela à demi-voix ; personne ne répondit : le cachot était parfaitement solitaire.

Le premier sentiment d'Aubry fut un sentiment de joie. Ascanio était libre, et si Ascanio était libre il n'avait pas besoin, lui... Mais presque aussitôt il se rappela la recommandation qu'il avait entendue la veille de mettre Ascanio dans une prison plus commode. On avait eu égard à la recommandation de madame la duchesse d'Etampes ; ce bruit que venait d'entendre l'écolier, c'était le déménagement de son ami.

L'espoir qu'avait eu Aubry fut donc éblouissant, mais rapide comme un éclair.

Il laissa retomber la natte et rentra à reculons dans son cachot. Toute consolation lui était enlevée, même la présence de l'ami pour lequel il se sacrifiait.

Il ne lui restait plus d'autres ressources que de réfléchir. Mais Jacques Aubry avait déjà réfléchi si longtemps, et ses réflexions avaient eu un si douloureux résultat, qu'il préféra dormir.

Il se jeta donc sur son lit, et comme il était fort en retard du côté du sommeil, il ne tarda point malgré la préoccupation d'esprit où il se trouvait, à s'endormir profondément.

Il rêva qu'il était condamné à mort et pendu ; mais comme par un mauvais procédé du bourreau, la corde avait été mal graissée, la pendaison était demeurée incomplète ; on ne l'en avait pas moins enterré bel et bien. Et dans son rêve Jacques Aubry commençait à se dévorer les bras comme cela se pratique, lorsque le greffier, qui tenait à ravoir son bout de corde, étant venu pour le prendre, avait rouvert le caveau dans lequel il était enfermé, et lui avait rendu à la fois la vie et la liberté.

Hélas ! ce n'était qu'un rêve, et lorsque l'écolier se réveilla, sa vie était fort compromise, et sa liberté tout à fait perdue.

La soirée, la nuit et la journée se passèrent sans que Jacques reçût d'autre visite que celle de son geôlier. Il essaya de lui faire quelques questions, mais il n'y eut pas moyen d'en tirer une parole.

Au milieu de la nuit, et comme Jacques Aubry était dans son premier sommeil, il entendit sa porte rouler sur ses gonds et se réveilla en sursant. Si bien que dorment les prisonniers, le bruit d'une porte qui s'ouvre les réveille toujours.

L'écolier se dressa sur son séant.

— Levez-vous et habillez-vous, dit la voix rude du geôlier, tandis que derrière lui étincelaient à la lueur de la torche qu'il portait les hallebardes de deux gardes de la prévôté.

La seconde injonction était inutile : comme le lit de Jacques Aubry n'était orné d'aucun drap et manquait complètement de couverture, il s'était couché tout vêtu.

— Où voulez-vous donc me mener ? demanda Jacques Aubry, dormant encore d'un œil.

— Vous êtes bien curieux, dit le geôlier.

— Cependant je voudrais savoir, reprit l'écolier.

— Allons, allons, pas de raisonnement, et suivez-moi.

Toute résistance était inutile, le prisonnier obéit.

Le geôlier marcha devant, puis Jacques Aubry vint après, puis les deux gardes fermèrent le cortège.

Jacques Aubry regardait autour de lui avec une inquiétude qu'il ne cherchait pas même à dissimuler : il craignait une exécution nocturne ; cependant une chose le rassurait : il ne voyait ni prêtre ni bourreau.

Au bout de dix minutes, Jacques Aubry se retrouva dans la première salle où on l'avait conduit à son entrée au Châtelet ; mais là, au lieu de le conduire au guichet, ce dont un instant il avait eu l'espérance, tant le malheur vous rend facile à l'illusion, son guide ouvrit une porte cachée dans un angle et s'engagea dans un corridor intérieur, ce corridor donnait dans une cour.

Le premier sentiment du prisonnier en arrivant dans cette cour, en se retrouvant à l'air et en revoyant le ciel, fut de respirer à pleine poitrine. C'était autant de pris, il ne savait pas quand pareille aubaine se renouvellerait.

Puis, comme il aperçut de l'autre côté de la cour les fenêtres en ogives d'une chapelle du quatorzième siècle, il commença à deviner ce dont il était question.

Notre véracité de conteur nous contraint à dire qu'à cette pensée les forces faillirent lui manquer.

Cependant le souvenir d'Ascanio et de Colombe se présenta à son esprit, et la grandeur de la belle action qu'il allait accomplir le soutint dans sa détresse.

Il s'avança donc d'un pas assez ferme vers l'église ; en arrivant sur le seuil, tout lui fut expliqué.

Le prêtre était à l'autel ; dans le chœur une femme l'attendait : cette femme, c'était Gervaise.

A moitié chemin du chœur il trouva le gouverneur du Châtelet.

— Vous avez demandé à rendre, avant de mourir, l'honneur à la jeune fille à qui vous l'aviez ravi, dit le gouverneur : la demande était juste et l'on vous l'accorde.

Un nuage passa sur les yeux de l'écolier ; mais il porta la main à la lettre de madame d'Etampes et il reprit courage.

— Oh ! mon pauvre Jacques ! s'écria Gervaise en venant se jeter dans les bras de l'écolier ; oh ! qui m'aurait dit que cette heure que je désirais sonnerait dans une pareille circonstance.

— Que veux-tu, ma chère Gervaise, s'écria l'écolier en la recevant sur sa poitrine ; Dieu sait ceux qu'il doit punir et ceux qu'il doit récompenser ; soumettons-nous à la volonté de Dieu.

Puis tout bas, et en lui glissant dans la main la lettre de madame d'Etampes :

— Pour Benvenuto, dit-il, et à lui seul !

— Hein ? murmura le gouverneur, s'approchant vivement des deux époux, qu'y a-t-il ?

— Rien : je dis à Gervaise que je l'aime.

— Comme elle n'aura, selon toute apparence, probablement pas le temps de s'apercevoir du contraire, les protestations sont inutiles : approchez de l'autel et faites vite.

Aubry et Gervaise s'avancèrent sans souffler le mot vers le prêtre, qui les attendait. Arrivés en face de lui, tous deux tombèrent à genoux. La messe commença.

Jacques aurait bien voulu échanger quelques paroles avec Gervaise, qui, de son côté, brûlait d'envie de peindre sa reconnaissance à Aubry ; mais deux gardes placés à leurs côtés surveillaient leurs gestes et épiaient leurs paroles. Il était bien heureux que, dans un moment de compassion sans doute, le gouverneur les eût laissés échanger l'accolade à l'aide de laquelle la lettre était passée des mains de Jacques dans celles de Gervaise. Ce moment perdu, la surveillance exercée sur les deux époux eût rendu le dévoûment de Jacques inutile.

Sans doute le prêtre avait reçu ses instructions, car il abrégea fort son discours. Peut-être aussi pensait-il à part lui qu'il était inutile de faire de grandes recommandations conjugales et paternelles à un homme qui allait être pendu dans deux ou trois jours.

Le discours fini, la bénédiction donnée, la messe dite, Aubry et Gervaise crurent au moins qu'on allait leur accorder un moment de tête-à-tête, mais il n'en fut rien. Malgré les pleurs de Gervaise, qui fondait littéralement en eau, les gardes les séparèrent.

Cependant ils eurent le temps d'échanger un coup d'œil. Celui d'Aubry voulait dire : Songe à ma commission.

Celui de Gervaise répondait : Sois tranquille, elle sera faite cette nuit même ou demain au plus tard.

Puis on les entraîna chacun d'un côté opposé. Gervaise fut remise galamment à la porte de la rue. Jacques fut reconduit poliment à son cachot.

En y rentrant, l'écolier poussa un soupir plus profond qu'aucun de ceux qu'il eût poussés encore depuis son entrée dans la prison : il était marié !

Ce fut ainsi que, nouveau Curtius, Jacques Aubry, par dévoûment, se précipita dans le gouffre de l'hyménée.

XXXVII

LA FONTE

Maintenant, avec la permission de nos lecteurs, quittons un instant le Châtelet pour revenir à l'hôtel de Nesle.

Aux cris de Benvenuto, ses ouvriers étaient accourus et l'avaient suivi à la fonderie.

Tous le connaissaient à l'œuvre; mais jamais ils ne lui avaient vu une pareille ardeur au visage, une pareille flamme dans les yeux; quiconque eût pu le mouler lui-même en ce moment comme il allait mouler le Jupiter eût doté le monde de la plus belle statue qui se put faire du génie de l'art.

Tout était prêt, le modèle en cire, revêtu de sa chappe de terre, attendait, tout cerclé de fer et dans le fourneau à capsule qui l'entourait, l'heure de la vie. Le bois lui-même était tout disposé: Benvenuto en approcha la flamme à quatre endroits différens, et comme le bois était du sapin que l'artiste prenait depuis longtemps soin de faire sécher, le feu gagna rapidement toutes les parties du fourneau, et le moule se trouva bientôt former le centre d'un immense foyer. Alors la cire commença à sortir par les évens, tandis que de son côté le moule cuisait, en même temps les ouvriers creusaient une grande fosse près du fourneau où le métal devait entrer en fusion, car Benvenuto ne voulait pas qu'il y eût un instant perdu, et aussitôt le moule cuit, il voulait procéder à la fonte.

Pendant un jour et demi la cire découla du moule; pendant un jour et demi, tandis que les ouvriers se relevaient tour à tour, se reposant par quart, comme les matelots d'un bâtiment de guerre, Benvenuto veilla, tournant autour du fourneau, alimentant le foyer, encourageant les travailleurs. Enfin, il reconnut que toute la cire était écoulée et que le moule était parfaitement cuit; c'était la seconde partie de son œuvre; la dernière était la fonte du bronze et le coulage de la statue.

Lorsqu'on en fut là, les ouvriers qui ne comprenaient rien à cette force surhumaine et à cette furieuse ardeur, voulurent obtenir de Benvenuto qu'il prît quelques heures de repos mais c'étaient quelques heures ajoutées à la captivité d'Ascanio et aux persécutions de Colombe. Benvenuto refusa. Il semblait du même métal que ce bronze dont il allait faire un dieu.

Alors, la fosse creusée, il entoura le moule d'excellens cordages, et à l'aide de cabestans préparés à cet effet, il l'enleva avec tout le soin possible, le transporta au-dessus de la fosse et l'y descendit lentement jusqu'à ce qu'il fût à la hauteur du fourneau; arrivé là, il le consolida en faisant rouler tout autour de lui la terre extraite de la fosse, en la foulant par couches et en plaçant, à mesure qu'elle s'élevait, les tuyaux de terre cuite destinés à servir d'évens. Tous ces préparatifs prirent le reste de la journée. La nuit vint; il y avait quarante-huit heures que Benvenuto n'avait dormi, ne s'était couché, ne s'était assis. Les ouvriers le suppliaient, Scozzone le grondait, mais Benvenuto ne voulait entendre à rien: une force magique semblait le soutenir, et il ne répondait aux supplications et aux gronderies qu'en commandant à chaque ouvrier la besogne qu'il avait à faire avec la voix brève et dure dont un général d'armée commande la manœuvre à ses soldats.

Benvenuto voulait commencer la fonte à l'instant même; l'énergique artiste, qui avait constamment vu tous les obstacles céder devant lui, essayait alors sa puissance impérative sur lui-même; écrasé de fatigue, dévoré de soucis, brûlé de fièvre, il commandait à son corps d'agir, et ce corps de fer obéissait, tandis que ses compagnons étaient forcés de se retirer l'un après l'autre, comme dans une bataille on voit des soldats blessés quitter leur rang et regagner l'ambulance.

Le fourneau de fonte était prêt; Benvenuto l'avait fait remplir de lingots de fonte et de cuivre, placés symétriquement les uns sur les autres, afin que la chaleur pût se faire jour entre eux, et que la fusion s'opérât plus rapidement et plus complètement. Il y mit le feu comme à la première fournaise, et bientôt, comme le bûcher était composé de sapin, la résine qui en découlait, jointe à la combustibilité du bois, fit une flamme telle que, s'élevant plus haut qu'on ne s'y attendait, elle alla lécher le toit de la fonderie, qui, n'étant qu'un toit de bois, prit feu aussitôt. A la vue et surtout à la chaleur de cet incendie, tous les compagnons, à l'exception d'Hermann, s'éloignèrent; mais Hermann et Benvenuto, c'était assez pour faire face à tout. Chacun d'eux prit une hache et se mit à abattre les piliers de bois qui soutenait le hangard. Un instant après, le toit tout enflammé tomba. Alors avec des crocs Benvenuto et Hermann poussèrent les débris brûlans dans la fournaise et l'ardeur du foyer s'en augmentant, le métal commença de fondre.

Mais arrivé à ce point, Benvenuto Cellini se trouva au bout de ses forces. Il y avait près de soixante heures qu'il n'avait dormi, il y en avait vingt-quatre qu'il n'avait mangé, et depuis ce temps il était l'âme de tout ce mouvement, l'axe de toute cette fatigue. Une fièvre terrible s'empara de lui; à la coloration de son teint succéda une pâleur mortelle. Dans une atmosphère tellement ardente que personne n'y pouvait demeurer près de lui, il sentait ses membres trembler et ses dents battre comme s'il se fût trouvé au milieu des neiges de la Laponie. Les compagnons s'aperçurent de son état, s'approchèrent de lui; il voulut résister encore, nier sa défaite, car pour cet homme céder même devant l'impossible était une honte; mais enfin, il lui fallut avouer qu'il se sentait défaillir. Heureusement la fusion arrivait à son terme; le plus difficile était fait; le reste était une œuvre de mécanique facile à exécuter. Il appela Pagolo: Pagolo n'était point là. Cependant aux cris des compagnons qui répétaient son nom en chœur, Pagolo reparut; il venait, disait-il, de prier pour l'heureuse issue de la fonte.

— Ce n'est pas le temps de prier! s'écria Benvenuto, et le Seigneur a dit: Qui travaille prie. C'est l'heure de travailler, Pagolo. Écoute, je sens que je me meurs; mais, que je meure ou non, il ne faut pas moins que mon Jupiter vive. Pagolo, mon ami, c'est à toi que j'abandonne la direction du moulage, certain que si tu le veux tu feras tout aussi bien que moi. Pagolo, tu comprends bien, le métal sera bientôt prêt; tu ne peux te tromper à son degré de cuisson. Lorsqu'il sera rouge, tu feras prendre un pierrier à Hermann et un autre à Simon le Gaucher. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je dis donc? Oui. Puis ils frapperont un coup sur les deux tampons des fourneaux. Alors le métal coulera, et si je suis mort vous direz au roi qu'il m'a promis une grâce et que vous venez la réclamer en mon nom, et que cette grâce... c'est... Oh! mon Dieu! je ne m'en souviens plus. Que voulais-je donc demander au roi? ah! oui... Ascanio... seigneur de Nesle... Colombe, la fille du prévôt... d'Orbec... Madame d'Etampes... Ah!... je deviens fou!

Et Benvenuto chancelant tomba dans les bras d'Hermann, qui l'emporta comme un enfant dans sa chambre, tandis que Pagolo, chargé de la direction du moulage, donnait des ordres pour que l'œuvre se continuât.

Benvenuto avait raison ou plutôt un délire terrible s'était emparé de lui. Scozzone qui sans doute de son côté priait aussi, comme Pagolo, accourut pour lui porter secours; mais Benvenuto ne cessait de crier: Je suis mort! — Je vais mourir! — Ascanio! Ascanio! que deviendra Ascanio!

C'est qu'en effet mille visions délirantes passaient dans sa tête: Ascanio, Colombe, Stéphana, tout cela grandissait à ses yeux comme des spectres, s'évanouissait comme des ombres. Puis, au milieu de tout cela, passaient tout sanglans Pompeio l'orfèvre, qu'il avait tué d'un coup de poignard, et le maître de poste de Sienne, qu'il avait tué d'un coup d'arquebuse. Passé et présent se confondaient dans sa tête. Tantôt c'était Clément VII qui retenait Ascanio en prison, tantôt c'était Cosme I[er] qui voulait forcer Colombe à épouser d'Orbec. Puis il s'adressait à la duchesse Eléonore, croyant s'adresser à madame d'Etampes; il suppliait, il menaçait. Puis il riait au nez de la pauvre Scozzone pleurante: il lui disait de prendre garde que Pagolo ne se rompît le cou en courant sur les corniches comme un chat. Puis à ces momens d'agitation insensée succédaient des intervalles de prostration complète pendant lesquels on eût dit qu'il allait mourir.

Cette agonie durait depuis trois heures: Benvenuto était dans un de ces momens de torpeur que nous avons dit, quand tout à coup Pagolo entra dans sa chambre, pâle, défait et s'écriant:

— Que Jésus et la Madone nous aident, maître! car tout est perdu maintenant, et il ne peut plus nous arriver secours que du ciel.

Tout écrasé, tout mourant, tout évanoui qu'était Benvenuto, ces mots, comme un stylet aigu pénétrèrent jusqu'au plus profond de son cœur. Le voile qui couvrait son intelligence se déchira, et comme Lazare se levant à la voix du Christ, il se souleva sur son lit en criant:

— Qui a dit ici que tout était perdu tant que Benvenuto vivait encore?

— Hélas! moi, maître, moi, dit Pagolo.

— Double infâme! s'écria Benvenuto, il était donc dit que tu me trahiras sans cesse! Mais sois tranquille, Jésus et la Madone que tu invoquais tout à l'heure sont là pour soutenir les hommes de bonne volonté et pour punir les traîtres...

En ce moment on entendit les ouvriers qui se lamentaient en criant: Benvenuto! Benvenuto!

— Le voilà! le voilà! répondit l'artiste en s'élançant hors

de sa chambre, pâle, mais plein de force et de raison. Le voilà! et malheur à ceux qui n'auront pas fait leur devoir!

En deux bonds Benvenuto fut à la fonderie; il trouva tout ce monde d'ouvriers qu'il avait laissé si plein d'ardeur stupéfait et abattu. Hermann lui-même semblait mourant de fatigue; le colosse chancelait sur ses jambes et était forcé de s'appuyer à l'un des pilliers du hangard resté debout.

— Or çà, écoutez-moi, s'écria Benvenuto d'une voix terrible et en tombant au milieu d'eux comme la foudre, je ne sais pas encore ce qui est arrivé, mais sur mon âme! je vous en réponds d'avance, il y a remède. Obéissez donc maintenant que je suis présent à la besogne; mais obéissez passivement, sans dire un mot, sans faire un geste, car le premier qui hésite, je le tue.

Voilà pour les mauvais.

Pour les bons, je ne dirai qu'un mot : la liberté, le bonheur d'Ascanio, votre compagnon que vous aimez tant, est au bout de la réussite. Allons!

A ces mots Cellini s'approcha du fourneau pour juger lui-même de l'événement. Le bois avait manqué et le métal s'était refroidi, de sorte qu'il était, comme on dit en terme de métier, tourné en gâteau.

Benvenuto jugea aussitôt que tout était réparable; sans doute Pagolo s'était relâché de sa surveillance, et pendant ce temps la chaleur du foyer avait diminué; il fallait rendre à la flamme tout sa chaleur, il fallait rendre au métal toute sa liquéfaction.

— Du bois! s'écria Benvenuto, du bois, cherchez-en partout où il peut y en avoir; courez chez les boulangers, et payez-le, s'il le faut, à la livre; apportez jusqu'au dernier copeau qui se trouve dans la maison. Enfonce les portes du Petit-Nesle, Hermann, si dame Perrine ne veut pas te les ouvrir, tout est de bonne prise, de ce côté, nous sommes en pays ennemi. Du bois! du bois!

Et pour donner l'exemple le premier, Benvenuto saisit une hache et attaqua à grands coups les deux poteaux qui restaient encore debout, et qui bientôt s'abattirent avec le reste de toiture, que Benvenuto poussa aussitôt dans le foyer; en même temps les compagnons revinrent de tous côtés chargés de bois.

— Ah çà! maintenant, s'écria Benvenuto, êtes-vous disposé à m'obéir?

— Oui! oui! crièrent toutes les voix; oui, dans tout ce que vous nous ordonnerez, et tant qu'il nous restera un souffle de vie.

— Alors triez le chêne, et ne jetez d'abord que du chêne dans le foyer; le chêne fait un feu plus vif, et par conséquent le remède sera plus prompt.

Aussitôt le chêne plut par brassées dans la fournaise, et ce fut Benvenuto qui fut forcé de crier assez.

L'énergie de cette âme avait passé dans toutes les âmes; ses ordres, ses gestes, tout était compris et exécuté à l'instant même. Il n'y avait que Pagolo qui de temps en temps murmurait entre ses dents :

— Vous voulez faire des choses impossibles, maître et c'est tenter Dieu.

Ce à quoi Cellini répondait par un regard qui voulait dire : Sois tranquille, tout n'est pas fini entre nous.

Cependant, malgré les prédictions sinistres de Pagolo, le métal commençait à entrer de nouveau en fusion, et pour hâter cette fusion, Benvenuto jetait de temps en temps dans le fourneau quelques livres de plomb, remuant plomb, cuivre et bronze avec une longue barre de fer, de sorte que, pour me servir de ses expressions à lui-même, ce cadavre de métal commençait à revenir à la vie. A la vue de ce progrès, Benvenuto, joyeux, ne sentait plus ni fièvre ni faiblesse : lui aussi ressuscitait.

Enfin on vit le métal bouillir et monter. Aussitôt Benvenuto ouvrit l'orifice du moule et ordonna de frapper sur les tampons du fourneau, ce qui fut exécuté à l'instant même; mais comme si, jusqu'au bout, cette œuvre gigantesque devait être un combat de Titans, les tampons ôtés, Benvenuto s'aperçut, non seulement que le métal ne coulait pas avec une rapidité suffisante, mais encore qu'il n'y en aurait peut-être encore point assez. Alors, frappé d'une de ces idées suprêmes comme il en vient aux artistes seuls :

— Que la moitié de vous, dit-il, reste ici pour jeter du bois dans le foyer, et que l'autre me suive!

Et suivi de cinq compagnons il s'élança vers l'hôtel de Nesle; puis, un instant après, tous reparurent chargés de vaisselle d'argent et d'étain, de lingots, d'aiguières à moitié terminées. Benvenuto donna l'exemple, et chacun jeta son précieux fardeau dans le fourneau, qui dévora tout à l'instant même, bronze, plomb, argent, saumons bruts, ciselures merveilleuses, avec la même indifférence qu'il eût dévoré l'artiste lui-même si l'artiste à son tour s'y fût précipité.

Mais, grâce à ce surcroît de matières fusibles, le bronze devint parfaitement liquide, et comme s'il se fût repenti de son hésitation d'un instant se mit à couler à pleins canaux. Il y eut alors un moment d'anxieuse attente, qui devint presque de la terreur quand Benvenuto s'aperçut que tout le bronze écoulé n'arrivait pas jusqu'à l'orifice du moule: il sonda alors avec une longue perche, mais il sentit que sans arriver au bout du jet, le bronze avait dépassé la tête de Jupiter.

Alors, il tomba à genoux et remercia Dieu; l'œuvre était terminée qui devait sauver Ascanio et Colombe; maintenant Dieu permettrait-il qu'elle fût accomplie parfaitement?

C'est ce que Benvenuto ne pouvait savoir que le lendemain.

La nuit, comme on le pense bien, fut une nuit d'angoisse; et si fatigué que fût Benvenuto, à peine s'il eut quelques instans de sommeil. Encore ce sommeil était-il bien loin d'être le repos. A peine l'artiste avait-il les yeux fermés, que les objets réels faisaient place aux objets imaginaires. Il voyait son Jupiter, ce maître des cieux, ce roi de la beauté olympienne, tordu comme son fils Vulcain. Il ne comprenait plus rien dans son rêve. Était-ce la faute du moule? était-ce la faute de la fonte? était-ce lui qui s'était trompé dans l'œuvre? était-ce le destin qui s'était raillé de l'ouvrier? Puis à cette vue sa poitrine se gonflait, ses tempes battaient ardemment, et il se révellait le cœur bondissant et la sueur sur le front. Pendant quelque temps il doutait encore, ne pouvant dans la confusion de son esprit séparer la vérité du mensonge. Puis enfin il songeait que son Jupiter était encore caché dans son moule comme l'enfant dans le sein de sa mère. Il se rappelait toutes les précautions qu'il avait prises. Il adjurait Dieu qu'il voulait faire non seulement une belle œuvre, mais encore une bonne action. Puis, plus calme et plus tranquille, il se rendormait sous le poids de cette fatigue incessante qui semblait ne plus devoir le quitter, pour tomber dans un second rêve aussi insensé et aussi terrifiant que le premier.

Le jour vint, et avec le jour Benvenuto secoua tous les restes du sommeil; en un instant il fut debout et habillé; une seconde après il était à la fonderie.

Le bronze était encore évidemment plus chaud qu'il ne convenait pour le mettre à l'air; mais Benvenuto était si pressé de voir ce qu'il y avait désormais à craindre ou à espérer, qu'il n'y put tenir et qu'il commença à découvrir la tête. Lorsqu'il porta la main sur le moule, il était si pâle qu'on eût cru qu'il allait mourir.

— Fous encore malate, maidre? dit une voix que Benvenuto reconnut à son accent pour celle d'Hermann. Fous mieux faire rester tans fotre lit.

— Tu te trompes, Hermann mon ami, dit Benvenuto, tout étonné de voir Hermann levé de si bon matin, car c'est dans mon lit que je mourrais. Mais toi, comment es-tu levé à cette heure?

— Che me bromenais, dit Hermann en rougissant jusqu'au blanc des yeux; chaime à me bromener beaugoup. Foulez-vous que che fous aite, maidre?

— Non, non, s'écria Benvenuto; que personne que moi ne touche à ce moule! Attends, attends!

Et il commença à découvrir doucement le haut de la statue. Par un hasard miraculeux, il y avait juste le métal nécessaire. Si Benvenuto n'avait pas eu l'idée de jeter dans le fourneau son argenterie, ses plats et ses aiguières, la fonte manquait et la tête ne venait pas.

Heureusement la tête était venue, et merveilleusement belle.

Cette vue encouragea Benvenuto à découvrir successivement les autres parties du corps. Peu à peu le moule tomba comme une écorce, et enfin, le Jupiter, délivré des pieds à la tête de son entrave, apparut majestueux comme il convenait au roi de l'Olympe. En aucune partie le bronze n'avait fait défaut à l'artiste, et lorsque le dernier lambeau de glaise fut tombé, ce fut un cri d'admiration parmi tous les ouvriers, car ils étaient venus successivement et en silence se grouper devant Cellini, qui trop préoccupé des pensées qu'une si heureuse réussite faisait naître dans son esprit, ne s'était pas même aperçu de leur présence.

Mais à ce cri qui le faisait dieu à son tour, Benvenuto releva la tête, et avec un sourire orgueilleux :

— Ah! dit-il, nous verrons un peu si le roi de France osera refuser la première grâce que lui demandera l'homme qui a fait une pareille statue.

Puis, comme s'il se fût repenti de ce premier mouvement d'orgueil, qui était cependant tout entier dans sa nature il tomba sur les deux genoux, et joignant les mains, il dit tout haut une action de grâces au Seigneur.

Comme il achevait sa prière, Scozzone accourut en disant à Benvenuto que madame *Jacques Aubry* demandait à lui parler en secret, ayant une lettre de son mari qu'elle ne voulait remettre qu'à Benvenuto.

Benvenuto fit redire deux fois le nom à Scozzone, car il ignorait que l'écolier fut en puissance de femme légitime.

Il ne se rendit pas moins à l'invitation qui lui était faite, laissant tous ses compagnons, orgueilleux et grandis de la gloire de leur maître.

Cependant, en y regardant de plus près, Pagolo s'aperçut qu'il y avait une incorrection dans le talon du dieu, un accident quelconque ayant empêché la fonte de couler jusqu'au fond du moule.

XXXVIII

JUPITER ET L'OLYMPE

Le jour même où Benvenuto avait découvert sa statue, il avait fait dire à François Ier que son Jupiter était fondu, lui demandant quel jour il lui plaisait que le roi de l'Olympe parût aux yeux du roi de France.

François Ier répondit à Benvenuto que son cousin l'empereur et lui devant aller chasser le jeudi suivant à Fontainebleau, il n'avait qu'à faire pour ce jour transporter sa statue dans la grande galerie du château.

La réponse était sèche. Il demeurait évident que madame d'Étampes avait fortement prévenu le roi contre son artiste favori.

Mais à cette réponse, soit orgueil humain, soit confiance en Dieu, Benvenuto se contenta de répondre en souriant :

— C'est bien.

On était arrivé au lundi. Benvenuto fit charger le Jupiter sur un chariot, et, montant à cheval, il l'accompagna lui-même sans le quitter d'un instant, de peur qu'il ne lui arrivât malheur. Le jeudi, à dix heures, l'œuvre et l'ouvrier étaient arrivés à Fontainebleau.

A voir Benvenuto, ne fût-ce qu'à le voir passer, il était visible qu'il avait dans l'âme je ne sais quel sentiment de noble fierté et de radieux espoir. Sa conscience d'artiste lui disait qu'il avait fait un chef-d'œuvre, et son cœur d'honnête homme qu'il allait faire une bonne action. Il était donc doublement joyeux et portait haut la tête, en homme qui, n'ayant pas de haine, n'a pas de crainte. Le roi allait voir le Jupiter et sans doute le trouver beau ; Montmorency et Poyet lui rappelleraient sa parole ; l'empereur et toute la cour seraient là : François Ier ne pouvait donc faire autrement que d'acquitter la parole donnée.

Madame d'Étampes, avec moins de douce joie mais avec autant de passion ardente, ourdissait de son côté ses plans ; elle avait triomphé du premier choc que Benvenuto avait voulu lui porter en se présentant chez elle et chez le roi : c'était un premier danger passé, mais elle sentait qu'il en existait un second dans la promesse faite à Benvenuto, et elle voulait à tout prix détourner celui-là. Elle avait donc précédé d'un jour Cellini à Fontainebleau, et elle avait fait ses dispositions avec cette profonde habileté féminine qui chez elle équivalait presqu'à du génie.

Cellini ne devait point tarder à l'éprouver.

A peine eut-il franchi le seuil de la galerie où son Jupiter devait être exposé, qu'il vit à l'instant même le coup, reconnut la main qui l'avait frappé, et resta un instant anéanti.

Cette galerie, toute resplendissante des peintures du Rosso, déjà faites à elles seules pour distraire l'attention de quelque chef-d'œuvre que ce fût, avait été garnie, pendant les trois derniers jours qui venaient de s'écouler, des statues envoyées de Rome par le Primatice, c'est-à-dire que les merveilles de la sculpture antique, les types consacrés par l'admiration de vingt siècles, étaient là défiant toute comparaison, écrasant toute rivalité. Ariane, Vénus, Hercule, Apollon, Jupiter même, le grand Jupiter olympien, figures idéales, rêves du génie, éternités de bronze, formaient comme un concile surhumain dont il était impie d'approcher, comme un tribunal sublime dont tout artiste devait redouter le jugement.

Un Jupiter nouveau se glissant à côté de l'autre dans cet Olympe, Benvenuto jetant le gant à Phidias, il y avait là une sorte de profanation et de blasphème qui, tout confiant qu'il fût dans son propre mérite, fit reculer de trois pas le religieux artiste.

Ajoutez que les immortelles statues avaient pris, comme c'était leur droit, les plus belles places : il ne restait donc pour le pauvre Jupiter de Cellini que des coins obscurs auxquels on n'arrivait qu'après avoir passé sous le regard fixe et imposant des anciens dieux.

Benvenuto, triste, la tête inclinée, debout sur le seuil de la galerie, l'embrassait d'un regard à la fois triste et charmé.

— Messire Antoine Le Maçon, dit-il au secrétaire du roi qui l'accompagnait, je veux, je dois remporter sur-le-champ mon Jupiter ; le disciple ne tentera pas de le disputer aux maîtres ; l'enfant n'essaiera pas de lutter contre les aïeux : mon orgueil et ma modestie me le défendent.

— Benvenuto, répondit le secrétaire du roi, croyez-en un ami sincère ; si vous faites cela, vous vous perdez. Je vous le dis entre nous, on espère de vous ce découragement qui passera pour un aveu d'impuissance. J'aurai beau présenter vos excuses au roi, Sa Majesté, qui est impatiente de voir votre œuvre, ne voudra entendre à rien, et poussée comme elle l'est par madame d'Étampes, vous retirera sans retour ses bonnes grâces. On s'y attend, et je crains. Ce n'est pas avec les morts, Benvenuto, c'est avec les vivants que votre lutte est dangereuse.

— Vous avez raison, messire, répondit l'orfèvre, et je vous entends. Merci de m'avoir rappelé que je n'ai pas le droit d'avoir ici de l'amour-propre.

— A la bonne heure, Benvenuto. Mais écoutez un dernier avis : Madame d'Étampes est trop charmante aujourd'hui pour n'avoir pas quelque perfidie en tête ; elle a entraîné l'empereur et le roi à une promenade dans la forêt avec un enjouement et une grâce irrésistibles ; j'ai peur pour vous qu'elle ne trouve le secret de les y retenir jusqu'à la nuit.

— Le croyez-vous ? s'écria Benvenuto en pâlissant ; mais alors je serais perdu, car ma statue paraîtrait dans un faux jour qui lui ôterait la moitié de sa valeur.

— Espérons que je me suis trompé, reprit Antoine Le Maçon, et attendons l'événement.

Cellini commença à attendre en effet dans une anxiété pleine de frémissement. Il avait placé son Jupiter le moins mal possible, mais il ne se dissimulait pas qu'à la nuit tombante sa statue serait d'un effet médiocre, et qu'à la nuit elle paraîtrait tout à fait mauvaise. La haine de la duchesse avait calculé aussi juste que la science du sculpteur : elle devinait en 1541 un procédé de la critique du dix-neuvième siècle.

Benvenuto regardait avec désespoir le soleil descendre sur l'horizon, et interrogeait avidement tous les bruits du dehors. A part les gens de service, le château était désert.

Trois heures sonnèrent : dès lors l'intention de madame d'Étampes était évidente, et son succès n'était plus douteux. Benvenuto tomba accablé sur un fauteuil.

Tout était perdu : sa gloire d'abord. Cette lutte fiévreuse dans laquelle il avait failli succomber, qu'il avait oubliée déjà parce qu'elle devait le conduire au triomphe, n'aurait pour résultat que sa honte. Il contemplait avec douleur sa statue autour de laquelle les teintes nocturnes flottaient déjà, et dont les lignes commençaient à paraître moins pures.

Tout à coup une idée du ciel lui vint, il se leva, appela le petit Jehan, qu'il avait amené avec lui, et sortit précipitamment. Nul bruit annonçant le retour du roi ne se faisait entendre encore. Benvenuto courut chez un menuisier de la ville, et avec l'aide de cet homme et de ses ouvriers il eut, en moins d'une heure, achevé un socle de bois de chêne peu apparent garni de quatre petites boules qui tournaient sur elles-mêmes comme des roulettes.

Il tremblait maintenant que la cour ne rentrât ; mais à cinq heures son travail était terminé, la nuit tombait, et le château n'avait pas revu ses hôtes couronnés. Madame d'Étampes, quelque part qu'elle fût, devait triompher.

Benvenuto eut bientôt fait de placer la statue avec le piédestal sur le socle presque invisible. Le Jupiter tenait dans sa main gauche le globe du monde et dans sa droite, un peu élevée au-dessus de sa tête, la foudre, qu'il semblait vouloir lancer ; au milieu des flammes de la foudre l'orfèvre cacha une bougie.

Il terminait à peine ces apprêts quand les fanfares sonnèrent, annonçant le retour du roi et de l'empereur. Benvenuto alluma la bougie, plaça le petit Jehan derrière la statue par laquelle il était entièrement masqué, et non sans un profond battement de cœur il attendit le roi.

Dix minutes après, les deux battans de la porte tournèrent et François Ier parut donnant la main à Charles-Quint.

Suivaient le dauphin, la dauphine, le roi de Navarre, toute la cour enfin ; le prévôt, sa fille et d'Orbec, venaient les derniers. Colombe était pâle et abattue ; mais du moment qu'elle aperçut Cellini, elle releva la tête et un sourire plein de sublime confiance parut sur ses lèvres et éclaira son visage.

Cellini échangea un regard qui voulait dire : Soyez tranquille ; quelque chose qu'il arrive, ne désespérez pas, je veille sur vous.

Au moment où la porte s'ouvrit, le petit Jehan, sur un signe de son maître, imprima une légère impulsion à la statue, qui roula doucement sur son socle mobile, et, laissant les antiques en arrière, vint pour ainsi dire au-devant du roi, mobile et comme animée. Tous les yeux se portèrent sur-le-champ de son côté. La douce lueur de la bougie tombant de haut en bas, produisait un effet beaucoup plus agréable que le jour.

Madame d'Étampes se mordit les lèvres.

— Il me semble, sire, dit-elle, que la flatterie est un peu forte, et que c'était au roi de la terre à aller au-devant du roi du ciel.

Le roi sourit, mais on vit que cette flatterie ne lui déplai

sait pas. selon son habitude, il oublia l'ouvrier pour l'œuvre, et, épargnant la moitié du chemin à la statue, il marcha droit à elle et l'examina longtemps en silence. Charles-Quint, qui, de sa nature et quoiqu'il eût un jour, dans un moment de bonne humeur, ramassé le pinceau du Titien, Charles-Quint, disons-le, qui était plus profond politique que grand artiste, et les courtisans, qui n'avaient pas le droit d'avoir une opinion, attendaient scrupuleusement l'avis de François Iᵉʳ pour se prononcer.

Il y eut un moment d'anxieux silence, pendant lequel Benvenuto et la duchesse échangèrent un regard de haine profonde.

Puis tout à coup le roi s'écria :

— C'est beau ! c'est très beau ! et j'avoue que mon attente est dépassée.

Tous alors se répandirent en complimens et en éloges, et l'empereur tout le premier.

— Si l'on gagnait les artistes comme les villes, dit-il au roi, je vous déclarerais à l'instant même la guerre pour conquérir celui-ci, mon cousin.

— Mais avec tout cela, interrompit madame d'Etampes furieuse, nous ne voyons seulement pas ces belles statues antiques qui sont plus loin ; elles valent peut-être un peu mieux pourtant que tous nos colifichets modernes.

Le roi s'approcha alors des sculptures antiques, éclairées de bas en haut par la lueur des torches qui laissait toute leur partie supérieure dans l'obscurité ; elles étaient certes d'un moins bel effet que le Jupiter.

— Phidias est sublime, dit le roi, mais il peut y avoir un Phidias au siècle de François Iᵉʳ et de Charles-Quint, comme il y en eut un au siècle de Périclès.

— Oh ! il faudrait voir cela au jour, dit Anne avec amertume ; paraître n'est pas être ; un artifice de lumière n'est pas l'art. Qu'est-ce que ce voile d'ailleurs ? nous cacherait-il quelque défaut, dites franchement, maître Cellini ?

C'était une draperie très légère jetée sur le Jupiter pour lui donner plus de majesté.

Benvenuto était resté jusque-là près de sa statue, immobile, silencieux et en apparence froid comme elle ; mais aux paroles de la duchesse, il sourit dédaigneusement, jeta de ses yeux noirs un double éclair, et avec la sainte audace d'un artiste païen, il arracha le voile d'une main vigoureuse.

Benvenuto s'attendait à voir éclater la duchesse.

Mais tout à coup, par une puissance incroyable de volonté, elle se mit à sourire avec une aménité terrible, et tendant gracieusement la main à Cellini, stupéfait de ce revirement :

— Allons, j'avais tort, dit-elle tout haut d'un ton d'enfant gâté : vous êtes un grand sculpteur, Cellini ; pardonnez-moi mes critiques, donnez-moi votre main et soyons désormais amis : voulez-vous ?

Puis elle ajouta tout bas et avec une volubilité extrême :

— Songez à ce que vous allez demander, Cellini. Que ce ne soit pas le mariage de Colombe et d'Ascanio, ou, je vous le jure, Ascanio, Colombe et vous, vous êtes tous perdus !

— Et si je demande autre chose, dit Benvenuto du même ton, me seconderez-vous, madame ?

— Oui, fit-elle vivement, et je vous le jure, quelle que soit la chose que vous réclamerez, le roi l'accordera.

— Je n'ai pas besoin de demander le mariage d'Ascanio et de Colombe, dit alors Benvenuto, car c'est vous qui le demanderez, madame.

La duchesse sourit dédaigneusement.

— Que dites-vous donc ainsi tout bas ? dit François Iᵉʳ.

— Madame la duchesse d'Etampes avait la bonté de me rappeler, répondit Benvenuto, que Votre Majesté m'avait promis une grâce dans le cas où elle serait satisfaite.

— Et cette promesse a été faite devant moi, sire, dit le connétable en s'avançant ; devant moi et devant le chancelier Poyet. Vous nous avez même chargés, mon collègue et moi, de vous rappeler...

— Oui, connétable, interrompit le roi d'un air de bonne humeur ; oui, si je ne me rappelais pas ; mais je me rappelle à merveille, foi de gentilhomme ! Ainsi, comme vous le voyez, votre intervention, tout en me demeurant agréable, me devient inutile. J'ai promis à Benvenuto de lui accorder ce qu'il me demanderait lorsque son Jupiter serait fondu. Est-ce cela, connétable ? ai-je bonne mémoire, chancelier ? A vous de parler, maître Cellini, je suis à votre disposition, vous priant toutefois de penser moins à votre mérite, qui est immense, qu'à notre pouvoir, qui est borné, ne faisant de réserve que pour notre couronne et notre maîtresse.

— Eh bien ! sire, dit Cellini, puisque Votre Majesté est en si bonne disposition pour votre indigne serviteur, je lui demanderai purement et simplement la grâce d'un pauvre écolier qui s'est pris de querelle sur le quai du Châtelet avec le vicomte de Marmagne, et qui, en se défendant, lui a passé son épée à travers le corps.

Chacun fut étonné de la médiocrité de la demande, et madame d'Etampes toute la première : elle regarda Benvenuto d'un air stupéfait, et croyant avoir mal entendu.

— Ventre-Mahom ! dit François Iᵉʳ, vous me demandez bel et bien d'user de mon droit de grâce, car j'ai entendu dire au chancelier lui-même que c'était un cas de pendaison.

— Oh ! s'écria la duchesse, je comptais, sire, vous parler moi-même de ce jeune homme. J'ai eu des nouvelles de Marmagne, qui va mieux, et qui m'a fait dire que c'était lui qui avait cherché la querelle, et que l'écolier... Comment appelez-vous l'écolier, maître Benvenuto ?

— Jacques Aubry, madame la duchesse.

— Et que l'écolier, continua vivement madame d'Etampes, n'était aucunement dans son tort ; aussi, au lieu de reprendre ou de chicaner Benvenuto, sire, accordez-lui donc, croyez-moi, promptement cette demande, de peur qu'il ne se repente de vous avoir demandé si peu de chose.

— Eh bien ! maître, dit François Iᵉʳ, que ce que vous désirez soit donc fait, et comme qui donne vite donne deux fois, dit le proverbe, que l'ordre de mettre ce jeune homme en liberté soit expédié ce soir même. Vous entendez, mon cher chancelier ?

— Oui, sire, et Votre Majesté sera obéie.

— Quant à vous, maître Benvenuto, dit François Iᵉʳ, venez me voir lundi au Louvre, et nous nous occuperons de certains détails qui depuis quelque temps ont été trop négligés par mon trésorier vis-à-vis de vous.

— Mais, sire, Votre Majesté sait que l'entrée du Louvre...

— C'est bien ! c'est bien ! la personne qui avait donné la consigne la lèvera. C'était une mesure de guerre, et comme vous n'avez plus autour de moi que des amis, tout sera rétabli sur le pied de paix.

— Eh bien ! sire, dit la duchesse, puisque Votre Majesté est en train d'accorder, accordez-moi aussi, à moi, une toute petite demande, quoique je n'aie pas fait le Jupiter.

— Non, dit Benvenuto à demi-voix, mais vous avez souvent fait la Danaé.

— Et quelle est cette demande ? interrompit François Iᵉʳ, qui n'avait pas entendu l'épigramme de Cellini. Parlez, madame la duchesse, et croyez que la solennité de l'occasion n'ajoutera rien au désir que j'ai de vous être agréable.

— Eh bien ! sire, Votre Majesté devrait bien faire à messire d'Estourville cette grâce de signer lundi prochain au contrat de mariage de ma jeune amie mademoiselle d'Estourville avec le comte d'Orbec.

— Eh ! ce n'est pas une grâce que je vous ferai là, reprit François Iᵉʳ : c'est un plaisir que je me prépare à moi-même, et je resterai encore votre débiteur, je le jure.

— Ainsi donc, sire, c'est convenu, à lundi ? demanda la duchesse.

— Madame la duchesse, reprit Benvenuto à demi-voix, madame la duchesse ne regrette-t-elle pas que pour une pareille solennité ce beau lis qu'elle avait commandé à Ascanio ne soit pas fini ?

— Sans doute je le regretterai, dit la duchesse ; mais c'est chose impossible, Ascanio est en prison.

— Oui, mais je suis libre, moi, dit Benvenuto ; je le finirai et je le porterai à madame la duchesse.

— Oh ! sur mon honneur ! si vous faites cela, je dirai...

— Vous direz quoi, madame ?

— Je dirai que vous êtes un homme charmant.

Et elle tendit la main à Benvenuto, qui de l'air le plus galant du monde, et après avoir d'un coup d'œil demandé la permission au roi, y déposa un baiser.

En ce moment un léger cri se fit entendre.

— Qu'y a-t-il ? demanda le roi.

— Sire, j'en demande pardon à Votre Majesté, dit le prévôt ; mais c'est ma fille qui se trouve mal.

— Pauvre enfant ! murmura Benvenuto, elle croit que je l'ai trahie !

XXXIX

MARIAGE DE RAISON

Benvenuto voulait partir le soir même, mais le roi insista tellement qu'il ne put se dispenser de rester au château jusqu'au lendemain matin.

D'ailleurs, avec cette rapidité de conception et cette promptitude de décision qui lui étaient propres, il venait d'arrêter pour le lendemain le dénouement d'une intrigue commencée depuis longtemps. C'était une affaire à part dont il voulait se débarrasser tout à fait avant que de se donner tout entier à Ascanio et à Colombe.

Il resta donc à souper le soir et même à déjeuner le lendemain, et ce ne fut que vers le midi qu'ayant pris congé du roi et de madame d'Etampes, il se mit en route accompagné du petit Jehan

Tous deux étaient bien montés, mais cependant, contre son habitude, Cellini ne pressa point son cheval. Il était évident qu'il ne voulait rentrer à Paris qu'à une heure donnée. En effet, à sept heures du soir seulement il descendait rue de la Harpe.

Bien plus, au lieu de se rendre directement à l'hôtel de Nesle, il alla frapper à la porte d'un de ses amis nommé Guido, médecin de Florence; puis, lorsqu'il se fut assuré que ce médecin était chez lui et pouvait lui donner à souper, il ordonna au petit Jehan de rentrer seul, de dire que le maître était resté à Fontainebleau et ne reviendrait que le lendemain, et de se tenir prêt à ouvrir quand il frapperait. Le petit Jehan partit aussitôt en promettant à Cellini de se conformer à ses instructions.

Le souper était servi, mais avant de se mettre à table Cellini demanda à son hôte s'il ne connaissait pas quelque notaire honnête et habile qu'il pût faire venir pour lui dresser un contrat inattaquable. Celui-ci lui nomma son gendre. On l'envoya chercher aussitôt.

Une demi-heure après, et comme on achevait de souper, il arriva. Benvenuto se leva aussitôt de table, s'enferma avec lui et lui fit dresser un contrat de mariage dont les noms seuls étaient en blanc. Puis, lorsqu'ils eurent lu et relu ensemble le contrat pour s'assurer qu'il ne renfermait aucune nullité, Benvenuto lui paya largement ses honoraires, mit le contrat dans sa poche, emprunta à son ami une seconde épée, juste de la longueur de la sienne, la mit sous son manteau, et, comme la nuit était tout à fait venue, il s'achemina vers l'hôtel de Nesle.

En arrivant à la porte, il frappa un seul coup. Mais si léger que fût ce coup, la porte s'ouvrit aussitôt. Le petit Jehan était à son poste.

Cellini l'interrogea: les ouvriers soupaient et n'attendaient le maître que le lendemain. Cellini ordonna à l'enfant de garder le silence le plus absolu sur son arrivée, s'achemina vers la chambre de Catherine, dont il avait conservé une clef, y entra doucement, referma la porte, se cacha derrière une tapisserie, et attendit.

Un quart d'heure après, des pas légers se firent entendre sur l'escalier. La porte se rouvrit une seconde fois, et Scozzone entra à son tour, une lampe à la main; puis elle retira la clef du dehors, referma la porte en dedans, posa la lampe sur la cheminée, et vint s'asseoir sur un grand fauteuil, tournée de manière que Benvenuto pouvait voir son visage.



J'y consens ! s'écria Pagolo.

Au grand étonnement de Benvenuto, ce visage autrefois si ouvert, si joyeux, si éclairé, était devenu triste et pensif.

C'est que la pauvre Scozzone éprouvait quelque chose comme du remords.

Nous l'avons vue heureuse et insouciante: c'est qu'alors Benvenuto l'aimait. Tant qu'elle avait senti cet amour ou plutôt ce sentiment de bienveillance dans le cœur de son amant, tant que dans ses rêves avait flotté comme un nuage doré l'espérance d'être un jour la femme du sculpteur, elle avait maintenu son cœur à la hauteur de son attente, elle s'était purifiée de son passé par l'amour; mais du moment qu'elle s'était aperçue que, trompée aux apparences, ce qu'elle avait cru de la part de Cellini une passion n'était tout au plus qu'un caprice, elle avait redescendu degré par degré toutes ses espérances; le sourire de Benvenuto, qui

avait fait refleurir cett âme fanée, s'était éloigné d'elle, et cette âme avait perdu une seconde fois sa fraîcheur

Avec sa gaîté d'enfant, sa pureté d'enfant s'était en allée peu à peu; l'ancienne nature, l'ennui aidant, reprenait tout doucement le dessus. Une muraille récemment peinte garde ses couleurs au soleil et les perd à la pluie : Scozzone, abandonnée par Cellini pour quelque maîtresse inconnue, n'avait plus tenu à Cellini que par un reste d'orgueil. Pagolo lui faisait la cour depuis longtemps; elle parla à Cellini de cet amour, croyant que cet amour éveillerait sa jalousie. Cette dernière attente fut trompée; Cellini, au lieu de se fâcher, se mit à rire; Cellini, au lieu de lui défendre de voir Pagolo, lui ordonna de le recevoir Dès lors, elle se sentit entièrement perdue; dès lors, elle abandonna sa vie au hasard avec son ancienne indifférence, et elle la laissa, comme une pauvre feuille tombée et flétrie, aller au souffle des événemens

C'était alors que Pagolo avait triomphé de son indifférence. Au bout du compte, Pagolo était jeune; Pagolo, à part son air hypocrite, était joli garçon, Pagolo était amoureux et répétait sans cesse à Scozzone qu'il l'aimait, tandis que Benvenuto avait complètement cessé de le lui dire. Ces deux mots : « je t'aime » sont la langue du cœur, et plus ou moins ardemment il faut toujours que le cœur parle cette langue avec quelqu'un.

Aussi, dans une heure de désœuvrement, de dépit, d'illusion peut-être, Scozzone avait dit à Pagolo qu'elle l'aimait; elle le lui avait dit sans l'aimer véritablement; elle le lui avait dit, l'image de Cellini au cœur et son nom sur ses lèvres.

Puis aussitôt elle songea qu'un jour peut-être, lassée de cette passion inconnue et infructueuse, le maître serait revenu à elle, et la retrouvant constante, malgré ses ordres mêmes, l'aurait récompensée de son dévoûment, non point par le mariage, la pauvre fille avait à cet endroit perdu jusqu'à sa dernière illusion, mais par quelque reste d'estime et de pitié qu'elle aurait pu prendre pour une résurrection de son ancien amour.

C'étaient toutes ces pensées qui faisaient Scozzone triste, qui la rendaient pensive, qui lui donnaient des remords.

Cependant au milieu de son silence et de sa rêverie, elle tressaillit tout à coup et releva la tête : un léger bruit s'était fait entendre sur l'escalier, et presque aussitôt une clef introduite dans la serrure tourna rapidement, et la porte s'ouvrit.

— Comment êtes-vous entré et qui vous a donné cette clef, Pagolo? s'écria Scozzone en se levant. Il n'y a que deux clefs de cette porte. l'une est en dedans, et Cellini possède l'autre.

— Ah! ma chère Catherine, dit Pagolo en riant, vous avez des caprices. Tantôt vous ouvrez votre porte aux gens, et tantôt vous la refermez; puis, quand pour entrer ici on veut user de sa force, dont au bout du compte vous avez fait un droit, vous menacez de crier et d'appeler au secours. Eh bien! alors, il faut user de ruse.

— Oh! oui, dites-moi que vous avez soustrait cette clef à Cellini sans qu'il s'en aperçût; dites-moi qu'il ne sait pas que vous l'avez, car si vous la teniez de lui-même, j'en mourrais de honte et de chagrin.

— Tranquillisez-vous, ma belle Catherine, dit Pagolo en refermant la porte à double tour et en venant s'asseoir près de la jeune fille, qu'il força de s'asseoir elle-même. Non, Benvenuto ne vous aime plus, c'est vrai; mais Benvenuto est comme ces avares qui ont un trésor dont ils ne font rien, mais dont ils ne veulent pas néanmoins que les autres approchent. Non, cette clef, je l'ai confectionnée moi-même. Qui peut le plus peut le moins; l'orfèvre s'est fait serrurier. Voyez si je vous aime, Catherine puisque mes mains, habituées à faire fleurir des perles et des diamans sur des tiges d'or, ont consenti à manier un ignoble morceau de fer. Il est vrai, méchante, que cet ignoble morceau de fer était une clef, et cette clef celle du paradis.

A ces mots Pagolo voulut prendre la main de Catherine, mais, au grand étonnement de Cellini, qui ne perdait pas une parole, pas un geste de cette scène, Catherine le repoussa.

— Eh bien! dit Pagolo, est-ce que ce caprice-là va durer longtemps, voyons?

— Tenez, Pagolo, dit Catherine avec un accent de tristesse si profonde qu'il pénétra jusqu'au fond du cœur de Cellini; tenez, je sais bien que lorsqu'une fois une femme a cédé, elle n'a plus le droit de se démentir; mais si celui pour qui elle a eu cette faiblesse est un homme généreux, et si elle dit à cette homme qu'elle était de bonne foi, car elle avait perdu la raison, mais qu'elle s'est trompée, il est du devoir de cet homme, croyez-moi, de ne point abuser de ce moment d'erreur Eh bien! je vous dis cela, Pagolo : je vous ai cédé, et cependant je ne vous aimais pas, j'en aimais un autre, j'aimais Cellini. Méprisez-moi, vous le pouvez, vous le devez même; mais, tenez, Pagolo, ne me tourmentez plus.

— Bon! dit Pagolo, bon! vous arrangez cela à merveille, vous; après le temps que vous m'avez fait attendre cette faveur que vous me reprochez, vous croyez que je vous rendrai un engagement qu'en définitive vous avez pris envers moi en parfaite liberté? Non. Et quand je pense que tout ce que vous faites là, vous le faites pour Benvenuto, pour un homme qui a le double de votre âge et du mien, pour un homme qui ne vous aime pas, pour un homme qui vous méprise, pour un homme qui vous traite en courtisane!

— Arrêtez! Pagolo, arrêtez! s'écria Scozzone, la rougeur de la honte, de la jalousie et de la colère, lui montant ensemble au front. Benvenuto, c'est vrai, ne m'aime plus aujourd'hui, mais il m'a aimée autrefois, et il m'estime toujours.

— Eh bien! pourquoi ne vous a-t-il pas épousée, puisqu'il vous l'avait promis?

— Promis? Jamais. Non, jamais Benvenuto n'a promis que je serais sa femme; car s'il eût promis, lui, il eût tenu. J'ai eu le désir de monter jusque-là; à force d'en avoir le désir, l'espoir m'en est venu : puis cet espoir une fois dans mon cœur, je n'ai pu le contenir, il s'est répandu au dehors, je me suis vantée d'une espérance, comme on se vante d'une réalité. Non, Pagolo, non, continua Catherine en laissant retomber sa main dans les mains de l'apprenti avec un triste sourire, non, Benvenuto n'a jamais rien promis.

— Eh bien! voyez comme vous êtes ingrate, Scozzone! s'écria Pagolo, saisissant la main de la jeune fille et prenant pour un retour à lui ce qui n'était qu'un signe d'abattement; voyez, moi qui vous promets, moi qui vous offre tout ce que Benvenuto, de votre propre aveu, ne vous a jamais promis, ne vous a jamais offert, moi qui vous suis dévoué, qui vous aime, vous me repoussez, tandis que lui qui vous a trahie, je suis certain que s'il était là, vous lui répéteriez cet aveu que vous regrettez tant de m'avoir fait, à moi qui vous aime.

— Oh! s'il était là, s'écria Scozzone, s'il était là, Pagolo, vous vous souviendriez que vous l'avez trahi par haine, tandis que moi, je l'ai trahi par amour, et vous rentreriez sous terre.

— Et pourquoi cela? dit Pagolo, que la distance où il croyait Benvenuto de lui rassurait; pourquoi cela, s'il vous plaît? Tout homme n'a-t-il pas le droit de se faire aimer d'une femme, lorsque cette femme n'appartient pas à un autre? S'il était là, je lui dirais : Vous avez abandonné, trahi Catherine, cette pauvre Catherine qui vous aimait tant. Elle en a été été au désespoir d'abord, puis elle a trouvé sur son chemin un bon et brave garçon qui l'a appréciée à sa valeur, qui l'a aimée, qui lui a promis ce que vous n'aviez jamais voulu lui promettre, vous, c'est-à-dire de la prendre pour femme. C'est lui maintenant qui a hérité de vos droits, c'est à lui que cette femme appartient. Eh bien! voyons, Catherine, qu'aurait-il à répondre, ton Cellini?

— Rien, dit derrière l'enthousiaste Pagolo un voix rude et mâle; absolument rien.

Et une main vigoureuse lui tombant à l'instant même sur l'épaule glaça tout à coup son éloquence, et le jeta en arrière sur le sol, aussi pâle et aussi tremblant qu'il était téméraire l'instant auparavant.

Le tableau était singulier : Pagolo, à genoux, plié en deux, blême et effaré; Scozzone, à demi soulevée sur les bras de son fauteuil, immobile, muette et pareille à la statue de l'Etonnement; enfin Benvenuto, debout, les bras croisés, une épée dans le fourreau d'une main, une épée nue dans l'autre, moitié ironique, moitié menaçant.

Il y eut un instant de silence terrible, Pagolo et Scozzone demeurant interdits tous deux sous le sourcil froncé du maître.

— Trahison! murmura Pagolo humilié, trahison!

— Oui, trahison de ta part, misérable! répondit Cellini.

— Eh bien! dit Scozzone, vous le demandiez, Pagolo, le voilà.

— Oui, le voilà, dit l'apprenti, honteux d'être ainsi traité devant la femme à qui il voulait plaire; mais il est armé, lui, et je n'ai pas d'arme, moi.

— Je t'en apporte une, dit Cellini reculant d'un pas et en laissant tomber l'épée qu'il tenait de la main gauche aux pieds de Pagolo.

Pagolo regarda l'épée, mais sans faire un mouvement.

— Voyons, dit Cellini, ramasse cette épée et relève-toi. J'attends.

— Un duel? murmura l'apprenti, dont les dents claquaient de terreur; suis-je de votre force pour me battre en duel avec vous?

— Eh bien! dit Cellini en passant son arme d'un bras à l'autre, je me battrai de la main gauche, et cela rétablira l'équilibre.

— Me battre contre vous, mon bienfaiteur! contre vous à qui je dois tout! jamais, jamais! s'écria Pagolo.

Un sourire de profond mépris se dessina sur les traits de Benvenuto, tandis que Scozzone s'éloignait d'un pas à son tour, sans essayer de cacher l'expression de dégoût qui lui montait au visage.

— Il fallait te souvenir de mes bienfaits avant de m'enlever la femme que j'avais confiée à ton honneur et à celui d'Ascanio, dit Benvenuto. Maintenant, la mémoire te revient trop tard. En garde, Pagolo! en garde!

— Non! non! murmura le lâche en se reculant sur ses genoux.

— Alors, puisque tu refuses de te battre comme un brave, dit Benvenuto, je vais te punir comme un coupable.

Et il remit son épée au fourreau, tira son poignard, et sans que son visage impassible fût altéré par un sentiment de colère ou de pitié, il s'avança d'un pas lent mais direct vers l'apprenti.

Scozzone se précipita entre eux avec un cri; mais Benvenuto, sans violence, avec un seul geste, un geste irrésistible comme le serait celui d'une statue de bronze qui étendrait le bras, éloigna la pauvre fille, qui alla retomber demi morte sur le fauteuil. Benvenuto continua son chemin vers Pagolo, qui recula jusqu'à la muraille. Alors le maître le joignit, et lui appuyant le poignard sur la gorge:

— Recommande ton âme à Dieu, dit-il; tu as cinq minutes à vivre.

— Grâce! s'écria Pagolo d'une voix étranglée; ne me tuez pas! grâce! grâce!

— Quoi! dit Cellini, tu me connais, et me connaissant, tu as séduit la femme qui était à moi; je sais tout, j'ai tout découvert, et tu espères que je te ferai grâce! Tu ris, Pagolo, tu ris.

Et Benvenuto lui-même éclata de rire à ces mots; mais d'un rire strident et terrible qui fit frissonner l'apprenti jusques dans la moelle des os.

— Maître, maître! s'écria Pagolo, sentant la pointe du poignard qui commençait à lui piquer la gorge; ce n'est pas moi, c'est elle; oui, c'est elle qui m'a entraîné.

— Trahison, lâcheté et calomnie! Je ferai un jour un groupe de ces trois monstres, dit Benvenuto, et ce sera hideux à voir. C'est elle qui t'a entraîné, misérable! Oublies-tu donc que j'étais là et que j'ai tout entendu!

— Oh! Benvenuto, murmura Catherine en joignant les mains; oh! n'est-ce pas que vous savez qu'il ment en disant cela?

— Oui, dit Benvenuto, oui, je sais qu'il ment en disant cela comme il mentait en disant qu'il était prêt à t'épouser; mais sois tranquille, il va être puni de ce double mensonge.

— Oui, punissez-moi, s'écria Pagolo, mais miséricordieusement; punissez-moi, mais ne me tuez pas!

— Tu mentais quand tu disais qu'elle t'avait entraîné.

— Oui, je mentais; oui, c'est moi qui suis le coupable. Je l'aimais comme un fou, et vous savez, maître, à quelles fautes peut entraîner l'amour.

— Tu mentais quand tu disais que tu étais prêt à l'épouser?

— Non, non, maître, cette fois je ne mentais pas.

— Tu aimes donc véritablement Scozzone?

— Oh! oui, je l'aime! reprit Pagolo, qui comprit que le seul moyen de paraître moins coupable aux yeux de Cellini, c'était de rejeter son crime sur la violence de sa passion, oui, je l'aime.

— Et tu répètes que tu ne mentais pas quand tu proposais de l'épouser?

— Je ne mentais pas, maître.

— Tu en aurais fait ta femme?

— Si elle n'eût point été à vous, oui

— Eh bien, alors, prends-la, je te la donne.

— Que dites-vous? vous raillez, n'est-ce pas?

— Non, je n'ai jamais parlé plus sérieusement, et regarde-moi, si tu en doutes.

Pagolo jeta à la dérobée un coup d'œil sur Cellini, et il vit dans chacun de ses traits que d'un moment à l'autre le juge pouvait faire place au bourreau; il baissa donc la tête en gémissant.

— Ote cet anneau de ton doigt, Pagolo, dit-il, et passe-le au doigt de Catherine.

Pagolo suivit passivement la première partie de l'injonction faite par le maître. Benvenuto fit signe à Scozzone d'approcher. Scozzone approcha.

— Etends la main, Scozzone, reprit Benvenuto.

Scozzone obéit.

— Achève, dit Cellini.

Pagolo passa l'anneau au doigt de Scozzone.

— Maintenant, dit Benvenuto, que les fiançailles sont terminées, passons au mariage.

— Au mariage! murmura Pagolo; on ne se marie pas comme cela: il faut des notaires, il faut un prêtre.

— Il faut un contrat, reprit Benvenuto en tirant celui qu'il avait fait dresser. En voici un tout préparé, et auquel il n'y a que les noms à mettre.

Il posa le contrat sur une table, prit une plume et l'étendant vers Pagolo:

— Signe, Pagolo, dit-il, signe.

— Ah! je suis tombé dans un piège, murmura l'apprenti.

— Hein! qu'est-ce à dire, reprit Benvenuto sans hausser le diapason de sa voix, mais en lui donnant un accent terrible: un piège? Et où y a-t-il un piège là dedans? Est-ce moi qui t'ai poussé à venir dans la chambre de Scozzone? est-ce moi qui t'ai donné le conseil de lui dire que tu en voulais faire ta femme? Eh bien! fais-en ta femme, Pagolo, et lorsque tu seras son mari, les rôles seront changés si je viens chez elle, ce sera à toi de menacer et à moi d'avoir peur

— Oh! s'écria Catherine, en passant de l'extrême terreur à une gaîté folle, et en riant aux éclats à cette seule idée que le maître venait d'éveiller dans son esprit. Oh! que ce serait drôle!

Pagolo, un peu remis de sa terreur par la tournure qu'avait prise la menace de Cellini et par les éclats de rire de Scozzone, commençait à envisager un peu plus sainement les choses. Il devint alors évident pour lui qu'on avait voulu l'amener par la peur à un mariage dont il se souciait médiocrement; il lui parut donc que ce serait finir trop tragiquement la comédie, et il commença de croire qu'avec un peu de fermeté il pourrait s'en tirer à meilleur marché peut-être.

— Oui, murmura-t-il, traduisant en paroles la gaîté de Scozzone; oui, j'en conviens, ce serait très plaisant; mais par malheur cela ne sera pas.

— Comment! cela ne sera pas! s'écria Benvenuto aussi étonné que le serait un lion de voir se révolter contre lui un renard.

— Non, cela ne sera pas, reprit Pagolo; j'aime mieux mourir; tuez-moi.

A peine avait-il prononcé ces mots que d'un bond Cellini se retrouva près de lui. Pagolo vit briller le poignard, se jeta de côté, et cela avec tant de rapidité et de bonheur que le coup qui lui était destiné lui effleura seulement l'épaule, et que le fer poussé par la main vigoureuse de l'orfèvre, s'enfonça de deux pouces dans la boiserie.

— J'y consens, s'écria Pagolo. Grâce! Cellini, j'y consens. Je suis prêt à tout; et tandis que le maître arrachait avec peine le poignard, qui au delà de la boiserie avait rencontré le mur, il courut à la table où était déposé le contrat, saisit vivement la plume et signa. Toute cette scène s'était passée d'une façon si rapide que Scozzone n'avait pas eu le temps de s'y mêler.

— Merci, Pagolo, dit-elle en essuyant les larmes que la frayeur lui avait mises aux yeux, et en réprimant en même temps un léger sourire; merci, mon cher Pagolo, de l'honneur que vous consentez à me faire; mais puisque c'est pour tout de bon maintenant que nous nous expliquons, écoutez-moi: Vous ne vouliez pas de moi tout à l'heure, maintenant c'est moi qui ne veux plus de vous. Je ne dis pas cela pour vous mortifier, Pagolo, mais je ne vous aime pas, et je désire rester comme je suis.

— Alors, dit Benvenuto avec le plus grand sang-froid, si tu ne veux pas de lui, Scozzone, il va mourir.

— Mais, s'écria Catherine, mais puisque c'est moi qui refuse.

— Il va mourir, reprit Benvenuto; il ne sera pas dit qu'un homme m'aura outragé et que cet homme restera impuni. Es-tu prêt, Pagolo?

— Catherine, s'écria l'apprenti, Catherine, au nom du ciel, ayez pitié de moi! Catherine, je vous aime! Catherine je vous aimerai toujours! Catherine, signez! Catherine, soyez ma femme, je vous en supplie à genoux!

— Allons, Scozzone, décide-toi vite, dit Cellini.

— Oh! fit en boudant Catherine, oh! pour moi-même, maître, pour moi, qui vous ai tant aimé, pour moi, qui avais d'autres rêves enfin, n'êtes-vous pas bien sévère, dites? Mais, mon Dieu! s'écria tout à coup la folle enfant, en passant de nouveau de la tristesse au rire, voyez donc, Cellini, quelle mine piteuse fait ce pauvre Pagolo. Oh! quittez donc cet air lugubre, Pagolo, ou je ne consentirai jamais à vous prendre pour mari. Oh! vraiment, vous êtes trop drôle comme cela!

— Sauvez-moi d'abord, Catherine, dit Pagolo, puis après nous rirons si vous voulez.

— Eh bien! mon pauvre garçon, puisque vous le voulez absolument...

— Oui, je le veux! s'écria Pagolo.

— Vous savez ce que j'ai été, vous savez ce que je suis?

— Oui, je le sais.

— Je ne vous trompe pas?

— Non.

— Vous n'avez pas trop de regrets?

— Non! non!

— Touchez là alors. C'est bien bizarre et je ne m'y attendais guère; mais tant pis, je suis votre femme!

Et elle prit la plume et signa à son tour, en femme res-

pectueuse, comme cela doit être, au-dessous de la signature de son mari.

— Merci, ma petite Catherine, merci, s'écria Pagolo, tu verras comme je te rendrai heureuse.

— Et s'il manque à ce serment, dit Benvenuto, partout où je serai, écris-moi, Scozzone, et je viendrai en personne le lui rappeler.

A ces mots, Cellini repoussa lentement et les yeux fixés sur l'apprenti son poignard au fourreau; puis, prenant le contrat revêtu des deux signatures, il le plia proprement en quatre, le mit dans sa poche, et, s'adressant à Pagolo avec cette ironie puissante qui le caractérisait:

— Et maintenant, ami Pagolo, dit-il, quoique Scozzone et vous soyez bien et dûment mariés selon les hommes, vous ne l'êtes pas encore devant Dieu, et ce n'est que demain que l'église sanctifiera votre union. Jusque-là votre présence ici serait contraire à toutes les lois divines et humaines. Bonsoir, Pagolo.

Pagolo devint pâle comme la mort; mais comme Benvenuto d'un geste impératif lui montrait la porte, il s'éloigna à reculons.

— Il n'y a que vous, Cellini, pour avoir de ces idées-là, dit Catherine en riant comme une folle. Ecoutez pourtant, mon pauvre Pagolo, lui cria-t-elle au moment où il ouvrait la porte, je vous laisse sortir parce que c'est justice; mais rassurez-vous, Pagolo, je vous jure sur la sainte Vierge que dès que vous serez mon époux, tout homme, fût-ce Benvenuto lui-même, ne trouvera en moi qu'une digne épouse.

Puis, lorsque la porte fut refermée:

— Oh! Cellini, dit-elle gaîment, tu me donnes un mari, mais tu me délivres de sa présence aujourd'hui. C'est toujours cela de gagné: tu me devais bien ce dédommagement.

XL

REPRISE D'HOSTILITÉS

Trois jours après la scène que nous venons de raconter, une scène d'un autre genre se préparait au Louvre.

On était arrivé au lundi, jour désigné pour la signature du contrat. Il était onze heures du matin. Benvenuto sortit de l'hôtel de Nesle, marcha droit au Louvre, et le cœur troublé, mais d'un pas ferme, monta le grand escalier.

Dans la salle d'attente où on l'introduisit d'abord, il trouva le prévôt et d'Orbec, qui conféraient dans un coin avec un notaire. Colombe, blanche et immobile comme une statue, était assise de l'autre côté sans rien voir. On s'était évidemment éloigné d'elle pour qu'elle n'entendît rien, et la pauvre enfant, la tête baissée et les yeux atones, était restée où elle s'était assise.

Cellini passa près d'elle, laissa tomber sur son front incliné ces seuls mots:

— Bon courage; je suis là.

Colombe reconnut sa voix, releva la tête avec un cri de joie. Mais avant qu'elle eût eu le temps d'interroger son protecteur, il était déjà entré dans la salle voisine.

Un huissier souleva devant l'orfèvre une portière en tapisserie, et il passa dans le cabinet du roi.

Il n'avait fallu rien moins que ces paroles d'espoir pour ranimer le courage de Colombe: la pauvre enfant se croyait abandonnée et par conséquent perdue. Messire d'Estourville l'avait entraînée là à demi morte malgré sa foi vive en Dieu et en Benvenuto: au moment de partir, elle avait même senti son cœur si désespéré, qu'oubliant tout orgueil, elle avait supplié madame d'Etampes de la laisser entrer dans un couvent, s'engageant à renoncer à Ascanio, pourvu qu'on lui épargnât le comte d'Orbec. La duchesse ne voulait point une demi-victoire; il fallait, pour qu'elle atteignît son but, qu'Ascanio crût à la trahison de celle qu'il aimait, et Anne avait durement repoussé les prières de la pauvre Colombe. Alors celle-ci s'était relevée, se rappelant que Benvenuto lui avait dit de rester forte et paisible, fût-ce au pied de l'autel, et avec un courage mêlé pourtant de soudaines défaillances, elle s'était laissé conduire au Louvre, où le roi devait à midi signer son contrat.

Là de nouveau ses forces d'un instant avaient disparu, car il ne lui restait que trois chances: voir arriver Benvenuto, toucher le cœur de François Ier par ses prières, ou mourir de douleur.

Benvenuto était venu, Benvenuto lui avait dit d'espérer, Colombe avait repris tout son courage.

Cellini, en entrant dans le cabinet du roi, ne trouva que madame d'Etampes; c'était tout ce qu'il désirait: il eût sollicité la faveur de la voir si elle n'eût point été là.

La duchesse était soucieuse dans sa victoire, et cependant cette fatale lettre brûlée, et brûlée par elle-même, elle était bien convaincue qu'elle n'avait plus rien à craindre; mais, rassurée sur son pouvoir, elle sondait avec effroi les périls de son amour. Il en était toujours ainsi pour la duchesse: quand les soucis de son ambition se reposaient, c'était aux ardeurs de son âme à la dévorer. Faite d'orgueil et de passion, son rêve avait été de rendre Ascanio grand en le rendant heureux; mais Ascanio, la duchesse s'en était aperçue, quoique d'origine noble (car les Gaddi, auxquels il appartenait, étaient d'anciens patriciens de Florence), n'aspirait à d'autre gloire qu'à celle de faire de l'art.

S'il entrevoyait quelque chose dans ses espérances, c'était quelque forme bien pure de vase, d'aiguière ou de statue; s'il ambitionnait les diamans et les perles, ces richesses de la terre, c'était pour en faire, en les enchâssant dans l'or, des fleurs plus belles que celles que le ciel féconde avec sa rosée; les titres, les honneurs, ne lui étaient rien s'ils ne découlaient de son propre talent, s'ils ne couronnaient sa réputation personnelle: que ferait dans la vie active et agitée de la duchesse cet inutile rêveur? Au premier orage, cette plante délicate serait brisée avec les fleurs qu'elle portait déjà et avec les fruits qu'elle promettait. Peut-être par découragement, peut-être par indifférence, se laisserait-il entraîner dans les projets de sa royale maîtresse; mais ombre pâle et mélancolique, il ne vivrait que par ses souvenirs. Ascanio, enfin, apparaissait à la duchesse d'Etampes tel qu'il était, nature exquise et charmante, mais à la condition de rester toujours dans une atmosphère pure et calme: c'était un adorable enfant qui ne devait jamais être homme. Il pouvait se dévouer à des sentimens, jamais à des idées; né pour les doux épanchements d'une tendresse mutuelle, il succomberait au choc terrible des événemens et des luttes. C'était bien l'homme qu'il fallait à l'amour de madame d'Etampes, mais ce n'était pas celui qu'il fallait à son ambition.

Telles étaient les réflexions de la duchesse quand Benvenuto entra; c'étaient les nuages de sa pensée qui obscurcissaient son front en flottant autour de lui.

Les deux ennemis se mesurèrent du regard; un même sourire ironique parut sur leurs lèvres en même temps; un coup d'œil pareil fut échangé et leur indiqua à chacun qu'ils étaient l'un et l'autre prêts à la lutte, et que la lutte serait terrible.

— A la bonne heure, pensait Anne, celui-là est un rude jouteur qu'on aimerait à vaincre, un adversaire digne de moi. Mais aujourd'hui, en vérité, il y a trop de chances contre lui, et ma gloire ne sera pas grande à l'abattre.

— Décidément, madame d'Etampes, disait Benvenuto, vous êtes une maîtresse femme, et plus d'une lutte avec un homme m'a donné moins de peine que celle que j'ai entreprise contre vous. Aussi, soyez tranquille, tout en vous combattant à armes courtoises, je vous combattrai avec toutes mes armes.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel chacun des deux adversaires faisait à part lui ce court monologue. La duchesse l'interrompit la première.

— Vous êtes exact, maître Cellini, dit madame d'Etampes. C'est à midi que Sa Majesté doit signer le contrat du comte d'Orbec; il n'est que onze heures un quart. Permettez-moi d'excuser Sa Majesté: ce n'est pas elle qui est en retard, c'est vous qui êtes en avance.

— Je suis heureux, madame, d'être arrivé trop tôt, puisque cette impatience me procure l'honneur d'un tête-à-tête avec vous, honneur que j'eusse instamment sollicité si le hasard, que je remercie, n'avait été au-devant de mes désirs.

— Holà! Benvenuto, dit la duchesse, est-ce que les revers vous rendraient flatteur?

— Les miens? non madame; mais ceux des autres. — J'ai toujours tenu à vertu singulière d'être le courtisan de la disgrâce; et en voici la preuve, madame.

A ces mots, Cellini tira de dessous son manteau le lis d'or d'Ascanio, qu'il avait achevé le matin seulement. La duchesse poussa un cri de surprise et de joie. Jamais si merveilleux bijou n'avait frappé ses regards, jamais aucune de ces fleurs qu'on trouve dans les jardins enchantés des *Mille et une Nuits* n'avait jeté aux yeux d'une péri ou d'une fée un pareil éblouissement.

— Ah! s'écria la duchesse en étendant la main vers la fleur, vous me l'aviez promise, Benvenuto, mais je vous avoue que je n'y comptais pas.

— Et pourquoi ne pas compter sur ma parole? dit Cellini en riant; vous me faisiez injure, madame.

— Oh! si votre parole m'eût promis une vengeance au lieu d'une galanterie, j'eusse été plus certaine de votre exactitude.

— Et qui vous dit que ce n'est pas l'une et l'autre? reprit Benvenuto en retirant sa main de manière à demeurer toujours maître du lis.

— Je ne vous comprends pas, dit la duchesse.

— Trouvez-vous que, montées en gouttes de rosée, dit

Benvenuto en montrant à la duchesse le diamant qui tremblait au fond du calice de la fleur, et qu'elle tenait comme on s'en souvient de la munificence corruptrice de Charles-Quint, les arrhes de certain marché qui doit enlever le duché de Milan à la France fassent un bon effet?

— Vous parlez en énigmes, mon cher orfèvre; malheureusement le roi va venir, et je n'ai pas le temps de deviner les vôtres.

— Je vais vous en dire le mot, alors. Ce mot est un vieux proverbe: *Verba volant, scripta manent*, ce qui veut dire: Ce qui est écrit est écrit.

— Eh bien! voilà ce qui vous trompe, mon cher orfèvre, ce qui est écrit est brûlé: ne croyez donc pas m'intimider comme vous feriez d'un enfant, et donnez-moi ce lis, qui m'appartient.

— Un instant, madame, mais auparavant je dois vous avertir que talisman entre mes mains, il perdra toute sa vertu entre les vôtres. Mon travail est encore plus précieux que vous ne le pensez. Là où la foule ne voit qu'un bijou, nous autres artistes nous cachons parfois une idée. Souhaitez-vous que je vous montre cette idée, madame?... Tenez, rien de plus facile, il suffit de pousser ce ressort invisible. La tige, comme vous le voyez, s'entr'ouvre, et au fond du calice on trouve, non pas un ver rongeur comme dans certaines fleurs naturelles ou dans certains cœurs faux, mais quelque chose de pareil, de pire peut-être, le déshonneur de la duchesse d'Etampes écrit de sa propre main, signé par elle.

Et tout en parlant Benvenuto avait poussé le ressort, ouvert la tige et tiré le billet de l'étincelante corolle. Alors il le déroula lentement et le montra tout ouvert à la duchesse, pâle de colère et muette d'épouvante.

— Vous ne vous attendiez guère à cela, n'est-ce pas, madame? reprit Benvenuto avec sang-froid en repliant la lettre et en la replaçant dans le lis. Si vous connaissiez mes habitudes, madame, vous seriez moins surprise; il y a un an, j'ai caché une échelle dans une statuette; il y a un mois j'ai caché une jeune fille dans une statue; aujourd'hui, que pouvais-je glisser dans une fleur? un papier tout au plus, et c'est ce que j'ai fait.

— Mais, s'écria la duchesse, ce billet, ce billet infâme, je l'ai brûlé de mes propres mains; j'en ai vu la flamme, j'en ai touché les cendres!

— Avez-vous lu le billet que vous avez brûlé?

— Non! non! insensée que j'étais, je ne l'ai pas lu!

— C'est fâcheux, car vous seriez convaincue maintenant « que la lettre d'une grisette peut faire autant de flamme et de cendre que la lettre d'une duchesse. »

— Mais il m'a donc trompée, ce lâche Ascanio!

— Oh! madame, oh! arrêtez-vous; ne soupçonnez pas même ce chaste et pur enfant, qui, en vous trompant du reste, n'eût employé contre vous que les armes dont vous vous serviez contre lui. Oh! non, non, il ne vous a pas trompée: il ne rachèterait pas sa vie, il ne rachèterait pas la vie de Colombe par une tromperie. Non, il a été trompé lui-même.

— Et par qui? dites-moi cela.

— Par un enfant, par un écolier, par celui qui a blessé votre affidé, le vicomte de Marmagne, par un certain Jacques Aubry enfin dont le vicomte de Marmagne a dû vous dire deux mots.

— Oui, murmura la duchesse, oui, Marmagne m'a bien dit que cet écolier, ce Jacques Aubry, cherchait à pénétrer jusqu'à Ascanio pour lui enlever cette lettre.

— Et c'est alors que vous êtes descendue chez Ascanio; mais les écoliers sont lestes, comme vous savez, et le nôtre avait déjà pris les devans. Tandis que vous sortiez de l'hôtel d'Etampes, il se glissait dans le cachot de son ami, et tandis que vous y entriez, vous, il en sortait.

— Mais je ne l'ai pas vu, je n'ai vu personne!

— On ne pense pas à regarder partout; si vous aviez pensé à cela, vous auriez levé une natte, et sous cette natte vous eussiez vu un trou qui communiquait avec le cachot voisin.

— Mais Ascanio, Ascanio?

— Quand vous êtes entrée, il dormait, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien! pendant son sommeil, Aubry, à qui il avait refusé de donner cette lettre, l'a prise dans la poche de son habit, et a mis une de ses lettres à lui à la place de l'autre. Trompée par l'enveloppe, vous avez cru brûler un billet de la duchesse d'Etampes. Point, vous avez brûlé une épître de mademoiselle Gervaise-Perrette Popinot.

— Mais cet Aubry qui a blessé Marmagne, ce manant qui a failli assassiner un gentilhomme, paiera cher son insolence; il est en prison, il est condamné.

— Il est libre, et c'est à vous surtout, madame, qu'il doit sa liberté.

— Comment cela?

— C'est le pauvre prisonnier dont vous avez bien voulu demander en même temps que moi la grâce au roi François Ier.

— Oh! insensée que j'étais! murmura la duchesse d'Etampes en se mordant les lèvres. Puis après avoir regardé fixement Benvenuto: Et à quelle condition, continua-t-elle d'une voix haletante, me rendrez-vous cette lettre?

— Je vous l'ai, je crois, laissé deviner, madame.

— Je devine mal, dites.

— Vous demanderez au roi la main de Colombe pour Ascanio.

— Allons donc, reprit Anne en riant d'un rire forcé, vous connaissez mal la duchesse d'Etampes, monsieur l'orfèvre, si vous avez compté que mon amour reculerait devant une menace.

— Vous n'avez pas réfléchi avant de me répondre, madame.

— Je maintiens cependant ma réponse.

— Veuillez me permettre de m'asseoir sans cérémonie, madame, et de causer un moment avec vous sans détours, dit Benvenuto avec cette familiarité sublime qui est le propre des hommes supérieurs. Je ne suis qu'un humble sculpteur, et vous êtes une grande duchesse, mais laissez-moi vous dire que malgré la distance qui nous sépare nous sommes faits l'un et l'autre pour nous comprendre. Ne prenez pas vos airs de reine, ils seraient inutiles: mon intention n'est pas de vous offenser, mais de vous éclairer, et votre fierté n'est pas de mise, puisque votre orgueil n'est pas en jeu.

— Vous êtes un singulier homme, en vérité, dit Anne en riant malgré elle. Parlez, voyons, je vous écoute.

— Je vous disais donc, madame la duchesse, reprit froidement Benvenuto, qu'en dépit de la différence de nos fortunes, nos positions étaient à peu près les mêmes et que nous pouvions nous entendre et peut-être nous servir. Vous vous êtes écriée quand je vous ai proposé de renoncer à Ascanio; la chose vous a paru impossible et insensée, et cependant je vous avais donné l'exemple, moi, madame.

— L'exemple?

— Oui, comme vous aimez Ascanio, j'aimais Colombe.

— Vous?

— Moi. Je l'aimais comme je n'avais encore aimé qu'une fois. J'aurais donné pour elle mon sang, ma vie, mon âme, et cependant je l'ai donnée, elle, à Ascanio.

— Voilà une passion bien désintéressée, fit la duchesse avec ironie.

— Oh! ne faites pas de ma douleur matière à raillerie, madame; ne vous moquez pas de mes angoisses. J'ai beaucoup souffert; mais vous le voyez, j'ai compris que cette enfant n'était pas plus faite pour moi qu'Ascanio n'était fait pour vous. Ecoutez-moi bien, madame: nous sommes l'un et l'autre, si ce rapprochement ne vous blesse pas trop, nous sommes de ces natures exceptionnelles et étranges qui ont une existence à part, des sentimens à part, et qui trouvent rarement à frayer avec les autres. Nous servons tous deux, madame, une souveraine et monstrueuse idole dont le culte nous a grandi le cœur et nous met plus haut que l'humanité. Pour vous, madame, c'est l'ambition qui est tout; pour moi, c'est l'art. Or, nos divinités sont jalouses, et quoi que nous en ayons, nous dominent toujours et partout. Vous avez désiré Ascanio comme une couronne; j'ai désiré Colombe comme une Galatée. Vous avez aimé en duchesse, moi en artiste; vous avez persécuté, moi j'ai souffert. Oh! ne croyez pas que je vous calomnie dans ma pensée: j'admire votre énergie et je sympathise avec votre audace. Que le vulgaire en pense ce qu'il voudra: c'est grand, à votre point de vue, de bouleverser le monde pour faire une place à celui qu'on aime. Je reconnais là une passion magistrale et forte, et je suis pour les caractères entiers capables de ces crimes héroïques; mais je suis aussi pour les caractères surhumains, car tout ce qui échappe au prévu, tout ce qui sort de l'ordinaire me tente. Or, tout en aimant Colombe, j'ai considéré, madame, que ma nature altière et sauvage irait mal à cette âme pure et angélique. Colombe aimait Ascanio, mon inoffensif et gracieux élève; mon âme rude et puissante lui eût fait peur. Alors j'ai dit d'une voix haute et impérieuse à mon amour de se taire, et, comme il résistait, j'ai appelé à mon secours l'art divin, et à nous deux nous avons terrassé cet amour rebelle et nous l'avons cloué au sol. Puis la sculpture, ma vraie, ma seule, mon unique maîtresse, m'a mis au front sa lèvre ardente et je me suis senti consolé. Faites comme moi, madame la duchesse, laissez ces enfans à leurs amours d'anges et ne les troublez pas dans leur ciel. Notre domaine à nous, c'est la terre et ses douleurs, ses combats et ses ivresses. Cherchez contre la souffrance un refuge dans l'ambition; défaites des empires pour vous distraire; jouez avec les rois et les maîtres du monde pour vous reposer. Ce sera bien fait, et je battrai des mains, et je vous approuverai. Mais ne détruisez pas la paix et la joie de ces pauvres innocens, qui s'aiment

d'un si gentil amour sous le regard de Dieu et de la vierge Marie.

— Qui donc êtes-vous, vraiment, maître Benvenuto Cellini? Je ne vous connaissais pas, dit la duchesse étonnée, qui êtes-vous...

— Un maître homme, vrai Dieu! comme vous êtes une maîtresse femme, reprit en riant l'orfèvre avec sa naïveté accoutumée, et si vous ne me connaissiez pas, vous voyez que j'avais un grand avantage sur vous: je vous connaissais, moi, madame.

— Peut-être, fit la duchesse, et m'est avis que les maîtresses femmes aiment mieux et plus fort que les maîtres hommes, car elles font fi de vos abnégations surhumaines et elles défendent leurs amans de bec et d'ongles jusqu'à la dernière minute.

— Vous persistez donc à refuser Ascanio à Colombe?

— Je persiste à l'aimer pour moi.

— Soit. Mais puisque vous ne voulez pas céder de bonne grâce, prenez garde! J'ai le poignet rude, et je pourrais bien vous faire crier un peu dans la mêlée. Vous avez fait toutes vos réflexions, n'est-ce pas? Vous refusez bien décidément votre consentement à l'union d'Ascanio et de Colombe?

— Bien décidément, reprit la duchesse.

— C'est bon, à nos postes, s'écria Benvenuto, car voilà la bataille qui va commencer.

En ce moment la porte s'ouvrit, et un huissier annonça le roi.

XLI

MARIAGE D'AMOUR

François Ier parut en effet donnant la main à Diane de Poitiers avec laquelle il sortait de chez son fils malade. Diane, par je ne sais quel instinct de haine, avait vaguement pressenti qu'une humiliation menaçait sa rivale, et elle ne voulait pas manquer à ce doux spectacle.

Quant au roi, il ne se doutait de rien, ne voyait rien, ne soupçonnait rien; il croyait madame d'Etampes et Benvenuto parfaitement réconciliés, et comme il les vit en entrant ensemble et près l'un de l'autre, il les salua tous les deux à la fois, du même sourire et de la même inclination de tête.

— Bonjour, ma reine de la beauté; bonjour, mon roi de l'art, dit-il; de quelle chose causiez-vous donc ensemble? Vous avez l'air bien animés tous deux.

— Oh! mon Dieu! sire, nous parlions politique, dit Benvenuto.

— Et quel sujet exerçait votre sagacité? Dites-le moi, je vous prie.

— La question dont tout le monde s'occupe en ce moment, sire, continua l'orfèvre.

— Ah! le duché de Milan.

— Oui, sire.

— Eh bien! qu'en disiez-vous?

— Nous étions d'avis différent, sire: — l'un de nous disait que l'empereur pourrait bien vous refuser le duché de Milan, et le donnant à votre fils Charles, se dégager ainsi de sa promesse.

— Et lequel de vous disait cela?

— Je crois que c'était madame d'Etampes.

La duchesse devint pâle comme la mort.

— Si l'empereur faisait cela, ce serait une infâme trahison! dit François Ier; mais il ne le fera pas.

— Dans tous les cas, s'il ne le fait pas, dit Diane, se mêlant à son tour à la conversation, ce ne sera pas, à ce que l'on assure, faute que le conseil lui en ait été donné.

— Et par qui? s'écria François Ier. Ventre-Mahom! Je voudrais savoir par qui.

— Bon Dieu! ne vous irritez pas tant, sire, reprit Benvenuto, nous disions cela comme nous dirions autre chose, et c'étaient de simples conjectures en l'air, avancées par nous en forme de conversation: nous sommes de pauvres politiques, madame la duchesse et moi, sire. Madame la duchesse, quoiqu'elle n'en ait pas besoin, est trop femme pour s'occuper d'autre chose que de toilette; et moi, sire, je suis trop artiste pour m'occuper d'autre chose que d'art. N'est-ce pas, madame la duchesse?

— Le fait est, mon cher Cellini, dit François Ier, que vous avez chacun une trop belle part pour rien envier aux autres, fût-ce même le duché de Milan. Madame la duchesse d'Etampes est reine par sa beauté; vous, vous êtes roi par votre génie.

— Roi, sire?

— Oui, roi, et si vous n'avez pas comme moi trois lis dans vos armes, vous en avez un à la main qui me paraît plus beau qu'aucun de ceux qu'ait jamais fait éclore le plus beau rayon de soleil ou le plus beau champ du blason.

— Ce lis n'est point à moi, sire, il est à madame d'Etampes, qui l'avait commandé à mon élève Ascanio; seulement, comme celui-ci ne pouvait le finir, comprenant le désir qu'avait madame la duchesse d'Etampes de voir un si riche bijou entre ses mains, je me suis mis à l'œuvre et l'ai achevé, désirant de toute mon âme en faire le symbole de la paix que nous nous sommes jurée l'autre jour à Fontainebleau, en face de Votre Majesté.

— C'est une merveille, dit le roi, qui étendit la main pour le prendre.

— N'est-ce pas, sire? répondit Benvenuto en retirant le lis sans affectation, et il mérite bien que madame la duchesse d'Etampes paie magnifiquement le jeune artiste dont il est le chef-d'œuvre.

— C'est mon intention aussi, dit madame d'Etampes, et je lui garde une récompense qui pourrait faire envie à un roi.

— Mais vous savez, madame, que cette récompense, toute précieuse qu'elle est, n'est point celle qu'il ambitionne. Que voulez-vous, madame: nous sommes capricieux, nous autres artistes, et souvent ce qui ferait, comme vous le dites, envie à un roi, est considéré par nous d'un œil de dédain.

— Il faudra pourtant, dit madame d'Etampes, la rougeur de la colère lui montant au front, qu'il se contente de celle que je lui garde, car je vous l'ai déjà dit, Benvenuto, ce ne sera qu'à la dernière extrémité que je lui en accorderai une autre.

— Eh bien! tu me confieras ce qu'il désire, à moi, dit François Ier à Benvenuto, en étendant de nouveau la main vers le beau lis, et si la chose n'est pas trop difficile, nous tâcherons de l'arranger.

— Regardez le bijou avec attention, sire, dit Benvenuto en mettant la tige de la fleur dans la main du roi; examinez-en tous les détails, et Votre Majesté verra que toutes les récompenses sont au-dessous du prix que mérite un tel chef-d'œuvre.

En disant ces mots, Benvenuto fixa son regard perçant sur la duchesse, mais celle-ci avait une telle puissance sur elle-même, qu'elle vit sans sourciller le lis passer des mains de l'artiste entre les mains du roi.

— C'est vraiment miraculeux, dit le roi. Mais où avez-vous trouvé ce magnifique diamant qui enflamme le calice de cette belle fleur?

— Ce n'est pas moi qui l'ai trouvé, sire, répondit d'un ton de bonhomie charmante Benvenuto; c'est madame la duchesse d'Etampes qui l'a fourni à mon élève.

— Je ne vous connaissais pas ce diamant, duchesse, dit le roi; d'où vient-il donc?

— Mais probablement d'où viennent les diamans, sire, des mines de Guzarate ou de Golconde.

— Oh! dit Benvenuto, c'est toute une histoire que celle de ce diamant, et si Votre Majesté désire la savoir, je la lui dirai. Ce diamant et moi nous sommes de vieilles connaissances, car c'est pour la troisième fois que ce diamant me passe entre les mains. Je l'ai d'abord mis en œuvre sur la tiare de notre saint-père le pape, où il faisait un merveilleux effet; puis, d'après l'ordre de Clément VII, je l'ai monté sur un missel que Sa Sainteté offrit à l'empereur Charles-Quint; puis, comme l'empereur Charles-Quint désirait porter constamment sur lui, comme ressource sans doute dans un cas extrême, ce diamant, qui vaut plus d'un million, je le lui ai monté en bague, sire. Votre Majesté ne l'a-t-elle pas remarqué à la main de son cousin l'empereur?

— Si fait, je me rappelle! s'écria le roi; oui, le premier jour de notre entrevue à Fontainebleau, il l'avait au doigt. Comment ce diamant se trouve-t-il en votre possession, duchesse?

— Oui, dites, s'écria Diane, dont les yeux étincelèrent de joie, comment un diamant de cette valeur est-il passé des mains de l'empereur entre les vôtres?

— Si c'était à vous que cette question fût faite, reprit madame d'Etampes, la réponse vous serait facile, madame, en supposant toutefois que vous avouez certaines choses à d'autres qu'à votre confesseur.

— Vous ne répondez pas à la question du roi, madame, répondit Diane de Poitiers.

— Oui, répondit François Ier, comment ce diamant se trouve-t-il entre vos mains?

— Demandez à Benvenuto, dit madame d'Etampes, portant un dernier défi à son ennemi; Benvenuto vous le dira.

— Parle donc, dit le roi, et à l'instant même, je suis las d'attendre!

— Eh bien! sire, dit Benvenuto, je dois l'avouer à Votre Majesté, à la vue de ce diamant, d'étranges soupçons me sont venus comme à elle. Or, vous le savez, c'était au temps où nous étions ennemis, madame d'Etampes et moi; je n'aurais donc pas été fâché d'apprendre quelque bon

petit secret qui pût la perdre aux yeux de Votre Majesté. Alors je me suis mis en quête et j'ai appris.

— Tu as appris?...

Benvenuto jeta un regard rapide à la duchesse, et vit qu'elle souriait. Cette force de résistance qui était dans son caractère lui plut, et au lieu de finir brutalement la lutte d'un coup, il résolut de la prolonger comme fait un athlète sûr de la victoire, mais qui, ayant rencontré un adversaire digne de lui, veut faire briller toute sa force et toute son adresse

— Que dites-vous là? dit le roi.

— Oh! rien, sire, je m'excuse près de la duchesse de ce premier soupçon qu'elle veut bien me pardonner, ce qui est d'autant plus généreux de sa part, qu'à côté de ce premier soupçon, ce lis en avait fait naître un autre.

— Et lequel? demanda François Ier, tandis que Diane, que sa haine avait empêchée d'être la dupe de cette comédie, dévorait du regard sa triomphante rivale.

La duchesse d'Etampes vit qu'elle n'en avait pas encore fini avec son infatigable ennemi, et un léger nuage de



Votre Majesté veut-elle m'accorder une dernière grâce ?

— Tu as appris?... répéta le roi.

— J'ai appris qu'elle l'avait tout bonnement acheté du juif Manassès. Oui, sire, sachez cela pour votre gouverne: il paraît que depuis son entrée en France votre cousin l'empereur a tant jeté d'argent sur sa route, qu'il en est à mettre ses diamans en gage, et que madame d'Etampes recueille avec une magnificence royale ce que la pauvreté impériale ne peut conserver.

— Ah! foi de gentilhomme! c'est fort plaisant, s'écria François Ier, doublement flatté dans sa vanité d'amant et dans sa jalousie de roi. Mais, belle dame, j'y songe, ajouta-t-il en s'adressant à la duchesse vous avez dû vous ruiner pour faire une telle emplette, et véritablement c'est à nous de réparer le désordre qu'elle a mis dans vos finances. Rappelez-vous que nous sommes votre débiteur de la valeur de ce diamant, car il est véritablement si beau, que je tiens à ce que ne vous venant pas de la main d'un empereur, il vous vienne au moins de celle d'un roi.

— Merci, Benvenuto, dit à demi-voix la duchesse, et je commence à croire comme vous le prétendez, que nous étions faits pour nous entendre.

crainte passa sur son front; mais, il faut le dire à sa louange, pour disparaître aussitôt. Il y a plus, elle profita de la préoccupation même que les paroles de Benvenuto Cellini avaient mise dans l'esprit de François Ier pour essayer de reprendre le lis, que le roi tenait toujours; mais Benvenuto, sans affectation, passa entre elle et le roi.

— Lequel? Oh! celui-ci, je l'avoue, dit-il en souriant, celui-ci, il était si infâme, que je ne sais si je ne dois pas en être pour la honte de l'avoir eu, et si ce ne serait pas encore ajouter à mon crime que d'avoir l'impudeur de l'avouer. Il me faudra donc, je le déclare, un ordre exprès de Votre Majesté pour que j'ose...

— Osez Cellini, je vous l'ordonne, dit le roi.

— Eh bien! j'avoue d'abord avec mon naïf orgueil d'artiste, reprit Cellini, que j'avais été surpris de voir madame d'Etampes charger l'apprenti d'un travail que le maître aurait été heureux et fier d'exécuter pour elle. Vous rappelez-vous mon apprenti Ascanio, sire? C'est une jeune et charmant cavalier, et qui pourrait poser pour l'Endymion, je vous jure!

— Eh bien! après? reprit le roi, dont les sourcils se

contractèrent au soupçon qui vint tout à coup lui mordre le cœur.

Pour cette fois, il était évident que, malgré tout son pouvoir sur elle-même, madame d'Etampes était au supplice. D'abord, elle lisait dans les yeux de Diane de Poitiers une curiosité perfide, et puis elle n'ignorait pas que si François Ier eût pardonné peut-être la trahison envers le roi, il ne pardonnerait certainement pas une infidélité envers l'amant. Cependant, comme s'il ne remarquait pas son angoisse, Benvenuto poursuivit :

— Je pensais donc à la beauté de mon Ascanio et je songeais, — pardon, mesdames, pour ce que cette pensée peut avoir d'impertinent pour des Français, mais je suis fait aux façons de nos princesses italiennes, qui, en amour, il faut le dire, sont de bien faibles mortelles ; — je pensais donc qu'un sentiment auquel l'art était étranger...

— Maître, dit François Ier en fronçant les sourcils, songez-vous à ce que vous allez dire ?

— Aussi me suis-je excusé d'avance de ma témérité, et ai-je demandé à garder le silence.

— J'en suis témoin, dit Diane, c'est vous qui lui avez commandé de parler, sire ; et maintenant qu'il a commencé...

— Il est toujours temps de s'arrêter, dit la duchesse d'Etampes, quand on sait que ce que l'on va dire est un mensonge.

— Je m'arrêterai si vous le voulez, madame, reprit Benvenuto ; vous savez bien que vous n'avez qu'un mot à dire pour cela.

— Oui, mais moi je veux qu'il continue. Vous avez raison, Diane, il y a des choses qui veulent être creusées jusqu'au fond. Dites, monsieur, dites, reprit le roi en couvrant d'un même regard le sculpteur et la duchesse.

— Mes conjectures allaient donc leur train, quand une incroyable découverte vint leur offrir un nouveau champ.

— Laquelle ? s'écrièrent à la fois le roi et Diane de Poitiers.

— Je me traîne, murmura Cellini en s'adressant à la duchesse.

— Sire, reprit la duchesse, vous n'avez pas besoin de tenir ce lis à la main pour entendre toute cette longue histoire. Votre Majesté est si bien habituée à tenir un sceptre et à le tenir d'une main ferme, que j'ai peur que cette fleur fragile ne se brise entre ses doigts.

Et en même temps, la duchesse d'Etampes, avec un de ces sourires qui n'appartenaient qu'à elle, étendit le bras pour reprendre le bijou.

— Pardon, madame la duchesse, dit Cellini ; mais comme le lis joue dans toute cette histoire un rôle important, permettez que pour joindre la démonstration au récit...

— Le lis joue un rôle important dans l'histoire que vous allez raconter, maître, s'écria Diane de Poitiers en arrachant par un mouvement rapide comme la pensée la fleur des mains du roi. Alors madame d'Etampes a raison, car pour peu que l'histoire soit celle que je soupçonne, mieux vaut que ce lis soit entre mes mains qu'entre les vôtres ; car, avec ou sans intention, peut-être que dans un mouvement dont elle ne serait pas maîtresse, Votre Majesté le briserait.

Madame d'Etampes devint affreusement pâle, car elle se crut perdue ; elle saisit vivement la main de Benvenuto, ses lèvres s'ouvrirent pour parler, mais par un retour sur elle-même sans doute, sa main lâcha presque aussitôt celle de l'artiste, et ses lèvres se refermèrent.

— Dites ce que vous avez à dire, fit-elle les dents serrées, dites... Puis elle ajouta d'une voix si basse que Benvenuto put seul l'entendre : Si vous l'osez.

— Oui, dites, et prenez garde à vos paroles, mon maître, dit le roi.

— Et vous, madame, prenez garde à votre silence, dit Benvenuto.

— Eh bien ! figurez-vous, sire ; imaginez-vous, madame, qu'Ascanio et madame la duchesse d'Etampes correspondaient.

La duchesse cherchait sur elle, puis autour d'elle, s'il n'y avait pas quelque arme dont elle pût poignarder l'orfèvre.

— Correspondaient ? reprit le roi.

— Oui, correspondaient ; et ce qu'il y avait de plus merveilleux, c'est que dans cette correspondance entre madame la duchesse d'Etampes et le pauvre apprenti ciseleur, il était question d'amour.

— Les preuves, maître ! vous avez des preuves, j'espère ! s'écria le roi furieux.

— Oh ! mon Dieu oui, sire, j'en ai, reprit Benvenuto. Votre Majesté comprend bien que je ne me serais pas laissé aller à de tels soupçons si je n'avais pas eu les preuves.

— Alors donnez-les à l'instant même, puisque vous les avez, dit le roi.

— Quand je dis que je les ai, je me trompe : c'était Votre Majesté qui les avait tout à l'heure.

— Moi ! s'écria le roi.

— Et c'est madame de Poitiers qui les a maintenant.

— Moi ! s'écria Diane.

— Oui, reprit Benvenuto qui, entre la colère du roi et les haines et les terreurs des deux plus grandes dames du monde, conservait tout son sang-froid et toute son aisance. Oui, car les preuves sont dans ce lis.

— Dans ce lis ! — s'écria le roi en reprenant la fleur des mains de Diane de Poitiers, et en retournant le bijou avec une attention à laquelle cette fois l'amour de l'art n'avait aucune part. — Dans ce lis ?

— Oui, sire, dans ce lis, reprit Benvenuto. Vous savez qu'elles y sont, madame, continua-t-il d'un ton significatif en se tournant vers la duchesse haletante.

— Transigeons, dit la duchesse. Colombe n'épousera point d'Orbec.

— Ce n'est point assez, murmura Cellini ; il faut qu'Ascanio épouse Colombe.

— Jamais ! fit madame d'Etampes.

Cependant le roi retournait dans ses doigts le lis fatal avec une anxiété et une colère d'autant plus douloureuses qu'il n'osait les exprimer ouvertement.

— Les preuves sont dans ce lis ! dans ce lis ! répétait-il ; mais je n'y vois rien dans ce lis.

— C'est que Votre Majesté ne connaît pas le secret à l'aide duquel il s'ouvre.

— Il y a un secret : montrez-le moi, messire, à l'instant même, ou plutôt...

François Ier fit un mouvement pour briser la fleur ; les deux femmes poussèrent un cri. François Ier s'arrêta.

— Oh ! sire, ce serait dommage, s'écria Diane ; un si charmant bijou : donnez-le moi, sire, et je vous réponds que s'il y a un secret, je le trouverai, moi.

Et ses doigts fins et agiles, doigts de femme rendus plus subtils par la haine, se promenèrent sur toutes les aspérités du bijou, fouillèrent tous les creux, tandis que la duchesse d'Etampes, prête à défaillir suivait d'un œil presque hagard toutes les tentatives infructueuses un instant. Enfin, soit bonheur, soit divination de rivale, Diane toucha le point précis de la tige.

La fleur s'ouvrit.

Les deux femmes poussèrent encore ensemble un même cri : l'une de joie, l'autre de terreur. La duchesse s'élança pour arracher le lis des mains de Diane ; mais Benvenuto la retint d'une main tandis qu'il lui montrait de l'autre la lettre, qu'il avait tirée de sa cachette. En effet, un coup d'œil rapide jeté sur le calice de la fleur lui montra qu'il était vide.

— Je consens à tout, dit la duchesse écrasée et n'ayant plus la force de soutenir une pareille lutte.

— Sur l'Evangile ? dit Benvenuto.

— Sur l'Evangile !

— Eh bien ! maître, dit le roi impatienté, où sont ces preuves ? Je ne vois là qu'un vide ménagé avec beaucoup d'adresse dans la fleur, mais il n'y a rien dans ce vide.

— Non, sire, il n'y a rien, répondit Benvenuto.

— Oui, mais il a pu y avoir quelque chose, dit Diane.

— Madame a raison, reprit Benvenuto.

— Maître ! s'écria le roi les dents serrées, savez-vous qu'il pourrait être dangereux de continuer plus longtemps cette plaisanterie, et que de plus forts que vous se sont repentis d'avoir joué avec ma colère ?

— Aussi serais-je au désespoir de l'encourir, sire, reprit Cellini sans se déconcerter ; mais rien ici n'est fait pour l'exciter, et Votre Majesté n'a pas pris, je l'espère, mes paroles au sérieux. Aurais-je osé porter si légèrement une accusation si grave ? Madame d'Etampes peut vous montrer les lettres que contenait ce lis si vous êtes curieux de les voir. Elles parlent bien réellement d'amour, mais de l'amour de mon pauvre Ascanio pour une noble demoiselle, amour qui au premier abord sans doute semble fou et impossible ; mais mon Ascanio s'imaginant, en véritable artiste qu'il est, qu'un beau bijou n'est pas loin de valoir une belle fille, s'est adressé à madame d'Etampes comme à une providence, et a fait de ce lis son messager. Or vous savez, sire, que la Providence peut tout ; et vous ne serez pas jaloux de celle-là, j'imagine, puisqu'en faisant le bien, elle vous associe à ses mérites. Voilà le mot de l'énigme, sire, et si tous les détours où je me suis amusé ont offensé Votre Majesté, qu'elle me pardonne en se rappelant la précieuse et noble familiarité dans laquelle elle a bien voulu jusqu'à présent m'admettre.

Ce discours quasi académique changea la face de la scène. A mesure que Benvenuto parlait, le front de Diane se rembrunissait, celui de madame d'Etampes se déridait, et le roi reprenait son sourire et sa belle humeur. Puis, quand Benvenuto eut fini :

— Pardon, ma belle duchesse, cent fois pardon, dit Fran-

çois Ier, d'avoir pu vous soupçonner un instant. Que puis-je faire, dites-moi, pour racheter ma faute et pour mériter mon pardon?

— Octroyer à madame la duchesse d'Etampes la demande qu'elle va vous faire, comme Votre Majesté m'a déjà octroyé celle que je lui ai faite.

— Parlez pour moi, maître Cellini, puisque vous savez ce que je désire, dit la duchesse, s'exécutant de meilleure grâce que Benvenuto ne l'aurait cru.

— Eh bien! sire, puisque madame la duchesse me charge d'être son interprète, sachez que son désir est de voir intervenir votre toute-puissante autorité dans les amours du pauvre Ascanio.

— Oui-dà, dit le roi en riant; je consens de grand cœur à faire le bonheur du gentil apprenti. Le nom de l'amoureuse?

— Colombe d'Estourville, sire.

— Colombe d'Estourville! s'écria François Ier.

— Sire, que Votre Majesté se souvienne que c'est madame la duchesse d'Etampes qui vous demande cette grâce.

— Voyons, madame, joignez-vous donc à moi, ajouta Benvenuto en faisant de nouveau passer hors de sa poche un coin de sa lettre, car si vous vous taisez plus longtemps, Sa Majesté croira que vous demandez la chose par pure complaisance pour moi.

— Est-ce vrai que vous désirez ce mariage, madame? dit François Ier.

— Oui, sire, murmura madame d'Etampes; je le désire... vivement...

L'adverbe était amené par une nouvelle exhibition de la lettre.

— Mais sais-je, moi, reprit François Ier, si le prévôt acceptera pour gendre un homme sans nom et sans fortune?

— D'abord sire, répondit Benvenuto, le prévôt, en sujet fidèle, n'aura pas, soyez-en certain, d'autre volonté que celle de son roi. Ensuite Ascanio n'est pas sans nom. Il se nomme Gaddo Gaddi, et un de ses aïeux a été podestat de Florence. Il est orfèvre, c'est vrai, mais en Italie pratiquer l'art n'est point déroger. D'ailleurs, ne fût-il pas noble d'ancienne noblesse, comme je me suis permis d'inscrire son nom sur les lettres-patentes que Sa Majesté m'a fait remettre il serait noble de nouvelle création. Ah! ne croyez pas que cet abandon de ma part soit un sacrifice. Récompenser mon Ascanio, c'est me récompenser deux fois moi-même. Ainsi c'est dit, sire, le voilà seigneur de Nesle, et je ne le laisserai pas manquer d'argent; il pourra, s'il le veut, laisser là l'orfèvrerie et acheter une compagnie de lances ou une charge à la cour; j'y pourvoirai de mes deniers.

— Et nous aurons soin, bien entendu, dit le roi, que votre générosité n'altère pas trop votre bourse.

— Ainsi donc, sire... reprit Benvenuto.

— Va pour Ascanio Gaddo Gaddi, seigneur de Nesle! s'écria le roi en riant à gorge déployée, tant la certitude de la fidélité de madame d'Etampes l'avait mis de joyeuse humeur.

— Madame, dit à demi-voix Cellini, vous ne pouvez pas, en conscience, laisser au Châtelet le seigneur de Nesle; c'était bon pour Ascanio.

Madame d'Etampes appela un officier des gardes et lui dit à voix basse quelques paroles qui se terminèrent par celles-ci:

— Au nom du roi!

— Que faites-vous madame? demanda François Ier.

— Rien, sire, répondit Cellini. Madame la duchesse d'Etampes envoie chercher le futur.

— Où cela?

— Où madame d'Etampes, qui connaissait la bonté du roi, l'a prié d'attendre le bon plaisir de Sa Majesté.

Un quart d'heure après, la porte de l'appartement où attendaient Colombe, le prévôt, le comte d'Orbec, l'ambassadeur d'Espagne, et à peu près tous les seigneurs de la cour, à l'exception de Marmagne encore alité, s'ouvrit. Un huissier cria: — Le roi!

François Ier entra, donnant la main à Diane de Poitiers, et suivi par Benvenuto, qui soutenait à un bras la duchesse d'Etampes et à l'autre Ascanio, aussi pâles l'un que l'autre.

A l'annonce faite par l'huissier, tous les courtisans se retournèrent et demeurèrent un instant stupéfaits en apercevant ce singulier groupe. Colombe pensa s'évanouir.

Cet étonnement redoubla lorsque François Ier, faisant passer le sculpteur devant lui, dit à haute voix

— Maître Benvenuto, prenez un instant notre place et notre autorité; parlez comme si vous étiez le roi, et qu'on vous obéisse comme au roi.

— Prenez garde, sire, répondit l'orfèvre; pour me tenir dans votre rôle, je vais être magnifique.

— Allez, Benvenuto, dit François Ier en riant; chaque trait de magnificence sera une flatterie.

— A la bonne heure! sire, voilà qui me met à mon aise, et je vais vous louer tant que je pourrai. Or çà, continua-t-il, n'oubliez pas, vous tous qui m'écoutez que c'est le roi qui parle par ma bouche. Messieurs les notaires, vous avez préparé le contrat auquel Sa Majesté daigne signer? Ecrivez les noms des époux.

Les deux notaires prirent la plume et s'apprêtèrent à écrire sur les deux contrats, dont l'un devait rester aux archives du royaume et l'autre dans leur cabinet.

— D'une part, continua Benvenuto, d'une part, noble et puissante demoiselle Colombe d'Estourville.

— Colombe d'Estourville, répétèrent machinalement les notaires, tandis que les auditeurs écoutaient dans le plus grand étonnement.

— De l'autre, continua Cellini, très noble et très puissant Ascanio Gaddi, seigneur de Nesle.

— Ascanio Gaddi! s'écrièrent en même temps le prévôt et d'Orbec.

— Un ouvrier! s'écria avec douleur le prévôt en se tournant vers le roi.

— Ascanio Gaddi, seigneur de Nesle, reprit Benvenuto sans s'émouvoir, auquel Sa Majesté accorde les grandes lettres de naturalisation et la place d'intendant des châteaux royaux.

— Si Sa Majesté l'ordonne ainsi, j'obéirai, dit le prévôt; toutefois...

— Ascanio Gaddi, continua Benvenuto, à la considération duquel Sa Majesté accorde à messire Robert d'Estourville, prévôt de Paris le titre de chambellan.

— Sire, je suis prêt à signer, dit d'Estourville, enfin vaincu.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmura Colombe en retombant sur sa chaise, n'est-ce pas un rêve que tout cela?

— Et moi? s'écria d'Orbec, et moi?

— Quant à vous, reprit Cellini, continuant ses fonctions royales, quant à vous, comte d'Orbec, je vous fais grâce de l'enquête que j'aurais le droit d'ordonner sur votre conduite. La clémence est vertu royale, aussi bien que la générosité, n'est-ce pas, sire? Mais voici les contrats proposés, signons, messieurs, signons!

— C'est qu'il fait la Majesté à merveille! s'écria François Ier, heureux comme un roi en vacances.

Puis il passa la plume à Ascanio, qui signa d'une écriture tremblante, et qui, après avoir signé, passa lui-même la plume à Colombe, que madame Diane, pleine de bonté, avait été chercher à sa place et soutenait. Les mains des deux amans se touchèrent et ils faillirent s'évanouir.

Puis vint madame Diane, qui passa la plume à la duchesse d'Etampes, laquelle la passa au prévôt, le prévôt à d'Orbec, et d'Orbec à l'ambassadeur d'Espagne.

Au-dessous de tous ces grands noms, Cellini écrivit distinctement et fermement le sien. Ce n'était pas cependant celui qui faisait le moindre sacrifice.

Après avoir signé, l'ambassadeur d'Espagne s'approcha de la duchesse:

— Nos plans tiennent toujours, madame? dit-il.

— Eh! mon Dieu! dit la duchesse, faites ce que vous voudrez: que m'importe la France! que m'importe le monde!

Le duc s'inclina.

— Ainsi, dit à l'ambassadeur au moment où il reprenait sa place son neveu, jeune diplomate encore inexpérimenté, ainsi, dans les intentions de l'empereur, ce n'est pas le roi François Ier mais son fils, qui sera duc de Milan?

— Ce ne sera ni l'un ni l'autre, répondit l'ambassadeur.

Pendant ce temps, les autres signatures allaient leur train.

Puis, lorsque chacun eut mis son nom au bas du bonheur d'Ascanio et de Colombe, Benvenuto s'approcha de François Ier, et mettant un genou en terre devant lui:

— Sire, dit-il, après avoir ordonné en roi, je viens prier Votre Majesté en humble et reconnaissant serviteur. Votre Majesté veut-elle m'accorder une dernière grâce?

— Dis, Benvenuto, dis, répondit François Ier, qui était en train d'accorder, et qui s'apercevait que c'était encore, à tout prendre, l'acte de la royauté auquel un roi trouve le plus de bonheur; dis, voyons, que souhaites-tu?

— Retourner en Italie, dit Benvenuto.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria le roi; vous voulez me quitter quand il vous reste tant de chefs-d'œuvre à me faire? Je ne veux pas.

— Sire, répondit Benvenuto, je reviendrai je vous le jure. Mais laissez-moi partir, laissez-moi revoir mon pays, j'en ai besoin pour le moment. Je ne dis pas ce que je souffre continua-t-il en baissant la voix et en secouant mélancoliquement la tête. Mais je souffre beaucoup de douleurs que je ne saurais raconter et l'air seul de la patrie peut cicatriser mon cœur blessé. Vous êtes un grand, vous êtes un généreux roi que j'aime Je reviendrai, sire, mais permettez-moi auparavant d'aller me guérir là bas au soleil. Je vous laisse Ascanio, ma pensée, Pagolo, ma main; ils suffiront à vos rêves d'artiste jusqu'à mon retour, et quand j'aurai reçu le baiser des brises de Florence, ma

mère, je reviendrai vers vous, mon roi, et la mort seule pourra nous séparer.

— Allez donc, dit tristement François Ier. Il sied que l'art soit libre comme les hirondelles : allez.

Puis le roi tendit à Benvenuto sa main, que Benvenuto baisa avec toute l'ardeur de la reconnaissance.

En se retirant, Benvenuto se trouva près de la duchesse.

— Est-ce que vous m'en voulez beaucoup, madame? dit-il en glissant aux mains de la duchesse le fatal billet qui, pareil à un talisman magique, venait de faire des choses impossibles.

— Non, dit la duchesse, toute joyeuse de le tenir enfin, non, et cependant vous m'avez battue par des moyens...

— Allons donc ! dit Benvenuto, je vous en ai menacée ; mais croyez-vous que je m'en fusse servi ?

— Dieu du ciel ! s'écria la duchesse frappée d'un trait de lumière ; voilà ce que c'est que de vous avoir cru pareil à moi !

Le lendemain, Ascanio et Colombe furent mariés à la chapelle du Louvre, et malgré les règles de l'étiquette, les deux jeunes gens obtinrent que Jacques Aubry et sa femme assistassent à la cérémonie.

C'était une grande faveur, mais on conviendra que le pauvre écolier l'avait bien méritée.

XLII

MARIAGE DE CONVENANCE

Huit jours après, Hermann épousa solennellement dame Perrine, qui lui apporta en dot vingt mille livres tournois et la certitude qu'il serait père.

Hâtons-nous de dire que ce fut cette certitude qui détermina le brave Allemand, bien plus encore que les vingt mille livres tournois.

Le soir même du mariage d'Ascanio et de Colombe, quelques instances que purent lui faire les deux jeunes gens, Benvenuto partit pour Florence.

Ce fut pendant ce retour qu'il fondit sa statue de Persée, qui fait encore aujourd'hui l'un des ornemens de la place du Vieux-Palais, et qui ne fut peut-être sa plus belle œuvre que parce qu'il l'accomplit dans sa plus grande douleur.

TABLE DES MATIERES

DE

ASCANIO

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Henri IV
Louis XIII et Richelieu

ILLUSTRATIONS

DE

CASTELLI, FERDINANDUS, PHILIPPOTEAUX,
POTTIER, RIOU, ETC.



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



HENRI IV, LOUIS XIII & RICHELIEU

HENRI IV

Un proverbe dit qu'*il n'y a pas de grand homme en robe de chambre*.

Comme tous les proverbes, celui-ci, qui jouit d'une grande popularité, a son côté vrai et son côté faux. Etudié dans ses habitudes privées par un observateur qui verrait la grandeur à travers la simplicité, la poésie à travers la prose, l'idéal à travers le réel, peut-être le grand homme grandirait-il encore. La réalité n'est pas, à nos yeux, la tombe où s'engloutit l'homme : c'est, au contraire, le piédestal où s'élève sa statue.

En attendant, comme nous nous sommes aperçu que presque toujours l'histoire, en véritable bégueule qu'elle est, nous montre les héros drapés dans des habits de cérémonie, et aurait honte de nous les faire voir en déshabillé, nous allons essayer, à l'aide de quelques notes empruntées aux valets de chambre des susdits héros, de remplir la lacune laissée par les historiens.

Nous aimons mieux la statue dont on peut faire le tour que le bas-relief incrusté dans la muraille.

Commençons par Henri IV. Peut-être, si ces études ont du succès, nous hasarderons-nous à remonter jusqu'à Alexandre et à descendre jusqu'à Napoléon.

ALEX. DUMAS.

I

Henri IV naquit à Pau le 13 décembre 1553.

Il était fils d'Antoine de Bourbon, qui descendait du comte de Clermont, sixième fils de saint Louis. — Cet Antoine de Bourbon était un descendant fort descendu : un assez pauvre sire, tour à tour catholique et protestant, protestant et catholique. — Il était catholique, par hasard, quand il fut tué au siège de Rouen ; il en résulte qu'il fut tué par un huguenot.

Comment fut-il tué ? — C'est une espèce de problème historique résolu par son épitaphe.

Voici l'épitaphe :

> Ami lecteur, le prince ici gisant
> Vécut sans gloire et mourut en.......

Ma foi, lecteur, cherchez la rime, elle n'est pas difficile à trouver.

La mère de notre héros était Jeanne d'Albret, une maîtresse femme, celle-là ! Elle tenait, du chef de son père, Henri d'Albret, le royaume de Navarre ; restée maîtresse de ce royaume en 1562, elle y introduisit le calvinisme en 1567. Attirée à la cour de France sous prétexte du mariage de son fils avec Marguerite de Valois, elle y mourut deux mois avant la Saint-Barthélemy, empoisonnée, dit-on, par une paire de gants parfumés que lui avait donnée Catherine de Médicis

L'oncle de Henri IV était ce charmant prince de Condé, sublime étourneau, qui fut assassiné à Jarnac par Montesquiou, et qui avait été toute sa vie la coqueluche des femmes, quoiqu'il fût tout petit de taille et un peu bossu.

On avait fait sur lui le quatrain suivant :

Ce petit homme si gentil
Qui toujours chante et toujours rit,
Toujours caresse sa mignonne,
Dieu gard' de mal le petit homme !

Henri IV était, en outre, petit-neveu *du grand garçon qui gâta tout*, c'est-à-dire de François I[er], le plus sublime hâbleur de France.

Il était petit-fils de cette adorable Marguerite de Navarre, qui ne sut jamais si elle était catholique ou protestante.

Jeanne d'Albret était en Picardie avec Antoine de Bourbon, gouverneur de la province et commandant d'une armée qui guerroyait contre Charles-Quint, lorsqu'elle s'aperçut de sa grossesse. Elle annonça aussitôt la nouvelle à son père, Henri d'Albret, roi de Navarre, qui la rappela près de lui.

Elle prit congé de son mari, quitta Compiègne, traversa la France, et arriva, le 15 décembre 1553, à Pau en Béarn.

Jeanne n'arrivait pas sans inquiétude. Son père avait pour maîtresse une femme fort intrigante, et l'on disait que Henri d'Albret avait fait un testament favorable à sa maîtresse, défavorable à sa fille.

Le surlendemain de son arrivée, Jeanne se hasarda de dire un mot de ce testament à son père.

— C'est bien ! c'est bien ! répondit celui-ci. Je te ferai voir le testament quand tu m'auras fait voir l'enfant, et encore est-ce à une condition.

— Laquelle ? demanda Jeanne.

— C'est qu'afin que tu ne fasses pas un enfant pleurard et rechigné, tout le temps que durera l'enfantement, tu me chanteras une chanson.

La chose fut convenue.

Le 13 décembre, c'est-à-dire neuf jours après son arrivée, Jeanne commença d'éprouver les premières douleurs de l'enfantement.

Elle envoya aussitôt chercher son père, mais en recommandant qu'on ne dît point de quoi il était question.

Le roi entra, et, entendant sa fille qui chantait :

— Ah ! bon ! dit-il, il paraît que cela vient et que je vais être grand-père.

Même pendant les plus grandes douleurs, Jeanne n'interrompit point sa chanson : elle accoucha en chantant. Aussi remarqua-t-on qu'au contraire des autres enfants, qui viennent au monde en pleurant, Henri IV vint au monde en riant.

A peine l'enfant fut-il hors du sein de sa mère, que le roi s'assura que c'était un garçon. Aussitôt il courut à sa chambre, prit le testament enfermé dans une boîte d'or, et le rapporta à la princesse, à qui il donna la boîte d'une main, tandis qu[illegible]renait l'enfant de l'autre en disant :

Ma f[illegible] voici qui est à vous, mais voilà qui est à moi.

Et, lais[illegible] la boîte d'or sur le lit, il emporta l'enfant dans le pa[illegible] de sa robe.

Arrivé dans sa chambre, il lui frotta les lèvres avec une gousse d'ail, et lui fit boire, dans une coupe d'or, un dé de vin, les uns disent de Cahors, les autres d'Arbois

Henri d'Albret avait lu *Gargantua*, paru depuis dix-neuf ans.

A la seule odeur du vin, l'enfant s'était mis à dodeliner de la tête, comme dit Rabelais.

— Ah ! ah ! fit le grand père, tu seras un vrai Béarnais, il me semble.

Les armes du Béarn sont deux vaches. Or, quand la reine Marguerite, femme de Henri, était accouchée de Jeanne d'Albret, les Espagnols avaient dit : « Miracle ! la vache a fait une brebis. »

— Miracle ! cria à son tour Henri de Béarn en caressant son petit-fils, la brebis a fait un lion

Le lion était venu au monde avec quatre incisives, deux en haut deux en bas. Il mordit le sein de ses deux premières nourrices de façon à les estropier. La troisième, bonne paysanne des environs de Tarbes, lui bailla, en occasion pareille, un si rude soufflet qu'elle le guérit de la manie de mordre.

Il eut huit nourrices et goûta de huit laits différents En supposant l'influence de la nourriture sur le caractère, cela explique les contradictions de sa vie.

Il eut encore deux autres nourrices, nourrices morales, celles-là.

Coligny et Catherine de Médicis.

Il prit peu à la première, beaucoup à la seconde.

Il lui dut surtout cette indifférence qu'il professa pour toutes choses.

Le roi lui donna comme gouvernante Suzanne de Bourbon, femme de Jean d'Albret et baronne de Miossens, ordonnant qu'on l'élevât à Coarasse en Béarn, château situé au milieu des rochers et des montagnes.

La nourriture et la garde-robe de l'enfant furent réglées par son grand-père. Sa nourriture se réduisit à du pain bis, du bœuf, du fromage et de l'ail ; ses habits se bornèrent à un pourpoint et à des chausses de paysan qu'on renouvelait quand ils étaient usés. La plupart du temps, il courait sur les rochers nu-pieds et nu-tête, toujours d'après l'ordre du grand-père.

Ce fut ainsi qu'il devint si terrible marcheur que, lorsqu'il avait lassé hommes et chevaux, et mis tout le monde sur les dents, dit d'Aubigné, alors il faisait jouer une danse.

Et lui seul dansait.

De ses courses au milieu des enfants, il garda l'habitude de causer avec toute sorte de gens ; pour bavarder, le premier venu lui était bon, comme la première venue lui était bonne pour amie.

Il était bien de la Gascogne gasconnante et ne dégasconna jamais.

Son grand-père permit qu'on lui apprît à écrire, mais défendit qu'on *le fît* écrire.

C'est sans doute grâce à cette recommandation qu'il devint un si charmant écrivain.

Ce qui faisait le fond de son caractère et ce qui le rendait perfidement naïf, c'était cette facilité d'arriver à son cœur. — Il avait toujours la main à la bourse et la larme à l'œil. Seulement, la bourse était vide ; quant à l'œil, il pleurait tant que l'on voulait.

Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret, étant venus à la cour de France, y amenèrent le jeune Henri. C'était alors un bon gros garçon de cinq ans, à la figure franche, spirituelle et ouverte.

— Voulez-vous être mon fils ? lui demanda le roi Henri II.

L'enfant secoua la tête, et, montrant Antoine de Bourbon :

— C'est celui-là qui est mon père, dit-il en béarnais.

— Eh bien, voulez-vous être mon gendre ?

— Voyons la fille, répondit l'enfant.

On fit venir la petite Marguerite, qui avait six ou sept ans.

— Oui bien, dit-il.

Et, à partir de ce moment, le mariage fut arrêté.

C'est qu'avant tout Henri de Béarn était un mâle, plus qu'un mâle, un satyre. Voyez son profil : il ne lui manque que les oreilles pointues, et, s'il n'a pas les pieds du bouc, il en a au moins l'odeur.

Peu de temps après, Antoine de Bourbon fut tué au siège de Rouen ; Jeanne d'Albret retourna en Béarn, mais on exigea qu'elle laissât son fils à la cour de France.

Il y resta sous la direction d'un gouverneur nommé La Gaucherie. — Celui-ci était un brave et digne gentilhomme qui essayait de faire entrer par tous les moyens possibles, dans la tête de son élève, les notions du juste et de l'injuste.

Un jour, après lui avoir fait lire l'histoire de Coriolan et celle de Camille, il lui demanda lequel de ces deux héros il préférait

L'enfant s'écria :

— Ne me parlez pas du premier, c'est un méchant homme.

— Et le second ?

— Oh ! le second, c'est autre chose. Je l'aime de tout mon cœur, et, s'il vivait encore, j'irais me jeter à son cou et je lui dirais en l'embrassant : « Mon général, vous êtes un brave et honnête homme, et Coriolan ne mériterait pas d'être votre palefrenier. Au lieu de garder, comme lui, rancune à votre patrie qui vous avait injustement exilé, vous êtes venu à son secours. Tout mon désir est d'apprendre le métier de la guerre sous vos ordres ; veuillez me recevoir au nombre de vos soldats. Je suis petit, je n'ai pas encore grande force ; mais j'ai du cœur et de l'honneur, et je veux vous ressembler. »

— Mais, lui dit son précepteur, vous devriez ménager un peu ceux qui ont pris les armes contre leur pays.

— Et pourquoi cela ? demanda vivement l'enfant.

— Mais parce qu'il pourrait se rencontrer dans votre famille un homme ayant commis le même crime.

— Ce n'est pas possible ; je vous croirai sur tout le reste, jamais sur cet article-là

— Il faudra pourtant me croire, dit La Gaucherie : l'histoire est là.

— Quelle histoire ?

— Celle du connétable de Bourbon.

Et il lui lut l'histoire du connétable.

— Ah ! dit l'enfant, qui avait écouté cette lecture en rou-

gissant, en pâlissant, en se levant, en marchant à grands pas, en pleurant même, — ah! je n'aurais jamais cru un Bourbon capable d'une telle lâcheté, et je renie celui-là pour mon parent!

Et aussitôt, prenant une plume et de l'encre, il alla effacer le connétable de Bourbon de l'arbre généalogique de la famille.

— Bon!... Maintenant, dit La Gaucherie, voilà une défaillance dans votre maison. Qui mettrez-vous à la place?

L'enfant réfléchit quelques secondes.

— Oh! je sais bien qui j'y vais mettre, dit-il.

Et il écrivit, à la place de ces quatre mots : *Le connétable de Bourbon*, ceux-ci : *Le chevalier Bayard*.

Le précepteur battit des mains, et, à partir de ce moment, le connétable de Bourbon se trouva rayé sur l'arbre généalo-...que de celui qui devait être Henri IV.

A douze ans, l'enfant fut mis à l'école d'un officier nommé de Coste, qui était chargé de dresser quelques gentilshommes au métier de soldat. Ce métier, si rude qu'il fût, plaisait beaucoup mieux à Henri que celui auquel il se livrait avec La Gaucherie. Porter la cuirasse, s'exercer au mousquet, nager, faire des armes, tout cela était bien autrement amusant pour le paysan béarnais qui, tout enfant, avait couru les rochers de Coarasse, tête et pieds nus, qu'étudier Virgile, traduire Horace, faire de l'algèbre et des mathématiques.

Au bout d'un an passé parmi ces jeunes gens qu'on appelait *volontaires*, de Coste trouva que son nouvel élève avait fait de si grands progrès, qu'il le nomma son lieutenant.

Vers ce temps, les Turcs tentèrent de s'emparer de Malte, et la France envoya des vaisseaux au secours des chevaliers. Henri, qui n'avait pas quatorze ans, demanda à faire partie de cette expédition; mais son cousin, le roi Charles IX, le lui refusa obstinément.

Sur ces entrefaites, La Gaucherie, le précepteur du jeune homme, mourut.

Jeanne d'Albret, qui vit dans cette mort un prétexte pour retirer son fils de la cour, vint l'y chercher elle-même. Ce fut une lutte avec le roi et Catherine de Médicis, lesquels, sur la prédiction d'un astrologue qui avait prophétisé que la maison de Valois s'éteindrait faute d'enfants mâles, et qu'un Bourbon leur succéderait, ne voulaient pas perdre de vue le futur roi de Navarre. Mais, enfin, la mère l'emporta, et Jeanne d'Albret eut la joie de ramener son fils en Béarn.

Le retour du jeune prince dans son royaume fut une fête. Il lui arriva des députations de tous les pays, des discours dans tous les patois, et des présents de toute sorte.

Parmi ces députations, ces discours et ces présents, il reçut une ambassade des paysans des environs de Coarasse qui lui envoyaient des fromages. Celui qui devait porter la parole, au moment de lui faire son compliment, eut le malheur de le regarder et de ne plus rien trouver à lui dire, sinon :

— Ah! le beau garçon, et comme il a bien profité! quel compère!... Et quand on pense que c'est en mangeant nos fromages qu'il est devenu grand et beau comme cela!...

La guerre ne tarda point à se déclarer parmi les catholiques et les huguenots, à propos de l'exécution du conseiller Anne Dubourg et du massacre de Vassy. Le jeune prince y fit ses premières armes sous les ordres du prince de Condé — mais ceci est l'affaire des historiens et non la nôtre.

Consignons seulement un fait : c'est que notre jeune roi de Navarre, qui se battait si bien une fois qu'il était échauffé, n'était pas naturellement brave; quand il entendait dire : *Voilà les ennemis!* il se faisait chez lui, à l'endroit des entrailles, une révolution dont il n'était pas toujours le maître.

A l'escarmouche de Roche-la-Belle, une des premières auxquelles il assista, sentant que, malgré sa résolution bien arrêtée de se conduire bravement, son corps tremblait des pieds à la tête, quoiqu'il fût assez éloigné du feu :

— Ah! carcasse, dit-il, tu trembles? Eh bien, *ventre-saint-gris!* je vais te faire trembler pour quelque chose.

Et il alla se placer au milieu de la mousqueterie, en un poste si périlleux, que ses deux amis, Ségur et la Rochefoucauld, ne sachant pas pourquoi il était allé s'y planter, le crurent fou, et l'y vinrent chercher au péril de leur propre vie.

Coligny avait trouvé Henri de Béarn à la Rochelle. Le grand politique, l'honnête homme, le saint protestant fixa son regard limpide et profond sur l'œil clignotant et douteux du jeune Béarnais, et, quand vint la journée de Moncontour, il lui défendit de combattre. — Sans doute Coligny, qui craignait une défaite, voulait-il le garder pur de cette défaite. Vaincu sans Henri de Béarn, le parti se relevait avec le premier succès qu'obtenait ce principillon de montagne.

Aussi Henri cria-t-il bien haut qu'il eût gagné la bataille si on l'eût laissé faire. — C'est ce que voulait Coligny.

On sait comment se termina cette troisième guerre civile. Les huguenots battus, le prince de Condé assassiné, la reine Catherine eut l'idée d'en finir d'un seul coup avec les hérétiques du royaume. Elle feignit un grand désir de paix, déclara qu'il était insensé de se détruire entre Français, quand les vrais ennemis étaient en Espagne; elle proposa un accommodement aux chefs huguenots. Le mariage arrêté depuis longtemps entre Charles IX et Jeanne d'Albret s'accomplirait; on marierait le roi de Navarre à Marguerite de Valois, et, réunis non seulement en alliés, mais encore en frères, catholiques et protestants marcheraient contre l'Espagne.

Jeanne d'Albret se rendit à Paris pour tâter le terrain. Quant à Henri, il se retira en Gascogne, attendant que sa mère lui écrivît qu'il pouvait sans crainte venir à la cour.

Henri reçut la lettre attendue et partit pour Paris. Coligny l'y avait précédé. La reine mère se trouva donc avoir tous ses ennemis sous la main.

D'abord le projet d'extermination arrêté commença par la reine de Navarre.

Un jour, Jeanne d'Albret, après avoir porté pendant une heure des gants parfumés qui lui avaient été donnés par Catherine de Médicis, se sentit indisposée. L'indisposition prit bientôt une telle gravité que Jeanne comprit qu'elle allait mourir. Elle dicta son testament, et fit venir son fils.

Elle lui recommanda de rester ferme dans sa religion, et mourut.

Henri pensa lui-même mourir de douleur; il adorait sa mère, et se tint enfermé pendant plusieurs jours sans consentir à recevoir qui que ce fût.

Un jour, on annonça le roi. Cette fois, il fallut ouvrir. Charles IX venait lui-même chercher son cousin pour le tirer de sa retraite et le mener à la chasse.

C'était un ordre. Henri obéit.

Le 18 du mois d'août, tout fut prêt pour le mariage, et le mariage eut lieu.

Les quatre jours suivants se passèrent en tournois, en festins et en ballets dont le roi et la reine mère s'occupaient tellement qu'ils paraissaient en perdre le sommeil.

Le 22 du même mois, comme l'amiral sortait à pied du Louvre pour se rendre à son hôtel de la rue de Béthisy, on lui tira un coup d'arquebuse chargée de deux balles; une des deux balles lui brisa le doigt, l'autre le blessa grièvement au bras gauche.

Le roi parut furieux, la reine mère au désespoir.

C'était bien autre chose que l'affaire de la Roche-la-Belle. Aussi Henri, voyant le chemin que faisaient les événements, eut-il grand'peur. Il s'enferma chez lui, où allèrent le trouver ses deux amis, Ségur et la Rochefoucauld, et Beauvais, son nouveau précepteur.

Tous trois entreprirent de le rassurer; mais, cette fois, Henri laissa trembler sa carcasse tout à son aise. Non seulement il ne voulut pas être rassuré par eux, mais encore il fit tout ce qu'il put pour les effrayer eux-mêmes.

— Restez près de moi, leur disait-il; ne nous quittons pas; si nous mourons, nous mourrons ensemble.

Eux, ne voulant croire à rien, insistèrent pour se retirer.

— Faites donc comme vous voudrez, leur dit Henri. — Jupiter aveugle ceux qu'il veut perdre!

Et il prit congé d'eux en les embrassant; mais, en les embrassant, il s'évanouit et tomba à terre.

Les deux jeunes gens et le précepteur le relevèrent. Il était sans connaissance.

Ils le couchèrent alors dans son lit, où il resta une heure sans donner signe d'existence. Au bout d'une heure, il revint à lui, ouvrit les yeux, mais les referma presque aussitôt.

Les jeunes gens crurent que le meilleur remède à une pareille crise était le sommeil. Ils emmenèrent Beauvais et laissèrent le prince seul.

Le lendemain, était le 24 août.

A deux heures du matin, Henri fut réveillé par d... chers qui lui ordonnèrent de s'habiller et de venir trou... le roi.

Il voulut prendre son épée, on le lui défendit.

Dans la chambre où on le conduisit, il trouva le prince de Condé, désarmé et prisonnier comme lui.

Au bout d'un instant, Charles IX entra furieux, ivre de poudre et de sang, tenant une arquebuse à la main.

— Mort ou messe? dit-il en s'adressant à Henri et au prince de Condé.

— Messe! répondit Henri.

— Mort! répondit Condé.

Charles IX fut sur le point de décharger à bout portant son arquebuse dans la poitrine du jeune prince qui osait lui résister en face; mais il hésita à tuer son parent.

— Je vous donne un quart d'heure pour réfléchir, dit Charles IX. Dans un quart d'heure, je reviendrai.

Et il sortit.

Pendant ce quart d'heure, Henri avait prouvé à son cousin qu'une promesse arrachée par la force n'avait aucune valeur, et qu'il était bien autrement politique à eux, qui étaient les deux chefs du parti de l'avenir, de dissimuler et de vivre que de résister et de mourir.

Henri était fort éloquent toujours, et surtout dans ces sortes d'occasions; il convainquit Condé.

Charles IX rentra au bout du délai indiqué.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Messe, sire! répondirent les deux jeunes gens.

La Saint-Barthélemy appartenant à l'histoire politique de notre héros, nous ne nous en occuperons pas.

Mais occupons-nous de la reine Marguerite ou de la *reine Margot*, comme l'appelait Charles IX. Elle tient, elle, à sa vie privée.

« En donnant ma sœur Margot au prince de Béarn, avait dit Charles IX, je la donne à tous les huguenots du royaume. »

Peut-être le prince de Béarn avait-il compris le vrai sens de cette phrase, mais il ne la prit que dans celui qu'elle paraissait avoir.

Au reste, Henri, à la première vue, avait considérablement plu à sa future épouse, qui ne s'était point trouvée en face de lui depuis qu'il avait quitté la cour à l'âge de treize ans.

Ce furent MM. de Souvray, depuis gouverneur de Louis XIII, et Pluvinel, premier écuyer de la grande écurie, qui lui conduisirent son fiancé.

En l'apercevant, elle s'écria :

— Oh ! qu'il est beau, qu'il est bien fait, et que le Chiron est heureux qui élève un pareil Achille !

L'exclamation déplut fort au grand écuyer, qui n'était guère plus subtil que ses chevaux.

— Ne vous avais-je pas prévenu, dit-il à Souvray, que cette méchante femme nous dirait quelque injure ?

— Comment cela ?

— Vous n'avez pas entendu ?

— Quoi ?

— Elle nous a appelés Chiron.

— Ce n'est pour vous qu'une demi-injure, mon cher Pluvinel, dit M. de Souvray ; vous n'avez de Chiron que le train de derrière.

C'était, d'ailleurs, une fort belle, fort savante et fort spirituelle princesse, que Marguerite de Valois, sœur du roi Charles IX. On lui reprochait d'avoir le visage un peu long et les joues un peu pendantes, voilà tout... Nous nous trompons : on lui reprochait encore — et c'était surtout son mari qui lui reprochait cela — on lui reprochait d'être fort légère.

A onze ans, s'il faut en croire Henri IV, elle avait déjà deux amants, Antraguet et Charins.

Puis elle avait eu Martigues, un colonel d'infanterie, — un vaillant, au reste, — qui marchait d'ordinaire aux assauts et aux escarmouches avec deux dons qu'il avait reçus d'elle : une écharpe qu'il portait à son cou, un petit chien qu'il portait sur son bras, jusqu'à ce qu'il fût tué, le 19 novembre 1569, au siège de Saint-Jean-d'Angely.

Puis était venu M. de Guise, qui l'aima d'un amour si grand que, par l'influence de son oncle le cardinal de Lorraine, il fit rompre le mariage de la princesse avec le roi dom Sébastien de Portugal.

Puis avaient suivi, disait-on encore, — car que ne disait-on point sur la pauvre princesse ? — avaient suivi son frère François d'Alençon et son autre frère Henri d'Anjou.

C'était vers ce moment qu'elle avait épousé le roi de Navarre, et, de ce mariage, Antraguet avait éprouvé une si grande peine qu'il en avait failli mourir.

La dot de Marguerite avait été de cinq cent mille écus d'or de cinquante-quatre sous la pièce. — Le roi en donna trois cent mille ; la reine mère, deux cent mille ; et les ducs d'Alençon et d'Anjou ajoutèrent chacun vingt-cinq mille livres.

Le douaire fut réglé à quarante mille livres de rente, avec le château de Vendôme meublé pour demeure.

Marguerite était au lit et dormait tranquillement quand fut donné le signal du massacre. Tout à coup elle fut réveillée en sursaut par un homme qui battait des pieds et des mains à sa porte en criant :

— Navarre ! Navarre !

La nourrice de la princesse, qui couchait dans sa chambre, crut que c'était le prince de Béarn lui-même, et courut promptement ouvrir. Mais c'était un jeune gentilhomme nommé *Téjan*, dit Marguerite, et *Leyran*, dit Dupleix. Il était poursuivi par quatre assassins, et, voyant la porte ouverte, il se précipita dans la chambre, se jeta sur le lit de la princesse, et, l'enveloppant de ses bras tout sanglants, — car il avait reçu un coup d'épée et un coup de hallebarde, — il roula avec elle dans la ruelle. C'était à qui crierait le plus fort de la reine et de ce malheureux ; mais ce fut encore bien pis quand les assassins, ne pouvant lui faire lâcher prise, essayèrent de le tuer dans les bras mêmes de la reine. Par bonheur, le capitaine des gardes, Gaspard de la Châtre, plus connu sous le nom de *Nançay*, arriva, et, faisant sortir les assassins, il accorda à la reine Marguerite la vie du pauvre Téjan, qui ne voulut point la quitter, et qu'elle fit panser et coucher dans son cabinet, d'où il ne sortit qu'après complète guérison.

Il faut rendre cette justice à la reine Marguerite : son premier mot à Nançay, Téjan hors de danger, fut pour demander des nouvelles du prince de Béarn. Le capitaine des gardes lui annonça qu'il était avec M. de Condé dans le cabinet du roi, et il ajouta même qu'il croyait que la présence de la nouvelle mariée ne serait peut-être pas inutile à son mari.

Marguerite s'enveloppa d'un manteau de nuit, et courut à la chambre de sa sœur, madame de Lorraine, où elle arriva plus morte que vive. Sur le chemin et au moment où elle entrait dans l'antichambre, un gentilhomme, nommé *La Bourse*, était tombé mort à trois pas d'elle, frappé d'un coup de hallebarde.

A peine était-elle dans cette chambre que deux fugitifs s'y précipitèrent, en implorant son secours ; c'étaient Miossens, premier gentilhomme du roi son mari, et Armagnac, son premier valet de chambre.

Marguerite alla se jeter aux genoux du roi et de la reine mère, et à grand'peine obtint leur grâce.

Une tradition veut même que le prince de Béarn n'ait été sauvé qu'en se réfugiant sous le vertugadin de sa femme, qui, du reste, portait ce vêtement assez large pour y cacher un homme et même plusieurs hommes.

Cette tradition avait quelque consistance, puisqu'elle donna lieu à ces quatre vers :

Fameux vertugadin d'une charmante reine,
Tu défends un honneur qui se défend sans peine.
Mais ta gloire est plus grande en un plus noble emploi :
Tu sauvas un héros en recélant mon roi.

Quand nous disons que la reine Marguerite pouvait cacher sous son vertugadin un homme et même plusieurs hommes, nous avons autorité pour dire cela.

« Elle faisoit, dit Tallemant des Réaux, ses carrures et ses jupes beaucoup plus larges qu'il ne falloit, et ses manches à proportion ; et, pour se rendre de plus belle taille, elle faisoit mettre du fer-blanc aux deux côtés de son corps afin d'élargir sa carrure. Il y avoit bien des portes où elle ne pouvoit passer. »

De nos jours, nous avons la cage qui n'a rien à envier aux vertugadins.

Mais ce n'est pas encore là ce qu'il y avait de plus étonnant : parmi tous ces vertugadins, la belle princesse en avait un de prédilection.

Voici ce qu'en dit le même auteur :

« Elle portoit un grand vertugadin qui avoit des pochettes tout autour, en chacune desquelles elle mettoit une boîte où étoit le cœur d'un de ses amants trépassés ; car elle étoit soigneuse, à mesure qu'ils mouroient, d'en faire embaumer les cœurs. Ce vertugadin se pendoit tous les soirs à un crochet qui fermoit à cadenas derrière le dossier de son lit. »

Son mari lui reprocha non seulement de faire embaumer les cœurs de ses amants, mais encore d'aller chercher leurs têtes jusque sur la Grève.

Elle avait pour serviteur un beau gentilhomme, nommé la Mole, qui entra dans une conspiration avec les maréchaux de Montmorency et de Cossé, et, qui en compagnie de son ami, Annibal de Coconas, laissa sa tête à Saint-Jean en Grève. Les têtes étaient exposées sur la place ; mais, la nuit venue, madame Marguerite, maîtresse de la Mole, et madame de Nevers, maîtresse de Coconas, vinrent toutes deux enlever ces têtes, les portèrent dans leur carrosse, et les allèrent inhumer de leurs charmantes mains dans la chapelle Saint-Martin, qui était sous Montmartre.

Elle devait bien cela à la Mole, au reste, la reine Margot ; car elle était ardemment aimée de ce beau gentilhomme, qui avait conspiré pour elle et qui était monté à l'échafaud baisant un manchon qu'elle lui avait donné.

On fit cette épitaphe au pauvre trépassé :

Les plus heureux portoient envie
Aux félicités de ma vie
Mais, maintenant que je suis mort,
— Oh ! que fortune est variable ! —
Il n'est aucun, si misérable,
Qui voulût envier mon sort !

C'est de la Mole qu'il est parlé sous le nom de Hyacinthe dans une chanson du cardinal du Perron, faite à l'instigation de la reine Marguerite, et, sans Saint-Luc, qui vint rejoindre celle-ci à Nérac, et qui parvint, à force de tendresse à jeter une diversion dans son cœur, il est probable qu'elle eût été longtemps à se consoler de la perte qu'elle avait faite.

« Il est vrai, disait son mari lui-même, que Bussy d'Amboise vint aider Saint-Luc dans cette difficile consolation, et que, sa tristesse s'obstinant, elle leur adjoignit Mayenne. »

Au reste, malgré ces deux défauts que nous lui avons reprochés : d'avoir le visage un peu trop long et les joues un peu trop pendantes, il fallait que la reine de Navarre fût bien belle, puisque quelque temps après la Saint-Barthélemy, le duc d'Anjou ayant été nommé roi de Pologne, et les ambassadeurs polonais étant venus à Paris, leur chef Lasco, en sortant de l'audience que lui avait, à lui et à ses compagnons, donnée la reine Marguerite, dit ces propres paroles :

— Après l'avoir vue, il n'y a plus rien à voir, et j'imiterais volontiers ces pèlerins de la Mecque qui se crèvent les yeux par dévotion lorsqu'ils ont vu le tombeau de leur pro-

phète, pour ne plus profaner leurs regards par aucune autre vue.

Au milieu de tout cela, Henri de Navarre avait de grandes obligations à Marguerite.

D'abord, il est presque certain qu'elle lui sauva la vie dans la journée de la Saint-Barthélemy, et que ce fut le titre d'époux de la sœur du roi qui le protégea.

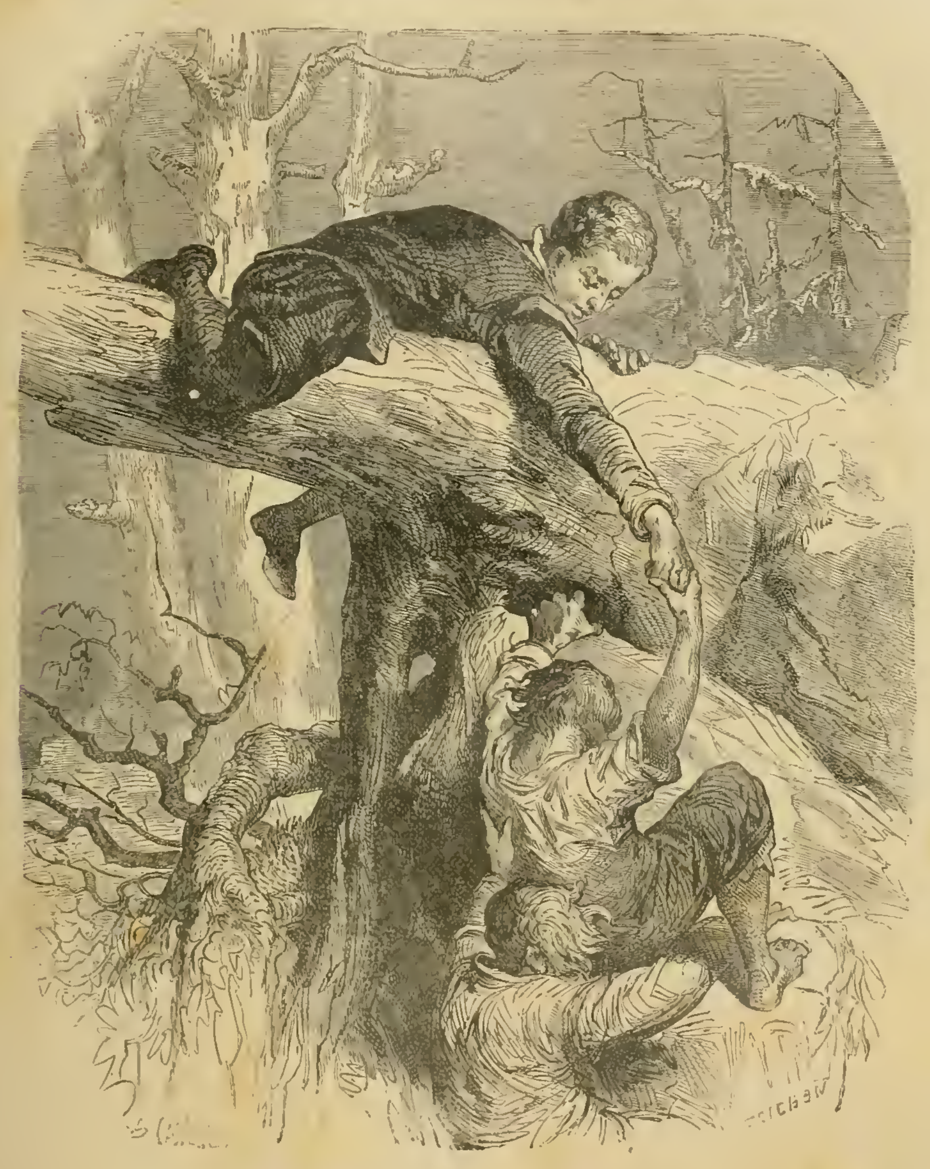
C'est si vrai, que ce titre, la reine mère le lui voulut ôter.

Elle alla trouver Marguerite ; elle lui dit combien le duc de Guise l'aimait et était désespéré de son mariage, ajoutant

C'est ce qui arriva à l'endroit du vicomte de Turenne, depuis duc de Bouillon.

Tenez, c'est lui-même qui va raconter comment il s'y prenait.

« A ces premiers amants succédèrent donc en divers temps, — car le nombre m'excusera si je fausse à les bien ranger, — ce grand dégoûté de vicomte de Turenne, que, comme les précédents, elle envoya bientôt au change, trouvant sa taille disproportionnée... la comparant aux nuages vides qui n'ont que l'apparence au dehors. Donc, le triste amoureux, au dé-



La plupart du temps, il courait sur les rochers.

que, quant à la séparation, elle n'eût point à s'en inquiéter, et qu'elle n'avait qu'à dire que son mariage *n'avait point été consommé* ; moyennant quoi, elle obtiendrait facilement le divorce.

Mais la pudique princesse, qui comprenait que c'était la mort d'un homme qu'on lui demandait, et qui était si bonne de cœur, que le cœur lui faillait à voir souffrir, la pudique princesse répondit :

— Je vous supplie de croire, madame, que je ne me connais aucunement à ce que vous demandez, et que, par conséquent, je n'y puis répondre ; mais on m'a donné un mari, je veux le garder.

« Et je répondis ainsi, — dit la belle princesse dans ses Mémoires, — me doutant bien que la séparation n'avoit pour but que la perte de mon mari. »

Aussi, soit par insouciance, soit par reconnaissance, soit peut-être mieux encore par calcul, Henri non seulement fermait les yeux sur cette conduite plus que légère de sa femme, mais encore parfois il la raccommodait avec ses amants.

sespoir, après un adieu plein de larmes, s'en alloit se perdre en quelque lointaine région, *si moi, qui savois ce secret, et qui, pour le bien des églises réformées, feignois pourtant de n'en rien savoir, n'eusse très-expressément enjoint à ma chaste femme de le rappeler* ; CE QU'ELLE FIT TRÈS MAL VOLONTIERS. »

Et il ajoute, ce bon roi Henri, dont, malgré les panégyristes, nous ne connaissons pas encore toutes les qualités :

« Que direz-vous de ma complaisance, maris fâcheux ? n'avez-vous point de peur que vos femmes vous laissent pour venir à moi, puisque je suis ainsi ami de la nature, ou n'estimerez-vous point plutôt que ce fut quelque lâcheté ? Vous aurez raison de le croire, et moi de vous l'avouer, si considérez que j'avois pour lors plus de nez que de royaume et plus de paroles que d'argent ! »

Puis il ajoute encore, lui qui sut, pendant toute sa spirituelle et gasconne existence, si bien tirer parti de tout :

« La considération de cette dame, telle qu'elle est, fléchissoit ses frères et la reine mère, aigris contre moi. Sa beauté

m'attiroit force gentilshommes, et sa beauté les retenoit, car il n'étoit fils de bon lieu ni gentil compagnon qui n'eût été une fois en sa vie serviteur de la *reine de Navarre*, qui ne refusoit personne, acceptant, ainsi que le tronc public, les offrandes de tous venants.

Convenons que nous autres, historiens purs et simples, serions bien durs et bien cruels de faire à la belle Marguerite un crime de ces charmants péchés dont son mari l'absolvait si galamment.

Et il avait raison, ce bon Henri, lorsqu'il disait que sa femme *fléchissoit ses frères et la reine mère*, aigris contre lui, témoin l'affaire de la Mole et de Coconas, où, sans sa femme, il eût bien pu laisser sa tête.

Voici, en deux mots, ce qu'était cette affaire, sur laquelle nous revenons.

A la Saint-Barthélemy, Henri de Navarre avait sauvé sa vie, mais avait laissé sa liberté. Il était prisonnier au Louvre, avec grand désir de fuir. Sur ces entrefaites, le duc d'Anjou ayant été nommé roi de Pologne, il fut décidé qu'il partirait de Paris le 28 septembre 1573, et que sa sœur Marguerite et toute la cour l'accompagneraient jusqu'à Blamont.

Marguerite, en ce moment, était *au mieux* avec son frère, et nous pencherions à croire que, ce que le Béarnais avait fait à l'endroit du vicomte de Turenne, il l'avait fait aussi à l'endroit du duc d'Anjou, qui étant le bien-aimé de la reine mère, était une excellente protection pour le prisonnier.

Or, deux raisons poussaient le Béarnais à fuir : la première, c'est que le duc d'Anjou, son protecteur, s'éloignant, ne le protégeait plus ; la seconde, c'est que, toute la cour lui faisant la conduite, la surveillance serait sans doute moins grande en l'absence de toute la cour.

Donc, le duc d'Alençon, — devenu duc d'Anjou par la nomination de son frère au royaume de Pologne, — et Henri, prince de Béarn, avaient résolu de fuir pendant ce voyage, de passer par la Champagne, et d'aller prendre le commandement d'un corps de troupes destiné à marcher sous leurs ordres.

Miossens, qui n'avait pas de secret pour la reine de Navarre, depuis que celle-ci lui avait sauvé la vie, et peut-être rendu la vie agréable, l'avertit de ce projet.

La tolérance du Béarnais avait, comme on voit, son bon et son mauvais côté.

Soit qu'elle craignît les dangers que les deux princes pouvaient courir en fuyant, soit qu'elle fût blessée de ne pas avoir été mise dans la confidence, Marguerite, à son tour, dit tout à la reine Catherine, mais en sauvegardant la vie de son mari et de son frère ; seulement, la pauvre femme ignorait une chose, c'est que, dans l'espérance de ne pas la quitter, son bien-aimé la Mole était entré dans la conspiration, et y avait entraîné son ami Coconas.

Il en résulta que la vie de Henri de Béarn et du duc d'Anjou fut sauvée, mais que la Mole et Coconas périrent en Grève, que leurs corps furent coupés en quatre quartiers, attachés à quatre potences, et leurs têtes mises sur deux poteaux.

Ce sont ces têtes que Henri de Béarn, dans un moment de misanthropie conjugale, reprochait à sa femme Marguerite de Valois et à son amie Henriette de Sauve, duchesse de Nevers, d'avoir été prendre nuitamment sur les poteaux où elles étaient exposées, pour les enterrer de leurs belles mains en la chapelle de Saint-Martin sous Montmartre.

II

La pauvre Marguerite était à peine consolée de cette catastrophe de la Mole, quand une catastrophe non moins terrible la revint plonger dans un désespoir pareil.

Bussy, le brave Bussy, Bussy d'Amboise fut assassiné par le comte de Monsoreau, qui força sa femme, Diane de Méridor, à lui donner un rendez-vous, et, ayant amené vingt hommes, fit tuer Bussy par ces vingt hommes.

Ah ! celui-là, convenons-en, sa perte pouvait bien être le désespoir d'une femme, cette femme fût-elle reine.

La pauvre Marguerite, qui, d'après ses Mémoires, était si innocente *qu'elle ne savait pas, huit jours après son mariage, si son mariage était consommé* ; qui justifie l'ingénuité de sa réponse sur ce que la reine Catherine appelait *être homme*, en disant qu'elle était « dans le cas de cette Romaine qui répondit aux reproches que lui faisait son mari de ne l'avoir pas averti qu'il avait l'haleine mauvaise : *Je croyois que tous les hommes l'avaient pareille, ne m'étant pas approchée d'autre que de vous* (1), » la pauvre Marguerite n'a pas le courage de renier Bussy :

« Il était né, dit-elle dans ses Mémoires, pour être la terreur de ses ennemis, la gloire de son maître et l'espér[illegible] de ses amis. »

C'est que lui, de son côté, aimait grandement cette reine Marguerite, qui lui rend ce bel hommage.

Un jour, dans un duel acharné qu'il avait avec le capitaine Page, officier du régiment de Lauscoue, tenant ce capitaine sous lui et prêt à le tuer pour accomplir le serment qu'il avait fait qu'il ne mourrait que de sa main, — celui-ci s'écria :

— Au nom de la personne du monde que vous aimez le mieux, je vous demande la vie !

La demande lui alla droit au cœur, et, levant à la fois le genou et l'épée :

— Va donc chercher par tout le monde, lui dit-il, la plus belle princesse et dame de l'univers, et te jette à ses pieds et la remercie, et dis-lui que Bussy t'a sauvé la vie pour l'amour d'elle.

Et le capitaine Page, sans demander quelle était cette belle dame et princesse, s'en alla droit à Marguerite de Valois, et, se mettant à genoux, la remercia de lui avoir sau[illegible] vie.

Aussi, comme elle aimait son brave Bussy, la [illegible]
Elle raconte dans ses Mémoires qu'un jour, lui [illegible], il affronta trois cents hommes et ne perdit qu'un an[illegible] « encore, ajouta-t-elle, le brave Bussy avoit-il son bras en écharpe. »

Henri IV, qui semblait avoir pris son parti sur les équipées de sa femme, fut une fois, cependant, impitoyable pour elle, et ce fut à propos de Bussy. — Peut-être Henri IV, courageux par force morale, ne pouvait-il point pardonner à ce héros, courageux par tempérament, d'être mieux doué que lui par la nature.

Marguerite avait, pour la servir dans ses amours avec Bussy, une fille de qualité, dont elle avait fait non seulement sa confidente, mais encore son agente : c'était Gilonne Goyon, fille de Jacques de Matignon, maréchal de France, et que l'on appelait familièrement *la Thorigny*. Le roi Charles IX, poussé par Henri IV, prit en haine la pauvre fille, et exigea son éloignement.

La Thorigny fut donc renvoyée, malgré les réclamations et les larmes de sa maîtresse, et elle se retira chez un de ses cousins nommé Chatelas.

De son côté, Bussy avait reçu l'ordre de quitter la cour. D'abord il refusa d'obéir ; mais, sur les instances du duc d'Alençon, à qui il appartenait, il finit par se décider à cet exil.

Ce fut une grande tristesse pour Marguerite, et qui rejaillit sur Henri IV. Voyez plutôt ce qu'en dit la reine de Navarre dans ses Mémoires :

« Bannissant toute prudence de moi, je m'abandonnai à l'ennui, et je ne pus plus me forcer à rechercher le roi mon mari ; de sorte que nous n'habitions plus et ne parlions plus ensemble. »

Par bonheur, cet état de contrainte ne dura pas longtemps. Le 15 septembre 1575, le duc d'Alençon s'évada de la cour, et, quelque temps après, le roi de Navarre, prétextant une chasse du côté de Senlis, eut le bonheur d'en faire autant.

Le roi Henri III — c'était le roi Henri III, revenu de Pologne à la mort de Charles IX, qui régnait alors, — le roi Henri III fut furieux. Il chercha sur qui faire tomber sa colère.

La pauvre Thorigny se trouvait sous sa main. Il prétendit — s'appuyant sur je ne sais quelle raison — que la jeune fille avait aidé à cette double fuite, et envoya des hommes à la maison de Chatelas avec ordre de noyer la coupable dans une rivière qui coulait à quelques centaines de pas de cette maison. C'en était fait de la malheureuse : les cavaliers, après s'être emparés du château, s'étaient emparés d'elle et la liaient sur le cheval qui devait l'emporter, lorsque deux officiers du duc d'Alençon, la Ferté et Aventigny, qui allaient rejoindre le prince, rencontrèrent les valets de Chatelas, alarmés et fuyants. Ceux-ci leur racontèrent tout, et les officiers coururent aussitôt à toute bride, avec leurs gens, dans la direction qu'on leur indiquait, et ils arrivèrent au moment où la Thorigny, déjà descendue de cheval, était emportée vers la berge de la rivière.

Il va sans dire qu'elle fut sauvée.

Ce n'était point sans raison que le successeur de Charles IX en voulait à Henri de Béarn.

Il s'était passé, lors de la mort de Charles IX, une chose étrange et qui avait laissé une profonde impression à la cour.

— Allez-moi chercher mon frère, avait dit Charles IX mourant.

La reine mère lui envoie chercher M. d'Alençon.

Charles IX jette un regard de côté sur lui : — un de ces regards à la Charles IX.

— J'ai demandé mon frère, dit-il.

— N'est-ce donc pas moi qui suis votre frère ?

— Non, répond Charles IX : mon frère, celui que j'aime et qui m'aime, c'est Henri de Béarn.

(1) Malgré sa science, notre belle reine Marguerite se trompe : la réponse n'est point d'une Romaine ; elle est de la femme d'Hiéron, tyran de Syracuse.

Force fut d'envoyer chercher celui que demandait le roi. [illegible]herine ordonna de le faire passer par la voûte où [illegible]t les arquebusiers. Le Béarnais eut grand'peur ; mais [illegible] pousse en avant : il entre dans la chambre du roi qui lui tend les bras. — Nous avons dit la facilité de larmes de Henri, il se jette sur le lit en sanglotant.

— Vous avez raison de me pleurer, lui dit Charles, car vous perdez un bon ami. — Si j'avais cru ce que l'on disait, vous ne seriez plus en vie ; mais je vous ai toujours aimé. Ne vous fiez pas à...

La reine mère l'interrompit.

— Ne dites pas cela, monsieur.

— Madame, je le dis, parce que c'est la vérité. — Croyez-moi, mon frère aimé, je me fie en vous seul, de ma femme et de ma fille. Priez le Seigneur pour moi. Adieu.

Celui auquel Henri de Béarn ne devait pas se fier, c'était Henri de Valois.

Aussi, sauvé des mains de Henri de Valois, Henri de Béarn courut-il tout d'une traite jusqu'en Guyenne.

Une fois arrivé en Guyenne, Henri, qui était parti sans prév[illegible] sa femme et sans lui dire adieu, lui écrivit, dit l[illegible] des *Mémoires historiques et critiques*, une lettre [illegible], où il lui demandait le secours de son crédit près [illegible]roi, et des nouvelles de la cour, afin de régler ses démarches sur ce qu'elles lui apprendraient.

La bonne reine Marguerite pardonna tout et arrangea les affaires de son frère le duc d'Alençon et de son mari le roi de Navarre, tout en faisant assassiner, à ce que l'on assure, son ennemi du Guast. — L'accusation est dure ; mais la chose n'était point rare à cette époque, et l'assassinat, comme on dit aujourd'hui, était très bien porté.

Voici, au reste, ce que Marguerite dit de ce du Guast dans ses Mémoires :

« Le Guast étoit mort, ayant été tué *par un jugement de Dieu*, lorsqu'il suoit une diète. Comme aussi c'étoit un corps gâté de toute sorte de vilenies qui fut donné à la pourriture qui dès longtemps le possédoit, et son âme au démon, à qui il en avoit fait hommage par magie et toute sorte de méchancetés...

S'il faut en croire Brantôme, *ce du Guast était l'homme le plus accompli de son temps*. Il est vrai que du Guast était le favori de Henri III, et que Brantôme, la flatterie incarnée, flattait le favori même au delà de la mort ; le roi ne vivait-il pas ?

Du Guast fut tué quelques jours après le départ de Henri IV, dans sa maison, pendant qu'il était malade, par Guillaume Duprat, baron de Viteaux.

Desportes, l'auteur de la charmante villanelle *Rosette pour un peu d'absence*, que chantait M. le duc de Guise cinq minutes avant d'être tué, a fait sur cet assassinat de du Guast un assez beau sonnet qui finit par ces trois vers :

Enfin, la nuit, au lit, faible et mal disposé,
Se vit meurtrir de ceux qui n'eussent pas osé
En plein jour seulement regarder son visage.

Soit retour vers son mari, soit crainte d'être broyée entre les débats politiques, Marguerte, au grand étonnement de tout le monde, demanda à aller rejoindre Henri en Guyenne ; ce qui lui fut refusé par le roi, sous le prétexte qu'il ne voulait point que sa sœur vécût avec un hérétique.

Enfin, la reine mère ayant décidé qu'elle irait elle-même en Guyenne pour négocier avec Henri, Marguerite obtint de l'accompagner dans ce voyage.

Mais, sans doute, la reine mère ne comptait point assez sur les séductions de sa fille, si séduisante que fût sa fille, car elle emmena avec elle ce qu'elle appelait son escadron volant, escadron des plus jolies filles du royaume, et dont l'effectif, au dire de Brantôme, montait parfois au nombre de trois cents.

C'était un puissant moyen de séduction pour la reine Catherine de Médicis, que ce fameux escadron volant dont il est parlé dans les mémoires et pamphlets du temps.

En effet, Alexandre a bien résisté à la femme et aux filles de Darius ; Scipion, à cette belle Espagnole fiancée d'Allutius et dont l'histoire a oublié de nous conserver le nom ; Octave a bien résisté à Cléopâtre, et Napoléon à la belle reine Louise de Prusse. Mais le moyen qu'un homme, fût-il général, roi ou empereur, résiste à un escadron de trois cents femmes plus belles et plus séduisantes les unes que les autres, commandées par un capitaine tel que Catherine de Médicis ?

Certes, un homme du tempérament de Henri IV, dont la principale vertu n'était pas la continence, devait succomber. Il succomba.

La belle Dayelle eut les honneurs du triomphe.

C'était une Grecque de l'île de Chypre, laquelle île a, voilà tantôt trois mille ans, donné son nom de *Cypris* à Vénus. Tout enfant, elle avait joué sur les ruines d'Amathonte, de Paphos et d'Idalie, et, quand la ville, en 1571, avait été prise et mise à sac par les Turcs, elle s'était heureusement sauvée sur une galère vénitienne. Recommandée à la cour de Catherine, celle-ci l'avait trouvée d'une merveilleuse beauté, et, jugeant que cette beauté pourrait la servir, l'avait engagée dans son escadron volant.

« Elle et madame de Sauve, dit d'Aubigné, furent les deux jolies et adroites personnes que la reine mère employa pour amuser Henri IV, au voyage qu'elle fit en Gascogne en 1578. »

Par bonheur pour les affaires des huguenots, Marguerite, qui protégeait toujours son mari, même au milieu des infidélités dont elle l'accablait, — par bonheur, disons-nous, Marguerite se chargea de faire le contre-poids de cette passion de Henri pour la belle Grecque : elle séduisit le conseiller Pibrac, tout chaud à cette époque de la célébrité que lui avaient donnée ses quatrains moraux, qui venaient d'être imprimés quatre ans auparavant.

C'était un homme fort important que messire Guy du Faure, seigneur de Pibrac, qui avait représenté la France au concile de Trente avec le titre de juge mage, et qui, y ayant défendu les libertés de l'Eglise gallicane, avait été fait avocat général, puis conseiller d'Etat, puis avait suivi Henri III en Pologne, et était revenu de Pologne avec lui, et, envoyé par lui, venait — après avoir défendu, comme nous l'avons dit, les libertés de l'Eglise gallicane au concile de Trente — défendre les intérêts des catholiques aux conférences de Nérac.

Marguerite n'oublia point les services rendus à son mari par le brave conseiller. Elle le fit plus tard président à mortier, et son chancelier et celui du duc d'Alençon.

C'est dans l'histoire, et non dans cette chronique, qu'il faut aller chercher les résultats des conférences de Nérac, les articles du traité et l'influence que ce traité eut sur les affaires du temps. On sait que nous avons mission de nous occuper de tout autre chose.

Le traité signé, les conférences fermées, la reine mère passa en Languedoc, et la cour du roi de Navarre se rendit à Pau en Béarn.

Nous avons donné, ou à peu près, la liste des amants de Marguerite. Essayons de donner la liste des maîtresses de Henri IV.

De son séjour en Béarn, antérieur à son mariage, on n'a souvenir que d'une amourette de petite fille et de jeune homme. Tout le monde connaît le nom de Fleurette, sans savoir d'elle autre chose, sinon qu'elle était la fille d'un jardinier de Nérac, que Henri de Béarn l'aima, et qu'elle aima Henri de Béarn. Rien de positif ni d'authentique dans cet amour, pas même le nom de l'héroïne.

« FLEURETTE, dit l'auteur des *Anecdotes des reines et régentes de France*, nom *vrai* ou *imaginé* de la fille du jardinier du château de Nérac, assez jolie pour amuser le roi de Navarre. »

Puis vient mademoiselle de Tignonville, fille de Laurent de Montuan. Celle-là fut, non pas la maîtresse, mais l'amante du roi de Navarre. Les résistances étaient rares dans ce beau temps où l'amour était la troisième religion, si elle n'était pas la première. Consignons celle-là ; elle est, d'ailleurs, plus authentique que l'histoire de Fleurette. C'est Sully et d'Aubigné qui en font foi.

« Le roi de Navarre, dit Sully, s'en alla en Béarn, sous prétexte de voir sa sœur. Mais, en effet, on croit qu'il y étoit attiré par la jeune Tignonville, dont il faisoit lors l'amoureux. Elle résista fermement aux attaques du roi de Navarre, et ce prince, qui s'enflammoit en proportion des obstacles qu'il trouvoit au succès, employa près de la jeune Tignonville toutes les ressources d'un amant passionné. »

Quelles étaient ces ressources d'un amant passionné ? D'Aubigné va nous le dire ; c'est lui-même qui parle :

« Sur ce point, étant commencés les amours du jeune roi et de la jeune Tignonville, qui, tant qu'elle fut fille, résista vertueusement, le roi voulut y employer d'Aubigné, ayant posé pour chose sûre que rien ne lui étoit impossible ; mais celui-ci, assez vicieux en grandes choses, et qui peut-être n'eût point refusé ce service par caprice à un sien compagnon, se *révolta* tellement contre le nom qu'on lui vouloit faire prendre, et l'emploi qu'on lui vouloit donner, que les caresses démesurées de son maître, ou ses infinies supplications jusqu'à joindre les mains devant lui à genoux, ne le purent émouvoir. »

Voilà donc le roi de Navarre repoussé et obligé d'en revenir à madame de Sauve.

C'était, au reste, un charmant pis aller.

Charlotte de Beaune de Semblançay, dame de Sauve, était non seulement une des plus belles, mais encore une des plus séduisantes créatures de la cour, et il ne faut pas, sur ce point, croire ce que dit d'elle, dans ses Mémoires, la reine Marguerite, dont elle fut deux fois la rivale : une fois dans ses amours avec le duc d'Alençon, une autre fois dans ses amours avec Henri de Navarre. — Elle était petite-fille du malheureux Semblançay, exécuté sous François Ier, et tenait

son charmant nom de *dame de Sauve* de Simon de Fizes, baron de Sauve, son mari.

Elle n'eut point l'idée de résister comme la jeune Tignonville : la résistance n'était pas dans les habitudes de cette belle personne ; elle fut la maîtresse déclarée du roi de Navarre pendant que celui-ci était consigné au Louvre avec le duc d'Alençon, et son amour fit passer plus rapides les heures de prison du captif, et même, assure-t-on, des deux captifs.

Il paraît que cette médisance n'est pas tout à fait une calomnie, car voici ce que l'on trouve écrit de la main de Henri IV, dans les Mémoires de Sully :

« Nos premières haines avec M. d'Alençon commencèrent dès lors que nous étions tous deux prisonniers à la cour, et que, ne sachant à quoi nous divertir parce que nous ne sortions pas souvent et n'avions d'autre exercice que faire voler des cailles dans ma chambre, nous nous amusions à caresser les dames ; en sorte qu'étant devenus tous deux amoureux d'une même beauté, qui était madame de Sauve, elle me témoignoit de la bonne volonté et le rabrouoit et le méprisoit devant moi, ce qui le faisoit enrager. »

Leur haine devint telle qu'ils furent sur le point de s'égorger dans un duel sans témoins ; ce qui eût bien pu arriver si tout prudent, nous l'avons dit, qu'était Henri IV, le duc d'Alençon n'eût été encore plus prudent que lui.

Cette haine produisit un singulier effet : c'est que, horriblement jaloux l'un de l'autre, ils cessèrent complètement de l'être des étrangers.

« De sorte, dit Marguerite dans ses Mémoires, de sorte que, quoique la dame de Sauve fût aimée du duc de Guise, de du Guast, de Souvray et de plusieurs autres, tous plus aimés que le roi de Navarre et le duc d'Alençon, ceux-ci n'y pensoient point et ne craignoient que la préférence que l'un pouvoit avoir sur l'autre. »

Henri en était au plus fort de cet amour quand il se sauva du Louvre ; soit influence de madame de Sauve, soit crainte de trahison, il partit même sans prévenir sa femme. Il eût bien voulu au moins enlever sa maîtresse, mais ce fut chose impossible.

« La belle Dayelle vint apporter un instant de diversion dans le cœur du roi, dit Marguerite, étant éloignée de sa Circé, dont les charmes avaient perdu leur force par l'éloignement. Mais la belle Dayelle ayant suivi la reine mère, la correspondance se renoua, et ce fut la dame de Sauve qui, à son tour, prit la fuite de Paris pour venir rejoindre le roi à Pau. »

Par malheur, elle avait tardé, et, dans un voyage que le roi avait fait à Agen, il était devenu amoureux de Catherine du Luc. C'était la plus belle fille de la ville, et sa beauté fut pour elle un sujet de misère. Henri IV en eut une fille ; mais, les événements l'ayant séparé d'elle, et Henri IV ayant oublié cette aventure, la mère et l'enfant moururent de faim.

Ah ! c'était un amant, un ami, un roi fort oublieux que Henri IV, et — d'Aubigné en sait quelque chose — fort avare, en outre.

Le roi le chargea, vers ce temps, d'une mission en Gascogne. D'Aubigné voulut y paraître en véritable seigneur qu'il était : il y mangea sept ou huit mille livres de son patrimoine. A son retour, il s'attendait bien, si avare que fût son maître, à être remboursé et récompensé ; mais, pour toute gratification, Henri IV lui donna son portrait.

D'Aubigné, au bas du portrait, écrivit ces quatre vers :

Ce prince est d'étrange nature ;
Je ne sais qui diable l'a fait !
Car il récompense en peinture
Ceux qui le servent en effet.

En quittant Agen, Henri IV y avait oublié non seulement la pauvre Catherine du Luc, mais encore, dit d'Aubigné, un grand épagneul nommé *Citron*, qui avait accoutumé de coucher sur les pieds du roi (et souvent entre Frontenac et d'Aubigné ; cette pauvre bête, qui mouroit de faim, lui vint faire chère ; de quoi esmu, il la mit en pension chez une femme et lui fit coudre sur son collier le sonnet suivant :

Le fidèle Citron, qui couchait autrefois
Sur votre lit sacré, couche ores sur la dure ;
C'est le fidèle chien qui apprit de nature
De faire des amis et des traîtres le choix.

C'est lui qui les brigands effrayoit de sa voix,
Des dents qui meurtrissoit. D'où vient donc qu'il endure
La faim, le froid, les coups, les dédains et l'injure,
Payement coutumier du service des rois ?

Sa fierté, sa beauté, sa jeunesse agréable
Le fit chérir de tous, mais il fut redoutable
A vos haineux, aux siens pour sa dextérité.

Courtisans qui jetez vos dédaigneuses vues
Sur ce chien delaissé, mort de faim par les rues,
Attendez ce loyer de la fidélité !

Par bonheur pour le pauvre Citron, Henri passait le lendemain à Agen ; on le mena au roi, « qui pâlit, dit d'Aubigné, en lisant cet écrit ».

Il est probable que cette pâleur assura une rente viagère à Citron. D'Aubigné n'en dit pas davantage sur lui.

Henri IV s'habitua peu à peu à ce genre de reproche, et, après avoir pâli, ne se donna plus même la peine de rougir pour si peu. — Il est vrai que c'était quelques années après qu'arriva l'anecdote que nous allons raconter.

« Une nuit, dit d'Aubigné, me trouvant couché dans la garde-robe de mon maître avec le sieur de la Force, — ce même Caumont qui avait échappé miraculeusement à la Saint-Barthélemy, dont Voltaire a écrit l'aventure en si mauvais vers, et qui mourut maréchal de France, en 1652, âgé de quatre-vingt-treize ans, — une nuit, dit d'Aubigné, me trouvant couché dans la garde-robe de mon maître avec le sieur de la Force, je lui dis à plusieurs reprises : « La Force, notre « maître est un ladre vert et le plus ingrat mortel qu'il y ait « sur la face de la terre. » Et lui, qui était moitié endormi, demanda : « Que dis-tu, d'Aubigné ? » Le roi, qui avait entendu le dialogue, répondit pour lui : « Il dit que je suis « un ladre vert et le plus ingrat mortel qu'il y ait sur la « terre... Que vous avez donc le sommeil dur, la Force ! » De quoi, ajoute d'Aubigné parlant de lui-même, de quoi l'écuyer resta un peu confus. Mais son maître ne lui fit point pour cela plus mauvais visage le lendemain, mais aussi ne lui en donna point un quart d'écu d'avantage. »

Voilà un coin du caractère de Henri IV peint de main de maître. — Merci, d'Aubigné !

L'histoire privée et même politique de Henri IV est l'énumération de ses amours et de ses amitiés ; seulement, on le trouve constamment ingrat en amitié, volage en amour.

A Catherine du Luc, succéda la femme de Pierre Martinus, que, du nom de son mari, on appelait *Martine*. Son nom, la complaisance de son mari et une grande réputation de beauté qui avait rendu amoureux d'elle le chancelier de Navarre Dufay, voilà tout ce qui reste d'elle.

Puis vint Anne de Balzac, fille de Jean de Balzac, seigneur de Montaigu, surintendant de la maison de Condé. Elle épousa François de l'Isle, seigneur de Treigny ; mais la chronique scandaleuse se contente de la désigner sous le nom de *la Montaigu*.

Puis Arnaudine, sur laquelle on trouvera d'assez singuliers renseignements à la page 129 du tome premier de la *Confession de Sancy*.

Puis la demoiselle de Rebours, fille d'un président de Calais. Celle-ci est fort maltraitée par Marguerite. Il est vrai que ses amours eurent lieu avec le roi pendant la présence de Marguerite à Pau.

« C'était, dit la reine de Navarre, une fille malicieuse, qui ne m'aimait point, me faisant tous les jours les plus mauvais offices qu'elle pouvait. »

Mais le règne de Rebours ne fut pas long. Le roi et la cour quittèrent Pau, où la pauvre fille tomba malade et, demeurée souffrante, fut obligée de rester.

Délaissée, elle mourut à Chenonceaux.

« Cette fille venant d'être fort malade, dit Brantôme, la reine Marguerite la visita, et qu'ainsi qu'elle voulut rendre l'âme, l'admonesta et puis lui dit : « Cette pauvre fille endure « beaucoup ; mais aussi a-t-elle fait bien du mal ! »

Ce fut son oraison funèbre.

Françoise de Montmorency-Fosseux, plus connue sous le nom de la *belle Fosseuse*, lui succéda.

Il faut voir, dans les Mémoires de Marguerite, la peinture faite par elle de cette charmante petite cour de Nérac ; c'est à en faire venir l'eau à la bouche des plus dégoûtés. Elle était composée de tout ce qu'il y avait de plus beau et de plus galant dans le Midi. Marguerite de Navarre et Catherine, sœur de Henri IV, en étaient les reines. C'était un singulier mélange de catholiques et de protestants : mais, pour le moment, il y avait trêve aux guerres de religion. Les uns allaient au prêche avec le roi de Navarre, les autres à la messe avec Marguerite, et, comme le temple était séparé de l'église par une promenade charmante en manière de bosquets, on se rejoignait dans de délicieuses allées de myrtes et de lauriers, sous des massifs de chênes verts et d'arbousiers, et, une fois là, on oubliait le prêche et la messe, Luther et le pape, et l'on sacrifiait, comme on disait alors, au seul dieu d'amour.

La belle Fosseuse sacrifia tant et si bien, qu'elle se trouva enceinte.

Par bonheur, Marguerite, fort occupée du vicomte de Turenne, s'inquiétait assez peu de ce que faisait son mari.

Cependant l'affaire était embarrassante. Fosseuse faisait partie des dames de la reine ; or, toutes les dames de la reine couchaient dans ce qu'on appelait la chambre des filles.

Enfin, les deux amoureux s'en tirèrent, grâce à une com-

plaisance de la bonne Marguerite. Laissons-la raconter elle-même l'aventure.

« Le mal lui prit un matin, au point du jour, étant couchée en la chambre des filles. Elle envoya querir mon médecin, et le pria d'aller avertir le roi mon mari ; ce qu'il fit. Nous étions toutes couchées en une même chambre, en divers lits, ainsi que nous étions accoutumées. Comme le médecin lui dit cette nouvelle, il se trouva fort en peine, ne sachant que faire, craignant d'un côté qu'elle ne fût découverte, de l'autre qu'elle ne fût mal secourue, car il l'aimoit fort. Il se résolut enfin de m'avouer tout, et me pria de l'aller secourir, sachant bien que, quoi qu'il se fût passé, il me trouveroit toujours prête à le servir en ce qu'il lui plairoit. Il ouvre mon rideau et me dit : « Ma mie, je vous ai celé une chose qu'il faut que « je vous avoue ; je vous prie de m'en excuser, mais obligez-« moi tant que de vous lever tout à cette heure, et allez se-« courir Fosseuse, qui est fort mal. Vous savez combien je « l'aime ; je vous prie, obligez-moi en cela. »

Et Marguerite se leva et secourut la pauvre Fosseuse, laquelle accoucha d'une petite fille qui arriva morte, tant sa mère s'était serrée pour dissimuler son état.

Aussitôt l'accouchement opéré, on reporta la malade dans la chambre des filles. Henri espérait ainsi qu'on ne se douterait de rien.

Il va sans dire qu'on s'en douta si peu que, le même jour, tout Nérac sut la nouvelle.

Les amours de Henri avec Fosseuse durèrent cinq ans, après lesquels ils se quittèrent tous deux d'un commun accord : Henri pour devenir amoureux de la comtesse de Guiche ; Fosseuse pour épouser François de Broc, seigneur de Saint-Mars.

Dès lors la belle Fosseuse s'enfonce et disparaît dans la nuit du mariage, presque aussi épaisse pour elle que celle de la mort, puisqu'on ignore, à partir de ce moment, où elle vit et où elle meurt.

Mais, avant d'en arriver à la belle comtesse de Guiche, plus connue sous le nom de Corisande, disons encore quelques mots de Marguerite.

Cette bonne intelligence des deux époux, que n'avait pu troubler la publicité de leurs amours respectifs, s'obscurcit à l'endroit des matières religieuses.

La cour était à Pau, ville presque entièrement protestante. Il en résultait que les deux religions n'avaient plus, comme à Nérac, ville neutre, chacune son temple. Tout ce que l'on permit à Marguerite fut de faire dire la messe au château, dans une petite chapelle qui contenait à peine six ou sept personnes. Les rares catholiques de la ville espéraient, du moins, pouvoir assister par fractions à la messe ; mais à peine la reine était-elle dans l'église qu'un nommé Le Pin, zélé huguenot, intendant du roi de Navarre, faisait lever le pont. Cependant, le jour de la Pentecôte de l'an 1579, quelques catholiques parvinrent à se glisser dans la chapelle, et, par cette pieuse maraude de la parole céleste, à entendre la messe. Les huguenots, au pouvoir, sont non moins persécuteurs que les catholiques, témoin le bûcher du pauvre Servet à Genève. Les huguenots les découvrirent, informèrent Le Pin de cette infraction à ses ordres, et, en présence même de la reine, on entra dans la chapelle, on arrêta les catholiques, et on les conduisit, en les maltraitant, à la prison de la ville.

Marguerite s'en plaignit au roi son mari.

Le Pin intervint et parla avec une hauteur que la reine traita d'insolence, et que le roi se contenta de qualifier d'indiscrétion. Mais la reine, qui connaissait sa force, insista, exigeant que les prisonniers catholiques fussent mis en liberté. Le Pin l'avait insultée : elle exigea que Le Pin fût chassé.

Henri, après s'être bien débattu, fut obligé de lui donner satisfaction sur ces deux points ; mais, de cette exigence, il prit contre sa femme ce profond ressentiment qui dicta plus tard à d'Aubigné le *Divorce satirique*, et, de l'indifférence où ils vivaient, ils passèrent à la désunion la plus marquée.

La reine se retira à Nérac, et, comme, depuis 1577, les hostilités avaient recommencé, elle obtint que Nérac fût traitée en ville neutre par les catholiques et les protestants, et qu'à trois lieues aux environs il ne fût fait aucun acte d'hostilité, mais à la condition que le roi de Navarre ne s'y trouvât point.

Par malheur, une intrigue amoureuse du roi le conduisit à Nérac. Biron le sut, et, au moment où il faisait attaquer la suite du roi, un boulet de canon vint frapper la muraille à quelques pieds au-dessous du parapet d'où Marguerite regardait l'engagement.

Marguerite ne pardonna jamais cette *inconvenance* à Biron.

Cette *septième* guerre civile fatiguait Henri III au delà de toute expression. C'était peut-être, de tous les rois fainéants que compte la France, — et le nombre en est grand ! — celui qui désirait le plus le repos. Ce fut, comme par une punition anticipée de ses étranges défauts, celui peut-être dont le règne fut le plus agité.

Enfin, il avisa que rien n'irait bien que si Henri et d'Alençon étaient prisonniers de nouveau, ou, qui sait ? même morts tout à fait. Il pensa que le moyen de les attirer à Paris était d'y appeler Marguerite. On fit une de ces paix plâtrées, comme savait si bien en faire la reine mère, et Henri III écrivit à sa sœur de revenir à la cour.

Le duc d'Alençon reparut au Louvre ; mais, quelques instances que l'on fit au roi de Navarre, on ne put le déterminer à quitter son royaume.

Arrêter ou tuer d'Alençon, ce n'était faire que la moitié de la besogne, et le reste en devenait plus difficile.

Henri III se contenta de rager et de se manger les poings en voyant que le renard ne voulait point à toute force tomber dans le piège.

Mais il ne lui manquait qu'une occasion et qu'une victime : l'une et l'autre se présentèrent.

Joyeuse, le plus cher favori de Henri III, était en mission à Rome. Henri III lui envoya un courrier. Ce courrier était porteur d'une lettre importante et contenant quelques-uns de ces secrets politiques et privés que nous révèle l'*Ile des Hermaphrodites* et les autres pamphlets du temps.

Le courrier fut assassiné et la dépêche soustraite.

Henri III soupçonna sa sœur et entra dans une rage féroce contre elle. Il l'attaqua en pleine cour, lui reprocha tout haut les désordres de sa vie, lui nomma ses amants, lui raconta ses anecdotes les plus secrètes, de manière à faire croire qu'il était caché dans son alcove, et finit par lui ordonner de sortir de Paris et de délivrer la cour *de sa présence contagieuse*.

Dès le lendemain, soit que la reine de Navarre eût hâte de quitter le palais où une pareille insulte lui avait été faite, soit qu'elle voulût purement et simplement obéir à l'ordre donné par son frère, elle quitta Paris sans suite, sans équipage et même sans domestique, n'ayant avec elle que le service d'une simple dame, c'est-à-dire deux femmes. Il est vrai que ces deux femmes étaient madame de Duras et mademoiselle de Béthune.

Apparemment, le roi pensa que c'était trop encore pour une princesse qu'il traitait avec cette indignité.

Entre Saint-Clair et Palaiseau, un capitaine des gardes nommé Solern, accompagné d'une troupe d'arquebusiers, fit arrêter la litière de la reine, força celle-ci à se démasquer, souffleta madame de Duras et mademoiselle de Béthune et les conduisit toutes deux prisonnières à l'abbaye de Ferrières, près de Montargis, où elles subirent un interrogatoire des plus injurieux pour la vertu de la reine.

Mézerai et Varillas ajoutent même qu'à cet interrogatoire le roi était présent ; mais sans doute, après réflexion, et sa colère calmée, Henri III songea à l'énormité du fait qui venait de s'accomplir, et il écrivit le premier à Henri de Béarn, voulant que le roi de Navarre ne tînt la chose que de lui.

Le roi était à la chasse aux environs de Sainte-Foix quand il vit arriver un valet de la garde-robe de Henri III, qui lui remit une lettre toute de la main de son maître.

Celui-ci disait que, « pour avoir découvert la mauvaise et scandaleuse vie de madame de Duras et de mademoiselle de Béthune, il s'était résolu à les chasser d'auprès de la reine de Navarre, comme une vermine très pernicieuse, et non supportable auprès d'une princesse de tel lieu. »

Mais de la manière dont il les avait chassées, mais de l'injure faite à la reine de Navarre, il ne disait pas un seul mot.

Henri sourit comme il avait l'habitude de sourire en pareille circonstance, ordonna que l'on fît grande chère à l'envoyé du roi, et, se doutant qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire, attendit de nouveaux renseignements.

Les renseignements ne tardèrent pas à arriver. Ce fut une lettre de la reine de Navarre.

Elle lui racontait l'événement dans des détails qui flairaient la vérité autant que la lettre de Henri III flairait le mensonge.

Le roi de Navarre expédia aussitôt Duplessis-Mornay à la cour de France, pour supplier, en son nom, Henri III de lui déclarer la cause des insultes faites à la reine Marguerite et à ses femmes, et de lui indiquer, *comme bon maître*, ce qu'il avait à faire.

Henri III biaisa, et l'on n'obtint aucune satisfaction.

Marguerite continua, en conséquence, sa route vers Nérac, aux portes de laquelle son mari vint la recevoir.

Mais la conduite de Marguerite de Navarre avait ajouté de nouvelles fautes aux anciens griefs que son mari avait déjà à lui reprocher, et, à la suite d'une dispute dans laquelle Henri l'accusa d'avoir eu un enfant de Jacques Chevalon, Marguerite se retira à Agen, ville qui lui appartenait, lui ayant été donnée en dot.

Ce qu'il y avait de pis, c'est que l'enfant existait réellement : ce fils, que Bassompierre appelle le père *Archange* et Dupleix le père *Ange*, se fit plus tard capucin, devint directeur de la marquise de Verneuil et fut l'un des agents les plus acharnés de cette conspiration où Henri IV faillit laisser la vie, et où le comte d'Auvergne et d'Entragues furent condamnés à mort.

Il va sans dire que Henri IV les gracia.

III

Sur ces entrefaites, le duc d'Alençon mourut subitement à Château-Thierry.

Personne ne douta qu'il n'eût été empoisonné.

Pourquoi ne pas croire qu'il mourut tout simplement de la maladie dont étaient morts François II et Charles IX, dont étaient morts leur grand-père paternel François Ier, et leur grand-père maternel Laurent II de Médicis?

La maladie rapportée d'Amérique par Christophe Colomb a causé de grands malheurs sans doute ; mais on lui doit une certaine reconnaissance cependant, quand on songe qu'elle nous a débarrassés des Valois.

Le duc d'Alençon, à propos de la mort duquel nous faisons cette digression, en était tellement atteint, même dans le ventre de sa mère, qu'il vint au monde comme les chiens anglais, avec deux nez.

Henri III n'y échappa que parce que, selon toute probabilité, il était le fils du cardinal de Lorraine.

Le cardinal de Lorraine fut cruellement puni de sa double infraction aux lois de l'Église et de la société.

Son fils le fit tuer à Blois, avec son frère le duc de Guise, le 24 décembre 1588.

Revenons à nos moutons, dont cette petite digression médico-historique nous a éloigné.

La guerre recommença de plus belle.

Cette fois, Henri de Navarre avait double guerre : guerre contre son beau-frère Henri III, guerre contre la reine Marguerite.

Celle-ci s'était retirée dans sa bonne ville d'Agen, comme nous avons dit ; mais sa conduite, plus que légère, la fit mépriser des habitants, tandis qu'en même temps ses extorsions la rendaient odieuse.

Les Agenois adressèrent directement des messagers au roi de Navarre, le priant d'envoyer quelques capitaines pour prendre leur ville, et ajoutant qu'ils donneraient bien volontiers les mains à cette prise.

Henri alors envoya M. de Matignon, et la ville fut prise et forcée si lestement, que la reine de Navarre n'eut que le temps de monter en croupe derrière un gentilhomme nommé Lignerac, madame de Duras derrière un autre, et de se sauver en toute hâte. On fit ainsi vingt-quatre lieues de pays en deux jours ; puis on se retira à Carlat, forteresse des montagnes d'Auvergne, où Mascé, frère de Lignerac, offrit, en sa qualité de gouverneur, un asile à la reine.

Elle était, en ce moment, poursuivie à la fois par son frère et par son mari.

Les habitants de Carlat — qui n'avaient pas pour elle de meilleurs sentiments que n'en avaient eu ceux d'Agen — résolurent de la livrer à son mari.

Par bonheur, elle apprit le complot à temps, et se sauva.

En se sauvant, elle tomba aux mains du marquis de Canillac, qui la conduisit au château d'Usson, près la rivière d'Allier, à six lieues de Clermont. Canillac était jeune, Marguerite était toujours belle, et ce fut, au bout de huit jours, Canillac qui fut prisonnier de sa prisonnière.

Cependant, pour avoir fait Canillac prisonnier, Marguerite n'était point libre ; sa cage s'était agrandie, voilà tout, et les limites de sa liberté étaient les murailles de la forteresse.

La place était imprenable, mais Marguerite n'en pouvait sortir, et elle y resta vingt ans, c'est-à-dire de 1585 à 1605, époque où elle reparut à la cour.

Laissons-la donc à Usson, et suivons dans ses nouvelles amours Henri de Béarn, qui s'approche tout doucement de l'époque où il deviendra Henri IV.

Nous avons dit que, dans la hiérarchie, ou, si l'on veut, dans la chronologie des amours de notre héros, la belle Corisande succéda à la belle Fosseuse.

Diane d'Andoins, vicomtesse de Louvigny, plus connue sous le nom de Corisande, avait épousé, très jeune, Philibert de Grammont, comte de Guiche, grand-père de ce Grammont qui, par la plume de son beau-frère Hamilton, nous a laissé de si charmants Mémoires ; à l'en croire même, il pourrait bien être petit-fils de Henri IV, car voici ce qu'il dit à ce sujet :

« Ah ! que tu fais le mauvais plaisant ! tu t'imagines que je ne connais pas les Méridor ni les Corisande, moi ! Je ne sais peut-être pas qu'il n'a tenu qu'à mon père d'être fils de Henri IV ? Le roi voulait à toute force le reconnaître, et le traître d'homme n'a jamais voulu y consentir. Vois un peu ce que ce serait que les Grammont sans ce beau travers : ils auraient le pas devant les César de Vendôme. Tu as beau rire, c'est l'Évangile. »

Cependant, selon toute probabilité le chevalier de Grammont se vantait.

Henri IV avait bien vu Corisande une première fois en passant, lorsqu'il s'était échappé de la cour en 1576 ; mais il ne s'était point arrêté près d'elle assez longtemps pour que son commencement d'amour, si toutefois il existait un commencement d'amour, eût une suite quelconque.

Ce ne fut qu'en 1582 ou en 1583 qu'il la revit, c'est-à-dire deux ou trois ans après la mort du comte de Guiche, tué en 1580 au siège de la Fère. Force est donc au chevalier de Grammont de rester petit-fils du comte de Guiche, et non neveu de César de Vendôme.

Quant à la date de ce nouvel amour, Sully se charge de nous la donner.

« C'étoit, dit-il, en l'année 1583, époque où le roi de Navarre était au plus chaud de ses passions amoureuses pour la comtesse de Guiche. »

Quelques auteurs, défenseurs de la vertu de la belle Corisande, que compromettait si gratuitement son petit-fils le chevalier de Grammont, disent que cette vertu resta toujours pure ; c'est possible, — tout est possible, — mais ce n'est point probable.

En tout cas, voici une lettre du Béarnais qui peut jeter quelque éclaircissement sur le fait en litige.

Nous n'en donnons bien entendu, que les passages les plus compromettants :

« J'arrivai hier soir à Marans, où j'étois allé pour pourvoir à la sûreté de ce lieu. Ah ! que je vous y souhaitois ! c'est le lieu le plus selon votre humeur que j'aie jamais vu. Pour ce seul respect suis-je prêt à l'échanger... Il y a toute sorte d'oiseaux qui chantent de toute façon ; de ceux de mer, je vous en envoie des plumes ; des poissons, c'est une monstruosité que la grandeur et le prix : une grande carpe, trois sous, et cinq un brochet ! C'est un lieu de grand trafic, le tout par bateau ; la terre très pleine de blés et très beaux. L'on y peut être très plaisamment en paix et sûrement en guerre : l'on s'y peut réjouir avec ce que l'on aime et plaindre une absence. Je pars jeudi pour aller à Pons, où je serai plus près de vous, mais je n'y serai guère de séjour. Mon âme, tenez-moi en votre bonne grâce ; croyez ma fidélité être blanche et hors de tache ; il n'en fut jamais de pareille. Si cela vous porte contentement, vivez heureuse.

« HENRI. »

Ce fut à Mont-de-Marsan que la liaison se fit. La belle veuve demeurait là, et, tous les jours, s'il faut en croire d'Aubigné, « allait à la messe accompagnée d'Esprit, et la petite Lambert, d'un More, d'un Basque avec une robe verte, du magot Bertrand, d'un page anglais, d'un chien et d'un laquais. »

Fut-ce la beauté de la comtesse, fut-ce l'originalité de sa suite qui séduisit le roi ? Le fait est qu'il en fut amoureux de passion.

A cette époque, Henri poursuivait son divorce, et il s'arrêtait à l'idée d'épouser chaque femme dont il s'amourachait. Il s'en fallut de peu qu'il n'épousât Gabrielle : la mort de celle-ci en détruisit le projet ; et il fit à madame d'Entragues une promesse de mariage que Sully déchira, comme nous le verrons plus tard.

Quant à son mariage avec la comtesse de Guiche, il s'en ouvrit à d'Aubigné : c'était vouloir se faire durement rembarrer. Celui-ci morigéna l'amoureux royal, et lui fit jurer sa foi de gentilhomme que, de deux ans, il n'aurait l'idée même d'épouser la belle Corisande.

Henri promit, se réservant, au bout de deux ans, de faire sur ce point ce que bon lui semblerait, et d'Aubigné fut tranquille. Il savait parfaitement ce que duraient d'ordinaire les amours du roi.

D'Aubigné se trompait sur la durée, mais non pas sur la violence de l'amour de celui qu'il appelait un ladre vert et le maître le plus ingrat qu'il y eût au monde.

Deux ans après, Henri était encore l'amant de Corisande, mais il ne parlait plus de l'épouser.

Il était au plus fort de sa passion quand il livra la bataille de Coutras, battit et tua Joyeuse.

Avant la bataille, et au moment de charger, il avait à ses côtés les deux fils du prince de Condé, son oncle, assassiné à Jarnac, l'un qui s'appelait le prince de Condé comme son père, l'autre le comte de Soissons.

La harangue du roi de Navarre fut courte.

Il tira son épée :

— Il n'est point besoin ici de longues paroles, dit-il. Vous êtes Bourbons, et, vive Dieu ! je vous prouverai que je suis votre aîné.

— Et nous, répondit Condé, nous vous montrerons que vous avez de bons cadets.

On sait le résultat de la bataille : la victoire fut complète : les deux Joyeuse y furent tués.

Le soir, on soupa au château de Coutras.

Les cadavres des deux Joyeuse étaient exposés nus, dans une salle basse. Quelqu'un osa plaisanter sur les deux braves

gentilshommes qui avaient mieux aimé se faire tuer que de fuir.

— Silence, messieurs ! dit Henri avec sévérité, ce moment est celui des larmes, même pour les vainqueurs.

Puis, comme il fallait toujours, et dans quelque occasion que ce fût, qu'il eût de l'esprit, et surtout, en vrai Gascon, qu'il fit voir qu'il en avait :

« Sire, monseigneur et frère, écrivit-il à Henri III, remerciez Dieu : j'ai battu vos ennemis et votre armée. »

La bataille gagnée, que croyez-vous que va faire Henri IV? Profiter de ses avantages pour opérer sa jonction avec l'armée protestante qu'il a levée en Allemagne des deniers que lui a fournis, en engageant ses biens, la belle Corisande ? — C'est ce que lui eussent conseillé d'Aubigné, Sully et Mornay ; mais lui ne les consulta point, et s'en garda bien.

Il prend les drapeaux ramassés sur le champ de bataille, et s'en vient en faire à la comtesse de Guiche un lit où il s'endort avec elle, tandis que le duc de Guise extermine son armée d'Allemagne. — Il est vrai qu'un an après, Henri III faisait, pour le remercier, assassiner, à Blois, le duc de Guise et le cardinal de Lorraine.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que Henri de Navarre pensât à sa maîtresse au moment où il venait de vaincre.

On va voir qu'il y pensait même au moment de mourir.

Au mois de janvier 1589, le duc de Nevers assiégeait la Garnache, petite ville du bas Poitou. Henri accourut pour faire lever le siège ; le froid était violent : il descendit de cheval, s'échauffa, se refroidit, tomba malade le 9, et pensa trépasser le 13.

Le 15, il écrivait à la comtesse de Guiche :

« Yerre n'a pu être dépêché à cause de ma maladie, dont je m'en vois dehors, Dieu merci ! Vous entendrez bientôt parler de moi à d'aussi bonnes enseignes qu'à Niort. Je ne puis guère écrire. Certes, mon cœur, j'ai vu les cieux ouverts, mais je n'ai pas été assez homme de bien pour y entrer. Dieu veut se servir de moi encore. En deux fois vingt-quatre heures, j'étois réduit à être tourné avec le linceul ; je vous eusse fait pitié ! Si ma crise avoit duré deux heures de plus, les vers auroient bien fait chère de moi. Sur ce point me vient arriver des nouvelles de Blois. Il étoit sorti de Paris deux mille cinq cents hommes pour secourir Orléans, menés par Saint-Pol. Les troupes du roi les ont taillés en pièces, de façon que l'on croit qu'Orléans sera pris dans douze jours.

« Je finis parce que je me trouve mal.

« Bonjour, mon âme ! »

Par malheur pour la comtesse de Guiche, quelques jours après sa guérison, le roi de Navarre rencontra madame de Guercheville, et en devint amoureux.

La belle Corisande s'aperçut du changement qui s'opérait dans le cœur de son amant, par l'oubli dans lequel il la laissa tout à coup. Alors, elle lui envoya le marquis de Parabère, son cousin, pour savoir à quoi s'en tenir à l'endroit de ce silence. Henri, avec sa bonhomie ordinaire, confessa son nouvel amour ; mais, connaissant ses torts, il refusa de les réparer, se hâtant d'ajouter toutefois que, si son *estime* et son *amitié* pouvaient satisfaire la comtesse de Guiche, elle n'aurait jamais lieu de se plaindre de lui.

La comtesse de Guiche connaissait Henri. Elle savait qu'une fois pareille déclaration faite, il n'y avait point à revenir là-dessus. Elle en prit donc son parti, et accepta cette estime et cette amitié que lui offrait le roi de Navarre, et qu'en effet celui-ci lui conserva toute sa vie.

Mais il arriva à Henri une chose étrange à propos de ce nouvel amour : c'est que l'infidèle amant de la comtesse de Guiche trouva dans madame de Guercheville la même résistance qu'il avait trouvée quinze ans auparavant dans mademoiselle de Tignonville.

Henri offrit le mariage, comme pourrait faire de nos jours un étudiant à une grisette qu'il veut séduire ; mais la marquise lui répondit qu'étant veuve d'un simple gentilhomme, elle savait n'avoir aucun droit de prétendre à un pareil honneur ; de sorte que Henri, voyant qu'il avait affaire à une place vraiment imprenable, y renonça ; et, voulant qu'il restât à madame de Guercheville un bon souvenir de cet amour qu'un roi avait eu pour elle, il la maria à Charles Duplessis, seigneur de Liancourt, comte de Beaumont, chevalier des ordres du roi, en lui disant :

— Puisque vous êtes vraiment dame d'honneur, vous le serez de la reine, quelle qu'elle soit, que je mettrai sur le trône par mon mariage.

Et, en effet, il tint parole : la marquise de Guercheville, devenue comtesse de Beaumont, fut la première dame d'honneur que le roi présenta à Marie de Médicis, devenue sa femme.

Tandis que madame de Guercheville faisait l'étonnement de ses contemporains en résistant au roi de Navarre, celui-ci prenait patience, grâce aux bontés qu'avait pour lui Charlotte des Essarts, comtesse de Romorantin.

Deux filles naquirent de cette intimité : l'une, Jeanne-Baptiste de Bourbon, légitimée par lettres du mois de mars 1608 ; l'autre, Marie-Henriette de Bourbon, qui mourut abbesse de Chelles, le 10 février 1629.

La première fut une femme remarquable. Nommée abbesse de Fontevrault en 1635, elle fit grand honneur à son ordre par son esprit, ses talents et sa fermeté ; elle obtint même un arrêt qui enjoignait aux prieurs de son ordre de lui donner le titre de *mère* en lui parlant et en lui écrivant. C'était un grand honneur que ce titre, à ce qu'il faut croire, et elle y tenait fort, à ce qu'il paraît ; car, âgée de quatre-vingt-dix ans, comme elle était près de mourir, le prieur de Fontevrault, qui l'administrait, lui dit en lui présentant l'hostie :

— *Ma sœur*, acceptez le saint viatique.

Mais elle, le regardant en face :

— Dites *ma mère*, répondit-elle ; un arrêt vous l'ordonne !

Elle n'avait pas eu toujours autant à se louer des arrêts rendus à son endroit. Le président de Harlay, entre autres, en avait rendu un contre elle qui lui tenait si fort au cœur, que, furieuse, elle courut chez lui, l'injuria presque, et acheva son discours en lui disant :

— Ignorez-vous donc, monsieur, que je suis du sang de Henri IV ?

— Oh ! oui, oui, madame, vous en êtes, répondit le président, et du plus chaud même, du plus chaud !

Sa mère épousa en 1630, c'est-à-dire à l'âge de quarante et un ans, François de l'Hôpital (1), seigneur du Hallier, « qui la considéra, dit son historien, comme *veuve de prince*. »

Vous voyez, chers lecteurs, qu'il y a moyen de tout concilier, et que les gens qui s'arrêtent aux choses, au lieu de jeter tout simplement sur elles le manteau brodé des mots, sont de grands imbéciles.

A propos, nous avions oublié de dire qu'entre sa rupture avec Henri IV et son mariage avec François de l'Hôpital, elle avait eu six enfants du cardinal de Guise.

Elle mourut vers le mois de juin 1651, puisque, dans la lettre XXIVe de sa *Muse historique*, Loret annonce sa mort en ces termes :

Lundi, la Mort, d'un coup fatal,
De madame de l'Hôpital
Abrégea les jours et la vie,
Sans pourtant qu'elle en eût envie ;
Car le monde elle n'a quitté,
Nonobstant son antiquité,
Qu'avec extrême répugnance ;
Et sa dernière doléance,
Ce fut de dire : « Ah ! jour de Dieu,
Faut-il que je m'en aille ! Adieu !
Pour monsieur son mari qui reste,
Après cette perte funeste,
Au lieu de faire le pleureux,
Il doit se trouver très heureux,
Car, s'il veut encore une femme,
Mainte mignonne et mainte dame,
Et de grande condition,
Sont à sa disposition...

Pendant la fleur des amours de Henri IV avec Charlotte des Essarts, des événements politiques de la plus haute importance, que nous consignerons en deux mots, s'accomplissaient.

Henri de Béarn et Henri de Valois s'étaient raccommodés.

— *La peur*, dit l'Ecriture, *est le commencement de la sagesse*.

Henri de Valois avait eu peur en voyant son ennemi à trois lieues de lui et il lui avait fait des ouvertures.

Henri de Béarn n'avait eu garde de refuser cette paix que lui offrait le roi de France.

L'entrevue eut lieu près de Tours, au bord d'un ruisseau Huguenots et catholiques, qui combattaient depuis vingt ans, qui depuis vingt ans se faisaient une guerre d'extermination, se jetèrent dans les bras les uns des autres.

Dès lors, il n'y avait plus qu'une France.

La réconciliation des soldats avait précédé celle des chefs. Un instant tout faillit être remis en question : les pestes de cour, les d'O, les Villeroy, les d'Entragues, qui avaient tout intérêt aux discordes royales, avaient, le premier pas fait en avant, fait faire à Henri III un pas en arrière.

Le roi de Navarre résolut d'emporter d'assaut la réconciliation.

Il se recommanda à Dieu, comme il faisait dans les occasions dangereuses.

Celle-ci pouvait passer pour telle : il s'engagea seul ou à peu près sur cette pointe étroite et dangereuse qui est découpée par le confluent de la Loire et du Cher.

(1) Comte de Rosnay.

Henri III était au Plessis-les-Tours.

L'autre Henri, le Béarnais, portait son costume sacramentel, de sorte que rien ne le dissimulait à ses ennemis. Il courait gros risque d'une balle de pistolet comme M. de Guise, ou d'une balle d'arquebuse comme Coligny. Il avait son panache blanc, un petit manteau rouge, couvrant son pourpoint de buffle usé par la cuirasse, et ses chausses couleur feuille morte, qui était sa couleur de prédilection, n'étant pas salissante. Petit, ferme sur sa selle, grisonnant avant l'âge, il avait trente-cinq ans à peine, avec son nez d'aigle et son menton de polichinelle, son œil vif, inquiet, œil de chasseur qui sondait les cœurs et les halliers, il allait au-devant de son royaume le cœur palpitant, mais la figure calme et souriante.

Henri III venait d'entendre vêpres aux Minimes, on l'avertit qu'une grande foule se précipitait et qu'au milieu de cette foule un cavalier venait à peu près seul, causant et riant.

— Par la mordieu ! dit Henri III, vous verrez que ce sera mon frère de Navarre qui se sera lassé d'attendre.

C'était lui. La foule en effet était si grande, que les deux rois furent quelque temps sans pouvoir se rejoindre ; ils se tendaient les bras, mais de loin. Enfin le passage se fit. Henri de Navarre tomba à genoux, et, avec cet accent qui n'appartenait qu'à lui :

— Je puis mourir maintenant, dit-il, j'ai vu mon roi.

Henri de Valois le releva et l'embrassa.

Ce furent alors des cris de joie qui semblèrent monter jusqu'au ciel ; il y avait des gens jusque sur les arbres.

Le lendemain, le roi de Navarre alla au lever du roi de France avec un seul page.

Il y avait quelque courage à cela, le sang du duc de Guise n'était pas encore essuyé sur le parquet du château de Blois.

Il fut décidé que l'on irait assiéger Paris.

Pendant ce siège, Jacques Clément, aux grands applaudissements des Parisiens, et à la grande sanctification de son nom, assassine Henri III.

En doute-t-on, non pas de l'assassinat, mais de la sanctification ? Qu'on lise le quatrain suivant :

> Un jeune jacobin, nommé Jacques Clément,
> Un matin, à Saint-Cloud, une lettre présente
> A Henri de Valois, et, vertueusement,
> Un couteau fort pointu dans l'estomac lui plante.

Ce quatrain était écrit au bas d'une gravure représentant *le Martyre du bienheureux saint Jacques Clément*, périssant sous les hallebardes des gardes du roi.

Force fut alors à Henri IV, — notre héros était Henri IV depuis la mort de Henri III, — force fut alors à Henri IV de lever le siège de Paris, et de s'en aller à Dieppe attendre les secours que la reine Elisabeth devait lui envoyer.

Il était fort pauvre en ce moment, l'héritier du trône de France, car, en sortant de la chambre du mort, il avait mis son manteau violet sous son bras pour y tailler un pourpoint de deuil.

Si Henri III n'eût pas été lui-même de deuil, Henri IV ne pouvait pas porter le deuil de Henri III.

Quand nous disons qu'il était devenu Henri IV, nous devrions dire seulement qu'il s'était fait Henri IV ; car beaucoup n'avaient pas voulu le reconnaître comme roi, qui le reconnaissaient comme général. Givry avait eu beau donner le signal de l'obéissance en se jetant à ses pieds et en disant : « Sire, vous êtes le roi des braves, et les lâches seuls vous quitteront ! » beaucoup de gentilshommes, qui n'étaient pas des lâches, l'avaient cependant abandonné ; de sorte que, comme nous le disions, il était à Dieppe avec trois mille hommes seulement.

Mayenne l'y poursuivit avec trente mille soldats.

Il fallait vaincre ou être jeté à la mer.

Henri vainquit à Arques. La victoire fut complète.

C'est le soir même de cette victoire qu'il écrivit à Crillon le fameux billet :

« Pends-toi, brave Crillon ! nous avons vaincu à Arques, et tu n'y étais pas !

« Adieu, Crillon ; je t'aime à tort et à travers.

« HENRI »

Henri avait toujours de l'esprit ; seulement, il en avait encore plus les soirs de bataille que les autres jours.

Elisabeth envoya à Henri cinq mille hommes. Avec ces cinq mille hommes et deux mille cinq cents à peu près qui lui restaient après Arques, il reconduisit Mayenne sous les murs de Paris.

Mais Paris était tellement fanatisé, qu'il demeurait toujours imprenable. Pour imprimer cependant une certaine terreur aux habitants, il permit à ses troupes légères de faire une charge, qui ne s'arrêta qu'à la moitié du pont Neuf, lequel bâti en 1578, par Ducerceau, était alors véritablement le pont neuf.

C'est à l'endroit juste où s'arrêta cette charge que fut placée depuis la statue de Henri IV.

D'Egmont arrivait avec une armée espagnole.

Il fallut battre en retraite.

Mayenne et d'Egmont firent leur jonction et poursuivirent Henri IV, qu'ils joignirent dans les plaines d'Ivry, ou plutôt qui les y attendit.

C'est là encore que le grand homme dont nous nous occupons, si grand devant l'ennemi, si faible devant ses maîtresses, dit quelques-uns de ces mots tellement populaires, qu'il est presque impossible, dans un travail comme le nôtre, de les passer sous silence.

Au moment de charger :

— Mes compagnons, dit-il, vous êtes Français, et voilà l'ennemi. Si vous perdez vos enseignes, ralliez-vous au panache blanc de votre roi. Vous le trouverez toujours sur le chemin de l'honneur et de la victoire.

La gasconnade était un peu forte. Le succès en fit un mot historique.

Puis, comme, la veille, par une parole dure, il avait blessé un de ses plus braves serviteurs, le colonel Schomberg, en présence de toute l'armée, il poussa son cheval près du sien, et, à haute voix, afin d'être entendu de loin comme de près :

— Colonel Schomberg, lui dit-il, nous voici dans l'occasion. Il peut se faire que je meure ; il ne serait pas juste que j'emportasse l'honneur d'un brave gentilhomme comme vous. Je déclare donc que je vous reconnais comme homme de bien, et incapable de faire une lâcheté. Embrassez-moi.

— Ah ! sire, répondit Schomberg, Votre Majesté m'avait blessé hier, elle me tue aujourd'hui, car elle m'impose l'obligation de mourir pour son service.

Et, effectivement, Schomberg, qui conduisait la première charge, pénétra jusqu'au cœur des Espagnols et y resta.

Une de ces circonstances qui décident quelquefois, au nom du hasard, du succès d'une journée, faillit changer en défaite la victoire d'Ivry.

Un cornette au panache blanc se retirait blessé hors de la mêlée. On le prit pour le roi.

Par bonheur, Henri fut averti à temps. Il s'élança au milieu des siens qui commençaient à plier, tant rapidement s'était répandue la fatale nouvelle, et, d'une voix tonnante :

— Me voilà ! cria-t-il, me voilà ! Tournez vos visages vers moi ; je suis plein de vie, soyez pleins d'honneur !

Le dernier mot de la journée, quand Biron, en chargeant avec la réserve, eut décidé de la victoire, fut :

— Epargnez les Français !

Les deux victoires d'Arques et d'Ivry désarmaient Paris.

Henri revint en faire le siège. En passant, il prit Mantes d'assaut. Le lendemain de l'assaut, il était si peu fatigué, qu'il fit sa partie de paume avec les boulangers, qui lui gagnèrent son argent et ne lui voulurent pas donner sa revanche ; en effet, de boulanger à meunier, il n'y avait que la main. En Gascogne, on appelait Henri IV *le meunier du moulin de Bubaste*. Alors, il eut l'idée de faire une niche à ces mauvais joueurs. Toute la nuit, il fit faire du pain et le vendit le lendemain à moitié prix. Les boulangers vinrent tout éperdus et lui donnèrent sa revanche.

Il partit de Mantes à la grande joie de ceux-ci et vint mettre son quartier général à Montmartre.

A Montmartre, à cent pas de son quartier général, il y avait une abbaye ; dans l'abbaye, il y avait une jeune fille nommée Marie de Beauvilliers, fille de Claude, comte de Saint-Aignan, et de Marie Babou de la Bourdaisière.

Les la Bourdaisière, dont était aussi Gabrielle d'Estrées, étaient, dit Tallemant des Réaux, la race la plus fertile en femmes galantes qui ait jamais fleuri en France.

« On en compte, dit-il, jusqu'à vingt-cinq ou vingt-six, soit religieuses, soit mariées, qui ont toutes fait l'amour hautement. De là vient, continue le magistrat historien, qu'on dit que les armes des la Bourdaisière, c'est une *poignée de vesces* : car il se trouve, par une plaisante rencontre, que dans leurs armes il y a une main qui sème de la vesce (1). On fit sur leurs armes le quatrain suivant :

> « Nous devons bénir cette main
> « Qui sème avec tant de largesses,
> « Pour le plaisir du genre humain,
> « Quantité de si belles *vesces*. »

Pour faire comprendre le trait renfermé dans ce quatrain, apprenons aux lecteurs de cette bienheureuse année 1856, que le mot *vesce* et les mots *femme légère*, étaient autrefois synonymes.

Maintenant, comment cette famille, dont le chef s'appelait tout simplement Babou, devint-elle de la Bourdaisière ?

(1) Les Babou écartelaient, en effet, au premier et au quatrième d'argent au bras de gueules, sortant d'un nuage d'azur, tenant une poignée de vesces, en rameau de trois pièces de sinople.

Nous allons vous le dire, puisque nous sommes en train de tenir sur notre prochain de méchants propos.

Une veuve de Bourges, première femme d'un procureur ou d'un notaire, acheta un méchant pourpoint à la Pourpointerie. Dans la basque de ce pourpoint, elle trouva un papier sur lequel étaient écrits ces mots :

« Dans la cave de telle maison, à six pieds sous terre, à tel endroit — l'endroit était parfaitement désigné — il y a telle somme d'or en des pots. »

Le chiffre de la somme n'est point parvenu jusqu'à nous. La somme était forte, voilà tout ce que nous en savons.

La veuve réfléchit. Elle vit que le lieutenant général de la ville était veuf et sans enfants.

Elle l'alla trouver.

Elle lui raconta la chose, qu'il écouta, vous comprenez bien, avec la plus scrupuleuse attention : seulement, elle garda pour elle le secret principal, l'endroit où gisait la somme.

— Il ne vous reste plus, dit-il, à m'apprendre qu'une chose maintenant : c'est où est la maison.

— Soit ! mais, pour que je vous l'apprenne, il faut que, de votre côté, vous vous engagiez à une chose, vous.

— A laquelle ?

— A m'épouser.

Le lieutenant réfléchit à son tour, regarda la veuve. Elle avait encore quelque reste de beauté.

— Eh bien, va comme il est dit ! fit-il.

Et les deux contractants passèrent un contrat par lequel, si telle somme était trouvée dans cette cave, le lieutenant général épouserait la veuve.

Le contrat signé, on procéda aux fouilles. La somme fut trouvée complète. Le lieutenant général épousa la veuve, et, de cette dot, si singulièrement apportée, acheta la terre de la Bourdaisière.

De là vint que les Babou, qui s'appelaient Babou tout court, s'appelèrent Babou de la Bourdaisière.

Pour en revenir à la galanterie des dames de ce nom, nous n'en citerons qu'un exemple.

Il y avait une la Bourdaisière qui se vantait d'avoir été la maîtresse du pape Clément VII, de l'empereur Charles V et de François Ier.

Peut-être aussi cette dame était-elle chargée de quelque mission diplomatique entre ces trois illustres personnages.

IV

Il y avait donc à Montmartre une abbaye et dans cette abbaye une demoiselle de la Bourdaisière.

Cette demoiselle de la Bourdaisière, qui, sans doute, à ces armes représentant un bras semant une poignée de vesces, avait ajouté, comme devise, *bon sang ne peut mentir*, cette demoiselle, de la Bourdaisière par sa mère, et de Beauvilliers par son père, avait à peine dix-sept ans, étant née le 27 avril 1574.

Elle avait été élevée au monastère de Beaumont-lès-Tours, près de sa tante Anne Babou de la Bourdaisière, abbesse du monastère de Beaumont-lès-Tours.

« Sa vocation, dit naïvement l'historien qui nous fournit ces détails sur l'intéressante personne dont nous nous occupons à cette heure, sa vocation n'était pas le couvent. A la mort de son père, il y avait dans la maison trois garçons et six filles. Elle avait donc, la pauvre enfant, été mise en religion pour faire à ses frères une meilleure part dans la fortune paternelle. »

Henri avait tant d'esprit, qu'il n'eut pas grand'peine à persuader à mademoiselle ou plutôt à madame de Beauvilliers — on appelait les religieuses *madame* — qu'il y avait quelque chose de par le monde plus agréable que de servir la messe et de chanter vêpres.

Elle crut Henri et partit pour Senlis.

Mais le siège ?

Ah ! pardieu, Henri IV se moquait pas mal de Paris quand il s'agissait d'une belle jeune fille de dix-sept ans !

Voyez plutôt ce que dit un auteur presque contemporain

« Si ce prince fût né roi en France, et roi paisible, probablement ce n'eût pas été un grand personnage. Il se fût noyé dans les voluptés, puisque, malgré toutes ses traverses, il ne laissait pas, pour suivre ses plaisirs, d'abandonner les plus importantes affaires. Après la bataille de Coutras, au lieu de poursuivre ses avantages, il s'en va badiner avec la comtesse de Guiche, et lui porte les drapeaux qu'il a gagnés. Durant le siège d'Amiens, il court après madame de Beaufort, sans se tourmenter du cardinal d'Autriche, depuis l'archiduc Albert, qui s'approchait pour tenter le secours de la place. »

Il en résulte que Sigogne fit contre lui cette épigramme :

Ce grand Henri, qui vouloit être
L'effroi de l'Espagnol hautain,
Et suit le .. d'une ..

Ma foi, chers lecteurs, reconstruisez le dernier vers comme vous pourrez ; la rime, qui est riche, vous y aidera.

Il partit donc pour Senlis avec sa belle religieuse, ce bon Béarnais, ce spirituel Henri.

Bayle a dit de lui dans son dictionnaire :

« Si on l'eût fait eunuque, il n'eût point gagné les batailles de Coutras, d'Arques et d'Ivry. »

Les Narsès sont rares, et l'histoire ne nous a montré qu'une seule fois cette grande exception.

Malheureusement pour elle, la pauvre religieuse avait cédé un peu vite. Henri IV ne lui sut pas gré de sa faiblesse : il vit une autre femme qui descendait aussi de la Bourdaisière, et madame de Beauvilliers fut oubliée.

Oubliée comme maîtresse, mais non comme amie, rendons cette justice à Henri IV, car, en 1597, on retrouve une charte où l'ancienne maîtresse du vainqueur d'Ivry prend le titre d'abbesse, dame de Montmartre, des Porcherons et du Fort-aux-Dames.

Elle mourut le 21 avril 1650, à l'âge de quatre-vingts ans.

Nous voici arrivés à la plus populaire des maîtresses de Henri IV, à Gabrielle d'Estrées.

Deux choses ont contribué à cette popularité :

La ravissante chanson intitulée *Charmante Gabrielle*.

Le mauvais poëme de *la Henriade*.

De la fameuse chanson, il n'y a qu'un couplet qui soit réellement de Henri IV. Il le fit en partant pour un de ses nombreux voyages.

Le voici :

Charmante Gabrielle,
Je vous fais mes adieux.
La gloire, qui m'appelle,
M'éloigne de vos yeux.
Fatale départie,
Malheureux jour !
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour !

Quant au portrait de Gabrielle, par Voltaire, le voici :

D'Estrées était son nom : la main de la nature
De ses aimables dons la combla sans mesure ;
Telle ne brillait point aux bords de l'Eurotas
La coupable beauté qui trahit Ménélas ;
Moins touchante et moins belle, à Tarse on vit paraître
Celle qui des Romains avait dompté le maître,
Lorsque les habitants des rives du Cydnus,
L'encensoir à la main, la prirent pour Vénus.

Il y a ici une petite erreur. Antoine ne fut jamais le maître des Romains : ce fut Auguste ; et Cléopâtre, dont il est ici question, se fit au contraire mordre par un aspic, attendu qu'elle n'avait pas pu dompter Auguste, véritable *maître* des Romains.

Au reste, d'après un portrait original de la belle Gabrielle, qui avait appartenu à Gaston, frère de Louis XIII, c'est-à-dire à un des fils de Henri IV, ou plutôt de Marie de Médicis (nous dirons plus tard quel fut le père probable de Gaston), Gabrielle avait une des plus ravissantes têtes du monde, des cheveux blonds et en quantité, des yeux bleus et d'un brillant à éblouir, un teint de lis et de roses, comme on disait alors, et comme quelques-uns disent encore de nos jours.

Porchères a loué les cheveux et les yeux, et Guillaume de Sablé le reste.

SUR LES CHEVEUX DE LA BELLE D'ESTRÉES

Doux chaînons de mon prince, agréables supplices,
Blonds cheveux, si je loue ici votre beauté,
On jugera mes vers, pour être vos complices,
Criminels, comme vous, de lèse-majesté.

Maintenant, voici un sonnet qui eut le bonheur de jouir pendant dix ans d'une énorme célébrité. S'il y avait eu une Académie à cette époque, Porchères en était de bon gré ou de force, comme en fut M. de Saint-Aulaire pour son quatrain.

Lisez ce sonnet, chers lecteurs, et prenez par lui une idée de l'esprit de ce temps.

SUR LES YEUX DE MADAME LA DUCHESSE DE BEAUFORT

Ce ne sont point des *yeux*, ce sont plutôt des *dieux*.
Ils ont dessus les rois la puissance absolue.
Dieux ! non, ce sont des *cieux* ; ils ont la couleur bleue
Et le mouvement prompt comme celui des *cieux*.

Cieux! non, mais *deux soleils* clairement radieux,
Dont les rayons brillants nous offusquent la vue.
Soleils! non, mais *éclairs* de puissance inconnue,
Des foudres de l'amour signes présagieux.

Car, s'ils étaient des *dieux*, feraient-ils tant de mal?
Si des *cieux*, ils auraient leur mouvement égal.
Deux soleils ne se peut, le soleil est unique

Éclairs! non, car ceux-ci durent trop et trop clairs.
Toutefois je les nomme, afin que je m'explique.
Des *yeux*, des *dieux*, des *cieux*, des *soleils*, des *éclairs*.

Après le quatrain sur les cheveux, après le sonnet sur les yeux, passons aux vers qui traitent de la généralité des perfections de la belle Gabrielle.

Ces derniers vers sont, comme nous l'avons dit, de Sablé :

Mon œil est tout ravi quand il voit et contemple
Ces beaux *cheveux orins* qui ornent chaque temple,
Son beau et large front et *sourcils* ébénins,
Son beau *nez* décorant et l'une et l'autre *joue*,
Sur lesquelles l'amour à toute heure se joue,
Et ces deux brillants *yeux*, deux beaux âtres bénins.
Heureux qui peut baiser sa *bouche cinabrine*,
Ses *lèvres* de *corail*, sa *denture* yvoirine,
Son beau *double menton*, l'une des sept beautés,
Le tout accompagné d'un petit *ris* folâtre!
Une *gorge* de lys sur un beau *sein* d'albâtre,
Où deux globes charmants sont assis et plantés.
Mon Dieu, qu'il fait beau voir sa *main* blanche et polie,
Ses beaux *doigts* longs, perleux, et qui plus embellie
De riches diamants et rubis précieux
Sa belle *taille*, aussi, ne doit être oubliée,
Avec la bonne *grâce* à la taille alliée,
Et ces *petits pieds* faits pour le parquet des dieux!

Gabrielle était née vers l'an 1575. Elle n'avait point encore paru à la cour quand Henri la rencontra dans une de ses excursions aux environs de Senlis.

Elle habitait le château de Cœuvres, et ce fut dans la forêt de Villers-Cotterets qu'il la rencontra.

Demoustier a consacré l'endroit traditionnel où cette rencontre eut lieu en gravant sur un hêtre, ni plus ni moins qu'un berger de Virgile ou un héros de l'Arioste, les cinq vers suivants :

Ce bois fut l'asile chéri,
De l'amour autrefois fidèle.
Tout l'y rappelle encore, et le cœur attendri
Soupire en se disant : « C'est ici que Henri
Soupirait près de Gabrielle. »

Je suis peut-être aujourd'hui le seul homme de France qui se souvienne de ces vers. C'est que, tout enfant, ma mère me les a fait lire sur l'arbre où ils étaient gravés, en me disant ce que c'était que Henri, que Gabrielle et que Demoustier

Il y avait quelque doute sur la naissance de Gabrielle. Elle était bien née pendant le mariage de M. d'Estrées avec sa mère ; mais il y avait, quand elle naquit, cinq ou six ans déjà que madame d'Estrées s'en était allée avec le marquis d'Allègre, dont elle partagea la mort tragique. Les habitants d'Issoire, qui tenaient pour la Ligue, ayant appris que, dans un hôtel de la ville, logeaient un seigneur et une dame qui tenaient pour le roi, se soulevèrent et poignardèrent le marquis et sa maîtresse, puis les jetèrent tous deux par les fenêtres.

Cette dame d'Estrées était aussi une la Bourdaisière.

Cette madame d'Estrées eut six filles et deux fils.

Les six filles furent madame de Beaufort, madame de Villars, madame de Namps, la comtesse de Sauzay, l'abbesse de Maubuisson et madame de Balagny.

Cette dernière est la Délie de l'*Astrée*.

« Elle avait, dit Tallemant des Réaux, la taille un peu gâtée, mais c'était la plus galante personne du monde. Ce fut d'elle que M. d'Eperrnon eut l'abbesse Sainte-Glossine de Metz. »

On les appelait, elles et leur frère, — le second fils était mort — les sept péchés mortels.

A la mort de madame de Beaufort, madame de Neuvie avait fait sur son enterrement, qu'elle avait vu des fenêtres de madame de Bar, le sixain suivant :

J'ai vu passer par ma fenêtre
Les six péchés mortels vivants,
Conduits par le bâtard d'un prêtre,
Qui tous ensemble allaient chantants
Un *Requiescat in pace*
Pour le septième trépassé.

Mais, si jeune que fut la belle Gabrielle, son cœur, à ce que l'on assure, avait déjà parlé, et son cœur avait obéi à la voix de son cœur.

C'était pour Roger de Saint-Larry, célèbre sous le nom de Bellegarde, grand écuyer de France, et qu'en sa qualité de grand écuyer, on appelait M. *le Grand* tout court. C'était un des hommes les mieux faits et les plus aimables de la cour. Par malheur pour lui, il était aussi un des plus indiscrets. Comme le roi Candaule, il ne put tenir sa langue, il vanta si fort à Henri IV la beauté de sa maîtresse, que celui-ci la voulut voir.

Il vint, la vit et l'aima.

C'était le pendant du *veni, vidi, vici* de César. Aussi le premier enfant qui résulta de ces amours fut-il appelé comme le vainqueur de Pharsale.

Gabrielle le voulait appeler Alexandre ; mais Henri secoua la tête :

— Non ! non ! dit-il ; on n'aurait qu'à l'appeler Alexandre *le Grand*..

Gabrielle rougit et n'insista point.

Nous avons dit qu'on appelait le grand écuyer M. le Grand.

Par bonheur pour Bellegarde, la belle Gabrielle n'était point aussi rancunière que cette belle reine de Lydie qui fit tuer son mari par son amant, parce que son mari la lui avait montrée nue. — Non, au contraire, garda-t-elle toute sa vie pour Bellegarde des sentiments de tendresse qui firent damner Henri IV.

Plus de dix fois, dans ses moments de colère, il s'écria :

— Ventre-saint-gris ! ne trouverai-je personne pour me débarrasser de ce damné Bellegarde ?

Mais, cinq minutes après :

— Eh ! disait-il, vous qui avez entendu ce que je viens de dire, gardez-vous bien de le faire !

Cette jalousie, qui le tourmenta pendant les neuf ou dix années que dura sa liaison avec Gabrielle, date du commencement de cette liaison.

Nous avons vu comment Henri avait connu Gabrielle, par l'entremise de Bellegarde. La première chose que fit Henri IV fut d'emmener Gabrielle à Mantes, où était la cour, et de défendre à Bellegarde de l'y suivre.

L'amant éploré fut forcé d'obéir.

Mais mademoiselle d'Estrées trouva le procédé tyrannique.

Un matin, elle déclara à son royal poursuivant, — car on prétend que le roi n'était point son amant encore, — elle déclara, disons-nous, à son royal poursuivant, que sa conduite n'était point délicate, et que, s'il l'aimait véritablement, comme il lui faisait l'honneur de le lui dire, il ne s'opposerait point à l'établissement avantageux qu'elle trouvait près de Bellegarde, lequel lui offrait de l'épouser

Après quoi, elle se retira.

Henri resta pensif.

A quoi pensait-il ?

A lui offrir ce qu'il offrait toujours : le mariage.

Mais l'offre ne semblait jamais tout à fait sérieuse. Henri était marié à Marguerite, et, si peu qu'il le fût, il l'était toujours beaucoup tant que son divorce n'était pas prononcé.

Il réfléchissait encore à ce qu'il pourrait dire à Gabrielle pour la retenir près de lui, quand on vint lui annoncer que Gabrielle était partie pour Cœuvres.

Par malheur, Gabrielle avait juste choisi un jour où elle savait que Henri ne pouvait la poursuivre.

Mais il lui envoya un message, avec ces seuls mots :

« Attendez-moi demain. »

En effet, étourdi, tremblant, désespéré, fou d'amour comme aurait pu l'être un amant de vingt ans, il se résolut, coûte que coûte, à l'aller reprendre.

Il y avait plus de vingt lieues à faire et deux armées ennemies à traverser.

« Jamais César, dit l'historien auquel nous empruntons ces détails, ne risqua tant pour aller d'Apollonie à Brindes que Henri lorsqu'il alla de Mantes à Cœuvres. »

Il partit à cheval avec cinq amis seulement ; puis, à trois lieues de Cœuvres, probablement à Verberie, voyant les routes de la forêt de Compiègne gardées par l'ennemi, il mit pied à terre, revêtit les habits d'un paysan, mit un sac plein de paille sur sa tête et se rendit au château.

Il avait passé près de vingt patrouilles françaises et espagnoles, qui étaient bien loin de se douter que ce prétendu paysan portant un sac de paille était un amoureux allant voir sa maîtresse, et que cet amoureux était le roi de France.

Toute prévenue qu'elle était de l'arrivée du roi, Gabrielle, ne croyant pas qu'il fût capable d'une pareille folie, ne voulait pas le reconnaître, et, lorsqu'elle le reconnut, elle jeta un grand cri, ne trouvant à la suite de ce cri autre chose à lui dire que cette phrase peu gracieuse :

— Oh ! sire, vous êtes si laid, que je ne saurais vous regarder.

Par bonheur pour le roi, Gabrielle avait à ses côtés la marquise de Villars, sa sœur. Gabrielle retirée, la marquise

resta avec le roi et essaya de lui persuader que la crainte d'être surprise par son père avait seule fait retirer mademoiselle d'Estrées. Mais il fallut bien que le roi prît cette raison pour ce qu'elle valait, quand il vit que mademoiselle d'Estrées ne reparaissait point.

Or, quelques instances que l'on fît près de Gabrielle, elle ne voulut point reparaître, et force fut à Henri de repartir comme il était venu, sans tirer autre chose que ce fruit vert et acide de l'action la plus périlleuse qu'il eût jamais hasardée, et dans laquelle il avait risqué son salut, celui de ses amis, celui de sa couronne et celui de la France.

Et ce qu'il y a de plus étonnant dans tout cela, dit Tallemant des Réaux, — c'est qu'il n'était point grand abatteur de bois. Madame de Verneuil l'appelait le *capitaine bon vouloir*, et l'on disait de lui que *son second* avait été tué.

Son absence avait causé un grand effroi à la cour, surtout quand on avait appris le but de son voyage et à travers quels périls il s'accomplissait. Aussi Sully et Mornay, son Sénèque et son Burrhus, l'attendaient-ils pour le morigéner d'importance.

Henri IV courba la tête comme il avait l'habitude de le faire, mais moins cette fois sous les reproches de ses deux rudes amis que sous l insuccès de l'aventure.

Il ne s'en tira qu'en jurant sa foi de gentilhomme qu'il ne recommencerait pas, et il prit en effet ses mesures pour n'avoir point besoin de recommencer

Afin d'engager Gabrielle à venir à la cour, il manda son père sous prétexte de le faire entrer dans son conseil. Mais M. d'Estrées vint seul.

Un second prétendant s'était mis sur les rangs, offrant, lui aussi, d'épouser. C'était le duc de Longueville.

Gabrielle aimait Bellegarde pour le plaisir de l'amour; elle faisait semblant d'aimer Longueville pour l'espoir de l'ambition.

Le duc de Longueville s'aperçut à la fois du jeu que jouait Gabrielle et du danger qu'il courait, Gabrielle étant aimée à ce point du roi, qu'il s'effraya de rester de moitié dans son jeu.

Il feignit de lui renvoyer ses lettres et lui demanda les siennes.

Gabrielle les lui renvoya loyalement, depuis la première jusqu'à la dernière. Mais, en passant la revue de ses lettres à elle, elle s'aperçut qu'il lui en manquait deux, et des plus compromettantes.

Par bonheur, quelques jours après, le duc, faisant son entrée à Doullens, il lui fut tiré une salve d'honneur. *Par hasard*, un des mousquets était chargé à balle, et, *par hasard toujours*, cette balle traversa le corps du duc et le tua roide.

L'exemple profita à Bellegarde. Il résolut de ne se brouiller ni avec un roi si amoureux, ni avec une maîtresse si chanceuse, et, ayant appris que M. d'Estrées s'occupait de marier sa fille à Nicolas d'Armeval, seigneur de Liancourt, il s'effaça prudemment, quitte à reparaître plus tard.

Gabrielle jeta les hauts cris à la vue de son prétendant. L'esprit était méchant et le corps vilain. Elle eut recours à Henri IV, auquel elle essaya de faire accroire que son dégoût pour le seigneur de Liancourt venait de l'attraction qu'elle ressentait pour lui. Henri, qui n'était pas bien convaincu de l'attraction, n'osa point se déclarer contre ce mariage, qui paraissait être le grand désir de M. d'Estrées. De son côté, Gabrielle continuait d'appeler le roi à son secours. Henri prit un milieu et promit de paraître, le jour des noces, comme le dieu de la machine antique, et de mettre la nouvelle épousée à l'abri des tentatives de son époux.

Malheureusement, le jour des noces, il était indispensablement occupé ailleurs, de sorte qu'il laissa à Gabrielle tout le soin et en même temps toute la difficulté de se défendre contre son mari.

Cependant M. de Liancourt n'avait encore rien obtenu d'elle. Gabrielle le jura du moins, lorsque Henri, étant parvenu à se rapprocher de Cœuvres, donna l'ordre à M. de Liancourt de le venir joindre à Chauny avec sa femme.

Le mari avait bonne envie de désobéir; mais il réfléchit aux risques qu'il courait à agir ainsi; puis il espéra peut-être qu'il y avait toute une fortune et tout un avenir à se rendre à l'invitation qu'il avait reçue.

Il amena donc sa femme à Chauny.

Le roi avait ses équipages prêts; il partait pour le siége de Chartres.

Sans plus s'inquiéter du mari que s'il n'existait pas, sans même l inviter à accompagner sa femme, il fit monter Gabrielle dans son coche, monta près d'elle, et partit emmenant cette bonne marquise de Villars, qui avait fait de son mieux à Cœuvres pour lui faire oublier la façon dont il était reçu, et madame de la Bourdaisière, sa cousine.

Madame de Sourdis, tante de Gabrielle, qui craignait quelque nouvelle *sottise* de sa nièce, vint les y rejoindre.

Les conseils que donna à sa nièce cette excellente tante ne furent point étrangers au bonheur de Henri.

Aussi Henri récompensa-t-il la femme en nommant, une fois la ville prise, le mari au gouvernement de Chartres.

Une seule chose troublait Henri IV dans ses amours, sa jalousie contre Bellegarde.

Les deux jeunes gens avaient beau se surveiller eux-mêmes avec la plus scrupuleuse attention, on n'aime pas sans que, du feu d'amour, si bien caché qu'il soit, il ne jaillisse au dehors quelque étincelle.

Henri IV, un jour, les regardait danser ensemble; lui les voyait, eux ne le voyaient pas. Il secoua la tête à leur façon de se donner la main, et murmura entre ses dents:

— Ventre-saint-gris! il faut qu'ils soient serviteur et maîtresse.

Il voulut s'en assurer. Il prétexta une entreprise qui devait le tenir dehors toute la nuit et la journée du lendemain, partit à huit heures du soir et revint à minuit.

Le roi ne s'était pas trompé. A son retour, Gabrielle et Bellegarde étaient ensemble.

Tout ce que put faire *La Rousse*, confidente de Gabrielle, ce fut, pendant que sa maîtresse allait ouvrir au roi, de faire cacher Bellegarde dans un cabinet où elle couchait, près du lit de sa maîtresse.

Après quoi, elle sortit, emportant la clef.

Le roi prétendit qu'il avait faim et demanda à souper.

Gabrielle s'excusa sur ce qu'elle n'attendait point le roi et n'avait rien fait préparer.

— Bon! dit le roi, je sais que vous avez des confitures dans ce cabinet. Je mangerai des confitures et du pain.

Gabrielle fit semblant de chercher la clef, la clef ne se trouva point.

Henri ordonna de chercher La Rousse. La Rousse n'était nulle part.

— Allons, dit le roi, je vois bien qu'il faudra, si je veux souper, que j'enfonce la porte.

Et il se mit à frapper dans la porte à grands coups de pied.

La porte allait céder quand La Rousse entra, demandant pourquoi le roi faisait tout ce bruit.

— Je fais tout ce bruit, dit le roi, parce que je veux manger des confitures qui sont dans ce cabinet.

— Mais pourquoi le roi, au lieu d'enfoncer la porte, ne l'ouvre-t-il pas tout simplement avec la clef?

— Ventre-saint-gris! dit le roi, pourquoi?... pourquoi?... Parce que je n'ai pas la clef.

— La voilà! dit la Rousse.

Et, rassurant sa maîtresse d'un coup d'œil, elle donna la clef au roi.

Le roi entra, le cabinet était vide: Bellegarde avait sauté par la fenêtre.

Le roi sortit l'oreille basse, et tenant un pot de confiture de chaque main.

Gabrielle joua le désespoir. Henri tomba à ses pieds et lui demanda pardon.

La scène a servi de modèle depuis à Beaumarchais pour son second acte du *Mariage de Figaro*.

Plus tard, quand Henri voulut épouser Gabrielle, M. de Praslin, capitaine des gardes du corps et depuis maréchal de France, pour empêcher son maître de faire une sottise qui lui eût aliéné l'estime de tous ses amis, lui offrit de lui faire surprendre Bellegarde dans la chambre de Gabrielle.

C'était à Fontainebleau. Le roi se leva, s'habilla, prit son épée et suivit M. de Praslin. Mais, au moment où celui-ci frappait à la porte pour se faire ouvrir, Henri IV lui arrêta le bras.

— Ah! par ma foi, non, dit-il, cela lui ferait trop de peine!

Et il rentra chez lui.

Le bon roi, et surtout le digne homme, que ce brave et spirituel Béarnais!

Au milieu de tout cela, le roi était entré à Paris, après un siège de quatre ans, pris, interrompu, repris.

On sait les détails horribles de ce siège, qui est un nouvel exemple que les haines religieuses sont bien autre chose que les haines politiques.

D'abord ce fut M. de Nemours qui fit sortir de Paris les bouches inutiles.

Henri, en voyant ces pauvres chassés, hâves, suppliants, affamés, eut pitié d'eux.

— Laissez-les passer, dit-il aux avant-postes qui les repoussaient; il y a pour eux des vivres dans mon camp.

Il mourait à Paris mille personnes de faim par jour, car Henri s'était emparé de tous les faubourgs. On essaya de faire du pain avec des os de morts pilés.

Cette nourriture redoubla la mortalité.

Henri se désespérait de voir que, malgré cette extrémité, Paris ne voulait pas se rendre.

M. de Gondi, archevêque de Paris, fut pris de pitié pour ses ouailles. Il se présenta au camp du roi, qu'il trouva

entouré de toute sa noblesse, et, comme il se plaignait de ne pouvoir se faire jour au milieu de ses rangs :

— Ventre-saint-gris ! monsieur, dit le Béarnais, si vous la voyiez un jour de bataille, elle me presse bien autrement.

Le résultat de cette conférence fit de nouveau ressortir l'esprit et le cœur de Henri.

Comme M. de Gondi lui peignait la famine, mais en même temps le fanatisme auquel Paris était en proie, et lui disait qu'il n'aurait Paris que quand le dernier soldat en serait tué, et quand le dernier bourgeois en serait mort :

— Ventre-saint-gris ! monsieur, dit-il, il n'en sera pas ainsi. Je suis comme la vraie mère de Salomon, j'aime mieux n'avoir point Paris que de l'avoir en lambeaux.

Et, le même jour, il ordonna qu'on fît, de sa part et en son nom, entrer des charrettes de vivres dans Paris.

Le fanatisme, comme l'avait dit l'archevêque, était si grand, que, malgré cette action sans exemple dans l'histoire des guerres, et surtout dans l'histoire des guerres civiles, ce ne fut que trois ans après que Henri entra dans sa capitale.

Encore y entra-t-il par surprise

Il avait mis dans ses intérêts le gouverneur Brissac, la plupart des échevins et tout ce qui restait du parlement.

Le 22 mars fut choisi pour cette entrée.

Le prévôt des marchands, L'Huillier, et trois échevins, Langlois, Neret et Beaurepaire, rassemblèrent autour d'eux leurs parents et leurs amis, chassèrent les Espagnols de leurs corps de garde et s'emparèrent des portes Saint-Denis et Saint Honoré.

Le roi leur avait donné le signal par une fusée tirée de Montmartre.

Il fit son entrée deux heures avant le jour, sans opposition aucune. L'armée royaliste se répandit dans la ville, en occupa les principaux postes, si bien qu'à leur réveil, les Parisiens, même les plus fanatiques, se trouvèrent hors d'état de faire aucune résistance.

Cependant les plus fidèles se taisaient encore ou restaient chez eux, quand tout à coup des hommes, portant des drapeaux blancs, tenant leur chapeau à la main, parcoururent toutes les rues en criant :

— Pardon, général !

Alors, ce ne fut qu'une clameur dans Paris ; la ville tout entière éclata dans un immense cri de « Vive le roi ! »

Henri avait consenti à abjurer. On connaît le fameux mot devenu proverbe : « Paris vaut bien une messe ! » Sa première visite fut donc à Notre-Dame. Un cortège immense le suivit : les gardes voulaient écarter la foule.

— Laissez approcher, laissez approcher, cria Henri. Ne voyez-vous pas que tout ce peuple est affamé de voir son roi ?

Et le roi arriva sans accident à Notre-Dame, et sans accident se rendit de Notre-Dame au Louvre.

Gabrielle, qui suivait le roi, fut d'abord installée à l'hôtel du Bouchage, attenant au palais.

C'est chez elle que, cinq mois après, Henri faillit être assassiné par Jean Châtel.

Le roi recevait deux gentilshommes qui s'étaient agenouillés pour lui rendre leurs devoirs. Au moment où il se baissait pour les relever, il se sentit frappé d'un coup violent à la lèvre.

D'abord, il crut que c'était sa folle Mathurine qui, par maladresse, l'avait heurté.

— Au diable soit la folle ! dit-il, elle m'a blessé.

Il avait les lèvres fendues et une dent cassée.

Mais elle, courant à la porte et la fermant.

— Non, non, père, dit-elle, ce n'est pas moi, c'est lui !

Et elle montra un jeune homme qui se cachait dans les rideaux d'une fenêtre.

Les deux gentilshommes s'élancèrent sur lui l'épée à la main.

— Ne lui faites point de mal, cria Henri IV, ce ne peut être qu'un fou.

Le roi ne se trompait que de bien peu, c'était un fanatique.

Le jeune homme fut arrêté, et l'on trouva sur lui le couteau dont il venait de frapper le roi.

Il se nommait Jean Châtel, était fils d'un riche marchand drapier, et étudiait au collège de Clermont.

Loin de nier son crime, il s'en vanta, déclara qu'il avait agi de son propre mouvement et par zèle pour la religion, persuadé qu'il était qu'on pouvait tuer tout roi non approuvé par le pape.

Puis il ajouta qu'il avait particulièrement un crime à expier aux yeux du Seigneur, et que le sang d'un hérétique lui avait paru une expiation qui devait être agréable à Dieu

Quel était ce crime ?

Celui pour lequel Dieu foudroya Onan

Le roi avait bien raison de dire que Jean Châtel était un fou.

La punition fut terrible

Les jésuites furent chassés de France comme corrupteurs de la jeunesse, perturbateurs du repos public, ennemis du roi et de l'Etat

Le père Guignard, chez lequel on trouva des écrits séditieux, fut pendu ; son cadavre fut jeté au feu, ses cendres furent éparpillées au vent.

Jean Châtel subit le supplice des régicides.

On lui lia dans la main le couteau dont il s'était servi pour commettre le crime et on lui coupa la main.

Puis il fut tenaillé et tiré à quatre chevaux.

Puis son corps fut consumé dans un bûcher, et ses cendres, comme celles du père Guignard, furent jetées au vent.

Enfin, sa maison, qui était devant le palais de Justice, fut rasée, et l'on éleva sur son emplacement une pyramide à quatre faces portant sur chacune d'elles l'arrêt du parlement et des inscriptions grecques et latines.

Cette pyramide fut abattue par ordre du petit-fils de Henri IV, Louis XIV, en 1705, à la sollicitation des jésuites, qui venaient de rentrer en France.

Le prévôt des marchands, François Miron, fit, au lieu et place de cette pyramide, établir une fontaine, qui fut depuis transférée dans la rue Saint-Victor.

Les félicitations arrivèrent de tous côtés au roi : discours, adresses, imprimés, manuscrits en prose et en vers.

Parmi ces derniers, il y en avait un qui le fit songer longtemps.

Il était de d'Aubigné, resté ardent calviniste, malgré l'abjuration de son roi.

Le voici :

AU ROI

Quand ta bouche renoncera
Ton Dieu, ton Dieu la percera,
Punissant le membre coupable.
Quant ton cœur, déloyal moqueur,
Comme elle sera punissable,
Alors Dieu percera ton cœur.

Cette menace devint une prophétie que, seize ans plus tard, Ravaillac se chargea d'accomplir.

Terminons par une anecdote : elle clôt admirablement l'entrée de Henri IV à Paris.

Le jour même de cette entrée, il se présenta chez sa tante, madame de Montpensier, ligueuse enragée, qui fut tout étonnée de le voir entrer chez elle, sa grande ennemie, sans suite et comme un bon neveu qui viendrait lui faire une visite de fête ou de jour de l'an.

— Eh ! lui demanda-t-elle après l'avoir fait asseoir, que venez-vous donc faire ici ?

— Ma foi ! dit Henri, vous aviez autrefois de si bonnes confitures, que l'eau m'en est venue à la bouche, et que je viens vous demander si vous en avez toujours.

— Ah ! je comprends, mon neveu, vous voulez me prendre en défaut, car, à cause de la famine, vous croyez que je n'en ai plus.

— Non, ventre-saint-gris ! répondit le roi, c'est tout simplement que j'ai faim.

— Manon, dit la princesse, faites apporter des confitures d'abricot.

Manon apporta un pot de confitures d'abricot.

Madame de Montpensier le décoiffa, et, prenant une cuiller, voulut en faire l'essai : c'était l'habitude à cette époque de goûter de tout ce que l'on présentait au roi.

Mais Henri l'arrêta

— Oh ! ma tante, dit-il, y pensez-vous ?

— Comment, répondit-elle, ne vous ai-je point assez fait la guerre pour vous être suspecte ?

— Vous ne me l'êtes point, ma tante.

Et, lui prenant le pot des mains, il le mangea sans que l'essai en eût été fait

— Ah ! répliqua-t-elle, je vois bien, sire, qu'il faut être votre servante.

Et, se jetant à ses genoux, elle lui demanda sa main à baiser.

Mais il lui tendit les deux bras et l'embrassa.

A propos d'essai, il arriva ceci un autre jour :

Le gentilhomme qui servait à boire au roi était fort distrait, de sorte que, lui servant le vin, au lieu de boire l'essai que l'on met dans le couvercle du verre, il but ce qui était dans le verre même.

Henri le regarda faire tranquillement ; puis, lorsqu'il eut fini :

— Un tel, dit-il, vous auriez au moins dû boire à ma santé, je vous eusse fait raison

V

Après la rentrée au Louvre, vint le chapitre des récompenses. On fit une fournée de chevaliers du Saint-Esprit.

M. le comte de la Vieuville père, ancien maître d'hôtel de M. de Nevers, neveu de Henri IV, en était.

Quand ce fut son tour de recevoir le collier, il se mit à genoux comme d'habitude, et, comme d'habitude aussi, prononça les paroles sacramentelles · *Domine, non sum dignus.*

— Je le sais pardieu bien, répondit le roi; mais mon neveu m'en a tant prié, que je n'ai pu le refuser.

La Vieuville raconta la chose lui-même, car il se doutait bien que, s'il gardait le silence sur l'anecdote, le roi, dans son humeur gasconne, ne manquerait pas, lui, de la raconter.

De la Vieuville était, au reste, un homme d'esprit. Un jour, il railla un certain spadassin ayant réputation de toujours tuer son homme.

Et, tournant le dos à Henri III il s'en était allé.

Le roi l'avait attaché au jeune duc de Guise, et Crillon était le véritable gouverneur de la Provence.

Or, une flotte espagnole croisait devant Marseille.

Une nuit que les jeunes gens buvaient et que Crillon dormait, on résolut de voir si ce Crillon, qu'on appelait *le brave*, était en réalité aussi brave qu'on le disait.

On fit irruption dans sa chambre en criant

— Alarme! alarme! l'ennemi est maître de la ville.



Sa première visite fut donc à Notre-Dame.

Celui-ci lui envoya faire un appel par deux témoins, lesquels signifièrent au comte de la Vieuville que son adversaire l'attendrait le lendemain, derrière les Carmes déchaux, à six heures du matin.

— A six heures, répondit la Vieuville, je ne me lève pas de si bon matin pour mes propres affaires. Je serais bien sot de me lever de si bonne heure pour celles de votre ami.

Et il n'alla point au rendez-vous, mais il alla au Louvre, où, racontant l'histoire, il mit les rieurs de son côté.

Les hommes comme Henri IV se complètent par ceux qui les entourent.

On se rappelle la lettre qu'il écrivit à Crillon après la bataille d'Arques. Crillon le vint rejoindre et le quitta le moins possible.

Cependant, au moment où Henri IV entrait à Paris, lui, Crillon, était à Marseille avec le jeune duc de Guise, gouverneur de la Provence pour Henri IV.

A Blois, en 1588, Henri III avait proposé à Crillon d'assassiner le duc de Guise. Mais lui s'était contenté de répondre :

— Sire, vous me prenez pour un autre.

Crillon, réveillé par toutes ces clameurs, demanda, avec son calme ordinaire, quelle était la cause de ce vacarme.

On lui répéta le conte convenu, c'est-à-dire qu'on lui cria aux oreilles que tout était perdu et que l'ennemi était maître partout

— Eh bien, après? demanda Crillon.

— Nous venons vous demander ce qu'il faut faire, dit le duc de Guise.

— Harnibieu! dit Crillon, passant ses chausses avec la même tranquillité que s'il se rendait à la parade, la belle demande! il faut mourir en gens de cœur

L'épreuve était faite, le duc de Guise avoua à Crillon que ce n'était qu'une épreuve.

Crillon défit ses chausses avec la même tranquillité qu'il les avait mises; mais, en les défaisant :

— Harnibieu! dit-il au jeune duc, tu jouais là un jeu dangereux, mon enfant; si tu m'eusses trouvé faible, je t'eusse poignardé.

Se remettant alors au lit, il tira les couvertures sur son nez et se rendormit.

Crillon était Gascon comme Henri IV, plus Gascon que

lui peut-être. Henri IV n'avait prétention que de descendre de saint Louis, tandis que Crillon, qui descendait de Balbez de Crillon, avait la prétention de descendre de Balbus.

Il n'avait jamais voulu apprendre à danser; car, dès la première leçon, son maître de danse lui ayant dit :

— Pliez, reculez !

— Harnibieu ! dit-il, monsieur le maître de danse, je n'en ferai rien; Crillon ne pliera ni ne reculera jamais.

C'était un zélé catholique, et il en donna une preuve publique. Un jour de Passion qu'il se trouvait dans l'église et que le prêtre disait le crucifiement du Christ, les souffrances de Notre-Seigneur exaspérèrent Crillon.

— Harnibieu ! dit-il, monseigneur Jésus-Christ, quel malheur pour vous que Crillon n'ait pas été là, on ne vous eût jamais crucifié !

Lorsque Henri vint à Lyon pour y recevoir Marie de Médicis :

— Madame, dit-il à la future reine en lui désignant Crillon, je vous présente le premier capitaine du monde.

— Vous en avez menti, sire, répondit Crillon, c'est vous.

Le 2 décembre 1615, il mourut. Le 3, les médecins l'ouvrirent; il avait le corps couvert de vingt-deux blessures, et le cœur du double de grosseur qu'il est chez les autres hommes.

Revenons au roi, qui eut à se reprocher de n'avoir pas fait Crillon maréchal de France. Il est vrai qu'avec Sully, Crillon avait empêché Gabrielle d'être reine.

Nous avons dit la visite que le roi Henri IV avait faite à madame de Montpensier, sa tante, en rentrant à Paris

Il en fit une à son autre tante, madame de Condé, veuve du prince de Condé tué à Jarnac.

Elle était sortie, et, comme personne n'était là pour le lui dire, il pénétra jusque dans sa chambre à coucher.

M. de Noailles en sortait, et il avait laissé sur le lit un papier où étaient ces deux vers :

Nul bien, nul heur ne me contente
Absent de ma divinité.

Henri prit une plume, et, achevant le quatrain, il mit ces deux derniers vers au-dessous des deux premiers :

N'appelez pas ainsi ma tante :
Elle aime trop l'humanité.

Après quoi, il sortit.

Il s'agissait d'instruire le roi dans la religion catholique. Ce fut M. Duperron, évêque d'Evreux, qui reçut cette charge difficile toujours, plus difficile avec un homme d'esprit comme Henri IV qu'avec tout autre.

L'évêque commença par lui expliquer ce que c'était que l'enfer.

Henri IV parut prêter une grande attention à ce que disait monseigneur.

Cela encouragea le prélat.

— Sire, dit-il, nous allons maintenant passer au purgatoire.

— Inutile, dit le roi.

— Pourquoi inutile? demanda l'évêque.

— Je sais ce que c'est.

— Comment, sire, vous savez ce que c'est que le purgatoire?

— Oui.

— Qu'est-ce que c'est, alors?

— Monseigneur, dit le roi, c'est le pain des moines; n'y touchons pas.

L'instruction n'alla pas plus loin.

Aussi Henri IV ne passa-t-il jamais pour un catholique bien ardent.

Cependant, il arriva que, dans sa guerre contre le duc de Savoie, Henri IV faisait en personne le siège de Montmeillan. Le roi, abrité avec Sully derrière un rocher, dirigeait les travaux de l'artillerie; un boulet lancé par la ville vint s'aplatir contre le rocher, dont il fit voler une partie en éclats

— Ventre-saint-gris ! s'écria Henri en faisant le signe de la croix.

— Ah ! sire, dit Sully, que l'on ne vienne plus me chanter maintenant que vous n'êtes pas bon catholique.

En se rendant à ce siège, il s'était arrêté pour dîner dans un petit village. Comme Sully était occupé à donner des ordres pour la marche de son artillerie, et qu'il vit qu'il allait dîner seul :

— Que l'on m'aille chercher, dit-il, l'homme du village qui passe pour avoir le plus d'esprit.

Cinq minutes après, on lui amenait un paysan à l'œil fûté, à la bouche moqueuse.

— Approche, lui dit-il.

— Me voilà, sire.

— Assieds-toi là.

Henri lui indiquait un siège en face de lui, de l'autre côté de la table

— J'y suis, dit le paysan en s'asseyant.

— Comment t'appelle-t-on?

— Gaillard.

— Ah ! ah ! Et quelle différence vois-tu entre Gaillard et Paillard?

— Sire, je ne vois que la largeur d'une table entre les deux.

— Ventre-saint-gris ! dit le roi, j'en tiens. Je ne croyais pas trouver un si grand esprit dans un si petit village.

Comme, en revenant de cette campagne, il traversait une ville où d'avance, ayant très faim, il avait envoyé ses fourriers pour lui préparer à dîner, il se trouva tout à coup arrêté par une députation ayant son maire en tête.

— Ventre-saint-gris ! dit-il, rien ne pouvait m'être plus désagréable en ce moment qu'un long discours; enfin, n'importe, il faut prendre patience.

Et il arrêta son cheval.

Le maire arrive jusqu'à son étrier, et là, tenant à la main un grand papier sur lequel le discours qu'il devait lire était écrit, il mit un genou en terre. Mais le digne magistrat avait mal choisi l'endroit. Son genou porta sur un caillou qui lui fit si grand mal, qu'il ne put se retenir.

— F... ! dit-il.

— Bon ! dit Henri IV, restons-en là, mon ami; tout ce que vous ajouteriez gâterait ce que vous venez de dire. Allons dîner.

Henri IV aimait les harangues courtes.

— Ce sont les longues harangues, disait-il, qui ont fait mes cheveux gris.

Après le dîner, le maire l'invita à visiter la ville.

Le roi, qui avait une heure devant lui, accepta la promenade offerte

Au détour d'une rue, il se trouva face à face avec une vieille femme accroupie au pied d'un mur. A la vue du roi, elle voulut se lever.

— Restez, restez, ma bonne, lui dit Henri IV: j'aime mieux voir la poule que l'œuf.

Pendant le siège de la Rochelle, il entendit raconter qu'un certain épicier, par suite de ses relations avec le mauvais esprit, avait obtenu de celui-ci une *main de gloire*, à l'aide de laquelle il faisait fortune.

Cette fortune que faisait l'épicier excitait l'envie des autres commerçants, si bien qu'ils firent insinuer à Henri IV qu'il n'y avait pas de mal à faire son procès au sorcier, et à le brûler. La réputation du Béarnais comme bon catholique ne pouvait qu'y gagner.

Par malheur, Henri IV ne croyait pas facilement à toutes ces histoires de magie; un jour qu'on le pressait de prendre un parti à l'endroit de cet homme, dont la fortune rapide scandalisait la ville, il promit de rendre une réponse positive le lendemain

Le lendemain, les zélés arrivent.

— Eh bien, sire, l'opinion de Votre Majesté est-elle fixée?

— Oui, dit Henri IV, cette nuit, à minuit, j'ai envoyé frapper à sa porte pour acheter une chandelle de trois deniers. Il s'est levé, a ouvert sa porte et a vendu la chandelle. Voilà sa *main de gloire*; cet homme ne perd pas une occasion de gagner, et c'est pourquoi il fait si bien ses affaires.

Henri IV comprenait d'autant mieux la probité chez les autres, qu'il était né avec un irrésistible penchant au vol. Il ne pouvait s'empêcher de prendre et de fourrer dans sa poche tous les objets précieux qu'il trouvait sous sa main, et même de l'argent; mais, le même jour, ou le lendemain au plus tard, il renvoyait ce qu'il avait pris.

— Si je n'avais été roi, avait-il l'habitude de dire, j'eusse bien certainement été pendu.

Il était de mine assez peu avantageuse, et son air un tant soit peu vulgaire justifiait ce mot de Gabrielle, le voyant déguisé en paysan :

— Ah ! sire, que vous êtes laid !

Louise de l'Hôpital, demoiselle de Vitry, mariée à Jean de Seymer, maître de la garde-robe du duc d'Alençon, habituée qu'elle était à la bonne mine de Henri III, interrogée sur l'effet que lui avait produit le roi, qu'elle venait de voir pour la première fois :

— J'ai vu le roi, dit-elle, mais je n'ai pas vu Sa Majesté.

Lorsqu'il voyait une maison tombant en ruine, il avait l'habitude de dire :

— Ceci est à moi ou à l'Eglise.

Les amours de Henri IV avec Gabrielle, au lieu d'aller en diminuant, suivaient une progression qui faisait, comme nous l'avons dit, craindre aux amis du roi qu'il ne fît la folie de l'épouser. Au mois de juin 1594, elle lui avait donné un fils, celui qu'il n'avait point, et pour cause, appelé *Alexandre*, mais César.

Cet événement, qui combla le roi de joie, lui fit changer le nom de sa maîtresse, c'est-à-dire la seule chose qu'elle eût reçue de son mari. A son nom de dame de Liancourt, il substitua celui de marquise de Monceaux.

Ce fut à partir de l'heure où Gabrielle eut donné un fils à son amant qu'elle commença à faire ce beau rêve de deve-

rir un jour reine de France. Il faut dire qu'elle marchait dans cet espoir, appuyée d'un bras sur madame de Sourdis, sa tante, et de l'autre sur M. de Chiverny, chancelier de France.

Son mariage avec M. de Liancourt était un obstacle qui semblait infranchissable. Elle fit prononcer d'abord la séparation, ensuite la nullité.

De son côté, le roi fit des démarches pour obtenir de Marguerite qu'elle consentît au divorce.

En attendant, César de Vendôme fut légitimé par lettres enregistrées le 3 février au parlement de Paris.

En récompense de ce bon procédé du roi, Gabrielle rompit tout à fait avec Bellegarde.

Au reste, sur deux points, son influence avait été heureuse. C'était elle qui avait obtenu du roi qu'il abjurât. Elle obtint de lui qu'il nommât Sully surintendant des finances.

Les finances étaient à François d'O, et, s'il faut en croire cette lettre de Henri IV, ne prospéraient pas entre ses mains.

Le roi, étant devant Amiens, écrivit à Sully :

« Mon cher Sully, je suis proche des ennemis, et je n'ai quasi pas un cheval sur lequel je puisse combattre, ni un harnais complet que je puisse endosser. Mes chemises sont toutes déchirées, mes pourpoints troués aux coudes, ma marmite est souvent renversée, et, depuis deux jours, je dîne et je soupe chez les uns et chez les autres, mes pourvoyeurs disant n'avoir plus moyen de me rien fournir pour ma table d'autant qu'il y a plus de six mois qu'ils n'ont reçu d'argent. »

Quelque temps après, Sully fut nommé surintendant.

Gabrielle accoucha encore successivement de deux enfants : Catherine-Henriette, légitimée de France, depuis duchesse d'Elbeuf, et Alexandre de Vendôme, grand prieur de France.

Ce siège d'Amiens avait été des plus inopinés. Le 12 mars 1597, veille de la mi-carême, tandis que le roi dansait un ballet avec la marquise, on vint annoncer qu'Amiens avait été surpris par les Espagnols. Naturellement une pareille nouvelle interrompit ce ballet. Le roi resta un instant pensif ; puis, prenant sa résolution :

— C'est assez faire le roi de France, dit-il, il est temps de faire le roi de Navarre (1).

Puis, comme la marquise pleurait :

— Allons, ma maîtresse, ajouta-t-il, il faut prendre les armes et faire une autre guerre.

Il partit, et, le 25 septembre 1597, Amiens fut repris.

Ce fut pendant ce siège, c'est-à-dire le 10 juillet 1597, que Henri IV fit Gabrielle duchesse de Beaufort.

Nous avons dit que Gabrielle avait eu sa bonne part dans la conversion de Henri IV. Voici la lettre que son amant lui écrivait quelques jours auparavant :

« J'arrivai au soir de bonne heure et fus importuné de *Dieugard* jusqu'à mon coucher. Nous croyons à la trêve et qu'elle se doit conclure aujourd'hui. Pour moi, je suis à l'endroit des ligueurs de Saint-Thomas, je commence ce matin à parler aux évêques. Outre ceux que je vous mandai hier pour escorte, je vous envoie cinquante arquebusiers qui valent bien des cuirassiers. L'espérance que j'ai de vous voir demain retient ma main de vous faire plus long discours. Ce sera dimanche que je ferai le *saut périlleux*. A l'heure que je vous écris, j'ai cent importuns sur mes épaules qui me feront haïr Saint-Denis comme vous faites moult. Bonjour, mon cœur ! venez demain de bonne heure, car il me semble déjà qu'il y a un an que je ne vous ai vue. Je baise un million de fois ces belles mains de mon ange, et la bouche de ma belle maîtresse.

« Ce 23 juillet. »

Quelques jours après la naissance de César, il écrivait cette autre lettre à Gabrielle :

« Mon cher cœur, je n'ai rien appris de nouveau, sinon qu'hier je renouai le mariage de mon cousin, et tous les contrats en furent passés. Je jouai au soir, jusqu'à minuit, au reversi. Voilà toutes les nouvelles de Saint-Germain, mon menon. J'ai un extrême désir de vous voir ; ce ne sera pas avant que vous soyez *relevée*, car je ne puis commencer ma diette à cause de l'ambassadeur de Savoie qui me vient jurer la paix, qui ne peut être que samedi. Mes chères amours, aimez-moi toujours bien, et soyez assurée que vous serez toujours la seule qui posséderez mon amour. Sur cette vérité, je vous baise un million de fois et le petit bonhomme.

« Ce 14 novembre. »

Terminons notre échantillon du style amoureux et épistolaire de Henri IV par ce dernier billet, qu'on croirait bien plutôt écrit par M. de Scudéri que par le vainqueur de Coutras et d'Ivry :

« Mon cher cœur, j'ai pris le cerf en une heure avec tout le plaisir du monde, et je suis arrivé en ce lieu à quatre heures. Je suis descendu à mon petit logis, où il fait admirablement beau. Mes enfants m'y sont venus trouver, ou plutôt on me les y a apportés. Ma fille amende fort et se fait belle ; mais mon fils sera plus beau que son aîné ; vous me conjurez, mes chères amours, d'emporter autant d'amour que je vous en ai laissé. Ah ! que vous me faites plaisir, car j'en ai eu tant, que, croyant avoir tout emporté, je pensais qu'il ne vous en fût point demeuré. Je m'en vais, las ! entretenir Morphée. Mais, s'il me représente autre songe que vous, je fuirai à tout jamais sa compagnie. Bonsoir pour moi, bonjour pour vous, ma chère maîtresse ! je baise un million de fois vos beaux yeux. »

Encore une lettre, et ce sera la dernière.

« Mes belles amours, deux heures après l'arrivée de ce porteur, vous verrez un cavalier qui vous aime fort, que l'on appelle roi de France et de Navarre, titre certainement honorable, mais bien pénible ; celui de votre sujet est bien plus délicieux. Au reste, tous trois sont bons en quelque sauce qu'on les puisse mettre et n'ai résolu de les céder à personne. J'ai vu, par votre lettre, la hâte qu'avez d'aller à Saint-Germain. Je suis fort aise qu'aimiez bien ma sœur, c'est un des plus assurés témoignages que vous me pouvez rendre de votre bonne grâce, que je chéris plus que ma vie, encore que je l'aime bien.

« Bonjour, mon tout ; je baise vos beaux yeux un million de fois.

« De nos délicieux déserts de Fontainebleau, ce 12 septembre. »

On voit où en étaient les amours du roi pour Gabrielle. Il négociait en cour de Rome la rupture de son mariage avec Marguerite. Il pressait celle-ci de consentir au divorce, ce à quoi elle se refusait obstinément. Mais il était résolu à passer par-dessus tout.

On déclarait Henri de Bourbon, prince de Condé, bâtard. M. le comte de Soissons se faisait cardinal, et on lui donnait trois cent mille écus de rente en bénéfices. François de Bourbon, prince de Conti, avait épousé Jeanne de Coëme, comtesse de Montafix, mère de la comtesse de Soissons, mais qui ne pouvait plus avoir d'enfants. Enfin le maréchal de Biron devait épouser la fille de madame d'Estrées, qui fut depuis madame de Sauzay. .

Et cependant les avertissements ne manquaient au roi ni d'en haut ni d'en bas.

Un soir qu'il revenait de la chasse, vêtu fort simplement et n'ayant avec lui que deux ou trois gentilshommes, il passa la rivière au quai Malaquais, à l'endroit où est aujourd'hui le pont des Saints-Pères, et où autrefois était un bac. C'était en 1598, on venait de signer la paix de Vervins.

Voyant que le batelier ne le connaissait pas, il lui demanda ce que l'on pensait de la paix.

— Ma foi, dit le batelier, je ne sais pas ce que c'est que cette belle paix mais ce que je sais, c'est qu'il y a des impôts sur tout, et jusque sur ce misérable bateau avec lequel j'ai bien de la peine à vivre.

— Eh ! reprit Henri, le roi ne compte-t-il donc pas mettre ordre à tous ces impôts-là ?

— Peuh ! le roi est un assez bon diable, répondit le passeur ; mais il a une maîtresse à laquelle il faut faire tant de belles robes et tant d'affiquets, que cela n'en finit point, et c'est nous qui payons tout cela.

Puis il ajouta d'un grand air de commisération :

— Passe encore si elle n'était qu'à lui, mais on dit qu'elle se fait caresser par bien d'autres !

Le roi se mit à rire. Rit-il de bon cœur ? rit-il à contre-cœur ? Nous ne sommes pas assez avant dans les mystères de la jalousie royale pour décider cela.

Mais, en tous cas, le lendemain, il envoya chercher le batelier et lui fit tout redire devant la duchesse de Beaufort.

Le batelier répéta tout, sans omettre une parole. La duchesse était furieuse et voulait le faire pendre.

Mais Henri, haussant les épaules :

— Vous êtes folle ! dit-il ; c'est un pauvre hère, que la misère met de mauvaise humeur ; je ne veux plus qu'il paye rien pour son bateau, et, dès demain, je vous en réponds, il chantera : *Vive Henri IV !* et *Charmante Gabrielle !*

Et le batelier quitta le Louvre avec une bourse contenant vingt-cinq écus d'or et la franchise de son bateau.

Une chose tourmentait la duchesse, au reste, bien autrement que tout ce que les bateliers du monde pouvaient dire d'elle.

C'étaient les horoscopes qu'elle faisait tirer sur sa fortune et qui tous étaient désespérants.

Les uns disaient qu'elle ne serait mariée qu'une fois.

Les autres, qu'elle mourrait jeune.

(1) L'empereur a dit quelque chose de pareil à Montereau : « Allons, Bonaparte, sauve Napoléon ! »

Ceux-ci, qu'un enfant lui ferait perdre toute espérance.

Ceux-là, qu'une personne à laquelle elle donnait toute sa confiance lui jouerait un mauvais tour.

Plus son bonheur semblait proche aux autres, plus à elle il semblait mal assuré, et Gratienne, sa femme de confiance, disait à Sully :

— Je ne sais ce qu'a ma maîtresse, mais elle ne fait que pleurer et gémir toute la nuit.

Et cependant Henri pressait Sillery, son ambassadeur à Rome, menaçant de refaire une France protestante si l'on ne brisait son mariage, et envoyait courriers sur courriers à Marguerite, menaçant d'un procès en adultère si elle ne donnait son adhésion au divorce.

Sur ces entrefaites, une nouvelle grossesse se déclara.

Gabrielle était à Fontainebleau avec le roi. Les fêtes de Pâques approchaient. Le roi pria Gabrielle de les aller faire à Paris, afin que le peuple, qui, on ne sait pourquoi, la traitait de huguenote, n'eût point cette occasion de crier contre elle.

D'ailleurs René Benoît, son confesseur, la pressait, de son côté, de revenir à Paris pour cette solennité.

Il fut donc résolu que les deux amants se sépareraient pour quatre ou cinq jours, et se retrouveraient aussitôt les fêtes de Pâques passées.

C'était bien peu de chose qu'une si courte absence pour des gens qui avaient été si souvent séparés, et cependant jamais départ n'avait été plus douloureux. On eût dit qu'il y avait entre eux quelque pressentiment mortel, et qu'une voix funèbre leur disait au fond du cœur qu'ils ne se verraient plus. Ils ne pouvaient se résoudre à se séparer : ils se quittaient, Gabrielle faisait vingt pas et revenait pour recommander au roi ses enfants, ses domestiques, sa maison de Monceaux ; puis le roi prenait congé d'elle, et alors c'était, à son tour, lui qui la rappelait. Henri la conduisit à plus d'une lieue, puis revint tout triste et tout éploré à Fontainebleau, tandis que Gabrielle, non moins triste et éplorée, continuait son chemin vers Paris.

Gabrielle arriva enfin à Paris. Elle était accompagnée du valet de chambre de Henri IV, nommé Fouquet, dit *La Varenne*. C'était le confident actif des amours du roi. Il jouait près de lui le rôle que Lebel jouait près de Louis XV. Le malheureux mourut de peur parce qu'une pie apprivoisée qu'il agaçait, au lieu de l'appeler de son nom de famille, Fouquet, ou de son surnom, La Varenne, l'appela d'un nom de poisson.

Il paraît que la pie savante n'avait pas fait, à tout prendre, une aussi terrible erreur que le singe de la Fontaine, qui avait pris le Pirée pour un nom d'homme.

Ce n'était pas sans raison que la pauvre Gabrielle avait ces pressentiments.

Toute la cour était liguée contre elle.

Henri IV avait beaucoup aimé et de bon nombre de façons ; mais il n'avait jamais aimé personne comme Gabrielle.

Il avait fait, ou fait faire pour elle, sur un air de vieux psaume probablement, la ravissante chanson populaire alors, et restée populaire aujourd'hui encore de *Charmante Gabrielle*.

De toute la monarchie, il reste dans la bouche du peuple un nom — Henri IV — et deux chansons — *Charmante Gabrielle* et *Malbrouk s'en va-t-en guerre*.

Ah ! il est resté un mot aussi :

La poule au pot.

On venait d'entrer, depuis quarante ans de guerre, dans une période de paix : tout le monde avait faim et soif, n'ayant ni bu ni mangé depuis un demi-siècle. Le sobre Gascon lui-même semblait être devenu gastronome. « Envoyez-moi des oies grasses du Béarn, dit-il : les plus grosses que vous pourrez trouver, et qu'elles fassent honneur au pays.

Comme à toutes ses maîtresses, Henri IV avait promis le *mariage* à Gabrielle. Gabrielle avait vingt-six ans ; elle était grasse, replète, positive, — forte mangeuse : — c'était pour elle, selon toute probabilité, que Henri IV demandait ces oies grasses du Béarn. Dans le dernier portrait qu'on a d'elle, et qui est le dessin que possède la Bibliothèque, son gras et frais visage s'épanouit comme un bouquet de lis et de roses.

« Si ce n'était la reine encore, dit Michelet, c'était bien la maîtresse du roi de la paix, — le type et le brillant augure des sept années grasses qui devaient succéder aux sept années maigres dont à Paris on vit l'aurore. »

C'était, de plus, la mère d'enfants que le roi aimait fort, des gros Vendômes. — Faible avec ses maîtresses, Henri IV était encore bien autrement faible avec ses enfants, avec ceux qu'il croyait de lui du moins. Il ne fut jamais faible avec Louis XIII, qu'il commandait par écrit de *fouetter serré*. On se rappelle le Béarnais à quatre pattes, recevant l'ambassadeur d'Espagne ses enfants sur le dos.

Henri avait quarante-cinq ans ; depuis trente, il portait le harnais de la guerre, — l'ayant à peine déposé, — et toujours pour le reprendre presque aussitôt. Il arrivait à cet âge où l'homme a besoin de repos, de bonheur calme, d'intérieur. Il avait, comme tous les hommes faibles, l'orgueil de paraître absolu. Gabrielle, qui était réellement la maîtresse, lui laissait prendre des airs de maître. Cela lui allait.

Maigre, vif, vieilli de corps et fort entamé en amour, il était resté infiniment jeune d'esprit, et par son extrême activité, imposait à l'Europe et se maintenait dans l'opinion. Jamais on ne le voyait assis ; jamais il ne paraissait fatigué ; l'intrépide marcheur du Béarn semblait avoir, pour quelque péché, reçu du ciel défense de prendre repos ; c'était debout qu'il écoutait les ambassadeurs ; c'était debout qu'il présidait le conseil ; puis, les ambassadeurs entendus, le conseil présidé, il montait à cheval, chassait d'une façon enragée. Il semblait avoir le diable au corps. Aussi le peuple, si juste dans ses appréciations, l'appelait-il le Diable à quatre.

Toute cette vigueur s'était soutenue tant qu'avait duré la guerre. La paix faite, Henri IV s'aperçut qu'il était non seulement fatigué, mais épuisé.

Six mois après la paix faite, une trilogie effroyable, lasse probablement d'attendre, s'abattit sur lui : une rétention d'urine, la goutte, la diarrhée. — Pardon, cher lecteur, nous racontons les rois en robe de chambre.

Le pauvre Henri IV en pensa mourir.

Il avait tant vu, tant fait, tant souffert !

Sur un seul point Henri IV resta ce qu'il avait toujours été : un coureur de femmes, et même un coureur de filles.

Madame de Motteville se plaint que, de son temps, les femmes n'étaient plus honorées comme sous Henri IV. C'est que Henri IV aimait les femmes et que Louis XIII les détestait.

Comment le fils de Henri IV détestait-il les femmes ?

Nous n'avons jamais dit, nous, historien d'alcôve, que Louis XIII fût le fils de Henri IV.

Nous dirons peut-être tout le contraire au moment de sa naissance.

La situation était donc bonne pour Gabrielle : elle devenait, en tourmentant un peu, la femme d'un roi fatigué auquel elle apportait en dot, non de l'or, non des provinces, mais quelque chose de bien autrement précieux : des enfants tout faits.

Mais l'Espagne battue espérait bien prendre sa revanche en introduisant dans le lit du roi une reine espagnole.

De là les craintes de la pauvre Gabrielle. Elle se sentait un *obstacle*. Et, en face de l'Espagne et de l'Autriche, les obstacles duraient peu.

Le roi de France était le seul roi soldat de l'Europe : la France était la seule nation guerrière. On n'avait pas pu s'emparer de la France ; il fallait s'emparer du roi.

Il fallait *le marier*.

Et, si l'on ne pouvait pas le marier, *le tuer*.

On le maria, ce qui n'empêcha point qu'on ne le tuât.

Comme politique, il était aussi le plus fort. Il avait plus d'esprit à lui seul que tous ses ennemis ensemble. Tout en ayant l'air de faire tout ce que Rome voulait, il finissait toujours par faire à sa guise.

Il avait promis au pape le rétablissement des jésuites, mais il se gardait bien de tenir sa promesse.

Le rétablissement des jésuites, il le savait bien, c'était sa mort.

Le pape le pressait par l'intermédiaire du nonce. Mais lui, toujours spirituel, toujours éludant, glissant toujours :

— Si j'avais deux vies, répondit-il, j'en donnerais volontiers une pour Sa Sainteté. Mais je n'en ai qu'une, et je la dois garder pour son service.

Et il ajouta :

— Et pour l'intérêt de mes sujets !

Il fallait donc marier le roi, ou le tuer !

Il faut rendre cette justice au pape, qu'il était pour le mariage.

Pour un mariage italien ou espagnol, — pour un mariage toscan, par exemple.

Les Médicis étaient tout à la fois Italiens et Espagnols.

Il est vrai qu'à Bruxelles, le légat Malvezzi organisait à tout hasard l'assassinat. Voyez de Thou.

Le roi avait été et était encore bien pauvre. Dans sa grande misère, il avait eu recours à un prince banquier, despote de Florence. C'était l'habitude de nos rois de tendre la main par-dessus les Alpes, et les Médicis ont encore dans leurs armes les fleurs de lis avec lesquelles Louis XI leur a payé ses dettes. Mais, en leur qualité de banquiers, les Médicis avaient pris leurs précautions. Henri leur avait fait des délégations sur les impôts futurs, et ils avaient en France deux percepteurs qui recevaient directement et en leur nom :

Gondi et Zamet.

Remarquez bien que c'est chez ce dernier que va mourir Gabrielle.

Chez l'homme du grand-duc Ferdinand qui, un an après, va marier sa nièce, Flamande par sa mère, Jeanne d'Au-

triche, Flamande par son grand-père, l'empereur Ferdinand, cousin de Philippe II et de Philippe III, à Henri IV, veuf de Gabrielle.

Il avait, à tout hasard, le grand-duc Ferdinand, envoyé le portrait de Marie de Médicis à Henri IV.

— N'avez-vous pas peur de ce portrait? demandait-on à Gabrielle.

— Non, répondit-elle, je n'ai pas peur du portrait, mais j'ai peur de la caisse.

Ce qui soutenait Gabrielle, c'est qu'avec un homme comme Henri IV, on sentait le besoin d'une *reine française*.

Mais elle avait contre elle un homme à qui il n'était pas facile d'arracher son consentement, c'était Sully, et Henri IV ne faisait rien que du consentement de Sully. Les d'Estrées avaient fait la faute de mécontenter le rancunier financier.

Sully désirait être grand maître de l'artillerie, et les d'Estrées avaient pris cette grande maîtrise pour eux.

Ce grand astrologue des choses de la terre vit, dans son esprit éminemment juste, que Gabrielle ne réussirait pas, quoiqu'elle eût pour elle le roi.

Mais qu'était-ce que le roi en pareille matière?

Il pouvait donner son corps tout entier, moins sa main.

Puis on n'avait pas le sou. Sully commençait à peine cette grande restauration des finances qui, au bout de dix ans, au lieu d'un déficit de vingt-cinq millions, donna un excédent de trente. L'Italienne était riche. Sully, financier avant tout, était pour l'Italienne.

Henri IV avait près de lui deux hommes dans lesquels il avait toute confiance :

La Varenne, ex-aumônier ;

Zamet, ex-cordonnier.

C'étaient des drôles, le roi le savait, mais il ne pouvait pas plus se passer d'eux que de maîtresses.

Nous allons avoir à nous occuper particulièrement de Zamet.

Maintenant que nous avons vu la situation, passons au drame.

VI

En arrivant à Paris, on ne sait pourquoi, au lieu de descendre chez elle — les grandes catastrophes ont leurs mystères — au lieu de descendre chez elle, Gabrielle descendit chez Sébastien Zamet, dont la maison était sous la Bastille, juste où est aujourd'hui la rue de la Cerisaie.

La Cerisaie, le verger de nos anciens rois, formait alors une partie du jardin de Zamet.

En racontant la vie privée du roi, comment n'avons-nous point encore parlé de ce riche partisan? Nous-même n'y comprenons rien.

Sébastien Zamet, père d'un maréchal de camp des armées du roi et d'un évêque de Langres, avait été cordonnier sous Henri III. Il était le seul qui fût parvenu à chausser convenablement le délicieux pied de Sa Majesté. Il était natif de Lucques. Son caractère jovial, ses plaisanteries florentines lui donnèrent entrée près de Henri IV. C'était ce que l'on appelait à cette époque à Paris un *partisan*, ce que l'on appelait à Jérusalem un pharisien, ce que l'on appelle aujourd'hui dans tous les pays du monde un usurier.

Au contrat de mariage d'une de ses filles, comme le notaire, embarrassé, demandait quelle qualité il voulait prendre dans l'acte :

— Mettez, dit Zamet, seigneur de dix-sept cent mille écus.

Le roi l'aimait, nous l'avons dit, et allait souvent souper chez lui avec ses amis et ses maîtresses. Il l'appelait *Bastien*, tout court.

Gabrielle, au lieu de descendre en son hôtel, où elle n'était sans doute pas attendue, descendit donc chez Sébastien Zamet.

Sully raconte lui-même qu'il alla l'y voir et qu'elle fut fort tendre pour lui ; alors, il lui envoya sa femme : cela gâta tout. Gabrielle, croyant être aimable, dit à madame de Sully qu'elle pouvait compter sur son amitié, et qu'elle la recevrait toujours à ses *levers* et à ses *couchers*.

Ces façons de reine mirent madame de Sully hors des gonds.

Elle rentra au château de Rosny furieuse ; mais Sully la calma en lui disant :

— Soyez tranquille, ma mie, les choses n'iront pas loin.

Zamet avait paru enchanté du grand honneur que lui faisait Gabrielle ; il fit préparer un dîner des plus délicats et soigna lui-même les mets qu'il savait que la duchesse aimait le mieux.

Elle avait communié le matin, c'est-à-dire le jeudi de la semaine sainte.

Grosse mangeuse et enchantée d'être quitte d'un devoir qu'elle n'accomplissait qu'à contre-cœur, Gabrielle, en ceinte d'ailleurs, mangea beaucoup.

L'après-midi, la duchesse alla aux *Ténèbres*, qui se devaient dire à grande musique dans l'église du Petit-Saint-Antoine. Elle marchait en litière, avec un capitaine des gardes à côté de sa litière. On lui avait gardé une chapelle, où elle entra pour n'être ni trop pressée, ni trop en vue. Mademoiselle de Guise était avec elle, et pendant l'office la duchesse lui fit lire des lettres de Rome, par lesquelles on l'assurait qu'elle verrait bientôt le divorce du roi avec la reine Marguerite, et deux lettres que lui avait écrites le roi le jour même.

Ces lettres étaient peut-être les plus vives et les plus passionnées que le roi eût jamais écrites à la duchesse de Beaufort. Il lui annonçait qu'il dépêcherait incessamment le sieur de Fresne à Rome avec de nouveaux ordres.

Après les Ténèbres, et en sortant de l'église, elle s'appuya sur le bras de madame de Guise, en lui disant :

— Je ne sais ce que j'ai, mais je me trouve mal.

Puis, arrivée à la porte, et en montant dans sa litière :

— Venez m'entretenir, je vous prie, dans la soirée, dit-elle.

Et elle se fit reconduire chez Zamet, et, là, se trouvant un peu mieux, elle essaya de faire une promenade dans les jardins.

Mais, au milieu de sa promenade, une seconde crise la prit.

Alors, comme si tout à coup un éclair passait dans son esprit, elle jeta de grands cris, demandant qu'on la tirât de chez Zamet, et qu'on la conduisît chez sa tante, madame de Sourdis, au cloître Saint-Germain.

« Ce qu'on fut obligé de faire, dit La Varenne à Sully, à cause de la passion extrême qu'elle témoignait avoir à déloger de la maison du sieur Zamet. »

Aussitôt arrivée chez madame de Sourdis, la duchesse se fit déshabiller. Elle se plaignait d'un grand mal de tête.

Madame de Sourdis n'y était pas, elle se trouva seule avec La Varenne. Il lui portait toute sorte de soins, mais n'envoyait pas chercher de médecin.

On n'en envoya chercher un que lorsque les crises devinrent fréquentes et terribles.

Pendant qu'on déshabillait la malade, elle fut prise d'une effroyable convulsion.

Une fois revenue, elle demanda une plume et de l'encre pour écrire au roi ; mais une autre convulsion l'en empêcha.

Revenue de cette seconde convulsion, elle prit une lettre du roi qui arrivait à l'instant même. C'était la troisième qu'elle recevait depuis la veille. Elle voulut la lire, mais elle tomba dans une troisième convulsion, qui alla toujours en augmentant.

Le médecin arriva ; mais le médecin dit qu'il ne pouvait rien ordonner à une femme enceinte ; qu'il fallait laisser agir la nature.

Le vendredi, elle fit une fausse couche ; l'enfant avait quatre mois.

Le médecin n'en fit pas davantage. C'était cependant La Rivière, le médecin du roi.

Le soir du vendredi, elle perdit connaissance.

Vers onze heures, elle expira.

Le médecin l'avait littéralement regardée mourir.

Ainsi s'accomplirent les quatre prédictions qui disaient :

La première, *qu'elle ne serait jamais mariée qu'une fois* ;

La seconde, *qu'elle mourrait jeune* ;

La troisième, *qu'un enfant lui ferait perdre connaissance* ;

La quatrième, *qu'une personne à laquelle elle donnait toute sa confiance lui jouerait un mauvais tour.*

« Après sa mort, dit Mézeray, elle parut si hideuse et le visage si défiguré, qu'on ne pouvait la regarder qu'avec horreur. Ses ennemis, ajoute-t-il, prirent de là occasion de faire accroire au peuple que c'était le diable qui l'avait mise en cet état, parce que, disaient toujours ces mêmes ennemis, elle s'était donnée à lui afin de posséder seule les bonnes grâces du roi, et qu'il lui avait rompu le col. »

Le diable, bien entendu !

Ce qui avait donné lieu à ce conte, c'est que ce même La Rivière, qui s'était contenté de la regarder mourir, eut l'imprudence de dire en sortant :

— *Hic est manus Domini.*

Au reste, quelque chose de pareil se raconta, vers le même temps, sur Louise de Bude, seconde femme de Henri de Montmorency. Quant à celle-ci, voici ce qu'en dit Sully dans ses Mémoires :

« Elle était, dit-on, en compagnie lorsqu'on lui annonça qu'un gentilhomme d'assez bonne mine, mais de teint [illegible] de poils noirs, était là qui demandait à lui parler sur de[s] choses de conséquence. Elle parut interdite, éperdue [illegible] lui fit dire de revenir une autre fois. Il répondit alors qu[e] si elle ne venait pas, il irait la chercher. Il lui fallu[t]

quitter la compagnie et, en s'en séparant, elle dit adieu, les larmes aux yeux à trois dames de ses amies, comme si elle allait à une mort certaine. En effet, elle mourut quelques jours après, ayant le visage et le col tournés sens devant derrière. Voilà le conte qu'on tient, ajoute Sully, des trois dames à qui madame de Montmorency dit adieu. »

Revenons à Henri IV.

Il était à Fontainebleau, comme nous avons dit.

Aux premières nouvelles, il en partit à cheval et ventre à terre. A Villejuif, il rencontra un courrier qui venait lui annoncer la mort de la duchesse. D'Ornano, Roquelaure et Frontenac, qui l'accompagnaient, le tirèrent en arrière, et finirent par le ramener à l'abbaye de Saussaie, au-dessus de Villejuif, où il se jeta sur un lit, en donnant des marques de la plus vive douleur.

Quelques heures après, il vint de Paris un carrosse dans lequel il monta ; puis, dans ce carrosse, il revint à Fontainebleau, où les principaux seigneurs accoururent.

Mais, en arrivant, étant entré dans la grande salle du château :

— Messeigneurs, dit-il, je prie la compagnie de s'en retourner à Paris et de prier Dieu pour ma consolation.

Les gentilshommes saluèrent et se retirèrent. Le roi ne garda près de lui que Bellegarde, le comte de Lude, Terme, Castelnau, de Chalosse, Monglat et Frontenac.

Et, comme Bassompierre, qui avait conduit, par eau de Fontainebleau à Paris, la duchesse de Beaufort, se retirait avec les autres, le roi le retenant :

— Bassompierre, lui dit-il, vous avez été le dernier auprès de ma maîtresse. Demeurez aussi auprès de moi pour m'en entretenir.

« De sorte, dit Bassompierre, que je demeurai ainsi, et nous fûmes cinq ou six jours sans que la compagnie se grossît, sinon de quelques ambassadeurs qui venaient se consoler avec lui, et s'en retournaient aussitôt. »

Passé ces huit jours, Henri IV ne retint plus près de lui que Bussy, Zamet et le duc de Retz.

Ce dernier, après avoir laissé le roi exhaler quelques plaintes, lui dit presque en riant :

— Ah ! par ma foi, sire, au bout du compte, cette mort me paraît un coup du ciel.

— Un coup du ciel, et pourquoi ? demanda Henri IV.

— Mais songez donc à l'énormité que vous alliez faire, sire.

— Quelle énormité ?

— D'épouser cette femme !... de faire de mademoiselle d'Estrées une reine de France ! Oh ! pour la seconde fois, je jure Dieu que la Providence vous a fait là une belle grâce.

Le roi laissa tomber sa tête sur sa poitrine et rêva quelque temps.

Puis, relevant la tête :

— Peut-être, au bout du compte, avez-vous raison, duc, lui dit-il ; soit grâce, soit épreuve, je crois qu'à tout hasard je dois remercier Dieu.

Et il remercia Dieu et se consola si bien, dit l'auteur des *Amours du grand Alexandre*, que, trois semaines après, il devint amoureux de mademoiselle d'Entragues. »

Ce qui n'empêcha point que le roi ne portât le deuil trois mois et en noir, contre l'habitude : les rois portent le deuil en violet.

Quant à la pauvre Gabrielle, on n'apprit rien de plus sur sa mort. Seulement, le bruit subsista qu'elle avait été empoisonnée.

La joie fut grande à Rosny. Gabrielle mourut le samedi au matin ; mais, dès le vendredi soir, La Varenne avait envoyé un messager à Rosny.

De sorte qu'à l'heure même où Gabrielle mourait, Sully embrassa sa femme, qui était au lit, et lui dit :

— Ma fille, vous n'irez point aux levers de la duchesse, la corde a rompu.

Quant à Zamet et à La Varenne, ils restèrent tous deux fort en faveur : — Zamet appelant sa caisse le *Mont-de-Piété* des rois, — et La Varenne fondant l'église de la Flèche.

VII

Un soir, Henri et Sully causaient en tête à tête dans la chambre à coucher du roi, les pieds sur les chenets, comme deux simples bourgeois de la rue Saint-Denis.

C'était trois ou quatre mois après la mort de Gabrielle, et un mois ou six semaines après que mademoiselle d'Entragues avait succédé à la duchesse de Beaufort.

— Sire, disait Sully, voici que nous avons le consentement au divorce de Marguerite, voici que votre mariage va être cassé en cour de Rome. Il faudrait songer à vous choisir une femme parmi les princesses régnantes ; car, sans que je vous rappelle votre âge à mauvaise intention, sire, vous allez avoir quarante-six ans au 13 décembre prochain, et c'est l'heure de vous marier, si vous voulez conduire votre dauphin jusqu'à sa majorité.

Henri resta un instant pensif ; puis, secouant la tête :

— Mon ami, dit-il, c'est chose grave que de prendre une seconde femme, quand la première s'appelait Marguerite de Valois ; car supposez que je réunisse en une seule créature toutes les beautés et toutes les qualités de toutes les maîtresses que j'ai eues, je lui souhaiterais encore autre chose.

— Mais que vous faudrait-il donc trouver en une femme, sire, pour que vous fussiez content ?

— Il me faudrait trouver *beauté* en sa personne, *pudicité* en sa vie, *complaisance* en son humeur, *habileté* en esprit, *fécondité* en génération, *éminence* en extraction, et *grands États* en possession ; et, mon ami, je crois que cette femme n'est encore née, ni prête à naître.

— Eh bien, dit Sully, cherchons donc un objet réel.

— Cherchons, si cela peut te faire plaisir, Rosny.

— Que dites-vous de l'infante d'Espagne, sire ?

— Je dis que, quoique laide et vieille à plaisir, elle me conviendrait assez, pourvu qu'avec elle j'épousasse les Pays-Bas.

— Ne voyez-vous pas quelque princesse en Allemagne ?

— Ne m'en parlez pas, Sully : une reine de cette nation a failli tout ruiner en France.

— Les sœurs du prince d'Orange ?

— Elles sont huguenotes et me mettraient mal avec Rome et avec les catholiques zélés.

— La nièce du duc Ferdinand de Florence ?

— Elle est de la maison de la reine Catherine, qui a fait bien du mal à la France et à moi en particulier.

— Mais alors, voyons au dedans du royaume. Vous avez, par exemple, votre nièce de Guise.

— Elle est de bon lignage, belle, grande, bien faite, un peu coquette, et aime, à ce que l'on assure, autant les poulets en papier qu'en fricassée ou à la broche. Douce, spirituelle, amusante, elle me plairait beaucoup ; mais je craindrais sa passion pour l'agrandissement de ses frères et celui de sa maison. L'aînée de la maison de Mayenne, quoique noire, ne me déplairait pas non plus ; mais elle est trop jeune. Il y a une fille dans la maison de Luxembourg, une dans celle de Guéménée, ma cousine Catherine de Rohan. Encore cette dernière est-elle huguenote, et, quant aux autres, elles ne me plaisent pas.

— Enfin, sire, dit Sully, comme, au bout du compte, il faut vous marier, à votre place, moi, je m'arrêterais tout simplement à une femme qui fût d'humeur douce et complaisante, qui me donnât des enfants, et qui fût en état de conduire le royaume et sa famille, si je laissais, en mourant, un dauphin trop jeune pour régner par lui-même.

Henri IV poussa un soupir. Sully vit bien qu'il fallait faire des concessions.

— Quitte, dit-il, à chercher dans une maîtresse les qualités qui manqueraient à ma femme.

Ce dernier point parut toucher Henri IV.

— La maîtresse, je l'ai déjà, dit-il ; reste la femme.

— Eh bien, sire, cherchons !

— Je ne vois que celles que je t'ai nommées.

— Eh bien, cherchons parmi celles que vous m'avez nommées.

Et les deux hommes se mirent à chercher.

Enfin, après avoir bien cherché, débattu, discuté, le préjugé du nom des Médicis fut écarté, et le choix s'arrêta sur Marie de Médicis, nièce de Ferdinand de Médicis, grand duc de Florence, fille de François de Médicis, dernier duc, et de Jeanne d'Autriche.

Ce n'était déjà plus une jeune fille, lorsque Henri IV songea à l'épouser, c'était une femme de vingt-sept ans. On parlait avec éloge de sa beauté : voyons si c'était justice.

Elle avait le front élevé, dit l'histoire, les cheveux du plus beau brun du monde, le teint d'une blancheur admirable, les yeux vifs, le regard fier, l'ovale du visage parfait, le col et la gorge admirables, les bras et les mains dignes de servir de modèle aux grands peintres et aux grands statuaires de sa patrie ; le tout complété par une taille riche et bien prise.

Voyons ce que dit la réalité.

Voyez Rubens : Rubens y a succombé. La Discorde, avec ses cheveux noirs, son corps tout frissonnant, ses yeux de flammes, est splendide. La Néréide, la blonde, est charmante, c'est un rêve d'amour pétri de lis et de rose. Mais la reine dans tout cela, — la *grosse marchande*, comme l'appelaient nos Français, — grasse et grande femme fort blanche, avec de beaux bras et une belle gorge, est essentiellement vulgaire et la vraie fille des bons marchands, ses aïeux.

Voilà pour les qualités physiques.

Quant aux qualités morales, elle était loin d'avoir toutes celles que Henri IV espérait trouver en elle. Elle avait le cœur bon, généreux même, son esprit était d'une certaine délicatesse; mais elle avait plus de présomption que de capacité, plus d'entêtement que de valeur réelle. Attachée avec opiniâtreté à ses sentiments ou à ceux des personnes qui la conseillaient, elle avait le goût de l'intrigue, l'instinct de cette politique italienne qui consiste à créer des partis et à les diviser ensuite. Une fois ces partis créés et divisés, elle ignorait l'art de les réunir en sa faveur et d'en tirer avantage, ce qui fit qu'au contraire elle en fut toujours victime. Le roi, dans ses moments de mauvaise humeur, l'accusait d'être fière, orgueilleuse, défiante, amie du faste et de la dépense, paresseuse et vindicative. Seulement, il ajoutait, non pas comme contrepoids de ces défauts, mais peut-être comme complément de reproches, qu'elle était discrète et qu'il était difficile de découvrir ce qu'elle voulait cacher.

Elle apportait des espérances, comme on dit en matière de contrat de mariage

Une énorme somme d'argent, d'abord.

Et la promesse d'un pape de parti français.

Voilà pour la femme.

Quant à la maîtresse dont s'était déjà précautionné Henri IV, c'est-à-dire quant à Henriette d'Entragues, c'était — parlons d'abord de sa naissance — c'était la fille de Marie Touchet et de François de Balzac, seigneur d'Entragues, de Marcoussis et du Bois de Malesherbes, fait par Henri III chevalier de son ordre en 1573. Née en 1579, c'était la sœur cadette du fameux comte d'Auvergne, devenu plus tard duc d'Angoulême, lequel était fils naturel de Charles IX, et qui, s'il eût été fils légitime au lieu d'être fils naturel, ayant vécu soixante-dix-huit ans, c'est-à-dire jusqu'à 1659, eut supprimé Henri III, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV.

Cette *veuve* de Charles IX, cette femme de François de Balzac, était une rude gardienne de l'honneur de sa fille. Un jour, un de ses pages s'étant émancipé avec elle, elle le tua de sa main.

Sa fille, mademoiselle d'Entragues, avait dix-neuf ans lors de la mort de Gabrielle.

Voici, sous ce rapport, ce qu'en dit Bertault dans un de ses sonnets :

Flambeaux étincelants, clairs astres d'ici-bas,
De qui les doux regards mettent les cœurs en cendre,
Beaux yeux qui contraignez les plus fiers à se rendre
Ravissant aux vainqueurs le prix de leurs combats ;

Riches filets d'amour semés de mille appâts,
Cheveux où tant d'esprits font gloire de se prendre
Doux attraits, doux dédains de qui l'on voit dépendre
Ce qui donne aux plus grands la vie et le trépas ;

Beau tour où nul défaut n'a pu trouver de place,
Et je serais stupide et je suis plein d'audace
De taire votre gloire et d'oser la toucher ;

Car, voyant des beautés si dignes de louange,
Pour ne les louer pas, il faut être un rocher,
Et, pour les bien louer, il faudrait être un ange.

Je ne sais si nos lecteurs ont remarqué que les trois poëtes, faisant à cette époque ces sortes de vers ayant pour but d'exalter les beautés visibles et secrètes des maîtresses du roi, étaient l'abbé Desportes, l'évêque Bertault et le cardinal du Perron.

Revenons à mademoiselle d'Entragues.

Elle s'appelait Henriette : c'était un esprit pétillant ; plus qu'un esprit, une flamme ; elle était fière, disputeuse, aigre, subtile, très jeune, — dix-neuf ans, avons-nous dit : — une taille de nymphe contrastant avec la taille épaisse de Gabrielle.

Elle avait cette ressemblance avec Henri IV, de faire ce que l'on appelait alors des *saillies*, ce que nous appelons, nous, des mots. « C'était, dit Sully, *un bec affilé qui, par ses bonnes rencontres*, rendait au roi sa compagnie des plus agréables. » L'érudition ne lui manquait point, et, s'il faut en croire, Hemery d'Amboise, d'une de ses belles mains elle lisait les *Confessions de saint Augustin*, et de l'autre les *Dames galantes* de Brantôme.

Mais elle était méchante, emportée, vindicative, et bien plus ambitieuse que tendre. Henri IV doutait qu'il eût jamais été aimé d'elle, et, à plus forte raison, nous en doutons bien autrement que lui.

Son moyen d'attraction fut de faire par intérêt ce que mademoiselle de Tignonville et Antoinette de Pons avaient fait par vertu.

« Les personnes, dit Sully, qui n'ont pour se faire estimer que quelques intrigues de cour, le mérite de faire au roi un conte avec grâce, de pousser des exclamations à tout ce qu'il peut dire, et d'être de ces parties de plaisir où les princes s'oublient comme les autres hommes, ces personnes-là lui firent tellement valoir les charmes, l'enjouement, les grâces et la vivacité de mademoiselle d'Entragues qu'elles lui firent naître l'envie de la voir, puis de la revoir, puis de l'aimer. »

Cette répulsion de Sully pour mademoiselle d'Entragues n'était que de l'instinct ; mais elle devint bientôt de la haine, lorsque Henri IV pria son surintendant des finances de payer cent mille écus à mademoiselle d'Entragues.

C'était le prix que celle-ci, ou plutôt le père de celle-ci avait mis à son amour.

Sully, qui jouait près de Henri IV le rôle de raisonneur fit observer au roi qu'au moment même où il lui demandait cette somme, s'élevant à six ou sept cent mille francs de nos jours, il était forcé, lui, de faire un fonds de quatre millions pour le renouvellement de l'alliance des Suisses.

Malgré ses remontrances, force fut à Sully de donner les cent mille écus.

Mais à peine mademoiselle d'Entragues eut-elle les cent mille écus, qu'elle fit intervenir, dans des refus qui pouvaient désormais paraître singuliers au roi, son père et sa mère.

Elle écrivait en conséquence à Henri :

« Mon grand roi, je suis observée de si près, qu'il m'est impossible absolument de vous donner toutes les preuves de reconnaissance et d'amour que je ne puis refuser au plus grand roi et au plus aimable des hommes. Il faut une occasion, et ne me les ôte-t-on pas toutes avec soin et avec une cruauté presque invincible? Je vous ai tout promis, je vous accorderai tout, mais il faut le pouvoir, et le puis-je au milieu des argus dont je suis obsédée? Ne nous flattons pas, nous n'aurons jamais de liberté si nous ne l'obtenons de M. et de madame d'Entragues ; ce n'est plus moi qu'il s'agit de vous rendre favorable, je n'y suis que trop disposée. Vous avez obtenu mon cœur, que n'êtes-vous pas en droit de me demander? »

Or, ce moyen d'obtenir un peu plus de liberté de M. et de madame d'Entragues, c'était de faire à mademoiselle d'Entragues une promesse de mariage.

D'abord Henri refusa.

Mais mademoiselle d'Entragues était si belle !

Henri offrit une promesse verbale faite devant les grands parents.

Mademoiselle d'Entragues répondit :

« Mon cher sire, j'ai fait parler et j'ai parlé à M. et à madame d'Entragues. Il n'en faut rien espérer. Je ne conçois rien à leur procédé. Mais ce que je puis dire à Votre Majesté, c'est que jamais ils ne se rendront, si, pour mettre leur honneur à l'abri, vous ne consentez à leur faire une promesse de mariage. Il n'a pas tenu à moi qu'ils ne se contentassent d'une promesse verbale. Ils se sont opiniâtrés à exiger une promesse par écrit. Ce n'est point cependant que je ne leur aie démontré l'inutilité et l'injustice de cette formalité, et que les écrits n'auraient pas plus d'effet que les paroles, puisqu'il n'y avait pas d'official qui pût citer devant lui un homme qui avait tant de courage, et une si bonne épée, et qui, pour ses moyens, avait toujours quarante mille hommes bien armés, et quarante canons tout prêts.

« Et cependant, sire, puisqu'ils s'entêtent à cette vaine formalité, quel risque y a-t-il à se prêter à leur manie? et si vous m'aimez autant que je vous aime, pouvez-vous faire difficulté de les satisfaire à mon égard? Mettez-y toutes les conditions que vous désirez y mettre ; tout ce que m'assurera mon amant me satisfera. »

Henri était un joueur acharné à ce dangereux jeu des femmes. On pouvait l'en tirer facilement tant qu'il gagnait, jamais tant qu'il était en train de perdre.

« Et, dit Sully, cette pimbêche et rusée femelle sut si bien cajoler le roi et le tourner de tant de côtés et gagner de telle sorte les porte-poulets et cajoleurs qui étaient tous les jours à ses oreilles, qu'il consentit à cette promesse sans laquelle on lui faisait croire qu'il ne pourrait rien obtenir de ce qu'il avait déjà payé si cher. »

Par bonheur, Sully était là.

Henri IV ne faisait rien sans le consulter.

Or, Henri IV, étant à Fontainebleau et prêt à monter à cheval pour aller à la chasse, envoya chercher Sully, et, le prenant par la main, entrelaça ses doigts aux siens, ainsi que c'était sa coutume quand il allait lui faire une demande qui l'embarrassait.

— Eh bien, sire, demanda Sully, qu'y a-t-il encore?

— Il y a, mon cher Sully, dit le roi, que, puisque je te fais part de tous mes secrets, je vais encore t'en confier un et te montrer ce que je veux faire pour la conquête d'un trésor que peut-être je ne trouverai pas.

Et, mettant un papier dans la main de Sully, et se tour-

nant d'un autre côté, comme s'il eût eu honte de le voir lire.

— Lis cela, lui dit-il, et donne-m'en ton avis.

Sully lut. C'était la promesse de mariage du roi à mademoiselle d'Entragues.

Cette promesse était cependant soumise à une éventualité. Elle portait que Henri ne s'engageait à épouser que dans le cas où, dans l'espace d'un an, mademoiselle d'Entragues mettrait au monde un enfant mâle.

Sully, après avoir lu, vint au roi.

— Eh bien, lui demanda Henri, que t'en semble?

— Sire, lui répondit le surintendant, je n'ai point encore assez réfléchi sur une affaire qui vous affecte si fort pour vous en dire mon avis.

— La, la, reprit Henri, parle librement, mon cher, et pas tant de discrétion. Ton silence m'offense plus que ne le pourraient faire toutes tes observations et toutes tes critiques: car, sur le sujet dont il s'agit et sur lequel je ne m'attends pas à ton approbation, après les cent mille écus que je t'ai fait donner et qui te tiennent encore au cœur, je te permets de me dire tout ce qu'il te plaira, et t'assure que je ne m'en fâcherai point. Parle donc librement et dis-moi ce que tu penses, je le veux, je l'ordonne.

— Sire, c'est bien vrai que vous le voulez?

— Oui.

— Et quelque chose que je dise ou fasse, vous ne vous en fâcherez point?

— Non.

— Sire, dit alors Sully en déchirant en deux la promesse, voici mon avis, puisque vous voulez le savoir

— Ventre-saint-gris! que venez-vous de faire là, monsieur? dit Henri. Mon avis à moi est que vous êtes un fou.

— Oui, sire, répondit Sully, je suis un fou et même un sot, et voudrais l'être si fort, que je le fusse tout seul en France.

— Je vous entends, dit le roi, et ne veux point vous en dire davantage, pour ne pas manquer à la parole que je vous ai donnée.

Alors, il quitta Sully.

Mais, en quittant Sully, il entra sans rien dire dans son cabinet, demanda de l'encre et du papier à Loménie, et fit, de sa main, une nouvelle promesse qui, celle-ci, fut envoyée.

Après quoi, il rencontra Sully au bas de l'escalier, passa devant lui sans lui parler, et s'en alla chasser pendant deux jours au bois de Malesherbes.

En revenant à Fontainebleau, Henri trouva une somme de cent mille écus comptés à terre dans son cabinet.

Il fit appeler Sully.

— Qu'est-ce que cela? lui demanda-t-il.

— Sire, dit Sully, c'est de l'argent.

— Je le vois bien, que c'est de l'argent.

— Devinez, sire, combien il y a là.

— Comment veux-tu que je devine cela? Tout ce que je sais, c'est qu'il y en a beaucoup.

— Non, sire.

— Comment, non?

— Il n'y a que cent mille écus.

Henri comprit; puis, après un moment de silence:

— Ventre-saint-gris! dit-il, voilà une nuit bien payée.

— Sans compter la promesse de mariage, sire

— Ah! quant à la promesse de mariage, dit Henri IV, comme elle n'est valable qu'à la condition qu'il y aura un enfant, et que cela me regarde

— Peut-être pas tout seul, sire?

— Oui, mais mâle, mâle, il faut que l'enfant soit mâle.

— Confions-nous donc à Dieu, sire! Dieu est grand!

— Et, en mon absence, demanda Henri, il n'est rien arrivé de nouveau?

— Si fait, sire. Il est arrivé que votre divorce a été canoniquement prononcé à Rome.

— Ah! diable, fit Henri un peu dégrisé, voilà qui change bien les affaires.

Ce fut quelques jours après cette nouvelle, qui changeait bien les affaires, en effet, que Henri IV et Sully raccommodés, avaient tête à tête et les pieds sur les chenets cette conversation matrimoniale que nous avons rapportée au commencement de ce chapitre.

VII

Le choix, comme nous l'avons dit, s'arrêta donc sur Marie de Médicis. Cependant Henri hésitait encore.

Sully, qui connaissait sa puissance sur son maître, se chargea de tout, et signa avec Villeroy et Sillery le contrat de mariage.

Puis, comme pendant cette opération le roi l'avait deux fois demandé, il se rendit aux ordres du roi.

— D'où diable viens-tu donc, Rosny? lui dit le roi dès qu'il l'aperçut.

— Ma foi, répondit Sully, de vous marier, sire.

— Ah! ah! fit Henri, de me marier?

— Oui; ainsi, il n'y a plus à vous en dédire, le contrat est signé.

Henri fut une demi-heure à garder le silence, se grattant la tête et se rongeant les ongles.

Enfin il rompit le silence, et, frappant d'une main sur l'autre:

— Eh bien soit, dit-il, marions-nous, puisque, pour le bien de mon peuple, il faut que je sois marié. Mais je crains bien de rencontrer *une mauvaise tête*, qui me réduise à des contestations domestiques, que je crains plus que tous les embarras réunis de la guerre et de la politique.

De quelle mauvaise tête parlait le roi? Était-ce d'Henriette de Balzac d'Entragues, ou de Marie de Médicis?

Dans l'un ou l'autre cas, il en fut fait comme voulait Sully. Et en effet, c'était presque toujours ainsi que les choses se passaient entre le ministre et le roi.

Disons quelques mots de Sully, l'homme, après Henri IV, le plus populaire de son époque.

C'est une excellence assez inconnue, et qu'il n'y a pas de mal à voir un peu aussi en robe de chambre.

Nous profitons du moment où Henri IV se dispute avec sa maîtresse, à propos de son mariage qu'elle vient d'apprendre, pour nous occuper de son ministre.

Vous devinez bien, n'est-ce pas? ce qu'ils peuvent se dire, tandis que vous ne devinez pas ce que je puis vous dire de Sully.

Sully prétendait descendre de la maison des comtes de Béthune en Flandre, tandis que ses ennemis prétendaient qu'il descendait tout simplement d'un Écossais nommé *Bethun*.

Ce fut au siège d'Amiens que commença en réalité sa grande fortune près du roi; poussé par Gabrielle d'Estrées, il passa sur le corps de M. Harlay de Sancy, alors surintendant.

Harlay de Sancy avait rendu de grands services à Henri IV, et, entre autres, pour lui procurer des secours, il avait mis en gage chez les juifs de Metz, un très beau diamant, réuni aujourd'hui aux diamants de la couronne, *le Sancy*.

Mais, un jour que Henri IV le consultait sur son mariage avec Gabrielle d'Estrées:

— Ma foi, sire, avait-il répondu, catin pour catin, j'aime autant la fille de Henri II que celle de madame d'Estrées.

Henri IV avait très bien pardonné ce mot à Sancy, qu'il aimait et qu'il estimait.

Mais Gabrielle ne le lui pardonna point et poussa Sully à sa place.

Sully faisait une cour fort assidue à Gabrielle; mais, une fois nommé surintendant, il tourna tout naturellement contre elle.

Nous avons vu le chagrin qu'il ressentit de sa mort.

Quant à Sancy, qui passait pour aussi honnête homme que Sully pour grand pillard, il rentra dans la vie privée et mourut si pauvre, des dettes qu'il avait contractées au service du roi, que Henri rendit une ordonnance qui défendait à tout créancier de faire conduire Sancy à la prison et à tout huissier de l'y conduire. Le bonhomme ne marchait jamais sans son ordonnance, qu'il portait sous son pourpoint, dans un portefeuille retenu par une chaîne. Il lui arriva souvent d'être pris par les sergents. Il se laissait conduire jusqu'à la porte de la prison, puis, à la porte de la prison, montrait son ordonnance et force était aux sergents de le lâcher.

Quand on lui demandait pourquoi il faisait cela, il répondait avec un rire moitié gai, moitié triste:

— Je suis si pauvre, que c'est la seule récréation que je puisse me donner.

Encore un mot sur M. de Sancy, sous le nom duquel a paru *le Divorce satirique* de d'Aubigné, ou plutôt sur ses enfants, puis nous reviendrons à Sully et, après Sully, à Henri IV.

M. de Sancy avait deux fils.

L'un des deux était page de la chambre de Henri IV. Las de porter le flambeau à pied devant le roi, il trouva bon d'acheter une haquenée et de porter le flambeau à cheval. Le roi trouva le luxe un peu bien grand pour un page. Il s'informa, apprit que c'était le fils de Sancy, et ordonna qu'en rentrant au Louvre, on lui donnât le fouet.

Pendant tout le temps que dura l'exécution, le jeune homme jurait *par la mort!* Mais, comme il zézeyait, et qu'au lieu de dire *par la mort*, il disait *pa-la-mort*, le nom lui en resta, et, de ce jour, on ne l'appela plus que *Palamort*.

C'était un plaisant homme, dit Tallemant des Réaux. Il trouva une fois madame de Guéménée sur le chemin d'Orléans. Elle revenait à Paris, lui s'ennuyait d'être à cheval,

car il faisait mauvais temps. Il s'approcha du carrosse de madame de Guemenee et le fit arrêter.

— Ah ! madame, dit-il, il y a des voleurs à la vallée de Torfou, et, comme vous êtes seule, je m'offre à vous escorter.

— Je vous rends grâce, lui dit-elle, je n'ai pas peur.

— Ah ! madame, dit-il, il ne sera pas dit que je vous ai abandonnée dans le besoin.

Et, ce disant, il baissa la portière, et, quoi qu'elle dit, se mit dans le carrosse, laissant son cheval suivre comme un chien.

A Rome, un jour que madame de Brissac, femme de l'ambassadeur, devait aller visiter la vigne des Médicis, il partit devant pour voir si rien n'y manquait. Une niche était vide. On avait emporté la statue la veille pour la réparer.

— Ah ! voilà qui fait mal, dit-il.

Et, s'étant déshabillé et ayant caché ses habits dans un massif, il se mit dans la niche et prit la pose de l'Apollon Pythien.

A cinquante ans, il se fit père de l'Oratoire. On ne l'appelait que le *père Palamort*. Son nom de Sancy était complètement oublié.

Sa conduite était irréprochable. Seulement, il n'avait dans sa chambre que des saints à cheval et portant l'épée, comme saint Maurice et saint Martin.

L'autre fils de M. de Sancy, après avoir été ambassadeur à Constantinople, se fit aussi père de l'Oratoire.

Un jour, il passa par un couvent de carmélites fondé par son grand-père. Les religieuses ne lui firent pas plus d'honneur qu'à un homme à la famille duquel elles n'eussent eu aucune obligation.

Il s'en plaignit.

Un autre jour qu'il repassait, la supérieure voulut réparer sa faute ; mais il se trouvait justement que la clef de la grille était perdue. On fut une demi-heure à la retrouver, puis il y eut toute sorte de cérémonies pour décider la supérieure à lever son voile.

Enfin elle le leva, et le moine vit un visage jaune comme un citron.

— Peste soit de la béguine, dit-il, qui me fait attendre mon dîner une demi-heure et qui me montre une omelette !

Et il lui tourna le dos.

Revenons à Sully.

Son premier emploi avait été d'être contrôleur des passeports au siège d'Amiens. Fort ignorant en matière de finances, il s'adjoignit, à peine nommé surintendant, un certain Ange Cappel, sieur de Luat, qui était en même temps auteur, et qui, fidèle à son maître, chose rare, fit imprimer, lors de la disgrâce de Sully, un petit livre à sa louange intitulé *le Confident*.

De Luat fut arrêté et mis en prison à cause de ce livre.

Arrivé devant le juge instructeur, celui-ci lui ayant dit :

— Promettez-vous de dire la vérité?

— Peste ! répondit-il, je m'en garderai bien. Je ne suis dans ce moment devant vous que pour l'avoir dite.

Tout surintendant des finances qu'il était, Sully n'avait point de carrosse et allait au Louvre *en housse*, comme on disait à cette époque, pour dire à cheval. Était-ce avarice? était-ce parce que Henri IV, qui ne voulait pas que son page eût une haquenée, ne voulait pas que son ministre eût un carrosse?

Le marquis de Cœuvres et le marquis de Rambouillet furent les premiers qui eurent des carrosses. Le dernier donnait pour raison sa mauvaise vue, l'autre une faiblesse dans le tendon d'Achille. Le roi grondait toujours à cause d'eux, et ils se cachaient quand ils se trouvaient sur son chemin.

Louis XIII avait la même répugnance à voir les seigneurs se donner ce luxe. Un jour, il rencontra M. de Fontenay-Mareuil en carrosse.

— Comment un garçon a-t-il un carrosse? dit-il.

— Il va se marier, lui répondit-on.

Ce n'était pas vrai.

Du temps de Henri IV, à peine savait-on même ce que c'était que les chevaux marchant l'amble. Le roi seul avait une haquenée, on trottait derrière lui.

Quand le roi fit M. de Sully surintendant, celui-ci fit ce que sont habitués de faire les rois de France quand on les appelle à la couronne. Il fit l'inventaire de ses biens qu'il donna au roi, jurant qu'il ne voulait vivre que de ses appointements et de l'épargne de sa terre de Rosny.

Le roi, qui était Gascon, rit beaucoup de la gasconnade.

— Vraiment, dit-il, jusqu'ici j'avais hésité à décider si Sully était d'origine écossaise ou flamande. Décidément, il est Écossais.

— Pourquoi cela, sire? lui demanda-t-on.

— Parce que les Écossais sont les Gascons du Nord.

C'est que Henri IV ne voyait que ce qu'il voulait voir, témoin le jour où M. de Praslin voulut lui montrer Bellegarde chez Gabrielle. Sully ne lui en imposait donc pas avec sa prétendue rigidité.

Un jour qu'il était au balcon regardant venir Sully, Sully le salua, et, en le saluant, faillit choir.

— Oh ! ne vous en étonnez pas, dit le roi à ceux qui étaient près de lui, si le plus ivrogne de mes Suisses avait autant de pots-de-vin que lui dans la tête, il serait tombé tout de son long.

IX

Sully, si populaire depuis sa mort, était médiocrement aimé de son vivant. Cela tenait à sa brusquerie et à son air rébarbatif.

Un soir, après dîner, cinq ou six seigneurs des mieux reçus au Louvre vinrent lui faire la cour à l'Arsenal.

Leurs noms l'empêchaient de les mettre à la porte ; ayant leurs entrées chez le roi, ils pouvaient bien les avoir chez lui.

Il les reçut donc, mais avec l'air maussade qui lui était habituel.

— Que me voulez-vous, messieurs? leur demanda-t-il.

L'un d'eux, croyant être mieux reçu en prévenant tout de suite le surintendant qu'il n'avait, ni lui ni ses compagnons, aucune grâce à demander, répondit :

— Tranquillisez-vous, monsieur, nous ne venons que pour vous voir.

— Ah ! si vous ne venez que pour cela, dit Sully, ce sera bientôt fait.

Et, s'étant tourné devant et derrière pour se faire voir, il rentra dans son cabinet et ferma la porte sur lui.

Un Italien, de ceux qui étaient venus à la suite de Marie de Médicis, avait eu affaire à lui pour de l'argent et en avait reçu tout un monde de rebuffades sans en avoir tiré une pistole. Une dernière fois, revenant de l'Arsenal, il passa par la Grève, juste au moment où l'on pendait trois ou quatre malfaiteurs.

— *O beati impeccati*, s'écria-t-il, *che non avete da fare con quel Rosny!* O bienheureux pendus ! qui n'avez pas affaire à ce Rosny !

Sa difficulté à donner de l'argent faillit lui mal tourner. Un vieux maître d'hôtel du maréchal de Biron, fort connu du roi, et qui s'appelait Pradel, ne pouvait avoir raison de Sully, qui se refusait à lui payer ses gages. Un matin, comme il avait pénétré jusque dans la salle à manger, que Sully s'entêtait à l'en faire sortir, et Pradel à y rester, Sully le voulut pousser dehors par les épaules ; mais Pradel prit un couteau sur la table et déclara à Sully que, s'il le touchait seulement du bout du doigt, il lui planterait son couteau dans le ventre.

Sully rentra dans son cabinet et le fit mettre dehors par ses gens.

Pradel alla trouver le roi.

— Sire, dit-il, j'aime mieux être pendu que de mourir de faim, c'est plus vite fait. Si d'ici à trois jours je ne suis pas payé, j'aurai le regret de vous annoncer que j'ai tué votre surintendant des finances.

Il l'eût fait comme il disait ; mais, sur l'ordre précis de Henri IV, Sully le paya.

Celui-ci avait eu l'idée, bonne idée au reste, de faire planter des ormes sur les grands chemins pour les orner.

Ces ormes, on les appelait des *Rosnys*.

Le surintendant était si fort détesté, que les paysans les coupaient pour lui faire pièce.

— C'est un *rosny*, disaient-ils, faisons-en un *biron*.

Biron, on se le rappelle, fut décapité en 1602.

A propos de ce même Biron, auquel nous reviendrons naturellement comme à tous les grands hommes du règne de Henri IV, Sully dit dans ses Mémoires :

« M. de Biron et douze des plus galants seigneurs de la cour ne pouvaient venir à bout d'un ballet qu'ils avaient entrepris.

» Il fallut, pour qu'il réussît, ajoute-t-il, que le roi me fit venir et me commandât de m'y mettre. »

Vous ne voyez pas Sully en maître de ballet, n'est-ce pas, chers lecteurs? et cependant c'était, sinon sa vocation, du moins son orgueil. Tout au contraire de Crillon, qui n'avait jamais voulu apprendre à danser parce qu'il fallait *plier* et *reculer*, la danse était la folie de Sully. Tous les soirs, jusqu'à la mort de Henri IV, un valet de chambre du roi, nommé La Roche, montait chez Sully et lui jouait, sur le luth, des danses du temps, et Sully les dansait tout seul, coiffé d'un bonnet fantastique qu'il portait d'habitude dans son cabinet, n'ayant d'autres spectateurs que Duret, depuis président de Chivry, et son secrétaire La Clavelle.

Parfois cependant, les jours de grande fête, on amenait des filles et l'on bouffonnait avec elles.

Veuf en premières noces d'Anne de Courtenay, il s'était remarié en secondes à Rachel de Cochefilet, veuve elle-même de Châteaupers.

C'était une gaillarde qui ne se privait point d'amants Sully, au reste, n'en était pas dupe, et, pour qu'on ne l'accusât point d'ignorer ce qu'il savait parfaitement, dans les comptes qu'il tenait de l'argent donné à sa femme, il mettait :

« Tant pour votre table,
« Tant pour votre toilette,
« Tant pour vos domestiques.
« Tant pour vos amants. »

Il avait fait faire, pour aller chez sa femme, un escalier tout à fait indépendant du sien.

L'escalier fini, il en donna la clef à la comtesse, et, en la lui donnant :

— Madame, lui dit-il, faites passer les gens que vous savez par cet escalier. Tant qu'ils entreront par là, je n'ai rien à dire. Mais je vous préviens que, si je rencontre un de ces messieurs dans mon escalier à moi, je lui en fais sauter toutes les marches.

Il était calviniste, et, tout en donnant au roi le conseil d'abjurer, jamais il n'avait voulu abjurer lui-même.

— On peut se sauver en toute religion, disait-il

Au moment de sa mort, il ordonna qu'*à tout hasard*, on l'enterrât en terre sainte.

Vingt-cinq ans après que tout le monde avait renoncé à porter des chaînes et des ordres en diamants, lui en portait tous les jours et s'en allait se promener, ainsi chamarré, sous les porches de la place Royale, qui était près de son hôtel.

Sur la fin de ses jours, il se retira à Sully, où il entretenait une espèce de garde suisse qui battait aux champs et lui présentait les armes quand il entrait et quand il sortait.

« Il avait, en outre, dit Tallemant des Réaux, quinze ou vingt vieux paons, et sept ou huit vieux reîtres de gentilshommes qui, au son de la cloche, se mettaient en rang pour lui faire honneur quand il allait à la promenade, et qui le suivaient par derrière. »

Enfin il mourut dans son château de Villebon, trente et un ans après Henri IV.

Louis XIII l'avait fait maréchal en 1634.

La terre de Rosny fut, en 1817 ou 1818, je crois, achetée deux millions par le duc de Berry.

M. de Girardin était en marché pour vendre au prince la terre d'Ermenonville.

— Combien veux-tu me la vendre, la terre d'Ermenonville? lui demanda le prince pendant une chasse à Compiègue.

— Deux millions, monseigneur.

— Comment! deux milions?

— Sans doute; n'est-ce point le prix que Votre Altesse a payé Rosny?

— Et l'ombre de Sully, la comptes-tu pour rien? répondit le prince.

M. de Girardin eût pu répondre « Altesse, nous avons celle de Jean-Jacques Rousseau, qui vaut bien l'ombre d'un ministre. »

Revenons à Henri IV.

X

Nous l'avons laissé disputant avec mademoiselle d'Entragues, au moment où celle-ci avait appris son mariage avec Marie de Médicis.

Elle était d'autant plus furieuse que la promesse, on se le rappelle, portait que Henri l'épouserait si, dans l'espace d'un an, elle mettait au monde un enfant mâle.

Or, mademoiselle d'Entragues était enceinte.

La question n'était donc plus que de savoir si l'enfant serait mâle ou femelle.

La cour était à Moulins, et mademoiselle d'Entragues à Paris

Elle faisait tout au monde pour que le roi vînt à Paris et assistât à ses couches

Mais la Providence avait décidé que Henri ne serait point mis dans ce nouvel embarras.

Il se fit un grand orage, le tonnerre tomba dans la chambre où mademoiselle d'Entragues était couchée, passa sous le lit, et, sans lui faire aucun mal, lui causa une telle frayeur, qu'elle accoucha d'un enfant mort.

Le roi accourut à cette nouvelle, et prit grand soin de la malade. Mademoiselle d'Entragues commença par lui faire des reproches sur ses trahisons et ses parjures; mais, voyant qu'une trop longue obstination de sa part pouvait lasser son royal amant, et qu'il n'y avait plus d'espérance de le faire revenir à elle, comme époux du moins, elle finit par accepter, en manière de dédommagement, le titre de marquise de Verneuil. Puis, passant de l'extrême hauteur à une extrême soumission, elle demanda tout au moins de conserver le titre de maîtresse, ne pouvant obtenir celui de femme.

Ce qui avait surtout déterminé le roi à consentir à son mariage si bien escamoté par Sully, c'étaient les soupçons qu'il avait sur Bellegarde. Bellegarde, qui avait été, assurait-on, l'amant de cœur de la duchesse de Beaufort, n'était point maltraité, disait-on toujours, de mademoiselle d'Entragues.

Deux mots de ce rival, que Henri IV trouvait toujours sur son chemin ou plutôt sur le chemin de la chambre à coucher de ses maîtresses.

Rocher de Saint-Lary, duc de Bellegarde, grand écuyer de France, avait, à l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire en 1599, trente-six ans à peine.

Racan disait qu'on avait cru de M. de Bellegarde trois choses qui n'étaient point :

La première, qu'il était brave;
La seconde, qu'il était galant;
La troisième, qu'il était libéral.

Il était fort beau, et on l'accusait, à cette époque où la beauté était à la cour un grand moyen de faire sa fortune d'avoir usé de ce moyen-là. Il avait été le favori de Henri III et l'on avait, à cette époque, tenu de fort méchants propos sur lui.

— Voyez, disait-on à un courtisan malheureux, comme M. de Bellegarde avance, tandis que vous ne pouvez rien obtenir, vous!

— Morbleu! répondit celui-ci, ce n'est pas un grand miracle qu'il avance, on le pousse assez par derrière pour cela.

Il avait la voix très belle et chantait bien, était fort propre d'habits et fort élégant de langage. Mais, malgré cette élégance et cette propreté, comme il prenait beaucoup de tabac, « dès trente-cinq ans, dit Tallemant des Réaux il avait la roupie au nez ».

Avec le temps, cette incommodité augmenta.

Louis XIII, qui fit Saint-Simon duc parce qu'il *ne bavait pas* dans son cor, détestait fort cette roupie de Bellegarde, et cependant il n'osait rien lui en dire, lui portant respect comme à un ami du feu roi son père.

— Maréchal, dit-il un jour à Bassompierre, chargez-vous donc de faire savoir à Bellegarde que sa roupie me gêne

— Ma foi, sire, dit Bassompierre, je prierai Votre Majesté de faire, s'il lui plaît, à quelque autre que moi l'honneur de le charger de cette commission.

— Alors, trouvez-moi un moyen d'arriver à mon but.

— Ah! quant à cela, c'est bien facile, dit Bassompierre La première fois que M. de Bellegarde sera à votre lever ou à votre coucher, vous n'avez qu'à ordonner, en riant à tout le monde de se moucher.

Le roi ne manqua pas de suivre ce conseil.

Mais Bellegarde, se doutant de qui lui venait cette botte secrète :

— Sire, dit-il, il est vrai que j'ai cette incommodité que vous me reprochez; mais vous la pouvez bien souffrir puisque vous souffrez bien les pieds de M. de Bassompierre.

Le mot faillit amener une rencontre entre Bassompierre et Bellegarde. Mais le roi s'entremit, et le duel n'eut pas lieu

Quant à ce reproche qu'on lui faisait de ne point être brave, c'était bien à tort; et, sur ce point, le duc d'Angoulême, bâtard de France, ce fils de Charles IX et de Marie Touchet duquel nous aurons à nous occuper tout à l'heure, lui rend pleine justice dans ses Mémoires:

« Parmi ceux qui donnèrent, au siège d'Arques, le plus de marques de leur valeur, dit-il, il faut nommer M. de Bellegarde, grand écuyer, duquel le courage était accompagné d'une telle modestie, et l'humeur d'une si affable conversation, qu'il n'y en avait point qui, parmi les combats, fît paraître plus d'assurance, ni dans la cour plus de gentillesse. Il vit un cavalier tout plein de plumes, qui demanda à faire un coup de pistolet pour l'amour des dames, et comme il en était le plus chéri, il crut que c'était à lui que s'adressait le cartel, de sorte que, sans attendre, il part de la main sur un genet nommé Fregouze, et attaqua avec autant d'adresse que de hardiesse ce cavalier, lequel, tirant M. de Bellegarde d'un peu loin, le manqua. Mais lui, le serrant de près, lui rompit le bras gauche, si bien que tournant le dos, le cavalier chercha son salut en faisant retraite dans le premier escadron qu'il trouva des siens. »

Il ne pouvait pas se déshabituer de faire sa cour aux maîtresses ou aux femmes des rois. Après avoir été l'amant de la duchesse de Beaufort et de mademoiselle d'Entragues après avoir passé pour être celui de Marie de Médicis, i

faisait sa cour à Anne d'Autriche, quoi qu'il eût déjà cinquante ou cinquante-cinq ans.

Un de ses tics était de dire à tout propos : « Ah ! je suis mort ! »

— Que feriez-vous à un homme qui vous parlerait d'amour ? demandait-il à l'épouse de Louis XIII.

— Je le tuerais, répondit la sévère princesse.

— Ah ! je suis mort ! s'écria Bellegarde.

Et il se laissa aller à la renverse, comme s'il était mort en effet.

Or, comme nous l'avons dit, des bruits avaient couru, qui étaient revenus à Henri IV, sur l'intimité de ce gentilhomme avec mademoiselle d'Entragues.

Mademoiselle d'Entragues, à qui ces bruits faisaient perdre une couronne qu'elle croyait déjà tenir, les attribua à l'indiscrète fatuité de Bellegarde.

Alors, elle s'adressa à Claude de Lorraine, qu'on appelait alors le prince de Joinville, et qui passait pour n'être pas trop mal non plus avec elle, pour qu'il la débarrassât de M. de Bellegarde.

Le prince, qui voyait en lui un rival, ne demanda pas mieux. Il attendit le duc devant la maison de Zamet, près de l'Arsenal, où couchait le roi, et l'attaqua. Surpris à l'improviste, Bellegarde fut blessé ; mais ses gens accoururent à son secours et poursuivirent le prince, lequel eût été tué s'il n'eût été secouru lui-même par le marquis de Rambouillet, qui était de la maison d'Angennes, et qui, dans cette estocade, fut dangereusement blessé.

Le roi apprit la chose et entra dans une grande colère contre le prince de Joinville, qu'il soupçonnait n'être point haï de la belle Henriette d'Entragues, et il ne fallut pas moins que les prières de sa mère et de mademoiselle de Guise pour tout apaiser.

Mais enfin la grande affaire qui était sur le tapis écarta toutes ces tracasseries.

Quelle était cette grande affaire ?

C'était la guerre avec Charles-Emmanuel, duc de Savoie.

Le duc de Savoie, pendant la Ligue, et quand chacun mordait dans la France à belles dents, le duc de Savoie avait mordu de son côté. Seulement, lui, il avait enlevé le morceau.

Ce morceau, c'était Saluces, cette porte de l'Italie dont Henri III, mais non Henri IV, pouvait laisser la clef aux mains de la Savoie.

En 1599, c'est-à-dire quelque temps après la mort de Gabrielle, il prit une fantaisie au duc de Savoie, c'était de venir à Fontainebleau.

Son arrivée y produisit sensation : il était fait comme son duché, — bossu et ventru.

Avec cela, le cœur plein de fiel et la tête pleine de malice ; tout maussade encore d'un tour que venait de lui faire son beau-père, Philippe II, mort enragé, l'année précédente, d'avoir été obligé de signer la paix avec Henri IV.

Quel était le tour que Philippe II lui avait fait ?

Il avait légué à la femme du duc de Savoie un magnifique crucifix ; tandis qu'il léguait, à son autre fille, les Pays-Bas, ce qu'il en restait du moins, les neuf provinces du Sud.

Le bossu était venu pour voir la France, mais il n'avait pas dit sous quel point de vue il comptait la regarder.

Nous verrons la chose à propos de Biron.

Il endormit le roi, qui, du reste, horriblement fatigué, à cette époque, ne demandait pas mieux que de dormir, lui promit Saluces ou la Bresse ; puis, une fois sorti de France, après avoir fait, comme nous le verrons plus tard, de Biron un traître, il avait déclaré qu'il ne rendrait ni Saluces ni la Bresse.

C'était la guerre.

Mais la France était ruinée et Henri IV n'avait pas le sou. Si le roi épousait Marie de Médicis, la dot de la princesse faisait les frais de la guerre.

Mais la promesse de mariage d'Henriette d'Entragues ? — Ah ! le bon billet qu'a la Châtre !

Seulement, Henri IV se vendait cher. Il voulait une dot de quinze cent mille écus.

C'était impossible, si riche que fût Ferdinand. Après avoir bien marchandé, bien débattu, Henri IV céda à six cent mille.

Il fallait que les marchands florentins crussent faire une bonne spéculation pour se dessaisir d'une pareille somme.

Encore voulait-il la dot tout de suite, tant il était pressé ; le mariage viendrait après.

Henri IV, avec son régiment de maîtresses, avait moins besoin de la femme que de l'argent.

Ah ! si l'on eût voulu se contenter là-bas, comme l'avait fait Henriette d'Entragues, d'une promesse de mariage !

Il n'y eut pas moyen : le grand-duc répondit que l'on n'aurait l'argent qu'avec la femme.

Sully fit alors des miracles. Avant la mort de Gabrielle, il était surintendant des finances ; depuis sa mort, grand maître de l'artillerie.

L'artillerie avait été fondée, en réalité, par Louis XI. Jean Bureau l'avait inventée. — Peut-être nous chicanerait-on sur le mot *appliquée*. — A Marignan, François Ier s'en était servi avec succès.

A Arques, Henri IV lui avait mis des ailes.

C'est d'Arques que date l'artillerie volante.

Pour faire marcher son artillerie, Sully arrêta les payements et poussa tout l'argent de la France vers la guerre.

Le 19 octobre 1599, Henri IV apprit, à Chambéry, que son mariage avait été célébré à Florence.

Le même jour, ayant près de lui Henriette d'Entragues encore toute désespérée de ce coup de tonnerre, — qui tuait à la fois et son enfant et l'espérance d'être reine de France — ne pouvant résister au torrent de larmes que lui arrachait la nouvelle de ce mariage célébré à Florence, elle fit tant que Henri lui donna, pour la consoler, une lettre de créance pour un *agent spécial*, qu'il l'autorisait à envoyer à Rome, dans le but d'invalider le mariage toscan.

La raison donnée, par Henri IV lui-même, était qu'étant engagé avec Henriette d'Entragues, ses ministres n'avaient pu l'engager avec Marie de Médicis.

Ce messager fut un capucin nommé le père Hilaire. — On faillit le pendre à Rome. — C'était peut-être ce que désirait Henri IV.

Henri IV, qui ne pouvait pas se passer d'avoir de l'esprit en toute chose, s'était douté qu'il existait quelque compromis tacite entre le bossu et Biron.

Il y avait, en conséquence, envoyé Biron contre le bossu.

Mais il avait passé en Bresse pour ne pas perdre de vue son général.

Occupons-nous un peu de Charles de Gontaud, duc de Biron.

XI

Biron avait un an de plus que Bellegarde, était de moyenne taille, avait le visage d'un brun très marqué, avait les yeux enfoncés et le regard sinistre. Au reste, brave jusqu'à la témérité.

Après son exécution, le bourreau compta vingt-sept blessures sur son corps.

Biron semblait être né sur un champ de bataille, tant, si jeune qu'il fût, il paraissait apte à la guerre. Au siège de Rouen, où il était ayant à peine quatorze ans, il dit à son père, à la vue d'un gros d'assiégés qui allaient en fourrage :

— Mon père, donnez-moi cinquante hommes seulement et je me charge de faire toute cette masse d'ennemis, car, de la façon dont ils se sont engagés ils ne pourront pas se défendre.

— Je le vois aussi bien que toi, lui répondit son père, mais cela pourrait faire finir la guerre, et à quoi serions-nous bons s'il n'y avait pas de guerre ?

Il avait fait ses premières campagnes dans l'armée de la Ligue, et nous avons vu la reine Marguerite fort irritée de l'inconvenance qu'il avait commise de lui envoyer un boulet à quatre pieds au-dessous d'elle.

A la mort de Henri III, il se rallia à Henri IV, fut admirable de courage à Arques, à Ivry et au siège de Paris et de Rouen, au combat d'Aumale et à celui de Fontaine-Française, où Henri IV lui sauva la vie.

Aussi, à quatorze ans, était-il colonel des Suisses, et, à vingt, maréchal de camp ; à vingt-cinq, lieutenant général en 1592. Après la mort de son père, le roi lui donna le titre d'amiral de France, qu'il lui retira en 1594 pour lui donner celui de maréchal de France. Enfin, en 1595, Henri l'avait nommé gouverneur de la Bourgogne.

Par malheur, Biron, tête sans cervelle, était aussi orgueilleux que brave ; malgré toutes ces récompenses, il se plaignait sans cesse, disant que tous ces jean-... de princes n'étaient bons qu'à noyer et que, sans lui, Henri IV n'aurait qu'une couronne d'épines ; avide de louanges encore plus que de faveurs et d'argent, il se trouvait que le roi ne louait jamais que lui-même et ne lui avait jamais dit une bonne parole sur son courage.

Sans doute avait-il oublié cette phrase de la lettre qu'il remit à la reine Elisabeth de la part de Henri IV :

Je vous envoie le plus tranchant instrument de mes victoires.

Avec cela Biron était savant, plus savant qu'il ne convenait à cette époque à un homme de guerre. Aussi était-il presque aussi honteux de sa science qu'orgueilleux de sa bravoure.

Un jour, Henri IV était à Fresnes ; le roi demandait l'explication d'un vers grec qui était dans la galerie. Ceux à qui il le demandait étaient des maîtres des requêtes qui

ne sachant pas le grec, faisaient semblant de ne pas entendre.

Or, le maréchal, qui passait, avait entendu la question du roi.

— Sire, dit-il, voilà ce que veut dire ce vers.

Il le dit et se sauva, tout content qu'il était d'en savoir plus que des gens de robe.

S'il aimait l'argent, c'était pour le dépenser, et il était fort magnifique et fort humain. Son intendant Sarran le pressait depuis longtemps de réformer son train, et, un jour, il lui apporta la liste de ceux de ses domestiques qui lui étaient inutiles. Le maréchal prit la liste, et, après l'avoir examinée :

— Voilà donc, dit-il, ceux dont vous prétendez que je puis me passer ; mais... il faut savoir si eux peuvent se passer de moi.

Et, malgré les instances de Sarran, il n'en chassa aucun.

Or, Biron, malgré tout ce qu'il devait à Henri IV, avait fait un pacte avec Charles-Emmanuel et le roi d'Espagne.

Voici la conspiration en deux lignes :

Henri n'avait pas d'enfant légitime. A la mort de Henri, le roi d'Espagne devenait roi de France. Le duc de Savoie prenait la Provence et le Dauphiné. Biron épousait une de ses filles, et recevait la principauté d'une province de France.

Un gentilhomme attaché à Biron, et que celui-ci avait mécontenté dans un mouvement d'orgueil, révéla tout à Henri IV.

Henri IV se contenta d'ôter son commandement à Biron, et d'envoyer ambassadeur en Angleterre le *plus tranchant instrument de ses victoires.*

Puis, se mettant lui-même à la tête de ses troupes, il battit à plate couture le duc de Savoie. Pendant ce temps, Marie de Médicis abordait en France. Le 13 octobre 1599, elle fit ses adieux à sa famille.

Le dernier mot du grand-duc à sa nièce fut :

— Soyez enceinte.

Il se rappelait la longue stérilité de Catherine de Médicis, et le danger où cette stérilité l'avait mise d'être répudiée.

Cet oncle prudent, le grand-duc, avait tout fait pour que la recommandation s'accomplît.

La fiancée partait avec une armée de cavaliers servants.

Parmi ces cavaliers servants, ces sigisbés, comme on les appelait alors, trois étaient au premier rang.

Le premier était le cousin de la fiancée, Virginio Orsini, duc de Bracciano ;

Le second, Paolo Orsini ;

Le troisième Concino Concini.

Les mauvais plaisants, il y en a partout, même dans le cortège des fiancées, disaient que c'étaient — le passé, — le présent — et l'avenir.

Virginio Orsini était *le passé.*

Paolo Orsini était *le présent.*

Concino Concini était *l'avenir.*

Marie de Médicis venait avec trois flottes, une de Toscane, une du pape, une de Malte, en tout dix-sept galères.

Ces dix-sept galères étaient montées par six à sept mille Italiens.

Cela ressemblait à une invasion.

Le 17 octobre, on s'embarqua à Livourne.

Le 3 novembre seulement, on arriva à Marseille.

On avait mis dix-sept jours à faire la route.

Malherbe en donna la raison. Selon lui, Neptune, amoureux de la future reine de France, l'aurait retardée de dix jours.

> Dix jours ne pouvant se distraire
> Du plaisir de la regarder,
> Il a, par un effort contraire,
> Essayé de la retarder.

C'est ce bâtiment paresseux, retardé par l'amour de Neptune, qu'entourent les néréides dans le beau tableau de Rubens.

La chronique scandaleuse du temps prétendit autre chose.

Elle prétendit que l'on n'avait marché doucement qu'afin que la prudente Marie pût s'assurer, avant d'aborder en France, qu'elle ne serait point répudiée pour cause de stérilité.

Au reste, rien de plus magnifique que la galère sur laquelle Marie de Médicis toucha la terre de France ; elle avait soixante et dix pas de long avec vingt-sept rameurs de chaque côté ; tout l'intérieur était doré ; la poupe était une marqueterie de canne d'Inde, de grenadier, d'ébène, de nacre, d'ivoire et de lapis ; elle était garnie de vingt grands cercles de fer s'entre-croisant, enrichis de topazes, d'émeraudes et d'autres pierreries, avec un grand nombre de perles. Les Médicis ont toujours eu le luxe absurde des pierres non montées. Au dedans, vis-à-vis du fauteuil de la reine, étaient les armes de France, dont les fleurs de lis étaient faites en diamants ; à côté étaient les armes des Médicis, formées de cinq gros rubis et d'un saphir, les rubis représentant les tourteaux de gueules, et le saphir le tourteau d'azur introduit par Louis XI dans le blason des ducs florentins, qui, à cette époque, n'étaient encore que de riches marchands. Les rideaux des fenêtres étaient de drap d'or à franges, et les tapisseries des murailles d'étoffe pareille.

En abordant, la future reine fut reçue par le connétable de France. Quatre consuls de Marseille lui présentèrent les clefs de la ville, et elle fut conduite au palais sous un dais de drap d'argent.

Elle était vêtue à l'Italienne, d'une robe de drap d'or à fond bleu, coiffée très simplement, sans poudre, et la gorge complètement couverte.

A Avignon, elle fut reçue par Suarès, assesseur d'Avignon, qui la harangua un genou en terre, tandis que les trois plus belles filles de la ville, habillées en Grâces, lui offraient les clefs des portes.

L'archevêque la reçut dans l'église, où il la bénit, *elle et sa postérité.*

Savait-il déjà à quoi s'en tenir sur cette postérité qu'il bénissait ?

Le consulat de la ville la logea au grand palais, et lui donna cent cinquante médailles d'or où étaient son portrait et celui du roi, et au revers la ville d'Avignon.

Enfin, le samedi 2 décembre, elle arriva à Lyon et entra dans la ville aux flambeaux par la porte Dauphine, au-dessus de laquelle on lisait cette inscription :

> Pour une princesse si belle,
> Je pourrais paraître autrement ;
> Mais j'ai gardé mon ornement
> Pour le dauphin qui naîtra d'elle.

La reine attendit le roi huit jours. Le roi, qui était parti en poste de Savoie, avait été retardé par les mauvais chemins et par Henriette d'Entragues.

Les deux époux n'avaient rien à envier. Si l'une venait avec ses amants, l'autre venait avec sa maîtresse.

Le roi arriva sur les onze heures du soir ; mais il fut obligé d'attendre très longtemps, au bout du pont de Lyon, qu'on vînt lui ouvrir la barrière : il n'avait pas voulu donner avis de son arrivée.

Marie de Médicis soupait après le bal qui lui avait été donné.

Henri, pour la voir, se mêla à la foule, et la trouva médiocrement belle. Le portrait qu'il avait d'elle datait de dix ans. — Elle, grande, grosse, ronde, avait l'air triste et dur ; en outre, elle ne savait pas le français, — langue d'hérétique, disait-elle.

Le roi ne s'en fit pas moins connaître avec sa galanterie ordinaire, lui disant gaiement :

— Me voilà, madame. Je suis venu à cheval et sans apporter de lit ; ce qui fait que, vu le grand froid qui souffle, je vous prierai de me donner la moitié du vôtre.

Marie fit une profonde révérence, voulut s'agenouiller pour baiser la main du roi ; mais Henri ne le souffrit point : il la releva et l'embrassa au visage, avec cette charmante politesse dont il savait si bien accompagner ses compliments.

Puis, après un récit abrégé des retards qu'avait subis son voyage, quelques mots du succès de ses armes contre le duc de Savoie, il se retira à son tour pour souper ; mais, un quart d'heure après, il rentrait dans la chambre de la princesse.

Disons en passant qu'à quelque heure que l'on y vînt, cette chambre était gardée par une espèce de guenon, petite de taille, noire de peau, avec des yeux de braise, comme ceux que donne Dante à son Caron.

C'était la sœur de lait de la reine, fille d'un charpentier, qui se faisait appeler d'un nom noble, Eléonora Galigaï.

C'était elle qui tenait le fil à l'aide duquel se mouvait la pesante et sotte poupée qui arrivait de Florence.

Les cavaliers servants avaient fort déplu à Henri IV.

La sœur de lait lui déplut peut-être encore davantage. Elle semblait être là pour garder, contre le seul qui eût le droit d'y entrer, la porte de la chambre à coucher de sa maîtresse.

Henri IV entra, quoiqu'il n'y fût pas entraîné. La même nuit, dit l'histoire, *le mariage fut consommé.*

La cour resta à Lyon pour en finir avec les affaires de Savoie et conclure la paix ; tout fut terminé en six semaines. La reine, *enceinte du dauphin Louis XIII,* arriva à Paris au mois de mars 1601, descendit chez M. de Gondi, son premier gentilhomme d'honneur, fit quelque séjour dans cette fatale maison de Zamet où la pauvre Gabrielle avait été frappée de mort, et quitta enfin cette maison, qui a été depuis l'hôtel Lesdiguières, près la Bastille, pour prendre son appartement au Louvre.

Du Louvre, et au commencement du printemps, le roi emmena sa femme à Saint-Germain, où il faisait bâtir le châ-

l'eau neuf, puis il alla faire son jubilé à Orléans, et, du même coup, posa la première pierre de l'église Sainte-Croix.

La reine, à son arrivée, avait reçu assez froidement, cela se comprend, la marquise de Verneuil, qui lui avait été présentée par ordre du roi, et sous le chaperon de la vieille duchesse de Nemours.

Mais une femme se chargea d'accommoder la femme et la maîtresse. C'était Eléonora Galigaï, à qui la reine voulait donner le titre de dame d'atours, et à laquelle, malgré les instances de la reine, le roi refusait ce titre.

Eléonora, voyant qu'elle ne pouvait rien gagner de ce côté, alla trouver la marquise de Verneuil, et lui promit, si elle voulait bien s'employer pour elle et lui faire obtenir cette place de dame d'atours, objet de son ambition, de la mettre, de son côté, en aussi grand crédit qu'elle voudrait près de la reine.

Le traité se fit à ces conditions, et fut exécuté de bonne foi de part d'autre.

Eléonora fut nommée dame d'atours, et la marquise de Verneuil fut mieux reçue de la reine.

Henri IV profita de ce sourire de Marie de Médicis à madame de Verneuil pour loger celle-ci au Louvre.

Au reste, la reine et la maîtresse étaient enceintes toutes deux.

Cette coïncidence ramena quelque jalousie dans l'esprit de Marie de Médicis, mais madame de Verneuil lui rendit de nouveaux services.

Eléonora désirait épouser Concini, qui fut depuis le maréchal d'Ancre. Le roi n'y voulait pas consentir, détestant ces deux Italiens.

La duchesse de Verneuil s'entremit, et le mariage fut fait, à la grande satisfaction de Marie de Médicis.

Le 27 septembre 1601, la reine accoucha du dauphin Louis XIII. Il était né au bout de neuf mois et dix jours, dans la dixième lune.

Etienne Bernard, lieutenant général au bailliage de Châlons, fit sur cette naissance le distique suivant, qui comprend l'an, le jour de la semaine, le signe du zodiaque, le mois et l'heure de la naissance de Louis XIII :

LVCE JOVIS PRIMA, QVA SOL SVB LANCE REFVLGET
NATA SALVS REGNO EST JVSTITIAE QVE CAPVT

Les lettres numérales du distique donnent l'année 1601.

Le premier vers apprend que le dauphin naquit le jeudi du mois de septembre.

Le second, que ce fut sous le signe de la Balance qu'il naquit ; circonstance, ajoute naïvement l'historien, qui lui fit donner le surnom de *Juste*.

L'enfant n'avait du visage aucun trait de son père, et dans le caractère, par la suite, aucune ressemblance.

Rien du côté des Bourbons, rien du côté des Valois.

Rien surtout du côté de la France.

Quant à la marquise de Verneuil, elle accoucha sans bruit, et vers la fin d'octobre, d'un garçon qui reçut au baptême les noms de Gaston-Henri, et fut d'abord évêque de Metz, puis duc de Verneuil.

Il y eut de grandes fêtes pour ces relevailles ; un ballet (nous ne savons pas si c'est celui pour lequel Sully fut consulté) en fut la pièce capitale. La reine, pour l'exécution de ce ballet, choisit les quinze plus jolies femmes de sa cour ; la marquise de Verneuil fut de ce nombre. L'évêque Berthault fit un poème sur ce ballet, où il apprenait au spectateur que la reine et les quinze dames représentaient les seize vertus. Apollon, sa lyre à la main et suivi des neuf Muses, en fit l'entrée, et des vers furent chantés, dont voici le refrain :

Il faut que tout vous rende hommage,
Grand roi, miracle de notre âge !

Huit filles de la reine dansèrent à la seconde entrée du ballet ; à la troisième parut la reine elle-même et sa suite, divisée en quatre quadrilles.

Les diamants et les pierreries dont étaient chargées les dames composant le quadrille jetaient un si prodigieux éclat qu'on n'avait jamais rien vu de pareil.

Le roi lui-même, tout ébloui de ce spectacle, se tournant vers le nonce du pape :

— Monseigneur, demanda-t-il, avez-vous jamais vu plus bel escadron ?

— *Bellissimo*, répondit-il, *e pericolosissimo !* (Splendide et fort dangereux !)

Par malheur, cette bonne harmonie, qui régnait entre le roi, la femme et la maîtresse, ne dura pas longtemps.

Madame de Villars, la sœur de Gabrielle, qui, du vivant de madame de Beaufort, avait eu quelques regards du roi, ne voyait dans la marquise de Verneuil qu'une rivale dont elle songeait incessamment à se venger.

Elle se concerta avec la reine, qui, sous l'apparence de l'amitié, nourrissait pour la marquise une antipathie florentine.

La reine ne demandait pas mieux que d'entrer dans cette vengeance.

Comment se vengerait-on ?

Voici le moyen qu'on en eut.

Joinville, nous l'avons dit, avait été bien traité de la marquise ; il avait d'elle nombre de lettres qui dénonçaient leur intimité ; mais, de peur de se perdre à la cour, il s'était brouillé avec elle et lié avec madame de Villars.

Madame de Villars fit si bien, qu'elle tira de lui les lettres de la marquise de Verneuil. La reine y était fort maltraitée, sous le nom de la *grosse banquière*. Le roi n'y était pas ménagé non plus ; toutes les douceurs étaient pour le prince.

On porta les lettres à la reine.

Son premier cri fut :

— Il faut que le roi les voie ?

Madame de Villars ne demandait pas mieux ; on décida donc que le roi les verrait.

Cette décision fut prise en dehors d'Eléonora Galigaï, qui, trop prudente pour permettre une si hasardeuse entreprise, s'y fût opposée.

Madame de Villars demanda au roi une conversation particulière.

Le roi accorda l'entretien demandé.

Madame de Villars commença par des protestations d'un respect et d'un dévouement qui étaient cause, dit-elle, qu'elle ne pouvait dissimuler au roi l'outrage qui lui était fait et qu'elle se serait regardée elle-même comme criminelle si elle eût pu voir trahir dans le plus grand des rois, le meilleur des maîtres et le plus honnête homme qui fût au monde.

Sur quoi, madame de Villars glissa au roi son petit paquet de lettres.

Henri IV les lut et entra dans une rage de jalousie.

Il remercia madame de Villars, et, dans son impatience de se venger, rompit l'entretien. Puis, madame de Villars sortie, il appela le comte du Lude, son confident, et le chargea d'aller trouver la marquise de sa part, et de lui dire qu'elle était une perfide, la plus méchante de toutes les femmes, un monstre enfin, et qu'il protestait de ne la revoir jamais.

La marquise, le sourire sur les lèvres, laissa le messager s'acquitter de sa difficile mission.

Puis :

— Dites au roi, répondit-elle avec respect, que, bien assurée de n'avoir jamais fait rien qui puisse offenser Sa Majesté, je ne puis deviner pourquoi il me traite avec si peu de ménagements. On lui a donné de fausses impressions, je n'en saurais douter : la vérité me vengera.

Mais, le messager parti, comme elle était loin d'être sans reproche, elle se retira toute troublée dans son cabinet.

On envoya chercher le prince de Joinville, mademoiselle de Guise et le duc de Bellegarde.

Le prince de Joinville avoua avoir remis les lettres à madame de Villars.

Dès lors, on sut d'où partait le coup.

Il ne s'agissait pas de parer le coup : il était porté ; mais il s'agissait de l'atténuer.

On tint conseil.

Tout fut rejeté sur la méchanceté d'un secrétaire du duc de Guise, fort habile à contrefaire toute sorte d'écritures.

Le piège était grossier ; mais on savait une chose : c'est que Henri IV ne demandait pas mieux que d'être trompé.

Ce point arrêté, le secrétaire prévenu, muni d'une bonne promesse de rente, ne devait nier que tout juste ce qu'il fallait pour être convaincu. La marquise écrivit à Henri IV, lui demandant la permission de se justifier.

Une heure après, le roi était chez elle.

Le résultat de la justification fut un don de six mille livres et le châtiment du coupable.

Madame de Villars fut exilée et brouillée naturellement avec M. de Joinville.

M. de Joinville fut envoyé faire la guerre en Hongrie. Le secrétaire fut mis en prison.

Maintenant, les faux semblants d'amitié de la reine pour la marquise avaient disparu ; la haine était à jour ; il n'y avait plus que deux rivales en face l'une de l'autre.

De son côté, le roi n'avait été dupe que tout juste, la marquise n'était pas innocente à ses yeux. Par malheur, tout ingrate, toute perfide, tout infidèle qu'elle était, il la trouvait chaque jour plus charmante que la veille.

Ce fut alors que, pour se donner des armes contre elle, il devint amoureux de madame de Sourdis, plus tard comtesse d'Estanges ; de mademoiselle de Beuil, qui épousa depuis M. de Chauvallon, et qui est connue sous le nom de comtesse de Moret ; qu'il renoua avec mademoiselle de Guise, et qu'il essaya, mais inutilement, de se faire aimer de la duchesse de Montpensier et de la duchesse de Nevers.

Cela donna à songer à madame de Verneuil ; elle com-

prit qu'un capricieux hasard de caractère et de tempérament suffisait pour qu'une rivale pût lui enlever le roi. Elle rêva alors cette étrange conspiration qui, si étrange qu'elle fût, prit cependant une certaine consistance.

C'était, grâce à la promesse de mariage du roi, de faire déclarer nul son mariage avec Marie de Médicis, et de se faire reconnaître, elle, comme femme légitime, et ses enfants comme les vrais héritiers de la couronne.

Etait-ce aussi insensé que cela le paraît au premier abord? Non, quand on pense à la lettre écrite à Rome par Henri IV, le jour même où on le mariait à Florence.

Le comte d'Auvergne, fils de Charles IX et de Marie Touchet, frère par conséquent de la marquise de Verneuil, et le roi Philippe III d'Espagne jugèrent la chose possible et entrèrent dans le complot.

Le comte d'Entragues, père de la marquise, vieux gentilhomme de soixante-treize ans, et deux Anglais, nommés, l'un Fortan et l'autre Morgan, entrèrent aussi dans la conspiration.

Disons quelques mots du comte d'Auvergne, qu'on appela plus tard M. d'Angoulême.

« Si M. d'Angoulême eût pu se défaire de l'humeur d'escroc que Dieu lui avait donnée, c'eût été, dit Tallemant des Reaux, un des plus grands hommes de son siècle. Il était bien fait, brave, spirituel, avait de l'acquis, savait la guerre,... mais il n'avait fait toute sa vie que *griveller* pour dépenser et non pour thésauriser. »

Griveller est un vieux mot français qui frise poliment le mot voler.

En outre, il avait un atelier de fausse monnaie, non pas qu'il en fît lui-même, il était trop grand seigneur pour cela, mais il laissait faire.

— Combien gagnez-vous par an à la fausse monnaie? lui demanda un jour Henri IV.

— Ma foi, je ne saurais vous répondre précisément, sire, dit-il; ce qu'il y a de vrai, c'est que je loue une chambre à Merlin, dans mon château de Grosbois, et qu'il me donne quatre mille écus de cette chambre.

C'était bien loué, comme on voit.

Par malheur, la chose ne dura qu'un an ou deux. Henri IV donna l'ordre d'arrêter Merlin; mais le comte d'Auvergne fut prévenu et le fit évader.

Un jour, il demandait à M. de Chevreuse:

— Combien donnez-vous donc par an à vos secrétaires?

— Cent écus.

— Ce n'est guère, répondit-il; moi, j'en donne deux cents aux miens. Il est vrai que je ne les paye pas.

Quand ses gens lui réclamaient leurs gages, il haussait les épaules.

— Mais, disait-il, c'est à vous de vous les payer. Quatre rues aboutissent à l'hôtel d'Angoulême, vous êtes en beau lieu, profitez-en si vous voulez.

L'hôtel d'Angoulême, connu depuis sous le nom d'hôtel Lamoignon, était situé rue Pavée-au-Marais.

Le cardinal de Richelieu, en lui donnant un corps d'armée à commander, lui dit:

— Le roi vous donne ce corps d'armée, monsieur, mais il entend que vous vous absteniez de..

Et, avec la main, il faisait la patte de chapon rôti.

Un autre se serait fâché; mais lui, en souriant et en haussant les épaules à la fois:

— Monsieur, dit-il, on fera ce que l'on pourra pour contenter Sa Majesté.

A soixante et dix ans, tout courbé, tout estropié de goutte, il épousa une fille de vingt ans, bien faite et agréable, que l'on appelait mademoiselle de Nargonne, et qui lui survécut de soixante-cinq ans.

Il en résulte qu'il y avait encore à la cour de Louis XIV, en 1715, année de la mort du roi, la duchesse d'Angoulême, bru de Charles IX.

« Aussi, dit Boursault dans ses Mémoires, depuis les premiers âges du monde, où les hommes vivaient si longtemps, n'y a-t-il de bru que madame d'Angoulême qu'on ait vue, dans une pleine santé, cent vingt ans après la mort de son beau-père.

Revenons à la conspiration de la marquise de Verneuil.

Elle fut découverte.

Le comte d'Entragues fut conduit à la Conciergerie du Palais, le comte d'Auvergne à la Bastille, et madame de Verneuil eut sa maison pour prison.

Un instant, on crut à un procès mortel, dans le genre de celui de Biron; mais cette perspective n'effrayait nullement la marquise

« La mort, disait-elle alors, n'a rien qui m'effraye; au contraire, je la désire. Si le roi me faisait mourir, on dirait au moins qu'il a tué sa première femme pour vivre sans remords avec la seconde: j'étais reine avant l'Italienne Au surplus je n'ai que trois choses à demander au roi:

« Un pardon pour mon père,
« Une corde pour mon frère,
« Justice pour moi. »

En véritable chenapan qu'il était, le comte d'Auvergne, une fois pris, avait tout avoué.

Il avait été arrêté à Aigueperse. Nérestang, qui le prit, lui demanda son épée.

— Tiens, dit-il en la donnant, tu ne fais pas une grande prise, elle ne m'a encore servi qu'à la chasse du sanglier

En allant à Paris pour être jugé, on eût dit qu'il allait au bal; il est vrai qu'il était encore jeune, ayant trente ans à peine.

Tout le long de la route, il s'amusait à conter ses bonnes fortunes et les aventures les plus drolatiques de sa vie.

La nuit du jour où il fut arrêté, il dormait tout tranquillement, et, le lendemain, quand on le réveilla:

— Ah! pardieu! dit-il vous eussiez bien dû m'arrêter plus tôt; cela m'eût épargné de grandes inquiétudes.

Aussi, La Chevallerie, lieutenant de Sully, qui était parmi les gardes, le voyant aussi gai qu'à l'ordinaire, sauter, danser comme de coutume, ne put s'empêcher de lui dire:

— Il ne s'agit pas de figures de ballet dans votre affaire, mais de quelque chose de plus sérieux.

La Chevallerie n'y gagna rien. Le comte mis en prison à la Bastille, il lui vint un message de sa première femme, Charlotte, fille aînée de Henri de Montmorency; n'ayant pu obtenir du roi de pénétrer jusqu'à son mari, elle lui faisait demander ce qu'il désirait qu'elle fît pour lui.

— Qu'elle ne s'inquiète de rien, répondit-il, et m'envoie régulièrement tous les huit jours du fromage et de la moutarde.

L'arrêt fut rendu le 1er février 1605. Le comte et M. d'Entragues furent condamnés à mort.

Quant à la marquise, il y eut un plus ample informé à son égard. C'est dans cette affaire que le frère Archange, bâtard de Marguerite, devenu moine et confesseur de madame de Verneuil, joua le rôle de conseiller.

Huit jours après l'arrêt, la peine de mort prononcée contre le comte d'Auvergne fut commuée en celle de prison perpétuelle.

Quant à la marquise, elle eut des lettres de grâce, avec liberté de se retirer dans sa maison de Verneuil.

Son père fut interné — pour nous servir d'un mot moderne — dans sa maison de Malesherbes.

Quant au comte d'Auvergne, il resta à la Bastille, où il fit un bail de douze ans.

Trois mois après, le roi vivait aussi familièrement avec madame de Verneuil que s'il ne s'était rien passé.

Seulement, il se cachait de sa femme.

Mais, on le comprend bien, cela ne pouvait durer longtemps sans que la cour en fût instruite.

Le roi n'avait qu'un lit avec la reine, et, pour aller à Verneuil, il fallait découcher.

La reine fit suivre son mari et sut où il allait.

Déjà furieuse, un nouvel événement l'aigrit encore.

En 1606, le roi et la reine allant à Saint-Germain en Laye, accompagnés du duc de Montpensier et de la princesse de Conti, faillirent périr par un accident.

Les chevaux du carrosse eurent peur en passant le bac, et versèrent la voiture dans la rivière

Peu s'en fallut que la reine ne fût noyée.

Au retour, le roi alla voir la marquise.

— Ah! dit celle-ci en apprenant l'événement, si j'eusse été là!

— Eh bien, ma mie, demanda Henri IV, si vous eussiez été là, que fût-il arrivé?

— Que j'eusse été bien inquiète jusqu'au moment où je vous eusse vu sauvé.

— Mais après?

— Après?

— Oui.

— Eh bien, après, je vous avoue que, de grand cœur, j'eusse crié « La reine boit! »

Henri ne put s'empêcher de répéter le mot, et le mot vint à la reine

Si la liaison de la reine avec Bassompierre eut lieu, c'est à cette époque.

Nous dirons plus tard à quelle époque eut lieu celle de la reine avec Concini.

XII

Au moment où nous sommes arrivés, c'est-à-dire vers l'an 1606, Bassompierre était un beau gentilhomme de vingt sept ans.

Il était né le 12 avril 1579, d'une bonne maison tirant son nom d'une terre située entre la France et le Luxembourg Cette terre avait deux noms un nom allemand et un nom français. Elle s'appelait Belstein en allemand, et Bassompierre en français.

Il y avait, dans la famille et du côté maternel, une légende étrange.

Un seigneur d'Orgevilliers, marié à une comtesse de Kinspeln, en avait eu trois filles, lorsqu'un jour, en revenant de la chasse et cherchant quelques ustensiles dont il avait besoin, dans une chambre située au-dessus de la grande porte de la maison, et qui depuis longtemps n'avait pas été ouverte, il trouva, à son grand étonnement, une très belle femme couchée dans cette chambre sur un lit de chêne admirablement sculpté.

Le jour de la semaine était un lundi.

La femme était une fée.

Pendant l'espace de quinze années, le comte d'Orgevilliers passait la nuit du lundi au mardi dans cette petite chambre; en outre, quand il revenait tard de la chasse, ou quand, le lendemain, il devait partir de bonne heure, il y couchait aussi, afin de ne point réveiller la comtesse.

Mais les fréquentes absences de son mari inquiétèrent celle-ci; elle s'informa où couchait le comte, on lui montra cette espèce de petite mansarde. Elle voulut connaître les motifs de cette retraite. Elle en fit faire une fausse clef.

Or, un lundi, à minuit, sur la pointe du pied, elle entra dans la chambre mystérieuse, et trouva son mari couché près de la fée.

Ils étaient tous deux endormis.

Alors, elle se contenta d'ôter son couvre-chef, l'étendit sur le pied du lit et s'en alla sans faire aucun bruit.

Le lendemain, à son réveil, se voyant découverte, la fée déclara qu'elle ne pouvait plus voir le comte, ni là ni ailleurs; et, après avoir versé beaucoup de larmes, elle lui dit que sa destinée l'obligeait à s'éloigner de lui de plus de cent lieues, mais qu'en témoignage de son amour, elle lui laissait, pour la dot de ses trois filles, un verre, une bague et une cuiller; que chacun de ces objets était un talisman qui porterait bonheur à la famille dans laquelle il entrerait, mais que, si quelqu'un dérobait l'un ou l'autre de ces talismans, l'objet, au lieu de lui porter bonheur, lui deviendrait funeste.

Les trois filles épousèrent: l'aînée, un gentilhomme de la maison de Croy; la seconde, un gentilhomme de la maison de Salm; la troisième, un gentilhomme de la maison Bassompierre.

Croy eut le gobelet; Salm, la bague; Bassompierre, la cuiller.

Trois abbayes restaient dépositaires des trois gages, tant que les enfants étaient mineurs: Nivelle, pour Croy; Remenecourt, pour Salm, et Epinal, pour Bassompierre.

Un jour, la marquise d'Havré, de la maison de Croy, en montrant le gobelet, le laissa tomber, et il se brisa en plusieurs pièces. Elle les ramassa et les remit dans l'étui, disant:

— Si je ne puis l'avoir entier, je l'aurai du moins par morceaux.

Le lendemain, en rouvrant l'étui, elle retrouva le gobelet aussi entier qu'auparavant.

On se rappelle ce qu'avait dit la fée:

— Quiconque dérobera l'un de ces gages sera maudit.

M. de Pange ne tint compte de cette menace, et déroba la bague au prince de Salm, un soir que le prince s'était endormi à la suite d'une orgie.

M. de Pange avait quarante mille écus de revenu, quatre terres magnifiques. Il était intendant des finances du duc de Lorraine. Eh bien, à partir de ce moment, tout lui tourna mal.

Envoyé comme ambassadeur en Espagne, afin d'obtenir du roi Philippe une de ses filles pour son maître, il échoua dans sa négociation.

A son retour, il trouva sa femme enceinte d'un jésuite.

Enfin, ses trois filles, mariées et heureuses jusque-là, furent toutes trois abandonnées par leurs maris.

Le père du maréchal, c'est-à-dire de notre héros, était grand ligueur. M. de Guise, non seulement le traitait en compagnon, mais encore ne parlait jamais de lui qu'en l'appelant *l'ami du cœur*. C'était un homme de beaucoup d'esprit, ce qui ne l'empêcha point d'attraper une maladie dans le genre de celle dont venait de mourir François Ier.

— Ah! s'écria sa femme désolée, j'avais tant prié Dieu qu'il vous en gardât!

— Eh bien, dit le père Bassompierre, vos prières ont été exaucées, ma mie... Il m'en a gardé, et de la plus fine, même.

Il était si beau garçon, il avait si grande mine, qu'on disait qu'il jouait à la cour le rôle que Belaccueil joue dans le *Roman de la Rose*.

On appelait des *Bassompierres* tous ceux qui étaient beaux, galants, ou qui excellaient en élégance.

Une courtisane très belle se fit appeler *la Bassompierre*.

Un garçon qui portait en chaise sur les montagnes de Savoie fut surnommé *Bassompierre*, parce que, pendant un voyage de trois jours à Genève, il avait trouvé le temps de se faire aimer des deux plus jolies filles de Genève, et de leur faire à chacune un enfant. Enfin, un jour que Bassompierre naviguait lui-même sur la rivière de Loire, et que, dans une intention fort galante, il s'approchait de la cabine où était couchée une belle voyageuse, il entendit le patron du bateau qui criait au timonier:

— Vire le peautre, Bassompierre!

Ce qui voulait dire: « Tourne le gouvernail, Bassompierre. »

Bassompierre crut qu'il était découvert, et qu'on l'invitait à tourner le gouvernail d'un autre côté, et se retira tout penaud dans sa chambre.

Le lendemain, il apprit que c'était au garçon qui tenait le gouvernail que s'était adressé le patron du bâtiment.

On l'avait surnommé Bassompierre, parce qu'il était le plus beau batelier de toute la rivière. Et cette réputation de galanterie du maréchal n'était point usurpée: elle était même si réelle, qu'elle s'étendait jusqu'à ses gens.

Un de ses laquais ayant vu la comtesse de la Suze traverser la cour du Louvre, sans que personne lui portât sa robe, alla prendre la queue, et la porta en disant:

— Il ne sera pas dit qu'un laquais de M. de Bassompierre, voyant une dame dans l'embarras, l'y aura laissée.

Le lendemain, la comtesse raconta l'anecdote au maréchal, qui, sur-le-champ, éleva son laquais au rang de valet de chambre.

Il était, en outre, fort généreux. Un soir, au Louvre, il jouait avec Henri IV, qui, tout au contraire de lui, était ladre et tricheur.

Tout à coup, le roi parut s'apercevoir qu'il y avait des demi-pistoles avec les pistoles.

— Eh! eh! dit-il à Bassompierre, qu'est-ce que cela?

— Parbleu! dit Bassompierre, ce sont des demi-pistoles.

— Et qui les a mises au jeu?

— Vous, sire.

— Moi?

— Oui, vous.

— Non, c'est toi, Bassompierre.

— C'est moi?

— Oui, je te le jure.

— Bien, dit Bassompierre.

Et, remplaçant les demi-pistoles par des pistoles, il prit les demi-pistoles, les alla jeter par la fenêtre aux pages et aux laquais qui jouaient dans la cour, et revint tranquillement s'asseoir à sa place.

Tandis qu'il accomplissait cet acte de grand seigneur, Henri IV et Marie de Médicis le suivaient des yeux.

— Eh! eh! dit Marie, le roi fait Bassompierre, et Bassompierre fait le roi.

— Oui-da, reprit Henri, vous voudriez bien qu'il le fût, roi!

— Et pourquoi cela?

— Parce que vous auriez un mari plus jeune et plus beau.

Sans avoir jamais eu la réputation de tricher, Bassompierre était heureux au jeu. Il gagnait tous les ans cinquante mille écus à M. de Guise. Madame de Guise lui offrit dix mille écus de rente viagère, s'il voulait s'engager à ne plus jouer contre son mari.

Bassompierre réfléchit un instant; puis, se décidant:

— Ah! par ma foi, non, dit-il, j'y perdrais trop!

Plusieurs fois, il fut employé par Henri IV comme ambassadeur. Au retour d'une de ces ambassades en Espagne, il contait au roi qu'il avait fait son entrée à Madrid sur la plus belle petite mule qui fût au monde.

— Ah! dit Henri IV, le beau spectacle que cela devait faire, de voir un âne monté sur une mule.

— Tout beau, sire, dit Bassompierre, je représentais Votre Majesté!

Il était magnifique, comme nous l'avons dit, si bien qu'il prit la capitainerie de Monceaux rien que pour y traiter la cour.

Marie de Médicis lui dit un jour:

— Vous mènerez là bien des filles, Bassompierre.

— Je gage, madame, répondit-il, que vous y en mènerez encore plus que moi.

— Ah çà! mais, à vous entendre, Bassompierre, répliqua la reine, toutes les femmes seraient donc des catins?

— Il y en a peu qui ne le soient pas, reprit Bassompierre, qui ne voulait pas avoir le dernier mot.

— Eh bien, mais moi? dit-elle.

— Ah! vous, madame, répliqua Bassompierre en s'inclinant, vous êtes la reine.

Non content d'avoir la capitainerie de Monceaux, il acheta encore Chaillot. La reine mère, qui s'amusait toujours à chercher noise à Bassompierre, quoique celui-ci lui rendît grandement coup pour coup, le querella encore sur cette nouvelle acquisition.

— Eh! Bassompierre, lui dit-elle, pourquoi donc avez-vous acheté cette maison? C'est une maison de bouteilles.

— Que voulez-vous, madame! je suis Allemand.

— Mais ce n'est pas être à la campagne, à Chaillot: c'est être dans un faubourg de Paris.

— Madame, j'aime tant Paris, que je n'en voudrais jamais sortir.

— Mais cela n'est bon qu'à y mener des drôlesses.

— J'y en mènerai, madame, dit Bassompierre en s'inclinant avec le plus profond respect.

La reine mère était comme Bassompierre, elle aimait fort Paris, mais elle aimait fort aussi Saint-Germain.

— J'aime tant Paris et Saint-Germain, disait-elle un jour, que je voudrais avoir un pied à Paris et un pied à Saint-Germain.

— Et moi, dit Bassompierre en faisant le geste de chercher quelque chose au plafond, je voudrais être à Nanterre.

Il était l'amant, peut-être même le mari de la princesse de Conti.

M. de Vendôme lui disait un jour :

— Vous allez, dans telles circonstances, être du parti de M. de Guise.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous êtes l'amant de sa sœur.

— Bon ! répondit Bassompierre, j'ai été l'amant de toutes vos tantes, et je ne vous en aime pas plus pour cela.

Il avait aussi été l'amant de mademoiselle d'Entragues, sœur de madame de Verneuil, et cela, juste au moment où Henri IV était amoureux de cette sœur de sa maîtresse. C'était le chevalier du guet Testu qui était, dans cette occasion, le messager d'amour de Henri IV.

Une fois que Bassompierre était chez mademoiselle d'Entragues, et que Testu venait pour lui parler, elle fit cacher Bassompierre derrière une tapisserie ; et, comme Testu lui exprimait la jalousie que ressentait Henri IV contre Bassompierre :

— Bassompierre ! dit mademoiselle d'Entragues, qui tenait une houssine à la main : tenez, je m'en soucie comme de cela.

Et, en même temps, elle frappait de sa houssine à l'endroit juste où était Bassompierre.

Un jour, le père Coton, confesseur du roi, lui reprochait de ne pas avoir plus de pouvoir sur ses passions.

— Ah ! père Coton, dit Henri IV, je voudrais bien voir ce que vous feriez si l'on vous mettait dans le même lit que mademoiselle d'Entragues ?

— Je sais ce que je devrais faire, sire, répondit le jésuite ; mais je ne sais pas ce que je ferais.

— Bon ! dit Bassompierre qui entrait, vous feriez le devoir de l'homme et non pas celui du père Coton.

Bassompierre fit si bien son devoir de Bassompierre près de mademoiselle d'Entragues, que celle-ci accoucha d'un fils qu'on appela longtemps l'abbé de Bassompierre, et que l'on appela depuis l'abbé Xaintes. Elle prétendit alors obliger Bassompierre à l'épouser, comme sa sœur, madame de Verneuil, avait voulu faire pour le roi.

Le procès eut lieu ; mais mademoiselle d'Entragues le perdit.

Or, comme on causait de cela chez la reine, le conseiller Bautru, qui fut depuis un des premiers membres de l'Académie française, quoiqu'il n'ait jamais rien écrit, s'amusait par derrière à faire des cornes à Bassompierre.

— Que faites-vous donc là ? demanda la reine.

— Oh ! ne faites pas attention, madame, répondit Bassompierre, qui l'avait vu dans une glace, c'est Bautru qui montre tout ce qu'il porte.

On se rappelle ce fameux ballet où le nonce du pape exprimait son opinion sur l'escadron féminin que lui montrait Henri IV, et qu'il appelait très dangereux (*perivolosissimo*) ; Bassompierre y dansait un pas.

Au moment où il s'habillait, on vint lui annoncer que sa mère était morte.

— Vous vous trompez, répondit-il, elle ne sera morte que quand le ballet sera dansé.

Avec un cœur si commode, qu'il pouvait attendre, pour pleurer sa mère, que son ballet fût dansé ; avec un estomac si complaisant, que Bassompierre disait, un mois avant sa mort, ignorer encore où il était, Bassompierre possédait tout ce qu'il lui fallait pour bien vivre et pour bien mourir.

Aussi mourut-il bien, après avoir bien vécu.

Il revenait à Paris, quand, en passant à Provins, il y trépassa, la nuit en dormant, et cela, si doucement, qu'on le trouva dans la posture où il avait coutume de dormir, une main sous le chevet, à l'endroit de sa tête, et les genoux repliés.

Son agonie n'avait pas même eu l'influence de lui faire étendre les jambes.

Avant de revenir aux amours de Sa Majesté Henri IV, disons quelques mots du chevalier Concini.

Il est au plus haut degré de sa faveur et la reine est grosse de M. Gaston d'Orléans, qui donnera tant de fil à retordre, plus tard, à son cher frère Louis XIII.

Concini, nous l'avons vu, a épousé un peu malgré lui Eléonora Dori, dite Galigaï. Il a eu, lui, beau, jeune, élégant, quelque peine à devenir le mari de cette naine basanée et quinteuse, qui croit aux sorts et qui porte constamment un voile contre le mauvais œil.

Il est vrai qu'on lui fit sentir que, par cette favorite de la reine, il pouvait sans danger et sans inconvénient devenir le favori.

Il le devint. Alors, il s'attacha au solide, mais ce ne fut point assez ; avec le réel de la faveur, il voulut l'éclat du scandale. Il se fit jaloux, jaloux de Virginio Orsini, jaloux de Paolo Orsini, jaloux de l'évêque de Luçon.

Cette jalousie, il la paya cher. Richelieu, prévenu la veille que Concini devait être assassiné le lendemain, mit la lettre sous son chevet, en disant : *La nuit porte conseil*. Le lendemain, il ne se réveilla qu'à onze heures, c'est-à-dire quand Concini fut assassiné.

Concini, qui était venu en France un peu plus pauvre que Job, avait mis, depuis quatre ans, deux ou trois millions de côté. Ces millions, ce n'était point à coup sûr Henri IV, qui laissait mourir de faim son lévrier Citron, et qui se laissait traiter de ladre vert par d'Aubigné ; ces millions, ce n'était pas, disons-nous, Henri IV qui les lui avait octroyés, lui qui par économie avait donné des diamants de Gabrielle à Marie de Médicis. D'un de ces millions, Concini voulut acheter la terre de la Ferté, une terre princière. Le roi se plaignit de cette énormité, non point à la reine, peste ! il n'eût osé, il la connaissait froidement et obstinément boudeuse, et rien ne lui était antipathique comme les visages refrognés, mais à madame de Sully, qui en parla à la reine. La reine en dit un mot à son cavalier servant.

Le cavalier servant entra en fureur. Le mari se révoltant contre l'amant, c'était tellement à l'envers des mœurs italiennes, que Concini lava vigoureusement la tête à la reine, disant que, si Henri IV bougeait, il aurait affaire à lui.

Le propos revint au roi, qui, au lieu de le punir, s'en alla tristement à Sully, disant :

— Cet homme me menace ; tu verras, Sully, qu'il m'arrivera quelque malheur. Ils me tueront.

Pauvre roi ! il y voyait clair, et il ne voulait pas être tué, non pas à cause de la mort, mais parce qu'il avait encore beaucoup de choses à faire, non seulement en France, mais en Europe.

En attendant, pour se dédommager, Concini arrangea une fête.

Le goût des tournois était passé ; le dernier qui avait eu lieu en France avait mal tourné pour Henri II, son principal tenant ; cette fois, sur le même emplacement, il signor Concini donna une course de bagues.

Il tint contre tous les princes, contre tous les grands seigneurs français et étrangers. La reine, étant reine et dame du tournoi, couronnait le vainqueur : le vainqueur fut l'illustrissime faquin.

Le roi fut furieux d'une pareille audace. On lui écrivit des lettres dans lesquelles on lui disait qu'il n'avait qu'à faire un signe et qu'on lui tuerait Concini.

Ce signe, il ne le fit pas.

Il chercha l'oubli dans deux choses : dans le romanesque projet de la république élective et de la monarchie héréditaire (voir ce projet dans Sully), et dans de nouvelles amours.

Au reste, malgré ses cinquante-huit ans, le roi était le seul qui persistât à aimer, à la façon française du moins ; car on aimait fort à la façon italienne. Son cher petit Vendôme, à quinze ans, avait les goûts les plus étranges, et, quand Henri IV fut assassiné, on prétendit qu'il allait chez mademoiselle Paulet, la lionne, pour qu'elle réformât ce vice chez le jeune prince.

Condé, à vingt ans, exécrait les femmes, et il ne lui fallut pas moins qu'un emprisonnement de trois ans à la Bastille pour lui faire consommer son mariage avec mademoiselle de Montmorency. De cet *accident* naquit le grand Condé.

Le roi était donc résolu à chercher de nouvelles amours.

Toutes ces querelles qu'il était obligé de soutenir à chaque instant contre la marquise de Verneuil le refroidissaient peu à peu pour elle, et il ne fallait qu'une occasion pour que cet amour, si plein de troubles, s'envolât tout à fait de son cœur.

Cette occasion ne tarda point à se présenter.

Au mois de février 1609, la reine mère fit un ballet, dont elle mit les plus belles dames de la cour.

Au nombre de ces dernières était Charlotte-Marguerite de Montmorency, charmante enfant qui venait d'atteindre sa quatorzième année.

« Sous le ciel, dit Bassompierre dans ses Mémoires, il n'y avait rien de plus beau que mademoiselle de Montmorency, ni de meilleure grâce, ni plus parfaite. »

C'était la fille du connétable de Montmorency, second fils du fameux Anne de Montmorency, fait prisonnier à la bataille de Saint-Quentin, et tué à celle de Saint-Denis.

Ce Montmorency-là — nous ne parlons pas du connétable — n'était guère connu que par la façon dont il montait à

cheval. Il plaçait une petite pièce de monnaie sur la barre de son étrier, posait son pied dessus et manœuvrait son cheval un quart d'heure sans que la pièce tombât.

Il menait une vie fort désordonnée, et l'on tenait sur lui et ses filles d'assez singuliers propos, que Tallemant des Réaux résume en cette manière :

« Il prenait la peine de percer lui-même le tonneau avant de donner à boire à ses gendres. »

A l'âge de quinze ans, la belle Charlotte avait déjà été fort recherchée. Le marquis de Sourdis l'avait demandée en mariage ; puis Bassompierre, qui avait fait tout le possible pour qu'on le crût bien avec elle.

C'était au moment où il était question de ce mariage de Bassompierre avec mademoiselle de Montmorency que la reine la désigna pour être du ballet.

Ce ballet était un sujet de querelle entre elle et Henri.

Henri voulait qu'on y mît Jacqueline de Reuil, comtesse de Moret, sa nouvelle maîtresse. La reine ne le voulait pas, et proposait, pour la remplacer, madame de Verdeconne, la femme du président des comptes.

Enfin la reine l'emporta : la comtesse de Moret fut exclue, et madame de Verdeconne prit sa place.

La reine l'emportait toujours ; le moyen de refuser à une reine si féconde.

On répétait donc le ballet sans songer à mademoiselle de Montmorency, et, pour répéter le ballet, les danseuses passaient devant la porte du roi ; mais le roi fermait sa porte.

Cependant, un jour, il ne la ferma point si hermétiquement, qu'il ne vît passer mademoiselle de Montmorency.

Alors, au lieu de la fermer, il l'ouvrit toute grande pour la voir repasser.

Le lendemain, il fit mieux encore, il alla voir la répétition.

Or, les dames étaient vêtues en nymphes, portant des javelots dorés à la main.

A un moment convenu, et pour exécuter une des figures du ballet, elles levèrent leurs javelots comme si elles eussent voulu les lancer.

Or, mademoiselle de Montmorency se trouvait justement en face du roi lorsqu'elle leva son javelot, si bien qu'on eût dit qu'elle l'en voulait percer.

Le roi avoua depuis, qu'elle avait fait ce geste de si bonne grâce, qu'il lui sembla en effet, être frappé au cœur et cela, si profondément, qu'il faillit s'en évanouir.

A partir de ce moment, le roi ne ferma plus la porte de sa chambre. Il ne fut plus question de la comtesse de Moret, et il laissa faire à la reine tout ce qu'elle voulut.

Le ballet eut lieu et fut des plus beaux qu'on eût encore vus. Il était composé de douze dames, ce qui est constaté par cette strophe de Malherbe :

C'étaient douze rares beautés,
Qui, de si dignes qualités,
Tirent un cœur à leur service,
Que leur souhaiter beaucoup d'appas,
C'est vouloir avec injustice
Ce que les cieux ne veulent pas.

Mademoiselle de Montmorency avait non seulement attiré et fixé les yeux du roi, mais encore excité la verve du poëte.

Voici les deux strophes que Malherbe fit sur elle dans une ode qui commence par ces mots :

Laissez-moi, raison importune.

Ces deux strophes sont le portrait de mademoiselle de Montmorency :

A quelle rose ne fait honte
De son teint la vive fraîcheur?
Quelle neige a tant de blancheur
Que sa gorge ne la surmonte?
Et quelle flamme luit aux cieux
Claire et nette comme ses yeux?

Soit que de ses douces merveilles
Sa parole enchante les sens,
Soit que sa voix, de ses accents,
Frappe les cœurs et les oreilles,
A qui ne fait-elle avouer
Qu'on ne peut pas assez la louer?

On comprend que le roi Henri IV, inflammable comme il était, ne pouvait passer près d'une si belle personne sans l'aimer ; aussi aima-t-il à la fureur mademoiselle de Montmorency.

Mais il fallait sauver les apparences.

Elle allait épouser Bassompierre, et l'on disait que, des deux parts, c'était un mariage d'inclination. Quant à Bassompierre, il n'y avait point de doute de son côté, et il le disait tout haut.

Le roi voulut en avoir le cœur net vis-à-vis de mademoiselle de Montmorency. Il s'arrangea de manière à la rencontrer avec sa tante, madame d'Angoulême, fille de Henri II légitimée de France, et fit tomber la conversation sur le mariage de mademoiselle de Montmorency et de Bassompierre.

— Mademoiselle, demanda le roi à la belle Charlotte, ce mariage vous agrée-t-il?

— Sire, répondit-elle, je m'estimerai toujours heureuse en obéissant à mon père, et c'est à cette obéissance que se borne mon ambition.

La réponse était si soumise, qu'il n'y avait plus de doute que la soumission ne fût agréable à la belle jeune fille.

Or, le roi comprit qu'un mari par trop aimé rejetterait bien loin les espérances de l'amant. Il envoya donc chercher Bassompierre.

Bassompierre arriva avec une véritable figure d'amant heureux, le nez au vent, le poing sur la hanche et frisant sa moustache.

— Bassompierre, lui dit le roi, je t'ai envoyé chercher pour te parler d'affaires sérieuses ; assieds-toi là, mon ami.

Le roi était si charmant, que Bassompierre avoue que dès ce début, il commença d'avoir peur.

Il s'assit, comme l'y invitait le roi, et lui annonça qu'il était à ses ordres.

— Bassompierre, lui dit le roi, j'ai pensé à te faire un établissement solide à la cour.

— Et comment cela, sire? demanda Bassompierre.

— En te faisant épouser mademoiselle d'Aumale, mon ami.

— Eh quoi! sire, répondit Bassompierre, vous me voulez donc donner deux femmes ?

— Comment deux femmes?

— Oui, Votre Majesté oublie les termes où j'en suis avec mademoiselle de Montmorency.

— Ah! répliqua le roi en soupirant, voilà justement, Bassompierre, où je vais juger si tu es mon ami. Je suis devenu non seulement amoureux, mais furieux, mais outré de mademoiselle de Montmorency. Si tu l'épouses et qu'elle t'aime, je te haïrai ; si elle m'aime, tu me haïras. Eh bien, mieux vaut qu'il n'y ait entre nous aucune cause qui rompe notre intelligence, car je t'aime d'affection et d'inclination.

Et, comme Bassompierre écoutait ces paroles avec une certaine impatience :

— Ecoute, lui dit le roi, je suis résolu de la marier au prince de Condé et de la tenir près de ma famille. Ce sera la consolation et l'entretien de la vieillesse où je vais désormais entrer. Je donnerai à mon neveu, qui aime mieux mille fois la chasse que les dames, cent mille livres par an pour passer son temps, et je ne veux d'autres grâces d'elle que son affection, sans prétendre davantage.

Bassompierre, tout étourdi du coup, baissa d'abord la tête ; mais il était trop bon courtisan pour ne pas, en la relevant, montrer une figure souriante.

— Eh bien, sire, dit-il, quant à moi, il sera fait de ma part comme le désire Votre Majesté. Il ne sera pas dit qu'un sujet se soit en aucune chose opposé aux désirs de son roi.

Alors, le roi jeta un cri de bonheur et sauta, en pleurant de joie, au cou de Bassompierre ; et, quelques jours après le mariage du prince de Condé avec mademoiselle de Montmorency fut déclaré à la cour.

Les fiançailles se firent au commencement de mars de l'année 1609.

Veut-on savoir ce que c'était que le père du grand Condé ? Ce n'est pas bien intéressant, je le sais, mais qu'importe.

C'était un garçon de vingt ans, détestant les femmes, nous l'avons dit, horreur qu'il légua à son fils ; sournois, taciturne, servile, petit et pauvre. Il n'était point Condé, à ce que l'on assurait ; les Condé jusque-là étaient rieurs, et, à partir de lui, ils prennent l'esprit et le masque tragiques. Il naquit comme sa mère était en prison pour empoisonnement, sur qui? probablement sur son mari, mort un peu trop brusquement pour que l'on crût sa mort naturelle, surtout lorsque cette mort coïncidait avec la fuite d'un jeune page gascon qu'on ne put rattraper. Condé, le nôtre, naquit sur ces entrefaites ; de là le doute.

C'était bien calculé de la part du roi ; mais, à côté de cette espèce d'Italien morne et sombre, mademoiselle de Montmorency chercherait des consolations. Le roi n'était plus une jeune consolation, il le savait bien, mais il savait aussi que le trait dominant du caractère de mademoiselle de Montmorency, c'était l'ambition.

XIII

Nous nous apercevons que nous avons sauté sur un des événements les plus importants du règne de Henri IV, sur le procès et l'exécution de Biron.

Nous avons dit qu'il avait été envoyé à la reine Elisabeth comme ambassadeur.

Sans doute savait-elle tout ce que le monde savait, au reste, c'est-à-dire que Biron avait conspiré avec le duc de Savoie contre Henri IV ; car elle le prêcha fort, lui parla beaucoup de Henri IV comme du meilleur et du plus grand roi qui eût jamais existé, ne lui reprochant que d'être trop bon.

Elle fit plus. Un jour, — elle qui, disait-on, mourait de douleur de l'avoir fait tuer, — un jour, elle lui montra de sa fenêtre la tête de d'Essex, de ce beau jeune homme qu'elle avait tant aimé.

Cette tête, après un an de séparation de son corps, était encore, exemple effroyable aux traîtres, exposée sur la Tour de Londres.

— Voyez la tête de cet homme exécuté à trente-trois ans, dit-elle, son orgueil l'a perdu il croyait qu'il était nécessaire à la couronne ; voilà ce qu'il y a gagné. Si mon frère Henri m'en croit, il fera à Paris ce que j'ai fait à Londres : il coupera la tête à tous les traîtres, depuis le premier jusqu'au dernier !

Au retour de Biron en France, le roi n'avait plus aucun doute sur sa culpabilité. Il avait tout su d'un de ses agents nommé Lefin.

Biron était dans ses places de Bourgogne. Il s'agissait de le désarmer.

Sully lui écrivit d'envoyer ses canons, qui étaient vieux, pour les remplacer par des neufs.

Il n'osa refuser.

Alors, le roi lui écrivit :

« Venez me voir. Je ne crois pas un mot de tout ce que l'on me dit contre vous, et je crois toutes ces accusations mensongères. Je vous aime et vous aimerai toujours. »

Biron ne pouvait tenir dans ses places sans canons. Sans doute, il pouvait fuir ; mais il était dur de renoncer à la magnifique position qu'il occupait en France ; d'ailleurs, il ne croyait pas le roi autrement renseigné, ou, du moins, il croyait qu'on n'avait point de preuves.

L'Espagnol Fuentès et le duc de Savoie l'encouragèrent à aller prendre, comme on dit, le taureau par les cornes, et à nier avec acharnement.

A la porte de Fontainebleau, Lefin, qui l'avait trahi, l'attendait. Il s'agissait de le pousser dans l'abîme jusqu'au bout, sinon Lefin pouvait bien payer les frais de la guerre.

— Courage et bon bec, mon maître ! lui souffla-t-il tout bas ; le roi ne sait rien.

Il était dans le palais, que beaucoup disaient encore qu'il ne viendrait pas.

Le roi lui-même le disait comme les autres, le 13 juin 1602, au matin, en se promenant au jardin de Fontainebleau.

Tout à coup il l'aperçoit.

Le premier mouvement du roi fut d'aller à lui et de l'embrasser.

— Vous avez bien fait de venir, lui dit-il.

Puis, moitié riant, moitié menaçant :

— Car, si vous n'étiez pas venu, j'allais vous chercher.

A ces mots, il l'emmena dans une chambre ; et, là, seul à seul avec lui, et le regardant en face :

— N'avez-vous rien à me dire, Biron ? lui demanda-t-il.

— Moi ? dit Biron. Non, rien. Je viens pour connaître mes accusateurs et les châtier ; voilà tout.

Le roi, très sincère cette fois, désirait sauver Biron. Henri ne mentait guère qu'aux femmes ; il était mal dissimulé pour ceux qu'il aimait, leur laissant, au contraire, trop voir ce qu'il avait en lui.

Dans la journée, le roi emmena encore Biron dans le jardin fermé de Fontainebleau.

Là, on ne pouvait les entendre, mais on les vit.

Biron, toujours orgueilleux, relevait fort la tête et semblait protester dédaigneusement de son innocence.

Après le dîner, même promenade et même pantomime.

Le roi vit bien qu'il n'y avait rien à faire avec un pareil homme. Il s'enferma avec Sully et la reine. — Ce que l'on sut, c'est que, dans ce conseil secret, le roi avait encore défendu Biron.

Pendant la soirée, on vint prévenir le roi que Biron devait fuir pendant la nuit, et que, s'il attendait au lendemain pour le faire arrêter, il serait trop tard.

On joua jusqu'à minuit. A minuit, tout le monde partit, excepté Biron, que le roi retint.

Henri, au nom de leur ancienne amitié, le pressa d'avouer sa trahison. Il était évident qu'un aveu le sauvait. Biron repentant était pardonné. Il demeura sec et nia tout.

C'était une grande patience à Henri que cette triple tentative, ayant toutes les preuves.

Le roi rentra dans son cabinet, le cœur serré.

Mais, rentré, il n'y put tenir ; il rouvrit la porte.

— Adieu, baron de Biron ! lui dit-il l'appelant du titre qu'il lui donnait dans sa jeunesse.

Rien n'y fit, pas même cet appel aux jours dorés.

— Adieu, sire, dit Biron.

Et il sortit.

Une fois la porte refermée, Biron était perdu. Dans l'antichambre, il se trouva face à face avec Vitry, le capitaine des gardes. C'était le père de celui qui tua plus tard Concini.

— Votre épée, lui dit Vitry en posant sa main sur la poignée.

— Bon ! tu railles, répondit Biron.

— Le roi la veut, dit Vitry.

— Oh ! mon épée ! s'écria Biron ; mon épée, qui lui a fait de si bons services !

Et il rendit son épée.

Les preuves étaient si claires, que le parlement le condamna à l'unanimité, à cent vingt-sept voix.

Le 31 juillet, au moment où il s'y attendait le moins, il vit arriver dans sa prison toute la cour de justice, le chancelier, le greffier et leur suite.

Il était en train de comparer quatre almanachs, d'étudier les astres, la lune, les jours, pour deviner l'avenir.

L'avenir, qui s'éloigne des autres, venait au-devant de lui, visible, palpable, terrible.

C'était la mort des traîtres. — Seulement, le roi permettait qu'il la reçût dans la cour de la prison, et non en Grève.

Avant de lui lire l'arrêt, le chancelier lui avait redemandé la croix du Saint-Esprit.

Biron la rendit.

Alors le chancelier lui dit :

— Faites preuve de ce grand courage dont vous vous vantez, monsieur, en mourant calme et comme doit mourir un chrétien.

Mais lui se mit à insulter le chancelier, en homme étourdi du coup qui le frappe et qui perd la tête, — l'appelant *idole sans cœur, grand nez, figure de plâtre.*

Et, tout en criant ces injures, il se promenait de long en large, essayant de bouffonner, mais avec un visage horriblement bouleversé.

— Monsieur, lui dit-on pour toute réponse aux insultes qu'il proférait, pensez à votre conscience.

Après un flot de paroles sans suite, presque insensées, où il parla de ce qu'il devait, de ce qui lui était dû, d'une maîtresse qu'il laissait enceinte, il revint enfin à lui et dicta son testament.

A quatre heures, on le mena à la chapelle. Il pria près d'une heure : la prière faite, il sortit.

Pendant ce temps, on avait dressé l'échafaud dans la cour.

— Ah ! ah ! fit-il en reculant d'un pas.

Puis, voyant à la porte un homme inconnu qui paraissait l'attendre :

— Qui es-tu ? lui demanda-t-il.

— Monseigneur, répondit humblement celui-ci, je suis le bourreau.

— Va-t'en, va-t'en ! s'écria Biron. Ne me touche pas qu'au moment, d'ici-là, si tu m'approches, je t'étrangle.

Alors, se tournant vers les soldats qui gardaient la porte :

— Mes amis, mes bons amis, dit-il, cassez-moi la tête d'un coup de mousquet, je vous en prie.

On voulut le lier.

— Non pas, dit-il, je ne suis pas un voleur.

Puis, se retournant vers les rares assistants qui se tenaient dans la cour, une cinquantaine de personnes à peu près :

— Messieurs, dit-il, vous voyez un homme que le roi fait tuer parce qu'il est bon catholique.

Enfin il se décida à monter sur l'échafaud ; mais, là, il chicana sur toutes choses. D'abord, il voulut être exécuté debout ; puis ne voulut pas qu'on lui bandât les yeux ; puis voulut que ce fût avec son mouchoir, qui se trouva être trop court.

Les gens qui le regardaient mourir l'inquiétaient fort.

— Que font là tous ces marauds ? Je ne sais à quoi tient que je ne prenne ton épée, dit-il au bourreau, et que je ne tombe sur eux.

Il était capable de le faire, et, fort comme il était, c'eût été un carnage.

Plusieurs qui l'avaient entendu regardaient déjà vers la porte.

Le bourreau vit bien qu'il n'en viendrait jamais à bout, et qu'il fallait en finir par surprise.

— Monseigneur, dit-il, comme l'heure de votre exécution n'est point encore arrivée, vous devriez profiter du délai pour dire votre *In manus.*

— Tu as raison, dit Biron.

Et, joignant les mains et inclinant la tête, il commença sa prière.

Le bourreau profita du moment, passa par derrière lui, et, par un miracle d'adresse, lui enleva la tête de dessus les épaules.

La tête roula hors de l'échafaud.

Le tronc resta debout, battant l'air de ses bras, et tomba à son tour comme un arbre déraciné.

Pendant ce temps, le roi était si défait, que, suivant l'ambassadeur d'Espagne, on eût dit l'exécuté.

Huit jours après, il pensa mourir d'une diarrhée.

A l'avenir, son juron fut :

— Aussi vrai que Biron était un traître !

Revenons à M. le Prince.

M. le Prince, comme on appelait déjà M. de Condé à cette époque, et comme on appela depuis les aînés de la famille, M. le Prince était fort pauvre. Il n'avait en fonds de terre que dix mille livres de rente ; mais c'était un grand honneur que de l'avoir pour gendre.

M. de Montmorency donna cent mille écus de dot à sa fille, et le roi constitua, comme il l'avait promis, cent mille livres de rente à son neveu.

Le mariage fut accompagné de fêtes, comme un mariage royal. Il y eut des carrousels, et le roi courut la bague avec un collet de senteur et des manches de satin de Chine.

Par malheur, le soir des noces, l'amoureux royal fut pris de la goutte.

C'était sa reine, à lui. Il dut à cette reine-là donner place dans son lit.

Sa seule distraction était de se faire lire *l'Astrée*. Comme il ne pouvait dormir, on se relayait pour lui faire la lecture.

Il fallut un événement politique pour l'arracher de son lit.

Le 25 mars 1609, le duc de Clèves mourut. La question du Rhin fut posée, et la rivalité commença entre la France et l'Autriche.

Le roi se dit guéri, se leva, se montra à Paris, alla chasser la pie au Pré-aux-Clercs et se commanda une armure neuve.

Le mariage de la belle Charlotte rendit le roi encore plus amoureux d'elle qu'il ne l'était auparavant. Il fit tant auprès de la princesse, qu'il obtint d'elle qu'un soir elle se montrerait tout échevelée sur son balcon, entre deux flambeaux. En la voyant ainsi avec ses beaux cheveux tombant presque jusqu'à terre, le roi pensa s'évanouir de bonheur.

— Ah ! Jésus ! dit-elle, pauvre homme, il est fou.

Cette folie, si ridicule qu'elle soit, touche toujours un peu les femmes. Aussi le roi obtint-il que madame la princesse se laissât peindre pour lui en cachette par un peintre très célèbre nommé Ferdinand ! Bassompierre, qui, dans l'espoir d'y attraper quelque chose pour son propre compte, s'était fait le confident et le messager de ces ardentes amours, Bassompierre emporta le portrait encore tout mouillé, de sorte qu'il fallut le frotter de beurre frais pour qu'il ne s'effaçât point.

Ce portrait acheva de rendre le roi fou.

Mais ce qui le rendait fou surtout, c'était sa situation près de la reine. — Quelque temps avant ses amours pour mademoiselle de Montmorency, il avait été jusqu'à dire à Marie de Médicis que, si elle voulait renvoyer Concini, il lui faisait serment de n'avoir plus de maîtresse ; puis, pour lui donner la preuve qu'il pouvait aimer encore, il s'était rapproché d'elle, et de ce rapprochement était résulté une grossesse.

Cette grossesse donna une fille, la seule qui fût certainement de Henri IV : la reine d'Angleterre.

Ce rapprochement conjugal était venu à la suite d'une grande querelle politique : le roi refusait pour ses enfants les mariages espagnols, c'est-à-dire l'influence jésuitique. Il voulait marier ses enfants en Lorraine et en Savoie ; alliance que la reine regardait comme indigne.

Ce rapprochement blessa fort Concini ; — il ne pouvait pardonner à la reine *son infidélité*. — On persuada à la sotte princesse que Henri ne s'était rapproché d'elle que pour l'empoisonner et épouser mademoiselle d'Entragues. La reine le crut, cessa de manger avec le roi et mangea chez elle, refusant les plats que le roi lui envoyait de sa table.

Sur ces entrefaites, un homme arriva d'Italie : une espèce de condottière normand nommé Lagarde. Il revenait de faire la guerre aux Turcs, s'était arrêté à Naples, en passant. Il y avait vu les Guises et avait vécu là, dans la familiarité des vieux assassins de la Ligue et du secrétaire de Biron, Hébert.

Ce Lagarde raconta que, dînant un jour chez Hébert, il vit venir et se mettre à table un homme de grande taille, habillé en violet, lequel, durant le dîner, dit qu'il allait en France et qu'il y tuerait le roi. — Le propos avait paru assez grave au susdit Hébert pour qu'il s'informât du nom de cet homme, et il lui avait été répondu qu'il s'appelait Ravaillac.

Il appartenait à M. d'Epernon et apportait ses lettres à Naples.

Lagarde ajoutait qu'on l'avait alors, lui, mené chez un jésuite nommé le père Alagon, lequel était oncle du premier ministre d'Espagne, et que, là, on l'avait fort engagé à tuer le roi de concert avec Ravaillac. Il devait choisir le moment où le roi serait à la chasse.

Lagarde, sans répondre ni oui ni non, était parti et était venu en France.

En route, il avait reçu une nouvelle lettre où on l'engageait encore à tuer le roi.

En arrivant à Paris, la première chose que fit ce Lagarde, fut de demander une audience au roi. Il l'obtint, lui raconta tout et lui montra la lettre. Cela s'accordait si bien avec les pressentiments de Henri IV, que le roi devint tout rêveur.

— Garde bien ta lettre, mon ami, dit-il ; un jour, j'en aurai besoin, et elle est plus en sûreté dans tes mains qu'elle ne le serait dans les miennes.

Toutes choses coïncidaient : une nonne était venue à la cour, qui avait des visions ; les visions de cette nonne *étaient qu'il fallait sacrer la reine*.

Pourquoi sacrer la reine ? La réponse était facile : il fallait sacrer la reine parce que, d'un moment à l'autre, le roi *pouvait être tué*.

Le roi ne parla à personne de cette révélation de Lagarde, et de cette vision de la nonne ; seulement, il quitta le Louvre et s'en alla à Ivry, dans une maison appartenant à son capitaine des gardes.

Puis, un matin, n'y tenant plus, il courut tout dire à Sully.

Voyez les Mémoires de celui-ci :

« Le roi me vint dire que Concini négociait avec l'Espagne ; que la Parithée, mise par Concini auprès de la reine, la poussait à se faire sacrer ; qu'il voyait très bien que leurs projets ne pouvaient réussir que par sa mort ; enfin qu'il avait avis qu'on devait l'assassiner. »

A la suite de cette confidence, le roi pria Sully de lui faire préparer un petit appartement à l'Arsenal. *Quatre chambres lui suffiraient.*

Tout cela se passait juste au moment où Bassompierre apportait au roi le portrait de madame de Condé.

Mais il était dit qu'on ne lui laisserait pas un instant de tranquillité, à ce pauvre roi : ni en politique, ni en amour.

M. de Condé, qui, depuis six semaines, laissait sa femme fort tranquille, ayant oublié d'user de ses droits d'époux, M. de Condé, poussé par sa mère, qui devait tout à Henri IV, enlève sa femme et la cache à Saint-Valéry.

Cette opposition conjugale de M. de Condé l'élevait à la hauteur d'un ennemi politique.

Puis on se disait que le roi ferait des folies, on connaissait l'homme : — qu'en faisant des folies il se livrerait, — et qu'en se livrant, il en serait plus facile à tuer.

En effet, le roi part seul et déguisé ; en chemin, on l'arrête, il est obligé, pour passer outre, de dire qu'il est le roi.

M. de Condé apprend l'aventure, se sauve de nouveau et amène sa femme à Muret, près de Soissons.

Le roi n'y peut tenir. Il apprend que M. le Prince doit aller avec sa femme à une chasse. Il s'ajuste une fausse barbe, et part.

Mais M. le Prince est prévenu à temps, et ne va point à la chasse.

A quelques jours de là, M. le Prince et sa femme furent invités à dîner chez un gentilhomme campagnard, et ils y allèrent.

Mais le gentilhomme était complice du roi, et, par un trou fait dans la tapisserie derrière laquelle il s'était caché, le roi put voir à son aise celle qui lui faisait faire toutes ces folies.

En venant, elle avait été accostée par M. de Beneux, qui avait sa belle-sœur dans ces quartiers-là, et qui feignait de l'aller voir. M. de Beneux était en poste, conduit par un postillon qui avait un emplâtre sur la moitié du visage.

Ce postillon, c'était le roi. Madame la Princesse et sa belle-mère le reconnurent parfaitement.

Le roi pensa devenir fou. Il était d'une jalousie atroce. Il alla trouver le connétable, et lui promit monts et merveilles s'il décidait sa fille à signer une requête pour être démariée.

Le connétable, de son côté, alla trouver sa fille, et obtint la chose d'elle.

On faisait accroire à la pauvre enfant qu'elle serait reine.

M. le Prince apprit ce qui se passait. Sous prétexte de ramener sa femme à Paris, il la fit monter dans un carrosse à huit chevaux : mais il dirigea le carrosse sur Bruxelles, où il arriva, sans avoir fait halte nulle part, mangeant et couchant dans sa voiture. Ils étaient partis le 1er, et arrivèrent à Bruxelles le 3 décembre.

Le roi jouait dans son cabinet lorsqu'il apprit cette nouvelle à la fois de deux côtés, par Delbène et le chevalier du guet.

Il quitta aussitôt le jeu, laissant son argent à Bassompierre, et lui disant tout bas à l'oreille :

— Ah ! mon ami, je suis perdu ! M. le Prince enlève sa femme ; cet homme la mène dans un bois pour la tuer, ou tout au moins va-t-il la conduire hors de France.

Et, tout aussitôt, le roi assembla son conseil pour savoir ce qu'il y avait à faire dans cette grave circonstance.

Le président Jeannin, Sully, Villeroy, le chancelier Bellièvre formèrent ce conseil, et furent consultés.

L'un opina pour que le roi rendît *un édit :* c'était le chancelier Bellière ; le second, pour qu'on réduisît le tout au pied des *dépêches* et de la *négociation :* c'était Villeroy ; le troisième conseilla de faire de cet événement un *cas de guerre* avec les Pays-Bas : c'était le président Jeannin ; le quatrième fut d'avis de garder *le silence* et de *ne rien faire :* ce fut Sully.

Enfin Bassompierre, consulté à son tour, répondit :

— Sire, un sujet fugitif est bientôt abandonné de tout le monde, quand un souverain ne paraît point se mettre en peine de le perdre. Si vous témoignez le moindre empressement à revoir M. le Prince, vos ennemis prendront plaisir à vous chagriner en le recevant bien et en lui donnant du secours.

On employa d'abord les négociations auprès de l'archiduc ; mais le ministre d'Espagne et le marquis Spinola firent échouer tous les projets.

On séduisit un page du prince, qu'on appelait le petit Toiras, et qui fut depuis maréchal de France. Le marquis de Cœuvres, ambassadeur à Bruxelles, reçut tout pouvoir du roi pour enlever madame la Princesse et la ramener en France. Le jour de l'enlèvement fut fixé au samedi 13 février 1610. La Princesse, qui n'avait jamais eu une grande inclination pour son mari, y donnait les mains.

Mais, la veille du jour où l'enlèvement devait avoir lieu, toutes les menées furent découvertes et le complot échoua.

Le Prince cria à tue-tête, les ministres d'Espagne se plaignirent ; mais les ouvertures avaient été faites de vive voix, aucune preuve n'existait aux mains des plaignants ; le marquis de Cœuvres nia tout.

Habitude ordinaire aux ministres qui ne réussissent pas, dit naïvement l'historien dans lequel nous puisons ces détails.

Se voyant si mal en sûreté à Bruxelles, M. le Prince se retira à Milan, laissant sa femme à l'infante Isabelle, qui la fit garder comme une prisonnière.

Pour le coup, le roi perdit tout à fait la tête. Il écrivit à M. le Prince pour lui assurer son pardon s'il revenait, et le menacer de toute son indignation s'il ne revenait pas. Alors, il serait déclaré *persistant dans sa révolte et criminel de lèse-majesté.*

Le prince protesta de son respect et de son innocence, mais déclara qu'il ne reviendrait point.

Le roi, apprenant que la Princesse était restée à Bruxelles, dirigea toutes ses batteries de ce côté.

Il envoya M. de Préau au nom du connétable et de madame d'Angoulême, avec ordre de réclamer la princesse : M. le connétable et madame d'Angoulême écrivant qu'ils désiraient que madame la Princesse assistât au couronnement de la reine, qui devait avoir lieu le 10 mai.

Mais la cour d'Espagne refusa absolument de rendre madame la Princesse.

Le roi se résolut alors à faire la guerre à l'Autriche et à l'Espagne.

Le prétexte fut de secourir l'électeur de Brandebourg contre l'empereur Rodolphe.

Grand succès pour Condé et pour les ennemis de Henri IV. Sa rupture avec le roi, la guerre faite à cause de lui, le constituaient le candidat de l'Espagne au trône de France.

On avait bien voulu déclarer roi le petit bâtard d'Entragues.

Cette fois, c'était bien mieux, on faisait la guerre à ce vieux paillard de Béarnais, on déclarait Louis XIII illégitime, bâtard adultérin, on donnait des preuves et l'on élisait Condé.

Il y avait un prétendant, le Charles X de la Ligue.

L'Espagne, ayant en main une bonne cause, ne pouvait manquer de l'appui de la Providence.

Ainsi, le 14 mai 1610, à quatre heures de l'après-midi, Henri IV fut assassiné.

Donnons sur cette catastrophe et son auteur, ou plutôt ses auteurs, tout ce que nous avons réuni de détails.

XIV

Nous avons dit les goûts étranges du jeune duc de Vendôme, et combien ces goûts désespéraient Henri IV.

Le roi jugea qu'il n'y avait à Paris qu'une femme qui dût l'en guérir et résolut, en bon père qu'il était, de négocier l'affaire lui-même.

Cette femme, c'était la célèbre mademoiselle Paulet.

Angélique Paulet était née vers 1592 ; elle n'avait donc que dix-huit ans à la mort du roi.

Saumaise lui donna place, plus tard, sous le nom de *Parthénie* dans son grand dictionnaire historique des *précieuses.*

Elle était fille de Charles Paulet, secrétaire de la chambre du roi, et inventeur de l'impôt que, de son nom, on appela *la paulette.*

Cet impôt consistait en une redevance que payaient chaque année les officiers de justice ou des finances, afin, en cas de mort, de conserver à leurs héritiers le droit de disposer de leur charge.

Mademoiselle Paulet avait beaucoup de vivacité, la taille fine, était jolie, dansait bien, jouait admirablement du luth, et chantait mieux qu'aucune personne de son temps.

C'est sur elle qu'on fit la fable des rossignols morts de jalousie pour l'avoir entendue chanter.

« Seulement, elle avait les cheveux roux. »

Remarquez que ce n'est pas moi qui m'en plains ; c'est Tallemant des Réaux. Mais des cheveux d'un si beau roux, que c'était un charme de plus.

Voyez plutôt ce que Saumaise en dit :

« Rousses, voici votre consolation, et Parthénie, dont je vous parle, et qui a eu les cheveux de cette couleur, est une *précieuse* dont l'exemple suffit pour faire voir qu'elles sont autant capables de donner de l'amour que les brunes ou les blondes. »

Elle avait été du ballet où mademoiselle de Montmorency s'était emparée du cœur du roi. Elle apparaissait sur un dauphin, et, comme elle était charmante ainsi, on fit sur elle le quatrain suivant :

Qui fut le mieux du ballet ?...
Ce fut la petite Paulet,
Montée sur un dauphin...
Qui montera sur elle enfin ?

Elle y chantait d'une voix ravissante les vers de Lingende, qui commençaient ainsi :

Je suis cet Amphion...

Henri IV, ne pouvant pour lui avoir la belle danseuse qu'on appelait mademoiselle de Montmorency, voulut au moins avoir pour son fils la belle chanteuse qui avait nom mademoiselle Paulet.

Ce fut la première femme qui reçut le surnom de *lionne,* surnom ressuscité de nos jours dans les mêmes conditions.

Que l'on en juge :

« L'ardeur avec laquelle elle aimait, dit Tallemant des Réaux, son courage, sa fierté, ses yeux vifs, ses cheveux trop dorés, lui firent donner le surnom de *lionne.* »

Ce fut, à ce qu'on assure, en se rendant chez mademoiselle Paulet, dans ce but tout paternel, qu'Henri IV fut assassiné.

Donnons quelques détails sur l'assassin :

« Il y avait à Angoulême, dit Michelet, un homme fort exemplaire, qui nourrissait sa mère de son travail et vivait avec elle en grande dévotion. On le nommait Ravaillac. Malheureusement pour lui, il avait une mine sinistre qui mettait en défiance. »

Cette mine sinistre venait de ses malheurs personnels. Son père s'était ruiné ; sa mère s'était séparée de son père. Pour soutenir sa mère, il s'était fait valet d'un conseiller au parlement, limier de procès ; mais, quand les procès manquaient, plus d'appointements : il avait alors des écoliers qui le payaient en denrées, selon le commerce que faisaient leurs parents.

Un meurtre eut lieu dans la ville. Ravaillac avait un aspect tellement sinistre, qu'on s'en prit à lui. Grand et fort il avait les bras rudes, les mains pesantes ; il était jaune de visage, étant de nature bilieuse, rouge de cheveux et de barbe d'un roux foncé, comme le cuivre. On le voit, tout cela n'était point attrayant.

Et cependant il n'était aucunement coupable du meurtre dont on l'accusait. Au bout d'un an de prison, il sortit honorablement acquitté, mais plus bilieux que jamais. Il était en outre endetté : si bien qu'il ne sortit par une porte que pour rentrer par l'autre. Ce fut dans ce cachot pour dettes que son cerveau s'exalta : il se mit à faire de mauvais vers, plats et prétentieux comme ceux de Lacenaire. Puis les visions s'en mêlèrent. Un jour, en allumant son feu, il vit un sarment de vigne qui s'allongeait, changeait de forme, et devenait une trompette ; il mit cette trompette à sa bouche et elle sonna toute seule une fanfare de guerre, et, en même temps qu'il sonnait ainsi la guerre sainte, des flots d'hosties s'échappaient à droite et à gauche de sa bouche. Dès lors, il vit bien qu'il était destiné à une grande chose, à une chose sainte ; en conséquence, il se mit à la théologie, l'étudia, et surtout sur ce point qui avait tant préoccupé le moyen âge. « Est-il permis de tuer un roi ? » Ravaillac ajoutait : « Quand ce roi est ennemi du pape. » On lui prêta Manaria et le autres casuistes qui avaient écrit sur la question.

Soit que ses dettes fussent payées, soit que son créancier ou ses créanciers se lassassent de le nourrir, il sortit de prison. Ce fut alors qu'il raconta ses visions et que le bruit s'en répandit; on fit aussitôt connaître au duc d'Epernon, à cet ancien mignon de Henri III que vous savez, qu'il y avait dans sa ville, né sur la place qui portait son nom, un saint homme visité de l'esprit de Dieu. Le duc d'Epernon vit Ravaillac, écouta ses billevesées, devina le parti qu'on avait en lui une telle confiance, qu'il l'envoya à Naples. C'est là que, en dînant chez Hébert, il annonça, comme nous l'avons dit, qu'il tuerait le roi.

En effet, c'était le moment de tuer le roi. Il venait de garantir la Hollande et de refuser le double mariage espagnol.

Ravaillac revint donc en toute hâte à Paris pour exécuter son dessein, descendit chez son ancienne hôtesse, et, la



Presque aussitôt, sa tête tomba sur l'épaule du duc.

pouvait tirer d'un homme qui allait demandant à tout le monde : « Peut-on tuer un roi ennemi du pape? » le chargea d'aller suivre un procès qu'il avait à Paris, lui donna des lettres pour le père d'Entragues, qui avait été condamné à mort, on se le rappelle, pour conspiration contre Henri IV, ainsi que pour Henriette d'Entragues, cette indocile maîtresse du roi, toujours en guerre avec lui. Le père et la fille le reçurent à merveille, lui donnèrent un valet pour l'accompagner, et à Paris l'adresse d'une femme à Henriette, pour qu'il sût où descendre.

Elle se nommait la dame d'Escoman.

La dame d'Escoman fut fort effrayée à la vue du sombre personnage, elle crut voir entrer le malheur en personne; elle ne se trompait point; mais Ravaillac était si bien recommandé, qu'elle ne l'en reçut pas moins bien, et que, revenant, en voyant ce doux et pieux personnage, sur ses premières idées, elle le chargea d'une affaire au palais.

Mais Ravaillac ne resta point à Paris; le duc d'Epernon sachant femme de confiance des ennemis du roi, s'ouvrit à elle de son projet.

La pauvre femme était légère et galante, mais avait un bon cœur, un cœur français; la chose l'épouvanta, elle résolut de sauver le roi.

C'était au temps des plus folles amours de Henri IV pour mademoiselle de Montmorency; il ne pensait à rien autre chose que la fuite en Espagne de son neveu Condé. Il est vrai que celui-ci avait soin de le faire souvenir qu'il habitait chez ses ennemis.

Il venait de lancer un manifeste contre le roi, tout dans l'intérêt du peuple.

Ce manifeste eut un écho dans la noblesse et chez les parlementaires, deux classes mécontentes du roi.

On disait tout haut qu'aucun des enfants du roi n'étant de lui, autant et mieux valait, pour lui succéder, un Condé qu'un bâtard.

On oubliait que, selon toute probabilité, le Condé était bâtard lui-même.

Sur ces entrefaites, Henri conclut, le 10 février 1610, le traité de guerre avec les princes protestants; il attaquait l'Espagne et l'Italie et entrait en Allemagne avec trois armées à la fois, et les généraux commandant ces trois armées étaient tous trois protestants.

Quant au duc d'Epernon, colonel général de l'infanterie et serviteur très humble des jésuites, contre lesquels, en réalité, se faisait ce grand armement, on le laissait à Paris.

Le roi venait de faire couper la tête à un de ses hommes qui avait bravé l'édit contre les duels.

Puis, en même temps, le roi, imprudemment, laissait humilier un autre homme bien autrement dangereux que le duc d'Epernon. C'était le cavalier servant de la reine, maître Concino Concini.

Un jour, le parlement défilait en robe rouge, et tous, selon l'étiquette, avaient le chapeau bas; il garda, lui, son chapeau sur sa tête.

Le président Séguier en passant, allongea la main, prit le chapeau et le posa à terre.

Un autre jour, le même Concino Concini, faisant semblant d'ignorer les privilèges du parlement, entra dans la chambre des requêtes, en bottes éperonnées, l'épée au côté et le chapeau à panache sur la tête.

Cette fois, ce fut tout simplement l'affaire des clercs; ils lui coururent sus, et, quoique le bravache eût avec lui une douzaine de domestiques, il fut bourré, houspillé, plumé d'importance; et les gens qui vinrent à son secours n'eurent que le temps tout juste de le cacher dans un four d'où il ne sortit que le soir.

Concini se plaignit à la reine et la reine au roi.

Mais, comme on le pense bien, le roi donna raison au président Séguier, et même aux petits clercs.

On rapporta au roi que Concini avait menacé les parlementaires de son épée.

— Bon, bon, qu'il menace! avait répondu le roi; leur plume a un bien autre fil que l'épée d'un Italien.

La reine fut exaspérée.

Ce fut au plus fort de cette exaspération que la dame d'Escoman lui fit dire qu'elle avait à lui donner un avis essentiel au salut du roi; en preuve, elle offrait de faire saisir dès le lendemain certaines lettres arrivées d'Espagne.

La reine fut trois jours sans répondre autre chose, sinon qu'elle l'écouterait, et, définitivement, elle ne l'écouta point.

La d'Escoman, épouvantée d'un pareil silence de la part d'une femme, quand il s'agit du salut de son mari et de son roi, courut à la rue Saint-Antoine pour tout révéler au père Cotton, confesseur du roi.

Elle ne fut pas reçue.

Elle insista et finit par parler au père procureur, qui refusa d'avertir le père Cotton et se contenta de répondre:

— Je demanderai au ciel ce que je dois faire.

— Mais si en attendant on tue le roi! s'écria la d'Escoman.

— Femme, mêlez-vous de vos affaires, répondit le jésuite.

Le lendemain, la d'Escoman fut arrêtée.

Convenons qu'elle le méritait bien.

Mais le bruit de cette arrestation pouvait parvenir aux oreilles du roi.

Bon! avant que le bruit lui parvînt, le roi serait tué.

La pauvre prisonnière était si loin de se douter d'où lui venait son arrestation, que, du fond de sa prison, elle continua de s'adresser à la reine.

De son côté, la reine mettait tout en œuvre pour être faite régente; le départ du roi, les dangers qu'il courait à l'armée étaient un suffisant prétexte; on s'en servit tant et si bien que le roi se lassa et consentit à son sacre: elle fut sacrée à Saint-Denis, et y fit une entrée magnifique.

Mais, en Gascon qu'il était, le roi avait éludé la chose; il avait fait sacrer la reine et ne l'avait pas fait régente, lui donnant une voix au conseil, voilà tout.

C'était à la fois plus ou moins qu'elle ne demandait; le roi était plus triste que jamais, vous verrez cela dans les Mémoires de Sully. Sully dit en toutes lettres: « Le roi attendait de ce sacre les plus grands malheurs. » Tous les visages étaient maussades autour de lui, et le gai Gascon aimait les visages gais. Il aimait le peuple et avait besoin de se croire aimé du peuple, ou le peuple n'était pas heureux.

Un jour, comme il passait près des Innocents, à cent pas peut-être de l'endroit où il fut assassiné, un homme en habit vert lui cria:

— Sire, au nom de Notre-Seigneur et de la très sainte Vierge, il faut que je vous parle.

Cet homme était Ravaillac.

Il dit qu'il appelait le roi pour l'avertir. Il voulait lui demander *si véritablement il voulait faire la guerre au pape.*

Sans doute, la mort du roi était subordonnée à la réponse.

Il voulait encore savoir du roi s'il était vrai que les huguenots *préparassent le massacre des catholiques.*

Le malheureux était comme possédé, ne pouvant tenir en place; il s'alla un jour réfugier dans un couvent de feuillants qui ne le voulurent point garder.

Il alla frapper alors à un couvent de jésuites.

Les jésuites le repoussèrent, sous prétexte qu'il sortait de chez les feuillants.

Au reste, il parlait de son projet à tout le monde, demandant conseil à tout le monde, de sorte qu'en se rencontrant, les gens se disaient:

— Vous savez, le tueur du roi est à Paris.

Un jour, il quitta Paris et retourna à Angoulême.

Il hésitait, comme on voit; mais une sainte communion, lui-même le dit, lui rendit la force.

Il vint à Paris en avril 1610, pour faire le coup.

Dans l'auberge où il était, il prit un couteau et le cacha dans sa manche.

Puis, sous l'empire d'un nouveau remords, une fois encore il quitta Paris pour retourner à Angoulême. Il fit plus: de peur que la vue de son couteau ne le tentât, il en brisa la longueur d'un pouce à une charrette qui passait.

Mais, à Etampes, la vue d'un crucifix lui rendit tout son courage.

Ce n'était plus le Christ qui était crucifié par les Juifs c'était la religion qui était crucifiée par les protestants.

Plein de rage, il revint à Paris.

Et cependant la pauvre d'Escoman ne se lassait pas et faisait de son mieux.

Par la demoiselle de Gournay, fille adoptive de Montaigne, elle fit parvenir l'avis de l'assassinat à un ami de Sully.

L'ami de Sully courut à l'Arsenal; et lui, Sully et sa femme délibérèrent sur ce qu'il y avait à faire.

On transmit l'avis au roi, mais faiblement, sans trop l'appuyer, lui disant que, s'il voulait, on le ferait parler aux deux femmes.

Mais Henri semblait las de lutter, sentant contre qui il luttait.

D'ailleurs, dans trois jours, il partait.

Il ne se rappela point Coligny, qui, dans trois jours, partait aussi.

Et cependant, durant la nuit du 13 au 14, ne pouvant trouver le repos, le sceptique se leva, s'agenouilla, tenta de prier.

Avait-il des pressentiments?

Pourquoi pas?

C'est qu'en effet, les prédictions et les présages ne lui avaient pas manqué.

D'abord, une de ces prédictions qui lui avaient été faites, et qui avait déjà failli se réaliser deux fois, c'est qu'il périrait en carrosse.

La première fois qu'il pensa périr ainsi, c'était pendant le siège de la Fère. Il accompagnait la duchesse de Beaufort, de Traveny à Mouy; les chevaux bronchèrent dans un mauvais passage et entraînèrent le carrosse dans un précipice. Le carrosse fut brisé, et les quatre chevaux qui le traînaient ou tués ou estropiés.

Nous avons raconté l'autre événement, et dit comment, en traversant le bac de Neuilly, le carrosse était tombé dans la rivière.

Cinq personnes étaient dans le carrosse royal: le roi, la reine, la princesse de Conti, le duc de Montpensier et le duc de Vendôme.

Le roi et le duc de Montpensier sautèrent par la portière avant que le carrosse fût dans l'eau.

Mais la reine, la princesse de Conti et le duc de Vendôme n'eurent point le même bonheur.

On tira la princesse de Conti la première, elle était du côté du carrosse qui surnageait.

Le carrosse continuait de s'enfoncer.

La Châtaigneraie plongea et tira la reine par les cheveux.

Restait le duc de Vendôme. La Châtaigneraie plongea de nouveau et eut le bonheur de sauver le jeune prince.

La Châtaigneraie fut récompensé, en supposant que l'on récompense de pareils services, par le don d'une enseigne en diamants de quatre mille écus, et par sa nomination à la place de capitaine des gardes de la reine.

Donc, comme nous le disions, le roi, deux fois déjà, avait failli périr en carrosse.

On avait, en outre, fait son horoscope en Allemagne. Cet horoscope disait que sa vie serait tranchée par un coup violent, dans la cinquante-septième année de son âge.

De plus, un grand mathématicien avait publié que Henri allait heureusement et triomphalement à la monarchie de

l'Europe, si un terrible accident, dont il était menacé, ne l'arrêtait pas au milieu de son glorieux chemin.

Ce même homme, qui avait prédit au duc de Guise son assassinat aux Etats de Blois et au duc de Mayenne la perte de la bataille d'Ivry, avait dit que, cette année 1610, le roi mourrait de mort violente.

On avait trouvé sur un autel, à Montargis, la prédiction de cette désastreuse journée, et l'on avait vu à Boulogne pleurer une image de la Vierge !

La maréchale de Retz racontait que la reine Catherine, désireuse de savoir ce que deviendraient ses enfants, et quel était celui qui leur succéderait, avait été trouver un magicien, et que celui-ci lui avait fait voir un miroir représentant une salle dans laquelle chacun de ses fils lui était apparu faisant autant de tours qu'il devait vivre d'années.

François II avait paru le premier et fait un tour. Charles IX parut le second et fit quatorze tours. Henri III parut le troisième et fit quinze tours. Enfin Henri de Béarn était apparu le quatrième en avait fait vingt et un, et avait disparu.

Pendant l'appareil du couronnement, on montra au roi une prédiction venue d'Espagne. Elle disait qu'un grand roi qui avait été prisonnier dans sa jeunesse, mourrait au mois de mai. Mais le roi secoua la tête.

— Il ne faut se fier à rien, dit-il, de ce qui vient d'Espagne.

Et cependant, se retournant vers Sully :

— Sully, lui dit-il, j'ai quelque chose sur le cœur qui m'empêche de me réjouir.

L'arbre planté dans la cour du Louvre, le premier jour de mai, tomba de lui-même sans effort, et la tête tournée vers le petit degré, le neuvième jour du même mois.

Bassompierre et le duc de Guise étaient appuyés en ce moment sur les barres de fer du petit perron au-devant de la chambre de la reine. Bassompierre secoua la tête, et, montrant l'arbre tombé au duc de Guise :

— Si nous étions en Allemagne ou en Italie, dit-il, on prendrait cette chute pour un mauvais signe et pour le renversement de l'arbre à l'ombre duquel se repose le monde.

Le roi était derrière eux sans qu'ils le vissent ; il passa à leur grand étonnement, sa tête entre leurs deux têtes :

— Est-ce que vous avez entendu, sire? lui demanda Bassompierre.

— Par ma foi, oui, dit le roi ; mais voilà vingt ans que j'ai les oreilles rebattues de ces présages ; il n'en sera que ce qui plaira à Dieu.

La reine, de son côté, crut devoir faire deux songes qui ajoutaient encore à toutes ces craintes vagues qui semblaient planer au-dessus du Louvre.

Elle rêva d'abord et c'était au moment où les orfèvres dressaient sa couronne, que tous les diamants que l'on avait donnés pour enrichir cette couronne s'étaient changés en perles.

Or, dans la langue des songes, les perles veulent dire des larmes.

Elle se rendormit : mais, une demi-heure après, elle se réveilla tressaillant et poussant un cri.

— Qu'avez-vous, ma mie? lui dit le roi.

— Oh ! s'écria la reine, le vilain songe que je viens de faire !

— Et qu'avez-vous donc songé

— Oh ! rien. Vous savez que les songes sont mensonges.

— Dites toujours

— Eh bien, j'ai songé que l'on vous donnait un coup de couteau sur le petit degré.

— Par bonheur, ce n'est qu'un songe, dit le roi.

— Ne voulez-vous pas, insista la reine, que je fasse lever La Renouillière?

La Renouillière, c'était la première femme de chambre.

— Oh ! dit le roi, il n'est pas besoin pour si peu.

Et il se rendormit aussitôt, « car, dit Mathieu, son historien, il était prince si bien composé, qu'il avait deux choses à sa disposition, la veille et le sommeil. »

Le 9 au soir, Henri étant en train de jouer au tric-trac, il lui sembla plusieurs fois voir des taches de sang sur l'ivoire et l'ébène. Il essaya de les essuyer avec son mouchoir, d'abord sans rien dire, puis ensuite en demandant à son partner s'il ne voyait pas comme lui ces taches de sang.

C'était son présage de la Saint-Barthélemy qui se renouvelait.

Alors, il sortit pour prendre un peu l'air.

Il avait à la fois la vue et le cœur troublés.

Après le jeu la reine soupait dans son cabinet et y était servie par ses filles. Le roi y entra, s'assit près d'elle, et, non par soif, mais par une espèce de galanterie conjugale, il but deux fois ce qu'elle avait laissé dans son verre.

Puis, tout à coup, il se leva et sortit pour aller se mettre au lit.

Ce fut cette nuit-là qu'il ne put dormir et se releva, essayant de prier.

Donnons, minute par minute, les détails de ce dernier jour, 14 mai 1610.

Le roi s'éveilla de meilleure heure encore que d'habitude, c'est-à-dire vers les quatre heures du matin. Il passa aussitôt dans son petit cabinet pour y prendre ses habits.

Là, et tout en s'habillant, il fit appeler M. de Rambure, qui était arrivé la veille au soir ; puis, à six heures, il se jeta sur son lit pour faire plus tranquillement ses prières.

Tout en faisant ses prières, il entendit que l'on grattait la porte.

— Laissez entrer, dit-il ; ce doit être M. de Villeroy.

Il l'avait, en effet, envoyé quérir par la Varenne.

Il lui parla longuement d'affaires ; puis, le renvoyant aux Tuileries pour ce qui restait à lui dire, il lui commanda de tirer le rideau, et continua de se recommander à Dieu.

Ses prières finies, il acheva toutes ses expéditions au duc de Savoie, et les scella lui-même de son sceau.

Puis il passa aux Tuileries, demeura plus d'une demi-heure à se promener avec le dauphin, parla au cardinal de Joyeuse et à plusieurs autres seigneurs, et recommanda d'apaiser la querelle que les ambassadeurs d'Espagne et de Venise avaient eue au couronnement.

En quittant le dauphin, il alla aux Feuillants, où il entendit la messe. Parfois il y arrivait passé midi. Dans ce cas, il faisait au clergé ses excuses pour ce retard. Alors, il avait l'habitude de dire :

— Excusez-moi, mes pères, j'ai travaillé. Or, quand je travaille pour mon peuple, je prie. Travailler au lieu de prier, c'est laisser Dieu pour Dieu.

Il revint au Louvre ; mais, avant de se mettre à table, il voulut voir un nommé Descure, qui, par son ordre, venait de reconnaître le passage de la rivière de Semoy.

Le passage était facile, commode et assuré par le pays de Château-Renault, qui appartient en souveraineté à madame de Conti.

Le roi fut très joyeux d'apprendre ces nouvelles. On lui avait dit que le marquis de Spinola s'était emparé de tous ces passages ; et le rapport de Descure lui apprenait non seulement qu'il n'en était rien, mais encore que son armée était maintenue dans le meilleur état par M. de Nevers ; que les Suisses avaient rejoint, et que les équipages et l'artillerie étaient tout prêts.

Puis il dîna, et, pendant le dîner, fit appeler M. de Nérestang pour lui adresser tous ses compliments sur la bonne tenue de son régiment, sur la rapidité avec laquelle il avait été équipé, le priant d'être certain que tous les frais qu'il avait faits lui seraient remboursés.

— Sire, répondit M. de Nérestang, je cherche les moyens de servir Votre Majesté, sans songer aux récompenses, certain que je suis de n'être jamais pauvre sous un roi si grand et si généreux.

— Oui, vous avez raison, monsieur de Nérestang, c'est aux sujets d'oublier leurs services, mais c'est aux rois de s'en souvenir. Mes serviteurs se doivent fier à moi, et moi, je dois avoir soin d'eux. Il est vrai que ceux à qui j'ai fait plus de bien qu'à vous ne le reconnaissent pas si bien que vous. C'est des grands bienfaits que se forment les grandes ingratitudes.

Comme il achevait ces paroles, entrèrent Madame, qui fut depuis madame Henriette ; madame Christine, qui fut depuis duchesse de Savoie, et mademoiselle de Vendôme.

Le roi demanda aux trois enfants s'ils avaient dîné.

Madame de Montglat, leur gouvernante, répondit qu'elle avait fait dîner les princesses à Saint-Denis, où elles avaient visité les reliques et le trésor.

— Vous êtes-vous réjouies? demanda le roi.

Oui, dit mademoiselle de Vendôme ; seulement, M. le duc d'Anjou a beaucoup pleuré

— Pourquoi cela? demanda le roi.

— Parce que, ayant demandé qui était dans un tombeau qu'il regardait, il lui fut répondu que c'était vous.

— C'est qu'il m'aime, le pauvre enfant ! dit le roi. Hier, pendant toute la cérémonie, comme il ne me voyait point, il n'a fait que crier : « Papa ! »

Après le dîner, il s'arrêta longtemps à parler au président Jeannin et à Arnault, intendant de ses finances, leur disant qu'il était résolu à travailler à la réforme de l'Etat, à soulager la misère et l'oppression de son peuple, à ne plus souffrir qu'il y eût en France d'autre pouvoir que la vertu et le mérite, ni que la vénalité des offices rendit profanes les choses sacrées, conjurant ses bons serviteurs de seconder vertueusement et courageusement ses intentions.

Puis il passa dans les appartements de la reine, suivi du seul marquis de la Force.

La reine était dans son cabinet, où elle donnait des ordres pour tout ce qui était nécessaire à la pompe et à la magnificence de son entrée.

Au moment où Henri apparut sur le seuil, elle invitait l'évêque de Béziers, son grand aumônier, à aller à la con

ciergerie du Palais pour y prendre deux maîtres des requêtes et aviser avec eux à l'élargissement des prisonniers ; puis, entendant la duchesse de Guise qui parlait d'aller en ville.

— Ne bougez pas d'ici, cousine, dit le roi, nous rirons.

— Impossible que je ne sorte pas, sire, dit-elle, j'ai convoqué une assemblée de quelques avocats du parlement.

— Eh bien, dit-il, je vais aller voir la princesse de Conti ; j'ai, en outre, grande envie d'aller à l'Arsenal ; mais, si j'y vais, je m'y mettrai en colère bien certainement.

— N'y allez pas, sire, restez avec nous, et tenez-vous en belle humeur, dit la reine.

Malgré cet engagement, il sortit du cabinet de la reine et rentra chez lui pour écrire. Il était sous le poids de cette agitation qui tourmente les gens menacés d'un grand malheur, et que leur instinct pousse à y échapper.

Il s'assit à une table, prit une plume, du papier, et écrivit.

Mais à la cinquième ligne, il s'arrêta, fit appeler la Claverie, qu'il avait envoyé à l'ambassadeur de Venise, au sujet de la querelle que celui-ci avait eue, lors du couronnement, avec l'ambassadeur d'Espagne, causa avec lui quelques instants, continua d'écrire ; puis, après qu'il eut écrit et qu'il eut remis la lettre à la personne qui l'attendait, il s'approcha d'une fenêtre, et, portant sa main à son front, il dit :

— Mon Dieu ! qu'ai-je donc là qui me trouble si fort?

Puis il sortit de son cabinet et rentra dans la chambre de la reine.

Là, il trouva le chancelier et lui parla longtemps de ses projets d'avenir, comme si, près de quitter le monde, il s'empressait d'initier le premier officier de sa justice à ses dernières intentions.

Après cette conversation, tous deux se quittèrent.

— Sire, dit le chancelier, je vais tenir votre conseil.

— Et moi, répondit le roi en l'embrassant, je vais dire adieu à ma femme.

Sur quoi, il rentra une seconde fois dans le cabinet de la reine, où il se mit à jouer avec ses enfants.

— Je ne sais ce que j'ai aujourd'hui, madame, dit-il à la reine, mais le fait est que je ne puis me décider à sortir de chez vous.

— Mais demeurez-y donc, dit la reine. Qui vous force à aller dehors?

Alors, se tournant vers Vitry, son capitaine des gardes :

— Vitry, dit-il, allez au palais et mettez ordre au festin royal. J'y serai moi-même à six heures pour voir comment toutes choses seront ordonnées.

— Sire, dit de Vitry, je vais obéir à Votre Majesté, mais j'aimerais mieux rester ici.

— Et pourquoi cela?

— Sire, je ne puis être en deux lieux à la fois. Or, quand je vous vois à la chasse, sans vos gardes, ou au promenoir peu accompagné, je n'ai pas un instant l'esprit en repos. Jugez donc de mes craintes en ce moment, dans cette grande ville, qui est pleine d'un nombre incroyable d'étrangers et d'inconnus.

— Allons, allons, reprit le roi, vous êtes un cajoleur, Vitry. Vous voulez demeurer ici pour causer avec les femmes. Faites ce que je vous dis : il y a cinquante ans que je me garde sans capitaine, et je me garderai bien aujourd'hui encore tout seul.

— Oh ! quant à cela, répondit de Vitry, il n'est point besoin que Votre Majesté se garde toute seule. J'ai en bas une douzaine d'hommes à son service et qui peuvent l'accompagner si elle le désire.

Vitry partit.

Alors, le roi s'avança sur le perron de la chambre de la reine et demanda si son carrosse était en bas.

On lui répondit que oui.

Ces paroles furent entendues d'un homme qui était assis sur les pierres de la porte du Louvre, où les laquais attendent leurs maîtres. Cet homme, auquel personne ne fit attention, se leva et s'en alla attendre le roi entre les deux portes.

Le roi rentra dans le cabinet, dit par trois fois adieu à la reine, l'embrassant comme si son cœur eût témoigné le regret qu'il avait de se séparer et arracher du sien.

— Sire, dit la maréchale de la Chastre en voyant ces caresses, je crois que Votre Majesté devient tous les jours plus amoureuse de la reine.

— Eh bien, maréchale, qu'avez-vous à dire à cela?

— J'ai à dire, sire, que vos bons serviteurs en reçoivent un grand contentement.

— Et moi une grande joie, dit la reine.

Henri embrassa pour la troisième fois Marie de Médicis et sortit.

En descendant le petit degré, il rencontra le maréchal Bois-Dauphin et lui ordonna de se tenir prêt à partir pour l'armée

Puis, descendu dans la cour, il vit le duc d'Anjou qui y jouait, et, lui montrant Bassompierre :

— Connais-tu ce monsieur-là? lui demanda-t-il.

Enfin, à trois heures trois quarts, il monta en carrosse, prit la principale place ; mais, ayant rencontré le duc d'Epernon, et ayant su qu'il avait affaire en ville, il le fit placer à sa droite.

A la portière du même côté, étaient le maréchal de Lavardin et M. de Roquelaure.

A l'autre, le duc de Montbazon et le marquis de la Force.

Sur le devant, Liancourt, son premier écuyer, et le marquis de Mirabeau.

Le cocher fit demander l'ordre par l'écuyer de service.

— Sortez d'abord du Louvre, répondit le roi.

Puis, étant sous la voûte de la première porte, il fit ouvrir le carrosse de tous les côtés.

L'homme qui l'attendait entre les deux portes était à son poste ; mais, voyant que le duc d'Epernon était à la place du roi, et ayant entendu ces mots : « A l'Arsenal ! » il espéra trouver sur la route plus de facilité à son dessein, et, se glissant entre la voiture et la muraille, il alla attendre le roi, appuyé à l'une de ces petites boutiques qui sont prés des Innocents, rue de la Ferronnerie.

En face de l'hôtel de Longueville, le roi fit arrêter le carrosse, et renvoya tous ceux qui l'accompagnaient.

Alors, le cocher demanda une seconde fois où il devait aller, comme si la première il n'eût point entendu.

— A la Croix-du-Trahoir, dit le roi.

— Et de là?

— De là... Je dirai plus tard où je veux aller.

Et le cocher s'arrêta à la Croix-du-Trahoir.

Le roi hésita un instant s'il irait chez mademoiselle Paulet, ou à l'Arsenal.

Il décida d'aller à l'Arsenal d'abord, et chez mademoiselle Paulet au retour.

Il passa sa tête hors de la portière et dit tout haut :

— A l'Arsenal, en passant par le cimetière Saint-Innocent.

Et, comme il faisait chaud, il quitta le manteau qui l'enveloppait et le mit sur ses genoux.

On arriva à la rue de la Ferronnerie.

A l'entrée de la rue, le roi vit, dans son carrosse, M. de Montigny, et, se penchant encore une fois hors du carrosse, il lui cria :

— Seigneur Montigny, serviteur !

Puis le carrosse du roi entra dans la rue.

La rue était encombrée de loges et de boutiques joignant la muraille du cimetière Saint-Innocent. Le 14 mai 1554, il y avait juste cinquante-six ans, le roi Henri II, étant à Compiègne, et considérant que cette rue de la Ferronnerie était la voie ordinaire que suivaient les rois de France pour s'en aller du Louvre en leur château des Tournelles, avait rendu un édit par lequel ces boutiques devaient être démolies et abattues.

L'édit avait été ratifié en parlement, mais son exécution avait été négligée.

C'était au milieu de ces loges et de ces boutiques que l'homme qui s'était levé de dessus une des pierres posées à l'entrée du Louvre, attendait le roi.

Or, comme pour seconder les mauvais desseins de cet homme, il arriva qu'en entrant dans la rue, le carrosse du roi trouva deux charrettes, l'une chargée de foin, l'autre de vin.

La charrette de foin, qui tenait le milieu de la rue, fut cause que le cocher prit tout à fait à main gauche, s'arrêtant à toute minute.

Les valets de pied étaient, à cause de l'embarras, passés par le cimetière.

Plusieurs personnes alors commencèrent de passer entre le carrosse et les petites boutiques dont nous avons parlé.

Un homme vint à son tour, suivant le même chemin, le manteau sur l'épaule gauche, et dessous un poignard qu'il tenait caché.

Le roi avait la tête tournée à droite. Il parlait à d'Epernon, auquel il venait de donner un papier ; il avait le bras droit sur le col du duc, son bras gauche était sur l'épaule du duc de Montbazon, qui tournait la tête pour n'avoir pas l'air d'écouter ce que le roi disait au duc d'Epernon et au maréchal de Lavardin.

Voici ce qu'il disait :

— A notre retour de l'Arsenal, je vous ferai voir les plans que d'Escure a faits pour le passage de mon armée vous en serez aussi content que je l'ai été moi-même.

Tout à coup, il s'interrompit pour dire :

— Ah ! je suis blessé !

Puis il ajouta :

— Ce n'est rien.

Mais, en même temps, il poussa un soupir plutôt qu'un cri, et le sang jaillit de la bouche à gros bouillons.

— Oh ! sire, s'écria d'Epernon, pensez à Dieu !

Le roi entendit encore ces paroles, car il joignit les mains et leva les yeux au ciel.

Mais, presque aussitôt, sa tête tomba sur l'épaule du duc.

Il était mort.

Voici ce qui s'était passé.

L'homme au manteau et au couteau avait profité du moment où le seul valet de pied qui restât près du roi remettait sa jarretière. Il se glissa entre lui et le carrosse, et, par-dessus la roue, passa son bras par la portière et frappa le roi de deux coups de couteau.

Il lui en porta un troisième, mais celui-là, le duc de Montbazon le reçut dans la manche de son pourpoint.

Le premier coup, qui avait fait dire au roi : « Je suis blessé ! » avait frappé entre la seconde et la troisième côte, mais, sans pénétrer dans la cavité de la poitrine, avait glissé sous le muscle pectoral. Le second coup avait porté un peu plus bas, au milieu du flanc, entre la cinquième et la sixième côte, avait pénétré dans la poitrine, traversé un des lobes du poumon et tranché l'artère au-dessous de l'oreillette gauche du cœur.

C'était celui-là qui avait fait jaillir le sang de la bouche du roi.

La mort fut presque instantanée.

A ce cri et à ce mouvement qui se passait dans l'intérieur de la voiture, le peuple se groupa autour du carrosse, empêchant ainsi l'assassin de fuir.

Le cocher, lui, était si éperdu, qu'il n'essayait ni d'avancer ni de reculer.

Saint-Michel, un des gentilshommes ordinaires, qui venait derrière la voiture, vit le coup, mais trop tard pour l'empêcher.

Il s'élança sur l'assassin l'épée haute ; mais d'Epernon lui cria :

— Sur votre tête, ne le touchez point. *Le roi n'a pas de mal.*

Puis, saisissant les mains de l'assassin, il lui arracha le couteau.

En même temps, le comte de Courson lui donnait dans la gorge un coup du pommeau de son épée, tandis que La Pierre, un des capitaines-exempts des gardes, s'emparant de lui, le mit entre les mains des valets de pied.

Aussitôt, M. de Liancourt sauta à bas du carrosse, afin de se rendre à l'hôtel de ville pour mettre ordre à ce qui était de sa charge.

M. de la Force courut à l'Arsenal pour en aviser M. de Sully.

D'autres enfin se rendirent en toute hâte au Louvre pour veiller à la sûreté du dauphin.

Enfin Concini courut à la chambre de la reine, et, à travers la porte entre-bâillée, lui jeta ces mots :

— *E amazzato !*

Puis on détourna le carrosse et on prit le chemin du Louvre.

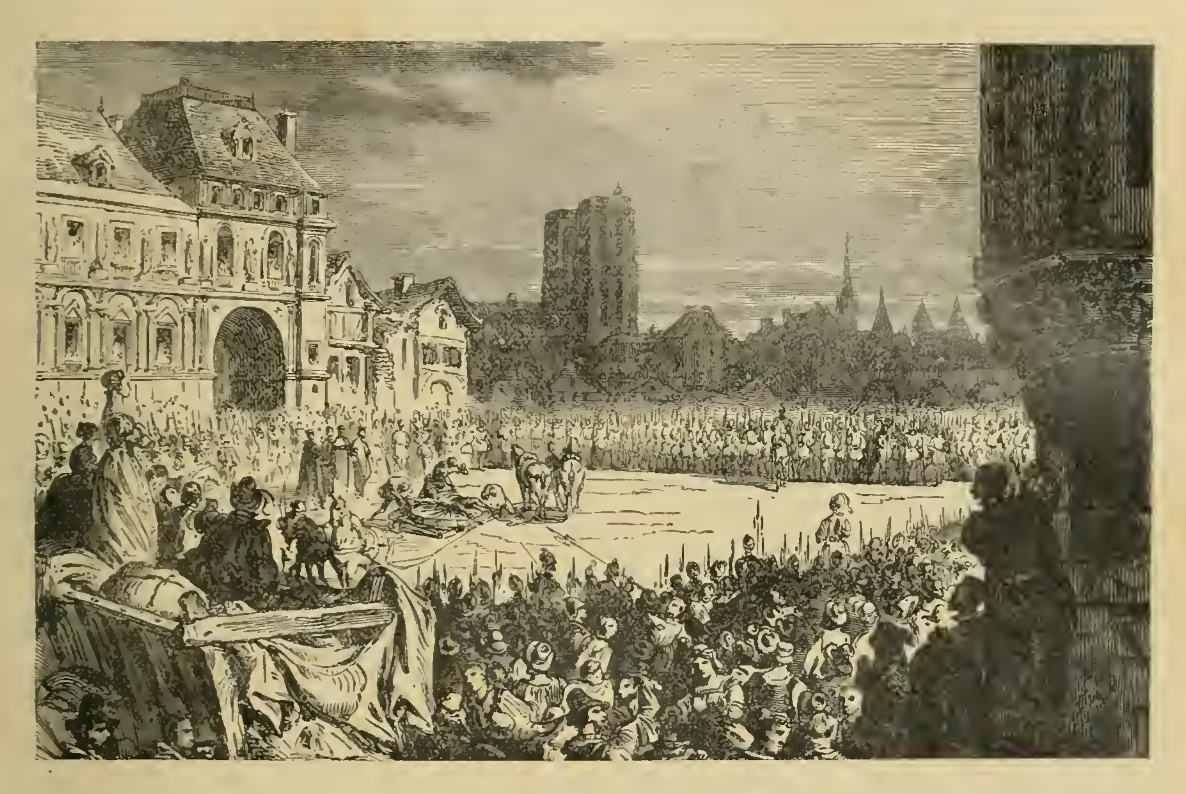
En entrant dans la cour, on cria, comme c'était l'habitude dans les cas d'accident :

— Au vin et au chirurgien !

Mais l'un et l'autre étaient inutiles.

On savait déjà la blessure, mais on ne sut la mort que lorsqu'on tira le roi de son carrosse.

Il fut porté sur le lit de son petit cabinet par le duc de Montbazon, par de Vitry, par le marquis de Noirmoutiers et par deux ou trois écuyers qui se trouvaient là.



Supplice de Ravaillac.

Petit, son premier médecin, fut appelé. Il prétendit que le roi n'avait rendu le dernier soupir que sur le lit, et que, lui voyant encore quelque reste de vie, il lui avait dit : « Sire, souvenez-vous de Dieu. Dites en votre cœur : *Jésus, fils de David, ayez pitié de moi !* » et qu'alors le roi avait, par trois fois, ouvert les yeux.

Un autre gentilhomme affirma la même chose à Mathieu, historien du roi.

Puis on s'enquit de l'assassin, de ce qu'il était, et des causes qui l'avaient porté à cet assassinat.

Le jour même, le président Jeannin interrogea le meurtrier.

On sut alors qu'il s'appelait François Ravaillac, qu'il était né à Angoulême en 1579, et, par conséquent, était âgé de trente et un ans.

L'assassin avait été conduit à l'hôtel de Retz. Pour avoir meilleur marché de lui, le président Jeannin, qui l'interrogea le premier, lui dit que le roi n'était pas mort.

Mais lui, secouant la tête, répondit :

— Vous me trompez, le couteau est entré si avant, que mon pouce a touché le pourpoint.

Parmi les papiers qu'il avait sur lui était une pièce de vers en forme de stances composée pour un homme que l'on conduit au supplice ; on lui demanda d'où elle venait. Il répondit :

— D'un apothicaire d'Avignon, qui se mêle de faire des vers et m'a consulté sur ceux-ci.

D'Epernon s'inquiéta, et, sous prétexte qu'il n'était point assez bien gardé à l'hôtel de Retz, le fit transporter chez lui.

Il resta là jusqu'au lundi 17. Le 17, on le conduisit à la Conciergerie.

Sans doute, la vie lui avait été promise, car l'assassin soutint à... dire qu'il n'avait point de complice, qu'il avait obéi à une voix d'en haut, et qu'ayant appris que le roi allait faire la guerre au pape, il avait cru être agréable à Dieu en tuant celui qui menaçait son représentant sur la terre.

Mais, quelle que fût la fermeté de ses réponses sur ce point, on n'en voulait rien croire. Chacun alors proposa de nouveaux modes de tortures pour arriver à lui faire dire la vérité.

La reine écrivit en recommandant un boucher qui s'offrait pour dépouiller vif l'assassin, et, cela avec tant d'adresse que la force, une fois écorché, lui resterait encore d'avouer ses complices et de supporter son châtiment.

La cour admira cette offre d'une princesse qui voulait que chacun connût que la princesse n'avait rien omis pour la réparation de la publique offense; elle loua cette sollicitude d'une veuve et d'une mère, mais elle ne crut pas devoir accepter cette proposition.

Un architecte, nommé Balbany, inventeur des cites modernes, proposa une torture de sa façon; c'était un trou en terre, ayant la forme d'un cône renversé, dont les parois lisses et glissantes n'offraient aucune aspérité où le corps pût se retenir. On y laisserait glisser le coupable, qui, par son propre poids, s'affaisserait sur lui-même, de manière que les épaules, disait-il, finiraient par se joindre aux talons, et cela avec des douleurs lentement cruelles, mais qui n'ôtaient rien au corps de ses forces; de sorte que l'on pourrait retirer le patient à volonté, et, en quatre heures, le remettre en état de supporter le même supplice, jusqu'à ce qu'il eût parlé.

Mais la cour ne jugea pas à propos d'user d'autre torture que celle qui était en usage.

Un instant seulement, elle fut en doute.

Le criminel devait-il être appliqué à la question avant d'être condamné à mort?

Les formes ordinaires ne le permettaient point, car la question ne se donnait qu'en deux cas : l'un, avant le jugement, pour avoir la preuve du crime ; l'autre après le jugement, pour connaître les complices ou les instigateurs.

Or, la question n'était point nécessaire pour le premier cas, puisque le criminel, pris au moment où il exécutait le crime, non seulement ne le niait pas, mais encore s'en vantait.

A force de recherches, la cour trouva un arrêt qui la tirait d'embarras.

Un homme qui avait attenté par le poison à la vie de Louis XI avait eu plusieurs fois *la gêne*, et à divers jours avant la condamnation.

Le parlement n'en demandait pas davantage.

Sur la lecture de cette pièce, la cour ordonna que l'assassin serait appliqué à la torture trois fois en trois jours différents.

Mais il soutint la première épreuve avec un si grand courage, ses réponses furent si conformes à celles qu'il avait déjà faites, que l'on craignit de lui enlever des forces qui devaient être ménagées avec soin, pour qu'il pût jusqu'au bout endurer le supplice.

Seulement, le procureur général La Guesle, qui était malade, forçant son indisposition, se fit porter au parquet pour prendre ses conclusions avec les avocats du roi; et, considérant qu'un pareil crime devait être puni par les châtiments les plus sévères, il requit que, outre le tenaillement et le démembrement, une nouvelle peine fût ajoutée : c'est que le tenaillement se ferait avec des tenailles rougies au feu et que dans les blessures faites par elles on verserait du plomb fondu, de l'huile bouillante, de la poix enflammée et de la cire et du soufre mêlés ensemble.

C'était la première fois que pareille proposition était faite, elle fut acceptée.

Le lendemain, l'arrêt fut rendu en ces termes :

« Déclare

« Le prévenu atteint et convaincu du crime de lèse-majesté divine et humaine au premier chef pour le très méchant, très abominable et très détestable parricide commis en la personne du roi de très bonne et très louable mémoire.

« Et pour la réparation, condamne le meurtrier à faire amende honorable devant la principale porte de l'église de Paris, nu, en chemise, tenant une torche ardente du poids de deux livres, dire et déclarer que malheureusement et traîtreusement il a commis et tué le roi de deux coups de couteau dans le corps; de là conduit à la place de Grève et sur un échafaud tenaillé aux mamelles, bras, cuisses, gras des jambes, sa main droite tenant le couteau duquel a commis ledit parricide ars et brûlée de feu de soufre, et sur les endroits où sera tenaillé jeté du plomb fondu, de l'huile bouillante, de la poix-résine en flamme, de la cire et du soufre fondus ensemble; ce fait, son corps tiré et démembré à quatre chevaux, ses membres et corps consumés au feu, réduits en cendre, jetés au vent, ses biens confisqués, sa maison de naissance démolie, son père et sa mère bannis du royaume de France, et ses autres parents contraints de changer de nom. »

L'arrêt fut exécuté le même jour que prononcé, et, pour en voir l'exécution, tous les princes, seigneurs et officiers de la couronne et du conseil d'État, se trouvèrent en l'hôtel de ville, tandis que tout Paris s'entassait sur la place de Grève.

On avait d'abord pensé à brûler le poing du condamné au lieu même où le parricide avait été commis. Mais on songea que la place était si étroite, que quelques personnes à peine pourraient assister au prologue du supplice, et, d'ailleurs, que ce commencement d'exécution pourrait diminuer les forces dont le coupable avait besoin pour supporter les autres peines.

Avant de mener le condamné en Grève, on fit une dernière tentative de torture. On lui donna les brodequins. Le premier coin tira de sa bouche de grands cris, mais aucun aveu.

— Mon Dieu ! cria-t-il, ayez pitié de mon âme et me faites pardon de mon crime ; mais punissez-moi du feu éternel si je n'ai pas tout dit.

Au second coin, il s'évanouit.

On ne jugea pas à propos d'aller plus loin, et le bourreau s'empara de lui.

Comme tous les fanatiques, il avait jugé son crime à travers sa propre opinion, et croyait que le peuple lui saurait gré de son attentat. Son étonnement fut donc étrange quand, en sortant de la Conciergerie, il se vit accueilli par des huées, des menaces et des malédictions.

Ce fut au milieu des hurlements du peuple qu'il arriva à Notre-Dame. Là, il se jeta la face contre terre, baisa le bout de sa torche, et montra un grand repentir.

Ce fut d'autant plus remarquable qu'avant de quitter la prison, il avait encore blasphémé le roi et glorifié son crime.

Le changement qui s'était fait en lui, pendant le court trajet qui séparait la prison de l'échafaud, était bien grand, puisque, sur le point de quitter la charrette, le docteur Tilsac, qui l'assistait, lui voulant donner l'absolution, lui commanda de lever les yeux au ciel.

Mais il lui répondit :

— Je n'en ferai rien, mon père; car je suis indigne de le regarder.

Puis, l'absolution donnée :

— Mon père, dit-il, je consens à ce que votre absolution soit convertie en damnation éternelle si j'ai supprimé quelque chose de la vérité.

L'absolution reçue, il monta sur l'échafaud, où on le coucha sur le dos; puis on lui attacha les chevaux aux pieds et aux mains.

Le couteau dont on lui perça la main n'était point celui dont il s'était servi pour commettre le crime, car, celui-là, après l'avoir montré au peuple, qui accueillit sa vue d'un cri d'horreur, le bourreau le jeta à ses valets, qui le mirent dans un sac.

On remarqua que le condamné, tandis que sa main brûlait, eut le courage de lever la tête pour la regarder brûler.

Sa main brûlée, on lui donna les tenailles.

Alors, les cris commencèrent.

Peu après, on jeta le plomb fondu, l'huile bouillante, la poix enflammée, la cire et le soufre, le bourreau ayant bien soin de les faire pénétrer dans la chair vive.

« Ce fut, dit Mathieu, la douleur la plus sensible et la plus pénétrante de tout le supplice, et il le montra bien par le soulèvement de tout son corps, le battement de ses jambes et le pétillement de sa chair. Mais cela, ajoute l'historien, ne fut capable d'émouvoir le peuple à pitié. Il eût voulu, quand tout fut fait, que l'on eût recommencé. »

Et cela est si vrai, qu'un jeune homme qui regardait par une des fenêtres de l'hôtel de ville, au lieu de dire : « Grand Dieu, quel tourment ! » ayant eu le malheur de dire : « Grand Dieu, quelle cruauté ! » les menaces s'élevèrent contre lui au point qu'il fut obligé de se perdre dans la foule, sans quoi, il eût été mis en pièces.

Arrivé à ce point, on fit une pause. Les théologiens s'approchèrent du patient et l'adjurèrent de dire la vérité.

Lui, alors, déclara qu'il était prêt à parler.

On appela le greffier; le greffier monta sur l'échafaud et écrivit.

Par malheur, le greffier avait une si mauvaise écriture, que l'on y distinguait bien les noms de la reine et de M. d'Épernon, mais qu'on ne pouvait lire le reste.

Cette pièce, écrite sur l'échafaud même, resta longtemps entre les mains de la famille Joly de Fleury.

Alors on donna l'ordre, et les chevaux commencèrent de tirer. Mais comme ils n'allaient pas assez rudement au gré du peuple, le peuple s'attela aux cordes.

Un maquignon, voyant un des chevaux du supplice tout hors d'haleine, mit pied à terre, dessella le sien et le mit en place.

« Et, dit le récit, ce cheval tint sa partie mieux que les autres et donna de si rudes secousses à la cuisse gauche qu'il la denoua [illegible] »

Les cordes étaient lâches, et, comme le malheureux fut longuement tiré, retiré et promené de tous côtés, ses flancs donnaient contre les piliers de l'échafaud, et à chaque choc une côte pliait et se rompait.

Mais il était si vigoureux qu'une fois, en repliant une de ses jambes, il fit reculer le cheval qui y était attelé.

Enfin, l'exécuteur voyant que tous ses membres étaient dénoués, rompus, froissés, qu'il était à l'agonie et que *les chevaux n'en pouvaient plus*, en eut pitié, peut-être aussi des chevaux, et voulut mettre le patient en quatre quartiers.

Mais le peuple, devinant son intention, envahit l'échafaud et lui arracha le corps des mains. Les laquais lui donnèrent cent coups d'épée et chacun lui tira son morceau de chair, de sorte qu'au lieu d'être coupé en quatre quartiers, il le fut en plus de cent. Une femme le déchirait avec ses ongles, puis, voyant qu'ils n'avaient point assez de prise, elle le mordit à belles dents. Le corps s'en alla ainsi par lambeaux, de sorte que quand le bourreau voulut exécuter la partie du jugement qui [illegible] les restes du parricide seraient jetés au feu, tout [illegible] restait du parricide était sa chemise.

Le corps fut brûlé par lambeaux [illegible] les places et dans tous les carrefours de Paris.

Aujourd'hui encore, c'est-à-dire après deux siècles et demi, l'assassinat est resté un mystère entre les coupables et Dieu.

On soupçonne bien, les preuves morales [illegible] mais les preuves matérielles manquent, et pour [illegible] des termes du palais, l'histoire a rendu un [illegible] NON-LIEU.

Mais voyez la reine insultée, méprisée, haïe.

Voyez Concini déterré, dépecé, émietté, pendu, mangé.

Tout cela par le peuple.

Pourquoi ?

Parce que le peuple demeura convaincu que les vrais assassins étaient le Florentin et la Florentine, — CONCINI et la REINE.

LOUIS XIII et RICHELIEU

I

Nous avons dit, dans notre étude sur Henri IV, comment le dauphin Louis, qui fut depuis le roi Louis XIII, naquit à Fontainebleau, neuf mois et dix-huit jours après le mariage de Marie de Médicis, le jeudi 27 septembre 1601, et, comment, étant né sous le signe de la Balance, il fut nommé Louis le Juste.

Le roi Henri l'élevait assez sévèrement : un jour, il lui fit donner le fouet.

— Oh ! dit Marie de Médicis, qui, toujours jalouse et acariâtre, ne manquait pas une occasion de récriminer contre son mari, vous ne traiteriez pas ainsi un bâtard !

— Pour mes bâtards, répondit le roi, mon fils légitime les pourra fouetter s'ils font les sots ; mais, si je ne le fouette pas, lui, il n'aura personne qui le fouette.

Henri IV ne se contenta pas de faire fouetter son fils par ses professeurs ; deux fois, de son auguste main, il le fouetta lui-même.

La première fois, ce fut parce que le jeune prince avait témoigné tant d'aversion à un gentilhomme, que, pour le contenter, il avait fallu tirer à ce gentilhomme un coup de pistolet sans balle, et faire croire qu'il avait été tué sur le coup. L'exécution avait été faite devant lui ; on avait emporté le gentilhomme comme trépassé, et le jeune Louis, au lieu d'éprouver quelque remords, avait, au contraire, en dansant et en chantant, témoigné toute sa satisfaction d'être débarrassé du *vieux reître*.

La seconde fois, ce fut parce qu'il avait écrasé la tête à un moineau d'un coup de maillet.

La reine, comme à son habitude, le voulut défendre, moins pour l'amour qu'elle portait à l'enfant que pour le plaisir de faire enrager son mari.

— Madame, lui dit le roi, priez Dieu que je vive longtemps ; car, du jour où je serai parti, vous qui le défendez, il vous maltraitera.

En même temps, Henri IV écrivait à madame de Montglat, gouvernante des enfants de France :

« Je me plains de ce que vous ne m'avez pas mandé que vous aviez fouetté mon fils ; car je veux et vous recommande de le fouetter toutes les fois qu'il fera l'opiniâtre ou quelque chose de mal, sachant bien qu'il n'y a rien au monde qui lui fasse plus de profit que cela ; ce que je reconnais par expérience m'avoir fort profité ; car, étant de son âge, j'ai été fort fouetté. »

Cependant, la reine, qui se révoltait contre le roi quand c'était le roi qui faisait fouetter son fils, était bien forcée elle-même de lui appliquer la même punition. Témoin ce fragment d'une lettre de Malherbe :

« Vendredi dernier, M. le dauphin jouant aux échecs avec La Luzerne, qui est un de ses enfants d'honneur, La Luzerne lui donna échec et mat. M. le dauphin en fut si fort piqué, qu'il lui jeta les échecs à la tête. La reine le sut, qui le fit fouetter par M. de Souvray, et lui recommanda de le nourrir à être plus gracieux. »

Comme on le voit par les échantillons que nous venons de donner de son humeur, le jeune prince n'était point *gracieux*.

Il avait neuf ans lors de la mort du roi son père, et, ayant vu le corps tout sanglant de Henri IV, il fut si effrayé de ce spectacle, que, la nuit, il fit les songes les plus effrayants, et que, rêvant qu'on voulait l'assassiner lui-même, il fallut le transporter dans le lit de la reine.

Louis XIII tenait de Henri IV sur ce point : il n'était pas naturellement brave ; seulement, chez Henri IV, vigoureuse et royale nature, la volonté corrigeait le défaut, tandis qu'il n'en était point de même chez son fils.

Au reste, pour revenir au fouet, à la cruauté et au peu de vaillance du jeune roi, nous allons, par un détour, dire tout de suite deux mots de son frère, M. Gaston-Jean-Baptiste de France, duc d'Orléans, né le 25 avril 1608, et, ayant, par conséquent, sept ans de moins que lui.

C'était un charmant enfant, comme visage du moins, et, quarante ans plus tard qu'à l'époque où nous sommes, — nous sommes en 1613 ou 1614, — il disait, en voyant M. d'Anjou, frère de Louis XIV, le plus joli enfant qui se pût voir :

— Ne vous étonnez de rien, j'étais aussi beau que cela.

A l'instar de son frère, qui avait voulu que l'on tuât un gentilhomme qui lui déplaisait, il en fit jeter, dans le canal de Fontainebleau, un qui ne lui portait point assez de respect.

Quoique le roi Henri, le sévère justicier de ses enfants, fût déjà mort, la chose fit grand bruit, et la reine mère exigea que le prince demandât pardon ; ce à quoi l'enfant royal se refusa obstinément, quoiqu'on lui citât l'exemple de Charles IX, qui, emporté par l'ardeur de la chasse, et ayant donné un coup de houssine à un gentilhomme qui se trouvait sur son passage dit, sur les observations qu'on lui fit : « Au fait, je ne suis qu'un gentilhomme moi-même, » et lui présenta ses excuses ; ce qui n'empêcha point que le gentilhomme frappé ne voulut jamais reparaître à la cour. Or, le duc d'Orléans y mettait encore plus d'entêtement que Charles IX, ne voulant point se résoudre à faire satisfaction à celui qu'il avait voulu noyer quand la reine ordonna de le fouetter rudement ; cet ordre le décida, et le gentilhomme eut satisfaction.

M. d'Orléans se plaignait fort, dans sa jeunesse, de ses deux gouverneurs, qui étaient, disait-il, le premier un Turc, le second un Corse. Ces deux gouverneurs s'appelaient, l'un M. de Brives, l'autre M. d'Ornano.

En effet, M. de Brives était demeuré si longtemps à Constantinople, qu'il en était à peu près devenu mahométan ; et le maréchal d'Ornano, d'origine corse, était petit-fils du célèbre San-Pietro d'Ornano, lequel tua à Marseille sa femme Vanina.

Ce maréchal, qui mourut empoisonné à Vincennes, en 1626, avait une singulière manie : on ne lui eût pas fait, pour tout au monde, toucher à une femme qui s'appelât Marie, tant il avait de respect pour le nom de la Vierge.

Des différentes sciences que Gaston d'Orléans étudia, celle à laquelle il donna la préférence fut la botanique ; il sa

vait par cœur tous les noms des plantes. C'était Albert Brunyer, son médecin, qui lui servait de professeur. Un jour, au milieu de la leçon, le royal élève l'interrompit pour lui raconter on ne sait quelle bévue qu'il avait faite.

— Monseigneur, dit le professeur, les alisiers font les alises, et les sottisiers font les sottises.

Jeune, monseigneur Gaston d'Orléans était fort coureur de rues, grand casseur de carreaux, et plus d'une fois, en brûlant de sa main quelque baraque de savetier, il fut cause que tout un quartier de Paris fut réveillé par le cri « Au feu ! »

Il était fort capricieux dans sa miséricorde comme dans sa cruauté.

Nous avons dit qu'il avait fait jeter à l'eau un gentilhomme qui, prétendait-il, ne lui avait point porté assez de respect. — Voilà pour la cruauté.

Un jour, à son lever, il s'aperçut qu'on lui avait volé une montre d'or à répétition qu'il aimait fort ; il s'en plaignit.

Un gentilhomme lui dit :

— Faites fermer les portes, monseigneur, et que tout le monde se fouille.

— Au contraire, monsieur, répondit Gaston, que tout le monde sorte ; car il doit être bien près de neuf heures, et, si la montre venait à sonner, elle dénoncerait son voleur, que je serais obligé de faire punir ; or, je ne veux pas qu'un gentilhomme subisse la peine d'un manant.

Et, sur l'ordre de Gaston, tout le monde sortit ; de sorte que le nom du voleur resta inconnu. — Voilà pour la miséricorde.

Revenons au roi Louis XIII. M. d'Orléans, pendant le cours de la vie de son auguste frère, nous donnera plus d'une fois l'occasion de nous occuper de lui.

Il fut question de marier Louis XIII presque enfant.

Le jeune roi, au contraire de Henri IV, à qui les femmes firent faire toutes ses folies, puis peut-être aussi quelques-unes de ses belles actions ; — le jeune roi, lui, ne pouvait pas les sentir ; mais, dès son enfance, il eut des favoris.

Plus tard, un historien le dit :

« Le favoritisme, sous Louis XIII, devint une charge de l'Etat. Sa première affection fut pour son cocher Saint-Amour ; ensuite, il eut une fort bonne volonté pour Haran, son valet de chiens. »

Lorsqu'il fut sérieusement question de son mariage avec Anne d'Autriche, il envoya en Espagne le père de son cocher, qui était un maquignon très renommé, pour savoir comment la princesse était faite. Celui-ci lui rendit compte de tout ce qu'il avait pu voir, comme, en revenant du marché aux chevaux, il lui eût rendu compte de l'inspection d'une jument.

La reine mère éloigna de lui successivement le grand prieur de Vendôme, le commandeur de Souvré et Montpouillan la Force ; — mais, par malheur pour elle, elle y laissa de Luynes.

Ne nous occupons donc que de celui-ci, qui va, d'ailleurs, jouer un grand rôle dans la vie du roi et donner son nom à une femme qui, elle aussi, jouera un grand rôle dans la vie de la reine.

Charles d'Albert, duc de Luynes, plus tard connétable de France, était né le 5 août 1578. Il avait donc, à l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à-dire en 1614, trente-six ans.

Le roi en avait treize.

Ce d'Albert de Luynes était d'une maison fort médiocre.

Voici ce que l'on en disait :

Dans une petite ville du comtat d'Avignon, il y avait un chanoine nommé Guillaume Ségur ; ce chanoine vivait avec une femme nommée Albert. Il en eût un bâtard qui prit le nom de sa mère, et porta les armes pendant les troubles, se faisant appeler Albert de *Luynes*, du nom de la chaumière où sa mère était accouchée. Ce capitaine était homme de main ; il eut le gouvernement de Pont-Saint-Esprit, près de Beaucaire. Lors des guerres de Flandre, il mena à M. d'Alençon deux mille hommes levés dans les Cévennes. Là, il fit connaissance avec un gentilhomme du pays nommé Contade, qui connaissait M. le comte du Lude, lequel succéda à M. de Brives, comme gouverneur de Gaston d'Orléans.

Cet Albert de Luynes, capitaine d'aventure, était le père de notre de Luynes.

Par l'influence du comte du Lude, il fit recevoir son fils, Charles d'Albert, page de la chambre sous M. de Bellegarde.

Après avoir quitté la livrée, — les pages portaient livrée, — le jeune homme devint gentilhomme ordinaire de la chambre du roi ; ce qui était alors une espèce de position.

En outre, Charles de Luynes avait un talent qui plaisait fort à Louis XIII : il aimait les oiseaux et s'entendait à leur éducation. Il dressa des pies-grièches avec lesquelles le roi et lui chassaient les moineaux, les pinsons et les mésanges dans les bosquets du Louvre.

Cela amusait fort Louis XIII, et la faveur de Charles de Luynes s'étaya sur le besoin que le roi, — qui était l'enfant, comme il devait être plus tard l'homme le plus ennuyé de France, — sur le besoin, disons-nous, que le roi avait de s'amuser.

Charles d'Albert étant de petite naissance, cet attachement du roi pour son favori fut regardé comme de peu d'importance.

Il avait deux frères, Brantès et Cadenet, tous deux aussi beaux garçons que lui.

Cadenet, joli cavalier, donna un instant la mode à la cour : ce fut d'après lui que l'on appela *cadenettes* certaines tresses que l'on portait le long des tempes.

L'union — car rien ne put jamais les désunir — servit grandement à leur fortune politique.

Ils avaient fini par s'emparer de l'esprit du roi, à ce point qu'on fit sur eux une chanson. On les comparait à Cerbère gardant Pluton :

> D'enfer le chien a trois têtes
> Garde l'huis avec effroi.
> En France, trois grosses bêtes
> Gardent d'approcher le roi.

Les trois bêtes qui gardaient le Louvre firent bonne garde et bonne fortune : Charles de Luynes devint duc de Luynes et connétable de France, Brantès devint M. de Luxembourg, et Cadenet, M. de Chaulnes, duc et maréchal.

Nous avons dit que celui que le roi voyait avec le plus de plaisir, après les trois frères, c'était Nogent-Bautru, capitaine de la porte.

Il ne faut pas confondre ce Nogent-Bautru avec son frère Guillaume Bautru, comte de Serrant, conseiller d'Etat, membre de l'Académie française et chancelier de Gaston d'Orléans, frère du roi.

Nous allons, au reste, dire quelques mots de tous deux.

Commençons par le Bautru de l'Académie ; nous reviendrons à Louis XIII par l'autre Bautru.

Guillaume de Bautru, qui s'appelait aussi Nogent, comme son frère, était d'une bonne famille d'Augers. Il avait épousé la fille d'un maître des comptes nommé Le Bigot, sieur de Gastine, laquelle s'obstina à se faire appeler Nogent, et non Bautru, ne voulant pas que la reine mère Marie de Médicis, qui prononçait à l'italienne, l'appelât madame de *Bautrou*.

Cette femme ne sortait jamais de chez elle et était citée en exemple aux meilleures ménagères. Bautru, qui ne croyait pas à la vertu absolue des femmes, pensa qu'il y avait quelque diablerie cachée là-dessous, et la guetta tant et si bien, qu'un beau soir, il la surprit avec son valet.

M. de Bautru n'était pas accommodant sur le chapitre des infidélités conjugales : il commença par mettre sa femme à la porte, l'invitant à aller où elle voudrait, mais à ne pas revenir chez lui ; puis, la femme partie, il prit le valet, le fit déshabiller, attacher tout de son long sur une table, et, en punition du crime, lui fit tomber goutte à goutte, sur la partie du corps dont il croyait avoir le plus à se plaindre, tout un bâton de cire d'Espagne.

Tallemant des Réaux dit que le pauvre diable en mourut, mais Ménage, dans son édition de 1715, que nous avons sous les yeux, dit, lui, qu'il n'en mourut pas. Il ajoute que Bautru fit condamner l'homme à être pendu, mais que, sur l'appel du valet, et sur son observation que son maître s'était fait justice lui-même, il ne fut condamné qu'aux galères.

La femme chassée accoucha d'un fils que Bautru ne voulut point reconnaître ; et, s'étant retirée à Montreuil-Belay, elle y vécut quinze ans de carottes pour épargner quelque chose à son enfant !

Bautru était bel esprit ; il faisait ce qu'aujourd'hui nous appelons des mots. Le maréchal d'Ancre, dont nous allons avoir à nous occuper tout à l'heure, l'aimait ; et, sans l'événement dans lequel il perdit la vie, il eût fait à Bautru une bonne position.

Disons quelques-uns de ses mots ; ils serviront à faire comprendre la différence de l'esprit français au XVIIe siècle avec l'esprit français au XIXe.

Il était à ce que l'on appela la drôlerie du pont de Cé. — Nous parlerons de cette *drôlerie-là* comme de bien d'autres.

Quelqu'un, dit Tallemant des Réaux, qui estimoit fort M. de Jainchère, lequel avoit un emploi dans cette *guerrette*, demanda, dans une discussion avec Bautru, qui avoit été plus hardi dans le combat que Jainchère ?

« — Les faubourgs d'Angers, répondit Bautru ; car ils ont toujours été hors de la ville, et votre Jainchère n'en est pas sorti une minute. »

Jouant au piquet à Angers avec un nommé Goussaut, — qui était si sot, que, pour dire sot, on disait *goussaut*, — il oublia avec qui il jouait, et, ayant fait une faute, il s'écria :

— Que je suis donc *goussaut !*

— Monsieur, vous êtes un sot, lui dit l'autre.

— Pardieu ! répondit Bautru, vous ne m'apprenez rien de nouveau, puisque c'est cela que je voulais dire.

Bautru avait du malheur. Après avoir reçu des coups de bâton des donneurs d'étrivières de M. d'Epernon, pour un bon mot dont M. d'Epernon crut avoir à se plaindre, il en reçut encore d'un certain marquis de Borbonne, qui, cependant, ne passait point pour brave.

Aussi en fit-il un vaudeville qui finissait par ce refrain :

Borbonne
Ne bat personne,
Et cependant, il me bâtonne.

Quelque temps après, Bautru alla faire une visite à la reine, tenant un bâton à la main.

— Auriez-vous donc la goutte, mon cher Bautru ? demanda Marie.

— Non, madame, répondit Bautru.

— Ne faites pas attention, Majesté, dit le prince de Guéménée, il porte son bâton comme saint Laurent porte son gril : c'est l'instrument de son martyre.

Du temps qu'il habitait la province, un juge l'importunait fort par de fréquentes visites. Un jour que cet homme lui faisait annoncer par son valet qu'il demandait à lui parler.

— Dis-lui que je suis au lit, répondit Bautru. Le valet sortit et rentra un instant après.

— Monsieur, il dit qu'il attendra que vous soyez levé.

— Alors, dit Bautru, qui croyait s'en débarrasser, dis-lui que je me trouve mal.

— Il dit qu'il vous enseignera une recette.

— Dis-lui que je suis à l'extrémité.

— Il dit qu'il veut vous dire adieu.

— Dis-lui que je suis mort.

— Il dit qu'il veut vous jeter de l'eau bénite.

— Dis-lui qu'on va m'enterrer.

— Il demande à porter un des coins du drap.

— Qu'il entre alors ! dit Bautru, qui n'avait plus de prétexte à donner pour ne plus le recevoir.

C'est de lui, le mot que l'on prêta depuis à tort à Piron, puisque Tallemant des Réaux le citait avant que Piron fût né.

Comme il passait un enterrement auquel on portait un crucifix, il ôta son feutre.

— Ah ! ah ! lui dit-on, vous êtes donc raccommodés, le bon Dieu et vous ?

— *Cosi, cosi*, répondit Bautru : nous nous saluons, mais nous ne nous parlons pas.

Nous aurions dû établir, avant de citer ce mot, que Bautru était un véritable hérétique. Il disait que Rome était une chimère apostolique ; et, comme, dans une promotion de cardinaux que fit le pape Urbain, et qui se composait tout entière de gens de petite condition, il lisait les dix noms des élus :

— Mais, dit-il, on m'avait assuré qu'ils étaient dix, et je n'en vois que neuf.

— Bon ! et *Facchinetti*, vous l'oubliez, lui dit quelqu'un.

— Excusez, répondit Bautru, comme il vient le dernier, j'avais cru que c'était le titre des neuf autres *(faquins)*.

Un jour qu'il voulait renvoyer en voiture quelqu'un qui était venu le visiter :

— Non, non, dit la personne, ne le faites pas : cela donnerait trop de peine à vos chevaux.

— Si Dieu, répondit Bautru, eût créé nos chevaux pour se reposer, il les eût faits chanoines de la Sainte-Chapelle.

Revenons au comte de Nogent-Bautru, qui, comme nous l'avons dit, doit nous ramener à Louis XIII.

Il arriva à la cour n'ayant que huit cents livres de rente ; mais, le premier jour de son arrivée, il eut occasion de porter le roi sur ses épaules pour faire passer à Sa Majesté un endroit où il y avait de l'eau.

Sa faveur, comme celle de saint Christophe près de Jésus, vint de là. Elle fut grande, puisque, n'ayant que huit cents livres de rente, comme nous avons dit, lorsqu'il vint à la cour, il en avait cent quatre-vingt mille lorsqu'il mourut !

Louis XIII bégayait en parlant. Un jour arriva à la cour M. d'Allarmont, qui bégayait encore plus que le roi. Le roi lui adressa la parole en bégayant, et, bon ! voilà M. d'Allarmont qui lui répond en bégayant bien plus obstinément que lui. On eut toutes les peines du monde à faire comprendre au roi que ce gentilhomme bégayait naturellement.

Aussi, le duc de Richelieu, qui craignait que l'on n'appelât Louis XIII *Louis le Bègue*, avait-il ordonné à tout le monde de l'appeler Louis le Juste.

Le jour même qu'il avait renouvelé cette recommandation, comme Nogent jouait à la paume avec le roi :

— A vous sire ! cria ce dernier en lui envoyant la balle. Mais le roi la manqua.

— Ah ! pardieu ! dit Nogent, voilà un beau Louis le Juste !

Le roi, qui était de bonne humeur ce jour-là, ne se fâcha point.

En effet, Nogent, à ce qu'il paraît, était à la cour traité à peu près en bouffon ; car, un jour, au dîner du roi, l'Angely lui dit :

— Couvrons-nous, monsieur de Bautru ; pour nous autres fous, cela est sans conséquence.

Bautru l'académicien disait de lui :

— Mon frère est le Plutarque des laquais.

Voilà donc quels étaient les deux favoris de Louis XIII, lorsqu'il résolut d'accomplir son premier acte de royauté en faisant assassiner le maréchal d'Ancre.

Le maréchal d'Ancre était Florentin, et se nommait Concini. Il n'était point de si mauvaise famille qu'on l'a dit dans les pamphlets du temps : son grand-père était secrétaire d'Etat de Côme Ier, grand-duc de Florence ; il pouvait, dans cette place, avoir gagné cinq ou six mille écus de rente, mais il avait beaucoup d'enfants.

L'aîné de ses fils fut le père du Concini qui vint en France.

Voici comment il y vint.

Il avait mangé à Florence tout ce qui lui revenait du bien paternel, et s'était, à ce que l'on assure, rendu si infâme, que la première chose que les pères défendaient à leurs enfants, c'était de hanter Concini.

Ne sachant plus comment vivre dans sa ville natale, il s'en alla à Rome, où il se fit croupier du cardinal de Lorraine ; puis, sachant que l'on formait la maison de Marie de Médicis pour l'envoyer en France, le mariage de la jeune duchesse étant conclu avec Henri IV, il revint à Florence, sollicita et obtint la faveur de la suivre en qualité de gentilhomme.

Or, Marie de Médicis avait une femme de chambre nommée Eléonora Dori, fille de basse naissance, mais d'un esprit fin et délié. Elle étudia sa maîtresse, reconnut qu'elle était femme à se laisser mener, prit peu à peu de l'influence sur elle, et finit par en faire tout ce qu'elle voulait.

Nous avons déjà eu, dans notre étude sur Henri IV, l'occasion de voir cette influence s'exercer à propos de madame de Verneuil. Eléonora Dori, dite Galigaï, n'est donc pas tout à fait une étrangère pour nos lecteurs.

Concini vit, de son côté, tout le parti qu'il pouvait tirer d'Eléonora, comme celle-ci avait vu tout le parti qu'elle pouvait tirer de Marie de Médicis. Il s'attacha à Eléonora, lui rendit une foule de petits soins et finit par l'épouser. Le roi Henri IV, qui ne les aimait ni l'un ni l'autre séparés, les craignait réunis. Il fit ce qu'il put pour s'opposer à ce mariage ; mais Marie de Médicis insista tant que, ne voyant, au bout du compte, qu'un événement assez indifférent dans l'union de deux personnages si inférieurs, il finit par y consentir.

Henri IV fut assassiné.

A partir de ce moment, l'influence de Galigaï devint sensible. Elle mit son mari si bien avec la reine mère, que celle-ci ne faisait plus rien que par leurs conseils.

« Quant à Concini, dit Tallemant des Réaux, c'étoit un grand homme qui n'étoit ni beau ni laid, mais de mine assez passable. Il étoit audacieux, ou, pour mieux dire, insolent. Il méprisoit fort les princes et, en cela, il n'avoit pas tort. Il étoit libéral et magnifique, et appeloit plaisamment les gentilshommes de sa suite *coglioni de mila franchi*. Mille francs étoient, en effet, le chiffre de leurs appointements. »

Au milieu de cette insolence, il paraît que Concini était peu brave. Un jour, il eut avec Bellegarde, à propos de la reine mère, — dont nous avons dit ailleurs que Bellegarde avait prétendu être le galant, — une querelle à la suite de laquelle il se sauva à l'hôtel Rambouillet ; car M. de Rambouillet, dont nous parlerons à son tour, était de ses amis. Là, comme il comptait se déguiser pour gagner la campagne, il monta au second étage, et fit découdre sa fraise par une fille qui avait été à sa femme : cette fille dit, depuis, que le pauvre Italien, pendant qu'elle accomplissait cette opération, était fort pâle et tout tremblant.

La reine mère, qui ne pouvait souffrir d'être éloignée de son favori, exigea que Bellegarde se raccommodât avec lui.

Cette influence était si publique, si patente, si connue, qu'un jour, comme la reine mère disait à une de ses femmes :

— Apportez-moi mon voile !

— A quoi bon ? répondit le comte du Lude, — celui-là même qui avait fait entrer le petit Albert de Luynes dans les pages ; — un navire qui est *à l'ancre* n'a pas autrement besoin de voiles.

Concini ne logeait pas au Louvre, mais couchait souvent dans l'ancienne capitainerie abattue vers 1630, et qui s'élevait alors sur la partie des jardins de l'Infante la plus rapprochée de la colonnade du Louvre. A l'aide d'un petit pont, il passait de là dans le jardin, et l'on appelait ce pont *le pont d'Amour*.

Sa demeure habituelle était rue de Tournon ; il avait là le bâtiment qu'on appelait alors *l'hôtel des Ambassadeurs ex-*

traordinaires, et qui sert aujourd'hui de caserne à la garde municipale.

Il avait un fils de treize ans et une fille de cinq ou six. — Celle-ci était déjà demandée en mariage par les principaux seigneurs de la cour.

Sa femme, Eléonora Galigaï ou Dori, était d'éducation fort inculte, et, quoiqu'elle eût été longtemps à la cour de Florence et à la cour de France, qui passaient pour les deux cours les plus courtoises et les plus élégantes de l'Europe, elle savait peu le monde. C'était une petite personne fort maigre, fort brune, agréable dans sa petite taille, ayant les traits du visage assez beaux, et, malgré cela, devenue laide à force de maigreur.

Elle avait toutes les superstitious italiennes et se croyait ensorcelée ; elle allait toujours voilée pour échapper aux *jettateurs* ; elle en vint jusqu'à se faire exorciser. En rêvant, — elle rêvait souvent, comme tous les esprits ambitieux, — en rêvant, elle faisait de petites boulettes de cire, qu'elle renfermait ensuite précieusement dans des boîtes. Lorsqu'on fit perquisition chez elle, on en trouva trois boîtes pleines.

Sa position près de Marie de Médicis venait de ce que sa mère, femme d'un pauvre menuisier, mais belle et bien portante, avait été choisie pour nourrice de la princesse ; elle était sa sœur de lait, et avait vingt-six mois de plus qu'elle.

Elle en était, appuyée sur cette faveur de la reine, arrivée à une insolence étrange. Un jour que le jeune roi s'amusait renfermé chez lui, Eléonora l'envoya prévenir qu'il fit moins de bruit, attendu qu'elle avait sa migraine, et que, sa chambre étant au-dessous de celle du roi, cela la dérangeait.

— Bon ! répondit Louis XIII, dites à la maréchale que, si sa chambre est exposée au bruit, Paris est grand : elle en peut trouver une autre.

Cependant, cette haute faveur donnait le vertige à Concini ; il devenait orgueilleux et hautain, d'humble qu'on l'avait vu. Il faisait et défaisait les ministres ; il éloignait de la cour les princes du sang ; il avait levé, à ses frais, un corps de sept mille hommes pour maintenir l'autorité du roi, ou plutôt la sienne.

Enfin, peu à peu, il s'était assuré de la personne de Louis XIII en lui ôtant la liberté de visiter les châteaux de Rambouillet et de Fontainebleau, et en réduisant ses promenades au jardin des Tuileries, ses chasses à des chasses aux moineaux dans les bosquets du Louvre.

Le roi se plaignit une ou deux fois à sa mère ; mais, voyant que Marie de Médicis était tout entière à ses Italiens, le jeune homme, à l'esprit triste et au cœur sombre, ne lui parla plus d'eux et résolut de se venger lui-même.

Tout semblait, au reste, concourir à la fortune de cet homme ; les plus habiles n'y voyaient pas de terme, et il avait parmi ses clients un jeune homme à qui ses ennemis mêmes accordaient presque le don de seconde vue : c'était *Sa Grandeur* l'évêque de Luçon, qui fut depuis cardinal de Richelieu.

Disons, pour le poser, quelques mots de ce grand homme, que l'histoire nous a éternellement montré habillé de pourpre, et si rarement vêtu de sa robe de chambre.

Le père d'Armand-Jean Duplessis, cardinal-duc de Richelieu, était un fort bon gentilhomme ; il avait été grand prévôt de l'Hôtel, et chevalier de l'Ordre ; seulement, il était fort brouillon, et ses affaires en souffrirent.

Il eut trois fils et deux filles. L'aînée de ses filles fut mariée à un gentilhomme du Poitou nommé Vignerod, homme *dubiæ nobilitatis*, comme on disait alors à la cour, cette noblesse était tellement douteuse, que quelques-uns prétendaient que, dans sa jeunesse, il avait été, comme Maugars, simple joueur de luth.

Nous dirons, en son lieu et place, quelques mots de ce Maugars.

C'est de René Vignerod et de la fille aînée du grand prévôt de l'Hôtel, que descendait le fameux duc de Richelieu, qui joua un si grand rôle sous Louis XIV, Louis XV et même sous Louis XVI, et dont nous avons fait un des principaux personnages de notre comédie de *Mademoiselle de Belle-Isle*.

La seconde des filles du grand prévôt épousa Urbain de Maillé, marquis de Brézé, qui fut maréchal de France.

L'aîné des trois fils était un beau gentilhomme, bien fait et plein d'esprit ; il avait de l'ambition, dépensait au delà de sa fortune, et voulait absolument qu'on le comptât au nombre des dix-sept seigneurs les plus à la mode.

C'est ce que constate ce mot de sa femme, à qui un tailleur demandait :

— Madame, comment faut-il vous faire votre robe ?

— Faites-la comme pour la femme d'un des dix-sept seigneurs.

Ce frère aîné du cardinal fut tué en duel à Angoulême par le marquis de Thémines, et mourut sans laisser d'enfant.

Le père avait fait donner l'évêché de Luçon à son second fils ; mais, celui-ci ne voulant, disait-il, être autre chose que simple chartreux, l'évêché de Luçon passa au troisième.

Ce troisième, nous l'avons dit, fut depuis le grand cardinal-duc.

Etant en Sorbonne, et fort jeune encore, l'enfant, qui pressentait sa fortune, dédia ses thèses à Henri IV, et, dans sa lettre d'envoi au roi, lui promit de lui rendre de grands services s'il était jamais employé.

En 1607, il alla à Rome et s'y fit sacrer évêque par Paul V.

— Avez-vous l'âge ? lui demanda le pape.

— Oui, saint-père, répondit celui-ci.

Le pape le sacra.

Puis, après le sacre, le jeune homme demanda à être entendu en confession.

— Qu'avez-vous à me dire ? demanda le pape.

— J'ai à vous dire, saint-père, répondit l'évêque nouvellement sacré, que je n'avais pas l'âge, et que je vous ai menti.

— Pourquoi cela ?

— J'avais hâte d'être évêque.

— *Questo giovine sarà un gran furbo !* s'écria le pape. (Ce jeune homme sera un grand fourbe !)

Mais le grand fourbe était sacré, c'était tout ce qu'il voulait.

De retour à Paris, monseigneur l'évêque de Luçon allait beaucoup chez un avocat nommé Le Bouthellier, qui avait des relations avec Barbin, l'homme d'affaires de la reine mère. Ce fut par cette voie qu'il arriva jusqu'à Galigaï, qui l'employa à de petites négociations, dont il s'acquitta si habilement, qu'elle le présenta à la reine, laquelle, sur la recommandation de sa favorite, le nomma, en 1616, secrétaire d'Etat.

Richelieu avait alors vingt-huit ans.

Le 23 avril 1617, l'évêque de Luçon étant au lit et sur le point de s'endormir, le doyen de Luçon entra dans sa chambre et lui remit un paquet de lettres.

Une de ces lettres, disait le doyen, qui, du reste, ne savait pas laquelle, — une de ces lettres contenait, à ce qu'avait assuré le messager, une nouvelle des plus importantes.

Richelieu les décacheta, les lut, et n'eut pas de peine à distinguer des autres cette lettre dont on lui recommandait la lecture.

Une des lettres, en effet, contenait l'avis que le maréchal d'Ancre serait assassiné le lendemain, à *dix heures* du matin. Le nom de l'assassin, le lieu de l'assassinat, la manière dont ce meurtre aurait lieu, tout y était dit, et cela, d'une façon si détaillée, qu'à coup sûr, l'avis devait venir d'une personne parfaitement instruite.

Après avoir lu cette révélation, le jeune évêque tomba dans une méditation profonde ; puis, enfin, relevant la tête, et se tournant vers le doyen, qui attendait pour savoir s'il n'y avait pas réponse :

— C'est bien, dit-il, rien ne presse ; la nuit porte conseil.

Et, poussant la lettre sous le traversin, il reposa sa tête sur la lettre et s'endormit.

Le lendemain, il ne sortit de sa chambre qu'à onze heures.

Voyons ce qui s'était passé pendant cette nuit qui devait porter conseil, et pendant la matinée qui l'avait suivie.

Le samedi 22 avril 1617, à dix heures du matin, le roi entra avec son favori, Albert de Luynes, chez la reine mère pour la saluer à son lever.

En entrant, il marcha sur la patte d'un chien que Marie de Médicis aimait beaucoup ; le chien se retourna et mordit le roi à la jambe.

Le jeune prince, emporté par la douleur, lui donna un coup de pied : le chien s'enfuit en hurlant.

La reine, sans s'inquiéter de la blessure de son fils, serra son chien contre sa poitrine, et se mit à baiser et à plaindre l'animal.

Le roi, blessé au cœur de cette preuve d'indifférence, prit de Luynes par le bras, et, l'entraînant à travers les antichambres :

— As-tu vu, Albert ? dit-il ; elle aime mieux son chien que moi !

Alors, en descendant les escaliers :

— Ce sont ces d'Ancre, dit-il, qui la prennent tout entière pour eux, et qui n'en laissent rien aux autres.

Puis, entre ses dents :

— Quelqu'un ne me débarrassera-t-il pas, murmura le roi, de ces brigands d'Italiens ?

— Venez dans les jardins, sire, lui dit de Luynes, et nous causerons de cela.

Alors, les deux jeunes gens prirent leurs pies-grièches comme pour chasser au vol, et, s'asseyant dans le coin le plus écarté du bosquet, ils revinrent sur cette question tant de fois débattue de se débarrasser du favori.

Concini était à la fois insupportable aux petits et aux grands, aux gens du peuple et aux seigneurs.

Un an auparavant, le maréchal avait fait une chose bien hardie pour un si petit compagnon que lui. Un jour que

le prince de Condé, — celui-là même dont la femme avait fait faire tant de folies à Henri IV, — un jour que le prince de Condé donnait un grand festin, Concini vint le visiter avec trente gentilshommes, et, sous prétexte d'entretenir M. le Prince d'une affaire pressante, il resta dix minutes morguant le prince et ses convives.

Le lendemain, le prince fit dire au maréchal que l'exaspération contre lui était si grande, qu'il ne repondait point de sa vie, s'il ne se retirait à l'instant même dans son gouvernement de Normandie.

Le maréchal sentit que le conseil était bon et partit; mais la colère du peuple contre lui était bien autre chose que la colère des grands.

Un soir, le maréchal voulut passer la porte Bussy, après l'heure où on la devait ouvrir; un cordonnier nommé Picard, qui commandait à cette porte, lui refusa le passage.

Le maréchal ordonne à deux laquais d'aller bâtonner le cordonnier chez lui; mais, aux premiers cris du cordonnier, le peuple accourut et pendit les deux laquais devant la boutique.

L'exaspération contre cet étranger fut bientôt à son comble. Le maréchal n'osait plus traverser Paris sans une suite de cent chevaux.

Un jour, un premier orage, précurseur d'un second plus terrible, s'amassa sur sa tête et creva.

Il se fit un rassemblement devant l'hôtel du maréchal; quelques mutins commencèrent par jeter des pierres dans les fenêtres; puis ils prirent des charpentes devant le Luxembourg, que l'on bâtissait alors, et, avec ces charpentes, faisant le bélier, enfoncèrent la porte du maréchal.

Alors, on fit irruption dans l'hôtel, où l'on trouva pour plus de deux cent mille francs de meubles que l'on se mit à piller et à briser. Le lendemain, comme il n'y avait plus rien à piller et à briser dans l'intérieur, on commença de démolir la maison. Par bonheur, des compagnies de gardes arrivèrent sous les ordres de M. de Liancourt. Les charpentes du toit étaient déjà à jour.

On disait du maréchal d'Ancre qu'il gouvernait la France sans être Français, qu'il était marquis sans être noble, et maréchal de France sans avoir fait la guerre.

Mais ce qui exaspérait petits et grands contre lui, c'étaient ses fabuleuses richesses.

Quelque temps avant sa mort, il disait à Bassompierre :

— Nous avons pour un million de livres, au moins, de biens établis en France au marquisat d'Ancre; nous avons Lésigny en Brie, ma maison du faubourg et celle-ci. J'ai racheté mon patrimoine de Florence, qui était engagé, et j'ai, en outre de cela, plus de cent mille écus placés à Florence, et autant à Rome; j'ai — à part ce que nous avons perdu au pillage de notre maison — pour un million à peu près de vaisselle, de meubles, de pierreries et d'argent comptant. Ma femme et moi avons pour un million de charges, à les vendre à bas prix : celle de premier gentilhomme de la chambre, celle d'intendant de la maison de la reine, sans compter mes gouvernements de Normandie, et en gardant mon office de maréchal de France. Enfin, j'ai six cent mille écus sur Feydeau, plus de cent mille pistoles d'autres affaires, et, dans tout cela, je ne parle pas de la bourse de ma femme, qui doit être assez ronde. . Ne trouvez-vous pas, monsieur, qu'il y a là de quoi nous contenter?

— Oui, certes! devait penser Bassompierre, qui était noble comme le roi, mais gueux comme un rat.

On avait donc, ainsi que je l'ai dit, fait déjà plusieurs projets pour se débarrasser de cet homme.

Un de ces projets avait été médité par les seigneurs qui se trouvaient chez le prince de Condé, quand, lors du dîner donné à milord Hay, le maréchal y était venu.

Un autre avait été conçu parmi les familiers du roi. Sous prétexte d'une chasse à Saint-Germain, le roi devait monter à cheval, sortir de Paris et s'enfuir à Amboise, dont de Luynes avait le gouvernement : là, les seigneurs le rejoindraient; mais le dessein demeura vain et inutile, le roi, après y avoir donné la main, l'ayant abandonné.

Enfin, Louis XIII s'était arrêté à une dernière pensée, qui était de faire prendre le maréchal, dans sa chambre, par Nogent-Bautru, capitaine des gardes, de le faire conduire à la Bastille, et de déférer le procès au parlement; mais on démontra au roi que la reine mère ne laisserait pas faire le procès de son favori, et qu'il était horriblement dangereux de commencer une telle entreprise sans être sûr de la mener à bien.

Que faisaient les deux jeunes gens assis dans le coin le plus reculé du jardin du Louvre, tandis qu'une pie-grièche, à trois pas d'eux, rongeait la cervelle d'un moineau qu'elle venait de prendre? Ils cherchaient un quatrième moyen de se débarrasser du maréchal.

— Eh bien? demanda le roi à de Luynes, après un moment de silence.

— Eh bien, je crois avoir trouvé, répondit celui-ci; mais il faut que Votre Majesté *veuille*.

— Je *veux*, dit le roi.

— Fermement?

— Fermement!

Et la physionomie du jeune prince prit une expression à laquelle il n'y avait point à se tromper.

— Alors, dit de Luynes, voici ce qu'il faut faire.

Et, approchant sa bouche de l'oreille du roi, il lui proposa le nouveau plan qu'il venait de trouver.

Le roi l'approuvait; car, de temps en temps, il faisait, avec la tête, un signe d'assentiment.

Puis, tous deux se levant, le roi rentra dans son cabinet des armes, et de Luynes alla frapper à la porte de Du Buisson, qui avait la charge des oiseaux du roi.

Un quart d'heure après, de Luynes entra chez le roi.

Louis XIII, sans parler, interrogea des yeux son favori.

— Tout va bien, dit celui-ci; il accepte.

— Et quand la chose aura-t-elle lieu?

— Demain.

— Demain? C'est dimanche!

— Oh! mais, sire, Dieu nous pardonnera de travailler le dimanche, vu l'urgence.

Voici ce qui avait été décidé, et par quel travail on devait enfreindre les commandements de l'Eglise.

Le lendemain, on attirerait le maréchal d'Ancre dans le cabinet des armes du roi; là, on lui donnerait à examiner la carte de Soissons : — Soissons était alors le théâtre de la guerre civile; — le roi trouverait un prétexte pour s'eloigner, et, en son absence, on dépêcherait le maréchal.

Le baron de Vitry, capitaine des gardes du corps, avait été choisi pour faire le coup, et le bâton du maréchal d'Ancre serait sa récompense.

On lui en avait fait faire la proposition par Du Buisson, et Vitry avait accepté.

C'était cela que de Luynes avait été, la veille, dire au gardien des oiseaux, et c'était l'acceptation de Vitry que le jeune homme avait apportée au roi dans son cabinet.

On convint qu'à partir de neuf heures du matin, des chevaux seraient, tout sellés, dans la cour du Louvre, afin de fuir si le coup manquait.

Le roi dissimulait admirablement : nul ne s'aperçut qu'il fût même préoccupé; peut-être même sembla-t-il plus gai que de coutume à ses familiers.

Le matin, il se leva, fit sa toilette avec soin, et alla à la messe.

On en était à l'élévation, quand de Luynes entra dans la chapelle, s'approcha du roi, et lui dit tout bas :

— Le maréchal est entré au Louvre et s'est rendu tout droit chez la reine mère.

Ces mots : *reine* et *mère*, firent paraître une légère émotion sur le visage de Louis XIII; il tenait son livre ouvert, et paraissait y lire avec la plus grande attention, laissant de Luynes sans réponse.

Alors, de Luynes répéta :

— Le maréchal est entré au Louvre et est chez la reine mère. Que vous plaît-il ordonner, sire? Voici les choses en état.

— Je ne veux pas qu'on entreprenne rien dans la chambre de ma mère, dit le roi; mais je trouverai le maréchal au cabinet des armes, je le remettrai au baron de Vitry, et ce dernier exécutera les ordres selon ce qui a été réglé.

Et le roi entendit dévotement le reste de la messe; puis, la messe finie, il se rendit chez la reine mère avec l'intention d'y prendre le maréchal et de le ramener chez lui; mais il arriva qu'à mesure que le roi montait par un degré, le maréchal descendait par l'autre, et sortait du Louvre sans soupçon du péril auquel il venait d'échapper.

Le roi, voyant cette occasion perdue, ne fit aucun semblant de déplaisir, ni ne témoigna aucune inquiétude.

Il demanda sa *viande*, et remit la partie au lendemain.

II

Que l'on nous permette de nous arrêter un instant, et de consigner ici quelques détails plus intimes encore qu'aucun de ceux que nous avons rapportés jusqu'à présent.

Il existe à la Bibliothèque nationale un manuscrit en six volumes in-folio, inscrit par le père Lelong sous le numéro 21,448, et sous le titre de « *Ludovicotrophie*, ou Journal de toutes les actions et de la santé de Louis, dauphin de France, qui fut ensuite le roi Louis XIII, depuis le moment de sa naissance jusqu'au 30 janvier 1625, par Jehan Hérouard, premier médecin du prince. »

L'homme qui consacra vingt-trois ou vingt-quatre ans de sa vie à cet ingrat travail ne désirait pas en tirer d'autre gloire ni d'autre profit que d'avoir l'honneur de ne pas quitter un instant le roi.

Et, en effet, comme on va le voir, il ne le quittait pas d'un instant.

Il mourut au camp de la Rochelle, ainsi que le constate cette annotation écrite après les dernières lignes de la dernière page du sixième in-folio :

« Ici finit le journal de la vie active du roi Louis XIIIe, exactement descrite et contenant six volumes, dont le présent est le dernier, depuis sa naissance jusqu'à ce jour-ci, par messire Jehan Hérouard seigneur de Vaugrigneuse, qui fut saisi de maladie à Aitré au camp devant la Rochelle, samedi vingt-neufiesme janvier mil six cent vingt-huit, et y décéda le huictiesme février ensuivant, au service du roi son maître, à la santé duquel il s'étoit entièrement desdié, âgé de soixante-dix-huit ans, moins curieux de richesses que de gloire, d'une incomparable affection et fidélité.

« Son corps repose dans l'église de Vaugrigneuse. »

Je savais que ce manuscrit existait, qu'il rendait compte, jour par jour, heure par heure, minute par minute, des actions du roi. Il me vint alors dans l'idée de voir quel dérangement l'assassinat du maréchal d'Ancre avait produit, soit dans la vie, soit dans la santé du roi.

J'allai à la Bibliothèque ; je demandai le manuscrit d'Hérouard ; on me le remit avec une politesse parfaite. Je cherchai d'abord le dimanche 23 avril, jour où le dessein de l'assassinat avait avorté, et où le roi, *voyant l'occasion perdue, ne fit aucun semblant de déplaisir, ni ne témoigna aucune inquiétude, et demanda sa* VIANDE.

Voyons un peu l'état moral et physique du roi pendant cette journée.

Nous vous prévenons, belles lectrices, que les détails sont des plus intimes : c'est à vous de ne pas les lire.

« Le 23 avril 1617, éveillé à sept heures après minuit. Douleur ; — pouls plein, égal ; — chaleur douce ; — pansé, levé ; — bon visage, gai ; — pissé jaune ; — peigné, vêtu ; — prié Dieu. — A huit heures, déjeuné : point bu. — Il pleuvait ; — va en galerie, — joue au billard, — va en la chapelle de Bourbon, chez la reine sa mère. — A onze heures, diné : bouts d'asperges en salade, 6 ; — un peu de pigeonneau bouilli. — bouts d'asperges sur un chapon rôti, 12 ; — veau bouilli, — la moelle d'un os ; — taillarins dessus, 12 ; — mousserons au beurre, avec une rôtie de pain dedans ; — deux couvercles de pâté d'assiette, — suc de deux oranges, pris à la cuiller, — geslée, — guines sèches, — quatre tranches de pommes cuites au sucre et à l'eau de rose, — grains de raisin muscat sec, 12 ; — cotinac, 5, — pain fort peu, — bu du vin clairet, fort trempé, — dragée de fenoulle, la petite cuillerée. — Va chez la reine sa mère, par la galerie, aux Tuilleries, à vespres aux Feuillants, — revient en carrosse. — A quatre heures, de la galerie chez la reine sa mère. — A sept heures, *fait ses affaires* (on devine ce que le docteur Hérouard appelle faire ses affaires) : — jaune, mol, beaucoup. — A sept heures et un quart, soupe : bouts d'asperges en salade, 12 ; pain et panade, — un peu de pigeon bouilli, — bouts d'asperges sur un chapon bouilli, — veau bouilli, — la moelle d'un gros os et les oreilles d'un chevreau bouilli, — mousserons au beurre, avec une rôtie de pain. — Beaucoup diné : requaite d'oison, — le suc de deux oranges douces, — partie d'un pilon d'oison, — bu du vin clairet, fort trempé ; — guines sèches, 14 ; — figues, 5 ; — grains de verjus confits, — pain fort peu. — A huit heures trois quarts, dévêtu, pissé, *affaire* jaune ; — mis au lit, pouls plein, égal, pansé ; — chaleur douce ; prie Dieu, s'endort à dix heures, jusqu'à neuf et demie après minuit. »

Voilà comment Louis XIII passe cette journée du 23. On voit que la préoccupation ne lui ôte ni l'appétit ni le sommeil. Il mange le dîner de quatre personnes, et dort onze heures et demie !

Voyons la journée du 24.

Le lundi 24, Louis XIII se leva, comme on l'a vu, à neuf heures et demie, fit dire qu'il voulait aller à la chasse, et recommanda que les ordinaires et les chevau-légers se tinssent prêts à l'accompagner.

Le rendez-vous du départ était au bout de la galerie des Tuileries, où un carrosse à six chevaux attendait ; mais le départ fut différé d'heure en heure.

D'abord, le roi voulut déjeuner avant de partir ; puis il entreprit une partie de billard ; puis, se rappelant que la jeune reine n'était pas prévenue, il passa chez elle, et la pria, si elle entendait du bruit, de ne s'étonner de rien.

En rentrant, il trouva Bautru, qui ignorait tout, causa longtemps avec lui, s'amusant, pour ne pas avoir à regarder son interlocuteur, à racler un parchemin pour le rendre plus mince ; tout cela avec son air ordinaire et sa voix habituelle

Pendant ce temps, Vitry, qui avait placé des hommes aux aguets pour être prévenu de tous les mouvements du maréchal, était dans la salle des Suisses, assis sur un coffre, et ne faisait semblant de rien.

Du Hallier, son frère, était dans un coin de la basse-cour, avec quatre ou cinq hommes sûrs ; Perray était dans un petit cabinet avec autant ; et, avec autant aussi, la Chesnaye se tenait à la première porte.

Tous trois étaient du complot ; leurs hommes savaient qu'on allait frapper quelqu'un ; seulement, ils ignoraient qui on allait frapper. — Cela ne faisait rien à la chose ; ils étaient des gens qui crient : « Tue ! » quand on dit : « Assomme ! »

De temps en temps, Vitry relevait la tête, et écoutait ; du Hallier faisait quelques pas sur le quai ; Perray entr'ouvrait la porte de son cabinet ; la Chesnaye montait sur une borne pour voir de plus loin.

Sur les dix heures, Vitry fut averti que le maréchal venait de sortir de son hôtel, et qu'il s'avançait vers le Louvre, accompagné de cinquante ou soixante gentilshommes qui marchaient pour la plupart devant lui.

Alors, il sortit de la salle des Suisses, son manteau sur l'épaule et la canne à la main ; rallia en passant Perray, la Chesnaye et du Hallier ; puis tous ensemble — au nombre de quinze à peu près — marchèrent au-devant du maréchal

Mais le maréchal était tellement entouré, que Vitry le dépassa sans le voir. Cependant, s'étant aperçu qu'il devait l'avoir croisé, il s'arrêta et demanda à un gentilhomme nommé Le Colombier :

— Où est donc le maréchal ?

Le Colombier indiqua de la main un homme arrêté au milieu d'un groupe, et répondit :

— Le voilà qui lit une lettre.

On était à l'entrée du pont Dormant ; le maréchal venait de se remettre en route, et marchait fort lentement, lisant toujours. Il était côtoyé, à droite, par le sieur de Beaux-Amis et par le sieur de Cauvigny, lequel lui avait remis la lettre qu'il était en train de lire. Vitry, qui était à gauche du maréchal, se trouvait, donc de son côté désarmé.

Il fit quatre pas, le rejoignit, étendit la main, lui toucha l'épaule, et dit :

— Monsieur le maréchal, le roi m'a commandé de me saisir de votre personne.

Concini s'arrêta tout étonné, et, regardant Vitry d'un air effaré :

— *Di me?* répondit-il en italien.

— Oui, de vous, fit Vitry.

Et, le prenant au collet, il fit signe à ceux qui l'accompagnaient de charger.

Ils n'attendaient que le moment.

A l'instant même, et au signe de Vitry, du Hallier, Perray, Morsains et Du Buisson se précipitèrent, chacun lâchant son coup de pistolet, sans qu'on puisse savoir qui les premiers, qui les derniers.

Sur cinq coups, deux portèrent dans la barrière ; les trois autres atteignirent le maréchal : l'un à la tête, entre les deux yeux ; l'autre, dans le gosier ; le troisième, à la joue, près de l'oreille droite.

Puis ce fut le tour des autres. Sarroque, Taraud, la Chesnaye, fondirent sur lui l'épée haute. — Sarroque, qui, plus d'un mois auparavant, s'était offert au roi pour tuer le maréchal, lui donna un coup à travers le côté et au-dessus du teton ; Tarand lui porta deux coups à la gorge ; Guichaumont et Boyer frappèrent aussi, mais frappèrent un cadavre.

Tout cela se passa si rapidement, que, tout mort qu'il était probablement de la pistolade, le maréchal ne tomba qu'au troisième coup d'épée ; encore ne tomba-t-il que sur les genoux, et appuyé contre les barrières.

Alors, en criant : « Vive le roi ! » Vitry le frappa d'un coup de pied qui acheva de l'étendre à terre. Aussitôt, toutes les portes du Louvre furent fermées, et les gardes se mirent en bataille.

Au milieu de la bagarre, deux gentilshommes de la suite du maréchal avaient mis l'épée à la main. Tous deux essayèrent de frapper Vitry, mais ne percèrent que son manteau.

Et, Vitry leur ayant crié : « Messieurs, *au nom du roi !* » ils se reculèrent aussitôt.

Sarroque s'empara de l'épée du maréchal, et la porta au roi, qui la lui donna. Du Buisson prit au doigt du mort un diamant qui valait, disait-on, six mille écus. Boyer eut son écharpe ; un autre, son manteau de velours noir, garni de passementerie de Milan.

Deux pages pleuraient auprès du corps ; mais les autres pages leur ôtèrent leurs chapeaux et leurs manteaux.

Le Colombier, celui auquel Vitry avait demandé où était le maréchal, s'était d'abord retiré en arrière au bruit du pistolet ; mais, quand la presse fut dissipée, il eut la curiosité de s'approcher du cadavre pour voir dans quel état il était : il lui trouva le visage tout noirci de poudre et tout souillé de boue ; sa fraise, enflammée, brûlait comme une mèche d'arquebuse.

Il en était là de son examen, quand on enleva le corps,

qui fut emporté dans une petite chambrette des soldats des gardes.

Le maréchal était habillé d'un pourpoint de toile d'or noire, avec un jupon et un haut-de-chausse de velours gris-brun à grandes bandes de Milan.

Il fut jeté à terre devant un mauvais petit portrait du roi ; c'est là qu'on l'allait voir.

On fit la visite du corps, et l'on trouva qu'il n'avait point de cotte de mailles, comme on disait toujours qu'il en portait une : tous les coups avaient donc pénétré bien à

Catherine, ouvrit un des châssis de la chambre de Marie de Médicis, et demanda toute tremblante :

— Pour l'amour du ciel, monsieur de Vitry, qu'y a-t-il donc ?

— Rien, répondit Vitry : c'est le maréchal d'Ancre qui vient d'être tué.

— Jésus Dieu ! s'écria la femme de chambre, et par qui donc ?

— Par moi, dit Vitry.

— Et sur quel ordre ?



Ils se précipitèrent, chacun lâchant son coup de pistolet.

fond. Il avait sur sa chemise une petite chaîne d'or pesant quinze onces, à laquelle était attaché un *agnus Dei* cacheté dans lequel on ne trouva qu'un morceau de toile plié en quatre, on jugea que c'était un charme. En tout cas, si c'était un charme, le charme l'avait bien mal défendu.

Il y avait trois ou quatre poches à son haut-de-chausse. On y trouva des rescriptions de l'épargne, promesses de receveurs ou obligations, pour la somme d'un million neuf cent quatre-vingt-cinq mille livres, le tout empaqueté en deux enveloppes cachetées, qu'il portait, au reste, habituellement sur lui.

On alla acheter un drap cinquante sous, et on l'attacha par les deux bouts avec un morceau de ficelle, afin de n'avoir pas la peine de le coudre ; et, quand il fut fort tard, c'est-à-dire vers minuit, on l'alla, par le commandement du roi, enterrer à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, précisément sous les orgues, où les pierres furent si promptement et si habilement rassemblées, qu'il ne paraissait point qu'on y eût touché.

Un prêtre voulut chanter un *De profundis* pour le pauvre mort ; mais les assistants l'en empêchèrent en disant que le scélérat ne méritait aucunement que l'on priât pour lui.

Cependant, l'expédition faite, Vitry était rentré dans la cour du Louvre, où il se promena quelque temps, allant, venant, l'œil au guet, et tenant toutes choses en bride. A peine y était-il, qu'une femme de la reine, nommée la

— Sur celui du roi.

La Catherine referma vivement le châssis, et courut, tout éplorée, porter la nouvelle à la reine.

Marie de Médicis devint d'abord très pâle ; puis, s'étant fait répéter, comme si elle n'entendait pas :

— J'ai régné sept ans, dit-elle ; je n'attends plus qu'une couronne au ciel.

Onze heures sonnaient. On se rappelle qu'à ce moment, l'évêque de Luçon, prévenu la veille au soir du danger de mort que courait son bienfaiteur, se hasardait à quitter la maison du doyen de Luçon pour venir au Louvre.

Le roi le rencontra dans la galerie : c'était la première personne étrangère que Louis XIII rencontrât depuis que la nouvelle de la mort du maréchal lui avait été donnée.

— Ah ! dit le prince s'adressant à l'évêque, me voici enfin délivré de votre tyrannie, monsieur de Luçon !

On voit que le roi était injuste à son égard.

Voici, du reste, comment la nouvelle de la catastrophe était arrivée à Louis XIII.

Le roi, ainsi que nous l'avons dit, était dans son cabinet des armes ; et, comme il avait déjà tressailli aux coups de pistolet, dont le bruit était parvenu jusqu'à lui, le colonel d'Ornano vint frapper à sa porte en disant :

— C'est fait, sire !

— Il est donc mort ? demanda le roi.

— Oui, sire, et bien mort !

Le roi respira ; puis, se tournant vers Dusseaux :

— Ça, dit-il, que l'on me donne ma grosse vitry.

Sa *grosse vitry* était une carabine dont Vitry lui avait fait cadeau.

Alors, prenant son épée à la main, il sortit de son cabinet, et passa dans la grande salle.

Le Colombier y arrivait ; il venait, comme on sait, de regarder de près le maréchal, et pouvait donner des détails au roi. Louis XIII les dévora ; puis, lorsqu'il n'eut plus aucun doute que tout était fini, on ferma les portes de la salle, et le roi se présenta aux fenêtres donnant sur la cour, et, afin qu'il fût mieux vu, le colonel d'Ornano le prit entre ses bras et le souleva pour le montrer à ceux qui étaient en bas avec Vitry.

Tous, en apercevant Louis XIII, agitèrent leurs épées et leurs pistolets en criant : « Vive le roi ! »

Le roi leur répondit :

— Grand merci ! grand merci à vous ! A cette heure, je suis roi !

Puis, allant aux autres fenêtres donnant sur la cour des cuisines, il cria :

— Aux armes, compagnons ! aux armes !

A ces cris, tous les soldats des gardes se rangèrent en bon ordre par toutes les avenues des rues, et chacun, content de voir le roi sain et gaillard, le montrait à son compagnon, en criant : « Vive le roi ! » car on venait d'entendre des coups de pistolet, et, comme on ignorait contre qui ils avaient été tirés, on appréhendait que ce ne fût contre le roi.

En même temps, Louis XIII disait :

— Loué soit Dieu ! me voilà donc *roi !* Que l'on m'aille quérir les vieux serviteurs du roi mon père et les anciens conseillers de mon conseil d'Etat : c'est par l'avis de ceux-là que je veux régner désormais.

Un des serviteurs du roi, nommé Pocard, alla quérir M. de Villeroy et M. le président Jeannin ; d'autres coururent vers MM. de Gèvres, de Loménie, de Pontchartrain, de Châteauneuf, de Pontcarré et autres anciens du conseil. Puis, en les attendant, le roi ordonna qu'on envoyât au parlement, à la Bastille et par la ville, de peur qu'il n'y eût du désordre.

Ce furent les lieutenants-enseignes et les exempts des gardes qui montèrent à cheval, et qui, assistés de quelques archers, s'en allèrent par la ville en criant :

— Vive le roi ! le roi est roi !

Quant à la maréchale, voici comment elle apprit son malheur.

Elle se promenait dans sa chambre, et, la porte en ayant été ouverte, elle vit paraître des gardes du roi. Elle leur demanda ce qu'ils voulaient, et les pria de se retirer.

En même temps, elle entendit le bruit du coup de pistolet dans la cour du Louvre.

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-elle.

— Madame, lui répondit-on, c'est M. le baron de Vitry qui a une querelle.

— Le baron de Vitry ? une querelle ? des coups de pistolet ?... Vous verrez que c'est contre mon mari !

Là-dessus, quelqu'un entra qui lui dit en secouant la tête :

— Mauvaise nouvelle, madame : M. le maréchal est mort !

— Il a été tué ! s'écria Galigaï.

— Il est vrai, madame, et c'est Vitry qui l'a tué.

— Alors, dit-elle, le coup vient du roi.

De ce moment, elle comprit que tout était perdu, fourra ses pierreries dans la paillasse de son lit, se fit déshabiller, et se coucha dessus.

Nous avons déjà dit comment la Catherine avait su la nouvelle, et comment, en l'apprenant de sa bouche, la reine s'était écriée : « J'ai régné sept ans ; je n'attends plus qu'une couronne au ciel. »

La reine était dans son cabinet du luth. La douairière de Guise, la princesse de Conti et madame de Guercheville accoururent : ces dames la trouvèrent se promenant échevelée, et frappant ses mains l'une contre l'autre.

— Vous savez, mesdames ? vous savez ? dit-elle en les apercevant.

Ces dames savaient en effet, mais elles savaient mal.

On renvoya la Catherine aux informations.

Pendant ce temps, La Place entra.

— Madame, dit-il, vous connaissez la nouvelle ?

— Je crois bien que je la connais ! répondit Marie de Médicis.

— On ne sait comment l'annoncer à madame la maréchale, et l'on fait demander à Votre Majesté si elle voudrait prendre la peine de la lui dire.

— Ah ! j'ai bien d'autres choses à faire et à penser ! s'écria la reine. Si l'on ne sait comment lui dire la nouvelle, qu'on la lui chante.

La Place sortit.

Dix minutes après, il rentra.

On a vu comment Galigaï avait appris la catastrophe.

La Place venait de la part de la maréchale : elle faisait demander à la reine s'il lui était agréable qu'elle la vint voir, afin qu'elles se consolassent ensemble ; en tout cas, elle suppliait la reine de la protéger.

— Bon ! dit la reine, j'ai assez à faire de me protéger moi-même : qu'on ne me parle plus de ces gens-là ! Il y a longtemps que je leur crie qu'ils devraient être en Italie. Je l'ai dit à cet idiot de maréchal ; savez-vous ce qu'il m'a répondu ? Que le roi lui faisait meilleure chère que jamais ! Sur quoi, je lui ai dit : « Ne vous y fiez pas ! le roi ne dit pas toujours ce qu'il pense. »

Mais cette demande de la maréchale fit venir une idée à Marie de Médicis. Elle appela Bressieux, son premier écuyer.

— Allez, dit-elle, demander au roi de ma part s'il y a moyen de lui parler.

Un instant après, Bressieux rentra.

— Madame, dit-il, le roi fait répondre qu'il est trop empêché à cette heure, et que ce sera pour une autre fois ; seulement, il prie Votre Majesté d'être assurée qu'il l'honorera toujours comme sa mère ; mais il dit que, puisque Dieu l'a fait naître roi, il est résolu dorénavant à régner.

En ce moment, M. de Presles, capitaine des gardes de la reine, frappa à la porte du cabinet du luth.

— Qu'y a-t-il encore ? demanda Marie de Médicis.

— Madame, dit de Presles, de la part du roi, M. de Vitry vient de désarmer mes hommes ; il dit que désormais Votre Majesté sera gardée par les gardes du roi. Que faut-il faire ?

— Obéissez aux ordres du roi, monsieur de Presles. — Monsieur de Bressieux, vous entendez ce que je dis, ajouta Marie ; veillez à ce que les ordres du roi soient exécutés sans empêchement.

Les gardes de la reine mère furent donc désarmés ; Vitry logea à leur place une douzaine de gardes du roi, et il en mit autant à la petite montée.

De Vitry rapporta au roi ce qui s'était passé. Louis XIII fit de la tête un signe de contentement ; puis il ajouta :

— Demain, on fera défense à M. de Chartres, à Bressieux et à la Motte d'aller chez la reine ; on fera murer les portes du quartier qui communique de son appartement dans le mien. Ma mère sera servie comme à l'ordinaire par ses dames et ses officiers ; mais il y aura toujours deux gardes du roi assistant à tout, jusqu'à ce que je sois établi comme il faut. En attendant, que l'on demande les clefs de toutes les chambres qui sont au-dessus de la mienne ; et que les Suisses rompent, à coups de hache, le pont-levis qui est entre la chambre de la reine mère et son jardin.

C'était le pont qu'on appelait *pont d'Amour*.

Vers le même temps où le roi donnait ces ordres, c'est-à-dire vers onze heures et demie, Bassompierre, qui avait appris la nouvelle de l'assassinat du maréchal d'Ancre, et qui venait féliciter le roi, rencontra sur le pont madame de Rambouillet, tenant à la main un livre d'heures.

— Eh ! marquise, demanda Bassompierre, où allez-vous donc comme cela ?

— Mais à la messe, je crois, dit la marquise.

— A la messe ! Et que pouvez-vous donc avoir à demander à Dieu quand il vient d'avoir la bonté de nous délivrer du maréchal d'Ancre ?

Les gardes du roi placés dans les antichambres de la reine, Vitry envoya des archers pour arrêter la maréchale.

On la trouva sur son lit. — Nous savons à quelle occasion elle s'était couchée, et comment elle croyait protéger ainsi le trésor caché dans sa paillasse.

Les archers fouillèrent partout, mais sans rien trouver d'abord. Pourtant, comme on était certain que les diamants et les pierreries devaient être là, on fit lever la maréchale pour fouiller dans son lit. Au bout de quelques minutes d'investigation, on avait retrouvé le trésor.

Le lecteur comprend bien que tout cela ne se faisait point sans que les archers fourrassent un tant soit peu dans leurs poches les objets à leur convenance qu'ils rencontraient sous la main.

Il en résulta que, lorsque la maréchale voulut mettre ses bas, elle n'en trouva plus, et que, quand elle fouilla dans ses poches pour y prendre de l'argent afin d'en acheter, elle s'aperçut que ses poches étaient vides.

Elle envoya alors demander à son fils, qui était retenu prisonnier à un autre endroit, s'il n'avait point un écu sur lui pour qu'elle pût envoyer acheter des bas. L'enfant réunit tout ce qu'il avait dans ses *pochettes*, et envoya un quart d'écu à sa mère.

Puis, comme le pauvre enfant pleurait à chaudes larmes, à la nouvelle de la mort de son père et de l'arrestation de sa mère, et que ses gardiens lui disaient de prendre patience :

— Hélas ! dit-il, il le faut bien ! Seulement, comme plus d'une fois on me l'avait prédit, je porte la peine des fautes de mon père !

Le comte de Fiesque — qui était de la maison de cet

aventureux comte de Fiesque, lequel était tombé à la mer, quelque soixante et dix ans auparavant, en essayant de s'emparer du pouvoir à Gênes — avait été fort tourmenté par la maréchale d'Ancre, quoique écuyer de la reine régnante ; ce qui, d'ailleurs n'était pas une grande recommandation, puisque la vraie reine régnante était non pas Marie de Médicis, mais Eléonora Dori. Celle-ci l'avait donc d'abord fait reléguer dans une méchante chambre du Louvre, puis chasser de la présence du roi et de la reine, parce que Fiesque avait parlé au roi au désavantage de la maréchale ; mais, lorsqu'il apprit la situation du jeune Concini, qui était renfermé dans une espèce de cabinet, et si maltraité des archers, que l'enfant refusait toute nourriture, voulant, disait-il, mourir de faim, le comte de Fiesque se souvint que le pauvre petit était le filleul du roi Henri IV, et alla demander à Louis XIII la permission de le prendre en garde ; puis, comme les archers avaient enlevé à leur jeune prisonnier son chapeau et son manteau, le comte lui donna le manteau et le chapeau de son laquais, et l'emmena au Louvre, dans sa chambre.

La petite reine ayant su qu'il était là, et ayant entendu dire que l'enfant dansait bien, l'envoya chercher, et, tandis que les blessures de son père saignaient encore, et que les archers conduisaient sa mère en prison, elle exigea qu'il dansât devant elle tous les pas qu'il connaissait ; ce que le pauvre petit fit en pleurant, mais ce qu'il fit cependant dans l'espérance de tirer de ce côté quelque protection pour sa mère et pour lui.

Avant qu'on la conduisît en prison, la maréchale fut interrogée par MM. Aubry et Le Bailleul, qui l'arrêtèrent dans l'antichambre, et qui l'interrogèrent sur ce qu'elle pouvait encore avoir de bijoux et d'argent. Elle répondit qu'elle avait encore ses perles : un tour de cou de quarante perles, dont chacune valait deux mille livres, et une chaîne de cinq tours de perles, dont chaque perle valait cinquante livres, et qu'au total, enfin, il y en avait pour cent vingt mille écus, à peu près. Après quoi, elle enveloppa le tout dans du papier, le fit cacheter en sa présence, priant ces messieurs de les rendre, comme ils firent, aux propres mains du roi, leur disant qu'elle n'avait aucune appréhension, et que, s'ils voulaient contribuer à faire reconnaître son innocence, elle leur donnerait, une fois revenue en faveur, à chacun un présent de deux cent mille écus.

L'un d'eux lui dit :

— Vous nous priez maintenant, madame, et, il y a quinze jours, si nous vous eussions regardée en face, vous vous fussiez offensée, vous eussiez dit que l'on vous ensorcelait, et vous nous eussiez fait punir !

— Oh ! dit-elle, ne me parlez point de ce temps-là, messieurs, j'étais folle !

De chez la maréchale, MM. Aubry et Le Bailleul se rendirent chez le maréchal, où ils trouvèrent encore pour deux millions cinquante mille livres de rescriptions.

Sur ces entrefaites, et comme ces messieurs faisaient une expédition inutile à Marmoutiers, chez le frère de la maréchale, où ils ne trouvèrent rien qui vaille, un nommé M. Ollier vint révéler qu'il avait des coffres en garde.

Il remit ces coffres au roi, et l'on y trouva deux chandeliers d'or massif, deux douzaines d'assiettes d'or, et une robe toute couverte de diamants et autres choses précieuses.

Restaient les trois ministres favoris de la reine mère : Barbin, qui était chargé des finances ; Mangot, qui était chancelier, et M. de Luçon, le futur cardinal de Richelieu, qui était confident favori de la reine mère, sous le titre de secrétaire d'Etat.

Nous avons vu ce qui était arrivé à M. de Luçon quand il s'était, une heure après l'assassinat, présenté au roi : « Monsieur de Luçon, lui avait dit le roi, me voilà donc délivré de votre tyrannie ! » et il lui avait tourné le dos.

C'était clair, et un autre se le fût tenu pour dit.

Il n'en fut pas ainsi de M. de Luçon. Nous le verrons revenir.

Mangot fut, après M. de Luçon, le premier qui se hasarda d'aller au Louvre. Dans un pareil moment, on y mettait, comme on le comprend bien, le pied assez timidement. Mangot prenait donc le chemin du quartier de la reine, quand Vitry l'arrêta dans la cour.

— Où allez-vous, monsieur Mangot ? lui demanda-t-il.

— Chez Sa Majesté la reine mère.

— Pardon, mais il faudrait savoir avant tout si Sa Majesté le roi l'aura pour agréable.

Mangot s'arrêta. Vitry s'en alla faire sa charge de maréchal du palais, tantôt à droite, tantôt à gauche, ne s'occupant plus du chancelier. Mangot continua de se promener, mâchant un cure-dents qu'il tenait à la bouche. Enfin, ennuyé de ne pas avoir de réponse, il fit demander au roi s'il lui était agréable qu'il l'allât saluer. — Le roi lui fit répondre que non, mais que ce qui lui serait agréable, ce serait que, le plus vite possible, il lui rendît les sceaux.

Une heure plus tard, le roi les avait.

Aux premières nouvelles qu'il avait reçues de la catastrophe, Barbin avait, de son côté, voulu aller voir au Louvre ce qui s'y passait ; mais, étant encore sur le seuil de sa porte, il lui fut dit par M. Hennequin qu'il ferait mieux d'attendre, et de ne point se hasarder sans qu'il fût sûr de quelle façon il serait reçu. Barbin rentra donc dans son logis ; mais, peu après, il en ressortit et s'en alla se cacher dans les écuries de la reine. MM. Mangot et de Luçon, sachant qu'il était là, le rejoignirent. Ils envoyèrent alors à la reine mère M. de Bragelonne, lequel fit si bien, qu'il parvint jusqu'à Marie de Médicis et lui apporta la prière du triumvirat.

— Dites, répondit la reine mère, que, pour Barbin, je ferai ce que je pourrai, mais que, pour les autres, je ne réponds de rien. Qu'ils pourvoient donc comme ils l'entendront à leur sûreté.

Mangot était allé chercher les sceaux et avait l'espoir de les rendre au roi lui-même. En les lui rendant, il lui eût parlé et eût tenté un dernier effort ; mais, au moment où il commençait de monter le grand escalier :

— Holà ! monsieur Mangot, lui cria Vitry, qui venait derrière, où allez-vous avec votre robe de satin ?

— Mais, monsieur, je vais chez Sa Majesté.

— Le roi n'a plus affaire de vous, monsieur.

— Il m'a redemandé les sceaux.

— C'est bien ; attendez là !

Mangot attendit une heure dans l'antichambre ; mais, au bout d'une heure, vint de Luynes, qui lui dit :

— De la part du roi, monsieur, donnez-moi les sceaux.

Mangot les rendit, et ils furent donnés par le roi à Armagnac pour les garder.

Et, en se frottant les mains, le roi dit :

— Ah ! j'espère que, maintenant que nous avons les sceaux, nous aurons les finances.

Après quoi, Mangot fut conduit par les archers dans la chambre de Vitry, d'où il ne bougea de tout le jour jusqu'à cinq heures du soir, moment où il rentra chez lui.

Quant à M. de Luçon, il ne se tint point pour battu de la rebuffade du roi. Il fit dire à Sa Majesté qu'elle devait se rappeler que, depuis quinze jours, voyant le désordre qui s'était mis dans les affaires, il avait demandé son congé ; qu'en conséquence, il désirait que le roi décidât quelque chose à son endroit.

Le roi lui fit répondre qu'il pouvait rester en son conseil si bon lui semblait, ou comme évêque ou comme conseiller d'Etat, mais que, pour la charge de secrétaire, il en avait disposé et l'avait rendue à M. de Villeroy. A cette fin, Sa Majesté le priait d'aller quérir tous ses papiers.

Ce que fit M. de Luçon, bien entendu.

Pendant qu'on donnait des gardes à la reine ; pendant qu'on fouillait la paillasse de la maréchale ; pendant que celle qui, la veille, était plus riche que le roi régnant, plus puissante que la reine mère, faisait demander à son pauvre enfant un écu pour acheter les bas qui lui manquaient, le roi recevait les félicitations de son frère, M. le duc d'Orléans, de M. le comte de Soissons, du cardinal de Guise, du chevalier de Vendôme et de M. de Nemours.

La foule était si grande, que le roi, pour ne pas être étouffé, fut obligé de monter sur son billard, où l'on fit monter avec lui Monsieur, et M. le Comte.

On appelait *M. le Comte* M. le comte de Soissons, troisième fils de Louis Ier, prince de Condé, comme on appelait l'aîné *M. le Prince*. — Le second s'appelait M. le prince de Conti.

Nous avons parlé de M. le Prince à propos des amours de Henri IV avec sa femme, et nous aurons probablement l'occasion d'en reparler encore. Nous parlerons plus tard de madame la princesse de Conti, dont il y a plus à dire que de M. le Prince. Et nous parlerons tout de suite de M. le Comte, dont il n'y a rien à dire du tout, ou si peu de chose, que cela n'en vaut guère la peine.

D'ailleurs, M. le comte de Soissons, à cette époque, n'était qu'un enfant de l'âge du roi. Il était fils de Charles de Bourbon, comte de Soissons, qui était mort en 1612, c'est-à-dire cinq ans auparavant.

Plus tard, le jeune homme prit parti contre Richelieu, se ligua avec le grand Condé, son neveu, contre la régente dans toutes les affaires de la Fronde, gagna contre M. de Châtillon la bataille de la Marfée, en Champagne, et y fut tué par le dernier coup de pistolet que l'on y tira.

C'est du haut de ce billard, qui fut, en réalité, son premier trône, que le roi reçut ses nouveaux ministres : le président Jeannin, les sieurs de Gèvres, Loménie, Pontchartrain, Châteauneuf et Pontcarré.

Le plus connu de tous ces barbons, comme les appelaient les jeunes gens de la cour, celui qui, en effet, a laissé une véritable trace dans l'histoire, est le président Jeannin, ligueur enragé, rallié depuis à Henri IV.

Le président Jeannin était fils d'un tanneur d'Autun en Bourgogne. Le père, qui avait du bien, envoya le jeune homme étudier à Paris. Jeannin y fut fort débauché, ce

qui fit que le vénérable tanneur lui coupa les vivres. Il revint en Bourgogne, épousa la fille d'un médecin de Semur qui avait une assez bonne dot.

Arrive l'assassinat du duc et du cardinal de Guise, à Blois ; Mayenne, gouverneur de la Bourgogne, met en armes son gouvernement ; Jeannin se donne à lui, et, par son intelligence, lui devient fort utile.

Un jour que M. de Mayenne passait par Autun, Jeannin le pria de vouloir bien lui faire l'honneur de prendre son repas chez lui.

Le prince accepte et se rend chez son hôte.

Mais Jeannin, lui présentant son père avec son tablier de corroyeur, dit au prince :

— Monseigneur, voilà le maître de la maison ; c'est lui qui vous traite.

M. de Mayenne reçut le corroyeur à bras ouverts et le fit mettre au haut bout de la table.

Henri IV, après avoir vu Paris, alla à Laon.

Jeannin y était et fut chargé de parlementer avec le roi. On échangea les propositions du haut en bas des remparts. Jeannin tint très ferme et refusa toutes les conditions offertes par le roi.

Henri était furieux.

— Ah ! dit Henri en montrant le poing à l'intraitable négociateur, je vous promets, maître Jeannin, que, si j'entre dans Laon, je vous fais pendre.

— Bon ! répondit Jeannin, vous n'y entrerez pas que je ne sois mort, et, une fois mort, je ne me soucie guère de ce que vous y ferez.

Mayenne finit par faire sa paix.

Il avait oublié de sauvegarder Jeannin ; mais, près d'un homme comme Henri IV, Jeannin était sauvegardé par la conduite même qu'il avait tenue.

Il s'était retiré au haut d'une montagne à laquelle on ne parvenait que par un sentier très rude. Sa raison était que les gens qui l'aimaient véritablement le viendraient chercher partout où il serait ; que, quant aux autres, il ne se souciait pas de les voir.

Un jour, au grand étonnement de Jeannin, un étranger, un inconnu le vient chercher sur son sommet.

L'inconnu venait de la part de Henri IV, et lui apportait une lettre conçue en ces termes :

« Monsieur Jeannin,

« Vous avez bien servi un petit prince ; j'espère que vous servirez mieux encore un grand roi.

« HENRI.

« P.-S. Suivez l'homme que je vous envoie, il vous conduira à moi. »

Jeannin suivit le messager ; le roi Henri l'envoya en Espagne pour je ne sais quelle négociation. Jeannin s'en acquitta à merveille.

Au retour, le roi lui donna une charge de président à mortier à Dijon. Voilà pourquoi on l'a toujours appelé, depuis, le *président Jeannin*.

Un jour, la reine mère, voulant l'avoir à elle, lui fit offrir une forte somme d'argent, quelque chose comme trois ou quatre mille écus.

Il refusa cette somme en disant que, pendant la minorité de son fils, la reine mère ne pouvait disposer de rien.

En 1608, le roi l'avait envoyé en Flandre ; ce fut à lui que les Provinces-Unies durent le traité de 1609.

Après la mort du roi, il avait été fait surintendant des finances ; mais, depuis, on lui avait ôté la place pour la donner à Barbin.

Il avait, d'avance, fait faire son tombeau dans la même église que celui de son père et côte à côte avec lui. Le titre de tanneur était soigneusement conservé sur la pierre tumulaire. Était-ce par humilité ? était-ce par orgueil ?

III

Suivons le cours de cette fameuse journée du 24.

Pendant que le roi, sur le billard où nous l'avons laissé pour nous occuper du président Jeannin, recevait les félicitations des princes du sang, et réintégrait les ministres du roi son père dans leurs charges, le colonel d'Ornano, — le même qui avait pris le roi dans ses bras pour le hausser à la hauteur des fenêtres, et le montrer aux gardes, — le colonel d'Ornano courait au parlement, qui avait déjà levé sa séance. Mais il apprit que les présidents étaient au bureau des eaux et forêts, et il y entra pour leur annoncer la nouvelle.

MESSIEURS. — c'est le terme générique dont on désignait les conseillers au parlement, les avocats et les greffiers n'ayant que le titre de *maîtres*. — Messieurs la savaient déjà par deux exempts aux gardes.

Le colonel d'Ornano entra, avons-nous dit, dans le cabinet où étaient les présidents.

— Messieurs, leur dit-il, je viens vous annoncer que le roi a fait tuer le maréchal d'Ancre pour se mettre en liberté. J'ajouterai, au nom de Sa Majesté, qu'elle espère que vous êtes et serez toujours dans la même volonté de lui rendre un fidèle service. En échange de quoi, messieurs, vous pouvez être assurés que le roi sera bon roi.

M. le premier président répondit, bien entendu, au nom de toute la compagnie, et il accourut lui-même à pied, n'ayant pas pu trouver un carrosse, tant la confusion était grande.

Tout cela mena le roi jusqu'au dîner, comme le lecteur le verra en lisant le journal hygiénique du roi Louis XIII ; puis, après le dîner, le cardinal de la Rochefoucauld vint saluer le roi ; et, voyant qu'au lieu de le laisser tranquillement jouer avec ses camarades, on l'interrompait à tout moment pour lui parler affaires graves et intérêts sérieux :

— Sire, dit il, que Votre Majesté s'accoutume à la patience, mais elle saura dorénavant qu'elle sera bien autrement empêchée encore.

— Vous vous trompez, monsieur : j'étais plus empêché de faire l'enfant que je ne le suis à toutes ces affaires-là.

Puis, s'adressant à celui qui était le plus près de lui :

— On m'a fait, six ans durant, fouetter les mulets aux Tuileries, dit-il. Il est temps qu'enfin je fasse mon métier de roi.

Alors, il se mit à parler plus haut et plus vivement qu'il n'avait jamais fait, peut-être poussé par une espèce de fièvre.

— Messieurs, dit-il, convenez d'une chose : c'est qu'il faut que je sois bien aimé des Français, puisque, ayant été forcé de communiquer mon dessein à plus de vingt personnes, aucune n'en a averti ce *personnage*. Au reste, ce n'est point d'hier que je pense à être le maître : il y a déjà longtemps que, lors d'un voyage à Saint-Germain, j'avais résolu de m'en aller de là à Rouen, et, une fois arrivé à Rouen, d'y mander mes serviteurs. Une autre fois, ce fut à Amboise que je voulais fuir ; puis j'eus encore une idée : c'était d'inviter le maréchal à venir voir, dans ma chambre, les petits canons avec lesquels j'avais bâti mon fort des Tuileries, et de me faire observer par Ducluseaux que j'avais laissé trois ou quatre pièces de mon artillerie au bas de la galerie. Alors, je serais sorti comme pour les faire venir, j'aurais laissé le maréchal seul dans mon cabinet ; Vitry et les siens fussent entrés et l'eussent tué comme aujourd'hui : mais il ne leur donna point ce loisir. Enfin, vint le projet d'hier, qui a échoué, parce que, ayant pris médecine le matin, il se retira chez lui aussitôt après sa visite à ma mère.

Et, comme un murmure approbateur indiquait l'admiration que les auditeurs avaient pour cette persévérance :

— Aussi, messieurs, continua le roi, il faut convenir encore que ce maréchal était un grand impudent. L'autre jour, jouant au billard avec moi, ne s'est-il pas couvert ! Il est vrai qu'il m'en demanda la permission après, en me disant : « Sire, Votre Majesté me permettra bien de me couvrir ; » mais il l'avait déjà fait avant de le demander. Aussi lui répondis-je : « Oui, couvrez-vous, » d'un ton qui dut lui faire comprendre qu'il m'avait offensé. Un autre jour, peut-être le même, n'alla-t-il pas s'asseoir au conseil des dépêches, dans mon propre fauteuil, et ne se fit-il pas lire le courrier par les secrétaires d'État, chacun dans son département, commandant à la baguette, donnant son approbation ou sa *réprobation* selon sa fantaisie ! Quelques jours auparavant, comme j'étais tout seul dans une chambre, ne vint-il pas me faire visite avec deux ou trois cents gentilshommes, qui sont entrés et sortis avec lui, sans qu'un seul songeât à rester pour me faire compagnie ! Une autre fois, ne dit-il pas, je ne sais plus pour quel enfantillage, que j'avais mérité le fouet !... Cordieu ! le roi mon père me l'a fait donner quand j'étais enfant ; mais c'était un droit à lui. Et encore croyait-il, l'orgueilleux maréchal, quand je le regardais de travers, que l'on me montait la tête contre lui ; et la preuve, c'est qu'il disait à Luynes : « Monsieur de Luynes, je m'aperçois bien que le roi boude ; mais prenez garde, vous m'en répondez ! » Ventre-saint-gris ! comme disait feu mon père, oui, je lui faisais mauvaise mine ; mais, par bonheur, nous avons changé de rôle, et c'est lui qui la fait à cette heure.

Et, sur ce trait d'esprit, dont il faut savoir gré à Louis XIII, attendu qu'ils sont rares chez lui, il cessa enfin ce long discours, que M. de Marillac, qui fut plus tard garde des sceaux, recueillit dans toute l'incohérence fiévreuse avec laquelle nous le reproduisons.

En ce moment, les députés du parlement, présidents et conseillers arrivèrent ; ils étaient onze en tout : trois présidents, huit conseillers ; ils trouvèrent Sa Majesté dans la galerie.

On eût dit que le roi, après avoir gardé si longtemps le silence, éprouvait un instant le besoin de parler.

— Messieurs, dit Louis XIII en allant à eux, je m'assure sur votre fidélité et veux me conduire par vos conseils aux

affaires les plus importantes, je vous ai mandés pour prendre votre avis ; allez-vous-en au cabinet, où mon conseil est assemblé, et vous apprendrez ce que c'est.

Ils y allèrent.

Là, on leur dit qu'il y avait deux choses sur lesquelles le roi désirait leur avis : l'une, de savoir si le procès devait être fait au corps du maréchal d'Ancre ; l'autre, s'ils croyaient qu'il fût nécessaire que le roi envoyât des lettres de grand sceau aux provinces et aux parlements, au sujet de ce qui s'était passé. Ce à quoi, après en avoir conféré ensemble, les membres du parlement répondirent, — quant au premier point : « Puisque le maréchal est mort, et qu'il n'y a plus rien à craindre de sa part, la *clémence* du roi serait louable de se contenter de cela, sans approfondir davantage les crimes qu'il a commis, d'autant plus que, le roi l'ayant fait mourir, l'aveu de Sa Majesté couvre tout, et agir autrement, ce serait révoquer en doute la puissance du roi ; » — et, quant au second point, ils ajoutèrent que le maréchal n'était pas homme de si grande considération, qu'il y fallut mettre tant de cérémonie, que d'user de lettres patentes, comme si c'était quelque grand prince.

Cela fait, ils se retirèrent ; et, leur avis ayant été trouvé bon, il fut suivi.

L'hallali avait eu lieu le matin ; le soir eut lieu la curée. Ce fut au coucher du roi que chacun se partagea, celui-ci le cœur, celui-là le foie, qui la rate, qui les entrailles.

Vitry fut fait maréchal, c'était chose promise : — il eut, en outre, dans son héritage mobilier et immobilier : la baronnie de Lésigny, la maison de Paris, et les chevaux de l'écurie, lesquels furent enlevés dès le lendemain matin.

Du Vair, qui venait de rentrer en fonctions après la mort du maréchal, et qui avait les sceaux, ne cacha point à Vitry le mépris qu'il faisait de lui, lorsque celui-ci vint faire sceller ses provisions ; et, comme M. de Thémines avait été fait maréchal, quelques mois auparavant, pour avoir arrêté M. le prince de Condé, M. de Bouillon ne put s'empêcher de dire :

— Par ma foi ! je rougis d'être maréchal de France, depuis que le bâton est devenu la récompense des sergents et des assassins.

En outre, M. de Géran se plaignit. M. de Géran avait un brevet en blanc de la première charge de maréchal vacante, et la mort de Concini venait de faire vacance ; mais on lui dit que, la mort de Concini n'étant point une mort ordinaire, la vacance, par contre-coup, n'était point une vacance ordinaire, et *qu'il n'était point raisonnable de penser que Vitry eût tué Concini pour s'exclure lui-même au profit d'un étranger.* M. de Géran comprit et attendit une vacance ordinaire.

M. de Luynes eut la charge de premier gentilhomme de la chambre, et la lieutenance générale pour le roi en Normandie, avec Pont-de-l'Arche.

M. de Vendôme recouvra le château de Caen, qu'il tenait de la main même du feu roi, et que le maréchal lui avait ôté. Il demanda en plus et obtint l'abbaye de Marmoutiers.

L'évêque de Bayonne demanda l'archevêché de Tours, lequel, comme l'évêché de Bayonne, était au frère de la maréchale, qui les résigna, se réservant mille écus de pension sur chacun d'eux.

Le marquisat d'Ancre resta en suspens, et, plus tard, fut donné pour arrondir la part de de Luynes.

Perray, beau-frère de Vitry, eut la capitainerie de la Bastille, dont il prit possession trois jours après.

Du Hallier, frère de Vitry, eut la charge de capitaine des gardes, et devint plus tard le maréchal de l'Hospital. — L'Hospital est le vrai nom des Vitry. — En outre, ayant appris que l'apothicaire du maréchal avait un de ses coffres, et que ce coffre avait été saisi par le commissaire du quartier, au commandement du lieutenant civil, il demanda ce coffre au roi, qui le lui donna, quoi que ce fût : ce coffre n'était que l'enveloppe d'une boîte contenant des pierreries pour plus de vingt mille écus.

Après quoi, le roi congédia ses bons amis, tourna le nez du côté du mur et s'endormit.

Consultons l'honnête docteur Hérouard pour savoir comment, hygiéniquement, se passa cette journée, et combien d'heures un assassin royal peut dormir après son premier meurtre :

« Le 24 avril 1617, lundi, éveillé à sept heures et demie après minuit. — Pouls plein, égal ; — petite chaleur douce ; levé ; — bon visage, gai ; — pissé jaune, fait ses affaires ; — peigné, vêtu ; — prié Dieu. — A huit heures et demie, déjeuné : — gelée, quatre cuillers ; — point bu, si ce n'est du vin clairet, fort trempé. »

Ici, il y a une petite lacune au journal. Nous la reproduisons dans sa forme et avec le blanc qu'elle laisse.

« Le maréchal d'Ancre,
tué sur le pont du
Louvre entre dix et
onze heures du matin. »

Pour le digne médecin, la catastrophe n'avait point grande importance, à ce qu'il paraît ; aussi ne lui consacre-t-il que cette note.

Puis, il reprend son journal, qui contient une série d'événements bien autrement importants à ses yeux.

« Dîner à midi... »

Il y a, vous le voyez, un retard de deux heures dans le dîner. Dame ! comme on dit, *on ne fait point d'omelettes sans casser des œufs ;* mais, soyez tranquilles, Sa Majesté n'en mangera que mieux ! Reprenons donc.

« Dîner à midi : — bouts d'asperges en salade, 12 ; — quatre crêtes de coq sur un potage blanchi ; — cuillerées de potage, 10 ; — bouts d'asperges sur un chapon bouilli ; — veau bouilli ; — la moelle d'un os ; — taillarins, 12 ; — les ailes de deux pigeons rôtis ; — deux tranches de gelinotte rôtie avec pain ; — gelée, — figues, 5 ; — guignes sèches, 14 ; — cotignac sur une oublie ; — pain, peu ; — bu du vin clairet, fort trempé ; — dragées de fenouil, une petite cuillerée. »

Autre blanc.

Le royal pensionnaire échappe à son docteur : il monte sur un billard, et harangue les assistants ; il reçoit les députés du parlement, il cause, il fait le roi ; mais, à six heures et demie, l'appétit lui revient, et il retombe sous la griffe de son docteur.

« Six heures et demie, soupé : — bouts d'asperges en salade, 12 ; — pain en panade ; — bouts d'asperges sur un chapon bouilli ; — veau bouilli ; — la moelle d'un os ; — mousserons au beurre avec une rôtie dedans ; — les ailes de deux pigeonneaux rôtis, avec pain ; — gelée ; — suc de deux oranges douces ; — figues, 5 ; — grains de verjus confits, 5 ; — guignes sèches, 4 ; — pain, fort peu ; — bu du vin clairet, fort trempé ; — dragées de fenouil, la petite cuillerée ; — *amusé jusqu'à sept heures et demie ;* — fait ses affaires, jaune, mol, beaucoup ; — *amusé jusqu'à neuf heures et demie ;* — bu de la tisane ; — dévêtu, — mis au lit, — pouls plein, égal ; — petite chaleur douce ; — prié Dieu ; — à dix heures s'endort jusqu'à sept heures et demie. »

Nous voilà rassurés sur le compte de ce pauvre roi, qui vient de prendre tant de tracas à l'endroit du maréchal d'Ancre. Son dîner a été retardé de deux heures ; il a toujours le ventre un peu relâché : — on sait que c'est l'effet que produisait à son père la vue de l'ennemi ; — mais *il s'est amusé* de sept heures à sept heures et demie, et de huit heures à neuf heures et demie ; ce qui n'est pas dans ses habitudes. La chose est si vraie, que nous avons ouvert au hasard le journal du docteur Hérouard, *à cent endroits différents*, et que nous n'avons jamais retrouvé ce précieux mot : AMUSÉ.

En effet, on sait que Louis XIII a été le roi le moins amusé et même le moins amusable qu'ait jamais eu la monarchie française ; ce qui ne l'empêche pas d'être assez amusant, quoique son fils Louis XIV lui ait fait sur ce point une rude concurrence.

Mais aussi on ne peut pas s'amuser tous les jours, et, le jour de l'assassinat du maréchal d'Ancre, le roi, comme le constate ce bon M. Hérouard, s'était amusé deux fois.

En outre, il s'était mis au lit avec un *pouls plein, égal, avec une petite chaleur douce ; il avait prié Dieu à dix heures, et s'était endormi jusqu'à sept heures et demie du matin*, c'est-à-dire qu'il avait dormi un peu plus de neuf heures. Pauvre roi.

Voyons un peu à quoi songeait, pendant le sommeil de son roi, le bon peuple de Paris.

Le bon peuple de Paris songeait à déterrer le corps du maréchal d'Ancre.

Le lendemain, mardi 25 avril, le roi fut réveillé par un grand tumulte, *vers sept ou huit heures du matin.* — S'il n'eût point été réveillé par ce grand tumulte, peut-être, au lieu de dormir neuf heures, eût-il fait le tour du cadran et en eût-il dormi douze !

Ce tumulte était causé par la populace de Paris, qui se ruait vers l'église Saint-Germain l'Auxerrois, dans la louable intention de faire ce que le parlement avait jugé inutile : le procès au corps du maréchal.

Voici comment la chose s'était passée, ou plutôt comment la chose se passait.

Au point du jour, un des familiers de l'église avait montré à l'un de ses amis l'endroit où avait été déposé le corps du maréchal ; cet ami l'avait montré à un autre, l'autre à un autre ; et ainsi s'était fait un rassemblement.

D'abord, on commença par cracher sur cette tombe ; puis on trépigna dessus ; puis quelques-uns commencèrent à gratter avec leurs ongles, et firent si bien, qu'ils finirent par découvrir les jointures des pierres.

Les prêtres alors les chassèrent.

Mais les prêtres étant sortis en procession et n'étant plus

là pour les chasser, le peuple rentra et se mit à gratter la tombe avec une telle force, qu'en moins de rien il en eut ôté quelques pierres. Ces pierres enlevées étaient du côté des pieds, que l'on aperçut par l'ouverture.

Alors, on amena les cordes des cloches, on les attacha aux pieds du cadavre, et l'on tira tant et si bien, qu'on arracha le corps hors de terre, comme on arrache un bouchon d'une bouteille.

Tout cela se faisait au cri de « Vive le roi! »

Le tumulte était si grand, que les prêtres, au retour de la procession, reconnurent qu'il était trop tard pour y remédier. Ils furent même obligés, tant l'église était encombrée, de remettre au lendemain les messes qu'ils avaient à dire le jour même. Le peuple, en effet, était monté sur les chaises, sur les bancs, sur les autels et jusque sur le treillis des chapelles et des arcades.

Quelques officiers qui tentèrent de rétablir l'ordre se reconnurent bientôt trop faibles.

Le grand prévôt vint avec quelques archers; mais le peuple lui cria que, s'il avait le malheur d'entrer dans l'église, il l'enterrerait tout vivant à la place du maréchal d'Ancre, et, cette fois, veillerait à ce qu'on ne le déterrât point.

Le grand prévôt se retira.

Après avoir été tiré hors de la tombe, le corps fut tiré hors de l'église, et traîné par les pieds toujours, et la tête rebondissant sur le pavé jusqu'au logis de Barbier, l'ex-surintendant des finances, qui demeurait en face.

Là, on fit une première halte.

La colère de la multitude se partageait entre le mort et le vivant, et, sans les archers qui gardaient le prisonnier chez lui, on allait enfoncer et piller sa maison; après quoi, selon toute probabilité, et même avant quoi, on l'eût pendu lui-même. Barbier en fut quitte pour le spectacle, qu'il vit de sa fenêtre comme d'une première loge.

De là, ces furieux traînèrent le corps, ne cessant point, pendant toute la route, de le battre à coups de bâton et à coups de pierres, jusqu'au bout du pont Neuf, où s'élevait une potence qui, un mois ou deux auparavant, y avait été plantée par le maréchal, afin d'y faire pendre ceux qui parlaient mal de lui. Ajoutons bien vite que le maréchal n'y avait fait pendre personne: mais à d'autres potences — et, pour les pendus, l'origine de la potence n'y fait rien — mais à d'autres potences avaient, jusqu'à ce que mort s'ensuivit, été accrochés un certain nombre d'Écossais.

Quelques valets de ces Écossais, qui se trouvaient sans condition par suite de la mort de leurs maîtres, proposèrent les premiers de pendre le cadavre du maréchal à la susdite potence.

Un grand laquais, qui avait été lui-même au service du maréchal, service dont il était sorti sur la menace que lui avait faite le maréchal de le faire pendre, en voulut avoir l'honneur, et le réclama en disant:

— Le diable rira bien quand il verra que celui qui pendait les autres est pendu lui-même!

Sur cette plaisanterie, il eut la préférence, et le cadavre, soulevé et porté jusqu'à la potence par le peuple, fut pendu la tête en bas par ce laquais.

Le diable en rit-il? Nous n'en savons rien; mais il y avait de quoi faire grincer les dents aux anges.

Tandis que l'on travaillait à cette belle besogne, une des compagnies des gardes du roi passa sur le pont Neuf pour s'en aller au Louvre; mais elle se garda bien d'empêcher le peuple de s'amuser. Le roi ne s'était-il pas amusé la veille?

Il y a plus, comme il manquait à ce bourreau pris au dépourvu un bout de corde, les soldats lui jetèrent les mèches de leurs arquebuses, si bien qu'il en eut bientôt dix brassées au lieu d'une qu'il lui fallait.

Le corps demeura pendu là plus d'une demi heure, durant laquelle le laquais qui l'avait pendu tendit son chapeau aux assistants, leur demandant quelque petite rétribution pour la peine qu'il avait prise.

Les assistants trouvèrent la chose si juste, qu'en un instant son chapeau fut rempli de sous et de deniers que chacun lui portait comme à l'offrande, et, cela, jusqu'aux plus gueux, jusqu'aux mendiants, et, « tel n'avoit qu'un denier en sa possession le lui donnoit, dit Marillac, tant la haine étoit grande contre ce misérable. »

Mais ce n'était point assez, comme vous comprenez bien. Pendre, c'est ce que l'on voit faire tous les jours au bourreau; pendre soi-même, c'est ce qu'on a la chance de faire parfois; mais pouvoir mutiler un corps, c'est ce qui n'arrive que par hasard.

Le peuple se rua donc sur le corps de ce pauvre pendu, les uns frappant des poings, les autres des pieds, les autres du couteau, à grands coups d'épée et de poignard. On lui enleva les yeux, on lui coupa le nez, on lui tailla des lambeaux sur tout le corps; puis on lui désarticula les bras, et on lui trancha la tête, et tous ces morceaux furent portés ou traînés dans les divers quartiers de Paris, avec des cris et des imprécations dont le retentissement allait d'un bout à l'autre de la ville.

La maréchale entendit ces cris, et demanda quelle en était la cause: les gardes lui dirent que c'était son mari que l'on avait déterré et pendu. Alors, elle, dont les yeux jusque-là étaient restés secs, commença de s'émouvoir, tout en disant que son mari était un présomptueux et un orgueilleux, qu'il n'avait rien qu'il n'eût mérité, que c'était un méchant homme, et que, fût-il resté tout-puissant, elle avait pris la résolution de retourner en Italie dès les premiers jours du printemps.

Comme le bruit approchait du Louvre, l'enfant, qui était comme nous l'avons dit, dans la chambre de M. de Fiesque, demanda si l'on ne venait pas pour le tuer: on lui répondit que non, et qu'il était en sûreté; sur quoi, le pauvre enfant, que son malheur avait vieilli de dix ans en vingt-quatre heures, dit:

— Hélas! mon Dieu! ne vaudrait-il pas mieux qu'on me tuât que de me laisser vivre? Je ne puis plus qu'être misérable le reste de mes jours, comme, au reste, je l'ai été depuis que j'ai connaissance de la vie; car je ne me suis jamais approché de mon père ou de ma mère, que je n'en aie rapporté quelque soufflet pour toute caresse.

Alors, les archers auxquels il s'adressait ouvrirent la fenêtre qui donnait sur le pont, et lui montrèrent le cadavre de son père pendu, et en butte aux insultes de la populace.

C'était juste le moment où ces furieux s'en partageaient les morceaux, emportant, ceux-ci la tête d'un côté, ceux-là les bras d'un autre. Cinq ou six, ayant coupé la corde par laquelle il avait été pendu, traînèrent le cadavre mutilé vers la rue de l'Arbre-Sec. A l'entrée de cette rue, un homme vêtu de rouge se jeta sur ce tronc informe, lui ouvrit la poitrine d'un coup de couteau, y fourra sa main, la retira sanglante, et suça le sang qui en dégouttait. Un autre plongea sa main dans la même plaie, et arracha le cœur du cadavre; puis ayant demandé des charbons, il les alluma, emprunta un gril, découpa ce cœur par tranches qu'il fit rôtir, et mangea ces tranches, en les trempant dans le sel et les arrosant de vinaigre.

De la rue de l'Arbre-Sec on traîna ce qui restait du corps jusqu'à la Grève. Au milieu de la place, on trouva une potence dressée, comme l'autre, par l'ordre du maréchal: on le rependit à cette potence; puis, du linceul du mort on fit une poupée représentant la maréchale, et que l'on pendit à une potence en face; après quoi, l'immonde promenade recommença. On traîna ces malheureux débris jusqu'à la Bastille. Là, on en tira les entrailles, que l'on jeta dans un grand feu; puis on porta le reste dans le faubourg Saint Germain, devant la maison du maréchal et devant celle de M. de Condé; et, à chaque station, disparaissait quelque fragment de ce qui avait été un être animé, vivant, pensant, et n'était plus qu'une masse de chair informe et d'os brisés! Enfin, on fit encore quelques tours par la ville, on repassa par le pont Neuf, on brûla une cuisse devant la statue du feu roi, une autre cuisse au coin du quai de la Mégisserie, et le tronc sur la place de Grève, en face de l'hôtel de ville, dans un feu composé tout entier de potences brisées; et, tronc et potences réduits en cendres, on jeta cette cendre au vent, afin, disaient les bourreaux, que tous les éléments en eussent leur part.

Après quoi, toute cette multitude s'en revint danser une ronde autour de la potence où d'abord le cadavre avait été pendu; puis on y mit le feu par le pied, on amassa des combustibles tout à l'entour, et on la brûla comme on avait fait des autres. Il semblait que, tandis qu'il était en train le peuple ne voulût pas laisser une potence dans tout Paris.

Finissons-en avec l'horrible récit; nous avons nous-même hâte d'en sortir.

Les cendres du maréchal jetées au vent, on ne s'occupa plus de lui; mais restait sa femme.

Le 8 juillet 1617, le parlement déclara la maréchale d'Ancre et son mari criminels de lèse-majesté divine et humaine en réparation de quoi, il flétrit la mémoire du maréchal, et condamna sa femme à avoir la tête tranchée.

Celle-ci ne s'attendait point à être condamnée à mort, elle croyait seulement être exilée; si bien que, lorsqu'on lui lut sa sentence, elle tomba de son haut, comme on dit, en s'écriant:

— *O me poveretta.*

Mais, comme, à tout prendre, c'était une femme d'un vrai courage, elle se résolut incontinent à la mort, et, cela, avec une grande constance et une suprême résignation à la volonté de Dieu.

Sortant de sa prison pour marcher au supplice, et voyant une grande multitude de peuple assemblée pour la regarder passer:

— Que de personnes réunies, dit-elle avec un soupir, pour voir mourir une pauvre affligée!

A quelques pas de là, reconnaissant quelqu'un à qui elle avait rendu un mauvais office près de la reine, elle pria que l'on arrêtât la charrette, et fit signe à la personne de s'approcher

Alors, elle lui demanda humblement pardon, priant Dieu, si son pardon était sincère, de faire connaître ce pardon en lui donnant la force de bien mourir.

Et l'on eût dit que Dieu l'avait entendue et lui avait accordé sa prière, car, à partir de ce moment, elle devint humble et patiente, et il se fit en elle un si complet changement, que ceux qui assistèrent au spectacle de sa mort, étant venus pour la railler et l'insulter, sentirent la pitié se glisser malgré eux dans leurs âmes, et ne virent bientôt plus qu'à travers leurs larmes ce supplice tant désiré.

Au pied de l'échafaud, elle avait reconnu un gentilhomme appartenant au comte de Sillery; elle l'appela comme elle avait déjà fait de cette autre personne qu'elle avait rencontrée au sortir de la prison, et elle pria ce gentilhomme de dire à M. de Sillery et au chancelier son frère, qu'elle leur demandait bien humblement pardon du mal qu'elle leur avait fait.

Et, comme, après cette demande, elle était montée sur son échafaud, du haut de la plate-forme elle cria encore :

— Tout ce que j'avais dit sur eux... priez-les bien instamment, monsieur, de me pardonner mon mensonge.

Puis, s'étant mise à genoux, elle se recommanda à Dieu, posa sa tête sur le billot en demandant :

— Suis-je bien ainsi?

Pour toute réponse, le bourreau leva son épée, un éclair brilla : la tête était tranchée et roulait sur l'échafaud, que les lèvres s'agitaient encore pour prononcer la dernière syllabe du mot *ainsi*.

Restait l'enfant.

Grâce à la protection de Fiesque, il ne lui fut fait aucun mal, et il put librement se retirer en Italie, où il vécut paisible et obscur. Il pouvait avoir quinze ou seize mille livres de rente, débris d'une fortune de quinze ou vingt millions.

Il mourut jeune.

Le lundi, 1er mai, la reine mère envoya demander au roi six choses mises par écrit. C'était l'évêque de Luçon qui était porteur des six demandes.

Disons qu'à cette époque, l'évêque de Luçon passait pour être l'amant de la reine mère; — plus tard, il passa pour avoir été tout à la fois son amant et son espion.

Voici les six demandes qu'il était chargé de faire :

1° Que le roi permît à sa mère de se retirer à Moulins ou dans toute autre ville de son apanage;

2° Qu'elle pût savoir qui l'accompagnerait dans son exil;

3° Que le roi lui accordât pouvoir absolu dans la ville où elle se retirerait;

4° Qu'elle sût si elle jouirait de ses apanages et appointements;

5° Qu'elle pût voir le roi avant de partir;

6° Qu'on lui assurât que Barbin aurait la vie sauve.

De même que Richelieu passait pour être l'amant de la reine mère, Barbin passait pour être l'amant de la maréchale d'Ancre.

Le roi se fit donner les six demandes, et, de même qu'elles étaient faites par écrit, répondit par écrit à chacune d'elles.

A la première :

Qu'il n'avait pas délibéré d'éloigner sa mère, mais de lui faire, au contraire, dans ses affaires, la plus grande part qu'il lui serait possible; que cependant, au cas où elle serait résolue de se retirer, elle pourrait le faire quand il lui serait agréable, soit à Moulins, soit dans telle autre ville du royaume qu'il lui plairait choisir.

A la seconde :

Qu'elle ne serait accompagnée que de ceux qu'il lui conviendrait d'admettre en sa compagnie.

A la troisième :

Qu'elle aurait pouvoir absolu, non seulement dans la ville de sa résidence, mais encore dans toute la province où elle serait située.

A la quatrième :

Qu'elle pourrait vivre de tous ses apanages et appointements, et que, quand ils ne suffiraient pas, on verrait à lui en donner davantage.

A la cinquième :

Que le roi la verrait bien certainement avant qu'elle partît.

A la sixième :

Qu'à l'égard de Barbin, il tâcherait de lui donner contentement.

La reine fixa son départ au mercredi suivant et résolut d'aller à Blois. Elle séjournerait dans cette ville jusqu'à ce que sa maison de Moulins fût réparée.

Le roi accepta l'entrevue pour le mercredi, et décida qu'en même temps que la reine mère irait à Blois attendre que sa maison de Moulins fût réparée, il irait, lui, avec la jeune reine, à Vincennes, attendre que le Louvre fût nettoyé. Ce nettoyage avait pour but de voir si quelque *maréchaliste* — on appelait ainsi les partisans de Concini, qui, au reste, pauvre diable de cadavre en lambeaux et en cendre, n'avait plus guère de partisans — si quelque *maréchaliste*, disons-nous, n'avait pas fait un dépôt de poudre au-dessous de la chambre du roi.

Le mercredi, à l'heure convenue, c'est-à-dire à onze heures du matin (on a vu par le journal d'Hérouard que Sa Majesté dînait à dix heures), le roi descendit à l'appartement de Marie de Médicis avec son frère le duc d'Anjou.

Le roi tenait de Luynes par la main.

Devant le roi et de Luynes marchaient les deux frères de ce dernier, Cadenet et Brantès. Le prince de Joinville, qui devint, après de Luynes, le mari de la connétable, et fut fait alors duc de Chevreuse, suivait le roi, M. le duc d'Anjou et de Luynes.

C'était dans l'antichambre de Marie de Médicis que la mère et le fils se devaient voir.

Ils entrèrent chacun en même temps et par une porte différente.

Tout le dialogue que la mère et le fils devaient avoir ensemble avait été réglé d'avance par demandes et par réponses.

Quand Marie de Médicis aperçut Louis XIII, les larmes lui coulèrent sur les joues, mais, ayant jeté les yeux sur le roi, et s'apercevant qu'il s'avançait gravement et sans aucune marque d'émotion, elle eut honte d'elle-même, cacha ses yeux avec son mouchoir et son éventail.

Puis tirant le roi dans l'embrasure d'une fenêtre :

— Monsieur, lui dit-elle, j'ai fait ce que j'ai pu pour m'acquitter dignement de la régence et administration que vous m'aviez commise de vos affaires et de votre Etat; si le succès n'en a pas été aussi heureux que j'avais désiré, et s'il y est advenu aucune chose qui n'ait pas été conforme à vos intentions, et qui vous ait mécontenté, j'en suis marrie. Je suis bien aise que vous ayez repris vous-même la conduite de votre Etat, et prie Dieu de bon cœur que ce soit avec toute sorte de prospérités. Je vous remercie de la permission que vous m'avez baillée de me retirer à Blois, et, ensemble, de toutes les autres choses que vous m'avez accordées; et vous prie d'avoir pour agréable ce que j'ai fait pour vous jusqu'à présent. Je vous prie encore de vous souvenir de moi, et de m'être bon roi et bon fils.

— Madame, répondit le roi, sans que le moindre changement dans son accent trahît une émotion quelconque, j'ai su que vous aviez apporté toute sorte de soins et d'affection dans la conduite de mes affaires, et que vous y aviez fait tout ce que vous pouviez; c'est pourquoi je l'ai eu pour agréable et vous en remercie bien fort, comme étant content et très satisfait. Vous avez voulu aller à Blois, je l'ai trouvé bon puisque vous le désirez; mais, quand vous eussiez voulu demeurer à la cour, je vous y eusse toujours donné la part que vous devez avoir en la direction de mes affaires et serai toujours prêt à le faire quand vous voudrez. Et, en toute façon, je ne manquerai jamais de vous honorer, de vous aimer et de vous obéir comme fils.

Alors, la reine mère ajouta :

— Monsieur, lorsque ma maison de Moulins sera réparée, trouvez-vous bon que je m'y retire?

— Vous ferez comme il vous plaira, madame, répondit le roi; et, quand Moulins ne vous agréera plus, vous pourrez choisir telle autre ville de mon royaume que bon vous semblera, et, partout où vous serez, vous aurez le même pouvoir que moi.

— Monsieur, dit alors Marie de Médicis, je m'en vais; je vous ai fait prier pour Barbin; trouvez-vous bon que je vous demande une grâce..

Le roi fronça le sourcil et fit un pas en arrière, ce qu'allait lui demander la reine n'était pas sur le programme arrêté d'avance.

— Rendez-moi Barbin, mon intendant, continua la reine; je ne crois pas que vous ayez dessein de vous servir de lui.

Le roi ne répondit point.

Marie revint à la charge.

— Monsieur, ajouta-t-elle, ne me refusez pas; c'est peut-être, qui sait? la dernière chose dont je vous prierai.

Louis continua de garder le silence.

Marie, voyant qu'il y avait chez le roi parti pris de ne pas lui répondre, se baissa pour embrasser son fils.

Le roi lui fit la révérence et se retira en arrière.

Alors, déconcertée de cette dureté, la reine mère se mit à embrasser le duc d'Anjou, qui, de son côté, comme si la leçon lui eût été donnée, répondit à peine à ses embrassements, et ne dit que trois ou quatre mots à sa mère.

Alors, vint le tour de de Luynes, qui la salua.

Marie, tout en larmes et le cœur gonflé, se rattacha à lui, et le tira à part, disant :

— Vous savez bien, monsieur de Luynes, que je vous ai toujours aimé; tenez-moi donc, je vous prie, dans les bonnes grâces du roi.

Mais Louis, impatienté *d'un si long entretien*, se mit à crier et à appeler par quatre ou cinq fois :

— Luynes! Luynes!

— Madame, dit le favori, vous l'entendez, je ne puis me dispenser de suivre le roi.

Et il se retira.

Restée seule, Marie de Médicis éclata en sanglots ; sa douleur était si grande, qu'elle ne leva pas même les yeux sur les seigneurs qui venaient lui faire la révérence. Mais tout aussitôt elle monta en carrosse, accompagnée des deux filles de France, des princesses et des dames de la cour, qui la conduisirent jusqu'à une ou deux lieues hors de la ville. Elle avait deux carrosses.

Quand elle fut au bout du pont Neuf, au lieu de suivre la rue Dauphine, dans laquelle toute son escorte et le premier carrosse étaient entrés, elle se détourna et s'en alla passer par la rue Saint-Jacques. C'était pour ne pas voir son palais du Luxembourg, qu'elle faisait bâtir dans le faubourg Saint-Germain.

Louis n'avait pas le cœur si tendre : il se mit aux fenêtres pour voir partir sa mère, et, quand il ne put davantage la voir de la fenêtre, il courut sur la galerie pour la suivre encore des yeux.

Puis, quand il eut perdu de vue tous les carrosses :

— Allons à Vincennes, dit-il d'un air gai et content.

Si l'on doutait, cependant, des sentiments de Louis XIII à l'égard de sa mère, et si l'air gai et content qu'eut Sa Majesté en voyant disparaître le dernier carrosse ne suffisait pas au lecteur pour le renseigner sur ce point, nous emprunterions à Bassompierre une petite anecdote qui coïncide pour la date avec la séparation de la reine mère et de son fils.

Le lendemain de l'installation du roi au château de Vincennes, Bassompierre, étant entré dans la chambre du roi comme il sonnait avec acharnement du cor :

— Prenez garde, sire ! lui dit Bassompierre, cet exercice peut vous faire beaucoup de mal ; on dit qu'en sonnant du cor, le roi Charles IX se rompit une veine, et qu'il en mourut.

— Vous vous trompez, monsieur, dit Louis XIII ; le roi Charles IX ne mourut pas d'une veine rompue en sonnant du cor ; il mourut de ce qu'ayant eu le bonheur de se brouiller avec la reine Catherine de Médicis, sa mère, il commit l'imprudence de se raccommoder avec elle et d'aller collationner à Monceaux. S'il ne fût pas retourné près de Catherine, il ne serait pas mort si jeune, entendez-vous, monsieur de Bassompierre ?

— Eh bien, s'écria Monpouillan en s'adressant à Bassompierre, vous ne vous doutiez point, n'est-ce pas, monsieur, que le roi en sût tant ?

— Vous avez, par ma foi, raison, monsieur, répondit Bassompierre, et j'étais loin de croire Sa Majesté si savante !

Nous nous sommes longuement étendu sur toute cette sombre histoire du maréchal d'Ancre, parce qu'elle est la première tache de sang répandue sur le règne du jeune Louis. Cette tache de sang, on a voulu l'effacer de l'histoire de celui qui l'a versée et l'étendre sur ses complices ; les historiens passent légèrement sur cette catastrophe, et rejettent tout sur de Luynes et Vitry.

La *Biographie des Contemporains*, de Michaud, ouvrage, au reste, éminemment royaliste, comme si une biographie pouvait avoir une opinion politique, dit à propos de Concini :

« Le gouvernement, la puissance et l'orgueil de Concini, d'abord marquis et ensuite maréchal d'Ancre, étaient devenus odieux au roi comme à tous les Français ; les troubles recommencèrent *et ne furent apaisés qu'après la mort du favori de la reine mère...* »

Ceci, nous en demandons bien pardon à l'auteur de la *Biographie*, est une première erreur. *Les troubles ne furent point apaisés après la mort du favori*. Après la mort du favori, *les troubles, au contraire, commencèrent*, à moins qu'on n'appelle pas troubles une guerre civile entre une mère et son fils.

La *Biographie* continue :

« ... Ou plutôt qu'après son assassinat, *conséquence funeste* D'UN ORDRE DE LE FAIRE ARRÊTER *que s'était laissé arracher Louis XIII...* »

Vous avez assisté, chers lecteurs, à la catastrophe, minute par minute, et vous ne croyez plus, je l'espère, que la mort du pauvre maréchal fut l'effet d'un malentendu.

J'espère qu'il arrivera un jour où le Code portera des peines contre ceux qui commettent des faux en écriture historique, comme pour ceux qui en commettent en écriture publique et privée. Le faux en écriture publique et privée n'attaque que l'individu : le faux en écriture historique attaque la nation.

Au reste, on l'a vu, nous ne flattons pas plus le peuple que les rois, et nous avons couvert d'une égale réprobation le roi qui assassine le vivant, et le peuple qui outrage le mort.

Le peuple en robe de chambre est souvent plus laid que le roi. Cela tient à ce que le peuple n'a pas de robe de chambre, et quelquefois même pas de chemise. Or, le peuple en robe de chambre, c'est le peuple tout nu.

On a vu comment Louis XIII avait reçu l'évêque de Luçon, quand celui-ci s'était présenté devant lui, le jour de l'assassinat du maréchal d'Ancre.

Cependant, comme Marie de Médicis avait demandé et obtenu la permission d'emmener qui elle voulait à Blois, elle demanda d'avoir près d'elle *son conseiller* Richelieu ; ce qui lui fut accordé.

Nous avons dit que Richelieu passait pour être autre chose que son conseiller.

Marie de Médicis le reçut avec de grandes démonstrations de joie.

L'évêque de Luçon se mit alors à travailler à la réconciliation du roi avec sa mère.

Ce n'était point l'affaire de de Luynes.

Vingt-six jours après son départ de Paris, Richelieu reçut l'ordre de se retirer en son prieuré de Coursay, en Anjou ; il s'y rendit. Puis, de Coursay, on l'invita à se rendre à Luçon ; puis enfin, à quitter la France, et à se retirer à Avignon.

Richelieu obéit, et, pour se faire oublier, se mit à composer deux des plus pauvres livres qu'il ait faits : l'*Instruction du Chrétien*, et la *Défense des principaux points de notre créance contre la Lettre des quatre ministres de Charenton adressée au roi*.

Là, il vivait dans une retraite si sévère, qu'il fit toute sorte de difficultés pour recevoir son frère le chartreux, qui avait été évêque de Luçon avant lui, et qui devait être plus tard cardinal de Lyon.

Il est vrai que ce frère aîné de Richelieu, Alphonse-Louis Duplessis, dont nous avons dit un mot, était un singulier homme. Destiné à être chevalier de Malte, dans la prévision d'un naufrage, on avait voulu, enfant, lui apprendre à nager ; jamais il ne put en venir à bout. Un jour, ses parents lui en firent de grands reproches, lui disant qu'il n'était bon à rien. Piqué du mot, il s'en va droit à la rivière, et se jette à l'eau.

Sans un pêcheur qui accourut avec sa nacelle, il se noyait.

Voyant qu'en effet *il n'était bon à rien*, ses parents le firent homme d'Église.

Nous avons dit qu'évêque de Luçon, il avait donné cet évêché à son frère, qu'on avait fait, lui, homme d'Église, parce que, pouvait-on dire, il était bon à tout !

Les chartreux de la Grande-Bretagne, où il était, le nommèrent leur procureur dans une contestation avec un gentilhomme fort brutal : il en reçut des coups de bâton. Il porta chrétiennement cet outrage, et refusa toujours de s'en venger, même au temps du plus grand pouvoir de son frère, et quand lui-même était cardinal.

Un astrologue lui avait prédit qu'il serait un jour en grand danger d'une blessure faite à la tête.

Comme il allait voir son frère à Avignon, une chaîne du pont-levis lui tomba sur le crâne, et faillit le tuer.

Une de ses visions était de se croire Dieu le Père. Un jour, il coucha dans une maison où ses hôtes lui donnèrent un lit dans la broderie duquel il y avait des têtes d'anges et de chérubins.

Il s'y coucha avec une telle béatitude, que ses gens s'écrièrent :

— Ce n'est pas étonnant, c'est pour le coup qu'il se croit véritablement Dieu le Père.

Madame d'Aiguillon, sa nièce, dont nous nous occuperons bientôt, disait à Ferdinand, le fameux peintre de portraits qui avait fait pour Henri IV le portrait de la princesse de Condé :

— Ferdinand, peignez-nous M. le cardinal de Lyon en Dieu le Père ; mais tâchez de lui donner un air dévot.

En effet, ce n'était point par l'air dévot que brillait le futur cardinal ; il était fort mondain, au contraire, quoique sa mondanité n'allât point jusqu'à l'entraîner au péché. Il aimait fort la conversation des dames, et se plaisait à entendre chanter Berthold le castrat, que madame de Longueville appelait Berthold *l'incommodé*.

Un jour, dans une compagnie où l'on proposa de se déguiser, non seulement il n'y mit point empêchement, mais encore il se déguisa en berger comme les autres.

Il était à la fois distrait et naïf.

Étant cardinal, un gentilhomme du diocèse de Lyon lui amena pour le tonsurer, son fils, qui était tout contrefait ; mais il refusa net.

Et comme le gentilhomme lui demandait la raison de son refus :

— Vous moquez-vous de Dieu, lui dit-il, de lui offrir le rebut du monde ?

Et rien ne put le décider à tonsurer le pauvre bossu.

L'abbé de Caderousse vint le voir pendant qu'il était dans le comtat.

On lui annonça l'abbé.

— Faites entrer, dit le cardinal.

L'abbé entre.

Le cardinal le regarde.

— Eh bien ? dit-il.

— Eh bien, monseigneur, je suis l'abbé de Caderousse.

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

— Je suis venu pour avoir l'honneur de vous faire ma révérence.

— Si vous êtes venu pour cela, faites-la donc, et allez-vous-en !

L'abbé fit la révérence, et s'en alla.

Pendant que M. de Luçon était à Avignon, de Luynes jouissait de sa fortune, et montait en dignités, sans s'inquiéter des vaudevilles que l'on faisait contre lui.

On avait beau lui chanter aux oreilles :

> De Luynes avec ses deux frères
> Vont tôt, si Dieu n'y met la main,
> Rendre à la France la misère
> Plutôt aujourd'hui que demain.

Ou bien :

> France, je plains bien votre sort ;
> On reconnait votre impuissance :
> Concini vous met en balance,
> Trois faquins vous donnent la mort.

D'ailleurs, de Luynes avait autre chose à faire que d'écouter des vaudevilles : de Luynes se mariait ; il épousait mademoiselle de Montbazon, Marie de Rohan, plus tard madame de Chevreuse.

Disons quelques mots des parents de la connétable avant de parler d'elle-même.

Elle était fille d'Hercule de Rohan, duc de Montbazon.

Ce Rohan était un homme grand, bien fait, et qui, au physique, méritait son nom d'Hercule. Il avait, dans sa galerie, fait faire un portrait où son père, aveugle, était représenté lui montrant le ciel, et disant ce fragment de vers de Virgile :

> *Disce, puer, virtutem...*
> Enfant, apprends la vertu !

Or, l'enfant avait quarante-cinq ans et la barbe la plus majestueuse qui se pût voir !

C'était lui qui disait mélancoliquement, en voyant mourir un cheval qu'il aimait :

— Mon Dieu ! ce que c'est que de nous !

— Quand votre femme accouchera-t-elle ? lui demandait un jour la reine.

— Quand il plaira à Votre Majesté ! répondit courtoisement le duc.

Il faut avouer pourtant que ses réponses n'étaient pas toujours si polies.

Un jour, il dit en présence de la reine mère, qui était Italienne, et de la jeune reine, qui était Espagnole :

— Je ne suis ni Italien ni Espagnol, je suis un homme de bien.

Un soir, que la reine le retenait :

— Laissez-moi aller, je vous prie, madame, dit-il ; ma femme m'attend, et, dès qu'elle entend un cheval, elle croit que c'est moi.

Au reste, son fils, le prince de Guéménée, était de l'avis de madame de Montbazon : car, racontant la *drôlerie* des Ponts-de-Cé, et expliquant comme quoi son père, en passant sur la levée, était tombé à l'eau :

— J'allai pour l'en retirer, dit-il : je tirai, en effet, une tête de cheval ; mais, aux bossettes, je reconnus que ce n'était pas mon père.

Comme on appelait saint Paul *vaisseau d'élection*, M. de Montbazon crut que c'était le navire qui avait conduit l'apôtre à Corinthe, que l'on appelait ainsi. Un jour, il demanda si ce *vaisseau d'élection* était un beau navire, et combien il avait d'hommes d'équipage.

Jamais il n'entrait au Louvre qu'il ne demandât : « Quelle heure est-il ? »

Un jour, on lui répondit : « Onze heures. » Il se mit à rire.

— Bon ! dit M. de Candale, il aurait donc ri encore davantage si on lui eût répondu qu'il était midi !

Faisant sa visite du premier de l'an à la reine mère :

— Enfin, madame, dit-il, nous voici à l'année qui vient !

Il avait fait mettre sur la porte de son écurie :

« Le 25 octobre de l'an 1637, j'ai fait faire cette porte pour entrer dans mon écurie. »

Si vous n'en avez pas assez sur M. de Montbazon, demandez le reste à madame de Sévigné, et lisez sa lettre à madame de Grignan, en date du 29 septembre 1675.

La fille ne tenait point du père sous le rapport de l'esprit ni son frère, le prince de Guéménée, non plus ; aussi se demandait-on comment M. de Montbazon, qui était si bête, avait pu faire deux enfants si spirituels. D'aucuns prétendaient savoir le mot de l'énigme ; ce mot n'était pas à la louange de la première femme de M. de Montbazon.

Ce frère, dont nous allons dire quelques mots, pour ne pas revenir sur lui, avait une singulière habitude : c'était de sentir tout ce qu'il mangeait. Or, comme il avait la vue courte et le nez long, il trempait son nez dans tout ce qu'il mangeait ; ce qui était fort désagréable à voir pour ceux qui étaient assis à la même table que lui ; — si désagréable à voir, que quelqu'un, doutant de la dévotion de la princesse de Guéménée :

— Oh ! répondit la connétable, si ma belle-sœur n'était pas véritablement une sainte femme, elle ne mangerait pas avec mon frère.

M. de Guéménée avait à foison ce qu'on appelle aujourd'hui des *mots*.

Arnault de Corbeville, qui, dans sa jeunesse, étant gouverneur de Philipsbourg, s'était laissé surprendre, avait plus tard été mis à la Bastille, d'où il sortit gracié par le roi.

Le soir, le roi annonça la nouvelle.

— Messieurs, dit-il, Arnault est sorti de la Bastille.

— Je ne m'en étonne point, répondit le prince de Guéménée ; il est bien sorti de Philipsbourg, qui est une place bien autrement forte !

Quand on lui annonça en grande liesse que la reine Anne avait senti remuer M. le dauphin.

— Bon ! dit-il, le voilà qui donne déjà des coups de pied à sa mère. Il est vrai qu'il a de qui tenir !

Une fois, Gaston d'Orléans lui tendit la main pour le faire descendre d'une tribune.

— Ah ! monseigneur, miracle ! dit-il : c'est la première fois que vous tendez la main à un de vos amis pour l'aider à descendre d'un échafaud.

Il se disputait toujours avec son oncle, M. d'Avaujour, chacun d'eux raillant l'autre sur sa principauté.

M. d'Avaujour prétendit entrer dans la cour du Louvre en carrosse, et ne put obtenir cette faveur.

— Que n'y entre-t-il par la porte des cuisines ? dit le prince de Guéménée ; c'est son droit !

M. d'Avaujour descendait de la Varenne.

Une autre fois, le cocher de M. d'Avaujour mit, pendant un grand soleil, ses chevaux à l'ombre sous le porche de l'hôtel Guéménée.

— Entre ! entre ! dit-il, l'hôtel Guéménée n'est pas le Louvre.

Madame de Guéménée eut plusieurs galanteries, et l'on remarqua que tous ses amants eurent une mauvaise fin. Elle fut successivement maîtresse de M. de Montmorency, du comte de Soissons, de M. de Bouteville, de M. de Thou : — MM. de Montmorency, de Thou et de Bouteville furent décapités, M. le comte de Soissons fut tué d'un coup de pistolet.

Elle fut, en outre, mère du prince Louis de Rohan, qui eut la tête tranchée à la Bastille, le 27 novembre 1674, pour crime de lèse-majesté.

Revenons à madame de Chevreuse, qu'on appelait alors madame la connétable, et appelons-la comme tout le monde.

Le connétable logeait au Louvre, et sa femme aussi.

Le roi était fort familier avec elle, et ils badinaient ensemble ; mais jamais la chose n'alla plus loin que le badinage. Et cependant madame la connétable en valait la peine : elle était jolie, friponne, fort éveillée, et ne demandait pas mieux.

Un jour, ses avances allèrent au point de blesser la modestie du roi.

— Madame, dit-il, je n'aime mes maîtresses que de la ceinture en haut, je vous en préviens.

— Eh bien, sire, répondit la connétable, vos maîtresses feront alors comme Gros-Guillaume : elles mettront leur ceinture au milieu des cuisses.

Nous aurons plus d'une fois l'occasion de voir Louis XIII mettre en pratique cette théorie à propos des femmes qu'il aima ; mais n'anticipons point sur les événements, comme dirait un historien classique.

Pendant que de Luynes se mariait à Paris, voici ce qui se passait aux deux extrémités de la France, à Metz et à Blois.

A Blois, dans la nuit du 21 au 22 février, la reine mère que son fils avait faite peu à peu prisonnière — la reine mère descendait, à l'aide d'une échelle, par la fenêtre de son cabinet, sur une terrasse inférieure, distante au moins de vingt pieds, et élevée au-dessus du sol de la rue d'une trentaine de pieds.

Elle était accompagnée d'une femme de chambre, du comte de Brenne et de trois ou quatre de ses serviteurs.

Mais elle avait eu si grand peur dans son trajet aérien, qu'arrivée sur la terrasse, la prisonnière déclara que, si on ne lui trouvait pas un autre moyen de faire la seconde descente, elle resterait où elle était.

On la mit alors dans un manteau qu'on laissa doucement glisser jusqu'en bas à l'aide de cordes ; puis le comte de Brenne et Duplessis, l'ayant rejointe, la prirent par-dessous les bras, et la portèrent ainsi dans son carrosse, qui l'attendait de l'autre côté du pont de Blois.

On arriva heureusement à Montrichard.

L'archevêque de Toulouse, prévenu de la fuite de la reine mère, l'y attendait.

On prit des relais, et l'on arriva de bonne heure à Loches.

Là, le duc d'Epernon devait, après avoir traversé la France, rejoindre Marie de Médicis. En effet, il était parti de Metz, dont il était gouverneur, avec deux cents gentilshommes; et les mesures étaient si bien prises de part et d'autre, qu'il arriva lui-même à Loches le lendemain du jour où la reine y était arrivée.

C'était merveille que le roi n'eût pas été prévenu!

Un valet de l'abbé Ruccellaï, qui avait mené toute cette intrigue, portait à la reine mère des lettres qui l'avertissaient du jour où le duc d'Epernon partirait de Metz, et qui lui exposaient, en même temps, les mesures prises pour la conduire à Angoulême.

Ce valet soupçonne qu'il est chargé d'une lettre importante et que le roi sera bien aise de connaître : il va droit à Paris, s'adresse aux gens de de Luynes, et leur dit qu'il est porteur d'un grand secret; il le découvrira au favori pourvu qu'on lui donne une bonne somme.

De Luynes néglige l'avis, fait attendre le valet jusqu'à ce que le conseiller Du Buisson, serviteur de la reine mère, apprenne qu'un valet, confident de d'Epernon et de Ruccellaï, est en ville. Etonné de ce que cet homme ne l'est pas venu voir comme il l'avait fait aux autres voyages, Du Buisson s'enquiert du valet, et apprend qu'on l'a vu à la porte de de Luynes. Le conseiller aposte un homme; cet homme reconnaît le valet essayant toujours d'entrer; il s'abouche avec lui comme s'il venait de la part de de Luynes, lui remet cinq cents écus, et prend la lettre.

Que devint le valet? On n'en sait rien.

« Ceux qu'il avait trompés, dit un chroniqueur, le firent tuer apparemment pour ravoir leur argent. »

Si de Luynes eût reçu cet homme, toute l'affaire manquait.

Mais il était occupé d'une chose fort grave et qui n'était pas sans difficulté : il s'agissait de faire consommer au roi son mariage avec la reine.

Comment, quatre ans après la célébration du mariage, le mariage n'était-il pas consommé?

Disons-le. — C'est là, s'il en fut jamais, de l'histoire en robe de chambre.

Nous avons raconté comment, lorsqu'il avait été question de mariage entre le roi et l'infante d'Espagne, Louis XIII, voulant savoir qui on lui faisait épouser, avait envoyé le père de son cocher, Saint-Amour, à Madrid, pour lui faire un rapport sur la princesse.

Le rapport avait été favorable, et le roi vint jusqu'à Bordeaux au-devant de la future reine de France.

A Bordeaux, la crainte le prit de nouveau : le père de son cocher, qui se connaissait admirablement en chevaux, pouvait ne pas se connaître aussi bien en femmes.

Il chargea de Luynes de porter une lettre à l'infante, afin de contrôler le témoignage de Saint-Amour.

De Luynes partit donc au-devant du cortège de la petite reine; — c'était ainsi que l'on nommait Anne d'Autriche, pour la distinguer de la reine mère.

Ce ne fut que de l'autre côté de Bayonne que de Luynes rencontra ce cortège.

Il descendit aussitôt de cheval, mit un genou en terre, en disant :

— De la part du roi.

Et, en même temps, il présentait à l'infante la lettre de Louis XIII.

Anne d'Autriche prit la lettre, la décacheta et lut :

« Madame,

« Ne pouvant, selon mon désir, me trouver auprès de vous, à votre entrée dans mon royaume, pour vous mettre en possession du pouvoir que j'y ai, comme de mon entière affection à vous aimer et à vous servir, j'envoie devers vous Luynes, l'un de mes plus confidents serviteurs, pour, en mon nom, vous saluer et vous dire que vous êtes attendue de moi avec impatience, et pour vous offrir moi-même l'un et l'autre. Je vous prie donc de le recevoir favorablement et de croire ce qu'il vous dira de ma part, madame, c'est-à-dire de votre plus cher ami et serviteur.

« LOUIS. »

L'infante remercia gracieusement le messager, le pria de remonter à cheval et de marcher près de sa litière, et continua son chemin tout en s'entretenant avec lui.

Le lendemain, elle lui remit cette réponse en espagnol. Anne d'Autriche n'écrivait encore ni ne parlait le français.

« Senor,

Mucho me he holgado con Luynes, con las buenas nuevas que me ha dado de la salud de Vuestra Majestad. Yo ruego por ella y muy deseosa de llegar donde pueda servir a mi madre; y as i me doy mucha priesa á caminar por la mano á quien Dios guarde como deseo.

« Bezo las manos á Vuestra Majestad « ANA »

Ce qui voulait dire :

« Sire,

« J'ai vu avec plaisir M. de Luynes, qui m'a donné de bonnes nouvelles de la santé de Votre Majesté. Je prie pour elle et suis désireuse de faire pour elle ce qui peut être agréable à ma mère; ainsi, il me tarde d'achever mon voyage, et de baiser la main de Votre Majesté.

« ANNE. »

De Luynes prit la lettre, et partit au grand galop.

En effet, il avait de bonnes nouvelles à porter au roi : l'infante était belle à ravir!

Mais Louis XIII, soit désir, — ce qui n'est pas probable, — soit bien plutôt incrédulité, ne s'en rapporta pas plus à de Luynes qu'il ne s'en était rapporté au père Saint-Amour; il voulut voir de ses yeux.

Il partit à cheval avec deux ou trois personnes, dont étaient de Luynes et le duc d'Epernon, s'arrêta à l'entrée d'une petite ville située à cinq ou six lieues de Bordeaux, contourna la ville, entra dans une maison désignée d'avance, par la porte de derrière de cette maison, et s'établit au rez-de-chaussée.

Une heure après, l'infante faisait son entrée dans la ville.

Le duc d'Epernon, qui avait le mot, arrêta la litière pour haranguer la petite reine, et, cela, juste en face de la maison où était caché Louis XIII.

Donc faire honneur au duc, Anne d'Autriche fut forcée de sortir tout le haut de son corps par la portière de la litière. Le roi la vit donc tout à son aise.

La harangue finie, l'infante continua son chemin, et le roi, enchanté de la trouver encore plus belle qu'on ne le lui avait dit, remonta à cheval, et piqua vers Bordeaux, où il arriva longtemps avant l'infante.

Et, en effet, si l'on en croit tous les historiens du temps, Anne d'Autriche était d'une beauté accomplie. Elle était grande, bien prise dans sa taille, possédait la plus blanche et la plus délicate main qui eût jamais fait un geste de reine; des yeux parfaitement beaux, se dilatant avec facilité, et auxquels leur couleur verdâtre donnait une transparence infinie; une bouche petite et vermeille, qui semblait une rose animée et souriante; enfin, des cheveux longs et soyeux, de cette charmante teinte cendrée qui donne à la fois aux visages qu'ils encadrent la suavité des blondes et l'animation des brunes.

La cérémonie du mariage fut célébrée le 25 novembre 1615, à Bordeaux; mais, comme les royaux conjoints n'avaient pas tout à fait vingt-huit ans à eux deux, ils furent conduits au lit nuptial chacun par sa nourrice, qui ne les quitta pas. Ils demeurèrent couchés ensemble cinq minutes; après quoi, la nourrice du roi fit lever *Sa Majesté*, et l'infante resta seule.

La consommation du mariage ne devait avoir lieu que quatre ans plus tard.

Voilà pourquoi, en 1619 seulement, de Luynes s'occupait de cette grave opération, qui devait s'accomplir à Saint-Germain, et, cela, au moment même où Marie de Médicis s'échappait du château de Blois.

IV

Il nous serait difficile de dire où le roi Louis XIII en était de l'importante affaire qui l'occupait en ce moment, quand arriva une lettre datée de Loches, par laquelle la reine mère mandait à son fils qu'ayant souffert à Blois toutes les incommodités d'une véritable prison, elle avait cru devoir prier son cousin, le duc d'Epernon, de la tirer de là, et de permettre qu'elle se retirât à Angoulême.

C'était tout simplement l'annonce d'une guerre civile qui arrivait par la poste.

De Luynes eut grand'peur : il sentait bien que c'était lui principalement qui était menacé. Il était donc fort triste lorsque, en rentrant chez sa femme, après cette nouvelle reçue, il y trouva un capucin qui l'attendait.

Comme ce n'était point la société ordinaire de la belle Marie de Rohan, de Luynes s'informa quel était cet homme.

C'était François Leclerc du Tremblay, dit le père Joseph, le même qui fut depuis l'Eminence grise.

Il venait offrir à de Luynes un moyen de faire sa paix avec Marie de Médicis.

— Lequel? demanda de Luynes.

— C'est d'envoyer près d'elle monseigneur de Luçon.

— Je crains son ambition, dit de Luynes.

— Bon! répondit le père Joseph, il veut être cardinal, voilà tout.

— Soit, s'il ne désire que cela, répondit de Luynes, on le fera cardinal.

Aussitôt, il écrivit à l'évêque de Luçon de se rendre près

de la reine à Angoulême ; et, au bas de la lettre, le roi écrivit de sa main : « Je vous prie de croire que ce que dessus est ma volonté, et que vous ne me sauriez faire un plus grand plaisir que de l'exécuter. » Richelieu partit en poste, arriva aux portes d'Angoulême, mais, avant de les franchir, demanda au duc d'Epernon la permission d'entrer dans Angoulême. Cette déférence conquit d'Epernon au pieux évêque, qu'il invita à descendre chez lui. Le lendemain, l'évêque de Luçon était chancelier de la reine mère.

Le père Joseph ne s'était pas trompé : un accord fut ménagé entre le roi et la reine mère. Louis XIII se rendit en personne à Courière, château voisin de Tours et appartenant au duc de Montbazon, et il y trouva Marie de Médicis, qui l'attendait.

— Mon fils, dit la reine mère en apercevant Louis XIII, vous êtes bien grandi depuis que je ne vous ai vu.

— Madame, répondit le roi, c'est pour votre service.

Et, à ces mots, la mère et le fils s'embrassèrent comme les gens qui ne se sont pas vus depuis deux ans.

Deux petits événements arrivèrent sur ces entrefaites, mais qui ne changèrent rien à la marche des choses.

Thémines, qui prétendait que l'évêque de Luçon lui avait manqué de parole, demanda une explication à ce sujet au marquis de Richelieu, frère aîné de l'évêque de Luçon.

Le marquis de Richelieu n'aimait pas Thémines : l'explication qu'il lui donna fut de mettre l'épée à la main. Thémines en fit autant.

A la troisième passe, le marquis de Richelieu reçut un coup d'épée à travers le corps, et expira sur-le-champ.

Voilà pour le premier événement.

Le second fut ce qu'on appela la *drôlerie* des Ponts-de-Cé.

Ne prenons du traité de paix entre la mère et le fils que ce qu'il nous importe de savoir :

« M. d'Epernon rentrerait en grâce.

L'archevêque de Toulouse et l'évêque de Luçon recevraient chacun un chapeau de cardinal.

Madame Vignerot de Pont-Coulay, nièce de Richelieu, dotée par la reine mère de deux cent mille livres, épouserait Combalet, neveu de de Luynes.

Antoine du Roux de Combalet était fort laid, fort mal bâti, il était tout couperosé, et ne possédait absolument que ce que lui apportait sa femme.

Il en résulta que celle-ci le prit dans une effroyable aversion et que, quand son mari fut tué en combattant contre les huguenots, de peur que, par quelque raison d'Etat, on ne la sacrifiât encore, elle fit vœu de ne point se remarier et de se faire carmélite.

Dès lors, — sans cependant couper un seul de ses cheveux, qu'elle avait fort beaux, — elle s'habilla aussi modestement qu'aurait pu le faire une dévote de cinquante ans, portant une robe d'étamine, ne levant jamais les yeux, et, dame d'atours de la reine mère, ne bougeant point de la cour avec ce costume-là. Cette manière de faire dura assez longtemps. Mais, comme la jeune veuve semblait devenir de plus en plus belle ; que son oncle, de son côté, devenait de plus en plus puissant, elle commença de porter des languettes, laissa passer une boucle, mit un ruban, prit des habits, puis, enfin, établit cette coutume qu'en France les veuves portent toute sorte de couleurs, hors le vert.

Enfin, le duc de Richelieu ayant été déclaré premier ministre, le comte de Béthune la demanda en mariage ; puis le comte de Sault, qui fut, depuis, M. de Lesdiguières.

Mais elle voulait épouser le comte de Soissons, et peut-être la chose se fût-elle faite, si Combalet n'eût été de si petite condition.

Aussi essaya-t-on de faire croire que le mariage n'avait pas été consommé ; et Dulot, qui inventa les bouts-rimés, et que l'on appelait le poète archiépiscopal, parce qu'il était attaché à la maison du cardinal de Retz, archevêque de Paris, Dulot fit l'anagramme de son nom, et dans *Marie de Vignerot*, trouva : VIERGE DE TON MARI.

Mais tout cela ne décida point M. le comte de Soissons. — Il est vrai que Dulot n'était pas un irréfutable prophète.

Il avait été autrefois prêtre en Normandie.

Là, tout en disant sa messe, il faisait, comme précepteur, l'éducation de l'abbé de Tilliers, beau-frère du maréchal de Bassompierre.

Un jour, soit qu'il fût distrait, soit que la vérité l'emportât, au lieu de dire :

— *Dominus vobiscum !*

Il dit :

— M. de Tilliers, vous êtes un sot !

Il perdit du coup sa place et sa cure. Alors, avec cinq sous dans sa poche, comme le Juif errant, il partit pour Rome, et il en revint avec dix.

Il s'intitulait *cardinal noir.*

Il entra dans la maison du cardinal de Retz, où on le traitait comme un fou ; les laquais ne se gênaient même pas pour lever la main sur lui. Une fois, il se présenta tout furieux dans le cabinet de l'archevêque.

— Monseigneur, dit-il, vos coquins de laquais viennent d'être assez insolents pour me battre en ma présence !

Il se laissait donner des croquignoles sur le nez à un sou la pièce ; mais, un jour, comme le marquis de Fosseuse se livrait à cette distraction, il lui prit un accès de rage, et saisissant une canne, il rossa effroyablement le marquis.

Après quoi, il s'écria tout fier :

— Bon ! je me vanterai maintenant d'avoir donné du bâton à l'aîné de la maison de Montmorency !

Il avait la conviction qu'il finirait par être pendu ; cela tenait à ce qu'il croyait que toute prédiction écrite devait arriver. On écrivit sur une pierre : *Dulot sera pendu ;* puis on enterra la pierre, et, un jour, on déterra cette pierre devant lui.

Il avait pris son parti de cette mort, et, dans presque tous les bouts-rimés qu'il faisait, il constatait que c'était par la corde qu'il devait finir ; seulement, lorsqu'on lui disait que ce serait le père Bernard qui l'assisterait dans cette fâcheuse conjoncture, il était fort triste, parce qu'il détestait le père Bernard. Un jour qu'on lui chantait l'antienne accoutumée : « Dulot, tu seras pendu, et ce sera le père Bernard qui t'assistera *in articulo mortis !*

— Eh bien, non ! dit-il, j'aime mieux ne pas être pendu !

Il quitta le coadjuteur pour M. de Metz, et mourut d'un petit coup que lui donna un soldat à la tête, en essayant de lui voler trois ou quatre sous qu'il avait dans sa poche.

En attendant, madame de Combalet renouvelait tous les ans son vœu ; elle le renouvela sept ans de suite ! ce qui n'empêchait point qu'on ne continuât à médire d'elle et de son oncle.

Richelieu aimait fort les femmes, et craignait le scandale ; la parenté justifiait les visites fréquentes ; il adorait les fleurs, et madame de Combalet avait, une fois sa robe de carmélite mise à bas, les plus beaux bouquets du monde sur sa gorge découverte.

Un soir, que le cardinal sortait fort tard de chez madame de Chevreuse, on l'entendit, malgré l'heure avancée, dire à son cocher :

— Chez madame de Combalet.

— Si tard ? cria madame de Chevreuse.

— Oui, répondit le cardinal ; peste ! que dirait-elle si je n'y allais ?

Au moment de sa grande brouille avec le cardinal, la reine mère eut l'idée de faire enlever madame de Combalet, un jour que celle-ci devait aller à Saint-Cloud ; car, disait-elle, *il ne lui serait pas difficile de mettre le cardinal à la raison, du moment qu'elle serait maîtresse de tout ce qu'il aimait.*

Le célèbre médecin Guy-Patin, qui avait soigné le cardinal, a écrit sur lui ces lignes :

« Le cardinal, deux ans avant que de mourir, avoit encore trois maîtresses : la première étoit sa niece ; la seconde étoit la Picarde, à savoir la femme de M. le maréchal de Chaulnes, et la troisième, une certaine belle fille parisienne nommée Marion Delorme. »

Et il ajoute, en forme de sentence :

« Tant il y a que messieurs les bonnets rouges sont de bonnes têtes. — *Verè cardinales isti sunt carnales.* »

M. de Brézé (quoique madame de Combalet fût la nièce de sa femme) en devint amoureux à outrance, et ce fut lui qui répandit une partie des histoires qui coururent sur elle et son oncle.

Il prétendait, devant la reine, qu'elle avait eu quatre enfants du cardinal.

— Oh ! répondit la reine, ne prenez pas les méchancetés de M. de Brézé à la lettre ; il ne faut jamais croire que la moitié de ce qu'il dit.

Et il en résulta cette épigramme :

Philis, pour soulager sa peine,
Hier, se plaignait à la reine
Que Brézé disait hautement
Qu'elle avait quatre fils d'Armand ;
Mais la reine d'un air fort doux,
Lui dit : « Philis, consolez-vous !
Chacun sait que Brézé ne se plaît qu'à médire,
Ceux qui pour vous ont le moins d'amitié
Lui feront trop d'honneur, sur tout ce qu'il peut dire,
De ne croire que la moitié. »

Disons quelques mots de ce maréchal de Brézé, qui était si amoureux de madame de Combalet, et qui a joué un si grand rôle à la cour de Louis XIII, comme maréchal de France, et surtout comme beau-frère du cardinal de Richelieu.

Urbain de Maillé, marquis de Brézé, était né vers 1597.

Il épousa la sœur de l'évêque de Luçon, lequel, à l'époque de ce mariage, n'était pas encore cardinal ; cette femme était folle : elle croyait avoir un derrière de cristal, ne voulait pas s'asseoir de peur de le casser, et le tenait soigneusement entre ses deux mains, de peur qu'il ne lui arrivât malheur.

Ce que voyant, son mari la voulut renvoyer en province ; mais elle, pour rien au monde, n'y voulait retourner.

Son mari, alors, fit ôter tous les meubles de son appartement, et jusqu'aux rideaux de son lit ; il la força, par ce moyen, de retourner en Anjou, où elle mourut en 1635.

M. de Brézé fut d'abord capitaine des gardes de la reine Marie de Médicis.

Il alla aux bains dans les Pyrénées : là, il trouva un prêtre de Catalogne ayant avec lui deux petits garçons pris sur la côte d'Afrique par les galères d'Espagne.

Ce prêtre, croyant faire le bonheur des deux enfants, les donna à M. de Brézé. Le marquis fit de l'un son laquais, et le nomma la Ramée ; l'autre, qui ne fut point habillé de livrée, se nomma tantôt le Catalan, tantôt Dervois.

Ce dernier lui servit d'abord à porter son fusil à la chasse ; puis, voulant lui faire apprendre un état, M. de Brézé le mit en apprentissage chez un tailleur à Angers ; là, le jeune homme devint amoureux d'une belle fille qui travaillait en linge dans une boutique vis-à-vis de la sienne. Quoiqu'il fût question d'une escapade qu'elle avait faite en suivant un homme jusqu'en Lorraine, Dervois, qui avait des vues sur elle, l'épousa ; puis, l'ayant épousée, il vint se remettre au service de M. de Brézé.

M. de Brézé était alors maréchal de France et gouverneur d'Angers et de Saumur.

La Dervois avait du sens et de l'esprit : elle empauma le maréchal, et, à partir de ce moment, ce fut fait de lui.

Un jour, il détacha les pendants d'oreilles de la maréchale, et devant elle, les mit aux oreilles de cette femme. Cela acheva la pauvre folle, qui mourut quelque temps après.

La maréchale morte, la Dervois se mit dans la tête d'épouser le maréchal. Mais comment faire ? le maréchal était bien veuf, lui ; mais elle était mariée, elle.

Il y avait un moyen : c'était de faire tuer son mari. Elle y avisa et y réussit.

Comment s'y prit-elle ?

Ce serait difficile à dire.

Tant il y a qu'un soir, le maréchal partit pour aller à l'affût avec Dervois et son garde. Partis à trois, ils ne revinrent que deux : Dervois avait été tué par accident. On ne sut jamais si c'était par le garde ou par le maréchal. — A coup sûr, ce ne fut point par lui-même.

Le fait est que, depuis ce temps, le maréchal avait de singulières visions : à la vue d'un lapin, il s'évanouissait. Parfois il croyait en voir où il n'y en avait pas, et criait :

— Un lapin ! voyez-vous un lapin ?

Mais personne ne voyait rien.

On prétendait que c'était son remords qui le poursuivait.

Comme il était peu sociable, il avait fait écrire sur la porte de la maison qu'il habitait :

Nulli, nisi vocati.

Or, trois avocats, passant pour aller plaider à la ville prochaine, lurent l'inscription et entrèrent.

En les apercevant, le maréchal, selon son habitude, se mit dans une grande colère.

— Qui vous a permis d'entrer ici ? leur cria-t-il ; vous n'avez donc pas lu ce qui est écrit sur la porte ?

— Si fait, monseigneur, répondirent-ils.

— Eh bien ?

— Eh bien, il y a : *Nulli, nisi vocati* (personne, que les avocats). Nous sommes avocats, et nous voici.

Le maréchal les fit rafraîchir ; mais, comme il n'aimait pas les gens d'affaires, il gratta l'inscription, de peur qu'il n'en revînt d'autres.

Il fut envoyé comme vice-roi à Barcelone, et s'était fait le plus magnifique qu'il avait pu pour que son entrée fît sensation dans la ville.

Bizarro, en catalan, veut dire galant ; [illegible] les Catalans disaient donc, en voyant M. de Brézé si bien attifé :

— *Es muy bizarro este marechal.*

Un gentilhomme de la suite du maréchal, prenant *bizarro* dans le sens français, disait à son compagnon :

— Mais qui diable a donc pu informer tous ces gens-là de l'humeur du maréchal ?

Il disait en parlant de sa fille, — Claire-Clémence de Maillé-Brézé, — que l'on était en train de marier au prince de Condé, qui fut le grand Condé :

— Il paraît qu'*ils* vont faire la petite princesse.

Ils, c'étaient le roi et le cardinal.

Au reste, le grand Condé, qui marchandait à son futur beau-père le gouvernement d'Anjou, ne manquait jamais, avant de lui faire visite, à lui, de faire visite à la Dervois. Ce fut par elle qu'il décida le maréchal à cette vente.

Cependant, les amours de M. de Brézé ne s'arrêtaient pas à la Dervois : le maréchal avait, tout au contraire, le cœur fort vagabond. La sénéchale de Saumur avait une nièce qui s'appelait mademoiselle Honorée de Bussy. C'était une fille d'un grand esprit, à qui Molière lisait ses pièces.

Quand *l'Avare* tomba :

— Cela me surprend que *l'Avare* soit tombé, dit Molière, car une demoiselle de très bon goût, et qui ne se trompe guère, m'avait répondu du succès.

En effet, on rejoua *l'Avare*, et il réussit, comme on sait.

M. de Brézé faisait donc la cour à mademoiselle de Bussy. Il en était tellement épris, que, l'ayant menée voir, avec sa tante, le sacre d'Angers, il fit faire une tribune tout exprès pour elle, l'y plaça au plus haut degré, et mit des gardes au bas, pour empêcher les attroupements que ne pouvait manquer de faire la beauté de mademoiselle de Bussy.

Le maréchal avait un fils qui portait le titre de duc de Fronsac et fut grand amiral de France ; c'était un homme qui n'avait pas même le côté *bizarro* de son père, que le mot soit pris dans le sens catalan ou dans le sens français.

— Quel successeur ! disait en le regardant et en haussant les épaules le cardinal à sa mère.

Il ne succéda pas longtemps au maréchal, car il fut tué le 14 juin 1646, au siège d'Orbitello.

C'était une espèce de petit tyranneau. Il avait fait faire un balustre dans le chœur de l'église du Brouage, où il entendait seul la messe ; personne n'y eût osé entrer, pas même une femme. Quand il dînait, on fermait les portes de la ville afin qu'il ne fût point dérangé par quelque message. Il avait cent gardes à son uniforme et parfaitement montés ; avec ces cent gardes, il rançonnait fermiers et marchands.

La veille de sa mort, il voulut savoir s'il avait, en cas d'accident, ce qu'il fallait d'argent comptant ou disponible pour satisfaire ses créanciers : il établit ses comptes, fit sa balance, et se coucha en disant :

— C'est bien, je suis tranquille maintenant.

Le lendemain, il fut tué.

Sur ces entrefaites, il prit à la mort fantaisie d'arrêter court la fortune du duc de Luynes : elle toucha le favori du bout de l'aile, et tout fut dit ! La chose se passa au siège de Monthaur, sur la Garonne ; une fièvre pernicieuse fut le prétexte, et, le 14 décembre 1621, madame la connétable se trouva veuve. Louis XIII ne regretta pas beaucoup le *roi Luynes*, comme il appelait son favori dans ses moments de mauvaise humeur. Il fut assez de l'avis du poète inconnu qui fit, sur la prise de Monthaur et la mort du duc de Luynes, le dizain suivant :

Monthaur est pris, et la Garonne
Est remise en sa liberté.
Toutefois, le peuple s'étonne
Du *Te Deum* qu'on a chanté
Pour cette victoire notable ;
Vu, dit-on, que le connétable
A trouvé la mort en ce lieu.
Mais, pour dire ce qu'il m'en semble,
La perte et le gain mis ensemble,
On a sujet de louer Dieu.

Comme nous le disions, madame la connétable se trouva donc veuve ; mais madame la connétable n'était point de tempérament à rester veuve longtemps : au bout d'un an de veuvage, elle épousa M. de Chevreuse, le second des MM. de Guise, qui étaient quatre fils ; on l'appelait M. de Joinville ; on érigea pour lui la terre de Chevreuse en duché-pairie.

M. de Chevreuse était un cavalier d'excellente mine, il avait assez d'esprit pour un grand seigneur, et du courage plus, ou tout au moins autant que personne. Il ne cherchait point le danger, mais dans le danger, il faisait tout ce qu'il y avait à faire. Au siège d'Amiens, comme il était à la tranchée avec son gouverneur, le brave homme fut tué à ses côtés. Lui, tout aussitôt, et au beau milieu du feu, se mit à fouiller dans les poches du mort, disant qu'il lui semblait juste qu'il héritât de son gouverneur, puisque c'était son père qui le payait.

A cette époque, il n'y avait point de honte à ce que les plus grands seigneurs reçussent de l'argent des femmes. M. de Joinville, jeune, beau, cadet de famille, se mit à exploiter la maréchale de Fervaques, qui, sans enfants, avec une fortune de plus d'un million, était veuve de ce brave maréchal de Fervaquès qui faisait donner des lavements d'eau bénite à une religieuse possédée. La maréchale était si bien coiffée du cadet des Guise, qu'elle le fit son héritier et mourut trois mois après. Elle avait recommandé, par son testament, qu'on l'enterrât dans le caveau de sa fa-

nulle : M. de Joinville mit le cercueil dans une espèce de diligence, et l'expédia à destination.

Nous retrouverons M. et madame de Chevreuse, à propos du mariage de madame Henriette-Marie de France avec Charles Ier.

Pendant ce temps, les affaires de tout le monde se faisaient. Châtillon était nommé maréchal de France pour avoir ouvert les portes d'Aigues-Mortes à Louis XIII ; Bassompierre était promu au même grade en récompense de son esprit et de ses galanteries, et la Force pour avoir livré Sainte-Foix ; l'évêque de Luçon était élevé à la dignité de cardinal pour avoir trahi la reine mère ; enfin le vieux Lesdiguières devenait connétable, et recevait le cordon du Saint-Esprit pour avoir abjuré.

Occupons-nous d'abord de ce dernier ; il est vieux et ne va pas tarder à mourir, étant né en 1543, sous le roi François Ier.

François de Bonne, seigneur de Lesdiguières, était né à Saint-Bonnet près de Champsaur, dans une petite maison qui ressemblait plutôt à une chaumière qu'à un palais. Sa famille était noble et ancienne comme les montagnes du Dauphiné, où elle avait vécu et s'était perpétuée ; mais, comme elles aussi, elle était pauvre.

Ses parents firent de lui un avocat : il fut reçu et plaida au parlement de Grenoble. Mais bientôt il comprit que sa vocation n'était point de combattre avec la parole, et qu'il lui allait mieux de froisser le fer contre le fer.

Il fallait partir ; mais le futur connétable était si pauvre, qu'il n'avait pas le plus mince cheval à mettre entre ses jambes pour marcher à la fortune.

Par bonheur, il y avait dans le village un hôtelier nommé Charlot ; il lui emprunta, sous le prétexte d'aller voir un parent, une jument qui était dans son écurie. — La jument appartenait non point à Charlot, mais à un de ses compères. — Lesdiguières s'engagea à ne la garder que deux ou trois heures, l'enfourcha et disparut.

Vingt ans après, il faisait son entrée dans la province comme gouverneur du Dauphiné, et toutes les populations des villes et des villages accouraient pour voir passer l'enfant du pays, revêtu de cette dignité presque royale.

En traversant son village natal, il s'était arrêté dans une magnifique maison qu'il avait fait bâtir près de la chaumière où il était venu au monde, tout en ordonnant que l'on respectât cette chaumière, et que l'on plaçât la nouvelle maison de telle façon, que, des fenêtres de sa chambre à coucher, il pût voir l'ancienne.

Il était près de se mettre au lit, interrogeant, selon son habitude, ses domestiques sur ce qui s'était passé, sur ce qu'ils avaient vu, sur ce qu'ils avaient entendu, quand l'un d'eux lui dit :

— J'ai entendu un brave homme dire en voyant passer Votre Seigneurie : « Le diable emporte ce François de Bonne qui m'a causé tant de mal et d'ennui ! »

— Ah ! ah ! fit le gouverneur ; et connais-tu cet homme ?

— Je me suis informé de lui, monseigneur.

— Eh bien ?

— Eh bien, c'est un hôtelier du pays.

— Qui se nomme ?

— Charlot.

— Charlot !... dit le gouverneur en rappelant ses souvenirs. Je connais cela. Et sais-tu pourquoi il m'envoyait au diable ?

— Monseigneur pense bien que je m'en suis enquis.

— Et tu as su ?...

— Monseigneur, cet homme est un menteur.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il m'a raconté une chose impossible.

— Laquelle ?

— Je n'ose la redire à monseigneur.

— Dis toujours.

— Eh bien, il prétend que monseigneur, en quittant le pays...

Le domestique hésita.

— En quittant le pays ? répéta Lesdiguières.

— Était si pauvre...

— C'est vrai, je n'étais pas riche.

— Que monseigneur lui emprunta un cheval.

— C'est vrai encore ! s'écria le gouverneur.

— Lequel cheval monseigneur ne lui a jamais rendu.

— Par Calvin ! c'est vrai toujours.

— De là, monseigneur, la source de ses ennuis et la malédiction qu'il lançait sur Votre Seigneurie.

— Et cela ?...

— Parce que le cheval n'était pas à lui, monseigneur, mais qu'il appartenait à un voisin ; que ce voisin lui a fait un procès ; que le procès dure depuis vingt ans, que tout son bien y est engagé, et qu'il est sur le point d'être ruiné.

— Ah ! pardieu ! dit le gouverneur, voilà un homme qui a bien le droit de m'envoyer au diable !

Puis :

— Attends, dit-il.

Et, après un instant de réflexion, Lesdiguières reprit :

— Par ma foi ! tu vas m'aller chercher Charlot.

— Charlot ?

— Oui.

— Mais, monseigneur, à cette heure il se couche.

— Tu le réveilleras.

— Et, une fois réveillé, qu'en ferai-je ?

— Tu l'amèneras ici.

L'ordre était formel.

Le domestique partit ; un quart d'heure après il revenait avec l'hôtelier tout tremblant.

— Ah ! ah ! dit Lesdiguières, c'est donc toi, Charlot, qui m'envoies au diable le jour où je rentre dans mon pays natal ?

Le bonhomme se jeta aux pieds du gouverneur.

— Monseigneur, dit-il, j'ai eu tort, et je m'en repens.

— Tu as eu raison, au contraire ! Tiens, voilà cinq cents écus pour l'ennui que je t'ai causé et le mal que je t'ai fait. Quant à ta bique, qui valait bien six deniers, je me charge d'en indemniser le propriétaire. Maintenant va-t'en et recommande-moi à Dieu, sur qui, j'espère, tu auras plus d'influence que sur le diable.

Et le gouverneur congédia le bonhomme, en ordonnant qu'on lui demandât le nom et l'adresse du propriétaire du cheval.

Il fit venir celui-ci le lendemain, et, effectivement, ainsi qu'il l'avait promis au pauvre aubergiste, il arrangea l'affaire.

Le digne gouverneur n'était pas toujours si bon justicier comme on va le voir.

Outre M. le connétable, il y avait une madame la connétable : cette madame la connétable, de son nom de fille, s'appelait Marie Vignon ; son père était un fourreur de Grenoble.

Elle s'était mariée, en premières noces, à un marchand drapier de la ville, nommé sir Aymon Mathel ; elle en avait eu deux filles.

C'était une belle personne, mais sans exagération de beauté.

Son premier amant avait été un nommé Roux, secrétaire de la cour du parlement de Grenoble. Il l'avait donnée à M. de Lesdiguières.

Or, elle ne fut pas plus tôt la maîtresse de M. de Lesdiguières, qu'elle prit sur lui un énorme ascendant ; cet ascendant était si complet, qu'on lui chercha des causes surnaturelles.

Il y avait alors, à Grenoble, un cordelier nommé Nobilé, qui fut brûlé depuis pour avoir dit la messe sans avoir reçu les ordres. Ce cordelier était sourdement accusé de magie ; chacun disait qu'il avait donné un philtre à la maîtresse de Lesdiguières pour se faire aimer de lui.

Quand la femme fut bien sûre de l'amour de M. de Lesdiguières, elle quitta la maison de son mari, et alla loger non pas chez son amant, mais dans une maison particulière. Pendant qu'elle était séparée de son mari, M. de Lesdiguières en eut deux filles.

Sur ces entrefaites, comme les parents de M. de Lesdiguières s'apercevaient de cette influence croissante, et ne pouvaient deviner où elle s'arrêterait, ils gagnèrent son médecin. Son médecin lui conseilla, pour raison de santé de changer de maîtresse ; puis, comme M. de Lesdiguières ne savait chez quel apothicaire envoyer une pareille ordonnance, le médecin se chargea lui-même de la faire exécuter, et lui présenta une fort belle créature, nommée Pachon, laquelle était la femme d'un de ses gardes.

Mais on avait compté sans Marie Vignon !

Marie Vignon, — que l'on appelait *la marquise*, pour ne l'appeler ni madame Aymon Mathel, ni madame de Lesdiguières, — Marie Vignon fit, dans la maison même de M. de Lesdiguières, bâtonner sa nouvelle maîtresse ; puis elle alla se jeter aux pieds de M. de Lesdiguières, lui disant qu'elle s'était laissée aller à cet emportement à cause du grand amour qu'elle avait pour lui. M. de Lesdiguières trouva la raison si bonne, que non seulement il pardonna à la marquise, mais encore qu'il renvoya mademoiselle Pachon, et rétablit la marquise dans tous ses droits. — L'aventure fit bien autrement croire à l'existence d'un philtre.

M. de Lesdiguières voyageait beaucoup, et ses voyages étaient fort entremêlés de batailles, combats et escarmouches.

La marquise le suivit dans ses guerres et dans ses voyages.

Cependant, ce n'était pas sans quelques difficultés que M. de Lesdiguières avait consenti à avoir toujours près de lui ce compagnon de voyage et de guerre. Il fit une tentative pour que le drapier reprît sa femme, offrant, à cette condition, de le nommer intendant de sa maison ; mais le marchand tenait à son honneur plus que ne l'eût fait peut-être, un gentilhomme : il ne voulut jamais consentir au marché.

Pendant ce temps, la Vignon avancait ses parents ce qui est d'un bon cœur, faisait donner des bénéfices ou des

compagnies a sept ou huit frères qu'elle avait, les uns abbés, les autres sergents ; mariait deux de ses sœurs, l'une à un gentilhomme de campagne, l autre à un capitaine nommé Tonnier ; — puis aussi les deux filles qu'elle avait eues de son premier mari : l'une, en premières noces, à Lacroix, maître d hôtel de M. de Lesdiguières, et, en secondes noces, au baron de Barry ; l'autre, en premières noces, à un gentilhomme à qui son nom n'a point survécu, en secondes noces, à un autre gentilhomme nommé Monurit, d avec lequel on la démaria, et, en troisièmes noces, au marquis de Canillac.

Comme on voit on se mariait beaucoup dans la famille.

Maintenant, voici de quelle façon elle se fit épouser ellemême par M. de Lesdiguières.

On comprend qu'il y avait de la difficulté ; cette difficulté était, d abord et avant tout, l existence d'un premier mari. Ce mari gênait : on s'occupa de le supprimer.

La marquise, pendant une expédition de M. de Lesdiguières en Languedoc, était, contre son habitude, restée seule à Grenoble ; seule, elle s'ennuya.

Un colonel piémontais, nommé Alard, vint faire des recrues en Dauphiné : il la vit et la cajola ; mais elle fit ses conditions.

Les conditions étaient qu'on la débarrassât de son mari. De quelle façon? Peu lui importait pourvu qu'elle en fût débarrassée ; cela regardait le colonel.

Le colonel ne connaissait qu'un moyen de se débarrasser des gens qui lui déplaisaient : c'était de les tuer ; il résolut donc de tuer le pauvre drapier.

Racontons comment la chose s'accomplit, et comment la marquise devint madame de Lesdiguières.

Le brave homme de mari avait abandonné son commerce, et s'était retiré à la campagne depuis plusieurs années. L endroit où il s'était retiré était à une petite lieue de Grenoble, et s'appelait Port-de-Gien.

Un matin, le colonel monta à cheval, accompagné d'un valet. Arrivé de bonne heure à Port-de-Gien, pour lier la conversation, il demande à un berger s'il connaît la maison du capitaine Clavel. — Il va sans dire qu'il n'existait à Port-de-Gien aucun capitaine Clavel, et que la question n'avait d'autre but que de dérouter les soupçons du berger.

— Je ne connais pas le capitaine Clavel, répond le berger ; mais ne serait-ce pas Mathel que vous voulez dire?

— Mathel ou Clavel, je ne sais plus bien.

— C'est que voilà la maison de M. Mathel.

— Où?

— Tenez, celle-là

Et il désignait une maison du doigt.

— Eh bien, dit le Piémontais, conduis-moi et montre-moi ce M. Clavel ou Mathel ; car, pour moi, je ne le connais pas.

Le berger quitta son troupeau, fit cent pas avec le Piémontais, et lui montra le brave drapier, qui se promenait seul, le long d'une pièce de terre.

Le Piémontais remercie le berger, lui donne pourboire et le renvoie ; puis il va au drapier.

— Monsieur, lui dit-il, c'est bien vous qui êtes M. Aymon Mathel?

— Oui, monsieur, répondit le drapier.

— Vous en êtes sûr?

— Pardieu!

— C'est que, pour rien au monde, comprenez-vous, monsieur, je ne voudrais me tromper.

Et, ce disant le Piémontais lui tira à bout portant un coup de pistolet dans la poitrine.

Il n'était pas mort : le valet l'acheva de quelques coups d'épée. Puis maître et valet revinrent en toute hâte à Grenoble.

On trouva le corps et la justice informa ; on arrêta le berger, le valet du mort et une servante qui était sa maîtresse, les premiers soupçons s étant portés sur eux.

Le berger raconta tout ; seulement, il ignorait le nom de l assassin

On lui demanda s'il croyait pouvoir le reconnaître ; il répondit qu'il n'en faisait aucun doute.

Alors, on le conduisit à Grenoble, et on le mit dans la prison ; mais, par la grille de sa fenêtre, il découvrait toute la place Saint-André, une des plus passantes de Grenoble. S'il apercevait son assassin, il devait en donner avis.

Le colonel Alard passa.

— Voilà mon homme ! s'écria le berger en le désignant.

Cinq minutes après, le colonel Alard était arrêté et emprisonné.

Le procès allait s'instruire, quand, par la marquise, M de Lesdiguières fut avisé de ce qui se passait. Il comprit que, l'affaire s'approfondissant, sa maîtresse était horriblement compromise ; il partit aussitôt du lieu où il était, gagna vivement Grenoble, entra dans la ville sans être attendu : en vertu de son autorité de gouverneur, il délivra le Piémontais, l'emmena hors de la ville, et, là, lui montra le chemin du Piémont.

Le colonel Alard ne demanda pas son reste : il ne fit qu'un bond du chemin à la montagne et disparut.

L'aventure donna à M. de Lesdiguières quelque répugnance à épouser la marquise.

Cependant, celle-ci le pressant de légitimer les deux filles qu'elle avait de lui, il se décida à en faire sa femme, cinq ou six ans après l'aventure que nous venons de raconter.

Au moment de monter en voiture pour se rendre à l'église :

— Allons donc faire cette sottise, madame, dit-il, puisque vous le voulez absolument.

Et la sottise s'accomplit.

Quelques jours après, madame la connétable, qui trouvait probablement que son mari ne réchauffait pas suffisamment le lit, le faisait bassiner par sa chambrière. le connétable étant déjà couché. Celle-ci brûla le connétable bien serré à la cuisse ; le connétable fit un mouvement.

— Qu'avez-vous, mon ami? lui demanda sa femme.

— Eh ! madame, rien, répondit celui-ci, qui était fort patient à la douleur ; seulement, je trouve que vous faites bassiner votre lit un peu bien chaud.

Le connétable avait un secrétaire nommé Besançon, qui faisait des couplets satiriques, et qui fut depuis attaché à monseigneur Gaston d'Orléans, frère du roi.

Voici ce que raconte ce secrétaire sur le jour de la mort et sur la mort même de son maître.

Il travaillait, ce jour-là, avec le connétable à des départs de gens de guerre.

— Il faudrait que nous eussions là M. de Créqui : il nous aiderait, dit Besançon.

— Bon ! repartit le connétable, il devrait y être en effet : mais, s'il a trouvé un chambrillon sur son chemin, il ne viendra pas d'aujourd'hui.

Il travailla de bon sens toute la journée ; puis, se sentant affaibli, il appela son curé.

— Monsieur le curé, dit-il, faites-moi tout ce qu'il faut.

— Tout ce qu'il faut... pour quoi? demanda le curé.

— Eh ! pour faire le grand voyage ; je ne vous dis pas que cela presse, mais il est temps.

Le curé le confessa et le fit communier.

— Est-ce là tout ce qu'on fait d habitude? demanda le connétable.

— On donne encore l'extrême-onction, monseigneur.

— Donnez l'extrême-onction, monsieur le curé ; je veux que rien n'y manque.

Et le curé ajouta l'extrême-onction.

— Cette fois, est-ce tout? demanda le connétable.

— Oui, monseigneur.

— Eh bien, en ce cas, adieu monsieur le curé ! en vous remerciant.

Le curé sortit ; le médecin s'approcha.

— Ah ! c'est vous, lui dit le connétable.

— Oui, monseigneur. J'espère encore...

— Plait-il?

— Je dis que j'en ai vu de plus malades que vous, monsieur, et qui en ont échappé.

— Oui, dit le connétable, c'est possible ; mais ils n'avaient pas, comme moi, quatre-vingt-cinq ans.

En ce moment vinrent des moines à qui il avait déjà donné quatre mille écus, et qui lui promettaient le paradis s'il voulait leur en donner autant encore Le connétable réfléchit un instant, et, se retournant vers eux :

— Voyez-vous, mes pères, dit-il, si je ne suis pas sauvé pour quatre mille écus, je ne le serai pas pour huit mille. . Adieu !

Et sur ce mot, il mourut le plus tranquillement du monde.

V

Nous avons dit que Louis XIII faisait des ballets, et le cardinal de Richelieu des comédies.

A cette époque, la danse était à la mode ; nous verrons tout à l'heure danser le cardinal.

Nous avons raconté comment Sully, pour se délasser de ses journées de travail, dansait tous les soirs devant ses intimes.

La Vieuville, le surintendant des finances, aimait fort la danse, lui aussi. Quand c'étaient des femmes qui lui venaient demander de l'argent, il leur faisait danser des *courantes* ; quand c'étaient des hommes, il faisait des brasses comme un nageur, et répondait :

— Je nage, je nage : il n'y a plus de fonds!

Scapin, qui faisait partie d'une troupe de comédiens que Marie de Médicis avait fait venir de par delà les monts,

se présenta un jour chez M. de la Vieuville pour être payé. M. de la Vieuville commence à faire, vis-à-vis du comédien, les mêmes pasquinades qu'il faisait vis-à-vis de tout le monde.

Scapin le laissa aller jusqu'au bout et applaudit ; puis :

— Maintenant, *monsou*, dit-il, vous avez fait mon métier ; eh bien, à cette *houre*, faites le vôtre.

Au reste, le roi, la veille du jour où il lui avait confié les finances, l'avait invité à dîner avec lui, et lui avait fait manger tout un pot de coings confits. — Le roi, qui faisait ministre un pareil homme, n'aurait-il pas dû en faire venir un second pot pour lui tenir compagnie ?

Louis XIII, en voyage, acceptait les bals qu'on lui offrait dans les plus petites villes. Un jour, ou plutôt une nuit qu'il avait accepté pareille invitation, une des danseuses, nommée Catin-Gau, monta sur un siège pour prendre un bout de chandelle de suif dans un chandelier de bois. Il n'y avait dans cette action rien de bien séduisant ; mais le roi Louis XIII n'était point comme les autres hommes : il devint amoureux de cette jeune fille, disant qu'elle avait fait la chose avec tant de grâce, qu'elle lui avait ravi le cœur.

En partant, il lui fit donner dix mille écus, lui recommandant de bien garder sa vertu.

Nous avons raconté ce qu'il avait dit à madame de Chevreuse, qu'il n'aimait ses maîtresses que jusqu'à la ceinture.

En somme, le roi ne fut véritablement épris que de deux personnes : de mademoiselle de la Fayette et de mademoiselle de Hautefort. — Quand nous en serons à l'année 1630, année qui vit naître ces singulières amours, nous raconterons les royales fantaisies de Sa Majesté, et nous dirons jusqu'où elles allaient.

En général, quand il commençait à cajoler une fille, il lui disait :

— Pas de mauvaise pensée !

Quant aux femmes mariées, il ne les regardait même pas ; aussi était-il, à cet endroit, fort sévère pour autrui.

Rebuté un jour des débauches de deux musiciens de sa chapelle, nommés Moulinier et de Justice, il leur fit retrancher la moitié de leurs appointements.

Désespérés, ils allèrent trouver Marais, le bouffon du roi. Marais leur donna une invention pour rattraper la totalité de leurs appointements.

Ils vinrent au petit coucher du roi, à moitié habillés, l'un ayant un pourpoint et pas de haut-de-chausses, l'autre ayant un haut-de-chausses et pas de pourpoint. Ainsi costumés ils se mirent à danser une sarabande.

— Que veut dire cela, fit le roi, et quelle est cette mascarade ?

— C'est, sire, répondit Marais, que des gens qui n'ont que la moitié de leurs appointements ne peuvent s'habiller qu'à moitié.

Le roi rit à la fois du mot et de la chose, et les reprit en grâce.

C'était ce Marais qui disait au roi Louis XIII :

— Sire, il y a dans votre métier deux choses dont je ne m'accommoderais jamais.

— Lesquelles ? demanda le roi.

— C'est de manger tout seul, répondit Marais, et de c... en compagnie.

Et, cependant, Louis XIII faisait des chansons assez lestes ; témoin celle-ci, dont il ne nous reste que le refrain :

Semez graines de coquette,
Et vous aurez des cocus !

Non seulement il faisait les paroles de ses chansons, mais souvent aussi il en faisait les airs.

Il est vrai que parfois il faisait les airs et chargeait quelque autre de faire les paroles. C'est ce qui lui arriva un jour qu'il avait fait un air qui lui plaisait fort. Il envoya quérir Boisrobert pour lui faire des paroles ; c'était au temps où le roi était épris de mademoiselle de Hautefort : Boisrobert fit des paroles sur cet amour.

Le roi les écouta.

— Elles vont bien, dit-il ; mais il faudrait ôter le mot de *désirs*, attendu que je ne désire rien.

Puisque nous tenons Boisrobert faisons-le plus amplement connaître à nos lecteurs.

Boisrobert, qui, à l'époque dont nous parlons, avait une trentaine d'années, ne se nommait point Boisrobert : — il s'appelait Métel. Il était né à Caen, vers 1592, était fils d'un procureur huguenot, et fut élevé lui-même dans la religion réformée. Il étudia pour être avocat, et se fit inscrire au barreau de Rouen. Un jour qu'il était en train de plaider, une vieille femme, qui faisait un assez mauvais métier le vint avertir qu'une fille l'accusait de lui avoir fait deux enfants. Métel acheva sa plaidoirie, et, sa plaidoirie achevée, se sauva à Paris, prit le nom de Boisrobert, et s'attacha au cardinal du Perron.

Comme il était poète, la reine mère, tandis qu'elle était à Blois, le manda auprès d'elle, dans l'intention de faire jouer des comédies, pour que M. de Luynes ne la soupçonnât point d'intriguer. On donna au poète le *Pastor fido* à traduire ; mais Boisrobert demanda six mois pour sa traduction. Alors, la reine mère secoua la tête en disant :

— Vous n'êtes pas notre fait, monsieur le Bois.

Depuis ce temps, on l'appela familièrement le Bois ; ce qui était plus court que Boisrobert.

Lorsque monseigneur l'évêque de Luçon fut redevenu en faveur, Boisrobert fit tout ce qu'il put pour rentrer chez lui, mais l'illustre prélat ne le goûtait aucunement, et, plusieurs fois, gronda ses gens de ne pas le défaire de cet homme qui se trouvait constamment sur son chemin.

Boisrobert, quoiqu'il eût appris cela, l'attendit comme d'habitude, et, s'adressant à lui-même :

— Eh ! monseigneur, dit-il, vous laissez bien manger aux chiens les miettes qui tombent de votre table ! Est-ce que je ne vaux pas un chien ?

Cela ne toucha point encore monseigneur l'évêque.

Alors, Boisrobert, pour vivre, s'avisa d'un expédient : il allait à la porte de tous les grands seigneurs demander de quoi se faire une bibliothèque, désignant les livres qu'il désirait qu'on lui donnât ; puis, quand il avait reçu les livres, il les revendait à un libraire qu'il menait avec lui. Il escroqua ainsi cinq ou six mille livres.

Pendant cette course à la sonnette, il s'était présenté chez M. de Candale, fils du duc d'Epernon, et lui avait demandé de lui donner les *Pères de l'Eglise*.

— Je n'ai point les *Pères de l'Eglise*, répondit celui-ci ; mais dites à M. de Boisrobert que, s'il veut prendre *le mien*, je le lui donnerai bien volontiers.

Il y avait dans la réponse une petite faute de français, mais un grand seigneur qui fait un mot n'y regarde pas de si près.

Enfin, Boisrobert entra chez M. de Richelieu, et voici à quelle occasion : s'étant, selon son habitude, faufilé près de l'évêque de Luçon, et se trouvant là au moment où celui-ci essayait des chapeaux de feutre, l'évêque en choisit un, et s'en coiffa.

— Me sied-il bien ? demanda-t-il à ceux qui l'entouraient.

— Oui, monseigneur, répondit Boisrobert ; mais il vous siérait encore mieux s'il était de la couleur du nez de votre aumônier.

Or, le père Mulot, aumônier de Sa Grandeur, et amateur passionné du bon vin, s'était fait, à force d'en boire, un nez qui, comme l'escarboucle des anciens, avait fini par briller jusque dans les ténèbres.

Le cardinal, qui aimait à se moquer de son aumônier, trouva le mot joli.

— Décidément, dit-il, le Bois, vous avez de l'esprit ; je vous attache à ma personne.

Et, de ce jour, le Bois fit partie de la maison de monseigneur l'évêque de Luçon, lequel devait bientôt, effectivement, voir se réaliser le souhait de son flatteur.

Disons quelques mots de ce brave aumônier qui avait eu le bonheur de fournir à Boisrobert la comparaison à laquelle il dut sa fortune.

C'était un bon homme s'il en fut, mais qui n'entendait point raison sur le chapitre du mauvais vin et des dîners refroidis.

Un jour qu'il y avait un bon déjeuner chez l'évêque de Luçon, M. de Bérulle, depuis cardinal, le prit pour lui servir la messe ; mais voilà que M. de Bérulle, moins pressé de déjeuner que Mulot, s'amuse, avant de consacrer, à faire je ne sais combien de méditations. Mulot enrageait, car il comprenait bien que tout serait mangé, ou que ce qui ne serait point mangé serait refroidi. Cependant, il se taisait et servait sa messe en grinçant des dents.

Enfin, M. de Bérulle lambina tant, que le père Mulot n'y put tenir plus longtemps.

— Ah ! pardieu ! s'écria-t-il, vous êtes un plaisant homme de vous endormir comme cela sur le calice ! Croyez-vous que vous en vaudrez mieux, pour nous avoir fait manger notre déjeuner froid et boire notre vin chaud ?

Un autre jour que le conseil se tenait à Charenton, dans ce joli pavillon bâti en briques et en pierres de taille, et qui est situé à l'entrée de la ville du côté de Paris, pavillon bâti par Henri IV pour Gabrielle d'Estrées, le père Mulot pria M. d'Effiat, père de Cinq-Mars, et alors premier écuyer, de l'y mener pour une affaire qu'il avait à poursuivre.

Mulot, qu'on savait appartenir à Sa Grandeur, ne fit pas antichambre ; mais la chose ne lui servit aucunement, car on lui refusa net ce qu'il demandait.

Fort contrarié de ce mauvais succès, il pria M. d'Effiat de le ramener à Paris.

— Vous avez fini, soit, répondit M. d'Effiat ; mais, moi, je n'ai point fini encore.

— Ah çà ! dit l'abbé Mulot, vous comptez donc me laisser en aller à pied, vous ?

— Non, mais ayez patience; et, quand j'aurai fini, je vous ramènerai en voiture.

— Patience! patience! gronda l'abbé si haut, que M. d'Effiat l'entendit.

— Ah! mons de Mulot, mons de Mulot, dit celui-ci, taisons-nous!

— Et pourquoi cela, *mons Fiat*, *mons Fiat?* répéta l'abbé.

— Comment, *mons Fiat?* s'écria le grand écuyer furieux.

— Oui, *mons Fiat*, reprit l'abbé avec un accent auvergnat qui faisait le bonheur du cardinal de Richelieu, et quiconque allongera mon nom, je lui raccourcirai le sien.

Et, tout en colère, l'abbé Mulot tourna le dos à M. d'Effiat, et s'en revint à pied.

Un jour que le pauvre abbé avait la goutte, son laquais fut arrêté par Gilles Boileau, frère de Boileau-Despréaux, le satirique.

— A propos, lui demanda celui-ci, comment va ton maître?

— Oh! monsieur, il souffre bien!

— Je parie qu'il jure comme un damné.

— Oh! quant à cela, oui, monsieur.

— Fi! un homme d'Église! dit Boileau.

— Monsieur, répondit le laquais, il faut le lui pardonner: il dit qu'il n'a d'autre consolation dans son mal.

— Ne pourrait-il pas prier?

— Il a essayé, mais cela n'a rien fait.

— Alors, qu'il continue, dit Gilles Boileau en s'en allant de son côté.

— Ah! monsieur, répondit le laquais en s'en allant de son côté aussi, il n'a pas besoin de la permission!

Le père Mulot, avant d'être à M. de Luçon, était chanoine de la Sainte-Chapelle. Dans cette qualité, il était simplement ami et serviteur de M. de Luçon.

Après la mort du maréchal d'Ancre, et quand M. de Luçon avait été relégué à Avignon, Mulot vendit tout ce qu'il avait, réunit quatre mille écus, et les porta au proscrit, qui en avait grand besoin. Le proscrit, de retour et en faveur, fit Mulot son aumônier; mais ce titre d'aumônier de Sa Grandeur sonnait mal aux oreilles de Mulot, qui lui préférait probablement celui de chanoine de la Sainte-Chapelle, et, chaque fois qu'on l'appelait *monsieur l'aumônier*, il entrait en rage.

Un jour, le cardinal, qui, ainsi que nous l'avons dit, se plaisait fort à le faire enrager, feignit d'avoir reçu une lettre sur laquelle se trouvait cette suscription:

A monsieur, monsieur Mulot, aumônier de Son Éminence.

Et, rencontrant l'aumônier:

— Tenez, l'abbé, lui dit-il, voici une lettre que je crois être pour vous.

Celui-ci jeta les yeux sur l'adresse, et, se sentant pris de sa répugnance ordinaire pour le titre d'aumônier:

— Quel est le sot qui a écrit cette lettre? dit-il.

— Le sot?

— Oui, le sot, je redis le mot!

— Ouais! fit le cardinal, et si, ce sot, c'était moi?

— Eh bien, quand ce serait vous, ce n'est point la première sottise que vous auriez faite, n'est-ce pas?

Le cardinal s'amusait souvent à mettre l'abbé Mulot, bon mangeur et beau buveur, aux prises avec un gentilhomme de Touraine nommé la Falloue, et qui était doué des mêmes qualités.

Ce la Falloue avait été placé près du cardinal par le roi pour empêcher qu'on ne l'accablât de demandes, qu'on n'arrivât jusqu'à lui sans avoir quelque chose d'important à lui dire, et peut-être aussi pour lui servir un peu d'espion. — A cette époque, le cardinal n'avait pas encore un maître de chambre et des gardes.

Quand les autres disaient: « Oh! qu'il ferait beau chasser aujourd'hui! — Oh! qu'il ferait beau se promener aujourd'hui! Oh! qu'il ferait beau jouer à la paume ou danser aujourd'hui! » la Falloue disait:

— Oh! qu'il ferait beau manger aujourd'hui!

Lorsqu'il se mettait à table, son *Benedicite* était:

— Mon Dieu, Seigneur, faites que le dîner que je vais manger soit bon!

Lorsqu'il avait fini de dîner, ses *Grâces* étaient:

— Mon Dieu, Seigneur, faites que je digère bien le dîner que je viens de manger!

Quant à l'abbé Mulot, sans gêne avec le cardinal, on comprend bien qu'il se gênait moins encore avec les étrangers qu'avec Son Éminence; témoin sa réponse à M. le marquis d'Effiat.

Nous avons parlé de ce nez à qui le vin bu avait fini par communiquer sa couleur. En effet, le bon abbé aimait tant le vin, qu'il ne pouvait s'empêcher de faire une aigre réprimande à tous ceux qui n'en avaient pas de bon; si bien que, lorsqu'il dînait en ville, et qu'on lui servait du vin qui n'était pas de son goût, il faisait venir les valets derrière sa chaise, et leur disait:

— Or çà, vous êtes des malheureux!

— Et de quoi, monsieur l'abbé?

— De n'avertir point votre maître, qui peut-être ne s'y connaît point, qu'il se fait du tort de n'avoir pas de bon vin à donner à ses amis.

Nous avons dit avec quelle liberté l'abbé parlait au cardinal.

Il est vrai que le cardinal familiarisait plus avec lui qu'avec personne, lui faisant toute sorte de tours dont le pauvre aumônier était quelquefois le mauvais marchand.

Un jour que le cardinal et lui devaient aller ensemble à la promenade, le cardinal s'amusa à mettre des épines sous la selle du cheval de son aumônier. Celui-ci, enfourchant la bête, appuya naturellement sur la selle; les épines entrèrent dans les reins du cheval, lequel se mit à regimber de telle façon, que l'aumônier n'eut que le temps de l'empoigner par le cou, puis, dans un moment de calme, de sauter à terre.

Une fois sur ce plancher solide, l'aumônier regarda autour de lui, et vit le cardinal qui se tenait les côtes de rire.

Lui, ne riait point, il s'en fallait même de beaucoup.

Il alla droit au cardinal, et, lui mettant presque le poing sous le nez:

— Oh! décidément, lui dit-il, vous êtes un méchant homme, monseigneur!

— Chut! dit l'éminentissime riant toujours, chut, mon cher Mulot! ou je vous fais pendre!

— Comment, vous me faites pendre?

— Oui, vous révélez le secret de la confession.

Et ce ne fut pas la dernière fois que le bon chanoine tomba dans cette faute; car, un jour que le cardinal disputait avec lui à table, et le poussait, selon son habitude, pour s'amuser de sa colère:

— Tenez, lui dit Mulot exaspéré, vous ne croyez en rien, pas même en Dieu?

— Comment, je ne crois pas en Dieu?

— Voyons, s'écria l'aumônier, n'allez-vous pas me dire aujourd'hui que vous y croyez, quand, hier, vous m'avez avoué, à confesse, que vous n'y croyiez pas?

Tallemant des Réaux, qui raconte l'anecdote, ne dit point comment le cardinal prit cette plaisanterie de monsieur son aumônier.

Revenons à Boisrobert.

Après avoir eu tant de peine à s'établir avec le cardinal, Boisrobert en était arrivé à lui être tellement indispensable, qu'en mourant, il dit

— Je me contenterais d'être aussi bien avec monseigneur Jésus-Christ que je l'ai été avec monseigneur le cardinal de Richelieu.

Cette faveur valut à Boisrobert celle d'aller en Angleterre avec M. et madame de Chevreuse, lorsqu'il fut question du mariage de madame Henriette-Marie de France avec le prince de Galles, lequel fut depuis Charles Ier; mais l'air de l'Angleterre, à ce qu'il paraît, ne convenait point à Boisrobert: il tomba malade, et fit, sur sa maladie, une élégie dans laquelle il appelait le climat de l'Angleterre un *climat barbare*.

L'élégie faite, Boisrobert n'eut rien de plus pressé que de la montrer à madame de Chevreuse. Madame de Chevreuse la prit, la lut et n'eut rien de plus pressé, de son côté, que de la montrer au comte de Carlisle et au comte Holland, auxquels on prétendait qu'elle montrait bien autre chose.

Le *climat barbare* choqua particulièrement le comte Holland, qui, la première fois qu'il vit Boisrobert, l'en querella devant madame de Chevreuse. Boisrobert était homme d'esprit: il s'excusa en disant qu'il tenait pour barbares tous les lieux où il était malade, et qu'il en eût dit autant du paradis terrestre en pareille occasion.

Ce à quoi il ajouta

— Mais, depuis que je me porte bien, et que le roi m'a envoyé trois cents jacobus, le climat me semble tout à fait radouci.

Le comte de Carlisle trouva le mot joli; mais le comte Holland ne pouvait passer par-dessus le *climat barbare*.

Lorsque madame de Chevreuse reprit le chemin de la France, ces messieurs l'accompagnèrent. A quelques milles de Londres, un coteau se présenta au bord de la Tamise: comme le chemin était fort rude, on descendit de voiture pour le monter à pied; à mesure que l'on montait, le site devenait plus beau.

— Oh! le merveilleux pays! s'écria Boisrobert en arrivant au sommet

— C'est pourtant un *climat barbare*, dit lord Holland.

Boisrobert avait acheté en Angleterre quatre haquenées, et, par madame de Chevreuse, il fit demander permission au duc de Buckingham, grand amiral, de les faire passer en France.

Lord Holland était là lorsque Buckingham écrivit sur la passe de Boisrobert: *Quatre chevaux*.

— Prêtez-moi la plume, dit-il au grand amiral; j'ai quelque chose à ajouter.

Buckingham lui prêta la plume, et lord Holland ajouta:

Pour le tirer d'autant plus promptement de ce climat barbare.

Boisrobert était bon camarade et des plus serviables pour ses confrères. Mairet, l'auteur de la *Sylvie*, était attaché au duc de Montmorency, dont il recevait quatre cents livres de pension, quand le duc perdit la tête. Mairet, près du duc, et à l'époque de sa puissance, avait rendu de mauvais offices à Boisrobert, s'était raillé de lui, et avait bafoué ses pièces. Néanmoins, sachant Mairet malheureux, Boisrobert oublia tout, alla trouver le cardinal, et lui dit la situation de Mairet, ajoutant :

— Monseigneur, quand il n'y aurait qu'à cause de la *Sylvie*, toutes les dames vous béniront d'avoir fait du bien au pauvre Mairet.

Le cardinal finit par céder, et donna deux cents écus de pension à Mairet. Boisrobert en porta le brevet à Conrart et à Chapelain, qui étaient venus le solliciter en faveur de son ancien ennemi, en disant :

— Je veux qu'il vous en ait l'obligation.

Puisque nous venons de nommer Conrart et Chapelain, disons aussi deux mots de ces hommes, qui eurent — le dernier surtout — une si grande célébrité pendant le XVIIe siècle, que Louis XIV mettait de sa main au bas de l'arrêté qui augmentait sa pension : « Porter de deux mille à trois mille livres la pension de M. Chapelain, le plus grand poète qui ait jamais existé. »

Jean Chapelain était fils d'un notaire de Paris. Il commença par être précepteur-gouverneur de MM. de la Trousse, fils du grand prévôt. Cette qualité de gouverneur lui avait donné le droit de porter l'épée ; et, ne l'étant plus, il avait, cependant, continué de la porter. Cela inquiétait fort ses parents, qui prièrent un de ses amis de l'engager à quitter cette arme ; mais, au lieu de se risquer à cette prière, l'ami prit un biais qui lui réussit. Il attendit Chapelain dans la rue, et, allant à lui :

— Oh ! mon ami, lui dit-il, quel bonheur de te rencontrer et que tu aies ton épée !

— Pourquoi cela ?

— Je viens de ramasser une querelle ; mon adversaire a un ami qui veut se battre à toute force : tu vas me servir de second.

— Impossible ! dit Chapelain : il faut que je rentre chez moi pour affaires de la plus haute importance.

Et, en effet, il rentra chez lui, mais pour mettre son épée au clou. Depuis, il ne l'en détacha jamais.

C'était un des grands hanteurs de l'hôtel Rambouillet, dont nous aurons bien aussi à nous occuper un peu. Il y fut introduit vers l'époque du siége de la Rochelle, c'est-à-dire en 1627. Madame de Rambouillet racontait, vingt ans après, à Tallemant des Réaux, qu'il avait, le jour où il fit son apparition dans la fameuse chambre bleue, un habit de satin colombin, doublé de panne verte et passementé de petits passements colombins et verts à œil de perdrix, comme on en portait dix ans auparavant. Il avait avec cela les plus ridicules bottes du monde et les plus ridicules bas à bottes ; en outre, il portait du réseau au lieu de dentelle. Plus tard, il avait adopté l'habit noir ; mais il était aussi ridicule avec l'habit noir qu'avec l'habit colombin : c'était au point qu'il avait l'air de n'avoir jamais rien eu de neuf. Le marquis de Pisani avait fait sur lui des vers, perdus depuis, et dont on ne connaît que les deux suivants :

> J'avais les bas de Vaugelas,
> Et les bottes de Chapelain.

C'était surtout la perruque et le chapeau du poëte qui étaient, à ce qu'il paraît, des miracles de vétusté ; et, cependant, — pareil au héros de Murger, qui avait sa pipe pour aller dans le monde, laquelle était encore plus belle que la pipe qu'il avait pour rester chez lui, — Chapelain avait pour rester chez lui, une perruque et un chapeau bien autrement vieux encore que ceux qu'il avait pour aller dans le monde !

Tallemant des Réaux raconte lui avoir vu, lors de la mort de sa mère, un crêpe qui, à force d'être porté, était devenu feuille morte, et un justaucorps noir moucheté qui venait de sa sœur, avec laquelle il demeurait.

On mourait de froid dans sa chambre, et il n'y faisait du feu que quand l'eau cassait les pots en y gelant.

Avec cela, il était petit, laid de visage et crachotant toujours.

« Je ne comprends pas, dit Tallemant des Réaux, comment ce diseur de vérités, cet homme qui rompt tout le monde en visière, M. de Montausier, en un mot, n'a jamais eu le courage de lui reprocher sa mesquinerie. Souvent je lui ai vu à l'hôtel de Rambouillet, ses mouchoirs si noirs, que cela faisoit mal au cœur. Je n'ai jamais tant ri sous cape, que de le voir cajoler Pellaquin, une belle fille qui étoit à madame de Montausier, et qui avoit bien la mine de se moquer de lui, car il avoit un manteau si usé, qu'on en voyoit la corde à cent pas. Par malheur, c'étoit à une fenêtre où le soleil donnoit, et elle voyoit la corde grosse comme les doigts. »

Et, cependant, Boisrobert racontait que, lors d'un payement qu'il avait fait à Chapelain, celui-ci lui avait renvoyé un sou qu'il y avait en trop.

On disait encore qu'il avait fait donner à Colletet une pension de six cents francs qui lui revenait à lui ; nous reconterons plus tard à quelle occasion.

Chapelain avait, comme dit Tallemant des Réaux, toujours eu la poésie en tête. Il est vrai que Tallemant ajoute, dans ce charmant style du XVIe siècle, si concis et si pittoresque : *Quoiqu'il n'y fût pas né.*

« Cependant, ajoute le même auteur, à force de *relâter*, il a fait deux ou trois pièces fort raisonnables. »

Ces pièces, c'était, d'abord, le *Récit de la Lionne*, pour lequel le grand Balzac lui écrivait, le 3 juillet 1663 :

« Je trouve cette lionne bien heureuse d'avoir le ciel pour amphithéâtre, et d'y être mise par une telle main que la vôtre. Vous la faites grandir si bien et si agréablement, et son rugissement est si doux et si harmonieux dans vos vers, qu'il n'y a pas de musique qui la vaille. »

Puis la plus grande partie de *Zirphée*. — En nommant la *Zirphée* aux lecteurs de 1855, nous leur parlons hébreu. Donnons donc quelques explications qui leur serviront de fil dans le labyrinthe où nous les conduisons.

Madame de Rambouillet avait grand plaisir à surprendre ses habitués ; elle fit donc faire, dans cette intention, un grand cabinet avec trois croisées, à trois faces différentes, qui donnaient sur le jardin des Quinze-Vingts, sur le jardin de l'hôtel de Chevreuse, et sur le jardin de l'hôtel Rambouillet ; elle fit bâtir, peindre et meubler ce cabinet sans que personne de la grande foule de gens qui allaient chez elle en sût rien : elle faisait passer les ouvriers par-dessus les murailles pour aller travailler de l'autre côté de ces murailles. Un M. Arnauld trouva une échelle dressée, et eut l'idée d'y monter ; mais à peine avait-il le pied sur le second échelon, qu'on l'appela. Il répondit à l'appel et n'y pensa plus.

Or, un soir qu'il y avait nombreuse compagnie à l'hôtel, tout à coup, on entendit un grand bruit derrière la tapisserie. La muraille sembla s'ouvrir, et madame de Rambouillet, qui fut depuis madame de Montausier, vêtue superbement, apparut dans un cabinet magnifique et merveilleusement bien éclairé, qui semblait avoir été apporté là par enchantement.

La surprise fut grande : cette surprise excita la verve de Chapelain. Quelques jours après, il fit attacher secrètement dans ce cabinet un rouleau de vélin sur lequel était écrite une ode à *Zirphée*, reine d'Argenne, héroïne des Amadis personnifiés dans le carrousel de la place Royale de 1612.

Dans son ode, dont nous allons, au reste, donner un fragment, Chapelain disait que cette loge qui porta depuis le nom de loge de Zirphée, n'avait été faite que pour mettre *Arthénice* à couvert de l'injure des ans. Notons que madame de Rambouillet, que l'on appelait Arthénice, était atteinte d'une foule d'infirmités.

Voici les meilleures stances de cette ode ; elles pourront faire juger de la manière de cet homme qui emplit toutes les bibliothèques de ses livres et la moitié du XVIIe siècle de sa renommée, et qui aujourd'hui, connu seulement par les épigrammes de Boileau, n'existe plus, peut-être, que dans la bibliothèque de la rue de Richelieu ; et encore !...

> Son vaste cœur, en ces bas lieux,
> Pour remplir sa grandeur ne voit rien d'assez ample ;
> Et son esprit prodigieux
> Est l'exemple public, mais qui n'a point d'exemple.
> De douce majesté son corps est revêtu :
> Et qui le détruirait, il détruirait le temple
> De l'honneur et de la vertu.
>
> Mais le ciel, d'où vient sa clarté,
> Pense à la retirer et l'envie à la terre :
> Et, ravissant sa liberté,
> Par cent maux pour l'avoir, il lui livre la guerre.
> Rien d'un si fier dessein ne le peut divertir ;
> Il la veut posséder, et montre le tonnerre
> A qui n'y veut pas consentir.
>
> Urgande sut bien autrefois,
> En faveur d'Amadis et de sa noble bande,
> Par ses charmes fixer les lois
> Du temps, à qui les cieux veulent que tout se rende,
> J'ai dû faire à vos yeux ce qu'on a fait jadis :
> Conserver Arthénice avec l'art dont Urgande
> A su conserver Amadis.

Par la puissance de cet art,
J'ai construit cette loge aux maux inaccessible,
Quand, des coups du sort à l'écart,
Franche des changements de l'être corruptible,
Pour qui seule, en roulant, les cieux ne roulent pas
Bref, où ne montrent pas leur visage terrible
La vieillesse ni le trépas ;

Cette incomparable beauté
Que cent maux attaquaient et pressaient de se rendre,
Par cet édifice enchanté
Trompera leurs efforts et s'en pourra défendre.
Elle y brille en son trône et son éclat divin,
De là, sur les mortels, va désormais s'épandre
Sans nuage, éclipse, ni fin.

Enfin, la troisième chose à laquelle Tallemant des Réaux accorde du mérite, c'est l'ode de Chapelain au cardinal de Richelieu, ode qui a été imprimée d'abord à part, puis reproduite dans la publication des *Nouvelles Muses* des sieurs Godeau, Chapelain et Habert ; elle avait trente strophes de dix vers chacune.

C'était vers ce temps que notre poète composait *la Pucelle*. Sur les deux premiers chants, qu'il lisait de tous côtés, M. de Longueville, tout enchanté, lui fit offrir d'être de sa maison. Chapelain répondit qu'il était engagé comme secrétaire de M. de Noailles à Rome.

Chapelain était fort susceptible.

A quelque temps de là, M. de Noailles lui ayant fait une brutalité, il le planta là. M. de Noailles pensa en enrager : il remua ciel et terre pour le ravoir, et le réclama au cardinal ; mais Boisrobert, prié d'intervenir, fit souvenir au cardinal qu'il devait être obligé à Chapelain pour son ode ; — de sorte que le cardinal resta neutre.

Sur ces entrefaites, M. de Longueville apprit que Chapelain était déferré de son secrétariat d'ambassade ; alors, il se fit amener le poète, et, après avoir causé plus d'une heure avec lui, sans lui imposer aucune condition, il lui remit une cassette en lui disant de ne l'ouvrir qu'à son retour. A son retour, Chapelain ouvrit la cassette, et y trouva le brevet d'une pension de deux mille livres, hypothéquée sur tous les biens de M. de Longueville. Chapelain avait, en outre, du cardinal, une pension de mille livres que Boisrobert voulut faire porter à seize cents. Ce sont ces derniers six cents francs que Chapelain fit allouer à Colletet.

La Pucelle fut vingt ans à paraître : pendant vingt ans, tout Paris s'en occupa. Aussi François Payot de Linière, auteur satirique contemporain de Chapelain, fit-il contre lui cette épigramme au moment où l'on annonçait l'apparition du poème :

La France attend de Chapelain,
Ce rare et fameux écrivain,
Une merveilleuse *Pucelle*.
La cabale en dit force bien
Depuis vingt ans, on parle d'elle ;
Dans six mois, on n'en dira rien.

Chapelain était furieux de l'épigramme ; il disait tout haut que celui qui l'avait faite méritait des coups de bâton ; mais il ne lui en donna point.

Passons à Conrart.

Valentin Conrart était né à Valenciennes, et fut le premier secrétaire perpétuel et le vrai fondateur de l'Académie française. — Il ne faut pas lui en vouloir : il ne savait probablement pas qu'il faisait de l'Académie un nid à grands seigneurs. — Il était fils d'un honnête bourgeois de Valenciennes qui avait du bien, mais qui, austère observateur des lois somptuaires, ne permettait à son fils de porter ni jarretières, ni roses de souliers, et qui lui faisait couper les cheveux au-dessus de l'oreille : il en résultait que le jeune Conrart avait des jarretières et des roses qu'il ôtait et mettait au coin de la rue. Un jour, ainsi accoutré, il eut la chance de donner contre son père : celui-ci le voulait maudire et chasser de la maison.

Conrart ne reçut aucune éducation, tant son père avait peur qu'il ne se fît écrivain : de là son ignorance complète de la langue latine.

Par malheur, au point de vue de son père, le jeune Conrart était cousin de M. Godeau, évêque de Vence, qui fut aussi de l'Académie française, et qui écrivait des vers érotiques d'une main et des poésies sacrées de l'autre. Ce Godeau avait une grande réputation, et surtout chez le cardinal, devant qui on avait l'habitude de dire, quand on faisait l'éloge d'une pièce de vers, quel que fût son auteur :

— Voilà qui est admirable ! Godeau n'eût pas fait mieux !

Mais le père Conrart vint à mourir, et rien ne gêna plus la vocation du fils, que son peu d'éducation. N'osant entreprendre le latin, il se tourna vers l'italien, qu'il apprit assez bien, et vers l'espagnol, qu'il apprit assez mal. Trop faible pour faire parler de lui par lui-même, il se mit à prêter de l'argent aux gens d'esprit, et se constitua leur commissionnaire ; dans le seul espoir de se faire connaître en Suède, il prêta six mille livres au comte de Tott, grand écuyer et ambassadeur du roi de Suède, lequel était à Paris sans un sou.

La rage du bel esprit et la passion des livres le prirent à la fois. Il eut une superbe bibliothèque, la seule peut-être où il n'y eût ni un livre grec, ni un livre latin. Il était à l'affût de tout ce qui se faisait, pour faire comme les autres. Le vent était-il aux rondeaux, il faisait des rondeaux ; le temps tournait-il aux satires, il faisait des satires, et ainsi de suite : rondeaux, énigmes, paraphrases. Cette tension continuelle d'esprit lui fit porter le sang à la tête ; de sorte que son visage se mit à fleurir comme un parterre au printemps ; ce que voyant, il se rafraîchit tellement, que ses nerfs en souffrirent et qu'il en eut la goutte. Il en résulta que, podagre des jambes et enluminé du visage, il souffrait à la fois de la tête et des pieds.

Son obligeance et ses offres continuelles de service étaient presque aussi désagréables que l'eussent été chez un autre l'égoïsme et la sécheresse.

Malleville disait de lui :

— Ne vous semble-t-il pas que Conrart aille par les rues en disant : « Mon amitié ! ma belle amitié ! qui en veut, de mon amitié, de ma belle amitié ? »

Il demandait, en effet, à tous ses amis, des devises sur l'amitié ; et, quand il les avait, il les faisait enluminer sur vélin. Il en demanda une à madame de Rambouillet comme aux autres : celle qu'elle lui donna était une vestale dans son temple, attisant le feu sacré ; la légende en était FOVEBO.

Ce grand prêtre de l'amitié se brouilla, cependant, avec Tallemant des Réaux et avec Patru, parce que l'amitié que les deux jeunes gens avaient l'un pour l'autre paraissait l'emporter sur celle qu'ils avaient pour lui, et avec d'Ablancourt, parce que celui-ci lui avait écrit tout simplement « A monsieur Conrart, secrétaire du roi, au lieu de : « A monsieur Conrart, secrétaire-*conseiller* du roi. »

Quand le cardinal de Richelieu, soufflé par Conrart, eut l'idée de faire l'Académie, on ne trouva point ainsi tout à coup quarante hommes de mérite pour la fonder. Boisrobert, auquel nous revenons, fut chargé d'y mettre les *passe-volants* : c'est ainsi que l'on nommait les faux soldats non enrôlés, que les capitaines font passer aux revues, pour que l'on croie que leurs compagnies sont complètes. — Ce fut donc Boisrobert qui fut chargé d'y mettre les *passe-volants*. Il ne s'en fit pas faute, et l'on appela les douze ou quinze académiciens qui furent nommés ainsi *les enfants de la pitié de Boisrobert*. Il s'intitulait lui-même *le solliciteur des Muses affligées*, et payait souvent d'avance un ou deux quartiers de leurs pensions à de pauvres diables d'auteurs qui les lui remboursaient à leur loisir.

Bien souvent il se brouilla avec le cardinal pour avoir parlé trop hardiment, jamais contre, mais toujours en faveur de tel ou tel disgracié. Le cardinal se roidissait contre cette influence ; mais Boisrobert finissait toujours par arriver à son but : il connaissait le faible du cardinal ; il le faisait rire, et, quand le cardinal avait ri, il était désarmé.

On se rappelle le maréchal de Vitry, le meurtrier, disons mieux, l'assassin du maréchal d'Ancre. Eh bien, à son tour, par ce revirement naturel des choses de ce monde, avec de Luynes, son protecteur, il avait non seulement perdu son crédit, mais encore sa liberté : le cardinal l'avait fait mettre à la Bastille, à propos d'un évêque qu'il avait frappé.

Étant là, Vitry envoya prier Boisrobert à dîner. Malgré les observations qu'on lui fit, Boisrobert y alla.

Ce ne fut point tout : en dînant, le maréchal lui fit promettre de dire au cardinal certaines choses qu'il tenait beaucoup à ce que le cardinal sût.

Le soir du même jour, Boisrobert, comme de coutume, entra chez le cardinal.

— Ah ! c'est toi, le Bois, lui dit celui-ci.

— Oui, monseigneur.

— Eh bien, quelles nouvelles ?

— Je dirai d'abord à Votre Éminence que j'ai fait aujourd'hui la plus grande chère du monde.

— Bon ! aurais-tu dîné avec la Fallone ?

— Non, monseigneur, je doute même que Votre Éminence devine où j'ai dîné.

— Où as-tu dîné, le Bois ?

— A la Bastille, monseigneur.

— Ah ! ah ! fit le cardinal en rechignant ; chez M. du Tremblay, son gouverneur ?

— Non, monseigneur, chez M. de Vitry, son prisonnier.

— Chez M. de Vitry ?

Et le cardinal fronça le sourcil.

Boisrobert ne fit pas semblant de s'en apercevoir.

— Vous n'avez pas idée, monseigneur, comme il est devenu savant, continua-t-il.

— Vraiment ! fit le cardinal ; et sur quoi savant ?

— Sur les choses sacrées. Il m'a prouvé, par des passages des Pères, que frapper un évêque n'était pas un crime.

— Ah ! le Bois, dit le cardinal, vous vous faites donc le censeur du roi ? vous faites donc le petit ministre ?

— Monseigneur...

Le roi a blâmé l'action du maréchal, et veut qu'il en soit puni ; et je vous trouve bien insolent d'être de l'avis de M. de Vitry, contre celui du roi et le mien.

— Vous avez raison, monseigneur, dit Boisrobert en s'inclinant, et jamais plus je ne parlerai des affaires d'Etat... Ah ! je disais donc, à propos de cela, que monseigneur m'avait donné cette commission...

Et il se mit à rendre compte au cardinal de la commission que le maréchal lui avait donnée ; puis, le récit achevé :

— Monseigneur, continua-t-il, on m'a encore chargé de vous dire...

— Le Bois, ce qu'on vous a chargé de me dire, est-ce affaire d'Etat ?

— Non, monseigneur, non. On m'a encore chargé de vous dire que M. le maréchal de Vitry donnera cent mille écus à sa fille, le jour où vous lui ferez l'honneur de lui donner un mari de votre main.

— Le Bois, s'écria le cardinal courroucé, tout beau, je vous prie !

— Ah ! cela me rappelle que monseigneur m'avait encore donné telle commission...

Et Boisrobert se mit à raconter cette seconde commission comme il avait fait de la première ; mais, tout à coup, s'arrêtant :

— Attendez, monseigneur, j'ai encore en charge de vous dire...

— Par qui ? par M. de Vitry ?

— Oui, monseigneur, qui a un grand garçon bien fait, bien nourri, qu'il vous offre ; ordonnez de lui comme vous voudrez.

— Ah ! le Bois, pour cette fois, c'est trop fort !

— Pardon, monseigneur ; mais M. le maréchal m'avait chargé d'une troisième commission : cette commission était...

— Voyez-vous le vilain ! s'écria le cardinal ; il me dira tout sans que je puisse me fâcher.

Et, en effet, Boisrobert lui dit tout : seulement, le cardinal se fâcha.

Voilà donc Boisrobert brouillé avec lui. Par bonheur, Citois, le médecin du cardinal, était des amis de Boisrobert : le lendemain, comme le cardinal était à Rueil, et que sortait d'auprès de lui quelqu'un qui l'avait fort ennuyé :

— Citois, demanda-t-il, avez-vous là quelqu'un qui me distraie de ce maroufle ?

— Monseigneur, je n'ai que Boisrobert.

— Boisrobert ? Je lui avais interdit la maison. Qui l'a fait entrer dans l'antichambre ?

— Moi, monseigneur ; je l'ai trouvé tantôt dans le parc : il allait se jeter à l'eau si je ne l'en eusse empêché.

— Il se repent, alors ?

— Amèrement, monseigneur !

— Faites-le donc venir.

Boisrobert, qui écoutait à la porte, entra aussitôt, fit cent contes au cardinal, et ils furent meilleurs amis que jamais.

Aussi, quand ils étaient brouillés, et que le cardinal était malade :

— Tous mes remèdes ne feront rien, disait Citois, s'il n'y entre dix ou douze grammes de Boisrobert.

Il y avait de par le monde une pauvre fille, nommée mademoiselle de Gournay, qui dut de ne pas mourir de faim à cette infatigable obligeance de Boisrobert

Mademoiselle de Gournay était une vieille fille de Picardie, demoiselle de bonne maison. A l'âge de dix neuf ans, elle avait lu les *Essais* de Montaigne, et avait désiré connaître l'auteur. Justement, sur ces entrefaites, Montaigne vint à Paris ; aussitôt, s'étant enquise de son adresse, elle l'envoya saluer et lui déclarer l'estime qu'elle faisait de sa personne et de ses livres. Lui la vint voir le lendemain, et, la trouvant si jeune et si enthousiaste, lui offrit *l'affection et l'alliance de père à fille* : ce qu'elle reçut avec gratitude. En conséquence, elle s'intitulait la fille d'alliance de Montaigne.

Elle faisait des vers, pas trop mauvais, s'il faut en croire un échantillon qui nous reste. Il s'agit de ce quatrain sur Jeanne d'Arc :

> Peux-tu bien accorder, vierge du ciel chérie,
> La douceur de tes yeux et ce glaive irrité ?
> — La douceur de mes yeux caresse ma patrie,
> Et ce glaive en fureur lui rend sa liberté.

Boisrobert connaissait mademoiselle de Gournay, et, sachant qu'elle était dans la détresse, il résolut de la faire secourir par le cardinal. A cet effet, il montra à Son Eminence, un jour qu'elle était de bonne humeur, le quatrain que nous venons de citer. Le cardinal le lut et y applaudit ; Boisrobert lui nomma alors mademoiselle de Gournay

— Mademoiselle de Gournay, dit le cardinal, qui connaissait tout son Paris littéraire, n'est-ce pas l'auteur de l'*Ombre ?*

— Justement, monseigneur.

Et, en effet, mademoiselle de Gournay avait publié un volume intitulé : *l'Ombre, ou les Présents de mademoiselle de Gournay*.

— Tu me l'amèneras après-demain, le Bois.

Le Bois, tout enchanté, alla annoncer cette bonne nouvelle à mademoiselle de Gournay, et la prévenir que, le surlendemain, il la viendrait prendre pour la conduire chez Son Eminence.

Il ne faut pas demander si la vieille fille se tint prête pour l'heure dite. On arriva au Palais-Cardinal, et l'on fut reçu sans retard

Le cardinal accueillit la bonne vieille fille avec un compliment composé tout entier de vieux mots tirés de son *Ombre*. Elle vit bien que le cardinal voulait rire ; mais, sans se déconcerter :

— Vous riez de la pauvre vieille, dit-elle ; mais riez, riez grand génie ! ne faut-il pas que le monde tout entier contribue à votre divertissement ?

Le cardinal, étonné de cette présence d'esprit, lui fit ses excuses ; puis, se tournant vers Boisrobert :

— Il faut faire quelque chose pour mademoiselle de Gournay, dit-il.

— C'est bien pour cela, répondit celui-ci, que je l'amène à Votre Eminence.

— Eh bien, reprit le cardinal, je lui donne deux cents écus de pension

— Bon pour elle, monseigneur, et elle vous en remercie ; mais elle a des domestiques.

— Ah ! elle a des domestiques ?

— Oui, une fille noble ne peut se servir elle-même, Votre Eminence comprendra cela.

— Je le comprends... Et quels domestiques a-t-elle ?

— Elle a mademoiselle Jamyn, répondit Boisrobert.

— Mademoiselle Jamyn ! qu'est-ce que cela ?

— La bâtarde d'Amadis Jamyn, page de Ronsard.

— Je donne cinquante livres par an pour la bâtarde d'Amadis Jamyn, page de Ronsard, répondit le cardinal

— Bon pour Jamyn, et mademoiselle de Gournay vous en remercie en son nom ; mais elle a encore mamie Piaillon.

— Qu'est-ce que mamie Piaillon ? demanda le cardinal.

— C'est la chatte de mademoiselle de Gournay, répondit Boisrobert.

— Je donne vingt livres de pension à mamie Piaillon, répondit l'éminentissime, mais à la condition qu'elle aura des tripes.

— Elle en aura, dit Boisrobert, et mademoiselle de Gournay vous en remercie au nom de mamie Piaillon, monseigneur ; mais...

— Comment, le Bois ! dit le cardinal, il y a encore un *mais ?*...

— Oui, monseigneur ; mais mamie Piaillon a chatonné.

— Combien de chatons ?

— Cinq monseigneur.

— Ouais ! fit le cardinal, mamie Piaillon est bien féconde ! N'importe, le Bois, j'ajoute une pistole pour chaque chaton.

Et mademoiselle de Gournay, enchantée, heureuse et sauvée de la misère pour le reste de sa vie, s'en alla avec quatre pensions : une de deux cents écus pour elle ; une de cinquante écus pour Jamyn ; une de vingt livres pour mamie Piaillon, et une d'une pistole pour chacun des chatons !

Avouez, chers lecteurs, que le cardinal ne vous apparaissait point tout à fait sous cet aspect-là.

Aussi, mademoiselle de Gournay était-elle fort reconnaissante à Boisrobert, qu'elle appelait toujours le bon abbé ; seulement, elle le craignait à cause de ses contes.

Il disait, de sa protégée, qu'elle avait un râtelier de dents de loup marin ; qu'elle l'ôtait pour manger et le remettait, ensuite, pour parler plus facilement ; puis que quand les autres parlaient à leur tour, elle l'ôtait de nouveau et se dépêchait de doubler les morceaux ; enfin, que, quand les autres avaient fini, elle le remettait pour dire aussi son mot et sa tirade.

Mamie Piaillon a eu les honneurs de l'histoire, non seulement dans Tallemant des Réaux, mais encore dans l'abbé de Marolles ; ce qu'en dit celui-ci est même venu jeter quelques doutes sur le sexe de cet intéressant animal, et ne tendrait pas à moins qu'à faire accuser Boisrobert et mademoiselle de Gournay de supercherie, puisqu'un matou n'aurait pas pu chatonner.

Voici ce qu'en dit l'abbé de Marolles

« *Le Piaillon* de mademoiselle de Gournay, en douze années qu'il a vécu près d'elle, ne fut pas délogé une seule nuit de sa chambre pour courir dans les gouttières comme les autres chats. »

Vous comprenez le trouble qu'une pareille dissidence jeta parmi les commentateurs. Par bonheur, à force de recherches, un archéologue retrouva deux vers de mademoiselle de Gournay adressés à Piaillon ; dans ces vers, elle l'appelait *donzelle*. C'était donc Tallemant des Réaux qui avait raison, et l'abbé de Marolles qui avait tort ; c'était donc *mamie Piaillon*, et non pas *le Piaillon* ; c'était donc une chatte, et non pas un chat ; mamie Piaillon pouvait donc

avoir chatonné, quoiqu'elle ne courût point sur les gouttières, — et ce fut sans remords aucun que mademoiselle de Gournay dut jouir des cinq pistoles accordées par le cardinal aux cinq chatons

VI

Ce qui donnait à Boisrobert cette influence sur le cardinal, c'était le privilège qu'il avait de faire rire, avec ses contes, un homme qui riait peu.

Racan et Voiture étaient surtout les héros des contes de Boisrobert.

Disons d'abord ce qu'était Racan ; puis nous raconterons à nos lecteurs quelques-uns des contes que Boisrobert racontait au cardinal.

Racan était de bonne maison : il s'appelait Honorat de Rueil, marquis de Racan. Il était né en 1589, quatre ans après la mort de Ronsard, trente-quatre ans après la naissance de Malherbe. Son père était chevalier de l'Ordre et maréchal de camp ; il avait acheté un moulin qui était un fief, le jour même où naquit l'auteur des *Bergeries :* il voulut que ce fils portât le nom du moulin qu'il venait d'acheter. — Le moulin s'appelait *Racan*.

Racan commandait les gens d'armes du maréchal d'Effiat. Cela le faisait vivre ; car il ne pouvait rien tirer de son père, dont les affaires etaient embrouillées, et qui lui laissa une succession dont il lui fut impossible de tirer parti. Plus tard, il fut riche.

Il avait été page de notre vieil ami Bellegarde, et cela n'avait pas eu lieu sans quelque tache à ses mœurs ; mais madame de Bellegarde — ce qui dut le réhabiliter dans l'esprit de ses accusateurs — lui laissa vingt mille livres de rente, sur quarante qu'elle avait. Racan avait déjà trente à trente-cinq ans lorsque cette succession lui arriva. Jusque-là, il avait souvent été bien à l'étroit.

Boisrobert le trouva une fois à Tours, où il était occupé à faire des vers pour un petit commis qui avait promis de les lui payer deux cents livres ; Racan ne pouvait s'en tirer. Boisrobert lui prêta les deux cents livres, et Racan n'eut pas besoin de faire les vers. C'était, comme on le voit, une véritable providence que ce brave Boisrobert.

Un jour, Conrart trouva Racan dans un cabaret borgne, et le voulut faire déloger.

— Oh ! dit-il, non pas, je suis bien *ili*. Je dîne *poul* tant, et, le *soil*, on me *tlempe* la soupe *poul lien*.

Afin de comprendre ce baragouin, il faut savoir que Racan ne pouvait prononcer ni les C ni les R ; il prononçait les C comme les T, et les R comme les L.

Il s'attacha à Malherbe, dont il devint l'élève, et l'écolier profita si bien des leçons, qu'il donna de la jalousie au maître.

Malherbe lui enviait particulièrement cette stance d'une pièce intitulée : *Consolation adressée à M. de Bellegarde, sur la mort de M. de Thermes, son frère :*

> Il voit ce que l'Olympe a de plus merveilleux ;
> Il voit dessous ses pieds ces flambeaux orgueilleux
> Qui tournent à leur gré la Fortune et sa roue ;
> Il voit, comme fourmis, marcher nos légions
> Dans ce petit amas de poussière et de boue,
> Dont notre vanité fait tant de régions.

Au reste, Racan était de race versifiante, sinon poétique : son père et sa mère faisaient des vers ; il est vrai qu'ils n'étaient pas bons (les vers). Lui, tout enfant, et aux pages chez M. de Bellegarde, en faisait déjà. La pièce intitulée *Stances contre un vieillard jaloux*, et qui commence par ces mots :

> Vieux corps tout épuisé de sang et de moelle,

est de ce temps-là.

C'étaient les comédies de Hardy, qu'il voyait représenter à l'hôtel de Bourgogne, où il avait ses entrées comme page de M. de Bellegarde, qui lui montaient la tête à la poésie, et, cela, quoique, comme Conrart, il ne sût pas le latin. L'ode d'Horace *Beatus ille* — qu'au reste, on ne retrouve pas dans ses œuvres — fut mise en vers par lui, sur une traduction de son parent le chevalier de Rueil

Si le génie a en lui-même sa puissance qui triomphe de tout, jamais cette puissance ne fut mieux caractérisée que dans Racan ; car, hors la poésie, il semblait n'avoir pas le sens commun.

Il avait la mine d'un fermier normand ; il bégayait et n'avait jamais su prononcer son nom ; bon homme, du reste, sans fiel, sans méchanceté, sans finesse.

Mais distrait que c'était merveille !

Voici quelques-unes de ses distractions

Un jour qu'il était couché avec Bussy-Lamet, son cousin, en train de lire un petit livre déjà devenu fort rare de son temps, il se sentit pris, ni plus ni moins que le Malade imaginaire, d'un besoin tout à fait réel. Il s'en va au cabinet, comme dit Molière, tout lisant, car la lecture l'intéressait fort, continue de lire en faisant ce qu'il avait à faire, puis, la chose terminée complètement, jette son livre par le trou, et revient avec un papier devant son nez, croyant revenir avec son livre.

— Que diable avez-vous là ? lui demanda Bussy-Lamet.

— Pardieu ! répond Racan, c'est *la Flance moulante*, un *lille* bien *intéléssant* et bien *tulieux*.

Pour toute réponse, Bussy-Lamet lui pousse le bras, et lui met le nez en contact direct avec le papier.

Ce fut alors seulement que Racan s'aperçut de sa distraction.

Une fois, en pensant à autre chose, il mangea tant de pois, qu'il en faillit mourir d'indigestion. Aussi ne cessait-il de répéter, tout en prenant son émétique :

— Voyez-vous ces *totins* de *latais ti* me voient manger des pois à en *tlever* et *ti* ne *m'aveltissent* point.

Une autre fois, il allait à la campagne voir un de ses amis : il était seul et monté sur un grand cheval. Une nécessité pareille à celle qui avait entraîné la perte de *la France mourante* le força de descendre de cheval. Il fallut remonter ; le cheval était haut sur jambes, et pas de montoir. Racan prit le cheval par la bride et continua son chemin à pied.

Arrivé à la porte de son ami, il trouve enfin un montoir.

— Ah ! dit-il, c'est bien *heuleux !*

Et, remontant sur son cheval, il tourne bride, et s'en revient chez lui sans avoir seulement demandé à son ami comment il se portait.

Un jour qu'il avait couché dans la même chambre que Malherbe et Yvrande, — Yvrande était un gentilhomme breton, disciple de Malherbe et page de la grande écurie ; — un jour, disons-nous, qu'il avait couché dans la même chambre que Malherbe et Yvrande, il se lève le premier, prend les chausses d'Yvrande pour son caleçon, met les siennes par-dessus, et sort en disant où il allait, selon son habitude, de peur qu'il n'oubliât d'y aller, — et, dans ce cas, ses amis le lui rappelaient.

Cinq minutes après, Yvrande veut s'habiller à son tour. Plus de chausses !

— Ah ! s'écrie-t-il, c'est ce coquin de Racan qui les aura prises !

Et, prenant à son tour, et malgré ses cris, celles de Malherbe, il se met à courir sans pourpoint après Racan, qu'il rejoint au coin de la place Royale.

— Ah ! vous voilà donc ! dit-il tout essoufflé et lui posant la main sur l'épaule.

— Oui, me voilà, répond Racan, *t'avez-vous à me dile ?*

— J'ai à vous dire que vous avez le derrière plus gros aujourd'hui qu'hier.

— Il est possible que j'aie *attlapé* une fluxion, répond Racan ; il y a des *coulants d'ail* dans cette *chamble*.

— Et c'est pour cela que vous avez mis mes chausses sous les vôtres ?

Racan se regarde, et, se trouvant, en effet, plus gros que de coutume :

— C'est possible, dit-il ; mais, si cela est, je vais vous les *lendle* à l'instant ; je ne suis pas un *volcul*.

Et Racan s'assure de la chose.

— Ah ! c'est, ma foi *vlai !* c'est, ma foi *vlai !*

Et, sans s'inquiéter où il est, s'appuyant contre une borne, il défait ses chausses d'abord, puis celles d'Yvrande, les lui rend, repasse les siennes, et continue son chemin, fendant, d'un front étonné, les flots de la foule, qui se demandait quels pouvaient être ces deux hommes, l'un en bras de chemise, et l'autre, pendant un temps, en chemise tout à fait, qui faisaient leur toilette au coin de la rue.

C'étaient Yvrande et Racan.

Une après-dînée qu'il pleuvait à torrents, Racan arrive chez M. de Bellegarde, où il logeait, trempé comme un potage ; et, pensant rentrer dans sa chambre, il entra dans celle de madame de Bellegarde.

Madame de Bellegarde était à un coin du feu, et madame de Lorges à l'autre.

Le laquais de Racan le suivait ; et, voyant que son maître se trompait, il allait l'en avertir, quand les deux dames lui firent signe de se taire, prévoyant quelque nouvelle distraction de ce maître rêveur.

En effet, Racan n'y manqua pas.

Ne remarquant ni l'une ni l'autre de ces dames, il se fait débotter, ôte ses chausses, et dit à son laquais

— Va nettoyer mes bottes ; il y a bon feu, je *felai* sécher ici mes chausses et mes bas.

Le laquais sort.

Racan s'approche du feu, met bien proprement ses bas sur la tête de madame de Bellegarde, et ses chausses sur celle de madame de Lorges, approche un fauteuil, s'assied et sèche sa chemise

— Eh bien, Racan, lui dit madame de Bellegarde, que faites-vous?

Racan tressaille, regarde à droite et à gauche, voit madame de Lorges coiffée de ses chausses et madame de Bellegarde coiffée de ses bas.

— Oh! mesdames, s'écrie-t-il, que d'*extuses!* je vous avais prises pour deux chenets.

Un jour, il devait aller faire une chasse au perdreau avec un prieur de ses amis. Les deux chasseurs devaient partir après vêpres.

Racan arrive une heure trop tôt.

— Mais, mon cher, lui dit le prieur, vous oubliez qu'il faut que je dise vêpres.

— Eh bien, dites-les, je vous les servirai.

Le prieur accepte, croyant que Racan va quitter sa carnassière et son fusil. Pas du tout: il le retrouve tout harnaché dans le chœur, ayant de plus son chien en laisse; et Racan, dans cet attirail, chanta le *Magnificat* tout au long

A propos de chasse, Racan avait trouvé un chasseur tout aussi distrait que lui: c'était M. de Guise.

Un jour qu'ils étaient à Tours ensemble, M. de Guise lui dit

— Allons à la chasse, Racan.

Ils y allèrent, et, de tout le jour, ils ne se quittèrent point.

Le lendemain, M. de Guise rencontre son compagnon de la veille, et lui dit:

— Vous avez bien fait de ne pas venir hier à la chasse avec moi, Racan: nos chiens n'ont rien fait qui vaille.

Racan, si distrait qu'il fût, s'aperçut de la distraction de M. de Guise, et, comme le lièvre de La Fontaine heureux d'avoir trouvé plus poltron que lui, fut enchanté d'avoir trouvé un distrait qui lui damât le pion.

Aussi, comme M. de Guise allait à la chasse, lui n'y alla-t-il pas; seulement, tout crotté, il l'attendit au retour, et se plaça près de lui au moment où il rentrait.

— Ah! pardieu! dit M. de Guise, les jours se suivent et ne se ressemblent pas, Racan: aujourd'hui, vous avez bien fait de venir avec nous, car nous avons eu grand plaisir, n'est-ce pas?

— Oui, monseigneur, répondit Racan, qui se plaisait à raconter l'anecdote.

Plusieurs fois arrêté par un ami qui se tenait sur son chemin et l'arrêtait afin de causer avec lui, Racan lui fit l'aumône, le prenant pour un gueux

Tout un jour, il boita, parce qu'il s'était promené avec un gentilhomme boiteux.

Un matin, étant à jeun, et se sentant pris du besoin d'avaler quelque chose, il entre chez un de ses amis.

— C'est toi, Racan?

— Eh! ma foi, oui.

— Quel hasard de te voir!

— Je passais, je me suis senti faible: donne-moi *telle those à bolle*.

— Tiens, dit l'ami, qui était encore couché, il y a dans cette armoire un verre d'hypocras que je me suis versé hier, et un verre de médecine que je vais prendre ce matin. Tâche de ne point le tromper.

Racan va à l'armoire, et, comme son ami s'était fait le plus possible aromatiser sa médecine, afin qu'elle fût moins désagréable à prendre, notre distrait ne manqua pas de prendre la médecine pour l'hypocras.

— Là! dit-il, tout va bien maintenant, et, quoique ton *hypoclas* fût *médiocle, j'espèle* qu'il me *conduila* jusqu'au dîner.

— Tu ne déjeunes donc pas? répond l'ami.

— Non, je vais à la messe, et je *tommunie*.

— Comment! tu communies, et tu prends de l'hypocras avant de communier?

— C'est, ma foi, *vlai!* dit Racan, et j'allais *faile* un *saclilège* sans y songer... *J'ilai* à la messe, mais je ne *tommunielai* pas.

Et, en effet, Racan alla à la messe.

Mais, au Credo, il se sentit un si grand désordre dans le ventre, qu'il n'eut que le temps de s'enfuir, et encore n'arriva-t-il point chez lui sans accident.

Quant à l'ami malade, qui avait pris l'hypocras au lieu du purgatif, il ne sentait que de la chaleur et n'*allait* point assez, tandis que Racan *allait* trop.

Lorsque Racan faisait la cour à la femme que plus tard il épousa, il résolut, un jour, d'aller lui faire une visite à la campagne, et, pour cette solennité, commanda à son tailleur un habit de taffetas-céladon: — c'était la couleur à la mode, et le nom lui venait du héros de *l'Astrée*

L'habit fut apporté. Racan le trouva fort à son gré et le voulut mettre; mais il avait un valet qui prenait plus soin de lui que lui-même, et qu'on appelait Nicolas

Nicolas s'opposa à cette prodigalité.

— Et, s'il pleut, lui dit-il, où sera votre habit de taffetas-céladon?

— C'est *vlai*, fit Racan.

— Ah!

— Mais que *faile*?

— Bon! la chose est bien difficile, n'est-ce pas?

— Je la *tlouve* telle, puisque je te demande conseil, Nicolas.

— Eh bien, prenez votre habit de bure, et, à cent pas du château, vous changerez d'habit au pied d'un arbre

— Soit, Nicolas, je *felai* ce que tu *voudlas*, mon enfant, répondit Racan.

Et il partit avec son habit de bure, tandis que Nicolas portait l'habit vert-céladon précieusement enveloppé dans une serviette.

A cent pas de la maison de sa maîtresse, Racan trouve un petit bois qui semblait planté là tout exprès pour faire ce qu'il avait à faire, descend de cheval et commence son opération.

Comme il relevait ses chausses, apparaît tout à coup l'objet de son amour, accompagné de deux amies.

Toutes trois poussent un grand cri.

— Ah! Nicolas, dit Racan, je te l'avais bien dit! sais-tu que j'ai *l'ail* de *faile* toute *aulle those* que de changer d'habit.

— Eh! monsieur, répondit Nicolas, il n'y a point de mal; seulement, dépêchez-vous!

La jeune fille voulait s'en aller; mais les autres, par malice, la poussaient vers Racan.

Alors, Racan, tout penaud:

— Mademoiselle, c'est Nicolas qui l'a voulu; moi, je ne voulais pas.

Et, se retournant vers son valet:

— Mais *palle*-lui donc *poul* moi, Nicolas, *cal* je ne sais plus que *dile!*

Une fois, un de ses voisins, — c'était quelques jours après son mariage avec la jeune fille qui l'avait si intempestivement suivi, — une fois, un de ses voisins, chez lequel il était allé dîner, lui fit cadeau d'un magnifique bois de cerf. Au moment de partir, Racan dit à Nicolas de le prendre avec lui; l'autre regimbait.

— Mais qu'as-tu donc à *geindle* ainsi, Nicolas? lui demande Racan.

— Eh! monsieur, répondit celui-ci, j'essaye à mettre de toutes les façons la chose que vous m'avez donnée.

— Eh bien?

— Eh bien, on voit que vous ne savez pas encore toute la peine que l'on a à porter des cornes; sans quoi, vous ne me tourmenteriez pas comme vous le faites.

Ayant été reçu à l'Académie, il dut faire son discours de réception.

Comme sa réputation était grande, on attendait ce discours avec impatience. Il y avait foule.

Racan entra, monta à la tribune, et, montrant un morceau de papier tout déchiré:

— Messieurs, dit-il, j'avais fait un discours que je *tlouvais tlès* beau, mais ma *glande lerlette* l'a tout *mâthonné*, le voilà. *Tilez-en* ce que vous *poullez*, *cal* je ne le sais point *pal tœul*, et n'en ai point de *topie*.

Il était tuteur du petit comte de Marans, qui était, comme lui, de la maison de Bueil. Il força le mari de la mère du jeune homme à rendre ses comptes; ce qui blessa celui-ci au point qu'il l'appela en duel.

Mais Racan, secouant la tête:

— Je suis *folt* vieux, dit-il, et j'ai la *toulle* haleine.

— Votre adversaire se battra à cheval, lui répondit-on

— J'ai des *ulcèles* aux jambes quand je mets des bottes puis j'ai vingt mille *livles* de *lente* à *peldle*. Que mon *advelsaile* dépose un *tapital* de *talle* cent mille *livles*, nous *vellons aplès*.

— Mais il dit qu'il vous attaquera partout où il vous rencontrera.

— Oh! eh bien! c'est *aulle those*, je *felai poltel* une épée *pal* un *latais*, et, s'il *m'attaque*, je me *défendlai*. Nous avons un *plocès*, et non une *tlelelle*.

Le pauvre Racan avait un grand chagrin: son fils aîné était un sot, tandis qu'il espérait avoir toute sorte de contentement du second, qui était page de la reine et fort bien avec M. d'Anjou.

Par malheur, ce dernier enfant mourut.

Il s'était adonné à porter la robe de Mademoiselle, fille de Gaston, que l'on appela depuis la grande Mademoiselle Les pages de celle-ci en grondèrent; mais Mademoiselle déclara qu'elle voulait que l'on se tût, et que, toutes les fois qu'un page de la reine voudrait bien lui faire l'honneur de lui porter sa robe, elle lui en serait fort obligée. L'enfant continua donc de rendre à Mademoiselle ce service volontaire.

Les autres pages enrageaient et le firent appeler en duel par le plus jeune d'entre eux. On les laissa aller sur le terrain; puis, sur le terrain, on les arrêta et on leur donna le fouet à tous deux.

Quelque temps après, le jeune Racan fut délégué à la reine pour obtenir qu'on donnât aux pages deux petites oies au lieu d'une, car l'argentier leur en retranchait une des deux qu'ils devaient avoir. On sait que la *petite oie*

était un nœud de rubans destiné à garnir l'habit, le chapeau et l'épée. — La reine consentit à la demande.

— Oui, dit-elle ; mais, étant le fils de M. Racan, c'est bien le moins que vous me présentiez votre requête en vers.

Le lendemain, l'enfant présenta à la reine ce madrigal, que l'on prétendit être du père :

Reine, si les destins, mes vœux et mon bonheur
Vous donnent les premiers des ans de ma jeunesse,
Vous dois-je pas offrir cette première fleur
Que ma muse a cueillie aux rives du Permesse ?
Si mon père, en naissant, m'avait pu faire don
De l'esprit poétique ainsi que de son nom,
Qui l'a rendu vainqueur du temps et de l'envie,
Je pourrais dans mes vers donner l'éternité
A Votre Majesté,
Qui me donne la vie !

Dans son dernier séjour à Paris, c'est-à-dire en 1651 Racan ne pouvait plus se passer de l'Académie, disant qu'il n'avait d'amis que MM. les académiciens ; et, comme il avait un procès, il prit pour procureur Louis Favrard, mari de Catherine Chapelain, sœur du poète, parce qu'il lui semblait que cet homme, étant *beau-frère de Chapelain*, était beau-frère de l'Académie.

Voilà donc les contes que racontait Boisrobert au cardinal, et qui faisaient tant rire celui-ci.

Il y en avait un surtout, que nous avons gardé pour le dernier, attendu que c'était celui qui avait le privilège infaillible de dérider le front de Son Eminence.

Quoique poète elle-même, mademoiselle de Gournay, — la bonne vieille fille dont, après Tallemant des Réaux, nous avons raconté l'histoire, — quoique poète elle-même, mademoiselle de Gournay n'en avait pas moins conservé une haute admiration pour tous les grands poètes de l'époque, excepté pour Malherbe, qui s'était permis de critiquer son livre de *l'Ombre*. Aussi, quand la seconde édition de ce livre parut, elle l'envoya aux plus grands génies du XVIIe siècle.

Il va sans dire que Racan eut son exemplaire.

Lorsque Racan reçut ce fraternel et gracieux envoi, il avait près de lui ses inséparables, le chevalier de Rueil et Yvrande. Or, Racan, flatté de l'honneur, dit, devant ses deux amis, que, le lendemain, il irait en personne remercier de cette attention mademoiselle de Gournay.

Cette déclaration ne tombait pas dans l'oreille de ces sourds dont parle Horace, et pour lesquels nous chantons. Yvrande et le chevalier de Rueil résolurent de jouer un tour à Racan.

C'était à deux heures que Racan devait se présenter chez mademoiselle de Gournay ; les deux amis s'en étaient assurés.

A midi, le chevalier de Rueil se présente, et heurte à la porte de la bonne vieille.

Jamyn va ouvrir, et voit un beau cavalier.

De Rueil, sans vouloir dire qui il est, expose le désir de voir la maîtresse du logis. Jamyn entre aussitôt dans le cabinet de mademoiselle de Gournay.

Celle-ci, la plume en l'air, les yeux au ciel et dans l'attitude de l'inspiration, faisait des vers.

Jamyn lui annonce que quelqu'un demande à lui parler.

Mademoiselle de Gournay, dont l'esprit est dans les nuages, lui fait répéter sa phrase.

Jamyn répète.

— Et quel est ce quelqu'un ? demande mademoiselle de Gournay.

— Il ne veut pas dire son nom.

— Et quelle tournure a-t-il ?

— C'est un beau cavalier de trente à trente-cinq ans, répond Jamyn, et qui m'a tout l'air de sortir de bon lieu.

— Faites entrer, répond mademoiselle de Gournay. La pensée que je cherchais et que j'allais sans doute trouver était belle ; mais elle pourra revenir, tandis que ce cavalier ne reviendrait peut-être pas.

— Entrez monsieur, dit Jamyn au chevalier de Rueil, qui, peu à peu, s'était approché de la porte du cabinet de la vieille fille.

Le chevalier de Rueil entra.

— Monsieur, dit la vieille fille, je vous ai fait entrer sans vous demander qui vous étiez, sur le rapport que Jamyn m'a fait de votre bonne mine. Maintenant que vous voilà, j'espère que vous voudrez bien me faire l'honneur de m'apprendre votre nom.

— Mademoiselle, dit de Rueil, je me nomme Racan, et je viens vous remercier du livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer hier.

Sur cette annonce, mademoiselle de Gournay, qui ne connaissait encore que de nom l'auteur des *Bergeries*, jeta un grand cri de joie et ordonna à Jamyn de faire taire mamie Piaillon, qui miaulait dans la chambre voisine, et qui, si elle continuait de miauler, l'empêcherait d'entendre les jolies choses qu'allait lui dire M. de Racan.

Le chevalier de Rueil, qui était homme d'esprit, fit force contes à mademoiselle de Gournay, lesquels amusèrent tellement la bonne vieille fille, que, lorsqu'il se leva pour s'en aller, elle fit tous ses efforts afin de le retenir.

Mais les instants du chevalier étaient comptés ; il ne pouvait rester que trois quarts d'heure.

A une heure un quart, il se leva donc définitivement, et sortit, emportant force compliments sur sa courtoisie, et laissant la bonne fille enthousiaste de lui.

C'était une heureuse disposition pour retrouver la pensée au milieu de laquelle elle avait été interrompue, et qui avait fui, effarouchée par l'entrée du faux Racan.

Elle reprit donc la plume, et venait de se remettre à la poursuite de cette pensée lorsqu'on sonna une seconde fois.

Jamyn alla ouvrir ; mais Yvrande, — car c'était Yvrande qui venait à son tour, — Yvrande ne lui donna pas le temps de l'annoncer.

Instruit par de Rueil des localités, il avait ouvert la porte du cabinet avant que Jamyn eût refermé celle de l'appartement.

— J'entre bien librement, dit-il ; mais mademoiselle de Gournay, l'illustre auteur de *l'Ombre*, ne doit pas être traitée comme le commun.

— Ce compliment me plaît, dit mademoiselle de Gournay toute joyeuse. Jamyn ! Jamyn ! mes tablettes, que je le marque.

— Je viens vous remercier, mademoiselle, continua Yvrande.

— Et de quoi, monsieur ?

— De ce que vous avez bien voulu m'envoyer votre livre.

— Moi, monsieur ? Je ne vous l'ai pas envoyé ; mais je devrais l'avoir fait. Jamyn, une *Ombre* pour ce gentilhomme.

— J'en ai une, mademoiselle.

— Vous en avez une ?

— Oui, et, comme preuve, je vous dirai qu'il y a ceci en tel chapitre et cela en tel autre.

Et voilà Yvrande qui se met à réciter la moitié du livre.

La vieille fille n'en revenait pas, que son livre eût un pareil succès.

— En échange, lui dit Yvrande, je vous apporte quelques vers de ma façon.

Et il se mit, en effet, à débiter des vers de lui.

— Ah ! voilà de gentils vers, n'est-ce pas, Jamyn ? disait la vieille fille.

Puis, s'interrompant :

— Jamyn peut en être, monsieur : elle est fille d'Amadis Jamyn, page de Ronsard... Mais ne saurai-je pas votre nom, monsieur ?

— Mademoiselle, dit Yvrande, je m'appelle Racan.

— Monsieur, vous vous moquez de moi !

— Me moquer de vous ! me moquer de mademoiselle de Gournay, de la fille d'alliance du grand Montaigne !

— Alors, dit-elle, celui qui vient de sortir a donc voulu se moquer de moi, ou peut-être est-ce vous qui vous en moquez. Mais n'importe, la jeunesse peut rire de la vieillesse. En tout cas, je suis toujours bien aise d'avoir vu deux jeunes gens si bien faits et si spirituels.

Et, là-dessus, Yvrande et mademoiselle de Gournay se séparèrent avec force compliments.

Le congé n'était pas pris depuis cinq minutes, que l'on sonne une troisième fois à la porte, et que, Jamyn ayant été ouvrir, voilà le vrai Racan qui entre tout essoufflé, étant un peu asthmatique.

— Ah ! *pal* ma foi, mademoiselle, dit-il, *exlusé* si, sans *célémonie*, je *plends* un siège.

— Oh ! la ridicule figure ! Jamyn, regarde donc ! dit mademoiselle de Gournay.

— Mademoiselle, dit Racan, dans un *qualt d'heule*, je vous *dilai poulquoi* je suis venu ici ; mais *aupalavant* laissez-moi *soufflel*. Où diable êtes-vous venue *logel* si haut ?.. Ah ! qu'il y a haut ! qu'il y a haut, mademoiselle !

On comprend que, si la tournure et la figure de Racan avaient réjoui mademoiselle de Gournay, elle fut bien autrement réjouie quand elle entendit son baragouin.

Mais, enfin, on se lasse de tout, même de rire. Au bout de quelques instants :

— Monsieur, dit-elle, quand vous serez reposé un quart d'heure, me direz-vous, au moins, ce qui vous amène chez moi ?

— Mademoiselle, dit Racan, je viens, chez vous *poul* vous *lemelciel* de *m'avoil* envoyé *votle* OMBLE.

Mais mademoiselle de Gournay, regardant le nouveau venu d'un air dédaigneux :

— Jamyn, fit-elle, dites donc que je n'ai envoyé mon livre qu'à M. Malherbe et à M. Racan.

— Eh bien, c'est *tela, mademoiselle* : c'est moi qui suis *Latan*.

— Comment, c'est vous qui êtes *Latan?* Qu'est-ce que cela, LATAN?

— Oui *Latan*, *Latan* le poète.

— Je ne connais pas de poète de ce nom-là, monsieur.

— *Tomment!* vous ne *tonnaissez* pas *Latan*, *il* a fait les *Belgelies?*

— Monsieur, savez-vous écrire? demanda mademoiselle de Gournay.

— Si je sais *élile?* s'écria Racan tout blessé d'une pareille question.

— Eh bien, en ce cas, monsieur, prenez ma plume; car, à la façon dont vous bégayez, il est impossible de vous comprendre. — Jamyn, donnez une plume à monsieur.

Jamyn donna une plume au malencontreux visiteur, qui, de son écriture la plus lisible et en grosse moyenne, écrivit le nom de RACAN.

— Racan! s'écria Jamyn, qui suivait les lettres à mesure qu'elles paraissaient sous la main de celui qui les écrivait.

— Racan? répéta mademoiselle de Gournay.

— Mais oui, répéta Racan enchanté d'être compris, et croyant que l'accueil allait changer; mais oui!

Mais mademoiselle de Gournay, le regardant avec dédain:

— Oh! voyez, Jamyn, le joli personnage, dit-elle, pour prendre un pareil nom! Au moins, les deux autres étaient-ils plaisants; mais, celui-ci, c'est un bouffon.

— *Tomment*, les deux *aulles?* fit Racan.

— Oui, apprenez que vous êtes le troisième d'aujourd'hui, qui se présente chez moi sous le nom de Racan.

Je ne sais pas si je suis le *tloisième Latan*, mademoiselle; mais, en tout cas, c'est moi qui suis le *vlai Latan*.

— Je ne sais pas si vous êtes le faux ou le vrai, répondit mademoiselle de Gournay; mais ce que je sais, c'est que vous êtes le plus sot des trois. *Mirdieu!* je n'entends pas qu'on me raille!

Mirdieu était un mot que mademoiselle de Gournay avait composé pour son usage, quand elle était en colère, *Mirdieu* remplaçait mordieu, et, avec *mirdieu*, elle ne péchait pas.

Et mademoiselle de Gournay accompagna ce mot d'un geste impératif qui voulait dire: « Sortez d'ici! »

Racan, désespéré et ne sachant plus que faire, aperçut un recueil de vers qu'il reconnut pour ses *Bergeries*, se précipita dessus, et, le présentant à mademoiselle de Gournay:

— Mademoiselle, dit-il, je suis si bien le *vlai Latan*, que, si vous voulez *plendle* ce *livle*, je vous *dilai* d'un bout à *l'aulle* tous les *vels* qui s'y *tlouvent*.

— Alors, dit mademoiselle de Gournay, c'est que vous les avez volés comme vous avez volé le nom de Racan, et je vous déclare que, si vous ne sortez d'ici à l'instant même, j'appelle au secours.

— Mais, mademoiselle...

— Jamyn, criez au voleur, je vous en prie.

Jamyn se mit à crier au voleur de toutes ses forces.

Racan n'attendit pas la suite de cette déclaration de guerre, et, tout asthmatique qu'il était, il se pendit à la corde de l'escalier et descendit rapide comme une flèche.

Le jour même, mademoiselle de Gournay apprit toute l'histoire. On juge de son désespoir, quand elle sut qu'elle avait mis à la porte le seul des trois Racan qui fût le vrai.

Elle emprunta un carrosse et courut, dès le lendemain, chez M. de Bellegarde, où, comme nous l'avons dit, logeait Racan. La pauvre mademoiselle de Gournay avait tellement hâte de faire ses excuses à un homme pour lequel elle professait une si haute estime, que, malgré l'opposition du valet de chambre, elle entra tout courant dans l'appartement. Racan, se trouvant en face de la vieille fille, crut qu'elle continuait de le poursuivre, et, se levant aussitôt de son siége, il se sauva dans un cabinet voisin.

Une fois là, et retranché à triple renfort de serrure et de verrous, il écouta.

Au bout d'un instant, tout s'éclaircit: Racan apprit que c'était, non plus des reproches, mais des excuses qu'on venait lui faire, et, rassuré enfin sur les intentions de mademoiselle de Gournay, il consentit à sortir.

A partir de ce jour, Racan et elle furent les meilleurs amis du monde.

Mademoiselle Marie Lejars de Gournay mourut le 13 juillet 1645, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, et fut enterrée à Saint-Eustache.

VII

Et cependant, malgré tous les contes que Boisrobert faisait au cardinal, et quoiqu'il fût bien convaincu que Son Éminence ne pouvait se passer de lui, Boisrobert tomba un jour dans une disgrâce dont il pensa bien ne se point relever.

Voici à quelle occasion:

Le cardinal faisait répéter *Mirame* avec une double haine: haine de poète contre Corneille, haine d'amant contre Anne d'Autriche. A l'une des répétitions, Boisrobert reçut mission de faire entrer des comédiens, des comédiennes et des auteurs, mais des comédiens, des comédiennes et des auteurs seulement. — On voulait juger de l'effet que ferait la pièce sur des gens du métier. — L'ordre était formel: mais le pauvre Boisrobert était un peu catin de sa nature; lorsqu'on lui demandait une chose avec quelque instance, il ne savait pas refuser.

Une charmante drôlesse, nommée Saint-Amour, qui avait un demi-droit à avoir ses entrées, ayant été un temps de la troupe de Mondori, insista tant et si bien, qu'elle obtint de lui d'avoir une place.

Comme l'on allait commencer, M. le duc d'Orléans force la porte et entre.

Le cardinal était furieux, mais n'osait mettre dehors le premier prince du sang, d'autant plus que celui-ci, sentant que résistance lui était faite, s'était entêté à entrer.

Son apparition fit remue-ménage dans la salle.

La petite Saint-Amour, à qui Boisrobert avait recommandé de garder son voile baissé, n'y put tenir: elle trouva l'occasion bonne, le leva, et fit tant que Gaston la vit.

Quelques jours après, on jouait la grande comédie. C'étaient Boisrobert et le chevalier Desroches qui avaient été chargés de faire les invitations. Une liste s'égara et tomba entre les mains d'une femme de vertu équivoque. Celle-ci prévint ses connaissances; chacune prit un nom porté sur la liste et se présenta; celle-ci sous le titre de madame la marquise***, celle-là sous celui de madame la comtesse***.

Deux gentilshommes servaient de contrôleurs; mais, voyant que les noms énoncés étaient, en effet, sur la liste, ils laissaient entrer et livraient les invitées à deux autres qui les menaient au président Viguier et à M. de Valmecy.

Vous voyez que l'époque était tolérante: un magistrat et un prêtre faisaient métier de placeurs au spectacle.

Le roi, qui cherchait une occasion de dire quelque méchanceté au cardinal, eut connaissance de ce qui s'était passé, et, en présence du duc d'Orléans:

— Monsieur le cardinal, dit-il, il y avait bien du gibier l'autre jour à votre comédie.

— Eh! comment n'y en aurait-il pas eu, s'écria le duc d'Orléans saisissant la balle au bond, puisque, dans la salle où l'on ne voulait pas me laisser entrer, était la petite Saint-Amour, qui est une des plus grandes gourgandines de Paris!

Le cardinal entendit, entra en rage, et n'eut d'autre excuse à donner que de s'écrier:

— Voilà cependant, comme je suis servi!

Mais, au sortir de là:

— Cavois, dit-il à son capitaine des gardes, la petite Saint-Amour était l'autre jour à la répétition, sais-tu cela?

— C'est possible, Votre Eminence, répondit Cavois; mais elle n'est pas entrée par la porte que je gardais.

Par malheur pour Boisrobert, se trouvait là Palevoisin, gentilhomme de Touraine, parent de l'évêque de Nantes; et, comme c'était un ennemi de Boisrobert:

— Monseigneur, dit-il, elle est entrée par la porte où j'étais.

— Monsieur! s'écria le cardinal furieux.

— Attendez, monseigneur... C'est M. Boisrobert qui l'a fait entrer.

— Ah! fit le cardinal, si ce que vous dites là est vrai, M. le Bois me le payera.

Le chancelier entendit cette menace, et, rencontrant Boisrobert:

— M. le cardinal est fort en colère contre vous, dit-il; ayez garde de vous présenter devant lui.

Boisrobert voulut s'esquiver; mais, avant qu'il eût atteint la porte, un messager du cardinal était venu lui dire que Son Eminence l'attendait.

Il fallait bien se rendre à l'invitation.

Boisrobert obéit et se présenta l'oreille basse.

Il n'y avait là que madame d'Aiguillon, qui détestait Boisrobert; par bonheur, près d'elle, et par contre-poids, était M. de Chavigny, qui l'aimait assez.

— Boisrobert, dit le cardinal, — et non plus le Bois: le Bois, c'était pour les bons jours; — Boisrobert, dit le cardinal, c'est donc vous qui avez fait entrer, l'autre jour, cette petite coquine de Saint-Amour à la répétition?

— Monseigneur, répondit Boisrobert, j'ai cru la porte ouverte, ce jour-là, aux comédiennes et aux auteurs. Or, je ne connais la petite Saint-Amour que comme comédienne, à preuve que je ne l'ai jamais vue que sur le théâtre où Votre Eminence l'a fait monter.

— Mais, s'écria le cardinal, je vous dis que c'est une carogne!

— C'est possible, monseigneur, répondit imperturbablement Boisrobert, mais je tiens toutes ces dames pour telles.

— Comment, monsieur?

— Monseigneur, est-il d'habitude que l'on se fasse comédien ou comédienne sur un certificat de bonnes vie et mœurs?

— C'est bien, monsieur, dit le cardinal; vous avez scandalisé le roi. Retirez-vous!

Boisrobert pleura, essaya de faire toutes les excuses de la terre.

Le cardinal tint bon.

Boisrobert se retira et se mit au lit ; le lendemain, le bruit court que Boisrobert est très malade.

Comme il avait beaucoup d'amis d'abord ; ensuite, comme on savait le faible du cardinal pour lui, et comment avaient fini toutes ses autres brouilles avec Son Eminence, c'est-à-dire par une faveur plus grande, toute la cour et même les parents du cardinal l'allèrent visiter.

Vous m'avez fait trouver un asile en ce lieu.
Trop heureux si jamais, dans ma sainte retraite,
Je pouvais oublier la perte que j'ai faite
En perdant Richelieu.

Cet esprit sans pareil, ce grand et digne maître,
M'a donné tout l'éclat où l'on m'a vu paraître.
Il m'a d'heur et de gloire au monde environné.
C'étaient biens passagers et sujets à l'envie ;
Mais, quand il m'a donné l'exemple de sa vie,
N'a-t-il pas tout donné ?



Richelieu.

M. le maréchal de Grammont y vint trois fois ; à la troisième, il lui dit :

— Boisrobert, si vous me promettiez de ne pas être un bavard, je vous dirais bien une chose.

— Oh ! je vous le jure, monseigneur.

— Eh bien, dimanche, vous serez rentré en faveur ; le cardinal voit le roi samedi et lui demandera votre grâce.

C'était vrai ; mais le roi avait la tête montée par son frère, et resta inexorable. Boisrobert, comptant dans la parole du maréchal, se croyait déjà rétabli, quand il reçut, au contraire, l'ordre de quitter Paris. Il avait le choix entre son abbaye qui s'appelait Châtillon, et Rouen, dont il était chanoine. Il préféra Rouen

C'est à Rouen que, pour rentrer en grâce, il fit son ode à la Vierge, où se trouvent ces deux strophes :

Par vous, de cette mer j'évite les orages
Dans ce port plein d'écueils et fertile en naufrages ;

Toutefois, Son Eminence résista à l'ode comme elle avait résisté aux prières et aux larmes. Alors, Boisrobert comprit qu'il y avait là-dessous quelque chose de plus grave que d'avoir fait entrer une petite coquine dans une salle où il y en avait bon nombre de grandes ; il chercha dans ses souvenirs, et voici ce qu'il se rappela :

C'était à l'époque de la plus grande faveur de M. de Cinq-Mars. — Nous n'en sommes pas encore arrivé là, mais parfois nous sommes forcé d'anticiper. — Le cardinal avait un espion qu'on nommait la Chesnaye. M. le Grand, — on se rappelle que c'était ainsi que l'on appelait Cinq-Mars, à cause de son titre de grand écuyer. — M. le Grand voulait perdre cet espion. Il eut l'idée de s'adresser à Boisrobert, et, un jour, à Saint-Germain, se trouvant seul à seul avec lui :

— Pardieu ! monsieur le Bois, lui dit-il, j'ai toujours fait le plus grand cas de vous, et M. le maréchal d'Effiat, mon père, vous a toujours aimé

Boisrobert s'inclina.

— M. le Bois, continua le grand écuyer, jusqu'à présent, vous n'avez chassé que moineaux et alouettes ; mais, moi, je veux vous faire faire une vraie chasse de gentilhomme, c'est-à-dire vous faire voler perdrix et faisans que diable ! Il est temps que vous pensiez à votre fortune et attrapiez quelque grosse pièce.

Boisrobert savait le jeune gentilhomme léger, aussi continuait-il de s'incliner sans répondre.

M. le Grand fut donc forcé d'accoucher seul.

— M. le Bois, dit-il, je vous prie de me servir.

Arrivé à ce point, il fallait répondre oui ou non.

Boisrobert trouva encore moyen, cependant, de ne répondre ni oui ni non

— Vous servir, monsieur ? dit-il ; bien volontiers ! mais en quoi ?

— Eh bien, monsieur le Bois, continua Cinq-Mars, la Chesnaye me trahit ; il a eu à mon sujet, avec M. le cardinal, une longue conférence à la suite de laquelle M. le cardinal m'a traité comme un écolier ; vous pouvez sûrement me dire qui a introduit la Chesnaye près du cardinal et quels sont ses amis dans la maison.

— Et dans quel but, monsieur ? demanda Boisrobert.

— Dans quel but ? Parce que je les veux tous perdre ! Ah ! M. le cardinal me maltraite ! Soit ! mais, par la mordieu ! lui ou moi y passera !

Boisrobert courba la tête : il n'y avait qu'un fou comme M. le Grand qui pût se permettre de menacer la première personne après le roi, ou, pour mieux dire, la première personne avant le roi. Il promit, cependant, à M. de Cinq-Mars de le servir, et de lui dire quels étaient les amis de la Chesnaye.

Sur quoi, M. de Cinq-Mars le quitta.

A peine le grand écuyer eut-il tourné l'angle du mur, que Boisrobert prit sa course et s'en alla tomber chez madame de Lansac, gouvernante de M. le dauphin, lui demandant conseil comme à une femme sage.

— Mon ami, répondit celle-ci sans hésiter, c'est de tout dire au cardinal.

— Mais, s'écria Boisrobert, c'est une dénonciation purement et simplement que vous me conseillez là, madame !

— C'est votre salut que je vous prie de prendre en considération.

Mais Boisrobert secoua la tête.

— Jamais ! dit-il; il n'y a dans tout cela qu'une boutade de jeune homme, et jamais, pour si peu, je ne me déciderai à nuire à M. le Grand.

En effet, à partir de ce moment, Boisrobert se contenta d'éviter le grand ecuyer, passant d'un côté quand il le voyait arriver de l'autre.

Mais M. le Grand jugea mal cette discrétion de Boisrobert ; il se mit dans l'esprit que celui-ci lui avait joué un méchant tour, et, pour le lui rendre, il parla mal de lui au roi, racontant tous les mauvais propos que l'on tenait sur l'abbé de Châtillon et sur le chanoine de Rouen. Or, on disait beaucoup de choses sur Boisrobert.

Les propos les plus scandaleux avaient été tenus par un M. de Saint-Georges.

Voici, il est vrai, à quelle occasion ces propos avaient été tenus :

Il y avait un gouverneur de Pont-de-l'Arche nommé Saint-Georges. — C'était le Saint-Georges en question. — Boisrobert avait découvert qu'il percevait un droit sur chaque bateau qui remontait la rivière, et que, ce droit étant censé perçu au profit du cardinal, ces bateaux s'appelaient des *cardinaux*.

Cette fois, comme l'honneur de son patron était intéressé dans l'affaire, Boisrobert lui conta tout.

M. de Saint-Georges perdit son gouvernement ; mais, pour se venger, il raconta partout que Boisrobert avait des goûts *antiques*.

Le propos fut répété, et, comme toute calomnie porte avec elle un certain parfum qui plaît aux mauvaises gens, on alla à la recherche des preuves.

Ces preuves furent-elles fournies ? ce n'est pas ce qui doit nous occuper ; l'important pour nous est de savoir que le roi dit à Son Éminence que Boisrobert déshonorait la maison de son maître.

Le résultat de tout cela était, comme nous l'avons dit, que Boisrobert avait été exilé à Rouen, où il faisait des odes à la Vierge.

Quoique, au fond, le cardinal n'en voulût pas tant à son cher le Bois qu'il en avait l'air, les choses restèrent ainsi jusqu'à la mort de M. le Grand.

Cette mort advenue comme on sait, chacun parla pour Boisrobert, et tout particulièrement Mazarin, qui lui écrivit :

« Vous pouvez retourner à Paris, si vous y avez des affaires. »

Boisrobert y revint avec vingt-deux mille écus d'argent comptant ; et, comme sa plus pressante affaire était de jouer dès qu'il en trouvait l'occasion, — car il était joueur comme les cartes et les dés mariés ensemble, — il joua et perdit les vingt-deux mille écus.

Le cardinal Mazarin, de retour lui-même à Paris, écrivit aussitôt à Boisrobert :

« Demandez-moi dimanche prochain, et, fussé-je dans la chambre à coucher de Son Éminence, venez m'y trouver. »

Boisrobert se rend à l'invitation. Mazarin était, en effet, dans la chambre à coucher du cardinal. Boisrobert y entre.

A peine Richelieu l'aperçoit-il, qu'il lui tend les bras et se met à sangloter.

Boisrobert s'attendait si peu à cette réception, qu'il en fut tout étourdi, et que lui, qui pleurait si facilement, ne trouva point une larme.

Que devenir dans un pareil état de sécheresse, et quand un cardinal pleure ? Faire le saisi.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Boisrobert, les larmes m'étouffent, monseigneur, et, cependant, je ne puis pleurer !

Et Boisrobert se laisse aller dans un grand fauteuil.

— Citois ! Citois ! crie le cardinal, le Bois se trouve mal !

— Venez vite, Citois ! ajoute Mazarin, qui comprend que tout l'avenir de Boisrobert est dans ce moment ; venez vite, et saignez M. le Bois.

M. le Bois ne se trouvait point mal le moins du monde ; mais, pour ne pas avoir l'air d'avoir joué la comédie, force lui fut de se laisser saigner.

Citois lui tira trois bonnes palettes de sang.

— Le seul bien que ce pleutre de Mazarin m'ait jamais fait, disait plus tard Boisrobert, ce fut de me faire saigner un jour que je n'en avais pas besoin.

Le cardinal de Richelieu mourut ; Boisrobert, en faisant ses compliments de condoléance à madame d'Aiguillon, lui dit :

— Madame, je suis votre serviteur, comme j'ai été celui de M. de Richelieu.

Madame d'Aiguillon le remercia, lui promettant que, de son côté, elle ne tarderait pas à lui donner des marques de son affection.

Sur cette assurance, Boisrobert se retira.

Ces marques d'affection que devait recevoir Boisrobert, c'était que madame d'Aiguillon, dont le neveu avait à sa nomination des abbayes dont dépendaient des prieurés, lui donnât quelques-unes de ces abbayes au fur et à mesure qu'elles seraient vacantes.

Boisrobert se mit donc à l'affût des prieurés comme un chasseur se met à l'affût des lapins. Aussitôt qu'il savait un prieuré vacant, il arrivait, la jambe tendue et le feutre à la main, chez madame d'Aiguillon ; mais celle-ci, d'un air contrit, lui annonçait qu'il arrivait vingt-quatre heures trop tard et que le prieuré avait été donné la veille.

Enfin, Boisrobert se douta qu'il y avait là-dessous quelque fourberie, et, pour en être éclairci, il alla trouver madame d'Aiguillon avec une lettre qui lui donnait avis que le prieuré de Kermassonnet était vacant.

— Ah ! mon cher Boisrobert, s'écria madame d'Aiguillon, vous jouez vraiment de malheur !

— Bon ! dit Boisrobert, il a été donné hier ?

— Non, mais aujourd'hui, il n'y a pas deux heures... Oh ! que n'êtes-vous venu ce matin !

— Je fusse venu ce matin, madame, répondit Boisrobert, que je n'eusse pas été plus avancé.

— Pourquoi cela ?

— Parce que vous ne pouvez pas plus disposer de ce prieuré que de la lune.

— Qu'est-ce à dire ?

— Qu'il n'y a jamais eu de prieuré de ce nom-là, madame, et que cette fois, je me retire convaincu de votre sincérité et de votre bonne foi... Serviteur !

Et Boisrobert se retira effectivement, et ne remit jamais les pieds chez madame d'Aiguillon.

Grâce à son esprit agressif et à son caractère mordant, les aventures du genre de celles que nous avons racontées ne manquaient pas à Boisrobert.

Un de ses démêlés les plus acharnés eut lieu avec Louis Philippeaux, seigneur de la Vrillière et de Châteauneuf-sur-Loire, secrétaire d'État.

M. de la Vrillière avait ôté de dessus l'état des pensions un frère de Boisrobert, nommé d'Ouville. — Ce frère était ingénieur de son état.

Boisrobert, qui connaissait la cour et la ville, fit assigner M. de la Vrillière à l'endroit du susdit d'Ouville. Enfin, chacun lui ayant dit que M. le secrétaire d'État était ébranlé, et qu'une dernière visite de lui, Boisrobert, enlèverait la place, Boisrobert se décida à aller trouver le secrétaire d'État.

Mais, au lieu d'un homme ébranlé, Boisrobert trouva un homme exaspéré

— Ah ! mordieu ! monsieur Boisrobert, lui dit le secrétaire

d'Etat, vous auriez bien dû vous priver de me faire accabler par tout le monde pour monsieur votre frère, c'est-à-dire pour un homme de nul mérite.

— Monsieur, répondit Boisrobert, ce que vous me dites de mon frère, je le sais bien ; vous n'aviez que faire de me le dire, car je ne venais pas ici pour l'apprendre. Mais aussi, en me répétant une chose que je savais, vous m'avez appris une chose que je ne savais pas : c'est que les ministres d'Etat jurassent comme vous faites. Ce *mordieu!* que vous m'avez si galamment jeté au visage, irait aussi bien et même mieux a un charretier qu'à vous. Allez, monsieur, mon frère sera remis sur l'état malgré vous et malgré vos dents!

Sur quoi, il quitta M. de la Vrillière et s'en alla trouver le cardinal Mazarin.

— Monseigneur, lui dit-il, vous n'avez jamais rien fait pour moi que me tirer trois palettes de sang du corps un jour où je n'avais pas besoin d'être saigné ; eh bien, je viens vous demander de rétablir mon frère sur les états de pensions, quoi que dise et fasse contre cela M. de la Vrillière ; il y va de mon honneur.

Mazarin engagea sa parole.

Mais, comme qui tenait la parole de Mazarin ne tenait pas grand'chose, Boisrobert, connaissant la valeur du gage, voulut commencer a donner cours à son ressentiment : il fit une satire contre le secrétaire d'Etat, qu'il appela Tyrus.

Dans cette satire, il y avait, entre autres vers de même force, les deux suivants :

> Le Saint-Esprit, honteux d'être sur ses épaules,
> Pour trois sots comme lui, s'envolerait des Gaules.

Puis, la satire terminée, Boisrobert prit un carrosse, et, se faisant descendre de porte en porte, se mit à la chanter à tout le monde.

M. de la Vrillière n'était point adoré : qui en retint deux vers, l'autre six, l'autre dix ; de sorte qu'au bout de huit jours, la satire était connue de tout Paris.

Un matin, M. de Chavigny accourut chez Boisrobert pour l'avertir que la Vrillière devait aller au Palais-Royal faire ses plaintes.

Boisrobert court chez son ami le maréchal de Grammont et arrive avec lui près de Mazarin.

— Eh bien, dit Mazarin avant même que Boisrobert eût ouvert la bouche vous avez donc fait une satire contre ce pauvre *monsou* Philippeaux?

— Monseigneur, répondit Boisrobert, ce n'est pas le moins du monde contre M. Philippeaux que j'ai fait mes vers : j'ai lu les *Caractères* de Théophraste, et, à son imitation, je me suis amusé à tracer le caractère d'un ministre ridicule.

— Vous voyez l'injustice, monseigneur! ajouta M. de Grammont. Ce pauvre Boisrobert! Aller cancaner de cela, lui qui est innocent comme l'enfant qui vient de naître!

— Voyons, Boisrobert, fit le cardinal, dites moi cette satire.

On en était au dernier vers, et le cardinal se tenait les côtes de rire, lorsqu'on annonça la Vrillière.

— Entrez là, dit Mazarin à Boisrobert et à M. de Grammont, et ne vous inquiétez de rien.

La Vrillière se présenta furieux.

— Monseigneur, cria-t-il de la porte, je viens vous demander justice.

— Oh! *monsou* la Vrillière, *zoustice!* dit Mazarin ; mais c'est mon devoir de vous la rendre : et contre qui, *zoustice?*

— Contre un misérable poète, un lâche pamphlétaire qui m'a insulté, vitupéré!

— Bah!

— Qui m'a littéralement vidé une bouteille d'encre sur le visage!

Et il raconta la chose.

— Bon! dit Mazarin : est-ce tout?

— Comment, est-ce tout? Votre Eminence trouve-t-elle donc que ce n'est point assez?

— Mais ce n'est point de vous qu'il est question, mon *cer monsou* la Vrillière.

— De qui donc?

— D'un ministre *ridicoule*.

— D'un ministre ridicule?

— Oui, vous voyez bien que ce ne peut être vous : d'ailleurs, la satire est imitée des *Caractères de Théophraste*.

Et il fallut que *monsou* de la Vrillière se contentât de cette réponse.

La Vrillière s'en alla ; le cardinal fit sortir du cabinet Boisrobert et le maréchal de Grammont, qui avaient tout entendu, et qui crevaient de rire.

— Mais, monseigneur, mon imbécile de frère? insista Boisrobert.

— Soyez tranquille, répondit Mazarin, il aura sa pension, vous avez ma parole.

Malgré la parole de Mazarin, la pension ne reparaissait pas. Boisrobert était tous les matins dans l'antichambre du cardinal.

— C'est ordonné, *monsou* Boisrobert, disait Mazarin.

— C'est ordonné, c'est possible, répondait Boisrobert, mais ce n'est pas fait.

— Cela se fera.

— M. de la Vrillière soutient, monseigneur, que cela, au contraire, ne se fera pas, quand la reine elle-même le lui commanderait ; après cela, vous comprenez, monseigneur, il ne lui reste plus qu'à monter sur le trône.

Pendant ce débat, M. d'Emmery, beau-père de la Vrillière, invita son gendre à dîner chez lui, et, comme par oubli, invita Boisrobert au même dîner, et plaça les antagonistes en face l'un de l'autre.

Boisrobert fut éblouissant d'esprit.

Enfin, M. de la Vrillière eut la main forcée et donna ordre à son commis Penou de délivrer le nouveau brevet.

Mais le brevet ne venait pas.

Boisrobert alla trouver Penou, et lui montra dix pistoles : aussitôt l'autre délivra le brevet.

Quand Boisrobert tint ce brevet :

— Ah! monsieur, dit-il à Penou, ne vous ai-je pas offert de l'argent?

— Mais oui, monsieur, dit celui-ci, vous m'avez fait l'honneur de m'offrir dix pistoles.

— Oh! monsieur, s'écria Boisrobert avec l'apparence du plus profond regret, je vous demande bien pardon d'avoir commis une pareille inconvenance! De l'argent, à vous! il fallait que je fusse ivre.

Et il remit ses dix pistoles dans sa poche, et sortit emportant le brevet.

Pendant trois ans, d'Ouville fut payé de sa pension.

Au bout de trois ans, M. de la Vrillière tenta un essai : il retira le brevet de d'Ouville.

« Monsieur le secrétaire d'Etat, lui écrivit Boisrobert, je vous promets que, si, dans vingt-quatre heures, le brevet de mon frère ne lui est pas rendu, dans huit jours, la satire que vous savez sera imprimée. »

Le brevet fut rendu.

Le cardinal félicita Boisrobert de son expédient.

— Ce n'est qu'un coquin, répondit Boisrobert ; il aurait dû me faire assommer de coups de bâton.

Ce qui nuisait à Boisrobert dans le monde où il vivait, c'était son incontinence de langue. Jamais Boisrobert, en face de qui que ce fût, ne renfonça un bon mot qui lui venait sur les lèvres.

Un jour, il alla voir MM. de Richelieu au petit Luxembourg, — on appelait *MM. de Richelieu* les trois fils de Vignerot, marquis de Pont-Coulay, et de Françoise Duplessis, substitués tous trois aux noms et armes de Richelieu par le testament du cardinal : un jour, disons-nous, il alla voir MM. de Richelieu au petit Luxembourg, et y fut reçu par madame de Sauvay, femme de l'intendant de madame d'Aiguillon, et qui avait la réputation d'une fort impertinente personne.

— Ah! cria-t-elle à Boisrobert du plus loin qu'elle l'aperçut, vous arrivez bien!

— Comment cela?

— Oui, j'ai à vous gronder.

— S'il en est ainsi, permettez-moi de recevoir l'absolution, comme il convient à un vrai chrétien.

Et Boisrobert se mit à genoux.

— Un vrai chrétien, vous! vous qui passez partout pour un impie et un athée!

— Et vous croyez à ces propos-là?

— Non, je vous jure!

— Vous avez bien raison ; n'ai-je pas entendu dire partout que vous étiez une coquine!

— Ah! monsieur, que dites-vous là? s'écria la dame.

— Oh! répondit Boisrobert, j'ai fait comme vous à mon égard ; rassurez-vous, je n'en ai rien cru.

Mais la chose la plus dure a Boisrobert, et celle sur laquelle il avait le plus de peine à se blanchir, c'était l'accusation qui fit tomber le feu du ciel sur les villes maudites.

— Qu'avez-vous donc, monsieur de Boisrobert? lui demandait un jour mademoiselle Nelson, fille d'esprit, qui épousa depuis le conseiller d'Etat Gérard le Camus ; vous voilà tout en nage!

— Mademoiselle, dit Boisrobert, je viens de faire des visites à mes juges.

— Pour votre compte?

— Non, pour celui d'un de mes laquais que ces messieurs voulaient pendre à toute force.

— Voire, répondit la demoiselle, les laquais de Boisrobert ne sont faits pour la potence, et m'est avis qu'ils ne doivent craindre que le feu.

Un autre jour, il arriva que le portier de Bautru, se disputant avec le laquais du poète, donna à son antagoniste des coups de pied au derrière.

Le laquais vint se plaindre à son maître, et voilà Boisrobert enragé et faisant grand bruit de l'aventure.

— Il a raison, dit le maréchal de Grammont, la chose est bien plus offensante pour Boisrobert que pour un autre.

— Pourquoi cela? demande un de ces questionneurs qui ne sont là que pour donner naissance à une réponse.

— Dame, aux laquais de Boisrobert, le derrière tient lieu

de visage, répondit le maréchal ; c'est la partie noble de ces messieurs-là.

Les dévotes avaient fait mettre Ninon aux Madelonnettes, et, des Madelonnettes, l'immortelle courtisane écrivait à le Bois :

« Je suis ici, de la part des bonnes filles, l'objet d'excellents traitements. Aussi je pense que, si j'y reste encore un temps, à votre imitation, je finirai par aimer mon sexe. »

Un jour, on parlait devant Boisrobert de généalogies fabuleuses, telles que celle de la maison de Lévis, qui se prétend parente de la Vierge, ou de la maison de Mérode, qui descend, dit-elle, de Mérovée.

— Pour moi, dit Boisrobert, j'ai envie, puisque je me nomme Métel, de me faire descendre de Métellus.

— En tout cas, ce ne sera point de Métellus Pius, répondit quelqu'un qui se trouvait là.

La Fronde arriva, et, en véritable courtisan qu'il était, Boisrobert fit des vers contre les frondeurs.

Le coadjuteur de Paris, frondeur enragé, invita Boisrobert à dîner ; le poète, très gourmand, et sachant qu'on dînait fort bien chez M. de Gondi, se rendit à l'invitation.

Après dîner, et comme on prenait le café au salon, — ce fameux café qui venait de paraître aux horizons de la gourmandise, et qui, au dire de madame de Sévigné, devait passer comme Racine :

— Monsieur de Boisrobert, demande le coadjuteur, vous allez nous dire vos vers sur les frondeurs, n'est-ce pas ?

— Bien volontiers, fit Boisrobert.

Il tousse, il se mouche, il crache, et, sans affectation, s'étant approché de la fenêtre et ayant mesuré la distance de l'étage où il se trouvait jusqu'au sol :

— Non, par ma foi, dit-il, je change d'avis : votre fenêtre est trop haute.

— La prêtrise, disait l'abbé de la Victoire, est à Boisrobert ce que la farine est aux bouffons ; elle sert à le faire paraître plus grotesque encore.

Un soir, à l'une de ses pièces, un comédien laissa échapper une expression d'un français hasardé.

— Ah ! le malheureux, dit-il, il me fera chasser de l'Académie.

Boisrobert composa force comédies dont la plupart sont inconnues aujourd'hui. Presque toujours, il y mettait en scène des gens vivants et connus ; de sorte que les originaux, se reconnaissant dans les copies, faisaient grand bruit, répandaient force plaintes, proféraient force menaces. Dans l'une d'elles, intitulée *la Belle Plaideuse*, il mit un avare et son fils. Tous deux se rencontraient chez un notaire où l'un venait placer et l'autre emprunter à gros intérêt.

— Ah ! jeune débauché, disait le père, c'est toi ?

— Ah ! vieil usurier, disait le fils, c'est vous ?

Le père était le président de Bercy ; le fils était son fils.

Molière prit la scène à Boisrobert, et la mit carrément dans *l'Avare*.

— Comment ! dit-on à Molière, vous allez emprunter une scène à ce bouffon de Boisrobert ?

— Bon ! dit l'auteur du *Misanthrope* et de *Tartuffe*, c'est une fille que je tire d'une mauvaise maison pour la conduire dans la bonne société.

Un jour, le prince de Conti, le bossu, assistait à une des pièces de Boisrobert.

— Oh ! fi, monsieur de Boisrobert ! lui dit-il de la loge où il était, la méchante pièce que vous nous donnez là !

Boisrobert, qui était assis sur le théâtre, se leva, et, s'avançant vers la rampe, salua le prince.

— Oh ! monseigneur, cria-t-il, vous me confondez de me louer ainsi en ma présence.

Le prince de Conti avait parlé bas, Boisrobert avait répondu haut. Personne, dans la salle, n'avait entendu l'apostrophe ; tout le monde entendit la réponse ; de sorte qu'il n'y eut pas un spectateur qui ne crût qu'effectivement le prince avait fait un compliment à Boisrobert.

On l'obligea parfois de dire la messe.

Madame Cornuel, si connue pour ses bons mots, dont nous citerons quelques-uns en leur lieu et place, assistait à une messe de minuit dite incognito par Boisrobert.

Au *Dominus vobiscum*, Boisrobert se retourne vers ses auditeurs : madame Cornuel jette un cri et sort.

A la porte, elle rencontre une de ses amies.

— Où allez-vous donc ? lui demande l'amie.

— Chez moi, bon Dieu !

— Et pourquoi quittez-vous la messe à *l'Introït* ?

— Parce que j'ai trouvé Boisrobert dedans, et qu'il m'en a dégoûtée.

Lui sut cela, et fit un sonnet sur le mot Cornuel, et l'analogie qu'il avait avec corne.

Mais madame Cornuel s'en moqua. C'était elle qui avait dit, à propos d'un homme qui avait fort crié en apprenant que sa femme le trompait, et qui ensuite s'était fait un revenu des galanteries de la dame :

— Les cornes, c'est comme les dents ; cela fait mal quand cela pousse, mais, après, on mange avec.

Boisrobert faisait un conte sur deux gentilshommes campagnards qui venaient de temps en temps à la cour, l'un que l'on nommait M. de Beuvron, l'autre M. de Croisy, et qui étaient frères.

Boisrobert racontait qu'un jour où, à cause de la grande chaleur, on craignait pour la récolte, il vint une pluie de cinq heures. Pendant ces cinq heures, les deux gentilshommes se promenèrent dans le salon de leur château, regardant tomber la pluie par la fenêtre ouverte, et ne se disant autre chose l'un à l'autre que :

— Mon frère, que de foin !

— Mon frère, que d'avoine !

Le conte eut tant de succès et fut si bien répandu, que, quand les deux gentilshommes vinrent à Paris, on appela l'un *Que-de-foin* et l'autre *Que-d'avoine*.

Boisrobert n'avait point d'enfants, mais seulement des neveux assez pauvres d'esprit. Il avait une maison aux champs ; le hasard voulut qu'elle s'appelât Ville-Loison.

— Comment diable, lui demanda Saint-Evremond, avez-vous acheté une maison ainsi nommée ?

— C'est pour la substituer à mes neveux, répondit Boisrobert.

Outre son premier exil à Rouen, Boisrobert fut exilé une seconde fois par la cabale des dévots, pour avoir mangé de la viande en carême et avoir juré horriblement un jour qu'il perdait.

Une fois en exil, il s'adressa à madame de Mancini, qui s'employa à le faire revenir, et qui y réussit.

— Comment, ayant tant d'amis, lui demanda quelqu'un, vous êtes-vous adressé à madame de Mancini ?

— Parce que, ayant perdu quarante écus contre elle le soir où j'ai tant juré, répondit Boisrobert, elle avait tout intérêt à ce que je revinsse pour les lui payer.

Une lettre que l'on reçut au palais, qu'elle fût écrite de bonne foi ou par malice, le fit fort enrager. Un homme de Nancy demandait aux diseurs de nouvelles :

« Je vous prie, messieurs, de me dire si ce que l'on nous a mandé à Nancy est véritable, c'est-à-dire que Boisrobert s'est fait Turc, et que le Grand Seigneur lui a donné d'immenses revenus avec une foule de beaux petits pages pour le servir ; et que, de Constantinople, ce même Boisrobert a écrit aux libertins de la cour : « Vous autres, messieurs, vous vous « amusez à renier Dieu cent fois le jour ; je suis plus fin « que vous, je ne l'ai renié qu'une, et m'en trouve fort « bien. »

Il tomba malade vers l'âge de soixante et dix ans, et, comme sa vie fort dissipée donnait des inquiétudes sur son sort, madame de Châtillon, sa voisine, vint l'exhorter à faire une fin chrétienne.

Il s'y résolut, et, comme première preuve d'humilité, il disait aux assistants :

— Oubliez Boisrobert vivant et ne considérez que Boisrobert mourant.

Comme son confesseur pour le rassurer, lui disait que Dieu avait pardonné à de plus grands pécheurs que lui :

— Oh ! oui, mon père, répondit-il, il y en a de plus grands : il y a l'abbé de Villarceaux, mon hôte, qui me gagnait toujours mon argent, qui est un plus grand pécheur que moi ; et, cependant, je ne désespère pas que Dieu lui fasse miséricorde.

— Monsieur l'abbé, lui disait madame de Thoré, la contrition est une vertu.

— Je vous la souhaite de tout mon cœur, madame, répondit Boisrobert.

On se rappelle son fameux mot au moment de mourir :

— Je me contenterais d'être aussi bien avec Notre-Seigneur que je l'ai été avec Son Eminence le cardinal de Richelieu.

Comme il tenait le crucifix, demandant pardon à Dieu :

— Ah ! dit-il, au diable soit ce sacré potage que j'ai mangé chez d'Olonne ; il y avait de l'oignon, et c'est ce qui m'a fait mal.

Puis il reprit :

— Le cardinal de Richelieu m'a gâté ; il ne valait rien, c'est lui qui m'a perverti...

Et il trépassa.

Nous avons tout à l'heure nommé madame Cornuel ; disons quelques mots de cette femme, dont l'esprit était devenu proverbial sous le règne de Louis XIII, et même sous celui de Louis XIV. Deux ou trois fois madame de Sévigné l'a citée.

Elle était fille d'un certain M. Bigot, que l'on appelait Bigot de Guise, parce qu'il avait été intendant du duc Henri de Guise. Son père, qui était riche, la maria à M. Cornuel, frère du président Cornuel. C'était une jolie personne, qui avait l'avantage ou le défaut, comme on voudra, d'être fort éveillée ; de là la plaisanterie de Boisrobert sur le nom de son mari.

Le mari était très vieux, et sans doute, par la cohabitation, avait-il gagné de l'esprit de sa femme. Voyageant un jour avec deux jeunes filles fort jolies, et âgées de seize ans à peine, la voiture dans laquelle ils se trouvaient tous trois versa au bord d'un précipice, et ce fut miracle qu'elle ne se

trouvât point entraînée. Par bonheur, les trois voyageurs, au lieu de la mort inévitable qui les attendait dans cette chute sortirent sains et saufs de la voiture.

— Mesdemoiselles, dit M. Cornuel en se retrouvant sur ses pieds, me voici redevenu un vieillard, et vous de jeunes et charmantes enfants ; mais, il y a deux minutes, nous étions tous les trois du même âge.

Madame Cornuel avait été la maîtresse du marquis de Sourdis. Un jour que celui-ci l'attendait chez elle, et qu'elle se faisait trop longtemps attendre, il s'avisa de traiter la femme de chambre comme il eût traité la maîtresse si elle eût été là.

La femme se trouva grosse et elle avait grand peur d'être renvoyée par sa maîtresse ; mais, quand celle-ci sut la chose elle garda, au contraire, sa camériste, la fit accoucher, et eut soin de l'enfant, qu'elle entretint en disant :

— C'est trop juste, puisqu'il a été fait à mon service.

Elle avait un procès dans lequel un maître des requêtes nommé Sainte-Foi, était rapporteur ; elle allait souvent chez lui, mais avait grand'peine à lui faire entendre ses raisons, ne le trouvant jamais.

Un jour, comme de coutume, elle alla pour le solliciter ; le portier lui dit que son maître n'y était pas.

— Et où est-il donc ? demanda madame Cornuel.

— Madame, répondit le portier, il entend la messe.

— Hélas ! mon ami, répondit-elle, par malheur, il n'entend que cela.

Puis, rentrant chez elle :

— Ce Sainte-Foi, dit-elle, s'appelle Sainte-Foi comme les Blancs-Manteaux, qui sont habillés de noir, s'appellent Blancs-Manteaux.

Elle était amie d'une demoiselle de Preimes, ancienne chanoinesse. Cette demoiselle de Preimes avait été fort jolie ; comme elle atteignait la quarantaine, elle commençait à passer, quoique, depuis l'âge de vingt-cinq ans, pour conserver son teint, elle mît constamment un masque.

— Hélas ! disait madame Cornuel, la beauté de ma pauvre amie est comme un lit qui s'use sous la housse.

Un jour, les fermiers généraux des aides saisirent un panier de gibier qu'on lui envoyait de la campagne. On lui donna avis de cette confiscation, et elle envoya redemander son panier, que, de crainte de ses bons mots, messieurs les fermiers s'empressèrent de lui rendre ; mais cette condescendance de leur part ne les sauva point.

En revoyant son panier :

— Il paraît que ces gens-là me connaissent, dit-elle ; vous verrez que quelqu'un d'entre eux aura été laquais dans quelque bonne maison de ma connaissance.

Dans la promotion du Saint-Esprit, où le comte de Choiseul reçut l'ordre, — ordre dont sa qualité et son mérite le rendaient tout à fait digne, — il y eut cinq ou six chevaliers dont, au contraire, le mérite et la naissance étaient fort attaquables

Quelques jours après, madame Cornuel, se disputant avec le comte de Choiseul, et celui-ci insistant dans la discussion :

— Taisez-vous, dit-elle, ou je vous nommerai vos confrères.

Pendant que la chambre des poisons était établie, et que, pour donner une certaine créance aux bruits qui couraient, et peut-être aussi une plus longue durée à cette chambre, dont les membres étaient largement rétribués, on pendait tous les jours quelques pauvres diables :

— Mon cher conseiller, disait madame Cornuel à M. de Bezons, qui était de cette commission, il est vraiment honteux pour vous de ne faire pendre que des gueux, et, si j'étais messieurs les juges, je ferais une collecte entre robes noires, afin de louer des habits à la friperie, pour habiller ces malheureux quand on les exécute ; peut-être ainsi, du moins, en imposerait-on au public.

Puis, comme on lui disait que, dans les procès des empoisonnements, on brûlait avec ceux-ci leurs procès :

— C'est bien, dit-elle ; mais, pour être tout à fait juste avec les empoisonneurs et leurs procès, il faudrait encore brûler les témoins et les juges.

Comme on vantait devant elle la naissance de M. le duc de Rohan-Chabot

— Oui, dit-elle, il est bien né, c'est incontestable ; seulement, il a été mal fouetté

Du temps de madame Cornuel, on portait des flots de rubans. On lui dit que madame de la Reynie, grande, maigre et femme du lieutenant de police, en portait une échelle.

— Hélas ! répondit-elle, si ce que vous me dites est vrai, j'ai bien peur qu'il n'y ait une potence dessous.

Un jour, étant dans l'antichambre de M. Colbert, qui la faisait attendre, et y étouffant, à cause du grand feu que l'on faisait dans le poêle :

— Eh ! mon Dieu ! dit-elle, sans nous en douter, ne serions-nous pas ici en enfer ? On y brûle, et tout le monde est mécontent.

Un jour, le marquis d'Alluyes, relevant d'une maladie que l'on avait crue mortelle, la vint voir, fort pâle et fort changé

— En le voyant entrer en cet état, dit le soir madame Cornuel à ses amis, j'ai été sur le point de lui demander s'il avait une passe du fossoyeur pour aller ainsi par la ville.

La comtesse de Fiesque, personne très fantasque, avait tenu sur madame Cornuel je ne sais quel propos que l'on rapportait à celle-ci.

— Que voulez-vous ! dit madame Cornuel, la comtesse s'entretient dans l'extravagance, comme les cerises dans l'eau-de-vie.

Un jour, cette même comtesse de Fiesque, que madame Cornuel signalait comme atteinte de folie, disait, devant elle, qu'elle ne savait vraiment pas pourquoi l'on trouvait M. de Combourg fou, et qu'assurément il parlait comme un autre.

— Ah ! comtesse, dit madame Cornuel, vous avez mangé de l'ail !

Un imbécile qui, en outre, avait le malheur plus grand encore de sentir mauvais, se fit présenter un jour à madame Cornuel, et resta une heure dans son salon sans desserrer les dents

Lui sorti :

— En vérité, dit madame Cornuel à ceux qui demeuraient après lui, il faut que cet homme soit mort, s'il sent mauvais.

Un de ses laquais, fort bête, et qui faisait sottise sur sottise, fit un jour celle de se laisser tomber à quatre pattes devant elle.

— Je te défends de te relever, dit-elle ; tu es fait pour marcher comme cela.

Comme on s'inquiétait, en sa présence, de l'endroit où l'on mettrait les nouveaux drapeaux pris sur l'ennemi par le maréchal de Luxembourg, à la bataille de Steinkerque, l'église de Notre-Dame en regorgeant déjà :

— Bon ! dit madame Cornuel, on fera de ceux-ci des falbalas aux autres.

On parlait chez elle des grandes débauches que faisaient, dans le faubourg Saint-Germain, cinq ou six dames de la cour :

— Je sais ce que c'est, dit-elle ; c'est une mission que M. l'archevêque de Paris a envoyée dans le quartier pour retirer les jeunes gens du mauvais péché des Valois.

Un soir, en revenant chez elle en voiture, elle fut attaquée par des voleurs ; leur chef entra dans le carrosse, et commença par lui mettre la main à la gorge.

Mais elle, lui repoussant le bras.

— Vous n'avez rien à faire là, mon ami ; je n'ai ni perles ni tetons.

On voulait faire déloger une femme de mauvaise vie qui demeurait près d'elle, et faisait de la nuit le jour ; mais, craignant un plus bruyant voisinage :

— Oh ! laissez-la, dit-elle ; il n'aurait qu'à venir à sa place un maréchal ou un serrurier, au lieu que ce fût elle qui ne dormît plus, ce serait moi.

Madame Cornuel avait déjà quatre-vingts ans quand mourut madame de Ville-Savin, sa voisine, âgée de quatre-vingt-douze ans

— Hélas ! s'écria madame Cornuel en apprenant cette mort, me voilà découverte !

Et, en effet, elle mourut quelque temps après.

VIII

Pour faire mieux apprécier l'esprit du XVIIe siècle, passons de l'esprit individuel à l'esprit général, et citons, d'après Tallemant des Reaux, qui était lui-même un des beaux esprits de l'époque, les naïvetés ou les mots spirituels de ce temps, où vivaient encore Bassompierre et la Grammont, et où vivaient déjà les Ninon et les Marion Delorme.

Souvent le mot spirituel sortira de la bouche d'un inconnu, et nous serons obligé de dire *on* au lieu de *il* ; cela prouvera la vérité du proverbe qui eut cours cent ans plus tard : « Il y a quelqu'un qui a encore plus d'esprit que M. de Voltaire. — Qui ? — C'est tout le monde. »

Herr omnes, disait Luther. (*Monseigneur tout le monde*.)

Commençons donc par *on*.

.*. Une bourgeoise qui louchait et avait le regard fort dur se vantait qu'un duc et pair lui avait *fait* les yeux doux.

— Avouez, mademoiselle, lui répondit-*on*, qu'il a fort mal réussi !

.*. Au sacre d'un coadjuteur de Rouen, une dame disait :

— En vérité, il me semble être en paradis, tant il y a ici d'évêques.

— Vous n'y avez jamais été, alors ? lui demanda-t-on.

— Où cela ?

— En paradis.

— Non. Pourquoi ?

— Ah ! c'est que ce n'est pas aux évêques que vous l'eussiez reconnu.

∴ Un enrichi, fils d'épicier, avait fait faire, pour son salon, un tableau de religion, au bas duquel il avait fait écrire :

Respice finem.

Un mauvais plaisant effaça la première et la dernière lettre, c'est-à-dire l'*R* et l'*M*.

Il resta : *Espice fine.*

∴ M. Gaston de France, duc d'Orléans, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler quelquefois, et dont nous parlerons plus d'une fois encore, avait la barbe rousse.

Se trouvant un jour avec un castrat :

— Monsieur, lui dit-il pour démonter le pauvre diable, faites-moi donc le plaisir de me dire pourquoi vous n'avez pas de barbe.

— C'est bien facile, monseigneur, répondit celui-ci. Le jour où le bon Dieu faisait la distribution des barbes, je suis arrivé trop tard, c'est-à-dire quand il n'y en avait plus que de rousses à donner ; de sorte que j'ai mieux aimé n'en avoir point du tout que d'en avoir une de cette couleur-là.

∴ Un cocher, désirant faire ses pâques comme un grand seigneur, allait à confesse.

Après qu'il eut achevé la liste de ses péchés, le prêtre lui ordonna de jeûner huit jours.

— Oh ! non, dit le cocher, non, je ne saurais faire cela.

— Pourquoi donc ?

— Je n'ai pas envie de ruiner ma femme et mes enfants.

— Comment, ruiner votre femme et vos enfants ?

— Oui, j'ai vu jeûner monseigneur l'évêque tout le carême ; or, il faut pour cela du poisson de mer, du poisson de rivière, du riz, des épinards, du cotignac, des poires de bon chrétien, du raisin, des figues, du café et des liqueurs. Comment voulez-vous qu'un pauvre diable comme moi se permette de jeûner ?

∴ Un chanoine de Reims plaidait contre son père ; il s'agissait du bien de sa mère qu'il réclamait.

— Tu sais combien il m'en a coûté déjà pour t'avoir ta prébende, dit le père ; eh bien, je te donnerai encore cent pistoles, et va-t'en au diable !

Le chanoine rêva un instant ; puis, secouant la tête :

— Non, dit-il, à moins de deux cents, je n'irai pas.

∴ Le président de Pellot avait pour tout service deux laquais.

Ces deux laquais se prirent un soir de querelle, et décidèrent qu'ils se battraient le lendemain.

Le lendemain, à huit heures, ils étaient au Pré-aux-Clercs ; mais ils ne furent pas plus tôt en présence que l'un dit à l'autre :

— Bon ! et qui donc va lever notre maître ?

— C'est juste, répondit l'autre.

Et tous deux rengainèrent et revinrent les meilleurs amis du monde.

∴ L'abbé de la Victoire, Pierre Duval de Coupeauville, était fort avare.

Prévenu que des dames patronnesses d'une bonne œuvre devaient venir quêter chez lui le lendemain, et ne sachant comment les renvoyer les mains vides, il se mit au haut de son escalier, et entendant, à la voix, que c'étaient ses visiteuses :

— Claude, cria-t-il à son valet de chambre, ne laisse entrer personne, à cause de cette malheureuse petite vérole dont vient de mourir la pauvre Margot.

Les dames patronnesses courraient encore, s'il n'y avait quelque chose comme deux cents ans que l'abbé de la Victoire a eu cette bonne idée d'appeler, contre la charité, la petite vérole à son secours.

∴ — Prenez garde, mon cher, disait M. Delbène à Desbarreaux, qui se servait un énorme morceau de gigot, il y a là de quoi vous faire mal à l'estomac.

— Bon ! répondit Desbarreaux, êtes-vous donc de ces fats qui s'amusent à digérer ?

∴ C'est ce même Desbarreaux qui, entendant gronder le tonnerre un vendredi pendant qu'il mangeait une omelette au lard, prit l'omelette et la jeta par la fenêtre en disant :

— Eh ! mon Dieu ! vous êtes bien susceptible, et voilà bien du bruit pour une omelette !

∴ Le maréchal de*** — Tallemant des Réaux ne nous dit pas son nom — avait un menton long d'une aune ; M. de la Grange, au contraire, n'avait pas apparence de menton. Tous deux, se trouvant à la chasse du roi Louis XIII, et ayant aperçu le cerf en même temps, s'élancèrent du côté où ils l'avaient vu, de toute la vitesse de leurs chevaux.

— Eh ! Grammont, demanda le roi, où donc le maréchal et la Grange courent-ils si vite ?

— Sire, répondit Grammont, c'est le maréchal de*** qui a emporté le menton de la Grange, et la Grange court après pour le ravoir.

∴ Pierre de Montmaur, professeur de grec au Collège de France, était un des premiers gourmands qu'il y eut au monde. Étant à table dans une société où les convives ne faisaient que rire, parler et chanter :

— Oh ! messieurs, de grâce, dit-il, un peu de silence ; on ne sait vraiment pas ce que l'on mange.

∴ M. le Féron fut attaqué par des voleurs à cinq heures du matin.

— Messieurs, dit-il, il me semble que vous ouvrez de bien bonne heure aujourd'hui.

∴ Un curé prêchait sur les tourments réservés aux pécheresses qui, ayant agi comme la Madeleine, ne se seraient pas repenties comme elle.

Une femme, qui se croyait dans la catégorie menacée, courut à la mère du curé en s'écriant :

— Oh ! ma chère amie, si ce qu'a dit votre fils est vrai, nous sommes toutes damnées.

— Eh ! dit la mère en haussant les épaules, ne le croyez donc pas ; c'est le plus grand menteur du monde : quand il était tout petit, je ne le fouettais que pour cela.

∴ — Avez-vous jeûné, mon fils ? demandait un prêtre à un soldat qui se confessait.

— Hélas ! répondit le soldat, que trop mon père !

— Dans quelle condition ?

— C'est-à-dire que j'ai quelquefois été huit jours sans manger un morceau de pain.

— Était-ce volontairement ?

— Non, mon père.

— Alors, si vous eussiez eu du pain ou toute autre chose, vous en eussiez mangé ?

— Très assurément.

— Mais, dit le confesseur, Dieu ne prend aucun plaisir à ces jeûnes forcés.

— Ni moi non plus, répondit le soldat.

∴ Un Gascon disait avoir vu une église de mille pas de long.

Son valet voulant l'interrompre :

— Et de deux mille pas de large, ajouta-t-il.

On se mit à rire.

— Eh ! mordioux ! dit-il, si elle est plus large que longue, c'est la faute de ce coquin ; sans lui, j'allais la faire carrée.

∴ C'était ce même Gascon qui, prenant querelle avec un passant, lui dit tout furieux :

— Je te donnerai, maraud, un si grand coup de poing, que je te ferai rentrer le corps dans ce mur et ne te laisserai que le bras droit de libre pour me saluer, si je te fais encore l'honneur de passer devant toi.

∴ M. L... disait avant de mourir :

— J'ai reçu tous les sacrements, excepté le mariage, que je n'ai pas eu en original ; mais, ce qui me console, c'est que j'en ai tiré autant de copies que j'ai pu.

∴ Un capitaine aventurier, rencontrant un moine en pays ennemi, lui vola une pièce de drap que celui-ci emportait à son couvent.

Le moine, en le quittant, lui dit en manière de menace :

— Capitaine, je vous assigne au jour du jugement, où vous me la rendrez.

— Ah ! dans ce cas, dit le capitaine, puisque tu me donnes un si long terme, je prendrai aussi ton manteau.

Et il le lui prit.

∴ — Où vas-tu ? demandait un seigneur à un paysan.

— Je n'en sais rien, répondit insolemment celui-ci.

— Oh ! oh ! dit le seigneur, alors, je vais te l'apprendre.

Et, le faisant arrêter par les archers, il le fait conduire en prison.

Un instant, le pauvre paysan crut que son seigneur plaisantait, mais, finissant par comprendre que c'était pour tout de bon qu'on allait le mettre au cachot :

— Eh bien, dit-il en pleurant, ne vous avais-je pas dit que je ne savais pas où j'allais ?

Reconnaissant la justesse de la réponse, le seigneur le fit relâcher.

∴ Le duc d'Ossuna détestait les jésuites et cherchait une occasion de venger, sur quelques-uns, la haine qu'il portait à tous. Il fit venir deux des bons pères, choisis parmi les plus savants de l'ordre, et leur demanda s'ils pouvaient, moyennant mille pistoles, lui donner d'avance l'absolution d'un péché non encore commis.

Les bons pères dirent qu'ils allaient se renseigner et viendraient le plus vite possible lui donner réponse.

Trois jours après, en effet, ils vinrent lui apporter un de leurs auteurs qui prétendait la chose possible, et lui donnèrent d'avance l'absolution de son péché ; lui, de son côté, leur donna une lettre de change à toucher sur son banquier, habitant à quatre lieues de là.

Les deux jésuites se mirent en route ; mais à peine avaient-ils fait une lieue, qu'ils rencontrèrent des domestiques du duc qui les rouèrent de coups et leur prirent la lettre de change.

Eux revinrent au duc et lui racontèrent ce qui s'était passé.

Mais le duc :

— Eh ! messieurs, dit-il, c'était justement là le péché que j'avais envie de commettre et dont vous m'avez donné l'absolution.

*** Un courtisan faisait, dans la chambre d'Anne d'Autriche, des compliments de condoléance sur la mort de sa femme au prince de Guéménée, lui disant qu'il avait grandement perdu.

— Le fait est, répondit celui-ci, que, si la pauvre femme n'était pas morte, je crois que je ne me serais jamais remarié.

*** Un poète qu'on raillait sur sa poésie, et qui ne s'apercevait pas de la raillerie, disait d'un air fort satisfait de lui-même :

— En effet, et franchement, je crois mes vers fort passables.

— Vous avez raison, mon cher monsieur, lui répondit la maîtresse de la maison ; car vous vous seriez bien passé de les faire, nous nous serions bien passés de les entendre, et le souvenir en sera bien vite passé.

*** Un père qui désirait garder sa fille près de lui, à bout de raisons pour la dissuader du mariage, ouvrit saint Paul, et lui cita le passage où le sombre apôtre dit que c'est bien de se marier, mais que c'est encore mieux de ne le pas faire.

— Mon père, dit l'amoureuse, laissez-moi bien faire : fera mieux que moi qui pourra.

*** Arlequin, appelé d'Italie par Marie de Médicis et ne se pressant pas de venir en France, disait qu'il avait été retardé par le mariage du colosse de Rhodes avec la tour de Babylone, lesquels avaient engendré les pyramides d'Egypte.

*** La belle Olympia avait pour amant Maldachino, lequel partageait ses faveurs avec Innocent X.

Un jour, ou plutôt une nuit, dans un moment de transport amoureux :

— *O coraggio, mio Maldachino !* dit-elle ; *ti faro cardinale.*

Mais lui :

— *Quando sarrebbe per esser papa*, répondit-il : *non posso più !*

*** Un savant, comme tous les savants en général, avait de l'indifférence pour sa femme.

Un jour, celle-ci, s'en plaignant, lui dit :

— Oh ! que ne suis-je un livre ! du moins, je serais toujours avec vous !

— Que n'êtes-vous un almanach ! répondit le savant ; au moins, je vous changerais chaque année !

*** M. de Vivonne, qui était fort gros, arriva d'un voyage au moment où sa sœur, fort grosse elle-même, avait toute une assemblée dans son salon.

En apercevant son frère, elle se leva et alla au-devant de lui.

— Ma chère sœur, lui dit celui-ci en lui tendant les bras, embrassons-nous, si nous pouvons.

*** C'était cette même madame de Thianges qui, étant malade, se plaignait au comte de Rouy du bruit des cloches.

— Eh ! madame, lui demanda celui-ci, que ne faites-vous mettre de la paille devant votre porte ?

*** M. de Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon — le même qui, disant la messe et entendant des seigneurs qui chuchotaient, se retourna en disant : « Eh ! messieurs, est-ce que vous croyez que c'est un laquais qui vous dit la messe ? » — ce même évêque, étant malade, formulait ainsi sa prière à Dieu, qu'il conjurait de lui rendre la santé :

— Hélas ! mon Dieu, ayez pitié de Ma Grandeur !

C'était encore lui qui disait des docteurs de la Sorbonne :

— C'est bien affaire à des gueux comme cela de parler du mystère de la Sainte-Trinité !

*** Rabelais était malade, son curé le vint voir pour lui administrer les sacrements.

Ce curé était un véritable âne bâté.

— Mon frère, dit le curé à l'auteur de *Pantagruel*, voici votre Sauveur et votre Maître qui veut bien s'abaisser à venir vous trouver ; le reconnaissez-vous ?

— Hélas ! oui, répondit Rabelais, je le reconnais à sa monture.

*** Un homme était resté un an entier, dans la crainte d'être battu par un bravache qu'il avait offensé, se tenant sur ses gardes et prenant toute sorte de précautions pour échapper à la catastrophe dont il était menacé, quand, tout à coup, se trouvant en face de son homme, celui-ci lui tomba dessus, le roua de coups, et le quitta en lui disant :

— Là ! êtes-vous content, maintenant ?

— Ma foi, oui, répondit le battu, car me voilà enfin hors d'une fâcheuse affaire.

*** Un voyageur, recevant l'hospitalité dans un château, fut mis pour coucher dans une chambre dont les murs étaient rompus et crevassés de toutes parts.

— Voici, dit-il le lendemain en reprenant sa route, la plus mauvaise chambre que j'aie jamais eue, on y voit le jour toute la nuit.

*** Langely — le dernier fou en titre de Louis XIII, auquel il avait été donné par le prince de Condé, et qui, dans la *Marion Delorme* d'Hugo, est un des personnages les plus pittoresques de la pièce, — étant entré un matin chez monseigneur l'archevêque de Harlay, on lui dit dans l'antichambre que monseigneur était malade.

Mais lui, sans se démonter, s'assit sur une banquette et attendit.

Au bout d'un quart d'heure ou vingt minutes, il vit sortir de la chambre de Sa Grandeur une jeune fille habillée en vert.

Comme rien ne s'opposait plus à ce que monseigneur le reçût, il fut introduit.

Il trouva le prélat au lit.

— Ah ! mon pauvre Langely, lui dit celui-ci, je suis bien malade, et je viens d'avoir un évanouissement.

— Je l'ai vu sortir, monseigneur, dit Langely ; il était habillé de vert.

— Tiens, drôle ! lui dit le prélat, voilà quatre louis pour boire, et ne parle à personne de mon indisposition.

*** Au moment de faire naufrage, un soldat portugais mangeait tranquillement un morceau de pain.

Albuquerque, qui commandait le bâtiment, s'arrête devant lui, et, le regardant avec étonnement :

— Dieu me pardonne, dit-il, je crois que ce drôle-là mange.

— Eh ! fit le soldat, au moment de boire un si grand coup, est-il défendu de manger un petit morceau ?

*** Du temps que M. de Bouillon commandait en Italie, c'est-à-dire vers 1636, deux soldats furent condamnés, je ne sais pour quel crime, à être fusillés.

La condamnation portée, on avisa. — L'armée diminuait à vue d'œil par la désertion. — On résolut de n'en fusiller qu'un.

On leur annonça cette nouvelle en leur donnant un cornet et des dés.

— Veux-tu jouer à la chance ? dit l'un.

— Je ne la sais pas, répondit l'autre.

— Sais-tu la rafle ?

— Oui.

— Jouons à la rafle, alors.

Et celui qui tenait le cornet et les dés secoue le cornet, jette les dés sur la table, et amène dix-sept.

L'autre joue à son tour, mais sans grande espérance, puisqu'il n'y avait qu'un point plus élevé que celui de son compagnon : dix-huit.

Il amène trois as.

— Mordieu ! dit l'homme aux dix-sept points, c'est perdre avec beau jeu.

Les officiers, qui assistaient à cette étrange partie, résolurent de le sauver ; mais, voulant éprouver son courage, ils décidèrent qu'on pousserait la tragédie jusqu'au bout ; seulement, au lieu du dénoûment mortel qu'elle devait avoir elle aurait un dénoûment heureux. Bien entendu que le dénoûment restait inconnu au patient.

En conséquence, à l'heure dite, on le mène sur le terrain.

— Veux-tu avoir les yeux bandés ? demanda le sergent.

— Pour quoi faire ? répondit celui-ci.

— Alors, choisis tes parrains.

Le condamné désigna deux de ses camarades, et, tirant de sa poche dix écus qu'il possédait et qui faisaient toute sa fortune :

— Tiens, dit-il à l'un d'eux, prends cinq écus pour boire, et, des autres cinq écus, fais dire des messes pour mon âme.

Le parrain prit les dix écus.

Le patient se plaça à la distance convenue.

On commanda le feu ; seulement, les officiers avaient fait ôter les balles.

L'homme, demeuré debout malgré la décharge, demande ce qu'il y a.

On le lui raconte, on lui dit d'aller se faire saigner, de peur que le saisissement ne lui fasse mal.

— Bon ! dit-il, je ne suis point saisi et n'ai nullement besoin de me faire saigner. Seulement, j'ai soif en diable ; rendez-moi les dix écus, et allons les boire.

*** Il y avait à Bordeaux un vieux conseiller nommé d'Andrant, qui avait eu toute sa vie une telle passion pour les nouvelles, qu'à l'heure de sa mort, il envoya chercher un Portugais, grand nouvelliste, pour lui demander ce qu'il avait appris par le dernier courrier.

— Rien, répondit celui-ci : mais, par le prochain, j'aurai bien certainement des nouvelles.

— Par malheur, dit le moribond, je ne puis pas attendre, il faut que je parte.

Et il poussa un soupir de regret.
C'était le dernier : il était mort.

*** Le père du maréchal de Saint-Luc se trouva un jour à la porte du cabinet du roi avec M. de Luxembourg.
Ce dernier, croyant que Saint-Luc voulait passer devant lui, l'arrêta en disant :
— Pardon, monsieur, mais j'espère que vous n'avez pas eu l'intention de me disputer le pas, à moi qui ai quatre empereurs dans ma maison ?
— Ah ! par ma foi ! monsieur, dit Saint-Luc, je serai bien étonné si vous êtes jamais le cinquième !

*** Il y avait exécution à Autun. Il s'agissait de pendre un pauvre diable ; mais, comme le bourreau était malade, on en fit venir un de la plus proche localité.
Celui-ci se présenta à l'hôtel de ville, car le crime avait été jugé à la poursuite de la communauté.
— Combien y a-t-il à gagner à cette pendaison ? demanda l'exécuteur.
— Dix livres, lui répondit-on.
— Messieurs, dit-il, cherchez ailleurs. Pour ce prix-là, il n'y a pas moyen de s'en tirer.
— Comment cela ?
— Non ! si c'était quelqu'un de vous autres, qui avez de bons habits, il y aurait encore moyen de s'entendre ; mais les vêtements de ce malheureux ne valent pas trois sous !
Et l'on fut obligé d'attendre que le bourreau d'Autun, qui n'avait pas le droit de refuser, fût rétabli.

*** Un Espagnol d'Andalousie, c'est-à-dire de la partie la plus chaude de la Péninsule, vint en France au milieu de l'hiver et par une gelée très rigoureuse.
En passant à travers un village des Pyrénées, les chiens, le flairant étranger, coururent après lui.
Il se baissa et voulut ramasser une pierre pour la leur jeter ; mais il n'en put venir à bout, à cause de la gelée.
— Maudit pays, dit-il, où on lâche les chiens et où l'on attache les pierres !

*** Deux cochers se disputaient sur une somme que l'un devait à l'autre.
Le débiteur commença par nier.
— Je ne sais comment tu peux nier, dit le créancier ; je te l'ai prêtée en présence de tes chevaux.
Le débiteur finit par avouer.
— Eh bien, dit-il à l'autre, en définitive, que veux-tu ?
— Je veux un titre, dit le créancier.
— Soit ! dit le débiteur.
Et, prenant un couteau, il écrivit sur la muraille de l'écurie :
« Je, soussigné, reconnais devoir la somme de soixante livres, que je promets payer au porteur de la présente. »

*** M. de Vendôme, — ce fameux bâtard de Henri IV qui fut arrêté sous la régence d'Anne d'Autriche, et qu'à cause de sa célébrité on appelait *le roi des Halles*, — passant par Noyon, s'arrêta à l'hôtel des *Trois Rois*.
Le fils de l'hôtelier, reçu avocat la veille, crut qu'il était de son devoir de présenter ses hommages à M. de Vendôme.
En effet, il monte chez le prince, et entre sans se faire annoncer.
— Monsieur, lui dit le prince, assez étonné de la brusque apparition, qui êtes-vous, s'il vous plaît ?
— Monseigneur, dit l'avocat, je suis le fils des *Trois Rois*.
— Monsieur, dit le prince, en ce cas, prenez le fauteuil. Comme je ne suis le fils que d'un seul, je vous dois tout honneur et tout respect.

*** La reine Anne d'Autriche avait pour interprète des langues étrangères un secrétaire nommé Melson, qui, en réalité, ne savait aucune des langues qu'il traduisait.
Un jour, des ambassadeurs suisses la regardaient dîner et parlaient entre eux.
— Que disent-ils ? demanda la reine.
— Madame, répondit Melson, ils disent que vous êtes belle.
— En êtes-vous bien sûr, Melson ?
— S'ils ne le disent pas, madame, ils devraient le dire.

*** Melson ne faisait point carême, quoique, à cette époque, ce fût l'habitude.
Un mercredi qu'il eût dû faire maigre, on lui servit une longe de veau.
Non point qu'il fit pénitence, mais parce qu'il n'avait pas faim, il la renvoya, par sa fille aînée, au garde-manger ; celle-ci, que l'on nommait Charlotte, et qui avait plus faim que son père, profite de ce qu'elle est seule, et coupe un morceau de la longe ; mais, comme elle l'allait porter à sa bouche, arrive la seconde sœur, qui, voyant ce qui se passe, dit :
— Part à nous deux !
Elles étaient attelées à la longe de veau, quand arrivent la troisième et la quatrième sœur, qui en réclament leur part ; de sorte que la longe de veau disparut jusqu'au dernier lopin.
Le lendemain, Melson demanda sa longe de veau, et force fut qu'on lui racontât l'histoire. C'était un bon homme, qui ne gronda point autrement, mais qui déclara que, comme il y avait gourmandise, et que la gourmandise était un péché mortel, il voulait que les coupables s'en confessassent.
Pâques venu, les quatre sœurs s'en allèrent à l'église. Il y avait foule autour du confessionnal ; elles prirent leur place.
L'aînée passa naturellement la première.
— Eh bien ? lui demandèrent ses sœurs en la voyant revenir.
— J'ai l'absolution.
— Et tu as parlé de la longe de veau ?
— Non.
— Alors, l'absolution ne vaut rien.
— Crois-tu ?
— Nous en sommes sûres.
— En ce cas, j'y retourne.
Et, se remettant à genoux :
— Mon père, dit-elle, j'ai oublié de vous dire que j'avais mangé de la longe de veau pendant le carême.
— Bon ! dit le prêtre, assez, et dites deux *Ave* de plus.
La seconde vient à son tour.
Puis, quand elle a déroulé la liste de ses péchés :
— Mon père, dit-elle, je dois ajouter que j'ai mangé de la longe de veau pendant le saint temps du carême.
— De la longe de veau ?
— Oui, mon père.
— Alors, dites deux *Ave* de plus.
Vient la troisième, qui se confesse de la même faute et de la même façon, et qui sort avec deux *Ave* de plus.
Enfin, vient la quatrième.
— Ah ! dit le prêtre impatienté, c'est une gageure, à ce qu'il paraît.
Puis, se levant et sortant du confessionnal :
— Que tous ceux, crie-t-il, qui ont mangé de la longe de veau disent deux *Ave*, mais qu'on ne m'en parle plus.

*** Un tailleur fut condamné à être pendu.
C'était dans un village de Normandie.
Les habitants allèrent en députation trouver le juge.
— Que voulez-vous ? leur demanda celui-ci.
— Oh ! monsieur le juge, dirent-ils, si vous pendez notre tailleur, cela nous incommodera bien, car nous n'avons que lui ; laissez-nous-le donc, si c'est un effet de votre bonté. En échange, s'il faut absolument qu'il y ait quelqu'un de pendu, comme nous avons deux charrons, prenez celui des deux que vous voudrez, et pendez-le à la place du tailleur ; ce sera assez qu'il en reste un.

IX

Nous avons beaucoup parlé de Racan et seulement prononcé le nom de Malherbe, son maître, — Malherbe, l'auteur de l'ode à Duperrier, qui commence par ces mots :

> Ta douleur, Duperrier, sera donc éternelle ?

et dans laquelle on trouve cette strophe :

> Elle était de ce monde où les plus belles choses
> Ont le pire destin ;
> Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
> L'espace d'un matin !

Malherbe joue un trop grand rôle dans cette pléiade de poètes qui entourent Louis XIII et le cardinal, pour que nous ne fassions pas à son endroit ce que nous avons fait, par exemple, à l'endroit de son élève Racan.
Malherbe est né à Caen, environ vers l'an 1555. Il était de la maison de Malherbe Saint-Aignan, déjà existante lors de la conquête de l'Angleterre par le duc Guillaume. La maison continua de grandir en Angleterre, mais tomba en France, et cela, au point que, lors de la naissance de son fils, le père de Malherbe était tout simplement assesseur à Caen.
C'était le beau temps de la religion réformée : le bonhomme se fit calviniste. Malherbe avait dix-sept ans, et fut si désespéré de ce changement de religion de son père, qu'il quitta son pays et suivit le grand prieur en Provence. M. le grand prieur était, comme on sait, bâtard de Henri II et frère de madame d'Angoulême, veuve de François, duc de Montmorency.
Ce fut ce même grand prieur, gouverneur de Provence, qui fut tué par un aventurier nommé Altoviti. — Après

avoir été corsaire, cet Altoviti était devenu capitaine de galère. Il avait enlevé une fille de qualité, la belle Rieux de Châteauneuf, dont Henri III avait été si fort amoureux, qu'il avait pensé l'épouser. Henri III le payait comme espion près du grand prieur ; le grand prieur le sut, alla chez Altoviti, et, à la suite de l'altercation qui s'éleva entre eux, le frappa d'un coup d'épée. Le blessé riposta par un coup de poignard dont le grand prieur mourut le 2 juin 1586. Aux cris de celui-ci, les gardes du grand prieur accoururent et massacrèrent Altoviti.

Revenons à Malherbe.

Au moment de la Ligue, il prit parti contre Henri IV. Lui et un nommé la Roque, qui était attaché à la reine Marguerite, tombèrent un jour, avec une cinquantaine de partisans qu'ils commandaient, sur M. de Sully, qu'ils poussèrent si vertement devant eux, que celui-ci n'oublia jamais l'algarade. Malherbe prétendait que c'était à cause de cette *imprudence* qu'il n'avait rien pu obtenir de considérable de Henri IV.

Malherbe était très brave.

Dans un partage de butin, un capitaine espagnol l'ayant insulté, Malherbe l'appela en duel, et, à la première botte, lui passa son épée au beau travers du corps.

Malherbe était très franc, — plus que franc, brutal, quinteux même parfois.

Un jour, M. le grand prieur, qui faisait de fort méchants vers, dit à Duperrier, cet ami de Malherbe qu'une ode de Malherbe a immortalisé :

— Mon cher monsieur Duperrier, voici un sonnet. Montrez-le à Malherbe comme étant de vous ; car, si je lui dis qu'il est de moi, il est condamné d'avance.

En présence du grand prieur, Duperrier tire le sonnet de sa poche, et le présente à Malherbe comme de lui, en le priant de lui en dire son opinion.

Malherbe lut le sonnet en faisant la moue.

Puis, le sonnet lu :

— Mon cher Duperrier, dit-il, voici un sonnet aussi mauvais que si c'eût été M. le grand prieur qui l'eût fait.

M. le grand prieur ne demanda point son reste, mais n'en fit pas plus mauvaise mine à Malherbe.

Voici encore un exemple de sa réaction à l'endroit des devoirs de la simple politesse.

Un jour, Regnier, le satirique, le conduisit chez son oncle Desportes, l'auteur de la charmante villanelle :

> Rosette, pour un peu d'absence,
> Votre cœur vous avez changé.

C'était pour dîner. Regnier et Malherbe, retardés par je ne sais quel incident, arrivaient un peu tard, et la table, en les attendant, était servie. Desportes les reçut avec toute sorte de courtoisies, et, comme ses psaumes venaient d'être imprimés, il voulut monter à son cabinet pour y prendre un exemplaire qu'il comptait offrir à Malherbe.

— Oh ! dit Malherbe, ne vous pressez pas : je les ai vus, vos psaumes, et ils peuvent attendre, tandis que votre potage, qui est peut-être bon, refroidirait en attendant.

Puis il dîna aussi impassible que s'il venait de faire à Desportes la plus grande politesse du monde ; seulement, pendant tout le temps du dîner, il ne prononça point une parole.

Au dessert, ils se séparèrent, et ne se revirent jamais depuis.

C'est à cette occasion, sans doute, que Regnier fit contre Malherbe la satire :

> Rapin, le favori d'Apollon et des Muses. .

Lorsqu'il fut auprès du roi Henri IV, — et nous dirons tout à l'heure comment il y arriva, — Malherbe ne se gêna pas plus pour le roi qu'il ne le faisait pour les autres.

Un jour, Henri IV, avec une faiblesse toute paternelle, lui montra une lettre qu'il venait de recevoir du dauphin. Malherbe la lut.

— Bon ! dit-il, j'avais cru jusqu'ici que monseigneur le dauphin s'appelait Louis.

— Ainsi s'appelle-t-il en effet, dit le roi.

— Eh bien, alors, quel est l'âne bâté qui le fait signer *Loys ?*

On envoya chercher celui qui montrait à écrire au jeune prince, et c'est depuis ce temps que les dauphins et rois de France signèrent *Louys* et non Loys. Aussi, Malherbe prétendait-il qu'il était le véritable parrain du roi.

Comme, en 1614, les états généraux se tenaient à Paris dans la salle du Petit-Bourbon près du Louvre, il y eut de longs débats entre le clergé et le tiers état. Le tiers état voulait que l'on posât ce principe que l'autorité spirituelle n'avait aucun droit sur la puissance temporelle du roi.

Le tiers état fut traité d'hérétique, et les évêques menacèrent de se retirer en mettant la France en interdit.

— Eh ! eh ! dit M. de Bellegarde à Malherbe, savez-vous que nous risquons tous d'être excommuniés ?

— Peste ! dit Malherbe, la chose ne serait point malheureuse pour vous.

— Comment cela ?

— Ne dit-on pas que les excommuniés deviennent noirs comme de l'encre ?

— Eh bien ?

— Eh bien, vous n'auriez plus la peine de vous teindre la barbe et les cheveux.

Les discussions philologiques allaient de conserve et de pair à cette époque avec les discussions politiques et religieuses.

Une grande contestation avait lieu entre les gens du pays d'*Adiou sias* — qui étaient les hommes d'au delà de la Loire, c'est-à-dire ceux que l'on désignait sous le nom de Gascons — et ceux que l'on appelait du pays de *Dieu vous conduise*, c'est-à-dire ceux de la langue d'*oil*.

Il s'agissait du mot CUILLER.

Le roi et M. de Bellegarde, Gascons tous deux, étaient pour que l'on écrivît cuiller : *cuillère*. Ils disaient que le nom, étant féminin, devait avoir une terminaison féminine.

Les grammairiens du pays de *Dieu vous conduise* prétendaient, au contraire, que ce n'était aucunement une nécessité, et ils s'appuyaient sur ces mots : une perdrix, une met (huche à serrer le pain), la mer, et autres qui, étant féminins, ont cependant une terminaison masculine.

Le roi demanda à Malherbe son avis ; mais celui-ci :

— Sire, dit-il, ce n'est point une question à présenter à un poète.

— Et pourquoi cela ?

— Parce qu'elle peut être résolue par les crocheteurs du port aux Foins.

— Mais, enfin, répliqua le roi, si une autorité se déclarait en faveur du mot *cuillère ?*..

Malherbe l'interrompit.

— La vôtre, par exemple ?

— Pourquoi pas ? dit Henri IV piqué.

— Apprenez, lui dit Malherbe, que vous êtes assez puissant pour conquérir un royaume, faire la paix ou la guerre, condamner à mort ou gracier un coupable, mais que vous ne l'êtes point assez pour changer un mot à la langue.

Un jour, M. de Bellegarde — et nous dirons tout à l'heure comment le poète dépendait de lui — un jour, M. de Bellegarde demandait à Malherbe quel était le plus français, de *dépensé* ou *dépendu*.

— *Dépensé* est plus français, répondit Malherbe ; mais *pendu* et *dépendu* sont plus gascons.

Un autre jour, au cercle, un homme qui affichait la sévérité des mœurs faisait l'éloge de madame de Guercheville, que Henri IV, en souvenir de la belle résistance qu'elle lui avait opposée, avait faite dame d'honneur de Marie de Médicis.

— Tenez, monsieur, disait le moraliste en montrant cette dame assise sur un tabouret près du fauteuil de la reine, voilà où mène la vertu !

— Et tenez, monsieur, répondit Malherbe en montrant la connétable de Lesdiguières assise sur un tabouret plus élevé que celui de madame de Guercheville, voilà où mène le vice !

Pendant la prison de M. le prince Henri de Bourbon, père du grand Condé, la femme de M. le Prince — cette belle Charlotte de Montmorency pour laquelle Henri IV avait fait ses dernières folies — étant accouchée de deux enfants morts, à cause, prétendit-on à cette époque, de la grande fumée qu'il faisait dans sa chambre, un des amis de Malherbe, conseiller de province, paraissant en grande tristesse chez M. le garde des sceaux Duvair, Malherbe lui demanda ce qu'il avait.

— Oh ! exclama celui-ci, les gens de bien pourraient-ils avoir de la joie lorsque l'on vient de perdre deux princes du sang ?

— Eh ! mon cher, répliqua Malherbe, soyez tranquille : pour ceux qui, comme vous, se soucient de servir, il y aura toujours des maîtres !

Malherbe était grand et bien fait, et d'une constitution si excellente, rapporte Tallemant des Réaux, que l'on pouvait dire de lui ce que Plutarque dit d'Alexandre, que sa sueur même était parfumée.

Nous avons déjà donné un aperçu de son caractère.

Ce caractère perçait dans sa conversation : il parlait peu, mais presque toujours chaque mot portait.

Desportes, Bertaut et des Yvetaux s'établirent ses critiques, et se mirent à épiloguer sur tout ce qu'il faisait.

Lui s'en moquait, disant :

— S'ils ne me laissent pas tranquille, je veux, rien qu'avec leurs fautes de français, faire un livre plus gros que leurs livres mêmes !

Un jour, il discutait avec des Yvetaux.

— Ah çà ! lui demanda celui-ci, croyez-vous que ce soit une chose bien euphonique que de trouver dans un vers ces trois syllabes à la suite l'une de l'autre : *ma la pla ?*

— Dans quel vers ? dit Malherbe.

— Parbleu ! dans celui-ci :

Enfin, cette beauté *m'a la place* rendue !

— Et vous, riposta Malherbe, croyez-vous que ce soit plus agréable de trouver dans un des vôtres : *pa ra bla la fla?*

— Où donc ? demanda des Yvetaux.

— Dans ce vers, morbleu !

Comparable à la flamme...

Malherbe perdit sa mère en 1615 ; il avait alors plus de soixante ans.

La reine Marie de Médicis lui envoya un de ses gentilshommes pour lui faire, en son nom, des compliments de condoléance.

— Par ma foi ! fit Malherbe, dites à Sa Majesté que je ne puis lui rendre sa politesse qu'en souhaitant que le roi pleure sa mère aussi vieux que je pleure la mienne.

L'ambassadeur mortuaire parti, il délibéra longtemps pour savoir s'il prendrait le deuil de sa mère.

— Regardez, dit-il, le gentil orphelin que je vais faire avec mes soixante ans et mes cheveux gris.

Il se décida enfin à commander ses habits de deuil.

Il avait un valet auquel il donnait vingt écus de gages par an, plus, comme on dirait aujourd'hui, un feu de dix sous par jour. — Ce valet de poète, on le voit, était, relativement à l'époque, payé sur le pied d'un valet de grand seigneur. Seulement, chaque fois que le Frontin manquait à quelqu'un de ses devoirs, Malherbe le faisait venir et le gourmandait en ces termes :

— Mon ami, quand on offense son maître, on offense Dieu, et, quand on offense Dieu, il faut, pour obtenir pardon de l'offense, jeûner et faire l'aumône : c'est pourquoi, sur vos dix sous quotidiens, j'en retiens cinq pour les donner aux pauvres à votre intention et pour l'expiation de vos péchés.

Nous avons dit comment Malherbe traitait les autres ; peut-être en avait-il le droit, ne s'épargnant pas lui-même. Souvent il disait à Racan :

— Voyez-vous, mon cher confrère, si nos vers vivent après nous, toute la gloire que nous pouvons espérer, c'est qu'on dira que nous avons été deux bons arrangeurs de syllabes ; mais on ajoutera, soyez-en sûr, que nous avons été bien ridicules de passer notre vie à un exercice si peu utile au public et à nous, au lieu de l'employer à nous donner du bon temps, ou à l'établissement de notre fortune.

Et, en effet, Malherbe, à tort ou à raison, ne faisait pas grand cas des sciences, et particulièrement de celles qui ne servent qu'au plaisir ou à la volupté des sens.

Au nombre de ces dernières, il mettait la poésie.

Comme, un jour, un *faiseur de vers* se plaignait à lui qu'il n'y eût à attendre de récompense du roi que si on le servait dans la guerre ou dans la politique :

— Eh ! monsieur, lui répondit Malherbe, quand on fait ce sot métier de rimeur, il ne faut pas en attendre autre chose que son divertissement, et, à mon avis, le meilleur poète n'est pas plus utile à l'Etat qu'un bon joueur de quilles.

Il est vrai qu'il n'avait pas une grande considération pour les hommes en général.

Un jour qu'il parlait de Caïn et d'Abel :

— Parbleu ! disait-il, ne voilà-t-il pas un beau début et une honnête race ! Ils ne sont encore que trois ou quatre au monde, et voici déjà l'un qui tue l'autre ! Dieu était, en vérité, bien bon de se donner tant de peine pour conserver les hommes... Après cela, ajouta-t-il en manière de correctif, il a fini par les noyer.

Un jour, il alla avec Racan et M. Dumoustier aux Chartreux, afin d'y voir un certain père Chazeray qui y vivait en odeur de sainteté ; mais on ne voulut pas leur permettre de parler au digne homme, qu'ils n'eussent dit chacun un *Pater*.

Le *Pater* dit, le père vient et leur annonce qu'il n'a que le temps de s'excuser près d'eux, mais non celui de les entretenir.

— Alors, dit Malherbe, tout maussade de s'être dérangé pour rien, faites-moi rendre mon *Pater*.

Un matin, Racan entre dans son cabinet, et le trouve occupé à aligner des sous. Il en mettait douze ; puis, au-dessous des douze premiers, douze autres ; puis, au-dessous des douze autres, six. Après quoi, il recommençait : douze, douze et six.

— Que diable faites-vous là ? demanda Racan.

— Je fais le squelette d'une nouvelle mesure pour une ode, dit l'autre.

— Je ne vous comprends pas.

— Attendez, et vous allez comprendre.

Alors, ses sous alignés : douze, douze et six ; douze, douze et six, Malherbe prend la plume et écrit :

Que de peines, Amour, accompagnent tes roses.
Que d'une aveugle erreur tu laisses toutes choses
A la merci du sort !
Qu'en tes prospérités à bon droit on soupire,
Et qu'il est malaisé de vivre en ton empire
Sans désirer la mort !

Puis :

— Voyez, dit-il, les douze sous, ce sont les grands vers, et les six sous, ce sont les petits.

Son nom et son mérite avaient été révélés à Henri IV par un rapport qu'avait fait de lui le cardinal du Perron, en 1601, c'est-à-dire lorsque le cardinal n'était encore qu'évêque d'Evreux.

Voici à quelle occasion :

Le roi demandait un jour au digne prélat s'il ne faisait plus de vers.

— Sire, répondit celui-ci, depuis que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'occuper à ses affaires, j'ai absolument abandonné la poésie. D'ailleurs, il ne faut pas s'en mêler, aujourd'hui que s'en mêle un gentilhomme de Normandie nommé Malherbe.

Cet éloge avait donné à Henri IV le désir de s'attacher notre poète. Il en parlait souvent à des Yvetaux, précepteur du duc de Vendôme ; et, comme des Yvetaux était de la même ville que Malherbe, il poussait Henri IV à le faire venir ; mais le roi, dont nous avons signalé la pingrerie, hésitait à l'appeler près de lui, de peur d'être chargé d'une nouvelle pension. « Ce qui fut cause, dit Tallemant des Reaux, que Malherbe ne fit sa révérence au roi que trois au quatre ans après que le cardinal du Perron lui en eut parlé. » Et encore ne fut-ce que par occasion.

Malherbe était venu à Paris pour ses affaires particulières ; des Yvetaux en avertit le roi, qui aussitôt l'envoya chercher.

C'était en 1605, et, comme le roi était près de partir pour le Limousin, Malherbe fit, sur ce départ, la pièce qui commence ainsi :

Le roi, dont les bontés de mes larmes touchées...

Quand, à son retour du Limousin Henri IV reçut l'hommage de cette ode, il la trouva admirable, et désira que Malherbe lui appartînt ; mais, par ladrerie, il commanda à M. de Bellegarde, premier gentilhomme de la chambre, de le garder en attendant qu'il l'eût mis sur l'état de ses pensionnaires.

M. de Bellegarde, qui était aussi grand seigneur que le roi était pingre, lui donna mille livres d'appointements, sa table, un laquais et un cheval.

Dans une lettre à Racan, Malherbe se vante lui-même de n'être point venu chercher fortune à la cour, mais d'y avoir été appelé.

« Pour moi, dit-il dans cette lettre, je ne dispute de mérite avec personne, et crois que, de tous ceux à qui le roi fait du bien, il n'y en a pas un qui ne soit plus digne que moi. Mais, si je n'ai autre avantage, pour le moins ai-je celui de n'être point venu à la cour demander si l'on avoit affaire de moi, comme la plupart de ceux qui y font aujourd'hui le plus de bruit. Il y a, en ce mois où nous sommes, justement vingt ans que le feu roi m'envoya quérir par des Yvetaux, me commanda de me tenir près de lui, et m'assura qu'il me feroit du bien. Je n'en nommerai pas de petits témoins : la reine mère du roi, madame la princesse de Conti, madame de Guise, sa mère, M. de Bellegarde, et généralement tous ceux qui alors étoient ordinaires du cabinet savent cette vérité. »

Malherbe avait trente ans quand il fit la fameuse ode :

Ta douleur Duperrier, sera donc éternelle ?...

On dit que c'est par une erreur typographique que ce beau vers :

Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,

vint ainsi, et qu'il y avait sur la copie :

Et *Rosette* a vécu ce que vivent les roses.

Nous croyons que ces accidents-là n'arrivent qu'aux hommes de génie.

Comme Racan, Malherbe avait un défaut de prononciation ; aussi, quand on lui demandait d'où il était, avait-il l'habitude de répondre qu'il était de *Balbut en Balbutie*.

C'était le plus mauvais récitateur du monde, il gâtait les plus beaux vers en les récitant lui-même, outre qu'il s'arrêtait cinq ou six fois par strophe pour cracher ; ce qui faisait dire au chevalier de Mancini qu'il n'avait jamais vu d'homme plus humide et de poète plus sec.

Aussi, à cause de sa *crachoterie*, Malherbe se mettait-il toujours à côté de la cheminée.

Il en résulta qu'un jour, chez M. de Bellegarde, étant à sa place ordinaire, mais empêché de se chauffer par le-

chenets représentant deux satyres, il prit les chenets et les porta, tout rougis, au milieu de la salle.

— Eh bien, dit M. de Bellegarde, à qui donc en avez-vous, Malherbe?

— A ces deux gros b... -là, qui se chauffent tout à leur aise, tandis que moi, je meurs de froid.

Un jour, il dit des vers à Racan, et, après les avoir dits, lui demanda ce qu'il en pensait.

— Par ma foi, répondit Racan, je serais embarrassé de le dire ; vous en avez mangé la moitié

— Mordieu! fit Malherbe tout en colère, si vous ajoutez un seul mot, je les mangerai tout à fait! Et, au résumé, j'en puis bien faire ce qu'il me plaira, puisqu'ils sont à moi.

Il avait traduit un psaume de David; mais à ce qu'il paraît, il n'avait pas conservé le sens que lui avait donné le roi prophète. On le lui fit remarquer.

— Eh bien! dit-il après tout suis-je donc le laquais du roi David? J'ai trouvé qu'il parlait mal, et je l'ai fait parler mieux, voilà tout.

Il avait un frère nommé Eléazar Malherbe, avec lequel il était sans cesse en procès.

— Quel scandale, lui dit un de ses amis, de voir des procès entre personnes si proches!

— Et avec qui voulez-vous donc que j'en aie, des procès? avec les Turcs ou avec les Moscovites, qui sont à mille lieues de moi, et dont je n'ai rien à réclamer!

Malherbe était toujours assez mal logé, choisissant de mauvaises chambres garnies de cinq ou six chaises de paille. Or, comme il était fort visité par tous ceux qui aimaient les belles-lettres, quand les cinq ou six chaises étaient occupées par les visiteurs, il fermait sa porte en dedans, et, si l'on venait à heurter :

— Attendez un instant sur le carré que quelqu'un sorte d'ici, disait-il ; il n'y a plus de chaises

Voici une de ses brutalités que nous allions oublier :

Un soir qu'il se retirait, après souper, de chez M. de Bellegarde avec un valet qui, pour éclairer son chemin, lui portait le flambeau, il rencontra un gentilhomme parent de M. de Bellegarde, et nommé M. de Saint-Paul.

Celui-ci l'arrêta et commença à l'entretenir de quelques nouvelles de peu d'importance; mais Malherbe, l'interrompant :

— Adieu, monsieur! adieu! lui dit-il; vous me faites brûler pour cinq sous de cire, et ce que vous me racontez ne vaut pas un carolus!

M François de Harlay, archevêque de Rouen, l'avait prié à dîner, le prévenant que c'était dans l'intention de le mener ensuite au sermon qu'il devait faire, lui, M. de Harlay, dans une église voisine de son hôtel.

Le dîner achevé, Malherbe, qui avait mangé tant qu'il avait pu, s'endormit sur une chaise; et, comme l'archevêque le voulait réveiller pour le conduire au sermon :

— Oh! dit le poète en rouvrant un œil, dispensez-m'en, je vous prie, monseigneur : je dormirai bien sans cela!

Quand il rencontrait des pauvres et que ceux-ci lui disaient, afin de l'exciter à la générosité, qu'ils prieraient Dieu pour lui :

— Oh! répondait Malherbe en secouant la tête, d'après l'état où je vous vois, je ne pense pas que vous ayez grand crédit sur lui. J'aimerais mieux que M. de Luynes ou M. le surintendant me fissent la promesse que vous me faites!

Un jour de grande gelée, au lieu d'une chemisette qu'il mettait ordinairement, il en mit trois.

Puis, en outre étendant sur sa fenêtre trois ou quatre aunes de toile verte :

— M'est avis, dit-il, que le froid ne me frappe si fort que parce qu'il s'imagine que je n'ai point de quoi me faire des chemisettes... Ah! mais je lui montrerai bien qu'il se trompe, moi!

Le froid continuant malgré cela, Malherbe commença à faire pour les bas ce qu'il avait fait pour les chemisettes, c'est-à-dire qu'il en mit deux, trois, quatre, cinq paires.

Enfin, il en mit tant, que, pour n'en point passer plus à une jambe qu'à l'autre, il avait une écuelle à sa droite et une écuelle à sa gauche, et qu'à mesure qu'il passait un bas à la jambe gauche ou à la jambe droite, il laissait tomber un jeton dans l'écuelle de droite ou dans l'écuelle de gauche.

Racan, pour lui épargner cette peine, lui conseilla de les marquer d'une lettre de couleur et de les chausser alphabétiquement.

Malherbe suivit le conseil et s'en trouva bien.

Rencontrant Racan quelques jours après, et passant rapidement à côté de lui :

— Eh! dit-il, j'en ai jusqu'à la lettre L.

Cela lui en faisait onze paires.

Un jour, chez madame de Lorges, il montra quatorze chemises et chemisettes.

— Bah! disait-il, Dieu n'a fait le froid que pour les pauvres et les sots; mais ceux qui ont le moyen de se bien vêtir et bien chauffer ne doivent jamais souffrir du froid.

Étant une fois tombé assez gravement malade, il envoya chercher l'oculiste Thévenin, qui était à M. de Bellegarde; celui-ci, le trouvant en danger, lui proposa d'appeler un de ses confrères nommé Robien.

— Oh! non, pas cet homme-là! dit Malherbe. Robien est un nom d'avocat, et je ne puis pas souffrir les avocats.

— Eh bien, reprit Thévenin, voulez-vous M. Guenebeau?

— Guenebeau! un nom de chien courant!... Tototo, Guenebeau!... Non, ma foi, non!...

— Voulez-vous M. Dacier?

— Un gaillard plus dur que le fer? Jamais!

— Eh bien, voyons, il y a encore M. Provins.

— Provins, soit; je n'ai rien contre celui-là.

Et il l'envoya quérir.

Un jour qu'il donnait à dîner à six de ses amis, il leur servit à chacun un chapon bouilli.

— Pourquoi sept chapons? demanda un des convives.

— Parce que, dit Malherbe, vous aimant tous également, je ne veux pas servir à l'un l'aile, et à l'autre la cuisse.

M. de Bellegarde fit des couplets qui disaient, au troisième vers :

> Cela se peut facilement,

et, au sixième :

> Cela ne se peut nullement.

Malherbe les avait retouchés, et l'on disait généralement qu'ils étaient de lui.

Un poète nommé Berthelot en fit une parodie.

Voici deux strophes de cette parodie

> Dire partout qu'il est habile,
> Et reprendre Homère et Virgile,
> Cela se peut facilement.
> Mais, bien qu'il soit d'avis contraire,
> De croire qu'il puisse mieux faire,
> Cela ne se peut nullement.
>
> Être six ans à faire une ode,
> Et donner des lois à la mode,
> Cela se peut facilement.
> Mais de nous charmer les oreilles
> Par *la merveille des merveilles*,
> Cela ne se peut nullement.

Malherbe, furieux, provoqua Berthelot; et, celui-ci ayant refusé de répondre à l'appel, il le fit bâtonner par un gentilhomme de Caen nommé la Bourladière.

Malherbe était non moins brutal en amour qu'en poésie.

Un jour, il raconta à madame de Rambouillet qu'ayant eu soupçon que madame la vicomtesse d'Auchy, sa maîtresse, le trompait, il était entré dans sa chambre, et, l'ayant trouvée seule sur son lit, il lui avait pris les deux mains dans une des siennes et l'avait souffletée jusqu'à ce qu'elle criât au secours.

Puis, comme il avait entendu que l'on venait à ses cris, il s'était assis près de son lit, ayant l'air de causer avec elle de la façon la plus innocente du monde; de sorte que la personne qui vint ne voulut jamais croire que la vicomtesse avait été battue, quoiqu'elle eût les joues rouges et les yeux pleins de larmes.

Malherbe fut aussi amoureux de madame de Rambouillet, mais platoniquement.

Voici les vers qu'il fit pour elle; ils sont d'une belle forme et d'une facture serrée :

> Cette belle bergère à qui les destinées
> Semblaient avoir gardé mes dernières années,
> Eut en perfection tous les rares trésors
> Qui parent un esprit et font aimer un corps;
> Ce ne furent qu'attraits, ce ne furent que charmes,
> Sitôt que je la vis, je lui rendis les armes;
> Un objet si puissant ébranla ma raison;
> Je voulus être sien, j'entrai dans sa prison,
> Et de tout mon pouvoir essayai de lui plaire
> Tant que ma servitude espéra du salaire.
> Mais, comme j'aperçus l'infaillible danger
> Où, si je poursuivais, je m'allais engager,
> Le soin de mon salut m'ôta cette pensée;
> J'eus honte de brûler pour une âme glacée,
> Et, sans me travailler à lui faire pitié,
> Restreignis mon amour aux formes d'amitié.

Le fils de notre poète ayant été trouvé assassiné à Aix, où il occupait une place de conseiller, Malherbe, pour demander justice au roi, qui était au siège de la Rochelle, fit un voyage pendant lequel il gagna la maladie dont il mourut.

Il n'était point très croyant à une autre vie, et, lorsqu'on lui parlait de l'enfer et du paradis, il se contentait de dire :

— J'ai vécu comme les autres, je veux mourir comme les autres, et aller où vont les autres.

On le pressa de se confesser ; mais il répondit qu'étant accoutumé de ne se confesser qu'à Pâques, il désirait ne point changer ses habitudes.

Au reste, il allait à la messe toutes les fêtes et tous les dimanches, et parlait toujours avec respect de Dieu et des choses saintes.

Enfin, Yvrande l'ayant décidé à se confesser, le moribond envoya chercher le vicaire de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui non seulement le confessa en effet, mais l'assista même jusqu'à sa mort.

Une heure avant d'expirer, et comme il était tombé dans une espèce d'assoupissement dont on croyait qu'il ne sortirait plus, il se réveilla tout à coup pour reprendre son hôtesse d'une faute de français qu'elle venait de commettre.

Son confesseur lui reprochant alors doucement de songer à des choses qui lui faisaient oublier Dieu :

— Eh ! mon père, dit-il, n'est-ce pas un bien grand péché aussi que d'oublier la langue française !

Après quoi étant retombé dans son assoupissement, il râla encore une heure environ, puis rendit le dernier soupir.

Nous avons dit comment Sa Majesté Louis XIII avait consommé son mariage à Saint-Germain au moment où la reine mère s'échappa de Blois ; — nous avons dit comment s'était terminée cette petite guerre civile dont un des derniers épisodes fut la mort du marquis de Richelieu, frère aîné de l'évêque de Luçon, tué par Thémine ; — nous avons cité les trois principaux articles du traité de paix, ou plutôt les trois articles qui nous intéressent : M. d'Epernon rentrait en grâce, l'archevêque de Toulouse et l'évêque de Luçon recevaient chacun un chapeau de cardinal : madame de Vignerot de Pont-Courlay, nièce de Richelieu, dotée de cent mille livres par la reine mère, épousait Combalet, neveu de Luynes ; — nous avons dit les étranges amours du roi Louis XIII avec ses maîtresses, et comment, ayant dit à madame de Luynes, devenue madame de Chevreuse, qu'il n'aimait ses maîtresses que jusqu'à la ceinture, celle-ci lui répondit : « Eh bien, sire, vos maîtresses se ceindront, comme Gros-Guillaume, au milieu des cuisses ! » enfin, nous avons raconté ce que Guy-Patin, médecin du cardinal, avait dit de lui après sa mort : « Le cardinal, deux ans avant que de mourir, avait encore trois maîtresses : la première était sa nièce, madame de Combalet ; la seconde était la Picarde, c'est-à-dire la femme du maréchal de Chaulnes ; et la troisième, dit toujours Guy-Patin, une certaine belle fille parisienne nommée Marion Delorme. »

Marion Delorme est une célébrité parmi les courtisanes. On a fait cent contes sur elle ; on l'a fait vivre près d'un siècle et demi ; enfin, elle a servi de prétexte à Victor Hugo pour faire un des plus beaux drames de la scène française.

Disons ce qu'était Marion Delorme ; nous la retrouverons mêlée à l'histoire du pauvre Cinq-Mars.

Marion Delorme était née à Châlons-sur-Marne, vers 1609 ou 1610 ; elle avait donc, à l'époque où nous sommes arrivés, dix-huit ou dix-neuf ans.

Elle était presque de condition et riche pour l'époque : elle eût eu vingt-cinq mille écus en mariage ; mais elle préféra rester fille, si toutefois on peut appeler *rester fille* le parti qu'elle adopta.

C'était une très belle personne, de grande mine, faisant tout avec grâce ; médiocre d'esprit, mais chantant bien, et jouant admirablement du théorbe ; magnifique, dépensière, lascive ; elle avait eu quantité d'amants, mais prétendait n'en avoir aimé que sept : c'est bien peu, comme on voit. Desbarreaux avait été le premier : puis vinrent successivement le marquis de Rouville, beau-frère de Bussy-Rabutin ; Miossens, à qui elle avait écrit la première, et qui pour elle fut infidèle à madame de Rohan ; Arnault, Cinq-Mars, M. de Châtillon et M. de Brissac.

On voit qu'elle ne comptait pas le cardinal au nombre de ceux qu'elle avait aimés.

Le cardinal l'avait envoyé chercher sur sa réputation de beauté, et elle était venue au palais déguisée en page.

Lui, de son côté, était déguisé en cavalier. Il portait un habit de satin gris de lin, passementé d'or et d'argent ; il était botté et avait des plumes sur son chapeau.

Il lui fit, après l'entrevue, donner cent pistoles par son valet de chambre de Bournais ; Marion les lui jeta au nez.

Puis, rentrant :

— Monseigneur, dit-elle, ce n'est pas vous probablement qui m'avez fait cette insulte de m'offrir de l'argent. Regardez autour de vous, et voyez si vous n'avez pas quelque chose de mieux que des pistoles à me donner en souvenir de notre entrevue.

Le cardinal regarda autour de lui, vit un jonc qui appartenait à madame de Combalet, le prit et le donna à Marion, en disant :

— Tenez, ma belle fille, voici une canne qui vient de ma nièce.

— A la bonne heure ! dit Marion Delorme, ceci est un trophée... Je le prends et je le garde.

Le jonc était très beau, richement monté et valait une soixantaine de pistoles ; Marion le portait habituellement, racontant l'anecdote à qui voulait l'entendre.

Elle fut accusée d'avoir servi d'espionne au cardinal ; si cela fut, c'était à son insu ou comme contrainte et forcée : rien n'était moins dans le caractère de l'honnête courtisane que de pareilles trahisons.

Jamais Marion ne recevait d'argent : des cadeaux seulement. D'Emery, trésorier, lui avait donné un collier de diamants qui lui était de temps en temps d'une grande ressource ; dans ses besoins, elle le mettait en gage, et ses besoins étaient fréquents. Elle disait elle-même qu'elle n'avait jamais porté les mêmes gants plus de trois heures.

Le président de Chevry était son pis aller, quand elle n'avait personne.

Elle promettait — comme Ninon, dont elle était quelque peu jalouse — d'être belle jusqu'à quatre-vingts ans ; mais, à l'âge de trente-neuf ans, ayant pris une forte dose d'antimoine dans le but de se faire avorter, elle s'empoisonna.

Sa maladie dura trois jours ; pendant ces trois jours, la pauvre Madeleine se confessa dix ou douze fois : elle trouvait toujours quelque chose de nouveau à dire, et renvoyait chercher le prêtre.

Elle fut exposée, morte, sur son lit pendant vingt-quatre heures, ayant au front une couronne de fleurs d'oranger mêlées à des roses blanches, ce qui était un peu risqué.

Elle avait un frère et trois sœurs.

Son frère, qui se nommait Baye, du nom d'une terre de famille, était en prison pour dettes. Marion alla solliciter le président de Mesmes, qui la trouva si charmante, que non seulement il lui accorda sa demande, mais encore la reconduisit jusqu'à la porte de la rue, disant :

— Eh ! mademoiselle, se peut-il que j'aie vécu jusqu'à cette heure sans vous avoir connue ?

Ses trois sœurs étaient belles et bien faites ; l'aînée, qui n'était point renommée pour son esprit, avait l'habitude de dire :

— Nous sommes pauvres, mais nous avons l'honneur.

L'honneur d'être les sœurs de Marion Delorme, probablement.

Et elle avait raison, la pauvre fille ; car, comme Marion était l'illustration et le soutien de sa famille, elle morte, il n'y eut plus ni frère ni sœur ; l'excellent cœur défrayait toute la famille.

Sans doute n'avait-elle pas rendu au cardinal Mazarin les services qu'on l'accusait de rendre au cardinal de Richelieu ; car, au moment où elle mourut, elle allait être arrêtée comme faisant partie de la cabale des princes de Condé et de Conti.

Ce fut sans doute aussi ce qui donna lieu à cette singulière version, qu'elle n'était pas morte, mais qu'elle avait fait courir le bruit de sa mort, et qu'après avoir regardé passer son convoi d'une fenêtre, elle était partie pour l'Angleterre.

A dater de ce moment, commence pour la pauvre trépassée une suite d'aventures dues à l'imagination de ses biographes.

Selon quelques-uns, elle aurait épousé un lord ; devenue veuve, elle serait rentrée en France avec une centaine de mille francs ; attaquée sur la route par une bande de voleurs, elle aurait été épousée par leur chef ; veuve une seconde fois, après quatre ans de cohabitation avec ce second mari, elle aurait épousé en troisièmes noces un procureur fiscal nommé Le Brun ; puis, ayant perdu ce nouvel époux, après vingt-deux ans, elle serait venue habiter le Marais, où, volée par des domestiques infidèles, elle serait morte sous Louis XV, en 1741, à l'âge de cent trente-trois ans !

Tout cela, comme on le comprend bien, est une fable. Tallemant des Réaux la détruit par les détails minutieux qu'il donne sur ses derniers moments, et nous trouvons, dans la *Gazette historique* de Loret, son extrait mortuaire en quatre vers.

Voici ces quatre vers, publiés à la date du 30 juin 1650 :

> La pauvre Marion Delorme,
> De si rare et plaisante forme,
> A laissé ravir au tombeau
> Son corps si charmant et si beau.

Quant à madame de Chaulnes, ses relations avec le cardinal étaient avérées. Au lieu de les nier comme madame de Combalet, ou de les avouer simplement comme Marion Delorme, la maréchale s'en vantait.

La chose pensa mal tourner pour elle. Une nuit qu'elle revenait de Saint-Denis, son carrosse fut arrêté par six hommes à cheval déguisés en officiers de la marine qui essayèrent de la défigurer en lui cassant deux bouteilles d'encre sur le visage.

Le procédé est simple : on casse les bouteilles sur le visage de la personne que l'on veut défigurer ; le verre coupe,

l'encre entre dans la coupure, et la trace de la cicatrice reste éternellement.

Aujourd'hui, on a encore simplifié la chose, on jette du vitriol au visage.

Par bonheur, madame de Chaulnes se défendit en étendant les deux mains; les bouteilles se brisèrent aux panneaux du carrosse, et ses vêtements seuls furent perdus.

Le cardinal, pour la dédommager, sinon du mal, du moins de la peur, lui donna, aux portes d'Amiens, une abbaye de vingt-cinq mille livres de rente.

Maintenant, suivons le cardinal dans des amours plus ambitieuses, et qui lui réussirent moins bien que celles que nous venons de raconter.

La reine Anne d'Autriche délaissée par son mari, s'était à peine aperçue d'une chose dont les femmes s'aperçoivent toujours: c'est que le cardinal de Richelieu poussait auprès d'elle l'étiquette jusqu'à la galanterie, le respect jusqu'à l'adoration.

Un soir, elle reçut une lettre du cardinal, qui lui demandait une entrevue, et la priait de faire de cette entrevue un tête-à-tête, le but de Son Eminence étant de parler avec Sa Majesté de certaines affaires d'Etat qui demandaient le plus grand mystère.

Le roi était malade et en froid avec la reine, à cause des familiarités de M. le duc d'Anjou. — Nous avons déjà parlé des familiarités de monseigneur Gaston d'Orléans, et nous en parlerons encore.

La reine accorda le rendez-vous; seulement, elle plaça dans l'embrasure d'une fenêtre une vieille femme de chambre espagnole nommée dona Estefania, qui l'avait suivie de Madrid à Paris, et qui parlait à peine le français.

Le cardinal était en costume de cavalier; dans ces sortes d'aventures, il tenait à dissimuler complètement l'homme d'Eglise; oubliant sa robe, il voulait qu'on l'oubliât.

Au reste, comme la plupart des prélats du temps, qui, au besoin, portaient la cuirasse, il portait la moustache et la royale; seulement, *la royale* ne portait pas encore ce nom aristocratique. Nous trouverons moyen, en entrant dans le cabinet de Louis XIII, pendant un de ces moments d'ennui qui lui étaient si pesants et si familiers, de dire comment prit son nom ce petit bouquet de barbe qui, après avoir été rasé sous Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, la République et l'Empire, reparut avec la Restauration.

Richelieu entra et trouva la reine assise et souriante. La reine pouvait avoir alors vingt-trois ou vingt-quatre ans: c'est dire qu'elle était dans toute la fleur de cette beauté si tristement négligée par son mari.

Le cardinal était un diplomate assez habile pour envelopper sa proposition, si étrange qu'elle fût, de dilemmes assez pressants pour qu'Anne d'Autriche l'écoutât jusqu'au bout.

Il prit texte de la mauvaise santé du roi, de la maladie dont il était particulièrement atteint à cette heure, de sa crainte, comme fidèle sujet de la reine et ministre d'un grand Etat, que cette maladie n'empirât.

Il fit envisager à la reine la position précaire où elle se trouverait si, le roi venant à mourir, elle restait veuve sans enfants.

La couronne, alors, passait à M. d'Anjou

Elle avait pour ennemie mortelle la reine mère, Marie de Médicis. Il est vrai qu'elle avait pour ami le petit duc d'Anjou; mais qu'était-ce que la protection d'un roi de quinze ans contre la persécution d'une reine mère de quarante-neuf ans?

La reine, en voyant l'abîme où elle était près de tomber, s'effraya.

— Mais, s'écria-t-elle, vous me resterez, vous, monsieur le cardinal! vous êtes mon ami.

— Sans doute, madame, répondit celui-ci, je vous resterai, ou plutôt je vous resterais si je ne devais pas être entraîné moi-même dans la catastrophe; mais monseigneur Gaston me hait, mais la reine mère ne me pardonnera pas les marques de sympathie que je vous ai données. Il en résulte que, si le roi meurt sans enfants, nous sommes perdus tous deux: on me relègue dans mon évêché de Luçon et l'on vous renvoie en Espagne: c'est un triste résultat, n'est-ce pas, pour deux cœurs qui avaient rêvé la régence?

La reine plia la tête.

— La destinée des rois, murmura-t-elle, comme celle des simples particuliers, est aux mains du Seigneur.

— Oui, répondit Richelieu, et voilà pourquoi Dieu a dit à sa créature, faible ou forte, humble ou élevée: « Aide-toi et Dieu t'aidera. »

La reine jeta sur le cardinal un de ces regards clairs et profonds qui sondent les cœurs; mais elle eut beau regarder, elle ne vit rien dans cette âme pleine de ténèbres.

— Je ne vous comprends pas, dit-elle.

— Avez-vous quelque désir de me comprendre, madame? demanda le cardinal.

— Oui, car la situation est grave.

— Ce que j'ai à dire est difficile.

— Dites à demi-mot.

— Votre Majesté me permet de parler?

— J'écoute Votre Eminence.

— Eh bien, tout cet avenir sombre et sinistre se change en un avenir rayonnant, si, au moment de la mort du roi, on peut annoncer à la France que le roi, en mourant, laisse un héritier de la couronne.

— Mais, dit la reine en rougissant, je croyais que vous aviez pu deviner que, avec le roi, c'était, sinon impossible, du moins peu probable.

— C'est justement parce que la faute est au roi, dit le cardinal, que la faute est réparable.

— Ah! ah! fit la fière princesse espagnole.

— Vous comprenez, n'est-ce pas? dit Richelieu.

— Je crois comprendre, du moins: c'est quatorze ans de royauté que vous m'offrez en échange de quelques nuits d'adultère.

— C'est toute une vie de dévouement et d'amour que je mets à vos pieds.

Le Richelieu de 1624 n'était point ce qu'il fut dix ans plus tard, c'est-à-dire l'implacable cardinal, l'inflexible ministre, l'homme au génie sanglant; ou, s'il l'était, personne ne le voyait encore sous cet aspect, pas plus Anne d'Autriche que les autres. Elle ne vit donc dans cette proposition, où il y avait autant de politique que d'amour, elle ne vit donc, disons-nous, qu'une suprême insolence; et, voulant savoir jusqu'où la pousserait celui qui lui faisait cette étrange proposition:

— Monsieur, dit-elle, la demande est inusitée et vaut, vous l'avouerez, la peine que l'on y réfléchisse; laissez-moi, pour me consulter, la nuit et la journée de demain.

— Et demain, demanda le cardinal, j'aurai de nouveau l'honneur de mettre mes hommages aux pieds de Votre Majesté?

— Demain, soit! répondit la reine; j'attendrai Votre Eminence.

Le cardinal se retira, transporté de joie, après avoir demandé et obtenu la permission de baiser les mains à la reine.

A peine la portière fut-elle retombée derrière le cardinal, qu'Anne d'Autriche fit prévenir sa bonne amie madame de Chevreuse qu'elle voulait lui parler.

Madame de Chevreuse accourut.

Elle avait, depuis longtemps, remarqué cet amour du cardinal pour la reine; bien souvent elle en avait parlé à Anne d'Autriche; bien souvent les deux jeunes femmes en avaient ri. Comme tout le monde, elles ne voyaient dans M. de Richelieu que le pauvre petit évêque de Luçon.

Alors, on arrêta un projet digne de ces deux folles têtes et qui devait à tout jamais guérir le cardinal de son amour pour la reine.

Rendez-vous, on se le rappelle, avait été pris pour le lendemain soir.

Le lendemain donc, lorsque tout le monde fut retiré, le cardinal, profitant de la permission reçue, se présenta chez la reine.

Empruntons à un auteur contemporain, qui désire garder l'anonyme, le récit de cette scène:

« La reine accueillit parfaitement le cardinal, mais seulement parut émettre des doutes sur la réalité de l'amour dont Son Eminence lui avait parlé la veille. Alors, le cardinal appela à son aide les serments les plus saints, et jura qu'il se sentait prêt à exécuter pour la reine les hauts faits que les chevaliers les plus renommés, les Roland, les Amadis, les Galaor, avaient exécutés autrefois pour la dame de leurs pensées; que, d'ailleurs, si Anne d'Autriche voulait le mettre à l'épreuve, elle acquerrait bien vite la conviction qu'il ne disait que l'exacte vérité. Mais, au milieu de ces protestations, Anne d'Autriche l'interrompit.

« — Voyez le beau mérite, dit-elle, de tenter des prouesses dont l'accomplissement donne la gloire! C'est ce que tous les hommes font par ambition aussi bien que par amour; mais ce que vous ne feriez pas, monsieur le cardinal, parce qu'il n'y a qu'un homme amoureux qui y consentît, ce serait de danser une sarabande devant moi...

« — Madame, répondit le cardinal, je suis aussi bien cavalier et homme de guerre qu'homme d'Eglise, et mon éducation, Dieu merci! a été celle d'un gentilhomme; je ne vois donc pas ce qui pourrait m'empêcher de danser devant vous, si tel était mon bon plaisir et que vous promissiez de me récompenser de cette complaisance.

« — Mais vous ne m'avez pas laissé achever, dit la reine. Je prétendais que Votre Eminence ne danserait pas devant moi avec un costume de bouffon espagnol.

« — Pourquoi pas? dit le cardinal. La danse étant en elle-même une chose fort bouffonne, je ne vois pas qui empêcherait d'assortir le costume à l'action.

« — Comment! reprit Anne d'Autriche, vous danseriez une sarabande devant moi, vêtu en bouffon avec des sonnettes aux jambes et des castagnettes aux mains?

« — Oui, si cela devait se passer devant vous seule, et, comme je vous l'ai dit, que j'eusse promesse d'une récompense.

« — Devant moi seule, c'est impossible, dit la reine ; il faut bien un musicien pour marquer la mesure.

« — Alors, prenez Boccan, mon joueur de violon, dit le cardinal ; c'est un garçon discret et dont je vous réponds.

« — Ah ! si vous faites cela, s'écria la reine, je serai la première à avouer que jamais amour n'égala le vôtre.

« — Eh bien, madame, dit le cardinal, vous serez satisfaite. Demain, à la même heure, vous pouvez m'attendre.

« La reine donna sa main à baiser au cardinal, qui se retira, ce jour-là, plus joyeux encore que la veille.

« La journée du lendemain se passa dans l'anxiété : la reine ne pouvait croire que le cardinal se décidât à faire une pareille folie ; mais madame de Chevreuse n'en fit pas doute un instant, disant savoir de bonne source que Son Eminence était amoureuse de la reine à en perdre la tête.

« A dix heures, la reine était dans son cabinet ; madame de Chevreuse, Vauthier et Beringhen étaient cachés derrière un paravent. La reine disait que le cardinal ne viendrait pas ; mais madame de Chevreuse soutenait, elle, qu'il viendrait.

« Boccan entra ; il tenait son violon, et annonça que Son Eminence le suivait.

« Environ dix minutes après le musicien, un homme parut, enveloppé d'un grand manteau qu'il rejeta aussitôt qu'il eut fermé la porte : c'était le cardinal lui-même, dans le costume exigé. Il avait des chausses et un pourpoint de velours vert, des sonnettes d'argent à ses jarretières, et des castagnettes aux mains.

« Anne d'Autriche eut grand'peine à tenir son sérieux en voyant l'homme qui gouvernait la France accoutré d'une si étrange façon ; cependant elle prit cet empire sur elle, remercia le cardinal du geste le plus gracieux, et l'invita à pousser l'abnégation jusqu'au bout.

« Soit que le cardinal fût véritablement assez amoureux pour faire une pareille folie, soit qu'ainsi qu'il l'avait laissé paraître, il eût des prétentions à la danse, il ne fit aucune opposition à sa demande, et, aux premiers sons de l'instrument de Boccan, se mit à exécuter les figures de la sarabande avec force coups de jambe et évolutions de bras. Malheureusement, quant à la gravité même avec laquelle le cardinal procédait à la chose, ce spectacle atteignit à un grotesque si véhément, que la reine ne put garder son sérieux et éclata de rire.

« Un rire bruyant et prolongé sembla lui répondre alors comme un écho.

« C'étaient les spectateurs cachés derrière le paravent qui faisaient chorus.

« Le cardinal s'aperçut alors que ce qu'il avait pris pour une faveur n'était qu'une mystification, et sortit furieux.

« Aussitôt madame de Chevreuse, Vauthier et Beringhen firent irruption.

« Boccan lui-même suivit l'exemple, et tous quatre avouèrent que, grâce à cette imagination de la reine, ils venaient d'assister à l'un des spectacles les plus réjouissants qui se pussent imaginer. »

Les pauvres insensés jouaient avec la colère du cardinal-duc. Il est vrai que cette colère leur était encore inconnue. Après la mort de Bouteville, de Montmorency, de Chalais et de Cinq-Mars, ils n'eussent certes pas risqué la terrible plaisanterie.

Et, en effet, tandis qu'ils riaient ainsi, le cardinal, rentré chez lui, vouait à Anne d'Autriche et à madame de Chevreuse une haine éternelle, une haine de prêtre.

X

Vers le même temps, la cour d'Angleterre envoya, en qualité d'ambassadeur extraordinaire à Paris, le comte de Carlisle.

Il venait, au nom de Jacques VI d'Ecosse (Jacques Ier d'Angleterre), demander pour son fils, le prince de Galles, la main de madame Henriette, fille de Henri IV.

La demande fut favorablement accueillie, et le comte de Carlisle retourna en Angleterre porteur de bonnes paroles.

Le comte de Carlisle s'était adjoint pour compagnon d'ambassade un des hommes les plus riches, les plus beaux, les plus élégants de l'Angleterre.

C'était lord Rich, depuis comte Holland.

En France, sa beauté avait semblé un peu fade aux hommes, qui l'accusaient d'être trop blond et trop rose ; mais il n'en avait point été ainsi près de l'autre sexe, et lord Holland avait produit une vive impression sur les femmes.

Il avait passé pour être le favori de madame de Chevreuse, à laquelle, au reste, on commençait de prêter la plupart des aventures qui se passaient à la cour de France.

A leur retour à Londres, les deux seigneurs racontèrent à lord Buckingham, leur ami, ce qu'ils avaient vu de beau à la cour de France ; ils lui firent le portrait de toute cette pléiade de jeunes et charmantes femmes qui entouraient Anne d'Autriche.

Mais, au milieu d'elles toutes, ils avouèrent que la princesse espagnole était reine par la beauté comme par le rang, et que rien ne pouvait, sous ce rapport, être comparable à la splendide majesté de la reine de France.

Ce récit monta la tête à l'illustre lord, qui était chargé d'introduire le roman dans la triste et morose histoire de Louis XIII et d'Anne d'Autriche.

George Villiers, duc de Buckingham, avait alors trente-deux ans ; il était né en 1592. Il était donc dans toute la force de son âge et de sa beauté ; jeune, riche, élégant, habile à tous les exercices, brave jusqu'à la témérité, aventureux jusqu'à la folie, il passait en Angleterre pour le cavalier le plus accompli non seulement de la Grande-Bretagne, mais encore de l'Europe, et souvent sa renommée était venue réveiller désagréablement, au milieu de leurs triomphes, les *dix-sept seigneurs de France*. — On appelait ainsi les dix-sept seigneurs les plus accomplis de la cour de Louis XIII

Buckingham était venu une première fois en France, vers l'époque de la mort de Henri IV ; il y avait séjourné un assez long temps pour revenir en Angleterre parlant admirablement le français, et rapportant avec lui la réputation du plus brillant danseur qui fût au monde.

On se rappelle la place que tint la danse à la cour du roi Henri IV, et les troubles apportés dans le cœur du vieux monarque par les illustres dames figurant dans les ballets.

Jacques VI, dans un divertissement que lui donnèrent, en 1615, les écoliers de Cambridge, remarqua le jeune George de Villiers, alors âgé de vingt et un ans ; comme sa mère Marie Stuart, Jacques VI ne savait pas résister aux charmes d'un beau visage : il se fit présenter le jeune homme et le nomma son échanson.

En moins de deux ans, le nouveau favori fut créé chevalier, gentilhomme de la chambre, vicomte, marquis, duc de Buckingham, grand amiral, gardien des cinq ports ; ce qui le rendit si fier et si hautain, qu'un jour, dans une discussion, trouvant sans doute que le prince de Galles ne lui parlait point assez respectueusement, il leva la main sur lui, tout héritier de la couronne qu'il était.

Pour se raccommoder avec celui qui fut plus tard le grave et triste Charles Ier, il lui proposa une équipée digne de deux jeunes fous.

Il était question d'un mariage entre le prince de Galles et l'infante d'Espagne, cette même infante devenue depuis reine de France. Buckingham proposa au prince de Galles de partir incognito pour Madrid, afin d'apprécier d'avance celle qu'on destinait alors à être reine d'Angleterre.

A force d'instances, les deux jeunes gens firent consentir Jacques VI à leur folie : ils partirent, et scandalisèrent la cour d'Espagne par leurs infractions à l'étiquette autrichienne ; le mariage fut rompu, et Buckingham revint en Angleterre, conservant dans son souvenir, comme un éblouissement, l'image de la jeune Anne d'Autriche.

Il en résulta que, lorsque, plus tard, on lui parla de cette beauté entrevue, il n'eut qu'à remonter dans le passé encore illuminé des rayons d'un premier amour.

Buckingham sollicita et obtint de Jacques VI la permission de venir en France pour mener à bonne fin les négociations entamées par le comte de Carlisle et lord Rich.

L'élégant favori de Jacques VI apparut donc à la cour de France, où sa première audience laissa des souvenirs impérissables dans les annales galantes de la cour.

Le duc était vêtu d'un pourpoint de satin blanc, broché d'or ; il avait jeté sur ses épaules un manteau de velours gris clair, tout brodé de perles fines ; seulement, ces perles étaient retenues par un fil de soie si frêle, qu'au moment où le duc s'avançait pour remettre ses lettres de créance au roi, le fil se rompit et que les perles roulèrent sur le parquet.

Il y en avait pour deux cent mille livres.

Les courtisans, croyant à un accident, se baissèrent pour ramasser cette pluie encore plus précieuse que celle de Danaé. Mais, à leur grand étonnement, lorsqu'ils voulurent rendre à Buckingham la moisson récoltée derrière lui, Buckingham, avec une grâce parfaite, supplia chacun de garder la part que le hasard lui avait faite, et, quelles que fussent les instances adressées, refusa de reprendre une seule des perles qu'il avait perdues. Alors, on comprit que cette chute de perles était, non point un accident fortuit, mais une galanterie préparée d'avance.

Cette magnificence, opposée à la parcimonie de Louis XIII, frappa singulièrement Anne d'Autriche ; la cour de France

était l'une des plus galantes, mais était loin d'être une des plus riches de l'Europe. Le trésor amassé par Henri IV à l'Arsenal avait été employé à acheter cinq fois la paix aux princes du sang. L'épargne était à sec, et les augustes personnages dont nous avons l'honneur de nous occuper étaient fort gênés depuis le premier jusqu'au dernier.

Buckingham n'eut pas de peine à s'apercevoir de l'effet qu'il avait produit sur Anne d'Autriche; mais, en pensant que, pour arriver au but qu'il se proposait, il lui fallait se créer de puissants alliés, le duc, accrédité par lord Rich près de madame de Chevreuse, se présenta chez elle, lui avoua sa passion pour la reine, et, moyennant un nœud de diamants de cent mille livres et un prêt de deux mille pistoles, obtint qu'elle devînt non seulement sa confidente, mais encore son auxiliaire.

D'ailleurs, c'était pour jouer un mauvais tour au roi qu'elle avait aimé et au cardinal qu'elle haïssait, qu'elle acceptait d'aider aux folies de Buckingham.

Madame de Chevreuse n'hésita donc point un instant.

Il fut convenu que Buckingham feindrait le plus violent amour pour madame de Chevreuse. La chose n'avait aucun inconvénient, M. de Chevreuse n'ayant pas, comme Louis XIII, le ridicule d'être jaloux.

Cette vieille ruse réussit.

La reine, qui avait tremblé un instant en songeant au caractère bien connu de Buckingham, se rassura, à la vue de cet amour publiquement déclaré, et consentit à recevoir en secret les témoignages de respect et de tendresse que Buckingham mettait à ses pieds.

Mais les occasions n'étaient pas fréquentes; la personne de la reine était soigneusement gardée, d'un côté par le roi, de l'autre par le cardinal.

Madame de Chevreuse imagina de donner une fête somptueuse dans son hôtel. On consulta la reine, qui accepta; et le roi, après avoir longuement mâchonné sa moustache, ne trouvant pas de prétexte pour refuser, accepta à son tour.

Bien plus, voulant rivaliser de galanterie avec Buckingham lui-même, il fit à cette occasion cadeau à la reine de douze ferrets en diamants.

Ces douze ferrets, par les événements qui s'y rattachent, ont acquis une valeur historique.

De son côté, le duc de Buckingham, qui avait soufflé à madame de Chevreuse l'invention de cette fête, était à la recherche d'un moyen de quitter la reine le moins possible, et, sous différents costumes, de s'attacher à ses pas depuis le moment où elle serait entrée dans l'hôtel de Chevreuse jusqu'au moment où elle en sortirait.

L'ambassadeur parla de ce désir à madame de Chevreuse, et celle-ci était si bonne amie, qu'elle le trouva tout naturel; seulement, elle invita le duc à s'adjoindre un allié.

Cet allié, c'était son beau-frère, le chevalier de Guise, autre fou bien digne de rivaliser avec Buckingham, et qui eût certes soutenu la concurrence si l'argent ne lui eût manqué.

A ce propos, disons un peu ce qui restait de la descendance du duc Henri de Guise, assassiné à Blois, avec son frère, le cardinal de Lorraine.

Il restait d'abord l'aîné, Charles de Lorraine, duc de Guise, né le 20 août 1571, et qui, par conséquent, à l'époque où nous sommes arrivés, avait cinquante-trois ans.

C'était, comparé à son père et à son grand-père, un fort petit compagnon. Cette famille, qui avait jalousé les rois de France et mis la main sur la couronne de Henri III, était bien peu de chose, quand on songe à ce qu'elle avait été un demi-siècle auparavant.

Le prince que nous venons de nommer, et qui fut le père de celui qui conquit Naples, avait été, à l'âge de dix-sept ans, arrêté et enfermé à Tours; mais bientôt il s'était échappé, avait pris parti contre Henri IV; puis, enfin, ayant fait sa soumission, il était rentré en grâce.

Après la mort du grand prieur, bâtard de Henri II, M. de Guise eut le gouvernement de la Provence.

Pendant sa résidence à Marseille, il fit connaissance d'une fille de cette belle Châteauneuf de Rieux, qui avait été aimée de Charles IX, que Henri III faillit prendre pour femme, et qui, après avoir refusé la main du prince de Transylvanie, finit par épouser un capitaine de galères, d'origine florentine, et que l'on nommait Altoviti Castellane.

« Je crois même qu'elle finit par le tuer *virilement*, » dit l'Étoile, le trouvant, un beau jour ou une belle nuit, en conversation criminelle avec une autre femme, pour parler comme nos voisins les Anglais.

Mais, avant la catastrophe, elle était accouchée à Marseille d'une fille qu'elle fit tenir sur les fonts de baptême par la ville même.

L'enfant reçut le nom de *Marcelle*.

Comme ce nom se rapprochait de celui de la ville qui avait eu l'honneur d'être sa marraine, insensiblement, au lieu de l'appeler mademoiselle Marcelle, le peuple s'habitua à l'appeler *mademoiselle de Marseille*; ce qui était bien plus logique, puisque la ville était sa marraine. Le nom lui en resta.

Cette jeune fille était une charmante personne, ayant la meilleure grâce du monde, blanche comme l'albâtre, avec des cheveux châtains, chantant bien, dansant à merveille, sachant la musique jusqu'à composer, faisant des sonnets comme M. de Gombault, fière mais civile, et étant l'amour de tout le pays.

Le grand prieur, bâtard de Henri II, en avait été inutilement épris; beaucoup de personnes de qualité l'eussent épousée si elle y eût consenti; elle préféra être la maîtresse de M. de Guise.

M. de Guise, cependant, était petit et camus; mais il était de grande naissance et avait hérité de son père Henri cet air qui faisait dire à madame de Sauves que, « près du prince Henri de Guise, tous les autres princes avaient l'air peuple. »

Enfin, tel qu'il était, nous l'avons dit, M. de Guise plut à la filleule de la ville de Marseille.

Cette galanterie dura quelques années; la pauvre Marcelle croyait toujours que le duc finirait par l'épouser; peut-être n'en eut-il pas même l'idée. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne lui fit pas la proposition de devenir sa femme; elle, alors, la première, eut le courage de se séparer de lui; lui, de son côté, quitta Marseille et revint à la cour.

Elle chanta donc, nouvelle Ariane, son abandon, enfermant tout le poëme de sa douleur dans deux couplets dont elle fit l'air et les paroles.

L'air étant perdu, nous ne pouvons, malheureusement, donner à nos lecteurs que les paroles; les voici:

Il s'en va, ce cruel vainqueur,
Il s'en va, plein de gloire;
Il s'en va méprisant mon cœur,
Sa plus noble victoire:
Et, malgré toute sa rigueur,
J'en garde la mémoire.

Je m'imagine qu'il prendra
Quelque nouvelle amante.
Mais, qu'il fasse ce qu'il voudra,
Je suis la plus galante.
Le cœur me dit qu'il reviendra,
C'est ce qui me contente.

Hélas! le cruel vainqueur ne revint pas; aussi la pauvre Marcelle tomba-t-elle malade; la maladie dura un an.

Pendant cette maladie, n'ayant aucun patrimoine, elle avait, les uns après les autres, vendu tous ses bijoux.

On avertit M. de Guise de sa détresse; elle, avec le plus grand soin, la cachait à tout le monde. Aussitôt, le duc lui envoya dix mille écus par un de ses gentilshommes; mais elle remercia fièrement le duc de Guise, disant qu'elle ne voulait rien prendre de personne et de lui encore moins que d'aucun autre; que, du reste, elle avait si peu de temps à vivre, que, dans l'extrémité où elle était, elle se pouvait passer de tout le monde.

Et, en effet, l'émotion ayant sans doute redoublé son mal, elle mourut la nuit suivante.

On ne trouva qu'un sou chez elle.

La ville la fit enterrer à ses frais, dans l'abbaye de Saint-Victor.

C'était un homme d'une complexion fort amoureuse que M. de Guise, fort inconstant, fort bavard surtout.

Certaines anecdotes couraient sur lui, qui avaient réjoui la vieille cour, et qui réjouissaient encore la nouvelle.

On racontait, entre autres choses, qu'une nuit, étant couché... — comment dirons-nous cela?... ma foi! disons-le tout simplement, comme Tallemant des Réaux; — on racontait qu'une nuit, étant couché avec la femme d'un conseiller au parlement, on entendit rudement frapper à la porte: les deux amoureux se réveillent en sursaut; la femme court à la fenêtre, et reconnaît son mari, qui, venant de retrouver dans sa poche une clef de la maison, mettait cette clef dans la serrure, et rentrait tranquillement, sans se douter le moins du monde que sa place fût prise.

La femme n'eut que le temps de crier au duc:

— Sauvez-vous, monseigneur!

Monseigneur se sauva, laissant ses habits sur une chaise.

La femme court aux habits, en arrache les dentelles, vide les poches et se refourre dans le lit juste au moment où le conseiller entre dans la chambre à coucher.

Tout en se déshabillant, le conseiller voit des habits qu'il reconnaît pour n'être pas à lui.

— Quels sont ces vêtements? demande-t-il à sa femme.

— Un pourpoint et des chausses qu'un revendeur m'a apportés, répond celle-ci; on les aura à bon marché. Regardez s'ils vous vont, et, s'ils vous vont, vous vous en servirez à la campagne.

Le conseiller essaye l'habit et les chausses.

Ils lui allaient comme s'ils eussent été faits pour lui.

Sur ces entrefaites, l'heure sonne.

— Bon ! dit le conseiller, je n'ai pas le temps de me coucher, j'ai rendez-vous au palais à la première heure.

Et, repassant sa robe par-dessus ses habits, il va à ses affaires.

Lui dehors, M. de Guise sort de sa cachette, et, ne pouvant s'en aller en chemise, il prend les habits du conseiller.

En chemin, il se rappelle que Henri IV lui a recommandé, la veille, de venir au Louvre de bonne heure.

— Par ma foi, dit-il, allons-y en conseiller ; je conterai l'affaire au roi, et il en rira

Il va au Louvre, conte l'affaire au roi, qui non seulement en rit, mais qui, croyant que le duc lui fait un conte, envoie, par un exempt, l'ordre au conseiller de venir au palais.

Le conseiller, tout étonné de l'honneur inattendu que lui fait le roi, arrive et salue.

Le roi le tire à part, lui parle de cent choses, boutonnant et déboutonnant sa robe, sans que celui-ci comprît ce que le roi avait à le fourrager ainsi.

— Ventre-saint-gris ! s'écrie tout à coup Henri IV, mais c'est le pourpoint de mon cousin de Guise que vous avez là !

Le conseiller ne voulait absolument pas le croire ; il fallut que le roi lui en donnât sa parole.

Nous avons dit que M. de Guise était fort indiscret. Un jour, il rencontre le maréchal de Grammont et lui raconte qu'il vient d'obtenir les dernières faveurs d'une dame de la cour.

Le maréchal de Grammont lui en fait son compliment, mais, contre son habitude, garde le secret.

Quelques jours après, M. de Guise le rencontre.

— Eh ! monsieur le maréchal, lui dit-il, il me semble que vous ne m'aimez plus tant.

— Pourquoi cela, monseigneur?

— Comment ! je vous raconte que j'ai été l'amant de madame une telle pour que vous le disiez à tout le monde, et, au contraire, vous ne le dites à personne ; ce n'est pas bien, monsieur le maréchal.

Et il le quitte tout piqué.

Une autre fois, ayant passé la nuit auprès d'une personne qu'il avait, à force de protestations, fini par convaincre de son amour, la personne s'aperçut que, le jour commençant à poindre à peine, M. de Guise, au lieu de se reposer et de s'endormir, se tournait et se retournait de côté et d'autre.

— Qu'avez-vous donc, cher duc? lui demanda la dame.

— Eh ! pardieu ! chère amie, répondit le duc, j'ai envie d'être dehors pour dire à tout le monde la satisfaction que je viens d'avoir à passer la nuit dans votre chambre.

Et, en effet, il se lève, sort et arrête le premier passant pour lui conter son bonheur.

Un soir qu'il était venu à pied chez M. de Créqui, et qu'il y était resté plus tard qu'il ne comptait, M. de Créqui ne voulut point le laisser retourner à pied à l'hôtel de Guise.

En conséquence, il lui offre une haquenée.

Le duc se débat un instant, puis accepte.

Il monte sur la haquenée et lui lâche la bride.

Or, la haquenée avait l'habitude de conduire son maître au logis d'une dame, où, de son côté, le maître avait l'habitude d'être galamment reçu

Elle y conduit tout droit M. de Guise.

Au bruit du pas de la bête, la porte s'ouvre.

— Est-ce vous, monseigneur? dit une voix de suivante

— Ma foi, oui, c'est moi, répond M. de Guise en se couvrant le nez de son manteau.

— Entrez ; madame est dans sa chambre.

— Où cela ?

— Ne connaissez-vous pas la chambre de madame?

— Si fait ; mais j'ai eu affaire à des tire-laine et je suis un peu troublé ; conduis-moi.

La suivante conduit M. de Guise, toujours encharibotté dans son manteau, jusqu'au lit de sa maîtresse, qui attendait dans une chambre sans lumière.

— Ma foi, au petit bonheur ! dit M. de Guise en se couchant.

Au jour, il se trouva que la dame était charmante ; seulement, elle fut bien étonnée et recommanda le secret au duc.

La première personne à qui le duc alla conter la chose fut M. de Créqui.

Il aimait assez les vers et disait toujours qu'il voudrait être poète. Un jour, le Fouilloux lui dit une épigramme de Gombault.

Le duc se la fait répéter une fois, deux fois, puis se promène tout pensif.

Tout à coup, rappelant le gentilhomme :

— Eh ! monsieur, lui demanda-t-il, n'y aurait-il pas moyen que cette épigramme fût de moi?

Un autre jour, il monte en carrosse.

— Où conduirai-je monseigneur? demanda le cocher.

— Partout où tu voudras, pourvu que j'aille chez M. le nonce et chez M. de Loménie.

M. de Loménie étant plus près, le cocher l'y mène d'abord.

Il ne voulut jamais croire que ce ne fût pas le nonce et s'opposa obstinément à ce que M. de Loménie le reconduisît.

En sortant de là, il alla chez le nonce, qu'il traita fort cavalièrement.

Comme son père et son grand-père, — quoique sa fortune ne fût point en harmonie avec la leur, — M. le duc de Guise était fort libéral.

Un jour, il gagne au président de Chevry cinquante mille livres sur parole.

Le lendemain, celui-ci les lui envoie par son commis Raphael Corbinelli. Il y avait quarante mille francs en argent et dix mille en écus d'or dans un petit sac.

M. de Guise prend le petit sac et le donne à Corbinelli pour sa peine.

Celui-ci, en rentrant chez lui, ouvre son petit sac, voit de l'or, compte les dix mille livres et comprend que M. de Guise s'est trompé.

En toute hâte, il retourne à l'hôtel de Guise et dit au duc ce qui le ramène.

— Gardez, gardez, mon cher, répond celui-ci ; dans ma famille, on n'a jamais repris ce que l'on avait donné.

Le duc de Guise mourut en 1740.

Le chevalier de Guise était moins excentrique que son frère, et, cependant, il avait sa bonne part d'originalité.

Il était brave, beau, bien fait et de bonne mine ; « seulement, dit Tallemant des Réaux, il avait l'esprit fort court ».

Un jour, il se confessa d'être l'amant d'une femme ; lui, au moins, ne disait ces choses-là qu'à son confesseur, tandis que son frère le disait à tout le monde.

Le confesseur était un jésuite.

— Mon fils, lui dit-il, je ne vous donnerai point l'absolution que vous ne quittiez votre maîtresse.

— Oh ! quant à cela, dit le chevalier, je l'aime trop et n'en ferai rien.

Le jésuite s'obstina ; le chevalier tint bon, et il fut convenu que l'on irait devant le saint sacrement demander à Dieu d'ôter au pauvre chevalier cette obstination du cœur.

On y va.

Une fois à l'autel, le jésuite se met à conjurer Dieu avec le plus grand zèle du monde, afin qu'il ait à guérir le jeune prince ; mais lui, voyant l'ardeur du bon père, s'enfuit le tirant par la robe, pour lui dire, tout en s'enfuyant :

— Mon père, mon père, n'y allez pas si chaudement. Peste ! Dieu n'aurait qu'à vous accorder ce que vous lui demandez : qui serait puni ? c'est moi.

Un jour, il passe devant un canon qu'on éprouve.

— Attendez, dit-il aux artilleurs.

Et il se met à califourchon sur le canon.

— Maintenant, allez ! dit-il.

On eut beau lui faire remarquer le danger qu'il courait.

— Allez, allez toujours !

Voyant qu'il s'obstinait, les artilleurs cédèrent.

L'un d'eux approcha la mèche de la lumière et mit le feu au canon ! Le canon éclata, et le chevalier de Guise disparut, haché en lambeaux !

C'était à cet écervelé que madame de Chevreuse renvoyait Buckingham. Nous verrons de quelle utilité le chevalier de Guise fut à Buckingham, dans la fête donnée par sa belle-sœur.

Un rapport que fit faire par sa police particulière le cardinal-duc, nous a conservé tous les détails de cette fête ; comme ils appartiennent tout naturellement au côté déshabillé de la royauté, nous le reproduisons en entier, nous contentant d'en rajeunir la forme.

« D'abord, la reine, après être descendue de voiture, désira faire un tour dans les parterres ; en conséquence, elle s'appuya sur le bras de la duchesse, et commença sa promenade.

« Elle n'avait pas fait vingt pas, qu'un jardinier se présenta devant elle et lui offrit d'une main une corbeille de fruits, et de l'autre un bouquet. La reine prit le bouquet ; mais, au moment où elle accordait un salaire à la prévenance dont elle était l'objet, sa main toucha celle du jardinier, qui lui dit quelques mots tout bas. (La reine fit un geste d'étonnement, et ce geste et la rougeur qui l'accompagna sont consignés dans le rapport où nous puisons ces détails.)

« Aussi, à l'instant même, le bruit se répandit que le galant jardinier n'était autre que le duc de Buckingham.

« Aussitôt chacun se mit en quête ; mais il était déjà trop tard : le jardinier avait disparu, et la reine se faisait dire la bonne aventure par un magicien qui, à l'inspection seule de sa belle main qu'il tenait entre les siennes, lui contait des choses si étranges, que la reine, en les écoutant, ne pouvait cacher son trouble

« Enfin, ce trouble augmenta au point que la princesse perdit tout à fait contenance, et que madame de Chevreuse, effrayée des suites que pouvait avoir une pareille folie, fit signe au duc qu'il avait outre-passé les bornes de la prudence, et l'engagea désormais à plus de circonspection.

« Toujours est-il que, quels que fussent les discours qu'elle entendait, Anne d'Autriche les souffrit, quoiqu'elle ne se fût pas plus méprise aux hommages du magicien qu'à ceux du jardinier. La reine avait de bons yeux, et, d'ailleurs, son officieuse amie était là qui voyait double.

« Le duc de Buckingham excellait dans l'art de la danse, qui, à cette époque, — nous en avons vu la preuve dans la sarabande dansée par le cardinal, — n'était dédaignée de personne.

« Les têtes couronnées elles-mêmes avaient à cœur cette espèce de supériorité, dont les dames se montraient fort touchées : Henri IV aimait beaucoup les ballets, et ce fut dans un ballet qu'il vit pour la première fois la belle Henriette de Montmorency, qui lui fit faire de si grandes folies ; Louis XIII composait lui-même la musique de ceux qu'on dansait devant lui, et il en avait un préféré surtout que l'on appelait le ballet de la *Merlaison*. On sait en ce genre les succès de Grammont, de Lauzun et de Louis XIV.

« Buckingham figura donc avec un éclat surprenant dans un certain ballet de démons qu'on avait imaginé ce soir-là comme le plus gracieux divertissement dont on pût réjouir Leurs Majestés.

« Le roi et la reine applaudirent le danseur inconnu, qu'ils prirent — il est probable qu'un seul des deux commit cette erreur — pour un seigneur de la cour de France.

« Enfin, le ballet terminé, Leurs Majestés se préparèrent à ouvrir la séance du divertissement le plus pompeux de la soirée ; là aussi, Buckingham remplissait un rôle, et il l'avait non pas choisi, mais usurpé d'une manière bien audacieuse et bien adroite.

« C'était la coutume alors de flatter les rois jusque dans leurs plaisirs, et les Orientaux, si habiles dans ce genre de courtisanerie, étaient mis à contribution par les maîtres des cérémonies français.

« La coutume des mascarades dans le genre de celle que nous allons raconter se perpétua jusqu'en 1720, et fut appliquée une dernière fois à ces fêtes de nuit données par madame du Maine, en son palais de Sceaux, et qu'on appelait les *nuits blanches*.

« Il s'agissait de supposer que tous les potentats de la terre, et surtout ceux des pays mystérieux qui sont situés de l'autre côté de l'équateur, les fabuleux Sofis, les Khans bizarres, les Mongols riches à milliards, et les Incas souverains des mines d'or, s'avisaient un jour de se réunir pour venir adorer le trône du roi de France. On voit que l'idée n'était pas mal ingénieuse.

« Louis XIV, prince assez glorieux, comme on le sait, en fut dupe bien plus sérieusement encore, lorsqu'il reçut la visite mystifiante du fameux ambassadeur persan Méhémet Riza-Bey, et qu'il voulut que la réception de ce charlatan fût faite avec toute la pompe dont la cour de Versailles était susceptible.

« Les rois orientaux, dans la fête dont nous parlons, devaient être représentés par les princes des maisons souveraines de France ; MM. de Lorraine, de Rohan, de Bouillon, de Chabot et de la Trémouille furent désignés par le roi pour faire partie du divertissement.

« Le jeune chevalier de Guise, fils du Balafré, qui faisait le Grand Mogol, était frère cadet de M. de Chevreuse ; c'était le même qui avait tué en duel le baron de Luz et son fils, et qui, plus tard, s'étant mis sur un canon qu'on éprouvait, fut tué par ce canon, qui creva.

« La veille même du divertissement, Buckingham avait été faire une visite au chevalier de Guise, lequel, comme tous les seigneurs de l'époque, se trouvant fort gêné d'argent, en était réduit aux expédients et, malgré toutes les ressources qu'il avait employées, commençait à avoir grand'peur de ne point paraître le lendemain à la fête de madame de Chevreuse avec toute la magnificence qu'il eût désirée.

« Buckingham était connu par sa générosité : depuis son arrivée à la cour de France, il avait obligé de sa bourse les plus fiers et les plus riches.

« Cette visite parut donc au chevalier de Guise une bonne fortune, et il tournait dans son esprit les discours qu'il allait adresser au splendide ambassadeur, lorsque celui-ci alla au devant de ses désirs en se mettant à sa discrétion pour une somme de trois mille pistoles, et en offrant, en outre, au chevalier de lui prêter, pour rehausser l'éclat de son costume, tous les diamants de la couronne d'Angleterre, que Jacques VI avait laissé emporter à son représentant.

« C'était plus que n'eût osé espérer le chevalier de Guise ; il tendit la main à Buckingham, et lui demanda quelle chose il pouvait faire pour reconnaître un si grand service.

« — Ecoutez, lui dit Buckingham, je voulais — c'est une satisfaction puérile peut-être, mais c'est une chose qui me fera grand plaisir — je voulais trouver occasion de porter à la fois sur mon habit toute cette cargaison de pierreries que j'ai apportées avec moi ; prêtez-moi votre place une partie de la soirée de demain ; tant que le Grand Mogol restera masqué, je ferai le Grand Mogol ; au moment où il faudra se démasquer, je vous rendrai votre place. Nous pourrons ainsi jouer, vous ostensiblement, moi en secret, chacun notre rôle. Nous ferons un seul personnage à nous deux, voilà tout ; vous souperez et je danserai. Cela vous convient-il ainsi ?

« Le chevalier de Guise trouvait la chose trop facile à faire pour refuser le marché ; il accepta donc, se croyant l'obligé du duc, et reconnaissant en lui son maître ; car quoique ses folies eussent fait quelque bruit en France, il était loin encore d'approcher, pour l'extravagance surtout, d'un amoureux comme Buckingham.

« Les choses furent faites ainsi qu'il était convenu, et le duc, masqué, resplendissant au feu des lustres et des flambeaux, apparut aux regards de la reine, escorté d'une suite nombreuse, dont la magnificence n'égalait point, mais ne déparait pas la sienne.

« La langue orientale est fertile en comparaisons emphatiques et en poétiques allusions ; Buckingham mit tout son art à glisser à la reine plusieurs compliments passionnés. Cette situation plaisait d'autant plus à l'esprit aventureux du duc et à l'esprit romanesque d'Anne d'Autriche, qu'elle était fort dangereuse.

« Le roi, le cardinal et toute la cour étaient là, et, comme le bruit s'était déjà répandu que le duc se trouvait au bal, chacun regardait de tous ses yeux, écoutait de toutes ses oreilles ; mais nul ne se doutait que ce Grand Mogol, que l'on prenait pour le chevalier de Guise, fût Buckingham lui-même.

« Aussi, le divertissement eut-il un si prodigieux succès, que le roi ne put s'empêcher d'en témoigner sa satisfaction à madame de Chevreuse.

« Enfin, arriva le moment où l'on annonça que le roi était servi ; c'était l'heure de se démasquer, et des salons avaient été préparés à cet effet.

« Le Grand Mogol et son porte-sabre se retirèrent dans un cabinet ; le porte-sabre n'était autre que le chevalier de Guise, qui prit à son tour les habits du duc et s'en alla souper en costume de Grand Mogol, tandis que Buckingham avait pris le sien.

« L'entrée du chevalier fut un véritable triomphe, et il lui fut adressé force compliments sur la richesse de ses habits et sur la grâce avec laquelle il avait dansé.

« Après ce souper, le chevalier vint rejoindre le duc dans le cabinet où celui-ci l'attendait ; là, la transformation s'opéra de nouveau. Le chevalier redevint simple porte-sabre et le duc remonta au rang de Grand Mogol ; puis ils rentrèrent dans la salle. Il va sans dire que la richesse du costume de ce puissant souverain, et le poste élevé qu'il occupait dans la hiérarchie des têtes couronnées, lui valurent l'honneur d'être choisi par la reine pour danser avec elle.

« Buckingham eut ainsi jusqu'au matin toute liberté d'exprimer, sous le masque et dans le tumulte de la fête, des sentiments qui, grâce aux confidences préparatoires de madame de Chevreuse, n'étaient déjà plus un secret pour la reine.

« Enfin, quatre heures du matin sonnèrent, et le roi parla de se retirer.

« La reine ne fit aucune insistance pour rester ; car déjà, depuis quelques minutes, les cinq monarques avaient disparu, et avec eux s'étaient évanouis l'entrain du bal et l'ornement de la fête.

« Anne d'Autriche regagna donc son carrosse ; un laquais à la livrée et aux armes de la connétable se tenait à la portière pour l'ouvrir et la refermer.

« A la vue de la reine, il mit un genou en terre ; mais, au lieu d'abaisser le marchepied, il tendit la main.

« La reine reconnut la galanterie de son amie madame de Chevreuse ; mais cette main lui pressa si doucement le pied, qu'elle baissa les yeux sur l'officieux serviteur, et qu'elle reconnut Buckingham.

« Quoiqu'elle fût préparée à tous les déguisements que le duc pouvait prendre, son étonnement fut si grand, qu'elle poussa un cri et qu'une vive rougeur lui monta au visage.

« Ses officiers s'avancèrent aussitôt pour savoir la cause de cette émotion ; mais la reine était déjà au fond de son carrosse avec madame de Lannoy et madame de Vernet. Le roi revint dans le sien avec le cardinal. »

Mais, si bien que le secret fût gardé, si intéressés que fussent à le tenir ceux qui avaient joué un rôle dans la comédie amoureuse, quelques jours s'étaient à peine écoulés après la fête, que le bruit de ces divers déguisements se répandit à la cour.

On disait, en outre, et tout bas, que le duc possédait, dans un cabinet de l'hôtel de l'ambassade, un portrait

d'Anne d'Autriche; que ce portrait était placé sous un dais de velours bleu, surmonté de plumes blanches et rouges. On disait encore qu'un second portrait, médaillon enrichi de diamants, ne quittait pas le duc, qui le portait suspendu à son cou par une chaîne d'or.

On savait la chose, prétendait-on, par ses familiers, et l'on ajoutait que son culte pour ce second portrait était si grand, qu'il n'y avait aucun doute qu'il ne le tînt d'Anne d'Autriche elle-même.

Ces bruits, qui tourmentaient le roi et faisaient damner le cardinal, rendaient de plus en plus dangereuses et de plus en plus difficiles les entrevues de Buckingham et de la reine.

Les inventions de madame de Chevreuse étaient à bout; d'ailleurs, comme, par sa police secrète, le cardinal avait appris qu'elle était la confidente des deux amants — et nous disons ici *amants* en invoquant la devise anglaise : *Honni soit qui mal y pense!* — comme le cardinal avait appris qu'elle était la confidente des deux amants, elle était presque aussi sévèrement espionnée que la reine.

Mais le danger enflammait Buckingham, au lieu de le refroidir; il résolut de tout risquer pour voir la reine seule, ne fût-ce qu'un instant.

Il supplia madame de Chevreuse de s'informer auprès de la reine de quel œil celle-ci verrait une semblable entreprise.

La reine répondit qu'elle n'aiderait à rien, mais laisserait faire.

Cette réponse donnait carte blanche à Buckingham; seulement, restait à trouver le moyen.

« Cherche, dit l'Evangile, et tu trouveras! »

Madame de Chevreuse chercha et trouva.

Il y avait une vieille tradition qui avait grand cours.

On racontait que, lorsqu'un roi ou une reine de France devait mourir, un fantôme apparaissait qui présageait cette mort. Ce fantôme était du sexe féminin et avait nom *la dame blanche*. — Nous avons vu de nos jours une autre tradition non moins populaire la remplacer : c'est celle du *petit homme rouge*.

Madame de Chevreuse raconta au duc de Buckingham la tradition de la dame blanche dans tous ses détails et lui proposa de jouer le rôle du fantôme.

Le duc accepta.

Pourvu que ce rôle le conduisit en face de la reine, peu lui importait sous quel déguisement il y viendrait.

Il y avait une chose incontestable : c'est que, fût-il vu sous ce formidable costume de la dame blanche, personne n'oserait lui barrer le passage.

Maintenant, l'apparition aurait-elle lieu dans la journée, dans la soirée ou dans la nuit?

La reine repoussa également la journée, parce que, dans la journée, le duc perdrait le bénéfice de son déguisement, et la nuit, parce que, la nuit, ce bénéfice, au contraire, serait peut-être trop grand.

Elle adopta la soirée.

Mais alors il y eut discussion entre elle et madame de Chevreuse.

Dans la soirée, il arrivait parfois à Louis XIII de descendre chez Anne d'Autriche, et le duc pouvait rencontrer le roi; mais la reine battit en brèche cette objection en disant que l'on pouvait hardiment se fier à son valet de chambre Bertin.

Bertin veillerait sur le corridor du roi, et, si le roi sortait de son appartement, il préviendait sa maîtresse; à tout hasard, on tiendrait ouverte une porte de dégagement, et par cette porte fuirait le duc.

Il fut donc décidé que ce serait pendant la soirée, à neuf heures du soir, que Buckingham entrerait au Louvre.

A neuf heures, en effet, le duc frappait à la porte de l'appartement de madame de Chevreuse.

C'était chez la confidente commune que devait s'opérer la transformation.

Madame de Chevreuse était, en outre, chargée de confectionner le déguisement.

Les deux amoureux avaient là, comme on voit, une précieuse amie.

Le costume était prêt et attendait le duc. Il est vrai que le duc ne fit pas attendre longtemps le costume.

Il consistait en une longue robe blanche d'une forme bizarre, constellée de larmes noires et ornée de deux têtes de mort, l'une placée sur la poitrine, l'autre dans le dos; un bonnet blanc et noir comme la robe, un immense manteau noir, et un de ces chapeaux dont Beaumarchais coiffa depuis son Basile, complétaient ce costume.

Mais, à la vue de ce grotesque accoutrement, la coquetterie de George Villiers se révolta; le moyen que le plus bel homme des trois royaumes consentît, même pour un instant, à devenir ridicule! Aussi déclara-t-il tout net que jamais il ne se présenterait devant Anne d'Autriche sous un pareil déguisement

Mais le duc, sous ce rapport, trouva chez madame de Chevreuse un entêtement égal au sien. La confidente déclara que c'était à prendre ou à laisser; qu'il n'y avait que ce moyen de voir la reine, que le duc la verrait en dame blanche ou ne la verrait pas.

Puis vinrent les reproches.

Le duc se disait amoureux et hésitait au moment de voir celle qu'il prétendait aimer! De son côté, la reine avait consenti à tout; prévenue, elle attendait le duc, et le duc allait la faire attendre inutilement : c'était une grande chance pour ne la revoir jamais.

Il y avait un grain de malice au fond de cette insistance de madame de Chevreuse. Selon toute probabilité, la railleuse confidente se faisait une fête, après avoir vu un cardinal déguisé en danseur espagnol, de voir un ambassadeur déguisé en fantôme.

Peut-être aussi, de son côté, la reine, se sentant entraînée vers le beau duc, voulait-elle se donner des armes à elle-même en le voyant sous cet accoutrement plus que bizarre.

Enfin, le duc céda, réfléchissant peut-être que, sous quelque déguisement que ce fût, sa belle et noble tête conserverait sa grâce et sa séduction.

Mais, sur ce point, il avait encore compté sans madame de Chevreuse. Il fallait que, si le duc était vu, il ne fût point reconnu. Elle avait, en conséquence, décidé, dans sa sagesse, qu'elle déguiserait la tête comme elle avait déguisé le reste du corps.

A cette proposition, faite par madame de Chevreuse d'un ton si ferme, que Buckingham vit bien qu'il faudrait céder comme au reste du costume, il offrit, en manière de concession, de mettre un masque de velours noir. Ces sortes de masques, qui portaient le nom de *loups*, — nous invitons ceux qui savent l'étymologie du nom à nous la dire, — ces sortes de masques étaient fort en usage à cette époque, et Buckingham comptait, en ôtant le sien, rentrer dans tous ses avantages.

Mais, en faisant cette proposition, il avait toujours compté sans madame de Chevreuse : le masque pouvait tomber, le véritable visage apparaître, le duc être reconnu, tout le monde compromis! C'était tout autre chose qu'un loup qu'il fallait appliquer sur le visage du malheureux duc.

Il était dix heures!

La discussion avait dévoré une cinquantaine de minutes, la mère de celui qui, un jour, faillit attendre, attendait déjà, sans doute.

Le duc dut présenter son visage et se laisser faire.

Un physicien nommé Norblin venait de signaler une nouvelle découverte : il s'agissait d'une pellicule couleur de chair, au moyen de laquelle, à l'aide d'une cire blanche et molle, on pouvait se défigurer entièrement. Cette pellicule se superposait à tous les méplats du visage et formait un masque adhérent à la peau, laissant les yeux libres, mais changeant complètement la forme des traits.

Grâce à cette ingénieuse invention, au bout de cinq minutes, Buckingham était devenu méconnaissable à ses propres yeux et se faisait peur à lui-même.

L'opération du masque achevée, le duc ôta son manteau, mais tint bon pour le reste de son costume.

La robe fut donc passée par-dessus son pourpoint et ses chausses; puis il enferma ses beaux cheveux blonds et bouclés dans le bonnet fantastique, recouvrit du masque de velours son visage, déjà défiguré par la pellicule de l'ingénieux physicien, mit sur le tout un chapeau à larges bords, et, donnant le bras à madame de Chevreuse, monta avec elle dans son carrosse.

Ce carrosse était connu au Louvre et ne pouvait inspirer aucune défiance; on avait l'habitude de le voir entrer et sortir à toute heure du jour et même de la nuit. — Au reste, le duc devait être introduit par les petites entrées

Au guichet du Louvre, Bertin faisait sentinelle; le concierge était prévenu par lui qu'il était là, attendant un astrologue italien que la reine voulait consulter.

Le duc passa pour l'astrologue et fut introduit.

Une fois le guichet passé, le chemin était libre jusque chez la reine.

Anne d'Autriche avait eu le soin d'éloigner madame de Flotte, sa dame d'honneur; elle était seule et attendait avec anxiété.

A la porte, le valet de chambre abandonna madame de Chevreuse et le duc, et alla se mettre en observation au bas de l'escalier du roi.

Madame de Chevreuse n'eut pas besoin de frapper; habituée à entrer à toute heure chez sa royale amie, elle avait une clef de son appartement.

Elle introduisit le duc et entra derrière lui, laissant la clef à la porte, afin que, en cas d'alerte, Bertin pût entrer à son tour

Après avoir traversé deux ou trois chambres, le duc se trouva enfin en présence de la reine.

Alors, ce que le galant ambassadeur avait prévu arriva :

quelle que fût son angoisse, Anne d'Autriche ne put s'empêcher de rire.

Buckingham comprit que ce qu'il avait de mieux à faire était de ne pas demeurer en reste de gaieté. Il fit les honneurs de sa personne avec la désinvolture d'un homme d'esprit, et bientôt la reine, oubliant le côté ridicule de la mascarade, ne vit plus que les risques courus par un amant passionné.

Buckingham profita du changement qui se faisait dans l'esprit d'Anne d'Autriche : il la supplia de lui accorder quelques minutes de tête-à-tête.

La reine, vaincue par cette voix si douce, ouvrit la porte de son oratoire et y entra. Buckingham l'y suivit.

Madame de Chevreuse poussa doucement la porte et resta en dehors.

Dix minutes s'écoulèrent.

Au bout de ces dix minutes, Bertin entra tout pâle et tout effaré en criant :

— Le roi !

Madame de Chevreuse ouvrit la porte et répéta le cri d'alarme :

— Le roi !

Mais sa terreur fut grande.

Buckingham, non plus en dame blanche, mais sans masque, ses beaux cheveux flottants sur ses épaules, ayant rejeté son costume de fantôme et vêtu de ses habits de cavalier, était aux pieds de la reine.

Il n'avait pu y tenir, et, au risque d'être reconnu, il s'était montré à sa bien-aimée reine tel qu'il était, c'est-à-dire comme un des plus beaux cavaliers du monde.

Mais la question n'était plus là.

Le valet de chambre éperdu ne cessait de crier : « Le roi ! le roi ! » Il fallait fuir, et cela, sans perdre une seconde.

Madame de Chevreuse ouvrit un petit couloir qui donnait sur le corridor.

Le duc s'élança dans le couloir, emportant toute sa défroque. Madame de Chevreuse s'y élança derrière lui.

La porte se referma, et Anne d'Autriche, à moitié évanouie, rentra dans sa chambre, et se laissa tomber dans un fauteuil, s'attendant à chaque instant à voir apparaître le roi.

Une fois dans le corridor, Buckingham voulait jeter la robe et le manteau, et fuir en cavalier ; mais madame de Chevreuse ne permit point une pareille imprudence ; elle força le duc à endosser sa robe, à replacer le masque sur son visage, à se recoiffer de son bonnet, et, seulement alors, lui permit de continuer son chemin.

Bien lui en prit d'avoir exigé du duc toutes ces précautions.

Arrivé à l'extrémité du corridor, le fugitif rencontra les gens du petit service. Il fit un mouvement pour retourner en arrière ; dans ce mouvement, le manteau tomba. Mais cet accident prouva combien étaient intelligentes les précautions de madame de Chevreuse. En voyant cette grande robe blanche constellée de larmes et ornée de deux têtes de mort, les gens du petit service, au lieu de courir après le duc, s'enfuirent chacun de son côté, comme si le diable les emportait, criant :

— La dame blanche ! la dame blanche !

Ce que voyant le duc, au lieu de continuer de fuir de son côté, il s'élança à leur poursuite, et, tandis que madame de Chevreuse retournait près de la reine, que Bertin ramassait le chapeau et le manteau, il atteignit l'escalier, gagna la porte et se trouva dans la rue.

En rentrant chez son amie, madame de Chevreuse l'avait trouvée pâle et tremblante sur son fauteuil ; mais, en entendant sa joyeuse compagne rire aux éclats, Anne d'Autriche comprit que le danger était passé.

En effet, comme nous l'avons dit, le duc avait gagné la rue.

Quant au roi, il avait bien, il est vrai, quitté son appartement ; mais ce n'était point pour descendre chez la reine : ayant une grande chasse arrêtée pour le lendemain, il allait, afin de ne point perdre de temps, coucher au lieu du rendez-vous. Il avait passé devant la porte de la reine, mais n'avait pas même eu l'idée de prendre congé d'elle, devant revenir au Louvre le lendemain au soir.

A son retour, il trouva le château tout en émoi, s'informa et apprit que la fameuse dame blanche avait couru par les corridors.

Il fit venir les gens qui avaient vu le fantôme, les interrogea, reçut des réponses précises sur les allures et le costume du spectre, et, comme ce costume et ces allures étaient parfaitement conformes à ceux de la tradition, il ne fit aucun doute que l'apparition ne fût réelle ; mais le cardinal fut moins crédule que le roi : il mit sa police sur les traces de la prétendue dame, et sut par Boisrobert, qui séduisit Patrice O'Reilly, valet de chambre du duc, la vérité vraie touchant le singulier événement que nous venons de raconter.

Sur ces entrefaites, arriva à Paris la nouvelle de la mort de Jacques VI.

Le digne roi était trépassé le 8 avril 1625, et Charles Ier, âgé de vingt-cinq ans, était monté sur le trône.

L'ambassadeur reçut en même temps la nouvelle de cette mort inattendue et l'ordre de presser le mariage.

Nul ordre ne pouvait être plus désagréable à Buckingham, et plus agréable au roi et à Richelieu.

Buckingham avait compté sur la parenté de madame Henriette avec Charles Ier pour retarder le mariage ; ils étaient cousins germains. Il savait combien, d'habitude, la cour de Rome est lente pour les dispenses ; mais il avait compté sans les intérêts réunis de Louis XIII et de Richelieu.

A la suite d'une conférence avec le roi, Richelieu écrivit au pape que, s'il n'envoyait pas la bulle, on s'en passerait.

Richelieu reçut la dispense courrier par courrier.

Un mois et demi après la mort du roi Jacques, le mariage se fit.

M. de Chevreuse remplaça Charles Ier, dont, par Marie Stuart, il était le petit-cousin, et, le 11 mai, sur un petit théâtre dressé devant le portail de Notre-Dame, madame Henriette et son époux provisoire furent unis par M. le cardinal de la Rochefoucauld.

Charles Ier réclamait sa femme à grands cris ; force fut donc à Buckingham de se mettre en route aussitôt la cérémonie achevée.

Par bonheur pour le favori, on marchait à cette époque à petites journées.

La cour de France devait accompagner la reine jusqu'à Amiens.

A Amiens, l'on s'arrêta.

Là devait arriver cette fameuse aventure qui fit tant de bruit, et qui est consignée dans les mêmes termes, à peu près, chez La Porte, chez madame de Motteville et chez Tallemant des Réaux.

Les trois reines, Anne d'Autriche, Marie de Médicis et madame Henriette n'avaient point trouvé de logis convenable dans la ville pour les recevoir toutes trois.

Il leur avait donc fallu prendre des hôtels séparés.

Celui d'Anne d'Autriche était situé près de la Somme, avec de grands jardins descendant jusqu'à la rivière. Comme il se trouvait à la fois le plus commode et le plus pittoresque, il était le rendez-vous des autres reines, et comme Buckingham, pour donner à cette dernière halte toute l'extension possible, inventait fête sur fête, c'était là aussi le rendez-vous de la cour.

On était d'autant plus libre que, depuis trois jours, le roi et le cardinal avaient été forcés de partir pour Fontainebleau.

Depuis ce départ, il va sans dire que Buckingham avait remis toutes ses batteries en jeu.

Donc, un soir que la reine, par un temps magnifique, par une de ces douces nuits de mai amoureuses et parfumées, avait prolongé sa promenade dans les jardins, toute frissonnante de ces tièdes inquiétudes que donnent les premières brises du printemps, advint cette fameuse aventure que l'on nomma *l'aventure d'Amiens*.

Voici comment, selon toute probabilité, les choses se passèrent :

Le duc de Buckingham donnait la main à la reine, et lord Rich accompagnait madame de Chevreuse. On avait d'abord été se promener sous les allées sombres et couvertes, on avait admiré les reflets de la lune brisant ses rayons argentés dans le cours de la Somme ; puis on s'était assis sur une pelouse, jeunes gens et jeunes femmes semblables à ceux et à celles du *Décaméron* de Boccace ; enfin, la reine s'était levée, avait repris le bras du duc, et s'était éloignée, distraitement peut-être, ne songeant point à ce qu'elle faisait, et sans inviter personne à la suivre.

Calculée ou instinctive, l'imprudence n'en était pas moins grande.

A défaut des pas, tous les yeux avaient suivi la reine et le duc, et on les avait vus disparaître derrière une charmille.

Tout à coup, on entendit un cri étouffé, et l'on reconnut la voix de la reine.

A ce cri, le premier écuyer de la reine, Putange, mit l'épée à la main et passa à travers la charmille.

Il vit la reine se débattre aux bras de Buckingham.

A l'aspect de cet homme tenant une épée nue à la main, le duc dégaina de son côté, lâcha la reine et se rua, furieux, sur Putange.

La reine n'eut que le temps de se jeter entre eux deux, criant tout à la fois au duc de se retirer et à Putange de remettre son épée au fourreau.

Buckingham obéit.

Toute la cour s'empressa d'arriver sur le théâtre de l'événement.

Mais la reine et Putange étaient seuls : Buckingham avait disparu.

On s'empressa autour de la reine, chacun questionnant, tâtant les massifs, furetant des yeux.

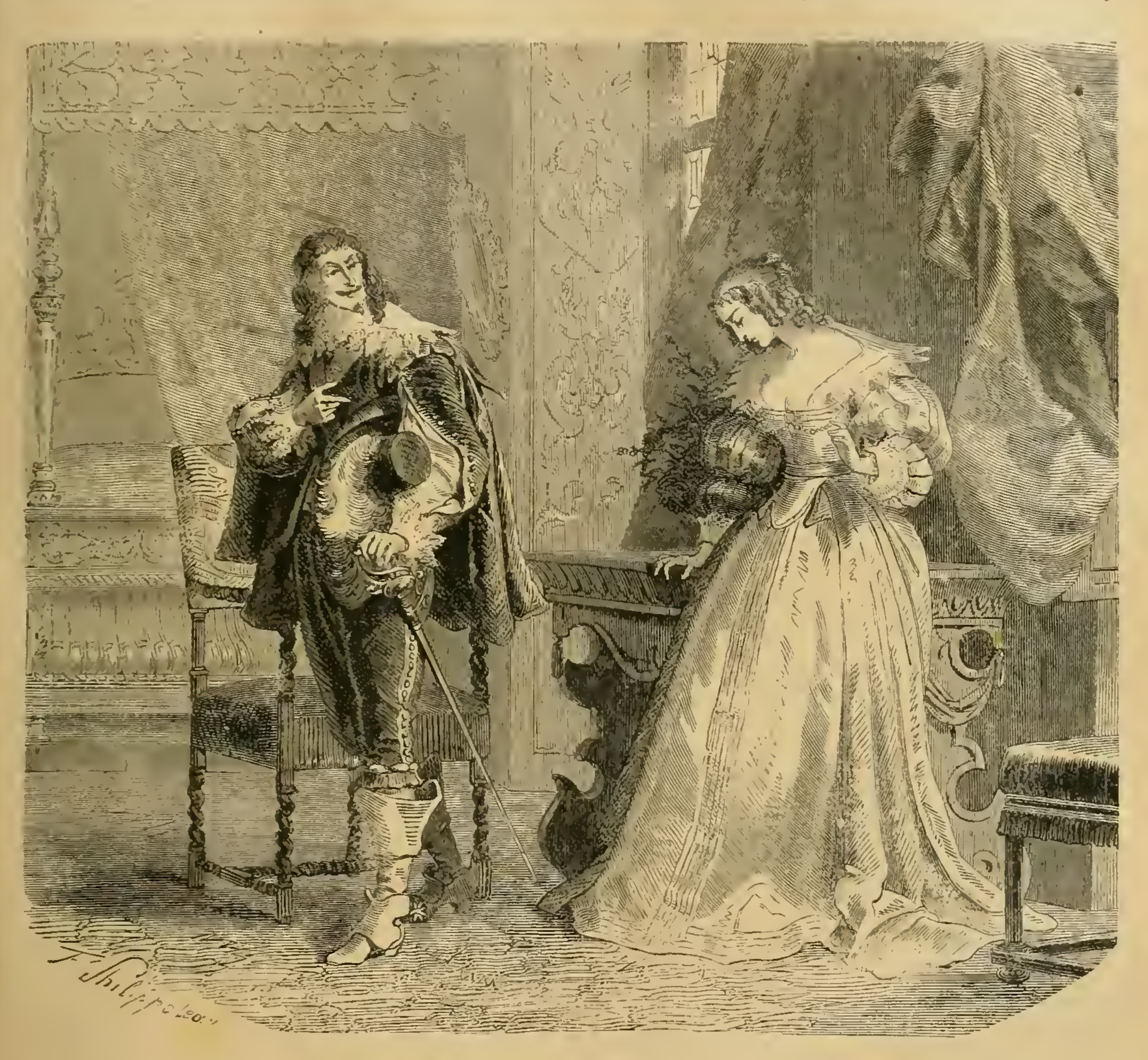
Mais Anne d'Autriche :

— Ce n'est rien, dit-elle ; M. de Buckingham s'est éloigné, me laissant seule, et j'ai eu si grand'peur de me trouver ainsi perdue dans l'obscurité, que j'ai appelé à mon aide... Je vous remercie, Putange, d'être venu.

On ne pouvait démentir la reine ; on fit donc semblant, chaperon, qu'il revint vers le carrosse des reines, entrouvrit vivement la portière, et, malgré la présence de la reine mère et de la princesse de Conti, prit le bas de la robe d'Anne d'Autriche et le baisa avec passion.

Puis, comme la reine lui faisait remarquer que cette étrange marque de sa passion la pouvait compromettre, il se releva, mais, n'ayant pas le courage de s'éloigner, s'enveloppa dans les rideaux de la litière, du milieu desquels sortirent bientôt des sanglots étouffés.

Au bruit de ces sanglots, la reine, de son côté, ne put



La reine reçut une invitation qui équivalait à un ordre.

devant elle, de croire à cette version ; mais il va sans dire que, derrière elle, la vérité sortit de terre.

La Porte raconte en toutes lettres que le duc s'émancipa jusqu'à vouloir caresser la reine, et Tallemant des Réaux, très malveillant, du reste, pour la cour, va un peu plus loin encore.

Le lendemain, on partit ; la reine mère ne pouvait se décider à se séparer de madame Henriette. Elle voulut reconduire sa fille pendant quelque temps encore.

On remonta en carrosse.

Le carrosse se composait de Marie de Médicis, d'Anne d'Autriche et de la princesse de Conti : la reine mère et madame Henriette étaient au fond ; Anne d'Autriche et la princesse de Conti étaient sur le devant.

Il fallut enfin se séparer : les voitures firent halte ; le duc de Buckingham vint ouvrir la portière du carrosse des reines et offrit la main à madame Henriette pour la conduire au carrosse qui lui était destiné, et où l'attendait madame de Chevreuse, chargée de l'accompagner jusqu'en Angleterre.

Mais à peine eut-il remis la jeune reine à son étrange retenir ses larmes ; elle porta son mouchoir à ses yeux, et la reine mère et la princesse purent voir, au mouvement de son sein, qu'elle pleurait abondamment.

Enfin, comme, en se prolongeant, cette scène devenait ou ridicule ou dangereuse, tout à coup Buckingham s'arracha de la voiture de la reine, et, sans adresser aucun adieu à personne, s'élança dans celle de madame Henriette et donna l'ordre de partir.

Anne d'Autriche croyait cet adieu le dernier, et, n'espérant plus revoir Buckingham, qu'au fond du cœur elle aimait tendrement, elle n'essaya même plus de cacher sa tristesse et laissa les larmes inonder son visage.

C'était à Boulogne que l'embarquement devait avoir lieu.

En arrivant à Boulogne, il se trouva que le vent, d'accord avec les désirs de Buckingham, soufflait du nord et refoulait les vagues dans la rade.

Le pilote déclara qu'il était impossible de mettre à la voile.

Buckingham était incertain sur ce qu'il allait faire, lorsqu'il vit arriver La Porte, le fidèle valet de chambre d'Anne

d'Autriche. Celui-ci avait deux missions, l'une ostensible, l'autre cachée ; la mission ostensible était celle-ci :

« La reine, ayant su le retard apporté au voyage par le mauvais temps, fait demander des nouvelles de madame Henriette. »

La mission cachée était, selon toute probabilité, quelque message — soit verbal, soit écrit — pour Buckingham.

Le mauvais temps dura huit jours.

Pendant ces huit jours, La Porte fit trois voyages à Boulogne.

Au retour de son troisième voyage, il annonça à la reine Anne que, le soir même, elle reverrait Buckingham.

Buckingham avait, disait-il, reçu du roi Charles Ier une dépêche qui nécessitait une dernière entrevue avec la reine mère.

Le duc, au nom de son amour, faisait supplier Anne d'Autriche de s'arranger de façon qu'il la trouvât seule.

C'était une nouvelle excursion dans le pays de l'aventure.

Mais Anne d'Autriche était tellement sollicitée par son propre cœur à faire ce que lui demandait le duc, que, sans doute dans le but de se ménager un tête-à-tête, elle avait déjà annoncé qu'elle allait se faire saigner et avait congédié tout le monde, lorsque Nogent-Bautru entra et annonça à toute la société, qui se retirait, que le duc de Buckingham et lord Rich venaient d'arriver.

C'était le renversement de tous les projets d'Anne d'Autriche. Si elle demeurait seule maintenant, il était évident que cette solitude, même innocente, donnait lieu aux plus malignes interprétations.

Il n'y avait qu'un moyen : c'était de se faire réellement saigner. Elle l'employa, espérant que cette opération éloignerait tout le monde ; mais, malgré ses instances, malgré le désir qu'elle exprima de rester seule pour essayer de dormir, elle ne put éloigner madame de Lannoy.

Or, la reine avait toute raison de croire que madame de Lannoy était une créature appartenant corps et âme au cardinal.

Elle attendit donc, pleine d'angoisses, ce qui allait arriver.

A dix heures, la porte s'ouvrit, et l'on annonça le duc de Buckingham.

En même temps que madame de Lannoy disait :

— La reine n'est pas visible.

La reine disait :

— Faites entrer !

Le duc, collé contre la porte, n'attendait que cette permission. A peine lui fut-elle donnée, qu'il se précipita dans la chambre ; la reine était au lit, madame de Lannoy debout à son chevet.

Le duc s'arrêta court sur le seuil : il croyait la reine seule ; il était visible que le tonnerre tombant à ses pieds l'eût moins atterré que cette présence de madame de Lannoy.

La reine vit l'effet produit et eut pitié du duc ; elle lui dit en espagnol quelques mots de consolation.

Sans doute ces quelques mots expliquaient la présence de madame de Lannoy.

Alors, le duc s'avança lentement, s'agenouilla devant le lit, baisa les draps, et cela, avec tant de passion, que madame de Lannoy fit observer au duc qu'il s'éloignait des règles de l'étiquette française.

— Eh ! madame, dit le duc avec impatience, je ne suis pas Français, et les lois de l'étiquette française ne peuvent m'engager. Je suis George Villiers, duc de Buckingham, ambassadeur du roi Charles Ier ; je représente une tête couronnée ; en conséquence, il n'y a qu'une personne ici qui ait le droit de louer ou de blâmer ma conduite : c'est la reine.

Puis, s'adressant à la reine elle-même :

— Oui, madame, dit-il, ordonnez, et à vos ordres j'obéirai à genoux... à moins que ces ordres ne me commandent une chose impossible, c'est-à-dire de ne plus vous aimer.

— Jésus Dieu ! s'écria madame de Lannoy, milord-duc n'a-t-il pas eu l'audace de dire qu'il aimait Votre Majesté ?

— Oh ! oui ! s'écria le duc, je vous aime, madame !... Et, puisque l'on en doute, je répéterai l'aveu de cet amour à la face du monde entier. Oui, je vous aime ! et, comme une vie passée loin de vous me serait insupportable, je n'ai plus qu'un désir, qu'un but : c'est de vous revoir ; et, pour vous revoir, fût-ce malgré le roi, fût-ce malgré le cardinal, fût-ce malgré vous-même, j'emploierai tous les moyens qui seront en mon pouvoir ; ainsi donc, tenez-vous-le pour dit : dussé-je bouleverser l'Europe pour vous revoir, je vous reverrai !

Et, à ces mots, saisissant la main de la reine, il la couvrit de baisers, malgré les efforts qu'elle faisait pour la retirer.

Puis, comme un fou, comme un insensé, il s'élança hors de l'appartement.

— Fermez la porte derrière le duc, et laissez-moi seule, madame, dit la reine.

Madame de Lannoy obéit.

A peine Anne d'Autriche fut-elle seule, qu'elle fit appeler cette duègne dont nous avons déjà parlé, doña Estefania ; puis, se faisant donner papier, encre et plume, elle traça quelques mots à la hâte, prit une cassette cachée dans la ruelle de son lit, et ordonna à doña Estefania de porter au duc la lettre et la cassette.

La lettre était un ordre de partir ; la cassette contenait ces douze ferrets de diamants que le roi avait donnés à la reine pour la fête de madame de Chevreuse.

Trois jours après, la mer se calma, et le duc partit pour l'Angleterre, amenant au roi Charles Ier la fille de Henri IV.

Les craintes d'Anne d'Autriche n'étaient que trop fondées : le cardinal sut dans tous ses détails l'aventure des jardins d'Amiens ; le cardinal sut dans tous ses détails l'apparition de Buckingham dans la chambre de la reine.

Du moment que le cardinal le savait, le roi devait le savoir ; seulement, chaque détail, en passant par la bouche d'un prêtre, prenait un caractère plus grave : d'une étourderie, il avait trouvé le moyen de faire un crime.

C'était une des roueries du premier ministre que d'incruster ses propres sentiments dans le cœur du roi. Ainsi, peut-être, abandonné à sa propre impulsion, Louis XIII n'eût-il pas été jaloux d'Anne d'Autriche, ou ne l'eût-il pas fait souffrir de cette jalousie ; mais, poussé par Richelieu, dont il ignorait l'amour, il se constitua le gardien de la reine, sans se douter qu'il la gardait non seulement pour son propre compte, mais encore pour le compte de son ministre. Il en résulta que, la colère du ministre gagnant le roi, le roi fit grand bruit des deux aventures que nous avons racontées.

On congédia madame de Vernet ; on chassa Putange.

Sans doute, on eût disgracié madame de Chevreuse si elle eût été à Paris ; mais madame de Chevreuse était à Londres, et la colère du roi passa sans l'atteindre.

Cependant, soit que madame de Lannoy eût su que la reine avait donné une cassette à Buckingham, et que cette cassette renfermait les ferrets ; soit que, ne les voyant plus dans l'écrin de la reine, elle se doutât simplement de quelle façon ils avaient disparu, elle prévint le cardinal de leur disparition et du chemin qu'elle pensait qu'ils avaient pris.

Le cardinal vit dans cette révélation un moyen de perdre la reine. Il écrivit à lady Clarick, qui avait été la maîtresse de Buckingham, et lui promit cinquante mille livres si elle parvenait, d'une façon ou de l'autre, à couper deux des douze ferrets, et à les lui envoyer.

Un beau jour, Richelieu reçut les deux ferrets : lady Clarick avait réussi. Le cardinal paya scrupuleusement les cinquante mille livres promises, et dressa ses batteries pour perdre la reine. Le plan était bien simple : pousser le roi à donner ou à recevoir une fête, et faire prier par lui la reine de venir à cette fête avec ses ferrets.

Le hasard sembla d'abord être de moitié dans le jeu du cardinal. Les échevins de Paris donnaient un bal à l'hôtel de ville : ils invitèrent le roi et la reine à honorer ce bal de leur présence. Le cardinal glissa un mot dans l'oreille du roi, et la reine reçut une invitation qui équivalait à un ordre.

Cette invitation était de se parer de ses ferrets.

Le cardinal était là quand le roi avait exprimé ce désir conjugal à Anne d'Autriche : il en avait suivi l'effet sur le visage de la reine, et, à son grand étonnement, le visage de la reine demeura parfaitement calme.

Puis, avec une voix dans laquelle il était impossible de découvrir la moindre émotion :

— C'était mon intention, sire, répondit-elle.

Richelieu rentra chez lui, doutant de lui-même. Il examina les deux ferrets ; il n'y avait point à s'y tromper : ils faisaient bien partie des douze donnés par le roi à la reine.

L'heure du bal arriva ; le cardinal y assistait : le roi venait de son côté, la reine devait venir du sien.

Le cardinal passa à attendre la reine une des heures les plus anxieuses peut-être qu'il eût passées de sa vie. La reine entra dans une toilette charmante, mais de la plus grande simplicité : son seul luxe, c'étaient ces douze ferrets que lui avait donnés le roi.

Richelieu s'approcha d'elle, sous prétexte de louer son goût, examina sa toilette dans le plus grand détail, compta les ferrets : tous les douze y étaient, et non seulement il ne manquait pas un ferret aux aiguillettes, mais encore il ne manquait pas un diamant aux ferrets.

Et cependant le cardinal, avec des convulsions de rage, serrait les deux ferrets dans sa main.

Voici ce qui s'était passé :

En revenant du bal et se dévêtant, Buckingham s'aperçut que deux ferrets venaient de lui être volés. Sa première idée fut qu'il avait été victime de la hardiesse d'un voleur ordinaire ; mais, en y réfléchissant bien, il devina facilement que les ferrets avaient été enlevés dans une intention hostile.

Il songea à l'instant même au tort qu'une dénonciation pouvait faire à la reine.

Maître, comme grand amiral de tous les ports du royaume, il mit à l'instant même l'embargo sur tous les ports d'Angleterre.

Il y avait peine de mort pour tout patron de bâtiment qui mettrait à la voile.

L'Angleterre tressaillit de surprise : elle crut que quelque grande conspiration venait d'être découverte, que quelque guerre mortelle était déclarée. Les politiques les plus habiles bâtirent cent romans dont pas un n'approchait de la vérité.

Pourquoi l'embargo était-il mis sur tous les ports du royaume ?

Pour que le joaillier de Buckingham eût le temps de faire deux ferrets pareils aux deux ferrets volés.

La nuit suivante, un léger bâtiment, pour lequel seulement la consigne était levée, voguait vers la France et apportait les douze ferrets à Anne d'Autriche

Douze heures après le départ de la goëlette, l'embargo était levé.

Il en résulta que la reine avait reçu les ferrets vingt-quatre heures avant l'invitation que lui fit le roi de s'en parer pour le bal de l'hôtel de ville.

De là cette grande tranquillité dont s'était si fort étonné le cardinal, qui croyait tenir dans sa main l'exil de son ennemie.

Le coup était terrible pour lui ; mais, avec les moyens dont il pouvait faire usage, le cardinal ne se regarda point pour battu : ce qu'il n'avait pas pu faire avec Buckingham, il y réussirait peut-être avec le duc d'Anjou.

Le cardinal, en mettant le duc d'Anjou en avant, et en essayant de perdre la reine, se délivrait de deux ennemis.

Le duc d'Anjou détestait de longue main le cardinal.

Dès 1624, celui-ci avait, le 9 juin, fait mettre son gouverneur, M. d'Ornano, à la Bastille.

Puis Richelieu voulait absolument marier M. le duc d'Anjou, lequel n'y tenait aucunement, surtout avec la femme que l'on voulait lui donner : cette femme était mademoiselle de Guise, fille du feu duc de Montpensier.

Or, le cardinal, — écarté un instant de ses soupçons sur Gaston et de la reine par les amours bien autrement réels de Buckingham, — Buckingham parti, le cardinal revint à ce pis aller.

Il mit la résistance de Monsieur au mariage sur le compte de son amour pour la reine.

Puis il inventa une conspiration. — On sait qu'en fait de conspirations, nulle imagination n'était plus inventive que celle de M. le cardinal de Richelieu.

Il prétendit que le colonel d'Ornano, qui venait de recevoir le bâton de maréchal, avait l'intention d'enlever le jeune prince, de l'emmener hors de la cour, et même hors de France, et de le réserver pour quelque alliance plus illustre.

Si l'on s'en rapporte aux Mémoires du cardinal, cette conjuration était une des plus horribles qui eussent jamais été tramées. Tous les princes et les grands devaient s'unir à cette révolte. L'Espagne aidait le complot de son argent ; les quadruples de Philippe IV compromettaient Anne d'Autriche ; il fallait donc les faire sonner bien fort. Le duc de Savoie y entrait par ressentiment de la paix faite avec l'Espagne. Les huguenots en espéraient leur salut. Quant au roi, on devait le mettre dans un monastère, ni plus ni moins qu'un prince mérovingien.

En conséquence, le cardinal décida que, la conspiration étant mûre, on arrêterait le maréchal d'Ornano, comme donnant de mauvais conseils au jeune prince.

Ce qui était décidé fut fait.

Le soir du 4 mai 1626, la cour étant retirée, le roi fit appeler le maréchal d'Ornano.

Le maréchal était en train de souper ; il se leva de table et se rendit à l'invitation du roi.

Au lieu du roi, le maréchal trouva le capitaine des gardes, qui lui demanda son épée et le mena prisonnier dans la même salle où, vingt-quatre années auparavant, Henri IV avait fait conduire le maréchal de Biron.

Le lendemain, on transféra le maréchal d'Ornano au donjon de Vincennes. Ses deux frères furent mis à la Bastille ; sa femme eut ordre de se retirer aux champs, dans une de ses maisons.

Le duc d'Anjou, dit gravement l'histoire, fut fort touché de cet événement. »

Voyons un peu, en entr'ouvrant La Porte, de quelle façon le jeune prince manifesta son mécontentement.

D'abord, Monsieur, apprenant l'arrestation de son gouverneur, s'en alla directement pester dans la chambre du roi, disant à Sa Majesté qu'il voulait savoir qui lui avait donné l'idée de faire arrêter le maréchal.

« Le jeune prince était dans une si grande colère, que le roi en eut peur et lui dit que ce qu'il avait fait, il l'avait fait par l'avis de son conseil.

« Monsieur, toujours furieux, alla trouver le chancelier d'Aligre.

« Le chancelier d'Aligre, bonhomme chartrain, vrai cul-de-plomb, esprit doux et timide, répondit en tremblant que ce n'était pas lui et qu'il n'était pas informé de cette arrestation

« Monsieur revint chez le roi et fit plus de bruit qu'auparavant ; si bien que le roi, ne sachant comment s'en débarrasser, envoya chercher le cardinal, afin qu'il se débarbouillât avec son frère.

« Richelieu, sans dénégation ni ambage, déclara tout net que c'était lui qui avait donné au roi l'avis de faire arrêter le maréchal, et qu'un jour Monsieur l'en remercierait tout le premier.

« — Moi ! moi ! dit Monsieur étouffant de colère ; tenez, vous êtes un j...-f... !

« Et, sur ces belles paroles, il s'en alla. »

Ce fut l'oraison funèbre du maréchal d'Ornano, qui, arrêté le 4 mai, mourut le 3 septembre.

Le bruit courut qu'il avait été empoisonné. On combattit ce bruit en disant qu'il avait été mis dans une chambre trop humide.

Cette chambre trop humide devint proverbiale. On y mettait tous ceux que l'on ne voulait pas loger trop longtemps.

Madame de Rambouillet disait en parlant de cette chambre :

— Elle vaut son pesant d'arsenic.

XI

Quelque chose qu'eût pu faire Richelieu, la reine n'avait été que médiocrement compromise dans cette affaire ; il fallait lui en susciter une autre.

Nous avons dit combien le cardinal était un habile limier, une fois lâché sur ces sortes de pistes.

Il regarda tout autour de lui, et son regard sinistre tomba sur Henri de Talleyrand, comte de Chalais.

C'était un beau jeune homme de vingt-huit à trente ans, fort élégant, fort couru, peu réfléchi, très railleur, imprudent et vain, brave à l'excès ; un de ses duels avait fait grand bruit.

Ayant eu à se plaindre, dans une affaire d'amour, de M. de Pontgibaut, et l'ayant rencontré sur le pont Neuf, qui revenait de la campagne à cheval et en grosses bottes, il l'invita à mettre pied à terre et à lui donner satisfaction sur le lieu même.

Pontgibaut, qui était aussi brave que Chalais, descendit à l'instant, et, à la troisième passe, tomba roide mort.

La naissance de Chalais était excellente : petit-fils du maréchal de Montluc, il touchait par les femmes à cette brave race des Bussy. — Vous rappelez-vous, chers lecteurs, le Bussy de *la Dame de Monsoreau ?*

Chalais appartenait au roi, et, comme tous ceux qui appartenaient au roi, il avait honte de l'esclavage où le tenait le cardinal.

Un mot du vieil archevêque Bertrand de Chaud peint à merveille la mesure de puissance que Richelieu laissait au roi.

Louis XIII lui avait promis plus d'une fois le chapeau rouge et mourut sans le lui donner.

— Ah ! disait le vieil archevêque ne lui faisant pas autrement reproche de son manque de parole, si le roi était en faveur, je serais cardinal !

Chalais était du parti de l'*aversion*. — On appelait ceux qui détestaient le cardinal, les *aversionnaires*.

Gaston avait crié bien haut contre l'arrestation du maréchal d'Ornano ; nous avons même dit dans quels termes il avait crié.

Il demandait à qui voulait l'entendre de conspirer avec lui contre le cardinal, et, comme on ne connaissait pas encore Richelieu pour si terrible qu'il fut par la suite, on répondait assez à l'appel.

Ceux qui y répondirent les premiers furent les deux frères naturels du roi et, par conséquent, de Monsieur, les deux bâtards de Henri IV : Alexandre de Bourbon, grand prieur de France, et César, duc de Vendôme.

Ils proposèrent un plan à Gaston, et y entraînèrent Chalais.

On devait assassiner le cardinal, et voici de quelle façon :

Richelieu, sous le voile éternel de la mauvaise santé, voile qui lui servit à cacher tant de choses, s'était retiré à sa campagne de Fleury ; de là, le malade dirigeait les affaires du royaume.

Le duc d'Anjou et ses amis devaient faire une chasse ; la chasse devait les conduire du côté de Fleury ; là, comme s'ils étaient fatigués, ils devaient demander l'hospitalité

au cardinal, et, cette hospitalité accordée, saisir le premier moment favorable, envelopper Son Eminence, puis, enfin, lui couper la gorge.

Si ces complots paraissent étranges aujourd'hui, nous dirons qu'alors ils avaient des antécédents : c'est ainsi que Visconti avait été assassiné dans la cathédrale de Milan ; Julien de Médicis dans le chœur de Sainte-Marie des Fleurs à Florence ; Henri III à Saint-Germain ; Henri IV rue de la Ferronnerie, et le maréchal d'Ancre sur le pont du Louvre.

Gaston, en se défaisant du cardinal, ne faisait donc que suivre l'exemple de son frère, se défaisant du maréchal d'Ancre. Il avait de plus cet avantage, que Louis XIII haïssait au fond son favori, et que, ce favori mort, le roi se réjouirait de cette mort avec les meurtriers.

Chalais, nous l'avons dit, était du complot : mais, soit faiblesse de résolution, soit — ce qui est plus probable — qu'il voulût l'attirer dans le complot, Chalais s'en ouvrit un jour au commandeur de Valancé.

Le commandeur de Valancé, homme raisonnable, et qui avait mesuré la puissance du cardinal sur la faiblesse du roi, au lieu de céder aux raisonnements de Chalais, le fit plier sous les siens, et finit par le conduire chez le cardinal.

Ce fut le commandeur de Valancé qui parla ; Chalais se tut ; il ne faisait, au reste, qu'une condition à la révélation : l'impunité des coupables. Or, les coupables, quels étaient-ils ? Le frère légitime et les deux frères naturels du roi.

Le cardinal promit de ne point sévir.

Il n'était pas encore de force à faire tomber trois têtes royales, et il savait que, lorsqu'on touche à ces têtes-là, il faut qu'elles tombent.

Le cardinal remercia Chalais et l'invita à le revenir voir en particulier ; puis il alla trouver le roi, lui raconta tout, en demandant son indulgence pour un complot qui ne menaçait que lui, Richelieu.

Le cardinal, disait-il, gardait toute sa sévérité pour les complots qui menaceraient le roi.

Il posait, sur cette feinte magnanimité, la première planche de ses échafauds à venir.

Mais le roi lui demanda ce qu'il comptait faire en cette circonstance.

— Sire, répondit le cardinal, laissez-moi mener l'affaire jusqu'au bout ; seulement, comme je n'ai autour de moi ni gardes ni cavaliers, prêtez-moi quelqu'un de vos gens d'armes.

Le roi lui prêta soixante cavaliers.

Ces soixante cavaliers arrivèrent à Fleury la veille du jour où l'assassinat devait avoir lieu. On les cacha dans les communs.

La nuit s'écoula tranquillement.

Le cardinal ne dormait point cependant, et ruminait son projet.

Le matin venu, il ne l'avait pas encore arrêté, quand le chef du complot lui donna lui-même un moyen de sortir galamment d'embarras.

Au point du jour, les officiers de la bouche du duc d'Anjou arrivèrent à Fleury. Ils annonçaient qu'au retour de la chasse, leur maître devait s'arrêter chez Son Eminence, et, pour lui épargner tout ennui, à lui et à ses gens, les envoyait préparer son dîner.

Le cardinal répondit que lui et sa maison étaient au service du prince ; mais aussitôt il sauta à bas de son lit, se fit habiller, et partit pour Fontainebleau.

Sa résolution était prise.

Il arriva vers sept heures du matin, et au moment où Monsieur, de son côté, se levait et s'habillait pour la chasse.

Tout à coup, la porte de sa chambre à coucher s'ouvrit, et l'on annonça au jeune prince le cardinal de Richelieu.

Avant que le valet de chambre de service eût eu le temps de répondre que son maître n'était pas visible, Son Eminence était dans la chambre.

Le trouble avec lequel Monsieur reçut l'illustre visiteur prouva à celui-ci que Chalais avait dit la vérité.

Aussi Gaston n'était-il point encore revenu de son étonnement, quand le cardinal, s'approchant de lui :

— En vérité, monseigneur, dit-il, j'ai raison d'être fâché contre vous.

Gaston était facile à effrayer.

— Contre moi ! fâché ! vous ! s'écria-t-il tout démonté ; pourquoi donc cela ?

— Mais parce que vous n'avez pas voulu me faire l'honneur de me commander à dîner à moi-même, et que vous avez envoyé vos officiers de bouche ; circonstance qui m'indique que Votre Altesse désire être en liberté chez moi : je lui abandonne donc Fleury afin qu'elle en dispose à son plaisir.

A ces mots, le cardinal, tenant à prouver au duc d'Anjou qu'il était son très humble serviteur, prit la chemise des mains du valet de chambre, et, presque de force, la passa au prince ; après quoi, il se retira en lui souhaitant une bonne chasse.

Gaston comprit que le complot était éventé, se plaignit d'une indisposition subite, et se mit au lit.

Il va sans dire que la chasse fut remise à un autre jour.

Or, le cardinal, forcé de faire grâce cette fois, avait une terrible revanche à prendre.

Abandonnant le complot qui lui était personnel, il s'occupa d'en créer un autre contre les mêmes conjurés.

Il lui fallait un complot où fussent compris M. le grand prieur de France, le duc de Vendôme, et même Chalais : — il avait gardé une dent contre le pauvre Chalais, l'illustre cardinal, et sa révélation n'avait pu lui faire pardonner sa complicité.

Au reste, au milieu de cette cour brouillonne et tapageuse, les complots n'étaient pas difficiles à faire éclore.

Voici celui que le cardinal pétrit de ses propres mains :

Nous avons dit les difficultés que Monsieur opposait à son mariage avec mademoiselle de Montpensier, fille de madame la duchesse de Guise. Or, Gaston résistait, non point que la future ne fût pas jeune, ne fût pas jolie, ne fût pas riche, elle était tout cela, mais parce qu'elle ne lui apportait aucune assistance pour ses projets ambitieux.

Que fallait-il à un homme qui, toutes les nuits, essayait en rêve la couronne de France ? L'appui d'un prince étranger chez lequel il pût se réfugier si l'un de ses complots échouait.

Il y avait donc à la cour un parti pour l'alliance étrangère ; ce parti, qui se rattachait à Gaston, était le parti de tous les mécontents ; et Dieu sait ce qu'il y avait de mécontents à la cour de France !

Le cardinal avait dirigé les yeux du roi sur cette manœuvre de son frère ; il lui avait fait comprendre le motif réel de cette répulsion contre son mariage avec mademoiselle de Montpensier ; il lui avait montré ses deux frères naturels l'encourageant dans cette résistance.

Le roi était donc convaincu que le duc d'Anjou, pour le bien et la sécurité de la couronne, devait épouser mademoiselle de Montpensier ; et il finit par convenir avec le cardinal que ce serait bien heureux si l'on pouvait à la fois mettre la main sur le grand prieur et sur son frère.

C'était quelque chose que d'avoir amené le roi à cet aveu : mais ce n'était pas tout : après avoir reconnu que ce serait bon de les arrêter, il fallait arriver à les arrêter. Là gisait la difficulté.

Tâchons de faire comprendre cela à nos lecteurs.

On représente l'histoire avec un flambeau à la main : mais elle tient d'habitude le flambeau si élevé, qu'il n'éclaire que les hauts sommets ; plaines et vallons se perdent dans la demi-teinte de l'obscurité ; à plus forte raison les précipices

Et quelle époque, grand Dieu ! est plus pleine de précipices que le règne de Louis XIII, ou plutôt du cardinal de Richelieu !

Allumons donc notre lanterne au flambeau de l'histoire, et descendons au plus profond de ces précipices.

Nous sommes, si je m'en souviens, à la recherche de la difficulté qu'il y avait à mettre, d'un seul coup, la main sur les deux frères.

M. le grand prieur était bien à portée ; malheureusement, il n'en était pas ainsi du duc de Vendôme.

Le duc de Vendôme était gouverneur de Bretagne : — c'était déjà quelque chose que d'être le chef d'un pareil gouvernement, mais ce n'était pas tout ce qu'était le duc de Vendôme ; — par le fait de sa femme, héritière de la maison de Luxembourg, et, par conséquent, de la maison de Penthièvre, il avait de grandes prétentions à la souveraineté de cette province ; de plus, il nouait, disait-on, un mariage entre son fils et l'aînée des filles du duc de Retz, qui avait deux places fortes dans la province.

La Bretagne, ce fleuron toujours mal soudé à la couronne de France, pouvait donc s'en détacher à la voix du fils de Henri IV.

Or, voici ce qui pouvait arriver, un mot d'ordre étant donné par la reine, Monsieur et les deux bâtards royaux, en supposant que Monsieur épousât quelque fille de prince du saint-empire :

A la voix de la reine, l'Espagnol traversait la frontière ; — à la voix du duc d'Anjou, l'empire marchait contre la France ; — à la voix du duc de Vendôme, la Bretagne se révoltait.

L'arrestation des deux frères et le mariage de M. le duc d'Anjou déjouaient donc ce grand complot.

Exista-t-il jamais ailleurs que dans l'esprit du cardinal ? C'est ce que nous ne pourrions dire.

Maintenant, suivons le travail patient de l'araignée à la toile de pourpre.

Les ennemis du cardinal, voyant l'affaire de Fleury manquée, et n'ayant pas été poursuivis, quoique Richelieu fût plus puissant que jamais, attribuaient au hasard l'avortement du complot.

Le grand prieur, qui s'était momentanément éloigné de la cour, y reparut ; le duc de Vendôme, seul, resta prudemment dans sa province.

La première fois que le cardinal revit le grand prieur, après trois mois d'absence, il le reçut à bras ouverts.

L'accueil paraissait si sincère et si franc, que le bâtard royal se hasarda d'exprimer un désir qui, depuis longtemps, était l'objet de son ambition : c'était qu'on lui confiât la charge de grand amiral.

— Si la chose ne dépendait que de moi, dit Richelieu, vous savez, monseigneur, qu'elle serait faite.

Le grand prieur s'inclina tout joyeux.

— Mais, demanda-t-il, si l'obstacle ne vient pas de Votre Eminence, de qui viendra-t-il?

— Du roi, répondit le cardinal

— Du roi ! reprit le grand prieur étonné. Et quel grief le roi a-t-il donc contre moi ?

— Aucun.

— Eh bien, mais alors ?...

— Laissez-moi vous dire la vérité, monseigneur.

— Dites, dites

— C'est votre frère qui vous fait du tort.

— Mon frère César ?

— Oui, le roi se défie de lui.

— A quel propos ?

Le roi pense — à tort, je n'en doute pas, mais il pense ainsi, — le roi pense qu'il écoute des gens mal intentionnés.

— Que faire, alors ?

— Effacer les mauvaises impressions que le roi a reçues contre votre frère, puis ensuite revenir à vous...

— Votre Eminence veut-elle que j'aille quérir mon frère dans son gouvernement, et que je l'amène au roi pour le justifier ?

— Ecoutez, dit le cardinal, — et les choses s'arrangent à merveille pour que le roi ne puisse croire à quelque chose de préparé entre nous ; — d'ici à quelques jours, le roi compte aller se divertir à Blois. Partez pour la Bretagne, amenez à Blois M. de Vendôme ; nous lui aurons épargné la moitié du chemin, et la visite paraîtra toute naturelle.

— Mais, dit le grand prieur, Votre Eminence comprend qu'il me faudrait une assurance qu'il n'arrivera rien de fâcheux à mon frère

— Quant à cette assurance, monseigneur, répondit humblement le premier ministre, c'est au roi à vous l'offrir, et je suis certain qu'il ne vous la refusera pas.

— Eh bien, immédiatement après avoir vu le roi, je pars.

— Allez attendre chez vous l'ordre d'audience, monseigneur ; je vous promets que vous ne l'attendrez pas longtemps.

En effet, dès le lendemain, le grand prieur était reçu par le roi.

Louis XIII ne lui donna pas la peine de chercher une entrée en matière : le premier, il entama la question du voyage de Blois, invitant aux chasses magnifiques qui allaient avoir lieu le grand prieur et son frère.

— Mais, hasarda le grand prieur, mon frère sait que le roi croit avoir des griefs contre lui ; peut-être aurai-je quelque peine à lui faire quitter son gouvernement.

— Allons donc ! dit Louis XIII, qu'il vienne en toute assurance, et je vous engage ma parole royale qu'*il ne lui sera point fait plus de mal qu'à vous.*

Le roi pouvait s'engager à cela : il comptait les faire arrêter tous deux.

Le grand prieur partit pour la Bretagne, et, le surlendemain, la cour partit pour Blois.

Sous prétexte que sa mauvaise santé l'obligeait à voyager à petites journées, le cardinal s'était mis en route dès la veille. Quoique parti vingt-quatre heures avant le roi, il n'arriva qu'un jour après lui, et, trouvant la ville trop bruyante, se retira dans une charmante petite maison située à une lieue de la ville et appelée Beauregard.

Deux ou trois jours après l'installation du roi au château, le grand prieur et son frère arrivèrent à leur tour. Le même soir, ils étaient reçus par le roi, qui les invitait à la chasse du lendemain ; mais eux répondirent qu'ils remerciaient le roi, et lui demandèrent un jour de repos. Ils venaient, pour présenter leurs hommages à Sa Majesté, de faire quatre-vingts lieues à franc étrier ! — Le roi les embrassa tous deux et leur souhaita une bonne nuit.

A trois heures du matin, pour ne point mentir à la promesse faite qu'il n'arriverait *pas plus de mal à César de Vendôme qu'au grand prieur*, le roi les faisait arrêter tous deux et acheminer sur Amboise.

On comprend le bruit que fit l'arrestation des deux fils de Henri IV.

Chalais l'apprit comme les autres. Il avait continué de voir le cardinal, et, le cardinal continuant de lui faire bon accueil, il croyait, sur la promesse qu'il avait reçue, que tous ceux qui avaient participé à l'affaire de Fleury étaient sauvegardés par cette promesse.

Voyant le grand prieur et son frère arrêtés, il courut chez Richelieu, et réclama le bénéfice de sa parole.

Le cardinal répondit que M. le grand prieur et M. de Vendôme n'étaient point arrêtés comme complices ou instigateurs du complot de Fleury, mais à cause des mauvais conseils qu'ils donnaient, l'un de vive voix, l'autre par lettres, à monseigneur le duc d'Anjou.

Chalais se retira, assez mécontent de cette réponse.

Aussi, après avoir réfléchi pendant quelque temps, il crut son honneur engagé à faire au cardinal une déclaration positive : cette déclaration était qu'il retirait sa parole et priait le cardinal de ne plus compter sur lui ; seulement, la difficulté était de trouver quelqu'un qui portât un semblable avis au ministre.

Deux ou trois, bien avisés du danger qu'ils couraient, refusèrent.

Chalais prit le partit d'écrire, et écrivit en effet.

Presque aussitôt, il renoua avec madame de Chevreuse, qui avait autrefois été sa maîtresse.

C'était une déclaration de guerre bien autrement flagrante que la lettre qu'il avait écrite

Dès lors, il fut désigné dans l'esprit du cardinal comme le bouc expiatoire du premier complot qui aurait lieu

D'ailleurs, le cardinal se doutait bien que Chalais ne se tiendrait pas tranquille, et qu'il allait se mettre immédiatement à intriguer

Il attendit.

L'attente ne fut pas longue.

M d'Anjou singulièrement effrayé de l'absence de ses deux frères, cherchait plus que jamais un lieu de refuge hors des frontières, ou quelque place forte en France, derrière les murailles de laquelle il pût tenir tête au cardinal et dicter ses conditions.

Chalais s'offrit au jeune prince comme intermédiaire.

La proposition fut acceptée.

Chalais se mit à l'œuvre.

Il écrivit à la fois au comte de Soissons, qui tenait Paris, au marquis de Lavalette, qui tenait Metz, et au marquis de Laisque, favori de l'archiduc, à Bruxelles.

Lavalette refusa, non point à cause du cardinal, dont il avait à se plaindre comme toute la noblesse de France, mais parce que, madame de Montpensier étant sa proche parente, il ne se souciait pas d'entrer dans une cabale qui rompait son mariage avec un fils de France.

Le comte de Soissons accepta, et, de plus, envoya au duc d'Anjou un homme à lui, nommé Boyer, lequel lui offrit cinq cent mille écus, huit mille hommes de pied et cinq cents chevaux, si le prince le voulait venir rejoindre à l'instant même à Paris.

Quant au marquis de Laisque, on verra plus tard comment les choses se passèrent de son côté.

Le même jour où le comte de Soissons envoyait Boyer au duc d'Anjou, Louvigny venait prier Chalais de lui servir de second.

Roger de Grammont, comte de Louvigny, était frère de père et de mère du maréchal de Grammont. En sa qualité de cadet de famille, il n'avait pas le sou et se faisait, d'apparence du moins, plus pauvre encore qu'il n'était. C'était la gueuserie personnifiée, et, généralement, on disait qu'il eût mieux fait d'aller sans chausses que de montrer celles qu'il portait. Il n'avait qu'une chemise et une fraise ; tous les matins, on les lui blanchissait et repassait. Une fois, Monsieur l'envoya quérir. Monsieur était très pressé.

— Ma foi, répondit Louvigny, monseigneur attendra : ma chemise et ma fraise ne sont pas encore blanchies.

Une autre fois, il marchait en pleine boue, sans faire aucunement attention à l'endroit où il posait le pied.

— Prenez garde, comte, lui dit-on ; vous gâtez vos bas !

— Laissez faire, répondit Louvigny, ils ne sont pas à moi.

Tout cela n'eût rien été ; mais Louvigny avait commis une lâcheté épouvantable. Se battant avec Hocquincourt, qui fut depuis maréchal de France et vivement pressé par lui :

— Mes éperons me gênent, dit-il à son adversaire ; ôtez les vôtres, et laissez-moi ôter les miens.

Hocquincourt s'arrêta, prit son épée entre ses dents et se baissa pour déboucler la courroie. Alors, traîtreusement et par derrière, Louvigny lui avait passé son épée au travers du corps.

Hocquincourt avait failli en crever et était resté six mois au lit. Au moment où il était au plus mal, son confesseur le supplia de pardonner à Louvigny ; mais Hocquincourt lui en voulait trop pour ne pas prendre ses précautions.

— Si je meurs, oui, dit-il, je lui pardonne ; mais si j'en reviens, non.

C'était là un si fâcheux antécédent, il était si connu, il avait si souvent été reproché à Louvigny, que, quand celui-ci vint demander à Chalais de lui servir de témoin, ou plutôt, comme on le disait plus correctement alors, de second, Chalais refusa.

« Le méchant garçon fut si piqué de ce refus, dit Bassom-

pierre, qu'il s'en alla droit révéler au cardinal tout ce qu'il savait et tout ce qu'il ne savait pas. »

Or, Louvigny, qui vivait avec Chalais comme un frère, savait à peu près tout : Louvigny raconta donc que Chalais avait écrit au marquis de Lavalette, au comte de Soissons et au marquis de Laisque.

C'était la conspiration brabançonne qui allait le mieux au cardinal ; aussi fut-ce celle-là qu'il choisit.

Une conspiration avec l'Espagne, peste ! c'était cela qu'il cherchait depuis si longtemps ; on la lui apportait : elle était la bienvenue. En la conduisant avec adresse, on y faisait entrer le roi d'Espagne ; et le roi d'Espagne était le frère d'Anne d'Autriche.

Enfin, le cardinal tenait donc son complot !

Il appela Rochefort, son âme damnée. — Le lecteur se le rappelle, nous l'espérons : nous en avons fait la cheville ouvrière de notre roman des *Mousquetaires*.

Rochefort reçut l'ordre de partir pour Bruxelles, déguisé en capucin. Le moine de contrebande emportait une lettre du père Joseph, qui le recommandait aux couvents de Flandre ; cette lettre était signée du gardien du couvent des capucins de la rue Saint-Honoré. Tout le monde devait ignorer son déguisement ; il voyagerait à pied, sans argent, en véritable frère mendiant ; il entrerait chez les capucins de Bruxelles et se soumettrait à toute l'austérité de l'ordre.

Là, il devait suivre de l'œil tous les mouvements du marquis de Laisque

Le marquis était ami du supérieur et familier du couvent. Rochefort avait un rôle bien simple à remplir : ennemi du cardinal, il n'avait qu'à parler comme un écho, qu'à répéter le mal que l'on disait du prélat-ministre.

Il renchérit, inventa, broda ; il arrivait de Paris, on écouta ce qu'il disait.

Rochefort était un homme habile : il joua son rôle de telle façon, que tout le monde s'y laissa prendre, de Laisque tout le premier.

Au bout de quinze jours, de Laisque, parfaitement convaincu, s'ouvrit au faux moine.

Il s'agissait de rentrer en France et de remettre à leur adresse des lettres de la plus haute importance.

Rochefort commença par refuser ; l'habit qu'il portait lui interdisait tout contact avec les choses temporelles.

De Laisque insista.

Le faux moine eût bien voulu rendre service à un gentilhomme qui lui donnait tant de marques de bonté ; mais, pour rentrer en France, il lui fallait quitter le couvent ; et comment quitter le couvent sans la permission du gardien, souverain chef de la communauté?

N'était-ce que cela?

Le marquis de Laisque fit parler au gardien par l'archiduc lui-même : on comprend qu'une pareille recommandation aplanit toutes les difficultés ; le faux moine fut autorisé à aller prendre les eaux de Forges, et le marquis de Laisque le chargea, non point de remettre des lettres à Paris, mais d'écrire au destinataire de les venir prendre au rendez-vous qu'il lui donnerait.

Rochefort partit.

A peine en deçà de la frontière de France, il écrivit au cardinal de lui envoyer un homme sûr. Le messager ne se fit pas attendre. Rochefort lui remit le paquet qui lui avait été confié par le marquis de Laisque ; Richelieu en prit connaissance, fit copier toutes les lettres qu'il contenait, et retourna le paquet à Rochefort, qui le reçut à quelques lieues de Forges.

Remis en possession du paquet, Rochefort écrivit au destinataire de venir chercher les lettres ; cinq ou six jours après, le destinataire arriva : c'était un avocat nommé Pierre, qui logeait rue Perdue, près la place Maubert.

Celui-ci revint à Paris, et descendit tout droit à l'hôtel de Chalais.

Chalais lut les lettres et y répondit.

Que contenait cette réponse? Nul ne le sut jamais, que le cardinal et le roi.

Au premier avis que le cardinal donna au roi de cette menée, le roi voulait faire arrêter Chalais et mettre en jugement la reine et le duc d'Anjou ; mais le cardinal supplia le roi d'attendre que le complot fût mûr.

Que fallait-il au complot pour qu'il mûrît?

Il fallait une lettre du roi d'Espagne en réponse à une lettre écrite par Chalais. Cette lettre devait annoncer que Sa Majesté Catholique était prête à conclure un traité avec la noblesse de France.

Mais, pendant que cette lettre viendrait, Chalais pouvait avoir des soupçons et fuir. Le roi commanda un voyage en Bretagne ; la cour le suivit : Chalais suivit la cour. — En sa qualité de maître de la garde-robe, il ne pouvait quitter le roi. — Louis XIII, qui le voyait à son lever et à son coucher, était sûr de l'avoir sous la main lorsqu'il voudrait étendre la main sur lui.

Enfin la lettre de Philippe IV arriva.

Le jour même qu'il la reçut, Chalais eut un long entretien avec la reine et avec Monsieur ; en outre, jusqu'à deux heures du matin, il resta chez madame de Chevreuse.

Le lendemain, il fut arrêté.

Le complot était mûr !

Chalais commençait cette liste de favoris que Louis XIII livra les uns après les autres à son ministre, et son ministre au bourreau

Louis XIII avait fort aimé Chalais ; mais, un jour qu'en sa qualité de maître de la garde-robe, Chalais passait la chemise du roi, le jeune homme s'amusa à contrefaire un des tics de Sa Majesté. Par malheur, Louis XIII passait sa chemise devant une glace : il vit dans cette glace Chalais se moquant de lui.

Plus d'une fois aussi, Chalais avait raillé le roi sur sa froideur de tempérament et sur sa faiblesse physique ; ces plaisanteries, qui n'étaient que des griefs, devinrent des crimes lorsque Chalais fut accusé par le cardinal. Quelle était cette accusation, — celle qui transpirait du moins?

D'avoir voulu, de connivence avec la reine et M. le duc d'Anjou, assassiner le roi.

Comment cela?

Les uns disaient avec une chemise empoisonnée ; les autres disaient en le frappant tout simplement d'un coup de poignard ; quelques-uns allaient même plus loin : ils racontaient qu'un jour, ou plutôt une nuit, Chalais avait tiré les rideaux du lit pour accomplir cet assassinat, mais que, reculant devant la majesté royale, toute tempérée qu'elle était par le sommeil, le couteau lui était tombé des mains.

Quant à cette dernière accusation, elle s'évanouit devant ce simple article du cérémonial de France :

« Le maître de la garde-robe ne demeure pas dans la chambre du roi quand le roi dort, et le valet de chambre ne quitte jamais la chambre quand le roi est au lit. »

Si l'action avait été vraie, et que l'événement se fût passé comme on le racontait, il eût fallu que le valet de chambre eût été complice de Chalais, ou que Chalais eût tenté l'assassinat pendant le sommeil du valet de chambre.

Nous l'avons dit, le cardinal tenait son complot ; il le mena habilement. La reine tomba en disgrâce complète ; le duc d'Anjou, pour échapper à un jugement de complicité, fut contraint d'épouser mademoiselle de Montpensier ; enfin, Chalais fut condamné à être appliqué à la question ordinaire et extraordinaire, à avoir la tête tranchée, et le corps coupé en quatre quartiers !

Quelques jours avant que cet arrêt fût rendu, la mère de Chalais était arrivée à Nantes : c'était une de ces femmes de grande race et de grand cœur, telles qu'on en voit de place en place, voilées et en deuil, sur les degrés de l'histoire. Comme la condamnation n'était point douteuse, elle fit tout ce qu'elle put pour parvenir jusqu'au roi ; mais les ordres étaient donnés : le roi n'était visible que pour le cardinal.

L'arrêt prononcé, madame de Chalais la mère fit de nouvelles démarches pour arriver jusqu'au roi : tout fut inutile.

Enfin, elle pria, supplia tant, qu'elle obtint que l'on remettrait au roi une lettre qu'elle avait apportée. Le roi reçut la lettre, la lut, et fit dire qu'il rendrait la réponse dans la journée.

Cette lettre, que je ne trouve dans aucune histoire, — pas même dans l'histoire couronnée de M. Bazin, — mérite d'être connue ; aussi, au risque de ne pas obtenir le prix de dix mille francs pour être descendu à de pareils détails, la mettrons-nous sous les yeux du lecteur :

« Sire,

« J'avoue que qui vous offense mérite, avec les peines temporelles, celles de l'autre vie, puisque vous êtes l'image de Dieu ; mais, lorsque Dieu promet pardon à ceux qui le demandent avec une digne repentance, il enseigne aux rois comme ils doivent en user. Or, puisque les larmes changent les arrêts du ciel, les miennes, sire, n'auront-elles pas la puissance d'émouvoir votre pitié? La justice est un moindre effet de la puissance des rois que la miséricorde : le punir est moins louable que le pardonner. Combien de gens vivent au monde qui seraient sous terre avec infamie, si Votre Majesté ne leur eût fait grâce !

« Sire, vous êtes roi, père et maître de ce misérable prisonnier : peut-il être plus méchant que vous n'êtes bon, plus coupable que vous n'êtes miséricordieux? ne serait-ce pas vous offenser que de ne point espérer en votre clémence? Les meilleurs exemples pour les bons sont de la pitié ; les méchants deviennent plus fins et non pas meilleurs par les supplices d'autrui. Sire, je vous demande, les genoux en terre, la vie de mon fils, et de ne permettre point que celui que j'ai nourri pour votre service meure pour celui d'autrui ; que cet enfant que j'ai si chèrement élevé soit la désolation de ce peu de jours qui me restent, et, enfin, que celui que j'ai mis au monde me mette au tombeau. Hélas ! sire, que ne mourût-il en naissant ou du coup qu'il reçut à Saint-Jean, ou à quelque autre des périls où il s'est trouvé pour votre service, tant à Montauban, Montpellier ou autres lieux, ou de la

main même de celui qui nous a causé tant de déplaisirs? Ayez pitié de lui, sire : son ingratitude passée rendra votre miséricorde d'autant plus recommandable. Je vous l'ai donné à huit ans ; il était petit-fils du maréchal de Montluc et du président Jeannin par alliance. Les siens vous servent tous les jours, qui n'osent se jeter à vos pieds, de peur de vous déplaire, ne laissant pas de demander, en toute humilité et révérence, les larmes à l'œil, avec moi, la vie de ce misérable, soit qu'il la doive achever dans une prison perpétuelle, ou dans les armées étrangères, en vous faisant service. Ainsi



Le roi les faisait arrêter tous les deux.

Votre Majesté peut relever les siens de l'infamie et de la perte, satisfaire à sa justice et à sa clémence, nous obligeant de plus en plus à louer sa bénignité, et à prier Dieu continuellement pour sa santé et prospérité de sa royale personne, et moi particulièrement qui suis,

« Votre très obéissante servante et sujette

« DE MONTLUC. »

Voulez-vous savoir comment Louis XIII, le roi sans cœur et sans entrailles, répondit à ce chef-d'œuvre d'éloquence maternelle? Il est vrai que, selon toute probabilité, la réponse fut dictée par le cardinal.

A madame de Chalais la mère

« Dieu, qui n'a jamais failli, serait grandement mécompté si, établissant par ses décrets un séjour éternel de peines pour les coupables, il faisait grâce à tous ceux qui demandent pardon. Alors, les bons et les vertueux n'auraient pas plus d'avantages que les méchants, qui ne manquent jamais de larmes pour changer les arrêts du ciel. Je l'avoue, et cet aveu ferait que je vous pardonnerais très volontiers, si, Dieu m'ayant fait cette grâce particulière de m'élire ici-bas sa vraie image, il n'eût encore fait celle, qu'il s'est réservée à lui seul, de pouvoir connaître l'intérieur des hommes ; car, alors, selon la vraie connaissance que je pourrais puiser de cette divine grâce, je lancerais et retirerais la foudre de mes châtiments sur la tête de votre fils, dès que j'aurais reconnu sa vraie repentance ou non, de laquelle toutefois, bien que je ne puisse faire aucun jugement assuré, vous pourriez encore obtenir pardon de ma clémence, s'il n'y avait que moi seul qui eusse intérêt dans cette offense ; car sachez que je ne suis point roi cruel et sévère, et que j'ai toujours les bras de ma miséricorde ouverts pour recevoir ceux qui, avec une vraie contrition de leur faute commise, m'en viennent humblement demander pardon.

« Mais, quand je jette la vue sur tant de millions d'hommes qui s'en reposent tous sur ma diligence, dont je suis le fidèle pasteur, et que Dieu m'a donnés en garde comme à un bon père de famille, qui en doit avoir pareil soin et gouvernement qu'il a pour ses propres enfants, afin de lui en rendre compte après cette vie ; et c'est en quoi je vous témoigne assez que la justice est un moindre effet de la puissance que la miséricorde et la compassion que j'ai de mes loyaux sujets et mes fidèles serviteurs, lesquels espérant tous en ma bonté, je veux les sauver tous du présent naufrage par le juste châtiment d'un seul : n'y ayant rien de plus certain que c'est quelquefois une grâce envers plusieurs que d'en bien châtier quelqu'un. Si je vous avoue que beaucoup de gens vivent encore qui seraient sous la terre avec infamie si je ne leur avais pardonné, aussi m'avouerez-vous que l'offense de ceux-là, n'étant pas à comparer au crime exécrable de votre fils, les a rendus dignes de ma clémence. Comme

vous pouvez voir, en effet, la vérité que je vous dis par les exemples de quelques autres atteints et convaincus du même crime, qui, justement punis, pourrissent maintenant sous la terre, lesquels, s'ils eussent survécu à leurs entreprises impies et damnables, cette couronne qui ceint mon chef serait, à présent, un déplorable objet de misère à ceux-là mêmes qui ont vu fleurir les sacrés lis au milieu des mouvements et des troubles ; et cette puissante monarchie, si bien et si heureusement gouvernée et conservée par les rois mes prédécesseurs, serait maintenant déchirée et mise en pièces par d'illégitimes usurpateurs. Ne m'estimez donc non plus cruel que l'habile chirurgien qui coupe quelquefois un membre gangrené et pourri pour garantir les autres parties du corps qui s'en allaient être la nourriture des vers sans ce pitoyable retranchement ; et assurez-vous que s'il y a quelques méchants qui deviennent plus fins, aussi y en a-t-il beaucoup qui s'amendent par l'appréhension du supplice.

« Levez donc vos genoux de terre et ne me demandez plus la vie d'un qui la veut ôter à celui qui est, comme vous le dites vous-même, son bon père et maître, et à la France, qui est sa mère et sa nourrice. Cette considération, ma cousine, m'ôte maintenant la croyance que vous l'avez jamais nourri et élevé pour mon service, puisque la nourriture que vous lui avez donnée produit des effets d'un naturel si méchant et si barbare, que de vouloir commettre un si étrange parricide ! Je l'aime donc bien mieux voir à présent la désolation du peu de jours qui vous restent à vivre que de récompenser indignement sa trahison et son infidélité par la ruine de ma personne et de tout mon peuple, qui me rend une entière et fidèle obéissance ; j'autorise bien les regrets que vous avez qu'il ne soit pas mort à Saint-Jean, Montauban ou autres lieux, qu'il tâchait de conserver, non pour son prince naturel, mais pour d'autres ennemis de mon bien ; non pour le repos de mon peuple, mais pour le troubler. Cependant, s'il est vrai qu'à quelque chose malheur est bon, je dois remercier le ciel de pouvoir garantir tout mon État à un si noble exemple, puisqu'il servira de miroir à ceux qui vivent aujourd'hui et à la postérité, pour apprendre comme il faut aimer et servir fidèlement son roi, et qu'il sera la crainte de plusieurs autres qui se rendraient plus hardis à commettre un semblable crime par l'impunité de celui-ci.

« C'est pourquoi vous implorez désormais en vain ma pitié, vu que j'en ai plus que je ne le saurais exprimer et que ma volonté serait que cette offense ne touchât que moi seul ; car ainsi vous auriez bientôt obtenu le pardon que vous demandez ; mais vous savez que les rois, étant personnes publiques, dont le repos de l'État dépend entièrement, ne doivent rien permettre qui puisse être reproché à leur mémoire, et qu'ils doivent être les vrais protecteurs de la justice.

« Je ne dois donc rien souffrir en cette qualité, qui puisse m'être reproché par mes fidèles sujets, et aussi je craindrais que Dieu, qui, régnant sur les rois comme les rois règnent sur les peuples, favorise toujours les bonnes et saintes actions et punit rigoureusement les injustices, ne me fît un jour rendre compte, au péril de ma vie éternelle, d'avoir injustement donné la vie temporelle à celui qui ne peut espérer de ma miséricorde d'autres promesses que celles que je vous fais à tous deux, qu'en considération des larmes que vous versez devant moi, je changerai l'arrêt de mon conseil, adoucissant la rigueur du supplice ; comme aussi l'assistance que je vous promets de mes saintes prières, que j'enverrai au ciel, afin qu'il lui plaise d'être aussi pitoyable et miséricordieux envers son âme qu'il a été cruel et impitoyable envers son prince, et à vous, qu'il vous donne la patience en votre affliction, telle que vous la désire votre bon roi.

« LOUIS. »

Restait le cardinal.

Madame de Chalais n'y songea même pas ; elle préféra s'adresser aux bourreaux. Nous disons *aux bourreaux*, car il y en avait en ce moment deux à Nantes : l'un qui avait suivi le roi, et que l'on appelait le *bourreau de la cour* ; l'autre qui restait à Nantes, et que l'on appelait le *bourreau de la ville*.

La malheureuse mère réunit tout ce qu'elle avait d'or et de bijoux, attendit la nuit, et se présenta tout à coup chez ces deux hommes.

L'exécution ne devait avoir lieu que le lendemain.

Qu'on nous permette d'emprunter les détails suivants à notre *Histoire de Louis XIV* ; nous pouvons répondre que de nouvelles recherches ne nous apprendraient rien de nouveau.

« Chalais avait nié toutes les révélations faites au cardinal, disant qu'elles avaient été dictées par Son Éminence, sous promesse de grâce ; enfin il avait réclamé une confrontation avec Louvigny, son seul accusateur.

« C'était bien le moins qu'on lui accordât cela, et l'on n'avait pas cru pouvoir s'y refuser.

« A sept heures, Louvigny fut donc conduit à la prison et mis en face de Chalais. Louvigny était pâle et tremblant ; Chalais était ferme comme un homme qui sait n'avoir rien dit. Il adjura Louvigny, au nom de Dieu devant lequel lui, Chalais, allait paraître, de déclarer si jamais il lui avait fait la moindre confidence touchant l'assassinat du roi et le mariage de la reine avec le duc d'Anjou. Louvigny se troubla, et avoua, malgré ses déclarations précédentes, qu'il ne tenait rien de la bouche de Chalais.

« — Mais, demanda le garde des sceaux, comment, alors, le complot est-il parvenu à votre connaissance ?

« — Étant à la chasse, répondit Louvigny, j'ai entendu des gens vêtus de gris que je ne connais point, qui, derrière un buisson, disaient à quelques seigneurs de la cour ce que j'ai rapporté à M. le cardinal.

« Chalais sourit dédaigneusement, et, se retournant vers le garde des sceaux :

« — Maintenant, monsieur, dit-il, je suis prêt à mourir.

« Puis, à voix basse :

« — Ah ! traître cardinal, murmura-t-il, c'est toi qui m'as mis où je suis !

« En effet, l'heure du supplice approchait ; mais une circonstance étrange faisait croire que l'exécution n'aurait pas lieu : le bourreau de la cour et le bourreau de la ville avaient disparu tous deux, et, depuis le point du jour, on les cherchait vainement.

« La première idée fut que c'était une ruse employée par le cardinal pour accorder à Chalais un sursis pendant lequel on obtiendrait pour lui une commutation de peine ; mais bientôt le bruit se répandit qu'un nouveau bourreau était trouvé, et que l'exécution serait retardée d'une heure ou deux, voilà tout. Ce nouveau bourreau était un soldat condamné à la potence, et auquel on avait promis sa grâce s'il consentait à exécuter Chalais.

« Comme on le pense bien, si inexpérimenté qu'il fût à cette besogne, le soldat avait accepté.

« A dix heures, tout fut donc prêt pour le supplice. Le greffier vint prévenir Chalais qu'il n'avait plus que quelques instants à vivre. C'était dur, quand on était jeune, riche et beau, issu d'un des plus nobles sangs de France, de mourir pour une si pauvre intrigue et victime d'une pareille trahison ; aussi, à l'annonce de sa mort prochaine, Chalais eut-il un moment de désespoir.

« En effet, le malheureux jeune homme semblait abandonné de tout le monde. La reine, cruellement compromise elle-même, n'avait pu hasarder une seule démarche ; Monsieur s'était retiré à Chateaubriand et ne donnait pas signe de vie ; madame de Chevreuse, après avoir fait tout ce que son esprit remuant lui avait inspiré, s'était réfugiée chez M. le prince de Guéménée, pour ne pas voir cet odieux spectacle de la mort de son amant.

« Chalais croyait donc n'avoir plus rien à attendre de personne au monde, lorsque, tout à coup, il vit apparaître sa mère, dont il ignorait la présence à Nantes, et qui, n'ayant pu sauver son fils, venait l'aider à mourir.

« Madame de Chalais, nous l'avons dit, était une de ces nobles natures pleines à la fois de dévouement et de résignation ; elle avait fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour disputer son enfant à la mort ; il lui fallait maintenant l'accompagner à l'échafaud et le soutenir jusqu'au dernier moment. C'était dans ce but que, après avoir obtenu la permission d'accompagner le condamné, elle se présentait devant lui.

« Chalais se jeta dans les bras de sa mère et pleura abondamment ; mais, puisant une force virile dans cette force maternelle, il releva la tête, essuya ses yeux et dit le premier :

« — Je suis prêt !

« Il sortit de la prison. A la porte attendait le soldat, à qui on avait donné, pour remplir sa terrible mission, la première épée venue : c'était celle d'un garde suisse.

« Le funèbre cortège s'avança vers la place publique, où était dressé l'échafaud. Chalais marchait entre le prêtre et sa mère.

« On plaignait fort ce beau jeune homme, richement vêtu, qui allait être exécuté ; mais il y avait aussi bien des larmes pour cette noble veuve, encore en deuil de son mari, et qui accompagnait son fils unique à la mort.

« Arrivée au pied de l'échafaud, elle en monta les degrés avec lui.

« Chalais s'appuya sur son épaule ; le confesseur les suivit par derrière.

« Le soldat était plus pâle et plus tremblant que le condamné.

« Chalais embrassa une dernière fois sa mère, et, s'agenouillant devant le billot, fit une courte prière. Sa mère s'agenouilla près de lui et unit ses prières aux siennes.

« Un instant après, Chalais se retourna du côté du soldat :

« — Frappe ! dit-il, j'attends.

« Le soldat, tremblant, leva son épée et frappa. Chalais poussa un gémissement, mais releva la tête ; il était seulement blessé à l'épaule : l'exécuteur inexpérimenté avait frappé trop bas.

« On le vit tout couvert de sang, échanger quelques paroles avec le bourreau, tandis que sa mère se levait et venait l'embrasser.

« Puis il replaça sa tête sur le billot, et le soldat frappa une seconde fois.

« Chalais poussa un second cri : cette fois encore, il n'était que blessé.

« — Au diable cette épée, dit le soldat ; elle est trop légère, et, si l'on ne me donne pas autre chose, je ne viendrai jamais à bout de la besogne.

« Et il jeta l'épée loin de lui.

« Le patient se traîna sur ses genoux et alla poser sa tête toute sanglante et toute mutilée sur la poitrine de sa mère.

« On apporta au soldat la doloire d'un tonnelier ; mais ce n'était pas l'arme qui manquait à l'exécuteur, c'était le bras.

« Chalais reprit sa place.

« Les spectateurs de cette horrible scène comptèrent trente-deux coups. Au vingtième, le condamné criait encore :

« — Jésus ! Maria ! »

« Puis, lorsque tout fut fini, madame de Chalais se redressa, et, levant ses deux mains au ciel :

« — Merci, mon Dieu ! dit-elle, je croyais n'être que la mère d'un condamné, et je suis la mère d'un martyr !

« Elle demanda les restes de son fils, et on les lui accorda. Le cardinal était parfois plein de clémence.

« Madame de Chevreuse reçut l'ordre de demeurer au Verger, où elle était.

« Gaston apprit la mort de Chalais tandis qu'il était au jeu, et continua sa partie.

« La reine fut sommée par le roi de descendre au conseil, où on la fit asseoir sur un tabouret. Là, on lui montra la déposition de Louvigny et les aveux de Chalais. On lui reprocha d'avoir voulu assassiner le roi pour épouser Monsieur.

« Jusque-là, la reine avait gardé le silence ; mais, à cette dernière accusation, elle se leva et se contenta de répondre avec l'un de ces dédaigneux sourires si familiers à la belle Espagnole :

« — Je n'aurais point assez gagné au change.

« Cette réponse acheva de lui aliéner l'esprit du roi, qui crut jusqu'à son dernier moment que Chalais, Monsieur et la reine avait véritablement conspiré sa mort.

« Louvigny ne porta pas loin son infâme accusation : un an après, il fut tué en duel.

« Quant à Rochefort, il était audacieusement retourné à Bruxelles, et même, après l'exécution de M. de Chalais, il demeura dans son couvent, sans que personne sût la part qu'il avait prise à la mort de ce malheureux jeune homme. Mais, un jour, en tournant l'angle d'une rue, il rencontra l'écuyer du comte de Chalais et n'eut que le temps d'abaisser son capuchon sur son visage ; cependant, malgré cette précaution, craignant d'avoir été reconnu, il s'échappa aussitôt de la ville. Bien lui en prit, car derrière lui les portes se fermèrent ; puis des recherches furent faites, et le couvent fut fouillé.

« Il était trop tard : Rochefort, redevenu cavalier, courait la poste sur la route de Paris ; il revint alors près de Son Eminence, s'applaudissant du succès de sa mission, que, dans ses idées à lui, il déclarait avoir honorablement remplie. »

Ce que c'est que la conscience !

XII

Au milieu des péripéties de ce drame sanglant, une nouvelle fortune s'était faite : c'était celle d'un jeune homme ayant nom François de Barradas.

D'où venait ce champignon de fortune ? comme on disait alors. C'est difficile à savoir ; les biographes n'ont pas jugé son nom digne d'être inscrit sur leurs colonnes, et les mémoires particuliers en disent peu de chose.

Il est vrai que, comme l'impie, le temps de passer, il n'était déjà plus.

Tallemant des Réaux est court mais explicite ; il dit :

« Le roi aima violemment Barradas : on l'accusait de faire cent ordures avec lui. »

Le commencement de la brouille entre Barradas et le roi vint de ce que celui-ci était amoureux d'une dame de la reine nommée la belle Cressios, et la voulait épouser ; le roi refusa son consentement.

Dans cette disposition d'esprit du roi, il fallait bien peu de chose pour perdre le favori.

Laissons Ménage raconter ce qui le perdit : il y a certains détails que j'aime autant donner par citation.

« Il était un jour à la chasse avec le roi, lorsque le chapeau de ce prince, étant tombé, roula justement sous le ventre du cheval de Barradas ; dans ce moment-là, le cheval, étant venu à pisser, gâta tout le chapeau du roi, qui se mit dans une aussi grande colère contre le maître du cheval que s'il l'avait fait exprès. Cet incident, qui en aurait fait rire un autre, fut très mal pris par le roi, qui commença, dès ce temps-là, à ne plus aimer Barradas. »

Le cardinal profita de la circonstance. Barradas n'était pas complètement blanc dans l'affaire de Chalais ; le cardinal demanda au roi le renvoi de ces petites gens, *qui abusaient insolemment de son oreille.*

Le roi donna congé à trois de ses domestiques, dont deux se croyaient bien sûrs de la faveur du maître, ayant trempé dans l'assassinat du maréchal d'Ancre.

Barradas fut compris dans la disgrâce ; mais, n'ayant pas eu le temps d'abuser de son favoritisme, il en fut quitte pour l'exil. Six mois de faveur encore, et peut-être y eût-il laissé sa tête.

Alors, comme il fallait toujours que le roi aimât quelqu'un, il s'attacha à un jeune homme nommé Saint-Simon.

Il est vrai que celui-ci avait des qualités solides et qui justifiaient bien l'attachement du roi : il rapportait toujours des nouvelles certaines de la chasse, il ne tourmentait pas les chevaux, et, quand il sonnait du cor, il ne bavait pas dedans.

Ouvrez tous les mémoires du temps, chers lecteurs, et cherchez d'autres causes à la grande fortune dont jouit ce jeune homme ; je vous mets au défi d'en trouver.

Aussi, le 14 décembre 1626, Malherbe écrivait-il à son ami Peiresc :

« Vous avez su le congé donné à Barradas. Nous avons M. Saint-Simon, page de la même écurie, qui a pris sa place. Le roi, mercredi dernier, le présenta à la reine mère : c'est un jeune garçon de dix-huit ans ou environ. La mauvaise conduite de l'autre lui sera une leçon, et sa chute un exemple de faire mieux. J'ai ouï dire à madame la princesse de Conti que le roi, par caresse, lui jeta un jour quelques gouttes d'eau de fleur d'oranger au visage dans la chambre de la reine (à Barradas) ; il se mit dans une telle colère, qu'il sauta sur les mains du roi, lui arracha le petit pot où était l'eau et le lui cassa aux pieds. Ce n'est point là l'action d'un homme qui voulait mourir dans la faveur. »

Celui qui, dans tout cela, avait le plus agi contre le pauvre Barradas, était M. de Champagny.

M. de Champagny passait pour le fils du cardinal.

Un jour qu'il se tenait chez le roi une assemblée où il était question de renverser M. de Richelieu, et de le mettre à la Bastille, Champagny vota comme les autres.

— *Tu quoque, fili !* s'écria le roi.

L'inimitié de Champagny contre Barradas venait de ce que celui-ci ne l'avait pas salué, à cause d'une incivilité que l'autre lui avait faite. Lorsque le roi vit l'ordre d'envoyer Barradas dans une province éloignée, il secoua la tête en disant :

— Je le connais, il n'ira pas.

Barradas se débattit longtemps, en disant, en effet, qu'il ne partirait pas sans voir le roi ; mais, enfin, il lui fallut obéir à la force.

Plus tard, tandis que Louis XIII assiégeait Corbie, Barradas prit si bien son temps, qu'il revit le roi. Alors, — toujours plein de haine contre Richelieu — il proposa d'arrêter le cardinal, ne demandant pour cela que cinq cents chevaux, un cordon bleu et un capitaine des gardes ; si l'on souscrivait à ces conditions, il attendrait le cardinal dans un défilé, et il prétendait que Son Eminence, en se voyant tout à coup face à face avec un homme qu'elle croyait exilé et qu'elle savait être encore aimé du roi, perdrait la tête et se laisserait conduire où l'on voudrait.

C'était à M. de Soissons que Barradas faisait cette ouverture.

— C'est bien, monsieur, dit le comte ; j'en parlerai à monseigneur le duc d'Anjou.

— Oh ! monsieur le comte, repartit Barradas, c'est inutile : je ne veux avoir affaire qu'à des honnêtes gens.

Au reste, tout cela distrayait un peu ce pauvre roi, qui s'ennuyait à mourir. C'était un des malheurs de cette organisation incomplète que de toujours s'ennuyer. Aussi n'était-il sotte invention dont il n'essayât pour se distraire : il apprit toute sorte de métiers, outre ceux qui concernaient la chasse : il savait faire des canons de cuir, des lacets, de la monnaie. Il était bon cuisinier, faisait des confitures dans la saison, soignait et cultivait des pois verts qu'il envoyait vendre au marché ; enfin, un jour, il apprit à larder !

Pendant tout le temps que cette fantaisie le tint, on vit venir dans sa chambre son écuyer Georges avec des lardoires d'argent et des longes de veau magnifiques.

Un jour, le conseil fit annoncer qu'il était réuni.

— La délibération ne saurait avoir lieu aujourd'hui, observa l'huissier : Sa Majesté larde.

Il rasait aussi bien que le meilleur barbier. Un jour, il lui prit l'idée de raser tous ses officiers en ne leur laissant qu'un petit toupet de barbe au menton : de là vient le nom de *royale* appliqué à cet ornement du visage.

On fit une chanson sur cette fantaisie ; elle est intitulée :

Chanson sur ce que le roi ne laissa plus qu'un toupet sous la lèvre d'en bas, et coupa lui-même la barbe ou la fit couper en sa présence à tous ses officiers et courtisans.

Voici cette chanson ; elle n'est pas bien méchante, comme on va voir :

— Hélas ! ma pauvre barbe,
Qu'est-ce qui t'a faite ainsi ?
— C'est le grand roi Louis,
Treizième de ce nom,
Qui tout a ébarbé sa maison.

— Çà, monsieur de la Force
Que je vous la fasse aussi.
— Hélas ! sire, merci :
Ne me la faites pas,
Plus ne me reconnaîtraient vos soldats.

Laissons la barbe en pointe
Au cousin de Richelieu
Car, par là vertudieu !
Ce serait trop oser,
Que de la lui prétendre raser

Nous ne citons pas la chanson pour la chanson, mais comme pièce justificative.

Nous avons déjà dit que Louis XIII était assez bon musicien et même compositeur. Quand le cardinal mourut, éprouvant le besoin de faire un air à propos de cet événement, il prit un rondeau de circonstance qui commençait par ces mots

Il a passé, il a plié bagage.

Le rondeau était de Miron, le maître des comptes.

Son dernier métier fut de faire des châssis de fenêtres ; dès sa jeunesse, il avait le goût de toutes ces occupations ; car, à la date de 1618, Bassompierre dit de lui :

« En ce temps-là, le roi, qui était fort jeune, s'amusait à faire force petits exercices de son âge, comme de peindre, de chanter, d'imiter les artifices des eaux de Saint-Germain par de petits canaux en plume, de faire de petits engins de chasse, de jouer du tambour, — à quoi il réussissait fort bien. »

On fit sur lui une épitaphe qui finissait par ces mots :

Il eut cent vertus de valet,
Et pas une vertu de maître.

« Cependant, dit Tallemant des Réaux, on lui a trouvé une vertu de roi, si la dissimulation en est une. La veille que l'on arrêta MM. de Vendôme, il leur fit mille caresses, et, le lendemain, comme il disait à M. de Liancourt :

« — Eussiez-vous jamais cru cela ?

« — Non, sire, répondit M. de Liancourt, je ne l'eusse pas cru : vous avez trop bien joué votre personnage. »

Charles IX aussi, le lendemain de la Saint-Barthélemy demandait à sa mère : « Eh ! madame, comment trouvez-vous que j'ai joué mon petit *rôlet?* »

Eh bien, malgré toutes ces distractions que se créait le roi, il ne laissait pas que de s'ennuyer encore. Dans ce cas, et quand l'ennui devenait trop fort, il choisissait celui pour lequel, dans le moment, il avait le plus de sympathie, et, le prenant par le bras :

— Mettons-nous à cette fenêtre, monsieur, disait-il, et ennuyons-nous.

Et, alors, le roi s'ennuyait, mais un peu moins cependant, attendu que quelqu'un s'ennuyait avec lui.

Maintenant, veut-on savoir ce qu'étaient devenus les ennemis du cardinal, un an après la conspiration de Chalais ?

Chalais, on l'a vu, avait été exécuté ; le maréchal d'Ornano était mort au donjon de Vincennes ; le grand prieur et son frère y étaient prisonniers ; madame de Chevreuse était exilée en Lorraine ; le comte de Soissons s'était réfugié en Italie ; enfin le duc d'Anjou était marié et doté par le roi d'un million d'apanage ; sa femme lui avait apporté quatre cent mille livres de rente et, par le fait de cette alliance, il était devenu prince de Dombes et de la Roche-sur-Yon, duc d'Orléans, de Chartres, de Montpensier et de Châtellerault, comte de Blois, seigneur de Montargis. — Seulement, tous ces titres étaient écrits au contrat avec le sang de Chalais !

Quant au prince Henri de Condé, il avait été mis, quatre ou cinq ans auparavant, à Vincennes et ne s'était jamais relevé de cet échec. — Il est vrai que, pendant ses trois ans de captivité, M. le Prince s'était rapproché de sa femme, et que de ce rapprochement, il était résulté deux enfants : Anne-Geneviève de Bourbon, connue plus tard sous le nom de duchesse de Longueville, et Louis II de Bourbon, qui fut depuis le grand Condé.

Rien de tout cela n'était donc plus à craindre pour le cardinal ; mais tandis qu'il abaissait les ennemis de l'intérieur, un ennemi avait grandi à l'extérieur : cet ennemi, c'était le duc de Buckingham

Buckingham, amant aimé, avait quitté la France sans perdre l'espoir de devenir amant heureux ; il avait conservé des relations avec madame de Chevreuse, et, par cet intermédiaire, il n'ignorait pas qu'il tenait toujours la première place dans le cœur d'Anne d'Autriche

En conséquence, il faisait solliciter sans relâche par le roi Charles Ier la permission de revenir à Paris comme ambassadeur ; mais Louis XIII ou plutôt le cardinal refusait cette permission avec une persistance égale à celle qu'on mettait à la demander.

Or, Buckingham avait dit à la reine : « Si je ne puis revenir en ami, je reviendrai en ennemi, et je vous reverrai, dussé-je, pour vous revoir, bouleverser le monde ! »

Le moment était arrivé pour Buckingham de tenir sa promesse ; ne pouvant revenir en ami, il résolut de revenir en ennemi ; la Rochelle lui servit de prétexte.

Mais, avant de prendre un parti extrême, il avait épuisé tous les autres moyens.

D'abord, il avait suscité des tracasseries entre Charles Ier et madame Henriette, tracasseries semblables à celles que, de son côté, Richelieu suscitait entre Louis XIII et Anne d'Autriche

Puis il avait, un beau matin, fait renvoyer toute la maison française de la reine, comme, un beau matin, Louis XIII avait renvoyé toute la maison espagnole de l'infante, et, cela, si brutalement, que madame Henriette avait été obligée de faire ses adieux à ses compatriotes du haut de cette même fenêtre de Whitehall par laquelle, vingt-deux ans plus tard, Charles Ier passa pour monter à l'échafaud.

L'outrage était violent : l'Espagne, en cas de guerre, offrait de se joindre à la France ; mais Richelieu pensa que c'était là une trop petite cause pour brouiller deux royaumes. En conséquence, il se contenta, le 27 septembre 1626, d'envoyer à Londres le maréchal de Bassompierre, afin d'obtenir une réparation amiable de l'insulte faite à la reine

L'ambassade produisit un accommodement conjugal imparfait, tout en laissant subsister les haines amoureuses et politiques.

Le maréchal ramenait en Angleterre le confesseur de la reine. On voulut d'abord le lui faire renvoyer ; mais Bassompierre tint bon, et il parvint non seulement à réinstaller le confesseur et le desservant ordinaire de la chapelle de la reine, mais encore à faire admettre un évêque et dix prêtres français non réguliers. On stipula, en outre, le nombre de serviteurs que madame Henriette pourrait tirer de son pays.

Après quoi, il fut donné de grandes fêtes qui n'abusèrent personne, et le comte de Bassompierre revint en France avec des présents magnifiques, et ramenant, — comme Duquesne devait le faire plus tard, à son retour de l'Algérie, — soixante et dix prêtres catholiques anglais, qu'à sa prière on avait tiré de prison.

Alors, Buckingham, voyant que ces deux premières tentatives avaient été insuffisantes pour amener une rupture, engagea le roi d'Angleterre à adopter le parti des protestants de France, et à leur fournir des secours ; en même temps, il faisait sous main dire à la Rochelle, menacée par Richelieu, de s'adresser à lui.

Les Rochelois s'empressèrent de mettre l'avis à profit : ils envoyèrent à Buckingham le duc de Soubise et le comte de Brancas ; et le favori, accordant à ceux-ci plus qu'ils ne venaient demander, conduisit hors des ports de la Grande-Bretagne une flotte de cent voiles, et vint se ruer avec elle sur l'île de Ré, dont il s'empara.

La citadelle seule résista : elle était défendue par le comte de Toiras et deux cents Français : cette poignée de vaillants soldats tint en échec vingt mille Anglais !

Cette fois, il n'y avait pas moyen pour la France de refuser la guerre : le gant lui était jeté, et sur son propre territoire.

Quel était l'espoir de Buckingham ? Le voici :

Buckingham, qui disposait des forces de toute l'Angleterre, comptait encore réunir contre la France, l'Espagne — froissée que l'on eût repoussé son alliance — l'Empire et la Lorraine

Or, la France, si forte que l'eût faite Henri IV et qu'essayait de la faire Richelieu, ne pouvait résister à une telle coalition ; elle serait forcée de plier.

Buckingham alors se présenterait comme négociateur : la paix serait accordée ; mais une des conditions de cette paix serait la rentrée de Buckingham à Paris comme ambassadeur.

L'Europe allait donc se soulever, la France allait donc être mise à feu et à sang à propos des amours d'Anne d'Autriche et de Buckingham

O grands secrets soigneusement enfermés dans les arcanes de l'histoire, que vous êtes petits quand la main du chroniqueur vous fait paraître nus et sans voile aux regards du public ! Le beau livre que l'on ferait sur les véritables causes des guerres qui ont ensanglanté le monde depuis la guerre de Troie jusqu'à la guerre de Sept ans ! et l'effroyable statistique que celle des morts laissés sur les champs de

bataille de l'Asie, de l'Europe, de l'Afrique et de l'Inde, à propos des amours des reines et des ambitions des rois!

Le poignard de Felton mit fin à celle-ci.

Le 24 août, cette nouvelle s'élança de Portsmouth et alla s'abattre dans toute l'Europe, que lord Buckingham venait d'être assassiné.

Trois jours auparavant, une sédition avait éclaté à Portsmouth; le peuple prétendant, à juste raison, que tous les malheurs du temps lui venaient de Buckingham, avait enfoncé les portes de son hôtel et égorgé son médecin.

Le lendemain, on trouva ce placard affiché dans toutes les rues de Londres :

« Qui gouverne le royaume? Le roi.

« Qui gouverne le roi? Le duc.

« Qui gouverne le duc? Le diable!

« Que le duc y prenne garde, car il aura le sort de son docteur! »

Buckingham était habitué à ces sortes de menaces; il ne fit pas même attention à celle-là.

Mais, le 23 août 1628, au moment où, après avoir reçu, dans la maison qu'il habitait à Portsmouth, le duc de Soubise et les envoyés de la Rochelle, Buckingham sortait de sa chambre et se retournait pour adresser la parole au duc de Frias, il éprouva tout à coup une vive douleur au flanc gauche, y porta la main, et sentit le manche d'un couteau qui sortait de sa blessure.

En même temps, apercevant un homme qui fuyait :

— Ah! le misérable, cria-t-il, il m'a tué!

A ces mots, il tomba entre les bras de ceux qui l'accompagnaient, murmura quelques paroles inintelligibles, — un adieu aux rêves de ses amours sans doute, — et expira.

Près du duc, à terre, se trouvait un chapeau; un des témoins le ramassa, et, dans ce chapeau, aperçut un papier sur lequel étaient écrits ces mots :

« Le duc de Buckingham était l'ennemi du royaume: à cause de cela, je l'ai tué. »

Alors, les assistants coururent aux fenêtres et crièrent :

— Le lord-duc vient d'être assassiné! L'assassin est nu-tête... Arrêtez l'assassin!

Damiens fut arrêté pour une cause toute contraire: après avoir frappé Louis XV, il avait gardé son chapeau sur sa tête; peu familier avec l'étiquette, il avait oublié que, lorsqu'on poignarde les rois, il faut les poignarder le chapeau à la main.

Revenons à l'assassin de Buckingham. Celui-ci ne faisait que de faibles efforts pour fuir; aussi fut-il arrêté facilement.

Lorsqu'on se jeta sur lui, en criant: « Cet homme est l'assassin du duc! »

— Oui, répondit-il tranquillement, c'est moi qui l'ai tué.

C'était un Irlandais nommé John Felton, un fanatique de la trempe des Jacques Clément et des Ravaillac; de plus, un ambitieux. Lieutenant dans l'armée anglaise, il avait deux fois demandé au duc le grade de capitaine; deux fois le duc le lui avait refusé.

Il mourut avec la fermeté d'un sectaire et le calme d'un martyr.

Un officier de la reine d'Angleterre apporta la nouvelle en France.

— Impossible! s'écria Anne d'Autriche à moitié évanouie; je viens de recevoir une lettre de lui!

Mais il lui fallut bien croire à la nouvelle de cette mort : elle lui fut confirmée par le roi Louis XIII, et celui-ci la lui annonça avec tout le fiel qu'il avait dans le caractère, ne cachant pas la joie que lui causait l'événement. Il ordonna devant la reine que l'on comptât mille écus au messager qui avait annoncé *la bonne nouvelle*.

De même que Louis XIII ne cachait point sa joie, Anne d'Autriche ne cachait point sa douleur; elle s'enferma avec ses plus intimes, et, là, dans cette intimité, donna un libre cours à ses larmes.

Aussi, ses familiers, sachant combien elle gardait du beau duc un tendre souvenir, s'entretenaient-ils souvent de lui, certains que ce sujet de conversation, si douloureux qu'il fût, était encore le plus agréable à l'amante royale.

Cherchez dans le roman de *Cinq-Mars* de notre ami Alfred de Vigny, et vous trouverez une scène pleine de mélancolie, où la reine, en ouvrant une boîte richement ornée, se trouve en face d'un portrait entouré de diamants et d'un vieux couteau rongé par la rouille.

Un soir, au reste, que la pauvre reine, triste et isolée comme une simple femme, causait dans sa chambre du pauvre duc en tête-à-tête avec son poète favori Voiture, la conversation tomba peu à peu et le poète resta plongé dans une profonde rêverie.

La reine le regarda quelque temps en silence; puis, enfin, désirant savoir ce qui le préoccupait ainsi :

— A quoi pensez-vous, Voiture? lui demanda-t-elle.

Alors, celui-ci relevant la tête, et la regardant avec tristesse, lui répondit :

Je pensais que la destinée,
Après tant d'injustes malheurs,
Vous a justement couronnée
Aujourd'hui d'éclat et d'honneurs,
Mais que vous étiez plus heureuse
Lorsque vous étiez autrefois,
Je ne dirai pas amoureuse,
La rime le veut toutefois

Je pensais — nous autres poètes,
Nous pensons extravagamment, —
Ce que, dans l'humeur où vous êtes,
Vous feriez si, dans ce moment,
Vous avisiez en cette place
Venir le duc de Buckingham,
Et lequel serait en disgrâce
De lui ou du père Vincent...

Le père Vincent était le confesseur de la reine.

Or, en quelle année Voiture faisait-il ces vers? En 1644, c'est-à-dire seize ans après l'assassinat que nous venons de raconter. — Seize ans de fidélité à la mémoire d'un mort, c'est beau pour une reine!

Il est vrai que cette reine était bien malheureuse.

Profitons de ce que le nom de Voiture vient de se glisser sous notre plume, pour faire un retour vers la littérature de l'époque.

D'ailleurs, Voiture nous ouvrira tout naturellement les portes de l'hôtel Rambouillet, où nous avons promis d'introduire nos lecteurs.

Voiture fut le poète à la mode de l'époque; il était en grande faveur au Louvre, et, ce qui était peut-être moins important pour sa fortune, mais plus important pour sa réputation, en haute faveur aussi près de l'hôtel Rambouillet.

Vincent Voiture était né à Amiens en 1598; il avait donc un peu plus de trente ans à l'époque où nous sommes arrivés. C'était le fils d'un marchand de vin; — lui, niait le fait, mais plus il niait, plus ses ennemis, et même ses amis, faisaient allusion à sa naissance.

Un jour que, devant madame des Loges, qui lui en voulait pour quelques propos tenus contre elle, il racontait certaine anecdote une première fois déjà racontée par lui :

— Oh! monsieur Voiture, dit madame des Loges, vous nous avez déjà raconté cela! *tirez-nous du nouveau*, si cela vous est possible.

Voiture était un joueur acharné; il tenait, au reste, ce défaut de son père, qui se prétendait le premier joueur de piquet de France, et qui avait donné son nom à ce coup de soixante et dix qui se marque par quatre jetons en carré: on appelait ces quatre jetons *le carré de Voiture*.

Cette madame des Loges avait alors une grande réputation d'esprit.

« Comme ç'a été, dit Tallemant des Réaux, la première personne de son sexe qui ait écrit des lettres raisonnables, et que, d'ailleurs, elle avait une conversation enjouée et un esprit vif et accort, elle fit grand bruit à la cour. »

Aussi, Balzac — celui qu'on appelait alors le grand Balzac — lui écrivait-il :

« Dieu vous a élevée au-dessus de votre sexe et du nôtre, et n'a rien épargné pour achever en vous son ouvrage. Vous êtes admirée de la meilleure partie de l'Europe; en ce point s'accordent les deux religions, et les catholiques n'ont point de dispute avec les huguenots. Le nonce du pape vous a présenté notre créance jusque chez nous, toute parfumée de compliments et de civilités d'Italie; les princes sont vos courtisans, et les docteurs sont vos écoliers. »

On est tout étonné que des noms qui tenaient une pareille place dans la société d'alors, société qui, à tout prendre, est l'aïeule de la nôtre, soient à peine connus de nos jours; c'est à nous de les exhumer et de les faire connaître: les historiens ne descendent point jusque-là.

Faisons donc une petite excursion à la suite de madame des Loges; nous reviendrons ensuite à Voiture.

Monsieur, dans *sa petite jeunesse*, — expression charmante du temps, et qui mérite d'être conservée, — Monsieur allait souvent chez elle, et, comme il lui *chantait* toute chose dont il avait à se plaindre, on appelait Monsieur *la linotte de madame des Loges*.

Monsieur, quand on lui fit sa maison, c'est-à-dire lors de son mariage, — donna à madame des Loges quatre mille livres de pension, sous prétexte que son mari n'était point payé de ses deux mille livres de traitement comme gentilhomme de la chambre.

Ce n'était point vrai, mais cela le devint: le cardinal, voyant quelque chose de louche dans cette grande faveur dont jouissait madame des Loges près du nouveau duc d'Orléans, le cardinal, disons-nous, fit réellement supprimer les deux mille livres à son mari.

Trois ans après, — en 1629, — elle, prévoyant bien que l'on finirait par la chasser comme madame de Chevreuse, qui était une autre grande dame qu'elle, se retira en Limousin, chez M. d'Oradour, son gendre.

Elle était fille d'un brave Champenois nommé Bruneau ; ce digne homme était riche : il vint à Paris, acheta la charge de secrétaire du roi, et s'appela M. *de Bruneau*. Il avait deux filles ; l'aînée fut mariée à Beringhen, père de M. *le Premier* : — on désignait ainsi le premier valet de chambre ; — la cadette était Marie de Bruneau, qui devint depuis madame des Loges.

Marie de Bruneau avait, s'il faut en croire les mémoires du temps, une liberté admirable en toutes choses : elle écrivait devant cinq ou six amis qui bavardaient autour d'elle, et avec autant de facilité que si elle eût été seule ; elle faisait, en outre, des impromptus fort ingénieux.

Comme toutes les dames de cette époque, elle était légèrement galante, et, sous ce rapport, elle avait donné de bonne heure son prospectus. Fiancée, à l'âge de treize ans, à M. des Loges et ne devant l'épouser que deux ans plus tard, elle se trouva enceinte à quatorze ans : on s'empressa de conclure le mariage. Elle soutint toujours que son mari et elle étaient si naïfs, qu'ils avaient péché par pure innocence.

Voiture, après avoir été rabroué par elle comme nous l'avons vu, devint plus tard son favori.

Du reste, dès le collège, Voiture commença de faire du bruit. Il s'était lié sur les bancs de la classe avec d'Avaux, qui fut plus tard l'amant de madame de Saintot, femme du trésorier. Malgré l'humeur jalouse du mari, d'Avaux avait entrée chez cette dame, et, de peur qu'il n'arrivât malheur à son ami, Voiture l'accompagnait jusqu'à la porte de la maison ; mais il n'avait pas permission de passer outre, et il attendait là. Or, comme, en attendant, il s'ennuyait, il s'accosta d'une voisine dont il eut une fille nommée Latouche.

Enfin, à force d'attendre à la porte, Voiture fut introduit, et ce fut à son tour d'être le second maître de la maison.

Une lettre de lui, qui a beaucoup couru, et qui fit en son temps grande sensation, est adressée à madame Saintot.

Elle porte pour suscription :

« A madame de Saintot, en lui envoyant le *Roland furieux* d'Arioste, traduit en français. »

La réputation de Voiture était donc déjà en bon train, lorsqu'un jour M. de Chaudebonne, — M. de Chaudebonne était de la maison du Puits-Saint-Martin de Dauphiné, et le meilleur des amis de madame de Rambouillet, — lorsqu'un jour, disons-nous, M. de Chaudebonne, le rencontrant dans une maison, lui dit :

— Monsieur Voiture, vous êtes trop galant homme pour demeurer dans la bourgeoisie ; il faut que je vous en tire.

Et, incontinent, il en parla à madame de Rambouillet, qui lui donna permission d'amener le poëte chez elle.

C'est ce qui fait que Voiture dit dans une de ses lettres :

« Depuis que M. de Chaudebonne m'a réengendré avec madame et mademoiselle de Rambouillet... »

L'épreuve était dure, pour le fils d'un petit marchand de vin, de passer tout à coup de la bourgeoisie dans l'un des salons les plus aristocratiques de Paris : Voiture en sortit triomphant. Il fut bientôt l'âme et la joie de tous les précieux et de toutes les précieuses : aussi répudia-t-il la pauvre madame de Saintot, qui commença par faire pour lui toutes les folies de la terre, et lui resta fidèle jusqu'à la mort.

Voiture était petit mais bien fait ; lui-même trace son portrait, dans sa lettre à une inconnue :

« Ma taille, dit il, est de deux ou trois doigts au-dessous de la médiocre : j'ai la tête assez belle avec beaucoup de cheveux gris, les yeux doux, mais un peu égarés, et le visage assez niais. »

C'était, suivant la chronique du temps, le plus coquet de tous les hommes ; ses passions dominantes étaient l'amour et le jeu, mais le jeu encore plus que l'amour : il jouait avec tant d'ardeur, que toujours, après avoir joué, et parfois même en jouant, il fallait qu'il changeât de chemise.

Quand Voiture n'était pas avec son monde, il demeurait bouche close, rien ne pouvait le faire parler. Il était sujet, au reste, à de grandes inégalités d'humeur, même avec ceux à qui il voulait plaire. Soit distraction, soit familiarité, il se livrait par moments à d'étranges inconvenances : un jour, on le vit, devant madame la Princesse, quitter ses galoches pour se chauffer les pieds ; c'était déjà beaucoup que d'avoir des galoches, mais c'était un peu trop que de les quitter !

Au surplus, les grands seigneurs le prenant ainsi, Voiture eût été bien bon de se gêner. M. le duc d'Enghien disait de lui :

— En vérité, si Voiture était de notre condition, il n'y aurait pas moyen de le souffrir.

Madame de Rambouillet prétendait que ses négligences, ses distractions et ses familiarités lui avaient fait perdre grand nombre d'amis ; que, quant à elle, elle avait fini par s'y habituer de telle façon, qu'elle n'était pas plus gênée, lui étant là, que lui n'y étant pas ; s'il était en humeur de causer, elle le faisait causer ; s'il était en humeur de rêver, elle le laissait rêver, et n'en faisait pas moins tout ce qu'elle avait à faire.

Voiture était fort galant et en contait à toutes les femmes. La chose était tellement passée chez lui en habitude, que parfois il ne savait plus à qui il s'adressait. Mademoiselle de Chalais, dame de compagnie de la marquise de Sablé, racontait que, comme il était près de mademoiselle de Kerveno, et qu'il la venait voir, il voulait faire sa cour à mademoiselle de Kerveno, qui n'avait que douze ans ! Mademoiselle de Chalais l'en empêcha ; mais, alors, Voiture s'adressa à sa sœur, qui n'avait que sept ans ! Mademoiselle de Kerveno laissa Voiture lui défiler tout son chapelet ; puis, quand il se leva et prit son chapeau pour partir :

— Eh ! monsieur Voiture, dit-elle, nous avons encore là une demoiselle de Kerveno qui est en nourrice ; ne lui faites-vous pas aussi quelque compliment avant de vous en aller ?

Miossens, qu'on appela plus tard le maréchal d'Albret, et dont nous aurons peut-être occasion de parler à propos de ses amours avec la duchesse de Rohan, fut longtemps sans savoir ce qu'il disait ; ses paroles étaient une espèce de galimatias double auquel personne n'entendait mot, quoique, à travers tout cela, jaillit parfois un trait spirituel. Un jour qu'il y avait grand *rond* à l'hôtel Rambouillet, — depuis, au lieu de *rond*, on a dit *cercle*, — Miossens parla un quart d'heure de son style ordinaire, tout le monde écoutant, mais ne comprenant rien.

Au beau milieu de son discours, Voiture, impatienté, se lève et va à lui.

— Monsieur de Miossens, lui dit-il, je me donne au diable si j'ai compris un mot de ce que vous venez de dire ! Parlerez-vous encore longtemps ainsi ? Dans ce cas, prévenez-moi franchement.

Au lieu de se fâcher, Miossens se mit à rire ; seulement :

— Eh ! mon cher monsieur Voiture, dit-il, épargnez un peu vos amis !

— Ah ! par ma foi, répondit Voiture, il y a si longtemps que je vous épargne, que je commence à m'en ennuyer.

Un jour, il trouve dans la rue Saint-Thomas deux meneurs d'ours avec leurs bêtes muselées ; il leur donne à chacun un écu, et leur fait signe de le suivre à l'hôtel Rambouillet. Le suisse le laisse passer : — Voiture avait entrées franches, non seulement pour lui, mais encore pour les bêtes et les gens qu'il lui plaisait d'amener. — Avec son étrange compagnie, il monte dans la chambre de madame de Rambouillet ; elle lisait près du feu, entourée d'un paravent : elle entend quelque bruit, se retourne et voit deux museaux d'ours apparaître au-dessus de sa tête !

Madame de Rambouillet pensa d'abord en mourir de peur, puis finit par raconter l'aventure à tout le monde comme une gentillesse de son ami Voiture.

M. le comte de Guiche en tint aussi pour sa part. Ayant dit un jour à Voiture :

— Est-il vrai, monsieur Voiture, que vous soyez marié ? Le bruit en court.

Voiture ne lui répondit rien pour le moment ; mais, quelques jours plus tard, à deux heures du matin, il se présente à l'hôtel Grammont.

Le suisse lui demande ce qu'il veut à une pareille heure.

— Avant tout, dit Voiture, le comte est-il à l'hôtel ?

— Sans doute qu'il y est.

— Tant mieux.

— Mais il est couché !

— N'importe, il faut que je lui parle pour affaires d'importance.

Le suisse résistait ; mais Voiture insista tant et si bien, qu'on le conduisit à la chambre du comte.

Celui-ci était couché, en effet, et dormait à poings fermés.

— Hé ! monsieur le comte, crie Voiture, çà, éveillez-vous !

Le comte se frotte les yeux, regarde et reconnaît notre poète.

— Ah ! c'est vous, monsieur Voiture, dit-il en bâillant à se démonter la mâchoire ; que diable me voulez-vous si matin ?

— Monsieur le comte, dit Voiture, il y a quelques jours, vous me fîtes l'honneur de me demander si j'étais marié ; je viens vous dire que je le suis.

— Ah ! peste ! s'écria le comte, croyez-vous que cela m'occupe au point que j'aie besoin d'être réveillé à deux heures du matin pour le savoir ?

— Monsieur, reprit gravement Voiture, après la bonté que vous avez eue de vous informer de mes petites affaires, je

ne pouvais, à moins d'être un ingrat, demeurer plus longtemps marié sans vous le venir dire.

Un jour qu'il se promenait au Cours avec M. Arnauld et le marquis de Pisani, le troisième enfant de madame de Rambouillet, et qu'il s'amusait à deviner sur la mine la profession des gens, un carrosse passa dans lequel il y avait un homme vêtu de taffetas noir avec des bas verts.

— Que peut être cet homme? demanda le marquis de Pisani.

— Je gage que c'est un conseiller à la cour des aides, dit Voiture.

— Nous gageons, M. Arnauld et moi, à la condition que vous irez le lui demander. — N'est-ce pas, Arnauld?

— Ma foi, oui, dit celui-ci.

— Tope! dit Voiture. — Arrêtez, cocher!

Il descend alors du carrosse du marquis de Pisani, et, s'approchant de celui de l'inconnu :

— Monsieur, dit-il, n'est-il point vrai que vous soyez conseiller à la cour des aides?

— Pourquoi me demandez-vous cela, monsieur? répond l'homme aux bas verts.

— Parce que j'en ai fait la gageure, dit Voiture.

— Monsieur, reprit celui auquel il venait de s'adresser, gagez toujours que vous êtes un sot, et vous ne perdrez jamais.

Voiture était fort sujet à la colique. Quand la chose le prenait en ville, et qu'il en avait le temps, il se faisait conduire ou courait à toutes jambes chez un brave homme de la rue Saint-Honoré qu'il favorisait de ses visites dans ces sortes de circonstances.

L'homme, qui avait parfois besoin de visiter le même endroit, y trouva deux ou trois fois Voiture, aussi tranquillement installé là que saint Louis sous son chêne, et prenant son temps et ses aises.

Lassé d'attendre ainsi le bon plaisir d'un inconnu sur un terrain où il croyait avoir tout droit de suzeraineté, le propriétaire fit mettre un cadenas à la porte.

Le lendemain, Voiture, plus pressé que jamais, accourt et trouve, comme on dit, visage de bois.

Il va à la porte de l'appartement, et sonne.

Un domestique vient ouvrir.

Voiture sans rien dire, s'accroupit dans un coin et fait ce qu'il avait à faire.

— Eh! monsieur, s'écrie le domestique, êtes-vous fou?

— Par ma foi, dit Voiture, cela apprendra à ton maître à faire poser un cadenas à la porte de son cabinet!

Avec ces façons d'agir, on comprend que Voiture ramassât de temps en temps quelque mauvaise affaire; une fois ramassée, du reste, il la menait jusqu'au bout.

Il y avait, à cette époque, tel bravo de profession qui n'eût pas pu se vanter d'avoir fait ce que fit Voiture; car il s'était battu, non seulement de jour et de nuit, au soleil et à la lune, mais encore aux flambeaux : la première fois, ce fut au collège, contre le président des Hameaux; la seconde, au jeu, contre un de ses amis nommé Lacoste; la troisième fois, ce fut à Bruxelles, et au clair de la lune, contre un Espagnol; enfin, la quatrième fois, ce fut dans le jardin même de l'hôtel Rambouillet, et aux flambeaux, contre l'intendant de la maison Chavaroche.

Nous avons dit que Voiture était un joueur enragé. Un jour, il fit vœu de ne plus toucher ni cartes ni dés; mais, au bout de quarante-huit heures, le diable le tente : que faire? Aller chez le coadjuteur, qui le relèvera de son vœu. Chez le coadjuteur, il trouve Geoffroy, marquis de Laigue, capitaine des gardes de monseigneur Gaston, duc d'Orléans. Celui-ci demande à Voiture ce qui l'amène, Voiture le lui dit.

— Bon! dit Laigue, vous connaissez le proverbe : « Serment de joueur!... » Moquez-vous de votre vœu et jouons.

Ils jouent, et Voiture perd trois cents pistoles.

Ce fut son dernier exploit de joueur. « S'étant purgé tandis qu'il avait la goutte, dit Tallemant des Réaux, il tomba malade, et mourut au bout de quatre ou cinq jours de maladie. »

Pendant l'été qui avait précédé sa mort, il avait fait une promenade à Saint-Cloud avec le coadjuteur, le maréchal de Turenne, madame de Lesdiguières et deux autres dames; la nuit les prend au bois de Boulogne, et pas de flambeaux. Cela monte l'imagination des femmes, qui se mettent à faire des contes de revenants.

Au moment le plus terrible du récit, Voiture passe la tête hors de la portière, pour voir si un écuyer qui était à cheval suivait le carrosse.

— Ah! vraiment, dit-il, mesdames, si vous en voulez voir, des revenants, en voilà huit qui sont à nos trousses!

On regarde, et, en effet, on distingue huit figures noires qui allaient en pointe; plus l'on se hâtait, plus les fantômes se hâtaient aussi. Ces huit figures fantastiques suivirent le carrosse jusque dans Paris.

On faisait cent conjectures.

— Pardieu! dit le coadjuteur, je jure bien que je saurai ce que c'est.

Il fit faire des recherches et découvrit que c'étaient huit augustins déchaux, qui revenaient de se baigner à Saint-Cloud, et qui, de peur que la porte de la ville ne fût fermée, suivaient le carrosse à grande course afin de rentrer avec lui.

Tallemant des Réaux a écrit une historiette sur Voiture. — Qu'on nous permette de citer, comme enseignement, trois paragraphes de cette historiette.

Le premier concerne Voiture lui-même; le second, Corneille; le troisième, Bossuet.

On verra comment les grands hommes sont appréciés de leur temps.

§ Ier. « Voiture est le premier qui ait amené le libertinage dans la poésie; avant lui, personne n'avait fait de stances inégales, soit de vers, soit de mesure. »

§ II. « Corneille est aussi celui qui a gâté le théâtre; par ses dernières pièces, il y a introduit la déclamation. »

§ III. « Un soir, M. Arnauld avait amené le petit Bossuet de Dijon, aujourd'hui l'abbé Bossuet, qui a de la réputation pour la chaire, afin de donner à madame la marquise de Rambouillet le divertissement de le voir prêcher; car *il a prêchoté* dès l'âge de douze ans; ce qui fit dire à Voiture : « Je n'ai jamais vu prêcher de si bonne heure « ni si tard. »

Faites donc le *Discours sur l'histoire universelle* et les *Oraisons funèbres*, pour qu'on dise que vous avez *prêchoté* dès l'âge de douze ans!

XIII

Nous voici enfin arrivés à ce fameux hôtel Rambouillet et à ses hôtes, qui firent tant de bruit pendant un bon tiers du XVIIe siècle.

L'hôtel Rambouillet était situé rue Saint-Thomas-du-Louvre, à Paris; c'était l'ancien hôtel Pisani, qui avait changé de nom, et qui était devenu la propriété de madame de Rambouillet, du chef de son père. L'hôtel Rambouillet proprement dit avait été vendu, en 1606, par le marquis de Rambouillet, au prix de trente-quatre mille cinq cents livres tournois, à Pierre Forget-Dufresny, lequel le revendit, en 1624, au prix de trente mille écus, au cardinal de Richelieu. Le cardinal ne le rachetait que pour le faire raser, et faire élever en son lieu et place le Palais-Cardinal, depuis le Palais-Royal.

Quant à la maison de Rambouillet, c'était une branche de la maison d'Angennes, qui, dès le XIVe siècle, posséda la terre de Rambouillet, et qui produisit quelques personnages remarquables : en autres, Jacques d'Angennes, seigneur de Rambouillet, favori de François Ier, capitaine de ses gardes, etc.; Charles d'Angennes, cardinal de Rambouillet, qui fut évêque du Mans, assista au concile de Trente, et fut ambassadeur auprès de Grégoire XIII; enfin, Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet, maréchal de camp, et ambassadeur en Piémont et en Espagne, — lequel n'est autre que le fameux marquis de Rambouillet, époux de Catherine de Vivonne, et père de la célèbre Julie-Lucine d'Angennes, qui épousa M. de Montausier, type de l'Alceste du *Misanthrope*.

Le grand-père, Jacques d'Angennes, seigneur de Rambouillet, était un homme fort grave. Un jour qu'il avait disputé avec sa femme, il lui demanda une trêve comme il eût fait à l'ennemi sur le champ de bataille; sa femme la lui accorda.

Alors, s'adressant à elle :

— Madame, lui dit-il, faites-moi le plaisir de me prendre par la barbe.

On portait, à cette époque, la barbe longue et les cheveux courts.

— Pour quoi faire? demanda la femme étonnée.

— Prenez toujours.

Elle prend son mari par la barbe.

— Tirez! dit le seigneur de Rambouillet.

— Mais je vous ferai mal.

— Ne vous inquiétez point; tirez!

Elle tire.

— Plus fort.

— Mais, monsieur...

— Non, non; tirez de toute votre force! tirez! tirez!

Elle tira à en perdre haleine.

— Ah! par ma foi, monsieur, dit-elle, je ne puis davantage.

— Vous y renoncez?

— Oui.

— A mon tour.

Il lui prend quelques cheveux, et tire.

La dame crie : lui continue de tirer.

Elle crie plus fort : lui tire toujours.

Enfin, elle appelle à l'aide : il la lâche ; puis, sérieusement :

— Vous voyez, lui dit-il, que je suis plus fort que vous. Dans votre intérêt, je vous prie, ne nous battons donc pas !

Madame de Rambouillet comprit la parabole et devint, assure la chronique, d'une douceur charmante à l'endroit de son mari.

A propos, nous oubliions, dans la liste des hommes éminents de cette maison, le père du marquis, qui fut vice-roi de Pologne en attendant l'arrivée de Henri III.

Henri III arrivé :

— Sire, dit le marquis de Rambouillet, j'ai une somme considérable à vous remettre entre les mains.

C'était plus de cent mille écus.

— Vous vous moquez, monsieur de Rambouillet ; c'est votre épargne.

— Soit, insista le marquis, prenez toujours, car vous en aurez bon besoin !

Henri III prit l'argent, et, en effet, s'en trouva bien.

Après la bataille de Jarnac, le même Henri III, qui n'était encore que duc d'Anjou, manda au roi Charles IX que l'on devait le succès de la journée à M. de Rambouillet. Charles IX écrivit au marquis pour l'en remercier. On gardait précieusement la lettre dans la famille.

M. de Rambouillet avait été fort lié avec le maréchal d'Ancre ; il disait de celui-ci que c'était un homme qui avait tellement peur de se compromettre, que, lorsqu'on lui demandait l'heure qu'il était, pour toute réponse, il tirait sa montre et faisait voir le cadran.

Mais laissons ce marquis de Rambouillet, et terminons-en avec le nôtre.

Nous avons dit qu'il avait été ambassadeur en Espagne ; c'était sous le cardinal-duc et à propos de la Valteline : il pensa faire mourir le comte-duc enragé ! — c'est M. d'Olivarés que l'on désignait alors par le titre de *comte-duc*, comme on désignait M. de Richelieu par celui de *cardinal-duc*. Le comte d'Olivarés se faisait donner de l'*excellence* et n'en voulait pas donner aux autres ; ce que voyant M. de Rambouillet, il refusa d'entamer aucune affaire qu'on ne lui donnât le même titre qu'au comte-duc. Il disait à ce sujet qu'étant ambassadeur extraordinaire, et nourri aux dépens du roi d'Espagne, c'était une grande économie pour lui de gagner du temps, qu'il n'était donc pas pressé, et qu'il ne demandait pas mieux que de finir ses jours à Madrid, où il se trouvait beaucoup mieux que dans son hôtel de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, que madame de Rambouillet n'avait pas encore fait arranger à cette époque.

Enfin, le comte-duc céda sur un point, M. de Rambouillet céda sur un autre, et, s'il n'eut pas de l'*excellence*, il eut au moins du *vos*. Il possédait un talent merveilleux pour mettre le comte-duc en colère et lui faire dire tout ce qu'il avait sur le cœur, tandis que, lui, quoiqu'il enrageât intérieurement, n'en laissait jamais rien voir au dehors, sauf un petit tremblement nerveux dont ses amis seuls s'apercevaient.

Comme il avait la vue très courte et la bourse assez mal garnie, les Espagnols disaient de lui :

— Monsieur l'ambassadeur est aussi court de bourse que de vue.

Au reste, d'après le portrait qu'en fait Tallemant des Réaux, ce devait être un admirable diplomate.

« Il n'y avait, dit le chroniqueur, que Dieu qui pût lui ôter de la tête ce qu'il y avait mis une fois ; il avait terriblement d'esprit, mais frondeur, et persuadé que l'Etat n'irait jamais bien s'il ne gouvernait. C'était un des plus grands disputeurs qui aient jamais été ; à cet égard, il avait bien trouvé chaussure à son pied en son gendre Montausier. »

M. de Rambouillet mourut à l'âge de soixante-quinze ans, sans avoir été longtemps malade ; on prévint M. et madame de Montausier du danger où était leur père ; mais, quoiqu'ils eussent des reprises à faire à sa mort, ils répondirent que, tant que leur mère vivrait, ils n'avaient absolument rien à prétendre.

Le marquis laissa sa fortune dans un état déplorable ; la bonne administration de sa veuve rétablit peu à peu les choses ; puis M. et madame de Montausier, n'ayant plus à craindre cette discussion incarnée, vinrent demeurer à l'hôtel ; ce qu'ils n'auraient fait pour rien au monde du vivant de M. de Rambouillet.

Passons à la marquise.

Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, était fille de Jean de Vivonne, marquis de Pisani, et de Julia Savelli, de la vieille maison romaine des Savelli ; elle était née en 1588 ; elle avait épousé, en 1600, le marquis de Rambouillet, auquel elle avait apporté dix mille écus de son personnel.

A l'époque où nous sommes arrivés, elle avait donc quarante-quatre ans.

Sa mère, comme nous l'avons dit, et comme son nom le dit bien mieux que nous, était une grande dame ; on en faisait grand cas à la cour du Louvre, et Henri IV l'envoya, avec madame de Guise, recevoir la reine mère à Marseille. Elle s'était mariée, à un peu plus de onze ans, avec le vidame du Mans.

Madame de Rambouillet avait toujours fort aimé les belles-lettres : à l'âge de vingt ans, elle allait apprendre le latin, dans le seul but de lire Virgile, quand une maladie l'en empêcha. Elle était habile en toutes choses ; elle avait été elle-même l'architecte du nouvel hôtel Rambouillet ; mal satisfaite de tous les dessins qu'on en avait faits, elle se mit à rêver à l'œuvre de cette construction.

Tout à coup, on l'entendit crier : « Du papier ! du papier ! vite ! j'ai trouvé ce que je cherchais. » C'était Archimède et son *euréka*.

On lui apporta le papier demandé, une règle, un crayon, un compas ; la même nuit, le plan géométral de l'hôtel Rambouillet était achevé. On suivit le dessin de point en point. Ce fut d'elle que les gens du métier apprirent à mettre les escaliers sur les côtés, pour avoir une longue suite de chambres ; avant elle, on ne savait faire qu'un salon à droite, une chambre à gauche, avec l'escalier au milieu. Ce fut encore d'elle qu'on apprit à exhausser les planchers, à faire des portes et des fenêtres hautes et larges, et à les placer vis-à-vis les unes des autres. Aussi, quand la reine mère bâtit le Luxembourg, ordonna-t-elle aux architectes d'aller visiter l'hôtel Rambouillet, et de soumettre leurs plans à la marquise. Jusque-là, on n'avait peint les chambres qu'en rouge ; madame de Rambouillet eut l'idée de faire tapisser la sienne couleur d'azur ; d'où vint le nom historique de la fameuse *chambre bleue*.

« La chambre bleue, dit Sauval, l'auteur des *Antiquités de Paris*, si sévère dans les œuvres de Voiture, était parée d'un ameublement de velours bleu rehaussé d'or et d'argent ; c'était celui où Arthénice recevait ses visites. Les fenêtres sans appui, qui règnent de haut en bas depuis son plafond jusqu'à son parterre, la rendent très gaie et laissent jouir sans obstacle de l'air, de la vue et du plaisir du jardin. »

L'hôtel de Rambouillet était, pour ainsi dire, le théâtre de tous les divertissements ; c'était le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus galant à la cour, et de plus poli parmi les beaux esprits du siècle. Or, ces réunions préoccupaient fort le cardinal ; ne pouvant y assister, il désirait au moins savoir ce qui s'y disait. Il en résulta qu'un jour, il envoya Boisrobert à madame de Rambouillet pour lui promettre son amitié, si elle voulait lui donner avis de ceux qui parleraient mal de lui chez elle.

Madame de Rambouillet se contenta de répondre que chacun connaissait trop la considération et le respect qu'elle portait à Son Eminence pour en mal parler chez elle. Boisrobert n'en put tirer autre chose.

Elle fut encore plus claire et plus précise dans une autre circonstance, car le cardinal ne s'était point tenu pour battu.

Comme M. de Rambouillet était en Espagne, il envoya le père Joseph chez la marquise.

Un mot sur le père Joseph, qu'on appelait l'*éminence grise* ; nous reviendrons ensuite à madame de Rambouillet.

Le père Joseph, de l'ordre des capucins, se nommait François Leclerc du Tremblay ; il était né à Paris, le 4 septembre 1577, et était frère de M. du Tremblay, qu'il avait fait nommer gouverneur de la Bastille. Ayant été envoyé par ses supérieurs dans le Poitou, comme il n'était encore que simple abbé, il eut ainsi l'occasion de se faire remarquer du cardinal, qui dès lors le prit pour son confident. C'était un intrigant avec un esprit tout de feu ; il avait passé une partie de sa vie à prêcher la guerre sainte : ce fut d'abord contre le Grand Turc qu'il dirigea sa croisade ; tous les jours, en compagnie de M. de Mantoue, de M. de Brèves et de madame de Rohan, il conquérait les Etats du sultan et prenait Constantinople. Après le Turc, vint le tour de la maison d'Autriche : le révérend père se vantait d'être né pour abattre l'Empire, se croyant bon à tout, au métier des armes comme à son métier de capucin.

Un jour qu'il prenait Vienne sur la carte, il montra au colonel écossais Hailbrun la route qu'il comptait suivre, indiquant cette route avec l'index.

— Nous passerons telle rivière ici, disait-il, tel fleuve là...

— Eh ! monsieur, lui dit le colonel, pour passer si facilement rivières et fleuves, prenez-vous votre doigt pour un pont ?

Le père Joseph soulageait fort le cardinal-duc : il faisait ses courses, ses commissions secrètes ou autres ; il les fai-

sait d'abord à cheval ; mais, un jour, ayant rencontré en route le père Ange Sabini, moine du même ordre, qui avait un cheval entier, tandis que lui, Joseph, avait une jument, il s'ensuivit un groupe dans lequel les capuchons des deux moines jouaient un rôle si grotesque, que le cardinal se décida à donner un carrosse à son factotum.

Une personne de la cour eut la curiosité d'aller faire une visite au couvent où était le père Joseph avant qu'il vint à Paris. Comme la faveur dont jouissait l'ancien frère auprès du cardinal était une source de bien-être et d'aubaines pour le monastère, on y avait conservé une espèce de culte pour l'éminence grise.

— Oh ! dit le frère gardien en joignant les mains, ne nous apprendrez-vous rien, cher monsieur, du bon père Joseph ?

— Il se porte fort bien, répondit le visiteur, et est exempt de toute espèce d'austérités...

— Le pauvre homme ! s'écria le gardien.

— Il a une excellente litière quand il voyage...

— Le pauvre homme !

— Lorsqu'il y a quelque chose de bon à la table de M. le cardinal, on le lui envoie...

— Le pauvre homme !

— Enfin, il est en grand crédit à la cour, et les plus fiers seigneurs le cultivent avec soin.

— Le pauvre homme !

Plus le visiteur renchérissait sur la bonne position du père Joseph, plus le frère gardien s'écriait : « Le pauvre homme ! »

Le conte fut fait à Molière, qui en tira parti et en fit une des scènes les plus comiques du *Tartufe*.

C'est, comme on sait, le père Joseph qui mena toute la diablerie de Loudun. Il avait à se venger d'Urbain Grandier, à qui les capucins disputaient la direction des religieuses, et qui l'avait emporté sur les capucins. Laubardemont se trouvait à Loudun pour veiller à la démolition du château fort, lorsque la *possession* commença ; il rendit compte au roi et au cardinal et fut chargé par eux d'informer. On sait comment il informa.

Donc, le père Joseph fut, comme nous le disions, envoyé chez madame de Rambouillet. Arrivé là, il commença par donner un prétexte honnête à sa visite ; puis, sans faire semblant de rien, parla à la marquise de l'ambassade de son mari, lui dit que le cardinal voulait profiter de la circonstance pour faire quelque chose de considérable à son endroit, mais qu'il fallait que, de son côté, madame de Rambouillet donnât à monseigneur une petite satisfaction qu'il désirait d'elle. La marquise répondit qu'elle était prête à donner toute satisfaction au cardinal, mais qu'encore était-il bon qu'elle sût de quoi il s'agissait.

— Madame, lui dit le messager, vous savez qu'un premier ministre ne peut prendre trop de précautions. M. le cardinal désire savoir, par votre moyen, les intrigues de madame la Princesse et du cardinal la Valette.

— Mon père, repartit la marquise, je ne crois pas que madame la Princesse et le cardinal la Valette aient aucune intrigue ; mais, quand ils en auraient, veuillez dire à Son Eminence que je ne me sens pas propre au métier d'espion.

Un des grands plaisirs de madame de Rambouillet était d'envoyer de l'argent aux gens sans qu'ils sussent d'où venait cet argent. On lui disait un jour que donner était un plaisir de roi.

— Vous vous trompez, reprit-elle, c'est un plaisir de dieu.

Elle ne pouvait souffrir les femmes qui avaient pour amants des gens d'Eglise.

— C'est une des choses pour lesquelles je suis aise de n'être point demeurée à Rome, disait-elle. J'étais bien sûre de ne pas faire de mal ; mais, à coup sûr, on en eût dit de moi, et je fusse morte de rage le jour où le bruit se serait répandu que j'étais la maîtresse d'un cardinal.

C'était la meilleure amie qu'il y eût au monde. Arnault d'Andilly, fils d'Antoine Arnault, et dont la brusquerie allait souvent jusqu'à la brutalité, se posait devant elle en professeur d'amitié, et lui donnait des leçons dans l'art d'aimer son prochain.

— Feriez-vous telle ou telle chose pour un de vos amis? demandait-il à la marquise, croyant que la chose qu'il indiquait serait un grand sacrifice pour elle.

— Comment ! répondit madame de Rambouillet, mais ce que vous dites là, si je savais qu'il y eût un honnête homme aux Indes, — ne l'eussé-je jamais vu, ne dussé-je jamais le voir, — je le ferais pour lui sans hésiter.

— Alors, reprit M. d'Andilly, s'il en est ainsi, vous êtes plus forte que moi en amitié, madame, et je n'ai rien à vous montrer.

Elle avait la manie de faire des surprises. Un jour, Philippe de Cospéan, évêque de Lisieux, l'étant venu voir à Rambouillet, elle lui proposa une promenade ; l'évêque accepta.

Il y avait, au pied du château, une grande prairie, et, au milieu de cette prairie, un cercle de grosses roches entre lesquelles s'élevaient de grands arbres qui formaient un ombrage charmant. C'était la retraite de prédilection de Rabelais ; le curé de Meudon s'y divertissait fort, à ce que l'on rapporte, et l'on montrait une roche creuse et enfumée que l'on appelait *la marmite de Rabelais*.

Pour en revenir à la marquise, elle proposa donc à M. de Lisieux une promenade dans la prairie, et le conduisit du côté de ces roches ; à mesure qu'il approchait, il lui semblait voir dans les interstices quelque chose de brillant dont il ne pouvait se rendre compte. Bientôt il crut reconnaître des femmes, et des femmes vêtues en nymphes !

Alors, se tournant vers la marquise :

— Mais voyez donc, madame ! cria-t-il ; mais, madame, voyez donc !

Elle l'entraînait toujours en avant, ne répondant que par ces mots :

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

Enfin, on se trouva tout près du groupe mythologique.

C'était mademoiselle de Rambouillet et toutes les demoiselles de la maison, effectivement vêtues en nymphes, et qui, assises sur des roches, offraient, dit la chronique, le plus charmant spectacle du monde.

Le bon évêque, au reste, en fut si charmé, que, depuis, il ne voyait jamais la marquise sans lui parler des roches de Rambouillet.

Ce Philippe de Cospéan, qui aimait tant les nymphes et qui s'en cachait si peu, avait une certaine réputation comme prédicateur ; Bossuet lui dédia sa première thèse de philosophie. Voici comment il avait fait la connaissance de la marquise. La belle-mère de celle-ci, étant venue passer le carême à Rambouillet, demanda un prédicateur pour son usage particulier.

— Si elle veut se contenter de trois sermons par semaine, répondit l'évêque, je suis son homme.

C'était fort raisonnable ; la pieuse belle-mère s'en contenta ; l'évêque vint au château, fit connaissance du marquis et de la marquise de Rambouillet, et resta lié avec eux.

Il avait connu M. de Vendôme en Bretagne ; quand M. de Vendôme fut arrêté avec le grand prieur, lui seul osa parler au cardinal en faveur du prisonnier.

Il fut d'abord évêque d'Aire, puis de Nantes, puis de Lisieux. Quand il passa de Nantes à Lisieux, comme l'évêché était beaucoup plus considérable :

— Vous allez avoir plus grande charge d'âmes, lui dit-on.

— Bah ! répliqua-t-il, je sais de bonne part que les Normands n'en ont pas.

C'était un homme très reconnaissant, ainsi que le prouve l'anecdote suivante :

Comme il avait sacré l'évêque de Rie, et que le nouveau prélat l'en venait remercier :

— Hélas ! monseigneur, dit-il, c'est à moi de vous rendre grâce.

— Comment cela ?

— Sans doute !... avant que je vous eusse sacré, j'étais le plus laid des évêques de France !

Revenons à madame de Rambouillet.

Elle avait eu six enfants : madame de Montausier était la première ; madame d'Hyères, la seconde ; le marquis de Pisani, le troisième.

Puis venait encore un garçon qui mourut de la peste à huit ans : sa gouvernante alla voir un pestiféré, et, en quittant le lit de cet homme, revint à l'enfant, qu'elle eut la sottise d'embrasser : elle et lui moururent de la peste.

Madame de Rambouillet, madame de Montausier et mademoiselle Paulet — chez laquelle allait Henri IV lorsqu'il fut assassiné rue de la Ferronnerie — soignèrent nourrice et enfant jusqu'au dernier soupir, et n'en furent nullement incommodées..

Puis venait madame de Saint-Etienne, puis madame de Pisani.

Le marquis de Pisani naquit beau, droit et bien conformé ; il promettait d'être un vrai Rambouillet, c'est-à-dire d'avoir un jour cinq pieds huit pouces ; tout le monde, père, mère et sœurs, était grand dans la maison, et l'on disait, en parlant d'eux, *les sapins de Rambouillet ;* — mais il arriva que, la nourrice du jeune marquis l'ayant laissé tomber, il eut, sans que personne le sût, l'épine du dos démise, de sorte qu'il en devint tout contrefait, et que non seulement son corps, mais son visage même en fut gâté ; il demeura donc petit et bossu comme un sac de noix.

En revanche, il avait grand esprit et grand cœur, mais peu ou point d'éducation. Craignant qu'on ne le fît d'Eglise, il n'avait jamais voulu étudier ; et, cependant, il raisonnait comme s'il eût eu en tête toute la logique du monde ; malgré son infirmité, qui faisait de lui quelque chose de monstrueux, il était bien reçu des dames, fort débauché du reste, et aimant le jeu à en enrager ; ce qui faisait qu'il n'avait jamais le sou. Un jour, pour avoir de l'argent, il fit accroire à son père et à sa mère, qui, en vingt-huit ans, n'avaient couché qu'une nuit à Rambouillet, qu'il y avait du bois mort dans le parc et qu'il le faudrait ôter : on le

chargea de ce soin, et il fit couper six cents cordes du plus beau et du meilleur.

Il était grand ami de M. le Prince, disputant toujours avec lui, et, malgré la terrible figure qu'il faisait à cheval, le voulant suivre dans toutes ses campagnes.

On l'appelait *le chameau du bagage de M. le Prince*.

Il y avait un gros gueux qui demandait l'aumône à la porte de l'hôtel de Rambouillet. Un jour, la marquise, en sortant, lui dit :

— Pisani, donne donc à ce pauvre homme.

— Peste ! madame, répondit Pisani, je m'en garderai bien : j'ai entendu dire qu'il était riche comme le roi, et je compte lui emprunter un de ces jours mille écus.

Il fut tué à la bataille de Nordlingen ; il était à l'aile du maréchal de Grammont, qui fut rompue.

Le chevalier de Grammont, d'historique mémoire, lui dit :

— Viens par ici, Pisani !

Mais lui secoua la tête, disant :

— Je ne veux pas me sauver en si mauvaise compagnie. Merci, chevalier !

Et il tira du côté opposé, tomba dans un parti de Croates, et fut massacré.

Nous avons dit qu'à la mort de leur père, M. de Montausier et sa femme allèrent demeurer chez madame de Rambouillet : ils y prirent l'appartement du défunt, et en firent un appartement à la fois commode et magnifique.

La marquise s'amusait à versifier. Un jour, de la fenêtre de sa chambre, rue Saint-Thomas-du-Louvre, elle aperçut un jet d'eau dans le parterre du logement de Mademoiselle, aux Tuileries ; n'ayant, elle, pour son compte, qu'une maigre fontaine, l'envie lui prend d'avoir un jet d'eau, ni plus ni moins qu'une princesse du sang ; elle en parle à madame d'Aiguillon, qui lui promet d'en toucher un mot au cardinal, et qui, malgré sa promesse, est quelque temps à lui répondre. Alors, pour lui rendre la mémoire, madame de Rambouillet lui adressa ce quatrain :

Orante, dont les soins obligent tout le monde,
Garde que le cristal dont se forme cette onde,
Qui dans le grand parterre a son trône établi,
A la fin ne se perde au fleuve de l'oubli !

Cette fontaine de Mademoiselle, dont le mince filet d'eau faisait si fort envie à la marquise, avait cependant été chantée par Malherbe.

C'est pour elle que le poète fit cette inscription :

Vois-tu, passant, couler cette onde,
Et s'écouler incontinent :
Ainsi fait la gloire du monde,
Et rien, que Dieu n'est permanent.

Toute jeune encore, la marquise avait été atteinte d'une singulière infirmité : le feu lui échauffait étrangement le sang et la faisait tomber en faiblesse. Comme elle était très frileuse et aimait passionnément à se chauffer, elle ne s'en abstint pas tout d'abord : au contraire, ayant franchi l'été, elle voulut, dès que le froid fut revenu, voir si son incommodité continuait ; elle trouva que les huit mois écoulés n'avaient fait qu'augmenter le mal. Elle essaya de nouveau l'hiver suivant ; mais, alors, elle ne pouvait plus du tout supporter le feu ; puis, au bout de quelques années, ce fut au tour du soleil de lui causer les mêmes douleurs que le feu : c'était bien pis ! Cette fois, elle ne voulait pas absolument se rendre. Personne plus qu'elle n'aimait à se promener ; mais, un jour qu'elle se rendait à Saint-Cloud, elle n'était pas encore à l'entrée du cours, qu'elle s'évanouit ; on lui voyait bouillir le sang dans les veines ; il est vrai qu'elle avait la peau fort délicate.

Plus elle avança en âge, plus cette étrange incommodité augmenta : une bassinoire qu'on oublia par mégarde sous son lit lui donna un érésipèle. A partir de ce moment, madame de Rambouillet fut condamnée à rester chez elle ; cette nécessité lui fit emprunter aux Espagnols la mode des alcôves. Quand il gelait, elle se tenait sur son lit, les jambes dans un sac de peau d'ours, tandis que les visiteurs, quand ils avaient froid, allaient se chauffer dans les antichambres.

Mécontente des prières que l'on trouve dans les livres de messe, madame de Rambouillet s'en était composé pour son usage particulier ; puis elle les donna à M. Conrart pour les faire copier par Nicolas Jarry, le plus célèbre des calligraphes du XVIIe siècle. M. Conrart les fit copier et même relier, après quoi, il les rendit à la marquise.

— Monsieur, avait dit Jarry en rapportant les prières à celui qui les lui avait données à copier, laissez-moi prendre quelques-unes de ces prières ; car, dans les heures que l'on me fait copier, il y en a de si sottes, que j'ai honte de les transcrire.

Madame de Rambouillet avait, pour certaines choses, la prétention de la double vue.

Ainsi, le roi Louis XIII étant à l'extrémité, on disait :

— Le roi mourra aujourd'hui ; le roi mourra demain.

— Non, dit madame de Rambouillet, il ne mourra que le jour de l'Ascension.

Le matin de l'Ascension, on lui annonça que le roi se portait mieux.

— N'importe, répondit-elle, il n'en mourra pas moins ce soir.

Et, en effet, le soir, il mourut.

Au reste, elle détestait le roi Louis XIII, sentiment qui lui était commun avec les trois quarts de la France ; seulement, chez elle, cette haine allait si loin, que mademoiselle de Rambouillet disait :

— J'ai peur que l'aversion que ma mère a pour le roi ne la fasse damner.

La marquise de Rambouillet mourut, elle, le 27 décembre 1665, à l'âge de soixante-dix-huit ans. A part cette incommodité de ne pouvoir sentir le feu, et celle de branler la tête — qu'elle attribuait à un trop grand abus des pastilles d'ambre — elle n'avait rien d'une vieille femme, ayant conservé le teint très beau. Une maladie lui avait rendu les lèvres d'une vilaine couleur, et aux lèvres seulement elle mettait du rouge. Elle avait, au reste, l'esprit et la mémoire aussi nets qu'à trente ans ; elle lisait toute la journée sans avoir la vue le moins du monde fatiguée.

Tallemant des Réaux, son ami intime, ne lui trouvait qu'un défaut : c'était d'être un peu trop persuadée que la maison Savelli, de laquelle, nous l'avons dit, elle descendait par sa mère, était la première maison non seulement de Rome, mais encore du monde entier. Cette maison avait, en effet, donné deux papes : Honoré III, mort en 1227, et Honoré IV, mort en 1287.

Vers la fin de sa vie, madame de Rambouillet avait composé elle-même son épitaphe. Nous la retrouvons dans Ménage :

Ici gît Arthénice, exempte des rigueurs
Dont la rigueur du sort l'a toujours poursuivie ;
Et si tu veux, passant, compter tous ses malheurs,
Tu n'auras qu'à compter les moments de sa vie.

Passons, maintenant, à madame de Montausier.

Nous avons déjà dit qu'elle se nommait Julie-Lucine d'Angennes.

Lucine, malgré son surnom mythologique, qui rappelle un de ceux de Junon, n'était point une déesse païenne ; c'était, au contraire, la seconde sainte de la maison Savelli ; car, outre ses deux papes, la maison Savelli avait eu une sainte ; ce qui est bien autrement rare dans les grandes maisons romaines !

Au reste, Lucine était un prénom de famille : la mère et la grand'mère de madame de Montausier l'avaient porté avant elle, et, dans la maison Savelli, on avait, depuis deux ou trois siècles, contracté l'habitude de joindre ce nom à celui des filles en les baptisant.

Après Hélène — sans avoir toutefois causé la ruine d'un empire — Julie d'Angennes (qu'on nous laisse l'appeler comme l'appelaient ses adorateurs) est bien certainement la femme dont la beauté a été le plus chantée ; et cependant, quoique de taille grande et élégante, elle n'était pas précisément belle ; seulement, elle avait le teint éclatant, dansait admirablement bien, faisait tout avec infiniment de grâce et d'esprit, et était en tout point une charmante personne.

« Elle eut des amants de plusieurs sortes, » disent les chroniques du temps ; — mais le mot *amant* n'avait point, à cette époque, la signification qu'il a aujourd'hui : il voulait seulement dire *aimant*, *amoureux* ; — les principaux sont Voiture et Arnault.

Le dernier n'eut jamais de prétention qu'au titre de martyr ; quant à Voiture, fort entreprenant de caractère, c'était autre chose. Un jour qu'il tenait les mains de mademoiselle de Rambouillet, il s'émancipa jusqu'à lui baiser le bras ; mais elle lui témoigna si hautement que cette hardiesse ne lui plaisait point, qu'elle lui ôta l'envie de prendre une autre fois la même liberté. — Paris s'occupa tout un mois de cette hardiesse de Voiture, et elle est consignée dans le *Ménagiana*, tome II, page 8, édition de 1715.

Pour M. de Montausier, avant de devenir le mari de la belle Julie, il avait été son *mourant* pendant une douzaine d'années. — *Mourant* est un terme du temps, qui tenait le milieu entre *amant* et *martyr*.

Il avait d'abord été question de marier Julie avec M. de Montausier l'aîné, frère de celui qui l'épousa ; mais la personne qui s'était faite l'intermédiaire de ce mariage, Françoise Lebreton Villandry, confisqua le futur à son profit, de sorte que le mariage manqua.

Ce n'était point une petite affaire, en effet, que de marier mademoiselle de Rambouillet ; elle n'appartenait pas à ses parents, elle appartenait encore moins à elle-même : elle appartenait à l'hôtel Rambouillet, c'est-à-dire à toute une

coterie de beaux esprits dont elle était l'âme et qui ne la voulaient lâcher pour rien au monde.

Aussi, un jour que l'on disait à M. de Rambouillet qu'il ne devait marier sa fille qu'à quelqu'un qui ne la pût point éloigner de la capitale :

— Alors, dit le marquis, il faut donc la marier à l'archevêque de Paris?

— Gardons-nous-en bien ! s'écria Voiture, MM. les prélats ont une telle aversion pour la résidence, que, sur les douze mois dont se compose l'année, l'archevêque en passe huit à Saint-Aubin d'Angers.

Achevons l'histoire de M. de Montausier aîné, que l'on appelait le marquis de Montausier.

En arrivant à la cour, la première connaissance que fit le marquis fut cette demoiselle Françoise Lebreton Villandry, femme de Jean Aubry, conseiller d'Etat ordinaire.

Madame Aubry traitait terriblement son mari de haut en bas, dit la chronique : il était quelquefois trois mois à la prier pour obtenir d'elle une fois ce que Louis XV appelait *le devoir*.

Un jour qu'elle parlait à M. de Montausier de l'hôtel Rambouillet, et qu'elle lui faisait un grand éloge de la compagnie qui y tenait assemblée :

— Eh bien, madame, lui dit le marquis, menez-m'y.

— Oh ! s'écria madame Aubry, *menez-m'y !* Saintongeois que vous êtes ! apprenez d'abord à parler ; je vous y mènerai après.

Et, en effet, de trois mois, elle ne l'y voulut mener, prétendant toujours qu'il avait des façons de parler qui feraient tache avec le langage des précieux et des précieuses.

Sur ces entrefaites, la guerre survint. Le marquis était homme de guerre endiablé ; il se jeta dans Casal, et eut part aux grands exploits qui s'y firent : il arrêta notamment toute l'armée du duc de Savoie devant un pont dont le passage paraissait ne pouvoir être défendu.

Mais il fit bien autre chose encore : étant amoureux d'une dame piémontaise, et la ville où elle était se trouvant assiégée, il se déguisa en capucin, entra dans la ville, se fit reconnaître, prit le commandement de la garnison, et y tint contre toute probabilité.

A son retour d'Italie il retrouva madame Aubry sur sa route ; elle jeta de nouveau le filet sur lui, et il redevint son favori ; seulement, comme il fallait un prétexte, non pas aux yeux du mari — le bon conseiller ne voyait que ce que sa femme lui permettait de voir — mais aux yeux du monde, pour demeurer du matin au soir, et quelquefois plus tard, dans la maison, on fit courir le bruit que le marquis recherchait mademoiselle Aubry, qui épousa depuis Louis de la Trémouille, duc de Noirmoustier.

Cela dura ainsi quatre ans.

Cette madame Aubry était, paraît-il, fort agréable, sans être précisément belle : « Elle avait le teint clair, la taille souple, et était fort propre (lisez : fort élégante) : » elle avait infiniment d'esprit, et chantait si bien, qu'elle ne le cédait qu'à mademoiselle Paulet, qui, on se le rappelle, fit un jour mourir de jalousie un rossignol ! Au reste, inquiète, soupçonneuse, coquette, querelleuse, exigeante, elle rendait le pauvre marquis si malheureux, que madame de Rambouillet nommait son tourment *l'enfer d'Anastarax.* — Anastarax est le nom que portait parmi les précieux le marquis de Montausier.

Madame Aubry apprit cela, et défendit, sous peine de vie, au pauvre marquis d'aller à l'hôtel Rambouillet. Cette défense fit rompre la corde trop tendue : lassé d'être le *patito* de madame Aubry, M. de Montausier la planta là, et s'en alla tout droit et tout vif à l'hôtel dont l'entrée lui était défendue.

Le déplaisir de la conseillère en fut si grand, qu'elle se mit au lit, fit une confession générale, et mourut.

Ainsi se réalisa la prédiction de madame de Rambouillet, qui, regardant un jour dans la main du marquis, s'était écriée :

— Oh ! fi, l'horreur ! vous tuerez une femme !

Ce fut alors que M. de Montausier se déclara comme poursuivant de la belle Julie ; mais on allait avoir la guerre en Valteline, et on le remit après la campagne.

Le marquis laissa tomber sa tête dans sa main, comme s'il eût été plongé dans une rêverie profonde, puis, la relevant :

— Madame, dit-il à madame de Rambouillet, à mon tour de vous faire une prédiction : je serai tué dans la campagne, et c'est mon frère qui, plus heureux que moi, épousera la belle Julie.

Et, en effet, il partit en guerre, reçut une pierre à la tête, et mourut du coup. Il y aurait eu moyen de le sauver en le trépanant ; mais il s'y opposa en disant :

— Il y a déjà bien assez d'idiots au monde et de fous dans ma famille !

Le préjugé voulait, à cette époque, qu'un homme trépané devînt idiot ou fou.

Ne parlons plus de celui-là, puisque le voilà mort.

Si, parlons-en pour en dire un dernier mot.

Le marquis de Montausier n'avait presque pas de cheveux : il se fit raser et fut le premier qui porta perruque. Le fait méritait d'être consigné.

Autre chose encore : c'était l'homme le plus ambitieux qui se pût voir ; il avouait qu'il n'y avait personne au monde, fût-il son parent le plus proche ou son ami le plus cher, qu'il ne laissât pendre, si cette pendaison pouvait le faire roi.

Madame de Rambouillet, depuis le jour où il avait soutenu cette thèse, ne l'appelait que *el rey de Georgia.* La nouvelle venait justement d'arriver en France qu'un simple particulier s'était fait roi de Géorgie.

De son côté, Voiture lui écrivait :

« Il me déplaît de penser qu'avec toute cette tendresse que vous me témoignez, il y a quelque occasion pour laquelle vous voudriez que je fusse pendu ! Je désire avec tant de passion que vous ayez tout ce que vous méritez, que, s'il ne tenait qu'à ma pendaison que vous eussiez un royaume, sans mentir, je crois que j'y consentirais aussi bien que vous. »

M. de Montausier le cadet, que l'on appelait M. de Salles, devint naturellement l'aîné à la mort de son frère, et reprit le nom du défunt. Il y avait déjà quatre ans à cette époque qu'il était amoureux de mademoiselle de Rambouillet ; il ne se déclara point, cependant, qu'il ne fût maréchal de camp et gouverneur de l'Alsace : il est probable que son aîné connaissait cet amour, et que ce fut ainsi qu'il prédit que de Salles épouserait mademoiselle de Rambouillet quand lui, Montausier, ne serait plus là.

Au reste, le nouveau Montausier, une fois son frère mort, ne cacha plus sa passion ; il la portait partout avec lui, il en parlait à tout venant, composait des compliments en prose, des madrigaux en vers, et tout cela en pure perte : mademoiselle de Rambouillet n'y faisait aucune attention, disant qu'elle voulait rester vierge comme les Muses.

Mais lui persista toujours, malgré ses refus : il semblait n'être que plus épris.

Trois ou quatre ans avant de l'épouser, il lui envoya *la Guirlande de Julie*, c'est-à-dire une des plus illustres galanteries qui aient jamais été faites.

Cette guirlande était une guirlande de fleurs, chaque fleur était enluminée sur vélin, et, à la suite de chaque fleur, il y avait des vers écrits de cette belle écriture de Jarry dont nous avons déjà parlé. Le frontispice du livre était une guirlande au milieu de laquelle on lisait ce titre :

La Guirlande de Julie
pour
Mademoiselle de Rambouillet, *Julie-Lucine d'*Angennes.

A la feuille suivante, il y avait un Zéphyre qui épandait des fleurs. Le livre entier était couvert des chiffres de mademoiselle de Rambouillet.

Il n'y eut pas jusqu'au marquis de Rambouillet, père de Julie, qui n'y mît à la suite de l'hyacinthe un madrigal de sa façon.

Voici ce madrigal :

Je n'ai plus de regret à ces armes fameuses
Dont l'injuste refus précipita mon sort ;
Si je n'ai possédé ces marques glorieuses,
Un destin plus heureux m'accompagne à ma mort :
Le sang que j'ai versé d'une illustre folie
A fait naître une fleur qui couronne Julie.

Nous avouons que nous ne comprenons point parfaitement les quatre premiers vers ; peut-être cachent-ils un sens particulier qui n'est nullement donné par le récit mythologique.

Tous les beaux esprits de l'époque concoururent à cette fameuse guirlande, à l'exception de Voiture ; il est vrai qu'amoureux, de son côté, de la belle Julie, ses chiens ne chassaient point avec ceux de M. de Montausier.

Ce chef-d'œuvre de l'amour et de la calligraphie fut acquis, en 1784, à la vente Lavallière, par M. Payne, libraire anglais, au prix de *quatorze mille cinq cent dix francs !*

La belle Julie reçut la guirlande, mais ne donna rien en retour.

M. de Montausier crut que sa religion était un obstacle et se mit sous la protection d'un Dieu plus propice, puis il traita du gouvernement de la Saintonge et de l'Angoumois, pour deux cent mille livres, avec M. de Brassac, le mari de sa tante.

Alors, se voyant gouverneur de deux provinces, il fit parler à la belle Julie par mademoiselle Paulet, et par madame d'Aiguillon, nièce du cardinal.

Mademoiselle de Rambouillet estimait fort M. de Montausier, mais elle ne pouvait vaincre son aversion pour le mariage ; le cardinal fut mis en avant, et la reine elle-même :

tout échoua ; si bien que la marquise de Rambouillet, qui désirait cette union, se retira, un soir, toute désespérée de l'entêtement de sa fille.

Julie, ayant vu sa mère porter un mouchoir à ses yeux, demanda ce qu'elle avait ; on lui dit la cause des larmes de la marquise.

— C'est bien, répondit-elle ; demain, elle ne pleurera plus.

En effet, le lendemain, elle annonça d'elle-même qu'elle était résolue à épouser M. de Montausier, et mit toute la bonne grâce possible à dissimuler sa répugnance.

Cependant, le mariage fut ajourné jusqu'à la fin de la campagne : M. de Montausier devait commander en Allemagne un corps de deux mille hommes ; mais M. de Turenne le força de rester en France.

Quant au marquis de Pisani, il suivit M. le Prince à l'armée.

— Montausier est si heureux, dit-il en partant, que je ne manquerai pas de me faire tuer, puisqu'il va épouser ma sœur.

Il n'y manqua point, en effet : nous avons dit comment il était mort.

Le mariage se fit à Rueil, et M. Godeau, évêque de Grasse — celui-là même que l'on appelait *le nain de la princesse Julie* — unit les deux époux.

Les *vingt-quatre violons*, ayant appris que mademoiselle de Rambouillet se mariait, vinrent spontanément lui donner une sérénade, disant qu'elle avait fait tant d'honneur à la danse, qu'ils seraient bien ingrats s'ils ne lui en étaient reconnaissants.

M. de Montausier, malgré sa brusquerie allant jusqu'à la rudesse, et sa franchise allant jusqu'à l'incivilité, n'en faisait pas moins très sérieusement le métier de bel esprit ; étant aussi précieux que sa femme était précieuse, il allait *aux samedis*, c'est-à-dire aux assemblées chez mademoiselle de Scudéry ; il faisait des traductions, mettait Perse en vers français, voyait régulièrement MM. Chapelain et Conrart, aimait mieux Claudien que Virgile, et goûtait la *Pucelle* avant toute chose.

Dans le grand *Dictionnaire historique des précieuses*, par Saumaise, M. et madame de Montausier ont chacun leur article, sous les noms de Ménalidus et de Ménalide ; seulement, il y est parlé d'eux avec toute la gravité que leur nom commandait.

« Ménalidus, dit le biographe, joint les choses qui paraissent les plus éloignées ; il est vaillant et docte, galant et brave, fier et civil ; en un mot, c'est un homme accompli. »

Saumaise avait raison : M. de Montausier, malgré le petit côté ridicule que l'histoire littéraire attachait à son nom, garda dans l'histoire politique l'attitude d'un homme droit, loyal et désintéressé. En 1652, au plus fort de la Fronde, s'il eût voulu, quand M. le Prince était en Saintonge, donner des soupçons au cardinal Mazarin, il eût été fait maréchal de France ; mais il dit lui-même que c'eût été *escroquer le bâton*.

Il fut fait duc et pair par lettres du mois d'août 1664, enregistrées au parlement au mois de décembre 1665.

Madame de Montausier devint mère à près de quarante ans, et fut fort malade à la suite de ses couches. On envoya Chavaroche — à propos de son duel avec Voiture, nous avons dit ce qu'était Chavaroche — on envoya Chavaroche chercher, à Saint-Germain-des-Prés, la ceinture de sainte Marguerite, relique qui passait pour fort efficace dans ces sortes de douleurs. C'était en été, à la pointe du jour ; or, Chavaroche, qui en tenait encore pour la belle Julie, quoiqu'elle fût devenue madame de Montausier, trouva les moines au lit, et, comme ils tardaient à se lever, il se mit dans une si grande colère, qu'il s'écria :

— Voilà, par ma foi ! de beaux fichus moines, qui se permettent de dormir quand madame de Montausier accouche !

Madame de Montausier mit au jour deux jumeaux ; le premier mourut au bout de trois ans, des suites d'une chute, et le second, pour n'avoir jamais voulu prendre le sein d'une autre nourrice que celle qu'on lui avait donnée d'abord, et qui perdait son lait.

« Celui-là, dit Tallemant des Réaux, en donnant ce signe d'entêtement, prouva bien qu'il était le digne fils de son père. »

Après ces deux jumeaux, madame de Montausier eut une fille ; elle en eut même plusieurs ; mais ne parlons que de l'aînée.

Dès sa grande jeunesse, l'enfant, qui chassait de race, promit d'être une précieuse de premier ordre, et toute la société de l'hôtel Rambouillet répétait en extase les jolis mots qu'elle disait.

On amena chez M. de Montausier un renard qui appartenait à M. Godeau ; la petite fille, en voyant l'animal, demanda ce que c'était.

— C'est un renard, lui dit-on.

— Oh ! mon Dieu ! fit-elle en portant les mains à un collier de perles dont on lui avait fait cadeau huit jours auparavant.

— Pourquoi portes-tu les mains à ton collier ? lui demanda sa mère.

— Oh ! maman, j'ai peur qu'il ne me le vole : les renards sont si fins dans les fables d'Esope !

Quelque temps après, on lui montra M. Godeau.

— Tiens ! lui dit-on, c'est le maître du renard que tu as vu l'autre jour.

— Ah ! vraiment ? dit-elle.

Et elle le regarda attentivement.

— Eh bien, qu'en penses-tu ?

— Qu'il a l'air encore plus fin que son renard.

M. Godeau, qui était de très petite taille, crut l'embarrasser en lui demandant :

— Combien y a-t-il de temps que votre grande poupée a été sevrée ?

— Mais, répondit l'enfant, vous devez le savoir.

— Comment le saurais-je ?

— Parce qu'elle a dû être sevrée en même temps que vous : vous n'êtes guère plus grand qu'elle.

— Que fais-tu là ? lui demanda un jour sa grand'mère, en lui voyant barbouiller du papier.

— Une tragédie, grand'maman, répondit-elle.

— Comment ! une tragédie ?

— Oui : mais il faudra, grand'maman, que vous priiez un peu M. Corneille d'y jeter les yeux avant que nous la jouions.

Sa gouvernante, lui apportant un bouillon, lui dit pour la déterminer à le prendre :

— Prenez ce bouillon pour l'amour de moi, ma chère enfant.

La petite le goûta, et, le trouvant bon :

— Je le prendrai pour l'amour de moi, et non pour l'amour de vous, dit-elle.

M. de Nemours, archevêque de Rouen, lui disait qu'il la voulait épouser.

— Gardez votre archevêché, monseigneur, répliqua-t-elle ; il vaut mieux que moi.

Nous avons dit que madame de Rambouillet restait presque constamment au lit ; un jour, l'enfant prit un siège à sa taille et alla s'asseoir auprès du lit de la marquise, en disant :

— Çà, grand'maman, maintenant que je suis raisonnable, parlons des affaires d'Etat.

Elle avait cinq ans.

Lorsque son grand-père mourut, en 1652, voyant madame de Rambouillet fort triste :

— Consolez-vous, grand'maman, lui dit-elle, si grand-papa est mort, c'est que Dieu l'a voulu .. Ne voulez-vous point ce que Dieu veut ?

D'elle-même, et sur ses épargnes, elle s'avisa de faire dire des messes pour le marquis.

— Ah ! dit sa gouvernante, si votre grand-papa, qui vous aimait tant, savait cela ?

— Il le sait, dit l'enfant.

— Comment, il le sait ?

— Sans doute : ceux qui sont devant Dieu ne savent-ils pas tout ?

« C'est dommage, dit Tallemant des Réaux, qu'elle ait les yeux de travers ; car elle a la raison bien droite. Pour le reste, elle est grande et bien faite. »

Pourtant, il ajoute :

« Elle s'est gâtée depuis pour l'esprit et pour le corps. »

Quant aux autres filles de madame de Rambouillet lesquelles se firent religieuses, à l'exception d'Angélique-Clarisse d'Angennes, qui épousa le comte de Grignan, leur vie se passa dans les brigues du couvent, et ne vaut pas la peine que nous nous en occupions. Nous passerons donc, avec la permission de nos lecteurs, à deux grandes figures de l'époque qui se rattachent par plus d'un côté à la société des précieuses, et dont il a été dit quelques mots dans le courant de ce chapitre.

Nous voulons parler de M. et de mademoiselle de Scudéri.

Scudéri, ou plutôt Georges de Scudéri, était originaire de Sicile ; ses ancêtres passèrent en Provence, en suivant le parti des princes de la maison d'Anjou. Son père était attaché à André-Baptiste de Brancas, seigneur de Villars, gouverneur du Havre, créé amiral par Henri IV en 1594 et demeura toujours près de lui.

De là l'honneur qu'eut la ville du Havre de donner naissance à Scudéri et à sa sœur.

Scudéri naquit en 1601. Il commença par avoir un régiment dans la guerre du Piémont ; puis *il s'amusa* à faire des pièces de théâtre : d'abord, *Lygdamont et Lydias ou la Ressemblance*, puis *le Trompeur puni ou l'Histoire septentrionale* ; tout cela tiré de l'*Astrée*.

Il avait fait faire son portrait avec un justaucorps de buffle et graver ces mots à l'entour :

Et poëte et guerrier,
Il aura du laurier.

On en fit une caricature, et, aux deux vers que nous venons de citer, on substitua ceux-ci :

Et poëte et gascon,
Il aura du bâton.

Il avait donné une édition des Œuvres de Théophile, qui était son auteur de prédilection, et il avait mis dans la préface :

« Et, à moins que les puissances souveraines ne me l'ordonnent, je ne travaillerai plus à l'avenir. »

Dans une lettre à sa sœur, il disait :

« Vous êtes mon seul renfort dans les débris de ma maison. »

De son côté, mademoiselle de Scudéri, comme s'il se fût agi du bouleversement de l'empire grec, ne manquait jamais de dire : « Depuis le renversement de notre maison... »

Madame d'Aiguillon voulut faire donner à Scudéri la lieutenance d'une galère ; mais lui refusa, disant que, dans sa maison, il n'y avait jamais eu que des capitaines.

Il avait, en effet, consigné la chose dans ces quatre vers :



Richelieu fit venir le Père Joseph.

« Je ne fais pas difficulté de publier que tous les morts ou tous les vivants n'ont rien qui puisse approcher des forces de ce vigoureux génie, et si, parmi les derniers, il se rencontre quelque extravagant qui juge que j'offense sa gloire imaginaire, pour lui montrer que je le crains autant que je l'estime, je veux qu'il sache que je m'appelle DE SCUDÉRI. »

Scudéri avait, comme on voit, le courage de ses opinions.

Il était de ceux — et l'on doit pardonner à ceux-là : l'encens de la flatterie leur tournait la tête — il était de ceux, disons-nous, qui croyaient fermement deux choses : c'est que leurs arrêts en littérature étaient sans appel, et que le monde gravitait autour d'eux.

Ecrivant une lettre à la louange d'un de ses amis, Scudéri disait en commençant :

« Si je me connais en vers, et je pense m'y connaître... »

Et en terminant :

« C'est mon avis, je le soutiens, je le maintiens, et je signe : DE SCUDÉRI. »

A la suite d'un catalogue de ses ouvrages, il écrivait :

Moi qui suis fils d'un capitaine
Que la France estima jadis,
Je fais des desseins plus hardis ;
Ma Minerve est bien plus hautaine.

Scudéri, si bien partagé du côté de la famille et du côté du génie, avait fort peu de chance du côté de la fortune.

Une fois, cependant, il crut être sur le point de rentrer dans une dette de famille : un ami de son père, qui lui devait dix mille écus, lui écrivit de venir les toucher à Paris.

Scudéri et sa sœur partent du Havre ; à Rouen, ils trouvent une personne de leur connaissance qui arrivait de Paris.

— Quelles nouvelles ? demanda Scudéri.

— Ma foi, aucune... Ah ! si fait : hier, un tel, se promenant parmi des milliers de gens sur le boulevard de la Tournelle, a été tué d'un coup de tonnerre !

Le mort était l'homme aux dix mille écus.

Par Philippe de Cospéan, évêque de Lisieux, dont nous avons dit quelques mots à propos des nymphes de Rambouillet, la marquise lui fit avoir le gouvernement de Notre-Dame-de-la-Garde, à Marseille. Au moment de délivrer les expéditions de cette charge, M. de Brienne écrivit à madame

de Rambouillet qu'il était de dangereuse conséquence de donner ce gouvernement à un poète qui avait fait des poésies pour l'hôtel de Bourgogne. Madame de Rambouillet répondit qu'elle avait trouvé, dans un ancien auteur, que Scipion l'Africain avait fait des tragédies.

— Oui, riposta M. de Brienne ; mais il ne les a pas fait jouer à l'hôtel de Bourgogne.

Les expéditions n'en furent pas moins envoyées à madame de Rambouillet.

Scudéri partit donc pour Marseille, et s'installa à Notre-Dame-de-la-Garde.

Madame de Rambouillet disait de lui :

— Cet homme-là n'aurait pas voulu un gouvernement dans une vallée ; et il doit être magnifique à voir sur son donjon de Notre-Dame-de-la-Garde, la tête dans les nues, regardant avec mépris tout ce qui est au-dessous de lui.

Parmi les aventures dont il était le héros, et qui flattaient sa vanité, en voici une que racontait Scudéri :

Un grand seigneur des Pays-Bas était venu le prier de vouloir bien lui faire trois stances, l'une sur le bleu, l'autre sur le vert, et la dernière sur le jaune ; ce grand seigneur, amoureux d'une dame qui portait ces trois couleurs, avait pris la poste exprès pour venir lui demander cette grâce.

— Eh ! monsieur, lui dit Scudéri, ne voulez-vous que trois stances ?

— Oui, monsieur de Scudéri.

— Trois, c'est bien peu ! laissez-moi faire au moins deux strophes sur chaque couleur.

— Non, monsieur, il ne me faut que trois stances.

Scudéri les fit, mais en grognant d'être restreint sur un si beau sujet.

Il va sans dire que Scudéri fut de l'Académie.

Mademoiselle de Scudéri se lança dans la carrière littéraire par les *Harangues des femmes illustres* et l'*Illustre Bassa*. Elle mettait tout sous le nom de son frère, afin que cela se vendît mieux ; car c'était lui qui avait la réputation. Ce fut ainsi qu'elle fit *Cyrus* et *Clélie*.

Dans le monde des précieuses, elle avait nom Sapho.

Tout cela, œuvres de la sœur, œuvres du frère, se vendait fort bien ; mais, par malheur, le frère, comme chef de la communauté, touchait l'argent et en achetait des tulipes.

La Carte du Tendre qui, d'après l'avis de Chapelain, fut mise dans la *Clélie*, était de mademoiselle de Scudéri.

Sapho avait pris le samedi pour demeurer chez elle ; et ses soirées avaient un tel retentissement, que, lorsqu'on disait : « Allez-vous aux samedis ? » on savait que cela voulait dire : « Allez-vous chez mademoiselle de Scudéri ? »

Le grand rival de Scudéri était la Calprenède. Ces deux illustres ne se pouvaient voir ni sentir : la Calprenède était gascon ; Scudéri, gascon et demi. Et, cependant, le premier était né au château de Toulgou, près de Sarlat, et le second au Havre.

La Calprenède s'appelait Gaultier de Costes de la Calprenède ; il vint jeune à Paris et débuta par *la Mort de Mithridate*, qui fut imprimée en 1637.

Il racontait qu'il avait rimé malgré toute sa famille, et surtout malgré son père, lequel trouvait que c'était déchoir à un la Calprenède que de se faire poète.

— Un jour que mon père me trouva faisant des vers, dit-il, il fut si indigné, qu'il prit un pot de chambre et me le jeta à la tête.

— C'est de là que vous avez la tête fêlée ? demanda l'ami auquel il racontait l'anecdote.

— Non, répondit le poète ; car j'évitai le projectile, qui alla donner contre la muraille.

— Alors, ce fut le pot de chambre qui fut cassé ?

— Apprenez, mon cher, repartit la Calprenède, qu'au château de mon père, tous les pots de chambre sont d'argent.

En fait de romans, il publia d'abord *Cassandre*, où la plupart des héroïnes sont veuves, parce qu'il était amoureux d'une veuve ; puis *Cléopâtre*, dont il eut idée de faire la plus honnête femme de la terre ; le premier n'avait que dix volumes, le second en eut vingt.

Il allait, d'habitude, chez une madame Bonté ; il y rencontra une petite veuve appelée madame de Brac : celle-ci était folle de ses romans et avait quelque bien. Elle l'épousa à la condition qu'il finirait la *Cléopâtre* : la clause fut mise au contrat.

C'était le plus grand hâbleur du monde. Un jour qu'il allait par les rues avec Sarrasin, il voit passer un cavalier, et se met à crier :

— Faut-il qué jé suis malhurux ! faut il qué jé suis malhurux !

— Qu'y a-t-il donc ? lui demande Sarrasin, et quelle mouche vous pique ?

— J'avais fé serment dé tuer cé couquin la prémière fois qué jé lé rencontrerais.

— Eh bien, dit Sarrasin, l'occasion est belle, puisque le voici.

— Oui ; mais, par malhur, j'allé hier a confessé et jé promis à mon confessur dé lé laisser encore un pu dé temps !

Sarrasin disait :

— Que voulez-vous ! il a tant donné de cœur à ses héros, qu'il n'en a pas gardé pour lui.

Quelques jours après son mariage, la Calprenède, étant allé faire visite à Scarron, lui dit tout en causant :

— Jé laissé un hommé en bas ; jé vous prié, Scarron, faités monter cet hommé.

Puis, comme Scarron allait donner l'ordre :

— Non, non, reprit-il, c'est inutile, n'en faites rien.

Ce qui ne l'empêchait pas d'ajouter un instant après :

— Cependant, jé crois qu'il sérait mieux de fairé monter cé pauvre hommé.

— Voyons, dit Scarron, vous voulez me faire entendre que vous avez en bas un gentilhomme de votre suite ? C'est bon, je me le tiens pour dit.

Après *Cassandre* et *Cléopâtre*, la Calprenède fit imprimer un roman de *Pharamond* qu'il signa : « Gaultier de Costes, chevalier, seigneur de la Calprenède Toulgou, Saint-Jean de Livet et Vatimesnil. »

Quant à Sarrasin, que nous venons d'apercevoir allant par les rues avec lui, et qui était aussi un des beaux esprits du temps, c'était le fils d'un trésorier de France en la ville de Caen. Quoique sa naissance fût médiocre, il vint à Paris jouant l'homme de grande famille, et fit connaissance de mademoiselle Paulet, qui le présenta partout comme un homme de bon lieu et fort à son aise.

Il est vrai qu'il avait un carrosse ; « mais ses chevaux, dit Tallemant des Réaux, étaient les plus mal nourris de France. »

Lors de la guerre de Paris, le coadjuteur fit tant par le moyen de madame de Longueville, que le prince de Conti prit Sarrasin pour secrétaire. Celui-ci resta chez le prince jusqu'à sa mort — mort tragique, du reste, car il fut, dit-on, empoisonné par un Catalan qui le soupçonnait d'être l'amant de sa femme. — Ce qui rend la chose probable, c'est que la femme du Catalan mourut le même jour, à la même heure et de la même maladie.

XIV

Pendant tout ce temps, devinez ce qu'avait fait le roi.

Il était devenu amoureux !

Oh ! mais rassurez-vous : amoureux comme pouvait l'être le roi. Christine de Suède disait de lui que, des femmes, il n'aimait que l'espèce.

Au reste, avec son caractère triste et ennuyé, Louis XIII ne pouvait se passer ou d'une maîtresse ou d'un favori ; seulement, tout au contraire de Properce, il était plus jaloux de Gallus que de Cynthie.

Et de qui le roi était-il devenu amoureux ?

Excusons-le, s'il a besoin d'excuse : d'une personne charmante, de mademoiselle Louise de la Fayette, cinquième fille de Jean de la Fayette, seigneur de Hautefeuille, et de Marguerite de Bourbon-Busset.

Ce fut pendant le voyage que la reine fit à Lyon, en 1630, que cette passion prit naissance. Bassompierre raconte qu'étant allé, à propos de la campagne, prendre les ordres de Sa Majesté, il trouva, à son grand étonnement, le roi parmi les dames, et, contre sa coutume, galant et amoureux.

Mademoiselle de la Fayette, qui avait eu sous les yeux des exemples du peu de constance de la faveur royale, comprit qu'elle ne devait pas appuyer son avenir sur cette constance, et ne s'occupa que de distraire Sa Majesté, afin de ne faire aucun ombrage à la politique de M. de Richelieu.

Malheureusement, elle se trouva sur la route du père Joseph.

Le célèbre capucin avait remarqué la haine que le roi portait à son ministre, et, d'un génie presque égal à celui de Richelieu, il s'était dit que, si Richelieu tombait en le laissant debout, ce serait sur lui, Joseph, que s'appuierait ce roi faible et qui ne pouvait marcher sans soutien.

Mais il lui fallait d'abord être cardinal pour aller de pair avec celui qui avait été son maître. Dans l'espoir d'en arriver là, il offrit au pape Urbain VIII de faire conclure la paix avec la maison d'Autriche, et d'établir par le traité, sinon une supériorité des catholiques sur les protestants, au moins une complète égalité entre eux. Ces ouvertures flattaient le pape, qui y voyait un moyen d'agrandir la maison Barberini, dont il était.

Seulement, le père Joseph avait besoin d'une recommandation du roi. Comment obtenir cette recommandation ?

L'éminence grise songea tout naturellement à mademoiselle de la Fayette, qui était quelque peu sa parente. On fit envisager à la pauvre enfant que servir les projets du père Joseph

contre ceux du cardinal, c'était rendre la paix à la France; si elle réussissait, elle serait l'ange béni de toute l'Europe. Mademoiselle de la Fayette vit une mission providentielle à remplir, elle s'y dévoua au nom de l'humanité.

Le roi fut tout étonné qu'un jour — pour la première fois — mademoiselle de la Fayette lui parlât politique. Il voulut changer la conversation; mais mademoiselle de la Fayette y revint obstinément. De son côté, le père Joseph commença de démasquer ses batteries et de tirer à boulets rouges sur le cardinal.

Le faible Louis XIII vit une conspiration dans cette harmonie de sentiments politiques du capucin avec sa maîtresse, et, selon son habitude, il alla tout dire à Richelieu.

Richelieu se sentit trahi par son bras droit; il fit venir le père Joseph, lui reprocha sa perfidie, se mit à la traverse de ses projets, et résolut d'éloigner mademoiselle de la Fayette.

C'était contrecarrer les inclinations du roi, c'était briser son bonheur privé aux dépens de ses projets politiques, c'était une nouvelle lutte à entreprendre; mais Richelieu savait comment on sortait de ces sortes de luttes, et le passé lui répondait de l'avenir.

Il s'adressa au confesseur de mademoiselle de la Fayette, au père Carré, qui bientôt commença de prêcher la retraite à sa jolie pénitente, lui expliquant combien, loin du monde, son âme trouverait une voie facile pour monter au ciel.

Mademoiselle de la Fayette fit part au roi des insinuations du père Carré.

— Bon! dit le roi, je le connais, le bon père: il est un de ces sots que l'on gagne aisément dès qu'on leur dore une chapelle.

Le père Carré perdit donc son éloquence, ou peut-être cessa-t-il de la prodiguer inutilement, la chapelle du saint étant dorée.

Richelieu avisa.

Le roi avait tiré de sa garde-robe et fait l'un de ses premiers valets de chambre un nommé Boizenval: le cardinal fit venir cet homme, et le menaça de toute sa colère s'il ne se faisait pas son espion près du roi et de mademoiselle de la Fayette.

Boizenval, en sa qualité de valet de chambre, savait lequel, de Louis XIII ou de Richelieu, était le véritable roi: il se donna corps et âme au cardinal, s'obligeant non seulement à lui rapporter les paroles et les actions des deux amants, mais encore à lui donner connaissance des lettres et des billets qu'ils s'écriraient.

Il exécuta fidèlement sa promesse: à partir de ce moment, Richelieu se trouva littéralement en tiers avec les deux jeunes gens.

Malheureusement, le cardinal alla trop loin; il ne se contenta pas de savoir ce qui se disait dans le tête-à-tête, de lire ce qui s'écrivait pendant l'absence, il supprima certains billets, il en altéra d'autres; de sorte qu'il y eut brouille, mais, à la suite de la brouille, explication.

L'explication amena la découverte de la vérité. Boizenval fut chassé.

Mademoiselle de la Fayette sentit alors de quel poids pesait l'Inquisition du cardinal, et, d'elle-même, elle commença à parler de la retraite. Elle y était portée par un double sentiment: la piété d'abord, et ensuite le dégoût que lui inspirait la faiblesse du roi.

Il ne fallait donc que quelques instances nouvelles pour déterminer cette Madeleine sans péché à quitter le monde. Ces instances, on les fit faire par la marquise de Sennecey, première dame d'honneur de la reine, amie de mademoiselle de la Fayette, et par l'évêque de Limoges, son oncle.

Quant au père Joseph, il était malade et retiré au couvent des capucins. Dieu l'avait puni: depuis la trahison qu'il avait commise envers son patron, sa santé s'était toute dérangée, et il ne se remit jamais bien.

Mademoiselle de la Fayette se décida donc à plier sous le vent qui la poussait vers ce qu'on appelait le port, c'est-à-dire vers le couvent de la Visitation.

Elle y entra au commencement du mois de mars de l'an 1637.

Cependant le roi continua d'aller la voir.

C'est à ces visites au couvent de la Visitation qu'il faut rattacher la naissance du roi Louis XIV.

Touchez du bout des doigts à ce mystère de la naissance du grand roi: l'histoire brûle.

Le 5 décembre 1637, le roi alla faire au couvent de la Visitation une visite à sœur Angélique. — Sœur Angélique était le nom que portait mademoiselle de la Fayette, depuis qu'elle s'était retirée du monde. — Une des prérogatives attachées au titre de roi, de reine ou d'enfant de France, était d'avoir accès dans tous les couvents et de converser librement avec les religieuses: le roi Louis XIII conversa donc librement avec sœur Angélique.

Ce qui fut dit dans cette conversation, nul ne le sut jamais; mais ce que l'on sait, c'est qu'en sortant du couvent, le roi paraissait fort pensif.

Il faisait, en outre, une affreuse tempête mêlée de pluie et de grêle, une obscurité à ne pas voir à quatre pas devant soi.

On était venu de Grosbois; — car, depuis longtemps, le roi n'allait plus au Louvre, et n'avait plus aucun rapport avec la reine. — Le cocher demanda si l'on retournait à Grosbois. Louis XIII alors parut faire un grand effort sur lui-même, et, après un instant de silence:

— Non, dit-il, nous allons au Louvre.

Et le cocher prit rapidement le chemin du palais, enchanté qu'il était de n'avoir pas quatre lieues à faire par un temps pareil.

On arriva au Louvre.

A la vue de son époux, la reine se leva avec un étonnement réel ou simulé. Elle salua respectueusement Louis XIII; Louis XIII alla vers elle, lui baisa la main, et, d'une voix contrainte ou simplement embarrassée:

— Madame, lui dit-il, il fait si mauvais temps, que je ne puis retourner à Grosbois. Je viens donc vous demander un souper pour ce soir et un gîte pour cette nuit.

— Ce me sera un grand honneur et une grande joie d'offrir l'un et l'autre à Votre Majesté, dit la reine, et je remercie Dieu maintenant de cette tempête, qui m'a tant effrayée tout à l'heure.

Ainsi Louis XIII, pendant cette nuit du 5 décembre 1637, partagea non seulement le souper, mais encore la couche d'Anne d'Autriche.

Le lendemain matin, il partit pour Grosbois.

Etait-ce le hasard qui avait amené ce rapprochement entre le mari et la femme? La tempête avait-elle véritablement conduit Louis XIII au Louvre, ou mademoiselle de la Fayette avait-elle usé de son influence pour le pousser dans le lit de sa femme? La chose était-elle convenue d'avance entre Anne d'Autriche et sœur Angélique, et avait-on, en termes de magie blanche, fait prendre à Louis XIII la carte forcée?

Quoi qu'il en soit, cette nuit fut une nuit mémorable pour la France et même pour l'Europe; car, neuf mois après, heure pour heure, Louis XIV devait venir au monde.

La reine s'aperçut bientôt qu'elle était enceinte, et, cependant, elle ne parla de cette grossesse que le 11 mai 1638: elle venait de sentir remuer l'enfant. A qui en parla-t-elle? A M. de Chavigny d'abord. — M. de Chavigny était ministre d'Etat, et, néanmoins, chose singulière, la reine avait toujours eu à se louer de lui. Elle crut donc devoir le favoriser le premier de cette confidence.

M. de Chavigny s'achemina vers l'appartement du roi — Le roi, par hasard, était au Louvre.

Sa Majesté allait partir pour la chasse au vol; aussi, craignant d'être retardée par son ministre, son premier mouvement fut-il de froncer le sourcil.

— Eh! qu'avez-vous à me dire, monsieur? demanda Louis XIII. Affaire d'Etat? Cela ne me regarde point: cela regarde le cardinal.

— Sire, dit M. de Chavigny, je viens vous demander la grâce d'un pauvre prisonnier.

— La grâce d'un prisonnier? répéta le roi. Cela ne me regarde pas, monsieur de Chavigny; cela regarde le cardinal. Demandez-lui donc cette grâce; car ce prisonnier doit être son ennemi et, par conséquent, le nôtre.

Et, faisant un mouvement vers la porte, il indiqua à ceux qui devaient l'accompagner qu'il les invitait à le suivre.

— Sire, dit Chavigny insistant, la reine avait pensé qu'en faveur de la nouvelle que je vous apporte, Votre Majesté ferait quelque chose pour son protégé.

Ce protégé, c'était le pauvre La Porte, tenu en prison pour crime de fidélité: — La Porte, vous vous rappelez, cher lecteur, celui qui veillait dans les corridors, tandis que madame de Chevreuse introduisait Buckingham chez la reine.

— Et quelle nouvelle m'apportez-vous? demanda le roi.

— La nouvelle que la reine est enceinte, sire, répondit Chavigny.

— La reine enceinte! s'écria le roi. Si la reine est enceinte, ce doit être de la nuit du 5 décembre.

Louis XIII n'était point un monarque avec lequel il pût y avoir de confusion.

— Je ne sais de quelle nuit, sire, reprit Chavigny; mais ce que je sais, c'est que Dieu, dans sa miséricorde, a regardé le royaume de France et a fait cesser la stérilité qui nous affligeait tous.

— Etes-vous bien sûr de ce que vous me dites là, Chavigny? demanda le roi.

— Aujourd'hui même, sire, la reine a senti remuer l'enfant, et, comme il paraît que Votre Majesté lui a promis, le cas échéant, de lui accorder la grâce qu'elle lui demanderait elle vous demande, sire, de faire sortir de la Bastille La Porte, son ancien valet de chambre.

— C'est bon, c'est bon, dit le roi; si nous avons promis, nous tiendrons notre promesse.

Puis, se tournant vers les seigneurs de sa suite:

— Messieurs, dit-il, ce n'est qu'un petit retard pour notre chasse ; allez m'attendre en bas, tandis que, moi et Chavigny, nous passerons chez la reine.

Les courtisans sortirent tout joyeux. Le roi et Chavigny passèrent chez la reine.

La reine était dans son oratoire ; le roi y entra seul : Chavigny resta dans la pièce attenante.

Au bout de dix minutes, le roi sortit, il avait le visage tout radieux.

— Chavigny, dit-il, c'était vrai. Dieu veuille, maintenant, que ce soit un dauphin !... Ah ! comme vous enrageriez, mon cher frère !

— Et La Porte, sire ? demanda Chavigny.

— Il sortira demain de la Bastille, mais à la condition qu'il se retirera à Saumur.

Le lendemain, 12 mai, M. Leyras, secrétaire des commandements de la reine, se présenta à la Bastille, accompagné d'un commis de M. de Chavigny ; il fit signer à La Porte la promesse de se retirer à Saumur ; La Porte signa, et, le 13 au matin, il fut mis en liberté.

Ainsi le premier mouvement de Louis XIV dans le sein de sa mère ouvrit les portes de la Bastille à un innocent.

Nous venons de raconter les nouvelles officielles ; à présent, rapportons les cancans de la chronique privée.

Il est inutile de dire que mille bruits étranges se répandirent sur cette conception inattendue, venant vingt-deux ans après le mariage, dix-sept ans après sa consommation.

On assurait que la reine avait été parfaitement convaincue que la stérilité qu'on lui reprochait ne venait point d'elle ; ainsi, outre une première fausse couche qu'elle avait faite, en 1624, pour avoir sauté un fossé en courant, avec madame de Chevreuse, à travers les prairies de Saint-Cloud, elle se serait aperçue, vers l'année 1636, qu'elle était enceinte, mais trop tard pour que le roi pût prendre date. Cette grossesse, disait-on, avait été heureusement cachée au roi.

Là est peut-être la clef de ce grand mystère qui a préoccupé tout le XVIIIe siècle, le mot de cette énigme qu'on appela l'*homme au masque de fer*. La disparition de ce premier enfant, qui, selon les mêmes bruits, aurait été un garçon, avait donné de graves regrets à Anne d'Autriche, d'abord comme mère, ensuite comme reine : le roi, plus malade de jour en jour, pouvait mourir tout à coup, et la reine se trouvait, veuve, exposée à la vieille haine de Richelieu.

Or, nous l'avons vu, Richelieu s'était donné la peine de dire lui-même à Anne d'Autriche ce qu'il fallait faire pour éviter ce désagrément.

Aussi, à peine — disait-on toujours — s'aperçut-elle de sa troisième grossesse, qu'elle résolut d'en tirer parti en faisant accroire à Louis XIII qu'il y était intéressé, et en utilisant le fruit de cette grossesse, si c'était un garçon, comme héritier présomptif de la couronne.

La scène qui se serait passée au couvent de la Visitation, et que nous avons racontée, n'aurait été, dans ce cas, que le prologue d'une pièce déjà faite.

Des indiscrétions verbales et même *écrites* du vieux Guitaut, capitaine des gardes de la reine, corroborèrent ces bruits. M. de Guitaut avait raconté que, pendant cette mémorable soirée du 5 décembre, ce n'était pas le roi qui avait eu l'idée d'aller au Louvre, mais bien la reine qui l'avait envoyé chercher deux fois au couvent de la Visitation. Ainsi, ce serait de guerre lasse, et non pas de sa propre volonté, que Louis XIII se serait rendu au Louvre.

Quant au père de l'enfant, on indiquait d'un accord unanime le cardinal de Mazarin. Et cela devint par la suite d'autant plus vraisemblable que, Louis XIII mort, Mazarin se maria presque aussi ostensiblement avec Anne d'Autriche que, Marie-Thérèse morte, Louis XIV se maria avec madame de Maintenon. On sait qu'aucune loi canonique ne s'opposait à ce mariage, Mazarin étant cardinal, mais n'étant pas prêtre.

Il était d'habitude, à cette époque, de faire tirer l'horoscope des enfants royaux ; Richelieu, plus intéressé que personne à savoir quelle serait la destinée de celui que Anne portait dans son sein, avait déclaré qu'il ne connaissait qu'un homme capable de révéler d'une façon infaillible les mystères de l'avenir : cet homme, c'était un jacobin espagnol nommé Campanella. On s'informa de ce qu'était devenu le susdit Campanella : il avait quitté la France.

Le cardinal fit prendre des renseignements sur lui ; il apprit que Campanella, ayant eu maille à partir avec l'inquisition italienne, était prisonnier du saint-office et attendait son jugement dans les cachots de Milan.

Richelieu demanda sa liberté avec tant d'instances, qu'elle lui fut accordée. Il était temps : le pauvre jacobin sentait passablement le roussi !

C'était la seconde personne que Louis XIV faisait sortir de prison avant d'être venu au monde.

On sut que Campanella était acheminé vers la France ; la reine n'avait donc plus qu'à accoucher.

Ce fut le dimanche 5 septembre, vers cinq heures du matin, que le roi fut averti, par la demoiselle Filandre, que la reine, qui, depuis la veille à onze heures du soir, était dans les douleurs de l'enfantement, allait probablement être délivrée.

Il se rendit près d'elle.

A onze heures et demie du matin, la sage-femme annonça que le royaume de France ne tomberait pas, cette fois encore, en quenouille la reine étant accouchée d'un garçon.

Louis XIII prit à l'instant même des mains de la sage-femme l'enfant tel qu'il était, et alla à la fenêtre, en criant aux gens qui étaient rassemblés sous le balcon :

— Un fils, messieurs ! un fils !

Cela se passait au château de Saint-Germain.

Cinq minutes après, on savait la nouvelle à Paris, des télégraphes ayant été disposés tout le long de la route.

Le cardinal était à Saint-Quentin lorsque arriva l'heureux événement ; il écrivit au roi pour le féliciter, et l'invita à nommer le dauphin *Théodose*, c'est-à-dire *Dieudonné*. Le roi ne fit point la guerre à la mauvaise intention ; seulement, il décida que le dauphin s'appellerait Louis.

Par le même courrier, Richelieu félicitait la reine ; mais sa lettre était courte et froide. « Les grandes joies ne parleut point, » disait-il.

Le lendemain même de l'accouchement de la reine, Campanella était à Saint-Germain. Il demanda de retarder l'horoscope jusqu'à l'arrivée du cardinal.

Le cardinal arriva.

Campanella, comprenant quelle immense responsabilité il allait assumer sur lui, aurait bien voulu gagner encore du temps ; mais Richelieu lui fit entendre qu'il ne l'avait pas tiré pour rien des prisons de Milan.

On prit donc jour et heure.

Le jour et l'heure arrivés, on introduisit Campanella près du dauphin ; il lui fit ôter jusqu'à sa chemise et l'étudia attentivement ; puis, l'ayant fait rhabiller, il s'en revint chez lui pour tirer ses pronostics.

Au bout de trois heures, la reine, désireuse de savoir l'avenir qui attendait son fils, envoya chercher l'astrologue.

Campanella revint ; il prétendit que les observations faites par lui sur le corps de l'enfant royal n'étaient point suffisantes ; il le fit déshabiller de nouveau, et l'examina une seconde fois.

Enfin, pressé de formuler sa prédiction, il répondit en latin :

— Cet enfant sera luxurieux comme Henri IV... Il sera très fier... Il régnera longtemps et péniblement... Sa fin sera misérable et amènera une grande confusion dans la religion et dans le royaume.

L'ambassadeur de Suède Grotius écrivait à Oxenstiern, le douzième jour de la naissance du dauphin :

« Le dauphin a déjà changé trois fois de nourrice ; car non seulement il tarit leur sein, mais encore il le déchire.

« Que les voisins de la France prennent garde à une si précoce rapacité ! »

L'horoscope de Campanella s'accomplit.

Les craintes de Grotius se réalisèrent...

Pour suivre jusqu'au bout l'influence de mademoiselle de la Fayette sur les destinées de la France, nous avons sauté par-dessus l'échafaud du duc de Montmorency.

On a vu comment Monsieur s'était tiré de l'affaire Chalais : au lieu d'y perdre quelque chose, il y avait, au contraire, gagné le titre de duc d'Orléans, de Chartres, de Montpensier et de Châtellerault ; le titre de comte de Blois ; le titre de prince de Dombes et de la Roche-sur-Yon, etc., etc. ; plus, un apanage d'un million donné par le roi, et quatre cent mille livres de rente apportées par sa femme.

Il voulait savoir si, par le même moyen, il ne pourrait pas doubler tout cela.

Donc, il s'éveilla un beau matin, tout ému du traitement que le cardinal faisait subir à Marie de Médicis — prisonnière, ou à peu près — fit demander les pierreries de sa femme pour les convertir en argent, disposa toutes choses pour quitter l'hôtel de Bellegarde, où il était logé, et, suivi de quinze gentilshommes, il alla frapper à la porte du Palais-Royal.

Le cardinal, étonné de la visite du prince, s'avança audevant de lui jusque dans les antichambres.

— Monsieur, lui dit le duc, je suis venu pour vous dire que je ne pouvais ni ne voulais plus rester votre ami. Je quitte Paris, et me retire dans mon apanage, où je saurai me défendre, sachez cela, monsieur !

Et, laissant le cardinal tout stupéfait de cette boutade, il monta en voiture et partit, en effet, pour Orléans.

Arrivé là, Gaston envoya de tous côtés des agents pour recruter une armée ; ces agents revinrent avec une vingtaine d'hommes : c'était juste ce qu'il fallait pour faire tomber vingt têtes en Grève.

En même temps, le bruit courait que le roi en personne allait marcher sur Orléans.

On conseilla à Gaston, ou de faire la paix — chose facile, car le roi la proposait lui-même — ou de sortir du royaume.

Les conditions de la paix n'étaient point assez brillantes pour être acceptées par le duc d'Orléans : il pensa qu'étant

plus coupable, il obtiendrait des conditions plus avantageuses, et prit le parti de quitter la France.

Il se mit en route, escorté par une petite troupe de seigneurs des meilleures familles ; cette petite troupe était commandée par le comte de Moret, fils naturel de Henri IV, et par Louis de Gouffier, comte de Roanne.

En traversant le pays, on criait : « Vive Monsieur ! vive la liberté du peuple ! » Il ne se fit aucun soulèvement, et cela, pour deux raisons : le peuple savait déjà ce qu'était Monsieur, il ne savait pas encore ce que c'était que la liberté.

Au reste, toutes les villes de la Bourgogne se fermaient devant le prince rebelle ; il n'y eut que Seurre qui lui ouvrit ses portes, parce que Seurre appartenait au duc de Bellegarde, et que le duc de Bellegarde ne se crut pas le droit d'interdire à un fils de France l'entrée d'une ville qui était sienne.

Là, il fut rejoint par le duc d'Elbeuf et par le comte et la comtesse de Fargis.

Mais Gaston ne fit à Seurre qu'une halte d'un instant et se retira en Lorraine.

Le roi marchait, pour ainsi dire, sur les talons de son frère : il arriva derrière lui à Seurre, y mit garnison, et, le 31 mars 1631, lança un édit par lequel tous ceux qui avaient accompagné le duc d'Orléans, et particulièrement le comte de Moret, les ducs d'Elbeuf, de Bellegarde et de Roanne, le président Lecoupieux et M. de Puylaurens étaient déclarés coupables de haute trahison.

Lorsque Gaston eut passé la frontière, et que son intention de s'établir hors de France ne fut plus douteuse, le roi revint à Fontainebleau.

Il y avait à peine quelques mois que ces faits s'étaient accomplis, lorsqu'on apprit à la cour que, par une belle soirée d'été — c'était le 18 juillet — un carrosse à six chevaux était sorti de Compiègne vers dix heures du soir ; qu'à la même heure, une dame accompagnée d'un gentilhomme s'était fait ouvrir une porte du château donnant sur le rempart, dans le but apparent d'aller prendre le frais ; que le carrosse avait passé l'Oise sur un bac, et que la dame sortie du château n'y était pas rentrée.

C'est-à-dire que la reine mère s'était enfuie pour aller rejoindre son second fils hors de France.

Onze ans après, l'année même où mourait Richelieu, un an avant que mourût Louis XIII, elle expirait, misérable et manquant de tout, dans la maison de son peintre Rubens, à Cologne.

Quant à Gaston d'Orléans, qui faisait mourir les autres dans l'exil, il n'était pas si fou que d'y mourir lui-même.

Son affaire avait perdu beaucoup de son importance. Chassé des Etats envahis du duc de Lorraine, il était poursuivi, par le maréchal de la Force, en France, où il était rentré ; sa présence remuait les provinces, mais ne les soulevait point. Langres lui avait fermé ses portes, le canon de Dijon avait tiré sur lui ; il avait traversé la Loire à Moulins, était entré dans le Bourbonnais, et avait pénétré jusque dans l'Auvergne, lorsque, tout à coup, on apprit, avec un étonnement mêlé de douleur, que le duc Henri de Montmorency venait de se rallier à son parti et avait soulevé tout le Languedoc en sa faveur.

Nous avons dit : « Avec un étonnement mêlé de douleur ; » en effet, le duc de Montmorency était fort aimé, et l'on savait déjà ce que risquaient les insensés qui embrassaient la cause de Gaston d'Orléans.

Expliquons en quelques mots ce qu'était le dernier duc de Montmorency, et tâchons surtout de le montrer à nos lecteurs sous son vrai jour, et non pas tel que le montrent les historiens.

Henri II, duc de Montmorency, était né à Chantilly le 30 avril 1595 ; il avait donc trente-deux ans à peine, lorsqu'il prit parti pour le duc d'Orléans. Quoiqu'il eût les yeux de travers, il était d'agréable mine, et, quoiqu'il eût la langue embarrassée, il avait le geste si gracieux, que l'on cessait d'écouter ses paroles pour ne plus voir que sa pantomime. Souvent il commençait un compliment ou un récit et s'arrêtait à mi-chemin. La première fois qu'il parut chez madame de Rambouillet, il s'embarrassa tellement, que ce fut le cardinal de la Valette qui, venant à son secours, acheva la phrase commencée, mais, pendant ce temps-là même, le duc continua si bien d'accompagner du geste ce que disait le cardinal, qu'il eut tous les honneurs du compliment, quoique ce fût un autre qui l'eût fait.

— Jésus ! s'écria le duc de Candale, fils aîné de M. d'Epernon, que cet homme est donc heureux d'avoir des bras !

En outre, M. de Montmorency était riche, brave, galant, libéral, dansait à merveille, était très bien à cheval, avait des gens d'esprit à ses gages, faisait faire ses vers par Théophile et Mairet, donnait beaucoup aux pauvres, étant ami de tout le monde et adoré de ceux qui l'approchaient.

Un jour, il entend dans un salon un gentilhomme qui disait :

— Si je trouvais vingt mille écus à emprunter, ma fortune serait faite.

Il le tire à part.

— Venez chez moi demain, monsieur, dit-il, j'ai à vous parler.

Le gentilhomme se rend à l'invitation et trouve les vingt mille écus comptés sur une table.

Un an après, ce gentilhomme, enrichi, les lui rapporte.

— Gardez, dit le duc ; les Montmorency ne prêtent pas ; ils donnent.

L'autre insistant :

— Monsieur, ajouta-t-il, je suis récompensé par le plaisir que j'ai à voir un gentilhomme tenir sa parole ; gardez les vingt mille écus ; vous me désobligeriez en me forçant à les reprendre.

Il envoya un jour à la marquise de Sablé, dont il était l'amant, une donation de quarante mille livres de rente en fonds de terre ; mais elle la lui renvoya, et, plus sévère sur ce point que le gentilhomme aux vingt mille écus, rien ne put la lui faire accepter.

Une femme qui refuse une donation de quarante mille livres de rente mérite bien qu'on s'occupe d'elle un instant ; nous reviendrons tout à l'heure à M. de Montmorency.

Madeleine de Souvray, femme de Philippe-Emmanuel de Laval, marquis de Sablé, était fille du maréchal de Souvray, qui avait été gouverneur de Louis XIII. Elle était fort jeune lorsqu'elle vit pour la première fois M. de Montmorency, qu'elle aima passionnément. Il obtint d'elle un rendez-vous. Ce rendez-vous était donné dans une salle basse ; au lieu d'entrer par la porte, le duc, avec une agilité qui n'appartenait qu'à lui, bondit par la fenêtre : à partir de ce moment elle fut prise et garda cet amour à peu près toute sa vie.

Par malheur, M. de Montmorency était loin d'être aussi sentimental que sa maîtresse, et cette dissemblance dans le caractère amenait des refroidissements entre eux.

Un jour que le duc revenait de son gouvernement du Languedoc, madame de Sablé envoya un gentilhomme au-devant de lui à une demi-journée, pour lui témoigner toute l'impatience où elle était qu'il fût près d'elle.

Le gentilhomme trouva le duc et revint en disant :

— Madame, monseigneur n'est pas moins impatient que vous.

— Mais où est-il ?

— Il va venir.

— Pourquoi donc n'est-il pas venu tout de suite ?

— Madame, le lieu où il s'est arrêté pour dîner n'avait que de mauvaises auberges mal approvisionnées ; de sorte qu'il a été contraint d'envoyer chercher deux perdrix, qu'il les a fait plumer en sa présence, qu'il les a vu rôtir, et les a mangées de grand appétit.

Cela ne parut point à madame de Sablé une grande marque d'impatience, et, quoique le maréchal arrivât sur ces entrefaites, elle fut si piquée de son peu d'empressement, qu'elle s'enferma chez elle et ne le voulut point voir.

Elle était fort jalouse de M. de Montmorency, et il faut avouer qu'il y avait de quoi, car le duc était fort coquet ; seulement, elle était jalouse à tort et à travers. Un jour, elle lui reprocha d'avoir dansé au bal de la cour, et d'avoir choisi les plus belles danseuses.

— Eh ! madame, lui demanda M. de Montmorency, voulez-vous donc que je choisisse les plus laides ?

— Certainement, monsieur, répondit-elle ; c'était votre devoir.

Après l'exécution du pauvre maréchal, elle devint une des plus grandes visionnaires du monde, surtout à l'endroit de la mort ; plusieurs fois elle tomba malade de frayeur en entendant dire que la sœur, le frère ou la tante de celui ou de celle qui parlait avait eu la rougeole ou simplement la fièvre.

Comme Mademoiselle avait la petite vérole, M. de Nemours alla visiter la marquise.

Dès qu'elle le vit, elle lui demanda :

— Ah ! monseigneur, n'avez-vous point été assez imprudent pour aller chez Mademoiselle ?

— Justement, répondit-il.

— Je parie que vous y êtes monté ? s'écria la marquise pâlissant.

— Sans doute ; je voulais parler à quelqu'un.

— Et que vous êtes entré dans sa chambre ?

— Non ; une de ses femmes est venue au-devant de moi.

— Et vous avez parlé à cette femme ?

— Je montais pour cela.

— Oh ! sauvez-vous, monsieur de Nemours ! sauvez-vous !

Le duc s'en va. Dix minutes après, madame de Longueville arrive et trouve la chambre pleine de fumée : madame de Sablé y avait brûlé tout ce qui peut chasser le mauvais air.

Madame de Longueville voulait parler : mais la marquise n'écouta pas un mot de ce qu'elle disait, répétant sans cesse :

— Avez-vous vu un homme aussi imprudent que M. de Nemours !

Quand il s'agissait de la saigner, c'était bien une autre histoire : elle faisait d'abord conduire le chirurgien dans le lieu de la maison le plus éloigné de celui où elle couchait ; là, on donnait au praticien un bonnet et une robe de chambre, s'il avait un aide, on donnait à l'aide un pourpoint ; tout cela, de peur qu'ils ne lui apportassent le mauvais air.

Un jour qu'elle était chez la maréchale de Guébriant, rue de Seine, près de l'hôtel Liancourt :

— Ah ! dit-elle, ne vous étonnez pas que je reste si longtemps ; je suis empêchée de m'en retourner.

— Et pourquoi cela ?

— J'ai vu sur le pont Neuf un petit garçon qui a eu depuis peu la petite vérole ; il demande l'aumône : en le chassant, mes gens pourraient gagner le mal.

— Mais, alors, pourquoi ne vous en allez-vous point par le pont Rouge ?

— Ah bien, oui ! la dernière fois que j'y suis passée, je l'ai entendu qui craquait !

Elle se décida enfin à s'en aller par le pont Rouge, craignant moins encore la chute du pont que la petite vérole.

Il fut question de peste à Paris ; alors, la terreur de la marquise n'eut plus de bornes : elle crut avoir besoin d'une consultation, se sentant déjà malade. Elle fit, en conséquence, réunir trois médecins auxquels on donna à chacun une robe et un bonnet comme à l'ordinaire ; puis on les fit asseoir près de la porte d'une grande salle à l'extrémité de laquelle était la marquise, couchée sur son lit comme une personne mourante. La dame de compagnie allait dire aux médecins ce que sa maîtresse éprouvait et retournait, ensuite transmettre à celle-ci les réponses de la Faculté.

C'était juste au moment où le fils de madame de Rambouillet venait de mourir de la peste. La belle Julie d'Angennes écrivait dans le même temps à la marquise, mais en prenant, bien entendu, toutes les précautions nécessaires.

Voici, du reste, la lettre de mademoiselle de Rambouillet ; nous aimons à croire qu'elle fut écrite avant la mort de son frère ; sans quoi, elle ferait plus d'honneur à son esprit qu'à son cœur : pourtant, nous devons l'avouer, le contenu de cette lettre laisse à penser qu'elle fut postérieure à la mort

La suscription portait d'abord ceci :

« Mademoiselle du Chalais (c'était le nom de la demoiselle de compagnie de madame de Sablé) lira, s'il lui plaît, cette lettre à madame la marquise *au-dessous du vent.* »

Puis la lettre contenait ce qui suit :

« Madame, je crois ne pouvoir commencer de trop bonne heure mon traité avec vous ; car je suis assurée qu'entre la première proposition que l'on vous fera de me voir et la conclusion, vous aurez tant de réflexions à faire, tant de médecins à consulter, et tant de craintes à surmonter, que j'aurai eu tout le loisir de m'aviser. Les conditions que je vous offre sont de n'aller point chez vous que je n'aie été trois jours sans aller à l'hôtel de Condé ; de changer de toute sorte d'habillements, de choisir un jour qu'il aura gelé ; de ne vous approcher que de quatre pas ; de ne m'asseoir que sur un seul siège. Vous pourrez aussi faire faire un grand feu dans votre chambre, brûler du genièvre aux quatre coins, vous environner de vinaigre impérial, de rue et d'absinthe. Si vous pouvez trouver vos sûretés dans ces propositions sans que je me coupe les cheveux, je vous jure de les exécuter très religieusement ; et, si vous avez besoin d'exemple pour vous fortifier, je vous dirai que la reine a bien voulu voir M. de Chaudebonne, qui sortait de la chambre de mademoiselle de Bourbon, et que madame d'Aiguillon, qui a bon goût sur ces choses-là et à qui l'on ne saurait rien reprocher sur de pareils sujets, vient de me mander que, si je ne voulais aller la voir, elle viendrait me chercher ! »

On ignore si, malgré toutes ces précautions, la belle Julie d'Angennes fut reçue.

Un jour, madame la marquise de Sablé fit tirer son horoscope.

— Quel âge avez-vous, madame ? demanda l'astrologue.

— Trente-six ans.

Elle en avait quarante-deux.

L'astrologue parla tout bas à mademoiselle de Chalais.

— Que dit-il ? demanda la marquise, qui, selon son habitude, se tenait à distance.

— Madame, il me dit qu'il ne peut rien faire qu'il ne sache votre âge au juste.

— Il se moque, il se moque, cet astrologue !

Puis, au bout d'un instant :

— S'il n'est pas satisfait, je lui donne six mois de plus ; mais qu'il commence, il n'en aura pas davantage.

Avant d'emménager dans une maison, elle s'informait si personne n'y était mort. Un jour, elle résilia un bail, en payant un gros dédit, parce qu'elle apprit qu'un maçon s'était tué en la bâtissant.

Elle se faisait celer si souvent, que l'abbé de la Victoire, Claude Duval de Coupeauville, prélat d'un esprit charmant, ne disait plus, en parlant d'elle, que *feu* la marquise de Sablé.

Pour le coup, elle se crut morte, et en demeura plus d'un an brouillée avec l'abbé de la Victoire.

Sa meilleure amie était la comtesse de Maure, visionnaire comme elle : elles s'étaient logées porte à porte pour se voir tout à leur aise ; mais, comme, à la moindre indisposition de l'une l'autre avait peur d'attraper quelque maladie mortelle, elles étaient quelquefois trois mois sans se voir, s'écrivant dix fois le jour.

La comtesse de Maure tomba sérieusement malade.

On comprend que, dès lors, toute communication directe fut rompue entre les deux amies ; seulement, chaque jour, mademoiselle de Chalais, d'une fenêtre à l'autre, interrogeait les gens de la comtesse de Maure sur la santé de leur maîtresse.

Il est vrai que madame de Sablé avait bien recommandé, si madame de Maure mourait, qu'on ne le lui dît pas.

Enfin, celle-ci mourut.

Chalais revint toute triste de son observatoire.

— Eh bien, Chalais ? demanda la marquise

— Oh ! madame !

— Est-ce qu'elle ne mange plus ?

— Non.

— Est-ce qu'elle ne parle plus ?

— Non.

— Ah ! Chalais, elle est morte, alors.

— Madame, répondit Chalais, souvenez-vous que c'est vous qui l'avez dit, et non pas moi.

Un autre jour, elle entend un chant d'église dans la cour de son hôtel.

— Chalais, voyez ce que c'est.

— Eh ! madame, ce sont tous les enfants de chœur rouges et blancs de Paris.

— Mais que font-ils ?

— Ils chantent un *De profundis.*

— Pour qui ?

— Pour vous.

— Comment, pour moi ? Mais qui donc envoie ces petits misérables ?

— L'abbé de la Victoire.

— L'abbé de la Victoire ?

— Oui ; ne vous voyant pas, il continue à soutenir que vous êtes morte, et il prie et fait prier pour le repos de votre âme.

— Il est donc là, avec toute sa sainte marmaille ?

— Oui, madame.

— Eh bien, dites-lui que je lui pardonne, mais qu'il s'en aille, lui et ses maudits choristes.

— Madame, il dit qu'il ne sera sûr que vous êtes vivante que lorsqu'il vous aura parlé.

— Qu'il monte, alors !

L'abbé monta, fut pardonné et renvoya ses enfants de chœur

Revenons à M. de Montmorency.

Nous avons dit qu'il était fort coquet ; aussi donna-t-il bien du chagrin à la pauvre marquise de Sablé.

Il aima d'abord la Choisy, fille de bon lieu, mais très galante, qui, quoique ayant été mariée depuis, fit mettre sur son tombeau qu'elle avait été fort estimée des grands et avait eu l'amitié de plusieurs.

Puis le duc fut amoureux de la reine ; mais Buckingham vint, sans dire gare, donner au milieu de cet amour et le dérangea fort. M. de Montmorency avait un portrait de son auguste bien-aimée, et il faisait mettre à genoux les gens auxquels il le montrait.

Un jour, il eut querelle avec Bassompierre ; celui-ci dansait mal, M. de Montmorency s'en moqua.

— Il est vrai, dit Bassompierre, que je n'ai pas tant d'esprit que vous dans les pieds ; mais je me vante d'en avoir davantage ailleurs.

— En tout cas, répliqua le duc, si je n'ai pas aussi bon bec, je crois avoir meilleure épée.

— Oui, dit Bassompierre, vous avez celle du grand *Anne.*

Et Bassompierre prononça le mot comme s'il n'avait qu'un *n.*

Ils allaient se battre le lendemain, mais on les accorda avant qu'ils se séparassent.

M. de Montmorency eut une autre querelle avec le duc de Retz. Il avait été sur le point d'épouser mademoiselle de Beaupréau ; mais la reine fit rompre le mariage, pour lui donner une de ses parentes qui était de la maison des Ursins ; plus tard, le duc de Retz épousa mademoiselle de Beaupréau La querelle vint de ce que, au lieu d'appeler

son rival *duc de Retz*, M. de Montmorency l'avait appelé *duc de Mon-Reste*.

La duchesse de Montmorency était fort jalouse de son mari, qu'elle aimait tendrement. Cependant comme toutes les femmes couraient après son cher duc, et qu'il en venait de la province rien que pour le voir, elle fit un marché avec lui : c'est qu'il aurait carte blanche, pourvu qu'il lui racontât ses bonnes fortunes. Le marché fut non seulement

l'épée de connétable, qui déjà quatre fois était entrée dans sa famille, et lui montra les têtes encore sanglantes de Chalais et de Marillac roulant au pied de l'échafaud.

Montmorency adhéra.

Seulement, il avait demandé le temps de faire des levées et de réunir un nombre d'hommes suffisant, lorsque, tout à coup, il apprit que Gaston d'Orléans arrivait, poursuivi par deux armées.



L'échafaud avait été dressé dans la cour de l'Hôtel de Ville.

fait, mais tenu, et la duchesse se consolait des infidélités de son mari en voyant, disait-elle avec orgueil, quelles grandes dames il lui donnait pour rivales.

Le duc était très brave, mais très médiocre homme de guerre, comme on le verra tout à l'heure quand nous raconterons l'affaire où il tomba entre les mains des troupes royales.

Reprenons donc notre récit où nous l'avons laissé, c'est-à-dire au moment où l'on apprit que le duc venait d'embrasser la cause de Gaston d'Orléans.

L'abbé d'Elbène, neveu de l'évêque d'Albi, était venu, de la part du prince, proposer à M. de Montmorency de se déclarer contre Richelieu ; il lui exagéra la gloire dont se couvrirait l'homme qui renverserait l'idole, lui promit

Gaston amenait environ deux mille hommes avec lui, et, pour ces deux mille hommes, huit ou dix maréchaux de camp.

Montmorency, quoique pris à court, ne voulut point faillir à la parole donnée. Il avait envoyé des émissaires en Espagne pour en tirer de l'argent et y lever des hommes ; car à peine si, avec ce que lui amenait le duc d'Orléans, il avait six mille soldats à opposer aux troupes royales ; encore étaient-ils répartis entre Lodève, Albi, Uzès, Alais, Lunel et Saint-Pons.

Deux armées, comme nous l'avons dit, poursuivaient le duc : l'une était commandée par le maréchal de la Force ; l'autre par le maréchal de Schomberg.

Montmorency résolut d'attaquer la dernière.

Le 29 août 1632, il la joignit, et prit aussitôt ses dispositions de combat. Monsieur était en personne près du duc de Montmorency.

Alors, le maréchal de Schomberg, n'oubliant pas que le cardinal de Richelieu n'était que ministre, et pouvait tomber ; songeant que le roi était d'une santé chancelante, et pouvait mourir ; qu'enfin, Monsieur, contre lequel il marchait, était l'héritier du trône, le maréchal de Schomberg, disons-nous, ouvrit une dernière négociation avec le prince, et envoya Cavoye pour parlementer.

Mais le duc répondit

— Combattons d'abord ; après la bataille, on parlementera.

La journée du 31 se passa en reconnaissances mutuelles.

Le 1er septembre, à huit heures du matin, M. de Schomberg s'empara d'une maison qui n'était qu'à quelques portées de mousquet des premières lignes du duc de Montmorency, et y logea une avant-garde.

A cette nouvelle, le maréchal-duc prit avec lui cinq cents hommes, alla reconnaître l'armée de Schomberg, et, se trouvant près de la maison occupée, chargea ceux qui étaient dedans, lesquels abandonnèrent aussitôt leur poste.

M. de Montmorency revint vers son corps d'armée, tout joyeux de ce succès, qu'il tenait pour être de bon augure.

Il trouva le duc d'Orléans qui l'attendait, avec le comte de Moret, son frère naturel, et le maréchal de Rieux.

Alors, s'avançant vers le prince :

— Monsieur, lui dit-il, voici le jour où vous serez victorieux de tous vos ennemis, le jour où vous réunirez le fils avec la mère ! Mais, ajouta-t-il, il faut que, ce soir, votre épée soit comme est la mienne ce matin, c'est-à-dire rouge jusqu'à la garde !

Le duc d'Orléans n'aimait pas les épées nues et surtout les épées sanglantes : il détourna les yeux.

— Eh ! monsieur, dit-il, ne perdrez-vous donc jamais l'habitude de vos rodomontades ? Ce que vous avez fait ce matin ne préjuge en rien de la journée et nous donne tout au plus des espérances.

— En tout cas, reprit le maréchal, en supposant que je ne vous donne que des espérances, c'est plus que ne vous donne le roi votre frère ; car, au lieu de vous donner des espérances, il vous les ôte toutes, même celle de la vie.

— Bah ! fit Gaston en haussant les épaules, croyez-vous que la vie de l'héritier présomptif soit jamais en jeu ? Arrive qui arrive, je suis toujours sûr de faire ma paix, pour moi et trois personnes.

Le maréchal sourit amèrement.

— Bon ! dit-il à demi-voix au comte de Moret et au maréchal de Rieux, voilà déjà notre homme qui saigne du nez ; il compte s'enfuir, lui troisième ; mais ce n'est ni vous ni moi, n'est-ce pas, messieurs, qui lui servirons d'escorte ?

Les deux gentilshommes répondirent que non.

— Eh bien, continua le maréchal-duc, joignez-vous à moi. Il faut que nous l'engagions si avant aujourd'hui, que nous le voyions l'épée à la main.

En ce moment, on vint annoncer que l'on voyait l'armée de Schomberg sortir du bois et se ranger en bataille.

— Allons ! messieurs, dit le maréchal-duc, voici l'heure... Chacun à son poste !

Puis, voulant juger par lui-même de la force de l'ennemi, M. de Montmorency, tout couvert de plumes aux couleurs du duc d'Orléans, monta sur un cheval gris qui n'avait point encore fatigué, lui fit franchir un ruisseau, et s'en alla jusqu'à cinquante pas des lignes ennemies ; puis, lorsqu'il eut vu ce qu'il désirait voir, il revint vers ses hommes, et prit le commandement de l'aile droite, laissant celui de l'aile gauche au comte de Moret.

Presque aussitôt, les premiers coups de feu se firent entendre : les deux généraux, qui ne devaient plus se revoir, se saluèrent une dernière fois avec leurs épées, et marchèrent à l'ennemi.

Du côté du duc, l'affaire fut courte.

Impatient d'en venir aux mains, il se met à la tête d'un escadron de cavalerie, franchit un fossé, et se jette dans un chemin étroit où quelques gentilshommes seulement peuvent le suivre.

Le comte de Rieux avait voulu le retenir ; mais, voyant la chose impossible

— Je vais donc vous suivre, monseigneur, dit-il, et au moins mourrai-je avec vous !

Il tint parole.

A l'extrémité du chemin où Montmorency s'était si imprudemment engagé, l'infanterie royale était rangée en bataille

Le duc reçut le feu sans s'arrêter, et quoiqu'une balle l'eût touché à la gorge.

Au même instant il se trouva en face de quelques chevau-légers du roi accourus à sa rencontre. D'un coup de pistolet, il cassa le bras de l'officier qui les commandait, mais qui, en même temps, lui logeait deux balles dans la bouche

Sans s'occuper de sa triple blessure, le maréchal continua de pousser en avant ; deux des chevau-légers, le baron de Laurières et son fils, tentent de lui barrer le passage ; il les culbute tous deux ; mais tous deux, en tombant, déchargent sur lui leurs pistolets, dont les deux balles lui labourent la poitrine.

N'importe ! il continue son chemin.

Enfin, après avoir forcé le septième rang, son cheval, criblé de blessures, s'abat, et le maréchal-duc roule avec lui, perdant son sang par dix plaies, et jetant, comme dernier cri de guerre, son nom de Montmorency.

Ainsi qu'on le voit, cette bataille, dite de Castelnaudary, fut à peine un combat ; pendant que le duc se faisait prendre le comte de Moret se faisait tuer. L'engagement ne dura pas plus d'une heure : M. de Schomberg, dans son rapport, compte huit morts et deux blessés. — Les deux blessés et quatre des morts l'étaient du fait de M. de Montmorency.

Le duc, tombé évanoui sous son cheval, en fut tiré par les soins d'un archer du roi.

Lorsqu'il revint à lui, sa première parole fut pour demander un confesseur ; se croyant blessé à mort, il tira de son doigt une bague qu'il pria l'archer de remettre à la duchesse sa femme.

On lui enleva d'abord son armure, ce qui le soulagea fort ; puis l'archer et quelques-uns de ses camarades le portèrent sur leurs bras jusqu'à une métairie voisine, où l'aumônier du maréchal de Schomberg reçut sa confession.

Un chirurgien vint ensuite, qui lava et banda ses plaies ; après quoi, on plaça une planche avec de la paille sur une échelle ; les gardes du roi y étendirent leurs manteaux, et, sur ce brancard improvisé, portèrent le duc à Castelnaudary.

Son arrivée dans cette ville, où il était adoré, occasionna presque une émeute, et il fallut employer la violence pour empêcher la douleur populaire de devenir séditieuse.

Lorsqu'on se fut assuré que les blessures du duc n'étaient pas mortelles, on s'occupa de lui faire son procès.

Pour cela, on le conduisit à Toulouse.

Mais les capitouls déclarèrent que, quelle que fût la garde que l'on donnât au maréchal, ils ne pouvaient répondre d'un prisonnier si cher au peuple ; en conséquence, on l'enferma au château de Lectoure, qui, pour le gouvernement dépendait de la Guyenne, et, pour la justice, de Toulouse.

M. de Montmorency commença par récuser les juges qu'on lui voulait donner, disant que c'était au parlement de Paris de faire son procès.

Mais bientôt il eut honte, lui, soldat, d'engager cette lutte

— Bah ! dit-il, à quoi bon chicaner ma vie ? Je serai aussi bien condamné à Paris qu'ici.

Alors, il coupa sa moustache et sa cadenette — on n'en portait qu'une à cette époque — et les envoya à sa femme.

Quant au duc d'Orléans, il avait, comme de raison, fait sa paix : le 1er octobre, les conditions en furent ratifiées à Montpellier. Il avait bien un peu bataillé pour obtenir la vie de Montmorency ; mais, voyant que son obstination faisait traîner en longueur ses propres affaires, il avait cédé, abandonnant le pauvre maréchal comme il avait déjà abandonné Chalais.

Cependant, on faisait de grandes instances près du roi en faveur de M. de Montmorency ; mais le roi ne voulait entendre à rien.

— Il faut que mon frère soit puni, répétait-il. Étrange manière de punir Gaston d'Orléans que de couper le cou à Henri de Montmorency !

Sollicité de tous côtés, le cardinal ne put s'empêcher de présenter un terme moyen : c'était de faire condamner le duc, mais de surseoir au châtiment en se tenant néanmoins tout prêt à l'exécuter, dès qu'on aurait à se plaindre du duc d'Orléans, et, cela, sans autre forme que d'envoyer le grand prévôt faire sa charge au lieu où le prisonnier serait gardé.

— Il est vrai, ajoutait le cardinal, que M. de Montmorency est d'une garde difficile !

Le roi trouva que ce serait trop d'embarras, et décida que la justice aurait son cours.

Le procès ne pouvait être long : le duc avouait tout. Amené sur la sellette, il déclara reconnaître la faute dans laquelle il était tombé, plus par imprudence que par malice, dont il avait maintes fois demandé pardon à Dieu et au roi, comme il faisait présentement.

La Cour rendit son arrêt.

Cet arrêt dépouillait le duc de tous états, honneurs et dignités ; il le condamnait à avoir la tête tranchée sur un échafaud dressé en la place de Salins, déclarait les terres de Montmorency et de Danville privées à jamais du titre de pairie et réunies au domaine avec tous les autres biens du condamné.

Le duc, au reste, avait demandé une singulière grâce qui lui avait été octroyée sans conteste : celle d'être traité avant le jugement même, comme si l'arrêt eût été prononcé. En conséquence, on lui accorda un confesseur dès le second jour de son arrivée à Toulouse.

Le père Arnoux, ancien confesseur du roi, disgracié onze ans auparavant, avait été choisi par le duc. Il fut introduit près de lui, et y resta jusqu'au moment de l'exécution.

Montmorency demanda, en outre, pour sa lecture, l'*Imitation de Jésus-Christ*, et se fit apporter quelques reliques; en même temps, comme s'il voulait rompre avec tous les souvenirs mondains, il se dépouilla de sa chaîne et de ses bracelets.

Le roi hâtait le jugement tant qu'il pouvait : il s'ennuyait à Toulouse, et était pressé d'en partir. Cependant l'arrêt prononcé, le père Arnoux implora vingt-quatre heures de sursis : il lui fallait ces vingt-quatre heures, disait-il, pour achever de détacher le malheureux duc des choses de ce monde. C'était un simple prétexte; car le duc était parfaitement résigné; mais tous les amis du condamné s'étaient donné le mot, et devaient profiter de cette journée pour tâcher d'obtenir sa grâce.

Par malheur, le roi s'était mis à l'abri des sollicitations en interdisant à tous les parents du condamné l'entrée de la ville où il se tenait. Madame de Condé, sœur du duc, tenta vainement d'arriver jusqu'au roi; rebutée de tous côtés, elle se retira dans une chapelle où elle demeura jusqu'au soir en prière.

Le duc d'Angoulême, qui devait sa liberté à M. de Montmorency, écrivit au roi pour implorer sa clémence; un gentilhomme du duc d'Orléans, porteur d'une lettre suppliante écrite par son maître, se jeta par trois fois aux pieds du roi, pleurant et baisant le bas de son manteau; mais prières et larmes furent inutiles.

Le cardinal de la Valette, le duc et la duchesse de Chevreuse, impitoyablement repoussés, forcèrent le duc d'Epernon de supplier pour eux; le vieillard, avec ses cheveux blancs et sa barbe blanche, s'agenouilla devant Louis XIII, et le pria de pardonner au duc de Montmorency le crime dont lui-même, duc d'Epernon, s'était rendu coupable, donnant sa fidélité présente comme exemple de ce que pouvait produire le pardon : le roi resta les yeux baissés, les sourcils froncés, le visage morne, et ne répondit pas plus que s'il eût été sourd et muet.

Enfin, desserrant ses lèvres blêmes et serrées par la colère :

— Retirez-vous, monsieur! dit-il au duc.

Le vieillard joignit les mains avec un geste suppliant.

— Retirez-vous! répéta le roi.

Le duc se retira.

Dès lors, tout le monde vit bien qu'il fallait s'adresser non plus au roi, mais à Dieu, et qu'un miracle seul pouvait sauver le condamné.

Ramené à l'hôtel de ville, et pendant qu'on délibérait encore, le maréchal-duc écrivit à sa femme une lettre d'adieu, lui envoya un état de ses dettes, une espèce de testament en faveur de ses domestiques et des gentilshommes de sa maison; puis, enfin, la pria de faire don de trois tableaux précieux qu'il possédait à trois légataires différents.

L'un de ces tableaux était pour sa sœur la princesse de Condé; l'autre, pour la maison professe de Saint-Ignace, et le troisième, chose étrange! pour le cardinal de Richelieu.

C'est ainsi que ceux que l'on invitait à s'ouvrir les veines, sous Caligula et sous Néron, ne manquaient jamais de laisser quelque legs précieux à l'empereur qui les faisait mourir.

Ces soins accomplis, le duc quitta l'habillement qu'il portait et en prit un de toile blanche, qu'il avait fait préparer d'avance pour son dernier jour; puis il écrivit encore deux lettres, l'une au cardinal de la Valette, l'autre à la princesse de Condé, et fit quelques nouvelles dispositions pour ses serviteurs.

On vint alors, au nom du roi, — et comme c'était l'usage en pareille occasion, — demander au condamné le bâton de maréchal et le collier de l'Ordre, qu'il remit aussitôt, en se préparant à descendre à l'étage inférieur pour y entendre l'arrêt de la cour. En ce moment, le lieutenant des gardes qui commandait à l'hôtel de ville fut mandé de la part du roi. Tout le monde crut que Sa Majesté faisait grâce, et il y eut un murmure de joie qui se répandit jusque sur la place.

Le lieutenant, plein d'espoir, arriva tout courant au logis du roi et trouva le maréchal de Châtillon suppliant à son tour en faveur du malheureux duc : le roi resta inébranlable, seulement, « ayant égard aux prières d'un de ses serviteurs pour que l'exécution du duc se fit en un lieu particulier, ainsi qu'il fut autrefois accordé en semblable cas par son très honoré père, que Dieu absolve, » il permit, comme Henri IV avait fait pour Biron, que Montmorency eût la tête tranchée dans la cour de l'hôtel de ville de Toulouse.

L'officier retourna vers le condamné, et, en le voyant de loin revenir morne et silencieux, on comprit que toute espérance était perdue.

En effet, il apportait pour toute grâce celle que nous avons dite.

L'heure était donc arrivée.

Le lieutenant trouva le prisonnier au milieu des gardes et s'entretenant avec le père Arnoux.

Il le fit descendre dans la chapelle.

Montmorency, un crucifix à la main, et couvert d'une méchante casaque de soldat jetée sur son linceul de toile, alla droit à l'autel, y fit sa prière, puis entendit à genoux la lecture de sa sentence.

Pendant ce temps, l'officier tentait un dernier effort.

— Je vais rendre compte au roi, avait-il dit. Attendez mon retour avant d'aller plus loin.

On attendit son retour : il rapportait au bourreau l'ordre de faire son office.

Le duc, alors, donna ses mains à lier, son cou à dépouiller, ses cheveux à couper : — il avait les cheveux longs et flottants sur les épaules, suivant la mode du temps.

La seule recommandation qu'il fit à l'exécuteur, pendant cette opération suprême que notre époque railleuse a appelée *la toilette*, fut celle-ci :

— Mon ami, veillez, je vous prie, à ce que ma tête ne roule pas jusqu'à terre.

Puis, toujours s'entretenant avec le père Arnoux, il sortit de la chapelle et s'avança vers l'échafaud, dressé dans la cour de l'hôtel de ville, dont les portes étaient fermées; sans s'arrêter, il monta les degrés d'un pas ferme, se mit à genoux, et posa sa tête sur le billot.

Au-dessus du billot, dit la relation, était suspendue une sorte de doloire tenue entre deux ais de bois et attachée par une corde qui, en se lâchant, la faisait tomber.

Cependant, comme le duc s'était mal placé, ou que, dans la position prise, ses blessures le faisaient souffrir :

— Attendez, dit-il au bourreau.

Et il se plaça autrement.

Puis, faisant signe qu'il était prêt :

— *Domine Jesu!* murmura-t-il, *accipe spiritum meum!* (Seigneur Jésus, recevez mon âme!)

La corde fut lâchée, et la tête séparée du corps.

C'était un essai de notre guillotine moderne.

Aussitôt la tête tranchée, — et l'exécuteur, fidèle à la recommandation faite, avait eu soin, en la retenant par les cheveux, d'empêcher qu'elle ne roulât à terre, — aussitôt la tête tranchée, disons-nous, on ouvrit les portes, les soldats sortirent de l'hôtel de ville, et le peuple s'y précipita.

Ainsi s'accomplit la prédiction de Nostradamus exprimée dans ces deux vers de ses *Centuries :*

Neufve obturée au grand Montmorency,
Hors lieux *prouvés*, délivré à *clère peine* (1).

La pauvre veuve, en recevant la lettre et les cheveux de son mari, se retira au couvent de la Visitation de Moulins, dont elle mourut supérieure, le 5 juin 1666.

« Elle y pleura tant, dit Tallemant des Réaux, que, de voûtée qu'elle était devenue d'une grande fluxion; elle redevint droite comme auparavant : sa fluxion s'était écoulée par les yeux. »

Mairet, en lui dédiant une tragédie, lui donne la qualité de « très inconsolable princesse. »

Elle fit élever un tombeau magnifique à son mari; ce tombeau existe toujours à Moulins, et a son double dans la galerie de Versailles.

XV

Cependant, le roi était redevenu amoureux.

Cette fois, c'était de mademoiselle de Hautefort, qui fut depuis la maréchale de Schomberg.

Marie de Hautefort, fille de Charles, marquis de Hautefort, était née en 1616.

A douze ans, elle fut admise parmi les filles d'honneur de Marie de Médicis, et, comme elle était très pieuse, on ne l'appelait à la cour que *sainte Hautefort*.

Dès 1630, Louis XIII l'avait remarquée; or, à cette époque, Marie de Médicis était déjà exilée, ou à peu près, et c'était la moindre des choses de faire passer la jeune fille du service de la reine mère à celui d'Anne d'Autriche; pour justifier cette mutation, on donna à madame de Flotte, grand'mère de mademoiselle de Hautefort, la charge de dame d'atours de la reine; de sorte que mademoiselle de Hautefort se trouva, par cet arrangement, obligée de suivre la cour.

Le cardinal n'avait point nui à ce nouveau goût du roi. Nous avons vu combien il se défiait de mademoiselle de la Fayette; il poussa mademoiselle de Hautefort en avant,

(1) *Neufve* : Castelnaudary qui, en patois, veut dire *forteresse neuve*; — *obturée* : fermée; — *prouvés* : publics; — *clère peine* : manière de prononcer les arrêts de mort au parlement de Toulouse.

comme, plus tard, il poussa Saint-Simon, comme, plus tard encore, il poussa Cinq-Mars : c'était sa manière de faire.

Cependant il ne tardait jamais à se repentir de ces sortes de manœuvres, et il en fut cette fois comme à l'ordinaire. *Sainte Hautefort*, réduite à ses simples inspirations, était peu dangereuse ; mais tout le monde n'avait pas son caractère inoffensif.

Elle se lia avec une autre fille de la reine nommée Chémerault ; à peine liées, les deux petites filles se mirent à cabaler : c'était la rage de l'époque.

Chémerault et Hautefort reçurent aussitôt l'ordre de quitter la cour, et de se mettre en retraite chacune dans un couvent.

Hautefort choisit les Madelonnettes ; or, le choix était singulier, et indiquait une humilité grande : les filles de la Madeleine, ou les Madelonnettes, établies en 1620 dans la rue des Fontaines, ne recevaient d'habitude que des *madeleines*.

Mademoiselle de Hautefort était loin de se trouver dans ce cas-là ; aussi, l'abbé de la Victoire étant allé lui faire visite :

— Ah ! mademoiselle, lui demanda-t-il, c'est donc pour faire honneur au roi que vous vous êtes retirée ici ?

Disons quelques mots de cet abbé de la Victoire, un des beaux esprits du temps, et dont nous avons déjà cité quelques traits à propos de la marquise de Sablé.

L'abbé de la Victoire, Claude Duval de Coupeauville, était d'une bonne famille de robe, originaire de Rouen. Il fut présenté à la cour par Voiture, et se fourra immédiatement dans la société de M. le Prince.

Son abbaye de la Victoire était située près de Senlis. La reine y alla une fois ; si avare que fût l'abbé — et il l'était comme une fourmi — il ne laissa point que de lui offrir une collation.

— Ah ! dit la reine en regardant autour d'elle, comme vous avez bien fait raccommoder cette abbaye-là !

— Madame, repartit l'abbé, s'il vous plaisait de m'en donner encore deux ou trois vieilles, je vous promets de les faire raccommoder aussi bien que celle-ci.

La reine, sans aller aussi loin qu'il le désirait lui en obtint cependant une seconde, ce qui porta son revenu à trente mille livres, mais ne le rendit pas moins avare, au contraire. Il connaissait sa lésinerie, en riait lui-même, et se sauvait en goguenardant.

Il disait à M. Godeau, évêque de Vannes — vous savez, celui qu'on appelait le nain de la princesse Julie :

— Je vous aime tant, mon cher évêque, que, si j'étais capable de faire de la dépense, c'est pour vous que j'en ferais.

A quelque temps de là, Godeau annonce à l'abbé de la Victoire qu'à cause de la cherté du foin, il a vendu ses chevaux.

— En vérité, dit l'abbé, c'est le moment de me venir faire une visite.

— Et comment voulez-vous donc que je vous la fasse, cette visite, puisque je n'ai plus de chevaux ?

— En chaise, donc !

— Que ferez-vous des porteurs ? Il m'en faudra au moins quatre.

— Bon ! je les attraperai bien : je vous enverrai prendre en carrosse à une lieue de la Victoire.

Il racontait lui-même que son cuisinier lui avait demandé congé, disant qu'à son service, il oublierait le peu qu'il savait.

Bref, on citait les mots de l'abbé de la Victoire comme on citait ceux de madame Cornuel.

Mademoiselle de Hautefort se croyait tranquille aux Madelonnettes, quand l'inquiétude du ministre vint l'y relancer ; Richelieu craignit qu'on ne la rappelât à la cour, ainsi que Chémerault, et toutes deux reçurent l'ordre de quitter Paris.

Plus tard, lorsque l'ancienne fille d'honneur fut devenue duchesse de Schomberg, le jésuite Lemoine lui adressa des vers qui faisaient allusion à son exil. Les voici ; peut-être sont-ils un peu bien galants pour des vers de jésuite : tant mieux ! ils réhabiliteront l'ordre, qui n'était point accusé de faiblesse pour les femmes.

A la duchesse de Schomberg

Après le mauvais temps qu'a vu votre maîtresse,
Ne vous étonnez pas, vertueuse duchesse,
Que, sans avoir égard à la fleur de vos ans,
Sans respect des amours déclarés vos suivants,
Et sans considérer ces grâces si pudiques,
Déjà de votre train, déjà vos domestiques,
Un vent funeste aux fleurs et des grâces jaloux
Se soit si rudement élevé contre vous.
De quelque noble feu que la rose s'allume,
De quelque doux esprit que l'œillet se parfume,
Et la rose et l'œillet soit au front du Printemps,
Soit sur le sein de Flore, ont à craindre les vents ;
Et les Grâces jamais ni les Amours, leurs frères,
N'ont pu calmer ces vents du jaloux en colère.
En cela, pour le moins, vous reste le bonheur
De faire dans le trouble éclater votre cœur,
Et, par une merveille à la cour bien nouvelle,
On y vit une fleur aussi tendre que belle,
Plus forte que les vents qui font plier les pins
Et de la tête aux pieds font trembler les sapins !
Au bruit que l'on en fit, les nymphes de la Seine,
La coiffure en désordre et toutes hors d'haleine,
Montèrent sur leur rive, et de leurs longs soupirs,
Secondés de leurs flots, imités des zéphyrs,
Pleurèrent les vertus avec vous rejetées,
Regrettèrent en vous les grâces maltraitées.
D'autre part, à ce bruit, la Loire au lit d'argent
Dépêcha vers la Seine un zéphyr diligent,
Pour vous servir d'escorte, et, de là, vous conduire
Vers l'heureuse contrée où s'étend son empire.

Ce qui avait éloigné mademoiselle de Hautefort la ramena : Richelieu eut peur de la Fayette, qui, même derrière les grilles du couvent de la Visitation, lui paraissait une rivale redoutable. Il rappela donc mademoiselle de Hautefort, et, comme celle-ci ne voulait point revenir sans Chémerault, les deux inséparables rentrèrent ensemble à la cour.

Les amours du roi recommencèrent, — amours platoniques s'il en fut !

Un jour que Louis XIII jouait au volant avec les deux amies, le volant alla se planter dans la gorge de mademoiselle de Hautefort.

Elle, en riant, s'approcha du roi, lui offrant le volant sur la charmante raquette où il était tombé ; mais lui prit les pincettes, comme on fait au lazaret de peur de la peste, et, du bout des pincettes, saisit le volant.

Une seconde occasion se présenta de faire éclater au même endroit la chasteté de Louis XIII.

La reine, ayant reçu un billet dont elle voulait faire mystère au roi et auquel cependant elle désirait répondre, attacha ce billet à la tapisserie de sa chambre, afin de l'avoir sous les yeux et de ne point l'oublier. Tout à coup, le roi vint à entrer ; la reine n'eut que le temps de faire un signe à mademoiselle de Hautefort, qui s'empara du billet.

Louis XIII vit le mouvement, et, toujours soupçonneux, voulut savoir quel était ce billet et d'où il venait. En conséquence, il tenta de l'arracher à Hautefort, qui se débattit longtemps contre lui, mais qui, étant enfin à bout de force, enfonça le billet dans sa gorge.

Aux yeux de Louis XIII, c'était là un lieu d'asile, et le billet fut respecté.

La gorge de mademoiselle de Hautefort avait cependant une grande réputation de beauté. Une perle y étant tombée, Boisrobert fit à ce sujet le madrigal suivant :

Ne te plains pas du piège où je te vois tombée,
Riche perle qui fais le plaisir de nos yeux :
La gorge qui t'a dérobée
Fait des larcins plus précieux !

Cette haine de Louis le Chaste pour les gorges de ses sujettes se manifesta un jour d'une façon plus éclatante encore. On lit dans le jésuite Barry l'anecdote suivante :

« Une jeune demoiselle s'étant présentée au dîner de Louis XIII, à Dijon, avec la gorge découverte, le roi s'en prit garde et tint son chapeau enfoncé et l'aile abattue tout le temps du dîner, du côté de cette curieuse ; seulement, la dernière fois qu'il but, il retint une gorgée de vin en sa bouche et la lança dans le sein découvert de la demoiselle. »

La faveur de Louise de Hautefort grandit de telle façon, que Richelieu vit bien qu'il fallait la combattre par une autre.

Ce fut alors qu'il lança Cinq-Mars.

Le beau roman de notre confrère et ami Alfred de Vigny a donné au nom de Cinq-Mars une grande popularité en France.

Nous avons vu comment, pour combattre Barradas, le cardinal avait inventé Saint-Simon ; comment, pour combattre la Fayette, il avait inventé Hautefort. Voyons comment, pour combattre Hautefort, il inventa Cinq-Mars.

Un jour, le roi allant à la chasse, entra aux Filles-Sainte-Marie, où était la Fayette.

Il resta cinq heures à causer avec elle.

En le voyant revenir, Nogent lui dit :

— Eh bien, sire, vous venez de consoler la pauvre prisonnière.

— Hélas ! répondit le roi, je suis plus prisonnier qu'elle !

Le cardinal sut la chose et pensa qu'il était temps de distraire le roi par quelque nouveau visage.

Henri Coiffier, marquis de Cinq-Mars, était le second fils du maréchal d'Effiat.

Le maréchal d'Effiat — *dubiæ nobilitatis*, comme on disait alors, — s'appelait Coiffier-Ruzé, et on le prétendait parent

d'une certaine Coiffier qui tenait cabaret. C'était un fort bel homme, fort élégant et fort adroit.

Lorsque le duc de Savoie — celui qu'on appelait le Bossu — vint à Paris, Henri IV lui donna de grandes courses de bague, et fit courir les gentilshommes les plus habiles à ce jeu; mais il garda d'Effiat pour la fin. D'Effiat remporta le prix.

Beaulieu-Ruzé, son grand-oncle maternel, le fit son héritier, à la condition qu'il prendrait son nom et ses armes.

A peine M. d'Effiat savait-il écrire, et Tallemant des Réaux parle d'une lettre de lui, où le mot *octobre* était écrit *auquetaubrai*.

Il fut envoyé en Angleterre pour le mariage de madame Henriette de France avec Charles Ier, puis fait grand maître de l'artillerie et surintendant des finances. Il mourut en 1632; de sorte qu'il ne vit ni l'élévation ni la chute de son fils.

Le cardinal avait remarqué que le roi avait quelque inclination pour Cinq-Mars. Il n'y avait plus rien à faire de Saint-Simon, dont la faveur durait depuis cinq ou six ans déjà. Cinq-Mars étant le fils d'une de ses créatures, Richelieu pensa qu'il n'avait rien à craindre de lui

Cinq-Mars avait une profonde répulsion pour Louis XIII; il savait à quel prix on achetait la faveur royale : les précédents de Chalais et de Barradas n'étaient pas faits pour le rassurer; puis peut-être avait-il un pressentiment...

Quoi qu'il en soit, son destin l'entraina.

Nous l'avons dit, Louis XIII était bien autrement ardent en amitié qu'en amour; et, tout Bourbon qu'il était, il semblait avoir hérité des vices des Valois.

Le roi n'avait jamais aimé personne aussi chaudement que Cinq-Mars: il l'appelait son cher ami; de sorte que, lorsqu'on parlait du jeune marquis à la cour, on disait d'habitude *le cher ami*.

Louis XIII commença par le faire grand écuyer; de là le titre de *M. le Grand*, que, dans les mémoires contemporains, on donne au favori aussi souvent que le nom de Cinq-Mars.

Pendant qu'il était au siège d'Arras, il fallait qu'il écrivît au roi deux fois par jour. Un matin, on trouva Sa Majesté tout en larmes : M. de Cinq-Mars avait tardé d'un jour à lui donner de ses nouvelles!

Cinq-Mars, durant la première année de sa faveur, fut tout simplement l'espion du cardinal auprès du roi; Richelieu exigeait que le jeune homme lui dît jusqu'au moindre mot échangé entre lui et son auguste compagnon; Cinq-Mars résistait, ne voulant rapporter au cardinal que ce qui pouvait intéresser directement celui-ci.

Richelieu avait d'abord désiré que M. de Cinq-Mars fût ce qu'avait été Chalais, c'est-à-dire grand maître de la garde-robe; mais cela ne se put, M. de la Force tenant la place et refusant de s'en défaire. Le cardinal proposa alors au roi de faire son favori premier écuyer; cette fois, ce fut Cinq-Mars qui refusa, disant qu'il resterait ce qu'il était, ou qu'on le ferait grand écuyer. Le roi ne voulut point mécontenter son cher ami : il le fit donc grand écuyer.

Ce fut le premier déboire que Cinq-Mars donna à M. de Richelieu.

Puis, bientôt, comme le roi disait tout à son favori, grandes et petites affaires, le cardinal commença d'être jaloux de cette confiance; il en fit des reproches au roi, lui exposant le danger qu'il y avait à déposer les secrets de l'Etat dans une si jeune tête. Cinq-Mars, auquel le roi répéta le propos, en conçut un vif ressentiment; aussi, quelque temps après soupçonnant la Chesnaie, premier valet de chambre du roi, d'être son espion pour le compte de l'éminentissime, demanda-t-il instamment son renvoi.

Le roi chassa la Chesnaie, et, comme en le chassant, il le maltraitait :

— Messieurs, dit-il, ne vous inquiétez point; le drôle n'est pas gentilhomme.

Le cardinal vit d'où venait le coup : il fit avouer à Cinq-Mars que c'était lui qui avait exigé le renvoi de la Chesnaie.

Cinq-Mars s'excusa en disant que la Chesnaie était une mauvaise langue qui le mettait mal avec le roi.

Mais Richelieu ne pardonna point cette rébellion à son ancien protégé, et, dès ce moment, il lui déclara une guerre à mort.

Louis XIII était d'une si merveilleuse tendresse avec ses favoris, que cela leur donnait le vertige : ils se croyaient ancrés sur le roi, et cette croyance les perdait.

Il en fut ainsi de M. de Cinq-Mars.

Comment aussi les favoris ne seraient-ils pas devenus fous? Lisez la page 74 du tome III de Tallemant des Réaux, édition Charpentier. Nous prendrions bien la peine de copier cette page; mais nous n'osons pas : il faut pour publier de pareilles choses, être un grave magistrat comme M. de Monmerqué.

Bref, Louis XIII était plus jaloux de M. de Cinq-Mars qu'il ne l'avait jamais été de la reine; il le faisait épier nuit et jour pour savoir s'il n'allait pas en cachette chez quelque femme.

Il est vrai que le grand écuyer était de complexion fort amoureuse. Il avait été fou de Marion Delorme; il allait alors chez elle jusqu'à quatre fois par jour, et, chaque fois, changeait d'habit des pieds à la tête; — ce qui faisait fort enrager sa mère, femme de nature assez avare. — Enfin, la passion de Cinq-Mars acquit de telles proportions, que la maréchale d'Effiat, craignant qu'il ne voulût épouser la belle courtisane, obtint du parlement d'y mettre opposition.

Mais la plus grande passion de Cinq-Mars fut pour mademoiselle de Chémerault, celle que nous avons vu exiler avec mademoiselle de Hautefort; l'amour du marquis servit même de prétexte à cet exil.

Un soir que la cour était à Saint-Germain, M. le grand écuyer rencontre un de ses amis nommé Ruvigny, et lui dit :

— Suis-moi.

Ruvigny fait quelques observations sur la colère où sera le roi quand il apprendra que Cinq-Mars a été à Paris; mais celui-ci se contente de répondre:

— Viens si tu veux, mon cher; quant à moi, j'ai rendez-vous avec Chémerault, et il faut que j'y aille.

Ruvigny se décide à l'accompagner.

Il y avait un endroit des fossés où un palefrenier devait attendre Cinq-Mars avec deux chevaux. Le palefrenier était bien là, mais seul : il s'était endormi, et on lui avait volé les deux chevaux!

Voilà Cinq-Mars au désespoir.

Alors, Ruvigny et lui vont de porte en porte pour se procurer d'autres montures; mais bientôt ils s'aperçoivent que quelqu'un les suit.

— Qui êtes-vous ? que demandez-vous ? dit Cinq-Mars en se retournant.

L'homme répond que, croyant que ces messieurs voulaient se battre, il les suivait pour les en empêcher.

— Crois-moi, dit Ruvigny à Cinq-Mars, c'est un espion du roi. Rentre au château.

Cinq-Mars secouait la tête; il voulait à toute force aller à Paris, fût-ce à pied; cependant Ruvigny lui fit entendre raison et non seulement le força de rentrer, mais encore de faire venir dans sa chambre quelques officiers de la garde-robe qui n'étaient point encore couchés, pour s'entretenir avec eux. L'important était de prouver au roi que Cinq-Mars n'avait pas découché.

Le lendemain, en apercevant le grand écuyer, le roi lui dit :

— Ah! vous avez été à Paris, Cinq-Mars ?

Le jeune homme nie.

Le roi affirme.

Alors, Cinq-Mars fait venir les officiers qui lui avaient tenu compagnie jusqu'à deux heures du matin.

Le roi fut bien forcé de croire à leur témoignage, et l'espion en fut pour ses frais.

Il faut dire que l'existence d'un favori du roi Louis XIII était une triste existence, et l'on comprend que Cinq-Mars s'en soit défendu tant que la chose lui fut possible. Le roi fuyait le monde et surtout Paris; il avait honte de la misère du peuple. Quand il venait par hasard dans la capitale, à peine si quelques cris de « Vive le roi! » s'élevaient sur son passage; et puis Louis XIII haïssait tout ce que Cinq-Mars aimait, et Cinq-Mars aimait tout ce que Louis XIII haïssait. Ils ne s'entendaient qu'en un point : — ils détestaient abominablement tous deux le cardinal.

Ce fut sur ces entrefaites que l'éminentissime, ayant fait bâtir une salle de spectacle dans son palais, y fit représenter *Mirame*.

Parlons un peu de *Mirame*, de l'Académie, des cinq auteurs; la chose se rattache indirectement aux affaires du malheureux Cinq-Mars.

En 1635, le cardinal avait, comme nous l'avons vu, fondé l'Académie française; aussi les académiciens, reconnaissants, commencèrent-ils par proclamer le cardinal dieu, et par censurer le *Cid*.

Le cardinal était enragé contre le *Cid*, parce que le *Cid* avait réussi et que les pièces des cinq auteurs ne réussissaient pas, quoique Corneille en fût. Les cinq auteurs étaient Boisrobert, Colletet, Desmarets, l'Estoile et Rotrou. Chacun d'eux faisait un acte, mais le sujet était toujours donné par son Eminence.

Richelieu disait tout haut qu'il n'aimait et n'estimait que la poésie. Un jour qu'il travaillait avec Desmarets, il lui demanda :

— A quoi croyez-vous que je prenne le plus de plaisir, monsieur?

— Selon toute probabilité, monseigneur, à faire le bonheur de la France.

— Point du tout, dit le cardinal : à faire des vers.

Mais, sur ce point comme sur tous les autres, il n'aimait guère à être repris. Une fois, par distraction, il avait fait un vers de quinze pieds; l'Estoile le lui fit remarquer, en disant :

— Monseigneur, voilà un vers qui ne passera jamais.
— Pourquoi cela, monsieur ? demanda le cardinal.
— Mais il a quinze pieds, monseigneur !
Le cardinal les compta.
— Bah ! dit-il, nous le ferons bien passer tout de même.
Il croyait qu'il en était d'un vers comme d'un édit.
Au reste, il traitait habituellement les gens de lettres avec de grandes civilités. Un jour, il ne voulut jamais se couvrir parce que Gombaud voulait rester nu-tête : il posa, en conséquence, son chapeau sur la table, disant :
— En ce cas, monsieur Gombaud, nous nous incommoderons tous deux.
Vingt fois il força Desmarets de se couvrir et de s'asseoir dans un fauteuil, exigeant, en outre, qu'il ne l'appelât que *monsieur*.
Soit qu'il fît de la politique, soit qu'il fît de la littérature, le cardinal dictait, et le plus souvent ne travaillait que la nuit ; quand il se réveillait, il faisait réveiller son secrétaire. Ce secrétaire était un jeune garçon de Nogent-le-Rotrou nommé Chéret ; il avait plu à Son Eminence parce qu'il était discret et assidu ; mais cette vie de reclus que menait le pauvre diable, ce défaut de sommeil de nuit qu'on ne lui laissait pas rattraper pendant le jour, rendaient son existence presque intolérable ; aussi il arriva qu'au bout de huit ou dix ans que Chéret travaillait auprès du cardinal, un homme ayant été arrêté et mis à la Bastille, Laffemas, qui avait été commis pour l'interroger, trouva parmi ses papiers quatre lettres de Chéret, dans chacune desquelles on lisait :

« Je ne puis vous aller trouver comme je vous l'avais promis ; car nous vivons ici dans la plus étrange servitude du monde, et sous le plus grand tyran qui fut jamais ! »

Le cardinal, ayant eu connaissance des lettres, fit appeler Chéret.
Celui-ci arriva.
— Cheret, lui demanda le cardinal, qu'aviez-vous de bien, quand vous êtes entré à mon service ?
— Rien, monseigneur, répondit Chéret.
— Qu'avez-vous, maintenant ?
— Monseigneur, dit Chéret tout étonné, excusez-moi ; mais il faut que j'y pense un peu.
Le cardinal attendit dix minutes.
— Eh bien, demanda-t-il, y avez-vous pensé ?
— Oui, monseigneur.
— Dites ce que vous avez, alors.
Chéret fit ses comptes.
— Vous oubliez, dit le cardinal, un article de cinquante mille livres.
— Je n'ai point touché cette somme, monseigneur.
— N'importe ! vous la toucherez... Faites votre total, Chéret.
Chéret fit son total, et il se trouva que ce garçon, qui était entré sans un sou au service du cardinal, avait, au bout de huit ans, cent vingt mille écus de bien.
Alors, le cardinal, lui mettant ses lettres sous les yeux :
— Allez ! vous êtes un coquin ! lui dit-il ; que je ne vous revoie jamais.
Et il le chassa. — Mais madame d'Aiguillon le lui fit reprendre plus tard.
On voit qu'en robe de chambre, le cardinal avait parfois du bon.
Revenons à sa tragédie de *Mirame*, dont l'histoire de Chéret nous a écartés.
Nous avons dit que le cardinal avait fait bâtir une salle de théâtre dans son palais. Il avait dépensé trois cent mille écus à la construction de cette salle. — Aujourd'hui, il n'en reste rien, que l'habitude répandue dans les théâtres de France de désigner la droite du spectateur par le *côté cour* et la gauche par le *côté jardin* ; cette désignation tenait à la manière dont la salle du prélat-poète était placée, son côté droit donnant sur la cour du palais, son côté gauche sur le jardin.
Pour inaugurer cette salle et pour se venger en même temps de la reine, Richelieu avait fait, avec Desmarets, une tragédie de *Mirame*. L'héroïne de la pièce méprise l'hommage du roi de Phrygie, et lui préfère Arimant, favori du roi de Colchos. — Il est inutile d'ajouter que le roi de Phrygie était Louis XIII, et le roi de Colchos, Buckingham.
L'abbé Arnauld, qui assistait à la représentation de cette tragédie fameuse, dit dans ses Mémoires :

« J'eus ma part de ce spectacle et m'étonnai, comme beaucoup d'autres, qu'on eût eu l'audace d'inviter Sa Majesté à être spectatrice d'une intrigue qui, sans doute, ne devait pas lui plaire, et que, par respect, je n'expliquerai point ; mais il lui fallut souffrir cette injure, que l'on dit qu'elle s'était attirée par le mépris qu'elle avait fait des recherches du cardinal. »

Son Eminence comptait donc sur deux triomphes dans la même soirée : triomphe de vengeance, triomphe de poésie. La pièce, comme nous l'avons dit, était remplie d'allusions amères contre Anne d'Autriche, et tour à tour ses relations avec l'Espagne et ses amours avec Buckingham y étaient censurés.
Le roi de Phrygie disait, par exemple :

Celle qui vous paraît un céleste flambeau
Est un flambeau funeste à toute ma famille
Et peut-être à l'Etat...

Plus loin, le même personnage disait encore :

Acaste, il est trop vrai, par différents ressorts,
On sape mon Etat au dedans, au dehors ;
On corrompt mes sujets, ou conspire ma perte,
Tantôt couvertement, tantôt à force ouverte.

En outre, Mirame, accusée de crime d'Etat, s'accusait elle-même d'infidélité, et, dans un moment d'abandon, disait à sa confidente :

Je me sens criminelle, aimant un étranger
Qui met, par mon amour, cet Etat en danger.

Tous ces vers, qui entraient comme autant de poignards dans le cœur de la reine, étaient, on le comprend bien, criblés d'applaudissements.
Quant au cardinal, il était dans le délire, il sortait à moitié de sa loge, tantôt pour applaudir, tantôt pour imposer silence ; il en résulta que, dans tous ces mouvements, le cardinal vit, au fond de la loge du roi, deux jeunes gens qui causaient de leurs affaires, riaient beaucoup et n'applaudissaient point. Son œil perçant alla chercher leur visage dans la pénombre où ils se tenaient, et l'auteur blessé reconnut Cinq-Mars et Fontrailles : il jura qu'il trouverait, un jour ou l'autre l'occasion de se venger d'eux.
Finissons-en avec *Mirame*.
Mirame fut dédiée au roi. — Le roi venait de refuser la dédicace de *Polyeucte*, de peur d'être obligé de donner à Corneille ce que M. de Montausier lui avait donné pour la dédicace de *Cinna*, c'est-à-dire deux cents écus ; en conséquence, *Polyeucte* avait été dédié à la reine.
Cela valait mieux que *Mirame*, mais cela faisait moins de bruit.
Quelque temps après la représentation de *Mirame*, Fontrailles, Ruvigny et quelques autres seigneurs étant dans l'antichambre du cardinal, où l'on attendait je ne sais quel ambassadeur, Richelieu sortit pour aller au-devant de celui-ci, et, trouvant sur son chemin Fontrailles, qui était petit et contrefait :
— Rangez-vous, monsieur de Fontrailles, lui dit le cardinal ; cet ambassadeur n'est pas venu en France pour voir des monstres.
Fontrailles grinça des dents et fit deux pas en arrière.
— Ah ! scélérat ! dit-il à demi-voix, tu viens de me mettre le poignard dans le cœur ; mais, sois tranquille, je te le mettrai, moi, où je pourrai !
Dès ce moment, Fontrailles n'eut plus qu'un seul désir celui de la vengeance.
Louis d'Astarac, vicomte de Fontrailles, était intime ami de Cinq-Mars. Comment le *monstre*, suivant l'expression de Richelieu, s'était-il attaché à l'un des hommes les plus beaux et les plus élégants de la cour, et comment cet homme s'était-il attaché à lui ?
Sans doute par la loi des contrastes.
Quoi qu'il en soit, Fontrailles, étant, ainsi que nous l'avons dit, des meilleurs amis de Cinq-Mars, lui fit comprendre quelle honte c'était pour lui d'avoir la réputation de servir d'espion au cardinal, et de trahir à son profit le roi, qui le comblait de biens.
Cinq-Mars haïssait le cardinal, il était ambitieux, le vent soufflait à la conspiration : Cinq-Mars se laissa aller à une nouvelle cabale.
Il était question de la campagne du Roussillon ; on avait enfin compris que c'était par les Pyrénées, et non par les Alpes, qu'il fallait chasser d'Italie les Espagnols, comme ce fut par l'Afrique que l'on chassa Annibal de la Calabre.
On fit donc, vers le commencement de 1641, tous les préparatifs de la campagne.
Un de ces préparatifs fut de faire venir l'amiral de Brézé pour armer, à Brest, des vaisseaux qui passeraient le détroit et iraient croiser devant Barcelone.
Le lendemain de son arrivée, M. de Brézé se présente chez le roi, et *gratte* à la porte ; l'huissier ouvre, et, le reconnaissant, l'introduit à l'instant même.
L'amiral entre sans être vu, entend parler dans l'embrasure d'une fenêtre, et écoute.
Ceux qui parlaient étaient le roi et M. de Cinq-Mars : — Cinq-Mars disait pis que pendre du cardinal.
M. de Brézé se retire et se consulte. — Malgré la grande charge qu'il tenait, il avait vingt-deux ans à peine ; de sorte que, ne se fiant pas à sa propre expérience, il hésita

un instant. — Sa première idée, toute juvénile, tout honorable (M. de Brézé était cardinaliste enragé), ce fut de provoquer cet ennemi du cardinal-duc, et de tâcher d'en débarrasser Son Eminence.

Il se mit donc à suivre M. le Grand.

Un jour, à la chasse, il le rencontre dans un endroit écarté; mais, au moment de lui faire son compliment, il aperçoit un chien; ce chien pouvait précéder son maître: M. de Brézé croit prudent d'ajourner l'affaire.

Le lendemain, il reçoit l'ordre de partir immédiatement. Peu pressé d'obéir, il reste deux jours caché, faisant travailler à ses équipages. Le cardinal apprend qu'il est encore à Paris, l'envoie chercher et le malmène.

Alors, ne sachant plus que faire, M. de Brézé va trouver de M. des Noyers, « François Sublet des Noyers, vraie âme de valet, » dit Tallemant des Réaux.

M. des Noyers répond à l'amiral:

— Ne partez pas encore demain.

Puis il va trouver Richelieu, et lui raconte tout.

Aussitôt, le cardinal fait venir M. de Brézé, le remercie de son zèle, et lui annonce qu'il peut partir; lui, Richelieu, mettra bon ordre à tout.

Au reste, M. de Cinq-Mars, se croyant sûr de la faveur du roi, était si imprudent dans ses paroles, que le bruit courut qu'il avait fait venir des sbires pour assassiner le cardinal.

La chose fut répétée à Son Eminence, en face de M. le duc d'Enghien, qui fut depuis le grand Condé.

— Voulez-vous que je vous le tue, monseigneur? demanda tout simplement le duc d'Enghien.

Le marquis de Piennes était là: il prévient Ruvigny, afin que Ruvigny prévienne Cinq-Mars.

Cinq-Mars va raconter la chose au roi.

Le lendemain, il revoit Ruvigny.

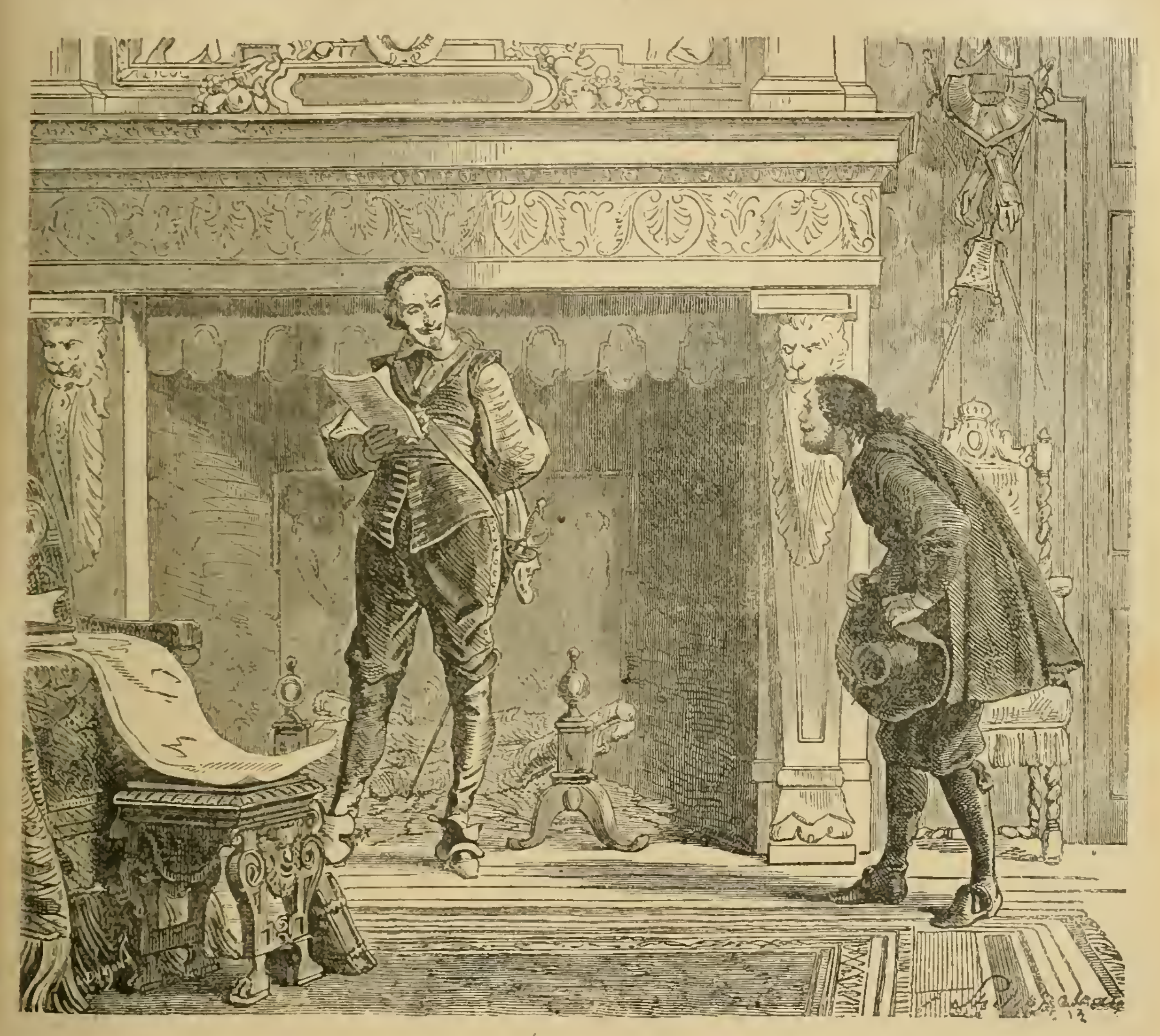
— Eh bien ? lui demande celui-ci.

— Eh bien, le roi m'a dit: « Prends de mes gardes, cher ami. »

Ruvigny n'en crut rien, et, regardant Cinq-Mars entre les deux yeux:

— Et pourquoi n'en as-tu pas pris ? lui dit-il. Le roi ne t'a pas dit cela !

Cinq-Mars rougit: il était évident qu'il avait tenté un mensonge.



Le cardinal fit appeler Chérel.

— Au moins, ajouta Ruvigny en haussant les épaules, va chez M. le duc accompagné de trois ou quatre de tes amis, pour lui faire voir que tu n'as pas peur.

Cinq-Mars y alla, Ruvigny à son côté. M. le duc jouait: il le reçut à merveille, on causa gaiement, et l'on sortit sans aventure.

Ce qui poussa encore Cinq-Mars à conspirer, ce fut son amour pour la princesse Marie de Gonzague, qui devint plus tard reine de Pologne.

Ainsi, Cinq-Mars avait à ses oreilles les deux plus mauvais conseillers qu'il y ait au monde, attendu qu'ils sont tous deux aveugles: la haine, qui lui parlait par la bouche de Fontrailles; l'amour, qui lui parlait par la bouche de la princesse Marie.

Un mot sur cette charmante femme, qui eut une si funeste influence sur la destinée du pauvre jeune homme.

Louise-Marie de Gonzague, fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers et de Mantoue, était née vers 1612; c'était donc déjà, lorsque Cinq-Mars s'éprit d'elle, une femme d'une trentaine d'années. Privée de sa mère avant d'avoir eu, pour ainsi dire, le temps de la connaître, elle fut mise par son père chez madame de Longueville, sa tante, mère de

la fameuse duchesse qui joua un si grand rôle dans la Fronde.

Marie de Gonzague était fort belle, fort spirituelle, grande habituée de l'hôtel Rambouillet, grande amie de Julie d'Angennes.

Monsieur étant devenu veuf de mademoiselle de Guise, devint amoureux de la jeune princesse et voulut l'épouser ; mais la maison de Guise s'opposa à ce mariage. La chose alla si loin, que madame de Longueville et sa mère en furent quinze jours prisonnières à Vincennes

Plus tard, Monsieur ayant quitté la cour, et madame de Longueville mère ni M. de Mantoue n'étant plus de ce monde, la princesse, sans fortune et sans avenir, résidait tantôt à Nevers, tantôt à Paris, où la ramenaient de vagues idées d'ambition.

Un Italien nommé Promontorio, qui disait la bonne aventure et qui vendait des chiens de Bologne, avait, un jour, proposé à la princesse de lui vendre un de ces chiens cinquante pistoles, à la condition qu'elle le lui payerait quand elle serait reine.

Elle l'avait acheté à cette condition.

Et, en effet, quatre ans après la mort de Cinq-Mars, en 1646, Marie de Gonzague épousa Ladislas IV, roi de Pologne, — et plus tard, en deuxièmes noces, Jean-Casimir, son beau-frère aussi roi de Pologne ; — de sorte que ce fût non pas un roi comme il lui avait été prédit, mais deux rois qu'elle épousa.

En attendant, elle poussait Cinq-Mars à cabaler, lui promettant d'être sa femme s'il devenait premier ministre.

Le cardinal voulait que l'on chassât M. de Cinq-Mars, — et si on l'eût chassé, peut-être les choses en fussent-elles restées là, — mais le roi ne le voulait point, par cette seule raison que le cardinal le voulait ; car la faveur de Cinq-Mars baissait de jour en jour ; ce qui rendait celui-ci plus pressé encore d'agir.

Un jour, le marquis fit dire par de Thou à Abraham Fabert (depuis maréchal de France), qu'il y aurait pour lui une fortune à faire s'il consentait à entrer dans la cabale qui s'organisait contre Richelieu.

Mais Fabert était un homme sage.

— Monsieur de Thou, répondit-il, n'allez pas plus loin, car, du moment où ce que vous me dites sentira le complot, je serai forcé de tout révéler à Son Eminence.

— Mais, reprit M. de Thou, réfléchissez donc qu'on vous laisse sans récompense aucune ! votre compagnie aux gardes elle-même, vous l'avez achetée.

— Oh ! monsieur de Thou ! monsieur de Thou ! dit Fabert en secouant la tête, n'avez-vous point de honte de vous faire le suivant de ce fou qui a l'air de sortir des pages ? Monsieur de Thou, vous êtes dans un plus mauvais pas que vous ne pensez.

De Thou alla reporter la chose à Cinq-Mars, qui, dès ce moment, prit Fabert en grippe, mais sans s'inquiéter à son endroit, le sachant honnête homme.

Ce fut justement à l'occasion de Fabert que Cinq-Mars put s'apercevoir que son crédit baissait.

Un jour, en présence du roi, on vint à discuter fortifications et sièges. Fabert était là ; Cinq-Mars émit et soutint une opinion contraire à celle du savant capitaine.

Alors, le roi, avec un mouvement d'impatience :

— Eh ! monsieur le Grand, dit-il, je vous trouve, en vérité, bien présomptueux de discuter sur de pareils sujets contre M. Fabert, qui en sait dix fois plus que vous là-dessus !

— Sire, répondit Cinq-Mars, lorsqu'on a reçu de la nature un certain sens, on sait les choses sans les avoir apprises.

Puis, comme le roi s'éloignait :

— Pardieu ! sire, ajouta le marquis, vous eussiez bien pu vous passer de dire ce que vous m'avez dit.

Mais, à cette apostrophe, le roi se fâcha tout à fait.

M. le Grand, furieux, s'éloigna ; et, en s'éloignant, il dit tout bas à Fabert :

— Monsieur Fabert, je vous remercie.

Le roi n'avait pas entendu, mais il avait vu le mouvement et se douta de tout.

Il alla à Fabert.

— Que vous a dit M. de Cinq-Mars ? demanda-t-il.

— Rien, sire.

— Si fait.

— Il m'a dit adieu.

— Oui ; mais, en vous disant adieu, il vous a menacé.

— Sire, dit Fabert, on ne fait point de menaces en votre présence, et, ailleurs, je ne les souffrirais pas.

— Eh bien, alors, il faut tout vous dire, monsieur, s'écria le roi : il y a six mois que je *romis* cet homme !

Nous demandons pardon à nos lecteurs de nous servir de ce terme royal.

— Votre Majesté m'étonne, reprit Fabert ; je le croyais au plus haut degré de faveur.

— C'est lui qui répand ce bruit-là, poursuivit le roi ; c'est lui qui veut qu'on le croie, et savez-vous ce qu'il fait pour cela ? Afin qu'on s'imagine qu'il m'entretient encore quand tout le monde est retiré, il reste une heure dans la garde-robe à lire l'Arioste ! Les deux premiers valets de chambre le laissent faire : ils sont à sa dévotion. Il n'y a pas d'homme plus perdu de vices, ni si peu complaisant ; c'est le plus grand ingrat du monde, monsieur Fabert ! il m'a fait quelquefois attendre des heures entières dans mon carrosse tandis qu'il crapulait. Il lui faudrait un royaume pour ses dépenses, et encore... Savez-vous, à l'heure qu'il est, combien il a de bottes ? Plus de trois cents ! Allez, monsieur Fabert, ne vous fiez point à cette faveur-là ; car il n'en a plus pour longtemps !

Fabert se tut sur ce que venait de dire le roi, comme il s'était tu sur ce que lui avait dit Cinq-Mars ; cependant, quelque chose en transpira, puisque le cardinal le sut et envoya Chavigny — le *tu quoque* — provoquer les confidences du loyal soldat. Fabert raconta tout ; le cardinal n'en pouvait revenir : il croyait Cinq-Mars au mieux avec le roi, et reprit tout courage.

Cinq-Mars, de son côté, soit fierté, soit dégoût, négligeait de reconquérir les bonnes grâces du roi ; il se fiait sur un traité qu'il avait avec l'Espagne. Ce traité avec l'Espagne, le cardinal en avait entendu parler ; mais il ne savait point quel il pouvait être, lorsqu'un jour, on lui annonça un courrier apportant un paquet du maréchal de Brézé.

Le courrier fut introduit et remit le paquet.

En quatre lignes, le maréchal de Brézé annonçait à Son Eminence qu'une barque ayant échoué sur la côte, on y avait trouvé le traité qu'il lui envoyait : ce traité, c'était celui de M. d'Orléans avec l'Espagne, traité qui s'était fait à la diligence de Cinq-Mars.

Le cardinal était alors à Tarascon, déjà souffrant de la maladie qui devait l'emporter.

Ce billet reçu, ce traité lu, il ordonna de faire retirer tout le monde ; puis, restant avec Charpentier, son premier secrétaire, dans lequel il avait une entière confiance :

— Faites-moi apporter un bouillon, Charpentier, dit-il ; je suis tout troublé.

Charpentier alla recevoir le bouillon dans la chambre voisine, et rentra.

— Fermez la porte, Charpentier, dit le cardinal.

Charpentier fit selon le désir de Son Eminence.

— Au verrou, Charpentier ! au verrou !

Charpentier obéit.

Alors, le cardinal, levant les mains au ciel :

— Oh ! Dieu ! murmura-t-il, il faut que tu aies bien soin de ce royaume et de ma personne ! — Lisez cela, Charpentier.

Et il passa à Charpentier le billet et le traité.

Charpentier les lut.

— Maintenant, reprit le cardinal, faites trois copies du traité.

Le secrétaire se mit à son bureau.

Pendant ce temps, le cardinal expédia un exprès à Chavigny, avec ordre de le venir trouver, quelque part qu'il fût.

Chavigny accourut à Tarascon.

— Tenez, lui dit le cardinal en lui remettant une des copies, voyez ce traité, Chavigny... Il faut aller trouver le roi et lui mettre cela sous les yeux.

— C'est une copie, monseigneur ?

— Oui, bien... Aussi, le roi dira-t-il que c'est une fausseté, un mensonge, une tentative pour nuire à son favori ; mais vous proposerez au roi de faire arrêter M. de Cinq-Mars, quitte à le relâcher si je n'ai point dit la vérité. Insistez s'il résiste, et dites-lui : « Sire, une fois que l'ennemi sera en Champagne, il sera trop tard pour remédier. » Allez Chavigny ! allez !

Chavigny partit avec des Noyers, et alla trouver le roi.

Celui-ci, comme l'avait prévu le cardinal, ne manqua point de dire que l'on calomniait M. de Cinq-Mars ; il se mit dans une horrible colère contre Chavigny et des Noyers, criant que c'était une méchanceté du cardinal, qui voulait perdre M. le Grand. Enfin, après une heure de protestations, les deux messagers du cardinal-duc amenèrent le roi à leur point de vue, et lui arrachèrent l'ordre d'arrêter Cinq-Mars.

Cinq-Mars se trouvait dans les antichambres avec Fontrailles, lorsque était arrivé Chavigny : c'était déjà assez inquiétant ; mais, en le voyant rester une heure avec le roi sans que personne entrât ni sortît, les deux jeunes gens s'alarmèrent tout à fait.

Fontrailles surtout avait un mauvais pressentiment.

— Monsieur, dit-il à Cinq-Mars, je crois qu'il est temps de partir.

Cinq-Mars ne voulut point.

— Soit, dit Fontrailles ; pour vous, monsieur, vous serez encore d'une belle taille quand on vous aura ôté la tête de dessus les épaules ; mais, moi, — même avec la tête, — je suis en vérité trop petit pour risquer cela.

Et, revêtant un habit de capucin qu'il tenait prêt à tout hasard, il quitta la ville à l'instant même.

Fontrailles essaya de passer en Espagne ; mais, n'y pouvant parvenir, il se retira en Angleterre, où il attendit tranquillement la mort du cardinal. Il avait mis son bien à couvert avant de s'engager dans le complot ; cela en valait la peine : il avait vingt-deux mille livres de rente en terres, c'est-à-dire quatre-vingt mille de nos jours.

Il ne souffrait point qu'on le plaisantât sur sa bosse ; mais, sur tout le reste, il entendait parfaitement raillerie. Il était des esprits forts du Marais qui, à cette époque, donnaient le ton à tout Paris. Ces messieurs ayant imaginé de remettre à la mode les souliers à la poulaine, quelques capitaines aux gardes s'en moquèrent en dansant, ce que l'on appela le ballet des *longs pieds ;* Fontrailles prit cela pour un défi, et, avec Ruvigny et Fiesque, amena sur le terrain trois des railleurs. Le comte de Fiesque et son homme se blessèrent mutuellement, Fontrailles fut culbuté par son adversaire, Ruvigny désarma le sien.

Le Marais, comme le reste de Paris, était alors infesté de voleurs ; cela nuisait aux soirées des belles dames qui demeuraient là : Ninon, Marion Delorme, etc. etc. Messieurs du Marais résolurent de faire eux-mêmes la police ; ils chargèrent les voleurs et leur firent une si rude chasse, qu'on n'en revit plus un seul dans le quartier ! Ce fut ainsi que le Marais conquit cette réputation d'honnêteté qu'il a conservée jusqu'à nos jours.

Le cardinal — pour en revenir à lui — était fort mal, et comme santé, et comme faveur, lorsqu'il découvrit si miraculeusement le complot tramé contre lui. Il se retirait, et, contre l'habitude, le roi le laissait se retirer sans mot dire. C'est que Louis XIII lui-même se sentait mourir et devenait indifférent à toutes choses. Il s'endormait dans une vie, pour ainsi dire, végétative, n'ayant plus même la force de s'ennuyer.

Cependant, Chavigny et des Noyers ayant fini par lui mettre le feu sous le ventre, il partit avec toute sa cour, — M. le Grand comme les autres, — et arriva à Narbonne.

Là, Cinq-Mars commença enfin à s'apercevoir que les choses tournaient mal pour lui ; il quitta furtivement l'hôtel de ville, qu'habitait le roi, et courut se cacher chez un bourgeois dont la fille avait des accointances avec son valet de chambre Belet, lequel l'introduisit dans la maison.

La nuit venue, le grand écuyer dit à un de ses domestiques d'aller voir si, par hasard, on n'aurait pas laissé ouverte quelque porte donnant sur la rue ; ce domestique répondit qu'il avait déjà de lui-même fait cette visite, et que toutes les portes étaient soigneusement fermées.

Il mentait : non seulement il ne s'était aucunement dérangé, mais justement une porte était restée ouverte et le resta toute la nuit pour faire entrer le train de M. de la Meilleraie.

On sait comment Cinq-Mars fut dénoncé par son hôte, et comment lui et de Thou, ayant été arrêtés, remontèrent le Rhône dans une barque, à la remorque de celle du cardinal.

Pendant le trajet, un petit laquais catalan qui était à M. de Cinq-Mars, parvint à lui jeter du rivage une boulette de cire ; cette boulette contenait un billet de la princesse Marie.

Cinq-Mars avait commencé par nier obstinément le complot dont on l'accusait ; mais, à Lyon, le chancelier répéta tant au pauvre garçon que le roi l'aimait trop pour permettre qu'on lui fît aucun mal, et qu'il en serait quitte pour quelques jours de prison, qu'il finit par tout confesser. Son opinion, à lui aussi, était que le roi se contenterait de l'éloigner, et que, bien tranquillement dans l'exil, il attendrait la mort du cardinal. Il était loin de se douter que, pendant ce temps, le roi débitait cent puérilités contre lui, disant, par exemple, que c'était un méchant garçon auquel il n'avait jamais pu apprendre à réciter son *Pater*, ou bien encore — comme on était en train de faire des confitures — que l'âme de M. de Cinq-Mars était aussi noire que le cul du poêlon.

Que ne pouvons-nous une bonne fois obliger l'histoire à appeler les rois par leurs vrais noms, et, au lieu de dire : Louis le Chaste ou Louis le Juste, à dire : Louis l'Idiot ou Louis le Misérable !

Cinq-Mars, du reste, fit ses aveux d'une façon parfaitement dégagée, et en termes dignes d'un gentilhomme : il dit qu'il était vrai que M. de Thou connaissait le traité avec l'Espagne ; mais que, loin d'y avoir aidé, il s'y était, au contraire, opposé de tout son pouvoir.

L'innocence du malheureux de Thou était, en effet, si patente, que M. de Miromesnil eut le courage d'ouvrir l'avis d'une entière absolution ; — si le cardinal eût vécu, M. de Miromesnil n'eût probablement pas porté cette hardiesse en paradis ! — Mais, un autre commissaire ayant fait valoir que l'aïeul de l'accusé, le président de Thou, avait jadis condamné à mort un homme de qualité comme coupable du crime de non-révélation, cet argument nuisit fort au petit-fils du sévère justicier.

Avant de lire à M. le Grand sa sentence, on voulut lui faire prendre quelque nourriture, afin de lui donner de la force ; mais il prévoyait si peu un résultat fatal, qu'il répondit :

— Non, non, je ne mangerai pas, j'ai besoin de me purger ; on m'a ordonné des pilules et je vais les prendre.

Et, comme on insistait, il mangea, mais fort peu.

Quand il eut fini, on l'appela et on lui lut sa sentence : il était condamné à mort.

Quoiqu'il ne s'attendît point à ce coup, il le supporta bravement, et ne laissa rien paraître au dehors de ce qu'il éprouvait.

On avait résolu de ne lui point donner la question. Cependant, comme le jugement portait qu'elle lui serait appliquée, on le conduisit dans la salle des tortures, pour faire le simulacre. Lui, sans pâlir, se mit tranquillement à déboutonner son pourpoint. On lui apprit alors que, par grâce du roi, cette peine lui était épargnée, et qu'il suffirait qu'il levât la main en jurant de dire la vérité.

Il leva la main, et répondit :

— Il est inutile que je jure ; j'ai tout révélé.

L'heure de l'exécution arrivée, les deux jeunes gens furent menés au lieu du supplice, — c'est-à-dire place des Terreaux, — chacun dans un carrosse et assisté d'un frère jésuite.

Cinq-Mars garda jusqu'au bout sa tranquillité : il monta le premier sur l'échafaud, et ne s'amusa point à haranguer la foule ; seulement, il salua ceux des spectateurs qu'il reconnut aux fenêtres de la place. Quand l'exécuteur lui voulut couper les cheveux, il lui ôta les ciseaux des mains et les passa au frère jésuite, ne se laissant couper que ce qui était absolument nécessaire ; puis il ramena les autres par devant, et, sans souffrir qu'on lui liât les mains, ni qu'on lui bandât les yeux, il s'agenouilla près du billot.

Lorsque l'épée lui trancha la tête, on remarqua qu'il avait les yeux tout grands ouverts.

Il tenait le billot si ferme, qu'on eut toutes les peines du monde à lui desserrer les bras.

Sa tête était tombée d'un seul coup.

M. de Thou mourut vaillamment aussi, quoique un peu plus en moine, demandant plusieurs fois s'il n'y avait point de vanité mondaine dans son calme et dans son humilité. Quelques heures avant sa mort, il fit des inscriptions de vœux et des fondations, et écrivit une longue lettre à une dame de ses amies, qu'on supposa être madame de Guéménée. C'était, du reste, bien plus un cavalier qu'un homme de robe : il avait servi en volontaire, et s'était fait casser un bras. Sa chimère et celle des siens était de descendre des comtes de Toul. Il avait un caractère tellement irrésolu, tellement craintif, que Cinq-Mars l'appelait *Son Inquiétude*, comme il appelait le roi *Sa Majesté*.

Lui aussi fut tué du premier coup, quoique sa tête n'eût pas été entièrement tranchée.

Le roi s'était fait exactement informer de l'heure à laquelle M. de Cinq-Mars devait être exécuté.

A cette heure juste, il tira sa montre de son gousset, et, avec un de ces sourires qui n'appartenaient qu'à lui :

— A l'heure qu'il est, dit-il, *le cher ami* fait une vilaine grimace !

Ce fut l'oraison funèbre de Cinq-Mars

XVI

Au milieu de toutes ces intrigues sanglantes, c'est-à-dire le 21 septembre 1640, la reine était accouchée d'un second fils, qui avait reçu le nom de duc d'Anjou.

Le mois de septembre, consignons le fait en passant, avait eu une singulière influence sur le siècle.

Le cardinal était né le 5 septembre 1585 ; le roi était né le 27 septembre 1601 ; la reine était née le 22 septembre 1601 ; le dauphin était né le 5 septembre 1638 ; enfin, le duc d'Anjou venait de naître le 21 septembre 1640

Ceci une fois dit, en manière de parenthèse, revenons à M. de Richelieu.

Après avoir traîné Cinq-Mars et de Thou derrière lui sur le Rhône, il eut grand'peine à gagner la Loire ; car lui-même était horriblement malade. Il avait pris, dans la Gaule Narbonnaise, une de ces fièvres terribles dont mouraient autrefois les consuls romains, et dont meurent encore aujourd'hui les habitants d'Arles et d'Aigues-Mortes : de sorte que, ne pouvant aller ni en carrosse ni en voiture, il se faisait porter dans une immense litière qui, trop large pour entrer par la porte des maisons, et quelquefois même par celle des villes, forçait d'abattre des pans de mur et de rempart sur son passage. Si le logement préparé pour le cardinal était au premier ou au second étage, on établissait une pente douce pour que le malade n'eût point la secousse des escaliers, et l'on entrait par les fenêtres.

Douze hommes portaient l'énorme machine et étaient relayés par douze autres qui suivaient. Une fois qu'on eut gagné la Loire, ce fut plus facile : on choisissait des logis proches du fleuve, et l'on n'avait qu'à porter l'illustre malade du fleuve à son logis. Madame d'Aiguillon et toute sa cour le suivaient dans des bateaux à part : c'était comme une petite flotte. Enfin, deux compagnies de cavaliers l'escortaient, longeant, l'une la rive droite, l'autre la rive gauche. Quand les eaux étaient basses, on creusait un chemin pour donner de la profondeur au fleuve, et, lorsqu'on arriva au canal de Briare, qui était presque tari, on lâcha les écluses.

De retour à Paris, cependant, la première pensée du cardinal fut pour une tragi-comédie qu'il avait laissée à exécuter au poète Desmarets, son collaborateur ordinaire ; elle s'appelait *l'Europe* ; elle était en cinq actes, avec prologue. Le cardinal, à son retour, y ajouta une espèce d'épilogue intitulé : *la Prise de Sedan, ou l'Antre des monstres* ; c'était un manifeste contre la maison d'Espagne : comme toujours, Richelieu en avait fait le plan, et Desmarets les vers.

La pièce fut jouée avec une grande pompe sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne ; mais le cardinal ne put y assister.

Il avait fait les répétitions et payé les costumes.

On reconnut, à son absence, qu'il devait être bien malade !

Au retour du théâtre, madame d'Aiguillon le trouva avec M. de Mazarin.

— Ma nièce, lui dit-il en montrant son futur successeur, pendant que vous étiez à la comédie, j'instruisais un ministre d'État.

Le cardinal, se sentant plus mal, avait nommé un conseil ; mais c'était une dérision : pour que ce conseil le rendît, lui, Richelieu, plus indispensable encore que s'il ne l'eût point institué, il avait fait M. de Saint-Chaumont ministre d'État.

Une anecdote donnera idée de la valeur de M. de Saint-Chaumont.

Convaincu que la distinction dont il venait d'être l'objet était accordée à son mérite, et rencontrant Gorde, le capitaine des gardes du corps :

— Eh ! Gorde, lui dit-il, sais-tu l'honneur que le roi me fait ?

— Ma foi, non, lui répond le capitaine des gardes ; mais dites, je le saurai.

— Le roi m'a nommé ministre d'État.

— Bon ! comme je vais croire cela, attendez !

Et Gorde entre chez le roi en riant à gorge déployée.

Louis XIII ne riait guère : aussi était-il toujours étonné d'entendre rire les autres.

— Pourquoi riez-vous ainsi, monsieur ? demanda-t-il.

— Oh ! une excellente plaisanterie que vient de me faire Saint-Chaumont, sire.

— Quelle plaisanterie ?

— Il va disant qu'il est nommé ministre d'État.

— Il vous l'a dit ?

— Oui, sire.

— Et que lui avez-vous répondu ?

— Je lui ai répondu : « Cherchez un sot qui vous croie, mais ce ne sera pas moi. »

— Voici son ordonnance, dit le roi.

Et il montra à Gorde l'ordonnance qui nommait Saint-Chaumont.

Gorde en demeura abasourdi.

Le cardinal, si malade qu'il fût, croyait revenir de sa maladie ; il en donnait une preuve dans l'insistance qu'il mettait à poursuivre M. le duc d'Orléans, dont il voulait si bien établir la réputation, qu'en cas de mort du roi, on lui enlevât la régence pour la donner à la reine. Quant à celle-ci, outre qu'il s'était un peu rapproché d'elle, Richelieu espérait la gouverner par le cardinal Mazarin, sa créature. En le lui présentant pour la première fois, — après le traité de Casal, qui commença la fortune de Mazarin :

— Madame, lui avait-il dit, vous aimerez bien celui-là, je l'espère ; il ressemble à M. de Buckingham.

Dès ce moment, en effet, la reine parut avoir de l'inclination pour Mazarin.

Mais, si Richelieu s'était rapproché d'Anne d'Autriche, il n'en était pas ainsi avec le roi. Jamais la haine que Louis XIII portait à son ministre n'avait été plus profonde, et cela, grâce surtout à M. de Tréville.

On connaît M. de Tréville : Henri-Joseph de Payre, comte de Troisville, — on prononçait Tréville ; — nous en avons fait un des personnages principaux de notre roman des *Trois Mousquetaires*.

Le cardinal avait su, par la déposition de M. de Cinq-Mars, qu'un jour le roi lui avait dit en montrant M. de Tréville :

— Cher ami, voici un homme qui, lorsque je voudrai, me défera du cardinal.

Tréville, en effet, commandait les mousquetaires à cheval qui accompagnaient le roi partout, à la chasse, à la promenade et jusqu'au couvent où il visitait mademoiselle de la Fayette.

Le cardinal avait gagné la cuisinière de M. de Tréville pour espionner son maître, et peut-être faire pis ; il donnait à cette femme quatre cents livres par an. Mais il pensa bientôt que la précaution n'était point suffisante, et qu'il fallait éloigner l'homme dans lequel le roi avait une si grande confiance.

En conséquence, il envoya Chavigny pour inviter le roi à chasser son capitaine des gardes.

Chavigny exposa au roi la commission dont il était chargé.

— Mais, monsieur, répondit humblement Louis XIII, considérez, je vous prie, que le cardinal est exigeant, que cela me perd de réputation, que Tréville m'a bien servi, qu'il en porte les marques, et que c'est un de mes plus fidèles !

— Mais, sire, repartit Chavigny, vous devez considérer aussi que M. le cardinal vous a bien servi, qu'il est fidèle, qu'il est nécessaire à votre État, et que vous ne devez pas le mettre dans un plateau de la balance, et M. de Tréville dans l'autre.

— N'importe, fit le roi ; M. le cardinal dira ce qu'il voudra, je ne chasserai pas Tréville.

Chavigny revint avec ce refus et raconta au cardinal ce qui venait de se passer.

— Comment ! s'écria Richelieu, vous n'avez pas insisté plus que cela ?

— Voyant que le roi y tenait si fort, je n'ai point osé, dit Chavigny.

— Retournez, retournez, et dites au roi qu'il faut que M. de Tréville soit chassé.

Et M. de Tréville fut chassé le jour même, c'est-à-dire le 1er décembre.

Mais le roi lui fit dire qu'il avait eu la main forcée, qu'il l'aimait toujours, qu'il eût à lui rester fidèle, et qu'il lui promettait que son exil ne serait pas long.

En effet, dans les derniers jours de novembre, le cardinal était devenu très souffrant ; le 29, ses douleurs s'étaient tellement accrues, qu'il avait fallu recourir aux médecins ; le 30, Son Éminence avait été saignée deux fois ; et, de cette double saignée, il était résulté si peu de bien, que M. de Brézé, M. de la Meilleraie et madame d'Aiguillon avaient cru devoir coucher au Palais-Cardinal.

Le lundi 1er décembre, jour du congé de M. de Tréville, le malade se trouva un peu mieux ; mais, vers les trois heures de l'après-midi, la fièvre redoubla et prit une effrayante intensité ; toute la nuit, le cardinal cracha le sang, éprouvant des difficultés incroyables à respirer.

Bouvard, premier médecin du roi, passa cette nuit au chevet de Son Éminence, qu'il saigna encore deux fois sans obtenir aucune amélioration.

Le mardi matin, il y eut consultation.

Vers deux heures, on annonça le roi.

Le cardinal fut vivement impressionné de sa venue ; car, au point où il en était avec Sa Majesté, cette visite avait l'air d'une réconciliation au lit de mort.

Lorsque Richelieu vit le roi s'approcher de son lit, il fit un effort et se souleva.

— Sire, lui dit-il, je vois bien qu'il me faut partir et prendre congé de Votre Majesté ; mais, au moins, je meurs avec la satisfaction de ne l'avoir jamais desservie, de laisser son État florissant et tous ses ennemis abattus. En reconnaissance de mes services passés, je supplie Votre Majesté d'avoir soin de mes parents. Je laisse après moi plusieurs personnes fort capables et bien instruites des affaires ; ce sont MM. des Noyers, de Chavigny et le cardinal Mazarin.

— Soyez tranquille, monsieur le cardinal, dit le roi, vos recommandations me seront sacrées, quoique j'espère n'avoir point encore de sitôt à y faire droit.

Puis, comme on apportait au malade une tasse de bouillon, le roi la prit des mains du valet, et la présenta lui-même à son ministre.

Richelieu salua le roi, vida la tasse à moitié, et la remit au valet.

Alors, le roi, ayant vu ce qu'il voulait voir :

— Monsieur le cardinal, dit-il, j'aurais plaisir à rester plus longtemps avec vous ; mais, en prolongeant ma visite, je craindrais de vous fatiguer. Je vous quitterai donc en vous souhaitant meilleure santé.

Et, sur ce, il se leva et sortit.

En sortant, il était si joyeux de voir que le cardinal en avait tout au plus pour vingt-quatre heures, qu'il ne put s'empêcher de rire aux éclats, bien qu'il fût suivi du maréchal de Brézé et du comte d'Harcourt, deux des meilleurs amis du cardinal.

Lorsque le comte d'Harcourt revint de conduire le roi, le cardinal, qui avait dû entendre les rires de Sa Majesté, et que ces rires avaient sans doute éclairé sur sa situation, le cardinal tendit la main au comte, et lui dit :

— Ah ! monsieur d'Harcourt, vous allez perdre en moi un bien bon ami !

Le comte avait l'intention de rassurer le cardinal sur son état; mais l'émotion fut la plus forte: aux premiers mots qu'il essaya de prononcer, il éclata en sanglots.

Richelieu, le laissant à ses larmes, se tourna vers madame d'Aiguillon.

— Ma nièce, lui dit-il, je veux qu'après ma mort, vous fassiez...

Mais ce qu'il voulait recommander à sa nièce ne devait probablement pas être connu des étrangers qui étaient là, car il baissa tout à coup la voix, et madame d'Aiguillon seule put entendre ce que son oncle lui disait.

— Monseigneur, dit-il en laissant retomber la main du malade, dans vingt-quatre heures, vous serez mort ou guéri.

— A la bonne heure! dit Richelieu, voilà qui est parler.

Et, remerciant Chicot, il lui fit signe qu'il désirait rester seul.

Sur le soir, il y eut redoublement de fièvre, et le cardinal fut encore saigné deux fois.

A minuit il fit demander le viatique.

Dès la veille, le curé de Saint-Eustache avait été averti; au premier désir de Son Eminence, il fut donc à son chevet



Le Cardinal se faisait porter dans une immense litière.

Elle se leva et sortit en pleurant.

Alors, le cardinal appela les deux médecins qui se trouvaient dans la chambre.

— Messieurs, leur dit-il, je suis très fermement résolu à la mort. Dites-moi donc, je vous prie, le temps qu'il me reste à vivre.

Les médecins se regardèrent; ni l'un ni l'autre n'osa prendre la parole.

— Messieurs, insista le moribond, je vous en prie!

— Monseigneur, répondit un des médecins, Dieu, qui vous voit si nécessaire au bonheur de la France, fera un coup de sa main pour vous conserver la vie.

— C'est bien, murmura le cardinal; qu'on fasse venir Chicot.

Chicot était le médecin particulier du roi; Richelieu avait la plus grande confiance en lui, et, cette confiance, Chicot la méritait, car c'était un homme très savant.

— Ah! Chicot, mon ami, venez! dit le cardinal dès qu'il l'aperçut, je vous demande, non pas comme à un médecin, mais comme à un frère, de me dire combien il me reste de temps à vivre.

— Vous me faites venir pour cela, monseigneur? demanda Chicot.

— Oui, car je n'ai confiance qu'en vous seul.

— Alors, vous m'excuserez si je vous dis toute la vérité?

— Je vous en serai reconnaissant.

Chicot lui fit tirer la langue et lui tâta le pouls

En entrant, le prêtre avait déposé l'hostie sur une table préparée à cette intention.

Le cardinal se tourna vers l'hostie.

— Voilà mon juge! dit-il, celui qui me jugera bientôt! Je le prie de bon cœur pour qu'il me condamne si j'ai jamais eu dans le cœur autre chose que le bien de la religion et de l'Etat.

Puis il communia.

A trois heures après minuit, il reçut l'extrême-onction.

Alors, il avait abjuré jusqu'à l'apparence de cet orgueil qui avait été le mobile de toute sa vie.

— Mon pasteur, dit-il au curé, parlez-moi comme à un grand pécheur, et traitez-moi comme le plus chétif de votre paroisse.

Le curé lui ordonna de réciter le *Pater Noster* et le *Credo*; ce que fit le cardinal avec beaucoup d'onction, mais d'une voix si faible, qu'on attendait à chaque moment son dernier soupir.

Madame d'Aiguillon était hors d'elle-même; elle ne put supporter plus longtemps le spectacle de l'agonie de son oncle: elle rentra chez elle éclatant en sanglots, et il fallut la saigner.

Le lendemain, les médecins déclarèrent qu'ils ne pouvaient plus rien pour le mourant; de sorte que, selon l'habitude, on l'abandonna aux empiriques.

A onze heures du matin, il était si mal, que le bruit de sa mort se répandit

Alors se présenta un charlatan de Troyes en Champagne, qui dit se nommer Lefèvre et demanda de faire une tentative pour guérir le moribond.

Introduit près du cardinal, il lui fit prendre une pilule de sa composition. Quelques instants après, un mieux sensible se manifesta.

Vers quatre heures du soir, le roi se rendit au Palais-Cardinal, espérant trouver son ministre mort : il apprit, avec un grand désappointement, qu'une amélioration inespérée s'était produite dans son état.

Il entra pour en juger par ses yeux : en effet, le cardinal semblait revenir à la vie !

Sa Majesté resta une heure environ près de lui, et sortit fort triste : le mieux était sensible.

La nuit, comparativement aux précédentes, fut plutôt bonne que mauvaise ; la fièvre avait baissé au point que, le lendemain matin, tout le monde croyait le cardinal en convalescence.

Vers huit heures, il prit une médecine, laquelle parut le soulager beaucoup et augmenta les espérances de ceux qui l'entouraient. Lui seul ne se laissa point abuser par ce retour apparent à un état meilleur ; car un gentilhomme étant venu, dans la journée, lui demander, de la part de la reine, comment il se trouvait :

— Mal, monsieur ! répondit-il ; et dites à Sa Majesté que, si, dans le cours de sa vie, elle a cru avoir quelques griefs contre moi, je la prie bien humblement de me les pardonner.

Le gentilhomme se retira.

A peine la porte se fut-elle refermée derrière lui, que le cardinal se sentit comme frappé à mort.

Alors, se tournant vers madame d'Aiguillon :

— Ma nièce, dit-il, je me sens bien mal... je vais mourir... Eloignez-vous, je vous prie : votre douleur m'attendrit trop ! N'ayez pas ce déplaisir de me voir rendre l'âme.

Madame d'Aiguillon essaya de rester ; mais le cardinal lui fit tout à la fois un geste si tendre et si suppliant, qu'elle se retira sans insister davantage.

Le cardinal la suivit des yeux ; mais à peine eut-elle disparu, qu'il fut pris d'un éblouissement, battit l'air de ses bras, puis, laissant retomber sa tête sur l'oreiller, rendit le dernier soupir.

Il avait cinquante-huit ans.

Cette fois, il était bien trépassé ! La mort, de sa main puissante, avait enfin soulevé la montagne qui pesait sur la poitrine du roi.

De même que, le cardinal Dubois mort, le régent écrivait à Nocé : « Morte la bête, mort le venin ! » de même, le cardinal de Richelieu mort, Louis XIII écrivit à Tréville, à des Essarts, à Lassalle, à Tailladet de revenir, fit sortir de la Bastille Bassompierre, le maréchal de Vitry et le comte de Cramaille, et ordonna que les restes de sa mère fussent ramenés à Paris.

La pauvre femme était morte, comme nous l'avons dit, dans la maison de son peintre Rubens, sans autres soins que ceux d'une vieille gouvernante, sans autre argent que celui qu'elle tenait de la pitié de l'électeur. Elle avait demandé, dans son testament, que ses restes fussent rapportés à Saint-Denis ; mais la haine du cardinal était une haine tenace qui s'attachait aux morts comme aux vivants, et, pour ne pas désobliger Son Eminence, le roi avait laissé pourrir le corps de sa mère dans la chambre où elle était morte !

Un gentilhomme fut envoyé pour recueillir et ramener ces pauvres restes qui réclamaient leur place dans le tombeau des rois. Un service solennel fut célébré à Cologne ; puis le corbillard se mit en route pour la France. Au bout de vingt jours de marche, le cercueil entrait à Saint-Denis.

Dans ce moment, on parlait d'une campagne à la cour, mais pour parler de quelque chose ; car, en voyant le roi, personne n'y croyait. On eût dit, tant il changeait rapidement et inclinait d'une façon visible vers la tombe, que, de dessous terre, le cardinal l'attirait à lui : esclave de cet homme pendant sa vie, il lui obéissait encore après sa mort.

Vers la fin de février, le roi tomba sérieusement malade. Par malheur, le fameux journal de son médecin Hérouard s'arrête à 1626 ; de sorte que l'on a peu de détails sur cette maladie.

Aux symptômes rapportés, on peut juger que c'était une gastro-entérite.

Dans les premiers jours d'avril, il parut se rétablir : le 2, après un mois de souffrances, se trouvant mieux, il se leva et se mit à peindre des caricatures ; ce qui fut une des dernières distractions de sa vie.

Le 3, il se leva comme la veille, et voulut faire un tour dans la galerie. Souvré, son premier gentilhomme, et Charrost, son second capitaine des gardes, le soutenaient par-dessous les bras et l'aidaient à marcher, tandis que son valet de chambre Dubois suivait, portant un siège sur lequel, de dix pas en dix pas, le roi s'asseyait

Ce fut sa dernière promenade.

Il se leva bien encore quelquefois, — se traînant de son lit à son fauteuil, et de son fauteuil à la fenêtre, — mais il ne s'habilla plus, et alla s'affaiblissant jusqu'au dimanche 19 avril.

Le matin de ce jour, après avoir passé une mauvaise nuit :

— Messieurs, dit-il à ceux qui l'entouraient, je me sens tout à fait mal, et vois mes forces qui diminuent... Cette nuit, j'ai fait une prière à Dieu.

Les assistants attendaient respectueusement que Sa Majesté dît quelle prière elle avait faite.

— J'ai demandé au Seigneur, reprit Louis XIII, que, si c'était sa volonté de disposer de moi, il daignât abréger mes souffrances.

Puis, s'adressant à son médecin, Bouvard, que nous avons vu au chevet du cardinal :

— Bouvard, lui dit-il, vous savez qu'il y a longtemps que j'ai mauvaise idée de cette maladie ; dites-moi votre opinion bien sincère sur mon état.

— Sire..., balbutia Bouvard.

— Plusieurs fois déjà, je vous ai fait cette question, mais vous n'avez pas voulu me répondre : j'en ai auguré que mon mal était sans remède, j'en ai auguré qu'il me fallait mourir, et, ce matin, j'ai demandé M. de Meaux, mon aumônier.

— Dans quel but, sire ? demanda Bouvard.

— Je désire me confesser, répondit Louis XIII, et recevoir les sacrements.

Il espérait que Bouvard allait se récrier, dire que rien ne pressait, mais Bouvard se tut ; le roi comprit, poussa un soupir, et fit signe à ceux qui étaient là de se retirer.

Vers deux heures, on l'étendit sur une chaise longue, auprès de la fenêtre, afin qu'il pût, suivant son désir, voir de là sa dernière maison ; — or, *sa dernière maison*, c'était l'église de Saint-Denis, dont on apercevait le clocher, des fenêtres du château neuf de Saint-Germain.

Le lundi 20 avril, le roi déclara la reine régente du royaume.

La nuit fut mauvaise.

Le 21 au matin, comme plusieurs gentilshommes étaient venus demander des nouvelles de l'auguste malade, Dubois, son valet de chambre, tira les rideaux du lit pour l'enfermer derrière, et pouvoir le changer de linge.

Alors, le roi se regarda.

— Ah ! Jésus ! dit-il, que je suis maigre !

Et, passant son bras à travers les rideaux :

— Pontis, dit-il, voilà cependant la main qui a tenu trente-deux ans le sceptre ! voilà cependant le bras d'un roi de France ! Ne dirait-on pas la main et le bras de la Mort même ?

Le dauphin n'était pas encore baptisé ; le roi voulut que cette cérémonie s'accomplît immédiatement. Il décida que l'enfant royal se nommerait Louis, et qu'il aurait pour parrain le cardinal de Mazarin, et pour marraine madame la princesse Charlotte-Marguerite de Montmorency. — La princesse Charlotte avait été, on se le rappelle, la dernière passion de Henri IV, et était la mère du grand Condé, né à la Bastille, et commandant, à cette heure, un corps des armées du roi.

L'enfant fut baptisé dans la chapelle du château de Saint-Germain. Il portait un costume magnifique que lui avait envoyé le pape Urbain VIII.

Après la cérémonie, on le ramena dans la chambre de son père.

Le roi le fit mettre sur son lit.

— Comment t'appelles-tu ? lui demanda-t-il.

— Louis XIV, répondit l'enfant.

— Pas encore, pas encore, dit Louis XIII ; mais prie Dieu que ce soit bientôt.

Le lendemain 22, l'état du roi alla empirant ; les médecins lui déclarèrent que, s'il voulait communier, il était temps qu'il y songeât.

On avertit la reine, afin qu'elle amenât ses deux enfants et qu'ils reçussent la bénédiction de leur père.

La communion accomplie :

— Croyez-vous que ce soit pour la nuit prochaine, Bouvard ? demanda le roi se tournant vers son médecin.

— Sire, répondit Bouvard, à moins d'accidents imprévus, ma conviction est que Votre Majesté n'est pas si près de la mort qu'elle l'imagine.

— Dieu est le maître ! dit le roi avec un signe de résignation.

Le lendemain, il reçut l'extrême-onction.

Comme le prêtre venait de sortir, un de ces beaux rayons de soleil qui annoncent le printemps entra dans la chambre du mourant. Par mégarde, M. de Pontis se plaça entre le roi et ce rayon de soleil.

— Eh ! Pontis, lui dit Louis XIII, ne m'ôte donc pas ce que tu ne saurais me donner.

Dans la journée qui suivit, le roi se trouva mieux, à tel point qu'il ordonna à Lenyers, son premier valet de garde-robe, de prendre son luth et de l'accompagner ; puis il se

mit à chanter, avec trois ou quatre gentilshommes qui étaient là, des airs qu'il avait composés sur des paraphrases de David par l'évêque de Vence. Le bruit de toute cette musique se répandit dans les corridors; on prévint la reine que le roi chantait: elle accourut, et complimenta Sa Majesté, qui se montrait en si bonne disposition.

Quelques jours se passèrent dans des alternatives de bien et de mal; mais, le 6 mai, le roi retomba plus bas qu'il n'avait jamais été.

Enfin, il se sentit si faible, qu'il dit à Chicot:

— Quand donc me donnera-t-on cette bonne nouvelle, qu'il me faut partir pour aller à Dieu?

Le 8, la maladie empira encore. Le 9, le roi tomba dans un tel assoupissement, que les médecins s'en inquiétèrent, et dirent qu'il fallait, à tout prix, le réveiller.

Alors, le père Dinet, son confesseur, s'approcha de son oreille, et par trois fois cria:

— Sire, que Votre Majesté se réveille, s'il lui plaît; il y a longtemps qu'elle n'a pris aucun aliment, et l'on craint que ce sommeil ne l'affaiblisse.

A la troisième fois, le malade se réveilla.

— Oui, je vous entends, mon père, dit-il, et je ne vous en veux pas de me réveiller; mais j'en veux à ceux qui sachant que je ne dors pas la nuit, me réveillent maintenant que j'ai un peu de repos.

Le lendemain 10, il était plus mal encore, et si faible, qu'on eût dit à chaque instant qu'il allait passer. On le tourmenta pour lui faire prendre un peu de gelée fondue.

— Eh! messieurs, dit-il, avec un léger mouvement d'impatience, faites-moi donc la grâce de me laisser mourir en paix!

Et il se rendormit.

Pendant son sommeil, on fit entrer le dauphin.

Les rideaux du lit étaient ouverts; les traits du roi commençaient à s'altérer. Le jeune prince s'approcha du lit.

— Monseigneur, lui dit le valet de chambre Dubois, regardez bien comme le roi dort, afin qu'il vous souvienne de votre père quand vous serez grand.

L'enfant regarda le mourant avec terreur.

— Avez-vous bien vu le roi, demanda Dubois, et vous le rappellerez-vous?

— Oui, répondit l'enfant; il a la bouche ouverte et les yeux tout tournés.

Vers six heures, le roi s'éveilla en sursaut. Il vit M. le prince Henri de Bourbon qui se tenait dans la ruelle de son lit, et le reconnut.

— Oh! monsieur, lui dit-il, que je viens de faire un beau rêve!

— Plait-il à Votre Majesté de nous le raconter? demanda le prince.

— Je rêvais que M. le duc d'Enghien, votre fils, en était venu aux mains avec l'ennemi, et qu'après un rude combat, la victoire lui était demeurée.

C'était un rêve prophétique: à dix jours de là, le duc d'Enghien remportait la victoire de Rocroy.

Le 11, l'état du roi fut désespéré; toute la journée, il se plaignit. On voulut en vain lui faire prendre quelque chose: il ne put rien avaler.

Le 13, comme on cherchait à lui faire boire quelques gorgées de petit-lait:

— Ne me pressez pas, dit-il; si vous me forcez à faire le moindre mouvement, je sens que je vais mourir.

Le jeudi 14, il appela ses médecins.

— Messieurs, dit-il, ne croyez-vous pas que je puisse aller jusqu'à demain?

Et, comme ils se regardaient entre eux:

— Faites ce que vous pourrez pour cela, reprit-il; le vendredi m'a toujours été un jour heureux: j'ai triomphé de mes ennemis et gagné mes batailles le vendredi; je suis convaincu que je ferais une meilleure mort, si je mourais le jour où expira Notre-Seigneur.

— Sire, dirent les médecins, nous ferons ce que nous pourrons; mais nous ne croyons pas que vous alliez jusqu'à demain.

— Eh bien, soit! dit le roi; je n'en louerai pas moins Dieu. — Faites venir la reine.

On fit venir la reine.

Le moribond l'embrassa tendrement, lui dit une foule de choses qu'elle seule put entendre; puis il embrassa le dauphin, puis son frère, le duc d'Orléans; après quoi, les évêques de Meaux et de Lisieux, et les pères Ventadour, Denis et Vincent entrèrent dans la ruelle de son lit, qu'ils ne quittèrent plus.

Dans un moment, le roi appela encore Bouvard.

— Tâtez-moi, lui dit-il.

Le médecin obéit.

— Eh bien, que pensez-vous?

— Sire, mon opinion est que Dieu vous délivrera bientôt; je ne sens plus votre pouls.

Le mourant leva les yeux au ciel.

— Mon Dieu! dit-il, recevez-moi dans votre miséricorde!

Puis, se tournant vers l'évêque de Meaux:

— Vous verrez bien, n'est-ce pas, mon père, dit-il, quand il faudra lire les prières des agonisants?... Vous les trouverez facilement: je les ai marquées d'avance.

Cinq minutes après, il entrait dans l'agonie, et monseigneur de Meaux lisait les prières.

A une heure, le roi ne parlait plus et n'entendait plus. Peu à peu les esprits de la vie semblaient se retirer de lui, indiquant leurs adieux par des frissonnements et leur départ par l'immobilité; toutes les parties du corps semblaient mourir les unes après les autres: ce furent d'abord les pieds, puis les jambes, puis les bras.

Enfin, à deux heures trois quarts, Louis XIII rendit le dernier soupir, après un règne de trente-trois ans, — moins une heure.

C'était le 14 mai 1643, jour de l'Ascension.



TABLE DU VOLUME


Les Deux Diane

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Les Deux Diane

ILLUSTRATIONS

DE

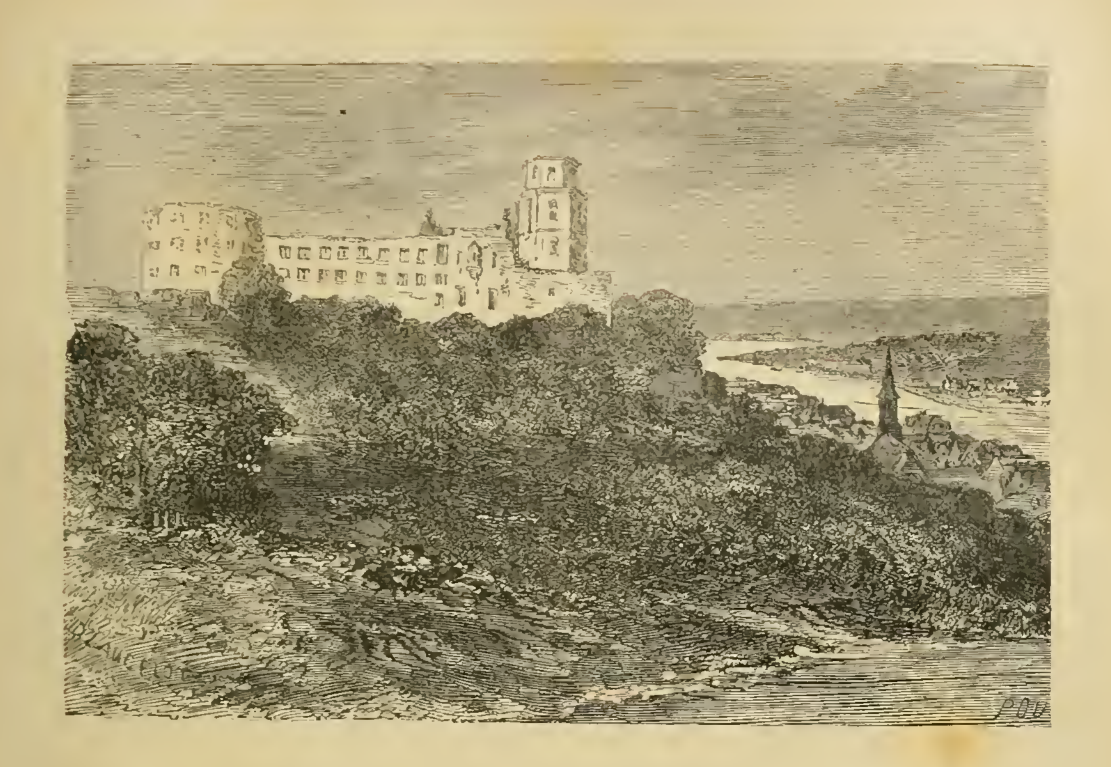
JANET-LANGE & GUSTAVE JANET



PARIS

A. LE VASSEUR ET Cie, ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



LES DEUX DIANE

I

UN FILS DE COMTE ET UNE FILLE DE ROI

C'était le 5 mai de l'année 1551. Un jeune homme de dix-huit ans, et une femme de quarante, sortant d'une petite maison de simple apparence, traversaient côte à côte le village de Montgommery, situé dans le pays d'Auge.

Le jeune homme était de cette belle race normande aux cheveux châtains, aux yeux bleus, aux blanches dents, aux lèvres rosées. Il avait ce teint frais et velouté des hommes du nord, qui, parfois, ôte un peu de puissance à leur beauté en leur faisant presque une beauté de femme. Au reste, admirablement pris dans sa taille forte et flexible à la fois, tenant tout ensemble du chêne et du roseau. Il était simplement mis, mais élégamment vêtu d'un pourpoint de drap violet foncé avec de légères broderies de soie de même couleur. Les trousses étaient du même drap et portaient les mêmes ornemens que son pourpoint; de longues bottes de cuir noir, comme en avaient les pages et les varlets, lui montaient au-dessus du genou, et un toquet de velours légèrement incliné sur le côté et ombragé d'une plume blanche couvrait un front où l'on pouvait reconnaitre tout à la fois les indices du calme et de la fermeté.

Son cheval, dont il tenait la bride passée à son bras, le suivait en relevant de temps en temps la tête en aspirant l'air, et en hennissant aux émanations que lui apportait le vent.

La femme paraissait appartenir, sinon à la classe inférieure de la société, du moins à celle qui se trouve placée entre celle-là et la bourgeoisie. Son costume était simple, mais d'une propreté si grande, que cette propreté extrême semblait lui donner de l'élégance. Plusieurs fois le jeune homme lui avait offert de s'appuyer sur son bras, mais elle avait toujours refusé, comme si cet honneur eût été au-dessus de sa condition.

A mesure qu'ils marchaient en traversant le village, et s'avançant, comme nous l'avons dit, vers l'extrémité de la rue qui conduisait au château dont on voyait les tours massives dominer l'humble bourg, une chose était à remarquer, c'est que non seulement les jeunes gens et les hommes, mais encore les vieillards, saluaient profondément au passage le jeune homme, qui leur répondait par un signe de tête amical. Chacun semblait reconnaitre pour son supérieur et son maitre cet adolescent qui, on le verra bientôt, ne se connaissait pas lui-même.

En sortant du village, tous deux prirent le chemin ou plutôt le sentier qui, s'escarpant au flanc de la montagne, donnait à grand'peine passage à deux personnes de front.

Aussi, après quelques difficultés, et sur l'observation que le jeune cavalier fit à sa compagne de route, qu'étant forcé de tenir son cheval en bride il serait dangereux pour elle de marcher derrière, la bonne femme se décida à passer devant.

Le jeune homme la suivit sans prononcer une parole. On voyait que son front pensif s'inclinait sous le poids d'une puissante préoccupation.

C'était un beau et redoutable château que celui vers lequel s'acheminaient ainsi ces deux pèlerins si différens d'âge et de condition. Il avait fallu quatre siècles et dix générations pour que cette masse de pierres s'élevât de sa base à ses créneaux, et, montagne elle-même, dominât la montagne sur laquelle elle était bâtie.

Comme tous les édifices de cette époque, le château des comtes de Montgommery ne présentait aucune régularité. Les pères l'avaient légué à leurs fils, et chaque propriétaire provisoire avait, selon son caprice ou son besoin, ajouté quelque chose au géant de pierre. Le donjon carré, la forteresse principale, avait été bâti sous les ducs de Normandie. Puis les tourelles aux créneaux élégants, aux fenêtres brodées, s'étaient ajoutées au donjon sévère, multipliant leurs ciselures de pierre à mesure que le temps marchait, comme si le temps eût fécondé cette végétation de granit. Enfin, vers la fin du règne de Louis XII et le commencement de celui de François Ier, une longue galerie aux croisées ogivales avait complété la séculaire agglomération.

De cette galerie, et mieux encore du haut du donjon, la vue s'étendait à plusieurs lieues sur les plaines riches et verdoyantes de la Normandie. Car, nous l'avons déjà dit, le comté de Montgommery était situé dans le pays d'Auge, et ses huit ou dix baronnies, ainsi que ses cent cinquante fiefs dépendaient des bailliages d'Argentan, de Caen et d'Alençon.

Enfin on arriva à la grande porte du château.

Chose étrange ! depuis plus de quinze ans, le magnifique et puissant donjon était sans maître. Un vieil intendant continuait de percevoir les fermages ; des serviteurs qui, eux aussi, avaient vieilli dans cette solitude, continuaient d'entretenir le château qu'on ouvrait chaque jour, comme si chaque jour le maître avait dû revenir ; qu'on fermait chaque soir, comme si le maître était attendu le lendemain.

L'intendant reçut les deux visiteurs avec la même amitié que chacun témoignait à la femme, et la même déférence que tous paraissaient accorder au jeune homme.

— Maître Elyot, dit la femme, qui, comme nous l'avons vu, marchait la première, voulez-vous bien nous laisser entrer au château ? j'ai quelque chose à dire à monsieur Gabriel (elle montrait le jeune homme), et je ne puis le dire que dans le salon d'honneur.

— Passez, dame Aloyse, dit Elyot, et dites où vous voudrez ce que vous avez à dire à ce jeune maître. Vous savez que malheureusement personne ne viendra vous déranger.

On traversa la salle des gardes. Autrefois douze hommes, levés sur les terres du comté, veillaient incessamment dans cette salle. Depuis quinze ans, sept de ces hommes étaient morts, et n'avaient point été remplacés. Cinq restaient et vivaient là, faisant le même service qu'ils faisaient du temps du comte en attendant qu'ils mourussent à leur tour.

On traversa la galerie ; on entra dans le salon d'honneur.

Il était meublé comme au jour où le dernier comte l'avait quitté. Seulement, dans ce salon où se réunissait autrefois, comme dans le salon d'un seigneur suzerain, toute la noblesse de Normandie, depuis quinze ans, personne n'était entré que les serviteurs chargés de l'entretenir, et un chien, le chien favori du dernier comte, qui, chaque fois qu'il y entrait, appelait lamentablement son maître, et un jour n'ayant pas voulu en sortir, s'était couché aux pieds du dais, où on l'avait retrouvé mort le lendemain.

Ce ne fut point sans une certaine émotion que Gabriel, on se rappelle que c'est le nom qui avait été donné au jeune homme, que Gabriel, disons-nous, entra dans ce salon aux vieux souvenirs. Cependant l'impression qu'il recevait de ces murailles sombres, de ce dais majestueux, de ces fenêtres si profondément entaillées dans la muraille que, quoiqu'il fût dix heures du matin, le jour semblait s'arrêter à l'extérieur, cette impression, disons-nous, ne fut point assez puissante pour le distraire un seul instant de la cause qui l'avait amené, et, dès que la porte se fut refermée derrière lui :

— Voyons, ma chère Aloyse, ma bonne nourrice, dit-il, en vérité, quoique tu paraisses plus émue que moi-même, tu n'as plus aucun prétexte pour reculer l'aveu que tu m'as promis. Maintenant, Aloyse, il faut me parler sans crainte et surtout sans retard. N'as-tu pas assez hésité, bonne nourrice, — et, fils obéissant, n'ai-je point assez attendu ? quand je te demandais quel nom j'avais le droit de porter, quelle famille était la mienne, et quel gentilhomme était mon père, tu me répondais : — Gabriel, je vous dirai tout cela le jour où vous aurez dix-huit ans, l'âge de la majorité pour quiconque a le droit de porter une épée. Or, aujourd'hui 5 mai 1551, j'ai dix-huit ans accomplis ; je suis venu alors, ma bonne Aloyse, te sommer de tenir ta promesse, mais tu m'as répondu avec une solennité qui m'a presque épouvanté :

« Ce n'est point dans l'humble maison de la veuve d'un pauvre écuyer que je dois vous découvrir à vous-même ; c'est dans le château des comtes de Montgommery, et dans la salle d'honneur de ce château. »

Nous avons gravi la montagne, bonne Aloyse, nous avons franchi le seuil du château des nobles comtes, nous sommes dans la salle d'honneur, parle donc.

— Asseyez-vous, Gabriel, car vous me permettez de vous donner encore une fois ce nom.

Le jeune homme lui prit les deux mains avec un mouvement d'affection profonde.

— Asseyez-vous, reprit-elle, non pas sur cette chaise, non pas sur ce fauteuil.

— Mais où veux-tu donc que je m'asseye, bonne nourrice ? interrompit le jeune homme.

— Sous ce dais, dit Aloyse avec une voix qui ne manquait pas d'une certaine solennité.

Le jeune homme obéit.

Aloyse fit un signe de tête.

— Maintenant, écoutez-moi, dit-elle.

— Mais assieds-toi, au moins, dit Gabriel.

— Vous le permettez ?

— Railles-tu, nourrice ?

La bonne femme s'assit sur les degrés du dais, aux pieds du jeune homme attentif et fixant sur elle un regard plein de bienveillance et de curiosité.

— Gabriel, dit la nourrice décidée enfin à parler, vous aviez à peine six ans quand vous perdîtes votre père et quand moi je perdis mon mari. Vous aviez été mon nourrisson, car votre mère était morte en vous mettant au monde. De ce jour-là, moi, sœur de lait de votre mère, je vous aimai comme mon propre enfant. La veuve dévoua sa vie à l'orphelin. Comme elle vous avait donné son lait, elle vous donna son âme, et vous me rendrez cette justice, n'est-ce pas, Gabriel, que dans votre conviction, jamais, à défaut de moi, ma pensée n'a cessé de veiller sur vous.

— Chère Aloyse, dit le jeune homme, beaucoup de mères véritables eussent fait moins bien que toi, je le jure, et pas une, je le jure encore, n'eût fait mieux.

— Chacun, au reste, reprit la nourrice, s'empressa autour de vous comme je m'étais empressée la première. — Dom Jamet de Croisic, le digne chapelain de ce château, qui est retourné au Seigneur il y a trois mois, vous enseigna avec soin les lettres et les sciences, et nul, à ce qu'il disait, ne pourrait vous en remontrer pour ce qui est de lire, d'écrire et de connaître l'histoire du temps passé, et surtout celle des grandes maisons de France. Enguerrand Lorien, l'ami intime de mon défunt mari, Perrot Travigny, et l'ancien écuyer des comtes de Vimoutiers, nos voisins, vous instruisirent aux armes, au maniement de la lance et de l'épée, à l'équitation, enfin à toutes les choses de la chevalerie, et lors des fêtes et joûtes qui se tinrent à Alençon à l'occasion du mariage et du couronnement de notre sire Henri II, vous avez prouvé, il y a deux ans déjà, que vous aviez profité des bonnes leçons d'Enguerrand. Moi, pauvre ignorante, je ne pouvais que vous aimer et vous apprendre à servir Dieu ; c'est ce que j'ai toujours tâché de faire. La bonne Vierge m'y a aidée, et aujourd'hui, à dix-huit ans, vous voilà un pieux chrétien, un seigneur savant et un homme d'armes accompli, et j'espère qu'avec le secours de Dieu vous ne serez pas indigne de vos ancêtres, MONSEIGNEUR GABRIEL, SEIGNEUR DE LORGE, COMTE DE MONTGOMMERY !

Gabriel se leva en jetant un cri !

— Comte de Montgommery, moi ! puis il reprit avec un sourire superbe :

— Eh bien ! je l'espérais, et je m'en doutais presque : tiens, Aloyse, dans mes rêves d'enfant, je l'ai dit un jour à ma petite Diane. Mais qu'est-ce donc que tu fais-là à mes pieds, bonne Aloyse ? debout et dans mes bras, sainte femme ! Est-ce que tu ne veux plus me reconnaître pour ton enfant, parce que je suis l'héritier des Montgommery ? l'héritier des Montgommery ! répétait-il malgré lui avec une fierté frémissante, tout en embrassant sa bonne nourrice. L'héritier des Montgommery ! mais c'est que je porte un des plus vieux et des plus glorieux noms de France. Oui, Dom Jamet m'a appris, règne par règne, génération par génération, l'histoire de mes nobles aïeux... de mes aïeux ! Embrasse-moi encore, Aloyse ! Qu'est-ce donc que va dire Diane de tout cela ? Saint-Godegrand, évêque de Suez, et Sainte-Opportune, sa sœur, qui vivaient sous Charlemagne, étaient de notre maison. Roger de Montgommery commanda une des armées de Guillaume le Conquérant, Guil-

laume de Montgommery fit une croisade à ses frais. Nous avons été alliés plus d une fois aux maisons royales d'Ecosse et de France, et les premiers lords de Londres, les plus illustres gentilshommes de Paris m'appelleront mon cousin; mon père enfin.

Le jeune homme s'arrêta comme abattu. Puis il reprit bientôt :

— Hélas! avec tout cela, Aloyse, je suis seul au monde. Ce grand seigneur est un pauvre orphelin, ce descendant de tant d'aïeux royaux n'a pas son père! Mon pauvre père! Tiens, je pleure, Aloyse, à présent. Et ma mère! morts l'un et l'autre. Oh! parle-moi d'eux que je sache comment ils étaient, maintenant que je sais que je suis leur fils. Voyons, commençons par mon père : comment est-il mort? raconte-moi cela

Aloyse se tut. Gabriel la regarda avec étonnemeot.

— Je te demande, nourrice, comment mon père est mort? reprit-il.

— Monseigneur, Dieu seul peut-être le sait, dit-elle. Un jour, le comte Jacques de Montgommery a quitté l'hôtel qu'il habitait rue des Jardins-Saint-Paul à Paris. Il n'y est plus rentré. Ses amis, ses cousins, l'ont cherché depuis vainement. Disparu, monseigneur! Le roi François I[er] a ordonné une enquête qui n'a pas eu de résultats. Ses ennemis, s'il a péri victime de quelque trahison, étaient bien habiles ou bien puissans. Vous n'avez plus de père, monseigneur, et cependant la tombe de Jacques de Montgommery manque dans la chapelle de votre château; car on ne l'a retrouvé ni vivant ni mort.

— C'est que ce n'était pas son fils qui le cherchait, s'écria Gabriel. Ah! nourrice, pourquoi as-tu si longtemps gardé le silence! Me cachais-tu donc ma naissance, parce que j'avais mon père à venger ou à sauver?

— Non, mais parce que je devais vous sauver vous-même, monseigneur. Ecoutez-moi. Savez-vous quelles furent les dernières paroles de mon mari, du brave Perrot Travigny, qui avait pour votre maison comme une religion, monseigneur? Femme, me dit-il quelques minutes avant de rendre le dernier soupir, tu n'attendras pas que je sois enseveli, tu me fermeras seulement les yeux et tu quitteras Paris tout de suite avec l'enfant. Tu iras à Montgommery, non pas au château, mais dans la maison que nous tenons des bontés de monseigneur.

C'est là que tu élèveras l'héritier de nos maîtres, sans mystère, mais aussi sans bruit. Nos bonnes gens du pays le respecteront et ne le trahiront pas. Cache-lui surtout à lui-même son origine; il se montrerait et se perdrait. Qu'il sache seulement qu'il est gentilhomme, c'est assez pour sa dignité et ta conscience. Puis, quand l'âge l'aura fait prudent et grave, comme le sang le fera brave et loyal, quand il aura dix-huit ans par exemple, dis-lui son nom et sa race, Aloyse. Il jugera lui-même alors ce qu'il doit et ce qu'il peut faire. Mais prends garde jusque-là; des inimitiés redoutables, des haines invincibles le poursuivraient, s'il était découvert; et ceux qui ont atteint et touché l'aigle n'épargneraient pas sa couvée. Il me dit cela et mourut, monseigneur, et moi, docile à ses ordres, je vous pris, pauvre orphelin de six ans qui aviez vu à peine votre père, et je vous amenai ici. On y savait déjà la disparition du comte, et l'on soupçonnait que des ennemis terribles et implacables menaçaient quiconque portait son nom. On vous vit, on vous reconnut sans doute dans le village, mais, par un accord tacite, nul ne m'interrogea, nul ne s'étonna de mon silence. Peu de temps après, mon fils unique, votre frère de lait, mon pauvre Robert me fut enlevé par les fièvres. Dieu voulait apparemment que je fusse à vous tout entière. La volonté de Dieu soit bénie! Tous firent semblant de croire que c'était mon fils qui survivait, et cependant tous vous traitaient avec un respect pieux et une obéissance touchante. C'est que vous ressembliez déjà à votre père et de figure et de cœur. L'instinct du lion se révélait en vous, et l'on voyait bien que vous étiez né maître et chef. Les enfans des environs prenaient déjà l'habitude de se former en troupe sous votre commandement. Dans tous leurs jeux vous marchiez à leur tête, et pas un d'eux n'eût osé vous refuser son hommage. Jeune roi du pays, c'est le pays qui vous a élevé, et qui vous voyant grandir fier et beau vous admirait. La redevance des plus beaux fruits, la dîme de la récolte, venaient à la maison sans que j'eusse rien demandé. Le plus beau cheval du pâturage vous était toujours réservé. Dom Jamet, Enguerrand et tous les varlets et serviteurs du château, vous donnaient leurs services comme une dette naturelle, et vous les acceptiez comme votre droit. Rien en vous que de vaillant, de hardi et de magnanime. Vous faisiez voir dans les moindres choses de quelle race vous sortiez. On raconte encore dans les veillées comment un jour vous avez troqué à un page mes deux vaches contre un faucon. Mais ces instincts et ces élans ne vous trahissaient que pour les fidèles, et vous restiez caché et inconnu aux malveillans. Le grand bruit des guerres d'Italie, d'Espagne et de Flandre contre l'empereur Charles-Quint, ne contribuait pas peu, Dieu merci! à vous protéger, et vous êtes enfin arrivé sain et sauf à cet âge où Perrot m'avait permis de me fier à votre raison et à votre sagesse. Mais vous d'ordinaire si grave et si prudent, voilà que vos premiers mots sont pour la témérité et le bruit, la vengeance et les éclats.

— La vengeance, oui; les éclats, non! Aloyse, tu penses donc que les ennemis de mon pauvre père vivent encore?

— Monseigneur, je ne sais; seulement il serait plus sûr de le présumer, et je suppose que vous arriviez à la cour inconnu encore, mais avec votre nom éclatant qui attirera sur vous les regards, brave mais inexpérimenté, fort de votre bon désir et de la justice de votre cause, mais sans amis, sans alliés, et même sans réputation personnelle, qu'arrivera-t-il? Ceux qui vous haïssent vous verront venir et vous ne les verrez pas; ils vous frapperont et vous ne saurez pas d'où partira le coup, et non seulement votre père ne sera pas vengé, mais vous, monseigneur, vous serez perdu.

— Voilà justement, Aloyse, pourquoi je regrette de n'avoir pas eu le temps de me faire des amis et un peu de gloire... Ah! si j'avais été averti il y a deux ans, par exemple!... N'importe! ce n'est qu'un retard, et je regagnerai les jours perdus. Aussi bien, pour d'autres raisons, je me félicite d'être resté ces deux dernières années à Montgommery; j'en serai quitte pour doubler le pas. J'irai à Paris, Aloyse; et sans cacher que je suis un Montgommery, je puis bien ne pas dire que je suis le fils du comte Jacques; les fiefs et les titres ne manquent pas plus dans notre maison que dans la maison de France, et notre parenté est assez nombreuse en Angleterre et en France pour qu'un indifférent ne puisse s'y reconnaître. Je puis prendre le nom de vicomte d'Exmès, Aloyse, et ce ne sera ni me cacher, ni me montrer. Puis, j'irai trouver... — Qui irai-je trouver à la cour? Grâce à Enguerrand, je suis au fait des choses et des hommes. M'adresserai-je au connétable de Montmorency, à ce cruel diseur de patenôtres? non, et je suis de l'avis de ta grimace, Aloyse... Au maréchal de Saint-André? il n'est pas assez jeune ni assez entreprenant... A François de Guise plutôt? oui, c'est cela. Montmédy, Saint-Dizier, Bologne, ont prouvé déjà ce qu'il peut faire. C'est à lui que j'irai, c'est sous ses ordres que je gagnerai mes éperons. C'est à l'ombre de son nom que je conquerrai le mien.

— Monseigneur me permettra de lui faire remarquer, dit Aloyse, que l'honnête et loyal Elyot a eu le temps de mettre de bonnes sommes de côté pour l'héritier de ses maîtres. Vous pourrez mener un équipage royal, monseigneur, et les jeunes hommes vos tenanciers, que vous exerciez en jouant à la guerre, ont pour devoir et auront pour joie de vous suivre à la guerre pour tout de bon. C'est votre droit de les appeler autour de vous, vous le savez, monseigneur.

— Et nous en userons, Aloyse, de ce droit, nous en userons.

— Monseigneur veut-il bien actuellement recevoir tous ses domestiques, serviteurs, et gens de ses fiefs et baronnies qui brûlent du désir de le saluer.

— Pas encore, s'il te plaît, ma bonne Aloyse; mais dis à Martin-Guerre qu'il selle un cheval pour m'accompagner. J'aurai avant tout une course à faire aux environs.

— Serait-ce pas du côté de Vimoutiers? dit la bonne Aloyse en souriant avec quelque malice.

— Oui, peut-être. Ne dois-je pas à mon vieux Enguerrand une visite et mes remercîments?

— Et avec les compliments d'Enguerrand, monseigneur sera bien aise de recevoir ceux d'une jolie petite fille appelée Diane, n'est-ce pas?

— Mais, répondit en riant Gabriel, cette jolie petite fille est ma femme et je suis son mari depuis trois ans, c'est-à-dire depuis que j'ai eu quinze ans et qu'elle en a neuf.

Aloyse devint rêveuse.

— Monseigneur, dit-elle, si je ne savais pas combien, malgré votre jeunesse, vous êtes grave et sincère, et que tout sentiment en vous est austère et profond, je me garderais des paroles que je vais oser vous dire. Mais ce qui pour d'autres est un jeu pour vous est souvent une chose sérieuse. Songez, monseigneur, qu'on ne sait pas de qui Diane est la fille. Un jour la femme d'Enguerrand, lequel dans ce temps-là avait suivi à Fontainebleau son maître, le comte de Vimoutiers, a retrouvé en rentrant chez elle un enfant dans un berceau et une lourde bourse d'or sur une table. Dans la bourse il y avait une somme assez considérable, la moitié d'un anneau gravé, et un papier avec ce seul mot : *Diane*. Berthe, la femme d'Enguerrand, n'avait pas d'enfant de son mariage, et elle a accepté avec joie cette autre maternité qu'on lui demandait. Mais, de retour à Vimoutiers, elle est morte, comme est mort mon mari à qui son maître vous avait confié, monseigneur, et c'est une femme qui a élevé l'orphelin, c'est un homme qui a élevé l'orpheline. Mais Enguerrand et moi, chargés tous deux d'une tâche pareille, nous avons échangé nos soins, et j'ai

tâché de faire Diane bonne et pieuse, comme Enguerrand vous a fait adroit et savant. Naturellement vous avez connu Diane, et naturellement vous vous êtes attaché à elle. Mais vous êtes le comte de Montgommery reconnu par des papiers authentiques et par la notoriété publique, et l'on n'est pas encore venu réclamer Diane avec l'autre moitié de l'anneau d'or. Prenez garde, monseigneur, je sais bien que Diane est une enfant de douze ans à peine, mais elle grandira, mais elle sera d'une beauté ravissante, et avec un naturel comme le vôtre, je le répète, tout est sérieux. Prenez garde; il se peut qu'elle reste toujours ce qu'elle est encore, un enfant trouvé, et vous êtes trop grand seigneur pour l'épouser, et trop gentilhomme pour la séduire.

— Mais, nourrice, puisque je vais partir, te quitter et quitter Diane, dit Gabriel pensif.

— C'est juste, cela; pardonnez à votre vieille Aloyse sa prévoyance trop inquiète, et allez voir, si cela vous plaît, cette douce et gentille enfant que vous nommez votre petite femme. Mais songez qu'on vous attend impatiemment ici. A bientôt, n'est-il pas vrai, monseigneur le comte?

— A bientôt, et embrasse-moi encore, Aloyse; appelle-moi toujours ton enfant, et sois remerciée mille fois, ma bonne nourrice.

— Soyez mille fois béni, mon enfant et mon seigneur.

Maître Martin-Guerre attendait Gabriel à la porte, et tous deux montèrent à cheval.

II

UNE MARIÉE QUI JOUE A LA POUPÉE

Gabriel prit pour aller plus vite par des sentiers à lui connus.

Et pourtant il laissait parfois son cheval ralentir le pas, et on peut même dire qu'il laissait aller le bel animal selon le train de sa rêverie. Des sentiments bien divers en effet tantôt passionnés et tantôt tristes, tantôt fiers et tantôt accablés, passaient tour à tour dans le cœur du jeune homme. Quand il songeait qu'il était le comte de Montgommery, son regard étincelait et il donnait de l'éperon à son cheval, comme s'enivrant de l'air qui sifflait autour de ses tempes, et puis il se disait: « Mon père a été tué et n'a pas été vengé!... » et il laissait fléchir la bride dans sa main. Mais tout à coup il pensa qu'il allait se battre, se faire un nom redoutable et redouté, et payer toutes ses dettes d'honneur et de sang, et il repartait au galop comme s'il courait vraiment à la gloire, jusqu'à ce que réfléchissant qu'il lui faudrait pour cela quitter sa petite Diane si riante et si jolie, il retombât dans la mélancolie, et en arrivât peu à peu à ne plus marcher qu'au pas, comme s'il eût pu retarder ainsi le moment cruel de la séparation. Mais, il reviendrait, il aurait retrouvé les ennemis de son père et les parents de Diane... Et Gabriel, piquant des deux, volait aussi prompt que son espérance. Il était arrivé, et décidément, dans cette jeune âme toute ouverte au bonheur, la joie avait chassé la tristesse.

Par-dessus la haie qui entourait le verger du vieil Enguerrand, Gabriel aperçut à travers les arbres la robe blanche de Diane. Il eut bientôt fait d'attacher son cheval à un tronc de saule et de franchir d'un bond la haie; radieux et triomphant, il tomba aux pieds de la jeune fille.

Mais Diane pleurait.

— Qu'y a-t-il chère petite femme, dit Gabriel, et d'où nous vient cet amer chagrin? Est-ce qu'Enguerrand nous aurait grondée pour avoir déchiré quelque robe, ou mal dit nos prières? ou bien notre bouvreuil se serait-il envolé? parle, Diane, ma chérie. Voici pour te consoler ton chevalier fidèle.

— Hélas! non, Gabriel, vous ne pouvez plus être mon chevalier, dit Diane, et c'est justement pour cela que je suis triste et que je pleure.

Gabriel crut que Diane avait appris par Enguerrand le nom de son compagnon de jeux, et qu'elle voulait l'éprouver peut-être. Il reprit:

— Et quel est donc, Diane, le malheur ou le bonheur qui pourrait jamais me faire renoncer au doux titre que tu m'as laissé prendre et que je suis si joyeux et si fier de porter? Vois donc, je suis à tes genoux.

Mais Diane ne parut pas comprendre, et pleurant plus fort que jamais en cachant son front sur la poitrine de Gabriel, elle s'écria en sanglotant:

— Gabriel! Gabriel! il faudra ne plus nous voir désormais.

— Et qui nous en empêchera? reprit-il vivement.

Elle releva sa blonde et charmante tête et ses yeux bleus baignés de larmes; puis avec une petite moue tout à fait solennelle et grave:

— Le devoir, répondit-elle en soupirant profondément.

Sa ravissante physionomie eut une expression si désolée et si comique à la fois que Gabriel, charmé et tout à ses pensées d'ailleurs, ne put s'empêcher de rire, et prenant entre ses mains le front de l'enfant, il le baisa à plusieurs reprises, mais elle s'éloigna vivement.

— Non, mon ami, dit-elle, plus de ces causeries. Mon Dieu! mon Dieu! elles nous sont à présent défendues.

— Quels contes lui aura fait Enguerrand? se dit Gabriel persistant dans son erreur, et il ajouta. — Ne m'aimes-tu donc plus, ma Diane chérie!

— Moi! ne plus t'aimer! s'écria Diane. Comment peux-tu supposer et dire de pareilles choses, Gabriel? N'es-tu pas l'ami de mon enfance et le frère de toute ma vie? Ne m'as-tu pas toujours traitée avec une bonté et une tendresse de mère? Quand je riais et quand je pleurais, qui trouvais-je là sans cesse à mes côtés, pour partager gaîté ou peine? toi, Gabriel!... Qui me portait quand j'étais lasse? qui m'aidait à apprendre mes leçons? qui s'attribuait mes fautes et partageait mes punitions quand il ne pouvait pas les prendre pour lui seul? toi encore! Qui inventait pour moi mille jeux? qui me faisait de beaux bouquets dans les prés? qui me dénichait des nids de chardonnerets dans les bois? toi, toujours! Je t'ai trouvé, en tout lieu et en tout temps, bon, gracieux et dévoué pour moi, Gabriel. Gabriel, je ne t'oublierai jamais, et tant que mon cœur vivra, tu vivras dans mon cœur; j'aurais voulu te donner mon existence et mon âme, et je n'ai jamais rêvé le bonheur qu'en rêvant à toi. Mais tout cela n'empêche pas, hélas! qu'il faut nous séparer, et pour ne plus nous revoir, sans doute.

— Et pourquoi? pour te punir d'avoir malicieusement introduit le chien Phylax dans la basse-cour? demanda Gabriel.

— Oh! pour bien autre chose, va!

— Et pourquoi enfin?

Elle se leva, et laissant retomber ses bras le long de sa robe et sa tête sur sa poitrine:

— Parce que je suis la femme d'un autre, dit-elle.

Gabriel ne riait plus, et un trouble singulier lui serrait le cœur; il reprit d'une voix émue:

— Qu'est-ce que cela signifie, Diane?

— Je ne m'appelle plus Diane, répondit-elle, je m'appelle *madame la duchesse de Castro*, puisque mon mari s'appelle *Horace Farnèse, duc de Castro*.

Et la petite fille ne pouvait s'empêcher de sourire un peu à travers ses larmes en disant: *mon mari*, à douze ans! En effet, c'était glorieux: *madame la duchesse!* mais sa douleur lui reprit en voyant la douleur de Gabriel.

Le jeune homme était debout devant elle, pâle et les yeux effarés.

— Est-ce un jeu? est-ce un songe? dit-il

— Non, mon pauvre ami, c'est la triste réalité, reprit Diane. N'as-tu pas rencontré en route Enguerrand, qui est parti pour Montgommery, il y a une demi-heure?

— J'ai pris par les chemins détournés. Mais achève.

— Pourquoi aussi, Gabriel, es-tu resté quatre jours sans venir? Cela n'était jamais arrivé, et cela nous a porté malheur, vois-tu. Avant-hier au soir, j'avais eu de la peine à m'endormir. Je ne t'avais pas vu depuis deux jours, j'étais inquiète, et j'avais fait promettre à Enguerrand que, si tu ne venais pas le lendemain, nous irions à Montgommery le jour d'après. Et puis, comme par un pressentiment, nous avions parlé, Enguerrand et moi, de l'avenir, du passé, de mes parents qui semblaient m'avoir oubliée, hélas! C'est mal ce que je vais dire, mais j'aurais été plus heureuse peut-être s'ils m'eussent oubliée en effet. Tout ce grave entretien m'avait, comme de raison, un peu attristée et fatiguée, et j'eus, comme je te le disais, assez longtemps à m'endormir, ce qui fut cause que je m'éveillai hier matin un peu plus tard que de coutume. Je m'habillai en toute hâte, je fis ma prière, et je m'apprêtais à descendre, quand j'entendis un grand bruit sous ma fenêtre, devant la porte de la maison. C'étaient des cavaliers magnifiques. Gabriel suivis d'écuyers, de pages et de varlets, et derrière la cavalcade un carrosse doré, tout éblouissant. Comme je regardais curieusement le cortège, m'étonnant qu'il s'arrêtât devant notre pauvre demeure, Antoine vint frapper à ma porte et me pria de la part d'Enguerrand de descendre tout de suite. Je ne sais pourquoi j'eus peur, mais il fallait obéir cependant, et j'obéis. Quand j'entrai dans la grande salle, elle était pleine de ces superbes seigneurs que j'avais vus de ma croisée. Je me mis alors à rougir et à trembler plus effrayée que jamais, tu conçois cela, Gabriel?

— Oui, reprit Gabriel avec amertume. Continue donc, car la chose devient intéressante en vérité.

— A mon entrée, continua Diane, un des seigneurs les plus brodés vint à moi, et me présentant sa main gantée, me conduisit devant un autre gentilhomme non moins richement orné que lui, puis s'inclinant:

— Monseigneur le duc de Castro, lui dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter votre femme. Madame, ajouta-t-il en se retournant vers moi, monsieur Horace Farnèse, duc de Castro, votre mari.

Le duc me salua avec un sourire. Mais moi, toute confuse et éplorée, je me jetai dans les bras d'Enguerrand que je venais d'apercevoir dans un coin.

— Enguerrand! Enguerrand! ce n'est pas mon mari, ce prince, je n'ai pas d'autre mari que Gabriel; Enguerrand, dis-le donc à ces messieurs, je t'en prie.

Celui qui m'avait présentée au duc fronça le sourcil.

— Qu'est-ce que cet enfantillage? demanda-t-il à Enguerrand d'une voix sévère.

— Rien, monseigneur, un enfantillage en effet, répondit Enguerrand tout pâle. Et s'adressant à moi tout bas: Etes-vous folle, Diane? Qu'est-ce qu'une rébellion pareille? refuser ainsi d'obéir à vos parents, qui vous ont retrouvée et qui vous réclament!

— Où sont-ils, mes parents? dis-je tout haut. C'est à eux que je veux parler.

— C'est en leur nom que nous venons, mademoiselle, reprit le seigneur sévère. Je suis ici leur représentant. Si vous n'en croyez pas mes paroles, voici l'ordre signé du roi Henri II, notre sire, lisez:

Il me présentait un parchemin scellé d'un cachet rouge, et je lisais au haut de la page: « Nous Henri, par la grâce de Dieu; » et au bas la signature royale: Henri. J'étais aveuglée, étourdie, anéantie. J'avais le vertige et le délire. Tout ce monde qui avait les yeux sur moi! Enguerrand lui-même qui m'abandonnait! L'idée de mes parents! le nom du roi! c'était trop, tout cela, pour ma pauvre tête. Et tu n'étais pas là, Gabriel!

— Mais il me paraît que ma présence ne pouvait pas vous être nécessaire, reprit Gabriel.

— Oh! si, Gabriel, toi présent, j'aurais résisté encore, tandis que ne t'ayant pas là quand le gentilhomme qui semblait tout conduire m'a dit: Allons, c'est assez de retard comme cela. Madame de Leviston, je confie à vos soins madame de Castro; nous vous attendons pour monter à la chapelle. Sa voix était si brève et si impérieuse, il semblait permettre si peu la résistance, que je me suis laissé emmener. Gabriel, pardonne-moi. J'étais brisée, éperdue, et je n'avais plus une idée...

— Comment donc, mais cela se conçoit à merveille, répondit Gabriel avec un sourire sardonique.

— On m'a conduite dans ma chambre, reprit Diane. Là, cette madame de Leviston, aidée de deux ou trois femmes, a tiré de grands coffres une robe blanche de soie. Puis, malgré ma honte, elles m'ont déshabillée et rhabillée. C'est tout au plus si j'osais marcher dans ces beaux atours. Puis elles m'ont mis des perles aux oreilles, un collier de perles autour du cou: mes larmes roulaient sur les perles. Mais ces dames ne faisaient que rire de mon embarras sans doute, et peut-être même de mon chagrin. Au bout d'une demi-heure, j'étais prête, et elles avaient beau dire que j'étais charmante ainsi parée, je crois que c'était vrai, Gabriel, mais je pleurais tout de même. J'avais fini par me persuader que j'agissais dans un rêve éblouissant et terrible. Je marchais sans volonté, j'allais et venais machinalement. Cependant les chevaux piaffaient devant la porte, écuyers, pages et varlets attendaient debout. Nous descendîmes. Les regards imposans de toute cette assemblée recommencèrent à percer sur moi. Le seigneur à la voix rude m'offrit de nouveau la main, et me conduisit à une litière toute or et satin, dans laquelle je dus m'asseoir sur des coussins presque aussi beaux que ma robe. Le duc de Castro marchait à cheval à la portière, et c'est ainsi que le cortège monta lentement à la chapelle du château de Vimoutiers. Le prêtre était déjà à l'autel. Je ne sais pas quelles paroles on prononça autour de moi, quelles paroles on me dicta, je sentis, à un moment, dans ce songe étrange, le duc me passer au doigt un anneau. Puis, au bout de vingt minutes ou de vingt ans, je n'en ai pas conscience, un air plus frais me frappa le visage. Nous sortions de la chapelle; on m'appelait madame la duchesse; j'étais mariée! Entends-tu cela, Gabriel? j'étais mariée.

Gabriel ne répondit que par un farouche éclat de rire.

— Tiens, Gabriel, reprit Diane, j'étais si véritablement hors de moi-même que, pour la première fois seulement, en rentrant à la maison, je songeai, un peu remise, à regarder le mari que tous ces étrangers étaient venus m'imposer. Jusque-là, je l'avais vu, mais je ne l'avais pas regardé, Gabriel. Ah! mon pauvre Gabriel! il est bien moins beau que toi! Sa taille d'abord est médiocre, et dans ses riches habits, il semble bien moins élégant que toi dans ton simple pourpoint brun. Et puis il a l'air aussi impertinent et hautain que tu parais doux et poli. Ajoute à cela des cheveux et une longue barbe d'un blond ardent. Je suis sacrifiée, Gabriel. Après s'être entretenu quelque temps avec celui qui s'était donné pour le représentant du roi, le duc s'est approché de moi, et me prenant la main:

— Madame la duchesse, m'a-t-il dit avec un sourire très fin, pardonnez-moi la dure obligation où je suis de vous quitter si vite. Mais vous savez, ou vous ne savez pas, que nous sommes au plus fort de la guerre contre l'Espagne, et mes hommes d'armes réclament sur-le-champ ma présence. J'espère avoir la joie de vous revoir dans quelque temps à la cour, où vous irez demeurer près de Sa Majesté, dès cette semaine. Je vous prie d'accepter quelques présens que je me suis permis de laisser ici pour vous. Au revoir, madame. Conservez-vous gaie et charmante, comme on l'est à votre âge, et amusez-vous, jouez de tout votre cœur tandis que je vais me battre.

Ce disant, il m'a baisée familièrement au front, et même sa longue barbe m'a piquée; ce n'est pas comme la tienne, Gabriel. Et puis, tous ces seigneurs et ces dames m'ont saluée, et ils s'en sont allés peu à peu, Gabriel, me laissant enfin seule avec mon père Enguerrand. Il n'avait pas beaucoup plus compris que moi toute cette aventure. On lui avait donné à lire le parchemin du roi qui m'ordonnait, à ce qu'il paraît, d'épouser le duc de Castro. Le seigneur qui représentait Sa Majesté s'appelle le comte d'Humières. Enguerrand l'a reconnu pour l'avoir vu autrefois avec monsieur de Vimoutiers. Tout ce qu'Enguerrand savait de plus que moi, c'était encore cette triste nouvelle que cette dame de Leviston qui m'a habillée, et qui habite Caen, me viendrait chercher ces jours-ci pour me conduire à la Cour, et que j'eusse à me tenir toujours prête. Voilà ma singulière et douloureuse histoire, Gabriel. Ah! j'oubliais. En rentrant dans ma chambre, j'ai trouvé dans une grande boîte tu ne devinerais jamais quoi? une superbe poupée avec un trousseau complet de linge, et trois robes: soie blanche, damas rouge, et brocart vert, le tout à l'usage de ladite poupée. J'étais outrée, Gabriel, c'étaient donc là les présents de mon mari! me traiter comme une petite fille! c'est le rouge d'ailleurs qui va le mieux à la poupée, parce qu'elle a le teint naturellement coloré. Les petits souliers sont aussi charmans, mais le procédé est indigne, car enfin, il me semble que je ne suis plus une enfant.

— Si! vous êtes une enfant, Diane, répondit Gabriel dont la colère avait insensiblement fait place à la tristesse, une véritable enfant! je ne vous en veux pas d'avoir douze ans, ce serait injuste et absurde. Je vois seulement que j'ai eu tort d'attacher sur une âme jeune et légère un sentiment aussi ardent et aussi profond. Car je sens à ma douleur combien je vous aimais, Diane. Je vous répète pourtant que je ne vous en veux pas. Mais si vous aviez été plus forte, mais si vous aviez trouvé en vous l'énergie nécessaire pour résister à un ordre injuste, si vous aviez seulement su obtenir un peu de temps, Diane, nous aurions pu être heureux, puisque vous avez retrouvé vos parents et qu'ils paraissent de race illustre. Moi, aussi Diane, je venais vous dire un grand secret qui m'a été révélé aujourd'hui même. Mais à quoi bon à présent? il est trop tard. Votre faiblesse a fait rompre le fil de ma destinée que je croyais tenir enfin. Pourrai-je le rattacher jamais? je prévois que toute ma vie se souviendra de vous, Diane, et que mes jeunes amours tiendront toujours la plus grande place dans mon cœur. Vous cependant, Diane, dans l'éclat de la Cour, dans le bruit des fêtes, vous perdrez vite de vue qui vous a tant chérie aux jours de votre obscurité.

— Jamais! s'écria Diane. Et tiens, Gabriel, maintenant que tu es là et que tu peux m'encourager et m'aider, veux-tu que je refuse de partir quand on viendra me chercher, et que je résiste aux prières, aux instances, aux ordres, pour rester toujours avec toi?

— Merci, chère Diane, mais dorénavant, vois-tu, devant les hommes et devant Dieu, tu appartiens à un autre. Il faut accomplir notre devoir et notre sort. Il faut, comme l'a dit le duc de Castro, aller chacun de notre côté, toi aux réjouissances et à la Cour, moi aux camps et aux batailles. Que Dieu me donne seulement de te revoir un jour!

— Oui, Gabriel, je te reverrai, je t'aimerai toujours! s'écria la pauvre Diane en se jetant éplorée aux bras de son ami.

Mais, en ce moment, Enguerrand parut dans une allée voisine, précédant madame de Leviston.

— La voici, madame, dit-il en lui montrant Diane. Ah! c'est vous, Gabriel, fit-il en apercevant le jeune comte. j'allais à Montgommery vous voir quand j'ai rencontré la voiture de madame de Leviston, et j'ai dû retourner sur mes pas.

— Oui, madame, dit à Diane, madame de Leviston, le roi a mandé à mon mari qu'il avait hâte de vous voir, et j'ai avancé notre départ. Nous allons, s'il vous plaît, nous mettre en route dans une heure. Vos préparatifs ne seront pas longs, j'imagine, n'est-ce pas?

Diane regarda Gabriel.

— Du courage! lui dit gravement celui-ci.

— J'ai la joie de vous annoncer, reprit madame de Leviston, que votre brave père nourricier peut et veut nous accompagner à Paris, et nous rejoindre demain à Alençon, si cela vous convient.

— Si cela me convient! s'écria Diane. Ah! madame, on ne m'a pas nommé encore mes parents, mais je le nommerai toujours mon père.

Et elle tendit sa main à Enguerrand, qui la couvrit de baisers, pour avoir le droit de regarder encore un peu, à travers le voile de ses larmes, Gabriel pensif et triste, mais résigné et décidé pourtant.

— Allons, madame, dit madame de Leviston que ces adieux et ces retards impatientaient peut-être, songez qu'il faut que vous soyez à Caen avant la nuit

Diane alors, suffoquée de sanglots, s'éloigna précipitamment pour monter à sa chambre, non sans avoir fait signe à Gabriel de l'attendre. Enguerrand et madame de Leviston la suivirent. Gabriel attendit.

Au bout d'une heure, pendant laquelle on chargea dans la voiture les effets que Diane voulait emporter, Diane reparut toute prête et habillée pour le voyage. Elle demanda à madame de Leviston, qui la suivait comme son ombre, la permission de faire une dernière fois le tour du jardin où elle avait joué douze ans si insouciante et si heureuse. Gabriel et Enguerrand marchaient derrière elle durant cette visite. Diane s'arrêta devant un rosier de roses blanches que Gabriel et elle avaient planté l'année précédente. Elle cueillit deux roses, en attacha une à sa robe, respira l'autre, et la présenta à Gabriel. Le jeune homme sentit qu'elle lui glissait en même temps dans la main un papier qu'il cacha précipitamment dans son pourpoint.

Lorsque Diane eut dit adieu à toutes les allées, à tous les bosquets, à toutes les fleurs, il fallut cependant bien qu'elle se déterminât à partir. Arrivée devant la voiture qui allait l'emmener, elle donna la main aux serviteurs de la maison, et même aux bonnes gens du bourg, qui tous la connaissaient et l'aimaient. Elle n'avait pas la force de parler, la pauvre enfant ; elle faisait seulement à chacun un petit signe de tête amical. Puis, elle embrassa Enguerrand, puis Gabriel, sans aucunement s'embarrasser de la présence de madame de Leviston. Dans les bras de son ami, elle recouvra même la voix, et, comme il lui disait : Adieu ! adieu ! elle reprit : — Non, au revoir !

Elle monta alors en voiture, et l'enfance, après tout, ne perdant pas tout à fait ses droits sur elle, Gabriel l'entendit demander à madame de Leviston avec cette petite moue qui lui allait si bien :

— A-t-on mis au moins là-haut ma grande poupée ?

La voiture partit au galop.

Gabriel ouvrit le papier que Diane lui avait remis : il y trouva une boucle de ces beaux cheveux cendrés qu'il aimait tant à baiser.

Un mois après, Gabriel, arrivé à Paris, se faisait annoncer à l'hôtel de Guise, au duc François de Guise, sous le nom de vicomte d'Exmès.

III

AU CAMP

— Oui messieurs, dit en entrant dans sa tente le duc de Guise aux seigneurs qui l'entouraient ; oui, aujourd'hui 24 avril 1557, au soir, après être rentré le 15 sur le territoire de Naples, après avoir pris Campli, en quatre jours, nous mettons le siège devant Civitella ; le 1er mai, maîtres de Civitella, nous irons camper devant Aquila. Au 10 mai, nous serons à Arpino, au 20 à Capoue, où nous ne nous endormirons pas comme Annibal. Au 1er juin, messieurs, je veux vous faire voir Naples, s'il plaît à Dieu...

— Et au pape, mon cher frère, dit le duc d'Aumale. Sa Sainteté, qui nous avait tant promis l'appui de ses soldats pontificaux, nous laisse jusqu'ici réduits à nous-mêmes, ce me semble, et notre armée n'est guère forte pour s'aventurer ainsi en pays ennemis.

— Paul II, dit François, a trop d'intérêt au succès de nos armes pour nous laisser sans secours. La belle nuit transparente et éclairée, messieurs ! Biron, savez-vous si les partisans, dont les Caraffa nous avaient annoncé le soulèvement dans les Abruzzes, commencent à faire quelque bruit ?

— Ils ne bougent pas, monseigneur, j'ai des nouvelles toutes fraîches et certaines.

— Nos mousquetades les vont réveiller dit le duc de Guise. Monsieur le marquis d'Elbeuf, reprit-il, avez-vous entendu parler des convois de vivres et de munitions que nous devions recevoir à Ascoli, et qui vont enfin nous rejoindre ici, j'imagine ?

— Oui, j'en ai entendu parler, mais à Rome, monseigneur et depuis, hélas !...

— Un simple retard, interrompit le duc de Guise, ce n'est assurément qu'un retard ; et après tout nous ne sommes pas encore tout à fait au dépourvu. La prise de Campli nous a ravitaillés quelque peu, et si, dans une heure d'ici, j'entrais dans la tente de chacun de vous, messieurs, je gage que j'y trouverais un bon souper servi, et à table avec vous, une pauvre veuve ou une jolie orpheline de Campli que vous seriez en train de consoler. Rien de mieux, messieurs. D'ailleurs, ce sont là devoirs de victorieux qui font trouver douce, n'est-ce pas l'habitude de la victoire. Allez donc vous entretenir le goût, je ne vous retiens pas ; demain matin, au jour, je vous manderai pour chercher avec vous les moyens d'entamer ce pain de sucre de Civitetta ; jusque-là, allez messieurs, bon appétit et bonne nuit.

Le duc reconduisit en riant les chefs de l'armée jusqu'à la porte de sa tente ; mais, quand la tapisserie qui la fermait fut retombée sur le dernier d'entre eux, et que François de Guise se retrouva seul, sa mâle physionomie prit tout à coup une expression soucieuse, et, s'asseyant devant une table et prenant sa tête dans ses mains, il murmura avec inquiétude :

— Est-ce donc que j'aurais mieux fait de renoncer à toute ambition personnelle, de rester seulement le général de Henri II, et de me borner à recouvrer Milan et à affranchir Sienne ? Me voici sur cette terre de Naples dont mes rêves m'appelaient à être roi ; mais j'y suis sans alliés, bientôt sans vivres, et tous ces chefs de mes troupes, mon frère le premier, esprits sans énergie et sans portée, se laissent déjà aller au découragement, je le vois bien.

En ce moment, le duc de Guise entendit que quelqu'un marchait derrière lui. Il se retourna vivement, tout courroucé contre le téméraire interrupteur ; mais quand il l'eut vu, au lieu de le réprimander, il lui tendit la main.

— Ce n'est pas vous, n'est-ce pas, vicomte d'Exmès, dit-il, ce n'est pas vous, mon cher Gabriel, qui hésiteriez jamais à aller en avant, parce que le pain est trop rare et l'ennemi trop nombreux ? vous qui êtes sorti le dernier de Metz, et entré le premier à Valenza et à Campli. Mais venez-vous m'annoncer quelque chose de nouveau, ami ?

— Oui, monseigneur, un courrier qui arrive de France, répondit Gabriel ; il est, je crois, porteur de lettres de votre illustre frère, monseigneur le cardinal de Lorraine. Faut-il l'introduire auprès de vous ?

— Non, mais qu'il vous remette les messages dont il est chargé, vicomte, et apportez-les-moi vous-même, je vous prie.

Gabriel s'inclina, sortit et revint bientôt après, apportant une lettre cachetée aux armes de la maison de Lorraine.

Six ans écoulés n'avaient presque pas changé notre ancien ami Gabriel ; seulement ses traits avaient pris un caractère plus viril et plus résolu ; on devinait maintenant en lui un homme qui a éprouvé et connu sa propre valeur. Mais c'était toujours le même front pur et grave, le même regard loyal et franc, et, disons-le d'avance, le même cœur plein de jeunesse et d'illusion. Aussi bien, n'avait-il encore que vingt-quatre ans.

Le duc de Guise en avait trente-sept, lui : et bien que ce fût une nature généreuse et grande, son âme était revenue déjà de bien des endroits où celle de Gabriel n'était pas encore allée, et plus d'une ambition déçue, plus d'un sentiment éteint, plus d'un combat inutile, avaient approfondi son œil et dégarni ses tempes. Pourtant il comprenait et il aimait le caractère chevaleresque et dévoué de Gabriel, et une irrésistible sympathie attirait l'homme éprouvé vers le jeune homme confiant.

Il prit de ses mains la lettre de son frère, et avant de l'ouvrir :

— Ecoutez, vicomte d'Exmès lui dit-il, mon secrétaire, que vous connaissiez, Hervé de Thelen, est mort sous les murs de Valenza ; mon frère d'Aumale n'est qu'un soldat vaillant mais incapable ; j'ai besoin d'un bras droit, d'un confident et d'un second, Gabriel. Or, depuis que vous êtes venu me trouver à Paris, en mon hôtel, il y a cinq ou six ans, je crois, j'ai pu m'assurer que vous êtes un esprit supérieur, et mieux encore un cœur fidèle. Je ne vous connaissais que de nom, et tout Montgommery est brave, mais vous ne m'étiez recommandé par personne, et cependant vous m'avez plu tout de suite ; je vous ai emmené avec moi défendre Metz, et si cette défense doit être une des belles pages de mon histoire, si, après soixante-cinq jours d'attaque, nous avons réussi à chasser des murs de Metz une armée qui comptait cent mille soldats, et un général qui s'appelait Charles-Quint, je me rappelle que votre intrépidité toujours présente, et votre intelligence toujours en éveil, n'ont pas peu contribué à ce glorieux résultat. L'année d'après vous étiez encore avec moi à la victoire de Renty, et si cet âne de Montmorency, le bien baptisé... mais je n'ai pas à injurier mon ennemi, j'ai à louer mon ami et mon bon compagnon, Gabriel, vicomte d'Exmès, le digne parent des dignes Montgommery. J'ai à vous dire, Gabriel, qu'en toute occasion, depuis que nous sommes entrés en Italie plus que jamais, je vous ai trouvé de bonne aide, de bon conseil et de bonne amitié, et n'ai absolument qu'un reproche à vous faire, celui d'être avec votre général trop réservé et trop discret. Oui, certes il y a au fond de votre vie un sentiment ou une idée que vous me cachez, Gabriel. Mais bah ! vous me confierez cela un jour. L'important est de savoir que vous avez quelque chose à faire. Eh ! par Dieu ! j'ai aussi à faire quelque chose, moi, Gabriel, et, si vous voulez, nous unirons nos fortunes, vous m'aiderez et je vous

aiderai. Quand j'aurai quelque entreprise importante et difficile à commander à un autre moi-même, je vous appellerai. Quand pour vos desseins un protecteur puissant vous sera nécessaire, je serai là. Est-ce dit?

— Oh! monseigneur, répondit Gabriel, je suis à vous corps et âme. Ce que je voulais d'abord, c'est de pouvoir croire en moi et d'y faire croire les autres. Or, j'ai acquis un peu de confiance en moi-même, et vous daignez avoir pour moi quelque estime; j'ai donc jusqu'à présent touché mon but; qu'il s'en puisse offrir dans l'avenir un autre à mes efforts, c'est ce que je ne nie pas, monseigneur, et alors, puisque vous avez bien voulu m'offrir un marché si beau, j'aurais recours à vous, comme vous pouvez jusque-là compter sur moi à la vie, à la mort.

— A la bonne heure! per Bacco! comme disent ces païens ivrognes de cardinaux, et sois tranquille, Gabriel, François de Lorraine, duc de Guise, te servira chaudement à l'occasion dans ton amour ou dans ta haine, car il y a en nous sous jeu l'un ou l'autre de ces sentiments-là, n'est-ce pas vrai, mon maître?

— Mais l'un et l'autre peut-être, monseigneur.

— Ah! oui-dà? et comment quand on a l'âme si pleine, ne pas l'épancher dans celle d'un ami?

— Hélas! monseigneur, c'est que je sais à peine qui j'aime, et que je ne sais pas du tout qui je hais.

— Vraiment! dis donc, Gabriel, si tes ennemis allaient être les miens, par rencontre! si ce vieux paillard de Montmorency pouvait en être!

— Mais cela se pourrait bien, monseigneur, et si mes doutes ont raison... Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit pour l'heure, c'est de vous et de vos grands projets. A quoi puis-je vous être bon, monseigneur?

— Mais d'abord à me lire cette lettre de mon frère le cardinal de Lorraine, Gabriel.

Gabriel décacheta et déplia la lettre, puis, après y avoir jeté un coup d'œil, la rendant au duc:

— Pardon, monseigneur, cette lettre est écrite en caractères particuliers, et je ne saurais la lire.

— Ah! reprit le duc, c'est donc le courrier de Jean Panquet qui l'a apportée? c'est une lettre confidentielle à ce que je vois, une lettre à grille. Attendez, Gabriel.

Il ouvrit un coffret de fer ciselé, en tira un papier régulièrement découpé à jour, qu'il superposa sur la lettre du cardinal, et la présentant à Gabriel: — Lisez maintenant, lui dit-il. Gabriel semblait hésiter; François lui prit la main, la lui serra, et avec un regard empreint de confiance et de loyauté: — Lisez donc, mon ami.

Le vicomte d'Exmés lut:

« Monsieur, mon très honoré et très illustre frère (et quand pourrai-je vous nommer en un seul mot de quatre lettres: Sire...) »

Gabriel s'arrêta de nouveau; le duc se prit à sourire.

— Vous vous étonnez, Gabriel, mais j'espère que vous ne me soupçonnez pas. Le duc de Guise n'est pas un connétable de Bourbon, mon ami; que Dieu conserve à notre sire Henri II la couronne et la vie! mais il n'y a pas au monde que le trône de France. Puisque le hasard m'a mis avec vous sur la voie d'une confidence entière, je ne veux rien vous céler, et veux vous faire entrer, Gabriel, dans tous mes desseins et dans tous mes rêves; ils ne sont pas, je crois, d'une âme médiocre.

Le duc s'était levé, il marchait dans sa tente à grands pas.

— Notre maison, Gabriel, qui touche à tant de royautés, peut, selon moi, aspirer à toutes les grandeurs. Mais aspirer n'est rien; je veux qu'elle obtienne. Notre sœur est reine d'Ecosse; notre nièce Marie Stuart, est fiancée au dauphin François; notre petit-neveu, le duc de Lorraine, est gendre désigné du roi. Ce n'est pas tout: nous entendons encore représenter la seconde maison d'Anjou dont nous descendons par les femmes. Donc nous avons des prétentions ou des droits, c'est la même chose, sur la Provence et sur Naples. Contentons-nous de Naples pour l'instant. Est-ce que cette couronne n'irait pas mieux à un Français qu'à un Espagnol? Or, qu'étais-je venu faire en Italie? la prendre. Nous sommes alliés au duc de Ferrare, unis aux Caraffa, neveux du pape. Paul IV est vieux: mon frère, le cardinal de Lorraine lui succède. Le trône de Naples est chancelant, j'y monte; voilà pourquoi, mon Dieu! j'ai laissé derrière moi Sienne et le Milanais pour bondir jusqu'aux Abruzzes. Le songe était splendide, mais j'ai bien peur qu'il ne reste jusqu'ici un songe. Pensez donc, Gabriel, je n'avais pas douze mille hommes quand j'ai franchi les Alpes. Mais le duc de Ferrare m'avait promi sept mille hommes; il les garde dans ses états; mais Paul IV et les Caraffa s'étaient vantés de soulever dans le royaume de Naples une faction puissante, et s'engageaient à fournir des soldats, de l'argent, des approvisionnements; ils n envoient ni un homme, ni un fourgon, ni un écu. Mes officiers hésitent, mes troupes murmurent; n'importe! j'irai jusqu'au bout; je ne quitterai qu'à la dernière extrémité cette terre promise que je foule, et si je la quitte, j'y reviendrai, j'y reviendrai!

Le duc frappa du pied le sol comme pour en prendre possession; son regard étincelait; il était grand et beau.

— Monseigneur, s'écria Gabriel, combien je suis fier à présent d'avoir pu être associé par vous, pour quelque faible part que ce soit, à d'aussi glorieuses ambitions.

— Et maintenant, reprit en souriant le duc, vous ayant donné deux fois la clef de cette lettre de mon frère, Gabriel, je crois que vous pouvez la lire et la comprendre. Donc, achevez, je vous écoute.

— « Sire!... » C'est là que j'en étais resté, reprit Gabriel. « J'ai à vous annoncer deux mauvaises nouvelles et une bonne. La bonne nouvelle, c'est que le mariage de notre nièce Marie Stuart est décidément fixé au 20 du mois prochain, et sera solennellement célébré à Paris ledit jour. L'une des mauvaises nouvelles est arrivée d'Angleterre. Philippe II d Espagne y est débarqué, et excite journellement la reine Marie Tudor, sa femme, qui lui obéit si passionnément, à dénoncer la guerre à la France. Nul ne doute qu'il n'y réussisse, malgré les intérêts et le désir de la nation anglaise. On parle déjà d'une armée qui se rassemblerait sur les frontières des Pays-Bas, et dont le duc Philibert-Emmanuel de Savoie aurait le commandement. Alors, mon très cher frère, dans la pénurie d'hommes où nous sommes ici, le roi Henri II vous rappellerait nécessairement d'Italie; alors nos plans de ce côté-là seraient au moins ajournés. Mais enfin, pensez, François, qu'il vaudrait mieux les remettre que de les compromettre; point de témérité ni de coup de tête. Notre sœur, la reine régente d'Ecosse, aura beau menacer de rompre avec l'Anglais, croyez que Marie d'Angleterre, tout énamourée de son jeune mari, n'en tiendra compte, et réglez-vous là-dessus. »

— Par le corps du Christ! interrompit le duc de Guise, en frappant violemment du poing la table, il n'a que trop raison, mon frère, et c'est un rusé renard qui sait flairer les choses. Oui, Marie la prude se laissera bien sûr séduire par son légitime mari; et non, certes, je ne désobéirai pas ouvertement au roi qui me redemandera ses soldats dans un cas si grave, et me départirai plutôt de tous les royaumes du monde; donc, encore un obstacle à cette maudite expédition. Car n'est-elle pas maudite, je vous le demande, Gabriel, malgré la bénédiction du saint-père? Gabriel, entre nous, parlez-moi franchement, vous la trouvez désespérée, n'est-ce pas?

— Je ne voudrais pas, monseigneur, dit Gabriel, être rangé par vous entre ceux qui se découragent, et pourtant, puisque vous faites appel à ma sincérité...

— Je vous entends, Gabriel, et suis de votre avis. Ce n'est pas de ce coup, je le prévois, que nous ferons ensemble ici les grandes choses que nous projetions tout à l'heure, mon ami; mais je jure bien que ce ne sera que partie remise, et frapper Philippe II en quelque lieu que ce soit, ce sera toujours le frapper à Naples; mais continuez, Gabriel; nous avons encore une mauvaise nouvelle à apprendre, si j'ai bonne mémoire.

Gabriel reprit sa lecture.

« L'autre fâcheuse affaire que j'ai à vous annoncer, pour être particulière à notre famille, n'en serait pas moins grave; mais il est sans doute encore temps de la prévenir, et c'est pourquoi je me hâte de vous en donner avis. Il faut que vous sachiez que depuis votre départ, monsieur le connétable de Montmorency est, comme de raison, toujours aussi maussade et acharné contre nous, et ne cesse de nous jalouser, et de maugréer, selon sa coutume, des bontés du roi pour notre famille. La prochaine célébration du mariage de notre chère nièce Marie avec le Dauphin n'est pas faite pour le remettre en bonne humeur. L'équilibre que le roi a pour politique de maintenir entre les deux maisons de Guise et de Montmorency se trouve, par là pencher singulièrement en notre faveur, et le vieux connétable demande à grands cris un contrepoids; il l'a trouvé ce contrepoids, mon cher frère, ce serait le mariage de son fils François, le prisonnier de Thérouanne, avec...

Le jeune comte n'acheva pas. La voix lui manqua et la pâleur couvrit son front.

— Eh bien! qu'avez-vous donc, Gabriel? demanda le duc. Comme vous voilà pâle et défait! Quel mal subit vous saisit donc?

— Ce n'est rien, monseigneur, rien absolument, un peu de fatigue peut-être, une sorte d'étourdissement; mais me voici remis, et je reprends, si vous voulez bien, monseigneur. Où en étais-je? Le cardinal disait, je crois, qu'il y avait du remède. Ah! non, plus loin. M'y voici:

« Ce serait le mariage de son fils François avec madame Diane de Castro, la fille légitimée du roi et de madame Diane de Poitiers. Vous vous rappelez, mon frère, que madame de Castro, veuve à treize ans du duc Horace Farnèse, qui avait été tué six mois après son mariage au siège de Hesdin, est restée pendant ces cinq années au couvent des Filles-Dieu de Paris. Le roi, à la sollicitation du connétable, vient de la rappeler à la cour. C'est une perle de beauté, mon frère, et vous savez que je m'y connais. Sa grâce a d'abord conquis tous les cœurs, et avant tout le cœur pater-

nel. Le roi, qui l'avait dotée autrefois déjà de la duché de Chatellerault, vient de l'apanager encore de celle d'Angoulême. Il n'y a pas deux semaines qu'elle est ici, et son ascendant sur l'esprit du roi est un fait reconnu. Son charme et sa douceur sont sans doute les causes de cette affection si vive. Enfin, la chose en est au point que madame de Valentinois qui, je ne sais pourquoi, a jugé convenable de lui supposer officiellement une autre mère, me semble, à l'heure qu'il est, jalouse de ce nouveau pouvoir qui s'élève. L'affaire serait donc bonne pour le connétable, s'il pouvait faire entrer dans sa maison cette puissante alliée. Vous savez, entre nous, que Diane de Poitiers n'a pas grand'chose à refuser à ce vieux ribaud, et si notre frère d'Aumale est son gendre, Anne de Montmorency la touche encore de plus près. Le roi, d'autre part, est disposé à compenser l'autorité trop grande qu'il nous voit prendre dans ses conseils et ses armées. Ce damné mariage a donc bien des chances pour s'accomplir...

— Voilà encore que votre voix s'altère, Gabriel, interrompit le duc ; reposez-vous, mon ami, et laissez-moi achever moi-même cette lettre qui m'intéresse au plus haut point. Car, de fait, le connétable prendrait là sur nous un dangereux avantage. Mais je croyais son grand niais de François marié avec une de Fiennes. Voyons, donnez-moi cette lettre, Gabriel.

— Mais vraiment je suis très bien, monseigneur, dit Gabriel qui avait lu un peu d'avance, et je puis parfaitement continuer les quelques lignes qui restent.

Ce damné mariage a donc bien des chances pour s'accomplir. Une seule est pour nous. François de Montmorency est engagé par un mariage secret à mademoiselle de Fiennes ; un divorce est provisoirement nécessaire. Mais il y faut l'assentiment du pape, et François vient de partir pour Rome afin de l'obtenir. C'est donc affaire à vous, mon cher frère, de le devancer auprès de Sa Sainteté, et par nos amis les Caraffa, et par votre propre influence, de faire rejeter la demande en divorce qu'appuiera cependant, je vous en préviens, une lettre du roi. Mais la position attaquée est assez capitale pour que vous mettiez tous vos efforts à la défendre comme vous avez fait de Saint-Dizier et de Metz. J'agirai en même temps de mon côté avec toute mon énergie, car il le faut. Et sur ce, je prie Dieu, mon cher frère, de vous donner bonne et longue vie. »

Allons ! rien n'est encore perdu, dit le duc de Guise, quand Gabriel eut achevé la lettre du cardinal, et le pape, qui me refuse des soldats, pourra bien au moins me faire cadeau d'une bulle.

— Ainsi, reprit Gabriel tremblant, vous espérez que Sa Sainteté ne ratifiera pas ce divorce de Jeanne de Fiennes, et s'opposera à ce mariage de François de Montmorency ?

— Oui, oui, je l'espère. Mais comme vous êtes ému, mon ami ! Ce cher Gabriel ! il entre dans nos intérêts avec une passion !... Je suis aussi tout à vous, Gabriel, soyez-en assuré. Et voyons donc, parlons de vous un peu ; et puisque dans cette expédition, dont je ne prévois que trop l'issue, vous ne pourrez guère, je le crois, ajouter maintenant de nouvelles actions d'éclat aux éminents services dont je vous suis déjà redevable, si je commençais à vous payer ma dette à mon tour ? Je ne veux pas non plus rester trop en arrière, mon ami. Est-ce que je ne pourrais pas vous être utile ou agréable en quelque chose ? Dites, allons ! dites franchement.

— Oh ! monseigneur a trop de bonté, reprit Gabriel, et je ne vois pas...

— Depuis cinq ans tout à l'heure que vous combattez héroïquement parmi les miens, dit le duc, vous n'avez jamais accepté un denier de moi. Vous devez avoir besoin d'argent, que diable ! Tout le monde a besoin d'argent. Ce n'est pas un don ni un prêt que je vous offre, c'est une restitution. Ainsi, pas de vain scrupule, et quoique nous soyons, vous le savez, assez à court...

— Oui, je sais cela, monseigneur, que les petits moyens manquent parfois à vos grandes idées et j'ai si peu besoin d'argent, que je voulais vous proposer quelques milliers d'écus qui serviraient fort à l'armée, et qui, en vérité, me sont bien inutiles, à moi.

— Et que je reçois alors, car ils arrivent à propos, je l'avoue ; mais on ne peut donc absolument rien faire pour vous, ô jeune homme sans désirs ! — Ah ! tenez, ajouta-t-il en baissant la voix, ce gaillard de Thibault, vous savez, mon valet de corps, avant-hier au sac de Campli, a fait mettre de côté pour moi la jeune femme du procureur de la ville, la beauté de l'endroit, à ce qu'on dit, après toutefois la femme du gouverneur, sur laquelle on n'a pu mettre la main. Mais moi, ma foi ! j'ai bien d'autres soucis en tête, et mes cheveux commencent à grisonner. Sans façon, Gabriel, voulez-vous ma part de prise ! Sang-Dieu ! vous êtes tourné de façon à dédommager d'un procureur ! Qu'en dites-vous ?

— Je dis, monseigneur, que la femme du gouverneur dont vous parlez, et sur laquelle on n'a pas mis la main, c'est moi qui l'ai rencontrée dans la bagarre et qui l'ai emmenée, non pour abuser de mes droits, comme vous pourriez penser. J'avais au contraire l'intention de soustraire une dame noble et charmante aux violences de la soldatesque. Mais j'ai vu depuis que la belle n'aurait pas de répugnance à se mettre du côté des vainqueurs, et crierait volontiers comme le soldat gaulois : *Væ victis !* Mais comme moins que jamais, hélas ! je suis maintenant disposé à lui faire écho, je puis, si vous le souhaitez, monseigneur, la faire conduire ici auprès d'un appréciateur plus digne de ses attraits et de son rang.

— Oh ! oh ! s'écria le duc en riant, voilà une austérité qui sent presque le huguenot, Gabriel. Est-ce que vous auriez quelque penchant pour ceux de la religion ? Ah ! prenez garde, mon ami. Je suis par conviction, et par politique, qui pis est, un catholique ardent. Je vous ferais brûler sans miséricorde. Mais là aussi, plaisanterie à part, pourquoi diable n'êtes-vous pas libertin ?

— Parce que je suis amoureux peut-être, dit Gabriel.

— Ah ! oui, je me rappelle ; une haine, un amour. Eh bien ! puis-je vous être bon à vous rapprocher de vos ennemis ou de votre amie ? Vous faudrait-il par exemple des titres ?

— Merci, monseigneur cela non plus ne me fait pas défaut, et je vous l'ai dit en commençant, ce que j'ambitionne, ce ne sont pas des honneurs vagues, c'est un peu de gloire personnelle. Ainsi, puisque vous présumez qu'il n'y a plus grand'chose à faire ici, et que je ne dois plus guère vous être utile, une grande joie pour moi, ce serait d'être chargé par vous d'aller porter à Paris, au roi, pour le mariage de votre royale nièce, je suppose, les drapeaux que vous avez gagnés en Lombardie et dans les Abruzzes. Mon bonheur surtout serait au comble, si une lettre de vous daignait attester à Sa Majesté et à la cour que quelques-uns de ces drapeaux ont été pris par moi-même, et non pas tout à fait sans danger.

— Eh bien ! c'est facile cela, et de plus c'est juste, dit le duc de Guise. J'aurais regret toutefois à vous quitter, mais vraisemblablement ce ne sera pas pour longtemps, si la guerre éclate du côté de la Flandre, comme tout semble le prouver, et nous nous reverrions par là, n'est-ce pas, Gabriel ? — Votre place à vous est où l'on se bat, et voilà pourquoi vous voulez vous en aller d'ici, où l'on ne fait plus que s'ennuyer, corps du Christ ! Mais on se divertira autrement dans les Pays-Bas, et je veux, Gabriel, que nous nous y amusions ensemble.

— Je serai trop heureux de vous y suivre, monseigneur.

— En attendant, quand voulez-vous partir, Gabriel, pour porter au roi les présents de noce dont vous avez eu l'idée ?

— Mais le plus tôt serait, je crois, le mieux, monseigneur, si le mariage a lieu le 20 mai, comme monseigneur le cardinal de Lorraine vous l'annonce.

— C'est vrai. Eh bien ! partez dès demain, Gabriel, et vous n'aurez pas trop de temps encore. Allez vous reposer, mon ami, moi, je vais pendant ce temps écrire la lettre qui vous recommandera au roi, et aussi la réponse à monsieur mon frère, dont vous voudrez bien vous charger, et dites-lui de vive voix que j'espère bien mener à bonne fin l'affaire en question auprès du pape.

— Et peut-être, monseigneur, dit Gabriel, ma présence à Paris contribuerait-elle pour cette affaire à l'issue que vous souhaitez, et ainsi mon absence vous servirait encore.

— Toujours mystérieux, vicomte d'Exmès ! mais avec vous l'on s'y habitue. Adieu donc, et bonne nuit pour la dernière que vous passerez près de moi.

— Je viendrai demain matin chercher mes lettres et votre bénédiction, monseigneur. Ah ! je laisse avec vous mes gens qui m'ont suivi dans toutes mes campagnes. Je vous demanderai seulement la permission d'emmener, avec deux d'entre eux, mon écuyer Martin-Guerre : il me suffira ; il m'est dévoué, et c'est un brave soldat qui n'a peur au monde que de deux choses, de sa femme et de son ombre.

— Comment cela ? dit le duc en riant.

— Monseigneur, Martin-Guerre s'est sauvé de son pays d'Artigues, près de Rieux, pour échapper à sa femme Bertrande qu'il adorait, mais qui le battait. Dès avant Metz il est entré à mon service ; mais le diable ou sa femme, pour le tourmenter ou le punir, lui apparaît de temps en temps sous la forme de son Sosie. Oui, tout à coup, il voit à ses côtés un autre Martin-Guerre, sa frappante image, lui ressemblant comme son reflet dans un miroir, et dame ! cela l'épouvante. Mais à cela près, il se moque des balles, et emporterait seul une redoute. A Renty et à Valenza, il m'a sauvé deux fois la vie.

— Emmenez donc avec vous ce vaillant poltron, Gabriel ; serrez-moi encore la main, mon ami, et demain au jour soyez prêt : mes lettres vous attendront.

Gabriel, le lendemain, fut en effet prêt de bonne heure ; il avait passé la nuit à rêver, mais sans dormir. Il vint

prendre les dernières instructions et les derniers adieux du duc de Guise, et le 26 avril, à six heures du matin, partit, avec Martin-Guerre et deux de ses hommes, pour Rome, et de là pour Paris.

IV

LA MAITRESSE D'UN ROI

Nous sommes au 20 mai, à Paris, au Louvre, dans la chambre de madame la grande sénéchale de Brézé, duchesse de Valentinois, appelée communément Diane de Poitiers. Neuf heures du matin viennent de sonner à l'horloge du château. Madame Diane, tout en blanc, dans un négligé au moins coquet, est penchée ou couchée à demi sur un lit de repos couvert de velours noir. Le roi Henri II, déjà habillé et paré d'un magnifique costume, se tient assis sur une chaise à ses côtés.

Regardons un peu le décor et les personnages.

La chambre de Diane de Poitiers resplendissait de tout le luxe dont ce beau lever du soleil de l'art qu'on nomme la Renaissance avait pu éclairer une chambre de roi. Les peintures, signées *le Primatice*, représentaient les divers épisodes d'une chasse dont Diane la chasseresse, déesse des bois et des forêts, était naturellement la principale héroïne. Les médaillons et panneaux dorés et colorés offraient partout les armes mêlées de François Ier et de Henri II. Ainsi se mêlaient dans le cœur de la belle Diane les souvenirs du père et du fils. Les emblèmes n'étaient pas moins historiques et significatifs, et en vingt endroits le croissant de Diane-Phœbé se faisait remarquer entre la Salamandre du vainqueur de Marignan, et le Bellérophon terrassant une Chimère, symbole adopté par Henri II depuis la reprise de Boulogne sur les Anglais. Cet inconstant croissant se variait d'ailleurs en mille formes et combinaisons différentes, qui faisaient toutes honneur à l'imagination des décorateurs du temps : ici la couronne royale le surmontait ; là quatre H, quatre fleurs de lis et quatre couronnes lui formaient un glorieux entourage, plus loin il était triple et plus loin étoilé. Les devises n'étaient pas moins diverses, et la plupart du temps rédigées en latin : *Diana regum venatrix*. — Était-ce une impertinence ou une flatterie ? — *Donec totum impleat orbem*. — Double traduction : Le croissant deviendra pleine lune ; la gloire du roi remplira l'univers. — *Cum plena est, fit æmula solis* — Version libre : Beauté et royauté sont sœurs. Et les ravissantes arabesques qui encadraient emblèmes et devises, et les meubles élégans qui les reproduisaient, tout cela, si nous le décrivions, humilierait d'abord nos magnificences d'à-présent, et puis perdrait trop à être écrit.

Jetons maintenant les yeux sur le roi.

L'histoire nous apprend qu'il était grand, souple et fort. Il devait combattre par une diète régulière et par un exercice journalier certaine tendance à l'embonpoint, et cependant il dépassait à la course les plus lestes, et l'emportait dans les luttes et les tournois sur les plus vigoureux. Il avait les cheveux et la barbe noirs, et le teint brun foncé ; ce qui, disent les mémoires, ne l'en animait que mieux. Il portait, ce jour-là comme toujours, les couleurs de la duchesse de Valentinois : habit de satin vert à crevés blancs, relevé de lames et broderies d'or ; toque à plume blanche, tout étincelante de perles et de diamans ; chaîne d'or à double rang qui supportait un médaillon de l'ordre de Saint-Michel ; épée ciselée par Benvenuto ; col blanc en point de Venise ; un manteau de velours étoilé de lis d'or flottait enfin gracieusement sur ses épaules. Le costume était d'une rare richesse, et le cavalier d'une élégance exquise.

Nous avons dit en deux mots que Diane était vêtue d'un simple peignoir blanc d'une transparence et d'une ténuité singulières ; peindre sa divine beauté serait moins facile. On n'aurait su dire lequel, du coussin de velours noir où elle appuyait sa tête, ou de la robe d'une blancheur éclatante qui l'enveloppait, faisait ressortir le mieux les neiges et les lis de son teint. Et puis c'était une perfection de délicates formes à désespérer Jean Goujon lui-même. Il n'y a pas de statue antique plus irréprochable, et la statue était vivante, et bien vivante à ce qu'on dit. Quant à la grâce répandue sur ces membres charmans, il ne faut pas essayer d'en parler. Cela ne se reproduit pas plus qu'un rayon de soleil. Pour son âge, elle n'en avait pas. Pareille en ce point comme en bien d'autres, aux immortelles, seulement les plus fraîches et les plus jeunes paraissaient, à côté d'elle, vieilles et ridées. Les protestans parlaient de philtres et de breuvages à l'aide desquels elle restait toujours à seize ans. Les catholiques disaient seulement qu'elle prenait un bain froid tous les jours, et se lavait le visage, même en hiver avec de l'eau glacée. On a gardé les recettes de Diane ; mais s'il est vrai que la Diane au cerf de Jean Goujon ait été sculptée sur ce royal modèle, on n'a pas retrouvé sa beauté.

Elle était donc bien digne de l'amour des deux rois qu'elle a l'un après l'autre éblouis. Car si l'histoire de la grâce de monsieur Saint-Vallier obtenue par ses beaux yeux bruns semble apocryphe, il est à peu près prouvé que Diane fut la maîtresse de François avant de devenir celle de Henri.

« On dit, rapporte Le Laboureur, que le roi François, qui le premier avait aimé Diane de Poitiers, lui ayant un jour témoigné quelque déplaisir, après la mort du dauphin François son fils, du peu de vivacité qu'il voyait en le prince Henry, elle lui dit qu'il fallait le rendre amoureux et qu'elle en voulait faire son galant. »

Ce que femme veut, Dieu le veut, et Diane fut pendant vingt-deux ans la bien-aimée et la seule aimée de Henri.

Mais après avoir regardé le roi et la favorite, n'est-il pas temps de les écouter ?

Henri tenant un parchemin lisait à voix haute les vers que voici, non sans entremêler sa lecture d'interruptions et de commentaires en action que nous ne pouvons noter ici, vu qu'ils appartiennent à la mise en scène.

Douce et belle bouchelette,
Plus fraîche et plus vermeillette
Que le bouton églantin,
Au matin ;
Plus suave et mieux fleurante
Que l'immortelle amarante,
Et plus mignarde cent fois
Que n'est la douce rosée
Dont la terre est arrosée
Goutte à goutte au plus doux mois.
Baise-moi, ma douce amie,
Baise-moi, chère vie
Baise-moi mignonnement,
Serrement,
Jusques à tant que je die :
Las ! je n'en puis plus, ma mie,
Las ! mon Dieu, je n'en puis plus.
Lors ta bouchette retire,
Afin que mort, je soupire,
Puis, me donne le surplus.
Ainsi ma douce guerrière,
Mon cœur, mon tout, ma lumière,
Vivons ensemble, vivons,
Et suivons
Les doux soutiens de jeunesse,
Aussi bien une vieillesse
Nous menace sur le port,
Qui toute courbe et tremblante
Nous attraîne, chancelante,
La maladie et la mort.

— Et comment s'appelle le gentil poète qui dit si bien ce que nous faisons ? demanda Henri quand il eut achevé sa lecture.

— Il s'appelle Remy Belleau, sire, et promet, que je crois, un rival à Ronsard. Eh bien ! continua la duchesse, estimez-vous comme moi cinq cents écus cette amoureuse poésie ?

— Il les aura, ton protégé, ma belle Diane.

— Mais il ne faut pas oublier pour cela les anciens, sire. Avez-vous signé le brevet de pension que j'ai promis en votre nom à Ronsard, le prince des poètes ?... Oui, n'est-ce pas ? Je n'ai donc plus alors qu'à vous demander l'abbaye vacante de Recouls pour votre bibliothécaire, Mellin de Saint-Gelais, notre Ovide de France.

— Ovide sera abbé, entends-tu, mon gentil Mécène, dit le roi.

— Ah ! que vous êtes heureux, sire, de pouvoir disposer à votre gré de tant de bénéfices et de charges. Si j'avais votre puissance seulement une heure !

— Ne l'as-tu pas toujours, ingrate ?

— Vraiment, mon roi ? — Mais voilà deux minutes au moins que je n'ai eu de baiser de vous !... à la bonne heure !... vous disiez que votre puissance était toujours à moi !... — Ne me tentez donc pas, sire ! je vous préviens que j'en userais pour acquitter la grosse dette que me réclame Philibert Delorme, sous prétexte que mon château d'Anet est terminé. Ce sera l'honneur de votre règne, sire, mais que c'est cher, un baiser, mon Henri !

— Et pour ce baiser, Diane, prends pour ton Philibert Delorme les sommes que produira la vente de ce gouvernement de Picardie.

— Sire, est-ce que je vends mes baisers ? Je te les donne, Henri... C'est deux cent mille livres que vaut ce gouvernement de Picardie, je crois ? Oh ! bien, alors je pourrai prendre ce collier de perles qu'on m'offrait, et dont j'avais bien envie de me parer aujourd'hui au mariage de votre bien-aimé fils François. Cent mille livres à Philibert, cent mille livres pour le collier, le gouvernement de Picardie y passera.

— D'autant plus que tu l'estimes juste la moitié au-dessus de sa valeur, Diane.

— Quoi ! ne vaut-il que cent mille livres ? Eh bien, c'est tout simple, je renonce au collier alors.

— Bah ! reprit en riant le roi, nous avons quelque part trois ou quatre compagnies vacantes qui pourront payer ce collier, Diane.

— Oh ! sire, vous êtes le plus généreux des rois, comme vous êtes le mieux aimé des amans.

— Oui, tu m'aimes vraiment comme je t'aime, n'est-ce pas, Diane ?

— Il le demande !

— C'est que moi, vois-tu je t'adore toujours davantage, car tu es toujours plus belle. — Ah ! le doux sourire que vous avez, mignonne ! ah ! le gentil regard ! Laissez-moi, laissez-moi à vos pieds. Mettez vos deux blanches mains sur mes épaules. Que tu es belle, Diane ! Diane, que je t'aime ! je resterais ainsi à te contempler des heures, des années ; j'oublierais la France, j'oublierais le monde.

— Et même le solennel mariage de monseigneur le dauphin, dit Diane en riant, et c'est pourtant aujourd'hui, dans deux heures, qu'on le célèbre. Et si vous êtes déjà prêt et magnifique, sire, je ne suis pas prête du tout, moi. Allons ! mon roi, il est temps, je crois, que j'appelle mes femmes. Dix heures vont sonner dans un instant.

— Dix heures ! reprit Henri j'ai un rendez-vous en effet pour cette heure-là.

— Un rendez-vous, sire ? avec une femme peut-être.

— Avec une femme.

— Et jolie sans doute ?

— Oui, Diane, très jolie.

— Alors, ce n'est pas la reine ?

— Méchante ! Catherine de Médicis a sa beauté, beauté sévère et froide, mais réelle. Cependant, ce n'est pas la reine que j'attends. Tu ne devines pas qui ?

— Non en vérité, sire.

— C'est une autre Diane, c'est le souvenir vivant de nos jeunes amours, c'est notre fille, notre fille chérie !

— Vous le répétez trop haut et trop souvent sire, reprit Diane en fronçant le sourcil et d'un ton embarrassé. Il était convenu pourtant que madame de Castro passerait pour la fille d'une autre que moi. J'étais née pour avoir de vous des enfants légitimes. J'ai été votre maîtresse parce que je vous aimais ; mais je ne souffrirai pas que vous me déclariez ouvertement votre concubine.

— Il sera fait comme ta fierté le désire, Diane, dit le roi, tu aimes bien notre enfant, cependant, n'est-il pas vrai ?

— Je l'aime d'être aimée de vous.

— Oh ! oui, bien aimée... Elle est si charmante, si spirituelle et si bonne ? Et puis, Diane, elle me rappelle mes jeunes années, et ce temps où je t'aimais ; ah ! non pas plus profondément qu'aujourd'hui, mais où je t'aimais pourtant... jusqu'au crime.

Le roi était tout à coup tombé dans une sombre rêverie, puis relevant la tête.

— Ce Montgommery ! vous ne l'aimiez pas, n'est-ce pas, Diane ? vous ne l'aimiez pas ?

— Quelle question ! reprit, avec un sourire de dédain la favorite. Après vingt ans, encore cette jalousie !

— Oui, j'étais jaloux, je le suis, je le serai toujours de toi Diane. Enfin tu ne l'aimais pas ; mais il t'aimait, lui, le misérable, il osait t'aimer !

— Mon Dieu ! sire, vous avez toujours trop ajouté foi aux calomnies dont ces protestans me poursuivent. Ce n'est pas d'un roi catholique, cela. Eu tout cas, quand cet homme m'aurait aimée, qu'importe, si mon cœur n'a pas un instant cessé d'être à vous et le comte de Montgommery est mort depuis longtemps.

— Oui, mort ! dit le roi d'une voix sourde.

— N'attristons donc pas de ces souvenirs un jour qui doit être un jour de fête, reprit Diane. Avez-vous déjà vu François et Marie, voyons ? sont-ils toujours aussi amoureux, ces enfans ? Voilà que leur grande impatience sera bientôt satisfaite. Enfin, dans deux heures, ils seront l'un à l'autre, bien joyeux, bien heureux encore, pas aussi joyeux que les Guises dont cette union doit combler les vœux

— Oui, mais qui enrage ? dit le roi ; mon vieux Montmorency ; et le connétable a d'autant plus le droit d'enrager que notre Diane, j'en ai peur, ne sera pas non plus pour son fils

— Mais, sire, ne lui aviez-vous pas promis ce mariage comme dédommagement ?

— Assurément, mais il paraît que madame de Castro a des répugnances...

— Une enfant de dix-huit ans qui sort du couvent à peine. Quelles répugnances peut-elle avoir ?

— C'est pour me les confier qu'elle doit m'attendre à cette heure chez moi.

— Allez la rejoindre, sire ; moi, je vais me faire belle pour vous plaire.

Et après la cérémonie, je vous reverrai au carrousel. Je romprai encore aujourd'hui des lances en votre honneur, et veux vous faire la reine du tournoi.

— La reine ? et l'autre ?

— Il n'y en a qu'une, Diane, et tu le sais bien. Au revoir.

— Au revoir, sire, et surtout pas de témérité imprudente dans ce tournoi, vous me faites peur quelquefois.

— Il n'y a pas de danger, hélas ! et je voudrais qu'il y en eût pour en avoir un peu plus de mérite à tes yeux. Mais l'heure s'écoule, et mes deux Diane s'impatientent. Dis-moi pourtant encore une fois que tu m'aimes.

— Sire, comme je vous ai toujours aimé, comme je vous aimerai toujours.

Le roi, avant de laisser retomber sur lui la portière, envoya de la main un dernier baiser à sa maîtresse. — Adieu ma Diane bien aimante et bien-aimée, dit-il.

Et il sortit.

Alors un panneau caché par une tapisserie s'ouvrit dans la muraille opposée.

— Par la mort Dieu ! avez-vous assez bavardé aujourd'hui ? dit brutalement en entrant le connétable de Montmorency.

— Mon ami, dit Diane qui s'était levée, vous avez vu que, même avant dix heures, l'heure où je vous avais donné rendez-vous, j'ai tout fait pour le renvoyer. Je souffrais autant que vous, croyez-le.

— Autant que moi ! non, pasques-Dieu ! ma chère, et si vous vous imaginez que vos discours étaient édifians et amusans... Et d'abord qu'est-ce que cette nouvelle lubie de refuser à mon fils François la main de votre fille Diane, après me l'avoir solennellement promise ? Par la couronne d'épines ! ne dirait-on pas que cette bâtarde fait un grand honneur à la maison des Montmorency en daignant y rentrer ! Il faut que ce mariage ait lieu, entendez-vous, Diane ; vous vous arrangerez pour cela. C'est le seul moyen qui nous reste de rétablir un peu l'équilibre entre nous et ces Guises que le diable étrangle ! Ainsi, Diane, malgré le roi, malgré le pape, malgré tout, je veux que cela se fasse.

— Mais, mon ami...

— Ah ! s'écria le connétable, quand je vous dis que je le veux, *Pater noster !...*

— Cela se fera donc, mon ami, s'empressa de dire Diane épouvantée

V

LA CHAMBRE DES ENFANS DE FRANCE

Le roi, en rentrant chez lui, n'y trouva pas sa fille. L'huissier de service l'avertit qu'après l'avoir longtemps attendu, madame Diane avait passé dans le logement des enfans de France, priant qu'on la prévînt dès que Sa Majesté serait de retour.

— C'est bien, dit Henri, je vais moi-même l'y rejoindre. Qu'on me laisse, je veux aller seul.

Il traversa une grande salle, prit un long corridor, puis ouvrant doucement une porte, s'arrêta pour regarder derrière la haute portière entrebâillée. Les cris et les rires des enfans avaient couvert le bruit de ses pas, et il put voir sans être vu le plus charmant et le plus gracieux tableau.

Debout devant la croisée, Marie Stuart, la jeune et charmante mariée, avait autour d'elle Diane de Castro, Elisabeth et Marguerite de France, toutes trois empressées et babillantes, redressant un pli à son costume, ajustant une boucle dérangée à sa coiffure, donnant enfin à sa fraîche toilette ce dernier fini que les femmes seules savent donner. A l'autre extrémité de la chambre, les frères Charles, Henri, et le plus jeune, François, riant et criant à qui mieux mieux, pesaient de toutes leurs forces sur une porte qu'essayait vainement de pousser le dauphin François, le jeune marié, à qui les espiègles voulaient interdire jusqu'au dernier moment la vue de sa femme.

Jacques Amyot, précepteur des princes, causait gravement dans un coin avec madame de Coni et lady Lennox, gouvernantes des princesses.

Il y avait là aussi réunis, dans l'espace que peut embrasser d'un coup d'œil toute l'histoire de l'avenir, bien des malheurs, des passions et de la gloire. Le dauphin qui s'appela François II, Elisabeth qui épousa Philippe II et devint reine d'Espagne, Charles qui fut Charles IX, Henri qui fut Henri III, Marguerite de Valois qui fut reine et femme de Henri IV, François qui fut duc d'Alençon, d'Anjou et de Brabant, et Marie Stuart qui fut reine deux fois et de plus martyre.

L'illustre traducteur de Plutarque suivait, d'un œil mélancolique et profond en même temps, les jeux de ces enfans et les destinées futures de la France.

— Non, non, François n'entrera pas, criait avec une sorte

de violence le sauvage Charles-Maximilien qui ordonna la Saint-Barthélemy.

Et aidé de ses frères il réussit à pousser le verrou, et à rendre ainsi l'entrée tout à fait impossible au pauvre dauphin François, qui, trop frêle d'ailleurs pour l'emporter, même sur trois enfans, ne pouvait que trépigner et l'implorer au dehors.

— Cher François! comme ils le tourmentent, dit Marie Stuart à ses sœurs.

— Tenez-vous donc, madame la dauphine, que j'attache au moins cette épingle, dit en riant la petite Marguerite. Quelle belle invention que celle des épingles, et comme celui qui les a imaginées l'an passé devait être un grand homme, ajouta-t-elle.

— Et l'épingle mise, reprit la tendre Elisabeth, je vais ouvrir, moi, à ce pauvre François, malgré ces démons; car je souffre de le voir ainsi souffrir.

— Oui, tu comprends cela, toi, Elisabeth, dit en soupirant Marie Stuart, et tu penses à ton gentil Espagnol don Carlos, le fils du roi d'Espagne, qui nous a tant fêtées et diverties à Saint-Germain.

— Tiens! s'écria malicieusement en battant des mains la petite Marguerite, Elisabeth rougit... le fait est qu'il était galant et beau son Castillan.

— Allons donc! intervint maternellement Diane de Castro, la sœur aînée, il n'est pas bien de se railler ainsi entre sœurs, Marguerite.

— Rien n'était plus ravissant en effet que l'aspect de ces quatre beautés si diverses et si parfaites; boutons en fleurs! Diane, toute pureté et douceur; Elisabeth, gravité et tendresse; Marie Stuart, provocante langueur; Marguerite, pétillante étourderie. Henri, ému et ravi, ne pouvait rassasier ses yeux de ce charmant spectacle.

Il fallut bien pourtant qu'il se décidât à entrer. — Le roi! cria-t-on d'une voix; et tous et toutes se levant accoururent vers le roi et le père. Seulement Marie Stuart, restant un peu en arrière, vint tirer doucement le verrou qui retenait François captif. Le dauphin entra promptement, et la jeune famille se trouva ainsi complétée.

— Bonjour mes enfans, dit le roi, je suis bien content de vous trouver ainsi tous en santé et en joie. — On te retenait donc dehors, François, mon pauvre amoureux? mais tu vas avoir le temps maintenant de voir souvent et toujours ta mignonne fiancée. Vous vous aimez bien mes enfants?

— Oh! oui, sire, j'aime Marie! et le passionné garçon mit un baiser ardent sur la main de celle qui allait être sa femme.

— Monseigneur, dit vivement et sévèrement lady Lennox, on ne baise pas ainsi publiquement la main des dames, en présence de Sa Majesté surtout. Que va-t-elle penser de madame Marie et de sa gouvernante?

— Mais cette main n'est-elle pas à moi? dit le dauphin.

— Pas encore, monseigneur, dit la duègne, et j'entends remplir jusqu'au bout mon devoir.

— Sois tranquille, reprit Marie à demi-voix à son mari qui boudait déjà, quand elle ne nous regardera pas, je te le rendrai.

Le roi riait sous sa barbe.

— Vous êtes bien austère, milady; mais vous avez raison, ajouta-t-il en se reprenant. — Et vous, messire Amyot, vous n'êtes pas mécontent, j'espère, de vos élèves. Ecoutez bien votre savant précepteur, messieurs, il vit dans la familiarité des grands héros de l'antiquité. — Messire Amyot, y a-t-il longtemps que vous n'avez eu de nouvelles de Pierre Danoy, notre maître à tous les deux, et de Henri Etienne, notre condisciple?

— Le vieillard et le jeune homme vont bien, sire, et seront heureux et fiers du souvenir que Votre Majesté a daigné garder d'eux.

— Allons, mes enfans, dit le roi, j'ai voulu vous voir avant la cérémonie, et suis aise de vous avoir vus. Maintenant, Diane, je suis tout à vous, ma mignonne, suivez-moi donc.

Diane, s'inclinant profondément, se mit en devoir de suivre le roi.

VI

DIANE DE CASTRO

Diane de Castro que nous avons vue enfant, avait maintenant près de dix-huit ans. Sa beauté avait tenu toutes ses promesses, et s'était développée à la fois régulière et charmante; l'expression particulière de son doux et fin visage était une candeur virginale. Diane de Castro, de caractère et d'esprit, était restée l'enfant que nous connaissons. Elle n'avait pas encore treize ans, quand le duc de Castro, qu'elle n'avait pas revu depuis le jour de son mariage, avait été tué au siège d'Hesdin. Le roi avait envoyé la veuve enfant passer son deuil au couvent des Filles-Dieu à Paris, et Diane avait trouvé là des affections si chères et de si douces habitudes, qu'elle avait demandé à son père la permission de rester avec les bonnes religieuses et ses compagnes, jusqu'à ce qu'il lui plût de disposer d'elle de nouveau. On ne pouvait que respecter une intention si pieuse, et Henri n'avait fait sortir Diane du couvent que depuis un mois, depuis que le connétable de Montmorency, jaloux de l'autorité prise par les Guises dans le gouvernement, avait sollicité et obtenu pour son fils, la main de la fille du roi et de la favorite.

Pendant ce mois qu'elle venait de passer à la cour, Diane avait su s'attirer tout de suite le respect et l'admiration de tous: « Car, dit Brantôme au livre des Dames illustres, elle était fort bonne et ne faisait point de déplaisir à personne, encore qu'elle eût le cœur grand et haut, et l'âme fort généreuse, sage et fort vertueuse. » Mais cette vertu, qui se détachait si pure et si aimable au milieu de la corruption générale du temps, n'était mêlée, d'ailleurs, d'aucune austérité et d'aucune rudesse. Comme un jour un homme dit devant Diane qu'une fille de France devait être vaillante, et que sa timidité sentait trop la religieuse, elle apprit en peu de jours à monter à cheval, et il n'y avait pas de cavalier qui fût aussi hardi et aussi élégant qu'elle. Elle accompagna dès lors le roi à la chasse, et Henri se laissa de plus en plus captiver par cette bonne grâce qui cherchait sans affectation la moindre occasion de le prévenir et de lui plaire. Aussi Diane avait-elle le privilège d'entrer à toute heure chez son père et elle était toujours la bienvenue. Son charme touchant, sa chaste attitude, ce parfum de virginité et d'innocence qu'on respirait autour d'elle, jusqu'à son sourire un peu triste, en faisaient la figure la plus exquise et la plus ravissante peut-être de cette cour, qui comptait cependant tant d'éblouissantes beautés.

— Eh bien! dit Henri, je vous écoute à présent, ma mignonne. Voilà onze heures qui sonnent. La cérémonie du mariage à Saint-Germain-l'Auxerrois n'est que pour midi. J'ai donc toute une demi-heure à vous donner, et que n'en ai-je plus encore! Ce sont de bons instans de ma vie, ceux que je passe auprès de vous.

— Sire, que vous êtes indulgent et paternel!

— Non, mais je vous aime bien, mon affectueuse enfant, et je voudrais de tout mon cœur faire quelque chose qui vous plût, à condition de ne pas nuire aux intérêts graves qu'un roi doit considérer toutefois avant toute affection. — Et tenez, Diane, pour vous en donner la preuve, je veux d'abord vous rendre compte des deux requêtes que vous m'avez adressées. La bonne sœur Monique, qui vous a tant chérie et soignée à votre couvent des Filles-Dieu, vient, à votre recommandation, d'être nommée abbesse supérieure du couvent d'Origny à Saint-Quentin.

— Oh! que de remerciements, sire!

— Quant au brave Antoine, votre serviteur préféré à Vimoutiers, il aura sa vie durant une bonne pension sur notre trésor. Je regrette bien, Diane, que le sire Enguerrand ne soit plus. Nous aurions voulu royalement témoigner notre reconnaissance au digne écuyer qui a si heureusement élevé notre chère fille Diane. Mais vous l'avez perdu l'an passé, je crois, et il ne laisse pas même d'héritier.

— Sire, c'est trop de générosité et de bonté, vraiment.

— Voilà de plus, Diane, les lettres patentes qui vous confèrent le titre de duchesse d'Angoulême. Et ce n'est pas le quart de ce que je souhaiterais faire pour vous. Car je vous vois parfois rêveuse et triste, et c'est de quoi j'avais hâte de m'entretenir avec vous, désirant vous consoler, ou guérir vos peines. Voyons, ma mignonne, n'es-tu donc pas heureuse?

— Ah! sire, reprit Diane, comment ne le serais-je pas ainsi, entourée de votre affection et de vos bienfaits? Je ne demande qu'une chose, c'est que le présent si plein de joie se continue. L'avenir, si beau et si glorieux qu'il puisse être, ne le compenserait jamais.

— Diane, dit gravement Henri, vous savez que je vous ai rappelée du couvent pour vous donner à François de Montmorency. C'était un grand parti, Diane, et pourtant ce mariage, qui, je ne vous le cache pas, eût servi utilement les intérêts de ma couronne, semble vous répugner. Vous me devez au moins les motifs de ce refus qui m'afflige, Diane.

— Aussi ne vous les cacherai-je pas, mon père. Et d'abord, dit Diane avec quelque embarras, on m'a assuré que François de Montmorency était marié déjà secrètement à mademoiselle de Fiennes, une des dames de la reine?

— C'est vrai, reprit le roi, mais ce mariage contracté clandestinement, sans le consentement du connétable et le mien, est nul de plein droit, et si le pape prononce le divorce, vous ne pouvez pas, Diane, vous montrer plus exigeante que Sa Sainteté! Donc, si c'est là votre raison?...

— Mais c'est qu'il y en a une autre, mon père.

— Et laquelle, voyons? comment une alliance qui honorerait les plus nobles et les plus riches héritières de France peut-elle faire votre malheur?

— Eh bien ! mon père, parce que... parce que j'aime quelqu'un, dit Diane en se jetant toute confuse et éplorée dans les bras du roi.

— Vous aimez, Diane ? reprit Henri étonné, et comment s'appelle celui que vous aimez ?

— Gabriel, Sire !

— Gabriel de quoi ? dit le roi en souriant.

— Je n'en sais rien, mon père.

— Comment cela, Diane ? Au nom du ciel ! expliquez-vous.

— Sire, je vais tout vous dire. C'est un amour d'enfance. Je voyais Gabriel tous les jours. Il était si complaisant, si brave, si beau, si savant, si tendre ! il m'appelait sa petite femme. Ah ! Sire, ne riez pas, c'était une affection grave et sainte, la première qui se fût gravée dans mon cœur ; d'autres pourront s'y ajouter, aucune ne l'effacera. Et pourtant je me suis laissé marier au duc Farnèse, Sire, mais c'est que je ne savais pas ce que je faisais ; c'est qu'on m'a contrainte et que j'ai obéi comme une petite fille. Depuis, j'ai vu, j'ai vécu, j'ai compris de quelle trahison je m'étais rendue coupable envers Gabriel ! Pauvre Gabriel ! en me quittant, il ne pleurait pas, mais dans son regard profond quelle douleur ! Tout cela m'est revenu avec les souvenirs dorés de mon enfance, pendant les années solitaires que j'ai passées au couvent. De sorte que j'ai vécu deux fois les jours écoulés auprès de Gabriel, dans le fait et dans la pensée, dans la réalité et dans le rêve. Et de retour ici, à la cour, Sire, parmi ces gentilshommes accomplis qui vous font comme une autre couronne, je n'en ai pas vu un seul qui pût rivaliser avec Gabriel, et ce n'est pas François, le fils soumis du hautain connétable, qui me fera jamais oublier le doux et fier compagnon de mon enfance. Aussi, maintenant que je comprends mes actions et leur portée, mon père, tant que vous me laisserez libre, je resterai fidèle à Gabriel.

— L'as-tu donc revu depuis que tu as quitté Vimoutiers, Diane ?

— Hélas ! non, mon père.

— Mais tu as eu de ses nouvelles, au moins ?

— Pas davantage. J'ai seulement appris par Enguerrand qu'il avait quitté le pays après mon départ ; il avait dit à Aloyse, sa nourrice, qu'il ne la reverrait que glorieux et redoutable, et qu'elle ne s'inquiétât pas de lui. Et là-dessus il est parti, Sire.

— Sans que sa famille ait depuis entendu parler de lui ? demanda le roi.

— Sa famille ? répéta Diane. Je ne lui connaissais pas d'autre famille qu'Aloyse, mon père, et jamais je n'ai vu ses parents quand j'allais avec Enguerrand lui faire visite à Montgommery.

— A Montgommery ! s'écria Henri en pâlissant. Diane, Diane ! ce n'est pas un Montgommery j'espère ! dis-moi bien vite que ce n'est pas un Montgommery.

— Oh ! non, Sire ; sans cela il me semble qu'il eût habité le château, et il demeurait dans la maison d'Aloyse sa nourrice. Mais que vous ont donc fait les comtes de Montgommery pour vous émouvoir à ce point, Sire ? Seraient-ils vos ennemis ? on n'en parle dans le pays qu'avec vénération.

— Ah ! vraiment ! reprit le roi avec un rire de dédain ; ils ne m'ont rien fait d'ailleurs, rien du tout, Diane ! que veux-tu qu'un Montgommery fasse à un Valois ? Revenons à ton Gabriel. N'est-ce pas Gabriel que tu le nommes ?

— Oui..

— Et il n'avait pas d'autre nom ?

— Pas d'autre, que je sache, Sire ; c'était un orphelin comme moi, et jamais en ma présence on n'a parlé de son père.

— Et vous n'avez pas enfin, Diane, d'autre objection à faire à l'alliance projetée entre vous et Montmorency, que votre ancienne affection pour ce jeune homme ? pas d'autre, n'est-ce pas ?

— Cela suffit à la religion de mon cœur, Sire.

— Fort bien, Diane, et je n'essayerais peut-être pas de vaincre vos scrupules si votre ami était là, qu'on pût le connaître et l'apprécier, et, bien qu'il soit, je le devine, de race douteuse.

— N'y a-t-il pas aussi une barre à mon écusson, Votre Majesté ?

— Au moins avez-vous un écusson, madame, et les Montmorency comme les Castro tiennent à honneur d'introduire dans leurs maisons une fille légitimée de la mienne, veuillez vous le rappeler. Votre Gabriel, au contraire.. mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Ce qui m'occupe, c'est que depuis six ans il n'a pas reparu, qu'il vous a oubliée, Diane, qu'il en aime une autre, peut-être.

— Sire, vous ne connaissez pas Gabriel, c'est un cœur sauvage et fidèle, et qui s'éteindra en m'aimant.

— Bien ! Diane. Avec vous l'infidélité n'est pas vraisemblable sans doute, et vous avez raison de la nier. Mais tout vous porte enfin à croire que ce jeune homme est parti pour la guerre. Eh bien ! n'est-il pas probable qu'il y ait péri ? Je t'afflige, mon enfant, et voilà ton beau front tout pâle et tes yeux tout noyés de larmes. Oui, je le vois, c'est en toi un sentiment profond, et quoique je n'aie guère eu occasion d'en rencontrer de pareil, et qu'on m'ait habitué à douter de ces grandes passions, je ne souris pas de la tienne et veux la respecter. Mais vois pourtant, ma mignonne, pour un amour d'enfant, dont l'objet n'est même plus, pour un souvenir, pour une ombre : vois dans quel embarras ton refus va me jeter. Le connétable, si je lui retire injurieusement ma parole, se fâchera, non sans droit, ma fille, se retirera du service peut-être ; et alors, ce n'est plus moi qui suis le roi, c'est le duc de Guise. Regarde, Diane ; des six frères de ce nom, le duc de Guise a sous la main toutes les forces militaires de la France, le cardinal toutes les finances, un troisième mes galères de Marseille, un quatrième commande en Ecosse, et un cinquième va remplacer Brissac en Piémont. De sorte que dans tout mon royaume, moi, le roi, je ne puis disposer ni d'un soldat ni d'un écu sans leur assentiment. Je te parle doucement, Diane, et je t'explique les choses ; je prie quand je pourrais ordonner. Mais j'aime bien mieux te faire juge toi-même, et que ce soit le père et non le roi qui obtienne de sa fille son consentement à ses vues. Je l'obtiendrai, car tu es bonne et dévouée. Ce mariage me sauve, mon enfant ; il donne aux Montmorency l'autorité qu'il retire aux Guises. Il égalise les deux plateaux de la balance, dont mon pouvoir royal est le fléau. Guise en devient moins superbe et Montmorency plus dévoué. Eh bien ! tu ne réponds pas, mignonne, resteras-tu sourde aux supplications de ton père, qui ne te violente pas, qui ne te brusque pas, qui entre dans tes idées, au contraire, et te demande seulement de ne pas lui refuser le premier service dont tu puisses payer ce qu'il a fait et ce qu'il veut encore faire pour ton bonheur et ton honneur ?... Eh bien, Diane, ma fille, consens-tu, voyons ?

— Sire, reprit Diane, vous êtes plus puissant mille fois quand votre voix implore que lorsqu'elle ordonne. Je suis prête à me sacrifier à vos intérêts, mais à une condition cependant, Sire.

— Et laquelle, enfant gâtée ?

— Ce mariage n'aura lieu que dans trois mois, et d'ici là, je ferai demander à Aloyse des nouvelles de Gabriel, et prendrai ailleurs toutes les informations possibles, afin que, s'il n'est plus, je le sache, et que s'il vit, je puisse au moins lui redemander ma promesse.

— Accordé de grand cœur, dit Henri tout joyeux, et j'ajouterai qu'on ne peut pas mettre plus de raison dans l'enfantillage... Ainsi, tu feras rechercher ton Gabriel, et je t'y aiderai au besoin, et dans trois mois tu épouseras François, quel que soit le résultat de nos informations, que ton jeune ami soit vivant ou mort ?

— Et à présent, dit Diane en secouant douloureusement la tête, je ne sais pas si je dois le plus souhaiter sa mort ou sa vie.

Le roi ouvrit la bouche et allait hasarder une théorie assez peu paternelle, et une consolation passablement risquée. Mais il n'eut qu'à rencontrer le regard candide et le profil pur de Diane pour s'arrêter à temps, et sa pensée ne se traduisit que par un sourire.

— Par bonheur et par malheur, l'usage de la cour la formera, se dit-il.

Et tout haut :

— Voici l'heure de se rendre à l'église, Diane ; acceptez ma main jusqu'à la grande galerie, madame, et puis je vous reverrai aux carrousels et aux jeux de l'après-dîner, et si vous ne m'en voulez pas trop de ma tyrannie, vous daignerez applaudir à mes coups de lance et à mes passes-d'armes, mon joli juge.

VII

LES PATENOTRES DE M. LE CONNETABLE

Le même jour, dans l'après-midi, pendant que les carrousels et les fêtes se tenaient aux Tournelles, le connétable de Montmorency achevait d'interroger au Louvre, dans le cabinet de Diane de Poitiers, un de ses affidés secrets.

L'espion était de taille moyenne et brun de figure. Il avait les yeux et les cheveux noirs, le nez aquilin, le menton fourchu, la lèvre inférieure saillante, et le dos légèrement courbé. Il ressemblait de la façon la plus frappante à Martin-Guerre, le fidèle écuyer de Gabriel. Qui les eût vus séparés les eût pris l'un pour l'autre. Qui les eût vus ensemble aurait cru avoir affaire à deux jumeaux, tant leur conformité était de tout point exacte. C'étaient les mêmes traits, le même âge, la même tournure.

— Et du courrier, qu'en avez-vous fait, maître Arnauld? demanda le connétable.

— Monseigneur, je l'ai supprimé. Il le fallait bien. Mais c'était la nuit, dans la forêt de Fontainebleau. On mettra le meurtre sur le compte des voleurs. Je suis prudent.

— N'importe, maître Arnauld, la chose est grave, et je vous blâme d'être si prompt à jouer du couteau.

— Je ne recule devant aucune extrémité quand il s'agit du service de monseigneur.

— Oui, mais une fois pour toutes, maître Arnauld, songez que si vous vous laissez prendre, je vous laisserai pendre, fit d'un ton sec et quelque peu méprisant le connétable.

— Soyez tranquille, monseigneur, on est homme de précaution.

— Voyons la lettre maintenant.

— La voici, monseigneur.

— Eh bien! décachetez-la sans altérer le scel, et lisez. Est-ce que vous vous imaginez que je sais lire, par la mort Dieu.

Maître Arnauld du Thil prit dans sa poche une sorte de ciseau tranchant, découpa soigneusement le cachet et développa la lettre. Il courut d'abord à la signature

— Monseigneur voit que je ne me trompais pas. La lettre adressée au cardinal de Guise est bien du cardinal Caraffa, comme ce misérable courrier avait eu la sottise de me l'avouer.

— Lisez donc, par la couronne d'épines! s'écria Anne de Montmorency.

Maître Arnauld lut.

« Monseigneur et cher allié, trois mots seulement d'importance. Premièrement, selon votre demande, le Pape traînera en longueur l'affaire du divorce, et renverra de congrégation en congrégation François de Montmorency, qui nous est arrivé d'hier à Rome, pour finalement lui refuser les dispenses qu'il sollicite. »

— *Pater noster*... murmura le connétable. Que Satan les brûle, toutes ces robes rouges!

— « Deuxièmement, reprit Arnauld continuant sa lecture, monsieur de Guise, votre illustre frère, après avoir pris Campoli, tient Civitella en échec. Mais pour nous résoudre ici à lui envoyer les hommes et provisions qu'il demande, grand sacrifice pour nous, en somme, nous voudrions être du moins assurés que vous ne le rappellerez pas pour la guerre de Flandres, comme le bruit en court ici. Faites en sorte qu'il nous reste, et sa Sainteté se déterminera à une grande émission d'indulgences, quoique les temps soient durs, pour aider monsieur François de Guise à châtier efficacement le duc d'Albe et son maître arrogant. »

— *Adveniat regnum tuum*... grommelait Montmorency. Nous aviserons à cela, tête et sang! nous y aviserons, dussions-nous appeler les Anglais en France; continuez donc, par la messe! Arnauld.

— « Troisièmement, reprit l'espion, je vous annonce, monseigneur, pour vous encourager et vous seconder dans vos efforts, l'arrivée prochaine à Paris d'un envoyé de votre frère, le vicomte d'Exmès, apportant à Henri les drapeaux conquis dans cette campagne d'Italie. Il part, et il arrivera sans doute en même temps que ma lettre, que j'ai préféré confier cependant à notre courrier ordinaire; sa présence, et les glorieuses dépouilles qu'il va offrir au roi, vous seront assurément d'un bon secours pour diriger vos négociations dans le sens qu'il faut. »

— *Fiat voluntas tua*! s'écria le connétable furieux. Nous allons bien le recevoir, cet ambassadeur d'enfer! je te le recommande, Arnauld. Est-elle finie cette damnée lettre?

— Oui, monseigneur, suivent les compliments et la signature

— C'est bon, tu vois que tu vas avoir de la besogne, mon maître.

— Je ne demande que cela, monseigneur, avec un peu d'argent pour la conduire à bonne fin.

— Drôle! voilà cent ducats. Il faut toujours avec toi avoir l'argent à la main.

— Je dépense tant pour le service de monseigneur.

— Tes vices te coûtent plus que mon service, maraud.

— Oh! comme monseigneur se trompe sur mon compte! Mon rêve serait de vivre calme et heureux, et riche, dans quelque province, entouré de ma femme et de mes enfants, et de couler là en paix mes jours comme un honnête père de famille.

— C'est tout à fait vertueux et bucolique, en effet. Eh bien! amende-toi, mets de côté quelques doublons, marie-toi, et tu pourras réaliser tes plans de bonheur domestique. Qui t'en empêche?

— Ah! monseigneur, la fougue! Et quelle femme voudrait de moi?

— Au fait, en attendant votre hyménée, maître Arnauld, recachetez toujours précieusement cette lettre, et portez-la au cardinal. Vous vous déguiserez, entendez-vous? et vous direz que vous avez été chargé par votre camarade mourant.

— Monseigneur peut se fier à moi. Lettre refermée et courrier remplacé seront plus vraisemblables que la vérité elle-même.

— Ah! mort Dieu! reprit Montmorency, nous avons oublié de prendre le nom de ce plénipotentiaire annoncé par le Guise. Comment s'appelle-t-il déjà?

— Le vicomte d'Exmès, monseigneur.

— Oui, c'est cela, maraud. Eh bien! retiens ce nom. Eh! là! qui vient me déranger encore?

— Que monseigneur me pardonne, dit en entrant le fourrier du connétable. C'est un gentilhomme arrivant d'Italie, qui demande à voir le roi de la part du duc de Guise, et j'ai cru devoir vous en prévenir, vu surtout qu'il voulait absolument parler au cardinal de Lorraine. Il s'appelle le vicomte d'Exmès.

— C'est très bien fait à toi, Guillaume, dit le connétable. Fais entrer ici ce seigneur. Et toi, maître Arnauld, mets-toi là, derrière cette portière, et ne perds pas cette occasion de voir celui à qui tu auras sans doute affaire. C'est pour toi que je le reçois, attention!

— M'est avis, monseigneur, répondit Arnauld, que je l'ai rencontré déjà dans mes voyages. N'importe! il est bon de s'en assurer.. Le vicomte d'Exmès?...

L'espion se glissa derrière la tapisserie. Guillaume introduisit Gabriel.

— Pardon, dit le jeune homme en saluant le vieillard, à qui ai-je l'honneur de parler?

— Je suis le comte de Montmorency, monsieur; que désirez-vous?

— Pardon encore, reprit Gabriel, ce que j'ai à dire, c'est au roi que je dois le dire

— Vous savez que Sa Majesté n'est pas au Louvre? et en son absence...

— Je rejoindrai ou j'attendrai Sa Majesté, interrompit Gabriel.

— Sa Majesté est aux fêtes des Tournelles, et ne reviendra pas avant le soir ici. Ignorez-vous qu'on célèbre aujourd'hui le mariage de monseigneur le dauphin?

— Non, monseigneur, je l'ai appris sur mon chemin. Mais je suis venu par les rues de l'Université et le pont au Change, et n'ai point traversé la rue Saint-Antoine.

— Vous auriez dû suivre alors la direction de la foule. Elle vous eût conduit au roi.

— C'est que je n'ai pas l'honneur d'avoir été vu encore par Sa Majesté. Je suis tout à fait étranger à la cour. J'espérais trouver au Louvre monseigneur le cardinal de Lorraine. C'est son Eminence que j'avais demandée, et je ne sais pourquoi, monseigneur, c'est à vous que l'on m'a mené.

— Monsieur de Lorraine, dit le connétable, aime les simulacres de combat, étant homme d'église; mais moi qui suis homme d'épée, je n'aime que les combats réels, et c'est pourquoi je suis au Louvre, tandis que monsieur de Lorraine est aux Tournelles.

— Je vais donc, s'il vous plaît, monseigneur, aller l'y rejoindre.

— Mon Dieu! reposez-vous un peu, monsieur, vous paraissez arriver de loin, d'Italie sans doute, puisque vous êtes entré par l'Université.

— D'Italie en effet, monseigneur. Je n'ai aucune raison de le cacher.

— Vous venez de la part du duc de Guise peut-être. Eh bien! que fait-il là-bas?

— Permettez-moi, monseigneur, de l'apprendre d'abord à Sa Majesté, et de vous quitter pour aller remplir ce devoir

— Allez, monsieur, puisque vous êtes si pressé. Sans doute, ajouta-t-il avec une bonhomie jouée, vous êtes impatient de revoir quelqu'une de nos belles dames. Je gage que vous avez hâte et peur à la fois. Eh! n'est-ce pas vrai, voyons, jeune homme?

Mais Gabriel prit son air froid et grave, ne répondit que par un profond salut et s'éloigna.

— *Pater noster qui es in cœlis!...* grinça le connétable quand la porte se fut refermée sur Gabriel. Est-ce que ce maudit muguet s'imagine que je voulais lui faire des avances, par hasard, le gagner, qui sait? le corrompre peut-être! Est-ce que je ne sais pas aussi bien que lui ce qu'il vient dire au roi? N'importe, si je le retrouve, il payera cher ses airs farouches et son insolente défiance? — Holà? maître Arnauld. Eh bien! quoi, où est le drôle? envolé aussi! Par la croix! tous les gens se sont donné le mot pour être stupides aujourd'hui; Satan les confonde!... *Pater noster!...*

Tandis que le connétable exhalait sa mauvaise humeur en injures et en patenôtres, selon sa coutume, Gabriel, traversant pour sortir du Louvre une galerie assez obscure, vit à son grand étonnement, debout près de la porte, son écuyer Martin-Guerre, auquel il avait ordonné de l'attendre dans la cour.

— C'est vous, maître Martin, lui dit-il. Vous êtes donc venu à ma rencontre? Eh bien! prenez les devans avec

Jérôme, et allez m'attendre avec les drapeaux bien enveloppés au coin de la rue Sainte-Catherine, dans la rue Saint-Antoine. Monseigneur le cardinal voudra peut-être que nous les présentions au roi sur-le-champ, et devant la cour rassemblée au carrousel. Christophe me tiendra mon cheval et m'accompagnera. Allez ! vous m'avez compris ?

— Oui, monseigneur, je sais ce que je voulais savoir, répondit Martin-Guerre.

Et il se mit à descendre les escaliers, en devançant Gabriel, avec une promptitude de bon augure pour l'exécution de sa commission. Aussi Gabriel qui sortit du Louvre plus lentement et comme rêvant, fut très surpris de retrouver encore dans la cour son écuyer tout effaré et tout blême cette fois.

— Eh bien ! Martin, qu'est-ce donc et qu'avez-vous ? lui demanda-t-il.

— Ah ! monseigneur, je viens de le voir, il a passé là près de moi, à l'instant, il m'a parlé.

— Qui donc ?

— Qui ? si ce n'est Satan, le fantôme, l'apparition, le monstre, l'autre Martin-Guerre.

— Encore cette folie, Martin ! vous rêvez donc tout debout ?

— Non, non, je n'ai pas rêvé. Il m'a parlé, monseigneur, vous dis-je ; il s'est arrêté devant moi, m'a pétrifié de son regard magique, et riant de son rire infernal : « — Eh bien ! m'a-t-il dit, nous sommes donc toujours au service du vicomte d'Exmès ? remarquez ce pluriel *nous sommes*, monseigneur ; et nous rapportons d'Italie les drapeaux conquis dans la campagne par monsieur de Guise ? Je réponds oui de la tête, malgré moi, car il me fascinait. Comment sait-il tout cela, monseigneur ? — Et il a repris : — N'ayons donc pas peur, ne sommes-nous pas amis et frères ! — Et puis il a entendu le bruit de vos pas, monseigneur, il a seulement ajouté avec son ironie diabolique qui me fait dresser les cheveux sur la tête : — Nous nous reverrons, Martin-Guerre, nous nous reverrons. Et il a disparu, par cette petite porte peut-être, ou plutôt dans la muraille

— Fou que tu es ! reprit Gabriel. Comment aurait-il eu le temps matériel de dire et de faire tout cela, depuis que tu m'as quitté là-haut dans la galerie.

— Moi, monseigneur, je n'ai pas bougé de cette place où vous m'aviez ordonné de vous attendre.

— En voici bien d'une autre, et si ce n'est à toi, à qui ai-je parlé tout à l'heure ?

— Assurément à l'autre, monseigneur, à mon double, à mon spectre.

— Mon pauvre Martin, reprit Gabriel avec pitié, souffres-tu ? tu dois avoir mal à la tête. Nous avons peut-être trop longtemps marché au soleil.

— Oui, dit Martin-Guerre, vous vous imaginez encore que j'ai le délire, n'est-ce pas ? Mais une preuve, monseigneur, que je ne me trompe pas, c'est que je ne sais pas le premier mot de ces ordres que vous êtes censé m'avoir donnés.

— Tu les as oubliés, Martin ! dit Gabriel avec douceur. Eh bien ! je vais te les répéter, mon ami. Je te disais d'aller m'attendre avec les drapeaux, rue Saint-Antoine, au coin de la rue Sainte-Catherine. Jérôme t'accompagnerait et je garderais Christophe, te rappelles-tu cela maintenant ?

— Pardon, monseigneur, comment voulez-vous qu'on se rappelle ce qu'on n'a jamais su ?

— Enfin, dit Gabriel, vous le savez maintenant, Martin. Allons reprendre nos chevaux au guichet, où nos gens doivent nous les tenir, et en route promptement. Aux Tournelles !

— J'obéis, monseigneur. En somme cela vous fait à vous deux écuyers ? mais il est bien heureux au moins que je n'aie pas deux maîtres.

La lice des fêtes solennelles avait été dressée à travers la rue Saint-Antoine, depuis les Tournelles jusqu'aux écuries royales. Elle formait un carré long bordé de chaque côté par des échafauds couverts de spectateurs : à l'une des extrémités se tenaient la reine et la cour ; à l'extrémité opposée se trouvait l'entrée de la lice où attendaient les combattants des joutes ; la foule se pressait aux deux autres galeries.

Quand, après la cérémonie religieuse et le repas qui suivit, la reine et la cour, vers trois heures de l'après-midi, vinrent prendre place aux rangs qui leur étaient réservés, les vivats et les acclamations de joie retentirent de toutes parts.

Mais ces cris bruyants d'allégresse firent précisément commencer la fête par un malheur. Le cheval de M. d'Avallon, un des capitaines des gardes, effrayé de ce tumulte, se cabra et s'emporta dans l'arène, et son cavalier désarçonné alla donner de la tête contre une des barrières de bois qui garnissaient l'enceinte, et fut retiré à demi mort et remis entre les mains des chirurgiens dans un état à peu près désespéré.

Le roi fut fort affecté de ce déplorable accident, mais sa passion pour les jeux et carrousels eut bientôt pris le dessus sur son chagrin.

— Ce pauvre M. d'Avallon, dit-il, un serviteur si dévoué ! qu'on en prenne bien soin au moins.

Et il ajouta :

— Allons ! On peut toujours commencer les courses à la bague.

Le jeu de bague de ce temps-là était un peu plus compliqué et plus difficile que celui que nous connaissons. La potence où pendait l'anneau était placée à peu près aux deux tiers de la lice. Il fallait parcourir au galop le premier tiers, au grand galop le second, et enlever, en passant, dans cette course rapide, la bague à la pointe de la lance. Mais le bois ne devait pas surtout toucher le corps, il fallait la tenir horizontalement et le coude haut au-dessus de la tête. On achevait de parcourir l'arène au trot. Le prix était une bague en diamants offerte par la reine.

Henri II, sur son cheval blanc caparaçonné d'or et de velours, était le plus élégant et le plus habile cavalier qui se pût voir. Il tenait sa lance et la maniait avec une grâce et une sûreté admirables, et ne manquait guère la bague. Pourtant M. de Vieilleville rivalisait avec lui, et il y eut un moment où l'on crut que la victoire appartiendrait à celui-ci. Il avait deux bagues de plus que le roi, et il n'en restait plus que trois à enlever, mais, M. de Vieilleville, en homme de cour bien appris, les manqua toutes les trois, par un guignon prodigieux, et ce fut le roi qui eut le prix.

En recevant la bague, il hésita un moment, et son regard se porta avec regret vers Diane de Poitiers, mais le don était offert par la reine, il dut venir le présenter à la nouvelle dauphine Marie Stuart, la mariée du jour.

— Eh bien ! demanda-t-il dans l'entr'acte qui suivit cette première course, a-t-on espoir de sauver M. d'Avallon ?

— Sire, il respire encore, lui fut-il répondu, mais il n'y a guère de chance de le tirer de là.

— Hélas ! fit le roi, passons donc au jeu des gladiateurs.

Ce jeu des gladiateurs était un simulacre de combat avec passes et évolutions, fort nouveau et fort rare dans ce temps-là, mais qui ne frapperait pas sans doute l'imagination du spectateur de nos jours, et des lecteurs de notre livre. Nous renvoyons donc à Brantôme ceux qui seraient curieux de connaître les marches et contre-marches de ces douze gladiateurs « vestus de satin blanc les six, et les autres de satin cramoisi, fait à l'antique romaine. » Ce qui en effet devait paraître fort historique en un siècle où la couleur locale n'était pas encore inventée.

Cette belle lutte terminée au milieu des applaudissements universels, on fit les dispositions nécessaires pour commencer la course aux pieux.

A l'extrémité de la lice où se tenait la cour, plusieurs pieux de cinq à six pieds étaient enfoncés en terre de distance en distance. Il fallait arriver au galop de son cheval, tourner et retourner en tous sens autour de ces arbres improvisés, sans en manquer et sans en dépasser un seul. Le prix était un bracelet du plus merveilleux travail.

Sur huit carrières fournies, l'honneur de trois revint au roi, et M. le colonel-général de Bonnivet en gagna trois également. La neuvième et dernière devait décider ; mais M. de Bonnivet n'était pas moins respectueux que M. de Vieilleville ; et, malgré toute la bonne volonté de son cheval, il n'arriva que troisième, et Henri eut encore le prix.

Le roi alla s'asseoir alors auprès de Diane de Poitiers, et lui mit publiquement au bras le bracelet qu'il venait de recevoir.

La reine pâlit de rage.

Gaspard de Tavannes, qui était derrière elle, se pencha à l'oreille de Catherine de Médicis.

— Madame, lui dit-il, suivez-moi bien des yeux où je vais, et regardez-moi faire.

— Et que vas-tu faire, mon brave Gaspard ? dit la reine

— Couper le nez à madame de Valentinois, répondit froidement et sérieusement Tavannes.

Il y allait, Catherine le retint moitié effrayée, moitié charmée.

— Mais, Gaspard, vous seriez perdu, y songez-vous ?

— J'y songe, madame, mais je sauverai le roi et la France.

— Merci ! Gaspard, reprit Catherine, vous êtes un vaillant ami, aussi bien qu'un rude soldat. Mais je vous ordonne de rester, Gaspard, ayons patience.

Patience ! C'était là en effet le mot d'ordre que Catherine de Médicis semblait jusqu'à présent avoir donné à sa vie. Celle qui se mit si volontiers plus tard au premier rang ne paraissait jamais dans ce temps-là aspirer à sortir de l'ombre du second. Elle attendait. Elle était pourtant alors dans toute la puissance d'une beauté sur laquelle le sieur de Bourdeille nous a laissé les détails les plus intimes ; mais elle évitait avant tout de paraître, et c'est probablement à cette modestie qu'elle dut le silence absolu de la médisance sur son compte du vivant de son mari. Il n'y avait que ce brutal de connétable assez osé

pour faire remarquer au roi qu'après dix ans de stérilité, les dix enfants que Catherine avait donnés à la France, ressemblaient bien peu à leur père Personne autre n'eût eu la témérité de souffler un mot contre la reine.

Toujours est-il que Catherine, ce jour-là comme d'habitude, sembla ne pas même remarquer les attentions dont le roi entourait Diane de Poitiers, au vu et au su de toute la cour. Après avoir calmé la fougueuse indignation du maréchal, elle se mit à s'entretenir avec ses dames des courses qui venaient d'avoir lieu, et de l'adresse qu'avait déployée Henri.

VIII

UN CARROUSEL HEUREUX

Les tournois ne devaient avoir lieu que le lendemain et les jours suivants : mais plusieurs seigneurs de la cour étaient venus demander au roi la permission, l'heure étant peu avancée, de rompre quelques lances en l'honneur et pour le plaisir des dames.

— Soit ! messieurs, répondit comme de raison le roi ; je vous l'accorde de grand cœur, bien que cela doive déranger peut-être monsieur le cardinal de Lorraine, qui n'a jamais eu, je crois, à démêler si nombreuse correspondance que depuis deux heures que nous sommes ici. Voilà coup sur coup deux messages qu'il reçoit et dont il paraît fort affairé. N'importe ! nous saurons après ce que c'est, et vous pouvez en attendant rompre quelques lances... Et voici un prix pour le vainqueur, ajouta Henri en détachant de son cou le collier d'or qu'il portait. Faites de votre mieux, messieurs, et prenez garde cependant que si la partie s'échauffe, je pourrai bien m'en mêler et tâcher de regagner ce que je vous offre, d'autant plus que je redois quelque chose à madame de Castro. Notez aussi qu'à six heures précises le combat sera fini, et le vainqueur, quel qu'il soit, couronné. Allez donc, vous avez une heure pour nous montrer vos beaux coups. Ayez soin toutefois qu'il n'arrive de mal à personne. — Et à propos, comment va monsieur d'Avallon ?

— Hélas ! sire, il vient tout à l'heure de trépasser.

— Que Dieu ait donc son âme, reprit Henri. De mes capitaines des gardes, c'était peut-être le plus zélé pour mon service et le plus brave. Qui donc me le remplacera ?... Mais les dames attendent, messieurs, et la lice va s'ouvrir. Voyons, qui aura le collier des mains de la reine ?

Le comte de Pommerive fut le premier tenant, puis il dut céder à monsieur de Burie, à qui monsieur le maréchal d'Amville prit ensuite le champ. Mais le maréchal, qui était très vigoureux et très habile, s'y soutint constamment contre cinq tenans successifs.

Le roi n'y put tenir.

— Eh ! dit-il au maréchal, je vais voir, monsieur d'Amville, si vous êtes rivé là pour l'éternité !

Il s'arma, et dès la première course, monsieur d'Amville quitta les étriers. Ce fut après le tour de M. d'Aussun. Puis aucun assaillant ne se présenta plus.

— Qu'est-ce donc, messieurs ? dit Henri. Quoi ! personne ne veut plus jouter contre moi. Est-ce que par hasard on me ménage ? reprit-il en fronçant le sourcil. Ah ! mordieu ! si je le croyais ! il n'y a de roi ici que le vainqueur, et de privilèges que ceux de l'adresse. Donc, attaquez-moi, messieurs, et hardiment.

Mais pas un ne se risquait à faire la passe du roi, on craignait également d'être vainqueur et d'être vaincu.

Le roi pourtant s'impatientait fort. Il commençait à se douter peut-être qu'aux joutes précédentes ses adversaires n'avaient pas usé de tous leurs moyens contre lui, et cette idée, qui diminuait à ses propres yeux sa victoire, le remplissait de dépit.

Enfin un nouvel assaillant passa la barrière. Henri, sans regarder seulement qui c'était, prit du champ, s'élança. Les deux lances se brisèrent, mais le roi, le tronçon jeté, trébucha en selle et fut obligé de saisir l'arçon : l'autre resta immobile. En ce moment six heures sonnaient. Henri était vaincu.

Il descendit leste et joyeux de cheval, jeta la bride aux mains d'un écuyer, et vint prendre par la main son vainqueur pour le conduire lui-même à la reine. A sa grande surprise, il vit un visage qui lui était parfaitement inconnu. C'était d'ailleurs un cavalier de belle prestance et de noble mine, et la reine, en passant le collier au cou du jeune homme agenouillé devant elle, ne put s'empêcher de le remarquer et de lui sourire.

Mais lui, après s'être incliné profondément se releva, fit quelques pas vers l'estrade de la cour, et s'arrêtant devant madame de Castro, lui offrit le collier, prix du vainqueur.

Les fanfares retentissaient encore, de sorte qu'on n'entendit pas deux cris sortis en même temps de deux bouches :

— Gabriel !

— Diane !

Diane, toute pâle de joie et de surprise, prit le collier d'une main tremblante. Chacun pensa que le cavalier inconnu avait entendu le roi promettre ce collier à madame de Castro, et ne voulait pas en frustrer une si belle dame. On trouva que sa démarche était galante et d'un bon gentilhomme. Le roi lui-même ne prit pas la chose autrement.

— Voilà, dit-il, une courtoisie qui me touche. Mais moi qui passe pour connaître par leur nom tous les gentilshommes de ma noblesse, j'avoue, monsieur, ne pas me rappeler où et quand je vous ai déjà vu, et je serais pourtant charmé de savoir qui m'a donné tout à l'heure cette rude secousse qui m'aurait désarçonné, je crois, si, Dieu merci ! je n'avais pas les jambes assez fermes.

— Sire, répondit Gabriel, c'est la première fois que j'ai l'honneur de me trouver en présence de Votre Majesté. J'étais jusqu'à présent à l'armée, et en ce moment même j'arrive d'Italie. Je m'appelle le vicomte d'Exmès.

— Le vicomte d'Exmès ! reprit le roi ; bien ! je me souviendrai à présent du nom de mon vainqueur.

— Sire, dit Gabriel, il n'y a pas de vainqueur là où vous êtes, et j'en apporte la preuve glorieuse à Votre Majesté.

Il fit un signe. Martin-Guerre et les deux hommes d'armes entrèrent dans la lice avec les drapeaux italiens qu'ils déposèrent aux pieds du roi.

— Sire, reprit Gabriel, voici les drapeaux conquis en Italie par votre armée, et que monseigneur le duc de Guise envoie à Votre Majesté. Son Eminence monsieur le cardinal de Lorraine m'assure que Votre Majesté ne me saura pas mauvais gré de lui rendre ces dépouilles aussi inopinément et en présence de la cour et du peuple de France témoins intéressés de votre gloire. Sire, j'ai aussi l'honneur de remettre entre vos mains les lettres que voici, de la part de monsieur le duc de Guise.

— Merci, monsieur d'Exmès, dit le roi. Voilà donc le secret de toute la correspondance de monsieur le cardinal. Ces lettres vous accréditent auprès de notre personne, vicomte. Mais vous avez de triomphantes façons de vous présenter vous-même. Qu'est-ce que je lis ? que de ces drapeaux vous en avez pris quatre en personne. Notre cousin de Guise vous tient pour un de ses plus braves capitaines. Monsieur d'Exmès, demandez-moi ce que vous voudrez, et je jure Dieu que vous l'obtiendrez sur-le-champ.

— Sire, vous me comblez, et je m'en remets aux bontés de Votre Majesté.

— Vous êtes capitaine auprès de monsieur de Guise, monsieur, dit le roi. Vous plairait-il de l'être dans nos gardes ? J'étais embarrassé de remplacer monsieur d'Avallon, si malheureusement trépassé aujourd'hui, mais je vois qu'il aura un digne successeur.

— Votre Majesté...

— Vous acceptez ? c'est dit. Vous entrerez demain en fonctions. Nous allons maintenant retourner au Louvre. Vous m'entretiendrez plus au long des détails de cette guerre d'Italie.

Gabriel salua.

Henri donna l'ordre du départ. La foule se dispersa aux cris de Vive le Roi ! Diane, comme par enchantement, se retrouva un instant auprès de Gabriel.

— Demain, au cercle de la reine, lui dit-elle à voix basse.

Elle disparut emmenée par son cavalier, mais laissant à son ancien ami une espérance divine au cœur.

IX

QU'ON PEUT PASSER A COTÉ DE SA DESTINÉE SANS LA CONNAITRE

Quand il y avait cercle chez la reine, c'était ordinairement le soir après le souper. Voilà ce qu'on apprit à Gabriel, en le prévenant que sa nouvelle qualité de capitaine des gardes, non seulement l'autorisait, mais l'obligeait même à s'y montrer. Il n'avait garde de manquer à ce devoir, et son seul souci était qu'il fallait attendre vingt-quatre heures avant de le remplir. On voit que, pour le zèle et pour la bravoure, monsieur d'Avallon était dignement remplacé.

Mais il s'agissait de tuer l'une après l'autre ces vingt-quatre éternelles heures qui séparaient Gabriel du moment désiré. Le jeune homme que la joie délassait, et qui n'avait guère vu Paris encore qu'en passant d'un camp à un autre, se mit à parcourir la ville avec Martin-Guerre, cherchant un logement convenable. Il eut le bonheur, car il était en chance ce jour-là, de trouver vacant le logement que son père le comte de Montgommery avait occupé autrefois. Il le retint, bien qu'il fût un peu splendide pour un simple capitaine aux gardes ; mais Gabriel en serait quitte pour écrire à son fidèle Elyot de lui envoyer de Montgommery

quelque somme. Il manderait aussi à sa bonne nourrice Aloyse de venir le rejoindre.

Le premier but de Gabriel était atteint. Il n'était plus un enfant à présent, mais un homme qui avait fait déjà ses preuves et avec lequel il fallait compter ; à l'illustration qui lui venait de ses aïeux il avait su joindre une gloire qui lui était personnelle. Seul et sans autre appui que son épée, sans autre recommandation que son courage, il était arrivé à vingt-quatre ans à un grade éminent. Il pouvait enfin s'offrir fièrement à celle qu'il aimait comme à ceux qu'il devait haïr. Ceux-ci, Aloyse pourrait l'aider à les reconnaître ; celle-là l'avait reconnu.

Gabriel s'endormit le cœur content et dormit bien.

Le lendemain, il dut se présenter chez monsieur de Boissy, le grand écuyer de France, pour y donner ses preuves de noblesse. Monsieur de Boissy, un honnête homme, avait été l'ami du comte de Montgommery. Il comprit les motifs de Gabriel pour tenir caché son vrai titre, et lui engagea sa parole qu'il lui garderait le secret. Ensuite, monsieur le maréchal d'Amville fit reconnaître le vicomte par sa compagnie. Puis Gabriel commença immédiatement son service par la visite et l'inspection des prisons d'État de Paris, commission pénible qui, une fois par mois, rentrait dans les attributions de sa charge.

Il commença par la Bastille et finit par le Châtelet.

Le gouverneur lui remettait la liste des prisonniers, lui déclarait ceux qui étaient morts, malades, transférés ou mis en liberté, et les lui faisait passer ensuite en revue, triste revue, morne spectacle. Il croyait avoir terminé, quand le gouverneur du Châtelet lui montra dans son registre une page presque blanche, laquelle portait seulement cette note singulière qui frappa entre toutes Gabriel.

— *No 21, X..., prisonnier au secret. Si dans la visite du gouverneur ou du capitaine des gardes, il essaye seulement de parler, le faire transporter dans un cachot plus profond et plus dur.*

— Quel est ce prisonnier si important ? peut-on le savoir ? demanda Gabriel à monsieur de Salvoisen, gouverneur du Châtelet.

— Nul ne le sait, répondit le gouverneur. Je l'ai reçu de mon prédécesseur, comme il l'avait reçu du sien. Vous voyez sur le registre que la date de son entrée est laissée en blanc. Ce doit être sous le règne de François Ier qu'on l'a amené. Il a essayé, m'a-t-on dit, deux ou trois fois, de parler. Mais, au premier mot, le gouverneur doit, sous les peines les plus graves, refermer la porte de sa prison et le faire transporter dans une prison plus sévère ; ce qu'on a fait. Il ne reste ici maintenant qu'un cachot plus terrible que le sien, et ce cachot serait la mort. On voulait en venir là sans doute, mais le prisonnier se tait à présent. C'est sans doute quelque criminel redoutable. Il demeure constamment enchaîné, et son geôlier, pour prévenir jusqu'à la possibilité d'une évasion, entre dans sa prison à toute minute.

— Mais, s'il parlait à ce geôlier ? dit Gabriel.

— Oh ! l'on a pris un sourd et muet, né au Châtelet, et qui n'en est jamais sorti.

Gabriel frissonna. Cet homme si complètement séparé du monde des vivans, qui vivait pourtant et qui pensait, lui inspirait une pitié mêlée de je ne sais quelle horreur. Quelle idée ou quel remords, quelle peur de l'enfer ou quelle foi au ciel pouvaient empêcher un être aussi misérable de se briser la tête contre les murs de son cachot ? Était-ce une vengeance ou bien un espoir qui le retenait encore dans la vie ?...

Gabriel ressentait une sorte d'avidité inquiète de voir cet homme ; son cœur battait comme il n'avait encore battu qu'aux moments où il allait revoir Diane. Il venait de visiter cent prisonniers avec une compassion banale. Mais celui-là l'attirait et le touchait plus que tous les autres et l'angoisse serrait sa poitrine quand il songeait à cette existence tumulaire.

— Allons au numéro 21, dit il au gouverneur d'un ton singulièrement ému.

Ils descendirent plusieurs escaliers noirs et humides, traversèrent plusieurs voûtes pareilles aux spirales horribles de l'enfer de Dante ; puis le gouverneur s'arrêtant devant une porte en fer :

— C'est là. Je ne vois pas le gardien, il est dans la prison sans doute ; mais j'ai de doubles clés. — Entrons.

Il ouvrit en effet, et ils entrèrent à la lueur de la lanterne que tenait un porte-clefs.

Gabriel vit alors un tableau silencieux et effrayant, comme on n'en voit guère que dans les cauchemars du délire.

Pour parois, partout la pierre, — la pierre noire, moussue, fétide ; car ce lieu lugubre était creusé plus bas que le lit de la Seine, et les eaux, dans les grandes crues, l'inondaient à moitié. Sur ces parois funèbres, des bêtes visqueuses rampaient ; l'air glacé ne résonnait d'aucun bruit si ce n'est celui d'une goutte d'eau qui tombait régulière et sourde de la hideuse voûte.

Un peu moins que cette goutte d'eau, un peu plus que les limaces immobiles, vivaient là deux créatures humaines, l'une gardant l'autre, mornes et muettes toutes deux.

Le geôlier, espèce d'idiot, géant à l'œil hébété, au teint blafard, se tenait debout dans l'ombre, regardant d'un regard stupide le prisonnier couché dans un coin sur un grabat de paille, les mains et les pieds enchaînés d'une chaîne rivée au mur. C'était un vieillard à la barbe blanche, aux cheveux blancs. Quand on entra, il semblait dormir et ne bougea pas ; on eût pu le prendre pour un cadavre ou pour une statue.

Mais tout à coup il se leva sur son séant, ouvrit les yeux, et son regard s'attacha sur le regard de Gabriel.

Il lui était défendu de parler, mais ce regard terrible et magnifique parlait. Gabriel en fut fasciné. Le gouverneur visitait avec le porte-clefs tous les recoins du cachot. Lui, Gabriel, cloué au sol, n'avançait pas, ne remuait pas, mais restait là tout atterré par ces yeux de flamme ; il ne pouvait s'en détacher, et en même temps tout un monde d'étranges et inexprimables pensées s'agitait en lui.

Le prisonnier ne paraissait pas non plus contempler son visiteur avec indifférence, et il y eut même un moment où il fit un geste et ouvrit la bouche, comme s'il allait parler... mais, le gouverneur s'étant retourné, il se souvint à temps de la loi qui lui était prescrite, et ses lèvres ne parlèrent que par un amer sourire. Il referma les yeux, et retomba dans son immobilité de pierre.

— Oh ! sortons d'ici, dit Gabriel au gouverneur. Sortons, de grâce ! j'ai besoin de respirer l'air et de voir le soleil.

Il ne reprit en effet son calme et pour ainsi dire sa vie qu'en se retrouvant dans la rue, au milieu de la foule et du bruit. — Encore la sombre vision était-elle restée en lui et le poursuivit-elle tout le jour, tandis qu'il allait pensif le long de la grève.

Quelque chose lui disait que le sort de ce misérable prisonnier touchait au sien, et qu'il venait de passer à côté d'un grand événement de sa vie. Lassé enfin par ces pressentiments mystérieux, il se dirigea, comme le jour finissait, vers la lice des Tournelles. Les tournois de la journée, auxquels Gabriel n'avait pas voulu prendre part, se terminaient. Gabriel put apercevoir Diane, et fut aperçu par elle, et ce double regard dissipa l'ombre de son cœur comme un rayon de soleil dissipe les nuages. Gabriel oublia le morne captif qu'il avait vu dans le jour pour ne plus songer qu'à l'éblouissante jeune fille qu'il allait revoir dans la soirée.

X

ÉLÉGIE PENDANT LA COMÉDIE

C'était une tradition du règne de François Ier. Trois fois par semaine au moins, le roi, les seigneurs et toutes les dames de la cour, se réunissaient le soir dans la chambre de la reine. Là on devisait des événements du jour en toute liberté, parfois même en toute licence. Puis, dans la conversation générale, des entretiens particuliers s'établissaient, et, « se trouvant là, dit Brantôme, une troupe de « déesses humaines, chaque seigneur et gentilhomme entre- « tenait celle qu'il aimait le mieux. » Souvent aussi il y avait bal ou spectacle.

C'est à une réunion de ce genre que devait se rendre le soir même notre ami Gabriel, et, contre son habitude, il se para et se parfuma pour ne point paraître avec trop de désavantage aux yeux de celle qu'il *aimait le mieux*, afin de parler toujours comme Brantôme.

La joie de Gabriel n'était pas d'ailleurs sans quelque mélange d'inquiétude, et certains mots vagues et malsonnants qu'on avait murmurés autour de lui sur le prochain mariage de Diane, ne laissaient pas que de le troubler intérieurement. Tout au bonheur qu'il avait ressenti en revoyant Diane et en croyant retrouver dans ses regards la tendresse d'autrefois, il avait presque oublié d'abord la lettre du cardinal de Lorraine, qui l'avait pourtant fait partir si vite ; mais ces bruits qui circulaient dans l'air, ces noms réunis de Diane de Castro et de François de Montmorency, qu'il n'avait entendus que trop distinctement, rendirent la mémoire à sa passion. Diane se préférait-elle donc à cet odieux mariage ? Aimerait-elle ce François ? Doutes déchirans que l'entrevue du soir ne réussirait peut-être pas à dissiper tout à fait.

Gabriel avait, en conséquence, résolu d'interroger là-dessus Martin-Guerre, qui avait fait déjà plus d'une connaissance, et, en sa qualité d'écuyer, devait en savoir bien plus long que les maîtres. Car, un effet d'acoustique généralement observé, c'est que les bruits de toutes sortes retentissent bien mieux en bas, et qu'il n'y a guère d'échos que dans les vallées. La résolution du comte d'Exmès lui

était venue au reste d'autant plus à propos, que, de son côté, Martin-Guerre s'était bien promis d'interroger son maître, dont la préoccupation ne lui avait pas échappé, et qui cependant n'avait pas, en conscience, le droit de rien cacher de ses actions et de ses sentiments à un fidèle serviteur de cinq années, et à un sauveur, qui plus est.

De cette détermination réciproque et de la conversation qui s'ensuivit, il résulta pour Gabriel que Diane de Castro n'aimait pas François de Montmorency, et pour Martin-Guerre que Gabriel aimait Diane de Castro.

Cette double conclusion les réjouit tellement l'un et l'autre, que Gabriel arriva au Louvre une heure avant l'ouverture des portes, et que Martin-Guerre, pour faire honneur à la maîtresse royale du vicomte, alla sur-le-champ chez le tailleur de la cour s'acheter un justaucorps de drap brun et des chausses de tricot jaune. Il paya le tout comptant, et revêtit immédiatement ce costume pour le montrer dès le soir dans les antichambres du Louvre, où il devait aller attendre son maître.

Aussi le tailleur fut-il très étonné de voir une demi-heure après reparaître Martin-Guerre, et dans des habits différens. Il lui en fit la remarque. Martin-Guerre lui répondit que la soirée lui avait paru un peu fraîche, et qu'il avait jugé à propos de se vêtir plus chaudement. Du reste, il était toujours tellement satisfait du justaucorps et des chausses, qu'il venait prier le tailleur de lui vendre ou de lui faire un justaucorps du même drap et de la même coupe. Vainement le marchand fit observer à Martin-Guerre qu'il aurait l'air de porter toujours le même habit, et qu'il vaudrait mieux demander un costume différent, un justaucorps jaune et des chausses brunes, par exemple, puisqu'il semblait affectionner ces couleurs, Martin-Guerre ne voulut pas démordre de son idée, et le tailleur dut lui promettre de ne pas même varier la nuance des vêtements qu'il allait promptement lui faire, puisqu'il n'en avait pas de tout faits. Seulement, pour cette seconde commande, Martin-Guerre demandait un peu de crédit. Il avait bellement acquitté la première, il était l'écuyer du vicomte d'Exmès, capitaine des gardes du roi ; le tailleur était doué de cette héroïque confiance qui fut de tout temps l'apanage historique de ceux de son état, il consentit et promit pour le lendemain ce second costume complet.

Cependant l'heure pendant laquelle Gabriel avait dû rôder aux portes de son paradis était écoulée, et, avec nombre d'autres seigneurs et dames, il avait pu pénétrer dans l'appartement de la reine.

Du premier regard Gabriel aperçut Diane ; elle était assise auprès de la reine-dauphine, comme on appela dès lors Marie Stuart.

L'aborder sur-le-champ eût été bien hardi pour un nouveau venu, et un peu imprudent sans doute. Gabriel se résigna à attendre un moment favorable, celui où la conversation allait s'animer et distraire les esprits. Il se mit à causer, en attendant, avec un jeune seigneur pâle et d'apparence délicate que le hasard avait amené près de lui. Mais, après s'être quelque temps entretenu de sujets insignifians comme semblait l'être sa personne, le jeune cavalier ayant demandé à Gabriel :

— A qui donc ai-je l'honneur de parler, monsieur?

— Je m'appelle le vicomte d'Exmès, répondit Gabriel. Et oserai-je, monsieur, vous adresser la même question? ajouta-t-il.

Le jeune homme le regarda d'un air étonné, puis reprit

— Je suis François de Montmorency.

Il aurait dit : Je suis le diable ! Gabriel se serait éloigné avec moins d'épouvante et de précipitation. François, qui n'avait pas l'intelligence très vive, en resta tout stupéfait ; mais comme il n'aimait pas à travailler de tête, il laissa bientôt de côté cette énigme, et alla chercher ailleurs des auditeurs un peu moins farouches.

Gabriel avait eu soin de diriger sa fuite du côté de Diane de Castro, mais il fut arrêté par un grand mouvement qui se fit du côté du roi. Henri II venait d'annoncer que voulant terminer cette journée par une surprise aux dames, il avait fait dresser un théâtre dans la galerie, et qu'on allait y représenter une comédie en cinq actes et en vers de M. Jean Antoine de Baïf, intitulée *le Brave ;* cette nouvelle fut naturellement accueillie par les remerciments et les acclamations de tous. Les gentilshommes présentèrent la main aux dames pour passer dans la salle voisine où la scène avait été improvisée ; mais Gabriel arriva trop tard auprès de Diane, et put seulement se placer non loin d'elle derrière la reine.

Catherine de Médicis l'aperçut et l'appela ; il dut venir devant elle.

— Monsieur d'Exmès, lui dit-elle, pourquoi donc ne vous a-t-on pas vu au tournoi d'aujourd'hui?

— Madame, répondit Gabriel, les devoirs de la charge que sa Majesté m'a fait l'honneur de me confier m'en ont empêché.

— Tant pis, reprit Catherine avec un charmant sourire, car vous êtes à coup sûr un de nos plus hardis et de nos plus adroits cavaliers. Vous avez fait chanceler le roi hier, ce qui est un coup rare. J'aurais eu du plaisir à être de nouveau témoin de vos prouesses

Gabriel s'inclina tout embarrassé de ces compliments auxquels il ne savait que répondre.

— Connaissez-vous la pièce que l'on va nous représenter? poursuivit Catherine, évidemment bien disposée en faveur du beau et timide jeune homme.

— Je ne la connais qu'en latin, répondit Gabriel, car c'est, m'a-t-on dit, une simple imitation d'une pièce de Térentius.

— Je vois, dit la reine, que vous êtes aussi savant que vaillant, aussi versé dans les choses des lettres qu'habile aux coups de lance.

Tout cela était dit à demi-voix, et accompagné de regards qui n'étaient pas précisément cruels. Assurément le cœur de Catherine était vide pour le moment. Mais sauvage comme l'Hippolyte d'Euripide, Gabriel n'accueillait ces avances de l'Italienne qu'avec un air contraint et des sourcils froncés. L'ingrat ! il allait pourtant devoir à cette bienveillance dont il faisait fi d'abord, non seulement la place qu'il ambitionnait depuis si longtemps auprès de Diane, mais encore la plus charmante bouderie où pût se trahir l'amour d'une jalouse.

En effet, lorsque le prologue vint, selon l'usage, réclamer l'indulgence de l'auditoire, Catherine dit à Gabriel :

— Allez vous asseoir là derrière moi, parmi ces dames, monsieur le lettré, pour qu'au besoin je puisse avoir recours à vos lumières.

Madame de Castro avait choisi sa place à l'extrémité d'une ligne, de sorte qu'après elle il n'y avait que le passage. Gabriel, après avoir salué la reine, prit modestement un tabouret et vint s'asseoir dans ce passage à côté de Diane, afin de ne déranger personne.

La comédie commença.

C'était, ainsi que Gabriel l'avait dit à la reine, une imitation de l'Eunuque de Térence, composée en vers de huit syllabes et rendue avec toute la pédante naïveté du temps. Nous nous abstiendrons d'analyser la pièce. Ce serait d'ailleurs un anachronisme, la critique et les comptes rendus n'étant pas inventés encore à cette époque barbare. Qu'il nous suffise de rappeler que le personnage principal de la pièce est un faux brave, un soldat fanfaron qui se laisse duper et malmener par un parasite.

Or, dès le début de la pièce, les nombreux partisans des Guises assis dans la salle virent dans le vieux pourfendeur ridicule le connétable de Montmorency, et les partisans de Montmorency voulurent reconnaître les ambitions du duc de Guise dans les rodomontades du soldat fanfaron. Dès lors chaque scène fut une satire et chaque saillie une allusion. On riait dans les deux partis à gorge déployée : on se montrait réciproquement du doigt, et à vrai dire, cette comédie qui se jouait dans la salle, n'était pas moins amusante que celle que les acteurs représentaient sur l'estrade.

Nos amoureux profitèrent de l'intérêt que prenaient à la représentation les deux camps rivaux de la cour pour laisser parler harmonieusement leur amour au milieu des huées et des risées. Ils prononcèrent d'abord leurs deux noms à voix basse. C'est là l'invocation sacrée.

— Diane !

— Gabriel !

— Vous allez donc épouser François de Montmorency?

— Vous êtes donc bien avant dans les bonnes grâces de la reine?

— Vous avez entendu que c'est elle qui m'a appelé.

— Vous savez que c'est le roi qui veut ce mariage.

— Mais vous y consentez, Diane?

— Mais vous écoutez Catherine, Gabriel?

— Un mot, un seul ! reprit Gabriel. Vous vous intéressez donc encore à ce qu'une autre peut me faire éprouver? Cela vous fait donc quelque chose ce qui se passe dans mon cœur?

— Cela me fait, dit madame de Castro, cela me fait ce que vous fait à vous ce qui se passe dans le mien.

— Oh ! alors, Diane, permettez-moi de vous le dire, vous êtes jalouse si vous êtes comme moi ; si vous êtes comme moi, vous m'aimez éperdument, follement.

— Monsieur d'Exmès, reprit Diane qui un moment voulut être sévère, la pauvre enfant ! monsieur d'Exmès, je m'appelle madame de Castro.

— Mais n'êtes-vous pas veuve, madame? N'êtes-vous pas libre?

— Libre, hélas !

— Oh ! Diane ! vous soupirez. Diane, avouez que ce sentiment de l'enfant qui a parfumé nos premières années a laissé quelque trace dans le cœur de la jeune fille. Avouez, Diane, que vous m'aimez encore un peu. Oh ! ne craignez pas qu'on vous entende : ils sont tous autour de nous aux plaisanteries de ce parasite ; ils n'ont rien de plus doux à

écouter et ils rient. Vous, Diane, souriez-moi, répondez-moi : Diane, m'aimez-vous?

— Chut ! Ne voyez-vous pas que l'acte finit, dit la malicieuse enfant. Attendez que la pièce recommence au moins.

L'entr'acte dura dix minutes, dix siècles ! Heureusement Catherine, occupée par Marie Stuart, n'appela pas Gabriel. Il eût été capable de n'y pas aller et il eût été perdu.

Quand la comédie recommença au milieu des éclats de rire et des applaudissements bruyans :

— Eh bien? demanda Gabriel.

— Quoi donc? reprit Diane feignant une distraction bien loin de son cœur. Ah ! vous me demandiez, je crois, si je vous aime. Eh bien ! ne vous ai-je pas répondu tout à l'heure : « Je vous aime comme vous m'aimez. »

— Ah ! s'écria Gabriel, savez-vous bien, Diane, ce que vous dites? Savez-vous jusqu'où va mon amour auquel vous dites le vôtre pareil?

— Mais, dit la petite hypocrite, si vous voulez que je le sache, il faut au moins me l'apprendre.

— Ecoutez-moi alors, Diane, et vous allez voir que, depuis six ans que je vous ai quittée, toutes les heures et toutes les actions de ma vie ont tendu à me rapprocher de vous. C'est seulement en arrivant à Paris, un mois après votre départ de Vimoutiers, que j'ai appris qui vous étiez : la fille du roi et de madame de Valentinois. Mais ce n'était pas votre titre de fille de France qui m'épouvantait, c'était votre titre de femme du duc de Castro, et pourtant quelque chose me disait : « N'importe ! rapproche-toi d'elle, acquiers de la renommée, qu'un jour elle entende du moins prononcer ton nom, et qu'elle t'admire comme d'autres te craindront. » Voilà ce que je pensais, Diane, et je me donnai au duc de Guise comme à celui qui me paraissait le plus propre à me faire toucher vite et bien le but de gloire que j'ambitionnais. En effet, l'année suivante, j'étais enfermé avec lui dans les murs de Metz, et contribuais de toutes mes forces à amener le résultat presque inespéré de la levée du siége. C'est à Metz, où j'étais resté pour faire relever les remparts et réparer tous les désastres causés par soixante-cinq jours d'attaque, que j'appris la prise d'Hesdin par les Impériaux et la mort du duc de Castro votre mari. Il ne vous avait pas même revue, Diane ! Oh ! je le plaignis, mais comme je me battis à Renty ! vous le demanderez à monsieur de Guise. J'étais aussi à Abbeville, à Dinant, à Bavay, à Cateau-Cambrésis. J'étais partout où retentissait la mousquetade, et je puis dire qu'il ne s'est rien fait de glorieux sous ce règne dont je n'aie eu ma petite part.

A la trêve de Vaucelles, dit Gabriel en poursuivant son récit, je vins à Paris, mais vous étiez toujours au couvent, Diane, et mon repos forcé me lassait bien, quand par bonheur la trêve fut rompue. Le duc de Guise, qui voulait bien déjà m'accorder quelque estime, me demanda si je voulais le suivre en Italie. Si je le voulais ! Les Alpes franchies en plein hiver, nous traversons le Milanais, Valenza est emportée, le Plaisantin et le Parmesan nous livrent passage, et d'une marche triomphale par la Toscane et les Etats de l'Eglise, nous arrivons aux Abruzzes. Cependant l'argent et les troupes manquent à monsieur de Guise ; il prend pourtant Campli et assiége Civitella ; mais l'armée est démoralisée, l'expédition compromise. C'est à Civitella, Diane, que par une lettre de Son Eminence de Lorraine à son frère, j'apprends votre mariage annoncé avec François de Montmorency.

Il n'y avait plus rien de bon à faire de ce côté des Alpes, monsieur de Guise en convenait lui-même, et j'obtins alors de sa bonté de revenir en France, appuyé de sa recommandation puissante, pour apporter au roi les drapeaux conquis. Mais ma seule ambition était de vous voir, Diane, de vous parler, de savoir de vous si vous contractiez volontiers ce nouveau mariage, et enfin, après vous avoir raconté, comme je viens de le faire, mes luttes et mes efforts de six années, de vous demander ce que je vous demande : « Diane, dites, m'aimez-vous comme je vous aime? »

— Ami, dit doucement madame de Castro, je vais vous répondre à mon tour avec ma vie. Quand j'arrivai, enfant de douze ans, à cette cour, après les premiers moments que l'étonnement et la curiosité remplirent, l'ennui me prit, les chaînes dorées de cette existence me pesèrent, et je regrettai bien amèrement nos bois et nos plaines de Vimoutiers et de Montgommery, Gabriel ! Chaque soir je m'endormais en pleurant. Le roi mon père était pourtant bien bon pour moi, et je tâchais de répondre à son affection par mon amour. Mais où était ma liberté? où était Aloyse? où étiez-vous, Gabriel? Je ne voyais pas le roi tous les jours. Madame de Valentinois était avec moi froide et contrainte, et semblait presque m'éviter, et moi, j'ai besoin d'être aimée, Gabriel, vous vous en souvenez. Donc, j'ai bien souffert, ami, cette première année.

— Pauvre chère Diane ! dit Gabriel ému.

— Ainsi, reprit Diane, tandis que vous combattiez, je languissais. L'homme agit et la femme attend, c'est le sort. Mais il est parfois bien plus dur d'attendre que d'agir. Dès la première année de ma solitude, la mort du duc de Castro me laissa veuve, et le roi m'envoya passer mon deuil au couvent des Filles-Dieu. Mais l'existence pieuse et calme qu'on menait au couvent convenait bien mieux à ma nature que les intrigues et les agitations perpétuelles de la cour. Aussi, mon deuil terminé, je demandai au roi et j'obtins de rester encore au couvent. On m'y aimait au moins ! La bonne sœur Monique surtout qui me rappelait Aloyse. Je vous dis son nom, Gabriel, afin que vous l'aimiez. Et puis non seulement j'étais chérie par toutes les sœurs, mais encore je pouvais rêver, Gabriel, j'en avais le temps et j'en avais le droit. J'étais libre ; et qui remplissait mes rêves, faits autant du passé que de l'avenir? ami, vous le devinez, n'est-ce pas?

Gabriel rassuré et ravi ne répondit que par un regard passionné. Heureusement la scène de la comédie était des plus intéressantes. Le fanfaron était odieusement bafoué, et les Guise et les Montmorency se pâmaient de joie. Les deux amants auraient été moins seuls dans un désert.

— Cinq années de paix et d'espoir passèrent, continua Diane. Je n'avais eu qu'un malheur, celui de perdre Enguerrand, mon père nourricier. Un autre malheur ne se fit pas attendre. Le roi me rappelait auprès de lui et m'apprenait que j'étais destinée à devenir la femme de François de Montmorency. J'ai résisté, Gabriel, je n'étais plus une enfant qui ne sait ce qu'elle fait. J'ai résisté. Mais alors mon père m'a suppliée, il m'a montré combien ce mariage importait au bien du royaume. Vous m'aviez oubliée, sans doute... Gabriel, c'est le roi qui disait cela ! Et puis, où étiez-vous? qui étiez-vous? Bref, le roi a tant insisté, m'a tant implorée... — C'était hier, oui, c'était hier ! — j'ai promis ce qu'il voulait, Gabriel, mais à condition que, d'abord, mon supplice serait retardé de trois mois, et puis, que je saurais ce que vous étiez devenu.

— Enfin, vous avez promis?... dit Gabriel pâlissant.

— Oui, mais je ne vous avais pas revu, ami, je ne savais pas ce que, le jour même, votre aspect imprévu allait remuer en moi d'impressions délicieuses et douloureuses quand je vous ai reconnu. Gabriel, plus beau, plus fier qu'autrefois, et pourtant le même ! Ah ! j'ai senti tout de suite que ma promesse au roi était nulle et ce mariage impossible ; que ma vie vous appartenait, et que si vous m'aimiez encore, je vous aimais toujours. Eh bien ! convenez que je ne suis pas en reste avec vous, et que votre vie n'a rien à reprocher à la mienne.

— Oh ! vous êtes un ange, Diane ! et tout ce que j'ai fait pour vous mériter n'est rien.

— Voyons, Gabriel, puisque maintenant le sort nous a un peu rapprochés, mesurons les obstacles qui nous séparent encore. Le roi est ambitieux pour sa fille, et les Castro et les Montmorency l'ont rendu difficile, hélas !

— Soyez tranquille sur ce point, Diane, la maison dont je suis n'a rien à envier aux leurs, et ce ne serait pas la première fois qu'elle s'allierait à la maison de France.

— Ah ! vraiment ! Gabriel, vous me comblez de joie en me disant cela. Je suis, comme vous le pensez, bien ignorante en blason. Je ne connaissais pas les d'Exmès. Là-bas, à Vimoutiers, je vous appelais Gabriel et mon cœur n'eût pas eu besoin d'un nom plus doux. C'est ce nom-là que j'aime, et si vous croyez que l'autre satisfasse le roi, tout va bien et je suis heureuse. Que vous vous appeliez d'Exmès, ou Guise, ou Montmorency... du moment que vous ne vous appelez pas Montgommery tout va bien.

— Et pourquoi donc ne faut-il pas que je sois un Montgommery? reprit Gabriel épouvanté.

— Oh ! les Montgommery, nos voisins de là-bas, ont fait, à ce qu'il paraît, du mal au roi ; car il leur en veut beaucoup.

— Oh ! vraiment? dit Gabriel dont la poitrine se serrait ; mais sont-ce les Montgommery qui ont fait du mal au roi, ou bien est-ce le roi qui a fait du mal aux Montgommery?

— Mon père est trop bon pour avoir jamais été injuste, Gabriel.

— Bon pour sa fille, oui, dit Gabriel, mais contre ses ennemis...

— Terrible peut-être, reprit Diane, comme vous l'êtes contre ceux de la France et du roi. Mais qu'importe ! et que nous font les Montgommery, Gabriel?

— Si pourtant j'étais un Montgommery, Diane?

— Oh ! ne dites pas cela, ami.

— Mais enfin si cela était?

— Si cela était, reprit Diane, si je me trouvais ainsi placée entre mon père et vous, je me jetterais aux pieds de l'offensé, quel qu'il fût, et je pleurerais et je supplierais tant que mon père vous pardonnerait à cause de moi, ou qu'à cause de moi vous pardonneriez à mon père.

— Et votre voix est si puissante, Diane, que certainement l'offensé vous céderait, si toutefois il n'y avait pas eu de sang versé ; car il n'y a que le sang qui lave le sang.

— Oh ! vous m'effrayez, Gabriel ! c'est assez longtemps

prolonger cette épreuve, car ce n'était qu'une épreuve, n'est-ce pas?

— Oui, Diane, une simple épreuve. Dieu permettra que ce ne soit qu'une épreuve, murmura-t-il comme à lui-même.

— Et il n'y a, il ne peut y avoir de haine entre mon père et vous?

— Je l'espère Diane, je l'espère; je souffrirais trop de vous faire souffrir.

— A la bonne heure, Gabriel. Eh bien! si vous espérez cela, mon ami, ajouta-t-elle avec son gracieux sourire, j'es-

— Ni moi, au fait, repartit Diane, et les avances de la reine.

— Oh! méchante! dit Gabriel.

— La méchante, c'est elle qui vous sourit et non pas moi qui vous gronde, entendez-vous? Ne lui parlez plus ce soir, ami, je le veux

— Vous le voulez! que vous êtes bonne!.. Non, je ne lui parlerai pas. Mais voici l'épilogue aussi terminé, hélas! Adieu! et à bientôt, n'est-ce pas, Diane? Dites-moi un dernier mot qui me soutienne et me console, Diane?



Catherine de Médicis l'aperçut et l'appela.

père, moi, obtenir de mon père qu'il renonce à ce mariage qui serait ma mort. Un roi puissant comme lui doit avoir enfin des dédommagements à offrir à ces Montmorency.

— Non, Diane, et tous ses trésors et tout son pouvoir ne sauraient dédommager de votre perte.

— Ah! c'est comme cela que vous l'entendez, bon, bon! vous m'aviez fait peur, Gabriel. Mais ne craignez rien, ami; François de Montmorency ne pense pas comme vous là-dessus, Dieu merci! et il préférera à votre pauvre Diane un bâton de bois qui le fera maréchal. Moi cependant, ce glorieux échange accepté, je préparerai le roi tout doucement. Je lui rappellerai les alliances royales de la maison d'Exmès, vos exploits à vous, Gabriel...

Elle s'interrompit.

— Ah! mon Dieu! voilà la pièce qui finit, ce me semble.

— Cinq actes que c'est court, dit Gabriel. Mais vous avez raison, Diane, et voilà l'Epilogue qui vient débiter l'affabulation.

— Heureusement, reprit Diane, nous nous sommes dit à peu près tout ce que nous avions à nous dire.

— Je ne vous en ai pas dit la millième partie, moi, fit Gabriel.

— A bientôt, à toujours, Gabriel, *mon petit mari*, souffla la joyeuse enfant à l'oreille de Gabriel charmé.

Et elle disparut dans la foule pressée et bruyante. Gabriel s'esquiva de son côté pour éviter, selon sa promesse, la rencontre de la reine... Touchante fidélité à ses serments!.. et il sortit du Louvre, trouvant qu'Antoine de Baïf était un bien grand homme, et qu'il n'avait jamais assisté à représentation qui lui eût fait autant de plaisir.

Il prit en passant dans le vestibule Martin-Guerre, qui l'attendait tout flambant dans ses habits neufs.

— Eh bien! monseigneur a-t-il vu madame d'Angoulême? demanda l'écuyer à son maître quand ils furent dans la rue.

— Je l'ai vue, répondit Gabriel rêveur.

— Et madame d'Angoulême aime toujours monsieur le vicomte? poursuivit Martin-Guerre, qui voyait Gabriel en bonne disposition.

— Maraud! s'écria Gabriel, qui t'a dit cela? Où as-tu pris que madame de Castro m'aimât, ou que j'aimasse seulement madame de Castro? Veux-tu bien te taire, drôle!

— Bien! murmura maître Martin, monseigneur est aimé, — sinon il aurait soupiré et ne m'aurait pas injurié. — et

monseigneur est amoureux, sinon il aurait remarqué que j'ai une cape et des chausses neuves.

— Que viens-tu me parler de chausses et de cape? Mais en effet, tu n'avais pas ce pourpoint-là tantôt?

— Non, monseigneur, je l'ai acheté ce soir pour faire honneur à mon maître et à sa maîtresse, et je l'ai payé comptant encore, — car ma femme Bertrande m'a formé à l'ordre et à l'économie, comme à la tempérance, à la chasteté, et à toutes sortes de vertus. — Je dois lui rendre cette justice, et, si j'avais pu la former, elle, à la douceur, nous aurions fait le plus heureux couple.

— C'est bon, bavard, on te remboursera tes avances, puisque c'est pour moi que tu t'es mis en frais.

— Oh! monseigneur, quelle générosité! Mais si monseigneur veut me taire son secret, qu'il ne me donne donc pas cette nouvelle preuve qu'il est aimé comme il est amoureux. On ne vide guère si volontiers sa bourse quand on n'a pas le cœur plein. D'ailleurs, monsieur le vicomte connaît Martin-Guerre, et sait qu'on peut se fier à lui. Fidèle et muet comme l'épée qu'il porte!

— Soit, mais en voilà assez, maître Martin.

— Je laisse monseigneur rêver.

Gabriel rêva tellement en effet que, rentré dans son logement, il eut absolument besoin d'épancher ses rêves, et écrivit dès le soir à Aloyse.

« Ma bonne Aloyse, Diane m'aime! Mais non, ce n'est pas cela que je dois te dire d'abord. — Ma bonne Aloyse, viens me rejoindre; depuis six ans d'absence, j'ai bien besoin de t'embrasser. Les préliminaires de ma vie sont maintenant posés. Je suis capitaine des gardes du roi, un des grades militaires les plus enviés, et le nom que je me suis fait m'aidera à remettre en honneur et gloire celui que je tiens de mes aïeux. J'ai aussi besoin de toi pour cette tâche, Aloyse. Et enfin j'ai besoin de toi parce que je suis heureux, parce que, je le répète, Diane m'aime, — oui, la Diane d'autrefois, ma sœur d'enfance, qui n'a pas oublié sa bonne Aloyse, quoiqu'elle appelle le roi son père. Eh bien! Aloyse, la fille du roi et de madame de Valentinois, la veuve du duc de Castro n'a jamais oublié et aime toujours de toute son âme charmante son obscur ami de Vimoutiers. Elle vient de me le dire il n'y a pas une heure, — et sa voix douce retentit encore à mon cœur.

« Viens donc, Aloyse, car vraiment je suis trop heureux pour être heureux seul. »

XI

LA PAIX OU LA GUERRE?

Le 7 juin, il y avait séance du conseil du roi, et le conseil d'État était au grand complet. Autour d'Henri II et des princes de sa maison siégeaient ce jour-là Anne de Montmorency, le cardinal de Lorraine et son frère Charles de Guise, archevêque de Reims, le chancelier Olivier de Leuville, le président Bertrand, le comte d'Aumale, Sedan, Humières, et Saint-André avec son fils.

Le vicomte d'Exmès, en qualité de capitaine des gardes, se tenait debout près de la porte, l'épée nue.

Tout l'intérêt de la séance était, comme d'habitude, dans le jeu des ambitions adverses des maisons de Montmorency et de Lorraine, représentées ce jour-là au conseil par le connétable lui-même et le cardinal.

— Sire, disait le cardinal de Lorraine, le danger est pressant, l'ennemi est à nos portes. Une redoutable armée s'organise en Flandre, et demain Philippe II peut envahir notre territoire, et Marie d'Angleterre vous déclarer la guerre. Sire, il vous faut ici un général intrépide, jeune et vigoureux, qui puisse agir hardiment et dont le nom seul soit déjà un sujet d'effroi pour l'Espagnol et lui rappelle de récentes défaites.

— Comme le nom de votre frère monsieur de Guise, par exemple, dit Montmorency avec ironie.

— Comme le nom de mon frère en effet, répondit bravement le cardinal, comme le nom du vainqueur de Metz, de Renty et de Valenza. Oui, Sire, c'est le duc de Guise qu'il est nécessaire de rappeler promptement d'Italie, où les moyens lui manquent, où il vient d'être forcé de lever le siège de Civitella, et où sa présence et celle de son armée qui seraient utiles contre l'invasion, deviennent inutiles pour la conquête.

Le roi se tourna nonchalamment vers M. de Montmorency, comme pour lui dire : A votre tour.

— Sire, reprit en effet le connétable, rappelez l'armée, soit! puisque aussi bien cette conquête pompeuse d'Italie finit, comme je l'avais prédit, par le ridicule. Mais qu'avez-vous besoin du général? Voyez les dernières nouvelles du nord : la frontière des Pays-Bas est tranquille; Philippe II tremble, et Marie d'Angleterre se tait. Vous pouvez encore renouer la trêve, Sire, ou dicter les conditions de la paix. Ce n'est pas un aventureux capitaine qu'il vous faut, c'est un ministre expérimenté et sage, que la fougue de l'âge n'aveugle pas, pour qui la guerre ne soit pas l'enjeu d'une ambition insatiable, et qui puisse poser avec honneur et dignité pour la France les bases d'une paix durable.

— Comme vous-même, par exemple, monsieur le connétable, interrompit avec amertume le cardinal de Lorraine.

— Comme moi-même, reprit superbement Anne de Montmorency, et je conseille ouvertement au roi de ne pas s'occuper des chances d'une guerre qu'on ne fera que s'il le veut et quand il le voudra. Les affaires intérieures, l'état des finances, les intérêts de la religion, réclament bien plus particulièrement nos soins; et un administrateur prudent vaut cent fois aujourd'hui le plus entreprenant général.

— Et a droit cent fois plus aux faveurs de Sa Majesté, n'est-ce pas? dit aigrement le cardinal de Lorraine.

— Son Éminence achève ma pensée, poursuivit froidement Montmorency, et, puisqu'elle a mis la question sur ce terrain, eh! bien, j'oserai demander à Sa Majesté la preuve que mes services pacifiques lui plaisent.

— Qu'est-ce que c'est? dit en soupirant le roi.

— Sire, j'adjure Votre Majesté de déclarer publiquement l'honneur qu'elle daigne faire à ma maison en accordant à mon fils la main de madame d'Angoulême. J'ai besoin de cette manifestation officielle et de cette solennelle promesse pour marcher fermement dans ma voie, sans avoir à craindre les doutes de mes amis et les clabauderies de mes ennemis.

Cette hardie requête fut accueillie, malgré la présence du roi, par des mouvements d'approbation ou d'improbation, selon que les conseillers appartenaient à l'un ou à l'autre parti.

Gabriel pâlit et frissonna. Mais il reprit un peu courage, en entendant le cardinal de Lorraine répondre avec vivacité :

— La bulle du saint-père, qui casse le mariage de François de Montmorency et de Jeanne de Fiennes, n'est pas encore arrivée, que je sache, et peut ne pas arriver du tout.

— On s'en passerait alors, dit le connétable, un édit peut déclarer nuls les mariages clandestins.

— Mais un édit n'a pas d'effet rétroactif, répondit le cardinal.

— On lui en donnerait un, n'est-il pas vrai, Sire? Dites-le hautement, je vous en conjure, pour apporter à ceux qui m'attaquent et à moi-même, Sire, un témoignage certain de l'approbation que vous voulez bien accorder à mes vues. Dites-leur que votre bienveillance royale irait jusqu'à donner un effet rétroactif à ce juste édit.

— Sans doute, on pourrait le lui donner, dit le roi dont la faiblesse indifférente semblait céder à ce ferme langage.

Gabriel fut obligé pour ne pas tomber de se soutenir sur son épée.

Le regard du connétable étincela de joie. Le parti de la paix semblait, grâce à son impudence, décidément triompher.

Mais en ce moment un bruit de trompettes retentit dans la cour; l'air qu'elles jouaient était un air étranger, les membres du conseil se regardèrent surpris. L'huissier entra presque aussitôt, et après un profond salut :

— Sir Edward Flaming, héraut d'Angleterre, sollicite, dit-il, l'honneur d'être admis en présence de Sa Majesté.

— Faites entrer le héraut d'Angleterre, dit le roi surpris mais calme.

Henri fit un signe : le dauphin et les princes vinrent se ranger debout autour de lui, et autour des princes les autres membres du conseil royal. Le héraut, accompagné seulement de deux suivants d'armes, fut introduit. Il salua le roi, qui, du fauteuil où il resta assis, inclina légèrement la tête.

Le héraut dit alors :

— Marie, reine d'Angleterre et de France, à Henri, roi de France. « Pour avoir entretenu relation et amitié avec les protestans anglais, ennemis de notre religion et de notre État, et pour leur avoir offert et promis secours et protection contre les justes poursuites exercées sur eux, — Nous, Marie d'Angleterre, dénonçons la guerre sur terre et sur mer à Henri de France. Et en gage de ce défi, moi, Edward Flaming, héraut d'Angleterre, je jette ici mon gant de bataille. »

Sur un geste du roi, le vicomte d'Exmès alla ramasser le gant de sir Flaming. Puis Henri dit simplement et froidement au héraut :

— Merci!

Détachant ensuite le magnifique collier qu'il portait, il le lui fit remettre par Gabriel, et ajouta avec un nouveau signe de tête :

— Vous pouvez vous retirer.

Le héraut salua profondément et sortit. L'instant d'après, on entendit résonner de nouveau les trompettes anglaises, et ce fut alors seulement que le roi rompit le silence.

— Mon cousin de Montmorency, dit-il au connétable, il me semble que vous vous étiez un peu trop hâté de nous promettre la paix et les bonnes intentions de la reine Marie. Cette protection, soi-disant donnée aux protestants anglais, est un pieux prétexte qui cache l'amour de notre sœur d'Angleterre pour son jeune mari Philippe II. La guerre avec les deux époux, soit! Un roi de France ne la redoute pas avec l'Europe, et, si la frontière des Pays-Bas nous laisse un peu le temps de nous reconnaître.

— Eh bien! qu'est-ce donc? Qu'y a-t il encore, Florimond?

— Sire, dit l'huissier en rentrant, un courrier extraordinaire de monsieur le gouverneur de Picardie, avec des dépêches pressées.

— Allez voir ce que c'est, je vous prie, monsieur le cardinal de Lorraine, dit gracieusement le roi.

Le cardinal revint avec les dépêches qu'il remit à Henri.

— Ah! ah! messieurs, dit le roi après y avoir jeté un coup d'œil, voici bien d'autres nouvelles. Les armées de Philippe II se réunissent à Givet et monsieur Gaspard de Coligny nous mande que le duc de Savoie est à leur tête. Un digne ennemi! Votre neveu, monsieur le connétable, pense que les troupes espagnoles vont attaquer Mézières et Rocroy pour isoler Marienbourg. Il demande en toute hâte des secours pour munir ces places et tenir tête aux premiers assaillans.

Toute l'assemblée s'était à moitié levée, émue et agitée.

— Monsieur de Montmorency, reprit Henri en souriant tranquillement, vous n'êtes pas heureux dans vos prédictions d'aujourd'hui. Marie d'Angleterre se tait, disiez-vous, et nous venons d'entendre ses trompettes retentissantes. Philippe II a peur et les Pays-Bas sont tranquilles, ajoutiez-vous. Or, le roi d'Espagne n'a pas plus peur que nous, et les Flandres se remuent passablement, ce me semble. Décidément, je vois que les administrateurs prudents doivent céder le pas aux hardis généraux.

— Sire, dit Anne de Montmorency, je suis connétable de France, et la guerre me connaît mieux encore que la paix.

— C'est juste, mon cousin, reprit le roi, et je vois avec plaisir que vous vous rappelez à temps la Bicoque et Marignan, et que les idées belliqueuses vous reviennent. Tirez donc du fourreau votre épée, je m'en réjouis. Tout ce que je voulais dire, c'est que nous ne devons plus penser qu'à faire la guerre, et à la faire bonne et glorieuse. Monsieur le cardinal de Lorraine, écrivez à votre frère, monsieur de Guise, qu'il ait à revenir sur-le-champ. Quant aux affaires d'intérieur et de famille, il faut nécessairement les ajourner; et, pour le mariage de madame d'Angoulême, monsieur de Montmorency, nous ferons bien maintenant, je crois, d'attendre la dispense du pape.

Le connétable fit la grimace, le cardinal sourit, Gabriel respira.

— Allons! messieurs, ajouta le roi, qui semblait avoir secoué tout à fait sa torpeur; allons! nous avons à nous recueillir pour songer gravement à tant de choses graves. La séance est levée ce matin; mais il y aura conseil dès ce soir. A ce soir donc, et Dieu protège la France!

— Vive le roi! crièrent tout d'une voix les membres du conseil.

Et l'on se sépara.

XII

UN DOUBLE FRIPON

Le connétable sortait soucieux de chez le roi. Maître Arnauld du Thill se trouva sur son chemin et l'appela à voix basse.

Ceci se passait dans la grande galerie du Louvre.

— Monseigneur, un mot...

— Qu'est-ce donc? dit le connétable. Ah! c'est vous, Arnauld? Que me voulez-vous? Je ne suis guère en train de vous écouter aujourd'hui.

— Oui, je conçois, reprit Arnauld, monseigneur est contrarié de la tournure que prend le projet de mariage entre madame Diane et monseigneur François.

— Comment sais-tu cela déjà, drôle? Mais au fait, que m'importe qu'on le sache. — Le vent est à la pluie et aux Guises, le fait est certain.

— Mais le vent sera demain au beau temps et aux Montmorency, dit l'espion, et s'il n'y avait aujourd'hui que le roi contre ce mariage, le roi serait pour ce mariage demain. Non, l'obstacle nouveau, qui va vous barrer la route, monseigneur, est plus grave et vient d'ailleurs.

— Et d'où peut venir, dit le connétable, un obstacle plus grave que la défaveur ou seulement la froideur du roi?

— Mais de madame d'Angoulême, par exemple, répondit Arnauld.

— Tu as flairé quelque chose de ce côté-là, mon fin limier! dit en se rapprochant le connétable, évidemment intéressé.

— A quoi monseigneur pensait-il donc que j'eusse employé les quinze jours qui viennent de s'écouler?

— C'est vrai, il y a longtemps qu'on n'a entendu parler de toi.

— Ni directement, ni indirectement, monseigneur! reprit fièrement Arnauld, et vous, qui me reprochez d'être noté trop souvent dans les rapports des rondes du guet de la police, il me semble que, depuis deux semaines, j'ai travaillé sagement et sans bruit.

— C'est encore vrai, dit le connétable, et je m'étonnais de n'avoir plus à intervenir pour te tirer d'embarras, coquin, qui bois quand tu ne joues pas, et qui ribaudes quand tu ne te bats pas.

— Et le héros turbulent de ces quinze derniers jours, ce n'a pas été moi, monseigneur, mais certain écuyer du nouveau capitaine des gardes, le vicomte d'Exmès, un nommé Martin-Guerre.

— En effet, je me le rappelle, et Martin-Guerre a remplacé Arnauld du Thill sur le rapport que je dois examiner chaque soir.

— Qui, par exemple, l'autre soir, a été ramassé ivre-mort par le guet? demanda Arnauld.

— Martin-Guerre.

— Qui, à la suite d'une querelle de jeu pour des dés reconnus pipés, a donné un coup d'épée au plus beau gendarme du roi de France?

— Oui, Martin-Guerre encore.

— Qui, hier enfin, a été surpris essayant d'enlever la femme de maître Gorju, taillandier?

— Ce Martin-Guerre toujours! dit le connétable. Un drôle tout à fait pendable. Et son maître, le vicomte d'Exmès, que je t'ai chargé de surveiller, ne doit pas valoir mieux que lui; car il le soutient, le défend, et assure que son écuyer est le plus doux et le plus rangé des hommes.

— C'est ce que vous aviez parfois la bonté de dire pour moi, monseigneur. Martin-Guerre se croit possédé du diable. La vérité est que c'est moi qui le possède.

— Quoi? qu'est-ce? tu n'es pas Satan? s'écria en se signant tout effrayé le connétable, ignorant comme une carpe, et superstitieux comme un moine.

Maître Arnauld ne répondit que par un ricanement infernal, et, quand il vit Montmorency assez effrayé:

— Eh! non, je ne suis pas le diable, monseigneur, dit-il. Pour vous le prouver et vous rassurer, tenez, je vous demande cinquante pistoles. Or, si j'étais le diable, aurais-je besoin d'argent, et me tirerais-je moi-même par la queue?

— C'est juste, dit le connétable, et voilà les cinquante pistoles.

— Que j'ai bien gagnées, monseigneur, en gagnant la confiance du vicomte d'Exmès; car, si je ne suis pas diable, je suis sorcier un peu, et je n'ai qu'à endosser certain pourpoint brun et à passer certaines chausses jaunes pour que le vicomte d'Exmès me parle comme à un ancien ami et à un confident éprouvé.

— Hum! tout ceci sent la corde, dit le connétable.

— Maître Nostradamus, rien qu'en me voyant passer dans la rue, m'a prédit, au seul aspect de ma physionomie, que je mourrais entre la terre et le ciel. Donc, je me résigne à ma destinée et la dévoue à vos intérêts, monseigneur. Avoir à soi la vie d'un pendu, c'est inappréciable. Un homme qui est sûr de finir par la potence ne craint rien, pas même la potence. Pour commencer, je me suis fait le double de l'écuyer du vicomte d'Exmès. Je vous disais que j'accomplissais des miracles! or, savez-vous, devinez-vous, monseigneur, ce qu'est ledit vicomte?

— Parbleu! un partisan effréné des Guises.

— Mieux. L'amoureux aimé de madame de Castro.

— Que me dis-tu là, maraud, et comment sais-tu cela?

— Je suis le confident du vicomte, vous dis-je. C'est moi qui le plus souvent porte ses billets à la belle, et apporte la réponse. Je suis au mieux avec la suivante de la dame, — laquelle suivante s'étonne seulement d'avoir un amoureux si inégal, entreprenant comme un page, un jour, et, le lendemain, timide comme une nonne. Le vicomte d'Exmès et madame de Castro se voient trois fois la semaine chez la reine, et s'écrivent tous les jours. Pourtant, vous me croirez si vous voulez, leur amour est pur. Ma parole! je m'intéresserais à eux, si je ne m'intéressais à moi. Ils s'aiment comme des chérubins, et depuis l'enfance, à ce qu'il paraît. J'entr'ouvre de temps en temps leurs lettres, et elles me touchent. Madame Diane, elle, est jalouse, devinez un peu de qui, monseigneur! — de la reine. Mais elle a bien tort, la pauvrette. Il se peut que la reine pense au vicomte d'Exmès...

— Arnauld, interrompit le connétable, vous êtes un calomniateur!

— Et votre sourire, monseigneur, il est au moins un médisant, reprit le drôle. Je disais donc qu'il se pouvait bien que la reine pensât au vicomte, mais qu'à coup sûr, le vicomte ne pensait pas à la reine. Ce sont des amours arcadiens et irréprochables que les leurs, et qui m'émeuvent

comme un doux roman pastoral ou chevaleresque ; ce qui n'empêche pas, Dieu m'épargne ! de les trahir pour cinquante pistoles, ces pauvres tourtereaux ! Mais avouez. monseigneur, que j'avais raison en commençant, et que j'ai bien gagné ces cinquante pistoles-là.

— Soit ! dit le connétable ; mais comment, encore une fois, es-tu si bien informé ?

— Ah ! pardon, monseigneur, c'est là mon secret, que vous pouvez deviner si vous voulez, mais que je dois encore vous taire. Peu vous importent, d'ailleurs, mes moyens, dont je suis seul responsable après tout, pourvu que vous touchiez la fin. Or, la fin pour vous, c'est d'être renseigné sur les actes et desseins qui pourraient vous nuire, et il me semble que ma révélation d'aujourd'hui n'est pas sans gravité et sans utilité pour vous, monseigneur.

— Sans doute, coquin ; mais il faut continuer à épier ce damné vicomte.

— Je continuerai, monseigneur ; je suis à vous autant qu'au vice. Vous me donnerez des pistoles, je vous donnerai des paroles, et nous serons contens tous deux. — Oh ! mais quelqu'un entre dans cette galerie. Une femme ! diable ! je vous dis adieu, monseigneur.

— Qui est-ce donc ? demanda le connétable, dont la vue baissait.

— Eh ! madame de Castro elle-même, qui va sans doute chez le roi, et il est important qu'elle ne me voie pas avec vous, monseigneur, quoiqu'elle ne me connaisse pas sous ces habits-là. Elle s'approche ; je m'esquive.

Il s'esquiva en effet du côté opposé à celui par où venait Diane.

Pour le connétable, il hésita un moment, puis, prenant le parti de s'assurer par lui-même de la vérité des rapports d'Arnauld, il aborda résolument madame d'Angoulême au passage.

— Vous vous rendez dans le cabinet du roi, madame ? lui dit-il.

— En effet, monsieur le connétable.

— Je crains bien que vous ne trouviez pas Sa Majesté disposée à vous entendre, madame, reprit Montmorency naturellement alarmé de cette démarche, et les nouvelles graves qu'on a reçues.

— Rendent précisément le moment on ne peut plus opportun pour moi, monsieur.

— Et contre moi, n'est-il pas vrai, madame ? car vous nous portez une terrible haine.

— Hélas ! monsieur, le connétable, je n'ai de haine contre personne.

— N'avez-vous vraiment que de l'amour ? demanda Anne de Montmorency d'un ton si expressif que Diane rougit et baissa les yeux. — Et c'est à cause de cet amour sans doute, ajouta le connétable, que vous résistez aux désirs du roi et aux vœux de mon fils ?

Diane embarrassée se tut.

— Arnauld m'a dit vrai, pensa le connétable, elle aime le beau messager des triomphes de M. de Guise.

— Monsieur le connétable, reprit enfin Diane, mon devoir est d'obéir à Sa Majesté, mais mon droit est d'implorer mon père.

— Ainsi, dit le connétable, vous persistez à aller trouver le roi.

— Je persiste.

— Eh bien ! moi, je vais aller trouver madame de Valentinois, madame.

— Comme il vous plaira, monsieur.

Ils se saluèrent, et quittèrent la galerie chacun par la porte opposée ; et au moment où en effet, Diane entrait chez le roi, le vieux Montmorency entrait chez la favorite.

XIII

LA CIME DU BONHEUR

— Venez çà, maître Martin, disait, le même jour et à la même heure à peu près, Gabriel à son écuyer ; je suis obligé d'aller faire ma ronde et ne rentrerai ici à la maison que dans deux heures. Vous, Martin, dans une heure, vous irez vous poster à l'endroit accoutumé, et vous y attendrez une lettre, une lettre importante que Jacinthe viendra vous remettre comme d'habitude. Ne perdez pas une minute et accourez me l'apporter. Si ma ronde est achevée, j'irai d'ailleurs au-devant de vous, sinon attendez-moi ici. Avez-vous compris ?

— J'ai compris, monseigneur, mais j'ai une grâce à vous demander.

— Parle.

— Faites-moi accompagner par un garde, monseigneur, je vous en conjure.

— Un garde pour t'accompagner, qu'est-ce que cette nouvelle folie ? que crains-tu ?

— Je me crains, répondit piteusement Martin. Il paraît, monseigneur, que j'en ai fait de belles la nuit dernière ! Jusqu'ici je ne m'étais montré qu'ivrogne, joueur et bretteur. Me voici paillard à présent ! Moi que tout Artigues renommait pour la pureté des mœurs et la candeur de l'âme ! Croiriez-vous, monseigneur, que j'ai eu la bassesse d'essayer cette nuit un rapt ? oui, un rapt ! J'ai tenté, de vive force, d'enlever la femme du sieur Gorju, taillandier, — une fort belle femme, à ce qu'il paraît. Par malheur, ou par bonheur plutôt, on m'a arrêté, et si je ne m'étais encore nommé et recommandé de vous, je passais la nuit en prison. C'est infâme.

— Voyons, Martin, as-tu rêvé ou commis cette nouvelle incartade ?

— Rêvé ! monseigneur, voici le rapport. Rien qu'en le lisant, je rougissais jusqu'aux oreilles. Oui, il fut un temps où je croyais que toutes ces actions damnables étaient des cauchemars affreux, ou bien que le diable s'amusait à prendre ma forme pour se livrer à des faits nocturnes et monstrueux. Mais vous m'avez détrompé, et d'ailleurs je ne vois plus celui que je prenais autrefois pour mon ombre. Le saint prêtre auquel j'ai remis la direction de ma conscience m'a détrompé aussi, et celui qui viole toutes les lois divines et humaines, le coupable, le mécréant, le scélérat, c'est bien moi, à ce qu'on m'assure. Or, c'est ce que je crois désormais. Comme une poule qui a couvé des canards, mon âme conçoit des pensées honnêtes qui se révoltent en actes impies, et toute ma vertu n'aboutit qu'au crime. Je n'ose dire qu'à vous que je suis possédé, monseigneur, par la raison qu'on me brûlerait vif, mais il faut, voyez-vous, qu'à de certains moments, j'aie vraiment, comme on dit, le diable au corps.

— Non, mon pauvre Martin, dit en riant Gabriel, seulement tu te laisses aller à boire, je crois, depuis quelque temps, et quand tu as bu, dam ! tu vois double.

— Mais je ne bois que de l'eau, monseigneur, que de l'eau ! à moins que cette eau de la Seine ne porte au cerveau.

— Pourtant, Martin, ce soir où l'on t'a déposé ivre en bas sous le porche ?

— Eh bien ! monseigneur, ce soir-là, je m'étais couché et endormi en recommandant mon âme au Seigneur ; je me suis levé aussi vertueusement, et c'est par vous, par vous seul, que j'ai appris la vie que j'avais menée. De même la nuit où j'ai blessé ce magnifique gendarme. De même cette nuit encore où le plus odieux attentat... Et cependant je me fais enfermer et verrouiller par Jérôme dans ma chambre, je clos mes volets à triple chaîne ; mais baste ! rien n'y fait ; je me relève, il faut croire, et mon existence souillée de somnambule commence. Le lendemain au réveil, je me demande : — Qu'est-ce que je vais avoir fait, doux Jésus ! pendant mes absences de cette nuit ? Je descends l'apprendre de vous, monseigneur, ou des rapports du quartenier, et je vais sur-le-champ décharger ma conscience de ces nouveaux forfaits à confesse, où l'on me refuse une absolution rendue impossible par d'éternelles rechutes. Ma seule consolation est de jeûner et de me mortifier une partie du jour à grands coups de discipline. Mais je mourrai, je le prévois, dans l'impénitence finale.

— Crois plutôt, Martin, dit le vicomte, que cette fougue s'apaisera, et que tu redeviendras le Martin sage et rangé d'autrefois. En attendant, obéis à ton maître et remplis ponctuellement cette commission dont il te charge. Comment veux-tu que je te donne quelqu'un pour t'accompagner ? tu sais bien que tout ceci doit rester secret, et que toi seul es dans la confidence.

— Soyez sûr, monseigneur, que je vais faire mon possible pour vous contenter. Mais je ne saurais répondre de moi, je vous en préviens.

— Oh ! pour le coup, Martin, c'est trop fort, et pourquoi cela ?

— Ne vous impatientez pas à cause de mes absences, monseigneur ; — je crois être là et je suis ici ; faire ceci et je fais cela. L'autre jour, ayant pour pénitence trente *pater* et trente *ave*, je prends la résolution de tripler la dose pour me mater par un ennui surhumain, et je reste ou plutôt je crois rester à l'église Saint-Gervais à tourner dans mes doigts les grains de mon chapelet pendant deux heures et plus. Ah bien oui ! en rentrant ici, j'apprends que vous m'aviez envoyé porter un billet, et qu'à preuve je vous avais rapporté la réponse, et le lendemain, dame Jacinthe, — une autre belle femme, hélas ! — me gronde pour avoir été la veille très téméraire à son endroit. Et cela s'est renouvelé trois fois, monseigneur, et vous voulez que je sois sûr de moi, après de pareils tours de mon imagination ? non, non ; — je ne suis pas assez maître au logis pour cela, et quoique l'eau bénite ne me brûle pas les doigts, il y a parfois dans ma peau un autre compagnon que maître Martin.

— Enfin j'en cours le risque, dit Gabriel impatienté, et comme jusqu'ici, en somme, que tu sois à l'église ou rue Froid-Manteau, tu t'es habilement et fidèlement acquitté

de la commission que je te donne, tu la rempliras encore aujourd'hui, et sache, si tu as besoin de cela pour stimuler ton zèle, que tu vas me rapporter dans ce billet mon bonheur ou mon désespoir.

— Oh! monseigneur, mon dévouement pour vous n'a pas besoin d'être excité, je vous jure, et sans ces diaboliques substitutions...

— Allons! vas-tu recommencer? interrompit Gabriel, il faut que je parte, et toi, dans une heure pars aussi, et n'oublie aucune de mes instructions. Un dernier mot : tu sais que depuis plusieurs jours j'attends avec inquiétude de Normandie Aloyse ma nourrice, et que, si elle arrive en mon absence, il faut lui donner la chambre qui touche à la mienne, et la recevoir comme chez elle. Tu t'en souviendras?

— Oui, monseigneur.

— Allons, Martin, promptitude, discrétion, et présence d'esprit surtout.

Martin ne répondit qu'en poussant un soupir, et Gabriel quitta sa maison de la rue des Jardins.

Il y revenait deux heures après, comme il l'avait dit; — l'œil distrait, la pensée préoccupée. Il ne vit en entrant que Martin, courut à lui, lui prit des mains la lettre qu'il attendait avec tant d'impatience, le congédia du geste, et lut :

« Remercions Dieu, Gabriel, disait cette lettre; le roi a cédé, nous serons heureux. Vous devez avoir appris déjà l'arrivée du héraut d'armes d'Angleterre, qui est venu déclarer la guerre au nom de la reine Marie, et la nouvelle du grand mouvement qui se prépare en Flandre. Ces événements, menaçants peut-être pour la France, sont favorables à notre amour, Gabriel, puisqu'ils augmentent le crédit du jeune duc de Guise, et diminuent celui du vieux Montmorency. Le roi a pourtant encore hésité. — Mais je l'ai supplié, Gabriel, j'ai dit que je vous avais retrouvé, que vous étiez noble et vaillant; je vous ai nommé; — tant pis!... Le roi, sans rien promettre, a dit qu'il réfléchirait, qu'après tout, l'intérêt d'Etat devenant moins pressant, il serait cruel à lui de compromettre mon bonheur, qu'il pourrait donner à François de Montmorency une compensation dont il aurait à se contenter. Il n'a rien promis, mais il tiendra tout, Gabriel! Oh! vous l'aimerez, Gabriel, comme je l'aime, ce bon père, qui va réaliser ainsi nos rêves de six années! J'ai tant à vous dire, et ces paroles écrites sont si froides! Ecoutez, ami, venez ce soir à six heures, pendant le conseil. Jacinthe vous amènera près de moi, et nous aurons une grande heure pour causer de cet avenir radieux qui s'ouvre à nous. Aussi bien, je prévois que cette campagne de Flandre va vous réclamer, et il faut la faire, hélas! pour servir le roi, et me mériter, monsieur, moi qui vous aime tant. Car je vous aime, mon Dieu, oui! A quoi bon essayer maintenant de vous le cacher! Venez donc, que je voie si vous êtes aussi heureux que votre Diane. »

— Oh! oui, bien heureux, s'écria Gabriel à haute voix, quand il eut achevé cette lettre, et que manque-t-il à mon bonheur à présent?

— Ce n'est pas sans doute la présence de votre vieille nourrice, dit tout à coup Aloyse qui était restée assise, immobile et silencieuse dans l'ombre.

— Aloyse! s'écria Gabriel en courant vers elle, et en l'embrassant. — Aloyse! Oh! si, bonne nourrice, tu me manquais bien. Comment vas-tu? tu n'as pas changé, toi. Embrasse-moi encore. Je ne suis pas changé non plus, du moins de cœur, de ce cœur qui t'aime. J'étais bien tourmenté de ton retard. Demande à Martin, pourquoi donc t'es-tu fait si longtemps attendre?

— Les dernières pluies, monseigneur, ont effondré les chemins, et si, excitée par votre lettre, je n'avais pas bravé des obstacles de toutes sortes, je ne serais pas arrivée encore.

— Oh! tu as bien fait de te hâter, Aloyse, tu as bien fait, parce que vraiment à quoi cela sert-il d'être heureux tout seul? Vois-tu cette lettre que je viens de recevoir? elle est de Diane, de ton autre enfant, et elle m'annonce, sais-tu ce qu'elle m'annonce? que les obstacles qui s'opposaient à notre amour vont pouvoir être levés, que le roi n'exige plus le mariage de Diane avec François de Montmorency, que Diane m'aime enfin! qu'elle m'aime! et tu es là pour écouter tout cela, Aloyse, dis, ne suis-je pas véritablement à la cime du bonheur?

— Si pourtant, monseigneur, dit Aloyse, sans quitter sa gravité triste, si pourtant il vous fallait renoncer à madame de Castro?

— Impossible, Aloyse! et puisque toutes les difficultés s'aplanissent comme d'elles-mêmes!

— On peut toujours vaincre les difficultés qui viennent des hommes, dit la nourrice, mais non celles qui viennent de Dieu, monseigneur; vous savez si je vous aime, et si je donnerais ma vie pour épargner à la vôtre l'ombre d'un souci; eh bien! si je vous disais : Sans en demander la raison, monseigneur, renoncez à madame de Castro, cessez de la voir, étouffez cet amour par tous les moyens en votre pouvoir. Un secret terrible, et dont je vous conjure, dans votre intérêt même, de ne pas me demander la révélation, est entre vous deux. — Si je vous disais cela, suppliante et à genoux, que me répondriez-vous monseigneur?

— Si c'était ma vie, Aloyse, que tu me demandais d'anéantir, sans exiger la raison, je t'obéirais. Mais mon amour est hors de la portée de ma volonté, nourrice, et lui aussi vient de Dieu.

— Seigneur! s'écria la nourrice en joignant les mains, il blasphème. Mais vous voyez qu'il ne sait pas ce qu'il fait, pardonnez-lui, Seigneur!

— Mais tu m'épouvantes, ne me tiens pas, Aloyse! si longtemps dans ces angoisses mortelles, et, quoique tu veuilles et que tu doives me dire, parle, parle, je t'en supplie.

— Vous le voulez, monseigneur? Il faut absolument vous révéler le secret que j'avais juré devant Dieu de garder, mais que Dieu lui-même, aujourd'hui m'ordonne de ne pas celer plus longtemps? Eh bien? monseigneur, vous vous êtes trompé; il faut, entendez-moi, il est nécessaire que vous vous soyez trompé sur la nature de l'affection que vous inspirait Diane. Ce n'était pas désir et ardeur, oh! non, soyez-en sûr, mais une affection sérieuse et dévouée, un besoin de protection amicale et fraternelle, rien de plus tendre et de plus intéressé, monseigneur.

— Mais c'est une erreur, Aloyse, et la beauté charmante de Diane...

— Ce n'est pas une erreur, se hâta de dire Aloyse, et vous allez en convenir avec moi; car la preuve va vous en apparaître évidente comme à moi-même. Sachez que, selon toutes les probabilités, hélas! madame de Castro — du courage, mon enfant! — madame de Castro est votre sœur!

— Ma sœur! s'écria Gabriel en se dressant debout comme mû par un ressort, ma sœur! répéta-t-il presque insensé, Comment la fille du roi et de madame de Valentinois pourrait-elle être ma sœur?

— Monseigneur, Diane de Castro est née en mai 1539, n'est-ce pas? le comte Jacques de Montgommery, votre père, a disparu en janvier de la même année, et savez-vous sur quel soupçon? savez-vous de quoi on l'accusait, votre père? d'être l'amant heureux de madame Diane de Poitiers, et le rival préféré du dauphin, aujourd'hui roi de France. Maintenant, comparez les dates, monseigneur.

— Ciel et terre! s'écria Gabriel. Mais voyons, voyons, reprit-il en rassemblant toutes les puissances de son être, mon père était accusé, mais qui prouve que l'accusation fût fondée? Diane est née cinq mois après la mort de mon père, mais qui prouve que Diane n'est pas la fille du roi, qui l'aime comme son enfant?

— Le roi peut se tromper, comme je puis me tromper aussi, monseigneur; remarquez que je ne vous ai pas dit : Diane est votre sœur. Mais il est probable qu'elle l'est; il est possible qu'elle le soit, si vous voulez. Mon devoir, mon terrible devoir, n'était-il pas de vous faire cet aveu, Gabriel? Oui, n'est-ce pas? puisque vous ne vouliez pas, sans cet aveu, renoncer à elle? Maintenant, que votre conscience juge votre amour, et que Dieu juge votre conscience.

— Oh! mais ce doute est mille fois plus affreux que le malheur même, dit Gabriel. Qui me tirera de ce doute, mon Dieu!

— Le secret n'a été connu que de deux personnes au monde, monseigneur, dit Aloyse, et deux créatures humaines seulement auraient pu vous répondre : Votre père, enseveli aujourd'hui dans une tombe ignorée, et madame de Valentinois, qui n'avouera jamais, je pense, qu'elle a trompé le roi, et que sa fille n'est pas la fille du roi.

— Oui, et en tout cas, si je n'aime pas la fille de mon père, dit Gabriel, j'aime la fille de l'assassin de mon père! — Car c'est du roi, c'est de Henri II que j'ai à tirer vengeance de la mort de mon père, n'est-il pas vrai, Aloyse?

— Qui sait encore cela, hormis Dieu? répondit la nourrice.

— Partout confusion et ténèbres! doute et terreur! dit Gabriel. Oh! j'en deviendrai fou, nourrice! Mais non, reprit l'énergique jeune homme, je ne veux pas devenir fou encore; je ne le veux pas! J'épuiserai d'abord tous les moyens de connaître la vérité. J'irai à madame de Valentinois, je lui demanderai son secret qui me sera sacré. Elle est catholique, dévote, j'obtiendrai d'elle un serment qui m'atteste sa sincérité. J'irai à Catherine de Médicis, qui a su quelque chose peut-être. J'irai aussi à Diane, et la main sur mon cœur, j'interrogerai les battements de mon cœur. Où n'irai-je pas? J'irais au tombeau de mon père, si je savais où le trouver, Aloyse, et je l'adjurerais d'une voix si puissante, qu'il se relèverait d'entre les morts pour me répondre.

— Pauvre cher enfant! murmurait Aloyse, si hardi et si vaillant, même après ce coup terrible! si fort contre un destin si cruel!

— Et je ne perdrai pas une minute pour me mettre à l'œuvre, dit en se levant Gabriel, animé d'une sorte de fièvre d'action. Il est quatre heures : dans une demi-heure, je se-

rai près de madame la grande sénéchale ; une heure après, chez la reine ; à six heures, au rendez-vous où Diane m'attend, et, quand je reviendrai ce soir, Aloyse, j'aurai peut-être soulevé un coin de ce voile lugubre de ma destinée. A ce soir.

— Et moi, monseigneur, ne puis-je rien faire pour vous aider dans votre redoutable tâche ? dit Aloyse.

— Tu peux prier Dieu, Aloyse ; prie Dieu

— Pour vous et pour Diane, oui, monseigneur.

— Prie aussi pour le roi, Aloyse, dit Gabriel d'un air sombre.

Et il sortit d'un pas précipité.

XIV

DIANE DE POITIERS

Le connétable de Montmorency était encore chez Diane de Poitiers, et lui parlait d'une voix altière, aussi rude et impératif avec elle qu'elle se montrait douce et tendre pour lui.

— Eh ! mort Dieu ! c'est votre fille, au bout du compte, lui disait-il, et vous avez sur elle les mêmes droits et la même autorité que le roi. Exigez ce mariage.

— Mais, mon ami, répondit Diane, songez qu'ayant été jusqu'ici assez peu mère pour la tendresse, je ne puis espérer d'être assez mère pour le pouvoir, et frapper sans avoir caressé. Nous sommes, vous le savez, madame d'Angoulême et moi, bien froides l'une pour l'autre, et, malgré ses avances du commencement, nous avons continué à ne nous voir qu'à des intervalles fort rares. Elle a su gagner, d'ailleurs, une grande influence personnelle sur l'esprit du roi, et je ne sais, en vérité, laquelle de nous deux est la plus puissante à cette heure. Ce que vous me demandez, ami, est donc bien difficile, pour ne pas dire impossible. Laissez-là ce mariage, et remplacez-le par une alliance plus brillante encore. Le roi a fiancé la petite Jeanne à Charles de Mayenne ; nous obtiendrions de lui la petite Marguerite pour votre fils.

— Mon fils couche dans un lit et non dans un berceau, répondit le connétable, et comment une petite fille, qui sait parler d'hier, pourrait-elle aider à la fortune de ma maison ? Madame de Castro, au contraire, a comme vous me le faites remarquer vous-même avec un merveilleux à propos, une grande influence personnelle sur l'esprit du roi, et voilà pourquoi je veux madame de Castro pour bru. Mort Dieu ! il est bien étrange que lorsqu'un gentilhomme, qui porte le nom du premier baron de la chrétienté, daigne épouser une bâtarde, il éprouve tant de difficultés à consommer cette mésalliance. Madame vous n'êtes pas pour rien la maîtresse de notre sire, comme je ne suis pas pour rien votre amant. Malgré madame de Castro, malgré ce muguet qui l'adore, malgré le roi lui-même, je veux que ce mariage se fasse, je le veux.

— Eh bien ! voyons, mon ami, dit doucement Diane de Poitiers, je m'engage à faire le possible et l'impossible pour vous amener à vos fins. Que voulez-vous que je vous dise de plus ? Mais au moins, vous serez meilleur pour moi, dites, et ne me parlerez plus avec cette grosse voix, méchant !

Et de ses lèvres fines et roses, la belle duchesse effleura la barbe grise et rude du vieux Anne, qui se laissait faire en grommelant.

Car telle était cette passion étrange et que rien n'expliquait sinon une dépravation singulière de la maîtresse idolâtrée d'un roi jeune et beau pour un vieux barbon qui la rudoyait. La brusquerie de Montmorency la dédommageait de la galanterie de Henri II, et elle trouvait plus de charmes à être malmenée par l'un qu'à être flattée par l'autre. Caprice monstrueux d'un cœur féminin ! Anne de Montmorency n'était ni spirituel ni brillant, et il passait, à juste titre, pour être avide et avare. Les horribles supplices qu'il avait infligés à la population rebelle de Bordeaux, lui avaient seuls donné une sorte de célébrité odieuse. Brave, il est vrai, qualité vulgaire en France, il n'avait pourtant guère été heureux jusque-là dans les batailles où il s'était trouvé. Aux victoires de Ravennes et de Marignan, où il ne commandait pas encore, on ne le distingua pas dans la foule ; à La Bicoque, où il était colonel des Suisses, il laissa à peu près massacrer son régiment, et à Pavie, il fut fait prisonnier. Son illustration militaire n'allait pas au delà, et Saint-Laurent devait piteusement couronner tout cela. Sans la faveur de Henri II, inspirée sans doute par Diane de Poitiers, il fût resté au second rang dans les conseils comme à la guerre, et cependant Diane l'aimait, le choyait et lui obéissait en tout, maîtresse d'un roi charmant, esclave d'un soudard ridicule

En ce moment, on gratta discrètement à la porte, et un page, entrant sur la permission de madame de Valentinois, annonça que le vicomte d'Exmès implorait avec instance la faveur d'être admis un instant, pour le motif le plus grave, auprès de la duchesse.

— L'amoureux ! s'écria le connétable. Que veut-il donc de vous, Diane ? Viendrait-il, par hasard, vous demander la main de votre fille ?

— Faut-il le laisser entrer ? demanda docilement la favorite.

— Sans doute, sans doute, cette démarche peut nous aider. Mais qu'il attende quelques instants. Un mot encore pour nous entendre !

Diane de Poitiers transmit ces ordres au page qui sortit.

— Si le vicomte d'Exmès vient à vous, Diane, reprit le connétable, c'est que quelques difficultés inattendues se présentent, et il faut que le cas soit bien désespéré pour qu'il ait recours à un si désespéré remède. Donc, écoutez-moi bien, et, si vous suivez exactement mes instructions, votre intervention hasardée, j'en conviens, auprès du roi deviendra peut-être inutile, Diane, quelque chose que le vicomte vienne solliciter de vous, refusez-le. Si c'est son chemin qu'il vous demande, envoyez-le du côté opposé à sa route. S'il veut que vous répondiez oui, dites non, et oui, si c'est non qu'il espère. Soyez avec lui dédaigneuse, hautaine, mauvaise, la digne fille enfin de la fée Mélusine, dont vous autres de la maison de Poitiers descendez à ce qu'il paraît. M'avez-vous bien compris, Diane ? et ferez-vous ce que je vous dis là ?

— De point en point, mon connétable.

— Alors, les écheveaux du galant vont un peu s'embrouiller, j'espère. Le pauvret, qui se jette ainsi dans la gueule de la — Il allait dire de la louve, mais il se reprit : — dans la gueule des loups. Je vous le laisse, Diane, et rendez-m'en bon compte de ce beau prétendant. A ce soir !

Il daigna embrasser Diane au front, et sortit. On introduisit par une autre porte le vicomte d'Exmès.

Gabriel fit le salut le plus respectueux à Diane, qui répondit par le salut le plus impertinent. Mais Gabriel, s'armant de courage pour ce combat inégal de la passion ardente contre la vanité glacée, commença avec assez de calme.

— Madame, dit-il, la démarche que j'ose faire auprès de vous est bien hardie, sans doute, et bien insensée. Mais il y a parfois, dans la vie, des circonstances si graves, si suprêmes et si solennelles, qu'elles vous mettent au-dessus des convenances ordinaires et des scrupules habituels. Or, je suis dans une de ces crises redoutables de la destinée, madame. L'homme qui vous parle vient mettre dans vos mains sa vie et si vous la laissez tomber sans pitié, elle se brisera.

Madame de Valentinois ne fit pas le moindre signe d'encouragement. Le corps penché en avant, appuyant le menton sur sa main et le coude sur son genou, elle regardait fixement Gabriel avec un air d'étonnement ennuyé.

— Madame, reprit celui-ci en essayant de secouer l'influence attristante de ce silence affecté, vous savez ou vous ignorez peut-être que j'aime madame de Castro. Je l'aime, madame, d'un amour profond, ardent, irrésistible.

— Qu'est-ce que cela me fait ? sembla dire un sourire nonchalant de Diane de Poitiers.

— Je vous parle de cet amour, qui m'emplit l'âme, madame, pour arriver à vous dire que je dois comprendre, excuser, admirer même les aveugles fatalités et les exigences implacables de la passion. Loin de la blâmer comme le vulgaire, de la disséquer comme les philosophes, de la condamner comme les prêtres, je m'agenouille devant elle et je l'adore comme un reflet de Dieu. Elle fait le cœur où elle entre plus pur, plus grand, plus divin ; et Jésus ne l'a-t-il pas sacrée, le jour où il a dit à Madeleine qu'elle était bénie entre toutes les femmes pour avoir beaucoup aimé !

Diane de Poitiers changea d'attitude, et, les yeux à demi fermés, s'étendit négligemment dans son fauteuil.

— Où veut-il en venir avec son sermon ? pensait-elle.

— Ainsi, vous le voyez, madame, poursuivit Gabriel, l'amour pour moi est saint ; de plus, il est tout-puissant à mes yeux. Le mari de madame de Castro vivrait encore, que j'aimerais madame de Castro, et n'essaierais même pas de vaincre un instinct irrésistible. Il n'y a que les faux amours qui se puissent dompter, et l'amour vrai ne s'évite pas plus qu'il ne se commande. — Ainsi, madame, vous-même, choisie et aimée par le plus grand roi du monde, vous ne devez pas être pour cela à l'abri de la contagion d'une passion sincère, et vous n'auriez pas su lui résister, que je vous plaindrais et que je vous envierais, mais je ne vous condamnerais pas.

Même silence de la part de la duchesse de Valentinois. Un étonnement railleur était le seul sentiment qui se peignait sur son visage. Gabriel reprit avec plus de chaleur encore, comme pour amollir cette âme d'airain aux flammes de la sienne :

— Un roi s'éprend, et c'est tout simple, de votre admirable beauté ; vous êtes touchée de cet amour, mais votre cœur qui veut y répondre le peut-il nécessairement? Hélas : non. Cependant, à côté du roi, un gentilhomme beau, vaillant et dévoué, vous voit, vous aime, et cette passion plus obscure, mais non pas moins puissante, atteint votre âme, où n'a pu entrer la pensée d'un roi. Mais n'êtes-vous pas reine aussi, reine de beauté, comme le souverain qui vous aime est roi de puissance? N'y a-t-il pas entre vous égalité indépendante et libre? Sont-ce les titres qui gagnent les cœurs? Qui peut vous empêcher d'avoir préféré un jour, une heure, dans votre généreuse bonne foi, le sujet au maître? Ce n'est pas moi, du moins, qui aurais assez peu d'intelligence des nobles sentimens pour faire un crime à Diane de Poitiers d'avoir, étant aimée de Henri II, aimé le comte de Montgommery.

Diane, pour le coup, fit un mouvement, se souleva à demi, et rouvrit ses grands yeux verts et clairs. Trop peu de personnes, en effet, savaient son secret à la cour pour que cette brusque parole de Gabriel ne lui causât pas quelque surprise.

— Est-ce que vous avez des preuves matérielles de cet amour? demanda-t-elle, non sans une nuance d'inquiétude.

— Je n'ai qu'une certitude morale, madame, répondit Gabriel, mais je l'ai

— Ah! fit-elle en reprenant sa moue insolente. Eh bien! alors, cela m'est bien égal de vous avouer la vérité. Oui, j'ai aimé le comte de Montgommery. Après?

Mais, après, Gabriel ne savait plus rien de positif et ne marchait plus que dans les ténèbres des conjectures. Il continua pourtant :

— Vous avez aimé Jacques de Montgommery, madame, et j'ose dire que vous aimez encore son souvenir : car enfin, s'il a disparu de la surface du monde, c'est pour vous. Eh bien ! c'est en son nom que je viens vous adjurer, madame, et vous faire une question qui vous paraîtra bien audacieuse, je le répète, mais je répète aussi que votre réponse, si vous avez la bonté de me répondre, ne produira dans mon cœur que reconnaissance et adoration : car à cette réponse est attachée ma vie ; je répète enfin que si vous ne me la refusez pas, je serai dorénavant à vous corps et âme, et la plus solide puissance du monde peut avoir besoin d'un bras et d'un cœur dévoués, madame.



Vous ne me parlerez plus de cette grosse voix.

— Achevez, monsieur, dit la duchesse, et venons donc à cette question terrible.

— Je veux être à genoux pour vous l'adresser, madame, dit Gabriel en se mettant à genoux en effet.

Et il reprit alors, le cœur palpitant et la voix tremblante :

— Madame, c'est dans le courant de l'année 1538 que vous avez aimé le comte de Montgommery?

— Il se peut, dit Diane de Poitiers. — Ensuite?

— C'est en janvier 1539 que le comte de Montgommery a disparu, et c'est en mai 1539 que madame Diane de Castro est née?

— Eh bien? demanda Diane.

— Eh bien! madame, reprit Gabriel si bas qu'elle l'entendit à peine, là est le secret que je viens à vos pieds implorer de vous, le secret d'où dépend mon sort, et qui mourra, croyez-le bien, dans mon sein si vous daignez me le révéler. Devant le crucifix que voilà au-dessus de votre tête, je vous le jure, madame, on m'arracherait la vie avant votre confidence. Et d'ailleurs vous pourriez toujours me démentir ; on vous croirait plus que moi, et je ne vous demande pas de preuve, mais votre parole seulement.

— Madame, madame, est-ce que Jacques de Montgommery serait le père de Diane de Castro?

— Ah! ah! dit Diane en partant d'un rire dédaigneux, la question est téméraire, en effet, et vous aviez bien raison

de la faire précéder de tant de préambules. Pourtant, rassurez-vous, mon cher monsieur, je ne vous en veux pas. Vous m'aviez vraiment intéressée comme une énigme, et tenez, vous m'intéressez encore ; car enfin qu'est-ce que cela peut vous faire, monsieur d'Exmès, que madame d'Angoulême soit la fille du roi ou l'enfant du comte ? Le roi passe pour être son père ; cela doit suffire à votre ambition, si vous êtes ambitieux. De quoi venez-vous donc vous mêler, et qu'est-ce que cette prétention de vouloir inutilement interroger le passé ? vous avez une raison, voyons ; mais cette raison, quelle est-elle ?

— J'ai une raison, en effet, madame, dit Gabriel, mais je vous conjure en grâce de ne pas me la demander.

— Ah ! oui-da, reprit Diane, vous voulez mes secrets et vous gardez les vôtres. Le marché serait avantageux pour vous, au moins !

Gabriel détacha le crucifix d'ivoire qui dominait le prie Dieu de chêne sculpté placé derrière Diane.

— Par votre salut éternel ! madame, lui dit-il, jurez-vous de faire ce que je vais vous dire, et de n'en abuser d'aucune façon contre moi ?

— Un pareil serment ! dit Diane.

— Oui, madame, car je vous sais ardente et pieuse catholique, et, si vous jurez par votre salut éternel, je vous croirai.

— Et si je refuse de jurer ?

— Je me tairai, madame, et vous m'aurez refusé ma vie.

— Savez-vous, monsieur, reprit Diane, que vous piquez d'une étrange façon ma curiosité de femme ? Oui, le mystère dont vous vous entourez si tragiquement m'attire et me tente, je l'avoue. Vous avez obtenu sur mon imagination ce triomphe, je vous le dis franchement, et je ne croyais pas qu'on pût m'intriguer à ce point. Si je jure, c'est pour en savoir davantage sur votre compte, je vous en préviens. Curiosité pure, je dois en convenir.

— Moi aussi, madame, dit Gabriel, c'est pour savoir que je vous supplie ; seulement ma curiosité est celle de l'accusé qui attend son arrêt de mort. Amère et terrible curiosité ! comme vous voyez. Voulez-vous prononcer ce serment, madame ?

— Dites les paroles et je les répéterai, monsieur.

Et, après Gabriel, Diane répéta en effet :

— « Sur mon salut, dans cette vie et dans l'autre, je jure de ne découvrir à personne au monde le secret que vous allez me dire, de ne jamais m'en servir pour vous nuire, et d'agir en tous points comme si je l'avais toujours ignoré, et comme si je l'ignorais toujours. »

— Bien, madame, dit Gabriel, et je vous remercie de cette première preuve de condescendance. Maintenant, en deux mots, vous allez tout comprendre : Je m'appelle Gabriel de Montgommery, et Jacques de Montgommery fut mon père.

— Votre père ! s'écria Diane, en se levant debout, tout émue et stupéfaite.

— De sorte, reprit Gabriel, que si Diane de Castro que j'aime ou que je croyais aimer d'un amour éperdu, est la fille du comte de Montgommery, elle est ma sœur !

— Ah ! je conçois, reprit Diane de Poitiers se remettant un peu. — Voilà qui sauve le connétable, pensa-t-elle.

— Maintenant, madame, continua Gabriel, pâle, mais ferme, voulez-vous bien m'accorder cette grâce de jurer, comme tout à l'heure, sur ce crucifix, que madame de Castro est la fille du roi Henri II ? Vous ne répondez pas ? Oh ! pourquoi donc ne répondez-vous pas, madame ?

— Parce que je ne puis prononcer ce serment, monsieur.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! Diane est l'enfant de mon père ? dit Gabriel tout chancelant.

— Je ne dis pas cela ! je ne conviendrai jamais de cela : s'écria madame de Valentinois : Diane de Castro est bien la fille du roi.

— Oh ! vraiment, madame ! oh ! que vous êtes bonne ! dit Gabriel. Mais, pardon ! votre intérêt peut vous ordonner de parler ainsi. Jurez donc, madame, jurez ! au nom de votre enfant, qui vous bénira, jurez !

— Je ne jurerai pas, dit la duchesse. Pourquoi jurerais-je ?

— Mais, madame, dit Gabriel, tout à l'heure vous avez prononcé un serment pareil à celui que j'implore, seulement pour satisfaire une curiosité banale, c'est vous qui me l'avez dit ; et maintenant, quand il s'agit de la vie d'un homme, quand, avec quelques mots, vous pouvez tirer du gouffre deux destinées, vous demandez : — Pourquoi dirais-je ces quelques mots ?

— Enfin, monsieur, je ne jurerai pas, dit Diane froidement et résolument.

— Et si, néanmoins, j'épouse madame de Castro, madame ; et si madame de Castro est ma sœur, croyez-vous que le crime ne retombera pas sur vous ?

— Non, reprit Diane, puisque je n'aurai pas juré.

— Horrible ! horrible ! s'écria Gabriel. Mais pensez donc, madame, que je puis dire partout que vous avez aimé le comte de Montgommery, que vous avez trahi le roi, que moi, fils du comte, j'en ai la certitude.

— Certitude morale, mais pas de preuves, dit, avec un mauvais sourire, Diane, qui reprit dès lors sa nonchalance impertinente et hautaine. Je vous démentirai, monsieur ; et, vous me l'avez dit aussi vous-même, quand vous affirmerez et quand je nierai, ce n'est pas vous qu'on croira. Ajoutez que je puis dire au roi que vous avez osé me déclarer un insolent amour, me menaçant, si je n'y cédais, de me calomnier. Vous seriez perdu alors, monsieur Gabriel de Montgommery. Mais, pardon, ajouta-t-elle en se levant, je suis obligée de vous quitter, monsieur ; vous m'avez beaucoup intéressée, en vérité, mais beaucoup, et votre histoire est des plus singulières.

Elle frappa sur un timbre pour appeler.

— Oh ! c'est infâme ! s'écria Gabriel en se frappant le front de ses poings fermés. Oh ! pourquoi êtes-vous une femme ou pourquoi suis-je un gentilhomme ? Mais prenez garde, néanmoins, madame, vous n'aurez pas joué impunément avec mon cœur et ma vie, et Dieu vous punira et me vengera, car ce que vous faites est, je le répète, infâme.

— Vous trouvez ? dit Diane. Et elle accompagna ces paroles d'un petit rire sec et moqueur qui lui était particulier.

En ce moment, le page qu'elle avait appelé soulevait la portière de tapisserie. Elle fit à Gabriel un petit salut ironique et quitta la chambre.

— Allons ! se disait-elle, il a décidément de la chance, mon connétable. La Fortune est comme moi : elle l'aime. Pourquoi diable l'aimons-nous ?

Gabriel sortit sur les pas de Diane, ivre de rage et de douleur.

XV

CATHERINE DE MÉDICIS

Mais Gabriel était un cœur ferme et brave, plein de résolution et de fermeté. Après le premier moment de consternation, il secoua son abattement, releva la tête et se fit annoncer chez la reine.

Catherine de Médicis pouvait en effet avoir entendu parler de cette tragédie inconnue de la rivalité de son mari et du comte de Montgommery ; qui sait même si elle n'y avait pas joué un rôle. Elle n'avait guère plus de vingt ans dans ce temps-là. Sa jalousie de jeune femme belle et négligée n'avait-elle pas dû lui tenir les yeux constamment ouverts sur toutes les actions et sur toutes les fautes de sa rivale ? Gabriel comptait sur ses souvenirs pour l'éclairer dans la voie obscure où il ne marchait qu'à tâtons, et où pourtant, comme amant et comme fils, pour son bonheur ou pour sa vengeance, il avait tant d'intérêt à voir clair.

Catherine accueillit le vicomte d'Exmès avec cette bienveillance marquée qu'elle ne cessait de lui témoigner en toute occasion.

— C'est vous, beau vainqueur, lui dit-elle. A quel heureux hasard dois-je donc votre bonne visite ? vous nous venez voir rarement, monsieur d'Exmès, et c'est même, je crois, la première fois que vous nous demandez audience dans notre appartement. Vous êtes pourtant et vous serez toujours le bien arrivé auprès de nous, songez-y.

— Madame, dit Gabriel, je ne sais comment vous remercier de tant de bontés, et soyez sûre que mon dévouement...

— Laissons là votre dévouement, interrompit la reine et venons au but qui vous amène. Est-ce que je pourrais vous servir en quelque chose ?

— Oui, madame, je crois que vous le pourriez.

— Tant mieux ! monsieur d'Exmès, reprit Catherine avec le plus encourageant sourire, et si ce que vous allez me demander est en mon pouvoir, je m'engage par avance à vous l'accorder. C'est là un engagement un peu compromettant peut-être ; mais vous n'en abuserez pas, mon beau gentilhomme.

— Que Dieu m'en préserve ! madame, telle n'est pas mon intention.

— Parlez donc, voyons, dit en soupirant la reine.

— C'est un renseignement, madame, que j'ose venir chercher auprès de vous, rien de plus. Mais, pour moi, ce rien-là c'est tout. Aussi m'excuserez-vous de vous rappeler des souvenirs qui doivent être douloureux à Votre Majesté. Il s'agit d'un événement qui remonte à l'année 1539.

— Oh ! j'étais bien jeune alors, presque enfant, dit la reine.

— Mais déjà bien belle et bien digne d'amour assurément, répartit Gabriel.

— Aucuns le disaient quelquefois, reprit la reine, charmée de la tournure que prenait l'entretien.

— Et pourtant, continua Gabriel, une autre femme osait déjà empiéter sur le droit que vous tenez de Dieu, de votre naissance et de votre beauté, et cette femme, non contente de détourner de vous, par magie et enchantement sans doute, les yeux et le cœur d'un mari trop jeune pour être bien clairvoyant, cette femme trahissait celui qui vous trahissait, et aimait le comte de Montgomery. Mais dans votre juste dédain vous avez peut-être oublié tout cela, madame?

— Non pas, dit la reine, et cette aventure, et tous les manèges commençants de celle dont vous parlez sont encore présents à ma mémoire. Oui, elle aima le comte de Montgommery; puis, voyant sa passion découverte, elle prétendit lâchement que c'était une feinte pour éprouver le cœur du dauphin, et, quand Montgommery disparut, lui, — peut-être par son ordre seulement! — elle ne le pleura pas et parut radieuse et folle au bal le lendemain. Oui, je me souviendrai toujours des premières intrigues à l'aide desquelles cette femme sapait ma jeune royauté; car je m'en affligeais alors; car je passais mes nuits et mes jours dans les larmes. Mais, depuis, ma fierté s'est réveillée; j'avais toujours rempli et au delà mon devoir; j'avais fait constamment respecter par ma dignité, mes titres d'épouse, de mère et de reine; j'avais donné sept enfants au roi et à la France. Mais maintenant, je n'aime mon mari qu'avec calme, comme un ami et comme le père de mes fils, et je ne lui reconnais plus le droit d'exiger de moi un sentiment plus tendre; j'ai assez vécu pour le bien général, ne puis-je pas un peu vivre pour moi-même? n'ai-je pas gagné assez chèrement mon bonheur? si quelque dévouement jeune et passionné s'offrait à moi, serait-ce un crime pour moi que de ne pas le repousser, Gabriel?

Les regards de Catherine commentaient ses paroles. Mais l'esprit de Gabriel était ailleurs. Depuis que la reine avait cessé de parler de son père, il n'écoutait plus, il rêvait. Cette rêverie que Catherine interprétait dans le sens qu'elle désirait, ne lui déplaisait pas. Mais Gabriel rompit bientôt le silence.

— Un dernier éclaircissement, madame, et le plus grave, lui dit-il. Vous êtes si excellente pour moi! Vraiment, je savais bien en venant près de vous que j'en sortirais satisfait. Vous avez parlé de dévouement, comptez sur le mien, madame. Mais achevez votre œuvre, de grâce! Puisque vous avez connu les détails de cette sombre aventure du comte de Montgommery, savez-vous si l'on a douté dans le temps que madame de Castro, née quelques mois après la disparition du comte, fût bien réellement la fille du roi? La médisance, disons même la calomnie, n'a-t-elle pas exprimé des soupçons à cet égard, et attribué à monsieur de Montgommery la paternité de Diane?

Catherine de Médicis regarda quelque temps Gabriel en silence, comme pour se rendre compte de l'intention qui avait dicté ses paroles. Elle crut avoir trouvé cette intention et se prit à sourire.

— Je m'étais aperçue en effet, dit-elle, que vous aviez remarqué madame de Castro, et que vous lui faisiez une cour assez assidue. Je vois maintenant vos motifs. Seulement, avant d'aller plus loin, vous voulez vous assurer, n'est-ce pas? que vous ne faites pas fausse route, et que c'est bien à une fille de roi que vous adressez vos hommages? Vous ne voulez pas qu'après avoir épousé la fille légitimée de Henri, vous vous trouviez un jour, par quelque découverte inattendue, avoir pour femme la bâtarde du comte de Montgommery. En un mot, vous êtes ambitieux, monsieur d'Exmès. Ne vous en défendez pas, je ne vous en estime que plus, et cela d'ailleurs, loin de contrarier les desseins que j'ai sur vous, peut les servir. Vous êtes ambitieux, n'est-ce pas?

— Mais, madame... reprit Gabriel embarrassé; peut-être effectivement...

— C'est bon, je vois que je vous avais deviné, mon gentilhomme, dit la reine. Eh bien! voulez-vous en croire une amie? dans l'intérêt même de vos projets, renoncez à vos vues sur cette Diane. Laissez là cette poupée. Je ne sais pas, à vrai dire, si elle est la fille du roi ou la fille du comte, et la dernière hypothèse pourrait pourtant bien être la véritable; mais fût-elle née du roi, ce n'est pas la femme et le soutien qu'il vous faut. Madame d'Angoulême est une nature faible et molle, toute de sentiment, de grâce, si vous voulez, mais sans force, sans énergie, sans vaillance. Elle a su gagner les bonnes grâces du roi, j'en conviens, mais elle ne saura pas en profiter. Ce qu'il vous faut, Gabriel, pour l'accomplissement de vos grandes chimères, c'est un cœur viril et puissant, qui vous aide comme il vous aime, qui vous serve et se serve de vous, et qui remplisse en même temps votre âme et votre vie. Ce cœur, vous l'avez trouvé sans le savoir, vicomte d'Exmès.

Il la regardait, surpris. Elle poursuivit, entraînée:

— Ecoutez: notre sort doit nous affranchir, nous autres reines, des convenances vulgaires; et, placées haut comme nous le sommes, si nous voulons qu'une affection arrive à nous, il faut que nous fassions quelques pas au-devant d'elle et que nous lui tendions la main. Gabriel, vous êtes beau, brave, ardent et fier! Du premier moment où je vous ai vu, j'ai senti là pour vous un sentiment inconnu, et, — me suis-je trompée? — vos paroles et vos regards, et jusqu'à cette démarche d'aujourd'hui, qui n'est peut-être qu'un adroit détour, tout m'a fait supposer enfin que je n'avais pas rencontré un ingrat.

— Madame!... dit Gabriel épouvanté.

— Oui, vous êtes ému et surpris, je le vois, reprit Catherine avec son plus doux sourire. Mais vous ne me jugez pas sévèrement, n'est-il pas vrai, sur ma sincérité nécessaire? Je vous le répète, la reine doit faire excuser la femme. Vous êtes timide, quoique ambitieux, monsieur d'Exmés, et des scrupules au-dessous de moi auraient pu me faire perdre un dévouement précieux; j'ai mieux aimé parler la première. Allons, remettez-vous donc! suis-je si redoutable?

— Oh! oui, murmura Gabriel pâle et consterné.

Mais la reine qui l'entendit se méprit au sens de son exclamation.

— Allons donc! dit-elle avec un doute enjoué, je ne vous ai pas encore fait perdre la raison, ce me semble, au point de vous faire oublier vos intérêts, et ces renseignements que vous me demandiez sur madame d'Angoulême en sont bien un peu la preuve. Mais, soyez tranquille, je ne veux pas, je vous le dis encore, votre abaissement, je veux votre grandeur, Gabriel, je me suis jusqu'ici effacée au second rang; mais, sachez-le, je brillerai bientôt au premier. Madame Diane de Poitiers n'est plus d'âge à conserver longtemps sa beauté et sa puissance. Du jour où le prestige de cette femme s'effacera, mon règne commence, et apprenez que je saurai régner, Gabriel: les instincts de domination que je sens en moi m'en sont garans; et d'ailleurs, c'est dans le sang des Médicis, cela. Le roi saura un jour qu'il n'a pas de conseiller plus habile, plus adroit et plus expérimenté que moi. — Et alors, Gabriel, à quoi ne pourra pas prétendre l'homme qui aura uni sa fortune à la mienne, quand la mienne était obscure encore? qui aura aimé en moi la femme et non pas la reine? La maîtresse du royaume ne voudra-t-elle pas dignement récompenser celui qui se sera dévoué à Catherine? Cet homme ne sera-t-il pas son second, son bras droit, le roi véritable sous un fantôme de roi? Ne tiendra-t-il pas dans sa main toutes les dignités et toutes les forces de la France? Un beau rêve, n'est-ce pas, Gabriel? Eh bien! Gabriel, voulez-vous être cet homme?

Elle lui tendit bravement la main.

Gabriel mit un genou en terre et baisa cette main blanche et charmante... Mais son caractère était trop entier et trop loyal pour pouvoir se plier aux ruses et aux mensonges d'un amour feint. Entre une tromperie et un danger, il était trop sincère et trop résolu pour hésiter, et, relevant son noble visage:

— Madame, dit-il, l'humble gentilhomme qui est à vos pieds vous prie de le considérer comme le plus respectueux de vos serviteurs et le plus dévoué de vos sujets. Mais...

— Mais, interrompit Catherine avec un sourire, ce ne sont pas ces termes de vénération qu'on vous demande, mon noble cavalier.

— Et pourtant, madame, continua Gabriel, je ne puis me servir en vous parlant de mots plus doux et plus tendres, car, — pardonnez! — celle que j'aimais avant même de vous connaître, c'est bien véritablement madame Diane de Castro, et nul amour, fût-ce l'amour d'une reine, ne saurait plus trouver place dans ce cœur tout rempli d'une autre image.

— Ah! dit seulement Catherine, le front pâle et les lèvres serrées.

Gabriel, tête baissée, attendait pourtant sans trembler l'orage d'indignation et de mépris qui allait fondre sur lui. Mépris et indignation ne se firent pas longtemps attendre, et, après quelques minutes de silence:

— Savez-vous, monsieur d'Exmès, dit Catherine de Médicis contenant à grand'peine sa voix et sa colère, savez-vous que je vous trouve hardi, pour ne pas dire impudent? Qui vous parlait d'amour, monsieur? Où avez-vous pris qu'on voulût tenter votre vertu si farouche? Il faut que vous ayez de votre mérite une idée bien vaine et bien insolente pour oser croire à de pareilles choses, et pour expliquer si témérairement une bienveillance qui n'a eu que le tort de s'adresser en lieu indigne. Vous avez sérieusement insulté une femme et une reine, monsieur!

— Oh! madame, reprit Gabriel, croyez que mon religieux respect...

— Assez, interrompit Catherine, je vous dis que vous m'avez insultée, et que vous veniez pour m'insulter! Pourquoi êtes-vous ici? Quel motif vous amenait? Que m'importe à moi votre amour et madame de Castro, et tout ce qui vous concerne! Vous veniez chercher près de moi des renseignements! Ridicule prétexte! Vous vouliez faire faire

par une reine de France la police de votre passion ! C'est insensé, je vous le dis ; et j'ajoute encore : C'est outrageant !

— Non, madame, répondit Gabriel debout et fier, vous n'avez pas été outragée pour avoir rencontré un honnête homme qui a mieux aimé vous blesser que vous tromper.

— Taisez-vous, monsieur ! reprit Catherine ; je vous ordonne de vous taire et de sortir. Estimez-vous heureux que je veuille bien encore ne pas révéler au roi votre audacieuse méprise. Mais ne reparaissez jamais devant moi, et tenez désormais Catherine de Médicis pour votre implacable ennemie. Oui, je vous retrouverai, soyez-en certain, monsieur d'Exmès ! Mais en attendant, sortez !

Gabriel salua la reine, et se retira sans dire un mot.

— Allons ! pensa-t-il quand il se trouva seul, une haine de plus ! Mais qu'est-ce que cela me ferait si j'avais appris quelque chose sur mon père et sur Diane ! La maîtresse du roi et la femme du roi pour ennemies ! Le sort veut me préparer peut-être à devenir l'ennemi du roi. Allons chez Diane à présent, l'heure est venue, et Dieu veuille que je ne sorte pas plus triste encore et plus désolé de chez celle qui m'aime que de chez celles qui me haïssent !

XVI

AMANT OU FRÈRE ?

Quand Jacinthe introduisit Gabriel dans la chambre que Diane de Castro, comme fille légitimée du roi, occupait au Louvre, celle-ci, dans son effusion naïve et chaste, courut au-devant du bien-aimé sans dissimuler aucunement sa joie. Elle n'eût pas même retiré son front de son baiser ; mais lui se contenta de lui serrer la main.

— Vous voilà donc enfin Gabriel ! dit-elle. Avec quelle impatience je vous attendais, mon ami ! Depuis tantôt, je ne sais où déverser le trop plein de bonheur que je sens en moi. Je parle toute seule, je ris toute seule, je suis folle ! Mais vous voilà, Gabriel, et nous pourrons du moins être heureux ensemble ! — Eh bien ! qu'avez-vous donc, mon ami ? vous avez l'air froid, grave et presque triste. Est-ce avec ce visage contraint et ces manières réservées que vous me témoignez votre amour, et à Dieu et à mon père votre reconnaissance ?

— A votre père ?... oui, parlons de votre père, Diane. Quant à cette gravité qui vous étonne, c'est mon habitude d'accueillir avec ce front sévère la bonne fortune ; car je me défie d'abord de ses dons, n'y étant pas jusqu'ici accoutumé, et j'ai éprouvé qu'elle cachait trop souvent une douleur sous une faveur.

— Je ne vous savais pas si philosophe ni si malheureux, Gabriel, reprit la jeune fille moitié enjouée et moitié piquée. Mais, voyons ! vous disiez que vous vouliez parler du roi ; c'est mieux cela : comme il a été bon et généreux, Gabriel !

— Oui, Diane, il vous aime bien, n'est-ce pas ?

— Avec une tendresse et une douceur infinies, Gabriel.

— Sans doute, murmura le vicomte d'Exmès, il peut croire, lui, qu'elle est sa fille. . Une seule chose m'étonne, reprit-il tout haut : comment le roi, ayant certainement déjà au cœur le pressentiment de cet amour qu'il vous porterait, a-t-il pu néanmoins rester douze années sans vous voir et sans vous connaître, et vous laisser reléguée à Vimoutiers, perdue et inconnue ? Ne lui avez-vous jamais demandé, Diane, la raison de cette étrange indifférence ? Un oubli pareil, savez-vous ? est difficile à concilier avec cette bienveillance qu'il vous témoigne maintenant.

— Oh ! reprit Diane, c'est que ce n'était pas lui qui m'oubliait, pauvre père

— Mais qui donc alors ?

— Qui ? si ce n'est madame Diane de Poitiers, je ne sais pas si je dois dire ma mère.

— Et pourquoi se résignait-elle à vous abandonner ainsi, Diane ? Ne devait-elle pas se réjouir et se glorifier aux yeux du roi de votre naissance, qui lui donnait un titre de plus à son amour ? Qu'avait-elle à craindre ? son mari était mort... son père mort..

— Assurément, Gabriel, dit Diane, et il me serait difficile, pour ne pas dire impossible, de vous justifier cette fierté singulière qui fait que madame de Valentinois n'a jamais consenti à me reconnaître officiellement pour son enfant. Vous ignorez donc, ami, qu'elle a obtenu du roi de cacher d'abord ma naissance, qu'elle m'a seulement rappelée à la cour sur ses instances, et presque sur son ordre, et qu'elle n'a pas même voulu être nommée dans l'acte de ma légitimation ? Je ne m'en plains pas, Gabriel, puisque, sans cet orgueil bizarre, je ne vous aurais pas connu et vous ne m'auriez pas aimée. Mais je n'en ai pas moins songé parfois avec chagrin à cette sorte d'aversion de ma mère pour tout ce qui me concerne.

— Aversion qui pourrait bien n'être que du remords, pensa Gabriel avec épouvante ; elle savait tromper le roi, et ne le faisait pas sans hésitation et sans crainte...

— Mais à quoi songez-vous donc, mon ami ? reprit Diane, et pourquoi m'adressez-vous toutes ces questions ?

— Pour rien : un doute de mon esprit inquiet. Ne vous en préoccupez pas, Diane ; mais, du moins, si votre mère n'a pour vous qu'éloignement et presque haine, votre père, Diane, votre père compense cette froideur par sa tendresse ; et vous, de votre côté, si vous vous sentez timide et contrainte avec madame de Valentinois, en présence du roi votre cœur se dilate, n'est-il pas vrai, et reconnaît en lui un vrai père ?

— Oh ! certainement ! reprit Diane, et, du premier jour où je l'ai vu, et où il m'a parlé avec tant de bonté, je me suis sentie attirée vers lui tout de suite. Ce n'est pas par politique que je suis avec lui prévenante et affectueuse, c'est d'instinct. Il ne serait pas le roi, il ne serait pas mon bienfaiteur et mon protecteur, que je l'aimerais tout autant. c'est mon père !

— On ne se trompe pourtant pas à ces choses-là ! s'écria Gabriel ravi. Ma chère Diane ! ma bien-aimée ! c'est bien à vous d'aimer ainsi votre père, et de vous sentir émue devant lui de reconnaissance et d'amour. Cette douce piété filiale vous fait honneur, Diane.

— Et c'est bien aussi à vous de la comprendre et de l'approuver, mon ami, dit Diane. Mais, après avoir parlé de mon père, et de l'affection qu'il me porte et que je lui rends, et de nos obligations envers lui, Gabriel, si nous parlions un peu de nous et de notre amour, hein ? Que voulez-vous ? on est égoïste, ajouta la jeune fille, avec cette ingénuité charmante qui lui était propre. D'ailleurs, le roi serait là, qu'il me reprocherait de ne pas penser du tout à moi, à nous ; et savez-vous, Gabriel, ce que, tout à l'heure encore il me répétait : — Chère enfant, sois heureuse ! Être heureuse, entends-tu bien ? c'est me rendre heureux. Ainsi, monsieur, notre dette à la reconnaissance payée, ne soyons pas non plus trop oublieux de nous-mêmes

— C'est cela, dit Gabriel songeant, oui, c'est cela. Soyons maintenant tout à cet attachement qui nous lie pour la vie l'un à l'autre. Regardons dans nos cœurs, et voyons ce qui s'y passe. Racontons-nous réciproquement nos âmes.

— A la bonne heure ! dit Diane ; ce sera charmant, cela.

— Oui, charmant, reprit tristement Gabriel. Et voyons, vous d'abord, Diane, que sentez-vous pour moi ? dites. Ne m'aimez-vous pas moins que votre père ?

— Méchant jaloux ! dit Diane. Sachez seulement que je vous aime autrement. Ce n'est pas facile de vous expliquer cela, au moins ! Quand le roi est là, je suis calme et mon cœur ne bat pas plus vite qu'à l'ordinaire ; mais lorsque je vous vois, oh ! un trouble singulier, qui me fait mal et qui me charme, se répand dans tout mon être. Je dis à mon père, même devant tout le monde, les paroles caressantes et douces qui me viennent à la bouche ; mais à vous, il me semble que devant quelqu'un je n'oserais jamais vous dire seulement : Gabriel ! — même quand je serais votre femme. En un mot, autant la joie que je ressens auprès de mon père est paisible, autant le bonheur que votre présence m'apporte est inquiet, j'allais dire douloureux ; et cette douleur, pourtant, est plus délicieuse que ce calme.

— Tais-toi ! oh ! tais-toi ! s'écria Gabriel éperdu. Oui, tu m'aimes, et cela m'effraie !... et cela me rassure, veux-je dire, car enfin Dieu n'aurait pas permis cet amour si tu ne pouvais pas m'aimer !

— Que voulez-vous dire, Gabriel ? demanda Diane étonnée Pourquoi mon aveu, que j'ai bien le droit de vous faire puisque vous allez être mon mari, vous met-il ainsi hors de vous ? Quel danger peut se cacher dans mon amour ?

— Aucun, chère Diane, aucun. Ne faites pas attention C'est la joie qui m'enivre ainsi, la joie ! Un bonheur si haut donne le vertige. Cependant, vous ne m'avez pas toujours aimé avec ces inquiétudes et ces souffrances. Lorsque nous nous promenions ensemble sous les ombrages de Vimoutiers, vous n'aviez pour moi qu'une amitié fraternelle

— J'étais une enfant, alors, dit Diane ; je n'avais pas rêvé à vous pendant six années de solitude ; mon amour n'avait pas grandi avec moi-même ; je n'avais pas vécu deux mois au milieu d'une cour où la corruption du langage et des mœurs n'a pu cependant me faire chérir davantage notre passion pure et sainte.

— C'est vrai, c'est vrai, Diane, dit Gabriel.

— Mais vous, mon ami, dit Diane, à votre tour, dites-moi donc ce qu'il y a en vous pour moi de dévouement et d'ardeur. Ouvrez-moi donc votre cœur comme je vous ai dévoilé le mien. Si mes paroles vous ont fait du bien, laissez-moi entendre votre voix me dire combien vous m'aimez, et comment vous m'aimez.

— Oh ! moi, je ne sais pas, dit Gabriel, je ne peux pas vous dire cela ! Ne m'interrogez pas là-dessus ; n'exigez pas que je m'interroge moi-même, c'est trop affreux !

— Oh ! mais, Gabriel, s'écria Diane consternée, ce sont vos paroles qui sont affreuses ; ne le sentez-vous pas ? Quoi ! vous ne voulez pas même me dire que vous m'aimez !

— Si je t'aime, Diane ! Elle me demande si je l'aime ! Mais, oui, je t'aime, comme un insensé, comme un criminel, peut-être !

— Comme un criminel ! reprit madame de Castro étonnée. Quel crime peut-il y avoir dans notre amour ? Ne sommes-nous pas libres tous les deux ? Mon père ne va-t-il pas consentir à notre union ? Dieu et les anges se réjouissent d'un amour semblable !

— Faites, Seigneur, qu'elle ne blasphème pas ! s'écria en lui-même Gabriel, comme j'ai peut-être blasphémé tantôt en parlant à Aloyse.

— Mais qu'a-t-il donc ? reprenait Diane. Mon ami, vous n'êtes pas malade, au moins ? Vous, si ferme d'ordinaire, d'où vous viennent ces craintes chimériques ? Oh ! moi, je n'ai pas peur auprès de vous ; je sais qu'avec vous je suis en sûreté comme avec mon père. Tenez, pour vous rappeler à vous-même, à la vie, au bonheur, je me serre contre votre poitrine sans effroi, ô mon époux bien-aimé ! Je pose mon front sur vos lèvres sans scrupule.

Elle s'approchait de lui, souriante et charmante, son lumineux visage levé vers le sien, et de son regard angélique sollicitant sa chaste caresse.

Mais Gabriel la repoussa avec terreur. — Non, va-t'en, lui cria-t-il, laisse-moi, fuis !

— O mon Dieu ! dit Diane laissant tomber ses bras le long de son corps, mon Dieu ! il me repousse, il ne m'aime pas !

— Je t'aime trop ! dit Gabriel.

— Si vous m'aimiez, mes caresses vous feraient-elles horreur ?

— Me font-elles donc horreur, vraiment ? se dit Gabriel pris d'un autre effroi. Est-ce que c'est mon instinct qui les repousse, et non ma raison ? Oh ! viens ! Diane, que je voie, que je sache, que je sente ! Viens, et laisse-moi en effet poser ma bouche sur ton front, baiser de frère, après tout, et qu'un fiancé peut bien se permettre.

Il attira Diane sur son cœur, et mit un long baiser sur ses cheveux

— Ah ! je me trompais ! dit-il, ravi à ce doux contact, ce n'est pas la voix du sang qui crie en moi, c'est bien la voix de l'amour ! Je la reconnais. Quel bonheur !

— Que dis-tu donc, ami ? reprit Diane. Mais tu dis que tu m'aimes : voilà tout ce que je veux entendre et savoir.

— Oh ! oui, je t'aime, ange adoré, je t'aime avec désir, avec passion, avec frénésie. Je t'aime, et sentir ton cœur battre contre le mien, vois-tu, c'est le ciel... ou bien c'est l'enfer ! cria tout à coup Gabriel en se dégageant de l'étreinte de Diane. Va-t'en, va-t'en, laisse-moi fuir, je suis maudit!

Et il s'enfuit éperdu de la chambre, laissant Diane muette d'épouvante et pétrifiée de désespoir.

Pour lui, il ne savait plus où il allait, ni ce qu'il faisait. Il descendit machinalement les escaliers, tout chancelant et ivre en quelque sorte. C'était trop pour sa raison de ces trois épreuves terribles. Quand il arriva dans la grande galerie du Louvre, ses yeux se fermèrent malgré lui, ses jambes fléchirent, et il s'affaissa sur ses genoux auprès de la muraille, en murmurant :

— Je prévoyais bien que l'ange me ferait souffrir encore plus que les deux démons.

Et il s'évanouit. La nuit était tombée et personne ne passait dans la galerie.

Il ne revint à lui qu'en sentant une petite main passer sur son front, et qu'en entendant une voix douce parler à son âme. Il ouvrit les yeux. La petite reine-dauphine, Marie Stuart, était devant lui, un flambeau allumé à la main.

— Heureusement, voilà un autre ange, dit Gabriel.

— C'est donc vous, monsieur d'Exmès, dit Marie. Oh ! vous m'avez fait une peur ! Je vous ai cru mort. — Qu'avez-vous ? Comme vous êtes pâle ! Vous sentez-vous mieux ? Je vais appeler, si vous voulez.

— Inutile, madame, dit Gabriel en essayant de se soulever. Votre voix m'a rappelé à la vie.

— Attendez que je vous aide, reprit Marie Stuart. Pauvre jeune homme ! êtes-vous défait ! Vous étiez donc évanoui ? en passant, je vous ai aperçu et la force m'a manqué pour crier. Et puis, la réflexion m'a rassurée, je me suis approchée, il m'a fallu joliment du courage, j'espère ! J'ai posé ma main sur votre front qui était tout glacé. Je vous ai appelé, et vous avez repris vos sens. Le mieux continue-t-il ?

— Oui, madame, et soyez bénie pour votre bonté. Je me rappelle maintenant. Une horrible douleur m'a tout à coup serré les tempes comme un étau de fer ; mes genoux se sont dérobés sous moi et je suis tombé le long de cette tapisserie. Mais comment cette douleur m'a-t-elle pris ? Ah ! oui, je me rappelle maintenant, je me rappelle tout. Hélas ! mon Dieu ! mon Dieu ! voici que je me rappelle.

— C'est quelque grand chagrin qui vous a accablé, n'est-ce pas ? reprit Marie. Oh ! oui, car au seul souvenir de ce que vous avez souffert, vous voilà plus pâle que jamais. Appuyez-vous sur mon bras, je suis forte. Je vais appeler et vous donner du monde pour vous reconduire chez vous.

— Je vous remercie, madame, dit Gabriel en rassemblant ses forces et son énergie. Je me sens encore la vigueur nécessaire pour aller seul chez moi. Tenez, je marche sans aide et d'un pas assez ferme. Je ne vous en remercie pas moins, et je me souviendrai tant que je vivrai de votre simple et touchante bonté, madame. Vous m'êtes apparue comme un ange consolateur dans une crise de ma destinée. Il n'y a que la mort, madame, qui pourra effacer cela de mon cœur.

— O mon Dieu ! c'est bien naturel ce que j'ai fait, monsieur d'Exmès. Je l'eusse fait pour toute créature souffrante, à plus forte raison pour vous que je sais l'ami dévoué de mon oncle de Guise. Ne me remerciez pas pour si peu.

— Ce peu, madame, était tout dans la douleur désespérée où je gisais. Vous ne voulez pas qu'on vous remercie, mais moi, je veux me souvenir. Adieu, madame, je me souviendrai.

— Adieu ! monsieur d'Exmès, et soignez-vous bien au moins, et tâchez de vous consoler.

Elle lui tendit la main que Gabriel baisa avec respect. Puis, elle sortit d'un côté et lui de l'autre.

Quand il fut hors du Louvre, il prit le bord de l'eau, et fut à la rue des Jardins au bout d'une demi-heure. Il n'avait pas dans le cerveau une seule pensée, mais une grande souffrance.

Aloyse l'attendait avec anxiété.

— Eh bien ? lui dit-elle.

Gabriel maîtrisa un éblouissement qui voilait de nouveau sa vue. Il aurait bien voulu pleurer, mais il ne le pouvait pas. Il répondit d'une voix altérée :

— Je ne sais rien, Aloyse ! Tout a été muet, ces femmes et mon cœur. Je ne sais rien, sinon que mon front est glacé et que pourtant je brûle. Mon Dieu ! mon Dieu !

— Du courage, monseigneur, dit Aloyse.

— Du courage, j'en ai, dit Gabriel. Dieu merci ! je vais mourir.

Et il tomba de nouveau à la renverse sur le parquet, mais ne revint pas à lui cette fois.

XVII

L'HOROSCOPE

— Le malade vivra, dame Aloyse. Le danger a été grave, et le rétablissement sera long. Toutes ces saignées ont affaibli le pauvre jeune homme, mais il vivra, gardez-vous d'en douter, et remerciez Dieu que l'anéantissement du corps ait atténué le coup que son âme a reçu, car nous ne guérissons pas ces blessures-là, et la sienne aurait pu être mortelle et peut l'être encore.

Le docteur qui parlait ainsi était un homme de haute taille, au grand front bombé, aux yeux profonds et perçants. Le peuple l'appelait maître Nostredame ; il signait pour les savants *Nostradamus*. Il ne paraissait pas avoir plus de cinquante ans.

— Mais, Jésus ! voyez-le donc, messire, reprit dame Aloyse : il est là, gisant depuis le 7 juin au soir ; nous sommes le 2 juillet, et durant tout ce temps il n'a pas dit un mot, il n'a pas eu l'air de me voir ni de me connaître, il est déjà comme mort, hélas ! Vous touchez sa main, mais il ne s'en aperçoit même pas !

— Tant mieux, je vous le répète, dame Aloyse ; qu'il revienne le plus tard possible au sentiment de ses maux ; s'il peut demeurer, comme je l'espère, un mois encore dans cette langueur, sans intelligence et sans pensée, il est sauvé tout à fait.

— Sauvé ! dit Aloyse en levant les yeux au ciel comme pour remercier Dieu.

— Il l'est dès à présent, s'il n'y a pas de rechute, et vous pouvez le dire à cette jolie suivante qui vient deux fois par jour savoir de ses nouvelles ; car il y a sous tout ceci quelque passion de grande dame, n'est-ce pas ? C'est parfois charmant, et parfois fatal.

— Oh ! ici, c'est fatal, vous avez bien raison, maître Nostredame, dit en soupirant Aloyse.

— Dieu veuille donc qu'il se tire de la passion comme de la maladie, dame Aloyse, si toutefois maladie et passion n'ont pas mêmes effets et même cause. Mais je répondrais de l'une et non de l'autre.

Nostradamus ouvrit la main molle et inerte qu'il tenait, et considéra avec une attention songeuse la paume de cette main. Il tendit même la peau au-dessus de l'index et du médius ; il semblait chercher, non sans peine, dans sa mémoire un souvenir.

— C'est singulier, dit-il à demi-voix et comme à lui-même, voilà plusieurs fois que j'étudie cette main, et il me semble

toujours qu'à une autre époque je l'ai déjà examinée. Mais quels signes m'avaient donc frappé alors? La ligne mensale est favorable; la moyenne est douteuse, mais la ligne de vie est parfaite. Rien que d'ordinaire, d'ailleurs. La qualité dominante de ce jeune homme doit être une volonté ferme, rigide, implacable comme la flèche dirigée par une main sûre. Ce n'est pas cela qui m'a autrefois étonné. Et puis, mes souvenirs sont trop confus pour n'être pas anciens, et votre maître, dame Aloyse, n'a pas plus de vingt-cinq ans, n'est-il pas vrai?

— Il n'en a que vingt-quatre, messire.

— Il est alors, né en 1533.. Savez-vous le jour, dame Aloyse?

— Le 6 mars.

— Mais vous ne savez pas si c'était le matin ou le soir?

— Pardon! j'étais auprès de sa mère que j'assistais dans les douleurs de l'enfantement. Monseigneur Gabriel est né au coup de six heures et demie du matin.

Nostradamus prit des notes.

— Je verrai quel était en ce jour et à cette heure l'état du ciel, dit-il. Mais si le vicomte d'Exmès avait vingt ans de plus, je jurerais que j'ai déjà tenu sa main dans la mienne. Au reste peu importe! ce n'est pas le sorcier, comme le peuple m'appelle quelquefois, qui a affaire ici, c'est le médecin, et, je vous le répète, dame Aloyse, le médecin répond à présent du malade.

— Pardon! maître, reprit tristement Aloyse, vous avez dit que vous répondiez de la maladie, mais que vous ne répondiez pas de la passion.

— La passion! Eh! mais, dit en souriant Nostradamus, il me semble que la présence de la petite suivante deux fois par jour prouve qu'elle n'est pas désespérée.

— Au contraire, maître, au contraire, s'écria Aloyse avec effroi.

— Allons donc, dame Aloyse! riche, brave, jeune et beau, comme l'est le vicomte d'Exmès, on n'est pas longtemps repoussé par les dames dans un temps comme le nôtre; on est quelquefois ajourné, tout au plus.

— Supposez pourtant qu'il n'en soit pas ainsi, maître. Supposez que lorsque monseigneur reviendra à la vie et à la raison, la première, la seule idée qui frappe cette raison ressuscitée soit celle-ci: La femme que j'aime est irrévocablement perdue pour moi; qu'arrivera-t-il?

— Oh! espérons que votre supposition n'est pas fondée, dame Aloyse, ce serait terrible. Cette puissante douleur dans ce cerveau si faible, ce serait terrible! Autant qu'on peut juger d'un homme par les traits de son visage et le regard de ses yeux, votre maître, Aloyse, n'est pas un homme superficiel, et ici sa volonté énergique et puissante ne serait qu'un danger de plus, et, brisée contre l'impossible, pourrait briser la vie avec elle.

— Jésus! mon enfant mourrait! s'écria Aloyse.

— Il y aurait danger du moins que l'inflammation du cerveau ne le reprît, dit Nostradamus. Mais quoi! il y a toujours moyen de faire briller à ses yeux une lueur d'espérance. La chance la plus lointaine, la plus fugitive, il la saisirait et serait sauvé.

— Il sera sauvé alors, dit Aloyse d'un air sombre. Je me parjurerai, mais il sera sauvé. Messire Nostredame, je vous remercie.

Une semaine s'écoula, et Gabriel sembla, sinon trouver, du moins chercher sa pensée. Ses yeux, encore vagues et sans expression, interrogeaient pourtant les visages et les objets. Puis, il commençait à aider les mouvements qu'on voulait lui imprimer, à se soulever tout seul, à prendre le breuvage que lui présentait Nostradamus.

Aloyse, debout et infatigable au chevet du lit, attendait.

Au bout d'une autre semaine, Gabriel put parler. La lumière ne se faisait pas complète encore dans le chaos de son intelligence; il ne prononçait que des mots incohérents et sans suite, mais qui enfin avaient trait aux faits de sa vie passée. Bien plus, Aloyse tremblait, quand le médecin était là, qu'il ne trahît quelqu'un de ses secrets.

Elle ne se trompait pas tout à fait dans ses appréhensions, et, un jour, Gabriel, dans son sommeil fiévreux, s'écria, en présence de Nostradamus

— Ils croient que je m'appelle le vicomte d'Exmès. Non, non, prenez-y garde! Je suis le comte de Montgommery.

— Le comte de Montgommery! dit Nostradamus frappé d'un souvenir.

— Silence! dit Aloyse en posant un doigt sur ses lèvres.

Mais Nostradamus partit sans que Gabriel eût ajouté un mot, et comme, le lendemain et les jours suivants, le médecin ne reparla plus des mots échappés au malade, Aloyse craignit, en revenant là-dessus, d'attirer son attention sur ce que son maître pouvait avoir intérêt à cacher. Cet incident parut donc oublié pour tous deux.

Cependant Gabriel allait de mieux en mieux. Il reconnaissait Aloyse et Martin-Guerre; il demandait ce dont il avait besoin; il parlait avec une douceur triste qui laissait croire qu'il avait enfin recouvré sa raison.

Un matin, le jour où il se levait pour la première fois, il dit à Aloyse:

— Nourrice, et la guerre?

— Quelle guerre, monseigneur?

— Mais la guerre contre l'Espagne et l'Angleterre?...

— Oh! monseigneur, on en fait des récits pitoyables. Les Espagnols renforcés de douze mille Anglais sont entrés, dit-on, en Picardie. On se bat sur toute la frontière.

— Tant mieux! dit Gabriel.

Aloyse attribua cette réponse à un reste de délire. Mais le lendemain, avec une présence d'esprit parfaite, Gabriel lui dit:

— Je ne t'ai pas demandé hier si monsieur de Guise était revenu d'Italie.

— Il est en route, monseigneur, répondit Aloyse étonnée.

— C'est bien! Quel jour du mois sommes-nous, nourrice?

— Le mardi 4 août, monseigneur.

— Il y aura deux mois le 7, repartit Gabriel, que je suis couché sur ce lit de douleur.

— Oh! s'écria Aloyse tremblante, comme monseigneur se souvient!

— Oui, je me souviens, Aloyse, je me souviens; mais ajouta-t-il tristement si je n'ai rien oublié, il me semble qu'on m'oublie, moi; personne n'est venu savoir de mes nouvelles, Aloyse?

— Si fait, monseigneur, répondit d'une voix altérée Aloyse qui suivait avec anxiété sur le visage de son jeune maître l'effet de ses paroles, si fait, une suivante du nom de Jacinthe venait deux fois par jour savoir comment vous vous trouviez. Mais, depuis quinze jours, depuis qu'un mieux sensible s'est déclaré, elle ne vient plus.

— Elle ne vient plus!... et sais-tu pourquoi, nourrice?

— Oui, monseigneur. Sa maîtresse, suivant ce que m'a dit Jacinthe la dernière fois, a obtenu du roi de se retirer dans un couvent, au moins jusqu'à la fin de la guerre.

— Vraiment! dit Gabriel avec un doux et mélancolique sourire.

Et tandis qu'une larme, la première qu'il eût versée depuis deux mois, coulait lentement le long de sa joue, il ajouta:

— Chère Diane!

— Oh! monseigneur! s'écria Aloyse transportée de joie, monseigneur a prononcé ce nom!... et sans secousse, sans défaillance. Maître Nostredame s'est trompé. Monseigneur est sauvé! monseigneur vivra, et je n'aurai pas besoin de trahir mon serment.

On voit que la pauvre nourrice était folle de joie; mais Gabriel heureusement ne comprit pas ses dernières paroles. Il reprit seulement avec un sourire amer:

— Oui, je suis sauvé, et pourtant, ma bonne Aloyse, je ne vivrai pas.

— Comment cela, monseigneur? dit Aloyse en tremblant de tous ses membres.

— Le corps a bravement résisté, reprit Gabriel, mais l'âme, Aloyse, l'âme, crois-tu qu'elle ne soit pas mortellement atteinte? Je vais me relever de cette longue maladie, c'est vrai, et je me laisse guérir, comme tu vois. Mais par bonheur, on se bat à la frontière, je suis capitaine des gardes, et ma place est où l'on se bat. Dès que je pourrai monter à cheval, j'irai là où est ma place. Et à la première bataille où je me trouverai, Aloyse, je m'arrangerai de façon à n'avoir pas à revenir.

— Vous vous ferez tuer! Sainte Vierge! Et pourquoi cela, monseigneur, pourquoi cela?

— Pourquoi? parce que madame de Poitiers s'est tue, Aloyse, parce que Diane est peut-être ma sœur, et parce que j'aime Diane; parce que le roi a peut-être fait assassiner mon père, et que je ne puis punir le roi sans certitude. Or, ne pouvant ni venger mon père, ni épouser ma sœur, je ne sais pas trop ce que j'aurais à faire en ce monde. Voilà pourquoi je veux le quitter.

— Non, monseigneur, vous ne le quitterez pas, dit alors d'une voix sourde Aloyse morne et sombre. Vous ne le quitterez pas, parce que vous avez justement beaucoup à faire, et une besogne terrible, je vous en réponds... Mais je ne vous parlerai de cela que le jour où vous serez entièrement rétabli, et où maître Nostradamus m'affirmera que vous pouvez m'entendre et que vous en avez la force.

Ce jour-là arriva le mardi de la semaine suivante. Gabriel sortait depuis trois jours pour faire préparer ses équipages et son départ, et Nostradamus avait dit qu'il viendrait encore voir dans la journée son convalescent, mais que ce serait pour la dernière fois.

Dans un moment où Aloyse se trouva seule avec Gabriel:

— Monseigneur, lui dit-elle, avez-vous réfléchi à la détermination extrême que vous avez prise, et persistez-vous dans cette détermination?

— J'y persiste, dit Gabriel.

— Ainsi vous voulez vous tuer?

— Je veux me faire tuer.

— C'est parce que vous n'avez plus aucun moyen de sa-

voir si madame de Castro est ou non votre sœur, que vous mourrez?

— C'est pour cela.

— Que vous avais-je dit cependant, monseigneur, pour vous mettre sur la voie de ce terrible secret? Vous rappelez-vous ce que je vous avais dit?

— Certes! Que Dieu dans l'autre monde et deux personnes dans celui-ci avaient seules possédé ce secret. Les deux créatures humaines étaient Diane de Poitiers et le comte de Montgommery mon père. J'ai prié, conjuré, menacé madame de Valentinois, mais je suis sorti d'auprès d'elle, plus incertain et plus désolé que jamais.

— Mais vous aviez ajouté, monseigneur, dit Aloyse, que fallût-il descendre dans la tombe de votre père pour lui arracher ce secret, vous y descendriez sans pâlir.

— Eh! dit Gabriel, je ne sais seulement pas où est cette tombe.

— Ni moi, mais on la cherche, monseigneur.

— Et quand même je l'aurais trouvée! s'écria Gabriel. Dieu ferait-il pour moi un miracle? Les morts ne parlent pas, Aloyse.

— Les morts, non; les vivans, oui.

— Grand Dieu! que veux-tu dire? reprit Gabriel pâlissant.

— Que vous n'êtes pas, comme vous le répétiez dans votre délire, le comte de Montgommery, monseigneur, mais seulement le vicomte de Montgommery puisque votre père, le comte de Montgommery, doit vivre encore.

— Ciel et terre! tu sais qu'il vit, lui! mon père?

— Je ne le sais pas, monseigneur, mais je le suppose et je l'espère, — car c'était une nature vigoureuse et courageuse comme la vôtre, et qui se raidissait vaillamment aussi contre la souffrance et le malheur. Or, s'il vit, ce n'est pas lui qui vous refusera, comme madame Diane, le secret d'où dépend votre bonheur!

— Mais où le trouver? à qui le demander? Aloyse, au nom du ciel! parle.

— C'est une histoire effrayante, monseigneur! — et j'avais juré à mon mari, sur l'ordre même de votre père, de ne jamais vous la révéler; car, dès que vous la saurez, vous allez vous jeter dans des périls terribles, monseigneur, vous allez déclarer la guerre à des ennemis cent fois plus forts que vous. Mais le danger le plus désespéré vaut mieux encore qu'une mort certaine. Vous étiez résolu à mourir, et je sais que vous n'auriez pas faibli dans cette résolution. J'aime mieux après tout vous livrer aux chances redoutables de la lutte téméraire que votre père craignait pour vous. Au moins votre mort ainsi est moins assurée et sera toujours retardée un peu. Je vais donc tout vous dire, monseigneur, et Dieu m'absoudra peut-être de mon parjure.

— Oui, certainement, ma bonne Aloyse... Mon père! mon père vivant!... parle vite.

Mais en ce moment quelqu'un frappa discrètement à la porte, et Nostradamus parut.

— Ah! ah! monsieur d'Exmès, dit-il à Gabriel, comme je vous trouve allègre et animé! A la bonne heure! vous n'étiez pas ainsi il y a un mois. Vous voilà tout prêt à entrer en campagne, ce me semble.

— A entrer en campagne, en effet, dit Gabriel l'œil étincelant, et regardant Aloyse.

— Je vois donc que le médecin n'a plus rien à faire ici, reprit Nostradamus.

— Rien, qu'à recevoir mes remercîmens, maître, et, je n'ose dire, le prix de vos services, car, en certains cas, on ne paie pas la vie.

Et Gabriel, en serrant la main du docteur, mit dans cette main un rouleau d'or.

— Merci, monsieur le vicomte d'Exmès, dit Nostradamus. Mais permettez-moi, à moi aussi, de vous faire un présent que je crois de valeur.

— Qu'est-ce donc encore, maître?

— Vous savez, monseigneur, reprit Nostradamus, que je ne me suis pas occupé seulement de connaître les maladies des hommes. J'ai voulu voir plus loin et plus haut. J'ai voulu sonder leurs destinées, tâche pleine de doutes et d'ombres, mais, à défaut de lumière, j'ai parfois, ce me semble, entrevu des lueurs. Dieu, j'en ai la conviction, a deux fois écrit d'avance le plan large et puissant du sort de chaque homme: dans les astres du ciel sa patrie, vers laquelle il lève les yeux si souvent, et dans les lignes de sa main, embrouillé grimoire qu'il porte avec lui sans cesse, mais qu'à moins d'études sans nombre il ne peut pas même épeler. Pendant bien des jours et bien des nuits, j'ai creusé, monseigneur, ces deux sciences sans fond comme le tonneau des Danaïdes, — la chiromancie et l'astrologie. — J'ai évoqué devant moi toutes les années de l'avenir, et dans mille ans d'ici, les hommes qui vivront alors s'étonneront peut-être parfois de mes prophéties. Mais je sais pourtant que la vérité n'y luit que par éclairs; car si parfois je vois, plus souvent hélas! je doute. Néanmoins je suis certain d'avoir par intervalles des heures de lucidité qui vont même jusqu'à m'effrayer, monseigneur. Dans une de ces heures trop rares, j'avais vu, il y a vingt-cinq ans, la destinée d'un gentilhomme de la cour du roi François, clairement écrite dans les étoiles qui avaient présidé à sa naissance et dans les lignes compliquées de sa main. Cette destinée étrange, bizarre, dangereuse, m'avait frappé. Or, jugez de ma surprise, lorsque, dans votre main et dans les astres de votre naissance, je crus démêler un horoscope semblable à celui qui m'avait autrefois tant surpris. Mais je ne pouvais le distinguer nettement comme autrefois, et un espace de vingt-cinq années mettait de la confusion dans mes souvenirs. Enfin, monseigneur, le mois passé, dans votre fièvre, vous prononçâtes un nom, je n'entendis que ce nom, mais il me saisit. C'était le nom du comte de Montgommery.

— Du comte de Montgommery? s'écria Gabriel effrayé.

— Je vous répète, monseigneur, que je n'ai entendu que ce nom, et peu m'importait le reste. Car ce nom était celui de l'homme dont le sort m'était apparu lumineux comme le plein midi. Je courus chez moi je fouillai mes anciens papiers, et je retrouvai l'horoscope du comte de Montgommery. Mais, chose singulière, monseigneur, et qui, depuis trente ans que j'étudie ne m'était pas encore arrivée, il faut que vous ayez avec le comte de Montgommery de mystérieux rapports et des affinités étranges, et Dieu, qui n'a jamais donné à deux hommes deux destinées semblables, vous avait réservés tous deux, sans doute, aux mêmes événemens. Car, je ne m'étais pas trompé, lignes de la main et lumières du ciel étaient pour vous deux les mêmes. Je ne veux pas dire cependant qu'il n'y ait aucune différence dans les détails de vos deux vies, mais le fait dominant qui les caractérise est pareil. J'ai autrefois perdu de vue le comte de Montgommery, mais j'ai su pourtant qu'une de mes prédictions s'était réalisée pour lui. Il a blessé à la tête le roi François I[er] avec un tison ardent. A-t-il accompli le reste de sa destinée? c'est ce que j'ignore: je puis affirmer seulement que le malheur et la mort qui le menaçaient, vous menacent.

— Est-il possible? dit Gabriel.

— Voici, monseigneur, dit Nostradamus en présentant au vicomte d'Exmès un parchemin roulé, voici l'horoscope que j'avais écrit dans le temps pour le comte de Montgommery. Je ne l'écrirais pas autrement aujourd'hui pour vous.

— Donnez, maître, donnez, dit Gabriel. Ce présent est inestimable en effet, et vous ne sauriez croire à quel point il m'est précieux.

— Un dernier mot, monsieur d'Exmès, reprit Nostradamus, un dernier mot pour vous mettre sur vos gardes, quoique Dieu soit le maître, et qu'on ne puisse guère échapper à ses desseins. La nativité de Henri II présage qu'il mourra en un duel ou combat singulier.

— Mais, demanda Gabriel, quel rapport?...

— En lisant ce parchemin, vous me comprendrez, monseigneur. Maintenant, il ne me reste qu'à prendre congé de vous, et à souhaiter que la catastrophe que Dieu a mise dans votre vie soit du moins involontaire.

Et, après avoir salué Gabriel qui lui serra encore la main et le reconduisit jusqu'au seuil, Nostradamus sortit.

Dès qu'il revint auprès d'Aloyse, Gabriel déploya le parchemin, et, s'assurant que personne ne pouvait le déranger ou l'épier, lut à voix haute ce qui suit:

En joûte en amour, cettuy touchera
Le front du roy
Et cornes ou bien trou sanglant mettra
Au front du roy,
Mais le veuille ou non, toujours blessera
Le front du roy;
Enfin, l'aimera, puis las! le tuera
Dame du roy.

— C'est bien! s'écria Gabriel, le front radieux et le regard triomphant. Maintenant, chère Aloyse, tu peux me raconter comment le roi Henri II a enseveli vivant le comte de Montgommery, mon père.

— Le roi Henri II! s'écria Aloyse, comment savez-vous, monseigneur?...

— Je devine! Mais tu peux me révéler le crime, puisque Dieu déjà me fait annoncer la vengeance.

XVIII

LE PIS-ALLER D'UNE COQUETTE

En complétant par les mémoires et chroniques du temps le récit d'Aloyse, que son mari Perrot Davrigny, écuyer et confident du comte de Montgommery, avait instruite à mesure de tous les faits de la vie de son maître, voici quelle fut la sombre histoire de Jacques de Montgommery, père de Gabriel. Son fils en savait les détails généraux et officiels

mais le sinistre dénouement qui la terminait était ignoré de lui comme de tous.

Jacques de Montgommery, seigneur de Lorges, avait été, comme tous ses aïeux, brave et hardi, et, sous le règne guerrier de François Ier, on l'avait toujours vu au premier rang là où l'on se battait. Aussi, fut-il fait de bonne heure colonel de l'infanterie française.

Parmi ses cent actions d'éclat, il y eut cependant un événement fâcheux, celui auquel Nostradamus avait fait allusion.

C'était en 1521 ; le comte de Montgommery avait vingt ans à peine et n'était encore que capitaine ; l'hiver était rigoureux, et les jeunes gens, le jeune roi François Ier en tête, venaient de faire une partie de pelotes de neige ; un jeu non sans périls, fort à la mode dans ce temps-là : on se divisait en deux camps, — les uns gardaient une maison, et, avec des boules de neige, les autres l'assaillaient. Le comte d'Enghien, seigneur de Cérisoles, fut tué dans un jeu pareil. Peu s'en fallut que Jacques de Montgommery ne tuât aussi le roi. La bataille achevée, il s'agissait de se réchauffer ; on avait laissé le feu s'éteindre, et tous ces jeunes fous en tumulte voulurent eux-mêmes le rallumer. Jacques tout courant apporta le premier un tison enflammé entre des pincettes, mais il rencontra sur son passage François Ier qui n'eut pas le temps de se garantir, et fut violemment heurté au front par la bûche en feu. Il n'en résulta par bonheur qu'une blessure, mais assez grave encore, et la cicatrice disgracieuse qu'elle laissa donna lieu à la mode de la barbe longue et des cheveux courts décrétés alors par François Ier.

Comme le comte de Montgommery fit oublier ce malencontreux accident par mille beaux faits d'armes, le roi ne lui en garda pas rancune, et le laissa s'élever aux premiers rangs à la cour et à l'armée. En 1530, Jacques épousa Claudine de La Boissière. Ce fut un simple mariage de convenance, pourtant il pleura longtemps sa femme, qui mourut en 1533, après la naissance de Gabriel. — Le fond de son caractère d'ailleurs, comme du caractère de ceux qui sont prédestinés à quelque chose de fatal, était la tristesse. Quand il se trouva veuf et seul, ses distractions furent des coups d'épée, il se jetait dans les périls par ennui. Mais en 1538, après la trêve de Nice, lorsque cet homme de guerre et d'action dut se mettre au régime de la cour, et se promener dans les galeries des Tournelles ou du Louvre, une épée de parade au côté, il faillit périr de dégoût.

Une passion le sauva et le perdit.

La Circé royale prit dans ses enchantemens ce vieil enfant robuste et naïf. Il s'éprit de Diane de Poitiers.

Il tourna trois mois autour d'elle, morne et sombre, sans lui adresser une seule fois la parole, mais il la regardait avec un regard qui disait tout. Il n'en fallait pas tant à la grande sénéchale pour comprendre que cette âme lui appartenait. Elle écrivit cette passion dans un coin de sa mémoire comme pouvant lui servir dans l'occasion

L'occasion vint. François Ier commençait à négliger sa belle maîtresse, et il se tournait vers madame d'Etampes, qui était moins belle, mais qui avait l'avantage immense d'être belle autrement.

Quand les symptômes d'abandon furent flagrans, Diane pour la première fois de sa vie, parla à Jacques de Montgommery.

Cela se passait aux Tournelles, dans une fête donnée par le roi à la favorite nouvelle.

— Monsieur de Montgommery? fit Diane en appelant le comte.

Il s'approcha, la poitrine émue, et salua gauchement.

— Comme vous êtes donc triste, monsieur de Montgommery ! lui dit-elle.

— A en mourir, madame.

— Et pourquoi cela, grand Dieu ?

— Madame, c'est que je voudrais me faire tuer.

— Pour quelqu'un, sans doute ?

— Pour quelqu'un ce serait bien doux ; mais, ma foi ! pour rien ce serait doux encore.

— Voilà, reprit Diane, une terrible mélancolie ; et d'où vient cette maladie noire ?

— Est-ce que je sais, madame ?

— Je sais, moi, monsieur de Montgommery. Vous m'aimez.

Jacques devint tout pâle, puis, s'armant de plus de résolution qu'il ne lui en eût certes fallu pour se jeter seul au milieu d'un bataillon ennemi, il répondit d'une voix rude et tremblante :

— Eh bien ! oui, madame, je vous aime, tant pis !

— Tant mieux ! reprit Diane en riant.

— Comment avez-vous dit cela? s'écria Montgommery palpitant. Ah ! prenez-y garde, madame ! Ce n'est pas un jeu, ceci, c'est un amour sincère et profond, bien qu'il soit impossible, ou parce qu'il est impossible.

— Et pourquoi donc est-il impossible ? demanda Diane.

— Madame, reprit Jacques, pardonnez ma franchise, je n'ai pas appris à farder les faits avec des mots. Est-ce que le roi ne vous aime pas ? madame.

— C'est vrai, reprit Diane en soupirant, il m'aime.

— Vous voyez donc bien qu'il m'est défendu, sinon de vous aimer, du moins de vous déclarer cet amour indigne.

— Indigne de vous, c'est juste, dit la duchesse.

— Oh ! non, pas de moi ! s'écria le comte, et s'il se pouvait qu'un jour !...

Mais Diane l'interrompit avec une tristesse grave et une dignité bien jouée :

— Il suffit, monsieur de Montgommery, dit-elle, cessons, je vous prie, cet entretien.

Elle le salua froidement et s'éloigna, laissant le pauvre comte ballotté de mille sentimens contraires, jalousie, amour, haine, douleur et joie. Diane connaissait donc l'adoration qu'il lui avait vouée ! Mais lui l'avait blessée peut-être ! Il avait dû lui paraître injuste, ingrat, cruel ! Il se répétait toutes les sublimes niaiseries de l'amour.

Le lendemain, Diane de Poitiers dit à François Ier :

— Vous ne savez pas, Sire ? monsieur de Montgommery est amoureux de moi.

— Eh ! eh ! reprit François en riant, les Montgommery sont d'ancienne race, et presque aussi nobles, ma foi ! que moi-même, de plus, presque aussi braves, et, je le vois, presque aussi galans.

— Et c'est là tout ce que Votre Majesté trouve à me répondre ? dit Diane.

— Et que voulez-vous, ma mie, que je vous réponde ? reprit le roi. Et dois-je absolument en vouloir au comte de Montgommery pour avoir, comme moi, bon goût et bons yeux !

— S'il s'agissait de madame d'Etampes, murmura Diane blessée, vous ne diriez pas cela.

Elle ne poussa pas plus loin l'entretien, mais résolut de pousser plus loin l'épreuve. Lorsqu'elle revit Jacques, quelques jours après, elle l'interpella de nouveau :

— Eh quoi ! monsieur de Montgommery, encore plus triste que d'habitude !

— Sans doute, madame, reprit le comte humblement, car je tremble de vous avoir offensée.

— Non pas offensée, monsieur, dit la duchesse, mais affligée seulement.

— Oh ! madame, s'écria Montgommery, moi qui donnerais tout mon sang pour vous épargner une larme, comment donc ai-je pu vous causer la moindre douleur ?

— Ne m'avez-vous pas fait entendre qu'étant la maîtresse du roi, je n'avais pas le droit d'aspirer à l'amour d'un gentilhomme ?

— Ah ! ce n'était pas là ma pensée, madame, fit le comte, et ce ne pouvait pas même être ma pensée, puisque, moi, gentilhomme, je vous aime d'un amour aussi sincère que profond. J'ai voulu dire uniquement que vous ne pouviez m'aimer, puisque le roi vous aimait et que vous aimez le roi.

— Le roi ne m'aime pas, et je n'aime pas le roi, répondit Diane.

— Dieu du ciel ! mais alors vous pourriez donc m'aimer s'écria Montgommery.

— Je puis vous aimer, répondit tranquillement Diane ; mais je ne pourrai jamais vous dire que je vous aime.

— Et pourquoi cela ? madame.

— J'ai pu, reprit Diane, pour sauver la vie à mon père, devenir la maîtresse du roi de France ; mais, pour relever mon honneur, je ne dois pas être celle du comte de Montgommery.

Elle accompagna ce demi-refus d'un regard si passionné et si languissant que le comte ne put y tenir.

— Ah ! madame, dit-il à la coquette duchesse, si vous m'aimiez comme je vous aime ?...

— Eh bien ?...

— Eh bien ! que m'importe le monde, les préjugés de famille et d'honneur ! Pour moi, l'univers c'est vous. Depuis trois mois je ne vis que de votre aspect. Je vous aime de tout l'aveuglement et de toute l'ardeur du premier amour. Votre beauté souveraine m'enivre et me bouleverse. Si vous m'aimez comme je vous aime, soyez la comtesse de Montgommery, soyez ma femme.

— Merci, comte, reprit Diane triomphante. Je me rappellerai ces nobles et généreuses paroles. En attendant, vous savez que le vert et le blanc sont mes couleurs.

Jacques transporté baisa la main blanche de Diane, plus fier et plus heureux que si la couronne du monde lui eût appartenu.

Et, le jour suivant, comme François Ier faisait remarquer à Diane de Poitiers que son adorateur nouveau commençait à porter publiquement ses couleurs :

— N'est-ce pas son droit, Sire ? dit-elle en observant le roi de toute la pénétration de son regard, et ne puis-je lui permettre de porter mes couleurs quand il m'offre de porter son nom ?

— Est-il possible ? demanda le roi.

— Cela est certain, Sire, répondit avec assurance la duchesse, qui avait cru un moment qu'elle avait réussi, et que la jalousie chez l'infidèle allait réveiller l'amour.

Mais, après un moment de silence, le roi, en se levant pour rompre là le discours, dit gaiement à Diane :

— S'il en est ainsi, madame, la charge de grand sénéchal étant restée vacante depuis la mort de monsieur de Brézé, votre premier mari, nous la donnerons en présent de noces à monsieur de Montgommery.

Et cependant les trois mois se passèrent ; le comte de Montgommery était plus amoureux que jamais, mais Diane remettait de jour en jour l'exécution de sa promesse.

C'est que fort peu de temps après l'avoir engagée, elle avait remarqué de quel regard la couvait à son tour à l'écart le jeune dauphin Henri. Là-dessus une ambition nouvelle s'était éveillée dans le cœur de l'impérieuse Diane. Le titre de comtesse de Montgommery ne pouvait que couvrir une défaite. Le titre de maîtresse du dauphin était presque un triomphe. — Quoi ! madame d'Etampes, qui parlait toujours dédaigneusement de l'âge de Diane, n'était aimée que du père, et elle, Diane, serait aimée du fils ! A elle la jeunesse, à elle l'espérance, à elle l'avenir. Madame d'Etampes lui avait succédé, mais elle succéderait à madame d'Etampes. Elle se tiendrait devant elle, attendant, patiente et calme, comme une vivante menace... Car Henri serait roi un jour, et Diane toujours belle, et de nouveau reine. C'était une victoire véritable en effet.



Comme vous êtes donc triste !

— Et monsieur de Montgommery pourra l'accepter, reprit fièrement Diane, car je lui serai une fidèle et loyale épouse, et ne lui trahirais pas ma foi pour tous les rois de l'univers.

Le roi s'inclina en souriant sans répondre, et s'éloigna.

Décidément, madame d'Etampes l'emportait.

L'ambitieuse Diane, le dépit au cœur, disait le même jour à Jacques ravi :

— Mon vaillant comte, mon noble Montgommery, je t'aime.

XIX

COMMENT HENRI II DU VIVANT DE SON PÈRE, COMMENÇA A RECUEILLIR SON HÉRITAGE

Le mariage de Diane et du comte de Montgommery fut fixé à trois mois de là, et le bruit public de cette cour médisante et licencieuse fut que, dans la précipitation de sa vengeance, Diane de Poitiers donna des arrhes à son mari futur.

Le caractère de Henri la rendait plus certaine encore. Il n'avait alors que dix-neuf ans, mais il avait pris part à plus d'une guerre ; mais, depuis quatre ans, il était marié à Catherine de Médicis, et cependant il était resté un enfant sauvage et enveloppé. Autant il se montrait entier et hardi à l'équitation, aux armes, aux joutes, et dans tous les exercices qui demandent de la souplesse et de l'adresse, autant il était gauche et embarrassé aux fêtes du Louvre et devant les femmes. Lourd d'esprit et de jugement, il se livrait à qui voulait le prendre. Anne de Montmorency, qui était en froid avec le roi, s'était tourné vers le dauphin, et imposait sans peine au jeune homme tous ses conseils et tous ses goûts d'homme déjà mûr. Il le menait à son gré et le ramenait à son caprice. Enfin, il avait jeté dans cette âme tendre et faible les racines profondes d'un indes-

tructible pouvoir, et s'était emparé de Henri de telle sorte que l'ascendant d'une femme pouvait seul désormais mettre en péril le sien.

Mais il s'aperçut bientôt avec effroi que *son élève* devait être amoureux. Henri négligeait les amitiés dont il l'avait savamment entouré. Henri, de farouche, devenait triste et presque songeur. Montmorency regarda autour de lui, et crut s'apercevoir que Diane de Poitiers était la reine de ses pensées. Il aimait mieux Diane qu'une autre, le brutal gendarme! Dans ses idées grossières, il estimait la courtisane royale plus justement que le chevaleresque Montgommery. Il arrangea son plan sur les instincts vils qu'il devinait chez cette femme, d'après les siens, et, tranquille dès lors, laissa le dauphin soupirer sournoisement pour la grande sénéchale.

C'était bien en effet la beauté qui devait réveiller le cœur engourdi de Henri! Elle était malicieuse, provocante, vivante; sa tête fine avait des mouvements jolis et prompts, son regard brillait de promesses, et toute sa personne avait un attrait magnétique (on disait magique alors), qui devait séduire le pauvre Henri. Il lui semblait que cette femme devait lui révéler la science inconnue d'une vie nouvelle. La sirène était pour lui, sauvage curieux et naïf, attirante et dangereuse comme un mystère, comme un abîme.

Diane sentait tout cela; seulement, elle hésitait encore, par crainte de François Ier dans le passé et du comte de Montgommery dans le présent, à se hasarder dans ce nouvel avenir.

Mais un jour que le roi, toujours galant et empressé, même avec les femmes qu'il n'aimait pas, même avec celles qu'il n'aimait plus, causait avec Diane de Poitiers dans l'embrasure d'une croisée, il aperçut le dauphin qui, d'un œil furtif et jaloux, épiait cet entretien de Diane et de son père.

François appela à haute voix Henri.

— Ah çà! monsieur mon fils, que faites-vous là? approchez-vous donc! lui dit-il.

— Mais Henri, tout pâle et honteux, après une minute d'hésitation entre son devoir et sa peur, au lieu de répondre à l'invitation de son père, prit le parti de s'enfuir comme s'il n'avait pas entendu.

— Oh là! quel garçon sauvage et empêché! dit le roi, comprenez-vous rien, madame Diane, à une timidité semblable? Vous, la déesse des forêts, avez-vous jamais vu daim plus effarouché? ah! le vilain défaut!

— Plaît-il à Votre Majesté que j'en corrige monseigneur le dauphin? reprit Diane en souriant.

— Mais, dit le roi, il serait difficile qu'il eût plus gentil maître au monde et plus doux apprentissage.

— Tenez-le donc pour amendé, Sire, repartit Diane; je m'en charge.

En effet, elle eut bientôt rejoint le fugitif.

Le comte de Montgommery, en service ce jour-là, n'était pas au Louvre.

— Je vous cause donc un effroi bien grand, monseigneur? Diane commença ainsi la conversation — et la conversation continua.

Comment elle la termina, comment elle ne s'aperçut d'aucune des bévues du prince et admira ses moindres mots, comment il la quitta avec la conviction qu'il venait d'être spirituel et charmant, et devint en effet peu à peu près d'elle charmant et spirituel, comment enfin elle fut, dans tous les sens, sa maîtresse, et lui donna en même temps des ordres, des leçons et du bonheur; c'est là la comédie éternelle et intraduisible qui se jouera toujours, mais qui ne s'écrira jamais.

Et Montgommery? Oh! Montgommery aimait trop Diane pour la juger, et s'était donné trop aveuglément pour y voir clair. Chacun glosait déjà à la cour sur les amours nouvelles de madame de Poitiers, que le noble comte en était toujours à ses illusions, entretenues par Diane avec soin. L'édifice qu'elle bâtissait était trop fragile encore pour qu'elle ne redoutât pas toute secousse et tout éclat. Elle gardait donc le dauphin par ambition et le comte par prudence.

XX

DE L'UTILITÉ DES AMIS

Laissons maintenant Aloyse continuer et achever le récit qu'ont posé seulement ces préliminaires.

— Mon mari, le brave Perrot, disait-elle à Gabriel attentif, n'avait pas été sans apprendre les bruits qui couraient publiquement sur madame Diane, et toutes les railleries qu'on faisait de monsieur de Montgommery. Mais il ne savait s'il devait avertir son maître, qu'il voyait confiant et heureux, ou bien, s'il fallait lui cacher la trame odieuse où cette ambitieuse femme l'avait enveloppé. Il me faisait part de ses doutes, car je lui donnais ordinairement de bons conseils, et il avait éprouvé ma discrétion et ma fermeté; mais ici j'étais comme lui bien embarrassée sur le parti à prendre.

Un soir, nous étions dans cette même chambre, monseigneur, Perrot et moi, car le comte de Montgommery ne nous traitait pas en serviteurs, mais en amis, et avait voulu garder, même à Paris, l'habitude patriarcale de nos veillées d'hiver de Normandie, où maîtres et gens se réchauffent au même foyer après le labeur commun du jour. Le comte, pensif et la tête dans sa main, était assis devant le feu. Il allait ordinairement le soir chez madame de Poitiers, mais depuis quelque temps elle lui faisait souvent dire qu'elle était malade et ne pourrait le recevoir. Il songeait à cela sans doute. Perrot raccommodait les courroies d'une cuirasse, et moi je filais.

C'était le 7 janvier 1539, par une soirée froide et pluvieuse, et le lendemain de l'Epiphanie. Rappelez-vous cette date sinistre, monseigneur.

Gabriel fit signe qu'il ne perdait pas un mot, et Aloyse continua:

— Tout à coup on annonça monsieur de Langeais, monsieur de Boutières et le comte de Sancerre, trois gentilshommes de la cour, amis de monseigneur, mais encore plus de madame d'Etampes. Tous trois étaient enveloppés de grands manteaux sombres, et, quoiqu'ils fussent entrés en riant, il me sembla qu'ils apportaient avec eux le malheur, et mon instinct, hélas! ne me trompait guère.

Le comte de Montgommery se leva et alla au-devant des arrivans avec ces façons hospitalières et gracieuses qui lui allaient si bien.

— Soyez les bienvenus, mes amis, dit-il aux trois gentilshommes en leur serrant la main.

Sur un signe, je vins les débarrasser de leurs manteaux, et tous trois prirent place.

— Quelle bonne fortune vous amène donc dans mon logis? continua le comte.

— Un triple pari, répondit monsieur de Boutières, et votre présence ici, mon cher comte, me fait gagner le mien en ce moment.

— Moi, dit monsieur de Langeais, j'avais le mien déjà gagné.

— Et moi, reprit le comte de Sancerre, je gagnerai le mien tout à l'heure; vous allez voir.

— Et qu'aviez-vous donc parié, messieurs? demanda Montgommery.

— Mais, dit monsieur de Boutières, Langeais que voilà avait gagé avec d'Enghien que le dauphin ne serait pas ce soir au Louvre. Nous en arrivons, et avons bien et dûment constaté que d'Enghien avait perdu.

— Quant à de Boutières, reprit le comte de Sancerre, il avait parié avec monsieur de Montejan que vous seriez ce soir chez vous, mon cher comte, et vous voyez qu'il a gagné.

— Et tu as gagné aussi, Sancerre, je t'en réponds, reprit à son tour monsieur de Langeais; car, en somme, les trois paris n'en font qu'un, et nous aurions perdu ou gagné ensemble. Sancerre, monsieur de Montgommery, a gagé cent pistoles contre d'Aussun que madame de Poitiers serait malade ce soir.

Votre père, Gabriel, pâlit affreusement.

— Vous avez gagné, en effet, monsieur de Sancerre, dit-il d'une voix émue; car madame la grande sénéchale m'a fait prévenir tantôt qu'elle ne pourrait recevoir personne ce soir, s'étant trouvée subitement indisposée.

— Là! s'écria le comte de Sancerre, quand je le disais. Vous attesterez à d'Aussun, messieurs, qu'il me doit cent pistoles.

Et tous de rire comme des fous: mais le comte de Montgommery restait sérieux.

— Maintenant, mes bons amis, dit-il avec un accent quelque peu amer, consentirez-vous à m'expliquer cette énigme?

— De grand cœur, ma foi! dit monsieur de Boutières, mais éloignez ces bonnes gens.

Nous étions déjà près de la porte, Perrot et moi: monseigneur nous fit signe de rester.

— Ce sont des amis dévoués, dit-il aux jeunes seigneurs et comme d'ailleurs je n'ai à rougir de rien, je n'ai rien à cacher.

— Soit! dit monsieur de Langeais, cela sent un peu la province; mais la chose vous regarde plus que nous, comte. Aussi bien je suis sûr qu'ils savent déjà le grand secret, car il court la ville, et vous aurez été le dernier à l'apprendre, selon l'usage.

— Mais parlez donc! s'écria monsieur de Montgommery.

— Mon cher comte, reprit monsieur de Langeais, nous allons parler, car cela nous fait peine de voir ainsi tromper un gentilhomme comme nous et un galant homme

comme vous; mais si nous parlons pourtant, c'est à la condition que vous accepterez la révélation avec philosophie, c'est-à-dire en riant; car tout ceci ne vaut pas votre colère, je vous assure, et d'ailleurs votre colère serait ici d'avance désarmée.

— Nous verrons; j'attends, répondit froidement monseigneur.

— Cher comte, dit alors monsieur de Boutières, le plus jeune et le plus étourdi des trois, vous connaissez la mythologie, n'est-il pas vrai? Vous savez l'histoire d'Endymion, sans aucun doute? mais quel âge croyez-vous qu'il ait eu, Endymion, lors de ses amours avec Diane-Phœbé? Si vous vous imaginiez qu'il touchait à la quarantaine, détrompez-vous, mon cher, il n'avait pas même vingt ans, et sa barbe n'était pas poussée. Je tiens le fait de mon gouverneur, qui savait parfaitement la chose. Et voilà justement pourquoi, ce soir, Endymion n'est pas au Louvre; pourquoi dame Luna est couchée et invisible, probablement à cause de la pluie; et pourquoi, enfin, vous êtes chez vous, vous, monseigneur de Montgommery;... d'où il suit que mon gouverneur est un grand homme, et que nous avons gagné nos trois paris. Vive la joie!

— Des preuves? demanda froidement le comte.

— Des preuves! reprit monsieur de Langeais, mais vous pouvez en aller chercher vous-même. Ne demeurez-vous pas à deux pas de la Luna?

— C'est juste. Merci! dit seulement le comte.

Et il se leva. Les trois amis durent se lever aussi, assez refroidis et presque effrayés par cette attitude sévère et morne de monsieur de Montgommery.

— Ah çà! comte, dit monsieur de Sancerre, n'allez pas faire de sottise ni d'imprudence, et souvenez-vous qu'il ne fait pas bon se frotter au lionceau, pas plus qu'au lion.

— Soyez tranquille! répondit le comte.

— Vous ne nous en voulez pas au moins?

— C'est selon, reprit-il.

Il les reconduisit, ou plutôt les poussa jusqu'à la porte, et, en revenant, il dit à Perrot:

— Mon manteau et mon épée.

Perrot apporta épée et manteau.

— Est-ce vrai que vous saviez cela, vous autres? demanda le comte en ceignant son épée

— Oui, monseigneur, répondit Perrot les yeux baissés.

— Et pourquoi ne m'avez-vous pas averti, Perrot?

— Monseigneur!.. balbutia mon mari.

— C'est juste; vous n'étiez pas des amis, vous, mais de bonnes gens seulement.

Il frappa amicalement sur l'épaule de son écuyer. Il était très pâle, mais parlait avec une sorte de tranquillité solennelle. Il dit encore à Perrot:

— Y a-t-il longtemps que ces bruits courent?

— Monseigneur, répondit Perrot, il y a cinq mois que vous aimez madame Diane de Poitiers, puisque votre mariage était fixé au mois de novembre. Eh bien! on assure que monseigneur le dauphin a aimé madame Diane un mois après qu'elle a eu accueilli votre demande. Cependant il n'y a guère plus de deux mois qu'on en parle, et il n'y a pas quinze jours que je le sais. Les bruits n'ont pris de la consistance que depuis l'ajournement du mariage, et l'on ne s'en entretenait que sous le couvert, par peur de monseigneur le dauphin. J'ai battu hier un des gens de monsieur de La Garde, qui avait eu le front d'en rire en dessous devant moi, et le baron de La Garde n'a pas osé me reprendre.

— On n'en rira plus, dit monseigneur avec un accent qui me fit frissonner.

Quand il fut tout prêt, il passa la main sur son front et me dit:

— Aloyse, va me chercher Gabriel, je veux l'embrasser.

Vous dormiez, monseigneur Gabriel, de votre sommeil calme de chérubin, et vous vous mîtes à pleurer quand je vins vous éveiller et vous prendre. Je vous enveloppai dans une couverture et vous apportai ainsi à votre père. Il vous prit dans ses bras, vous regarda quelque temps en silence, comme pour se rassasier de votre vue, puis posa sur vos beaux yeux à demi clos un baiser. Une larme roula en même temps sur votre figure rose, la première larme qu'il eût versée devant moi, cet homme fort et vaillant! Il vous remit ensuite à moi en disant:

— Je te recommande mon enfant, Aloyse.

Hélas! c'est la dernière parole qu'il m'ait adressée. Elle est restée là, et je l'entends toujours.

— Je vais vous accompagner, monseigneur, dit alors mon brave Perrot.

— Non, Perrot, répondit monsieur de Montgommery, il faut que je sois seul; reste.

— Cependant, monseigneur...

— Je le veux, dit-il.

Il n'y avait pas à répliquer quand il parlait ainsi, et Perrot se tut. Le comte nous prit les mains.

— Adieu! mes bons amis, nous dit-il, non! pas adieu! au revoir.

Et puis, il sortit calme et d'un pas assuré, comme s'il devait rentrer au bout d'un quart d'heure.

Perrot ne dit rien; mais, dès que son maître fut dehors, il prit à son tour son manteau et son épée. Nous n'échangeâmes pas une parole, et je n'essayai pas de le retenir: il faisait son devoir en suivant le comte, fût-ce à la mort. Il me tendit les bras, je m'y jetai en pleurant; puis après m'avoir tendrement embrassée, il s'élança sur les traces de monsieur de Montgommery. Tout cela n'avait pas duré une minute, et nous n'avions pas dit un seul mot.

Restée seule, je tombai sur une chaise, sanglotant et priant. La pluie avait redoublé au dehors, et le vent mugissait avec violence. Vous, cependant, monseigneur Gabriel, vous aviez paisiblement repris votre sommeil interrompu, dont vous ne deviez vous réveiller qu'orphelin.

XXI

OU IL EST DÉMONTRÉ QUE LA JALOUSIE A PU ABOLIR QUELQUEFOIS LES TITRES AVANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Ainsi que l'avait dit monsieur de Langeais, l'hôtel de Brézé, que madame Diane habitait alors, n'était qu'à deux pas du nôtre, rue du Figuier-Saint-Paul, où il existe encore, ce logis de malheur.

Perrot suivit de loin son maître, le vit s'arrêter à la porte de madame Diane, frapper, puis entrer. Il s'approcha alors. Monsieur de Montgommery parlait avec hauteur et assurance aux valets, qui essayaient de s'opposer à son passage, prétendant que leur maîtresse était malade dans sa chambre. Mais le comte passa outre, et Perrot profita du trouble pour se glisser à sa suite par la porte restée entr'ouverte. Il connaissait bien les êtres de la maison pour avoir porté plus d'un message à madame Diane. Il monta sans obstacle dans l'obscurité derrière monsieur de Montgommery, soit qu'on ne l'aperçût pas, soit qu'on n'attachât pas d'importance à l'écuyer dès que le maître avait rompu la consigne.

Au haut de l'escalier, le comte trouva deux des femmes de la duchesse tout inquiètes et éplorées, qui lui demandèrent ce qu'il voulait à pareille heure. Dix heures du soir sonnaient en effet à toutes les horloges des environs. Monsieur de Montgommery répondit avec fermeté qu'il voulait voir sur-le-champ madame Diane, qu'il avait des choses graves à lui communiquer sans retard, et que, si elle ne pouvait le recevoir, il attendrait.

Il parlait très haut et de manière à être entendu de la chambre à coucher de la duchesse, qui était proche. L'une des femmes entra dans cette chambre et revint bientôt, disant que madame de Poitiers se couchait, mais qu'elle allait venir parler au comte, et qu'il eût à l'attendre dans l'oratoire.

Le dauphin n'était donc pas là, ou il se conduisait bien peureusement pour un fils de France! Monsieur de Montgommery suivit sans difficulté dans l'oratoire les deux femmes qui le précédaient portant des flambeaux.

Perrot alors, qui était resté tapi dans l'ombre sur les marches de l'escalier, acheva de le gravir et se cacha derrière une tapisserie de haute lisse, dans un grand corridor qui séparait justement la chambre à coucher de madame Diane de Poitiers de l'oratoire où monsieur de Montgommery l'attendait. Au fond de ce vaste couloir, deux portes condamnées avaient donné autrefois, l'une dans l'oratoire, l'autre dans la chambre. Ce fut derrière les portières laissées là pour la symétrie que se glissa Perrot, et il vit avec joie qu'il pourrait, en prêtant l'oreille, entendre à peu de choses près ce qui se passerait dans l'une ou l'autre chambre. Non que mon brave mari fût dirigé par un vulgaire sentiment de curiosité, monseigneur, mais les dernières paroles du comte en nous quittant, et un secret instinct, l'avertissaient que son maître courait un danger, et qu'en ce moment même on lui tendait peut-être un piège, et il voulait rester à portée de le secourir au besoin.

Malheureusement, comme vous allez le voir, monseigneur, aucune des paroles qu'il entendit et qu'il me rapporta depuis, ne peut répandre le moindre jour sur l'obscure et fatale question qui vous préoccupe aujourd'hui.

Monsieur de Montgommery n'avait pas attendu deux minutes, quand madame de Poitiers entra dans l'oratoire et même avec quelque précipitation.

— Qu'est-ce à dire, monsieur le comte? fit-elle, et d'où vient cette invasion nocturne, après la prière que je vous avais adressée de ne pas venir aujourd'hui?

— Je vais vous répondre en deux mots sincères, madame; mais renvoyez vos femmes d'abord. Maintenant écoutez-moi.

Je serai bref. On vient me dire que vous me donnez un rival, que ce rival est le dauphin, et qu'il est chez vous ce soir même.

— Et vous l'avez cru, puisque vous accourez pour vous en assurer? dit madame Diane avec hauteur.

— J'ai souffert, Diane, et j'accours pour chercher auprès de vous un remède à ma souffrance.

— Eh bien! maintenant, reprit madame de Poitiers, vous m'avez vue. Vous savez. qu'ils ont menti, laissez-moi me reposer. Au nom du ciel, sortez, Jacques.

— Non, Diane, dit le comte inquiet sans doute de cet empressement à l'éloigner; car, s'ils ont menti en prétendant que le dauphin était ici, ils n'ont point menti peut-être en assurant qu'il y viendrait ce soir: et je serais bien aise de les convaincre jusqu'au bout de calomnie.

— Ainsi, vous resterez, monsieur?

— Je resterai, madame. Allez vous reposer, si vous êtes malade, Diane. Moi je garderai, si vous le voulez bien, votre sommeil.

— Mais de quel droit enfin feriez-vous cela? monsieur, s'écria madame de Poitiers. A quel titre? Ne suis-je pas libre encore?

— Non, madame, reprit avec fermeté le comte, vous n'êtes plus libre de rendre la risée de la cour un loyal gentilhomme dont vous avez accepté les prétentions.

— Je n'accepterai pas du moins, dit madame Diane, cette prétention dernière. Vous n'avez pas plus le droit de rester ici que les autres n'ont le droit de vous railler. Vous n'êtes pas mon mari, n'est-ce pas? et je ne porte pas votre nom, que je sache?

— Eh! madame! s'écria alors avec une sorte de désespoir monsieur de Montgommery, que m'importe qu'on me raille! Ce n'est pas là la question! mon Dieu! vous le savez bien, Diane; et ce n'est pas mon honneur qui saigne et qui crie, c'est mon amour. Si je m'étais trouvé offensé des moqueries de ces trois fats, j'aurais tiré mon épée, voilà tout. Mais j'en ai eu le cœur déchiré, Diane, et je suis accouru. Ma dignité! ma réputation! Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, pas du tout: il s'agit que je vous aime, que je suis fou, que je suis jaloux; que vous m'aviez dit et prouvé que vous m'aimiez, et que je tuerai quiconque osera toucher à cet amour qui est mon bien, quand ce serait le dauphin, quand ce serait le roi, madame! Je ne m'inquiéterai guère du nom de ma vengeance, je vous assure. Mais aussi vrai que Dieu existe, je me vengerai.

— Et de quoi donc, s'il vous plaît? et pourquoi? demanda derrière monsieur de Montgommery une voix impérieuse.

Et Perrot frissonna; car, à travers le corridor faiblement éclairé, il venait de voir apparaître monsieur le dauphin, actuellement roi; et, derrière le dauphin, la figure railleuse et dure de monsieur de Montmorency.

— Ah! s'écria madame Diane en tombant sur un fauteuil et en se tordant les mains, voilà ce que je redoutais.

Monsieur de Montgommery ne jeta d'abord qu'un cri: Ah! puis, Perrot l'entendit reprendre d'une voix assez calme:

— Monseigneur le dauphin, un seul mot... par grâce! Dites-moi que vous ne venez pas ici parce que vous aimez madame de Poitiers, et parce que madame Diane de Poitiers vous aime.

— Monsieur de Montgommery, répondit le dauphin avec une colère encore contenue, un seul mot, par ordre! Dites-moi que je ne vous trouve pas ici parce que madame Diane vous aime, et parce que vous aimez madame Diane.

La scène se posant ainsi, il n'y avait plus en présence l'héritier du plus grand trône du monde et un simple gentilhomme, mais deux hommes, deux rivaux irrités et jaloux, deux cœurs souffrans, deux âmes déchirées.

— J'étais l'époux accepté et désigné de madame Diane, on le savait, vous le saviez, reprit monsieur de Montgommery, omettant déjà le titre auquel le prince avait droit.

— Promesse en l'air, promesse oubliée! s'écria Henri, et, pour être plus récens que les vôtres peut-être, les droits de mon amour n'en sont pas moins certains, et je les maintiendrai.

— Ah! l'imprudent! il parle de ses droits, tenez! s'écria le comte ivre déjà de jalousie et de rage. Vous osez donc dire que cette femme est à vous?

— Je dis qu'elle n'est pas à vous du moins, reprit Henri. Je dis que je suis chez madame de l'aveu de madame, et qu'il n'en est pas de même de vous, ce me semble. Donc, j'attends impatiemment que vous sortiez, monsieur.

— Si vous êtes si impatient, eh bien! sortons ensemble; c'est tout simple.

— Un défi! s'écria Montmorency, s'avançant alors. Vous osez, monsieur, porter un défi au dauphin de France!

— Il n'y a pas ici de dauphin de France, reprit le comte, il y a un homme qui se prétend aimé de la femme que j'aime, voilà tout

Il fit sans doute un pas vers Henri, car Perrot entendit madame Diane crier:

— Il veut insulter le prince! il veut tuer le prince! à l'aide!

Et, probablement embarrassée du rôle singulier qu'elle jouait, elle s'élança dehors, malgré monsieur de Montmorency qui lui disait qu'elle se rassurât, et qu'ils avaient deux épées contre une et une bonne escorte en bas. Perrot vit madame Diane traverser le corridor et se jeter dans sa chambre tout éplorée, en appelant ses femmes et les gens du dauphin.

Mais sa fuite ne calma pas l'ardeur des deux adversaires, loin de là! et monsieur de Montgommery releva avec amertume le mot d'escorte qui venait d'être prononcé.

— C'est avec l'épée de ses gens, sans doute, dit-il, que monseigneur le dauphin entend venger ses injures?

— Non, monsieur, reprit fièrement Henri, et la mienne me suffira pour châtier un insolent.

Tous deux portaient déjà la main à la poignée de leur épée, mais monsieur de Montmorency intervint.

— Pardon! monseigneur, dit-il; mais celui qui sera peut-être roi demain, n'a pas le droit de risquer sa vie aujourd'hui. Vous n'êtes pas un homme, monseigneur, vous êtes une nation: un dauphin de France ne se bat que pour la France.

— Mais alors, s'écria monsieur de Montgommery, un dauphin de France ne m'arrache pas, lui qui a tout, celle en qui j'ai mis uniquement ma vie, celle qui est pour moi plus que ma patrie, plus que mon honneur, plus que mon enfant au berceau, plus que mon âme immortelle; car elle m'eût fait oublier tout cela, cette femme qui me trompait peut-être! Mais non, elle ne me trompait pas, c'est impossible; je l'aime trop! Monseigneur, pardonnez-moi ma violence et ma folie, et daignez me dire que vous n'aimez pas Diane. Enfin, on ne vient pas chez une femme qu'on aime accompagné de monsieur de Montmorency, et escorté de huit ou dix reîtres! J'aurais dû songer à cela.

— J'ai voulu, dit monsieur de Montmorency, suivre monseigneur ce soir avec une escorte, malgré ses instances, parce qu'on m'avait prévenu secrètement qu'il lui serait tendu un guet-apens aujourd'hui. Je devais pourtant le laisser au seuil de cette maison. Mais les éclats de votre voix, monsieur, arrivant jusqu'à nous, m'ont engagé à passer outre et à ajouter foi jusqu'au bout aux avis des amis inconnus qui m'avaient si à propos mis sur mes gardes.

— Je les connais, moi, ces amis inconnus! dit en riant amèrement le comte. Ce sont les mêmes, sans doute, qui m'ont prévenu aussi que le dauphin serait ici ce soir, et ils ont réussi à souhait dans leur dessein, eux et celle qui les faisait agir. Car madame d'Etampes ne voulait, je le présume, que compromettre par un éclat scandaleux madame de Poitiers. Or, monsieur le dauphin, en n'hésitant pas à venir faire sa visite amoureuse avec une armée, a merveilleusement servi ce plan merveilleux! Ah! vous n'en êtes donc plus, Henri de Valois, à garder le moindre ménagement pour madame de Brézé?... Vous l'affichez donc publiquement pour votre maîtresse officielle? Elle est donc bien réellement et bien authentiquement à vous, cette femme? Il n'y a plus à douter et à espérer! Vous me l'avez bien certainement volée, et avec elle mon bonheur, et avec elle ma vie? Eh bien! tonnerre et sang! je n'ai pas non plus de ménagement à garder, moi. Parce que tu es fils de France, Henri de Valois, ce n'est pas un motif pour n'être plus gentilhomme, et tu me rendras raison de ta forfaiture, ou tu n'es qu'un lâche!

— **Misérable!** s'écria le dauphin en tirant son épée et en marchant sur le comte.

Mais monsieur de Montmorency se jeta de nouveau au-devant de lui.

— Monseigneur! encore une fois, je vous dis qu'en ma présence l'héritier du trône ne croisera pas le fer pour une femelle avec un...

— Avec un gentilhomme plus ancien que toi, premier baron chrétien! interrompit le comte hors de lui. Tout noble d'ailleurs vaut le roi, et les rois n'ont pas toujours été aussi prudens que vous voulez le prétendre, vous autres, et pour cause! Charles de Naples a défié Alphonse d'Aragon; François I[er], ne voilà pas si longtemps, a défié Charles-Quint. C'était roi contre roi: soit! Monsieur de Nemours, le neveu du roi, a appelé un simple capitaine espagnol. — Les Montgommery valent les Valois, et, comme ils se sont alliés plusieurs fois avec les enfans des rois de France ou d'Angleterre, ils peuvent bien se battre avec eux. Les anciens Montgommery portaient de France pure, au deuxième et troisième. Depuis leur retour d'Angleterre, où ils avaient suivi Guillaume le Conquérant, les armes des Montgommery étaient d'azur au lion d'or armé et lampassé d'argent, avec cette devise: *Garde bien!* et trois fleurs de lis sur un fond de gueule. Allons, monseigneur, nos armes sont semblables comme nos épées! un bon mouvement de chevalerie! Ah! si vous l'aimez comme je l'aime, cette femme, et si vous me haïssez comme je vous hais! Mais non: vous n'êtes qu'un

enfant timide, heureux de se cacher derrière son précepteur.

— Monsieur de Montmorency, laissez-moi ! s'écriait le dauphin en se débattant contre monsieur de Montmorency qui le retenait.

— Non, pâques-Dieu ! disait Montmorency, je ne vous laisserai pas battre avec ce furieux. Arrière ! à moi ! cria-t-il dehors à voix haute.

Et l'on entendit distinctement madame Diane, penchée sur l'escalier, crier aussi de toutes ses forces :

— A l'aide ! Montez donc, vous autres : Allez-vous laisser égorger vos maîtres ?

Cette trahison de Dalila, puisque, après tout, ils étaient deux contre monsieur de Montgommery, porta sans doute au dernier degré l'exaspération aveugle du comte. Perrot, glacé de terreur, l'entendit leur dire :

— Faut-il donc le dernier outrage pour vous convaincre, ton entremetteur et toi, Henri de Valois, de la nécessité de me rendre raison ?

Perrot supposa qu'il s'était alors avancé sur le dauphin, et avait levé la main sur lui. Henri poussa un rugissement sourd. Mais monsieur de Montmorency avait probablement retenu le bras du comte, car, tandis qu'il appelait plus fort que jamais : A moi ! à moi ! Perrot, qui ne pouvait voir, entendait le prince s'écrier :

— Son gant a effleuré mon front : il ne peut plus mourir que de ma main. Montmorency !

Tout cela s'était passé avec la rapidité de l'éclair. En ce moment, les hommes de l'escorte entrèrent. Il se fit une lutte acharnée et un grand bruit de piétinemens et de fer. Monsieur de Montmorency criait : — Liez-le, cet enragé ! Et le dauphin : — Ne le tuez pas ! Au nom du ciel ! ne le tuez pas !...

Ce combat trop inégal ne dura pas une minute. Perrot n'eut même pas le temps d'accourir pour aider son maître. En arrivant au seuil de la porte, il vit un des reîtres gisant sur le plancher et deux ou trois autres saignans. Mais le comte désarmé était lié déjà et maintenu par les cinq ou six gens d'armes qui l'avaient assailli à la fois. Perrot, qu'on n'avait pas aperçu dans le tumulte, crut plus utile aux intérêts de monsieur de Montgommery de rester libre et maître d'avertir ses amis ou de le secourir en une occasion plus favorable. Il retourna donc sans bruit à son poste, et là, l'oreille au guet et la main à l'épée, attendit, puisque monsieur de Montgommery n'était ni tué ni même blessé, le moment de se montrer et de le sauver peut-être... car vous allez voir tout à l'heure, monseigneur, que ce n'était ni le courage, ni la hardiesse qui manquaient à mon brave mari. Mais il était aussi sage que vaillant, et savait habilement prendre son avantage. Pour l'instant, il n'y avait qu'à observer ; c'est ce qu'il fit avec sang-froid et attention.

Cependant, monsieur de Montgommery tout garrotté criait encore :

— Ne te le disais-je pas, Henri de Valois, que tu ne ferais qu'opposer dix épées à la mienne, et le courage obéissant de tes soldats à mon insulte ?

— Vous voyez, monsieur de Montmorency ! disait le dauphin tout frémissant.

— Qu'on le bâillonne ! dit monsieur de Montmorency pour toute réponse. Je vous enverrai dire, reprit-il, s'adressant toujours aux gens d'armes, ce qu'il faudra faire de lui. Jusque-là, gardez-le à vue. Vous m'en répondez sur votre tête.

Et il quitta l'oratoire, entraînant le dauphin. Ils traversèrent le corridor où Perrot se tenait caché derrière la tapisserie, et entrèrent chez madame Diane.

Perrot alors passa du côté de l'autre muraille, et colla son oreille à l'autre porte condamnée.

La scène à laquelle il venait d'assister était encore moins épouvantable peut-être que celle qu'il allait entendre.

XXII

QUELLE EST LA PREUVE LA PLUS ÉCLATANTE QUE PUISSE DONNER UNE FEMME QU'UN HOMME N'EST PAS SON AMANT

— Monsieur de Montmorency, disait en entrant le dauphin avec une tristesse courroucée, si vous ne m'aviez pas retenu presque par la force, je serais moins mécontent de moi et de vous que je ne le suis.

— Que monseigneur, répondit Montmorency, me permette de lui dire que c'est parler en jeune homme et non en fils de roi. Vos jours ne vous appartiennent pas. Ils sont à votre peuple, monseigneur, et les têtes couronnées ont d'autres devoirs que les autres hommes.

— Pourquoi donc suis-je alors irrité contre moi-même et comme honteux ? dit le prince. Ah ! c'est vous, madame, reprit Henri, en s'adressant à Diane qu'il venait d'apercevoir sans doute.

Et l'amour-propre blessé l'emportant en ce moment sur l'amour jaloux :

— C'est chez vous et par vous, ajouta-t-il, que j'ai reçu mon premier outrage.

— Hélas ! oui, chez moi, mais ne dites pas par moi, monseigneur, répondit Diane. Est-ce que je n'ai pas souffert autant que vous, et plus que vous ? Est-ce que je ne suis pas innocente de tout ceci ? Est-ce que j'aime cet homme, enfin ? Est-ce que je l'ai jamais aimé ?

Elle le reniait après l'avoir trahi ; c'était tout simple.

— Je n'aime que vous, monseigneur, reprit-elle ; mon âme et ma vie sont à vous tout entières, et mon existence ne date que du jour où vous avez accepté ce cœur qui vous est dévoué. Autrefois pourtant, il se peut... et je me rappelle vaguement que j'avais laissé entrevoir à ce Montgommery quelques espérances. Rien de positif, toutefois, nul engagement certain. Mais vous êtes venu, et tout a été oublié. Et, depuis ce temps, je vous le jure, et croyez-en mes paroles plutôt que les calomnies jalouses de madame d'Etampes et des siens ! depuis ce temps béni, il n'y a pas une des pensées de mon intelligence, pas une des pulsations de mon sang qui n'ait été pour vous, à vous, monseigneur. Cet homme ment, cet homme agit de concert avec mes ennemis, cet homme n'a aucun droit sur celle qui vous appartient si entièrement, Henri. Je connais à peine cet homme, et non seulement je ne l'aime pas, grand Dieu ! mais je le hais et je le méprise. Je ne vous demande pas seulement, tenez ! s'il est mort ou vivant. Je ne m'occupe que de vous. Lui, je le hais !

— Est-ce bien vrai, madame ? dit le dauphin avec un reste de défiance sombre.

— L'épreuve en sera facile et prompte, reprit monsieur de Montmorency. Monsieur de Montgommery est vivant, madame, mais chargé de liens par nos gens, et hors d'état de nuire. Il a grièvement offensé le prince. Cependant le traduire devant des juges est impossible : le jugement pour un crime semblable aurait plus de dangers que le crime même. D'un autre côté, que monseigneur le dauphin se commette en un combat singulier avec cet insolent, la chose est plus impossible encore. Quel est donc là-dessus votre avis, madame ? et que devons-nous faire de cet homme ?

Il y eut un moment de silence plein d'émotion. Perrot suspendait son souffle pour mieux entendre ces paroles qui tardaient tant à sortir. Mais, évidemment, madame Diane avait peur d'elle-même et de ce qu'elle allait dire. Elle hésitait devant son propre arrêt.

Enfin, il fallait parler, et, d'une voix encore assez ferme :

— Monsieur de Montgommery, dit-elle, a commis un crime de lèse-majesté. Monsieur de Montmorency, à quelle peine condamne-t-on les coupables de lèse-majesté ?

— A la mort, répondit le connétable.

— Mon avis est donc que cet homme meure, dit froidement madame Diane.

Tous frissonnèrent, et ce ne fut qu'après une autre pause que monsieur de Montmorency reprit :

— En effet, madame, vous n'aimez pas et n'avez jamais aimé monsieur de Montgommery.

— Mais moi, reprit le dauphin, je veux moins que jamais que monsieur de Montgommery meure.

— C'est aussi mon avis, dit Montmorency, mais non pas, je suppose, pour les mêmes motifs que vous, monseigneur. L'opinion que vous émettez par générosité, je l'approuve par prudence. Monsieur de Montgommery a des amis et des alliés puissans en France et en Angleterre ; on sait de plus à la cour qu'il a dû nous rencontrer ici cette nuit. Si on nous le redemande hautement et bruyamment demain, il ne faut pas que nous n'ayons à produire qu'un cadavre. La noblesse n'entend pas qu'on la traite comme les vilains et qu'on la tue sans cérémonie. Il est nécessaire que nous puissions répondre : — Monsieur de Montgommery est en fuite... ou : — Monsieur de Montgommery est blessé et malade... mais, en tout cas : — Monsieur de Montgommery est vivant ! Et, si l'on nous pousse à la dernière extrémité, si l'on persiste à le réclamer jusqu'au bout, eh bien ! il faut qu'à la rigueur nous soyons libres de le tirer de sa prison ou de son lit, et de le montrer aux calomniateurs. Mais j'espère que la précaution, pour être bonne, n'en sera pas moins inutile. On demandera demain et après-demain monsieur de Montgommery. Mais, dans huit jours, on en parlera moins, et, dans un mois, on n'en parlera plus du tout. Rien n'oublie vite comme un ami, et il faut bien changer de sujet de conversation ! Je trouve donc que le coupable ne doit ni mourir ni vivre : il doit disparaître.

— Soit ! dit le dauphin. Qu'il parte, qu'il quitte la France. Il a des biens et des parens en Angleterre, qu'il s'y réfugie.

— Non pas, monseigneur ! reprit Montmorency. La mort c'est trop, mais l'exil ce n'est pas assez. Voulez-vous, ajouta-

t-il en baissant la voix, que cet homme dise en Angleterre plus qu'en France qu'il vous a menacé d'un geste insultant?

— Oh! ne me rappelez pas cela! s'écria le dauphin les dents serrées.

— Laissez-moi pourtant me le rappeler, monseigneur, afin de vous prémunir contre une imprudente détermination. Il faut, je le répète, que le comte ne puisse rien révéler ni vivant, ni mort. Les hommes de notre escorte sont sûrs, et ne savaient pas d'ailleurs à qui ils avaient affaire. Le gouverneur du Châtelet est mon ami; de plus, muet et sourd comme sa prison, et dévoué au service de Sa Majesté. Que monsieur de Montgommery soit transporté au Châtelet cette nuit même. Un bon cachot nous le gardera ou nous le rendra, comme nous voudrons. Demain il aura disparu, et nous répandrons sur cette disparition les bruits les plus contradictoires. Si ces rumeurs ne tombent pas d'elles-mêmes, si les amis du comte le redemandent avec trop d'instances, ce qui n'est guère probable, et poussent jusqu'au bout une enquête sévère, ce qui m'étonnerait bien, alors nous nous justifions d'un mot en produisant les registres du Châtelet qui prouvent que monsieur de Montgommery, accusé du crime de lèse-majesté, attend en prison l'arrêt régulier de la justice. Puis, cette preuve faite, sera-ce de notre faute si la prison est malsaine, si le chagrin et le remords ont eu trop de prise sur monsieur de Montgommery, et s'il est mort avant d'avoir pu comparaître devant un tribunal?

— Oh! monsieur de Montmorency! reprit le dauphin en frémissant.

— Soyez tranquille, monseigneur, reprit le conseiller du prince, nous n'aurons pas besoin d'en venir à cette extrémité. Les bruits causés par l'absence du comte s'apaiseront tout seuls. Les amis se consoleront et oublieront vite, et monsieur de Montgommery vivra, s'il veut, pour la prison, du moment qu'il sera mort pour le monde.

— Mais n'a-t-il pas un fils? demanda madame Diane.

— Oui, un enfant en bas âge, auquel on dira qu'on ne sait ce qu'est devenu son père, et qui, une fois grand, s'il grandit, ce pauvre orphelin! aura des intérêts à lui, des passions à lui, et ne cherchera plus à approfondir une histoire vieille de quinze ou vingt ans.

— Tout cela est juste et bien combiné, dit madame de Poitiers; allons, je m'incline, j'approuve et j'admire.

— Vous êtes trop bonne en vérité, madame, reprit Montmorency très flatté, et je vois avec plaisir que nous sommes faits pour nous entendre.

— Mais je n'approuve, ni je n'admire, moi! s'écria le dauphin, je désavoue, au contraire, et je m'oppose...

— Désavouez, monseigneur, et vous aurez raison, reprit monsieur de Montmorency, désavouez, mais ne vous opposez pas; blâmez, mais laissez faire. Tout ceci ne vous regarde en rien, et je prends sur moi toute la responsabilité de l'action devant les hommes et devant Dieu.

— Seulement, il y aura désormais un crime entre nous, n'est-ce pas? dit le dauphin, et vous serez plus que mon ami, vous serez mon complice.

— Oh! monseigneur, loin de moi de telles pensées! s'écria l'astucieux ministre. Mais vous ne devez pas plus vous compromettre à châtier le coupable qu'à le combattre. Voulez-vous que nous en référions au roi votre père?

— Non, non; que mon père ignore tout ceci, dit vivement le dauphin.

— Mon devoir, dit monsieur de Montmorency, m'obligerait pourtant à l'avertir, monseigneur, si vous persistiez à croire que le temps des actions chevaleresques dure toujours. Mais tenez, ne précipitons rien, si vous le désirez, et laissons le temps mûrir nos conseils. Assurons-nous seulement de la personne du comte, condition nécessaire à nos desseins ultérieurs quels qu'ils puissent être, et remettons à plus tard toute décision formelle à ce sujet.

— Soit! dit le dauphin dont la volonté faible accepta avec empressement cet atermoiement prétendu, Monsieur de Montgommery aura ainsi le temps de revenir sur un premier emportement irréfléchi, et moi je pourrai aussi songer à loisir à ce que ma conscience et ma dignité m'ordonnent de faire.

— Rentrons donc au Louvre, monseigneur, dit monsieur de Montmorency, et constatons-y bien notre présence. Je vous le renverrai demain, madame, reprit-il en s'adressant à madame de Poitiers avec un sourire; car j'ai pu voir que vous l'aimez d'un amour véritable.

— Mais monseigneur le dauphin en est-il persuadé, lui? dit Diane, et m'a-t-il pardonné le malheur, si peu prévu par moi, de cette rencontre?

— Oui, vous m'aimez, terriblement en effet, Diane, reprit le dauphin pensif, et j'ai trop besoin de croire pour douter, et, le comte eût-il dit vrai, j'ai trop vu à la douleur qui m'a saisi quand je m'imaginais vous avoir perdue, que votre amour est désormais nécessaire à mon existence, et que, quand on vous aime, c'est pour la vie.

— Ah! puissiez-vous dire vrai! s'écria Diane avec un accent passionné, en baisant la main que lui tendait le prince en signe de réconciliation.

— Allons! partons sans plus de retard, dit monsieur de Montmorency.

— Au revoir, Diane.

— Au revoir, mon seigneur, dit la duchesse en séparant ces deux mots avec une expression de charme indicible.

Elle le reconduisit jusqu'au seuil de sa chambre. Tandis que le dauphin descendait l'escalier, monsieur de Montmorency rouvrit la porte de l'oratoire où monsieur de Montgommery gisait toujours, gardé et enchaîné, et, s'adressant au chef des hommes d'armes:

— J'enverrai tout à l'heure, lui dit-il, un homme à moi qui vous informera de ce que vous aurez à faire de votre prisonnier. Jusque-là, surveillez tous ses mouvemens et ne le perdez pas de vue une minute. Vous m'en répondez tous sur votre vie.

— Il suffit, monseigneur, répondit le reître.

— D'ailleurs, j'y veillerai, reprit, de la porte où elle était restée, madame de Poitiers.

— Tous s'éloignèrent, et Perrot, de sa cachette, n'entendit plus que le pas régulier de la sentinelle placée dans l'intérieur de l'oratoire, et qui gardait la porte tandis que ses camarades gardaient le prisonnier.

XXIII

UN DÉVOUEMENT INUTILE

Aloyse, après s'être reposée quelques instans, car elle pouvait respirer à peine au souvenir de cette lugubre histoire, reprit courage, et, sur les sollicitations de Gabriel, acheva son récit en ces termes:

Une heure du matin sonnait au moment où s'éloignaient le dauphin et son peu scrupuleux mentor. Perrot voyait que son maître était perdu sans ressources, s'il laissait au messager de monsieur de Montmorency le temps d'arriver. L'instant d'agir était donc venu pour lui. Il avait remarqué que monsieur de Montmorency n'avait indiqué aucun mot d'ordre, ni aucun signe auquel on pût reconnaître son envoyé. Donc, après avoir attendu une demi-heure environ, afin de rendre probable la rencontre que monsieur de Montmorency pouvait avoir faite de lui, Perrot sortit doucement de sa cachette, descendit d'un pied suspendu quelques marches de l'escalier, les remonta ensuite en marquant, au contraire, nettement le bruit de son pas, et vint frapper à la porte de l'oratoire.

Le plan qu'il avait spontanément conçu était hardi, mais avait, à cause de cette hardiesse même, des chances de réussite.

— Qui est là? demanda la sentinelle.

— Envoyé de monseigneur le baron de Montmorency.

— Ouvrez, dit le chef de la troupe à la sentinelle.

On ouvrit, Perrot entra hardiment et la tête haute.

— Je suis, dit-il, l'écuyer de monsieur Charles de Manffol qui est à monsieur de Montmorency, comme vous savez. Nous rentrions, mon maître et moi, de la garde au Louvre, quand nous avons rencontré sur la Grève monsieur de Montmorency, accompagné d'un grand jeune homme tout enveloppé d'un manteau. Monsieur de Montmorency a reconnu M. de Manffol et l'a appelé. Après quelques instans d'entretien, tous deux m'ont ordonné de venir ici rue du Figuier, chez madame Diane de Poitiers. J'y trouverai, m'ont-ils dit, un prisonnier sur lequel monsieur de Montmorency m'a donné ces instructions que je viens remplir. J'ai demandé pour cela quelques hommes d'escorte; mais il m'a prévenu qu'il y avait déjà ici une force suffisante, et je vois en effet que vous êtes plus nombreux qu'il ne le faut pour appuyer la mission de conciliation qui m'a été confiée. Où est le prisonnier? Ah! le voici! ôtez-lui son bâillon, car il faut que je lui parle et qu'il puisse me répondre.

Le consciencieux chef des estafiers hésitait encore, malgré le ton délibéré de Perrot.

— N'avez-vous pas d'ordre écrit à me remettre? lui dedanda-t-il.

— Écrit-on des ordres sur la place de Grève, à deux heures du matin? répondit Perrot en haussant les épaules; mais monsieur de Montmorency m'avait dit que vous étiez prévenu de mon arrivée.

— C'est vrai.

— Eh bien! quelles chicanes me venez-vous faire, mon brave homme? Çà, éloignez-vous, vous et vos gens; car ce que j'ai à dire à ce seigneur doit rester secret entre lui et moi. Eh! ne m'entendez-vous pas? Reculez, vous autres.

Ils reculèrent, en effet, et Perrot approcha librement de monsieur de Montgommery délivré de son bâillon.

— Mon brave Perrot ! dit le comte qui avait reconnu d'abord son écuyer, comment donc te trouves-tu ici ?

— Vous le saurez, monseigneur, mais nous n'avons pas une minute à perdre ; écoutez-moi.

Il lui raconta en peu de mots la scène qui venait de se passer chez madame Diane, et la résolution que monsieur de Montmorency paraissait avoir prise d'ensevelir à jamais le secret terrible de l'insulte avec l'insulteur. Il fallait donc se soustraire à cette captivité mortelle par un coup désespéré.

— Et que comptes-tu faire, Perrot ? demanda monsieur de Montgommery. Vois, ils sont huit contre nous deux, et nous ne sommes pas ici dans une maison amie, ajouta-t-il avec amertume.

— N'importe ! dit Perrot, laissez-moi faire et dire seulement, et vous êtes sauvé, vous êtes libre.

— A quoi bon ? Perrot, dit tristement le comte. Que ferais-je de la vie et de la liberté ? Diane ne m'aime pas ! Diane me déteste et me trahit !

— Laissez là le souvenir de cette femme, et songez à votre enfant, monseigneur.

— Tu as raison, Perrot, je l'ai trop oublié, mon pauvre petit Gabriel, et Dieu m'en punit avec justice. Pour lui donc, je dois, je veux tenter la dernière chance de salut que tu viens m'offrir, ami. Mais, avant tout, écoute : si elle me manque, cette chance, si l'entreprise, insensée à force d'être audacieuse, que tu vas risquer échoue, je ne veux pas, Perrot, léguer à l'orphelin pour héritage la suite de ma destinée fatale ; je ne veux pas lui imposer, après ma disparition de la vie, les inimitiés redoutables sous lesquelles j'aurai succombé. Jure-moi donc que, si la prison ou la tombe s'ouvre sur moi et si tu survis, Gabriel ne saura jamais par toi comment son père a disparu du monde. S'il connaissait ce secret terrible, il voudrait un jour me venger ou me sauver, et il se perdrait. J'aurai un compte assez grave à rendre à sa mère, sans y ajouter encore ce poids. Que mon fils vive heureux et sans souci du passé de son père ! Jure-moi cela, Perrot, et ne te crois relevé de ce serment que si les trois acteurs de la scène que tu m'as rapportée meurent avant moi, et si le dauphin (qui sera roi sans doute alors), madame Diane et monsieur de Montmorency emportent dans la tombe leur haine toute-puissante et ne peuvent plus rien contre mon enfant. Alors, dans cette hypothèse bien douteuse, qu'il essaie, s'il veut, de me retrouver et de me redemander. Mais, jusque-là, qu'il ignore, autant que les autres, plus que les autres, la fin de son père. Tu me le promets, Perrot ? tu me le jures ? Je ne m'abandonne d'abord à ton dévoûment téméraire et, j'en ai peur, inutile, qu'à cette seule condition, Perrot.

— Vous le voulez, monseigneur ? je le jure donc.

— Sur la croix de ton épée, Perrot, Gabriel ne saura rien par toi de ce dangereux mystère ?

— Sur la croix de mon épée, monseigneur, dit Perrot la main droite étendue.

— Merci ! ami. Maintenant fais ce que tu voudras, mon fidèle serviteur. Je me livre à ton courage et à la grâce de Dieu.

— Du sang-froid et de l'assurance, monseigneur, reprit Perrot. Vous allez voir.

Et, s'adressant au chef des gens d'armes :

— Les paroles que le prisonnier vient de me donner sont satisfaisantes, lui dit-il, vous pouvez le délier et le laisser partir.

— Le délier ? le laisser partir ? répliqua le sbire étonné.

— Eh sans doute ! c'est l'ordre de monseigneur de Montmorency

— Monsieur de Montmorency, reprit l'estafier en hochant la tête, nous a ordonné de garder ce prisonnier à vue, et a dit en partant que nous en répondions sur notre vie. Comment monseigneur de Montmorency peut-il vouloir maintenant mettre ce seigneur en liberté ?

— Comment cela, vous refusez de m'obéir, à moi, parlant en son nom ? dit Perrot sans rien perdre de son assurance.

— J'hésite. Ecoutez donc, vous me commanderiez d'égorger ce seigneur, ou d'aller le jeter à l'eau, ou de le conduire à la Bastille, nous obéirions, mais le relâcher, ce n'est pas dans notre état, cela

— Soit ! répondit Perrot sans se déconcerter. Je vous ai transmis les ordres que j'avais reçus, je me lave les mains du reste Vous répondrez à monsieur de Montmorency des suites de votre désobéissance. Moi, je n'ai plus rien à faire ici, bonsoir !

Et il ouvrit la porte, comme pour s'en aller.

— Eh ! un instant, dit l'estafier, êtes-vous pressé donc ! Ainsi vous m'affirmez que c'est la volonté de monsieur de Montmorency qu'on laisse aller le prisonnier ? vous êtes sûr que c'est bien monsieur de Montmorency qui vous envoie ?

— Niais ! reprit Perrot, comment aurais-je su sans cela qu'il y avait un prisonnier gardé ? Quelqu'un est-il sorti pour le dire, si ce n'est monsieur de Montmorency lui-même ?

— Allons ! on va donc vous délier votre homme, dit le miquelet, mécontent comme un tigre à proie à qui l'on retire son os à déchirer. Que ces grands seigneurs sont changeans, corps Dieu !

— C'est bon. Je vous attends, dit Perrot.

Il resta néanmoins dehors, sur la première marche de l'escalier, la face tournée vers les degrés et son poignard tiré à la main. S'il voyait monter le véritable messager de Montmorency, il ne lui laisserait pas faire un pas de plus.

Mais il ne vit pas et n'entendit pas derrière lui madame Diane, attirée par le bruit des voix, sortir de sa chambre et s'avancer jusqu'à la porte laissée ouverte de l'oratoire. Elle vit qu'on détachait monsieur de Montgommery, qui resta muet d'horreur en l'apercevant.

— Misérables ! s'écria-t-elle, que faites-vous donc là ?

— Nous obéissons aux ordres de monsieur de Montmorency, madame, dit le chef des sbires, nous délions le prisonnier.

— Impossible ! reprit madame de Poitiers. Monsieur de Montmorency n'a pu donner un ordre pareil. Qui vous a apporté cet ordre ?

Les estafiers montrèrent Perrot, qui s'était retourné frappé d'épouvante et de stupeur, en entendant madame Diane. Un rayon de la lampe donnait sur le visage pâle du pauvre Perrot ; madame Diane le reconnut.

— Cet homme ? dit-elle, cet homme est l'écuyer du prisonnier ! Voyez ce que vous alliez faire !

— Mensonge ! reprit Perrot, essayant encore de nier. Je suis monsieur de Mauffol et envoyé ici par monsieur de Montmorency.

— Qui se dit envoyé par monsieur de Montmorency ? dit la voix d'un survenant qui n'était autre que l'envoyé véritable. Mes braves gens, cet homme ment. Voici l'anneau et le sceau des Montmorency, et vous devez d'ailleurs me reconnaître, je suis le comte de Montansier (1). Quoi ! vous avez osé retirer le bâillon du prisonnier et vous le détachez ? Malheureux ! qu'on le bâillonne et qu'on le lie plus solidement encore.

— A la bonne heure ! dit l'estafier en chef, voilà des ordres vraisemblables et intelligibles !

— Pauvre Perrot ! dit seulement le comte.

Il ne daigna pas ajouter un mot de reproche à madame Diane, bien qu'il en eût eu le temps avant que le mouchoir qu'on lui mit entre les dents fût attaché. Peut-être aussi craignit-il de compromettre davantage son brave écuyer. Mais Perrot, malheureusement, n'imita pas sa prudence, et s'adressant à madame Diane avec indignation :

— Bien ! madame, dit-il, vous ne vous arrêtez pas au moins à moitié chemin dans la félonie ! Saint Pierre avait renié trois fois son Dieu ; mais Judas ne l'avait trahi qu'une fois. Vous, depuis une heure vous avez trahi trois fois votre amant. Il est vrai que Judas n'était qu'un homme et vous êtes une femme et une duchesse !

— Emparez-vous de cet homme, s'écria madame Diane furieuse.

— Emparez-vous de cet homme, répéta après elle le comte de Montansier.

— Ah ! je ne suis pas pris encore, s'écria Perrot.

Et, dans une passe si désespérée, il fit un coup de désespoir, s'élança et bondit jusqu'à monsieur de Montgommery, et du tranchant de son poignard commença à couper ses liens, en lui criant :

— Aidez-vous, monseigneur, et vendons-leur cher notre vie.

— Mais il eut seulement le temps de lui délivrer le bras gauche ; car il ne pouvait que se défendre imparfaitement, tout en essayant de couper les cordes du comte. Dix épées écartèrent la sienne. Entouré et frappé de toutes parts, un coup violent qu'il reçut entre les épaules le jeta aux pieds de son maître, et il tomba sans connaissance et comme mort.

---

(1) Le jeune comte de Montansier préludait ainsi par l'arrestation de Montgommery à l'assassinat de Lignerolles. On sait que M. de Lignerolles ayant rapporté à Charles IX que le duc d'Anjou, son maître, lui avait confié le secret dessein qu'on avait de se défaire des chefs huguenots, le roi détermina son frère à faire tuer Lignerolles pour prévenir toute indiscrétion. Le comte de Montansier se chargea de l'exécution avec quatre ou cinq autres gentilshommes-bourreaux, qui tous périrent misérablement par la suite. « En quoi, dit Brantôme, doit-on bien prendre garde quand on « tue un homme mal à propos ; car guère n'a-t-on vu de tels meurtres « qu'ils n'aient été vengés par la permission de Dieu *lequel nous a donné « une épée au côté* pour en user et non pour en abuser. «

XXIV

QUE LES TACHES DE SANG NE S'EFFACENT JAMAIS COMPLÈTEMENT

Ce qui se passa depuis, Perrot l'ignorait.

Quand il revint à lui, la première impression qu'il ressentit fut une impression de froid. Il rappela ses idées alors, rouvrit les yeux et regarda autour de lui : c'était toujours la nuit profonde. Il se trouvait étendu sur la terre mouillée, et un cadavre gisait à son côté. A la lueur de la petite lampe toujours allumée dans la niche de la statue de la Vierge, il reconnut qu'il était dans le cimetière des Innocens. Le cadavre jeté près de lui était celui du garde tué par monsieur de Montgommery. On avait cru mon pauvre mari mort, sans doute...

Il essaya de se lever : mais alors l'atroce douleur de ses blessures se réveilla. Pourtant, en rassemblant toutes ses forces avec un courage surhumain, il parvint à se dresser debout et à faire quelques pas. En ce moment, la lueur d'un falot étoila l'ombre profonde, et Perrot vit venir deux hommes de mauvaise mine, portant bêches et pioches avec eux.

— On nous a dit au bas de la statue de la Vierge, dit l'un des deux hommes

— Voici nos gaillards, reprit le second, en apercevant le soldat. Mais non, il n'y en a qu'un.

— Eh bien ! cherchons l'autre.

Les deux fossoyeurs éclairèrent avec leur lanterne le sol avoisinant. Mais Perrot avait eu la force de se traîner derrière une tombe assez éloignée de l'endroit où ils cherchaient.

— Le diable aura emporté notre homme, dit l'un des fossoyeurs, qui paraissait jovial

— Oh ! reprit l'autre en frissonnant, ne dis donc pas de pareilles choses, toi, à pareille heure et en pareil lieu !

Et il se signa avec toutes les marques de l'effroi.

— Allons ! il n'y en a décidément qu'un, dit le premier fossoyeur. Que faire en somme ? Bah ! enterrons toujours celui qui reste ; nous dirons que son ami s'était échappé ; ou peut-être, avait-on mal compté.

Ils se mirent à creuser une fosse, et Perrot, qui s'éloignait pas à pas en chancelant, entendit encore avec joie le fossoyeur gai dire à son camarade :

— J'y songe, si nous avouons n'avoir trouvé qu'un corps et creusé qu'une fosse, l'homme ne nous donnera peut-être que cinq pistoles au lieu de dix. Est-ce que le mieux, pour notre intérêt, ne serait pas de taire cette fuite bizarre du second cadavre ?

— Oui, faitau ! répondit le fossoyeur pieux. Nous nous contenterons de dire que nous avons achevé la besogne, et nous n'aurons pas menti.

Cependant Perrot, non sans de mortelles défaillances avait atteint la rue Aubry-le-Boucher. Là, il vit passer une charrette de maraîcher qui revenait du marché, et demanda à l'homme qui la conduisait où il allait.

— A Montreuil, répondit l'homme.

— Alors, seriez-vous assez charitable pour me laisser asseoir sur le bord de votre charrette jusqu'au coin de la rue Geoffroy-L'Asnier, dans la rue Saint-Antoine, où je demeure !

— Montez, dit le maraîcher.

Perrot fit ainsi, sans trop de fatigue, le chemin qui le séparait du logis, et pourtant, dix fois pendant la route, il crut qu'il allait passer de vie à trépas. Enfin, à la rue Geoffroy-L'Asnier, la voiture s'arrêta.

— Holà ! vous voilà chez vous, l'ami, dit le maraîcher.

— Merci ! mon brave homme, dit Perrot.

Il descendit tout trébuchant, et fut obligé de s'appuyer contre la première muraille qu'il rencontra.

— Le compagnon a bu un coup de trop, reprit le paysan. Hé ! dia ! la grise !

Il s'éloigna en chantant la chanson, alors toute nouvelle, de maître François Rabelais, le joyeux curé de Meudon :

> O Dieu, père Paterne
> Qui muas l'eau en vin,
> Fais de mon cul lanterne
> Pour luire à mon voisin...

Perrot mit une heure pour venir de la rue Saint-Antoine à la rue des Jardins. Heureusement les nuits de janvier sont longues ! Il ne rencontra encore personne et arriva vers les six heures.

Malgré le froid, monseigneur, l'inquiétude m'avait tenue toute la nuit debout à la fenêtre ouverte. Au premier appel de Perrot, je courus donc à la porte et lui ouvris.

— Silence ! sur ta vie ! me dit-il tout d'abord. Aide-moi à monter jusqu'à notre chambre ; mais surtout pas un cri, pas un mot.

Il marcha, soutenu par moi, qui le voyant blessé n'osais pourtant pas parler, suivant sa défense, mais pleurais à petit bruit. Quand nous fûmes arrivés et que j'eus défait ses habits et ses armes, le sang du malheureux couvrait mes mains, et ses plaies m'apparurent larges et béantes. Il prévint mon cri d'un geste impérieux, et prit sur le lit la position qui le faisait le moins souffrir.

— Du moins laisse que je fasse venir un chirurgien, lui dis-je en sanglotant.

— Inutile ! me dit-il. Tu sais que je m'y connais un peu en chirurgie. Une de mes blessures pour le moins, celle au-dessous du cou, est mortelle ; et je ne vivrais déjà plus, je crois, si quelque chose de plus fort que la douleur ne m'avait soutenu, et si Dieu qui punit les assassins et les traîtres n'avait prolongé ma fin de quelques heures pour servir à ses desseins futurs. Bientôt la fièvre me va prendre, et tout sera dit. Nul médecin au monde ne peut rien à cela.

Il parlait avec des efforts pénibles. Je le suppliai de se reposer un peu.

— C'est juste, me dit-il et je dois ménager mes dernières forces. Donne-moi seulement de quoi écrire.

Je lui apportai ce qu'il demandait. Mais il ne s'était pas aperçu qu'un coup d'épée lui avait déchiré la main droite. Il n'écrivait d'ailleurs que difficilement ; il dut jeter là plume et papier.

— Allons ! je parlerai, dit-il, et Dieu me laissera vivre jusqu'à ce que j'aie achevé. Car enfin, s'il frappe, ce Dieu juste ! les trois ennemis de mon maître dans leur puissance ou dans leur vie, qui sont les biens périssables des méchans, il faut que monsieur de Montgommery puisse être sauvé, lui, par son fils.

— Alors, monseigneur, reprit Aloyse, Perrot me raconta toute la lugubre histoire que je viens de vous dérouler. Il y fit cependant de longues et fréquentes interruptions, et, quand il se sentait trop épuisé pour continuer, il m'ordonnait de le quitter et de descendre me montrer aux gens de la maison. Je parus, et sans peine, hélas ! très inquiète du comte et de mon mari. Je les envoyais tous prendre des informations au Louvre, puis chez tous les amis de monsieur le comte de Montgommery successivement, puis, chez ses simples connaissances. Madame de Poitiers répondit qu'elle ne l'avait pas vu et monsieur de Montmorency qu'il ne savait de quoi on venait l'ennuyer.

Ainsi, tout soupçon fut écarté de moi, ce que voulait Perrot, et ses meurtriers purent croire leur secret enseveli dans le cachot du maître et dans la fosse de l'écuyer.

Quand j'avais pour quelque temps écarté les serviteurs, et que je vous avais confié à l'un deux, monseigneur Gabriel, je remontais auprès de mon pauvre Perrot qui reprenait courageusement son récit.

Vers le milieu du jour, les horribles souffrances qu'il avait endurées jusque-là parurent s'apaiser un peu. Il parlait plus aisément et avec une sorte d'animation. Mais comme je me réjouissais de ce mieux :

— Ce mieux, me dit-il en souriant tristement, c'est la fièvre que je t'avais annoncée. Mais, Dieu merci ! j'ai achevé de te dérouler l'affreuse trame. Maintenant tu sais ce que Dieu et les trois assassins savaient seuls, et ton âme fidèle, ferme et vaillante saura garder, j'en suis sûr, ce secret de mort et de sang jusqu'au jour où, je l'espère, il te sera permis de le révéler à qui de droit. Tu as entendu le serment qu'a exigé de moi monsieur de Montgommery, tu vas me répéter ce serment, Aloyse.

Tant qu'il y aura danger pour Gabriel à savoir son père vivant, tant que les trois ennemis tout-puissans qui ont tué mon maître seront laissés en ce monde par le courroux de Dieu, tu te tairas, Aloyse. Jure-le à ton mari qui va mourir.

— Je jurai en pleurant, et c'est ce serment sacré que je viens de trahir, monseigneur ; car vos trois ennemis, plus puissans et plus redoutables que jamais, vivent encore. Mais vous alliez mourir, et si vous voulez user de ma révélation avec prudence et sagesse, ce qui devait vous perdre peut sauver votre père et vous. Pourtant, répétez-moi, monseigneur, que je n'ai pas commis un crime irrémissible, et qu'à cause de l'intention, Dieu et mon cher Perrot pourront me pardonner mon parjure.

— Il n'y a pas de parjure en tout ceci, sainte femme, reprit Gabriel, et toute ta conduite n'est que dévouement et héroïsme. Mais achève ! achève !

— Perrot, continua Aloyse, ajouta encore :

— Quand je n'y serai plus, chère femme, tu feras prudemment de fermer cette maison, de congédier les serviteurs et de t'en aller à Montgommery avec Gabriel et notre enfant. Et même, à Montgommery, n'habite pas le château, retire-toi dans notre petite maison, et élève l'héritier des nobles comtes, sinon tout à fait secrètement, du moins sans faste et sans bruit, de façon à ce que ses amis le connaissent et à ce que ses ennemis l'oublient. Toutes nos bonnes gens de

là-bas, et l'intendant et le chapelain, t'aideront dans le grand devoir que le seigneur t'impose. Il vaudra peut-être mieux que Gabriel lui-même, jusqu'à dix-huit ans, ignore le nom qu'il porte, et sache seulement qu'il est gentilhomme. Tu verras. Notre digne chapelain et le seigneur de Vimoutiers, tuteur-né de l'enfant, te donneront leurs conseils. Mais à ces amis sûrs eux-mêmes cache le récit que je viens de te faire. Borne-toi à dire que tu crains pour Gabriel les ennemis puissans de son père.

Perrot ajouta encore toutes sortes d'avertissemens qu'il

Comme une défaillance allait prendre mon pauvre Perrot, et qu'il insistait pour avoir ma parole, je lui promis tout ce qu'il voulut. Vers le soir, le délire s'empara de lui; puis, d'épouvantables douleurs se succédèrent. Je me frappais la poitrine de désespoir de ne pouvoir le soulager, mais il me faisait signe que tout serait inutile.

Enfin, brûlé par la fièvre et dévoré d'atroces souffrances, il me dit :

— Aloyse, donne-moi à boire ; une goutte d'eau seulement.



On nous a dit au bas de la statue.

me répétait en mille façons jusqu'à ce que les souffrances le reprirent, mêlées d'abattemens non moins douloureux. Et cependant, il profitait encore du moindre moment de calme pour m'encourager et me consoler.

Il me dit aussi et me fit promettre une chose qui n'exigea pas de moi le moins d'énergie, je l'avoue, et ne me causa pas le moins d'angoisses.

— Pour monsieur de Montmorency, me dit-il, je suis enseveli au cimetière des Innocens. Il faut donc que je sois disparu avec le comte. Si une trace de mon retour ici se retrouvait, tu serais perdue, Aloyse, et Gabriel avec toi, peut-être ! Mais tu as le bras robuste et le cœur vaillant. Quand tu m'auras fermé les yeux, rassemble toutes les forces de ton âme et de ton corps, attends le milieu de la nuit, et, dès que tout le monde ici, après les fatigues de cette journée sera endormi, descends mon corps dans l'ancien caveau funéraire des seigneurs de Brissac auxquels cet hôtel a autrefois appartenu. Personne ne pénètre plus dans cette tombe abandonnée et tu en trouveras la clef rouillée dans le grand bahut de la chambre du comte. J'aurai ainsi une sépulture consacrée, et, bien qu'un simple écuyer soit indigne de reposer parmi tant de grands seigneurs, après la mort, n'est-ce pas? Il n'y a que des chrétiens.

— Je lui avais déjà offert, dans mon ignorance, d'étancher cette soif ardente dont il disait souffrir, mais il m'avait toujours refusé. Je m'empressai donc d'aller chercher un verre que je lui tendis.

Avant de le prendre :

— Aloyse, me dit-il, un dernier baiser et un dernier adieu !... et souviens-toi ! souviens-toi !

Je couvris son visage de baisers, et de larmes. Il me demanda ensuite le crucifix et posa ses lèvres mourantes sur les clous de la croix de Jésus, en disant seulement : O mon Dieu ! ô mon Dieu ! Puis, me serrant la main d'une faible et dernière étreinte, il prit le verre que je lui offrais. Il n'en but qu'une gorgée, fit un soubresaut violent, et retomba sur l'oreiller.

Il était mort.

Je passai le reste de la soirée dans les prières et dans les larmes. Cependant j'allai, comme d'habitude, présider à votre coucher, monseigneur. Personne, bien entendu, ne s'étonna de ma douleur. La consternation était dans la maison, et tous les fidèles serviteurs pleuraient le comte et leur bon camarade Perrot.

Pourtant, vers deux heures de la nuit, nul bruit ne se fit plus entendre, et moi seule veillais. Je lavai le sang

dont le corps de mon mari était couvert, je l'enveloppai d'un drap, et me recommandant à Dieu, je me mis à descendre ce cher fardeau, plus lourd encore à mon cœur qu'à mon bras. Quand mes forces défaillaient, je m'agenouillais auprès du cadavre et je priais.

Enfin, au bout d'une demi-heure éternelle, j'arrivai à la porte du caveau. Quand je l'ouvris, non sans peine, un vent glacé éteignit la lampe que je portais et faillit me suffoquer. Néanmoins, je revins à moi, je rallumai ma lampe, et je déposai le corps de mon mari dans une tombe restée ouverte et vide et qui semblait attendre ; puis, après avoir baisé une dernière fois son linceul, je fis retomber le lourd couvercle de marbre, qui séparait de moi à jamais le cher compagnon de ma vie. Le bruit de la pierre sur la pierre me causa une telle épouvante, que, me donnant à peine le temps de refermer la porte du caveau, je pris la fuite et ne m'arrêtai que dans ma chambre où je tombai à demi-morte sur une chaise. Cependant, avant le jour, il me fallut encore brûler les draps et les linges sanglans qui auraient pu me trahir. Mais, quand le matin parut, ma dure besogne était achevée, et il ne restait pas une seule trace des événemens de la veille et de la nuit. J'avais tout fait disparaître avec le soin d'une criminelle qui ne veut pas laisser de traces et de souvenir à son crime.

Seulement tant d'efforts m'avaient épuisée, et je tombai malade. Mais mon devoir était de vivre pour les deux orphelins que la Providence avait confiés à ma seule protection, et je vécus, monseigneur.

— Pauvre femme ! pauvre martyre ! dit Gabriel en serrant la main d'Aloyse dans les siennes.

— Un mois après, poursuivit la nourrice, je vous emportais à Montgommery, suivant les dernières instructions de mon mari.

Du reste, ce que monsieur de Montmorency avait prévu était arrivé. Il ne fut bruit à la cour pendant une semaine que de l'inexplicable disparition du comte de Montgommery et de son écuyer ; puis, on en parla moins ; puis, la prochaine arrivée de l'empereur Charles-Quint, qui devait traverser la France pour aller punir les Gantois, fut l'unique sujet de toutes les conversations.

C'est au mois de mai de la même année, cinq mois après la mort de votre père, monseigneur, que Diane de Castro naquit.

— Oui ! reprit Gabriel pensif ; et madame de Poitiers était-elle à mon père ? a-t-elle aimé le dauphin après lui, en même temps que lui ?... questions sombres, que les bruits médisans d'une cour oisive ne suffisent pas à résoudre... Mais mon père vit ! mon père doit vivre ! et je le retrouverai, Aloyse. Il y a maintenant en moi deux hommes, un fils et un amant qui sauront le retrouver.

— Dieu le veuille ! dit Aloyse.

— Et tu n'as rien appris depuis, nourrice, dit Gabriel, sur la prison où ces misérables avaient pu enfouir mon père ?

— Rien, monseigneur, et le seul indice que nous ayons là-dessus est cette parole de monsieur de Montmorency recueillie par Perrot que le gouverneur du Châtelet était un ami dévoué à lui et dont il pouvait répondre.

— Le Châtelet ! s'écria Gabriel, le Châtelet !

Et le rapide éclair d'un souvenir horrible lui montra tout à coup le morne et désolé vieillard qui ne devait jamais prononcer une parole, et qu'il avait vu, avec un remuement de cœur si étrange, dans l'un des plus profonds cachots de la prison royale.

Gabriel se jeta dans les bras d'Aloyse en fondant en larmes.

XXV

LA RANÇON HÉROÏQUE

Mais le lendemain, 12 août, ce fut d'un pas ferme et avec un visage calme que Gabriel de Montgommery s'achemina vers le Louvre pour demander audience au roi.

Il avait longuement débattu avec Aloyse et avec lui-même ce qu'il devait faire et dire. Convaincu que la violence ne servirait avec un adversaire couronné qu'à lui attirer le sort de son père, Gabriel avait résolu d'être net et digne, mais modéré et respectueux. Il demanderait, il n'exigerait pas. Ne serait-il pas toujours temps de parler haut, et ne fallait-il pas d'abord voir si dix-huit ans écoulés n'avaient pas émoussé la haine de Henri II ?

Gabriel, en prenant une détermination pareille, montrait autant de sagesse que de prudence qu'en pouvait admettre le parti hardi auquel il s'était arrêté.

Les circonstances allaient d'ailleurs lui prêter une aide inattendue.

En arrivant dans la cour du Louvre, suivi de Martin-Guerre, du véritable Martin-Guerre pour cette fois, Gabriel remarqua bien une agitation inusitée, mais il regardait trop fixement sa pensée pour considérer avec attention les groupes affairés et les visages attristés qui bordaient tout son chemin.

Pourtant, il dut bien reconnaître sur son passage une litière aux armes des Guise, et saluer le cardinal de Lorraine, qui descendait, tout animé, de sa litière.

— Eh ! c'est vous, monsieur le vicomte d'Exmès, dit Charles de Lorraine, vous voilà donc remis tout à fait ? Tant mieux ! tant mieux ! monsieur mon frère me demandait encore de vos nouvelles avec beaucoup d'intérêt dans sa dernière lettre.

— Monseigneur, tant de bonté !... répondit Gabriel.

— Vous la méritez par tant de bravoure ! dit le cardinal. Mais où allez-vous donc si vitement ?

— Chez le roi, monseigneur.

— Hum ! le roi a bien d'autres affaires que de vous recevoir, mon jeune ami. Tenez, je vais aussi chez Sa Majesté, qui vient de me mander tout à l'heure. Montons ensemble, je vous introduirai et vous me prêterez votre jeune bras. Aide pour aide. C'est cela même justement que je vais dire à l'instant à Sa Majesté ; car vous savez la triste nouvelle, je suppose ?

— Non, vraiment ! répondit Gabriel, j'arrive de chez moi, et j'ai seulement remarqué en effet, une certaine agitation.

— Je crois bien ! dit le cardinal. Monsieur de Montmorency a fait des siennes là-bas à l'armée. Il a voulu voler au secours de Saint-Quentin assiégé, le vaillant connétable ! Ne montez pas si vite, monsieur d'Exmès, je vous prie, je n'ai plus vos jambes de vingt ans. Je disais donc qu'il a offert aux ennemis la bataille, l'intrépide connétable ! C'était avant-hier, 10 août, jour de la Saint-Laurent. Il avait des troupes égales à peu près en nombre à celles des Espagnols, une cavalerie admirable et l'élite de la noblesse française. Eh bien ! il a si habilement arrangé les choses, l'expérimenté capitaine ! qu'il a essuyé dans les plaines de Gibercourt et de Lizerolles une épouvantable défaite, qu'il est pris lui-même et blessé, et, avec lui, tous ceux des chefs et généraux qui ne sont pas restés sur le champ de bataille. Monsieur d'Enghien est de ces derniers, et, de toute l'infanterie, il n'est pas revenu cent hommes. Et voilà pourquoi, monsieur d'Exmès, vous voyez tout le monde si préoccupé, et pourquoi Sa Majesté me fait mander sans doute.

— Grand Dieu ! s'écria Gabriel, frappé, même au milieu de sa douleur personnelle, de ce grand désastre public, grand Dieu ! est-ce que les journées de Poitiers et d'Azincourt peuvent vraiment revenir pour la France ! Mais Saint-Quentin, monseigneur ?...

— Saint-Quentin, répondit le cardinal, tenait encore au départ du courrier ; et le neveu du connétable, monsieur l'amiral Gaspard de Coligny, qui défend la ville, avait juré d'atténuer la bévue de son oncle, en se laissant ensevelir sous les débris de la place plutôt que de la rendre. Mais j'ai bien peur qu'à l'heure qu'il est il ne soit enseveli déjà, et le dernier rempart qui arrête l'ennemi emporté.

— Mais alors le royaume serait perdu ! dit Gabriel.

— Que Dieu protège la France ! reprit le cardinal, mais nous voici chez le roi, nous allons voir ce qu'il va faire pour se protéger lui-même.

Les gardes, comme de raison, laissèrent passer en s'inclinant le cardinal, l'homme nécessaire de la situation, et celui dont le frère pouvait seul encore sauver le pays. Charles de Lorraine, suivi de Gabriel, entra sans opposition chez le roi, qu'il trouva seul avec madame de Poitiers, et plongé dans la consternation. Henri, en voyant le cardinal, se leva et vint avec empressement à sa rencontre.

— Que votre Éminence soit la bien arrivée ! dit-il ! Eh bien ! monsieur de Lorraine, quelle affreuse catastrophe ! Qui l'eût dit, je vous le demande ?

— Moi, sire, répondit le cardinal, si Votre Majesté me l'eût demandé il y a un mois, lors du départ de monsieur de Montmorency...

— Pas de récrimination vaine ! mon cousin, dit le roi ; il ne s'agit pas du passé, mais de l'avenir si menaçant, du présent si périlleux. Monsieur le duc de Guise est en route pour venir d'Italie, n'est-ce pas ?

— Oui, sire, et il doit être à Lyon maintenant.

— Dieu soit loué ! s'écria le roi. Eh bien ! Monsieur de Lorraine, je remets aux mains de votre illustre frère le salut de l'État. Ayez, vous et lui, pour ce glorieux but plein pouvoir et autorité souveraine. Soyez rois comme moi et plus que moi. Je viens d'écrire moi-même à monsieur de Guise, pour hâter son retour ici. Voici la lettre. Que Votre Éminence veuille bien en écrire une aussi et peigne à son frère l'horrible situation où nous sommes et la nécessité de ne pas perdre une minute, si l'on veut encore préserver la France. Dites bien à monsieur de Guise que je m'abandonne à lui entièrement. Écrivez, monsieur le Cardinal, écrivez vite, je vous prie. Vous n'avez pas besoin de sortir d'ici. Tenez, là, dans ce cabinet, vous trouverez tout ce qu'il faut

vous savez. Le courrier, botté et éperonné, attend en bas, déjà en selle. Allez, de grâce! monsieur le Cardinal! Allez! une demi-heure de plus ou de moins peut tout sauver ou tout perdre.

— J'obéis à Votre Majesté, répondit le cardinal en se dirigeant vers le cabinet, et mon glorieux frère obéira comme moi, car sa vie appartient au roi et au royaume; cependant, qu'il réussisse ou qu'il échoue, Sa Majesté voudra bien se rappeler plus tard qu'elle lui a confié le pouvoir dans une situation désespérée.

— Dites dangereuse, reprit le roi, mais ne dites pas désespérée. Enfin, ma bonne ville de Saint-Quentin et son brave défenseur monsieur de Coligny tiennent encore?

— Ou du moins tenaient il y a deux jours, dit Charles de Lorraine. Mais les fortifications étaient dans un pitoyable état, mais les habitans affamés parlaient de se rendre; et, Saint-Quentin au pouvoir de l'Espagnol aujourd'hui, Paris est à lui dans huit jours. N'importe, Sire! je vais écrire à mon frère, et vous savez dès à présent que ce qui est seulement possible à un homme, monsieur de Guise le fera

Et le cardinal, saluant le roi et madame Diane, entra dans le cabinet pour écrire la lettre que lui demandait Henri.

Gabriel était resté à l'écart tout pensif sans être aperçu. Son cœur jeune et généreux était profondément touché de cette extrémité terrible où la France était réduite. Il oubliait que c'était monsieur de Montmorency, son plus cruel ennemi, qui était vaincu, blessé et prisonnier. Il ne voyait plus pour le moment en lui que le général des troupes françaises. Enfin, il songeait presque autant aux dangers de la patrie qu'aux douleurs de son père. Le noble enfant avait de l'amour pour tous les sentiments et de la pitié pour toutes les infortunes, et quand le roi, après la sortie du cardinal, retomba désolé sur son fauteuil, le front dans les mains, en s'écriant:

— O Saint-Quentin! c'est là qu'est maintenant la fortune de la France. Saint-Quentin! ma bonne ville! si tu pouvais résister seulement huit jours encore, monsieur de Guise aurait le temps de revenir, la défense pourrait s'organiser derrière tes murailles fidèles! tandis que, si elles tombent, l'ennemi marche sur Paris, et tout est perdu. Saint-Quentin! oh! je te donnerais pour chacune de tes heures de résistance un privilège et pour chacune de tes pierres écroulées un diamant, si tu pouvais résister seulement huit jours encore!

— Sire: elle résistera, et plus de huit jours! dit en s'avançant Gabriel.

Il avait pris son parti, un parti sublime!

— Monsieur d'Exmès! s'écrièrent en même temps Henri et Diane; le roi avec surprise et Diane avec dédain.

— Comment êtes-vous ici, monsieur? demanda sévèrement le roi.

— Sire, je suis entré avec son Eminence.

— C'est différent, reprit Henri, mais que disiez-vous donc, monsieur d'Exmès! que Saint-Quentin pourrait résister, je crois?

— Oui, sire, et vous disiez, vous, que, si elle résistait, vous lui donneriez libertés et richesses.

— Je le dis encore, reprit le roi.

— Eh bien? ce que vous accorderiez, sire, à la ville qui se défendrait, le refuseriez-vous à l'homme qui la ferait se défendre; à l'homme dont l'énergique volonté s'imposerait à la cité tout entière, et qui ne la rendrait que lorsque le dernier pan de mur tomberait sous le canon ennemi. La faveur que vous demanderait alors cet homme, qui vous aurait donné ces huit jours de répit, et votre royaume par conséquent, sire, la lui feriez-vous attendre? et marchanderiez-vous une grâce à qui vous aurait rendu un empire?

— Non, certes! s'écria Henri, et tout ce que peut un roi, cet homme l'aurait.

— Marché conclu! sire, car non seulement un roi peut, mais un roi doit pardonner, et c'est un pardon et non point des titres ou de l'or que cet homme vous demande.

— Mais où est-il? quel est-il ce sauveur? dit le roi?

— Il est devant vous, sire. C'est moi, votre simple capitaine des gardes, mais qui sens dans mon âme et dans mon bras une force surhumaine, qui vous prouverai que je ne me vante pas en m'engageant à sauver à la fois mon pays et mon père.

— Votre père! monsieur d'Exmès? reprit le roi étonné.

— Je ne m'appelle pas monsieur d'Exmès, dit Gabriel. Je suis Gabriel de Montgommery, fils du comte Jacques de Montgommery, que vous devez vous rappeler, sire.

— Le fils du comte de Montgommery! s'écria en se levant le roi, qui pâlit.

Madame Diane recula aussi son fauteuil avec un mouvement de terreur.

— Oui, sire, reprit tranquillement Gabriel. Je suis le vicomte de Montgommery, qui en échange du service qu'il vous rendra en maintenant huit jours Saint-Quentin, vous demande seulement la liberté de son père.

— Votre père, monsieur! dit le roi, votre père est mort, a disparu, que sais-je? J'ignore, moi, où est votre père?

— Mais, moi, sire, je le sais, reprit Gabriel qui surmonta une appréhension terrible. Mon père est au Châtelet depuis dix-huit ans, attendant la mort divine ou la pitié royale. Mon père est vivant, j'en suis sûr. Pour son crime, je l'ignore.

— L'ignorez-vous? demanda le roi sombre et fronçant le sourcil.

— Je l'ignore, sire; et la faute doit être grave pour avoir mérité une captivité si longue; mais elle n'est pas irrémissible, puisqu'elle n'a pas mérité la mort. Sire, écoutez-moi. En dix-huit ans, la justice a eu le temps de s'endormir et la clémence de se réveiller. Les passions humaines, qu'elles nous fassent méchans ou bons, ne résistent pas à une si longue durée. Mon père, qui est entré homme en prison, en sortirait vieillard. Si coupable qu'il soit, n'a-t-il pas assez expié; et si, par hasard, la punition avait été trop sévère, n'est-il pas trop faible pour se souvenir? Rendez à la vie, sire, un pauvre prisonnier désormais sans importance. Rappelez-vous, roi chrétien, les paroles du symbole chrétien, et pardonnez les offenses d'autrui pour que les vôtres vous soient pardonnées.

Ces derniers mots furent prononcés d'un ton significatif, qui fit que le roi et madame de Valentinois se regardèrent comme pour s'interroger l'un l'autre avec épouvante.

Mais Gabriel ne voulait toucher que délicatement le point douloureux de leurs consciences, et il se hâta de reprendre:

— Remarquez, Sire, que je vous parle en sujet obéissant et dévoué. Je ne viens pas vous dire: Mon père n'a pas été jugé, mon père a été condamné secrètement sans avoir été entendu, et cette injustice ressemble bien à de la vengeance... donc, moi, son fils, je vais en appeler hautement devant la noblesse de France de l'arrêt clandestin qui l'a frappé; je vais dénoncer publiquement à tout ce qui porte une épée l'injure qu'on nous a faite à tous dans la personne d'un gentilhomme. .

Henri fit un mouvement.

— Je ne viens pas vous dire cela, Sire, continua Gabriel. Je sais qu'il est des nécessités suprêmes plus fortes que la loi et le droit, où l'arbitraire est encore le moindre danger. Je respecte, comme mon père les respecterait sans doute, les secrets d'un passé déjà loin de nous. Je viens vous demander seulement de me permettre de racheter par une action glorieuse et libératrice le reste de la peine de mon père. Je vous offre pour sa rançon de soustraire pendant une semaine Saint-Quentin aux ennemis, et, si cela ne suffit pas, tenez! de compenser la perte de Saint-Quentin en reprenant aux Espagnols ou bien aux Anglais une autre ville! Cela vaut bien, en somme, la liberté d'un vieillard. Eh bien! je ferai cela, Sire, et plus encore! car la cause qui arme mon bras est pure et sainte, ma volonté est forte et hardie, et je sens que Dieu sera avec moi.

Madame Diane ne put retenir un sourire d'incrédulité devant cette héroïque confiance de jeune homme qu'elle ne savait pas et ne pouvait pas comprendre.

— Je comprends votre sourire, madame, reprit Gabriel avec un regard mélancolique; vous croyez que je succomberai à cette grande tâche, n'est-il pas vrai? Mon Dieu! c'est possible. Il est possible que mes pressentimens me mentent. Mais quoi! alors je mourrai. Oui, madame, oui, Sire, si les ennemis entrent à Saint-Quentin avant la fin du huitième jour, je me ferai tuer sur la brèche de la ville que je n'aurai pas su défendre. Dieu, mon père et vous, ne pouvez m'en demander davantage. Ma destinée aura été ainsi accomplie dans le sens qu'aura voulu le Seigneur: mon père mourra dans son cachot comme je serai mort sur le champ de bataille, et vous, vous serez débarrassé naturellement de la dette en même temps que du créancier. Vous pouvez donc être tranquille.

— C'est assez juste au moins ce qu'il dit là!... murmura Diane à l'oreille du roi tout pensif.

Cependant, elle reprit en s'adressant à Gabriel, tandis que Henri gardait ce silence rêveur.

— Même dans le cas où vous succomberiez, monsieur, laissant votre œuvre inaccomplie, n'est-il pas difficile de supposer qu'il ne vous survivra aucun héritier de votre créance, aucun confident de votre secret?

— Je vous jure sur le salut de mon père, dit Gabriel, que, moi mort, tout mourra avec moi, et que nul n'aura le droit ni le pouvoir d'importuner Sa Majesté là-dessus. Je me soumets d'avance, je le répète, aux desseins de Dieu, comme vous devrez, sire, reconnaître son intervention s'il me prête la force nécessaire pour accomplir mon grand projet. Mais dès à présent, si je péris, je vous dégage de toute obligation comme de toute responsabilité, sire; du moins envers les hommes; car les droits du Très-Haut ne se prescrivent pas.

Henri frissonna; mais cette âme naturellement irrésolue

ne savait quelle décision prendre, et le faible prince se tournait vers madame de Poitiers comme pour lui demander aide et conseil.

Celle-ci, qui comprenait bien ces incertitudes, auxquelles elle était habituée, reprit avec un singulier sourire :

— Est-ce que ce n'est pas votre avis, sire, que nous devons croire à la parole de monsieur d'Exmès, qui est un gentilhomme loyal et tout à fait chevaleresque, ce me semble? Je ne sais pas si sa demande est ou non fondée, et le silence de Votre Majesté à cet égard ne permet ni à moi ni à personne d'affirmer rien, et laisse tous les doutes subsister là-dessus. Mais, à mon humble avis, sire, on ne peut pas rejeter une offre aussi généreuse ; et, si j'étais que de vous, j'engagerais volontiers à monsieur d'Exmès ma parole royale de lui accorder, s'il réalisait ses héroïques et aventureuses promesses, la grâce, quelle qu'elle fût, qu'il me demanderait à son retour.

— Ah ! madame, c'est tout ce que je souhaite, demanda Gabriel.

— Un dernier mot pourtant, reprit Diane. Comment, ajouta-t-elle en fixant sur le jeune homme son regard pénétrant, comment et pourquoi vous êtes-vous décidé à parler d'un mystère, qui me parait d'importance, devant moi, devant une femme, assez indiscrète peut-être, et fort étrangère à tout ce secret, je suppose?

— J'avais deux raisons, madame, répondit Gabriel avec un sang-froid parfait. Je pensais d'abord qu'aucun secret ne pouvait et ne devait subsister pour vous dans le cœur de Sa Majesté. Je ne vous apprenais donc que ce que vous auriez su plus tard, ou ce que vous saviez déjà. Ensuite, j'espérais, ce qui est arrivé, que vous daigneriez m'appuyer auprès du roi, que vous l'exciteriez à m'envoyer à cette épreuve, et que vous, femme, vous seriez encore, comme vous avez dû l'être toujours, du parti de la clémence.

Il eût été impossible à l'observateur le plus attentif de démêler dans l'accent de Gabriel la moindre intention d'ironie, et sur ses traits impassibles le plus imperceptible sourire de dédain : le regard perçant de madame Diane y perdit sa peine.

Elle répondit à ce qui pouvait être, après tout, un compliment, par une légère inclinaison de tête.

— Permettez-moi encore une question, monsieur, reprit-elle, cependant. Une circonstance qui pique ma curiosité, voilà tout. Comment donc, vous, si jeune, pouvez-vous être en possession d'un secret de dix-huit années?

— Je vous répondrai d'autant plus volontiers, madame, dit Gabriel grave et sombre, que ma réponse doit servir à vous convaincre de l'intervention de Dieu dans tout ceci. Un écuyer de mon père, Perrot d'Avrigny, tué dans les événemens qui ont amené la disparition du comte, est sorti de sa tombe, par la permission du Seigneur, et m'a révélé ce que je viens de vous dire.

A cette réponse faite d'un ton solennel, le roi se dressa debout, pâle et la poitrine haletante, et madame de Poitiers elle-même, malgré ses nerfs d'acier, ne put s'empêcher de frémir. Dans cette époque superstitieuse, où l'on croyait volontiers aux apparitions et aux spectres, la parole de Gabriel, dite avec la conviction de la vérité même, devait être effrayante, en effet, pour deux consciences bourrelées.

— Cela suffit, monsieur, dit précipitamment le roi d'une voix émue, et tout ce que vous me demandez, je vous l'accorde. Allez ! allez !

— Ainsi, reprit Gabriel, je puis partir sur-le-champ pour Saint-Quentin, confiant dans la parole de Votre Majesté?

— Oui, partez, monsieur, dit le roi qui, malgré les regards d'avertissement de Diane, avait grand'peine à se remettre de son trouble ; partez tout de suite ; faites ce que vous avez promis, et je vous donne ma parole de roi et de gentilhomme que je ferai ce que vous voudrez.

Gabriel, la joie au cœur, s'inclina devant le roi et devant la duchesse, puis sortit sans prononcer d'autre parole, comme si, ayant obtenu ce qu'il désirait, il n'avait plus maintenant une seule minute à perdre.

— Enfin ! il n'est plus là ! dit Henri, respirant, comme soulagé d'un poids énorme.

— Sire, reprit madame de Poitiers, calmez-vous et maîtrisez-vous. Vous avez failli vous trahir devant cet homme.

— C'est que ce n'est pas un homme, madame, dit le roi rêveur, c'est mon remords qui vit, c'est ma conscience qui parle.

— Eh bien ! sire, reprit Diane qui se remettait, vous avez très bien fait d'accorder à ce Gabriel sa requête, et de l'envoyer là où il va ; car, je me trompe fort, ou votre remords va mourir devant Saint-Quentin, et vous serez débarrassé de votre conscience.

Le cardinal de Lorraine rentra en ce moment avec la lettre qu'il venait d'écrire à son frère, et le roi n'eut pas le temps de répondre.

Cependant Gabriel, en sortant de chez le roi, le cœur léger, n'avait plus qu'une pensée dans le monde et qu'un désir revoir, plein d'espérance, celle qu'il avait quittée pleine d'épouvante ; dire à Diane de Castro tout ce qu'il attendait maintenant de l'avenir, et puiser dans ses regards le courage dont il allait avoir tant besoin.

Il savait qu'elle était entrée au couvent, mais dans quel couvent? Ses femmes ne l'y avaient peut-être pas suivie, et il se dirigea vers le logement qu'elle occupait autrefois au Louvre, afin d'interroger Jacinthe.

Jacinthe avait accompagné sa maîtresse ; mais Denise la seconde suivante, était restée, et ce fut elle qui reçut Gabriel.

— Ah ! monsieur d'Exmès ! s'écria-t-elle. Soyez le bienvenu ! est-ce que vous m'apportez des nouvelles de ma bonne maîtresse, par hasard?

— Je venais, au contraire, en chercher auprès de vous, Denise, dit Gabriel.

— Ah ! Sainte-Vierge ! je ne sais rien de rien, et vous m'en voyez tout justement alarmée.

— Et pourquoi cette inquiétude, Denise? demanda Gabriel qui commençait à être assez inquiet lui-même.

— Quoi donc ! reprit la suivante ; vous n'ignorez pas sans doute, où madame de Castro se trouve maintenant?

— Si fait ! je l'ignore entièrement, Denise, et c'est ce que j'espérais apprendre de vous.

— Jésus ! Eh bien ! monseigneur, ne s'est-elle pas avisée, il y a un mois, de demander au roi la permission de se retirer au couvent.

— Je sais cela ; après?

— Après ! C'est là justement qu'est le terrible. Car, savez-vous quel couvent elle a choisi? celui des Bénédictines ! dont son ancienne amie, sœur Monique, est la supérieure, à Saint-Quentin, monseigneur ; à Saint-Quentin, actuellement assiégée et peut-être prise par ces païens d'Espagnols et d'Anglais. Elle n'était pas arrivée de quinze jours, monseigneur, qu'on a mis le siége devant la place.

— Oh ! s'écria Gabriel, le doigt de Dieu est dans tout ceci. Il anime toujours en moi le fils par l'amant et double ainsi mon courage et mes forces. Merci, Denise. Voici pour tes bons renseignements, ajouta-t-il, en lui mettant une bourse dans les mains. Prie le ciel pour ta maîtresse et pour moi.

Il redescendit en toute hâte dans la cour du Louvre, où Martin-Guerre l'attendait.

— Où allons-nous maintenant, monseigneur? lui demanda l'écuyer.

— Là où le canon retentit, Martin, à Saint-Quentin ! à Saint-Quentin ! il faut que nous y soyons après-demain, et nous partons dans une heure, mon brave.

— Ah ! tant mieux ! s'écria Martin. O grand saint Martin, mon patron, ajouta-t-il ; je me résigne encore à être buveur, joueur et paillard. Mais je me jetterais, je vous en préviens, à travers les bataillons ennemis, si jamais j'étais lâche.

XXVI

JEAN PEUQUOY LE TISSERAND

Il y avait dans la maison de ville de Saint-Quentin conseil et assemblée des chefs militaires et des notables bourgeois. On était au 15 août déjà, et la ville ne s'était pas rendue encore, mais elle parlait fort de se rendre. La souffrance et le dénuement des habitans étaient au comble, et puisqu'il n'y avait aucun espoir de sauver leur vieille cité, puisque l'ennemi, un jour plus tôt, un jour plus tard, devait s'en emparer, ne valait-il pas mieux abréger du moins tant de misères.

Gaspard de Coligny, le vaillant amiral, que le connétable de Montmorency, son oncle, avait chargé de la défense de la place, n'eût voulu y laisser entrer l'Espagnol qu'à la dernière extrémité. Il savait que chaque jour de retard, si douloureux aux pauvres assiégés, pouvait être le salut du royaume. Mais que pouvait-il contre le découragement et les murmures d'une population tout entière? La guerre du dehors ne permettait pas les chances de la lutte du dedans, et, si les habitans de Saint-Quentin se refusaient un jour aux travaux qu'on leur demandait aussi bien qu'aux soldats, toute résistance devenait inutile, il n'y avait plus qu'à livrer à Philippe II, et à son général Philibert-Emmanuel de Savoie, les clefs de la ville et la clef de la France.

Pourtant, avant d'en venir là, Coligny avait voulu tenter un dernier effort, et voilà pourquoi il avait convoqué cette assemblée des principaux de la ville, qui va achever de nous renseigner sur l'état désespéré des remparts, et surtout sur l'état des courages, ces remparts meilleurs.

Au discours par lequel l'amiral ouvrit la séance en faisant appel au patriotisme de ceux qui l'entouraient, il ne fut répondu que par un morne silence. Alors Gaspard de

Coligny interpella directement le capitaine Oger, un des braves gentilshommes qui l'avaient suivi. Il espérait, en commençant par les officiers, entraîner les bourgeois à la résistance. Mais l'avis du capitaine Oger ne fut pas, par malheur, celui que l'amiral attendait.

— Puisque vous me faites l'honneur de me demander mon opinion, monsieur l'amiral, dit le capitaine, je vous la dirai avec tristesse, mais avec franchise : Saint-Quentin ne peut pas résister plus longtemps. Si nous avions l'espoir de nous y maintenir seulement huit jours encore, seulement quatre jours, seulement deux jours même, je dirais : Ces deux jours peuvent permettre à l'armée de s'organiser derrière nous, ces deux jours peuvent sauver la patrie, laissons tomber la dernière muraille et le dernier homme, et ne nous rendons pas. Mais je suis convaincu que le premier assaut, qui aura lieu dans une heure peut-être, nous livrera à l'ennemi. N'est-il donc pas préférable, puisqu'il en est temps encore, de sauver par une capitulation ce qui peut être sauvé de la ville, et, si nous ne pouvons éviter la défaite, d'éviter au moins le pillage?

— Oui, oui, c'est cela, bien dit; c'est le seul parti raisonnable, murmura l'assistance.

— Non, messieurs, non! s'écria l'amiral, et ce n'est pas de raison qu'il s'agit ici, c'est de cœur. Qu'un seul assaut d'ailleurs doive maintenant introduire l'Espagnol dans la place quand nous en avons déjà repoussé cinq, c'est ce que je ne puis croire. Voyons, Lauxford, vous qui avez la direction des travaux et des contremines, n'est-ce pas que les fortifications sont en assez bon état pour tenir longtemps encore? Parlez sincèrement, ne faites les choses ni meilleures ni pires qu'elles ne sont. Nous sommes réunis pour connaître la vérité, c'est la vérité que je vous demande.

— Je vais donc vous la dire, reprit l'ingénieur Lauxford, ou plutôt les faits vous la diront mieux que moi et sans flatterie. Il suffira pour cela que vous examiniez avec moi par la pensée les points vulnérables de nos remparts. Monsieur l'amiral, quatre portes y sont ouvertes, à l'heure qu'il est, à l'ennemi, et je m'étonne, s'il faut l'avouer, qu'il n'en ait pas profité déjà. D'abord, au boulevard Saint-Martin, la brèche est si large que vingt hommes de front y pourraient passer. Nous avons perdu là plus de deux cents hommes, murs vivans, qui ne pourront pas pourtant suppléer aux murs de pierre. A la porte Saint-Jean, la grosse tour seule reste debout, et la meilleure partie de la courtine est abattue. Il y a bien là une contremine toute fermée et apprêtée; mais je crains, si l'on en fait usage, qu'elle ne fasse crouler cette grosse tour qui seule tient encore les assaillans en échec, et dont les ruines leur serviraient d'échelles. Au hameau de Rémicourt, les tranchées des Espagnols ont percé le revers du fossé, et ils s'y sont établis à l'abri d'un mantelet sous lequel ils attaquent sans relâche les murailles. Enfin, du côté du faubourg d'Isle, vous savez, monsieur l'amiral, que les ennemis sont maîtres non seulement des fossés, mais encore du boulevard et de l'abbaye, et ils s'y sont logés si bien qu'il n'est plus guère possible de leur faire du mal sur ce point-là, tandis qu'eux, pas à pas, gagnent le parapet qui n'a que cinq à six pieds d'épaisseur, avec leurs batteries prennent en flanc les travailleurs du boulevard de la Reine, et leur causent un dommage tel qu'on a dû renoncer à les retenir à l'ouvrage. Le reste des remparts se soutiendrait peut-être; mais ce sont là quatre blessures mortelles et par où la vie de la cité doit s'échapper bientôt, monseigneur. Vous m'avez demandé la vérité, je vous la donne dans toute sa tristesse, laissant à votre sagesse et à votre prévoyance le soin de s'en servir.

Là-dessus, les murmures de la foule recommencèrent, et, si personne n'osait prendre tout haut la parole, chacun disait tout bas :

— Le mieux est de se rendre et de ne pas courir les chances désastreuses d'un assaut.

Mais l'amiral reprit sans se décourager :

— Voyons, messieurs, un mot encore. Comme vous l'avez dit, monsieur Lauxford, si nos murs nous font défaut, nous avons, pour y suppléer, de vaillans soldats, vivans remparts. Avec eux, avec le concours zélé des citoyens, n'est-il pas possible de retarder de quelques jours la prise de la ville? (Et ce qui serait encore honteux aujourd'hui deviendrait glorieux alors!) Oui, les fortifications sont trop faibles, j'en conviens, mais enfin nos troupes sont assez nombreuses, n'est-il pas vrai, monsieur de Rambouillet?

— Monsieur l'amiral, dit le capitaine invoqué, si nous étions là-bas sur la place, au milieu de la foule qui attend les résultats de nos délibérations, je vous répondrais : Oui; car il faudrait inspirer à tous espoir et confiance.

Mais ici, en conseil, devant des courages éprouvés, je n'hésite pas à vous dire qu'en vérité les hommes ne sont pas suffisans pour le rude et périlleux service que nous avons à faire. Nous avons donné des armes à tous ceux qui étaient en état d'en porter. Les autres sont employés aux travaux de la défense, et enfans et vieillards y contribuent. Les femmes elles-mêmes nous aident en secourant et en soignant les blessés. Pas un bras enfin n'est inutile, et cependant les bras manquent. Il n'y a pas sur aucun point des remparts un homme de trop, et souvent il y en a trop peu. Mais on a beau se multiplier, on ne peut faire que cinquante hommes de plus ne soient tout à fait nécessaires à la porte Saint-Jean, et cinquante autres au moins au boulevard Saint-Martin. La défaite de Saint-Laurent nous a privés des défenseurs que nous pouvions espérer, et, si vous n'en attendez pas de Paris, monseigneur, c'est à vous de considérer si, dans une extrémité semblable, il y a lieu de hasarder le peu de forces qui nous restent, et ces débris de notre vaillante gendarmerie, qui peuvent si efficacement encore servir à conserver d'autres places, et peut-être à préserver la patrie.

Toute l'assemblée appuya et approuva ces paroles de ses murmures, et la lointaine clameur de la foule pressée autour de la maison de ville les commenta plus éloquemment encore.

Mais alors une voix de tonnerre cria :

— Silence!

Et tous en effet se turent, car celui qui parlait si haut et si ferme, c'était Jean Peuquoy, le syndic de la corporation des tisserands, un citoyen très estimé, très écouté, et un peu redouté par la ville.

Jean Peuquoy était le type de cette brave race bourgeoise qui aimait sa cité à la fois comme une mère et comme un enfant, l'adorait et la grondait, vivait pour elle toujours et mourait pour elle au besoin. Pour l'honnête tisserand, il n'y avait au monde que la France, et en France que Saint-Quentin. Nul ne connaissait comme lui l'histoire et les traditions de la ville, les vieilles coutumes et les vieilles légendes. Il n'y avait pas un quartier, pas une rue, pas une maison qui, dans le présent et dans le passé, eût quelque chose de caché pour Jean Peuquoy. C'était le municipe incarné. Son atelier était la seconde Grand'place, et sa maison de bois de la rue Saint-Martin l'autre maison de ville. Cette vénérable maison se faisait remarquer par une enseigne assez étrange : une navette couronnée entre les bois d'un cerf dix-cors. Un des aïeux de Jean Peuquoy (car Jean Peuquoy comptait des aïeux comme un gentilhomme!) tisserand comme lui, cela va sans dire, et, de plus, tireur d'arc renommé, avait à plus de cent pas crevé de deux coups de flèche les deux yeux de ce beau cerf. On voit encore à Saint-Quentin, rue Saint-Martin, la magnifique ramure. A dix lieues à la ronde on connaissait alors la magnifique ramure et le tisserand. Jean Peuquoy était donc comme la cité vivante, et chaque habitant de Saint-Quentin en l'écoutant entendait parler sa patrie.

Voilà pourquoi pas un ne bougea plus quand la voix du tisserand, au milieu des rumeurs, cria : silence!

— Oui, silence! reprit-il, et prêtez-moi, mes bons compatriotes et chers amis, une minute d'attention, je vous prie. Regardons, s'il vous plaît, ensemble ce que nous avons fait déjà, cela nous instruira peut-être de ce que nous avons à faire. Quand l'ennemi est venu mettre le siége devant nos murs, quand nous avons vu sous la conduite du redoutable Philibert-Emmanuel tous ces Espagnols, Anglais, Allemands et Wallons, s'abattre comme des sauterelles de malheur autour de notre ville, nous avons bravement accepté notre sort, n'est-ce pas? Nous n'avons pas murmuré, nous n'avons pas accusé la Providence de ce qu'elle marquait justement Saint-Quentin comme la victime expiatoire de la France. Loin de là, monseigneur l'amiral nous rendra cette justice, du jour même où il est arrivé ici, nous apportant le secours de son expérience et de son courage, nous avons tâché d'aider ses projets de nos personnes et de nos biens. Nous avons livré nos provisions et nos biens, donné notre argent, et pris nous-mêmes l'arbalète, la pique ou la pioche. Ceux de nous qui n'étaient pas sentinelles sur les remparts, se faisaient ouvriers dans la ville. Nous avons contribué à discipliner et à réduire les paysans mutins des environs qui refusaient de payer de leur travail le refuge que nous leur avions donné. Tout ce qu'on pouvait demander enfin à des hommes dont la guerre n'est pas le métier, nous l'avons fait, que je crois. Aussi espérions-nous que le roi notre Sire penserait bientôt à ses braves Saint-Quentinois et nous enverrait prompte assistance. Ce qui est arrivé. Monsieur le connétable de Montmorency est accouru pour chasser d'ici les troupes de Philippe II, et nous avons remercié Dieu et le roi. Mais la fatale journée de Saint-Laurent a en quelques heures anéanti nos espérances. Le connétable a été pris, son armée détruite, et nous voilà plus abandonnés que jamais. Il y a de cela cinq jours, et l'ennemi a mis à profit ces cinq journées. Trois assauts acharnés nous ont coûté plus de deux cents hommes et des pans entiers de muraille. Le canon ne cesse plus de tonner, et, tenez, il accompagne encore mes paroles. Nous, cependant, nous ne voulons pas l'entendre, et nous écoutons seulement du côté de Paris si quelque bruit n'annonce

pas un secours nouveau. Mais rien ! les dernières ressources sont, à ce qu'il paraît, pour le moment épuisées. Le roi nous délaisse, et a bien autre chose à faire qu'à songer à nous. Il faut qu'il rallie là-bas ce qui lui reste de forces, il faut qu'il sauve le royaume avant une ville, et, s'il tourne quelquefois encore les yeux et la pensée vers Saint-Quentin, c'est pour se demander si son agonie laissera à la France le temps de vivre. Mais d'espoir, mais de chances de salut ou de secours, il n'y en a plus pour nous maintenant, chers concitoyens et amis ; monsieur de Rambouillet et monsieur de Lauxford ont dit la vérité. Les murs et les soldats nous manquent, notre vieille cité se meurt, nous sommes abandonnés, désespérés, perdus !

— Oui ! oui ! cria tout d'une voix l'assemblée, il faut se rendre, il faut se rendre.

— Non pas, reprit Jean Peuquoy, il faut mourir.

Le silence de l'étonnement succéda à cette conclusion inattendue. Le tisserand en profita pour reprendre avec plus d'énergie.

— Il faut mourir. Ce que nous avons fait déjà nous commande ce qui nous reste à faire. Messieurs Lauxford et de Rambouillet disent que nous ne *pouvons* pas résister. Mais monsieur de Coligny dit que nous *devons* résister. Résistons ! Vous savez si je suis dévoué à notre bonne ville de Saint-Quentin, mes compatriotes et frères. Je l'aime comme j'aimais ma vieille mère, en vérité. Chacun des boulets qui vient frapper ses vénérables murailles semble m'atteindre au cœur. Et pourtant, quand le général a parlé, je trouve qu'il faut obéir. Que le bras ne se révolte pas contre la tête, et que Saint-Quentin périsse ! monsieur l'amiral sait ce qu'il fait et ce qu'il veut. Il a pesé dans sa sagesse les destinées d'une ville et les destinées de la France. Il trouve bon que Saint-Quentin meure comme une sentinelle à son poste, c'est bien. Celui qui murmure est un lâche, et celui qui désobéit un traître. Les murs croulent, faisons des murs avec nos cadavres, gagnons une semaine, gagnons deux jours, gagnons une heure au prix de tout notre sang et de tous nos biens, monsieur l'amiral n'ignore pas ce que tout cela vaut, et puisqu'il nous demande tout cela c'est qu'il le faut. Il rendra ses comptes à Dieu et au roi, cela ne nous regarde pas. Nous, notre affaire est de mourir quand il nous dit : mourez. Que la conscience de monsieur de Coligny s'arrange du reste. Il est responsable, soyons soumis.

Après ces sombres et solennelles paroles, tous se turent et baissèrent la tête, et Gaspard de Coligny comme les autres, et plus que les autres. C'était en effet un rude poids que celui dont le chargeait le syndic des tisserands, et il ne put s'empêcher de frémir en songeant à toutes ces existences dont on le faisait comptable.

— Je vois à votre silence, amis et frères, reprit Jean Peuquoy, que vous m'avez compris et approuvé. Mais on ne peut pas demander à des époux et des pères de condamner tout haut leurs enfans et leurs femmes. Se taire ici, c'est répondre. Vous laissez monsieur l'amiral faire vos femmes veuves et vos enfans orphelins ; mais vous ne pouvez, n'est-ce pas, prononcer leur arrêt vous-mêmes ? c'est juste. Ne dites rien et mourez. Nul n'aurait la cruauté d'exiger que vous criiez : meure Saint-Quentin ! Mais, si vos cœurs patriotiques sont, comme je le crois, d'accord avec le mien, vous pouvez du moins crier : Vive la France !

— Vive la France ! répétèrent quelques murmures faibles comme des plaintes et lugubres comme des sanglots.

Mais alors Gaspard de Coligny très ému et très agité se leva précipitamment.

— Ecoutez ! écoutez ! s'écria-t-il ; je n'accepte pas seul une responsabilité aussi terrible ; j'ai pu vous résister quand vous vouliez céder à l'ennemi, mais quand vous me cédez à moi, je ne puis plus discuter, et, puisqu'enfin vous êtes dans cette assemblée tous contre mon avis, et que vous jugez tous votre sacrifice inutile...

— Je crois, Dieu me pardonne ! interrompit une voix forte dans la foule, que vous allez aussi parler de rendre la ville, monsieur l'amiral !

XXVII

GABRIEL A L'ŒUVRE

— Qui donc ose ainsi m'interrompre ? demanda Gaspard de Coligny en fronçant le sourcil.

— Moi ! dit en s'avançant un homme revêtu du costume des paysans des environs de Saint-Quentin.

— Un paysan ! dit l'amiral.

— Non, pas un paysan, reprit l'inconnu, mais le vicomte d'Exmès, capitaine aux gardes du roi, et qui vient au nom de Sa Majesté.

— Au nom du roi ! reprit la foule étonnée.

— Au nom du roi, reprit Gabriel ; et vous voyez qu'il n'abandonne pas ses braves Saint-Quentinois, et pense à eux toujours. Je suis arrivé déguisé en paysan, il y a trois heures, et pendant ces trois heures, j'ai vu vos murailles et entendu votre délibération. Mais laissez-moi vous dire que ce que j'ai entendu ne s'accorde guère avec ce que j'ai vu. Qu'est-ce que ce découragement, bon tout au plus pour vos femmes, qui s'empare ici comme une panique des plus fermes esprits ? D'où vient que vous perdez ainsi subitement tout espoir pour vous laisser aller à des craintes chimériques ? Quoi ! vous ne savez que vous rebeller contre la volonté de monsieur l'amiral ou courber la tête en victimes résignées ? Relevez le front, vive Dieu ! non contre vos chefs, mais contre l'ennemi, et, s'il vous est impossible de vaincre, faites que votre défaite soit plus glorieuse qu'un triomphe. J'arrive des remparts, et je vous dis que vous pouvez tenir quinze jours encore, et le roi ne vous demande qu'une semaine pour sauver la France. A tout ce que vous venez d'entendre dans cette salle, je veux répondre en deux mots, indiquer aux maux un remède, et aux doutes un espoir.

Les officiers et les notables se pressaient autour de Gabriel, saisis déjà par l'ascendant de cette volonté puissante et sympathique.

— Ecoutez, écoutez ! disaient-ils.

Ce fut au milieu du silence de l'intérêt que Gabriel reprit :

— Vous d'abord, monsieur Lauxford, l'ingénieur, que disiez-vous ? que quatre points faibles des remparts pouvaient ouvrir des portes à l'ennemi ? Voyons ensemble. Le côté du faubourg d'Isle est le plus menacé : les Espagnols sont maîtres de l'abbaye et entretiennent par là un feu si bien nourri que nos travailleurs n'osent plus s'y montrer. Permettez-moi, monsieur Lauxford, de vous indiquer un moyen très simple et très excellent de les préserver, que j'ai vu employer à Civitella par les assiégés, cette année même. Il suffit pour mettre nos ouvriers à couvert des batteries espagnoles, d'établir en travers du boulevard et de superposer de vieux bateaux remplis de sacs de terre. Les boulets se perdent dans cette terre molle, et, derrière cet abri, nos travailleurs seront aussi en sûreté que s'ils étaient hors de la portée du canon. Au hameau de Remicourt, les ennemis, garantis par un mantelet, sapent tranquillement la muraille, disiez-vous ? J'ai effectivement vérifié le fait. Mais c'est là, monsieur l'ingénieur, qu'il faut établir une contremine et non à la porte Saint-Jean, où la grosse tour rend votre contremine non seulement inutile, mais dangereuse. Rappelez donc vos mineurs de l'ouest au sud, monsieur Lauxford, et vous vous en trouverez bien. Mais la porte Saint-Jean, demanderez-vous, mais le boulevard Saint-Martin vont donc demeurer sans défense ? Cinquante hommes au premier point, cinquante au second suffisent, Monsieur de Rambouillet vient lui-même de nous le dire. Mais, a-t-il ajouté, ces cent hommes manquent. Eh bien ! je vous les amène.

Un murmure de surprise et de joie circula dans l'auditoire.

— Oui, reprit Gabriel, d'un accent plus ferme en voyant les esprits un peu ranimés par sa parole, j'ai rallié à trois lieues d'ici le baron de Vaulpergues avec sa compagnie de trois cents lances. Nous nous sommes entendus. J'ai promis de venir ici, à travers tous les dangers du camp ennemi, m'assurer des endroits favorables où il pourrait entrer dans la ville avec sa troupe. Je suis venu, comme vous voyez, et mon plan est fait. Je vais retourner près de Vaulpergues. Nous partagerons sa compagnie en trois corps, je prendrai moi-même le commandement d'un des détachemens, et, la nuit prochaine, nuit sans lune, nous nous dirigerons, chacun de notre côté, vers une poterne désignée d'avance. Nous aurons certes du malheur s'il n'y a qu'une de nos trois troupes qui échappe à l'ennemi distrait par les deux autres. En tout cas, il y en aura bien une, cent hommes déterminés seront jetés dans la place, et ce ne sont pas les provisions qui manquent. Les cent hommes seront postés, comme je le disais, à la porte Saint-Jean et au boulevard Saint-Martin, et dites-moi maintenant, monsieur Lauxford, monsieur de Rambouillet, dites-moi quel point des murailles pourra encore livrer à l'ennemi un passage facile ?

Une acclamation universelle accueillit ces bonnes paroles qui venaient de réveiller si puissamment l'espoir dans tous ces cœurs découragés.

— Oh ! maintenant, s'écria Jean Peuquoy, nous pourrons combattre, nous pourrons vaincre.

— Combattre, oui, vaincre, je ne l'ose espérer, reprit avec autorité Gabriel ; je ne veux pas vous faire la situation meilleure qu'elle n'est, je voulais seulement qu'on ne vous la fît pas pire. Je voulais vous prouver à tous, et à vous le premier, maître Jean Peuquoy, qui avez prononcé de si vaillantes, mais de si tristes paroles, je voulais vous prouver d'abord que le roi ne vous abandonnait pas, et puis, que votre défaite pouvait être glorieuse et votre résistance utile. Vous disiez : immolons-nous. Vous venez de dire : combattons. C'est un grand pas. Oui, il est possible, il est probable que les soixante mille hommes qui assiègent vos pauvres

remparts finiront par s'en emparer. Mais, d'abord, gardez-vous de croire que la généreuse lutte que vous aurez supportée vous expose à de plus cruelles représailles. Philibert-Emmanuel est un soldat courageux, qui aime et honore le courage, et qui ne punira pas votre vertu. Ensuite, songez que si vous pouvez tenir dix ou douze jours encore, vous aurez peut-être perdu votre ville, mais vous aurez certainement sauvé votre pays. Grand et sublime résultat ! Les villes comme les hommes, ont leurs lettres de noblesse, et les hauts faits qu'elles accomplissent sont leurs titres et leurs aïeux. Vos petits enfans, habitans de Saint-Quentin, seront fiers un jour de leurs pères. On peut détruire vos murailles, mais qui pourra détruire l'illustre souvenir de ce siège?... Courage donc ! héroïques sentinelles d'un royaume. Sauvez le roi, sauvez la patrie. Tout à l'heure, le front baissé, vous paraissiez résolus à mourir en victimes résignées. Relevez maintenant la tête ! Si vous périssez, ce sera en héros volontaires, et votre mémoire ne périra pas ! Donc, vous voyez que vous pouvez crier avec moi : Vive la France ! et vive Saint-Quentin !

— Vive la France ! vive Saint-Quentin ! vive le roi ! crièrent cent voix avec enthousiasme

— Et maintenant, reprit Gabriel, aux remparts et au travail ! et ranimez de votre exemple vos concitoyens qui vous attendent. Demain cent bras de plus, je vous le jure, vous aideront dans votre œuvre de salut et de gloire.

— Aux remparts ! cria la foule.

Et elle se précipita dehors, toute transportée de joie, d'espoir et d'orgueil, entraînant par ses récits et son enthousiasme ceux qui n'avaient pas entendu le libérateur inespéré que Dieu et le roi venaient d'envoyer à la ville épuisée.

Gaspard de Coligny, le digne et généreux chef, avait écouté Gabriel dans le silence de l'étonnement et de l'admiration. Quand toute l'assemblée se dissipa avec des cris de triomphe, il descendit du siège qu'il occupait, vint au jeune homme et lui serra la main avec une sorte de surprise.

— Merci ! monsieur, lui dit-il, vous avez sauvé Saint-Quentin et moi de la honte, peut-être la France et le roi de leur perte.

— Hélas ! je n'ai rien fait encore, monsieur l'amiral, reprit Gabriel. Il faut maintenant que j'aille rejoindre Vaulpergues, et Dieu seul peut faire que je sorte comme je suis entré et que j'introduise ces cent hommes promis dans la place. C'est Dieu, ce n'est pas moi qu'il faudra remercier dans dix jours.

XXVIII

OU MARTIN-GUERRE N'EST PAS ADROIT

Gabriel de Montgommery s'entretint encore plus d'une heure avec l'amiral. Coligny était émerveillé de la fermeté, de la hardiesse et des connaissances de ce jeune homme qui lui parlait de stratégie comme un général en chef, de travaux de défense comme un ingénieur et d'influence morale comme un vieillard. Gabriel, de son côté, admira le noble et beau caractère de Gaspard et cette bonté, cette honnêteté de conscience qui en faisaient peut-être le gentilhomme le plus pur et le plus loyal du temps. Certes le neveu ne ressemblait guère à l'oncle ! Au bout d'une heure, ces deux hommes, l'un aux cheveux grisonnants déjà, l'autre aux boucles toutes noires encore, se comprenaient et s'estimaient comme s'ils se fussent connus depuis vingt ans.

Quand ils se furent bien entendus sur les mesures à prendre pour favoriser dans la nuit suivante l'entrée de la compagnie de Vaulpergues, Gabriel prit congé de l'amiral en lui disant avec assurance : Au revoir ! Il emportait les mots d'ordre et les signaux nécessaires.

Martin-Guerre, déguisé en paysan comme son maître, l'attendait au bas de l'escalier de la maison de la ville.

— Ah ! vous voilà donc, monseigneur ! s'écria le brave écuyer. Je suis bien aise de vous revoir enfin, depuis une heure que j'entends tous ceux qui passent parler du vicomte d'Exmès, Dieu sait avec quelles exclamations et quels éloges ! Vous avez bouleversé toute la ville. Quel talisman avez-vous donc apporté, monseigneur, pour changer ainsi l'esprit d'une population entière ?

— La parole d'un homme déterminé, Martin, rien de plus. Mais il ne suffit pas de parler et maintenant il faut agir.

— Agissons, monseigneur, l'action pour ma part me va même mieux que la parole, nous allons, je vois cela, aller nous promener dans la campagne au nez des sentinelles ennemies. Allons ! monseigneur, je suis prêt.

— Pas tant de hâte, Martin, reprit Gabriel ; il fait trop jour encore et j'attends la brune pour sortir d'ici, c'est convenu avec monsieur l'amiral. Nous avons donc devant nous près de trois heures. J'ai d'ailleurs pendant ce temps quelque chose à faire, ajouta-t-il avec un certain embarras, oui, un soin important à prendre, quelques informations à demander par la ville.

— J'entends, reprit Martin-Guerre ; encore sur les forces de la garnison, n'est-ce pas ? ou sur les côtés faibles des fortifications ! quel zèle infatigable !

— Tu n'entends pas du tout, mon pauvre Martin, dit en souriant Gabriel ; non, je sais tout ce que je voulais savoir quant aux remparts et aux troupes, et c'est d'un sujet plus... personnel que je m'occupe en ce moment.

— Parlez, monseigneur, et si je puis vous être bon à quelque chose...

— Oui, Martin, tu es, je le sais, un serviteur fidèle et un ami dévoué. Aussi n'ai-je de secrets pour toi que ceux qui ne m'appartiennent pas. Si donc tu ne sais pas qui je cherche avec inquiétude et amour dans cette ville après mes devoirs remplis, Martin, c'est tout simplement parce que tu l'as oublié.

— Oh ! pardon, monseigneur, j'y suis à présent, s'écria Martin. Il s'agit, n'est-il pas vrai, d'une... Bénédictine ?

— C'est cela, Martin. Qu'est-elle devenue dans cette ville en alarme ? Je n'ai pas osé, en vérité, le demander à monsieur l'amiral de peur de me trahir par mon trouble. Puis, aurait-il su me répondre ? Diane aura changé de nom sans doute en rentrant au couvent ?

— Oui, reprit Martin, car je me suis laissé dire que celui qu'elle porte, et qui me semble charmant à moi, était païen quelque peu, à cause de madame de Poitiers, je suppose... Sœur Diane ! le fait est que cela jure comme mon autre moi quand il est gris.

— Comment donc faire ? dit Gabriel. Le mieux serait peut-être de s'informer d'abord du couvent des Bénédictines en général ?...

— Oui, dit Martin-Guerre, et puis nous irons du général au particulier, comme disait mon ancien curé qu'on soupçonnait d'être luthérien. Eh bien ! monseigneur, pour ces informations comme pour toutes choses, je suis à vos ordres.

— Il faut aller aux renseignements chacun de notre côté, Martin, nous aurons ainsi deux chances pour une. Sois adroit et réservé, et tâche surtout de ne pas boire, ivrogne ; nous avons besoin de tout notre sang-froid.

— Oh ! monseigneur sait que, depuis Paris, j'ai retrouvé mon ancienne sobriété et ne bois que de l'eau pure. Il ne m'est pas arrivé d'y voir double une seule fois.

— A la bonne heure ! dit Gabriel. Eh bien ! alors, Martin, dans deux heures rendez-vous à cette même place.

— J'y serai, monseigneur.

Et ils se séparèrent.

Deux heures après, ils se retrouvaient comme ils en étaient convenus. Gabriel était radieux, mais Martin-Guerre assez penaud ! Tout ce que Martin-Guerre avait appris, c'est que les Bénédictines avaient voulu partager avec les autres femmes de la ville le soin et l'honneur de panser et de garder les blessés ; que tous les jours elles étaient dispersées dans les ambulances et ne rentraient au couvent que le soir, entourées de l'admiration et du respect des soldats et des citoyens.

Gabriel, par bonheur, en savait davantage. Quand le premier passant venu l'eut informé de tout ce que Martin-Guerre avait appris, Gabriel demanda le nom de la supérieure du couvent. C'était, si l'on s'en souvient, la mère Monique, l'amie de Diane de Castro. Gabriel s'enquit alors de l'endroit où il trouverait la sainte femme.

— A l'endroit le plus périlleux, lui fut-il répondu.

Gabriel alla au faubourg d'Isle et trouva en effet la supérieure. Elle savait déjà par le bruit public ce qu'était le vicomte d'Exmès, ce qu'il avait dit à la maison de ville et ce qu'il venait faire à Saint-Quentin. Elle le reçut comme l'envoyé du roi et comme le sauveur de la cité.

— Vous ne vous étonnerez donc pas, ma mère, lui dit Gabriel, si, venant ici au nom du roi, je vous demande des nouvelles de la fille de Sa Majesté, madame Diane de Castro. Je l'ai en vain cherchée parmi les religieuses que je rencontrais sur mon passage. Elle n'est pas malade, j'espère ?

— Non, monsieur le vicomte, répondit la supérieure; mais j'ai pourtant exigé d'elle qu'elle restât aujourd'hui au couvent et prît un peu de repos, car nulle de nous ne l'a égalée en dévouement et en courage. Elle était partout présente et toujours prête, exerçant à toute heure et en tout lieu, et avec une sorte de joie et d'ardeur, sa sublime charité, qui est notre bravoure à nous autres pacifiques religieuses. Ah ! c'est la digne fille du sang de France ! Et cependant elle n'a pas voulu qu'on connût son titre et son rang, et vous saura même gré, monsieur le vicomte, de respecter son glorieux incognito. N'importe ! si elle cachait sa noblesse, elle montrait sa bonté, et tous ceux qui souffrent connaissent cette figure d'ange qui passe comme un espoir céleste au milieu de leurs douleurs. Elle s'était appelée du nom de notre ordre, la sœur *Benedicta ;* mais nos blessés, qui ne savent pas le latin, l'appellent la sœur Bénie.

— Cela vaut bien madame la duchesse ! s'écria Gabriel qui sentit de douces larmes mouiller ses paupières. Ainsi, ma mère, reprit-il, je pourrai la voir demain ? si je reviens, toutefois !

— Vous reviendrez, mon frère, répondit la supérieure, et, là où vous entendrez le plus de gémissements et de cris, c'est là que vous trouverez la sœur Bénie.

Ce fut alors que Gabriel revint joindre Martin-Guerre, le cœur plein de courage, et certain maintenant, comme la supérieure, qu'il sortirait sain et sauf du redoutable péril de la nuit.

XXIX

OU MARTIN-GUERRE EST MALADROIT

Gabriel avait pris des renseignements assez précis sur les environs de Saint-Quentin, pour ne pas s'égarer dans un pays où il n'était pas encore venu. Favorisé par la nuit tombante, il sortit sans encombre de la ville avec Martin-Guerre par la poterne la moins surveillée. Couverts tous deux de longs manteaux bruns, ils se glissèrent comme des ombres dans les fossés, puis, de là, par la brèche, dans la campagne.

Mais ils n'étaient pas quittes du plus grand danger. Des détachements ennemis couraient jour et nuit dans les environs ; divers camps étaient établis çà et là autour de la ville assiégée, et toute rencontre pouvait être fatale à nos paysans-soldats. Le moindre risque qu'ils couraient était de faire retarder d'un jour, c'est-à-dire de rendre peut-être à jamais inutile l'expédition projetée.

Aussi, quand après une demi-heure de chemin, ils arrivèrent à un carrefour où la route bifurquait, Gabriel s'arrêta et parut réfléchir. Martin-Guerre s'arrêta aussi, mais ne réfléchit point. Il laissait d'ordinaire ce soin à son maître. Martin-Guerre était un brave et fidèle écuyer, mais il ne voulait et ne pouvait être que la main. Gabriel était la tête.

— Martin, reprit donc Gabriel au bout d'un instant de réflexion, voici devant nous deux routes qui toutes deux conduisent auprès du bois d'Angimont, où nous attend le baron de Vaulpergues. Si nous restons ensemble, Martin, nous pouvons être pris ensemble. Séparés, nous doublons nos chances de réussite, comme pour la recherche de madame de Castro. Prenons chacun un des deux chemins. Toi, va par celui-là, c'est le plus long, mais le plus sûr, à ce que croit monsieur l'amiral. Tu rencontreras pourtant les tentes des Wallons où monsieur de Montmorency doit être prisonnier. Tu les tourneras, comme nous avons fait la nuit passée. De l'assurance et du sang-froid ! Si tu rencontres quelque troupe, tu te donnes pour un paysan d'Angimont attardé qui revient de porter des vivres aux Espagnols campés autour de Saint-Quentin. Imite de ton mieux le patois picard, ce qui n'est pas très difficile avec des étrangers. Mais, sur toute chose, va plutôt du côté de l'impudence que du côté de l'hésitation. Aie l'air sûr de ton affaire. Si tu barguignes, tu es perdu.

— Oh ! soyez tranquille, monseigneur, reprit Martin-Guerre d'un air capable. On n'est pas si simple qu'on semble, et je leur en ferai voir de belles.

— Bien dit, Martin. Pour moi, je vais prendre par là ; c'est le plus court, mais le plus périlleux, car c'est la route directe de Paris qu'on surveille avant toutes les autres. Je rencontrerai, je le crains, plus d'un détachement ennemi, et j'aurai plus d'une fois à me mouiller dans les fossés ou à m'écorcher dans les buissons. Puis, au bout du compte, il est bien possible que je n'arrive pas à mon but. N'importe ! Martin ; qu'on ne m'attende qu'une demi-heure. Si après ce délai je ne vous ai pas rejoints, que monsieur de Vaulpergues parte sans plus de retard. Ce sera vers le milieu de la nuit, et le danger sera moins grand que ce soir. Néanmoins, recommande-lui de ma part les plus grandes précautions, Martin. Tu sais ce qu'il y a à faire : partager sa compagnie en trois corps, et, par trois points opposés, s'approcher de la ville le plus secrètement possible. Il ne faut pas trop espérer que les trois détachements réussissent. Mais la perte de l'un fait alors peut-être le salut des autres. C'est égal ! il y a quelques chances pour que nous ne nous revoyions plus, mon brave Martin ! Mais il ne faut penser qu'au bien de la patrie. Ta main, et que Dieu te garde !

— Oh ! je ne le prie que pour vous, monseigneur, reprit Martin. S'il vous sauve, il peut bien faire de moi ce qu'il voudra, et je ne suis guère bon qu'à vous aimer et à vous servir. Oh ! et aussi, j'espère, à jouer quelque bon tour ce soir à ces Espagnols damnés.

— J'aime à te voir dans ces dispositions, Martin. Allons, adieu ! Bonne chance, et de l'aplomb, surtout !

— Bonne chance, monseigneur, et de la prudence !

Le maître et l'écuyer se séparèrent encore. Tout alla bien d'abord pour Martin, et, bien qu'il ne fût guère possible de s'écarter de la route, il évita pourtant assez habilement quelques gens d'armes suspects auxquels la nuit noire le déroba. Mais il approchait du camp des Wallons, et les sentinelles allaient se multiplier.

A l'angle de deux chemins, Martin-Guerre se trouva tout à coup entre deux troupes, l'une à pied, l'autre à cheval, et un : Qui vive ? bien accentué prouva au malheureux Martin-Guerre qu'il avait été aperçu.

— Allons ! se dit-il, voilà le moment venu de montrer l'impudence que m'a tant recommandée mon maître.

Et, frappé d'une idée tout à fait lumineuse et providentielle, il se mit, avec un à-propos parfait, à chanter à tue-tête la chanson du siège de Metz :

Le vendredi de la Toussaint,
Est arrivé la Germanie
A la belle croix de Messain,
Pour faire grande boucherie.

— Holà ? qui va là ? cria une voix rude avec un accent et un jargon à peu près inintelligibles, mais que nous n'imiterons pas de peur d'être inintelligible nous-même.

— Paysan d'Angimont, répondit Martin-Guerre dans un patois non moins obscur.

Et il continua sa route et sa chanson avec une célérité et une verve croissantes.

Se campant au haut des vignes,
Le duc d'Albe et sa compagnie,
A Saint-Arnou, près nos fossés
C'était pour faire l'entreprise
De reconnaître nos fossés...

— Hé ! là ! veux-tu te taire et t'arrêter, paysan de malheur, avec ta maudite chanson ? reprit la voix féroce.

Martin-Guerre réfléchit que les importuns qui l'interpellaient étaient dix contre un ; que, grâce à leurs chevaux, ils l'atteindraient toujours sans peine, et que sa fuite d'ailleurs produirait le plus mauvais effet. Il s'arrêta donc tout court. Après tout, il n'était pas précisément fâché d'avoir occasion de déployer son sang-froid et son habileté. Son maître qui semblait parfois douter de lui n'en aurait plus de motif désormais, s'il savait se tirer adroitement d'un pas aussi difficile.

Il affecta d'abord la plus grande confiance.

— Par Saint-Quentin, martyr ! murmurait-il en s'avançant vers la troupe, voilà un beau coup que vous faites-là d'empêcher un pauvre paysan attardé d'aller rejoindre à Angimont sa femme et ses petits. Parlez, çà, que me voulez-vous ?

Ceci eut l'intention d'être dit en picard, mais fut dit en auvergnat avec un accent provençal.

L'homme qui avait crié eut de même l'intention de répondre en français, mais répondit en wallon avec un accent allemand.

— Ce que nous voulons ? t'interroger et te visiter, rôdeur de nuit qui, sous ta souquenille de paysan, pourrais bien cacher un espion.

— Dà, interrogez-moi, visitez-moi, reprit Martin-Guerre avec un gros rire invraisemblable.

— C'est ce que nous verrons au camp où tu vas nous suivre.

— Au camp ! reprit Martin. Eh bien ! c'est ça. Je veux parler au chef. Ah ! vous arrêtez un malheureux paysan qui revient de Saint-Quentin porter des vivres à vos camarades de là-bas. Que Dieu me damne, si je recommence ! Je laisserai toute votre armée crever de faim à son aise. J'allais à Angimont chercher d'autres provisions ; mais, puisque vous me retenez en route, bonsoir ! Ah ! vous ne me connaissez guère ! et je vous revaudrai ce procédé-là. *Saint-Quentin, tête de kien*, dit le proverbe picard. Me prendre pour un espion ! Je veux me plaindre au chef ! Allons au camp.

— Mordieu ! quelle langue ! reprit celui qui commandait le détachement. Le chef, l'ami, c'est moi ! et c'est à moi que vous aurez affaire quand nous y verrons clair, s'il vous plaît. Croyez-vous qu'on va réveiller les généraux pour un drôle de votre espèce ?

— Oui, c'est aux généraux que je veux être conduit ! s'écria Martin-Guerre avec volubilité. J'ai à dire quelque chose aux généraux et aux maréchaux. J'ai à leur dire qu'on n'arrête pas ainsi sans crier seulement : Gare ! un quelqu'un qui vous nourrit, vous et vos gens. Je n'ai pas fait de mal. Je suis un honnête habitant d'Angimont. Je vais demander une indemnité pour ma peine, et, vous, vous serez pendu pour la vôtre.

— Camarade, il a l'air sûr de son fait, pourtant ! dit au reître un de ses hommes.

— Oui, répondit l'autre, et je le relâcherais bien si je ne croyais, par momens, reconnaître cette tournure et cette voix. Allons, marchons. Au camp tout s'expliquera.

Martin-Guerre, placé pour plus de sûreté entre deux des cavaliers, ne cessa de jurer et de maugréer pendant toute la route. En entrant dans la tente où on le conduisit d'abord, il jurait et maugréait encore.

— Voilà comme vous arrangez vos alliés, vous autres! ah bien! à la bonne heure! on vous en fournira de l'avoine pour vos bêtes et de la farine pour vous! Je vous abandonne. Dès que vous m'aurez reconnu et relâché, je retourne à Angimont et n'en sors plus. Ou plutôt, si, j'en sors, et dès demain, pour aller porter plainte contre vous à monseigneur Philibert-Emmanuel en personne. Ce n'est pas lui qui me ferait un affront semblable.

En ce moment, l'enseigne des reitres approchait un flambeau du visage de Martin-Guerre. Il recula de trois pas de surprise et d'horreur.



Il approchait un flambeau du visage de Martin-Guerre.

— Par le diable! s'écria-t-il, je ne me trompais pas. C'est bien lui, le misérable! Est-ce que vous ne le reconnaissez pas maintenant, vous autres?

— Oh, oui! Oh, oui! répéta l'un après l'autre chacun des reitres en venant à son tour examiner Martin-Guerre avec une curiosité qui se changeait immédiatement en indignation.

— Ah! vous me reconnaissez donc enfin? reprit le pauvre écuyer qui commençait à s'alarmer sérieusement. Vous savez qui je suis? Martin Cornouiller d'Angimont... Vous allez me relâcher, ce n'est pas malheureux!

— Nous, te relâcher, malandrin, paillard, pendard! s'écria l'enseigne, les yeux enflammés et les poings menaçans.

— Ah! çà, qu'est-ce qui vous prend donc, l'ami? dit Martin. Je ne suis peut-être plus Martin Cornouiller, à cette heure?

— Non, tu n'es pas Martin Cornouiller, reprit l'enseigne, et, pour te démasquer et te démentir, voilà dix hommes autour de toi qui te connaissent. Mes amis nommez cet imposteur à lui-même, afin de le convaincre de fraude et de flagrant mensonge.

— C'est Arnauld du Thill! c'est ce misérable Arnauld du Thill, répétèrent les dix voix ensemble avec une effrayante unanimité.

— Arnauld du Thill! qu'est-ce que cela? demanda Martin en pâlissant.

— Oui, renie-toi toi-même, infâme! s'écria l'enseigne. Mais voilà par bonheur dix témoins qui te contredisent. Devant eux, malgré ton déguisement de paysan, aurais-tu le front d'assurer que je ne t'ai pas fait prisonnier à la bataille de Saint-Laurent, dans la suite du connétable?

— Non, non, je suis Martin Cornouiller, balbutia Martin qui perdait la tête.

— Tu es Martin Cornouiller? dit l'enseigne avec un rire méprisant; tu n'es pas ce lâche Arnauld du Thill qui m'avait promis rançon, que je traitais avec égards, et qui, la nuit dernière, a pris la fuite, m'enlevant, outre le peu d'argent que je possédais, ma bien-aimée Gudule, la gentille vivandière? Scélérat! qu'as-tu fait de Gudule?

— Qu'as-tu fait de Gudule? répétèrent les reitres dans un chœur formidable.

— Ce que j'ai fait de Gudule? dit Martin-Guerre accablé. Eh! le sais-je, misérable que je suis! Ah çà! vraiment, vous me reconnaissez donc tous? vous êtes donc certains de ne pas vous tromper? vous pourriez tous jurer que je m'appelle... Arnauld du Thill, que ce brave homme m'a fait prisonnier à la bataille de Saint-Laurent et que je lui ai enlevé traîtreusement sa Gudule? vous pourriez le jurer?

— Oui! oui! oui! s'écrièrent les dix voix avec énergie.

— Eh bien! cela ne m'étonne pas, reprit piteusement Martin-Guerre qui divaguait assez, on s'en souvient, quand on touchait ce sujet de sa double existence. Non, vraiment cela ne m'étonne pas. Je vous aurais soutenu jusqu'à demain que je m'appelle Martin Cornouiller. Mais vous me connaissez comme Arnauld du Thill, j'étais hier ici, je ne

dis plus non ; je ne résiste plus ; je me résigne. Du moment que la chose est ainsi, j'ai les pieds et les poings liés. Je n'avais pas prévu celle-là. Voilà si longtemps, mon Dieu ! que mes alibi avaient cessé ! Allons ! c'est très bien, faites de moi ce que vous voudrez, emmenez-moi, emprisonnez-moi, garrottez-moi. Ce que vous me dites de Gudule achève surtout de me convaincre que vous ne vous trompez pas. Oui, je me reconnais là ! Seulement, je suis bien aise de savoir que je m'appelle Arnauld du Thill.

Le pauvre Martin-Guerre avoua dès lors tout ce qu'on voulut, se laissa accabler d'injures et de rebuffades, et offrit le tout à Dieu en pénitence des nouveaux méfaits qu'on venait de lui reprocher. Comme il ne put dire ce que Gudule était devenue, on le chargea de liens et on lui fit souffrir toutes sortes de mauvais traitemens, mais sans lasser son angélique patience. Tout ce qu'il regrettait, c'est de n'avoir pas eu le temps d'accomplir sa mission auprès du baron de Vaulpergues. Mais qui aurait pu supposer que de nouvelles actions criminelles allaient tourner contre lui et réduire à néant ses beaux projets d'adresse et de présence d'esprit.

— Ce qui me console du moins, pensait-il dans le coin humide où on l'avait jeté sur le sol, c'est que peut-être Arnauld du Thill entre triomphant à Saint-Quentin avec le détachement de Vaulpergues. Mais non, non, c'est encore une chimère cela ! et ce que je connais du drôle me ferait plutôt conjecturer que le monstre est dans quelque auberge sur la route de Paris à caresser la gentille Gudule. Hélas ! hélas ! il me semble que j'aurais plus de cœur à la pénitence si du moins j'avais un peu conscience du péché.

XXX

RUSES DE GUERRE

Quelque chimérique qu'il lui parût, l'espoir de Martin-Guerre fut cependant réalisé. Quand Gabriel, après mille dangers, arriva dans le bois où l'attendait le baron de Vaulpergues, la première figure qu'il aperçut fut celle de son écuyer, le premier cri qu'il jeta fut : Martin-Guerre !

— Moi-même, monseigneur, répondit résolument l'écuyer.

Ce n'est pas à ce Martin-Guerre-là qu'il était besoin de recommander l'impudence.

— Est-ce que tu me devances de beaucoup, Martin ? demanda Gabriel.

— Mais je suis ici depuis une heure, monseigneur.

— En vérité ! mais il me semble que tu as changé de costume, tu n'avais pas en me quittant il y a trois heures ce justaucorps-là ?

— Non, monseigneur, je l'ai demandé à un paysan plus vraisemblable que moi, à ce qu'il m'a paru, et je lui ai donné le mien en échange.

— Bien ! et tu n'as fait d'ailleurs aucune mauvaise rencontre ?

— Aucune, monseigneur.

— Au contraire, reprit le baron de Vaulpergues survenant, et le drôle, en arrivant ici, était accompagné d'une fille de fort jolie tournure, ma foi ! une vivandière flamande comme nous avons pu en juger à son langage. Elle paraissait pleurer fort, la pauvre petite, mais il l'a très brutalement et très prudemment congédiée, malgré ses larmes, sur la lisière du bois, avant de pénétrer jusqu'ici.

— Non pas sans l'avoir, au préalable, débarrassée d'une partie de sa marchandise, dit le faux Martin-Guerre avec son rire insolent.

— Ah ! Martin ! Martin ! reprit Gabriel, voilà encore le vieil homme qui reparait.

— Monseigneur veut dire le jeune homme. Mais, pardon ! reprit maître Arnauld se souvenant de son rôle, j'occupe avec mes balivernes les momens si précieux de vos Seigneuries.

— Oh ! dit le baron de Vaulpergues, si c'est votre avis, monsieur d'Exmès, et celui de l'amiral, nous ne partirons d'ici que dans une demi-heure. Il n'est pas encore minuit je suis pour n'arriver devant Saint-Quentin que vers trois heures. C'est le moment où la surveillance se fatigue et se relâche. Ne le pensez-vous pas, monsieur le vicomte ?

— Si fait, et les instructions de M. de Coligny s'accordent exactement avec votre opinion. C'est à trois heures du matin qu'il nous attendra et que nous devons arriver, si toutefois nous arrivons

— Oh ! nous arriverons, monseigneur, permettez-moi de vous l'affirmer, dit Arnauld-Martin. J'ai profité de mon passage auprès du camp des Wallons pour observer les alentours, et je vous guiderai par là aussi sûrement que si j'avais couru les environs pendant quinze jours

— Mais c'est prodigieux, Martin ! s'écria Gabriel. En si peu de temps, que de choses faites ! Allons, j'aurai dorénavant la même confiance en ton intelligence qu'en ta fidélité.

— Oh ! monseigneur, si vous vous fiez seulement à mon zèle et surtout à ma discrétion, je n'ai pas d'ambition plus haute.

La trame de l'astucieux Arnauld était si bien ourdie par le hasard et par son audace, que, depuis l'arrivée de Gabriel, l'imposteur n'avait dit que la vérité.

Pendant que Gabriel et Vaulpergues s'entendaient à l'écart sur la marche à suivre, lui, de son côté, acheva de combiner son plan, de façon à ne pas déranger les miraculeuses chances qui l'avaient servi jusque-là.

Voici, en effet, ce qui était arrivé. Arnauld, après s'être échappé, grâce à Gudule, du camp où on le tenait prisonnier, avait rôdé, pendant dix-huit heures, dans les bois environnans, n'osant sortir de peur de retomber aux mains de l'ennemi. Vers le soir, il avait cru reconnaître dans la forêt d'Angimont des traces de cavaliers, qui devaient se cacher pour s'être hasardés par des sentiers si peu frayés. C'était donc des Français en embuscade, et Arnauld tâcha de les rejoindre et y parvint. Ce fut alors qu'il congédia le plus lestement du monde la pauvre Gudule, qui s'en retourna pleurant aux tentes, sans se douter qu'après la perte de son amoureux, elle allait y retrouver un autre lui-même. Pour Arnauld, le premier soldat de Vaulpergues qui l'aperçut le salua du nom de Martin-Guerre, et, comme de raison, il ne le démentit point. En écoutant de toutes ses oreilles et en parlant le moins possible, il apprit bientôt tout. Le vicomte d'Exmès allait revenir la nuit même, après avoir averti l'amiral de l'arrivée à Saint-Quentin de Vaulpergues, et pris avec lui les dispositions nécessaires pour favoriser l'entrée du détachement dans la place Martin-Guerre l'accompagnerait. On prenait donc naturellement Arnauld pour Martin, et on l'interrogeait sur son maître.

— Il va venir, répondait-il ; nous avons pris des chemins différens

Et, en lui-même, il calculait combien il lui serait avantageux dans le moment de se réunir à Gabriel : d'abord sa subsistance, dans ces temps difficiles, serait assurée ; puis, il savait que le connétable de Montmorency, son maître, pour l'heure prisonnier de Philibert-Emmanuel, souffrait moins peut-être de la honte de sa défaite et de sa captivité, que de la pensée que son rival odieux, le duc de Guise, allait avoir toute puissance à la cour et tout crédit sur l'esprit du roi. S'attacher aux pas d'un ami du Guise, c'était donc, pour Arnauld, se mettre à la source de tous les renseignemens qu'il vendait assez cher au connétable. Enfin Gabriel n'était-il pas l'ennemi personnel des Montmorency et l'obstacle principal au mariage du duc François avec madame de Castro ?

Arnauld se remémorait tout cela, mais songeait en même temps avec mélancolie que le retour de Martin-Guerre à côté de son maître allait déranger quelque peu ses beaux plans. Aussi, pour ne pas être convaincu d'imposture, guetta-t-il avec soin Gabriel, espérant éloigner ou supprimer le crédule Martin-Guerre. Mais quelle fut sa joie en voyant le vicomte d'Exmès arriver seul et le reconnaître tout de suite pour son écuyer ! Arnauld avait dit vrai, sans le savoir. Alors il s'abandonna à sa chance, et, comptant que le diable, son patron, avait fait tomber le pauvre Martin aux mains des Espagnols, il prit audacieusement le rôle de l'absent, ce qui lui réussit comme nous venons de le voir.

Cependant, la conférence de Gabriel et de Vaulpergues terminée, et lorsqu'on forma les trois détachemens pour se mettre en route de différens côtés, Arnauld insista pour accompagner Gabriel par la route des tentes wallones. C'était le chemin qu'avait dû prendre le vrai Martin-Guerre, et, si on le rencontrait encore, Arnauld voulait être là pour le faire disparaître ou disparaître lui-même au besoin.

Mais on dépassa la hauteur du camp sans trouver le moindre Martin, et l'idée de ce péril assez mince s'effaça bientôt, pour Arnauld, devant le péril plus grave qui l'attendait, avec Gabriel et la troupe dont il faisait partie, devant les murailles partout entourées de Saint-Quentin.

Dans l'intérieur de la ville, l'anxiété n'était pas moindre, comme on le peut supposer ; car le salut ou la perte de tous dépendait à peu près du coup de main hardi de Gabriel et de Vaulpergues. Aussi, dès deux heures du matin, l'amiral fit-il lui-même sa ronde aux points convenus entre lui et le vicomte d'Exmès, et recommanda aux sentinelles choisies qu'on avait placées à ces postes délicats la plus sévère attention. Puis, Gaspard de Coligny monta sur la tour du beffroi qui dominait la ville et tous les environs, et là, muet, immobile, retenant son haleine, écouta le silence et regarda la nuit. Mais il n'entendit que le bruit sourd et lointain des mines espagnoles et des contre-mines françaises ; il ne vit que les tentes de l'ennemi, et, plus loin, les bois sombres d'Origny se détachant noirs dans l'ombre noire.

Alors, incapable de maîtriser son inquiétude, l'amiral voulut au moins se rapprocher de l'endroit où allait se décider le sort de Saint-Quentin. Il descendit de la tour du beffroi, et, à cheval, suivi de quelques officiers, courut au boulevard de la Reine, vers une des poternes où devait arriver Vaulpergues, et, monté sur l'un des angles du rempart, attendit.

Comme trois heures sonnaient à la Collégiale, du fond des marais de la Somme le cri d'un hibou retentit.

— Dieu soit loué ! les voici ! s'écria l'amiral.

Monsieur Du Breuil, sur un geste de Coligny, se faisant de ses mains un porte-voix, répondit au signal en imitant distinctement le cri de l'orfraie.

Puis un silence de mort succéda. L'amiral et ceux qui l'entouraient demeurèrent immobiles et comme de pierre, l'oreille au guet et le cœur serré.

Mais subitement un coup de mousquet se fit entendre dans la direction d'où le cri était parti, et, presque aussitôt, succéda une décharge générale qu'accompagnaient sinistrement des gémissemens aigus et une rumeur terrible.

Le premier détachement avait été découvert.

— Déjà cent braves de moins ! s'écria l'amiral.

Alors il descendit rapidement du rempart, remonta à cheval, et, sans ajouter une parole, se dirigea vers le boulevard Saint-Martin, où il attendait une autre partie de la compagnie de Vaulpergues.

Là, il fut repris des mêmes angoisses. Gaspard de Coligny ressemblait à un joueur qui joue sa fortune sur trois coups de dés : il venait de perdre la première partie, quelle chance aurait la seconde ?

Hélas ! le même cri se fit entendre de l'autre côté du rempart, le même cri lui répondit dans la ville ; puis, comme si cette seconde scène n'était que la répétition fatale de la première, une sentinelle donna encore l'alarme, et la mousquetade et les cris annoncèrent aux Saint-Quentinois épouvantés un second combat ou plutôt une autre boucherie.

— Deux cents martyrs ! dit Coligny d'une voix sourde.

Et de nouveau, s'élançant sur son cheval, il fut arrivé en deux minutes à la poterne du faubourg, qui était le troisième point convenu entre Gabriel et lui. Il allait si vite qu'il se trouva le premier et seul sur le rempart, et que ses officiers ne le rejoignirent que peu à peu. Mais tous eurent beau écouter, on n'entendait toujours que le cri des mourans au loin, et les exclamations des vainqueurs.

L'amiral jugea tout perdu. L'alarme était donnée au camp ennemi. Pas un soldat espagnol qui ne fût éveillé maintenant. Celui qui commandait la troisième troupe aurait jugé à propos de ne pas s'aventurer à un péril aussi mortel, et se serait retiré sans rien entreprendre. Ainsi, cette troisième et dernière chance manquait tout à fait au joueur éperdu. Coligny se disait même, par momens, que le dernier détachement avait peut-être été surpris avec le second, et que seulement le bruit des deux massacres s'était confondu en un seul.

Une larme, larme brûlante de désespoir et de fureur, coula sur les joues basanées de l'amiral. Dans quelques heures, la population, découragée de nouveau par ce dernier échec, demanderait à grands cris la reddition de la place, et, ne la demandât-elle pas, Gaspard de Coligny ne se dissimulait plus que devant des troupes aussi démoralisées que les siennes, le premier assaut ouvrirait aux Espagnols les portes de Saint-Quentin et de la France. Et cet assaut, il ne se ferait pas certes attendre, et le signal en serait donné dès que le jour paraîtrait, ou peut-être même sur-le-champ, pendant la nuit, alors que ces trente mille hommes, tout fiers d'avoir égorgé trois cents soldats, étaient encore dans l'enivrement d'un si glorieux triomphe.

Comme pour confirmer les appréhensions de Gaspard de Coligny, le gouverneur Du Breuil fit entendre à ses côtés le cri : Alerte ! d'une voix étouffée, et, comme l'amiral se retournait vers lui, il lui montra dans le fossé une troupe noire et silencieuse, qui semblait marcher du pas des ombres et se diriger vers la poterne.

— Sont-ce des amis ou des ennemis ? demanda Du Breuil à voix basse.

— Silence ! reprit l'amiral, et tenons-nous en tout cas sur nos gardes.

— Comment ne font-ils donc pas plus de bruit ! reprit le gouverneur. Il me semble pourtant que j'aperçois des chevaux, et pas un caillou ne résonne ! et la terre même semble sourde sous leurs pas ! on dirait vraiment des fantômes !

Et le superstitieux Du Breuil se mit à faire le signe de la croix, pour plus de sûreté. Mais Coligny, le grave penseur, regardait attentivement la troupe noire et muette sans crainte et sans émotion.

Quand les survenans ne furent plus qu'à cinquante pas Coligny imita lui-même le cri de l'orfraie.

Le cri du hibou répondit.

Alors l'amiral, transporté de joie, se précipita vers le corps de garde de la poterne, donna ordre d'ouvrir sur-le-champ, et cent cavaliers enveloppés, eux et leurs montures, de grands manteaux sombres, entrèrent dans la haute ville, toujours aussi silencieux. Mais on put remarquer alors que les sabots des chevaux, qui frappaient si mats sur le pavé, étaient enveloppés de morceaux de toile remplis de sable. C'est grâce à cet expédient, dont on n'avait eu l'idée qu'en voyant les deux autres détachemens trahis par le bruit, que la troisième troupe avait pu entrer sans encombre. Et celui qui avait trouvé cet expédient et qui commandait la troupe n'était autre que Gabriel.

C'était peu de chose, sans doute, que ce secours de cent hommes ; mais il suffisait pour quelques jours à maintenir deux postes menacés, mais c'était le premier événement heureux d'un siège si fécond en désastres. Aussi la nouvelle de bon augure circula-t-elle sur-le-champ par toute la ville. Les portes s'ouvrirent, les fenêtres s'éclairèrent, et des applaudissemens unanimes accueillirent sur leur passage Gabriel et ses cavaliers.

— Non, pas de joie ! dit Gabriel d'une voix grave. Songez aux deux cents qui sont tombés là-bas.

Et il souleva son chapeau, comme pour saluer ces morts héroïques, au nombre desquels devait être le brave Vaulpergues.

— Oui, répondit Coligny, nous les plaignons et nous les admirons. Mais vous, monsieur d'Exmès, que faut-il vous dire et comment vous remercier ! Laissez-moi du moins, ami, vous presser dans mes bras, car vous avez sauvé déjà Saint-Quentin deux fois.

Mais Gabriel lui serrant la main, reprit encore :

— Monsieur l'amiral, vous me direz cela dans dix jours

XXXI

LE MÉMOIRE D'ARNAULD DU THILL

Il était temps que le coup réussît, et que le bienheureux secours entrât dans la ville ; car le jour commençait à poindre, Gabriel écrasé de fatigue, pour avoir à peine reposé depuis quatre jours, fut conduit par l'amiral à la maison de ville, où Coligny voulut lui donner la chambre la plus voisine de celle qu'il occupait lui-même. Là, Gabriel épuisé se jeta sur un lit et s'endormit comme s'il ne devait plus se réveiller.

Il ne se réveilla en effet que sur les quatre heures de l'après-midi, et encore ce fut Coligny qui, en entrant dans sa chambre, interrompit ce bon sommeil réparateur, dont le pauvre jeune homme, malgré ses soucis, avait tant besoin. Un assaut avait été tenté dans la journée par l'ennemi et repoussé vaillamment ; mais il en annonçait un autre sans doute pour le lendemain, et l'amiral, qui s'était bien trouvé jusque-là des conseils de Gabriel, venait les lui demander encore.

Gabriel fut bientôt à bas de son lit et prêt à recevoir Coligny.

— Un mot seulement à mon écuyer, monsieur l'amiral, lui dit-il, et je suis tout à vos ordres.

— Faites, monsieur le vicomte d'Exmès, répondit Coligny. Puisque sans vous le drapeau espagnol flotterait à l'heure qu'il est sur cet Hôtel de ville, je puis bien vous dire : Vous êtes chez vous.

Gabriel alla à la porte et appela Martin-Guerre. Martin-Guerre accourut aussitôt, Gabriel le prit à l'écart.

— Mon brave Martin, lui dit-il, je te répétais hier encore que j'aurais désormais une confiance égale dans ton intelligence et dans ta fidélité. Je te le prouve. Tu vas aller sur-le-champ à l'ambulance du faubourg d'Isle. Là, tu demanderas, non pas madame de Castro, mais la supérieure des Bénédictines, la respectable mère Monique, et c'est elle, elle seulement, que tu prieras d'avertir la sœur Bénie, tu entends, la sœur Bénie, que le vicomte d'Exmès, envoyé à Saint-Quentin par le roi, sera auprès d'elle dans une heure, et qu'il la conjure de l'attendre. Tu vois, monsieur de Coligny va me retenir ici quelque temps, et un intérêt de vie et de mort m'oblige, tu le sais, à mettre toujours mon devoir avant ma joie. Va donc, et qu'elle sache du moins que mon cœur est avec elle.

— Elle le saura, monseigneur, dit l'empressé Martin, qui sortit en effet, laissant son maître un peu moins impatient et un peu plus tranquille.

Et, de fait, il se hâta jusqu'à l'ambulance du faubourg d'Isle, et demanda partout la sœur Monique avec beaucoup d'empressement.

On lui indiqua la supérieure.

— Ah ! ma mère, lui dit en l'abordant le rusé drôle, que je suis aise de vous rencontrer enfin ! mon pauvre maître eût été si triste si je n'avais pu remplir ma commission auprès de vous et de madame Diane de Castro surtout.

— Qui donc êtes-vous mon ami, et de la part de qui venez-vous? demanda la supérieure surprise autant qu'affligée de voir le secret qu'elle avait recommandé à Gabriel aussi mal gardé par lui.

— Je viens de la part du vicomte d'Exmès, reprit le faux Martin-Guerre affectant la simplicité et la bonhomie. Vous devez connaître le vicomte d'Exmès, j'espère! toute la ville ne connaît que lui.

— Certes! dit la supérieure, je connais notre sauveur à tous. Nous avons bien prié pour lui. J'ai eu l'honneur de le voir déjà hier, et je comptais, d'après sa promesse, le revoir aujourd'hui.

— Il va venir, le digne seigneur, il va venir, reprit Arnauld-Martin. Mais monsieur de Coligny le retient, et, dans son impatience, il m'a d'avance envoyé vers vous, vers madame de Castro. Ne vous étonnez pas, ma mère, que je sache et que je prononce ce nom. Une vieille fidélité, vingt fois éprouvée, permet à mon maître de se fier à moi comme à lui-même, et il n'a pas de secrets pour son loyal et dévoué serviteur. Je n'ai d'esprit et d'intelligence, à ce que disent les autres, que pour l'aimer et le défendre; mais cet instinct-là, du moins, je l'ai bien, et nul ne peut me le refuser, par les reliques de Saint-Quentin! Oh! pardonnez-moi, ma mère, de jurer comme cela devant vous. Je n'y pensais pas, et l'habitude, voyez-vous et puis l'élan du cœur...

— C'est bien! c'est bien! dit en souriant la mère Monique. Ainsi monsieur d'Exmès va venir? il sera le bien arrivé. La sœur Bénie surtout désire sa présence pour avoir par lui des nouvelles du roi qui l'a envoyé.

— Eh! eh! dit Martin en riant niaisement, qui l'a envoyé à Saint-Quentin, mais pas à madame Diane, je suppose.

— Que voulez-vous dire? reprit la supérieure.

— Je dis, madame, que moi, qui aime le vicomte d'Exmès, à la fois comme un maître et comme un frère, je suis vraiment bien aise que vous, une femme si digne de respect et si pleine d'autorité, vous vous mêliez un peu des amours de monseigneur et de madame de Castro.

— Des amours de madame de Castro! s'écria la supérieure épouvantée.

— Eh! sans doute, reprit le faux imbécile. Madame Diane n'a pas été sans vous confier tout, à vous, sa véritable mère et sa seule amie?

— Elle m'a parlé vaguement de peines profondes de cœur, dit la religieuse, mais de cet amour profane, mais du nom du vicomte, je n'en savais rien, rien absolument!

— Oui, oui, vous niez... par modestie, reprit Arnauld en hochant la tête d'un air capable. De fait, moi, je trouve votre conduite très belle, et je vous en suis, pour ma part, on ne peut plus reconnaissant. Vous agissez très courageusement au moins! Ah! vous êtes-vous dit, le roi s'oppose aux amours de ces enfants! ah! le père de Diane entrerait dans une redoutable colère s'il soupçonnait qu'ils peuvent seulement se rencontrer! Eh bien! moi, sainte et digne femme, je braverai la majesté royale et l'autorité paternelle, je prêterai à mes pauvres amoureux la sanction de mon appui et de mon caractère; je leur ménagerai des entrevues, je leur rendrai l'espérance et ferai taire leurs remords. Eh bien! c'est superbe, c'est magnifique ce que vous faites là, entendez-vous!

— Jésus! put seulement dire en joignant les mains de surprise et de terreur la supérieure, cœur craintif et conscience timorée. Jésus! un père, un roi bravés, et mon nom, ma vie mêlés à ces intrigues amoureuses! oh!

— Tenez, reprit Arnauld, j'aperçois justement là-bas mon maître qui accourt pour vous remercier lui-même de votre bonne entremise et pour vous demander, l'impatient jeune homme! quand et comment il pourra, grâce à vous, revoir sa maîtresse adorée.

Gabriel arrivait en effet, hors d'haleine. Mais, avant qu'il se fût approché, la supérieure l'arrêta d'un geste et se redressant avec dignité:

— Pas un pas de plus et pas un mot, monsieur le vicomte, lui dit-elle. Je sais maintenant à quel titre et dans quelles intentions vous vouliez vous rapprocher de madame de Castro. N'espérez donc pas que désormais je prête les mains à des projets, indignes, je le crains, d'un gentilhomme. Et non seulement je ne dois plus et ne veux plus vous entendre, mais je prétends user de mon autorité pour retirer à Diane toute occasion et tout prétexte de vous voir et de vous rencontrer, soit au parloir du couvent, soit aux ambulances. Elle est libre, je le sais, et n'a pas prononcé de vœux qui l'engagent; mais, tant qu'elle voudra rester dans l'asile, choisi par elle, de notre saint couvent, elle trouvera bon que ma protection sauvegarde son honneur et non pas son amour.

La supérieure salua d'un air glacial Gabriel immobile d'étonnement, et se retira, sans écouter sa réponse et sans se retourner vers lui une seule fois.

— Qu'est-ce que cela signifie? demanda, après un moment de stupéfaction, le jeune homme à son prétendu écuyer

— Je n'en sais pas plus que vous, monseigneur, répondit Arnauld, qui donnait à sa joie intérieure le masque de la consternation. Madame la supérieure m'a fort mal reçu, s'il faut le dire, et m'a déclaré qu'elle n'ignorait rien de vos desseins, mais qu'elle devait s'y opposer et seconder les vues du roi, et que madame Diane ne vous aimait plus, si elle vous avait jamais aimé.

— Diane ne m'aime plus! s'écria Gabriel pâlissant. Hélas! hélas! reprit-il, tant mieux peut-être! Cependant je veux la voir encore, je veux lui prouver que je ne suis envers elle ni indifférent ni coupable. Cet entretien suprême, dont j'ai besoin pour m'encourager dans ma tâche, il faudra absolument que tu m'aides à l'obtenir, Martin-Guerre.

— Monseigneur sait, répondit humblement Arnauld, que je suis un instrument dévoué de sa volonté, et que je lui obéis en toutes choses, comme la main obéit au front. Je m'emploierai de tous mes efforts, comme je viens de le faire encore à l'instant même, pour que monseigneur ait avec madame de Castro cet entretien qu'il souhaite.

Et le rusé drôle suivit, en riant sous cape, Gabriel qui rentra à la maison de ville tout abattu.

Puis, le soir quand, après une ronde aux remparts, le faux Martin-Guerre se retrouva seul dans sa chambre, il tira de sa poitrine un papier qu'il se mit à lire avec un air de vive satisfaction.

« Compte d'Arnauld du Thill, pour M. le connétable de « Montmorency, depuis le jour où il a été séparé violem- « ment de monseigneur. Ce compte comprenait tant les « services publics que les services privés.)

« — Pour avoir, étant prisonnier de l'ennemi après la « journée de Saint-Laurent, et conduit en présence de Phi- « libert-Emmanuel, conseillé à ce général de renvoyer le « connétable sans rançon, sous le spécieux prétexte que « monseigneur ferait moins de tort aux Espagnols avec son « épée, que de bien par ses avis au roi, — cinquante écus.

« Pour s'être échappé par ruse adroite du camp, où l'on « retenait ledit Arnauld prisonnier, et avoir ainsi épargné « à M. le connétable les frais de la rançon qu'il n'aurait « pas manqué de payer généreusement pour retrouver un « si fidèle et si précieux serviteur, — cent écus.

« Pour avoir conduit habilement, par des sentiers igno- « rés, le détachement que le vicomte d'Exmès amenait au « secours de Saint-Quentin et de monsieur l'amiral de Co- « ligny, le neveu bien-aimé de monsieur le connétable, — « vingt livres. »

Il y avait encore dans la note du sieur Arnauld plus d'un article aussi impudemment avide que ceux-là. L'espion les relisait en se caressant la barbe. Quand il eut achevé sa lecture, il prit une plume et ajouta à la liste:

« Pour avoir, étant entré au service du vicomte d'Exmès, « sous le nom de Martin-Guerre, dénoncé ledit vicomte à « la supérieure des Bénédictines comme amant de madame « de Castro, et séparé ainsi pour longtemps ces deux jeunes « gens comme c'est l'intérêt de monsieur le connétable, — « deux cents écus. »

— Cela, par exemple, n'est pas cher, se dit Arnauld, et voilà un de ces chapitres qui font passer les autres. Le total, en somme, est assez rond. Nous approchons de mille livres, et, avec un peu d'imagination, nous irons bien jusqu'à deux mille: — et, si je les ai, ma foi! je me retirerai des affaires, je me marierai, je serai père de mes enfants et marguillier de ma paroisse dans quelque province, et toucherai ainsi le rêve de toute ma vie et le but honnête de toutes mes mauvaises actions.

Arnauld se coucha et s'endormit sur ces vertueuses résolutions.

Le lendemain, il fut requis par Gabriel d'aller encore à la recherche de Diane, et l'on devine comment il s'acquitta de la commission. Gabriel lui-même quitta monsieur de Coligny pour s'informer et interroger. Mais, vers dix heures du matin, l'ennemi tenta un furieux assaut, et il fallut courir aux boulevards. Gabriel y fit des prodiges de valeur, selon sa coutume, et s'y conduisit comme s'il avait deux vies à perdre.

C'est qu'il en avait deux à sauver.

En outre, s'il se faisait remarquer, Diane entendrait parler de lui, peut-être.

XXXII

THÉOLOGIE

Gabriel revenait de l'assaut, brisé de fatigue, à côté de Gaspard de Coligny, quand deux hommes qui passaient à trois pas de lui prononcèrent dans leur conversation le nom de la sœur Bénie. Il laissa l'amiral, et courant à ces hommes, leur demanda avec empressement s'ils savaient des nouvelles de celle qu'ils venaient de nommer.

— Oh! mon Dieu! non, mon capitaine, pas plus que vous, dit un des hommes, lequel n'était autre que Jean Peu-

quoy. Justement, je m'en inquiétais avec mon compagnon, car on n'a pas vu la noble et vaillante fille de tout le jour, et je disais que pourtant, après une chaude journée comme celle-ci, il y a bien des malheureux blessés qui auraient besoin de ses soins et de son sourire d'ange. Mais nous saurons bientôt si c'est qu'elle est sérieusement malade ; car c'est son tour demain soir de faire à l'ambulance le service de nuit ; elle n'y a pas manqué jusqu'ici, et les religieuses sont en trop petit nombre et se relaient de trop près pour qu'on veuille ou qu'on puisse l'en dispenser, à moins de nécessité absolue. Nous la reverrons donc demain soir, bien sûr, et j'en remercierai Dieu pour nos malades, vu qu'elle sait vous consoler et vous ranimer comme une vraie Notre-Dame.

— Merci, ami, merci, dit Gabriel en serrant chaleureusement la main à Jean Peuquoy, tout surpris d'un tel honneur.

Gaspard de Coligny avait entendu Jean Peuquoy, et remarqué la joie de Gabriel. Quand celui-ci l'eut rejoint, il ne lui dit pourtant rien d'abord ; mais, une fois qu'ils furent rentrés à la maison, et seuls tous deux dans la chambre où l'amiral avait ses papiers et donnait ses ordres, Gaspard dit avec son fin et doux sourire à Gabriel :

— Vous prenez, je le vois, à cette religieuse, la sœur Bénie, un vif intérêt, mon ami ?

— Le même intérêt que Jean Peuquoy, répondit Gabriel en rougissant ; le même intérêt que vous-même sans doute, monsieur l'amiral, car vous avez dû remarquer comme moi à quel point elle manque réellement à nos blessés, et quelle influence bienfaisante exercent sur eux et sur tous ceux qui combattent sa parole et sa présence.

— Pourquoi voulez-vous me tromper, ami ? reprit l'amiral avec une nuance de tristesse. Vous avez donc bien peu de confiance en moi que vous essayez ainsi de me mentir.

— Quoi ! monsieur l'amiral... répondit Gabriel de plus en plus embarrassé, qui a pu vous faire supposer ?...

— Que la sœur Bénie n'est autre que madame Diane de Castro ? reprit Coligny, et que vous aimez d'amour madame de Castro ?

— Vous le savez ! s'écria Gabriel au comble de la surprise.

— Comment ne le saurais-je pas ? reprit l'amiral. Monsieur le connétable n'est-il pas mon oncle ? Est-il pour lui quelque chose de caché à la cour ? Madame de Poitiers n'a-t-elle pas l'oreille du roi, et monsieur de Montmorency n'a-t-il pas le cœur de Diane de Poitiers ? Comme il y a sous toute cette affaire de graves intérêts pour notre famille, à ce qu'il paraît, j'ai été naturellement prévenu tout d'abord de me tenir sur mes gardes et prêt à seconder les projets de ma noble parenté. Je n'étais pas entré depuis un jour dans Saint-Quentin pour défendre la place ou pour mourir, quand j'ai reçu de mon oncle un exprès. Cet exprès ne venait pas m'informer, comme je le crus d'abord, des mouvements de l'ennemi et des plans militaires du connétable. Non, vraiment ! Il avait traversé mille périls pour venir me donner avis qu'au couvent des Bénédictines de Saint-Quentin se cachait, sous un nom supposé, madame Diane de Castro, fille du roi, et que j'eusse à surveiller exactement toutes ses démarches. Puis, hier, un émissaire flamand, gagné à prix d'or par monsieur de Montmorency prisonnier, m'a demandé à la poterne du Sud. J'ai pensé qu'il allait me dire de la part de mon oncle de prendre courage, que je devais relever la gloire des Montmorency ternie par l'échec de Saint-Laurent, que le roi ajouterait immanquablement d'autres secours à ceux amenés par vous, Gabriel, et qu'en tout cas, je mourusse sur la brèche plutôt que de rendre Saint-Quentin. Non ! non ! l'émissaire acheté ne venait pas m'apporter ces généreuses paroles qui raniment et excitent, et je m'étais grossièrement trompé ! Cet homme devait m'avertir seulement que le vicomte d'Exmès, arrivé de la veille dans ces murs sous prétexte d'y combattre et d'y mourir, aimait madame de Castro fiancée à mon cousin François de Montmorency, et que la réunion des amans pouvait porter atteinte aux grands projets mûris par mon oncle. Mais je me trouvais, par bonheur ! gouverneur de Saint-Quentin, et mon devoir était d'employer mon activité tout entière à séparer par tous les moyens possibles madame Diane et Gabriel d'Exmès, à m'opposer surtout à toutes leurs entrevues, et à contribuer ainsi à l'élévation et à la puissance de ma famille !

Tout ceci fut dit avec une amertume et une tristesse évidentes. Mais Gabriel ne sentait que le coup porté à ses espérances d'amour.

— Ainsi, monsieur, dit-il avec une sourde colère à l'amiral, c'est vous qui m'avez dénoncé à la supérieure des Bénédictines, et qui, fidèle aux instructions de votre oncle, comptez sans doute m'enlever une à une toutes les chances qui pourraient me rester de retrouver et de revoir Diane ?

— Taisez-vous, jeune homme ! s'écria l'amiral avec une expression de fierté indicible. Mais je vous pardonne, reprit-il plus doucement, la passion vous aveugle, et vous n'avez pas encore eu le temps de connaître Gaspard de Coligny

Il y eut dans l'accent de ces paroles tant de noblesse et de bonté que tous les soupçons de Gabriel s'évanouirent, et qu'il eut honte de les avoir seulement admis une minute.

— Pardon ! dit-il en tendant la main à Gaspard. Comment ai-je pu croire que vous fussiez mêlé à de pareilles intrigues ! Pardon mille fois, monsieur l'amiral.

— A la bonne heure, Gabriel, reprit Coligny, je vous retrouve avec vos instincts jeunes et purs. Non, certes, je ne me mêle pas à de telles menées, je les méprise et je méprise ceux qui les ont conçues. Je n'y vois pas la gloire, mais la honte de ma famille, et loin de vouloir en profiter, j'en rougis. Si ces hommes qui bâtissent leur fortune par tous les moyens, scandaleux ou non, qui ne regardent pas, pour assouvir leur ambition et leur cupidité, à la douleur et à la ruine de leurs semblables, qui passeraient même, pour arriver plus tôt à leur but infâme, sur le cadavre de la mère-patrie, si ces hommes sont mes parens, c'est le châtiment par lequel Dieu frappe mon orgueil et me rappelle à l'humilité ; c'est un encouragement à me montrer sévère envers moi-même et intègre envers les autres pour racheter les fautes de mes proches.

— Oui, reprit Gabriel, je sais que l'honneur et la vertu des temps évangéliques résident en vous, monsieur l'amiral, et je vous fais encore mes excuses de vous avoir un moment parlé comme à un de ces seigneurs de notre cour, sans foi ni loi, que j'ai trop appris à mépriser et à haïr.

— Hélas ! dit Coligny, il faut plutôt les plaindre, ces pauvres ambitieux de rien, ces pauvres papistes aveuglés. Mais, reprit-il, j'oublie que je ne suis pas devant un de mes frères en religion. N'importe, vous êtes digne d'être des nôtres, Gabriel, et vous serez des nôtres tôt ou tard. Oui, Dieu, pour qui tous les moyens sont saints, vous ramènera, je le prévois, à la vérité par la passion même, et cette lutte inégale, où votre amour va vous briser contre une cour corrompue, finira par vous conduire dans nos rangs un jour ou l'autre. Je serais heureux de contribuer à jeter en vous, ami, les premières semences de la moisson divine.

— Je savais déjà, monsieur l'amiral, dit Gabriel, que vous apparteniez au parti des réformés, et j'en ai appris à estimer le parti qu'on persécute. Néanmoins, voyez-vous, je suis un faible d'esprit, étant un faible de cœur, et je sens bien que je serai toujours de la religion dont sera Diane.

— Eh bien ! dit Gaspard de Coligny, pris comme ses coreligionnaires de la fièvre du prosélytisme ; eh bien ! si madame de Castro est de la religion de la vertu et de la vérité, elle est de notre religion, et vous en serez, Gabriel. Vous en serez aussi, je le répète, parce que cette cour dissolue avec laquelle, imprudent ! vous entrez en lutte, vous vaincra, et que vous voudrez vous venger. Croyez-vous que monsieur de Montmorency qui a jeté son dévolu sur la fille du roi pour son fils, consente à vous abandonner cette riche proie ?

— Hélas ! je ne la lui disputerai peut-être pas, dit Gabriel. Que le roi tienne seulement des engagemens sacrés pris avec moi...

— Des engagemens sacrés ! reprit l'amiral. Est-ce qu'il en est, Gabriel, pour celui qui, après avoir ordonné au parlement de discuter librement devant lui la question de la liberté de conscience, fit brûler Anne Dubourg et Dufaur, pour avoir, sur la foi de la parole royale, plaidé la cause de la réforme !

— Oh ! ne me dites pas cela ! monsieur l'amiral, s'écria Gabriel ; ne me dites pas que le roi Henri II ne tiendra pas la promesse solennelle qu'il m'a faite ; car alors ce ne serait pas seulement ma croyance qui se ferait rebelle, ce serait aussi, j'en ai peur, mon épée ; je ne deviendrais pas huguenot, je deviendrais meurtrier.

— Non, si vous deveniez huguenot, reprit Gaspard de Coligny. Nous pourrons être martyrs ; nous ne serons jamais assassins... Mais votre vengeance pour n'être pas sanglante, n'en serait pas moins terrible, ami. Vous nous aideriez de votre jeune courage, de votre ardent dévouement, dans une œuvre de rénovation, qui devra sembler plus funeste au roi qu'un coup de poignard, peut-être. Songez, Gabriel, que nous voudrions lui arracher ses droits iniques et ses monstrueux privilèges ; songez que ce n'est pas seulement dans l'Eglise, mais aussi dans le gouvernement, que nous tâcherions d'apporter une réforme, salutaire aux bons, mais redoutable aux pervers. Vous avez pu voir si j'aime la France et si je la sers. Eh bien ! je suis avec les réformés, en partie, parce que je vois dans la réforme la grandeur et l'avenir de la patrie. Gabriel ! Gabriel ! si vous aviez lu seulement une fois les livres puissans de notre Luther, vous verriez comme cet esprit d'examen et de liberté qu'ils respirent mettrait en vous une autre âme et vous ouvrirait une nouvelle vie.

— Ma vie, c'est mon amour pour Diane, répondit Gabriel ;

mon âme, c'est une tâche sainte que Dieu m'a imposée et que j'espère accomplir.

— Amour et tâche d'un homme, reprit Gaspard, mais qui doivent pouvoir se concilier, certes, avec la tâche et l'amour d'un chrétien ! Vous êtes jeune et aveuglé, ami ; mais, je ne le prévois que trop, et mon cœur saigne de vous le prédire, le malheur vous dessillera les yeux. Votre générosité et votre pureté vous attireront tôt ou tard des douleurs dans cette cour licencieuse et méchante, comme les grands arbres, dans un air de tempête, attirent la foudre. Vous réfléchirez alors à ce que je vous dis aujourd'hui. Vous connaîtrez nos livres, celui-ci, par exemple, reprit l'amiral en montrant sur sa table un volume ouvert qu'il prit. Vous comprendrez ces paroles hardies et sévères, mais justes et belles, que vient de nous faire entendre un jeune homme comme vous, conseiller au parlement de Bordeaux, qu'on appelle Etienne de la Boétie. Vous direz alors, Gabriel, avec ce livre vigoureux de *La Servitude volontaire :* « Quel malheur ou quel vice de voir un nombre infini, non pas obéir, mais servir ; non pas être gouvernés, mais tyrannisés d'un seul, et non pas d'un Hercule ni d'un Samson, mais d'un seul hommeau, et le plus souvent du plus lâche et féminin de la nation, tout empêché de servir virilement à quelque femmelette. »

— Ce sont là, en effet, dit Gabriel, de dangereux et audacieux discours, et qui étonnent l'intelligence. Vous avez d'ailleurs raison, monsieur l'amiral, il se peut qu'un jour la colère me jette dans vos rangs, et que l'oppression me mette du parti des opprimés. Mais jusque-là, voyez-vous, ma vie est trop pleine pour que ces idées nouvelles que vous me présentez puissent y tenir, et j'ai à faire trop de choses pour avoir le temps de méditer des livres.

Néanmoins, Gaspard de Coligny développa encore avec chaleur les doctrines et les idées qui fermentaient alors comme un vin nouveau dans son esprit, et la conversation se prolongea longtemps entre le jeune homme passionné et l'homme convaincu, l'un résolu et fougueux comme l'action, l'autre grave et profond comme la pensée.

L'amiral d'ailleurs ne se trompait guère dans ses sombres prévisions, et le malheur devait en effet se charger de féconder les germes que cet entretien semait dans l'âme ardente de Gabriel.

XXXIII

LA SŒUR BÉNIE

C'était une soirée d'août sereine et splendide. Dans le ciel, d'un bleu calme et profond, tout parsemé d'étoiles, la lune cependant ne s'était pas encore levée ; mais la nuit, plus mystérieuse, n'en était que plus rêveuse et plus charmante.

Cette douce tranquillité contrastait singulièrement avec le mouvement et le fracas qui avaient rempli la journée. Les Espagnols avaient donné deux assauts consécutifs. Ils avaient été repoussés deux fois, mais non sans faire plus de morts et de blessés que le petit nombre des défenseurs de la place n'en pouvait supporter. L'ennemi, au contraire, avait de puissantes réserves et des troupes fraîches pour remplacer les troupes fatiguées. Aussi Gabriel, toujours sur ses gardes, craignait que les deux assauts du jour n'eussent pour but unique d'épuiser les forces et la vaillance des assiégés, afin de favoriser un troisième assaut ou une surprise nocturne. Cependant dix heures venaient de sonner à la Collégiale, et rien ne confirmait ces soupçons. Pas une lumière ne brillait parmi les tentes espagnoles. Dans le camp, comme dans la ville, on n'entendait que le cri monotone des sentinelles, et, comme la ville, le camp semblait se reposer des rudes fatigues de la journée.

En conséquence, Gabriel, après une dernière ronde autour des remparts, crut pouvoir se relâcher un moment de cette surveillance de toutes les minutes dont il avait entouré la ville, comme un fils sa mère malade. Saint-Quentin, depuis l'arrivée du jeune homme, avait résisté déjà quatre jours. Quatre jours encore, et il aurait tenu la promesse faite au roi, et le roi n'aurait plus qu'à tenir la sienne.

Gabriel avait ordonné à son écuyer de le suivre, mais sans lui dire où il allait. Depuis la déconvenue de la veille auprès de la supérieure, il commençait à se défier, sinon de la fidélité, au moins de l'intelligence de Martin-Guerre. Il s'était donc gardé de lui faire part des précieux renseignemens que Jean Peuquoy lui avait donnés, et le Martin-Guerre postiche, qui croyait n'accompagner son maître qu'à une ronde militaire, fut assez étonné de le voir se diriger vers le boulevard de la Reine, où la grande ambulance avait été établie.

— Allez-vous donc voir quelque blessé, monseigneur ? dit-il.

— Chut ! répondit seulement Gabriel en mettant un doigt sur ses lèvres.

La principale ambulance, devant laquelle Gabriel et Arnauld arrivaient en ce moment, avait été placée auprès des remparts, non loin du faubourg d'Isle, qui était l'endroit le plus périlleux et celui par conséquent où les secours étaient le plus nécessaires. C'était un grand bâtiment qui servait, avant le siège, de magasin à fourrage, mais qu'on avait dû mettre par urgence à la disposition des chirurgiens. La douceur d'une nuit d'été avait permis de laisser ouverte la porte du milieu de l'ambulance, pour renouveler et rafraîchir l'air. Du bas des marches d'une galerie extérieure, Gabriel pouvait donc déjà, à la lueur des lampes allumées sans cesse, plonger son regard dans cette salle de souffrances.

Le spectacle était navrant. Il y avait bien çà et là quelques lits sanglans dressés à la hâte ; mais ce luxe n'était accordé qu'aux privilégiés. La plupart des malheureux blessés gisaient à terre sur des matelas, des couvertures, et même sur la paille. Des gémissements aigus ou plaintifs appelaient de toutes parts les chirurgiens et leurs aides qui, malgré leur zèle, ne pouvaient entendre à tous cependant. Ils allaient au pansement le plus nécessaire, à l'amputation la plus pressée et les autres devaient attendre. Et le tremblement de la fièvre ou les convulsions de l'agonie tordaient sur leur grabat les misérables ; et si, dans quelque coin, l'un d'eux étendu restait sans mouvement et sans cri, le drap-linceul, ramené sur sa tête, disait assez qu'il ne devait plus jamais remuer ou se plaindre.

Devant ce douloureux et lugubre tableau, les cœurs les plus vaillans et les plus pervers auraient perdu leur endurcissement et leur courage. Arnauld du Thill ne put s'empêcher de frissonner et Gabriel de pâlir.

Mais, tout à coup, sur cette pâleur soudaine du jeune homme un sourire attendri se dessina. Au milieu de cet enfer rempli d'autant de douleurs que celui de Dante, l'ange calme et radieux, la douce Béatrix, venait de lui apparaître. Diane, ou plutôt la sœur Bénie, venait de passer, sereine et mélancolique, au milieu de tous ces pauvres blessés.

Jamais elle n'avait semblé plus belle à Gabriel ébloui. Certes, aux fêtes de la cour, l'or, les diamans et le velours ne lui seyaient pas comme, dans cette morne ambulance, la robe de bure et la guimpe blanche de la religieuse. A son profil pur, à sa chaste démarche, à son consolant regard, on eût dû la prendre pour la Pitié elle-même descendue en ce lieu de souffrances. La pensée chrétienne ne pouvait s'incarner sous une forme plus admirable, et rien n'était touchant comme de voir cette beauté choisie se pencher sur ces fronts hâves et défigurés par l'angoisse, et cette fille de roi tendre sa petite main émue à ces soldats sans nom qui allaient mourir.

Gabriel songea involontairement à madame Diane de Poitiers occupée sans doute, en ce moment même, de dilapidations joyeuses et d'impudiques amours, et Gabriel, frappé de ce contraste étrange entre les deux Diane, se dit qu'à coup sûr Dieu avait fait les vertus de la fille pour racheter les fautes de la mère.

Tandis que Gabriel, dont le défaut n'était pourtant pas d'être un rêveur, se livrait à la contemplation et à ses comparaisons sans s'apercevoir que le temps passait, dans l'intérieur de l'ambulance la tranquillité s'établissait peu à peu. La soirée en effet était déjà avancée ; les chirurgiens achevaient leur tournée ; le mouvement cessait et aussi le bruit. On recommandait aux blessés le silence et le repos et des breuvages assoupissans aidaient à la recommandation. On entendait encore bien çà et là quelques gémissemens plaintifs, mais plus de ces cris déchirans de tout à l'heure. Avant qu'une demi-heure se fût écoulée, tout redevint calme, autant que la souffrance peut être calme.

Diane avait adressé aux malades ses dernières paroles de consolation, et les avait, après les médecins et mieux qu'eux, exhortés à la paix et à la patience. Tous obéissaient de leur mieux à sa voix doucement impérieuse. Quand elle vit que pour chacun d'eux les prescriptions ordonnées étaient remplies, et qu'en ce moment nul n'avait plus besoin d'elle, elle respira longuement, comme pour soulager sa poitrine oppressée et s'approcha de la galerie extérieure, sans doute afin de respirer un peu à la porte l'air frais du soir, et de se reposer des misères et des infirmités des hommes en contemplant les étoiles de Dieu.

Elle vint, en effet, s'appuyer sur une sorte de balustre de pierre, et son regard levé au ciel n'aperçut pas au bas des marches, à dix pas d'elle, Gabriel ravi en extase à son aspect comme devant une apparition céleste.

Un assez brusque mouvement de Martin-Guerre, qui ne semblait pas partager ce ravissement, ramena notre amoureux sur la terre.

— Martin, dit-il à son écuyer à voix basse, tu vois quelle

occasion unique m'est offerte. Je dois, je veux en profiter, et parler, peut-être hélas! pour la dernière fois, à madame Diane. Toi, veille cependant à ce qu'on ne nous interrompe pas, et fais le guet un peu à l'écart, tout en restant néanmoins à portée de ma voix. Va, mon fidèle serviteur, va.

— Mais, monseigneur objecta Martin, ne craignez-vous pas que madame la supérieure?...

— Elle est dans une autre salle probablement, reprit Gabriel. Et puis, il n'y a pas à hésiter devant la nécessité qui peut désormais nous séparer pour toujours

Martin parut se résigner et s'éloigna en jurant, mais tout bas.

Pour Gabriel, il s'approcha de Diane un peu plus, et contenant sa voix afin de n'éveiller l'attention de personne, appela doucement :

— Diane! Diane!

Diane tressaillit; mais ses yeux, qui n'avaient pas encore eu le temps de s'habituer à l'ombre, ne virent pas d'abord Gabriel.

— M'appelle-t-on? dit-elle; et qui m'appelle ainsi?

— Moi! répondit Gabriel, comme si le monosyllabe de Médée devait suffire pour le faire reconnaître.

Il suffit en effet, car Diane, sans en demander davantage, reprit d'une voix que l'émotion et la surprise faisaient tremblante.

— Vous, monsieur d'Exmès! est-ce bien vous? et que voulez-vous de moi en ce lieu et à cette heure? Si, comme on me l'avait annoncé, vous m'apportez des nouvelles du roi mon pére, vous avez bien tardé, et vous choisissez mal l'endroit et le moment. Sinon, vous le savez, je n'ai rien à entendre de vous et je ne veux rien entendre. Eh bien! monsieur d'Exmès, vous ne répondez pas? ne m'avez-vous pas comprise? Vous vous taisez? que signifie ce silence, Gabriel?

— Gabriel! à la bonne heure donc! s'écria le jeune homme. Je ne vous répondais pas, Diane, parce que vos froides paroles me glaçaient, et que je ne trouvais pas la force de vous appeler *madame*, comme vous m'appeliez *monsieur*. C'est bien assez déjà de vous dire : Vous!

— Ne m'appelez pas madame et ne m'appelez plus non plus Diane. Madame de Castro n'est plus ici; c'est la sœur Bénie qui est devant vous. Appelez-moi ma sœur, et je vous appelerai mon frère!

— Quoi! qu'est-ce à dire? s'écria Gabriel en reculant épouvanté. Moi, vous nommer ma sœur! pourquoi voulez-vous, grand Dieu! que je vous nomme ma sœur?

— Mais c'est le nom qu'à présent tout le monde me donne, reprit Diane. Est-ce donc un nom si effrayant?

— Oh! oui, oui, certes! ou plutôt non; pardonnez-moi je suis fou. C'est un titre doux et charmant; je m'y habituerai, Diane, je m'y habituerai... ma sœur.

— Vous voyez, reprit Diane en souriant tristement. C'est d'ailleurs le vrai nom chrétien qui me convient désormais; car, bien que je n'aie pas encore prononcé mes vœux, je suis déjà religieuse par le cœur; et je le serai bientôt par le fait, j'espère, dès que j'aurai obtenu la permission du roi. M'apportez-vous cette permission, mon frère?

— Oh! fit Gabriel avec douleur et reproche.

— Mon Dieu! reprit Diane, il n'y a, je vous assure, aucune amertume dans mes paroles. J'ai tant souffert depuis quelque temps parmi les hommes, que naturellement je cherche mon refuge en Dieu. Ce n'est pas le dépit qui me fait agir et parler, c'est la douleur.

Il n'y avait, en effet, dans l'accent de Diane que de la douleur et de la tristesse. Et dans son cœur pourtant se mêlait à cette tristesse, une joie involontaire qu'elle n'avait pu contenir à l'aspect de Gabriel, de Gabriel qu'elle avait cru autrefois perdu pour son amour et pour ce monde, et qu'elle retrouvait aujourd'hui énergique, fort et peut-être tendre.

Aussi, sans le vouloir, sans le savoir, elle avait descendu de deux ou trois degrés l'escalier, et, attirée par un aimant invincible, s'était ainsi rapprochée de Gabriel.

— Ecoutez, dit celui-ci, il faut que le malentendu cruel qui a déchiré nos deux cœurs cesse à la fin. Je ne puis supporter plus longtemps cette pensée que vous me méconnaissez, que vous croyez à mon indifférence, ou, qui sait? à ma haine. Cette idée affreuse me trouble, même dans la tâche sainte et difficile que je dois accomplir. Mais venez un peu à l'écart.. ma sœur, vous avez encore confiance en moi, n'est-ce pas? Eloignons-nous, je vous prie, de cette place; si l'on ne peut nous voir, on peut nous entendre, et j'ai des raisons de craindre qu'on ne veuille troubler notre entretien, cet entretien qui, je vous le dis, ma sœur, est nécessaire à ma raison et à ma tranquillité.

Diane ne réfléchit plus. De tels mots prononcés par une telle bouche étaient tout-puissans sur elle. Elle remonta seulement deux marches pour voir dans la salle de l'ambulance si l'on n'avait pas besoin d'elle, et, trouvant tout en repos comme il fallait, elle redescendit aussitôt vers Gabriel, appuyant sa main confiante sur la main loyale de son *gentilhomme*.

— Merci! lui dit Gabriel, les momens sont précieux; car ce que je crains, le savez-vous, c'est que la supérieure, qui connait mon amour maintenant, ne vienne s'opposer à cette explication, grave et pure pourtant comme mon affection pour vous, ma sœur.

— C'est donc cela, reprit Diane, qu'après m'avoir parlé elle-même de votre arrivée et du désir que vous aviez de m'entretenir, la bonne mère Monique, instruite par quelqu'autre sans doute du passé que je lui avais en partie caché, je l'avoue, m'a empêchée depuis trois jours de sortir du couvent, et aurait voulu encore m'y retenir ce soir, si mon tour de veille à l'ambulance étant arrivé, je n'avais tenu absolument à remplir mon douloureux devoir. Oh! Gabriel! la tromper, cette douce et vénérable amie, n'est-ce pas bien mal à moi?

— Faut-il donc vous répéter, reprit Gabriel avec mélancolie, que vous êtes auprès de moi comme auprès d'un frère, hélas! que je dois, que je veux faire taire tous les tressaillemens de mon cœur, et vous parler uniquement comme un ami, certes toujours dévoué et qui mourrait pour vous avec joie, mais qui écoutera sa tristesse bien plutôt que son amour, soyez tranquille!

— Alors parlez donc, mon frère, reprit Diane.

Mon frère! ce nom terrible et charmant rappelait toujours à Gabriel l'étrange et solennelle alternative où la destinée l'avait placé, et, comme un mot magique, chassait les ardentes pensées qu'auraient pu éveiller au cœur du jeune homme la nuit solitaire et la ravissante beauté de sa bien-aimée.

— Ma sœur, dit-il d'une voix assez ferme, j'avais absolument besoin de vous voir et de vous parler, pour vous adresser deux prières : l'une qui a trait au passé, l'autre qui se rapporte à l'avenir. Vous êtes bonne et généreuse, Diane, et vous les accorderez toutes deux à un ami qui ne vous rencontrera peut-être plus sur son chemin en ce monde, et qu'une mission fatale et dangereuse expose à toute minute à la mort.

— Oh! ne dites pas cela, ne dites pas cela! s'écria madame de Castro prête à défaillir, et mesurant, éperdue, son amour à son épouvante.

— Je vous dis cela, ma sœur, repartit Gabriel, non pour que vous vous alarmiez, mais pour que vous ne me refusiez pas un pardon et une grâce. Le pardon est pour cet effroi et ce chagrin qu'a dû vous causer mon délire, le jour où je vous ai vue pour la dernière fois à Paris. J'ai jeté dans votre pauvre cœur l'épouvante et la désolation. Hélas! ma sœur, ce n'était pas moi qui vous parlais, c'était la fièvre. — Je ne savais pas ce que je disais, vraiment; et une révélation terrible reçue ce jour-là même, et que j'avais peine à contenir en moi, m'emplissait de démence et de désespoir. Vous vous souvenez peut-être, ma sœur, que c'est en vous quittant que je fus pris de cette longue et douloureuse maladie qui faillit me coûter la vie ou au moins la raison?

— Si je m'en souviens, Gabriel! s'écria Diane.

— Ne m'appelez pas Gabriel, par grâce! appelez-moi mon frère toujours, comme tout à l'heure; appelez-moi mon frère! Ce nom qui me faisait peur d'abord, j'ai besoin de l'entendre à présent.

— Comme vous voudrez... mon frère, reprit Diane étonnée.

Mais en ce moment, à cinquante pas d'eux, le bruit régulier d'une troupe en marche se fit entendre, et la sœur Bénie se serra contre Gabriel avec crainte.

— Qui vient là? mon Dieu! on va nous voir! dit-elle.

— C'est une patrouille de nos hommes, reprit Gabriel assez contrarié.

— Mais ils vont passer auprès de nous, me reconnaître ou appeler. Oh! laissez-moi rentrer avant qu'ils n'approchent; laissez-moi me sauver, je vous en supplie.

— Non, il est trop tard, reprit Gabriel en la retenant. Fuir maintenant, ce serait se montrer. Par ici, plutôt; venez par ici, ma sœur.

Et, suivi de Diane tremblante, il monta en toute hâte un escalier caché par une rampe de pierre, qui conduisait sur les remparts mêmes. Là, il plaça Diane et se plaça lui-même entre une guérite non gardée et les créneaux.

La patrouille passa à vingt pas sans les voir.

— Que voilà un point mal protégé! se dit Gabriel, chez qui son idée fixe veillait toujours.

Mais il revint aussitôt à Diane, à peine rassurée encore.

— Soyez tranquille maintenant, ma sœur, lui dit-il; le péril est passé. Mais écoutez-moi car le temps passe, et j'ai encore sur mon cœur les deux poids qui l'oppressaient. Vous ne m'avez pas dit d'abord que vous m'aviez pardonné ma folie, et j'ai toujours à porter ce lourd fardeau du passé.

— Pardonne-t-on la fièvre et le désespoir? reprit Diane; non, mon frère, on les plaint et on les console. Je ne vous

en voulais, pas, je pleurais ; à présent, vous voilà revenu à la raison et à la vie, et je suis, moi, résignée à la volonté de Dieu.

— Ah ! ce n'est pas le tout que la résignation, ma sœur, s'écria Gabriel, il faut que vous ayez l'espérance. C'est pour cela que j'ai voulu vous voir. Vous m'avez délivré de mon remords du passé, merci ! Mais il faut que vous m'ôtiez de dessus la poitrine mon angoisse pour votre avenir. Vous êtes, voyez-vous, un des buts rayonnans de mon existence. Il faut que, tranquille sur ce but, je n'aie à me préoccuper, en y marchant, que des périls du chemin ; il faut que je sois certain de vous trouver au terme de ma route, avec un sourire, triste si j'échoue, et joyeux si je réussis, mais, en tout cas, avec un sourire ami. Pour cela, il ne doit pas y avoir entre nous de méprise. Cependant, ma sœur, il sera nécessaire que vous me croyiez sur parole et que vous ayez en moi un peu de confiance ; car le secret qui réside au fond de mes actions ne m'appartient pas ; j'ai juré de le garder, et si je veux qu'on tienne les engagemens pris envers moi, je dois tenir les engagemens pris par moi envers les autres.

— Expliquez-vous, dit Diane.

— Ah ! reprit Gabriel, vous voyez bien que j'hésite et que je cherche des détours, parce que je songe à cet habit que vous portez, à ce nom de sœur que je vous donne, et, plus que tout cela, au profond respect qu'il y a pour vous dans mon cœur ; et je ne veux prononcer aucune parole qui réveille ou des souvenirs trop enivrans, ou des illusions trop dangereuses. Et pourtant, il faut bien que je vous le dise, que jamais votre image adorée ne s'est effacée ou seulement affaiblie en mon âme, et que rien et personne ne pourra l'affaiblir jamais !

— Mon frère !... interrompit Diane, à la fois confuse et charmée.

— Oh ! écoutez-moi jusqu'au bout, ma sœur, reprit Gabriel. Je vous le répète, rien n'a altéré et rien n'altérera jamais cet ardent... dévouement que je vous ai consacré ; et même, je suis heureux de le penser et de le dire, quoi qu'il advienne, il me sera toujours, non seulement permis, mais commandé presque de vous aimer. Seulement, de quelle nature devra être cette tendresse ? Dieu seul le sait, hélas ! mais nous le saurons bientôt aussi, je l'espère. En attendant, voici ce que j'ai à vous demander, sœur : Confiante au Seigneur et en votre frère, vous laisserez faire la Providence et mon amitié, n'espérant rien, mais ne désespérant pas non plus. Comprenez-moi bien. Vous m'avez dit autrefois que vous m'aimiez, et, pardonnez-moi ! je sens dans mon cœur que vous pouvez m'aimer encore, si le destin le veut bien. Or, je désire atténuer ce que mes paroles ont eu de trop désolant dans ma folie, lorsque je vous ai quittée au Louvre. Il ne faut ni nous leurrer de vaines chimères, ni croire que tout est décidément fini pour nous en ce monde. Attendez. D'ici à peu de temps je viendrai vous dire de deux choses l'une ; ou bien : Diane, je t'aime, souviens-toi de notre enfance et de tes aveux ; il faut que tu sois à moi, Diane, et que, par tous les moyens possibles, nous obtenions du roi son consentement à notre union. Ou bien, je vous dirai : Ma sœur, une fatalité invincible s'oppose à notre amour et ne veut pas que nous soyons heureux ; rien ne dépend de nous en tout ceci, et c'est quelque chose de surhumain, de divin presque, qui vient se placer entre nous, ma sœur. Je vous rends votre promesse. Vous êtes libre. Donnez votre vie à un autre, vous n'en serez ni à blâmer, ni même, hélas ! à plaindre ; non, nos larmes même seraient ici de trop. Courbons la tête sans mot dire, et acceptons notre destinée inévitable. Vous me serez toujours chère et sacrée ; mais nos deux existences qui pourront, Dieu merci ! se côtoyer encore, ne pourront jamais se mêler.

— Quelle étrange et redoutable énigme ! ne put s'empêcher de dire madame de Castro, perdue dans une rêverie pleine d'effroi.

— Cette énigme, reprit Gabriel, je pourrai sans doute vous en dire le mot alors. Jusque-là, vous creuseriez en vain l'abîme de ce secret, ma sœur. Jusque-là donc, attendez et priez. Me promettez-vous, d'abord de croire en mon cœur, et puis, de ne plus nourrir la pensée désolée de renoncer au monde pour vous ensevelir dans un cloître ? Me promettez-vous d'avoir la foi et l'espérance, comme vous avez déjà la charité ?

— Foi en vous, espérance en Dieu, oui, je puis vous promettre cela maintenant, mon frère. Mais pourquoi voulez-vous que je m'engage à retourner dans le monde, si ce n'est pour vous y accompagner ? Mon âme, n'est-ce pas assez ! pourquoi voulez-vous que je vous soumette aussi ma vie, quand ce n'est pas à vous peut-être que je devrai la consacrer ? Tout n'est donc en moi et autour de moi que ténèbres, mon Dieu !

— Sœur, dit Gabriel de sa voix pénétrante et solennelle, je vous demande cette promesse pour marcher paisible et fort désormais dans ma voie redoutable et mortelle peut-être, et pour être sûr de vous trouver libre et prête au rendez-vous que je vous donne.

— C'est bien, mon frère, je vous obéirai, dit Diane.

— Oh ! merci ! merci ! s'écria Gabriel. L'avenir m'appartient maintenant. Voulez-vous mettre votre main dans la mienne comme gage de votre promesse, ma sœur ?

— La voici, mon frère.

— Ah ! je suis sûr de vaincre à présent, reprit l'ardent jeune homme. Il me semble que rien ne sera plus désormais contraire à mes désirs et à mes desseins.

Mais, comme pour donner un double démenti à ce rêve, en ce moment même des voix appelant la sœur Bénie s'écrièrent du côté de la ville, et, dans le même temps, Gabriel crut entendre derrière lui un léger bruit du côté des fossés. Mais il ne s'occupa d'abord que de l'effroi de Diane.

— On me cherche, on m'appelle ! Jésus ! si on nous trouvait ensemble ! Adieu, mon frère, adieu, Gabriel.

— Au revoir, ma sœur, au revoir Diane. Allez ! je reste ici. Vous serez sortie seulement pour prendre l'air. A bientôt, et merci encore.

Diane se hâta de redescendre l'escalier et d'aller au-devant des gens portant des torches qui l'appelaient de toutes parts à tue-tête, précédés par la mère Monique.

Qui donc avait, par ses insinuations faussement niaises, donné l'éveil, à la supérieure ? qui, si ce n'est mons Arnauld, mêlé, avec la mine la plus piteuse du monde, à ceux qui cherchaient la sœur Bénie. Personne n'avait un air candide comme ce coquin-là ! aussi ressemblait-il au bon Martin-Guerre.

Gabriel, rassuré en voyant de loin Diane rejoindre sans encombre la mère Monique et sa troupe, s'apprêtait aussi à quitter les remparts, quand tout à coup une ombre se dressa derrière lui.

Un homme, un ennemi, armé de toutes pièces, enjambait la muraille.

Courir à cet homme, le renverser d'un coup d'épée, et, tout en criant : Alarme ! alarme ! d'une voix retentissante, s'élancer à la tête de l'échelle dressée contre les murs, et toute chargée d'Espagnols, ce fut pour Gabriel l'affaire d'un instant.

Il s'agissait tout simplement d'une surprise nocturne, et Gabriel ne s'était pas trompé, l'ennemi avait donné coup sur coup deux assauts dans le jour pour pouvoir hasarder plus sûrement dans la nuit cette tentative hardie.

Mais la Providence, ou, pour parler plus véridiquement et plus païennement, l'Amour avait amené là Gabriel. Avant qu'un second ennemi eût le temps de suivre sur la plate-forme celui qu'il avait déjà abattu, il saisit de ses mains vigoureuses les deux montans de l'échelle et les dix assiégeans qu'elle portait.

Leurs cris, en se brisant à terre, se mêlaient aux cris de Gabriel appelant toujours : Aux armes ! Pourtant, à vingt pas plus loin, une autre échelle s'était déjà dressée, et, là, pas de point d'appui pour Gabriel ! Par bonheur, il avisa dans l'ombre une grosse pierre, et, le danger doublant sa vigueur, il put la soulever jusque sur le parapet, d'où il n'eût qu'à la pousser sur la seconde échelle : ce poids terrible la brisa en deux du coup, et les malheureux qui y montaient, assommés ou meurtris, vinrent tomber dans les fossés, effrayant de leur agonie leurs compagnons dès lors hésitants

Cependant les cris de Gabriel avaient donné l'alarme ; les sentinelles l'avaient propagée ; les tambours battaient le rappel ; le tocsin de la Collégiale retentit à coups pressés. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, et plus de cent hommes déjà étaient accourus auprès du vicomte d'Exmès, prêts à repousser avec lui les assaillans qui oseraient se présenter encore, et tirant même avec avantage sur ceux qui étaient dans les fossés et qui ne pouvaient répondre au feu de leurs arquebuses.

Le hardi coup de main des Espagnols était donc manqué. Il ne pouvait réussir que si, en réalité, le point de l'attaque avait été dégarni de défenseurs, comme on avait cru le remarquer. Mais Gabriel, en se trouvant là, avait déjoué la surprise. Les assiégeans n'avaient plus qu'à battre en retraite, ce qu'ils firent au plus vite, mais non pas sans laisser nombre de morts, et sans emporter nombre de blessés.

La ville était sauvée encore une fois, et encore une fois grâce à Gabriel.

Mais il fallait qu'elle tînt bon quatre longs jours encore, pour que la promesse faite au roi fût accomplie.

XXXIV

UNE VICTORIEUSE DÉFAITE

L'échec inattendu qu'ils venaient de subir eut pour premier effet de décourager les assiégeans, et ils semblèrent comprendre qu'ils ne s'empareraient décidément de la ville

qu'après avoir anéanti un à un les moyens de résistance qu'elle pouvait leur opposer encore. Donc, pendant trois jours, ils ne tentèrent pas de nouvel assaut ; mais toutes leurs batteries tonnèrent, toutes leurs mines jouèrent sans relâche et sans repos. Les hommes qui défendaient la place, animés d'un esprit surhumain, leur paraissaient invincibles ; ils s'attaquèrent aux murailles, et les murailles furent moins solides que les poitrines. Les tours croulaient, les fossés se comblaient, toute la ceinture de la ville tombait lambeau par lambeau.

Puis, quatre jours après leur surprise nocturne, les Espagnols se hasardèrent enfin à l'assaut. C'était le huitième et dernier jour demandé à Henri II par Gabriel. Si l'attaque des ennemis échouait encore cette fois, son père était sauvé comme la ville ; sinon, toutes ses peines et tous ses efforts devenaient inutiles, le vieillard, Diane et lui-même, Gabriel, étaient perdus.

Aussi, quel furieux courage il déploya dans cette journée suprême, c'est ce qu'il est plus qu'impossible de dire. On n'eût pas cru qu'il pût y avoir dans l'âme et dans le corps d'un homme tant de puissance et d'énergie. Il ne voyait pas les dangers et la mort, mais seulement la pensée de son père et de sa fiancée, et il marchait contre les piques et au-devant des balles et des boulets comme s'il eût été invulnérable. Un éclat de pierre l'atteignit au côté et un fer de lance au front, mais il ne sentait pas ses blessures ! il semblait ivre de bravoure ; il allait, courant, frappant, exhortant de la voix et de l'exemple. On le voyait partout où le péril était le plus urgent. Comme l'âme anime tout le corps, il animait toute cette ville : il était dix, il était vingt, il était cent. Et, dans cette exaltation prodigieuse, le sang-froid et la prudence ne lui manquaient pas. D'un coup d'œil plus prompt que l'éclair il apercevait le danger et y parait sur-le-champ. Puis, quand les assaillans cédaient, quand les nôtres, électrisés par cette valeur contagieuse, reprenaient évidemment l'avantage, vite Gabriel s'élançait à un autre poste menacé ; et sans se lasser, sans s'affaiblir, recommençait son héroïque mission.

Cela dura six heures, depuis une heure jusqu'à sept.

A sept heures, la nuit tombait et les Espagnols battaient en retraite de toutes parts. Derrière quelques pans de murs, avec quelques ruines de tours et quelques soldats décimés et mutilés, Saint-Quentin avait encore prolongé d'un jour, de plusieurs jours peut-être, sa glorieuse résistance.

Quand le dernier ennemi quitta le dernier poste attaqué, Gabriel tomba entre les mains de ceux qui l'entouraient, épuisé de fatigue et de joie.

On le porta triompalement à la maison de ville.

Ses blessures d'ailleurs étaient légères et son évanouissement ne pouvait se prolonger. Quand il revint à lui, l'amiral de Coligny tout radieux était à ses côtés.

— Monsieur l'amiral, dit pour premier mot Gabriel, je n'ai pas rêvé, n'est-ce pas ? il y a bien eu aujourd'hui un assaut terrible que nous avons encore repoussé ?

— Oui, ami, et en partie grâce à vous, répondit Gaspard.

— Et les huit jours que le roi m'avait accordés sont écoulés ! s'écria Gabriel. Oh ! merci ! merci ! mon Dieu !

— Et pour achever de vous réconforter, ami, reprit l'amiral, je vous apporte d'excellentes nouvelles. Protégée par notre défense de Saint-Quentin, la défense de tout le territoire s'organise, à ce qu'il paraît ; un de mes espions, qui a pu voir le connétable et entrer pendant le tumulte d'aujourd'hui, me donne là-dessus les meilleures espérances. M de Guise est arrivé à Paris avec l'armée de Piémont, et, de concert avec le cardinal de Lorraine, prépare à la résistance les villes et les hommes. Saint-Quentin dépeuplé et démantelé ne pourra pas résister au premier assaut, mais son œuvre et la nôtre est faite ; et la France est sauvée, ami. Oui, tout s'arme derrière nos fidèles remparts ; la noblesse et tous les ordres de l'Etat se soulèvent, les recrues abondent, les dons gratuits pleuvent, deux corps auxiliaires allemands viennent d'être engagés. Quand l'ennemi en aura fini avec nous, et cela par malheur ne peut plus tarder, il trouvera du moins après nous à qui parler. La France est sauvée, Gabriel !

— Ah ! monsieur l'amiral, vous ne savez pas tout le bien que vous me faites, reprit Gabriel. Mais permettez-moi une question : ce n'est pas par un vain sentiment d'amour-propre que je vous la fais au moins ! vous me connaissez trop maintenant pour le croire, non ! il y a au fond de ma demande un motif bien sérieux et bien grave, allez ! Monsieur l'amiral, en deux mots, croyez-vous que ma présence ici depuis huit jours ait été pour quelque chose dans l'heureux résultat de la défense de Saint-Quentin ?

— Pour tout, ami, pour tout ! répondit Gaspard avec une généreuse franchise. Le jour de votre arrivée, vous l'avez vu, sans votre intervention bien inattendue, je cédais, j'allais plier sous la responsabilité terrible dont on chargeait ma conscience, je rendais moi-même aux Espagnols les clefs de cette cité que le roi avait confiée à ma garde. Le lendemain, n'avez-vous pas achevé votre œuvre en introduisant dans la ville un secours, faible sans doute, mais qui a suffi à remonter les esprits des assiégés ? Je ne parle pas des excellents conseils que vous donniez à nos mineurs et à nos ingénieurs. Je ne parle pas du brillant courage que vous avez toujours et partout déployé à chaque assaut. Mais, il y a quatre jours, qui a miraculeusement préservé la ville de cette surprise nocturne ? Mais, aujourd'hui même, qui, avec une audace et un bonheur inouïs, a prolongé encore une résistance que je croyais moi-même désormais impossible ? vous, toujours vous, ami, qui, partout présent et prêt sans cesse sur toute la ligne de nos remparts, sembliez vraiment partager le don d'ubiquité des anges ; si bien que nos soldats ne vous appellent plus autrement que le capitaine *cinq-cents !* Gabriel, je vous le dis avec une joie sincère et une reconnaissance profonde, vous êtes le premier et le seul sauveur de cette ville et, par conséquent, de la France.

— Oh ! grâces vous soient rendues, monsieur l'amiral, dit Gabriel, pour vos bonnes et vos indulgentes paroles ! Mais pardon ! est-ce que vous voudrez bien les répéter devant Sa Majesté ?

— Ce n'est pas seulement ma volonté, ami, reprit l'amiral, c'est mon devoir, et vous savez qu'à son devoir Gaspard de Coligny ne fault jamais.

— Quel bonheur ! fit Gabriel, et quelle obligation ne vous aurai-je pas, monsieur l'amiral ! Mais voulez-vous ajouter encore à ce service ? Ne parlez à personne, je vous prie, pas même à monsieur le connétable, à monsieur le connétable surtout, de ce que j'ai pu faire pour vous aider dans votre glorieuse tâche. Que le roi le sache seul. Sa Majesté verra par là que je n'ai pas travaillé pour la gloire et le bruit, mais seulement pour tenir un engagement pris vis-à-vis d'elle, et elle a dans les mains pour me récompenser, si elle le souhaite, un prix mille fois plus enviable que tous les honneurs et toutes les dignités de son royaume. Oui, monsieur l'amiral, que ce prix me soit accordé, et la dette de Henri II envers moi, si dette il y a, sera payée au centuple.

— Il faut donc que la récompense soit en effet magnifique, reprit l'amiral. Dieu veuille que la reconnaissance du roi ne vous en frustre pas ! Je ferai d'ailleurs comme vous le désirez, Gabriel, et quoiqu'il m'en coûte de me taire sur vos mérites, puisque vous l'exigez, je me tairai.

— Ah ! s'écria Gabriel, qu'il y a donc longtemps que je n'ai goûté une tranquillité pareille à celle que j'éprouve en ce moment ! Que c'est bon d'espérer et de croire un peu à l'avenir ! maintenant j'irai tout gaîment aux remparts, je me battrai le cœur léger, et il me semble que je serai invincible. Est-ce que le fer ou le plomb oseraient toucher un homme qui espère ?

— Ne vous y fiez pas trop, ami, cependant ! reprit en souriant Coligny. Déjà je puis vous dire à coup sûr, que cette certitude de victoire vous mentira. La ville est presque ouverte désormais ; quelques coups de canon auront bientôt mis à bas ses derniers fragmens de murailles et ses derniers fragmens de tours. De plus, il ne nous reste guère de bras valides, et les soldats qui ont si bravement jusqu'ici suppléé aux remparts vont nous manquer à leur tour. Le prochain assaut rendra l'ennemi maître de la place, ne nous faisons pas illusion là-dessus.

— Mais monsieur de Guise ne peut-il pas nous envoyer, de Paris, des secours ? demanda le vicomte d'Exmès.

— Monsieur de Guise, répondit Gaspard, n'exposera pas ses précieuses ressources pour une ville prise aux trois quarts, et monsieur de Guise fera bien. Qu'il garde ses hommes au cœur de la France, c'est là qu'ils sont nécessaires. Saint-Quentin est sacrifié. La victime expiatoire a lutté assez longtemps. Dieu merci ! il ne lui reste plus qu'à tomber noblement, et c'est à quoi nous tâcherons de l'aider encore, n'est-il pas vrai, Gabriel ? Il faut que le triomphe des Espagnols devant Saint-Quentin leur coûte plus cher qu'une défaite. Nous ne nous battons plus à présent pour nous sauver, mais pour nous battre.

— Oui, pour le plaisir, pour le luxe ! reprit joyeusement Gabriel, plaisir de héros ! monsieur l'amiral, luxe digne de vous ! Eh bien ! soit, amusons-nous à tenir la ville encore deux, trois jours, quatre jours si nous le pouvons. Faisons rester Philippe II, Philibert-Emmanuel, l'Espagne, l'Angleterre et la Flandre, en échec devant quelques débris de pierre. Ce sera toujours un peu de temps de gagné pour monsieur de Guise, et pour nous un spectacle assez comique à voir. Qu'en dites-vous ?

— Je dis, ami, répondit l'amiral, que vous avez la plaisanterie sublime, et que, jusque dans vos jeux, il y a de la gloire.

L'aventure aida au souhait de Gabriel et de Coligny. En effet, Philippe II et son général Philibert-Emmanuel, furieux d'être arrêtés si longtemps devant une ville et d'avoir déjà livré dix assauts en vain, ne voulurent pas en tenter un onzième sans être assurés cette fois de la victoire. Comme ils l'avaient fait déjà précédemment, ils restèrent trois jours sans attaquer, et remplacèrent leurs soldats par leurs canons, puisque décidément, dans la cité héroïque, les murs étaient moins durs que les cœurs

L'amiral et le vicomte d'Exmès, pendant ces trois jours, firent bien réparer à mesure, autant que possible, par leurs travailleurs, les dégâts des batteries et des mines; mais les bras manquaient, par malheur. Le 26 août, à midi, il ne restait pas debout un seul pan de muraille. Les maisons se voyaient à découvert comme dans une ville ouverte, et les soldats étaient tellement clair-semés qu'ils ne pouvaient même plus former une ligne d'un homme de front sur les points principaux.

Gabriel lui-même fut obligé d'en convenir; avant que le signal de l'assaut fût seulement donné, la ville était déjà prise.

On ne la prit pas du moins à la brèche que défendait Gabriel. Là se trouvaient avec lui monsieur du Breuil et Jean Peuquoy, et tous trois s'escrimèrent si bien et firent de si merveilleuses prouesses que, de leur côté, ils repoussèrent jusqu'à trois fois les assaillans. Gabriel surtout s'en donna à cœur joie, et Jean Peuquoy s'ébahissait tellement des grands coups d'épée qu'il voyait distribuer à droite et à gauche qu'il faillit être tué lui-même dans ses étonnemens distraits, et que Gabriel fut obligé à deux reprises de sauver la vie à son admirateur.

Aussi le bourgeois jura sur place au vicomte un culte et un dévouement éternels. Il s'écria même, dans son enthousiasme, qu'il regrettait un peu moins sa ville natale, puisqu'il aurait une autre affection à vénérer et à chérir, et que Saint-Quentin, il est vrai, lui avait donné la vie, mais que le vicomte d'Exmès la lui avait conservée!

Néanmoins, malgré ces généreux efforts, la ville ne pouvait plus absolument résister: ses remparts n'étaient plus qu'une brèche continue, et Gabriel, du Breuil et Jean Peuquoy se battaient encore, que, derrière eux, les ennemis, maîtres de Saint-Quentin, remplissaient déjà les rues.

Mais la vaillante cité ne cédait à la force qu'au bout de dix-sept jours et après onze assauts.

Il y avait douze jours que Gabriel était arrivé, et il avait outrepassé la promesse faite au roi de deux fois quarante-huit heures!

XXXV

ARNAULD DU THILL FAIT ENCORE SES PETITES AFFAIRES

Dans le premier moment, le pillage et le carnage sévirent par la ville. Mais Philibert donna des ordres sévères, fit cesser la confusion, et, l'amiral de Coligny lui ayant été amené, il le complimenta hautement.

— Je ne sais pas punir la bravoure, et la ville de Saint-Quentin ne sera pas traitée plus rigoureusement que si elle s'était rendue le jour où nous avons mis le siège devant ses murailles.

Et le vainqueur, aussi généreux que le vaincu, laissa l'amiral débattre avec lui les conditions qu'il aurait pu imposer.

Saint-Quentin fut naturellement déclarée ville espagnole; mais ceux de ses habitans qui ne voudraient pas accepter la domination étrangère pourraient se retirer, en abandonnant toutefois la propriété de leurs maisons. Tous, d'ailleurs, soldats et bourgeois, seraient libres dès à présent, et Philibert retiendrait seulement cinquante prisonniers de tout âge, de tout sexe et de toute condition, à son choix ou au choix de ses capitaines, afin d'en avoir rançon et de pouvoir payer ainsi la solde arriérée des troupes. Les biens et les personnes des autres seraient respectés, et Philibert s'appliquerait à prévenir tout désordre. Il faisait, du reste, à Coligny, qui avait épuisé toutes ses ressources personnelles dans ce siège, la galanterie de ne pas exiger d'argent de lui. L'amiral serait libre dès le lendemain de rejoindre à Paris son oncle, le connétable de Montmorency, qui n'avait pas trouvé, lui, après Saint-Laurent, des vainqueurs aussi désintéressés, et qui venait de fournir une bonne rançon, rançon que devait payer la France, bien entendu, d'une façon ou de l'autre. Mais Philibert-Emmanuel tenait à honneur de devenir l'ami de Gaspard, et ne voulut pas mettre de prix à sa liberté. Ses principaux lieutenans et les plus riches d'entre les bourgeois suffiraient aux frais de la guerre.

Ces décisions, qui témoignaient certes de plus de mansuétude qu'on n'eût dû s'y attendre furent acceptées avec soumission par Coligny, et par les habitans avec une joie mêlée de quelque crainte. Sur qui, en effet, allait tomber le choix redoutable de Philibert-Emmanuel et des siens? C'est ce que la journée du lendemain devait apprendre, et ce jour-là, les plus fiers se firent bien humbles, et les plus opulens parlèrent bien haut de leur pauvreté.

Arnauld du Thill, trafiquant aussi actif qu'ingénieux, avait passé la nuit, lui, à songer à ses affaires, et avait trouvé une combinaison qui pouvait lui devenir assez lucrative. Il s'habilla avec le plus de luxe possible, et s'en alla dès le matin se promener fièrement dans les rues tout encombrées déjà de vainqueurs de toutes les langues, Allemands, Anglais, Espagnols, etc.

— Quelle tour de Babel! se disait Arnauld soucieux, en n'entendant sonner à ses oreilles que des syllabes étrangères. Avec les quelques mots d'anglais que je sais, jamais je ne pourrai m'aboucher avec aucun de ces baragouineurs. Les uns disent: Carajo! les autres: Goddam! les autres: Tausend saperment! et pas un...

— Tripes et boyaux! veux-tu t'arrêter, malandrin! cria en ce moment derrière Arnauld une voix assez puissante.

Arnauld se retourna avec empressement vers celui qui, malgré un accent anglais prononcé, semblait pourtant posséder à fond les finesses de la langue française.

C'était un grand gaillard au teint blême et aux cheveux roux, qui paraissait assez rusé comme marchand et fort bête comme homme. Arnaud du Thill le reconnut Anglais du premier coup d'œil.

— Qu'y a-t-il pour votre service? lui demanda-t-il.

— Je vous fais prisonnier, voilà ce qu'il y a pour mon service, répondit l'homme d'armes qui, d'ailleurs, émaillait son langage de vocables anglais, ce qu'Arnauld s'efforçait à son tour d'imiter, pour se rendre intelligible à son interlocuteur.

— Pourquoi, reprit-il, me faites-vous prisonnier plutôt qu'un autre? plutôt que ce tisserand qui passe, par exemple?

— Parce que vous êtes mieux nippé que le tisserand, répondit l'Anglais.

— Oui dà! repartit Arnauld, et de quel droit m'arrêtez-vous, s'il vous plaît, vous, un simple archer, comme il me semble?

— Oh! je n'agis pas pour mon compte, dit l'Anglais, mais au nom de mon maître, lord Grey, qui commande en effet les archers anglais, et auquel le duc Philibert-Emmanuel a alloué, pour sa part de prise, trois prisonniers, dont deux nobles et un bourgeois, avec les rançons qu'il en pourra tirer. Or, mon maître, qui ne me sait ni manchot, ni aveugle, m'a chargé d'aller à la chasse et de lui dépister trois prisonniers de valeur. Vous êtes le meilleur gibier que j'aie encore rencontré, et je vous prends au collet, messire le bourgeois.

— C'est bien de l'honneur pour un pauvre écuyer, répondit modestement Arnauld. Me nourrira-t-il bien, votre maître?

— Maraud! est-ce que tu crois qu'il va te nourrir longtemps? dit l'archer.

— Mais jusqu'à ce qu'il lui plaise de me rendre la liberté j'imagine! reprit Arnauld, il ne me laissera sûrement pas mourir de faim.

— Hum! fit l'archer, est-ce que j'aurais vraiment pris un pauvre loup pelé pour un renard à magnifique fourrure?

— J'en ai peur, seigneur archer, dit Arnauld, et, si lord Grey votre maître vous a promis un droit de commission sur les captures que vous lui procureriez, je crains que vingt ou trente coups de bâton soient le seul bénéfice que vous retiriez de la mienne. Après cela, ce que j'en dis n'est pas pour vous dégoûter, et je vous conseille d'essayer.

— Drôle! tu peux bien avoir raison! reprit l'Anglais en examinant de plus près le regard malicieux d'Arnauld, et je perdrais tout de même avec toi ce que lord Grey m'a promis, une livre par cent livres qu'il obtiendra de mes prises.

— Voilà mon homme! pensa Arnauld. Holà! dit-il tout haut, camarade ennemi, si je vous faisais mettre la main sur une riche proie, sur un prisonnier qui vaudrait dix mille livre tournois par exemple, seriez-vous homme à vous montrer envers moi un peu reconnaissant, dites?

— Dix mille livres tournois! s'écria l'Anglais, ils sont assez rares en effet les prisonniers de ce prix! C'est cent livres qui me reviendraient à moi, une belle part!

— Oui, mais il faudrait en donner cinquante à l'ami qui vous aurait indiqué la voie. C'est juste, cela, hein?

— Eh bien! soit, dit l'archer de lord Grey après une minute d'hésitation, mais menez-moi sur-le-champ à l'homme et nommez-le-moi.

— Nous n'irons pas loin pour le trouver, reprit Arnauld, faisons quelques pas de ce côté. Attendez, je ne veux pas me montrer avec vous sur la grand'place. Laissez-moi me cacher derrière l'angle de cette maison. Vous, avancez. Voyez-vous au balcon de la maison de ville un gentilhomme qui cause avec un bourgeois?

— Je le vois, dit l'Anglais, est-ce mon homme?

— C'est notre homme.

Il s'appelle?

— Le vicomte d'Exmès.

— Ah! vraiment, reprit l'archer, c'est là le vicomte d'Exmès! on en parlait joliment au camp. Est-ce qu'il est aussi riche que brave?

— Je vous en réponds.

— Vous le connaissez donc particulièrement, mon maître?

Pardieu! je suis son écuyer.

— Ah! Judas! ne put s'empêcher de dire l'archer.

— Non, répondit tranquillement Arnauld, car Judas s'est pendu, et moi, je ne me pendrai pas.

— On vous en évitera peut-être la peine, dit l'Anglais qui était facétieux à ses heures

— Mais voyons, reprit Arnauld, voilà bien des paroles; tenez-vous notre marché, oui ou non?

— Tenu! reprit l'Anglais, je vais conduire votre maître à milord. Vous m'indiquerez après un autre noble et quelque bon bourgeois enrichi, si vous en connaissez.

— J'en connais au même prix, moitié de votre bénéfice.

— Vous l'aurez, pourvoyeur du diable.

— Je suis bien le vôtre, dit Arnauld. Ah çà! pas de tricheries au moins! Entre coquins, on doit s'entendre. D'ailleurs je vous rattraperais; votre maître paie-t-il comptant?

— Comptant et d'avance, vous viendrez avec nous chez milord, sous couleur d'accompagner votre vicomte d'Exmès, je toucherai ma somme et vous en donnerai votre part tout de suite. Mais vous, très reconnaissant comme de raison, vous m'aiderez à trouver ma deuxième et ma troisième capture, n'est-il pas vrai?

— On verra, dit Arnauld, occupons-nous d'abord de la première.

— Ce sera vite fait! répondit l'archer, votre maître est trop rude en temps de guerre pour n'être pas doux en temps de paix, nous connaissons cela; prenez deux minutes d'avance sur moi, et allez vous poster derrière lui, vous verrez qu'on sait son métier.

Arnauld quitta en effet son digne acolyte, entra dans la maison de ville, et, avec son visage deux fois double, vint dans la chambre où Gabriel causait avec son ami Jean Peuquoy, et lui demanda s'il n'avait pas besoin de ses services. Il parlait encore, lorsque l'archer entra avec une mine de circonstance. L'Anglais alla droit au vicomte qui le regardait assez surpris, et, lui faisant un salut profond:

— C'est à monseigneur le vicomte d'Exmès que j'ai l'honneur de parler? demanda-t-il avec les égards que tout marchand doit à sa marchandise.

— Je suis le vicomte d'Exmès, en effet, répondit Gabriel de plus en plus étonné; que voulez-vous de moi?

— Votre épée, monseigneur, dit l'archer en s'inclinant jusqu'à terre.

— Toi! s'écria Gabriel en se reculant avec un geste inexprimable de dédain.

— Au nom de lord Grey mon maître, monseigneur, reprit l'archer qui n'était pas fier. Vous êtes désigné pour l'un des cinquante prisonniers que monseigneur l'amiral doit remettre aux vainqueurs. Ne m'en veuillez pas, à moi chétif, d'être forcé de vous annoncer cette désagréable nouvelle.

— T'en vouloir! dit Gabriel, non; mais lord Grey, un gentilhomme! aurait pu prendre la peine de me demander lui-même mon épée. C'est à lui que je veux la remettre, entends-tu?

— Comme il plaira à monseigneur.

— Et j'aime à croire qu'il me recevra à rançon, ton maître?

— Oh! croyez-le, croyez-le, monseigneur, dit avec empressement l'archer.

— Je te suis donc, dit Gabriel.

— Mais c'est une indignité! s'écria Jean Peuquoy. Mais vous avez tort de céder ainsi, monseigneur. Résistez, vous n'êtes pas de Saint-Quentin! vous n'êtes pas de la ville!

— Maître Jean Peuquoy a raison, reprit Arnauld du Thill avec ardeur, tout en dénonçant d'un signe à la dérobée le bourgeois à l'archer. Oui, maître Jean Peuquoy a mis le doigt sur la vérité; monseigneur n'est pas de Saint-Quentin, et maître Jean Peuquoy s'y connaît, lui! maître Jean Peuquoy connaît toute sa ville! Il en est bourgeois depuis quarante ans! et syndic de sa corporation! et capitaine de la compagnie de l'arc! Qu'avez-vous à dire à cela, Anglais?

— J'ai à dire à cela, reprit l'Anglais qui avait compris, que, si c'est là maître Jean Peuquoy, j'ai ordre de l'arrêter aussi, et qu'il est couché sur ma liste.

— Moi! s'écria le digne bourgeois.

— Vous-même, mon maître, dit l'archer.

Peuquoy regardait Gabriel avec interrogation.

— Hélas! messire Jean, dit en soupirant malgré lui le vicomte d'Exmès, je crois que le mieux, après avoir fait notre devoir de soldat pendant la bataille, est que nous acceptions le droit du vainqueur, la bataille achevée. Résignons-nous, maître Jean Peuquoy.

— A suivre cet homme? demanda Peuquoy.

— Sans doute, mon digne ami. Et, dans cette épreuve, je suis heureux encore de n'être pas séparé de vous.

— C'est juste cela, monseigneur! dit Jean Peuquoy touché, et vous êtes bien bon, et, puisqu'un grand et vaillant capitaine comme vous accepte son sort, est-ce qu'un malheureux bourgeois comme moi doit murmurer? Allons! coquin, reprit-il en s'adressant à l'archer, c'est dit, je suis ton prisonnier ou celui de ton maître.

— Et vous allez me suivre chez lord Grey, dit l'archer, où vous resterez, s'il vous plaît, jusqu'à ce que vous ayez fourni une bonne rançon.

— Où je resterai toujours, fils du diable! s'écria Jean Peuquoy. Ton Anglais de maître ne saura jamais, ou je meure! la couleur de mes écus; il faudra qu'il me nourrisse, s'il est chrétien, jusqu'à mon dernier jour, et je me nourris puissamment, je t'en préviens.

L'archer jeta un regard d'épouvante du côté d'Arnauld du Thill, mais celui-ci le rassura d'un signe et lui montra Gabriel qui riait de la boutade de son ami. L'Anglais savait entendre la plaisanterie et se mit à rire avec bienveillance.

— Comme cela, dit-il, monseigneur, et vous, messire, je vais vous em...

— Vous allez nous précéder jusqu'au logis de lord Grey, interrompit Gabriel avec hauteur, et nous conviendrons de nos faits avec votre maître.

— A la volonté de monseigneur, reprit humblement l'archer.

Et, marchant devant eux en ayant même soin de se mettre de côté, il conduisit chez lord Grey le gentilhomme et le bourgeois qu'Arnauld du Thill suivait à distance.

Lord Grey était un soldat flegmatique et pesant, ennuyé et ennuyeux, pour qui la guerre était un commerce et qui était de fort mauvaise humeur de n'être payé, lui et sa troupe, que par la rançon de trois malheureux prisonniers. Il accueillit Gabriel et Jean Peuquoy avec une dignité froide.

— Ah! c'est le vicomte d'Exmès que j'ai l'avantage d'avoir pour prisonnier! dit-il en considérant Gabriel avec curiosité. Vous nous avez donné bien de l'embarras, monsieur, et, si je vous demandais pour rançon ce que vous avez fait perdre au roi Philippe II, je crois bien que la France du roi Henri y passerait.

— J'ai fait de mon mieux, dit simplement Gabriel.

— Votre mieux est bien! et je vous en félicite, reprit lord Grey. Mais ce n'est pas ce dont il s'agit. Le sort de la guerre bien que vous ayez accompli des miracles pour le détourner, vous a mis en mon pouvoir, vous et votre vaillante épée. Oh! gardez-la, monsieur, gardez-la, ajouta-t-il en voyant que Gabriel faisait un mouvement pour la lui remettre. Mais, pour racheter le droit de vous en servir, que pouvez-vous bien sacrifier? Arrangeons cela. Je sais que par malheur bravoure et richesse ne vont pas toujours ensemble. Pourtant je ne puis pas tout perdre. Cinq mille écus, monsieur, vous semblent-ils pour votre liberté un prix convenable?

— Non, milord, dit Gabriel.

— Non? vous trouvez cela trop cher? reprit lord Grey. Ah! maudite guerre! pauvre campagne! Allons! quatre mille écus, ce n'est pas trop, Dieu me damne!

— Ce n'est pas assez, milord, répondit froidement Gabriel.

— Comment, monsieur, que dites-vous? s'écria l'Anglais.

— Je dis, reprit Gabriel, que vous vous êtes mépris à mes paroles, milord. Vous m'avez demandé si cinq mille écus me paraissaient une rançon convenable, et je vous ai répondu que non; car, à mon estimation, je vaux le double, milord.

— Bien cela! répondit l'Anglais, et, de fait, votre roi pourra bien donner cette somme pour conserver un vaillant de votre sorte.

— J'espère n'avoir pas besoin de recourir au roi, dit Gabriel, et ma fortune personnelle me permettra, je crois, de faire face à cette dépense imprévue et de m'acquitter envers vous directement.

— Tout est donc pour le mieux, reprit lord Grey un peu surpris. C'est dix mille écus, dans l'état des choses, que vous aurez à me compter, et, pardon! à quand le payement?

— Vous comprenez, dit Gabriel que je n'ai pas apporté cette somme dans une ville assiégée; d'autre part, les ressources de monsieur de Coligny et de ses amis comme des miens sont bien restreintes ici, j'imagine, et je ne veux pas les importuner. Mais, si vous m'accordez un peu de temps, je puis faire venir de Paris...

— Très bien! dit lord Grey, et au besoin, je me contenterais de votre parole qui vaut de l'or. Mais comme les affaires sont les affaires, et que la mésintelligence entre nos troupes et celles de l'Espagne m'obligera peut-être à retourner en Angleterre, vous ne vous offenserez pas si, jusqu'à l'entier paiement de la somme convenue, je vous fais retenir, non pas dans cette ville espagnole de Saint-Quentin que je quitte, mais à Calais qui est ville anglaise, et dont mon beau-frère lord Wentworth est le gouverneur. Cet arrangement vous convient-il?

— A merveille, dit Gabriel dont un sourire amer effleura les lèvres pâles; je vous demanderai seulement la permission d'envoyer à Paris mon écuyer chercher l'argent, afin que ma captivité et votre confiance n'aient pas à souffrir d'un trop long retard.

— Rien de plus juste, reprit lord Grey, et, en attendant le retour de votre homme de confiance, soyez convaincu que vous serez traité par mon beau-frère avec tous les égards

qui vous sont dus. Vous aurez à Calais toute la liberté possible, d'autant plus que la ville est fortifiée et fermée, et lord Wentworth vous fera faire bonne chère ; car il aime la table et la débauche plus qu'il ne devrait. Mais c'est son affaire, et sa femme, ma sœur, est morte. Je voulais seulement vous dire que vous ne vous ennuieriez pas trop.

Gabriel s'inclina sans répondre.

— A vous, maître, reprit lord Grey en s'adressant à Jean Peuquoy, qui avait plus d'une fois haussé les épaules d'admiration pendant la scène précédente, à vous. Vous êtes je le vois, le bourgeois qui m'a été accordé avec deux gentilshommes.

— Je suis Jean Peuquoy, milord.

— Eh bien ! Jean Peuquoy, quelle rançon peut-on bien vous demander à vous ?

— Oh ! moi, je vais marchander, monseigneur. Marchand contre marchand comme on dit. Vous avez beau froncer le sourcil, je ne suis pas fier, moi, milord, et m'est avis que je ne vaux pas dix livres.

— Allons ! reprit lord Grey avec dédain, vous paierez cent livres, c'est à peu près ce que j'ai promis à l'archer qui vous a amené ici.

— Cent livres, soit ! milord, puisque vous m'estimez si haut, repartit le malin capitaine des compagnons de l'arc. Mais pas cent livres comptant, n'est-ce pas ?

— Quoi ! n'avez-vous pas même cette misérable somme ? dit lord Grey.

— Je l'avais, milord, reprit Jean Peuquoy, mais j'ai tout donné aux pauvres et aux malades pendant le siége.

— Vous avez au moins des amis ? des parens peut-être ? reprit lord Grey.

— Des amis ? il ne faut pas trop compter sur eux, milord ; des parens ? non, je n'en ai pas. Ma femme est morte sans me laisser d'enfans, et je n'avais pas de frère, il ne me reste qu'un cousin...

— Eh bien ! ce cousin ?... dit lord Grey impatienté.

— Ce cousin, milord, qui m'avancera, je n'en doute pas, la somme que vous me demandez, il habite précisément Calais.

— Ah ! oui dà ? dit lord Grey avec quelque défiance.

— Mon Dieu ! oui, milord, reprit Jean Peuquoy avec un air de sincérité irrécusable, mon cousin s'appelle Pierre Peuquoy, et il est depuis plus de trente ans armurier de son état, rue du Martroi, à l'enseigne du Dieu Mars.

— Et il vous est dévoué ? demanda lord Grey.

— Je crois bien, milord ! je suis le dernier des Peuquoy de ma branche, c'est-à-dire qu'il me vénère ! Il y a plus de deux siècles, un Peuquoy de nos ancêtres eut deux fils, un qui devint tisserand et s'établit à Saint-Quentin, l'autre qui se fit armurier et qui alla demeurer à Calais. Depuis ce temps-là, les Peuquoy de Saint-Quentin tissent et les Peuquoy de Calais forgent. Mais, quoique séparés, ils s'aiment toujours de loin et s'assistent le plus qu'ils peuvent, comme il sied à de bons parens et à des bourgeois de la vieille roche. Pierre me prêtera ce qu'il me faut pour me racheter, j'en suis sûr, et pourtant je ne l'ai pas vu depuis près de dix ans, ce brave cousin ; car, vous autres Anglais, vous ne nous permettez pas aisément, à nous autres Français, d'entrer dans vos villes fortes.

— Oui, oui, dit lord Grey avec complaisance, il y a tout à l'heure deux cent dix ans qu'ils sont Anglais vos Peuquoy de Calais !

— Oh ! s'écria Jean avec chaleur, les Peuquoy...

Puis, il s'interrompit subitement.

— Eh bien ! reprit lord Grey étonné, les Peuquoy ?...

— Les Peuquoy, milord, dit Jean en tournant son bonnet avec embarras, les Peuquoy ne s'occupent point de politique, voilà ce que je voulais dire. Qu'ils soient Anglais ou Français, dès qu'ils ont pour gagner leur pain, ceux de là-bas une enclume et ceux d'ici une navette, les Peuquoy sont contens.

— Eh bien ? alors, qui sait ! dit lord Grey en gaieté ; vous vous établirez peut-être tisserand à Calais, et deviendrez aussi un sujet de la reine Marie, et les Peuquoy seront enfin, après tant d'années, réunis.

— Ma foi ! cela se peut bien, dit Jean Peuquoy avec bonhomie.

Gabriel ne pouvait revenir de sa surprise, en entendant le vaillant bourgeois, qui avait défendu si héroïquement sa ville, parler tranquillement de devenir Anglais comme de changer de casaque. Mais un clignement d'œil de Jean Peuquoy, pendant que lord Grey ne pouvait le voir, rassura Gabriel sur le patriotisme de son ami, et lui apprit qu'il y avait sous jeu quelque mystère.

Lord Grey les congédia bientôt l'un et l'autre.

— Nous quitterons demain ensemble Saint-Quentin pour Calais, leur dit-il. Jusque-là, vous pouvez aller faire vos apprêts et vos adieux dans la ville. Je vous laisse libres sur parole, d'autant plus que vous serez consignés aux portes, et qu'on ne laisse sortir personne sans un permis du gouverneur.

Gabriel rendit son salut à lord Grey sans répondre, et s'éloignant avec Jean Peuquoy, sortit de la maison de l'Anglais, sans remarquer que son écuyer Martin Guerre restait en arrière au lieu de le suivre.

— Quelle est donc votre intention, ami ? dit-il au Peuquoy lorsqu'ils furent dehors. Est-il possible que vous n'ayez pas cent écus pour vous racheter sur-le-champ ? Pourquoi tenez-vous ainsi à faire le voyage de Calais ? est-ce que ce cousin armurier existe réellement ? Quel motif étrange vous pousse à tout ceci ?

— Chut ! reprit Jean Peuquoy d'un air mystérieux, dans cette atmosphère espagnole j'ose à peine maintenant hasarder une parole. Vous pouvez compter, je crois, sur votre écuyer Martin-Guerre ?

— J'en réponds, reprit Gabriel ; malgré quelques oublis et quelques intermittences, c'est le plus fidèle cœur du monde.

— Bon ! répondit Peuquoy. Il ne faudra pas l'envoyer directement d'ici quérir votre rançon à Paris ; mais l'emmener à Calais avec nous, et le faire partir de là. Nous ne saurions avoir trop d'yeux.

— Mais que signifient ces précautions enfin ? demanda Gabriel. Vous n'avez pas à Calais le moindre parent, je le vois.

— Si fait ! reprit Peuquoy vivement ; Pierre Peuquoy existe, aussi vrai qu'il a été élevé à aimer et à regretter son ancienne patrie la France, et qu'il donnera comme moi un bon coup de main au besoin, si, par hasard, vous formez là-bas quelque héroïque projet comme vous en avez tant exécuté ici.

— Noble ami, je te devine, reprit Gabriel en serrant la main du bourgeois ; mais tu m'estimes trop haut et me juges à ta mesure ; tu ne sais pas ce qu'il y avait d'égoïsme dans ce prétendu héroïsme ; tu ne sais pas que, pour l'avenir, un devoir sacré, plus sacré encore, s'il est possible que la gloire de la patrie, me réclame avant tout et tout entier.

— Eh bien ! dit Jean Peuquoy, vous remplirez ce devoir comme tous les autres devoirs ! Et parmi les autres, ajouta-t-il en baissant la voix, c'en est un pour vous peut-être, si l'occasion s'en présente, de prendre à Calais votre revanche de Saint-Quentin.

XXXVI

SUITE DES HONORABLES NÉGOCIATIONS DE MAITRE ARNAULD DU THILL

Mais laissons le jeune capitaine et le vieux bourgeois à leurs rêves de victoire, et revenons à l'écuyer et à l'archer qui font leurs comptes dans la maison de lord Grey.

L'archer, en effet, après le départ des deux prisonniers, avait demandé la prime promise à son maître, qui la lui avait sans trop de peine octroyée, satisfait qu'il était de la sagacité des choix de son émissaire.

Arnauld du Thill, à son tour, attendait sa part que l'Anglais, il faut être juste, lui apporta consciencieusement. Il trouva Arnauld griffonnant dans un coin quelques lignes sur l'éternelle note du connétable de Montmorency, et murmurant à part lui :

« Pour avoir adroitement fait mettre le vicomte d'Exmès au nombre des prisonniers de guerre, et avoir ainsi pour un temps débarrassé monseigneur le connétable dudit vicomte. . »

— Qu'est-ce que vous faites donc là, l'ami ? dit à Arnauld l'archer en lui frappant sur l'épaule.

— Ce que je fais ? un compte, répondit le faux Martin-Guerre. Où en est le nôtre ?

— Le voici réglé, dit l'archer en mettant dans les mains d'Arnauld des écus que l'autre se mit à vérifier et à compter avec attention. Vous voyez que je suis de parole, et je ne regrette pas mon argent. Vous m'avez indiqué deux bons choix : votre maître surtout, qui n'a pas marchandé, au contraire ! La barbe grise a bien fait des difficultés, mais, pour un bourgeois, il n'est point trop mauvais non plus, et, sans vous, j'aurais pu rencontrer plus mal, j'en conviens.

— Je crois bien, dit Arnauld en mettant l'argent dans sa poche.

— Ah çà ! reprit l'archer, tout n'est pas fini, vous voyez que je suis de bonne paie ; il s'agit de m'indiquer maintenant ma troisième capture, le second prisonnier noble auquel nous avons droit.

— Par la messe ! dit Arnauld, je n'ai plus à favoriser personne, et vous n'avez qu'à choisir.

— Je le sais bien, reprit l'archer ; et ce que je vous demande c'est précisément de m'aider à choisir parmi les hommes, femmes, vieillards ou enfans de race noble qu'on peut happer dans cette bonne ville.

— Quoi ! demanda Arnauld, les femmes en sont aussi ?

— Les femmes en sont surtout, dit l'Anglais, et si vous en connaissez une qui ait, outre la noblesse et la richesse,

la jeunesse et la beauté, nous aurons un joli bénéfice à partager, car milord Grey la revendra cher à son beau-frère, milord Wentworth, qui aime encore mieux les prisonnières que les prisonniers, à ce que je me suis laissé dire.

— Par malheur, je n'en connais pas, reprit Arnauld du Thill. Ah! si fait pourtant! mais non, non, c'est impossible.

— Pourquoi impossible, camarade? ne sommes-nous pas maîtres et vainqueurs ici? et, hormis l'amiral, y a-t-il quelqu'un d'exempté dans la capitulation?

— C'est vrai, dit Arnauld, mais il ne faut pas que la beauté dont je parle soit rapprochée de mon maître et le revoie. Or, les mettre en prison dans la même ville serait un mauvais moyen de les séparer.

— Bah! reprit l'archer, est-ce que milord Wentworth ne gardera pas au secret et pour lui seul sa jolie captive?

— Oui, à Calais, dit Arnauld pensif; mais sur la route?... mon maître aura le temps de la voir et de lui parler.

— Non pas, si je veux, répondit l'Anglais. Nous formons deux détachemens dont l'un doit précéder l'autre, et il y aura deux heures de marche entre le chevalier et la belle, si cela peut vous faire plaisir.

— Oui, mais que dira le vieux connétable? se demanda Arnauld à voix haute, et s'il sait que j'ai contribué à ce beau coup-là, comme il me fera pendre haut et court!

— Est-ce qu'il le saura? est-ce que personne le saura? repartit l'archer tentateur. Ce n'est pas vous qui irez le dire, et, à moins que votre argent ne prenne la parole pour dire d'où il vient..

— Et il y aurait encore pas mal d'argent, hein? demanda Arnauld.

— Il y aurait encore moitié pour vous.

— Quel dommage! reprit Arnauld, car la somme serait bonne, je le crois, et le père n'y regarderait pas, je pense.

— Le père est duc ou prince? demanda l'archer.

— Le père est roi, camarade, et s'appelle Henri II de son nom.

— Une fille du roi ici! s'écria l'Anglais. Dieu me damne! si vous ne me dites pas maintenant où je trouverai la colombe, je crois que je serai obligé de vous étrangler, camarade! Une fille du roi!

— Et une reine de beauté, dit Arnauld.

— Oh! milord Wentworth en perdrait la tête, reprit l'archer. Camarade, ajouta-t-il solennellement en tirant son escarcelle et en l'ouvrant aux yeux fascinés d'Arnauld, le contenant et le contenu pour toi en échange du nom de la belle et de l'indication de son gîte.

— Tope! dit Arnauld incapable de résister, en saisissant la bourse.

— Le nom? demanda l'archer.

— Diane de Castro, surnommée la sœur Bénie.

— Et le gîte?

— Le couvent des Bénédictines.

— Je cours, s'écria l'Anglais qui disparut.

— C'est égal, se dit Arnauld en allant rejoindre son maître, c'est égal, je ne mettrai pas celle-là sur le compte du connétable.

XXXVII

LORD WENTWORTH

A trois jours de là, le 1er septembre, lord Wentworth, gouverneur de Calais, après avoir pris les instructions de son beau-frère, lord Grey, et l'avoir vu s'embarquer pour l'Angleterre, remonta à cheval et revint à son hôtel, où se trouvaient alors Gabriel et Jean Peuquoy, et, dans une autre pièce, Diane.

Mais madame de Castro ne se savait pas si près de son amant, et, d'après la promesse faite à Arnauld par l'émissaire de lord Grey, elle n'avait eu avec lui aucune communication depuis son départ de Saint-Quentin.

Lord Wentworth formait avec son beau-frère le plus parfait contraste: autant lord Grey était rogue, froid et avare, autant lord Wentworth était vif, aimable et généreux. C'était un beau gentilhomme de haute taille et de façons élégantes. Il pouvait bien avoir quarante ans, et quelques cheveux blancs se mêlaient déjà à ses abondans cheveux noirs naturellement bouclés. Mais son allure toute juvénile, et la flamme ardente de ses yeux gris, annonçaient en lui la fougue et les passions d'un jeune homme, et il menait en effet joyeusement et vaillamment la vie, comme s'il n'eût eu que vingt ans encore.

Il entra d'abord dans la salle où l'attendait le vicomte d'Exmès et Jean Peuquoy, et les salua avec une affabilité souriante comme des hôtes et non comme des prisonniers.

— Soyez le bienvenu dans ma maison, monsieur, et vous, maître, leur dit-il. Je sais le plus grand gré à mon cher beau-frère de vous avoir amené ici, monsieur le vicomte, et je me réjouis deux fois de la prise de Saint-Quentin. Pardonnez-moi, mais dans cette triste place de guerre, où je vis confiné, les distractions sont si rares, et la société si bornée, que je suis heureux de rencontrer de temps en temps quelqu'un à qui parler, et je vais former des vœux égoïstes pour que votre rançon arrive le plus tard possible.

— Elle tardera en effet plus que je ne croyais, milord, répondit Gabriel. Lord Grey a dû vous le dire: mon écuyer, que j'avais l'intention d'envoyer à Paris pour me la rapporter, s'est, dans l'ivresse, pris de querelle en route avec un des hommes de l'escorte, et a reçu à la tête une blessure, peu dangereuse il est vrai, mais qui, je le crains, le retiendra à Calais plus longtemps que je n'aurais voulu, je l'avoue.

— Tant pis pour le pauvre garçon et tant mieux pour moi, monsieur, dit lord Wentworth.

— C'est trop de civilité, milord, reprit avec un sourire triste Gabriel.

— Non, il n'y a pas là, ma foi! la moindre civilité, et la civilité serait sans doute de vous laisser aller sur-le-champ vous-même à Paris sur parole. Mais, je vous le répète, je suis pour cela trop égoïste et trop ennuyé, et je n'ai pas eu de peine, quoique pour des motifs différens, à entrer dans les intentions méfiantes de mon beau-frère, qui m'a fait solennellement promettre de ne vous donner la liberté que contre un sac d'écus. Que voulez-vous? nous serons prisonniers ensemble et nous tâcherons de nous adoucir l'un à l'autre les ennuis de notre captivité.

Gabriel s'inclina sans mot dire. Il eût mieux aimé, en effet, que lord Wentworth le rendît sur parole à la liberté et à sa tâche. Mais pouvait-il réclamer, lui inconnu, une telle confiance?

Il se consolait du moins un peu en pensant que Coligny était en ce moment auprès de Henri II. Or, il l'avait chargé de rapporter au roi ce qu'il avait pu faire pour prolonger la résistance de Saint-Quentin. Certes, le noble ami n'y aurait pas manqué! et Henri, fidèle à sa royale promesse, n'attendrait pas peut-être le retour du fils pour s'acquitter envers le père.

N'importe! Gabriel n'était pas tout à fait maître de son inquiétude, d'autant plus qu'elle était double et qu'il n'avait pu revoir, avant de quitter Saint-Quentin, une autre personne non moins chère. Aussi maudissait-il de bon cœur l'accident arrivé à cet incorrigible ivrogne de Martin-Guerre, et ne partageait-il pas sur ce point la satisfaction de Jean Peuquoy, lequel voyait avec une joie secrète ses mystérieux desseins favorisés par ce même retard dont s'affligeait tant Gabriel.

Cependant lord Wentworth poursuivait, sans vouloir s'apercevoir de la mélancolique distraction de son prisonnier.

— Je m'efforcerai, d'ailleurs, monsieur d'Exmès, de ne pas vous être un geôlier trop farouche, et, pour vous prouver déjà que ce n'est pas une défiance injurieuse qui me fait agir, si vous voulez me donner votre parole de gentilhomme de ne pas chercher à vous échapper, je vous accorde toute permission de sortir à votre gré et d'aller courir par la ville.

Ici, Jean Peuquoy ne put retenir un mouvement de satisfaction non équivoque, et, pour le communiquer à Gabriel, il tira vivement par derrière l'habit du jeune homme assez surpris de cette démonstration.

— J'accepte de bon cœur, milord, répondit Gabriel à l'offre courtoise du gouverneur, et vous avez ma parole d'honneur que je ne penserai à aucune tentative d'évasion.

— Cela suffit, monsieur, reprit lord Wentworth, et si même l'hospitalité que je puis et dois vous offrir ici, quoique ma maison de passage soit assez mal montée; si cette hospitalité, dis-je, vous semblait gênante et un peu forcée, eh bien! il ne faudrait pas vous contraindre, et je ne vous saurais nullement mauvais gré de préférer au mauvais gîte que j'ai à votre disposition, un logement plus ouvert et plus commode que vous trouveriez dans Calais.

— Oh! monsieur le vicomte, dit Jean Peuquoy à Gabriel d'un ton suppliant, si vous daigniez accepter la plus belle chambre de la maison de mon cousin Pierre Peuquoy, l'armurier? vous le rendriez bien fier, et moi, vous me rendriez bien heureux, je vous jure!

Et le digne Peuquoy accompagna ces paroles d'un geste significatif. Car il ne procédait plus que par mystères et réticences, le digne Peuquoy! et il était devenu d'un ténébreux à faire peur.

— Merci, mon ami, dit Gabriel; mais, vraiment, profiter d'une telle permission serait en abuser peut-être.

— Non, je vous assure, reprit vivement lord Wentworth, et vous êtes parfaitement libre d'accepter ce logement chez Pierre Peuquoy. C'est un riche bourgeois, actif et habile dans sa profession, et le plus honnête homme qui soit. Je le connais bien, je lui ai acheté plusieurs fois des armes, et il a même chez lui une assez jolie personne, sa fille ou sa femme, je ne sais trop.

— Sa sœur, milord, dit Jean Peuquoy; ma cousine Babette. Eh! oui, elle est assez avenante, et, si je n'étais pas si vieux!... mais les Peuquoy ne s'éteindront pas pour cela: Pierre a perdu sa femme, mais elle lui a laissé deux gros garçons fort vivans, qui vous distrairont, monsieur le vicomte, si vous voulez bien accepter la cordiale hospitalité du cousin.

— Ce à quoi non seulement je vous autorise, mais aussi je vous engage, ajouta lord Wentworth.

Décidément, Gabriel commençait à croire, et non pas sans raison, que le beau et galant gouverneur de Calais aimait autant, pour des motifs à lui connus, se débarrasser d'un commensal qui serait à toute heure dans sa maison, et qui, à cause de la liberté même qu'il lui laisserait, pourrait finir par gêner la sienne. Telle était en effet la pensée de lord Wentworth qui, ainsi que l'archer de lord Grey l'avait élégamment dit à Arnauld, préférait les prisonnières aux prisonniers.

Dès lors, Gabriel n'eut plus aucun scrupule, et, se tournant en souriant vers Jean Peuquoy:

— Puisque lord Wentworth me le permet, lui dit-il, ami, j'irai demeurer chez votre cousin.

Jean Peuquoy fit un bond de joie.

— Ma foi! à vrai dire, je crois que vous faites bien, reprit lord Wentworth. Non que je n'eusse été heureux de vous héberger de mon mieux! mais dans un logis gardé nuit et jour par des soldats, et où mon ennuyeuse autorité a dû établir des règles sévères, vous auriez bien pu ne pas vous trouver toujours à l'aise, comme vous allez l'être dans la maison de ce brave armurier. Et un jeune homme a besoin de ses aises, nous savons cela.

— Vous me paraissez le savoir en effet, dit en riant Gabriel, et je vois que vous connaissez tout le prix de l'indépendance.

— Ma foi! oui, reprit lord Wentworth sur le même ton enjoué, et je ne suis pas encore d'âge à médire de la liberté!

Puis s'adressant à Jean Peuquoy:

— Et vous, maître Peuquoy, lui dit-il, comptez-vous, pour votre part, sur la bourse du cousin, comme vous comptez sur sa maison quand il s'agit de monsieur d'Exmès? Lord Grey m'a dit que vous attendiez de lui les cent écus fixés pour votre rançon.

— Tout ce que Pierre possède appartient à Jean, répondit le bourgeois sentencieusement; c'est toujours ainsi entre les Peuquoy. J'étais tellement sûr d'avance que la maison de mon cousin était la mienne, que j'ai envoyé chez lui déjà l'écuyer blessé de monsieur le vicomte d'Exmès, et je suis si certain encore que sa bourse m'est ouverte comme sa porte, que je vous prie de me faire accompagner de l'un de vos gens qui vous rapportera la somme convenue.

— Inutile, maître Peuquoy, répondit lord Wentworth, et je vous laisse aussi aller sur parole. J'irai, demain ou après-demain, faire visite au vicomte d'Exmès chez Pierre Peuquoy, et je choisirai, pour l'argent dû à mon beau-frère, une de ces belles armures qu'il fait si bien.

— Comme il vous plaira, milord, dit Jean.

— Maintenant, monsieur d'Exmès, dit le gouverneur, ai-je besoin de vous dire que toutes les fois que vous voudrez bien frapper à ma porte, vous serez d'autant plus le bienvenu que vous étiez libre de ne pas le faire? Je vous le répète, la vie est monotone à Calais, vous le reconnaîtrez bien sans doute, et vous vous liguerez, je l'espère, avec moi contre l'ennemi commun, l'ennui. Votre présence est une fort bonne fortune dont je veux profiter le plus possible: si vous vous teniez éloigné, j'irais vous importuner, je vous en préviens: et rappelez-vous qu'en somme, je ne vous laisse la liberté qu'à demi, et que l'ami doit me ramener souvent le prisonnier.

— Merci, milord, dit Gabriel, j'accepte toute votre obligeance. A titre de revanche, ajouta-t-il en souriant, car la guerre a des retours, et l'ami d'aujourd'hui redeviendra l'ennemi de demain.

— Oh! dit lord Wentworth, je suis en sûreté, moi, et trop en sûreté, hélas! derrière mes invincibles murailles. Si les Français avaient dû reprendre Calais, ils n'auraient pas attendu deux cents ans pour cela. Je suis tranquille, et si vous avez un jour à me faire les honneurs de Paris, ce sera en temps de paix, j'imagine.

— Laissons faire Dieu, milord, reprit Gabriel. Monsieur de Coligny, que je quitte, avait coutume de dire que le plus sage parti pour l'homme c'est d'attendre.

— Soit! et en attendant, de vivre le plus heureusement possible. A propos, j'oubliais, vous devez être assez mal en argent, monsieur; vous savez que ma bourse est à votre disposition.

— Merci, encore, milord: la mienne, bien qu'elle ne soit pas assez garnie pour me permettre de m'acquitter sur-le-champ, est au moins suffisante pour les frais de mon séjour ici. Ma seule inquiétude matérielle, je l'avoue, est que la maison de votre cousin, maître Peuquoy, ne puisse s'ouvrir ainsi à l'improviste à trois nouveaux hôtes sans dérangement, et j'aimerais mieux, en ce cas, me mettre en quête d'un autre logement, où, pour quelques écus...

— Vous vous moquez! interrompit vivement Jean Peuquoy, et la maison de Pierre est assez grande, Dieu merci! pour contenir trois familles, s'il le fallait. En province, on ne bâtit pas chichement et à l'étroit comme à Paris.

— C'est vrai, dit lord Wentworth, et je vous atteste, monsieur d'Exmès, que le logement de l'armurier n'est pas indigne du capitaine. Une suite plus nombreuse que la vôtre y tiendrait à l'aise, et deux métiers ne s'y gêneraient point. N'était-ce pas votre intention, maître Peuquoy, de vous y établir et d'y continuer votre état de tisserand? lord Grey m'a touché deux mots de ce projet que je verrais se réaliser avec plaisir.

— Et qui se réalisera en effet peut-être, dit Jean Peuquoy, Calais et Saint-Quentin appartenant bientôt aux mêmes maîtres, je préférerais me rapprocher de ma famille.

— Oui, reprit lord Wentworth, qui se méprit au sens des paroles du malicieux bourgeois, oui, il se peut que Saint-Quentin soit avant peu une ville anglaise. Mais je vous retiens, ajouta-t-il, et après les fatigues de la route, vous devez avoir besoin de repos. Monsieur d'Exmès, et vous, maître, je vous le dis encore une fois, vous êtes libres. Au revoir, et à bientôt, n'est-ce pas?

Il conduisit le capitaine et le bourgeois jusqu'à la porte, serra la main de l'un, fit un salut amical à l'autre, et les laissa s'acheminer ensemble vers la rue du Martroi. C'est là, si nos lecteurs se le rappellent, que Pierre Peuquoy demeurait, à l'enseigne vaillante du dieu Mars, et que nous retrouverons bientôt Gabriel et Jean, s'il plaît à Dieu.

— Ma foi! se dit lord Wentworth quand il les eut vus s'éloigner, je crois que j'ai aussi bien fait d'écarter de chez moi ce vicomte d'Exmès. Il est gentilhomme, il a dû vivre à la cour, et, n'eût-il aperçu qu'une fois la belle prisonnière qui m'est confiée, il se la rappellerait certes toute sa vie. Oui, car moi qui n'ai fait que l'entrevoir, quand elle a passé devant moi il y a deux heures, j'en suis encore ébloui. Qu'elle est belle! Oh! je l'aime! je l'aime! Pauvre cœur si longtemps muet dans cette morne solitude, comme tu bats enfin! Mais ce jeune homme, qui me paraît vif et brave, aurait pu, en reconnaissant la fille de son roi, se mêler peu agréablement aux rapports qui, j'y compte, ne vont pas manquer de s'établir entre madame Diane et moi. La présence d'un compatriote, et peut-être d'un ami, eût aussi sans doute gêné dans ses aveux ou encouragé dans ses refus madame de Castro. Point de tiers entre nous. Si je ne veux avoir recours en tout ceci qu'à des moyens dignes de moi, il est fort inutile cependant de se créer des obstacles.

Il frappa d'une façon particulière sur un timbre. Au bout d'une minute, une suivante parut.

— Jane, lui dit en anglais lord Wentworth, vous êtes vous mise, comme je vous l'ai ordonné, à la disposition de cette dame?

— Oui, milord.

— Comment se trouve-t-elle en ce moment, Jane?

— Elle paraît triste, milord, mais non pas accablée. Elle a le regard fier et la parole ferme, et commande avec douceur, mais avec l'habitude d'être obéie.

— C'est bien, dit le gouverneur. A-t-elle pris la collation que vous lui avez fait servir?

— A peine a-t-elle touché un fruit, milord; sous l'air d'assurance qu'elle affecte, il n'est pas difficile de démêler beaucoup d'inquiétude et de douleur.

— Il suffit, Jane, dit lord Wentworth. Vous allez retourner auprès de cette dame, et vous lui demanderez de ma part, de la part de lord Wentworth, gouverneur de Calais, à qui lord Grey a dévolu ses droits, si elle veut bien me recevoir. Allez et revenez vite.

Au bout de quelques minutes qui parurent des siècles à l'impatient Wentworth, la suivante reparut.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Eh bien! milord, répondit Jane, cette dame non seulement consent, mais encore demande à vous entretenir sur-le-champ.

— Allons! tout va au mieux, se dit lord Wentworth.

— Seulement, ajouta Jane, elle a retenu auprès d'elle la vieille Mary, et m'a ordonné à moi-même de remonter tout de suite.

— Bien, Jane, allez. Il faut lui obéir en tout, vous entendez. Allez. Dites que vous ne me précédez que d'un instant.

Jane sortit, et lord Wentworth, le cœur serré comme un amoureux de vingt ans, se mit à monter l'escalier qui conduisait à la chambre de Diane de Castro.

— Oh! quel bonheur! se disait-il, j'aime! Et celle que j'aime, la fille d'un roi! est en ma puissance!

XXXVIII

LE GEOLIER AMOUREUX

Diane de Castro reçut lord Wentworth avec cette dignité calme et chaste qui empruntait de son regard angélique et de son pur visage un pouvoir et un charme irrésistibles. Sous sa tranquillité apparente, il y avait pourtant bien de l'angoisse, et elle tremblait, la pauvre jeune fille, tout en répondant au salut du gouverneur et en lui indiquant d'un geste tout royal un fauteuil à quelques pas d'elle.

Puis, elle fit signe à Mary et à Jane, qui paraissaient vouloir se retirer, de demeurer au contraire, et, voyant que lord Wentworth, perdu dans son admiration, gardait le silence, elle se décida à parler la première.

— C'est devant lord Wentworth, gouverneur de Calais, que je me trouve, je crois? dit-elle.

— C'est lord Wentworth, votre dévoué serviteur, qui attend vos ordres, madame.

— Mes ordres! reprit-elle avec amertume, oh! milord! ne parlez pas ainsi, car je pourrais croire que vous raillez. Si l'on avait écouté, non mes ordres, mais mes prières, mais mes supplications, je ne serais pas ici. Vous savez qui je suis, milord, et de quelle maison?

— Je sais que vous êtes madame Diane de Castro, madame, la fille chérie du roi Henri II.

— Pourquoi m'a-t-on faite prisonnière, alors? reprit Diane dont la voix s'affaiblit au lieu de s'élever en faisant cette question.

— Mais précisément parce que vous étiez la fille d'un roi, madame, reprit Wentworth, parce que, d'après la capitulation consentie par l'amiral Coligny, on devait livrer aux vainqueurs cinquante prisonniers à leur choix, de tout rang, de tout âge et de tout sexe, et qu'ils ont naturellement choisi les plus illustres, les plus dangereux, et, permettez-moi de le dire, ceux qui pouvaient leur payer la plus grosse rançon.

— Mais comment a-t-on su, reprit Diane, que j'étais cachée à Saint-Quentin sous le nom et l'habit d'une religieuse Bénédictine? Avec la supérieure du couvent, une seule personne dans la ville savait mon secret.

— Eh bien! c'est cette personne qui vous aura trahie, voilà tout, dit lord Wentworth.

— Oh! non, je suis sûre que non! s'écria Diane avec une vivacité et une conviction telles que lord Wentworth se sentit mordu au cœur par le serpent de la jalousie, et ne trouva rien à répondre.

— C'était le lendemain de la prise de Saint-Quentin, poursuivit Diane en s'animant. Je m'étais réfugiée toute tremblante et tout émue au fond de ma cellule. On fait demander au parloir la sœur Bénie, mon nom de novice, milord. C'était un soldat anglais qui me demandait ainsi. Je redoute quelque malheur, quelque nouvelle terrible. Je descends, néanmoins, saisie par cette redoutable curiosité de la douleur qui veut savoir ce qu'elle doit pleurer. Cet archer, que je ne connaissais pas, me déclare que je suis sa prisonnière. Je m'indigne, je résiste, mais que pouvais-je contre la force? Ils étaient trois soldats, oui, trois, mylord, pour arrêter une femme! Je vous demande pardon si cela vous blesse, mais je dis ce qui est. Ces hommes s'emparent donc de moi et me somment d'avouer que je suis Diane de Castro, fille du roi de France. Je nie d'abord, mais comme, malgré mes dénégations, ils m'entraînent, je demande à être conduite à monsieur l'amiral de Coligny, et, comme l'amiral ne connaît pas la sœur Bénie, je déclare qu'en effet je suis celle qu'ils désignent. Vous croyez peut-être milord, qu'alors, sur mon aveu, ils cèdent à ma prière et m'accordent cette grâce bien simple d'être menée à monsieur l'amiral qui m'eût reconnue et réclamée? Pas du tout! ils se réjouissent seulement de leur capture, me poussent et m'entraînent plus vite, me font entrer ou plutôt me jettent, pleurante et éperdue, dans une litière fermée, et quand, suffoquée de sanglots et anéantie de douleur, je cherche pourtant à reconnaître où l'on me mène, je suis déjà sortie de Saint-Quentin et sur la route de Calais. Puis, lord Grey qui commande, me dit-on, l'escorte, refuse de m'entendre, et c'est un soldat qui m'apprend que je suis prisonnière de son maître, et qu'en attendant le paiement de ma rançon, on me conduit à Calais. C'est ainsi que je suis arrivée, milord, sans en savoir davantage.

— Je n'ai rien de plus à vous dire, madame, reprit lord Wentworth pensif.

— Rien de plus, milord, reprit Diane. Vous ne pouvez pas me dire pourquoi on ne m'a laissé parler ni à la supérieure des Bénédictines ni à monsieur l'amiral? Vous ne pouvez pas me dire ce qu'on veut de moi, donc, puisqu'on ne me permet pas d'approcher de ceux qui auraient annoncé ma captivité au roi et envoyé de Paris le prix de ma rançon? Pourquoi cette sorte d'enlèvement secret? Pourquoi n'ai-je pas même vu lord Grey, qui, m'a-t-on dit, a ordonné tout cela?

— Vous avez vu lord Grey, madame, tantôt, quand vous avez passé devant nous. C'est le gentilhomme avec lequel je causais, et qui vous a saluée en même temps que moi.

— Excusez-moi, milord, j'ignorais en présence de qui je me trouvais, reprit Diane. Mais, puisque vous avez causé avec lord Grey, votre parent, à ce que m'a dit cette fille, il a dû vous faire part de ses intentions envers moi.

— En effet, madame, et, avant de s'embarquer pour l'Angleterre, il me les expliquait, au moment même où l'on vous amenait dans cet hôtel. Il m'apprenait qu'on vous avait désignée à lui à Saint-Quentin pour la fille du roi, et qu'ayant trois prisonniers à choisir pour sa part, il avait accepté avec empressement une si excellente prise, sans toutefois prévenir personne de sa capture, afin d'éviter toute contestation. Son but, fort simple, était de tirer de vous le plus d'argent possible, madame, et j'approuvais, en riant, mon avide beau-frère, quand vous avez traversé la salle où nous étions. Je vous ai vue, madame, et j'ai compris que, si vous étiez fille du roi par la naissance, vous étiez reine par la beauté. Dès lors, je vous l'avoue à ma honte, j'ai changé vis-à-vis de lord Grey d'avis, sinon sur son action passée, du moins sur son projet à venir. Oui, et j'ai cessé d'approuver son dessein d'obtenir une rançon de vous. Je lui ai représenté qu'il pouvait espérer bien davantage! que l'Angleterre et la France étant en guerre, vous serviriez peut-être à quelqu'important échange, et que vous valiez bien même une ville. Bref, je l'engageais fort à ne pas abandonner pour quelques écus une si riche proie. Vous étiez à Calais, une ville à nous, une ville imprenable, il fallait vous y garder, et attendre.

— Quoi! s'écria Diane, vous avez donné à lord Grey de tels conseils, et vous en convenez devant moi! Ah! milord, pourquoi vous être opposé ainsi à ma délivrance? Que vous avais-je fait? Vous ne m'aviez vue qu'une minute! Vous me haïssiez donc?

— Je ne vous avais vue qu'une minute, et je vous aimais, madame, dit lord Wentworth éperdu.

Diane recula pâlissante.

— Jane! Mary! cria-t-elle en appelant les deux femmes qui se tenaient à l'écart dans l'embrasure d'une croisée.

Mais lord Wentworth leur fit un signe impérieux, et elles ne bougèrent pas. Puis il reprit en souriant avec tristesse:

— N'ayez pas peur, madame, je suis un gentilhomme, et ce n'est pas vous, c'est moi qui dois craindre et trembler. Oui, je vous aime, et n'ai pu me tenir de vous le dire, oui, quand je vous ai vue passer si gracieuse, si charmante, et pareille à une déesse, tout mon cœur est allé à vous; oui, encore, vous êtes en mon pouvoir ici et l'on m'y obéit sur un signe... C'est égal, ne craignez rien, je suis plus en votre possession, hélas! que vous n'êtes en la mienne, et, de nous deux, le véritable prisonnier ce n'est pas vous. Vous êtes la reine, madame, et je suis l'esclave. Ordonnez, et j'obéirai.

— Alors, monsieur, dit Diane palpitante, renvoyez-moi à Paris, d'où je vous ferai passer telle rançon que vous fixerez.

Lord Wentworth hésita, puis il reprit:

— Tout, hormis cela, madame! car je sens que ce sacrifice est au-dessus de mes forces. Quand je vous dis qu'un regard a pour jamais enchaîné ma vie à la vôtre! Ici, dans cet exil où je suis confiné, voilà bien longtemps que mon cœur ardent n'avait aimé d'un amour digne de lui! Dès que je vous ai vue, si belle, si noble, si fière, j'ai senti que toutes les forces comprimées de mon âme avaient désormais leur essor et leur but. Je vous aime depuis deux heures; mais, si vous me connaissiez, vous sauriez que c'est comme si je vous aimais depuis dix années.

— Mais, mon Dieu! que voulez-vous donc, milord? reprit Diane. Qu'espérez-vous? Qu'attendez-vous? Quel est votre dessein?

— Je veux vous voir, madame, je veux jouir de votre présence et de votre aspect gracieux, voilà tout. Ne me supposez pas, encore une fois, des projets indignes d'un gentilhomme. Seulement mon droit, que je bénis, est de vous garder près de moi, et j'en use.

— Et vous croyez, milord, dit madame de Castro, que cette violence contraindra mon amour à répondre au vôtre?...

— Je ne crois pas cela, dit doucement lord Wentworth, mais peut-être qu'en me voyant chaque jour si résigné, si respectueux, venir seulement prendre de vos nouvelles pour pouvoir vous regarder une minute, peut-être que vous serez touchée de la soumission de celui qui pourrait contraindre et qui implore.

— Et alors, reprit Diane avec un dédaigneux sourire, la fille de France, vaincue, deviendra la maîtresse de lord Wentworth?

— Et alors, lord Wentworth, répondit le gouverneur, lord Wentworth, le dernier rejeton d'une des maisons les plus riches et les plus illustres de l'Angleterre, offrira à genoux à madame de Castro son nom et sa vie. Mon amour, vous le voyez, est aussi honorable qu'il est sincère.

— Serait-il ambitieux? pensa Diane.

— Ecoutez, milord, reprit-elle à voix haute en essayant de sourire, je vous le conseille, laissez-moi libre, rendez-moi au roi mon père, et je ne me croirai pas quitte envers vous pour une rançon. Vienne entre les deux Etats une paix, à la fin inévitable, si je ne puis me donner moi-même, j'obtiendrai au moins pour vous, je vous le jure, autant et plus d'honneurs et de dignités que vous n'en pourriez souhaiter si vous étiez mon mari. Soyez généreux, milord, et je serai reconnaissante.

— Je devine votre pensée, madame, dit Wentworth avec amertume; mais je suis à la fois plus désintéressé et plus ambitieux que vous ne croyez. De tous les trésors de l'univers, je ne souhaite que vous.

— Alors, un dernier mot, milord, et que vous comprendrez, peut-être, dit Diane en même temps confuse et fière: Milord, un autre m'aime.

— Et vous vous imaginez que je vais vous livrer à ce rival en vous laissant aller! s'écria Wentworth hors de lui. Non! il sera du moins aussi malheureux que moi! plus malheureux encore, car il ne vous verra pas, madame. A partir de ce jour, trois événements peuvent seuls vous délivrer: ou ma mort, mais je suis encore jeune et robuste; ou une paix entre la France et l'Angleterre, mais les guerres entre la France et l'Angleterre durent, vous le savez, cent ans; ou la prise de Calais, mais Calais est imprenable. Hors ces trois chances presque désespérées, vous serez, je crois, longtemps ma prisonnière; car j'ai acheté à lord Grey tous ses droits sur vous, et je ne veux pas vous recevoir à rançon, fût-elle un empire! Et quant à la fuite, vous ferez aussi bien de n'y pas penser: car c'est moi qui vous garde, et vous verrez quel geôlier attentif et sûr est un homme qui aime.

Ce disant, lord Wentworth salua profondément et se retira, laissant Diane tremblante et désolée.

Elle ne se rassurait un peu qu'en pensant que la mort était un refuge certain, et qui, dans les dangers suprêmes, restait toujours ouvert aux malheureux.

XXXIX

LA MAISON DE L'ARMURIER

La maison de Pierre Peuquoy formait l'angle de la rue du Martrei et de la place du marché. Des deux côtés, elle s'appuyait sur de larges piliers de bois comme on en voit encore à Paris aux piliers des Halles. Elle avait deux étages, plus les combles. Sur sa façade, le bois, la brique et l'ardoise se jouaient curieusement en arabesques à la fois capricieuses et régulières. De plus, les appuis des croisées et les grosses poutres offraient des figures d'animaux bizarres enroulées dans des feuillages amusans; le tout naïf et grossier, mais non sans invention et sans vie. Le toit haut et large débordait assez pour mettre à couvert une galerie extérieure à balustres, qui, comme dans les chalets suisses, circulait autour du second étage.

Au-dessus de la porte vitrée de la boutique pendait l'enseigne, sorte de drapeau de bois, sur lequel un guerrier formidablement peint voulait représenter le dieu Mars, ce à quoi l'aidait sans doute l'inscription suivante: *Au dieu Mars, Pierre Peuquoy, armurier.*

Sur le pas de la porte, une armure complète, casque, cuirasse, brassards et cuissards, servait d'enseigne parlante pour ceux des gentilshommes qui ne savaient pas lire.

En outre, à travers le vitrage en plomb de la devanture de boutique, on pouvait distinguer, malgré l'obscurité des magasins, d'autres panoplies et des armes offensives et défensives de toute sorte. Les épées surtout se faisaient remarquer par leur nombre, leur variété et leur richesse.

Deux apprentis assis sous les piliers interpellaient les passans, leur offrant la marchandise avec les invitations le plus engageantes.

Pour l'armurier Pierre Peuquoy, il se tenait majestueusement d'ordinaire, soit dans son arrière-boutique donnant sur la cour, soit dans sa forge établie dans un hangar au fond de cette même cour. Il ne venait que lorsqu'un chaland d'importance, attiré par les cris des apprentis ou plutôt par la réputation de Peuquoy, faisait demander le maître.

L'arrière-boutique, mieux éclairée que le magasin, servait en même temps de salon et de salle à manger. Elle était partout lambrissée de chêne et meublée d'une table carrée à pieds tors, de chaises en tapisserie, et d'un magnifique bahut sur lequel se voyait le *chef-d'œuvre* de Pierre Peuquoy exécuté par lui sous les yeux de son père lorsqu'il avait été reçu maître; c'était une charmante petite armure en miniature, toute damasquinée d'or et du travail le plus fin et le plus délicat. On ne saurait imaginer ce qu'il avait fallu d'art et de patience pour obtenir la perfection d'un pareil bijou.

En face du bahut, une niche pratiquée dans le lambris encadrait une statue de plâtre de la Vierge, entourée de buis bénit. La pensée sainte veillait ainsi toujours dans la salle de famille.

Une autre pièce en retour était prise tout entière par la cage d'un escalier droit, de bois, qui conduisait aux étages supérieurs.

Pierre Peuquoy, ravi de recevoir chez lui le vicomte d'Exmès et Jean Peuquoy, avait absolument voulu céder le premier étage à Gabriel et à son cousin. Là donc étaient les chambres des hôtes. Pour lui, il habitait le second avec sa jeune sœur Babette et ses enfans. On avait aussi logé au deuxième l'écuyer blessé, Arnauld du Thill. Les apprentis couchaient aux combles. Dans toutes les chambres, commodes et bien closes, on sentait, sinon la richesse, au moins l'aisance et la simplicité abondante propre à la vieille bourgeoisie de tous les temps.

C'est à table que nous retrouverons Gabriel et Jean Peuquoy auxquels leur digne hôte achève de faire les honneurs d'un souper copieux. Babette servait les convives. Les enfans se tenaient respectueusement à quelque distance.

— Vive Dieu! monseigneur, dit l'armurier, comme vous mangez peu, si vous me permettez de le dire! vous êtes tout soucieux et Jean tout pensif. Pourtant si le régal est médiocre, le cœur qui l'offre est bon. Prenez donc au moins de ces raisins, ils sont assez rares dans notre pays. Je tiens de mon grand-père, qui tenait du sien, qu'autrefois, du temps des Français, la vigne à Calais était généreuse, et la grappe dorée. Mais quoi! depuis que la ville est anglaise, la raisin se trompe et se croit en Angleterre où il n'a pas coutume de mûrir.

Gabriel ne put s'empêcher de sourire des singulières déductions du patriotisme de ce brave Pierre.

— Allons, dit-il en levant son verre, je bois à la maturité des raisins à Calais!

On pense si les Peuquoy répondirent cordialement à un semblable toast! Puis, le souper achevé, Pierre dit les grâces que ses hôtes écoutèrent debout et tête nue. Les enfans furent alors envoyés au lit.

— Toi aussi, Babette, tu peux maintenant te retirer, dit l'armurier à sa sœur. Veille à ce que les apprentis ne fassent pas trop de bruit là-haut, et, avant de rentrer dans ta chambre, entre, avec Gertrude, dans celle de l'écuyer de monsieur le vicomte, pour voir si le malade n'aurait pas besoin de quelque chose.

La gentille Babette rougit, fit une révérence et sortit.

— Maintenant, dit Pierre à Jean, mon cher compère et cousin, nous voilà seuls tous trois, et, si vous avez une communication secrète à me faire, je suis prêt à l'entendre.

Gabriel regarda avec étonnement Jean Peuquoy mais celui-ci reprit sa mine grave;

— En effet, Pierre, je vous ai dit que j'avais à vous parler de choses importantes.

— Je vais me retirer, dit Gabriel.

— Pardon, monsieur le vicomte, dit Jean; mais votre présence à cet entretien est non seulement utile, mais nécessaire; car, sans votre concours, les projets que j'ai à confier à Pierre ne sauraient aboutir.

— Je vous écoute donc, ami, reprit Gabriel en retombant dans sa tristesse rêveuse.

— Oui, monseigneur, dit le bourgeois, oui, écoutez-nous, et en nous écoutant, vous relèverez la tête avec espérance, et, qui sait même? avec joie.

Gabriel sourit douloureusement en pensant que, tant qu'il serait retenu loin de la liberté de son père, loin de l'amour de Diane, la joie serait pour lui comme un ami absent. Néanmoins, le courageux jeune homme se retourna vers Jean en lui faisant signe qu'il pouvait commencer.

Alors Jean s'adressant gravement à Pierre:

— Cousin, lui dit-il, et plus que cousin, frère, c'est à vous à parler le premier, afin de montrer à monsieur le vicomte d'Exmès quel fonds on peut faire sur votre patriotisme. Dites-nous donc, Pierre, dans quels sentimens envers la France votre père vous a élevé et avait été élevé lui-même par son père. Dites-nous si, Anglais par la force depuis plus de deux cents ans, vous avez jamais été Anglais par le cœur. Dites-nous enfin si, le cas échéant, vous croiriez devoir votre sang et votre appui à l'ancienne patrie de vos aïeux ou à la patrie nouvelle qu'on leur a imposée?

— Jean, répondit l'autre bourgeois avec autant de solennité que son cousin; Jean, je ne sais pas, si mon nom et ma race étaient anglais, ce que je penserais et ce que

je sentirais; mais je sais bien par expérience que quand une famille a été Française, ne fût-ce qu'un moment, fût-ce au delà de deux siècles, toute autre domination étrangère est insupportable aux membres de cette famille, et leur semble dure comme la servitude et amère comme l'exil. Celui de mes aïeux, Jean, qui avait vu Calais tomber au pouvoir de l'ennemi, n'a jamais devant son fils parlé de la France qu'avec larmes, et de l'Angleterre qu'avec haine. Son fils en a fait autant pour le sien, et ce double sentiment de regret et d'aversion s'est transmis de génération en génération, sans s'affaiblir et sans s'altérer. L'air de nos vieilles maisons bourgeoises conserve. Le Pierre Peuquoy d'il y a deux siècles revit dans le Pierre Peuquoy d'aujourd'hui, et, comme le même nom français, j'ai le même cœur français, Jean. L'affront est d'hier et aussi la douleur. Ne dites pas, Jean, que j'ai deux patries; il n'y en a, il ne peut y en avoir jamais qu'une! Et, s'il fallait choisir entre le pays que les hommes m'ont fait subir et le pays que Dieu m'avait donné, croyez bien que je n'hésiterais pas.

— Vous entendez, monseigneur! s'écria Jean en se tournant vers le vicomte d'Exmès.

— Oui, ami, j'entends, et c'est bien, et c'est noble! répondit Gabriel pourtant un peu distrait.

— Mais un mot, Pierre, reprit Jean Peuquoy, tous nos anciens compatriotes d'ici ne pensent pas malheureusement comme vous, n'est-ce pas? Vous êtes sans doute, à Calais, au bout de deux cents ans, le seul enfant de la France qui ne soit pas devenu ingrat à la mère-patrie.

— Vous vous trompez, Jean, répondit l'armurier. J'ai parlé en général et non pour moi seul. Je ne dis pas que tous ceux qui portent comme moi un nom français n'ont pas oublié leur origine; mais plusieurs familles bourgeoises aiment et regrettent toujours la France, et c'est dans ces familles que les Peuquoy se plaisaient à choisir leurs femmes. Tenez! dans les rangs de la garde civique de Calais, dont je fais malgré moi partie, maint citoyen briserait sa hallebarde plutôt que de la tourner contre un soldat français.

— Bon encore à savoir cela! murmurait Jean Peuquoy en se frottant les mains; et dites-moi, cousin, vous devez certainement avoir quelque grade dans cette garde civique? aimé et estimé comme vous l'êtes, cela va sans dire!

— Non pas, Jean, et j'ai refusé tout grade, pour refuser toute responsabilité.

— Tant pis et tant mieux alors! Est-ce que le service qu'on vous impose est bien pénible, Pierre? Est-ce qu'il se renouvelle souvent?

— Mais oui, dit Pierre, la corvée est assez fréquente et assez rude, vu que dans une place comme Calais la garnison n'est jamais suffisante, et, pour ma part, je suis commandé le 5 de chaque mois.

— Le 5 de chaque mois régulièrement, Pierre? Ces Anglais n'ont pas de prudence de fixer ainsi d'une manière certaine le jour de service de chacun.

— Oh! reprit l'armurier en secouant la tête, il n'y a pas de danger après deux siècles de possession. Et puis, comme néanmoins ils se défient toujours un peu de la garde civique, ils ne lui remettent que des postes imprenables par eux-mêmes. Moi, je suis toujours de faction sur la plate-forme de la tour Octogone, qui est défendue par la mer mieux que par moi, et d'où les mouettes seules peuvent s'approcher, je crois.

— Ah! vous êtes toujours de faction le 5 de chaque mois sur la plate-forme de la tour Octogone, Pierre?

— Oui, de quatre heures à six heures du matin. C'est l'heure que le quartenier me laisse choisir et que je préfère, parce qu'à cette heure-là, je vois, les trois quarts de l'année, le reflet du lever du soleil sur l'Océan, et, même pour un pauvre marchand comme moi, c'est là un spectacle divin.

— Un spectacle tellement divin en effet, Pierre, reprit Jean Peuquoy en baissant la voix, que si, malgré la position imprenable, quelque hardi aventurier essayait d'escalader de ce côté-là votre tour Octogone, vous ne le verriez pas, je parie, tant vous seriez absorbé par votre contemplation!

Pierre regarda son cousin avec surprise.

— Je ne le verrais pas, c'est vrai, répondit-il après une minute d'hésitation; car je saurais qu'un Français seul peut avoir intérêt à pénétrer dans la ville, et, comme étant contraint je ne suis pas tenu à rien envers ceux qui me contraignent, plutôt que de repousser l'assaillant, je l'aiderais à entrer peut-être.

— Bien dit, Pierre! s'écria Jean Peuquoy. Vous voyez, monseigneur, que Pierre est un Français dévoué, ajouta-t-il en s'adressant à Gabriel.

— Je le vois, maître, reprit celui-ci toujours inattentif malgré lui à un entretien qui lui semblait inutile. Je le vois, mais hélas! à quoi bon ce dévouement?

— A quoi bon? je vais vous le dire, moi, répondit Jean Peuquoy; car c'est à mon tour de parler, je pense. Eh bien donc, si vous le voulez, monsieur le vicomte, nous pouvons prendre à Calais notre revanche de Saint-Quentin. Les Anglais, tout fiers de deux siècles de possession, s'endorment dans une sécurité trompeuse; cette sécurité doit les perdre. Nous avons, monseigneur le voit, des auxiliaires tout prêts dans la place. Mûrissons ce projet; que votre intervention auprès de ceux qui ont la puissance nous vienne en aide, et ma raison, plus encore que mon instinct, me dit qu'un coup de main hardi nous rendrait maîtres de la ville. Vous m'entendez, n'est-ce pas, monseigneur?

— Oui, oui, certainement! répondit Gabriel qui n'écoutait plus en réalité, mais que cet appel direct réveilla de sa rêverie, oui, votre cousin veut retourner, n'est-ce pas? dans notre beau royaume de France, être transféré dans une ville française, Amiens par exemple.... Eh bien! j'en parlerai à milord Wentworth et aussi à monsieur de Guise. La chose peut se faire et mon intervention que vous réclamez ne vous fera pas défaut. Continuez, ami, je suis tout à vous. Certainement je vous écoute.

Et il retomba dans sa distraction puissante.

Car la voix qu'il écoutait en ce moment, ce n'était pas, à vrai dire, celle de Jean Peuquoy, non c'était en lui-même celle du roi Henri II, donnant ordre, sur le récit du siége de Saint-Quentin fait par l'amiral, de délivrer sur-le-champ le comte de Montgommery. Puis, c'était la voix de son père lui attestant, morne et jaloux encore, que Diane était bien la fille de son rival couronné. Enfin, c'était la voix de Diane elle-même qui, après tant d'épreuves, pouvait lui dire, et de laquelle il pouvait écouter ce mot suprême et divin: Je t'aime!

On comprend que, dans ce doux songe, il devait n'écouter qu'à moitié les projets hasardeux et victorieux du digne Jean Peuquoy.

Mais, le grave bourgeois devait, lui, se trouver blessé du peu d'attention accordée par Gabriel à un dessein qui avait certes sa grandeur et son courage, et ce fut avec un peu d'amertume qu'il reprit:

— Si monseigneur avait daigné prêter à mon discours une oreille moins distraite, il aurait vu que nos idées, à Pierre et à moi, étaient moins personnelles et moins médiocres qu'il ne les suppose...

Gabriel ne répondit pas.

— Il ne vous entend pas, Jean, dit Pierre Peuquoy, en montrant à son cousin leur hôte de nouveau absorbé, il a peut-être aussi son projet, sa passion...

— La sienne n'est pas plus désintéressée que la nôtre toujours! reprit Jean, non sans aigreur. Je dirais même qu'elle est égoïste, si je n'avais vu ce gentilhomme braver le danger avec une sorte de fureur et même exposer sa vie pour sauver la mienne. N'importe! il aurait dû m'écouter quand je parlais pour le bien et la gloire de la patrie. Mais, sans lui, malgré tout notre zèle, nous serions des instrumens inutiles, Pierre. Nous n'avons que le sentiment! la pensée nous manque et la puissance.

— C'est égal! le sentiment était bon; car je t'ai entendu et compris, moi, frère! dit l'armurier.

Et les deux cousins se serrèrent solennellement la main.

— Il faut, en attendant, renoncer à notre chimère, ou l'ajourner du moins, dit Jean Peuquoy; car que peut le bras sans la tête? que peut le peuple sans les nobles?...

Ce bourgeois du vieux temps ajouta avec un singulier sourire:

— Jusqu'au jour où le peuple sera à la fois le bras et la tête.

XL

OU DE NOMBREUX ÉVÉNEMENS SONT RASSEMBLÉS AVEC BEAUCOUP D'ART

Trois semaines s'étaient écoulées, on touchait aux derniers jours de septembre, et aucun changement notable ne s'était opéré dans la situation des divers personnages de cette histoire.

Jean Peuquoy avait, comme de raison, payé à lord Wentworth la faible rançon à laquelle il avait su se faire taxer. De plus, il avait obtenu la permission de se fixer à Calais. Mais nous devons dire qu'il ne se pressait nullement de monter un établissement nouveau et de se remettre à l'ouvrage. Il paraissait fort curieux et fort nonchalant de sa nature, l'honnête bourgeois! et on le voyait, du matin au soir, flâner sur les remparts et causer avec les soldats de la garnison, sans paraître plus songer au métier de tisserand que s'il eût été abbé ou moine.

Toutefois, il n'avait pas voulu ou n'avait pas pu entraîner son cousin Pierre Peuquoy dans son désœuvrement, et jamais l'habile armurier n'avait fourbi plus d'armes et de plus belles.

Gabriel devenait de jour en jour plus triste. Il n'arrivait jusqu'à lui, de Paris, que des nouvelles générales. La France commençait à respirer. Les Espagnols et les Anglais avaient perdu à prendre des bicoques un temps irréparable ; le pays avait pu se reconnaître, et Paris et le roi étaient sauvés. Ces nouvelles, que l'héroïque défense de Saint-Quentin n'avait pas peu contribué à faire si bonnes, réjouissaient Gabriel sans doute ; mais quoi ? de Henri II, de Coligny, de son père, de Diane, pas un mot ! Cette pensée assombrissait son front et l'empêchait de se livrer, comme il l'eût fait peut-être en toute autre occasion, aux amicales avances de lord Wentworth pour lui.

Le facile et expansif gouverneur semblait, en effet, s'être pris de belle amitié pour son prisonnier. L'ennui et, depuis quelques jours, un peu de tristesse avaient sans doute contribué à cette sympathie. C'était une distraction précieuse, dans ce morne Calais, que la compagnie d'un jeune et spirituel gentilhomme de la cour de France. Aussi, lord Wentworth ne passait jamais deux jours sans aller faire visite au vicomte d'Exmès, et voulait le voir trois fois par semaine au moins à sa table. Affection gênante, à tout prendre ; car le gouverneur jurait en riant qu'il ne lâcherait son captif qu'à la dernière extrémité, qu'il ne se résignerait jamais à le laisser aller sur parole, et que ce ne serait que lorsque le dernier écu de la rançon de Gabriel lui aurait été bien et dûment payé qu'il subirait la dure nécessité de se séparer d'un ami si cher.

Comme, au fond, cela pouvait n'être fort bien qu'une façon élégante et seigneuriale de se défier de lui, Gabriel n'osait pas insister, et, dans sa délicatesse, souffrait sans se plaindre, en attendant le rétablissement de son écuyer qui, si l'on s'en souvient, devait aller chercher à Paris la rançon convenue pour la mise en liberté du vicomte d'Exmès.

Mais Martin-Guerre, ou plutôt son remplaçant Arnauld du Thill, ne se rétablissait que bien lentement. Au bout de quelques jours cependant, le chirurgien chargé de soigner la blessure que le drôle avait reçue dans une rixe s'était retiré, déclarant sa tâche achevée et son malade entièrement remis. Un ou deux jours de repos et les bons soins de la gentille Babette, sœur de Pierre Peuquoy, suffiraient pour compléter la guérison, si elle avait besoin d'être complétée.

Sur cette assurance, Gabriel avait annoncé à son écuyer qu'il partirait sans retard pour Paris le surlendemain. Mais le surlendemain au matin, Arnauld du Thill se plaignit d'éblouissemens et d'étourdissemens qui l'exposeraient à des chutes graves s'il faisait seulement quelques pas sans l'appui accoutumé de Babette. Nouveau délai, demandé et accordé, de deux jours. Mais, au bout de ce temps, une sorte de lassitude générale cassait bras et jambes au pauvre Arnauld : il fallut combattre cette fatigue, causée par ses souffrances assurément, au moyen de bains et d'une diète assez sévère. Mais ce régime occasionna une faiblesse si grande qu'un autre délai fut jugé indispensable pour donner au fidèle écuyer le temps de rétablir sa vigueur par des fortifians et un peu de vin généreux. Du moins sa garde-malade Babette jurait en pleurant à Gabriel que, s'il exigeait de Martin-Guerre un départ immédiat, il l'exposait à périr d'inanition sur la grand'route.

Cette singulière convalescence se prolongeant ainsi bien au delà de la maladie, malgré les soins, un médisant dirait grâce aux soins de Babette, deux semaines, gagnées jour par jour, s'écoulèrent ; ce qui faisait près d'un mois depuis l'arrivée de Gabriel à Calais.

Mais cela ne pouvait pas durer plus longtemps. Gabriel à la fin s'impatientait, et Arnauld du Thill lui-même, qui dans le commencement, cherchait et trouvait des expédiens avec la meilleure volonté du monde, déclarait maintenant d'un air suffisant et vainqueur à Babette éplorée qu'il ne pouvait pas risquer de mécontenter son maître, et que le mieux était, après tout, de partir plus vite pour revenir plus vite aussi. Mais les yeux rouges et la mine abattue de la pauvre Babette prouvaient qu'elle n'entendait guère cette raison-là.

La veille du jour où, d'après sa déclaration formelle, Arnauld du Thill devait enfin se mettre en route pour Paris, Gabriel alla souper chez lord Wentworth.

Le gouverneur semblait avoir plus de mélancolie encore que d'ordinaire à secouer ; car il força sa gaieté jusqu'à la folie.

Quand il quitta Gabriel, après l'avoir reconduit jusqu'au préau, éclairé seulement à cette heure par une lampe déjà pâlissante, le jeune homme, au moment où il s'enveloppait de son manteau pour sortir, vit une des portières qui donnaient dans le préau s'entr'ouvrir. Une femme, que Gabriel reconnut pour une des camérières de la maison, se glissa jusqu'à lui, un doigt sur les lèvres, et lui tendant de l'autre main un papier :

— Pour le gentilhomme français que reçoit souvent lord Wentworth, dit-elle à voix basse en lui remettant le billet plié.

Et avant que Gabriel stupéfait eût eu le temps de l'interroger, elle avait déjà pris la fuite.

Le jeune homme, fort intrigué, et de sa nature un peu curieux et passablement imprudent, songea qu'il avait un quart d'heure de chemin à faire dans l'obscurité avant de pouvoir lire le billet à son aise dans sa chambre, et que c'était bien longtemps attendre le mot d'une énigme qui paraissait piquante. Donc, sans plus de façon, et pour savoir à quoi s'en tenir tout de suite, il regarda autour de lui, et voyant qu'il était bien seul, il s'approcha de la lampe fumeuse, déploya le billet et lut, non sans quelque émotion, ce qui suit :

« Monsieur, je ne vous connais pas, je ne vous ai jamais vu ; mais une des femmes qui me sert me dit que vous êtes Français comme moi et prisonnier comme moi. Cela me donne le courage de crier vers vous dans ma détresse. Vous êtes sans doute reçu à rançon, vous. Vous retournerez probablement bientôt à Paris. Vous pourrez y voir les miens qui ignorent ce que je suis devenue. Vous pourriez leur dire où je suis, que lord Wentworth me retient sans me permettre de communiquer avec âme qui vive, sans vouloir accepter de prix pour ma liberté, et, qu'abusant du droit cruel que ma position lui donne, il ose chaque jour me parler d'un amour que je repousse avec horreur, mais que ce mépris même et la certitude de l'impunité peuvent exciter au crime. Un gentilhomme et surtout un compatriote me doit certainement son aide dans cette misérable extrémité ; mais je veux encore vous dire qui je suis pour que ce devoir... »

La lettre s'arrêtait là, non signée. Un obstacle inattendu, un accident subit l'avait fait interrompre probablement, et cependant on avait voulu l'envoyer, même inachevée, pour ne pas laisser perdre quelque précieuse occasion, et parce qu'ainsi incomplète elle disait pourtant encore tout ce qu'elle voulait dire, hormis le nom de la femme si indignement contrainte.

Ce nom, Gabriel ne le savait pas, cette écriture tremblante et hâtée il ne pouvait la connaître, et cependant un trouble étrange, un pressentiment inouï s'était glissé dans son cœur. Et, tout pâle d'émotion, il se rapprochait de la lampe pour mieux relire ce billet, quand une autre portière s'ouvrit et donna passage à lord Wentworth lui-même qui, précédé d'un petit page, traversait le préau pour se rendre à sa chambre.

En apercevant Gabriel, qu'il venait de reconduire cinq minutes auparavant, le gouverneur s'arrêta assez étonné.

— C'est vous encore, mon ami ? lui dit-il en allant à lui avec l'intérêt qu'il lui témoignait d'habitude. Qui vous a retenu ? ce n'est pas, du moins je l'espère, un accident, une indisposition ?

Le loyal jeune homme, sans répondre à lord Wentworth, lui tendit seulement la lettre qu'il venait de recevoir. L'Anglais y jeta un coup d'œil et devint plus pâle que Gabriel, mais il sut garder son sang-froid, et, tout en feignant de lire, combina habilement sa réponse.

— La vieille folle ! dit-il en froissant et en jetant à terre le billet avec un dédain bien joué.

Aucune parole ne pouvait désenchanter plus vite et mieux Gabriel, tout à l'heure perdu dans les rêves les plus émouvans, et maintenant fort refroidi déjà à l'endroit de l'inconnue. Pourtant, il ne se rendit pas encore tout de suite et reprit avec quelque défiance :

— Vous ne me dites pas quelle est cette prisonnière que vous retenez ici malgré elle, milord ?

— Malgré elle, je crois bien ! dit d'un ton dégagé Wentworth. C'est une parente de ma femme, cerveau fêlé, s'il en est au monde, que la famille a voulu éloigner d'Angleterre, et qu'on a fort mal à propos confiée à ma garde, dans cette ville où la surveillance est plus facile pour les insensés aussi bien que pour les prisonniers. Puisque vous avez pénétré dans ce secret de famille, mon cher ami, j'aime mieux vous dire tout de suite ce qu'il en est. La manie de lady Howe, qui a lu trop de poèmes de chevalerie, est de se croire, malgré ses cinquante ans et ses cheveux gris, une héroïne opprimée et persécutée, et de vouloir intéresser à sa cause, au moyen de fables plus ou moins bien trouvées, tout chevalier jeune et galant qui passe à sa portée. Et Dieu me damne, Gabriel, il me semble que les contes de ma vieille tante vous avaient touché. Allons ! convenez que sa missive vous avait un peu troublé, mon pauvre ami !

— L'histoire aussi est étrange, convenez-en vous-même, milord, reprit Gabriel assez froidement, et vous ne m'aviez jamais parlé, que je sache, de cette parente ?

— Non, en vérité, répondit lord Wentworth, et l'on ne se soucie pas d'ordinaire d'introduire des étrangers dans ses affaires d'intérieur.

— Mais comment votre parente se dit-elle Française, reprit Gabriel.

— Eh ! pour vous intéresser probablement, dit lord Wentworth avec un sourire qui commençait à être contraint

— Mais cet amour dont elle se dit obsédée, milord ?

— Illusions de vieille qui prend des souvenirs pour des espérances ! reprit Wentworth, non sans marquer toutefois un peu d'impatience.

— Et c'est pour éviter le ridicule, n'est-ce pas, milord, que vous la tenez cachée à tous les regards ?

— Ah ! voilà bien des questions ! dit lord Wentworth en fronçant le sourcil, mais sans éclater toutefois. Je ne vous savais pas interrogatif à ce point, Gabriel. Mais il est neuf heures moins un quart, et je vous engage à rentrer chez vous avant que le couvre-feu ait sonné ; car vos licences de prisonnier sur parole ne doivent pas aller jusqu'à enfreindre les règlements de sûreté de Calais. Si lady Howe vous intéresse tellement, nous pourrons reprendre demain l'entretien sur ce sujet. En attendant, je vous demande le silence sur ces choses délicates de famille, et je vous souhaite le bonsoir, monsieur le vicomte.

Là-dessus, le gouverneur salua Gabriel et sortit. Il voulait rester maître de lui jusqu'au bout, et craignait de trop s'animer si la conversation se prolongeait.

Gabriel, après une minute d'hésitation et de réflexion, quitta l'hôtel du gouverneur pour retourner à la maison de l'armurier. Mais lord Wentworth ne s'était pas assez bien contenu jusqu'au bout pour effacer tout soupçon au cœur de Gabriel, et les doutes du jeune homme, doutes qu'un secret instinct encourageait, l'assaillirent de nouveau pendant le chemin.

Il résolut de garder désormais là-dessus le silence avec lord Wentworth, qui certes ne devait rien lui apprendre, mais d'observer, d'interroger et de s'assurer si véritablement la dame inconnue n'était pas une compatriote et la prisonnière de l'Anglais.

— Mais, mon Dieu ! quand cela me serait prouvé jusqu'à l'évidence, se disait Gabriel, que pourrais-je faire ? Ne suis-je pas moi-même prisonnier ici ? N'ai-je pas les mains liées, et lord Wentworth ne peut-il pas me redemander cette épée que je ne porte que grâce à sa tolérance ? Il faut que cela finisse, et qu'au besoin je puisse sortir de cette position équivoque. Il faut que définitivement et sans plus de délai Martin-Guerre parte demain. Je vais le lui signifier ce soir même.

En effet, Gabriel, à qui un apprenti de Pierre Peuquoy vint ouvrir, monta au second étage, au lieu de rester comme à l'ordinaire à son logement du premier. Toute la maison dormait à cette heure, et Martin-Guerre dormait sans doute comme les autres. Mais Gabriel voulait le réveiller pour lui intimer sa volonté expresse. Il s'avança pourtant sans faire de bruit jusqu'à la chambre de son écuyer, afin de ne troubler le sommeil de personne.

La clef était sur la première porte, et Gabriel l'ouvrit doucement. Mais la seconde porte était fermée, et Gabriel put seulement entendre, à travers la cloison, des éclats de rire et le bruit de verres qui se choquent. Il frappa alors avec quelque violence, et se nomma d'une voix impérieuse. Tout aussitôt, le silence se fit, et, comme Gabriel n'en élevait que plus haut la voix, Arnauld du Thill vint en hâte ouvrir les verrous à son maître. Mais justement il se hâta trop et ne laissa pas le temps à une robe de femme, qui s'enfuyait par une porte de côté, de disparaître complètement avant l'entrée de Gabriel.

Celui-ci crut à quelque amourette avec la servante de la maison, et comme, après tout, le jeune homme n'était pas d'une pruderie exagérée, il ne put s'empêcher de sourire en morigénant son écuyer.

— Ah ! ah ! dit-il, il me semble, Martin, que tu te portes mieux que tu ne le prétends ! une table dressée, trois bouteilles, deux couverts ! Il me paraît que j'ai mis l'autre convive en fuite. N'importe, j'ai vu assez de preuves flagrantes de ta guérison, et je crois plus que jamais pouvoir sans scrupule t'ordonner de partir demain.

— C'était, vous le savez, mon intention, monseigneur, dit Arnauld du Thill assez penaud, et précisément je faisais mes adieux...

— A un ami ? c'est d'un bon cœur, dit Gabriel, mais il ne faut pas que l'amitié fasse oublier le devoir, et j'exige que demain, avant mon lever, tu sois sur la route de Paris. Tu as la passe du gouverneur, ton équipage est prêt depuis quelques jours, ton cheval reposé comme toi, ton escarcelle pleine, grâce à la confiance de notre excellent hôte, qui n'a qu'un regret, le digne homme ! celui de ne pouvoir m'avancer ma rançon tout entière. Rien ne te manque, Martin, et, si tu pars demain matin de bonne heure, dans trois jours tu peux être à Paris. Là, tu te rappelles ce que tu as à faire.

— Oui, monseigneur ; je vais sur-le-champ à l'hôtel de la rue des Jardins-Saint-Paul ; je rassure votre nourrice sur votre compte ; je lui demande les dix mille écus de votre rançon, plus trois mille autres pour vos dépenses et vos dettes ici, et, comme gage, je lui montre ce mot de vous et votre anneau.

— Précautions inutiles, Martin, car ma bonne nourrice te connaît bien, mon fidèle serviteur ; mais j'ai cédé à tes scrupules. Seulement, fais que cet argent soit rassemblé un peu promptement, entends-tu ?

— Soyez tranquille, monseigneur. Et l'argent rassemblé, votre lettre à monsieur l'amiral remise, je reviens ici plus vite encore que je ne suis parti.

— Et pas de mauvaises querelles en route, surtout !

— Il n'y a pas de danger, monseigneur.

— Allons ! adieu, Martin, et bonne chance !

— Dans dix jours d'ici vous me reverrez, monseigneur, et demain, au lever du soleil, je serai déjà loin de Calais.

Arnauld du Thill, cette fois, tint sa promesse. Il permit seulement le lendemain matin à Babette de l'accompagner jusqu'à la porte de la ville. Il l'embrassa une dernière fois, lui jurant à elle aussi qu'elle le reverrait bientôt, puis il piqua des deux, fort allègre en somme, comme un sacripant qu'il était, et disparut bientôt à un angle du chemin.

La pauvre fille se dépêcha de rentrer avant que son terrible frère Pierre Peuquoy ne fût levé, mais elle fut obligée de se dire malade pour pouvoir pleurer seule à son aise dans sa chambre.

Dès lors, il serait difficile de dire si ce fut elle ou Gabriel qui attendit avec le plus d'impatience le retour de l'écuyer.

Ils devaient attendre longtemps tous deux.

XLI

COMMENT ARNAULD DU THILL FIT PENDRE ARNAULD DU THILL, A NOYON

Arnauld du Thill, le premier jour, ne fit pas de mauvaise rencontre et poursuivit sa route sans trop d'obstacles. Il trouvait bien, de temps en temps, sur le chemin, des troupes d'ennemis, Allemands qui désertaient, Anglais licenciés, Espagnols insolens comme leur victoire ; car, dans cette pauvre France désolée, il y avait alors plus d'étrangers que de Français. Mais, à tous ces questionneurs de grand'route, Arnauld montrait fièrement le laissez-passer de lord Wentworth, et tous, non sans regrets et sans murmures, respectaient le porteur de la signature du gouverneur de Calais.

Néanmoins, le second jour, aux environs de Saint-Quentin, un détachement d'Espagnols lui chercha de mauvaises chicanes, prétendant que son cheval n'était pas compris dans le laissez-passer, et qu'il serait bon de le confisquer peut-être. Mais le faux Martin-Guerre déploya une grande fermeté, demandant à être conduit au chef, et on relâcha avec son cheval ce compagnon difficile.

L'aventure toutefois lui servit de leçon, et il résolut dorénavant d'éviter autant que possible les troupes qu'il rencontrerait. La chose était difficile : — l'ennemi, sans remporter depuis la prise de Saint-Quentin d'avantage décisif, avait pourtant occupé tout le pays. Le Catelet, Ham, Noyon, Chauny, lui appartenaient, et Arnauld arrivant, le soir de ce deuxième jour, devant Noyon, dut se déterminer, pour prévenir tout embarras, à tourner la ville et à n'aller coucher qu'au village suivant.

Mais pour cela il fallut quitter la route : Arnauld connaissait mal le pays, il s'égara, et, en cherchant son chemin, il tomba tout à coup, au détour d'un sentier, au milieu d'une troupe de reîtres ennemis qui paraissaient chercher aussi.

Or, quelle ne fut pas la satisfaction d'Arnauld en entendant l'un d'eux s'écrier, quand il l'aperçut :

— Holà ! hé ! ne serait-ce pas lui par hasard, ce misérable Arnauld du Thill ?

— Est-ce qu'Arnauld du Thill serait à cheval ? dit un autre reître

— Grand Dieu ! se dit l'écuyer en pâlissant, il paraît que je suis connu par ici, et, si je suis connu, je suis perdu.

Mais il était trop tard pour reculer et fuir ; les reîtres l'entouraient. Heureusement la nuit se faisait déjà assez sombre.

— Qui êtes-vous ? et où allez-vous ? lui demanda l'un d'eux.

— Je m'appelle Martin-Guerre, répondit Arnauld tremblant, je suis l'écuyer du vicomte d'Exmès, actuellement prisonnier à Calais, et je vais chercher à Paris l'argent de sa rançon. Voici la passe de milord Wentworth, gouverneur de Calais.

Le chef de la troupe appela un des siens qui portait une torche, et se mit à vérifier gravement le laissez-passer d'Arnauld.

— Le sceau est bien authentique, dit-il, et la passe véritable. Vous avez dit la vérité, l'ami, et vous pouvez continuer votre route.

— Merci ! dit Arnauld qui respira.

— Un mot encore pourtant l'ami. Vous n'auriez pas rencontré sur votre route un homme qui semblait fuir, un coquin, un pendard qui répond au nom d'Arnauld du Thill.

— Je ne connais pas du tout Arnauld du Thill, se hâta de crier Arnauld du Thill.

— Vous ne le connaissez pas, l'ami, mais vous auriez pu le rencontrer par ces sentiers. Il est de votre taille, et, autant qu'on peut juger par cette soirée noire, un peu de votre tournure. Seulement, il n'est pas aussi bien habillé que vous, il s'en faut. Il porte une cape brune, un chapeau rond et des chausses grises, et il doit se cacher du côté d'où vous venez, le brigand ! Oh ! qu'il nous tombe sous la main, cet Arnauld du diable !

— Qu'a-t-il donc fait ? demanda timidement Arnauld.

— Ce qu'il a fait ? c'est la troisième fois qu'il s'échappe. Il prétend qu'on lui rend la vie trop dure. Je crois bien ! A sa première escapade, il avait enlevé la maîtresse de son maître. Cela méritait punition, il me semble. Et puis, il n'a pas de quoi payer sa rançon ! on l'a vendu et revendu, il passe de main en main, et c'est à qui n'en voudra plus. Il est juste au moins, puisqu'il ne peut nous profiter, qu'il nous amuse. Eh bien ! il fait le fier, il ne veut pas, il se sauve. Voilà trois fois qu'il se sauve. Mais si nous le rattrapons, le scélérat !...

— Que lui ferez-vous ? demanda encore Arnauld.

— La première fois, on l'a battu ; la seconde, on l'a tué à moitié ; la troisième, on le pendra.

— On le pendra ! répéta Arnauld effrayé.

— Tout de suite, l'ami ! et sans autre forme de procès. Il est à nous. Cela nous divertira, et cela lui apprendra. Regarde à ta droite, l'ami. Tu vois bien cette potence ? Eh bien ! c'est à cette potence-là que nous pendrons immédiatement Arnauld du Thill si nous parvenons à le reprendre.

— Ah ! oui-dà ! dit Arnauld avec un rire un peu forcé.

— C'est comme je te l'affirme, l'ami ! et, si tu rencontres le drôle, mets la main dessus et amène-nous-le ; nous reconnaîtrons le service. Là-dessus, bon voyage !

Ils s'éloignaient. Arnauld, rassuré, les rappela.

— Pardon, mes maîtres, service pour service ! je me suis égaré, voyez-vous, et je ne sais plus trop où je suis. Orientez-moi donc un peu, s'il vous plaît.

— Mais c'est bien aisé, l'ami, dit le reître. Là, derrière vous, ces murailles et cette poterne que vous distinguez peut-être dans l'ombre, c'est Noyon. Vous regardez trop à droite, du côté du gibet ! c'est là, à gauche, où vous devez voir briller les piques de nos camarades ; car c'est à cette poterne que notre compagnie est de garde cette nuit. A présent, retournez-vous, vous avez devant vous la route de Paris à travers le bois. A vingt pas d'ici, la route se bifurque. Vous prendrez à gauche ou à droite, comme bon vous semblera ; les deux chemins ne sont pas plus longs l'un que l'autre, et tous deux se rejoignent au bac de l'Oise, à un quart de lieue d'ici. Le bac traversé, allez toujours tout droit. Le premier village est Auvray, à une lieue du bac. Maintenant vous voilà aussi bien renseigné que nous, l'ami. Bon voyage !

— Merci ! et bonsoir, dit Arnauld en mettant au trot sa monture.

Les indications qu'on lui avait données étaient exactes. A vingt pas, il trouva le carrefour et laissa son cheval prendre la route de gauche.

La nuit était épaisse, et la forêt aussi. Pourtant, au bout de dix minutes, Arnauld du Thill arriva à une clairière dans le bois, et la lune, à travers la nacre des nuages, répandit une faible lueur sur le chemin.

En ce moment, l'écuyer rêvait à la peur qu'il venait d'avoir et à la bizarre aventure qui avait éprouvé son sang-froid. Rassuré sur le passé, il n'envisageait pas l'avenir sans mélancolie.

— Ce ne peut être que le vrai Martin-Guerre qu'on poursuit ainsi sous mon nom, pensait-il. Mais s'il s'est échappé, ce pendard ! je le retrouverai aussitôt que moi à Paris, et un étrange conflit pourra s'ensuivre. Je sais bien que l'impudence peut me sauver, mais elle peut aussi me perdre. Quel besoin ce drôle avait-il de s'échapper ! il devient bien gênant, en vérité ! et ce serait charité à ces braves ennemis de me le pendre. Cet homme est décidément mon mauvais génie.

Cet édifiant monologue durait encore quand Arnauld, qui avait la vue très pénétrante et très exercée, aperçut, ou crut apercevoir, à cent pas en avant, un homme, ou plutôt une ombre qui, à son approche, disparut vitement dans un fossé.

— Holà ! encore une mauvaise rencontre, quelque embuscade, pensa le prudent Arnauld.

Il essaya d'entrer dans le bois, mais le fossé était impénétrable pour le cavalier et pour le cheval. Il attendit quelques minutes, puis se hasarda à regarder. Le fantôme, qui s'était relevé, se jeta rapidement dans son fossé.

— Est-ce qu'il aurait peur de moi, comme moi de lui ? se dit Arnauld. Est-ce que nous chercherions réciproquement à nous éviter ? Mais il faut prendre un parti, puisque ces maudits taillis m'empêchent de gagner l'autre route à travers bois. Faut-il rebrousser chemin ? ce serait le plus prudent. Faut-il bravement mettre mon cheval au galop et passer comme un éclair devant mon homme ? ce serait le plus court. Il est à pied, et à moins qu'un coup d'arquebuse... Mais bon ! je ne lui en laisserai pas le temps.

Aussitôt résolu, aussitôt exécuté. Arnauld piqua des deux et passa comme un trait devant l'homme embusqué ou caché.

L'homme ne bougea pas.

Ceci ôta à Arnauld sa frayeur, il arrêta court son cheval, et revint même de quelques pas en arrière, saisi de l'éclair d'une idée soudaine.

L'homme ne fit pas un seul mouvement.

Cela rendit à Arnauld tout son courage ; et, presque certain maintenant de son fait, il alla droit au fossé.

Mais, alors, et avant qu'il eût le temps de dire : Jésus ! l'homme s'élança d'un bond, et, dégageant subitement de l'étrier la jambe droite d'Arnauld et la relevant avec violence, il jeta à bas de cheval l'écuyer, tomba avec lui sur lui, et lui mit la main à la gorge et le genou sur la poitrine.

Tout cela n'avait pas duré vingt secondes.

— Qui es-tu ? et que veux-tu ? demanda le vainqueur à son ennemi terrassé.

— Lâchez-moi, par grâce ! dit d'une voix fort étranglée Arnauld qui sentit son maître. Je suis Français, mais j'ai un laissez-passer de lord Wentworth, gouverneur de Calais.

— Si vous êtes Français, dit l'homme, et, en effet, vous n'avez pas l'accent de tous ces étrangers du démon, je n'ai pas besoin de votre laissez-passer. Mais qu'aviez-vous à vous approcher si curieusement de moi ?

— J'avais cru voir un homme dans le fossé reprit Arnauld sous une étreinte moins vigoureuse, et je m'avançais pour regarder s'il n'était pas blessé, et s'il n'y avait pas à lui porter secours.

— L'intention était bonne, dit l'homme en retirant sa main et en écartant son genou. Allons, camarade, relevez-vous, ajouta-t-il en tendant la main à Arnauld qui fut debout bien vite. Je vous ai peut-être accueilli un peu... sévèrement, excusez-moi. C'est qu'il ne vaut rien pour moi qu'on mette en ce moment le nez dans mes affaires. Mais vous êtes un compatriote, c'est différent, et, loin de nuire, vous me servirez. Nous allons nous entendre tout de suite. Moi je m'appelle Martin-Guerre, et vous ?

— Moi ? moi ? Bertrand, dit Arnauld tressaillant ; car seul avec lui, la nuit, dans ce bois, l'homme qu'il dominait d'ordinaire par la ruse et l'astuce le dominait à son tour par la force et le courage.

Heureusement, la nuit profonde assurait l'incognito d'Arnauld, et il déguisait encore sa voix de son mieux.

— Eh bien ! camarade Bertrand, continua Martin-Guerre, sachez que je suis un prisonnier fugitif échappé ce matin pour la deuxième fois, d'autres disent pour la troisième, à ces Espagnols, Anglais, Allemands, Flamands, bref, à toute cette séquelle ennemie qui s'est jetée sur notre pauvre pays comme une nuée de sauterelles. Car la France ressemble à cette heure, ou Dieu me confonde ! à la tour de Babel. Depuis un mois, j'ai appartenu, tel que vous me voyez, à vingt baragouineurs de nations différentes, et c'était toujours un nouveau patois plus rude et plus barbare à entendre. Je me suis lassé d'être promené de bourgade en bourgade, d'autant qu'il m'a semblé qu'on se moquait de moi et qu'on se faisait un jeu de me tourmenter. Ils me reprochaient toujours une jolie diablesse appelée Gudule qui m'avait aimé, à ce qu'il paraît, jusqu'à fuir avec moi.

— Ah ! ah ! fit Arnauld.

— Je vous dis ce qu'on m'a dit. Donc, leurs moqueries m'ont ennuyé, si bien qu'un beau jour, c'était à Chauny, je me suis enfui de rechef, mais tout seul. On m'a, par guignon, repris et roué de coups que je m'en faisais pitié à moi-même. Mais à quoi bon tout cela ? Ils ont eu beau menacer de me pendre si je recommençais, je n'en avais que plus envie de recommencer, et, ce matin, trouvant l'occasion belle, pendant qu'on m'emménageait à Noyon, j'ai planté là bel et bien mes tyrans. Dieu sait comme ils m'ont cherché pour me pendre !... Mais moi, qui y répugne, je m'étais juché, s'il vous plaît sur un gros arbre de la forêt pour y attendre la nuit, et je ne pouvais m'empêcher de rire, quoique un peu pâle, en les voyant passer maugréant et jurant sous mon arbre. Le soir arrivé, j'ai quitté mon observatoire. Mais, premièrement, je me suis égaré dans ce bois, n'étant jamais venu par ici, et, deuxièmement, je meurs de faim, n'ayant rien mis sous ma dent, depuis vingt-quatre heures, que quelques feuilles et quelques racines, maigre régal ! c'est ce qui fait que je tombe de faiblesse comme vous pouvez aisément le voir.

— Peuh ! dit Arnauld, je n'ai pas vu cela tout à l'heure, et vous m'avez paru, je dois l'avouer, assez vigoureux au contraire.

— Ah! oui, reprit Martin, parce que je vous ai un peu gourmé. Ne m'en tenez pas rancune. C'était en vérité la fièvre de la faim qui me soutenait. Mais, à cette heure, vous êtes ma providence, car puisque vous êtes un compatriote, vous ne me laisserez pas retomber aux mains de ces ennemis, n'est-ce pas ?

— Non certainement, si j'y puis quelque chose, répondit Arnauld du Thill qui réfléchissait sournoisement au discours de Martin.

Il commençait à voir jour à reprendre ses avantages un moment compromis par le poignet de fer de son sosie.

— Vous devez pouvoir beaucoup pour moi, continua bonnement Martin Guerre. Connaissez-vous un peu les environs d'abord ?

— Je suis d'Auvray, à un quart de lieue d'ici, dit Arnauld.

— Vous y alliez ? reprit Martin.

— Non pas, j'en revenais, répondit, après un moment d'hésitation, le maître fourbe.

— C'est donc par là, Auvray ? dit Martin, désignant le côté où se trouvait Noyon.

— Par là justement, repartit Arnauld. C'est le premier village après Noyon sur la route de Paris.

— Sur la route de Paris ! s'écria Martin ; eh bien ! voyez comme on se perd dans les bois. Je m'imaginais tourner le dos à Noyon et j'y revenais. Je m'imaginais marcher vers Paris et je m'en éloignais. Votre maudit pays m'est, comme je vous le disais, parfaitement inconnu. C'est donc du côté d'où vous arriviez qu'il faut que je me dirige pour ne pas tomber dans la gueule du loup.

— Comme vous dites, mon maître. Moi, je vais à Noyon ; mais faites avec moi quelques pas. Nous allons trouver tout près d'ici, un peu avant le bac de l'Oise, une autre route qui vous conduira plus directement à Auvray.

— Grand merci ! ami Bertrand, dit Martin ; il est certain que je souhaite fort épargner mes pas, car je suis bien las et de plus bien faible, me trouvant, comme je vous le disais encore, aussi à jeun qu'on peut l'être. Vous n'auriez pas sur vous, par hasard, quelques subsistances, ami Bertrand ? ce serait me sauver deux fois ! une fois de l'Anglais et une fois de la faim non moins horrible que l'Anglais.

— Hélas ! répondit Arnauld, je n'ai pas une miette dans mon havresac. Mais, si vous voulez boire un coup, j'ai ma grosse gourde pleine.

En effet, Babette avait eu soin d'emplir de petit Chypre, un vin assez chaud du temps, la gourde de son infidèle, et Arnauld, jusque-là, avait prudemment ménagé sa bouteille, pour ménager sa raison un peu fragile au milieu des dangers du chemin.

— Je crois bien que je veux boire ! s'écria avec enthousiasme Martin-Guerre. Un coup de vin me ranimera toujours un peu.

— Eh bien ! prenez et buvez, mon brave homme, dit Arnauld en lui tendant sa gourde.

— Merci ! et que Dieu vous le rende, fit Martin.

Et il se mit à s'ingurgiter sans défiance ce vin, aussi traître que celui qui le lui offrait, et dont les fumées troublèrent presque aussitôt son cerveau vide.

— Eh ! dit-il tout hilare, il ne manque pas d'ardeur votre clairet !

— Oh ! mon Dieu ! il est bien innocent, dit Arnauld, et j'en bois à chaque repas deux bouteilles. Mais, tenez, la soirée est belle, asseyons-nous là sur l'herbe un instant, vous vous reposerez et vous boirez tout à votre aise. J'ai le temps, moi, et pourvu que j'arrive à Noyon avant dix heures, heure où les portes sont fermées, tout ira bien. Vous, de votre côté, bien qu'Auvray tienne toujours pour la France, vous pourrez encore rencontrer, si vous suivez la grande route de si bonne heure, des patrouilles embarrassantes, et, si vous quittez la grande route, vous vous égarerez de nouveau. Le mieux est de nous arrêter quelques minutes à causer là de bonne amitié. Où donc avez-vous été fait prisonnier ?

— Je ne sais pas au juste, dit Martin-Guerre, car il y a là-dessus, comme sur presque toute ma pauvre existence, deux versions contradictoires : ce que je crois et ce qu'on me dit. Or, on m'assure que c'est à la bataille de Saint-Laurent que je me suis rendu à merci, et moi je m'imagine que je n'étais pas à cette journée, et que c'est plus tard que je suis tombé seul dans un détachement ennemi.

— Comment l'entendez-vous ? demanda Arnauld du Thill jouant l'étonnement. Vous avez donc deux histoires ? Vos aventures me paraissent devoir être intéressantes et instructives, au moins ! Il faut vous dire que j'aime les récits à en perdre la tête. Buvez donc cinq ou six gorgées pour vous donner de la mémoire, et racontez-moi quelque chose de votre vie, hein ! Vous n'êtes pas de la Picardie ?

— Non, répondit Martin, après une pause qu'il remplit en vidant la gourde aux trois quarts, non, je suis du midi, d'Artigues.

— Un beau pays, dit-on. Vous avez là votre famille ?

— Famille et femme, cher ami, répondit Martin-Guerre devenu, grâce au petit Chypre, très expansif et très confiant.

Et excité, moitié par les questions d'Arnauld, moitié par ses libations réitérées, il se mit à raconter avec volubilité son histoire dans ses plus intimes détails : sa jeunesse, ses amours, son mariage ; que sa femme était charmante, à cela près d'un petit défaut à la main, qu'elle avait trop légère et trop lourde à la fois. A la vérité un soufflet de femme ne déshonorait pas un homme, mais à la longue cela l'ennuyait. C'est pourquoi Martin-Guerre avait quitté sa femme par trop expressive. Narration circonstanciée des causes, des accidents et des suites de cette rupture. Il l'aimait pourtant toujours, au fond, cette chère Bertrande ! il portait encore à son doigt l'anneau de fer de son mariage, et, sur son cœur, les deux ou trois lettres que Bertrande lui avait écrites, lors d'une première séparation. Ce disant, il pleurait, le bon Martin-Guerre. Il avait décidément le vin tendre. Il voulait raconter ensuite ce qui lui était arrivé, depuis qu'il était entré au service du vicomte d'Exmès, qu'un démon le poursuivait, que lui, Martin-Guerre était double et ne s'y reconnaissait pas du tout dans ses deux existences. Mais cette partie de son histoire paraissait moins intéresser Arnauld du Thill, lequel ramenait toujours le narrateur à son enfance, à la maison paternelle, aux amis, aux parens d'Artigues, aux grâces et aux défauts de Bertrande.

En moins de deux heures, le perfide Arnauld du Thill, au moyen du plus habile interrogatoire, sut tout ce qu'il voulait savoir sur les anciennes habitudes et les plus secrètes actions du pauvre Martin-Guerre.

Au bout de deux heures, Martin-Guerre, la tête en feu, se leva ou plutôt voulut se lever : car dans son mouvement, il trébucha et retomba lourdement assis.

— Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que c'est ? dit-il en partant d'un éclat de rire qui se prolongea fort longtemps avant de s'éteindre. Je crois, Dieu me damne ! que ce petit vin impertinent fait des siennes. Donnez-moi donc la main, mon camarade, que je voie à me tenir debout.

Arnauld le hissa courageusement et parvint à le rétablir sur ses jambes, mais non pas dans un équilibre classique

— Holà ! hé ! que de lanternes ! s'écria Martin. Mais que je suis bête ! je prenais les étoiles pour des lanternes.

Puis il se mit à chanter d'une voix formidable :

Par ta foy, envoyras-tu pas
Au vin, pour fournir le repas
Du meilleur cabaret d'Enfer.
Le vieil ravasseur Lucifer.

— Mais voulez-vous bien vous taire, s'écria Arnauld. Si quelque troupe ennemie passait aux environs et vous entendait ?

— Baste ! je m'en moque beaucoup, dit Martin ; qu'est-ce qu'ils pourraient me faire ? me pendre ? on doit être bien pendu ! Vous m'avez fait trop boire, camarade. Moi qui suis sobre ordinairement comme un agneau, je ne sais pas me battre avec l'ivresse, et puis, j'étais à jeun, j'avais faim ; maintenant j'ai soif.

Par ta foy, envoyras-tu pas.

— Chut ! dit Arnauld. Allons ! essayez de marcher. Ne voulez-vous pas aller coucher à Auvray ?

— Oh ! oui, me coucher ! dit Martin. Mais pas à Auvray, là, sur l'herbe, sous les lanternes du bon Dieu.

— Oui, reprit Arnauld, et demain matin une patrouille espagnole vous découvrira et vous enverra coucher chez le diable.

— Le vieil ravasseur Lucifer? dit Martin ; non j'aime encore mieux prendre un peu sur moi et me traîner jusqu'à Auvray. C'est par là, n'est-ce pas ? j'y vais.

Mais il eut beau prendre sur lui, il décrivait des zigzags si extravagans qu'Arnauld vit bien que, s'il ne l'aidait un peu, Martin allait se perdre encore, c'est-à-dire cette fois se sauver. Or, ce n'était pas là le compte du vilain sire.

— Voyons, dit-il au pauvre Martin, j'ai l'âme charitable, et Auvray n'est pas si loin. Je vais vous conduire jusque-là. Laissez-moi détacher mon cheval, je le mènerai par la bride et vous me donnerez le bras.

— Ma foi ! j'accepte, reprit Martin. Je n'ai aucune fierté moi, et entre nous, je vous avouerai que je me crois un peu gris. J'en reviens à mon opinion, votre clairet ne manque pas d'ardeur. Je suis très heureux, mais un peu gris.

— Allons ! en route, il se fait tard, dit Armand du Thill, en reprenant, avec son sosie sous le bras, le chemin par lequel il était venu, et qui conduisait directement à la poterne de Noyon. Mais, reprit-il, pour abréger le chemin, est-ce que vous n'allez pas me raconter encore quelque bonne histoire d'Artigues ?

— Voulez-vous que je vous raconte l'histoire de Papotte, dit Martin-Guerre, ah ! cette pauvre Papotte !

L'épopée de Papotte fut trop décousue pour que nous la relations ici. Elle était pourtant à peu près achevée, lorsque, cahin-caha, les deux ménechmes du XVI[e] siècle arrivèrent à la poterne de Noyon.

— Là ! dit Arnauld, je n'ai pas besoin d'aller plus loin. Vous voyez bien cette porte? c'est la porte d'Auvray. Frappez, le gardien viendra vous ouvrir, vous vous recommanderez de moi, Bertrand, et il vous montrera à deux pas de là ma maison, où mon frère vous accueillera, et où vous trouverez bon souper et bon gîte. Là-dessus, adieu, camarade. Oui, une dernière poignée de main, et adieu !

— Adieu ! et merci, répondit Martin. Je ne suis qu'un pauvre hère qui ne peux pas reconnaître ce que vous avez fait pour moi. Mais, soyez tranquille ! le bon Dieu, qui est juste, saura bien vous payer, lui. Adieu, l'ami.

Chose étrange ! cette prédiction d'ivrogne fit frémir Arnauld, qui pourtant n'était pas superstitieux, et il eut, une minute, envie de rappeler Martin. Mais celui-ci frappait déjà à tour de bras à la poterne.

— Pauvre diable ! il frappe à sa tombe ! pensait Arnauld ; mais bah ! ce sont là des puérilités.

Cependant, Martin, qui ne se doutait pas que son compagnon de route l'observait de loin, criait à tue-tête :

— Hé ! le gardien ! Hé ! Cerbère ! veux-tu bien ouvrir, manant ! c'est Bertrand, le digne Bertrand qui m'envoie.

— Qui est là? demanda la sentinelle à l'intérieur. On n'ouvre plus. Qui êtes-vous pour faire tant de tapage?

— Qui je suis? butor ! je suis Martin-Guerre, ou, si tu veux, Arnauld du Thill, ou, si tu veux l'ami de Bertrand. Je suis plusieurs, moi, surtout quand j'ai bu. Je suis une vingtaine de gaillards qui allons te rosser d'importance si tu ne m'ouvres pas sur-le-champ.

— Arnauld du Thill ! vous êtes Arnauld du Thill? demanda la sentinelle.

— Oui, Arnauld du Thill en est, vingt mille charretées de diables ! dit Martin-Guerre qui battait la porte des pieds et des poings.

Il se fit alors derrière la porte une rumeur de soldats appelés par la sentinelle.

Puis, on vint ouvrir avec une lanterne, et Arnauld du Thill, embusqué derrière les arbres à quelque distance, entendit plusieurs voix s'écrier ensemble avec l'accent de la surprise :

— C'est lui, ma foi ! c'est bien lui, Dieu me damne !

Pour Martin-Guerre, en reconnaissant ses tyrans, il jeta un cri de désespoir qui vint frapper Arnauld dans sa cachette comme une malédiction.

Puis, Arnauld jugea, aux piétinements et aux cris, que le brave Martin, voyant tout perdu, entreprenait une lutte impossible. Mais il n'avait que ses deux poings contre vingt épées. Le bruit diminua, puis s'éloigna, puis cessa. On avait emmené Martin jurant et blasphémant.

— Si c'est avec des injures et des coups qu'il compte accommoder ses affaires !... se disait Arnauld en se frottant les mains.

Quand il n'entendit plus rien, il se livra pendant un quart d'heure à ses réflexions ; car c'était un coquin très profond que Arnauld du Thill. Le résultat de sa méditation fut qu'il s'enfonça dans le bois à trois ou quatre cents pas, attacha son cheval à un arbre, étendit à terre sur des feuilles mortes la selle et la couverture du cheval, s'enveloppa de son manteau, et, au bout de quelques minutes, s'endormit de ce profond sommeil que Dieu permet au méchant endurci, encore plus qu'à l'innocent timide.

Il dormit huit heures de suite.

Néanmoins, lorsqu'il se réveilla, il faisait nuit encore, et il vit à la position des étoiles qu'il pouvait être quatre heures du matin. Il se leva, se secoua, et, sans détacher son cheval, s'avança avec précaution jusqu'à la grande route.

Au gibet qu'on lui avait montré la veille, se balançait doucement le corps du pauvre Martin-Guerre.

Un sourire hideux erra sur les lèvres d'Arnauld.

Il s'approcha sans trembler du cadavre. Mais le corps pendait trop haut pour qu'il pût l'atteindre. Alors, il grimpa le long du poteau du gibet, son épée à la main, et, parvenu à la hauteur nécessaire, coupa la corde du tranchant de son épée.

Le corps tomba à terre.

Arnauld redescendit, détacha du doigt du mort un anneau de fer qui ne valait pas la peine d'être pris, fouilla la poitrine du pendu et y trouva des papiers qu'il serra avec soin, remit son manteau, et se retira tranquillement sans un regard, sans une prière pour le malheureux qu'il avait tant tourmenté pendant sa vie et qu'il volait encore dans la mort.

Il retrouva son cheval dans le taillis, le sella et s'éloigna au grand galop du côté d'Aulnay. Il était content, le misérable ! Martin ne lui faisait plus peur.

Une demi-heure après, comme une faible lueur commençait à poindre au levant, un bûcheron passant par hasard sur la route vit la corde du gibet coupée, et le pendu gisant à terre. Il s'approcha, à la fois craintif et curieux, du mort qui avait ses vêtemens en désordre et la corde assez lâche autour du cou ; il se demandait si c'était le poids du corps qui avait cassé la corde ou quelque ami qui l'avait coupée, trop tard sans doute. Il se hasarda même à toucher le patient pour s'assurer qu'il était bien mort.

Mais alors, à sa grande terreur, le pendu remua la tête et les mains, et se releva sur ses genoux, et le bûcheron épouvanté s'enfuit à toutes jambes dans le bois, en multipliant les signes de croix et en se recommandant à Dieu et aux saints.

XLII

LES RÊVES BUCOLIQUES D'ARNAULD DU THILL

Le connétable de Montmorency, revenu à Paris seulement de la veille, après avoir payé une rançon royale, s'était présenté au Louvre pour tâter tout de suite le terrain de sa faveur. Mais Henri II l'avait reçu avec une froideur sévère, et lui avait fait l'éloge de l'administration du duc de Guise, qui s'était arrangé, lui dit-il, de façon à atténuer, sinon à réparer les malheurs du royaume.

Le connétable, pâlissant de colère et d'envie, avait du moins espéré trouver auprès de Diane de Poitiers quelque consolation. Mais la favorite lui avait battu froid aussi, et, comme Montmorency se plaignait de cet accueil et semblait craindre que l'absence ne lui eût fait tort, et qu'un plus heureux que lui eût succédé dans les bonnes grâces de la duchesse.

— Dame ! reprit impertinemment madame de Poitiers, vous savez sans doute le nouveau dicton du peuple de Paris?

— J'arrive, madame, et j'ignore... balbutia le connétable.

— Eh bien ! il dit ce méchant peuple : C'est aujourd'hui la saint Laurent ; qui quitte sa place la rend.

Le connétable devint blême, salua la duchesse, et sortit du Louvre, la mort dans le cœur.

En rentrant à son hôtel et dans sa chambre, il jeta violemment son chapeau à terre.

— Oh ! les rois et les femmes, s'écria-t-il, race ingrate ! cela n'aime que le succès.

— Monseigneur, lui dit un valet, il y a là un homme qui demande à vous parler.

— Qu'il aille au diable ! reprit le connétable ; je suis bien en train de recevoir ! envoyez-le chez monsieur de Guise.

— Monseigneur, cet homme m'a prié de vous dire son nom, il s'appelle Arnauld du Thill.

— Arnauld du Thill ! s'écria le connétable frappé, c'est différent, faites-le entrer.

Le valet s'inclina et sortit.

— Cet Arnauld, pensait le connétable, est habile, rusé et avide, de plus, sans scrupule et sans conscience. Oh ! s'il pouvait m'aider à me venger de tous ces gens-là. Me venger ! eh ! qu'y gagnerais-je? s'il pouvait m'aider à rentrer en grâce plutôt ; il sait beaucoup de choses. J'avais déjà songé à me servir de ce secret de Montgommery ; mais si Arnauld peut me dispenser d'y avoir recours, ce sera mieux.

En ce moment Arnauld du Thill fut introduit.

La joie et l'impudence éclataient sur la figure du drôle. Il salua le connétable jusqu'à terre.

— Je te croyais prisonnier, lui dit Montmorency.

— Et je l'étais en effet, monseigneur, comme vous, dit Arnauld.

— Mais tu t'en es tiré, à ce que je vois, reprit le connétable.

— Oui, monseigneur, je les ai payés en ma monnaie, monnaie de singe. Vous vous êtes servi de votre argent, je me suis servi de mon esprit, et nous voilà libres tous les deux.

— Ah ! çà, est-ce une impertinence, misérable? dit le connétable.

— Non, monseigneur, répondit Arnauld, c'est de l'humilité, cela veut dire que je manque d'argent, voilà tout.

— Hum ! fit Montmorency grondant, qu'est-ce que tu veux de moi?

— De l'argent, puisque j'en manque, monseigneur.

— Et pourquoi te donnerais-je de l'argent? reprit le connétable

— Mais pour me payer, monseigneur, répondit l'espion.

— Pour te payer quoi?

— Les nouvelles que je vous apporte.

— Voyons tes nouvelles.

— Voyons vos écus.

— Drôle ! si je te faisais pendre?

— Un détestable moyen pour me délier la langue que de me l'allonger, monseigneur.

— Il est bien insolent, se dit Montmorency, il faut qu'il se sache nécessaire.

— Voyons, reprit-il tout haut, je consens encore à te faire quelques avances

— Monseigneur est bien bon! reprit Arnauld, et je lui rappellerai cette généreuse parole quand il se sera acquitté envers moi des dettes du passé.

— Quelles dettes? demanda le connétable.

— Voici ma note, monseigneur, dit Arnauld en lui présentant la fameuse pancarte que nous lui avons vu si souvent grossir.

être en ce moment bien triste, non seulement de la perte de la ville de Saint-Quentin et de la bataille de Saint-Laurent, mais aussi de la perte de sa fille bien-aimée Diane de Castro, qui a disparu après le siège de Saint-Quentin, sans qu'on pût savoir au juste ce qu'elle était devenue; car vingt bruits contradictoires ont couru sur cette disparition. Revenu d'hier seulement vous deviez ignorer cela, monseigneur? je ne l'ai su moi-même que ce matin.

— J'ai en effet tant d'autres soucis! reprit le connéta-



Un sourire hideux erra sur les lèvres d'Arnauld.

Anne de Montmorency y jeta un coup d'œil.

— Oui, dit-il, il y a là, à côté de services parfaitement chimériques et illusoires, des services qui auraient pu m'être utiles dans la situation où j'étais au moment où tu me les rendais, mais qui, à l'heure qu'il est, ne sont bons qu'à me donner des regrets tout au plus.

— Bah! monseigneur, vous vous exagérez peut-être votre disgrâce aussi, dit Arnauld.

— Hein? fit le connétable. Tu sais donc, on sait donc déjà que je suis en disgrâce?

— On s'en doute et je m'en doute, monseigneur.

— Eh bien! alors, Arnauld, reprit Montmorency avec amertume, tu dois te douter aussi qu'il ne me sert de rien à présent que le vicomte d'Exmès et Diane de Castro aient été séparés à Saint-Quentin, puisque, selon toute probabilité, le roi et la grande sénéchale ne voudront plus donner leur fille à mon fils.

— Mon Dieu! monseigneur, reprit Arnauld, je crois, moi, que le roi consentirait de grand cœur à vous la donner, si vous pouviez la lui rendre.

— Que veux-tu dire?

— Je dis, monseigneur, que Henri II, notre sire, doit

ble. Je devais naturellement penser plutôt à ma défaveur présente qu'à ma faveur passée.

— C'est juste, dit Arnauld. Mais cette faveur ne refleurirait-elle pas, monseigneur, si vous veniez dire au roi, par exemple: Sire, vous pleurez votre fille, vous la cherchez partout, vous la demandez à tous. Mais moi seul je sais où elle est, sire.

— Est-ce que tu le saurais, toi, Arnauld? demanda vivement Montmorency.

— Savoir est mon métier, répondit l'espion. Je vous ai dit que j'avais des nouvelles à vendre, vous voyez que ma marchandise n'est pas de mauvaise qualité. Vous y réfléchissez? réfléchissez, monseigneur.

— Je réfléchis, dit le connétable, que les rois se souviennent des échecs de leurs serviteurs, mais non de leurs mérites. Quand j'aurai rendu à Henri II sa fille, il sera d'abord transporté: tout l'or, tous les honneurs du royaume ne suffiraient pas dans le premier moment à me payer. Et puis, Diane pleurera. Diane dira qu'elle veut mourir si on la donne à un autre qu'à son vicomte d'Exmès, et le roi, obsédé par elle, vaincu par mes ennemis, se rappellera la bataille que j'ai perdue, et non plus l'enfant que

je lui aurai retrouvé. Ainsi tous mes efforts auront abouti à rendre heureux le vicomte d'Exmès.

— Il faudrait donc, reprit Arnauld de son mauvais sourire, il faudrait qu'en même temps que madame de Castro reparût, le vicomte d'Exmès disparût. Ah ! ce serait bien joué cela, hein !

— Oui, mais ce sont là des moyens extrêmes dont il me répugne d'user, dit le connétable. Je sais que ton bras est sûr et ta bouche discrète. Cependant...

— Ah ! monseigneur se méprend à mes intentions, s'écria Arnauld jouant l'indignation, monseigneur me calomnie ! Monseigneur a cru que je voulais le délivrer de ce jeune homme par un procédé... violent. (Il fit un geste expressif.) Non, cent fois non ! j'ai mieux que cela.

— Qu'as-tu donc ? demanda vivement le connétable.

— Faisons d'abord nos petits arrangemens, monseigneur, reprit Arnauld. Voyons, je vous dis l'endroit où gîte la biche égarée. Je vous assure, au moins pour le temps nécessaire à la conclusion du mariage du duc François, l'absence et le silence de son dangereux rival. Ce sont là deux fameux services, monseigneur ! Vous, de votre côté, que ferez-vous bien pour moi ?

— Que demandes-tu ? dit Montmorency.

— Vous êtes raisonnable, je le serai, reprit Arnauld. Vous acquitterez d'abord sans marchander, n'est-il pas vrai ? la petite note du passé, que j'ai eu l'honneur de vous présenter tout à l'heure ?

— Soit, répondit le connétable.

— Je savais bien que nous n'aurions point de difficultés sur ce premier point, monseigneur ; le total est une misère, et cet argent n'est pas pour payer mes frais de route et quelques cadeaux dont je compte faire emplette avant de quitter Paris. Mais l'or n'est pas tout en ce monde.

— Quoi ! dit le connétable étonné et presque effrayé c'est bien Arnauld du Thill qui vient de me dire que l'or n'était pas tout en ce monde ?

— Arnauld du Thill lui-même, monseigneur, mais non plus cet Arnauld du Thill gueux et avide que vous avez connu, non : un autre Arnauld du Thill, content d'une modique fortune qu'il s'est acquise, et n'ayant plus d'autre désir hélas ! que de passer paisiblement le reste de sa vie dans le pays qui l'a vu naître, sous le toit paternel, au milieu de ses amis d'enfance, au sein de sa famille. Ce fut toujours là mon rêve, monseigneur, ce fut là le but tranquille et charmant de mon existence ...agitée.

— Oui, en effet, dit Montmorency, si, pour jouir du calme il faut passer par la tempête, tu seras heureux, Arnauld. Mais tu es donc devenu riche ?

— A mon aise, monseigneur, à mon aise. Dix mille écus pour un pauvre diable comme moi, c'est une fortune, surtout dans mon humble village, au sein de ma modeste famille.

— Ta famille ! ton village ! reprit le connétable ; moi qui te croyais sans feu ni lieu, et vivant au hasard avec un habit de rencontre et sous un nom de contrebande.

— Arnauld du Thill est de fait un nom supposé, monseigneur. Mon nom véritable est Martin-Guerre, et je suis né au village d'Artigues près Rieux, où j'ai laissé ma femme et mes enfans.

— Ta femme ! répétait le vieux Montmorency de plus en plus stupéfait. Tes enfans !

— Oui, monseigneur, reprit Arnauld d'un ton sentimental le plus comique du monde, et je dois prévenir monseigneur qu'il n'a plus dorénavant à compter sur mes services, et que ces deux expédiens, dont je le secours en ce moment, seront assurément les derniers. Je me retire des affaires, et veux vivre honnêtement désormais, entouré de l'affection de mes parens et de l'estime de mes concitoyens.

— A la bonne heure ! dit le connétable, mais si tu es devenu si modeste et pastoral que tu ne veuilles plus entendre parler d'argent, que demandes-tu donc pour prix des secrets que tu dis posséder ?

— Je demande plus et moins que de l'argent, monseigneur, reprit Arnauld de son ton naturel cette fois, je demande de l'honneur, non pas des honneurs, cela s'entend, seulement un peu d'honneur, dont j'ai, je vous l'avoue, le plus urgent besoin.

— Explique-toi, dit Montmorency ; car tu parles en énigmes, véritablement.

— Eh bien ! voici, monseigneur, j'ai fait préparer un écrit qui atteste que moi, Martin-Guerre, je suis resté à votre service pendant tant d'années, en qualité , eu qualité d'écuyer (il faut embellir la chose) ; que, durant tout ce temps, je me suis conduit en serviteur loyal et fidèle, de plus dévoué ; et que ce dévouement, monseigneur, vous l'avez voulu reconnaître en me faisant don d'une somme assez forte pour me mettre le reste de mes jours à l'abri du besoin. Apposez au bas de cet écrit votre sceau et votre signature, et nous serons quittes, monseigneur.

— Impossible, reprit le connétable. Je m'exposerais à être faussaire, c'est-à-dire à être appelé faussaire et félon, si je signais de pareils mensonges.

— Ce ne sont pas des mensonges, monseigneur ; car je vous ai toujours servi fidèlement... dans mes moyens, et je vous atteste que, si j'avais économisé tout l'argent que j'ai obtenu de vous jusqu'ici, la somme irait à plus de dix mille écus. Vous n'êtes donc exposé à aucun démenti, et croyez-vous d'ailleurs que je ne sois pas terriblement exposé, moi, pour amener l'heureux résultat dont vous n'aurez plus qu'à recueillir les fruits.

— Misérable ! cette comparaison...

— Et juste, monseigneur, reprit Arnauld. Nous avons besoin l'un de l'autre, et l'égalité est fille de la nécessité. L'espion vous rend votre crédit, rendez son crédit à l'espion. Allez ! personne ne nous entend, monseigneur, pas de fausse honte ! concluez le marché : il est bon pour moi, meilleur pour vous. Donnant, donnant. Signez, monseigneur.

— Non, après, reprit Montmorency. Donnant, donnant, comme tu dis. Je veux d'abord connaître tes moyens pour arriver au double résultat que tu me promets. Je veux savoir ce qu'est devenue Diane de Castro et ce que deviendra le comte d'Exmès.

— Eh bien ! monseigneur, à part quelques réticences que je crois nécessaires, je veux bien vous satisfaire sur ces deux points, et vous allez être forcé de convenir que le hasard et moi nous avons assez bien arrangé les choses dans votre intérêt.

— J'écoute, dit le connétable.

— Pour ce qui est d'abord de madame de Castro, reprit Arnauld du Thill, elle n'a été ni tuée ni enlevée, mais seulement faite prisonnière à Saint-Quentin, et comprise parmi les cinquante personnages notables dont on devait tirer rançon. Maintenant, pourquoi celui aux mains de qui elle est tombée n'a-t-il pas publié sa capture ? comment madame de Castro elle-même n'a-t-elle pas donné de ses nouvelles ? c'est ce que j'ignore absolument. A vrai dire, je la croyais déjà libre, et, en arrivant à Paris, je pensais l'y trouver. C'est seulement ce matin que le bruit public m'a appris qu'on ne savait à la cour ce que la fille du roi était devenue, et que ce n'était pas là un des moindres soucis de Henry II. Peut-être, en ces temps de troubles, les messages de madame Diane ont-ils été détournés ou égarés, peut-être quelqu'autre mystère est-il caché sous ce retard. Mais enfin je puis lever sur ce point tous les doutes et dire positivement en quel endroit et de qui madame de Castro est prisonnière.

— Le renseignement est assez précieux en effet, dit le connétable, et quel est cet endroit, quel est cet homme ?

— Attendez donc, monseigneur, reprit Arnauld, ne voulez-vous pas avant tout être édifié également sur le compte du vicomte d'Exmès ? car, s'il est bien de savoir où sont ses amis, il est mieux de savoir où sont ses ennemis.

— Trêve de maximes ! dit Montmorency. Où est ce d'Exmès ?

— Prisonnier aussi, monseigneur, répondit Arnauld. Qui n'a pas été un peu prisonnier dans ces derniers temps ? C'était fort la mode ! Or, le vicomte d'Exmès s'est conformé à la mode, et il est prisonnier.

— Mais il saura bien donner de ses nouvelles, lui ! reprit le connétable, il doit avoir des amis, de l'argent ; il trouvera sans doute de quoi payer sa rançon, et nous tombera au premier jour sur les épaules.

— Vous l'avez fort bien conjecturé, monseigneur. Oui, le vicomte d'Exmès a de l'argent, oui, il est impatient de sortir de captivité et entend payer sa rançon le plus tôt possible. Il a même déjà envoyé quelqu'un à Paris pour aller chercher et lui rapporter au plus vite le prix de sa liberté.

— Que faire à cela ? dit Montmorency.

— Mais, par bonheur pour nous, par malheur pour lui, continua Arnauld, ce quelqu'un qu'il a envoyé à Paris en si grande hâte, c'est moi, monseigneur, moi qui servais le vicomte d'Exmès sous mon vrai nom de Martin-Guerre, en qualité d'écuyer. Vous voyez que je puis être écuyer sans invraisemblance

— Et tu n'as pas fait la commission, drôle ? dit le connétable. Tu n'as pas ramassé la rançon de ton prétendu maître ?

— Je l'ai ramassée précieusement, monseigneur, on ne laisse pas ces choses-là à terre. Considérez d'ailleurs que ne pas prendre cet argent, c'était exciter des soupçons. Je l'ai pris scrupuleusement... pour le bien de l'entreprise. Seulement, soyez tranquille ! je ne le lui porterai d'ici à bien longtemps sous aucun prétexte. Ce seraient justement ces dix mille écus qui m'aideraient à passer pieusement et honnêtement le reste de ma vie, et que je serais censé tenir de votre générosité, monseigneur, d'après le papier que vous allez signer.

— Je ne le signerai pas, infâme ! s'écria Montmorency. Je ne me ferai pas sciemment le complice d'un vol.

— Oh ! monseigneur, reprit Arnauld, comment appelez-vous d'un nom si dur une nécessité que je subis pour vous rendre service ! Quoi ! je fais taire ma conscience par dévoûment et c'est ainsi que vous m'en récompensez ! Eh bien ! soit ! envoyons au vicomte d'Exmès cette somme d'argent, et il sera ici aussitôt que madame Diane, s'il ne la devance. Tandis que s'il ne la reçoit pas...

— S'il ne la reçoit pas ? dit le connétable.

— Nous gagnons du temps, monseigneur. Monsieur d'Exmès m'attend d'abord patiemment quinze jours. Il faut bien quelque délai pour recueillir dix mille écus, et sa nourrice ne me les a comptés en vérité que ce matin.

— Elle s'est donc fiée à toi, cette pauvre femme ?

— A moi, et à l'anneau et à l'écriture du vicomte, monseigneur. Et puis elle m'a bien reconnu. Nous disions donc quinze jours d'attente impatiente, une semaine d'attente inquiète, une autre semaine d'attente désolée. Ce n'est que dans un mois, un mois et demi que le vicomte d'Exmès désespéré enverra un autre messager à la recherche du premier. Mais le premier ne se retrouvera pas ; mais, si dix mille écus sont difficiles à réunir, dix mille autres sont presque impossibles. Vous aurez assez de loisir pour marier vingt fois votre fils, monseigneur ; car le vicomte d'Exmès va disparaître comme s'il était mort pendant plus de deux mois, et ne reviendra vivant et furieux que l'année prochaine.

— Oui, mais il reviendra ! dit Montmorency, et, ce jour-là, ne s'informera-t-il pas de ce qu'est devenu son bon écuyer Martin-Guerre ?

— Hélas ! monseigneur, reprit piteusement Arnauld, on lui répondra, j'ai le regret de vous l'apprendre, que le fidèle Martin-Guerre, en venant retrouver son maître avec la rançon qu'il était allé chercher, est malheureusement tombé entre les mains d'un parti d'Espagnols qui, après l'avoir, selon toutes probabilités, pillé et dépouillé, l'ont cruellement pendu, pour s'assurer son silence, aux portes de Noyon.

— Comment ! Arnauld, tu seras pendu ?

— Je l'ai été, monseigneur, voyez jusqu'où va mon zèle Il n'y a que sur la date de la pendaison que les versions se contrediront un peu. Mais croira-t-on aux reîtres pillards intéressés à déguiser la vérité ? Allons ! monseigneur, reprit gaîment et résolument l'impudent Arnauld. Pensez donc que mes précautions sont habilement prises, et qu'avec un gaillard expérimenté comme moi, il n'y a pas de danger que votre Excellence soit jamais compromise. Si la prudence était bannie de la terre, elle se réfugierait au cœur d'un... pendu. D'ailleurs, je le répète, vous n'affirmez que la vérité : je vous sers depuis longtemps, nombre de vos gens peuvent l'attester comme vous, et vous m'avez bien donné en somme dix mille écus, soyez-en sûr. Voulez-vous, au reste, reprit magnifiquement le drôle, que je vous fasse mon reçu ?

Le connétable ne put s'empêcher de sourire.

— Oui, mais, coquin, dit-il, si, au bout du compte...

Arnauld du Thill l'interrompit :

— Allons ! monseigneur, dit-il, vous n'hésitez plus que pour la forme, et qu'est-ce que la forme pour les esprits supérieurs ? signez sans plus de façons.

Il mit sur la table devant Montmorency le papier qui n'attendait plus que cette signature.

— Mais, d'abord, le nom de la ville et le nom de l'homme qui tiennent Diane de Castro prisonnière ?

— Nom pour nom, monseigneur, le vôtre au bas de ce papier et vous saurez les autres.

— Allons ! dit Montmorency.

Il traça le paraphe hardi qui lui servait de signature.

— Et le sceau, monseigneur ?

— Le voici. Es-tu content ?

— Comme si monseigneur me donnait les dix mille écus.

— Eh bien ! maintenant, où est Diane ?

— Entre les mains de lord Wentworth, à Calais, dit Arnauld en voulant prendre le parchemin au connétable qui le retint encore.

— Un instant, dit-il, et le vicomte d'Exmès ?

— A Calais, entre les mains de lord Wentworth.

— Mais alors Diane et lui se voient ?

— Non, monseigneur ; il demeure, lui chez un armurier de la ville appelé Pierre Peuquoy, et elle doit habiter, elle, l'hôtel du gouverneur. Le vicomte d'Exmès ne sait pas plus que moi, j'en jurerais, que sa belle est aussi près de lui.

— Je cours au Louvre, dit le connétable en lâchant le papier.

— Et moi à Artigues, s'écria Arnauld triomphant. Bonne chance, monseigneur ! tâchez de ne plus être connétable pour rire.

— Bonne chance, drôle ! tâche de ne pas être pendu pour tout de bon.

Ils sortirent chacun de leur côté.

XLIII

LES ARMES DE PIERRE PEUQUOY, LES CORDES DE JEAN PEUQUOY, ET LES PLEURS DE BABETTE PEUQUOY

A Calais, près d'un mois se passa sans apporter, à leur grand regret, aucun changement dans la situation de ceux que nous y avons laissés. Pierre Peuquoy confectionnait toujours des armes à force ; Jean Peuquoy s'était remis à tisser et, dans ses momens perdus, achevait des cordes d'une longueur invraisemblable ; Babette Peuquoy pleurait.

Pour Gabriel, son attente avait subi les phases prédites par Arnauld du Thill au connétable. Il avait patienté les quinze premiers jours ; mais, depuis, il s'impatientait.

Il n'allait plus que très rarement chez lord Wentworth, et ne lui rendait que de fort courtes visites. Il y avait du froid entre eux, depuis le jour où Gabriel était intervenu témérairement dans les prétendues affaires du gouverneur.

Celui-ci d'ailleurs, nous devons le dire avec satisfaction, devenait de jour en jour plus triste. Ce n'était pourtant pas les trois messages envoyés depuis le départ d'Arnauld de la part du roi de France à de courts intervalles qui inquiétaient lord Wentworth. Tous trois, le premier avec politesse, le second avec aigreur, le troisième avec menace, demandaient, on peut s'en douter, la même chose, la liberté de madame de Castro moyennant une rançon qu'on laissait au gouverneur de Calais le soin de fixer lui-même. Mais à tous trois il avait fait la même réponse : qu'il entendait garder madame de Castro comme ôtage, pour l'échanger, si besoin était, contre quelque prisonnier important pendant la guerre, ou pour la rendre au roi sans rançon à la paix. Il était dans son droit strict, et bravait derrière ses fortes murailles la colère de Henri II.

Ce n'était donc pas cette colère qui le troublait, bien qu'il se demandât comment le roi avait appris la captivité de Diane, ce qui le troublait, c'était l'indifférence de plus en plus méprisante de sa belle prisonnière. Ni soumissions, ni prévenances n'avaient pu adoucir l'humeur fière et dédaigneuse de madame de Castro. Elle restait toujours triste, calme et digne devant le passionné gouverneur, et, lorsqu'il hasardait un mot de son amour, tout en restant fidèle, il faut le dire, à la réserve que lui imposait son titre de gentilhomme, un regard à la fois douloureux et hautain venait briser le cœur et offenser l'orgueil du pauvre lord Wentworth. Il n'avait osé parler à Diane ni de la lettre écrite par elle à Gabriel, ni des tentatives faites par le roi pour obtenir la liberté de sa fille, tant il craignait un mot amer, un reproche ironique de cette bouche charmante et cruelle.

Mais Diane, en ne revoyant plus dans l'hôtel la camérière qui avait osé remettre son billet, avait bien compris que cette chance désespérée lui échappait encore. Pourtant, elle n'avait pas perdu courage, la chaste et noble fille : elle attendait et elle priait. Elle se confiait en Dieu et en la mort, au besoin.

Le dernier jour d'octobre, terme que Gabriel s'était fixé à lui-même pour attendre Martin-Guerre, il résolut d'aller chez lord Wentworth, et de lui demander comme un service la permission d'envoyer à Paris un autre messager.

Vers deux heures, il quitta donc la maison des Peuquoy, où Pierre polissait une épée, où Jean nattait une de ses cordes énormes, et où, depuis plusieurs jours, Babette, les yeux rougis par les larmes, tournait autour de lui sans pouvoir lui parler ; et il se rendit directement à l'hôtel du gouverneur.

Lord Wentworth était pour le moment retenu par quelque affaire, et fit prier Gabriel de l'attendre cinq minutes. Il serait tout à lui ensuite.

La salle où se trouvait Gabriel donnait sur une cour intérieure. Gabriel s'approcha de la fenêtre pour regarder dans cette cour, et machinalement ses doigts jouaient et couraient sur les vitres. Tout à coup, sous ses doigts même, des caractères tracés sur le verre avec une bague en diamant appelèrent son attention. Il s'approcha pour mieux voir et put lire distinctement ces mots : *Diane de Castro.*

C'était la signature qui manquait au bas de la lettre mystérieuse qu'il avait reçue le mois précédent.

Un nuage passa devant les yeux de Gabriel, et il fut obligé de s'appuyer contre la muraille pour ne pas tomber. Ses pressentiments intérieurs ne lui avaient donc pas menti ! Diane ! c'était bien Diane, sa fiancée ou sa sœur, que ce Wentworth débauché tenait actuellement en son pouvoir ! c'était à la pure et douce créature qu'il osait parler de son amour.

D'un geste involontaire, Gabriel portait la main à la garde de son épée absente.

En ce moment, lord Wentworth entra.

Comme la première fois, Gabriel, sans prononcer une parole le conduisit devant la fenêtre et lui montra la signature accusatrice.

Le gouverneur pâlit d'abord, puis, se remettant aussitôt avec cet empire sur lui-même qu'il possédait à un degré éminent :

— Eh bien ! quoi ? demanda-t-il

— N'est-ce pas là le nom de cette parente folle que vous êtes obligé de garder ici, milord ? dit Gabriel.

— C'est possible ; après ? reprit lord Wentworth d'un air hautain.

— C'est que si cela était, milord, je connais cette parente... bien éloignée sans doute. Je l'ai vue souvent au Louvre. Je lui suis dévoué, comme tout gentilhomme français doit l'être à une fille de la maison de France.

— Et puis ? dit lord Wentworth.

— Et puis, milord, je vous demanderais compte de la façon dont vous retenez et dont vous traitez une prisonnière de ce rang.

— Et si je refusais, monsieur, de vous rendre ce compte, comme je l'ai refusé déjà au roi de France ?

— Au roi de France ! répéta Gabriel étonné.

— Sans doute, monsieur, reprit lord Wentworth avec son inaltérable sang-froid. Un Anglais n'a pas, ce me semble, à répondre de ses actions à un souverain étranger, surtout quand son pays est en guerre avec ce souverain. Ainsi, monsieur d'Exmès, si à vous aussi je refusais de rendre compte ?

— Je vous demanderais de me rendre raison, milord ? s'écria Gabriel

— Et vous espérez me tuer sans doute, monsieur, reprit le gouverneur, avec l'épée que vous ne portez que grâce à ma permission et que j'ai le droit de vous redemander tout à l'heure ?

— Oh ! milord ! milord ! dit Gabriel furieux, vous me paierez aussi celle-là.

— Soit, monsieur, reprit lord Wentworth, et je ne renierai pas ma dette, quand vous aurez acquitté la vôtre.

— Impuissant ! s'écriait Gabriel en se tordant les mains, impuissant dans un moment où je voudrais avoir la force de dix mille hommes !

— Il est en effet fâcheux pour vous, reprit lord Wentworth, que la convenance et le droit vous lient les mains mais avouez aussi qu'il serait trop commode pour un prisonnier de guerre et pour un débiteur d'obtenir tout simplement sa quittance et sa liberté en coupant la gorge à son créancier et à son ennemi.

— Milord, dit Gabriel s'efforçant de recouvrer son calme, vous n'ignorez pas que j'ai envoyé, il y a un mois, mon écuyer à Paris pour m'aller chercher cette somme qui vous préoccupe si fort. Martin-Guerre a-t-il été blessé, tué sur les routes, malgré votre sauf-conduit ? lui a-t-on volé l'argent qu'il rapportait ? c'est ce que j'ignore. Le fait est qu'il ne revient pas, et je venais en ce moment même vous prier de me laisser envoyer de nouveau quelqu'un à Paris, puisque vous n'avez pas foi dans une parole de gentilhomme, et que vous ne m'avez pas offert d'aller chercher ma rançon moi-même. Maintenant, milord, cette permission que je venais vous demander, vous n'avez plus le droit de me la refuser, ou bien, moi, j'ai le droit de dire maintenant que vous avez peur de ma liberté, et que vous n'osez pas me rendre mon épée.

— Et à qui diriez-vous cela, monsieur, reprit lord Wentworth, dans une ville anglaise, placée sous mon autorité immédiate, et où vous ne devez être regardé que comme un prisonnier et un ennemi ?

— Je dirais cela tout haut, milord, à tout homme qui sent et qui pense, à tout noble de cœur ou de nom, à vos officiers qui s'entendent aux choses d'honneur, à vos ouvriers même que leur instinct éclairerait, et tous conviendraient avec moi contre vous, milord, qu'en ne m'accordant pas les moyens de sortir d'ici, vous avez démérité d'être le chef de vaillans soldats.

— Mais vous ne songez pas, monsieur, reprit froidement lord Wentworth, qu'avant de vous laisser répandre parmi les miens l'esprit d'indiscipline, je n'ai qu'un mot à prononcer, qu'un geste à faire pour que vous soyez jeté dans une prison où vous ne pourrez m'accuser que devant des murailles.

— Oh ! c'est vrai pourtant, mille tempêtes ! murmurait Gabriel les dents serrées et les poings fermés.

Cet homme de sentiment et d'émotion se brisait contre l'impassibilité de cet homme de fer et d'airain.

Mais un mot changea la face de la scène et rétablit soudain entre Wentworth et Gabriel l'égalité.

— Chère Diane ! chère Diane ! répéta le jeune homme avec angoisse ; ne pouvoir rien pour toi dans ton danger !

— Qu'est-ce que vous avez dit, monsieur ? demanda lord Wentworth chancelant, vous avez dit, je crois : Chère Diane ! l'avez-vous dit ou ai-je mal entendu ? est-ce que vous aimeriez aussi madame de Castro, vous ?

— Eh bien ! oui, je l'aime ! s'écria Gabriel. Vous l'aimez bien, vous ! mais mon amour est aussi pur et dévoué que le vôtre est indigne et cruel. Oui, devant Dieu et les anges ! je l'aime avec idolâtrie.

— Qu'est-ce que vous veniez donc alors me parler de fille de France et de protection que tout gentilhomme devait à une telle opprimée ! reprit lord Wentworth hors de lui. Ah ! vous l'aimez ! et vous êtes celui qu'elle aime sans doute ! dont elle invoque le souvenir quand elle veut me torturer ! Vous êtes l'homme pour l'amour duquel elle me méprise ! l'homme sans lequel elle m'aimerait peut-être ? Ah ! celui qu'elle aime, c'est vous ?

Lord Wentworth, tout à l'heure si railleur et dédaigneux, considérait maintenant avec une sorte de respectueuse terreur celui qu'aimait Diane, et Gabriel, de son côté, aux paroles de son rival, relevait peu à peu son front joyeux et triomphant.

— Ah ! vraiment elle m'aime ainsi ! s'écria-t-il, elle pense à moi encore ! elle m'appelle, comme vous le dites ! Oh ! bien, si elle m'appelle, j'irai, je la secourrai, je la sauverai. Allez, milord ! prenez mon épée, bâillonnez-moi, liez-moi, emprisonnez-moi. Je saurai bien, malgré l'univers et malgré vous, la secourir et la préserver, puisqu'elle m'aime toujours, ma sainte Diane ! Puisqu'elle m'aime toujours, je vous brave et je vous défie, et, vous armé, moi sans armes, je suis sûr de vous vaincre encore avec l'amour de Diane pour divine égide.

— C'est vrai, c'est vrai, je le crois bien ! murmurait à son tour lord Wentworth écrasé.

— Aussi ne serait-il pas généreux à moi maintenant de vous appeler en duel, reprit Gabriel, faites venir vos gardes, et dites-leur de m'enfermer, si cela vous plaît. La prison près d'elle et en même temps qu'elle, c'est encore une sorte de bonheur.

Il se fit un assez long silence.

— Monsieur, reprit enfin lord Wentworth après quelque hésitation, vous veniez me demander, je crois, de laisser partir pour Paris un second envoyé qui rapporterait votre rançon ?

— En effet, milord, répondit Gabriel, tel était d'abord mon dessein quand je suis arrivé ici.

— Et vous m'avez reproché dans vos discours, ce me semble, continua le gouverneur, de n'avoir pas eu foi dans votre honneur de gentilhomme et de ne vous avoir pas permis, avec votre parole pour garant, d'aller chercher votre rançon vous-même ?

— C'est vrai, milord.

— Eh bien ! monsieur, reprit Wentworth, vous pouvez dès aujourd'hui partir : les portes de Calais vous seront ouvertes, votre demande vous est accordée.

— J'entends, dit Gabriel avec amertume, vous voulez m'éloigner d'elle. Et si je refusais de quitter Calais maintenant ?

— Je suis le maître ici, monsieur, reprit lord Wentworth, et vous n'avez ni à refuser ni à accepter ma volonté, mais à la subir.

— Soit donc, dit Gabriel, je partirai, milord, sans toutefois vous savoir gré de cette générosité, je vous en préviens.

— Aussi, n'ai-je pas besoin, monsieur, de votre reconnaissance.

— Je partirai, poursuivit Gabriel, mais sachez que je ne resterai pas longtemps votre débiteur, et que je reviendrai bientôt, milord, pour vous payer toutes mes dettes ensemble. Et, comme je ne serai plus votre prisonnier alors, et que vous ne serez plus mon créancier, il n'y aura plus de prétexte pour que l'épée que j'aurai le droit de porter ne se rencontre pas avec la vôtre.

— Je pourrais refuser ce combat, monsieur, reprit lord Wentworth avec une sorte de mélancolie ; car les chances entre nous ne sont pas égales : si je vous tue, *elle* me haïra plus ; si vous me tuez, *elle* vous aimera davantage. N'importe ! il faut que j'accepte, et j'accepte. Mais ne craignez-vous pas, ajouta-t-il d'un air sombre, de me réduire par là à quelque extrémité ? Quand tous les avantages sont de votre côté, ne pourrais-je pas, dites, abuser de ceux qui me restent ?

— Dieu là-haut, et en ce monde la noblesse de tous les pays vous jugeront, milord, dit Gabriel frissonnant, si vous vous vengez lâchement sur ceux qui ne peuvent se défendre de ceux que vous n'aurez pas vaincus

— Quoi qu'il en soit, monsieur, reprit Wentworth, je vous récuse parmi mes juges.

Il ajouta après une pause :

— Il est trois heures, monsieur, vous avez jusqu'à sept heures, heure de la fermeture des premières portes, pour faire vos apprêts et quitter la ville. J'aurai donné mes ordres pour qu'on vous laisse librement passer.

— A sept heures, milord, dit Gabriel, je ne serai plus à Calais.

— Et comptez, reprit Wentworth, que vous n'y rentrerez de votre vie et que, quand même je mourrais tué par vous dans ce duel hors de nos remparts, mes précautions du moins seront prises, et bien prises, fiez-vous-en à ma jalousie! pour que vous ne possédiez et ne revoyiez jamais madame de Castro.

Gabriel avait déjà fait un pas pour sortir de la chambre. Il s'arrêta devant la porte.

— Ce que vous dites est impossible, milord, reprit-il, il est nécessaire qu'un jour ou l'autre je revoie Diane.

départ. Maintenant qu'il était libre, il tardait au vaillant jeune homme de revoir Paris pour sauver son père, puis, de revoir Calais pour sauver Diane.

Quand il sortit de sa chambre, une demi-heure après, il trouva sur le palier Babette Peuquoy.

— Vous partez donc, monsieur le vicomte? lui dit-elle Vous ne me demanderez donc plus pourquoi je pleure?

— Non, mon enfant, car j'espère que lorsque je reviendrai, vous ne pleurerez plus.

— Je l'espère aussi, monseigneur, reprit Babette Ainsi,



Pierre polissait la lame de son épée.

— Cela ne sera pourtant pas, monsieur, je vous le jure, si la volonté d'un gouverneur de place ou le dernier ordre d'un mourant ont quelque chance de s'imposer.

— Cela sera, milord, je ne sais comment, mais j'en suis sûr, dit Gabriel

— Alors, monsieur, reprit Wentworth avec un sourire dédaigneux, alors vous prendrez Calais d'assaut.

Gabriel réfléchit une minute.

— Je prendrai d'assaut Calais, dit-il Au revoir, milord.

Il salua et sortit, laissant lord Wentworth pétrifié et ne sachant plus s'il devait s'épouvanter ou rire.

Gabriel retourna sur-le-champ à la maison des Peuquoy.

Il trouva Pierre qui polissait la lame de son épée, Jean qui faisait des nœuds à sa corde, et Babette qui soupirait.

Il raconta à ses amis la conversation qu'il venait d'avoir avec le gouverneur, et leur annonça son départ qui en était la suite. Il ne leur cacha pas le mot téméraire peut-être avec lequel il avait pris congé de lord Wentworth.

Puis il leur dit :

— Maintenant je monte à ma chambre pour faire mes préparatifs, et je vous laisse à vos épées, Pierre, à vos cordes, Jean, à vos soupirs, Babette.

Il monta en effet afin de tout disposer en hâte pour son

malgré les menaces de notre gouverneur, vous comptez revenir, n'est-ce pas?

— Je vous en réponds! Babette.

— Avec votre écuyer Martin-Guerre, je suppose?

— Assurément.

— Comment cela, monsieur d'Exmès, reprit la jeune fille, vous êtes certain de le retrouver à Paris, Martin-Guerre? Ce n'est pas un malhonnête homme, n'est-ce pas? il n'a pas à coup sûr détourné votre rançon? il est incapable d'une... infidélité?

— J'en jurerais, dit Gabriel assez étonné de ces questions. Martin a l'humeur changeante, surtout depuis quelque temps, et il y a comme deux hommes en lui, l'un simple d'esprit et tranquille de mœurs, l'autre rusé et tapageur. Mais, à part ces variations de caractère, c'est un serviteur loyal et fidèle.

— Et, reprit Babette, il ne tromperait pas plus une femme que son maître, n'est-il pas vrai?

— Oh! ceci est plus chanceux, dit Gabriel, et je n'en répondrais plus, je l'avoue.

— Enfin, monseigneur, reprit la pauvre Babette pâlissant, auriez-vous la bonté de lui remettre cette bague? il saura de qui elle vient et ce qu'elle signifie.

— Je la remettrai, Babette, dit Gabriel surpris, en se rappelant cette soirée du départ de son écuyer. Je la remettrai, mais la personne qui l'envoie sait... que Martin-Guerre... est marié, je présume.

— Marié! s'écria Babette. Alors monseigneur, gardez cette bague, jetez-la, mais ne la lui remettez pas.

— Mais, Babette...

— Merci! monseigneur, et adieu, murmura la pauvre fille.

Elle s'enfuit au second étage, et, à peine rentrée dans sa chambre, tomba sur une chaise, évanouie.

Gabriel, chagrin et inquiet du soupçon qui, pour la première fois, lui traversait l'esprit, descendait pensif l'escalier de bois de la vieille maison des Peuquoy.

Au bas des marches, il trouva Jean qui s'approcha de lui avec mystère.

— Monsieur le vicomte, lui dit à voix basse le bourgeois, vous me demandiez toujours pourquoi je confectionnais des cordes d'une telle longueur. Je ne veux pourtant pas vous laisser partir, surtout après vos admirables adieux à ce Wentworth, sans vous donner le mot de l'énigme. En joignant par de petites cordes transversales deux longues et solides cordes comme celle que je fais, monsieur le vicomte, on obtient une immense échelle. Cette échelle, quand on est de la garde urbaine, comme Pierre depuis vingt ans, comme moi depuis trois jours on peut la transporter à deux, en deux fois sous la guérite de la plate-forme de la tour Octogone. Puis, par une matinée noire de décembre ou de janvier, on peut, par curiosité, étant en sentinelle, en attacher solidement deux bouts à ces tronçons de fer scellés dans les créneaux, et laisser tomber les deux autres bouts dans la mer, à trois cents pieds, où quelque hardi canot pourrait se trouver par mégarde.

— Mais mon brave Jean... interrompit Gabriel.

— Assez sur ce point! monsieur le vicomte, reprit le tisserand. Mais, excusez-moi, je voudrais, avant de vous quitter vous laisser encore un souvenir de votre dévoué serviteur Jean Peuquoy. Voici un dessin tel quel, représentant le plan des murs et des fortifications de Calais. Je l'ai fait, en m'amusant, après ces éternelles promenades qui vous étonnaient si fort de ma part. Cachez-le sous votre pourpoint, et, quand vous serez à Paris, regardez-le quelquefois, je vous prie, par amitié pour moi.

Gabriel voulut interrompre encore, mais Jean ne lui en laissa pas le temps, et, lui serrant la main que lui tendait le jeune homme, s'éloigna en lui disant seulement :

— Au revoir, monsieur d'Exmès. Vous trouverez à la porte Pierre, qui vous attend pour vous faire aussi ses adieux. Ils compléteront les miens.

En effet, Pierre attendait devant sa maison, tenant en bride le cheval de Gabriel

— Merci de votre bonne hospitalité, maître, lui dit le vicomte d'Exmès. Je vous enverrai sous peu, si même je ne vous rapporte pas moi-même, l'argent que vous avez bien voulu m'avancer. J'y joindrai, s'il vous plaît, une bonne gratification pour vos gens. En attendant, veuillez offrir de ma part ce petit diamant à votre chère sœur.

— J'accepte, pour elle, monsieur le vicomte, répondit l'armurier, mais à condition que vous accepterez aussi quelque chose de ma façon, ce cor que j'ai pendu à l'arçon de votre selle, ce cor que j'ai fabriqué de mes mains et dont je reconnaîtrais le son, fût-ce à travers les mugissemens de la mer orageuse, par exemple dans ces nuits du 5 de chaque mois, où je monte ma faction de quatre à six heures du matin sur la tour Octogone qui donne sur la mer.

— Merci! dit Gabriel, en serrant la main de Pierre de façon à lui prouver qu'il avait compris.

— Quant à ces armes que vous vous étonniez de me voir faire en si grande quantité, reprit Pierre, je me repens, en effet, d'en avoir chez moi un tel nombre : car, enfin, si Calais était assiégé quelque jour, le parti qui tient encore pour la France parmi nous pourrait s'emparer de ces armes, et faire, dans le sein même de la ville, une diversion dangereuse.

— C'est vrai! dit Gabriel en serrant plus fort encore la main du brave citoyen

— Là-dessus, je vous souhaite bon voyage et bonne chance, monsieur d'Exmès, reprit Pierre. Adieu et à bientôt!

— A bientôt! dit Gabriel.

Il se retourna et salua une dernière fois de la main, Pierre debout sur le seuil, Jean, la tête penchée à la fenêtre du premier étage, et même Babette qui le regardait aussi partir derrière un rideau du second.

Puis il donna de l'éperon à son cheval, et s'éloigna au galop.

Des ordres avaient été envoyés par lord Wentworth à la porte de Calais; car on ne fit nulle difficulté pour laisser passer le prisonnier, qui se trouva bientôt sur la route de Paris, seul avec ses anxiétés et ses espérances.

Pourrait-il délivrer son père en arrivant à Paris? pourrait-il délivrer Diane en revenant à Calais?

XLIV

SUITE DES TRIBULATIONS DE MARTIN-GUERRE

Les routes de France n'étaient pas plus sûres pour Gabriel de Montgommery que pour son écuyer, et il dut déployer toute l'intelligence et toute l'activité de son esprit, pour éviter les obstacles et les encombres. Encore, malgré toute sa diligence n'arriva-t-il à Paris que le quatrième jour après son départ de Calais.

Mais les périls du chemin préoccupaient peut-être moins Gabriel que son inquiétude touchant le but. Bien qu'il ne fût pas de sa nature fort porté aux songeries, sa marche solitaire le contraignait presque à rêver sans cesse à la captivité de son père et de Diane, aux moyens de délivrer ces êtres chers et sacrés, à la promesse du roi, au parti qu'il faudrait prendre si Henri II manquait à cette promesse. Mais non! Henri II n'était pas pour rien le premier gentilhomme de la chrétienté. L'accomplissement de son serment lui coûtait, et il attendait que Gabriel vint le réclamer pour pardonner au vieux comte rebelle, mais il pardonnerait. Et s'il ne pardonnait pas pourtant?...

Gabriel, quand cette idée désespérante traversait son esprit, comme un poignard eût traversé son cœur : Gabriel donnait de l'éperon à son cheval et portait la main à la garde de son épée...

C'était d'ordinaire la douce et douloureuse pensée de Diane de Castro qui ramenait au calme son âme agitée

Ce fut au milieu de ces incertitudes et de ces angoisses qu'il arriva enfin aux portes de Paris, le matin du quatrième jour Il avait voyagé toute la nuit, et les clartés pâles de l'aube éclairaient à peine la ville, lorsqu'il traversa les rues qui avoisinaient le Louvre.

Il s'arrêta devant la maison royale fermée et endormie, et se demanda s'il devait attendre ou passer outre Mais son impatience s'accommodait mal de l'immobilité. Il résolut d'aller tout de suite jusque chez lui, à la rue des Jardins-Saint-Paul, où il pourrait du moins apprendre quelque chose de ce qu'il souhaitait ou de ce qu'il redoutait.

Sa route le conduisait devant les sinistres tourelles du Châtelet

Il s'arrêta aussi devant la porte fatale. Une sueur froide baignait son front. Son passé et son avenir étaient pourtant là, derrière ces humides murailles. Mais Gabriel n'était pas homme à donner aux émotions une longue partie du temps qu'il pouvait utilement consacrer à agir Il secoua ces sombres pensées et se remit en marche en se disant : Allons!

Lorsqu'il arriva devant son hôtel, qu'il n'avait pas revu depuis si longtemps, une lumière brillait aux vitres de la salle basse. La vigilante Aloyse était debout déjà.

Gabriel frappa en se nommant. Deux minutes après, il était dans les bras de la bonne et digne femme qui lui avait servi de mère.

— Ah! vous voilà donc, monseigneur! vous voilà, mon enfant!

C'est tout ce qu'elle eut la force de dire.

Gabriel, après l'avoir tendrement embrassée, recula d'un pas et la regarda.

Il y avait dans ce profond regard une muette interrogation plus claire que toutes les paroles.

Aussi Aloyse comprit-elle, et cependant elle baissa la tête et ne répondit rien.

— Donc, aucune nouvelle de la cour? demanda alors le vicomte, comme si la révélation contenue dans ce silence ne lui suffisait pas.

— Aucune nouvelle, monseigneur, répondit la nourrice

— Oh! je m'en doutais bien. S'il s'était passé quelque chose d'heureux ou de malheureux, tu me l'aurais crié d'abord dans le premier baiser. Tu ne sais rien?

— Rien, hélas!

— Oui, je conçois, reprit amèrement le jeune homme J'étais prisonnier, mort peut-être! On ne paie pas ses dettes à un prisonnier, encore moins à un mort. Mais me voici vivant et libre, et il faudra bien que l'on compte avec moi; de gré ou de force, il le faudra.

— Oh! prenez garde monseigneur! s'écria Aloyse.

— Ne crains rien, nourrice. Monsieur l'amiral est-il à Paris?

— Oui, monseigneur. Il est venu et il a envoyé ici dix fois pour s'informer de votre retour.

— Bien. Et monsieur de Guise?

— Il est revenu aussi. C'est sur lui que le peuple compte pour réparer les malheurs de la France et les douleurs des citoyens.

— Dieu veuille, reprit Gabriel, qu'il ne trouve pas des douleurs qu'on ne puisse plus réparer!

— Pour madame Diane de Castro, que l'on croyait per-

due, continua Aloyse avec empressement, monsieur le connétable a découvert qu'elle était prisonnière à Calais, et l'on espère l'en tirer bientôt.

— Je le savais, et je l'espère comme eux, dit Gabriel avec un accent singulier. Mais, reprit-il, tu ne me parles pas de ce qui a si longtemps prolongé ma propre captivité, de Martin-Guerre, de son message en retard. Qu'est donc devenu Martin?

— Il est ici, monseigneur, le fainéant, l'imbécile!

— Quoi! ici! Mais depuis quand? que fait-il?

— Il est couché là-haut et il dort, dit Aloyse, qui semblait parler du pauvre Martin avec quelque aigreur. Il se dit un peu malade, sous prétexte qu'on l'a pendu!

— Pendu! s'écria Gabriel. Pour lui voler l'argent de ma rançon, probablement?

— L'argent de votre rançon, monseigneur? Oui, parlez-lui un peu, à ce triple idiot de l'argent de votre rançon! vous verrez ce qu'il vous répondra. Il ne saura pas ce que vous voudrez lui dire. Figurez-vous, monseigneur, qu'il arrive ici tout zélé, tout en hâte, et que, d'après votre lettre, je réunis bien vite et je lui compte dix mille beaux écus sonnants. Il repart tout chaud, sans perdre une minute. Quelques jours après, qui vois-je revenir ici, l'oreille basse et l'air piteux? Mon Martin-Guerre. Il prétend n'avoir pas reçu de moi un rouge denier. Prisonnier lui-même, bien avant la prise de Saint-Quentin, il ignore, dit-il, depuis trois mois, ce que vous êtes devenu. Vous ne l'avez chargé d'aucune mission. Il a été battu, pendu! Il a réussi à s'échapper, et rentre à Paris, pour la première fois depuis la guerre. Voilà les contes que Martin-Guerre nous rabâche, du matin au soir, quand on lui parle de votre rançon.

— Explique-toi, nourrice, dit Gabriel. Martin-Guerre n'a pas pu détourner cet argent, j'en jurerais. Ce n'est pas un malhonnête homme, assurément, et il m'est loyalement dévoué.

— Non, monseigneur, il n'est pas malhonnête homme, mais il est fou, j'en ai peur, fou sans idée et sans souvenir, fou à lier, croyez-moi. Bien qu'il ne soit pas encore méchant, il est dangereux du moins. Enfin, je ne suis pas la seule qui l'aie vu ici! tous vos gens l'accablent de leur témoignage. Il a réellement reçu les dix mille écus. Maître Elyot a même eu quelque peine à me les ramasser si promptement.

— Il faudra pourtant, reprit Gabriel, qu'il réunisse de nouveau au plus vite une somme pareille, voire même une somme plus forte. Mais il ne s'agit pas encore de cela. Voici le grand jour. Je vais au Louvre, je vais parler au roi.

— Quoi! monseigneur, sans prendre une minute de repos! dit Aloyse. En outre, vous ne réfléchissez pas qu'il n'est guère plus de sept heures, et que vous trouveriez fermées les portes qu'on ouvre seulement à neuf.

— C'est juste! dit Gabriel, encore deux heures d'attente! O mon Dieu! donnez-moi la patience d'attendre deux heures, puisque j'ai pu attendre deux mois. Mais du moins, reprit-il, je puis trouver monsieur de Coligny et monsieur de Guise.

— Non, car ils sont vraisemblablement au Louvre, dit Aloyse. D'ailleurs, le roi ne reçoit pas avant midi, et vous ne pourriez le voir plus tôt, je le crains. Vous aurez donc trois heures pour entretenir monsieur l'amiral et monseigneur le lieutenant général du royaume. C'est, vous le savez, le nouveau titre dont le roi, dans les circonstances graves où nous sommes, a revêtu monsieur de Guise. En attendant, monseigneur, vous ne me refuserez pas de prendre quelques alimens et de recevoir vos fidèles et anciens serviteurs, qui ont si longtemps langui après votre retour.

Dans le même moment, et comme pour occuper en effet et distraire la douloureuse attente du jeune homme, Martin-Guerre, averti sans doute de l'arrivée de son maître, se précipita dans la chambre, plus pâle encore de joie que des suites de sa souffrance.

— Quoi, c'est vous! quoi! vous voilà, monseigneur, s'écria-t-il. Oh! quel bonheur!

Mais Gabriel accueillit assez froidement les transports du pauvre écuyer.

— Si je suis heureusement arrivé, Martin, lui dit-il, convenez que ce n'est pas de votre faute, et que vous avez fait tout pour me laisser à jamais prisonnier!

— Allons! vous aussi, monseigneur, dit Martin avec consternation. Vous aussi, au lieu de me justifier du premier mot, comme je l'espérais, vous allez m'accuser d'avoir touché les dix mille écus. Qui sait? vous direz peut-être même que vous m'aviez chargé de les recevoir et de vous les rapporter?

— Mais sans doute, reprit Gabriel stupéfait.

— Ainsi, repartit le pauvre écuyer d'une voix sourde, vous me jugez capable, moi Martin-Guerre, de m'être approprié lâchement un argent qui ne m'appartenait pas, un argent destiné à payer la liberté de mon maître?

— Non, Martin, non, reprit vivement Gabriel, touché de l'accent de son loyal serviteur, mes soupçons, je te le jure, n'ont jamais été jusqu'à douter de ta probité, et nous le disions à l'instant même avec Aloyse. Mais on a pu te prendre cette somme, tu as pu la perdre sur le chemin en venant me rejoindre.

— En venant vous rejoindre, répéta Martin. Mais où, monseigneur. Depuis notre première sortie de Saint-Quentin, que Dieu me foudroie si je sais où vous avez été! Où allais-je vous rejoindre?

— A Calais, Martin. Quelque légère et folle que soit ta tête, il est impossible que tu aies oublié Calais!

— Comment oublierais-je en effet ce que je n'ai jamais connu, dit tranquillement Martin-Guerre.

— Mais, malheureux, peux-tu te renier à ce point! s'écria Gabriel.

Il dit tout bas quelques mots à la nourrice qui sortit. S'approchant alors de Martin:

— Et Babette? ingrat! lui dit-il.

— Babette! quelle Babette? demanda l'écuyer stupéfait.

— Mais celle que tu as séduite, indigne.

— Ah! bon! Gudule! dit Martin, vous vous trompez de nom. Ce n'est pas Babette, c'est Gudule, monseigneur. Ah! oui, la pauvre fille! mais franchement je ne l'ai pas séduite, elle s'est séduite toute seule, je vous jure.

— Quoi! une autre encore! reprit Gabriel. Mais celle-là, je ne la connais pas, et quoi qu'il en soit, elle ne peut être aussi à plaindre que Babette Peuquoy.

Martin-Guerre n'osait pas s'impatienter; mais s'il eût été du rang du vicomte, il n'y eût pas manqué, certes.

—Tenez, monseigneur, ils disent tous ici que je suis fou, et, à force de me l'entendre dire, je crois, par saint Martin! que je le deviendrai. Pourtant, j'ai bien encore ma raison et ma mémoire, que diable! et au besoin, monseigneur, quoique j'aie eu à subir des épreuves multipliées et des malheurs... pour deux, cependant, au besoin, je vous raconterais de point en point ce qui m'est arrivé depuis trois mois, depuis que je vous ai quitté. Au moins, ajouta-t-il, ce que je me rappelle... pour ma part!

— Je serais curieux en effet, dit Gabriel, de savoir comment tu vas expliquer ton étrange conduite.

— Eh bien! monseigneur, quand, au sortir de Saint-Quentin, pour aller quérir les secours de monsieur de Vaulpergues, nous eûmes pris chacun notre route, comme vous devez vous en souvenir, ce que vous aviez prévu arriva. Je tombai entre les mains des ennemis. Je voulais, selon vos recommandations, payer d'audace; mais, chose étrange! les ennemis me reconnurent. J'étais déjà leur prisonnier.

— Allons! interrompit Gabriel, voilà déjà que tu divagues!

— Oh! monseigneur, reprit Martin, je vous en conjure en grâce, laissez-moi raconter ce que je sais comme je le sais. J'ai assez de peine à m'y reconnaître! vous me critiquerez après. Du moment où les ennemis me reconnaissaient, monseigneur, j'avoue que je me résignai; car je savais, et, au fond, vous savez bien comme moi, monseigneur, que je suis deux, et que, sans m'en prévenir, mon autre moi fait souvent des siennes. Donc, *nous* acceptâmes notre sort; car dorénavant je veux parler de moi, de nous, dis-je, au pluriel. Gudule, une gentille Flamande que nous avions enlevée, nous reconnut aussi; ce qui nous valut, par parenthèse, des grêles de coups. Il n'y a vraiment que nous qui ne nous reconnaissions pas. Vous raconter toutes les misères qui suivirent, et au pouvoir de combien de maîtres, tous embellis de patois différens, votre malheureux écuyer tomba successivement, ce serait trop long, monseigneur.

— Oui, abrège tes condoléances, dit Gabriel.

— J'en passe et des pires. Mon numéro 2 s'était déjà échappé une fois, et on m'avait éreinté pour sa peine. Mon numéro 1, celui dont j'ai conscience et dont je vous narre le martyre, parvint à s'échapper de nouveau, mais eut la sottise de se faire reprendre, et on me laissa pour mort sur la place. N'importe! je pris une troisième fois la fuite! Mais, rattrapé une troisième fois par une double trahison, celle du vin et celle d'un passant, je voulus faire un coup de tête, et gourmai mes estafiers avec la fureur du désespoir et de l'ivresse. Pour le coup, après m'avoir bafoué et tourmenté toute la nuit de la façon la plus barbare, mes bourreaux me pendirent vers le matin.

— Ils te pendirent! s'écria Gabriel jugeant que la monomanie de son écuyer le reprenait sans doute. Ils te pendirent, Martin! qu'entends-tu par là?

— J'entends, monseigneur, qu'ils me hissèrent entre ciel et terre au bout d'une corde de chanvre solidement attachée à un gibet, autrement dit potence. Ce qui, dans toutes les langues et patois dont on m'a écorché les oreilles, s'appelle vulgairement pendre, monseigneur! Est-ce clair cela?

— Pas trop, Martin, car enfin pour un pendu...

— Je me porte assez bien monseigneur, c'est un fait; mais vous ne savez pas la fin de l'histoire. Ma douleur et la rage quand je me vis pendre, firent que je perdis à peu près connaissance. Quand je revins à moi, j'étais étendu sur l'herbe fraîche avec ma corde coupée autour du cou. Quelque voyageur passant par la route avait-il voulu, touché de ma position, délivrer le gibet de son fruit humain? C'est ce que ma misanthropie actuelle me défend de croire. J'imagine plutôt qu'un filou aura souhaité me dépouiller et coupé la corde pour fouiller mes poches à son aise. C'est ce que ma bague nuptiale et mes papiers enlevés m'autorisent, je pense, à affirmer, sans trop faire de tort à la race humaine. Toujours est-il que j'avais été détaché à temps, et que, malgré mon cou un peu disloqué, je pus m'enfuir une quatrième fois à travers bois et champs, me cachant le jour, m'avançant la nuit avec précaution, vivant de racines et d'herbes sauvages, une détestable nourriture, à laquelle les bestiaux doivent avoir bien de la peine à s'accoutumer. Enfin, après m'être égaré cent fois, j'ai pu, au bout de quinze jours, revoir Paris et cette maison où je suis arrivé depuis douze jours, et où j'ai été reçu plus médiocrement que je ne m'y attendais après tant d'épreuves. Voilà mon histoire, monseigneur.

— Eh bien! moi, dit Gabriel, en regard de cette histoire, je pourrais bien t'en raconter une autre une entièrement différente que je t'ai vu accomplir sous mes yeux.

— L'histoire de mon numéro 2, monseigneur? dit tranquillement Martin. Ma foi! monseigneur, s'il n'y a pas d'indiscrétion, et si vous aviez cette bonté de m'en toucher deux mots, je serais assez curieux de la connaître.

— Railles-tu, coquin? dit Gabriel.

— Oh! monseigneur connaît mon profond respect! Mais chose singulière! cet autre moi-même m'a causé bien des embarras, n'est-il pas vrai? il m'a fourré dans de cruelles passes! Eh bien! malgré cela, je ne sais pas, je m'intéresse à lui! je crois, ma parole d'honneur! que j'aurais à la fin la faiblesse de l'aimer, le drôle!

— Le drôle, en effet!... dit Gabriel.

Il allait entamer peut-être le récit des méfaits d'Arnauld du Thill; mais il fut interrompu par sa nourrice qui rentra suivie d'un homme en habit de paysan.

— Qu'est-ce encore que ceci? dit Aloyse. Voici un homme qui se prétend envoyé ici pour nous annoncer votre mort, Martin-Guerre!

XLV

OÙ LA VERTU DE MARTIN-GUERRE COMMENCE A SE RÉHABILITER

— Ma mort? s'écria Martin-Guerre pâlissant aux terribles paroles de dame Aloyse.

— Ah! Jésus Dieu! s'écria de son côté le paysan dès qu'il eut dévisagé l'écuyer.

— Mon autre moi serait-il mort? bonté divine! reprit Martin. N'aurais-je plus d'existence de rechange? Bah! au fond, avec la réflexion, j'en serai bien un peu fâché, mais cependant assez content. Parle, toi, l'ami, parle, ajouta-t-il en s'adressant au paysan ébahi.

— Ah! maître, reprit ce dernier quand il eut bien regardé et touché Martin, comment se fait-il que je vous retrouve arrivé avant moi? Je vous jure pourtant, maître, que je me suis dépêché autant qu'homme puisse dépêcher, pour faire votre commission et gagner vos dix écus; et, à moins que vous n'ayez pris un cheval, il est absolument impossible, maître, que vous m'ayez dépassé sur la route, ou j'aurais dû, en tout cas, vous revoir.

— Ah çà! mais mon brave, je ne t'ai jamais vu, moi! dit Martin-Guerre, et tu me parles comme si tu me connaissais.

— Si je vous connais! dit le paysan stupéfait; ce n'est pas vous peut-être qui m'avez donné la commission de venir dire ici que M. Martin-Guerre était mort pendu?

— Comment! mais Martin-Guerre, c'est moi, dit Martin-Guerre.

— Vous? impossible! est-ce que vous auriez pu annoncer votre propre pendaison? reprit le paysan.

— Mais pourquoi, où et quand t'ai-je annoncé de pareilles atrocités? demanda Martin.

— Il faut donc tout dire à cette heure? dit le paysan.

— Oui, tout.

— Malgré la frime que vous m'avez recommandée?

— Malgré la frime.

— Eh bien, alors, puisque vous avez si peu de mémoire, je vas tout dire, tant pis pour vous si vous m'y forcez! Il y a de cela six jours, au matin, j'étais en train de sarcler mon champ...

— Où est-il d'abord, ton champ? demanda Martin.

— Est-ce la vérité vraie qu'il faut répondre, mon maître? dit le paysan.

— Eh! sans doute, animal!

— Pour lors, mon champ est derrière Montargis, là! Je travaillais, vous vîntes à passer sur la route, un sac de voyage sur le dos.

— Eh! l'ami, que fais-tu là? C'est vous qui parlez.

— Je sarcle, notre maître. C'est moi qui réponds.

— Combien cela te rapporte-t-il, ce métier-là?

— Bon an mal an, quatre sols par jour.

— Veux-tu gagner vingt écus en deux semaines?

— Oh! oh!

— Je te demande oui ou non.

— Oui da.

— Eh bien! tu vas partir sur-le-champ pour Paris. En marchant bien, tu y seras au plus tard dans cinq ou six jours; tu demanderas la rue des Jardins-Saint-Paul et l'hôtel du vicomte d'Exmès. C'est à cet hôtel que je t'envoie. Le vicomte n'y sera pas; mais tu trouveras la dame Aloyse, une bonne femme, sa nourrice; et voici ce que tu lui diras. Écoute bien. Tu lui diras: J'arrive de Noyon... Tu comprends? Pas de Montargis, de Noyon. J'arrive de Noyon, où quelqu'un de votre connaissance a été pendu, il y a quinze jours. Ce quelqu'un s'appelle Martin-Guerre. Retiens bien ce nom: Martin-Guerre. On a pendu Martin-Guerre après l'avoir dépouillé de l'argent qu'il portait, de peur qu'il ne s'allât plaindre. Mais, avant d'être conduit au gibet, Martin-Guerre a eu le temps de me charger de venir vous prévenir de ce malheur, afin, m'a-t-il dit, que vous puissiez ramasser une nouvelle rançon à son maître. Il m'a promis que pour ma peine vous me compteriez dix écus. Je l'ai vu pendre, et je suis venu.

— Voilà ce que tu diras à la bonne femme. As-tu compris? m'avez-vous demandé.

— Oui, maître, ai-je répondu; seulement, vous aviez dit vingt écus, d'abord, et vous ne dites plus que dix.

— Imbécile! fîtes-vous, voilà d'avance les dix autres.

— A la bonne heure! fis-je. Mais si la bonne femme Aloyse me demande comment était fait ce monsieur Martin-Guerre que je n'ai jamais vu et que je dois avoir vu?

— Regarde-moi.

— Je vous regarde.

— Eh bien! tu peindras Martin-Guerre comme si c'était moi-même.

— C'est étrange! murmura Gabriel, qui écoutait le narrateur avec une attention profonde.

— Maintenant, reprit le paysan, je suis venu, mon maître, prêt à répéter ma leçon comme vous me l'avez apprise à deux fois et presque par cœur, et je vous retrouve ici avant moi! Il est bien vrai que j'ai flané en route et rogné dans les cabarets du chemin vos dix écus, dans l'espérance de toucher bientôt les dix autres. Mais enfin je n'ai eu garde de dépasser le terme que vous m'aviez fixé. Vous m'aviez donné les six jours, et il y a précisément six jours aujourd'hui que j'ai quitté Montargis.

— Six jours! dit Martin-Guerre mélancolique et rêveur. J'ai passé à Montargis il y a six jours! j'étais, il y a six jours, sur la route de mon pays! Ton récit est extrêmement vraisemblable, l'ami, continua-t-il, et je le crois vrai.

— Mais non! interrompit vivement Aloyse; cet homme est évidemment un menteur, au contraire, puisqu'il prétend vous avoir parlé à Montargis il y a six jours, et que, depuis douze jours, vous n'êtes pas sorti de ce logis.

— C'est juste, dit Martin. Pourtant, mon numéro 2...

— Et puis, reprit la nourrice, il n'y a pas quinze jours que vous avez été pendu à Noyon; d'après vos dires mêmes, il y un mois.

— C'est certain, repartit l'écuyer, et c'est justement aujourd'hui le quantième, j'y pensais en m'éveillant. Cependant, mon autre moi-même...

— Balivernes! s'écria la nourrice.

— Non pas, dit Gabriel intervenant, cet homme nous met, je le crois, sur la voie de la vérité.

— Oh! mon bon seigneur, vous ne vous trompez pas, dit le paysan. Aurai-je les dix écus?

— Oui, dit Gabriel, mais vous nous laisserez votre nom et votre adresse. Nous aurons peut-être quelque jour besoin de votre témoignage. Je commence, à travers des soupçons encore obscurs, à entrevoir bien des crimes.

— Cependant, monseigneur... voulut objecter Martin.

— En voilà assez là-dessus, interrompit Gabriel. Tu veilleras, ma bonne Aloyse, à ce que ce brave homme s'en aille satisfait. Cette affaire-ci aura son heure. Mais, tu le sais, ajouta-t-il en baissant la voix, avant de punir la trahison envers l'écuyer, j'ai peut-être à venger la trahison envers le maître.

— Hélas! murmura Aloyse.

— Voilà huit heures, reprit Gabriel. Je ne verrai nos gens qu'au retour, car je veux me trouver à l'ouverture des portes du Louvre; si je ne puis approcher le roi qu'à

midi, je m'entretiendrai au moins avec l'amiral et monsieur de Guise.

— Et après avoir vu le roi, vous reviendrez ici sur-le-champ, n'est-ce pas? demanda Aloyse.

— Sur-le-champ, et tranquillise-toi, bonne nourrice. Quelque chose me dit que je sortirai vainqueur de tous ces ténébreux obstacles que l'intrigue et l'audace accumulent autour de moi.

— Oh! oui, si Dieu entend ma prière ardente, cela sera! dit Aloyse.

— Je pars, reprit Gabriel. Reste, Martin, il faut que je sois seul. Va, nous te justifierons et nous te délivrerons, ami. Mais, vois-tu, j'ai une autre justification et une autre délivrance à accomplir avant tout. A bientôt, Martin; au revoir, nourrice.

Tous deux baisèrent les mains que leur tendait le jeune homme. Puis il sortit, seul, à pied, enveloppé d'un grand manteau, et prit, grave et fier, le chemin du Louvre.

— Hélas! pensa la nourrice, voilà comme j'ai vu une fois partir son père, qui depuis n'est pas revenu.

Au moment où Gabriel, après avoir dépassé le Pont-au-Change, continuait sa route le long de la Grève, il remarqua de loin un homme couvert aussi d'un grand manteau, mais plus grossier et plus soigneusement fermé que le sien. De plus, cet homme s'efforçait de dérober les traits de son visage sous les larges rebords de son chapeau.

Gabriel, bien qu'il eût cru d'abord distinguer vaguement la tournure d'une personne amie, passait cependant son chemin. Mais l'inconnu, à l'aspect du vicomte d'Exmès, fit un mouvement, parut hésiter, puis enfin s'arrêtant tout à fait. — Gabriel! mon ami! dit-il avec précaution.

Il se découvrit à demi la figure, et Gabriel vit qu'il ne s'était pas trompé.

— Monsieur de Coligny! s'écria-t-il sans toutefois élever la voix. Vous à cette place! à cette heure!

— Chut! fit l'amiral. Je vous avoue que je ne voudrais pas être en ce moment reconnu, épié, suivi. Mais en vous voyant, mon ami, après une si longue séparation et tant d'inquiétude sur votre compte, je n'ai pu résister au besoin de vous appeler et de vous serrer la main. Depuis quand donc êtes-vous à Paris?

— De ce matin même, dit Gabriel, et j'allais avant tout vous voir au Louvre.

— Eh bien! si vous n'êtes pas trop pressé, reprit l'amiral, faites quelques pas avec moi de mon côté. Vous me direz ce que vous étiez devenu pendant cette longue absence.

— Je vous dirai tout ce que je puis vous dire comme au plus loyal et au plus dévoué des amis, répondit Gabriel. Néanmoins, veuillez d'abord, monsieur l'amiral, me permettre une question sur un point qui m'intéresse plus que tout au monde.

— Je prévois cette question, dit l'amiral. Mais ne devez-vous pas, ami, prévoir aussi ma réponse? Vous allez me demander, n'est-il pas vrai, si j'ai tenu la promesse que je vous avais faite? si j'ai raconté au roi la part glorieuse et efficace que vous aviez prise à la défense de Saint-Quentin?

— Non, monsieur l'amiral, reprit le vicomte d'Exmès, ce n'est pas cela, en vérité! que j'allais vous demander; car je vous connais, j'ai appris à me fier à votre parole, et je suis bien sûr que votre premier soin, à votre retour ici, a été de remplir votre engagement et de déclarer généreusement au roi, au roi lui seul, que j'avais été pour quelque chose dans la résistance de Saint-Quentin. Vous avez même dû, je le crois, exagérer à Sa Majesté mes quelques services. Oui, monsieur, cela je le savais d'avance. Mais ce que j'ignore et ce qu'il m'importe de savoir pourtant, c'est ce que Henri II a répondu à vos bonnes paroles.

— Hélas Gabriel, dit l'amiral, Henri II n'a répondu qu'en m'interrogeant sur ce que vous étiez devenu. J'étais assez embarrassé de le lui dire. La lettre que vous aviez laissée pour moi en quittant Calais n'était guère explicite et me rappelait seulement ma promesse. J'ai répondu au roi qu'à coup sûr vous n'aviez pas succombé, mais que, selon toutes les probabilités, vous aviez été fait prisonnier, et que, par délicatesse, vous n'aviez pas voulu m'en instruire.

— Et le roi alors?.. demanda Gabriel.

— Le roi, mon ami, a dit: — C'est bien! Et un sourire de satisfaction a effleuré ses lèvres. Puis, comme j'insistais sur le mérite de vos faits d'armes et sur les obligations que vous avaient le roi et la France. — En voilà assez là-dessus, a repris Henri II, et, changeant impérieusement le sujet de la conversation, il m'a contraint à parler d'autre chose.

— Oui, c'est bien ce que je présumais! dit Gabriel avec ironie.

— Ami, du courage! reprit l'amiral. Vous vous rappelez que, dès Saint-Quentin, je vous avais prévenu qu'il ne fallait pas compter sur la reconnaissance des grands de ce monde.

— Oh! mais, dit Gabriel d'un air menaçant, le roi a bien pu vouloir oublier, alors qu'il m'espérait captif ou mort. Mais quand je viendrai tantôt lui rappeler mes droits en face, il faudra bien qu'il se souvienne!

— Et s'il persiste à manquer de mémoire? demanda monsieur de Coligny.

— Monsieur l'amiral, dit Gabriel, quand on a subi quelque offense, on s'adresse au roi, qui vous fait justice. Quand le roi lui-même est l'offenseur, on n'a plus besoin de s'adresser qu'à Dieu, qui vous venge.

— D'ailleurs, reprit l'amiral, j'imagine que, s'il le fallait, vous vous feriez volontiers l'instrument de la vengeance divine?

— Vous l'avez dit, monsieur.

— Eh bien! reprit Coligny, c'est peut-être ici le lieu et le moment de vous rappeler une conversation que nous eûmes ensemble sur la religion des opprimés, et où je vous parlai d'un moyen sûr de punir les rois, tout en servant la vérité.

— Oh! j'ai cet entretien présent à la pensée, dit Gabriel; la mémoire ne me fait pas défaut, à moi! J'aurai peut-être recours à votre moyen, monsieur, sinon contre Henri II lui-même, du moins contre ses successeurs, puisque ce moyen est bon contre tous les rois.

— Cela étant, reprit l'amiral, pouvez-vous en ce moment me donner une heure?

— Le roi ne reçoit qu'à midi. Mon temps vous appartient jusque-là.

— Venez donc avec moi là où je vais, dit l'amiral. Vous êtes gentilhomme, et j'ai vu votre caractère à l'épreuve, je ne vous demande donc pas de serment. Promettez-moi simplement de garder un secret inviolable sur les personnes que vous allez voir et les choses que vous allez entendre.

— Je vous promets un silence absolu, dit Gabriel.

— Suivez-moi donc, reprit l'amiral, et, si vous essuyez au Louvre quelque injustice, vous aurez du moins d'avance entre les mains votre revanche. Suivez-moi.

Coligny et Gabriel traversèrent le Pont-au-Change et la Cité, et s'engagèrent ensemble dans les ruelles tortueuses qui avoisinaient alors la rue Saint-Jacques.

XLVI

UN PHILOSOPHE ET UN SOLDAT

Coligny s'arrêta, au commencement de la rue Saint-Jacques, devant la porte basse d'une maison de pauvre apparence. Il frappa, un guichet s'ouvrit d'abord, puis la porte, quand un gardien invisible eut reconnu l'amiral.

Gabriel, à la suite de son noble guide, traversa une longue allée noire, et gravit les trois étages d'un escalier vermoulu. Lorsqu'ils furent arrivés presque au grenier, à la porte de la chambre la plus haute et la plus misérable de la maison, Coligny frappa trois coups contre cette porte, non avec la main, mais avec le pied. On ouvrit, et ils entrèrent.

Ils entrèrent dans une chambre assez grande, mais triste et nue. Deux étroites fenêtres, l'une sur la rue Saint-Jacques, l'autre sur une arrière-cour, ne l'éclairaient que d'une lueur sombre. Pour tous meubles, il n'y avait là que quatre escabeaux et une table de chêne aux pieds tors.

A l'entrée de l'amiral, deux hommes qui paraissaient l'attendre vinrent à sa rencontre. Un troisième resta discrètement à l'écart, debout devant la croisée de la rue, et fit seulement de loin un profond salut à Coligny.

— Théodore, et vous, capitaine, dit l'amiral aux deux hommes qui l'avaient reçu, je vous amène et vous présente un ami, ami sinon dans le passé ou le présent, du moins, je le crois, dans l'avenir.

Les deux inconnus s'inclinèrent en silence devant le vicomte d'Exmès. Puis, le plus jeune, celui qui se nommait Théodore, se mit à parler à voix basse à Coligny avec vivacité. Gabriel s'éloigna un peu pour les laisser plus libres, et put alors examiner à son aise ceux à qui l'amiral venait de le présenter et dont il ignorait encore les noms.

Le capitaine avait les traits accentués et l'allure décidée d'un homme de résolution et d'action. Il était grand, brun et nerveux. On n'avait pas besoin d'être un observateur pour lire l'audace sur son front, l'ardeur dans ses yeux, l'énergique volonté aux plis de ses lèvres serrées.

Le compagnon de cet aventurier hautain ressemblait plutôt à un courtisan: c'était un gracieux cavalier, à la figure ronde et gaie, au regard fin, aux gestes élégants et faciles. Son costume, conforme aux lois de la mode la plus récente, contrastait singulièrement avec le vêtement, simple jusqu'à l'austérité, du capitaine.

Pour le troisième personnage, qui était resté debout et

séparé du groupe des autres, malgré son attitude réservée sa puissante physionomie attirait d'abord l'attention ; l'ampleur de son front, la netteté et la profondeur de son coup d'œil indiquaient assez aux moins clairvoyans l'homme de pensée, et, disons-le tout de suite, l'homme de génie.

Cependant Coligny, après avoir échangé quelques paroles avec son ami, se rapprocha de Gabriel.

— Je vous demande pardon, lui dit-il, mais je ne suis pas le seul maître ici, et j'ai dû consulter mes frères avant de vous révéler où vous êtes, et en compagnie de qui vous êtes.

— Et maintenant puis-je le savoir? demanda Gabriel.

— Vous le pouvez, ami.

— Où suis-je donc.

— Dans la pauvre chambre où le fils du tonnelier de Noyon, où Jean Calvin a tenu les premières réunions secrètes des réformés, et d'où il a failli sortir pour marcher au bûcher de l'Estrapade. Mais il est aujourd'hui triomphant et tout-puissant à Genève ; les rois de ce monde comptent avec lui, et son seul souvenir suffit à faire resplendir les murs humides de ce taudis plus que les arabesques d'or du Louvre.

Gabriel en effet, à ce nom déjà grand de Calvin, se découvrit. Bien que l'impétueux jeune homme ne se fût guère occupé jusque-là de questions de religion ou de morale, cependant il n'eût pas été de son siècle si la vie austère et laborieuse, le caractère sublime et terrible, les doctrines hardies et absolues du législateur de la réforme, n'eussent préoccupé plus d'une fois son esprit.

Il reprit toutefois avec assez de calme :

— Et quels sont ceux qui m'entourent dans la chambre vénérée du maître?

— Ses disciples, répondit l'amiral : Théodore de Bèze, sa plume ; La Renaudie, son épée.

Gabriel salua l'élégant écrivain qui devait être l'historien des églises réformées, et l'aventureux capitaine qui devait être le fauteur du Tumulte d'Amboise.

Théodore de Bèze rendit à Gabriel son salut avec la grâce courtoise qui lui était habituelle, et, prenant à son tour la parole :

— Monsieur le vicomte d'Exmès, lui dit-il en souriant, bien que vous ayez été introduit ici avec quelques précautions, ne nous regardez pas, je vous prie, comme de trop dangereux et ténébreux conspirateurs. Je me hâte de vous déclarer que, si les principaux de la religion se réunissent en secret dans cette maison trois fois par semaine, c'est uniquement pour se communiquer les nouvelles de la réforme, et pour recevoir soit les néophytes qui, partageant nos principes, demandent à partager nos périls, soit ceux que, pour leur mérite personnel, nous serions jaloux de gagner à notre cause. Nous remercions l'amiral de vous avoir conduit ici, monsieur le vicomte ; car vous êtes certes de ces derniers.

— Et, moi, messieurs, je suis des autres, dit en s'avançant d'un air simple et modeste l'inconnu qui était resté jusque-là à l'écart. Je suis un de ces humbles songeurs que la lumière de vos idées attire dans leur ombre, et qui voudraient s'en rapprocher.

— Mais vous ne tarderez pas, Ambroise, à compter entre les plus illustres de nos frères, dit alors La Renaudie. Oui, messieurs, continua-t-il en s'adressant à Coligny et à de Bèze, celui que je vous présente, un praticien encore obscur, c'est vrai, encore jeune, comme vous le voyez, sera pourtant, j'en réponds, une des gloires de la religion, car il travaille et pense beaucoup ; et, puisqu'il vient de lui-même à nous, il faut nous réjouir, car nous citerons bientôt avec orgueil parmi les nôtres le chirurgien Ambroise Paré.

— Oh ! monsieur le capitaine ! se récria Ambroise.

— Par qui maître Ambroise Paré a-t-il été instruit? demanda Théodore de Bèze.

— Par le ministre Chaudieu, qui m'a fait connaître monsieur de La Renaudie, répondit Ambroise.

— Et avez-vous abjuré déjà solennellement?

— Pas encore, répondit le chirurgien. Je veux être sincère et ne m'engager qu'en connaissance de cause. Or, je conserve quelques doutes, je l'avoue ; et, pour que je me donne sans retour et sans réserve, certains points me sont trop obscurs encore. C'est pour les éclaircir que j'ai souhaité connaître les chefs des réformés, et que j'irais, s'il le fallait, à Calvin lui-même ; car la vérité et la liberté sont mes passions.

— Bien dit ! s'écria, l'amiral, et, soyez tranquille, maître, nul de nous n'aurait garde de vouloir porter atteinte à votre rare et fière indépendance d'esprit.

— Que vous disais-je? reprit La Renaudie triomphant. Ne sera-ce pas là pour notre foi une précieuse conquête? J'ai vu Ambroise Paré dans sa *librairie*, je l'ai vu au chevet des malades, je l'ai vu même sur les champs de bataille, et partout, devant les erreurs et les préjugés comme devant les blessures et les maladies des hommes, il est ainsi, calme, froid, supérieur, maître des autres et de lui-même.

Gabriel reprit ici, tout ému de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait :

— Qu'on me permette de dire un mot : je sais maintenant où je suis, et je devine pour quels motifs mon généreux ami, monsieur de Coligny, m'a amené dans cette maison, où se réunissent ceux que le roi Henri II appelle des hérétiques, et considère comme ses mortels ennemis. Mais j'ai certainement plus besoin d'être instruit que maître Ambroise Paré. Comme lui, j'ai beaucoup agi peut-être, mais je n'ai guère réfléchi, hélas ! et il rendrait service à un nouveau venu dans toutes ces idées nouvelles, s'il voulait lui apprendre quelles raisons ou quels intérêts ont acquis au parti de la réforme sa noble intelligence.

— Ce ne sont pas des intérêts, répondit Ambroise Paré ; car, pour réussir dans mon état de chirurgien, mon intérêt serait de m'attacher aux croyances de la cour et des princes. Ce ne sont pas des intérêts, monsieur le vicomte, mais ce sont, comme vous le disiez, des raisons ; et, si les éminens personnages devant qui j'élève la voix m'y autorisent, je vous ferai comprendre ces raisons en deux mots.

— Parlez ! parlez ! dirent à la fois Coligny, La Renaudie et Théodore de Bèze.

— J'abrégerai, reprit Ambroise, mon temps ne m'appartient pas. Sachez d'abord que j'ai voulu dégager l'idée de la réforme de toutes les théories et de toutes les formules. Ces broussailles une fois écartées, voici les principes qui me sont apparus et pour lesquels je me soumettrais assurément à toutes les persécutions.

Gabriel écoutait avec une admiration qu'il ne cherchait pas à cacher, ce confesseur désintéressé de la vérité.

Ambroise Paré poursuivit :

— Les pouvoirs religieux et politiques, l'église et la royauté ont jusqu'ici substitué leur règle et leur loi à la volonté et à la raison de l'individu. Le prêtre dit à chaque homme : crois ceci, et le prince : fais ceci. Or, les choses ont pu durer de cette façon tant que les esprits étaient enfans encore et avaient besoin de s'appuyer sur cette discipline pour marcher dans la vie. Mais, à cette heure, nous nous sentons forts : donc nous le sommes. Et cependant, le prince et le prêtre, l'église et le roi, ne veulent pas se départir de l'autorité qui est devenue pour eux une habitude. C'est contre cet anachronisme d'iniquité que *proteste*, selon moi, la réforme. Que toute âme dorénavant puisse examiner sa croyance et raisonner sa soumission, c'est là, ce me semble, que doit tendre la rénovation à laquelle nous consacrons nos efforts. Est-ce que je me trompe, messieurs?

— Non, mais vous allez bien loin et bien avant, dit Théodore de Bèze, et cette audace de mêler aux questions morales les choses politiques...

— Ah ! c'est justement cette audace-là qui me plaît à moi ! interrompit Gabriel.

— Eh ! ce n'est pas de l'audace, mais de la logique ! reprit Ambroise Paré. Pourquoi ce qui est équitable dans l'Eglise ne le serait-il pas dans l'Etat? Ce que vous admettez pour la pensée, comment le repousseriez-vous pour l'action?

— Il y a bien des révoltes dans les paroles hardies que vous avez prononcées, maître, s'écria Coligny pensif.

— Des révoltes? reprit tranquillement Ambroise. Oh ! moi, je dis tout de suite des révolutions.

Les trois réformés s'entre-regardèrent avec surprise.

Cet homme est plus fort encore que nous ne le supposions, semblait signifier ce regard.

Pour Gabriel, il n'oubliait pas l'éternelle pensée de sa vie, mais il y rapportait ce qu'il venait d'entendre, et il songeait.

Théodore de Bèze dit vivement à l'audacieux chirurgien :

— Il faut absolument que vous soyez des nôtres. Que demandez-vous?

— Rien que la faveur de vous entretenir quelquefois, et de soumettre à vos lumières les quelques difficultés qui m'arrêtent encore

— Vous aurez plus, dit Théodore de Bèze, vous correspondrez directement avec Calvin.

— Un tel honneur à moi? s'écria Ambroise Paré rougissant de joie.

— Oui, il faut que vous le connaissiez et qu'il vous connaisse, repartit l'amiral. Un disciple comme vous réclame un maître comme lui. Vous remettrez vos lettres à votre ami La Renaudie, et nous nous chargerons de les faire parvenir à Genève. C'est nous aussi qui vous rendrons les réponses. Elles ne se feront pas attendre. Vous avez entendu parler de la prodigieuse activité de Calvin ; vous serez content.

— Ah ! dit Ambroise Paré, vous me récompensez avant que j'aie rien fait. Comment donc ai-je mérité tant de faveur?

— En étant ce que vous êtes, ami, dit La Renaudie. Je savais bien que vous les séduiriez du premier coup.

— Oh ! merci, merci mille fois ! reprit Ambroise. Mais, continua-t-il, il faut malheureusement que je vous quitte. Il y a tant de souffrances qui m'attendent !

— Allez ! allez ! dit Théodore de Bèze, vos motifs sont

trop sacrés pour que nous voulions vous retenir. Allez! faites le bien comme vous pensez le vrai.

— Mais, en nous quittant, reprit Coligny, répétez-vous bien que vous quittez des amis, et, comme nous le disons de ceux de notre religion, des frères.

Ils prirent ainsi cordialement congé de lui, et Gabriel, en lui serrant la main avec chaleur, s'unit à ce témoignage d'amitié.

Ambroise Paré sortit, la joie et la fierté au cœur.

— Une âme vraiment d'élite! s'écria Théodore de Bèze.

— Quelle haine du lieu commun! reprit La Renaudie.

— Et quel dévouement sans calcul et sans arrière-pensée à la cause de l'humanité? dit Coligny.

— Hélas! reprit Gabriel, comme à côté de cette abnégation mon égoïsme doit vous paraître mesquin, monsieur l'amiral! Je ne subordonne pas, moi, comme Ambroise Paré, les faits et les personnes aux idées et aux principes, mais, au contraire, les principes et les idées aux personnes et aux faits. La Réforme, vous ne le savez que trop, ne serait pas pour moi un but, mais un moyen. Dans votre grand combat désintéressé, je combattrais pour mon propre compte. Je le sens, mes motifs sont trop personnels pour que j'ose défendre une cause si pure, et vous ferez très bien de me repousser dès à présent de vos rang comme indigne.

— Vous vous calomniez certainement monsieur d'Exmès, dit Théodore de Bèze. Lors même que vous obéiriez à des vues moins élevées que celles d'Ambroise Paré, les voies de Dieu sont diverses, et l'on ne trouve pas la vérité dans un seul chemin.

— Oui, dit La Renaudie, nous obtenons bien rarement des professions de foi comme celle que vous venez d'entendre, quand nous adressons à ceux que nous voudrions enrôler dans notre parti cette question : Que demandez-vous?

— Eh bien! reprit Gabriel avec un sourire triste, Ambroise Paré, à cette question, a répondu : Je demande si réellement la justice et le bon droit sont de votre côté. Savez-vous ce que, moi, je demanderais?

— Non, répondit Théodore de Bèze; mais, sur tous les points, nous serions prêts à vous satisfaire.

— Je demanderais, reprit Gabriel : Etes-vous sûrs qu'il y ait de votre côté suffisamment de puissance matérielle et de nombre, sinon pour vaincre, au moins pour lutter?

De nouveau les trois réformés s'entre-regardèrent avec surprise. Mais cette surprise n'avait plus la même signification que la première fois.

Gabriel les observait dans un mélancolique silence. Théodore de Bèze, après une pause, repartit :

— Quel que soit, monsieur d'Exmès, le sentiment qui vous dicte cette interrogation, je vous ai promis d'avance de vous répondre sur tous les points, et je tiens ma promesse. Nous n'avons pas seulement pour nous la raison, mais aussi désormais la force, grâce à Dieu! Les progrès de la religion sont rapides et incontestables. Depuis trois ans une église réformée s'est établie à Paris, et les grandes villes du royaume, Blois, Tours, Poitiers, Marseille, Rouen, ont maintenant les leurs. Vous pourrez voir vous-même monsieur d'Exmès, le prodigieux concours qu'attirent nos promenades au Pré-aux-Clercs. Le peuple, la noblesse et la cour abandonnent les fêtes pour venir chanter avec nous les psaumes français de Clément Marot. Nous comptons l'an prochain, constater notre nombre par une procession publique, mais, dès à présent, j'affirmerais que nous avons pour nous le cinquième de la population. Nous pouvons donc nous intituler sans présomption un parti, et inspirer, je crois, à nos amis quelque confiance, et à nos ennemis quelque terreur.

— Cela étant, dit froidement Gabriel, je pourrai bien, moi, être avant peu au nombre des premiers, et vous aider à combattre les seconds.

— Mais si nous avions été plus faibles?.. demanda La Renaudie.

— J'aurais cherché d'autres alliés, je l'avoue, répondit Gabriel avec sa fermeté tranquille.

La Renaudie et Théodore de Bèze laissèrent échapper un geste d'étonnement.

— Ah! s'écria Coligny, ne le jugez pas, amis, avec trop de promptitude et de sévérité. Je l'ai vu à l'œuvre au siège de Saint-Quentin, et, quand on risque sa vie comme il la risquait, on n'a point une âme vulgaire. Mais je sais qu'il lui faut accomplir un devoir sacré et terrible, qui ne laisse libre aucune part de son dévoûment.

— Et, à défaut de ce dévoûment, je voudrais vous apporter du moins la sincérité, dit Gabriel. Si les événemens me déterminent à être des vôtres, monsieur l'amiral peut vous attester que je vous offrirai un bras et un cœur solides. Mais la vérité est que je ne puis pas me donner tout entier et sans calcul; car j'appartiens à une œuvre nécessaire et redoutable que le courroux de Dieu et la méchanceté des hommes m'ont imposée, et, tant que cette œuvre ne sera pas achevée, il faut me pardonner, je ne suis pas le maître de mon sort. La destinée d'un autre réclame, à toute heure, en tout lieu, la mienne.

— On peut se dévouer à un homme aussi bien qu'à une idée, dit Théodore de Bèze.

— Et, dans ce cas, reprit Coligny, nous serons heureux, ami, de vous servir, comme nous serons fiers de nous servir de vous.

— Nos vœux vous accompagneront, et nos volontés vous aideront au besoin, continua La Renaudie.

— Ah! vous êtes des héros et des saints! s'écria Gabriel.

— Seulement, prends-y garde, jeune homme, reprit l'austère La Renaudie dans son langage familier et grand; prends-y garde, quand une fois nous t'appellerons notre frère, il faudra rester digne de nous. Nous pouvons admettre dans nos rangs un dévoûment particulier; mais le cœur se trompe quelquefois lui-même. Es-tu bien sûr, jeune homme, que, lorsque tu te crois uniquement consacré à la pensée d'un autre, aucune pensée personnelle ne se mêle à tes actions? Dans le but que tu poursuis, es-tu absolument et réellement désintéressé? n'es-tu conseillé enfin par aucune passion, cette passion fût-elle la plus généreuse du monde?

— Oui, reprit Théodore de Bèze, nous ne vous demandons pas vos secrets; mais descendez dans votre cœur, dites-nous que, si vous aviez le droit de nous en révéler tous les sentimens et tous les projets, vous n'éprouveriez d'embarras à aucun moment, et nous vous croirons sur parole.

— S'ils vous parlent ainsi, ami, dit à son tour l'amiral à Gabriel, c'est qu'il faut en effet pour défendre les causes pures des mains pures; sinon, l'on porterait malheur et à sa cause et à soi-même.

Gabriel écoutait et regardait l'un après l'autre ces trois hommes, sévères pour autrui comme pour eux-mêmes, qui, debout autour de lui, pénétrans et graves, l'interrogeaient à la fois comme des amis et comme des juges.

Gabriel, à leurs paroles, pâlissait et rougissait tour à tour.

Lui-même il interrogeait sa conscience. Homme tout d'extérieur et de mouvement, il s'était trop peu accoutumé sans doute à réfléchir et se reconnaître. En ce moment, il se demandait avec terreur si dans sa piété filiale son amour pour madame de Castro n'avait pas une bien grande part; s'il ne tenait pas autant à apprendre le secret de la naissance de Diane qu'à délivrer le vieux comte; si enfin, en cette question de vie et de mort, il apportait autant de désintéressement qu'il en fallait, selon Coligny, pour mériter la faveur de Dieu.

Doute effrayant! si, par quelque arrière-pensée d'égoïsme, il compromettait vraiment devant le Seigneur le salut de son père!

Il frémissait dans sa pensée inquiète. Une circonstance, en apparence insignifiante, le rappela à sa nature, à l'action.

Onze heures sonnèrent à l'église Saint-Séverin.

Dans une heure, il serait en présence du roi!

Alors, d'une voix assez ferme, Gabriel dit aux réformés :

— Vous êtes des hommes de l'âge d'or, et ceux qui se croyaient le plus irréprochables, quand ils se comparent à votre idéal, se sentent troublés et attristés dans leur estime d'eux-mêmes. Cependant il est impossible que tous ceux de votre parti soient semblables à vous. Que vous, qui êtes la tête et le cœur de la Réforme, vous surveilliez sévèrement vos intentions et vos actes, cela est utile et nécessaire; mais, si je me donne, moi, à votre cause, ce ne sera pas comme chef, ce sera seulement comme soldat. Or, les souillures de l'âme sont seules indélébiles; celles de la main peuvent se laver. Je serai votre main, voilà tout. Cette main courageuse et hardie, j'ose le dire, auriez-vous le droit de la refuser?

— Non, dit Coligny, et nous l'acceptons dès cette heure, ami.

— Et je répondrais, continua Théodore de Bèze, qu'elle se posera aussi pure que vaillante sur la garde de son épée.

— Nous en voudrions pour tout garant, reprit La Renaudie, l'hésitation même qu'ont pu faire naître dans votre cœur scrupuleux nos paroles peut-être trop rudes et trop exigeantes. Nous savons juger les hommes.

— Merci, messieurs, dit Gabriel. Merci de ne pas vouloir altérer la confiance dont j'ai tant besoin dans la dure tâche que je vais remplir. Merci à vous surtout, monsieur l'amiral, qui, selon votre promesse, m'avez fourni d'avance les moyens de faire payer un manque de foi, même à un roi couronné. Il faut maintenant que je vous quitte, messieurs, et je ne vous dis pas adieu, mais au revoir. Bien que je sois de ceux qui obéissent plutôt aux événemens qu'aux abstractions, je crois pourtant que ce que vous avez semé aujourd'hui en moi germera plus tard.

— Nous le souhaitons pour nous, dit Théodore de Bèze.

— Il ne faudrait pas le souhaiter pour moi, reprit Gabriel; car, je vous l'ai avoué, ce sera le malheur qui me donnera à votre cause. Adieu encore une fois, messieurs, je dois me rendre à cette heure au Louvre.

— Et je vous y accompagne, dit Coligny. J'ai à répéter à Henri II, devant vous, ce que je lui ai déclaré déjà, en

votre absence. La mémoire des rois est courte, et il ne faut pas que celui-ci puisse oublier ou nier. Je vais avec vous.

— Je n'aurais pas osé vous demander ce service, monsieur l'amiral, dit Gabriel. Mais j'accepte votre offre avec reconnaissance.

— Partons donc, dit Coligny.

Quand ils eurent quitté la chambre de Calvin, Théodore de Bèze prit ses tablettes et y inscrivit deux noms :

Ambroise Paré,

Gabriel, vicomte d'Exmès.

— Mais, lui dit La Renaudie, il me semble que vous vous hâtez un peu trop en inscrivant ces deux hommes parmi les nôtres. Ils ne se sont nullement engagés.

— Ces deux hommes sont à nous, répondit de Bèze. L'un cherche la vérité, et l'autre fuit l'injustice. Je vous dis qu'ils sont à nous, et je l'écrirai à Calvin.

— La matinée aura été bonne pour la religion alors, reprit La Renaudie.

— Certes! dit Théodore, nous y aurons conquis un profond philosophe et un valeureux soldat, une tête puissante et un bras fort, un gagneur de batailles et un semeur d'idées. Vous avez raison, La Renaudie : la matinée est bonne, en effet.

XLVII

LA GRACE DE MARIE STUART PASSE DANS CE ROMAN AUSSI FUGITIVEMENT QUE DANS L'HISTOIRE DE FRANCE

Gabriel, en arrivant avec Coligny aux portes du Louvre, fut atterré du permier mot qu'il entendit.

Le roi ne recevait pas ce jour-là.

L'amiral, tout amiral et neveu de Montmorency qu'il était, se trouvait trop fortement entaché du soupçon d'hérésie pour avoir à la cour beaucoup de crédit. Quant au capitaine des gardes, Gabriel d'Exmès, les huissiers du logis royal avaient eu le temps d'oublier sa figure et son nom. Les deux amis eurent de la peine rien qu'à franchir les portes extérieures.

Ce fut bien pis au dedans. Ils perdirent plus d'une heure en pourparlers, séductions, menaces même. A mesure qu'ils avaient réussi à faire lever une hallebarde, un autre venait leur barrer le chemin. Tous ces dragons, plus ou moins invincibles, qui gardent les rois, semblaient se multiplier devant eux.

Mais lorsqu'ils furent arrivés, à force d'instances, dans la grande galerie qui précédait le cabinet de Henri II, il leur fut impossible de passer outre. La consigne était trop sévère. Le roi, enfermé avec le connétable et madame de Poitiers, avait donné les ordres les plus stricts pour qu'on ne le dérangeât sous aucun prétexte.

Il fallait que Gabriel, pour avoir audience, attendît jusqu'au soir.

Attendre, attendre encore, quand on croit enfin toucher au but poursuivi par tant de luttes et de douleurs! Ces quelques heures à traverser paraissaient à Gabriel plus redoutables et plus mortelles que tous les dangers qu'il avait jusque-là bravés et vaincus.

Sans entendre les bonnes paroles par lesquelles l'amiral essayait de le consoler et de lui faire prendre patience, il regardait tristement par la fenêtre la pluie qui commençait à tomber du ciel assombri, et, saisi de colère et d'angoisse, il tourmentait fiévreusement la poignée de son épée.

Comment renverser et dépasser ces gardes stupides qui l'empêchaient de parvenir jusqu'à la chambre du roi, et peut-être jusqu'à la liberté de son père?...

Tout à coup la portière de l'antichambre royale se souleva, et une forme blanche et rayonnante sembla au morne jeune homme illuminer l'atmosphère grise et pluvieuse.

La petite reine-dauphine, Marie Stuart, traversa la galerie.

Gabriel, comme d'instinct, jeta un cri et étendit les bras vers elle.

— Oh! madame! fit-il sans se rendre même compte de son mouvement.

Marie Stuart se retourna, reconnut l'amiral et Gabriel et vint tout de suite à eux, souriante comme toujours.

— Vous enfin de retour, monsieur le vicomte d'Exmès! dit-elle. Je suis heureuse de vous revoir; j'ai beaucoup entendu parler de vous dans ces derniers temps. Mais que faites-vous au Louvre à cette heure matinale, et que voulez-vous?

— Parler au roi! parler au roi, madame! répondit Gabriel d'une voix étranglée.

— Monsieur d'Exmès, dit alors l'amiral, a en effet bien besoin de parler sur-le-champ à Sa Majesté. La chose est grave pour lui et pour le roi lui-même, et tous ces gardes lui interdisent le passage, en le remettant à ce soir.

— Comme si je pouvais attendre à ce soir! s'écria Gabriel.

— C'est que, dit Marie Stuart, je crois que Sa Majesté achève en ce moment de donner des ordres importans. Monsieur le connétable de Montmorency est encore avec le roi, et, vraiment, je crains...

Un regard suppliant de Gabriel empêcha Marie d'achever sa phrase.

— Allons, voyons, tant pis! je me risque, dit-elle.

Elle fit un signe de sa main mignonne. Les gardes s'écartèrent respectueusement. Gabriel et l'amiral purent passer.

— Oh! merci, madame, dit l'ardent jeune homme. Merci à vous qui, pareille en tout à un ange, m'apparaissez toujours pour me consoler ou pour m'aider dans mes douleurs.

— Voilà le chemin libre, reprit en souriant Marie Stuart. Si Sa Majesté se met trop en colère, ne trahissez l'intervention de l'ange qu'à la dernière extrémité, je vous en prie.

Elle fit à Gabriel et à son compagnon un salut gracieux et disparut.

Gabriel était déjà à la porte du cabinet du roi. Il y avait, dans la dernière antichambre, un dernier huissier qui faisait encore mine de s'opposer à leur passage. Mais, au même instant, la porte s'ouvrait, et Henri II paraissait en personne sur le seuil, achevant de donner quelques instructions au connétable.

La vertu du roi n'était pas la résolution. A la vue subite du vicomte d'Exmès, il recula, et ne sut pas même s'irriter.

La vertu de Gabriel était la fermeté. Il s'inclina d'abord profondément devant le roi.

— Sire, dit-il, daignez agréer l'expression de mon respectueux hommage...

Puis, se tournant vers monsieur de Coligny, qui s'avançait derrière lui, et auquel il voulut éviter l'embarras des dernières paroles.

— Venez, monsieur l'amiral, lui dit-il, et, d'après la bienveillante promesse que vous m'avez faite, veuillez rappeler à Sa Majesté la part que j'ai pu prendre à la défense de Saint-Quentin.

— Qu'est-ce à dire, monsieur? s'écria Henri qui commençait à recouvrer son sang-froid. Comment vous introduisez-vous ainsi jusqu'à nous, sans être autorisé, sans être annoncé? Comment osez-vous interpeller monsieur l'amiral en notre présence?...

Gabriel, audacieux dans ces occasions décisives comme devant l'ennemi, et comprenant bien que ce n'était pas le moment de s'intimider, reprit d'un ton respectueux, mais résolu :

— J'ai pensé, Sire, que Votre Majesté était toujours prête quand il s'agissait de rendre justice, fût-ce au dernier de ses sujets.

Il avait profité du mouvement en arrière du roi pour entrer hardiment dans le cabinet, où Diane de Poitiers, pâlissante et à demi soulevée sur son fauteuil de chêne sculpté, regardait faire et dire le téméraire, sans pouvoir, dans sa fureur et sa surprise, trouver une seule parole.

Coligny était entré à la suite de son impétueux ami, et Montmorency, aussi stupéfait qu'eux tous, avait pris le parti de l'imiter.

Il y eut un moment de silence. Henri II, tourné vers sa maîtresse, l'interrogeait du regard. Mais, avant qu'il eût pris ou qu'elle lui eût dicté une résolution, Gabriel, qui savait bien qu'en cette minute il jouait une partie suprême, dit de nouveau à Coligny avec un accent suppliant et digne à la fois :

— Je vous adjure de parler, monsieur l'amiral.

Montmorency fit rapidement à son neveu un signe négatif; mais le brave Gaspard n'en tint pas compte.

— Je parlerai en effet, dit-il, car c'est mon devoir et ma promesse.

— Sire, reprit-il en s'adressant au roi, je vous répète sommairement en présence de monsieur le vicomte d'Exmès ce que j'ai cru déjà devoir vous dire en détail avant son retour. C'est à lui, à lui seul, que nous devons d'avoir prolongé la défense de Saint-Quentin au delà du terme fixé par Votre Majesté elle-même.

Le connétable fit ici un haut-le-corps significatif. Mais Coligny, le regardant fixement, n'en reprit pas moins avec calme :

— Oui, Sire, trois fois et plus, monsieur d'Exmès a sauvé la ville, et, sans son courage, sans son énergie, la France, à l'heure qu'il est, ne serait pas sans doute dans la voie de salut où l'on peut désormais espérer qu'elle se maintiendra.

— Allons donc! vous êtes trop modeste ou trop complaisant, notre neveu! s'écria monsieur de Montmorency, hors d'état de contenir plus longtemps l'expression de son impatience.

— Non, monsieur, dit Coligny, je suis juste et véridique, voilà tout. J'ai contribué pour ma part et de toutes mes

forces à la défense de la cité qui m'était confiée. Mais le vicomte d'Exmès a ranimé le courage des habitans, que, moi, je considérais déjà comme à jamais éteint; le vicomte d'Exmès a su introduire dans la place un secours que je ne savais pas, moi, si voisin de nous; le vicomte d'Exmès a déjoué enfin une surprise de l'ennemi que, moi, je n'avais pas prévue. Je ne parle pas de la façon dont il se comportait dans les mêlées; nous faisions tous de notre mieux. Mais ce qu'il a fait seul je le proclame hautement, dût la part immense de gloire qu'il s'est acquise en cette occasion diminuer d'autant, ou même rendre tout à fait illusoire la mienne.

Et, se tournant vers Gabriel, le brave amiral ajouta:

— Est-ce ainsi qu'il fallait parler, ami? Ai-je rempli à votre gré mes engagemens, et êtes-vous content de moi?

— Oh! je vous remercie et je vous bénis, monsieur l'amiral, pour tant de loyauté et de vertu, dit Gabriel ému en serrant les mains de Coligny. Je n'attendais pas moins de vous. Mais comptez sur moi, je vous prie, comme sur votre éternel obligé. Oui, de cette heure, votre créancier est devenu votre débiteur, et se souviendra de sa dette, je vous le jure.

Pendant ce temps, le roi, les sourcils froncés et les yeux baissés à terre, frappait impatiemment du pied le parquet et semblait profondément contrarié.

Le connétable s'était peu à peu rapproché de madame de Poitiers et échangeait avec elle quelques paroles à voix basse.

Ils parurent s'être arrêtés à une détermination, car Diane se mit à sourire; et ce féminin et diabolique sourire fit frémir Gabriel, qui en ce moment portait par hasard ses yeux du côté de la belle duchesse.

Cependant Gabriel trouva la force d'ajouter:

— Je ne vous retiens plus, maintenant, monsieur l'amiral; vous avez fait pour moi plus que votre devoir, et, si Sa Majesté daigne à présent m'accorder, comme première récompense, la faveur d'une minute d'entretien particulier...

— Plus tard, monsieur, plus tard, je ne dis pas non, reprit vivement Henri II; mais, pour l'instant, la chose est impossible.

— Impossible! s'écria douloureusement Gabriel.

— Et pourquoi impossible, sire? interrompit paisiblement Diane, à la grande surprise et de Gabriel et du roi lui-même.



Il s'inclina devant le roi.

— Quoi! madame, balbutia Henri, vous pensez?...

— Je pense, sire, que ce qu'il y a de plus pressé pour un roi, c'est de rendre à chacun de ses sujets ce qui lui est dû. Or, votre dette envers monsieur le vicomte d'Exmès est des plus légitimes et des plus sacrées, ce me semble.

— Sans doute, sans doute, dit Henri, qui cherchait à lire dans les yeux de sa maîtresse, et je veux...

— Entendre monsieur d'Exmès sur-le-champ, reprit Diane; c'est bien, sire, c'est justice.

— Mais Sa Majesté sait, dit Gabriel de plus en plus stupéfait, que j'ai besoin de lui parler seul.

— Monsieur de Montmorency se retirait comme vous entriez, monsieur, reprit madame de Poitiers. Quant à monsieur l'amiral, vous avez pris vous-même la peine de lui dire que vous ne le reteniez plus. Pour moi, qui ai été témoin de l'engagement contracté par le roi envers vous, et qui saurais même, s'il le fallait, en rappeler à Sa Majesté les termes précis, vous me permettrez de demeurer peut-être?

— Assurément, madame, je vous le demande, murmura Gabriel.

— Nous prenons congé, mon neveu et moi, de Sa Majesté et de vous, madame, dit Montmorency.

Il fit à Diane, en s'inclinant devant elle, un signe d'en-

couragement dont elle ne paraissait pourtant pas avoir besoin.

De son côté, Coligny osa serrer la main de Gabriel ; puis il sortit sur les pas de son oncle.

Le roi et la favorite restèrent seuls avec Gabriel, tout épouvanté de l'imprévue et mystérieuse protection que lui accordait la mère de Diane de Castro.

XLVIII

L'AUTRE DIANE

Malgré sa rude puissance sur lui-même, Gabriel ne put empêcher la pâleur de couvrir son visage et l'émotion de briser sa voix, quand, après une pause, il dit au roi :

— Sire, c'est en tremblant, et pourtant avec une confiance profonde en votre royale promesse, que j'ose, échappé d'hier seulement de la captivité, rappeler à Votre Majesté l'engagement solennel qu'elle a daigné prendre envers moi. Le comte de Montgommery vit encore, sire ! sans quoi, vous auriez arrêté depuis longtemps déjà mes paroles...

Il s'arrêta, la poitrine oppressée. Le roi resta immobile et muet. Gabriel reprit :

— Eh bien ! sire, puisque le comte de Montgommery est vivant encore, et que, d'après l'attestation de monsieur l'amiral, j'ai prolongé au delà du terme fixé la résistance de Saint-Quentin, sire, j'ai dépassé ma promesse, tenez la vôtre : sire, rendez-moi mon père !

— Monsieur !... dit Henri II hésitant

— Il regardait Diane de Poitiers, dont le calme et l'assurance ne paraissaient pas se troubler.

Le pas était cependant difficile. Henri s'était habitué à regarder Gabriel comme mort ou prisonnier, et n'avait pas prévu la réponse à sa terrible demande.

Devant cette hésitation, Gabriel sentait l'angoisse lui serrer le cœur.

— Sire, reprit-il avec une sorte de désespoir, il est impossible que Votre Majesté ait oublié ! Votre Majesté certainement se rappelle ce solennel entretien ; elle se rappelle quel engagement j'ai pris au nom du prisonnier, mais quel engagement elle a pris aussi envers moi ?

Le roi fut, malgré lui, saisi de la douleur et de l'effroi du noble jeune homme ; ses instincts généreux s'éveillèrent en lui.

— Je me souviens de tout, dit-il à Gabriel

— Ah ! sire, merci ! s'écria Gabriel dont le regard brilla de joie.

Mais madame de Poitiers reprit en ce moment avec tranquillité :

— Sans doute, le roi se souvient de tout, monsieur d'Exmès : mais c'est vous qui me paraissez avoir oublié.

La foudre tombant à ses pieds au milieu d'une belle journée de juin n'eût pas davantage épouvanté Gabriel.

— Comment ! murmura-t-il, qu'ai-je donc oublié, madame ?

— La moitié de votre tâche, monsieur, répondit Diane. Vous avez dit en effet, à Sa Majesté, et si ce ne sont pas vos propres paroles, c'en est du moins le sens ; vous avez dit : Sire, pour racheter la liberté du comte de Montgommery, j'arrêterai l'ennemi dans sa marche triomphale vers le centre de la France.

— Eh bien ! ne l'ai-je pas fait, madame ? demanda Gabriel éperdu.

— Oui, répondit Diane. Mais vous avez ajouté : *Et même, s'il le fallait, d'attaqué devenant agresseur, je m'emparerais d'une des places dont l'ennemi est le maître.* Voilà ce que vous avez dit, monsieur. Or, vous n'avez fait, ce me semble, que la moitié de ce que vous aviez dit. Que pouvez-vous répondre à cela ? Vous avez maintenu Saint-Quentin durant un certain nombre de jours, c'est fort bien, et je ne le nie pas. Voilà la ville défendue, mais la ville prise, où est-elle.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! put seulement dire Gabriel anéanti.

— Vous voyez, reprit Diane avec le même sang-froid, que ma mémoire est encore meilleure et plus présente que la vôtre. Pourtant, j'espère que maintenant, à votre tour, vous vous souvenez ?

— Oui, c'est vrai, je me souviens maintenant ! s'écria amèrement Gabriel. Mais, en disant cela je voulais dire seulement qu'au besoin je ferais l'impossible : car prendre en ce moment une ville aux Espagnols ou aux Anglais, est-ce possible ? Je vous le demande, sire ? Votre Majesté, en me laissant partir, a tacitement accepté la première de mes offres, sans me laisser croire qu'après cet effort héroïque, après cette longue captivité, j'aurais encore à exécuter la seconde. Sire ! c'est à vous, à vous que je m'adresse, une ville pour la liberté d'un homme, n'est-ce donc pas assez ? Ne vous contenterez-vous pas d'une rançon pareille ? et faudra-t-il que, sur une parole en l'air échappée à mon exaltation, on m'impose à moi, pauvre Hercule humain, une autre tâche cent fois plus rude que la première, et même, cela se comprend, sire, irréalisable.

Le roi fit un mouvement pour parler ; mais la grande sénéchale se hâta de le prévenir.

— Est-il donc plus facile et plus réalisable, dit-elle, y a-t-il donc moins de danger et de folie, malgré vos promesses, à rendre à la liberté un redoutable captif, un criminel de lèse-majesté ? Pour obtenir l'impossible, vous avez offert l'impossible, monsieur d'Exmès ; mais il n'est pas juste que vous exigiez l'accomplissement de la parole du roi, quand vous n'avez pas tenu jusqu'au bout la vôtre. Les devoirs d'un souverain ne sont pas moins graves que ceux d'un fils ; d'immenses et surhumains services rendus à l'État pourraient seuls excuser l'extrémité qui ferait imposer silence par Sa Majesté aux lois de l'État. Vous avez à sauver votre père, soit ; mais le roi a la France à garder.

Et, d'un regard expressif commentant ses paroles, Diane rappelait deux fois à Henri quels risques il y avait à laisser sortir de la tombe le vieux comte de Montgommery et son secret.

Aussi, lorsque Gabriel, tentant un dernier effort, s'écria en étendant les mains vers le roi :

— Sire, c'est à vous, c'est à votre équité, c'est à votre clémence même que j'en appelle ! Sire, plus tard, avec l'aide du temps et des circonstances, je m'engage encore à rendre à la patrie cette ville, ou à mourir à la tâche. Mais en attendant, sire, faites, de grâce, que je voie mon père !

Henri, conseillé par le regard fixe et par toute l'attitude de Diane, répondit en affermissant sa voix :

— Tenez votre promesse jusqu'au bout, monsieur, et je jure Dieu qu'alors, mais alors seulement, je remplirai la mienne. Ma parole ne vaut qu'autant que la vôtre.

— C'est votre dernier mot, sire ? dit Gabriel.

— C'est mon dernier mot.

Gabriel courba un moment la tête, écrasé, vaincu et tout frémissant de cette terrible défaite.

En une minute il remua un monde de pensées.

Il se vengerait de ce roi ingrat et de cette femme perfide ; il se jetterait dans les rangs des réformés ! il remplirait la destinée des Montgommery ! il frapperait mortellement Henri, comme Henri avait frappé le vieux comte ! il ferait renvoyer Diane de Poitiers honteuse et sans honneurs ! Ce serait là désormais le but unique de sa volonté et de sa vie, et ce but, quelque éloigné et invraisemblable qu'il parût pour un simple gentilhomme, il saurait l'atteindre à la fin !

Mais quoi ! son père, pendant ce temps, serait mort vingt fois ! Le venger était bien, le sauver était mieux. Dans sa position, prendre une ville n'était pas plus difficile peut-être que de punir un roi. Seulement, ce but-là était saint et glorieux, et l'autre criminel et impie !

Avec l'un il perdait Diane de Castro à jamais ; avec l'autre, qui sait s'il ne la gagnerait pas !

Tous les événements qui s'étaient accomplis depuis la prise de Saint-Quentin passèrent devant les yeux de Gabriel comme un éclair

En dix fois moins de temps que nous n'en mettons à écrire tout ceci, l'âme vaillante et toujours prête du jeune homme s'était relevée. Il avait arrêté une résolution, conçu un plan, entrevu une issue.

Le roi et sa maîtresse le virent avec étonnement, et presque avec effroi, redresser son front pâle, mais calme.

— Soit ! dit-il seulement.

— Vous vous résignez ? reprit Henri.

— Je me décide, répondit Gabriel.

— Comment ? expliquez-vous ! dit le roi

— Écoutez-moi, sire. L'entreprise par laquelle je tenterais de vous rendre une ville pour celle que les Espagnols vous ont occupée, vous paraîtrait désespérée, impossible, insensée, n'est-ce pas ? Soyez de bonne foi, sire, et vous aussi, madame, c'est ainsi qu'au fond vous la jugiez ?

— C'est vrai, répondit Henri.

— Je le crains, ajouta Diane.

— Selon toutes les probabilités, poursuivit Gabriel, cette tentative me coûterait la vie, sans produire d'autres résultats que de me faire passer pour un fou ridicule.

— Ce n'est pas moi qui vous l'ai proposée, dit le roi.

— Et il sera sage sans doute d'y renoncer, reprit Diane.

— Je vous ai dit pourtant que j'y étais déterminé, dit Gabriel.

Henri et Diane ne purent retenir un mouvement d'admiration.

— Oh ! prenez garde ! s'écria le roi

— A quoi ! à ma vie ? reprit en riant tout haut Gabriel, il y a longtemps que j'en ai fait le sacrifice. Seulement, sire, pas de malentendu et de faux-fuyant cette fois. Les termes du marché que nous concluons ensemble devant Dieu sont

clairs et nets à présent. Moi, Gabriel, vicomte d'Exmès, vicomte de Montgommery, je ferai de telle sorte que, par moi, une ville actuellement au pouvoir des Espagnols ou des Anglais, tombera au vôtre. Cette ville ne sera pas une bicoque ou une bourgade, mais une place forte aussi importante que vous puissiez la souhaiter. Pas d'ambiguïté là-dedans, je pense!

— Non vraiment, dit le roi troublé.

— Mais aussi, reprit Gabriel, vous, de votre côté, Henri II, roi de France, vous vous engagez à ouvrir, à ma première réquisition, le cachot de mon père, et à me rendre le comte de Montgommery. Vous vous y engagez? c'est dit?

Le roi vit le sourire d'incrédulité de Diane et dit :

— Je m'y engage.

— Merci, Votre Majesté! Mais ce n'est pas tout : vous pouvez bien accorder une garantie de plus à ce pauvre insensé qui se jette les yeux ouverts dans l'abîme. Il faut être indulgent pour ceux qui vont mourir. Je ne vous demande pas d'écrit signé qui puisse vous compromettre, vous me refuseriez sans doute. Mais voici là une Bible. Sire, posez dessus votre main royale et jurez ce serment : « En échange d'une ville de premier ordre que je devrai au seul Gabriel de Montgommery, je m'engage sur les saints livres à rendre au vicomte d'Exmès la liberté de son père, et déclare d'avance, si je viole ce serment, ledit vicomte dégagé envers moi et les miens de toute fidélité; dis que tout ce qu'il fera pour punir le parjure sera bien fait, et l'absous devant les hommes et devant Dieu, fût-ce d'un crime sur ma personne. » Jurez ce serment-là, sire.

— De quel droit me le demandez-vous? reprit Henri.

— Je vous l'ai dit, sire, du droit de celui qui va mourir.

Le roi hésitait encore. Mais la duchesse, avec son dédaigneux sourire, lui faisait signe qu'il pouvait bien s'engager sans crainte.

En effet, elle pensait que, pour le coup, Gabriel avait tout à fait perdu la raison, et haussait les épaules de pitié.

— Allons! je consens, dit Henri avec un entraînement fatal.

Et il répéta, la main sur l'Evangile, la formule de serment que lui dicta Gabriel.

— Au moins, dit le jeune homme quand le roi eut fini, cela suffirait pour m'épargner tout remords. Le témoin de notre nouveau marché, ce n'est plus seulement madame, c'est Dieu. Maintenant, je n'ai plus de temps à perdre. Adieu, sire. Dans deux mois d'ici je serai mort, ou j'embrasserai mon père.

Il s'inclina devant le roi et la duchesse, et sortit précipitamment.

Henri, malgré lui, resta un moment sérieux et pensif, mais Diane éclata de rire.

— Allons! vous ne riez pas, sire! dit-elle. Vous voyez bien que ce fou est perdu, et que son père mourra en prison. Vous pouvez rire, allez! sire.

— Ainsi fais-je, dit le roi en riant.

XLIX

UNE GRANDE IDÉE POUR UN GRAND HOMME

Le duc de Guise, depuis qu'il portait le titre de lieutenant général du royaume, occupait un logement dans le Louvre même. C'était maintenant dans le château des rois de France que dormait, ou plutôt que veillait, chaque nuit, l'ambitieux chef de la maison de Lorraine.

Quels rêves rêvait-il tout éveillé sous ces lambris peuplés de Chimères! N'avaient-ils pas fait bien du chemin, ses songes, depuis le jour où il confiait à Gabriel sous sa tente de Civitella ses projets sur le trône de Naples? s'en contenterait-il à présent? l'hôte de la maison royale ne se disait-il pas dès lors qu'il en pourrait bien devenir le maître? ne sentait-il pas déjà vaguement autour de ses tempes le contact d'une couronne? ne regardait-il pas avec un sourire de complaisance sa bonne épée, qui, plus sûre que la baguette d'un magicien, pouvait transformer son espérance en réalité?

Il est permis de supposer que, même à cette époque, François de Lorraine nourrissait de telles pensées. Voyez! le roi lui-même, en l'appelant à son secours dans sa détresse, n'autorisait-il point ses ambitions les plus audacieuses? Lui confier le salut de la France dans cette passe désespérée, c'était le reconnaître le premier capitaine du temps! François Ier n'eût pas agi avec cette modestie! il eût saisi son épée de Marignan. Mais Henri II, quoique personnellement fort brave, manquait de la volonté qui commande et de la force qui exécute.

Le duc de Guise se disait tout cela, mais il se disait aussi qu'il ne suffisait pas de se justifier à soi-même ces espoirs téméraires, il fallait les justifier aux yeux de la France : il fallait, par des services éclatans, par des succès signalés, acheter ses droits et conquérir sa destinée.

L'heureux général, qui avait eu la chance d'arrêter à Metz la seconde invasion du grand empereur Charles-Quint, sentait bien pourtant qu'il n'avait pas encore assez fait pour tout oser. Quand bien même, à cette heure, il repousserait de nouveau jusqu'à la frontière les Espagnols et les Anglais, ce n'était pas assez non plus. Pour que la France se donnât ou se laissât prendre, il ne fallait pas seulement réparer ses défaites, il fallait lui remporter des victoires.

Telles étaient les réflexions qui occupaient d'ordinaire le grand esprit du duc de Guise, depuis son retour d'Italie.

Il se les répétait ce jour même où Gabriel de Montgommery concluait avec Henri II son nouveau pacte insensé et sublime.

Seul dans sa chambre, François de Guise, debout à la fenêtre, regardait sans voir dans la cour, et tambourinait machinalement des doigts contre la vitre.

Un de ses gens gratta à la porte avec discrétion, et, entrant sur la permission du duc, lui annonça le vicomte d'Exmès.

— Le vicomte d'Exmès! dit le duc de Guise qui avait la mémoire de César, et qui d'ailleurs avait de bonnes raisons pour se rappeler Gabriel. Le vicomte d'Exmès! mon jeune compagnon d'armes de Metz, de Renty et de Valenza! Faites entrer, Thibault, faites entrer sur-le-champ.

Le valet s'inclina et sortit pour introduire Gabriel.

Notre héros (nous avons bien le droit de lui donner ce nom), notre héros n'avait pas hésité. Avec cet instinct qui illumine l'âme aux heures de crise, et qui, s'il éclaire tout le cours ordinaire de l'existence, s'appelle le génie, Gabriel, en quittant le roi, comme s'il eût pressenti les secrètes pensées que caressait dans le moment même le duc de Guise, s'était rendu tout droit au logement du lieutenant général du royaume.

C'était peut-être le seul homme vivant qui dût le comprendre et qui pût l'aider.

Gabriel, d'ailleurs, eut lieu d'être touché de l'accueil que lui fit son ancien général.

Le duc de Guise vint au-devant de lui jusqu'à la porte, et le serra dans ses bras.

— Ah! c'est vous enfin, mon vaillant! lui dit-il avec effusion. D'où arrivez-vous? qu'êtes-vous devenu depuis Saint-Quentin? Que j'ai souvent pensé à vous et parlé de vous, Gabriel!

— Vraiment, monseigneur, j'aurais gardé dans votre souvenir quelque place?

— Pardieu! il le demande! s'écria le duc. Aussi bien n'avez-vous pas des façons à vous de vous rappeler aux gens? Coligny, qui vaut mieux à lui tout seul que tous les Montmorency ensemble, m'a raconté (quoiqu'à mots couverts, je ne sais pourquoi) une partie de vos exploits là-bas, à Saint-Quentin : et encore il m'en taisait, à ce qu'il disait, la meilleure moitié.

— J'en ai trop peu fait, pourtant! dit en souriant tristement Gabriel.

— Ambitieux, reprit le duc.

— Bien ambitieux, en effet! dit Gabriel en secouant la tête avec mélancolie.

— Mais, Dieu merci! reprit le duc de Guise, vous voilà de retour? nous voilà réunis, ami! et vous savez les projets que nous faisions ensemble en Italie! Ah! mon pauvre Gabriel, c'est maintenant que la France a plus que jamais besoin de votre bravoure. A quelles tristes extrémités ils ont réduit la patrie!

— Tout ce que je suis et tout ce que je puis, dit Gabriel, est consacré à son soutien et je n'attends que votre signal, monseigneur.

— Merci, ami, répondit le duc, j'userai de l'offre, soyez-en certain, et mon signal ne se fera pas attendre.

— Ce sera donc à moi à vous remercier, monseigneur! s'écria Gabriel.

— A vrai dire pourtant, reprit le duc de Guise, plus je regarde autour de moi, plus je trouve la situation embarrassante et grave. J'ai dû courir d'abord au plus pressé, organiser autour de Paris la résistance, présenter une ligne formidable de défense à l'ennemi, arrêter ses progrès enfin. Mais ce n'est rien, cela. Il a Saint-Quentin! il a le nord! je dois, je veux agir. Mais comment?...

Il s'arrêta, comme pour consulter Gabriel. Il connaissait la haute portée de l'esprit du jeune homme, et s'était en plus d'une occasion trouvé bien de ses avis; mais, cette fois, le vicomte d'Exmès se tut, observant lui-même le duc et le laissant venir, pour ainsi dire.

François de Lorraine reprit donc :

— N'accusez point ma lenteur, ami. Je ne suis point, vous le savez, de ceux qui hésitent, mais je suis de ceux qui réfléchissent. Vous ne m'en blâmerez pas, car vous êtes un peu comme moi, à la fois résolu et prudent. Et même, ajouta le duc, la pensée de votre jeune front me semble encore plus austère que par le passé. Je n'ose vous inter-

roger sur vous-même. Vous aviez, je m'en souviens, à vous acquitter de graves devoirs et à découvrir de dangereux ennemis. Auriez-vous à déplorer d'autres malheurs que ceux de la patrie? J'en ai peur; car je vous ai quitté sérieux et je vous retrouve triste.

— Ne parlons pas de moi, monseigneur, je vous prie, dit Gabriel. Parlons de la France, ce sera encore parler de moi.

— Soit! reprit le duc de Guise. Je veux donc vous dire à cœur ouvert ma pensée et mon souci. Il me semble que ce qui serait actuellement nécessaire, ce serait de relever par quelque coup d'éclat le moral de nos gens et notre vieille réputation de gloire, ce serait de mettre la défense dans l'attaque, ce serait enfin de ne pas se borner à remédier à nos revers, mais de les compenser par un succès.

— Cet avis, c'est le mien, monseigneur! s'écria vivement Gabriel, surpris et ravi d'une coïncidence si favorable à ses propres desseins.

— C'est votre avis, n'est-ce pas? reprit le duc de Guise, et vous avez songé plus d'une fois sans doute aux dangers de notre France et aux moyens de l'en retirer?

— J'y ai songé souvent en effet, dit Gabriel.

— Eh bien! reprit François de Lorraine, êtes-vous, ami, plus avancé que moi? Avez-vous envisagé la difficulté sérieuse? Ce coup d'éclat, que vous jugez comme moi nécessaire, où, quand et comment le tenter?

— Monseigneur, je crois le savoir.

— Se peut-il? s'écria le duc. Oh! parlez, parlez, mon ami!

— Mon Dieu! j'ai peut-être déjà parlé trop vite, dit Gabriel. La proposition que j'ai à vous faire est de celles qui auraient besoin sans doute de longues préparations. Vous êtes très grand, monseigneur; mais, c'est égal! la chose que j'ai à vous dire pourra bien encore vous paraître à vous-même démesurée.

— Je ne suis guère sujet au vertige, dit le duc de Guise en souriant.

— N'importe, monseigneur, reprit le vicomte d'Exmès. Au premier aspect, mon projet, je le crains et je vous en préviens, va vous paraître étrange, insensé, irréalisable même! il n'est cependant que difficile et périlleux.

— Mais c'est un attrait de plus, cela! dit François de Lorraine.

— Ainsi, continua Gabriel, il est convenu, monseigneur, que vous ne vous en effraierez pas d'abord. Il y aura, je le répète, de grands risques à courir. Mais les moyens de réussite sont en mon pouvoir, et quand je vous les aurai développés, vous en conviendrez vous-même.

— S'il en est ainsi, parlez donc, Gabriel, dit le duc. Mais, ajouta-t-il avec impatience, qui vient nous interrompre encore? Est-ce vous qui frappez, Thibault?

— Oui, monseigneur, dit le valet survenant. Monseigneur m'avait ordonné de l'avertir quand il serait l'heure du conseil, et voilà deux heures qui sonnent, monsieur de Saint-Remy et ces messieurs vont venir dans l'instant prendre monseigneur.

— C'est vrai, c'est vrai, reprit le duc de Guise, il y a conseil tout à l'heure, et conseil important. Il est indispensable que j'y assiste. C'est bien, Thibault, laissez-nous. Vous introduirez ces messieurs quand ils arriveront. Vous voyez, Gabriel, que mon devoir va m'appeler près du roi. Mais, en attendant que vous puissiez ce soir me développer à loisir votre dessein, qui doit être grand puisqu'il est de vous, satisfaites brièvement, je vous en supplie, ma curiosité et mon impatience. En deux mots, Gabriel, que prétendriez-vous faire?

— En deux mots, monseigneur, *prendre Calais*, dit tranquillement Gabriel.

— Prendre Calais! s'écria le duc de Guise en reculant de surprise.

— Vous oubliez, monseigneur, reprit Gabriel avec le même sang-froid, que vous aviez promis de ne pas vous effrayer de la première impression.

— Oh! mais y avez-vous songé aussi? dit le duc. Prendre Calais défendu par une garnison formidable, par des remparts imprenables, par la mer! Calais au pouvoir de l'Angleterre depuis plus de deux siècles! Calais gardé comme on garde la clef de la France quand on la tient! J'aime ce qui est audacieux. Mais ceci ne serait-il pas téméraire?

— Oui, monseigneur, répondit Gabriel. Mais c'est justement parce que l'entreprise est téméraire, c'est parce qu'on ne peut même en concevoir la pensée ou le soupçon, qu'elle a des chances meilleures de réussite.

— C'est possible, au fait, dit le duc rêvant.

— Quand vous m'aurez entendu, monseigneur, vous direz: C'est certain! La conduite à tenir est marquée d'avance: garder le plus absolu secret, donner le change à l'ennemi par quelque fausse manœuvre, et arriver devant la ville à l'improviste. En quinze jours, Calais sera à nous.

— Mais, reprit vivement le duc de Guise, ces indications générales ne suffisent pas. Votre plan, Gabriel, vous avez un plan?

— Oui, monseigneur, il est simple et sûr...

Gabriel n'eut pas le temps d'achever. En ce moment, la porte s'ouvrit, et le comte de Saint-Remy entra, suivi de nombre de seigneurs attachés à la fortune des Guise.

— Sa Majesté attend au conseil monseigneur le lieutenant général du royaume, dit Saint-Remy.

— Je suis à vous, messieurs, reprit le duc de Guise en saluant les arrivans.

Puis, revenant rapidement à Gabriel, il lui dit à voix basse:

— Il faut, vous le voyez, que je vous quitte, ami. Mais l'idée inouïe et magnifique que vous venez de jeter dans mon esprit ne me quittera pas de la journée, je vous en réponds! Si vraiment vous croyez un tel prodige exécutable, je me sens digne de vous comprendre. Pouvez-vous revenir ici ce soir à huit heures? nous aurons à nous toute la nuit, et nous ne serons plus interrompus.

— A huit heures, je serai exact, dit Gabriel, et j'emploierai bien mon temps d'ici là.

— Je ferai observer à monseigneur, dit le comte de Saint-Remy, qu'il est maintenant plus de deux heures.

— Me voici! me voici! répondit le duc.

Il fit quelques pas pour sortir, puis se retourna vers Gabriel, le regarda, et se rapprochant encore de lui, comme pour s'assurer de nouveau qu'il avait bien entendu:

— Prendre Calais? répéta-t-il tout bas avec une sorte d'interrogation.

Et Gabriel, inclinant affirmativement la tête, de répondre avec son sourire doux et calme:

— Prendre Calais.

Le duc de Guise sortit, et le vicomte d'Exmès quitta derrière lui le Louvre.

L

DIVERS PROFILS DE GENS D'ÉPÉE

Aloyse guettait avec angoisse le retour de Gabriel à la fenêtre basse de l'hôtel. Quand elle l'aperçut enfin, elle leva au ciel ses yeux pleins de larmes, larmes de bonheur et de gratitude, cette fois.

Puis elle courut elle-même ouvrir la porte à son maître bien-aimé.

— Dieu soit béni! je vous revois, monseigneur, s'écria-t-elle. Vous sortez du Louvre? vous avez vu le roi?

— Je l'ai vu, répondit Gabriel.

— Eh bien?

— Eh bien! ma bonne nourrice, il faut encore attendre.

— Attendre encore! répéta Aloyse en joignant les mains. Sainte Vierge! c'est pourtant bien triste et bien difficile d'attendre.

— Ce serait impossible, dit Gabriel, si, en attendant, je n'agissais pas. Mais j'agirai, Dieu merci! je pourrai me distraire de la route en regardant le but.

Il entra dans la salle et jeta son manteau sur le dossier d'un fauteuil.

Il n'apercevait pas Martin-Guerre assis dans un coin et plongé dans des réflexions profondes.

— Eh bien, Martin, eh bien, paresseux! cria dame Aloyse à l'écuyer, vous ne venez seulement pas aider monseigneur à se débarrasser de son manteau?

— Oh! pardon! pardon! fit Martin en s'éveillant de sa rêverie et en se levant précipitamment.

— C'est bon, Martin, ne te dérange pas, dit Gabriel. Aloyse, je ne veux pas que tu tourmentes mon pauvre Martin; son zèle et son dévouement me sont en ce moment plus que jamais nécessaires, et j'ai à m'entendre avec lui de choses graves.

Tout désir du vicomte d'Exmès était sacré pour Aloyse. Elle favorisa l'écuyer rentré en grâce de son plus aimable sourire, et sortit discrètement, pour laisser Gabriel plus libre de l'entretenir.

— Ça, Martin, dit celui-ci quand ils furent seuls, que faisais-tu donc là, de fait? et sur quel sujet méditais-tu si gravement?

— Monseigneur, répondit Martin-Guerre, je me creusais, s'il vous plaît, la cervelle pour deviner un peu l'énigme de l'homme de ce matin.

— Eh bien, l'as-tu trouvée? reprit Gabriel en souriant.

— Très peu, hélas! monseigneur. S'il faut vous l'avouer, j'ai beau m'écarquiller les yeux, je ne vois absolument que la nuit noire.

— Mais je t'ai annoncé, moi, Martin, que je croyais voir autre chose.

— En effet, monseigneur, mais quoi? c'est ce que je me tue à chercher.

— Le moment n'est pas venu de te le dire, reprit Gabriel. Écoute, tu m'es dévoué, Martin?

— Est-ce une question que fait monseigneur?

— Non, Martin, cesse ton éloge. J'invoque ce dévouement dont je parle. Il faut, pour un temps, t'oublier toi-même, oublier l'ombre qu'il y a sur ta vie et que nous dissiperons plus tard, je te le promets. Mais à présent, j'ai besoin de toi, Martin.

— Ah ! tant mieux ! tant mieux ! tant mieux ! s'écria Martin-Guerre.

— Mais entendons-nous bien, reprit Gabriel. J'ai besoin de toi tout entier, de toute ta vie, de tout ton courage, veux-tu te fier à moi, ajourner tes inquiétudes personnelles et te donner à ma seule fortune ?

— Si je le veux ! s'écria Martin. Mais, monseigneur, c'est mon devoir, et qui plus est, mon plaisir. Par saint Martin ! je n'ai été que trop longtemps séparé de vous ! je veux réparer les jours perdus, grêle et tempête ! Quand il y aurait des légions de Martin-Guerre à mes trousses, soyez tranquille, monseigneur, je m'en moquerai entièrement. Dès que vous serez là, devant moi; je ne verrai que vous au monde.

— Brave cœur ! dit Gabriel. Réfléchis pourtant, Martin, que l'entreprise où je te demande de t'engager est pleine de dangers et d'abîmes.

— Baste ! on saute par-dessus ! dit Martin en faisant claquer ses doigts avec insouciance.

— Nous jouerons cent fois nos existences, Martin.

— Tant vaut l'enjeu, tant vaut la partie, monseigneur !

— Mais cette partie terrible, une fois qu'elle sera engagée, ami, il ne nous sera plus permis de la quitter.

— On est beau joueur ou on ne l'est pas, reprit fièrement l'écuyer.

— N'importe ! dit Gabriel, malgré toute ta résolution, tu ne prévois pas les chances redoutables et étranges que comporte la lutte surhumaine dans laquelle je vais te conduire ; et tant d'efforts resteront peut-être, songes-y bien, sans récompense ! Martin, pense à ceci : le plan qu'il me faut accomplir, quand je l'envisage, il me fait peur à moi-même.

— Bon ! les périls et moi nous nous connaissons, dit Martin d'un air capable, et quand on a eu l'honneur d'être pendu...

— Martin, reprit Gabriel, il faudra braver les élémens, se réjouir de la tempête, rire de l'impossible !...

— Nous rirons ! dit Martin-Guerre. A vous parler franchement, monseigneur, depuis mon gibet, les jours que je vis me paraissent des jours de grâce, et je ne vais pas chicaner le bon Dieu sur la portion de surplus qu'il veut bien m'octroyer. Ce que le marchand vous accorde par-dessus le marché, il ne faut pas le compter ; sans quoi, l'on est un ingrat ou un sot.

— C'est dit alors, Martin ! reprit le vicomte d'Exmès, tu partages mon sort et tu me suivras.

— Jusqu'en enfer, monseigneur ! pourvu toutefois que ce soit pour narguer Satan ; car on est bon catholique.

— Ne crains rien là-dessus, dit Gabriel. Tu compromettras peut-être avec moi ton salut dans ce monde, mais non pas dans l'autre.

— C'est tout ce qu'il me faut, reprit Martin. Mais est-ce que monseigneur n'avait pas à me demander autre chose que ma vie ?

— Si vraiment, dit Gabriel en souriant de la naïveté héroïque de cette question ; si vraiment, Martin-Guerre, il faut encore que tu me rendes un service.

— De quoi s'agit-il, monseigneur ?

— Te ferais-tu bon, reprit Gabriel, de me chercher et de me trouver le plus promptement possible, aujourd'hui même s'il se pouvait, une douzaine de compagnons de ta trempe, braves, forts, hardis, qui ne redoutent ni le fer ni le feu, qui sachent supporter la faim et la soif, le chaud et le froid, qui obéissent comme des anges et se battent comme des démons ? Cela se peut-il ?

— C'est selon. Seront-ils bien payés ? demanda Martin-Guerre.

— Une pièce d'or pour chaque goutte de leur sang, dit Gabriel. Ma fortune est la moindre chose que je regrette, hélas ! dans la pieuse et rude tâche que je dois mener à bout.

— A ce taux-là, monseigneur, reprit l'écuyer, je vous ramasserai en deux heures de bons chenapans qui, je vous en réponds, ne plaindront pas leurs blessures. En France, et surtout à Paris, on ne chôme jamais de lurons pareils. Mais qui serviront-ils ?

— Moi-même, dit le vicomte d'Exmès. Ce n'est pas comme capitaine des gardes, c'est comme volontaire que je vais faire la campagne qu'on prépare. Il me faut des gens à moi.

— Oh ! s'il en est ainsi, monseigneur, dit Martin, j'ai d'abord sous la main, et prêts au premier signal, cinq ou six de nos anciens gaillards de la guerre de Lorraine. Ils jaunissent, les pauvres diables, depuis que vous les avez congédiés. Vont-ils être contents de retourner au feu avec vous ! Ah ! c'est pour vous-même que je vais recruter ? Oh ! bien alors, dès ce soir, je vous présenterai votre galerie complète.

— Bien ! dit Gabriel. Une condition nécessaire de leur enrôlement, c'est qu'ils devront se disposer à quitter Paris à toute heure et à me suivre partout où j'irai, sans questions ni commentaires, sans seulement regarder si nous marchons vers le sud ou vers le septentrion.

— Ils marcheront vers la gloire et l'argent les yeux bandés, monseigneur.

— Je compte donc sur eux et sur toi, Martin. Pour ta part, à toi...

— N'en parlons pas, monseigneur, interrompit Martin.

— Parlons-en, au contraire. Si nous survivons à la bagarre, mon brave serviteur, je m'engage ici solennellement à faire pour toi ce que tu auras fait pour moi, et à te servir à mon tour contre tes ennemis, sois tranquille. En attendant, ta main, mon fidèle.

— Oh ! monseigneur ! dit Martin-Guerre en baisant respectueusement la main que lui tendait son maître.

— Allons, va, Martin, reprit le vicomte d'Exmès ; mets-toi tout de suite en quête. Discrétion et courage ! J'ai besoin maintenant d'être seul.

— Pardon ! monseigneur va-t-il rester à l'hôtel ? demanda Martin.

— Oui, jusqu'à sept heures. Je ne dois aller au Louvre qu'à huit.

— En ce cas, reprit l'écuyer, avant sept heures, monsieur le vicomte, j'espère pouvoir vous présenter au moins quelques échantillons du personnel de votre troupe.

Il salua et sortit, tout fier et tout préoccupé déjà de sa haute mission.

Gabriel, resté seul, passa le reste du jour enfermé, à consulter le plan que lui avait remis Jean Peuquoy, à écrire des notes, à marcher de long en large dans sa chambre et à méditer.

Il ne fallait pas qu'il laissât le soir une seule objection du duc de Guise sans réponse.

Il s'interrompait seulement de temps en temps pour répéter d'une voix ferme et d'un cœur ardent :

— Je te sauverai, mon père ! Ma Diane, je te sauverai !

Vers six heures, Gabriel, sur les instances d'Aloyse, venait de prendre quelque nourriture, Martin-Guerre entra d'un air grave et composé :

— Monseigneur, dit-il, vous plairait-il recevoir six ou sept de ceux qui aspirent à l'honneur de servir sous vos ordres la France et le roi ?

— Quoi ! déjà six ou sept ! s'écria Gabriel.

— Six ou sept inconnus de monseigneur. Nos anciens de Metz compléteraient les douze. Ils sont tous enchantés de risquer leur peau pour un maître tel que vous, et acceptent toutes les conditions que vous voudrez bien leur faire.

— Diable ! tu n'as pas perdu de temps, dit le vicomte d'Exmès. Eh bien ! voyons, introduis tes hommes.

— L'un après l'autre, n'est-ce pas ? reprit Martin-Guerre. Monseigneur pourra mieux les juger ainsi.

— L'un après l'autre, soit ! dit Gabriel.

— Un dernier mot, ajouta l'écuyer. Je n'ai pas besoin d'avertir monsieur le vicomte que tous ces hommes me sont connus, soit par moi-même, soit par des informations exactes. Ils sont d'humeurs diverses et d'instincts variés ; mais leur caractère commun, c'est une bravoure à l'épreuve. Je puis répondre à monseigneur de cette qualité essentielle, s'il veut bien être indulgent d'ailleurs à l'endroit de quelques petits travers.

Après cette harangue préparatoire, Martin-Guerre sortit un instant, et revint presque aussitôt suivi d'un grand gaillard au teint basané, à la tournure leste, à la physionomie insouciante et spirituelle.

— Ambrosio, dit Martin-Guerre en le présentant.

— Ambrosio ! c'est un nom étranger. N'est-il pas Français ? demanda Gabriel.

— Qui le sait ? dit Ambrosio. On m'a trouvé enfant, et j'ai vécu homme dans les Pyrénées, un pied en France, un pied en Espagne, et ma foi ! j'ai gaîment pris mon parti de ma double bâtardise, sans en vouloir autrement ni au bon Dieu, ni à ma mère.

— Et comment viviez-vous ? reprit Gabriel.

— Ah ! voilà, dit Ambrosio. Impartial entre mes deux patries, je tâchais toujours, dans la limite de mes faibles moyens, d'annuler entre elles les barrières, d'étendre à chacune d'elles les avantages de l'autre, et, par ce libre échange des dons qu'elles tiennent séparément de la Providence, de contribuer, en fils pieux, de tout mon pouvoir à leur mutuelle prospérité.

— En un mot, reprit Martin-Guerre, Ambrosio faisait la contrebande.

— Mais, continua Ambrosio, signalé aux autorités espagnoles comme aux autorités françaises, méconnu et poursuivi à la fois par mes ingrats compatriotes des deux versans pyrénéens, j'ai pris le parti de leur céder la place et de venir à Paris, ville de ressources pour les braves.

— Où Ambrosio serait heureux, ajouta Martin, de mettre au service du vicomte d'Exmès son intrépidité, son adresse et sa longue habitude de la fatigue et du danger.

— Accepté Ambrosio le contrebandier ! dit Gabriel. A un autre.

Ambrosio sortit, ravi, et fit place à un personnage de mine ascétique et de façons discrètes, vêtu d'une longue cape brune, avec un chapelet à gros grains autour du cou.

Martin-Guerre l'annonça sous le nom de Lactance.

— Lactance, ajouta-t-il, a déjà servi sous les ordres de monsieur de Coligny, qui le regrette et qui en rendra bon témoignage à monseigneur. Mais Lactance est un zélé catholique, et il lui répugnait d'obéir à un chef entaché d'hérésie.

Lactance, sans mot dire, approuvait par signes de la tête et de la main les paroles de Martin, qui continua :

— Ce pieux soudard fera, comme c'est son devoir, tous ses efforts pour contenter monsieur le vicomte d'Exmès ; mais il demande que toutes facilités et libertés lui soient laissées pour accomplir rigoureusement les pratiques de religion qu'exige son salut. Obligé par la profession des armes qu'il a embrassée, et par sa vocation naturelle, à se battre contre ses frères en Jésus-Christ et à les tuer le plus possible. Lactance estime sagement qu'il lui faut du moins compenser à force d'austérités ces nécessités cruelles. Plus Lactance est enragé à la bataille, plus Lactance est ardent à la messe, et il a renoncé à compter les jeûnes et les pénitences qu'il s'est imposés pour les morts et les blessés qu'il a envoyés avant leur heure au pied du trône du Seigneur.

— Accepté Lactance le dévot ! dit en souriant Gabriel.

Lactance, toujours silencieux, s'inclina profondément et sortit en marmottant une prière de reconnaissance au Très-Haut qui venait de lui accorder la faveur d'être agréé par un si vaillant capitaine.

Après Lactance, Martin-Guerre introduisit, sous le nom d'Yvonnet, un jeune homme de taille moyenne, à la figure distinguée et fine, aux mains petites et soignées. Depuis sa fraise jusqu'à ses bottes, son costume était non seulement propre, mais coquet. Il salua Gabriel le plus gracieusement du monde, et se tint debout devant lui, dans une pose aussi respectueuse qu'élégante, secouant légèrement de la main quelques grains de poussière qui s'étaient attachés à sa manche droite.

— Voilà, monseigneur, le plus déterminé de tous, dit Martin-Guerre. Yvonnet, dans les mêlées, est un vrai lion déchaîné que rien n'arrête. Il frappe d'estoc et de taille avec une sorte de frénésie. Mais c'est surtout à l'assaut qu'il brille. Il faut toujours qu'il mette le pied le premier sur la première échelle, et qu'il plante le premier étendard français sur les murailles ennemies.

— Mais c'est donc un vrai héros? dit Gabriel.

— Je fais de mon mieux, reprit modestement Yvonnet, et monsieur Martin-Guerre apprécie sans doute au delà de leur valeur mes faibles efforts.

— Non, je vous rends justice, dit Martin, et la preuve, c'est qu'après avoir vanté vos vertus, je vais signaler vos défauts. Yvonnet, monseigneur, n'est le diable sans peur dont je vous parle que sur le champ de bataille. Il est nécessaire à sa bravoure qu'autour d'elle le tambour retentisse, les flèches sifflent, le canon tonne. Hors de là, et dans la vie ordinaire, Yvonnet est timide, impressionnable et nerveux comme une jeune fille. Sa sensibilité exige les plus grands ménagemens. Il n'aime pas rester seul dans l'obscurité, il a en horreur les souris et les araignées, et perd volontiers connaissance pour une égratignure. Il ne retrouve enfin sa belliqueuse audace que lorsque l'odeur de la poudre et la vue du sang l'enivrent.

— N'importe, dit Gabriel, comme ce n'est pas au bal, mais au carnage que nous le menons, accepté Yvonnet le délicat !

Yvonnet fit au vicomte d'Exmès un salut dans toutes les règles, et s'éloigna, souriant, en tortillant de sa main blanche sa fine moustache noire.

Deux colosses blonds, raides et calmes lui succédèrent. L'un paraissait avoir quarante ans ; l'autre n'en accusait guère que vingt-cinq.

— Heinrich Scharfenstein et Frantz Scharfenstein, son neveu, annonça Martin-Guerre.

— Diantre ! qui sont ceux-là? dit Gabriel ébloui. Qui êtes-vous, mes braves?

— *Wir versteen nur ein wenig das franzosich*, dit l'aîné des colosses.

— Comment? demanda le vicomte d'Exmès.

— Nous comprendre français mal, reprit le géant cadet.

— Ce sont des reîtres allemands, dit Martin-Guerre ; en italien, des condottieri ; en français, des soldats. Ils vendent leurs bras au plus offrant et tiennent la bravoure à juste prix. Ils ont travaillé déjà pour les Espagnols et les Anglais. Mais l'Espagnol paie trop mal, et l'Anglais marchande trop. Achetez-les, monseigneur, et vous vous trouverez bien de l'acquisition. Jamais ils ne discutent un ordre, et iraient se placer à la bouche d'un canon avec un sang-froid inaltérable. Le courage est pour eux une affaire de probité, et, pourvu qu'ils touchent exactement leurs appointemens, ils subiront sans une plainte les éventualités périlleuses ou mêmes mortelles de leur genre de commerce.

— Je retiens donc ces manœuvres de gloire, dit Gabriel, et, pour plus de sûreté, je leur paie un mois d'avance. Mais le temps presse. A d'autres.

Les deux Goliaths germaniques portèrent militairement et mécaniquement la main à leur chapeau, et se retirèrent ensemble tout d'une pièce en emboîtant le pas avec précision.

— Le suivant, dit Martin-Guerre, a nom Pilletrousse. Le voici.

Une espèce de brigand, à la mine farouche, aux habits déchirés, fit son entrée en se dandinant avec embarras, et en détournant les yeux de Gabriel comme d'un juge.

— Pourquoi paraissez-vous honteux, Pilletrousse? lui demanda Martin-Guerre avec aménité. Monseigneur que voici m'a demandé des gens de cœur. Vous êtes un peu plus... accentué que les autres, mais, en somme, vous n'avez pas à rougir.

Il reprit gravement en s'adressant à son maître :

— Pilletrousse, monseigneur, est ce que nous appelons un routier. Dans la guerre générale contre les Espagnols et les Anglais, il a fait jusqu'ici la guerre pour son propre compte. Pilletrousse rôde sur nos grands chemins, remplis à cette heure de pillards étrangers, et Pilletrousse pille les pillards. Pour ses compatriotes, non seulement il les respecte, mais il les protège. Donc, Pilletrousse conquiert, il ne vole pas. Pilletrousse vit de butin, non de larcins. Néanmoins, il a éprouvé le besoin de régulariser sa profession... errante, et d'inquiéter moins... arbitrairement les ennemis de la France. Aussi a-t-il accepté avec empressement l'offre de s'enrôler sous la bannière du vicomte d'Exmès .

— Et moi, dit Gabriel, sous ta caution, Martin-Guerre, je le reçois, à condition qu'il ne prendra plus pour théâtre de ses exploits les routes ou les sentiers, mais les villes fortes et les champs de bataille.

— Rends grâce à monseigneur, drôle, tu es des nôtres, dit au routier Martin-Guerre, qui semblait avoir un faible pour ce coquin.

— Oh ! oui, merci, monseigneur, reprit avec effusion Pilletrousse. Je vous promets de ne plus jamais me battre maintenant un contre deux ou trois, mais un contre dix toujours.

— A la bonne heure ! dit Gabriel.

Celui qui vint après Pilletrousse était un individu pâle, mélancolique et même soucieux, qui semblait envisager l'univers avec découragement et tristesse. Ce qui ajoutait surtout au cachet lugubre de sa figure, c'étaient les balafres et cicatrices dont elle était largement et abondamment couturée.

Martin-Guerre présenta cette septième et dernière recrue sous l'appellation funèbre de Malemort.

— Monseigneur le vicomte d'Exmès serait réellement coupable s'il refusait le pauvre Malemort, ajouta-t-il. Malemort est, en effet, atteint d'une passion, d'une passion sincère et profonde, à l'endroit de Bellone, pour parler un peu mythologiquement. Mais cette passion a jusqu'ici été bien malheureuse. L'infortuné a un goût fini et prononcé pour la guerre ; il ne se plaît que dans les combats, il n'est heureux que devant un beau carnage, et il n'a encore, hélas ! goûté à son bonheur que du bout des lèvres. Il se jette si aveuglément et si furieusement dans les mêlées, que toujours il vous attrape, du premier bond, quelque estafilade qui le met sur le flanc et le renvoie d'abord à l'ambulance, où il passe le reste de la bataille à gémir, moins de sa blessure que de son absence. Tout son corps n'est qu'une plaie ; mais il est robuste, Dieu merci ! il se relève promptement. Seulement il lui faut attendre une autre occasion ! Ce long désir inassouvi le mine plus que tout le sang qu'il a si glorieusement perdu. Monseigneur voit qu'il y aurait vraiment conscience à exclure ce mélancolique batailleur d'une joie qu'il peut lui procurer avec avantage réciproque.

— Aussi j'accepte Malemort avec enthousiasme, mon cher Martin, dit Gabriel.

Un sourire de satisfaction effleura la face pâle de Malemort. L'espérance ranima d'une étincelle ses yeux éteints, et il alla rejoindre ses camarades d'un pas plus allègre que lorsqu'il était entré.

— Sont-ce là tous ceux que tu as à me présenter? demanda Gabriel à son écuyer.

— Oui, monseigneur, je n'en ai pas, pour le moment, d'autres à vous offrir. Je n'osais espérer que monseigneur les accepterait tous.

— Je serais difficile, dit Gabriel ; tu as le goût bon et sûr, Martin. Reçois tous mes compliments sur ces heureux choix.

— Oui, dit modestement Martin-Guerre, j'aime à penser au fond que Malemort, Pilletrousse, les deux Scharfenstein, Lactance, Yvonnet et Ambrosio ne sont pas précisément des gaillards à dédaigner.

— Je le crois bien! dit Gabriel. Quels rudes compagnons!

— Si monseigneur, ajouta Martin, consent à leur adjoindre Landry, Chesnel, Aubriot, Contamine et Balu, nos vétérans de la guerre de Lorraine, j'estime, avec monseigneur à notre tête, et quatre ou cinq des gens d'ici pour nous servir, que nous aurons une troupe véritablement bonne à montrer à nos amis, et, mieux encore, à nos ennemis.

— Oui, certes, dit Gabriel, des bras et des têtes de fer! Tu feras armer et équiper ces douze braves dans le plus bref délai, Martin. Mais repose-toi aujourd'hui. Tu as bien employé ta journée, ami, et je t'en remercie; la mienne, quoique pleine aussi d'activité et de douleur, n'est cependant pas encore achevée.

— Où donc monseigneur va-t-il ce soir? demanda Martin-Guerre.

— Au Louvre, auprès de monsieur de Guise, qui m'attend à huit heures, dit Gabriel en se levant. Mais, grâce à la promptitude de ton zèle, Martin, j'espère que quelques-unes des difficultés qui pouvaient se présenter dans mon entretien avec le duc sont d'avance levées.

— Oh! j'en suis bien heureux, monseigneur.

— Et moi donc, Martin! Tu ne sais pas à quel point j'ai besoin de réussir! Oh! mais je réussirai!

Et le noble jeune homme se répétait dans son cœur, en se dirigeant vers la porte pour se rendre au Louvre:

— Oui, je te sauverai, mon père! ma Diane, je te sauverai!

LI

ADRESSE DE LA MALADRESSE

Franchissons par la pensée soixante lieues et deux semaines, et retournons à Calais vers la fin du mois de novembre 1557.

Vingt-cinq jours ne s'étaient pas écoulés depuis le départ du vicomte d'Exmès, quand un messager se présenta de sa part aux portes de la ville anglaise.



Ambrosio, dit Martin-Guerre.

Cet homme demandait à être mené à milord Wentworth, le gouverneur, auquel il devait remettre la rançon de son ancien prisonnier.

Il paraissait d'ailleurs assez maladroit et peu avisé, ledit messager! car on avait beau lui indiquer son chemin, il avait passé vingt fois sans y entrer devant la grande porte qu'on se tuait à lui désigner, et s'en était toujours allé stupidement frapper à des poternes et à des portes condamnées: si bien qu'il fit en pure perte, l'imbécile! presque tout le tour des boulevards extérieurs de la place.

Enfin, à force d'informations plus précises les unes que les autres, il voulut bien se laisser mettre dans la vraie route, et tel était déjà, en ce temps lointain, le pouvoir magique de ces mots: J'apporte dix mille écus au gouverneur! que les précautions de rigueur accomplies du reste, après avoir fouillé notre homme, après être allé prendre les ordres de lord Wentworth, on laissa volontiers pénétrer dans Calais le porteur d'une somme aussi respectable.

Décidément, il n'y a que le siècle d'or qui n'ait pas été un siècle d'argent!

L'inintelligent envoyé de Gabriel s'égara encore plus d'une fois dans les rues de Calais avant de trouver l'hôtel du gouverneur, que des âmes compatissantes lui indiquaient pourtant tous les cent pas. Il semblait croire, à chaque corps-de-garde qu'il rencontrait, que c'était là qu'il fallait demander lord Wentworth, et, vite, il courait de ce côté.

Après avoir dépensé une heure à faire un chemin qui eût pris dix minutes à tout autre, il atteignit enfin l'hôtel du gouverneur.

Il fut introduit presque aussitôt en présence de lord Wentworth, qui le reçut de son air grave, poussé même ce jour-là jusqu'à une tristesse morne.

Quand il eut expliqué l'objet de son message et posé sur la table un sac gonflé d'or :

— Le vicomte d'Exmès, lui demanda l'Anglais, vous a-t-il seulement chargé de me remettre cet argent, sans rien ajouter pour moi ?

Pierre, ainsi se nommait l'envoyé, regarda lord Wentworth avec une mine d'étonnement qui continuait à faire peu d'honneur à ses moyens naturels.

— Milord, dit-il enfin, je n'ai à faire auprès de vous qu'à vous remettre cette rançon. Mon maître du moins ne m'a rien ordonné de plus, et je ne comprends pas...

— A la bonne heure ! interrompit lord Wentworth avec un dédaigneux sourire. Monsieur le vicomte d'Exmès est devenu plus raisonnable là-bas, à ce que je vois ! Je l'en félicite. L'air de la cour de France est fait d'oubli ! tant mieux pour ceux qui le respirent !

Il murmura à voix basse, comme se parlant à lui-même.

— L'oubli, c'est la moitié du bonheur souvent !

— Milord, de son côté, n'a rien à mander à mon maître ? reprit le messager qui paraissait écouter d'un air fort insouciant et assez stupide les apartés mélancoliques de l'Anglais.

— Je n'ai rien à dire à monsieur d'Exmès, puisqu'il ne me dit rien, repartit sèchement lord Wentworth. Cependant, prévenez-le, si vous voulez, que durant un mois encore, jusqu'au 1er janvier, tenez, je l'attendrai et serai à ses ordres, et comme gentilhomme et comme gouverneur de Calais. Il comprendra.

— Jusqu'au 1er janvier ? répéta Pierre. Je le lui dirai, milord.

— Bien ! voici votre reçu, l'ami, de plus, pour vous, un petit dédommagement des peines de ce long voyage. Prenez. Prenez donc !

L'homme, qui avait paru d'abord hésiter, se ravisa et accepta la bourse que lui offrait lord Wentworth.

— Merci, milord, dit-il. Mais milord m'accordera-t-il encore une grâce !

— Qu'est-ce que c'est ! demanda le gouverneur de Calais.

— Outre cette dette que je viens d'acquitter envers milord, reprit le messager, le vicomte d'Exmès en a contracté une autre, pendant son séjour ici, envers un des habitans de cette ville, un nommé... Comment est-ce donc qu'on le nomme ? Un nommé Pierre Peuquoy, dont il a été l'hôte.

— Eh bien ? dit lord Wentworth.

— Eh bien ! milord, me sera-t-il permis d'aller présentement chez ce Pierre Peuquoy pour lui rembourser ses avances ?

— Mais sans doute, dit le gouverneur. On vous montrera sa maison. Voici votre laissez-passer pour sortir de Calais. Je voudrais pouvoir vous permettre d'y séjourner quelques jours ; vous auriez peut-être besoin de vous reposer du voyage. Mais les règlements de la place défendent d'y garder un étranger, un Français surtout. Adieu donc, l'ami, et bonne route !

— Adieu ! et bonne chance, milord, avec tous mes remercîmens.

En quittant l'hôtel du gouverneur, le messager, non sans s'être trompé encore dix fois de chemin, se rendit rue du Martrol, où demeurait, si nos lecteurs veulent bien se le rappeler, l'armurier Pierre Peuquoy.

L'envoyé de Gabriel trouva Pierre Peuquoy plus triste encore dans son atelier que lord Wentworth dans son hôtel. L'armurier, qui le prit d'abord pour une pratique, le reçut avec une indifférence marquée.

Néanmoins, quand l'autre s'annonça comme venant de la part du vicomte d'Exmès, le front du brave bourgeois s'éclaircit soudainement.

De la part du vicomte d'Exmès ! s'écria-t-il.

Puis, s'adressant à un de ses apprentis, qui tout en rangeant l'établi pouvait écouter :

— Quentin, lui dit-il négligemment, laissez-nous et allez tout de suite avertir mon cousin Jean qu'un messager du vicomte d'Exmès vient d'arriver.

L'apprenti, désappointé, sortit sur cet ordre.

— Parlez maintenant, ami, reprit avec vivacité Pierre Peuquoy. Oh ! nous savions bien que ce digne seigneur ne nous oublierait point ! Parlez vite. Que nous apportez-vous de sa part ?

— Ses compliments et remercîmens cordiaux, cette bourse d'or et ces mots : *Souvenez-vous du 5* ! qu'il a dit que vous comprendriez.

— C'est tout ? demanda Pierre Peuquoy.

— Absolument tout, maître. Sont-ils exigeans dans ce pays-ci ! pensa le messager. Il paraît qu'ils ne tiennent guère aux écus. Seulement, ils vous ont des prétentions secrètes auxquelles le diable ne comprendrait rien.

— Mais, reprit l'armurier, nous sommes trois dans cette maison. Il y a aussi Jean mon cousin et ma sœur Babette. Vous vous êtes acquitté de votre commission envers moi, c'est bien. Mais n'en avez-vous point quelque autre pour Babette ou pour Jean ?

Jean Peuquoy, le tisserand, entra justement pour entendre le messager de Gabriel répondre.

— Je n'ai rien à dire qu'à vous, maître Pierre Peuquoy, et je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire.

— Eh bien ! tu le vois, frère reprit Pierre en se tournant vers Jean, tu le vois, monsieur le vicomte d'Exmès nous remercie ; monsieur le vicomte d'Exmès nous renvoie en toute hâte cet argent ; monsieur le vicomte d'Exmès nous fait dire : Souvenez-vous !... Mais lui ne se souvient pas !

— Hélas ! dit une voix faible et douloureuse derrière la porte.

C'était la pauvre Babette qui avait tout entendu.

— Un instant ! reprit Jean Peuquoy, qui s'obstinait à espérer. L'ami, continua-t-il en s'adressant à l'envoyé, si vous êtes de la maison de monsieur d'Exmès, vous devez connaître, parmi ses serviteurs et vos compagnons, un nommé Martin-Guerre ?

— Martin-Guerre ?... Ah ! oui, Martin-Guerre l'écuyer ? Oui, maître, je le connais.

— Il est toujours au service de M. d'Exmès ?

— Toujours.

— Mais a-t-il su que vous veniez à Calais ?

— Il l'a su, répondit l'homme. Il était même là, je m'en souviens, quand j'ai quitté l'hôtel de monsieur d'Exmès. Il m'a accompagné avec son... avec notre maître jusqu'à la porte, et m'a vu me mettre en route.

— Et il ne vous a rien dit pour moi, ni pour personne de cette maison ?

— Rien du tout, je vous le répète,

— Attendez, Pierre, reprit Jean, ne vous impatientez pas encore ! l'ami Martin-Guerre vous a peut-être recommandé de rendre votre message secrètement ? Apprenez que la précaution est devenue inutile. Nous savons maintenant la vérité. La douleur de... la personne à qui Martin-Guerre doit une réparation ne nous a rien laissé ignorer. Vous pouvez donc parler en notre présence. Au surplus, s'il vous restait sur ce point des scrupules, nous nous retirerons, et cette personne à laquelle je fais allusion, et que Martin-Guerre vous a désignée, viendra seule s'entretenir avec vous sur-le-champ.

— Par ma foi ! je vous jure, reprit le messager, que je ne comprends pas un mot à tous vos discours.

— Il suffit, Jean, et vous devez en avoir assez ! s'écria Pierre Peuquoy, dont la prunelle s'enflamma d'un éclair d'indignation. Par la mémoire de mon père ! je ne vois pas, Jean, quel plaisir vous pouvez trouver à insister sur l'affront qu'on nous fait subir.

Jean baissa douloureusement la tête sans rien ajouter. Il trouvait que son cousin n'avait que trop raison.

— Daignerez-vous compter cet argent, maître ? demanda le messager assez embarrassé de son rôle.

— Ce n'est pas la peine, dit Jean, plus calme, sinon moins triste, que Pierre. Prenez ceci pour vous, l'ami. Je vais, en outre, vous faire apporter à manger et à boire.

— Merci pour l'argent ; reprit l'envoyé, qui semblait pourtant assez gêné de le prendre. Quant à boire et à manger, je n'ai ni faim ni soif, ayant déjeuné tantôt à Nieullay. Il faut même que je reparte sur-le-champ ; car votre gouverneur m'a défendu de séjourner longtemps dans votre ville.

— Nous ne vous retenons donc pas, l'ami, reprit Jean Peuquoy. Adieu. Dites à Martin-Guerre... Mais non ! à lui nous n'avons rien à dire. Dites seulement à monsieur d'Exmès que nous le remercions, et que nous nous souvenons du 5. Mais, nous l'espérons, de son côté aussi, lui se souviendra.

— Écoutez, de plus, ajouta Pierre Peuquoy qui sortit un moment de sa sombre méditation. Vous lui direz encore à votre maître que nous persisterons à l'attendre tout un mois. En un mois, vous pouvez retourner à Paris, et il pourra renvoyer quelqu'un ici. Mais si la présente année se termine sans que nous recevions de ses nouvelles, nous croirons que son cœur n'a plus de mémoire, et nous en serons fâchés pour lui autant que pour nous. Car, enfin, sa probité de gentilhomme qui se rappelle si bien l'argent prêté, devrait se souvenir encore mieux des secrets confiés. Là-dessus, adieu, l'ami.

— Que Dieu vous garde ! dit le messager de Gabriel en se

levant pour partir. Toutes vos questions et tous vos avis seront fidèlement rapportés à mon maître.

Jean Peuquoy accompagna l'homme jusqu'à la porte de la maison. Pour Pierre, il resta atterré dans son coin.

Le messager flâneur, après maints détours et mainte nouvelle erreur dans cette ville embrouillée de Calais qu'il avait tant de peine à comprendre, regagna enfin la porte principale, où il exhiba son laissez-passer, et, quand on l'eut soigneusement fouillé, put sortir dans la campagne.

Il marcha trois quarts d'heure, d'un pas allègre, sans s'arrêter, et ne ralentit sa marche qu'à une lieue environ de la place.

Alors, il se permit à lui-même de se reposer, s'assit sur un tertre de gazon, parut réfléchir, et un sourire de contentement illumina ses yeux et ses lèvres.

— Je ne sais pas, se dit-il, ce qu'ils ont dans cette ville de Calais à être plus tristes et plus mystérieux les uns que les autres. Le Wentworth me paraît avoir un compte à régler avec monsieur d'Exmès, et les Peuquoy me semblent garder quelque rancune à ce Martin-Guerre. Mais bah ! qu'est-ce que cela me fait au bout du compte? Je ne suis pas triste, moi ! J'ai ce que je veux et ce qu'il me faut ! Pas un trait de plume, pas un brin de papier, c'est vrai ! mais tout est là, dans ma tête, et, avec le plan de monsieur d'Exmès, je reconstruirai aisément dans ma pensée cette place, qui rend les autres si mornes et dont le souvenir me rend si joyeux, moi.

Il repassa rapidement, dans son imagination, par les rues, boulevards et postes fortifiés, où sa prétendue balourdise l'avait si à propos conduit.

— C'est cela ! se dit-il. Tout est net et clair comme si je les vois encore. Le duc de Guise sera content. Grâce à ce voyage et aux précieuses indications du capitaine des gardes de Sa Majesté, nous pourrons l'amener en force, ce cher vicomte d'Exmès, et son écuyer avec lui, au rendez-vous que leur assignent dans un mois lord Wentworth et Pierre Peuquoy. Dans six semaines, si Dieu et les circonstances nous favorisent, nous serons les maîtres de Calais, ou j'y perdrai mon nom !

Et nos lecteurs conviendront que c'eût été dommage, quand ils sauront que ce nom était celui du maréchal Pierre Strozzi, l'un des plus célèbres et les plus habiles ingénieurs du quatorzième siècle.

Au bout de quelques minutes de repos, Pierre Strozzi se remit en route, comme s'il eût eu hâte d'être déjà de retour à Paris. Il pensait beaucoup à Calais et fort peu à ses habitans.

LII

LE 31 DÉCEMBRE 1557

On a deviné sans doute pourquoi Pierre Strozzi avait trouvé lord Wentworth si amer et si chagrin, et pourquoi le gouverneur de Calais parlait encore du vicomte d'Exmès avec tant de hauteur et d'aigreur.

C'est que madame de Castro paraissait le haïr de plus en plus.

Quand il lui faisait demander la permission d'aller lui rendre visite, elle cherchait toujours des prétextes pour se dispenser de le recevoir. Si pourtant elle était forcée parfois de subir sa présence, son accueil glacial et cérémonieux trahissait trop clairement ses sentimens pour lui et le laissait chaque fois plus désolé.

Lui, cependant, ne se lassait pas encore dans son amour. Sans espérer rien, il n'en était pas à désespérer. Il voulait, du moins, rester pour Diane le parfait gentilhomme qui avait laissé à la cour de Marie d'Angleterre une réputation de courtoisie exquise. Il accablait, c'est le mot, sa prisonnière de prévenances. Elle était servie avec des égards et un luxe princiers. Il lui avait donné un page français, il avait engagé pour elle un de ces musiciens italiens si recherchés au siècle de la renaissance. Diane trouvait parfois dans sa chambre des parures et des atours du plus grand prix ; c'était lord Wentworth qui les avait fait venir de Londres à son intention ; mais elle ne les regardait seulement pas.

Une fois, il donna en son honneur une grande fête à laquelle il convia tout ce qu'il y avait d'Anglais illustres à Calais et en France. Ses invitations traversèrent même le détroit. Mais madame de Castro refusa obstinément d'y paraître.

Lord Wentworth, en présence de tant de froideurs et de dédains, se répétait chaque jour qu'il vaudrait assurément mieux, pour son repos, accepter la rançon royale que lui faisait offrir Henri II, et rendre Diane à la liberté.

Mais c'était, en même temps, la rendre à l'amour heureux de Gabriel d'Exmès, et l'Anglais ne trouvait jamais dans son cœur assez de force et de courage pour accomplir un si rude sacrifice.

— Non, non, se disait-il, si je ne l'ai pas, personne du moins ne l'aura !

Au milieu de ces irrésolutions et de ces angoisses, les jours, les semaines, les mois s'écoulaient.

Le 31 décembre 1557, lord Wentworth avait réussi à se faire admettre dans le logement de madame de Castro. Nous l'avons dit, il ne respirait que là, bien qu'il en sortît toujours plus triste et plus épris. Mais voir Diane, même sévère, l'entendre, même ironique, était devenu pour lui le plus impérieux besoin.

Lui debout, elle assise devant la haute cheminée, ils causaient.

Ils causaient sur l'unique et navrant sujet qui les réunissait et les séparait à la fois.

— Enfin, madame, disait l'amoureux gouverneur, si pourtant, outré de votre cruauté, exaspéré de vos mépris, j'oubliais que j'étais gentilhomme et votre hôte?..

— Vous vous déshonoreriez, milord, vous ne me déshonoreriez pas, répondit Diane avec fermeté.

— Nous serions déshonorés ensemble ! reprit lord Wentworth. Vous êtes en mon pouvoir ! Où vous réfugieriez-vous?

— Mais, mon Dieu !..dans la mort, répondit-elle tranquillement.

Lord Wentworth pâlit et frissonna. Lui, causer la mort de Diane !

— Une telle obstination n'est point naturelle, reprit-il en secouant la tête. Au fond, vous craindriez de me pousser à bout, si vous ne conserviez quelque espérance insensée, madame. Vous croyez donc toujours à je ne sais quelle chance impossible? Voyons, dites, de qui pouvez-vous cependant attendre du secours à cette heure?

— De Dieu, du roi, répondit Diane.

Il y eut dans sa phrase une suspension et dans sa pensée, une réticence que lord Wentworth ne comprit que trop.

— A coup sûr, elle songe à ce d'Exmès ! se dit-il.

Mais c'était là un dangereux souvenir qu'il n'osa pas aborder ou réveiller.

Il se contenta donc de reprendre avec amertume :

— Oui, comptez sur le roi ! comptez sur Dieu ! Mais si Dieu avait voulu vous secourir, madame, c'est le premier jour qu'il vous eût sauvée, ce me semble et voici une année qui finit aujourd'hui sans qu'il ait étendu sur vous sa protection.

— J'espère donc en l'année qui commence demain, répliqua Diane, en levant ses beaux yeux au ciel, comme pour implorer le céleste appui.

— Quant au roi de France, votre père, poursuivit lord Wentworth, il a, j'imagine, sur les bras des affaires assez lourdes pour employer toute sa puissance et toute sa pensée. La France est encore dans un plus urgent danger que sa fille.

— C'est vous qui le dites ! reprit Diane avec un accent de doute.

— Lord Wentworth ne ment pas, madame. Savez-vous où en sont les choses pour le roi, votre auguste père?...

— Que puis-je apprendre dans cette prison? répondit Diane, qui pourtant n'avait pu retenir un mouvement d'intérêt.

— Vous n'auriez qu'à m'interroger, reprit lord Wentworth, heureux d'être un moment écouté, fût-ce comme messager de malheur. Eh bien ! sachez que le retour de monsieur le duc de Guise à Paris n'a nullement amélioré jusqu'ici la situation de la France. On a organisé quelques troupes, renforcé quelques places, rien de plus. A l'heure où nous sommes, ils hésitent et ne savent trop que faire. Toutes leurs forces rassemblées sur les frontières du Nord ont bien pu arrêter la marche triomphante des Espagnols, mais n'entreprennent rien pour leur compte. Attaqueront-elles le Luxembourg? Se dirigeront-elles sur la Picardie? je l'ignore. Essayeront-elles de prendre Saint-Quentin ou Ham?...

— Ou Calais? interrompit Diane, en levant vivement les yeux sur le gouverneur, pour saisir sur son visage l'effet de ce nom jeté.

Mais lord Wentworth ne sourcilla pas, et, avec un superbe sourire :

— Oh ! madame, reprit-il, permettez-moi de ne pas même me poser cette question-là. Quiconque a seulement une idée de la guerre n'admettra pas cette folle supposition une minute, et monsieur le duc de Guise a trop d'expérience pour s'exposer, par une tentative aussi étrangement irréalisable, à la risée de tout ce qui porte une épée en Europe.

En ce même moment, il se fit quelque bruit à la porte, et un archer entra précipitamment.

Lord Wentworth se levant alla à lui avec impatience.

— Qu'y a-t-il donc pour qu'on ose venir me déranger ainsi? demanda-t-il irrité.

— Que milord me pardonne ! répondit l'archer. C'est lord Derby qui m'envoie en hâte.

— Et pour quel si pressant motif? Expliquez-vous, voyons !

— C'est, reprit l'archer, qu'on vient d'annoncer à lord Derby qu'une avant-garde de deux mille arquebusiers français avait été vue à dix lieues de Calais hier, et lord Derby m'a donné ordre d'en venir sur-le-champ avertir milord.

— Ah! s'écria Diane qui ne chercha pas à dissimuler un mouvement de joie.

Mais lord Wentworth reprit froidement en s'adressant à l'archer :

— Et c'est pour cela que vous avez pris l'audace de me poursuivre jusqu'ici, drôle?

— Milord, dit le pauvre diable stupéfait, lord Derby...

— Lord Derby, interrompit le gouverneur, est un myope qui prend des mottes de terre pour des montagnes. Allez le lui dire de ma part.

— Ainsi, milord, reprit l'archer, les postes que lord Derby voulait faire doubler au plus vite?

— Qu'ils restent comme ils sont! et qu'on me laisse tranquille avec ces paniques ridicules!

L'archer s'inclina respectueusement et sortit.

— Pourtant, milord, dit Diane de Castro, vous voyez que, dans l'opinion même de l'un de vos meilleurs lieutenans, mes prévisions si insensées pourraient se réaliser à la rigueur.

— Je suis obligé de vous détromper plus que jamais sur ce point, madame, reprit lord Wentworth avec son imperturbable assurance. Je puis vous donner en deux mots l'explication de cette fausse alerte, à laquelle je ne conçois pas que lord Derby se soit laissé prendre.

— Voyons, dit madame de Castro, avide de lumière sur un point où se concentrait maintenant sa vie.

— Eh bien! madame, continua lord Wentworth, de deux choses l'une : ou messieurs de Guise et de Nevers, qui sont, je le reconnais, d'habiles et prudens capitaines, veulent ravitailler Ardres et Boulogne, et dirigent de ce côté les troupes qu'on a signalées, ou bien ils font vers Calais un mouvement simulé pour tranquilliser Ham et Saint-Quentin ; puis, revenant brusquement sur leurs pas, ils vont tâcher de surprendre une de ces deux villes.

— Et qui vous dit, en somme, monsieur, reprit madame de Castro plus imprudente que patiente, qui vous dit que ce n'est pas vers Ham ou Saint-Quentin qu'ils ont dirigé leur feinte, pour surprendre plus sûrement Calais?

Heureusement, elle avait affaire à une conviction solide et ancrée à la fois sur l'orgueil national et l'orgueil individuel.

— J'ai déjà eu l'honneur de vous affirmer, madame, reprit lord Wentworth avec dédain, que Calais est une de ces villes qu'on ne saurait ni surprendre ni prendre. Avant qu'on pût seulement en approcher, il faudrait emporter le fort Sainte-Agathe, se rendre maître du fort de Nieullay. Il faudrait quinze jours de lutte victorieuse sur tous les points, et, pendant ces quinze jours, l'Angleterre avertie aurait quinze fois le temps d'accourir tout entière au secours de sa précieuse cité. Prendre Calais! Ah! ah! je ne puis m'empêcher de rire quand j'y songe!

Madame de Castro blessée repartit avec quelque amertume :

— Ce qui fait ma douleur fait votre joie. Comment voulez-vous que nos âmes parviennent jamais à s'entendre?

— Eh! madame, s'écria lord Wentworth pâlissant, je voudrais justement anéantir vos illusions qui nous séparent. Je voudrais vous prouver, clair comme le jour, que vous vous leurrez de chimères, et que, pour concevoir seulement l'idée de la tentative que vous rêvez, il faudrait qu'à la cour de France on fût atteint de folie.

— Il y a des folies héroïques, milord, dit fièrement Diane, et je sais en effet des insensés grandioses, qui ne recule-raient pas devant cette sublime extravagance, par amour de la gloire, ou simplement par dévouement.

— Ah! oui, monsieur d'Exmès par exemple! s'écria lord Wentworth emporté par une fureur jalouse qu'il fut incapable de maîtriser.

— Qui vous a dit ce nom? demanda madame de Castro stupéfaite.

— Ce nom, madame, reprit le gouverneur, avouez que vous l'avez sur les lèvres depuis le commencement de cet entretien, et qu'en même temps que Dieu et votre père, vous invoquiez dans votre pensée ce troisième libérateur.

— Ai-je à vous rendre compte de mes sentimens? dit Diane.

— Ne me rendez compte de rien, je sais tout, reprit le gouverneur. Je sais ce que vous ignorez vous-même, madame, et ce qu'il me plaît de vous apprendre aujourd'hui, pour vous montrer quel fonds il faut établir sur la belle passion de ces romanesques amoureux! Je sais notamment que le vicomte d'Exmès, fait prisonnier à Saint-Quentin en même temps que vous, a été amené en même temps que vous ici, à Calais.

— Se peut-il! s'écria Diane au comble de la surprise

— Oh! mais il n'y est plus, madame! Sans cela je ne vous le dirais pas. Depuis deux mois, monsieur d'Exmès est libre.

— Et j'ai ignoré qu'un ami souffrait avec moi, si près de moi, reprit Diane.

— Oui, vous l'ignoriez, mais il ne l'ignorait pas, lui, madame, dit le gouverneur. Je dois même avouer que, lorsqu'il l'a su, il s'est répandu contre moi en menaces fort redoutables. Non seulement il m'a provoqué en duel, mais, poussant, comme vous l'avez prévu avec une sympathie admirable, l'amour jusqu'à la folie, il m'a déclaré en face sa résolution nette de prendre Calais.

— J'espère donc plus que jamais! reprit Diane.

— N'espérez pas trop, madame, dit lord Wentworth ; car, je vous le répète, depuis que monsieur d'Exmès m'a adressé ses adieux effrayans, deux mois se sont écoulés. J'ai bien eu, il est vrai, dans ces deux mois, des nouvelles de mon agresseur ; il m'a envoyé à la fin de novembre, avec une scrupuleuse exactitude, l'argent de sa rançon. Mais de son fier défi, plus un mot.

— Attendez, milord, reprit Diane. Monsieur d'Exmès saura payer tous ses genres de dettes.

— J'en doute, madame ; car le jour de l'échéance est bientôt passé.

— Que voulez-vous dire? demanda madame de Castro.

— J'ai fait annoncer, madame, au vicomte d'Exmès, par l'homme qu'il m'a envoyé, que j'attendrais l'effet de sa double provocation jusqu'au 1er janvier 1558. Or, nous voici au 31 décembre...

— Eh bien! interrompit Diane, il a encore douze heures devant lui.

— C'est juste, madame, dit lord Wentworth. Mais si demain, à pareille heure, je n'ai pas de ses nouvelles...

Il n'acheva pas. Lord Derby tout effaré se précipita en ce moment dans la chambre.

— Milord! s'écria-t-il, milord, je le disais bien! c'étaient les Français! et c'est à Calais qu'ils en veulent.

— Allons donc! reprit lord Wentworth qui changea de couleur malgré sa feinte assurance. Allons donc! c'est impossible! Qui vous prouve cela? encore des bruits, des propos, des terreurs chimériques?...

— Hélas! non, des faits, par malheur, répondit lord Derby.

— Plus bas, Derby, alors, parlez plus bas, dit le gouverneur en se rapprochant de son lieutenant; voyons, du sang-froid. Que voulez-vous dire avec vos faits?

Lord Derby reprit à voix basse, comme l'exigeait son supérieur qui ne voulait pas faiblir devant Diane.

— Les Français ont attaqué à l'improviste le fort Sainte-Agathe. Rien n'était préparé pour les recevoir, ni les murs, ni les hommes; et j'ai bien peur qu'à l'heure qu'il est ils ne soient déjà maîtres de ce premier boulevard de Calais.

— Ils seraient loin de nous encore! dit vivement lord Wentworth.

— Oui, reprit lord Derby, mais rien dès lors ne leur ferait obstacle jusqu'au pont de Nieullay, et le pont de Nieullay est à deux milles de la place.

— Avez-vous envoyé des renforts aux nôtres, Derby?

— Oui, milord, excusez-moi ; sans vos ordres et malgré vos ordres.

— Vous avez bien fait, dit lord Wentworth.

— Mais ces secours seront encore arrivés trop tard, reprit le lieutenant.

— Qui sait? Ne nous effrayons point. Vous allez m'accompagner sur-le-champ à Nieullay. Nous ferons payer cher à ces imprudens leur audace! Et, s'ils ont déjà Sainte-Agathe, eh bien, nous en serons quittes pour les en chasser.

— Dieu le veuille! dit lord Derby. Mais ils ont bien fermement engagé la partie.

— Nous aurons la revanche, répondit lord Wentworth. Qui les commande, savez-vous?

— On l'ignore; monsieur de Guise probablement, ou, au moins, monsieur de Nevers. L'enseigne qui, au grand galop de son cheval, est accouru ici apporter l'incroyable nouvelle de leur subite arrivée, m'a dit seulement avoir reconnu lui-même de loin, aux premiers rangs, votre ancien prisonnier, vous vous rappelez, ce vicomte d'Exmès...

— Damnation! s'écria le gouverneur en serrant les poings. Venez, Derby, venez vite!

Madame de Castro, avec cette finesse de perception qu'on trouve dans les grandes circonstances, avait entendu presque tout le rapport, fait pourtant à voix basse, de lord Derby.

Quand lord Wentworth prit congé d'elle, en lui disant :

— Vous m'excuserez, madame, il faut que je vous quitte. Une affaire importante...

— Allez, milord, interrompit Diane, non sans quelque malice de femme; allez tâcher de reprendre vos avantages si cruellement compromis. Mais sachez, en attendant, deux choses : d'abord, que les illusions les plus fortes sont précisément celles qui ne doutent pas, et puis, qu'il faut toujours

compter sur la parole d'un gentilhomme français. Nous ne sommes pas au 1er janvier, milord.

Lord Wentworth, furieux, sortit sans répondre.

LIII

PENDANT LA CANONNADE

Lord Derby ne s'était guère trompé dans ses conjectures. Voici ce qui était arrivé :

Les troupes de monsieur de Nevers s'étant rapidement unies, la nuit, à celles du duc de Guise, étaient arrivées inopinément, grâce à une marche forcée, devant le fort Sainte-Agathe. Trois mille arquebusiers, soutenus de vingt-cinq à trente chevaux, avaient emporté ce fort en moins d'une heure.

Lord Wentworth n'arriva avec lord Derby au fort de Nieullay, que pour voir sur le pont les siens en fuite accourir demander un refuge à ce second et meilleur rempart de Calais.

Mais, le premier moment de saisissement passé, nous devons convenir que lord Wentworth se redressa vaillamment. C'était, après tout, une âme d'élite, et qui puisait dans l'orgueil particulier à sa race une grande énergie.

— Il faut que ces Français soient véritablement fous ! dit-il de très bonne foi à lord Derby. Mais nous leur ferons payer cher leur folie. Il y a deux siècles, Calais a tenu une année contre les Anglais, et tiendrait dix ans avec eux. Nous n'aurons pas, au surplus, besoin de si longs efforts. Avant la fin de la semaine, Derby, vous verrez l'ennemi battre honteusement en retraite. Il a gagné tout ce qu'il pouvait emporter par surprise. Mais nous sommes sur nos gardes à présent. Qu'on se rassure donc, et qu'on rie avec moi de cette bévue de monsieur de Guise.

— Allez-vous faire venir des renforts d'Angleterre ? demanda lord Derby.

— A quoi bon ? répondit superbement le gouverneur. Si nos étourdis persistent dans leur imprudence, avant trois jours, et tandis que Nieullay les tiendra en échec, les troupes espagnoles et anglaises qui sont en France viendront d'elles-mêmes à notre aide. Si ces fiers conquérans s'entêtent tout à fait, en vingt-quatre heures un avis transmis à Douvres nous amènera dix mille hommes. Mais, jusque-là, ne leur faisons pas trop d'honneur par trop d'appréhension. Nos neuf cents soldats et nos bonnes murailles leur donneront assez de besogne. Ils n'iront pas plus loin que le pont de Nieullay !

Toujours est-il que le lendemain, 1er janvier 1558, les Français étaient déjà à ce pont que lord Wentworth leur marquait pour dernier terme. Ils avaient ouvert la tranchée pendant la nuit, et, dès midi, leurs canons battaient le fort de Nieullay en brèche.

Ce fut donc au bruit formidable et régulier des deux artilleries tonnantes qu'une scène de famille, solennelle et triste, se passa dans la vieille maison de Peuquoy.

Les questions pressantes adressées par Pierre Peuquoy au messager de Gabriel l'ont déjà, sans nul doute, appris au lecteur, Babette n'avait pu cacher longtemps à son frère et à son cousin ses larmes, et la cause de ses larmes.

Elle n'était pas en effet malheureuse à moitié, la pauvre fille ! Et la réparation que lui devait le prétendu Martin-Guerre n'était plus seulement nécessaire pour elle, elle l'était aussi pour son enfant.

Babette Peuquoy allait être mère.

Toutefois, en avouant sa faute et la dure conséquence de sa faute, elle n'avait pas osé convenir vis-à-vis de Pierre et de Jean que son avenir était sans issue, que Martin-Guerre était marié.

Elle n'en convenait pas vis-à-vis de son propre cœur ; elle se disait que c'est impossible, que monsieur d'Exmès s'était trompé, et que Dieu, qui est bon, n'accable pas ainsi sans ressource une pauvre misérable créature dont tout le crime est d'avoir aimé ! Elle se répétait naïvement, tout le jour, ces raisonnemens d'enfant, et elle espérait. Elle espérait dans Martin-Guerre, elle espérait dans le vicomte d'Exmès. Quoi ? elle ne le savait pas ; mais enfin elle espérait.

Néanmoins, le silence gardé pendant ces deux mois éternels, par le maître et par le serviteur, lui avait porté un coup affreux.

Elle attendait avec une impatience mêlée d'épouvante le 1er janvier, cette dernière limite que Pierre Peuquoy avait osé assigner au vicomte d'Exmès lui-même

Aussi, le 31 décembre, la nouvelle, d'abord vague et bientôt certaine, que les Français marchaient sur Calais, lui causa un tressaillement de joie indicible.

Elle entendait dire à son frère et à son cousin que sûrement le vicomte d'Exmès était parmi les assaillans Donc Martin-Guerre y était aussi : donc, Babette avait eu raison d'espérer.

Ce fut cependant avec un certain serrement de cœur que, le lendemain 1er janvier, elle reçut de Pierre Peuquoy l'invitation de se rendre dans la salle basse, où ils allaient s'entendre avec Jean, devant elle, sur ce qu'il y avait lieu de faire dans les circonstances actuelles.

Elle se présenta toute pâle et tremblante devant cette sorte de tribunal domestique, composé pourtant des deux seuls êtres qui lui portaient une affection presque paternelle

— Mon cousin, mon frère, dit-elle d'une voix émue, me voici à vos ordres.

— Asseyez-vous, Babette, lui dit Pierre en lui montrant une chaise préparée pour elle.

Puis, il reprit avec douceur, mais avec gravité :

— Au commencement, Babette, lorsque, vaincue par nos instances et nos alarmes, vous nous avez confié la triste vérité, je n'ai pas, je m'en souviens à regret, été le maître d'un premier mouvement de colère et de douleur, je vous ai injuriée, menacée même ; mais Jean est heureusement intervenu entre nous.

— Qu'il soit béni pour sa générosité et son indulgence ! dit Babette en tournant vers son cousin son regard noyé de larmes

— Ne parlez pas de cela, Babette, n'en parlez pas, reprit Jean plus remué qu'il n'eût voulu le paraître. Ce que j'ai fait est bien simple, et, après tout, ce n'était pas le moyen de remédier à vos peines, que de vous en infliger de nouvelles.

— C'est ce que j'ai compris, reprit Pierre. D'ailleurs, Babette, votre repentir et vos larmes m'ont touché ; ma fureur s'est adoucie en pitié, ma pitié en tendresse, et je vous ai pardonné la tache que vous aviez faite à notre nom jusque-là sans tache.

— Jésus sera bon pour vous comme vous avez été bon pour moi, mon frère.

— Et puis, continua Pierre, Jean me faisait encore remarquer que votre malheur n'était peut-être pas sans remède, et que celui qui vous avait entraînée dans la faute avait pour droit et pour devoir de vous en retirer.

Babette courba plus bas son front rougissant. Lorsqu'un autre qu'elle paraissait croire à cette réparation, elle n'y croyait plus.

Pierre poursuivit :

— Malgré cet espoir, que j'accueillis avec transport, de voir votre honneur et le nôtre réhabilités, Martin-Guerre se taisait toujours, et le messager que monsieur d'Exmès a envoyé, il y a un mois, à Calais ne nous a même apporté de votre séducteur aucune nouvelle. Mais voici les Français devant nos murs. Le vicomte d'Exmès et son écuyer sont avec eux, j'imagine.

— Dites que cela est certain, Pierre, interrompit le brave Jean Peuquoy.

— Ce n'est pas moi qui vous contredirai là-dessus, Jean Admettons donc que monsieur d'Exmès et son écuyer ne sont séparés de nous que par les murailles et les fossés qui nous gardent, ou plutôt qui gardent les Anglais. En ce cas, si nous les revoyons, Babette, comment estimez-vous que nous devions nous comporter avec eux ? Seront-ils des amis ou des ennemis pour nous ?

— Ce que vous ferez sera bien fait, mon frère, dit Babette, effrayée du tour que prenait l'entretien.

— Mais, Babette, ne présumez-vous rien de leurs intentions ?

— Rien, mon Dieu ! J'attends, voilà tout.

— Ainsi, vous ne savez pas s'ils viennent pour vous sauver ou pour vous abandonner, et si le canon qui sert d'accompagnement à mes paroles annonce à notre famille des libérateurs qu'il faut bénir, ou des infâmes qu'il faut punir ? Vous n'en savez rien, Babette ?

— Hélas ! dit Babette, pourquoi me demandez-vous cela, à moi, triste fille sans pensée, qui ne sais plus que prier et me résigner ?

— Pourquoi je vous demande cela, Babette ? Ecoutez. Vous vous rappelez dans quels sentimens nous a élevés notre père à l'endroit de la France et des Français. Les Anglais n'ont jamais été pour nous des compatriotes, mais des oppresseurs, et, il y a trois mois, nulle musique n'eût été plus agréable à mes oreilles que celle qui retentit en ce moment

— Ah ! pour moi, s'écria Jean, c'est toujours comme la voix de ma patrie qui m'appelle.

— Jean, reprit Pierre Peuquoy, la patrie, c'est le foyer en grand : c'est la famille multipliée, c'est la fraternité élargie. Mais sied-il de lui sacrifier l'autre fraternité, l'autre foyer, l'autre famille ?

— Mon Dieu ! à quoi voulez-vous donc en venir, Pierre ? demanda Babette

— A ceci, répondit Pierre, dans les rudes mains plébéiennes et travailleuses de ton frère, Babette, réside peut-être, à la minute où nous sommes, le sort de la ville de Calais. Oui, ces pauvres mains noircies par le travail de chaque jour, peuvent rendre au roi de France la clef de la France.

— Et elles hésitent ! s'écria Babette qui avait véritablement sucé avec le lait la haine du joug étranger.

— Ah ! noble fille ! dit Jean Peuquoy ; oui, tu étais bien digne de notre confiance !

— Ni mon cœur ni mes mains n'hésiteraient, reprit Pierre imperturbable, si j'avais la possibilité de restituer directement sa belle cité au roi Henri II, ou à son représentant monsieur le duc de Guise. Mais les circonstances sont telles que nous serions forcés de nous servir de l'intermédiaire de monsieur d'Exmès.

— Eh bien? demanda Babette surprise de cette réserve.

— Eh bien ! reprit Pierre, autant je serais heureux et fier d'associer à cette grande action celui qui fut notre hôte, et dont l'écuyer devrait devenir mon frère, autant il me répugnerait de faire cet honneur au gentilhomme sans entrailles qui aurait contribué à nous ôter l'honneur.

— Lui, monsieur d'Exmès, si compatissant, si loyal ! s'écria Babette.

— Il n'en est pas moins vrai, dit Pierre, que monsieur d'Exmès, par ta confidence, Babette, comme Martin-Guerre par sa conscience, a su ton malheur, et tu vois bien que tous deux ils se taisent.

— Mais que pouvait dire et faire monsieur d'Exmès? demanda Babette.

— Il pouvait, ma sœur, dès son retour à Paris, faire venir Martin-Guerre, et lui commander de te donner son nom ! il pouvait, au lieu de cet inconnu, renvoyer ici son écuyer, et nous payer ainsi à la fois la dette de sa bourse et la dette de son cœur !

— Non, non, il ne le pouvait pas, dit la sincère Babette en hochant tristement la tête.

— Quoi ! il n'était pas libre de donner un ordre à son serviteur?

— Et à quoi bon donner cet ordre? reprit Babette.

— Comment ! à quoi bon? s'écria Pierre Peuquoy. A quoi bon réparer un crime? à quoi bon sauver une réputation? mais devenez-vous folle, Babette?

— Hélas ! non, pour mon malheur ! dit la pauvre fille en larmes. Les fous oublient.

— Alors, continua Pierre, comment, si vous avez votre raison, pouvez-vous dire que monsieur d'Exmès a bien fait de ne pas user de son autorité de maître pour contraindre votre séducteur à vous épouser?...

— M'épouser ! m'épouser ! eh ! le pourrait-il? dit Babette éperdue.

— Mais qui donc l'en empêcherait? s'écrièrent en même temps Jean et Pierre.

Tous deux s'étaient levés d'un mouvement irrésistible. Babette tomba sur ses genoux.

— Ah ! s'écria-t-elle égarée, pardonnez-moi une fois de plus, mon frère !... Je voulais vous cacher cela... Je me le cachais à moi-même !... Mais voilà que vous venez me parler de notre honneur flétri, de la France, de monsieur d'Exmès, de cet indigne Martin-Guerre... que sais-je?... Ah ! ma tête se perd. Vous me demandiez si je devenais folle? je crois qu'en effet la démence me saisit. Voyons, vous qui êtes plus calme, dites-moi si je me trompe, si j'ai rêvé, ou bien si c'est vraiment possible ce qu'il m'a annoncé, monsieur d'Exmès?...

— Ce qu'il vous a annoncé ! répéta Pierre saisi d'épouvante.

— Oui, dans ma chambre, le jour de son départ, quand je le priais de remettre à Martin cette bague... Je n'osais pas lui avouer, à lui étranger, ma faute. Et cependant il a dû me comprendre. Et s'il m'a comprise, comment a-t-il pu me dire?

— Quoi? Que t'a-t-il dit? Achève ! s'écria Pierre.

— Hélas ! que Martin-Guerre était déjà marié ! dit Babette.

— Malheureuse ! s'écria Pierre Peuquoy s'élançant, hors de lui, et levant la main sur sa sœur.

— Ah ! c'est donc vrai ! dit d'une voix mourante la malheureuse enfant ; je sens que c'est vrai à présent.

Et elle tomba sur le parquet, évanouie.

Jean avait eu le temps de prendre Pierre par le corps et de le rejeter en arrière.

— Que fais-tu donc, Pierre? lui dit-il sévèrement. Ce n'est pas la malheureuse qu'il faut frapper, c'est le misérable.

— C'est juste, reprit Pierre Peuquoy, honteux de sa colère aveugle.

Il se retira à l'écart, farouche et sombre, tandis que Jean, penché sur Babette, s'efforçait de la rappeler à la vie. Il y eut un assez long silence.

Au dehors, par intervalles presque réglés, le canon grondait toujours.

Enfin Babette rouvrit les yeux, et, d'abord, essaya de rappeler ses souvenirs.

— Que s'est-il donc passé? demanda-t-elle.

Elle regarda, avec un regard vague, le visage incliné vers elle de Jean Peuquoy.

Chose étrange ! Jean ne paraissait pas trop triste. Il y avait même sur son excellente physionomie, en même temps qu'un attendrissement profond, une sorte de contentement secret.

— Mon bon cousin ! dit Babette en lui tendant la main.

Le premier mot de Jean Peuquoy à la chère affligée fut :

— Espérez, Babette, espérez !

Mais les yeux de Babette s'arrêtèrent en ce moment sur la figure morne et désolée de son frère, et elle tressaillit, car tout lui revint à la mémoire à la fois.

— Oh ! Pierre, pardon ! pardon ! cria-t-elle.

Sur un signe touchant de Jean Peuquoy pour l'exhorter à la miséricorde, Pierre s'avança vers sa sœur, la releva, la fit s'asseoir.

— Rassure-toi, lui dit-il. Ce n'est pas à toi que j'en veux. Tu as dû tant souffrir ! Rassure-toi. Je te répéterai après Jean : Espère.

— Ah ! que puis-je espérer maintenant? dit-elle.

— Non plus la réparation, c'est vrai, mais du moins la vengeance, répondit Pierre, les sourcils froncés.

— Et moi, lui glissa Jean à voix basse, moi, je vous dis : la vengeance et la réparation en même temps.

Elle le regarda avec surprise. Mais, avant qu'elle pût l'interroger, Pierre reprit :

— De nouveau, pauvre sœur, je te pardonne. Ta faute, en somme, n'est pas plus grande parce qu'un lâche t'a trompée deux fois. Je t'aime, Babette, comme je t'ai toujours aimée.

Babette, heureuse dans sa douleur, se jeta dans les bras de son frère.

— Mais, reprit Pierre Peuquoy quand il l'eut embrassée, ma colère ne s'est pas éteinte, elle s'est seulement déplacée. Celui qu'elle voudrait maintenant atteindre c'est, je le répète, cet infâme suborneur, cet odieux Martin-Guerre !...

— Mon frère ! interrompit douloureusement Babette.

— Non, pour lui pas de pitié ! s'écria le bourgeois rigide. Mais à son maître, à monsieur d'Exmès, je dois une réparation, ma loyauté en convient sans peine.

— Je vous l'avais bien dit, Pierre, reprit Jean Peuquoy.

— Oui, Jean, vous aviez raison, comme toujours, et j'avais mal jugé ce digne seigneur. Désormais, tout s'explique. Son silence même était de la délicatesse. Pourquoi nous eût-il cruellement rappelé un malheur irréparable? J'avais tort ! Et quand je songe que, par une méprise funeste, j'allais peut-être mentir aux convictions et aux instincts de toute ma vie, et faire payer à cette France que j'aime tant une faute qui n'existait même pas

— A quoi tiennent, mon Dieu ! les grands événemens de ce monde ! reprit philosophiquement Jean Peuquoy ; mais par bonheur, rien n'est perdu encore, ajouta-t-il, et, grâce à la confiance de Babette, nous savons maintenant que le vicomte d'Exmès n'a pas démérité de notre amitié. Oh ! je connaissais son noble cœur ; car je n'ai jamais eu qu'à l'admirer, hormis dans son hésitation première, quand nous lui avons d'abord proposé la revanche de la prise de Saint-Quentin. Mais cette hésitation, m'est avis qu'il contribue en ce moment à la réparer d'une éclatante façon.

Et le brave tisserand, faisant signe qu'on écoutât le son formidable du canon, qui semblait retentir à coups de plus en plus pressés.

— Jean, reprit Pierre Peuquoy, savez-vous ce que dit pour nous cette canonnade?

Elle nous dit que monsieur d'Exmès est là, répondit Jean.

— Oui, frère, mais ajouta Pierre à l'oreille de son cousin, elle nous dit encore : *Souvenez-vous du 5 !*

— Et nous nous en souviendrons, Pierre, n'est-il pas vrai?

Ces confidences à voix basse alarmaient Babette, qui, toute à son idée fixe, murmura :

— Que complotent-ils? Jésus ! Si monsieur d'Exmès est là, Dieu veuille que du moins ce Martin-Guerre n'y soit pas avec lui !

— Martin-Guerre? reprit Jean qui l'entendit. Oh ! monsieur d'Exmès aura honteusement chassé ce serviteur indigne ! Et il aura bien fait dans l'intérêt même du lâche ; car nous l'eussions provoqué et tué, à son premier pas dans Calais ; n'est-ce pas, Pierre?

— En tout cas, reprit le frère de son accent inflexible, si ce n'est à Calais, ce sera à Paris ; je le tuerai !

— Oh ! s'écria Babette, ce sont justement ces représailles que je craignais, non pas pour lui, que je n'aime plus, que je méprise, mais pour vous, Pierre, pour vous Jean, tous deux si fraternels et si dévoués.

— Ainsi, Babette, dit Jean Peuquoy ému, dans un combat entre lui et moi ce n'est pas pour lui c'est pour moi que vous feriez des vœux

— Ah ! reprit Babette, cette seule question, Jean, est la plus cruelle punition de ma faute que vous puissiez m'infliger. Entre vous si bon et si clément et lui si vil et si traître, comment donc pourrais-je hésiter aujourd'hui?

— Merci ! s'écria Jean. Ce que vous dites là me fait du bien, Babette, et croyez que Dieu vous en récompensera

— Je suis sûr, moi du moins, reprit Pierre, que Dieu punira le coupable. Mais ne songeons pas encore à lui, ami, dit-il à Jean, nous avons actuellement d'autres choses à faire, et trois jours seulement pour préparer ces choses. Il faut sortir, voir nos amis, compter les armes ..

Il répéta à voix basse :

— Jean, souvenons-nous du 5 !

Un quart d'heure après, tandis que Babette, retirée plus calme dans sa chambre, remerciait Dieu, sans trop savoir de quoi, de leur côté, l'armurier et le tisserand sortaient tout affairés de la ville

Ils ne paraissaient plus penser à Martin-Guerre, lequel, en ce moment, pour le dire en passant, se doutait aussi fort peu du mauvais parti qu'on lui préparait dans cette ville de Calais où il n'avait jamais mis le pied.

Cependant, les canons tonnaient toujours, et, comme dit Rabutin, *chargeaient et déchargeaient, de furie esmerveillable, leur tempête d'artillerie.*

LIV

SOUS LA TENTE

Trois jours après cette scène, le 4 janvier au soir, les Français, en dépit des prédictions de lord Wentworth, avaient encore fait du chemin.

Ils avaient dépassé, non seulement le pont, mais aussi le fort de Nieullay, dont ils étaient depuis le matin les maîtres, ainsi que de toutes les armes et munitions qu'il contenait.

De cette position, ils pouvaient désormais fermer le passage à tout secours d'Espagnols ou d'Anglais venant de terre.

Un tel résultat valait bien, certes, les trois jours de lutte acharnée et meurtrière qu'il avait coûtés.

— Mais, c'est un rêve ! s'était écrié le hautain gouverneur de Calais, quand il avait vu ses troupes fuir en désordre vers la ville, malgré ses courageux efforts pour les retenir à leur poste.

Et, comble d'humiliation ! il avait dû les suivre. Son devoir était de mourir le dernier.

— Par bonheur, lui dit lord Derby quand ils furent en sûreté, par bonheur, Calais et le Vieux-Château, même avec le peu de forces qui nous restent, tiendront bien deux ou trois jours encore. Le fort de Risbank et l'entrée par mer demeurent libres, et l'Angleterre n'est pas loin !

Le conseil de lord Wentworth assemblé déclara en effet avec assurance que là était le salut. Mais ce n'était plus le temps d'écouter l'orgueil. Un avis devait être sur-le-champ expédié à Douvres. Le lendemain, au plus tard, de puissans renforts arriveraient, et Calais était sauvé.

Lord Wentworth adopta ce parti avec résignation. Une barque partit aussitôt, emportant un message pressant pour le gouverneur de Douvres.

Puis, les Anglais prirent des mesures pour concentrer toute leur énergie sur la défense du Vieux-Château.

C'était là le côté vulnérable de Calais. Car la mer, les dunes et une poignée de milices urbaines suffisaient, et au-delà, à protéger le fort de Risbank.

Tandis que les assiégés organisent dans Calais la résistance sur le point attaquable, voyons un peu, hors de la ville, où en sont les assiégeans, et ce que notamment deviennent, dans cette soirée du 4, le vicomte d'Exmès, Martin-Guerre, et leurs vaillantes recrues.

Leur besogne était celle de soldats et non de mineurs et leur place n'étant pas aux tranchées et travaux du siége, mais au combat et à l'assaut, ils doivent se reposer, à l'heure qu'il est. Nous n'aurons en effet qu'à soulever la toile de cette tente placée un peu à l'écart sur la droite du camp français, pour retrouver Gabriel et sa petite troupe de volontaires.

Le tableau qu'ils présentaient était pittoresque et surtout varié.

Gabriel, la tête baissée, assis dans un coin sur le seul escabeau qu'il y eût, paraissait absorbé par une préoccupation profonde.

A ses pieds, Martin-Guerre raccommodait la boucle d'un ceinturon. Il relevait de temps en temps les yeux vers son maître ave sollicitude, mais il respectait la silencieuse méditation où il le voyait plongé.

Non loin d'eux, sur une sorte de lit formé de manteaux, gisait et geignait un blessé. Hélas ! ce blessé n'était autre encore que le malheureux Malemort.

A l'autre extrémité de la tente, le pieux Lactance agenouillé égrenait son chapelet avec activité et ferveur, Lactance avait eu le malheur d'assommer le matin, à la prise du fort Nieullay, trois de ses frères en Jésus-Christ. Il redevait donc à sa conscience trois cents *Pater* et autant d'*Ave*. C'était le taux ordinaire que lui avait imposé pour ses morts son confesseur. Ses blessés ne comptaient que pour moitié.

Près de lui, Yvonnet, après avoir soigneusement décrotté et brossé ses habits tachés par la boue et la poudre, cherchait des yeux un coin du sol qui ne fut par trop humide afin de s'y étendre et de prendre un peu de repos, les veilles et fatigues trop prolongées étant tout à fait contraires à son tempérament délicat.

A deux pas d'Yvonnet, Scharfenstein oncle et Scharfenstein neveu faisaient sur leurs doigts énormes des calculs compliqués. Ils supputaient ce que pourrait leur rapporter le butin de la matinée. Scharfenstein neveu avait eu le talent de mettre la main sur une armure de prix, et ces dignes Teutons, le visage épanoui, partageaient d'avance l'argent qu'ils comptaient tirer de cette riche proie.

Pour le reste des soudards, groupés au centre de la tente, ils jouaient aux dés, et joueurs et parieurs suivaient avec animation les chances diverses de la partie.

Une grosse chandelle fumeuse, fichée à même la terre, éclairait leurs physionomies joyeuses ou désappointées, et projetait même quelques lueurs incertaines jusqu'aux autres figures, aux expressions opposées, que nous avons tâché de découvrir et d'esquisser dans la pénombre.

A un gémissement plus douloureux poussé par le pauvre Malemort, Gabriel releva la tête, et, interpellant son écuyer :

— Martin-Guerre, quelle heure peut-il être maintenant ? lui demanda-t-il.

— Monseigneur, je ne sais pas trop, répondit Martin, cette nuit pluvieuse a éteint toutes les étoiles. Mais j'estime qu'il ne doit pas être loin de six heures ; car il y a plus d'une heure qu'il fait nuit fermée.

— Et ce chirurgien t'a bien promis de venir à six heures ? reprit Gabriel.

— A six heures précises, monseigneur Et tenez, on soulève la portière, c'est lui, le voilà.

Le vicomte d'Exmès jeta un coup d'œil sur le nouvel arrivant, et sur-le-champ le reconnut Il ne l'avait pourtant vu qu'une fois. Mais la figure du chirurgien était de celles que l'on n'oublie pas quand on les a rencontrées.

— Maître Ambroise Paré ! s'écria Gabriel en se levant.

— Monsieur le vicomte d'Exmès ! dit Paré avec un profond salut.

— Ah ! maître, je ne vous savais pas au camp, si près de nous, reprit Gabriel.

— Je tâche d'être toujours à l'endroit où je puis me rendre le plus utile, répondit le chirurgien.

— Oh ! je vous reconnais bien là, généreux cœur ; et je vous sais doublement gré aujourd'hui d'être ainsi, car je vais recourir à votre science et à votre habileté.

— Pas pour vous, j'espère, dit Ambroise Paré. De quoi s'agit-il ?

— C'est un de mes gens, reprit Gabriel, qui, ce matin, en se ruant avec une espèce de frénésie sur les fuyards anglais, a reçu de l'un d'eux un coup de lance dans l'épaule.

— Dans l'épaule ? ce n'est peut-être pas grave, dit le chirurgien.

— J'ai peur du contraire, reprit Gabriel en baissant la voix ; car un des camarades du blessé, Scharfenstein que voilà, a si rudement et si maladroitement essayé de dégager le bois de la lance, qu'il l'a cassée ; et le fer est resté dans la plaie.

Ambroise Paré laissa échapper une grimace de mauvais augure .

— Voyons cela, dit-il cependant avec son calme accoutumé.

On le mena au lit du patient. Tous les soudards s'étaient levés et entouraient le chirurgien, laissant là, qui son jeu, qui ses calculs, qui son nettoyage. Lactance seul continua à marmotter dans son coin. Lactance, quand il faisait pénitence de ses prouesses, ne s'interrompait jamais que pour en commettre d'autres.

Ambroise Paré écarta les linges qui enveloppaient l'épaule de Malemort, et examina attentivement la blessure. Il secoua la tête avec doute et mécontentement, mais il dit tout haut :

— Ce ne sera rien.

— Heuh ! grommela Malemort. Si ce n'est rien, pourrai-je demain retourner me battre ?

— Je ne crois pas, dit Ambroise Paré qui sondait la plaie.

— Aïe ! mais vous me faites un peu mal, savez-vous ? reprit Malemort.

— Pour cela, je le crois, dit le chirurgien ; du courage, mon ami !

— Oh ! j'en ai, fit Malemort. Après tout, jusqu'ici c'est fort tolérable. Sera-ce plus dur quand il faudra extirper ce damné tronçon ?

— Non, car le voici, dit Ambroise Paré triomphant, en élevant et montrant à Malemort le fer de lance qu'il venait d'extraire.

— Je vous suis bien obligé, monsieur le chirurgien, repartit poliment Malemort.

Un murmure d'admiration et d'étonnement accueillit le coup de maître d'Ambroise Paré.

— Quoi ! tout est fini ? dit Gabriel. Mais c'est un prodige ?

— Il faut convenir aussi, reprit Ambroise en souriant, que le blessé n'était pas douillet.

— Ni l'opérateur maladroit, par la messe ! s'écria derrière les soldats un survenant, que dans l'anxiété générale personne n'avait vu entrer.

Mais, à cette voix bien connue, tous s'écartèrent respectueusement.

— Monsieur le duc de Guise ! dit Paré en reconnaissant le général en chef.

— Oui, maître, reprit le duc, monsieur de Guise qui est stupéfait et ravi de votre savoir-faire. Par Saint-François, mon patron ! j'ai vu là-bas tout à l'heure, à l'ambulance, des ânes bâtés de médecins qui, j'en jure, faisaient plus de mal à nos soldats avec leurs instrumens que les Anglais avec leurs armes. Mais vous avez arraché ce pieu, vous, aussi aisément qu'un cheveu blanc. Et je ne vous connaissais pas ! Comment vous appelle-t-on, maître ?

— Ambroise Paré, monseigneur, dit le chirurgien.

— Eh bien ! maître Ambroise Paré, reprit le duc de Guise, je vous réponds que votre fortune est faite, à une condition toutefois.

— Et peut-on savoir laquelle, monseigneur ?

— C'est que s'il m'arrive plaie ou bosse, ce qui est fort possible, et ces jours-ci plus que jamais, vous vous chargiez de moi et me traitiez sans plus de façon et de cérémonie que ce pauvre diable-là.

— Monseigneur, je le ferais, dit Ambroise en s'inclinant. Tous les hommes sont égaux devant la souffrance.

— Hum ! reprit François de Lorraine, vous tâcherez donc, au cas que je vous dis, qu'ils le soient aussi devant la guérison.

— Monseigneur me permettra-t-il actuellement, dit le chirurgien, de fermer et de bander la plaie de cet homme. Tant d'autres blessés ont besoin de mes soins aujourd'hui !

— Faites, maître Ambroise Paré ! reprit le duc. Faites sans vous occuper de moi. J'ai hâte moi-même de vous renvoyer délivrer le plus de patiens possible des mains de nos Esculapes jurés. D'ailleurs, j'ai à m'entretenir avec monsieur d'Exmès.

Ambroise Paré se remit donc tout de suite au pansement de Malemort.

— Monsieur le chirurgien, je vous remercie de nouveau, lui dit le blessé. Mais, pardonnez-moi, j'ai encore un service à vous demander

— Qu'est-ce que c'est, mon vaillant ? demanda Ambroise.

— Voici, monsieur le chirurgien, reprit Malemort. Maintenant que je ne sens plus dans ma chair cet horrible bâton qui me gênait atrocement, il me semble que je dois être à peu près guéri ?

— Oui, à peu près, dit Ambroise Paré tout en serrant les ligatures.

— Eh bien ! alors, fit Malemort d'un ton simple et dégagé, voulez-vous avoir la bonté de dire à mon maître, à monsieur d'Exmès, que, si l'on se bat demain, je suis parfaitement en état de me battre.

— Vous battre demain ! s'écria Ambroise Paré. Ah çà ! mais vous n'y songez pas !

— Oh ! si fait ! j'y songe, reprit Malemort avec mélancolie.

— Mais, malheureux, dit le chirurgien, sachez que je vous ordonne huit jours de repos absolu, au moins huit jours de lit, huit jours de diète !

— Diète de nourriture, soit, reprit Malemort, mais pas diète de bataille, je vous en prie.

— Vous êtes fou ! continua Ambroise Paré ; si vous vous leviez seulement, la fièvre vous prendrait, vous seriez perdu J'ai dit huit jours, je n'en rabats pas une heure.

— Heuh ! beugla Malemort, dans huit jours le siège sera bâclé. Je ne me battrai donc jamais tout mon saoul.

— Voilà un rude gaillard ! dit le duc de Guise qui avait prêté l'oreille à ce singulier dialogue.

— Malemort est comme cela, reprit en souriant Gabriel, et je vous prierai même, monseigneur, de donner des ordres pour qu'on le transporte à l'ambulance et pour qu'on l'y surveille ; car s'il entend le bruit de quelque mêlée, il est capable de vouloir se lever malgré tout.

— Eh bien ! rien de plus simple, dit le duc de Guise. Faites-le transporter vous-même par ses camarades.

— C'est que, monseigneur, reprit Gabriel avec quelque embarras, j'aurai peut-être besoin de mes hommes cette nuit.

— Ah ! fit le duc, en regardant le vicomte d'Exmès avec surprise.

— Si monsieur d'Exmès le désire, dit Ambroise Paré qui s'approcha après avoir terminé son pansement, je vais envoyer deux de mes aides avec un brancard pour prendre ce blessé batailleur.

— Je vous remercie et j'accepte, dit Gabriel. Je le recommande à votre attention la plus vigilante, n'est-ce pas ?

— Heuh ! clama de nouveau Malemort avec désespoir.

Ambroise Paré sortit après avoir pris congé du duc de Guise. Les gens de monsieur d'Exmès, sur un signe de Martin-Guerre, se retirèrent tous à l'extrémité de la tente, et Gabriel put rester dans une sorte de tête-à-tête avec le général commandant le siège.

LV

LES PETITES BARQUES SAUVENT LES GROS NAVIRES

Quand le vicomte d'Exmès se trouva ainsi à peu près seul avec le duc de Guise, il commença en lui disant :

— Eh bien ! êtes-vous content, monseigneur ?

— Oui, ami, répondit François de Lorraine, oui, content du résultat obtenu, mais, je l'avoue, inquiet du résultat à obtenir. C'est cette inquiétude qui m'a fait sortir de ma tente, errer par le camp, et venir chercher auprès de vous bon encouragement et bon conseil.

— Mais qu'y a-t-il donc de nouveau ? reprit Gabriel. L'événement a, ce me semble, dépassé toutes vos espérances. En quatre jours, vous voilà maître des deux boucliers de Calais. Les défenseurs de la ville même et du Vieux-Château ne tiendront pas maintenant plus de quarante-huit heures.

— C'est vrai, dit le duc, mais ils tiendront quarante-huit heures, et cela suffit pour nous perdre et les sauver.

— Oh ! monseigneur me permettra encore d'en douter, dit Gabriel.

— Non, ami, ma vieille expérience ne me trompe point, reprit le duc de Guise. A moins d'un coup de fortune imprévu, d'une chance hors des calculs humains, notre entreprise est manquée. Croyez-moi quand je vous le dis.

— Et comment cela ? demanda Gabriel avec un sourire qui répondait mal à la tristesse d'une telle confidence.

— Je vais vous le démontrer en deux mots, et sur votre plan même. Suivez-moi bien.

— Je suis tout attention, dit Gabriel.

— La tentative étrange et hasardeuse où votre jeune ardeur a entraîné ma prudente ambition, reprit le duc, n'avait d'issue possible que par l'isolement et l'étonnement de la garnison anglaise. Calais était imprenable, soit, mais n'était pas insurprenable. C'est d'après cette idée que nous avons raisonné notre folie, n'est-il pas vrai ?

— Et jusqu'à présent, reprit Gabriel, les faits n'ont pas trop donné tort à nos calculs.

— Non, sans doute, dit le duc de Guise, et vous avez prouvé, Gabriel, que vous saviez aussi bien juger les hommes que voir les choses, et que vous aviez étudié le cœur du gouverneur de Calais aussi habilement que l'intérieur de sa ville. Lord Wentworth n'a démenti aucune de vos conjectures. Il a cru que ses neuf cents hommes et ses redoutables avant-postes suffiraient pour nous faire repentir de notre audacieuse équipée. Il nous a estimé trop peu pour s'alarmer, et n'a pas daigné appeler à son secours une seule compagnie, ni sur le continent ni en Angleterre.

— J'avais été à même, dit Gabriel, de préjuger comment son dédaigneux orgueil se comporterait en pareille circonstance.

— Aussi, reprit le duc de Guise, avons-nous, grâce à cette outrecuidance, emporté le fort Saint-Agathe presque sans coup férir, et le fort de Nieullay par trois jours de lutte heureuse

— Si bien qu'à présent, dit joyeusement Gabriel, les Anglais ou les Espagnols venant secourir, du côté de la terre, leur compatriote ou leur allié, trouveraient, au lieu des canons de lord Wentworth pour les seconder, les batteries du duc de Guise pour les écraser.

— Ils s'en défieront et ne s'approcheront qu'à distance, reprit en souriant François de Guise, que gagnait la bonne humeur du jeune homme.

— Eh bien, n'avons-nous pas conquis là un point important ? reprit Gabriel.

— Sans doute, sans doute, dit le duc ; mais ce n'est malheureusement pas le seul, ce n'est même pas le plus important. Nous avons fermé aux auxiliaires extérieurs de Calais un des chemins qu'ils pouvaient prendre, une des portes de la place. Mais il leur reste une autre porte, un second chemin.

— Lequel donc, monseigneur ? demanda Gabriel, qui feignait de chercher.

— Jetez les yeux sur cette carte, refaite par le maréchal Strozzi, d'après le plan que vous nous aviez remis, dit le général en chef. Calais peut être secouru par deux extrémités : par le fort de Nieullay qui défend les chaussées et avenues de terre.

— Mais qui les défend pour nous à présent, interrompit Gabriel.

— Sans doute, reprit le duc de Guise; mais là, du côté de la mer, protégé par l'Océan, les marais et les dunes, il y a, voyez! le fort de Risbank, ou, si vous l'aimez mieux, la tour Octogone; le fort de Risbank qui commande tout le port et qui l'ouvre et le ferme aux navires. Qu'un avertissement en parte pour Douvres, en quelques heures les vaisseaux anglais amènent assez de renforts et de vivres pour assurer la place pendant des années. Ainsi, le fort de rons de Calais. Puis, quand ils se jugeront assez nombreux, ils nous assiégeront à leur tour. J'admets qu'ils ne reprennent pas tout de suite le fort de Nieullay, ils finiront bien par reprendre celui de Sainte-Agathe. Ce sera assez pour nous foudroyer entre deux feux.

— Une telle catastrophe serait épouvantable en effet, dit paisiblement Gabriel.

— Elle n'est que trop probable pourtant! reprit le duc de Guise, qui serrait sa main contre son front avec découragement.



Le tableau qu'ils présentaient était pittoresque et surtout varié.

Risbank garde la ville, et la mer garde le fort de Risbank. Or, savez-vous, Gabriel, ce qu'après son échec de tantôt, fait à cette heure lord Wentworth?

— Parfaitement, répondit avec calme le vicomte d'Exmès. Lord Wentworth, sur l'avis unanime de son conseil, expédie en toute hâte à Douvres un avertissement jusqu'ici trop retardé, et compte recevoir demain, à pareille heure, les renforts qu'il reconnaît enfin nécessaires.

— Après? vous n'achevez pas? dit monsieur de Guise.

— Mais j'avoue, monseigneur, que je ne vois pas beaucoup plus loin, reprit Gabriel. Je n'ai pas la prescience de Dieu.

— Il suffit ici de la prévoyance d'un homme, reprit François de Lorraine, et, puisque la vôtre s'arrête à moitié chemin, je continuerai pour elle.

— Que monseigneur veuille donc m'apprendre ce qui, selon lui, adviendra, dit Gabriel en s'inclinant.

— C'est fort simple, reprit monsieur de Guise. Les assiégés, secourus au besoin par l'Angleterre entière, pourront, dès demain, nous opposer, au Vieux-Château, des forces supérieures, des forces désormais invincibles. Si néanmoins nous tenons bon, d'Ardres, de Ham, de Saint-Quentin, tout ce qui se trouve d'Espagnols et d'Anglais en France va s'amasser, comme la neige hivernale, aux envi-

— Mais, dit le comte d'Exmès, vous n'avez pas été, monseigneur, sans songer aux moyens de la prévenir, cette catastrophe terrible?

— Je ne songe qu'à cela, parbleu! dit le duc de Guise.

— Ah! Eh bien? demanda négligemment Gabriel.

— Eh bien! la seule chance, chance trop précaire, hélas! qui nous reste, c'est je crois, de donner demain au Vieux-Château, en tout état de choses, un assaut désespéré. Rien ne sera prêt comme il faut sans doute, quoique l'on doive pousser cette nuit les travaux avec toute l'activité possible. Mais il n'y a pas d'autre parti à prendre, et cela est moins fou encore que d'attendre l'arrivée des renforts d'Angleterre. La *furie française*, comme ils disent en Italie, viendra peut-être à bout, dans son impétuosité prodigieuse, de ces inabordables murailles.

— Non, elle s'y brisera repartit froidement Gabriel. Pardonnez-moi, monseigneur, mais il me semble que l'armée de France n'est, en ce moment, ni assez forte ni assez faible pour l'aventurer ainsi dans l'impossible. Une responsabilité terrible pèse sur vous, monseigneur. Il est vraisemblable qu'après avoir perdu la moitié de notre monde, nous serions finalement repoussés. Que compte faire alors le duc de Guise?

— Ne pas s'exposer du moins à une ruine totale, à un

échec complet, dit douloureusement François de Lorraine, retirer de ces murs maudits les troupes qui me resteront, et les conserver pour de meilleurs jours au roi et à la patrie.

— Le vainqueur de Metz et de Renty battre en retraite ! s'écria Gabriel.

— Cela vaut toujours mieux que de s'obstiner dans la défaite, comme le connétable à la journée de Saint-Laurent, dit le duc de Guise.

— N'importe ! reprit Gabriel, le coup serait désastreux et pour la gloire de la France et pour la réputation de monseigneur.

— Eh ! qui le sait mieux que moi ! s'écria le duc de Guise. Voilà ce que c'est que le succès et que la fortune ! Si j'avais réussi, j'eusse été un héros, un grand génie, un demi-dieu. J'échoue, et je ne serai plus qu'un esprit présomptueux et vain qui méritera la honte de sa chute. La même tentative qu'on eût appelée grandiose et surprenante, si elle eût heureusement abouti, va m'attirer les huées de l'Europe, et ajourner, ou même détruire dans leur germe, tous mes projets et toutes mes espérances. A quoi tiennent les pauvres ambitions de ce monde !...

Le duc se tut, consterné. Il y eut un assez long silence que Gabriel, à dessein, se garda d'interrompre.

Il voulait laisser monsieur de Guise mesurer de son œil expert les terribles difficultés de la situation.

Puis, quand il jugea que le duc les avait de nouveau bien sondées, il reprit :

— Je vous vois, monseigneur, dans un de ces momens de doute qui, au milieu même des plus grandes œuvres, saisissent les plus grands ouvriers. Un mot cependant. Ce n'est pas certainement un génie supérieur, un capitaine consommé comme celui auquel j'ai l'honneur de parler, qui a pu s'engager à la légère dans une entreprise aussi grave que celle-ci. Les moindres détails, les éventualités les plus improbables en ont été prévus dès Paris, dès le Louvre. Vous avez dû trouver d'avance des dénouemens à toutes les péripéties et des remèdes à tous les maux. Comment se fait-il que vous hésitiez et cherchiez encore ?

— Mon Dieu ! dit le duc de Guise, votre enthousiasme et votre assurance juvéniles m'ont, je crois fasciné et aveuglé, Gabriel.

— Monseigneur !... reprit le vicomte d'Exmès avec reproche.

— Oh ! ne vous blessez pas, je ne vous en veux point, ami ! j'admire toujours votre idée qui était grande et patriotique. Mais la réalité aime justement à tuer les beaux rêves. Néanmoins, je m'en souviens bien, je vous avais posé mes objections sur cette même extrémité où nous voilà, et vous aviez détruit ces objections.

— Et comment, s'il vous plaît, monseigneur ? demanda Gabriel.

— Vous m'aviez promis, dit le duc de Guise, qui si nous nous rendions maîtres en peu de jours des deux forts de Sainte-Agathe et de Nieullay, les intelligences que vous aviez dans la place mettraient dans nos mains le fort de Risbank, et qu'ainsi Calais ne pourrait plus être secouru ni par mer, ni par terre. Oui, Gabriel, je me le rappelle, et vous devez vous le rappeler aussi, vous m'aviez promis cela.

— Eh bien !.. dit le vicomte d'Exmès, sans paraître troublé le moins du monde.

— Eh bien ! reprit le duc, vos espérances vous ont menti, n'est-ce pas ? vos amis de Calais n'ont pas tenu parole, c'est l'usage. Ils ne sont pas encore certains de notre victoire, et ils ont peur, et ils ne se montreront que si nous n'avons plus besoin d'eux.

— Excusez-moi, monseigneur ; qui vous a dit cela ? demanda Gabriel.

— Mais, mon ami, votre silence même. L'instant est venu où vous auxiliaires secrets devraient nous servir et pourraient nous sauver. Ils ne bougent pas et vous vous taisez. J'en conclus que vous ne comptez plus sur eux, et qu'il faut renoncer à ce secours.

— Si vous me connaissiez mieux monseigneur, reprit Gabriel, vous sauriez que je n'aime guère parler quand je puis agir.

— Eh quoi ? espérez-vous toujours ? dit le duc de Guise.

— Oui, monseigneur, puisque je vis, répondit Gabriel avec une expression mélancolique et grave.

— Ainsi le fort de Risbank ?...

— Vous appartiendra, si je ne suis pas mort, quand cela sera nécessaire.

— Mais, Gabriel, ce serait nécessaire demain, demain au matin !

— Nous l'aurons donc demain, au matin ! répondit avec calme Gabriel, à moins, je le répète, que je ne succombe ; mais alors vous ne pourrez pas reprocher un manque de parole à celui qui aura donné sa vie pour tenir sa promesse.

— Gabriel, dit le duc de Guise, qu'allez-vous faire ? braver quelque danger mortel, courir quelque chance insensée ? Je ne veux pas, je ne veux pas ! La France n'a que trop besoin d'hommes tels que vous.

— Ne vous inquiétez de rien, monseigneur, reprit Gabriel. Si le péril est grand le but est grand aussi, et la partie vaut bien les risques qu'elle entraîne. Ne pensez qu'à profiter du résultat, et laissez-moi maître des moyens. Je ne réponds que de moi, et vous répondez de tous.

— Que pourrais-je faire pour vous seconder du moins ? dit le duc de Guise. Quelle part me laissez-vous dans vos desseins ?

— Monseigneur, reprit Gabriel, si vous ne m'aviez fait la grâce de venir ce soir sous cette tente, mon intention était d'aller vous trouver dans la vôtre et de vous adresser une requête...

— Parlez, parlez ! dit vivement François de Lorraine.

— Demain, 5 du mois, au point du jour, monseigneur, c'est-à-dire sur les huit heures, les nuits sont longues en janvier, veuillez poster quelqu'un de sûr à ce promontoire d'où l'on voit le fort de Risbank. Si le drapeau anglais continue d'y flotter, hasardez l'assaut désespéré que vous aviez résolu, car j'aurai échoué, en d'autres termes je serai mort.

— Mort ! s'écria le duc de Guise, Vous voyez bien, Gabriel, que vous allez vous perdre.

— N'employez pas, en ce cas, votre temps à me regretter, monseigneur, dit le jeune homme. Que seulement tout soit prêt et animé pour votre dernier effort, et je prie Dieu qu'il vous soit donné d'y réussir. Allez ! que tout marche et combatte ! Les secours d'Angleterre ne pourront arriver avant midi ; vous aurez quatre heures d'héroïsme pour prouver, avant de battre en retraite, que les Français sont intrépides autant que prudens.

— Mais vous, Gabriel, reprit le duc, répétez-moi du moins que vous avez quelques chances de succès.

— Oui, j'en ai, rassurez-vous, monseigneur. Aussi, restez calme et patient comme un homme fort que vous êtes. Ne donnez pas trop vite le signal d'un assaut trop précipité. Ne vous jetez pas, avant l'ordre de la nécessité, dans cette extrémité hasardeuse. Enfin ! vous n'aurez qu'à faire continuer tranquillement par monsieur le maréchal Strozzi et ses mineurs les travaux du siége, et vos soldats et artilleurs pourront attendre l'instant favorable pour l'assaut, si, à huit heures, on vous signale sur le fort de Risbank l'étendard de France.

— L'étendard de France sur le fort de Risbank ! s'écria le duc de Guise.

— Où sa vue, je pense, continua Gabriel, ferait immédiatement rebrousser chemin aux navires qui arriveraient d'Angleterre.

— Je le pense comme vous, dit monsieur de Guise. Mais, ami, comment ferez-vous ?...

— Laissez-moi mon secret, je vous en supplie, monseigneur, dit Gabriel. Si vous connaissiez mon dessein étrange, vous voudriez m'en détourner peut-être. Or, ce n'est plus l'heure de réfléchir et de douter. D'ailleurs, je ne compromets en tout ceci ni l'armée, ni vous. Les hommes qui sont là, les seuls que je veuille employer, sont tous des volontaires à moi, et vous vous êtes engagé à me laisser libre avec eux. Je désire accomplir mon projet sans aide ou mourir.

— Et pourquoi cette fierté ? demanda le duc de Guise.

— Ce n'est point fierté, monseigneur, mais je veux payer de mon mieux la grâce inappréciable que vous avez bien voulu me promettre à Paris, et que vous vous rappelez, j'espère.

— De quelle grâce inapppréciable parlez-vous, Gabriel ? dit le duc de Guise. Je passe pour avoir bonne mémoire, à l'endroit de mes amis surtout. Mais j'avoue à ma honte qu'ici je ne me souviens pas...

— Hélas ! monseigneur, reprit Gabriel, la chose est pourtant pour moi bien importante ! Voici en effet ce que j'avais sollicité de votre bonté : s'il vous devenait prouvé que, par l'exécution comme par l'idée, on me devait, à moi seul, la prise de Calais, je vous avais demandé, non point de m'en faire publiquement l'honneur, cet honneur vous revient à vous, chef de l'entreprise, mais seulement de déclarer au roi Henri II la part que j'aurais eue, sous vos ordres, dans cette conquête. Or, vous aviez bien voulu me laisser espérer que cette récompense me serait accordée.

— Quoi ! est-ce là cette faveur inouie à laquelle vous faisiez allusion, Gabriel ? reprit le duc. Du diable si je m'en doutais ! Mais, mon ami, ce ne sera pas une récompense cela, ce sera une justice ; et, secrétement ou publiquement, à votre gré, je serai toujours prêt à reconnaître et attester comme je le dois vos mérites et vos services.

— Mon ambition ne va pas au delà, monseigneur, dit Gabriel. Que le roi soit informé de mes efforts, il a dans les mains un prix qui vaudra pour moi tous les honneurs et tous les bonheurs du monde.

— Le roi saura donc tout ce que vous aurez fait pour lui, Gabriel. Mais moi ne puis-je rien de plus pour vous ?

— Si fait, monseigneur, j'ai encore quelques services à réclamer de votre bienveillance.

— Parlez, dit le duc.

— D'abord, reprit Gabriel, j'ai besoin du mot de passe pour pouvoir cette nuit, à quelque heure que ce soit, sortir du camp avec mes gens.

— Vous n'avez qu'à dire : *Calais et Charles*, les sentinelles vous livreront passage.

— Ensuite, monseigneur, dit Gabriel, si je succombe et que vous réussissiez, j'ose vous rappeler que madame Diane de Castro, la fille du roi, est prisonnière de lord Wentworth, et a les droits les plus légitimes à votre courtoise protection.

— Je me souviendrai de mon devoir d'homme et de gentilhomme, répondit François de Lorraine. Après?

— Enfin, monseigneur, dit le vicomte d'Exmès, je vais contracter cette nuit une dette considérable envers un pêcheur de ces côtes appelé Anselme. Si Anselme périt avec moi, j'ai écrit à maître Elyot, celui qui a soin de mes domaines, de pourvoir à la subsistance et au bien-être de sa famille privée désormais de soutien. Mais, pour plus de sûreté, monseigneur, je vous serais obligé de veiller à l'exécution de mes ordres.

— Ce sera fait, dit le duc de Guise. Est-ce tout?

— C'est tout, monseigneur, reprit Gabriel. Seulement, si vous ne me revoyez plus, pensez parfois, je vous prie, à moi avec quelque regret, et parlez de moi avec quelque estime, soit au roi qui sera certainement content de ma mort, soit à madame de Castro qui en sera peut-être fâchée. Et maintenant je ne vous retiens plus, et vous dis adieu, monseigneur.

Le duc de Guise se leva.

— Chassez donc vos tristes idées, ami, dit-il. Je vous quitte pour vous laisser tout entier à votre mystérieux projet, et je conviens que jusqu'à demain huit heures je serai bien inquiet et ne dormirai guère. Mais ce sera surtout à cause de cette obscurité qui pour moi plane sur ce que vous allez faire. Quelque chose me dit que je vous reverrai, et je ne vous dis pas adieu, moi.

— Merci de l'augure, monseigneur! dit Gabriel ; car, si vous me revoyez, ce sera dans Calais ville française.

— Et, en ce cas, reprit le duc de Guise, vous pourrez vous vanter d'avoir tiré d'un grand péril et l'honneur de la France, et le mien propre.

— Les petites barques, monseigneur, sauvent quelquefois les gros navires, dit en s'inclinant Gabriel.

Le duc de Guise, sur le seuil de la tente, serra une dernière fois, dans un accolade amicale, la main du vicomte d'Exmès, et rentra tout songeur à son logis.

LVI

OBSCURI SOLA SUB NOCTE...

Quand Gabriel revint à sa place, après avoir reconduit jusqu'à la porte monsieur de Guise, il fit de loin un signe à Martin-Guerre, qui se leva sur le champ et sortit, sans paraître avoir besoin d'autre explication.

L'écuyer rentra, un quart d'heure après, accompagné d'un homme au teint hâve, et vêtu misérablement.

Martin s'approcha de son maître qui était retombé dans ses réflexions. Pour les autres compagnons, ils jouaient ou dormaient à qui mieux mieux.

— Monseigneur, dit Martin-Guerre, voici notre homme.

— Ah! bien! dit Gabriel. C'est vous qui êtes le pêcheur Anselme dont Martin-Guerre m'a parlé? ajouta-t-il en s'adressant au nouveau venu.

— Je suis le pêcheur Anselme, oui, monseigneur, dit l'homme.

— Et vous savez, reprit le vicomte d'Exmès, le service que nous attendons de vous?

— Votre écuyer me l'a dit, monseigneur, et je suis prêt.

— Martin-Guerre a dû cependant vous dire aussi, continua Gabriel, que dans cette expédition vous courriez avec nous risque de la vie.

— Oh! reprit le pêcheur, cela, il n'avait pas besoin de me le dire. Je le savais aussi bien et mieux que lui.

— Et pourtant vous êtes venu? dit Gabriel.

— Me voilà tout à vos ordres, repartit Anselme.

— Bien! ami, c'est le fait d'un vaillant cœur.

— Ou d'une existence perdue, reprit le pêcheur.

— Comment cela? demanda Gabriel. Que voulez-vous dire?

— Eh! par Notre-Dame de Grâce! fit Anselme, je brave tous les jours la mort pour rapporter quelque poisson, et bien souvent je ne rapporte rien. Il n'y a donc pas grand mérite à hasarder aujourd'hui ma peau hâlée pour vous, qui vous engagez, si je meurs ou si je vis, à assurer le sort de ma femme et de mes trois enfans

— Oui, dit Gabriel, mais le danger que vous affrontez journellement est douteux et caché. Vous ne vous embarquez jamais par la tempête. Cette fois le péril est visible et certain.

— Ah! reprit le pêcheur, il est sûr qu'il faut être un fou ou un saint pour s'aventurer sur la mer par une nuit pareille. Mais la chose vous regarde et je n'ai rien à y reprendre, si c'est votre idée. Vous m'avez payé d'avance ma barque et mon corps. Seulement vous devrez à la Sainte-Vierge une fameuse chandelle de vraie cire, si nous arrivons sains et saufs.

— Et une fois arrivés, Anselme, reprit Gabriel, votre tâche n'est pas finie. Après avoir ramé, vous devez, au besoin, vous battre, et faire œuvre de soldat après avoir fait œuvre de marin. Partant, il y a deux dangers pour un, ne l'oubliez pas.

— C'est bon, dit Anselme, ne me découragez pas trop. On vous obéira. Vous me garantissez la vie de ceux qui me sont chers. Je vous donne la mienne. Marché conclu, n'en parlons plus.

— Vous êtes un brave homme, reprit le vicomte d'Exmès. Pour votre femme et vos enfans, soyez tranquille, ils ne manqueront jamais de rien. J'ai écrit à mon intendant Elyot mes ordres à ce sujet, et monsieur le duc de Guise lui-même s'en occupera.

— C'est plus qu'il ne m'en faut, dit le pêcheur, et vous êtes plus généreux qu'un roi. Je ne ferai pas le finaud avec vous. Vous ne m'auriez donné que cette somme qui nous a, par ces temps si durs, tiré d'embarras, je ne vous aurais pas demandé mon reste. Mais si je suis content de vous, j'espère que vous le serez de moi.

— Voyons, reprit Gabriel, pourrons-nous bien tenir quatorze dans votre barque?

— Elle en a tenu vingt, monseigneur

— Il vous faut des bras pour vous aider à ramer, n'est-ce pas?

— Ah! oui, par exemple! dit Anselme. J'aurai déjà assez à faire au gouvernail et à la voile, si la voile peut tenir.

— Nous avons, dit Martin-Guerre, Ambrosio, Pilletrousse et Landry qui rameront comme s'ils n'avaient fait que cela toute leur vie, et moi-même je nage aussi bien avec du bois qu'avec mes bras.

— Oh! bien, reprit gaîment Anselme, j'aurai l'air d'un patron huppé, j'espère, avec tant et de si bons compagnons à mon service! Maître Martin ne m'a plus maintenant laissé ignorer qu'une chose, c'est le point précis où nous devons débarquer.

— Le fort de Risbank, répondit le vicomte d'Exmès.

— Le fort de Risbank! vous avez dit le fort de Risbank? s'écria Anselme avec stupéfaction.

— Eh! sans doute, dit Gabriel, qu'avez-vous à objecter à cela?

— Rien, reprit le pêcheur, sinon que l'endroit n'est guère abordable, et que, pour ma part, je n'y ai jamais jeté l'ancre. C'est tout rocher.

— Refusez-vous de nous conduire? dit Gabriel.

— Ma foi! non, et, quoique je connaisse mal ces parages-là, je ferai de mon mieux. Mon père, qui était comme moi pêcheur de naissance, avait coutume dire : Il ne faut vouloir régenter ni le poisson ni la pratique. Je vous mènerai au fort de Risbank, si je puis. Une jolie promenade que nous ferons là!

— A quelle heure faudra-t-il nous tenir prêts? demanda Gabriel.

— Vous voulez arriver à quatre heures, je crois? reprit Anselme.

— De quatre à cinq, pas plus tôt.

— Eh bien! du lieu dont nous partons afin de n'être pas vus et de n'exciter nul soupçon, il faut compter, à vue de nez, deux heures de navigation : l'essentiel est de ne pas nous fatiguer inutilement en mer. Puis, pour se rendre d'ici à la crique, calculons une heure de marche.

— Nous quitterions alors le camp à une heure après minuit, dit Gabriel.

— C'est cela, répondit Anselme.

— Je vais donc à présent avertir mes hommes, reprit le vicomte d'Exmès.

— Faites, monseigneur, dit le pêcheur. Je vous demanderai seulement la permission de dormir jusqu'à une heure un somme avec eux. J'ai fait mes adieux chez nous; la barque nous attend soigneusement cachée et solidement amarrée : je n'ai donc plus rien qui m'appelle dehors.

— Reposez-vous, vous avez raison, Anselme, dit Gabriel ; vous aurez assez de fatigue cette nuit. Martin-Guerre, préviens les compagnons maintenant.

— Hé! vous autres, les joueurs et les dormeurs! cria Martin-Guerre.

— Quoi? Qu'est-ce qu'il y a? dirent-ils en se levant et s'approchant.

— Remerciez monseigneur. Il y a une expédition particulière à une heure, dit Martin.

— Bon ! très bien ! parfait ! répondirent en chœur unanime les soudards.

Malemort mêlait aussi son hourrah de joie à ces marques non équivoques de satisfaction.

Mais, dans le moment, entrèrent quatre aides d'Ambroise Paré, annonçant qu'ils venaient chercher le blessé pour le transporter à l'ambulance.

Malemort se mit à jeter les hauts cris.

En dépit de ses protestations et de sa résistance, on le plaça et on le maintint sur un brancard. Il adressa vainement à ses camarades les plus durs reproches, appelant même déserteurs et traîtres ces lâches qui allaient se battre sans lui. On ne tint compte de ses injures, et on l'emporta maugréant et jurant.

— Il nous reste actuellement, dit Martin-Guerre, à régler toutes nos dispositions et à assigner à chacun son rôle et son rang.

— Quelle espèce de besogne aurons-nous à faire? demanda Pilletrousse.

— Il s'agit d'une sorte d'assaut, répondit Martin.

— Oh ! alors, c'est moi qui monte le premier ! s'écria Yvonnet.

— Soit ! dit l'écuyer.

— Non, c'est injuste ! réclama Ambrosio. Yvonnet accapare toujours la première place au danger. On dirait qu'il n'y en a que pour lui, vraiment !

— Laissez faire, dit le vicomte d'Exmès intervenant. Dans l'ascension périlleuse que nous allons tenter, celui qui montera le premier sera le moins exposé, je pense. La preuve en est que je veux monter le dernier, moi !

— Alors, Yvonnet est volé ! reprit Ambrosio en riant.

Martin-Guerre désigna à chacun son numéro d'ordre, soit pour la marche, soit dans la barque, soit à l'assaut. Ambrosio, Pilletrouse et Landry furent avertis qu'ils auraient à ramer. On prévit enfin tout ce qui pouvait être prévu, afin d'éviter autant que possible les malentendus et la confusion.

Lactance prit un instant Martin-Guerre à part.

— Pardon, lui dit-il, croyez-vous que nous ayons à tuer?

— Je ne sais pas au juste ; mais c'est fort possible, répondit Martin.

— Merci, reprit Lactance, en ce cas, je vais toujours me mettre en avance dans mes prières pour trois ou quatre morts et autant de blessés.

Quand tout fut réglé, Gabriel engagea ses gens à prendre une heure ou deux de repos. Il se chargeait de les réveiller lui-même lorsqu'il le faudrait.

— Oui, je dormirai volontiers un peu, dit Yvonnet ; car mes pauvres nerfs sont horriblement excités ce soir, et j'ai tant besoin d'être dispos et frais quand je me bats !

Au bout de quelqes minutes, on n'entendit plus sous la tente que les ronflemens réguliers des soudards et les monotones patenôtres de Lactance.

Encore ce dernier bruit s'éteignit il bientôt. Lactance s'assoupit aussi, vaincu par le sommeil.

Gabriel seul veillait et pensait.

Vers une heure, il éveilla sans bruit et un à un ses hommes. Tous se levèrent et s'armèrent en silence. Puis, ils sortirent doucement de la tente et du camp.

Aux mots *Calais et Charles* prononcés à voix basse par Gabriel, les sentinelles les laissèrent passer sans obstacle.

La petite troupe, guidée par Anselme le pêcheur, s'avança alors par la campagne, le long des côtes. Pas un ne prononçait un mot. On n'entendait que le vent qui pleurait et la mer qui dans le lointain se lamentait.

La nuit était noire et brumeuse. Personne ne se trouva sur le chemin de nos aventuriers. Mais, quand même ils eussent rencontré quelqu'un, on ne les eût pas vus peut-être, et si on les eût vus, à cette heure et par cette ombre, on les eût certainement pris pour des fantômes.

Dans l'intérieur de la ville, il y avait aussi quelqu'un qui, à ce moment, veillait encore.

C'était lord Wentworth le gouverneur.

Et cependant, comptant pour le lendemain sur les secours qu'il avait envoyé demander à Douvres, lord Wentworth s'était retiré chez lui pour prendre quelques instans de repos.

Il n'avait pas dormi, en effet, depuis trois jours, s'exposant, il faut le dire, aux endroits les plus périlleux avec une infatigable valeur, se multipliant sur tous les points où sa présence était nécessaire.

Le soir du 4 janvier, il avait encore visité la brèche du Vieux-Château, posé lui-même les factionnaires, passé en revue la milice urbaine chargée de la facile défense du fort de Risbank.

Mais, malgré sa fatigue, et bien que tout fut certain et tranquille, il ne pouvait dormir.

Une crainte vague, absurde, incessante, le tenait éveillé sur son lit de repos.

Toutes les précautions étaient pourtant bien prises. L'ennemi ne pouvait matériellement pas tenter un assaut nocturne par une brèche aussi peu avancée que celle du Vieux-Château. Quant aux autres points, ils se gardaient d'eux-mêmes par les marais et par l'Océan.

Lord Wentworth se répétait tout cela mille fois, et cependant il ne pouvait dormir.

Il sentait vaguement circuler dans la nuit autour de la ville un danger redoutable, un ennemi invisible.

Cet ennemi n'était pas, dans sa pensée, le maréchal Strozzi, ce n'était pas le duc de Nevers, ce n'était pas même le grand François de Guise.

Quoi ! était-ce donc son ancien prisonnier que, de loin, du haut des remparts, sa haine avait plusieurs fois reconnu dans la mêlée? Etait-ce vraiment ce fou, ce vicomte d'Exmès, l'amoureux de madame de Castro?

Risible adversaire pour le gouverneur de Calais dans sa ville encore si formidablement gardée !

Cependant, lord Wentworth, quoi qu'il fit, ne pouvait ni maîtriser cet effroi indistinct, ni l'expliquer.

Mais il le sentait et ne dormait pas.

LVII

ENTRE DEUX ABIMES

Le fort de Risbank, qu'à cause de ses huit pans on nommait aussi la tour Octogone, était bâti, comme nous l'avons dit, à l'entrée du port de Calais, en avant des dunes, et posait sa masse noire et formidable de granit sur une autre masse aussi sombre et aussi énorme de rocher.

La mer, quand elle était haute, venait briser ses lames contre le rochér, mais n'atteignait jamais aux dernières assises de la pierre.

Or, la mer était bien forte et bien menaçante dans la nuit du 4 au 5 janvier 1558, vers quatre heures du matin. Elle poussait de ces immenses et lugubres gémissemens qui la font ressembler à une âme toujours inquiète et toujours désolée.

A un moment, un peu après que la sentinelle de deux à quatre heures eût été remplacée, sur la plate-forme de la tour, par la sentinelle de quatre à six, une sorte de cri humain, comme échappé à une bouche de cuivre, se mêla, mais distinctement, dans la raffale, à la plainte éternelle de l'Océan.

Alors on eût pu voir le nouveau factionnaire tressaillir, prêter l'oreille, et, après avoir reconnu la nature de ce bruit étrange, poser son arbalète contre la muraille. Ensuite, quand il se fut assuré que nul œil ne pouvait l'observer, il souleva d'un bras puissant sa guérite de pierre, et en tira un monceau de cordes formant une longue échelle à nœuds, qu'il assujettit fortement à des crampons de fer scellés dans les créneaux du fort.

Enfin, l'homme attacha solidement l'un à l'autre ces divers fragments de cordes, puis, les déroula par-dessus les créneaux, et deux lourdes balles de plomb les firent bientôt descendre jusqu'au roc sur lequel le fort était assis.

L'échelle mesurait deux cent douze pieds de longueur et le fort de Risbank deux cent quinze.

A peine la sentinelle avait-elle achevé son opération mystérieuse, qu'une ronde de nuit parut au haut de l'escalier de pierre qui menait à la plate-forme.

Mais la ronde trouva le factionnaire debout près de sa guérite, lui demanda et reçut le mot de ralliement, et passa sans avoir rien vu.

La sentinelle, plus tranquille, attendit. Le premier quart de quatre heures était déjà passé.

Sur la mer, après plus de deux heures de lutte et d'efforts surhumains, une barque montée par quatorze hommes parvint enfin à aborder au rocher du fort de Risbank. Une échelle de bois fut dressée contre le rocher. Elle atteignait à une première excavation de la pierre où cinq à six hommes pouvaient se tenir debout.

Un à un et en silence, les hardis aventuriers de la barque gravirent cette échelle, et, sans s'arrêter à l'excavation, continuèrent à grimper, s'aidant seulement des pieds et des mains, en profitant de tous les accidents du terrain.

Leur but était certainement d'arriver au pied de la tour. Mais la nuit était noire, la roche était glissante ; leurs ongles s'arrachaient, leurs doigts s'ensanglantaient sur la pierre. Le pied manqua à l'un d'eux, il roula sans pouvoir se retenir et tomba dans la mer.

Heureusement, le dernier des quatorze hommes était encore dans la barque, qu'il cherchait, mais inutilement, à amarrer avant de se confier à l'échelle.

Celui qui était tombé, et qui d'ailleurs en tombant avait eu le courage de ne pas pousser un seul cri, nagea vigoureusement vers la barque. L'autre lui tendit la main, et malgré les impatiences de la barque mouvante sous ses pieds, eut la joie de le recueillir sain et sauf.

— Quoi ! c'est toi, Martin-Guerre ? dit-il, croyant le reconnaître dans l'ombre.

— Moi-même, je l'avoue, monseigneur, répondit l'écuyer.

— Comment as-tu pu te laisser glisser, maladroit ? reprit Gabriel

— Il vaut encore mieux que cela soit arrivé à moi qu'à un autre, dit Martin.

— Et pourquoi ?

— Un autre eût peut-être crié, dit Martin-Guerre.

— Allons, aide-moi, puisque te voila, dit Gabriel, à passer cette corde derrière cette grosse racine. J'ai renvoyé Anselme avec les autres et j'ai eu tort.

— La racine ne tient guère, monseigneur, reprit Martin. Une secousse la brisera, et la barque sera perdue et nous avec.

— Il n'y a pas mieux à faire, répondit le vicomte d'Exmès. Ainsi agissons, ne parlons pas.

Quand ils eurent fixé la barque du mieux qu'ils purent :

— Monte, dit Gabriel à son écuyer.

— Après vous, monseigneur ; qui vous tiendrait l'échelle ?

— Monte donc, te dis-je ! reprit Gabriel en frappant du pied avec impatience.

Le moment n'était pas propice aux discussions et cérémonies. Martin-Guerre grimpa jusqu'à l'excavation, et, arrivé là, maintint d'en haut, de toutes ses forces, le montant de l'échelle, tandis que Gabriel la gravissait à son tour.

Il avait le pied sur le dernier échelon, quand une vague violente secoua la barque, brisa le câble et emporta en pleine mer échelle et chaloupe.

Gabriel était perdu si Martin, au risque de se perdre avec lui, ne se fût penché sur l'abîme d'un mouvement plus prompt que la pensée, et n'eût saisi son maître au collet de son pourpoint. Ensuite, avec la vigueur du désespoir, le brave écuyer ramena à lui Gabriel, sans blessure comme lui, sur le rocher.

— Tu m'as sauvé à ton tour, mon vaillant Martin, reprit Gabriel.

— Oui, mais la barque est loin ! reprit l'écuyer.

Bah ! comme dit Anselme, elle est payée ! répondit Gabriel avec une insouciance qui voulait cacher son inquiétude.



Une barque montée par quatorze hommes.

— C'est égal ! dit le prudent Martin-Guerre en hochant la tête, si votre ami ne se trouve pas en faction là-haut, si l'échelle ne pend pas à la tour ou se rompt sous notre poids, si la plate-forme est occupée par des forces supérieures, toute chance de retraite, tout espoir de salut nous est enlevé avec cette maudite barque.

— Eh bien, tant mieux ! dit Gabriel, il nous faut maintenant réussir ou mourir.

— Soit ! répondit Martin avec son indifférente et héroïque naïveté.

— Allons ! reprit Gabriel, les compagnons doivent être arrivés au bas de la tour, puisque je n'entends plus de bruit. Il faut les rejoindre. Fais attention, Martin, à bien te tenir cette fois, et à ne jamais lâcher une main que lorsque l'autre sera fixée solidement.

— Soyez tranquille, je tâcherai, dit Martin.

Ils commencèrent leur périlleuse ascension, et, au bout de dix minutes, après avoir vaincu des difficultés et des

dangers innombrables, ils rejoignirent leurs douze compagnons qui les attendaient, pleins d'anxiété, groupés sur le roc, au bas du fort de Risbank.

Le troisième quart de quatre heures s'était, et au delà, écoulé.

Gabriel aperçut, avec une joie inexprimable, l'échelle de cordes qui pendait sur le rocher.

— Vous le voyez, amis, dit-il à voix basse à sa troupe, nous sommes attendus là-haut. Remerciez-en Dieu, car nous ne pouvons plus regarder en arrière : la mer a emporté notre barque. Donc, en avant ! et que Dieu nous sauve !

— Amen ! dit Lactance.

Il fallait que ce fussent véritablement des hommes déterminés ceux qui entouraient Gabriel ! En effet, l'entreprise, qui jusque-là était bien téméraire, devenait presque insensée ; et pourtant, à la terrible nouvelle que toute retraite leur était interdite, pas un ne bougea.

Gabriel, à la lueur noire qui tombe du ciel le plus couvert, regarda attentivement leurs mâles visages et les trouva tous impassibles.

Ils répétèrent tous après lui :

— En avant !

— Vous vous souvenez de l'ordre convenu ? dit Gabriel. Vous passez le premier, Yvonnet, puis Martin-Guerre, puis chacun à la suite, à son rang désigné, jusqu'à moi, qui veux monter le dernier. La corde et les nœuds de cette échelle sont solides, j'espère !

— La corde est du fer, monseigneur, dit Ambrosio. Nous l'avons essayée, elle en porterait trente aussi bien que quatorze.

— Allons donc, mon pauvre Yvonnet, reprit le vicomte d'Exmès, tu n'as pas la part la moins dangereuse de l'entreprise. Marche, et du courage !

— Du courage, je n'en manque pas, monseigneur ! dit Yvonnet, surtout quand le tambour bat et le canon gronde. Mais je vous avoue que je n'ai pas plus l'habitude des assauts silencieux que de ces cordages flottans. Aussi suis-je bien aise de passer le premier, pour avoir derrière moi les autres

— Prétexte modeste pour t'assurer le poste d'honneur ! dit Gabriel qui ne voulait pas s'engager dans une discussion dangereuse. Allons ! pas de phrases ! Quoique le vent et la mer couvrent nos paroles, il faut faire et non dire. En avant, Yvonnet ! et souvenez-vous tous qu'au cent cinquantième échelon seulement il est permis de se reposer. Vous êtes prêts ! Le mousquet attaché sur le dos, l'épée aux dents ?... Regardez en haut et non en bas, et pensez à Dieu et non au danger. En avant !

Yvonnet mit le pied sur le premier échelon.

Quatre heures venaient de sonner ; une deuxième ronde de nuit venait de passer devant la sentinelle de la plate-forme.

Alors, lentement et en silence, ces quatorze hommes intrépides se hasardèrent, l'un derrière l'autre, sur cette frêle échelle balancée au vent.

Ce ne fut rien tant que Gabriel, qui venait le dernier, resta à quelques pas du sol. Mais à mesure qu'ils avançaient, et que leur grappe vivante vacillait davantage, le péril prenait des proportions inouïes.

C'eût été un spectacle superbe et terrible que de voir, dans la nuit et dans la rafale, ces quatorze hommes taciturnes, ces quatorze démons escalader la noire muraille, au haut de laquelle était la mort possible, au bas de laquelle était la mort certaine.

Au cent cinquantième nœud, Yvonnet s'arrêta. Tous en firent autant.

Il était convenu qu'on se reposerait là, le temps de réciter chacun deux *Pater* et deux *Ave*.

Quand Martin-Guerre eut fini ses prières, il vit avec étonnement qu'Yvonnet ne bougeait pas. Il crut s'être trompé, et, se reprochant son trouble, recommença consciencieusement un troisième *Pater* et un troisième *Ave*.

Mais Yvonnet restait toujours immobile.

Alors, bien qu'on ne fût plus qu'à une centaine de pieds de la plate-forme, et qu'il devînt assez dangereux de parler, Martin-Guerre prit le parti de frapper sur les jambes d'Yvonnet et de lui dire :

— Avance donc !

— Non, je ne peux plus, dit Yvonnet d'une voix étranglée.

— Tu ne peux plus, misérable, et pourquoi ? demanda Martin frémissant.

— J'ai le vertige, dit Yvonnet.

Une sueur froide perla au front de Martin-Guerre.

Il resta une minute sans savoir à quoi se résoudre. Si le vertige prenait Yvonnet et qu'il se précipitât, tous étaient entraînés dans sa chute. Redescendre n'était pas moins chanceux. Martin se sentit incapable d'accepter une responsabilité quelconque dans cette effrayante conjoncture. Il se contenta de se pencher vers Anselme, qui le suivait, et de lui dire :

— Yvonnet a le vertige.

Anselme frémit comme avait frémi Martin, et dit à son tour à Scharfenstein son voisin :

— Yvonnet a le vertige.

Et chacun, retirant une minute son poignard d'entre ses dents, dit ainsi à celui qui venait après lui :

— Yvonnet a le vertige, Yvonnet a le vertige.

Jusqu'à ce qu'enfin la fatale nouvelle arrivât à Gabriel, qui pâlit et trembla à son tour en l'entendant.

LVIII

ARNAULD DU THILL ABSENT EXERCE ENCORE SUR CE PAUVRE MARTIN-GUERRE UNE MORTELLE INFLUENCE

Ce fut un moment d'angoisse terrible et de crise suprême.

Gabriel se voyait entre trois dangers. Au-dessous de lui, la mer mugissante semblait appeler sa proie de sa voix formidable. Devant lui, douze hommes effrayés, immobiles, ne pouvant plus reculer ni avancer, lui barraient pourtant par leur masse le chemin vers le troisième péril, les piques et les arquebuses anglaises qui les attendaient peut-être là-haut.

De toutes parts, sur cette échelle vacillante, s'offrait l'épouvante de la mort.

Heureusement, Gabriel n'était pas homme à hésiter longtemps, même entre des abîmes, et, en une minute, il eut pris son parti

Il ne se demanda point si la main n'allait point lui échapper et s'il ne se briserait pas le crâne contre les rochers d'en bas. Il se souleva, en se cramponnant à la corde sur le côté, par la seule force de ses poignets, et passa successivement par-dessus les douze hommes qui le précédaient.

Grâce à sa prodigieuse vigueur de corps et d'âme, il arriva ainsi jusqu'à Yvonnet sans encombre, et put enfin poser ses pieds à côté de ceux de Martin-Guerre.

— Veux-tu avancer ? dit-il alors à Yvonnet d'une voix brève et impérieuse.

— J'ai ..le vertige... répondit le malheureux dont les dents claquaient, dont les cheveux se hérissaient.

— Veux-tu avancer ? répéta le vicomte d'Exmès.

— Impossible !... dit Yvonnet. Je sens.. que si mes pieds et mes mains... quittent les échelons qu'ils serrent je me laisserai tomber.

— Nous allons voir ! dit Gabriel.

Il s'éleva jusqu'à la ceinture d'Yvonnet et lui mit la pointe de son poignard dans le dos.

— Sens-tu la pointe de mon poignard, lui demanda-t-il.

— Oui, monseigneur, ah ! grâce ! j'ai peur, grâce !

— La lame est fine et acérée, poursuivit Gabriel avec un merveilleux sang-froid. Au moindre mouvement elle s'enfonce comme d'elle-même. Ecoute bien, Yvonnet. Martin-Guerre va passer devant toi, et moi je resterai derrière. Si tu ne suis pas Martin, tu m'entends, si tu fais mine de broncher, je jure Dieu que tu ne tomberas pas et que tu ne feras pas tomber les autres ; car je te clouerai avec mon poignard contre la muraille, jusqu'à ce qu'ils aient tous passé sur ton cadavre.

— Oh ! pitié ! monseigneur ! j'obéirai ! s'écria Yvonnet, guéri d'une terreur par une autre plus forte.

— Martin, dit le vicomte d'Exmès, tu m'as entendu. Passe devant.

Martin-Guerre exécuta à son tour le mouvement qu'il avait vu faire à son maître, et se trouva dès lors le premier

— Marche ! dit Gabriel.

Martin se mit à monter bravement, et Yvonnet, que Gabriel, en ne se servant que de la main gauche et des pieds, menaçait toujours de son poignard, oublia son vertige et suivit l'écuyer.

Les quatorze hommes franchirent ainsi les cent cinquante derniers échelons.

— Parbleu ! pensait Martin-Guerre à qui la bonne humeur revint quand il vit diminuer la distance qui le séparait du sommet de la tour, parbleu ! monseigneur a trouvé là un remède souverain contre le vertige !

Il achevait cette joyeuse réflexion, lorsque sa tête se trouva au niveau du rebord de la plate-forme.

— Est-ce vous ? demanda une voix inconnue à Martin.

— Parbleu ! répondit l'écuyer d'un ton dégagé.

— Il était temps ! reprit la sentinelle. Avant cinq minutes, la troisième ronde va passer.

— Bon ! c'est nous qui la recevrons, dit Martin-Guerre.

Et il posa victorieusement un genou sur le rebord de pierre.

— Ah ! s'écria tout à coup l'homme du fort en cherchant

à le mieux distinguer dans l'ombre, comment t'appelles-tu ?

— Eh ! Martin-Guerre...

Il n'acheva pas. Pierre Peuquoy, c'était bien lui, ne lui laissa pas poser l'autre genou, et, le poussant avec fureur de la paume de ses deux mains, le précipita dans l'abîme.

— Jésus ! dit seulement le pauvre Martin-Guerre.

Et il tomba, mais sans crier, et en se détournant, par un dernier et sublime effort, pour ne pas faire tomber avec lui ses compagnons et son maître.

Yvonnet qui le suivait, et qui, en sentant de nouveau le sol ferme sous ses pas, recouvra tout à fait son sang-froid et son audace, Yvonnet s'élança sur la plate-forme, et, après lui, Gabriel et tous les autres.

Pierre Peuquoy ne leur opposa aucune résistance. Il restait debout, insensible et comme pétrifié.

— Malheureux ! lui dit le vicomte d'Exmès en le saisissant et le secouant par le bras. Quelle fureur insensée vous a pris ? Que vous avait fait Martin-Guerre ?

— A moi ? rien, répondit l'armurier d'une voix sourde. Mais à Babette ! à ma sœur !...

— Ah ! j'avais oublié ! s'écria Gabriel frappé. Pauvre Martin ?... Mais ce n'est pas lui !... Ne peut-on le sauver encore.

— Le sauver d'une chute de plus de deux cent cinquante pieds sur le roc ! dit Pierre Peuquoy avec un rire strident. Allez ! monsieur le vicomte, vous ferez mieux, pour l'heure, de songer à vous sauver vous-même avec vos compagnons.

— Mes compagnons, et mon père, et Diane ! se dit le jeune homme, rappelé par ces mots aux devoirs et aux périls de sa situation. — C'est égal ! reprit-il tout haut, mon pauvre Martin !...

— Ce n'est pas le moment de pleurer le coupable ! interrompit Pierre Peuquoy.

— Coupable ! il était innocent, vous dis-je ! je vous le prouverai. Mais l'instant n'est pas venu, vous avez raison. Voyons, êtes-vous toujours disposé à nous servir demanda Gabriel à l'armurier avec quelque brusquerie.

— Je suis dévoué à la France et à vous, répondit Pierre Peuquoy.

— Eh bien ! dit Gabriel, que nous reste-t-il à faire !

— Une ronde de nuit va passer, répondit le bourgeois. Il faudra garrotter et bâillonner les quatre hommes qui la composent... Mais, ajouta-t-il, il n'est plus temps de les surprendre. Les voici !

Comme Pierre Peuquoy parlait encore, la patrouille urbaine débouchait en effet d'un escalier intérieur sur la plate-forme. Si elle donnait l'alarme, tout était perdu peut-être.

Heureusement, les deux Scharfenstein, oncle et neveu, qui étaient très curieux et très fureteurs de leur nature, rôdaient déjà de ce côté-là. Les hommes de la ronde n'eurent pas le temps de jeter un cri. Une large main, fermant tout à coup à chacun d'eux la bouche par derrière, les renversa de plus sur le dos fort vigoureusement.

Pilletrousse et deux autres accoururent, et, dès lors, purent sans peine bâillonner et désarmer les quatre miliciens stupéfaits.

— Bien engagé ! dit Pierre Peuquoy. Maintenant, mon seigneur, il faut s'assurer des autres sentinelles, et puis descendre hardiment aux corps-de-garde. Nous avons deux postes à emporter. Mais ne craignez point d'être accablés par le nombre. Plus de la moitié de la milice urbaine, pratiquée par Jean et par moi, est dévouée aux Français et les attend pour les seconder. Je vais descendre le premier pour avertir ces alliés de votre réussite. Occupez-vous, pendant ce temps, des factionnaires. Quand je remonterai, mes paroles auront fait déjà les trois quarts de la besogne.

— Ah ! je vous remercierais, Peuquoy, dit Gabriel, si cette mort de Martin-Guerre... Et pourtant, ce crime n'était pour vous que justice !

— Encore une fois, laissez cela à Dieu et à ma conscience, monsieur d'Exmès, reprit gravement le rigide bourgeois. Je vous quitte. Agissez de votre côté, tandis que j'agirai du mien.

Tout se passa à peu près comme Pierre Peuquoy l'avait prévu. Les factionnaires appartenaient en grande partie à la cause des Français. Un seul qui voulut résister fut bientôt lié et mis hors d'état de nuire. Quand l'armurier remonta, accompagné de Jean Peuquoy et de quelques amis sûrs, tout le haut du fort de Risbank était déjà au pouvoir du vicomte d'Exmès.

Il s'agissait maintenant de se rendre maître des corps-de-garde. Avec le renfort qui lui amenaient les Peuquoy, Gabriel n'hésita pas à y descendre sur-le-champ

On profita habilement du premier moment de surprise et d'indécision.

A cette heure matinale, la plupart de ceux qui tenaient pour les Anglais par leur naissance ou par leurs intérêts dormaient encore, en toute sécurité, sur leurs lits de camp. Avant qu'ils ne s'éveillassent, pour ainsi dire, ils étaient déjà garrottés.

Le tumulte, car ce ne fut pas un combat, ne dura que quelques minutes. Les amis de Peuquoy criaient : Vive Henri II ! Vive la France ! Les neutres et les indifférens se rangèrent immédiatement, comme c'est la coutume, du côté du succes. Ceux qui essayèrent quelque résistance durent bientôt céder au nombre. Il n'y eut, en tout, que deux morts et cinq blessés, et l'on ne tira que cinq coups d'arquebuse Le pieux Lactance eut la douleur d'avoir sur son compte deux de ces blessés et un de ces morts. Par bonheur, il avait de la marge !

Six heures n'avaient pas sonné, que tout au fort de Risbank était soumis aux Français. Les récalcitrans et les suspects étaient enfermés en lieu sûr, et tout le reste de la garde urbaine entourait et saluait Gabriel comme un libérateur.

Ainsi fut emporté presque sans coup férir, en moins d'une heure, par un effort étrange et surhumain, ce fort que les Anglais n'avaient même pas songé à munir, tant la mer seule semblait puissamment le défendre ce fort qui était cependant la clef du port de Calais, la clef de Calais même !

L'affaire fut si bien et si promptement menée que la tour de Risbank était prise et que le vicomte d'Exmès y avait placé de nouvelles sentinelles avec un nouveau mot d'ordre, sans qu'on en sût rien dans la ville.

— Mais tant que Calais ne se sera pas rendu aussi, dit Pierre Peuquoy à Gabriel, je ne regarde pas notre tâche comme terminée. Aussi, monsieur le vicomte, je suis d'avis que vous gardiez Jean et la moitié de nos hommes pour maintenir le fort de Risbank, et que vous me laissiez rentrer dans la ville avec l'autre moitié. Nous y servirons, au besoin, les Français mieux qu'ici par quelque utile diversion. Après les cordes de Jean, il est bon d'utiliser les armes de Pierre.

— Ne craignez-vous pas, dit Gabriel, que lord Wentworth furieux ne vous fasse un mauvais parti ?

— Soyez tranquille ! reprit Pierre Peuquoy, j'agirai de ruse : avec nos oppresseurs de deux siècles, c'est de bonne guerre. S'il le faut, j'accuserai Jean de nous avoir trahis. Nous aurons été surpris par des forces supérieures, et contraints, malgré notre résistance, de nous rendre à discrétion. On aura chassé du fort ceux d'entre nous qui se seront refusés à reconnaître votre victoire; Lord Wentworth est trop bas dans ses affaires pour ne pas paraître nous croire et ne pas nous remercier.

— Soit ! rentrez donc dans Calais, reprit Gabriel, vous êtes, je le vois, aussi adroit que brave. Et il est certain que vous pourrez m'aider si, par exemple, de mon côté, je tente quelque sortie.

— Oh ! ne risquez pas cela, je vous y engage ! dit Pierre Peuquoy. Vous n'êtes pas assez en force, et vous avez peu à gagner et tout à perdre à une sortie. Vous voilà à votre tour inattaquable derrière ces bonnes murailles. Restez ici. Si vous preniez l'offensive, lord Wentworth pourrait bien vous regagner le fort de Risbank. Et après avoir tant fait, ce serait grand dommage de tout défaire.

— Mais quoi ! reprit Gabriel, vais-je rester oisif et l'épée au côté, tandis que monsieur de Guise et tous les nôtres se battent et jouent leur vie ?...

— Leur vie est à eux, monseigneur, et le fort de Risbank est à la France, répondit le prudent bourgeois. Ecoutez cependant : Quand je jugerai le moment favorable et qu'il ne faudra plus qu'un dernier coup décisif pour arracher Calais aux Anglais, je ferai soulever tous ceux que j'emmène et tous les habitans qui partagent mes opinions. Alors, comme tout sera mûr pour la victoire, vous pourrez sortir, pour nous donner un coup de main et pour ouvrir la ville au duc de Guise.

— Mais qui m'avertira que je puis me hasarder ? demanda le vicomte d'Exmès.

— Vous m'allez rendre ce cor que je vous avais confié, dit Pierre Peuquoy, dont le son m'a servi à vous reconnaître. Quand, du fort de Risbank, on l'entendra de nouveau sonner, sortez sans crainte, et vous pourrez une seconde fois participer au triomphe que vous avez si bien préparé.

Gabriel remercia cordialement Pierre Peuquoy, choisit avec lui les hommes qui devaient rentrer dans la ville pour seconder les Français au besoin, et les accompagna gracieusement jusqu'aux portes de ce fort de Risbank dont ils étaient censés expulsés avec honte.

Quand ce fut fait, il était sept heures et demie, et le jour commençait à blanchir dans le ciel.

Gabriel voulut veiller lui-même à ce que les étendards de France, qui devaient tranquilliser monsieur de Guise et épouvanter les vaisseaux anglais, fussent placés sur le fort de Risbank. Il monta en conséquence sur la plate-forme témoin des événemens de cette nuit terrible et glorieuse.

Il s'approcha, tout pâle, de l'endroit où l'échelle de cordes avait été attachée, et d'où le pauvre Martin-Guerre, victime de la plus fatale méprise, avait été précipité.

Il se pencha en frémissant, pensant apercevoir sur le roc le cadavre mutilé de son fidèle écuyer.

Mais son regard ne le trouva pas d'abord et dut le chercher, avec une surprise mêlée d'un commencement d'espoir.

Une gargouille de plomb, par où s'écoulaient les eaux pluviales de la tour, avait en effet arrêté le corps à moitié chemin dans sa chute formidable, et c'est là que Gabriel le vit suspendu, plié en deux, immobile.

Il le crut sans vie, au premier aspect. Mais il voulait du moins lui rendre les derniers devoirs.

Pilletrousse qui était là, pleurant, que Martin-Guerre avait toujours aimé, associa son dévouement à la pieuse pensée de son maître. Il se fit solidement attacher à l'échelle de cordes de la nuit et se risqua dans l'abîme.

Quand il remonta, non sans peine, le corps de son ami, on s'aperçut que Martin respirait encore.

Un chirurgien appelé constata aussi la vie, et le brave écuyer reprit en effet un peu connaissance.

Mais ce fut pour souffrir davantage. Martin-Guerre était dans un cruel état. Il avait un bras démis et une cuisse cassée.

Le chirurgien pouvait remettre le bras, mais il jugeait l'amputation de la jambe nécessaire et n'osait cependant prendre sur lui une opération aussi difficile.

Plus que jamais, Gabriel se dépitait d'être enfermé vainqueur dans le fort de Risbank. L'attente, qui était déjà bien pénible, devenait atroce.

Si l'on eût pu communiquer avec le maître-expert Ambroise Paré, Martin-Guerre était sauvé peut-être.

LIX

LORD WENTWORTH AUX ABOIS

Le duc de Guise, bien qu'avec la réflexion il ne pût croire au succès d'une entreprise aussi téméraire, voulut cependant s'assurer par lui-même si le vicomte d'Exmès avait ou non réussi. Dans la passe difficile où il se trouvait, on espère même l'impossible.

Avant huit heures, il arrivait donc à cheval, avec une suite peu nombreuse, à la falaise que lui avait indiquée Gabriel, et d'où l'on pouvait en effet, au moyen d'une longue-vue, apercevoir le fort de Risbank.

Au premier regard que le duc jeta dans la direction du fort, il poussa un cri de triomphe.

Il ne se trompait pas! il reconnaissait bien l'étendard et les couleurs de France! Ceux qui l'entouraient lui affirmaient que ce n'était pas une illusion, et partageaient sa joie.

— Mon brave Gabriel! s'écria-t-il. Il est véritablement venu à bout de ce prodige! N'est-il pas supérieur à moi qui doutais? Maintenant nous avons, grâce à lui, tout loisir de préparer et d'assurer la prise de Calais. Viennent les secours d'Angleterre, c'est Gabriel qui se chargera de les recevoir!

— Monseigneur, il semble que vous les ayez appelés, dit un des suivans au duc qui, en ce moment, dirigeait la longue-vue du côté de la mer. Regardez, monseigneur, ne voilà-t-il pas à l'horizon les voiles anglaises?

— Elles auraient fait diligence! repartit monsieur de Guise. Voyons cela.

Il prit la lorgnette et regarda à son tour.

— Ce sont bien vraiment nos Anglais! dit-il. Diantre! Ils n'ont pas perdu de temps, et je ne les attendais pas si tôt! Savez-vous que si, à cette heure, nous avions attaqué le Vieux-Château, l'arrivée subite de ces renforts nous eût joué un assez vilain tour. Double sujet de reconnaissance envers monsieur d'Exmès! Il ne nous donne pas seulement la victoire, il nous sauve la honte de la défaite. Mais, puisque nous ne sommes plus pressés, voyons comment les nouveaux venus vont se conduire, et comment, de son côté, le jeune gouverneur du fort de Risbank se comportera avec eux.

Il faisait tout à fait jour quand les vaisseaux anglais arrivèrent en vue du fort.

Le drapeau français leur apparut comme un spectre menaçant, aux premières lueurs du matin.

Et, comme pour leur confirmer cette apparition inouïe, Gabriel les fit saluer de trois ou quatre coups de canon.

Il n'y avait donc pas à en douter! c'était bien l'étendard de France qui *ventelait* sur la tour anglaise. Il fallait donc que, comme la tour, la ville fût déjà au pouvoir des assiégeans. Les renforts, malgré leur grande hâte, arrivaient trop tard.

Après quelques minutes données à la surprise et à l'irrésolution, les vaisseaux anglais parurent s'éloigner peu à peu et retourner vers Douvres.

Ils amenaient bien des forces suffisantes pour secourir Calais mais non pour le reprendre.

— Vive Dieu! s'écria le duc de Guise ravi, parlez-moi de ce Gabriel! Il sait aussi bien garder qu'il sait conquérir! Il nous a mis Calais dans les mains, et nous n'avons plus qu'à les serrer pour tenir la belle ville.

Et, remontant à cheval, il revint tout joyeux au camp presser les travaux du siège.

Les évènemens humains ont presque toujours une double face, et, quand ils font rire les uns, font pleurer les autres. Dans le même moment où le duc de Guise se frottait les mains, lord Wentworth s'arrachait les cheveux.

Après une nuit agitée, comme nous l'avons vu, de pressentimens sinistres, lord Wentworth s'était enfin endormi vers le matin, et sortait seulement de sa chambre quand les prétendus vaincus du fort de Risbank, Pierre Peuquoy à leur tête, apportèrent dans la ville la fatale nouvelle.

Le gouverneur n'en fut, pour ainsi dire, informé que le dernier.

Dans sa douleur et sa colère, il ne pouvait en croire ses oreilles. Il ordonna que le chef de ces fugitifs lui fût amené.

On introduisit bientôt auprès de lui Pierre Peuquoy, qui entra l'oreille basse et avec une mine fort bien composée pour la circonstance.

Le rusé bourgeois raconta, tout terrifié encore, l'assaut de la nuit, et dépeignit les *trois cents* farouches aventuriers qui avaient escaladé tout à coup le fort de Risbank, aidés sans aucun doute par une trahison, que lui, Pierre Peuquoy, n'avait pas eu le temps d'approfondir.

— Mais qui commandait ces trois cents hommes? demanda lord Wentworth.

— Mon Dieu! votre ancien prisonnier, monsieur d'Exmès, répondit ingénuement l'armurier.

— Oh! mes songes éveillés! s'écria le gouverneur.

Puis, les sourcils froncés, frappé d'un souvenir inévitable:

— Eh! mais, dit-il à Pierre Peuquoy, monsieur d'Exmès, pendant son séjour ici, avait été votre hôte ce me semble?

— Oui, monseigneur, répondit Pierre sans se troubler. Aussi, ai-je tout lieu de croire, pourquoi vous le cacher? que mon cousin Jean, le tisserand, a trempé dans cette machination plus qu'il n'eût fallu.

Lord Wentworth regarda le bourgeois de travers. Mais le bourgeois regarda intrépidement lord Wentworth en face.

Comme sa hardiesse l'avait conjecturé, le gouverneur se sentait trop faible et savait Pierre Peuquoy trop puissant dans la ville pour laisser paraître ses soupçons.

Après lui avoir demandé quelques dernières informations, il le congédia avec des paroles tristes, mais amicales.

Resté seul, lord Wentworth tomba dans un accablement profond.

N'y avait-il pas de quoi! La ville, réduite à sa faible garnison, fermée désormais à tout secours venant de terre ou de mer, serrée entre le fort de Nieullay et le fort de Risbank, qui l'accablaient au lieu de la défendre, la ville ne pouvait plus tenir qu'un petit nombre de jours, ou peut-être même un petit nombre d'heures.

Horrible condition pour le superbe orgueil de lord Wentworth.

— N'importe! se dit-il tout bas à lui-même, pâle encore d'étonnement et de rage, n'importe! je leur vendrai cher leur victoire. Calais est maintenant à eux, c'est trop certain! mais enfin je m'y maintiendrai jusqu'au bout, et leur ferai payer une si précieuse conquête du plus de cadavres que je pourrai. Et quant à l'amoureux de la belle Diane de Castro...

Il s'arrêta, une pensée infernale éclaira d'une lueur de joie son visage sombre.

— Quant à l'amoureux de la belle Diane, reprit-il avec une sorte de complaisance, si je m'ensevelis, comme je le dois, comme je le veux, sous les ruines de Calais, nous tâcherons du moins qu'il n'ait pas trop à se réjouir de notre mort! et son rival agonisant et vaincu lui réserve aussi, qu'il y prenne garde! une effrayante surprise.

Là-dessus, il s'élança hors de son hôtel pour ranimer les courages et donner ses ordres. Raffermi et calmé, en quelque sorte, par je ne sais quel sinistre dessein, il déploya un sang-froid tel que son désespoir même rendit à plus d'un esprit hésitant l'espérance.

Il n'entre pas dans le plan de ce livre de raconter au long tous les détails du siège de Calais. François de Rabutin, dans ses *Guerres de Belgique*, vous les donnera dans toute leur prolixité.

Les journées du 5 et du 6 janvier se consumèrent en efforts également énergiques de la part des assiégeans et de la part des assiégés. Travailleurs et soldats agissaient des deux côtés avec le même courage et la même héroïque obstination.

Mais la belle résistance de lord Wentworth était paralysée par une force supérieure: le maréchal Strozzi, qui conduisait les travaux du siège, semblait deviner tous les moyens de défense et tous les mouvemens des Anglais, comme si les remparts de Calais eussent été transparens.

Il fallait que l'ennemi se fût procuré un plan de la ville!

Ce plan, nous savons qui l'avait fourni au duc de Guise.

Ainsi le vicomte d'Exmès, même absent, même oisif, était encore utile aux siens, et, comme le faisait remarquer monsieur de Guise dans sa reconnaissante équité, son influence salutaire exerçait ses effets même de loin.

Cependant, l'impuissance à laquelle il se trouvait réduit

lui pesait bien lourdement, au bouillant jeune homme! Emprisonné dans sa conquête, il était obligé d'employer son activité à des soins de surveillance qu'il trouvait trop faciles et trop vite remplis.

Quand il avait fait sa ronde de toutes les heures avec cette attentive vigilance que lui avait apprise la défense de Saint-Quentin, il revenait d'ordinaire s'asseoir au chevet de Martin-Guerre pour le consoler et l'encourager.

Le brave écuyer endurait ses souffrances avec une patience et une égalité d'âme admirables. Mais ce qui l'étonnait et l'indignait douloureusement, c'était le méchant procédé dont Pierre Peuquoy avait cru devoir user à son égard.

La naïveté de son chagrin et de sa surprise, quand il s'interrogeait sur ce sujet obscur, eût dissipé les derniers soupçons que Gabriel aurait pu conserver encore sur la bonne foi de Martin.

Le jeune homme se décida donc à raconter à Martin-Guerre sa propre histoire, telle du moins qu'il la présumait d'après les apparences et ses conjectures : il était maintenant évident pour lui qu'un fourbe avait profité de sa merveilleuse ressemblance avec Martin pour commettre, sous le nom de celui-ci, toutes sortes d'actions vilaines et répréhensibles dont il se souciait peu d'accepter la responsabilité, et, aussi, pour accaparer sans doute tous les avantages et bénéfices qu'il avait pu détourner de son Sosie sur lui-même.

Cette révélation, Gabriel eut soin de la faire en présence de Jean Peuquoy. Jean s'affligeait et s'effrayait, dans sa conscience d'honnête homme, des suites de la fatale méprise. Mais il s'inquiétait surtout de celui qui les avait tous abusés. Qu'était ce misérable? était-il marié aussi? où se cachait-il?...

Martin-Guerre, de son côté, s'épouvantait à l'idée d'une perversité si grande. Tout en se réjouissant de voir sa conscience déchargée d'un tas de méfaits qu'elle s'était si longtemps reprochés, il se désolait en pensant que son nom avait été porté et sa réputation compromise par un tel misérable. Et qui sait à quel excès le coquin se livrait encore, à l'abri de son pseudonyme, à cette heure même où Martin gisait à sa place sur un lit de douleur!

Ce qui surtout remplit de tristesse et de pitié le cœur du bon Martin-Guerre, ce fut l'épisode de Babette Peuquoy. Oh! il excusait à présent la brutalité de Pierre. Non seulement il lui pardonnait, mais il l'approuvait. Il avait très bien fait certainement de venger ainsi son honneur indignement outragé! C'était à présent Martin-Guerre qui consolait et rassurait Jean Peuquoy consterné.

Le bon écuyer, dans ses félicitations au frère de Babette, n'oubliait qu'une chose, c'est qu'en somme c'était lui qui avait payé pour le vrai coupable.

Lorsque Gabriel, en souriant, le lui fit observer :

— Eh bien! n'importe! dit Martin-Guerre, je bénis encore mon accident! du moins, si j'y survis, ma pauvre jambe boiteuse, ou encore mieux absente, servira à me distinguer de l'imposteur et du traître.

Mais, hélas! cette médiocre consolation qu'espérait là Martin était encore fort problématique ; car survivrait-il? le chirurgien de la garde urbaine n'en répondait pas. Il eût fallu les prompts secours d'un praticien habile, et deux jours allaient bientôt s'écouler sans que l'état alarmant de Martin-Guerre fût autrement soulagé que par quelques pansemens insuffisans.

Ce n'était pas là pour Gabriel un de ses moindres sujets d'impatience, et bien souvent, la nuit comme le jour, il se dressait et prêtait l'oreille pour écouter s'il n'entendrait pas ce son attendu du cor qui le devait tirer enfin de son oisiveté forcée. Mais nul bruit de ce genre ne venait varier le bruit lointain et monotone des deux artilleries d'Angleterre et de France.

Seulement, dans la soirée du 6 janvier, comme Gabriel, depuis trente-six heures déjà, était en possession du fort de Risbank, il crut distinguer du côté de la ville un tumulte plus grand que de coutume et des clameurs inusitées de triomphe ou de détresse.

Les Français venaient, après une lutte des plus chaudes, d'entrer en vainqueurs au Vieux-Château.

Calais ne pouvait pas dorénavant résister plus de vingt-quatre heures.

Néanmoins, toute la journée du 7 se passa en efforts inouïs de la part des Anglais pour reprendre une position si importante et pour se maintenir sur les derniers points qu'ils possédaient encore.

Mais monsieur de Guise, loin de laisser l'ennemi reconquérir un pouce de terrain, en gagnait peu à peu sur lui ; si bien qu'il devint bientôt évident que le lendemain ne verrait pas Calais sous la domination anglaise.

Il était trois heures de l'après-midi : lord Wentworth, qui ne s'était pas ménagé depuis sept jours, et qu'on avait constamment vu au premier rang, donnant la mort et la bravant, jugea qu'il ne restait guère aux siens que deux heures de force physique et d'énergie morale.

Alors, il appela lord Derby.

— Combien croyez-vous, lui demanda-t-il, que nous puissions tenir encore?

— Pas plus de trois heures, je le crains, répondit tristement lord Derby.

— Mais vous répondriez de deux heures, n'est-ce pas? reprit le gouverneur.

— Sauf quelque événement imprévu, j'en répondrais, dit lord Derby en mesurant le chemin que les Français avaient à faire encore.

— Eh bien! ami, dit lord Wentworth, je vous confie le commandement et me retire. Si les Anglais, dans deux heures, mais pas avant, vous entendez! si, dans deux heures, les nôtres n'ont pas la chance plus favorable, et cela n'est que trop probable, je vous permets, je vous ordonne même, pour mieux mettre votre responsabilité à couvert, de faire sonner la retraite et de demander à capituler.

— Dans deux heures, cela suffit, milord, dit lord Derby.

Lord Wentworth fit part à son lieutenant des conditions qu'il pouvait exiger et que le duc de Guise lui accorderait sans nul doute.

— Mais, lui fit remarquer lord Derby, vous vous oubliez dans ces conditions, milord. Je dois demander aussi à monsieur de Guise qu'il vous reçoive à rançon, n'est-ce pas?

Un feu sombre brilla dans le morne regard de lord Wentworth.

— Non, non, reprit-il avec un singulier sourire, ne vous occupez pas de moi, ami. Je me suis assuré moi-même tout ce qu'il me faut, tout ce que je souhaite encore.

— Cependant... voulut objecter lord Derby.

— Assez! dit le gouverneur avec autorité. Faites seulement ce que je vous dis, rien de plus. Adieu. Vous me rendrez ce témoignage en Angleterre que j'ai fait ce qu'il était humainement possible de faire pour défendre ma ville, et que je n'ai cédé qu'à la fatalité? Pour vous, luttez aussi jusqu'au dernier moment, mais ménagez l'honneur et le sang anglais, Derby. C'est mon dernier mot. Adieu.

Et, sans vouloir en dire et en entendre davantage, lord Wentworth, après avoir serré la main de lord Derby, quitta le lieu du combat, et se retira seul dans son hôtel désert, en défendant, par les ordres les plus sévères, qu'on l'y suivît sous aucun prétexte.

Il était sûr d'avoir au moins deux heures devant lui.

LX

AMOUR DÉDAIGNÉ

Lord Wentworth se croyait bien certain de deux choses : d'abord, il lui restait deux bonnes heures avant la reddition de Calais, et lord Derby ne demanderait assurement à capituler qu'après cinq heures. Ensuite, il allait trouver son hôtel entièrement vide ; car il avait eu la précaution d'envoyer aussi ses gens à la breche depuis le matin. André, le page français de madame de Castro, avait été enfermé par ses ordres. Diane devait être seule avec une ou deux femmes.

Tout était en effet désert et comme mort sur les pas de lord Wentworth rentrant chez lui, et, Calais, pareil à un corps dont la vie se retire, avait concentré sa dernière énergie à l'endroit où l'on combattait.

Lord Wentworth morne, farouche et, en quelque sorte, ivre de désespoir, alla droit au logement qu'occupait madame de Castro.

Il ne se fit pas annoncer à Diane, comme c'était son habitude, mais il entra brusquement, en maître, dans la chambre où elle se trouvait avec une des suivantes qu'il lui avait données.

Sans saluer Diane stupéfaite, ce fut à cette suivante qu'il s'adressa impérieusement :

— Vous, dit-il, sortez sur-le-champ! Il se peut que les Français entrent dès ce soir dans la ville, et je n'ai le loisir ni le moyen de vous protéger. Allez retrouver votre père. C'est là votre place. Allez tout de suite, et dites aux deux ou trois femmes qui sont ici que je veux qu'elles en fassent autant sur l'heure.

— Mais milord... objecta la suivante.

— Ah! reprit le gouverneur en frappant du pied avec colère, n'avez-vous donc pas entendu, que j'ai dit : Je veux!

— Pourtant, milord... voulut dire Diane à son tour.

— J'ai dit : Je veux! madame, repartit lord Wentworth avec un geste inflexible.

La suivante, terrifiée, sortit.

— Je ne vous reconnais pas, milord, en vérité, reprit Diane après un silence plein d'angoisse.

— C'est que vous ne m'avez pas vu encore vaincu, madame, reprit lord Wentworth avec un amer sourire. Car vous avez été pour moi un excellent prophète de ruine et

de malédiction, et j'étais en vérité un insensé de ne pas vous croire. Je suis vaincu, tout à fait vaincu, vaincu sans espoir et sans ressources. Réjouissez-vous !

— Le succès des Français est-il vraiment assuré à ce point ? dit Diane qui avait bien de la peine à dissimuler sa joie.

— Comment ne serait-il point assuré, madame ? Le fort de Nieullay, le fort de Risbank, le Vieux-Château sont en leur pouvoir. Ils peuvent prendre la ville entre trois feux. Allez ! Calais est bien à eux. Réjouissez-vous !

— Oh ! reprit Diane, c'est qu'avec un homme comme vous pour adversaire, milord, on doit n'être jamais certain de la victoire, et, malgré moi, oui, je l'avoue et vous me comprendrez, malgré moi, j'en doute encore.

— Eh ! madame s'écria lord Wentworth, ne voyez-vous pas que j'ai déserté la partie ? Après avoir assisté jusqu'au bout à la bataille, ne voyez-vous pas que je n'ai pas voulu assister à la défaite, et que c'est pour cela que je suis ici ? Lord Derby dans une heure et demie va se rendre. Dans une heure et demie, madame, les Français entreront triomphans dans Calais, et le vicomte d'Exmès avec eux. Réjouissez-vous !

— C'est que, milord, vous dites cela d'un tel ton, qu'on ne sait pas si l'on doit vous croire, dit Diane, qui cependant commençait à espérer, et dont le regard, dont le sourire rayonnaient à cette pensée de délivrance.

— Alors pour vous persuader, madame, reprit lord Wentworth, car je tiens à vous persuader, je prendrai une autre manière, et je vous dirai : — Madame, dans une heure et demie, les Français entreront ici triomphans, et le vicomte d'Exmès avec eux. Tremblez !

— Que voulez-vous dire ? s'écria Diane pâlissante.

— Quoi ! ne suis-je pas assez clair ? dit lord Wentworth en se rapprochant de Diane avec un rire menaçant. Je vous dis : Dans une heure et demie, madame nos rôles seront changés. Vous serez libre et je serai prisonnier. Le vicomte d'Exmès viendra vous rouvrir la liberté, l'amour, le bonheur, et me faire jeter, moi, dans quelque cul de basse fosse. Tremblez !

— Mais pourquoi dois-je trembler ? reprit Diane en reculant jusqu'au mur sous le sombre et ardent regard de cet homme.

— Mon Dieu ! c'est bien facile à comprendre, dit lord Wentworth. En ce moment, je suis le maître, je serai l'esclave dans une heure et demie, ou plutôt dans une heure un quart, car les minutes passent. Dans une heure un quart je serai en votre pouvoir ; à présent vous êtes au mien. Dans une heure un quart, le vicomte d'Exmès sera ici ; dans ce moment, c'est moi qui y suis. Donc, réjouissez-vous et tremblez, madame !

— Milord ! milord ! s'écria la pauvre Diane repoussant palpitante lord Wentworth, que voulez-vous de moi ?

— Ce que je veux de toi ? toi ! dit le gouverneur d'une voix sourde.

— Ne m'approchez pas ! ou je crie, j'appelle, et je vous déshonore, misérable ! reprit Diane au comble de l'effroi.

— Crie et appelle, cela m'est bien égal, dit lord Wentworth avec une tranquillité sinistre. L'hôtel est désert, les rues sont désertes. Nul ne viendra à tes cris, du moins avant une heure. Vois : je n'ai pas même pris la peine de fermer portes ni fenêtres, tant je suis sûr qu'on ne viendra pas avant une heure.

— Mais dans une heure enfin on viendra, reprit Diane, et je vous accuserai, je vous dénoncerai, on vous tuera.

— Non, dit froidement lord Wentworth, c'est moi qui me tuerai. Crois-tu que je veuille survivre à la prise de Calais ! dans une heure je me tuerai, j'y suis résolu. Ne parlons pas de cela. Mais, auparavant, je veux te prendre à ton amant et satisfaire à la fois, dans une volupté terrible et suprême, et ma vengeance et mon amour. Allons ! la belle, vos refus et vos dédains ne sont plus de saison, je ne prie plus, j'ordonne ! je n'implore plus, j'exige !

— Et moi, je meurs ! s'écria Diane en tirant de son sein un couteau.

Mais, avant qu'elle eût le temps de se frapper, lord Wentworth s'était élancé vers elle, avait saisi ses petites mains frêles dans ses mains vigoureuses, lui avait arraché le couteau et l'avait jeté bien loin.

— Pas encore ! s'écria lord Wentworth avec un effrayant sourire. Je ne veux pas, madame, que vous vous frappiez encore. Après, vous ferez ce que vous voudrez, et, si vous aimez mieux mourir avec moi que de vivre avec lui, vous serez certainement libre. Mais cette dernière heure, car il n'y a plus qu'une heure à présent, cette dernière heure de votre existence m'appartient ; je n'ai que cette heure pour me dédommager de l'éternité de l'enfer. Croyez donc bien que je n'y renoncerai pas.

Il voulut la saisir. Alors, défaillante, et sentant que ses forces lui échappaient, elle se jeta à ses pieds.

— Grâce ! milord, cria-t-elle, grâce ! je vous demande grâce et pardon à genoux. Par votre mère ! souvenez-vous que vous êtes un gentilhomme.

— Un gentilhomme ! reprit lord Wentworth en secouant la tête, oui, j'étais un gentilhomme et je me suis comporté en gentilhomme, ce me semble, tant que je triomphais, tant que j'espérais, tant que je vivais. Mais maintenant, je ne suis plus un gentilhomme, je suis tout simplement un homme, un homme qui va mourir et qui veut se venger.

Il releva madame de Castro, gisant à ses genoux, d'une étreinte effrénée. Le beau corps abandonné de Diane se meurtrissait à la peau de buffle de son ceinturon. Elle voulait prier, crier, elle ne pouvait plus.

En ce moment, il se fit un grand tumulte dans la rue.

— Ah ! cria seulement Diane dont l'œil éteint se ranima encore sur un peu d'espérance.

— Bon ! dit Wentworth avec un rire infernal, il paraît que les habitans commencent à se piller entre eux, en attendant les ennemis. Soit ! je trouve qu'ils font bien, ma foi ! C'est encore au gouverneur à leur donner ici l'exemple.

Il souleva Diane, comme il eût pu faire d'un enfant, et la porta pantelante et brisée par ses propres efforts sur un lit de repos qu'il y avait là.

— Grâce ! put-elle dire encore.

— Non ! non, reprit lord Wentworth. Tu es trop belle ! Elle s'évanouit...

Mais le gouverneur n'avait pas eu le temps de poser sa bouche sur les lèvres décolorées de Diane, quand, le tumulte se rapprochant, la porte s'ouvrit avec fracas.

Le vicomte d'Exmès, les deux Peuquoy et trois ou quatre archers français parurent sur le seuil.

Gabriel bondit jusqu'à lord Wentworth, l'épée à la main, avec un cri terrible :

— Misérable !

Lord Wentworth, les dents serrées, saisit aussi son épée laissée sur un fauteuil.

— Arrière ! fit Gabriel aux siens qui allaient intervenir. Je veux être seul à châtier l'infâme.

Les deux adversaires, sans ajouter une parole, croisèrent le fer avec furie.

Pierre et Jean Peuquoy, et leurs compagnons, se rangèrent pour leur faire place, témoins muets mais non pas indifférens de ce combat mortel.

Diane était toujours étendue sans connaissance.

On a d'ailleurs deviné comment ce secours providentiel était arrivé à la prisonnière sans défense plus tôt que lord Wentworth ne s'y attendait.

Pierre Peuquoy, pendant les deux jours précédens, avait, selon sa promesse à Gabriel, excité et armé ceux qui tenaient secrètement avec lui pour le parti de la France Or, la victoire n'étant plus douteuse, ceux-là étaient devenus naturellement assez nombreux. C'étaient, pour la plupart, des bourgeois avisés et prudens qui s'accordaient tous à penser que, puisqu'il n'y avait plus moyen de résister, le mieux était, après tout, de se ménager la meilleure capitulation possible.

L'armurier, qui ne voulait frapper qu'avec toute sûreté son coup décisif, attendit que sa troupe fût assez forte et le siège assez avancé pour ne pas courir le risque d'exposer gratuitement la vie de ceux qui s'étaient fiés à lui. Dès que le Vieux-Château fut pris, il avait résolu d'agir. Mais il n'avait pas pu réunir sans quelques retards ses conspirateurs disséminés. Ce fut seulement au moment où lord Wentworth venait de quitter la brèche que, derrière lui, le mouvement intérieur se manifesta.

Mais plus ce mouvement avait été lentement préparé, plus il fut irrésistible.

Et d'abord le son retentissant du cor de Pierre Peuquoy avait fait, comme par enchantement, se précipiter hors du fort de Risbank le vicomte d'Exmès, Jean, et la moitié de leurs hommes. Le faible détachement qui gardait la ville de ce côté fut promptement désarmé et la porte ouverte aux Français.

Puis, tout le parti des Peuquoy, grossi par ce renfort et enhardi par le premier et facile succès, s'élança vers la brèche, où lord Derby tâchait de tomber le plus honorablement possible.

Mais, quand cette sorte de révolte prit ainsi entre deux feux le lieutenant de lord Wentworth, que lui restait-il à faire ? Le drapeau français était déjà entré dans Calais avec le vicomte d'Exmès. La milice urbaine, soulevée, menaçait d'ouvrir elle-même les portes aux assiégeans. Lord Derby préféra se rendre tout de suite. Il ne faisait en somme qu'avancer un peu l'exécution des ordres laissés par le gouverneur, et une heure et demie de résistance inutile, quand même cette résistance ne fût pas devenue impossible, ne retirait rien à la défaite et pouvait ajouter aux représailles.

Lord Derby envoya des parlementaires au duc de Guise.

C'était tout ce que demandaient pour le moment Gabriel et les Peuquoy. L'absence remarquée de lord Wentworth les inquiétait. Ils laissèrent donc la brèche, où retentissaient les derniers coups de feu, et, poussés par un secret pressentiment, prirent, avec deux ou trois soldats dévoués, le chemin connu de l'hôtel du gouverneur.

Toutes les portes étaient ouvertes, et ils pénétrèrent sans aucune difficulté jusqu'à la chambre de madame de Castro, où les entraînait Gabriel.

Il était temps! et l'épée brandie de l'amant de Diane s'étendit à propos sur la fille de Henri II pour la préserver du plus lâche des attentats.

Le combat de Gabriel et du gouverneur fut assez long. Les deux adversaires semblaient également experts aux choses de l'escrime. Ils montraient l'un et l'autre le même sang-froid dans la même fureur. Leurs fers s'enroulaient

— Grâce!

Elle priait pour celui-là même qu'elle avait inutilement prié.

Gabriel, à l'aspect chéri de Diane, à l'accent de sa voix toute-puissante, ne sentit plus que sa tendresse et son amour. La clémence succéda tout à coup dans son âme à la rage.

— Vous voulez donc qu'il vive, Diane? demanda-t-il à la bien-aimée.

— Je vous en prie, Gabriel, dit-elle, ne faut-il pas qu'il ait le temps de se repentir!



Gabriel bondit jusqu'à Wentworth l'épée à la main.

comme deux serpens et se croisaient comme deux éclairs.

Cependant, au bout de deux minutes, l'épée de lord Wentworth lui échappa des mains, enlevée par un vigoureux contre du vicomte d'Exmès.

Lord Wentworth voulut rompre pour éviter le coup, glissa sur le parquet et tomba.

La colère, le mépris, la haine et tous les sentiments violens qui fermentaient au cœur de Gabriel n'y laissaient plus de place pour la générosité. Il n'avait pas de ménagements à garder avec un pareil ennemi. Il fut à l'instant sur lui, l'épée levée sur sa poitrine.

Il n'était aucun des assistans de cette scène, émus d'une indignation si récente, qui eût voulu arrêter le bras vengeur.

Mais Diane de Castro, pendant ce combat, avait eu le temps de revenir de sa défaillance.

En rouvrant ses yeux appesantis, elle vit, elle comprit tout, et s'élança entre Gabriel et lord Wentworth.

Par une coïncidence sublime, le dernier cri qu'elle avait jeté en s'évanouissant fut le premier qu'elle poussa en reprenant ses sens :

— Soit! dit le jeune homme, que l'ange sauve le démon, c'est son rôle.

Et, tout en maintenant toujours sous son genou vainqueur lord Wentworth furieux et rugissant :

— Vous autres, dit-il tranquillement aux Peuquoy et aux archers, approchez-vous et liez cet homme pendant que je le tiens. Puis, vous le jetterez dans la prison de son propre hôtel, jusqu'à ce que monsieur le duc de Guise ait décidé de son sort.

— Non, tuez-moi! tuez-moi! criait lord Wentworth en se débattant.

— Faites ce que je dis, poursuivit Gabriel sans lâcher prise. Je commence à croire que la vie le punira plus que la mort.

On obéit au vicomte d'Exmès, et lord Wentworth eut beau se démener, écumer et injurier, il fut en un instant bâillonné et garrotté. Puis, deux ou trois hommes le prirent dans leurs bras et emportèrent, sans plus de cérémonie, l'ex-gouverneur de Calais.

Gabriel s'adressa alors à Jean Peuquoy, en présence de son cousin.

— Ami, lui dit-il, j'ai raconté devant vous à Martin-Guerre sa singulière histoire, et vous possédez maintenant les preuves de son innocence. Vous avez déploré la cruelle méprise qui a frappé l'innocent au lieu du coupable, et vous ne demandez, je le sais, qu'à soulager le plus vite possible la rude souffrance qu'il endure pour un autre en ce moment. Rendez-moi donc un service...

— Je devine, interrompit le brave Jean Peuquoy. Il faut, n'est-ce pas, que j'aille chercher et trouver cet Ambroise Paré qui doit sauver votre pauvre écuyer? J'y cours, et, pour qu'il soit mieux soigné, je le ferai transporter sur-le-champ chez nous, si la chose peut se faire sans danger pour lui.

Pierre Peuquoy, stupéfait, regardait et écoutait Gabriel et son cousin, comme s'il eût été sous l'empire d'un rêve.

— Venez, Pierre, lui dit Jean, vous m'aiderez en tout ceci. Ah! oui, vous êtes étonné, vous ne comprenez pas; je vous expliquerai cela, chemin faisant, et vous convaincrai de ma conviction sans peine. Vous serez le premier ensuite, je vous connais, à vouloir réparer le mal que vous avez involontairement commis.

Là-dessus, après avoir salué Diane et Gabriel, Jean sortit, emmenant Pierre qui déjà le questionnait.

Quand madame de Castro demeura seule avec Gabriel, elle tomba à genoux par un premier mouvement de piété et de gratitude, et, levant les yeux et les mains, en même temps vers le ciel et vers celui qui avait été l'instrument de son salut :

— Soyez béni, mon Dieu! dit-elle. Soyez béni deux fois pour m'avoir sauvée, et pour m'avoir sauvée par lui!

LXI

AMOUR PARTAGÉ

Puis, Diane se jeta dans les bras de Gabriel.

— Et vous, Gabriel, dit-elle, il faut aussi que je vous remercie et que je vous bénisse. Dans le dernier éclair de ma pensée, j'invoquais mon ange sauveur, et vous êtes venu. Merci! merci!

— Oh! dit-il, Diane, que j'ai souffert depuis que je ne vous ai vue, et qu'il y a longtemps que je ne vous ai vue!

— Et moi donc! s'écria-t-elle.

Ils se mirent alors à se raconter, avec des longueurs peu dramatiques, il faut en convenir, ce qu'ils avaient fait et senti, chacun de leur côté, pendant cette dure absence.

Calais, le duc de Guise, les vaincus, les vainqueurs, tout était oublié. Toutes les rumeurs et toutes les passions qui entouraient les deux amoureux ne parvenaient plus jusqu'à eux. Perdus dans leur monde d'amour et d'ivresse, ils ne voyaient plus, ils n'entendaient plus l'autre triste monde.

Quand on a subi tant de douleurs et tant d'épouvantes, l'âme s'affaiblit et s'amollit en quelque sorte par la souffrance, et, forte contre la peine, ne sait plus résister au bonheur. Dans cette tiède atmosphère de pures émotions, Diane et Gabriel se laissaient aller avec abandon aux douceurs, bien inaccoutumées depuis longtemps pour eux, du calme et de la joie.

A la scène d'amour violent que nous avons rapportée en succéda alors une autre, à la fois pareille et différente.

— Qu'on est bien près de vous, ami! disait Diane. Au lieu de la présence de cet homme impie que je haïssais et dont l'amour me faisait peur, quelle ivresse que d'avoir votre présence rassurante et chérie!

— Et moi, reprit Gabriel, depuis notre enfance, où nous étions heureux sans le savoir, je ne me rappelle pas, Diane, avoir eu, dans ma pauvre vie agitée et isolée, un seul moment comparable à celui-ci!

Ils gardèrent un moment le silence, absorbés par une contemplation réciproque.

Diane reprit : — Venez donc là vous asseoir près de moi, Gabriel : le croiriez-vous, ami? cet instant qui nous réunit d'une façon si inespérée, je l'ai pourtant rêvé et presque prévu, dans ma captivité même. Il me semblait toujours que ma délivrance me viendrait de vous, et qu'en un danger suprême, ce serait vous, mon chevalier, que Dieu amènerait tout à coup pour me sauver.

— Pour moi, reprit Gabriel, c'est votre pensée, Diane, qui m'attirait à la fois comme un aimant et me guidait comme une lumière. L'avouerai-je à vous et à ma conscience? bien que d'autres puissans mobiles eussent dû m'y pousser, je n'aurais peut-être pas conçu, Diane, cette idée, qui est mienne, de prendre Calais, je ne l'aurais pas exécutée par des moyens vraiment téméraires, si vous n'aviez été prisonnière ici, si l'instinct des périls que vous y couriez ne m'eût animé et encouragé. Sans l'espoir de vous secourir, sans l'autre intérêt sacré que ma vie poursuit aussi, Calais serait encore au pouvoir des Anglais. Pourvu que Dieu ne me punisse pas, dans son équité, de n'avoir voulu et fait le bien que dans des vues intéressées!

Le vicomte d'Exmès pensait en ce moment à la scène de la rue Saint-Jacques, à l'abnégation d'Ambroise Paré, et à cette rigide croyance de l'amiral, que le ciel veut des mains pures pour les causes pures.

Mais la voix aimée de Diane le rassura un peu en s'écriant :

— Dieu vous punir, vous, Gabriel! Dieu vous punir d'avoir été grand et généreux!

— Qui sait? dit-il, en interrogeant le ciel par un regard chargé d'une sorte de mélancolique pressentiment.

— Je sais, moi, reprit Diane avec son charmant sourire.

Elle était si ravissante en disant cela, que Gabriel, frappé de cet éclat, et distrait de toute autre pensée, ne put s'empêcher de s'écrier :

— Oh! vous êtes belle comme un ange, Diane!

— Vous êtes vaillant comme un héros, Gabriel! dit Diane.

Ils étaient assis tout près l'un de l'autre; leurs mains, par hasard, se rencontrèrent et se pressèrent. La nuit commençait d'ailleurs à se faire.

Diane, la rougeur au front, se leva et fit quelques pas dans la chambre.

— Vous vous éloignez, vous me fuyez, Diane! reprit tristement le jeune homme.

— Oh! non, fit-elle vivement en se rapprochant. Avec vous, c'est bien différent! Je n'ai pas peur, ami!

Diane avait tort : le danger était autre; mais c'était toujours le danger, et l'ami n'était pas moins à craindre peut-être que l'ennemi.

— A la bonne heure, Diane! dit Gabriel en prenant la petite main blanche et douce qu'elle lui abandonnait de nouveau; à la bonne heure! laissons-nous être heureux un peu après avoir tant souffert. Laissons nos âmes se détendre et se reposer dans la confiance et dans la joie.

— Oui, c'est vrai; on est si bien près de vous, Gabriel! reprit Diane. Oublions un moment, tant pis! le monde et le bruit d'alentour. Cette heure délicieuse et unique, savourons-la; Dieu, je crois, nous le permet, sans trouble et sans crainte. Vous avez raison : pourquoi avons-nous tant souffert aussi!

Par un gentil mouvement qui lui était familier lorsqu'elle était enfant, elle posa sa tête charmante sur l'épaule de Gabriel; ses grands yeux de velours se fermèrent lentement; ses cheveux effleurèrent les lèvres de l'ardent jeune homme.

Ce fut lui qui, à son tour, se leva, tout frémissant et éperdu.

— Eh bien? dit Diane en rouvrant ses yeux étonnés et languissans.

Il tomba tout pâle à genoux devant elle, et ses mains l'entourèrent.

— Eh bien! Diane, je t'aime! cria-t-il du fond du cœur.

— Je t'aime, Gabriel! répondit Diane, sans frayeur et comme obéissant à l'irrésistible instinct de son cœur.

Comment leurs visages se rapprochèrent, comment leurs lèvres s'unirent; comment, dans ce baiser, se confondirent leurs âmes, Dieu seul le sait; car il est certain qu'ils ne le surent pas eux-mêmes.

Mais, tout à coup, Gabriel, qui sentait sa raison vaciller devant le vertige du bonheur, s'arracha d'auprès de Diane

— Diane, laissez-moi!... laissez-moi fuir! s'écria-t-il avec un accent de terreur profonde.

— Fuir! et pourquoi fuir? demanda-t-elle, surprise.

— Diane! Diane! si vous étiez ma sœur! reprit Gabriel hors de lui.

— Votre sœur! répéta Diane anéantie, foudroyée.

Gabriel s'arrêta, étonné et comme étourdi de ses propres paroles, et, passant la main sur son front brûlant :

— Qu'ai-je donc dit? se demanda-t-il à voix haute.

— Qu'avez-vous dit, en effet, reprit Diane. Faut-il la prendre à la lettre, cette terrible parole? Quel est le mot de cet effrayant mystère? serais-je réellement votre sœur, mon Dieu!

— Ma sœur? vous ai-je avoué que vous étiez ma sœur? dit Gabriel.

— Ah! c'est donc la vérité! s'écria Diane palpitante.

— Non, ce n'est pas, ce ne peut pas être la vérité! je ne la sais pas, qui peut le savoir? Et, d'ailleurs, je ne dois rien vous dire de tout cela! C'est un secret de vie et de mort que j'ai juré de garder! Ah! céleste miséricorde! j'avais conservé mon sang-froid et ma raison dans les souffrances et les malheurs; faut-il que la première goutte de bonheur qui touche mes lèvres m'enivre jusqu'à la démence, jusqu'à l'oubli de mes sermens!

— Gabriel, reprit gravement madame de Castro, Dieu sait que ce n'est pas une vaine curiosité qui m'anime; mais vous m'en avez dit trop ou trop peu pour mon repos. Il faut achever maintenant.

— Impossible! impossible! s'écria Gabriel avec une sorte d'effroi.

— Et pourquoi impossible? dit Diane. Quelque chose en

moi m'assure que ces secrets m'appartiennent aussi bien qu'à vous et que vous n'avez pas le droit de me les cacher.

— C'est juste cela reprit Gabriel et vous avez certainement autant de droits que moi à ces douleurs. Mais, puisque le poids m'en accable seul, n'en demandez pas la moitié.

— Si fait, je la demande, je la veux, je l'exige, cette moitié de vos peines! repartit Diane, et, pour dire encore plus, Gabriel, mon ami, je l'implore! me la refuserez-vous?

— Mais j'ai juré au roi! dit Gabriel avec anxiété.

— Vous avez juré? reprit Diane. Eh bien, observez loyalement ce serment envers les étrangers, les indifférens, envers les amis mêmes, ce sera bien fait à vous. Mais avec moi qui, de votre propre aveu, ai dans ce mystère les mêmes intérêts que vous, pouvez-vous, devez-vous garder un injurieux silence? Non, Gabriel, si vous avez quelque pitié de moi. Mes doutes, mes inquiétudes à ce sujet ont déjà bien assez torturé mon cœur! Sur ce point, sinon hélas! dans les autres accidens de votre vie, je suis, en quelque sorte, un autre vous-même. Est-ce que vous vous parjurez, dites, quand vous pensez à votre secret dans la solitude de votre conscience? Croyez-vous que mon âme profonde et sincère, et mûrie par tant d'épreuves, ne saura pas, comme la vôtre, contenir et renfermer jalousement le dépôt confié, de joie ou d'amertume, qui est à elle comme à vous?

La voix douce et caressante de Diane continua, remuant les fibres intimes du jeune homme comme un instrument docile:

— Et puis, Gabriel, puisque le sort nous défend d'être joints dans l'amour et dans le bonheur, comment avez-vous le courage de récuser encore la seule communauté qui nous soit permise, celle de la tristesse? Ne souffrirons-nous pas moins en souffrant du moins ensemble? Voyez donc! n'est-il pas bien douloureux de songer que l'unique lien qui devrait nous réunir nous sépare!

Et, sentant que Gabriel, à moitié vaincu, hésitait cependant encore:

— Prenez garde, d'ailleurs! reprit Diane, si vous persistez à vous taire, pourquoi ne reprendrais-je pas avec vous ce langage qui vous cause à présent, je ne sais pourquoi, tant d'épouvante et d'angoisse, mais que vous-même, après tout, avez autrefois appris à ma bouche et à mon cœur. Enfin, votre fiancée a le droit de vous répéter qu'elle vous aime, qu'elle n'aime que vous. Votre promise devant Dieu peut bien, dans ses chastes caresses, approcher ainsi sa tête de votre épaule et ses lèvres de votre front...

Mais Gabriel, le cœur serré, écarta de nouveau Diane en frémissant.

— Non! s'écria-t-il, ayez pitié de ma raison, Diane, je vous en supplie. Vous voulez donc absolument le savoir tout entier notre redoutable secret? Eh bien! devant un crime possible, il m'échappe! Oui, Diane, il faut les prendre à la lettre les paroles que ma fièvre avait laissé tomber tout à l'heure. Diane, vous êtes peut-être la fille du comte de Montgommery, mon père! vous êtes peut-être ma sœur!

— Sainte Vierge! murmura madame de Castro écrasée par cette révélation.

— Mais comment donc cela se fait-il? reprit-elle.

— J'aurais voulu, lui dit Gabriel, que votre vie pure et calme ne connût jamais cette histoire pleine d'épouvante et de crimes. Mais je sens bien, hélas! qu'à la fin mes seules forces ne sont plus suffisantes contre mon amour. Il faut que vous m'aidiez contre vous-même, Diane, et je vais tout vous dire.

— Je vous écoute, effrayée mais attentive, reprit Diane.

Gabriel alors lui raconta tout, en effet: comment son père avait aimé madame de Poitiers, et, au vu de toute la cour, avait paru aimé d'elle; comment le dauphin, aujourd'hui roi, était devenu son rival; comment le comte de Montgommery avait disparu un jour, et comment Aloyse avait été à même de savoir et de révéler à son fils ce qu'il était devenu. Mais c'était tout ce que savait la nourrice, et, puisque madame de Poitiers refusait obstinément de l'avouer, le comte de Montgommery seul pouvait dire, s'il vivait encore, le secret de la naissance de Diane.

Quand Gabriel eut achevé ce lugubre récit:

— C'est affreux! s'écria Diane. Mais alors, quelle que soit l'issue, ami, il y aura un malheur au bout de notre destin! Si je suis la fille du comte de Montgommery, vous êtes mon frère, Gabriel. Si je suis la fille du roi, vous êtes l'ennemi justement irrité de mon père. Dans tous les cas, nous sommes séparés.

— Non, Diane, répondit Gabriel. Notre malheur, grâce à Dieu, n'est pas tout à fait sans espérance. Puisque j'ai commencé à tout vous dire, je vais achever. Aussi bien, je sens que vous aviez raison: cette confidence m'a soulagé, et mon secret, après tout, n'est pas sorti de mon cœur pour être entré dans le vôtre.

Gabriel apprit alors à madame de Castro le pacte étrange et dangereux qu'il avait conclu avec Henri II, et la promesse solennelle du roi de rendre la liberté au comte de Montgommery, si le vicomte de Montgommery, après avoir défendu Saint-Quentin contre les Espagnols, reprenait Calais aux Anglais.

Or, Calais était depuis une heure ville française, et Gabriel pouvait croire sans vanité qu'il avait été pour beaucoup dans ce glorieux résultat.

A mesure qu'il parlait, l'espoir dissipait peu à peu la tristesse du visage de Diane, comme l'aurore dissipe les ténèbres:

Quand Gabriel eut fini, elle se recueillit un instant, pensive, puis, lui tendant la main:

— Mon pauvre Gabriel, lui dit-elle avec fermeté, il y a pour nous sans doute dans le passé et dans l'avenir de quoi beaucoup penser et beaucoup souffrir. Mais ne nous arrêtons pas à cela, mon ami. Nous ne devons pas nous attendrir et nous amollir. Pour ma part, je tâcherai de me montrer forte et courageuse comme vous et avec vous. L'essentiel est actuellement d'agir et de dénouer notre sort d'une façon ou d'une autre. Nos angoisses touchent, je crois, à leur terme. Vous avez dès à présent tenu, et au-delà, vos engagemens envers le roi. Le roi tiendra, je l'espère, les siens envers vous. C'est sur cette attente qu'il faut concentrer désormais tous nos sentimens et toutes nos pensées. Que comptez-vous faire maintenant?

— Monsieur le duc de Guise, répondit Gabriel: a été le confident et le complice illustre de tout ce que j'ai tenté ici. Je sais que, sans lui, je n'aurais rien fait; mais il sait qu'il n'aurait rien fait sans moi. C'est lui, lui seul qui peut et qui doit attester au roi la part que j'ai eue dans cette nouvelle conquête. J'ai d'autant plus lieu d'attendre de lui cet acte de justice qu'il s'est, pour la seconde fois, ces jours-ci, solennellement engagé à me rendre ce témoignage. Or, je vais de ce pas rappeler sa promesse à monsieur de Guise, réclamer de lui une lettre pour Sa Majesté, puis, ma présence ici n'étant plus nécessaire, partir sur-le-champ pour Paris...

Comme Gabriel parlait encore avec animation, et que Diane l'écoutait l'œil brillant d'espérance, la porte s'ouvrit, et Jean Peuquoy parut, défait et consterné.

— Eh bien! qu'y a-t-il demanda Gabriel inquiet. Martin-Guerre est-il plus mal?

— Non, monsieur le vicomte, répondit Jean Peuquoy. Martin-Guerre, transporté chez nous par mes soins, a déjà été visité par maître Ambroise Paré. Bien que l'amputation de la jambe soit jugée nécessaire, maître Paré croit pouvoir assurer que votre vaillant serviteur survivra à l'opération.

— L'excellente nouvelle! dit Gabriel. Ambroise Paré est encore près de lui sans doute?

— Monseigneur, reprit tristement le bourgeois, il a été obligé de le quitter pour un autre blessé plus considérable et plus désespéré...

— Qui donc cela? demanda Gabriel en changeant de couleur. Le maréchal Strozzi? monsieur de Nevers?...

— Monsieur le duc de Guise, qui se meurt en ce moment, répondit Jean Peuquoy.

Gabriel et Diane jetèrent en même temps un cri de douleur.

— Et je disais que nous touchions au terme de nos angoisses! reprit après un silence madame de Castro. O mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!

— N'appelez pas Dieu, madame! dit Gabriel avec un mélancolique sourire. Dieu est juste et punit justement mon égoïsme. Je n'avais pris Calais que pour mon père et vous. Dieu veut que je l'aie pris seulement pour la France.

LXII

LE BALAFRÉ

Néanmoins, toute espérance n'était pas morte pour Gabriel et Diane, puisqu'enfin le duc de Guise respirait encore. Les malheureux se rattachent avidement à la chance la plus incertaine, comme les naufragés à quelque débris flottant.

Le vicomte d'Exmès quitta donc Diane pour aller voir par lui-même jusqu'où portait le nouveau coup qui venait les frapper, au moment même où la mauvaise fortune semblait se relâcher pour eux de ses rigueurs.

Jean Peuquoy, qui l'accompagna, lui raconta, chemin faisant, ce qui s'était passé.

Lord Derby, sommé par les bourgeois mutinés de se rendre avant l'heure fixée par lord Wentworth, venait d'envoyer au duc de Guise des parlementaires pour traiter de la capitulation.

Cependant, sur plusieurs points le combat durait encore, plus acharné dans ses derniers efforts par la colère des vaincus et l'impatience des vainqueurs.

François de Lorraine, aussi intrépide soldat qu'habile général, se montrait à l'endroit où la mêlée semblait la plus chaude et la plus périlleuse.

C'était à une brèche déjà à moitié emportée, au delà d'un fossé entièrement comblé.

Le duc de Guise à cheval, en butte aux traits dirigés sur lui de toutes parts, animait tranquillement les siens et de l'exemple et de la parole.

Tout à coup il aperçut, au-dessus de la brèche, le drapeau blanc des parlementaires.

Un fier sourire effleura son noble visage; car c'était la consécration définitive de sa victoire qu'il voyait ainsi venir à lui.

— Arrêtez! cria-t-il, au milieu du fracas, à ceux qui l'entouraient. Calais se rend. Bas les armes.

Il leva la visière de son casque, et, poussant son cheval, il fit quelques pas en avant, les yeux fixés sur ce drapeau, signal de son triomphe et de la paix.

L'ombre, d'ailleurs, commençait à tomber, et le tumulte n'avait pas cessé.

Un homme d'armes anglais, qui vraisemblablement n'avait, ni vu les parlementaires, ni entendu, dans le bruit, le cri de monsieur de Guise, s'élança à la bride du cheval qu'il fit reculer, et, comme le duc distrait, sans même regarder l'obstacle qui l'arrêtait ainsi, donnait de l'éperon pour passer outre, l'homme le frappa de sa lance à la tête.

— On n'a pu me dire, continua Jean Peuquoy, à quel endroit du visage monsieur le duc de Guise avait été atteint; mais il est certain que la blessure est terrible. Le bois de la lance s'est brisé et le fer est resté dans la plaie. Le duc, sans prononcer une parole, est tombé le front en avant, sur le pommeau de sa selle. Il paraît que l'Anglais qui avait porté ce coup désastreux a été mis en pièces par les Français furieux. Mais cela n'a pas sauvé monsieur le duc de Guise, hélas! On l'a emporté comme mort. Depuis, il n'a seulement pas repris connaissance.

— De sorte que Calais n'est pas même à nous? demanda Gabriel.

— Oh! si fait! répondit Jean Peuquoy. Monsieur le duc de Nevers a reçu les parlementaires et a imposé en maître les conditions les plus avantageuses. Mais le gain d'une telle ville compensera à peine pour la France la perte d'un tel héros.

— Mon Dieu! vous le regardez déjà comme trépassé? dit en frissonnant Gabriel.

— Hélas! hélas! fit pour toute réponse le tisserand en hochant la tête.

— Et où me menez-vous de ce pas? reprit Gabriel. Vous savez donc où on l'a transporté?

— Dans le corps de garde du Château-Neuf, a dit à maître Ambroise Paré l'homme qui nous a donné la fatale nouvelle. Maître Paré a voulu y courir tout de suite, Pierre lui a montré le chemin, et moi je suis venu vous avertir. Je pressentais bien que cela était important pour vous, et que, dans cette circonstance, vous auriez sans doute quelque chose à faire.

— Je n'ai qu'à me désoler comme les autres et plus que les autres, dit le vicomte d'Exmès.

— Mais, ajouta-t-il, autant que la nuit me permet de distinguer les objets, il me semble que nous approchons.

— Voici le Château-Neuf, en effet, dit Jean Peuquoy.

Bourgeois et soldats, une immense foule agitée, pressée et murmurante, encombrait les abords du corps de garde où le duc de Guise avait été porté. Les questions, les conjectures et les commentaires circulaient dans les groupes inquiets, comme un souffle de vent entre les ombrages sonores d'une forêt.

Le vicomte d'Exmès et Jean Peuquoy eurent bien de la peine à percer toute cette foule pour arriver jusqu'aux marches du corps de garde dont un fort détachement de piquiers et de hallebardiers défendait l'entrée. Quelques-uns d'entre eux tenaient des torches allumées que projetaient leurs lueurs rougeâtres sur les masses mouvantes du peuple.

Gabriel tressaillit en apercevant, à cette lumière incertaine, debout au bas des marches, Ambroise Paré sombre, immobile, les sourcils contractés, et serrant convulsivement de ses bras croisés sa poitrine émue. Des larmes de douleur et d'indignation étincelaient dans son beau regard.

Derrière lui se tenait Pierre Peuquoy, aussi morne et aussi abattu que lui.

— Vous ici, maître Paré! s'écria Gabriel. Mais que faites-vous là? Si monsieur le duc de Guise a encore un souffle de vie, votre place est à ses côtés!

— Eh! ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela, monsieur d'Exmès! reprit vivement le chirurgien, lorsque, levant les yeux, il reconnut Gabriel. Dites-le, si vous avez sur eux quelque autorité, à ces gardes stupides.

— Quoi! vous refusent-ils donc le passage? demanda Gabriel.

— Sans vouloir rien entendre, reprit Ambroise Paré. Oh! songer que Dieu fait peut-être dépendre une si précieuse existence de si misérables fatalités.

— Mais il faut que vous entriez! dit Gabriel, vous vous y serez mal pris.

— Nous avons supplié d'abord, dit Peuquoy intervenant, nous avons menacé ensuite. Ils ont répondu à nos prières par des rires, à nos menaces par des coups. Maître Paré, qui voulait forcer le passage, a été violemment repoussé, et atteint, je crois, par le bois d'une hallebarde.

— C'est tout simple! reprit Ambroise Paré avec amertume, je n'ai ni collier d'or ni éperons; je n'ai que le coup d'œil prompt et la main sûre.

— Attendez, dit Gabriel, je saurai bien vous faire entrer, moi.

Il s'avança vers les marches du corps de garde. Mais un piquier, tout en s'inclinant à sa vue, lui barra le passage.

— Pardon, lui dit-il respectueusement, nous avons reçu pour consigne de ne plus laisser pénétrer qui que ce soit.

— Drôle! reprit Gabriel qui pourtant se modérait encore, ta consigne est-elle pour le vicomte d'Exmès, capitaine aux gardes de Sa Majesté, et l'ami de monsieur de Guise? Où est ton chef, que je lui parle?

— Monseigneur, il garde la porte intérieure, reprit plus humblement le piquier.

— Je vais donc à lui, reprit impérieusement le vicomte d'Exmès. Venez, maître Paré, suivez-moi.

— Monseigneur, passez, vous, puisque vous l'exigez, fit le soldat. Mais celui-là ne passera pas.

— Et pourquoi cela? demanda Gabriel. Pourquoi le chirurgien n'irait-il point au blessé?

— Tous les chirurgiens, médecins et myrrhes, reprit le piquier, du moins tous ceux qui sont reconnus et patentés, ont été appelés auprès de monseigneur. Il n'en manque pas un, nous a-t-on dit.

— Eh! voilà justement ce qui m'épouvante! dit avec un dédain ironique Ambroise Paré.

— Celui-ci n'a pas brevet en poche, continua le soldat. Je le connais bien. Il en a sauvé plus d'un au camp, c'est vrai; mais il n'est point fait pour les ducs!

— Pas tant de phrases! s'écria Gabriel en frappant du pied avec impatience. Je veux, moi, que maître Paré passe avec moi.

— Impossible, monsieur le vicomte.

— J'ai dit: je veux! drôle!

— Songez, reprit le soldat, que ma consigne m'ordonne de vous désobéir.

— Ah! s'écria douloureusement Ambroise, le duc meurt peut-être pendant ces ridicules débats?

Ce cri eût dissipé toutes les hésitations de Gabriel, si l'impétueux jeune homme avait pu en conserver dans un pareil moment.

— Vous voulez donc absolument que je vous traite comme des Anglais! cria-t-il aux hallebardiers. Tant pis pour vous alors! La vie de monsieur de Guise vaut bien vingt existences comme les vôtres, après tout. Nous allons voir si vos piques oseront toucher mon épée.

Sa lame flamboya hors du fourreau comme un éclair, et, entraînant derrière lui Ambroise Paré, il monta, l'épée haute, les marches du corps de garde.

Il y avait tant de menace dans son attitude et dans son regard; il y avait tant de puissance dans le calme et l'attitude du chirurgien; puis, la personne et la volonté d'un gentilhomme avaient à cette époque un tel prestige, que les gardes subjugués s'écartèrent et baissèrent leurs armes, moins devant le fer que devant le nom du vicomte d'Exmès.

— Eh! laissez-le! cria une voix dans le peuple. Ils ont vraiment l'air d'être envoyés de Dieu pour sauver le duc de Guise.

Gabriel et Ambroise Paré arrivèrent donc sans autres obstacles à la porte du corps de garde.

Dans l'étroit vestibule qui précédait la grande salle, il y avait encore le lieutenant des soldats du dehors, avec trois ou quatre hommes.

Mais le vicomte d'Exmès, sans s'arrêter, lui dit d'une voix brève et qui ne voulait pas de réplique:

— J'amène à monseigneur un nouveau chirurgien.

Le lieutenant s'inclina et laissa passer sans la moindre objection.

Gabriel et Paré entrèrent.

L'attention de tous était trop vivement et trop cruellement distraite ailleurs pour qu'on prît garde à leur arrivée.

Le spectacle qui s'offrit à eux était vraiment terrible et navrant.

Au milieu de la salle, sur un lit de camp, était étendu le duc de Guise, toujours immobile et sans connaissance, la figure inondée de sang.

Il avait le visage traversé de part en part; le fer de la lance, après avoir percé la joue au-dessous de l'œil droit, avait pénétré jusqu'à la nuque au-dessous de l'oreille gau-

che, et le tronçon brisé sortait d'un demi-pied de la tête ainsi fracassée. La plaie était horrible à voir.

Autour du lit se tenaient dix ou douze médecins et chirurgiens, consternés au milieu de la désolation générale. Mais ils n'agissaient pas, ils regardaient seulement et ils parlaient.

Au moment où Gabriel entra avec Ambroise Paré, un d'eux disait à voix haute :

— Ainsi, après nous être concertés, nous nous voyons dans la douloureuse nécessité de convenir que monsieur le duc de Guise est frappé mortellement, sans espoir et sans remède ; car, pour avoir quelque chance de le sauver, il faudrait que ce tronçon de lance fut retiré de la tête : et l'arracher, ce serait à coup sûr tuer monseigneur.

— Donc, vous aimez mieux le laisser mourir ! dit hardiment, derrière les spectateurs du premier rang, Ambroise Paré, qui de loin avait jugé d'un coup d'œil l'état, presque désespéré en effet, de l'illustre blessé.

Le chirurgien qui avait parlé releva la tête pour chercher son audacieux interrupteur, et, ne la voyant pas, reprit :

— Quel téméraire oserait porter ses mains impies sur cet auguste visage, et risquer, sans certitude, d'achever un tel mourant ?

— Moi ! dit Ambroise Paré en s'avançant, le front haut, dans le cercle des chirurgiens

Et, sans se préoccuper dav..ntage de ceux qui l'entouraient et des murmures de surprise qu'avaient excités ses paroles, il se pencha sur le duc pour voir de plus près sa blessure.

— Ah ! c'est maître Ambroise Paré ! reprit avec dédain le chirurgien en chef en reconnaissant l'insensé qui osait émettre un avis différent du sien. Maître Ambroise Paré oublie, ajouta-t-il, qu'il n'a pas l'honneur d'être au nombre des chirurgiens du duc de Guise.

— Dites plutôt, reprit Ambroise, que je suis son seul chirurgien, puisque ses chirurgiens ordinaires l'abandonnent. D'ailleurs, il y a quelques jours, le duc de Guise, après une opération qui réussit sous ses yeux, voulut bien me dire, et très sérieusement, sinon officiellement, qu'au besoin désormais il réclamerait mes services. Monsieur le vicomte d'Exmès qui était présent peu l'attester.

— C'est la vérité, je le déclare, dit Gabriel.

Ambroise Paré était déjà retourné au corps, en apparence inanimé, du duc, et examinait de nouveau la blessure.

— Eh bien ? demanda le chirurgien en chef avec un sourire ironique ; après examen, persistez-vous encore à vouloir arracher le fer de la plaie ?

— Après examen, je persiste, dit Ambroise Paré résolument.

— Et de quel merveilleux instrument comptez-vous donc vous servir ?

— Mais de mes mains, dit Ambroise.

— Je proteste hautement, s'écria le chirurgien furieux, contre la profanation de cette agonie.

— Et nous protestons avec vous, acclamèrent tous ses confrères.

— Avez-vous quelque moyen de sauver le prince ? reprit Ambroise Paré.

— Non, la chose est impossible ! dirent-ils tous.

— Il est donc à moi, dit Ambroise en étendant la main sur le corps comme pour en prendre possession.

— Et nous, retirons-nous, reprit le chirurgien en chef, qui fit en effet avec les siens un mouvement de retraite.

— Mais qu'allez-vous faire ? demandait-on de tous côtés à Ambroise.

— Le duc de Guise est mort pour tous, répondit-il, je vais agir comme s'il était mort.

Ce disant, il se débarrassait de son pourpoint et relevait ses manches.

— Faire de telles expériences sur monseigneur, *tanquàm in animâ vili !* dit en joignant les mains un vieux médecin scandalisé.

— Eh ! répondit Ambroise, sans quitter des yeux le blessé, je vais le traiter en effet, non comme un homme, non pas même comme une âme vile, mais comme une chose. Regardez.

Il mit hardiment le pied sur la poitrine du duc.

Un murmure mêlé de terreur, de doute et de menace, courut dans l'assemblée.

— Prenez garde, maître ! dit monsieur de Nevers, en touchant l'épaule d'Ambroise Paré ; prenez garde ! Si vous échouez, je ne réponds pas de la colère des amis et serviteurs du duc.

— Ah ! fit Ambroise avec un sourire triste en se retournant.

— Vous risquez votre tête ! reprit un autre.

Ambroise Paré regarda le ciel ; puis, avec une gravité mélancolique :

— Soit ! dit-il, je risquerai ma tête pour essayer de sauver celle-ci. Mais, au moins, reprit-il avec un fier regard, au moins qu'on me laisse tranquille !

Tous s'écartèrent avec une sorte de respect devant la domination du génie.

On n'entendit plus, dans un silence solennel, que les respirations haletantes.

Ambroise Paré posa le genou gauche sur la poitrine du duc ; puis, se penchant, prit seulement avec ses ongles, comme il l'avait dit, le bois de la lance, et l'ébranla par degré, doucement d'abord, et plus fort ensuite.

Le duc tressaillit comme dans une souffrance horrible.

L'effroi avait mis sur tous les fronts des assistants la même pâleur.

Ambroise Paré s'arrêta lui-même une seconde, comme épouvanté. Une sueur d'angoisse mouillait son front. Mais il se remit presque aussitôt à l'œuvre.

Au bout d'une minute, plus longue qu'une heure, le fer sortit enfin de la blessure.

Ambroise Paré le jeta vivement loin de lui, et, vite se courba sur la plaie béante.

Quand il se releva, un éclair de joie illuminait son visage. Mais bientôt, redevenant sérieux, il tomba à genoux, joignit les mains vers Dieu, et une larme de bonheur coula lentement sur sa joue.

Ce fut un moment sublime, sans que le grand chirurgien eût parlé, on comprenait qu'il y avait maintenant de l'espoir. Des serviteurs du duc pleuraient à chaudes larmes ; d'autres baisaient par derrière l'habit d'Ambroise Paré.

Mais on se taisait, on attendait sa première parole.

Il dit enfin de sa voix grave, quoique émue :

— Je réponds à présent de la vie de monseigneur de Guise.

Et, en effet, une heure après, le duc de Guise avait recouvré la connaissance et même la parole.

Ambroise Paré achevait de bander la blessure, et Gabriel se tenait à côté du lit où le chirurgien avait fait transporter son auguste client.

— Ainsi, Gabriel, disait le duc, je vous dois, non seulement la prise de Calais, mais aussi la vie, puisque c'est vous qui avez amené, presque de force, auprès de moi maître Paré.

— Oui, monseigneur, reprenait Ambroise, sans monsieur d'Exmès, ils ne me laissaient pas même approcher de vous.

— O mes deux sauveurs ! dit François de Lorraine.

— Ne parlez pas tant, monseigneur, je vous en supplie, reprit le chirurgien.

— Allons, je me tais. Mais un mot cependant, une seule question.

— Qu'est-ce que c'est, monseigneur ?

— Croyez-vous, maître Paré, demanda le duc, que les suites de cette horrible blessure n'altéreront ni ma santé, ni ma pensée ?

— J'en suis sûr, monseigneur, dit Ambroise. Mais il vous en restera, je le crains, une cicatrice, une balafre...

— Une cicatrice ! s'écria le duc, oh ! ce n'est rien cela ! cela orne un visage guerrier ! et c'est un sobriquet qui ne me déplairait pas que celui de *balafré*.

On sait que les contemporains et la postérité ont été de l'avis du duc de Guise, lequel dès lors, comme son fils depuis, fut surnommé le Balafré par son siècle et par l'histoire.

LXIII

DÉNOUEMENT PARTIEL

Nous sommes au 8 janvier, lendemain du jour où Gabriel d'Exmès a rendu au roi de France sa plus belle ville perdue, Calais, et son plus grand capitaine en danger, le duc de Guise.

Mais il ne s'agit plus ici de ces questions d'où l'avenir des nations dépend, il s'agit tout simplement d'intérêts bourgeois et d'affaires de famille. De la brèche devant Calais, et du lit de mort de François de Lorraine, nous passons à la salle basse de la maison des Peuquoy.

C'est là que, pour lui éviter de la fatigue, Jean Peuquoy avait fait transporter Martin-Guerre ; c'est là que, la veille au soir, Ambroise Paré avait, avec son bonheur habituel, pratiqué sur le brave écuyer une amputation jugée nécessaire.

Ainsi, ce qui jusque-là n'avait été qu'espérance, était devenu certitude. Martin-Guerre, il est vrai, resterait estropié, mais Martin-Guerre vivrait.

Peindre les regrets ou, pour mieux dire, les remords de Pierre Peuquoy, quand il avait appris de Jean la vérité, serait impossible. Cette âme rigide, mais probe et loyale, ne devait jamais se pardonner une si cruelle méprise. L'honnête armurier conjurait à chaque instant Martin-

Guerre, de demander ou d'accepter tout ce qu'il possédait, bras et cœur, biens et vie.

Mais on sait que Martin-Guerre n'avait pas attendu l'expression de ce repentir pour pardonner à Pierre Peuquoy, et, qui plus est, pour l'approuver.

Ils étaient donc pour le mieux ensemble, et on ne s'étonnera plus, dès lors, de voir se passer auprès de Martin-Guerre, qui était désormais de la famille, un conseil domestique pareil à celui auquel nous avons assisté déjà pendant le bombardement.

Le vicomte d'Exmès, qui repartait le soir même pour Paris, était aussi de cette délibération, moins pénible après tout que la précédente pour ses vaillans alliés du fort de Risbank.

En effet, la réparation qu'avait à exiger l'honneur des Peuquoy n'était sans doute plus dorénavant impossible. Le vrai Martin-Guerre était marié, mais rien ne prouvait que le séducteur de Babette le fût. Il n'y avait plus qu'à retrouver le coupable.

Aussi le visage de Pierre Peuquoy, exprimait plus de sérénité et de calme. Celui de Jean, au contraire, était assez triste, et Babette, de son côté paraissait fort abattue.

Gabriel les observait tous en silence, et Martin-Guerre, étendu sur son lit de souffrance, se désolait de ne rien pouvoir pour ses nouveaux amis que leur fournir des renseignemens bien vagues et bien incertains sur la personne de son Sosie.

Pierre et Jean Peuquoy revenaient, dans le moment, d'auprès de monsieur de Guise. Le duc n'avait pas voulu tarder plus longtemps à remercier les braves bourgeois patriotes de la part efficace et glorieuse qu'ils avaient eue dans la reddition de la ville; Gabriel, sur sa demande expresse, les lui avait amenés.

Pierre Peuquoy racontait, tout fier et joyeux, à Babette, les détails de cette présentation.

— Oui, ma sœur, disait-il; quand monsieur d'Exmès a eu raconté au duc de Guise notre coopération en tout ceci, dans des termes certainement trop flatteurs et trop exagérés, ce grand homme a daigné nous témoigner, à Jean et à moi, sa satisfaction, avec une grâce et une bonté dont, pour ma part, je ne perdrai jamais la mémoire, lors même que je vivrais plus de cent ans. Mais il m'a surtout réjoui et touché en ajoutant qu'il désirait à son tour nous être utile, et me demandant en quoi il pourrait nous servir. Ce n'est pas pourtant que je sois intéressé, tu me connais, Babette. Seulement, sais-tu quel service je compte réclamer de lui?...

— Non, en vérité, mon frère, murmura Babette.

— Eh bien! sœur, reprit Pierre Peuquoy, dès que nous aurons trouvé celui qui t'a si indignement trompée, et nous le trouverons, sois-en sûre! je demanderai à monsieur de Guise de m'aider de son crédit pour te faire rendre l'honneur. Nous n'avons ni force, ni richesse par nous-mêmes, et un tel appui nous sera peut-être nécessaire pour obtenir justice.

— Et si, même avec cet appui, la justice vous fait défaut, cousin? demanda Jean.

— Grâce à ce bras, reprit Pierre avec énergie, la vengeance du moins ne manquerait pas. Et cependant continua-t-il en baissant la voix, et en jetant du côté de Martin-Guerre un regard timide, je dois convenir que la violence m'a jusqu'ici réussi bien mal.

Il se tut et resta pensif une minute. Quand il sortit de cette distraction rêveuse, il s'aperçut avec surprise que Babette pleurait.

— Eh bien, qu'y a-t-il donc, sœur? demanda-t-il.

— Ah! je suis bien malheureuse! s'écria Babette en sanglotant.

— Malheureuse! et pourquoi? l'avenir, il me semble, se rassérène..

— Il se rembrunit, reprit-elle.

— Non, tout ira bien, sois tranquille, dit Pierre Peuquoy. Entre une douce réparation et un châtiment terrible on ne saurait hésiter. Ton amant va revenir à toi, tu seras sa femme...

— Et si je le refuse pour mari, moi? s'écria Babette.

Jean Peuquoy ne put retenir un mouvement joyeux qui n'échappa point à Gabriel.

— Le refuser? reprit Pierre au comble de l'étonnement Mais tu l'aimais!

— J'aimais, dit Babette, celui qui souffrait, qui paraissait m'aimer, qui me témoignait du respect et de la tendresse. Mais celui qui m'a trompée, qui m'a menti, qui m'abandonne, celui qui avait volé, pour surprendre un pauvre cœur, le langage, le nom, et peut-être les habits d'un autre, ah! celui-là, je le hais et je le méprise.

— Mais enfin, s'il t'épousait? reprit Pierre Peuquoy.

— Il m'épouserait, dit Babette, parce qu'il y serait contraint, ou bien parce qu'il espérerait les faveurs du duc de Guise Il me donnerait son nom par peur ou par cupidité. Non! non! à mon tour je ne veux plus de lui, moi!

— Babette, reprit sévèrement Pierre Peuquoy, vous n'avez pas le droit de dire: Je ne veux pas de lui.

— Mon bon frère, par grâce! par pitié! s'écria Babette éplorée, ne me forcez pas à épouser celui que vous nommiez vous-même un misérable et un lâche.

— Babette, songez à votre front sans honneur!

— J'aime mieux avoir à rougir de mon honneur un instant, que d'avoir à rougir de mon mari toute ma vie.

— Babette, songez à votre enfant sans père!

— Il vaut mieux pour lui, je crois, dit Babette, perdre son père qui le détesterait, que sa mère qui l'adorera. Or, si elle épouse cet homme, sa mère en mourra certainement de honte et de chagrin.

— Ainsi, Babette, vous fermez l'oreille à mes remontrances et à mes prières?

— J'implore votre affection, mon frère, et votre pitié.

— Eh bien! dit Pierre Peuquoy, ma pitié et mon affection vont donc vous répondre avec douleur, mais avec fermeté. Comme il est nécessaire avant toute chose, Babette, que vous viviez estimée des autres et de vous-même, comme je vous préférerais malheureuse à déshonorée, vu que déshonorée, vous seriez malheureuse deux fois; je veux, moi, votre frère, votre aîné, le chef de votre famille, je veux, vous m'entendez bien! que vous épousiez, s'il y consent, celui qui vous a perdue et qui seul peut vous rendre actuellement cet honneur qu'il vous a pris. La loi et la religion m'arment vis-à-vis de vous d'une autorité dont j'userais au besoin, je vous en préviens, pour vous contraindre à ce que je considère comme votre devoir envers Dieu, envers votre famille, envers votre enfant et envers vous-même.

— Vous me condamnez à mort, mon frère, reprit Babette d'une voix altérée; c'est bien, je me résigne, puisque c'est mon destin, puisque c'est mon châtiment, puisque personne n'intercède pour moi.

Elle regardait, en parlant ainsi, Gabriel et Jean Peuquoy qui se taisaient tous deux, celui-ci parce qu'il souffrait, celui-là parce qu'il voulait observer.

Mais, à l'appel direct de Babette, Jean Peuquoy ne sut point se contenir, et, s'adressant à elle, mais en se tournant vers Pierre, il reprit avec une amertume ironique, qui n'était pourtant guère dans son caractère:

— Qui voulez-vous qui intercède pour vous, Babette? Est-ce que la chose qu'exige de vous votre frère n'est pas tout à fait juste et sage? Sa manière de voir est admirable, en vérité! Il a principalement à cœur l'honneur de sa famille et le vôtre, et, pour sauvegarder cet honneur, que fait-il? il vous contraint d'épouser un faussaire. C'est merveilleux! Il est vrai que ce misérable, une fois entré dans la famille, la déshonorera probablement par sa conduite. Il est certain que monsieur d'Exmès ici présent ne manquera pas de lui demander, au nom de Martin-Guerre, un compte sévère d'une infâme substitution de personne, et que ceci pourra bien vous conduire devant les juges, Babette, comme femme de cet odieux voleur de nom. Mais qu'importe! Vous ne lui en appartiendrez pas moins au titre le plus légitime, votre enfant n'en sera pas moins le fils reconnu et avéré du faux Martin-Guerre. Vous mourrez peut-être de honte comme épouse; mais votre réputation de jeune fille demeurera intacte aux yeux de tous.

Jean Peuquoy s'exprimait avec une chaleur et une indignation qui frappèrent de surprise Babette elle-même.

— Je ne vous reconnais pas, Jean! lui dit Pierre avec étonnement. Est-ce bien vous qui parlez, vous si modéré, si calme?...

— C'est parce que je suis calme et modéré, reprit Jean, que je vois mieux la situation où vous voulez inconsidérément nous entraîner aujourd'hui.

— Croyez-vous donc, reprit Pierre Peuquoy, que j'accepterais plus aisément l'infamie de mon beau-frère que le déshonneur de ma sœur? Non, si nous retrouvons le séducteur de Babette, j'espère qu'après tout sa fraude n'aura causé de préjudice qu'à nous et à Martin-Guerre; et, en ce cas, je compte sur le dévouement de l'excellent Martin pour se désister d'une plainte qui tomberait sur des innocens en même temps que sur le coupable.

— Oh! dit de son lit Martin-Guerre, je n'ai point l'âme vindicative et ne veux pas la mort du pécheur. Qu'il vous paie sa dette et je le tiens quitte envers moi.

— Voilà qui est superbe pour le passé! reprit Jean Peuquoy, qui paraissait médiocrement charmé de la clémence de l'écuyer. Mais l'avenir? qui nous répondra de l'avenir?

— C'est moi qui y veillerai, dit Pierre. L'époux de Babette ne quittera pas mes yeux, et il faudra bien qu'il reste honnête homme et marche droit, ou sinon ..

— Vous vous ferez encore justice vous-même, n'est-ce pas? interrompit Jean. Il est bien temps! Babette, en attendant, n'en aura pas moins été sacrifiée!

— Eh! mais, Jean, reprit Pierre avec quelque impatience, si la position est difficile, je la subis, je ne l'ai pas faite. Vous qui parlez, avez-vous trouvé une issue autre que celle que je propose?

— Oui, sans doute, il y a une autre issue, dit Jean Peuquoy.

— Laquelle? demandèrent à la fois Pierre et Babette, et Pierre, il faut le dire, avec autant d'empressement que sa sœur.

Le vicomte d'Exmès gardait toujours le silence, mais il redoubla d'attention.

— Eh bien, dit Jean Peuquoy, ne peut-il pas se rencontrer un honnête homme qui, touché plus qu'effrayé du malheur de Babette, consente à lui donner son nom!

Pierre hocha la tête d'un air d'incrédulité.

— N'espérons pas cela, dit-il. Pour fermer ainsi les yeux, il faudrait être ou amoureux ou lâche. Dans tous les cas, nous serions obligés d'initier à notre douloureux secret des étrangers, des indifférens; et, quoique monsieur d'Exmès et Martin soient pour nous des amis dévoués, je regrette déjà que les circonstances leur aient révélé ce qui n'eût pas dû sortir de la famille.

Jean Peuquoy reprit avec une émotion qu'il essayait vainement de dissimuler :

— Je ne proposerais pas à Babette un lâche pour époux, mais votre autre supposition, Pierre, n'est-elle pas également admissible? Si quelqu'un aimait ma cousine, si, à lui aussi, les événemens avaient appris la faute mais en même temps le repentir, et s'il était résolu, pour s'assurer un avenir heureux et calme, d'oublier un passé que Babette, à coup sûr, voudrait effacer à force de vertus?... Si cela était, que diriez-vous, Pierre? Babette, que diriez-vous?

— Oh! cela ne se peut pas! c'est un rêve! s'écria Babette, dont les yeux s'illuminèrent pourtant d'un rayon d'espoir.

— Connaîtriez-vous un tel homme, Jean? demanda Pierre Peuquoy plus positif. Ou bien n'est-ce, de votre part, qu'une hypothèse, et, comme dit Babette, un rêve?

Jean Peuquoy, à cette question précise, hésita, balbutia, se troubla...

Il ne remarquait pas l'attention silencieuse et profonde dont Gabriel suivait tous ses mouvemens; il était absorbé tout entier à regarder Babette qui, palpitante et les yeux baissés, semblait ressentir une émotion, que le brave tisserand, peu expert en ces matières, ne savait en quel sens interpréter.

Il ne se détermina pas pour une traduction favorable à ses désirs : car ce fut d'un ton piteux qu'il répondit à l'interpellation directe de son cousin :

— Hélas! Pierre, il est vraisemblable, je l'avouerai, que tout ce que j'ai dit n'était qu'un songe : il ne suffirait pas, en effet, pour la réalisation de mon rêve, que Babette fût beaucoup aimée, il faudrait aussi qu'elle aimât un peu; sans quoi, elle serait encore malheureuse. Or, celui qui voudrait acheter ainsi de Babette son bonheur au prix de l'oubli aurait sans doute, de son côté, à se faire pardonner quelque désavantage, et ne serait probablement ni jeune, ni beau, ni, en un mot, aimable. Il n'y a donc pas d'apparence que Babette elle-même consentît à devenir sa femme, et c'est pourquoi tout ce que j'ai dit n'était, je le crains, qu'un songe.

— Oui, c'était un songe! reprit tristement Babette, mais non pas, mon cousin, pour les raisons que vous dites. L'homme assez généreux pour me secourir d'un pareil dévouement, fût-il le vieillard le plus flétri et le plus morose, je devrais, moi, le trouver jeune, car son action témoignerait d'une fraîcheur d'âme qu'on n'a pas toujours à vingt ans; je devrais le trouver beau : car de si bonnes et si charitables pensées ne peuvent laisser qu'une noble empreinte sur un visage; je devrais enfin le trouver aimable, car il m'aurait donné la plus grande preuve d'amour qu'une femme pût recevoir. Mon devoir et ma joie seraient donc de l'aimer toute ma vie, de tout mon cœur, et ce serait bien simple. Mais ce qui est impossible et invraisemblabe c'est de trouver une abnégation comme celle que vous imaginiez, mon cousin, pour une pauvre fille comme moi sans beauté et sans honneur. Il est peut-être des hommes assez grands et assez clémens pour concevoir un instant l'idée d'un pareil sacrifice, et c'est déjà beaucoup; mais, avec la réflexion, ceux-là même douteraient, ceux-là reculeraient au dernier moment,, et moi je retomberais de mon espérance dans mon désespoir. Voilà, mon bon Jean, les vraies raisons pour lesquelles ce que vous avez dit n'était qu'un songe.

— Et si pourtant c'était la vérité? fit tout à coup Gabriel en se levant.

— Comment? que dites-vous? s'écria Babette Peuquoy éperdue.

— Je dis, Babette, reprit Gabriel, que cet homme si dévoué, si généreux existe.

— Vous le connaissez? demanda Pierre tout ému.

— Je le connais, répondit en souriant le jeune homme, il vous aime en effet, Babette, mais d'une affection aussi paternelle que tendre, d'une affection qui aime à protéger, à pardonner même. Aussi pouvez-vous accepter sans arrière-pensée son sacrifice où ne se mêle aucun mépris, et qui n'est inspiré que par la pitié la plus douce et le plus sincère dévouement. D'ailleurs, vous donnerez autant que vous recevrez, Babette, vous recevrez l'honneur mais vous donnerez le bonheur; car celui qui vous aime est seul, isolé au monde, sans joie, sans intérêts, sans avenir, et vous lui apporterez tout cela, et, si vous l'agréez, vous le rendrez aussi heureux aujourd'hui qu'il vous rendra un jour heureuse... N'est-il pas vrai, Jean Peuquoy?...

— Mais... monsieur le vicomte... j'ignore... balbutia Jean tremblant comme la feuille.

— Oui, Jean, poursuivit toujours Gabriel souriant, oui, vous ignorez peut-être en effet une chose : c'est que, de son côté, Babette a pour celui dont elle est aimée non seulement une profonde estime, non seulement une reconnaissance sentie, mais aussi une pieuse tendresse. Babette a sinon deviné, du moins pressenti vaguement l'amour dont elle était l'objet, et elle en a été d'abord relevée à ses propres yeux, et puis touchée, et puis heureuse. C'est depuis ce temps qu'elle a conçu une si violente aversion contre le misérable qui l'a trompée. C'est pour cela qu'elle suppliait tout à l'heure à genoux son frère de ne pas l'unir à celui qu'elle a cru seulement aimer par une sorte d'erreur et de surprise, et qu'elle exècre aujourd'hui de toute son affection pour celui qui veut la sauver... Est-ce que je me trompe, Babette?...

— En vérité... monseigneur... je ne sais, dit Babette pâle comme la neige.

— L'une ne sait pas, l'autre ignore, reprit Gabriel. Comment, Babette! comment Jean, vous ne savez rien de vos propres consciences? vous ignorez vos propres sentimens? Allons donc, c'est impossible! Ce n'est pas moi qui vous révèle, Babette, que Jean vous aime! Vous vous doutiez avant moi, Jean, que vous étiez aimé de Babette!

— Se peut-il! s'écria Peuquoy ravi, non, ce serait trop de joie.

— Eh! voyez-les! lui dit Gabriel.

Babette et Jean s'étaient regardés, encore irrésolus et à moitié incrédules.

Et puis, Jean lut dans les yeux de Babette une si fervente reconnaissance, et Babette dans les yeux de Jean une prière si touchante, qu'ils furent tout d'un coup convaincus et décidés.

Sans savoir comment cela s'était fait, ils se trouvèrent dans les bras l'un de l'autre.

Pierre Peuquoy, dans son ravissement, n'avait pas la force de prononcer une parole, mais il serrait la main de Jean, d'une étreinte plus éloquente que tous les langages du monde.

Pour Martin-Guerre, il s'était, à tous risques, soulevé sur son séant, et des larmes de joie plein la paupière, battait des mains avec enthousiasme à ce dénoûment inattendu.

Quand ces premiers transports furent un peu apaisés :

— Voilà donc qui est conclu, dit Gabriel. Jean Peuquoy épousera Babette Peuquoy le plus promptement possible, et avant de s'installer près de leur frère, ils viendront chez moi passer quelques mois à Paris. Ainsi le secret de Babette, triste cause de cet heureux mariage, mourra enseveli dans les cinq loyales poitrines de ceux qui sont ici présens; un sixième pourrait trahir ce secret; mais celui-là, s'il s'informait du sort de Babette, ce qui est douteux, n'aurait plus longtemps à les troubler, c'est moi qui vous en réponds! Vous pouvez donc, mes bons et chers amis, vivre désormais contens et tranquilles, et vous abandonner en toute sécurité à l'avenir.

— Mon noble et généreux hôte! dit Pierre Peuquoy en baisant la main de Gabriel.

— C'est à vous, à vous seul, reprit Jean, que nous devons notre bonheur, tout comme le roi vous doit Calais.

— Et chaque jour, matin et soir, dit Babette, nous prierons Dieu ardemment pour notre sauveur.

— Oui, Babette, reprit Gabriel ému, oui, je vous remercie de cette pensée; priez Dieu pour que votre sauveur puisse à présent se sauver lui-même!

LXIV

HEUREUX AUSPICES

— Oh! répondit Babette Peuquoy au doute mélancolique de Gabriel, ne réussissez-vous pas dans tout ce que vous entreprenez? dans la défense de Saint-Quentin et la prise de Calais, comme dans la conclusion du mariage de la pauvre Babette?

— Oui, c'est vrai, reprit Gabriel avec un triste sourire,

Dieu consent à ce que les obstacles les plus invincibles et les plus effrayans de ma route se dissipent devant moi comme par enchantement. Mais hélas! ce n'est pas une raison, ma chère enfant, pour que je touche à mon but souhaité.

— Bon! fit Jean Peuquoy, vous faites trop d'heureux pour n'être pas à la fin heureux vous-même!

— J'accepte cet augure, Jean, répondit Gabriel, et rien ne pourrait être pour moi d'un plus favorable présage que de laisser mes amis de Calais dans le paix et dans la joie! Mais, vous le savez, il faut à présent que je les quitte, qui sait? pour la douleur et les larmes, peut-être! Ne laissons du moins aucun souci en arrière, et réglons bien tout ce qui nous intéresse.

On fixa alors l'époque du mariage, auquel Gabriel, à son grand regret, ne devait pas assister, puis le jour du départ pour Paris de Babette et de Jean.

— Il se peut, dit tristement Gabriel, que vous ne me trouviez pas à mon hôtel pour vous recevoir. Cette prévision ne se réalisera point, j'espère, mais enfin je serai peut-être obligé de m'absenter pour un temps de Paris et de la cour. N'importe! Venez toujours. Aloyse, ma bonne nourrice, vous accueillera à ma place aussi bien que je le ferais moi-même. Pensez quelquefois avec elle à votre hôte absent.

Quant à Martin-Guerre, il devait, malgré qu'il en eût, demeurer à Calais. Ambroise Paré avait déclaré que sa convalescence serait longue, et exigerait les plus grands soins et les plus grands ménagemens. Son dépit n'y faisait donc rien, il fallait que Martin se résignât.

— Mais, dès que tu seras guéri, mon fidèle, lui dit le vicomte d'Exmès, reviens aussi à Paris, et, quoi qu'il m'arrive, je tiendrai ma promesse, sois tranquille! et te délivrerai de ton étrange persécuteur. J'y suis maintenant doublement engagé.

— Oh! monseigneur, pensez à vous et non à moi, dit Martin-Guerre.

— Toute dette sera payée, reprit Gabriel. Mais adieu, mes bons amis. Voici l'heure où je dois retourner auprès de monsieur de Guise. Je lui ai demandé en votre présence certaines grâces qu'il accordera, je pense, si j'ai pu le servir en ces derniers événemens.

Mais les Peuquoy ne voulurent pas accepter ainsi les adieux de Gabriel. Ils iraient l'attendre à trois heures à la Porte de Paris pour prendre congé de lui et le revoir encore une fois.

Martin-Guerre seul se séparait en ce moment de son maître, non sans regret et sans chagrin. Mais Gabriel le consola un peu avec quelques-unes de ces bonnes paroles qu'il savait trouver.

Un quart d'heure après le vicomte d'Exmès était introduit auprès du duc de Guise.

— Vous voilà donc, ambitieux! lui dit en riant, quand il le vit entrer, François de Lorraine.

— Toute mon ambition a été de vous seconder de mon mieux, monseigneur, dit Gabriel.

— Oh! de ce côté-là, vous ne vous en êtes pas tenu à l'ambition, reprit le Balafré. (Nous pouvons à présent donner au duc ce nom, ou pour mieux dire, ce titre.) Je vous appelle ambitieux Gabriel, continua-t-il avec enjouement, à cause des demandes nombreuses et exorbitantes que vous m'avez adressées, et auxquelles je ne sais trop en vérité si je pourrai satisfaire!

— Je les ai, en effet, mesurées à votre générosité plus qu'à mes mérites, monseigneur, dit Gabriel.

— Vous avez alors de ma générosité une belle opinion! reprit le duc de Guise avec une douce raillerie. Je vous en fais juge, monsieur de Vaudemont, dit-il à un seigneur assis près de son lit et, qui, dans l'instant, lui rendait visite. Je vous en fais juge et vous allez voir s'il est permis de présenter à un prince d'aussi piètres requêtes.

— Prenez donc que j'ai mal dit, monseigneur, repartit Gabriel, et que j'ai seulement mesuré mes demandes à mes mérites, et non pas à votre générosité.

— Faussement répliqué encore! dit le duc; car votre valeur est cent fois au-dessus de mon pouvoir. Or, écoutez un peu, monsieur de Vaudemont, les faveurs inouïes que réclame de moi le vicomte d'Exmès.

— Je prononce d'avance, monseigneur, dit le marquis de Vaudemont, qu'elles seront toujours trop peu de chose, et pour vous et pour lui, cependant voyons-les.

— Premièrement, reprit le duc de Guise, monsieur d'Exmès me demande de ramener avec moi à Paris, mais jusque-là d'employer à mon gré la petite troupe qu'il avait enrôlée pour son propre compte. Il ne se réserve que quatre hommes de suite jusqu'à Paris. Et ces vaillans qu'il me prête ainsi, sous couleur de me les recommander, ne sont autres, monsieur de Vaudemont, que les diables incarnés qui ont pris avec lui, par une escalade titanique, cet inexpugnable fort de Risbank. Eh bien! lequel déjà de monsieur d'Exmès ou de moi rend service à l'autre en ceci?

— Je dois convenir que c'est monsieur d'Exmès, dit le marquis de Vaudemont.

— Et, ma foi! j'accepte cette nouvelle obligation, reprit gaîment le duc de Guise. Je ne gâterai point par l'oisiveté vos huit braves, Gabriel. Dès que je pourrai me lever, je les emmène avec moi devant Ham; car je ne veux pas laisser à ces Anglais un pouce de terre dans notre France. Malemort lui-même, l'éternel blessé, y viendra aussi. Maître Paré lui a promis qu'il serait guéri en même temps que moi.

— Il va être bien heureux, monseigneur! dit Gabriel.

— Voilà donc, reprit le Balafré, une première grâce accordée, et sans trop d'effort de ma part. Pour seconde obligation, monsieur d'Exmès me rappelle qu'il y a ici, à Calais, madame Diane de Castro la fille du roi, que vous connaissez, monsieur de Vaudemont, et que les Anglais détenaient prisonnière. Le vicomte d'Exmès, au milieu des préoccupations qui m'assaillent, me fait très à propos songer à assurer à cette dame du sang royal la protection et les honneurs qui lui sont dus. Est-ce encore là, oui ou non, un service que me rend monsieur d'Exmès?

— Sans aucun doute, répondit le marquis de Vaudemont.

— Ce second point est donc réglé, dit le duc de Guise. Mes ordres sont déjà donnés, et, bien que je passe pour assez mauvais courtisan, je tiens trop à mes devoirs de gentilhomme envers les dames pour oublier actuellement les égards commandés par la personne et le rang de madame de Castro, laquelle sera accompagnée à Paris, quand et comme elle le voudra, par une escorte convenable.

Gabriel s'inclina devant le duc pour tout remerciement, craignant de laisser voir l'intérêt et l'importance qu'il ajoutait à cette promesse.

— Troisièmement, reprit le duc de Guise, lord Wentworth, l'ex-gouverneur anglais de cette ville, avait été fait prisonnier par le vicomte d'Exmès. Dans la capitulation accordée à lord Derby, nous nous engagions à le recevoir à rançon, mais monsieur d'Exmès auquel prisonnier et rançon appartiennent, nous permet de nous montrer plus généreux encore. Il demande en effet l'autorisation de renvoyer en Angleterre lord Wentworth, sans que celui-ci ait à payer aucun prix pour sa liberté. Cette action ne va-t-elle pas faire grand honneur, au-delà du détroit, à notre courtoisie, et monsieur d'Exmès ne nous rend-il pas encore ainsi un vrai service?

— De la noble façon dont l'entend monseigneur, la chose est certaine, dit monsieur de Vaudemont.

— Aussi, reprit le duc, soyez satisfait, Gabriel; monsieur de Thermes est allé, de votre part et de la mienne, délivrer lord Wentworth et lui rendre son épée. Dès qu'il le souhaitera, il pourra partir.

— Je vous remercie, monseigneur, dit Gabriel; mais ne me croyez pas si magnanime. Je ne fais qu'acquitter quelques gracieux procédés de lord Wentworth à mon égard quand j'étais moi-même son prisonnier, et lui donner en même temps une leçon de prud'homie dont il comprendra, je le présume, le reproche et l'allusion tacites.

— Vous avez plus que tout autre le droit d'être sévère sur ces questions, dit sérieusement le duc de Guise.

— Maintenant, monseigneur, reprit Gabriel qui voyait avec inquiétude son principal souci passé sous silence par le duc de Guise, permettez-moi de vous rappeler ce que vous aviez bien voulu me promettre sous ma tente, la veille de la prise du fort de Risbank.

— Attendez donc, ô jeune homme impatient! dit le Balafré. Après les trois éminens services que je vous rends, et que monsieur de Vaudemont a constatés, j'ai bien le droit, à mon tour, d'en réclamer un de vous. Je vous demande donc, puisque vous partez tantôt pour Paris, d'y porter et d'y présenter au roi les clefs de Calais...

— Oh! monseigneur! interrompit Gabriel avec une effusion de gratitude.

— Cela ne vous gênera pas trop, je pense, reprit le duc. Vous avez déjà d'ailleurs l'habitude de ces sortes de messages, vous qui vous étiez chargé des drapeaux de notre campagne d'Italie.

— Ah! vous savez doubler les bienfaits par la bonne grâce, monseigneur! s'écria Gabriel ravi.

— De plus, continua le duc de Guise, vous remettrez à Sa Majesté, par la même occasion, une copie de la capitulation, et cette lettre qui lui annonce notre succès, et que j'ai écrite tout entière de ma main ce matin, en dépit des prescriptions de maître Ambroise Paré. Mais, ajouta-t-il d'un air significatif, nul n'aurait pu sans doute, avec autant d'autorité que moi, vous rendre justice, Gabriel, et vous faire rendre justice. Or, vous serez content de moi, je l'espère, et, par conséquent, content du roi. Tenez, ami, voici cette lettre, voici, là, les clefs. Je n'ai pas besoin de vous recommander d'en prendre soin.

— Et moi, monseigneur, je n'ai pas besoin de me dire vôtre à la vie à la mort, reprit Gabriel d'une voix émue.

Il prit le coffret de bois sculpté et la lettre cachetée que lui tendait le duc de Guise. C'étaient là les précieux talis-

mans qui lui vaudraient peut-être, et la liberté de son père et son propre bonheur !

— A présent ! je ne vous retiens plus, dit le duc de Guise. Vous avez probablement hâte de partir, et moi, moins heureux que vous, j'éprouve, après cette matinée agitée, une fatigue qui, plus impérieusement encore que maître Paré, m'ordonne quelques heures de repos.

— Adieu donc, et, de nouveau, merci, monseigneur, reprit le vicomte d'Exmès.

En ce moment rentra, tout consterné, monsieur de Thermes, que le duc de Guise avait envoyé à lord Wentworth.

— Ah ! dit le duc à Gabriel en l'apercevant, notre ambassadeur auprès du vainqueur ne partira pas sans avoir revu notre ambassadeur auprès du vaincu. Eh ! mais, ajouta-t-il, qu'y a-t-il donc, de Thermes ? Vous paraissez tout chagrin ?

— Aussi, le suis-je, monseigneur, dit monsieur de Thermes.

— Quoi ! qu'est-il arrivé ? demanda le Balafré. Est-ce que lord Wentworth ?...

— Lord Wentworth auquel, d'après vos ordres, monseigneur, j'avais annoncé sa délivrance et remis son épée, a froidement et sans mot dire accepté cette faveur. Je le quittais, étonné de cette réserve, quand de grands cris m'ont rappelé auprès de lui. Lord Wentworth, pour premier usage de sa liberté, s'était passé au travers du corps cette épée que je venais de lui rendre. Il est mort sur le coup et je n'ai revu que son cadavre.

— Ah ! s'écria le duc de Guise, c'est le désespoir de sa défaite qui l'aura poussé à cette extrémité. Ne le pensez-vous pas, Gabriel ? C'est un véritable malheur !

— Non, monseigneur, répondit Gabriel avec une gravité triste, non, lord Wentworth n'est pas mort parce qu'il avait été vaincu

— Comment ! mais quelle cause alors ?.. demanda le Balafré.

— Cette cause, permettez-moi de vous la taire, monseigneur, reprit le vicomte d'Exmès. J'eusse gardé ce secret à la vie de lord Wentworth, je le garderai encore plus à sa tombe ! Cependant, devant ce fier trépas, continua Gabriel en baissant la voix, je puis vous confier, à vous, monseigneur, qu'à sa place, j'eusse agi comme il vient d'agir. Oui, lord Wentworth a bien fait ! car, n'eût-il pas eu à rougir devant moi, la conscience d'un gentilhomme est déjà un témoin assez importun pour qu'on doive, à tout prix lui imposer silence, et, quand on a l'honneur d'appartenir à la noblesse d'un noble pays, il est de ces chutes fatales dont on ne se relève qu'en tombant mort.

— Je vous comprends, Gabriel, dit le duc de Guise. Nous n'avons donc plus qu'à rendre à lord Wentworth les honneurs suprêmes.

— Il en est maintenant digne, reprit Gabriel, et, tout en déplorant amèrement cette fin.. nécessaire, j'aime néanmoins à pouvoir encore estimer et regretter, en partant, celui dont je fus l'hôte en cette ville.

Quand il eut pris, quelques instans après, congé du duc de Guise avec de nouveaux remerciments, Gabriel alla droit à l'ancien hôtel du gouverneur où madame de Castro demeurait encore.

Il n'avait pas revu Diane depuis la veille ; mais elle avait bien vite appris, avec tout Calais, l'heureuse intervention d'Ambroise Paré et le salut du duc de Guise. Gabriel la trouva donc calme et raffermie.

Les amoureux sont superstitieux, et cette tranquillité de sa bien-aimée lui fit du bien.

Diane fut naturellement plus contente encore quand le vicomte d'Exmès lui rapporta ce qui venait de se passer



Le vicomte d'Exmes était introduit auprès du duc de Guise.

entre le duc de Guise et lui, et montra cette lettre et ce coffret qu'il avait achetés par tant et de si grands périls.

Cependant, même au milieu de cette joie, elle donna un regret de chrétienne à la triste fin de lord Wentworth qui l'avait, il est vrai, outragée une heure, mais qui, pendant trois mois, l'avait respectée et protégée.

— Que Dieu lui pardonne comme je lui pardonne! dit-elle.

Gabriel lui parla ensuite de Martin-Guerre, des Peuquoy, de la protection que lui assurait, à elle, Diane, monsieur de Guise... Il lui parla encore de tout ce qui l'entourait.

Il eût voulu trouver, pour rester, mille autres sujets d'entretien, et pourtant la pensée qui l'appelait à Paris le préoccupait bien impérieusement. Il souhaitait partir et demeurer; il était à la fois heureux et inquiet.

Enfin, l'heure s'avançant, il fallut bien que Gabriel annonçât son départ qu'il ne pouvait plus retarder que de peu d'instants.

— Vous partez, Gabriel? tant mieux pour cent raisons! dit Diane. Je n'avais pas le courage de vous parler de ce départ, et, toutefois, en ne le différant point, vous me donnez la plus grande preuve d'affection que je puisse recevoir de vous. Oui, mon ami, partez, pour que j'aie moins longtemps à souffrir et à attendre. Partez, pour que notre sort se décide plus promptement.

— Soyez bénie pour ce bon courage qui soutient le mien! lui dit Gabriel.

— Oui, tout à l'heure, reprit Diane, je sentais en vous écoutant et vous deviez, en me parlant, éprouver je ne sais quelle gêne. Nous causions de cent choses, et nous n'osions aborder la vraie question de nos cœurs et de nos existences. Mais, puisque vous partez dans quelques minutes, nous pouvons revenir sans crainte au seul sujet qui nous intéresse.

— Vous lisez du même coup d'œil dans mon âme et dans la vôtre, reprit Gabriel.

— Ecoutez-moi donc, dit Diane. Outre cette lettre que vous portez au roi, de la part du duc de Guise, vous en remettrez à Sa Majesté une autre de moi, que j'ai écrite cette nuit et que voici. Je lui raconte comment vous m'avez délivrée et sauvée. Ainsi, il sera clair pour lui et pour tous que vous avez rendu au roi de France sa cité, et au père sa fille. Je parle ainsi; car j'espère que les sentimens de Henri II pour moi ne se trompent pas, et que j'ai bien le droit de l'appeler mon pére.

— Chère Diane! puissiez-vous dire vrai! s'écria Gabriel.

— Je vous envie, Gabriel, reprit madame de Castro, vous soulèverez avant moi le voile de nos destinées. Cependant je vous suivrai de près, ami. Puisque monsieur de Guise est si bien disposé pour moi, je lui demanderai à partir dés demain, et quoiqu'il me faille voyager plus lentement que vous, vous ne me précéderez pourtant à Paris que de peu de jours.

— Oh! oui, venez vite, dit Gabriel, votre présence me portera bonheur, il me semble.

— En tout cas, reprit Diane, je ne veux pas être entièrement absente de vous; je veux que quelqu'un me rappelle de temps en temps à votre pensée. Puisque vous êtes forcé de laisser ici votre fidèle écuyer Martin Guerre, prenez avec vous le page français que lord Wentworth avait placé près de moi. André n'est qu'un enfant, il a dix-sept ans à peine, et son caractère est peut-être plus jeune encore que son âge; mais il est dévoué, loyal, et pourra vous rendre service. Acceptez-le moi. Parmi les autres rudes compagnons qui vous accompagnent, ce sera un serviteur plus aimant et plus doux que j'aimerai à savoir à vos côtés.

— Oh! merci de ce soin délicat, dit Gabriel. Mais vous savez que je pars dans peu d'instans...

— André est prévenu, dit Diane. Si vous saviez comme il est fier de vous appartenir! Il a dû se préparer, et je n'ai plus qu'à lui donner quelques dernières instructions. Pendant que vous ferez vos adieux à cette bonne famille des Peuquoy, André vous rejoindra, avant que vous soyez sorti de Calais.

— J'accepte donc avec joie! reprit Gabriel. J'aurai du moins quelqu'un à qui parler parfois de vous.

— J'y avais aussi pensé! dit madame de Castro en rougissant un peu. Mais maintenant, adieu, reprit-elle vivement, il faut nous dire adieu

— Oh! non pas adieu, fit Gabriel, c'est le triste mot de la séparation; non pas adieu, mais au revoir!

— Hélas! dit Diane, quand et surtout comment nous reverrons-nous! Si l'énigme de notre sort se résout par le malheur, le mieux ne sera-t-il pas de ne nous revoir jamais?

— Oh! ne dites pas cela, Diane! s'écria Gabriel, ne dites pas cela. D'ailleurs, si ce n'est moi, qui pourra vous apprendre le dénouement funeste ou prospère?

— Ah! Dieu! reprit Diane en frissonnant, qu'il soit prospère ou funeste, il me semble que, si je dois l'entendre de votre bouche, je mourrai de joie ou de douleur, rien qu'en vous écoutant.

— Cependant, comment faire pour que vous sachiez?... dit Gabriel.

— Attendez une minute, reprit madame de Castro.

Elle tira de son doigt un anneau d'or; puis, elle alla prendre dans un bahut le voile de religieuse qu'elle avait porté au couvent des Bénédictines de Saint-Quentin.

— Ecoutez, Gabriel, dit-elle solennellement. Comme il est probable que tout se décidera avant mon retour, envoyez André hors de Paris, à ma rencontre. Si Dieu est pour nous, il remettra cet anneau nuptial à la vicomtesse de Montgommery. Si notre espérance nous ment, au contraire, il remettra ce voile de religieuse à la sœur Bénie.

— Oh! laissez-moi à vos pieds vous adorer comme un ange! s'écria le jeune homme, l'âme pénétrée de ce touchant témoignage d'amour.

— Non, Gabriel, non, relevez-vous, reprit Diane; soyons fermes et dignes devant les desseins de Dieu. Posez sur mon front un baiser chaste et fraternel, comme j'en pose un sur le vôtre, en vous douant, autant qu'il est en mon pouvoir, de foi et d'énergie.

Ils échangèrent en silence ce saint et douloureux baiser.

— Et maintenant, mon ami, reprit Diane, quittons-nous, il le faut, en nous disant, non pas adieu, puisque vous craignez ce mot; mais au revoir, dans ce monde ou dans l'autre!

— Au revoir! au revoir! murmurait Gabriel.

Il serrait Diane d'une muette étreinte contre sa poitrine, il la regardait avec une sorte d'avidité, comme pour puiser dans ses beaux yeux la force dont il avait tant besoin.

Enfin, sur un signe triste mais expressif qu'elle lui fit, il la laissa aller, et, mettant à son doigt l'anneau, et le voile dans son sein:

— Au revoir, Diane! dit-il encore une fois d'une voix étouffée.

— Gabriel, au revoir! repartit Diane avec un geste d'espérance.

Gabriel s'enfuit en quelque sorte comme un insensé.

A une demi-heure de là, le vicomte d'Exmès, plus calme, sortait de cette ville de Calais qu'il venait de rendre à la France.

Il était à cheval, accompagné du jeune page André, qui l'avait rejoint, et de quatre de ses volontaires.

C'était Ambrosio, qui était bien aise d'emporter à Paris quelques menues marchandises anglaises dont il se déferait avantageusement dans le voisinage de la cour.

C'était Pilletrousse qui, dans une ville conquise, où il était maître et vainqueur... avec les autres, craignait les tentations et le retour de ses anciennes habitudes.

Pour Yvonnet, il n'avait pas trouvé dans ce provincial Calais un seul tailleur digne de sa confiance, et son costume avait été trop endommagé par tant d'épreuves pour être désormais présentable. On ne le lui remplacerait convenablement qu'à Paris.

Enfin, Lactance avait demandé à accompagner son maître pour aller s'assurer auprès de son confesseur que ses exploits n'avaient pas dépassé ses pénitences, et que l'actif de ses austérités égalait le passif de ses faits d'armes.

Pierre et Jean Peuquoy, avec Babette, avaient voulu accompagner à pied les cinq cavaliers jusqu'à la porte dite de Paris.

Là, il fallait absolument se séparer. Gabriel, de la voix et de la main, dit un dernier adieu à ses bons amis, qui, les larmes aux yeux, lui envoyaient mille souhaits et mille bénédictions.

Mais les Peuquoy perdirent bientôt de vue la petite troupe, qui partit au trot et disparut à un tournant du chemin. Les braves bourgeois retournèrent, le cœur navré, auprès de Martin-Guerre.

Pour Gabriel, il se sentait grave, mais non pas triste.

Il espérait!

Une fois déjà, Gabriel avait ainsi quitté Calais, pour aller chercher à Paris une solution à sa destinée. Mais, cette fois-là, les circonstances étaient bien moins favorables: il était inquiet de Martin-Guerre, inquiet de Babette et des Peuquoy, inquiet de Diane qu'il laissait prisonnière au pouvoir de lord Wentworth amoureux. Enfin, ses vagues pressentimens de l'avenir ne lui disaient rien de bon; car il n'avait fait, après tout, que prolonger la résistance d'une ville; mais cette ville n'en était pas moins perdue pour la patrie. Etait-ce là un assez grand service pour une si grande récompense?..

Aujourd'hui, il ne laissait derrière lui aucune fâcheuse préoccupation. Ses chers blessés, le général et l'écuyer, étaient sauvés l'un et l'autre, et Ambroise Paré répondait de leur guérison; Babette Peuquoy allait épouser un homme qu'elle aimait et dont elle était aimée, et son honneur comme son bonheur étaient assurés désormais: madame de Castro restait libre et reine dans une ville française, et, dés le lendemain, partirait pour rejoindre Gabriel à Paris.

Enfin, notre héros avait assez lutté avec la fortune pour pouvoir espérer qu'il l'avait lassée: l'entreprise qu'il avait menée à bout en fournissant l'idée et les moyens de pren-

dre Calais n'était pas de celles que l'on discute ou dont on marchande le prix. La clef de la France rendue au roi de France : une telle prouesse légitimait sans aucun doute les plus extrêmes ambitions, et celle du vicomte d'Exmès était si juste et si sacrée !

Il espérait ! Les encouragemens persuasifs et les douces promesses de Diane retentissaient encore à son oreille avec les derniers vœux des Peuquoy. Gabriel regardait autour de lui André dont la présence lui rappelait sa bien-aimée, et les dévoués et vaillans soldats qui l'escortaient ; devant lui, solidement attaché au pommeau de la selle, il voyait le coffret qui contenait les clefs de Calais ; il touchait dans son pourpoint la précieuse capitulation, et les plus précieuses lettres du duc de Guise et de madame de Castro : l'anneau d'or de Diane brillait à son petit doigt. Que de gages présens et éloquens de bonheur !



Il serrait Diane d'une muette étreinte.

Le ciel même, tout bleu et sans nuages, semblait parler d'espérance ; l'air vif mais pur laissait bien circuler le sang dans les veines ; les mille bruits de la campagne au crépuscule du soir avaient un caractère de calme et de paix et le soleil, qui se couchait dans sa splendeur de pourpre, à la gauche de Gabriel, donnait à ses yeux et à sa pensée le plus consolant spectacle.

Il était impossible de se mettre en route vers un but désiré sous de plus beaux auspices !

Nous allons voir ce qui en advint.

LXV

UN QUATRAIN

Le 12 janvier 1558, au soir, il y avait au Louvre, chez la reine Catherine de Médicis, une de ces réceptions dont nous avons déjà parlé, et qui réunissaient autour du roi tous les princes et gentilshommes du royaume.

Celle-ci surtout était fort brillante et fort animée, bien que la guerre retînt en ce moment dans le nord, auprès du duc de Guise, une bonne partie de la noblesse.

Il y avait là, parmi les femmes, outre Catherine, la reine de droit, madame de Poitiers, la reine de fait, la jeune reine dauphine Marie Stuart, et la mélancolique princesse Elisabeth qui allait être reine d'Espagne, et que sa beauté déjà si admirée devait faire un jour si malheureuse.

Parmi les hommes, il y avait le chef actuel de la maison de Bourbon, Antoine, le roi équivoque de Navarre, prince indécis et faible, que sa femme au cœur viril, Jeanne d'Albret, avait envoyé à la cour de France pour tâcher de s'y faire rendre, par l'entremise de Henri II, les terres de Navarre que l'Espagne avait confisquées.

Mais Antoine de Navarre protégeait déjà les opinions calvinistes, et n'était pas vu d'un fort bon œil à une cour qui brûlait les hérétiques.

Son frère, Louis de Bourbon, prince de Condé, était là aussi ; mais lui savait se faire mieux respecter, sinon mieux aimer. Il était cependant calviniste plus avéré que le roi de Navarre, et on le donnait pour le chef secret des rebelles. Mais il avait eu le don de se faire aimer du peuple. Il montait hardiment à cheval et maniait habilement l'épée et la dague, bien qu'il eût la taille petite et les épaules un peu exagérées. Il était d'ailleurs galant, spirituel, aimait les femmes avec passion, et la chanson populaire disait de lui :

> Ce petit homme tant joli
> Toujours cause et toujours rit,
> Et toujours baise sa mignonne.
> Dieu gard' de mal le petit homme.

Autour du roi de Navarre et du prince de Condé, se groupaient naturellement les gentilshommes qui, ouverte-

ment ou secrètement, tenaient pour le parti de la réforme l'amiral Coligny, La Renaudie, le baron de Castelnau qui, arrivé récemment de la Touraine, sa province, était ce jour-là même présenté pour la première fois à la cour.

L'assemblée, malgré les absens, était donc, on le voit, nombreuse et distinguée. Mais, au milieu du bruit, de l'agitation et de la joie, deux hommes restaient distraits, sérieux et presque tristes.

C'étaient pour des motifs bien opposés, le roi et le connétable de Montmorency.

La personne de Henri II était au Louvre, mais sa pensée était à Calais.

Depuis trois semaines, depuis le départ du duc de Guise, il songeait sans cesse, nuit et jour, à cette expédition hasardeuse qui pouvait chasser à jamais les Anglais du royaume, mais qui pouvait aussi compromettre gravement le salut de la France.

Henri s'était reproché plus d'une fois d'avoir permis à monsieur de Guise un coup si dangereux.

Si l'entreprise avortait, quelle honte aux yeux de l'Europe! que d'efforts il faudrait pour réparer un tel échec! La journée de Saint-Laurent ne serait rien à côté de cela. Le connétable y avait subi la défaite, François de Lorraine serait allé la chercher.

Le roi qui, depuis trois jours, n'avait pas de nouvelles de l'armée de siège, était donc tristement préoccupé et n'écoutait qu'à peine les encouragemens et les assurances du cardinal de Lorraine qui, debout près de son fauteuil, essayait de ranimer son espoir.

Diane de Poitiers remarqua bien la sombre humeur de son royal amant; mais, comme elle voyait d'un autre côté monsieur de Montmorency pour le moins aussi morne, ce fut à lui qu'elle alla.

C'était aussi le siége de Calais qui tourmentait le connétable, mais, nous l'avons dit, dans un sens fort différent Le roi avait peur de la défaite, le connétable avait peur du succès.

Un succès, en effet, mettrait définitivement au premier rang le duc de Guise, et rejetterait tout à fait le connétable au second. Le salut de la France était la perte de ce pauvre connétable! et son égoïsme, il en faut convenir, avait toujours eu le pas sur son patriotisme.

Aussi reçut-il fort maussadement la belle favorite qui s'avançait souriante vers lui.

On se rappelle quel amour étrange et dépravé la maîtresse du roi le plus galant du monde portait à ce soudard brutal.

— Qu'a donc aujourd'hui mon vieux guerrier lui demanda-t-elle de sa voix la plus caressante.

— Ah! vous aussi, vous me raillez, madame! dit Montmorency avec aigreur.

— Moi, vous railler, ami! Vous ne pensez pas à ce que vous dites.

— Je pense à ce que vous dites, vous, reprit le connétable en maugréant. Vous m'appelez votre vieux guerrier. Vieux? c'est vrai, je ne suis plus un muguet de vingt ans. Guerrier? non. Vous voyez bien qu'on ne me juge plus bon qu'à me montrer en parade avec une épée dans les salles du Louvre.

— Ne parlez pas ainsi, dit la Favorite avec un doux regard. N'êtes-vous pas toujours *le connétable?*

— Qu'est-ce qu'un connétable, lorsqu'il y a un lieutenant général du royaume!

— Ce dernier titre passe avec les événemens qui l'ont fait déférer. Le vôtre, attaché sans révocation possible à la première dignité militaire du royaume, ne passera qu'avec vous.

— Aussi suis-je déjà passé et trépassé, dit le connétable avec un rire amer.

— Pourquoi dites-vous cela, ami? reprit madame de Poitiers. Vous n'avez pas cessé d'être puissant, et aussi redoutable aux ennemis publics du dehors qu'à vos ennemis personnels du dedans.

— Parlons sérieusement, Diane, et ne cherchons point à nous leurrer l'un l'autre avec des mots.

— Si je vous trompe, c'est que je me trompe, reprit Diane. Donnez-moi des preuves de la vérité, et non seulement je reconnais sur-le-champ mon erreur, mais je la répare autant qu'il est en moi.

— Eh bien! dit le connétable, vous faites d'abord trembler devant moi les ennemis du dehors, ce sont là de consolantes paroles; mais, effectivement, qui envoie-t-on contre ces ennemis? un général plus jeune et sans doute plus heureux que moi! qui, seulement, pourrait bien un jour se servir de ce bonheur pour son propre compte.

— Où voyez vous que le duc de Guise réussira? demanda Diane par la plus habile flatterie.

— Ses revers, reprit hypocritement le connétable, seraient pour la France un malheur affreux que je déplorerais amèrement pour mon pays; mais ses succès deviendraient peut-être un malheur plus affreux encore que je redouterais pour mon roi.

— Croyez-vous donc, dit Diane, que l'ambition de monsieur de Guise?...

— Je l'ai sondée, et elle est profonde, répondit l'envieux courtisan. Si, par un accident quelconque, il y avait un changement de règne, avez-vous songé, Diane, à ce que pourrait cette ambition, aidée de l'influence de Marie Stuart, sur l'esprit d'un roi jeune et sans expérience? Mon dévouement à vos intérêts m'a complétement aliéné la reine Catherine. Les Guise seraient plus souverains que le souverain.

— Un tel malheur est, Dieu merci! bien improbable et bien éloigné, reprit Diane qui ne put s'empêcher de penser que son connétable de soixante ans préjugeait trop facilement la mort d'un roi de quarante.

— Il est contre nous d'autres chances plus rapprochées et presque aussi terribles, dit en hochant la tête d'un air grave monsieur de Montmorency.

— Ces chances contraires, quelles sont-elles, mon ami?

— Avez-vous perdu la mémoire, Diane? ou faites-vous semblant d'ignorer qui est parti à Calais avec le duc de Guise, qui lui a soufflé, selon toute apparence, l'idée de cette téméraire entreprise, qui reviendra triomphant avec lui, s'il triomphe, en sachant peut-être se faire attribuer par lui une partie de l'honneur de la victoire?...

— Est-ce du vicomte d'Exmès que vous parlez? demanda Diane.

— Et de quel autre, madame? Si vous avez oublié son extravagante promesse, il s'en souvient, lui! Bien plus, le hasard est si singulier; il est capable de la tenir et de venir réclamer hautement celle du roi.

— Impossible! s'écria Diane.

— Qu'est-ce qui vous paraît impossible, madame? que monsieur d'Exmès tienne sa parole? ou que le roi tienne la sienne?

— Les deux alternatives sont également folles et absurdes, et la seconde plus encore que la première.

— Si cependant la première se réalisait, dit le connétable, il faudrait bien que la seconde s'ensuivît; le roi est faible sur ces questions d'honneur, il serait fort capable, madame, de se piquer d'une loyauté chevaleresque, et de livrer son secret et le nôtre en des mains ennemies...

— Encore une fois, c'est un rêve insensé! s'écria Diane pâlissante.

— Enfin, Diane, ce rêve, si vous le touchiez de vos mains et le voyiez de vos yeux, que feriez-vous?

— Mais, je ne sais, mon bon connétable, dit madame de Valentinois; il faudrait aviser, chercher, agir. Tout plutôt que cette extrémité! Si le roi nous abandonnait, eh bien! nous nous passerions du roi, et, sûrs d'avance qu'il n'oserait nous désavouer après l'événement, nous nous servirions de notre pouvoir à nous, de notre crédit personnel.

— Ah! c'est ici que je vous attendais dit le connétable, notre pouvoir à nous, notre crédit personnel! parlez du vôtre, madame! mais, quant au mien, il est si bas, qu'à vrai dire je le considère comme mort. Mes ennemis du dedans, que tout à l'heure vous plaigniez si fort, auraient certes beau jeu avec moi à cette heure. Il n'y a pas de gentilhomme dans cette cour qui n'ait plus de pouvoir que ce piteux connétable. Aussi, voyez quel vide autour de ma personne! c'est tout simple! qui donc se soucierait de faire sa cour à une puissance déchue? Il est donc plus sûr pour vous, madame, de ne pas désormais compter sur l'appui d'un vieux serviteur disgracié, sans amis, sans influence, voire même sans argent.

— Sans argent? répéta Diane avec quelque incrédulité.

— Eh! oui, pasque Dieu! madame, sans argent! dit une seconde fois le connétable en colère, et c'est là peut-être, à mon âge, et après de tels services rendus, ce qu'il y a de plus douloureux! La dernière guerre m'a ruiné, ma rançon et celle de quelques-uns de mes gens ont épulsé mes dernières ressources pécuniaires. Ils le savent bien ceux qui m'abandonnent! Je serai réduit, un de ces jours, à m'en aller, par les rues, demandant l'aumône comme ce général carthaginois, Bélisaire, je crois, dont j'ai ouï parler à mon neveu l'amiral.

— Eh! connétable, n'avez-vous plus d'amis? reprit Diane, souriant à la fois de l'érudition et de la rapacité de son vieil amant.

— Non, fit le connétable, plus d'amis, vous dis-je.

Il ajouta avec l'accent le plus pathétique du monde:

— Les malheureux n'en ont pas.

— Je vais vous prouver le contraire, reprit Diane. Je vois bien maintenant d'où provient cette farouche humeur où vous étiez plongé. Mais que ne me le disiez-vous d'abord? Vous manquez donc de confiance avec moi? C'est mal. N'importe! je ne prétends me venger qu'en amie. Dites-moi, le roi n'a-t-il pas levé un nouvel impôt la semaine passée?

— Oui, ma chère Diane, répondit le connétable singulié-

rement radouci, un impôt fort juste et assez lourd pour subvenir aux frais de la guerre.

— Cela suffit, dit Diane, et je veux vous montrer tout de suite qu'une femme peut réparer, et au-delà, les injustices de la fortune à l'égard des gens de mérite comme vous. Henri me paraît aussi fort mal en train ; c'est égal ! je vais de ce pas l'aborder, et il faudra bien que vous conveniez ensuite que je suis une alliée fidèle et une bonne amie.

— Ah ! Diane aussi bonne que belle ! je le proclame dès à présent, dit galamment Montmorency.

— Mais, de votre côté, reprit Diane, quand j'aurai renouvelé les sources de votre crédit et de votre faveur, vous ne m'abandonnerez pas au besoin, n'est-il pas vrai, mon vieux lion ? et vous ne parlerez plus à votre amie dévouée de votre impuissance contre ses ennemis et les vôtres ?

— Eh ! chère Diane, tout ce que je suis et tout ce que je puis n'est-il pas à vous ? dit le connétable, et, si je m'afflige parfois de la perte de mon influence, n'est-ce point uniquement parce que je crains de moins bien servir ma belle souveraine et maîtresse.

— Bon ! reprit Diane avec le plus prometteur de ses sourires.

Elle mit sa main blanche et royale sur les lèvres barbues de son adorateur émérite qui y déposa un tendre baiser, puis, le rassurant par un dernier regard, elle se dirigea sans retard vers le roi.

Le cardinal de Lorraine était toujours près de Henri, faisant les affaires de son frère absent, et rassurant de toute son éloquence le roi sur l'issue à craindre de la téméraire expédition de Calais.

Mais Henri écoutait plutôt sa pensée inquiète que le consolant cardinal.

Ce fut en ce moment que madame Diane s'avança vers eux.

— Je gage, messire, dit-elle d'abord vivement au cardinal, que Votre Eminence dit du mal au roi de ce pauvre monsieur de Montmorency ?

— Oh ! madame, reprit Charles de Lorraine, étourdi de cette attaque imprévue, j'ose prendre à témoin Sa Majesté que le nom de monsieur le connétable n'a pas même été prononcé dans notre entretien.

— C'est vrai, dit nonchalamment le roi.

— Autre manière de le desservir ! fit Diane.

— Mais si je ne puis parler ni me taire sur le compte du connétable, que dois-je donc faire, madame, je vous prie ?

— Il faudrait en parler pour en dire du bien, repartit Diane.

— Soit donc ! reprit le rusé cardinal ; en ce cas, je dirai, car les ordres de la beauté m'ont toujours trouvé obéissant et soumis, je dirai que monsieur de Montmorency est un grand homme de guerre, qu'il a gagné la bataille de Saint-Laurent et relevé la fortune de la France, et, qu'en ce moment encore, pour achever son œuvre, il a pris une glorieuse offensive contre les ennemis, et tente un mémorable effort sous les murs de Calais.

— Calais ! Calais ! ah ! qui me donnera des nouvelles de Calais ! murmura le roi qui, dans cette guerre de mots entre le ministre et la favorite, n'avait entendu que ce nom.

— Vous avez une admirable et chrétienne façon de louer, monsieur le cardinal ! reprit Diane, et je vous fais mon compliment d'une charité si caustique.

— C'est qu'en vérité, madame, dit Charles de Lorraine, je ne vois pas du tout quel autre éloge on pourrait trouver de ce pauvre monsieur de Montmorency, comme vous l'appeliez tout à l'heure.

— Vous cherchez mal, messire, reprit Diane. Ne pourrait-on pas, par exemple, rendre justice au zèle avec lequel le connétable organise à Paris les derniers moyens de défense, et rassemble le peu de troupes qui restent à la France, tandis que d'autres risquent et compromettent les vraies forces de la patrie dans des expéditions aventureuses.

— Oh ! fit le cardinal.

— Hélas ! soupira le roi, à l'esprit duquel n'arrivait que ce qui avait trait à son souci.

— Ne pourrait-on pas ajouter encore, reprit Diane, que si le hasard n'a pas favorisé les magnifiques efforts de monsieur de Montmorency, que si le malheur s'est déclaré contre lui, il est du moins exempt de toute ambition personnelle, il n'a d'autre cause, lui, que celle du pays, et il a sacrifié tout à cette cause, tout ; sa vie, qu'il exposait le premier ; sa liberté, qu'on lui a si longtemps ravie ; sa fortune même, dont il ne lui reste plus rien à cette heure.

— Ah ! dit avec l'air de l'étonnement Charles de Lorraine.

— Oui, Votre Eminence, insista Diane, monsieur de Montmorency, sachez-le bien, est ruiné.

— Ruiné ! vraiment ? reprit le cardinal.

— Et si bien ruiné, continua l'impudente favorite, que je viens actuellement demander à Sa Majesté de secourir ce loyal serviteur dans sa détresse.

Et comme le roi, toujours préoccupé, ne répondait pas :

— Oui, sire, dit Diane, s'adressant directement à lui pour appeler son attention, je vous adjure expressément de venir en aide à votre fidèle connétable, que le prix de sa rançon, et les frais considérables d'une guerre soutenue pour le service de Votre Majesté, ont privé de ses dernières ressources... Sire vous m'écoutez ?

— Madame, excusez-moi, dit Henri, mon attention ne saurait ce soir s'arrêter sur ce sujet. La pensée d'un désastre possible à Calais m'absorbe tout entier, vous le savez bien.

— C'est justement pour cela, reprit Diane, que Votre Majesté, ce me semble, doit ménager et favoriser l'homme qui s'applique d'avance à atténuer les effets de ce désastre s'il vient à tomber sur la France.

— Mais l'argent nous manque à nous-même autant qu'au connétable, dit le roi.

— Et ce nouvel impôt qu'on vient d'établir ? reprit Diane.

— Cet argent, dit le cardinal, est destiné à la paie et à l'entretien des troupes.

— Alors, reprit Diane, la meilleure part doit en revenir au chef de ces troupes.

— Eh bien ! ce chef est à Calais, répondit le cardinal.

— Non, il est à Paris, au Louvre, dit Diane.

— Vous voulez donc qu'on récompense la défaite, madame ?

— Cela vaut encore mieux, monsieur le cardinal, que d'encourager la démence.

— Assez ! interrompit le roi, ne voyez-vous pas que cette querelle me fatigue et m'offense. Savez-vous, madame, monsieur de Lorraine, savez-vous le quatrain que j'ai trouvé tantôt dans mon livre d'Heures ?

— Un quatrain ? répétèrent ensemble Diane et Charles de Lorraine.

— Si j'ai bonne mémoire, dit Henri, le voici :

« Sire, si vous laissez, comme Charles désire,
« Comme Diane fait, par trop vous gouverner,
« Fondre, pétrir, mollir, refondre et retourner,
« Sire, vous n'êtes plus, vous n'êtes plus que cire. »

Diane ne se déconcerta pas le moins du monde :

— Un jeu de mots galant ! dit-elle, qui m'attribue seulement sur l'esprit de Votre Majesté plus d'influence que je n'en possède, hélas !

— Eh ! madame, reprit le roi, vous ne devriez pas abuser de cette influence justement parce que vous savez l'avoir.

— L'ai-je réellement, sire ?... dit Diane de sa voix douce. Votre Majesté m'accorde donc ce que je lui demande pour le connétable ?...

— Soit ! dit le roi importuné. Mais maintenant vous me laisserez, je pense, à mes douloureux pressentimens, à mes inquiétudes.

Le cardinal, devant cette faiblesse, ne sut que lever les yeux au ciel. Diane lui lança de côté un regard triomphant.

— Merci, Votre Majesté, dit-elle au roi. Je vous obéis en me retirant ; mais bannissez le trouble et la crainte, sire ! la victoire aime les généreux, et m'est avis que vous vaincrez.

— Ah ! j'en accepte l'augure, Diane ! reprit Henri. Mais avec quels transports j'en recevrais la nouvelle ! Depuis quelque temps je ne dors plus, je n'existe plus. Mon Dieu ! que le pouvoir des rois est borné ! n'avoir aucun moyen d'apprendre ce qui se passe en ce moment à Calais ! Vous avez beau dire, monsieur le cardinal, ce silence de votre frère est effrayant. Ah ! des nouvelles de Calais ! qui donc m'en apportera ? Jésus !

L'huissier de service entra, et, s'inclinant dans le même instant devant le roi, annonça à voix haute :

— Un envoyé de monsieur de Guise, arrivant de Calais, sollicite la faveur d'être admis par Sa Majesté.

— Un envoyé de Calais ! répéta le roi en se levant debout, l'œil brillant, se contenant à peine.

— Enfin ! dit le cardinal tout tremblant de crainte et de joie.

— Introduisez le messager de monsieur de Guise, introduisez-le sur-le-champ, reprit vivement le roi.

Il va sans dire que toutes les conversations s'étaient tues, que toutes les poitrines palpitaient, que tous les regards se tournaient vers la porte.

Gabriel entra au milieu d'un silence de statues.

LXVI

LE VICOMTE DE MONTGOMMERY

Gabriel était suivi, comme lors de son retour d'Italie, de quatre de ses gens, Ambrosio, Lactance, Yvonnet et Pilletrousse, lesquels portaient les drapeaux anglais, mais qui s'arrêtèrent en dehors sur le seuil de la porte.

Le jeune homme tenait lui-même, de ses deux mains, sur un coussin de velours, deux lettres et les clefs de la ville.

A cette vue, le visage de Henri II exprima un singulier mélange de joie et de terreur.

Il croyait comprendre l'heureux message, mais le sévère messager l'inquiétait.

— Le vicomte d'Exmès! murmurait-il en voyant Gabriel s'approcher de lui à pas lents.

Et madame de Poitiers et le connétable, échangeant entre eux un regard d'alarme, balbutiaient aussi à voix basse :

— Le vicomte d'Exmès!

Cependant Gabriel, solennel et grave, vint mettre un genou en terre devant le roi, et, d'une voix ferme :

— Sire, lui dit-il, voici les clefs de la ville de Calais qu'après sept jours de siége et trois assauts acharnés, les Anglais ont remises à monsieur le duc de Guise, et que monsieur le duc de Guise s'empresse de faire remettre à Votre Majesté.

— Calais est à nous? demanda encore le roi, quoiqu'il eût parfaitement entendu.

— Calais est à vous, Sire, répéta Gabriel.

— Vive le roi! crièrent d'une seule voix tous les assistants, à l'exception peut-être du connétable de Montmorency.

Henri II, qui ne pensait plus qu'à ses craintes dissipées et à ce triomphe éclatant de ses armes, salua d'un visage radieux l'assemblée émue.

— Merci, messieurs, merci! dit-il; j'accepte, au nom de la France, ces acclamations, mais elles ne doivent point s'adresser à moi seul : il est juste que la meilleure part en revienne au vaillant chef de l'entreprise, à mon noble cousin monsieur de Guise.

Des murmures d'approbation coururent dans l'assistance. Mais le temps n'était pas venu où l'on osât crier devant le roi : Vive le duc de Guise!

— Et, en l'absence de notre cher cousin, continua Henri, nous sommes heureux de pouvoir, du moins, adresser nos remerciemens et nos félicitations à vous qui le représentez ici, monsieur le cardinal de Lorraine, et à vous qu'il a chargé de cette glorieuse commission, monsieur le vicomte d'Exmès.

— Sire, dit respectueusement mais hardiment Gabriel en s'inclinant devant le roi, Sire, excusez-moi, je ne m'appelle plus le vicomte d'Exmès, maintenant.

— Comment?... reprit Henri II en fronçant le sourcil.

— Sire, continua Gabriel, depuis le jour de la prise de Calais, j'ai cru pouvoir me nommer de mon vrai nom, de mon vrai titre, le vicomte de Montgommery.

A ce nom qui, depuis tant d'années, n'avait pas été prononcé tout haut à la cour, il y eût, dans la foule, comme une explosion de surprise. Ce jeune homme s'intitulait le vicomte de Montgommery : donc, le comte de Montgommery, son père sans doute, était vivant encore! Après cette longue disparition, que signifiait le retour de ce vieux nom si fameux jadis?

Le roi n'entendait pas ces commentaires, pour ainsi dire muets, mais il les devinait sans peine; il était devenu plus blanc que sa fraise italienne, et ses lèvres tremblaient d'impatience et de colère.

Madame de Poitiers avait frémi aussi, et, dans son coin, le connétable était sorti de son immobilité morne, et son vague regard s'était allumé.

— Qu'est-ce à dire, monsieur? reprit le roi d'une voix qu'il modérait difficilement. Quel est ce nom que vous osez prendre? et d'où vous vient tant de témérité?

— Ce nom est le mien, Sire, dit avec calme Gabriel, et ce que Votre Majesté croit de la témérité n'est que de la confiance.

Il était évident que Gabriel avait voulu, par un coup d'audace, engager irrévocablement la partie, risquer le tout pour le tout, et fermer au roi comme à lui-même toute hésitation et tout retour.

Henri le comprit bien ainsi, mais il craignit son propre courroux, et, pour ajourner du moins l'éclat qu'il redoutait, il reprit :

— Votre affaire personnelle pourra venir plus tard, monsieur; mais en ce moment, ne l'oubliez pas, vous êtes l'envoyé de monsieur de Guise, et vous n'avez pas achevé de remplir votre message, ce me semble.

— C'est juste, dit Gabriel avec un profond salut. Il me reste à présenter à Votre Majesté les drapeaux conquis sur les Anglais. Les voici. De plus, monsieur le duc de Guise a écrit lui-même cette lettre au roi.

Il offrit sur le coussin la lettre du Balafré. Le roi la prit, rompit le cachet, déchira l'enveloppe, et, tendant la lettre avec vivacité au cardinal de Lorraine :

— A vous, monsieur le cardinal, lui dit-il, la joie de lire tout haut cette lettre de votre frère. Elle n'est pas adressée au roi, mais à la France.

— Quoi! sire! dit le cardinal, Votre Majesté veut?...

— Je désire, monsieur le cardinal, que vous acceptiez cet honneur qui vous est dû.

Charles de Lorraine s'inclina, prit avec respect des mains du roi la lettre qu'il déplia, et lut ce qui suit au milieu du plus profond silence :

« Sire,

« Calais est en notre pouvoir; nous avons repris en une semaine aux Anglais ce qui leur avait coûté, il y a deux siècles, un an de siège.

« Guines et Ham, les deux derniers points qu'ils possèdent encore en France, ne peuvent maintenant tenir bien longtemps; j'ose promettre à Votre Majesté qu'avant quinze jours nos ennemis héréditaires seront définitivement expulsés de tout le royaume.

« J'ai cru devoir être généreux pour les vaincus. Ils nous ont consigné leur artillerie et leurs munitions; mais la capitulation que j'ai consentie donne aux habitans de Calais qui le souhaiteraient le droit de se retirer avec leurs biens en Angleterre. Il eût peut-être été dangereux aussi de laisser, dans une ville si nouvellement occupée, cet actif ferment de révolte.

« Le nombre de nos morts et de nos blessés est peu considérable, grâce à la rapidité avec laquelle la place a été emportée

« Le temps et le loisir me manquent, Sire, pour donner aujourd'hui à Votre Majesté de plus amples détails. Blessé moi-même grièvement... »

A cet endroit, le cardinal pâlit et s'arrêta.

— Quoi, notre cousin est blessé! s'écria le roi feignant la sollicitude.

— Que Votre Majesté et Son Eminence se rassurent, dit Gabriel. Cette blessure de monsieur le duc de Guise n'aura pas de suites, grâce à Dieu! Il ne doit lui en rester, à l'heure qu'il est, qu'une noble cicatrice au visage et le glorieux surnom de *Balafré*.

Le cardinal, en lisant quelques lignes d'avance, avait pu se convaincre par lui-même que Gabriel disait vrai, et tranquillisé il reprit la lecture en ces termes :

« Blessé moi-même grièvement, le jour même de notre entrée dans Calais, j'ai été sauvé par le prompt secours et l'admirable génie d'un jeune chirurgien, maître Ambroise Paré; mais je suis faible encore, et privé, par conséquent de la joie de m'entretenir longuement avec Votre Majesté.

« Elle pourra apprendre les autres détails de celui qui va lui porter, avec cette lettre, les clefs de la ville et les drapeaux anglais, et duquel il faut pourtant qu'avant de finir je parle à Votre Majesté.

« Car ce n'est pas à moi, Sire, que revient tout l'honneur de cette étonnante prise de Calais. J'ai tâché d'y contribuer de toutes mes forces avec nos vaillantes troupes : mais on en doit l'idée première, les moyens d'exécution et la réussite même au porteur de cette lettre, à monsieur le vicomte d'Exmès... »

— Il paraît, monsieur, interrompit le roi en s'adressant à Gabriel, il paraît que notre cousin ne vous connaissait pas encore sous votre nouveau nom.

— Sire, dit Gabriel, je n'aurais osé le prendre pour la première fois qu'en présence même de Votre Majesté.

Le cardinal continua sur un signe du roi :

« J'avouerai, en effet, que je ne pensais pas même à ce coup hardi, quand monsieur d'Exmès est venu me trouver au Louvre, m'a exposé le sublime dessein, a levé mes doutes et dissipé mes hésitations, et enfin a déterminé ce fait d'armes inouï qui suffirait, Sire, à la gloire d'un règne.

« Mais ce n'est pas tout : on ne pouvait risquer légèrement une expédition si grave; il fallait que le conseil de l'expérience donnât raison au rêve du courage. Monsieur d'Exmès fournit à monsieur le maréchal Strozzi les moyens de s'introduire dans Calais sous un déguisement, et de vérifier les chances de l'attaque et de la défense. De plus, il nous donna un plan exact et détaillé des remparts et des postes fortifiés, de sorte que nous nous avançâmes vers Calais comme si ses murailles eussent été en verre.

« Sous les murs de la ville et dans les assauts, au fort de Nieullay, au Vieux-Château, partout, le vicomte d'Exmès, à la tête d'une petite troupe levée à ses frais, fit encore des prodiges de valeur. Mais là, il fut seulement égal à nombre de nos intrépides capitaines, qu'il est, je crois, impossible de surpasser. Je m'appesantirai donc peu sur les marques de courage qu'il donna en toute occasion, pour ne m'attacher qu'aux actions qui lui sont particulières et personnelles.

« Ainsi, la prise du fort de Risbank, cette entrée de Calais, libre du côté de la mer, allait ouvrir passage à de formidables secours venus d'Angleterre. Dès lors nous étions écrasés, perdus. Notre gigantesque entreprise échouait au milieu des risées de l'Europe. Cependant, par quels moyens, sans vaisseaux, s'emparer d'une tour que défendait l'Océan? Eh bien! le vicomte d'Exmès a fait ce miracle. La nuit, sur une barque, seul avec ses volontaires, à l'aide des intelligences qu'il s'était ménagées dans la

place, il a pu, par une téméraire navigation, par une effrayante escalade, planter le drapeau français sur cet imprenable fort. »

Ici, malgré la présence du roi, un murmure d'admiration que rien ne put comprimer interrompit un moment la lecture, et s'échappa de cette foule illustre et vaillante, comme l'irrésistible accent de tous les cœurs.

L'attitude de Gabriel, debout, les yeux baissés, calme, digne et modeste, à deux pas du roi, ajoutait à l'impression causée par le récit du chevaleresque exploit, et charmait à la fois les jeunes femmes et les vieux soldats.

Le roi lui-même fut ému et fixa un regard déjà adouci sur le jeune héros de l aventure épique.

Il n'y avait que madame de Poitiers qui mordait sa lèvre blanche, et monsieur de Montmorency qui fronçait son sourcil épais.

Le cardinal, après cette courte interruption, reprit la lettre de son frère.

« Le fort de Risbank gagné, la ville était à nous. Les vaisseaux anglais n'osèrent pas même tenter une attaque inutile. Trois jours après, nous entrions triomphans dans Calais, secondés encore par une heureuse diversion des alliés du vicomte d'Exmès dans la place, et par une énergique sortie du vicomte d'Exmès lui-même.

« C'est dans cette dernière lutte, Sire, que j'ai reçu cette terrible blessure qui a failli me coûter la vie, et, s'il m'est permis de rappeler un service personnel après tant de services publics, j'ajouterai que ce fut encore monsieur d'Exmès qui, par la force presque, amena à mon lit de mort maître Paré, le chirurgien qui m'a sauvé. »

— Oh ! monsieur, à mon tour, merci ! dit en s'interrompant Charles de Lorraine d'une voix émue.

Puis, avec un accent plus chaleureux, il reprit, comme si c'eût été son frère même qui eût parlé.

« Sire, on n'attribue d'ordinaire l'honneur des grands succès pareils à celui-ci qu'au chef sous lequel ils ont été remportés. Monsieur d'Exmès, le premier, aussi modeste que grand, laisserait volontiers son nom s'effacer devant le mien. Néanmoins, il m'a semblé juste d'apprendre à Votre Majesté que le jeune homme qui lui remettra cette lettre a vraiment été la tête et le bras de notre entreprise, et, que, sans lui, Calais, à l'heure où j'écris ceci dans Calais, serait encore à l'Angleterre. Monsieur d'Exmès m'a demandé de ne le déclarer, si je voulais, qu'au roi, mais enfin de le dire au roi. C'est ce que je fais ici d'une voix haute avec reconnaissance et joie.

« Mon devoir était de donner à monsieur d'Exmès ce glorieux certificat. Le reste est votre droit, Sire. Un droit que j'envie, mais que je ne peux ni ne veux usurper. Il n'est guère, ce semble, de présens qui puissent payer celui d'une ville frontière reconquise et de l'intégrité d'un royaume assuré

« Il paraît cependant, monsieur d'Exmès me l'a dit, que Votre Majesté a dans la main un prix digne de sa conquête. Je le crois, Sire. Mais il n'y a en effet qu'un roi et qu'un grand roi comme Votre Majesté qui puisse récompenser, à peu près à sa valeur, ce royal exploit.

« Sur ce, je prie Dieu, Sire, qu'il vous donne une longue vie et un heureux règne.

« Et suis, de Votre Majesté,

« Le très humble et très obéissant serviteur et sujet,

« FRANÇOIS DE LORRAINE.

« A Calais, ce 8 janvier 1558. »

Quand Charles de Lorraine eut achevé ainsi sa lecture et remis sa lettre aux mains du roi, le mouvement d'approbation qui était la félicitation contenue de toute cette cour se manifesta de nouveau, et, de nouveau, fit tressaillir le cœur de Gabriel, violemment ému sous son apparence tranquille. Si le respect n'eût imposé silence à l'enthousiasme, les applaudissemens auraient sans nul doute fêté avec éclat le jeune vainqueur.

Le roi sentit instinctivement cet élan général, qu'il partageait d'ailleurs un peu, et il ne put s'empêcher de dire à Gabriel, comme s'il eût été l'interprète du désir inexprimé de tous :

— C'est bien, monsieur ! c'est beau ce que vous avez fait ! Je souhaite que, comme monsieur de Guise me le donne à entendre, il me soit réellement possible de vous accorder une récompense digne de vous et digne de moi.

— Sire, répondit Gabriel, je n'en ambitionne qu'une seule et Votre Majesté sait laquelle..

Puis, sur un mouvement de Henri, il se hâta de reprendre :

— Mais, pardon ! ma mission n'est pas encore tout à fait terminée, Sire.

— Qu'y a-t-il encore ? dit le roi.

— Sire, une lettre de madame de Castro pour Votre Majesté.

— De madame de Castro ? répéta vivement Henri.

D'un mouvement prompt et irréfléchi, il se leva de son fauteuil, descendit les deux marches de l'estrade royale pour prendre lui-même la lettre de Diane, et, baissant la voix :

— C'est vrai, monsieur, dit-il à Gabriel, vous ne rendez pas seulement sa fille au roi, vous rendez aussi sa fille au père. J'ai contracté deux dettes envers vous !.. Mais voyons cette lettre...

Et, comme la cour, toujours immobile et muette, attendait avec respect les ordres du roi, Henri, gêné lui-même par ce silence observateur, reprit à voix haute :

— Que je ne contraigne pas, messieurs, l'expression de votre joie. Je n'ai plus rien à vous apprendre, le reste est affaire entre moi et l'envoyé de notre cousin de Guise. Vous n'avez donc qu'à commenter l heureuse nouvelle et à vous en féliciter, et vous êtes libres de le faire, messieurs.

La permission royale fut vite acceptée, les groupes causeurs se reformèrent, et bientôt l'on n'entendit plus que ce chuchotement indistinct et confus qui résulte dans les foules du bruit de cent conversations éparses.

Madame de Poitiers et le connétable pensaient encore seuls à épier le roi et Gabriel.

D'un coup d'œil éloquent ils s'étaient communiqué leur crainte, et Diane, par un mouvement insensible, s'était rapprochée de son royal amant.

Henri ne remarquait pas le couple envieux, il était tout entier à la lettre de sa fille.

— Chère Diane !... pauvre chère Diane !... murmurait-il attendri.

Et, quand il eut terminé cette lecture, entraîné par sa nature de roi, dont le premier et le spontané mouvement était cetainement généreux et loyal :

— Madame de Castro, dit-il à Gabriel presque à voix haute, me recommande aussi son libérateur, et c'est justice ! Elle me dit que vous ne lui avez pas seulement rendu la liberté, monsieur, vous lui avez aussi, à ce qu'il paraît, sauvé l'honneur.

— Oh ! j'ai fait mon devoir, Sire, dit Gabriel.

— C'est donc à moi de faire le mien à mon tour, reprit vivement Henri. A vous de parler à présent, monsieur. Dites, que souhaitez-vous de nous, *monsieur le vicomte de Montgommery ?*

LXVII

JOIE ET ANGOISSE

Monsieur le vicomte de Montgommery ! A ce nom qui, prononcé par le roi, contenait déjà plus qu'une promesse, Gabriel tressaillit de bonheur.

Henri allait évidemment pardonner !

— Le voilà qui faiblit ! dit à voix basse madame de Poitiers au connétable qui s'était rapproché d'elle.

— Attendons notre tour, reprit monsieur de Montmorency sans se déconcerter.

— Sire, disait cependant au roi Gabriel, plus ému, selon son habitude, par l'espoir que par la crainte, Sire, je n'ai pas besoin de répéter à Votre Majesté quelle grâce j'ose attendre de sa bonté, de sa clémence, un peu de sa justice. Ce que Votre Majesté avait exigé de moi, j'espère l'avoir fait... Ce que je demandais, Votre Majesté daignera-t-elle le faire ?... A-t-elle oublié sa promesse, ou veut-elle bien la tenir ?...

— Oui, monsieur, je la tiendrai, sous les conditions de silence convenues, répondit Henri sans hésiter.

— Ces conditions, Sire, j'engage ce nouveau mon honneur qu'elles seront exactement et rigoureusement remplies, dit le vicomte d'Exmès.

— Approchez-vous donc, monsieur, dit le roi.

Gabriel s'approcha, en effet. Le cardinal de Lorraine s'écarta discrètement. Mais madame de Poitiers, assise aussi tout près de Henri, ne bougea pas, et put sans doute entendre ce qu'il disait, bien qu'il baissât la voix pour parler au seul Gabriel.

Cette sorte de surveillance ne fit pourtant pas fléchir, il faut en convenir, la volonté du roi, qui reprit avec fermeté :

— Monsieur le vicomte de Montgommery, vous êtes un vaillant que j'estime et que j'honore. Quand vous aurez ce que vous demandez, et ce que vous avez si bien conquis, nous ne serons pas, certes, encore quitte envers vous. Mais prenez toujours cet anneau. Demain matin, à huit heures, présentez-le au gouverneur du Châtelet ; il sera prévenu d'ici là et vous rendra sur-le-champ l'objet de votre sainte et sublime ambition.

Gabriel, qui de joie sentit se dérober sous lui ses genoux, ne se retint pas et se laissa tomber aux pieds du roi.

— Ah ! sire, lui dit-il, la poitrine inondée de bonheur et

les yeux m uilles de douces larmes, sire, toute la volonté, toute l'énergie dont je crois avoir donné des preuves sont, pour le reste de ma vie, au service de mon dévouement à Votre Majesté, comme elles eussent été, je l'avoue, au service de ma haine, si vous aviez dit : Non !

— En vérité? fit le roi en souriant avec bonté.

— Oui, sire, je le confesse, et vous devez me comprendre puisque vous avez pardonné ; oui, j'eusse poursuivi, je crois, Votre Majesté jusque dans ses enfans, comme je vous défendrai et vous aimerai encore en eux, sire. Devant Dieu, qui punit tôt ou tard les parjures, je garderai mon serment de fidélité, comme j'eusse tenu mon serment de vengeance !

— Allons ! relevez-vous, monsieur, dit le roi en souriant toujours. Calmez-vous aussi, et, pour vous remettre, racontez-nous un peu en détail cette prise inespérée de Calais, dont je ne me lasserai jamais, j'imagine, de parler et d'entendre parler.

Henri II garda ainsi plus d'une heure auprès de lui Gabriel, l'interrogeant et l écoutant, et lui faisant répéter cent fois sans se lasser les mêmes détails.

Puis, il dut le céder aux dames avides de questionner à leur tour le jeune héros.

Et d'abord, le cardinal de Lorraine, assez mal renseigné sur les antécédens de Gabriel, et qui ne voyait en lui que l'ami et le protégé de son frère, voulut absolument le présenter lui-même à la reine.

Catherine de Médicis, en présence de toute la cour, fut bien obligée de féliciter celui qui venait de gagner au roi une si belle victoire. Mais elle le fit avec une froideur et une hauteur marquée, et le sévère et dédaigneux regard de son œil gris démentait à mesure les paroles que sa bouche devait prononcer contre le gré de son cœur.

Gabriel, tout en adressant à Catherine de respectueux remercîemens, se sentait l'âme en quelque sorte glacée par ces complimens menteurs de la reine, sous lesquels, en se rappelant le passé, il lui semblait deviner une ironie secrète et comme une menace cachée.

Lorsqu'après avoir salué Catherine de Médicis, il se retourna pour se retirer, il crut avoir trouvé la cause du douloureux pressentiment qu'il avait éprouvé.

En effet, ses regards étant tombés du côté du roi, il vit avec épouvante que Diane de Poitiers s'était rapprochée de lui et lui parlait bas avec son méchant et sardonique sourire. Plus Henri II paraissait se défendre, plus elle avait l'air d'insister.

Elle appela ensuite le connétable, qui parla aussi pendant longtemps au roi avec vivacité.

Gabriel voyait tout cela de loin. Il ne perdait pas un seul des mouvemens de ses ennemis, et il souffrait le martyre.

Mais, dans le moment même où son cœur était ainsi déchiré, le jeune homme fut gaiment abordé et interrogé par la jeune reine-dauphine, Marie Stuart, qui l'accabla à la fois de complimens et de questions.

Gabriel, malgré son inquiétude, y répondit de son mieux.

— C'est magnifique ! lui disait Marie enthousiasmée, n'est-il pas vrai, mon gentil dauphin? ajouta-t-elle en s'adressant à François, son jeune mari, qui joignit ses éloges à ceux de sa femme.

— Pour mériter de si bonnes paroles, que ne ferait-on pas? disait Gabriel dont les yeux distraits ne quittaient pas le groupe du roi, de Diane et du connétable.

— Quand je me sentais portée vers vous par je ne sais quelle sympathie, continua Marie Stuart avec sa grâce accoutumée, mon cœur m'avertissait sans doute que vous fourniriez ce merveilleux exploit à la gloire de mon cher oncle de Guise. Ah ! tenez, je voudrais avoir, comme le roi, le pouvoir de vous récompenser à mon tour. Mais une femme, hélas ! n'a pas de titres ni d'honneurs à sa disposition.

— Oh ! vraiment, j'ai tout ce que je pouvais souhaiter au monde ! dit Gabriel. Le roi ne répond plus, il écoute seulement ! pensait-il en lui-même.

— C'est égal ! reprit Marie Stuart, si j'avais le pouvoir, je vous créerais, je crois, des souhaits pour pouvoir les accomplir. Mais, pour le moment, tout ce que j'ai, tenez, c'est ce bouquet de violettes que le jardinier des Tournelles m'a envoyé tantôt comme assez rare après ces dernières gelées. Eh bien ! monsieur d'Exmès, avec la permission de monseigneur le dauphin, je vous les donne ces fleurs, comme un souvenir de ce jour. Les acceptez-vous?

— Oh ! madame !... s'écria Gabriel en baisant respectueusement la main qui les lui offrait.

— Les fleurs, reprit Marie Stuart songeuse, sont en même temps un parfum pour la joie et une consolation pour la tristesse. Je pourrai quelque jour être bien malheureuse ! je ne le serai jamais tout à fait tant qu'on me laissera des fleurs. Il est bien entendu qu'à vous, monsieur d'Exmès, à vous heureux et triomphant, je n'offre celles-ci que comme parfum.

— Qui sait? dit Gabriel en secouant la tête avec mélancolie, qui sait si le triomphant et l'heureux n'en a pas plutôt besoin comme consolation.

Ses regards, tandis qu'il parlait ainsi, étaient toujours fixés sur le roi, qui, pour le coup, semblait réfléchir et laisser la tête devant les représentations de plus en plus vives de madame de Poitiers et du connétable.

Gabriel tremblait en pensant qu'assurément la favorite avait entendu la promesse du roi, et qu'il devait être question entre eux de son père et de lui.

La jeune reine-dauphine s'était éloignée en se moquant doucement des préoccupations de Gabriel.

L'amiral de Coligny l'aborda en ce moment, et, à son tour, lui adressa ses félicitations cordiales sur la brillante façon dont il avait soutenu et dépassé à Calais sa réputation de Saint-Quentin.

On n'avait jamais trouvé le pauvre jeune homme plus favorisé du sort et plus digne d'envie que depuis qu'il endurait des angoisses jusque-là inconnues.

— Vous valez autant, lui disait l'amiral, pour gagner les victoires que pour atténuer les défaites. Je suis tout fier d'avoir pressenti votre haut mérite, et je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas participé avec vous à ce beau fait d'armes, si heureux pour vous et si glorieux pour la France.

— L'occasion s'en retrouvera, monsieur l'amiral, dit Gabriel.

— J'en doute un peu, reprit Coligny avec quelque tristesse. Dieu veuille seulement que, si nous nous rencontrons encore sur un champ de bataille, ce ne soit pas dans deux camps opposés.

— Le ciel m'en préserve, en effet ! dit vivement Gabriel. Mais, qu'entendez-vous par ces paroles, monsieur l'amiral.

— On a brûlés vifs le mois derniers quatre religionnaires, dit Coligny. Les réformés, qui chaque jour croissent en nombre et en puissance, finiront par se lasser de ces odieuses et iniques persécutions. Ce jour-là, des deux partis qui divisent la France, il pourra, je le crains, se former deux armées.

— Eh bien? demanda Gabriel.

— Eh bien ! monsieur d'Exmès, malgré la promenade que nous avons faite ensemble rue Saint-Jacques, vous avez gardé votre liberté et ne vous êtes engagé qu'à la discrétion. Or, vous me paraissez trop bien et trop justement en faveur pour n'être pas de l'armée du roi contre *l'hérésie*, comme on l'appelle.

— Je crois que vous vous trompez, monsieur l'amiral, dit Gabriel dont les yeux ne se détournaient pas du roi, j'ai lieu de penser, au contraire, que j'aurai bientôt le droit de marcher avec les opprimés contre les oppresseurs.

— Quoi ! qu'est-ce à dire? demanda l'amiral. Vous pâlissez, Gabriel, votre voix s'altère ! qu'avez-vous donc?

— Rien ! rien ! monsieur l'amiral. Mais il faut que je vous quitte. Au revoir ! à bientôt !

Gabriel venait de surprendre de loin un geste d'acquiescement échappé au roi, et monsieur de Montmorency s'était éloigné sur-le-champ en jetant à Diane un regard de triomphe.

Néanmoins, quelques minutes après, la réception fut close, et Gabriel, en allant saluer le roi pour prendre congé, osa lui dire :

— Sire, à demain.

— A demain, monsieur, répondit le roi.

Mais, en disant cela, Henri II ne regarda pas Gabriel en face ; il détournait même la vue ; il ne souriait plus, et madame de Poitiers souriait au contraire.

Gabriel, que chacun croyait voir radieux d'espérance et de joie, se retira l'épouvante et la douleur au cœur.

Tout le soir, il erra autour du Châtelet.

Il reprit un peu de courage en n'en voyant pas sortir monsieur de Montmorency.

Puis, il tâtait à son doigt l'anneau royal, et se rappelait ces paroles formelles de Henri II, qui n'admettaient pas le doute et ne pouvaient cacher un leurre : L'objet de votre sainte et sublime ambition vous sera rendu.

N'importe ! cette nuit qui séparait encore Gabriel du moment décisif allait lui paraître plus longue qu'une année !

LXVIII

PRÉCAUTIONS

Ce que pensa, ce que souffrit Gabriel pendant ces mortelles heures, Dieu seul le sut ; car en rentrant chez lui, il ne voulut rien dire ni à ses serviteurs, ni même à sa nourrice, et ce fut de ce moment-là que commença pour lui cette vie concentrée, et muette en quelque sorte, toute à l'action, avare de paroles, qu'il continua rigidement depuis, comme s'il eût fait, dans sa pensée, vœu de silence.

Ainsi, espérances déçues, énergiques résolutions, projets d'amour et de vengeance, tout ce que, dans cette nuit d'attente, Gabriel sentit, rêva et se jura à lui-même, tout resta un secret entre cette âme profonde et le Seigneur.

C'était à huit heures seulement qu'il pouvait se présenter au Châtelet avec l'anneau que lui avait remis le roi et qui devait ouvrir toutes les portes, non seulement à lui, mais à son père.

Jusqu'à six heures du matin, Gabriel demeura seul dans sa chambre, sans vouloir recevoir personne.

A six heures, il descendit, vêtu et équipé comme pour un long voyage. Il avait déjà demandé la veille à sa nourrice tout l'or qu'elle pourrait lui réunir.

Les gens de sa maison s'empressèrent autour de lui, lui offrant leurs services. Les quatre volontaires qu'il avait ramené de Calais se mettaient surtout à sa disposition. Mais il les remercia amicalement, et les congédia, ne gardant auprès de lui que le page André, le dernier venu, et sa nourrice Aloyse.

— Ma bonne Aloyse, dit-il alors à cette dernière, j'attends ici de jour en jour deux hôtes, deux amis de Calais, Jean Peuquoy et sa femme Babette. Il se peut, Aloyse, que je ne sois pas là pour les recevoir. Mais, en mon absence même, en mon absence surtout, je te prie, Aloyse, de les accueillir et de les traiter comme s'ils étaient mon frère et ma sœur. Babette te connaît pour m'avoir entendu cent fois parler de toi. Elle aura en toi une confiance filiale ; aie pour elle, je t'en conjure au nom de l'affection que tu me portes, la tendresse et l'indulgence d'une mère.

— Je vous le promets, monseigneur, dit simplement la brave nourrice, et vous savez qu'avec moi cette seule parole suffit. Soyez tranquille sur vos hôtes. Rien ne leur manquera pour les soins de l'âme et du corps.

— Merci, Aloyse, dit Gabriel en lui pressant la main. A vous maintenant, André, reprit-il en s'adressant au page que lui avait donné madame Diane de Castro. J'ai certaines dernières commissions graves dont je veux charger quelqu'un de sûr, et c'est vous, André, qui les remplirez, vous qui remplacez pour moi mon fidèle Martin-Guerre.

— Je suis à vos ordres, monseigneur, dit André.

— Ecoutez bien, reprit Gabriel : je vais dans une heure quitter cette maison, seul. Si je reviens tantôt vous n'aurez rien à faire, ou plutôt je vous donnerai de nouveaux ordres. Mais il est possible que je ne revienne pas, que du moins je ne revienne ni aujourd'hui, ni demain, ni enfin de longtemps d'ici...

La nourrice leva toute éplorée les bras au ciel. André interrompit son maître.

— Pardon, monseigneur ! vous dites qu'il se peut que vous ne reveniez pas de longtemps d'ici ?

— Oui, André.

— Et je ne vous accompagne pas ! et, de longtemps d'ici peut-être, je ne vous reverrai ? reprit André qui, à cette nouvelle, parut à la fois triste et embarrassé.

— Sans doute, cela se peut ! dit Gabriel.

— Mais reprit le page, c'est que madame de Castro m'avait, avant mon départ, confié pour monseigneur un message, une lettre...

— Et cette lettre vous ne me l'avez pas encore remise, André ? dit vivement Gabriel.

— Excusez-moi, monseigneur, répondit André, je ne devais vous la remettre que lorsqu'au retour du Louvre, je vous verrais bien triste ou bien furieux. Alors seulement, m'avait dit madame Diane, donnez à monsieur d'Exmès cette lettre, qui contient pour lui un avertissement ou une consolation.

— Oh ! donnez, donnez vite ! s'écria Gabriel. Conseil et soulagement ne peuvent, je le crains, m'arriver plus à propos.

André tira de son pourpoint la lettre soigneusement enveloppée et la remit à son nouveau maître, Gabriel la décacheta en hâte, et se retira pour la lire dans l'embrasure d'une croisée.

Voici ce que contenait cette lettre :

« Ami, parmi les angoisses et les rêves de cette dernière « nuit qui doit, peut-être à jamais ! me séparer de vous, la « pensée la plus cruelle qui ait déchiré mon cœur est celle- « ci :

« Il se peut que, dans le grand et redoutable devoir que « vous allez si courageusement accomplir, vous vous trou- « viez en contact et en conflit avec le roi. Il se peut que « l'issue imprévue de votre fuite vous force à le haïr ou « vous pousse à le punir...

« Gabriel, je ne sais pas encore s'il est mon père ; mais « je sais qu'il m'a jusqu'ici chérie comme son enfant. La « seule prévision de votre vengeance me fait frémir en ce « moment ; l'accomplissement de cette vengeance me ferait « mourir.

« Et cependant, le devoir de ma naissance me contraindra « peut-être à penser comme vous ; peut-être aurai-je aussi à « venger celui qui sera mon père contre celui qui a été mon « père, effroyable extrémité !

« Mais, tandis que le doute et les ténèbres flottent encore « pour moi sur cette terrible question, tandis que j'ignore « encore de quel côté doivent aller ma haine et mon amour, « Gabriel, je vous en conjure, et, si vous m'avez aimée, « vous m'obéirez, Gabriel, respectez la personne du roi.

« Je raisonne encore maintenant, sinon sans émotion, au « moins sans passion, et je sens... il me semble, que ce « n'est pas aux hommes à punir les hommes, mais à Dieu

« Donc, ami, quoi qu'il arrive, ne prenez pas aux mains « de Dieu le châtiment pour en frapper même un criminel

« Si celui que j'ai nommé jusqu'ici mon père est coupable, « il est homme, il peut l'être, ne vous faites pas son juge, « encore moins son bourreau. Soyez tranquille, tout se paie « au Seigneur, et le Seigneur vous vengera plus terrible- « ment que vous ne pourriez le faire vous-même. Remettez « sans crainte votre cause à sa justice.

« Mais, à moins que Dieu ne fasse de vous l'instrument « involontaire, et en quelque sorte fatal, de cette justice « impitoyable ; à moins qu'il ne se serve, malgré vous, de « votre main ; à moins que vous ne portiez le coup sans « voir et sans vouloir, Gabriel, ne condamnez pas vous- « même et surtout n'exécutez pas vous-même la sentence.

« Faites cela pour l'amour de moi, ami. Grâce ! c'est la « dernière prière et le dernier cri que veut jeter vers vous

« DIANE DE CASTRO. »

Gabriel relut deux fois cette lettre ; mais, pendant ces deux lectures, André et la nourrice ne surprirent sur son visage pâle d'autre signe que celui du sourire triste qui lui était devenu familier.

Quand il eut replié et caché dans sa poitrine la lettre de Diane, il resta quelque temps en silence, la tête penchée, songeant.

Puis, s'éveillant pour ainsi dire de ce rêve :

— C'est bien, dit-il tout haut. Ce que j'ai à vous commander ne subsiste pas moins, André, et si, comme je vous le disais, je ne reviens pas ici tantôt, que vous appreniez sur mon compte quelque chose ou que vous n'entendiez plus parler de moi, quoi qu'il advienne ou n'advienne pas enfin, retenez bien mes paroles, voici ce qu'il vous faudra faire.

— Je vous écoute, monseigneur, dit André, et je vous obéirai exactement ; car je vous aime et vous suis dévoué.

— Madame de Castro, dit Gabriel, sera dans quelques jours à Paris. Arrangez-vous de façon à être informé de son retour le plus promptement possible.

— C'est facile cela, monseigneur, dit André.

— Allez même au-devant d'elle si vous pouvez, dit Gabriel, et remettez-lui de ma part ce paquet cacheté. Prenez bien garde de l'égarer, André, quoiqu'il ne contienne pour tout le monde rien de précieux, un voile de femme, rien de plus. N'importe ! vous lui remettrez ce voile vous-même, à elle-même, et vous lui direz...

— Que lui dirai-je, monseigneur ? demanda André voyant que son maître hésitait.

— Non, ne lui dites rien, reprit Gabriel, sinon qu'elle est libre, et que je lui rends toutes ses promesses, même celle dont ce voile est le gage.

— Est-ce tout, monseigneur ? demanda le page.

— C'est tout, dit Gabriel... Si pourtant on n'avait plus du tout entendu parler de moi, André, et si vous voyiez madame de Castro s'en inquiéter un peu, vous ajouteriez... Mais à quoi bon ? n'ajoutez rien, André, demandez-lui, si vous voulez, de vous prendre à son service. Sinon, revenez ici et attendez-y mon retour.

— Comme cela, vous reviendrez sûrement, monseigneur ! demanda, les larmes aux yeux, la nourrice. C'est que, comme vous disiez qu'on n'entendrait peut-être plus parler de vous ?...

— Ce sera peut-être le mieux, bonne mère, si l'on n'entend plus parler de moi, reprit Gabriel. En ce cas-là, espère et attends-moi.

— Espérer ! quand vous aurez disparu pour tous, et même pour votre nourrice ! Ah ! c'est bien difficile cela ! reprit Aloyse.

— Mais qui te dit que je disparaîtrai ? repartit Gabriel. Ne faut-il pas tout prévoir. Pour moi, en vérité ! quoique je prenne mes précautions, je compte bien t'embrasser tantôt, Aloyse, dans toute l'effusion de mon cœur ! C'est là le plus probable ; car la Providence est une mère tendre pour qui l'implore. Et n'ai-je pas commencé par dire à André que toutes mes recommandations seraient vraisemblablement inutiles et non avenues, au cas presque certain de mon retour aujourd'hui ?...

— Oh ! que Dieu vous bénisse pour ces bonnes paroles-là, monseigneur ! s'écria la pauvre Aloyse tout émue.

— Et vous n'avez pas d'autres ordres à nous donner, monseigneur, pendant cette absence, que Dieu abrège ! demanda André.

— Attendez, dit Gabriel qu'un souvenir parut frapper, et, s'asseyant à une table, il écrivit la lettre qui suit à Coligny :

« Monsieur l'amiral,

« Je vais me faire instruire de votre religion, et comp-« tez-moi, dès aujourd'hui, pour un des vôtres.

« Que ce soit la foi, votre persuasive parole ou quelque « autre motif qui détermine ma conversion, je n'en voue « pas moins sans retour à votre cause, à celle de la reli-« gion opprimée, mon cœur, ma vie et mon épée.

« Votre très humble compagnon et bon ami,

« GABRIEL DE MONTGOMMERY. »

— A remettre encore si je ne reviens pas, dit Gabriel en donnant à André cette lettre cachetée. Et maintenant, mes amis, il faut que je vous dise adieu et que je parte. Voici l'heure...

Une demi-heure après, en effet, Gabriel frappait d'une main tremblante à la porte du Châtelet.

LXIX

PRISONNIER AU SECRET

Monsieur de Salvoisin, le gouverneur du Châtelet qui avait reçu Gabriel à sa première visite, était mort récemment, et le gouverneur actuel se nommait monsieur de Sazerac.

Ce fut auprès de lui qu'on introduisit le jeune homme.

L'anxiété, de sa main de fer, serrait si rudement la gorge au pauvre Gabriel qu'il ne put articuler une parole. Mais il présenta en silence au gouverneur l'anneau que lui avait donné le roi.

Monsieur de Sazerac s'inclina gravement.

— Je vous attendais, monsieur, dit-il à Gabriel. J'ai reçu depuis une heure l'ordre qui vous concerne. Je dois, à la seule vue de cet anneau, et sans vous demander d'autres explications, remettre entre vos mains le prisonnier sans nom détenu depuis de longues années au Châtelet sous le numéro 21. Est-ce bien cela, monsieur ?

— Oui, oui, monsieur, répondit vivement Gabriel à qui l'espérance rendit la voix. Et cet ordre monsieur le gouverneur ?...

— Je suis tout prêt à l'accomplir, monsieur.

— Oh ! oh ! vraiment ! dit Gabriel qui tremblait des pieds à la tête.

— Mais sans doute, répondit monsieur de Sazerac avec un accent où un indifférent aurait pu découvrir une nuance de tristesse et d'amertume.

Pour Gabriel, il était trop troublé et absorbé par sa joie !

— Ah ! c'est donc bien vrai ! s'écria-t-il. Je ne rêve pas. Mes yeux sont ouverts. C'étaient mes folles terreurs qui étaient des rêves. Vous allez me rendre ce prisonnier, monsieur ! Oh ! merci, mon Dieu ! Sire, merci ! Mais courons vite, je vous en supplie, monsieur.

Et il fit deux ou trois pas, comme pour précéder monsieur de Sazerac. Mais ses forces, si robustes contre la souffrance, défaillirent devant la joie. Il fut contraint de s'arrêter un moment. Son cœur battait si vite et si fort qu'il crut qu'il allait étouffer.

La pauvre nature humaine ne pouvait suffire à tant d'émotions accumulées.

La réalisation presque inattendue de si lointaines espérances, le but de toute une vie, le terme d'efforts surhumains atteint tout à coup ; la reconnaissance pour ce roi si loyal et ce Dieu si juste ; l'amour filial enfin satisfait ; un autre amour, plus ardent encore, enfin éclairé ; tant de sentiments touchés et excités à la fois, faisaient déborder l'âme de Gabriel.

Mais de ce trouble inexprimable, de ce bonheur insensé, ce qui peut-être s'exhalait le moins confusément encore, c'était comme un hymne d'actions de grâce à Henri II d'où lui venait toute cette ivresse.

Et Gabriel répétait dans son cœur reconnaissant le serment de dévouer sa vie à ce roi loyal et à ses enfants. Comment avait-il donc pu douter une minute de ce grand et excellent souverain !...

Puis, enfin, Gabriel secouant cette extase :

— Pardon ! monsieur, dit-il au gouverneur du Châtelet qui s'était arrêté avec lui. Pardon de cette faiblesse qui m'a un instant comme anéanti. C'est que la joie, voyez-vous, est quelquefois si lourde à porter !

— Oh ! ne vous excusez pas, monsieur, je vous en conjure ! répondit d'une voix profonde le gouverneur.

Gabriel, frappé cette fois de cet accent, leva les yeux sur monsieur de Sazerac.

Il était impossible de rencontrer une physionomie plus bienveillante, plus ouverte et plus honnête. Tout dans ce gouverneur de prison dénotait la sincérité et la bonté !

Eh bien ! chose étrange ! le sentiment qui dans le moment se peignait sur ce visage d'homme de bien, tandis qu'il contemplait la joie expansive de Gabriel, c'était une sorte de compassion attendrie !

Gabriel surprit cette expression singulière, et, saisi par un pressentiment sinistre, il pâlit tout à coup.

Mais telle était sa nature, que cette crainte vague, introduite soudainement dans son bonheur, ne fit que rendre du ressort à ce vaillant esprit, et redressant sa haute taille :

— Allons, monsieur, marchons, dit Gabriel au gouverneur. Me voici prêt et fort maintenant.

Le vicomte d'Exmès et monsieur de Sazerac descendirent alors dans les prisons, précédés d'un valet qui portait une torche.

Gabriel retrouvait à chaque pas ses lugubres souvenirs, et reconnaissait aux détours des corridors et des escaliers les murailles sombres qu'il avait déjà vues, et les sombres impressions que, sans pouvoir se les expliquer, il avait ressenties là autrefois.

Quand on arriva à la porte de fer du cachot où il avait visité avec un serrement de cœur si étrange le prisonnier hâve et muet, il n'hésita pas une seconde et s'arrêta court.

— C'est là, dit-il la poitrine oppressée.

Mais monsieur de Sazerac secoua la tête avec tristesse.

— Non, reprit-il, ce n'est pas là encore.

— Comment ! pas là encore ! s'écria Gabriel. Est-ce que vous voulez me railler, monsieur ?

— Oh ! monsieur, dit le gouverneur d'un ton de doux reproche.

Une sueur froide mouilla le front de Gabriel.

— Pardon ! pardon ! reprit-il. Mais que signifient ces paroles ? Oh ! parlez, parlez vite.

— Depuis hier soir, monsieur, j'ai la douloureuse mission de vous l'apprendre, le prisonnier au secret enfermé dans cette prison a dû être transféré un étage encore au-dessous.

— Ah ! dit Gabriel comme égaré. Et pourquoi cela ?

— On l'avait prévenu, monsieur, vous le savez, je crois, que s'il essayait seulement de parler à qui que ce fût, s'il poussait le moindre cri, balbutiait le moindre nom, fût-il même interpellé, il serait transporté sur-le-champ dans un autre cachot plus profond encore, plus redoutable et plus mortel que le sien.

— Je sais cela, murmura Gabriel, si bas que le gouverneur ne l'entendit point.

— Une fois déjà, monsieur poursuivit monsieur de Sazerac, le prisonnier avait osé contrevenir à cet ordre, et c'est alors qu'on l'avait jeté dans cette prison, déjà bien cruelle ! que voici et où vous l'avez vu. Il paraît, monsieur, on m'a dit, que vous aviez été informé dans le temps de cette condamnation au silence qu'il subissait tout vivant.

— En effet, en effet, dit Gabriel avec une espèce d'impatience terrible. Eh bien ! monsieur ?...

— Eh bien ! reprit péniblement monsieur de Sazerac, hier au soir, un peu avant la fermeture des portes extérieures, un homme est venu au Châtelet, un homme puissant dont je dois taire le nom.

— N'importe, allez ! dit Gabriel.

— Cet homme, continua le gouverneur, a ordonné qu'on l'introduisît dans le cachot du numéro 21. Je l'ai accompagné seul. Il a adressé la parole au prisonnier sans obtenir d'abord de réponse, et j'espérais que le vieillard allait sortir vainqueur de cette épreuve ; car pendant une demi-heure, devant toutes les obsessions et les provocations, il a gardé un obstiné silence.

Gabriel poussa un profond soupir et leva les yeux au ciel, mais sans prononcer un mot pour ne pas interrompre le lugubre récit du gouverneur :

— Malheureusement, reprit celui-ci, le prisonnier, sur une dernière phrase qu'on lui a glissée à l'oreille, s'est levé sur son séant, des larmes ont jailli de ses yeux de pierre ! il a parlé, monsieur. On m'a autorisé à vous rapporter tout ceci pour que vous croyiez mieux à mon attestation de gentilhomme lorsque j'ajoute : le prisonnier a parlé ; je vous affirme, hélas ! sur l'honneur, que je l'ai moi-même entendu.

— Et alors ? demanda Gabriel d'une voix brisée.

— Et alors, reprit monsieur de Sazerac, j'ai été sur-le-champ requis, malgré mes représentations et mes prières, d'accomplir le barbare devoir que m'impose ma charge, d'obéir à une autorité supérieure à la mienne, et qui, à mon défaut, eût vite trouvé des serviteurs plus dociles, et de faire transférer le prisonnier par son gardien muet dans le cachot placé au-dessous de celui-ci.

— Dans le cachot au-dessous de celui-ci ! cria Gabriel. Ah ! courons-y vite ! puisqu'enfin j'apporte la délivrance.

Le gouverneur hochait tristement la tête ; mais Gabriel ne vit pas ce signe, il heurtait déjà ses pieds aux marches

glissantes et délabrées de l'escalier de pierre qui conduisait au plus profond abîme de la morne prison.

Monsieur de Sazerac avait pris la torche des mains du valet qu'il avait congédié d'un geste, et, mettant son mouchoir sur sa bouche, il suivit Gabriel.

A chaque pas que l'on descendait, l'air devenait de plus en plus rare et suffoquant.

Quand on atteignait le bas de l'escalier, la poitrine haletante avait peine à respirer, et l'on sentait tout de suite que les seules créatures qui pussent vivre plus de quelques minutes dans cette atmosphère de mort étaient les bêtes immondes qu'on écrasait avec horreur sous ses pieds.



Mon père !

Mais Gabriel ne pensait à rien de tout cela. Il prit des mains tremblantes du gouverneur la clef rouillée que celui-ci lui tendait, et, ouvrant la lourde porte vermoulue, il se précipita dans le cachot.

A la lueur de la torche, on pouvait voir dans un coin, sur une sorte de fumier de paille, un corps étendu.

Gabriel se jeta sur ce corps, le tira, le secoua, cria :

— Mon père !

Monsieur de Sazerac trembla d'effroi à ce cri.

Les bras et la tête du vieillard retombèrent inertes sous le mouvement que leur imprimait Gabriel.

LXX

LE COMTE DE MONTGOMMERY

Gabriel toujours à genoux, releva seulement sa tête pâle et effarée et promena autour de lui un regard sinistrement tranquille. Il avait simplement l'air de s'interroger et de réfléchir. Mais ce calme émut et effraya plus monsieur de Sazerac que tous les cris et tous les sanglots.

Puis, comme frappé d'une idée, Gabriel mit vivement sa main sur le cœur du cadavre.

Il écouta et chercha pendant une ou deux minutes.

— Rien ! dit-il ensuite d'une voix égale et douce, mais terrible par cela même ; rien ! le cœur ne bat plus du tout, mais la place est chaude encore.

— Quelle vigoureuse nature ! murmura le gouverneur ; il eût pu vivre encore longtemps.

Cependant les yeux du cadavre étaient restés ouverts. Gabriel se pencha sur lui et les lui ferma pieusement. Puis il mit un respectueux baiser, le premier et le dernier, sur ces pauvres paupières éteintes que tant de larmes amères avaient dû mouiller.

— Monsieur, lui dit monsieur de Sazerac qui voulut absolument le distraire de cette affreuse contemplation, si le mort vous était cher...

— S'il m'était cher, monsieur ! interrompit Gabriel, Mais, oui, c'était mon père.

— Eh bien ! monsieur, si vous vouliez lui rendre les derniers devoirs, on m'a permis de vous le laisser enlever d'ici.

— Ah ! vraiment ? reprit Gabriel avec le même calme effrayant. On est très juste pour moi alors, et l'on me tient exactement parole, je dois en convenir. Sachez, monsieur le gouverneur, qu'on m'avait juré devant Dieu de me rendre mon père. On me le rend, le voilà. Je reconnais qu'on ne s'était nullement engagé à me le rendre vivant.

Il partit d'un éclat de rire strident.

— Allons, du courage ? reprit monsieur de Sazerac. Il est temps de dire adieu à celui que vous pleurez.

— C'est ce que je fais, comme vous voyez, monsieur, reprit Gabriel.

— Oui, mais j'entends qu'il faut actuellement vous retirer. L'air qu'on respire ici n'est pas fait pour les poitrines des vivans, et un plus long séjour au milieu de ces miasmes délétères pourrait devenir dangereux.

— En voici sous nos yeux la preuve, dit Gabriel en montrant le corps.

— Allons! allons! venez, repartit le gouverneur qui voulut prendre le jeune homme sous le bras pour l'entraîner dehors.

— Eh bien! oui, je vous suivrai, dit Gabriel, mais par grâce! ajouta-t-il d'une voix suppliante, laissez-moi une minute encore.

Monsieur de Sazerac fit un geste d'acquiescement et s'éloigna jusqu'à la porte où l'air était un peu moins méphitique et épais.

Pour Gabriel, il resta à genoux près du cadavre, et, la tête penchée, les mains abandonnées, demeura quelques minutes immobile et muet, priant ou rêvant.

Que dit-il à son père mort? Demanda-t-il à ces lèvres touchées un peu trop tôt par le doigt fatal de la mort, le mot de l'énigme qu'il cherchait? Jura-t-il à la sainte victime de le venger en ce monde, en attendant que Dieu le vengeât dans l'autre? Chercha-t-il dans ces traits défigurés déjà ce qu'avait été ce père qu'il voyait pour la seconde fois, et quelle aurait pu être une vie douce et heureuse passée sous la protection de son amour? Songea-t-il enfin au passé ou à l'avenir, aux hommes ou au Seigneur, à la justice ou au pardon?

Ce morne dialogue entre un père mort et son fils resta encore un secret entre Gabriel et Dieu.

Quatre ou cinq minutes s'étaient écoulées.

La respiration commençait à manquer déjà à la poitrine des deux hommes qu'un devoir de piété et d'humanité avait amenés sous ces voûtes mortelles.

— Je vous en supplie à mon tour, dit à Gabriel le brave gouverneur, il est grandement temps de remonter.

— Me voici, dit Gabriel, me voici.

Il prit la main glacée de son père et la baisa; il se pencha sur son front humide et décomposé, et le baisa.

Tout cela sans pleurer. Il ne le pouvait pas.

— Au revoir! lui dit-il, au revoir!

Il se releva, toujours calme et ferme d'attitude, sinon de cœur, de front, sinon d'âme.

Il envoya à son père un dernier regard et un dernier baiser, et suivit monsieur de Sazerac d'un pas lent et grave

En passant à l'étage supérieur, il demanda à revoir la cellule obscure et froide où le prisonnier avait laissé tant d'années et tant de pensées de douleur, et où lui, Gabriel, était entré déjà sans embrasser son père.

Il y passa encore quelques minutes de méditation muette et de curiosité avide et désolée.

Quand il remonta avec le gouverneur vers la lumière et la vie, monsieur de Sazerac, qui l'introduisit dans sa chambre, frissonna en le regardant au jour.

Mais il n'osa pas dire au jeune homme que des mèches blanches argentaient maintenant par place ses cheveux châtains.

Après une pause, il lui dit seulement d'une voix émue:

— Puis-je à présent quelque chose pour vous, monsieur? demandez, et je serai bien heureux de vous accorder tout ce que ne me défendent pas mes devoirs.

— Monsieur, reprit Gabriel, vous m'avez dit qu'on me permettrait de faire rendre au mort les derniers honneurs Ce soir, des hommes envoyés par moi viendront, et, si vous voulez bien faire mettre d'avance dans un cercueil le corps et leur laisser emporter ce cercueil, ils iront inhumer le prisonnier dans le caveau de sa famille.

— Cela suffit, monsieur, répondit monsieur de Sazerac, je dois cependant vous avertir qu'on a mis une condition à cette tolérance.

— Laquelle, monsieur? demanda froidement Gabriel.

— Celle de ne faire, conformément à une promesse que vous auriez donnée, aucun scandale à cette occasion.

— Je tiendrai aussi cette promesse, reprit Gabriel. Les hommes viendront à la nuit, et, sans savoir eux-mêmes de quoi il s'agit, transporteront seulement le corps rue des Jardins-Saint-Paul, dans le caveau funéraire des comtes de...

— Pardon! monsieur, interrompit vivement le gouverneur du Châtelet, je ne savais pas le nom du prisonnier, et ne veux ni ne dois le savoir. J'ai été obligé par mon devoir et ma parole de me taire avec vous sur bien des points; vous n'êtes donc pas tenu à moins de réserve à mon égard.

— Mais, moi, je n'ai rien à cacher, répondit fièrement Gabriel. Il n'y a que les coupables qui se cachent.

— Et vous êtes seulement au nombre des malheureux, dit le gouverneur. Voyons, cela ne vaut-il pas encore mieux?

— D'ailleurs, monsieur, continua Gabriel, ce que vous m'avez tu, je l'ai deviné, et je pourrais moi-même vous le dire. Tenez, par exemple, l'homme puissant qui est venu ici hier soir, et qui a voulu parler au prisonnier pour le faire parler, eh bien! je sais à peu près au moyen de quels charmes il a dû lui faire rompre le silence; ce silence, d'où dépendait le reste de vie qu'il avait jusque-là disputé à ses bourreaux.

— Quoi! vous sauriez?... dit monsieur de Sazerac étonné.

— Mais, sans doute, reprit Gabriel, l'homme puissant a dit au vieillard: Votre fils vit! Ou bien: Votre fils vient de se couvrir de gloire! Ou encore: Votre fils va venir vous délivrer! Il lui a parlé de son fils, enfin, l'infâme!

Le gouverneur laissa échapper un mouvement de surprise.

— Et, à ce nom de son fils, continua Gabriel, le malheureux père qui avait su jusque-là se contenir devant son plus mortel ennemi, n'a pu maîtriser un élan de joie, et, muet pour la haine, s'est écrié pour l'amour. Est-ce vrai, cela, monsieur, dites?

Le gouverneur baissa la tête sans répondre.

— C'est vrai, puisque vous ne niez pas, reprit Gabriel. Vous voyez bien qu'il était inutile de vouloir me cacher ce que l'homme puissant avait dit au pauvre prisonnier! Et, quant à son nom, à cet homme, vous avez eu beau le passer aussi sous silence, voulez-vous que je vous le nomme?

— Monsieur! monsieur! s'écria monsieur de Sazerac avec vivacité Nous sommes seuls, c'est vrai! pourtant, prenez garde! ne craignez-vous pas?...

— Je vous ai dit, repartit Gabriel, que je n'avais rien à craindre! Donc, cet homme s'appelle monsieur le connétable, duc de Montmorency, monsieur! Le bourreau n'est pas toujours masqué.

— Oh! monsieur! interrompit le gouverneur en jetant autour de lui des regards de terreur.

— Pour ce qui est du nom du prisonnier, continua tranquillement Gabriel, pour ce qui est de mon nom, vous les ignorez Mais rien ne s'oppose à ce que je vous les dise. Au surplus, vous auriez pu me rencontrer déjà, et vous pourrez encore me rencontrer dans la vie. Puis, vous avez été bon pour moi dans ces momens suprêmes, et, quand vous m'entendrez nommer, ce qui vous arrivera peut-être d'ici à quelques mois, il sera bon que vous sachiez que l'homme dont on parle est votre obligé d'aujourd'hui.

— Et je serai, dit monsieur de Sazerac, heureux d'apprendre que le sort n'a pas toujours été aussi cruel envers vous.

— Oh! il n'est plus pour moi question de ces choses, dit Gabriel gravement. Mais, en tout cas, pour que vous sachiez mon nom, je m'appelle, depuis la mort de mon père cette nuit dans cette prison, je m'appelle le comte de Montgommery.

Le gouverneur du Châtelet, comme pétrifié, ne trouva pas un mot à dire.

— Là-dessus, adieu, monsieur, reprit Gabriel. Adieu et merci. Que Dieu vous garde!

Il salua monsieur de Sazerac et sortit d'un pas ferme du Châtelet.

Mais quand l'air extérieur et le grand jour le frappèrent, il s'arrêta une minute, ébloui et chancelant. La vie l'étonnait en quelque sorte au sortir de cet enfer.

Pourtant, comme les passans commençaient à le considérer avec surprise, il rassembla ses forces et s'éloigna de la fatale place.

Ce fut d'abord vers un endroit désert de la grève qu'il se dirigea. Il tira ses tablettes et écrivit ceci à sa nourrice:

« Ma bonne Aloyse.

« Décidément, ne m'attends pas, je ne rentrerai pas aujourd'hui. J'ai besoin pour quelque temps d'être seul, de marcher, de penser, d'attendre. Mais sois sans inquiétude sur mon compte. Je te reviendrai sûrement.

« Ce soir, fais en sorte que tout repose de bonne heure à l'hôtel. Toi, tu veilleras seule, et tu ouvriras à quatre hommes qui viendront frapper à la grande porte un peu avant dans la soirée, à l'heure où la rue est déserte.

« Tu conduiras toi-même ces quatre hommes, chargés d'un fardeau lugubre et précieux, au caveau funéraire de la famille.

« Tu leur montreras la tombe ouverte où ils doivent ensevelir celui qu'ils apporteront. Tu veilleras religieusement à ces funèbres apprêts. Puis, quand ils seront terminés, tu donneras à chacun des hommes quatre écus d'or, tu les reconduiras sans bruit, et tu reviendras ensuite auprès de la tombe t'agenouiller et prier comme pour ton maître et pour ton père.

« Moi aussi, à la même heure, je prierai, mais loin de là. Il le faut. Je sens que la vue de cette tombe me jetterait dans d'imprudentes et violentes extrémités, j'ai besoin de demander plutôt conseil à la solitude et à Dieu.

« Au revoir, ma bonne Aloyse, au revoir. Rappelle à André ce qui concerne madame de Castro, et souviens-toi de ce qui concerne mes hôtes, Jean et Babette Peuquoy. Au revoir, et que Dieu te garde!

« GABRIEL DE M. »

Cette lettre écrite, Gabriel chercha et trouva quatre hommes du peuple, quatre ouvriers.

Il donna d'avance à chacun quatre écus d'or et leur en promit autant après. Pour gagner cette somme, l'un d'eux devait d'abord porter sur-le-champ une lettre à son adresse; puis, tous quatre n'avaient qu'à se présenter, le soir même au Châtelet un peu avant dix heures, à recevoir des mains du gouverneur monsieur de Sazerac un cercueil, et à transporter ce cercueil secrètement et silencieusement rue des Jardins-Saint-Paul à l'hôtel où la lettre était adressée.

Les pauvres ouvriers remercièrent Gabriel avec effusion

Gabriel songeait que cette singulière prédiction s'était accomplie de tout point pour son père. En effet, le comte de Montgommery qui, dans un jeu, avait, étant jeune, frappé le roi François I[er] d'un tison embrasé à la tête, depuis, était devenu le rival du roi Henri en amour, et venait enfin d'être tué la veille, par cette même dame du roi qui l'avait aimé.

Or, jusqu'à présent, Gabriel, lui aussi, avait été aimé par une reine, par Catherine de Médicis.



Elle les conduisit au caveau sépulcral.

et, en le quittant, tout joyeux de l'aubaine, lui promirent d'accomplir scrupuleusement ses ordres.

— Eh bien! cela du moins fait quatre heureux, se dit Gabriel avec une joie triste, si l'on peut ainsi parler.

Il poursuivit ensuite sa route pour sortir de Paris.

Son chemin le conduisait devant le Louvre. Enveloppé dans son manteau et les bras croisés sur sa poitrine, il s'arrêta quelques minutes à considérer le château royal.

— A nous deux maintenant! murmura-t-il avec un regard de défi.

Il se remit en marche, et, tout en allant, il se récitait dans sa mémoire l'horoscope que maître Nostradamus avait écrit autrefois pour le comte de Montgommery, et qui, au dire du maître, par une coïncidence étrange, s'était trouvé, selon les lois de l'astrologie, convenir exactement à son fils.

En jouste, en amour, cettuy touchera
Le front du roy,
Et cornes ou bien trou sanglant mettra
Au front du roy,
Mais le veuille ou non, toujours blessera
Le front du roy;
Enfin, l'aimera, puis, las! le tuera
Dame du roy.

Suivrait-il sa destinée jusqu'au bout? Sa vengeance ou le sort devait-il de même lui faire vaincre et frapper *en joute* le roi?

Si la chose arrivait, cela était bien égal ensuite à Gabriel que la dame du roi qui l'avait aimé le tuât tôt ou tard!

LXXI

LE GENTILHOMME ERRANT

La pauvre Aloyse, faite depuis longtemps à l'attente, à la solitude et à la douleur, passa encore une fois deux ou trois heures éternelles, assise devant la fenêtre, à regarder si elle ne verrait pas revenir son jeune maître bien-aimé.

Quand l'ouvrier que Gabriel avait chargé de sa lettre frappa à la porte, ce fut Aloyse qui courut ouvrir. Enfin c'étaient des nouvelles!

Terribles nouvelles! Aloyse, dès les premières lignes, sentit un voile s'étendre sur sa vue, et, pour cacher son émotion, dut rentrer promptement dans la chambre où elle

acheva, non sans peine, de lire la lettre fatale avec des yeux gonflés de larmes.

Pourtant, comme c'était une nature forte et une âme vaillante, elle se raffermit, essuya ses pleurs, et sortit pour dire au messager :

— C'est bien. A ce soir. Je vous attendrai avec vos compagnons.

Le page André l'interrogea avec anxiété. Mais elle ajourna toute réponse au lendemain. Jusque là, elle avait assez à penser, assez à faire.

Le soir venu, elle envoya au lit de bonne heure les gens de la maison.

— Le maître ne reviendra sûrement pas cette nuit, leur dit-elle.

Mais, quand elle resta seule, elle pensa :

— Si ! le maître reviendra ! Mais hélas ! ce ne sera pas le jeune, ce sera le vieux. Ce ne sera pas le vivant, ce sera le mort. Car quel cadavre m'ordonnerait-on de descendre dans la sépulture des comtes de Montgommery, si ce n'est celui du comte de Montgommery. O mon noble seigneur ! vous pour qui est mort mon pauvre Perrot, vous êtes donc allé le rejoindre ce fidèle serviteur ! Mais avez-vous donc emporté votre secret dans la tombe ? O mystères ! mystères ! Partout le mystère et l'effroi ! N'importe ! sans savoir, sans comprendre, sans espérer, hélas ! j'obéirai. C'est mon devoir, je le ferai mon Dieu !

Et la douloureuse rêverie d'Aloyse se termina en une ardente prière. C'est l'habitude de l'âme humaine, quand le poids de la vie lui devient trop lourd, de se réfugier dans le sein de Dieu.

Vers onze heures, les rues alors étaient entièrement désertes, un coup sourd retentit à la grand'porte.

Aloyse tressaillit et pâlit, mais, rassemblant tout son courage, elle alla, un flambeau à la main, ouvrir aux hommes chargés du fardeau lugubre.

Elle reçut avec un profond et respectueux salut le maître qui rentrait ainsi chez lui après une si longue absence. Puis, elle dit aux porteurs :

— Suivez-moi en faisant le moins de bruit possible. Je vais vous montrer le chemin.

Et, marchant devant eux avec sa lumière, elle les conduisit au caveau sépulcral.

Arrivés là, les hommes déposèrent le cercueil dans une des tombes ouvertes, replacèrent le couvercle de marbre noir, puis, ces pauvres gens que la souffrance avait rendus religieux envers la mort, ôtèrent leurs bonnets, s'agenouillèrent, et firent une courte prière pour l'âme du mort inconnu.

Quand ils se relevèrent, la nourrice les reconduisit en silence, et, sur le seuil de la porte, glissa dans la main de l'un d'entre eux la somme promise par Gabriel. Ils s'éloignèrent comme des ombres muettes, sans avoir prononcé une seule parole.

Pour Aloyse, elle redescendit au tombeau, et passa le reste de la nuit agenouillée à prier et à pleurer.

Le lendemain matin, André la trouva le front pâle mais calme, et elle se contenta de lui dire gravement :

— Mon enfant, nous devons toujours espérer, mais nous ne devons plus attendre monsieur le vicomte d'Exmès. Pensez donc à remplir les commissions dont il vous a chargé au cas où il ne reviendrait pas tout de suite.

— Cela suffit, dit tristement le page. Je compte alors partir dès aujourd'hui pour aller au-devant de madame de Castro.

— Au nom du maître absent, je vous remercie de ce zèle, André, dit Aloyse.

L'enfant fit ce qu'il disait, et, le jour même, se mit en route.

Il alla, s'informant tout le long du chemin, de la noble voyageuse. Mais ce ne fut qu'à Amiens qu'il la retrouva.

Diane de Castro ne faisait que d'arriver dans cette ville, avec l'escorte que le duc de Guise avait donnée à la fille de Henri II. Elle était descendue se reposer quelques heures chez monsieur de Thuré, gouverneur de la place.

Dès que Diane aperçut le page, elle changea de couleur, mais, se maîtrisant, elle lui fit signe de la suivre dans la chambre voisine, et, lorsqu'ils furent seuls :

— Eh bien ? lui demanda-t-elle, que m'apportez-vous, André ?

— Rien que ceci, madame, répondit le page en lui remettant le voile enveloppé.

— Ah ! ce n'est pas l'anneau ! s'écria Diane.

C'est tout ce qu'elle vit d'abord, et puis, elle se remit un peu, et, prise de cette curiosité avide qui fait que les malheureux veulent aller jusqu'au fond de leur douleur, elle questionna vivement André.

— Monsieur d'Exmès ne vous a-t-il pas en outre chargé de quelque écrit pour moi ? lui dit-elle.

— Non, madame.

— Mais vous avez à me transmettre du moins quelque message de vive voix ?

— Hélas ! répondit le page en secouant la tête, monsieur d'Exmès a dit seulement qu'il vous rendait, madame, toutes vos promesses, même celle dont le voile est le gage ; il n'a rien ajouté de plus.

— Dans quelles circonstances, cependant, vous a-t-il envoyé vers moi ? Il avait reçu de vous ma lettre ? Qu'a-t-il dit après l'avoir lue ? En remettant ceci entre vos mains, qu'a-t-il dit ? Parlez, André. Vous êtes dévoué et fidèle. L'intérêt de ma vie est peut-être dans vos réponses, et le moindre indice pourra me guider et me rassurer dans ces ténèbres.

— Madame, dit André, je vais vous apprendre tout ce que je sais. Mais ce que je sais est bien peu de chose.

— Oh ! dites ! dites toujours ! s'écria madame de Castro.

André raconta alors, sans rien omettre, car Gabriel ne lui avait pas recommandé le secret vis-à-vis de Diane, tout ce que son maître, avant de partir, leur avait recommandé à Aloyse et à lui André, dans la prévision que son absence pourrait se prolonger. Il dit les hésitations et les angoisses du jeune homme. Après la lecture de la lettre de Diane, Gabriel avait paru d'abord vouloir parler, et puis, il avait fini par garder le silence, ne laissant échapper que quelques paroles vagues. Enfin, André, selon sa promesse, n'oublia rien, ni un geste, ni un demi-mot, ni une réticence. Mais, comme il l'avait annoncé, il n'était guère instruit, et son récit ne fit qu'augmenter les doutes et les incertitudes de Diane.

Elle regardait tristement ce voile noir, le seul messager et le vrai symbole de sa destinée. Elle semblait l'interroger et lui demander conseil.

— En tout cas, se disait-elle, de deux choses l'une : ou Gabriel sait qu'il est mon frère, ou il a perdu toute espérance et tout moyen de pénétrer un jour le fatal secret. Je n'ai qu'à choisir entre ces deux malheurs. Oui, la chose est certaine, et je n'ai plus d'illusion dont je me puisse leurrer là-dessus. Mais Gabriel n'aurait-il pas dû m'épargner ces équivoques cruelles ? Il me rend ma parole ; pourquoi ? Pourquoi ne me confie-t-il pas ce qu'il va devenir et ce qu'il veut faire lui-même ? Ah ! ce silence m'effraie plus que toutes les colères et toutes les menaces !

Et Diane s'interrogeait pour savoir si elle devait suivre son premier dessein, et rentrer, pour n'en plus sortir cette fois, dans quelque couvent de Paris ou de la province ; ou si son devoir n'était pas plutôt de revenir à la cour, de chercher à revoir Gabriel, de lui arracher la vérité sur les événemens du passé et sur ses desseins de l'avenir, et de veiller, en toute occurrence, sur les jours peut-être menacés du roi, de son père...

De son père ? mais Henri II était-il son père ? n'était-elle pas précisément fille impie et coupable en entravant la vengeance qui voulait punir et frapper le roi. Terrible extrémité !

Mais Diane était une femme, et une femme tendre et généreuse. Elle se dit, que quoi qu'il advînt, on pouvait se repentir de la colère, jamais du pardon, et, entraînée par la pente naturelle de sa bonté, elle se détermina à retourner à Paris, et, jusqu'au jour où elle aurait des nouvelles rassurantes de Gabriel et de ses projets, à rester auprès du roi comme une défense et une sauvegarde. Gabriel lui-même n'aurait-il pas, qui sait, besoin de son intervention ? Quand elle aurait sauvé ceux qu'elle aimait l'un de l'autre, il serait temps alors de se réfugier dans le sein de Dieu.

Cette résolution prise la vaillante Diane n'hésita plus et continua sa route pour Paris.

Elle y arrivait trois jours après, et descendait au Louvre où Henri II l'accueillait avec une joie tout expansive et une tendresse toute paternelle.

Mais, malgré qu'elle en eût, elle ne put s'empêcher de recevoir ces témoignages d'affection avec tristesse et froideur, et le roi lui-même, qui se souvenait de l'inclination de Diane pour Gabriel, se sentait parfois embarrassé et ému en présence de sa fille. Elle lui rappelait des choses qu'il eût mieux aimé oublier.

Aussi n'osait-il plus lui parler de l'union autrefois projetée avec François de Montmorency, et, sur ce point du moins, madame de Castro fut tranquille.

Elle avait bien assez d'autres soucis. Ni à l'hôtel de Montgommery, ni au Louvre, ni nulle part on n'avait de nouvelles positives du vicomte d'Exmès.

Le jeune homme avait en quelque sorte disparu.

Des jours, des semaines, des mois entiers s'écoulaient, et Diane avait beau s'informer directement ou indirectement, nul ne pouvait dire ce que Gabriel était devenu.

Quelques-uns croyaient cependant l'avoir rencontré morne et sombre. Mais aucun ne lui avait parlé : l'âme en peine qu'ils avaient prise pour Gabriel les avait toujours évités et fuis dès le premier abord. D'ailleurs, tous différaient dans leurs témoignages sur le lieu où ils avaient vu passer le vicomte d'Exmès ; ceux-ci disaient à Saint-Germain, ceux-là à Fontainebleau, d'autres à Vincennes, et quelques-uns

même à Paris. Quels fonds pouvait-on faire sur tant de rapports contradictoires?

Et cependant beaucoup avaient raison. Gabriel, en effet, poussé par un terrible souvenir et par une pensée plus terrible, ne restait pas un jour à la même place. Un éternel besoin d'action et de mouvement le chassait d'un endroit dès qu'il y était arrivé. A pied ou à cheval, dans les villes ou dans les champs, il fallait qu'il allât sans cesse, pâle et sinistre, et pareil à l'antique Oreste poursuivi par les Furies.

Il errait d'ailleurs toujours dehors, sous le ciel, et n'entrait dans les maisons que lorsqu'il y était contraint par la nécessité.

Une fois pourtant, maître Ambroise Paré qui, ses blessés étant guéris et les hostilités un peu apaisées dans le Nord, était revenu à Paris, vit arriver et s'asseoir chez lui son ancienne connaissance le vicomte d'Exmès. Il le reçut avec déférence et cordialité comme un gentilhomme et comme un ami.

Gabriel, en homme qui revient d'un pays étranger, interrogea le chirurgien sur des choses que personne n'ignorait.

Ainsi, après s'être d'abord informé de Martin-Guerre qui, rétabli tout à fait, devait à cette heure être en route déjà pour Paris, il le questionna sur le duc de Guise et l'armée. Tout allait à merveille de ce côté. Le Balafré était devant Thionville; le maréchal de Thermes avait pris Dunkerque; Gaspard de Tavannes s'était emparé de Guines et du pays d'Oie. Il ne restait plus aux Anglais, ainsi que se l'était juré François de Lorraine, un seul pouce de terre dans tout le royaume.

Gabriel écouta gravement et en apparence assez froidement ces bonnes nouvelles.

Je vous remercie, maître, dit-il ensuite à Ambroise Paré, je me réjouis d'apprendre que, pour la France du moins, notre entreprise de Calais ne sera pas tout à fait sans résultat. Néanmoins ce n'était pas la curiosité de ces choses qui m'amenait surtout à vous. Maître, avant de vous admirer à l'œuvre au chevet des blessés, je me souviens que votre parole m'avait profondément remué, certain jour de l'an passé, dans la petite maison de la rue Saint-Jacques. Maître, je viens m'entretenir avec vous de ces matières de religion où pénètre si avant la vue de votre pensée. Vous avez définitivement embrassé la cause de la réforme, je suppose?

— Oui, monsieur d'Exmès, dit fermement Ambroise Paré. La correspondance qu'a bien voulu ouvrir avec moi le grand Calvin a levé mes derniers doutes et mes derniers scrupules. Je suis maintenant le religionnaire le plus convaincu qu'il soit.

— Eh bien! maître, dit le vicomte d'Exmès, voulez-vous faire participer à vos lumières un néophyte de bonne volonté? C'est de moi-même que je parle. Voulez-vous raffermir ma foi hésitante comme vous remettez un membre rompu?

— C'est mon devoir de soulager, quand je le puis, les âmes de mes semblables aussi bien que leurs corps, dit Ambroise Paré. Je suis tout à vous, monsieur d'Exmès.

Et ils causèrent pendant plus de deux heures, Ambroise Paré ardent et éloquent, Gabriel calme, triste et docile.

Au bout de ce temps, Gabriel se leva, et, serrant la main du chirurgien :

— Merci, lui dit-il, cette conversation m'a fait grand bien. Le temps n'est malheureusement pas encore venu où je puisse me déclarer ouvertement Réformé. Dans l'intérêt même de la religion, il faut que j'attende. Sinon, ma conversion pourrait bien exposer quelque jour votre sainte cause à des persécutions, ou du moins à des calomnies. Je sais ce que je dis. Mais je comprends maintenant, grâce à vous, maître, que les vôtres marchent véritablement dans la bonne voie, et, dès à présent, croyez que je suis avec vous par le cœur, sinon par le fait. Adieu, maître Ambroise, adieu. Nous nous reverrons.

Et Gabriel, sans s'expliquer davantage, salua le chirurgien philosophe et sortit.

Dans les premiers jours du mois suivant, mai 1558, il reparut pour la première fois depuis son départ mystérieux à l'hôtel de la rue des Jardins-Saint-Paul.

Il y avait là du nouveau. Martin-Guerre y était revenu depuis quinze jours, et Jean Peuquoy y demeurait depuis trois mois avec sa femme Babette.

Mais Dieu n'avait pas voulu que le dévouement de Jean souffrît jusqu'au bout, ni peut-être que la faute de Babette restât totalement impunie. Babette, quelques jours auparavant, était accouchée avant terme d'un enfant mort.

La pauvre mère avait beaucoup pleuré, mais elle avait courbé la tête devant une douleur qui apparaissait à son repentir comme une expiation; et, de même que Jean Peuquoy lui avait généreusement offert son sacrifice, elle lui offrait sa résignation à son tour.

D'ailleurs, les consolations affectueuses de son mari et les encouragements maternels d'Aloyse ne manquèrent pas à la douce affligée.

Martin-Guerre aussi, avec sa bonhomie accoutumée, la réconfortait de son mieux.

Un jour, comme ils devisaient amicalement tous les quatre, la porte s'ouvrit, et, à leur grande surprise, à leur plus grande joie, le maître de la maison, le vicomte d'Exmès, entra tout à coup d'un pas lent et d'un air grave.

Quatre cris se confondirent en un seul, et Gabriel fut promptement entouré par ses deux hôtes, son écuyer et sa nourrice.

Les premiers transports apaisés, Aloyse voulut questionner celui que tout haut elle appelait son seigneur, mais que dans son cœur elle nommait toujours son enfant.

Qu'était-il devenu pendant cette longue absence? que voulait-il faire maintenant? allait-il enfin rester parmi ceux qui l'aimaient?

Gabriel posa un doigt sur ses lèvres, et, d'un regard triste mais ferme, imposa d'abord silence à la tendre sollicitude d'Aloyse.

Il était évident qu'il ne voulait ou ne pouvait s'expliquer ni sur le passé ni sur l'avenir.

Mais, en revanche, il interrogea Babette et Jean Peuquoy sur eux-mêmes. N'avaient-ils manqué de rien? Avaient-ils eu récemment des nouvelles de leur brave frère Pierre, resté à Calais?

Il plaignit avec émotion Babette, et tâcha aussi de la consoler autant qu'on peut consoler une mère qui pleure son enfant.

Gabriel passa ainsi le reste du jour au milieu de ses amis et de ses serviteurs, bon et affectueux envers tous, mais sans secouer un seul instant la noire mélancolie qui semblait l'accabler.

Quant à Martin-Guerre, qui ne quittait pas des yeux son cher maître enfin retrouvé, Gabriel lui parla et s'informa de lui avec beaucoup d'intérêt. Mais, de tout le jour, il ne dit pas un mot de la promesse qu'il lui avait faite autrefois, et parut avoir oublié l'obligation qu'il avait prise de punir le voleur de nom et d'honneur qui avait si longtemps persécuté le pauvre Martin.

Martin-Guerre, de son côté, était trop respectueux et trop peu égoïste pour ramener la pensée du vicomte d'Exmès sur ce sujet.

Mais, quand vint le soir, Gabriel se leva, et, d'un ton qui n'admettait ni contradiction, ni réplique :

— Il faut à présent que je reparte, dit-il.

Puis se tournant vers Martin-Guerre, il ajouta :

— Mon brave Martin, je me suis occupé de toi dans mes courses, et, inconnu que j'étais, j'ai demandé, j'ai cherché, et je crois avoir trouvé la trace de la vérité qui t'intéresse : car je me souviens bien de l'engagement que j'avais pris envers toi, Martin.

— Oh! monseigneur! s'écria l'écuyer tout heureux et tout confus.

— Donc, je te le répète, reprit Gabriel, j'ai recueilli des indices suffisans pour me croire maintenant sur la voie. Mais il faut que tu m'aides, ami. Pars, dès cette semaine, pour ton pays. Mais ne t'y rends pas directement. Sois seulement à Lyon d'aujourd'hui en un mois. Je t'y retrouverai et nous nous concerterons pour agir ensemble.

— Je vous obéirai, monseigneur, dit Martin-Guerre. Mais jusque-là ne vous reverrai-je pas?

— Non, non, il faut que je sois seul dorénavant, reprit Gabriel avec énergie. Je m'en vais de nouveau, et n'essayez pas de me retenir, ce serait m'affliger inutilement. Adieu, mes bons amis. Martin, souviens-toi, dans un mois d'ici, à Lyon.

— Je vous y attendrai, monseigneur, dit l'écuyer.

Gabriel prit cordialement congé de Jean Peuquoy et de sa femme, serra dans ses mains les mains d'Aloyse, et, sans vouloir remarquer la douleur de sa bonne nourrice, partit encore une fois pour reprendre cette vie errante à laquelle il semblait s'être condamné.

LXXII

OU L'ON RETROUVE ARNAULD DU THILL

Six semaines après, le 15 juin 1558, au village d'Artigues, près Rieux, sur le seuil de la plus belle maison du bourg, la vigne verte qui courait sur la brune muraille servait de fonds à un tableau domestique et villageois qui, dans sa simplicité un peu grossière, ne manquait pas toutefois d'un certain accent.

Un homme qui, à en juger par ses pieds poudreux, venait de faire une assez longue course, était assis sur un banc de bois, tendant nonchalamment ses souliers à une femme qui, agenouillée devant lui, était en train de les lui délacer.

L'homme fronçait les sourcils, la femme souriait.

— Auras-tu bientôt fini, Bertrande? dit l'homme durement. Tu es d'une maladresse et d'une lenteur qui me mettent hors de moi!

— Voilà qui est fait, Martin, dit doucement la femme.

— Voilà qui est fait? hum! grommela le prétendu Martin. Où sont maintenant mes souliers de rechange? Là! je parie que tu n'as pas eu seulement la précaution de les apporter, sotte femelle. Il va falloir que je reste pieds nus au moins deux minutes!

Bertrande courut dans la maison, et, en moins d'une seconde, rapporta d'autres souliers qu'elle s'empressa de chausser elle-même à son maître et seigneur.

On a sans doute reconnu les personnages. C'était, sous le nom de Martin-Guerre, Arnauld du Thill, toujours impérieux et brutal; c'était Bertrande de Rolles, infiniment adoucie et prodigieusement mise à la raison.

— Et mon verre d'hydromel, où est-il? reprit Martin du même ton bourru.

— Il est là tout prêt, mon ami, dit craintivement Bertrande, je vais te l'aller quérir.

— Toujours attendre! reprit l'autre en frappant du pied avec impatience. Allons! dépêche, ou sinon...

Un geste expressif acheva sa pensée.

Bertrande sortit et revint avec la rapidité de l'éclair. Martin lui prit des mains un plein verre d'hydromel qu'il avala d'un trait avec une évidente satisfaction.

— C'est bien! daigna-t-il dire en rendant à sa femme le gobelet vide.

— Pauvre ami! as-tu chaud! se hasarda à dire alors celle-ci, en essuyant avec son mouchoir le front de son rude époux. Tiens, mets ton chapeau, de crainte d'un coup d'air. Tu es bien las, n'est-ce pas?

— Eh! reprit Martin-Guerre tout grognant, ne faut-il pas se conformer aux sots usages de ce sot pays, et, à chaque anniversaire de ses noces, aller inviter à dîner, dans tous les villages environnans, un tas de parens affamés?.. J'avais, par ma foi! oublié cette stupide coutume, et si tu ne me l'avais rappelée hier, Bertrande!.. Enfin, la tournée est achevée; dans deux heures, toute la parenté aux mâchoires voraces arrivera ici.

— Merci, mon ami, dit Bertrande. Tu as bien raison, c'est un usage absurde, mais enfin un usage impérieux auquel il faut se conformer, si l'on ne veut passer pour dédaigneux et insolens.

— Bien raisonné! dit Martin-Guerre avec ironie. Et toi, fainéante, as-tu travaillé de ton côté, au moins? la table est-elle dressée dans le verger?

— Oui, Martin, comme tu l'avais ordonné.

— Tu es allée aussi inviter le juge? demanda le tendre époux.

— Oui, Martin, dit Bertrande, et il a dit qu'il ferait son possible pour assister au repas.

— Qu'il ferait son possible! s'écria Martin en colère. Ce n'est pas cela! il faut qu'il y vienne! Tu l'auras invité de travers! je tiens à ménager ce juge, tu le sais, mais tu fais tout pour me déplaire. Sa présence était la seule chose qui me fit passer un peu sur la fastidieuse coutume et l'inutile corvée de ce ridicule anniversaire.

— Ridicule anniversaire! celui de notre mariage! reprit Bertrande les larmes aux yeux. Ah! Martin, tu es certainement à présent un homme instruit, tu as beaucoup vu et beaucoup voyagé, tu peux mépriser les vieux préjugés du pays... mais n'importe! cet anniversaire me rappelle un temps où tu étais moins sévère et plus tendre pour ta pauvre femme.

— Oui, dit Martin avec un rire sardonique, et où ma femme était moins douce et plus acariâtre pour moi, où elle s'oubliait même quelquefois jusqu'à..

— Oh! Martin! Martin! s'écria Bertrande, ne rappelle pas ces souvenirs qui me font rougir, et dont j'ai peine à présent à me rendre compte.

— Et moi donc! quand je pense que j'ai pu être assez bête pour supporter... Ah! ah! ah! Mais laissons cela: mon caractère s'est modifié, et le tien aussi, j'aime à te rendre cette justice. Comme tu dis, Bertrande, j'ai vu depuis ce temps-là du pays. Tes mauvais procédés, en me forçant à courir le monde, m'ont contraint à gagner de l'expérience, et, en revenant ici l'an passé, j'ai pu rétablir les choses dans leur ordre naturel. Je n'ai eu pour cela qu'à rapporter avec moi un autre Martin appelé Martin-bâton. Aussi maintenant tout marche à souhait, et nous faisons vraiment le ménage le plus uni.

— C'est bien vrai, grâce à Dieu! dit Bertrande.

— Bertrande?

— Martin?

— Tu vas sur-le-champ, dit Martin-Guerre d'un ton absolu et souverain, tu vas retourner chez le juge d'Artigues. Tu renouvelleras tes instances, tu obtiendras de lui la promesse formelle de se rendre à notre repas, et, s'il n'y vient pas, songes-y, c'est à toi, à toi seule que je m'en prendrai. Va, Bertrande, et reviens vite.

— Je vais et je reviens, dit Bertrande en disparaissant à la minute.

Arnauld du Thill la suivit un instant d'un regard satisfait. Puis, resté seul, il s'étendit paresseusement sur son banc de bois, humant l'air et clignant des yeux avec la béatitude égoïste et dédaigneuse d'un homme heureux qui n'a rien à craindre et rien à désirer.

Il ne vit pas un homme, un voyageur, qui, appuyé sur un bâton, marchait péniblement sur la route solitaire à cette heure ardente, et qui, en apercevant Arnauld, s'arrêta devant lui:

— Pardon, compagnon, lui dit cet homme, n'y a-t-il pas, je vous prie, dans votre bourg, d'auberge où je puisse me reposer et dîner.

— Non, vraiment, répondit Arnauld sans se déranger, et il faut que vous alliez à Rieux, à deux lieues d'ici, pour trouver une enseigne d'hôtelier.

— Deux lieues encore! s'écria le voyageur quand je n'en puis plus déjà de fatigue. Volontiers donnerais-je une pistole pour trouver tout de suite un gîte et un repas.

— Une pistole! dit avec un mouvement Arnauld, toujours le même à l'endroit de l'argent. Eh bien! mon brave homme, on pourra, si vous voulez, vous donner chez nous un lit dans un coin, et, quant au dîner, nous avons aujourd'hui un dîner d'anniversaire auquel un convive de plus ne paraîtra pas. Cela vous va-t-il hein?

— Sans doute, répondit le voyageur, je vous dis que je tombe de fatigue et de faim.

— Eh bien! c'est chose dite, restez, reprit Arnauld, pour une pistole

— La voici d'avance, dit le voyageur.

Arnauld du Thill se redressa pour la prendre et souleva en même temps le chapeau qui couvrait ses yeux et son visage.

L'étranger put alors seulement voir ses traits et, reculant de surprise:

— Mon neveu! s'écria-t-il Arnauld du Thill!

Arnauld l'envisagea et pâlit, mais, se remettant aussitôt:

— Votre neveu? dit-il, je ne vous reconnais pas. Qui êtes-vous?

— Tu ne me reconnais pas, Arnauld! reprit l'homme. Tu ne reconnais pas ton vieil oncle maternel, Carbon Barreau, à qui tu as donné tant de souci comme à toute ta famille d'ailleurs?..

— Par ma foi! non, dit Arnauld avec un rire insolent.

— Eh quoi! tu me renies et te renies ainsi! reprit Carbon Barreau. Tu n'as pas fait, dis? mourir de chagrin ta mère, ma sœur, une pauvre veuve que tu as abandonnée à Sagias, voilà quelque dix ans? Ah! tu ne me reconnais pas, mauvais cœur! mais je te reconnais bien, moi!

— Je ne sais pas du tout ce que vous voulez me dire, reprit l'impudent Arnauld sans se déconcerter. Je ne m'appelle pas Arnauld, mais Martin-Guerre, je ne suis pas de Sagias, mais d'Artigues. Les vieux du pays m'ont vu naître et l'attesteraient, et, si vous voulez qu'on se moque de vous, vous n'avez qu'à répéter votre dire devant Bertrande de Rolles ma femme et tous mes parens.

— Votre femme! vos parens! dit Carbon Barreau stupéfait. Pardon! est-ce que je me serais véritablement trompé? Mais non, c'est impossible! une telle ressemblance..

— Au bout de dix ans est difficile à constater, interrompit Arnauld. Allez! vous avez la berlue, mon brave homme! Mes vrais oncles et mes vrais parens, vous allez les voir et les entendre vous-même tout à l'heure.

— Oh bien! alors, reprit Carbon Barreau qui commençait à être convaincu, vous pouvez vous vanter de ressembler à mon neveu Arnauld du Thill, vous!

— C'est vous qui me l'apprenez, dit Arnauld, en ricanant, et je ne m'en suis pas vanté encore.

— Ah! quand je dis que vous pouvez vous en vanter, reprit le bonhomme, ce n'est pas qu'il y ait de quoi être fier de ressembler à un gueux pareil, au moins! Je puis en convenir puisque je suis de la famille, mon neveu était bien le plus affreux coquin qui se pût imaginer. Et quand j'y pense, au fait, il serait fort invraisemblable qu'il vécût encore; car, à l'heure qu'il est, il doit être depuis longtemps pendu, le misérable!

— Vous croyez? reprit Arnauld du Thill avec quelque amertume.

— J'en suis certain, monsieur Martin-Guerre, dit avec assurance Carbon Barreau. Cela, d'ailleurs, ne vous fait rien, n'est-ce pas, que je parle ainsi de ce drôle, puisque ce n'est pas vous, mon hôte?

— Cela ne me fait rien absolument, dit Arnauld assez mal satisfait.

— Ah! monsieur, reprit l'oncle qui était un peu radoteur, que de fois me suis-je félicité, devant sa pauvre mère en larmes, d'être resté garçon, et de n'avoir jamais eu

d'enfans, qui auraient pu pareils à ce mauvais garnement déshonorer mon nom, et désoler ma vie.

— Tiens, mais c'est juste, se dit Armand, l'oncle Carbon n'avait pas d'enfans, c'est-à-dire pas d'héritiers.

— A quoi pensez-vous, maître Martin? demanda le voyageur.

— Je pense, dit doucereusement Arnauld, que, malgré vos assertions contraires, messire Carbon Barreau, vous seriez peut-être bien aise aujourd'hui d'avoir un fils, ou même, à défaut de fils, ce méchant neveu que vous regrettez si médiocrement, mais qui enfin vous serait une affection, une famille, et à qui vous pourriez transmettre vos biens après vous.

— Mes biens?.. dit Carbon Barreau.

— Sans doute, vos biens, reprit Arnauld du Thill. Vous qui semez si libéralement les pistoles, vous ne devez pas être pauvre! et cet Arnauld qui me ressemble serait votre votre héritier, je suppose. Pardieu! voilà que je regrette de ne pas être un peu lui.

— Arnauld du Thill, s'il n'était pendu, serait mon héritier en effet, repartit gravement Carbon Barreau. Mais il ne tirerait pas grand profit de ma succession; car je ne suis pas riche. J'offre une pistole pour me reposer et me rassasier un peu en ce moment, parce que je suis épuisé de lassitude et de faim; cela n'empêche point, hélas! ma bourse d'être légère.. trop légère!

— Hum? fit Arnauld du Thill avec incrédulité.

— Vous ne me croyez pas, maître Martin-Guerre? à votre aise. Il n'en est pas moins vrai que je me rends présentement à Lyon, où M. le président du parlement, dont j'ai été vingt ans l'huissier, m'offre un asile et du pain pour le reste de mes jours. Il m'a envoyé vingt-cinq pistoles pour payer mes petites dettes et faire ma route, le généreux homme! Mais ce qui m'en reste est tout ce que je possède. Et, par ainsi, mon héritage est trop peu de chose pour qu'Arnauld du Thill, quand même il vivrait encore, eût intérêt à le réclamer. C'est pourquoi...

— En voilà assez, bavard! interrompit avec brusquerie Arnauld du Thill, mécontent. Est-ce que j'ai le temps d'écouter vos radotages? Donnez-moi toujours votre pistole et entrez dans la maison, si cela vous plaît. Vous dînerez dans une heure, vous dormirez après, et nous serons quittes. Il n'y a pas besoin pour cela de tant de discours.

— Mais c'est vous qui m'interrogiez? dit Carbon Barreau.

— Allons! entrez-vous, bonhomme, ou n'entrez-vous pas? Voici déjà quelques-uns de mes convives, et vous me permettrez bien de vous quitter pour eux. Entrez. J'agis avec vous sans façon, je ne vous conduis pas.

— Je le vois bien, dit Carbon Barreau.

Et il entra dans le logis, tout en maugréant contre les subits reviremens d'humeur de son hôte.

Trois heures après, on était encore à table sous les ormes. Les convives étaient au complet, et le juge d'Artigues, dont Arnauld tenait tant à se concilier la faveur, était assis à la place d'honneur.

Les bons vins et les propos joyeux circulaient. Les jeunes gens parlaient de l'avenir et les vieux du passé, et l'oncle Carbon Barreau avait pu s'assurer que son hôte s'appelait bien Martin-Guerre, et était connu et traité de tous les habitans d'Artigues comme un des leurs.

— Te rappelles-tu, Martin-Guerre, disait l'un, ce moine augustin, le frère Chrysostôme, qui nous a appris à lire à tous les deux?

— Je me le rappelle, disait Arnauld.

— Te souviens-tu, cousin Martin, disait un autre, que c'est à ta noce qu'on a tiré pour la première fois des coups de fusil en réjouissance dans le pays?

— Je m'en souviens, répondait Arnauld.

Et, comme pour raviver ses souvenirs, il embrassait sa femme, assise à ses côtés toute fière et joyeuse.

— Puisque vous avez si bonne mémoire, mon maître, dit tout à coup derrière les convives une voix haute et ferme apostrophant Arnauld du Thill, puisque vous vous souvenez de tant de choses, vous vous souviendrez bien de moi, peut-être!

LXXIII

LA JUSTICE DANS L'EMBARRAS

Celui qui parlait ainsi, d'un ton impérieux, jeta le manteau brun et le large chapeau qui le cachaient, et les conviés d'Arnauld du Thill, qui s'étaient retournés en l'entendant, purent voir un jeune cavalier de fière mine et de riches habits.

A quelque distance, un serviteur tenait par la bride les deux chevaux qui les avaient amenés.

Tous se levèrent respectueusement, assez surpris et fort intrigués.

Pour Arnauld du Thill, il devint pâle comme un mort.

— Monsieur le vicomte d'Exmès! murmura-t-il tout effaré.

— Eh bien! reprit d'une voix tonnante Gabriel, en s'adressant à lui; eh bien! me reconnaissez-vous?

Arnauld, après un moment d'hésitation, eut bien vite calculé ses chances et pris son parti.

— Sans doute, dit-il d'une voix qui tâchait d'être ferme, sans doute, je reconnais monsieur le vicomte d'Exmès pour l'avoir vu quelquefois au Louvre et ailleurs, du temps que j'étais au service de monsieur de Montmorency; mais je ne puis croire que monseigneur me reconnaisse, moi pauvre et obscur serviteur du connétable.

— Vous oubliez, dit Gabriel, que vous avez été aussi le mien.

— Qui? moi! s'écria Arnauld feignant la plus profonde surprise. Oh! pardon, monseigneur se trompe assurément.

— Je suis tellement certain de ne pas me tromper, reprit Gabriel avec calme, que je requiers ouvertement le juge d'Artignes, ici présent, de vous faire sur-le-champ arrêter et emprisonner, Est-ce clair, cela?

Il y eut parmi les assistans un mouvement de terreur. Le juge s'approcha fort étonné. Arnauld seul garda son apparence tranquille.

— Puis-je savoir au moins de quel crime je suis accusé? demanda-t-il.

— Je vous accuse, répondit Gabriel avec fermeté, de vous être iniquement substitué au lieu et place de mon écuyer Martin-Guerre, et de lui avoir méchamment et traîtreusement volé son nom, sa maison et sa femme, à l'aide d'une ressemblance si parfaite qu'elle passe l'imagination.

A cette accusation si nettement formulée, les conviés s'entre-regardèrent tout stupéfaits.

— Qu'est-ce que cela signifie? murmuraient-ils. Martin-Guerre n'est pas Martin-Guerre! Quelle diabolique sorcellerie y a-t-il donc là-dessous?

Plusieurs de ces bonnes gens se signaient et prononçaient tout bas des formules d'exorcisme. La plupart commençaient à considérer leur hôte avec épouvante.

Arnauld du Thill comprit qu'il était temps de frapper un coup décisif pour ramener à lui les esprits ébranlés, et, se tournant vers celle qu'il appelait sa femme:

— Bertrande! s'écria-t-il, parle donc! suis-je, oui ou non, ton mari?

La pauvre Bertrande, jusque-là effrayée, haletante, avait, sans dire un mot, regardé seulement de ses yeux, tout grands ouverts, tantôt Gabriel, tantôt son époux supposé.

Mais au geste souverain d'Arnauld du Thill, à son accent de menace, elle n'hésita pas, elle se jeta dans ses bras avec effusion.

— Cher Martin-Guerre! s'écria-t-elle.

A ces mots, le charme fut rompu et les murmures offensifs se tournèrent contre le vicomte d'Exmès.

— Monsieur, lui dit Arnauld du Thill triomphant, en présence du témoignage de ma femme, et de tous mes amis et parens qui m'entourent, persistez-vous dans votre étrange accusation?

— Je persiste, dit simplement Gabriel.

— Un instant! s'écria maître Carbon Barreau intervenant. Je savais bien, mon hôte, que je n'avais pas la berlue! Puisqu'il y a quelque part un autre individu qui ressemble trait pour trait à celui-ci, j'affirme, moi, que l'un des deux est mon neveu Arnauld du Thill, natif de Saglas comme moi

— Ah! voici un secours providentiel qui arrive à point! dit Gabriel. Maître, reprit-il en s'adressant au vieillard, reconnaissez-vous donc votre neveu dans cet homme?

— En vérité, dit Carbon Barreau, je ne saurais distinguer si c'est lui ou l'autre; mais je jurerais d'avance que, s'il y a imposture, elle est du fait de mon neveu, fort coutumier de la chose.

— Vous entendez, monsieur le juge? dit Gabriel au magistrat; quel que soit le coupable, le délit n'est déjà plus douteux.

— Mais enfin où donc est celui qui pour me frustrer se prétend frustré? s'écria Arnauld du Thill audacieusement. Ne va-t-on pas me confronter avec lui? Se cache-t-il? qu'il se montre et qu'on en juge.

— Martin-Guerre, mon écuyer, dit Gabriel, s'est, d'après mon ordre, constitué le premier prisonnier à Rieux. Monsieur le juge, je suis le comte de Montgommery, ex-capitaine des gardes de Sa Majesté. L'accusé lui-même m'a reconnu. Je vous somme de le faire arrêter et emprisonner comme son accusateur. Quand ils seront l'un et l'autre sous la main de la justice, j'espère pouvoir aisément prouver de quel côté est la vérité et de quel côté l'imposture.

— C'est évident, monseigneur, dit à Gabriel le juge ébloui Qu'on mène à la prison Martin-Guerre.

— Je m'y rends moi-même de ce pas, dit Arnauld, fort que je suis de mon innocence. Mes bons et chers amis, ajouta-t-il en s'adressant à la foule qu'il jugea prudent de

se gagner, je compte sur vos loyaux témoignages pour me secourir dans cette extrémité. Vous tous qui m'avez connu, vous me reconnaîtrez, n'est-ce pas?

— Oui, oui, sois tranquille, Martin! dirent tous les amis et parens émus de cet appel.

Quant à Bertrande, elle avait pris le parti de s'évanouir.

Huit jours après, l'instruction du procès s'ouvrit devant le tribunal de Rieux.

Un curieux et difficile procès assurément! et qui méritait bien de devenir aussi célèbre qu'il l'est encore, après trois cents ans, de nos jours.

Si Gabriel de Montgommery ne s'en était un peu mêlé, il est probable que ces excellens juges de Rieux, auxquels fut déférée l'affaire, ne s'en seraient jamais tirés.

Ce que Gabriel demanda avant tout, ce fut que les deux adversaires ne fussent mis, jusqu'à nouvel ordre, en présence l'un de l'autre sous aucun prétexte. Les interrogatoires et confrontations eurent lieu séparément, et Martin, comme Arnauld du Thill, resta soumis au plus rigoureux secret.

Martin-Guerre, enveloppé d'un manteau, fut amené tour à tour en face de sa femme, de Carbon Barreau, de tous ses voisins et parens.

Tous le reconnurent. C'était bien son visage, c'était sa tournure. Il n'y avait pas à s'y tromper.

Mais tous reconnaissaient également Arnauld du Thill, quand on le leur présentait à son tour.

Ils s'écriaient, ils s'épouvantaient, aucun ne trouva d'indice qui pût faire éclater la vérité.

Comment la distinguer en effet entre deux sosies aussi exactement semblables qu'Arnauld du Thill et Martin-Guerre?

— Le diable d'enfer y perdrait son latin, disait Carbon Barreau fort embarrassé de ses deux neveux.

Mais devant ce jeu inouï et merveilleux de la nature, ce qui pouvait guider Gabriel et les juges, c'étaient, à défaut de différences matérielles, les contradictions des faits et surtout les oppositions de caractères.

Dans le récit de leurs premières années, Arnauld et Martin, chacun de son côté, racontait les mêmes faits, rappelait les mêmes dates, citait les mêmes noms avec une effrayante identité.

A l'appui de ses dires, Arnauld apportait de plus des lettres de Bertrande, des papiers de famille et l'anneau béni le jour de ses noces.

Mais Martin narrait comment Arnauld, après l'avoir fait pendre à Noyon, avait pu lui voler ses papiers et son anneau de mariage.

Donc, la perplexité des juges était toujours la même, leur incertitude toujours aussi grande. Les apparences et les indices étaient aussi clairs et aussi éloquens d'une part que de l'autre; les allégations des deux accusés semblaient aussi sincères.

Il fallait des preuves formelles et des témoignages évidens, pour trancher une question si ardue. Gabriel se chargea de les trouver et de les fournir.

D'abord, sur sa demande, le président du tribunal posa de nouveau à Martin et à Arnauld du Thill, interrogés toujours séparément d'ailleurs, cette question:

— Où avez-vous passé votre temps de douze à seize ans?

Réponse immédiate des deux accusés pris chacun à part:

— A Saint-Sébastien, en Biscaye, chez mon cousin Sanxi.

Sanxi était là, témoin assigné, et certifiait que le fait était exact.

Gabriel s'approcha de lui, et lui dit un mot à l'oreille.

Sanxi se prit à rire et interpella Arnauld en langue basque. Arnauld pâlit et ne dit mot.

— Comment? reprit Gabriel, vous avez passé quatre ans à Saint-Sébastien, et vous ne comprenez pas le patois du pays.

— Je l'ai oublié, balbutia Arnauld.

Martin-Guerre, soumis à cette épreuve à son tour, bavarda en basque pendant un quart d'heure à la grande joie du cousin Sanxi, et à la parfaite édification de l'assistance et des juges.

Cette première épreuve, qui commençait à faire luire la vérité dans les esprits, fut bientôt suivie d'une autre, laquelle, pour être renouvelée de l'Odyssée, n'en était pas moins significative.

Les habitans d'Artigues, de l'âge de Martin-Guerre, se rappelaient encore avec admiration et jalousie son habileté au jeu de paume.

Mais, depuis son retour, le faux Martin avait refusé toutes les parties qu'on lui proposait, sous prétexte d'une blessure reçue à la main droite.

Le véritable Martin-Guerre se fit au contraire un plaisir, en présence des juges, de tenir tête aux plus forts joueurs de paume.

Il joua même assis et toujours enveloppé de son manteau. Son second ne faisait que lui ramener les balles, qu'il lançait avec une dextérité vraiment merveilleuse.

De ce moment-là, la sympathie publique, si importante dans ces occasions, fut du côté de Martin, c'est-à-dire, chose assez rare! du côté du bon droit.

Un dernier fait bizarre acheva de ruiner dans l'esprit des juges, Arnauld du Thill.

Les deux accusés étaient absolument de la même taille; mais Gabriel, à l'affût du moindre indice, avait cru remarquer que son brave écuyer avait le pied, son pied unique, hélas! beaucoup plus petit que le pied d'Arnauld du Thill.

Le vieux cordonnier d'Artigues comparut devant le tribunal, et apporta ses anciennes et nouvelles mesures.

— Oui, dit le brave homme, il est certain qu'autrefois Martin-Guerre se chaussait à neuf points, et j'ai été bien surpris en voyant qu'à son retour sa chaussure en portait douze; mais j'ai cru que c'était l'effet de ses longs voyages.

Le véritable Martin-Guerre tendit alors fièrement au cordonnier le pied unique que lui avait conservé la Providence, sans doute pour le plus grand triomphe de la vérité. Le naïf cordonnier, après avoir mesuré, reconnut et proclama le pied authentique qu'il avait chaussé autrefois, et qui, malgré ses longs voyages et sa double fatigue, était resté à peu près le même.

Dès lors il n'y eut plus qu'un cri sur l'innocence de Martin et sur la culpabilité d'Arnauld du Thill.

Mais ce n'était pas assez de ces preuves matérielles. Gabriel voulait encore des témoignages moraux.

Il produisit le paysan auquel Arnauld du Thill avait donné la commission étrange d'aller annoncer à Paris la pendaison de Martin-Guerre à Noyon. Le bonhomme raconta naïvement sa surprise en retrouvant rue des Jardins-Saint-Paul celui qu'il avait vu prendre la route de Lyon. C'était cette circonstance qui avait inspiré à Gabriel le premier soupçon de la vérité.

On entendit ensuite de nouveau Bertrande de Rolles.

La pauvre Bertrande, malgré le revirement de l'opinion, était toujours pour celui qui se faisait craindre.

Interrogée pourtant si elle n'avait pas remarqué de changement dans le caractère de son mari, depuis qu'il était revenu:

— Oh! oui, certes, dit-elle, il est revenu bien changé, mais à son avantage, messieurs les juges, se hâta-t-elle d'ajouter.

Et, comme on la pressait de s'expliquer nettement:

— Autrefois, dit naïvement Bertrande, Martin était plus faible et plus bénin qu'un mouton, et se laissait mener, voire même gourmer par moi, au point que j'en avais parfois honte. Mais il est revenu un homme, un maître. Il m'a prouvé sans réplique que j'avais eu bien tort dans le temps, et que mon devoir de femme était d'obéir à sa parole et à sa baguette. A présent c'est lui qui ordonne et moi qui sers, lui qui lève la main et moi qui baisse la tête. C'est de ses voyages qu'il a rapporté cette autorité-là, et c'est depuis son retour que nos rôles à tous deux sont devenus ce qu'ils devaient être. Maintenant le pli en est pris et j'en suis bien aise.

D'autres habitans d'Artigues attestèrent à leur tour que l'ancien Martin-Guerre avait toujours été aussi inoffensif, pieux et bon, que le nouveau était agressif, impie et taquin.

Comme le cordonnier et comme Bertrande, ils avaient attribué ces changemens à ses voyages.

Le comte Gabriel de Montgommery daigna prendre enfin la parole au milieu du respectueux silence des juges et des assistans.

Il raconta par quelles étranges circonstances il avait eu tour à tour à son service les deux Martin-Guerre, comment il avait été si longtemps à s'expliquer les variations d'humeur et de nature de son double écuyer, mais quels événements l'avaient mis à la fin sur la voie.

Gabriel dit tout enfin, les terreurs de Martin, les trahisons d'Arnauld du Thill, les vertus de l'un, les crimes de l'autre; il rendit nette et évidente à tous les yeux cette histoire obscure et embrouillée, et finit en demandant châtiment pour le coupable et réhabilitation pour l'innocent.

La justice de ce temps-là était moins complaisante et moins commode pour les accusés que celle de nos jours. C'est ainsi qu'Arnauld du Thill ignorait encore les charges accablantes acquises contre lui. Il avait bien vu avec inquiétude les épreuves de la langue basque et du jeu de paume tourner à sa confusion, mais il croyait après tout avoir donné des excuses suffisantes. Quant à l'essai du vieux cordonnier, il n'y avait rien compris. Enfin, il ne savait pas si Martin-Guerre, qu'on s'obstinait à lui cacher, s'était tiré mieux que lui, en somme, des interrogations et des difficultés.

Gabriel, mû par un sentiment d'équité et de générosité, avait exigé qu'Arnauld du Thill assistât au plaidoyer qui le chargeait, et pût au besoin y répondre. Martin, lui, n'avait qu'y faire et resta dans sa prison. Mais Arnauld y fut amené, pour qu'on pût le juger contradictoirement, et ne perdit pas un mot du récit convaincant de Gabriel.

Pourtant, quand le vicomte d'Exmès eut achevé, Arnauld du Thill, sans se laisser intimider ni décourager, se leva tranquillement et demanda la permission de se défen

dre. Le tribunal la lui aurait bien refusée; mais Gabriel se joignit à lui, et Arnauld put parler.

Il parla admirablement. L'astucieux drôle avait réellement une éloquence naturelle, jointe à l'esprit le plus habile et le plus retors.

Gabriel s'était surtout appliqué à répandre la clarté de l'évidence sur les ténébreuses aventures des deux Martin. Arnauld s'appliqua à brouiller tous les fils et à jeter une seconde fois dans l'esprit de ses juges une confusion salutaire. Il avoua lui-même ne rien comprendre à tous ces

Pour l'argent de la rançon que lui, Martin-Guerre, aurait volé au comte de Montgommery, il était en effet revenu à Artigues avec une certaine somme, mais plus forte que celle annoncée par le comte, et il expliquait l'origine de cette somme en exhibant le certificat de très haut et très puissant seigneur le connétable duc de Montmorency.

Arnauld du Thill, pour sa péroraison, fit jouer avec une adresse infinie ce nom prestigieux du connétable aux yeux des juges éblouis. Il suppliait instamment qu'on envoyât prendre des informations sur son compte auprès de son il-



Puis il brûla son costume.

événemens emmêlés de deux existences prises l'une pour l'autre. Il n'avait pas à expliquer tous ces quiproquos dont on l'embarrassait. Il devait seulement répondre de sa propre vie et justifier de ses propres actions. C'est ce qu'il était prêt à faire.

Il reprit alors le récit logique et serré de ses faits et gestes, depuis son enfance jusqu'au jour présent. Il interpella ses amis et parens, leur rappelant des circonstances qu'ils avaient eux-mêmes oubliées, riant à de certains souvenirs, s'attendrissant à d'autres.

Il ne pouvait plus, il est vrai, parler le basque, ni jouer à la paume; mais tout le monde n'avait pas la mémoire des langues, et il montrait la cicatrice de sa main. Quand même son adversaire aurait satisfait les juges sur ces deux points, rien n'était plus facile au bout du compte que d'apprendre un patois et de s'exercer à un jeu.

Finalement, le comte de Montgommery, induit certainement en erreur par quelque intrigant, l'accusait d'avoir volé à son écuyer les papiers qui établissaient son état et sa personnalité; mais il n'y avait de ce fait aucune preuve.

Quant au paysan, qui pouvait affirmer que ce n'était pas un compère du soi-disant Martin?

lustre maître. Il était assuré que sa justification sortirait nette et palpable de cette enquête.

Bref, le discours du rusé coquin fut si habile et si captieux, il s'exprima avec une telle chaleur, et l'impudence ressemble quelquefois si bien à l'innocence, que Gabriel vit les juges de nouveau indécis et ébranlés.

Il s'agissait donc de frapper un coup décisif, et Gabriel s'y détermina, quoique avec peine.

Il vint dire un mot à l'oreille du président, et celui-ci ordonna qu'on ramenât Arnauld du Thill dans sa prison et qu'on introduisît Martin-Guerre.

LXXIV

LES MÉPRISES ONT L'AIR DE VOULOIR RECOMMENCER

On ne reconduisit pas tout d'abord Arnauld du Thill au cachot qu'il occupait à la conciergerie de Rieux. Il fut mené dans le préau voisin du tribunal, où on le laissa seul pendant quelques instans.

Il se pourrait, lui dit-on, qu'après l'interrogatoire de son adversaire, les juges eussent besoin de l'entendre de nouveau. Abandonné à ses réflexions, le rusé coquin commença par se féliciter en lui-même de l'effet qu'il avait évidemment produit par son habile et impudent discours. Le brave Martin-Guerre, avec son bon droit, aurait certes de la peine à être aussi persuasif.

En tout cas, Arnauld avait gagné du temps! Mais en examinant plus rigidement les choses, il ne pouvait guère se dissimuler qu'il n'avait gagné que cela. La vérité qu'il avait si audacieusement démentie finirait par éclater de tous côtés. Monsieur de Montmorency lui-même, dont il avait osé invoquer le témoignage, se hasarderait-il à couvrir de son autorité les méfaits avérés de son espion? cela était fort douteux.

Au bout du compte, Arnauld du Thill, d'abord si joyeux, tomba peu à peu de son espérance dans l'inquiétude, et, tout bien considéré, se dit que sa position n'était pas des plus rassurantes.

Il courbait la tête sous ce découragement, lorsqu'on vint le prendre pour le ramener à sa prison.

Le tribunal n'avait donc plus jugé à propos de l'interroger après les explications de Martin-Guerre! Nouveau sujet d'anxiété!

Cela néanmoins n'empêcha pas Arnauld du Thill, qui remarquait tout, de remarquer que ce n'était pas son geôlier ordinaire qui était venu le prendre et qui l'accompagnait en ce moment.

Pourquoi ce changement? redoublait-on de précautions avec lui? voulait-on le faire parler? Arnauld du Thill se promit de se tenir sur ses gardes et resta muet pendant tout le chemin.

Mais voici bien un autre motif d'étonnement! la prison dans laquelle ce gardien nouveau conduisit Arnauld n'était pas celle qu'il occupait d'habitude!

Celle-ci avait une fenêtre grillée et une haute cheminée qui manquaient dans l'autre.

Cependant, tout y attestait la présence récente d'un prisonnier, des débris de pain encore frais, une cruche d'eau à moitié vidée, un lit de paille, un coffre entr'ouvert qui laissait voir des habits d'homme.

Arnauld du Thill, accoutumé à se contenir, ne marqua aucune surprise; mais, dès qu'il se vit seul, il courut au coffre pour le fouiller.

Il n'y trouva que des habits. Nul autre indice. Mais ces habits étaient d'une couleur et avaient une forme qu'Arnauld du Thill croyait se rappeler. Il y avait surtout deux justaucorps de drap brun et des hauts-de-chausse de tricot jaune qui n'étaient pas certainement d'une nuance ni d'une coupe fort commune.

— Oh! oh! se dit Arnauld du Thill, ce serait singulier!...

Comme la nuit commençait à tomber, le geôlier inconnu entra.

— Holà, maître Martin-Guerre! dit-il en frappant sur l'épaule d'Arnauld du Thill rêveur, de manière à lui prouver que, si le prisonnier ne connaissait pas son geôlier, le geôlier connaissait fort bien son prisonnier.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda Arnauld du Thill à ce geôlier si familier.

— Il y a, mon cher, reprit l'homme, que votre affaire apparemment se bonifie de plus en plus. Savez-vous qui a obtenu des juges et qui sollicite à présent de vous-même la faveur de vous entretenir quelques instans?

— Ma foi, non! dit Arnauld, comment voulez-vous que je sache? qui cela peut-il être?

— Votre femme, mon cher, Bertrande de Rolles en personne, qui commence à voir sans doute de quel côté est le bon droit. Mais si j'étais à votre place, moi, je refuserais de la recevoir.

— Et pourquoi cela? dit Arnauld du Thill.

— Pourquoi? reprit le geôlier; mais parce qu'elle vous a si longtemps méconnu, donc! Il est bien temps vraiment qu'elle se range du côté de la vérité, quand demain, au plus tard, une sentence du tribunal va la proclamer publiquement, officiellement! Aussi, vous êtes de mon avis, n'est-ce pas? et je vais congédier bel et bien votre ingrate?

Le geôlier fit un pas vers la porte, mais Arnauld du Thill le retint d'un geste.

— Non, non! lui dit-il, ne la renvoyez pas. Je veux la voir, au contraire, je veux. Enfin, puisqu'elle a obtenu le congé des juges, introduisez Bertrande de Rolles, mon cher ami.

— Hum! toujours le même! dit le geôlier, toujours débonnaire et clément! Si vous laissez si vite reprendre à votre femme son ascendant d'autrefois, vous ne risquez rien! Enfin, enfin, cela vous regarde.

Le geôlier se retira en haussant les épaules de pitié.

Deux minutes après, il rentra avec Bertrande de Rolles. Le jour se faisait de plus en plus sombre.

— Je vous laisse seuls, dit le geôlier, mais je viendrai chercher Bertrande avant qu'il soit nuit tout à fait, c'est l'ordre. Vous n'avez donc guère à vous qu'un quart d'heure, profitez-en pour vous chamailler ou pour vous réconcilier; à votre choix.

Et il sortit de nouveau.

Bertrande de Rolles s'avança alors toute honteuse et la tête basse vers le prétendu Martin-Guerre, qui resta assis et silencieux, la laissant venir et parler.

— Oh! Martin, lui dit-elle enfin d'une voix faible et timide quand elle fut auprès de lui, Martin, voudrez-vous jamais me pardonner?

Ses yeux se mouillèrent, et elle tremblait véritablement de tous ses membres.

— Vous pardonner quoi! reprit Arnauld du Thill qui ne voulait pas se compromettre.

— Mais ma grossière méprise, dit Bertrande. J'ai eu certainement bien tort de ne pas vous reconnaître. Pourtant, n'y avait-il pas de quoi s'y tromper, puisqu'il paraît que, dans le temps, vous vous y trompiez vous-même? Aussi, je vous l'avoue, il faut, pour que je croie à mon erreur, que tout le pays, que monsieur le comte de Montgommery, et que la justice, qui s'y connaît! m'attestent que vous êtes bien mon vrai mari et que l'autre n'était qu'un trompeur et qu'un imposteur.

— Lequel, voyons? dit Arnauld, lequel est l'imposteur avéré! celui qu'a ramené monsieur de Montgommery, ou celui qu'on a trouvé en possession du nom et des biens de Martin-Guerre?

— Mais l'autre! répondit Bertrande, celui qui m'a trompée, celui que la semaine passée j'appelais encore mon époux, stupide et aveugle que j'étais!

— Ah! la chose est donc bien établie maintenant? demanda Arnauld avec émotion.

— Mon Dieu! oui, Martin, reprit Bertrande avec la même confusion. Ces messieurs du tribunal et votre maître, ce digne seigneur, m'ont affirmé tout à l'heure encore qu'il n'y avait plus de doute pour eux, et que vous étiez bien le véritable Martin-Guerre, mon bon et cher mari.

— Ah! vraiment? — dit Arnauld du Thill en pâlissant.

— Là-dessus, reprit Bertrande, on m'a donné à entendre que je ferais bien de vous demander pardon et de me réconcilier avec vous avant l'arrêt, et j'ai sollicité et obtenu la permission de vous voir.

Elle s'arrêta, mais, voyant que son prétendu mari ne lui répondait pas, elle reprit:

— Il est trop certain, mon bon Martin-Guerre, que je suis extrêmement coupable envers vous. Mais je vous prie de songer que c'est bien involontairement, j'en prends à témoins la sainte Vierge et l'enfant Jésus! Ma première faute est de n'avoir pas découvert et démasqué la fraude de cet Arnauld du Thill. Mais pouvais-je supposer qu'il pût y avoir au monde des ressemblances si complètes, et que le bon Dieu pût s'amuser à faire deux créatures si exactement pareilles. Pareilles de visage et de taille, mais non, il est vrai, de caractère et de cœur! et c'est cette différence qui eût dû m'ouvrir les yeux, j'en conviens. Mais quoi! rien ne m'avertissait de me tenir sur mes gardes. Arnauld du Thill m'entretenait du passé comme vous auriez pu le faire. Il avait votre anneau, vos papiers. Nul ami, nul parent ne le soupçonnait. J'y suis allée à la bonne foi. J'attribuais vos changements d'humeur à l'expérience que vous aviez gagnée en courant le monde. Considérez, mon cher mari, que sous le nom de cet étranger, c'est toujours vous enfin que j'aimais, vous à qui je me soumettais avec joie. Considérez cela, et vous me pardonnerez cette première erreur qui m'a fait commettre, sans le vouloir et sans le savoir, grand Dieu! le péché dont je passerai le reste de mes jours à demander grâce au ciel et à vous.

Bertrande de Rolles se tut de nouveau pour voir si Martin-Guerre lui parlerait et l'encouragerait un peu. Mais il garda obstinément le silence, et la pauvre Bertrande, le cœur navré, continua:

— S'il est impossible, Martin, que vous me gardiez rancune pour ce premier et involontaire grief, le second malheureusement mérite à coup sûr tous vos reproches et toute votre colère. Quand vous n'étiez pas là, j'ai pu prendre un autre pour vous? mais quand vous vous êtes présenté et qu'il m'a été loisible d'établir une comparaison, j'aurais dû vous reconnaître tout d'abord. Réfléchissez pourtant si, là encore, ma conduite n'aurait pas quelques excuses. D'abord, Arnauld du Thill était, comme vous disiez, en possession du titre et du nom qui vous appartiennent, et il me répugnait d'admettre la supposition qui me faisait coupable. En second lieu, c'est à peine si l'on m'a laissé vous voir et vous parler. Lorsqu'on m'a confrontée à vous, vous n'aviez pas vos habits ordinaires, et vous étiez enveloppé d'un long manteau qui me dérobait votre taille et votre allure. Depuis, j'ai presque été mise au secret comme Arnauld du Thill et comme vous-même, et je ne vous ai guère revus tous deux qu'au tribunal, toujours séparément et toujours d'assez loin. Devant cette effrayante ressemblance, quel moyen avais-je de constater la vérité? Je

me suis décidée, presque au hasard, pour celui que j'appelais mon mari la veille. Je vous conjure de ne pas m'en vouloir. Les juges aujourd'hui me certifient que je me suis trompée et qu'ils en ont acquis les preuves. Dès lors, je reviens à vous toute repentante et toute confuse, me fiant seulement à votre bonté et à votre amour d'autrefois. Ai-je eu tort de compter ainsi sur votre indulgence?

Après cette question presque directe, Bertrande fit une nouvelle pause. Mais le faux Martin resta toujours muet.

Il est évident que Bertrande, en abandonnant ainsi Arnauld du Thill, prenait pour l'attendrir un singulier moyen; mais elle était de très bonne foi, et s'enfonça de plus en plus dans cette voie, qu'elle croyait la vraie, pour arriver au cœur de celui qu'elle suppliait.

— Pour moi, reprit-elle d'un ton humble, vous me trouverez bien changée d'humeur. Je ne suis plus la femme dédaigneuse, capricieuse et colère, qui vous a fait tant souffrir. Les mauvais traitemens dont cet indigne Arnauld a usé envers moi, et qui auraient dû me le dénoncer, ont eu du moins le bon résultat de me plier et de me mater, et vous devez vous attendre à me trouver à l'avenir aussi docile et complaisante que vous êtes vous-même doux et bon — car vous serez bon et doux pour moi comme par le passé, n'est-il pas vrai? Vous allez me le prouver tout à l'heure en me pardonnant, et, ainsi, je vous reconnaîtrai à votre cœur comme je vous reconnais déjà à vos traits.

— Donc, vous me reconnaissez, maintenant? dit enfin Arnauld du Thill.

— Oh! oui, répondit Bertrande, et je me blâme seulement d'avoir attendu pour cela les sentences et jugemens des juges.

— Vous me reconnaissez? reprit Arnauld en insistant, vous me reconnaissez, non pour cet intrigant qui, la semaine dernière encore, s'intitulait audacieusement votre mari, mais bien pour le vrai et légitime Martin-Guerre, que vous n'avez pas revu depuis des années? Regardez-moi. Vous me reconnaissez bien pour votre premier, pour votre seul époux?

— Mais sans doute, dit Bertrande.

— Et à quels signes me reconnaissez-vous, voyons? demanda Arnault.

— Hélas! dit naïvement Bertrande, à des signes tout extérieurs et indépendans de votre personne, je vous l'avoue. Vous seriez à côté d'Arnauld du Thill, habillé comme lui, la similitude est si parfaite que je ne vous distinguerais peut-être pas encore. Je vous reconnais pour mon véritable mari, parce qu'on m'a dit que l'on allait me conduire à mon véritable mari, parce que vous occupez cette prison et non celle d'Arnauld, parce que vous me relevez avec cette sévérité que je mérite, tandis qu'Arnauld chercherait encore à m'abuser et à me séduire.

— Misérable Arnauld! s'écria Arnauld d'une voix sévère. Et toi, femme trop facile et trop crédule!

— Oui, accablez-moi, reprit Bertrande de Rolles. J'aime encore mieux vos reproches que votre silence. Quand vous m'aurez dit tout ce que vous avez sur le cœur, je vous connais, vous êtes indulgent et tendre, vous vous adoucirez, vous me pardonnerez!

— Allons! dit Arnauld d'une voix plus douce; ne désespérez pas, Bertrande, nous verrons!

— Ah! s'écria Bertrande, qu'est-ce que je disais! Oui, vous êtes bien mon vrai, mon cher Martin-Guerre!

Elle se jeta à ses pieds, elle arrosa ses mains de larmes sincères; car elle croyait parler véritablement à son mari, et Arnauld du Thill qui l'observait de son regard défiant, ne put concevoir le moindre soupçon. Les marques de joie et de repentir qu'elle lui donnait n'étaient point équivoques.

— C'est bon! grommelait Arnauld en lui-même, tu me payeras tout cela quelque jour, perfide!..

En attendant, il parut céder à un mouvement de tendresse irrésistible.

— Je suis sans courage et je sens que je faiblis, dit-il en ayant l'air d'essuyer une larme qui ne coulait pas.

Et, comme malgré lui, il effleura d'un baiser le front incliné de la repentante.

— Quel bonheur! s'écria Bertrande, me voici presque rentrée en grâce!

En ce moment, la porte se rouvrit, et le geôlier reparut.

— Réconciliés! dit-il d'un air bourru en apercevant le groupe sentimental des deux prétendus époux. J'en étais sûr d'avance. Poule mouillée que vous êtes, allez, Martin!

— Quoi! vous lui faites un crime de sa bonté? reprit Bertrande.

— Hé! hé! allons donc! allons donc! disait Arnauld en souriant de l'air le plus paterne possible.

— Enfin, je le répète, cela le regarde! reprit l'inflexible geôlier. Ce qui me regarde, moi, c'est ma consigne. L'heure est passée, et vous ne pouvez demeurer ici une minute de plus, la belle éplorée.

— Quoi! le quitter déjà! dit Bertrande.

— Bon! vous aurez le temps de le voir demain et les jours suivans, reprit le geôlier.

— C'est vrai, demain libre! dit Bertrande. Demain, ami, nous reprendrons notre douce vie d'autrefois.

— A demain donc les tendresses, fit le geôlier féroce. Pour le moment il faut déguerpir.

Bertrande baisa une dernière fois la main que lui tendait royalement Arnauld du Thill, lui envoya de la main un dernier adieu, et sortit devant le geôlier.

Comme celui-ci allait fermer la porte, Arnauld le rappela.

— Ne pourrais-je avoir de la lumière.. une lampe? lui demanda-t-il.

— Si vraiment, aujourd'hui comme tous les soirs, dit le geôlier, du moins jusqu'à l'heure du couvre-feu, jusqu'à neuf heures. Dame! on ne vous tient pas aussi sévèrement qu'Arnauld du Thill, vous! et puis, votre maître le comte de Montgommery est si généreux! On vous oblige.. pour l'obliger. Dans cinq minutes, je vous enverrai votre chandelle, ami Martin.

Un valet de la prison apporta en effet de la lumière quelques instans après. Il se retira en souhaitant le bonsoir au prisonnier, et en lui recommandant de nouveau d'éteindre au couvre-feu.

Arnauld du Thill, quand il se vit seul, dépouilla lestement les habits de toile qu'il portait, et revêtit non moins lestement un des fameux justaucorps bruns et les haut-de-chausses de tricot jaune qu'il avait découverts dans le coffre de Martin-Guerre.

Puis il brûla pièce à pièce son ancien costume à la lumière de sa chandelle, et en mêla les cendres aux cendres qui remplissaient déjà le foyer de la cheminée.

Ce fut fait en moins d'une heure, et il put éteindre son flambeau et se coucher vertueusement, même avant le couvre-feu sonné.

— Attendons, maintenant, se dit-il alors. Il paraît que décidément j'ai été vaincu devant les juges. Mais il serait plaisant que je pusse tirer de ma défaite même les moyens de ma victoire. Attendons.

LXXV

LE RÉQUISITOIRE D'UN CRIMINEL CONTRE LUI-MÊME

On comprend que, cette nuit-là, Arnauld du Thill ne dormit guère. Il resta seulement étendu sur la litière de paille, les yeux tout grands ouverts, fort occupé à évaluer ses chances, à ordonner son plan, et à combiner ses ressources. Le projet qu'il avait conçu de se substituer une dernière fois au pauvre Martin-Guerre était hardi sans doute, mais devait réussir par cette hardiesse même.

Quand le hasard le servait si merveilleusement, Arnauld se laisserait-il trahir par sa propre audace?

Non, il eut vite pris son parti, quitte à se régler d'ailleurs sur les incidens à venir et les circonstances imprévues.

Lorsque le jour vint, il examina son costume, le trouva irréprochable, et s'appliqua à reprendre les allures et les attitudes qu'il avait autrefois étudiées sur Martin-Guerre. L'imitation était parfaite, si ce n'est qu'il exagérait un peu l'air bonasse de son sosie. Il faut convenir que ce misérable drôle eût fait un excellent comédien.

Sur les huit heures du matin, la porte de la prison tourna sur ses gonds.

Arnauld du Thill comprima un tressaillement et se donna une apparence indifférente et tranquille.

Le geôlier de la veille reparut, introduisant le comte de Montgommery.

— Diantre! voici la crise, se dit Arnauld du Thill. Jouons serré.

Il attendait avec anxiété le premier mot qui allait sortir de la bouche de Gabriel à sa vue.

— Bonjour, mon pauvre Martin-Guerre, dit tout d'abord Gabriel.

Arnauld du Thill respira. Le comte de Montgommery, en l'appelant Martin, l'avait bien regardé en face. Le quiproquo recommençait. Arnauld était sauvé!

— Bonjour, mon bon et cher maître, dit-il à Gabriel avec une effusion de reconnaissance qui n'était pas tout à fait feinte, en vérité.

Arnauld du Thill osa ajouter:

— Eh bien! qu'y a-t-il de nouveau, monseigneur?

— La sentence sera, selon toute probabilité, prononcée ce matin, dit Gabriel.

— Enfin! Dieu soit loué! s'écria Arnauld. J'ai hâte d'en finir, je l'avoue. Et il n'y a pas de doute et pas de crainte à concevoir, n'est-il pas vrai, monseigneur? Le bon droit triomphera.

— Mais je l'espère, dit Gabriel en regardant Arnauld plus

fixement que jamais. Cet infâme Arnauld du Thill en est aux moyens désespérés.

— Vraiment? et que machine-t-il donc encore? demanda Arnauld.

— Le croirais-tu? dit Gabriel, le traître essaie de renouveler encore les quiproquos d'autrefois.

— Se peut-il? s'écria Arnauld en levant les bras au ciel. Et comment cela, grand Dieu?

— Mais il ose prétendre, dit Gabriel, qu'hier, à l'issue de l'audience, les gardiens se sont trompés, qu'on l'a reconduit dans la prison d'Arnauld et qu'on t'a mené dans la sienne.

— Est-il possible! dit Arnauld avec un beau mouvement de surprise et d'indignation. Et sur quoi fonde-t-il cette insolente affirmation, le malheureux?

— Voici, dit Gabriel. Il n'a pas été, non plus que toi, ramené tout de suite hier dans son cachot. Le tribunal, en entrant en délibération, aurait pu avoir besoin d'interroger l'un ou l'autre. Les gardes l'ont donc laissé dans le vestibule d'en bas, comme ils t'avaient laissé dans le préau. Or, il jure que là est la cause de l'erreur, et qu'on avait coutume de laisser Arnauld dans le vestibule et Martin dans le préau. Les geôliers, en allant chercher leurs prisonniers, ont donc, selon lui, confondu naturellement l'un avec l'autre. Quant aux gardes, ce sont les mêmes qui vous ont conduits tous deux, et ces machines humaines ne connaissent que le prisonnier sans distinguer la personne. C'est sur ces misérables raisons qu'il appuie sa prétention nouvelle. Et il pleure, et il crie, et il me demande, il veut me voir.

— L'avez-vous vu, en effet, monseigneur? demanda vivement Arnauld.

— Ma foi! non, dit Gabriel. J'ai peur de ses ruses et de ses retours. Il serait capable de me séduire et de me tromper encore. Ce drôle est spirituel et si audacieux!

— Eh quoi! monseigneur le défend à présent! reprit Arnauld du Thill feignant le mécontentement.

— Je ne le défends pas, Martin, dit Gabriel. Mais convenons que c'est un esprit plein de ressources, et que s'il avait appliqué au bien la moitié de son habileté...

— C'est un infâme! s'écria Arnauld avec véhémence.

— Comme tu l'accables aujourd'hui! reprit Gabriel. Cependant, je pensais en venant, je l'avoue, qu'après tout, il n'a causé la mort de personne, que, s'il est condamné dans quelques heures, il sera pendu sûrement avant huit jours, que la peine capitale est peut-être exorbitante pour ses crimes, et qu'enfin... nous pourrions, si tu voulais, demander sa grâce.

— Demander sa grâce! répéta Arnauld du Thill avec un peu d'indécision.

— Oui, cela vaut quelque réflexion, je sais bien, dit Gabriel. Mais voyons, réfléchis, Martin, qu'en dis-tu?

Arnauld du Thill, le menton dans la main et se grattant la joue, demeura quelques secondes pensif sans répondre, puis, enfin, prenant son parti,

— Non, non! pas de grâce! dit-il résolument. Pas de grâce! cela vaut mieux.

— Oh! oh! reprit Gabriel, je ne te savais pas si implacable, Martin; ce n'est guère ton habitude, et hier encore tu plaignais ton faussaire et n'aurais pas demandé mieux que de le sauver.

— Hier! hier! grommela Arnauld, hier il ne nous avait pas joué ce dernier tour, plus odieux, à mon avis, que tous les autres.

— C'est vrai cela, dit Gabriel. Ainsi, décidément ton avis est que le coupable meure?

— Mon Dieu! reprit Arnauld du Thill d'un air béat, vous savez, monseigneur, à quel point ma nature répugne à la violence, à la vengeance et aux conseils du sang. Mon âme est navrée d'être obligée d'accepter une nécessité si cruelle, mais c'est une nécessité. Considérez, monseigneur, que, tant que cet homme si pareil à moi vivra, mon existence ne pourra être tranquille. Le dernier coup d'audace qu'il risque en ce moment nous prouve bien qu'il est incorrigible. En prison, il s'échappera; en exil, il reviendra! et, dès lors, me voilà inquiet, tourmenté, sans cesse prêt à le voir apparaître pour troubler encore et déranger ma vie. Mes amis, ma femme ne seront jamais certains d'avoir bien réellement affaire à moi. Ce sera une défiance perpétuelle. Il faudra toujours s'attendre à de nouveaux conflits, à d'autres contestations. Enfin, je ne pourrai jamais véritablement me dire en possession de moi-même. Je dois donc forcer mon caractère, monseigneur, avec douleur, avec désespoir; sans doute, je serai triste le reste de mes jours d'avoir causé la mort d'un homme, mais il le faut! il le faut! Cette imposture d'aujourd'hui lève mes derniers scrupules. Qu'Arnauld du Thill meure! je m'y résigne.

— Soit donc, il mourra, dit Gabriel. C'est-à-dire il mourra s'il est condamné. Car enfin l'arrêt n'est pas porté encore.

— Comment? est-ce que la chose n'est pas certaine? demanda Arnauld.

— Probable, oui; certaine, non, répondit Gabriel. Ce diable d'Arnauld a tenu hier aux juges un discours bien subtil et bien persuasif.

— Double sot que j'étais! pensa Arnauld du Thill.

— Tandis que toi, Martin, continua Gabriel, toi qui viens de me prouver avec une éloquence et une assurance admirables la nécessité de la mort d'Arnauld, tu n'a pas pu, tu t'en souviens, trouver hier devant le tribunal un seul argument, un seul fait pour le triomphe de la vérité. Tu es resté troublé et à peu près muet, malgré mes instances. On avait cependant consenti à t'instruire des moyens de défense de ton adversaire. Mais tu n'as su que dire pour les rétorquer.

— C'est que, monseigneur, reprit Arnauld, je suis à mon aise en votre présence, tandis que tous ces juges assemblés m'intimident. En outre, je vous avouerai que je comptais sur mon bon droit. Il me semblait que la justice plaiderait pour moi mieux que moi-même. Mais ce n'est pas cela qu'il faut avec ces gens de loi. Ils veulent des paroles, je le vois bien. Ah! si c'était à recommencer! et s'ils voulaient encore m'entendre!...

— Eh bien! que ferais-tu, Martin?

— Eh! je prendrais un peu sur moi-même, et je parlerais donc! Avec cela qu'il n'est pas difficile de réduire à néant toutes les preuves et allégations de cet Arnauld du Thill.

— Oh! ce n'est pas si facile encore! dit Gabriel.

— Pardonnez-moi, monseigneur, reprit Arnauld. Je voyais les défauts de ses ruses aussi nettement qu'il devait les voir lui-même, et, si j'avais été moins craintif, si les mots ne m'avaient manqué, j'aurais dit aux juges...

— Que leur aurais-tu dit? voyons, parle.

— Ce que je leur aurais dit? fit Arnauld. Mais rien de plus simple, monseigneur; écoutez!

Là-dessus, Arnauld du Thill se mit à réfuter d'un bout à l'autre son discours de la veille. Il débrouilla les événemens et les méprises de la double existence de Martin-Guerre et d'Arnauld avec d'autant plus de facilité qu'il les avait embrouillés de sa propre main. Le comte de Montgommery avait laissé obscurs dans l'esprit des juges quelques points qu'il n'avait pu encore bien s'expliquer à lui-même. Arnauld du Thill les éclaira avec une lucidité merveilleuse. Il montra enfin à Gabriel les deux destinées de l'honnête homme et du coquin, aussi évidemment séparées et distinctes dans leur confusion que de l'huile mêlée à de l'eau.

— Mais tu as donc pris, de ton côté, les renseignemens à Paris? demanda Gabriel.

— Sans nul doute, monseigneur, reprit Arnauld, et au besoin, je fournirai des preuves de ce j'avance. Je ne me remue pas aisément; mais quand on me pousse dans mes derniers retranchemens, je sais faire de vigoureuses sorties.

— Cependant, dit Gabriel, Arnauld du Thill a invoqué le témoignage de monsieur de Montmorency, et tu ne réponds pas à cela.

— Si fait, j'y réponds, monseigneur. Il est bien vrai que cet Arnauld a été au service du connétable, mais c'était un honteux service que le sien. Il devait être quelque chose comme son espion, et c'est justement ce qui explique comment et pourquoi il s'était attaché à vous pour vous observer et vous suivre. Mais on emploie de telles gens, on ne les avoue pas. Croyez-vous que monsieur de Montmorency veuille accepter la responsabilité des faits et des gestes de son émissaire? Non! non! Arnauld du Thill, mis au pied du mur, n'oserait s'adresser réellement au connétable, ou bien, s'il l'osait, en désespoir de cause, il en serait pour la honte, et monsieur de Montmorency le renierait. Donc, je me résume...

Et dans ce résumé logique et clair, Arnauld du Thill acheva de démolir pièce à pièce l'édifice d'imposture qu'il avait si habilement construit le jour précédent.

Avec cette aisance dans la conviction et cette lucidité dans l'expression, Arnauld du Thill eût fait de nos jours un avocat bien distingué. Il eut le malheur de venir au monde trois cents ans trop tôt. Plaignons son ombre!

— J'espère que tout cela est sans réplique, dit-il à Gabriel quand il eut terminé. Quel dommage que les juges ne puissent plus m'entendre ou qu'ils ne m'aient pas entendu!

— Ils t'ont entendu, dit Gabriel.

— Comment?

— Regarde.

La porte du cachot s'ouvrit, et Arnauld, tout stupéfait et un peu effrayé, aperçut debout, immobiles et graves sur le seuil, le président du tribunal et deux des juges.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit Arnauld du Thill en se tournant vers Gabriel.

— Cela signifie, reprit monsieur de Montgommery, que je me défiais de la timidité de mon pauvre Martin-Guerre, et que j'ai voulu qu'à son insu ses juges pussent écouter le plaidoyer *sans réplique* qu'ils viennent d'entendre.

— A merveille, reprit Arnauld du Thill qui respira. Je vous remercie mille fois, monseigneur.

Et se tournant vers les juges

— Puis-je croire, dit-il d'un ton qu'il essaya de rendre craintif, puis-je espérer que ma parole a vraiment établi le bon droit de ma cause pour les esprits éclairés qui sont en ce moment arbitres de ma destinée?

— Oui, dit le président du tribunal, les preuves qui viennent de nous être fournies nous ont convaincus.

— Ah!... fit Arnauld du Thill triomphant.

— Mais, reprit le président, d'autres preuves, non moins certaines et non moins concluantes, permettent d'affirmer qu'il y a eu hier confusion dans la translation des deux prisonniers; que Martin-Guerre a été reconduit dans votre prison, *Arnauld du Thill*, et que vous occupez à cette heure la sienne.



Quoi! c'est vous, monseigneur, dit-il.

— Quoi!.. comment? balbutia Arnauld foudroyé, monseigneur, que dites-vous de ceci? reprit-il en s'adressant à Gabriel

— Je dis que je le savais, répondit Gabriel avec sévérité. Je vous répète, *Arnauld*, que j'ai voulu faire établir par vous-même les preuves de l'innocence de Martin et de votre culpabilité. Vous m'avez contraint là, malheureux, à un rôle qui me répugnait. Mais votre insolence m'a fait comprendre hier que lorsqu'on acceptait une lutte avec vos pareils, il fallait employer leurs armes, et qu'on ne pouvait vaincre les trompeurs que par la tromperie. Au reste, vous ne m'avez laissé rien à faire, et vous vous êtes tellement hâté de trahir votre propre cause, que votre lâcheté a été toute seule au-devant du piège.

— Au-devant du piège, répéta Arnauld. Il y a donc eu piège? Mais en tout cas, c'est votre Martin que vous abandonnez en moi, ne vous abusez pas, monseigneur!

— N'insistez pas, Arnauld du Thill, reprit le président, l'erreur avait été combinée et ordonnée par le tribunal. Vous êtes démasqué sans retour possible, vous dis-je.

— Mais, puisque vous convenez qu'il y a eu erreur, s'écria l'impudent Arnaud, qui vous assure, monsieur le président, qu'il n'y a pas eu erreur aussi dans l'exécution de vos ordres?

— Le témoignage des gardes et des geôliers, dit le président.

— Ils se trompent, dit Arnauld du Thill, je suis bien Martin-Guerre, l'écuyer de monsieur de Montgommery; je ne me laisserai pas condamner ainsi! Confrontez-moi avec votre autre prisonnier, et quand nous serons à côté l'un de l'autre, osez choisir, osez distinguer Arnauld du Thill de Martin-Guerre! le coupable de l'innocent! Comme s'il n'y avait pas déjà assez de confusion dans cette cause, vous en avez ajouté de nouvelles. Votre conscience vous empêchera de vous en tirer. Je vous crierai jusqu'au bout et malgré tout: je suis Martin-Guerre! et je défie qui que ce soit de me contredire.

Les juges et Gabriel secouaient la tête et souriaient gravement et tristement en présence de cette obstination sans pudeur ni vergogne.

— Encore une fois, Arnauld du Thill, reprit le président, il n'y a plus de confusion possible entre Martin-Guerre et vous.

— Et pourquoi? dit Arnauld; à quoi le reconnaît-on? quel signe nous distingue?

— Vous allez le savoir, misérable! dit Gabriel indigné. Il fit un signe, et Martin-Guerre parut sur le seuil de la prison.

Martin-Guerre sans manteau! Martin-Guerre mutilé! Martin-Guerre avec une jambe de bois!

— Martin, mon brave écuyer, dit Gabriel à Arnauld, échappé au gibet que vous aviez fait dresser pour lui à

Noyon, n'a pas échappé, sous Calais, à une vengeance trop légitime dirigée contre une de vos infamies ; il a été précipité à votre place dans un abîme, et amputé de cette jambe, qui du moins, par la volonté mystérieuse de la Providence, juste encore lorsqu'elle paraît cruelle, sert maintenant à établir une différence entre le persécuteur et la victime. Les juges ici présens ne risquent plus de se tromper, et peuvent désormais reconnaître le criminel à son impudeur et le juste à sa blessure.

Arnauld du Thill, pâle, écrasé, anéanti sous la parole terrible et le regard foudroyant de Gabriel, n'essaya plus de se défendre et de nier : l'aspect de Martin-Guerre estropié réduisait d'avance à néant tous ses mensonges.

Il se laissa sourdement tomber à terre comme une masse inerte.

— Je suis perdu ! murmura-t-il : perdu !

LXXVI

JUSTICE !

Arnauld du Thill était perdu en effet. Le tribunal entra sur-le-champ en délibération, et, au bout d'un quart d'heure, l'accusé fut appelé pour entendre l'arrêt suivant que nous transcrivons textuellement sur les registres du temps :

« Vu l'interrogatoire d'Arnauld du Thill, dit Sancette, « soi-disant Martin-Guerre, prisonnier à la conciergerie de « Rieux.

« Vu les dépositions des divers témoins, de Martin-Guerre, « de Bertrande de Rolles, de Carbon-Barreau, etc., et notamment celle de monsieur le comte de Montgommery.

« Vu les aveux de l'accusé lui-même, lequel, après avoir vainement essayé de le nier, confessa à la fin son crime.

« Desquels interrogatoires, dépositions et aveux il appert : que ledit Arnauld du Thill est bien et dûment convaincu d'imposture, fausseté, supposition de nom et de « prénom, adultère, rapt, sacrilège, plagiat, larcins et au- « tres.

« La cour a condamné et condamne ledit Arnauld du Thill :

« Premièrement, à faire amende honorable au-devant de l'église du lieu d'Artigues, à genoux, en chemise, tête et « pieds nus, ayant la hart au col, et tenant en ses mains « une torche de cire ardente.

« Ensuite de ce, à demander pardon publiquement à Dieu, au roi et à la justice, et auxdits Martin-Guerre et Bertrande de Rolles, mariés.

« Et, ce fait, sera ledit Arnauld du Thill délivré ès-mains « de l'exécuteur de la haute justice, qui lui fera faire les « tours par les rues et lieux accoutumés dudit lieu d'Artigues, et toujours la hart au col, l'amènera au-devant de « la maison dudit Martin-Guerre.

« Pour en une potence qui, à cet effet, y sera dressée, « être pendu et étranglé, et, après, son corps brûlé.

« Et, en outre, la cour a mis et met hors de procès le « dit Martin-Guerre et ladite Bertrande de Rolles, et ren- « voie ledit Arnauld du Thill au juge d'Artigues pour faire « mettre le présent arrêt à exécution selon sa forme et te- « neur.

« Prononcé judiciairement à Rieux, le douzième jour de « juillet 1558. »

Arnauld du Thill écouta cette sentence prévue d'un air morne et sombre. Cependant, il renouvela ses aveux, reconnut la justice de l'arrêt et témoigna quelque repentir.

— J'implore, dit-il, la clémence de Dieu et le pardon des hommes, et suis disposé à subir ma peine en chrétien.

Martin-Guerre, présent à l'audience, donnait cependant une nouvelle preuve de son identité en fondant en larmes aux paroles peut-être hypocrites, de son ennemi.

Il triompha même de sa timidité accoutumée pour demander au président s'il n'y aurait pas moyen d'obtenir la grâce d'Arnauld du Thill, auquel, pour sa part, il remettait de grand cœur le passé.

Mais il fut répondu au bon Martin-Guerre que le roi seul avait droit de faire grâce, et que, pour un crime si exceptionnel et si éclatant, il refuserait à coup sûr cette grâce quand même le tribunal prendrait sur lui de la solliciter.

— Oui, murmurait Gabriel dans sa pensée, oui, le roi refuserait de faire grâce ? et pourtant il aurait bien besoin qu'à lui-même aussi grâce fût accordée ! mais il aurait raison d'être inflexible. Pas de grâce ; jamais de grâce ! Justice.

Martin-Guerre ne pensait probablement point comme son maître : car, dans son besoin de pardonner, il ouvrit tout de suite ses bras à Bertrande de Rolles, contrite et repentante.

Bertrande n'eut même pas à répéter les prières et les promesses que, par une dernière mais utile méprise, elle avait adressées au faussaire Arnauld du Thill, croyant parler à son mari. Martin-Guerre ne lui laissa pas le temps de déplorer de nouveau ses erreurs et ses faiblesses. Il lui coupa d'abord la parole avec un gros baiser, et l'emmena, triomphant et joyeux, dans cette petite et bienheureuse maison d'Artigues que depuis si longtemps il n'avait pas revue.

Devant cette même maison, enfin retournée aux mains du possesseur légitime, Arnauld du Thill, huit jours après sa condamnation, subit, selon la sentence, la peine que ses crimes avaient si bien méritée.

De vingt lieues à la ronde on vint des campagnes environnantes pour assister à ce supplice, et les rues du pauvre bourg d'Artigues furent plus populeuses ce jour-là que celles de la capitale.

Le coupable, il faut le dire, montra un certain courage à ses derniers momens, et couronna du moins, par une fin exemplaire son existence indigne.

Quand le bourreau eut crié trois fois au peuple, selon l'usage : Justice est faite ! tandis que la foule se retirait lentement, silencieuse et terrifiée, il y avait, dans la maison de la victime, un homme qui pleurait et une femme qui priait, Martin-Guerre et Bertrande de Rolles.

L'air natal, la vue des lieux où sa jeunesse s'était écoulée, l'affection des parens et des amis anciens, et surtout les soins de Bertrande, eurent en peu de jours dissipé du front de Martin-Guerre jusqu'à la trace du souci.

Un soir, de ce même mois de juillet, il était assis à sa porte, sous la treille, après une journée heureuse et calme. Sa femme s'occupait dans la maison à quelques soins de ménage. Mais Martin l'entendait aller et venir, il n'était donc pas seul ; et il regardait à sa droite le soleil qui, se couchant dans tout son éclat, promettait au lendemain une journée aussi belle que celle qui venait de s'écouler.

Martin-Guerre ne vit donc pas un cavalier qui venait à sa gauche, et qui s'approcha de lui sans bruit.

Ce cavalier s'arrêta un instant à regarder avec un sourire grave la muette et tranquille contemplation de Martin. Puis, il avança vers lui la main, et, sans rien dire, le toucha à l'épaule.

Martin-Guerre se retourna vivement, porta la main à son bonnet, se leva :

— Quoi ! c'est vous, monseigneur ! dit-il tout ému. Pardonnez, je ne vous avais pas vu venir.

— Ne t'excuse pas, mon brave Martin, reprit Gabriel, car c'était lui ; je n'étais pas venu pour troubler ton calme, mais pour m'en assurer au contraire.

— Oh ! bien, monseigneur n'a qu'à me regarder alors, dit Martin.

— Ainsi faisais-je, Martin, dit Gabriel. Comme cela, tu es heureux ?

— Oh ! plus heureux, monseigneur, que l'hirondelle dans l'air ou le poisson dans l'eau.

— C'est tout simple, reprit Gabriel, d'abord tu as retrouvé dans ta maison l'abondance et le repos.

— Oui, dit Martin-Guerre, c'est là sans doute une des causes de ma satisfaction. J'ai peut-être assez couru le monde, assez vu de batailles, assez veillé, assez jeûné, assez souffert de cent façons, pour avoir un peu le droit, n'est-ce pas, monseigneur, de me délasser avec plaisir pendant quelques jours. Quant à l'abondance, reprit-il en prenant un ton plus grave, j'ai trouvé en effet la maison riche et trop riche. Cet argent-là ne m'appartient pas, et je n'y veux pas toucher. C'est Arnauld du Thill qui l'a apporté, et j'entends le restituer à qui de droit. La première et la plus forte part vous en revient, à vous, monseigneur ; car c'est l'argent détourné de votre rançon de Calais. La somme est mise de côté, toute prête à vous être rendue. Pour le surplus, qu'Arnauld l'ait pris ou reçu, peu m'importe ! ces écus-là doivent salir les doigts. Maître Caron-Barreau a pensé comme moi, l'honnête homme ! et, ayant de quoi vivre, il refuse l'héritage indigne de son neveu. Les frais de justice payés, c'est donc aux pauvres du pays que ce reste-là reviendra.

— Mais alors, tu ne dois pas posséder grand'chose, mon pauvre Martin ? dit Gabriel.

— Je vous demande pardon, monseigneur, dit l'écuyer. On n'a pas servi aussi longtemps un maître aussi généreux que vous sans qu'il en reste quelque chose. J'ai apporté de Paris dans mon sac une assez bonne somme. En outre, la famille de Bertrande avait du bien et lui a laissé quelque patrimoine. Bref, nous serons encore les richards du pays quand j'aurai acquitté nos dettes et fait nos restitutions.

— Parmi ces restitutions, dit Gabriel, j'espère, Martin, que tu ne refuseras pas venant de moi ce que tu refuserais venant d'Arnauld. Je te prie, mon fidèle serviteur, de garder, à titre de souvenir et de récompense, cette somme que tu dis m'appartenir.

— Comment, monseigneur ! fit Martin-Guerre en se récriant, à moi un présent de cette importance !

— Allons ! dit Gabriel, crois-tu que je prétende payer ton dévouement ? ne serais-je pas toujours ton débiteur ? N'aie-

donc point de fierté avec moi, Martin, et ne parlons plus de ceci. Il est convenu que tu acceptes ce peu que je t'offre, moins pour toi que pour moi, en vérité ; car, tu me l'as dit, tu n'as pas besoin de cet argent pour vivre riche et considéré dans ton pays, et ce n'est pas cela qui ajoute grand'-chose à ton bonheur. Ton bonheur, tu ne t'en rends peut-être pas bien fidèlement compte, mais il doit être surtout, n'est-ce pas? dans ton retour aux lieux qui t'ont vu enfant et jeune homme.

— C'est vrai, cela, monseigneur, dit Martin-Guerre. Je me sens à l'aise depuis que je suis ici, uniquement parce que j'y suis. Je regarde avec une joie attendrie des maisons, des arbres, des chemins qu'un étranger ne doit pas seulement remarquer. Décidément, on ne respire bien, je crois, que l'air qu'on a respiré le premier jour de sa vie!

— Et tes amis, Martin? demanda Gabriel. Je viens, te dis-je, pour m'assurer par moi-même de tous tes sujets de bonheur. As-tu retrouvé tes amis?

— Hélas! monseigneur, quelques-uns étaient morts, dit Martin. Mais j'ai encore retrouvé bon nombre des compagnons de mon jeune temps, et tous m'aiment comme par le passé. Eux aussi reconnaissent avec satisfaction ma sincérité, ma bonne amitié et mon dévouement. Dame! ils sont tout honteux d'avoir pu confondre avec moi Arnauld du Thill, qui leur avait donné, à ce qu'il paraît, des échantillons d'un caractère tout différent du mien. Il y en a même deux ou trois qui s'étaient brouillés avec le faux Martin-Guerre à cause de ses mauvais procédés. Il faut voir comme ceux-là sont fiers et contens! En résumé, ils m'accablent à qui mieux mieux de marques d'estime et d'affection, pour réparer probablement le temps perdu, et, puisque nous en sommes, monseigneur, sur mes sujets de joie, c'en est là une bien douce, je vous assure.

— Je te crois, mon bon Martin, je te crois, dit Gabriel. Ah çà, mais, entre ces affections qui t'entourent, tu ne me parles pas de celle de ta femme?

— Ah! de ma femme?... reprit Martin-Guerre en se grattant l'oreille d'un air embarrassé.

— Sans doute, de ta femme, dit Gabriel inquiet. Eh! quoi! Est-ce que Bertrande te tourmente encore comme autrefois? Son humeur ne s'est-elle pas amendée? Est-elle donc toujours ingrate envers ta bonté et envers le sort qui lui a donné un si tendre et si loyal mari? Comment! Martin, va-t-elle de nouveau te contraindre par ses façons acariâtres et querelleuses à quitter une seconde fois ton pays et tes chères habitudes?

— Eh! tout au contraire, monseigneur, dit Martin-Guerre, elle m'attache trop à ces habitudes et à ce pays! Elle me soigne, elle me cajole, elle me baise. Plus de caprices ni de rébellions! Ah! bien oui! elle est d'une douceur et d'une égalité d'humeur dont je ne reviens pas. Je n'ai pas plutôt ouvert la bouche qu'elle court. Elle n'attend pas mes désirs, elle les prévient. C'est admirable! et, comme naturellement je ne suis pas non plus impérieux et despotique, mais plutôt facile et débonnaire, nous avons une vie toute de miel, et formons le ménage le mieux uni qui soit au monde.

— A la bonne heure, donc! dit Gabriel; tu m'avais presque effrayé d'abord.

— C'est que, monseigneur, reprit Martin-Guerre, j'éprouve un peu de gêne et de confusion, s'il faut le dire, quand on met ce sujet sur le tapis. Le sentiment que je trouve dans mon cœur, si je m'interroge là-dessus, est assez singulier et me fait un peu honte. Mais, avec vous, n'est-il pas vrai? monseigneur, je puis m'exprimer en toute sincérité et naïveté.

— Assurément, dit Gabriel.

Martin-Guerre regarda craintivement autour de lui pour voir si personne ne l'écoutait, et surtout si sa femme ne pouvait l'entendre. Puis, baissant la voix :

— Eh bien! monseigneur, dit-il, non seulement je pardonne à ce pauvre Arnauld du Thill; mais à cette heure, je le bénis. Quel service il m'a rendu! d'une tigresse il a fait une brebis, d'un démon un ange. Je recueille les bienheureux résultats de ses manières brutales sans avoir à me les reprocher. A tous les maris contrariés et tourmentés, et le nombre en est grand, dit-on, je souhaite uniquement .. un sosie, un sosie aussi... persuasif que le mien. Enfin, monseigneur, Arnauld du Thill m'a occasionné bien des désagréments et des chagrins, c'est vrai; mais ces peines ne seront-elles pas, et au delà, compensées, s'il a su, par son énergique système, assurer mon bonheur domestique et la tranquillité de mes derniers jours?

— C'est certain, dit en souriant le jeune comte de Montgommery.

— J'ai donc raison, conclut gaiement Martin, de bénir Arnauld, quoique en secret, puisque je jouis à toute heure des fruits fortunés de sa collaboration. J'ai, vous le savez, monseigneur, quelque philosophie dans le caractère; et je prends partout le bon côté des choses. Or, il faut convenir qu'Arnauld m'a servi en tout point plus encore qu'il ne m'a nui. Il a été par intérim le mari de ma femme; mais il me l'a rendue plus douce qu'un jour de mai. Il m'a volé momentanément mes biens et mes amis; mais, grâce à lui, ces biens me reviennent augmentés et les amitiés consolidées. Enfin, il m'a fait passer par de fort rudes épreuves, notamment à Noyon et à Calais; mais ma vie actuelle ne m'en semble que plus agréable. Je n'ai donc qu'à me louer de ce bon Arnauld, et je m'en loue.

— C'est d'un cœur reconnaissant, dit Gabriel.

— Oh! mais, dit Martin-Guerre reprenant son sérieux, celui qu'avant tout et par-dessus tout doit remercier et vénérer ma reconnaissance, ce n'est pas cet Arnauld du Thill, bienfaiteur fort involontaire, c'est vous, monseigneur, vous, à qui je dois réellement tous ces biens, pairie, fortune, amis et femme!

— Encore une fois, assez là-dessus, Martin, dit Gabriel. Tout ce que je demande, c'est que ces biens tu les aies. Et tu les as, n'est-ce pas? répète-le-moi encore, tu es heureux?

— Je vous le répète, monseigneur, heureux comme je ne l'ai jamais été.

— C'est tout ce que je voulais savoir, dit Gabriel. Et, maintenant, je puis partir.

— Comment! partir! s'écria Martin. Vous pensez déjà à partir, monseigneur.

— Oui, Martin. Rien ne m'attache ici, moi.

— Pardon, c'est juste, et quand donc partez-vous?

— Mais dès ce soir, dit Gabriel.

— Et vous ne m'avez pas averti! s'écria Martin-Guerre. Moi qui oubliais! moi qui m'endormais! fainéant! Mais attendez, attendez, monseigneur, ce ne sera pas long, allez!

— Quoi donc! dit Gabriel.

— Eh! mes apprêts de départ, donc!

Il se leva, agile et empressé, et courut à la porte de sa maison.

— Bertrande! Bertrande, appela-t-il.

— Pourquoi appelles-tu ta femme, Martin? demanda Gabriel.

— Pour qu'elle me fasse tout de suite mon paquet et ses adieux, monseigneur.

— Mais c'est inutile, mon bon Martin, tu ne pars pas avec moi.

— Quoi! vous ne m'emmenez pas, monseigneur? dit Martin-Guerre.

— Non, je pars seul, dit Gabriel.

— Pour ne plus revenir?

— Pour ne pas revenir de longtemps, du moins.

— Alors, qu'avez-vous donc, monseigneur, à me reprocher, demanda tristement Martin-Guerre.

— Mais, rien, Martin, tu es le plus fidèle et le plus dévoué des serviteurs.

— Pourtant, reprit Martin, il est naturel que le serviteur suive le maître, que l'écuyer suive le cavalier, et vous ne m'emmenez pas!

— J'ai trois bonnes raisons pour cela, Martin.

— Oserai-je, monseigneur, vous demander lesquelles?

— D'abord, reprit Gabriel, il y aurait cruauté, Martin, à t'arracher à ce bonheur que tu goûtes si tardivement, et à ce repos que tu as si bien gagné.

— Oh! quant à cela, monseigneur, mon devoir est de vous accompagner et de vous servir jusqu'à ma dernière heure, et j'abandonnerais, je crois, le paradis pour vous.

— Oui, mais c'est à moi à ne pas abuser de ce zèle dont je te remercie, dit Gabriel. En second lieu, le douloureux accident dont tu as été victime à Calais ne te permet plus, mon pauvre Martin, de me rendre des services aussi actifs que par le passé.

— Il est vrai, monseigneur, que je ne puis plus, hélas! combattre à vos côtés ni monter à cheval avec vous. Mais, à Paris, à Montgommery, ou même au camp, il est des offices de confiance, dont vous pourriez, je l'espère, encore charger le pauvre invalide, et dont il s'acquitterait de son mieux.

— Je le sais, Martin; aussi peut-être aurais-je l'égoïsme d'accepter, sans une troisième raison.

— Puis-je la connaître, monseigneur?

— Oui, reprit Gabriel avec une gravité mélancolique, mais à condition, d'abord que tu ne l'approfondiras pas, et puis que tu t'en contenteras, et que tu n'insisteras plus pour me suivre.

— C'est donc bien sérieux et bien impérieux, monseigneur?

— C'est triste et sans réplique, Martin, dit Gabriel d'une voix profonde. Jusqu'ici, ma vie a été toute d'honneur, et, si j'avais voulu laisser prononcer plus souvent mon nom eût été toute de gloire. Je crois en effet avoir rendu à la France et au roi d'immenses services, et, pour ne parler que de Saint-Quentin et de Calais, j'ai peut-être largement et noblement payé ma dette à la patrie.

— Qui le sait mieux que moi, monseigneur? dit Martin-Guerre.

— Oui, mais Martin, autant cette première part de mon existence aura été loyale et généreuse, et appellera le

grand jour et la lumière, autant celle qui me reste à remplir sera sombre, effrayante, et cherchera le secret et les ténèbres. J'aurai sans doute la même énergie à déployer, mais pour une cause que je n'avouerai pas, vers un but que je cacherai. J'avais jusqu'ici, en champ ouvert, devant Dieu et devant les hommes, à gagner joyeusement une récompense. J'ai maintenant, dans la nuit et dans l'angoisse à venger un crime. Je me battais ; je dois punir. De soldat de la France, je deviens le bourreau de Dieu.

— Jésus ! s'écria Martin-Guerre en joignant les mains.

— Donc, reprit Gabriel, il faut que je sois seul pour cette œuvre sinistre où moi-même je prie le ciel d'employer mon bras et ma volonté, où je voudrais être seulement un instrument aveugle et non une tête pensante. Et puisque je demande, puisque j'espère que mon terrible devoir ne prendra que la moitié de mon être, comment veux-tu, Martin, que je songe à t'y associer ?

— C'est juste, et je comprends cela, monseigneur, dit le fidèle écuyer en baissant la tête. Je vous remercie d'avoir daigné me donner cette explication, bien qu'elle m'afflige, et je me résigne comme je vous l'avais promis.

— Et moi, je te remercie à mon tour de cette soumission, dit Gabriel ; le dévouement ici est de ne point trop alourdir le pesant fardeau de responsabilité qui déjà m'accable.

— Mais quoi, monseigneur, reprit Martin-Guerre, ne puis-je absolument rien pour vous servir en cette occasion ?

— Tu peux prier Dieu, Martin, pour que, selon mon souhait, il m'épargne cette initiative qui me coûte tant à aborder. Tu as un cœur pieux et une vie honnête et pure, ami, et ta prière peut m'aider ici plus que ton bras.

— Je prierai, monseigneur, je prierai ; avec quelle ardeur ! je n'ai pas besoin de vous le dire.

— Maintenant, adieu, Martin, reprit Gabriel ; il faut que je te quitte pour retourner à Paris, pour être prêt et présent au jour qu'il plaira à Dieu d'assigner. Toute ma vie j'ai défendu le droit en combattant pour l'équité : que le Seigneur s'en souvienne au jour suprême dont je parle ! qu'il fasse rendre justice à son serviteur comme j'ai fait rendre justice au mien !

Et les yeux au ciel, le noble jeune homme répétait :

— Justice ! justice !

Depuis six mois, quand Gabriel avait les yeux ouverts, c'était d'ordinaire pour les tenir ainsi fixés au ciel auquel il demandait justice. Quand il les refermait, c'était toujours pour revoir la sombre prison du Châtelet dans sa pensée plus sombre, qui criait alors en lui : Vengeance !

Dix minutes après, il s'arrachait à grand'peine aux adieux et aux larmes de Martin-Guerre et de Bertrande de Rolles que celui-ci avait appelée.

— Allons, adieu, adieu ! mon bon Martin, mon fidèle ami ! fit-il en dégageant presque de force ses mains de celles de son écuyer, qui les lui baisait en sanglotant. Il faut que je parte, adieu ! nous nous reverrons.

— Adieu, monseigneur, et que Dieu vous garde ! oh ! qu'il vous garde

C'est tout ce que put dire le pauvre Martin-Guerre tout suffoqué.

Et il regarda à travers ses pleurs son maître et son bienfaiteur remonter à cheval et s'enfoncer dans les ténèbres qui commençaient à s'épaissir et qui lui dérobèrent bientôt le sombre cavalier, comme elles lui avaient dérobé depuis longtemps sa vie

LXXVII

DEUX LETTRES

A la suite de ce procès si difficile et si heureusement terminé des deux Martin-Guerre, Gabriel de Montgommery disparut de nouveau pendant plusieurs mois, et reprit son existence errante, indécise et mystérieuse. On le rencontrait encore en vingt lieux différents Néanmoins, il ne s'éloignait jamais des environs de Paris ni de la cour, s'arrangeant dans l'ombre de manière à tout voir sans être vu.

Il guettait les événemens, mais les événemens se disposaient mal à son gré. L'âme du jeune homme, tout entière à une seule idée, n'entrevoyait pas encore l'issue qu'attendait sa juste vengeance.

Le seul fait d'importance qui se passa dans le monde politique pendant ces quelques mois, ce fut la conclusion de la paix par le traité de Cateau-Cambrésis.

Le connétable de Montmorency, jaloux des exploits du duc de Guise et des nouveaux droits que son rival acquérait chaque jour à la reconnaissance de la nation et à la faveur du maître, avait enfin arraché cette paix à Henri II par l'influence toute puissante de Diane de Poitiers.

Le traité fut signé le 3 avril 1559. Bien que conclu en pleine victoire, il n'était guère avantageux à la France.

Elle conservait les Trois-Evêchés, Metz, Toul et Verdun, avec leurs territoires. Elle retenait Calais pour huit ans seulement et payait huit cent mille écus d'or à l'Angleterre, si la place n'était pas restituée dans cet espace de temps (mais cette clef de la France ne fut jamais rendue, et les huit cent mille écus ne furent pas payés). Enfin, la France rentrait en possession de Saint-Quentin et de Ham, et gardait provisoirement, dans le Piémont, Turin et Pignerol.

Mais Philippe II obtint en toute souveraineté les fortes places de Thionville, Marienbourg, Hesdin. Il fit raser Thérouanne et Yvoy. Il fit rendre Bouillon à l'évêque de Liége, aux Gênois l'île de Corse, à Philibert de Savoie la plus grande partie de la Savoie et du Piémont conquis sous François Ier. Enfin il stipula son mariage avec Elisabeth, fille du roi, et celui du duc de Savoie avec la princesse Marguerite. C'étaient là, pour lui, d'énormes avantages, et tels que sa victoire de Saint-Laurent ne lui en avait pas fait espérer de plus grands.

Le duc de Guise, en accourant, furieux, de l'armée, accusa hautement et non sans raison la trahison de Montmorency et la faiblesse du roi d'avoir cédé d'un trait de plume ce que les armes espagnoles n'auraient pu nous arracher après trente années de succès

Mais le mal était fait, et le sombre mécontentement du Balafré n'y réparait rien.

Gabriel ne s'en réjouit point. Sa justice poursuivait l'homme dans le roi et non pas le roi de France. Il eût bien voulu se venger avec sa patrie mais non pas contre elle.

Cependant, il nota dans son esprit le ressentiment qu'avait dû concevoir et qu'avait conçu le duc de Guise en voyant les sublimes efforts de son génie déjoués par les sourdes menées de l'intrigue.

La colère d'un Coriolan princier pouvait servir dans l'occasion les desseins de Gabriel.

François de Lorraine n'était pas d'ailleurs, tant s'en faut ! le seul mécontent du royaume.

Un jour, Gabriel rencontra aux environs du Pré-aux-Clercs le baron de La Renaudie, qu'il n'avait pas revu depuis la conférence matinale de la rue Saint-Jacques.

Au lieu de l'éviter, comme il faisait chaque fois qu'un visage de connaissance se trouvait devant lui, Gabriel l'aborda.

Ces deux hommes étaient faits pour s'entendre ; ils se ressemblaient par plus d'un côté, notamment par la loyauté et l'énergie. Tous deux également étaient nés pour l'action et passionnés pour la justice

Après les premiers compliments échangés :

— Eh bien ! dit La Renaudie résolument, j'ai vu maître Ambroise Paré, vous êtes des nôtres, n'est-ce pas ?

— De cœur, oui, de fait, non, répondit Gabriel.

— Et quand donc enfin nous appartiendrez-vous tout à fait et ouvertement ? dit La Renaudie.

— Je ne vous tiendrai plus maintenant le langage égoïste qui vous avait peut-être indignés contre moi, reprit Gabriel. Je vous répondrai au contraire : Je veux être à vous quand vous aurez besoin de moi, et quand je n'aurai plus besoin de vous.

— C'est de la générosité ! repartit La Renaudie. Le gentilhomme vous admire, l'homme de parti ne peut vous imiter. Si vous attendez le moment où nous aurons besoin de tous nos amis, sachez que le moment est venu.

— Qu'arrive-t-il donc ? demanda Gabriel.

— Il y a un coup secret monté contre ceux de la religion, dit La Renaudie. On veut se débarrasser en une seule fois de tous les protestans.

— Quels indices vous le font présumer ?

— Mais on ne se cache guère, reprit le baron. Antoine Minard, le président au parlement, a dit tout haut, dans un conseil à Saint-Germain, « Qu'il fallait fraper un bon coup, si l'on ne voulait tomber dans une espèce de république comme les Etats suisses. »

— Quoi ! il a prononcé ce mot de *république ?* s'écria Gabriel surpris. Mais sans nul doute, pour qu'on exagérât le remède, il exagérait le danger ?

— Pas beaucoup, reprit La Renaudie en baissant la voix. Il ne l'exagérait pas beaucoup, à vrai dire. Nous aussi, allez ! nous sommes un peu changés depuis notre réunion dans la chambre de Calvin. Les théories d'Ambroise Paré ne nous sembleraient plus aujourd'hui si hardies ! et vous voyez d'ailleurs qu'on nous pousse aux partis extrêmes.

— Alors, dit vivement Gabriel, je serai peut-être des vôtres plus tôt que je ne le pensais.

— A la bonne heure, donc ! s'écria La Renaudie.

— De quel côté faut-il que j'aie les yeux ? demanda Gabriel.

— Sur le parlement, dit le baron. C'est là que la question va s'engager. Le parti évangéliste y compte une redoutable minorité, Anne Dubourg, Henri Dufaur, Nicolas

Duval, Eustache de la Porte, et vingt autres. Aux mercuriales qui requièrent l'exécution des poursuites contre les hérétiques ces partisans du calvinisme répondent en demandant la réunion du concile général, qui, aux termes des décrets de Constance et de Bâle, doit résoudre les affaires religieuses. Ils ont pour eux le droit ; donc, il faudra qu'on emploie contre eux la violence. Mais nous veillons, veillez avec nous.

— Cela suffit, dit Gabriel.

— Restez à Paris, à votre hôtel, pour qu'on vous y avertisse au besoin, reprit La Renaudie.

— Cela me coûte, mais j'y resterai, dit Gabriel, pourvu que vous ne m'y laissiez pas languir trop longtemps. Vous avez assez écrit et parlé, ce me semble, il faudrait réaliser et agir.

— C'est mon avis, reprit La Renaudie. Tenez-vous prêt et soyez tranquille !

Ils se séparèrent. Gabriel s'éloigna tout pensif.

Dans l'ardeur de la vengeance, sa conscience ne se fourvoyait-elle pas? Voilà que maintenant il poussait à la guerre civile !

Mais, puisque les événemens ne venaient pas à lui, il fallait bien qu'il allât à eux.

Ce jour même, Gabriel revint à son hôtel de la rue des Jardins-Saint-Paul.

Il n'y retrouva que sa fidèle Aloyse. Martin-Guerre n'y était plus; André était resté près de madame de Castro; Jean et Babette Peuquoy étaient retournés à Calais, pour, de là, rentrer à Saint-Quentin, dont le traité de Cateau-Cambrésis rouvrait les portes au tisserand patriote.

Le retour du maître dans sa maison déserte fut donc, cette fois, encore plus triste que de coutume. Mais la maternelle nourrice ne l'aimait-elle pas pour tous? Il faut renoncer à peindre la joie de la digne femme quand Gabriel lui apprit qu'il allait demeurer sans doute pour quelque temps avec elle. Il vivrait dans la retraite la plus cachée et la solitude la plus absolue; mais enfin il resterait, il ne sortirait que très rarement; Aloyse le verrait, le soignerait! Il y avait bien longtemps qu'elle ne s'était sentie aussi heureuse!

Gabriel enviait avec un sourire triste ce bonheur d'une âme aimante. Hélas! il ne pouvait plus le partager, lui. Sa vie n'était désormais pour lui-même qu'une énigme terrible dont il redoutait et désirait à la fois la solution

Ce fut dans ces impatiences et ces appréhensions que ses jours s'écoulèrent, inquiets et ennuyés, pendant un mois et plus.

Selon sa promesse à sa nourrice, il ne quittait guère l'hôtel; seulement, le soir, il allait quelquefois rôder autour du Châtelet, et, en revenant, il s'enfermait de longues heures dans le caveau funèbre où des ensevelisseurs inconnus avaient une nuit furtivement apporté le corps de son père.

Gabriel prenait un sombre plaisir à se reporter ainsi au jour de l'outrage pour entretenir son courage avec sa colère.

Quand il revoyait les noires murailles du Châtelet, quand il revoyait surtout la tombe de marbre où était venue aboutir la souffrance d'une si noble vie, l'effrayante matinée où il avait fermé les yeux à son père assassiné se représentait à lui dans toute son horreur.

Alors, ses poings se crispaient, ses cheveux se hérissaient, sa poitrine se gonflait, et il sortait de cette contemplation terrible avec une haine toute neuve.

Dans ces momens-là, Gabriel regrettait d'avoir mis sa vengeance à la remorque des circonstances; attendre lui devenait insupportable.

Enfin ! tandis qu'il attendait si patiemment, les meurtriers étaient triomphans et joyeux! Ce roi trônait paisiblement dans son Louvre! Ce connétable s'enrichissait des misères du peuple! Cette Diane de Poitiers s'enivrait de ses amours infâmes!

Cela ne pouvait durer! Puisque la foudre de Dieu dormait, puisque la douleur des opprimés tremblait, Gabriel se passerait de Dieu et des hommes, ou plutôt il serait l'instrument et des justices célestes et des rancunes humaines.

Là-dessus emporté par un mouvement irrésistible, il portait la main à la poignée de son épée, il faisait un pas pour sortir.

Mais alors, sa conscience épouvantée lui rappelait la lettre de Diane de Castro, cette lettre écrite de Calais, dans laquelle sa bien-aimée le suppliait de ne pas punir par lui-même, et, à moins qu'il ne fût un instrument involontaire, de ne pas frapper, fût-ce des coupables.

Gabriel relisait cette lettre touchante, et laissait retomber son épée au fourreau.

Indigné de ses remords, il se remettait à attendre.

Gabriel, en effet, était bien de ceux qui agissent, mais non pas de ceux qui conduisent. Son énergie était admirable quand il avait avec lui une armée, un parti ou seulement un grand homme. Mais il n'était ni d'un rang ni d'une nature à exécuter seul des choses extraordinaires, même dans le bien, à plus forte raison dans le crime. Il n'était né ni un prince puissant, ni un puissant génie. Le pouvoir et la volonté de l'initiative lui manquaient également.

A côté de Coligny et du duc de Guise, il avait accompli de surprenans exploits. Mais maintenant, comme il l'avait donné à entendre à Martin-Guerre, sa tâche était bien changée; au lieu de l'ennemi à combattre, il avait son roi à punir. Et personne, cette fois, pour l'aider dans cette œuvre terrible!

Il comptait encore, néanmoins, sur ces mêmes hommes qui lui avaient prêté déjà leur puissance, sur Coligny le protestant, sur le duc de Guise l'ambitieux.

Une guerre civile pour la défense de la vérité religieuse, une révolte pour le triomphe de l'usurpation d'un grand génie, telles étaient les espérances secrètes de Gabriel. La mort ou la déposition de Henri II, son châtiment, dans tous les cas, résultait de l'un ou de l'autre de ces soulèvemens. Gabriel s'y montrerait au second rang comme un homme du premier. Il tiendrait jusqu'au bout le serment fait au roi lui-même: il poursuivrait le parjure jusque dans ses enfans et ses petits-enfans.

Si ces deux chances lui manquaient, Gabriel, accoutumé à ne venir qu'à la suite, n'aurait plus qu'à laisser faire Dieu.

Mais ces deux chances ne parurent pas d'abord devoir lui manquer. Un jour, le 13 juin, Gabriel reçut presque en même temps deux lettres.

La première lui fut apportée, vers les cinq heures de l'après-midi, par un homme mystérieux qui ne voulut la remettre qu'à lui seul, et ne la lui remit qu'après avoir comparé les traits de son visage aux indications d'un signalement précis.

Voici en quels termes cette lettre était conçue :

« Ami et frère,

« L'heure est venue, les persécuteurs ont levé le mas« que. Bénissons Dieu! Le martyre mène à la victoire.

« Ce soir même, à neuf heures, cherchez, place Mau« bert, une porte de couleur brune, au nº 11.

« Vous frapperez à cette porte trois coups séparés par un « intervalle régulier. Un homme ouvrira et vous dira : « N'entrez pas, vous n'y verriez pas clair. Vous lui répon« drez : J'apporte ma lumière avec moi. L'homme vous « conduira à un escalier de dix-sept marches que vous gra« virez dans l'obscurité. En haut, un second acolyte vous « abordera en vous disant : Que demandez-vous? Répondez : « Ce qui est juste. Vous serez introduit alors dans une cham« bre déserte où quelqu'un vous dira à l'oreille le mot « d'ordre : *Genève*. Vous répondrez par le mot de ralli« ment : *Gloire*. Aussitôt l'on vous amènera parmi ceux « *qui ont aujourd'hui besoin de vous.*

« A ce soir, ami et frère. Brûlez ce billet. Discrétion et « courage!

« L. R. »

Gabriel se fit apporter une lampe allumée, brûla devant le messager la lettre et lui dit pour toute réponse :

— J'irai.

L'homme salua et se retira.

— Allons! se dit Gabriel, voilà enfin les religionnaires qui se lassent!

Sur les huit heures, comme il réfléchissait encore à cette convocation de La Renaudie, un page aux armes de Lorraine fut amené auprès de lui par Aloyse.

Le page était porteur d'une lettre ainsi conçue :

« Monsieur et cher compagnon,

« Je suis depuis six semaines à Paris, de retour de cette « armée où je n'avais plus que faire.

« On m'assure que vous devez être aussi depuis quelque « temps chez vous. Comment ne vous ai-je pas revu? « M'auriez-vous oublié aussi dans ces temps d'ingratitude « et d'oubli? non, je vous connais, c'est chose impossible.

« Venez donc : Je vous attendrai, si vous voulez, demain « matin, à dix heures dans mon logement des Tournelles.

« Venez, ne fût-ce que pour nous consoler mutuellement « de ce qu'ils ont fait de nos succès.

« Votre ami bien affectionné,

« François de Lorraine. »

— J'irai, dit encore simplement Gabriel au page.

Et, quand l'enfant se fut retiré.

— Allons! pensa-t-il, voilà aussi l'ambitieux qui s'éveille!

Bercé par un double espoir, il se mettait en route un quart d'heure après pour la place Maubert.

LXXVIII

UN CONCILIABULE DE PROTESTANS

La maison n° 11 de la place Maubert, où la lettre de La Renaudie donnait rendez-vous à Gabriel, était celle d'un avocat nommé Trouillard. On la citait déjà vaguement dans le peuple comme un lieu de réunion des hérétiques. Des chants lointains de psaumes entendus quelquefois le soir par les voisins avaient accrédité ces bruits dangereux. Mais ce n'étaient que des bruits, et la police du temps n'avait pas encore eu l'idée de les vérifier.

Gabriel trouva sans peine la porte brune, et, d'après les instructions de la lettre, frappa trois coups régulièrement espacés.

La porte s'ouvrit comme d'elle-même, mais une main saisit dans l'ombre la main de Gabriel, et quelqu'un lui dit:

— N'entrez pas, vous n'y verriez pas clair.

— J'apporte avec moi ma lumière, répondit Gabriel, selon la formule.

— Entrez alors, lui dit la voix, et suivez la main qui vous guide.

Gabriel obéit et fit ainsi quelques pas. Puis, on le lâcha en disant:

— Allez maintenant.

Gabriel sentit avec son pied la première marche d'un escalier. Il compta dix-sept degrés et s'arrêta.

— Que demandez-vous? lui dit une autre voix.

— Ce qui est juste, répondit-il.

Une porte s'ouvrit aussitôt devant lui, et il entra dans une chambre éclairée par une faible lumière.

— Un homme s'y trouvait seul, qui s'approcha de Gabriel et lui dit tout bas.

— *Genève!*

— *Gloire!* repartit sur-le-champ le jeune comte.

L'homme alors frappa sur un timbre, et La Renaudie en personne entra par une porte dérobée.

Il vint à Gabriel et lui serra la main affectueusement.

— Savez-vous ce qui s'est passé au parlement aujourd'hui? lui demanda-t-il

— Je ne suis pas sorti de chez moi, répondit Gabriel.

— Vous allez donc tout apprendre ici, reprit La Renaudie. Vous ne vous êtes pas encore engagé avec nous, n'importe! nous nous engagerons avec vous. Vous saurez nos desseins, vous compterez nos forces; il n'y aura plus rien de secret pour vous dans les choses de notre parti. Vous, cependant, vous resterez libre d'agir seul ou avec nous, à votre gré. Vous m'avez dit que vous étiez des nôtres d'intention, cela suffit. Je ne vous demande même pas votre parole de gentilhomme de ne rien révéler de ce que vous verrez ou entendrez. Avec vous la précaution est inutile.

— Merci de cette confiance! dit Gabriel touché. Je ne vous en ferai pas repentir.

— Entrez avec moi, reprit La Renaudie, et restez à mon côté; je vous dirai à mesure les noms de ceux de nos frères que vous ne connaîtrez pas! Vous jugerez par vous-même du reste. Venez.

Il prit Gabriel par la main, poussa le ressort secret de la porte dérobée, et entra avec lui dans une grande salle oblongue où deux cents personnes environ étaient rassemblées.

Quelques flambeaux épars çà et là n'éclairaient qu'à demi les groupes mouvans. D'ailleurs, ni meubles, ni tentures, ni bancs: une chaire de bois grossier pour le ministre ou l'orateur, voilà tout.

La présence d'une vingtaine de femmes expliquait, mais ne justifiait nullement (hâtons-nous de le dire), les calomnies auxquelles donnaient lieu parmi les catholiques ces conciliabules nocturnes et secrets des réformés.

Personne ne remarqua l'entrée de Gabriel et de son guide. Tous les yeux et toutes les pensées étaient tournés vers celui qui occupait dans le moment la tribune: religionnaire au front triste et à parole grave.

La Renaudie le nomma à Gabriel.

— C'est le conseiller au parlement Nicolas Duval, lui dit-il tout bas. Il vient de commencer le récit de ce qui s'est passé aujourd'hui aux Augustins. Écoutez:

Gabriel écouta:

« — Notre salle ordinaire du palais, continuait l'orateur, étant occupée par les apprêts des fêtes du mariage de la princesse Élisabeth, nous siégions provisoirement pour la première fois aux Augustins, et je ne sais, mais l'aspect de cette salle insolite nous fit d'abord vaguement pressentir quelque événement insolite aussi.

« Cependant le président Gilles Lemaître ouvrit la séance comme de coutume, et rien ne semblait donner raison aux appréhensions de quelques-uns d'entre nous.

« On reprit la question agitée le mercredi précédent. Il s'agissait des opinions religieuses. Antoine Fumée, Paul de Foix et Eustache de la Porte parlèrent successivement en faveur de la tolérance, et leurs discours éloquens et fermes paraissaient avoir fait une vive impression sur la majorité.

« Eustache de La Porte venait de se rasseoir au milieu des applaudissemens, et Henri Dufaur prenait la parole pour emporter les suffrages encore hésitans, quand tout à coup la grande porte s'ouvrit et l'huissier du parlement annonça tout haut: le roi.

« Le président ne parut nullement surpris, et descendit en hâte de son siège pour aller au-devant du roi. Tous les conseillers se levèrent en désordre, les uns tout stupéfaits, les autres fort calmes et comme s'attendant à ce qui arrivait.

« Le roi entra accompagné du cardinal de Lorraine et du connétable.

« — Je ne viens pas déranger vos travaux, messieurs du parlement, dit-il d'abord, je viens les seconder.

« Et, après quelques complimens insignifians, il termina en disant:

« — La paix est conclue avec l'Espagne: mais, à l'occasion des guerres, il y a eu de mauvaises hérésies qui se sont introduites en ce royaume; il les faut éteindre comme la guerre. Pourquoi n'avez-vous pas entériné un édit contre les luthériens que je vous ai mandé?... Cependant, je le répète, continuez à poursuivre librement en ma présence les délibérations commencées.

« Henri Dufaur qui avait la parole la reprit courageusement sur ce mot du roi, plaida la cause de la liberté de conscience, et ajouta même à ce hardi plaidoyer quelques avertissemens tristes et sévères sur la conduite du gouvernement du roi.

« — Vous vous plaignez des troubles? s'écria-t-il. Eh bien! nous en savons l'auteur. On pourrait répondre ce qu'Élie disait à Achab: « C'est vous qui tourmentez Israël! »

« Henri II se mordit les lèvres en pâlissant, mais garda le silence.

« Alors Dubourg se leva et fit entendre des remontrances plus directes et plus sérieuses encore.

« — Je sens, dit-il, qu'il est certains crimes, Sire, qu'on doit impitoyablement punir, tels que l'adultère, le blasphème, le parjure, qu'on favorise tous les jours par le désordre et les amours coupables. Mais de quoi accuse-t-on ceux qu'on livre au bras du bourreau? De lèse-majesté? Jamais ils n'ont omis le nom du prince en leurs prières! Jamais ils n'ont ourdi de révolte ou de trahison! Quoi! parce qu'ils ont découvert par les lumières des Saintes Écritures les grands vices et les honteux défauts de la puissance romaine, parce qu'ils ont demandé qu'on y mît ordre, est-ce une licence digne du feu?

« Le roi ne bougeait toujours pas. Mais on sentait couver sourdement sa colère.

— Le président Gilles Lemaître voulut flatter bassement cette rancune muette

« — Il s'agit des hérétiques! s'écria-t-il avec une feinte indignation. Qu'on en finisse avec eux comme avec les Albigeois: Philippe-Auguste en a fait brûler six cents le même jour.

« Ce langage violent servait peut-être encore plus la bonne cause que la fermeté modérée des nôtres. Il devenait évident qu'en définitive le résultat des opinions allait être au moins balancé.

« Henri II le comprit et voulut tout brusquer par un coup d'état.

« — Monsieur le président a raison, dit-il. Il faut en finir avec les hérétiques, où qu'ils se réfugient. Et, pour commencer, monsieur le connétable, qu'on arrête sur-le-champ ces deux rebelles.

« Il montra de la main Henri Dufaur et Anne Dubourg, et sortit précipitamment comme ne pouvant plus contenir son courroux

« Je n'ai pas besoin de vous dire, amis et frères, que monsieur de Montmorency obéit aux ordres du roi. Dubourg et Dufaur furent enlevés et saisis au corps en plein parlement, et nous demeurâmes tous consternés.

« Gilles Lemaître trouva seul le courage d'ajouter:

« — C'est justice! Ainsi soient punis tous ceux qui oseraient manquer de respect à la majesté royale!

« Mais, comme pour le démentir, des gardes entrèrent de nouveau dans l'enceinte des lois, et, en exécution d'autres ordres qu'ils produisirent, arrêtèrent encore de Foix, Fumée et de La Porte, qui avaient parlé, eux, avant l'arrivée du roi, et s'étaient bornés à défendre la tolérance religieuse, sans articuler contre le souverain le moindre reproche.

« Il était donc certain que ce n'était pas pour leurs remontrances au roi mais bien pour leurs opinions religieuses que cinq membres inviolables du parlement venaient, au moyen d'un guet-apens odieux, de tomber sous le coup d'une accusation capitale.

Nicolas Duval se tut. Les murmures de douleur et de colère de l'assemblée avaient interrompu vingt fois et suivirent plus énergiquement que jamais le récit de cette grande et orageuse séance qui, pour nous, à distance, semble en vérité appartenir à une autre assemblée, et a l'air de s'être passée deux cent trente ans plus tard.

Seulement, deux cent trente ans plus tard, ce n'était pas la royauté, mais la liberté qui devait avoir le dernier mot !..

Le ministre David succéda dans la chaire à Nicolas Duval.

La dernière stance était surtout significative :

N'empêchez plus la prédication
De la parole et vive voix
De notre Dieu, le roi des rois !
Ou vous verrez sa malédiction
Sur vous, prompte, s'étendre,
Qui vous fera descendre
Aux enfers ténébreux,
Où vous serez punis
Des maux qu'avez commis
Par tourmens douloureux



Qu'on arrête sur-le-champ ces deux rebelles.

— Frères, dit-il, avant la délibération, pour que Dieu l'anime de son esprit de vérité, élevons ensemble vers lui par quelques psaumes nos voix et nos pensées.

— Le psaume 40 ! crièrent plusieurs des réformés.

Et tous se mirent à entonner ledit psaume.

Il était singulièrement choisi pour rétablir le calme. C'était beaucoup plus, il faut l'avouer, le chant de la menace que l'hymne de la prière.

Mais l'indignation débordait en ce moment dans les âmes, et c'était d'un accent pénétré que tous chantaient ces strophes, où leur émotion remplaçait presque la poésie absente :

Gens insensés, où avez-vous les cœurs
De faire guerre à Jésus-Christ ?
Pour soutenir cet Ante-Christ,
Jusques à quand serez persécuteurs ?
Traîtres abominables !
Le service des diables
Vous allez soutenant ;
Et de Dieu les édits
Par vous sont interdits
A tout homme vivant

Le psaume terminé, comme si ce premier cri vers Dieu eût déjà soulagé les cœurs, le silence se rétablit et la délibération put s'ouvrir.

La Renaudie prit le premier la parole pour en préciser d'abord les termes et le sens.

— Frères, dit-il de sa place, en présence d'un fait inouï qui renverse toutes les idées du droit et de l'équité, nous avons à déterminer la conduite que doit tenir le parti de la réforme ? Allons-nous patienter encore, ou bien agirons-nous ? et, dans ce cas, comment agirons-nous ? telles sont les questions que chacun doit ici se poser et résoudre selon sa conscience. Vous voyez que nos persécuteurs ne parlent de rien moins que d'un massacre universel, et prétendent nous rayer tous de la vie comme un mot mal écrit d'un livre. Attendrons-nous docilement le coup mortel ? Ou bien, puisque la justice et la loi sont violées par ceux-là mêmes dont le devoir est de les protéger, essaierons-nous de nous faire justice à nous-mêmes et de substituer pour un moment la force à la loi ?... A vous de répondre, frères et amis.

La Renaudie fit une courte pause, comme pour laisser le temps au redoutable dilemme de se poser bien nettement

dans tous les esprits ; puis, il reprit, voulant à la fois éclairer et hâter la conclusion :

— Deux partis divisent, nous le savons malheureusement tous, ceux que la cause de la réforme et de la vérité devrait réunir : il y a parmi nous le parti de la noblesse et le parti de Genève ; mais, devant le danger et l'ennemi commun, il sied, ce me semble, que nous n'ayons qu'un cœur et qu'une volonté. Les membres de l'une et de l'autre fraction sont également invités à donner leur avis et à proposer leurs moyens. Le conseil qui offrira les meilleures chances de réussite, de quelque part qu'il vienne, doit être universellement adopté. Et maintenant, parlez, amis et frères, en toute liberté et en toute confiance.

Le discours de La Renaudie fut suivi d'une assez longue hésitation.

Ce qui manquait justement à ceux qui l'écoutaient, c'était la liberté, c'était la confiance.

Et, d'abord, malgré l'indignation dont tous les cœurs étaient réellement pleins, la royauté conservait alors un trop grand prestige pour que les réformés, conspirateurs novices, osassent exprimer tout de suite franchement et sans arrière-pensée leurs idées de rébellion armée. Ils étaient résolus et dévoués en masse ; mais chacun en particulier reculait devant la responsabilité d'une première motion. Tous voulaient bien suivre le mouvement, aucun n'osait le donner.

Puis, ainsi que La Renaudie l'avait fait entendre, ils se défiaient les uns des autres ; chacun des deux partis ne savait où l'autre le conduirait, et cependant leurs buts étaient, en vérité, trop dissemblables pour que le choix du chemin et des guides leur fût indifférent.

En effet, le parti de Genève tendait en secret à la république, et celui de la noblesse seulement à un changement de royauté.

Les formes électives du calvinisme, le principe de l'égalité que posait partout la nouvelle église, menaient directement au système républicain dans les conditions adoptées par les cantons suisses. Mais la noblesse ne voulait pas aller si loin, et se serait contentée, d'accord avec la reine Elisabeth d'Angleterre, de déposer Henri II et de le remplacer par un roi calviniste. On nommait tout bas d'avance le prince de Condé.

On voit qu'il était difficile de faire concourir à une œuvre commune deux élémens plus opposés.

Gabriel s'aperçut donc avec regret, après le discours de La Renaudie, que les deux camps presque ennemis se mesuraient d'un œil défiant, sans paraître songer à tirer les conclusions des prémisses si hardiment établies.

Une ou deux minutes se passèrent, au milieu d'un murmure confus, dans ces indécisions douloureuses. La Renaudie en était à se demander si, par sa trop brusque sincérité, il n'avait pas involontairement détruit l'effet du récit de Nicolas Duval. Mais, puisqu'il était entré dans cette voie, il voulut tout risquer pour sauver tout, et, s'adressant à un petit homme maigre et chétif, aux sourcils épais et à la mine bilieuse, qui se tenait dans un groupe voisin de lui :

— Eh bien ! Lignières, lui dit-il à voix haute, n'allez-vous pas parler à nos frères, et leur dire une fois ce que vous avez sur le cœur ?

— Soit ! répondit le petit homme dont le regard sombre s'enflamma. Je parlerai, mais alors sans rien céder et sans atténuer rien !

— Allez, vous êtes avec des amis, reprit La Renaudie.

Tandis que Lignières montait dans la chaire, le baron dit à l'oreille de Gabriel :

— J'emploie là un dangereux moyen. Ce Lignières est un fanatique, de bonne ou de mauvaise foi ? je l'ignore, qui pousse les choses à l'extrême et provoque plus de répulsions que de sympathies. Mais n'importe ! il faut à tout prix savoir à quoi nous en tenir, n'est-ce pas ?

— Oui, que la vérité sorte enfin de tous ces cœurs fermés ! dit Gabriel.

— Lignières et ses doctrines génevoises ne l'y laisseront pas dormir, soyez tranquille ! reprit La Renaudie.

L'orateur en effet débuta fort *ex abrupto*.

— La loi elle-même vient d'être condamnée, dit-il. Quel appel nous reste ? l'appel de la force et aucun autre ! Vous demandez ce qu'il convient de faire ? Si je n'y réponds pas à cette question, voici quelque chose qui pourra y répondre à ma place.

Il éleva et montra une médaille d'argent.

— Cette médaille, reprit-il, parlera plus éloquemment que ma parole. Pour ceux qui, de loin, ne peuvent la voir, je dirai ce qu'elle représente : elle offre l'image d'une épée flamboyante qui tranche un lis dont la tige se courbe et tombe. Auprès, le sceptre et la couronne sont roulés dans la poussière.

Lignières ajouta, comme s'il eût craint de n'être pas bien compris :

— Les médailles d'ordinaire servent à la commémoration des faits accomplis : que celle-ci serve à la prophétie d'un fait à venir ! Je ne dirai rien de plus.

Il en avait dit bien assez ! Il descendit de la chaire au milieu des applaudissements d'une faible portion de l'assemblée et des murmures d'un plus grand nombre.

Mais l'attitude générale ce fut le silence de la stupeur.

— Allons ! dit la Renaudie à voix basse à Gabriel, ce n'est pas cette corde-là qui vibre le plus parmi nous. A une autre.

— Monsieur le baron de Castelnau, reprit-il tout haut en interpellant un jeune homme élégant et pensif, appuyé contre la muraille à dix pas de lui ; monsieur de Castelnau, n'avez-vous à votre tour rien à dire ?

— Je n'aurais eu rien à dire peut-être, mais j'ai à répondre, répondit le jeune homme.

— Nous écoutons, dit La Renaudie.

— Celui-ci, ajouta-t-il en se penchant à l'oreille de Gabriel, appartient au parti des gentilshommes, et vous avez dû le voir au Louvre le jour où vous avez apporté la nouvelle de la prise de Calais. Castelnau, lui, est franc, loyal et brave. Il plantera son drapeau tout aussi hardiment que Lignières, et nous verrons s'il est mieux accueilli.

Castelnau resta sur l'une des marches de la chaire, et ce fut de là qu'il parla :

— Je commencerai, dit-il, comme les orateurs qui m'ont précédé. On nous a frappés avec l'iniquité, défendons-nous avec l'iniquité. Menons en champ ouvert parmi les cuirasses la guerre qu'on a portée dans le parlement parmi les robes rouges !... Mais je diffère d'opinion sur le reste avec monsieur de Lignières. Moi aussi j'ai une médaille à vous montrer. La voici. Ce n'est pas la sienne. De loin, elle vous paraît ressembler aux écus monnayés qui sont dans nos bourses. C'est vrai, elle présente aussi l'effigie d'un roi couronné. Seulement, au lieu de : *Henricus II, rex Galliæ*, l'exergue porte : *Ludovicus XIII, rex Galliæ* (1). J'ai dit.

Le baron de Castelnau quitta, le front haut, sa place L'allusion au prince Louis de Condé était flagrante. Ceux qui avaient applaudi Lignières murmurèrent, ceux qui avaient murmuré applaudirent.

Mais la masse restait encore immobile et muette entre les deux minorités.

— Que veulent-ils donc ? demanda bas Gabriel à La Renaudie

— J'ai peur qu'ils ne veuillent rien ! lui répondit le baron.

En ce moment, l'avocat Des Avenelles demanda la parole.

— Voici, je le crois, leur homme, reprit La Renaudie. Des Avenelles est mon hôte quand je suis à Paris ; un esprit honnête et sage, mais trop prudent, trop timide même. Son avis fera leur loi.

Des Avenelles, dès son début, donna raison aux prévisions de La Renaudie.

— Nous venons, dit-il, d'entendre de courageuses et même d'audacieuses paroles. Mais le moment est-il réellement venu de les prononcer ? Ne va-t-on pas un peu trop vite ? On nous montre un but élevé, mais on ne parle pas des moyens. Ils ne peuvent être que criminels. Plus qu'aucun de ceux qui sont ici, j'ai l'âme navrée de la persécution qu'on nous fait subir. Mais quand nous avons encore tant de préjugés à vaincre, faut-il, de plus, jeter sur la cause réformée l'odieux d'un assassinat ? Oui, d'un assassinat ! car vous ne pourriez obtenir par une autre voie le résultat que vous osez nous montrer.

Des applaudissemens presque unanimes interrompirent Des Avenelles.

— Que disais-je ? murmurait tout bas La Renaudie. Cet avocat est leur véritable expression !

Des Avenelles reprit :

— Le roi est dans la vigueur et la maturité de l'âge. Pour l'arracher du trône, il faudrait l'en précipiter. Quel homme vivant prendrait sur soi une telle violence ? Les rois sont divins, Dieu seul a droit sur eux ! Ah ! si quelque accident, quelque mal imprévu, quelque attentat privé même, atteignait en ce moment la vie du roi et mettait la tutelle d'un roi enfant aux mains des insolents sujets qui nous oppriment !.. alors, ce serait cette tutelle et non la royauté, ce seraient les Guise et non François II qu'on attaquerait. La guerre civile deviendrait louable et la révolte sainte, et je vous crierais le premier : Aux armes !

Cette énergie de la timidité frappa d'admiration l'assemblée, et de nouvelles marques d'approbation vinrent récompenser le courage prudent de Des Avenelles.

— Ah ! dit tout bas La Renaudie à Gabriel, je regrette maintenant de vous avoir fait venir. Vous devez nous prendre en pitié.

Mais Gabriel pensif se disait en lui-même :

— Non, je n'ai point à leur reprocher leur faiblesse ; car elle ressemble à la mienne. Comme je comptais secrètement sur eux, il semble qu'ils comptent sur moi.

(1) Ces deux curieuses et étranges médailles existent au cabinet des médailles.

— Que prétendez-vous donc faire? cria La Renaudie à son hôte triomphant.

— Rester dans la légalité, attendre! répondit résolument l'avocat. Anne Dubourg, Henri Dufaur et trois de nos amis du parlement ont été arrêtés; mais qui nous dit qu'on osera les condamner, les accuser même? Mon avis est que la violence de notre part pourrait bien n'aboutir qu'à provoquer celle du pouvoir. Et qui sait si notre réserve n'est pas justement le salut des victimes! Ayons le calme de la force et la dignité du bon droit. Mettons tous les torts du côté de nos persécuteurs. Attendons. Quand ils nous verront modérés et fermes, ils y regarderont à deux fois avant de nous déclarer la guerre, comme je vous prie, amis et frères, d'y regarder à deux fois vous-mêmes avant de leur donner le signal des représailles.

Des Avenelles se tut, et les applaudissemens recommencèrent.

L'avocat, tout glorieux, voulut constater sa victoire.

— Que ceux qui pensent comme moi lèvent la main! reprit-il.

Presque toutes les mains se dressèrent pour rendre témoignage à Des Avenelles que sa voix avait été celle de l'assemblée.

— Voilà donc, dit-il, la décision prise...

— De ne rien décider du tout, interrompit Castelnau.

— D'ajourner jusqu'à un moment plus favorable les partis extrêmes, reprit des Avenelles en jetant un regard furieux sur l'interrupteur.

Le ministre David proposa de chanter un nouveau psaume pour demander à Dieu la délivrance des pauvres prisonniers.

— Allons-nous-en, dit La Renaudie à Gabriel. Tout ceci m'indigne et m'irrite. Ces gens-là ne savent que chanter. Ils n'ont de séditieux que leurs psaumes.

Quand ils furent dans la rue, ils marchèrent en silence, absorbés qu'ils étaient tous deux par leurs pensées.

Au pont Notre-Dame, ils se séparèrent, La Renaudie retournant dans le faubourg Saint-Germain, et Gabriel à l'Arsenal.

— Adieu donc, monsieur d'Exmès, dit La Renaudie. Je suis fâché de vous avoir fait perdre votre temps. Croyez, cependant, que ceci n'est pas tout à fait notre dernier mot. Le prince, Coligny, et nos meilleures têtes, nous manquaient ce soir.

— Je n'ai pas perdu mon temps avec vous, dit Gabriel. Vous vous en convaincrez peut-être avant peu.

— Tant mieux! tant mieux! reprit La Renaudie. Pourtant, je doute...

— Ne doutez pas, dit Gabriel. J'avais besoin de savoir si les protestans commençaient vraiment à perdre patience. Il m'est plus utile que vous ne croyez de m'être assuré qu'ils ne sont pas las encore.

LXXIX

AUTRE ÉPREUVE

Le mécontentement des réformés lui faisant défaut, il restait encore à la vengeance de Gabriel une chance, celle de l'ambition du duc de Guise.

Aussi, le lendemain matin, à dix heures, fut-il exact au rendez-vous que la lettre de François de Lorraine lui avait assigné au palais des Tournelles.

Le jeune comte de Montgommery était attendu. Dès son arrivée, il fut sur le champ introduit auprès de celui que, grâce à son audace, on appelait maintenant le conquérant de Calais.

Le Balafré vint avec empressement au devant de Gabriel et lui serra affectueusement les mains dans les siennes.

— Vous voilà donc enfin, oublieux ami, lui dit-il; j'ai été forcé d'aller vous chercher, de vous poursuivre jusque dans votre retraite, et si je ne l'avais fait Dieu sait quand je vous aurais revu! Pourquoi cela? Pourquoi n'être pas venu me trouver depuis mon retour?

— Monseigneur, dit Gabriel à voix basse, de douloureuses préoccupations...

— Ah! voilà! j'en étais sûr! interrompit le duc de Guise. Ils ont aussi menti, n'est-ce pas? aux promesses qu'ils vous avaient faites? Ils vous ont trompé, mécontenté, ulcéré? Vous le sauveur de la France! Oh! je me suis bien douté qu'il y avait là quelque infamie! Mon frère, le cardinal de Lorraine, qui assistait à votre rentrée au Louvre, qui a entendu votre nom de comte de Montgommery, a deviné, avec sa finesse de prêtre, que vous alliez être la dupe ou la victime de ces gens-là. Pourquoi ne pas vous être adressé à lui? Il eût pu vous aider en mon absence.

— Je vous remercie, monseigneur, reprit gravement Gabriel; mais vous vous trompez, je vous assure. On a tenu le plus strictement du monde les engagemens pris avec moi.

— Oh! vous dites cela d'un ton, ami!...

— Je dis cela comme je le sens, monseigneur; mais je dois vous répéter que je ne me plains pas, et que les promesses sur lesquelles je comptais ont été exécutées... à la lettre. Ne parlons donc plus de moi, je vous en supplie, vous savez qu'ordinairement ce sujet d'entretien ne me plaît guère. Il m'est aujourd'hui, plus que jamais pénible. Je vous demande en grâce, monseigneur, de ne pas insister sur vos bienveillantes questions.

Le duc de Guise fut frappé de l'accent douloureux de Gabriel.

— Cela suffit, ami, lui dit-il, j'aurais peur en effet, maintenant, de toucher sans le vouloir à quelqu'une de vos cicatrices mal fermées, et je ne veux plus vous interroger sur vous-même.

— Merci, monseigneur, dit Gabriel d'un ton digne et pénétré.

— Sachez seulement, reprit le Balafré, qu'en tout lieu, en tout temps et pour quoi que ce soit, mon crédit, ma fortune et ma vie sont à vous, Gabriel, et que, si j'ai un jour cette chance que vous ayez besoin de moi en quelque chose, vous n'aurez qu'à étendre votre main pour trouver la mienne.

— Merci, monseigneur, répéta Gabriel.

— Ceci convenu entre nous, dit le duc de Guise, de quoi vous plaît-il, ami, que nous parlions?

— Mais de vous, monseigneur, répondit le jeune homme de votre gloire, de vos projets: voilà ce qui m'intéresse! voilà l'aimant qui m'a fait accourir à votre premier appel!

— Ma gloire? mes projets? reprit François de Lorraine en secouant la tête. Hélas! c'est là pour moi aussi un triste sujet d'entretien.

— Oh! que dites-vous, monseigneur? s'écria Gabriel.

— La vérité, ami! Oui, je croyais, je l'avoue, avoir gagné quelque réputation; il me semblait que mon nom pouvait être actuellement prononcé avec un certain respect en France, avec une certaine terreur en Europe. Et ce passé déjà illustre me faisant un devoir de regarder l'avenir, j'arrangeais mes desseins sur ma renommée, je rêvais de grandes choses pour ma patrie et pour moi-même. Je les eusse acomplies, ce me semble!...

— Eh bien? monseigneur?... demanda Gabriel.

— Eh bien! Gabriel, reprit le duc de Guise, depuis six semaines, depuis ma rentrée dans cette cour, j'ai cessé de croire à ma gloire, et j'ai renoncé à tous mes projets.

— Et pourquoi cela? Jésus!

— Mais n'avez-vous pas vu d'abord à quel traité presque honteux ils ont fait aboutir nos victoires! Nous aurions été forcés de lever le siège de Calais, les Anglais auraient encore en leur pouvoir les portes de la France, la défaite, enfin, nous eût, sur tous les points, démontré l'insuffisance de nos forces et l'impossibilité de continuer une lutte inégale, qu'on n'eût pas signé une paix plus désavantageuse et plus déshonorante que celle de Cateau-Cambrésis.

— C'est vrai, monseigneur, dit Gabriel, et chacun déplore qu'on ait retiré de si pauvres fruits d'une aussi magnifique moisson.

— Eh bien! reprit le duc de Guise, comment voulez-vous donc que je sème encore pour des gens qui savent si mal récolter? D'ailleurs, ne m'ont-ils pas contraint à l'inaction par leur belle conclusion de paix? Voilà mon épée condamnée pour longtemps à rester au fourreau. La guerre éteinte partout, à tout prix, éteint en même temps tous mes glorieux rêves; et c'est bien là aussi, entre nous, une des choses qu'on a cherchées.

— Mais vous n'en êtes pas moins puissant, même dans ce repos, monseigneur, dit Gabriel. La cour vous respecte, le peuple vous adore, les étrangers vous redoutent.

— Oui, je me crois aimé au dedans et craint au dehors, reprit le Balafré; mais ne dites pas, ami, qu'on me respecte au Louvre. Tandis qu'on annihilait publiquement les résultats certains de nos succès, on minait aussi en dessous mon influence privée. Quand je suis revenu de là-bas, qui ai-je trouvé plus que jamais en faveur? l'insolent vaincu de Saint-Laurent, ce Montmorency que je déteste!...

— Oh! pas plus que moi, certes! murmurait Gabriel.

— C'est par lui et pour lui que cette paix, dont nous rougissons tous, a été conclue. Non content de faire paraître ainsi mes efforts moins efficaces, il a su encore soigner dans le traité ses propres intérêts, et s'y faire restituer pour la deuxième ou troisième fois, je pense, sa rançon de Saint-Laurent. Il spécule jusque sur sa défaite et sa honte!

— Et c'est là le rival qu'accepte le duc de Guise! reprit Gabriel avec un dédaigneux sourire.

— Il en frémit, ami! mais vous voyez bien qu'on le lui impose! Vous voyez que monsieur le connétable est protégé par quelque chose de plus fort que la gloire, par quelqu'un de plus puissant que le roi lui-même! Vous

voyez bien que mes services ne pourront jamais égaler ceux de madame Diane de Poitiers, que la foudre écrase !

— Oh ! Dieu vous entende ! murmura Gabriel.

— Mais qu'a donc fait cette femme a ce roi ? le savez-vous, ami ? continua le duc de Guise. Le peuple a-t-il vraiment raison de parler de philtres et de sortilèges ? J'imagine, pour ma part, qu'il y a entre eux un lien plus fort que l'amour. Ce ne doit pas être seulement la passion qui les enchaîne ainsi l'un à l'autre, ce doit être le crime. Il y a, j'en jurerais ! parmi leurs souvenirs un remords. Ce sont plus que des amans, ce sont des complices.

Le comte de Montgommery frissonna de la tête aux pieds.

— Ne le croyez-vous pas comme moi, Gabriel ? lui demanda le Balafré.

— Oui, je le crois, monseigneur, répondit Gabriel d'une voix éteinte.

— Et, pour comble d'humiliation, reprit le duc de Guise, savez-vous, ami, outre le monstrueux traité de Cateau-Cambrésis, savez-vous la récompense que j'ai trouvée ici en revenant de l'armée ? ma révocation immédiate de la dignité de lieutenant général du royaume. Ces fonctions extraordinaires devenaient inutiles en temps de paix, m'a-t-on dit. Et sans me prévenir, sans me remercier, on m'a rayé ce titre, comme on met au rebut un meuble qui ne sert plus à rien.

— Est-il possible ? On ne vous a pas témoigné plus d'égards que cela ? reprit Gabriel qui voulait attiser le feu de cette âme courroucée.

— A quoi bon plus d'égards pour un serviteur superflu ! dit en serrant les dents le duc de Guise. Quant à monsieur de Montmorency, c'est autre chose. Il est et il reste connétable ! C'est un honneur qu'on ne reprend pas, celui-là, et qu'il a bien gagné par quarante ans d'échecs ! Oh ! mais, par la croix de Lorraine ! si le vent de la guerre souffle de nouveau, qu'on vienne encore me supplier, m'adjurer, me nommer le sauveur de la patrie ! je les renverrai à leur connétable. Que celui-là les sauve s'il peut ! C'est son emploi et le devoir de sa charge. Pour moi, puisqu'ils me condamnent à l'oisiveté, j'accepte la sentence, et jusqu'à des temps meilleurs, je me repose.

Gabriel, après une pause, reprit gravement.

— Cette détermination de votre part est fâcheuse, monseigneur, et je la déplore. Car je venais précisément vous faire une proposition

— Inutile, ami ! inutile ! dit le Balafré. Mon parti est pris. Aussi bien, la paix, je vous le répète et vous le savez aussi, nous ôte tout prétexte de gloire.

— Pardon, monseigneur, reprit Gabriel, c'est justement la paix qui fait ma proposition exécutable.

— Vraiment ? dit François de Lorraine tenté. Et c'est quelque chose de hardi comme le siége de Calais ? .

— C'est quelque chose de plus hardi, monseigneur.

— Comment cela ? reprit le duc de Guise étonné. Vous excitez vivement ma curiosité, je l'avoue.

— Vous me permettez donc de parler ? dit Gabriel.

— Sans doute, et je vous en prie.

— Nous sommes bien seuls ici ?

— Tout seuls ! et âme qui vive ne peut nous entendre.

— Eh bien ! monseigneur, reprit résolument Gabriel, voici ce que j'avais à vous dire. Ce roi, ce connétable veulent se passer de vous ; passez-vous d'eux ! Ils vous ont retiré ce titre de lieutenant général du royaume, reprenez-le !

— Comment ? Expliquez-vous ! dit le duc de Guise.

— Monseigneur, les princes étrangers vous redoutent, le peuple vous aime, l'armée est tout à vous ; vous êtes déjà plus roi en France que le roi. Vous êtes roi par le génie ; lui ne l'est que par la couronne. Osez parler en maître, et tous vous écouteront en sujets. Henri II sera-t-il plus fort dans son Louvre que vous dans votre camp ? Celui qui vous parle serait heureux et fier de vous y appeler le premier Votre Majesté

— Voilà, en effet, un audacieux dessein, Gabriel, dit le duc de Guise.

Mais il n'avait pas l'air bien irrité. Il souriait même sous sa feinte surprise.

— J'apporte un dessein audacieux à une âme extraordinaire, reprit fermement Gabriel. Je parle pour le bien de la France Il lui faut un grand homme pour roi. N'est-ce pas désastreux que toutes vos idées de grandeur et de conquête soient ignominieusement entravées par les caprices d'une courtisane et la jalousie d'un favori ? Si vous étiez une fois libre et maître, où s'arrêterait votre génie ? Vous renouvelleriez Charlemagne !

— Vous savez que la maison de Lorraine descend de lui ! dit vivement le Balafré.

— Que nul n'en doute en vous voyant agir, reprit Gabriel. Soyez à votre tour pour les Valois un Hugues Capet.

— Oui, mais si je n'étais qu'un connétable de Bourbon ? dit le duc de Guise

— Vous vous calomniez, monseigneur. Le connétable de Bourbon avait appelé à son aide les étrangers, les ennemis. Vous ne vous serviriez que des forces de la patrie.

— Mais ces forces dont je pourrais, selon vous, disposer, où sont-elles ? demanda le Balafré.

— Deux partis s'offrent à vous, dit Gabriel.

— Lesquels donc ? car, en vérité, je vous laisse parler comme si tout ceci n'était pas une chimère. Quels sont ces deux partis ?

— L'armée et la Réforme, monseigneur, répondit Gabriel. Vous pouvez d'abord être un chef militaire.

— Un usurpateur ! dit le Balafré.

— Dites un conquérant ! Mais, si vous l'aimez mieux, monseigneur, soyez le roi des Huguenots.

— Et le prince de Condé ? dit en souriant le duc de Guise.

— Il a le charme et l'habileté, mais vous avez la grandeur et l'éclat. Croyez-vous que Calvin hésiterait entre vous deux. Or, il faut l'avouer, c'est le fils du tonnelier de Noyon qui dispose de son parti. Dites un mot, et demain vous avez à vos ordres trente mille religionnaires.

— Mais je suis un prince catholique, Gabriel.

— La religion des hommes comme vous, monseigneur, c'est la gloire.

— Je me brouillerais avec Rome.

— Ce sera un prétexte pour la conquérir.

— Ami ! ami ! reprit le duc de Guise en regardant fixement Gabriel, vous haïssez bien Henri II !

— Autant que je vous aime, j'en conviens, répondit le jeune homme avec une noble franchise.

— J'estime cette sincérité, Gabriel, repartit sérieusement le Balafré, et pour vous le prouver, je veux à mon tour vous parler à cœur ouvert.

— Et mon cœur à moi se refermera pour toujours sur la confidence, dit Gabriel.

— Ecoutez donc, reprit François de Lorraine. J'ai déjà, j'en conviendrai, envisagé quelquefois, dans mes songes, le but que vous me montrez aujourd'hui. Mais vous m'accorderez sans doute, ami, que lorsqu'on se met en marche vers un tel but, il faut être au moins sûr de l'atteindre, et que, risquer prématurément une telle partie, c'est vouloir la perdre ?..

— Cela est vrai, dit Gabriel.

— Eh bien ! reprit le duc de Guise, estimez-vous réellement que mon ambition soit mûre et que les temps soient favorables ? Il faut préparer de longue main de si profondes secousses ! Il faut que les esprits soient déjà tout prêts à les accepter ! Or, croyez-vous qu'on soit, dès aujourd'hui, habitué d'avance, pour ainsi dire, à la pensée d'un changement de règne ?

— On s'y habituerait ! dit Gabriel.

— J'en doute, reprit le duc de Guise. J'ai commandé des armées, j'ai défendu Metz et pris Calais, j'ai deux fois été lieutenant général du royaume. Mais ce n'est pas assez encore. Je ne me suis pas encore assez approché du pouvoir royal ! Il y a des mécontens sans doute. Mais des partis ne sont pas un peuple. Henri II est jeune, intelligent et brave. Il est le fils de François Ier. Il n'y a pas péril en la demeure pour qu'on songe à le déposséder.

— Ainsi, vous hésitez, monseigneur ? demanda Gabriel.

— Je fais plus, ami, je refuse, répondit le Balafré. Ah ! si demain, par accident ou maladie, Henri II mourait subitement !

— Et lui aussi pense à cela ! se dit Gabriel. Eh bien ! si ce coup imprévu se réalisait, monseigneur, dit-il tout haut, que feriez-vous ?

— Alors, reprit le duc de Guise, sous un roi jeune, inexpérimenté, tout à ma discrétion, je deviendrais en quelque sorte le régent du royaume. Et si la reine-mère ou bien monsieur le connétable s'avisaient de faire de l'opposition contre moi ; si les réformés se révoltaient ; si enfin l'Etat en danger exigeait une main ferme au gouvernail, les occasions naîtraient d'elles-mêmes, je serais presque nécessaire ! Alors, je ne dis pas, vos projets seraient peut-être les bien-venus, ami, et je vous écouterais.

— Mais jusque-là, dit Gabriel, jusqu'à cette mort, bien improbable, du roi ?. .

— Je me résignerai, ami. Je me contenterai de préparer l'avenir. Et si les rêves semés dans ma pensée ne germent en faits que pour mon fils, c'est que Dieu l'aura voulu ainsi.

— C'est votre dernier mot, monseigneur ?

— C'est mon dernier mot, dit le duc de Guise. Mais je ne vous en remercie pas moins, Gabriel, d'avoir eu cette confiance dans ma destinée.

— Et moi, monseigneur, dit Gabriel, je vous remercie d'avoir eu cette confiance dans ma discrétion.

— Oui, reprit le duc, tout ceci est mort entre nous, c'est entendu.

— Maintenant, ajouta Gabriel en se levant, je me retire.

— Eh ! quoi, déjà ! dit le duc de Guise.

— Oui, monseigneur, j'ai su ce que je voulais savoir. Je

me souviendrai de vos paroles. Elles sont en sûreté dans mon cœur, mais je m'en souviendrai. Excusez-moi, j'avais besoin de m'assurer que la royale ambition du duc de Guise était encore assoupie. Adieu, monseigneur.

— Au revoir, ami.

Gabriel quitta les Tournelles plus triste et plus inquiet encore qu'il n'y était entré.

— Allons! se dit-il, des deux auxiliaires humains sur lesquels je voulais compter, aucun ne m'aidera. Il me reste Dieu!

Elle s'enveloppa d'un manteau fort simple, cacha son visage sous un voile, et, à l'heure où l'on s'éveillait à peine au château, sortit du Louvre, accompagnée du seul André, pour se rendre auprès de Gabriel.

Puisqu'il l'évitait, puisqu'il se taisait, elle irait à lui, elle!

Une sœur pouvait bien visiter son frère! son devoir n'était-il même pas de l'avertir ou de le consoler?

Malheureusement, tout le courage qu'avait dépensé Diane pour se résoudre à cette démarche devait être inutile.



La nourrice dit à Diane tout ce qu'elle savait.

LXXX

UNE DANGEREUSE DÉMARCHE

Diane de Castro, dans son Louvre royal, vivait toujours au milieu de douleurs et de transes mortelles. Elle aussi attendait. Mais son rôle tout passif était peut-être plus cruel encore que celui de Gabriel.

Tout lien ne s'était pas rompu cependant entre elle et celui qui l'avait tant aimée. Presque chaque semaine le page André venait rue des Jardins-Saint-Paul, et s'informait de Gabriel auprès d'Aloyse.

Les nouvelles qu'il reportait à Diane n'étaient guère rassurantes. Le jeune comte de Montgommery était toujours aussi taciturne, aussi sombre, aussi inquiet. La nourrice ne parlait de lui que les larmes aux yeux et la pâleur au visage.

Diane hésita longtemps. Enfin un matin de ce mois de juin, elle prit un parti décisif pour en finir avec ses craintes.

Gabriel, pour ses courses vagabondes, dont il n'avait pas tout à fait perdu l'habitude, cherchait aussi les heures solitaires. Quand Diane, d'une main émue, vint frapper à la porte de son hôtel, il était déjà sorti depuis plus d'une demi-heure.

L'attendre? On ne savait jamais quand il rentrerait. Et une trop longue absence du Louvre pouvait exposer Diane à des calomnies...

N'importe! elle attendrait au moins le temps qu'elle eût voulu lui consacrer.

Elle demanda Aloyse. Aussi bien elle avait besoin de la voir, de l'interroger elle-même.

André fit entrer sa maîtresse dans une pièce écartée, et courut prévenir la nourrice.

Depuis des années, depuis les jours heureux de Montgommery et de Vimoutiers, Aloyse et Diane, la femme du peuple et la fille du roi, ne s'étaient pas revues.

Mais leur vie à toutes deux avait été remplie par la même pensée; mais la même inquiétude remplissait encore leurs jours de craintes et leurs nuits d'insomnies.

Aussi, quand Aloyse, entrant en hâte, voulut s'incliner devant madame de Castro, Diane, comme autrefois, se jeta dans les bras de la bonne femme et l'embrassa en disant, comme autrefois aussi :

— Chère nourrice !...

— Quoi ! madame, dit Aloyse émue aux larmes, vous vous souvenez donc encore de moi ? vous me reconnaissez ?...

— Si je me souviens de toi ! si je te reconnais ! reprit Diane ; c'est comme si je ne devais pas me souvenir de la maison d'Enguerrand ! c'est comme si je pouvais ne pas reconnaître le château de Montgommery !

Cependant Aloyse contemplait Diane avec plus d'attention, et joignant les mains :

— Etes-vous belle ! s'écria-t-elle en souriant et en soupirant à la fois.

Elle souriait ; car elle avait bien aimé la jeune fille devenue une si belle dame. Elle soupirait ; car elle mesurait toute la douleur de Gabriel.

Diane comprit ce regard en même temps mélancolique et ravi d'Aloyse, et se hâta de dire en rougissant un peu :

— Ce n'est pas de moi que je suis venu parler, nourrice.

— Est-ce de lui ? dit Aloyse.

— Et de qui serait-ce ? devant toi, je puis ouvrir mon cœur. Quel malheur que je ne l'aie pas trouvé ! Je venais le consoler en me consolant. Comment est-il ? bien morne et bien désolé, n'est-ce pas ? pourquoi n'est-il pas venu me voir une seule fois au Louvre ? Que dit-il ? que fait-il ? parle ! parle donc, nourrice !

— Hélas ! madame, reprit Aloyse, vous avez bien raison de croire qu'il est morne et désolé. Figurez-vous...

Diane interrompit la nourrice.

— Attends, bonne Aloyse, lui dit-elle ; avant que tu ne commences, j'ai une recommandation à te faire. Je resterais ici jusqu'à demain à t'écouter, vois-tu ; sans me lasser, sans m'apercevoir de la fuite du temps. Il faut pourtant que je rentre au Louvre avant qu'on n'y ait remarqué mon absence. Promets-moi une chose : quand il y aura une heure que je serai ici avec toi, qu'il soit rentré ou non, avertis-moi, renvoie-moi ?

— Mais c'est que, madame, dit Aloyse, je suis bien capable d'oublier l'heure, moi aussi ; et je ne me fatiguerais pas plus à vous parler que vous à m'entendre, savez-vous !

— Comment donc faire ? reprit Diane, je crains nos deux faiblesses.

— Chargeons de la dure commission une troisième personne, dit Aloyse.

— C'est cela !.. André.

Le page, qui était resté dans la pièce voisine, promit de frapper à la porte lorsqu'il y aurait une heure d'écoulée.

— Et maintenant, dit Diane en revenant s'asseoir près de la nourrice, causons à notre aise et tranquillement, sinon gaiment, hélas !

Mais cet entretien, bien attachant à la vérité pour ces deux femmes attristées, offrait cependant nombre de difficultés et d'amertumes.

D'abord, aucune des deux ne savait au juste jusqu'où l'autre était dans la confidence des terribles secrets de la maison de Montgommery.

En outre, dans ce qu'Aloyse connaissait de la vie précédente de son jeune maître, il y avait bien des lacunes inquiétantes qu'elle avait peur pour elle-même de commenter. De quelle façon expliquer ses absences, ses retours soudains, ses préoccupations et son silence même ?

Enfin la nourrice dit à Diane tout ce qu'elle savait, tout ce qu'elle voyait du moins, et Diane en écoutant la nourrice, trouvait sans doute une grande douceur à entendre parler de Gabriel, mais une grande douleur à en entendre parler si tristement.

En effet, les révélations d'Aloyse n'étaient pas faites pour calmer les angoisses de madame de Castro, mais bien plutôt pour les raviver, et ce témoin vivant et passionné des déchiremens et des défaillances du jeune comte, rendait présens pour ainsi dire à Diane tous les tourmens de cette vie agitée.

Diane put se persuader de plus en plus que, si elle voulait sauver ceux qu'elle aimait, il était grandement temps qu'elle intervînt.

Même dans les plus pénibles confidences, une heure est bien vite passée. Diane et Aloyse tressaillirent tout étonnées en entendant André frapper à la porte.

— Eh quoi ! déjà ! s'écrièrent elles en même temps.

— Oh ! bien, tant pis ! reprit Diane, je vais rester encore un petit quart d'heure.

— Madame, prenez garde ! dit la nourrice.

— Tu as raison, nourrice, je dois, je veux partir. Un mot seulement : Dans tout ce que tu m'as dit de Gabriel, tu as omis... il m'a semblé.. enfin, il ne parle donc jamais de moi ?

— Jamais, madame, j'en conviens.

— Oh ! il fait bien ! dit Diane avec un soupir.

— Et il ferait mieux encore de ne jamais songer à vous non plus.

— Tu crois donc qu'il y songe, nourrice, demanda vivement madame de Castro.

— J'en suis trop sûre, madame, dit Aloyse.

— Pourtant, il m'évite avec soin, il évite le Louvre.

— S'il évite le Louvre, madame, dit Aloyse en secouant la tête, ce ne doit pas être à cause de ce qu'il aime.

— Je comprends, pensa Diane en frémissant : c'est à cause de ce qu'il hait.

— Oh ! dit-elle tout haut, il faut que je le voie ; il le faut absolument.

— Voulez-vous, madame, que je lui dise de votre part d'aller vous trouver au Louvre.

— Non ! non ! pas au Louvre ! dit Diane avec terreur ; qu'il ne vienne pas au Louvre ! Je verrai, je guetterai une occasion comme celle de ce matin. Je reviendrai ici, moi.

— Mais s'il est sorti encore ! dit Aloyse ; quel jour, quelle semaine sera-ce ? le savez-vous à peu près ? Il attendrait ; vous pensez bien.

— Hélas ! dit Diane, pauvre fille de roi que je suis, comment pourrais-je prévoir à quel instant, à quel jour je serai libre. Mais, s'il se peut, j'enverrai André d'avance.

Le page, en ce moment, craignant de n'avoir pas été entendu, frappa une seconde fois à la porte.

— Madame, cria-t-il, les rues et les alentours du Louvre commencent à se peupler.

— J'y vais, j'y vais, répondit madame de Castro.

— Allons ! il faut nous séparer, bonne nourrice, dit-elle tout haut à Aloyse. Embrasse-moi bien fort, tu sais, comme lorsque j'étais enfant, comme lorsque j'étais heureuse.

Et tandis qu'Aloyse, sans pouvoir rien dire, la tenait étroitement embrassée :

— Veille bien sur lui, soigne-le bien, lui dit-elle à l'oreille.

— Comme lorsqu'il était enfant, comme lorsqu'il était heureux, dit la nourrice.

— Mieux ! oh ! mieux encore, Aloyse ; dans ce temps-là il n'en avait pas autant besoin.

Diane quitta l'hôtel sans que Gabriel fût rentré.

Une demi-heure après, elle se retrouvait sans encombre dans son logement du Louvre. Mais si les suites de la démarche qu'elle avait risquée ne l'inquiétaient plus, elle n'en sentait que plus vivement son angoisse au sujet des projets inconnus de Gabriel.

Les pressentimens d'une femme qui aime sont la plus évidente et la plus claire des prophéties.

Gabriel ne rentra chez lui qu'assez avant dans la journée

La chaleur était grande ce jour-là. Il était fatigué de corps, plus fatigué d'esprit.

Mais quand Aloyse eut prononcé le nom de Diane et lui eut dit sa visite, il se redressa, il se ranima, tout vibrant et palpitant.

— Que voulait-elle ?... qu'a-t-elle dit ? qu'a-t-elle fait ? Oh ! pourquoi n'étais-je pas là ! Mais parle, dis-moi tout, Aloyse, toutes ses paroles, tous ses gestes.

Ce fut à son tour d'interroger avidement la nourrice en lui laissant à peine le temps de répondre.

— Elle veut me voir ? s'écria-t-il. Elle a quelque chose à me dire ? mais elle ne sait quand elle pourra revenir ? Oh ! je ne puis pas attendre dans cette incertitude, tu conçois cela, Aloyse. Je vais aller sur-le-champ au Louvre.

— Au Louvre, Jésus ! s'écria Aloyse épouvantée.

— Eh ! sans doute, répondit Gabriel avec calme. Je ne suis pas banni du Louvre, je suppose, et celui qui a délivré à Calais madame de Castro a bien le droit d'aller lui présenter ses hommages à Paris.

— Assurément, dit Aloyse toute tremblante. Mais madame de Castro a bien recommandé que vous ne veniez pas la trouver au Louvre.

— Aurais-je quelque chose à y craindre ? dit Gabriel fièrement. Ce serait une raison pour y aller.

— Non, reprit la nourrice, c'est probablement pour elle-même que madame de Castro redoutait ?...

— Sa réputation aurait bien plus à souffrir d'une démarche secrète et furtive si elle était découverte, que d'une visite publique et au grand jour comme celle que je compte lui faire, que je lui ferai aujourd'hui, à l'instant même.

Et il appela pour qu'on vînt le changer d'habits.

— Mais, monseigneur, dit la pauvre Aloyse à bout de ses raisons, vous-même jusqu'ici vous évitiez le Louvre, madame de Castro l'a remarqué. Vous n'avez pas voulu aller la voir une seule fois depuis votre retour.

— Je n'allais pas voir madame de Castro quand elle ne m'appelait pas, dit Gabriel. J'évitais le Louvre quand je n'avais aucun motif d'y aller. Mais aujourd'hui, sans que mon action soit intervenue en rien, quelque chose d'irrésistible m'invite, madame de Castro désire me voir. J'ai juré, Aloyse, de laisser dormir en moi ma volonté, mais de laisser toujours faire la destinée et Dieu, et je vais me rendre au Louvre sur l'heure.

Ainsi, la démarche de Diane allait produire le contraire de ce qu'elle avait souhaité.

LXXXI

L'IMPRUDENCE DE LA PRÉCAUTION

Gabriel pénétra sans opposition dans le Louvre. Depuis la prise de Calais, le nom du jeune comte de Montgommery avait été prononcé trop souvent pour qu'on pensât à lui refuser l'entrée des appartemens de madame de Castro.

Diane, dans le moment, s'occupait seule avec une de ses femmes à quelque ouvrage de broderie. Bien souvent elle laissait sa main retomber, et songeuse, se rappelait son entretien de la matinée avec Aloyse.

Tout à coup André entra tout effaré.

— Madame, monsieur le vicomte d'Exmès ! annonça-t-il (L'enfant ne s'était pas déshabitué de donner ce nom à son ancien maître.)

— Quoi ? monsieur d'Exmès ! ici ! répéta Diane bouleversée.

— Madame, il est sur mes pas, dit le page. Le voici.

Gabriel parut sur la porte, maîtrisant son émotion de son mieux. Il salua profondément madame de Castro qui, tout interdite, ne lui rendit pas d'abord son salut.

Mais elle congédia du geste le page et la suivante.

Quand Diane et Gabriel furent seuls, ils allèrent l'un à l'autre, se tendirent et se serrèrent la main.

Ils restèrent ainsi les mains unies une minute à se contempler en silence.

— Vous avez bien voulu venir chez moi, Diane, dit enfin Gabriel d'une voix profonde. Vous aviez à me voir, à me parler. Je suis accouru.

— Est-ce donc ma démarche qui vous a appris que j'avais besoin de vous voir, Gabriel, et ne le saviez-vous pas bien sans cela ?

— Diane, reprit Gabriel avec un sourire triste, j'ai fait ailleurs mes preuves de courage, je puis donc dire qu'en venant ici au Louvre, j'aurais eu peur !

— Peur de qui ? demanda Diane qui avait peur elle-même de sa question.

— Peur de vous !... peur de moi !... répondit Gabriel.

— Et voilà pourquoi, reprit Diane, vous avez préféré oublier notre ancienne affection ?... je parle du côté légitime et saint de cette affection ! se hâta-t-elle d'ajouter.

— J'aurais préféré tout oublier, j'en conviens, Diane, plutôt que de rentrer de moi-même dans ce Louvre. Mais, hélas ! je ne l'ai pas pu. Et la preuve...

— La preuve ?

— La preuve c'est que je vous cherche toujours et partout, c'est que, tout en redoutant votre présence, j'aurais donné tout au monde pour vous entrevoir une minute de loin. La preuve, c'est qu'en rôdant à Paris, à Fontainebleau, à Saint-Germain, autour des châteaux royaux, au lieu de désirer ce que j'étais censé guetter, c'est vous, c'est votre aspect charmant et doux, c'est votre robe aperçue entre les arbres ou sur quelque terrasse que je souhaitais, que j'appelais, que je voulais ! La preuve enfin, c'est que vous n'avez eu qu'à faire un pas vers moi pour que, prudence, devoir, terreurs, tout fût oublié par moi. Et me voici dans ce Louvre que je devrais fuir ! Et je réponds à toutes vos questions ! Et je sens que tout cela est dangereux et insensé, et cependant je fais tout cela ! Diane, avez-vous assez de preuves ainsi ?

— Oui, oui, Gabriel, dit précipitamment Diane toute tremblante.

— Ah ! que j'aurais été plus sage, reprit Gabriel, de persister dans mon ferme dessein, de ne plus vous voir, de m'enfuir si vous m'appeliez, de me taire si vous m'interrogiez ! Cela eût bien mieux valu pour vous et pour moi croyez-le bien, Diane. Je savais ce que je faisais. Je préférais encore pour vous des inquiétudes à des douleurs. Pourquoi, mon Dieu ! suis-je sans force contre votre voix, contre votre regard ?...

Diane commençait à comprendre qu'en effet elle pouvait avoir eu tort de vouloir sortir de son indécision mortelle. Tout sujet d'entretien était une souffrance, toute question était un péril. Entre ces deux êtres que Dieu avait créés, pour le bonheur peut-être, il ne pouvait plus y avoir, grâce aux hommes, que défiance, danger et malheur.

Mais, puisque Diane avait ainsi provoqué le sort, elle ne voulait plus le fuir tant pis ! Elle sonderait tout l'abîme qu'elle avait tenté, dût-elle ne trouver au fond que le désespoir et la mort !

Après un silence plein de pensées, elle reprit donc :

— Je tenais, moi, à vous voir pour deux raisons, Gabriel : j'avais d'abord une explication à vous donner, et puis, j'avais à vous en demander une.

— Parlez, Diane, repartit Gabriel. Ouvrez et déchirez à votre gré mon cœur. Il est à vous.

— J'avais premièrement besoin de vous faire savoir, Gabriel, pourquoi, dès votre message reçu, je n'avais pas pris tout de suite ce voile que vous me renvoyiez et n'étais pas entrée sur-le-champ dans quelque couvent, ainsi que je vous en avais exprimé le vœu à Calais dans notre dernière et douloureuse entrevue.

— Vous ai-je adressé le moindre reproche à ce sujet, Diane ? reprit Gabriel. Je vous avais fait dire par André que je vous rendais votre promesse. Ce n'était point de ma part une vaine parole, mais une intention réelle.

— C'était aussi mon intention réelle de me faire religieuse, Gabriel, et cette intention n'est encore qu'ajournée, sachez-le bien.

— Pourquoi, Diane ? pourquoi renoncer à ce monde pour lequel vous êtes faite ?

— Que votre conscience se tranquillise sur ce point, ami, reprit Diane ; ce n'est pas tant pour obéir au serment que je vous avais juré, mais pour contenter le secret désir de mon âme, que je veux quitter ce monde où j'ai tant souffert. J'ai bien besoin de paix et de repos, allez ! et ne saurais maintenant trouver le calme qu'avec Dieu. Ne m'enviez pas ce dernier refuge.

— Oh ! si, je vous l'envie ! dit Gabriel.

— Seulement, continua Diane, je n'ai pas tout de suite accompli mon irrévocable dessein, pour une raison : je voulais veiller à ce que vous accomplissiez la demande contenue dans ma dernière lettre, à ce que vous ne vous fassiez pas juge et punisseur, à ce que vous ne préveniez pas Dieu.

— Si jamais on le prévient ! murmura Gabriel.

— J'espérais enfin, continua Diane, pouvoir au besoin me jeter entre ceux que j'aime et qui se haïssent, et qui sait ? peut-être empêcher un malheur ou un crime. M'en voulez-vous de cette pensée, Gabriel ?

— On ne peut en vouloir aux anges de ce qui est de leur nature, Diane. Vous avez été généreuse, et c'est tout simple.

— Eh ! s'écria madame de Castro, sais-je même si j'ai été généreuse ? sais-je du moins jusqu'à quel point je le suis. Je pardonne dans l'ombre et au hasard ! Et c'est justement là-dessus que j'ai à vous interroger, Gabriel ; car je veux connaître dans toute son horreur ma destinée.

— Diane ! Diane ! c'est une curiosité fatale ! dit Gabriel.

— N'importe ! reprit Diane. Je ne resterai pas un jour de plus dans cette horrible perplexité ! Dites-moi, Gabriel, avez-vous acquis enfin la conviction que j'étais réellement votre sœur ? ou bien avez-vous perdu absolument tout espoir de savoir la vérité sur cet étrange secret ? Répondez ! je vous le demande, je vous en supplie

— Je répondrai, dit tristement Gabriel. Diane, il y a un proverbe espagnol qui dit que : Toujours, il faut caver au pire. Je me suis donc habitué, depuis notre séparation, à vous regarder dans ma pensée comme ma sœur. Mais la vérité est que je n'en ai pas acquis de nouvelles preuves. Seulement, comme vous le disiez, je n'ai plus aucun espoir, aucun moyen d'en acquérir.

— Dieu du ciel ! s'écria Diane. Le... celui qui devait vous fournir ces preuves n'existait-il déjà plus lors de votre retour de Calais ?

— Il existait, Diane.

— Alors, je le vois, c'est qu'on ne vous a pas tenu la promesse sacrée qu'on vous avait faite ? Qui donc m'avait dit pourtant que le roi vous avait admirablement reçu ?...

— On a tenu rigidement, Diane, tout ce qu'on m'avait promis.

— Oh ! Gabriel ! avec quel air sinistre vous me dites cela ! Quelle effrayante énigme y a-t-il encore là-dessous, sainte Mère de Dieu !

— Vous l'avez exigé, vous allez tout savoir, Diane, dit Gabriel. Vous allez porter jusqu'au bout la moitié de mon secret d'épouvante. Aussi bien, je suis aise de voir ce que vous penserez de ma révélation, si vous persisterez, après l'avoir entendue, dans votre clémence, et si votre air, votre figure, vos gestes, ne démentiront point du moins vos paroles de pardon. Ecoutez !

— J'écoute et je tremble, dit Diane.

Alors Gabriel, d'une voix haletante et frémissante, raconta tout à madame de Castro, la réception du roi, comment Henri II lui avait encore renouvelé sa promesse, les représentations que madame de Poitiers et le connétable avaient paru lui faire, quelle nuit d'angoisse et de fièvre lui, Gabriel, il avait alors passée ; sa seconde visite au Châtelet, sa descente dans l'enfer de la prison pestiférée, le récit lugubre de monsieur de Sazerac, tout enfin !

Diane écoutait sans interrompre, sans s'écrier, sans bouger, muette et raide comme une statue de pierre, les yeux fixes dans leur orbite, les cheveux hérissés sur le front

Il y eut une longue pause quand Gabriel eut achevé sa lugubre histoire. Puis, Diane voulut parler, elle ne le put pas. Sa voix restait dans sa poitrine émue. Gabriel regar-

dait avec une sorte de joie terrible son trouble et son épouvante. Enfin, elle put jeter ce cri :

— Grâce pour le roi !

— Ah ! s'écria Gabriel, vous demandez grâce ? vous le jugez donc criminel aussi ! Grâce ? ah ! c'est une condamnation ! Grâce ? il mérite la mort, n'est-ce pas ?

— Oh ! je n'ai pas dit cela, reprit Diane éperdue.

— Si fait ! vous l'avez dit ! Vous êtes de mon avis, je le vois, Diane !, Vous pensez, vous sentez comme moi. Seulement, nous concluons différemment selon nos natures. La femme demande grâce et l'homme demande justice !

— Ah ! s'écria Diane, imprudente et folle que je suis ! pourquoi vous ai-je fait venir au Louvre ?

Au même instant, quelqu'un frappa doucement à la porte.

— Qui est là ? que me veut-on encore ? mon Dieu ! dit madame de Castro.

André entr'ouvrit la porte.

— Excusez-moi, madame, dit-il, c'est un message du roi.

— Du roi ! répéta Gabriel dont le regard s'alluma.

— Pourquoi m'apporter cette lettre, André ?

— Madame, elle est, m'a-t-on dit, pressée.

— Donnez, voyons. Que me veut le roi ? Allez, André. S'il y a une réponse, je vous appellerai.

André sortit. Diane décacheta la lettre royale, et lut tout bas ce qui suit avec une terreur croissante :

« Ma chère Diane,

« On me dit que vous êtes au Louvre ; ne sortez pas, je « vous prie, avant que je ne sois allé chez vous. Je suis au « conseil qui va s'achever d'un moment à l'autre. En le « quittant, je me rendrai sur-le-champ et sans suite à votre « logement. Attendez-moi à toute minute.

« Il y a si longtemps que je ne vous ai vue seule ! Je « suis triste, et j'aurais besoin de causer quelques instans « avec ma fille bien-aimée. A tout à l'heure, donc.

« HENRI. »

Diane pâlissante froissa cette lettre dans sa main crispée, quand elle eut achevé de la lire.

Que devait-elle faire ?

Congédier tout de suite Gabriel ? Mais s'il rencontrait en s'en allant le roi qui, à tout instant, pouvait venir ?

Retenir près d'elle le jeune homme ? Mais le roi allait le trouver en entrant !

Prévenir le roi, c'était exciter des soupçons. Prévenir Gabriel, c'était provoquer sa colère en paraissant la craindre.

Un choc entre ces deux hommes si dangereux l'un pour l'autre semblait maintenant inévitable, et c'était elle, Diane, elle qui eût voulu les sauver au prix de son sang, qui avait amené cette rencontre fatale !

— Que vous mande le roi, Diane ? demanda Gabriel avec un calme affecté que démentait le tremblement de sa voix.

— Rien, rien, en vérité ! répondit Diane. Une recommandation pour la réception de ce soir.

— Je vous dérange peut-être, Diane, dit Gabriel. Je me retire.

— Non, non ! restez ! s'écria Diane vivement. Après cela pourtant, reprit-elle, si quelque affaire vous appelle au dehors sur-le-champ, je ne voudrais pas vous retenir.

— Cette lettre vous a troublée, Diane. Je crains de vous être importun et vais prendre congé de vous.

— Vous, importun, ami ! le pouvez-vous penser ! dit madame de Castro. N'est-ce pas moi qui suis allée vous chercher, en quelque sorte ? Hélas ! peut-être bien imprudemment j'en ai peur. Je vous reverrai encore, mais non plus ici, chez vous. Dès que je pourrai m'échapper, j'irai vous voir, j'irai reprendre cet entretien terrible et doux. Je vous le promets. Comptez sur moi. Pour le moment, vous aviez raison, je vous avoue que je suis un peu préoccupée, un peu souffrante.. J'ai comme la fièvre...

— Je le vois, Diane, et je vous quitte, reprit tristement Gabriel.

— A bientôt, ami, dit-elle. Allez, allez !

Elle marcha avec lui jusqu'à la porte de la chambre.

— Si je le retiens, pensait-elle en le reconduisant, il est certain qu'il verra le roi ; s'il s'éloigne dans l'instant, il y a du moins une chance pour qu'il ne le rencontre pas.

Cependant elle hésitait, doutait et tremblait encore.

— Pardon, un dernier mot, Gabriel, dit-elle toute hors d'elle-même, sur le seuil de la porte. Mon Dieu ! votre récit m'a tellement bouleversée !... j'ai peine à rassembler mes idées. Que voulais-je vous demander ?. Ah ! j'y suis. Un mot seulement, un mot d'importance. Vous ne m'avez toujours pas dit ce que vous aviez intention de faire ? J'ai crié grâce ! et vous criez justice ! Cette justice comment espérez-vous donc l'obtenir ?

— Je n'en sais rien encore, dit Gabriel d'un air sombre. Je me fie à Dieu, à l'événement et à l'occasion...

— A l'occasion ? répéta Diane frissonnante. A l'occasion ? Qu'entendez-vous par là ? Oh ! rentrez, rentrez ! Je ne veux pas vous laisser partir, Gabriel, que vous ne m'ayez expliqué ce mot : à l'occasion. Restez, je vous en conjure.

Et, le prenant par la main, elle le ramenait dans la chambre.

— S'il rencontre le roi hors d'ici, pensait la pauvre Diane, ils seront seul à seul, le roi sans suite, Gabriel l'épée au côté. Du moins, si je suis là, je pourrai me précipiter entre eux, supplier Gabriel, me jeter au-devant du coup. Il faut que Gabriel reste.

— Je me sens mieux, dit-elle tout haut. Restez, Gabriel, reprenons cette conversation, donnez-moi l'explication que j'attends. Je me sens beaucoup mieux.

— Non, Diane, vous êtes encore plus agitée que tout à l'heure, reprit Gabriel. Et savez-vous quelle pensée me vient à l'esprit, et quelle cause je devine à vos terreurs ?

— Non, vraiment, Gabriel, comment voulez-vous que je sache ?...

— Eh bien ! dit Gabriel, si tout à l'heure votre cri de grâce avouait que pour vous le crime était patent, vos appréhensions de maintenant, Diane, déclarent qu'à vos yeux la punition serait légitime. Vous redoutez pour le coupable ma vengeance ; donc, vous la comprendriez, vous me retenez ici pour prévenir des représailles possibles qui vous effraient, mais qui ne vous étonneraient pas, dites ? qui vous sembleraient toutes simples, n'est-ce pas ?

Diane tressaillit, tant le coup avait frappé juste !

Néanmoins, rassemblant toute son énergie :

— Oh ! Gabriel, dit-elle, comment, croyez-vous que je puisse concevoir de vous de telles pensées ? Vous, mon Gabriel, un meurtrier ! Vous, frapper par surprise quelqu'un qui ne se défendrait pas ! C'est impossible ! Ce serait plus qu'un crime, ce serait une lâcheté ! Vous vous imaginez que je vous retiens ? Erreur ! Allez ! partez ! je vous ouvre les portes. Je suis bien tranquille, mon Dieu ! Bien tranquille sur ce point, du moins. Si quelque chose me trouble, ce n'est pas une pareille idée, je vous en réponds. Quittez-moi, quittez le Louvre en paix. Je retournerai chez vous achever notre entretien. Allez, mon ami, allez. Vous voyez comme je veux vous garder !

En parlant ainsi, elle l'avait conduit jusque dans l'antichambre.

Le page s'y trouvait. Diane pensa bien à lui ordonner d'accompagner Gabriel jusque hors du Louvre. Mais cette précaution eût encore trahi sa défiance.

Arrivée là cependant, elle ne put s'empêcher d'appeler André d'un signe, et de lui demander à l'oreille :

— Savez-vous si le conseil est terminé ?

— Pas encore, madame, répondit tout bas André. Je n'ai pas vu sortir les conseillers de la grand'chambre.

— Adieu, Gabriel, reprit tout haut Diane avec vivacité. Adieu, ami. Vous me forcez à vous renvoyer presque, pour vous prouver que je ne vous retiens pas. Adieu, mais à bientôt.

— A bientôt, dit avec un sourire mélancolique le jeune homme en lui serrant la main.

Il partit. Elle resta à le regarder jusqu'à ce que la dernière porte se fût refermée sur lui.

Puis, rentrant dans sa chambre, elle tomba à genoux, les yeux en pleurs, le cœur palpitant, devant son prie-Dieu.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! disait-elle, veillez, au nom de Jésus ! sur celui qui est peut-être mon frère, sur celui qui est peut-être mon père. Préservez l'un de l'autre les êtres que j'aime, ô mon Dieu ! Vous seul le pouvez maintenant.

LXXXII

OCCASION

Malgré les efforts qu'elle avait faits pour l'empêcher, ou plutôt à cause de ces efforts, ce que madame de Castro avait prévu et craint se réalisa.

Gabriel était sorti de chez elle tout triste et tout troublé. La fièvre de Diane l'avait gagné en quelque sorte, et offusquait ses yeux, confondait ses pensées.

Il allait machinalement par les escaliers et les corridors connus du Louvre, sans faire beaucoup attention aux objets extérieurs.

Néanmoins, sur le point d'ouvrir la porte de la grande galerie, il se rappela qu'à son retour de Saint-Quentin, c'était là qu'il avait rencontré Marie Stuart et que l'intervention de la jeune reine-dauphine lui avait permis d'arriver jusqu'au roi, auprès duquel l'attendait une première déception.

Car on ne l'avait pas trompé et outragé qu'une fois ! c'était à plusieurs reprises qu'on avait frappé de mort son espérance ! Après une première duperie, il eût bien dû

s'habituer et s'attendre à ces interprétations exagérées et lâches de la lettre d'un traité sacré!

Tandis que Gabriel roulait dans son esprit ces irritans souvenirs, il ouvrait la porte, et entrait dans la galerie.

Tout à coup il frémit, recula d'un pas et s'arrêta comme pétrifié.

A l'autre extrémité de la galerie, la porte parallèle venait de s'ouvrir.

Un homme était entré.

Cet homme, c'était Henri II, Henri, l'auteur, ou du moins le principal complice de ces criminelles déceptions qui avaient à jamais désolé et perdu l'âme et la vie de Gabriel!

Le roi s'avançait seul, sans armes et sans suite.

L'offenseur et l'offensé, pour la première fois depuis l'outrage, se trouvaient en présence, seuls et séparés l'un de l'autre par une distance de cent pas à peine, qu'en vingt secondes et en vingt bonds l'on pouvait franchir.

Nous avons dit que Gabriel s'était arrêté court, immobile et glacé comme une statue, comme la statue de la *Vengeance* ou de la *Haine*.

Le roi aussi s'arrêta, en apercevant subitement celui que, depuis près d'un an, il n'avait encore revu que dans ses songes.

Ces deux hommes demeurèrent ainsi près d'une minute sans bouger, comme fascinés l'un par l'autre.

Dans le tourbillon de sensations et d'idées qui remplissaient de ténèbres le cœur de Gabriel, le jeune homme éperdu ne savait choisir aucune réflexion, trouver aucune résolution. Il attendait.

Quant à Henri, malgré son courage éprouvé, ce qu'il ressentait, oui, c'était bien de l'effroi!

Pourtant il redressa le front à cette idée, chassa toute lâche velléité et prit son parti.

Appeler c'eût été craindre, se retirer c'eût été fuir.

Il s'avança vers la porte où Gabriel restait cloué.

Aussi bien, une force supérieure, une sorte d'entraînement invincible et fatal l'appelait, le poussait vers ce pâle fantôme qui semblait l'attendre!

Il commençait à subir le vertige de sa destinée.

Gabriel le voyait marcher ainsi vers lui avec une espèce de satisfaction aveugle et instinctive, mais il ne parvenait à dégager aucune pensée des nuages qui obscurcissaient son esprit.

Il mit seulement la main sur la garde de son épée.

Quand le roi ne fut plus qu'à quelques pas de Gabriel, cette crainte qu'il avait déjà repoussée le reprit, et lui serra le cœur comme dans un étau.

Il se disait vaguement que sa dernière heure était venue, et que c'était juste.

Pourtant, il s'approchait toujours. Ses pieds semblaient le porter en avant d'eux-mêmes, et sans que sa volonté endormie y eût part. Les somnambules doivent marcher ainsi.

Lorsqu'il se trouva tout à fait devant Gabriel, qu'il put entendre son souffle et qu'il eut pu toucher sa main, il porta, dans son trouble étrange, la main à sa toque de velours, et salua le jeune homme.

Gabriel ne lui rendit pas ce salut. Il garda son attitude de marbre, et sa main pétrifiée ne quitta pas son épée pour son chapeau.

Pour le roi, Gabriel n'était plus un sujet, mais un représentant de Dieu devant lequel on s'incline.

Pour Gabriel, Henri n'était plus un roi, mais un homme qui avait tué son père, et auquel il ne pouvait devoir que de la haine.

Cependant, il le laissa passer sans rien lui faire et sans rien lui dire.

Le roi, de son côté, passa sans se retourner, sans s'étonner du manque de respect.

Quand la porte se fut refermée entre ces deux hommes, et que le charme fut rompu, chacun d'eux se réveilla, se frotta les yeux et se demanda :

— N'était-ce pas un rêve?

Gabriel sortit lentement du Louvre. Il ne regrettait pas l'occasion perdue, il ne se repentait pas de l'avoir laissé échapper.

Il éprouvait plutôt une espèce de joie confuse.

— Voici ma proie qui vient à moi, pensait-il, la voilà qui tourne autour de mes filets, et qui se rapproche de mon épieu.

Il dormit cette nuit-là comme il n'avait pas dormi depuis longtemps.

Le roi n'était pas si tranquille! Il se rendit chez Diane qui l'attendait, et qui le reçut, on devine avec quels transports!

Mais Henri fut distrait et inquiet. Il n'osa parler du comte de Montgommery. Il se disait pourtant que Gabriel sortait sans doute de chez sa fille quand il l'avait rencontré. Mais il ne voulut point approfondir cela; seulement, lui qui était venu pour une effusion de confiance, il conserva pendant toute sa visite un air de défiance et de contrainte.

Puis il rentra chez lui sombre et triste. Il se sentait mécontent de lui-même et des autres. Il ne dormit pas de la nuit.

Il lui semblait qu'il était entré dans un labyrinthe d'où il ne sortirait pas vivant.

— Cependant, se disait-il, je m'offrais en quelque sorte aujourd'hui à l'épée de cet homme. Il est donc certain qu'il ne veut pas me tuer!

Le roi, pour se distraire et s'étourdir ne voulut pas rester à Paris. Pendant les jours qui suivirent cette rencontre du comte de Montgommery, il alla successivement à Saint-Germain, à Chambord et chez Diane de Poitiers, au château d'Anet.

Vers la fin de ce mois de juin, il était à Fontainebleau.

Et partout il déployait le plus d'activité possible, et semblait vouloir éteindre sa pensée dans le bruit, le mouvement et l'action.

Les fêtes prochaines du mariage de sa fille Elisabeth avec le roi Philippe II donnaient à ce besoin fébrile d'activité un aliment et un prétexte.

A Fontainebleau, il voulut offrir à l'ambassadeur d'Espagne le spectacle d'une grande chasse à courre dans la forêt. Cette chasse fut fixée par lui au 23 juin.

La journée s'annonça comme devant être chaude et lourde. Le temps était à l'orage.

Henri ne contremanda pas néanmoins les ordres donnés. Une tempête c'est encore du bruit.

Il voulut monter son cheval le plus impétueux et le plus rapide, et se livra à la chasse avec une sorte de fureur.

Il y eut même un moment où, emporté par son ardeur et l'ardeur de son cheval, il dépassa tous ceux qui le suivaient, perdit la chasse de vue et s'égara dans la forêt.

Les nuages s'amoncelaient au ciel, de sourds grondemens retentissaient au loin. L'orage allait éclater.

Henri, penché sur son cheval écumant, dont il n'essayait pas de ralentir la course, mais qu'il pressait plutôt de la voix et de l'éperon, allait, allait, plus vite que le vent, parmi les arbres et les pierres; ce galop vertigineux lui plaisait, et il riait tout haut et tout seul.

Pendant quelques instans, il avait oublié.

Tout à coup son cheval se cabra, effrayé : un éclair venait de déchirer la nue, et le fantôme soudain d'une de ces roches blanches qui abondent dans la forêt de Fontainebleau s'était dressé à l'angle d'un sentier.

Le tonnerre en éclatant, redoubla la peur du cheval ombrageux. Il s'élança tout effaré. Son brusque mouvement en arrière avait cassé la bride près du mors. Henri n'en était plus maître.

Alors commença une course furieuse, terrible, insensée.

Le cheval à la crinière raidie, aux flancs fumans, aux jarrets d'acier, fendait l'air comme une flèche.

Le roi, penché sur son cou pour ne pas tomber, les cheveux hérissés, les habits au vent, cherchait vainement à reprendre la bride qui lui eût d'ailleurs été inutile.

Si quelqu'un les eût vu passer ainsi dans la tempête, il les eût pris à coup sûr pour une vision infernale et n'eût pensé qu'à faire le signe de la croix.

Mais personne n'était même là! pas une âme vivante, pas une chaumière habitée. Cette dernière chance de salut qu'offre à l'homme en péril la présence de son semblable, manquait au cavalier couronné.

Pas un bûcheron, pas un mendiant, pas un braconnier, pas un voleur pour sauver ce roi!

Et la pluie ruisselante, et les coups de plus en plus rapprochés de la foudre, accéléraient de plus en plus le galop éperdu du cheval terrifié.

Henri, de ses yeux égarés, tâchait vaguement de reconnaître le sentier de la forêt que suivait sa course mortelle

Il se reconnut à certaine éclaircie d'arbres, et il frémit.

Le sentier menait droit au sommet d'une roche escarpée, qui surplombait à pic sur un trou profond, un abîme!

Le roi s'efforça d'arrêter le cheval de la main, de la voix. Rien n'y fit.

Se laisser tomber, c'était aller se briser le front sur quelque tronc d'arbre ou quelque saillie de granit. Mieux valait n'employer qu'au dernier moment cette ressource désespérée.

Mais en tout cas, Henri se sentait perdu, et déjà recommandait à Dieu son âme pleine de remords et pleine d'épouvante.

Il ne savait même pas au juste à quel endroit du sentier il se trouvait, et si le précipice était près ou loin.

Mais il devait être près, et le roi, à tous risques, allait se laisser glisser à terre...

En jetant devant lui un dernier regard au loin, il aperçut, au bout du sentier, un homme, à cheval comme lui, mais arrêté à l'abri sous un chêne.

Cet homme, il ne pouvait le reconnaître à cette distance. D'ailleurs, un manteau long et un chapeau à larges bords cachaient ses traits et sa tournure. Mais c'était sans nul doute quelque gentilhomme égaré aussi dans la forêt.

Dès lors, Henri était sauvé. Le sentier était étroit, et l'inconnu n'avait qu'à pousser son cheval en avant pour bar-

rer le passage à celui du roi, ou seulement à allonger la main pour l'arrêter dans sa course.

Rien de plus facile, et, quand même il y aurait eu à cela quelque danger, l'homme, en reconnaissant le roi, ne devait pas hésiter à courir ce danger pour sauver son maître

En vingt fois moins de temps qu'on n'en met à lire ceci, les trois ou quatre cents pas qui séparaient Henri de son sauveur avaient été franchis.

Henri, pour l'avertir, jeta vers lui un cri de détresse en agitant son bras levé.

L'homme le vit et fit un mouvement. Il s'apprêtait sans doute.

Mais, ô terreur ! le cheval emporté passa devant lui sans que l'étrange cavalier fît pour le retenir le plus imperceptible geste.

Il sembla même s'être un peu reculé pour éviter tout choc possible.

Le roi poussa un second cri non plus d'appel et de prière, cette fois, mais de rage et de désespoir.

Cependant il croyait sentir sous les pieds de fer de son cheval sonner la pierre et non plus le sol.

Il était arrivé au rocher fatal.

Il prononça le nom de Dieu, dégagea son pied de l'étrier, et, à tout hasard, se laissa aller à terre.

La secousse l'envoya rouler à quinze pas de là. Mais, par un vrai miracle, il tomba sur un tertre de mousse et d herbe, et ne se fit point de mal. Il était temps ! l'abîme s'ouvrait à vingt pas de là.

Quant à son cheval, étonné de ne plus sentir son fardeau, il parut ralentir un peu son élan ; si bien qu'arrivé sur le bord du gouffre, il eut le temps de le mesurer, et, par un dernier instinct, de se rejeter violemment en arrière, l œil agrandi, les naseaux fumans, la crinière échevelée.

Mais si le roi l eût monté encore, ce temps subit d'arrêt l'eût justement précipité dans l abîme.

Aussi, après avoir élevé vers Dieu, qui l avait si évidemment protégé, une fervente action de grâce ; après avoir rejoint, calmé et remonté son cheval ; la première pensée de Henri fut de courir, plein de colère, sur cet homme qui, sans l'intervention divine, l'eût laissé si lâchement périr.

L'inconnu était resté à la même place, toujours immobile sous les plis de son manteau noir.

— Misérable ! lui cria en s'approchant le roi quand il fut à portée de se faire entendre. N'as-tu donc pas vu mon danger? Ne m as-tu pas reconnu, régicide? Et, quand ce n'eût pas été ton roi, ne devais-tu pas sauver tout homme en un tel péril, puisque tu n avais pour cela qu'à étendre le bras, infâme !

L'homme ne bougea pas, ne répondit pas ; il releva seulement un peu sa tête que dérobait aux yeux de Henri son large feutre.

Le roi frémit en reconnaissant la figure pâle et morne de Gabriel. Dès lors, il se tut, et, courbant le front :

— Le comte de Montgommery ! murmura-t-il tout bas : alors je n'ai rien à dire.

Et, sans ajouter une parole, il donna de l éperon à son cheval, et rentra au galop dans la forêt.

— Il ne me tuerait pas, se disait-il pris d'un frisson mortel, mais il paraît qu il me laisserait mourir.

Pour Gabriel resté seul, il se répéta avec un sourire lugubre :

— Je sens ma proie venir et l heure s'approcher.

LXXXIII

ENTRE DEUX DEVOIRS

Les contrats de mariage d'Elisabeth et de Marguerite de France devaient être signés le 28 juin au Louvre. Le roi, dès le 25, était donc de retour à Paris, plus triste et plus préoccupé que jamais.

Depuis cette dernière apparition de Gabriel surtout, sa vie était devenue un supplice. Il fuyait la solitude et voulait constamment des distractions à la sombre pensée dont il était pour ainsi dire possédé.

Il n'avait cependant parlé non plus de cette seconde rencontre à personne Mais il avait à la fois envie et peur de s'épancher là-dessus avec quelqu'un de dévoué et de fidèle. Car pour lui il ne savait plus que croire et que résoudre, et l idée funeste, à force d'être regardée par lui en face, s'était entièrement brouillée dans son esprit.

Il se décida à s'en ouvrir avec Diane de Castro.

Diane avait certainement revu Gabriel ; c'était de chez elle que le jeune comte sortait, sans nul doute, quand il l'avait vu la première fois. Diane savait donc peut-être ses desseins Elle pouvait, elle devait ou rassurer sur ce point ou prévenir son père ! Et Henri, malgré les doutes amers dont il était sans cesse assailli, ne croyait pas sa fille bien-aimée coupable ou complice d'une trahison envers lui.

Un secret instinct semblait l avertir que Diane n'était pas moins troublée que lui. Madame de Castro, en effet, si elle ignorait les deux chocs étranges qui venaient d'avoir lieu déjà entre les destinées du roi et de Gabriel, ignorait aussi ce qu était devenu depuis quelques jours ce dernier. André, qu'elle avait envoyé plusieurs fois à l'hôtel de la rue des Jardins-Saint-Paul pour y prendre des informations, n'en avait rapporté aucune. Gabriel avait de nouveau disparu de Paris. Nous l'avons vu sur les traces du roi à Fontainebleau.

Dans l'après-midi du 26 juin, Diane était seule, toute pensive, dans sa chambre. Une de ses femmes, accourant précipitamment, lui annonça la visite du roi.

Henri était grave comme à son ordinaire. Après les premiers complimens, il entra tout de suite en matière, comme pour se débarrasser d abord de ces importuns soucis.

— Ma chère Diane, dit-il en plongeant ses yeux dans les yeux de sa fille, il y a bien longtemps que nous n'avons parlé ensemble de monsieur le vicomte d'Exmès, qui a pris maintenant le titre de comte de Montgommery. Y a-t-il aussi longtemps que vous ne l avez vu, dites?

Diane, au nom de Gabriel, pâlit et frémit. Mais se remettant de son mieux :

— Sire, répondit-elle, j'ai revu une seule fois monsieur d Exmès depuis mon retour de Calais.

— Et où l avez-vous vu, Diane? demanda le roi.

— Au Louvre, ici même, Sire.

— Il y a quinze jours environ, n'est-il pas vrai? dit Henri.

— En effet, Sire, répondit madame de Castro, il peut y avoir quinze jours.

— Je m'en doutais, reprit le roi.

Il fit une pause comme pour reconnaître ses nouvelles pensées...

Diane le regardait avec attention et crainte, en essayant de deviner le motif de cet interrogatoire inattendu.

Mais la physionomie sérieuse de son père lui parut impénétrable.

— Sire, excusez-moi, dit-elle alors rassemblant tout son courage, oserai-je demander à Votre Majesté pourquoi, après le long silence qu elle a en effet gardé avec moi sur celui qui m'a sauvé à Calais de l infamie, aujourd'hui, à cette heure, elle me fait l'honneur de cette visite tout exprès, j imagine, pour me questionner sur son compte?

— Vous désirez le savoir, Diane? dit le roi.

— Sire, j ai cette audace, reprit-elle.

— Soit donc, vous saurez tout, poursuivit Henri, et je souhaite que ma confiance invite et provoque la vôtre. Vous m avez dit souvent que vous m'aimiez, mon enfant?

— Je l ai dit et je le répète, Sire, s'écria Diane ; je vous aime comme mon roi, comme mon bienfaiteur et comme mon père.

— Je puis tout révéler à ma tendre et loyale fille, dit le roi ; or, écoutez-moi bien, Diane.

— Je vous écoute avec toute mon âme, Sire.

Henri raconta alors ses deux rencontres avec Gabriel : la première dans la galerie du Louvre, la seconde dans la forêt de Fontainebleau. Il dit à Diane l'étrange attitude de rébellion muette qu'avait gardée le jeune homme, et comment la première fois il n'avait pas voulu saluer son roi, comment la seconde il n'avait pas voulu le sauver.

Et Diane à ce récit ne sut point dissimuler sa tristesse et son effroi. Le conflit qu'elle redoutait tant entre Gabriel et le roi s'était déjà produit dans deux occasions, et pouvait se reproduire plus dangereux et plus terrible encore.

Henri, sans paraître s apercevoir de l'émotion de sa fille, termina en disant :

— Ce sont là de graves offenses, n'est-il pas vrai, Diane? Ce sont presque des crimes de lèse-majesté ! Et cependant, j'ai caché à tous ces injures et dissimulé mon ressentiment, parce que ce jeune homme a souffert à cause de moi dans le temps, malgré les glorieux services qu il avait rendus à mon royaume, et dont il aurait dû sans doute être mieux récompensé...

Et fixant sur Diane son regard pénétrant :

— J ignore, continua le roi, je veux ignorer, Diane, si vous avez eu connaissance de mes torts envers monsieur d Exmès ; je veux seulement que vous sachiez que mon silence m'a été dicté par le sentiment et le regret de ces torts. Mais ce silence n est-il pas imprudent aussi? Ces outrages n'en présagent-ils pas d'autres plus grave encore? Ne dois-je pas enfin prendre garde à monsieur d'Exmès? C'est là-dessus, Diane, que j'ai voulu amicalement venir vous consulter.

— Je vous remercie de cette confiance, Sire, répondit douloureusement madame de Castro, ainsi placée entre les devoirs de deux affections.

— Cette confiance est toute naturelle, Diane, reprit le roi. Eh bien?... ajouta-t-il, voyant que sa fille hésitait.

— Eh bien ! Sire, reprit Diane avec effort, je crois que

Votre Majesté a raison... et qu'elle agira peut-être sagement... en faisant attention à monsieur d'Exmès...

— Pensez-vous donc, Diane, que ma vie coure des dangers? dit Henri.

— Oh! je ne dis pas cela, Sire! s'écria Diane vivement. Mais enfin monsieur d'Exmès paraît avoir été blessé profondément, et l'on peut craindre...

La pauvre Diane s'arrêta toute tremblante et le front baigné de sueur. Cette espèce de dénonciation, que lui arrachait la contrainte morale, répugnait à ce noble cœur.

ferait bien d'éviter autant que possible ces rencontres fâcheuses où un sujet offensé pourrait oublier le respect dû à son roi. Mais d'un manque de respect à un régicide, il y a loin, Sire. Sire, serait-il digne de vous de réparer un premier tort par une autre iniquité?...

— Non, certes, ce n'était point mon intention, dit le roi; la preuve en est que je me suis tu. Et puisque vous dissipez mes soupçons, Diane, que vous répondez de ma sûreté devant votre conscience et Dieu, et que, selon vous, je puis être tranquille...



Diane se retourna lentement.

Mais Henri interpréta sa souffrance d'une toute autre façon.

— Je vous comprends Diane! dit-il en se levant et en marchant à grands pas dans la chambre. Oui, je le pressentais bien; vous voyez, il faut que je me défie de ce jeune homme... Mais vivre sans cesse avec cette épée de Damoclès sur ma tête, c'est impossible. Les rois ont d'autres obligations que les autres gentilshommes. Je vais faire en sorte que l'on s'assure de monsieur d'Exmès.

Et il fit un pas comme pour sortir; mais Diane se jeta au devant de lui.

Quoi! Gabriel allait être accusé, livré, fait prisonnier peut-être! Et c'était elle, Diane, qui l'aurait trahi!... Elle ne put supporter cette idée. Après tout, les paroles de Gabriel n'avaient pas été si menaçantes!...

— Sire, un moment!... s'écria-t-elle. Vous vous méprenez, je vous jure que vous vous méprenez! Je n'ai pas dit le moins du monde qu'il y eût péril pour votre tête deux fois sacrée. Rien, dans les confidences de monsieur d'Exmès, n'a pu me faire supposer la pensée d'un crime. Sans cela, grand Dieu! ne vous aurais-je pas tout révélé?

— C'est juste, dit Henri en s'arrêtant. Mais alors que voulez-vous dire, Diane?

— Je voulais dire seulement, Sire, que Votre Majesté

— Être tranquille! interrompit Diane en frémissant. Mais je ne me suis pas non plus avancée jusque-là, Sire. De quelle terrible responsabilité m'accablez-vous? Votre Majesté devra peut-être au contraire veiller, se tenir sur ses gardes...

— Non, dit le roi, je ne puis toujours craindre et toujours trembler. Depuis deux semaines je n'existe plus. Il faut en finir. De deux choses l'une: ou, confiant en votre parole, Diane, je vais m'abandonner tranquille à mon sort et à ma vie, penser au royaume et non à mon ennemi, ne plus du tout m'occuper enfin du vicomte d'Exmès; ou bien je vais faire mettre l'homme qui m'en veut hors d'état de me nuire, dénoncer à qui de droit ses insultes, et, trop haut placé et trop fièrement inspiré pour me défendre moi-même, laisser ce soin à ceux dont le devoir est de garder ma personne.

— Qui sont donc ceux-là, Sire? demanda Diane.

— Mais, dit le roi, monsieur de Montmorency d'abord, connétable et chef de l'armée.

— Monsieur de Montmorency! répéta Diane en frissonnant.

Ce nom abhorré de Montmorency lui rappelait à la fois tous les malheurs du père de Gabriel, sa longue et dure captivité et sa mort. Si Gabriel, à son tour, tombait entre les mains du connétable, un sort pareil lui était promis, il était perdu!

Diane vit devant les yeux de sa pensée celui qu'elle avait tant aimé plongé dans un cachot sans air, y mourant en une nuit, ou, chose plus terrible ! en vingt ans, et mourant en accusant Dieu, les hommes et surtout Diane, qui, sur quelques paroles incertaines et équivoques, l'aurait lâchement livré.

Rien ne prouvait que la vengeance de Gabriel voulût ou pût atteindre le roi ; il était certain que la rancune de monsieur de Montmorency n'épargnerait pas Gabriel.

Diane, en quelques secondes, se représenta à l'esprit tout cela, et quand le roi, posant définitivement la question, lui demanda :

— Eh bien ! Diane, quel conseil me donnez-vous ? Comme vous pouvez mieux que moi conjecturer les dangers que je cours, votre parole sera ma loi. Dois-je ne plus m'occuper de monsieur d'Exmès, ou m'en occuper au contraire ?

— Sire, répondit Diane qu'effraya l'accent de ces dernières paroles du roi, je n'ai pas à donner à Votre Majesté d'autre conseil que celui de sa conscience. Si tout autre qu'un homme offensé par vous, Sire, vous eût manqué de respect sur votre chemin ou vous eût abandonné traîtreusement à votre danger, vous ne seriez pas venu me consulter, je pense, pour tirer un juste châtiment du coupable. Quelque impérieux motif a donc engagé Votre Majesté au silence du pardon. Or, je ne vois pas de raison pour qu'elle cesse d'agir comme elle a commencé de le faire. Car enfin, monsieur d'Exmès, si la pensée d'un crime pouvait lui être venue, ne pourrait, ce me semble, attendre deux occasions meilleures que celles qui se sont offertes à lui dans une galerie solitaire du Louvre, et dans la forêt de Fontainebleau, sur le bord d'une fondrière...

— Cela suffit, Diane, dit Henri, je ne vous demandais pas autre chose. Vous avez effacé de mon âme un grave souci, je vous en remercie, chère enfant. Ne parlons plus de ceci. Je vais pouvoir songer en toute liberté d'esprit aux fêtes de nos mariages. Je veux qu'elles soient splendides, je veux aussi que vous y soyez splendide, entendez-vous, Diane ?

— Que Votre Majesté m'excuse, dit Diane, mais je voulais lui demander justement la permission de ne point paraître à ces réjouissances. J'aimerais mieux, s'il faut l'avouer, rester dans ma solitude.

— Eh quoi ! dit le roi, mais ne savez-vous pas, Diane, que ce sera une pompe toute royale ? Il y aura des jeux et des tournois les plus beaux du monde, et je serai moi-même un des tenans de la lice. Quelle affaire peut donc vous écarter de ces spectacles magnifiques, ma fille aimée ?

— Sire, reprit Diane d'un ton grave, j'ai à prier...

Quelques minutes après, le roi quittait madame de Castro, l'âme allégée d'une partie de ses angoisses.

Mais ces angoisses, il les laissait toutes au cœur de la pauvre Diane.

LXXXIV

PRÉSAGES

Le roi, dès lors, à peu près délivré des inquiétudes qui l'attristaient, pressa de toute son activité les préparatifs de ces fêtes magnifiques qu'il voulait donner à sa bonne ville de Paris, à l'occasion des heureux mariages de sa fille Elisabeth avec Philippe II, et de sa sœur Marguerite avec le duc de Savoie.

Mariages bien heureux, en effet, et qui méritaient certes d'être célébrés par tant de réjouissance ! le poëte de *don Carlos* a dit de façon qu'il n'y a plus à le redire où aboutit le premier. Nous allons voir ce qu'amenèrent les préliminaires du second.

Le contrat de ce mariage de Philibert-Emmanuel avec la princesse Marguerite de France devait être signé le 28 juin.

Henri annonça que ce 28, et les deux jours suivans, il y aurait aux Tournelles lice ouverte pour tournois et autres jeux chevaleresques.

Et, sous prétexte de mieux honorer les deux époux, mais en réalité dans le but de satisfaire son goût passionné pour ces sortes de joutes, le roi déclara qu'il serait lui-même au nombre des tenans.

Mais le matin du 28 juin, la reine Catherine de Médicis, qui pourtant ne sortait guère en ce temps-là de sa retraite, fit demander avec insistance un entretien au roi.

Henri, cela va sans dire, acquiesça tout d'abord à ce désir de sa femme et de sa dame.

Catherine entra tout émue dans la chambre du roi.

— Ah ! cher Sire, s'écria-t-elle, dès qu'elle le vit, au nom de Jésus ! je vous en conjure, jusqu'à la fin de ce mois de juin, ne sortez pas du Louvre.

— Et pourquoi cela, madame ? demanda Henri, étonné de ce brusque débat.

— Sire, il doit vous arriver malheur ces jours-ci, reprit la Florentine.

— Qui vous a dit cela ? fit le roi.

— Votre étoile, Sire, observée cette nuit par moi et mon astrologue italien, avec les signes les plus menaçans de danger, de danger mortel.

Il faut savoir que Catherine de Médicis commençait dès lors à se livrer à ces pratiques de magie et d'astrologie judiciaire, qui, s'il faut en croire les mémoires du temps, lui mentirent rarement dans tout le cours de sa vie.

Mais Henri II était fort incrédule à l'endroit des astres et répondit à la reine, en riant :

— Eh ! madame, si mon étoile m'annonce un danger, il m'atteindra aussi bien ici que dehors.

— Non, Sire, répondit Catherine, c'est sous le ciel, et à l'air libre que le péril vous attend.

— Vraiment ? c'est peut-être alors quelque coup de vent, dit Henri.

— Sire, ne plaisantez pas sur ces choses ! reprit la reine. Les astres sont la parole écrite de Dieu.

— Eh bien ! il faut convenir, dit Henri, que l'écriture divine est en général bien obscure et bien embrouillée.

— Comment cela Sire ?

— Les ratures y rendent, je pense, le texte inintelligible ; de telle sorte que chacun peut y déchiffrer à peu près ce qu'il veut. Vous avez vu, n'est-il pas vrai, madame, dans le grimoire céleste, que ma vie était menacée si je quittais le Louvre ?

— Oui, Sire.

— Eh bien ! Forcatel y a vu, le mois passé, autre chose. Vous estimez, Forcatel, je crois, madame ?

— Oui, dit la reine, c'est un savant homme ! qui lit déjà là où nous ne faisons encore qu'épeler.

— Apprenez donc, madame, reprit le roi, que Forcatel a lu pour moi, dans vos astres, ce beau vers qui n'a d'autre défaut que d'être inintelligible :

« Si ce n'est Mars, redoutez son image. »

— En quoi cette prédiction infirme-t-elle celle que je vous apporte ? dit Catherine.

— Attendez, madame ! reprit Henri II. J'ai là quelque part ma nativité qui fut composée l'an dernier. Vous rappelez-vous ce qu'elle me présage ?

— Mais assez vaguement, Sire.

— D'après cette nativité, madame, il est écrit que je mourrai en duel : ce qui sera rare et nouveau pour un roi, assurément ! Mais un duel, ce n'est pas l'image de Mars, il me semble, c'est bien Mars lui-même, à mon humble avis.

— Que concluez-vous, Sire, de ceci ? dit Catherine.

— Mais, madame, que, puisque toutes les prédictions sont contradictoires, il est plus sûr de ne croire à aucune d'elles. Ces menteuses se démentent les unes les autres, vous voyez bien.

— Et Votre Majesté quittera le Louvre ces jours-ci ? demanda Catherine.

— En toute autre circonstance, dit le roi, je serais heureux, madame, de vous être agréable en y demeurant avec vous. Mais j'ai promis et annoncé publiquement que j'irais à ces fêtes : je dois y aller.

— Au moins, Sire, vous ne descendrez pas dans la lice ? reprit Catherine.

— Ici encore, ma parole donnée m'oblige, à mon grand regret, de vous refuser, madame. Mais quel danger y a-t-il dans ces jeux ? Je vous suis reconnaissant du fond du cœur de votre sollicitude ; pourtant, laissez-moi vous dire que de telles craintes sont chimériques, et qu'y céder serait faire croire faussement aux périls de ces gentils et plaisans tournois, que je ne veux pas du tout qu'à cause de moi l'on abolisse.

— Sire, reprit Catherine de Médicis vaincue, je suis habituée à céder à votre volonté. Encore aujourd'hui je me résigne, mais avec la douleur et l'effroi dans le cœur.

— Et vous viendrez aux Tournelles, n'est-ce pas, madame ? dit le roi en baisant la main de Catherine, ne fût-ce que pour applaudir à mes coups de lance, et vous convaincre par vous-même de l'aveuglement de vos craintes...

— Je vous obéirai jusqu'au bout, Sire, lui dit la reine en se retirant.

Catherine de Médicis assista, en effet, avec toute la cour, moins Diane de Castro, à ce premier tournoi, où, tout le jour, le roi courut des lances contre tout venant.

— Eh bien ! madame, les étoiles avaient donc tort ! dit-il en riant, le soir, à la reine.

Catherine secoua tristement la tête.

— Hélas ! le mois de juin n'est pas fini, dit-elle.

Mais le second jour, 29 juin, ce fut de même : Henri ne quitta pas la lice, et il y eut autant de bonheur que de hardiesse.

— Vous voyez, madame, que les astres se trompaient aussi pour aujourd'hui, dit-il encore à Catherine lorsqu'ils rentrérent au Louvre.

— Ah ! Sire, je n'en redoute que plus le troisième jour ! s'écria la reine.

Ce dernier jour des tournois, 30 juin, un vendredi, devait être le plus beau et le plus brillant des trois, et clore dignement ces premières fêtes.

Les quatre tenans étaient :

Le roi, qui portait pour livrée, blanc et noir, les couleurs de madame de Poitiers.

Le duc de Guise, qui portait blanc et incarnat.

Alphonse d'Este, duc de Ferrare, qui portait jaune et rouge.

Jacques de Savoie, duc de Nemours, qui portait jaune et noir.

« C'étaient là, dit Brantôme, quatre princes des meilleurs hommes d'armes qu'on eût pu trouver, non pas seulement en France, mais en autres contrées. Aussi firent-ils tout ce jour-là merveilles, et ne savait-on à qui donner la gloire, encore que le roi fût un des plus excellens et des adroits à cheval de son royaume.

Les chances, en effet, se partagèrent belles entre ces quatre habiles et renommés tenans, et les courses se succédaient, la journée s'avançait, sans qu'on pût dire à qui appartiendrait l'honneur du tournoi.

Henri II en était tout animé et tout enfiévré. Il était, dans ces jeux et passes d'armes, comme dans son élément, et il tenait à vaincre là autant peut-être que sur de vrais champs de bataille.

Cependant le soir venait, et les trompettes et clairons sonnèrent la dernière course.

Ce fut monsieur de Guise qui la fournit, et il le fit aux grands applaudissements des dames et de la foule assemblée.

Puis la reine, qui respirait enfin, se leva.

C'était le signal du départ.

— Quoi ! est-ce donc fini ? s'écria le roi excité et jaloux. Attendez, mesdames, attendez ! n'est-ce pas à mon tour à courir ?

M. de Vieilleville fit observer au roi qu'il avait ouvert la lice le premier, que les quatre tenans avaient fourni un pareil nombre de courses, que l'avantage était, il est vrai, resté égal entre eux, et qu'il n'y avait pas de vainqueur mais qu'enfin la lice était fermée et la journée finie.

— Eh ! reprit Henri avec impatience, si le roi entre le premier, il doit sortir le dernier. Je ne veux pas que cela finisse ainsi. Aussi bien voilà encore deux lances entières.

— Mais, Sire, reprit monsieur de Vieilleville, il n'y a plus d'assaillans.

— Si fait, dit le roi, tenez, celui-là qui a toujours tenu sa visière baissée et n'a pas couru encore. Qui est-ce, Vieilleville ?

— Sire, je ne sais pas... je n'avais pas remarqué, dit Vieilleville.

— Eh ! monsieur ! dit Henri en s'avançant vers l'inconnu, vous allez, s'il vous plaît, rompre une lance, cette dernière lance avec moi.

L'homme fut un peu de temps sans répondre, puis enfin, d'une voix grave, profonde et émue :

— Que Votre Majesté, dit-il, me permette de refuser cet honneur.

Sans que Henri pût s'en rendre compte, le son de cette voix mêla un trouble étrange à l'impatience fébrile dont il était agité.

— Vous permettre de refuser ! non, je ne permets pas cela, monsieur, dit-il avec un mouvement nerveux de colère.

Alors l'inconnu leva silencieusement sa visière.

Et, pour la troisième fois depuis quinze jours, le roi put voir le visage pâle et morne de Gabriel de Montgommery.

LXXXV

TOURNOI FATAL

A l'aspect de cette sombre et solennelle figure du jeune comte de Montgommery, le roi avait senti un frémissement de surprise et peut-être de terreur courir par toutes ses veines.

Mais il ne voulut pas s'avouer à lui-même, encore moins laisser voir aux autres, ce premier mouvement qu'il réprima aussitôt. Son âme réagit contre son instinct, et, justement parce qu'il avait eu peur une seconde, il se montra brave et même téméraire

Gabriel dit une seconde fois de sa voix lente et grave :

— Je supplie Votre Majesté de ne pas persister dans sa volonté !

— J'y persiste cependant, monsieur de Montgommery, répondit le roi.

Henri, la vue éblouie par tant d'émotions contraires, croyait deviner une sorte de défi dans les paroles et l'accent de Gabriel. Effrayé par le retour de ce trouble étrange que Diane de Castro avait un moment dissipé, il se raidissait énergiquement contre sa faiblesse, et voulait en finir avec ces lâches inquiétudes qu'il jugeait indignes de lui, Henri II, un fils de France, un roi !

Il dit donc encore à Gabriel avec une fermeté presque exagérée :

— Apprêtez-vous, monsieur, à courir contre moi.

Gabriel, l'âme aussi bouleversée pour le moins que celle du roi, s'inclina sans répondre.

En ce moment, monsieur de Boisy, le grand-écuyer, s'approcha et dit au roi que la reine l'envoyait conjurer de sa part Sa Majesté de ne plus courir pour l'amour d'elle.

— Répondez à la reine, dit Henri, que précisément c'est pour l'amour d'elle que je veux encore courir cette lance.

Et, se tournant vers monsieur de Vieilleville :

— Allons ! monsieur de Vieilleville, armez-moi sur-le-champ, dit-il.

Dans sa préoccupation, il demandait à monsieur de Vieilleville un service qui rentrait dans les attributions de la charge du grand écuyer, monsieur de Boisy. Monsieur de Vieilleville surpris le lui fit respectueusement remarquer.

— C'est juste ! dit le roi en se frappant le front. Où donc ai-je la tête ?

Il rencontra le regard froid et immobile de Gabriel, et reprit avec impatience :

— Mais si ? j'avais raison ! Ne faut-il pas que monsieur de Boisy aille achever la commission de la reine et lui reporter mes paroles ? Je savais bien ce que je faisais et ce que je disais ! Armez-moi, monsieur de Vieilleville.

— Cela étant, Sire, dit monsieur de Vieilleville, et puisque Votre Majesté veut absolument rompre encore cette dernière lance, je lui ferai observer que c'est à moi de la courir contre elle, et je réclame mon droit. En effet, monsieur de Montgommery ne s'est pas présenté au commencement dans la lice, et n'y est entré que lorsqu'il la croyait fermée.

— Vous avez raison, monsieur, dit vivement Gabriel, et je me retire pour vous céder ma place.

— Mais dans cet empressement du comte de Montgommery à éviter tout combat avec lui, le roi s'obstinait à voir les ménagemens insultans d'un ennemi qui s'imaginait lui faire peur.

— Non ! non ! répondit-il à monsieur de Vieilleville en frappant du pied la terre. C'est contre monsieur de Montgommery et non contre un autre que je veux courir cette fois ! et voilà bien assez de délais ! Armez-moi.

Il échangea un regard hautain et fier contre le regard fixe et grave du comte, et, sans rien ajouter, il avança le front pour que monsieur de Vieilleville lui mît l'armet.

Evidemment, son destin l'aveuglait.

Monsieur de Savoie vint encore le supplier de quitter le champ au nom de Catherine de Médicis.

Et, comme le roi ne répondit même plus à ses instances, il ajouta tout bas :

— Madame Diane de Poitiers, Sire, m'a dit aussi de vous prévenir en secret de prendre garde avec qui vous alliez disputer cette fois la partie.

Au nom de Diane, Henri tressaillit comme malgré lui, mais réprima encore ce tressaillement.

— Vais-je donc avoir l'air de craindre devant ma dame ! se dit-il.

Et il garda toujours le silence hautain d'un homme importuné et déterminé.

Cependant, monsieur de Vieilleville, tout en l'armant, lui disait de son côté à voix basse :

— Sire, je jure le Dieu vivant qu'il y a plus de trois nuits que je ne fais que songer qu'il vous doit arriver quelque malheur aujourd'hui, et que ce dernier juin vous est fatal (1).

Mais le roi ne parut pas même l'avoir entendu : il était déjà armé et il saisit sa lance.

Gabriel tenait la sienne et comparaissait aussi en lice.

Les deux champions montèrent à cheval et prirent champ.

Il se fit alors dans la foule un silence étrange et profond. Tous les yeux étaient attentifs, toutes les respirations suspendues.

Pourtant, le connétable et Diane de Castro étant absens, chacun, à l'exception de madame de Poitiers, ignorait qu'il

(1) Mémoires de Vincent Carloix, secrétaire de M. de Vieilleville.

y eût entre le roi et le comte de Montgommery des motifs de haine et des sujets de vengeance. Nul ne prévoyait clairement à un combat simulé une issue sanglante. Le roi habitué à ces jeux sans danger, s'était montré cent fois, depuis trois jours, dans l'arène, dans des conditions en apparence semblables à celles qui se présentaient encore.

Et cependant, dans cet adversaire resté mystérieux jusqu'au bout, dans ses refus significatifs de combattre, dans l'obstination aveugle du roi, on sentait vaguement quelque chose d'inusité et de terrible, et, devant ce danger inconnu, on se taisait et on attendait. Pourquoi? personne n'aurait pu le dire! Mais un étranger qui fût arrivé en ce moment, à voir l'air de tous les visages, se serait dit: Quelque événement suprême va certainement avoir lieu!

Il y avait de l'effroi dans l'air.

Une circonstance remarquable donna un signe évident de cette disposition sinistre des pensées de la foule:

Aux courses ordinaires, et tant qu'elles duraient, les clairons et les trompettes sonnaient de continuelles et étourdissantes fanfares. C'était comme la voix éclatante et joyeuse du tournoi.

Mais lorsque le roi et Gabriel entrèrent dans la lice, les trompettes se turent tout à coup et toutes ensemble; il n'y en eût plus une seule qui chantât, et, sans qu'on s'en rendît compte, l'attente et l'horreur générales, dans ce silence inaccoutumé, redoublèrent.

Les deux champions, bien plus encore que les assistans, ressentaient ces impressions extraordinaires de trouble qui remplissaient pour ainsi dire l'atmosphère.

Gabriel ne pensait plus, ne voyait plus, ne vivait plus, presque. Il allait machinalement et comme dans un rêve, faisant d'instinct ce qu'il avait déjà fait dans des circonstances pareilles, mais conduit en quelque sorte par une secrète et puissante volonté qui, à coup sûr, n'était pas la sienne.

Le roi était plus passif et plus égaré encore. Il avait aussi devant les yeux une espèce de nuage, et, pour lui-même avait l'air d'agir et de se mouvoir dans une fantasmagorie inouïe qui n'était ni la réalité ni le songe.

Il y eut toutefois un éclair de sa pensée où il revit nettement et à la fois les prédictions que la reine lui avait apportées l'avant-veille au matin, celles de sa nativité, et celles de Forcatel. Tout à coup, éclairé par je ne sais quelle lueur terrible, il comprit et le sens et les corrélations de ces sinistres augures. Une sueur froide l'inonda de la tête aux pieds. Il eut un instant l'envie de sortir de la lice et de renoncer à ce combat. Mais quoi! ces milliers d'yeux attentifs pesaient sur lui et le clouaient à sa place!

D'ailleurs, monsieur de Vielleville venait de donner le signal du départ.

Le sort en est jeté. En avant! et que Dieu fasse ce qu'il lui plaira!

Les deux chevaux partirent au galop, en ce moment plus intelligens et moins aveugles peut-être que leurs lourds cavaliers bardés de fer.

Gabriel et le roi se rencontrèrent au milieu de l'arène. Leurs lances à tous deux se choquèrent et se rompirent sur leurs cuirasses, et ils se dépassèrent sans aucun accident.

Les pressentimens d'épouvante avaient donc eu tort! Il y eut comme un grand murmure de joie qui s'échappa à la fois de toutes les poitrines soulagées. La reine éleva vers Dieu un regard reconnaissant.

Mais on se réjouissait trop tôt!

Les cavaliers, en effet, étaient encore dans la lice. Après avoir touché chacun l'extrémité opposée à celle par où ils étaient entrés, ils devaient revenir au galop à leur point de départ, et, par conséquent, se rencontrer une seconde fois.

Seulement, quel danger pouvait-on craindre encore? ils se croisaient sans se toucher.

Mais soit dans son trouble, soit avec intention, soit par malheur, qui sut jamais la cause hormis Dieu? Gabriel, en revenant, ne jeta pas, selon la coutume, le tronçon de la lance brisée qui lui était resté dans la main. Il le porta baissé devant lui.

Et, en courant, emporté par son cheval lancé au galop, il rencontra au retour avec ce tronçon la tête de Henri II!

La visière du casque fut relevée par la violence du coup, et l'éclat de la lance entra profondément dans l'œil du roi et sortit par l'oreille.

Il n'y eut que la moitié des spectateurs déjà distraits et levés pour le départ qui vit ce coup terrible. Mais ceux-là poussèrent un grand cri qui avertit les autres.

Cependant, Henri avait lâché la bride, s'était attaché au col de son cheval, et avait achevé ainsi la carrière au bout de laquelle le reçurent messieurs de Vieilleville et de Boisy.

— Ah! je suis mort! ce fut la première parole du roi.

Il murmura encore:

— Qu'on n'inquiète pas monsieur de Montgommery!... c'était juste... je lui pardonne.

Et il s'évanouit.

Nous ne peindrons pas le trouble qui suivit. On entraîna Catherine de Médicis à demi morte. Le roi fut transporté sur-le-champ dans sa chambre des Tournelles, sans qu'il eût repris connaissance un seul instant.

Gabriel était descendu de cheval, et restait debout contre la barrière, immobile, pétrifié, et comme frappé lui-même par le coup qu'il avait porté.

Les dernières paroles du roi avaient été entendues et répétées. Nul n'osait donc l'inquiéter. Mais on chuchotait autour de lui, et on le regardait à l'écart avec une sorte d'effroi.

L'amiral de Coligny, qui avait assisté au tournoi, eut seul le courage de s'approcher du jeune homme, et, passant près de lui, à sa gauche, lui dit à voix basse:

— Voilà un accident terrible, ami! Je sais bien que le hasard a tout fait; nos idées et les discours que vous avez entendus, à ce que m'a dit La Renaudie, au conciliabule de la place Maubert, ne sont assurément pour rien dans cette fatalité! N'importe! bien qu'on ne puisse vous accuser d'un accident, soyez sur vos gardes. Je vous donne le conseil de disparaître pour un temps, et de quitter Paris et même la France. Comptez sur moi toujours. Au revoir.

— Merci, répondit Gabriel sans changer d'attitude.

Un triste et faible sourire avait effleuré ses lèvres pâles, tandis que le chef protestant lui parlait.

Coligny lui fit un signe de tête et s'éloigna.

Quelques momens après, le duc de Guise, qui venait de voir emporter le roi, s'avança à son tour du côté de Gabriel en donnant quelques ordres.

Il passa aussi près du jeune comte, à sa droite, et, en passant, lui dit à l'oreille:

— Un coup bien malheureux, Gabriel! Mais on ne peut vous en vouloir: il faut seulement vous plaindre. Voyez donc pourtant! si quelqu'un avait entendu la conversation que nous avons eue aux Tournelles, quelles affreuses conjectures tireraient les méchans de ce simple mais bien funeste hasard! C'est égal, me voici puissant, et je suis tout à vous, vous le savez. Ne vous montrez pas pendant quelques jours, mais ne quittez pas Paris, c'est inutile. Si quelqu'un osait se porter votre accusateur, vous vous souvenez de ce que je vous ai dit: comptez sur moi partout, toujours, et pour quoi que ce soit.

— Merci, monseigneur, dit encore Gabriel du même ton et avec le même mélancolique sourire.

Il était évident que le duc de Guise et Coligny avaient, non une conviction certaine, mais un vague soupçon que l'accident qu'ils feignaient de déplorer n'était pas tout à fait un accident. Au fond, le protestant et l'ambitieux, sans vouloir en convenir vis-à-vis de leur conscience, présumaient bien, celui-ci que Gabriel avait saisi à tout hasard l'occasion de servir la fortune d'un protecteur admiré, celui-là que le fanatisme du jeune huguenot avait pu l'entraîner à délivrer ses frères opprimés de leur persécuteur.

Tous deux s'étaient donc cru obligés de venir dire quelques bonnes paroles à leur discret et dévoué auxiliaire, et voilà pourquoi ils s'étaient rapprochés de lui tour à tour, et voilà pourquoi Gabriel avait accueilli leur double erreur avec ce triste sourire.

Cependant le duc de Guise était rentré dans les groupes troublés qui l'entouraient. Gabriel jeta enfin les yeux autour de lui, vit cette curiosité effrayée dont il était l'objet, soupira et se détermina à s'éloigner du lieu fatal.

Il revint à son hôtel de la rue des Jardins-Saint-Paul, sans que personne l'arrêtât ou l'interpellât même.

Aux Tournelles, la chambre du roi était fermée à tout le monde, excepté à la reine, à ses enfans, et aux chirurgiens accourus pour assister le royal blessé.

Mais Fernel et tous les autres médecins reconnurent bien vite qu'il n'y avait plus d'espoir, et qu'ils ne pourraient sauver Henri II.

Ambroise Paré était à Péronne. Le duc de Guise ne pensa pas à l'envoyer chercher.

Le roi resta quatre jours sans connaissance.

Le cinquième jour, il ne revint un peu à lui que pour donner quelques ordres, pour commander notamment qu'on célébrât sur-le-champ le mariage de sa sœur.

Il vit aussi la reine et lui fit ses recommandations touchant ses enfans et les affaires du royaume.

Puis, la fièvre le prit, et le délire, et l'agonie.

Enfin, le 10 juillet 1559, le lendemain du jour, où selon sa dernière volonté, sa sœur Marguerite en larmes avait épousé le duc de Savoie, Henri II expira, après onze longs jours d'agonie.

Le même jour, madame Diane de Castro était partie ou plutôt s'était enfuie pour son ancien couvent des Bénédictines de Saint-Quentin, rouvert depuis la paix de Cateau-Cambrésis.

REGNE DE FRANÇOIS II

LXXXVI

NOUVEL ÉTAT DE CHOSES

Pour la favorite comme pour le favori d'un roi, la vraie mort ce n'est pas la mort, c'est la disgrâce.

Le fils du comte de Montgommery devait donc avoir suffisamment vengé sur le connétable et sur Diane de Poitiers l'horrible mort de son père, si, par lui, les deux coupables tombaient de la puissance dans l'exil, et de l'éclat dans l'oubli.

C'est ce résultat que Gabriel attendait encore dans la morne et songeuse solitude de son hôtel, où il s'était enseveli, après le coup fatal du 30 juin. Ce n'était point son propre supplice qu'il redoutait si Montmorency et sa complice restaient au pouvoir, c'était leur absolution. Et il attendait.

Durant les onze jours d'agonie de Henri II, le connétable de Montmorency avait mis tout en œuvre pour conserver sa part d'influence dans le gouvernement. Il avait écrit aux princes du sang, les exhortant à venir prendre leur place dans le conseil du jeune roi. Ses instances s'étaient adressées surtout à Antoine de Bourbon, roi de Navarre, le plus proche héritier du trône après les frères du roi. Il lui avait mandé de se hâter, et que le moindre délai allait donner à des étrangers une supériorité qu'on ne pourrait plus leur ravir. Enfin, il avait envoyé courrier sur courrier, excité les uns, sollicité les autres, et n'avait négligé rien pour former un parti capable de tenir tête à celui des Guise.

Diane de Poitiers, malgré sa douleur, l'avait aidé de son mieux dans ses efforts ; car sa fortune, à elle aussi, était maintenant attachée à celle de son vieil amant.

Avec lui elle pouvait régner encore, sinon directement, efficacement du moins.

En effet, quand, le 10 juillet 1559, l'aîné des fils de Henri II fut proclamé roi par le héraut d'armes, sous le nom de François II, le jeune prince n'avait que seize ans, et, bien que la loi le déclarât majeur, son âge, son inexpérience et la faiblesse de santé le condamnaient à abandonner pour plusieurs années la conduite des affaires à un ministre plus puissant sous son nom que lui-même.

Or, quel serait ce ministre ou plutôt ce tuteur? Le duc de Guise ou le connétable? Catherine de Médicis ou Antoine de Bourbon?

Là était la question pendante le lendemain du jour de la mort de Henri II.

Ce jour-là, François II devait recevoir à trois heures les députés du parlement. Celui qu'il leur présenterait comme son ministre pouvait, en conscience, être salué par eux comme leur véritable roi.

Il s'agissait donc d'emporter la partie, et le matin de ce 12 juillet, Catherine de Médicis et François de Lorraine s'étaient rendus, chacun de son côté, auprès du jeune roi, sous prétexte de lui apporter leurs condoléances, mais, en réalité, afin de lui souffler leurs conseils.

La veuve de Henri II avait même enfreint, pour ce but important, l'étiquette qui lui ordonnait de rester quarante jours sans se montrer.

Catherine de Médicis, opprimée et laissée à l'écart par son mari, avait senti, depuis douze jours, s'éveiller en elle cette vaste et profonde ambition qui remplit le reste de sa vie.

Mais, puisqu'elle ne pouvait être la régente d'un roi majeur, sa seule chance était de régner par un ministre dévoué à ses intérêts.

Le connétable de Montmorency ne devait pas être ce ministre. Il n'avait pas peu contribué sous le précédent règne à écarter l'influence légitime de Catherine, pour y substituer celle de Diane de Poitiers. La reine-mère ne lui pardonnait pas ces menées, et ne songeait plutôt qu'à le punir de ses procédés, toujours durs, et souvent barbares envers elle.

Antoine de Bourbon eût été dans sa main un instrument plus docile. Mais il était de la religion réformée ; mais Jeanne d'Albret, sa femme, était une ambitieuse, elle aussi ; mais enfin son titre de prince du sang, joint à ce pouvoir effectif, pouvait lui inspirer de dangereuses velléités.

Restait le duc de Guise. Seulement, François de Lorraine allait-il reconnaître de bonne grâce l'autorité morale de la reine-mère, ou bien se refuser à tout partage de la puissance?

C'était ce dont Catherine de Médicis était bien aise de s'assurer. Aussi accepta-t-elle avec joie l'espèce d'entrevue qu'en présence du roi, dans la matinée de ce jour décisif, le hasard avait amenée entre elle et François de Lorraine.

Elle allait trouver ou créer des occasions d'éprouver le Balafré, et de sonder ses dispositions à son égard.

Mais le duc de Guise, de son côté, n'était pas moins habile en politique qu'à la guerre, et il se tint soigneusement sur ses gardes.

Ce prologue avant la pièce se passait au Louvre, dans la chambre royale où François II avait été installé la veille, et n'avait pour acteurs que la reine-mère, le Balafré, le jeune roi et Marie Stuart.

François et sa jeune reine, à côté de ces ambitions déjà égoïstes et froides de Catherine et du duc de Guise, n'étaient, eux, que des enfans charmans, naïfs et amoureux, dont la confiance devait appartenir au premier venu qui saurait adroitement s'emparer de leurs âmes.

Ils pleuraient sincèrement la mort du roi leur père, et Catherine les trouva tout tristes et désolés.

— Mon fils, dit-elle à François, c'est bien à vous de donner ces larmes à la mémoire de celui que, le premier de tous, vous devez regretter. Vous savez si je partage cette amère douleur? Cependant, songez aussi que vous n'avez pas seulement des devoirs de fils à remplir. Vous êtes père à votre tour, père de votre peuple ! Après avoir accordé au passé ce légitime tribut de regrets, tournez-vous vers l'avenir. Souvenez-vous enfin que vous êtes roi, mon fils, ou plutôt Votre Majesté, pour me conformer à un langage qui vous rappelle en même temps et vos obligations et vos droits.

— Hélas ! dit François II en secouant la tête, c'est, madame, un bien lourd fardeau que le sceptre de France pour des mains de seize ans, et rien ne m'avait préparé à penser qu'un tel poids dût accabler sitôt ma jeunesse sans expérience et sans gravité.

— Sire, reprit Catherine, acceptez, avec résignation et reconnaissance à la fois, la charge que Dieu vous impose ; ce sera ensuite à ceux qui vous entourent et qui vous aiment à l'alléger de tout leur pouvoir, et à joindre leurs efforts aux vôtres pour vous aider à la soutenir dignement.

— Madame... je vous remercie... murmura le jeune roi embarrassé de la réponse à faire à ces avances.

Et machinalement il tournait ses regards du côté du duc de Guise comme pour demander des conseils à l'oncle de sa femme.

Au premier pas dans la royauté, et même vis-à-vis de sa mère, le pauvre adolescent couronné sentait déjà instinctivement des embûches sur son chemin.

Mais le duc de Guise lui dit alors sans hésiter :

— Oui, sire, Votre Majesté a raison ; remerciez, remerciez avec effusion la reine de ses bonnes et encourageantes paroles. Mais ne vous contentez pas de la remercier. Dites-lui aussi avec hardiesse que parmi ceux qui vous aiment et que vous aimez, elle est au premier rang enfin, et que, par ainsi, vous devez compter et vous comptez sur son efficace et maternel concours dans la tâche difficile que vous êtes appelé si jeune à remplir.

— Mon oncle de Guise a été l'interprète fidèle de mes pensées, madame, dit alors tout ravi le jeune roi à sa mère, et si, de peur de les affaiblir, je ne vous répète point ses expressions, tenez-les cependant pour dites par moi-même, madame et mère bien aimée, et daignez promettre à ma faiblesse votre précieux appui.

La reine-mère avait jeté déjà au duc de Guise un coup d'œil de bienveillance et d'assentiment.

— Sire, répondit-elle à son fils, le peu de lumière que je possède est à vous, et je serai heureuse et fière chaque fois que vous me consulterez. Mais je ne suis qu'une femme, et il faut à côté de votre trône un défenseur qui puisse tenir une épée. Ce bras fort, cette énergie virile, Votre Majesté saura les trouver sans doute parmi ceux-là mêmes que l'alliance et la parenté font ses soutiens naturels.

Catherine de Médicis payait tout de suite au duc de Guise sa dette de bons procédés.

Ce fut entre eux comme un pacte muet conclu par un seul regard mais qui, avouons-le, n'était sincère ni d'un côté ni de l'autre, et ne devait pas, on le verra, être fort durable.

Le jeune roi comprit sa mère, et, encouragé par un regard de Marie, tendit sa main timide au Balafré.

Dans ce serrement de main, il lui donnait le gouvernement de la France.

Toutefois, Catherine de Médicis ne voulut pas laisser son fils s'engager trop avant, jusqu'à ce que le duc de Guise lui eût donné à elle-même des gages certains de son bon vouloir.

Elle devança donc le jeune roi, qui allait probablement confirmer par quelque promesse formelle son geste de confiance, et prit la parole la première :

— En tout cas, avant que vous ayez un ministre, Sire, dit-elle, votre mère a non pas une faveur à vous demander, mais une réclamation à vous faire.

— Dites un ordre à me donner, madame, répondit François II. Parlez, je vous prie.

— Eh bien ! mon fils, reprit Catherine, il s'agit d'une femme qui m'a fait beaucoup de mal, et en a fait plus en-

core à la France. Ce n'est pas à nous à blâmer les faiblesses de celui qui nous est plus que jamais sacré. Mais enfin votre père n'est malheureusement plus, Sire ; sa volonté ne règne plus dans ce château, et cependant cette femme, que je ne veux même pas nommer, ose y demeurer encore et m'inflige jusqu'au bout l'insulte de sa présence. Pendant la longue léthargie du roi, on lui avait déjà représenté qu'il n'était pas convenable qu'elle restât au Louvre. — Le roi est-il mort? a-t-elle demandé. — Non, il respire encore. — Eh bien ! personne que lui n'a d'ordre à me donner. Et elle est impudemment restée.

Le duc de Guise interrompit avec respect la reine-mère et se hâta de dire :

— Pardon, madame ; mais je crois connaître les intentions de Sa Majesté au sujet de celle dont vous parlez.

Et, sans autre préambule, il frappa sur un timbre pour appeler. Un valet parut.

— Qu'on fasse prévenir madame de Poitiers, lui dit-il, que le roi veut lui parler à l'instant.

Le valet s'inclina et sortit pour accomplir l'ordre.

Le jeune roi ne paraissait pas le moins du monde s'étonner ou s'inquiéter de cette autorité qu'on prenait ainsi de ses mains sans son aveu. Le fait est qu'il était ravi de tout ce qui pouvait diminuer sa responsabilité et lui épargner la peine d'ordonner et d'agir.

Toutefois, le Balafré voulut donner à sa démarche la sanction de l'acquiescement royal.

— Je ne crois pas trop présumer, n'est-ce pas, sire, reprit-il, en me disant certain des désirs de Votre Majesté sur cette question ?

— Non certes, notre cher oncle, reprit François avec empressement. Allez ! faites ! je sais d'avance que ce que vous ferez sera bien fait.

— Et ce que vous dites est bien dit, mon mignon, glissa doucement Marie Stuart à l'oreille de son mari.

François rougit de satisfaction et d'orgueil. Pour un mot, pour un regard d'approbation de sa Marie adorée, il eût, à vrai dire, compromis et livré tous les royaumes de la terre.

La reine-mère attendait avec une curiosité impatiente le parti qu'allait prendre le duc de Guise.

Elle crut cependant devoir ajouter, autant pour remplir le silence que pour mieux marquer son intention :

— Celle que vous venez de mander, Sire, peut bien d'ailleurs, ce me semble, laisser le Louvre sans partage à la seule reine légitime du passé, aussi bien qu'à la charmante reine du présent, ajouta-t-elle en s'inclinant gracieusement vers Marie Stuart. L'opulente et belle dame n'a-t-elle pas pour refuge et consolation son superbe château royal d'Anet, plus royal et plus superbe, certes, que ma simple maison de Chaumont-sur-Loire.

Le duc de Guise ne répondit rien, mais il nota dans son esprit cette insinuation.

Il faut l'avouer, il ne détestait pas moins Diane de Poitiers que ne le faisait Catherine de Médicis. C'est madame de Valentinois qui, jusque-là, pour plaire à son connétable, avait entravé de tout son pouvoir la fortune et les desseins du Balafré ; c'est elle qui l'eût, sans doute, à tout jamais relégué dans l'ombre, si la lance de Gabriel n'eût brisé, avec la vie de Henri II, le pouvoir de l'enchanteresse.

Mais le jour de la revanche était arrivé enfin pour François de Lorraine, et il savait aussi bien haïr qu'il savait aimer.

Dans ce moment, l'huissier annonça à haute voix :

— Madame la duchesse de Valentinois.

Diane de Poitiers entra, évidemment troublée, mais hautaine encore.

LXXXVII

SUITE DES VENGEANCES DE GABRIEL

Madame de Valentinois s'inclina légèrement devant le jeune roi, plus légèrement encore devant Catherine de Médicis et Marie Stuart, et ne parut même pas s'apercevoir de la présence du duc de Guise.

— Sire, dit-elle, Votre Majesté m'a fait ordonner de comparaître devant elle...

Elle s'arrêta. François II, à la fois irrité et troublé par la fière attitude de l'ex-favorite, hésita, rougit, et finit par dire :

— Notre oncle de Guise a bien voulu se charger de vous faire connaître nos intentions, madame.

Et il se remit à causer à voix basse avec Marie Stuart.

Diane se retourna lentement vers le Balafré, et voyant le sourire fin et moqueur qui errait sur ses lèvres, essaya d'y opposer le plus impérieux de ses regards de Junon courroucée.

Mais le Balafré était beaucoup moins facile à intimider que son royal neveu.

— Madame, dit-il à Diane après un profond salut, le roi a su le chagrin sincère que vous avait causé le terrible malheur qui nous a frappés tous. Il vous en remercie. Sa Majesté croit aller au-devant de votre plus cher désir en vous permettant de quitter la cour pour la solitude. Vous pourrez partir aussitôt que vous le jugerez convenable, ce soir par exemple.

Diane dévora une larme de rage dans son œil enflammé.

— Sa Majesté remplit en effet mon souhait intime, dit-elle. Qu'aurais-je à faire ici maintenant? Je n'ai rien tant à cœur que de me retirer dans mon exil, et cela, monsieur, le plus tôt possible, soyez tranquille !

— Tout est donc pour le mieux, reprit légèrement le duc de Guise en jouant avec les nœuds de son manteau de velours. Mais, madame, ajouta-t-il plus sérieusement et en donnant à sa parole l'accent et la signification d'un ordre, votre château d'Anet, que vous tenez des bontés du feu roi, est peut-être une retraite bien mondaine, bien ouverte et bien joyeuse pour une solitaire désolée comme vous. Voici donc madame la reine Catherine qui vous offre en échange son château de Chaumont-sur-Loire, plus éloigné de Paris, et partant plus conforme à vos goûts et à vos besoins du moment, je présume. Il sera à votre disposition dès que vous le souhaiterez.

Madame de Poitiers comprit fort bien que cet échange prétendu déguisait seulement une confiscation arbitraire. Mais que faire? comment résister? Elle n'avait plus ni crédit, ni pouvoir : Tous ses amis de la veille étaient ses ennemis du jour ! Il fallait céder en frémissant. Elle céda.

— Je serai heureuse, dit-elle d'une voix sourde, d'offrir à la reine le magnifique domaine que je dois en effet à la générosité de son noble époux.

— J'accepte cette réparation, madame, dit sèchement Catherine de Médicis en jetant à Diane un froid regard, et un regard reconnaissant au duc de Guise.

Il semblait que ce fût lui qui fît présent d'Anet.

— Le château de Chaumont-sur-Loire est à vous, madame, ajouta-t-elle, et sera mis en état de recevoir dignement sa nouvelle propriétaire.

— Et là, poursuivit le duc de Guise pour opposer du moins une innocente raillerie aux furieux coups d'œil dont le foudroyait Diane, là, dans le calme, vous pourrez, madame, vous reposer à loisir des fatigues que vous ont occasionnées, m'a-t-on dit, durant ces derniers jours, les nombreuses correspondances et conférences tenues par vous de concert avec monsieur de Montmorency...

— Je ne croyais pas mal servir celui qui alors encore était le roi, reprit Diane, en m'entendant avec le grand homme d'État, le grand homme de guerre de son règne, pour tout ce qui concernait le bien du royaume.

Mais, dans son empressement à rendre un mot piquant pour un mot piquant, madame de Poitiers ne songeait pas qu'elle fournissait des armes contre elle-même, et rappelait à la rancune de Catherine de Médicis son autre ennemi, le connétable.

— C'est vrai, dit l'implacable reine-mère, monsieur de Montmorency a rempli de sa gloire et de ses travaux deux règnes tout entiers ; et il est bien temps, mon fils, ajouta-t-elle en s'adressant au jeune roi, que vous songiez à lui assurer aussi l'honorable retraite qu'il a si laborieusement gagnée.

— Monsieur de Montmorency, reprit Diane avec amertume, s'attend comme moi à cette récompense de ses longs services ! Il était chez moi tout à l'heure quand Sa Majesté m'a demandée. Il doit y être encore, je vais l'y rejoindre et lui annoncer les bonnes dispositions où l'on est à son égard ; il va pouvoir venir présenter tout de suite au roi ses remerciemens et ses adieux. Et il est homme, lui, il est connétable, il est un des puissans seigneurs du royaume, sans nul doute, il trouvera tôt ou tard l'occasion de témoigner mieux que par des paroles sa profonde reconnaissance à un roi si pieux envers le passé, et aux nouveaux conseillers qui concourent si utilement à l'œuvre de justice et d'intérêt public qu'il veut accomplir.

— Une menace ! se dit le Balafré. La vipère se redresse encore sous le talon. Eh bien, tant mieux ! j'aime mieux cela !

— Le roi est toujours prêt à recevoir monsieur le connétable, reprit la reine-mère toute pâle d'indignation. Et, si monsieur le connétable a des réclamations ou des observations à adresser à Sa Majesté, il n'a qu'à venir ! on l'écoutera, et, comme vous dites, madame, on lui fera justice.

— Je vais l'envoyer, repartit madame de Poitiers d'un air de défi.

Elle fit de nouveau au roi et aux deux reines son salut superbe, et sortit, le front haut mais l'âme brisée, l'orgueil sur le visage et la mort dans le cœur.

Si Gabriel eût pu la voir, il se fût trouvé déjà assez vengé d'elle.

Catherine de Médicis elle-même, au prix de cette humiliation, consentait à ne plus autant en vouloir à Diane !...

Seulement la reine-mère avait remarqué avec inquiétude qu'au nom du connétable le duc de Guise s'était tu, et

n'avait plus relevé les insolentes provocations de madame de Poitiers.

Le Balafré craignait-il donc monsieur de Montmorency et voulait-il le ménager? Conclurait-il au besoin une alliance avec ce vieil ennemi de Catherine?

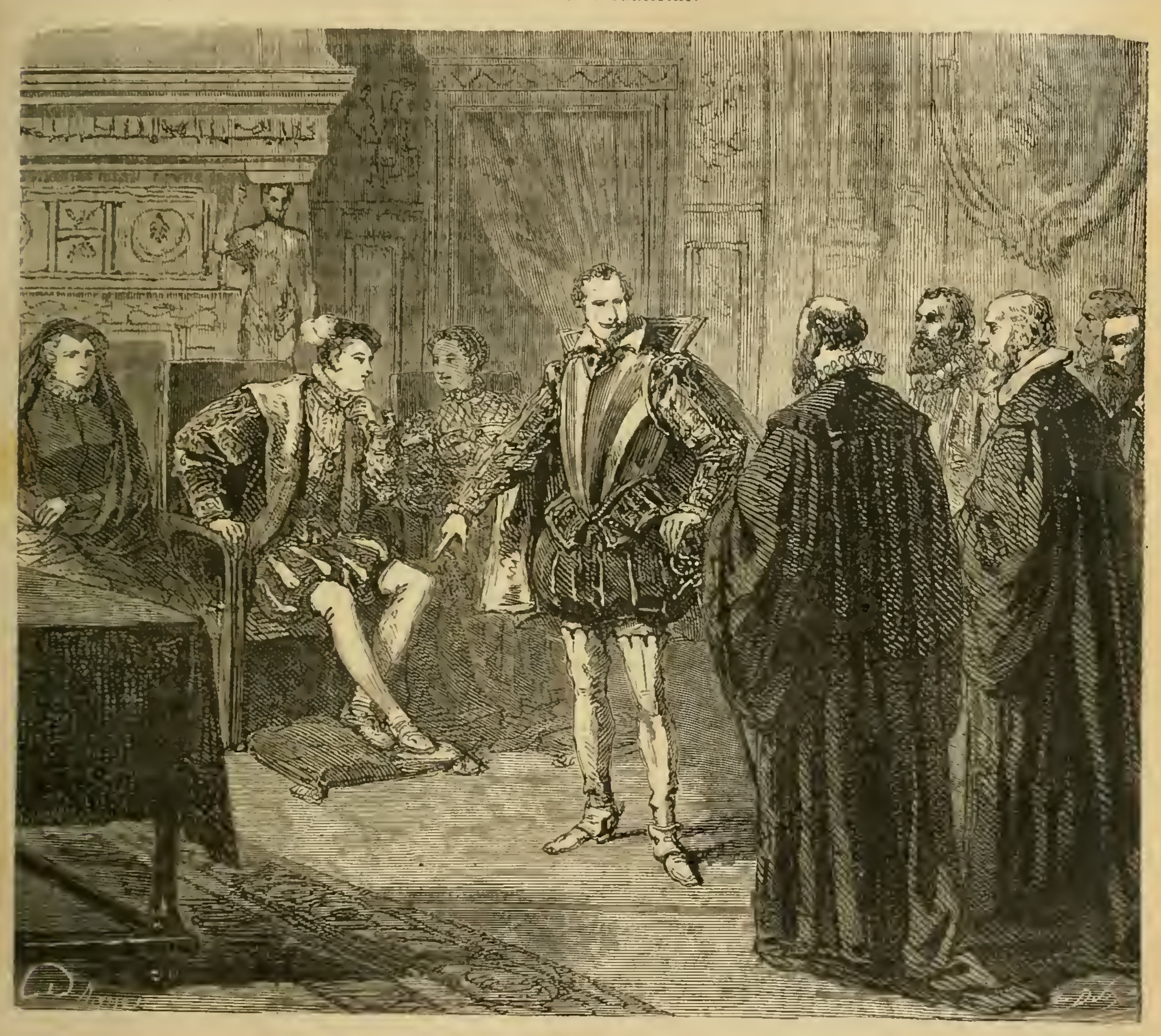
Il était important pour la Florentine de savoir à quoi s'en tenir là-dessus avant de laisser tomber sans résistance le pouvoir aux mains de François de Lorraine.

Donc, pour le sonder et pour sonder en même temps le roi, elle reprit après la sortie de Diane:

vous sert; car, le roi connaît ma pensée, ce n'est ni le connétable de Montmorency, ni Antoine de Navarre que je lui voudrais pour conseiller. Et, quand je me déclare pour l'exclusion, ce n'est pas contre vous que je me déclare.

— Madame, dit le duc de Guise, croyez, en même temps qu'à ma profonde reconnaissance, à mon dévouement non moins exclusif

Le fin politique appuya sur ces derniers mots comme s'il eût pris son parti et sacrifié décidément le connétable à Catherine.



Le proces sera poursuivi.

— Madame de Poitiers est bien impertinente, et paraît bien forte avec son connétable! Au fait, il est certain que si vous rendez à monsieur de Montmorency quelque autorité, mon fils, ce sera donner à madame Diane la moitié de cette autorité.

Le duc de Guise garda encore le silence.

— Quant à moi, poursuivit Catherine, si j'ai un avis à ouvrir à Votre Majesté, c'est celui de ne pas partager votre confiance entre plusieurs, c'est d'avoir pour seul ministre ou monsieur de Montmorency, ou votre oncle de Guise, ou votre oncle de Bourbon, à votre choix. Mais l'un ou l'autre et non pas les uns et les autres. Une seule volonté dans l'Etat, avec celle du roi conseillé par le petit nombre de personnes qui n'ont intérêt qu'à son salut et à sa gloire... n'est-ce pas là votre opinion, monsieur de Lorraine?

— Oui, madame, si c'est la vôtre, répondit le duc de Guise comme avec condescendance.

— Allons! se dit Catherine, je devinais juste! il pensait à s'appuyer sur le connétable. Mais entre lui et moi il faut qu'il se décide, et je ne crois pas qu'il y ait lieu d'hésiter.

— Il me semble, monsieur de Guise, reprit-elle tout haut, que vous devez d'autant mieux partager mon avis qu'il

— A la bonne heure! reprit la reine-mère. Quand ces messieurs du parlement vont arriver, il est bien qu'ils trouvent parmi nous cette rare et touchante unanimité de vues et de sentimens.

— C'est moi surtout qui suis réjoui de ce bon accord! s'écria le jeune roi en battant des mains. Avec ma mère pour conseiller et mon oncle pour ministre, je commence à me réconcilier avec cette royauté qui m'effrayait tant d'abord.

— Nous gouvernerons en famille, ajouta gaîment Marie Stuart.

Catherine de Médicis et François de Lorraine souriaient à ces espérances ou plutôt à ces illusions de leurs jeunes souverains. Chacun d'eux avait pour le moment ce qu'il souhaitait, lui, la certitude que la reine-mère ne s'opposerait pas à ce que la toute-puissance lui fût confiée; elle, la croyance que le ministre partagerait cette toute-puissance avec elle.

Cependant on annonça monsieur de Montmorency.

Le connétable, il faut le dire, fut d'abord plus digne et plus calme que madame de Valentinois. Sans doute aussi il avait été prévenu par elle et voulait du moins tomber avec honneur.

Il s'inclina respectueusement devant François II, et prit le premier la parole.

— Sire, dit-il, je me doutais bien d'avance que le vieux serviteur de votre père et de votre aïeul aurait près de vous peu de faveur. Je ne me plains pas de ce revirement de fortune que j'avais prévu. Je me retire sans un murmure. Si jamais le roi ou la France ont encore besoin de moi on me trouvera à Chantilly, sire, et mes biens, mes enfans, ma propre vie, tout ce que je possède sera toujours au service de Votre Majesté.

Cette modération parut toucher le jeune roi, qui, plus embarrassé que jamais, se tourna vers sa mère avec une sorte de détresse.

Mais le duc de Guise, pressentant bien que sa seule intervention allait faire tourner en colère la réserve du vieux connétable, dit alors avec les formes de la plus excessive politesse :

— Puisque monsieur de Montmorency quitte la cour, il voudra bien, je pense, remettre, avant son départ, à Sa Majesté, le cachet royal que lui avait confié le feu roi et dont nous avons besoin dès aujourd'hui.

Le Balafré ne s'était pas trompé. Ces simples paroles excitèrent au plus haut point l'ire du jaloux connétable.

— Ce cachet, le voici ! dit-il avec aigreur en le tirant de dessous son pourpoint. J'allais, sans qu'il fût besoin de m'en prier, le rendre à Sa Majesté : mais Sa Majesté, je le vois, est entourée de gens disposés à lui conseiller l'affront envers ceux qui n'auraient droit qu'à la reconnaissance.

— De qui veut parler monsieur de Montmorency? demanda d'un air hautain Catherine.

— Eh? j'ai parlé de ceux qui entourent Sa Majesté, madame, reprit le connétable revenant à sa nature bourrue et brutale.

Mais il avait mal choisi son temps, et Catherine n'attendait que cette occasion pour éclater.

Elle se leva et, dispensée de tout ménagement, commença à reprocher au connétable les façons rudes et dédaigneuses dont il avait toujours usé avec elle, son hostilité pour tout ce qui était florentin, la préférence qu'il avait publiquement donnée à la maîtresse sur la femme légitime. Elle n'ignorait pas que c'était à lui qu'il fallait attribuer toutes les humiliations souffertes par les émigrés qui l'avaient suivie ! Elle savait que, pendant les premières années de son mariage, Montmorency avait osé proposer à Henri II de la répudier comme stérile, que, depuis, il l'avait lâchement calomniée !

A cela, le connétable furieux, et peu accoutumé aux reproches, répondit par un ricanement qui était une nouvelle insulte.

Cependant, le duc de Guise avait eu le temps de prendre à voix basse les ordres de François II, ou plutôt de lui dicter ses ordres, et, à son tour, élevant tranquillement la voix, il foudroya son rival, à la plus grande satisfaction de Catherine de Médicis.

— Monsieur le connétable, lui dit-il avec sa politesse narquoise, vos amis et créatures qui siégeaient avec vous au conseil, Bochetel, l'Aubespine et les autres, notamment Son Eminence le garde des sceaux Jean Bertrandi, voudront probablement vous imiter dans vos désirs de retraite. Le roi vous charge de les remercier en effet de sa part. Dès demain ils seront entièrement libres et déjà remplacés.

— C'est bien! murmura monsieur de Montmorency entre ses dents.

— Quant à monsieur de Coligny, votre neveu, qui est à la fois gouverneur de la Picardie et de l'Ile-de-France, poursuivit le Balafré, le roi considère qu'il y a là une double besogne vraiment trop lourde pour un seul, et veut bien décharger monsieur l'amiral de l'un des gouvernemens, à son choix. Vous aurez, n'est-il pas vrai? la bonté de l'en avertir.

— Comment donc ! reprit le connétable avec un douloureux ricanement.

— Pour vous, monsieur le connétable, continua paisiblement le duc de Guise.

— Me reprend-on aussi le bâton de connétable? interrompit avec aigreur monsieur de Montmorency.

— Oh ! repartit François de Lorraine, vous savez bien que la chose est impossible, et que la charge de connétable n'est pas comme celle de lieutenant général du royaume : elle est inamovible. Mais n'est-elle pas incompatible aussi avec celle de grand-maître dont vous êtes également revêtu? C'est l'opinion de Sa Majesté, qui vous redemande cette dernière charge, monsieur, et veut bien me l'accorder, à moi qui n'en ai pas d'autre.

— C'est au mieux ! reprit Montmorency qui grinçait des dents. Est-ce tout, monsieur?

— Mais oui, je pense, dit le duc de Guise en se rasseyant.

Le connétable sentit qu'il lui serait difficile de contenir plus longtemps sa rage, qu'il allait éclater peut-être, manquer de respect au roi, de disgracié devenir rebelle. Il ne voulut pas donner cette joie à son ennemi triomphant. Il salua brièvement et se disposa à partir.

Pourtant, avant de s'éloigner, et comme se ravisant :

— Sire, un dernier mot seulement, dit-il encore au jeune roi, un dernier devoir à remplir envers la mémoire de votre glorieux père. Celui qui l'a frappé du coup mortel, l'auteur de notre désolation à tous, n'a peut-être pas été uniquement maladroit. Sire, j'ai du moins tout lieu de le croire. Dans ce funeste hasard, il a bien pu entrer, selon moi, une intention criminelle. L'homme que j'accuse devait, je le sais, se croire lésé par le roi. Votre Majesté ordonnera sans doute une sévère enquête à ce sujet.

Le duc de Guise frémit de cette accusation formelle et dangereuse contre Gabriel. Mais Catherine de Médicis se chargea cette fois de répondre.

— Sachez, monsieur, dit-elle au connétable, qu'il n'était pas besoin de votre intervention pour appeler sur un tel fait l'attention de ceux auxquels n'était pas moins précieuse qu'à vous l'existence royale si cruellement interrompue. Moi, la veuve de Henri II, je ne puis laisser à personne au monde l'initiative dans un soin pareil. Soyez donc tranquille, monsieur; vous avez été devancé dans votre sollicitude. Vous pouvez vous retirer en paix sur ce point.

— Je n'ai rien à ajouter alors, dit le connétable.

Il ne lui était même pas permis de satisfaire personnellement sa profonde rancune contre le comte de Montgommery, et de se porter le dénonciateur du coupable et le vengeur de son maître.

Suffoqué de honte et de colère, il sortit désespéré.

Il partait le soir même pour son domaine de Chantilly.

Ce jour-là madame de Valentinois quittait aussi ce Louvre, où elle avait régné plus que la reine, pour le morne et lointain exil de Chaumont-sur-Loire, d'où elle ne devait plus revenir jusqu'à sa mort.

Vis-à-vis de Diane de Poitiers la vengeance de Gabriel fut donc accomplie.

Il est vrai que de son côté l'ex-favorite en gardait une terrible à celui qui l'avait ainsi précipitée de sa grandeur.

Pour le connétable, Gabriel n'en avait pas fini avec lui, et devait le retrouver le jour où il regagnerait son crédit.

Mais n'anticipons pas sur les événemens, et revenons en hâte au Louvre, où l'on vient d'annoncer à François II les députés du parlement.

LXXXVIII

CHANGEMENT DE TEMPÉRATURE

Selon le vœu émis par Catherine de Médicis, les envoyés du parlement trouvèrent au Louvre l'accord le plus parfait. François II, ayant à sa droite sa femme, et sa mère à sa gauche, leur présenta le duc de Guise comme lieutenant général du royaume, le cardinal de Lorraine comme superintendant des finances, et François Olivier comme garde des sceaux. Le Balafré triomphait, la reine-mère souriait à son triomphe, tout allait pour le mieux ! Et nul symptôme de mésintelligence ne semblait troubler les fortunés auspices d'un règne qui promettait d'être aussi long qu'heureux.

Un des conseillers au parlement pensa sans doute qu'une idée de clémence ne serait pas mal venue dans ce bonheur, et, en passant devant le roi, cria du milieu d'un groupe :

— Grâce pour Anne Dubourg !

Mais ce conseiller oubliait quel zélé catholique était le nouveau ministre. Le Balafré, selon sa manière, feignit d'avoir mal entendu, et, sans même consulter le roi ni la reine-mère, tant il était sûr de leur assentiment, répondit d'une voix haute et ferme :

— Oui, messieurs, oui, le procès d'Anne Dubourg et de ses coaccusés sera poursuivi et promptement terminé, soyez tranquilles !

Sur cette assurance, les membres du parlement quittèrent le Louvre, joyeux ou tristes suivant leur opinion, mais persuadés tous que jamais gouvernans n'avaient été plus unis et mieux satisfaits les uns des autres que ceux qu'ils venaient de saluer.

Après leur départ en effet le duc de Guise vit encore sur les lèvres de Catherine de Médicis le sourire qui, chaque fois qu'elle le regardait, y semblait maintenant stéréotypé.

Pour François II, il se leva déjà fatigué par toute cette représentation.

— Nous voilà enfin quittes pour aujourd'hui, j'espère, de ces affaires et de ces cérémonies, dit-il. Ma mère, mon oncle, est-ce que nous ne pourrons pas un de ces jours laisser un peu Paris, et aller finir le temps de notre deuil à Blois, par exemple, au bord de cette Loire que Marie aime tant? Ne le pourrons-nous pas, dites?

— Oh ! tâchez tous que cela se puisse ! dit Marie Stuart. Par ces beaux jours d'été, Paris est si ennuyeux et les champs sont si gais !

— Monsieur de Guise verra cela, dit Catherine. Mais pour aujourd'hui, mon fils, votre tâche n'est pas encore tout à fait achevée. Avant de vous laisser au repos, j'ai encore à vous demander une demi-heure de votre temps, et il vous reste à remplir un devoir sacré.

— Lequel donc, ma mère? demanda François.

— Un devoir de justicier, Sire, dit Catherine, celui dans l'accomplissement duquel monsieur le connétable s'imaginait m'avoir devancée. Mais la justice de l'épouse est plus prompte que celle de l'ami.

— Que veut-elle dire? se demanda le duc de Guise alarmé.

— Sire, reprit Catherine, votre auguste père est mort de mort violente. Celui qui l'a frappé n'est-il que malheureux ou bien est-il coupable? Je penche, quant à moi, pour cette dernière supposition. Mais, en tout cas, la question, ce me semble, vaut la peine d'être posée. Si nous acceptions avec indifférence un pareil attentat, sans prendre même le soin de demander s'il était volontaire ou non, quels dangers ne courraient pas tous les rois, vous le premier, Sire? Une enquête sur ce qu'on appelle l'accident du 30 juin est donc nécessaire.

— Mais alors, dit le Balafré, il faudrait, à votre avis, madame, faire arrêter sur-le-champ monsieur de Montgommery comme prévenu de régicide?

— Monsieur de Montgommery est arrêté depuis ce matin, dit Catherine.

— Arrêté! et sur l'ordre de qui? s'écria le duc de Guise.

— Sur le mien, reprit la reine-mère. Aucune autorité n'était constituée encore. J'ai pris sur moi cet ordre. Monsieur de Montgommery pouvait à tout instant prendre la fuite, il était urgent de le prévenir. Il a été conduit au Louvre sans bruit et sans scandale. Je vous demande, mon fils, de l'interroger.

Sans autre permission, elle frappa sur un timbre pour appeler, comme avait fait le duc de Guise, deux heures auparavant.

Mais cette fois, le Balafré fronça le sourcil. L'orage se préparait.

— Faites amener le prisonnier, dit Catherine de Médicis à l'huissier qui parut.

Il y eut, quand l'huissier fut sorti, un silence embarrassant. Le roi paraissait indécis, Marie Stuart inquiète, le duc de Guise mécontent. La reine-mère, seule, affectait la dignité et l'assurance.

Le duc de Guise laissa seulement tomber cette simple parole :

— Il me semble que si monsieur de Montgommery eût voulu s'échapper, rien ne lui eût été plus facile depuis quinze jours.

Catherine n'eut pas le temps de répondre; car Gabriel fut amené au même moment.

Il était pâle, mais calme. Ce matin-là, de grand matin, quatre estafiers étaient venus le chercher à son hôtel, au grand effroi d'Aloyse. Il les avait suivis sans résistance aucune; depuis, il attendait sans trouble apparent.

Lorsque Gabriel entra d'un pas ferme et d'un air tranquille, le jeune roi changea de couleur, soit émotion de voir celui qui avait frappé son père, soit effroi d'avoir pour la première fois à remplir ce devoir de justicier dont sa mère venait de lui parler : le devoir le plus terrible en effet qu'ait imposé aux rois le Seigneur.

Aussi, ce fut d'une voix qu'on entendit à peine qu'il dit à Catherine, en se tournant vers elle :

— Parlez, madame, à vous de parler.

Catherine de Médicis usa sur-le-champ de la permission. Elle se croyait maintenant certaine de sa toute-puissante influence sur François II et sur son ministre. Elle s'adressa donc à Gabriel, d'un ton magistral et superbe :

— Monsieur, lui dit-elle, nous avons voulu, avant toute information, vous faire comparaître devant Sa Majesté elle-même, et vous interroger de notre propre bouche, pour qu'il n'y eût même pas besoin, vis-à-vis de vous, d'une réparation si nous vous trouvions innocent; pour que la justice fût plus éclatante, si nous vous trouvions coupable. Les délits extraordinaires veulent des juges extraordinaires. Etes-vous prêt à nous répondre, monsieur?

— Je suis prêt à vous entendre, madame, dit Gabriel.

Catherine fut plutôt irritée que persuadée par ce calme de l'homme qu'elle haïssait déjà avant qu'il ne l'eût rendue veuve, qu'elle haïssait de tout l'amour qu'elle avait pu ressentir un moment pour lui.

Elle reprit donc avec une sorte d'amertume offensante :

— De singulières circonstances s'élèvent contre vous, monsieur, et vous accusent : vos longues absences de Paris, votre exil volontaire de la cour depuis près de deux ans, votre présence et votre attitude mystérieuse au fatal tournoi, vos refus même d'entrer en lice contre le roi. Comment se fait-il, vous habitué à ces jeux et passes d'armes, que vous ayez omis la précaution accoutumée et nécessaire de jeter au retour le tronçon de votre lance? Comment expliquez-vous cet étrange oubli? Répondez enfin. Qu'avez-vous à dire à tout cela?

— Rien, madame, dit Gabriel.

— Rien? fit la reine-mère étonnée.

— Absolument rien.

— Comment! reprit Catherine, vous convenez donc?... vous avouez donc?...

— Je n'avoue rien, je ne conviens de rien, madame.

— Alors, vous niez?

— Je ne nie rien non plus. Je me tais.

Marie Stuart laissa échapper un geste d'approbation; François II écoutait et regardait avec une sorte d'avidité; le duc de Guise restait muet et immobile.

Catherine reprit d'un ton de plus en plus âpre :

— Monsieur, prenez garde! Vous feriez mieux peut-être d'essayer de vous défendre et de vous justifier. Apprenez une chose : monsieur de Montmorency, qu'au besoin on entendrait comme témoin, affirme, qu'à sa connaissance, vous pouviez avoir contre le roi certains griefs, des motifs d'animosité personnelle.

— Lesquels, madame? Monsieur de Montmorency a-t-il dit lesquels?

— Pas encore, mais il les dirait sans doute.

— Eh bien! qu'il les dise, s'il l'ose! reprit Gabriel avec un sourire fier et paisible.

— Ainsi, vous refusez tout à fait de parler? insista Catherine.

— Je refuse.

— La torture aurait peut-être raison de cet orgueilleux silence, savez-vous?

— Je ne crois pas, madame.

— Et puis, de cette façon-là, vous risquez votre vie, je vous en préviens.

— Je ne la défendrais pas, madame. Elle n'en vaut plus la peine.

— Vous êtes bien décidé, monsieur? Pas un mot?

— Pas un seul, madame, dit Gabriel en secouant la tête.

— Eh bien! c'est bien! s'écria Marie Stuart comme entraînée par un élan irrésistible. C'est noble et grand, ce silence! c'est d'un gentilhomme qui ne veut même pas repousser le soupçon, de peur que le soupçon ne le touche. Je dis, moi, que ce silence est la plus éloquente des justifications!

Cependant, la vieille reine regardait la jeune reine d'un air sévère et courroucé.

— Oui, j'ai peut-être tort de parler ainsi, reprit Marie Stuart; mais tant pis! je dis ce que je sens et ce que je pense. Mon cœur ne pourra jamais faire taire ma bouche. Il faut que mes impressions et mes émotions se fassent jour. Mon instinct, c'est ma politique à moi. Or, il me crie ici que monsieur d'Exmès n'a pas froidement conçu et exécuté volontairement un tel crime, qu'il n'a été que l'instrument aveugle de la fatalité, qu'il se croit au-dessus de toute supposition contraire, et qu'il dédaigne de se justifier. Mon instinct crie cela en moi, et je le crie tout haut. Pourquoi pas?

Le jeune roi regardait avec amour et joie sa mignonne, comme il l'appelait, s'exprimer avec cette éloquence, et cette animation qui la faisaient vingt fois plus jolie encore que de coutume.

Pour Gabriel, il s'écria d'une voix émue et profonde :

— Oh! merci, madame, je vous remercie! Et vous faites bien! non pour moi, mais pour vous, vous faites bien d'agir ainsi.

— Tiens! je le sais bien! reprit Marie avec l'accent le plus gracieux qui se pût rêver.

— En avons-nous fini avec ces enfantillages de sentiment? s'écria Catherine irritée.

— Non, madame, dit Marie Stuart blessée dans son amour-propre de jeune femme, et de jeune reine, non! si vous en avez fini avec ces enfantillages-là, vous, nous qui sommes jeunes, Dieu merci! nous ne faisons que de commencer. N'est-il pas vrai, mon doux sire? ajouta-t-elle en se tournant gentiment vers son jeune époux.

Le roi ne répondit pas, mais il effleura de ses lèvres le bout de ces doigts rosés que lui tendait Marie.

La colère de Catherine, jusque-là contenue, éclata. Elle n'avait pu s'habituer encore à traiter en roi un fils presque enfant; de plus, elle se croyait forte de l'appui du duc de Guise, qui ne s'était pas prononcé jusque-là, et qu'elle ne savait pas un protecteur dévoué, et, pour ainsi dire, un complice tacite, pour le comte de Montgommery. Elle osa donc franchement se mettre en colère.

— Ah! c'est ainsi! dit-elle aux dernières paroles légèrement moqueuses de Marie. Je réclame un droit, et l'on me raille! Je demande, en toute modération, que le meurtrier de Henri II soit au moins interrogé, et, quand il refuse de se justifier, on approuve son silence, bien plus, on le loue. Eh bien! puisque les choses vont de cette sorte, plus de lâches réserves et de demi-mesures. Je me porte hautement l'accusatrice du comte de Montgommery. Le roi refusera-t-il justice à sa mère parce qu'elle est sa mère?... On entendra le connétable, on entendra, s'il le faut, madame de Poitiers : la vérité se fera jour; et, si l'Etat a des secrets com-

promis dans cette affaire, nous aurons des jugemens, une condamnation secrète. Mais la mort d'un roi traîtreusement assassiné en présence de tout son peuple sera du moins vengée.

Pendant cette sortie de la reine-mère, un sourire triste et résigné errait sur les lèvres de Gabriel.

Il se rappelait, à part lui, les deux derniers vers de la prédiction de Nostradamus :

... Enfin, l'aimera, puis las ! le tuera
Dame du roy.

Allons ! la prédiction, jusque-là si exacte, devait s'accomplir jusqu'au bout ! Catherine ferait condamner et périr celui qu'elle avait aimé ! Gabriel s'y attendait, Gabriel était prêt.

Cependant la Florentine, jugeant peut-être elle-même qu'elle allait bien loin, s'arrêta un instant, et se tournant de sa meilleure grâce vers le duc de Guise toujours taciturne :

— Mais vous ne dites rien, monsieur de Guise ? fit-elle. Vous êtes de mon avis, n'est-il pas vrai ?

— Non, madame, reprit lentement le Balafré, non, je ne suis pas de votre avis, je l'avoue, et voilà pourquoi je ne disais rien.

— Ah ! vous aussi !... vous vous mettez contre moi ! reprit Catherine d'une voix sourde et menaçante.

— J'ai pour cette fois ce regret, madame, dit le duc de Guise. Vous voyez cependant que jusqu'ici j'avais été avec vous, et que, pour ce qui concernait le connétable et madame de Valentinois, je suis entré tout à fait dans vos vues.

— Oui, parce qu'elles servaient les vôtres, murmura Catherine de Médicis. Je le vois à présent et trop tard.

— Mais quant à monsieur de Montgommery, continua tranquillement le Balafré, je ne puis en conscience partager votre sentiment, madame. Il me semble impossible de rendre responsable d'un accident tout fortuit un brave et loyal gentilhomme. Un procès serait pour lui un triomphe, pour ses accusateurs une confusion. Et quant aux périls que ferait, selon vous, madame, courir à la vie des rois une indulgence qui veut plutôt croire au malheur qu'au crime, je trouve au contraire que le danger serait d'habituer trop le peuple à cette idée que les existences royales ne sont pas pour le monde aussi invulnérables et sacrées qu'il le suppose...

— Voilà de hautes maximes politiques sans doute ! reprit Catherine avec amertume.

— Je les estime du moins vraies et sensées, madame, ajouta le Balafré, et pour toutes ces raisons et d'autres encore, je suis d'opinion que ce qui nous reste à faire c'est de nous excuser vis-à-vis de monsieur de Montgommery d'une arrestation arbitraire, demeurée heureusement secrète, heureusement pour nous plus encore que pour lui ! et ces excuses acceptées, nous n'aurons plus qu'à le renvoyer libre, honorable et honoré comme il l'était hier, comme il le sera demain, comme il le sera toujours. J'ai dit.

— A merveille ! reprit en ricanant Catherine.

Et, s'adressant brusquement au jeune roi :

— Et cette opinion, voyons ! est-ce aussi la vôtre, par hasard, mon fils ? lui demanda-t-elle.

L'attitude de Marie Stuart, dont le regard et le sourire remerciaient le duc de Guise, ne devait pas laisser d'hésitation dans l'esprit de François II.

— Oui, ma mère, dit-il, je conviens que l'opinion de mon oncle est la mienne.

— Ainsi vous trahissez la mémoire de votre père ? reprit Catherine d'une voix tremblante et profonde.

— Je la respecte, au contraire, madame, dit François II. La première parole de mon père après sa blessure ne fut-elle point pour demander qu'on n'inquiétât pas monsieur de Montgommery ? N'a-t-il pas, dans un des momens lucides de son agonie, réitéré cette demande ou plutôt cet ordre ? Permettez, madame, à son fils d'y obéir.

— Bien ! et vous méprisez, en attendant et pour commencer, la volonté sainte de votre mère !...

— Madame, interrompit le duc de Guise, laissez-moi vous rappeler à vous-même vos propres paroles. Une seule volonté dans l'État !

— Mais j'ai dit, monsieur, que celle du ministre ne devait venir qu'après celle du roi, s'écria Catherine.

— Oui, madame, reprit Marie Stuart, mais vous avez ajouté que celle du roi pouvait être éclairée par les personnes dont le seul intérêt était évidemment celui de son salut et de sa gloire. Or, personne plus que moi, sa femme, n'a cet intérêt, je présume. Et je lui conseille, avec mon oncle de Guise, de croire plutôt à la loyauté qu'à la perfidie d'un sujet éprouvé et vaillant, et de ne pas inaugurer son règne par une iniquité.

— C'est à de telles suggestions que vous adhérez, mon fils ! dit encore Catherine.

— Je cède à la voix de ma conscience, ma mère, répondit le jeune roi avec plus de fermeté qu'on eût pu en attendre de lui.

— Est-ce votre dernier mot, François ? reprit Catherine. Prenez-y garde ! Si vous refusez à votre mère la première demande qu'elle vous adresse, si vous vous posez ainsi d'abord, pour elle en maître indépendant et pour d'autres en instrument docile, vous pourrez bien régner, seul avec ou sans vos fidèles ministres ! je ne m'occupe plus de rien qui ait rapport au roi ou au royaume, je vous retire les conseils de mon expérience et de mon dévoûment, je rentre dans ma retraite, et vous abandonne, mon fils. Songez-y ! songez-y bien !

— Nous déplorerions cette retraite, mais nous nous y résignerions, murmura à voix basse Marie Stuart que François II seul entendit.

Mais l'amoureux et imprudent jeune homme, comme un écho fidèle, répéta tout haut :

— Nous déplorerions cette retraite, mais nous nous y résignerions, madame.

— C'est bon !... dit seulement Catherine.

Elle ajouta à voix basse en désignant Gabriel :

— Quant à celui-ci, je le retrouverai tôt ou tard.

— Je le sais, madame, lui répondit le jeune homme qui pensait encore à la prédiction.

Mais Catherine ne l'entendit pas.

Furieuse, elle enveloppa le royal et charmant couple et le duc de Guise dans un regard vipérin, sanglant et terrible, regard fatal où l'on eût pu pressentir déjà tous les crimes de l'ambition de Catherine et toute la sombre histoire des derniers Valois !...

Puis, sur ce foudroyant regard, elle sortit sans ajouter une parole.

LXXXIX

GUISE ET COLIGNY

Après cette sortie de Catherine de Médicis, il y eut un moment de silence. Le jeune roi paraissait étonné lui-même de son audace. Marie, dans une intuition délicate de sa tendresse, songeait avec quelque terreur à ce dernier regard menaçant de la reine-mère. Pour le duc de Guise, il était secrètement charmé de se trouver débarrassé, dès sa première heure de pouvoir, d'une ambitieuse et dangereuse associée.

Gabriel, qui avait occasionné tout ce trouble, prit le premier la parole :

— Sire, dit-il, et vous, madame, et vous aussi, monseigneur, je vous remercie de vos bonnes et généreuses intentions envers un malheureux que le ciel même abandonne. Mais malgré cette profonde reconnaissance dont mon cœur est pénétré pour vous, je vous le dis : à quoi bon écarter les dangers et la mort d'une existence aussi triste et aussi perdue que la mienne ? Ma vie ne sert plus à rien et à personne, pas même à moi. Allez ! je ne l'aurais pas disputée à madame Catherine, parce qu'elle est désormais inutile...

Dans sa pensée il ajouta tristement :

— Et parce qu'elle pourrait encore être nuisible un jour.

— Gabriel, reprit le duc de Guise, votre vie a été glorieuse et bien remplie dans le passé, et sera encore bien remplie et glorieuse dans l'avenir. Vous êtes un homme d'énergie comme il en faudrait beaucoup à ceux qui gouvernent les empires, et comme ils n'en trouvent que trop peu.

— Et puis, ajouta la voix consolante et douce de Marie Stuart, et puis vous êtes, monsieur de Montgommery, un grand et noble cœur. Depuis longtemps je vous connais, et nous nous sommes bien souvent entretenus de vous, madame de Castro et moi.

— Enfin, reprit François II, vos services précédens, monsieur, m'autorisent à compter sur vos services futurs. Les guerres actuellement éteintes peuvent se rallumer, et je ne veux pas, moi, qu'un moment de désespoir, quel qu'en soit le motif, prive à jamais la patrie d'un défenseur aussi loyal, j'en suis certain, qu'il est vaillant.

Gabriel écoutait avec une sorte de surprise mélancolique et grave ces bonnes paroles d'encouragement et d'espérance. Il regardait tour à tour chacun des hauts personnages qui les lui adressaient, et il semblait profondément réfléchir.

— Eh bien ! oui, reprit-il enfin, cette bonté inattendue que vous me témoignez, vous tous qui devriez me haïr peut-être ; cette bonté change mon âme et ma destinée. A vous, sire, à vous, madame et monseigneur, tant que vous vivrez, cette existence dont vous m'avez fait don, pour ainsi dire ! Je ne suis pas né méchant ! Ce bienfait me touche au fond du cœur. J'étais fait pour me dévouer, pour me sacrifier, pour servir d'instrument aux belles idées et aux grands hommes. Instrument parfois heureux, parfois fatal ! Hélas ! la colère de Dieu ne le savait que trop !... Mais ne parlons plus du passé lugubre, puisque vous voulez bien encore me croire un avenir. Cet avenir pourtant,

ce n'est pas à moi, c'est à vous qu'il appartient, c'est à mes admirations et à mes convictions. J'abdique ma volonté. Que les êtres et les choses auxquels je crois fassent de moi ce qu'il leur plaira. Mon épée, mon sang, ma mort, tout ce que je suis est leur chose. Je donne sans réserve et sans retour mon bras à votre génie, monseigneur, comme mon âme à la religion...

Il ne dit pas à laquelle. Mais ceux qui l'écoutaient étaient trop aveugles catholiques pour que la pensée de la réforme leur vînt un seul instant à l'esprit.

L'éloquente abnégation du jeune homme les toucha. Marie eut les larmes aux yeux, le roi se félicita d'avoir été ferme pour sauver ce cœur reconnaissant. Quant au duc de Guise, il croyait savoir mieux que personne jusqu'où pouvait aller chez Gabriel cette ardente vertu du sacrifice.

— Oui, lui dit-il, ami, j'aurai besoin de vous. Je réclamerai quelque jour, au nom de la France et du roi, cette brave épée que vous nous promettez.

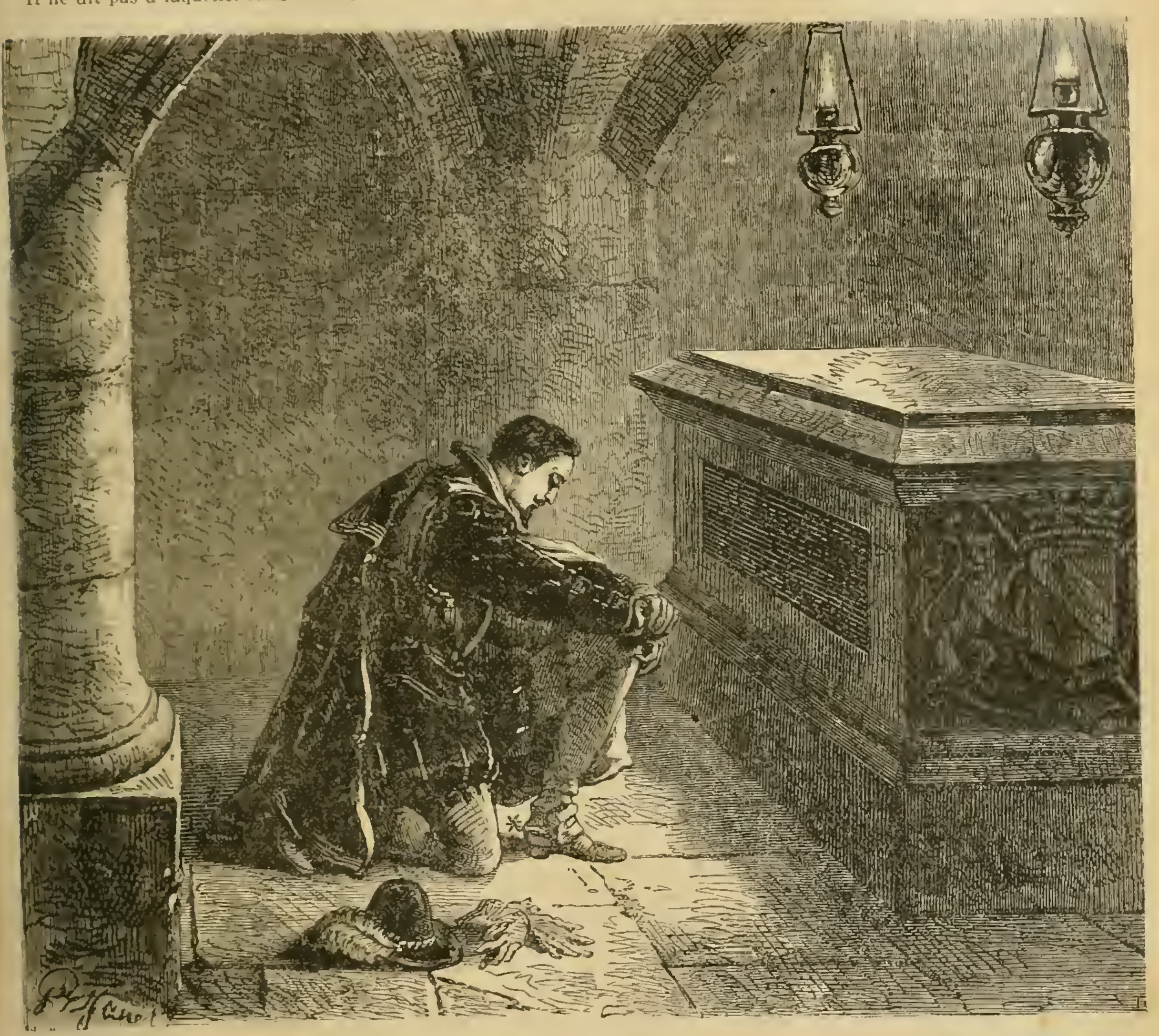
— Elle sera prête, monseigneur, demain, aujourd'hui, toujours !

— Gardez-la pour quelque temps au fourreau, reprit le duc de Guise. Sa Majesté vous le disait, le moment est tranquille, les guerres et les factions ont fait trêve. Reposez-vous donc, Gabriel, et laissez ainsi se reposer et s'apaiser le bruit funeste qui a entouré dans ces derniers jours votre nom. Certes, nul de ceux qui ont un titre et un cœur de gentilhomme ne songe à vous accuser de votre malheur. Mais votre vraie gloire exige que votre cruelle renommée s'éteigne un peu. Plus tard, dans un an ou deux, je redemanderai au roi, pour vous, cette charge de capitaine des gardes dont vous n'avez pas cessé d'être digne...

— Ah ! dit Gabriel, ce ne sont pas des honneurs que je souhaite, mais des occasions d'être utile au roi et à la France, des occasions de combattre, je n'ose plus dire, de peur de vous paraître ingrat, des occasions de mourir.

— Ne parlez pas ainsi, Gabriel, reprit le Balafré. Dites-moi seulement que lorsque le roi vous appellera contre ses ennemis, vous vous rendrez sur-le-champ à l'appel.

— En quelque lieu que je sois et qu'il faille aller, oui, monseigneur.



Gabriel, agenouillé dans le caveau funéraire.

— C'est bien, dit le duc de Guise, je ne vous demande pas autre chose.

— Et moi, dit François II, je vous remercie de cette promesse, et je ferai en sorte que vous ne vous repentiez pas de l'avoir tenue.

— Et moi, ajouta Marie Stuart, je vous assure que notre confiance répondra toujours à votre dévouement, et que vous serez à nos yeux un de ces amis auxquels on ne cache rien, et auxquels on ne refuse rien non plus.

Le jeune comte, plus ému qu'il n'eût voulu se l'avouer à lui-même, s'inclina et toucha respectueusement de ses lèvres la main que lui tendait la reine.

Puis, il serra celle du duc de Guise, et, congédié par un geste bienveillant du roi, se retira, désormais acquis par un bienfait au fils de celui qu'il s'était engagé à poursuivre jusque dans sa postérité.

Gabriel en entrant chez lui y trouva l'amiral de Coligny, qui l'attendait.

Aloyse avait appris à l'amiral, qui était venu visiter son compagnon de Saint-Quentin, qu'on avait mandé le matin son maître au Louvre ; elle lui avait fait part de ses inquiétudes, et Coligny avait voulu rester jusqu'à ce que le retour du comte de Montgommery l'eût rassuré en rassurant la nourrice.

il reçut Gabriel avec effusion, et l'interrogea sur ce qui s'était passé.

Gabriel, sans entrer dans aucun détail, lui dit seulement que, sur une simple explication donnée par lui, touchant la déplorable mort de Henri II, il avait été renvoyé intact dans sa personne et son honneur.

— Il ne pouvait en être autrement, reprit l'amiral, et toute la noblesse de France eût protesté contre un soupçon qui eût ainsi entaché un de ses plus dignes représentans.

— Laissons ce sujet, dit Gabriel avec contrainte et tristesse. Je suis aise de vous voir, monsieur l'amiral. Vous savez que déjà j'appartenais de cœur à la religion réformée, je vous l'ai dit et écrit. Puisque vous pensez que je ne déshonorerai pas la cause à laquelle je croirai, je veux et je puis abjurer maintenant ; vos discours, ceux de maître Paré, et les livres et mes propres réflexions, m'ont tout à fait convaincu ! je suis des vôtres !

— Une bonne nouvelle et qui arrive à propos ! dit l'amiral.

— Il me semble toutefois, reprit Gabriel, que, dans l'intérêt même de la religion, il serait peut-être bon de tenir quelque temps ma conversion secrète. Ainsi que me le faisait observer tout à l'heure monsieur de Guise, tout bruit autour de mon nom est pour l'instant à éviter. Ce retard, d'ailleurs, se conciliera avec de nouveaux devoirs que j'ai à remplir

— Nous serions toujours fiers de vous nommer publiquement parmi les nôtres, dit l'amiral

— Mais c'est à moi de refuser ou d'ajourner, du moins, cette précieuse marque de votre estime, répondit Gabriel. Je tiens seulement à donner ce gage à ma croyance intime et inébranlable, et à pouvoir me dire dans ma conscience, un de vos frères et par l'intention et par le fait.

— A merveille ! reprit monsieur de Coligny. Tout ce que je vous demande, c'est de me permettre d'annoncer aux chefs du parti cette notable conquête que font définitivement nos idées

— Oh ! j'y consens de tout mon cœur, dit Gabriel.

— Aussi bien, continua l'amiral le prince de Condé, La Renaudie, le baron de Castelnau vous connaissent déjà, et vous apprécient à votre valeur.

— J'ai peur, hélas ! qu'ils ne se l'exagèrent : cette valeur en tout cas, est bien diminuée

— Non, non ! reprit Coligny, ils ont raison d'y compter Moi aussi, je vous connais ! D'ailleurs, continua-t-il en baissant la voix, nous allons peut-être avoir avant peu l'occasion de mettre à l'épreuve votre nouveau zèle.

— Ah ! vraiment ? dit Gabriel surpris. Vous savez monsieur l'amiral, que vous pouvez compter sur moi : pourtant avec certaines réserves maintenant, que j'aurai à vous faire connaître.

— Qui n'a les siennes ? reprit l'amiral. Mais écoutez, Gabriel. Ce n'était pas seulement l'ami, c'était aussi le religionnaire qui venait vous faire visite aujourd'hui. Nous avons parlé de vous avec le prince et avec La Renaudie. Même avant votre acquiescement décisif à nos principes, nous vous tenions pour un auxiliaire de mérite singulier et de probité inattaquable. Enfin, nous nous accordions chacun de notre côté à vous considérer comme un homme capable de nous servir s'il le pouvait, incapable de nous trahir quoi qu'il advint.

— J'ai cette dernière qualité, en effet, à défaut de la première, reprit Gabriel On peut toujours se fier, sinon à mon aide, du moins à ma parole.

— Aussi avons-nous résolu de n'avoir jamais de secret pour vous, dit l'amiral Vous serez, comme un des chefs, initié à tous nos desseins, et vous n'aurez que la responsabilité du silence. Vous n'êtes pas un homme comme les autres, et vis-à-vis des hommes d'exception, il faut agir exceptionnellement. Vous demeurerez libre et nous seuls serons liés

— Une telle confiance ! dit Gabriel.

— Ne vous engage qu'à la discrétion, je vous le répète, dit l'amiral Et pour commencer, sachez une chose les projets qui vous ont été revelés à l'assemblée de la place Maubert, et qui avaient dû être ajournés, deviennent exécutables aujourd'hui La faiblesse du jeune roi, l'insolence des Guise, les idées de persécution qu'on ne dissimule plus contre nous, tout nous exhorte à l'action, et nous allons agir

— Pardon ! interrompit Gabriel. Je vous ai dit, monsieur l'amiral, que je ne me donnais à vous que dans de certaines limites. Avant que vous vous avanciez plus loin dans vos confidences je dois vous déclarer que précisément je n'entends toucher en rien au côté politique de la réforme, du moins tant que durera le règne qui commence Pour la propagande de nos idées et notre influence morale, j'offre volontiers ma fortune mon temps, ma vie, mais je n'ai le droit de voir dans la réforme qu'une religion et non un parti. François II, Marie Stuart, et le duc de Guise lui-même, viennent d'agir avec moi avec générosité et grandeur. Je ne trahirai pas plus leur confiance que la vôtre. Laissez-moi m'abstenir de l'action et ne me préoccuper que de l'idée. Réclamez mon témoignage quand vous voudrez, mais je réserve l'indépendance de mon épée.

Monsieur de Coligny réfléchit une minute, puis reprit :

— Mes paroles, Gabriel, n'étaient point des paroles vaines. Vous êtes et serez toujours libre. Marchez seul dans votre voie si cela vous convient. Agissez sans nous ou n'agissez pas. Nous ne vous demanderons aucun compte. Nous savons, ajouta-t-il, d'un air significatif, que c'est quelquefois votre manière de ne vouloir ni associés, ni conseillers.

— Que voulez-vous dire ? demanda Gabriel, surpris.

— Je m'entends, reprit l'amiral. Pour le moment, vous demandez à ne pas vous mêler à nos conspirations contre l'autorité royale ? Soit ! Notre rôle à nous se bornera à vous avertir de nos mouvemens et de nos projets. Suivez-nous ou restez à l'écart, cela vous regarde et ne regarde que vous. Vous saurez toujours, soit par lettre, soit par messager, quand et comment nous aurions besoin de vous, et puis, vous ferez comme bon vous semblera. Si vous venez, vous serez le bienvenu ; si vous vous abstenez, nul n'aura de reproche à vous faire. Voilà ce qui était convenu à votre égard entre les chefs du parti, même avant que vous m'eussiez prévenu de votre position. Vous pouvez accepter de telles conditions, ce me semble.

— Aussi, je les accepte et vous remercie, dit Gabriel.

La nuit qui suivit ce jour-là, Gabriel, agenouillé dans le caveau funéraire des comtes de Montgommery, devant la tombe de son père, parlait à son cher mort, et lui disait :

— Oui, sans doute, ô mon père ! j'avais juré, non seulement de punir votre meurtrier dans sa vie, mais encore de le combattre après lui dans sa race. Sans doute, ô mon père ! sans doute. Mais je n'avais pas prévu ce qui arrive. N'y a-t-il pas des devoirs plus sacrés même que le serment ? Quelle obligation peut vous contraindre à frapper un ennemi qui vous met l'épée dans la main, et s'offre, la poitrine nue, à vos coups ? Si vous viviez, mon père, vous me conseilleriez, j'en suis sûr, d'ajourner ma colère, et de ne pas répondre à la confiance par la trahison. Pardonnez-moi donc, mort, de faire ce que vivant, vous m'ordonneriez. D'ailleurs, quelque chose me dit que ma vengeance n'est pas pour longtemps suspendue. Vous savez là-haut ce que nous ne pouvons pressentir ici-bas. Mais la pâleur de ce roi débile, le regard effrayant dont l'a menacé sa mère, les prédictions, jusqu'ici fidèles, qui condamnent ma propre vie à s'éteindre par la rancune de cette femme, les conjurations déjà ourdies contre ce règne commencé d'hier, tout me prouve que probablement l'enfant de seize ans trônera moins longtemps encore que l'homme de quarante, et que je pourrai bientôt, mon père, reprendre ma tâche et mon serment d'expiation sous un autre fils de Henri II.

XC

RAPPORTS ET DÉNONCIATIONS

Sept ou huit mois se passèrent sans grands événemens, ni pour les héros de ce livre, ni pour ceux de l'histoire.

Mais, du moins, dans cet espace de temps, se préparèrent des événemens d'une certaine gravité

Pour les connaître et nous mettre au courant, nous n'avons qu'à nous transporter, le 25 février 1560, dans l'endroit où l'on est censé toujours savoir le mieux les nouvelles, c'est-à-dire dans le cabinet de monsieur le lieutenant de police, qui s'appelait pour le moment monsieur de Braguelonne

Donc, le 25 février 1560, un soir, monsieur de Braguelonne, nonchalamment assis dans son grand fauteuil de cuir de Cordoue, écoutait le rapport de maître Arpion, l'un de ses secrétaires

Maître Arpion lisait

« Ce jourd'hui, le fameux voleur Gilles Rose a été arrêté dans la grande salle du palais, coupant un bout de ceinture garnie d'or à un chanoine de la Sainte-Chapelle. »

— A un chanoine de la Sainte-Chapelle ! voyez-vous cela ! s'écria monsieur de Braguelonne.

— C'est bien impie ! dit maître Arpion.

— Et bien adroit ! reprit le lieutenant de police, bien adroit ! car le chanoine est défiant. Je vous dirai tout à l'heure, maître Arpion, ce qu'il faudra faire de ce filou retors. Passons.

« Les demoiselles des clapiers de la rue du Grand-Heuleu, continua Arpion, sont en état de révolte ouverte. »

— Et pourquoi donc, Jésus ?

— Elles prétendent avoir adressé directement une requête au roi, notre Sire, pour être maintenues en leur logis, et, en attendant, elles ont mis ou fait mettre le guet en déroute.

— C'est fort drôle! dit en riant monsieur de Braguelonne. On mettra aisément ordre à cela. Ces pauvres filles! Autre chose.

Maître Arpion reprit :

« Messieurs les députés de la Sorbonne s'étant présentés à Paris, chez madame la princesse de Condé, pour l'engager à ne plus manger de viande pendant le saint carême, ont été reçus avec force brocards par monsieur de Sechelles, lequel leur a dit, entre autres outrages, qu'il les aimait à peu près comme un clou sur son nez, et que c'étaient d'étranges ambassadeurs que des veaux comme eux. »

— Ah! voilà qui est grave! dit le lieutenant de police en se levant. Refuser de faire maigre et insulter ces messieurs de la Sorbonne! Ceci va grossir votre compte, madame de Condé, et quand nous vous présenterons le total!.. Arpion, est-ce tout?

— Mon Dieu, oui! pour aujourd'hui. Mais monseigneur ne m'a pas dit ce qu'on ferait de ce Gilles Rose?

— Voici, dit monsieur de Braguelonne : Vous le prendrez dans sa prison avec les plus adroits filous et tire-laine que vous y trouverez avec lui, et vous enverrez ces bons drilles à Blois, où l'on veut, dans la fête qu'on prépare au roi, amuser Sa Majesté en leur faisant faire montre de leurs tours et adresses.

— Mais, monseigneur, s'ils retiennent les objets volés pour rire?

— Ils seront pendus alors.

En ce moment, un huissier entra et annonça :

— Monsieur l'inquisiteur de la foi.

Maître Arpion n'eut pas même besoin qu'on lui dît de sortir. Il salua respectueusement et s'esquiva.

Celui qui entrait était effectivement un important et redoutable personnage.

A ses titres ordinaires de docteur en Sorbonne et de chanoine de Noyon, il joignait le beau titre extraordinaire de grand inquisiteur de la foi en France. Aussi, pour avoir un nom si sonore que son titre, se faisait-il appeler Démocharès, bien qu'il s'appelât simplement Antoine de Mouchy. Le peuple avait baptisé ses émissaires *mouchards*.

— Eh bien! monsieur le lieutenant de police? demanda le grand inquisiteur.

— Eh bien! monsieur le grand inquisiteur? demanda le lieutenant de police.

— Quoi de nouveau à Paris?

— J'allais précisément vous adresser la même question.

— Cela veut dire qu'il n'y a rien, reprit Démocharès avec un profond soupir. Ah! les temps sont durs. Rien ne va. Pas le moindre complot! pas le plus léger attentat! que ces huguenots sont lâches! Nos métiers s'en vont, monsieur de Braguelonne!

— Non, non, répondit monsieur de Braguelonne avec conviction. Non, les gouvernemens passent, mais la police reste.

— Cependant, reprit avec amertume monsieur de Mouchy, voyez où vient d'aboutir votre descente à main armée chez ces réformés de la rue des Marais. En les surprenant à table au milieu de leur cène, on devait bien espérer les surprendre mangeant du cochon en guise d'agneau pascal, comme vous nous l'aviez annoncé. On n'a rapporté de cette belle expédition qu'une pauvre poularde lardée. Est-ce cela, monsieur le lieutenant de police, qui peut faire beaucoup d'honneur à votre institution?

— On ne réussit pas toujours, dit monsieur de Braguelonne piqué. Avez-vous été plus heureux, vous, dans votre affaire de cet avocat de la place Maubert, de ce Trouillard, je crois? Vous en attendiez pourtant des merveilles.

— Je l'avoue, dit piteusement Démocharès.

— Vous comptiez prouver clair comme le jour, poursuivit monsieur de Braguelonne, que ce Trouillard avait livré ses deux filles à ses coreligionnaires à la suite d'une épouvantable orgie, et voilà que les témoins, que vous avez si chèrement payés, ah! ah! ah! se rétractent tout à coup et vous démentent.

— Les traîtres! murmura de Mouchy.

— De plus, continua le lieutenant de police, j'ai reçu les rapports des chirurgiens et des matrones : il est établi le plus nettement du monde que la vertu des deux jeunes filles n'a pas reçu la moindre atteinte.

— C'est une infamie! grommela Démocharès.

— Affaire manquée! monsieur le grand inquisiteur de la foi. Affaire manquée! répéta monsieur de Braguelonne avec complaisance.

— Eh! s'écria avec impatience Démocharès, si l'affaire est manquée, c'est de votre faute.

— Comment! de ma faute! reprit le lieutenant de police stupéfait.

— Mais sans doute. Vous vous arrêtez à des rapports, à des rétractations, à des niaiseries! Qu'importe ces échecs et ces démentis! il fallait poursuivre tout de même! et, comme si de rien n'était, accuser hardiment ces parpaillots.

— Quoi! sans preuves?

— Oui, et les condamner.

— Sans crimes?

— Oui! et les faire pendre.

— Sans juges?

— Eh! oui, cent fois oui! sans juges, sans crimes, sans preuves! Le beau mérite de faire pendre de vrais coupables!

— Mais quelles clameurs et quelles fureurs contre nous alors! dit monsieur de Braguelonne.

— Ah! c'est là que je vous attendais! reprit Démocharès triomphant. Là est la pierre d'assise de tout mon système, monsieur. En effet, que produisent ces fureurs dont vous parlez? des complots. Qu'amènent ces complots? des révoltes. Que ressort-il de ces révoltes? l'évidente utilité de nos fonctions.

— Il est certain qu'à ce point de vue!... dit en riant monsieur de Braguelonne.

— Monsieur, reprit magistralement Démocharès, retenez bien ce principe : Pour récolter des crimes, il faut en semer. La persécution est une force.

— Eh! dit le lieutenant de police, il me semble que, depuis le commencement de ce règne, nous ne nous en sommes pas fait faute de la persécution. Il était difficile d'exciter et de provoquer plus qu'on l'a fait les mécontens de toute sorte.

— Peuh! Qu'a-t-on fait? dit le grand inquisiteur avec quelque dédain.

— Mais d'abord comptez-vous pour rien les visites, attaques et pillages de tous les jours, chez les huguenots innocens ou coupables?

— Ma foi! oui, je compte cela pour rien, dit Démocharès, vous voyez bien qu'ils supportent avec une patience calme ces vexations par trop médiocres.

— Et le supplice d'Anne Dubourg, neveu d'un chancelier de France, brûlé, il y a deux mois, en place de Grève, n'est-ce rien aussi?

— C'est peu de chose toujours, dit le difficile de Mouchy. Qu'a produit ce supplice? l'assassinat du président Minard, un des juges, et une prétendue conspiration, dont on n'a pas retrouvé les traces. Voilà-t-il pas de quoi faire un grand fracas!

— Et le dernier édit, qu'en pensez-vous? demanda monsieur de Braguelonne, le dernier édit qui s'attaque, non seulement aux huguenots, mais à toute la noblesse du royaume. Quant à moi, je l'ai dit sincèrement à monsieur le cardinal de Lorraine, je trouve cela bien audacieux.

— Quoi! dit Démocharès, parlez-vous de l'ordonnance qui a supprimé les pensions?

— Non, vraiment, mais de celle qui enjoignait aux solliciteurs, nobles ou vilains, de quitter la cour dans les vingt-quatre heures, sous peine d'être pendus. La hart pour les gentilshommes comme pour les manans, convenez que c'est assez dur et passablement révoltant.

— Oui, la chose ne manque pas de hardiesse, dit Démocharès avec un sourire de satisfaction. Il y a seulement cinquante ans, une ordonnance pareille, eût, je l'avoue, soulevé toute la noblesse du royaume. Mais aujourd'hui, vous voyez, ils ont crié, ils n'ont pas agi. Pas un n'a bougé.

— C'est ce qui vous trompe, monsieur le grand inquisiteur, dit Braguelonne en baissant la voix, et s'ils ne bougent pas à Paris, je crois qu'ils se remuent en province.

— Bah! s'écria de Mouchy avec empressement, vous avez donc des nouvelles?

— Je n'en ai pas encore, mais j'en attends à toute minute.

— Et d'où cela?

— De la Loire.

— Vous avez par là des émissaires?

— Un seul.

— Un seul! c'est bien chanceux, dit Démocharès d'un air capable.

— J'aime mieux, moi, reprit monsieur de Braguelonne, payer un seul affidé intelligent et sûr aussi cher que vingt coquins stupides. C'est ma manière, que voulez-vous!

— Oui, mais qui vous répond de cet homme?

— Sa tête, d'abord, et puis ses services passés; il a fait ses preuves.

— N'importe, c'est bien chanceux! reprit Démocharès.

Maître Arpion rentra doucement, comme monsieur de Mouchy parlait encore, et vint dire un mot tout bas à l'oreille de son maître.

— Ah! ah! s'écria le lieutenant de police triomphant. Eh bien! Arpion, introduisez Lignières sur-le-champ. Oui, en présence de monsieur le grand inquisiteur; n'est-il pas un peu des nôtres?

Arpion salua et sortit.

— Ce Lignières est justement l'homme dont je vous parlais, reprit monsieur de Braguelonne en se frottant les mains. Vous allez l'entendre. Il arrive de Nantes à l'instant. Nous n'avons pas de secrets l'un pour l'autre, n'est-ce pas? et je suis aise de vous prouver que ma façon en vaut bien une autre.

Ici, maître Arpion ouvrit la porte au sieur Lignières.

C'était ce petit homme maigre, noir et chétif que nous

avons vu déjà à l'assemblée protestante de la place Maubert, le même qui avait si hardiment montré la médaille républicaine, et parlé de lis tranchés et de couronnes foulées aux pieds.

On voit que si, dans ce temps-là, le nom d'agent provocateur n'existait pas encore, la chose florissait déjà

XCI

UN ESPION

Lignières, en entrant, jeta d'abord sur Démocharès un regard froid et défiant, et après avoir salué monsieur de Braguelonne, resta prudemment silencieux et immobile, attendant qu'on l'interrogeât.

— Je suis enchanté de vous voir, monsieur Lignières, dit monsieur de Braguelonne. Vous pouvez parler sans crainte devant monsieur le grand inquisiteur de la foi en France.

— Oh ! certes ! s'écria Lignières avec empressement, et si j'avais su que j'étais en présence de l'illustre Démocharès, croyez, monseigneur, que je n'aurais pas ainsi hésité.

— Très bien ! dit, en hochant la tête d'un air approbateur, de Mouchy, évidemment flatté de la déférence respectueuse de l'espion.

— Allons !... parlez, monsieur Lignières, parlez vite ! dit le lieutenant de police.

— Mais, reprit Lignières, monsieur n'est peut-être pas parfaitement au courant de ce qui s'était passé à l'avant-dernier conciliabule des protestans, à La Ferté ?

— Je ne sais pas grand'chose, en effet, là-dessus, dit Démocharès.

— Je vais donc, si l'on me le permet, ajouta Lignières, reprendre de là en quelques mots rapides le récit des faits graves recueillis par moi dans ces derniers jours : ce sera plus clair et mieux assis.

Monsieur de Braguelonne donna d'un signe l'autorisation que Lignières attendait. Ce petit retard servait mal, sans doute, l'impatience du lieutenant de police, mais flattait sa fierté, en laissant briller devant le grand inquisiteur la capacité supérieure et même l'éloquence extraordinaire des agens qu'il savait choisir.

Il est certain que Démocharès était à la fois surpris et charmé comme un connaisseur habile qui rencontre un instrument plus irréprochable et plus complet que ceux dont il s'est jusque-là servi.

Lignières, excité par cette haute faveur, voulut s'en montrer digne, et fut véritablement fort beau.

— Ce n'a pas été réellement bien grave cette première assemblée de La Ferté, dit-il. Il ne s'y est fait et dit que des choses assez fades, et j'ai eu beau proposer de renverser Sa Majesté et d'établir en France la constitution des Etats suisses, je n'ai trouvé pour écho que des injures. On a seulement arrêté provisoirement qu'on adresserait au roi une requête, pour mettre un terme aux persécutions contre les religionnaires, et pour demander le renvoi des Guise, le ministère des princes du sang, et l'appel immédiat aux Etats-Généraux. Une simple pétition, pauvre résultat. Cependant on s'est compté et organisé. C'est quelque chose. Puis, il s'est agi de nommer des chefs. Tant qu'il n'a été question que des chefs secondaires de districts, on n'a trouvé aucune difficulté. Mais le chef général, la tête de la conspiration, c'est là ce qui a donné de la peine ! monsieur de Coligny et le prince de Condé ont récusé par leurs représentans le dangereux honneur qu'on voulait leur faire en les désignant. Il valait mieux, a-t-on dit en leur nom, choisir un huguenot moins haut placé, pour que le mouvement gardât plus évidemment le caractère d'une entreprise populaire. Un bon prétexte pour les niais ! Ils s'en sont contentés, et après maint débat, ils ont enfin élu Godefroid de Barry seigneur de La Renaudie

— La Renaudie ! répéta Démocharès. Oui, c'est en effet un des ardents meneurs de ces parpaillots. Je le connais pour un homme énergique et convaincu.

— Vous le connaîtrez bientôt pour un Catilina ! dit Lignières

— Oh ! oh ! fit le lieutenant de police, il me semble que c'est le surfaire un peu.

— Vous allez voir, reprit l'espion, vous allez voir si je le surfais ! J'en reviens à *notre* seconde assemblée, qui a eu lieu à Nantes, le 5 de ce mois de février.

— Ah ! ah ! s'écrièrent en même temps Démocharès et Braguelonne.

Et tous deux se rapprochèrent de maître Lignières, avec une avide curiosité.

— C'est que là, dit Lignières d'un air important, on ne s'est pas borné aux discours, pour le coup ! Ecoutez... Donnerai-je à mesure à vos seigneuries les longs détails et les preuves ? ou bien courrai-je sur-le-champ aux résultats ? ajouta le drôle, comme s'il eût voulu prolonger le plus possible son espèce de possession de ces deux âmes.

— Des faits ! des faits ! cria le lieutenant de police, avec impatience.

— En voici donc, et vous allez frémir. Après quelques discours et préliminaires insignifians, La Renaudie a pris la parole, et voici ce qu'il a dit en substance : « L'an dernier, quand la reine d'Ecosse a voulu faire juger les ministres à Stirling, tous leurs paroissiens ont résolu de les suivre dans cette ville, et, quoique sans armes, ce grand mouvement a suffi pour intimider la régente et la faire renoncer à la violence qu'elle méditait. Je propose qu'en France nous commencions de même, qu'une grande multitude de religionnaires se dirige vers Blois, où le roi pour le moment réside, et qu'elle s'y présente sans armes, pour lui remettre une pétition par laquelle il sera supplié de supprimer les édits de persécution, et d'accorder le libre exercice de leur religion aux réformés ; et, puisque leurs assemblées nocturnes et secrètes ont été calomniées, de leur permettre de s'assembler dans les temples, sous les yeux de l'autorité.

— Eh bien ! quoi ! c'est toujours la même chose ! interrompit Démocharès d'un air désappointé. Des manifestations pacifiques et respectueuses qui n'aboutissent à rien ! Des pétitions ! des protestations ! des supplications ! Sont-ce là les terribles nouvelles que vous nous annonciez, maître Lignières ?

— Attendez ! attendez ! dit Lignières. Vous comprenez bien que comme vous et plus que vous je me suis récrié à l'innocente proposition de La Renaudie. Où avaient abouti, où devaient aboutir ces démarches sans portée ? D'autres religionnaires se sont prononcés dans ce sens. Alors La Renaudie, enchanté, a découvert le fond de sa pensée et trahi le hardi projet qu'il cachait sous ces humbles apparences

— Voyons ce hardi projet, dit Démocharès, en homme disposé à ne pas s'étonner pour peu.

— Il vaut, je crois, la peine qu'on le déjoue, reprit Lignières. Tandis que l'attention sera distraite par cette foule de pétitionnaires timides et sans armes qui s'approcheront du trône en suppliant, cinq cents cavaliers et mille fantassins, vous entendez, messieurs, quinze cents hommes choisis parmi les gentilshommes les plus résolus et les plus dévoués à la réforme et aux princes se réuniront des diverses provinces, sous trente capitaines élus, s'avanceront en silence sur Blois par différentes routes, pénétreront dans la ville, de gré ou de force, je dis de gré ou de force, enlèveront le roi, la reine-mère et monsieur de Guise, mettront ceux-ci en jugement, et substitueront à leur autorité celle des princes du sang, quitte à faire décider ensuite par les Etats-Généraux la forme d'administration qu'il conviendra d'adopter... Voilà le complot, messieurs. Qu'en dites-vous ? Est-ce un enfantillage ? Faut-il passer outre sans autrement s'en occuper ? Suis-je enfin bon à rien ou utile à quelque chose ?

Il s'arrêta triomphant. Le grand inquisiteur et le lieutenant de police se regardaient tout surpris et assez alarmés Il y eut une assez longue pause remplie pour eux par des réflexions de tout genre.

— Par la messe ! c'est admirable ! je l'avoue, s'écria enfin Démocharès.

— Dites que c'est effrayant, reprit monsieur de Braguelonne.

— Il faut voir ! il faut voir ! continua le grand inquisiteur en hochant la tête d'un air capable.

— Eh ! dit monsieur de Braguelonne, nous ne savons que les desseins que ce La Renaudie avoue ; mais il est facile de deviner qu'on ne doit pas s'en tenir là, que messieurs de Guise se défendront, qu'ils se feront tailler en pièces, et que si Sa Majesté confie au prince de Condé le pouvoir ce ne sera que par la violence.

— Mais puisque nous sommes prévenus ! reprit Démocharès. Tout ce que ces pauvres parpaillots vont faire contre nous tourne dès lors contre eux, et ils se prennent à leur propre piège. Je gage que monsieur le cardinal sera ravi, et qu'il aurait payé cher cette occasion d'en finir avec ses ennemis.

— Dieu veuille qu'il soit ravi jusqu'au bout ! dit monsieur de Braguelonne.

Et s'adressant à Lignières, qui devenait un homme à ménager, un homme précieux, un homme important :

— Quant à vous, lui dit-il, monsieur le marquis (il était réellement marquis le misérable !), quant à vous, vous avez rendu à Sa Majesté et à l'Etat le plus éminent service. Vous en serez dignement récompensé, soyez tranquille !

— Oui, ma foi, dit Démocharès, vous méritez une belle chandelle, monsieur, et vous avez toute mon estime ! A vous aussi, monsieur de Braguelonne, mes sincères complimens sur le choix de ceux que vous employez ! Ah ! monsieur *de* Lignières a droit de compter sur ma plus haute considération, en vérité !

— Ce n'est un prix bien doux de ce que j'ai pu faire, dit Lignières en s'inclinant avec modestie.

— Vous savez que nous ne sommes pas ingrats, monsieur de Lignières, continua le lieutenant de police. Mais, voyons, vous n'avez pas tout dit? A-t-on fixé une époque? un lieu de rendez-vous?

— On doit se réunir autour de Blois le quinze mars, répondit Lignières.

— Le quinze mars! voyez-vous cela! dit monsieur de Braguelonne. Nous n'avons pas vingt jours devant nous! Et monsieur le cardinal de Lorraine qui est à Blois! Près de deux jours encore pour l'avertir et avoir ses ordres! Quelle responsabilité!

— Mais quel triomphe au bout! dit Démocharès.

— Voyons, mon cher monsieur de Lignières, reprit le lieutenant de police, avez-vous les noms des chefs?

— Oui, par écrit, répondit Lignières.

— Un homme unique! dit Démocharès avec admiration. Ceci me réconcilie un peu avec l'humanité.

Lignières défit une couture intérieure de son pourpoint, en tira un petit papier qu'il déroula, et lut à voix haute:

« Liste des chefs avec les noms des provinces qu'ils doivent diriger:

Castelnau de Chalosses, — Gascogne.

Mazères, — Béarn.

Du Mesnil, — Périgord.

Maillé de Brézé, — Poitou.

La Chesnaye, — Maine.

Sainte-Marie, — Normandie.

Cocqueville, — Picardie.

De Ferrières-Maligny, — Ile-de-France et Champagne.

Châteauvieux, — Provence, etc. »

— Vous lirez et commenterez cette liste à loisir, monsieur, dit Lignières en remettant au lieutenant de police la pancarte de trahison.

— C'est la guerre civile organisée! dit monsieur de Braguelonne.

— Et notez, ajouta Lignières, que, dans le même temps que ces bandes se dirigeront vers Blois, d'autres chefs, en chaque province, devront se tenir prêts à réprimer tout mouvement qui s'y manifesterait en faveur de messieurs de Guise.

— Bon! nous les tiendrons tous comme en un vaste filet! disait Démocharès en se frottant les mains. Eh! comme vous avez l'air atterré, monsieur de Braguelonne! Après le premier moment de surprise, je déclare que je serais bien fâché, pour mon compte, que tout ceci n'eût pas lieu.

— Mais voyez donc combien il nous reste peu de temps! dit le lieutenant de police. En vérité, mon bon Lignières, je ne voudrais, pour rien au monde, vous adresser un seul reproche, mais, depuis le 5 février, vous auriez bien dû me prévenir.

— Le pouvais-je? dit Lignières. J'ai été chargé par La Renaudie de plus de vingt commissions depuis Nantes jusqu'à Paris. Outre que j'ai pu recueillir ainsi de précieux renseignemens, négliger ou ajourner ces commissions c'eût été exciter les soupçons; vous écrire une lettre ou vous envoyer un messager c'eût été compromettre nos secrets.

— C'est juste! dit monsieur de Braguelonne, et vous avez raison toujours. Ne parlons donc plus de ce qui est fait mais de ce qui est à faire. Vous ne nous avez rien dit du prince de Condé? N'était-il pas avec vous à Nantes?

— Il y était, répondit Lignières. Mais avant de prendre un parti, il désirait avoir vu Chaudieu et l'ambassadeur anglais, et il a dit qu'il accompagnerait dans ce but La Renaudie à Paris.

— Il viendra donc à Paris? La Renaudie y viendra donc?

— Mieux que cela, ils doivent y être arrivés, dit Lignières.

— Et où logent-ils? demanda monsieur de Braguelonne avec empressement.

— Pour cela, je l'ignore. J'ai bien demandé, en manière de rien, où je pourrais retrouver notre chef si j'avais quelque communication à lui faire, mais on ne m'a enseigné qu'un moyen de correspondance indirect. Sans doute La Renaudie ne veut pas compromettre le prince.

— Voilà qui est fâcheux, on ne saurait en disconvenir, reprit le lieutenant de police. Nous aurions eu besoin de suivre jusqu'au bout leurs traces!

Maître Arpion rentra encore une fois, dans ce moment, de son pied léger et mystérieux.

— Qu'est-ce que c'est, Arpion? dit avec impatience monsieur de Braguelonne. Vous savez bien que nous nous occupons de quelque chose d'important, que diable!

— Aussi ne me serais-je pas permis d'entrer sans quelque chose de non moins important, répondit Arpion.

— Voyons, qu'est-ce que c'est? Dites vite et dites tout haut. Nous sommes entre nous ici.

— Un nommé Pierre Des Avenelles... reprit Arpion.

De Braguelonne, Démocharès et Lignières interrompirent Arpion par un seul et même cri:

— Pierre des Avenelles!

— C'est cet avocat de la rue des Marmousets qui héberge d'ordinaire les réformés à Paris, dit Démocharès.

— Et sur la maison duquel j'ai l'œil depuis longtemps, reprit de Braguelonne. Mais le bonhomme est cauteleux et prudent, et déjoue toujours ma surveillance. Que veut-il Arpion?

— Parler à monseigneur, sur-le-champ, dit le secrétaire Il m'a semblé tout effaré.

— Il ne peut rien savoir! dit vivement Lignières avec jalousie. D'ailleurs, ajouta-t-il avec dédain, c'est un honnête homme.

— Il faut voir! il faut voir! reprit le grand inquisiteur (c'était son mot).

— Arpion, reprit monsieur Braguelonne, introduisez tout de suite cet homme.

— Tout de suite, monseigneur, dit Arpion en sortant.

— Pardon, mon cher marquis, continua de Braguelonne en s'adressant à Lignières, ce Des Avenelles vous connait, et votre vue inattendue le pourrait troubler. Puis, ni vous ni moi ne devons nous soucier qu'en tout cas il vous sache des nôtres. Ayez donc l'obligeance, pendant cette entrevue, de passer dans le cabinet d'Arpion, là-bas au fond de ce couloir. Je vous ferai rappeler dès que nous aurons terminé. Pour vous, restez, monsieur le grand inquisiteur. Votre présence imposante ne peut que nous être utile.

— Soit, je demeure pour vous servir, dit Démocharès satisfait.

— Et moi, je m'éloigne, reprit Lignières. Mais rappelez-vous ce que je vous dis, monsieur le lieutenant de police. Vous ne tirerez pas grand'chose de ce des Avenelles. Une pauvre cervelle! esprit timoré mais probe! rien qui vaille! rien qui vaille!

— Nous ferons pour le mieux. Mais allez, allez, mon cher Lignières. Voici notre homme.

Lignières n'eut en effet que le temps de s'échapper.. Un homme entra tout pâle et agité d'un tremblement nerveux, amené et presque porté par maître Arpion.

C'était l'avocat Pierre des Avenelles, que nous avons vu pour la première fois avec le sieur Lignières, au conciliabule de la place Maubert, et qui avait eu, si l'on s'en souvient, le succès de la soirée avec son discours si bravement timide.

XCII

UN DÉLATEUR

Ce jour où nous le retrouvons, Des Avenelles était tout à fait timide, et n'était plus du tout brave.

Après avoir salué jusqu'à terre Démocharès et de Braguelonne:

— Je suis sans doute, dit-il d'une voix tremblante, en présence de monsieur le lieutenant de police!...

— Et de monsieur le grand inquisiteur de la foi, ajouta de Braguelonne en montrant de Mouchy.

— Oh! Jésus! s'écria le pauvre Des Avenelles, pâlissant davantage encore s'il était possible. Messeigneurs, vous voyez devant vous un bien grand coupable, un trop grand coupable. Puis-je espérer ma grâce? je ne sais. Un aveu sincère peut-il atténuer mes fautes? c'est à votre clémence à répondre.

Monsieur de Braguelonne vit tout de suite à quel homme il avait affaire.

— Avouer ne suffit pas, dit-il d'une voix dure, il faut réparer.

— Oh! si je le puis, je le ferai, monseigneur! reprit Des Avenelles.

— Oui, mais pour le faire, continua le lieutenant de police, il faudrait avoir quelque service à nous rendre, quelque précieux renseignement à nous donner.

— Je tâcherai d'en donner, dit l'avocat d'une voix étouffée.

— Ce sera difficile, reprit négligemment de Braguelonne, car nous savons tout.

— Quoi! vous savez?...

— Tout! vous dis-je, et, dans la passe où vous vous êtes mis, votre repentir tardif ne peut plus guère, je vous en préviens, sauver votre tête.

— Ma tête! ô ciel! ma tête est en danger? Pourtant, puisque je suis venu...

— Trop tard! dit l'inflexible Braguelonne. Vous ne pouvez plus nous être utile, et nous savons d'avance ce que vous pourriez nous révéler.

— Peut-être, dit Des Avenelles. Excusez ma question, que savez-vous?

— D'abord, que vous êtes un de ces hérétiques damnés, dit d'une voix tonnante Démocharès intervenant.

— Hélas! hélas! ce n'est que trop vrai! répondit Des

Avenelles. Oui, je suis de la religion. Pourquoi? je n'en sais rien Mais j'abjurerai, monseigneur, si vous m'accordez la vie. Le prêche a trop de périls. Je reviens à la messe.

— Ce n'est pas tout, dit Démocharès, vous logez chez vous des huguenots.

— On n'a pu en découvrir un seul, dans aucune des perquisitions, reprit vivement l'avocat.

— Oui, dit monsieur de Braguelonne, vous avez probablement dans votre domicile quelque issue secrète, quelque couloir caché, quelque communication inconnue avec le dehors. Mais, un de ces jours, nous démolirons votre maison jusqu'à la dernière pierre, et il faudra bien qu'elle nous livre son secret.

— Je vous le livrerai moi-même, dit l'avocat. Car, j'en conviens, monseigneur, j'ai quelquefois reçu et hébergé des religionnaires. Ils paient de bonnes pensions, et les procès rapportent si peu! Il faut bien vivre! Mais cela ne m'arrivera plus, et, si j'abjure, enfin! pas un huguenot ne s'avisera plus, je pense, de venir frapper à ma porte.

— Vous avez aussi, continua Démocharès, pris souvent la parole dans le conciliabule des protestans.

— Je suis avocat, dit piteusement Des Avenelles. Mais j'ai toujours parlé pour les partis modérés. Vous devez savoir cela, puisque vous savez tout...

Et, s'enhardissant à lever les yeux sur les deux sinistres personnages, Des Avenelles reprit :

— Mais pardon, il me semble que vous ne savez pas tout; car vous ne me parlez que de moi, et vous vous taisez sur les affaires générales du parti, bien autrement importantes en somme. Donc, je vois avec plaisir que vous ignorez encore bien des choses.

— C'est ce qui vous trompe, dit le lieutenant de police, et nous allons vous prouver le contraire.

Démocharès lui fit signe de prendre garde.

— Je vous comprends, monsieur le grand inquisiteur, lui dit-il. Mais il n'y a point d'imprudence à moi à montrer notre jeu à monsieur; car monsieur ne sortira pas d'ici de longtemps.

— Comment! je ne sortirai pas de longtemps d'ici? s'écria Pierre Des Avenelles avec épouvante.

— Non, sans doute, dit monsieur de Braguelonne avec calme. Vous figurez-vous donc que, sous couleur de venir faire des révélations, vous pourrez tranquillement voir où nous en sommes, et vous assurer de ce que nous savons, pour aller rapporter le tout à vos complices? Il n'en va pas ainsi, mon cher monsieur, et vous êtes de ce moment notre prisonnier.

— Prisonnier! répéta Des Avenelles, d'abord abattu.

Puis, avec la réflexion, il prit son parti. Notre homme, on se le rappelle, avait au plus haut point le courage de la lâcheté.

— Eh bien! j'aime mieux cela, au fait! s'écria-t-il. Je suis plus en sûreté ici que chez moi, au milieu de tous leurs complots. Et, puisque vous me gardez, monsieur le lieutenant de police, vous ne vous ferez plus scrupule de vouloir bien répondre à quelques-unes de mes respectueuses questions. M'est avis que vous n'êtes pas tout à fait aussi complètement informé que vous croyez l'être, et que je trouverai moyen de vous prouver, par quelque utile révélation, ma bonne foi et ma loyauté.

— Hum! j'en doute, dit monsieur de Braguelonne.

— Des dernières assemblées des huguenots, d'abord, que savez-vous, monseigneur? demanda l'avocat.

— Parlez-vous de celle de Nantes? dit le lieutenant de police?

— Aïe! vous savez cela. Eh bien! oui, voyons, de celle de Nantes. Que s'y est-il passé?

— Est-ce à la conspiration qu'on y a formée que vous faites allusion? reprit monsieur de Braguelonne.

— Hélas! oui, et je vois que je ne vous apprendrai pas grand'chose là-dessus, reprit Des Avenelles. Cette conspiration...

— Est d'enlever le roi de Blois, de substituer violemment les princes à messieurs de Guise, de convoquer les États-Généraux, etc... Tout cela c'est de l'histoire ancienne, mon cher monsieur Des Avenelles, et qui date déjà du 5 février.

— Et les conjurés qui se croient si sûrs du secret! s'écria l'avocat. Ils sont perdus! et moi aussi. Car, sans nul doute, vous connaissez les chefs du complot?

— Les chefs occultes et les chefs avoués. Les chefs occultes, c'est le prince de Condé, c'est l'amiral. Les chefs avoués, ce sont La Renaudie, Castelnau, Mazères... Mais l'énumération serait trop longue. Tenez, voici la liste de leurs noms et celles des provinces qu'ils doivent soulever.

— Miséricorde! que la police est habile et que les conspirateurs sont fous! s'écria encore Des Avenelles. N'aurai-je donc pas le plus petit mot à vous apprendre? Le prince de Condé et La Renaudie, vous savez où ils sont?

— A Paris, ensemble.

— C'est effrayant! et je n'ai plus qu'à recommander mon âme à Dieu. Pourtant, un mot encore, de grâce : où sont-ils à Paris?

Monsieur de Braguelonne ne répondit pas tout de suite, mais, de son regard pénétrant et clair, sembla vouloir sonder l'âme et les yeux de Des Avenelles.

Celui-ci respirant à peine répéta sa question :

— Savez-vous où sont à Paris le prince de Condé et La Renaudie, monseigneur?

— Nous les trouverons sans peine, répondit monsieur de Braguelonne.

— Mais vous ne les avez pas encore trouvés! s'écria Des Avenelles ravi. Ah! Dieu soit loué! je puis encore gagner mon pardon. Je sais où ils sont, moi, monseigneur!

L'œil de Démocharès étincela, mais le lieutenant de police dissimula sa joie.

— Où sont-ils donc? dit-il du ton le plus indifférent possible.

— Chez moi, messieurs, chez moi! dit fièrement l'avocat.

— Je le savais, répondit tranquillement monsieur de Braguelonne.

— Quoi! comment! vous le saviez aussi? s'écria Des Avenelles, pâlissant.

— Sans doute!... Mais j'ai voulu vous éprouver, voir si vous étiez de bonne foi. Allons! c'est bien! je suis content de vous. C'est que votre cas était grave au moins. Avoir donné refuge à de si grands coupables!

— Vous vous faisiez aussi coupable qu'eux! dit sentencieusement Démocharès.

— Oh! ne m'en parlez pas, monseigneur, reprit Des Avenelles. Je me doutais bien des dangers que je courais. Aussi, depuis que je connais les effrayans projets de mes deux hôtes, je n'existe plus. Mais je ne les connais que depuis trois jours. Depuis trois jours seulement, je vous le jure. Vous devez savoir que je n'étais pas à l'assemblée de Nantes. Quand le prince de Condé et le seigneur de La Renaudie sont arrivés chez moi au commencement de cette semaine, je croyais bien recevoir des réformés, mais non pas des conspirateurs. J'ai en horreur les conspirateurs et les conspirations. Ils ne m'ont rien dit d'abord, et c'est ce dont je leur en veux. Exposer ainsi à son insu un pauvre homme qui ne leur avait jamais rendu que des services! c'est très mal. Mais ces grands personnages n'en font jamais d'autres.

— Hein? dit monsieur de Braguelonne qui se regardait comme un très grand personnage.

— Je parle des grands personnages de la réforme! se hâta de dire l'avocat. Donc, ils ont commencé par me cacher tout. Mais ils chuchotaient ensemble tout le jour, mais ils écrivaient le jour et la nuit; mais ils recevaient des visites, à toute minute. J'ai guetté, j'ai écouté. Bref j'ai deviné le commencement, de sorte qu'ils ont été obligés de me confesser la fin, leur assemblée de Nantes, leur grande conspiration, tout ce que vous savez enfin et ce qu'ils croient si bien à l'abri. Mais depuis cette révélation je ne dors plus, je ne mange plus, je ne vis plus. Chaque fois qu'on entre chez moi, et Dieu sait comme on y entre souvent! je m'imagine qu'on vient me chercher pour me traîner devant les juges. La nuit, dans mes rares instans de sommeil fiévreux, je ne rêve que tribunaux, échafauds et bourreaux. Et je m'éveille, baigné d'une sueur froide pour supputer, prévoir et mesurer les risques que je cours.

— Les risques que vous couriez? dit monsieur de Braguelonne. Mais la prison d'abord...

— La torture ensuite, reprit Démocharès.

— Puis, la pendaison probablement, ajouta le lieutenant de police.

— Peut-être le bûcher, continua le grand inquisiteur.

— Voire même d'occasion, la roue, dit, pour terminer par un effet, monsieur de Braguelonne.

— Emprisonné! torturé! pendu! brûlé! roué! s'exclamait à chaque parole maître Des Avenelles comme s'il eût subi chacun des supplices qu'on lui énumérait.

— Dame! vous êtes avocat, vous savez la loi, reprit monsieur de Braguelonne.

— Je ne la sais que trop! s'écria Des Avenelles. Aussi au bout de trois jours d'angoisses, je n'ai pu y tenir. J'ai bien senti qu'un tel secret était un fardeau trop lourd pour ma responsabilité, et je suis venu le remettre entre vos mains, monsieur le lieutenant de police.

— C'était le plus sûr, reprit monsieur de Braguelonne et, quoique votre révélation ne nous serve pas à grand'chose, comme vous voyez, nous aurons cependant égard à votre bonne volonté.

Il s'entretint quelques instans à voix basse avec de Mouchy, qui parut lui faire adopter, non sans quelque peine, la résolution à suivre.

— Avant tout, je vous demanderai en grâce, leur dit Des Avenelles suppliant de ne pas trahir ma défection vis-à-vis de mes anciens... complices; car, hélas! ceux qui ont massacré le président Minard pourraient bien aussi me faire un mauvais parti.

— Nous vous garderons le secret, reprit le lieutenant de police.

— Vous m'allez toutefois retenir prisonnier, n'est-ce pas? dit Des Avenelles d'un air humble et craintif.

— Non, vous pouvez rentrer librement chez vous à l'instant même, répondit de Braguelonne.

— En vérité? dit l'avocat. Alors ce sont mes hôtes, je le vois, que vous allez faire saisir.

— Pas davantage. Ils resteront libres comme vous.

— Comment cela? demanda Des Avenelles stupéfait.

— Ecoutez-moi, reprit monsieur de Braguelonne avec autorité, et retenez bien mes paroles. Vous allez retourner chez vous sur l'heure, de peur qu'une trop longue absence n'excite quelque soupçon. Vous ne direz plus un mot à vos hôtes ni de vos craintes ni de leurs secrets. Vous agirez et les laisserez agir comme si vous n'étiez pas entré dans ce cabinet aujourd'hui. Me comprenez-vous bien? N'empêchez rien et ne vous étonnez de rien. Laissez faire.

— C'est aisé cela, dit Des Avenelles.

— Seulement, ajouta monsieur de Braguelonne, si nous avons besoin de quelques renseignemens, nous vous les ferons demander ou nous vous appellerons ici, et vous vous tiendrez toujours à notre disposition. Si quelque descente dans votre maison est jugée nécessaire, vous y prêterez la main.

— Puisque j'ai tant fait que de commencer, j'achèverai, dit Des Avenelles avec un soupir.

— C'est bien. Un seul mot pour conclure. Si les choses se passent de manière à nous prouver que vous avez obéi à ces instructions bien simples, vous aurez votre grâce. Si nous pouvons soupçonner que la moindre indiscrétion vous est échappée, vous serez le premier et le plus cruellement puni.

— Vous serez brûlé à petit feu, par Notre Dame! dit Démocharès de sa voix lugubre et profonde.

— Cependant!... voulut dire l'avocat qui tressaillit.

— Il suffit, dit Braguelonne. Vous avez entendu. Souvenez-vous. Au revoir.

Il lui fit de la main un geste impérieux. Le trop prudent avocat sortit, à la fois soulagé et oppressé.

Après son départ, il y eut un moment de silence entre le lieutenant de police et le grand inquisiteur.

— Vous l'avez voulu, j'ai cédé, dit enfin le premier. Mais j'avoue qu'il me reste des doutes sur cette façon de procéder.

— Non, tout est pour le mieux! reprit Démocharès. Il faut que cette affaire ait son cours, je vous dis, et, pour cela, l'important était de ne point donner l'éveil aux conjurés. Qu'ils se croient sûrs du secret et qu'ils agissent. Ils s'imaginent marcher dans la nuit, et nous suivons tous leur mouvemens au grand jour. C'est superbe! une pareille occasion ne se présenterait pas, d'ici à vingt ans, de terrifier par un grand coup l'hérésie. Et je connais là-dessus les idées de Son Eminence le cardinal de Lorraine.

— Mieux que moi, c'est vrai, dit de Braguelonne. Que nous reste-t-il cependant à faire?

— Vous, dit Démocharès, vous demeurez à Paris, vous surveillez, par Lignières et par Des Avenelles, vos deux chefs de conspiration. Moi, dans une heure, je pars pour Blois et j'avertis messieurs de Guise. Le cardinal aura d'abord un peu peur, mais le Balafré est auprès de lui pour le rassurer; et, avec la réflexion, il sera ravi. C'est leur affaire à tous deux de réunir en quinze jours à petit bruit autour du roi toutes les forces dont ils pourront disposer. Nos huguenots cependant n'auront pu se douter de rien. Ils arriveront ensemble ou l'un après l'autre dans le piége tendu, ces étourneaux aveugles, et ils sont à nous! nous les tenons! Tuerie générale!

Le grand inquisiteur se promenait à grands pas dans la chambre en se frottant les mains tout joyeux.

— Dieu veuille seulement, dit monsieur de Braguelonne, qu'aucun retour imprévu ne vienne réduire à néant ce magnifique projet!

— Impossible! reprit Démocharès. Tuerie générale! Nous les tenons! Faites revenir, s'il vous plaît, Lignières, qu'il achève de nous fournir les renseignemens que je vais reporter au cardinal de Lorraine. Mais je tiens déjà l'hérésie pour morte. Tuerie générale!

XCIII

ROI ET REINE ENFANS

En franchissant par la pensée deux jours et quarante lieues, nous serons au 27 février et dans le splendide château de Blois, où la cour était pour le moment réunie.

Il y avait eu la veille grande fête et réjouissance au château, fête ordonnée par monsieur Antoine de Baïf le poète, avec joutes, ballets et allégories.

Si bien que ce matin-là le jeune roi et sa petite reine, pour l'amusement desquels la fête avait été donnée, se levèrent plus tard que de coutume et un peu fatigués encore de leur plaisir.

Heureusement, aucune réception n'était indiquée; et, pour se délasser, ils purent à loisir deviser ensemble des belles choses qu'ils avaient admirées.

— Pour moi, disait Marie Stuart, j'ai trouvé tous ces divertissemens les plus beaux et les plus singuliers du monde.

— Oui, reprenait François II, les ballets et les scènes jouées surtout. Mais j'avouerai que les sonnets et madrigaux m'ont paru faire un peu longueur.

— Comment! se récria Marie Stuart, ils étaient fort galans et spirituels, je vous assure.

— Mais trop perpétuellement élogieux, conviens-en, mignonne. Ce n'est pas très amusant, vois-tu, de s'entendre ainsi louer pendant des heures, et je m'imaginais hier au soir que le bon Dieu devait avoir parfois des momens d'impatience dans son paradis. Ajoute à cela que ces messieurs, surtout messieurs de Baïf et de Maisonfleur, sèment leurs discours de nombre de mots latins que je ne comprends pas toujours.

— Mais c'est de fort bon air cela, dit Marie, c'est une façon qui sent son homme docte et de goût choisi.

— Ah! c'est que tu es une savante, toi, Marie! reprit le jeune roi en soupirant. Tu fais des vers, et tu comprends le latin auquel je n'ai jamais pu mordre.

— Mais c'est notre lot et notre récréation à nous autres femmes, le savoir! comme à vous autres hommes et princes l'action et le commandement.

— C'est égal! reprit François II, je voudrais, ne fût-ce que pour t'égaler en quelque chose, être seulement aussi instruit, tiens! que mon frère Charles.

— A propos de notre frère Charles, interrompit Marie, l'avez-vous remarqué hier dans son rôle de l'allégorie de la *Religion défendue par les trois Vertus théologales?*

— Oui, dit le roi, il faisait un des chevaliers qui représentaient les Vertus, la Charité, je crois.

— C'est cela même, reprit Marie. Eh bien! avez-vous vu, Sire, avec quelle fureur il frappait la tête de l'Hérésie?

— Oui, vraiment, lorsqu'elle s'est avancée au milieu des flammes sur ce corps de serpent. Charles était hors de lui, c'est la vérité.

— Et, dites-moi, mon doux sire, reprit la reine, est-ce qu'elle ne vous a pas paru ressembler à quelqu'un cette tête de l'Hérésie?

— En effet, dit François II, j'avais cru me tromper, mais elle avait assurément de l'air de monsieur de Coligny, n'est-ce pas?

— Dites que c'était monsieur l'amiral trait pour trait.

— Et tous ces diables qui l'ont emporté! dit le roi.

— Et la joie de notre oncle le cardinal, reprit Marie.

— Et le sourire de ma mère!

— Il était presque effrayant! dit la jeune reine. N'importe! François, elle était encore bien belle hier, votre mère, avec sa robe d'or frisé, et son voile de crêpe tanné! un magnifique accoutrement!

— Oui, reprit le roi: aussi, ma mignonne, ai-je fait demander pour vous une robe semblable à Constantinople, par monsieur de Grandchamp, et vous aurez aussi un voile de gaze romaine pareil à celui de ma mère.

— Oh! merci, mon gentil roi! merci! Je n'envie pas certainement le sort de notre sœur Elisabeth d'Espagne, qui, dit-on, ne met jamais deux fois la même robe. Cependant, je ne voudrais pas que femme en France, fût-ce votre mère, semblât, à vous surtout, mieux parée que moi.

— Eh! que t'importe au fond! dit le roi, ne seras-tu pas toujours la plus belle?

— Il n'y a guère paru hier, reprit Marie boudant; car, après le branle au flambeau que j'ai dansé, vous ne m'avez pas dit un seul mot. Il faut croire qu'il ne vous a pas plu.

— Si fait bien! s'écria François. Mais qu'aurais-je dit, bon Dieu! à côté de tous ces beaux esprits de la cour qui te complimentaient en prose et en vers. Du Bellay prétendait que tu n'avais pas besoin d'un flambeau, comme les autres dames, et que c'était bien assez de tes deux yeux. Maisonfleur s'effrayait du danger de ces deux vives lumières de tes prunelles qui ne s'éteignaient pas, elles! et qui pouvaient embraser la salle entière. Sur quoi Ronsard ajoutait que ces astres de tes regards devaient éclairer la nuit parmi les ténèbres, et le jour parmi le soleil. Fallait-il donc, après cette poésie, venir te dire tout uniment que je vous avais trouvées charmantes, toi et ta danse?

— Et pourquoi pas? reprit Marie. Ce simple mot de vous m'eût plus réjouie que toutes leurs fadeurs.

— Eh bien! ce mot je te le dis ce matin, mignonne, et de tout mon cœur; car cette danse est toute parfaite et m'a presque fait oublier la pavane d'Espagne que j'aimais tant.

et les pazzemeni d'Italie que tu dansais si divinement avec cette pauvre Elisabeth. C'est que ce que tu fais est toujours mieux fait que ce que font les autres. C'est que tu es la belle des belles, et que les plus jolies femmes paraissent comme chambrières auprès de toi! Oui, dans ton costume royal comme dans ce simple déshabillé, tu es toujours ma reine et mon amour. Je ne vois que toi! je n'aime que toi!

— Mon cher mignon!

— Mon adorée!

— Ma vie!

— Mon bien suprême! Tiens! n'eusses-tu qu'un chaperon de paysanne, je t'aimerais encore mieux que toutes les reines de la terre.

— Et moi, reprit Marie, quand tu ne serais qu'un simple page, ce serait toi encore qui aurais mon cœur.

— Oh! Dieu! dit François, que j'aime à passer mes doigts dans ces cheveux si doux, si blonds, si fins, à les mêler, à les brouiller. Je conçois bien que tes dames te demandent souvent à baiser ce col si rond et si blanc, et ces bras si gracieux et si potelés... Pourtant, ne le leur permettez plus, Marie.

— Et pourquoi?

— J'en suis jaloux! dit le roi.

— Enfant! reprit Marie avec un geste adorable d'enfant.

— Ah! tiens, s'écria François avec passion, s'il fallait renoncer à ma couronne ou à Marie, mon choix serait bientôt fait.

— Quelle folie! reprit la jeune reine. Est-ce qu'on peut renoncer à la couronne de France, la plus belle de toutes après celle du ciel?

— Pour ce qu'elle fait sur mon front!... dit François avec un sourire moitié gai, moitié mélancolique.

— Comment! reprit Marie, mais j'oubliais que nous avons justement à régler une affaire... une affaire de haute importance que mon oncle de Lorraine nous a renvoyée.

— Oh! oh! s'écria le roi, cela ne lui arrive pas souvent.

— Il nous charge, dit gravement Marie, de décider les couleurs de l'habillement de nos gardes suisses.

— C'est une marque de confiance qui nous fait honneur. Entrons donc en délibération. Quel est, madame, l'avis de Votre Majesté sur cette difficile question?

— Oh! je ne parlerai qu'après vous, Sire?

— Voyons: je pense que la forme de l'habit doit rester la même; large pourpoint à larges manches tailladé aux trois couleurs, n'est-il pas vrai?

— Oui, sire. Mais quelles seront ces couleurs? Là est la question.

— Elle n'est pas aisée. Mais vous ne m'aidez pas, mon gentil conseil. La première couleur?...

— Il faut que ce soit blanc, dit Marie, la couleur de France.

— Alors, reprit le roi, la seconde sera celle d'Ecosse: bleu

— Soit! mais la troisième?

— Si c'était jaune?

— Oh! non, c'est la couleur d'Espagne. Vert plutôt.

— C'est la couleur de Guise, dit le roi.

— Eh bien! monsieur, est-ce donc un motif d'exclusion? reprit Marie.

— Non pas! mais ces trois couleurs s'harmoniseraient-elles bien?

— Une idée! s'écria Marie Stuart. Prenons le rouge, la couleur de la Suisse; cela rappellera au moins un peu leur pays à ces pauvres gens.

— Idée excellente comme ton cœur, Marie! reprit le roi. Voilà donc cette importante affaire glorieusement terminée. Ouf! nous avons eu assez de peine! Les choses sérieuses nous en donnent moins, par bonheur. Et vos chers oncles, Marie, veulent bien se charger pour moi de tout le poids du gouvernement. C'est charmant! Ils écrivent, et je n'ai qu'à signer, parfois sans lire. Si bien que ma couronne sur mon fauteuil royal me remplacerait fort suffisamment s'il me prenait fantaisie... de faire un voyage.

— Ne savez-vous pas bien, Sire, dit Marie, que mes oncles n'auront jamais à cœur que votre intérêt et celui de la France?

— Comment ne le saurais-je pas? reprit le roi, ils me le répètent trop souvent pour que je l'oublie. Tenez, c'est aujourd'hui jour de conseil, nous allons voir arriver monsieur le cardinal de Lorraine, avec ses humbles façons et ses respects exagérés, qui ne m'amusent pas toujours, il faut l'avouer, et nous l'entendrons me dire, avec sa voix douce, et en s'inclinant à chaque parole: « Sire, la proposition que je soumets à Votre Majesté n'a en vue que l'honneur de votre couronne. Votre Majesté ne peut pas douter du zèle qui nous anime pour la gloire de son règne et le bien de son peuple. Sire, la splendeur du trône et de l'Eglise est le but unique, etc., etc. »

— Comme vous l'imitez bien! s'écria Marie, en riant et battant des mains.

Mais, d'un ton plus sérieux, elle reprit:

— Il faut cependant être indulgent et généreux, François. Croyez-vous donc que votre mère, madame Catherine de Médicis, me réjouisse beaucoup aussi, quand, avec sa grande figure sévère et pâle, elle me fait des sermons sans fin, sur ma parure, mes gens et mes équipages. Ne l'entendez-vous pas d'ici, me disant, la bouche pincée: « Ma fille, vous êtes la reine; je ne suis plus aujourd'hui que la seconde femme du royaume; mais si j'étais à votre place, j'exigerais que mes femmes ne perdissent jamais la messe, non plus que les vêpres et le sermon. Si j'étais à votre place, je ne porterais pas de velours incarnadin, parce que c'est une couleur trop peu grave. Si j'étais à votre place, je réformerais ma robe d'argent et colombin à la bourbonnaise, parce qu'elle est trop décolletée. Si j'étais à votre place, je ne danserais jamais de ma personne, et me contenterais de voir danser. Si j'étais à votre place...

— Oh! s'écria le roi, en riant aux éclats, comme c'est bien ma mère! Mais vois-tu, mignonne, elle est ma mère, après tout, et je l'ai déjà offensée assez grièvement en ne lui laissant aucune part dans les affaires de l'Etat, que tes oncles seuls administrent. Il faut donc lui passer quelque chose, et supporter avec respect ses gronderies. Moi, de mon côté, je me résigne à la tutelle doucereuse du cardinal de Lorraine, uniquement parce que tu es sa nièce, entends-tu?

— Merci, cher Sire, merci de ce sacrifice! dit Marie, avec un baiser.

— Mais réellement, continua François, il y a des momens où je suis tenté d'abandonner jusqu'au titre de roi, comme j'en ai déjà abandonné le pouvoir.

— Oh! que dites-vous là? se récria Marie Stuart.

— Je dis ce que je sens, Marie. Ah! si pour être ton époux, il ne fallait pas être roi de France! Songe donc: je n'ai que les ennuis et les contraintes de la royauté. Le dernier de nos sujets est plus libre que moi. Enfin, si je ne m'étais fâché pour tout de bon, nous aurions eu chacun un appartement séparé! Pourquoi? parce que, prétendait-on, c'est l'usage des rois et reines de France.

— Qu'ils sont absurdes avec leur usage! reprit Marie. Eh bien! nous le changeons, l'usage! et nous en établissons un nouveau, lequel, Dieu merci! vaut bien l'autre.

— Assurément, Marie. Dis-moi, sais-tu quel est le secret désir que je nourris depuis quelque temps, déjà?

— Non, en vérité.

— Celui de nous évader, de nous enfuir, de nous envoler, de quitter pour un temps les soucis du trône, Paris, Blois, la France même, et d'aller... où? je ne sais pas, mais loin d'ici enfin! pour respirer un peu à l'aise comme les autres hommes. Marie, dis, est-ce qu'un voyage de six mois, d'un an, ne te ferait pas plaisir!

— Oh! j'en serai ravie, mon bien-aimé Sire, répondit Marie, pour vous surtout dont la santé parfois m'inquiète, et qui trop souvent souffrez de ces fâcheux maux de tête. Le changement d'air, la nouveauté des objets, tout cela vous distrairait, vous ferait du bien. Oui, partons, partons!... Oh! mais le cardinal, la reine-mère le souffriront-ils?

— Eh! je suis roi après tout, je suis le maître, dit François II. Le royaume est calme et tranquille, et, puisqu'on se passe bien de ma volonté pour le gouverner, on pourra bien se passer de ma présence. Nous partirons avant l'hiver, Marie, comme les hirondelles. Voyons, où veux-tu aller? Si nous visitions nos Etats d'Ecosse?

— Quoi! passer la mer! dit Marie. Aller dans ces brouillards dangereux, mon mignon, pour votre délicate poitrine! non! j'aime encore mieux notre riante Touraine, et ce plaisant château de Blois. Mais pourquoi n'irions-nous pas en Espagne rendre visite à notre sœur Elisabeth?

— L'air de Madrid n'est pas bon pour les rois de France, Marie.

— Eh bien! l'Italie alors! reprit Marie. Il y fait toujours beau, toujours chaud. Ciel bleu et mer bleue! des orangers en fleurs, de la musique et des fêtes!

— Accepté l'Italie! s'écria gaîment le roi. Nous verrons la sainte religion catholique dans sa gloire, les belles églises et les saintes reliques.

— Et les peintures de Raphaël, dit Marie, et Saint-Pierre et le Vatican!

— Nous demanderons au saint-père sa bénédiction, et nous rapporterons force indulgences.

— Ce sera charmant! dit la reine, et réaliser ce doux rêve ensemble, à côté l'un de l'autre, aimés, aimans, avoir l'azur dans nos cœurs et sur nos têtes!...

— Le paradis! reprit François II avec enthousiasme.

Mais comme il s'écriait ainsi, bercé par ce ravissant espoir, la porte s'ouvrit brusquement, et le cardinal de Lorraine, repoussant l'huissier de service qui n'eut pas même le temps de l'annoncer, entra tout pâle et tout essoufflé dans la chambre royale.

Le duc de Guise, plus calme, mais aussi sérieux, suivait son frère à quelque distance, et l'on entendait déjà son pas grave retentir dans l'antichambre à travers la porte restée ouverte.

XCIV

FIN DU VOYAGE EN ITALIE

— Eh ! quoi, monsieur le cardinal, dit le jeune roi avec vivacité, ne saurais-je donc avoir un moment de loisir et de liberté, même en ce lieu ?

— Sire, répondit Charles de Lorraine, j'ai regret de contrevenir aux ordres donnés par Votre Majesté ; mais l'affaire qui nous amène, mon frère et moi, est de telle importance qu'elle ne souffre pas de délais.

En ce moment, le duc de Guise entra gravement, salua en silence le roi et la reine, et resta debout derrière son frère, muet, immobile et sérieux.

— Eh bien ! je vous écoute, parlez donc, monsieur, dit François au cardinal.

— Sire, reprit celui-ci, une conspiration contre Votre Majesté vient d'être découverte ; ses jours ne sont plus en sûreté dans ce château de Blois : il importe de le quitter à l'instant même.

— Une conspiration ! quitter Blois ! s'écria le roi, qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie, Sire, que les méchans en veulent aux jours et à la couronne de Votre Majesté.

— Quoi ! dit François, ils m'en veulent à moi si jeune, à moi assis d'hier sur le trône, à moi qui, sciemment et volontairement du moins, n'ai jamais fait de mal à personne ! Quels sont donc ces méchans, monsieur le cardinal ?

— Et qui serait-ce, reprit Charles de Lorraine, sinon ces maudits huguenots et hérétiques.

— Encore les hérétiques ! s'écria le roi. Etes-vous bien sûr, monsieur, de ne pas vous laisser entraîner contre eux à des soupçons sans fondement ?

— Hélas ! dit le cardinal. Il n'y a malheureusement pas lieu de douter cette fois.

Le jeune roi, si mal à propos interrompu dans ses rêves de joie par cette désolante réalité, paraissait vivement contrarié ; Marie était tout émue de sa mauvaise humeur, et le cardinal tout troublé par les nouvelles qu'il apportait. Le Balafré, seul, calme et maître de lui, attendait l'issue de toutes ces paroles dans une attitude impassible.

— Qu'ai-je donc fait à mon peuple pour qu'il ne m'aime pas ? reprit François dépité.

— J'ai dit, je crois, à Votre Majesté, que les révoltés ne sont que des huguenots, dit le cardinal de Lorraine.

— Ce n'en sont pas moins des Français ! reprit le roi. Enfin, monsieur le cardinal, je vous ai confié tout mon pouvoir en espérant que vous le feriez bénir, et je ne vois autour de moi que troubles, plaintes et mécontentemens.

— Oh ! Sire ! Sire ! dit Marie Stuart avec reproche.

Le cardinal de Lorraine reprit avec quelque sécheresse :

— Il ne serait pas juste, Sire, de nous rendre responsables de ce qui ne tient qu'aux malheurs du temps.

— Pourtant, monsieur, continua le jeune roi, je désirerais connaître une fois le fond des choses, et que pour un temps vous ne fussiez plus à mon côté, afin de savoir si c'est à moi ou bien à vous qu'on en veut.

— Oh ! Votre Majesté ! s'écria encore Marie Stuart vivement affectée.

François s'arrêta, se reprochant déjà d'avoir été trop loin. Le duc de Guise ne manifestait pas le moindre trouble. Charles de Lorraine, après un silence glacé, reprit de l'air digne et contraint d'un homme injustement offensé.

— Sire, puisque nous avons la douleur de voir nos efforts méconnus ou inutiles, il ne nous reste plus, en loyaux sujets et en parens dévoués, qu'à nous éloigner pour laisser la place à de plus dignes ou à de plus heureux...

Le roi embarrassé se tut, et le cardinal continua après une pause :

— Votre Majesté n'aura donc qu'à nous dire en quelles mains nous devons remettre nos offices. En ce qui me touche, rien ne sera plus aisé sans doute que de me remplacer, et Votre Majesté n'aura qu'à choisir entre monsieur le chancelier Olivier, monsieur le cardinal de Tournon, et monsieur de L'Hôpital...

Marie Stuart désolée cachait son front dans ses mains, et François repentant n'eût pas mieux demandé que de revenir sur sa colère d'enfant ; seulement, le silence hautain du grand Balafré l'intimidait.

— Mais, poursuivit Charles de Lorraine, la charge de grand-maître et la direction des choses de la guerre exigent des talens si rares et une illustration si haute, qu'après mon frère, je trouve à peine deux hommes qui puissent y prétendre, monsieur de Brissac peut-être...

— Oh ! Brissac, toujours grondant, toujours fâché, dit le jeune roi, c'est impossible !

— Et, en second lieu, reprit le cardinal, monsieur de Montmorency, qui, à défaut des qualités, a du moins le renom.

— Eh ! dit encore François, monsieur le connétable est trop vieux pour moi, et traitait autrefois trop légèrement le dauphin pour servir respectueusement aujourd'hui le roi. Mais, monsieur le cardinal, pourquoi omettez-vous mes autres parens, les princes du sang, le prince de Condé, par exemple ?...

— Sire, dit le cardinal, c'est à regret que je l'apprends à Votre Majesté ; mais entre les noms des chefs secrets de la conspiration annoncée, le premier est celui de monsieur le prince de Condé.

— Est-ce possible ? dit le jeune roi stupéfait.

— Sire, c'est certain.

— Mais c'est donc tout à fait grave ce complot tramé contre l'Etat ? demanda François.

— C'est presque une révolte, Sire, répondit le cardinal, et, puisque Votre Majesté nous décharge, mon frère et moi, de la responsabilité plus terrible que jamais qui pesait sur nous, mon devoir m'oblige à la supplier de nommer nos successeurs le plus tôt possible ; car les réformés seront dans quelques jours sous les murs de Blois.

— Que dites-vous là, mon oncle ? s'écria Marie effrayée.

— La vérité, madame.

— Et les rebelles sont nombreux ? demanda le roi.

— Sire, on parle de deux mille hommes, dit le cardinal. Des rapports, que je n'avais pu croire avant d'avoir reçu de Paris par monsieur de Mouchy avis de la conspiration, signalaient déjà leur avant-garde auprès de La Carrelière. Nous allons donc, Sire, monsieur de Guise et moi...

— Eh ! quoi, dit vivement François, c'est dans un danger pareil que vous m'abandonneriez tous les deux ?

— Mais j'avais cru comprendre, Sire, reprit Charles de Lorraine, que telle était l'intention de Votre Majesté.

— Que voulez-vous ? dit le roi, je suis si triste quand je vois que vous me faites... que j'ai des ennemis !... Mais, tenez, ne parlons plus de cela, bel oncle, et donnez-moi plutôt des détails sur cette insolente tentative des révoltés. Que comptez-vous faire pour la prévenir ?

— Pardon, Sire ! reprit le cardinal encore piqué ; d'après ce que m'avait fait entendre Votre Majesté, il me semblait que d'autres que nous...

— Eh ! bel oncle, je vous prie, qu'il ne soit plus question de ce mouvement de vivacité que je regrette, dit François II. Que puis-je vous dire de plus ? Faut-il donc que je m'excuse et vous demande pardon ?

— Oh ! Sire, fit Charles de Lorraine, du moment que Votre Majesté nous rend sa précieuse confiance.

— Tout entière, et de tout mon cœur, ajouta le roi, en tendant sa main au cardinal.

— Voilà bien du temps perdu ! dit gravement le duc de Guise.

C'était le premier mot qu'il eût prononcé depuis le commencement de l'entrevue.

Il s'avança alors, comme si ce qui s'était passé jusque là n'eût été que d'insignifians préliminaires, un ennuyeux prologue où il avait laissé au cardinal de Lorraine le principal rôle. Mais ces puérils débats vidés, il reprenait hautement la parole et l'initiative.

— Sire, dit-il au roi, voici ce dont il s'agit : deux mille révoltés, commandés par le baron de La Renaudie, et appuyés en sous main par le prince de Condé, vont descendre ces jours-ci du Poitou, du Béarn et d'autres provinces, et tenter de surprendre Blois et d'enlever Votre Majesté.

François fit un mouvement d'indignation et de surprise.

— Enlever le roi ! s'écria Marie Stuart.

— Et vous avec lui, madame, continua le Balafré, mais, rassurez-vous, nous veillons sur Vos Majestés.

— Quelles mesures allez-vous prendre ? demanda le roi.

— Nous ne sommes prévenus que depuis une heure, dit le duc de Guise. Mais la première chose à faire, Sire, est d'assurer votre personne sacrée. Il faut donc que, dès aujourd'hui, vous quittiez cette ville ouverte de Blois, et son château sans défense, pour vous retirer à Amboise, dont le château fortifié vous met à l'abri d'un coup de main.

— Quoi ! dit la reine, nous enfermer dans ce vilain château d'Amboise, si haut perché, si sombre et si triste !

— Enfant ! dit le Balafré à sa nièce, sinon avec la parole, du moins avec son regard sévère.

Il reprit seulement :

— Madame, il le faut.

— Mais nous fuirons donc devant ces rebelles ! dit le jeune roi, tout frémissant de courroux.

— Sire, reprit le duc de Guise, on ne fuit pas devant un ennemi qui ne vous a pas encore attaqué, qui ne vous a même pas dénoncé la guerre. Nous sommes censés ignorer les desseins coupables de ces factieux.

— Mais nous les savons cependant, dit François.

— Que Votre Majesté veuille bien s'en rapporter à moi sur les questions d'honneur, répondit François de Lorraine. Nous n'évitons le combat que pour déplacer le champ de bataille. Et j'espère bien que les rebelles se donneront la peine de nous suivre jusqu'à Amboise

— Pourquoi dites-vous que vous l'espérez, monsieur? demanda le roi

— Pourquoi? dit le Balafré, avec son superbe sourire, parce que ce sera une occasion d'en finir une fois pour toutes avec les hérétiques et l'hérésie parce qu'il est temps de les frapper autrement que dans les fictions et allégories, parce que j'aurais donné deux doigts de ma main... de ma main gauche, pour amener sans torts de notre part cette lutte décisive que les imprudens provoquent pour notre triomphe.

— Hélas! dit le roi, cette lutte, ce n'en est pas moins la guerre civile.

— Acceptons-la pour la terminer, Sire, reprit le duc de Guise. En deux mots, voici mon plan: Que Votre Majesté se rappelle que nous n'avons affaire ici qu'à des révoltés. Sauf cette retraite sur Blois, qui ne me les effarouchera pas trop, j'espère, nous feindrons à leur égard la plus complète sécurité et la plus parfaite ignorance. Et quand ils s'avanceront pour nous surprendre en traîtres, ce sera nous qui les surprendrons et les saisirons dans leur propre piège. Donc, nul air d'alarme et de fuite, je vous le recommande à vous surtout, madame, dit-il en s'adressant à Marie. Mes ordres seront donnés et vos gens prévenus, mais en secret. Qu'on ne se doute au dehors ni de nos préparatifs, ni de nos appréhensions, et je réponds de tout.

— Et quelle heure est fixée pour le départ? demanda François avec une sorte de résignation abattue.

— Sire, trois heures de l'après-midi, dit le duc de Guise; j'ai fait prendre d'avance les dispositions nécessaires

— Quoi! d'avance?

— Oui, Sire, d'avance, reprit avec fermeté le Balafré, car d'avance je savais bien que Votre Majesté se rangerait aux conseils de la raison et de l'honneur.

— A la bonne heure! dit avec un faible sourire le jeune roi subjugué, nous serons prêt à trois heures, monsieur, nous avons toute confiance en vous

— Sire, reprit le duc, je vous remercie de cette confiance. J'en serai digne. Mais que Votre Majesté m'excuse, dans une telle circonstance les minutes sont comptées, et j'ai vingt lettres à écrire, cent commissions à donner. Nous prenons donc, mon frère et moi, humblement congé de Votre Majesté.

Il salua assez sommairement le roi et la reine, et sortit avec le cardinal.

François et Marie se regardèrent un instant en silence, tout attristés

— Eh bien! ma mie, dit enfin le roi, et notre beau voyage rêvé à Rome?

— Il se borne à une fuite à Amboise, répondit en soupirant Marie Stuart.

En ce moment entra madame Dayelle, la première femme de la reine.

— Est-ce donc vrai, madame, ce qu'on nous dit? fit-elle après les salutations d'usage. Il nous faut déménager sur l'heure, et quitter Blois pour Amboise?

— Ce n'est que trop vrai, ma pauvre Dayelle, répondit Marie.

— Mais savez-vous bien, madame, qu'il n'y a rien, mais rien dans ce château. Pas un miroir en état!

— Il faudra donc tout emporter d'ici, Dayelle, dit la reine. Écrivez là tout de suite une liste des choses indispensables. Je vais vous dicter. D'abord, ma nouvelle robe de damas cramoisi à passement d'or.

Et, revenant vers le roi qui était resté debout, pensif et triste, dans l'embrasure de la croisée.

— Concevez-vous cela, cher Sire, lui dit-elle, l'audace de ces réformés?... mais, pardon, vous devriez aussi vous occuper des objets dont vous aurez besoin là-bas, afin de n'être pas pris au dépourvu

— Non, dit François, je laisse ce soin à Aubert, mon valet de chambre. Pour moi, je ne pense qu'à mon chagrin

— Croyez-vous que le mien soit moins vif? dit Marie. Madame Dayelle, écrivez ma vertugade couverte de camelot d'or violet, et ma robe de damas blanc avec passement d'argent... Mais il faut se faire une raison, continua-t-elle en s'adressant au roi, et ne pas s'exposer à manquer des choses de première nécessité... Madame Dayelle, marquez mon manteau de nuit, de toile d'argent plain, fourré de loups cerviers. Il y a des siècles, n'est-il pas vrai, Sire, que ce vieux château d'Amboise n'a été habité par la cour?

— Depuis Charles VIII, dit François, je ne crois pas qu'un roi de France y ait demeuré plus de deux ou trois jours

— Et qui sait si nous n'allons pas y rester tout un mois! dit Marie. Oh! les vilains huguenots. Pensez-vous, madame Dayelle, que du moins la chambre à coucher ne soit pas trop dépourvue?

— Le plus sûr, madame, dit la première femme en secouant la tête, serait de faire comme si nous n'y devions rien trouver.

— Mettez donc ce miroir accoutré d'or, dit la reine, ce coffre de nuit de velours violet, ce tapis velu pour mettre à l'entour du lit... Mais avait-on déjà vu, Sire, reprit-elle à demi-voix en revenant au roi, des sujets marcher ainsi contre leur maître et le chasser de chez lui, pour ainsi parler?

— Jamais, je crois, Marie, répondit tristement François. On a bien vu quelquefois des marauds résister au commandement du roi, comme il y a quinze ans à Mérindol et à La Cabrière; mais attaquer les premiers le roi... je ne l'eusse pas même imaginé, je l'avoue.

— Oh! dit Marie, mon oncle de Guise a donc raison: nous ne saurions prendre trop de précautions contre ces enragés rebelles... Madame Dayelle, ajoutez une douzaine de souliers, d'oreillers et douze linceuls... Est-ce tout? Je crois vraiment que j'en perdrai l'esprit! Tenez aussi, ma chère, cette pelote de velours, ce bougier d'or, ce poinçon, cette aiguille dorée... Je ne vois plus rien.

— Madame n'emporte pas ses deux accoutremens de pierreries? dit Dayelle.

— Si fait! je les emporte! s'écria vivement Marie. Les laisser ici! ils tomberaient peut-être aux mains de ces mécréans! N'est-ce pas, Sire? Je le crois bien que je les emporte!

— La précaution est bonne en effet, dit François avec un faible sourire.

— Je n'omets plus rien d'important, ce me semble, ma chère Dayelle? reprit Marie Stuart cherchant des yeux autour d'elle

— Madame pense, j'espère, à ses livres d'heures, reprit la camériste d'un air un peu précieux.

— Ah! vous m'y faites songer, dit naïvement Marie. Emportez surtout les plus beaux, celui que m'a donné mon oncle le cardinal, et celui de velours écarlate avec les orfèvreries d'or. Madame Dayelle, je recommande tout cela à vos soins. Vous voyez à quel point nous sommes absorbés, le roi et moi, par la dure nécessité de ce départ subit.

— Madame n'a pas besoin de stimuler mon zèle, dit la duègne. Combien faudra-t-il commander de coffres, de bahuts pour emporter tout cela? Cinq suffiront, j'imagine.

— Demandez-en six, allez! répondit la reine. Il ne faut pas rester court dans ces déplorables extrémités. Six, sans compter ceux de mes dames, bien entendu. Mais qu'elles s'arrangent de leur côté, je n'ai certainement pas le cœur de m'occuper de pareils détails. C'est vrai, je suis comme vous, François, je n'ai l'esprit qu'à ces huguenots... hélas! Vous pouvez maintenant vous retirer, Dayelle.

— Pas d'ordre pour les laquais et muletiers, madame?

— Qu'ils mettent tout simplement leurs habits de drap, dit la reine. Allez, ma chère Dayelle, allez promptement.

Dayelle salua et fit trois ou quatre pas vers la porte.

— Dayelle! fit Marie la rappelant: quand je dis que mes gens ne doivent mettre que leurs habits de drap, vous me comprenez, c'est pour la route. Mais ils auront soin d'emporter leurs sales de velours violet et leurs manteaux violets doublés de velours jaune, entendez-vous?

— Cela suffit, madame. Madame n'a plus rien à ordonner?

— Non, plus rien, dit Marie. Mais que tout ceci soit exécuté activement; nous n'avons que jusqu'à trois heures Et n'oubliez pas les manteaux des laquais.

Dayelle sortit pour tout de bon cette fois.

Marie alors se retournant vers le roi:

— Vous m'approuvez, n'est-il pas vrai, Sire, lui dit-elle, pour ces manteaux de nos gens? Messieurs les réformés nous permettront bien au moins de donner à ceux de notre maison la tenue qui convient. Il ne faut pas non plus trop humilier la royauté devant ces rebelles! J'espère même, Sire, que nous trouverons encore le moyen de donner à leur barbe quelque petite fête dans cet Amboise, tout affreux qu'il est.

François hocha tristement la tête.

— Oh! ne méprisez pas cette idée, reprit Marie Cela les intimiderait plus qu'on ne pense, en leur faisant voir qu'en fin de compte nous ne les craignons guère. Un bal en ce cas-là serait, je ne crains pas de le dire, de l'excellente politique, comme votre mère elle-même, qui fait la capable, n'en trouverait pas de meilleure. N'importe! je n'en ai pas moins le cœur navré de tout cela, mon pauvre cher Sire Ah! les vilains réformés.

XCV

DEUX APPELS

Depuis le tournoi fatal du 10 juillet, Gabriel avait mené une vie calme, retirée et morne. Lui, cet homme d'énergie, de mouvement et d'action, dont les journées autrefois chaudes de la lutte, et peut-être de la victoire, reviendraient tôt ou tard dans sa destinée.

A tout bien considérer pourtant, il ne voyait plus que deux chances qui pussent le rendre à sa vraie vie, à l'action, — la guerre étrangère ou la persécution religieuse.

Si la France, si le roi se trouvaient engagés dans quelque guerre nouvelle, conquête à tenter ou invasion à repousser, le comte de Montgommery se disait que sa juvé-



Le Balafré interrogeait un homme de haute taille

avaient été si pleines et si passionnées, il se complaisait maintenant dans la solitude et l'oubli.

Jamais il ne se montrait à la cour, il ne voyait pas un ami, il sortait à peine de son hôtel où il laissait s'écouler de longues heures tristes et songeuses, entre sa nourrice Aloyse et le page André, qui était revenu près de lui quand Diane de Castro s'était tout à coup réfugiée au couvent des Bénédictines de Saint-Quentin.

Gabriel, jeune homme encore par l'âge, était un vieillard par la douleur. Il se souvenait, il n'espérait plus.

Que de fois, durant ces mois plus longs que des années, il regretta de n'être pas mort! Que de fois il se demanda pourquoi le duc de Guise et Marie Stuart s'étaient placés entre lui et la colère de Catherine de Médicis, et lui avaient imposé cet amer bienfait de la vie! Que faisait-il en effet en ce monde? A quoi était-il bon? La tombe était-elle donc plus stérile que cette existence où il végétait! Si cela pouvait s'appeler une existence!

Il y avait cependant aussi des momens où sa jeunesse et sa vigueur protestaient en lui contre lui-même.

Alors il tendait son bras, il relevait son front, il regardait son épée.

Et il sentait vaguement que sa vie n'était pas terminée, qu'il y avait encore pour lui un avenir, et que les heures nile ardeur renaîtrait sans peine, et qu'il lui serait doux de mourir comme il avait vécu, en combattant.

Et puis, il aimerait à payer ainsi la dette involontaire contractée par lui envers le duc de Guise, envers le jeune roi François II...

Gabriel pensait encore qu'il serait beau aussi de donner sa vie en témoignage pour les vérités nouvelles dont son âme avait été dans ces derniers temps éclairée. La cause de la réforme, c'est-à-dire, selon lui, la cause de la justice et de la liberté, était aussi sans doute une noble et sainte cause.

Le jeune comte lisait assidûment les livres de controverse et de prédication religieuse qui abondaient alors. Il se passionnait pour ces grands principes révélés en paroles magnifiques par Luther, Mélanchton, Calvin, Théodore de Bèze et tant d'autres. Les livres de tous ces libres penseurs l'avaient séduit, convaincu, entraîné. Il eût été heureux et fier de signer avec son sang l'attestation de sa foi.

C'était toujours le noble instinct de ce noble cœur de dévouer sa vie à quelqu'un ou à quelque chose.

Naguère, il avait cent fois risqué ses jours pour sauver ou pour venger soit son père, soit sa bien-aimée Diane... (O souvenirs éternellement saignans dans cette âme bles-

sée.) Maintenant, à défaut de ces êtres chéris, c'étaient des idées sacrées qu'il eût voulu défendre.

Sa patrie au lieu de son père, sa religion au lieu de son amour.

Hélas! hélas! on a beau dire, ce n'est pas la même chose! et l'enthousiasme pour les abstractions ne vaut pas, dans ses souffrances et dans ses joies, la tendresse pour les créatures.

N'importe! pour l'une ou pour l'autre de ces deux causes, la réforme ou la France, Gabriel eût encore été content de se sacrifier, et c'était sur l'un de ces sacrifices qu'il comptait pour le dénoûment souhaité de son sort.

Le 6 mars au matin, par une pluvieuse matinée, Gabriel, accoudé sur une chaise à l'angle de son foyer, méditait sur ces pensées qui lui étaient devenues habituelles, quand Aloyse introduisit auprès de lui un messager botté, éperonné et couvert de boue comme après un long voyage.

Ce courrier arrivait d'Amboise, avec une forte escorte, porteur de plusieurs lettres de monsieur de Guise, lieutenant général du royaume.

Une de ces lettres était adressée à Gabriel, et voici ce qu'elle contenait :

« Mon bon et cher compagnon,

« Je vous écris ceci à la hâte sans avoir le loisir ni la « possibilité de m'expliquer. Vous nous avez dit, au roi « et à moi, que vous nous étiez dévoué, et que, quand « nous aurions besoin de ce dévouement nous n'aurions « qu'à vous appeler.

« Nous vous appelons aujourd'hui.

« Partez sur l'heure pour Amboise où le roi et la reine « viennent de s'installer pour quelques semaines. Je vous « dirai à votre arrivée de quelle façon vous pouvez les « servir.

« Il est bien entendu toutefois que vous resterez libre « d'agir ou de ne pas agir. Votre zèle m'est trop précieux « pour que je veuille en abuser ou le compromettre. Mais, « que vous soyez avec nous ou que vous demeuriez neutre, « en manquant envers vous de confiance, je croirais man- « quer à un devoir.

« Venez donc en toute hâte, et vous serez, comme tou- « jours, le bienvenu.

« Votre affectionné,

« FRANÇOIS DE LORRAINE.

« Amboise, ce 4 février 1560. »

« *P.-S.* — Ci-joint un sauf-conduit dans le cas où, par « hasard, vous seriez interrogé sur la route par quelque « troupe royale. »

Le messager du duc de Guise était déjà reparti pour ses autres commissions, quand Gabriel eut achevé cette lettre.

L'ardent jeune homme se leva aussitôt et, sans hésiter, dit à sa nourrice :

— Ma bonne Aloyse, fais, je te prie, venir André, et dis qu'on me selle le pommelé, et qu'on prépare ma valise de campagne.

— Vous partez encore, monseigneur? dit la bonne femme.

— Oui, nourrice, dans deux heures, pour Amboise.

Il n'y avait pas à répliquer, et Aloyse sortit tristement, mais sans mot dire, pour faire exécuter les ordres de son jeune maître.

Mais, pendant les préparatifs, voici qu'un autre messager demanda à parler en secret au comte de Montgommery.

Il ne faisait point de fracas et n'avait point d'escorte, celui-là. Il était entré silencieusement et modestement, et il remit à Gabriel, sans prononcer une parole, une lettre dont il était chargé pour lui.

Gabriel tressaillit en croyant reconnaître l'homme qui lui avait apporté autrefois de la part de La Renaudie l'invitation de se rendre au conciliabule protestant de la place Maubert.

C'était le même homme en effet, et la lettre portait la même signature. Cette lettre disait :

« Ami et frère,

« Je ne voulais pas quitter Paris sans vous avoir vu ; « mais le temps m'a manqué, les événements se pressent « et me poussent ; il faut que je parte, et je ne vous ai pas « serré la main, je ne vous ai pas raconté nos projets et « nos espérances.

« Mais nous savons que vous êtes avec nous, et je sais « quel homme vous êtes.

« Avec vos pareils il n'est pas besoin de préparations, « d'assemblées et de discours. Un mot suffit.

« Ce mot le voici : — Nous avons besoin de vous. Venez « Soyez du 10 au 12 de ce mois de mars à Noizai, près « Amboise. Vous y trouverez notre brave et noble ami de « Castelnau. Il vous dira ce dont il s'agit et ce que je ne « puis confier au papier

« Il reste convenu que vous n'êtes nullement engagé, « que vous avez le droit de demeurer à l'écart, et que « vous pourrez toujours vous abstenir sans encourir le « moindre soupçon et le moindre reproche.

« Mais enfin, venez à Noizai. Je vous y trouverai. Et, à « défaut de votre aide, nous réclamerons vos conseils.

« Puis, quelque chose peut-il s'accomplir dans le parti « sans que vous en soyez informé!

« Donc au revoir, à bientôt, à Noizai. Nous comptons au « moins sur votre présence.

« L. R.

« *P.-S.* — Si quelque troupe des nôtres vous rencontre en « chemin, notre mot d'ordre est encore cette fois *Genève*, « et notre mot de ralliement *Gloire de Dieu!* »

— Dans une heure je pars, dit le comte de Montgommery au messager taciturne qui s'inclina et sortit.

Qu'est-ce que tout cela signifie? se demanda Gabriel quand il fut seul, et que veulent ces deux appels venus de deux parts si opposées et qui me donnent rendez-vous presque dans le même lieu. C'est égal! c'est égal! envers le duc tout-puissant comme envers les religionnaires opprimés, mes obligations sont certaines. Mon devoir est de partir d'abord. Advienne ensuite que pourra! Quelque difficile que devienne ma position, ma conscience sait bien que je ne serai jamais un traître.

Et, une heure après, Gabriel se mettait en route, accompagné du seul André.

Mais il ne prévoyait guère l'alternative étrange et terrible dans laquelle allait le placer sa loyauté même.

XCVI

UNE CONFIANCE PÉRILLEUSE

Au château d'Amboise dans l'appartement du duc de Guise, le Balafré lui-même était en train d'interroger un homme de haute taille, nerveux et vigoureux, aux traits accentués, à la mine fière et hardie, et qui portait le costume de capitaine d'arquebusiers.

— Le maréchal de Brissac, disait le duc, m'a assuré, capitaine Richelieu, que je pouvais avoir en vous pleine confiance.

— Monsieur le maréchal est bien bon, dit Richelieu.

— Il paraît que vous avez de l'ambition, monsieur, reprit le Balafré.

— Monseigneur, j'ai du moins celle de ne pas rester capitaine d'arquebusiers toute ma vie. Quoique né d'assez bonne souche, puisqu'on voit déjà des seigneurs du Plessis à Bovines, je suis le cinquième de six frères, et j'ai besoin, partant, d'aider un peu à ma fortune et de ne pas trop faire de fonds sur mon patrimoine.

— Bien! dit avec satisfaction le duc de Guise. Vous pouvez ici, monsieur, nous rendre quelques bons offices dont vous ne vous repentirez pas.

— Vous me voyez, monseigneur, prêt à tout entreprendre pour vous satisfaire, dit Richelieu.

— Pour commencer, dit le Balafré, je vous ai fait donner la garde de la principale porte du château.

— Et je promets d'en rendre bon compte, monseigneur.

— Ce n'est pas, continua le duc, que messieurs les réformés soient assez mal avisés, je pense, pour faire leur attaque d'un côté où il leur faudrait emporter sept portes de suite ; mais, comme rien ne doit plus entrer et sortir que par là, le poste est des plus importans. Ne laissez donc passer personne, soit du dedans soit du dehors, que sur un ordre exprès signé de ma main.

— Ce sera fait, monseigneur. Pourtant un jeune gentilhomme appelé le comte de Montgommery s'est présenté tout à l'heure sans ordre exprès mais avec un sauf-conduit signé de vous. Il arrive, dit-il, de Paris. Dois-je l'introduire, comme il le demande, auprès de vous, monseigneur?

— Oui, oui, sans plus de retard, dit vivement le duc de Guise. Mais attendez ; je n'ai pas fini de vous donner mes instructions : Aujourd'hui, à cette porte dont vous avez la garde, doit arriver vers midi le prince de Condé, que nous avons mandé pour avoir sous la main le chef présumé des rebelles, et qui, j'en réponds, n'osera pas donner raison aux soupçons en manquant à notre appel. Vous lui ouvrirez, capitaine Richelieu, mais à lui seul, et point à ceux qu'il pourrait conduire avec lui. Vous aurez soin de faire garnir de vos soldats toutes les niches et casemates qui sont dans la longueur de la voûte, et aussitôt qu'il arrivera, sous prétexte de lui rendre les honneurs, tous devront se mettre en parade, arquebuse au bras et mèche allumée.

— Ce sera exécuté ainsi, monseigneur, dit Richelieu.

— En outre, reprit le duc de Guise, quand les réformés attaqueront et que l'action commencera, surveillez de près

notre homme vous-même, capitaine, et, vous m'entendez, s'il bouge d'un pas, s'il fait mine de vouloir s'unir aux assaillans, ou seulement s'il hésite à tirer l'épée contre eux, comme le lui ordonne son devoir... n'hésitez pas, vous, à le frapper.

— Je ne verrais là aucune difficulté, monseigneur, dit avec simplicité le capitaine Richelieu, si ce n'est que mon rang de simple capitaine d'arquebusiers ne me rendra peut-être pas facile d'être toujours aussi près de lui qu'il le faudrait.

Le Balafré réfléchit une minute, et dit :

— Monsieur le grand prieur et le duc d'Aumale, qui ne quitteront pas non plus d'un pas le traître supposé, vous donneront le signal, et vous leur obéirez.

— Je leur obéirai, monseigneur, répondit Richelieu.

— Bien ! dit le duc de Guise. Je n'ai pas d'autre ordre à vous donner, capitaine. Allez. Si l'éclat de votre maison a commencé avec Philippe-Auguste, vous pourrez bien le recommencer avec le duc de Guise. Je compte sur vous, comptez sur moi. Allez. Vous ferez, s'il vous plaît, introduire sur-le-champ auprès de moi monsieur de Montgommery.

Le capitaine Richelieu s'inclina profondément et sortit.

Quelques minutes après, on annonçait Gabriel au Balafré.

Gabriel était triste et pâle, et l'accueil cordial du duc de Guise ne le dérida pas.

En effet, d'après ses conjectures et quelques paroles que les gardes avaient laissé échapper sans scrupule devant un gentilhomme porteur d'un sauf-conduit signé de Guise, le jeune religionnaire avait pu deviner à peu près la vérité. Le roi qui lui avait fait grâce et le parti auquel il s'était dévoué étaient en guerre ouverte, et sa loyauté se trouvait compromise dans le conflit.

— Eh bien ! Gabriel, lui dit le duc de Guise, vous devez savoir maintenant pourquoi je vous ai appelé ?

— Je m'en doute, mais je ne le sais pas précisément, monseigneur, répondit Gabriel.

— Les réformés sont en pleine révolte, reprit le Balafré, ils vont venir nous attaquer en armes dans le château d'Amboise, voilà les nouvelles.

— C'est une douloureuse et terrible extrémité, dit Gabriel, songeant à sa propre situation.

— Mon ami, c'est une occasion magnifique, reprit le duc de Guise

— Que voulez-vous dire, monseigneur ? dit Gabriel étonné.

— Je veux dire que les huguenots croient nous surprendre et que nous les attendons. Je veux dire que leurs plans sont découverts, leurs projets trahis. C'est de bonne guerre, puisqu'ils ont tiré les premiers l'épée, mais nos ennemis vont se livrer eux-mêmes. Ils sont perdus, vous dis-je.

— Est-ce possible ! s'écria le comte de Montgommery anéanti.

— Jugez-en, continua le Balafré, jugez à quel point tous les détails de leur folle entreprise sont à jour pour nous. C'est le 16 mars, à midi, qu'ils doivent se réunir devant la ville et nous attaquer. Ils ont des intelligences dans la garde du roi, cette garde est changée. Leurs amis doivent leur ouvrir la porte de l'Ouest, cette porte est murée. Enfin, leurs détachements doivent parvenir secrètement ici par ces sentiers notés de la forêt de Château-Regnault ; les troupes royales tomberont à l'improviste sur ces partis détachés à mesure qu'ils se présenteront, et ne laisseront pas arriver devant Amboise la moitié de leurs forces. Nous sommes exactement informés et admirablement sur nos gardes, j'espère !

— Admirablement ! répéta Gabriel terrifié. Mais ajouta-t-il dans son trouble et sans trop savoir ce qu'il disait, mais qui donc a pu vous instruire ?...

— Ah ! voilà, reprit le Balafré ; ce sont deux des leurs qui nous ont dénoncé tous leurs projets : l'un pour de l'argent, l'autre, par peur. Deux traîtres, je l'avoue, un espion payé, un alarmiste effrayé. L'espion, que vous connaissez peut-être, hélas ! comme beaucoup d'entre nous, et dont il faudra vous défier, se nomme le marquis de...

— Ne me le dites pas ! s'écria vivement Gabriel, ne me dites pas ces noms ! Je vous les demandais par mégarde ; vous m'en avez bien assez dit déjà ! Mais ce qu'il y a de plus difficile pour un homme d'honneur, c'est de ne pas trahir des traîtres.

— Oh ! dit le duc de Guise avec quelque surprise, nous avons tous en vous une entière confiance, Gabriel. Nous parlions de vous hier soir encore avec la jeune reine ; je lui disais que je vous avais mandé, et elle m'en félicitait.

— Et pourquoi m'avez-vous mandé, monseigneur ? vous ne me l'avez pas encore appris.

— Pourquoi ? dit le Balafré ; mais le roi n'a qu'un petit nombre de serviteurs dévoués et sûrs. Vous êtes de ceux-là pour nous, vous commanderez un détachement contre les rebelles.

— Contre les rebelles ? impossible ! dit Gabriel.

— Impossible ! et pourquoi donc ? reprit le Balafré ; vous ne m'avez pas habitué à entendre de vous ce mot-là, Gabriel.

— Monseigneur, dit Gabriel, je suis aussi de la religion.

Le duc de Guise se dressa debout avec un brusque tressaillement, et regarda le comte avec une suprise presque effrayée.

— Cela est ainsi, reprit en souriant tristement Gabriel. Quand il vous plaira, monseigneur, de me mettre en face des Anglais ou des Espagnols, vous savez que je ne reculerai pas, et que je vous offrirai ma vie plus qu'avec dévouement, avec joie. Mais dans une guerre civile, dans une guerre de religion, contre mes compatriotes, contre mes frères, je suis obligé, monseigneur, de réserver la liberté que vous avez bien voulu me garantir.

— Vous, un huguenot ! reprit enfin le duc de Guise.

— Et un huguenot convaincu, monseigneur, dit Gabriel ; c'est mon crime, mais c'est aussi mon excuse. J'ai foi aux idées nouvelles, et je leur ai donné mon âme.

— Et votre épée en même temps, sans doute ? dit le Balafré avec quelque amertume.

— Non, monseigneur, reprit gravement Gabriel.

— Allons donc ! reprit le Balafré, vous allez me faire accroire que vous ignoriez le complot tramé contre le roi par vos frères, comme vous les appelez, et que ces mêmes frères renoncent de gaîté de cœur au concours d'un allié aussi intrépide que vous.

— Il le faudra bien, dit le jeune comte plus sérieux que jamais.

— Alors, c'est eux que vous déserterez, reprit le duc de Guise ; car votre foi nouvelle vous place entre deux manques de foi, voilà tout.

— Oh ! monsieur ! s'écria Gabriel avec reproche.

— Eh ! comment vous arrangeriez-vous autrement ? dit le Balafré en jetant avec une sorte de colère sa toque sur le fauteuil qu'il avait quitté.

— Comment je m'arrangerais autrement ? reprit Gabriel froid et presque sévère. Mais la chose est simple. Mon avis est que plus la position est fausse, plus l'homme doit être sincère. Quand je me suis fait protestant, j'ai hautement et loyalement déclaré aux chefs huguenots que des obligations sacrées envers le roi, la reine et le duc de Guise, m'empêcheraient toujours, pendant toute la durée de ce règne, de combattre dans les rangs des protestans, s'il y avait combat. Ils savent que la réforme est pour moi une religion et non un parti. Avec eux comme avec vous-même, monseigneur, j'ai stipulé le strict maintien de mon libre arbitre. A eux comme à vous, j'ai le droit de refuser mon concours. Dans ce triste conflit de ma reconnaissance et de ma croyance, mon cœur saignera de tous les coups portés, mon bras n'en portera aucun. Et voilà comment, monseigneur, vous me connaissiez mal, et comment en restant neutre, j'espère pouvoir rester honorable et honoré.

Gabriel parlait ainsi avec animation et fierté. Le Balafré rappelé peu à peu au calme, ne pouvait s'empêcher d'admirer la franchise et la noblesse de son ancien compagnon d'armes.

— Vous êtes un homme étrange, Gabriel ! lui dit-il tout pensif.

— Pourquoi étrange, monseigneur ? Est-ce parce que je dis ce que je fais et fais ce que je dis ? J'ignorais cette conspiration des protestans, je vous le jure. Pourtant, à Paris, j'ai reçu, je l'avoue, en même temps que votre lettre, une lettre de l'un d'entre eux ; mais cette lettre, comme la vôtre, n'entrait dans aucune explication et me disait seulement : Venez. J'ai prévu la dure alternative où j'allais me trouver, et je suis néanmoins venu à ce double appel, monseigneur. Je suis venu pour ne déserter aucun de mes devoirs. Je suis venu pour vous dire à vous : Je ne puis pas combattre ceux dont je partage la croyance. Je suis venu pour leur dire à eux : Je ne puis pas combattre ceux qui ont épargné ma vie.

Le duc de Guise tendit la main au jeune comte de Montgommery.

— J'ai eu tort, lui dit-il avec cordialité ! Attribuez seulement mon mouvement de dépit au chagrin que j'ai ressenti en vous trouvant, vous sur qui je comptais tant, parmi mes ennemis.

— Ennemi ! reprit Gabriel, je ne suis pas, je ne serai jamais le vôtre, monseigneur. Pour m'être déclaré plus franchement qu'eux, suis-je plus votre ennemi que le prince de Condé et que monsieur de Coligny, qui sont comme moi des protestans non armés ?...

— Armés, si fait, ils le sont, dit le Balafré, je le sais bien, je sais tout ! Seulement ils cachent leurs armes. Mais il est certain que, si nous nous rencontrons, je dissimulerai comme eux, les appellerai amis, et, au besoin, me porterai officiellement garant de leur innocence. Comédie ! c'est vrai, mais comédie nécessaire !

— Eh bien ! monseigneur, reprit Gabriel, puisque avec moi vous êtes assez bon pour dépouiller quelquefois ces conventions obligées, dites-moi qu'en dehors de la politique, vous pouvez encore croire à mon dévouement et à mon

honneur, à moi huguenot; dites-moi surtout que, si quelque jour la guerre étrangère éclatait de nouveau, vous me feriez toujours la grâce de réclamer ma parole et de m'envoyer à l'armée mourir pour la patrie et le roi

— Oui, Gabriel, dit le duc de Guise, tout en déplorant la différence qui maintenant nous sépare, je me fie et me fierai à vous toujours, et pour vous le prouver et racheter un instant de soupçon que je regrette, prenez ceci et faites-en l'usage qu'il vous plaira.

Il alla à une table écrire un mot qu'il signa et remit au jeune comte.

— C'est l'ordre de vous laisser sortir d'Amboise, en quelque endroit que vous vouliez vous rendre, lui dit-il. Avec ce papier vous êtes libre. Et cette marque d'estime et de confiance, sachez que je ne la donnerai pas au prince de Condé que vous me citiez tout à l'heure, et que, du moment où il mettra le pied dans ce château, il y sera surveillé de loin comme un ennemi et tacitement gardé comme un prisonnier.

— Aussi, cette marque de confiance et d'estime, je la refuse, monseigneur, dit Gabriel.

— Comment! et pourquoi, reprit le duc de Guise étonné.

— Monseigneur, savez-vous, si vous me laissiez sortir d'Amboise, où j'irais en en sortant?

— Cela vous regarde et je ne vous le demande pas, dit le Balafré.

— Mais, moi, justement, je veux vous le dire, reprit Gabriel. En vous quittant, monseigneur, j'irais où mon autre devoir me réclame, j'irais parmi les rebelles, retrouver l'un d'eux à Noizai...

— A Noizai? c'est Castelnau qui commande, dit le duc.

— Oui; oh! vous êtes bien informé, jusqu'au bout, monseigneur.

— Et qu'iriez-vous faire à Noizai, malheureux? reprit le Balafré.

— Ah! voilà! qu'irais-je en effet y faire? Leur dire : Vous m'avez appelé, me voici, mais je ne puis rien pour vous, et, s'ils m'interrogeaient sur ce que j'ai pu entendre et remarquer en chemin, je devrais me taire, je ne pourrais pas les avertir du piège que vous leur tendez, vos confidences même m'en ôtent le droit. Donc, monseigneur, je requiers une grâce de vous.

— Laquelle?

— Retenez-moi ici prisonnier, et sauvez-moi ainsi d'une perplexité cruelle, car, si vous me laissez partir, je voudrai aller du moins faire acte de présence parmi ceux qui vont se perdre, et, si j'y vais, je ne serai pas libre de les sauver.

— Gabriel, reprit le duc de Guise, après avoir réfléchi, je ne puis ni ne veux vous témoigner une telle défiance. Je vous ai dévoilé tout mon plan de bataille, vous vous rendez parmi des amis dont l'intérêt capital est de connaître ce plan, et cependant voici votre laissez-passer.

— Alors, monseigneur, reprit Gabriel abattu, accordez-moi du moins une dernière faveur. Je l'implore au nom de ce que j'ai pu faire pour votre gloire à Metz, en Italie, à Calais, au nom de ce que j'ai souffert depuis, et depuis, j'ai bien souffert!

— De quoi s'agit-il? dit le duc de Guise. Si je le puis, je le ferai, ami.

— Vous le pouvez, monseigneur, vous le devez peut-être, car ce sont des Français que vous combattez. Eh bien! permettez-moi de les détourner de leur fatal projet, non pas en leur en révélant l'issue certaine, mais en les conseillant, en les priant, en les conjurant.

— Gabriel, prenez garde! dit solennellement le duc de Guise; qu'un mot vous échappe sur nos dispositions, et les révoltés persisteront dans leur dessein en en modifiant seulement l'exécution, et alors c'est le roi, c'est Marie Stuart, c'est moi qui serons perdus. Pesez bien cela. Maintenant vous engagez-vous sur votre honneur de gentilhomme à ne leur laisser deviner ou soupçonner ni par un mot, ni par une allusion, ni par un signe, rien de ce qui se passe ici?...

— Sur mon honneur de gentilhomme! je m'y engage, dit le comte de Montgommery.

— Allez donc, dit le duc de Guise, et essayez de les faire renoncer à leur criminelle attaque, je renoncerai, moi, avec joie à ma facile victoire, en songeant que c'est autant de sang français d'épargné. Mais, si, comme je le crois, les derniers rapports ne mentent pas, ils ont dans leur entreprise une confiance trop aveugle et trop obstinée, et vous échouerez, Gabriel. N'importe! allez, et tentez ce dernier effort. Pour eux, pour vous surtout, je ne veux pas m'y refuser...

— Pour eux et pour moi, je vous en remercie, monseigneur, dit Gabriel.

Un quart d'heure après, il était en route pour Noizai.

XCVII

DÉLOYAUTÉ DE LA LOYAUTÉ

Le baron Castelnau de Chalosses était un valeureux et généreux jeune homme, auquel les protestans n'avaient pas assigné le poste le moins difficile, en l'envoyant prendre les devans au château de Noizai, lieu du rendez-vous général de leurs détachemens pour le 16 mars.

Il fallait qu'il se montrât aux huguenots et se cachât aux catholiques, et cette délicate position voulait autant de prudence et de sang-froid que de courage.

Grâce au mot d'ordre que lui avait confié la lettre de La Renaudie, Gabriel put arriver sans trop d'obstacles jusqu'au baron de Castelnau.

On était déjà au 15 mars, dans l'après-midi.

Avant dix-huit heures, les protestans devaient se rallier à Noizai; avant vingt-quatre heures, ils devaient attaquer Amboise.

On voit qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour les détourner de leur dessein.

Le baron de Castelnau connaissait bien le comte de Montgommery, qu'il avait vu maintes fois au Louvre, et dont les principaux du parti avaient souvent parlé devant lui.

Il alla à sa rencontre, et le reçut comme un ami et comme un allié.

— Vous voilà, monsieur de Montgommery, lui dit-il, quand ils furent seuls. A la vérité je vous espérais, mais je ne vous attendais pas. La Renaudie a été blâmé par l'amiral pour vous avoir écrit cette lettre.

« Il fallait, lui a-t-il dit, avertir de nos projets le comte de Montgommery, mais ne point le convoquer. Il aurait fait ce qu'il aurait voulu. Le comte ne nous a-t-il pas prévenus que, tant que régnerait François II, son épée ne nous appartiendrait pas, ne lui appartiendrait pas à lui-même? » A cela, La Renaudie a répondu que sa lettre ne vous engageait à rien, et vous laissait votre indépendance tout entière.

— C'est vrai, dit Gabriel.

— Néanmoins nous pensions bien que vous viendriez, reprit Castelnau, car la missive de cet enragé baron ne vous disait pas de quoi il s'agissait, et c'est moi qui suis chargé de vous apprendre et notre dessein et nos espérances.

— Je vous écoute, dit le comte de Montgommery.

Castelnau répéta alors à Gabriel tout ce que lui avait déjà annoncé en détail le duc de Guise.

Et Gabriel vit avec effroi à quel point le Balafré était bien informé. Pas un point du rapport des délateurs n'était inexact, pas une circonstance du complot n'avait été omise par eux.

Les conjurés étaient réellement perdus.

— Maintenant, vous savez tout, dit en terminant Castelnau à son auditeur anéanti, et il ne me reste plus qu'à vous adresser une question dont je prévois d'ailleurs la réponse. Vous ne pouvez marcher avec nous, n'est-il pas vrai?

— Je ne le puis, dit Gabriel en secouant tristement la tête.

— Bien! reprit Castelnau, nous n'en serons pas pour cela moins bons amis. Je sais que c'est votre droit stipulé d'avance de ne pas vous mêler du combat; et c'est surtout votre droit en cette circonstance où nous sommes sûrs de la victoire.

— En êtes-vous bien sûrs? demanda avec intention Gabriel.

— Parfaitement sûrs, répliqua le baron, l'ennemi ne se doute de rien et sera pris à l'improviste. Nous avons eu un moment de crainte quand le roi et la cour se sont transportés de la ville ouverte de Blois au château fortifié d'Amboise. Evidemment on avait eu quelques soupçons.

— Cela sautait aux yeux en effet, dit Gabriel.

— Oui, mais, reprit Castelnau, nos hésitations ont bientôt cessé, car il s'est trouvé que ce changement inopiné de résidence, loin de nuire à nos projets, les servait à merveille au contraire. Le duc de Guise s'endort à présent dans une sécurité trompeuse, et figurez-vous, cher comte, que nous avons des intelligences dans la place, et que la porte de l'Ouest nous sera livrée dès que nous nous présenterons. Oh! le succès est certain, vous dis-je, et vous pouvez, sans aucun scrupule, vous abstenir de la bataille.

— L'événement, reprit gravement Gabriel, trompe quelquefois les plus magnifiques espérances.

— Mais ici nous n'avons aucune chance contre nous, aucune! répéta Castelnau en se frottant joyeusement les mains. Demain verra le triomphe de notre parti et la chute des Guise.

— Et... la trahison?... dit avec effort Gabriel, navré de

voir tant de courage et de jeunesse se précipiter ainsi les yeux fermés dans l'abime.

— La trahison est impossible, reprit imperturbablement Castelnau. Les chefs seuls sont dans le secret et aucun d'eux n'est capable... Or çà, monsieur de Montgommery, ajouta-t-il en s'interrompant, je crois, foi de gentilhomme! que vous êtes jaloux de nous, et vous me semblez vouloir à toute force mal augurer de notre entreprise par la rage que vous avez de n'y pouvoir prendre part. Fi, l'envieux!

puis vous dire pourquoi. Voulez-vous et pouvez-vous me croire sur parole?... Je m'avance en ceci plus que je ne devrais déjà. Faites-moi la grâce de me croire sur parole, ami.

— Ecoutez, reprit sérieusement Castelnau, si je prends sur moi cette étrange résolution de tourner bride au dernier moment, j'en serai responsable vis-à-vis de La Renaudie et des autres chefs. Pourrai-je au moins les renvoyer à vous?



Il traça sur un tambour les lignes rapides d'un billet.

— Oui, c'est vrai, je vous envie! dit Gabriel d'un air sombre.

— Là, j'en étais sûr! s'écria en riant le jeune baron.

— Cependant, voyons, vous avez en moi quelque confiance? reprit Gabriel.

— Une confiance aveugle, si nous parlons sérieusement, répondit Castelnau.

— Eh bien! voulez-vous écouter un bon conseil, un conseil d'ami?

— Lequel?

— Renoncez à votre dessein de prendre demain Amboise. Envoyez sur-le-champ des messagers sûrs à tous ceux des nôtres qui doivent vous rejoindre ici cette nuit ou demain, et faites-leur dire que le projet est manqué, ou doit être ajourné du moins.

— Mais pourquoi? pourquoi? dit Castelnau qui commençait à prendre l'alarme. Vous avez sûrement pour me parler ainsi quelque raison grave?

— Mon Dieu! non, reprit Gabriel avec une douloureuse contrainte.

— Enfin, dit Castelnau, vous ne me conseillez pas pour rien d'abandonner et de faire abandonner à nos frères un projet qui se présente sous d'aussi favorables auspices?

— Non, ce n'est pas pour rien sans doute, mais je ne

— Oui, répondit Gabriel.

— Et vous leur direz, à eux, reprit Castelnau, les motifs qui ont dicté votre conseil?

— Je n'en aurai pas le droit, hélas!

— Comment voulez-vous alors, dit Castelnau, que je cède à vos instances? Ne me reprocherait-on pas cruellement d'avoir ainsi anéanti, sur un mot, des espérances certaines? Quelque confiance méritée que nous ayons tous en vous, monsieur de Montgommery, un homme n'est qu'un homme, et peut se tromper avec les meilleures intentions du monde. Si personne n'est admis à contrôler et à approuver vos raisons, nous serons certainement obligés de passer outre.

— Alors, prenez-y garde! reprit sévèrement Gabriel, vous acceptez seul à votre tour la responsabilité de tout ce qui peut advenir de funeste!

Castelnau fut frappé de l'accent avec lequel le comte prononça ces paroles.

— Monsieur de Montgommery! lui dit-il, éclairé d'une lumière soudaine, je crois pressentir la vérité! On vous a confié ou vous avez surpris un secret qu'il vous est défendu de révéler. Mais vous savez quelque chose de grave sur l'issue probable de notre entreprise par exemple, que nous avons été trahis, n'est-ce pas?

— Je n'ai pas dit cela! s'écria vivement Gabriel.

— Ou bien, continua Castelnau, vous avez vu, en venant ici, le duc de Guise, qui est votre ami, et qui, ne vous sachant pas des nôtres peut-être, vous a mis à même de savoir le fond des choses.

— Rien dans mes paroles n'a pu vous faire supposer !... se récria Gabriel.

— Ou bien encore, poursuivit Castelnau, vous aurez, en passant par Amboise, surpris des préparatifs, entendu des ordres, provoqué des confidences... Enfin, notre complot est découvert !

— Est-ce donc moi, dit Gabriel effrayé, qui vous ai donné lieu de le croire?

— Non, monsieur le comte, non, car vous vous serez engagé au secret, je le vois. Aussi je ne vous demande pas d'assurance positive, pas même un mot, si vous voulez. Mais, si je ne me trompe pas, un geste, un clignement d'yeux, votre silence même, peuvent suffire à m'éclairer.

Cependant Gabriel, plein d'anxiété, se rappelait les termes mêmes de la parole donnée au duc de Guise.

Sur son honneur de gentilhomme, il s'était engagé à ne laisser deviner ou soupçonner ni par un mot, ni par une allusion, ni par un signe, rien de ce qui se passait à Amboise.

Pourtant comme son silence se prolongeait :

— Vous vous taisez toujours? dit le baron de Castelnau qui avait ses yeux rivés à son visage. Vous vous taisez, je vous comprends et vais agir en conséquence.

— Et qu'allez-vous faire? demanda vivement Gabriel.

— Prévenir, comme vous me l'aviez d'abord conseillé, La Renaudie et les autres chefs, arrêter tout mouvement, et déclarer aux nôtres, quand ils arriveront ici, que quelqu'un en qui nous devons avoir toute confiance, m'a dénoncé... m'a dénoncé une trahison probable...

— Mais il n'en est rien ! interrompit vivement le comte de Montgommery. Je ne vous ai rien dénoncé, monsieur de Castelnau

— Comte, reprit Castelnau en serrant avec une expression muette la main de Gabriel, est-ce que la réticence même ne peut être un avis et notre salut? et une fois mis en garde, alors...

— Alors? répéta Gabriel.

— Tout ira bien pour nous et mal pour eux, dit Castelnau ; nous ajournons à des temps plus propices notre entreprise, nous découvrons à tout prix les délateurs s'il en est parmi nous, nous redoublons de précautions et de mystère, et, un beau jour, quand tout est bien préparé, certains cette fois de notre coup, nous renouvelons notre tentative, et, grâce à vous, au lieu d'échouer, nous triomphons.

— Et voilà justement ce que je voulais éviter ! s'écria Gabriel qui se vit avec terreur entraîné sur le bord d'une trahison involontaire. Voilà, monsieur de Castelnau, la vraie raison de mes avertissemens et de mes conseils. Je trouve, absolument parlant, votre entreprise coupable et dangereuse. Vous mettez, en attaquant les catholiques, tous les torts de votre côté. Vous justifiez toutes leurs représailles. D'opprimés vous vous faites rebelles. Si vous avez à vous plaindre des ministres, est-ce au jeune roi qu'il faut vous en prendre? Ah ! je me sens triste à mourir en songeant à tout cela. Pour le bien, voyez-vous, vous devriez renoncer à tout jamais à cette lutte impie. Eh ! laissez donc plutôt vos principes combattre pour vous ! Point de sang sur la vérité ! voilà seulement ce que j'ai voulu vous dire. Voilà pourquoi je vous conjure de vous abstenir, vous et tous nos frères, de ces funestes guerres civiles qui ne peuvent que retarder l'avènement de nos idées.

— C'est réellement là le seul motif de tous vos discours? demanda Castelnau.

— Le seul... répondit Gabriel d'une voix sourde.

— Alors, je vous remercie de l'intention, monsieur le comte, reprit Castelnau avec quelque froideur, mais je n'en dois pas moins agir dans le sens qui m'a été prescrit par les chefs de la Réforme. Je conçois que, ne pouvant combattre, il vous soit douloureux, à vous, gentilhomme, de voir les autres combattre sans vous. Néanmoins, vous ne pouvez seul entraver et paralyser toute une armée.

—Ainsi, dit Gabriel pâle et morne, vous allez les laisser donner suite à ce fatal dessein, et y donner suite vous-même?

— Oui, monsieur le comte, répondit Castelnau avec une fermeté qui n'admettait pas de réplique, et, de ce pas, je vais, si vous le permettez, donner les ordres nécessaires pour l'attaque de demain.

Il salua Gabriel et sortit sans attendre sa réponse.

XCVIII

LE COMMENCEMENT DE LA FIN

Gabriel ne quitta pas cependant le château de Noizai, mais il résolut d'y passer cette nuit-là. Sa présence donnerait aux religionnaires un gage de sa bonne foi, au cas où ils seraient attaqués, et, de plus, il espérait encore pouvoir le lendemain matin convaincre, à défaut de Castelnau, quelque autre chef moins obstinément aveugle. Si La Renaudie pouvait venir !

Castelnau le laissa entièrement libre, et parut avec quelque dédain ne plus faire attention à lui.

Gabriel le rencontra plusieurs fois ce soir-là dans les corridors et les salles du château, allant, venant, donnant des ordres pour les reconnaissances et les approvisionnemens.

Mais, entre ces deux braves jeunes hommes, aussi fiers et aussi nobles l'un que l'autre, il n'y eut plus une seule parole échangée.

Durant les longues heures de cette nuit d'angoisse, le comte de Montgommery, trop inquiet pour pouvoir dormir, resta sur les remparts, écoutant, méditant, priant.

Avec le jour, les troupes des réformés commencèrent à arriver par petites bandes séparées.

A huit heures, elles étaient déjà en assez grand nombre ; à onze heures, Castelnau n'en attendait plus aucune.

Mais Gabriel ne connaissait pas un seul des chefs. La Renaudie avait fait dire qu'il prendrait, pour gagner Amboise avec ses gens, la forêt de Château-Regnault.

Tout était prêt pour le départ. Les capitaines Mazère et Raunai, qui devaient faire l'avant-garde, étaient déjà descendus sur la terrasse du château pour y former leurs détachemens en ordre de marche. Castelnau triomphait.

— Eh bien ! dit-il à Gabriel qu'il rencontra, et auquel, dans sa joie, il pardonnait la conversation de la veille, eh bien ! vous voyez, monsieur le comte, que vous aviez tort, et que tout va pour le mieux !

— Attendons ! dit Gabriel en secouant la tête.

— Mais que vous faut-il donc pour croire, incrédule ! dit en souriant Castelnau. Pas un des nôtres n'a manqué à ses engagemens, ils sont tous arrivés à l'heure dite avec plus d'hommes qu'ils n'en avaient promis. Ils ont tous traversé leurs provinces sans avoir été inquiétés, et, ce qui vaut mieux encore peut-être, sans avoir inquiété. N'est-ce pas, en vérité, un bonheur insolent?

Le baron fut interrompu par un bruit de trompettes et d'armes et par un grand tumulte au dehors.

Mais, dans l'enivrement de sa confiance, il ne s'alarma point et ne put croire qu'à une chance heureuse.

— Tenez ! dit-il à Gabriel, je gage encore que voilà de nouveaux renforts inattendus. Sans doute Lamothe et Deschamps avec les conjurés de Picardie. Ils ne devaient arriver que demain ; mais ils auront forcé leur marche, les braves compagnons ! pour avoir leur part du combat et de la victoire. Voilà des amis !

— Sont-ce bien des amis? dit Gabriel qui avait pâli en entendant le son des trompettes.

— Et qui pourrait-ce être? reprit Castelnau. Venez dans cette galerie, monsieur le comte. Par les créneaux, on y a vue sur la terrasse d'où paraît provenir le bruit.

Il entraîna Gabriel ; mais en arrivant au bord de la muraille il jeta un grand cri, leva les bras et resta pétrifié.

Ce n'étaient pas des troupes réformées, mais bien des troupes royales qui avaient occasionné le tumulte. Ce n'était pas Lamothe qui commandait les nouveaux venus, mais bien Jacques de Savoie, duc de Nemours.

A la faveur des bois dont le château de Noizai était entouré, les cavaliers royaux avaient pu arriver presque à l'improviste sur la terrasse ouverte où l'avant-garde des rebelles se rangeait en ordre de bataille.

Il n'y avait pas même eu de combat, le duc de Nemours ayant d'abord fait mettre la main sur les faisceaux d'armes.

Mazère et Raunai avaient dû se rendre sans coup férir, et, dans le moment où Castelnau regardait du haut de la muraille, les siens, vaincus sans lutte, remettaient aux vainqueurs leurs épées. Là où il s'imaginait trouver ses soldats, il ne voyait plus que des prisonniers.

Il ne pouvait en croire ses yeux. Il demeura un instant immobile, stupéfait, atterré, sans prononcer une parole. Un tel événement était si loin de sa pensée qu'il avait d'abord peine à s'en rendre compte.

Gabriel, moins surpris par ce coup soudain, n'en était pas moins accablé.

Comme ils se regardaient tous deux, aussi mornes et aussi pâles l'un que l'autre, un enseigne entra précipitamment, cherchant Castelnau.

— Où en sommes-nous? lui dit celui-ci, retrouvant la voix à force d'anxiété.

— Monsieur le baron, répondit l'enseigne, ils se sont emparés du pont-levis et de la première porte ; nous n'avons eu le temps que de fermer la seconde ; mais elle ne résisterait pas, et, dans un quart d'heure, ils seraient dans la cour. Devons-nous néanmoins essayer de combattre ou bien parlementer? On attend vos ordres.

— Me voici, dit Castelnau. Le temps de m'armer, je descends.

Il rentra en hâte dans la salle voisine pour prendre sa cuirasse et ceindre son épée. Gabriel l'y suivit.

— Qu'allez-vous faire, ami? lui dit-il tristement.

— Je ne sais pas, je ne sais pas, répondit Castelnau avec égarement. On peut toujours mourir.

— Hélas! reprit Gabriel, pourquoi ne m'avez-vous pas cru hier?

— Oui, vous aviez raison, je le vois, reprit le baron. Vous aviez prévu ce qui arrive; vous le saviez d'avance peut-être?

— Peut-être!... dit Gabriel. Et c'est là mon plus grand supplice! Mais pensez, Castelnau, il y a dans la vie des combinaisons du sort étranges et terribles! Si je n'ai pas eu la liberté de vous dissuader au moyen des véritables raisons qui se pressaient sur mes lèvres?... Si j'avais donné ma parole de gentilhomme de ne vous laisser soupçonner, ni directement, ni indirectement la vérité...

— Vous auriez bien fait alors de vous taire, dit Castelnau; j'aurais agi comme vous à votre place. C'est moi, insensé, qui aurais dû vous comprendre, c'est moi, qui aurais dû penser qu'un vaillant comme vous ne déconseille pas la bataille sans des motifs tout puissans... Mais je vais expier ma faute, je vais mourir.

— Je mourrai donc avec vous, dit Gabriel avec calme.

— Vous! et pourquoi? s'écria Castelnau. Vous n'êtes contraint qu'à une chose: c'est de vous abstenir du combat.

— Aussi, ne combattrai-je pas, dit Gabriel, je ne le puis. Mais la vie m'est à charge; le rôle, double en apparence, que je joue m'est odieux. J'irai au combat sans armes. Je ne tuerai pas, mais je me laisserai tuer. Je pourrai me jeter peut-être au-devant du coup qui vous sera destiné. Si je ne puis être une épée, je puis encore être un bouclier.

— Non, reprit Castelnau, restez. Je ne dois pas, je ne veux pas vous entraîner dans ma perte.

— Eh! dit Gabriel, vous allez bien y entraîner, sans utilité et sans espoir, tous ceux des nôtres qui se sont enfermés avec vous dans ce château. Ma vie est bien plus inutile que les leurs.

— Puis-je faire autrement, pour la gloire de notre parti, que de leur demander ce sacrifice? dit Castelnau. Des martyrs sont souvent plus utiles et plus glorieux à leur cause que des vainqueurs.

— Oui, reprit Gabriel, mais votre devoir de chef n'est-il pas d'abord d'essayer de sauver les forces qui vous ont été confiées? Quitte à mourir ensuite à leur tête si le salut ne peut se concilier avec l'honneur.

— Donc, dit Castelnau, vous me conseillez?...

— De tenter les moyens pacifiques, reprit Gabriel. Si vous résistez, vous n'avez aucune chance d'éviter la défaite et le massacre. Si vous cédez à la nécessité, ils n'ont pas, ce me semble, le droit de punir un projet sans exécution. On ne préjuge pas, on châtie encore moins des desseins. Vous désarmez vos ennemis en vous désarmant.

— J'ai tant à me repentir de n'avoir pas suivi votre premier avis, dit Castelnau, que je voudrais vous obéir cette fois. Pourtant, j'avoue que j'hésite. Il me répugne de reculer

— Pour reculer, il faudrait avoir fait un pas en avant, dit Gabriel. Or, qui prouve votre rébellion jusqu'ici? C'est en tirant l'épée que vous vous déclareriez coupable. Tenez, ma présence peut encore, Dieu merci! vous être bonne à quelque chose. Je n'ai pu vous sauver hier, voulez-vous que je tâche de vous sauver aujourd'hui?...

— Que feriez-vous? demanda Castelnau ébranlé.

— Rien que de digne de vous, soyez tranquille! dit Gabriel. J'irai au duc de Nemours qui commande la troupe royale. Je lui annoncerai qu'aucune résistance ne lui sera faite, qu'on va lui ouvrir les portes, et que vous vous rendrez à lui, mais sur parole. Il faudra qu'il engage sa foi ducale qu'aucun mal ne sera fait ni à vous ni à vos gentilshommes, et qu'après vous avoir conduits auprès du roi pour exposer vos griefs et vos demandes, il vous fera mettre en liberté.

— Et s'il refuse? dit Castelnau.

— S'il refuse, répondit Gabriel, les torts seront de son côté; il aura repoussé une conciliation juste et honorable, et toute la responsabilité du sang versé retombera sur sa tête. S'il refuse, Castelnau, je reviendrai parmi vous pour mourir à vos côtés.

— Croyez-vous, dit Castelnau, que La Renaudie, s'il était à ma place, consentirait à ce que vous proposez?

— Sur mon âme! je crois que tout homme raisonnable y consentirait.

— Faites donc! dit Castelnau: notre désespoir, si, comme je le crains, vous échouez auprès du duc, n'en sera que plus redoutable.

— Merci, dit Gabriel. J'espère, moi, réussir, et préserver avec l'aide de Dieu tant de nobles et vaillantes existences.

Il descendit en courant, se fit ouvrir la porte de la cour, et, un drapeau de parlementaire à la main, s'avança vers le duc de Nemours qui, à cheval au milieu des siens, attendait la paix ou la guerre.

— Je ne sais si monseigneur me reconnaît, dit Gabriel, au duc; je suis le comte de Montgommery.

— Oui, monsieur de Montgommery, je vous reconnais, reprit Jacques de Savoie. Monsieur de Guise m'a prévenu que je vous trouverais ici, mais en ajoutant que vous y étiez avec sa permission, et en me recommandant de vous traiter en ami.

— Une précaution qui pourrait me calomnier auprès d'autres amis malheureux!.. dit Gabriel en secouant tristement la tête. Mais, monseigneur, oserais-je vous demander un moment d'entretien.

— Je suis à vous, dit monsieur de Nemours.

Castelnau qui, par une fenêtre grillée du château, suivait avec angoisse tous les mouvements du duc et de Gabriel, les vit se retirer à l'écart et s'entretenir quelques minutes avec animation. Puis, Jacques de Savoie demanda de quoi écrire, et traça sur un tambour les lignes rapides d'un billet qu'il remit au comte de Montgommery. Gabriel parut le remercier avec effusion.

Il y avait donc de l'espoir. Gabriel, en effet, revint précipitamment vers le château, et, l'instant d'après, remettait, sans mot dire et tout hors d'haleine, à Castelnau, la déclaration suivante:

« Monsieur de Castelnau et ses compagnons du château de Noizai, ayant consenti dès mon arrivée à poser les armes et à se rendre à moi, je soussigné, Jacques de Savoie, leur ai juré ma foi de prince, sur mon honneur et la damnation de mon âme, qu'ils n'auraient aucun mal, et que je les ramènerais sains et saufs, — quinze d'entre eux avec le sieur de Castelnau devant seulement me suivre à Amboise, pour faire au roi, notre Sire, leurs pacifiques remontrances.

« Donné au château de Noizai, ce 16 de mars 1560.

« JACQUES DE SAVOIE. »

— Merci, ami, dit Castelnau à Gabriel après cette lecture; vous nous avez sauvé la vie, et plus que la vie, l'honneur. A ces conditions-là, je suis prêt à suivre monsieur de Nemours à Amboise car, du moins, nous n'y arriverons pas en prisonniers devant leur vainqueur, mais en opprimés devant leur roi. Encore une fois, merci.

Mais en serrant la main de son libérateur, Castelnau s'aperçut que Gabriel était redevenu aussi triste qu'auparavant.

— Qu'avez-vous donc encore? lui demanda-t-il.

— Je pense maintenant à La Renaudie et aux autres protestans qui doivent attaquer Amboise cette nuit, répondit Gabriel. Sans doute, hélas! il est trop tard pour les sauver, eux. Pourtant, si j'essayais? La Renaudie ne doit-il pas prendre par la forêt de Château-Regnault?

— Oui, dit Castelnau avec empressement et vous pourriez encore l'y trouver peut-être, et le sauver comme vous nous avez sauvés.

— Je le tenterai, du moins, dit Gabriel. Le duc de Nemours va me laisser libre, je pense. Adieu donc, ami, je vais continuer, si je puis, mon rôle de conciliation. Au revoir, à Amboise.

— Au revoir! reprit Castelnau.

Comme Gabriel l'avait prévu, le duc de Nemours ne s'opposa point à ce qu'il quittât Noizai et le détachement des troupes royales.

L'ardent et dévoué jeune homme put donc s'élancer à cheval dans la direction de la forêt de Château-Regnault

Pour Castelnau et les quinze chefs qui marchaient avec lui, ils suivirent, confians et tranquilles, Jacques de Savoie à Amboise .

Mais, à leur arrivée, ils furent sur-le-champ conduits en prison. Ils devaient y rester, dit-on, jusqu'à ce que l'échauffourée fût terminée, et qu'il n'y eût plus de danger à les laisser pénétrer jusqu'au roi.

XCIX

LA FORÊT DE CHATEAU-REGNAULT

La forêt de Château-Regnault n'était pas, par bonheur, distante de plus d'une lieue et demie de Noizai. Gabriel s'y dirigea au galop de son bon cheval; mais une fois qu'il y fut arrivé, il la parcourut en tous sens pendant plus d'une heure, sans rencontrer aucune troupe amie ou ennemie.

Enfin, il crut entendre, au tournant d'une allée, le galop régulier de la cavalerie. Mais ce ne pouvaient être des réformés; car on riait et on parlait, et les huguenots avaient trop intérêt à dérober leur marche pour ne pas garder le plus complet silence.

N'importe! Gabriel s'élança de ce côté et découvrit bientôt les écharpes rouges des troupes royales.

En s'avançant vers le chef, il le reconnut et fut reconnu par lui.

C'était le baron de Pardaillan, un jeune et vaillant officier, qui avait combattu avec lui sous monsieur de Guise en Italie.

— Eh ! c'est le comte de Montgommery ! s'écria Pardaillan. Je vous croyais à Noizai, comte.

— J'en arrive, dit Gabriel.

— Et que s'y est-il passé ? Marchez donc un peu avec nous, et contez-moi cela.

Gabriel fit le récit de l'arrivée soudaine du duc de Nemours, de la surprise de la terrasse et du pont-levis, de son intervention à lui-même entre les deux partis, et de la soumission pacifique qui en avait été l'heureux résultat.

— Pardieu ! dit Pardaillan, monsieur de Nemours a eu de la chance, et je voudrais bien en avoir autant. Savez-vous, monsieur de Montgommery, contre qui je marche en ce moment ?

— Contre La Renaudie, sans doute ? dit Gabriel.

— Justement. Et savez-vous ce qu'il m'est, La Renaudie ?

— Mais, votre cousin, je crois, c'est vrai je m'en souviens.

— Oui, mon cousin, dit Pardaillan, et plus que mon cousin, mon ami, mon compagnon d'armes. Savez-vous que c'est dur de se battre contre celui qui s'est si souvent battu à nos côtés ?

— Oh ! oui ! dit Gabriel. . Mais enfin vous n'êtes pas sûr de le rencontrer ?

— Eh ! si fait ! j'en suis sûr ! reprit Pardaillan, mes instructions ne sont que trop précises, et les rapports de ceux qui l'ont livré que trop fidèles. Tenez : encore un quart d'heure de marche, dans la seconde allée à gauche je dois me trouver en face de La Renaudie.

— Mais si vous preniez par cette allée ? souffla Gabriel.

— Je manquerais à mon honneur et à mon devoir de soldat, reprit Pardaillan. Je le voudrais d'ailleurs que je ne le pourrais pas. Mais deux lieutenans ont reçu aussi bien que moi les ordres de monsieur de Guise, et ne me laisseraient pas y contrevenir. Non, mon seul espoir est que La Renaudie consente à se rendre à moi. Espoir bien incertain ! car il est fier et brave ; car en champ ouvert il ne va pas être surpris comme Castelnau ; car nous ne lui serons pas de beaucoup supérieurs en nombre. Enfin, vous m'aiderez toujours, monsieur de Montgommery, à lui conseiller la paix ?

— Hélas ! dit Gabriel, je ferai de mon mieux.

— Au diable ces guerres civiles ! s'écria Pardaillan pour conclure.

Ils marchèrent à peu près dix minutes en silence

Quand ils eurent tourné la deuxième allée de gauche :

— Nous devons approcher, dit Pardaillan. Le cœur me bat. Pour la première fois de ma vie, je crois, Dieu me damne ! que j'ai peur.

Les cavaliers royaux ne riaient plus et ne causaient plus mais s'avançaient lentement et avec précaution.

Ils n'eurent pas fait deux cents pas, qu'à travers un fourré d'arbres, dans un sentier qui longeait le grand chemin, ils crurent voir briller des armes.

Leur doute ne fut pas long d'ailleurs, car presque aussitôt une voix ferme cria :

— Halte ! qui va là ?

— C'est la voix de La Renaudie, dit Pardaillan à Gabriel.

Et il répondit à l'appel :

— Valois et Lorraine !

Sur-le-champ, déboucha à cheval de la contre-allée La Renaudie, suivi de sa troupe.

Néanmoins, il ordonna aux siens de s'arrêter, et fit quelques pas seul en avant.

Pardaillan l'imita, cria à ses gens : halte ! et s'avança vers lui avec le seul Gabriel.

On eût dit deux amis empressés de se revoir après une longue absence, plutôt que deux ennemis prêts à se combattre.

— Je t'aurais déjà répondu comme je le dois, dit La Renaudie en approchant si je n'avais cru reconnaître une voix amie... Ou je me trompe bien, ou cette visière me cache les traits de mon cher Pardaillan.

— Eh ! oui, c'est moi, mon pauvre La Renaudie, reprit Pardaillan, et si j'ai un conseil de frère à te donner c'est de renoncer à ton entreprise, ami, et de mettre tout de suite bas les armes.

— Oui-dà, est-ce vraiment là un conseil de frère ? dit La Renaudie avec quelque ironie.

— Oui, monsieur de La Renaudie, reprit Gabriel en se montrant, le conseil est d'un ami loyal, je vous l'atteste. Castelnau s'est rendu à monsieur de Nemours, ce matin, et, si vous ne l'imitez, vous êtes perdu.

— Ah ! ah ! monsieur de Montgommery ! reprit La Renaudie, êtes-vous aussi avec ceux-là ?

— Je ne suis ni avec ceux-là ni avec vous-même, dit gravement et tristement Gabriel, je suis entre vous.

— Oh ! pardonnez-moi, monsieur le comte, reprit La Renaudie ému par le noble et digne accent de Gabriel. Je n'ai pas voulu vous offenser, et je douterais, je crois, de moi plutôt que de vous.

— Croyez-moi donc alors, dit Gabriel, et ne risquez pas un combat inutile et funeste. Rendez-vous.

— Impossible ! dit La Renaudie.

— Mais sache donc, reprit Pardaillan, que nous ne sommes ici qu'une faible avant-garde.

— Et moi, répondit le chef réformé, crois-tu que j'aie commencé avec cette poignée de braves que voilà ?

— Je te préviens, dit Pardaillan, que tu as dans tes rangs des traîtres.

— Ils sont maintenant dans les vôtres, reprit La Renaudie

— Je me charge d'obtenir votre grâce de monsieur de Guise, dit encore Pardaillan qui ne savait que trouver.

— Ma grâce ! s'écria La Renaudie, j'espère avoir bientôt à en donner plutôt qu'à en recevoir, des grâces !

— La Renaudie ! La Renaudie ! tu ne voudras pas me contraindre à tirer le fer contre toi, Godefroy, mon vieux camarade, mon ami d'enfance.

— Il faut pourtant s'y préparer, Pardaillan ; car tu me connais justement trop bien pour croire que je sois disposé à te céder le champ.

— Monsieur de La Renaudie, s'écria Gabriel, encore une fois vous avez tort...

Mais il fut brusquement interrompu...

Les cavaliers des deux partis, restés à distance, en vue les uns des autres, ne comprenaient rien à ces étranges pourparlers de leurs chefs, et brûlaient d'en venir aux mains.

— Que diable ! se disent-ils donc là si longuement ? murmuraient les soldats de Pardaillan.

— Ah ! ça, disaient de leur côté les huguenots, croient-ils donc que nous sommes venus ici pour les regarder causer de leurs affaires ?

— Attends ! attends ! dit un de ceux de la troupe de La Renaudie, où tout soldat était chef, je sais un moyen d'abréger leur conversation.

Et, au moment où Gabriel prenait la parole, il tira un coup de pistolet contre la troupe de Pardaillan.

— Tu vois ! s'écria douloureusement celui-ci, le premier coup est parti des tiens.

— Sans mon ordre ! dit vivement La Renaudie. Mais puisque le sort en est jeté, tant pis ! Allons ! mes amis, en avant !

Il retourna vers ses gens, et Pardaillan, pour ne pas rester en arrière, en fit autant, et cria aussi :

— En avant !

Le feu commença.

Cependant, Gabriel était resté immobile entre les rouges et les blancs, entre les royaux et les réformés. Il avait à peine rangé son cheval de côté, et essuyait le feu des deux parts.

Dès les premiers coups, le plumet de son casque fut traversé d'une balle, et son cheval tué sous lui.

Il se dégagea des étriers et demeura encore debout, sans remuer, et comme pensif, au milieu de cette terrible mêlée

La poudre était épuisée, les deux troupes s'élancèrent et continuèrent le combat à l'épée

Gabriel ne bougea toujours pas parmi le cliquetis des armes, et sans seulement toucher la poignée de son épée il se contenta de regarder les coups furieux qui se donnaient autour de lui, triste et morne comme l'eût été l'image de la France entre ces Français ennemis.

Les réformés, inférieurs en nombre et en discipline, commençaient d'ailleurs à plier.

La Renaudie, dans le tumulte, avait rejoint Pardaillan.

— A moi ! lui cria-t-il, que je meure du moins de ta main !

— Ah ! dit Pardaillan, celui qui tuera l'autre sera le plus généreux !

Et ils s'attaquèrent avec vigueur. Les coups qu'ils se portaient résonnaient sur leurs armures comme des marteaux sur l'enclume. La Renaudie tournait autour de Pardaillan, qui, ferme sur ses arçons, parait et ripostait sans se lasser. Deux rivaux altérés de vengeance n'eussent pas été plus acharnés.

Enfin, La Renaudie enfonça son épée dans la poitrine de Paillardan qui tomba.

Mais ce ne fut point Pardaillan qui jeta un cri, ce fut La Renaudie !

Heureusement pour le vainqueur, il n'eut pas même le temps d'envisager sa funeste victoire.

Montigny, le page de Pardaillan, tira sur lui un coup d'arquebuse qui l'abattit de son cheval, mortellement blessé.

Néanmoins, avant de mourir, La Renaudie trouva encore la force de renverser mort sur la place, du revers de son épée, le page qui l'avait frappé.

Autour de ces trois cadavres, la mêlée se concentra plus furieuse que jamais

Mais les huguenots avaient évidemment le dessous, et bientôt, privés de leur chef, ils furent en pleine déroute.

Le plus grand nombre fut tué. On en fit quelques-uns prisonniers, et quelques-uns prirent la fuite.

Cet atroce et sanglant combat n'avait pas duré dix minutes.

Les cavaliers royaux se disposèrent à revenir à Amboise. On mit sur le même cheval, pour les rapporter ensemble, les deux cadavres de Pardaillan et de La Renaudie.

Gabriel qui, malgré ses ardens souhaits, ménagé sans doute par les armes des deux partis, n'avait pas reçu une égratignure, contempla tristement ces deux corps qu'animaient encore, il y avait à peine quelques instans, les deux plus nobles cœurs qu'il eût connus peut-être.

— Lequel des deux était le plus brave ? se disait-il. Lequel des deux aimait le mieux l'autre ? Lequel des deux fait perdre le plus à la patrie ?

C

DE LA POLITIQUE AU SEIZIÈME SIÈCLE

Il s'en fallait cependant qu'après la reddition du château de Noizai et l'escarmouche de la forêt de Château-Regnault, tout fût terminé.

La plupart des conjurés de Nantes n'avaient pas été avertis des deux échecs successifs de leur parti, et continuaient leur route vers Amboise, toujours disposés à l'attaquer cette nuit-là.

Mais on sait que, grâce aux rapports précis de Lignières, ils y étaient attendus.

Aussi, le jeune roi n'avait pas voulu se coucher, mais, debout et inquiet, allait et venait d'un pas fiévreux par la vaste salle dégarnie qu'on lui avait réservée pour chambre.

Marie Stuart, le duc de Guise et le cardinal de Lorraine, veillaient et attendaient près de lui.

— Quelle nuit éternelle ! disait François II. Je souffre, ma tête est en feu, et ces insupportables douleurs d'oreille recommencent à me torturer. Quelle nuit ! quelle nuit !

— Pauvre cher sire, reprit doucement Marie, ne vous agitez pas ainsi, je vous en conjure ; vous augmentez par là les maux de votre corps et les maux de votre âme. Prenez donc plutôt quelques momens de repos, par grâce !



Ce ne fut point Pardaillan qui jeta un cri.

— Eh ! puis-je me reposer, Marie, dit le roi, puis-je rester tranquille quand mon peuple se rebelle et s'arme contre moi ! Ah ! tous ces soucis vont sûrement abréger le peu de vie que m'avait accordé Dieu.

Marie ne répondit plus que par les larmes qui inondèrent son charmant visage.

— Votre Majesté ne devrait pas s'affecter à ce point, dit le Balafré. J'ai déjà eu l'honneur de lui affirmer que nos mesures étaient prises, et que la victoire était certaine. Je vous réponds de vous à vous-même, sire.

— N'avons-nous pas bien commencé ? ajouta le cardinal de Lorraine. Castelnau prisonnier, La Renaudie tué, n'est-ce pas là d'heureux augures pour l'issue de cette affaire ?

— De bien heureux augures en effet, dit François avec amertume.

— Demain, tout sera fini, continua le cardinal, les autres chefs des rebelles seront en notre pouvoir, et nous pourrons effrayer, par un terrible exemple, ceux qui oseraient tenter de les imiter. Il le faut, sire, reprit-il en répondant à un mouvement de répulsion du roi. Un *Acte de foi* solennel, comme on dit en Espagne, est nécessaire à la gloire outragée de la religion et à la sécurité menacée du trône

Pour commencer ce Castelnau doit mourir. Monsieur de Nemours a pris sur lui de lui jurer qu'il serait épargné, mais cela ne nous regarde pas, et nous n'avons rien promis, nous. La Renaudie a échappé par la mort au supplice; mais j'ai déjà donné l'ordre que demain au jour sa tête fut exposée sur le pont d'Amboise, avec cette inscription : *Chef des rebelles*.

— Chef des rebelles! répéta le jeune roi; mais vous dites vous-même qu'il n'était pas ce chef, et que les aveux et la correspondance des conjurés chargent, comme le véritable moteur de l'entreprise, le seul prince de Condé.

— Au nom du ciel! ne parlez pas si haut, sire, je vous en supplie, interrompit le cardinal. Oui, cela est vrai, oui, le prince a tout conduit, tout dirigé, de loin. Ces parpaillots le nommaient le *Capitaine muet*, et, après le premier succès, il devait se déclarer. Mais, faute de ce succès, il ne s'est pas déclaré et il ne se déclarera pas. Ne le poussons donc pas à quelque dangereuse extrémité. Ne reconnaissons pas ostensiblement cette tête puissante à la révolte. Faisons semblant de ne pas le voir afin de ne pas le montrer.

— Monsieur de Condé n'en est pas moins le vrai rebelle! dit François, dont la jeune impatience s'arrangeait mal de toutes ces fictions gouvernementales, comme on les a appelées depuis.

— Oui, sire, reprit le Balafré; mais le prince, loin d'avouer ses projets, les renie. Faisons semblant de le croire sur parole. Le prince est venu aujourd'hui s'enfermer dans Amboise, où on le garde à vue, de la même façon qu'il a conspiré, de loin. Feignons de l'accepter pour allié, cela est moins périlleux que de l'avoir pour ennemi. Le prince, enfin, va, s'il le faut, frapper avec nous ses complices cette nuit, et assister à leur exécution demain. Ne subit-il pas là une nécessité mille fois plus douloureuse que celle qui nous est imposée?

— Oui, certes, dit le roi; mais fera-t-il cela? et s'il le fait, se peut-il qu'il soit coupable?

— Sire, dit le cardinal, nous avons dans les mains, et nous remettrons à Votre Majesté si elle le désire, toutes les preuves de la complicité occulte de monsieur de Condé. Mais, plus ces preuves sont flagrantes, plus nous devons dissimuler, et j'ai un vif regret, pour ma part, de quelques paroles qui me sont échappées, et qui, si elles lui étaient rapportées, pourraient offenser le prince.

— Craindre d'offenser un coupable! s'écria François. Mais qu'est-ce que ce bruit au dehors? Jésus! seraient-ce déjà les rebelles?

— J'y cours, dit le duc de Guise.

Mais avant qu'il eût franchi le seuil de la porte, Richelieu, le capitaine des arquebusiers, entra, et dit vivement au roi :

— Pardon, sire, c'est monsieur de Condé qui croit avoir entendu des paroles mal sonnantes pour son honneur, et qui demande avec instance à se laver publiquement, une fois pour toutes, en présence de Votre Majesté, de ces injurieux soupçons.

Le roi allait refuser peut-être de voir le prince; mais le duc de Guise avait déjà fait un signe. Les arquebusiers du capitaine Richelieu s'écartèrent, et monsieur de Condé entra la tête haute et le teint animé.

Il était suivi de quelques gentilshommes, et de nombre de chanoines de saint Florentin, commensaux ordinaires du château d'Amboise que le cardinal avait cette nuit-là transformés en soldats pour le besoin de la défense, et qui, chose assez commune du reste en ce temps, portaient l'arquebuse avec le rosaire et le casque sous le capuchon.

— Sire, vous excuserez ma hardiesse, dit le prince après s'être incliné devant le roi; mais cette hardiesse est d'avance justifiée peut-être par l'audace de certaines accusations que mes ennemis portent, à ce qu'il paraît, dans l'ombre, contre ma loyauté, et que je veux contraindre à se produire au grand jour pour les confondre et les souffleter.

— De quoi s'agit-il, monsieur mon cousin? demanda le jeune roi d'un air sérieux.

— Sire, reprit le prince de Condé, on ose dire que je suis le véritable chef des rebelles dont la tentative folle et impie trouble en ce moment l'Etat et consterne Votre Majesté.

— Ah! l'on dit cela! repartit François, et qui donc dit cela?

— J'ai pu surprendre tout à l'heure moi-même ces odieuses calomnies, sire, dans la bouche de ces révérends frères de saint Florentin qui, se croyant sans doute ici chez eux, ne se gênent pas pour répéter tout haut ce qu'on leur a soufflé tout bas.

— Et accusez-vous ceux qui ont répété ou ceux qui ont soufflé l'offense? dit François.

— J'accuse les uns et les autres, sire, répondit le prince de Condé, mais surtout les instigateurs de ces lâches impostures...

Ce disant, il regardait clairement en face le cardinal de Lorraine qui, tout embarrassé de sa contenance, se dissimulait de son mieux derrière son frère.

— Eh bien! mon cousin, reprit le jeune roi, nous vous permettons et de confondre l'imposture et d'accuser les imposteurs. Voyons...

— Confondre l'imposture, sire? répéta le prince de Condé. Eh! mes actions ne le font-elles pas mieux que ne pourraient le faire toutes mes paroles? Ne suis-je pas venu, au premier appel, dans ce château, y prendre ma place au milieu des défenseurs de Votre Majesté? Est-ce la démarche d'un coupable, cela? je vous le demande à vous-même, Sire?

— Accusez donc alors les imposteurs! dit François qui ne voulut pas autrement répondre.

— Je le ferai aussi, non par des mots, Sire, mais par des actes, dit monsieur de Condé. Il faudra, s'ils ont du cœur qu'ils m'accusent eux-mêmes et se nomment. Je leur jette ici publiquement le gant en face de mon Dieu et mon roi. L'homme, de quelque rang, de quelque qualité qu'il soit, qui voudra maintenir que je suis l'auteur de la conjuration, qu'il s'avance! J'offre de le combattre quand et comment il voudra, et, là où il me serait inégal, de m'égaler à lui en toute chose pour ce combat.

Le prince de Condé jeta, en terminant, son gant à ses pieds. Son regard n'avait pas cessé de commenter son défi, en s'attachant fièrement à celui du duc de Guise qui ne sourcilla pas.

Il y eut ensuite un moment de silence, chacun songeant sans doute à cet étrange spectacle de mensonge donné par un prince du sang à toute une cour où il n'y avait pas un page qui ne le sût vingt fois coupable de ce dont il se défendait avec une indignation si bien jouée.

Mais à vrai dire, le jeune roi était le seul peut-être qui eût la naïveté de s'en étonner, et personne ne suspectait pour cela la bravoure et la vertu du prince.

Les idées des cours italiennes sur la politique, importées par Catherine de Médicis et ses Florentins, étaient alors à la mode en France. Celui qui trompait le mieux était réputé le plus habile. Cacher ses idées et déguiser ses actions était le grand art. La sincérité eût passé pour de la sottise.

Les plus nobles et plus purs caractères du temps, Coligny, Condé, le chancelier Olivier, n'avaient pas su se garantir de cette lèpre.

Aussi, le duc de Guise ne méprisa pas le prince de Condé, il l'admira.

Mais il se dit à part lui, en souriant, qu'il était bien au moins aussi fort que cela.

Et, faisant un pas en avant, il ôta lentement son gant et le jeta à côté de celui du prince.

Il y eut un moment de surprise, et l'on crut d'abord qu'il allait relever la provocation insolente de monsieur de Condé.

Mais il n'aurait pas été alors le grand politique qu'il se flattait d'être.

D'une voix haute et ferme, et presque convaincue, vraiment! il dit :

— J'approuve et soutiens dans ses paroles monsieur le prince de Condé, et je lui suis tellement serviteur, ayant cet honneur de lui être parent, que moi-même je m'offre ici pour être son second, et prendrai les armes contre tout venant pour l'assister en une si juste défense.

Et le Balafré promena hardiment sur tous ceux qui les entouraient ses yeux inquisiteurs.

Pour le prince de Condé, il n'eut plus qu'à baisser les siens.

Il se sentait vaincu mieux qu'en champ clos.

— Personne, répéta le duc de Guise, ne relève ni le gant du prince de Condé ni le mien?

Personne, en effet, ne bougea, bien entendu.

— Mon cousin, reprit François II avec un mélancolique sourire, vous voilà, à votre souhait, lavé de tout soupçon de félonie, ce me semble.

— Oui, Sire dit avec une impudence naïve le *capitaine muet*, et je remercie Votre Majesté de m'y avoir aidé...

Il se tourna avec quelque effort vers le Balafré et ajouta :

— J'en remercie mon bon allié et parent monsieur de Guise. J'espère lui prouver et prouver à tous de nouveau, en combattant cette nuit, s'il y a lieu, les rebelles, qu'il n'a pas eu tort de me défendre.

Là-dessus le prince de Condé et le duc de Guise se saluèrent profondément l'un l'autre avec courtoisie.

Puis, le prince, bien et dûment justifié, n'ayant plus rien à faire, s'inclina devant le roi et sortit, suivi des spectateurs qui l'avaient accompagné à son entrée.

Il ne resta plus dans la chambre royale que les quatre personnages dont cette singulière comédie avait distrait un moment l'attente et les craintes...

Mais il appert toujours de cette scène chevaleresque que la politique date du seizième siècle... au moins.

CI

LE TUMULTE D'AMBOISE

Après la sortie du prince de Condé, ni le roi, ni Marie Stuart, ni les deux frères de Lorraine ne ramenèrent l'entretien sur ce qui venait de se passer. D'un tacite et commun accord, ils semblèrent éviter ce sujet dangereux.

Dans l'impatient et morne silence de l'attente, des minutes et des heures s'écoulèrent.

François II portait souvent la main à sa tête brûlante. Marie, assise à l'écart, regardait tristement la figure pâle et flétrie de son jeune époux, et essuyait de temps en temps une larme. Le cardinal de Lorraine était tout entier aux bruits du dehors. Pour le Balafré, qui n'avait plus d'ordres à donner, et que son rang et sa charge enchaînaient auprès du roi, il paraissait cruellement souffrir de cette inaction forcée, et parfois frémissait et frappait du pied comme un brave cheval de bataille rongeant le frein qui l'arrête.

Cependant la nuit s'avançait. L'horloge du château, puis celle de Saint-Florentin, avaient sonné six heures, puis six heures et demie. Le jour commençait à poindre, et nul bruit d'attaque, nul signal des sentinelles n'avait troublé la nuit taciturne.

— Allons! dit le roi en respirant, je commence à croire monsieur le cardinal, que ce Ligniéres avait trompé votre Eminence, ou bien que les huguenots ont changé d'avis.

— Tant pis! en fin de compte, dit Charles de Lorraine; car nous étions sûrs de vaincre la rébellion.

— Oh! non, tant mieux! reprit François; car le combat seul était pour la royauté une défaite...

Mais le roi n'avait pas achevé de parler que deux coups d'arquebuse, signe convenu de l'alarme, étaient tirés, et qu'on entendit sur les remparts, répété de poste en poste, le cri :

— Arme! arme! arme!

— Il n'en faut pas douter, ce sont les ennemis! s'écria le cardinal de Lorraine en pâlissant malgré lui.

Le duc de Guise se leva presque joyeux, et, saluant le roi :

— Sire, à bientôt, comptez sur moi, dit-il seulement.

Et il sortit avec précipitation.

On entendit encore sa forte voix donner des ordres dans l'antichambre quand une nouvelle arquebuse éclata.

— Vous voyez, sire, dit le cardinal, peut-être pour abuser sa terreur du son de sa voix, vous voyez que Ligniéres était bien informé, et qu'il ne s'est trompé que de quelques heures.

Mais le roi ne l'écoutait point, et, mordant avec colère sa lèvre blanchie, ne prêtait l'oreille qu'au bruit croissant de l'artillerie et des arquebuses.

— Je puis à peine croire encore à tant d'audace! murmurait-il. Un tel affront à la couronne!...

— Va se résoudre en honte pour les misérables, Sire! dit le cardinal.

— Hé! reprit le roi, à en juger par le bruit qu'ils font, messieurs de la réforme sont en bon nombre et ne craignent guère!

— Cela va s'éteindre tout à l'heure comme un feu de paille, dit Charles de Lorraine.

— Il n'y paraît pas, car le bruit se rapproche, dit François, et le feu, je crois, s'allume au lieu de s'éteindre.

— Jésus! s'écria Marie Stuart toute épouvantée, entendez-vous les balles claquer contre les murs?

— Il me semble pourtant, madame... balbutia le cardinal. Je crois bien, Votre Majesté. Quant à moi, je n'entends pas que le bruit s'accroisse...

Mais il fut interrompu par une terrible explosion.

— Voilà qui vous répondrait, lui dit le roi avec un sourire amer, quand même votre figure pâle et effrayée ne suffirait pas à vous contredire.

— Je sens déjà l'odeur de la poudre reprit Marie. Et puis, voilà des cris tumultueux!

— De mieux en mieux! dit François. Allons, messieurs les réformés ont sans doute déjà franchi les murs de la ville, et vont, je présume, nous assiéger en règle dans notre château.

— Mais, sire, dit le cardinal tremblant, dans cette situation, ne vaudrait-il pas mieux que Votre Majesté se retirât au donjon. On peut être sûr du moins qu'ils ne s'en empareront pas.

— Qui? moi! s'écria le roi, me cacher devant mes sujets! devant des hérétiques! Laissez-les arriver jusqu'ici, monsieur mon oncle, je suis bien aise de savoir jusqu'où ils pousseront l'audace Vous verrez qu'ils nous prieront de chanter avec eux quelques psaumes en français, et de faire un prêche de notre chapelle de Saint-Florentin?

— Sire, de grâce, consultez un peu la prudence, dit Marie.

— Non, reprit le roi, je veux aller jusqu'au bout, je les attends ici ces sujets fidèles et, par mon nom royal! le premier qui manque au respect qu'il me doit, verra si cette dague n'est que de parade à mon côté!...

Les minutes passaient, et les arquebusades continuaient toujours de plus en plus vives. Le pauvre cardinal de Lorraine n'avait plus la force de prononcer une parole. Le jeune roi serrait les poings de colère.

— Quoi! dit Marie Stuart, personne ne vient nous donner de nouvelles! le danger est-il donc si grand que nul ne puisse quitter la place d'un instant?...

— Ah! dit enfin le roi hors de lui, cette attente est insupportable, et tout vaudrait mieux, je crois! Mais je sais un moyen de savoir ce qui en est, c'est d'aller moi-même dans la mêlée. Monsieur le lieutenant général ne refusera pas sans doute de me recevoir comme volontaire.

François fit deux ou trois pas pour sortir. Marie se jeta au-devant de lui.

— Sire! y pensez-vous? Malade comme vous l'êtes! s'écria-t-elle.

— Je ne sens plus mon mal, dit le roi. L'indignation a pris en moi la place de la souffrance.

— Attendez, sire! dit le cardinal. Il me semble, cette fois, que le bruit s'éloigne véritablement. Oui, les coups sont plus rares.. Ah! voici un page avec des nouvelles sans doute.

— Sire! dit le page en entrant, monsieur le duc de Guise me charge d'annoncer à Votre Majesté que les réformés ont lâché prise et sont en pleine retraite..

— Enfin! voilà qui est heureux! s'écria le roi.

— Aussitôt que monsieur le lieutenant général croira pouvoir quitter les murs, continua le page, il viendra rendre compte de tout au roi.

Le page sortit.

— Eh bien! sire, dit le cardinal de Lorraine triomphant, ne l'avais-je pas bien prévu que c'était pure bagatelle, et que monsieur mon illustre et vaillant frère vous aurait bientôt fait raison de tous ces chanteurs de cantiques?

— Oh! mon bel oncle, reprit François, comme le courage vous est subitement revenu...

Mais, dans le moment, éclata une seconde explosion bien plus effrayante que la première.

— Qu'est-ce encore que ce bruit? dit le roi.

— En effet... cela est singulier, dit le cardinal tremblant de nouveau.

Heureusement, sa terreur ne fut pas de longue durée. Le capitaine des arquebusiers, Richelieu, entra presque aussitôt, le visage noir de poudre, et une épée tailladée à la main

— Sire, dit au roi Richelieu, les rebelles sont en pleine déroute. A peine ont-ils eu le temps de faire sauter, sans nous causer de dommage, un amas de poudre qu'ils avaient disposé auprès de l'une des portes. Ceux qui n'ont pas été pris ou tués ont repassé le pont et se sont barricadés dans une des maisons du faubourg Vendômois, où nous en aurons bon marché... Votre Majesté peut même voir de cette fenêtre comment on en use avec eux.

Le roi alla vivement à la fenêtre suivi par le cardinal et de loin par la reine.

— Oui, en effet, dit-il; les voilà assiégés à leur tour Mais que vois-je? Quelle fumée sort de cette maison!

— Sire, on y aura mis le feu, dit le capitaine.

— Fort bien! à merveille! s'écria le cardinal. Tenez, sire, en voilà qui sautent par la fenêtre. Deux... trois... quatre... Encore! encore! Entendez-vous d'ici leurs cris?

— Dieu! les pauvres gens! dit Marie Stuart joignant les mains.

— Il me semble, reprit le roi, que je distingue, en tête des nôtres, le panache et l'écharpe de notre cousin de Condé. Est-ce vraiment lui, capitaine!

— Oui, Votre Majesté, dit Richelieu. Il a été constamment parmi nous, l'épée à la main, à côté de monsieur de Guise.

— Eh bien! monsieur le cardinal, dit François, vous voyez qu'il ne s'est pas fait prier.

— Il l'a certes bien fallu, sire! répondit Charles de Lorraine. Monsieur le prince eût trop risqué à faire autrement.

— Mais, s'écria Marie, repoussée et attachée à la fois par l'horrible spectacle du dehors, les flammes redoublent! la maison va s'écrouler sur ces malheureux!

— Elle s'écroule! dit le roi

— Vivat! tout est fini! s'écria le cardinal.

— Ah! quittons cette place, sire, cela fait mal, dit Marie en entraînant le roi.

— Oui, dit François, voici la pitié qui me prend à cette heure

Et il s'éloigna de la fenêtre, où le cardinal demeura seul, fort réjoui.

Mais il se retourna bientôt en entendant la voix du duc de Guise.

Le Balafré entra, calme et fier, accompagné du prince de Condé, qui avait, lui, bien de la peine à ne point paraître triste et honteux.

— Sire, tout est terminé, dit le duc de Guise au roi, et les rebelles ont trouvé la peine de leur crime. Je rends grâce à Dieu d'avoir délivré Votre Majesté de ce péril ; car, d'après ce que j'ai vu, il a été plus grand qu'on ne le croyait d'abord. Nous avions des traîtres parmi nous.

— Se peut-il ! s'écria le cardinal.

— Oui, reprit le Balafré ; à la première attaque, les réformés ont été secondés par les hommes d'armes qu'avait amenés La Motte, et qui nous ont attaqués en flanc. Ils ont donc été un moment maîtres de la ville.

— C'est effrayant ! dit Marie se serrant contre le roi.

— Ce l'eût été bien plus encore, madame, continua le duc, si les rebelles avaient été secondés, comme ils devaient le croire, par une attaque que Chaudieu, le frère du ministre, devait tenter sur la porte des Bons-Hommes.

— L'attaque a échoué ? demanda le roi.

— Elle n'a pas eu lieu, sire. Le capitaine Chaudieu, grâce au ciel ! s'est trouvé en retard et n'arrivera que pour trouver tous ses amis écrasés. Maintenant, qu'il attaque à son aise ! il aura à qui parler en dedans et au dehors des murs. Et, pour le faire réfléchir, j'ai ordonné qu'on pendît vingt ou trente de ses complices au haut des créneaux d'Amboise. Ce spectacle l'avertira suffisamment, je pense.

— C'est fort bien trouvé, dit le cardinal de Lorraine.

— Je vous remercie, mon cousin, dit le roi au Balafré. Mais je vois que la protection de Dieu a surtout éclaté dans cette rencontre, puisque lui seul a permis que la confusion se glissât dans les conseils de nos ennemis. Allons donc tout d'abord lui rendre grâce à la chapelle.

— Puis ensuite, dit le cardinal, donner ordre à la punition des coupables qui survivent. Sire, vous assisterez à leur exécution avec la reine et la reine-mère, n'est-ce pas ?

— Mais... sera-ce donc bien nécessaire ? dit en marchant vers la porte le jeune roi contrarié.

— Sire, c'est indispensable, reprit avec insistance le cardinal en le suivant. Le glorieux roi François Ier et votre illustre père, sire, n'ont jamais manqué d'assister au brûlement des hérétiques. Quant au roi d'Espagne, sire...

— Les autres rois font comme il leur plaît, dit François marchant toujours, et moi, je veux agir aussi à ma guise.

— Je dois enfin avertir Votre Majesté que le nonce de Sa Sainteté compte absolument sur votre présence au premier *acte de foi* de votre règne, ajouta l'impitoyable cardinal. Quand tous y assisteront, même monsieur le prince de Condé, je gage, sied-il que Votre Majesté s'en absente ?

— Hélas ! mon Dieu, nous en reparlerons assez tôt, reprit François. Les coupables ne sont seulement pas condamnés.

— Oh ! si fait, Votre Majesté, ils le sont ! dit avec conviction Charles de Lorraine.

— Soit ! vous imposerez donc en temps et lieu cette nécessité terrible à ma faiblesse, reprit le roi. Pour le moment, monsieur le cardinal, allons, je vous l'ai dit, nous agenouiller devant l'autel, et y remercier Dieu qui a daigné détourner de nous les périls de cette conspiration.

— Sire, dit à son tour le duc de Guise, il ne faut pas grossir les choses et leur donner plus d'importance qu'elles n'en méritent. Que Votre Majesté veuille donc ne pas appeler ce mouvement une conspiration : ce n'était en vérité qu'un *tumulte*.

CII

UN ACTE DE FOI

Bien que les conjurés eussent inséré dans le manifeste qu'on saisit dans les papiers de La Renaudie une protestation « de n'attenter aucune chose contre la majesté du roi, ni les princes de son sang, ni l'état du royaume, » ils n'en avaient pas été moins pris en révolte ouverte, et devaient s'attendre à subir le sort des vaincus dans les guerres civiles.

La manière dont les religionnaires avaient été traités lorsqu'ils se conduisaient en sujets pacifiques et soumis devait leur laisser peu d'espoir de grâce.

En effet, le cardinal de Lorraine poussa leur jugement avec une passion toute ecclésiastique, sinon toute chrétienne.

Il chargea du procès des seigneurs impliqués dans cette funeste affaire le parlement de Paris et le chancelier Olivier. Aussi la chose alla-t-elle grand train. Les interrogatoires furent rapidement conduits, les sentences plus rapidement prononcées.

On se dispensa même de ces vaines formalités pour les menus fauteurs de la rébellion, gens de peu d'importance qu'on roua et qu'on pendit journellement à Amboise sans vouloir en ennuyer le parlement. Les honneurs et les frais de la justice ne furent accordés qu'aux gens de quelque qualité et de quelque renom.

Enfin, grâce au zèle pieux de Charles de Lorraine, tout fut terminé pour ceux-là aussi en moins de trois semaines.

Le 15 avril fut fixé pour l'exécution publique à Amboise de vingt-sept barons, onze comtes et sept marquis, en tout cinquante gentilshommes et chefs de réformés.

On ne négligea rien d'ailleurs pour donner à cette singulière cérémonie religieuse tout l'éclat et toute la pompe désirables. D'immenses préparatifs furent faits. De Paris à Nantes, on stimula la curiosité publique par les moyens de publicité en usage à cette époque, c'est-à-dire que l'exécution fut annoncée au prône par les prédicateurs et par les curés.

Au jour dit, trois tribunes élégantes, parmi lesquelles celle du milieu, la plus somptueuse, était réservée à la famille royale, furent adossées à la plate-forme du château au pied de laquelle la sanglante représentation devait avoir lieu.

Autour de la place, des gradins en planches furent garnis de tous les *fidèles* des environs, que de gré ou de force on put réunir. Les bourgeois et manants qui auraient pu avoir quelque répugnance pour ce spectacle furent bien contraints de s'y rendre par menace ou corruption. On remit aux uns leurs amendes, on fit mine de reprendre aux autres leurs places, leurs maîtrises et leurs privilèges. Tous ces motifs joints à la curiosité d'une part et au fanatisme de l'autre, amenèrent à Amboise une affluence telle que la veille du jour fatal, plus de dix mille personnes durent camper dans les champs.

Dès le matin du 15 avril, les toits de la ville furent chargés de monde, et les croisées qui donnaient sur la place se louèrent jusqu'à dix écus, somme énorme pour le temps.

Un vaste échafaud recouvert en drap noir était dressé au milieu de l'enceinte. On y apporta le *chouquet*, billot où chaque condamné devait poser sa tête en s'agenouillant. Auprès, un fauteuil drapé de noir était réservé au greffier chargé d'appeler tour à tour les gentilshommes et de lire à voix haute leur sentence.

La place fut gardée par la compagnie écossaise et les gendarmes de la maison du roi.

Après une messe solennelle entendue dans la chapelle de Saint-Florentin, on amena au pied de l'échafaud les condamnés. Plusieurs d'entre eux avaient subi déjà la torture. Des moines les assistaient et tâchèrent de les faire renoncer à leurs principes religieux ; mais pas un seul des huguenots ne consentit à cette apostasie devant la mort, tous refusèrent de répondre aux moines parmi lesquels ils soupçonnaient des espions du cardinal de Lorraine.

Cependant, les tribunes de la cour se remplirent, excepté celle du milieu. Le roi et la reine, auxquels il avait fallu presque arracher leur consentement d'assister à l'exécution, avaient du moins obtenu de n'y paraître que vers la fin, et seulement pour le supplice des principaux chefs. Enfin, ils devaient y venir : c'est tout ce que demandait le cardinal. Pauvres enfans rois ! pauvres esclaves couronnés ! à eux aussi, comme aux manants on avait fait peur pour leurs places et privilèges.

A midi l'exécution commença.

Quand le premier des réformés gravit les marches de l'échafaud, ses compagnons entonnèrent un psaume français traduit par Clément Marot, autant pour envoyer une dernière consolation à celui qu'on suppliciait que pour marquer leur constance vis-à-vis de leurs ennemis et de la mort.

Ils chantèrent donc au pied de l'échafaud :

Dieu nous soit doux et favorable,
Nous bénissant par sa bonté,
Et de son visage adorable
Nous fasse luire la clarté !

Un verset accompagnait chaque tête qui tombait. Mais chaque tête qui tombait faisait une voix de moins dans le chœur.

A une heure, il ne restait plus que douze gentilshommes, les principaux chefs de la conjuration.

Il y eut une pause alors ; les deux bourreaux étaient las, et le roi arrivait.

François II était plus que pâle, il était livide. Marie Stuart se plaça à sa droite, et Catherine de Médicis à sa gauche.

Le cardinal de Lorraine se mit à côté de la reine-mère, et l'on mit le prince de Condé à côté de la jeune reine.

Quand le prince parut sur l'estrade, presque aussi pâle que le jeune roi, les douze condamnés le saluèrent.

Il leur rendit gravement ce salut.

— Je me suis toujours incliné devant la mort, dit-il tout haut.

Le roi fut d'ailleurs reçu avec moins de respect, pour ainsi dire, que le prince de Condé. Aucune acclamation ne s'éleva d'abord à son arrivée. Il le remarqua bien, et, fronçant le sourcil :

— Ah ! monsieur le cardinal, dit-il, je vous veux du mal de nous avoir fait venir ici...

Charles de Lorraine pourtant avait levé la main pour donner le signal du dévouement, et quelques voix éparses crièrent dans la foule :

— Vive le roi !

— Vous entendez, sire ? reprit le cardinal.

— Oui, dit le roi en secouant tristement la tête, j'entends quelques maladroits qui ne font que mieux remarquer le silence de tous.

Pendant ce temps, le reste de la tribune royale se remplissait. Les frères du roi, le nonce du pape, la duchesse de Guise y étaient entrés tour à tour.

Puis vint le duc de Nemours, bien défait aussi, et comme agité par un remords.

Enfin se placèrent au fond deux hommes dont la présence n'était peut-être pas moins étrange, en ce lieu et en ce moment, que celles du prince de Condé.

Ces deux hommes étaient Ambroise Paré et Gabriel de Montgommery.

Un devoir différent les amenait tous deux.

Ambroise Paré avait été mandé depuis quelques jours à Amboise par le duc de Guise, qu'inquiétait décidément la santé de son royal neveu, et Marie Stuart, non moins alarmée que son oncle, en voyant François si abattu à la seule pensée de l'auto-da-fé, pria le chirurgien de se tenir à portée de secourir le roi en cas de défaillance.

Quant à Gabriel, il venait tenter encore un suprême effort pour sauver au moins un des condamnés, que la hache devait frapper le dernier, et qu'il se reprochait d'avoir involontairement conduit à cette extrémité par ses conseils, à savoir le jeune et brave Castelnau de Chalosses.

Castelnau, on s'en souvient, ne s'était rendu que sur la parole écrite et signée du duc de Nemours qui lui avait garanti la liberté et la vie.

Or, dès son arrivée à Amboise, il avait été jeté en prison, et aujourd'hui il allait être décapité le dernier comme le plus coupable.



Souvenez-vous, Sire.

Il faut être juste néanmoins pour le duc de Nemours. Quand il vit sa signature de gentilhomme ainsi compromise, il ne se sentit plus de désespoir et de colère, et, depuis trois semaines, il allait du cardinal de Lorraine au duc de Guise, et de Marie Stuart au roi, sollicitant, réclamant, implorant la délivrance de son créancier d'honneur. Mais le chancelier Olivier, auquel on le renvoyait, lui déclarait, selon monsieur de Vieilleville, que : « Un roi n'est nullement tenu de sa parole à son sujet rebelle, ni de quelconque promesse qu'on lui avait faite de sa part. » Ce qui causa un grand crève-cœur au duc de Nemours « lequel, ajoute naïvement le chroniqueur, ne se tourmentait que pour sa signature ; car, pour sa parole, il eût toujours donné un démenti à qui eût voulu la lui reprocher, sans nul excepter, fors Sa Majesté seulement, tant était vaillant prince et généreux ! »

Comme Gabriel, le duc de Nemours avait été conduit au spectacle de l'exécution, plus terrible pour lui que pour tout autre, par un secret espoir de sauver encore Castelnau à la dernière minute.

Cependant, le duc de Guise, à cheval au bas de la tribune, avec ses capitaines, avait fait un signe aux exécu-

teurs, et le supplice et le chant des psaumes un moment interrompus recommencèrent.

En moins d'un quart d'heure, huit têtes tombèrent. La jeune reine était prête de s'évanouir.

Il ne resta plus au pied de l'échafaud que quatre condamnés.

Le greffier qui faisait le cri lut à voix haute :

— Albert Edmond Roger, comte de Mazères, coupable d'hérésie, de crime de lèse-majesté et d'attaque à main armée contre la personne du roi.

— C'est faux ! s'écria sur l'échafaud le comte de Mazères.

Puis, montrant au peuple ses bras noircis et sa poitrine brisée par la torture :

— Voilà, reprit-il, l'état où l'on m'a mis au nom du roi. Mais je sais qu'il l'ignore, et je n'en crie pas moins : Vive le roi !

Sa tête tomba. Les trois derniers réformés, qui attendaient leur tour au pied de l'échafaud, répétèrent le premier verset du psaume :

Dieu nous soit doux et favorable,
Nous bénissant par sa bonté,
Et de son visage adorable
Nous fasse luire la clarté !

Le greffier continua :

— Jean-Louis Albéric, baron de Raunay, coupable d'hérésie, de crime de lèse-majesté et d'attaque à main armée contre la personne du roi.

— Toi et ton cardinal, vous mentez comme deux croquans, dit Raunay ; c'est contre lui et son frère seul que nous nous sommes armés. Je leur souhaite de mourir tous deux aussi tranquilles et aussi purs que moi.

Puis il mit sa tête sur le billot.

Les deux derniers condamnés chantaient :

Dieu, tu nous as mis à l'épreuve,
Et tu nous as examinés ;
Comme l'argent que l'on épreuve
Par feu tu nous as affinés.

Le greffier criminel reprit son appel sanglant :

— Jean-Robert-René Briquemaut, comte de Vilmongis, coupable d'hérésie, de crime de lèse-majesté et d'attentat à la personne du roi.

Villemongis trempa ses mains dans le sang de Raunay, et les élevant au ciel :

— Père céleste, cria-t-il, voilà le sang de tes enfans ; tu en feras vengeance !

Il tomba frappé à mort.

Castelnau, resté seul, chantait

Tu nous as fait entrer et joindre
Aux piéges de nos ennemis ;
Tu nous as fait les reins astreindre
Des filets où tu nous as mis.

Le duc de Nemours, dans l'espoir de sauver Castelnau, avait répandu l'or. Le greffier, les exécuteurs eux-mêmes avaient intérêt à son salut. Le premier bourreau se dit épuisé, le second le remplaça. Il y eut forcément une interruption.

Gabriel en profita pour exciter le duc à de nouveaux efforts.

Jacques de Savoie se pencha donc vers la duchesse de Guise avec laquelle il était, disait-on, du dernier bien, et lui souffla un mot à l'oreille. La duchesse avait beaucoup d'influence sur l'esprit de la jeune reine.

Elle se leva aussitôt comme ne pouvant plus supporter ce spectacle, et dit assez haut pour être entendue de Marie :

— Ah ! c'est trop affreux pour des femmes ! La reine, voyez, va se trouver mal. Retirons-nous.

Mais le cardinal de Lorraine fixa sur sa belle-sœur son regard sévère.

— Un peu plus de fermeté, madame ! lui dit-il durement. Songez que vous êtes du sang d'Este, et que vous êtes la femme du duc de Guise.

— Eh ! c'est justement ce qui me fait de la peine ! dit la duchesse. Jamais une mère n'eut plus de raison de s'affliger. Tout ce sang et toutes ces haines retomberont sur nos enfans.

— Ces femmes sont timides ! murmura le cardinal, qui était lâche.

— Mais, reprit le duc de Nemours, il n'est pas besoin d'être femme pour être ému devant ce lugubre tableau. Vous-même, prince, dit-il à monsieur de Condé, n'êtes-vous pas ému, dites ?

— Oh ! dit le cardinal, le prince est un soldat habitué à voir de près la mort.

— Oui, dans les batailles, répondit courageusement le prince ; mais sur l'échafaud ! mais de sang-froid !

— Un prince du sang a-t-il donc tant de pitié pour des rebelles ? dit encore Charles de Lorraine.

— J'ai pitié, reprit le prince de Condé, de vaillans officiers qui ont toujours dignement servi le roi et la France.

Mais, dans sa position, que pouvait dire et faire de plus le prince soupçonné lui-même ? Le duc de Nemours le comprit, et s'adressa à la reine-mère :

— Voyez, madame, il n'en reste plus qu'un seul, dit-il sans nommer Castelnau. Ne pourrait-on au moins le sauver ?

— Je ne puis rien, répondit Catherine de Médicis en détournant la tête.

Cependant le malheureux Castelnau montait les marches de l'escalier en chantant :

Dieu *me* soit doux et favorable,
Me bénissant par sa bonté,
Et de son visage adorable
Me fasse luire la clarté !

Le peuple, profondément touché, oublia la crainte que lui inspiraient les espions et les *mouchards*, et cria tout d'une voix :

— Grâce ! grâce !

Le duc de Nemours s'efforçait dans le moment d'attendrir le jeune duc d'Orléans.

— Monseigneur, lui disait-il, avez-vous oublié que c'est Castelnau qui, dans cette même ville d'Amboise, a sauvé les jours du feu duc d'Orléans, dans l'émeute où ils étaient en péril ?

— Je ferai, reprit le duc d'Orléans, ce que décidera ma mère.

— Mais, dit le duc de Nemours suppliant, si vous vous adressiez au roi ? un seul mot de votre part. .

— Je vous le répète, fit sèchement le jeune prince, j'attends les ordres de ma mère.

— Ah ! prince ! dit avec reproche le duc de Nemours.

Et il fit à Gabriel un geste de découragement et de désespoir.

Le greffier lut alors lentement :

— Michel-Jean-Louis, baron de Castelnau-Chalosses, atteint et convaincu du crime de lèse-majesté, d'hérésie et d'attentat à la personne du roi.

— J'atteste mes juges eux-mêmes, dit Castelnau, que l'énoncé est faux, à moins que ce ne soit un crime de lèse-majesté de m'être opposé de tout mon pouvoir à la tyrannie des Guise. Si c'est ainsi qu'on l'entend, on aurait dû commencer par les déclarer rois. Peut-être en viendra-t-on là ; mais c'est l'affaire de ceux qui me survivront.

Et, s'adressant au bourreau :

— Toi, maintenant, ajouta-t-il d'une voix ferme, fais ton office.

Mais l'exécuteur, qui remarqua quelque mouvement dans les tribunes, feignit d'arranger sa hache pour gagner du temps.

— Cette hache est émoussée, monsieur le baron, lui dit-il tout bas, et vous êtes digne de mourir au moins d'un seul coup... Et qui sait même si un moment de plus?. Il me semble qu'il se passe là-bas quelque chose de bon pour vous.

Tout le peuple cria de nouveau :

— Grâce ! grâce !

Gabriel, perdant tout ménagement à cette minute suprême, osa crier tout haut à Marie Stuart :

— Grâce ! madame la reine !

Marie se retourna, vit le regard navrant, comprit le cri désespéré de Gabriel, et, pliant un genou devant le roi :

— Sire ! au moins cette grâce-ci, dit-elle, je vous la demande à genoux !

— Sire ! s'écria de son côté le duc de Nemours, assez de sang n'a-t-il pas déjà coulé ? Et cependant, vous le savez, visage de roi porte grâce.

François, qui tremblait de tous ses membres, parut frappé de ces paroles. Il saisit la main de la reine.

— Souvenez-vous, sire, lui dit sévèrement le nonce pour le rappeler à la rigueur, souvenez-vous que vous êtes le roi très chrétien.

— Oui, je m'en souviens, reprit avec fermeté François II Que grâce soit faite au baron de Castelnau !

Mais le cardinal de Lorraine, feignant de se méprendre sur le sens de la première phrase du roi, avait fait un signe impératif à l'exécuteur.

Au moment où François prononçait le mot · grâce ! la tête de Castelnau roulait sur les planches de l'échafaud. .

Le lendemain, le prince de Condé partit pour la Navarre.

CIII

AUTRE ÉCHANTILLON DE POLITIQUE

Depuis cette fatale exécution, la santé chancelante de François II ne fit qu'empirer.

Sept mois après (fin novembre 1560), la cour étant à

Orléans, où les états-généraux avaient été convoqués par le duc de Guise, le pauvre jeune roi de dix-sept ans avait été obligé de s'aliter.

A côté de ce lit de douleur, où priait, veillait et pleurait Marie Stuart, le drame le plus palpitant attendait son dénouement par la mort ou par la vie du fils de Henri II.

La question, bien qu'engagée par d'autres personnages, était toute entre une femme pâle et un homme sinistre, leurs ennemis. Mais leur devoir les appelait, mais le cardinal de Lorraine leur donnait la parole du roi pour gage de leur sûreté...

Ils vinrent donc à Orléans.

Le jour même de leur arrivée, Antoine de Navarre fut consigné dans une maison de la ville où on le gardait à vue, et le prince de Condé fut jeté en prison.

Puis une commission extraordinaire fit le procès du



Oh ! je souffre.

assis l'un à côté de l'autre, dans la nuit du 4 décembre, à quelques pas du malade endormi et de Marie en larmes à son chevet.

L'homme était Charles de Lorraine, et la femme Catherine de Médicis

La vindicative reine-mère, qui d'abord avait fait la morte, s'était bien réveillée depuis huit mois, depuis le tumulte d'Amboise !

Voici en deux mots ce qu'elle avait fait, dans son animosité toujours plus profonde contre les Guise :

Elle s'était secrètement alliée avec le prince de Condé et Antoine de Bourbon ; elle s'était secrètement réconciliée ave le vieux connétable de Montmorency. Il n'y avait que la haine qui pût lui faire oublier la haine.

Ses nouveaux et étranges amis, poussés par elle, avaient fomenté des révoltes en diverses provinces, soulevé le Dauphiné avec Montbrun, la Provence avec les frères Mouvans, et fait, par Maligny, une tentative sur Lyon.

Les Guise, de leur côté, ne s'étaient pas endormis. Ils avaient convoqué à Orléans les états généraux, et s'y étaient ménagé une majorité dévouée.

Puis, à ces états généraux, ils avaient mandé, comme c'était leur droit, le roi de Navarre et le prince de Condé.

Catherine de Médicis fit parvenir aux princes avis sur avis pour les dissuader de venir se remettre aux mains de prince, et condamna à mort, à Orléans, par l'inspiration des Guise, celui dont, à Amboise, le duc de Guise avait garanti l'innocence sur son épée.

Il ne manquait plus qu'une ou deux signatures, arrêtées par le chancelier L'Hôpital, pour que l'arrêt fût exécuté.

Voilà, dans cette soirée du 4 décembre, où en étaient les choses pour le parti des Guises, dont le Balafré était le bras et le cardinal la tête, et pour le parti des Bourbons, dont Catherine de Médicis était l'âme secrète.

Tout dépendait, pour les uns et pour les autres, du souffle expirant de l'adolescent couronné.

Si François II pouvait vivre encore seulement quelques jours, le prince de Condé était exécuté, le roi de Navarre tué par occasion dans quelque rixe, Catherine de Médicis exilée à Florence. Par les états généraux, les Guise étaient maîtres, et au besoin, rois.

Si, au contraire, le jeune roi mourait avant que ses oncles se fussent débarrassés de leurs ennemis, la lutte recommençait avec des chances plutôt inégales que favorables pour eux

Donc, ce que Catherine de Médicis et Charles de Lorraine attendaient et guettaient avec angoisse, en cette froide nuit du 4 décembre, dans cette chambre du bailliage d'Orléans, ce n'était pas tant la vie ou la mort de leur royal fils et neveu, que le triomphe ou la défaite de leur cause.

Marie Stuart seule veillait son jeune époux aimé sans songer à ce que sa mort pourrait lui faire perdre.

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que le sourd antagonisme de la reine-mère et du cardinal se trahît au dehors dans leurs manières et dans leurs discours. Au contraire, ils ne s'étaient jamais montrés plus confians et plus affectionnés l'un pour l'autre.

En ce moment encore, profitant de ce sommeil de François, ils s'entretenaient à voix basse, de la meilleure amitié du monde, sur leurs intérêts les plus secrets et leurs plus intimes pensées.

Car, pour se conformer tous deux à cette politique italienne dont nous avons précédemment vu des échantillons, Catherine avait toujours dissimulé ses arrière-menées, et Charles de Lorraine avait feint constamment de ne pas s'en apercevoir.

De sorte qu'ils n'avaient pas cessé de se parler en alliés et en amis. Ils étaient comme deux joueurs qui tricheraient loyalement chacun de leur côté et se serviraient ouvertement des dés pipés l'un contre l'autre.

— Oui, madame, disait le cardinal, oui, cet entêté chancelier de L'Hôpital s'obstine à refuser de signer l'arrêt de mort du prince. Ah ! que vous aviez bien raison, madame, il y a six mois, de vous opposer si ouvertement à ce qu'il succédât à Olivier ! Que ne vous ai-je alors *comprise !*

— Quoi ! ne peut-on donc absolument vaincre sa résistance ? dit Catherine qui avait dicté cette résistance.

— J'ai employé les caresses et les menaces, reprit Charles de Lorraine, et je l'ai trouvé inflexible.

— Mais si monsieur le duc essayait à son tour ?

— Rien ne pourrait faire fléchir ce mulet d'Auvergne, dit le cardinal. Mon frère a déclaré d'ailleurs qu'il ne se voulait mêler en rien de cette affaire.

— Voilà qui devient embarrassant, fit Catherine de Médicis ravie.

— Il y a pourtant, dit le cardinal, un moyen à l'aide duquel nous nous passerions de tous les chanceliers du monde.

— Se peut-il ! quel est ce moyen ? s'écria la reine-mère inquiète.

— De faire signer l'arrêt par le roi, dit le cardinal.

— Par le roi ! répéta Catherine. Cela se pourrait-il ? Le roi a-t-il ce droit ?

— Oui, dit le cardinal, nous avons déjà procédé ainsi, et dans cette affaire même, par le conseil des meilleurs légistes, lorsqu'on a déclaré qu'il serait passé outre au jugement, nonobstant le refus du prince de répondre.

— Mais que dira le chancelier ? s'écria Catherine véritablement alarmée.

— Il grondera comme de coutume, répondit tranquillement Charles de Lorraine, il menacera de rendre les sceaux...

— Et s'il les rend en effet ?...

— Double avantage ! nous serons délivrés du censeur le plus incommode, dit le cardinal.

— Et quand voudriez-vous donc que cet arrêt fût signé ? reprit Catherine après une pause.

— Cette nuit, madame.

— Et vous le feriez exécuter ?...

— Demain.

Pour le coup, la reine-mère frémit.

— Cette nuit ! demain ! vous n'y songez pas ! reprit-elle. Le roi est trop malade, trop faible, et n'a pas l'esprit assez libre pour seulement comprendre ce que vous lui demanderiez.

— Il n'est pas besoin qu'il comprenne pourvu qu'il signe, dit le cardinal.

— Mais sa main n'est même pas assez forte pour tenir une plume.

— On la conduira, reprit Charles de Lorraine, heureux de l'effroi qu'il voyait peint dans les regards de sa chère ennemie.

— Ecoutez, dit sérieusement Catherine. Je vous dois ici un avertissement et un conseil. La fin de mon pauvre fils est plus proche que vous ne croyez. Savez-vous ce que m'a dit Chapelain, le premier médecin ? qu'il ne pensait pas qu'à moins d'un miracle, le roi fût vivant demain soir.

— Raison de plus pour nous hâter, dit froidement le prêtre.

— Oui, mais, reprit Catherine, si François II n'existe plus demain, Charles IX règne, le roi de Navarre est régent peut-être. Quel compte terrible ne vous demandera-t-il pas du supplice infamant de son frère ? Ne serez-vous pas à votre tour jugé, condamné ?...

— Eh ! madame, qui ne risque rien n'a rien ! s'écria avec chaleur le cardinal dépité. D'ailleurs, qui prouve qu'Antoine de Navarre sera nommé Régent ? qui prouve que ce Chapelain ne se trompe pas ? Enfin ! le roi vit encore !...

— Plus bas ! plus bas, mon oncle ! dit en se levant Marie Stuart effrayée. Vous allez réveiller le roi !... Tenez, vous l'avez réveillé.

— Marie... où es-tu ? dit en effet la voix faible de François.

— Là, tout auprès de vous, mon doux Sire, répondit Marie.

— Oh ! je souffre ! reprit le roi, ma tête est comme du feu ! cette douleur d'oreille comme un éternel coup de poignard. Je n'ai dormi qu'en souffrant encore. Ah ! c'est fini de moi, c'est fini !

— Ne dites pas cela ! ne dites pas cela ! repartit Marie contenant ses larmes.

— La mémoire me manque, reprit François. Ai-je reçu les saints sacremens ? Je veux les avoir au plus tôt.

— Tous vos devoirs seront remplis, ne vous tourmentez pas, cher Sire.

— Je veux voir mon confesseur, monsieur de Brichanteau.

— Tout à l'heure il sera près de vous, dit Marie.

— Me dit-on au moins des prières ? demanda le roi.

— Je n'ai presque cessé depuis ce matin.

— Pauvre chère Marie !... et Chapelain, où est-il ?

— Là, dans la chambre voisine, tout prêt à votre appel. Votre mère et mon oncle le cardinal sont aussi là, sire, les voulez-vous voir ?

— Non, non, toi seule Marie ! dit le mourant. Tourne-toi un peu de ce côté... là... que je te voie encore une fois au moins.

— Courage ! reprit Marie Stuart. Dieu est si bon ! et je le prie de si grand cœur.

— Je souffre, dit François. Je ne vois plus, j'entends à peine. Ta main, Marie ?

— Là ! soutenez-vous sur moi, dit Marie, appuyant la petite tête pâle de son mari sur son épaule.

— Mon âme à Dieu ! mon cœur à toi, Marie. Toujours ! Hélas ! hélas ! à dix-sept ans mourir !

— Non, non ! vous ne mourrez pas ! s'écria Marie. Qu'avons-nous fait au ciel pour qu'il nous punisse ?

— Ne pleure pas, Marie, reprit le roi. Nous nous rejoindrons là-haut. Je ne regrette de ce monde que toi. Si je t'emmenais avec moi, je serais heureux de mourir. Le voyage du ciel est plus beau encore que celui d'Italie. Et puis, il me semble que sans moi tu ne vas plus avoir de joie. Ils te feront souffrir. Tu auras froid, tu seras seule ; ils te tueront, ma pauvre âme ! C'est là ce qui m'afflige plus encore que de mourir.

Epuisé, le roi retomba sur son oreiller et garda un morne silence.

— Mais vous ne mourrez pas ! vous ne mourrez pas, sire ! s'écria Marie. Ecoutez, j'ai un grand espoir. Une chance, en laquelle j'ai foi, nous reste.

— Qu'est-ce à dire ? interrompit en s'approchant Catherine de Médicis étonnée.

— Oui, reprit Marie Stuart, le roi peut encore être sauvé et sera sauvé. Quelque chose me criait dans mon cœur que tous ces médecins qui l'entourent et le fatiguent sont des ignorans et des aveugles. Mais il est un homme habile, savant et renommé, un homme qui a préservé à Calais les jours de mon oncle..

— Maître Ambroise Paré ? dit le cardinal.

— Maître Ambroise Paré ! répéta Marie. On disait que cet homme ne devait pas, ne voudrait pas lui-même avoir entre ses mains la vie royale, que c'était un hérétique et un maudit, et que, quand même il accepterait la responsabilité d'une telle cure, on ne pourrait la lui confier.

— Cela est certain, dit dédaigneusement la reine-mère.

— Eh bien ! si je la lui confie, moi ! s'écria Marie. Est-ce qu'un homme de génie peut être un traître ? Quand on est grand, madame, on est bon !

— Mais, dit le cardinal, mon frère n'a pas attendu jusqu'à ce jour pour penser à Ambroise Paré. On l'a fait déjà sonder.

— Et qui lui a-t-on envoyé ? reprit Marie, des indifférens, peut-être des ennemis. Moi, je lui ai envoyé un ami sûr, et il viendra.

— Il faut le temps qu'il arrive de Paris, dit Catherine.

— Il est en route, il doit même être arrivé, reprit la jeune reine. L'ami dont je vous parle a promis de l'amener aujourd'hui même.

— Et quel est donc cet ami, enfin ? demanda la reine-mère.

— Le comte Gabriel de Montgommery, madame.

Avant que Catherine ait eu le temps de s'écrier, Dayelle, la première femme de Marie Stuart, entra et vint dire à sa maîtresse. .

— Le comte Gabriel de Montgommery est là, qui attend les ordres de madame.

— Oh ! qu'il entre ! qu'il entre ! s'écria vivement Marie.

CIV

LUEUR D'ESPOIR

— Un instant ! dit alors Catherine de Médicis, sèche et froide. Pour que cet homme entre, madame, attendez au moins que je sois sortie. S'il vous plaît de confier la vie

du fils à celui qui a tranché la vie du père, il ne me plaît pas, à moi, de revoir et d'entendre encore le meurtrier de mon époux. Je proteste donc contre sa présence en ce lieu, et je me retire devant lui.

Et elle sortit en effet, sans donner à son fils mourant un regard, un adieu de mère.

Etait-ce parce que ce nom abhorré de Gabriel de Montgommery lui rappelait la première offense qu'elle eût eu à supporter du roi? Cela peut être : toujours est-il qu'elle ne redoutait pas autant qu'elle voulait bien le dire l'aspect et la voix de Gabriel ; car, en se retirant dans son logement, voisin de la chambre royale, elle eut soin de laisser la portière entr'ouverte, et n'eut pas plus tôt refermé la porte donnant au dehors sur un corridor désert à cette heure avancée de la nuit, qu'elle colla tour à tour à la serrure et son œil et son oreille, pour voir et pour écouter ce qui allait se passer après son brusque départ.

Gabriel entra, conduit par Dayelle, s'agenouilla pour baiser la main que lui tendait la reine, et fit un profond salut au cardinal.

— Eh bien ! lui demanda Marie Stuart impatiente.

— Eh bien ! madame, j'ai décidé maître Paré, dit Gabriel. Il est là.

— Oh ! merci, merci, ami fidèle ! s'écria Marie

— Le roi va-t-il donc plus mal, madame? reprit à voix basse Gabriel, en portant un regard inquiet sur le lit où François II était étendu sans couleur et sans mouvement.

— Hélas ! il ne va pas mieux toujours ! dit la reine, et j'avais bien besoin de vous voir. Maître Ambroise a-t-il fait de grandes difficultés pour venir?

— Non, madame, répondit Gabriel. On le lui avait bien demandé déjà, mais de façon, m'a-t-il dit, à provoquer de sa part un refus. On voulait qu'il s'engageât d'avance sur sa tête et son honneur à sauver le roi sans l'avoir vu. On ne lui cachait pas que, comme protestant, il était suspect d'en vouloir à la vie d'un persécuteur des protestans. On lui témoignait enfin tant de méfiance injurieuse, on exigeait de lui de si dures conditions, qu'à moins de n'avoir ni cœur ni prudence, il devrait être nécessairement amené à s'abstenir, ce qu'il a fait, à son grand regret, sans être dès lors autrement pressé par ceux qui lui étaient envoyés.

— Se peut-il qu'on ait ainsi interprété à maître Paré nos intentions? dit vivement le cardinal de Lorraine. Pourtant c'est de la part de mon frère et de la mienne qu'on est allé le trouver à deux ou trois reprises. On nous rapportait à nous ses refus obstinés et ses doutes étranges. Et nous croyions ceux que nous lui avions députés des gens tout à fait sûrs !

— L'étaient-ils réellement, monseigneur? dit Gabriel. Maître Paré croit le contraire, maintenant que je lui ai dit nos véritables sentimens à son égard et les bonnes paroles de la reine pour lui. Il est persuadé qu'à votre insu, on s'est efforcé, dans un but coupable, de l'écarter du lit de souffrance du roi.

— La chose est à présent certaine, reprit Charles de Lorraine. Je reconnais encore en ceci, murmura-t-il, la main de la reine-mère... Elle a tout intérêt, en effet, à ce que son fils ne soit pas sauvé... Mais corrompra-t-elle donc tous les dévouemens sur lesquels nous comptions? Voici encore un pendant à la nomination de son L'Hôpital !... Comme elle nous joue !...

Cependant Marie Stuart, laissant le cardinal aux réflexions sur ce qui était accompli, et toute à sa sollicitude présente, disait à Gabriel :

— Enfin, maître Paré vous a suivi, n'est-ce pas?

— A ma première réquisition, répondit le jeune comte.

— Est-il là?

— Attendant pour entrer votre gracieuse permission, madame.

— Tout de suite ! qu'il vienne donc tout de suite ! s'écria Marie Stuart.

Gabriel de Montgommery alla un instant à la porte par laquelle il était entré, et revint introduisant le chirurgien.

Derrière sa porte à elle, Catherine de Médicis guettait toujours, plus attentive que jamais.

Marie Stuart courut à la rencontre d'Ambroise, prit sa main, le conduisit elle-même au lit du cher malade, et, comme pour couper court aux compliments :

— Merci d'être venu, maître, disait-elle tout en marchant. Je comptais sur votre zèle comme je compte sur votre science... Venez au lit du roi, vite, au lit du roi.

Ambroise Paré obéissant, sans avoir le temps de prononcer une parole, à l'impatience de la reine, fut bientôt près du chevet où François II vaincu, pour ainsi dire, par la douleur, n'avait plus de force que pour exhaler un gémissement faible et presque imperceptible.

Le grand chirurgien s'arrêta une minute à contempler debout cette petite face amaigrie et comme rétrécie par la souffrance

Puis il se pencha sur celui qui, pour lui, n'était plus qu'un malade, et toucha et sonda le douloureux gonflement de l'oreille droite d'une main aussi légère et aussi douce que celle de Marie.

Le roi sentit instinctivement un médecin et se laissa faire sans même rouvrir ses yeux appesantis.

— Oh ! je souffre ! murmura-t-il seulement d'une voix dolente, je souffre ! Ne pouvez-vous donc me soulager?...

La lumière étant un peu trop éloignée au gré d'Ambroise, il fit signe à Gabriel d'approcher le flambeau ; mais Marie Stuart s'en empara avant Gabriel, et éclaira elle-même le chirurgien, tandis qu'il examinait longuement et attentivement le siège du mal.

Cette sorte d'étude muette et minutieuse dura peut-être dix minutes. Après quoi Ambroise Paré se redressa, grave et absorbé par un travail de méditation intérieure, et laissa retomber le rideau du lit.

Marie Stuart palpitante n'osait l'interroger de peur de troubler ses pensées. Mais elle épiait son visage avec angoisse. Quel arrêt allait-il prononcer?

L'illustre médecin secoua tristement la tête, et il sembla à la reine éperdue que c'était un arrêt de mort.

— Eh ! quoi, dit-elle incapable de maîtriser plus longtemps son inquiétude ; n'y a-t-il donc plus aucune chance de salut?

— Il n'y en a plus qu'une, madame, répondit Ambroise Paré.

— Mais il y en a une ! s'écria la reine.

— Oui, madame, et bien qu'hélas ! elle ne soit pas assurée, cependant, elle existe, et j'aurais tout espoir, si...

— Si?... demanda Marie.

— Si celui qu'il faut sauver n'était pas le roi, madame...

— Eh ! s'écria Marie Stuart, traitez-le, sauvez-le comme le dernier de ses sujets !

— Mais si j'échoue?... dit Ambroise, car enfin Dieu est seul le maître. Ne m'accusera-t-on pas, moi huguenot? Cette lourde et terrible responsabilité ne va-t-elle pas peser sur ma main et la faire trembler, alors que j'aurais besoin de tant de calme et d'assurance?

— Ecoutez, reprit Marie, s'il vit, je vous bénirai toute ma vie, mais si... s'il meurt, je vous défendrai jusqu'à ma mort. Ainsi, essayez ! essayez ! je vous en conjure, je vous en supplie. Puisque vous dites que c'est la seule et dernière chance, mon Dieu ! ne nous la retirez pas ; c'est là que serait le crime.

— Vous avez raison, madame, dit Ambroise, et j'essaierai... si l'on me le permet, toutefois ; si vous me le permettez vous-même, car, je ne vous le cache pas, le moyen auquel j'aurai recours est extrême, inusité, et, en apparence du moins, violent et dangereux.

— Vraiment? dit Marie toute tremblante, et il n'y en a pas d'autre?

— Pas d'autre, madame ! Encore est-il temps de l'employer : dans vingt-quatre heures sûrement, dans douze heures peut-être, il serait trop tard. Un dépôt s'est formé à la tête du roi, et, si l'on ne donne pas une issue aux humeurs par une opération très prompte, l'épanchement dans le cerveau doit causer la mort.

— Voudriez-vous donc opérer le roi sur-le-champ? dit le cardinal. Je ne prendrai pas cela sur moi seul, d'abord !

— Ah ! voilà déjà que vous doutez ! dit Ambroise. Non, j'ai besoin du grand jour, et il me faut bien le reste de cette nuit pour penser à tout cela, pour exercer ma main, pour faire une ou deux expériences... Mais demain matin, demain à neuf heures, je puis être ici. Soyez-y, madame, et vous aussi, monseigneur ; que monsieur le lieutenant général y soit, que ceux dont le dévouement au roi est bien éprouvé y soient ; mais pas d'autres. Le moins de médecins possible. J'expliquerai alors ce que je compte faire, et, si vous m'y autorisez tous, avec l'aide de Dieu, je tenterai cette unique chance que Dieu nous laisse.

— Et jusqu'à demain, pas de danger? demanda la reine.

— Non, madame, dit maître Paré. Seulement, il est essentiel que le roi repose et prenne des forces pour cette opération qu'il doit subir. Je mets dans la boisson inoffensive que je vois sur cette table deux gouttes de cet élixir, ajouta-t-il en joignant l'acte aux paroles. Faites que le roi prenne cela tout de suite, madame, et vous le verrez tomber dans un sommeil plus calme et plus profond. Veillez, veillez vous-même, si cela se peut, à ce que, sous aucun prétexte, ce sommeil ne soit troublé.

— Soyez tranquille ! de cela, j'en réponds, dit Marie Stuart. Je ne quitterai pas cette place de la nuit.

— C'est très important, dit Ambroise Paré. Maintenant, je n'ai plus rien à faire ici, et je vous demanderai la permission de me retirer, madame, pour m'occuper du roi encore, et me préparer à ma grande tâche.

— Allez, maître, allez ! dit Marie, et soyez d'avance remercié et béni. A demain.

— A demain, madame, reprit Ambroise. Espérez !

— Je vais prier toujours ! dit Marie Stuart.

— Vous aussi, monsieur le comte, je vous remercie encore, reprit-elle en s'adressant à Gabriel. Vous êtes de ceux dont

parlait maître Paré, et dont le dévouement au roi est éprouvé. Soyez donc ici demain, je vous prie, pour apporter à votre illustre ami l'appui de votre présence.

— J'y serai, madame, dit Gabriel en se retirant avec le chirurgien, après avoir salué la reine et le cardinal.

— Et moi aussi, j'y serai! se dit Catherine de Médicis derrière la porte où elle guettait. Oui, j'y serai; car ce Paré est capable de sauver le roi, l'habile homme! et de perdre ainsi son parti, le prince et moi-même, l'imbécile!... Mais j'y serai.

CV

SOMMEIL BIEN GARDÉ

Catherine de Médicis resta quelque temps à épier, quoiqu'il n'y eût plus dans la chambre royale que Marie Stuart et le cardinal. Mais elle ne vit et n'entendit plus rien d'intéressant. La reine fit prendre la potion calmante à François, qui, selon la promesse d'Ambroise Paré, parut aussitôt dormir plus paisiblement. Tout retomba dès lors dans le silence. Le cardinal, assis, songeait; Marie, agenouillée, priait.

La reine-mère se retira doucement chez elle pour songer comme le cardinal.

Si elle eut demeuré quelques instans de plus, elle eût pourtant assisté à des choses vraiment dignes d'elle.

Marie Stuart, se relevant de sa fervente prière, dit au cardinal :

— Rien ne vous retient de veiller avec moi, mon oncle, puisque je compte rester ici jusqu'au réveil du roi. Dayelle, les médecins, et les gens de service à côté, suffiraient s'il était besoin de quelque chose. Vous pouvez donc aller prendre un peu de repos. Je vous ferai avertir s'il est nécessaire.

— Non, dit le cardinal, le duc de Guise, que nombre d'affaires a expédier a dû retenir jusqu'à présent, m'a dit qu'avant de se retirer il viendrait savoir des nouvelles du roi, et je lui ai promis qu'il me trouverait auprès de lui... Et, tenez, madame, n'est-ce pas justement son pas que j'entends?

— Oh! qu'il ne fasse pas de bruit! s'écria Marie, s'élançant pour avertir le Balafré.

Le duc de Guise entra en effet tout pâle et tout agité. Il salua la reine, mais, dans sa préoccupation, il ne demanda pas le moins du monde des nouvelles du roi, et alla droit à son frère, qu'il prit à part dans la large embrasure d'une fenêtre :

— Une terrible nouvelle! un vrai coup de foudre! lui dit-il pour commencer.

— Qu'y a-t-il encore? demanda Charles de Lorraine.

— Le connétable de Montmorency a quitté Chantilly avec quinze cents gentilshommes, dit le duc de Guise. Pour mieux cacher sa marche, il a évité Paris en venant d'Ecouen et de Corbeil à Pithiviers par la vallée d'Essonne. Il sera demain aux portes d'Orléans avec sa troupe. Je viens d'en recevoir l'avis.

— C'est terrible, en effet! dit le cardinal; le vieux routier veut sauver la tête de son neveu. Je gage que c'est encore la reine-mère qui l'a fait prévenir! Et ne pouvoir rien contre cette femme!

— Ce n'est pas le moment d'agir contre elle, mais d'agir pour nous, dit le Balafré. Que devons-nous faire?

— Allez avec les nôtres à la rencontre du connétable, dit Charles de Lorraine.

— Répondez-vous de maintenir Orléans quand je n'y serai plus avec mes forces? demanda le duc.

— Hélas! non, c'est vrai, répondit le cardinal. Tous ces gens d'Orléans sont mauvais, huguenots et Bourbons dans l'âme. Mais nous avons du moins pour nous les Etats.

— Et L'Hôpital contre nous, songez-y mon frère. Ah! la position est dure! Comment va le roi? dit-il enfin, le danger lui rappelant sa dernière ressource.

— Le roi va mal, répondit Charles de Lorraine; mais Ambroise Paré, qui est venu à Orléans sur l'invitation de la reine, je vous expliquerai cela, espère encore le sauver demain matin par une opération hasardeuse, mais nécessaire, qui peut avoir d'heureux résultats. Soyez donc ici à neuf heures, mon frère, pour soutenir Ambroise, au besoin.

— Certes! dit le Balafré, car là est notre unique espoir. Notre autorité mourrait du coup avec François II; et pourtant qu'il serait bon d'épouvanter et peut-être de faire reculer le connétable en lui envoyant, pour sa bienvenue, la tête de son beau neveu de Condé!

— Oui, ce serait éloquent, c'est bien mon avis, dit le cardinal réfléchissant.

— Mais ce maudit L'Hôpital arrête tout! reprit le Balafré.

— Si, au lieu de sa signature, nous avions sur l'arrêt du prince celle du roi, dit Charles de Lorraine, rien ne s'opposerait, en somme, n'est-ce pas vrai, mon frère?... à ce que l'exécution eût lieu demain matin, avant l'arrivée de Montmorency, avant la tentative d'Ambroise Paré?

— Ce ne serait pas très légal, mais ce serait possible, répondit le Balafré.

— Eh bien! dit vivement Charles de Lorraine, laissez-moi ici, mon frère; il n'y a rien à faire pour vous cette nuit, et vous devez avoir besoin de repos; deux heures viennent de sonner à l'horloge du bailliage. Il faut ménager vos forces pour demain. Retirez-vous et laissez-moi. Je veux, moi aussi, tenter la cure désespérée de notre fortune.

— Qu'est-ce que c'est? demanda le duc de Guise? Ne faites rien de définitif sans me consulter au moins, monsieur mon frère!

— Soyez tranquille! si j'ai ce que je veux, j'irai vous réveiller demain avant le jour pour m'entendre avec vous.

— A la bonne heure! dit le Balafré. Sur cette assurance, je me retire; car il est vrai que je suis épuisé. Mais de la prudence!

Il alla adresser à Marie Stuart quelques paroles de condoléance, et sortit en faisant le moins de bruit possible sur sa recommandation.

Cependant, le cardinal s'assit devant une table et écrivit une copie de l'arrêt de la commission dont il avait gardé l'expédition par devers lui.

Cela fait, il se leva et marcha vers le lit du roi.

Mais Marie Stuart se dressa debout devant lui et l'arrêta du geste.

— Où allez-vous? lui dit-elle d'une voix basse et pourtant ferme et déjà courroucée.

— Madame, répondit le cardinal, il est important, il est indispensable que le roi signe ce papier...

— Ce qui est important, ce qui est indispensable, dit Marie, c'est que le roi repose tranquille.

— Son nom au bas de cet écrit, madame, et je ne l'importunerai plus.

— Mais vous le réveillerez, reprit la reine, et je ne le veux pas. D'ailleurs, il est incapable en ce moment de tenir une plume.

— Je la tiendrai pour lui, dit Charles de Lorraine.

— Je vous ai dit : Je ne veux pas! reprit avec autorité Marie Stuart.

Le cardinal s'arrêta un moment, surpris par cet obstacle auquel il n'avait pas songé.

Puis il reprit de son ton insinuant :

— Ecoutez-moi, madame, ma chère nièce, écoutez-moi. Je vais vous dire ce dont il s'agit. Vous comprenez bien que je respecterais le repos du roi, si je n'étais contraint par la nécessité la plus grave. C'est de notre fortune et de la vôtre, de notre salut et du vôtre qu'il est ici question. Entendez-moi bien. Il faut que ce papier soit signé par le roi avant que le jour se lève, ou nous sommes perdus! perdus, je vous l'avoue!

— Cela ne me regarde pas, dit tranquillement Marie.

— Mais si! mais encore une fois notre ruine est votre ruine, enfant que vous êtes!

— Eh bien! que m'importe! dit la reine. Est-ce que je me soucie de vos ambitions, moi! Mon ambition, c'est de sauver celui que j'aime, c'est de préserver sa vie si je puis, et, en attendant, son précieux repos. Maître Paré m'a confié le sommeil du roi. Je vous défends de le troubler, monsieur. Entendez-moi bien, à votre tour. Je vous le défends! Le roi mort, meure ma royauté! cela m'est bien égal! Mais tant qu'il lui restera un souffle de vie, je protégerai ce dernier souffle contre les exigences odieuses de vos intrigues de cour. J'ai contribué, mon oncle, plus que je ne l'aurais dû, je le crois, à raffermir dans vos mains le pouvoir quand mon François était debout et bien portant; mais ce pouvoir je le reprends tout entier dès qu'il s'agit de faire respecter les dernières heures de calme que Dieu lui accorde peut-être en cette vie. Le roi, a dit maître Paré, aura besoin demain du peu de forces qui lui restent. Personne au monde, sous quelque prétexte que ce soit, ne lui dérobera une parcelle de ce sommeil réparateur...

— Mais quand le motif est tellement grave et urgent?... dit le cardinal.

— Sous quelque prétexte que ce soit, personne au monde ne réveillera le roi, reprit Marie.

— Ah! mais il le faut! repartit Charles de Lorraine, honteux à la fin d'être si longtemps arrêté par la seule résistance d'un enfant, de sa nièce. Les intérêts de l'Etat, madame, ne s'accommodent point de ces choses de sentiment. La signature du roi m'est nécessaire sur-le-champ, et je l'aurai.

— Vous ne l'aurez pas, monsieur le cardinal, dit Marie.

Le cardinal fit un pas encore vers le lit du roi.

Mais de nouveau, Marie Stuart se mit devant lui et lui barra le passage.

La reine et le ministre se regardèrent un instant face à face, aussi palpitans, aussi courroucés l'un que l'autre.

— Je passerai, dit Charles de Lorraine d'une voix brève.

— Vous osez donc porter la main sur moi, monsieur?

— Ma nièce !...

— Non plus votre nièce, votre reine !

Ce fut dit d'un ton si ferme, si digne et si royal que le cardinal interdit recula.

— Oui, votre reine ! reprit Marie et si vous faites encore un pas, encore un geste, tandis que vous irez au roi, j'irai à cette porte, moi ; j'appellerai ceux qui doivent y veiller, et tout mon oncle, tout ministre, tout cardinal que vous êtes, j'ordonnerai, moi la reine, qu'on vous arrête sur l'heure comme criminel de lèse-majesté.

— Un tel scandale ! .. murmura le cardinal épouvanté.

— Qui de nous l'aura voulu, monsieur?

L'œil étincelant, les narines gonflées, le sein ému, toute l'attitude déterminée de la jeune reine disait assez qu'elle exécuterait sa menace.

Et puis, elle était si belle, si fière et en même temps si touchante ainsi que le prêtre au cœur de bronze se sentit vaincu et remué.

L'homme céda à l'enfant ; la raison de l'État obéit au cri de la nature.

— Allons ! dit le cardinal en soupirant profondément, j'attendrai donc que le roi s'éveille...

— Merci ! dit Marie, revenant à l'accent triste et doux qui depuis la maladie du roi lui était habituel.

— Mais du moins, reprit Charles de Lorraine, dès qu'il s'éveillera...

— S'il est en état de vous entendre et de vous satisfaire, mon oncle, je n'empêcherai plus rien.

Il fallait bien que le cardinal se contentât de cette promesse. Il alla se remettre à sa table, et Marie revint à son prie-dieu, lui, attendant ; elle, espérant.

Mais les heures lentes de cette nuit de veille passèrent sans que François II se réveillât. La promesse d'Ambroise Paré n'avait pas été vaine ; il y avait bien des nuits que le roi n'avait pas reposé d'un sommeil si long et si profond.

De temps en temps, il faisait bien un mouvement, il poussait une plainte, il prononçait un mot, un nom surtout, celui de Marie.

Mais il retombait presque aussitôt dans son assoupissement. Et le cardinal, qui s'était levé en hâte, devait retourner, désappointé, à sa place.

Il froissait alors dans sa main avec impatience cet arrêt inutile, cet arrêt fatal et qui, sans la signature du roi, devenait peut-être le sien...

Il vit ainsi peu à peu les flambeaux s'user et pâlir, et l'aube froide de décembre blanchir les vitraux..

Enfin, comme huit heures sonnaient, le roi s'agita, ouvrit les yeux et appela

— Marie, es-tu là, Marie?

— Toujours, dit Marie Stuart.

Charles de Lorraine s'élança, son papier à la main. Il était encore temps peut-être ! un échafaud est vite dressé !...

Mais, au même instant, Catherine de Médicis rentra, par sa porte à elle, dans la chambre royale.

— Trop tard ! se dit le cardinal. Ah ! la fortune nous abandonne ! et si Ambroise ne sauve pas le roi, nous sommes perdus !

CVI

LE LIT DE MORT DES ROIS

La reine-mère, pendant cette nuit, n'avait pas perdu son temps. Elle avait d'abord envoyé chez le roi de Navarre le cardinal de Tournon, sa créature, et avait arrêté ses conventions écrites avec les Bourbons. Puis, avant le jour, elle avait reçu le chancelier L'Hôpital, qui lui apprit l'arrivée prochaine à Orléans de son allié le connétable. L'Hôpital, prévenu par elle, promit de se trouver à neuf heures dans la grande salle du Bailliage qui précédait la chambre du roi et d'y amener autant de partisans de Catherine qu'il pourrait en trouver. Enfin, la reine-mère avait fait mander pour huit heures et demie Chapelain et deux ou trois autres médecins royaux dont la médiocrité était l'ennemie-née du génie d'Ambroise Paré.

Ses précautions ainsi prises, elle entra la première, comme nous l'avons vu, dans la chambre du roi qui venait de s'éveiller. Elle alla d'abord au lit de son fils, le contempla quelques instans en hochant la tête comme une mère douloureuse, mit un baiser sur sa main pendante, et, en essuyant une ou deux larmes, vint s'asseoir de façon à l'avoir toujours en vue.

Elle aussi, comme Marie Stuart, voulait désormais veiller, à sa manière, sur cette précieuse agonie.

Le duc de Guise entra presque aussitôt. Après avoir échangé quelques mots avec Marie, il alla vers son frère.

— Vous n'avez donc rien fait? lui demanda-t-il

— Hélas ! je n'ai rien pu faire, répondit le cardinal.

— La chance tourne contre nous alors, reprit le Balafré. Il y a foule ce matin dans l'antichambre d'Antoine de Navarre.

— Et de Montmorency, avez-vous des nouvelles?

— Aucune. J'en ai vainement attendu jusqu'ici. Il n'aura pas pris la voie directe. Il est peut-être maintenant aux portes de la ville. Si Ambroise Paré échoue dans son opération, adieu notre fortune ! reprit avec consternation Charles de Lorraine.

Les médecins, avertis par Catherine de Médicis, arrivèrent en ce moment.

La reine-mère les conduisit elle-même au lit du roi, dont les souffrances et les gémissemens avaient recommencé.

Les médecins examinèrent tour à tour leur royal malade, puis se groupèrent dans un coin pour se consulter. Chapelain proposait un cataplasme pour attirer au dehors les humeurs ; mais les deux autres se prononcèrent pour l'injection dans l'oreille d'une certaine eau composée.

Ils venaient de s'arrêter à ce dernier moyen quand Ambroise Paré entra, accompagné de Gabriel.

Après avoir été examiner l'état du roi, il rejoignit ses confrères.

Ambroise Paré, chirurgien du duc de Guise, et dont la renommée de science s'était déjà établie, était maintenant une autorité avec laquelle il fallait compter. Les médecins lui apprirent donc ce qu'ils venaient de résoudre.

— Le remède est insuffisant, je l'affirme, dit Ambroise Paré à voix haute, et cependant il faut se hâter ; car le cerveau se remplira plutôt que je ne l'aurais cru.

— Oh ! hâtez-vous donc, au nom du ciel ! s'écria Marie Stuart, qui avait entendu.

La reine-mère et les deux Guises se rapprochèrent alors des médecins et se mêlèrent à eux.

— Avez-vous donc, maître Paré, demanda Chapelain, un moyen meilleur et plus prompt que le nôtre?

— Oui, dit Paré.

— Et lequel?

— Il faudrait trépaner le roi, dit Ambroise Paré.

— Trépaner le roi ! s'écrièrent les trois médecins avec horreur.

— En quoi donc consiste cette opération? demanda le duc de Guise.

— Elle est peu connue encore, monseigneur, dit le chirurgien. Il s'agit, avec un instrument inventé par moi et que je nomme trépan, de pratiquer sur le sommet de la tête, ou plutôt sur la partie latérale du cerveau, une ouverture de la largeur d'un angelot.

— Dieu de miséricorde ! s'écria avec indignation Catherine de Médicis. Porter le fer sur la tête du roi ! Et vous l'oseriez !

— Oui, madame, répondit simplement Ambroise.

— Mais ce serait un assassinat ! reprit Catherine.

— Eh ! madame, dit Ambroise, trouer la tête avec science et précaution, n'est-ce pas faire seulement ce que fait journellement sur le champ de bataille l'épée aveugle et violente? Pourtant, combien de blessures ne guérissons-nous pas?

— Enfin, demanda le cardinal de Lorraine, répondez-vous des jours du roi? maître Ambroise.

— Dieu seul a la vie et la mort des hommes dans ses mains, vous le savez mieux que moi, monsieur le cardinal Tout ce que je puis assurer, c'est que cette chance est la dernière et la seule de sauver le roi. Oui, c'est l'unique chance ! mais ce n'est qu'une chance.

— Vous dites pourtant que votre opération peut réussir, n'est-ce pas, Ambroise ? dit le Balafré. Voyons, l'avez-vous déjà pratiquée avec succès?

— Oui, monseigneur, répondit Ambroise Paré ; il y a peu de temps encore sur monsieur de La Bretesche, rue de la Harpe, à la Rose Rouge, et, pour parler de choses que monseigneur pourra mieux connaître, je la fis au siège de Calais à monsieur de Pienne, qui avait été blessé sur la brèche.

Ce n'était peut-être pas sans intention qu'Ambroise Paré rappelait les souvenirs de Calais. Toujours est-il qu'il réussit et que le duc de Guise parut frappé :

— En effet, il m'en souvient, dit-il. Dès lors, je n'hésite plus, moi .. je consens à l'opération.

— Et moi aussi, dit Marie Stuart que son amour éclairait sans doute.

— Mais non pas moi ! s'écria Catherine.

— Eh ! madame, puisqu'on vous dit que c'est *notre* seule chance ! reprit Marie.

— Qui dit cela? fit la reine-mère. Maître Ambroise Paré, un hérétique? Mais ce n'est pas l'avis des médecins.

— Non, madame, dit Chapelain, et ces messieurs et moi nous protestons contre le moyen que propose maître Paré.

— Ah ! voyez-vous bien? s'écria Catherine triomphante

Le Balafré, hors de lui, alla à la reine-mère et l'emmena dans l'embrasure d'une croisée.

— Madame, écoutez ceci, lui dit-il à voix basse et les dents serrées, vous voulez que votre fils meure et que votre prince de Condé vive !... Vous êtes d'accord avec les Bourbons et avec les Montmorency !... Le marché est conclu les dépouilles sont partagées d'avance !... Je sais tout. Prenez garde !... je sais tout, vous dis-je !...

Mais Catherine de Médicis n'était pas de celles qu'on intimide, et le duc de Guise se fourvoyait. Elle ne comprit que mieux la nécessité de l'audace, puisque son ennemi jetait ainsi le masque avec elle. Elle lui lança un regard foudroyant, et, lui échappant par un mouvement soudain, elle courut à la porte qu'elle ouvrit à deux battans elle-même.

— Monsieur le chancelier ! cria-t-elle.

L'Hôpital, selon les ordres reçus, se tenait là dans la grande salle, attendant. Il y avait rassemblé tout ce qu'il avait pu rencontrer de partisans de la reine-mère et des princes.

A l'appel de Catherine, il s'avança en hâte, et les groupes de seigneurs se pressèrent curieusement du côté de la porte ouverte.

— Monsieur le chancelier, continua Catherine, à voix haute pour être bien entendue, on veut autoriser sur la personne du roi une opération violente et désespérée. Maître Paré prétend lui percer la tête avec un instrument. Moi, sa mère, je proteste avec les trois médecins ici présens contre ce crime.. Monsieur le chancelier, enregistrez ma déclaration.

— Fermez cette porte ! s'écria le duc de Guise.

Malgré les murmures des gentilshommes réunis dans la grande salle, Gabriel fit ce qu'ordonnait le duc

Le chancelier seul resta dans la chambre du roi.

— Maintenant, monsieur le chancelier, lui dit le Balafré, sachez que cette opération dont on vous parle est nécessaire, et que la reine et moi, le lieutenant général du royaume, nous répondons, sinon de l'opération, au moins du chirurgien.

— Et moi, s'écria Ambroise Paré, j'accepte en ce moment suprême toutes les responsabilités qu'on voudra m'imposer. Oui, je veux bien qu'on prenne ma vie si je ne parviens pas à sauver celle du roi. Mais hélas ! il est bien temps ! Voyez le roi ! voyez !

François II, en effet, livide, immobile, les yeux éteints, semblait ne plus voir, ne plus entendre, ne plus exister. Il ne répondait plus, ni aux caresses, ni aux appels de Marie.

— Oh ! oui, hâtez-vous ! dit celle-ci à Ambroise, hâtez-vous, au nom de Jésus ! Tâchez seulement de sauver la vie du roi, je protégerai la vôtre.

— Je n'ai le droit de rien empêcher, dit le chancelier impassible, mais mon devoir est de constater la protestation de madame la reine-mère.

— Monsieur de L'Hôpital, vous n'êtes plus chancelier, reprit froidement le duc de Guise. Allez, Ambroise, dit-il au chirurgien.

— Nous nous retirons, nous, dit Chapelain au nom des médecins.

— Soit, répondit Ambroise. J'ai besoin du plus grand calme autour de moi. Laissez-moi donc, si vous voulez, messieurs. Pour être seul maître, je serai seul responsable.

Depuis quelques instants, Catherine de Médicis ne prononçait plus une parole, ne faisait plus un mouvement. Elle s'était retirée près de la fenêtre et regardait dans la cour du Bailliage, où l'on entendait un grand tumulte. Mais, dans la crise de ce dénouement, personne, hormis elle, n'avait prêté d'attention au bruit du dehors.

Tous, et le chancelier lui-même, avaient les yeux rivés sur Ambroise Paré, qui avait repris le sang-froid supérieur du grand chirurgien, et qui préparait ses instrumens.

Mais au moment où il se penchait vers François II, le tumulte éclata plus proche, dans la salle voisine même. Un amer et joyeux sourire éclaira les lèvres pâles de Catherine. La porte s'ouvrit avec violence, et le connétable de Montmorency, armé comme en guerre, apparut menaçant sur le seuil.

— J'arrive à propos !... s'écria le connétable.

— Qu'est-ce que cela signifie ? dit le duc de Guise en mettant la main sur sa dague.

Forcément, Ambroise Paré s'était arrêté. Vingt gentilshommes accompagnaient Montmorency et se répandaient jusque dans la chambre. A son côté, on voyait Antoine de Bourbon et le prince de Condé. De plus, la reine-mère et L'Hôpital vinrent se ranger auprès de lui. Il n'y avait même plus moyen d'employer la force pour être les maîtres dans la chambre royale.

— A mon tour, dit Ambroise désespéré, je me retire..

— Maître Paré, s'écria Marie Stuart, moi, la reine, je vous ordonne de poursuivre l'opération !

— Eh ! madame, reprit le chirurgien, je vous ai dit que le plus grand calme m'était nécessaire !... Et vous voyez !..

Il montra le connétable et sa suite.

— Monsieur Chapelain, dit-il au premier médecin, essayez votre injection.

— Ce serait l'affaire d'un instant, dit vivement Chapelain. Tout est préparé.

Assisté de ses deux confrères, il pratiqua sur-le-champ l'injection dans l'oreille du roi.

Marie Stuart, les Guises, Gabriel, Ambroise laissaient faire et se taisaient, écrasés et comme pétrifiés.

Le connétable bavardait sottement tout seul.

— A la bonne heure ! disait-il, satisfait de la docilité forcée de maître Paré. Quand je pense que sans moi vous alliez ouvrir comme cela la tête du roi. On ne frappe ainsi les rois de France que sur les champs de bataille, voyez-vous !... Le fer de l'ennemi peut seul les toucher, mais le fer d'un chirurgien, jamais !

Et, jouissant de l'abattement du duc de Guise, il reprit :

— Il était temps que j'arrivasse, Dieu merci ! Ah ! messieurs, vous vouliez, me dit-on, faire trancher la tête à mon cher et brave neveu, le prince de Condé ! Mais vous avez réveillé le vieux lion dans son antre, et le voici ! J'ai délivré le prince ; j'ai parlé aux Etats que vous opprimiez. J'ai, comme connétable, congédié les sentinelles que vous aviez mises aux portes d'Orléans. Depuis quand est-il d'usage de donner ainsi des gardes au roi, comme s'il n'était pas en sûreté au milieu de ses sujets ?. .

— De quel roi parlez-vous ? lui demanda Ambroise Paré ; il n'y aura bientôt plus d'autre roi que le roi Charles IX ; car vous voyez, messieurs, dit-il aux médecins, malgré votre injection, le cerveau s'engage, l'épanchement commence.

Catherine de Médicis vit bien à l'air désolé d'Ambroise que tout espoir était perdu.

— Votre règne s'achève donc, monsieur, ne put-elle s'empêcher de dire au Balafré.

François II, en ce moment, se souleva par un brusque mouvement, rouvrit de grands yeux effarés, remua les lèvres comme pour balbutier un nom, puis retomba lourdement sur l'oreiller.

Il était mort.

Ambroise Paré, par un geste de douleur, l'annonça aux assistans.

— Ah ! madame ! madame ! vous avez tué votre enfant ! cria Marie Stuart à Catherine en bondissant éperdue, effarée, vers elle.

La reine-mère enveloppa sa bru d'un regard venimeux et glacé, où déborda toute la haine qu'elle avait couvée pour elle pendant dix-huit mois.

— Vous, ma chère, lui dit-elle, vous n'avez plus le droit de parler ainsi, entendez-vous ; car vous n'êtes plus reine. Ah ! si fait ! reine en Ecosse. Et nous vous renverrons au plus tôt régner dans vos brouillards.

Marie Stuart, par une réaction inévitable après ce premier élan de la douleur, tomba, faible et sanglotante, à genoux, au pied du lit où gisait le roi.

— Madame de Fiesque, continua tranquillement Catherine, allez tout de suite chercher le duc d'Orléans.

— Messieurs, reprit-elle en regardant le duc de Guise et le cardinal, les Etats, qui étaient peut-être à vous il y a un quart d'heure, sont maintenant à nous, vous vous en doutez bien. Il est entendu entre monsieur de Bourbon et moi que je serai régente et qu'il sera lieutenant général du royaume. Mais vous, monsieur de Guise, vous êtes *encore* le grand-maître, accomplissez donc le devoir de votre charge, annoncez la mort du roi François II.

— Le roi est mort ! dit le Balafré d'une voix sourde et profonde.

Le roi d'armes répéta à voix haute sur le seuil de la grand'salle, selon le cérémonial d'usage :

Le roi est mort ! le roi est mort ! le roi est mort ! Priez Dieu pour le salut de son âme.

Et, tout de suite, le premier gentilhomme reprit :

— Vive le roi !

Dans le même instant, madame de Fiesque amenait le duc d'Orléans à la reine-mère, qui le prit par la main et sortit avec lui pour le montrer aux courtisans criant autour d'eux :

— Vive notre bon roi Charles IX !...

— Voilà notre fortune échouée ! dit tristement le cardinal à son frère resté seul en arrière avec lui.

— La nôtre peut-être, mais non pas celle de notre maison, répondit l'ambitieux. Il faut songer à préparer les voies à mon fils, maintenant.

— Comment renouer avec la reine-mère ? demanda Charles de Lorraine pensif.

— Laissons-la se brouiller avec ses Bourbons et ses huguenots, dit le Balafré.

Ils quittèrent la chambre par une porte dérobée en continuant de causer...

— Hélas ! hélas ! murmurait Marie Stuart baisant la main glacée de François II, il n'y a pourtant ici que moi qui pleure pour lui, ce pauvre mignon qui m'a tant aimée !

— Et moi, madame, dit en s'avançant, les yeux pleins de larmes, Gabriel de Montgommery, qui s'était jusque-là tenu à l'écart.

— Oh ! merci ! lui dit Marie avec un regard où elle mit son âme.

— Et je ferai plus que de le pleurer, reprit à demi-voix Gabriel en suivant de loin d'un œil de colère Montmorency qui se pavanait à côté de Catherine de Médicis... Oui, je le vengerai peut-être, en reprenant l'œuvre inachevée de ma propre vengeance. Puisque ce connétable est redevenu puissant, la lutte entre nous n'est pas finie !

Gabriel, en présence de ce mort, gardait donc, hélas ! lui aussi, une pensée personnelle.

pour ainsi dire, heure par heure, à Catherine de Médicis et même à ses oncles, pressés aussi, pour des motifs différens, de lui voir quitter la France. Mais Marie ne pouvait se résoudre, elle, à s'éloigner de ce doux pays où elle avait été une reine si heureuse et si aimée. Jusque dans les douloureux souvenirs qui lui rappelaient son veuvage prématuré, ces lieux chéris avaient pour elle un charme et une poésie auxquels elle ne pouvait s'arracher.

Marie Stuart ne sentait pas seulement cette poésie, elle l'exprimait aussi. Elle ne pleura pas seulement la mort de



Marie reconnut Gabriel.

François II comme une femme, elle la chanta comme une muse. Brantôme, dans son admiration pour elle, nous a conservé la douce complainte qu'elle fit à cette occasion, et qui se peut comparer aux plus remarquables poésies de cette époque :

Décidément, Regnier La Planche a raison de dire « qu'il fait mauvais être roi pour mourir ».

Et il n'a pas moins raison sans doute quand il ajoute :

« Durant ce règne de François deuxième, la France servit de théâtre où furent jouées plusieurs terribles tragédies que la postérité, à juste occasion, admirera et détestera tout ensemble. »

CVII

ADIEU, FRANCE !...

Huit mois après la mort de François II, le 15 août 1561, Marie Stuart était sur le point de s'embarquer à Calais pour son royaume d'Ecosse.

Ces huit mois elle les avait disputés jour par jour et,

En mon triste et doux chant,
D'un ton fort lamentable,
Je jette un deuil tranchant
De perte incomparable,
Et en soupirs croissans
Passent mes meilleurs ans.

Fut-il un tel malheur
De dure destinée,
Ni si triste douleur
De dame fortunée,
Que mon cœur et mon œil
Voient en bière et cercueil !

Que dans mon doux printemps,
A fleur de ma jeunesse
Toutes les peines sens
D'une extrême tristesse
Et en rien n'ai plaisir
Qu'en regret et désir.

Ce qui m'était plaisant
Me devient peine dure !
Le jour le plus luisant
Est pour moi nuit obscure
Et n'est rien si exquis
Qui de moi soit requis !

Si en quelque séjour,
Soit en bois, soit en prés,
Soit à l'aube du jour
Ou soit sur la vesprée,
Sans cesse mon cœur sent
Le regret d'un absent.

Si parfois vers les cieux
Viens à dresser ma vue,
Le doux trait de ses yeux
Je vois en une nue.
Si les baisse vers l'eau,
Vois comme en un tombeau.

Si je suis en repos
Sommeillant sur ma couche,
J'oy qu'il me tient propos,
Je le sens qui me touche !
En labeur, en recoy,
Toujours est près de moi.

Mets, chanson, ici fin
A ta triste complainte
Dont sera le refrain :
Amour vraie et sans feinte
Qui pour séparation
N'aura diminution.

C'est à Reims où elle s'était retirée d'abord, auprès de son oncle de Lorraine, que Marie Stuart laissa échapper cette plainte harmonieuse et touchante. Elle resta jusqu'à la fin du printemps en Champagne. Puis, les troubles religieux qui avaient éclaté en Ecosse exigèrent sa présence en ce pays. D'un autre côté, l'admiration presque passionnée que Charles IX enfant témoignait en parlant de sa belle-sœur inquiétait l'ombrageuse régente Catherine. Il fallut donc que Marie Stuart se résignât à partir.

Elle vint au mois de juillet prendre congé de la cour à Saint-Germain, et les marques de dévouement et presque d'adoration qu'elle y reçut augmentèrent encore, s'il était possible, ses amers regrets.

Son douaire, assigné sur la Touraine et le Poitou, avait été fixé à vingt mille livres de rente ; elle emportait aussi en Ecosse de riches joyaux, et cette proie pouvait tenter quelque écumeur de mer. On craignait de plus pour elle quelque violence de la part d'Elisabeth d'Angleterre, qui voyait dans la jeune reine d'Ecosse une rivale. Nombre de gentilshommes s'offrirent donc à escorter Marie jusque dans son royaume, et, quand elle arriva à Calais, elle se vit entourée, non seulement de ses oncles, mais de monsieur de Damville, de Brantôme, enfin de la meilleure part de cette cour élégante et chevaleresque.

Marie trouva dans le port de Calais deux galères qui l'attendaient, toutes prêtes à son premier ordre. Mais elle resta encore à Calais six jours, tant ceux qui l'avaient accompagnée jusque-là, arrivés au terme fatal, avaient peine à se séparer d'elle !

Enfin, le 15 août fut, comme nous l'avons dit, fixé pour le départ. Le temps, ce jour-là, était gris et triste, mais sans vent et sans pluie.

Sur le rivage même, et avant de mettre le pied sur la planche du bateau qui l'allait emmener, Marie, pour remercier tous ceux qui l'avaient escortée jusqu'aux limites de la patrie, voulut donner à chacun d'eux sa main à baiser dans un adieu suprême.

Tous vinrent donc, tristes et respectueux, s'agenouiller devant elle, et poser tour à tour leurs lèvres sur cette main adorée

Le dernier de tous fut un gentilhomme qui n'avait pas quitté depuis Saint-Germain la suite de Marie, mais qui pendant la route était resté constamment en arrière, caché par son manteau et son chapeau, et qui ne s'était montré et n'avait parlé à personne.

Mais quand il vint à son tour s'agenouiller devant la reine, son chapeau à la main, Marie reconnut Gabriel de Montgommery.

— Quoi ! c'est vous, comte ! lui dit-elle. Ah ! je suis heureuse de vous revoir encore, ami fidèle, qui avez pleuré avec moi mon roi mort. Mais, si vous étiez parmi ces nobles gentilshommes, pourquoi donc ne vous êtes-vous pas montré à moi ?

— J'avais besoin de vous voir et non d'être vu, madame, répondit Gabriel. Dans mon isolement, je recueillais mieux mes souvenirs et savourais plus intimement la douceur qu'il y avait pour moi à remplir envers vous un si cher devoir.

— Merci encore une fois de cette dernière preuve d'attachement, monsieur le comte, dit Marie Stuart. Je voudrais vous en témoigner ma reconnaissance mieux qu'avec des paroles. Mais je ne puis plus rien, et, à moins qu'il ne vous plaise de me suivre dans ma pauvre Ecosse, avec messieurs de Damville et Brantôme...

— Ah ! ce serait mon vœu le plus ardent, madame ! s'écria Gabriel. Mais un autre appel me retient en France. Une personne, qui m'est aussi bien chère et bien sacrée et que depuis plus de deux ans je n'ai pas revue, m'attend à l'heure qu'il est...

— S'agirait-il de Diane de Castro ? demanda vivement Marie.

— Oui, madame, dit Gabriel. Par un avis reçu à Paris le mois dernier, elle me mandait à Saint-Quentin pour aujourd'hui 15 août. Je n'arriverai près d'elle que demain ; mais, quel que soit le motif pour lequel elle me demande, elle me pardonnera, j'en suis sûr, quand elle saura que je n'ai voulu vous quitter qu'au moment où vous quittiez la France.

— Chère Diane ! reprit Marie pensive, oui, elle m'a aimée, elle aussi, et elle a été pour moi une sœur. Tenez, monsieur de Montgommery, remettez-lui en souvenir de moi cet anneau, et allez la rejoindre bien vite. Elle a besoin de vous peut-être, et, dès qu'il s'agit d'elle, je ne veux plus vous retenir. Adieu, mes amis, adieu, tous. On m'attend Il faut que je parte, hélas ! il le faut.

Elle s'arracha aux adieux qui voulaient la retenir encore, mit le pied sur la planche du bateau, et passa sur la galère de monsieur de Mévillon, suivie des seigneurs enviés qui devaient l'accompagner jusqu'en Ecosse.

Mais de même que l'Ecosse ne pouvait consoler Marie de la France, ceux qui venaient avec elle ne pouvaient lui faire oublier ceux qu'elle quittait. Aussi était-ce ceux-là qu'elle semblait aimer le plus. Debout, à la proue de la galère, elle ne cessait de saluer de son mouchoir qu'elle tenait à la main, et dont elle essuyait ses larmes, les parens et les amis qu'elle laissait sur le rivage.

Enfin, elle entra en pleine mer, et sa vue fut attirée malgré elle vers un bâtiment qui allait rentrer dans le port d'où elle sortait et qu'elle suivait des yeux, enviant sa destinée, lorsque tout à coup le navire se pencha en avant comme s'il eût reçu un choc sous-marin, et, tremblant depuis sa quille jusqu'à sa mâture, commença, au milieu des cris de son équipage, à s'enfoncer dans la mer ; ce qui se fit si rapidement qu'il avait disparu avant que la galère de monsieur de Mévillon eût pu lancer sa barque à son secours. Un instant on vit surnager, à l'endroit où s'était abîmé le vaisseau, quelques points noirs qui se maintinrent un instant sur la surface de l'eau, puis s'enfoncèrent les uns après les autres, avant qu'on pût arriver jusqu'à eux, quoique l'on fît force de rames ; si bien que la barque revint sans avoir pu sauver un seul naufragé.

— O mon Dieu ! Seigneur ! s'écria Marie Stuart, quel augure de voyage est celui-ci !

Pendant ce temps, le vent avait fraîchi, et la galère commençait de marcher à la voile ; ce qui permettait à la chiourme de se reposer. Marie voyant qu'elle s'éloignait rapidement de la terre, s'appuya sur la muraille de la poupe, les yeux tournés vers le port, la vue obscurcie par de grosses larmes, et ne cessant de répéter :

— Adieu, France ! adieu, France !...

Elle resta ainsi près de cinq heures, c'est-à-dire jusqu'au moment où la nuit tomba, et sans doute elle n'eût point pensé à se retirer d'elle-même si Brantôme ne fût venu la prévenir qu'on l'attendait pour souper.

Alors, redoublant de pleurs et de sanglots :

— C'est bien à cette heure, ma chère France, dit-elle, que je vous perds tout à fait, puisque la nuit, jalouse de mon dernier bonheur, apporte son voile noir devant mes yeux pour me priver d'un tel bien. Adieu donc, ma chère France, je ne vous verrai jamais plus !

Puis, faisant signe à Brantôme qu'elle allait descendre après lui, elle prit ses tablettes, en tira un crayon, s'assit

sur un banc, et, aux derniers rayons du jour, elle écrivit ces vers si connus :

Adieu, plaisant pays de France !
O ma patrie
La plus chérie,
Qui a nourri ma jeune enfance !
Adieu, France adieu, mes beaux jours !
La nef qui disjoint nos amours
N'a eu de moi que la moitié :
Une part te reste, elle est tienne.
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne.

Alors elle descendit enfin, et, s'approchant des convives qui l'attendaient :

— J'ai fait tout le contraire de la reine de Carthage, dit-elle ; car Didon, lorsqu'Enée s'éloigna d'elle, ne cessa de regarder les flots, tandis que moi je ne pouvais détacher mes yeux de la terre.

On l'invita à s'asseoir et à souper, mais elle ne voulut rien prendre, et se retira dans sa chambre en recommandant au timonier de la réveiller au jour si on voyait encore la terre.

De ce côté du moins la fortune favorisa la pauvre Marie ; car, le vent étant tombé, le bâtiment ne marcha toute la nuit qu'à l'aide de rames ; de sorte que, lorsque le jour revint, on était encore en vue de la France.

Le timonier entra donc dans la chambre de la reine ainsi qu'elle le lui avait ordonné ; mais il la trouva éveillée, assise sur son lit, et regardant par sa fenêtre ouverte le rivage bien-aimé.

Cependant cette joie ne fut pas longue, le vent fraîchit et l'on perdit bientôt la France de vue. Marie n'avait plus qu'un espoir, c'est qu'on apercevrait au large la flotte anglaise, et qu'on serait obligé de rebrousser chemin. Mais cette dernière chance échappa comme les autres ; un brouillard si épais qu'on ne pouvait se voir d'un bout de la galère à l'autre, s'étendit sur la mer, et cela comme par miracle, puisqu'on était en plein été. On navigua donc au hasard, courant le danger de faire fausse route, mais aussi évitant celui d'être vu de l'ennemi.

En effet, le troisième jour, le brouillard se dissipa, et l'on se trouva au milieu de rochers où, sans aucun doute, la galère se fût brisée si l'on eût fait deux encâblures de plus. Le pilote alors prit hauteur, reconnut qu'il était sur les côtes d'Ecosse, et ayant tiré très habilement le navire des récifs où il était engagé, il aborda à Leith, près d'Edimbourg.

Les beaux esprits qui accompagnaient Marie dirent qu'on avait pris terre par un brouillard dans un pays brouillé et brouillon. Marie n'était nullement attendue ; aussi lui fallut-il, pour gagner Edimbourg, se contenter, pour elle et pour sa suite, de pauvres baudets mal harnachés, dont quelques-uns étaient sans selle, et n'avaient pour brides et pour étriers que des cordes. Marie ne put s'empêcher de comparer ces pauvres haquenées aux magnifiques palefrois de France, qu'elle était habituée à voir caracoler aux chasses et aux tournois. Elle versa encore quelques larmes de regret en comparant le pays qu'elle quittait avec celui où elle venait d'entrer. Mais bientôt, avec sa grâce charmante, essayant de sourire à travers ses pleurs :

— Il faut bien prendre son mal en patience, dit-elle, puisque j'ai échangé mon paradis contre un enfer.

Telle fut l'arrivée de Marie Stuart en Angleterre. Nous avons raconté ailleurs (1) le reste de sa vie et sa mort, et comment l'Angleterre impie, ce bourreau fatal de tout ce que la France eut de divin, tua avec elle la grâce, comme elle avait déjà tué l'inspiration en Jeanne d'Arc, comme elle devait tuer dans Napoléon le génie.

CONCLUSION

Ce fut seulement le lendemain 16 août que Gabriel arriva à Saint-Quentin.

A la porte de la ville, il trouva Jean Peuquoy qui l'attendait.

— Ah ! vous voilà donc enfin, monsieur le comte ! lui dit le brave tisserand. J'étais bien sûr que vous viendriez ! Trop tard, malheureusement ! trop tard !

— Comment ! trop tard ? demanda Gabriel alarmé.

— Hélas ! oui ; la lettre de madame Diane de Castro ne vous mandait-elle pas pour hier 15 août ?

— Sans doute, dit Gabriel, mais sans insister sur cette date précise, mais sans me dire pour quel objet madame de Castro réclamait ma présence.

— Eh bien ! monsieur le comte, reprit Jean Peuquoy, c'est hier 15 août que madame de Castro, ou plutôt la sœur Bénie, a prononcé les vœux éternels qui la font désormais religieuse, sans retour possible au monde.

— Ah ! fit Gabriel pâlissant.

— Et, si vous aviez été là, reprit Jean Peuquoy, vous seriez parvenu, peut-être, à empêcher ce qui est maintenant accompli.

— Non, dit Gabriel, d'un air sombre, non, je n'aurais pas pu, je n'aurais pas dû, je n'aurais pas voulu même m'opposer à ce dessein. Et c'est la Providence sans doute qui m'a retenu à Calais ! Mon cœur, en effet, eût été brisé de son impuissance devant ce sacrifice, et la pauvre chère âme qui se donnait à Dieu aurait eu elle-même, peut-être à souffrir plus de ma présence qu'elle n'a dû souffrir de son isolement en ce moment solennel.

— Oh ! dit Jean Peuquoy, elle n'était pas seule !

— Oui, reprit Gabriel, vous étiez là, vous, Jean, et Babette, et les malheureux, ses obligés, ses amis...

— Il n'y avait pas que nous, monsieur le comte, dit Jean Peuquoy. La sœur Bénie avait aussi près d'elle sa mère.

— Qui ? madame de Poitiers ? s'écria Gabriel.

— Oui, monsieur le comte, madame de Poitiers elle-même qui, sur une lettre de sa fille, est accourue de sa retraite de Chaumont-sur-Loire, a hier assisté à la cérémonie, et doit encore être, à l'heure qu'il est, à côté de la nouvelle religieuse.

— Oh ! dit Gabriel effrayé, pourquoi madame de Castro a-t-elle fait venir cette femme ?

— Mais, monseigneur, comme elle l'a dit à Babette cette femme est, après tout, sa mère.

— N'importe ! dit Gabriel, je commence à croire que j'aurais dû être là hier. Si madame de Poitiers est venue, ce ne saurait être pour faire le bien, ce ne saurait être pour remplir un devoir. Allons au couvent des Bénédictines, voulez-vous, maître Jean ? J'ai hâte maintenant plus que jamais de revoir madame de Castro. Il me semble qu'elle a besoin de moi. Allons vite !

On introduisit sans difficulté au parloir du couvent Gabriel de Montgommery, dont l'arrivée était attendue depuis la veille.

Diane était déjà dans ce parloir avec sa mère.

Gabriel, en la revoyant après une si longue absence, emporté par un irrésistible élan, alla tomber, pâle et morne, à genoux devant la grille qui les séparait à jamais l'un de l'autre.

— Ma sœur ! ma sœur !... put-il dire seulement.

— Mon frère ! répondit avec douceur la sœur Bénie.

Une larme coulait lentement le long de sa joue. Mais, en même temps, elle souriait, comme doivent sourire les anges.

Gabriel, en détournant un peu la tête, aperçut l'autre Diane, madame de Poitiers. Elle riait, elle, comme doivent rire les démons.

Mais Gabriel, avec une méprisante insouciance, ramena aussitôt vers la sœur Bénie et son regard et sa pensée.

— Ma sœur ! répéta-t-il encore avec ardeur et angoisse.

Diane de Poitiers reprit alors froidement :

— C'est sans doute comme votre sœur en Jésus-Christ, monsieur, que vous saluez de ce nom celle qui s'appelait hier encore madame de Castro ? ..

— Que voulez-vous dire, madame ? Grand Dieu ! que voulez-vous dire ? demanda Gabriel en se levant tout frémissant :

Diane de Poitiers, sans lui répondre directement, s'adressa à sa fille.

— Mon enfant, voici, je crois, le moment de vous révéler ce secret dont je vous parlais hier et que mon devoir, ce me semble, me défend de vous cacher plus longtemps.

— Oh ! qu'est-ce que c'est ? s'écria Gabriel éperdu.

— Mon enfant, continua tranquillement madame de Poitiers, ce n'est pas seulement, je vous l'ai dit, pour vous bénir que je suis sortie de la retraite où, grâce à monsieur de Montgommery, je vis depuis près de deux années. Ne voyez aucune ironie dans mes paroles, monsieur, dit-elle d'un ton ironique pour répondre à un mouvement de Gabriel. Je vous sais gré, en vérité, de m'avoir arrachée, violemment ou non, à un monde impie et corrupteur. Je suis heureuse à présent ! la grâce m'a touchée, et l'amour de Dieu remplit tout mon cœur. Pour vous remercier, je veux vous épargner un péché, un crime peut-être.

— Oh ! qu'est-ce que c'est ? dit à son tour la sœur Bénie palpitante.

— Mon enfant, continua Diane de Poitiers avec son infernal sang-froid, j'imagine qu'hier j'aurais pu d'un mot arrêter sur vos lèvres les vœux sacrés que vous alliez prononcer. Mais m'appartenait-il, à moi pauvre pécheresse, si

(1) Les Stuarts

heureuse d'être délivrée des chaînes terrestres, m'appartenait-il de dérober à Dieu une âme qui se donnait à lui, libre et chaste? Non! et je me suis tue.

— Je n'ose pas deviner! je n'ose pas! murmurait Gabriel.

— Aujourd'hui, mon enfant, reprit l'ex-favorite, je romps le silence parce que je vois, à la douleur et à l'ardeur de monsieur de Montgommery, que vous possédez encore sa pensée tout entière. Or, il faut qu'il vous oublie, il le faut. Et pourtant s'il se berçait toujours de cette illusion que vous pouvez être sa sœur, la fille du comte de Montgommery, il laisserait sans remords ses souvenirs s'égarer vers vous... Ce serait un crime! un crime dont je ne veux pas, moi convertie d'hier, être la complice. Diane, sachez-le donc: vous n'êtes pas la sœur de monsieur le comte, mais bien réellement la fille du roi Henri II, que monsieur le comte a si malheureusement frappé dans ce tournoi fatal.

— Horreur! s'écria la sœur Bénie en se cachant le visage de ses deux mains.

— Vous mentez, madame! dit Gabriel avec violence... vous devez mentir! la preuve que vous ne mentez pas?...

— La voici, répondit paisiblement Diane de Poitiers en lui tendant un papier qu'elle prit dans son sein.

Gabriel saisit le papier d'une main tremblante et le lut avidement.

— C'est, continua madame de Poitiers, une lettre de votre père écrite quelques jours avant sa mort, comme vous voyez. Il s'y plaint de mes rigueurs, comme vous voyez encore. Mais il se résigne, comme vous pouvez voir aussi, en songeant qu'enfin je serai bientôt sa femme et que l'amant n'aura gardé à l'époux qu'une part de bonheur plus entière et plus pure. Oh! les termes de cette lettre, signée et datée, ne sont nullement équivoques, n'est-ce pas? Vous voyez donc, monsieur de Montgommery, qu'il eût été criminel à vous de penser à la sœur Bénie: car aucun lien du sang ne vous unit à celle qui est maintenant l'épouse de Jésus-Christ. Et, en vous épargnant une telle impiété, j'espère bien m'être acquittée envers vous, et vous avoir payé, et au delà, le bonheur dont je jouis par vous dans ma solitude. Nous sommes quittes, à présent, monsieur le comte, et je n'ai plus rien à vous dire.

Gabriel, pendant ce discours railleur, avait achevé de lire la lettre funeste et sacrée. Elle ne permettait aucun doute, en effet. C'était pour Gabriel comme la voix de son père sortant de la tombe pour attester la vérité.

Quand le malheureux jeune homme releva ses yeux égarés, il vit Diane de Castro gisante, évanouie, au pied d'un prie-dieu

Il s'élança instinctivement vers elle. Les épais barreaux de fer l'arrêtèrent.

En se retournant, il vit Diane de Poitiers sur les lèvres de laquelle errait un sourire de satisfaction placide.

Fou de douleur, il fit deux pas vers elle, la main levée...

Mais il s'arrêta épouvanté de lui-même, et se frappant de la main le front comme un insensé, cria seulement: Adieu, Diane, adieu! et prit la fuite...

S'il fut resté une seconde de plus, il n'eût pu s'empêcher d'écraser cette mère impie comme une vipère!...

Hors du couvent, Jean Peuquoy l'attendait bien inquiet.

— Ne m'interrogez pas! ne me demandez rien! lui cria d'abord Gabriel avec une sorte de frénésie.

Et, comme le brave Peuquoy le regardait avec un étonnement douloureux:

— Pardonnez-moi, lui dit-il plus doucement, je touche, je crois, à la démence. Je ne veux pas penser, voyez-vous. C'est pour échapper à ma pensée que je m'en vais, que je m'enfuis à Paris. Accompagnez-moi, si vous voulez bien, ami, jusqu'à la porte de la ville où j'ai laissé mon cheval. Mais, par grâce, ne me parlez pas de moi, parlez-moi de vous...

Le digne tisserand, autant pour obéir à Gabriel que pour tâcher de le distraire, raconta alors comme quoi Babette se portait à merveille, et l'avait récemment rendu père d'un jeune Peuquoy, de superbe venue; comme quoi leur frère Pierre allait venir s'établir armurier à Saint-Quentin; comme quoi enfin on avait reçu le mois précédent, par un reître de Picardie rentrant dans ses foyers, des nouvelles de Martin-Guerre, toujours heureux avec sa Bertrande dulcifiée.

Mais il faut avouer que Gabriel, comme aveuglé par sa douleur, ne comprit ou n'entendit même qu'imparfaitement ce récit de joie.

Pourtant, quand il arriva avec Jean Peuquoy à la porte de Paris, il serra cordialement la main du bourgeois.

— Adieu, ami, lui dit-il. Merci de votre bonne affection. Rappelez mon souvenir à tous ceux que vous aimez. Je suis heureux de vous voir heureux; pensez quelquefois vous qui prospérez, à moi qui souffre.

Et sans attendre d'autre réponse que les larmes qui brillaient dans les yeux de Jean Peuquoy, Gabriel monta à cheval et s'élança au galop

A son arrivée à Paris, comme si le sort eût voulu l'accabler de tous les deuils à la fois, il trouva sa bonne nourrice, Aloyse, morte, sans l'avoir revu, après une courte maladie...

Le lendemain, il alla chez l'amiral de Coligny.

— Monsieur l'amiral, lui dit-il, je sais que les persécutions et les guerres religieuses ne vont pas tarder à recommencer, malgré tant d'efforts pour les prévenir. Sachez que désormais je puis offrir à la cause de la réforme, non seulement ma pensée, mais aussi mon épée. Ma vie n'est plus bonne qu'à vous servir, prenez-la et ne la ménagez pas. C'est dans vos rangs, d'ailleurs, que je pourrai le mieux me défendre contre un de mes ennemis, et achever de châtier l'autre...

Gabriel pensait à la reine régente et au connétable.

Pas n'est besoin de dire que Coligny reçut avec enthousiasme l'inappréciable auxiliaire dont il avait éprouvé tant de fois la bravoure et l'énergie.

L'histoire du comte, à partir de ce moment, fut donc celle des guerres de religion qui ensanglantèrent le règne de Charles IX.

Gabriel de Montgommery joua un rôle terrible dans ces guerres, et, à chaque événement grave, son nom prononcé fit pâlir Catherine de Médicis.

Quand après le massacre de Vassy, en 1562 Rouen et toute la Normandie se déclarèrent ouvertement pour les huguenots, on nomma, comme le principal auteur de ce soulèvement de toute une province, le comte de Montgommery.

Le comte de Montgommery était la même année, à la bataille de Dreux, où il fit des prodiges de valeur.

Ce fut lui, dit-on, qui y blessa d'un coup de pistolet le connétable de Montmorency, qui commandait en chef et il l'eût achevé, si le prince de Porcien n'eût protégé le connétable, et ne l'eût reçu prisonnier

On sait comment, un mois après cette bataille où le Balafré avait arraché la victoire aux mains inhabiles du connétable, le noble duc de Guise fut tué en trahison devant Orléans par le fanatique Poltrot.

Montmorency, débarrassé de son rival mais privé de son allié, fut moins heureux encore à la bataille de Saint-Denis en 1567 qu'à celle de Dreux.

L'Ecossais Robert Stuart le sommait de se rendre. Il lui répondit en le frappant au visage du pommeau de son épée. Quelqu'un alors lui tira un coup de pistolet qui l'atteignit au flanc, et il tomba mortellement blessé.

A travers le nuage de sang qui se répandit sur ses yeux, il crut reconnaître le visage de Gabriel.

Le connétable expira le lendemain...

Pour n'avoir plus d'ennemis directs, le comte de Montgommery n'eu ralentit pas ses coups. Mais il semblait invincible et imprenable.

Quand Catherine de Médicis demanda qui avait ramené le Béarn sous la loi de la reine de Navarre, et fait reconnaître le prince de Béarn généralissime des huguenots; on lui répondit: Montgommery.

Quand, le lendemain de la Saint-Barthélemy (1572), la reine-mère, impatiente de vengeance, s'informa, pour avoir plutôt fait, non de ceux qui avaient péri, mais de ceux qui avaient échappé, le premier nom qu'on lui cita fut celui du comte de Montgommery.

Montgommery se jeta dans La Rochelle avec Lanoue. La Rochelle soutint neuf grands assauts et coûta quarante mille hommes à l'armée royale. Elle garda sa liberté en capitulant, et Gabriel put en sortir sain et sauf.

Il s'introduisit alors dans Sancerre, assiégé par le gouverneur du Berri. Il s'entendait assez bien, on s'en souvient, à la défense des places. Une poignée de Sancerrois, sans autres armes que des bâtons ferrés, résistèrent quatre mois à un corps de six mille soldats. En capitulant, ils obtinrent, comme ceux de La Rochelle, liberté de conscience et sûreté de personnes.

Catherine de Médicis voyait avec une terreur croissante lui échapper sans cesse son ancien et insaisissable ennemi.

Montgommery laissa le Poitou qui était en feu, et revint enflammer la Normandie qui se pacifiait.

Parti de Saint-Lô, il prit en trois jours Carentan et dégarnit Valognes de toutes ses munitions. Toute la noblesse normande vint se ranger sous ses bannières.

Catherine de Médicis et le roi mirent aussitôt sur pied trois armées, et firent publier dans le MANS et au PERCHE le ban et l'arrière-ban. Le chef des troupes royales fut le duc de Matignon.

Cette fois, Montgommery ne combattait plus. Perdu dans les rangs de ses religionnaires, il tenait tête directement et personnellement à Charles IX, et avait son armée comme le roi avait la sienne.

Il combina un plan admirable et qui devait lui assurer une éclatante victoire.

Il laissa Matignon assiéger Saint-Lô avec toutes ses trou-

pes, quitta secrètement la ville, et se rendit à Domfront. Là, François du Hallot devait lui amener toute la cavalerie de Bretagne, d'Anjou et du pays de Caux. Avec ces forces réunies, il tomberait à l'improviste sur l'armée royale devant Saint-Lô, qui, prise entre deux feux, serait exterminée.

Mais la trahison vainquit l'invincible. Une enseigne avertit Matignon du départ secret de Mongommery pour Domfront, où quarante cavaliers seulement l'accompagnaient.

Matignon tenait bien moins à la prise de Saint-Lô qu'à celle de Montgommery. Il laissa le siège à un de ses lieutenans, et accourut devant Domfront avec deux régimens, six cents chevaux et une puissante artillerie.

Tout autre que Gabriel de Montgommery se fût rendu sans essayer une résistance inutile. Mais lui, avec quarante hommes, voulut tenir tête à cette armée.

Il faut lire dans l'histoire de De Thou le récit de ce siège incroyable.

Domfront résista douze jours. Le comte de Montgommery fit pendant ce temps sept sorties furieuses. Enfin, quand les murailles de la ville, trouées et chancelantes, furent comme livrées à l'ennemi, Gabriel les abandonna, mais pour se retirer et combattre dans la tour dite de Guillaume de Bellême.

Il n'avait plus avec lui que trente hommes.

Matignon commanda pour l'assaut une batterie de cinq pièces de grosse artillerie, cent gentilshommes cuirassés, sept cents mousquetaires, et cent piquiers.

L'attaque dura cinq heures, et six cents coups de canon furent tirés sur le vieux donjon.

Au soir, Montgommery n'avait plus que seize hommes, mais il tenait encore. Il passa la nuit à réparer la brèche comme un simple ouvrier.

L'assaut recommença avec le jour. Matignon avait reçu pendant la nuit de nouveaux renforts. Il y avait alors, autour du donjon de Bellême et de ses dix-sept combattans, quinze mille soldats et dix-huit pièces de canon.

Ce ne fut pas le courage qui manqua aux assiégés, ce fut la poudre.

Montgommery, pour ne pas tomber vivant aux mains de ses ennemis, voulut se passer son épée au travers du corps. Mais Matignon lui envoya un parlementaire qui lui jura au nom du chef : *Qu'il aurait la vie sauve et la liberté de se retirer.*

Montgommery se rendit sur la foi de ce serment. Il eût dû pourtant se rappeler Castelnau.

Le jour même, on l'envoyait garrotté à Paris. Catherine de Médicis le tenait enfin ! C'était par une trahison, mais que lui importait ? Charles IX venait de mourir ; en attendant le retour de Henri III de Pologne, elle était reine-régente et toute-puissante.

Montgommery, traduit devant le parlement, fut condamné à mort le 26 juin 1574.

Il y avait quatorze ans qu'il combattait la femme et les fils de Henri II.

Le 27 juin, le comte de Montgommery, auquel, par un raffinement de cruauté, on venait d'appliquer la question extraordinaire, fut porté sur l'échafaud et décapité. Son corps fut déchiré ensuite en quatre quartiers.

Catherine de Médicis assistait à l'exécution...

Ainsi finit cet homme extraordinaire, une des âmes les plus fortes et les plus belles qu'ait vues le seizième siècle. Il n'avait jamais paru qu'au second rang ; mais il s'était toujours montré digne du premier. Sa mort accomplit jusqu'au bout les prédictions de Nostradamus :

..... Enfin, l'aimera, puis las ! le tuera
Dame de roy.

Diane de Castro ne vit point cette mort. La sœur Bénie était morte l'année précédente, abbesse des Bénédictines de Saint-Quentin.

TABLE DES MATIÈRES

DES

DEUX DIANE

ALEXANDRE DUMAS

ILLUSTRÉ

Le
Page du Duc de Savoie

ILLUSTRATIONS

DE

GUSTAVE DORÉ



PARIS

A. LE VASSEUR ET C[ie], ÉDITEURS

33, rue de Fleurus, 33



LE PAGE DU DUC DE SAVOIE

PREMIÈRE PARTIE

I

CE QU'EUT PU VOIR UN HOMME PLACÉ SUR LA PLUS HAUTE TOUR D'HESDIN-FERT, DANS LA JOURNÉE DU 5 MAI 1555, VERS DEUX HEURES DE L'APRÈS-MIDI

Transportons de plein saut, sans préface, sans préambule, ceux de nos lecteurs qui ne craindront pas de faire, avec nous, une enjambée de trois siècles dans le passé, en présence des hommes que nous avons à leur faire connaître, et au milieu des événements auxquels nous allons les faire assister.

Nous sommes au 5 mai de l'année 1555.

Henri II règne sur la France;

Marie Tudor, sur l'Angleterre;

Charles-Quint, sur l'Espagne, l'Allemagne, les Flandres, l'Italie et les deux Indes, c'est-à-dire sur un sixième du monde

La scène s'ouvre aux environs de la petite ville d'Hesdin-Fert, qu'achève de rebâtir Emmanuel-Philibert, prince de Piémont, en remplacement d'Hesdin-le-Vieux, qu'il a pris et rasé l'année précédente. — Donc, nous voyageons dans cette partie de l'ancienne France qu'on appelait alors l'Artois, et qu'on appelle aujourd'hui le département du Pas-de-Calais.

Nous disons de l'ancienne France, car un instant l'Artois a été réuni au patrimoine de nos rois par Philippe-Auguste, le vainqueur de Saint-Jean-d'Acre et de Bouvines; mais, entré, en 1180, dans la maison de France, donné, en 1237, par saint Louis, à Robert, son frère cadet, il s'égara, aux mains de trois femmes, Mahaud, Jeanne Ire et Jeanne II, dans trois maisons différentes. Puis, avec Marguerite, sœur de Jeanne II et fille de Jeanne Ire, il passa au comte Louis de Mâle, dont la fille le fit entrer, en même temps que les comtés de Flandres et de Nevers, dans la maison des ducs de Bourgogne. Enfin, Charles le Téméraire mort, Marie de Bourgogne, dernière héritière du nom gigantesque et des biens immenses de son père, alla, le jour où elle épousa

Maximilien, fils de l'empereur Frédéric III, réunir nom et richesses au domaine de la maison d'Autriche, lesquels s'y engloutirent comme un fleuve qui se perd dans l'Océan.

C'était là une grande perte pour la France, car l'Artois était une belle et riche province. Aussi, depuis trois ans, avec des chances capricieuses et des fortunes diverses, Henri II et Charles-Quint luttaient-ils corps à corps, pied à pied, front contre front, Charles-Quint pour la conserver, Henri II pour la reprendre.

Pendant cette guerre acharnée, où le fils retrouvait le vieil ennemi de son père, et, comme son père, devait avoir son Marignan et son Pavie, chacun avait rencontré ses bons et ses mauvais jours, ses victoires et ses défaites. La France avait vu l'armée en désordre de Charles-Quint lever le siège de Metz, et avait pris Marienbourg, Bouvines et Dinant; l'Empire, de son côté, avait emporté d'assaut Thérouanne et Hesdin, et, furieux de sa défaite de Metz, avait brûlé l'une et rasé l'autre.

Nous avons comparé Metz à Marignan, et nous n'exagérons pas. Une armée de cinquante mille hommes d'infanterie, de quatorze mille chevaux, décimée par le froid, par la maladie, et, disons-le aussi, par le courage du duc François de Guise et de la garnison française, s'évanouit comme une vapeur, disparut comme une fumée, laissant, pour toute trace de son existence, dix mille morts, deux mille tentes et cent vingt pièces de canon!

La démoralisation était telle, que les fuyards n'essayaient pas même de se défendre. Charles de Bourbon poursuivait un corps de cavalerie espagnole; le capitaine qui commandait ce corps s'arrête et va droit au chef ennemi:

— Prince, duc ou simple gentilhomme lui dit-il, qui que tu sois enfin, si tu combats pour la gloire, cherche une autre occasion; car, aujourd'hui, tu égorgerais des hommes trop faibles, non seulement pour te résister, mais encore pour prendre la fuite.

Charles de Bourbon remit son épée au fourreau, ordonna à ses hommes d'en faire autant; et le capitaine espagnol et sa troupe continuèrent leur retraite sans être davantage inquiétés par eux.

Charles-Quint avait été loin d'imiter cette clémence. Thérouanne prise, il avait ordonné que la ville fût livrée au pillage, rasée jusqu'en ses fondements; qu'on détruisît, non seulement les édifices profanes, mais encore les églises, les monastères et les hôpitaux; qu'on n'y laissât, enfin, aucun vestige de muraille; et, de peur qu'il n'y restât pierre sur pierre, il requit les habitants de la Flandre et de l'Artois pour en disperser les débris.

L'appel de destruction avait été entendu. Les populations de l'Artois et de la Flandre, auxquelles la garnison de Thérouanne causait de grands dommages, étaient accourues armées de pioches, de marteaux, de hoyaux et de pics, et la ville avait disparu comme Sagonte sous les pieds d'Annibal, comme Carthage au souffle de Scipion.

Il en était arrivé d'Hesdin comme de Thérouanne.

Mais, sur ces entrefaites, Emmanuel-Philibert avait été nommé commandant en chef des troupes de l'Empire dans les Pays-Bas, et, s'il n'avait pu sauver Thérouanne, il avait, du moins, obtenu de rebâtir Hesdin.

Il avait accompli en quelques mois ce travail immense, et une nouvelle ville venait de s'élever comme par enchantement à un quart de lieue de l'ancienne. Cette nouvelle ville, située au milieu des marais du Mesnil, sur la rivière de la Canche, était si bien fortifiée, qu'elle faisait encore, cent cinquante ans après, l'admiration de Vauban, quoique pendant le cours de ces cent cinquante ans, le système de fortifications eût entièrement changé.

Son fondateur l'avait appelé Hesdin-*Fert*; c'est-à-dire que, pour forcer la ville nouvelle à se souvenir de son origine, il avait joint à son nom ces quatre lettres: F. E. R. T. données avec la croix blanche par l'empereur d'Allemagne, après le siège de Rhodes, à Amédée le Grand, treizième comte de Savoie, et qui signifient: *Fortitudo ejus Rhodum tenuit*, c'est-à-dire: *Son courage a sauvé Rhodes*.

Mais ce n'était pas le seul miracle qu'eût opéré la promotion du jeune général auquel Charles-Quint venait de confier la conduite de son armée. Grâce à la discipline rigide qu'il avait su établir, le malheureux pays qui, depuis quatre ans, était le théâtre de la guerre, commençait à respirer; les ordres les plus sévères avaient été donnés par lui pour empêcher le pillage et même la maraude; tout chef contrevenant était désarmé et mis, sous sa tente, en vue de toute l'armée, à des arrêts plus ou moins longs; tout soldat pris en flagrant délit était pendu.

Il en résultait que, comme l'hiver de 1554 à 1555 avait à peu près fait cesser les hostilités de part et d'autre, les habitants de l'Artois venaient de passer quatre ou cinq mois qui, comparativement aux trois années écoulées entre le siège de Metz et la reconstruction d'Hesdin, leur avaient paru un échantillon de l'âge d'or.

Il y avait bien encore de temps en temps, par-ci par-là, quelque château incendié, quelque ferme pillée, quelque maison dévalisée, soit par les Français, qui tenaient Abbeville, Doullens et Montreuil-sur-Mer, et qui hasardaient des excursions sur le territoire ennemi, soit par les pillards incorrigibles, reîtres, lansquenets et bohèmes, que l'armée impériale traînait à sa suite; mais Emmanuel-Philibert faisait si bonne chasse aux Français, et si rude justice aux impériaux, que ces catastrophes devenaient de jour en jour plus rares.

Voilà donc où l'on en était dans la province d'Artois, et particulièrement dans les environs d'Hesdin-Fert, le jour où s'ouvre notre récit, c'est-à-dire le 5 mai 1555.

Mais, après avoir donné à nos lecteurs un aperçu de l'état moral et politique du pays, il nous reste, pour compléter le tableau, à leur donner une idée de son aspect matériel, aspect qui a totalement changé depuis cette époque, grâce aux envahissements de l'industrie et aux améliorations de la culture.

Disons donc, afin d'arriver à ce résultat difficile que nous nous proposons, et qui a pour but de reproduire un passé presque évanoui, disons donc ce que, pendant cette journée du 5 mai 1555, vers deux heures de l'après-midi, eût vu un homme qui, monté sur la plus haute tour d'Hesdin, et le dos tourné à la mer, eût embrassé l'horizon s'étendant en demi-cercle sous son regard, depuis l'extrémité septentrionale de cette petite chaîne de collines derrière laquelle se cache Béthune, jusqu'aux derniers mamelons méridionaux de cette même chaîne au pied desquels s'élève Doullens.

Il eût eu d'abord, en face de lui, s'avançant en pointe vers les rives de la Canche, l'épaisse et sombre forêt de Saint-Pol-sur-Ternoise, dont le vaste tapis vert, jeté ainsi qu'un manteau sur l'épaule des collines, allait, au bas du versant opposé, tremper sa lisière aux sources de la Scarpe, qui est à l'Escaut ce que la Saône est au Rhône, ce que la Moselle est au Rhin.

A la droite de cette forêt, et, par conséquent, à la gauche de l'observateur que nous supposons placé sur la plus haute tour d'Hesdin-Fert, au fond de la plaine, sous l'abri de ces mêmes collines qui ferment l'horizon, les bourgs d'Enchin et de Fruges, perdus au milieu des fumées bleuâtres de leurs cheminées, fumées qui les enveloppent comme une vapeur transparente, comme un voile diaphane, indiquaient que les frileux habitants de ces provinces septentrionales n'avaient point encore, malgré l'apparition des premiers jours de printemps, dit un adieu réel au feu, ce joyeux et fidèle ami des jours d'hiver.

En avant de ces deux villages, et semblable à une sentinelle qui se serait hasardée à sortir de la forêt, mais qui, mal rassurée encore, n'aurait pas voulu complètement abandonner sa lisière, s'élevait une jolie petite habitation, moitié ferme, moitié château, appelée le Parcq.

On voyait, pareil à un ruban doré flottant sur la robe verte de la plaine, le chemin qui, partant, unique d'abord, de la porte de la ferme, se séparait bientôt en deux branches, dont l'une venait droit à Hesdin, et dont l'autre, contournant la forêt, dénonçait les relations établies entre les habitants du Parcq et les villages de Frévent, d'Auxy-le-Château et de Nouvion en Ponthieu.

La plaine qui s'étendait de ces trois bourgs à Hesdin formait le bassin opposé à celui que nous venons de décrire, c'est-à-dire qu'elle était située à la gauche du bassin de la forêt de Saint-Pol, et, par conséquent, à la droite du spectateur fictif qui nous sert de cicerone ou plutôt de pivot.

C'était la partie la plus remarquable du paysage, non point par les accidents naturels du terrain, mais, au contraire, par la circonstance fortuite qui l'animait en ce moment.

En effet, tandis que la plaine opposée n'était couverte que de verdissantes moissons, celle-ci était presque entièrement cachée par le camp de l'empereur Charles-Quint.

Ce camp, entouré de fossés et garni de palissades, renfermait toute une ville, non pas de maisons, mais de tentes.

Au centre de ces tentes, comme Notre-Dame de Paris dans la Cité, comme le château des Papes au milieu d'Avignon, comme un vaisseau à trois ponts parmi les vagues moutonneuses de l'Océan, surgissait le pavillon impérial de Charles-Quint, aux quatre angles duquel flottaient quatre étendards dont un seul suffisait d'habitude à l'ambition humaine: l'étendard de l'Empire, l'étendard de l'Espagne, l'étendard de Rome et l'étendard de la Lombardie; car il avait été couronné quatre fois, ce conquérant, ce vaillant, ce victorieux, comme on l'appelait: à Tolède, de la couronne de diamants, comme roi d'Espagne et des Indes; à Aix-la-Chapelle, de la couronne d'argent, comme empereur d'Allemagne; enfin, à Bologne, de la couronne d'or, comme roi des Romains, et de la couronne de fer, comme roi des Lombards. Et, lorsqu'on essayait de s'opposer à cette volonté qu'il avait de se faire couronner à Bologne, au lieu d'aller selon la coutume, se faire couronner à Rome et à Milan; lorsqu'on lui objectait le bref du pape Etienne, qui ne veut pas que la couronne d'or quitte le Vatican, et le décret de l'empereur Charlemagne, qui défend que la couronne de fer sorte de Monza, il répondit hautainement, ce vainqueur de François Ier, de Soliman et de Luther, qu'il était accoutumé,

non pas à courir après les couronnes, mais à ce que les couronnnes courussent après lui.

Et notez bien que ces quatre étendards étaient surmontés de son étendard, à lui, lequel présentait les colonnes d'Hercule, non plus comme les bornes de l'ancien monde, mais comme les portes du nouveau, et faisait flotter à tous les vents du ciel cette ambitieuse devise, qui avait grandi par sa mutilation : *Plus ultrà !*

A la distance d'une cinquantaine de pas du pavillon de l'empereur s'élevait la tente du général en chef, Emmanuel-Philibert, tente que rien ne distinguait de celles des autres capitaines, sinon un double étendard portant, l'un les armes de Savoie, — une croix d'argent sur champ de gueules, avec ces quatre lettres, dont nous avons déjà expliqué le sens · F. E. R. T., — et l'autre, ses armes particulières, à lui Emmanuel, représentant une main levant au ciel un trophée composé de lances, d'épées et de pistolets, avec cette devise : *Spoliatis arma supersunt*, c'est-à-dire : *Aux dépouillés les armes restent*.

Le camp, que dominaient ces deux tentes, était divisé en quatre quartiers, au milieu desquels serpentait la rivière, chargée de trois ponts.

Le premier quartier était destiné aux Allemands ; le second, aux Espagnols ; le troisième, aux Anglais.

Le quatrième renfermait le parc d'artillerie, entièrement renouvelé depuis la défaite de Metz, et que l'adjonction de pièces françaises, prises à Thérouanne et à Hesdin, avait porté à cent-vingt canons et à quinze bombardes.

Sur la culasse de chacune des pièces prises aux Français, l'empereur avait fait graver ses deux mots favoris : *Plus ultrà !*

Derrière les canons et les bombardes étaient rangés, sur trois lignes, les caissons et les chariots contenant les munitions ; des sentinelles, l'épée à la main, sans arquebuses ni pistolets, veillaient à ce que personne n'approchât de ces volcans dont une étincelle suffisait pour faire jaillir la flamme.

D'autres sentinelles étaient placées en dehors de l'enceinte.

Dans les rues de ce camp, ménagées comme celles d'une ville, circulaient des milliers d'hommes avec une activité militaire, que tempéraient néanmoins la gravité allemande, l'orgueil espagnol et le flegme anglais.

Le soleil se réfléchissait sur toutes ces armes, qui lui renvoyaient ses rayons en éclairs ; le vent se jouait au milieu de tous ces étendards, de toutes ces bannières, de tous ces pennons, dont il roulait ou déroulait, selon son caprice, les plis soyeux et les brillantes couleurs.

Cette activité et ce bruit, qui flottent toujours à la surface des multitudes et des océans, faisaient un contraste remarquable avec le silence et la solitude de l'autre côté de la plaine, où le soleil n'éclairait que la mosaïque mouvante des moissons, arrivées à différents degrés de maturité, et où le vent ne faisait trembler que ces fleurs champêtres que les jeunes filles se plaisent à tresser, pour la parure du dimanche, en couronnes de pourpre et d'azur.

Et, maintenant que nous avons consacré le premier chapitre de notre livre à dire ce qu'eût embrassé le regard d'un homme placé sur la plus haute tour d'Hesdin-Fert, pendant la journée du 5 mai 1555, consacrons le second chapitre à dire ce qui eût échappé à ce regard, si perçant qu'il fût.

II

LES AVENTURIERS

Ce qui eût échappé au regard de cet homme, si perçant qu'il fût, c'est ce qui se passait dans l'endroit le plus épais et, par conséquent, le plus sombre de la forêt de Saint-Pol-sur-Ternoise, au fond d'une grotte que les arbres couvraient de leur ombre et que les lierres enveloppaient de leurs réseaux, tandis que, pour la plus grande sécurité de ceux qui occupaient cette grotte, une sentinelle cachée dans les broussailles, et couchée le ventre contre terre, aussi immobile que l'eût été à sa place un des troncs d'arbre dont elle était entourée, veillait à ce qu'aucun profane ne vînt troubler l'important conciliabule auquel, en notre qualité de romancier, c'est-à-dire de magicien à qui toutes portes sont ouvertes, nous allons faire assister nos lecteurs.

Profitons du moment rapide où, préoccupée du bruit que fait, en bondissant par les fougères, un chevreuil effaré, cette sentinelle, qui ne nous a point vus, et que nous avons découverte, tourne les yeux du côté d'où vient ce bruit, pour nous glisser inaperçus dans la grotte, et suivre dans ses moindres détails l'action qui s'y passe, abrités que nous sommes derrière la saillie d'un rocher.

Cette grotte est occupée par huit hommes, aux visages, aux costumes et aux tempéraments divers, bien que, d'après les armes qu'ils portent sur eux, ou qui gisent à terre à la portée de leurs mains, ils paraissent avoir adopté la même carrière.

L'un d'eux, aux doigts tachés d'encre, à la figure fine et rusée, trempant sa plume, — du bec de laquelle il extirpe, de temps en temps, un de ces poils qui se trouvent à la surface des papiers mal travaillés, — trempant sa plume, disons-nous, dans un de ces encriers de corne comme en portent à leur ceinture les bazochiens, les clercs et les huissiers, écrit sur une espèce de table de pierre reposant sur deux pieds massifs, pendant qu'un autre qui tient à la main, avec la patience et l'immobilité d'un chandelier de métal, une branche de sapin enflammée, éclaire, non seulement l'écrivain, la table et le papier, mais encore, par flaques de lumière plus ou moins larges, selon la proximité ou l'éloignement, lui-même d'abord, et ensuite ses six autres compagnons.

Il s'agit, à n'en pas douter, d'un acte qui intéresse la société tout entière, ce qui est facile à voir par l'ardeur avec laquelle chacun prend part à sa rédaction.

Cependant, trois de ces hommes paraissent moins occupés que les autres de ce soin tout matériel.

Le premier est un beau jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, élégamment vêtu d'une espèce de cuirasse de peau de buffle, à l'épreuve, sinon de la balle, au moins d'un coup d'épée ou de dague. Un justaucorps de velours marron, un peu fané, il est vrai, mais encore fort présentable, après avoir montré, par l'ouverture des épaules, ses manches tailladées à l'espagnole, c'est-à-dire façonnées d'après la dernière mode, dépasse de quatre doigts l'extrémité inférieure du buffle, et vient, avec une certaine ampleur de plis, flotter sur une trousse de drap vert tailladée suivant le même système, et qui va se perdre dans une paire de grandes bottes assez hautes pour protéger la cuisse quand on est à cheval, et assez souples pour se rabattre jusqu'au dessous du genou lorsqu'on marche à pied.

Il chantonne un rondeau de Clément Marot, tout en frisant sa fine moustache noire d'une main, et en peignant, de l'autre, sa chevelure, qu'il porte un peu plus longue qu'il n'est de mode à cette époque, sans doute pour ne pas perdre les avantages de la moelleuse ondulation dont la nature l'a douée.

Le second est un homme de trente-six ans à peine ; seulement, il a le visage tellement balafré par les blessures qui le sillonnent en tous sens, qu'il est impossible de lui assigner un âge. Il a le bras et une portion de la poitrine découverts, et, sur ce que l'on voit de son corps, on peut reconnaître une série de cicatrices non moins nombreuses que celles qui décorent son visage. Il est en train de panser une plaie qui lui a dénudé une partie du biceps ; heureusement, la blessure est au bras gauche, et, par conséquent, elle n'aura pas d'inconvénients aussi graves que si elle offensait le bras droit. Il tient entre ses dents l'extrémité d'une bande de toile, avec laquelle il comprime une poignée de charpie qu'il vient de tremper dans un certain baume dont un bohémien lui a donné la recette, et dont il prétend se trouver parfaitement bien. Au reste, pas une plainte ne sort de sa bouche, et il paraît aussi insensible à la douleur que si le membre, de la guérison duquel il s'occupe, était de chêne ou de sapin.

Le troisième est un homme de quarante ans, grand et mince, au visage pâle, à la tournure ascétique. Il est à genoux dans un coin, roule un chapelet entre ses doigts et expédie, avec une volubilité qui n'appartient qu'à lui, une douzaine de *Pater* et une douzaine d'*Ave*. De temps en temps, sa main droite abandonne le chapelet, et retentit sur sa poitrine avec le bruit que fait le maillet d'un tonnelier sur une futaille vide ; mais, le double ou le triple *Meâ culpâ* prononcé à haute voix, il revient à son chapelet qu'il se remet à tourner entre ses mains aussi rapidement qu'un rosaire aux mains d'un moine, ou le *combolio* aux doigts d'un derviche.

Les trois personnages qui nous restaient à décrire ont un caractère non moins tranché, Dieu merci ! que les cinq que nous avons déjà eu l'honneur de faire passer sous les yeux de nos lecteurs.

L'un de ces trois-là est appuyé des deux mains sur la table même où l'écrivain accomplit son office ; il suit, sans en perdre un trait, tous les circuits et toutes les ondulations de sa plume ; c'est lui qui a fait le plus d'observations sur l'acte qui se rédige, et, il faut le dire, ses observations, quoique un peu entachées d'égoïsme, sont presque toujours pleines de finesse ou, chose étrange ! tant une qualité semble opposée à l'autre, pleines de bon sens. Il a quarante-cinq ans, des yeux fins, petits et enfoncés sous de gros sourcils blonds.

Un autre est couché à terre ; il a trouvé un grès propre au repassage des épées et à l'affilage des poignards : il profite de la circonstance pour faire, à grand renfort de salive, et par des frottements multipliés sur ce grès, une

nouvelle pointe à sa dague, complètement émoussée. Sa langue, qu'il tient serrée entre ses dents, et qui sort du coin de sa bouche, indique toute l'attention et nous dirons même tout l'intérêt qu'il porte à l'action qu'il accomplit. Cependant cette attention n'est pas si absolue, qu'il n'ait une oreille à la discussion. Si la rédaction est selon son cœur, il se contente d'approuver de la tête; si, au contraire, elle blesse sa moralité ou déroute ses calculs, il se lève, s'approche du scribe, pose la pointe de sa dague sur le papier en disant ces trois mots: « Pardon... vous dites?... » et ne lève sa dague que lorsqu'il est parfaitement satisfait de l'explication; ce qu'il exprime par une salivation plus abondante et par un frottement plus acharné de sa dague contre le grès, frottement grâce auquel l'aimable instrument promet de reprendre bientôt son acuité primitive.

Le dernier, — et nous commençons par reconnaître le tort que nous avons eu de le ranger dans la catégorie de ceux que préoccupent les intérêts matériels qui se débattent, à cette heure, entre le scribe et les assistants, — le dernier, le dos appuyé aux parois de la grotte, les bras pendants, les yeux au ciel, ou plutôt à la voûte humide et sombre sur laquelle se jouent, comme des feux follets, les rayons mouvants de la torche résineuse, le dernier, disons-nous, semble à la fois un rêveur et un poëte. Que cherche-t-il en ce moment? Est-ce la solution de quelque problème comme ceux que viennent de résoudre Christophe Colomb et Galilée? Est-ce la forme d'un de ces tercets comme les faisait Dante, ou de l'un de ces huitains comme les chantait Tasse? C'est ce que pourrait seul nous dire le démon qui veille en lui, et qui s'occupe si peu de la matière, — absorbé qu'il est dans la contemplation des choses abstraites, — qu'il laisse aller en lambeaux toute la portion des vêtements du digne poëte qui n'est pas de fer, de cuivre ou d'acier.

Voilà les portraits esquissés tant bien que mal. Mettons les noms au-dessous de chacun d'eux.

Celui qui tient la plume se nomme Procope; il est Normand de naissance, presque juriste par l'éducation: il larde sa conversation d'axiomes tirés du droit romain et d'aphorismes empruntés aux Capitulaires de Charlemagne. Du moment où l'on a passé un écrit avec lui, on doit s'attendre à un procès. Il est vrai que, si l'on se contente de sa parole, sa parole est d'or; seulement, il n'est pas toujours d'accord avec la moralité, comme le vulgaire l'entend, dans sa manière de la tenir. Nous n'en citerons qu'un exemple, et c'est celui qui l'avait jeté dans la vie d'aventures où nous le rencontrons. Un noble seigneur de la cour de François Ier était venu, un jour, lui proposer une affaire, à lui et à trois de ses compagnons; il savait que le trésorier royal devait, le soir même, apporter de l'Arsenal au Louvre mille écus d'or; cette affaire était d'arrêter le trésorier au coin de la rue Saint-Paul, de lui prendre les mille écus d'or, et de les partager ainsi: cinq cents au grand seigneur, qui attendrait, place Royale, que le coup fût fait, et qui, en sa qualité de grand seigneur, demandait la moitié de la somme; l'autre moitié entre Procope et ses trois compagnons, qui auraient ainsi chacun cent vingt-cinq écus. La parole fut engagée de part et d'autre, et la chose fut faite comme il avait été convenu; seulement, quand le trésorier fut convenablement dévalisé, meurtri et jeté à la rivière, les trois compagnons de Procope hasardèrent cette proposition, de tirer vers Notre-Dame, au lieu de gagner la place Royale, et de garder les mille écus d'or, au lieu d'en remettre cinq cents au grand seigneur. Mais Procope leur rappela la parole engagée.

— Messieurs, dit-il gravement, vous oubliez que ce serait manquer à notre traité, que ce serait frustrer un client!... Il faut de la loyauté avant tout. Nous remettrons au duc (le grand seigneur était un duc) les cinq cents écus d'or qui lui reviennent, et depuis le premier jusqu'au dernier. Mais, continua-t-il, s'apercevant que la proposition excitait quelques murmures, *distinguimus:* quand il les aura empochés et qu'il nous aura reconnus pour d'honnêtes gens, rien n'empêche que nous n'allions nous embusquer au cimetière Saint-Jean, où j'ai la certitude qu'il doit passer; c'est un lieu désert et tout à fait propice aux embuscades. Nous ferons du duc ce que nous avons fait du trésorier, et, le cimetière Saint-Jean n'étant pas très éloigné de la Seine, on pourra les retrouver demain tous les deux dans les filets de Saint-Cloud. Ainsi, au lieu de cent vingt-cinq écus, nous en aurons deux cent cinquante chacun, desquels deux cent cinquante écus nous pourrons jouir et disposer sans remords, ayant tenu fidèlement notre parole vis-à-vis de ce bon duc!

La proposition acceptée avec enthousiasme, il fut fait ainsi qu'il avait été dit. Par malheur, dans leur empressement à le jeter à la rivière, les quatre associés ne s'aperçurent pas que le duc respirait encore; la fraîcheur de l'eau lui rendit des forces, et, au lieu d'aller jusqu'à Saint-Cloud, comme l'espérait Procope, il aborda au quai de Gèvres, poussa jusqu'au Châtelet, et donna au prévôt de Paris, qui, à cette époque, se nommait M. d'Estourville, un signalement si exact des quatre bandits, que, dès le lendemain, ceux-ci, jugèrent à propos de quitter Paris, de peur d'un procès où, malgré la connaissance approfondie que Procope avait du droit, ils eussent bien pu laisser la chose à laquelle, si philosophe qu'on soit, on tient toujours peu ou prou, c'est-à-dire l'existence.

Nos quatre gaillards avaient donc quitté Paris, tirant chacun vers un des quatre points cardinaux. Le nord était échu à Procope. De là vient que nous avons le bonheur de le retrouver tenant la plume dans la grotte de Saint-Pol-sur-Ternoise, rédigeant, par le choix de ses nouveaux compagnons, qui avaient rendu cet hommage à son mérite, l'acte important dont nous aurons à nous occuper tout à l'heure.

Celui qui éclaire Procope se nomme Heinrich Scharfeinstein. Cet indigne sectateur de Luther que les mauvais procédés de Charles-Quint à l'endroit des huguenots ont poussé dans les rangs de l'armée française avec son neveu Frantz Scharfeinstein, qui fait, en ce moment, sentinelle au dehors. Ce sont deux colosses que l'on dirait animés par une même âme et mus d'un seul esprit. Beaucoup prétendent que ce seul esprit n'est pas suffisant pour deux corps de six pieds chacun; mais eux ne sont pas de cet avis, et trouvent que tout est bien comme il est. Dans la vie ordinaire, ils daignent rarement avoir recours à un auxiliaire quelconque, soit homme, soit instrument, soit machine, pour arriver au but qu'ils se proposent. Si ce but est de mouvoir une masse quelconque, au lieu de chercher, comme nos savants modernes, par quels moyens dynamiques Cléopâtre fit transporter ses vaisseaux de la Méditerranée dans la mer Rouge, ou à l'aide de quels engins Titus souleva les blocs gigantesques du cirque de Flavien, ils entourent bravement de leurs quatre bras l'objet qu'il faut déplacer, ils nouent la chaîne infrangible de leurs doigts d'acier, ils font un effort simultané avec cette régularité qui distingue tous leurs mouvements, et l'objet quitte la place qu'il avait pour celle qu'il doit avoir. S'il s'agit d'escalader quelque muraille ou d'atteindre à quelque fenêtre, au lieu de traîner, ainsi que le font leurs compagnons, une lourde échelle qui embarrasse leur marche, quand l'expédition réussit, ou qu'il faut abandonner comme pièce de conviction, quand l'entreprise échoue, ils vont, les mains vides, à l'endroit où ils ont affaire. L'un d'eux, peu importe lequel, s'appuie à la muraille, l'autre monte sur ses épaules, et, au besoin, dans ses mains élevées au-dessus de la tête. Avec l'aide de ses propres bras, le second atteint ainsi une hauteur de dix-huit à vingt pieds, hauteur presque toujours suffisante pour gagner la crête d'un mur ou le balcon d'une fenêtre. Dans le combat, c'est toujours le même système d'association physique: ils marchent côte à côte et d'un pas égal; seulement, l'un frappe, et l'autre dépouille; quand celui qui frappe est las de frapper, il se contente de passer l'épée, la masse ou la hache à son compagnon, en disant ces seuls mots: « A ton tour! » Alors, les rôles changent: c'est celui qui frappait qui dépouille, et celui qui dépouillait qui frappe. Au reste, leur façon de frapper, à tous deux, est connue et fort estimée; mais, nous l'avons dit, en général, on fait plus d'estime de leurs bras que de leur cerveau, de leurs forces que de leur intelligence. Voilà pourquoi l'un a été chargé de faire la sentinelle au dehors, et l'autre le chancelier au dedans.

Quant au jeune homme aux moustaches noires et aux cheveux bouclés, qui frise ses moustaches et qui peigne ses cheveux, il a nom Yvonnet; il est Parisien de naissance et Français de cœur. Aux avantages physiques que nous avons déjà signalés en lui, il faut ajouter des mains et des pieds de femme. Dans la paix, il se plaint sans cesse. Comme le sybarite antique, le pli d'une rose le blesse; il est paresseux s'il faut marcher; il a des vertiges, s'il faut monter; il a des vapeurs, s'il faut penser. Impressionnable et nerveux, comme une jeune fille, sa sensibilité exige les plus grands ménagements. Le jour, il exècre les araignées, il a horreur des crapauds, il se trouve mal à la vue d'une souris. Pour qu'il s'aventure au milieu des ténèbres, qui lui sont antipathiques, il faut qu'une grande passion le pousse hors de lui-même. Au reste, rendons-lui cette justice, il a toujours quelque grande passion: mais presque toujours, si c'est la nuit que le rendez-vous lui est donné, il arrive près de sa maîtresse tout effaré et tout tremblant, et il a besoin, pour se remettre, d'autant de paroles rassurantes, de caresses empressées et de soins attentifs que Héro en prodiguait à Léandre, lorsque celui-ci entrait dans sa tour tout ruisselant de l'eau des Dardanelles! Il est vrai que, dès qu'il entend la trompette; il est vrai que, dès qu'il respire la poudre; il est vrai que, dès qu'il voit passer les étendards, Yvonnet n'est plus le même homme; il s'opère en lui une transformation complète: plus de paresse, plus de vertiges, plus de vapeurs! La jeune fille devient un soldat féroce, frappant d'estoc et de taille, un véritable lion aux griffes de fer et aux dents d'acier. Lui qui hésitait à monter un escalier pour arriver à la chambre à coucher d'une jolie femme, il grimpe à une échelle, s'accroche à une corde, se suspend à un fil

pour arriver le premier sur la muraille. Le combat fini, il lave avec le plus grand soin ses mains et son visage, change de linge et d'habits ; puis, peu à peu, redevient le jeune homme que nous voyons en ce moment, frisant sa moustache, peignant ses cheveux et secouant du bout des doigts la poussière impertinente qui s'attache à ses vêtements.

Celui qui panse la blessure qu'il a reçue au biceps du bras gauche s'appelle Malemort. C'est un caractère sombre et mélancolique qui n'a qu'une passion,qu'un amour, qu'une joie : la guerre ! passion malheureuse, amour mal récompensé, joie courte et funeste ; car à peine a-t-il goûté au carnage du bout des lèvres, que, grâce à cette ardeur aveugle et furieuse avec laquelle il se jette dans la mêlée, et au peu de soin qu'il prend, en frappant les autres, de ne pas être frappé lui-même, il attrape quelque effroyable coup de pique, quelque terrible mousquetade qui le couche sur le carreau, où il gémit lamentablement, non pas du mal que lui cause sa blessure, mais de la douleur qu'il éprouve de voir les autres continuer la fête sans lui. Par bonheur, il a la chair prompte à la cicatrice, et les os faciles au raccommodage. A l'heure qu'il est, il compte vingt-cinq blessures, trois de plus que César ! et il espère bien, si la guerre continue, en recevoir encore vingt-cinq autres avant celle qui doit inévitablement mettre fin à cette carrière de gloire et de douleurs.

Le maigre personnage qui prie dans un coin, et qui dit son chapelet à genoux, s'appelle Lactance. C'est un catholique ardent qui souffre avec peine le voisinage des deux Scharfenstein, dont il craint toujours que l'hérésie ne le souille. Obligé, par la profession qu'il exerce, à se battre contre ses frères en Jésus-Christ, et à les tuer le plus possible, il n'est pas d'austérités qu'il ne s'impose pour faire équilibre à cette cruelle nécessité. L'espèce de robe de drap dont il est revêtu en ce moment, et qu'il porte, sans gilet ni chemise, directement sur la peau, est doublée d'une cotte de mailles, si toutefois la cotte de mailles n'est pas l'étoffe, et le drap la doublure. Quoi qu'il en soit, au combat, il porte la cotte de mailles en dehors, et elle devient une cuirasse ; le combat terminé, il porte la cotte de mailles en dedans, et elle devient un cilice. C'est, au reste, une satisfaction que d'être tué par lui ; celui qui trépasse de la main de ce saint homme est sûr, au moins, de ne pas manquer de prières. Dans le dernier engagement, il a tué deux Espagnols et un Anglais, et, comme il est en retard avec eux, surtout à cause de l'hérésie de l'Anglais, qui ne peut pas se contenter d'un *De profundis* ordinaire, il débite, comme nous l'avons dit, force *Pater* et force *Ave*, laissant ses compagnons s'occuper pour lui des intérêts temporels qui se débattent en ce moment. Son compte réglé avec le ciel, il redescendra sur la terre, fera ses observations à Procope, et signera les *renvois* et les *mots rayés nuls* que pourra nécessiter sa tardive intervention à l'acte que l'on rédige.

Celui qui est appuyé des deux mains sur la table, et qui, tout au contraire de Lactance, suit, avec une attention soutenue, chaque trait de la plume de Procope, se nomme Maldent. Il est né à Noyon, d'un père manceau et d'une mère picarde. Il a eu une jeunesse folle et prodigue ; arrivé à son âge mûr, il veut réparer le temps perdu, et soigne ses affaires. Il lui est arrivé une foule d'aventures qu'il raconte avec une naïveté qui ne manque pas de charme ; mais, il faut le dire, cette naïveté disparaît complètement, lorsqu'il attaque avec Procope quelque question de droit. Alors, ils réalisent la légende des deux Gaspard, dont ils sont peut-être les héros, l'un manceau, l'autre normand. Au reste, Maldent donne et reçoit bravement le coup d'épée, et, quoiqu'il soit loin d'avoir la force d'Heinrich ou de Frantz Scharfenstein, le courage d'Yvonnet, l'impétuosité de Malemort, c'est, au besoin, un compagnon sur lequel on peut compter, et qui, le cas échéant, ne laissera point un ami dans l'embarras.

Le rémouleur qui aiguise sa dague, et qui en éprouve la pointe sur le bout de son ongle s'appelle Pilletrousse. C'est le routier pur sang. Il a tour à tour servi les Espagnols et les Anglais. Mais les Anglais marchandent trop, et les Espagnols ne payent pas assez ; il s'est donc décidé à travailler pour son compte. Pilletrousse rôde sur les grands chemins ; la nuit surtout, les grands chemins sont remplis de pillards de toutes les nations : Pilletrousse pille les pillards ; seulement, il respecte les Français, ses quasi-compatriotes ; — Pilletrousse est Provençal ; — Pilletrousse a même du cœur : s'ils sont pauvres, il les aide ; s'ils sont faibles, il les protège ; s'ils sont malades, il les soigne ; mais, s'il rencontre un vrai compatriote, c'est-à-dire un homme qui soit né entre le mont Viso et les bouches du Rhône, entre le Comtat et Fréjus, celui-là peut disposer de Pilletrousse corps et âme, sang et argent, *tron de laire !* c'est encore Pilletrousse qui semble être l'obligé.

Enfin, le neuvième et dernier, celui qui est adossé à la muraille, qui tient ses bras ballants, et qui lève les yeux en l'air, s'appelle Fracasso. C'est, comme nous l'avons dit, un poète et un rêveur ; bien loin de ressembler à Yvonnet, auquel l'obscurité répugne, il aime ces belles nuits éclairées par les seules étoiles ; il aime les rives escarpées des fleuves ; il aime les plages sonores de la mer. Malheureusement, forcé de suivre l'armée française où elle va, — car, quoique Italien, il a voué son épée à la cause de Henri II, — il n'est pas libre d'errer selon son inclination ; mais qu'importe ! pour le poète, tout est inspiration ; pour le rêveur, tout est matière à rêverie ; seulement, le propre des rêveurs et des poètes, c'est la distraction, et la distraction est fatale dans la carrière adoptée par Fracasso. Ainsi, souvent, au milieu de la mêlée, Fracasso s'arrête tout à coup pour écouter un clairon qui sonne, pour regarder un nuage qui passe, pour admirer un beau fait d'armes qui s'accomplit. Alors l'ennemi qui se trouve en face de Fracasso profite de cette distraction pour lui porter tout à son aise quelque coup terrible qui tire le rêveur de sa rêverie, le poète de son extase. Mais malheur à cet ennemi, si, malgré la facilité qui lui en a été donnée, il a mal pris ses mesures, et n'a pas du coup étourdi Fracasso ! Fracasso prendra sa revanche, non pas pour se venger du coup qu'il aura reçu, mais pour punir l'importun qui l'a fait descendre du septième ciel, où il planait emporté par les ailes diaprées de la fantaisie et de l'imagination.

Et, maintenant qu'à la manière de l'aveugle divin, nous avons fait l'énumération de nos aventuriers, — dont quelques-uns ne doivent pas être tout à fait inconnus à ceux de nos amis qui ont lu *Ascanio* et *les Deux Dianes*, — disons quel hasard les a réunis dans cette grotte, et quel est l'acte mystérieux à la rédaction duquel ils donnent tous les soins.

III

OU LE LECTEUR FAIT PLUS AMPLE CONNAISSANCE AVEC LES HÉROS QUE NOUS VENONS DE LUI PRÉSENTER

Dans la matinée de ce même jour, 5 mai 1555, une petite troupe composée de quatre hommes — lesquels semblaient faire partie de la garnison de Doullens — avait quitté cette ville en se glissant hors de la porte d'Arras, aussitôt que cette porte avait été, nous ne dirons pas ouverte, mais seulement entr'ouverte.

Ces quatre hommes, enveloppés de grands manteaux qui pouvaient servir aussi bien à cacher leurs armes qu'à les garantir de la bise du matin, avaient suivi, avec toutes sortes de précautions, les bords de la petite rivière d'Authie, qu'ils avaient remontée jusqu'à sa source. De là, ils avaient gagné la chaîne des collines dont déjà plusieurs fois nous avons parlé, avaient suivi, toujours avec les mêmes précautions, son versant occidental, et, après deux heures de marche, étaient enfin arrivés à la lisière de la forêt de Saint-Pol-sur-Ternoise. Là, l'un d'eux, qui paraissait plus familier que les autres avec les localités, avait pris la direction de la petite troupe, et, tantôt s'orientant sur un arbre plus feuillu ou plus dénué de branches que les autres, tantôt se reconnaissant à un rocher ou à une flaque d'eau, il était arrivé, sans trop d'hésitation, à l'entrée de cette grotte où nous-mêmes avons conduit nos lecteurs, au commencement du chapitre précédent.

Alors, il avait fait signe à ses compagnons d'attendre un instant, avait regardé, avec une certaine inquiétude, quelques herbes qui lui paraissaient nouvellement froissées, quelques branches qui lui semblaient fraîchement rompues ; il s'était mis à plat ventre, et, en rampant comme eût fait une couleuvre, il avait disparu dans l'intérieur.

Bientôt ses camarades, qui étaient restés à l'extérieur, avaient entendu retentir sa voix ; mais l'accent de cette voix n'avait rien d'inquiétant. Il interrogeait les profondeurs de la grotte, et, comme les profondeurs de la grotte ne lui répondirent que par la solitude et le silence, comme il n'avait entendu, malgré son triple appel, que le triple écho de sa propre voix, il ne tarda pas à reparaître au dehors en faisant signe à ses compagnons qu'ils pouvaient le suivre.

Les trois compagnons le suivirent, et, après quelques difficultés facilement vaincues, se trouvèrent dans l'intérieur du souterrain.

— Ah ! murmura celui qui avait si habilement servi de guide en faisant entendre une aspiration de joie, *tandem ad terminum venimus !*

— Ce qui veut dire ?... demanda l'un des trois aventuriers, avec un accent picard des plus prononcés.

— Ce qui veut dire, mon cher Maldent, que nous approchons, ou plutôt que nous sommes tout approchés du terme de notre expédition.

— Bardon, monsié Brogobe, dit un autre aventurier, mais che n'afre bas plen gombris. Et doi, Heinrich ?

— Moi n'afre bas plen gombris non blus.

— Et pourquoi diable voulez-vous comprendre? répondit Procope, — car le lecteur a déjà deviné que c'était notre légiste que Frantz Scharfenstein enveloppait, dans son accent tudesque, sous le pseudonyme de *Brogobe* — pourvu que Maldent et moi comprenions, n'est-ce pas tout ce qu'il faut?

— Ia, répondirent philosophiquement les deux Scharfenstein, c'êdre dont ze qu'il vaut.

— Ainsi donc, dit Procope, asseyons-nous, mangeons un morceau, buvons un coup pour faire passer le temps, et, tout en mangeant ce morceau, tout en buvant ce coup, je vous expliquerai mon plan.

— Ia! ia! dit Frantz Sharfenstein, manchons un morzeau, pufons un goup, et, bantant ze demps, il nous esbliguera zon blan.

Les aventuriers regardèrent autour d'eux, et, grâce à l'habitude que leurs yeux commençaient à avoir de l'obscurité, moins grande, d'ailleurs, à l'entrée de la grotte que dans ses profondeurs, ils aperçurent trois pierres qu'ils rapprochèrent l'une de l'autre, afin de pouvoir causer plus confidentiellement.

Comme on n'en trouvait pas une quatrième, Henri Scharfenstein, offrit galamment la sienne à Procope, qui était sans siège; mais Procope le remercia avec la même courtoisie, étendit son manteau à terre, et se coucha dessus.

Puis on tira, des bissacs que portaient les deux géants, du pain, de la viande froide, du vin; on posa le tout au milieu du demi-cercle dont les trois aventuriers assis faisaient l'arc, et dont Procope couché faisait la corde; après quoi l'on se mit à attaquer le déjeuner improvisé avec un acharnement qui prouvait que la promenade matinale qu'on venait de faire n'avait pas été sans produire son effet sur l'appétit des convives.

Pendant dix minutes, à peu près, on n'entendit que le bruit des mâchoires, broyant, avec une régularité qui eût fait honneur à des mécaniques, le pain, la chair et même les os des volailles empruntées aux fermes voisines, et qui composaient la partie délicate du déjeuner.

Maldent fut le premier qui retrouva la parole.

— Tu disais donc, mon cher Procope, qu'en mangeant un morceau, tu nous expliquerais ton plan... Le morceau est plus qu'à moitié mangé, pour mon compte, du moins. Commence donc ton exposition. J'écoute.

— Ia! dit Frantz la bouche pleine, nous égoudons.

— Eh bien?

— Eh bien, voici la chose... *Ecce res judicanda*, comme on dit au palais.

— Silence, les Scharfenstein! fit Maldent.

— Moi n'afre bas tit un zeul mot, répondit Frantz.

— Ni moi non blus, dit Heinrich.

— Ah! j'avais cru entendre...

— Et moi aussi, dit Procope.

— Bon! quelque renard que nous aurons dérangé dans son terrier... Va, Procope! va!

— Eh bien, je le répète donc, voici la chose: il existe, à un quart de lieue d'ici, une jolie petite ferme...

— Tu nous avais promis un château! observa Maldent.

— Oh! mon Dieu! que tu es méticuleux, dit Procope. Eh bien, soit, je me reprends... Il existe, à un quart de lieue d'ici, un joli petit château.

— Verme ou jâdeau, dit Heinrich Scharfenstein, ben imborde, bourfu gu'il y ait de la pudin à y faire!

— Bravo, Heinrich, voilà qui est parler! mais, ce diable de Maldent, il ergote comme un procureur... Je continue.

— Foui, gondinuez, dit Frantz.

— Il existe donc, à un quart de lieue d'ici, une charmante maison de campagne habitée seulement par le propriétaire, par un domestique mâle et par une domestique femelle.. Il est vrai que, dans la commune, habitent le fermier et ses gens.

— Gompien dont zela vaid-il? demanda Heinrich.

— Dix personnes, à peu près, répondit Procope.

— Nous nous jarchons tes tix berzonnes, endre moi et Frantz... n'est-ze bas, mon nefeu?

— Ia, mon ongle, répondit Frantz avec le laconisme d'un Spartiate.

— Eh bien, continua Procope, voilà donc l'affaire. Nous attendons ici la nuit en mangeant, en buvant et en racontant des histoires..

— En pufant et en manchant zurdout, dit Frantz.

— Puis, la nuit venue, continua Procope nous sortons d'ici sans bruit, comme nous y sommes venus; nous gagnons la lisière du bois; de la lisière du bois, nous nous glissons, par un chemin creux que je connais, jusqu'au pied de la muraille. Arrivé au pied de la muraille, Frantz monte sur les épaules de son oncle, ou Heinrich sur celles de son neveu; celui qui est sur les épaules de l'autre enjambe la muraille, et vient nous ouvrir la porte... La porte ouverte, — tu comprends bien, Maldent? — la porte ouverte, — vous comprenez bien, les Scharfenstein? — la porte ouverte nous entrons.

— Pas sans nous, j'espère bien! dit, à deux pas derrière le groupe des aventuriers, une voix si bien accentuée, qu'elle fit tressaillir non seulement Procope, non seulement Maldent, mais encore les deux colosses.

— Trahison! cria Procope en bondissant sur ses pieds, et en faisant un pas en arrière.

— Trahison! cria Maldent en essayant de sonder les ténèbres du regard, mais en demeurant à sa place.

— Trahison! crièrent à la fois les deux Scharfenstein en tirant leurs épées et en faisant un pas en avant.

— Ah! bataille? dit la même voix; vous voulez la bataille? Eh bien, soit. A moi, Lactance! à moi, Fracasso! à moi, Malemort!

Un triple rugissement retentit au fond de la caverne, indiquant que ceux auxquels la voix venait de faire appel étaient prêts à y répondre.

— Un instant! un instant, Pilletrousse! dit Procope, qui avait reconnu à sa voix le quatrième aventurier; que diable! on n'est pas des Turcs ou des bohêmes pour s'égorger ainsi au milieu de la nuit, sans avoir essayé de s'entendre auparavant.

Faisons d'abord de la lumière, chacun de notre côté; examinons-nous le blanc des yeux, afin que nous sachions à qui nous avons affaire; arrangeons-nous, s'il est possible... et, si nous ne pouvons pas nous arranger, eh bien, battons-nous!

— Battons-nous d'abord, dit une voix sombre qui, sortant des profondeurs de la grotte, semblait sortir de celles de l'enfer.

— Silence, Malemort! dit Pilletrousse; il me semble que Procope fait là une proposition des plus acceptables. — Qu'en dis-tu, Lactance? — qu'en dis-tu, Fracasso?

— Je dis, répondit Lactance, que, si cette proposition peut sauver la vie à un de nos frères, je l'accepte.

— C'eût, cependant, été poétique, de combattre dans une grotte qui eût servi de tombe aux trépassés; mais, comme il ne faut pas sacrifier les intérêts matériels à la poésie, continua mélancoliquement Fracasso, je me range à l'avis de Pilletrousse et de Lactance.

— Et moi, je veux me battre! hurla Malemort.

— Voyons, panse ton bras, et laisse-nous tranquilles, dit Pilletrousse, nous sommes trois contre toi, et Procope, qui est un légiste, te dira que trois ont toujours raison contre un.

Malemort poussa un rugissement de regret, en voyant s'échapper pour lui une si belle occasion d'attraper une nouvelle blessure; mais, selon le conseil que venait de lui donner Pilletrousse, il céda, s'il ne s'y rangea point, à l'avis de la majorité.

Pendant ce temps, Lactance de son côté, et Maldent du sien, avaient battu le briquet, et, comme chacune des deux troupes avait prévu le cas où il serait besoin d'y voir clair, deux torches de sapin garnies d'étoupe enduite de poix brillèrent en même temps, et, de leur double flamme, éclairèrent la grotte et ses habitants.

Nous avons exploré l'une et fait connaissance avec les antres; nous n'avons donc plus besoin de décrire le théâtre, et d'indiquer les personnages, mais seulement de décrire et d'indiquer la façon dont ils étaient groupés.

Au fond de la grotte, se tenaient Pilletrousse, Malemort, Lactance et Fracasso.

Sur le devant, les deux Scharfenstein, Maldent et Procope.

Pilletrousse avait gardé sa position avancée; derrière lui, Malemort se rongeait les poings de colère; près de Malemort, Lactance, tenant sa torche à la main, essayant de calmer son belliqueux compagnon; Fracasso, à genoux comme l'Agnis du tombeau de Léonidas, rattachait, comme lui, sa sandale, afin d'être prêt à la guerre, tout en invoquant la paix.

Du côté opposé, les deux Scharfenstein formaient, ainsi que nous l'avons dit, l'avant-garde; à un pas derrière eux se tenait Maldent, à un pas derrière Maldent se tenait Procope.

Les deux torches éclairaient toute la partie circulaire de la grotte. Un seul enfoncement situé près de la porte et qui contenait un amas de fougères destiné, sans doute, à devenir le lit du futur anachorète auquel il prendrait envie de l'habiter, demeurait dans la pénombre.

Un rayon de lumière, glissant par l'ouverture de la grotte, essayait, mais en vain, de lutter de sa teinte blafarde avec les rayons presque sanglants que jetaient les deux torches.

Tout cela formait un ensemble sombre et belliqueux qui aurait admirablement figuré dans la mise en scène d'un drame moderne.

Nos aventuriers se connaissaient déjà pour la plupart · ils s'étaient déjà vus à l'œuvre sur le champ de bataille, mais luttant contre l'ennemi commun, et non prêts à s'égorger entre eux.

Si impénétrables à la crainte que fussent leurs cœurs, ils n'étaient point sans se rendre, chacun à part soi, compte de la situation.

Mais celui dans l'esprit duquel l'appréciation des coups à donner et à recevoir se formulait de la façon la plus claire et la plus impartiale était, sans contredit, le légiste Procope.

Aussi s'avança-t il vers ses adversaires, sans cependant dépasser la ligne que traçaient les deux Scharfenstein.

— Messieurs, dit-il, nous avons, d'un commun accord, désiré nous voir et nous nous voyons.. c'est déjà quelque chose, car, en se voyant, on apprécie ses chances. Nous sommes quatre contre quatre ; mais, de ce côté, nous avons pour nous ces deux messieurs que voici... (et il montrait Frantz et Heinrich Scharfeinstein) ce qui m'autorise presque à dire que nous sommes huit contre quatre.

A cette imprudente rodomontade, non seulement les cris s'élancèrent instantanément des bouches de Pilletrousse, de Malemort, de Lactance et de Fracasso, mais encore les épées sortirent de leurs gaines.

Procope s'aperçut qu'il avait dévié de son adresse ordinaire, et qu il faisait fausse route.

Il essaya de revenir sur ses pas.

— Messieurs, dit-il, je ne prétends pas que, fût-on huit contre quatre, la victoire soit certaine, quand ces quatre se nomment Pilletrousse, Malemort, Lactance, Fracasso...

Cette manière de post-scriptum parut calmer un peu les esprits ; seulement, Malemort continuait de gronder sourdement.

— Allons, au fait ! dit Pilletrousse.

— Oui, répondit Procope, *ad eventum festina*... Eh bien, je disais donc, messieurs, que, laissant de côté les chances toujours aléatoires d'un combat, nous devons tâcher d'arriver à un arrangement. Or, une espèce de procès est pendant entre nous, *jacens sub judice lis est ;* comment terminerons-nous ce procès? D'abord, par l'exposition pure et simple de la situation, d'où ressortira notre droit. — A qui est venue hier l'idée de s'emparer, la nuit prochaine, de la petite ferme ou du petit château du Parcq, comme vous voudrez l'appeler? A moi et à ces messieurs. Qui est parti ce matin de Doullens pour mettre ce projet à exécution? Moi et ces messieurs. Qui est venu dans cette grotte prendre position pour la nuit prochaine? Encore moi et ces messieurs. Enfin, qui a mûri le projet, qui l'a développé devant vous, et qui vous a donné ainsi le désir de vous associer à l'association? Toujours moi et ces messieurs. — Répondez à cela, Pilletrousse, et dites si la conduite d'une entreprise n'appartient pas sans trouble et sans empêchement à ceux qui ont eu à la fois la priorité d'idée et d'exécution. *Dixi !*

Pilletrousse se mit à rire, Fracasso haussa les épaules, Lactance secoua sa torche ! Malemort, murmura : « Bataille ! »

— Quelle chose vous fait rire, Pilletrousse? demanda gravement Procope, dédaignant de s'adresser aux autres, et consentant seulement à discuter avec celui qui, momentanément, paraissait s'être érigé en chef de la troupe.

— Ce qui me fait rire, mon cher Procope, répondit l'aventurier à qui la question était adressée, c'est la profonde confiance avec laquelle vous venez de faire l'exposé de vos droits, exposé qui, si nous nous en rapportons aux conclusions posées par vous-même, vous met à l'instant hors de cause, vous et vos compagnons... Oui, je conviens avec vous que la conduite d'une entreprise appartient sans trouble et sans empêchement à ceux qui ont eu à la fois la priorité d'idée et d'exécution...

— Ah ! fit Procope d'un air triomphant.

— Oui, mais j'ajoute : L'idée de vous emparer de la petite ferme ou du château du Parcq, comme vous voudrez l'appeler, vous est venue hier, n'est-ce pas? Eh bien, elle nous est venue avant-hier, à nous autres. Vous êtes partis ce matin de Doullens pour la mettre à exécution? Nous, nous sommes partis dans ce même but, hier au soir, de Montreuil-sur-Mer. Vous êtes arrivés il y a une heure dans cette grotte? Nous y étions, nous, arrivés depuis quatre heures. Vous avez mûri et développé ce projet devant nous? Mais nous avions déjà mûri et développé ce projet avant vous. Vous comptiez attaquer la ferme cette nuit? Nous comptions la prendre ce soir ! Nous réclamons donc la priorité d'idée et d'exécution, et, par conséquent, le droit de conduire notre entreprise sans trouble et sans empêchement.

Et, parodiant la manière classique dont Procope avait terminé son discours.

— *Dixi !* ajouta Pilletrousse avec non moins d'aplomb et d'emphase que le légiste.

— Mais, demanda Procope, un peu troublé de l'argumentation de Pilletrousse, qui m'assure que tu viens de dire la vérité?

— Ma parole de gentilhomme ! dit Pilletrousse.

— J'aimerais mieux une autre caution.

— Foi de routier, alors !

— Hum ! fit imprudemment Procope.

Les esprits étaient montés ; le doute émis par Procope sur la parole de Pilletrousse exaspéra les trois aventuriers qui relevaient de lui.

— Eh bien, bataille ! crièrent d'une seule voix Fracasso et Lactance.

— Oui, bataille ! bataille ! bataille ! hurla Malemort.

— Bataille donc ! puisque vous le voulez dit Procope.

— Bataille ! puisqu'il n'y a pas moyen de s'entendre, dit Maldent.

— Badaille ! répétèrent Frantz et Heinrich Scharfenstein en s'apprêtant à espadonner.

Et, comme c'était l'avis de tout le monde, chacun tira son épée ou sa dague, prit sa hache ou sa masse, choisit des yeux son adversaire, et, la menace à la bouche, la fureur sur le visage, la mort à la main, se mit en devoir de fondre sur lui.

Tout à coup, on vit s'agiter le tas de fougères amassé dans l'enfoncement situé près de l'entrée de la grotte ; un jeune homme élégamment vêtu en sortit, et, s'élançant hors de l'obscurité, apparut dans le cercle de lumière, étendant les bras comme Hersilie dans le tableau des *Sabines*, et criant :

— Allons ! bas les armes, camarades ! je me charge d'arranger cela à la satisfaction générale.

Tous les yeux se portèrent sur le nouveau personnage qui venait d'entrer en scène d'une façon si brusque et si inattendue, et toutes les voix s'écrièrent :

— Yvonnet !

— Mais d'où diable sors-tu ? demandèrent à la fois Pilletrousse et Procope.

— Vous voulez le savoir, dit Yvonnet ; mais, d'abord, les épées et les dagues aux fourreaux... La vue de toutes ces lames nues m'agace horriblement les nerfs.

Tous les aventuriers obéirent, excepté Malemort.

— Allons, allons, dit Yvonnet s'adressant à lui, qu'est-ce que c'est que cela, camarade?

— Ah ! geignit Malemort avec un profond soupir, on ne pourra donc jamais se donner tranquillement un pauvre petit coup d'épée?

Et il remit sa lame au fourreau avec un geste plein de dépit et de désappointement.

IV

L'ACTE DE SOCIÉTÉ

Yvonnet jeta un regard autour de lui, et, reconnaissant que, si la colère n'était point sortie des cœurs, les épées et les dagues étaient au moins rentrées dans les fourreaux, il se tourna alternativement vers Pilletrousse et Procope, qui, on se le rappelle, venaient de lui faire l'honneur de lui poser tous deux la même question.

— D'où je sors? répétat-il. Pardieu ! belle demande ! je sors de ce tas de fougères, sous lequel je m'étais caché en voyant entrer d'abord Pilletrousse, Lactance, Malemort et Fracasso, et d'où je n'ai pas jugé à propos de sortir en voyant entrer ensuite Procope, Maldent et les deux Scharfenstein.

— Mais que faisais-tu dans cette grotte, à une pareille heure de la nuit? car nous sommes arrivés ici que le jour n'était pas encore levé.

— Ah ! ceci, répondit Yvonnet, c'est mon secret, et je vous le dirai tout à l'heure, si vous êtes bien sages ; mais, d'abord, allons au plus pressé.

Alors, s'adressant à Pilletrousse :

— Ainsi donc, mon cher Pilletrousse, dit-il, vous étiez venus dans l'intention de rendre une petite visite à la ferme ou au château du Parcq, comme il vous plaira de l'appeler?

— Oui, dit Pilletrousse.

— Et vous aussi? demanda Yvonnet à Procope.

— Et nous aussi, répondit Procope.

— Et vous alliez vous battre pour constater la priorité de vos droits?

— Nous allions nous battre, dirent à la fois Pilletrousse et Procope.

— Fi ! dit Yvonnet, des camarades, des Français ou, tout au moins, des hommes servant la cause de la France !

— Dame ! il le fallait bien, puisque ces messieurs ne voulaient pas renoncer à leur projet, dit Procope.

— Nous ne pouvions faire autrement, puisque ces messieurs ne voulaient pas nous céder la place, dit Pilletrousse.

— Il le fallait bien ! vous ne pouviez faire autrement ! répéta Yvonnet en contrefaisant la voix de ses deux interlocuteurs. Il fallait bien vous massacrer entre vous, n'est-ce pas? vous ne pouviez faire autrement que de vous égorger, dites? Et vous étiez là, Lactance, et vous avez vu ces préparatifs de carnage, et votre âme chrétienne n'en a pas gémi?

— Si fait, dit Lactance, elle en a gémi, et profondément !

— Et voilà tout ce que votre sainte religion vous a inspiré : un gémissement ?

— Après le combat, reprit Lactance, un peu humilié des reproches que lui faisait Yvonnet, reproches dont il sentait la justesse, après le combat, j'eusse prié pour les morts.

— Voyez-vous cela !

— Qu'eussiez-vous donc voulu que je fisse, mon cher monsieur Yvonnet ?

— Eh ! pardieu ! ce que je fais, moi qui ne suis pas un dévot, un saint, un mangeur de patenôtres comme vous. Ce que j'eusse voulu ? C'est que vous vous fussiez jeté entre les glaives et les épées, *inter gladios et enses*, pour parler comme notre légiste Procope, et que vous eussiez dit à vos frères égarés, avec cet air de componction qui vous va si bien, ce que je vais leur dire, moi : « Camarades, quand il y en a pour quatre, il y a en a pour huit ; si la première affaire ne rapporte pas tout ce que nous en attendons, nous en ferons une seconde. Les hommes sont nés pour se soutenir les uns les autres dans les rudes sentiers de la vie, et non pour se jeter des pierres à travers les jambes dans les chemins déjà si difficiles qu'ils ont à parcourir. Au lieu de nous diviser, associons-nous : ce que nous ne pouvons tenter à quatre sans d'énormes risques, nous l'exécuterons à huit presque sans danger. Gardons pour nos ennemis nos haines, nos dagues, nos épées, et n'ayons les uns pour les autres, que de bonnes paroles et de bons procédés. Dieu, qui protège la France quand il n'a rien de plus pressé à faire, sourira à notre fraternité, et lui enverra sa récompense ! » Voilà ce que vous eussiez dû dire, cher Lactance, et ce que vous n'avez pas dit.

— C'est vrai, répondit Lactance en se frappant la poitrine, *mea culpa ! mea culpa ! mea maxima culpa !*

Et, éteignant sa torche, qui faisait double emploi, il s'agenouilla et se mit à prier avec ferveur.

— Eh bien, alors, je le dis à votre place, continua Yvonnet ; j'ajoute : La récompense divine que vous eût promise Lactance, c'est moi qui vous l'apporte, camarades.

— Toi, Yvonnet ? dit Procope avec un air de doute.

— Oui, moi, moi qui ai eu la même idée que vous, et avant vous.

— Comment ! dit Pilletrousse, toi aussi, tu as eu l'idée de pénétrer dans le château que nous convoitons ?

— Non seulement j'en ai eu l'idée, dit Yvonnet, mais encore, cette idée, je l'ai mise à exécution.

— Bah ! firent tous les assistants en prêtant une nouvelle attention à ce qui disait Yvonnet.

— Oui, j'ai des intelligences dans la place, répondit celui-ci : une petite soubrette charmante, nommée Gertrude, ajouta-t-il en frisant sa moustache, qui, pour moi, est toute prête à renier père et mère, maître et maîtresse... une âme que je perds.

Lactance poussa un soupir.

— Et tu dis que tu es entré au château ?

— J'en sortais cette nuit ; mais vous savez combien les courses de nuit me répugnent, surtout quand je les exécute seul. Plutôt que de faire trois lieues pour regagner Doullens, ou six lieues pour regagner Abbeville ou Montreuil-sur-Mer, j'ai fait un quart de lieue, et je me suis trouvé dans cette grotte, que je connaissais pour y avoir eu mes premiers rendez-vous avec ma divinité. J'ai trouvé à tâtons ce lit de fougères, dont je savais le gisement, et je commençais à m'y endormir, en me promettant, le jour venu, de proposer le coup aux premiers d'entre vous que je rencontrerais, lorsque Pilletrousse est arrivé avec sa bande, puis Procope avec la sienne. Chacune venait pour la même cause ; cette tendance vers le même but a amené la discussion que vous savez, discussion qui allait finir, sans aucun doute, d'une manière tragique, quand j'ai jugé qu'il était temps d'intervenir, et que je suis intervenu. Maintenant, je vous dis : Au lieu de nous battre, voulez-vous nous associer ? au lieu d'entrer par force, voulez-vous entrer par ruse ? au lieu de briser les portes, voulez-vous qu'elles vous soient ouvertes ? au lieu de chercher au hasard l'or, les bijoux, les vaisselles, les argenteries, voulez-vous y être conduits tout droit ? Alors, touchez là, je suis votre homme ! et, pour donner l'exemple du désintéressement et de la fraternité, malgré le service que je vous rends, je ne demande qu'une part égale aux autres parts. Que celui qui a quelque chose de mieux à dire parle à son tour... Je lui cède la parole, et j'écoute.

Un murmure d'admiration se répandit dans l'assemblée. Lactance, interrompant sa prière, s'approcha d'Yvonnet et baisa humblement le bas de son manteau. Procope, Pilletrousse, Maldent et Fracasso lui serrèrent la main. Les deux Scharfenstein pensèrent l'étouffer en l'embrassant. Malemort, seul, murmura dans son coin :

— Vous verrez qu'il n'y aura pas le plus petit coup d'épée donné ou reçu... C'est une malédiction !

— Eh bien donc, dit Yvonnet, qui depuis longtemps, rêvait cette association, et qui, voyant la fortune passer à portée de sa main, ne voulait pas laisser échapper cette occasion de la saisir aux cheveux, eh bien donc, ne perdons pas un instant ! Nous voici réunis au nombre de neuf compagnons qui ne craignent ni Dieu ni diable...

— Si fait ! interrompit Lactance en se signant, nous craignons Dieu !

— C'est vrai, c'est vrai !... manière de parler Lactance... Je disais donc que nous étions ici neuf compagnons réunis par le hasard...

— Par la Providence, Yvonnet ! dit Lactance.

— Par la Providence, soit... Le bonheur veut que nous ayons parmi nous Procope, un légiste ; le bonheur veut encore que ce légiste ait à sa ceinture encre et plume, et, j'en suis sûr, dans sa poche, du papier au timbre de notre bon roi Henri II...

— Ma foi ! oui, fit Procope, j'en ai, et, comme Yvonnet le dit bien, c'est un bonheur.

— Alors hâtons-nous... Dressons une table, et rédigeons notre acte d'association, tandis que l'un de nous, placé en sentinelle dans la forêt et à proximité de l'entrée de la grotte, veillera à ce que nous ne soyons pas dérangés.

— Moi, dit Malemort, je vais me mettre en sentinelle, et autant d'Espagnols, d'Anglais ou d'Allemands qui rôderont dans la forêt, autant de tués !

— Justement, dit Yvonnet, voilà ce qu'il ne faut pas, mon cher Malemort. Dans notre situation, c'est-à-dire à deux cents pas du camp de Sa Majesté l'empereur Charles-Quint, avec un homme qui a l'oreille aussi fine et l'œil aussi exercé que monseigneur Emmanuel-Philibert de Savoie, il ne faut tuer que ce que l'on ne peut se dispenser de tuer, attendu que, si sûr que l'on soit de son coup, on ne tue pas toujours ; que, quand on ne tue pas, on blesse ; que les blessés crient comme des aigles ; qu'aux cris des blessés, on accourrait, et qu'une fois le bois occupé, Dieu sait ce qui adviendrait de nous ! Non, mon cher Malemort, vous resterez ici, et l'un des deux Scharfenstein montera la garde. Tous deux sont Allemands ; si celui qui veillera sur nous est découvert, il pourra se donner comme un lansquenet du duc d'Aremberg, ou comme une reître du comte de Waldeck.

— Tu gomde te Falteck it êdre mieux, dit Heinrich Scharfenstein.

— Ce colosse est plein d'intelligence ! dit Yvonnet. Oui, mon brave, *tu gomde te Falteck it êdre mieux*, parce que le comte de Waldeck est un pillard. C'est cela que tu veux dire, n'est-ce pas ?...

— Ia, moi fouloir tire zela.

— Et qu'on ne trouvera pas étonnant qu'un pillard soit caché dans le bois ?

— Nein... bas étonnant ti tout.

— Seulement, que le Scharfenstein qui fera le guet prenne garde, avec cet honorable titre de pillard, de tomber entre les mains de monseigneur le duc de Savoie... Il n'entend pas raillerie sur la maraude !

— Foui, dit Heinrich, il afre engore bantu teux zoldats hier !

— Drois ! dit Frantz.

— Eh bien, lequel de vous deux se charge de faire le guet ?

— Moi, répondirent ensemble l'oncle et le neveu.

— Mes amis, dit Yvonnet, ce dévouement est apprécié par vos camarades ; mais un seul factionnaire suffit. Tirez donc à la courte-paille... Un poste d'honneur est réservé à celui qui restera ici.

Les deux Scharfenstein se consultèrent un instant.

— Frantz il afre tes pons yeux et tes pons oreilles... il vera la zentinelle à nous, dit Heinrich.

— Bien ! dit Yvonnet ; que Frantz aille à son poste, alors Frantz se dirigea vers la sortie de la grotte avec son calme ordinaire.

— Tu entends, Frantz, dit Yvonnet, si tu te laisses prendre par les autres, ce n'est rien ; mais, si tu es pris par le duc de Savoie, tu es pendu !

— Che ne laizerai prentre moi bar berzonne, zoyez dranguille, dit Frantz.

Et il sortit de la grotte pour aller se mettre à son poste

— Et le boste t'onneur, demanda Heinrich, où est-il ?

Yvonnet prit la torche des mains de Maldent, et, la présentant à Heinrich :

— Tiens, dit-il, place-toi ici, éclaire Procope, et ne bouge pas !

— Che ne poucherai bas ! dit Heinrich.

Procope s'assit, tira son papier de sa poche, son encrier de sa ceinture et ses plumes de son encrier.

Nous l'avons vu à l'œuvre au moment où nous-même sommes entrés dans la grotte de Saint-Pol-sur-Ternoise, si solitaire d'habitude, et, par un concours de circonstances étranges, si hantée ce jour-là.

Nous avons fait observer que ce n'était pas une œuvre facile à accomplir à la satisfaction de tout le monde que l'œuvre à laquelle s'était voué Procope, entre onze heures du matin et trois heures de l'après-midi de cette fameuse journée du 5 mai 1555

Aussi, comme on eût dit d'un projet de loi en discussion dans une chambre moderne, chacun y avait-il, selon son intérêt ou ses lumières, apporté ses *amendements* et ses *sous-amendements*.

Lesdits amendements et sous-amendements avaient été votés à la majorité des voix, et, il faut le dire à l'honneur de nos aventuriers, ils avaient été votés avec beaucoup de justice, de calme et d'impartialité.

Il y a de certains esprits de travers, calomniateurs effrontés des législateurs, des juges et de la justice, qui prétendent qu'un code rédigé par des voleurs serait beaucoup plus complet, et surtout beaucoup plus équitable qu'un code rédigé par des honnêtes gens.

Nous plaignons ces malheureux de leur aveuglement, comme nous plaignons les calvinistes et les luthériens de leurs erreurs, et, aux uns comme aux autres, nous prions le Seigneur de pardonner.

Enfin, au moment où la montre d'Yvonnet marquait trois heures un quart, — si rare que fût un pareil bijou à cette époque, constatons ici que le coquet aventurier s'était procuré une montre — enfin, disons-nous, à trois heures un quart, Procope releva la tête, posa la plume, prit son papier à deux mains, et, le regardant avec un air de satisfaction en laissant échapper une exclamation de joie :

— Ah ! dit-il, je crois que c'est fini, et pas mal fini... *Exegi monumentum !*

A cet avertissement, Heinrich Scharfenstein, qui tenait la torche depuis trois heures vingt minutes, fit un mouvement pour étendre son bras, qui commençait à se fatiguer. Yvonnet interrompit sa chanson, mais continua de friser sa moustache ; Malemort acheva de bander son bras gauche, et assujettit l'appareil avec une épingle ; Lactance expédia un dernier *Ave* ; Maldent, appuyé des deux poings sur la table, se redressa ; Pilletrousse remit dans la gaine son poignard suffisamment affilé, et Fracasso sortit de sa rêverie poétique, satisfait d'avoir mis la dernière main à un sonnet qu'il ruminait depuis plus d'un mois.

Tous s'approchèrent de la table, à l'exception de Frantz, qui, se reposant sur son oncle de la discussion de leurs intérêts communs, s'était placé, ou plutôt, comme nous l'avons dit, s'était couché en sentinelle à vingt pas de l'entrée de la grotte, avec la résolution bien arrêtée, non seulement de faire bonne garde à ses compagnons, mais encore de ne se laisser prendre par personne, et surtout par Emmanuel-Philibert de Savoie, le rude justicier.

— Messieurs, dit Procope, étendant un regard de satisfaction sur le cercle qui venait de se former autour de lui, avec autant et même plus de régularité que n'en présente d'ordinaire celui qui se forme autour de l'officier appelant des soldats à l'ordre ; messieurs, tout le monde est-il là ?

— Oui, répondirent en chœur les aventuriers

— Tout le monde, reprit Procope, est-il prêt à entendre la lecture des dix-huit articles dont se compose l'acte que nous venons de rédiger conjointement, et qui pourrait se nommer acte de société ? Car c'est, de fait, une espèce de société que nous fondons, que nous établissons, que nous régularisons.

La réponse fut affirmative et générale, Heinrich Scharfenstein répondant, bien entendu, pour lui et son neveu

— Ecoutez donc, dit Procope.

Et, ayant toussé et craché, il commença :

« Entre les soussignés. . »

— Pardon, interrompit Lactance, je ne sais pas signer, moi.

— Parbleu ! dit Procope, la belle affaire ! tu mettras ta croix.

— Ah ! murmura Lactance, mon engagement n'en sera que plus sacré... Continuez, mon frère.

Procope reprit :

« Entre les soussignés :

« Jean-Chrysostome Procope »

— Tu ne te gênes pas, dit Yvonnet, tu t'es mis en tête, toi !

— Il fallait bien commencer par quelqu'un, dit innocemment Procope

— Bon ! bon ! dit Maldent, continue.

Procope continua :

« Jean-Chrysostome Procope, ex procureur légiste près le barreau de Caen, agrégé près ceux de Rouen, Cherbourg, Valognes... »

— Corbleu ! dit Pilletrousse, cela ne m'étonne plus que la rédaction ait duré trois heures et demie, si, comme tu l'as fait pour toi, tu as donné à chacun ses titres et qualités... Ce qui m'étonne, au contraire, c'est que ce soit déjà fini !

— Non, dit Procope, je vous ai compris tous sous un même titre, et j'ai donné à chacun de vous une seule et unique qualification ; mais j'ai cru que, pour moi, rédacteur de l'acte, l'exposé de mes titres et qualités était chose non seulement convenable, mais encore d'absolue nécessité.

— A la bonne heure ! dit Pilletrousse.

— Va donc ! hurla Malemort. Nous n'en finirons jamais, si on l'interrompt ainsi à chaque mot... Je suis pressé de me battre, moi.

— Dame, dit Procope, ce n'est pas moi qui m'interromps, il me semble.

Et il continua

« Entre les soussignés :

« Jean-Chrysostome Procope, etc., Honoré-Joseph Maldent, Victor-Félix Yvonnet, Cyrille-Népomucène Lactance, César-Annibal Malemort, Martin Pilletrousse, Vittorio-Albani Fracasso, et Heinrich et Frantz Scharfenstein, — tous capitaines au service du roi Henri II... »

Un murmure flatteur interrompit Procope, et personne ne songea plus à lui disputer les titres et qualités qu'il s'était donnés, occupé que chacun était à rajuster le symbole — soit écharpe, serviette, mouchoir, loque ou chiffon, — qui justifiait la qualification de capitaine au service de la France qu'il venait de recevoir.

Procope laissa au murmure approbateur le temps de se calmer, et continua :

« . . A été arrêté ce qui suit... »

— Pardon, dit Maldent, mais l'acte est nul.

— Comment, nul ? dit Procope.

— Tu n'as oublié qu'une chose à ton acte.

— Laquelle ?

— La date.

— La date est à la fin.

— Ah ! dit Maldent, c'est autre chose... Cependant, mieux vaudrait qu'elle fût au commencement.

— Le commencement ou la fin, c'est tout un, dit Procope. Les Institutes de Justinien disent positivement :

Omne actum quo tempore scriptum sit, indicato ; seu initio, seu fine, ut paciscentibus libuerit.

C'est-à-dire :

« Tout acte sera tenu de porter sa date ; seulement, les contractants seront libres de placer la date à la fin ou au commencement dudit acte. »

— Quelle abominable langue que cette langue de procureur ! dit Fracasso, et comme il y a loin de ce latin-là au latin de Virgile et d'Horace !

Et il se mit à scander amoureusement ces vers de la troisième églogue de Virgile :

Malo me Galatea petit, lasciva puella,
Et fugit ad salices, et se cupit ante videri...

— Silence, Fracasso ! dit Procope.

— Silence tant que tu voudras, répondit Fracasso ; mais il n'en est pas moins vrai que, si grand empereur que soit Justinien premier, je lui préfère Homère second, et que j'aimerais mieux avoir fait les Bucoliques, les Eglogues et même l'Enéide, que le Digeste, les Pandectes, les Institutes et tout le *Corpus juris civilis*.

La discussion allait sans doute s'engager sur ce point important entre Fracasso et Procope, — et Dieu sait où elle eût conduit les discuteurs ! — lorsqu'une espèce de cri étouffé se fit entendre en dehors de la grotte, et attira de ce côté l'attention des aventuriers.

Bientôt le jour extérieur, presque entièrement intercepté, indiqua qu'un corps opaque s'interposait entre la lumière factice et éphémère de la torche et la lumière divine et inextinguible du soleil. Enfin, un être dont il était impossible de spécifier l'espèce, tant ses formes semblaient incohérentes dans la demi-obscurité où il s'agitait, apparut et s'avança au centre du cercle, qui s'ouvrit spontanément devant lui.

Alors seulement, et à la lueur de la torche qui éclaira le groupe informe, on reconnut Frantz Scharfenstein, tenant entre ses bras une femme, sur la bouche de laquelle il appuyait sa large main en guise de *poire d'angoisse* ou de bâillon.

Chacun attendait l'explication de ce nouvel incident.

— Gamarates ! dit le géant, voizi un bedite vemme gui rôtait à l'emboussure de la grodde ; che l'ai brize, et che vous l'ablorde Gue vaut-il vaire te elle ?

— Pardieu ! dit Pilletrousse, lâche-la... Elle ne nous mangera pas tous les neuf, peut-être !

— Oh ! j'afre bas beur gu'elle nous manche dous les neuf, dit Frantz en riant d'un gros rire ; che la mancherais bildôt à moi dout zeul !... la Wol !

Et, juste au milieu du cercle, il planta, comme l'y avait invité Pilletrousse, la femme sur ses deux pieds, et se retira vivement en arrière.

La femme, qui était jeune et jolie, et qui, par son costume, paraissait appartenir à l'estimable classe des cuisinières de bonne maison, jeta autour d'elle et circulairement un regard effaré, comme pour se rendre compte de la société au centre de laquelle elle se trouvait, et qui, au premier coup d'œil, lui semblait peut-être un peu mêlée.

Mais son regard n'accomplit pas même le périple entier, et, s'arrêtant sur le plus jeune et le plus élégant de nos aventuriers :

— Oh ! monsieur Yvonnet, s'écria-t-elle, au nom du ciel, protégez-moi ! défendez-moi !

Et elle alla toute tremblante jeter ses bras au cou du jeune homme.

— Tiens ! dit Yvonnet, c'est mademoiselle Gertrude !

Et, serrant la jeune fille contre sa poitrine pour la rassurer :

— Pardieu ! messieurs, dit-il, nous allons avoir des nouvelles fraîches du château du Parcq ; car voici une belle enfant qui en vient.

Or, comme les nouvelles que promettait Yvonnet par la bouche de mademoiselle Gertrude intéressaient tout le monde à un degré suprême, nos aventuriers, abandonnant, momentanément du moins, la lecture de leur acte de société, se groupèrent autour des deux jeunes gens et attendirent avec impatience que l'émotion à laquelle mademoiselle Gertrude était en proie lui permît de parler.

V

LE COMTE DE WALDECK

Il y eut encore quelques minutes de silence, après lesquelles mademoiselle Gertrude, suffisamment rassurée par les bonnes raisons que lui donnait tout bas Yvonnet, commença enfin son récit.

Mais, comme ce récit, fréquemment interrompu, tantôt par un reste d'émotion, tantôt par les interrogations des aventuriers, pourrait ne pas présenter à nos lecteurs une limpidité satisfaisante, nous allons, s'ils le veulent bien, substituer notre prose à celle de la narratrice, et, nous emparant de la situation, raconter le plus clairement qu'il nous sera possible le tragique événement qui avait forcé la jeune fille à quitter le château du Parcq, et qui l'avait amenée au milieu de nos aventuriers.

Deux heures après le départ d'Yvonnet, au moment où mademoiselle Gertrude, sans doute un peu fatiguée de sa conversation nocturne avec le beau Parisien, se décidait enfin à quitter son lit et à descendre près de sa maîtresse, qui, pour la troisième fois, la faisait appeler, le fils du fermier, jeune garçon de seize à dix-sept ans, nommé Philippin, entrait tout effaré dans la chambre de la dame, et lui annonçait qu'une troupe de quarante ou de cinquante hommes, qu'à leurs écharpes jaunes et noires il jugeait appartenir à l'armée de l'empereur Charles-Quint, s'acheminait vers le château, après avoir fait prisonnier son père, qui travaillait aux champs.

Philippin, qui travaillait lui-même à quelques centaines de pas du fermier, avait vu le chef de la troupe s'emparer de lui, et avait deviné, aux gestes des soldats et du prisonnier, qu'ils parlaient entre eux du château. Alors, il s'était glissé, en rampant, jusqu'à un chemin creux, et, arrivé là, voyant que la disposition topographique du terrain dérobait sa fuite à tous les regards, il était accouru à toutes jambes pour annoncer à sa maîtresse ce qui se passait, et lui donner le temps de prendre une résolution.

La châtelaine se leva, alla vers la fenêtre, et vit effectivement la troupe distante de cent pas à peine du château ; elle était d'une cinquantaine d'hommes, comme l'avait dit Philippin, et paraissait commandée par trois chefs. Près du cheval d'un de ces trois chefs marchait le fermier, les mains liées derrière le dos ; l'officier à côté duquel il marchait tenait le bout de la corde, sans doute pour que le fermier ne tentât point de s'échapper, ou, s'il tentait de s'échapper, fût arrêté dès le début de la tentative.

Cette vue n'était rien moins que rassurante. Cependant, comme les cavaliers qui s'apprêtaient à visiter le château ceignaient, ainsi que nous l'avons dit, l'écharpe de l'Empire ; comme les trois chefs qui marchaient en tête portaient des couronnes au cimier de leurs casques, et des armoiries au poitrail de leurs cuirasses ; comme les ordres du duc Emmanuel-Philibert, à l'endroit du pillage et de la maraude, étaient positifs ; comme enfin il n'y avait, surtout pour une femme, aucun moyen de fuir, la châtelaine s'était résolue à recevoir les arrivants du mieux qu'il lui serait possible. En conséquence de quoi, elle avait quitté sa chambre, et, descendant l'escalier, elle était allée, comme signe de l'honneur qu'elle leur faisait, les attendre sur la première marche du perron.

Quant à mademoiselle Gertrude, sa frayeur, à la vue de ces hommes, était si grande, qu'au lieu de marcher à la suite de sa maîtresse, comme c'était peut-être son devoir, elle s'était cramponnée à Philippin, le suppliant de lui indiquer quelque retraite sûre où elle pût se cacher pendant tout le temps que les soldats séjourneraient au château, et où lui, Philippin, pût venir, de temps en temps, lui donner des nouvelles des affaires de sa maîtresse, qui lui paraissaient prendre une assez mauvaise tournure

Quoique mademoiselle Gertrude eût un peu rudoyé Philippin depuis quelque temps, et que celui-ci, qui cherchait en vain une cause à ce changement de manières envers lui, se fût promis de lui tenir rigueur, si elle avait besoin de ses bons offices, mademoiselle Gertrude était si belle quand elle avait peur, si séduisante quand elle priait, que Philippin se laissa fléchir, et, par l'escalier dérobé, conduisit mademoiselle Gertrude dans la cour, et de la cour dans le jardin ; et, là, la fit cacher dans le recoin d'une citerne, où son père et lui serraient d'habitude les instruments de jardinage.

Il n'était pas probable que des soldats dont l'intention était, évidemment, de s'occuper du château, de ses offices et de ses caves, la vinssent chercher à un endroit où, comme le disait plaisamment Philippin, il n'y avait que de l'eau à boire.

Mademoiselle Gertrude eût bien voulu garder Philippin, et, peut-être, de son côté, Philippin n'eût-il pas demandé mieux que de rester près de mademoiselle Gertrude ; mais la belle enfant était encore plus curieuse que peureuse ; de sorte que le désir d'avoir des nouvelles l'emporta chez elle sur la crainte de rester seule.

Pour plus grande sûreté, d'ailleurs, Philippin mit la clef de la citerne dans sa poche, ce qui inquiéta d'abord un peu mademoiselle Gertrude, mais ce qui, après réflexion faite, lui parut, au contraire, de nature à la rassurer.

Mademoiselle Gertrude retenait sa respiration et écoutait de toutes ses oreilles ; elle entendit, d'abord, un grand bruit d'armes et de chevaux, des clameurs et des hennissements ; mais, ainsi que l'avait prévu Philippin, hennissements et clameurs paraissaient se concentrer dans le château et dans ses cours

La prisonnière tremblait d'impatience, et grillait de curiosité. Plus d'une fois elle avait été à la porte, et avait essayé de l'ouvrir. Si elle y eût réussi, elle eût, bien certainement, au risque de ce qui pouvait lui arriver de fâcheux dans une pareille entreprise, essayé d'entendre ce qui se disait, ou de voir ce qui se passait en écoutant aux portes, et en regardant par-dessus les murailles.

Enfin, un pas aussi légèrement posé sur la terre que l'est d'habitude celui de ces animaux nocturnes qui rôdent autour des poulaillers et des bergeries, s'approcha de la citerne ; une clef introduite avec précaution grinça doucement dans la serrure, et la porte, ouverte avec lenteur, se referma vivement après avoir donné passage à maître Philippin.

— Eh bien ? demanda Gertrude avant même que la porte fût refermée.

— Eh bien, mademoiselle, dit Philippin, il paraît que ce sont effectivement des gentilshommes, comme l'avait reconnu madame la baronne ; mais quels gentilshommes, bon Dieu ! si vous les entendiez jurer et sacrer, vous les prendriez pour de véritables païens.

— Mon Dieu ! que me dites-vous là, monsieur Philippin ? s'écria la jeune fille tout effrayée.

— La vérité, mademoiselle Gertrude, la pure vérité du bon Dieu ! A preuve que M. l'aumônier a voulu leur faire des observations, et qu'ils lui ont répondu que, s'il ne se taisait, ils allaient lui faire dire la messe pendu, la tête en bas et les pieds en l'air, à la corde de la cloche ; tandis que leur aumônier à eux, qui est une espèce de sacripant portant barbe et moustaches, suivrait l'office sur son cucologe, afin qu'il n'en fût passé ni une demande ni une réponse.

— Mais, alors, dit mademoiselle Gertrude, ce ne sont pas de vrais gentilshommes ?

— Si fait, pardieu ! et des meilleurs de l'Allemagne même ! Ils n'ont pas eu honte de dire leurs noms ; ce qui est, vous en conviendrez, une fière audace, après la manière dont ils se conduisent. Le plus vieux, qui est un homme de cinquante ans, à peu près, se nomme le comte de Waldeck, et commande quatre mille reîtres dans l'armée de Sa Majesté Charles-Quint. Les deux autres, qui peuvent avoir, le premier, de vingt-quatre à vingt-cinq ans, et, le second, de dix-neuf à vingt, sont, l'un, son fils légitime, et l'autre, son bâtard. Seulement, d'après le peu que j'ai vu, — chose, du reste, assez commune, — il paraît moins aimer son légitime que son bâtard. Le fils légitime est un beau jeune homme, au teint pâle, avec de grands yeux bruns, des cheveux et des moustaches noirs, et il m'est avis qu'à celui-là, on pourrait encore lui faire entendre raison. Mais il n'en est pas de même de l'autre, du bâtard, de celui qui est roux, et qui a des yeux de chat-huant... Celui-là, oh ! mademoiselle Gertrude, c'est un véritable démon ! Dieu vous préserve de le rencontrer !... Il regardait madame la baronne... tenez, c'était à faire frémir !

— Ah ! vraiment ? dit mademoiselle Gertrude, qui était évidemment curieuse de savoir ce que pouvait être un regard à faire frémir.

— Oh ! mon Dieu, oui, dit Philippin en manière de péroraison, et voilà où je les ai laissés... Maintenant, je retourne chercher des nouvelles, et, dès que j'en ai, je vous les apporte

— Oui, oui, dit Gertrude, allez ! et revenez vite ; mais prenez garde qu'il ne vous arrive malheur

— Oh ! soyez tranquille, mademoiselle, répondit Philippin ; je ne me montre jamais que tenant une bouteille à chaque main, et, comme je connais les bons tas, les brigands sont pleins de considération pour moi.

Philippin sortit et enferma mademoiselle Gertrude, qui se mit à songer incontinent au dedans d'elle-même à ce que pouvaient être des yeux qui lançaient des regards à faire trémir.

Elle ne s'était pas encore bien rendu compte de ce phénomène, quoiqu'il y eût près d'une heure qu'elle y songeât, quand la clef tourna de nouveau dans la serrure, et quand le messager reparut

Ce n'était point celui de l'arche, et il était loin de tenir un rameau d'olivier à la main. — Le comte de Waldeck et ses fils avaient, à force de menaces, et même de mauvais traitements, contraint la baronne à leur donner ses bijoux, son argenterie et tout ce qu'elle avait d'or au château. Mais cela ne leur avait pas suffi, et, cette première rançon versée, la pauvre femme, au moment où elle croyait être quitte des nobles bandits qui étaient venus lui demander l'hospitalité, la pauvre femme, au contraire, avait été prise, garrottée au pied de son lit, et enfermée dans sa chambre, avec promesse que, dans deux heures, le feu serait mis au château, si, dans deux heures, elle n'avait point trouvé, soit dans sa bourse, soit dans celle de ses amis, deux cents écus à la rose.

Mademoiselle Gertrude se lamenta convenablement sur le sort de sa maîtresse : mais, comme elle n'avait point, pour la tirer de l'embarras où elle se trouvait, deux cents écus à lui prêter, elle s'efforça de penser à autre chose, et demanda à Philippin ce que faisait cet infâme bâtard de Waldeck avec ses cheveux roux et ses yeux terribles.

Philippin répondit que le bâtard de Waldeck était en train de s'enivrer, occupation dans laquelle il était puissamment secondé par monsieur son père. Seul, le vicomte de Waldeck gardait, autant qu'il lui était possible, son sang-froid au milieu du pillage et de l'orgie.

Mademoiselle Gertrude avait une furieuse envie de se rendre compte par ses yeux de ce que c'était qu'une orgie. Quant au pillage, elle connaissait cela, ayant vu piller Thérouanne ; — mais, d'une orgie, elle n'en avait aucune idée.

Philippin lui expliqua que c'était une réunion d'hommes buvant, mangeant, tenant de mauvais propos, et faisant toute sorte d'insultes aux femmes qui leur tombaient sous la main.

La curiosité de mademoiselle Gertrude redoubla à ce tableau, qui eût fait, cependant, frémir un cœur moins courageux que le sien. Elle pria donc Philippin de la laisser sortir, ne fût-ce que dix minutes ; mais celui-ci lui répéta tant de fois, et si sérieusement, qu'à sortir elle courait risque de la vie, qu'elle se décida à rester dans sa cachette, et à attendre une troisième visite de Philippin pour prendre un parti définitif.

Ce parti, il était pris avant le retour de Philippin. C'était, bon gré mal gré, de forcer le passage, de gagner le château, de se glisser dans les corridors secrets et par les escaliers dérobés, et de voir de ses yeux ce qui se passait, un récit, si éloquent qu'il soit, étant toujours bien au-dessous du spectacle qu'il est destiné à peindre.

Aussi, dès qu'elle eut entendu, pour la troisième fois, la clef tourner dans la serrure, s'apprêta-t-elle à s'élancer hors de la citerne, que ce fût ou non l'avis de Philippin ; — mais, en apercevant le jeune homme, elle recula d'épouvante.

Philippin était pâle comme un mort ; sa bouche balbutiait des paroles sans suite, et ses yeux avaient conservé cette expression hagarde que la terreur met dans le regard de l'homme qui vient de voir quelque sombre et terrible événement.

Gertrude voulut l'interroger ; mais, au contact de cette épouvante, elle se sentit glacée ; la pâleur qui couvrait les joues de Philippin passa sur son visage, et, en face de ce mutisme effrayant, elle devint muette elle-même.

Le jeune homme, sans lui rien dire, mais avec cette force de l'effroi à laquelle on n'essaye pas même de résister, la saisit par le poignet, et l'entraîna vers la petite porte du jardin qui donnait dans la plaine, en balbutiant ces seuls mots :

— Morte... assassinée... poignardée !...

Gertrude se laissa conduire ; Philippin l'abandonna un instant pour refermer la porte du jardin derrière eux ; précaution inutile, car on ne songeait pas à les poursuivre.

Mais le choc avait été si rude pour Philippin, que le mouvement imprimé au pauvre garçon ne devait s'arrêter que lorsque les forces lui manqueraient. Au bout de cinq cents pas, les forces lui manquèrent ; il tomba sans haleine, murmurant d'une voix rauque, comme celle d'un homme à l'agonie, ces mots effrayants, les seuls, au reste, qu'il eût prononcés :

— Morte... assassinée... poignardée !...

Alors, Gertrude avait jeté les yeux autour d'elle ; elle n'était plus qu'à deux cents pas de la lisière de la forêt ; elle connaissait la forêt, elle connaissait la grotte ; c'était un double refuge. D'ailleurs, dans la grotte, peut-être trouverait-elle Yvonnet.

Elle avait bien quelque remords de laisser ainsi le pauvre Philippin évanoui sur le bord d'un fossé ; mais elle apercevait, venant de son côté, quatre ou cinq hommes à cheval. Peut-être ces hommes étaient-ils des reîtres de la troupe du comte de Waldeck ; elle n'avait pas une seconde à perdre pour leur échapper. Elle s'élança vers la forêt, et, sans regarder en arrière, elle courut, folle, éperdue, échevelée, jusqu'à ce qu'elle eût franchi la lisière du bois. Là seulement elle s'arrêta, s'appuya à un arbre pour ne pas tomber, et jeta les yeux sur la plaine.

Les cinq ou six cavaliers étaient arrivés à l'endroit où elle avait laissé Philippin évanoui. Ils l'avaient relevé ; mais, voyant qu'il lui était impossible de faire un pas, l'un d'eux l'avait posé en travers sur les arçons de sa selle, et, suivi de ses camarades, il le transportait du côté du camp.

Du reste, ces hommes ne paraissaient avoir que de bonnes intentions, et Gertrude commença à croire que rien ne pouvait arriver de plus heureux au pauvre Philippin que de tomber entre des mains qui semblaient si pitoyables.

Alors, rassurée sur son compagnon, ayant repris un peu d'haleine dans cette halte, Gertrude s'était remise à courir dans la direction, ou plutôt vers le point qu'elle croyait être dans la direction de la grotte ; mais sa tête était tellement perdue, que les signes auxquels d'habitude elle reconnaissait son chemin passaient inaperçus à ses yeux. Elle s'égara donc, et ce ne fut qu'au bout d'une heure que, par accident, par hasard, par instinct, elle se trouva dans le voisinage de la grotte, et à la portée de la main de Frantz Scharfenstein.

On devine le reste : Frantz étendit une main dont il enveloppa la taille de Gertrude, lui mit l'autre sur la bouche, enleva la jeune fille comme une plume, rentra avec elle dans la grotte et la déposa tout effarée au milieu des aventuriers, auxquels, rassurée par les bonnes paroles d'Yvonnet, elle fit le récit que nous-même venons de faire, et qui fut accueilli par un cri général d'indignation.

Mais, qu'on ne s'y trompe pas, cette indignation avait une cause tout égoïste. Les aventuriers n'étaient point indignés du peu de moralité dont les pillards venaient de faire preuve à l'endroit du château du Parcq et de ses habitants. Non, ils étaient indignés de ce que le comte de Waldeck et son fils eussent pillé le matin un château qu'ils comptaient, eux, piller le soir.

Il résulta de cette indignation un hourra général, qui fut suivi de la résolution, prise à l'unanimité, d'aller à la découverte, afin de voir ce qui se passait à la fois du côté du camp, où l'on avait transporté Philippin, et du côté du château du Parcq, où s'était accompli le drame que Gertrude venait de raconter avec toute l'éloquence et toute l'énergie de la terreur.

Mais, chez les aventuriers, l'indignation n'excluait pas la prudence ; il fut donc décidé qu'un homme de bonne volonté commencerait par explorer le bois, et viendrait rendre compte aux aventuriers de l'état des choses. Selon les motifs de sécurité ou de crainte que donnerait l'exploration, on agirait.

Yvonnet s'offrit pour battre le bois. C'était, au reste, bien l'homme qu'il fallait pour cela : il connaissait tous les tours et les détours de la forêt ; il était agile comme un daim et rusé comme un renard.

Gertrude jeta les hauts cris, et tenta de s'opposer à ce que son amant accomplît une si dangereuse mission ; mais on lui fit comprendre en deux mots que le moment était mal choisi de sa part pour donner cours à des susceptibilités amoureuses qui ne pouvaient qu'être mal appréciées par la société un peu positive dans laquelle elle se trouvait. Elle était fille de bon sens, au fond ; elle se calma donc en voyant que ses cris et ses larmes, non seulement seraient sans résultat, mais encore pourraient tourner mal pour elle. D'ailleurs, Yvonnet lui expliqua tout bas que la maîtresse d'un aventurier ne doit pas affecter la sensibilité nerveuse d'une princesse de roman, et, l'ayant remise aux mains de son ami Fracasso, et sous la garde spéciale des deux Scharfenstein, il sortit de la grotte pour accomplir l'importante mission dont il venait de se charger.

Dix minutes après, il était de retour.

La forêt était parfaitement déserte, et ne paraissait offrir aucun danger.

Comme la curiosité des aventuriers était presque aussi vivement excitée dans leur grotte par le récit de mademoiselle Gertrude, que la curiosité de mademoiselle Gertrude avait été excitée dans sa citerne par le récit de Philippin, et que de vieux routiers de leur trempe ne pouvaient convenablement avoir les mêmes motifs de prudence que ceux qui dirigent les actions d'une belle et timide jeune fille, ils sortirent du souterrain, laissant l'acte de société de-

Procope à la garde des génies de la terre, invitèrent Yvonnet à se mettre à leur tête, et, guidés par lui, se dirigèrent vers la lisière du bois, non sans que chacun, à part lui, se fût assuré que sa dague ou son épée n'était pas rouillée au fourreau.

VI

LE JUSTICIER

A mesure que nos aventuriers s'avançaient vers cette pointe de la forêt que nous avons dit s'allonger comme un fer de lance jusqu'à un quart de lieue d'Hesdin, en séparant les deux bassins de la plaine déjà connue de nos lecteurs, un épais taillis succédait à la haute futaie, et, par le rapprochement de ses troncs, l'entrelacement de ses branches, présentait un surcroît de sécurité à ceux qui se glissaient sous son ombre. Ce fut donc sans être vue d'aucun être vivant que la petite troupe parvint jusqu'à la lisière du bois.

A quinze pas, à peu près, du fossé qui séparait la forêt de la plaine, fossé qui contournait le chemin sur lequel nous avons arrêté l'attention du lecteur dès le premier chapitre de ce livre, et qui établissait une communication entre le château du Parcq, le camp de l'empereur et les villages voisins, nos aventuriers s'arrêtèrent.

L'endroit était bien choisi pour la halte : un chêne immense, demeuré avec quelques arbres de la même essence et de la même taille, pour indiquer ce qu'étaient autrefois les géants tombés sous la cognée, étendait son dôme touffu au-dessus de leur tête, tandis qu'en faisant quelques pas, ils pouvaient, sans être vus, plonger leurs regards dans la plaine.

Tous levèrent en même temps les yeux vers la puissante végétation de l'arbre séculaire. Yvonnet comprit ce qu'on attendait encore de lui ; il fit de la tête un signe de consentement, emprunta les tablettes de Fracasso, qui renfermaient une seule et dernière feuille immaculée, que le poète lui montra en lui recommandant de respecter les autres, qui étaient dépositaires de ses rêveuses élucubrations. Il dressa un des deux Scharfenstein contre le pilier rugueux qu'il ne pouvait étreindre de ses bras, monta dans les mains croisées du géant, de ses mains gagna ses épaules, de ses épaules les premières branches de l'arbre, et en un instant se trouva assis à cheval sur une de ses vigoureuses ramures, avec autant d'aisance et de sécurité que l'est un matelot sur la vergue de misaine ou sur le mât de beaupré.

Gertrude l'avait, pendant cette ascension, suivi d'un œil inquiet ; mais elle avait déjà appris à renfermer ses craintes et à contenir ses cris. D'ailleurs, en voyant la désinvolture avec laquelle Yvonnet s'était établi sur sa branche, la facilité qu'il avait à tourner la tête à droite et à gauche, elle comprit qu'à moins d'un de ces vertiges auxquels Yvonnet était sujet quand on ne le regardait pas, il n'y avait aucun danger pour son amant.

Au reste, Yvonnet, la main placée en abat-jour sur ses yeux, regardant tantôt au nord et tantôt au midi, paraissait partager son attention entre deux spectacles également doués d'intérêt.

Ces mouvements de tête multipliés éveillaient fort la curiosité des aventuriers, qui, perdus dans l'épaisseur du taillis, ne pouvaient rien voir de ce que voyait Yvonnet des régions élevées où il avait établi son domicile.

Aussi Yvonnet comprit-il de leur part cette impatience, dont ils donnaient des signes en levant la tête en l'air, en le questionnant du regard, et même en se hasardant à lui crier à demi-voix : « Mais qu'y a-t-il donc? »

Et, parmi les interrogateurs du geste et de la voix, rendons cette justice à mademoiselle Gertrude, elle n'était pas la moins animée.

Yvonnet fit de la main à ses compagnons un signe de promesse indiquant que, dans quelques secondes, ils en sauraient autant que lui. Il ouvrit les tablettes de Fracasso, en déchira la dernière page blanche, écrivit sur cette pages quelques lignes au crayon, roula le papier dans ses doigts, afin que le vent ne l'emportât point, et le laissa tomber.

Toutes les mains s'étendirent pour le recevoir, même les blanches et petites mains de mademoiselle Gertrude ; mais ce fut entre les larges battoirs de Frantz Scharfenstein que le papier tomba.

Le géant se mit à rire de sa bonne chance, et, passant le papier à son voisin :

— A fous l'honneur, monsié Brogobe, dit-il ; moi ne safre bas lire le vranzais.

Procope, non moins curieux que les autres de savoir ce qui se passait, déplia le papier, et, au milieu de l'attention générale, il lut les lignes suivantes :

« Le château du Parcq est en feu.

« Le comte de Waldeck, ses deux fils et ses quarante reîtres se sont remis en campagne et suivent le chemin qui conduit du château du Parcq au camp.

« Ils sont à deux cents pas, à peu près, de la pointe du bois où nous sommes cachés.

« Voilà pour ma droite.

« Maintenant, une autre petite troupe suit, de son côté, la route du camp au château.

« Cette troupe est composée de sept hommes, un chef, un écuyer, un page et quatre soldats.

« Autant que j'en puis juger d'ici, le chef est le duc Emmanuel-Philibert.

« Sa troupe est à la même distance, à peu près, sur notre gauche, que celle du comte de Waldeck sur notre droite.

« Si les deux troupes marchent du même pas, elles doivent se rencontrer juste à la pointe du bois, et se trouver face à face au moment où elles s'y attendront le moins.

« Si le duc Emmanuel a été prévenu, comme c'est probable, par M. Philippin de ce qui s'est passé au château, nous allons voir quelque chose de curieux.

« Attention, camarades ! — c'est bien le duc. »

Le billet d'Yvonnet finissait là ; mais il était difficile de dire plus de choses en moins de mots et de promettre avec plus de simplicité un spectacle qui, en effet, allait être des plus curieux, si l'aventurier ne se trompait point sur l'identité et l'intention des personnes.

Aussi chacun des compagnons se rapprocha-t-il avec précaution de la lisière du bois, afin d'assister avec le plus d'agrément et le moins de danger possible au spectacle promis par Yvonnet, et auquel le hasard lui avait assigné la meilleure place.

Si le lecteur veut suivre l'exemple de nos aventuriers, nous ne nous inquiéterons point du comte Waldeck et de ses fils, que nous connaissons déjà par le récit de mademoiselle Gertrude, et, nous glissant, nous aussi, sur la lisière gauche du bois, nous nous mettrons en communication avec le nouveau personnage annoncé par Yvonnet, et qui n'est pas moins que le héros de notre histoire.

Yvonnet ne s'était pas trompé. Le chef qui s'avançait entre son page et son écuyer, précédant, comme s'il s'agissait d'une simple patrouille de jour, une petite troupe de quatre hommes d'armes, était bien le duc Emmanuel-Philibert, généralissime des troupes de l'empereur Charles-Quint dans les Pays-Bas.

Il était d'autant plus facile à reconnaître que, selon son habitude, au lieu de porter son casque sur sa tête, il le portait pendu au côté gauche de sa selle, ce qui lui arrivait presque constamment, par la pluie ou par le soleil, et même aussi parfois pendant la bataille : d'où l'on disait que les soldats, voyant son insensibilité au froid, au chaud et aux coups, l'avaient surnommé *Tête de fer*.

C'était, à l'époque où nous sommes arrivés, un beau jeune homme de vingt-sept ans, de taille moyenne, mais vigoureusement pris dans sa taille, aux cheveux coupés très courts, au front haut et découvert, aux sourcils bruns bien dessinés, aux yeux bleus, vifs et perçants, au nez droit, aux moustaches bien fournies, à la barbe taillée en pointe, enfin, au col un peu enfoncé dans les épaules, comme il arrive presque toujours aux descendants des races guerrières, dont les aïeux ont porté le casque pendant plusieurs générations.

Lorsqu'il parlait, sa voix était à la fois d'une douceur infinie et d'une fermeté remarquable. Chose étrange ! elle pouvait monter à l'expression de la plus violente menace sans s'élever de plus d'un ou deux tons : la gamme ascendante de colère était cachée dans les nuances presque insaisissables de l'accent.

Il en résultait que les personnes de son intimité devinaient seules à quels périls étaient exposés les imprudents qui éveillaient et bravaient cette colère, colère si bien comprimée au dedans, qu'on ne pouvait comprendre sa force et mesurer son étendue qu'au moment où, précédée de l'éclair de ses yeux, elle éclatait, tonnait, pulvérisait comme la foudre ; puis, de même que, la foudre une fois tombée, l'orage se calme et le temps se rassérène, l'explosion produite, la physionomie du duc reprenait son calme et sa sérénité habituels ; ses yeux, leur regard placide et fort ; sa bouche, son bienveillant et royal sourire.

Quant à l'écuyer qui marchait à sa droite, et qui portait la visière haute, c'était un jeune homme blond du même âge à peu près, et exactement de la même taille que le duc. Ses yeux d'un bleu clair, pleins de puissance et de fierté, sa barbe et ses moustaches d'un blond plus chaud que ses cheveux, son nez aux narines dilatées comme celles du lions, ses lèvres dont le poil qui les couvrait ne pouvait cacher ni le coloris ni l'épaisseur, son teint riche à la fois du double fard du hâle et de la santé : tout en lui indiquait la force physique poussée au plus haut degré. Attachée non pas à son flanc, mais ballottant sur son dos, résonnait une de ces terribles épées à deux mains comme François Ier en brisa trois à Marignan, et qu'à cause de leur longueur, on ne tirait que par-dessus l'épaule, tandis qu'à l'arçon de sa selle pendait une de ces haches d'armes offrant un tranchant

d'un côté, une masse de l'autre, et un fer triangulaire et aigu à sa pointe; de sorte qu'avec cette seule arme, on pouvait tout à la fois, et selon l'occasion, fendre comme avec une hache, assommer comme avec un marteau, percer comme avec un poignard.

A la gauche du duc marchait son page. C'était un bel adolescent de seize ou dix-huit ans à peine, avec des cheveux bleus à force d'être noirs, taillés à l'allemande, comme en portent les chevaliers d'Holbein et les anges de Raphaël. Ses yeux, ombragés par de longs cils veloutés, étaient doués de cette nuance insaisissable qui flotte du marron au violet, et que l'on ne rencontre que dans les yeux arabes ou siciliens. Son teint mat, de cette belle matité particulière aux contrées septentrionales de la péninsule italienne, semblait celui d'un marbre de Carrare dont le soleil romain aurait longuement et amoureusement bu la pâleur. Ses mains, petites, blanches et effilées, manœuvraient, avec une adresse remarquable, un petit cheval de Tunis portant, pour toute selle, une trousse faite d'une peau de léopard aux yeux d'émail, aux dents et aux griffes d'or, et, pour toute bride, un léger filet de soie. Quant à son habillement, simple mais plein d'élégance, il se composait d'un pourpoint de velours noir s'ouvrant sur un justaucorps cerise, à crevés de satin blanc, serré au bas de la taille par un cordonnet d'or supportant une dague dont la poignée était faite d'une seule agate. Son pied, gracieusement modelé, était enfermé dans une botte de maroquin dans l'extrémité supérieure de laquelle se perdait, à la hauteur du genou, une trousse de velours pareil à celui du pourpoint.

Enfin, son front était couvert d'une toque de la même étoffe et de la même couleur que toute la partie extérieure de son vêtement, et autour de laquelle, fixée au-dessus du front par une agrafe de diamant, s'enroulait une plume cerise dont l'extrémité, flottant au moindre souffle d'air, retombait gracieusement entre les deux épaules.

Nos personnages nouveaux posés et mis en scène, revenons à l'action, un moment interrompue, et qui va se renouer avec encore plus de vigueur et de fermeté qu'auparavant.

En effet, pendant cette description, le duc Emmanuel-Philibert, ses deux compagnons et les quatre hommes de sa suite continuaient leur chemin sans presser ni ralentir le pas de leurs chevaux. Seulement, à mesure qu'ils approchaient de la pointe du bois, le visage du duc se rembrunissait, comme s'il se fût attendu d'avance au spectacle de désolation qui allait s'offrir à ses yeux, une fois cette pointe de bois dépassée. Mais, tout à coup, en arrivant simultanément à l'extrémité de l'angle, comme l'avait prévu Yvonnet, les deux troupes se trouvèrent face à face, et chose singulière! ce fut la plus nombreuse des deux qui s'arrêta, clouée à sa place par un sentiment de surprise auquel se mêlait visiblement un peu de crainte.

Emmanuel-Philibert, au contraire, sans indiquer par une tressaillement de son corps, par un geste de sa main, par un mouvement de son visage, le sentiment, quel qu'il fût, qui l'agitait, continua son chemin, marchant droit au comte de Waldeck, qui l'attendait, placé entre ses deux fils.

A dix pas du comte, Emmanuel fit un signe à son écuyer, à son page et à ses quatre soldats, qui s'arrêtèrent avec une obéissance et une régularité toutes militaires, et le laissèrent continuer son chemin.

Lorsqu'il ne fut plus qu'à la portée de la main du vicomte de Waldeck, qui se trouvait placé comme un rempart entre lui et son père, le duc s'arrêta à son tour.

Les trois gentilshommes portèrent la main à leur casque en signe de salut; seulement, en portant la main au sien, le bâtard de Waldeck en abaissa la visière comme pour être prêt à tout événement.

Le duc répondit à leur triple salut par une inclination de sa tête nue.

Puis s'adressant au vicomte de Waldeck avec cette voix suave qui faisait de sa parole une harmonie:

— Monsieur le vicomte de Waldeck, dit-il, vous êtes un digne et brave gentilhomme comme je les aime, et comme les aime mon auguste maître l'empereur Charles-Quint. Depuis longtemps, je songeais à faire quelque chose pour vous; il y a un quart d'heure l'occasion s'en est présentée, et je l'ai saisie. Je reçois à l'instant la nouvelle qu'une compagnie de cent vingt lances, dont j'ai au nom de Sa Majesté l'empereur, ordonné la levée sur la rive gauche du Rhin, est assemblée à Spire; je vous ai nommé capitaine de cette compagnie.

— Monseigneur..., balbutia le jeune homme tout étonné et rougissant de plaisir.

— Voici votre brevet, signé par moi et scellé du sceau de l'Empire, continua le duc en tirant de sa poitrine un parchemin qu'il présenta au vicomte; prenez-le, partez à l'instant même et sans une minute de retard... Nous allons probablement rentrer en campagne, et j'aurai besoin de vous et de vos hommes. Allez, monsieur le vicomte de Waldeck; montrez-vous digne de la faveur qui vous est accordée, et que Dieu vous garde!

La faveur était grande, en effet. Aussi le jeune homme, obéissant, sans commentaire, à l'ordre qui lui était donné de partir à l'instant même, prit-il immédiatement congé de son père et de son frère, et, se retournant vers Emmanuel:

— Monseigneur, dit-il, vous êtes véritablement un *justicier*, ainsi qu'on vous appelle, pour le mal comme pour le bien, pour le bon comme pour le mauvais... Vous avez eu confiance en moi; cette confiance sera justifiée. Adieu, monseigneur.

Et, mettant son cheval au galop, le jeune homme disparut à l'angle du bois.

Emmanuel-Philibert le suivit du regard jusqu'à ce qu'il l'eût entièrement perdu de vue.

Puis, se retournant et fixant un regard sévère sur le comte de Waldeck:

— Et, maintenant, à vous, monsieur le comte! dit-il.

— Monseigneur, interrompit le comte, laissez-moi d'abord remercier Votre Altesse de la faveur qu'elle vient d'accorder à mon fils.

— La faveur que j'ai accordée au vicomte de Waldeck, répondit froidement Emmanuel, ne vaut pas un remercîment, puisqu'il l'a méritée... Seulement, vous avez entendu ce qu'il a dit, je suis un justicier pour le mal comme pour le bien, pour le bon comme pour le mauvais. Rendez-moi votre épée, monsieur le comte!

Le comte tressaillit, et, avec un accent indiquant qu'il n'obéirait pas facilement à l'ordre qui venait de lui être donné:

— Moi, vous rendre mon épée! Et pourquoi cela?

— Vous connaissez mon arrêté défendant le pillage et la maraude, sous peine des verges et du gibet pour les soldats, sous peine des arrêts ou de la prison pour les chefs. Vous avez contrevenu à mon arrêté, en vous introduisant de force, malgré les observations de votre fils aîné, dans le château du Parcq, et en volant l'or, les bijoux, l'argenterie de la châtelaine qui l'habitait... Vous êtes un maraudeur et un pillard; rendez-moi votre épée, monsieur le comte de Waldeck!

Le duc avait prononcé ces paroles sans que le ton de sa voix eût visiblement changé, excepté pour son écuyer et son page, qui, commençant seulement à comprendre ce dont il s'agissait, se regardèrent avec une certaine inquiétude.

Le comte de Waldeck pâlit; mais, nous l'avons dit, il était difficile à un étranger de deviner, au son de la voix d'Emmanuel-Philibert, à quel degré de menace sa justice ou sa colère en était arrivée.

— Mon épée, monseigneur? dit Waldeck. Oh! j'ai sans doute encore commis quelque autre méfait... Un gentilhomme ne rend pas son épée pour si peu!

Et il essaya de rire dédaigneusement.

— Oui, monsieur, répondit Emmanuel, oui, vous avez fait autre chose; mais, pour l'honneur de la noblesse d'Allemagne, je taisais ce que vous avez fait... Vous voulez que je parle? Soit; écoutez donc. Quand vous avez eu volé or, argenterie, bijoux, cela ne vous a pas suffi: vous avez fait attacher la maîtresse de la maison au pied de son lit, et vous lui avez dit: « Si, dans deux heures, vous n'avez pas versé entre nos mains la somme de deux cents écus noblerose, je mettrai le feu à votre château! » Vous avez dit cela, et, au bout de deux heures, comme la pauvre femme, vous ayant donné jusqu'à sa dernière pistole, se trouvait dans l'impossibilité de vous remettre les deux cents écus demandés, malgré les prières de votre fils aîné, vous avez mis le feu à la ferme, pour que la malheureuse victime eût le temps de faire ses réflexions avant que le feu eût gagné le château... Et tenez, vous ne direz point que cela n'est pas vrai: on voit d'ici flamme et fumée. Vous êtes un incendiaire; rendez-moi votre épée, monsieur le comte!

Le comte grinça des dents, car il commençait à comprendre ce qu'il y avait de résolution dans les paroles calmes mais fermes du duc.

— Puisque vous êtes si bien instruit du commencement, monseigneur, dit-il, vous êtes sans doute, non moins bien renseigné sur la fin?

— Vous avez raison, monsieur, je sais tout; c'est que je voulais vous épargner la corde, que vous méritez.

— Monseigneur! s'écria Waldeck du ton de la menace.

— Silence, monsieur! dit Emmanuel-Philibert; respectez votre accusateur, et tremblez devant votre juge!... La fin? Je vais vous la dire. A la vue de la flamme qui commençait de monter dans les airs, votre bâtard, qui avait la clef de la chambre dans laquelle était garrottée la prisonnière, est entré dans cette chambre. La malheureuse n'avait pas crié en voyant le feu qui s'approchait d'elle; ce n'était que la mort.. Elle cria en voyant votre bâtard s'avancer et la saisir dans ses bras, car c'était le déshonneur! Le vicomte de Waldeck entendit ces cris et accourut. Il somma son frère de rendre la liberté à celle qu'il outrageait; mais lui, au lieu de répondre à cet appel d'honneur, jeta sa prisonnière toute garrottée sur le lit et tira son épée. Le vicomte de Waldeck sortit la sienne du fourreau, résolu à sauver cette femme, même au péril de sa vie. Les deux

frères s'attaquèrent avec acharnement, car il y avait longtemps qu'ils se haïssaient. Vous entrâtes alors, et, croyant que vos fils se battaient pour la possession de cette femme : « La plus belle femme du monde, dites-vous, ne vaut pas la goutte de sang qui sort des veines d'un soldat. Bas les armes, enfants ! je vais vous mettre d'accord... » Alors, à votre voix, les deux frères abaissèrent leurs épées ; vous passâtes entre eux ; tous deux vous suivaient du regard, car ils ne savaient ce que vous vouliez faire. Vous vous approchâtes de la femme garrottée et renversée sur le lit, et, avant que ni l'un ni l'autre de vos fils eût eu le temps de s'opposer à cette action infâme, vous tirâtes votre dague et la lui enfonçâtes dans la poitrine... Ne dites pas que cela ne s'est point passé ainsi ; ne dites pas que cela n'est point vrai : votre dague est encore humide et vos mains sont encore sanglantes. Vous êtes un assassin ; rendez-moi votre épée, comte de Waldeck !

— Cela est facile à dire, monseigneur, répondit le comte ; mais un Waldeck ne vous rendrait pas son épée, tout prince couronné ou découronné que vous êtes, quand il serait seul contre vous sept ; à plus forte raison quand il a son fils à sa droite et quarante soldats derrière lui.

— Alors, dit Emmanuel avec une légère altération dans la voix, si vous ne voulez pas me la rendre de bonne volonté, c'est à moi de vous la prendre de force.

Et, faisant faire un bond à son cheval, il se trouva côte à côte du comte de Waldeck.

Celui-ci, serré de trop près pour tirer son épée, porta la main à ses fontes ; mais, avant qu'il eût détaché le bouton qui les fermait, Emmanuel-Philibert avait plongé la main dans la sienne, ouverte d'avance, et en avait tiré un pistolet tout armé.

Le mouvement fut si rapide, que ni le bâtard de Waldeck, ni l'écuyer, ni le page du duc, ni le comte de Waldeck lui-même, ne purent le prévenir. Emmanuel-Philibert, d'une main calme et sûre comme celle de la justice, lâcha le coup à bout portant, brûlant le visage du comte avec la poudre et lui faisant sauter la cervelle avec la balle.

Le comte eut à peine le temps de jeter un cri ; il ouvrit les bras, se renversa lentement sur la croupe de son cheval, comme un athlète qu'un lutteur invisible fait plier en arrière, perdit l'étrier du pied gauche, puis du pied droit, et roula lourdement à terre.

Le justicier avait fait justice ; le comte était tué sur le coup.

Pendant tout le temps qu'avait duré cette scène, le bâtard de Waldeck, entièrement couvert de son armure de fer, était resté debout et immobile comme une statue équestre ; mais, en entendant le coup de pistolet, mais, en voyant tomber son père, il poussa un cri de rage qui s'échappa en grinçant à travers la visière de son casque.

Puis, s'adressant aux reîtres stupéfaits et terrifiés :

— A moi, compagnons ! s'écria-t-il en allemand ; cet homme n'est pas des nôtres... A mort ! à mort, le duc Emmanuel !

Mais les reîtres, pour toute réponse, secouèrent la tête en signe de négation.

— Ah ! s'écria le jeune homme se laissant emporter de plus en plus à sa colère ; ah ! vous ne m'écoutez pas ! Ah ! vous refusez de venger celui qui vous aimait comme ses enfants, qui vous chargeait d'or, qui vous gorgeait de butin !... Eh bien, ce sera donc moi qui le vengerai, puisque vous êtes des ingrats et des lâches !

Et il tira son épée pour s'élancer sur le duc ; mais deux reîtres sautèrent au chanfrein de son cheval, saisissant la bride chacun d'un côté du mors, tandis qu'un troisième l'étreignait entre ses bras.

Le jeune homme se débattait furieux, accablant d'injures ceux qui le tenaient enchaîné.

Le duc regardait ce spectacle avec une certaine pitié : il comprenait le désespoir de ce fils qui venait de voir tomber son père à ses pieds.

— Altesse, dirent les reîtres, qu'ordonnez-vous de cet homme et que faut-il faire de lui ?

— Le laisser libre, dit le duc. M'ayant menacé, si je l'arrêtais, il pourrait croire que j'ai peur.

Les reîtres arrachèrent l'épée des mains du bâtard, et le laissèrent libre.

Le jeune homme fit bondir son cheval, qui, d'un seul élan, franchit la distance qui le séparait d'Emmanuel-Philibert.

Celui-ci l'attendait, la main posée sur la crosse de son second pistolet.

— Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, prince de Piémont, cria le bâtard de Waldeck en étendant la main vers lui en signe de menace, tu comprends, n'est-ce pas, que, de moi à toi, c'est, à compter d'aujourd'hui, une haine mortelle ? Emmanuel-Philibert, tu as tué mon père ! (Il abaissa la visière de son casque.) Regarde bien mon visage, et, chaque fois que tu le reverras, soit la nuit, soit le jour, soit dans une fête, soit dans un combat, malheur ! malheur à toi, Emmanuel-Philibert !

Et, faisant volter son cheval, il partit au galop en secouant la main, comme pour jeter encore une malédiction contre le duc, et en lui criant une dernière fois : « Malheur ! »

— Misérable ! s'écria l'écuyer d'Emmanuel en piquant son cheval pour s'élancer à sa poursuite.

Mais le duc, faisant de la main un signe impératif :

— Pas un pas de plus, Scianca-Ferro ! dit-il ; je te le défends !

Puis, se retournant vers son page, qui, pâle comme la mort, semblait prêt à perdre les arçons :

— Qu'est-ce que cela, Leone ? dit-il en s'approchant de lui et en lui tendant la main. En vérité, en vous voyant ainsi, blême et tremblant, on vous prendrait pour une femme !

— Oh ! mon bien-aimé duc, murmura le page, redites-moi que vous n'êtes pas blessé, ou je meurs...

— Enfant ! dit le duc, est-ce que je ne suis pas sous la main de Dieu ?

Alors, s'adressant aux reîtres :

— Mes amis, dit-il en leur montrant le cadavre du comte de Waldeck, procurez une sépulture chrétienne à cet homme, et que la justice que je viens d'exercer sur lui vous soit une preuve qu'à mes yeux, comme à ceux du Seigneur, il n'y a ni grands ni petits.

Et, faisant un signe de la tête à Scianca-Ferro et à Leone, il reprit avec eux le chemin du camp, sans que son visage eût gardé d'autre trace de l'événement terrible qui venait de se passer, que la ride habituelle qui semblait, un peu plus profondément que de coutume, creuser sur son front le sillon de la pensée.

VII

HISTOIRE ET ROMAN

Tandis que les aventuriers, témoins invisibles de la catastrophe que nous venons de raconter, tout en jetant un regard mélancolique sur les ruines fumantes du château du Parcq, regagnent leur grotte, où ils vont mettre la dernière main à l'acte de société, devenu inutile pour le présent, mais qui ne peut manquer de porter dans l'avenir, au profit de l'association naissante, les fruits les plus merveilleux ; tandis que les reîtres, obéissant à l'ordre donné, ou plutôt à la recommandation faite de procurer à leur ancien chef une sépulture chrétienne, vont creuser, dans un coin du cimetière d'Hesdin, la fosse de celui qui, ayant reçu la punition de son crime sur la terre, repose maintenant dans l'espérance de la miséricorde divine ; tandis qu'enfin Emmanuel-Philibert regagne sa tente entre son écuyer Scianca-Ferro et son page Leone ; abandonnant tout ce qui n'a été jusqu'ici que prologue, mise en scène, et personnages secondaires de notre drame, pour l'action réelle et les personnages principaux qui viennent, enfin, de se produire, hasardons, — afin de donner au lecteur une plus ample connaissance de leur caractère et de leur situation morale et politique, — une excursion à la fois historique pour les uns et romanesque pour les autres, dans le domaine du passé, splendide royaume du poète et de l'historien, qu'aucune révolution ne peut leur enlever.

Troisième fils de Charles III dit le Bon et de Béatrix de Portugal, Emmanuel-Philibert naquit au château de Chambéry, le 8 juillet 1528.

Il reçut ce double nom d'Emmanuel-Philibert, — celui d'Emmanuel en considération de son aïeul maternel Emmanuel, roi de Portugal, et celui de Philibert, en vertu d'un vœu que son père avait fait à Saint-Philibert de Tournus. — Il naquit à quatre heures après-midi, et apparut si faible aux portes de cette vie, que la respiration de l'enfant ne fut soutenue que par le souffle qu'introduisit dans ses poumons une des femmes de sa mère, et que, jusqu'à l'âge de trois ans, il demeura la tête inclinée sur sa poitrine, et sans pouvoir se soutenir sur les jambes. Aussi, quand l'horoscope que l'on tirait, alors, à la naissance de tout fils de prince, eut annoncé que celui qui venait de naître serait un grand guerrier, et ferait resplendir la maison de Savoie d'un lustre supérieur à celui qu'avait attiré sur elle, soit Pierre surnommé le *Petit Charlemagne*, soit Amédé V dit le *Grand*, soit Amédée VI vulgairement appelé le *comte Vert*, sa mère ne put s'empêcher de verser des larmes, et son père prince pieux et résigné, de dire en secouant la tête, avec l'expression du doute, au mathématicien qui lui faisait cette prédiction :

— Dieu vous entende, mon ami !

Emmanuel-Philibert était neveu de Charles V, par sa mère Béatrix de Portugal, la plus belle et la plus accomplie des princesses de son temps, et cousin de François Ier, par sa tante Louise de Savoie, sous l'oreiller de laquelle le connétable de Bourbon prétendait avoir laissé le cordon du Saint-Esprit que François Ier lui faisait redemander.

C'était aussi sa tante, cette spirituelle Marguerite d'Au-

triche qui laissa un recueil de chansons manuscrites que l'on peut voir encore aujourd'hui à la bibliothèque nationale de France, et qui, assaillie par une tempête au moment où elle se rendit en Espagne, pour épouser l'infant fils de Ferdinand et d'Isabelle, après avoir été fiancée au dauphin de France et au roi d'Angleterre, faisait sur elle-même, croyant qu'elle allait mourir, cette curieuse épitaphe :

Pleurez, Amours ! pleurez Margot la belle,
Qui fut trois fois promise, et qui mourut pucelle.

Quant à Emmanuel-Philibert, il était, comme nous l'avons dit, si débile, que, malgré la prédiction de l'astrologue qui faisait de lui un puissant homme de guerre, son père le destina à l'Eglise. Aussi, à l'âge de trois ans, fut-il envoyé à Bologne, pour baiser les pieds du pape Clément VII, qui venait y donner la couronne à son oncle l'empereur Charles-Quint, sur la recommandation duquel le jeune prince obtint du pape la promesse d'un chapeau de cardinal. De là vint le surnom de *Cardinalin* qu'on lui donna dans son enfance, et qui le faisait fort enrager.

Pourquoi ce nom faisait-il si fort enrager l'enfant ? Nous allons le dire.

On se rappelle cette femme ou plutôt cette amie de la duchesse de Savoie qui, près d'elle à l'heure de son accouchement, avait, de son souffle, alimenté celui du petit Emmanuel-Philibert près de s'évanouir. Six mois auparavant, elle avait eu un fils qui était venu au monde aussi fort, aussi vigoureux que le fils de la duchesse était venu faible et languissant. Or, voyant son fils ainsi sauvé par elle, la duchesse lui dit :

— Ma chère Lucrezia, cet enfant est maintenant autant à toi qu'à moi, je te le donne ; prends-le, nourris-le de ton lait, comme tu l'as nourri de ton souffle, et je te devrai encore plus qu'il ne te devra lui-même, car il ne te devra que la vie, et, moi, je te devrai mon enfant !

Lucrezia reçut l'enfant dont on la faisait mère, comme un dépôt sacré. Cependant, il semblait que ce dût être au détriment du petit Rinaldo, — c'était le nom de son fils, à elle, — que l'héritier du duc de Savoie reprendrait vie et force, puisque la part de la nourriture qu'allait réclamer le petit Emmanuel diminuerait d'autant celle de son frère de lait.

Mais Rinaldo, à six mois, était fort comme un autre l'eût à peine été à un an. D'ailleurs, la nature a ses miracles, et, sans que la source du lait maternel tarît un instant, les deux enfants puisèrent la vie aux mêmes mamelles.

La duchesse souriait en voyant, pendus à la même treille vivante, cet enfant étranger si fort, et cet enfant à elle si languissant.

Au reste, on eût dit que le petit Rinaldo comprenait cette faiblesse de son frère et y compatissait. Souvent le capricieux enfant ducal voulait la mamelle où buvait l'autre enfant, et celui-ci, tout souriant de ses lèvres blanches de lait, cédait sa place à l'exigeant nourrisson.

Les deux enfants grandirent ainsi sur les genoux de Lucrezia. A trois ans, Rinaldo semblait en avoir cinq ; à trois ans, comme nous l'avons dit, Emmanuel-Philibert marchait à peine, et ne relevait qu'avec effort sa tête inclinée sur sa poitrine.

Ce fut alors qu'on lui fit faire le voyage de Bologne, et que le pape Clément VII lui promit le chapeau de cardinal.

On eût dit que cette promesse lui portait bonheur, et que ce nom de Cardinalin lui valait la protection de Dieu ; car, à partir de l'âge de trois ans, sa santé commença de se raffermir et son corps de se renforcer.

Mais celui qui, sous ce rapport, faisait des progrès merveilleux, c'était Rinaldo. Ses joujoux les plus solides volaient en éclats sous ses doigts ; il ne pouvait toucher à aucun d'eux qu'il ne le brisât ; on eut l'idée de lui en faire faire en acier, et il les brisa comme s'ils eussent été de faïence. Aussi le bon duc Charles III, qui s'amusait souvent à regarder jouer les deux enfants, n'appelait-il le compagnon d'Emmanuel que *Scianca-Ferro*, ce qui, en patois piémontais, signifie *Brise-Fer*.

Le nom lui en resta.

Et, ce qu'il y avait de remarquable, c'est que Scianca-Ferro ne se servait jamais de cette force miraculeuse que pour protéger Emmanuel, qu'il adorait, au lieu d'en être jaloux comme il fût peut-être arrivé d'un autre enfant.

Quant au jeune Emmanuel, il enviait singulièrement cette force de son frère de lait, et il eût bien volontiers échangé son sobriquet de Cardinalin contre celui de Scianca-Ferro.

Cependant, lui aussi semblait gagner une certaine vigueur à cette fréquentation d'une vigueur plus grande que la sienne. Scianca-Ferro, mesurant sa force à celle du jeune prince, luttait avec lui, courait avec lui, et, pour ne pas le décourager, se laissait parfois dépasser à la course et vaincre à la lutte.

Tous les exercices leur étaient communs, équitation, natation, escrime. A tous, Scianca-Ferro était momentanément supérieur ; cependant, on comprenait que ce n'était qu'une affaire de chronologie, et que, pour être en retard, Emmanuel n'avait pas dit son dernier mot.

Les deux enfants ne se quittaient pas et s'aimaient comme deux frères. Chacun d'eux était jaloux de l'autre comme une maîtresse eût été jalouse de son amant, et pourtant le moment approchait où un troisième compagnon qu'ils adopteraient d'un amour égal allait se mêler à leurs jeux.

Un jour que la cour du duc Charles III était à Verceil, à cause de certains troubles qui avaient éclaté à Milan, les deux jeunes gens sortirent à cheval avec leur maître d'équitation, firent une longue course sur la rive gauche de la Sesia, dépassèrent Novare et s'aventurèrent presque jusqu'au Tessin. Le cheval du jeune duc Emmanuel marchait le premier, quand tout à coup un taureau, enfermé dans un pâturage, enfonçant et brisant les barrières entre lesquelles il était emprisonné, fit peur au cheval du prince, qui s'emporta à travers les prairies, franchissant les ruisseaux, les buissons et les haies. Emmanuel montait admirablement bien à cheval, il n'y avait donc rien à craindre ; cependant Scianca-Ferro s'élança à sa poursuite, prenant le même chemin que lui, et franchissant, comme lui, tous les obstacles, qu'il rencontrait. Le maître d'équitation, plus prudent, prit un détour qui, par une ligne circulaire, devait le conduire à l'endroit vers lequel s'étaient dirigés les deux jeunes gens.

Après un quart d'heure d'une course effrénée, Scianca-Ferro, ne voyant plus Emmanuel, et craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque accident, appela de toutes ses forces. Deux de ces appels restèrent sans réponse ; enfin, il lui sembla qu'il entendait la voix du prince dans la direction du village d'Oleggio. Il lança son cheval de ce côté, et bientôt en effet, guidé par la voix d'Emmanuel, il trouva celui-ci au bord d'un ruisseau affluant au Tessin.

A ses pieds était une femme morte, et, dans ses bras, presque mourant, un petit garçon de quatre à cinq ans.

Le cheval, qui s'était calmé, broutait tranquillement les jeunes pousses des arbres, tandis que son maître essayait de rendre la connaissance à l'enfant. Quant à la femme, il n'y fallait pas songer, elle était bien morte.

Elle paraissait avoir succombé à la fatigue, à la misère et à la faim. L'enfant, qui avait sans doute partagé les fatigues et la misère de sa mère, semblait près de mourir d'inanition.

Le village d'Oleggio n'était qu'à un mille de là. Scianca-Ferro mit son cheval au galop et disparut dans la direction du village.

Emmanuel y eût bien été lui-même, au lieu d'y envoyer son frère ; mais l'enfant s'était attaché à lui, et sentant que la vie qui était sur le point de lui échapper, allait lui revenir de ce côté, il ne voulait pas le lâcher.

Le pauvre petit l'avait attiré tout près de la femme, et lui disait, avec cet accent déchirant de l'enfance, à qui l'on ne peut pas donner la conscience de son malheur :

— Réveille donc maman ! réveille donc maman !

Emmanuel pleurait. Que pouvait-il faire, pauvre enfant lui-même, qui voyait pour la première fois le spectacle de la mort ? Il n'avait que ses larmes, il les donnait.

Scianca-Ferro reparut ; il apportait du pain et une flasque de vin d'Asti.

On essaya d'introduire quelques gouttes de vin dans la bouche de la mère ; soin inutile : ce n'était plus qu'un cadavre.

Il n'y avait donc à s'occuper que de l'enfant.

L'enfant, tout en pleurant sa mère, qui ne voulait pas se réveiller, but, mangea et reprit un peu de forces.

En ce moment arrivèrent des paysans que Scianca-Ferro avait prévenus. Ils avaient rencontré le maître d'équitation, tout effaré d'avoir perdu ses deux élèves, et l'avaient ramené avec eux à l'endroit que leur avait indiqué Scianca-Ferro.

Ils savaient donc qu'ils avaient affaire au jeune prince de Savoie, et, comme le duc Charles était adoré de ses sujets, ils s'offrirent tout de suite à exécuter, à l'endroit du malheureux orphelin et de sa mère, ce qu'il plairait à Emmanuel d'ordonner.

Emmanuel choisit parmi les paysans une femme qui lui parut bonne et pitoyable ; il lui donna tout l'argent que lui et Scianca-Ferro avaient sur eux, prit le nom de la femme par écrit, et la pria de veiller aux funérailles de la mère, et de pourvoir aux premiers besoins de l'enfant.

Puis comme il se faisait tard, le maître d'équitation insista pour que ses deux élèves reprissent le chemin de Verceil. Le petit orphelin pleurait fort ; il ne voulait pas quitter son bon ami Emmanuel, dont il savait le nom, mais dont il ne connaissait pas la qualité. Emmanuel promit de revenir le voir ; cette promesse le calma un peu ; mais tout en s'éloignant, il ne cessait de tendre les bras vers le sauveur que le hasard lui avait amené.

Et, en effet, si le secours envoyé par le hasard, ou plutôt par la Providence, au pauvre enfant, avait tardé de deux heures seulement, on l'eût trouvé mort auprès de sa mère.

Quelque diligence que fît au retour le maître d'équitation, ses deux élèves n'arrivèrent au château de Verceil qu'assez

avant dans la soirée. On était fort inquiet ; on avait fait courir de tous côtés après eux, et la duchesse s'apprêtait à les gronder, lorsque Emmanuel lui raconta l'histoire avec sa douce voix tout empreinte de la tristesse que ce sombre événement avait imprimée dans son âme. Le récit terminé, il s'agissait, non plus de gronder, mais de louer les enfants, et la duchesse, partageant l'intérêt que son fils portait à l'orphelin, déclara que, dès le surlendemain, c'est-à-dire aussitôt que seraient achevées les funérailles de sa mère, elle irait en personne lui faire une visite.

Effectivement, le surlendemain, on partit pour le village d'Oleggio, la duchesse en litière, les deux jeunes compagnons à cheval.

En arrivant près du village, Emmanuel n'y put pas tenir : il mit les éperons dans le ventre de son cheval, et partit pour revoir un peu plus tôt le petit orphelin.

Son arrivée fut une grande joie pour le malheureux enfant. Il avait fallu l'arracher du corps de sa mère ; il ne voulait pas croire qu'elle fût morte, et ne cessait de crier :

— Ne la mettez pas dans la terre, ne la mettez pas dans la terre... Je vous promets qu'elle se réveillera !

Depuis le moment où sa mère avait été emportée de la maison, on avait été obligé de le tenir enfermé : il voulait aller la rejoindre.

La vue de son sauveur le consola un peu. Emmanuel dit à l'enfant que sa mère avait voulu le voir, et qu'elle allait arriver.

— Oh ! tu as ta maman, toi ? lui dit l'orphelin. Oh ! je prierai bien le bon Dieu, qu'elle ne s'endorme point pour ne plus se réveiller !

C'était une grande nouvelle pour les paysans, que celle que venait de leur donner Emmanuel de l'arrivée de la duchesse dans leur maison. Aussi avaient-ils couru au-devant d'elle, et, comme, en traversant les rues, ils disaient où ils allaient, tout le village s'était mis à leur suite, et courait après eux.

Enfin le cortège arriva, précédé de Scianca-Ferro, qui était resté galamment pour servir d'écuyer à la duchesse.

Emmanuel présenta son protégé à sa mère. La duchesse demanda à l'enfant ce qu'avait oublié de lui demander Emmanuel, c'est-à-dire comment il s'appelait, et quelle était sa mère.

L'enfant répondit qu'il s'appelait Leone, et que sa mère s'appelait Leona, mais il ne voulut pas donner d'autres détails, répondant à toutes les questions qui lui étaient faites : « Je ne sais pas. »

Et, cependant, chose étrange ! on devinait que cette ignorance était feinte, et qu'il y avait un secret là-dessous.

Sans doute, en mourant, sa mère lui avait recommandé de ne point répondre autre chose que ce qu'il répondait : et, en effet, il fallait la dernière recommandation d'une mère mourante pour faire une pareille impression sur un enfant de quatre ans.

Alors, la duchesse étudia l'orphelin avec une curiosité toute féminine. Quoique vêtu d'habits grossiers, il avait les mains fines et blanches ; on voyait que les soins d'une mère, et d'une mère élégante, distinguée, avaient passé sur ces mains-là. En même temps, son langage appartenait à l'aristocratie, et, à quatre ans, il parlait également bien l'italien et le français.

La duchesse se fit présenter les habits de la mère ; c'étaient ceux d'une paysanne.

Mais les paysans qui l'avaient déshabillée dirent qu'ils n'avaient jamais vu peau plus blanche, mains plus délicates, pieds plus petits et plus élégants.

D'ailleurs, un détail trahissait la classe de la société à laquelle avait dû appartenir la pauvre femme : avec son costume de paysanne, avec sa jupe de molleton, avec son corsage de bure, avec ses gros souliers, elle portait des bas de soie.

Sans doute, elle avait fui sous un déguisement ; et, des habits qu'elle avait abandonnés pour fuir, elle n'avait conservé que ces bas de soie qui la trahissaient après sa mort.

La duchesse en revint au petit Leone, l'interrogea sur tous ces points ; mais il répondit constamment : « Je ne sais pas. » La duchesse n'en put tirer autre chose. Elle recommanda de nouveau, et en renchérissant sur les recommandations d'Emmanuel, le pauvre orphelin aux braves paysans qui en avaient pris soin jusqu'alors, leur donna une somme double de celle qu'ils avaient déjà reçue, et les chargea de faire, sur la mère et sur l'enfant, des recherches dans les environs, leur promettant une bonne récompense, s'ils arrivaient à lui donner sur eux quelques éclaircissements.

Le petit Leone voulait à toute force suivre Emmanuel, et Emmanuel n'était pas non plus bien loin d'insister près de sa mère afin de l'emmener avec lui, car il éprouvait pour l'orphelin une véritable pitié. Il promit donc à Leone de revenir le voir le plus tôt possible, et la duchesse elle-même s'engagea à une seconde visite.

Malheureusement, vers cette même époque, arrivèrent des événements qui forcèrent la duchesse de manquer à sa parole. Pour la troisième fois, François Ier déclara la guerre à Charles-Quint, à propos du duché de Milan, dont il se prétendait héritier, du chef de Valentine Visconti, femme de Louis d'Orléans, frère de Charles VI.

La première fois, François avait gagné la bataille de Marignan. La seconde fois, il avait perdu la bataille de Pavie.

Après le traité de Madrid, après la prison de Tolède, après la foi jurée surtout, on aurait pu croire que François Ier avait renoncé à toute prétention sur ce malheureux duché, qui, s'il lui était rendu, faisait du roi de France le vassal de l'Empire ; mais, tout au contraire, il n'attendait qu'une occasion pour le revendiquer encore, et il saisit la première qui se présenta.

Elle était bonne, — par hasard ! — mais elle eût été mauvaise, qu'il l'eût saisie de même.

François Ier, on le sait, n'était pas scrupuleux sur le fait de toutes ces sottes délicatesses qui enchaînent cette race de niais qu'on appelle les honnêtes gens.

Voici, au reste, l'occasion qui lui était donnée.

Maria-Francesco Sforza, fils de Ludovic le More (1), régnait sur Milan ; seulement, il régnait sous la tutelle complète de l'empereur, auquel il avait acheté, le 23 décembre 1529, son duché, moyennant la somme de quatre cent mille ducats, payable pendant la première année de son règne, et celle de cinq cent mille, payable dans les dix années suivantes.

Pour la sûreté de ces payements, le château de Milan, Côme et Pavie restaient entre les mains des impériaux.

Or, il arriva que, vers 1534, François Ier accrédita près du duc Sforza un gentilhomme milanais dont lui, François Ier, avait fait la fortune.

Ce gentilhomme s'appelait Francesco Maraviglia.

Devenu fort riche à la cour de France, Francesco Maraviglia avait été à la fois heureux et fier de revenir dans sa ville natale avec toute la pompe d'un ambassadeur.

Il avait amené avec lui sa femme et sa fille, âgée de trois ans, et il avait laissé à Paris, parmi les pages du roi François Ier, son fils Odoart, âgé de douze ans.

Pourquoi cet ambassadeur porta-t-il ombrage à Charles-Quint ? Pourquoi celui-ci invita-t-il le duc Sforza à s'en défaire à la première occasion ? C'est ce que l'on ignore, et ce que l'on ne pourrait savoir que si l'on retrouvait la correspondance secrète de l'empereur avec le duc de Milan, comme on a retrouvé sa correspondance secrète avec Cosme de Médicis. Mais tant il y a, que, les domestiques de Maraviglia s'étant pris de querelle avec des gens du pays, et ayant eu le malheur, dans cette querelle, de tuer deux sujets du duc Sforza, celui-ci fit arrêter Maraviglia, et le fit conduire dans le château de Milan, qui était tenu, comme nous l'avons dit, par les impériaux.

Que devint Maraviglia ? Personne ne le sut jamais bien positivement. Les uns disaient qu'il avait été empoisonné ; les autres, que, le pied lui ayant manqué, il était tombé dans les oubliettes, du voisinage desquelles on avait négligé de le prévenir. Enfin, la version la plus probable et la plus accréditée, c'est qu'il avait été exécuté ou plutôt assassiné dans sa prison. — La chose certaine, c'est qu'il avait disparu, et que, presque en même temps que lui, avaient disparu, sans qu'on en eût jamais entendu parler, sa femme et sa fille.

Ces événements étaient arrivés tout récemment, quelques jours à peine avant la rencontre qu'avait faite Emmanuel de cet enfant perdu et de cette femme morte au bord d'un ruisseau. — Ils allaient avoir une influence terrible sur la destinée du duc Charles.

François Ier saisit l'occasion aux cheveux.

Ce ne furent point les plaintes de l'enfant resté près de lui, et demandant vengeance du meurtre de son père ; ce ne fut point la majesté royale, outragée dans la personne d'un ambassadeur ; ce ne fut point, enfin, le droit des gens, violé par un assassinat, qui fit pencher la balance du côté de la guerre ; non, ce fut un vieux levain de vengeance fermentant au cœur du vaincu de Pavie et du prisonnier de Tolède.

Une troisième expédition d'Italie fut résolue.

Le moment était bien choisi. Charles V guerroyait en Afrique contre le fameux Khaïr-Eddin (2), surnommé Barberousse.

Seulement, pour accomplir cette nouvelle invasion, il fallait passer par la Savoie. Or, la Savoie était tenue par Charles le Bon, père d'Emmanuel-Philibert, oncle de François Ier, beau-frère de Charles-Quint.

Pour qui se déclarerait Charles le Bon ? Serait-ce pour son beau-frère ? serait-ce pour son neveu ? C'est ce qu'il était important de savoir.

(1) Nous écrivons Ludovic le *More* pour nous conformer à l'orthographe historique ; nous croyons, comme certains historiens, que cette qualification d'*il Moro* venait, non pas de son teint basané, mais du mûrier qu'il portait dans ses armes.

(2) Nous en avons fait *Chereddin*.

On s'en doutait, au reste : toutes les probabilités faisaient du duc de Savoie l'allié de l'Empire et l'ennemi de la France.

En effet, le duc de Savoie avait donné à Charles-Quint, pour gage de sa foi, son fils aîné Louis, prince de Piémont ; il avait refusé de recevoir de François Ier le cordon de Saint-Michel, et une compagnie d'ordonnance avec douze mille écus de pension ; il avait occupé des terres du marquisat de Saluce, qui était un fief mouvant du Dauphiné ; il refusait à la couronne de France l'hommage du Faucigny ; il s'était réjoui par lettres, avec l'empereur, de la défaite de Pavie ; enfin, il avait prêté de l'argent au connétable de Bourbon, au moment où celui-ci avait traversé ses Etats, pour aller se faire tuer par Benvenuto Cellini au siège de Rome.

Il fallait s'assurer, néanmoins, si les doutes étaient fondés.

Dans ce but, François Ier envoya à Turin Guillaume Poyet, président du parlement de Paris. Celui-ci était chargé de demander au duc Charles III deux choses :

La première était le passage de l'armée française à travers la Savoie et le Piémont ;

La seconde, la livraison, comme places de sûreté, de Montmeillan, de Veillane, de Chivas et de Verceil.

Il offrait, en échange, au duc Charles, de lui donner des terres en France, et d'accomplir le mariage de sa fille Marguerite avec le prince Louis, frère aîné d'Emmanuel-Philibert.

Charles III, pour discuter avec Guillaume Poyet, président du parlement de Paris, délégua Purpurat, président piémontais. Celui-ci avait autorisation de permettre le passage des troupes françaises à travers les deux provinces de Savoie et de Piémont ; mais il avait à répondre par des atermoiements d'abord, et ensuite, si Poyet insistait, par un refus absolu à la livraison des quatre places.

La discussion s'échauffa entre les deux plénipotentiaires, si bien que, battu par les bonnes raisons que lui donnait Purpurat, Poyet finit par s'écrier :

— Cela sera ainsi, parce que le roi le veut !

— Pardon, répondit Purpurat, mais je ne trouve pas cette loi-là dans les lois du Piémont.

Et, se levant, il abandonna l'avenir à l'omnipotente volonté du roi de France, et à la sagesse du Très-Haut.

Les conférences furent rompues, et, dans le courant du mois de février de l'année 1535, le duc Charles étant en son château de Verceil, un héraut fut introduit devant lui qui lui déclara la guerre de la part du roi François Ier.

Le duc l'écouta tranquillement ; puis, lorsqu'il eut achevé son belliqueux message :

— Mon ami, lui dit-il d'une voix calme, je n'ai jamais rendu que des services au roi de France, et je pensais que les titres d'allié, d'ami, de serviteur et d'oncle méritaient des procédés tout différents. J'ai fait ce que j'ai pu pour vivre avec lui en bonne intelligence ; je n'ai rien négligé pour lui faire comprendre combien il a eu tort de s'irriter contre moi. Je sais bien que mes forces ne peuvent nullement être comparées aux siennes ; mais, puisqu'il ne veut, en aucune manière, entendre raison, et qu'il paraît déterminé à s'emparer de mes Etats, dites-lui qu'il me trouvera sur la frontière, et que, secondé par mes amis et par mes alliés, j'espère me défendre et garantir mon pays. Le roi mon neveu connaît, d'ailleurs, ma devise : *Rien ne manque à qui Dieu reste !*

Et il renvoya le héraut en lui faisant donner un très riche habit et une paire de gants pleins d'écus.

Après une pareille réponse, on n'avait plus qu'à se préparer à la guerre.

La première résolution que prit Charles III fut de mettre en sûreté, dans la forteresse de Nice, sa femme et son enfant.

Le départ de Verceil pour Nice fut donc annoncé comme très prochain.

Alors, Emmanuel-Philibert jugea qu'il était temps d'obtenir de sa mère une grâce qu'il avait tardé jusque-là à lui demander, c'est-à-dire de tirer Leone de cette maison de paysans où, du reste, on ne le laissait que provisoirement, c'était déjà chose convenue, pour en faire, comme Scianca-Ferro, un enfant de l'intimité du jeune prince.

La duchesse Béatrix, nous l'avons déjà dit, était une femme d'un esprit judicieux. Tout ce qu'elle avait remarqué dans l'orphelin, délicatesse de traits, finesse de mains, distinction de langage, la portait à croire que quelque grand mystère était caché sous les grossiers habits de la mère et de l'enfant. La duchesse était, en outre, une femme d'un cœur religieux : elle vit la main de Dieu dans cette rencontre faite par Emmanuel à la suite de l'accident du taureau, accident presque providentiel, puisqu'il n'avait eu d'autre résultat que de conduire le jeune prince près de la femme morte et de l'enfant expirant. Elle pensa qu'au moment où tout se retirait de sa famille, où le malheur approchait de sa maison, et où l'ange des sombres jours montrait à son mari, à elle et à son enfant, le chemin mystérieux de l'exil, ce n'était pas l'heure de repousser l'orphelin, qui, devenu homme, serait peut-être un jour un ami. Elle se rappela l'envoyé de Dieu se présentant comme un simple voyageur au seuil désolé de l'aveugle Tobie, auquel, par les mains de son fils, il rendit plus tard la joie et la lumière, et, loin de faire résistance à la demande d'Emmanuel, au premier mot qu'il lui en dit, elle alla au-devant de cette demande, et, avec la permission du duc, autorisa son fils à faire transporter à Verceil son jeune protégé.

De Verceil à Nice, Leone ferait le voyage avec les deux autres enfants.

Emmanuel n'attendit pas plus longtemps que le lendemain pour aller annoncer cette bonne nouvelle à Leone. Dès le point du jour, il descendit aux écuries, sella lui-même son petit cheval barbe, et, laissant à Scianca-Ferro le soin du reste, il partit pour Olleggio de toute la vitesse de sa monture.

Il trouva Leone bien triste. Le pauvre orphelin avait entendu dire qu'à leur tour, ses riches et puissants protecteurs étaient visités par le malheur. On avait parlé du départ de la cour pour Nice, c'est-à-dire pour un pays dont le nom même était inconnu à Leone ; et, quand arriva Emmanuel, tout échauffé de sa course et tout souriant de joie, Leone pleurait comme si, une seconde fois, il eût perdu sa mère.

C'est à travers les larmes surtout que les enfants voient les anges. Nous n'exagérons pas en disant qu'Emmanuel apparut comme un ange à travers les larmes de Leone.

En quelques mots tout fut dit, expliqué, convenu, et les sourires succédèrent aux larmes. Il y a chez l'homme — et c'est son âge heureux — une époque où les larmes et le sourire se touchent comme la nuit touche à l'aurore.

Deux heures après Emmanuel, Scianca-Ferro arriva avec le premier écuyer du prince et deux piqueurs, tenant en bride la propre haquenée de la duchesse. On donna une bonne somme d'argent aux paysans qui, pendant six semaines, avaient pris soin de Leone. Celui-ci les embrassa en pleurant encore ; mais, cette fois, il y avait bien quelques pleurs de joie mêlés aux pleurs de regret. Emmanuel l'aida à monter à cheval, et, de peur qu'il n'arrivât accident à son cher protégé, il voulut lui-même conduire la haquenée par la bride.

Au lieu d'être jaloux de cette nouvelle amitié, Scianca-Ferro galopait tout joyeux, allant et revenant, éclairant le chemin comme eût fait un vrai capitaine, et souriant de ce beau sourire d'enfant qui montre à la fois les dents et le cœur, à l'ami de son ami.

Ce fut ainsi que l'on arriva à Verceil. La duchesse et le duc embrassèrent Leone, et Leone fut de la famille.

On partit dès le lendemain pour Nice, où l'on arriva sans accident.

VIII

L'ÉCUYER ET LE PAGE

Notre intention n'est pas, — Dieu nous en garde ! d'autres que nous l'ayant fait beaucoup mieux que nous ne le ferions, — notre intention n'est pas, disons-nous, de raconter les guerres d'Italie, et d'écrire l'histoire de la grande rivalité qui désola le commencement du XVIe siècle. Non ; Dieu nous a fait heureusement, dans cette circonstance du moins, une tâche plus humble, mais en même temps, il faut le dire, plus pittoresque pour nous et plus amusante pour nos lecteurs. Nous ne verrons donc guère, dans le récit qui va suivre, que la cime des grands événements qui, pareils aux hauts sommets des Alpes, dressent au-dessus des nuages leurs pics couverts de neiges éternelles

François Ier franchit la Savoie, traversa le Piémont, et se répandit sur l'Italie.

Pendant trois ans, le canon de l'Empire et celui de la France grondèrent, tantôt en Provence, tantôt dans le Milanais.

Belles plaines de la Lombardie et du Piémont, l'ange de la mort sait seul ce qu'il a fallu de cadavres pour vous donner votre inépuisable fertilité !

Pendant ce temps-là, sous le beau ciel de Nice, tout d'azur le jour, tout de flammes la nuit, où les insectes de l'obscurité eux-mêmes sont des étincelles volantes, les enfants grandissaient sous le regard de la princesse Beatrix et sous l'œil de Dieu.

Leone était devenu un membre indispensable de la joyeuse trinité ; il partageait tous les jeux, mais non pas tous les exercices. Les études trop violentes de l'art de la guerre n'allaient point à ses petites mains, et ses bras semblaient aux maîtres de cet art trop faibles pour porter jamais d'une façon martiale la lance ou le bouclier. Il est vrai que Leone était de trois ans plus jeune que ses compagnons ; mais il semblait qu'en réalité il y eût dix ans de

différence entre eux, surtout depuis que — sans doute par la grâce du Seigneur, qui le réservait à de grandes choses — Emmanuel s'était mis à croître en force et en santé, comme s'il eût pris à tâche de regagner l'avance que, sous ce rapport, avait prise sur lui son frère de lait Scianca-Ferro.

Aussi les rôles étaient-ils dévolus tout naturellement aux compagnons du petit duc : Scianca-Ferro s'était fait son écuyer ; Leone, moins ambitieux, s'était contenté d'être son page.

Sur ces entrefaites, on apprit que le fils aîné du duc, le prince Louis, était mort à Madrid.

Ce fut une grande douleur pour le duc Charles et la duchesse Béatrix. A la vérité, auprès de la douleur, Dieu leur donnait la consolation, si toutefois il y a une consolation pour un père et surtout pour une mère à la mort de leur enfant : le prince Louis était, depuis longtemps, éloigné de ses parents, tandis que, sous les yeux du duc et de la duchesse, Emmanuel-Philibert, qui semblait, chaque jour, vouloir donner une plus grande créance à la prédiction de l'astrologue, florissait comme un lis, poussait comme un chêne.

Mais Dieu, qui n'avait voulu, sans doute, qu'éprouver les exilés, ne tarda pas à les frapper d'un coup bien autrement cruel. La duchesse Béatrix tomba malade d'une maladie de langueur, et, malgré l'art des médecins, malgré les soins de son mari, de son enfant et de ses femmes, elle expira le 8 janvier 1538.

La douleur du duc fut profonde, mais religieuse ; celle d'Emmanuel toucha presque au désespoir. Heureusement, l'enfant ducal avait près de lui cet autre orphelin qui savait ce que c'était que les larmes ! Que fût-il devenu sans ce doux compagnon, qui n'essayait pas de le consoler, et qui se contentait, pour toute philosophie, de mêler ses larmes aux siennes !

Sans doute, Scianca-Ferro souffrait aussi de cette perte ; s'il eût pu rendre la vie à la duchesse, en allant provoquer quelque géant terrible dans sa tour, ou défier quelque dragon fabuleux jusque dans son antre, le paladin de onze ans fût parti à l'instant même, et sans hésiter, pour accomplir cet exploit, qui, dût-il y perdre la vie, eût redonné la joie et le bonheur à son ami ! Mais là se bornaient les consolations qu'il savait offrir : sa vigoureuse nature se prêtait mal aux pleurs amollissants. Une blessure pouvait faire couler son sang ; un chagrin ne savait pas faire couler ses larmes. Ce qu'il fallait à Scianca-Ferro, c'étaient des dangers à vaincre, et non des malheurs à supporter.

Aussi que faisait-il, lui, tandis qu'Emmanuel-Philibert pleurait, la tête inclinée sur l'épaule de Leone. Il sellait son cheval, ceignait son épée, suspendait sa masse à son arçon, et, s'égarant sur cette belle rampe de collines qui bordent la Méditerranée, comme le dogue qui prend rage contre les pierres et les bâtons, et qui les broie entre ses dents, il se figurait avoir affaire aux hérétiques d'Allemagne ou aux Sarrasins d'Afrique, se faisait des ennemis fantastiques d'objets insensibles et inanimés, et, à défaut de cuirasses à enfoncer et de casques à fendre, il brisait les roches avec sa masse, tranchait les sapins et les chênes verts avec son épée, cherchant et trouvant un allégement à sa douleur dans les exercices violents auxquels le poussait sa rude organisation.

Les heures, les jours, les mois s'écoulèrent ; les pleurs se tarirent. La douleur, vivante au fond du cœur sous la forme d'un doux regret et d'un tendre souvenir, disparut peu à peu sur les visages ; les yeux, qui demandaient en vain l'épouse, la mère et l'amie ici-bas, se levèrent pour chercher l'ange au ciel.

Le cœur qui se tourne vers Dieu est bien près d'être consolé.

D'ailleurs, les événements continuaient de marcher, imposant à la douleur elle-même leur puissante distraction.

Un congrès venait d'être décidé entre le pape Paul III (Alexandre Farnèse), François Ier et Charles-Quint. Il s'agissait à la fois de chasser les Turcs d'Europe, — de créer un duché à Louis Farnèse, — et de rendre ses Etats au duc de Savoie.

Le congrès devait se tenir à Nice.

Nice avait été choisie par le pape et par Charles-Quint, dans l'espoir qu'en reconnaissance de l'hospitalité qu'il recevrait de son oncle, le roi François Ier serait plus facile aux concessions.

Puis il y avait aussi une espèce de raccommodement à opérer entre le pape Paul III et Charles-Quint. Alexandre Farnèse avait donné à son fils aîné Louis les villes de Parme et de Plaisance, en échange des principautés de Camerino et de Népi, qu'il venait de lui ôter pour les donner à son second fils Octave. Cette investiture avait déplu à Charles-Quint, lequel venait justement, Maria-Francesco Sforza étant mort en 1535, de refuser au pape, quelque somme qu'il lui en offrît, ce fameux duché de Milan qui était, sinon la cause, du moins le prétexte de cette interminable guerre entre la France et l'Empire.

Au reste, Charles-Quint avait bien raison : le nouveau duc de Parme et de Plaisance était cet infâme Louis Farnèse qui disait qu'il ne se souciait pas d'être aimé, pourvu qu'il fût craint, qui désarmait les nobles, fouettait les femmes, et violait les évêques.

Les papes du XVIe siècle n'étaient point heureux en enfants !

Le congrès de Nice avait donc pour but de réconcilier non seulement le duc de Savoie avec le roi de France, mais encore le pape avec l'empereur.

Cependant Charles III, que le malheur avait rendu prudent, ne voyait pas sans crainte son neveu, son beau-frère et leur saint arbitre s'installer dans sa dernière place fortifiée.

Qui lui assurait qu'au lieu de lui rendre les Etats qu'on lui avait pris, on ne lui prendrait point la seule ville qu'on lui eût laissée ?

Il enferma donc, à tout hasard et pour plus de sécurité, Emmanuel-Philibert, son dernier héritier, comme Nice était sa dernière ville, dans la forteresse qui dominait la place, recommandant au gouverneur de n'ouvrir le château à quelque troupe que ce fût, cette troupe vînt-elle de la part de l'empereur, de la part du roi François Ier, ou de la part du pape.

Puis il alla de sa personne au-devant de Paul III, qui, selon le programme arrêté, devait précéder de quelques jours l'empereur et le roi de France.

Le pape n'était plus qu'à une lieue de Nice, quand arriva une lettre du duc adressée au gouverneur, laquelle lui ordonnait de préparer dans le château les *logements du pape*.

Cette lettre était apportée par le capitaine des gardes de Sa Sainteté, qui, à la tête de deux cents hommes de pied, demandait à être introduit dans le château, pour y faire le service d'honneur près de son souverain.

Le duc Charles III parlait du pape, mais il ne parlait ni du capitaine ni de ses deux cents hommes.

La chose était embarrassante : le pape demandait expressément ce qu'il était expressément défendu au gouverneur d'accorder.

Le gouverneur assembla un conseil.

Emmanuel-Philibert assistait à ce conseil, quoiqu'il eût onze ans à peine. Sans doute l'avait-on appelé là pour exalter encore le courage de ses défenseurs.

Pendant qu'on délibérait, l'enfant aperçut, attaché à la muraille, le modèle en bois du château qui faisait l'objet de ce grand désaccord près d'éclater entre Charles III et le pape.

— Par ma foi ! messieurs, dit-il aux conseillers, qui discutaient depuis une heure sans avancer à rien, vous voilà bien embarrassés pour peu de chose ! Puisque nous avons un château de bois et un château de pierre, donnons le château de bois au pape, et gardons pour nous le château de pierre !

— Messieurs, dit le gouverneur, notre devoir nous est dicté par la parole d'un enfant. Sa Sainteté aura, si elle y tient, le château de bois ; mais je jure Dieu que, moi vivant, elle n'aura pas le château de pierre !

La réponse de l'enfant et celle du gouverneur furent portées au pape, qui n'insista point davantage, et qui descendit au couvent des Cordeliers.

L'empereur arriva, puis le roi de France.

Chacun se logea sous ses tentes, d'un côté et de l'autre de la ville, le pape au milieu.

Le congrès s'ouvrit.

Par malheur, il fut loin de donner les résultats qu'on attendait.

L'empereur réclamait pour son beau-frère les Etats de Savoie et de Piémont.

François Ier réclamait le duché de Milan pour son second fils, le duc d'Orléans.

Enfin, le pape, qui, lui aussi, voulait placer là son fils, demandait qu'un prince qui n'appartiendrait ni à la famille de François Ier, ni à celle de Charles-Quint, fût élu duc de Milan, à la condition de recevoir de l'empereur l'investiture de son duché, et de payer un tribut au roi de France.

Chacun voulait donc l'impossible, puisqu'il voulait juste le contraire de ce que voulaient les autres.

Aussi chacun, en se refusant à rien arrêter de définitif, conclut-il à une trêve.

Tout le monde, en effet, la désirait, cette trêve :

François Ier, pour donner à la fois un peu de repos à ses soldats, qui étaient à moitié épuisés, et à ses finances, qui l'étaient tout à fait ;

Charles-Quint, pour réprimer les incursions que les Turcs faisaient dans ses deux royaumes de Naples et de Sicile ;

Paul III, pour assurer, au moins, son fils dans ses prin-

cipautés de Parme et de Plaisance, puisqu'il ne pouvait pas l'établir dans le duché de Milan.

Une trêve de dix ans fut conclue; François Ier fixa lui-même le chiffre.

— Dix ans ou rien! dit-il péremptoirement.

Et dix ans lui furent accordés.

Il est vrai que cette trêve, ce fut lui qui la rompit au bout de quatre ans.

Charles III, qui craignait que toutes ces conférences ne finissent par la séquestration du peu de terres qui lui restaient, vit s'éloigner ces illustres hôtes avec plus de joie qu'il ne les avait vus arriver.

Ils le quittaient comme ils l'avaient trouvé, le laissant seulement plus pauvre de toute la dépense qu'ils avaient faite dans ses Etats, et qu'ils avaient oublié de payer.

Le pape était le seul qui eût tiré quelque chose de tout cela; il en avait tiré deux mariages:

Le mariage de son second fils Octave Farnèse avec Marguerite d'Autriche, veuve de Julien de Médicis, qui avait été assassiné à Florence, dans l'Eglise de Sainte-Marie-des Fleurs;

Et le mariage de sa nièce Vittoria avec Antoine, fils aîné de Charles de Vendôme.

Libre de préoccupations à l'endroit de François Ier, Charles-Quint fit, à Gênes, ses préparatifs contre les Turcs; ces préparatifs étaient immenses: ils durèrent deux ans.

Au bout de ces deux ans, comme la flotte était sur le point de mettre à la voile, le duc Charles III résolut d'aller faire une visite à son beau-frère, et de lui présenter son fils Emmanuel-Philibert, qui allait atteindre sa treizième année.

Il va sans dire que Scianca-Ferro et Leone furent du voyage: Emmanuel-Philibert ne marchait pas sans eux.

Depuis quelque temps, le jeune prince était fort préoccupé. Il s'agissait de composer un discours dont il ne voulait parler ni à monseigneur Louis Alardet, évêque de Lausanne, son précepteur, ni à ses gouverneurs: Louis de Châtillon, seigneur de Musinens, grand écuyer de Savoie; Jean-Baptiste Provana, seigneur de Leyni, et Edouard de Genève, baron de Lullens.

Il se contenta donc de s'ouvrir de ce discours à son écuyer et à son page.

Il s'agissait de demander à l'empereur Charles-Quint la permission de l'accompagner dans son expédition contre les Barbaresques.

Mais Scianca-Ferro se récusa en disant que, si c'était un défi à porter, il serait compétent dans la question, mais que, pour un discours à faire, il reconnaissait son insuffisance.

Leone se récusa en disant que la seule pensée des périls que courrait naturellement Emmanuel-Philibert dans une pareille expédition, troublait tellement son esprit, qu'il ne pourrait assembler les deux premiers mots d'une pareille demande.

Le jeune prince se trouva donc réduit à ses propres forces. Alors, Tite-Live, Quinte-Curce, Plutarque, et tous les faiseurs de discours de l'antiquité aidant, il composa celui qu'il comptait adresser à l'empereur.

L'empereur logeait chez son ami André Doria, dans ce beau palais qui semble le roi du port de Gênes, et il suivait l'armement de sa flotte en se promenant sur ces magnifiques terrasses d'où le splendide amiral, après avoir donné à dîner aux ambassadeurs de Venise, faisait jeter son argenterie à la mer.

Le duc Charles, Emmanuel-Philibert et leur suite furent introduits près de l'empereur aussitôt qu'annoncés.

L'empereur embrassa son beau-frère et voulut embrasser de même son neveu.

Mais Emmanuel-Philibert se dégagea respectueusement de l'étreinte auguste, mit un genou en terre, et, de l'air le plus grave du monde, son écuyer et son page à ses côtés, sans que son père lui-même sût ce qu'il allait dire, prononça le discours suivant:

« Dévoué à soutenir votre dignité et votre cause, qui sont celles de Dieu et de notre sainte religion, je viens, librement et avec joie, vous supplier, César! de me recevoir comme volontaire parmi ce nombre infini de guerriers qui viennent de tous côtés se ranger sous vos drapeaux, heureux que je serais, César! d'apprendre, sous le plus grand des rois et sous un invincible empereur, la discipline des camps et la science de la guerre. »

L'empereur le regarda, sourit, et, tandis que Scianca-Ferro exprimait tout haut son admiration pour le discours de son prince, tandis que, pâlissant de crainte, Leone suppliait Dieu d'inspirer à l'empereur cette bonne pensée de refuser l'offre qui lui était faite, il lui répondit avec gravité:

— Prince, je vous remercie de cette marque d'attachement! persistez dans ces bons sentiments, ils nous seront utiles à tous deux. Seulement, vous êtes encore trop jeune pour me suivre à la guerre; mais, si vous conservez toujours cette même ardeur et volonté, soyez tranquille, d'ici à quelques années, les occasions ne vous manqueront pas!

Et, relevant le jeune prince, il l'embrassa; puis, pour le consoler, détachant sa propre Toison d'or, il la lui passa au cou.

— Ah! mordieu! s'écria Scianca-Ferro, voilà qui vaut mieux que le chapeau de cardinal!

— Tu as là un hardi compagnon, beau neveu! dit Charles-Quint, et nous allons toujours lui donner une chaîne, en attendant que, plus tard, nous y pendions une croix quelconque.

Et, prenant une chaîne d'or au cou d'un des seigneurs qui se trouvaient là, il la jeta à Scianca-Ferro, en lui disant:

— A toi, bel écuyer!

Mais, si rapide qu'eût été le mouvement de Charles-Quint, Scianca-Ferro eut le temps de mettre un genou en terre; de sorte que ce fut dans cette respectueuse position qu'il reçut le présent de l'empereur.

— Allons, dit le vainqueur de Pavie, qui était en belle humeur, il faut que tout le monde ait sa part, même le page.

Et, tirant un diamant de son petit doigt:

— Beau page, dit-il, à votre tour!

Mais, au grand étonnement d'Emmanuel-Philibert, de Scianca-Ferro et de tous les assistants, Leone parut ne pas avoir entendu, et resta immobile à sa place.

— Oh! oh! dit Charles-Quint, nous avons un page sourd, à ce qu'il paraît.

Et, haussant la voix:

— Allons, beau page, dit-il, venez ici.

Mais, au lieu d'obéir, Leone fit un pas en arrière.

— Leone! s'écria Emmanuel en saisissant la main de l'enfant, et en essayant de le conduire à l'empereur.

Mais, chose étrange! Leone arracha sa main de celle d'Emmanuel, jeta un cri, et s'élança hors de l'appartement.

— Voilà un page qui n'est pas intéressé, dit Charles-Quint, et il faudra que tu me dises où tu te les procures, mon beau neveu... Le diamant que je voulais lui donner vaut mille pistoles!

Puis, se tournant vers les courtisans:

— Bel exemple à suivre, messieurs! dit Charles-Quint.

IX

LEONE-LEONA

Quelques instances qu'en rentrant au palais Corsi, où il logeait avec son père, fit Emmanuel-Philibert à Leone pour savoir, non-seulement la cause qui lui avait fait refuser le diamant, mais encore celle qui, comme un jeune faucon hagard, l'avait fait s'envoler, pour ainsi dire, en poussant un cri de terreur, l'enfant resta muet, et aucune prière ne put tirer, à ce sujet, une seule parole de sa bouche.

C'était cette même obstination dont n'avait pu triompher la duchesse Béatrix, à l'endroit des éclaircissements qu'elle avait voulu obtenir de l'enfant sur sa mère, et que l'enfant s'était constamment refusé à lui donner.

Seulement en quoi l'empereur Charles-Quint pouvait-il se trouver mêlé à la catastrophe qui avait frappé le page orphelin? Voilà ce qu'il était impossible à Emmanuel-Philibert de deviner. Quoi qu'il en fût, il préféra donner tort d'avance à tout le monde, même à son oncle, plutôt que de soupçonner un instant Leone d'inconséquence et de légèreté.

Deux ans s'étaient écoulés depuis la trêve de Nice. C'était bien longtemps au roi François Ier tenir sa parole. Aussi tout le monde s'en étonnait-il, et surtout Charles-Quint, qui, pendant cette entrevue qu'il avait eue avec son beau-frère, ne cessait de se défier de ce que pourrait faire le roi de France, aussitôt que lui, Charles-Quint, ne serait plus là pour protéger le pauvre duc.

En effet, à peine l'empereur eut-il mis à la voile, que le duc de Savoie, de retour à Nice, reçut un messager de François Ier.

François Ier proposait à son oncle de lui rendre la Savoie, pourvu que Charles III lui cédât le Piémont à l'effet de l'annexer à la couronne de France.

Le duc indigné d'une pareille proposition, renvoya les messagers de son neveu en leur défendant de reparaître devant lui.

Qui avait donné à François Ier cette assurance de déclarer, pour la quatrième fois, la guerre à l'empereur?

C'est qu'il avait deux nouveaux alliés, Luther et Soliman, les huguenots d'Allemagne et les Sarrasins d'Afrique. Etranges alliés pour le roi *très-chrétien*, pour le *fils aîné de l'Eglise!*

Chose singulière! pendant cette longue lutte entre François Ier et Charles-Quint, c'est celui qu'on appelle le *roi chevalier* qui manque constamment à sa parole! Après avoir tout perdu, *fors l'honneur*, sur le champ de bataille de Pavie, il fait à cet honneur, resté intact malgré la défaite, une tache ineffaçable en signant dans sa prison un traité qu'il ne doit pas tenir!

Et voyez-le, ce roi que les historiens devraient chasser de l'histoire comme le Christ chassait les vendeurs du temple; voyez-le, ce soldat fait chevalier par Bayard, et maudit par Saint-Vallier, dès qu'il a manqué à sa parole, il semble tombé en démence; il est l'ami du Turc et de l'hérétique; il donne la main droite à Soliman, la gauche à Luther; il marche, lui, fils de saint Louis, avec le fils de Mahomet! Aussi, Dieu, après lui avoir envoyé la défaite, la fille de sa colère, lui envoie-t-il la peste, la fille de sa vengeance!

Tout cela n'empêche pas que, dans les livres, dans ceux des historiens du moins, il ne porte le titre de roi chevalier.

Il est vrai que, nous autres poëtes, nous l'appelons roi infâme, parjure à sa parole envers ses ennemis, parjure à sa parole envers ses amis, parjure à sa parole envers Dieu!

Cette fois, la réponse du duc de Savoie reçue, ce fut Nice qu'il menaça.

Le duc de Savoie laissa à Nice un brave chevalier savoyard nommé Odinet de Montfort, et, se retirant par le col de Tende, il gagna Verceil, où il se mit à réunir le peu de forces dont il pouvait encore disposer.

Emmanuel-Philibert avait sollicité de son père, la faveur de rester à Nice, et de faire ses premières armes, à la fois, contre François Ier et contre Soliman; mais, seul et dernier héritier de sa maison, il était trop précieux au duc pour que celui-ci lui accordât une semblable demande.

Il n'en fut pas de même de Scianca-Ferro: la permission lui fut donnée, et il en usa.

A peine le duc, son fils et Leone étaient-ils, avec leur suite, à quelques lieues de Nice, que l'on vit apparaître une flotte de deux cents voiles, aux pavillons turcs et français, laquelle débarqua, au port de Villefranche, dix mille Turcs commandés par Khair-Eddin, et douze mille Français commandés par le duc d'Enghien.

Le siège fut terrible; la garnison se défendit pied à pied; chacun, bourgeois, soldat ou gentilhomme, fit des prodiges de valeur. La ville fut éventrée en dix endroits différents; Turcs et Français entrèrent par dix brèches; puis on défendit chaque rue, chaque maison, chaque carrefour; le feu marchait du même pas que les assiégeants. Odinet de Montfort se retira dans le château, ne laissant à l'ennemi qu'une ville en ruine.

Le lendemain, un héraut le somma de se rendre.

Mais lui, secouant la tête:

— L'ami, dit-il, tu fais fausse route en t'adressant à moi pour me proposer une pareille lâcheté... Je m'appelle *Montfort*; mes armes sont des *pals*, et ma devise est: *Il faut tenir!*

Montfort fut digne de sa devise, de ses armes et de son nom. Il tint jusqu'à ce que, le duc arrivant, d'un côté, pour lui-même, avec quatre mille Piémontais, et Alphonse d'Avalos arrivant, de l'autre, pour l'empereur, avec six mille Espagnols, les Turcs et les Français levassent le siège.

Ce fut une grande fête pour le duc Charles et pour ses sujets, le jour où il rentra dans Nice, si ruinée que fût la ville; ce fut aussi une grande fête pour Emmanuel-Philibert et son écuyer. Scianca-Ferro avait gagné le nom que lui avait donné Charles III. Quand son frère de lait lui demanda comment il s'en était tiré, ayant à frapper sur de vraies cuirasses et de vrais boucliers.

— Bah! répondit-il, ce n'est pas si difficile à fendre que des chênes, ce n'est pas si dur à broyer que des rochers.

— Oh! que n'étais-je là! murmura Emmanuel-Philibert, sans s'apercevoir que Leone, cramponné à son bras, pâlissait en songeant aux dangers qu'avait déjà courus Scianca-Ferro; et à ceux que courrait un jour Emmanuel.

Il est vrai que, quelque temps après, notre pauvre page fut pleinement rassuré par la paix de Crespy, résultat de l'invasion de Charles-Quint en Provence, et, en même temps, de la bataille de Cerisoles.

La paix fut signée le 14 octobre 1544.

Elle stipulait que Philippe d'Orléans, second fils de François Ier, épouserait, dans deux ans, la fille de l'empereur, et recevrait pour dot le duché de Milan et les Pays-Bas; que, de son côté, le roi de France renoncerait à ses prétentions sur le royaume de Naples, et rendrait au duc de Savoie tout ce qu'il lui avait enlevé, à l'exception des forteresses de Pignerol et de Montmellian, qui resteraient unies au territoire français comme places de sûreté.

Le traité devait recevoir son exécution dans deux ans, c'est-à-dire lors du mariage du duc d'Orléans avec la fille de l'empereur.

Comme on le voit, on était arrivé à l'année 1545. Les enfants avaient grandi: Leone, le plus jeune des trois, avait quatorze ans; Emmanuel en avait dix-sept; Scianca-Ferro, l'aîné de tous, avait six mois de plus qu'Emmanuel.

Que se passait-il dans le cœur de Leone, et pourquoi le jeune homme devenait-il de plus en plus triste? C'est ce que se demandaient inutilement Emmanuel et Scianca-Ferro; c'est ce qu'Emmanuel demandait aussi inutilement à Leone.

Chose étrange, en effet! plus Leone avançait en âge, moins le jeune page suivait l'exemple de ses deux compagnons. Emmanuel, pour faire oublier tout à fait son surnom de Cardinalin, et l'écuyer, pour mériter de plus en plus son surnom de Scianca-Ferro, passaient leurs journées tout entières dans des simulacres de combats; toujours l'épée, la lance ou la hache à la main, les jeunes gens luttaient de force et d'adresse. Tout ce qu'on peut acquérir par l'habileté dans le maniement des armes, Emmanuel l'avait acquis; tout ce que Dieu donne de vigueur et de force à des muscles humains, Scianca-Ferro l'avait reçu de Dieu.

Pendant ce temps, Leone se tenait rêveur sur quelque tour d'où il pût voir les exercices des deux jeunes gens, et suivre des yeux Emmanuel; ou bien, si leur rage de simulacres militaires devait les entraîner trop loin, il prenait un livre, se retirait dans quelque coin solitaire du jardin, et lisait.

La seule chose qu'eût apprise avec joie Leone, — et, sans doute, parce qu'il y voyait un moyen pour lui de suivre Emmanuel, — c'était à monter à cheval; mais, depuis quelque temps, et au fur et à mesure que sa tristesse augmentait, le page renonçait même, peu à peu, à cet exercice.

Une chose surtout qui étonnait toujours Emmanuel, c'est que c'était à cette idée qu'il allait redevenir un prince riche et puissant, que le visage de Leone s'assombrissait davantage.

Un jour, le duc reçut de l'empereur Charles-Quint une lettre dans laquelle il était question, pour Emmanuel-Philibert, d'un projet de mariage avec la fille de son frère le roi Ferdinand. Leone assistait à la lecture de cette lettre; il ne put dissimuler l'effet qu'elle produisait sur lui, et, au grand étonnement du duc Charles III et de Scianca-Ferro, qui cherchaient en vain les motifs d'une pareille douleur, il sortit en éclatant en sanglots.

Le duc Charles rentré chez lui, Emmanuel s'élança sur les traces de son page. Le sentiment qu'il éprouvait pour Leone était étrange, et ne ressemblait en rien à celui que lui inspirait Scianca-Ferro. Pour sauver la vie de Scianca-Ferro, il eût donné sa vie; pour épargner le sang de son frère de lait, il eût donné son sang; mais, sa vie et son sang, il eût tout donné pour arrêter une larme tremblant au bord de la paupière veloutée et des longs cils noirs de Leone.

Aussi, l'ayant vu pleurer, il voulut connaître la cause de cette douleur. Depuis plus d'un an, il s'apercevait de la tristesse croissante du jeune page, et souvent il lui avait demandé la raison de sa tristesse: mais aussitôt, Leone avait fait un effort sur lui-même, avait secoué la tête comme pour en chasser une sombre pensée, et lui avait répondu en souriant:

— Je suis trop heureux, monseigneur Emmanuel, et je crains toujours qu'un pareil bonheur ne dure pas.

Et, à son tour, Emmanuel avait secoué la tête. Mais, comme il s'apercevait que trop d'insistance semblait rendre Leone plus malheureux encore, il se contentait de lui prendre les mains dans les siennes et de le regarder fixement, comme pour l'interroger à la fois par tous les sens.

Mais Leone détournait lentement les yeux, et retirait doucement ses mains des mains d'Emmanuel.

Et Emmanuel alors s'en allait tristement rejoindre Scianca-Ferro, qui ne songeait pas même à lui demander ce qu'il avait, et à qui il ne serait jamais venu dans l'idée de lui prendre les mains et de l'interroger du regard, tant l'amitié qui unissait Emmanuel à Scianca-Ferro était différente de celle qui unissait Emmanuel à Leone.

Mais, ce jour-là, Emmanuel eut beau chercher le page pendant plus d'une heure, dans le château et dans le parc, il ne le trouva point. Il s'informait à tout le monde: personne n'avait vu Leone. Enfin, il s'adressa à un valet d'écurie: selon celui-ci, Leone était entré dans l'église, et c'est là qu'il devait être encore.

Emmanuel courut à l'église, embrassa d'un regard tout l'intérieur du sombre édifice, et vit effectivement Leone à genoux, à l'endroit le plus retiré de la chapelle la plus mystérieuse.

Il s'approcha de lui presque à le toucher, sans que le page plongé dans sa méditation, se fût même aperçu de sa présence.

Alors, il fit un pas de plus, et le toucha à l'épaule en prononçant son nom.

Leone tressaillit, et regarda Emmanuel d'un air presque effaré.

— Que fais-tu donc dans cette église, à cette heure? Leone lui demanda avec inquiétude Emmanuel.

— Je prie Dieu, répondit Leone avec mélancolie, de m'ac

corder la force de mettre à exécution le projet que je médite...

— Et quel est ce projet, enfant ? demanda Emmanuel ; ne puis-je le savoir ?

— Au contraire, monseigneur, répondit Leone, et c'est vous qui le saurez le premier.

— Tu me le jures, Leone ?

— Hélas ! oui, monseigneur, répondit le jeune homme avec un triste sourire.

Emmanuel lui prit la main, et essaya de l'attirer hors de l'église.

Mais Leone dégagea doucement sa main, comme il avait l'habitude de le faire depuis quelque temps, et, se remettant à genoux, en priant du geste le jeune duc de le laisser seul :

— Tout à l'heure ! dit-il ; j'ai besoin d'être encore un instant avec Dieu.

Il y avait quelque chose de si solennel et de si mélancolique dans l'accent du jeune homme, qu'Emmanuel n'essaya pas même de résister.

Il sortit de l'église ; mais il attendit Leone à la porte.

Leone tressaillit en l'apercevant, et, cependant, ne parut point étonné de le trouver là.

— Et ce secret, demanda Emmanuel, le saurai-je bientôt ?

— Demain, j'espère avoir la force de vous le dire, monseigneur, répondit Leone.

— Où cela ?

— Dans cette église.

— A quelle heure ?

— Venez à la même heure qu'aujourd'hui.

— Et d'ici là, Leone ?... demanda Emmanuel presque suppliant.

— D'ici là, j'espère que monseigneur ne me forcera point de quitter ma chambre : j'ai besoin de solitude et de réflexion ..

Emmanuel regarda le page avec un inexprimable serrement de cœur, et le reconduisit jusqu'à sa porte. Arrivé là, Leone voulut prendre la main du prince et la baiser ; Emmanuel, à son tour, retira sa main, et étendit les deux bras pour rapprocher l'enfant et l'embrasser au visage ; mais Leone le repoussa doucement, se dégagea de ses bras, et, avec un accent d'une douceur et d'une tristesse indicibles :

— A demain, monseigneur ! dit-il.

Et il rentra chez lui.

Emmanuel resta un instant debout et immobile à la porte. Il entendit Leone qui poussait le verrou.

On eût dit que le froid de ce fer, grinçant le long de la porte, pénétrait jusqu'au fond de sa poitrine.

— Oh ! mon Dieu ! murmura-t-il tout bas, que m'arrive-t-il donc, et qu'est-ce que j'éprouve ?

— Que diable fais-tu là ? dit derrière Emmanuel une voix rude, tandis qu'une main vigoureuse se posait sur son épaule.

Emmanuel poussa un soupir, prit le bras de Scianca-Ferro, et l'entraîna dans le jardin.

Tous deux s'assirent côte à côte sur un banc.

Emmanuel raconta à Scianca-Ferro tout ce qui venait de se passer entre lui et Leone.

Scianca-Ferro réfléchit un instant, regarda en l'air, se mordit le poing.

Puis, tout à coup :

— Je parie que je sais ce que c'est ! dit-il.

— Qu'est-ce donc, alors ?

— Leone est amoureux !

Il sembla à Emmanuel qu'il recevait un coup dans le cœur.

— Impossible ! balbutia-t-il.

— Et pourquoi cela, impossible ? reprit Scianca-Ferro. Je le suis bien, moi !

— Toi !.. Et de qui ? demanda Emmanuel.

— Eh ! parbleu ! de Gervaise, la fille du concierge du château .. Elle avait très grand'peur pendant le siège, pauvre enfant ! surtout la nuit venue, et je la gardais pour la rassurer...

Emmanuel fit un mouvement d'épaules qui signifiait qu'il était bien sûr que Leone n'aimait pas la fille d'un concierge.

Scianca-Ferro se trompa au geste d'Emmanuel, qu'il prit pour un signe de dédain.

— Ah ! monsieur Cardinalin ! dit-il (malgré son collier de la Toison d'or, dans certains moments, Scianca-Ferro donnait encore ce titre à Emmanuel), n'allez-vous pas faire le difficile ! .. Eh bien, moi, je vous déclare que je préfère Gervaise à toutes les belles dames de la cour... Et, vienne un tournoi, je suis prêt à porter ses couleurs et à défendre sa beauté contre tout venant !

— Je plaindrais ceux qui ne seraient pas de ton avis, mon cher Scianca-Ferro ! répondit Emmanuel.

— Et tu as raison ; car, pour la fille de mon concierge, je frapperais aussi rude que pour la fille d'un roi.

Emmanuel se leva, serra la main de Scianca-Ferro, et rentra chez lui.

Décidément, comme il l'avait dit, Scianca-Ferro frappait trop rude pour comprendre ce qui se passait dans le cœur d'Emmanuel, et deviner ce qui se passait dans l'âme de Leone.

Quant à Emmanuel, quoique doué d'une plus grande délicatesse de sens et d'une plus exquise finesse d'esprit, il chercha vainement, dans la solitude de sa chambre et dans le silence de la nuit, non seulement ce qui se passait dans l'âme de Leone, mais encore ce qui s'agitait dans son propre cœur.

Il attendit donc avec impatience le lendemain.

La matinée s'écoula lentement, sans qu'Emmanuel vît Leone. L'heure venue, il s'achemina tout tremblant vers l'église, comme si quelque chose de la plus haute importance allait se décider dans sa vie.

Le traité de Crespy, signé un an auparavant, et qui devait lui rendre ou lui enlever définitivement ses Etats, lui avait paru d'une gravité bien moindre que le secret qu'allait lui apprendre Leone.

Il trouva le jeune homme à la même place que la veille. Sans doute, depuis longtemps il priait. Au reste, une résignation pleine de mélancolie était répandue sur son visage. Il était évident que sa résolution, chancelante encore la veille, était arrêtée.

Emmanuel alla vivement à lui ; Leone l'accueillit avec un doux mais triste sourire.

— Eh bien ? demanda Emmanuel.

— Eh bien, monseigneur, répondit Leone, j'ai une grâce à solliciter de vous.

— Laquelle, Leone ?

— Vous voyez ma faiblesse et mon inaptitude à tous les exercices du corps. Dans votre avenir presque royal, vous aurez besoin d'hommes forts comme Scianca-Ferro, et non de faibles et timides enfants comme moi, monseigneur ..

Leone fit un effort, et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

— Monseigneur, je sollicite de vous la singulière faveur de vous quitter.

Emmanuel fit un pas en arrière. Sa vie, commencée entre Scianca-Ferro et Leone, ne s'était jamais offerte à lui, dans l'avenir, veuve de l'un ou de l'autre de ces deux amis.

— Me quitter ? dit-il à Leone avec un suprême étonnement.

Leone ne répondit point, et baissa la tête.

— Me quitter ? répéta Emmanuel avec l'accent de la plus vive douleur. Toi ! me quitter, moi ? Impossible !

— Il le faut, dit Leone d'une voix presque inintelligible.

Emmanuel, comme un homme qui se sent prêt à devenir fou, porta sa main à son front, regarda l'autel, et laissa retomber ses deux bras inertes le long de son corps.

En quelques secondes, il s'était interrogé lui-même. Puis il avait interrogé Dieu, et, comme il ne recevait de réponse ni de la terre ni du ciel, il retombait découragé.

— Me quitter, reprit-il pour la troisième fois, comme s'il ne pouvait s'habituer à ce mot, moi qui t'ai trouvé mourant, Leone ! moi qui t'ai accueilli comme un envoyé de la Providence ! moi qui t'ai toujours traité comme un frère !... Oh !

— C'est justement pour cela, monseigneur ; c'est justement parce que je vous dois trop, et qu'en restant près de vous, je ne puis rien vous rendre de ce que je vous dois ; c'est pour cela que je voudrais prier toute ma vie pour mon bienfaiteur.

— Prier pour moi ? fit Emmanuel de plus en plus étonné. Et où cela ?

— Dans quelque saint monastère, qui me paraît bien mieux être la place d'un pauvre orphelin comme moi, que celle que j'occuperais dans une cour brillante comme va devenir la vôtre.

— Ma mère, ma pauvre mère ! murmura Emmanuel, toi qui l'aimais tant, que dirais-tu, si tu entendais cela ?

— En face de ce Dieu qui nous écoute, dit Leone en pesant avec solennité sa main sur le bras du jeune prince, en face de ce Dieu qui nous écoute, elle dirait que j'ai raison.

Il y avait une telle vérité d'accent, une telle conviction, sinon de cœur, du moins de conscience, dans la réponse de Leone, qu'Emmanuel en fut ébranlé.

— Leone, dit-il, fais ce que tu voudras, mon enfant, tu es libre. J'ai essayé d'enchaîner ton cœur, mais je n'ai jamais eu l'intention d'enchaîner ton corps. Cependant, je te demande de ne point hâter ta résolution ; prends huit jours prends.

— Oh ! dit Leone, si je ne pars pas au moment où Dieu me donne la force de vous quitter, Emmanuel, je ne partirai jamais plus, et, je vous le dis, continua l'enfant en éclatant en sanglots, il faut que je parte !

— Partir !.. Mais pourquoi, pourquoi partir ?

A cette interrogation, Leone ne répondit que par un de ces inflexibles silences, comme il en avait déjà gardé dans deux occasions : la première fois, quand, au village d'Oleggio, la duchesse l'avait interrogé sur ses parents et sur sa naissance ; la seconde fois, quand, à Gênes, Emmanuel avait

voulu savoir pourquoi il refusait le diamant de Charles-Quint.

Cependant il allait insister, lorsqu'il entendit dans l'église un pas étranger.

C'était un des serviteurs de son père, qui accourait lui dire que le duc Charles avait besoin de le voir à l'instant même.

On venait de recevoir d'importantes nouvelles de France.

— Tu vois, Leone, dit Emmanuel à l'enfant, il faut que je te quitte ; ce soir, je te reverrai, et, si tu persistes dans ta résolution, Leone, eh bien, tu seras libre, mon enfant : tu me quitteras demain, ou même ce soir, si tu crois ne pas devoir rester plus longtemps près de moi.

Leone ne répondit pas ; il retomba à genoux avec un profond gémissement ; on eût dit que son cœur se brisait.

Emmanuel s'éloigna ; mais, avant de quitter l'église, il ne put s'empêcher de retourner deux ou trois fois la tête, pour savoir si l'enfant avait autant de peine à le sentir s'éloigner qu'il en avait à s'éloigner lui-même.

Leone resta seul, pria encore une heure ; puis, plus calme, il rentra chez lui. En l'absence d'Emmanuel, sa résolution, chancelante tant que le jeune prince était là, lui revenait conduite par cet ange au cœur de glace que l'on appelle la raison.

Mais, une fois dans sa chambre, cette idée qu'Emmanuel allait apparaître d'un moment à l'autre pour faire une dernière tentative sur lui, troubla l'enfant.

A chaque bruit qu'il entendait dans les escaliers, il tressaillait ; les pas qui résonnaient dans le corridor semblaient, en passant devant sa porte, marcher sur son cœur.

Deux heures s'écoulèrent ; un pas se fit entendre. Oh ! cette fois, Leone n'eut plus de doute, il avait reconnu ce pas.

La porte s'ouvrit ; Emmanuel parut.

Il était triste, et, cependant, dans son regard filtrait un rayon de joie mal éteint par cette tristesse.

— Eh bien, Leone, demanda-t-il après avoir refermé la porte, as-tu réfléchi ?

— Monseigneur, répondit Leone, lorsque vous m'avez quitté, mes réflexions étaient déjà faites.

— De sorte que tu persistes à me quitter ?

Leone n'eut pas la force de répondre ; il se contenta de faire avec la tête un signe affirmatif.

— Et cela, continua Emmanuel avec un sourire mélancolique, et cela surtout parce que je vais être un grand prince, et avoir une cour brillante ?

Leone inclina de nouveau la tête.

— Eh bien, dit Emmanuel avec une certaine amertume, sur ce point, Leone, rassure-toi ! Je suis aujourd'hui plus misérable que je ne l'ai jamais été.

Leone releva la tête, et Emmanuel put voir dans ses beaux yeux l'étonnement briller à travers les larmes.

— Le second fils du roi de France, le duc d'Orléans, est mort, dit Emmanuel ; de sorte que le traité de Crespy est rompu.

— Et... et ?... demanda Leone interrogeant Emmanuel avec tous les muscles de son visage.

— Et, reprit Emmanuel, comme l'empereur Charles-Quint, mon oncle, ne donne pas le duché de Milan à mon cousin François Ier, mon cousin François Ier ne rend pas les Etats à mon père.

— Mais, demanda Leone avec un inexprimable sentiment d'angoisse, le mariage avec la fille du roi Ferdinand, ce mariage proposé par l'empereur lui-même... ce mariage a toujours lieu ?

— Eh ! mon pauvre Leone, dit le jeune homme, celui que l'empereur Charles-Quint voulait faire épouser à sa nièce, c'était le comte de Bresse, le prince de Piémont, le duc de Savoie ; c'était un mari couronné, enfin, mais non pas le pauvre Emmanuel-Philibert, qui n'a plus, de tous ses Etats, que la ville de Nice, la vallée d'Aoste et trois ou quatre bicoques éparses dans la Savoie et le Piémont.

— Oh ! s'écria Leone avec un sentiment de joie qu'il lui fut impossible d'étouffer.

Mais, presque aussitôt ressaisissant cette puissance sur lui-même qui menaçait de lui échapper :

— N'importe ! dit-il, cela ne doit rien changer à ce qui a été arrêté, monseigneur.

— Ainsi, demanda Emmanuel, plus triste et plus sombre à cette résolution de l'enfant qu'il ne l'avait été à la nouvelle de la perte de ses Etats, tu me quittes toujours, Leone ?

— Comme il le fallait hier, il le faut encore aujourd'hui, Emmanuel.

— Hier, Leone, j'étais riche, j'étais puissant, j'avais une couronne ducale sur la tête ; aujourd'hui, je suis pauvre, je suis dépouillé, et n'ai plus qu'une épée à la main. En me quittant hier, Leone, tu n'étais que cruel : en me quittant aujourd'hui tu es ingrat !... Adieu, Leone !

— Ingrat ? s'écria Leone. Oh ! mon Dieu, vous l'entendez, il dit que je suis ingrat !

Puis, comme, l'œil sombre et les sourcils froncés, le jeune prince s'apprêtait à sortir de la chambre :

— Oh ! Emmanuel, Emmanuel ! s'écria Leone, ne me quitte pas ainsi, j'en mourrais !

Emmanuel se retourna et vit l'enfant, les bras étendus vers lui : il était pâle, chancelant, près de s'évanouir.

Il s'élança, le soutint dans ses bras, et, emporté par un premier mouvement dont il lui était impossible de se rendre compte, il appuya ses lèvres sur les lèvres de Leone.

Leone jeta un cri aussi douloureux que si un fer rouge l'eût touché, se renversa en arrière et s'évanouit.

L'agrafe de son pourpoint serrait sa gorge : Emmanuel l'ouvrit ; puis, comme l'enfant étouffait dans sa fraise empesée, il déchira la fraise, et, pour lui donner de l'air, fit sauter en même temps tous les boutons de sa veste.

Mais, alors, ce fut lui qui à son tour jeta un cri, non pas de douleur, mais de surprise, mais d'étonnement, mais de joie.

Leone était une femme !

En revenant à lui, Leone n'existait plus ; seulement, Leona était la maîtresse d'Emmanuel-Philibert.

Dès lors, il ne fut plus question, pour la pauvre enfant, de se séparer de son amant, à qui, sans un mot d'explication, tout était expliqué, tristesse, solitude, désir de fuite. En s'apercevant qu'elle aimait Emmanuel-Philibert, Leona avait voulu se séparer de lui ; mais, du moment où le jeune homme lui eut pris son amour, Leona lui donna sa vie.

Pour tous, le page continua d'être un jeune homme, et s'appela Leone.

Pour Emmanuel-Philibert seulement, Leone fut une belle jeune fille, et s'appela Leona.

Comme prince, Emmanuel-Philibert avait perdu la Bresse, le Piémont et la Savoie, à l'exception de Nice, de la vallée d'Aoste et de la ville de Verceil.

Mais, comme homme, il n'avait rien perdu, puisque Dieu lui donnait Scianca-Ferro et Leona, c'est-à-dire les deux plus magnifiques présents que, dans sa libéralité céleste, Dieu puisse faire à l'un de ses élus.

Le dévouement et l'amour !

X

LES TROIS MESSAGES

Disons, maintenant, en peu de lignes, ce qui s'était passé pendant la période de temps écoulée entre cette époque et celle où nous sommes arrivés.

Emmanuel-Philibert avait dit à Leone qu'il ne lui restait plus que son épée.

La ligue des protestants d'Allemagne, soulevée par Jean-Frédéric, l'électeur de Saxe, qui s'inquiétait des empiétements successifs de l'Empire, avait, en éclatant, donné au jeune prince une occasion d'offrir cette épée à Charles-Quint.

Cette fois, celui-ci l'accepta.

Le prétexte saisi par les princes protestants fut que, tant que vivait l'empereur, Ferdinand, son frère, ne pouvait être roi des Romains.

La ligue se forma dans la petite ville de Smalkalde, située dans le comté de Hennecery, et appartenant au landgrave de Hesse : de là le nom de *ligue de Smalkalde*, qu'elle prit, et sous lequel elle est connue.

Henri VIII avait eu scrupule, et s'était abstenu ; François Ier, au contraire, y était entré de tout cœur.

La chose datait de loin : elle datait du 22 décembre 1530, jour de la première réunion.

Soliman, lui aussi, était dans cette ligue. De fait, il y avait prêté son secours en venant mettre le siège devant Messine, en 1532.

Mais Charles-Quint avait marché contre lui avec une armée de quatre-vingt-dix mille fantassins et de trente mille chevaux, et l'avait forcé à lever le siège.

Puis, la peste aidant, il avait détruit l'armée de François Ier en Italie ; de sorte que, d'un côté, était intervenu le traité de Cambrai, le 5 août 1529, et, de l'autre, le traité de Nuremberg, le 23 juillet 1532, qui avaient pour quelques instants rendu la paix à l'Europe.

On connaît déjà la durée des traités faits avec François Ier. Le traité de Nuremberg fut rompu, et la ligue de Smalkalde, qui avait eu le temps de réunir toutes ses forces, éclata.

L'empereur marcha en personne contre les smalkaldistes. Ce qui se passait en Allemagne semblait toujours le toucher plus particulièrement que ce qui se passait ailleurs.

C'est que Charles-Quint comprenait que, depuis la décadence de la papauté, la plus grande puissance du monde, c'était l'Empire.

Ce fut dans ces circonstances que, le 27 mai 1545, Emmanuel-Philibert partit pour Worms, où se tenait l'empereur. Le jeune prince était, comme toujours, accompagné de Scianca-Ferro et de Leone.

Il était suivi de quarante gentilshommes.

C'était toute l'armée qu'avait pu lever dans ses Etats, et envoyer à son beau-frère, celui qui portait encore les titres de duc de Savoie, de Chablais et d'Aoste; de prince de Piémont, d'Achaïe et de la Morée; de comte de Genève, de Nice, d'Asti, de Bresse et de Romont; de baron de Vaud, de Gex et de Faucigny; de seigneur de Verceil, de Beaufort, du Bugey et de Fribourg; de prince et de vicaire perpétuel du Saint-Empire; de marquis d'Italie, et de roi de Chypre!

Charles-Quint reçut son neveu à merveille; il permit qu'on lui donnât en sa présence le titre de Majesté, à cause de ce royaume de Chypre sur lequel son père prétendait avoir des droits.

Emmanuel-Philibert paya cette bonne réception en faisant des prodiges de valeur à la bataille d'Ingolstadt et à celle de Muhlberg.

Cette dernière termina la lutte. Dix des quarante gentilshommes d'Emmanuel-Philibert manquaient le soir à l'appel de leur chef: ils étaient morts ou blessés.

Quant à Scianca-Ferro, reconnaissant au milieu du combat l'électeur Jean-Frédéric à son puissant cheval frison, à sa taille gigantesque et aux coups terribles qu'il frappait, il s'était particulièrement attaché à lui.

Certes, le jeune homme eût gagné là son nom de Scianca-Ferro, si ce nom ne lui eût pas été donné depuis longtemps. D'un coup de la masse de sa terrible hache d'armes, il avait brisé d'abord le bras droit du prince; puis, d'un coup du tranchant, il lui avait coupé à la fois le casque et la figure; si bien que, lorsque le prisonnier leva la visière mutilée de ce casque devant l'empereur, il fut obligé de se nommer: son visage n'était qu'une effroyable plaie.

Un mois auparavant, François Ier était mort. En mourant, il avait dit à son fils que tous les malheurs de la France lui étaient venus de son alliance avec les protestants et les Turcs; et, reconnaissant que Charles-Quint avait pour lui le Dieu tout-puissant, il avait recommandé au futur roi de France de se maintenir en paix avec lui.

Il y eut alors un instant de repos, pendant lequel Emmanuel-Philibert alla voir son père à Verceil. L'entrevue fut tendre et pleine d'un profond amour: sans doute, le duc de Savoie avait le pressentiment qu'il embrassait son fils pour la dernière fois!

La recommandation de François Ier à Henri II ne laissa pas de profondes racines dans le cœur de ce roi sans génie militaire, mais aux instincts belliqueux, et la guerre se ralluma en Italie à propos de l'assassinat du duc de Plaisance, ce Paul-Louis Farnèse, fils aîné de Paul III, dont nous avons déjà parlé.

Il fut assassiné à Plaisance, en 1548, par Pallavicini, Landi, Anguisuola et Gonfalonieri, qui, aussitôt après l'assassinat, remirent la ville à Ferdinand de Gonzague, gouverneur du Milanais pour Charles-Quint.

De son côté, Octave Farnèse, second fils de Paul III, s'était emparé de Parme, et, afin de n'être pas obligé de la rendre, avait invoqué la protection du roi Henri II.

Or, du vivant même de Paul-Louis, Charles-Quint n'avait cessé de réclamer Parme et Plaisance, comme villes faisant partie du duché de Milan.

On se rappelle les démêlés qu'il avait eus à Nice à ce sujet avec le pape Paul III.

Il n'en fallut pas davantage pour rallumer la guerre, qui éclata en même temps en Italie et dans les Pays-Bas.

C'est en Flandre, comme toujours, que Charles-Quint réunit son plus grand effort; c'est donc tout naturellement vers le nord que nos yeux, qui cherchaient Emmanuel-Philibert, se sont tournés dès le commencement de ce livre.

Nous avons dit comment, après le siège de Metz et la prise de Thérouanne et d'Hesdin, l'empereur, en chargeant son neveu de rebâtir cette dernière ville, l'avait nommé général en chef de ses armées de Flandre, et gouverneur des Pays-Bas.

Alors, comme pour faire contre-poids à ce grand honneur, une douleur suprême était venue frapper au cœur Emmanuel-Philibert.

Le 17 septembre 1553, son père, le duc de Savoie, était mort!

C'est avec cette qualité de général en chef, et avec ce deuil de la mort de son père, sinon conservé sur ses habits, du moins, tel que celui d'Hamlet, encore empreint sur son visage, que nous l'avons vu apparaître sortant du camp impérial; et c'est après avoir fait respecter son autorité à la manière dont autrefois Romulus avait fait respecter la sienne, que nous l'y voyons rentrer.

Un messager de Charles-Quint l'attendait devant sa tente: l'empereur désirait lui parler à l'instant même.

Emmanuel mit aussitôt pied à terre, jeta la bride de son cheval aux mains d'un de ses hommes, fit à son écuyer et à son page un signe de tête indiquant qu'il ne s'éloignât d'eux que pour le temps qu'allait lui prendre Charles-Quint, dénoua le ceinturon de son épée, mit cette épée sous son bras ainsi qu'il avait l'habitude de faire quand il marchait à pied, — et, cela, afin que, s'il était besoin de tirer cette épée hors du fourreau, la poignée en fût toujours à la portée de sa main; — après quoi, il s'achemina vers la tente du moderne César.

La sentinelle lui présenta les armes, et il entra précédé du messager, qui allait annoncer à l'empereur son arrivée.

La tente de campagne de l'empereur était divisée en quatre compartiments, sans compter une espèce d'antichambre ou plutôt de portique soutenu par quatre piliers.

Ces quatre compartiments de la tente impériale servaient, l'un de salle à manger, l'autre de salon, l'autre de chambre à coucher, et l'autre de cabinet de travail.

Chacun d'eux avait été meublé par le don d'une ville, et orné par le trophée d'une victoire.

Le seul trophée de la chambre à coucher de l'empereur était l'épée de François Ier, suspendue au chevet de son lit. Ce trophée était simple, comme on voit; mais il avait plus de prix aux yeux de Charles-Quint, qui emporta cette épée jusque dans le monastère de Saint-Just, que les trophées réunis de ses trois autres chambres.

Celui qui écrit ces lignes a souvent, avec un triste et mélancolique regard vers le passé, tenu et tiré cette épée qu'avaient tenue François Ier qui la rendit, Charles-Quint qui la reçut, et Napoléon qui la reprit.

Etrange néant des choses de ce monde! devenue à peu près l'unique dot d'une belle princesse déchue, elle est aujourd'hui la propriété d'un serviteur de Catherine II.

O François Ier! ô Charles-Quint! ô Napoléon!

Dans l'antichambre, quoiqu'il ne fît que la traverser, Emmanuel-Philibert, — avec ce coup d'œil du chef qui voit tout d'un regard et en une seconde, — Emmanuel-Philibert, disons-nous, remarqua un homme dont les mains étaient liées au dos, et qui était gardé par quatre soldats.

L'homme garrotté était vêtu en paysan; mais, comme sa tête était découverte, Emmanuel-Philibert crut voir que ni ses cheveux, ni son teint n'étaient d'accord avec ses vêtements.

Il pensa que c'était un espion français que l'on venait d'arrêter, et qu'à propos de cet espion l'empereur le faisait demander.

Charles-Quint était dans son cabinet de travail; aussitôt annoncé, le duc fut introduit près de l'empereur.

Charles-Quint, né avec le XVIe siècle, était alors un homme de cinquante-cinq ans, petit de taille, mais vigoureux; son œil vif étincelait sous ses sourcils, quand toutefois la douleur n'en éteignait pas la lumière.

Ses cheveux grisonnaient; mais sa barbe, plus épaisse que longue, était restée d'un roux ardent.

Il se tenait couché sur une espèce de divan turc recouvert d'étoffes d'Orient prises dans la tente de Soliman devant Vienne.

A la portée de sa main brillait un trophée de kandjiars et de cimeterres arabes. Il était enveloppé dans une longue robe de chambre de velours noir, fourrée de martre. Son visage était sombre, et il paraissait attendre avec impatience Emmanuel-Philibert.

Cependant, lorsqu'on lui eût annoncé le duc, cette expression d'impatience disparut à l'instant même, comme disparaît, sous un souffle d'aquilon, un nuage qui obscurcissait la clarté du jour.

Pendant quarante ans de règne, l'empereur avait eu le temps d'apprendre à composer son visage, et, il faut le dire, personne n'était plus habile que lui dans cet art.

Au premier coup d'œil qu'il jeta sur l'empereur, Emmanuel-Philibert comprit néanmoins que ceui-ci avait à l'entretenir de choses graves.

Charles-Quint, en apercevant son neveu, tourna la tête de son côté, et, faisant un effort pour changer de position, il lui adressa, de la main et de la tête un salut amical.

Emmanuel-Philibert s'inclina respectueusement.

L'empereur attaqua la conversation en italien. Lui qui regretta toute sa vie de n'avoir jamais pu apprendre le latin ni le grec, parlait également bien cinq langues vivantes: *l'italien*, *l'espagnol*, *l'anglais*, le *flamand* et le *français*. Il expliquait lui-même l'usage qu'il faisait de ces cinq langues.

— J'ai appris l'italien, disait-il, pour parler au pape; l'espagnol, pour parler à ma mère Jeanne; l'anglais, pour parler à ma tante Catherine; le flamand, pour parler à mes concitoyens et à mes amis; enfin le français pour me parler à moi-même.

Quelque hâte qu'il eût de causer de ses affaires avec ceux qu'il mandait près de lui, l'empereur commençait toujours par leur dire quelques mots des leurs.

— Eh bien, demanda-t-il en italien, quelles nouvelles du camp?

— Sire, répondit Emmanuel-Philibert en employant la même langue dont Charles-Quint s'était servi, et qui du reste, était sa langue maternelle, une nouvelle que Votre Majesté ne tarderait pas à savoir, si je ne la lui apprenais moi-même. Cette nouvelle, c'est que, pour qu'on respecte

mon titre et votre autorité, je viens d'être obligé de taire un grand exemple.

— Un grand exemple! répéta distraitement l'empereur, qui rentrait déjà dans ses propres pensées; et lequel?

Emmanuel-Philibert commença le récit de ce qui s'était passé entre lui et le comte de Waldeck; mais, quelque importance qu'eût la narration, il était évident que Charles-Quint ne l'écoutait que des oreilles: l'esprit était ailleurs.

— Bien! dit pour la troisième fois l'empereur, lorsque Emmanuel-Philibert eut terminé.

Seulement, plongé comme il l'était en lui-même, il n'avait, selon toute probabilité, pas entendu un mot du rapport que venait de lui faire son général.

En effet, pendant tout le temps qu'avait duré le récit, l'empereur, pour cacher sa préoccupation sans doute, avait regardé, en les faisant mouvoir avec difficulté, les doigts de sa main droite, tordus et déformés par la goutte.

C'était là la véritable ennemie de Charles-Quint, ennemie bien autrement acharnée contre lui que Soliman, François Ier et Henri II!

La goutte et Luther, c'étaient les deux démons qui le visitaient incessamment.

Aussi les mettait-il tous deux sur le même rang.

— Ah! sans Luther et sans ma goutte, disait-il parfois en prenant à poignée sa barbe rousse lorsqu'il descendait de cheval, rompu par la fatigue d'une longue route ou l'effort d'une rude bataille, — ah! sans Luther et sans ma goutte, comme je dormirais cette nuit!

Il se fit un instant de silence entre le récit d'Emmanuel-Philibert et la reprise de la conversation par l'empereur.

Enfin, celui-ci, se retournant vers son neveu:

— Moi aussi, dit-il, j'ai des nouvelles à t'apprendre, et de mauvaises nouvelles!

— D'où cela, auguste empereur?

— De Rome.

— Le pape est élu?

— Oui.

— Et il a nom?

— Pierre Caraffa.. Celui qu'il remplace était justement de mon âge, Emmanuel, né la même année que moi: Marcel II. Pauvre Marcel! sa mort ne me dit-elle pas de me préparer à mourir?

— Sire, dit Emmanuel, je crois qu'il ne faudrait pas arrêter votre esprit sur cet événement, et juger la mort du pape Marcel au point de vue d'une mort ordinaire. Marcel Cervino, cardinal, était sain, robuste, et eût peut-être vécu jusqu'à cent ans: le cardinal Marcel Cervino, devenu le pape Marcel II, est mort en vingt jours!

— Oui, je le sais bien, répondit Charles-Quint tout pensif; il était aussi trop pressé d'être pape. Il s'est fait couronner de la tiare le jour du vendredi saint, c'est-à-dire le même jour où Notre-Seigneur a été couronné d'épines. Voilà ce qui lui aura porté malheur.. Aussi je me préoccupe moins de cette mort que de l'élection de Paul IV.

— Et, cependant, si je ne me trompe, sire, dit Emmanuel-Philibert, Paul IV est un Napolitain, c'est-à-dire un sujet de Votre Majesté?

— Oui, sans doute; mais on m'a toujours fait de mauvais rapports de ce cardinal, et, pendant tout le temps qu'il a été à la cour d'Espagne, j'ai eu personnellement à m'en plaindre. Ah! continua Charles-Quint avec l'expression de la fatigue, il me va falloir recommencer avec lui la lutte que je soutiens depuis vingt ans avec ses prédécesseurs, et je suis au bout de mes forces!

— Oh! sire!

Charles-Quint tomba dans une espèce de rêverie dont il sortit presque aussitôt.

— Au reste, ajouta-t-il comme se parlant à lui-même, et avec un soupir, peut-être celui-là me trompera-t-il ainsi que m'ont trompé les autres papes! ils sont presque toujours l'opposé de ce qu'ils étaient étant cardinaux. J'avais cru le Médicis, le Clément VII, un homme d'un esprit paisible, ferme et constant: bon! voilà qu'on le nomme pape, et il se trouve que j'ai erré en tous points, c'est un esprit inquiet, brouillon et variable! Tout au contraire, je m'étais imaginé que Jules III négligerait les affaires pour les plaisirs, qu'il ne s'occuperait que de divertissements et de fêtes. *peccato!* Il ne s'est jamais trouvé de pape plus diligent, plus appliqué, et se souciant moins des joies de ce monde que celui-là! Nous en a-t-il donné de la besogne, lui et son cardinal Polus, à propos du mariage de Philippe II avec sa cousine Marie Tudor! Si nous n'avions pas arrêté cet enragé Polus à Augsbourg, qui sait si aujourd'hui le mariage serait consommé?.. Ah! pauvre Marcel! dit l'empereur en poussant un second soupir encore plus expressif que le premier, ce n'est point parce que tu t'es fait couronner le jour du vendredi saint que tu n'as survécu que vingt jours à ton intronisation, c'est parce que tu étais mon ami!

— Laissons faire le temps, auguste empereur, dit Emmanuel-Philibert: Votre Majesté avoue elle-même s'être trompée sur Clément VII et sur Jules III, peut-être se trompe-t-elle aussi sur Paul IV.

— Dieu le veuille! mais j'en doute.

On entendit du bruit à la porte.

— Qu'y a-t-il? demanda Charles-Quint avec impatience. J'avais dit que l'on ne nous dérangeât point. Voyez donc à qui on en veut, Emmanuel.

Le duc souleva la draperie qui pendait devant la porte, échangea une demande et une réponse avec les personnes qui se trouvaient dans le compartiment voisin, et, se retournant vers l'empereur:

— Sire, dit-il, c'est un courrier qui arrive d'Espagne, de Tordesillas.

— Oh! fais entrer, mon enfant; des nouvelles de ma bonne mère, sans doute!

Le messager parut.

— Oui, n'est-ce pas, dit en espagnol Charles-Quint au messager, des nouvelles de ma mère?

Le messager, sans répondre, tendit une lettre à Emmanuel-Philibert, qui la lui prit des mains.

— Donne, Emmanuel! donne! dit l'empereur. Et elle se porte bien, n'est-ce pas?

Le messager continuait à garder le silence. De son côté, Emmanuel hésitait à donner la lettre à Charles-Quint: elle était cachetée de noir. Charles-Quint vit le cachet, et frissonna.

— Hein! dit-il, l'élection de Paul IV, voilà qu'elle me porte malheur!... Donne, mon enfant, continua-t-il en tendant la main à Emmanuel.

Emmanuel obéit; tarder plus longtemps eût été puéril.

— Auguste, dit-il en remettant la lettre à Charles-Quint souviens-toi que tu es homme!

— Oui, reprit Charles-Quint, c'est ce que l'on disait aux anciens triomphateurs..

Et, tout tremblant, il ouvrit la lettre.

Elle ne contenait que quelques lignes, et, cependant, pour les lire, il s'y reprit à deux ou trois fois.

Les larmes troublaient sa vue; ses yeux hâves, desséchés par l'ambition, étaient étonnés eux-mêmes de ce miracle: ils retrouvaient des pleurs.

Lorsqu'il eut fini, il tendit la lettre à Emmanuel-Philibert, qui la reprit de ses mains, et, se laissant aller à la renverse sur son divan:

— Morte! dit-il, morte le 13 avril 1555, juste le même jour où Pierre Caraffa a été nommé pape!... Hein! mon fils, quand je te disais que cet homme me porterait malheur!

Emmanuel avait jeté les yeux sur la lettre. Elle était signée du notaire royal de Tordesillas; elle annonçait, en effet, la mort de Jeanne de Castille, mère de Charles-Quint, plus connue dans l'histoire sous le nom de Jeanne la Folle.

Il resta un instant immobile devant cette grande douleur qu'il ne savait par où toucher, car Charles-Quint adorait sa mère.

— Auguste, murmura-t-il enfin, rappelle-toi tout ce que tu as eu la bonté de me dire quand, moi aussi, il y a deux ans, j'ai eu le malheur de perdre mon père.

— Oui, l'on dit tout cela, reprit l'empereur: on trouve de bonnes raisons pour consoler les autres, et puis, vienne notre tour, nous sommes impuissants à nous consoler nous-mêmes!

— Aussi, je ne te console pas, Auguste, dit Emmanuel, au contraire, je te dis: « Pleure, pleure, tu n'es qu'un homme! »

— Quelle vie douloureuse que la sienne, Emmanuel! dit Charles-Quint. En 1496, elle épouse mon père Philippe le Beau: elle l'adorait; en 1506, il meurt empoisonné d'un verre d'eau qu'il boit en jouant à la paume: elle devient folle de douleur! Depuis dix ans, elle attendait la résurrection de son époux, que, pour la consoler, un chartreux lui avait promise, et, depuis dix ans, elle n'était point sortie de Tordesillas, excepté, lorsqu'en 1516, elle vint au-devant de moi à Villa-Viciosa, et me mit elle-même la couronne d'Espagne sur la tête. Folle de l'amour qu'elle avait eu pour son mari, elle ne reprenait sa raison que lorsqu'elle s'occupait de son fils! Pauvre mère tout mon règne, au moins, attestera le respect que j'avais pour elle. Aucune chose d'importance ne s'est faite en Espagne, depuis quarante ans, qu'on n'ait pris son conseil, — non qu'elle pût le donner toujours, mais c'était mon devoir de fils d'agir ainsi, et je l'accomplissais. — Sais-tu que, toute Espagnole et bonne Espagnole qu'elle était, elle est venue accoucher dans les Flandres, afin que je pusse être un jour empereur, à la place de mon aïeul Maximilien? Sais-tu que, toute mère qu'elle était, elle a renoncé à me nourrir, de peur que, rien que pour avoir sucé son lait, on ne m'accusât d'être trop Espagnol? Et, en effet avoir été le nourrisson d'Anne Sterel, et être bourgeois de Gand, voilà les deux principaux titres auxquels j'ai dû la couronne impériale. Eh bien, dès avant ma naissance, ma mère avait prévu tout cela! Que puis-je lui faire après sa mort, moi? de belles funérailles? Elle les aura. Mais, en vérité, être empereur d'Allemagne, roi d'Espagne, de Naples, de Sicile et des deux Indes; avoir un empire sur lequel le soleil ne se couche jamais, comme disent mes flatteurs, et ne pouvoir pas faire à sa mère morte autre

chose que de belles funérailles !... Ah ! Emmanuel, la puissance de l'homme le plus puissant est bien bornée !

En ce moment, la portière de la tente se souleva de nouveau, et l'on vit, par l'ouverture, un officier tout couvert de poussière, et qui semblait, lui aussi, porteur de nouvelles pressées.

L'expression du visage de l'empereur était si douloureuse, que l'huissier qui avait pris sur lui, vu l'importance des nouvelles qu'apportait sans doute le troisième messager, de violer la consigne en pénétrant dans le cabinet de Charles-Quint, s'arrêta court.

Mais Charles-Quint avait vu l'officier couvert de poussière.

— Entrez ! dit-il en flamand au messager ; qu'y a-t-il ?

— Auguste empereur, dit celui-ci en s'inclinant, le roi Henri II vient de se mettre en campagne avec trois corps d'armée : le premier commandé par lui-même, ayant sous ses ordres le connétable de Montmorency ; le second commandé par le maréchal de Saint-André, et le troisième commandé par le duc de Nevers.

— Eh bien, après? demanda l'empereur.

— Après, sire, le roi de France a mis le siège devant Marienbourg, et l'a prise ; à cette heure, il marche sur Bouvines.

— Et quel jour a-t-il mis le siège devant Marienbourg? dit Charles-Quint.

— Le 13 avril dernier, sire !

Charles-Quint se retourna vers Emmanuel-Philibert.

— Eh bien, lui demanda-t-il en français, que dis-tu de la date, Emmanuel?

— Fatale, en effet, répondit celui-ci.

— C'est bien, monsieur, dit Charles-Quint au messager, laissez-nous.

Puis, à l'huissier :

— Qu'on prenne soin de ce capitaine, comme s'il apportait une bonne nouvelle, dit l'empereur. Allez !

Cette fois, Emmanuel-Philibert n'attendit pas que l'empereur l'interrogeât ; avant même que la portière fut retombée, il prit la parole.

— Par bonheur, dit-il, si nous ne pouvons rien, auguste empereur, contre l'élection de Paul IV, si nous ne pouvons rien contre la mort de votre mère bien-aimée, au moins pouvons-nous quelque chose contre la prise de Marienbourg.

— Et que pouvons-nous?

— La reprendre, pardieu !

— Oui, toi, mais non pas moi, Emmanuel.

— Comment, non pas vous? fit le prince de Piémont.

Charles-Quint se laissa glisser le long de son divan, et, se dressant sur ses pieds avec peine, il essaya de marcher ; mais ce ne fut qu'en boitant qu'il fit quelques pas.

Il secoua la tête, et, se tournant vers son neveu :

— Tiens, regarde mes jambes, dit-il ; elles ne me soutiennent plus maintenant, ni à pied ni à cheval ; regarde mes mains : elles ne peuvent plus serrer une épée. C'est un avis, Emmanuel : celui qui ne peut plus tenir l'épée, ne peut plus tenir le sceptre.

— Que dites-vous, sire? s'écria Emmanuel stupéfait.

— Une chose à laquelle j'ai pensé bien souvent, et à laquelle je penserai encore Emmanuel, tout m'avertit qu'il est temps de laisser ma place à un autre : la surprise d'Inspruck, d'où j'ai été obligé de fuir à demi-nu ; la retraite de Metz, où j'ai laissé le tiers de mon armée et la moitié de ma réputation, et, plus que tout cela, vois-tu, ce mal auquel les forces humaines ne sauraient résister longtemps, ce mal que la médecine ne peut guérir, mal affreux, inexorable, cruel, qui envahit le corps depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, qui ne laisse aucune partie saine, qui contracte les nerfs par d'intolérables douleurs, qui pénètre les os, qui glace la moelle, qui convertit en craie solide cette huile bienfaisante répandue par la nature dans nos articulations pour en faciliter les mouvements ; ce mal qui mutile l'homme, membre à membre, plus cruellement, plus sûrement que ne le fait le fer, que ne le fait le feu, que ne le font toutes les destructions guerrières, et qui brise la sérénité, la force et la liberté de l'âme sous les tortures de la matière ; ce mal me crie incessamment : « Assez de pouvoir, assez de règne, assez de puissance comme cela ! Rentre dans le néant de la vie avant de rentrer dans le néant de la tombe ! Charles, par la divine clémence, empereur des Romains, Charles toujours auguste, Charles roi de Germanie, de Castille, de Léon, de Grenade, d'Aragon, de Naples, de Sicile, de Majorque, de Sardaigne, des îles et des Indes de la mer Océane et de la mer Atlantique, à un autre ! à un autre ! »

Emmanuel voulut parler

L'empereur l'arrêta d'un geste.

— Et puis, et puis, reprit Charles-Quint, autre chose encore que j'avais oublié de te dire ! Comme si la dissolution de ce pauvre corps était trop lente au gré des désirs de mes ennemis, comme si je n'avais pas assez des défaites, des hérésies, de la goutte, voilà le poignard qui s'en mêle !

— Comment, le poignard? s'écria Emmanuel.

La figure de Charles-Quint se rembrunit.

— On a tenté de m'assassiner aujourd'hui, dit-il.

— On a voulu assassiner Votre Majesté? fit Emmanuel avec épouvante.

— Pourquoi pas? répondit Charles-Quint avec un sourire. Ne m'as-tu pas dit tout à l'heure de me rappeler que j'étais homme?

— Oh ! s'écria Emmanuel, encore mal remis de l'émotion que lui avait causée cette nouvelle, et quel est le misérable?...

— Ah ! voilà, dit l'empereur, quel est le misérable?... Je tiens le poignard, non la main !

— En effet, dit Emmanuel, cet homme que tout à l'heure j'ai vu garrotté dans l'antichambre.

— C'est ce misérable, comme tu l'appelles, Emmanuel. Seulement, par qui m'est-il dépêché? Est-ce par le Turc? Je n'en crois rien : Soliman est un ennemi loyal. Henri II? Je ne le soupçonne même pas. Paul IV? Il n'y a pas encore assez longtemps qu'il est élu, et puis les papes... cela préfère, en général, le poison au poignard : *Ecclesia abhorret a sanguine*. Octave Farnèse? C'est un bien petit compagnon pour s'attaquer à moi, oiseau impérial que Maurice n'osait prendre, ne connaissant pas, disait-il, de cage assez grande pour l'enfermer ! Est-ce par les luthériens d'Augsbourg, les calvinistes de Genève? Je m'y perds ! Et, cependant, je voudrais bien savoir... Ecoute, Emmanuel, cet homme a refusé de répondre à mes interrogations ; prends-le, emmène-le dans ta tente, interroge-le à ton tour, fais de lui ce qu'il te plaira : je te le donne ; mais, tu m'entends? il faut qu'il parle ! Plus l'ennemi est puissant et rapproché de moi, plus il m'importe de le connaître.

Puis, après une pause d'un instant, il fixa son regard sur Emmanuel-Philibert, qui, pensif, tenait les yeux baissés vers la terre.

— A propos, dit-il, ton cousin Philippe II est arrivé à Bruxelles.

La transition était si brusque, qu'Emmanuel tressaillit. Il releva la tête, et son regard rencontra celui de l'empereur.

Cette fois, il frissonna.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Eh bien, reprit Charles-Quint, je serai heureux de revoir mon fils !... Ne dirait-on pas qu'il devine que le moment est favorable, et que l'heure est venue pour lui de me succéder? Mais, avant que je le revoie, Emmanuel, je te recommande mon assassin.

— Dans une heure, répondit Emmanuel, Votre Majesté saura tout ce qu'elle désire savoir.

Et, s'inclinant devant l'empereur, qui lui tendait sa main mutilée, Emmanuel-Philibert se retira, convaincu que la chose dont Charles-Quint ne lui avait parlé qu'à titre d'annexe à la conversation, était, de tous les événements de cette journée, celui auquel, en réalité, il attachait le plus d'importance.

XI

ODOARDO MARAVIGLIA

En se retirant, Emmanuel-Philibert jeta un nouveau regard sur le prisonnier, et ce regard le confirma dans son idée première, c'est-à-dire qu'il allait avoir affaire à un gentilhomme.

Il fit signe au chef des quatre soldats de s'approcher de lui.

— Mon ami, dit-il, dans cinq minutes tu amèneras, par ordre de l'empereur, cet homme sous ma tente.

Emmanuel eût pu se dispenser d'invoquer le nom de Charles-Quint : on savait que celui-ci lui avait délégué tous ses pouvoirs, et, en général, les soldats, qui l'adoraient, lui obéissaient comme ils eussent obéi à l'empereur lui-même.

— Votre ordre sera exécuté, Altesse, répondit le sergent.

Le duc reprit le chemin de son logis.

La tente d'Emmanuel n'était point, comme celle de l'empereur, un splendide pavillon divisé en quatre compartiments ; c'était la tente d'un soldat, coupée en deux par une simple toile.

Scianca-Ferro était assis à la porte.

— Reste où tu es, lui dit Emmanuel ; seulement, prends une arme quelconque.

— Pourquoi faire? demanda Scianca-Ferro.

— On va amener ici un homme qui a tenté d'assassiner l'empereur. Je compte l'interroger seul à seul. Regarde-le quand il va entrer, et, s'il manquait à la parole qu'il me donnera sans doute, en essayant de fuir, arrête-le, mais vivant, tu entends? il est important qu'il vive !

— Alors, dit Scianca-Ferro, je n'ai pas besoin d'armes, mes bras suffiront.

— Fais comme il te plaira ; te voilà prévenu.

— Sois tranquille, dit Scianca-Ferro.

Scianca-Ferro avait continué à tutoyer son frère de lait, ou plutôt celui-ci, fidèle aux traditions saintes de l'enfance, avait exigé que Scianca-Ferro continuât à le tutoyer.

Le prince entra dans sa tente, et trouva Leone ou plutôt Leona qui l'attendait.

Comme il rentrait seul, et comme le rideau de la tente était retombé derrière lui, Leona vint à sa rencontre, les deux bras ouverts.

— Ami, dit-elle, te voici enfin ! Quelle scène terrible, mon Dieu, que celle à laquelle nous avons assisté !... Hélas ! tu avais bien raison en me disant qu'à mon émotion et à ma pâleur, on m'eût prise pour une femme.

— Que veux-tu, Leona ! ce sont les scènes habituelles de la vie d'un soldat, et tu devrais y être accoutumée maintenant.

Puis, en souriant :

— Vois Scianca-Ferro, ajouta-t-il, et prends modèle sur lui.

— Comment dis-tu de ces paroles-là même en riant, Emmanuel? Scianca-Ferro est un homme ; il t'aime autant qu'un homme peut aimer un autre homme, je le sais bien ; mais, moi, Emmanuel, je t'aime comme je ne saurais dire que je t'aime, comme la chose sans laquelle on ne peut vivre ! Je t'aime comme la fleur aime la rosée, comme l'oiseau aime les bois, comme l'aurore aime le soleil... Avec toi, je vis, j'existe, j'aime ! Sans toi, je ne suis plus !

— Chère bien-aimée, dit Emmanuel, oui, je sais que tu es à la fois la grâce, le dévouement et l'amour ; je sais que tu marches à côté de moi, mais que c'est réellement en moi que tu vis ; c'est pour cela que je n'ai avec toi ni restriction ni secrets.

— Pourquoi me dis-tu cela ?

— Parce qu'on va amener un homme ici ; parce que cet homme est un grand coupable que je vais interroger ; parce qu'il fera peut-être des révélations importantes, qui sait? compromettant les plus grands personnages. Passe de ce côté-ci de ma tente. Ecoute si tu veux, peu m'importe ! ce que j'aurai entendu, je sais que je l'aurai entendu seul.

Leona haussa doucement les épaules.

— Excepté toi, dit-elle, que me fait le reste du monde?

Et la jeune fille, envoyant de la main une caresse à son amant, disparut derrière le rideau.

Il était temps : les cinq minutes étaient écoulées, et, avec une ponctualité toute militaire, le sergent arrivait, conduisant son prisonnier.

Emmanuel le reçut assis, et à moitié perdu dans l'ombre. Du milieu de cette ombre, il put jeter un troisième regard plus profond et plus prolongé sur le meurtrier.

C'était un homme de trente à trente-cinq ans. Sa taille était haute, et sa figure si distinguée, que son déguisement, comme nous l'avons dit, n'avait point empêché qu'Emmanuel-Philibert ne le reconnût pour un gentilhomme.

— Laissez monsieur seul avec moi, dit le prince au sergent.

Le sergent ne savait qu'obéir, il sortit avec ses trois hommes.

Le prisonnier fixa son œil vif et perçant sur Emmanuel-Philibert.

Celui-ci se leva et alla droit à lui.

— Monsieur, dit-il, ces gens-là ne savaient point à qui ils avaient affaire, et ils vous ont garrotté. Vous allez me donner votre parole d'honneur de gentilhomme de ne pas essayer de fuir, et je vais vous délier les mains.

— Je suis un paysan et non un gentilhomme, dit le meurtrier ; je ne puis, par conséquent, vous donner ma parole d'honneur de gentilhomme.

— Si vous êtes un paysan, cette parole d'honneur de gentilhomme ne vous oblige à rien. Donnez-la donc, puisque c'est le seul gage que j'exige de vous.

Le prisonnier ne répondit rien.

— Alors, dit Emmanuel, je vous délierai les mains sans parole d'honneur. Je ne crains pas de me trouver tête-à-tête avec un homme, cet homme n'eût-il pas d'honneur à engager !

Et le prince commença de délier les mains de l'inconnu

Celui-ci fit un mouvement en arrière.

— Attendez, dit-il : foi de gentilhomme, je n'essayerai pas de fuir !

— Allons donc, dit Emmanuel-Philibert en souriant, que diable ! on se connaît en chiens, en chevaux et en hommes.

Et il acheva de dénouer la corde.

— Là ! vous voilà libre ; maintenant, causons.

Le prisonnier regarda froidement ses mains meurtries, et les laissa retomber près de lui.

— Causons ! répéta-t-il avec ironie ; et de quoi ?

— Mais, répondit Emmanuel-Philibert, de la cause qui vous a porté à commettre ce crime.

— Je n'ai rien dit, reprit l'inconnu ; donc, je n'ai rien à dire.

— Vous n'avez rien dit à l'empereur, que vous avez voulu tuer, cela se conçoit ; vous n'aviez rien à dire aux soldats qui vous ont arrêté, je le comprends ; mais à moi gentilhomme, qui vous traite, non pas en assassin vulgaire, mais en gentilhomme, à moi vous direz tout.

— A quoi bon ?

— A quoi bon ? Je vais vous le dire, monsieur : à ce que je ne vous regarde pas comme un homme payé par quelque lâche qui a mis votre bras au bout du sien, n'osant pas frapper lui-même. A quoi bon ? A ce que vous ne soyez pas pendu comme un larron et un assassin de coin de bois, mais décapité comme un noble et comme un seigneur.

— On m'a menacé de la torture pour me faire parler, dit le prisonnier, qu'on me la donne !

— La torture serait une cruauté inutile : vous la subiriez et ne parleriez pas ; vous seriez mutilé et vous ne seriez pas vaincu ; vous garderiez votre secret, et laisseriez la honte à vos tourmenteurs ; non, ce n'est point cela que je veux : je veux une confidence, je veux la vérité ; je veux que vous me disiez, à moi gentilhomme, général et prince, ce que vous diriez à un prêtre, et, si vous me jugez indigne de me parler, c'est que vous êtes un de ces misérables avec lesquels je ne voulais pas vous confondre, c'est que vous avez agi sous l'influence de quelque basse passion que vous n'osez point avouer, c'est que...

Le prisonnier se redressa, et, l'interrompant :

— Je me nomme Odoardo Maraviglia, monsieur ! Rappelez vos souvenirs, et cessez de m'insulter.

A ce nom d'Odoardo Maraviglia, Emmanuel crut entendre comme un cri mal étouffé dans l'autre compartiment de la tente ; mais ce dont il ne put douter, ce fut du mouvement imprimé à la toile qui en formait la séparation.

De son côté, Emmanuel avait senti vibrer profondément ce nom dans ses souvenirs.

En effet, ce nom avait servi de prétexte à la guerre qui l'avait dépouillé de ses Etats.

— Odoardo Maraviglia ! dit-il. Seriez-vous le fils de l'ambassadeur de France à Milan, de Francesco Maraviglia ?

— Je suis son fils.

Emmanuel fixa sa pensée vers les lointains de sa jeunesse. Ce nom y était inscrit, mais il n'éclaircissait en rien la situation présente.

— Votre nom, dit Emmanuel, est bien le nom d'un gentilhomme, mais il ne me rappelle aucun souvenir qui se lie au crime dont vous êtes accusé.

Odoardo sourit dédaigneusement.

— Demandez au très auguste empereur, dit-il, s'il existe dans ses souvenirs la même obscurité que dans les vôtres.

— Excusez-moi, monsieur, dit Emmanuel : à l'époque où le comte Francesco Maraviglia disparut, j'étais encore un enfant, j'avais huit ans à peine ; il n'est donc pas étonnant que j'ignore les détails d'une disparition qui, ainsi que je crois me le rappeler, est restée un mystère pour tout le monde.

— Eh bien, monseigneur, ce mystère, je vais l'éclaircir, moi .. Vous savez quel misérable prince c'était que ce dernier Sforza, flottant incessamment entre François Ier et Charles-Quint, selon que le génie de la victoire favorisait l'un ou l'autre. Mon père Francesco Maraviglia était envoyé extraordinaire du roi François Ier près de lui. C'était pendant l'année 1534. L'empereur était occupé en Afrique ; le duc de Saxe, allié de François Ier, venait de faire sa paix avec le roi des Romains ; Clément VII, autre allié de la France, venait d'excommunier Henri VIII, roi d'Angleterre : tout tournait donc au détriment de l'empereur en Italie. Le Sforza tourna comme tout le monde, abandonna Charles-Quint, auquel il avait encore quatre cent mille ducats à payer, et remit toute sa fortune politique aux mains de l'envoyé extraordinaire du roi François Ier. C'était un grand triomphe : Francesco Maraviglia eut l'imprudence de s'en vanter. Les paroles qu'il avait dites traversèrent les mers, et allèrent devant Tunis faire tressaillir Charles-Quint. — Hélas ! la fortune est changeante ! Deux mois après, Clément VII, qui était la force des Français en Italie, vint à mourir ; Tunis fut prise par Charles-Quint, et l'empereur, avec son armée victorieuse, aborda en Italie. Il fallait une victime expiatoire ; Francesco Maraviglia fut marqué du destin pour être cette victime. A la suite d'une querelle avec des gens de bas étage, deux Milanais furent tués par les domestiques du comte Maraviglia. Le duc n'attendait qu'un prétexte pour acquitter la parole engagée à l'auguste empereur ; l'homme qui, depuis un an, était plus maître à Milan que le duc lui-même, fut arrêté comme un malfaiteur vulgaire, et conduit à la citadelle. Ma mère était là ; elle avait près d'elle ma sœur, enfant de quatre ans. Moi, j'étais à Paris, au Louvre : je faisais partie des pages de François Ier. On arracha le comte des bras de ma mère ; on l'entraîna sans dire à la pauvre femme ni ce qu'on voulait à son mari, ni où on le conduisait. Huit jours se passèrent, pendant lesquels, malgré toutes les démarches qu'elle fit, la comtesse ne put rien découvrir sur le sort de son

époux. Maraviglia était immensément riche, on le savait : sa femme pouvait acheter sa liberté au poids de l'or. Une nuit, un homme vint frapper à la porte du palais de ma mère ; on alla ouvrir à cet homme ; il demandait à parler sans témoins à la comtesse. Tout était important dans la circonstance où l'on se trouvait. Par ses amis, par les Français, ma mère avait fait répandre dans la ville qu'elle donnerait cinq cents ducats à la personne qui lui dirait d'une façon certaine où était son mari. Probablement, cet homme, qui demandait à lui parler sans témoin, venait lui apporter des nouvelles du comte, et, craignant d'être trahi, voulait, par le tête-à-tête, s'assurer le secret.

« Elle ne se trompait pas : cet homme était un des geôliers de la forteresse de Milan, où mon père avait été conduit ; non-seulement il venait dire où était mon père, mais encore il apportait une lettre de lui. En reconnaissant l'écriture de son mari, ma mère compta les cinq cents ducats à cet homme.

« La lettre de mon père annonçait son arrestation, sa mise au secret, mais, du reste, n'exprimait pas de trop vives inquiétudes. Ma mère répondit à son mari de disposer d'elle ; sa vie et sa fortune étaient à lui. Cinq autres jours se passèrent. Au milieu de la nuit, le même homme vint frapper au palais ; on lui ouvrit ; son signalement était donné, il fut à l'instant même introduit près de la comtesse. La situation du prisonnier s'était aggravée : il avait été transporté dans un autre cachot, et mis au secret le plus absolu.

« Sa vie, disait le geôlier, était en péril.

« Cet homme voulait-il tirer de la comtesse quelque grosse somme, ou disait-il la vérité ? L'une ou l'autre de ces deux hypothèses pouvait être juste. La crainte l'emporta dans le cœur de ma mère. D'ailleurs, elle interrogea le geôlier, et les réponses de celui-ci, tout en portant le caractère de la cupidité, avaient aussi l'accent de la franchise.

« Elle lui donna la même somme que la première fois, et lui dit de rêver, à tout hasard, aux moyens de faire fuir le comte. Le projet d'évasion arrêté, le geôlier recevrait cinq mille ducats comptant, et une fois le comte hors de péril, vingt mille autres ducats lui seraient comptés.

« C'était une fortune ! — Le geôlier quitta la comtesse en promettant de songer à ce qu'il venait d'entendre. De son côté, la comtesse s'enquit de la situation ; elle avait des amis près du duc ; elle sut par eux que cette situation était pire encore que ne l'avait dit le geôlier. — Il s'agissait de faire le procès au comte comme espion. Elle attendit impatiemment la visite du geôlier ; elle ne savait pas même son nom, et, l'eût-elle su, n'était-ce pas perdre cet homme et se perdre elle-même que de demander un geôlier de la part de la comtesse Maraviglia ? Cependant, une chose la rassurait un peu : c'était le procès dont il était question. De quoi pouvait-on accuser mon père ? De la mort de ces deux Milanais ? C'était une affaire entre domestiques et paysans, dans laquelle un gentilhomme, un ambassadeur n'avait rien à faire. Seulement, quelques voix disaient tout bas qu'il n'y aurait point de procès, et ces voix étaient les plus sinistres de toutes, car elles laissaient à entendre que le comte n'en serait pas moins condamné. Enfin, une nuit, ma mère tressaillit au bruit du marteau de la porte : elle commençait à reconnaître la manière de frapper de son nocturne visiteur ; elle l'attendit sur le seuil de sa chambre à coucher. Il l'aborda avec plus de mystère encore que d'habitude ; il avait trouvé un moyen de fuite, et venait le proposer à la comtesse. Voici quel était ce moyen de fuite.

« Le cachot du prisonnier était séparé du logement du geôlier par un seul cabanon, donnant, au moyen d'une porte de fer dont le haut était grillé, dans le cachot du comte. Le geôlier avait la clef de ce second cachot comme celle du premier. Il proposait de percer le mur de sa chambre, derrière le lit, à un endroit qui pût rester caché à tous les yeux. Par cette ouverture, on entrerait dans le cabanon vide ; du cabanon vide, on entrerait dans le cachot où était le comte. Les fers du comte détachés, celui-ci passerait de son cachot dans le cabanon voisin, et, de ce cabanon, dans la chambre du geôlier.

Là, il trouverait une échelle de corde, à l'aide de laquelle il descendrait dans les fossés, à l'endroit le plus sombre et le plus solitaire de la muraille ; une voiture attendrait le comte à cent pas des fossés, et l'emporterait hors des Etats du duc de toute la vitesse de deux chevaux. — Le projet était bon, la comtesse l'accepta ; seulement, craignant qu'on ne la trompât au sujet du comte, et qu'on ne lui dit qu'il était sauvé quand il resterait captif, elle exigea d'être présente à cette fuite. Le geôlier objecta la difficulté de l'introduire dans la forteresse ; mais, d'un seul mot, la comtesse leva cette difficulté. Elle avait obtenu pour elle et sa fille une permission de voir son mari, dont elle n'avait point usé encore : cette permission était donc valable. Le jour arrêté pour la fuite du comte, elle entrerait dans la forteresse à la nuit tombante ; elle verrait le comte ; puis, en le quittant, au lieu de sortir de la forteresse, elle profiterait de l'obscurité pour entrer chez le geôlier. Là, elle attendrait le moment de l'évasion du prisonnier. Le geôlier, partant avec le comte, recevrait de celui-ci même le reste de la somme convenue. La voiture qui attendrait devait contenir cent mille ducats.

« Le geôlier était de bonne foi dans ses offres ; il accepta. La fuite fut arrêtée pour la nuit du surlendemain. Avant quitter la comtesse, le geôlier reçut ses cinq mille ducats, et indiqua l'endroit où devait stationner la voiture ; — la garde de cette voiture, la comtesse la confiait à un de ses serviteurs, homme d'une fidélité éprouvée.

« Mais, pardon, monseigneur, dit en s'interrompant Odoardo ; j'oublie que je parle à un étranger, et que tous ces détails, pleins de vie et d'émotion pour moi, sont indifférents à celui qui m'écoute.

— Vous vous trompez, monsieur, dit Emmanuel : je désire, au contraire, que vous fassiez appel à votre mémoire, afin que je puisse participer moi-même à tous vos souvenirs... J'écoute.

Odoardo continua.

— Les deux jours s'écoulèrent dans les angoisses qui précèdent d'habitude l'exécution d'un pareil projet. Au reste, une chose tranquillisait un peu la comtesse : c'était l'intérêt même qu'avait le geôlier à ce que cette fuite réussît ; cent ans de fidélité ne donnaient pas à cet homme ce que lui rapportait un quart d'heure de trahison. Dix fois, la comtesse se demanda pourquoi elle avait tant tardé en fixant cette fuite à quarante-huit heures, au lieu de la fixer à vingt-quatre. Il lui semblait que ces vingt-quatre dernières heures ne s'écouleraient jamais, ou amèneraient, pendant leur durée, quelque catastrophe qui ferait échouer le plan, si bien conçu et si ingénieux qu'il fût... Le temps s'écoula, mesuré par la main de l'éternité. Les heures sonnèrent avec leur impassibilité ordinaire. Enfin arriva celle de se rendre à la prison. En présence de la comtesse, la voiture fut chargée de tous les objets nécessaires à la fuite du comte, pour qu'il ne fût pas obligé de s'arrêter en route ; deux chevaux avaient été conduits au delà de Pavie, de manière à ce qu'il pût faire une trentaine de lieues sans éprouver de retard. A onze heures, la voiture serait attelée ; à minuit, elle attendrait à l'endroit convenu.

« Une fois hors de danger, le fugitif préviendrait la comtesse, et celle-ci irait le rejoindre partout où il serait. L'heure sonna. En face de l'exécution, la comtesse trouvait alors qu'elle était venue bien vite ! Elle prit sa petite fille par la main, et s'achemina vers la prison. Pendant le trajet, une crainte l'agita : c'est que, comme le permis avait déjà plus de huit jours de date, on ne refusât de la laisser communiquer avec son mari.

« La comtesse se trompait : elle fut sans difficulté aucune introduite près du prisonnier. On ne lui avait rien dit de trop, et, à la façon d'un homme de la condition du comte était traité, il n'y avait pas à se faire illusion sur le sort qui l'attendait. L'ambassadeur du roi de France avait une chaîne au pied comme un vil forçat. L'entrevue eut été bien douloureuse, si la fuite n'eût pas été imminente et certaine. Pendant cette entrevue, tout ce qui n'était point encore arrêté le fut définitivement.

« Le comte était résolu à tout ; il savait qu'il n'avait point de quartier à attendre : l'empereur avait positivement demandé sa mort...

Emmanuel-Philibert fit un mouvement.

— Vous êtes sûr de ce que vous dites là, monsieur ? demanda-t-il avec sévérité. C'est une grave accusation, savez-vous, que celle que vous portez contre un aussi grand prince que l'empereur Charles-Quint !

— Votre Altesse ordonne-t-elle que je m'arrête, ou permet-elle que je poursuive ?

— Poursuivez ! Mais pourquoi ne pas répondre d'abord à ma question ?

— Parce que la suite de mon récit rendra, à ce que je présume, cette réponse inutile.

— Continuez donc, monsieur, dit Emmanuel-Philibert.

XII

CE QUI SE PASSAIT DANS UN CACHOT DE LA FORTERESSE DE MILAN PENDANT LA NUIT DU 14 AU 15 NOVEMBRE 1534

— A neuf heures moins quelques minutes, reprit Odoardo, le geôlier vint prévenir la comtesse qu'il était temps de se retirer. On allait changer les sentinelles, et il était bon que la sentinelle qui l'avait vue entrer la vît sortir. La séparation fut cruelle, et, cependant, on devait, dans trois heures, se revoir encore, et bientôt être réunis pour ne plus se quitter. L'enfant jetait des cris douloureux, et ne voulait pas abandonner son père ; la comtesse l'emporta presque

de force. On repassa devant la sentinelle, et le geôlier, la femme et l'enfant s'enfoncèrent dans les profondeurs les plus obscures de la cour. De l'endroit où ils étaient, avec des précautions infinies, ils parvinrent à gagner, sans être vus, la maison du geôlier. Une fois là, on enferma la comtesse et sa fille dans un cabinet, en leur enjoignant de ne pas prononcer une seule parole, de ne pas faire un seul mouvement, quelque inspecteur pouvant, d'un moment à l'autre, entrer chez le geôlier. La comtesse et l'enfant se tinrent immobiles et muettes : un mouvement hasardé, une parole dite à demi-voix, il n'en fallait pas davantage pour ôter la vie à un mari et à un père.

« Les trois heures qui la séparaient encore de minuit parurent aussi longues à la comtesse que lui avaient paru les quarante-huit heures qui venaient de s'écouler. Enfin, le geôlier rouvrit la porte.

« — Venez ! dit-il si bas, que la comtesse et sa fille devinèrent, au souffle qui passsait, non pas ce que cet homme disait, mais ce qu'il avait l'intention de dire.

« La mère n'avait pas voulu quitter son enfant, pour que son père, en fuyant, pût lui donner un dernier baiser. D'ailleurs, il y a des moments où, pour un empire, on ne se séparerait pas de ce que l'on aime.

« Savait-elle ce qui allait arriver, cette pauvre mère qui disputait la vie de son mari aux bourreaux ? ne pouvait-elle pas, elle aussi, être forcée de fuir, soit avec le comte, soit de son côté ? et, si elle devait fuir, était-il possible qu'elle partît sans son enfant ?

« Le geôlier tira le lit : une ouverture de deux pieds et demi de hauteur et de deux pieds de largeur était pratiquée derrière.

« C'était plus qu'il n'en fallait pour faire évader, les uns après les autres, tous les prisonniers de la forteresse. — Précédées par le geôlier, la mère et l'enfant entrèrent dans le premier cachot. Après leur passage, la femme du geôlier repoussa contre la muraille le lit, où dormait un petit garçon de quatre ans. Le geôlier, comme je l'ai dit, avait la clef de ce premier cachot ; il en ouvrit la porte, dont il avait eu soin de graisser la serrure et les gonds, et l'on se trouva dans le cachot du comte. Celui-ci, une heure auparavant, avait reçu une lime pour scier sa chaîne ; mais, inhabile à ce travail, craignant, d'ailleurs, d'être entendu par la sentinelle qui se promenait dans le corridor, il était à peine à la moitié de son travail. Le geôlier prit la lime à son tour, et, tandis que le comte serrait dans ses bras sa femme et son enfant, il se mit à limer la chaîne. Tout à coup il releva la tête, et resta un genou en terre, le corps appuyé sur la main qui tenait la lime, l'autre main étendue dans la direction de la porte, et écoutant. Le comte voulut l'interroger.

« — Silence ! dit-il, il se passe quelque chose d'inaccoutumé dans la forteresse !

« — Oh ! mon Dieu ! murmura la comtesse effrayée.

« — Silence ! répéta le geôlier.

« Tout le monde se tut : les respirations suspendues semblaient arrêtées pour toujours. Les quatre personnages simulaient un groupe de bronze, représentant toutes les nuances de la crainte, depuis l'étonnement jusqu'à la terreur. On entendait un bruit lent et prolongé qui allait s'approchant ; c'était celui de plusieurs personnes en marche ; à la façon mesurée dont retombaient les pas, on comprenait que, parmi ces personnes, il y avait un certain nombre de soldats.

« — Venez ! dit le geôlier en prenant à bras-le-corps, la comtesse et sa fille, et en les entraînant avec lui, venez ! C'est, sans doute, quelque visite de nuit, quelque ronde du gouverneur ; mais, en tout cas, vous ne devez pas être vues. Les visiteurs sortis du cachot de M. le comte, — si toutefois ils entrent dans son cachot, — nous reprendrons la besogne où nous l'avons laissée.

« La comtesse et sa fille n'opposèrent qu'une faible résistance ; d'ailleurs, le prisonnier lui-même les poussait vers la porte. Elles franchirent cette porte suivies du geôlier, qui la referma derrière elles. Comme je l'ai dit à Votre Altesse, il y avait à ce second cachot une ouverture grillée qui donnait sur le premier, et par laquelle, grâce à l'obscurité et au rapprochement des barreaux, on pouvait tout voir sans être vu.

« La comtesse tenait sa fille entre ses bras. La mère et l'enfant respirant à peine, collèrent leur visage aux barreaux pour voir ce qui allait se passer.

« L'espérance qu'un instant on avait eue, que les nouveaux arrivants n'avaient point affaire au comte, venait de s'évanouir. Le cortège s'était arrêté à la porte du cachot, et l'on entendait la clef grincer dans la serrure. La porte s'ouvrit. Au spectacle qui s'offrit à ses yeux, la comtesse fut sur le point de jeter un cri de terreur ; mais on eût dit que le geôlier devinait ce cri.

« — Pas un mot, madame ! pas une syllabe ! pas un geste, quoi qu'il arrive ! ou...

« Il chercha quelle menace il pouvait faire à la comtesse pour lui imposer silence, et, tirant de sa poitrine une lame étroite et aiguë :

« — Ou je poignarde votre enfant ! dit-il.

« — Malheureux !... balbutia la comtesse.

« — Oh ! répondit le geôlier, chacun est ici pour sa vie, et celle d'un pauvre geôlier, aux yeux de ce pauvre geôlier, vaut celle d'une noble comtesse !

« La comtesse mit une main sur la bouche de sa fille, afin que l'enfant se tût. Quant à elle, après la menace du geôlier, elle était bien sûre de ne pas laisser échapper un souffle !

« Voici ce que la comtesse avait vu de l'autre côté de la porte, et ce qui lui avait arraché ce cri étouffé par la menace du geôlier.

« D'abord, deux hommes vêtus de noir, et tenant chacun une torche à la main ; derrière eux, un homme portant un parchemin déroulé, au bas duquel pendait un grand sceau de cire rouge ; derrière cet homme, un autre homme masqué, enveloppé dans un manteau brun ; derrière l'homme masqué, un prêtre... Ils entrèrent un à un dans le cachot, sans que la comtesse trahît son émotion par un mot ou par un geste, et, cependant, au fur et à mesure qu'ils entraient, la pauvre femme voyait se dessiner dans la pénombre du corridor un groupe bien autrement sinistre ! En face de la porte était un homme portant un costume mi-parti noir et rouge, les deux mains appuyées sur la poignée d'une longue et large épée droite et sans fourreau ; derrière lui, six frères de la Miséricorde, vêtus de cagoules noires avec des ouvertures aux yeux seulement, portaient une bière sur leurs épaules ; enfin, au-dessus de tout cela, on voyait luire le bout des mousquets d'une dizaine de soldats rangés le long du mur. Les deux hommes tenant des torches, l'homme tenant un parchemin, l'homme masqué et le prêtre entrèrent, comme je l'ai dit, dans le cachot ; puis la porte se referma, laissant en dehors le bourreau, les frères de la Miséricorde et les soldats.

« Le comte était debout, appuyé au mur sombre de la prison, sur lequel se détachait sa tête pâle. Son œil cherchait, derrière les barreaux de la porte, à croiser un regard avec les yeux effarés qu'il ne voyait pas, mais qu'il devinait collés à ces barreaux. L'apparition, si inattendue et si muette qu'elle fût, ne lui laissait pas de doute sur le sort qui lui était destiné. D'ailleurs, eût-il eu le bonheur de douter, ce doute n'eût pas été de longue durée.

« Les deux hommes portant des torches se placèrent l'un à sa droite, l'autre à sa gauche ; l'homme masqué et le prêtre restèrent près de la porte ; l'homme tenant un parchemin s'avança.

« — Comte, demanda-t-il, croyez-vous être bien avec Dieu ?

« — Aussi bien qu'on peut l'être, répondit le comte d'une voix calme, quand on n'a rien à se reprocher...

« — Tant mieux ! reprit l'homme au parchemin, car vous êtes condamné, et je viens vous lire votre sentence de mort.

« — Prononcée par quel tribunal ? demanda le comte avec ironie.

« — Par la toute-puissante justice du duc.

« — Sur quelle accusation ?

« — Sur celle du très auguste empereur Charles-Quint.

« — C'est bien... je suis prêt à entendre la sentence.

« — A genoux, comte ! c'est à genoux qu'il convient qu'un homme près de mourir entende l'arrêt qui le condamne.

« — Quand il est coupable, oui, mais non pas quand il est innocent.

« — Comte, vous n'êtes pas en dehors de la loi commune : à genoux ! ou nous serons contraints d'employer la force.

« — Essayez ! dit le comte.

« — Laissez-le debout, dit l'homme masqué ; qu'il se signe seulement, afin de se mettre sous la protection du Seigneur !

« Le comte tressaillit au son de cette voix.

« — Duc Sforza, dit-il, en se tournant vers l'homme masqué, je te remercie.

« — Oh ! mais, si c'est le duc, murmura la comtesse, on pourrait peut-être obtenir qu'il fasse grâce.

« — Silence, madame, si vous tenez à la vie de votre enfant ! dit tout bas le geôlier.

« La comtesse poussa un gémissement qui fut entendu du comte, et le fit tressaillir. Il hasarda un geste de la main qui voulait dire « Courage ; » puis, comme l'y avait invité l'homme masqué :

« — Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, dit-il tout haut en se signant.

« — *Amen !* murmurèrent les assistants.

« Alors, l'homme au parchemin commença de lire la sentence. Elle était rendue au nom du duc Francesco-Maria Sforza, à la requête de l'empereur Charles-Quint, et elle condamnait Francesco Maraviglia, agent du roi de France, à être exécuté la nuit dans un cachot, comme *traître, espion et divulgateur de secrets d'État.*

« Un second gémissement parvint à l'oreille du comte, gé-

missement si faible, que lui seul pouvait, non pas le percevoir, mais le deviner.

« Il tourna son regard du côté d'où venait ce souffle douloureux.

« — Tout inique qu'est la sentence du duc, je la reçois, dit-il, sans trouble et sans colère ; cependant, comme l'homme qui ne peut plus défendre sa vie doit encore défendre son honneur, j'appelle de la sentence du duc.

« — Et à qui ? demanda l'homme masqué.

nie de sa victime. Un instant, ce fut le condamné qui triompha et le juge qui trembla devant lui.

« — C'est bien, dit le duc, tu as un quart d'heure à passer avec ce saint homme avant de subir ton jugement.

« Et il montra le prêtre.

« — Tâche d'avoir fini dans un quart d'heure, car il ne t'est pas accordé une minute de plus.

« Puis se tournant vers l'homme de Dieu :

« — Mon père, dit-il, faites votre devoir.



L'épée de l'exécuteur flamboya.

« — A mon maître et à mon roi François Ier d'abord, et, ensuite, à l'avenir et à Dieu ! à Dieu, dont relèvent tous les hommes, et particulièrement les princes, les rois et les empereurs.

« — C'est le seul tribunal auquel tu te recommandes ? dit l'homme masqué.

« — Oui, répondit le comte, et je t'assigne à comparaître devant ce tribunal, duc Francesco-Maria Sforza !

« — Et quand cela ? reprit l'homme masqué.

« — Dans le même terme que Jacques de Molay, grand maître des templiers, assigna à son juge, c'est-à-dire dans un an et un jour. Nous sommes aujourd'hui au 15 novembre 1534 ; ainsi, au 16 novembre 1535, duc Francesco-Maria Sforza, tu m'entends ?

« Et il étendit la main vers l'homme masqué en signe à la fois d'assignation et de menace. Sans le masque qui couvrait son visage, on eût vu certainement la pâleur du duc, car c'était lui, à n'en pas douter, qui assistait ainsi à l'ago-

« Et il sortit, emmenant les deux porteurs de torches et l'homme au parchemin.

« Mais, derrière lui, il laissa la porte toute grande ouverte, afin que sa vue et celle des soldats pussent plonger dans l'intérieur du cachot et suivre chaque mouvement du condamné, dont il s'était éloigné, par respect pour la confession, de manière à être hors de la portée de la voix.

« Un nouveau soupir passa à travers les barreaux, et alla effleurer le cœur palpitant du condamné. La comtesse avait espéré que la porte se refermerait sur lui et le prêtre, et, qui sait ? peut-être alors, à force de supplications et de larmes, en voyant à ses genoux une femme priant pour son mari, une enfant priant pour son père, peut-être l'homme de Dieu eût-il consenti à détourner la tête, et à laisser fuir le comte.

« C'était la suprême espérance de ma pauvre mère : elle lui échappa. »

Emmanuel-Philibert tressaillit. Parfois, il oubliait que ce

récit lui était fait par un fils qui lui racontait les derniers moments de son père. Il lui semblait seulement lire quelques pages d'une légende terrible.

Puis, tout à coup, un mot le rappelait à la réalité, et lui faisait comprendre que le récit ne sortait pas de la plume d'un froid historien, mais qu'il tombait de bouche d'un fils, chronique vivante de l'agonie de son père.

— C'était la suprême espérance de ma pauvre mère : elle lui échappa ! reprit Odoardo, arrêté un moment dans son récit par le mouvement qu'il avait vu faire à Emmanuel. Car, continua-t-il, de l'autre côté de la porte, éclairé par les deux torches et par la lueur des lampes fumeuses du corridor, demeurait le spectacle funèbre, terrible comme une vision, mortel comme la réalité. Le prêtre seul était resté près du comte, je vous l'ai dit. Le comte, sans s'inquiéter de quelle part le dernier consolateur lui était envoyé, s'agenouilla devant lui. Alors commença la confession ; confession étrange, dans laquelle celui qui allait mourir ne semblait pas songer à lui-même, et ne se préoccupait que des autres ; où les paroles qui paraissaient dites au prêtre étaient, en réalité, adressées à la femme et à l'enfant, et ne montaient à Dieu qu'après avoir passé par le cœur d'une mère et de sa fille ! Ma sœur seule, si elle vit encore, pourrait dire les larmes avec lesquelles cette confession fut reçue ; car, moi, je n'étais pas là ; car, moi, joyeux enfant, ignorant ce qui se passait à trois cents lieues de moi, je jouais, je riais, je chantais peut-être en ce moment même où mon père, au seuil de la mort, parlait de son fils absent à ma mère et à ma sœur en larmes.

Oppressé par ce souvenir, Odoardo s'interrompit un instant ; puis il reprit en étouffant un soupir :

— Le quart d'heure fut bientôt passé. L'homme masqué suivait, une montre à la main, les progrès de la confession sur le visage du prêtre et du patient ; puis, quand les quinze minutes furent écoulées :

« — Comte, dit-il, le temps qu'il t'a été donné de demeurer parmi les vivants est expiré. Le prêtre a fini sa besogne : c'est au bourreau de faire la sienne.

« Le prêtre donna l'absolution au comte, et se leva. Puis, en lui montrant le crucifix, il recula vers la porte, tandis que, du même pas que reculait le prêtre, s'avançait le bourreau. Le comte était resté à genoux.

« — As-tu quelque recommandation suprême à adresser au duc Sforza ou à l'empereur Charles-Quint ? demanda l'homme masqué.

« — Je n'ai de recommandation à adresser qu'à Dieu, répondit le comte.

« — Alors, tu es prêt ? demanda le même homme.

« — Tu le vois, puisque je suis à genoux.

« En effet, le comte était à genoux, le visage tourné vers les barreaux de cette porte sombre à travers lesquels le regardaient sa femme et son enfant. Sa bouche, qui semblait continuer de prier, leur envoyait des paroles d'amour ; ce qui était encore une dernière prière.

« — Si vous ne voulez pas que ma main vous souille, comte, dit une voix derrière le patient, rabattez vous-même le col de votre chemise. Vous êtes gentilhomme, et je n'ai le droit de vous toucher qu'avec le tranchant de mon épée.

« Le comte, sans répondre, rabattit sa chemise jusque sur ses épaules, et resta le cou découvert.

« — Recommandez-vous à Dieu ! dit le bourreau.

« — Seigneur bon et miséricordieux, dit le comte, Seigneur tout-puissant, je remets mon âme entre tes mains !

« Il avait à peine achevé le dernier mot, que l'épée de l'exécuteur flamboya et siffla dans les ténèbres, pareille à un éclair, et que la tête du patient, détachée de ses épaules, alla comme par un dernier élan d'amour, frapper en roulant le bas de la porte grillée.

« Un cri sourd se fit entendre en même temps que le bruit d'un corps qui tombait à la renverse.

« Mais, ce cri, les assistants crurent que c'était le dernier râle du patient ; le bruit de ce corps, ils pensèrent que c'était celui que faisait le cadavre en se couchant sur la dalle du cachot...

« Pardon, monseigneur dit Odoardo, en s'interrompant, mais, si vous voulez savoir le reste, il faudrait me faire donner un verre d'eau, car je me sens défaillir.

Et, en effet, Emmanuel-Philibert, voyant pâlir et chanceler celui qui venait de lui raconter cette terrible histoire, s'élança pour le soutenir, le fit asseoir sur une pile de coussins, et lui présenta lui-même le verre d'eau qu'il demandait.

La sueur coulait sur le front du prince, et, soldat habitué aux champs de bataille, il semblait aussi près de s'évanouir que le malheureux auquel il portait secours.

Au bout de cinq minutes, Odoardo revint à lui.

— Voulez-vous en savoir davantage, monseigneur ? demanda-t-il.

— Je veux savoir tout, monsieur, dit Emmanuel ; de pareils récits sont de grands enseignements pour les princes qui doivent régner un jour.

— Soit, dit le jeune homme ; d'ailleurs, le plus terrible est passé.

Il sécha du creux de sa main son front couvert de sueur, et peut-être aussi en même temps ses yeux mouillés de larmes, et continua :

— Lorsque ma mère reprit ses sens, tout avait disparu comme une vision, et elle eût pu croire qu'elle avait fait un mauvais rêve, si elle ne se fût pas retrouvée couchée sur le lit du concierge. De si terribles recommandations avaient été faites par elle à ma sœur de ne pas pleurer, de peur que ses sanglots ne fussent entendus, que, quoique la pauvre enfant crût avoir perdu tout à la fois son père et sa mère, elle regardait celle-ci avec de grands yeux effarés d'où coulaient des larmes ; mais ces larmes continuaient de couler des yeux de l'enfant aussi silencieuses pour la mère qu'elles l'avaient été pour le père. Le geôlier n'était plus là, il ne restait que sa femme : elle eut pitié de la comtesse, elle lui fit mettre un de ses vêtements ; elle habilla ma sœur d'un des habits de son fils, et, au point du jour, elle sortit avec elles, et les conduisit jusque sur la route de Novare ; puis là, elle donna deux ducats à la comtesse, et la recommanda à Dieu.

« Ma pauvre mère semblait poursuivie par une vision terrible.

« Elle ne songea ni à rentrer au palais pour prendre de l'argent, ni à s'informer de la voiture qui devait emmener le comte : elle était folle de terreur. Son seul souci était de fuir, de traverser la frontière, de quitter les terres du duc Sforza. Elle disparut avec son enfant du côté de Novare, et l'on n'entendit plus parler d'elle... Qu'est devenue ma mère ? qu'est devenue ma sœur ? Je n'en sais rien ! — La nouvelle de la mort de mon père m'arriva à Paris. Ce fut le roi lui-même qui me l'apprit, en m'annonçant que sa protection ne me manquerait pas, et qu'une guerre allait venger l'assassinat du comte.

« Je demandai au roi la permission de l'accompagner. La fortune commença par favoriser les armes de la France : nous traversâmes les Etats du duc votre père, dont le roi s'empara ; puis nous arrivâmes à Milan.

« Le duc Sforza s'était réfugié à Rome, près du pape Paul III.

« On fit des recherches sur le meurtre de mon père ; mais il fut impossible de retrouver aucun de ceux qui avaient assisté à ce meurtre, ou qui y avaient participé. Trois jours après l'exécution, le bourreau était mort subitement. On ignorait le nom de l'huissier qui avait lu la sentence. Le prêtre qui avait reçu la confession du condamné était inconnu. Le geôlier, sa femme et son fils avaient pris la fuite.

« Ainsi, malgré mes recherches, je ne pus pas même découvrir où reposait le corps de mon père. — Vingt ans s'étaient écoulés depuis ces recherches inutiles, lorsque je reçus une lettre datée d'Avignon.

« Un homme qui se contentait de signer avec une initiale m'invitait à me rendre immédiatement à Avignon, si je voulais avoir des révélations sûres et entières touchant la mort de mon père, le comte Francesco Maraviglia. Il me donnait le nom et l'adresse d'un prêtre qui avait mission de me conduire près de lui, si je me rendais à cette invitation.

« Ce que m'offrait cette lettre, c'était le désir de toute ma vie : je partis à l'instant même ; j'allai droit chez le prêtre : le prêtre était prévenu. Il me conduisit chez l'homme qui m'avait écrit. C'était le geôlier de la forteresse de Milan. Voyant mon père mort, et sachant l'endroit où attendait la voiture avec les cent mille ducats, le mauvais esprit l'avait tenté. Il avait déposé ma mère sur le lit en la recommandant à sa femme ; puis il était descendu au moyen de l'échelle de corde ; il avait été rejoindre le cocher, qui attendait sur son siège, s'était glissé jusqu'auprès de lui, disant qu'il venait au nom de mon père, l'avait poignardé, et, après l'avoir jeté dans un fossé, avait continué son chemin en emmenant la voiture.

« Une fois à la frontière, il avait pris la poste, avait gagné Avignon, avait vendu la voiture, et, comme personne n'avait jamais rien réclamé de ce qu'elle contenait, il s'était approprié les cent mille ducats, et avait écrit à sa femme et à son fils de venir le rejoindre.

« Mais la main de Dieu était sur cet homme. Sa femme mourut d'abord ; puis, après dix ans de langueur, le fils alla rejoindre la mère ; enfin, il sentit que son tour allait bientôt venir d'aller rendre à Dieu compte de ce qu'il avait fait pendant son passage sur cette terre. C'était à cet appel d'en haut qu'il s'était repenti et avait songé à moi. Vous comprenez dès lors dans quel but il voulait me voir.

« C'était pour me tout raconter, pour me demander mon pardon, non pas de la mort de mon père, car il n'était pour rien dans cette mort, mais de l'assassinat du cocher, mais du vol des cent mille ducats. Quant à l'homme assassiné, il n'y avait point de remède au crime : l'homme était mort.

« Mais, quant aux cent mille ducats, il en avait, à Villeneuve-lez-Avignon, acheté un château et une terre magnifique, du revenu de laquelle il vivait.

« Je commençai par me faire raconter tous les détails de la mort de mon père, non pas une fois, mais dix fois. Au reste, cette nuit lui avait paru si terrible à lui-même, qu'aucun incident ne lui était échappé, et qu'il se rappelait les moindres détails de ce funeste événement, comme s'il se fût passé la veille. Malheureusement, de ma mère et de ma sœur il ne savait rien, que ce que lui en avait dit sa femme, qui les avait perdues de vue toutes deux sur la route de Novare. Elles seront mortes de fatigue ou de faim !

« J'étais riche et n'avais point besoin de cette augmentation de fortune ; mais un jour pouvait arriver où reparaîtrait soit ma mère, soit ma sœur. Ne voulant pas déshonorer cet homme par un aveu public de son crime, je lui fis faire une donation de ce château et de cette terre à la comtesse Maraviglia et à sa fille ; puis, autant qu'il était en moi, et dans la mesure des pouvoirs que j'avais reçus du Seigneur, je lui pardonnai.

« Mais là se borna ma miséricorde. Francesco-Maria Sforza était mort en 1535, un an et un jour après l'assignation qui lui avait été donnée par mon père de comparaître au tribunal de Dieu. Il n'y avait donc pas à s'occuper de celui-là ; celui-là était puni de sa faiblesse, sinon de son crime.

« Mais restait l'empereur Charles-Quint, l'empereur au faîte du pouvoir, au sommet de la gloire, au comble des prospérités ! C'était celui-là qui était demeuré impuni ; ce fut celui-là que je résolus de frapper.

« Vous me direz que les hommes qui portent sceptre et couronne ne sont justiciables que de Dieu ; mais parfois Dieu semble oublier.

« C'est aux hommes alors de se souvenir ; je me suis souvenu, voilà tout. Seulement, j'ignorais que l'empereur portât sous ses habits une cotte de mailles. Lui aussi se souvenait ! — Vous avez voulu savoir qui j'étais, et pourquoi j'avais commis ce crime. Je suis Odoardo Maraviglia, et j'ai voulu tuer l'empereur, parce qu'il a fait nuitamment assassiner mon père, et mourir de fatigue et de faim ma mère et ma sœur !

« J'ai dit. Maintenant, monseigneur, vous savez la vérité. J'ai voulu tuer, je mérite d'être tué ; mais je suis gentilhomme, et je réclame la mort d'un gentilhomme.

Emmanuel-Philibert inclina la tête en signe d'assentiment.

— C'est juste, dit-il, et votre demande vous sera accordée. Désirez-vous rester libre jusqu'à l'heure de l'exécution ? J'entends, par *rester libre*, ne pas être lié.

— Que faut-il faire pour cela ?

— Me donner votre parole de ne pas essayer de fuir.

— Vous l'avez déjà.

— Me la renouveler, alors.

— Je vous la renouvelle ; seulement, hâtez-vous... Le crime est public, l'aveu est complet. A quoi bon me faire attendre ?

— Ce n'est point à moi de fixer l'heure de la mort d'un homme. Il sera fait sur ce point selon le bon plaisir de l'empereur Charles-Quint.

Puis, appelant le sergent :

— Conduisez monsieur à une tente particulière dit Emmanuel, et que rien ne lui manque ! Une seule sentinelle suffira pour le garder, j'ai sa parole de gentilhomme. Allez !

Le sergent sortit, emmenant le prisonnier.

Emmanuel-Philibert le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il fût sorti de sa tente.

Alors, comme il crut entendre un faible bruit derrière lui, il se retourna.

Leona se tenait debout au seuil du second compartiment, dont la tapisserie était retombée derrière elle.

C'était le bruit qu'avait fait cette tapisserie en retombant qui avait attiré l'attention d'Emmanuel-Philibert.

Leona avait les mains jointes ; son visage portait la trace des larmes qu'elle venait sans doute de verser au récit du prisonnier.

— Que veux-tu ? demanda le prince.

— Je veux te dire, Emmanuel, répondit Leona, je veux te dire qu'il est impossible que cet homme meure !

Le visage d'Emmanuel-Philibert se rembrunit.

— Leona, dit le prince, tu n'as pas réfléchi à ce que tu demandes. Ce jeune homme a commis un crime horrible, sinon par le fait, du moins par l'intention.

— N'importe, dit Leona en jetant ses deux bras au cou du prince, je te répète que ce jeune homme ne mourra pas !

— L'empereur prononcera sur son sort, Leona. Ce que je puis faire, la seule chose que je puisse faire même, c'est de tout rapporter à l'empereur.

— Et moi, je te dis, mon Emmanuel, que, lorsque l'empereur condamnerait ce jeune homme au dernier supplice, tu obtiendrais sa grâce, n'est-ce pas?

— Leona, tu me crois sur l'empereur un pouvoir que je n'ai pas. Il faut que la justice impériale suive son cours. Si elle condamne

— Dût-elle condamner, il faut qu'Odoardo Maraviglia vive, entends-tu bien ? Il le faut, mon Emmanuel bien-aimé !

— Et pourquoi cela le faut-il ?

— Parce que, reprit Leona, parce que c'est mon frère !...

Emmanuel jeta un cri d'étonnement.

Cette femme mourante de fatigue et de faim au bord de la Sésia, cet enfant gardant obstinément le secret de sa naissance et de son sexe, ce page refusant le diamant de Charles-Quint, tout lui était expliqué par ces trois mots que Leona venait de laisser échapper sur Odoardo Maraviglia : « C'est mon frère ! »

XIII

LE DÉMON DU MIDI

En même temps que la scène que nous venons de raconter se passait sous la tente d'Emmanuel-Philibert, un grand événement, annoncé par les fanfares des trompettes et les vivats des soldats, mettait en rumeur tout le camp impérial.

Une petite troupe de cavaliers avait été signalée du côté de Bruxelles ; on avait envoyé des coureurs au-devant de cette troupe, et les coureurs étaient revenus au galop, faisant de grands signes de joie, et annonçant que le chef de la cavalcade n'était autre que le fils unique du très-auguste empereur, Philippe, prince d'Espagne, roi de Naples, et mari de la reine d'Angleterre.

Au bruit des fanfares, aux vivats des premiers qui aperçurent le prince, chacun sortit des tentes et se précipita sur le passage de l'auguste arrivant.

Philippe était monté sur un beau cheval blanc qu'il manœuvrait avec assez de grâce. Il était vêtu d'un manteau violet et d'un pourpoint noir, — double couleur de deuil chez les rois, — de trousses violettes comme le manteau, chaussé de grandes bottes de buffle, et coiffé d'un petit toquet noir, comme on les portait à cette époque, entouré vers sa coiffe d'une torsade de soie, et orné d'une plume noire.

Il avait au cou le collier de la Toison d'or.

C'était alors un homme de vingt-huit ans, de taille moyenne, plutôt gras que maigre, aux joues un peu bouffies, garnies d'une barbe blonde, à la bouche serrée, rarement souriante, au nez droit, aux yeux tremblants sous leurs paupières comme ceux des lièvres. Quoiqu'il fût plutôt beau que laid, l'ensemble de sa physionomie n'avait rien de sympathique, et l'on comprenait que, sous ce front plissé avant l'âge, il s'agitait plus de sombres que de riantes pensées.

L'empereur avait une grande tendresse pour lui. Comme il avait aimé sa mère, il aimait son fils ; mais, au moment où une caresse allait rapprocher leurs deux cœurs, il avait toujours senti celui du prince d'Espagne enveloppé de cette couche de glace qui n'avait jamais fondu dans aucun embrassement.

Parfois, quand il y avait longtemps qu'il n'avait vu son fils, quand il avait perdu des yeux la pensée cachée derrière le regard trouble et clignotant du jeune prince, il s'inquiétait de quel côté le ténébreux mineur, éternellement occupé d'intrigues souterraines, menait la sape de son ambition. Était-ce contre leurs ennemis communs ? était-ce contre lui-même ? Et, dans le doute de son cœur, il laissait alors échapper de ces terribles paroles comme il en avait dit, le matin même, à Emmanuel-Philibert à propos du prisonnier.

La naissance du jeune prince avait été sombre comme devait être sa vie. Il y a de lugubres aurores qui se reflètent sur toute une journée. L'empereur avait reçu la nouvelle de sa naissance, qui avait eu lieu le mardi 31 mai 1527, en même temps que celle de la mort du connétable de Bourbon, du sac de Rome et de la captivité du pape Clément VII. Toute réjouissance avait donc été défendue à l'occasion de cette naissance, de peur qu'elle ne fît contraste avec le deuil de la chrétienté.

Un an après seulement, le royal rejeton avait été reconnu prince d'Espagne. Alors, il y avait eu de grandes fêtes ; mais l'enfant, qui, devenu homme, devait faire verser tant de larmes, l'enfant, pendant ces fêtes n'avait fait que pleurer.

Il venait d'atteindre sa seizième année, lorsque l'empereur, voulant essayer de lui à la guerre, le chargea de faire lever aux Français, commandés par le dauphin, le siége de Perpignan ; mais, pour qu'il ne courût risque d'aucun échec dans cette entreprise, on l'avait fait accompagner de six grands d'Espagne, de quatorze barons, de huit cents gentilshommes, de deux mille chevaux et de cinq mille hommes de pied.

Contre un pareil renfort de troupes fraîches, il n'y avait rien à faire. Les Français levèrent le siége, et l'infant d'Espagne débuta dans la carrière militaire par une victoire.

Mais, d'après le compte qu'il s'était fait rendre de cette

campagne, l'empereur Charles-Quint avait facilement reconnu que les instincts de son fils n'étaient point belliqueux : il avait donc réservé pour lui-même les hasards de la guerre et les diverses fortunes des batailles, laissant à l'héritier de sa puissance l'étude de la politique, pour laquelle il semblait plus spécialement né.

A seize ans, le jeune prince avait fait de tels progrès dans ce grand art du gouvernement, que Charles-Quint n'hésita point à le nommer gouverneur de tous les royaumes d'Espagne.

En 1543, il avait épousé doña Maria de Portugal, sa cousine germaine, née dans la même année que lui, le même jour que lui et à la même heure que lui.

Il avait eu un fils, don Carlos, héros d'une lamentable histoire et de deux ou trois tragédies. Ce fils était né en 1545.

Enfin, en 1548, Philippe avait, pour visiter l'Italie, quitté Barcelone au milieu d'une effroyable tempête qui avait dispersé la flotte de Doria, et l'avait forcée de rentrer momentanément dans le port ; puis, avec un vent contraire, il avait tenté de nouveau le voyage, avait abordé à Gênes, de Gênes avait gagné Milan, exploré le champ de bataille de Pavie, s'était fait montrer la place même où François Ier avait rendu son épée, avait mesuré des yeux la profondeur du fossé où avait failli s'ensevelir la monarchie française ; puis, toujours silencieux et taciturne, il avait quitté Milan, traversé l'Italie centrale, et était venu rejoindre l'empereur à Worms.

Alors Charles-Quint, Flamand de naissance et de cœur, l'avait présenté à ses compatriotes de Namur et de Bruxelles.

A Namur, Emmanuel-Philibert l'avait reçu et lui avait fait les honneurs de la ville. Les deux cousins s'étaient embrassés tendrement en se rencontrant ; puis Emmanuel lui avait donné le spectacle d'une petite guerre, à laquelle, bien entendu, Philippe n'avait pris aucune part.

Les fêtes ne furent pas moins somptueuses à Bruxelles qu'à Namur. Sept cents princes, barons et gentilshommes, vinrent recevoir hors des portes l'héritier de la plus grande monarchie du monde. Puis, cet héritier bien vu, bien reconnu, son père le renvoya en Espagne.

Emmanuel-Philibert l'accompagna jusqu'à Gênes — Ce fut pendant ce voyage que le prince de Piémont vit pour la dernière fois son père.

Trois ans après le retour de Philippe en Espagne, le roi Edouard VI d'Angleterre était mort, laissant la couronne à sa sœur Marie, fille de Catherine, cette tante de l'empereur que l'empereur aimait tant, qu'il avait appris l'anglais, disait-il, rien que pour lui parler.

La nouvelle reine était pressée de choisir un mari : elle avait quarante-six ans ; par conséquent, pas de temps à perdre. Charles-Quint proposa son fils Philippe.

Philippe était devenu veuf de cette charmante doña Maria de Portugal, qui n'avait vécu que l'âge des fleurs. Quatre jours après la naissance de don Carlos, les femmes de la reine, curieuses de voir un magnifique auto-da-fé de huguenots, avaient laissé la nouvelle accouchée seule, en face d'une table couverte de fruits. Ces fruits, on avait défendu à la malade d'en manger. Fille d'Eve sur tous les points, la pauvre princesse désobéit à la recommandation : elle se leva, mordit, à belles et jeunes dents, non pas dans une pomme, mais dans un melon, et, vingt-quatre heures après, elle était morte !

Rien n'empêchait donc l'infant don Philippe d'épouser Marie Tudor, de lier l'Angleterre à l'Espagne, et, entre l'île du Nord et la péninsule du Midi, d'étouffer la France.

C'était le grand but de cette union.

Philippe avait deux concurrents à la main de sa cousine.

Le cardinal Polus, cardinal sans être prêtre, — fils de Georges, duc de Clarence, frère d'Edouard IV ; — cousin, par conséquent, de la reine au même degré à peu près que Philippe ;

Et le prince de Courtenay, neveu de Henri VIII ; par conséquent, aussi proche parent que les deux autres de la reine Marie.

Charles-Quint commença par s'assurer l'appui de la reine Marie elle-même, et sûr de cet appui, qu'il avait conquis par l'influence du père Henri, confesseur de la royale veuve, il n'hésita point à agir.

La princesse Marie était ardente catholique. Le titre de *la sanglante Marie*, que les uns après les autres lui ont donné tous les historiens d'Angleterre, en fait foi.

L'empereur commença donc par écarter d'elle le prince de Courtenay, jeune homme de trente-deux ans, beau comme un ange, brave comme un Courtenay, en l'accusant d'être un protecteur passionné de l'hérésie ; et, en effet, la reine Marie remarqua que ceux de ses ministres qui lui conseillaient ce mariage étaient ceux qu'elle regardait comme entachés de cette fausse religion dont son père, Henri VIII, pour n'avoir plus rien à faire désormais avec les *évêques de Rome*, comme il les appelait, s'était déclaré le pape.

Ce point bien arrêté dans l'esprit de la reine, le prince de Courtenay n'était plus à craindre.

Restait le cardinal Polus, peut-être moins brave que Courtenay, mais aussi beau que lui, et, à coup sûr, plus fort politique, élevé qu'il avait été à l'école des papes.

Le cardinal Polus était d'autant plus à craindre qu'avant d'être couronnée, Marie Tudor, avec ou sans intention, avait écrit au pape Jules III pour qu'il lui envoyât le cardinal Polus en qualité de légat apostolique, afin que celui-ci travaillât avec elle à la sainte œuvre du rétablissement de la religion. Par bonheur pour Charles-Quint, le pape, qui savait ce que Polus avait eu à souffrir sous Henri VIII, et quels dangers il avait courus, hésita à envoyer tout d'abord, au milieu de la fermentation qui régnait en Angleterre, un prélat de cette considération. Il le fit donc précéder par Jean-François Commendon, maître de la chambre. Mais c'était Polus et non Commendon, que Marie avait demandé ; elle renvoya ce dernier, le priant de presser la venue du cardinal.

Polus partit : mais l'empereur avait ses espions à Rome : il fut informé de ce départ, et, comme le légat *à latere* devait traverser l'Allemagne, et passer par Inspruck, Charles-Quint donna l'ordre à Mendoza, qui commandait un corps de cavalerie dans cette ville, d'arrêter le cardinal Polus au passage, sous prétexte qu'il était trop proche parent de la reine pour lui donner des conseils désintéressés dans l'affaire de son mariage avec l'infant don Philippe.

Mendoza était un vrai capitaine comme il en faut aux princes en pareilles circonstances. Il ne connaissait que sa consigne. Sa consigne était d'arrêter le cardinal Polus : il l'arrêta et le retint prisonnier jusqu'à ce que les articles du contrat de mariage entre Philippe d'Espagne et Marie d'Angleterre fussent signés.

Ces articles signés, on le relâcha. Polus prit son parti en homme de sens, et remplit sa charge de légat *à latere*, non-seulement auprès de Marie, mais encore près de Philippe.

Un des articles portait que Marie Tudor, reine d'Angleterre, ne pouvait épouser qu'un roi. Ce n'était point un embarras pour Charles-Quint : il fit son fils Philippe roi de Naples.

Ce succès consola un peu l'empereur, attristé des deux échecs qu'il venait d'éprouver, l'un à Inspruck, où, surpris la nuit par le duc Maurice, il s'était enfui si précipitamment, qu'il ne s'était pas aperçu qu'il avait mis son baudrier, oubliant son épée ; l'autre devant Metz, dont il avait été forcé de lever le siège en laissant, dans les boues d'un dégel, ses canons, ses caissons, son matériel de guerre et le tiers de son armée

— Oh ! s'était-il écrié, la fortune me revient donc !

Enfin, le 24 juillet 1554, c'est-à-dire neuf mois avant l'époque où nous sommes arrivés, le jour même de la fête de saint Jacques, protecteur de l'Espagne, Marie d'Angleterre avait été unie à Philippe II. Celle qu'on pouvait appeler la *Tigresse du Nord* avait épousé celui qu'on devait appeler le *Démon du Midi*.

Philippe était parti d'Espagne, accompagné de vingt-deux bâtiments de guerre, montés par six mille hommes. Mais, avant d'entrer dans le port de Hampton, il avait renvoyé tous ces vaisseaux, afin de n'aborder en Angleterre qu'avec ceux que la reine Marie, sa fiancée, avait expédiés au-devant de lui.

Ceux-ci étaient au nombre de dix-huit. Ils étaient précédés du plus grand vaisseau que les Anglais eussent jamais construit, et qui avait été lancé à la mer en cette occasion.

Ces vaisseaux s'avancèrent à la rencontre du prince d'Espagne jusqu'à trois lieues dans la haute mer, et, là, au milieu des décharges d'artillerie, au roulement des tambours, aux fanfares des clairons, Philippe passa de son bâtiment sur celui que lui envoyait sa fiancée.

Il était suivi de soixante gentilshommes, dont douze étaient grands d'Espagne ; quatre d'entre eux, l'amirante de Castille, le duc de Médina-Cœli, Ruy Gomez de Silva et le duc d'Albe avaient chacun quarante pages et valets.

« Enfin, on compta, chose merveilleuse, et qui ne s'était jamais vue, dit Gregorio Leti, historien de Charles V, que ces soixante seigneurs avaient entre eux douze cent trente pages et estafiers.

Les épousailles eurent lieu à Wincester. Ceux qui voudront savoir comment la reine Marie Tudor vint au-devant de son fiancé, de quelle robe elle était vêtue, de quelle parure elle était ornée, de quelle forme était l'amphithéâtre surmonté de deux trônes qui attendaient les deux époux ; ceux qui voudront pénétrer plus avant encore, et connaître la manière dont la messe fut célébrée, celle dont on se mit à table, celle enfin dont Leurs Majestés « se levèrent si *adroitement* de table, que, quoiqu'il y eût devant elles quantité de seigneurs et de dames, elles disparurent par une fausse porte et se retirèrent dans leur chambre, à

trouveront ces détails, et bien d'autres encore, dans l'historien que nous venons de citer.

Quant à nous, si intéressants et surtout si pittoresques que soient ces détails, ils nous mèneraient trop loin, et nous reviendrons au roi d'Angleterre et de Naples. Philippe II, qui, après neuf mois de mariage, reparaissait sur le continent, et, au moment où l'on s'y attendait le moins, venait, comme nous l'avons dit, d'apparaître aux barrières du camp, salué par le roulement des tambours, par les fanfares des trompettes, et par les vivats des soldats allemands et espagnols qui lui faisaient cortège.

Charles-Quint avait été prévenu un des premiers de l'arrivée inopinée de son fils, et joyeux de ce que Philippe n'eût (cela paraissait ainsi du moins) aucun motif de lui cacher sa présence dans les Flandres, puisqu'il le venait trouver dans son camp, il fit un effort, et, appuyé sur le bras d'un de ses officiers, il se traîna jusqu'à la porte de sa tente.

Il y était à peine, qu'il aperçut don Philippe s'avançant vers lui avec cris, tambours et trompettes, comme s'il était déjà le maître et seigneur.

— Allons, allons, murmura Charles-Quint, Dieu le veut !

Mais, dès qu'il aperçut son père, Philippe arrêta son cheval et mit pied à terre ; puis, s'approchant, les bras tendus, la tête découverte et inclinée, il se jeta aux pieds de l'empereur.

Cette humilité chassa toute mauvaise pensée de l'esprit de Charles-Quint.

Il releva Philippe, le serra dans ses bras, et, se retournant vers ceux qui avaient fait cortège au prince :

— Merci, messieurs, dit-il, d'avoir deviné la joie qu'allait me causer la présence de mon fils bien-aimé, et de me l'avoir annoncée d'avance par vos cris et vos vivats !

Puis, à son fils :

— Don Philippe, dit-il, il y a près de cinq ans que nous ne nous sommes vus ; venez ! nous devons avoir bien des choses à nous dire.

Et, saluant toute cette foule, soldats et officiers assemblés devant sa tente, il s'appuya au bras de son fils, et rentra dans le pavillon aux cris mille fois répétés de « Vive le roi d'Angleterre ! » et « Vive l'empereur d'Allemagne ! » de « Vive don Philippe ! » et « Vive Charles-Quint ! »

En effet, comme l'avait présumé l'empereur, Philippe et lui avaient bien des choses à se dire.

Et, cependant, après que Charles-Quint se fut assis sur le divan, et que, refusant l'honneur de s'asseoir aux côtés de son père, Philippe se fut assis sur une chaise, il se fit un instant de silence.

Ce fut Charles-Quint qui rompit le premier ce silence, que Philippe gardait peut-être par respect pour son père.

— Mon fils, dit l'empereur, il ne fallait pas moins que votre chère présence pour dissiper la mauvaise impression qu'ont produite sur moi les nouvelles reçues aujourd'hui.

— L'une de ces nouvelles, et la plus fatale de toutes, m'est déjà connue, comme vous pouvez le voir à mon habit, mon père, répondit Philippe ; nous avons eu le malheur de perdre, vous une mère, moi une aïeule !

— Vous avez appris cette nouvelle en Belgique, mon fils ?

Philippe s'inclina.

— En Angleterre, sire ; nous avons avec l'Espagne des communications tout à fait directes, tandis que le courrier que Votre Majesté a reçu a dû être forcé de venir, par terre, de Gênes ici, ce qui l'aura retardé.

— En effet, dit Charles-Quint, cela doit être ainsi ; mais, à part ce sujet de douleur, mon fils, j'en ai un autre d'inquiétude.

— Votre Majesté voudrait-elle parler de l'élection du pape Paul IV et de la ligue qu'il a proposée au roi de France, et qui doit être signée à cette heure.

Charles-Quint regarda don Philippe avec étonnement.

— Mon fils, dit-il, est-ce encore un vaisseau anglais qui vous a aussi bien renseigné que vous l'êtes ? Le trajet est cependant long de Civita-Vecchia à Portsmouth !

— Non, sire, la nouvelle nous est arrivée à travers la France : de là vient que j'ai pu la connaître avant vous. Les passages des Alpes et du Tyrol sont encore encombrés de neige et ont retardé votre messager, tandis que le nôtre est venu tout droit d'Ostie à Marseille, de Marseille à Boulogne, et de Boulogne à Londres.

Charles-Quint fronça le sourcil ; il avait cru longtemps qu'il était de son droit d'être informé le premier de tout grave événement qui se passait en ce monde, et voilà que son fils, non seulement avait connu avant lui la mort de la reine Jeanne et l'élection de Paul IV, mais encore lui annonçait une chose qu'il ignorait, c'est-à-dire la ligue signée entre Henri II et le nouveau pape.

Mais Philippe ne parut pas remarquer l'étonnement de son père

— Au reste, continua-t-il, toutes les mesures étaient si bien prises par les Caraffa et leurs partisans, que le traité a été envoyé au roi de France pendant le conclave. Cela explique la hardiesse avec laquelle, après avoir pris Marienbourg, Henri II a marché sur Bouvines et sur Dinant, dans le but, sans doute, de vous couper la retraite.

— Oh ! oh ! fit Charles-Quint, est-il donc aussi avancé que vous le dites, et serais-je menacé d'une nouvelle surprise dans le genre de celle d'Inspruck ?

— Non, dit Philippe, car, je l'espère, Votre Majesté ne refusera pas de conclure une trêve avec le roi Henri II.

— Par mon âme ! s'écria l'empereur, je serais bien fou si je la refusais, et même si je ne la proposais pas !

— Sire, dit Philippe, cette trêve proposée par vous rendrait le roi de France trop orgueilleux. Voilà pourquoi nous avons eu l'idée, la reine Marie et moi, de nous mettre à cette œuvre dans l'intérêt de votre dignité

— Et tu viens me demander mon autorisation pour agir ? Soit ! agis, ne perds pas de temps, envoie en France les plus adroits ambassadeurs ; ils n'y arriveront jamais assez tôt.

— C'est ce que nous avons pensé, sire, et nous avons, en réservant à Votre Majesté toute liberté de nous démentir, envoyé le cardinal Polus au roi Henri, pour lui demander une trêve.

Charles-Quint secoua la tête.

— Il n'arrivera pas à temps, dit-il, et Henri sera à Bruxelles avant que le cardinal Polus soit débarqué à Calais.

— Aussi le cardinal Polus était-il venu par Ostende, et a-t-il joint le roi de France à Dinant.

— Si habile négociateur qu'il soit, dit Charles-Quint avec un soupir, je doute qu'il réussisse dans une pareille négociation.

— Je suis alors tout heureux d'annoncer à Votre Majesté qu'il a réussi, dit Philippe. Le roi de France accepte, sinon une trêve, du moins une suspension d'armes pendant laquelle se régleront les conditions de cette trêve. Le monastère de Vocelles, près Cambrai, a été choisi par lui comme le lieu des conférences, et le cardinal Polus, en venant m'annoncer à Bruxelles le résultat de sa mission, m'a dit qu'il n'avait pas cru devoir faire de difficulté sur ce point.

Charles-Quint regarda don Philippe avec une certaine admiration : celui-ci, le plus humblement du monde, venait de lui annoncer l'heureux dénouement d'une négociation que lui, Charles-Quint, regardait comme impossible.

— Cette trêve, dit-il, quelle serait sa durée ?

— Réelle ou convenue ?

— Convenue.

— Cinq ans, sire !

— Et réelle ?

— Celle qu'il plairait à Dieu !

— Et combien de temps, don Philippe, croyez-vous qu'il plairait à Dieu qu'elle durât ?

— Mais, dit le roi d'Angleterre et de Naples avec un imperceptible sourire, le temps qu'il faudrait pour que vous puissiez tirer d'Espagne un renfort de dix mille Espagnols, et pour que je pusse vous envoyer d'Angleterre un secours de dix mille Anglais.

— Mon fils, dit Charles-Quint, cette trêve était mon vœu le plus cher, et... et, comme c'est vous qui l'avez obtenue, eh bien, je vous promets que c'est vous qui la tiendrez ou qui la romprez, selon votre plaisir.

— Je ne comprends pas ce que veut dire l'auguste empereur, dit Philippe, dont la puissance sur lui-même ne put aller jusqu'à empêcher ses yeux de lancer un éclair d'espérance et de convoitise.

Il venait d'entrevoir, presque à la portée de sa main, le sceptre de l'Espagne et des Pays-Bas, et, qui savait ? peut-être la couronne impériale.

Huit jours après, une trêve était signée en ces termes :

« Il y aura trêve pour cinq ans, tant par mer que par terre, de laquelle jouiront également tous les peuples, États, royaumes et provinces tant de l'empereur que du roi de France et du roi Philippe.

« Pendant tout cet espace de temps de cinq ans, il y aura suspension d'armes, et, cependant, chacun de ces potentats gardera tout ce qu'il a pris durant tout le cours de la guerre.

« Sa Sainteté Paul IV est comprise dans cette trêve. »

Philippe présenta lui-même le traité à l'empereur, qui jeta un regard presque effrayé sur le visage impassible de son fils.

Il ne manquait plus à ce traité que la signature de Charles-Quint.

Charles-Quint signa.

Puis, lorsque, avec une peine infinie, il eut tracé les sept lettres de son nom :

— Sire, dit-il, donnant pour la première fois ce titre à son fils, retournez à Londres, et tenez-vous prêt à revenir à Bruxelles à mon premier commandement.

XIV

OU CHARLES-QUINT TIENT LA PROMESSE FAITE A SON FILS DON PHILIPPE

Le vendredi 25 octobre de l'année 1555, il y avait grande affluence dans les rues de la ville de Bruxelles, non seulement du peuple de la capitale du Brabant méridional, mais encore de celui des autres États flamands de l'empereur Charles-Quint.

Toute cette foule se pressait vers le palais royal, qui n'existe plus aujourd'hui, mais qui alors s'élevait en haut de la ville vers le sommet du Caudenberg.

C'est qu'une grande assemblée, dont on ignorait encore la cause, avait été convoquée par l'empereur, et, déjà remise une fois, devait avoir lieu ce jour-là.

A cet effet, l'intérieur de la grande salle avait été orné et tapissé à l'occident, c'est-à-dire du côté des barrières, et l'on y avait dressé une espèce d'échafaud de six à sept degrés, couvert de magnifiques tentures, et surmonté d'un dais aux armes impériales abritant trois fauteuils vides, mais évidemment destinés, celui du milieu à l'empereur, celui de droite au roi don Philippe, arrivé depuis la veille, celui de gauche à la reine douairière de Hongrie, Marie d'Autriche, sœur de Charles-Quint.

Des bancs placés parallèlement accompagnaient ces trois fauteuils, et formaient avec eux une sorte d'hémicycle.

D'autres sièges étaient rangés en face de l'estrade, comme le sont dans une salle de spectacle, les banquettes en face du théâtre.

Le roi Philippe, la reine Marie, la reine Eléonore, veuve de François Ier, Maximilien, roi de Bohême, Christine, duchesse de Lorraine, avaient pris leurs logements au palais.

Charles-Quint seul avait continué d'habiter ce qu'il appelait sa petite maison du Parc.

A quatre heures de l'après-midi, il quitta cette petite maison monta sur une mule dont la douce allure le faisait moins souffrir que tout autre moyen de locomotion. Quant à aller à pied, il n'y fallait pas songer : les accès de goutte avaient redoublé de violence, et l'empereur ne savait même pas s'il pourrait marcher du seuil de la porte à l'échafaud de la grande salle, ou si l'on ne serait pas obligé de le porter pendant ce faible parcours.

Rois et princes suivaient à pied la mule de l'empereur.

L'empereur était vêtu de la chape impériale, toute de drap d'or, et sur laquelle retombait le grand cordon de la Toison. Il avait la couronne sur la tête ; mais on portait devant lui, sur un coussin de velours rouge, le sceptre que sa main n'avait plus la force de soutenir.

Les personnages qui devaient occuper les bancs placés aux deux côtés des fauteuils, et en face de l'estrade, avaient été d'avance introduits dans la salle.

C'étaient, à droite des fauteuils, les chevaliers de la Toison, assis sur un banc tapissé.

Sur le banc de gauche, tapissé pareillement, c'étaient les princes, les grands d'Espagne et les seigneurs.

Derrière ceux-ci, c'étaient, sur d'autres bancs non tapissés, les trois conseils : le conseil d'État, le conseil privé et le conseil des finances.

C'étaient enfin, sur d'autres bancs placés en face, d'abord les états du Brabant, puis les états de Flandre, puis chacun des autres états selon le rang qu'il devait tenir.

Des galeries régnant tout autour de la salle étaient, depuis le matin, encombrées de spectateurs.

L'empereur entra vers quatre heures un quart ; il était appuyé sur l'épaule de Guillaume d'Orange surnommé plus tard le *Taciturne*.

Près de Guillaume d'Orange marchait Emmanuel-Philibert, accompagné de son écuyer et de son page.

De l'autre côté, avant rois et princes, à quelques pas à la droite de l'empereur, venait un homme de trente à trente-cinq ans, inconnu à tout le monde, et qui paraissait aussi étonné de se trouver là que les spectateurs paraissaient étonnés de l'y voir.

C'était Odoardo Maraviglia, que l'on avait tiré de sa prison, revêtu d'un magnifique costume, et conduit à cette place sans qu'il sût où il allait, ni ce qu'on voulait de lui.

A l'apparition de l'empereur et de cette suite auguste qu'il menait derrière lui, chacun se leva.

L'empereur Charles-Quint s'avança sur l'échafaud, marchant à grand'peine, tout soutenu qu'il était. On pouvait voir facilement qu'il lui fallait un suprême courage, et surtout une grande habitude de la souffrance, pour ne pas jeter un cri à chaque pas qu'il faisait.

Il s'assit, ayant don Philippe à sa droite et la reine Marie à sa gauche.

Puis, sur un signe de lui, chacun en fit autant, hormis, d'un côté, le prince d'Orange, Emmanuel-Philibert et les deux personnes qui formaient sa suite, et de l'autre, Odoardo Maraviglia, qui, libre, revêtu comme nous l'avons dit, de magnifiques habits, promenait sur ce spectacle un regard étonné.

Quand tout le monde fut assis, l'empereur fit signe au conseiller Philibert Brussellius de prendre la parole.

Chacun attendait avec anxiété. Le seul visage de Philippe demeurait calme et impassible. Son œil voilé semblait ne rien voir ; à peine devinait-on que le sang circulait sous cet épiderme pâle et inanimé. L'orateur expliqua en peu de mots que les rois, princes, grands d'Espagne, chevaliers de la Toison d'or, membres des états de Flandre présents dans la salle, y avaient été convoqués pour assister à l'abdication de l'empereur Charles-Quint en faveur de son fils don Philippe, qui, à partir de ce moment, lui succédait dans ses titres de roi de Castille, de Léon, de Grenade, de Navarre, d'Aragon, de Naples, de Sicile, de Majorque, des îles, indes et terres de la mer Océane et Atlantique, et dans ceux d'archiduc d'Autriche, de duc de Bourgogne, de Lothier, de Brabant, de Luisbourg, de Luxembourg, de Quelières ; de comte de Flandre, d'Artois et de Bourgogne ; de palatin de Hainaut, de Zélande, de Hollande, de Feureite, de Haguenau, de Namur, de Zutphen : enfin dans ceux de prince de Zwane, de marquis du Saint-Empire, de seigneur de Frise, de Salmi, de Malines, et des cités, villes et pays d'Utrecht, d'Overyssel et de Grœningen.

La couronne impériale était réservée à Ferdinand, déjà roi des Romains.

A cette réserve seulement, une pâleur livide passa sur le visage de don Philippe, et un léger tremblement fit frissonner les muscles de ses joues.

Cette abdication, qui suspendait d'étonnement toutes les haleines, fut attribuée par l'orateur au désir que l'empereur avait de revoir l'Espagne, qu'il n'avait pas vue depuis douze ans, et surtout aux souffrances que lui faisait endurer la goutte, souffrances qui s'augmentaient encore de la rigueur du climat des Flandres et de la Germanie.

Il achevait en priant, au nom de l'empereur, les états de Flandre de prendre en bonne part cette cession qu'il faisait d'eux à son fils don Philippe.

Ce discours prononcé, et ayant adjuré Dieu, en forme de péroraison, de vouloir bien garder toujours l'auguste empereur sous sa protection et sauvegarde, Philibert Brussellius se tut et reprit sa place sur son siège.

Alors, l'empereur se leva à son tour ; il était pâle, et la sueur de la souffrance humectait son visage ; il voulait parler et tenait à la main un papier sur lequel était écrit son discours, pour le cas où la mémoire lui manquerait.

Au premier signe qu'il manifesta du désir qu'il avait de parler, l'immense rumeur qui avait parcouru la salle à la fin du discours du conseiller Brussellius cessa comme par enchantement, et, si faible que fût la voix de l'empereur, du moment où il ouvrit la bouche, on ne perdit pas un mot de ce qu'il disait. Il est vrai qu'au fur et à mesure qu'il avançait dans son discours, et que, jetant un regard sur sa vie passée, il rappelait ses travaux, ses dangers, ses actions, ses desseins, sa voix s'élevait, son geste grandissait, son œil prenait une animation singulière, et son accent retrouvait de ces intonations solennelles comme en ont les dernières paroles des mourants.

« Chers amis, dit-il (1), vous venez d'entendre les motifs pour lesquels je me suis décidé à résigner le sceptre et la couronne aux mains du roi mon fils. Laissez-moi ajouter quelques paroles qui rendront encore plus claires à vos yeux ma résolution et ma pensée. Chers amis, plusieurs de ceux qui m'écoutent aujourd'hui doivent se souvenir qu'il y a eu juste quarante ans, le 5 janvier dernier, que mon aïeul l'empereur Maximilien, de glorieuse mémoire, m'affranchit de sa tutelle, et, dans cette même salle, ici, à cette même heure, lorsque je comptais à peine quinze ans, me rendit maître de tous mes droits. L'année suivante, le roi Ferdinand le Catholique, mon grand-père maternel, étant mort, je ceignis la couronne, n'étant âgé que de seize ans.

« Ma mère vivait ; mais, toute vivante et jeune encore qu'elle était, elle avait eu, comme vous le savez, l'esprit tellement frappé de la mort de son époux, qu'elle ne se trouva point en état de régir par elle-même les royaumes de ses père et mère, et qu'il me fallut, à dix-sept ans, commencer mes voyages à travers les mers pour aller prendre possession du royaume d'Espagne. Enfin, lorsque mon aïeul l'empereur Maximilien mourut, il y a trente-six ans, — j'en avais dix-neuf alors, — j'osai briguer la couronne impériale qu'il avait portée, non point par envie de dominer sur un plus grand nombre de pays, mais pour veiller plus efficacement

(1) Nous n'avons rien changé au discours de l'empereur, que nous empruntons à une publication faite en 1830, à Bruxelles, par l'honorable et savant conservateur adjoint des archives du royaume, M. L.-P. Gachard.

au salut de l'Allemagne, de mes autres royaumes, et surtout de mes Flandres bien-aimées. C'est à cet effet que j'ai entrepris et achevé tant de voyages ; comptons-les, et vous serez vous-mêmes étonnés de leur nombre et de leur étendue.

« J'ai passé neuf fois dans la haute Allemagne, six fois en Espagne, sept fois en Italie, dix fois en Belgique, quatre fois en France, deux fois en Angleterre et deux fois en Afrique ; ce qui fait en tout quarante voyages ou expéditions.

« Et, dans ces quarante voyages ou expéditions, ne sont point comprises les courses de moindre importance que j'ai faites pour visiter des îles ou des provinces soumises.

« Pour accomplir celles-ci, j'ai traversé huit fois la mer Méditerranée, trois fois celle de l'Occident, que je m'apprête à franchir aujourd'hui pour la dernière fois.

« Je passe sous silence mon voyage à travers la France, que j'ai accompli venant d'Espagne et allant aux Pays-Bas, voyage que me commandaient, vous le savez, de graves motifs (1).

« J'ai été forcé, à cause de ces nombreuses et fréquentes absences, de préposer au gouvernement de ces provinces madame ma bonne sœur, la reine ici présente. Or, je sais, et les différents ordres de l'État savent, ainsi que moi, comment elle s'est acquittée de ces fonctions.

« J'ai, en même temps que je faisais ces voyages, soutenu plusieurs guerres ; toutes ont été entreprises ou acceptées contre ma volonté, et, aujourd'hui, ce qui m'afflige en vous quittant, chers amis, c'est de ne pas vous laisser une paix plus stable, un repos plus assuré... Toutes ces choses ne se sont pas faites, comme vous le pensez bien, sans de longs travaux, sans de grandes fatigues, et l'on peut apprécier, à ma pâleur et à ma faiblesse, la gravité de ces fatigues, la lourdeur de ces travaux. Aussi, que l'on ne me croie pas si ignorant de moi-même, qu'en mesurant la charge que me donnaient les événements à la force que Dieu m'avait accordée, je n'aie pas compris que je fusse insuffisant à la mission qui m'était donnée. Mais il me paraît qu'à cause de la folie qui tenait ma mère et du jeune âge qu'avait mon fils, c'eût été un crime de déposer avant l'heure le fardeau, si lourd qu'il fût, dont la Providence, en me donnant la couronne et le sceptre, avait chargé ma tête et mon bras.

« Cependant, quand je quittai dernièrement les Flandres pour aller en Allemagne, j'avais déjà l'intention d'accomplir le projet que j'exécute aujourd'hui ; mais, voyant l'état misérable des affaires, mais me sentant un reste de forces, mais me trouvant commandé par les bouleversements qui agitaient la république chrétienne, attaquée à la fois par les Turcs et par les luthériens, j'ai cru qu'il était de mon devoir de remettre le repos à plus tard, et de sacrifier à mes peuples ce qui me restait de force et d'existence. J'étais en bon chemin d'arriver au but, quand les princes allemands et le roi de France, violant la parole donnée, me rejetèrent au milieu des troubles et des batailles. Les uns s'attaquèrent à ma personne, et faillirent me faire prisonnier à Inspruck ; l'autre s'empara de la ville de Metz, qui était du domaine de l'Empire. Ce fut alors que j'accourus pour l'assiéger moi-même avec une armée nombreuse. Je fus vaincu, mon armée fut détruite, mais ce ne fut point par les hommes, ce fut par les éléments. En échange de Metz perdue, j'enlevai aux Français Thérouanne et Hesdin. Je fis plus, j'allai jusqu'à Valenciennes au-devant du roi de France, et je le contraignis de se retirer, faisant ce que je pouvais à la bataille de Renty, désespéré de ne pouvoir faire mieux.

« Mais, aujourd'hui, outre l'insuffisance que j'ai toujours reconnue en moi, voilà que la maladie redouble et m'accable. Par bonheur, au moment où Dieu m'enlève ma mère, il me donne en échange un fils en âge de gouverner. Maintenant que les forces me manquent, et que j'approche de la mort, je n'ai garde de préférer l'amour et la passion de régner au bien et au repos de mes sujets. Au lieu d'un vieillard infirme qui a déjà vu descendre dans la tombe la meilleure partie de lui-même, je vous donne un prince vigoureux et recommandable par une jeunesse et une vertu florissantes. Jurez-lui donc, à lui, cette affection et cette fidélité que vous m'aviez jurées à moi, et que vous m'avez si loyalement conservées. Surtout, prenez garde que, troublant la fraternité qui doit vous réunir, les hérésies qui vous environnent ne se glissent chez vous, et, si vous voyez qu'elles poussent quelques racines, hâtez-vous de les extirper, de les mettre hors de terre, et de les jeter au loin.

« Et, maintenant, pour dire un dernier mot sur moi-même, à tout ce que j'ai déjà dit, j'ajouterai que je suis tombé dans bien des fautes, soit par ignorance dans ma jeunesse, soit par orgueil dans mon âge mûr, soit par toute autre faiblesse inhérente à la nature humaine. Toutefois, je déclare ici que jamais je n'ai fait sciemment ou volontairement injure ou violence à qui que ce fût, ou que, lorsque violence ou injure a été faite, et que je l'ai su, je l'ai toujours réparée, comme, en face de tous, je vais le faire tout à l'heure à l'endroit d'une des personnes ici présentes, et que je prie d'attendre la réparation avec patience et miséricorde. »

Alors, se tournant vers don Philippe, qui, à la fin de son discours, était venu se jeter à ses pieds :

« Mon fils, dit-il, si, par ma mort seulement, vous étiez entré dans la possession de tant de royaumes et de provinces, j'aurais déjà, sans doute, mérité quelque chose de vous, pour vous avoir laissé un héritage si riche et augmenté par moi de tant de biens. Mais, puisque cette grande succession ne vous vient pas aujourd'hui de ma mort, mais seulement de ma volonté ; puisque votre père a voulu mourir avant que son corps descendît dans la tombe, pour vous faire jouir, lui vivant, du bénéfice de sa succession, je vous demande, — et j'ai le droit de vous demander cela, — je vous demande de donner aux soins et à l'amour de vos peuples tout ce que vous semblez me devoir pour vous avoir avancé la jouissance de l'empire.

« Les autres rois se réjouissent d'avoir donné la vie à leurs enfants, et de leur laisser des royaumes ; moi, j'ai voulu ôter à la mort la gloire de vous faire ce présent, m'imaginant recevoir une double joie, si, de même que je vous vois vivre par moi, je vous vois régner par moi. Peu se trouveront pour imiter mon exemple, comme peu j'en ai trouvé dans les siècles passés dont les exemples fussent bons à imiter ; mais au moins louera-t-on mon dessein lorsqu'on verra que vous méritez qu'on en ait fait en vous la première expérience ; et vous obtiendrez cet avantage, mon fils, si vous conservez cette sagesse que vous avez jusqu'ici embrassée, si vous avez toujours dans l'âme la crainte du maître souverain de toutes choses, si vous prenez la défense de la religion catholique et la protection de la justice et des lois, qui sont les plus grandes forces et les meilleurs appuis des empires. Enfin, il me reste maintenant à souhaiter en votre faveur que vos enfants croissent si heureusement, que vous puissiez leur transporter votre empire et votre puissance librement, et sans y être autrement contraint que je ne le suis ! »

En disant ces mots, soit qu'ils fussent, en réalité, la fin du discours, soit que le discours fût interrompu par l'émotion, la voix de Charles-Quint s'arrêta dans sa gorge, et, posant la main sur la tête de son fils agenouillé devant lui, il demeura un instant immobile, muet, les larmes de ses yeux coulant abondamment et silencieusement sur ses joues.

Puis, après une minute de ce silence plus éloquent encore que le discours qu'il venait de prononcer, comme les forces semblaient près de lui manquer, il étendit la main vers sa sœur, tandis que don Philippe, se relevant de ses genoux, où il s'était courbé, lui passait pour le soutenir, le bras autour du corps.

Alors la reine Marie tira de sa poche un flacon de cristal contenant une liqueur rose, et elle en versa le contenu dans un petit calice d'or qu'elle présenta à l'empereur.

Pendant que l'empereur buvait, chacun dans l'assemblée donna cours à son émotion. Il y avait parmi les assistants, que leur rang les éloignât ou les rapprochât du trône, peu de cœurs qui ne fussent touchés, peu de regards qui ne fussent obscurcis par les larmes.

C'était, en effet, un grand spectacle donné au monde que celui de ce souverain, de ce guerrier, de ce César qui, après quarante ans d'une puissance telle, que peu d'hommes avaient reçu la pareille de la Providence, descendait volontairement du trône, et, las de corps, accablé d'esprit, proclamait à haute voix le néant des grandeurs humaines devant le successeur auquel il les abandonnait.

Mais un spectacle plus grand encore était attendu, qui venait d'être promis par l'empereur. C'était celui d'un homme reconnaissant publiquement une faute commise, et en demandant pardon à celui auquel elle avait porté préjudice.

L'empereur comprit que c'était cela que l'on attendait, et, rappelant ses forces, il écarta doucement de lui son fils.

On vit qu'il allait parler une seconde fois, et l'on se tut

— Chers amis, reprit l'empereur, j'ai promis tout à l'heure une réparation publique à un homme que j'avais offensé. Soyez donc tous témoins qu'après m'être vanté de ce que je croyais avoir fait de bien, je me suis accusé de ce que j'avais fait de mal.

Alors, se tournant vers cet inconnu aux magnifiques habits que chacun avait déjà remarqué :

— Odoardo Maraviglia, dit-il d'une voix ferme, approchez.

Le jeune homme à qui s'adressait cette formelle invitation pâlit, et, tout chancelant, s'approcha de Charles-Quint.

— Comte, dit l'empereur, je vous ai gravement fait tort, soit volontairement, soit involontairement, dans la personne de votre père, lequel a subi dans les prisons de Milan une mort cruelle. Souvent cet acte s'est représenté à ma mémoire avec le voile du doute. Aujourd'hui, spectre, il m'apparaît avec le linceul du remords. Comte Maraviglia, en face de tous, sous le regard des hommes et sous celui de Dieu, au moment de déposer le manteau impérial qui, depuis trente-six ans, pèse sur mes épaules, je m'humilie devant vous, et vous prie, non seulement de m'accorder mon

(1) La révolte des Gantois.

pardon, mais encore de le demander pour moi au Seigneur, qui l'accordera plutôt aux instances de la victime qu'aux supplications du meurtrier.

Odoardo Maraviglia jeta un cri et tomba à genoux.

— Magnifique empereur, dit-il ce n'est pas sans raison que le monde t'a donné le nom d'Auguste. Oh ! oui, oui, je te pardonne en mon nom et au nom de mon père ! Oh ! oui, Dieu te pardonnera ! Mais, moi, moi, auguste empereur, à qui demanderai-je un pardon que je ne m'accorde plus à moi-même ?

Puis se levant :

— Messieurs, dit Maraviglia en se tournant vers l'assemblée, messieurs, vous voyez en moi un homme qui a voulu assassiner l'empereur, et à qui l'empereur vient non seulement de pardonner, mais encore de me demander pardon. — Roi don Philippe, ajouta-t-il en se courbant devant celui qui, à partir de ce moment, devait s'appeler Philippe II, le meurtrier se remet entre vos mains.

— Mon fils, dit Charles-Quint, à qui les forces manquaient pour la seconde fois, je vous recommande cet homme ; que sa vie vous soit sacrée !

Et il retomba presque évanoui sur son fauteuil.

— O mon Emmanuel bien-aimé ! dit le page du duc de Savoie en se glissant près de son maître à la faveur du mouvement qu'occasionna l'accident arrivé à l'empereur, que tu es bon ! que tu es grand ! et comme je te reconnais à ce qui vient de se passer !

Et, avant qu'Emmanuel-Philibert eût pu s'y opposer, le cœur gros d'émotion, les yeux pleins de larmes, Leone-Leona lui avait baisé la main avec presque autant de respect que d'amour.

La cérémonie, un instant interrompue par l'incident imprévu que nous venons de raconter, et qui ne fut pas une des scènes les moins émouvantes de cette solennelle journée, devait reprendre son cours ; car, pour que l'abdication fût complète, après que Charles-Quint avait donné, il fallait que Philippe II acceptât.

Philippe, qui avait répondu par un signe de promesse à la recommandation que lui avait faite son père, s'inclina donc de nouveau humblement devant lui, et, en espagnol, langue que beaucoup des assistants ne parlaient point, mais que presque tous entendaient, il dit d'une voix dans laquelle, pour la première fois peut-être, se glissait une nuance d'émotion :

— Je n'ai jamais mérité, très invincible empereur, mon très bon père, ni n'aurais jamais cru pouvoir mériter un amour paternel si grand, qu'il n'y en a jamais assurément eu de pareil au monde, jamais, du moins, qui ait produit de pareils effets ; ce qui à la fois me couvre de confusion à l'endroit de mon peu de mérite, et me remplit de reconnaissance et de respect en face de votre grandeur. Mais, puisqu'il vous a plu de me traiter si tendrement et si généreusement par un effet de votre auguste bonté, exercez encore cette même bonté, mon très cher père, en demeurant persuadé que je ferai, de mon côté, tout ce qui sera en mon pouvoir afin que votre résolution en ma faveur soit généralement approuvée et agréable, m'efforçant de gouverner en sorte que les états puissent être convaincus de l'affection que j'ai toujours eue pour eux.

A ces paroles, il baisa à plusieurs reprises la main de son père, tandis que celui-ci, le pressant contre sa poitrine, lui disait :

— Je te souhaite, mon cher fils, les plus précieuses bénédictions du ciel et sa divine assistance.

Alors don Philippe appuya une dernière fois la main de son père contre ses lèvres, essuya une larme probablement absente de sa paupière, se leva, se retourna vers les états, les salua et, le chapeau à la main, attitude dans laquelle se trouvaient tous ceux qui l'écoutaient, à l'exception de l'empereur, qui était seul couvert et assis, — il prononça en français les quelques paroles suivantes auxquelles nous conservons leur forme, pour ne point leur enlever de leur caractère :

— Messieurs, je voudrais bien que je susse mieux parler le langage de ce pays que je ne le sais afin de vous faire d'autant mieux entendre la bonne affection et faveur que je vous porte ; mais, comme je ne le sais si bien qu'il serait nécessaire, je m'en rapporterai à l'évêque d'Arras, qui le fera pour moi.

Aussitôt Antoine Perrenot de Granvelle, le même qui fut depuis cardinal, servant d'interprète aux sentiments du prince, prit la parole, vanta le zèle de don Philippe pour le bien de ses sujets, et exposa la résolution où il était de se conformer exactement aux bonnes et sages instructions que l'empereur venait de lui donner.

Puis la reine Marie, sœur de l'empereur, gouvernante, pendant vingt-six ans, des provinces des Pays-Bas, se leva à son tour, et résigna en quelques mots dans les mains de son neveu la régence dont elle avait été chargée par son frère.

Après quoi, le roi Philippe fit le serment de maintenir les droits et privilèges de ses sujets, et tous les membres de l'assemblée, princes, grands d'Espagne, chevaliers de la Toison d'or, députés des états, soit en leur nom, soit au nom de ceux qu'ils représentaient, lui jurèrent obéissance.

Ce double serment prononcé, Charles-Quint se leva, fit asseoir le roi don Philippe sur son trône, lui mit la couronne sur la tête, et dit à haute voix !

— Mon Dieu, faites que cette couronne ne soit pas pour votre élu une couronne d'épines !

Puis il fit un pas vers la porte.

Aussitôt don Philippe, le prince d'Orange Emmanuel-Philibert et les princes et seigneurs, tous tant qu'ils étaient là, s'élancèrent pour soutenir l'empereur dans sa marche ; mais, lui, il fit un signe à Maraviglia, qui s'approcha en hésitant, car il ne pouvait comprendre ce que lui voulait l'empereur.

L'empereur voulait n'avoir d'autre appui dans sa retraite que celui que lui prêterait ce même Maraviglia dont il avait fait mourir le père, et qui, en expiation de cette action sanglante, avait tenté de l'assassiner.

Mais, alors, comme le second bras de l'empereur retombait inerte près de lui :

— Sire, dit Emmanuel-Philibert, permettez que mon page Leone soit le second soutien sur lequel Votre Majesté se repose, et l'honneur que vous lui ferez, je me le tiendrai pour fait à moi-même.

Et il poussa Leone vers l'empereur.

Charles-Quint regarda le page, et le reconnut.

— Ah ! ah ! dit-il en soulevant son bras, afin que celui-ci pût lui présenter son épaule, c'est le jeune homme au diamant.. Tu veux donc te réconcilier avec moi, mon beau page ?

Alors, regardant sa main, au petit doigt de laquelle seulement, à cause des douleurs qu'il éprouvait, il avait pu conserver un anneau d'or :

— Tu auras perdu pour attendre, mon beau page, reprit il ; au lieu d'un diamant, tu n'auras que cette simple bague. Il est vrai qu'elle est à mon chiffre ; ce qui te semblera, je l'espère, une compensation.

Et, tirant la bague de son petit doigt, il la passa au pouce de Leone, le pouce étant le seul doigt de cette main délicate qui fût assez fort pour retenir l'anneau.

Puis il sortit de la salle sous les regards et au milieu des acclamations de l'assemblée, regards qui eussent été bien autrement curieux, acclamations qui eussent été bien autrement enthousiastes, si les assistants eussent pu deviner que cet empereur qui descendait du trône, que ce chrétien qu' marchait vers la solitude, que ce pécheur qui s'inclinait sous le pardon, s'avançait vers sa tombe prochaine, appuyé non seulement sur le fils, mais encore sur la fille de ce malheureux Francesco Maraviglia qu'il avait, par une sombre nuit de septembre, fait égorger, vingt ans auparavant, dans un cachot de la forteresse de Milan.

C'était le repentir soutenu par la prière, c'est-à-dire, s'il en faut croire les paroles de Jésus-Christ, le spectacle qui soit ici-bas le plus agréable aux yeux du Seigneur.

Mais, arrivé à la porte de la rue solitaire où l'attendait la mule qui l'avait amené, l'empereur ne voulut point que ni l'un ni l'autre des deux jeunes gens fit un pas de plus, et il renvoya Odoardo à son nouveau seigneur don Philippe, et Leone à son ancien maître Emmanuel-Philibert.

Puis, sans autre garde, sans autre suite, sans autre cortège que le palefrenier qui tenait la bride de sa paisible monture, il reprit le chemin de sa petite maison du Parc, si bien que nul de ceux qui le voyaient cheminer ainsi dans l'obscurité ne devina que cet humble pèlerin était celui-là même dont l'abdication à cette heure occupait Bruxelles, et bientôt allait occuper le monde.

Charles-Quint, en arrivant à la porte de cette petite maison du Parc, qui occupait alors la place où s'élève aujourd'hui le palais de la chambre des représentants, en trouva la grille ouverte.

Le palefrenier n'eut donc qu'à pousser cette grille pour que la mule, le cavalier et lui pussent entrer.

Alors ayant, sur l'ordre de l'empereur, fait approcher sa monture au plus près de la seconde porte, afin qu'une fois descendu, le trajet à parcourir pour se rendre de cette porte au salon fût le plus court possible, il reçut l'empereur dans ses bras, et le déposa sur le seuil.

Cette seconde porte était ouverte comme la première.

L'empereur ne fit point attention à cette circonstance, tout plongé qu'il était dans des réflexions qu'il est plus facile à nos lecteurs de comprendre qu'à nous de rapporter. Appuyé d'un côté, sur son bâton, qu'il retrouva au même endroit où il l'avait laissé deux heures auparavant, c'est-à-dire derrière la porte, — de l'autre sur le bras du domestique, il regagna le salon, tendu de chaudes courtines, garni d'épais tapis, et dans la cheminée duquel brûlait un grand feu.

Le salon n'était éclairé que par la lueur de la flamme qui, en les dévorant, se tordait avec avidité autour des tisons ; mais cette demi-lumière convenait mieux qu'une grande clarté à la situation d'esprit où se trouvait l'auguste empereur.

Il se coucha donc sur un canapé, et, renvoyant le palefrenier à son écurie, il rappela à son souvenir chacune des phases de cette vie qu'avaient encombrée les événements de tout un demi-siècle et de quel demi-siècle! de celui où avaient vécu Henri VIII, Maximilien, Clément VII, François Ier, Soliman et Luther! Il força sa mémoire à repasser par la route accomplie, remontant le cours de ses années comme un voyageur qui, à la fin de sa vie, remonterait le fleuve aux rives fleuries et parfumées qu'il a descendues dans sa jeunesse.

Le voyage était immense, magnifique, merveilleux; il se faisait à travers les adorations des courtisans, les acclamations du monde, les génuflexions des peuples accourus sur le passage de cette gigantesque fortune.

Tout à coup, au milieu de ce rêve, qui était moins d'un homme que d'un dieu, un des tisons du foyer vint à se rompre, et un morceau tomba dans les cendres tandis que l'autre roulait sur le tapis, duquel s'éleva aussitôt une épaisse fumée.

Cet incident, si vulgaire qu'il fût, et peut-être à cause de sa vulgarité même, ramena Charles-Quint à la réalité.

— Hé! fit-il en appelant, eh! qui donc est de service ici? Vite quelqu'un près de moi!

Nul ne répondit.

— N'y a-t-il donc personne dans les antichambres? cria l'ex-empereur s'impatientant et frappant le parquet de son bâton.

Ce second appel n'obtint pas plus de réponse que le premier.

— Voyons, que l'on vienne donc accommoder ce feu, et que l'on se dépêche, cria Charles-Quint avec plus d'impatience encore que les deux premières fois.

Même silence.

— Oh! murmura-t-il en se traînant de meuble en meuble pour atteindre la cheminée, — déjà seul, abandonné... Si la Providence a voulu m'inspirer le repentir de ce que j'ai fait, la leçon est venue bien vite

Et lui-même alors, de ses mains endolories, prit les pincettes, et, avec de pénibles efforts, rajusta ce feu que personne n'était là pour accommoder.

Tous, depuis les princes jusqu'aux valets, étaient occupés autour du nouveau roi don Philippe.

L'empereur repoussait du pied les dernières braises fumantes sur le tapis, lorsqu'un pas se fit entendre dans l'antichambre, et qu'une forme humaine apparut dans l'encadrement de la porte et se dessina dans la pénombre.

— Enfin! murmura l'empereur.

— Sire, dit le nouveau venu, qui vit que Charles-Quint se trompait sur son identité, je demande pardon à Votre Majesté de me présenter ainsi devant elle; mais, ayant trouvé toutes les portes ouvertes, et ne voyant personne dans les antichambres pour m'annoncer, je me suis hasardé à m'annoncer moi-même.

— Annoncez-vous donc alors, monsieur, répondit Charles-Quint, qui faisait rapidement, comme on le voit, l'apprentissage de simple particulier. Voyons, qui êtes-vous?

— Sire, répondit l'inconnu avec l'accent le plus respectueux, et en s'inclinant jusqu'à terre, je suis Gaspard de Châtillon, sire de Coligny, amiral de France, et envoyé extraordinaire de Sa Majesté le roi Henri II.

— Monsieur l'envoyé extraordinaire de Sa Majesté le roi Henri II, dit Charles-Quint en souriant avec une certaine amertume, vous vous êtes trompé de porte. Ce n'est plus à moi que vous avez affaire; c'est au roi Philippe II, mon successeur au trône de Naples depuis neuf mois, et au trône d'Espagne et des Indes depuis vingt minutes.

— Sire, dit Coligny avec le même accent respectueux, et en s'inclinant une seconde fois, quelque changement qui soit survenu dans la fortune du roi Philippe II depuis neuf mois ou depuis vingt minutes, vous êtes toujours pour moi l'élu de l'Allemagne, le très grand, très saint et très auguste empereur Charles V, et, comme c'est à Votre Majesté que la lettre de mon roi est adressée, permettez que ce soit à Votre Majesté que je la remette.

— En ce cas, monsieur l'amiral, dit Charles-Quint, aidez-moi à allumer ces bougies, puisque l'avènement au trône de mon fils Philippe II m'a enlevé, à ce qu'il paraît, jusqu'à mon dernier laquais.

Et l'empereur, aidé de l'amiral, se mit à allumer les cires préparées dans les candélabres, afin de pouvoir lire la lettre que lui adressait le roi Henri II, et, peut-être bien aussi, pressé qu'il était de voir l'homme qui, depuis trois ans, lui avait été un si rude adversaire.

Gaspard de Châtillon, sire de Coligny, était, à l'époque où nous sommes arrivés, un homme de trente-huit à trente-neuf ans, à l'œil vif, à la figure martiale, à la taille haute et bien prise. Cœur loyal et intrépide, il avait été en aussi grande estime auprès du roi François Ier qu'il l'était auprès du roi Henri II, et devait l'être auprès du roi François II.

Pour assassiner misérablement un pareil homme si immense que fût le massacre du 24 août 1572, il fallait la haine héréditaire de Henri, duc de Guise, jointe à l'hypocrisie de Catherine de Médicis et à la faiblesse de Charles IX.

Cette haine, qui, le jour où nous mettons en scène l'illustre amiral, commençait à le séparer de son ancien ami François de Guise, avait pris naissance sur le champ de bataille de Renty. Dans leur jeunesse, ces deux grands capitaines, dont le génie réuni eût pu faire tant de merveilleuses choses, avaient été intimement liés; point de plaisirs, point de travaux, point d'exercices, qui ne leur fussent communs. Dans leurs études de l'antiquité, ils se proposaient pour modèles non-seulement les hommes qui ont laissé de beaux exemples de courage, mais, encore ceux qui ont laissé aussi de beaux exemples de fraternité.

Cette tendresse mutuelle des deux jeunes gens allait si loin, qu'ils portaient, dit Brantôme, mêmes parures et même livrée. Le roi Henri II envoyant un messager à l'empereur Charles-Quint, et ce messager n'étant point le connétable de Montmorency, ce ne pouvait être que l'amiral de Coligny ou le duc de Guise.

L'empereur regarda l'amiral avec une certaine admiration. Il était impossible, assurent tous les historiens contemporains, de voir un homme qui donnât mieux l'idée d'un grand capitaine.

Seulement, à l'instant même il vint à l'esprit de Charles-Quint que Coligny avait été envoyé à Bruxelles, non pas précisément pour lui remettre la lettre qu'il tenait à sa main, mais bien plutôt pour reporter à la cour de France ce qui s'était passé au palais de Bruxelles dans cette fameuse journée du 25 octobre 1555. Aussi la première demande de l'empereur à Coligny, lorsqu'un long regard jeté sur le messager de Henri II lui eut permis de satisfaire sa curiosité, fut celle-ci:

— Depuis quand êtes-vous arrivé, monsieur l'amiral?

— Depuis ce matin, sire, répondit Coligny.

— Et vous m'apportez?...

— Cette lettre de Sa Majesté le roi Henri II.

Et il présenta la lettre à l'empereur.

L'empereur la prit, et fit, pour en briser le cachet, quelques efforts inutiles, tant ses mains étaient endolories et tordues par la goutte.

Alors, l'amiral s'offrit à lui rendre ce service.

Charles-Quint lui tendit la lettre en riant.

— En vérité, monsieur l'amiral, dit-il, ne suis-je pas un bon cavalier pour courir et rompre une lance, moi qui ne puis plus même briser un cachet?

L'amiral rendit à Charles-Quint la lettre ouverte.

— Non, non, dit l'empereur, lisez, monsieur l'amiral: la vue est aussi mauvaise que la main. Je pense donc que vous reconnaîtrez comme moi que j'ai bien fait de tout résigner, force et puissance, aux mains d'un plus jeune et d'un plus adroit.

L'empereur appuya sur ce dernier mot.

L'amiral ne répondit point, mais il commença la lecture de la lettre. Pendant cette lecture, Charles-Quint, qui prétendait ne plus y voir, dévorait Coligny de son regard d'aigle.

Le message était tout simplement une lettre d'avis du roi de France à l'empereur, dans laquelle le premier annonçait au second qu'il envoyait le travail définitif des trêves: le travail préparatoire était déjà accompli depuis cinq ou six mois.

La lettre lue, Coligny tira de son pourpoint les parchemins signés des plénipotentiaires, et scellés du sceau royal de France.

C'était l'échange fait contre les papiers analogues précédemment envoyés par Charles-Quint à Henri II, signés des plénipotentiaires espagnols, allemands et anglais, et revêtus du sceau de l'Empire.

L'empereur jeta les yeux sur ces contrats politiques, et, comme s'il eût deviné qu'une année à peine s'écoulerait avant qu'ils fussent rompus, il les déposa sur une grande table couverte d'un tapis noir, et, prenant le bras de l'amiral pour que celui-ci l'aidât à regagner sa place:

— Monsieur l'amiral, dit-il, n'est-ce pas un miracle de la Providence qui permet que je m'appuie aujourd'hui, moi faible et retiré du monde, sur le bras qui, au plus fort de ma puissance, a failli me renverser?

— Oh! sire, répondit l'amiral, il n'y avait qu'un homme qui pût renverser Charles-Quint: c'était Charles-Quint lui-même; et, s'il nous a été donné, à nous autres pygmées, de lutter contre un géant, c'est que Dieu voulait surabondamment prouver au monde notre faiblesse et votre puissance.

Charles-Quint sourit. Il était évident que le compliment ne lui déplaisait point, venant d'un homme comme l'amiral.

Cependant, s'asseyant et étendant la main pour faire signe à Coligny de s'asseoir aussi.

— Assez, dit-il, assez, amiral! je ne suis plus empereur, je ne suis plus roi, je ne suis plus prince: il me faut briser

avec la flatterie. Changeons donc de conversation. Comment se porte mon frère Henri ?

— A merveille, sire ! répondit l'amiral obéissant à l'invitation de s'asseoir, que répétait pour la troisième fois l'empereur.

— Ah ! que j'en suis donc aise ! dit Charles-Quint ; si aise, que le cœur me rit, et non sans cause ; car je tiens à grand honneur d'être sorti, du côté maternel, de ce fleuron qui porte et soutient la plus célèbre couronne du monde. Mais, continua-t-il affectant de ramener la conversation aux choses communes de la vie, on m'a dit toutefois que ce bien-aimé frère commençait à grisonner, lorsqu'il me semble qu'il n'y a que trois jours que, tout enfant et sans un poil de barbe, il était en Espagne. Ah ! tantôt vingt ans, cependant, se sont écoulés depuis lors !

Et Charles-Quint poussa un soupir, comme si ces seuls mots échappés à sa bouche venaient de lui rouvrir le vaste horizon du passé.

— Le fait est, sire, reprit l'amiral répondant à la question de l'empereur, que Sa Majesté le roi Henri commence à compter les cheveux blancs, mais par deux et trois tout au plus. Or, qui n'a pas, plus jeune que lui, ses cheveux blancs ?

— Oh ! que ce que vous me dites là est vrai, mon cher amiral ! s'écria l'empereur. Moi qui vous interroge sur les premiers cheveux blancs de mon frère Henri, je veux vous raconter l'histoire des miens. J'avais presque le même âge que lui, trente-six ou trente-sept ans à peine ; c'était à mon retour de la Goulette, et en arrivant à Naples... Vous connaissez la gentillesse de cette admirable ville de Naples, monsieur l'amiral, la beauté et la grâce des dames qui l'habitent ?

Coligny s'inclina en souriant.

— Je suis homme, continua Charles-Quint, je voulus mériter une faveur comme les autres. Aussi, dès le lendemain de mon arrivée, je fis appeler mon barbier pour me friser et parfumer. Cet homme me présenta un miroir, afin que je suivisse l'opération tandis qu'il l'accomplissait. Il y avait longtemps que je ne m'étais regardé. C'était une rude guerre que cette guerre que je faisais contre les Turcs, les alliés de mon bon frère François Ier ! Tout à coup je m'écriai : « Eh ! barbier, mon ami, qu'est-ce que cela ? — Sire, me répondit le frater, ce sont deux ou trois poils blancs. » Or, il faut vous dire que le flatteur mentait ; il y en avait, non pas deux ou trois comme il le prétendait, mais bien, au contraire, une douzaine. « Eh vite ! eh vite ! maître barbier, repris-je, ôtez-moi ces poils, et surtout n'en laissez aucun. » Ce fut ce qu'il fit ; mais savez-vous ce qui arriva ? C'est que, quelque temps après, me voulant de nouveau regarder au miroir, je m'aperçus que, pour un fil d'argent que je m'étais fait ôter, il en était revenu dix ; de sorte que, si j'eusse ôté ceux-ci à leur tour, en moins d'une année j'eusse été blanc comme un cygne ! Dites donc à mon frère Henri, monsieur l'amiral, de garder précieusement ses trois poils blancs, et de ne point permettre qu'ils lui soient ôtés, même par les belles mains de madame de Valentinois.

— Je n'y manquerai pas, sire, répondit Coligny en riant.

— Et, à propos de madame de Valentinois, continua Charles-Quint prouvant par cette transition qu'il n'était pas étranger aux mauvais propos de la cour du roi Henri II, quelles nouvelles, monsieur l'amiral, de votre cher oncle, le grand connétable ?

— Mais excellentes, répondit l'amiral, quoique lui ait la tête toute blanche.

— Oui, dit Charles-Quint, il a la tête blanche ; mais il est de la nature des poireaux, qui, eux aussi, ont la tête blanche, mais le reste du corps vert. Et il lui faut cela pour servir encore, comme il fait, les belles dames de la cour... Ah çà ! voyons, — car je ne veux pas vous laisser partir, mon cher amiral, sans vous demander des nouvelles de tout le monde, — comment se porte la fille de notre vieil ami François Ier ?

Et Charles-Quint appuya en souriant sur ces trois mots *notre vieil ami*.

— Sa Majesté veut parler de madame Marguerite de France ?

— L'appelle-t-on toujours la quatrième Grâce, la dixième Muse ?

— Toujours, sire, et chaque jour davantage elle mérite ce double titre, par la protection qu'elle accorde à nos grands esprits, tels que MM. de l'Hospital, Ronsard, Dorat.

— Eh ! eh ! dit Charles-Quint, il semblerait que notre frère Henri II, jaloux des rois ses voisins, veut garder pour lui seul cette belle perle : je n'entends point encore parler de mariage pour madame Marguerite, et elle doit avoir... (Charles-Quint fit semblant de chercher) bien près de trente-deux ans, dit-il.

— Oui, sire, mais à peine paraît-elle en avoir vingt ; elle est chaque jour plus belle et plus fraîche !

— C'est le privilège des roses, de reverdir et de boutonner chaque printemps, reprit Charles-Quint. — Mais, à propos de roses et de boutons, dites-moi, mon cher amiral, que fait-on à la cour de France de notre jeune reine d'Écosse ? Ne pourrais-je pas vous aider à arranger ses affaires avec ma bru la reine d'Angleterre ?

— Oh ! sire, il n'y a rien de pressé, répondit l'amiral, et Votre Majesté, qui sait si bien l'âge de nos princesses, n'ignore pas que la reine Marie Stuart est à peine âgée de treize ans ; or, elle est, — je ne crois pas révéler un secret d'État en faisant cette confidence à Votre Majesté, — elle est destinée au dauphin François II, et le mariage ne peut et ne doit avoir lieu que dans un an ou deux.

— Attendez donc, attendez donc, mon cher amiral, que je me rappelle, dit Charles-Quint, car il me semble que j'ai au fond de la mémoire quelque chose comme un bon avis à donner à mon frère Henri II, quoique ce soit une simple supposition de la science cabalistique... Ah ! m'y voici. Mais, d'abord, pouvez-vous me dire, mon cher amiral, ce qu'est devenu un jeune seigneur nommé Gabriel de Lorges, comte de Montgomery ?

— Oui, certes : il est à la cour du roi, en grande faveur près de lui, et occupe le grade de capitaine dans sa garde écossaise.

— En grande faveur, oui-da ! fit Charles-Quint pensif.

— Avez-vous quelque chose à dire contre ce jeune seigneur, sire ? demanda respectueusement l'amiral.

— Non... Seulement, écoutez une histoire.

— J'écoute, sire.

— Lorsque je traversai la France, avec la permission de mon frère François Ier, pour aller châtier la révolte de mes bien-aimés compatriotes et sujets les Gantois, le roi de France me fit, — comme vous pouvez vous le rappeler, quoique vous fussiez une bien jeune barbe à cette époque, — le roi de France me fit toute sorte d'honneurs ; par exemple, il envoya au-devant de moi, jusqu'à Fontainebleau, le dauphin avec une foule de jeunes seigneurs et de pages. Il faut vous dire, mon cher amiral, que c'était la dure nécessité qui me forçait à traverser le royaume de France, et que j'eusse mieux aimé prendre tout autre chemin. On avait fait tout ce que l'on avait pu pour me mettre en défiance contre la loyauté du roi François Ier, et, moi-même, je vous l'avoue, j'avais quelque peur (bien à tort, l'événement l'a prouvé) que mon frère de France ne profitât de l'occasion pour prendre sa revanche du traité de Madrid. J'avais donc emmené avec moi, comme si la science humaine pouvait quelque chose contre les décisions divines, un homme très habile, un astrologue très vanté, qui, à la première inspection du visage des gens, jugeait, d'après les signes de ce visage, s'il y avait menace pour la liberté ou pour la vie de celui qui hasardait devant ces gens sa vie et sa liberté.

L'amiral sourit.

— C'était une bonne précaution, dit-il, digne d'un aussi sage empereur que vous êtes ; mais Votre Majesté a vu que, parfois, bonne précaution peut devenir précaution inutile.

— Attendez, vous allez voir... Nous étions donc sur la route d'Orléans à Fontainebleau, quand, tout à coup, nous vîmes venir à notre rencontre un grand cortège. C'était, comme je vous l'ai dit, M. le dauphin de France avec une foule de seigneurs et de pages. — D'abord, de loin, et en ne voyant que la poussière qui montait sous les pieds des chevaux, nous crûmes que c'était une troupe de gens d'armes, et nous nous arrêtâmes ; mais bientôt, à travers le nuage gris que formait cette poussière, nous vîmes miroiter le satin, briller le velours, et étinceler l'or. Il était évident que cette troupe, au lieu d'être hostile, était une escorte d'honneur. Nous continuâmes donc notre chemin, pleins de confiance dans la parole du roi François Ier. Bientôt les cavalcades se rencontrèrent, et M. le dauphin, s'avançant vers moi, me fit compliment, de la part de son père. Le compliment était si gracieux, et venait tellement à point pour tranquilliser, non pas moi, — Dieu auquel je vais consacrer ma vie, m'est témoin que je n'ai jamais une seconde soupçonné mon bon frère ! — le compliment, dis-je, était si gracieux, que je voulus sur-le-champ embrasser le jeune prince qui me l'avait fait. Or, tandis que je lui donnais une accolade si tendre, qu'elle dura, je crois, une bonne minute, les deux troupes s'étaient mêlées, et les jeunes seigneurs et les pages de la suite de M. le dauphin, curieux, sans doute, de me voir, à cause de ce peu de bruit que j'ai fait dans le monde, m'avaient complètement enveloppé, s'approchant de moi le plus qu'ils pouvaient. Alors, je m'aperçus que mon astrologue, qui s'appelait Angelo Policastro, et qui était un Italien de Milan, avait poussé son cheval de telle façon, qu'il flanquait complètement ma gauche. Cela me parut audacieux que cet homme se mêlât ainsi à une si belle et si riche noblesse.

« — Oh ! signor Angelo, lui dis-je, que faites-vous là ?

« — Sire, me répondit-il, je suis à ma place.

« — N'importe ! rangez-vous un peu, signor Angelo.

« — Je ne puis, ni ne dois, mon auguste seigneur, me répondit-il.

« Alors, je me doutai qu'il y avait quelque chose qui le

dérangeait dans l'harmonie de mon voyage, aussi, craignant qu'il n'obéît à ma première injonction :

« — Restez donc, signor Angelo, lui dis-je, restez, puisque c'est à bonne intention que vous vous êtes mis là. Seulement, en entrant au château, vous me direz pourquoi vous vous y êtes mis, n'est-ce pas ?

« — Oh ! sire, je n'y manquerai pas, la chose étant mon devoir ; mais tournez la tête à votre gauche, et regardez bien ce jeune blond qui est près de moi, et qui porte des cheveux longs.

« Je regardai du coin de l'œil ; le jeune homme était d'autant plus remarquable, et il était d'autant plus difficile que mon regard s'égarât, que ce jeune homme, qui avait un air étranger, un air anglais, était le seul qui portât ses cheveux longs.

« — Bien, je le vois, répondis-je.

« — Alors, c'est tout pour le moment du moins, dit l'astrologue ; plus tard, j'en parlerai à Votre Majesté.

« En effet, à peine entré au château, je me retirai dans mon appartement sous prétexte de changer de toilette ; il signor Angelo m'y suivit.

« — Eh bien, lui demandai-je, qu'avez-vous à me dire de ce jeune homme ?

« — Avez-vous remarqué, sire, le pli que, tout jeune, il porte entre les deux sourcils ?

« — Non, ma foi ! lui dis-je, ne l'ayant pas regardé d'aussi près que vous.

« — Eh bien, ce pli, c'est ce que, nous autres, hommes de la cabale, nous appelons la *ligne de mort*. Sire, ce jeune homme tuera un roi.

« — Un roi, ou un empereur ? demandai-je.

« — Je ne puis le dire, mais il frappera une tête portant couronne.

« — Ah ! ah ! et il n'y a pas moyen que vous sachiez si cette tête qu'il frappera est la mienne ?

« — Si fait, sire ; mais, pour cela, il me faudrait de ses cheveux.

« — Bon ! de ses cheveux, et comment s'en procurer ?

« — Je ne sais, mais il en faudrait.

« Je me mis à réfléchir. Juste en ce moment, la fille du jardinier entra, portant une brassée des plus belles fleurs du jardin qu'elle venait placer dans les vases de la cheminée et dans ceux des consoles. Quand elle eut fini, je la pris par la main et l'attirai à moi ; puis, prenant dans ma poche deux beaux maximiliens d'or tout neufs, je les lui donnai. Elle me remercia, et, moi, l'embrassant au front :

« — Ma belle fille, lui dis-je, en veux-tu gagner dix fois autant ?

« Elle baissa les yeux, et rougit.

« — Oh ! non, lui dis-je, ce n'est point cela ; il ne s'agit point de cela.

« — De quoi s'agit-il donc, alors, sire empereur ? me demanda-t-elle.

« — Tiens, lui dis-je en la conduisant aux vitres de la fenêtre et en lui montrant le jeune blond qui s'amusait à courir la quintaine dans la cour : tu vois bien ce jeune seigneur ?

« — Oui, je le vois.

« — Comment le trouves-tu ?

« — Je le trouve très beau et très galamment vêtu.

« — Eh bien, il faut m'apporter de ses cheveux demain matin, et, au lieu de deux maximiliens d'or, tu en auras vingt !

« — Mais comment ferais-je pour avoir des cheveux de ce jeune homme ? demanda-t-elle en me regardant avec naïveté.

« — Ah ! dame, la belle enfant, ce ne me regarde point ; c'est à toi de trouver le moyen... Tout ce que je puis faire, moi, c'est de te donner une Bible.

« — Une Bible ?

« — Oui, afin que tu voies de quelle façon Dalila s'y prit pour couper les cheveux de Samson.

« La belle fille rougit encore, mais il paraît que les instructions suffisaient ; car elle sortit toute pensive et toute souriante à la fois, et, le lendemain, elle revint avec une boucle de cheveux blonds comme de l'or. — Ah ! la plus naïve femelle est plus adroite que le plus rusé de nous, monsieur l'amiral !

— Et Votre Majesté n'achève pas l'histoire ?

— Oh ! si fait. Je remis la boucle de cheveux blonds al signor Angelo, qui fit sur cette boucle ses expériences cabalistiques, et qui me dit que c'était, non pas moi, mais un prince portant fleur de lis dans ses armes que l'horoscope menaçait. Eh bien, mon cher amiral, ce jeune homme blond, qui a entre les sourcils la ligne de mort, c'est le seigneur de Lorges, comte de Montgomery, capitaine de la garde écossaise de mon frère Henri.

— Comment ! Votre Majesté pourrait soupçonner ?...

— Moi, dit Charles-Quint se levant pour indiquer à l'amiral que son audience était finie, je ne soupçonne rien, Dieu m'en garde ! Je vous répète seulement mot à mot, comme chose pouvant être utile à mon frère Henri II, l'horoscope del signor Angelo Policastro, et je dis à Sa Majesté Très-Chrétienne de faire bonne attention à cette ligne qui se trouve entre les deux sourcils de son capitaine de la garde écossaise, et qu'on appelle la ligne de mort, lui rappelant qu'elle menace tout particulièrement un prince portant fleurs de lis dans ses armes.

— Sire, dit Coligny, ce bon avis sera donné de votre part au roi de France.

— Et voici pour que vous ne l'oubliiez pas, mon cher amiral ! dit Charles-Quint en passant au cou de l'ambassadeur la magnifique chaîne d'or qu'il portait au sien, et à laquelle pendait cette étoile de diamants qu'on appelait l'*étoile du couchant*, en souvenir des possessions occidentales des rois d'Espagne.

Coligny voulut recevoir le présent à genoux ; mais Charles-Quint ne permit point qu'il lui donnât cette marque de respect, et, le retenant dans ses bras, il le baisa sur les deux joues.

A la porte, on rencontra Emmanuel-Philibert, qui, la cérémonie à peine achevée, quittait tout pour venir mettre ses hommages aux pieds de cet empereur, d'autant plus grand à ses yeux qu'il venait d'abdiquer toute grandeur.

Les deux capitaines se saluèrent avec courtoisie ; tous deux s'étaient vus sur le champ de bataille, et s'estimaient à leur valeur, c'est-à-dire hautement et grandement.

— Votre Majesté, dit Coligny, n'a-t-elle rien autre chose à me dire pour le roi mon maître ?

— Non, rien...

Il regarda Emmanuel-Philibert, et sourit.

— Sinon, mon cher amiral, que, si les soins de notre salut nous laissent un instant de loisir, nous nous occuperons de lui chercher un mari pour madame Marguerite de France.

Et, s'appuyant au bras d'Emmanuel :

— Viens, mon bien-aimé Emmanuel ! lui dit-il en rentrant avec lui dans le salon ; il me semble qu'il y a un siècle que je ne t'ai vu !

XV

APRÈS L'ABDICATION

Pour ceux de nos lecteurs qui veulent voir le couronnement de toute chose et la philosophie de chaque événement, nous nous décidons à écrire le présent chapitre, qui entrave peut-être pendant quelques instants la marche de notre action, mais qui permet au regard, momentanément arrêté sur l'empereur Charles-Quint, de poursuivre cette grande fortune éteinte à travers l'obscurité de sa vie nouvelle, depuis le jour de son abdication jusqu'à celui de sa mort, c'est-à-dire du 25 octobre 1555 au 21 septembre 1558.

Après le vainqueur de François Ier déposé dans le sépulcre, où son rival l'a précédé depuis neuf ans, nous reviendrons à la vie, aux combats, aux fêtes, aux haines et aux amours, à tout cet immense bourdonnement enfin qui va, dans l'attente de la résurrection éternelle, bercer les trépassés jusqu'au fond de leurs tombeaux.

Les différentes affaires politiques que Charles-Quint avait à régler dans les Pays-Bas, l'abdication de l'empire en faveur de Ferdinand, son frère, — abdication que devait suivre celle des États héréditaires en faveur de don Philippe, son fils, — retinrent, près d'une année encore, l'ex-empereur à Bruxelles ; de sorte que ce ne fut que dans les premiers jours de septembre 1556 qu'il put quitter cette ville, et partir pour Gand, escorté de tous les grands, les ambassadeurs, les nobles, les magistrats, les capitaines et les officiers de la Belgique.

Le roi don Philippe avait expressément voulu conduire son père jusqu'au lieu de l'embarquement, c'est-à-dire jusqu'à Flessingue, où l'ex-empereur se rendit en litière, et où l'accompagnèrent les deux reines ses sœurs avec leurs dames, le roi don Philippe avec sa cour, et Emmanuel-Philibert avec ses deux inséparables compagnons Leone et Scianca-Ferro.

Les adieux furent longs et tristes : non seulement cet homme qui avait étreint le monde entre ses deux bras se séparait de ses deux sœurs, de son fils, d'un neveu reconnaissant et dévoué, mais encore il se séparait du monde, presque de la vie, son intention étant, aussitôt son arrivée en Espagne, de se retirer dans un monastère.

Aussi l'ex-empereur voulut-il que ces adieux s'accomplissent la veille du départ, disant que, s'ils avaient lieu le lendemain, à l'heure où il devait s'embarquer, jamais il ne se sentirait le courage de mettre le pied sur le bâtiment.

Le premier dont Charles-Quint prit congé — peut-être parce que, au fond du cœur, c'était celui qu'il aimait le moins — fut son fils don Philippe. Après avoir reçu le bai

ser de son père, le roi d'Espagne se mit à genoux, et lui demanda sa bénédiction.

Charles-Quint la lui donna avec cette majesté qu'il savait mettre dans ces sortes de circonstances, lui recommanda la paix avec les puissances alliées, et particulièrement, s'il était possible, avec la France.

Don Philippe promit à son père de se conformer à ses intentions, tout en doutant que la chose fût possible à l'endroit de la France, et jurant néanmoins de tenir, de son côté, fidèlement les trêves tant que le roi Henri II, son cousin, ne les romprait pas.

Après quoi, Charles-Quint embrassa Emmanuel-Philibert, le tenant longuement serré entre ses bras, ne pouvant se décider à se séparer de lui.

Enfin, appelant don Philippe avec des larmes dans les yeux et dans la voix :

— Mon cher fils, lui dit-il, je vous ai donné bien des choses... Je vous ai donné Naples, les Flandres, les deux Indes ; je me suis dépouillé pour vous, enfin, de tout ce que j'avais ; mais retenez bien ceci : ni Naples et ses palais, ni les Pays-Bas et leur commerce, ni les deux Indes et leurs mines d'or, d'argent et de pierres précieuses ne valent le trésor que je vous donne en vous laissant votre cousin Emmanuel-Philibert, homme de tête et d'exécution, bon politique et grand capitaine ! Je vous recommande donc de le traiter, non pas comme un sujet, mais comme un frère, et à peine encore, je vous le dis, sera-t-il traité par vous selon ses mérites.

Emmanuel-Philibert voulait baiser les genoux de son oncle, mais celui-ci le retint entre ses bras ; puis, bientôt, le poussant doucement, de ses bras, entre ceux de don Philippe :

— Partez, dit-il, partez ! il est honteux pour des hommes de gémir et de larmoyer ainsi à cause d'une courte séparation dans ce monde ! Arrangeons-nous de manière, à force de bonnes actions, de belles vertus et de vie chrétienne, à nous trouver un jour réunis dans l'autre : c'est là le principal !

Et, se détournant des deux jeunes gens pour aller rejoindre ses sœurs, en leur faisant de la main signe de s'éloigner, il resta le dos tourné jusqu'à ce qu'ils fussent sortis de l'appartement.

Don Philippe et Emmanuel-Philibert montèrent à cheval, et partirent incontinent pour Bruxelles.

Quant à l'ex-empereur, il s'embarqua le lendemain, 10 septembre 1556, sur un vaisseau « véritablement royal en grandeur et en ornements, » dit Gregorio Leti, historien de Charles V ; mais, à peine en mer, on fut accosté d'un bâtiment anglais. Le bâtiment portait le comte d'Arondel, envoyé par la reine Marie à son beau-père, pour le prier de ne pas passer si près des côtes de la Grande-Bretagne sans lui faire une visite.

Mais, à cette invitation, Charles-Quint haussa les épaules, et, avec un ton de voix qui n'était pas exempt d'amertume :

— Eh ! dit-il au comte, quel plaisir pourra prendre une si grande reine à se voir la belle-fille d'un simple gentilhomme ?

Malgré cette réponse, le comte d'Arondel insista avec tant de courtoises supplications et de respectueuses prières, que Charles-Quint, ne sachant plus comment se défendre de ses instances, lui dit :

— Monsieur le comte, tout dépendra des vents.

Les deux reines étaient embarquées avec leur frère. Soixante vaisseaux escortaient le vaisseau impérial, et, voyant que, quoique les vents fussent loin d'être défavorables, l'empereur passait sans s'arrêter devant Yarmouth, devant Londres et devant Portsmouth, le comte d'Arondel n'insista pas davantage : il se mit respectueusement à la suite du vaisseau impérial, et l'accompagna jusqu'à Loredo, port de Biscaye, où Charles-Quint fut reçu par le grand connétable de Castille.

Mais, à peine eut-il touché cette terre d'Espagne sur laquelle il avait si glorieusement régné, qu'avant de rien écouter du discours que le grand connétable s'apprêtait à lui faire, il se mit à genoux, et baisant le sol de ce royaume devenu pour lui une seconde patrie :

— Je te salue avec toute sorte de respects, dit-il, ô mère commune ! et, comme je suis sorti nu du ventre de ma mère pour recevoir du monde tant de trésors, je veux aussi, maintenant, rentrer nu dans ton sein, ma très chère mère ! Et, si ce fut alors un devoir de la nature, c'est aujourd'hui un effet de la grâce sur ma volonté.

Il n'avait pas achevé cette prière, que le vent commença de souffler, et qu'une tempête s'éleva avec tant de violence, que toute la flotte qui venait de l'accompagner périt dans le port, avec le vaisseau impérial lui-même, tout chargé de ses trésors et des dons magnifiques que l'empereur rapportait de Belgique et d'Allemagne pour les offrir aux églises d'Espagne ; — ce qui fit dire par un des personnages de la suite de Charles-Quint que le bâtiment, prévoyant que jamais une gloire pareille ne l'illustrerait, s'était enfoncé dans la mer afin de marquer à la fois son respect, son regret et sa douleur.

Il n'y avait pas de mal, en vérité, à ce que les choses inanimées donnassent de semblables preuves de respect, de regret et de douleur à Charles-Quint ; car les hommes étaient bien froids devant cette fortune déchue. A Burgos, par exemple, l'ex-empereur traversa la ville sans qu'aucune députation vînt au-devant de lui, et sans que les citadins se donnassent même la peine d'accourir jusque sur leur porte pour le regarder passer.

Ce que voyant l'empereur, il secoua la tête en murmurant :

— En vérité, il semblerait que les habitants de Burgos m'eussent entendu quand je disais, à Loredo, que je rentrais nu en Espagne !

Le jour même, cependant, un noble seigneur nommé don Bartolomeo Mirande étant venu lui rendre visite, et lui ayant dit : « Il y a aujourd'hui précisément un an accompli, sire, que Votre Majesté impériale a commencé d'abandonner le monde pour pouvoir s'appliquer tout entier au service de Dieu... »

— Oui, répondit Charles, et il y a aujourd'hui précisément un an que je m'en suis repenti !

Charles-Quint se rappelait cette triste et solitaire soirée de son abdication, où il n'avait eu personne que l'amiral Coligny pour l'aider à remettre au foyer les tisons qui avaient roulé des chenets sur son tapis.

De Burgos, l'empereur gagna Valladolid, qui était alors la capitale de l'Espagne. A une demi-heure de la ville, il rencontra un cortège qui venait au-devant de lui : c'étaient les nobles et les seigneurs, conduits par son petit-fils, don Carlos, alors âgé de onze ans.

L'enfant maniait admirablement son cheval, et marchait à la portière gauche de la litière de l'empereur. C'était la première fois qu'il voyait son grand-père, et celui-ci le regardait avec une attention qui eût embarrassé tout autre que le jeune prince. Don Carlos ne baissa pas même les yeux, se contentant, chaque fois que le regard du vieil empereur se fixait sur lui, d'ôter respectueusement sa toque qu'il remettait sur sa tête quand Charles-Quint cessait de le regarder.

Aussi, à peine entré dans son appartement, l'empereur le fit-il venir pour le voir de plus près, et causer avec lui.

L'enfant se présenta respectueux d'attitude, mais sans embarras aucun.

— C'est bien à vous, mon petit-fils, lui dit Charles-Quint, d'être venu au-devant de moi.

— C'était mon devoir, répondit l'enfant, comme étant deux fois votre sujet, car vous êtes mon grand-père et mon empereur.

— Ah ! ah ! fit Charles-Quint, étonné de trouver tant d'aplomb et de fermeté dans un âge si tendre.

— D'ailleurs, je n'eusse point été par devoir au-devant de Votre Majesté impériale, continua l'enfant, que j'y eusse été par curiosité.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que j'ai entendu dire souvent que vous étiez un illustre empereur, et que vous aviez fait de grandes choses.

— Ah ! vraiment ! dit Charles-Quint, qui s'amusait du singulier naturel de l'enfant ; et veux-tu que je te les raconte, ces grandes choses ?

— Ce serait un vif plaisir et un immense honneur pour moi ! répondit le jeune prince.

— Eh bien, assieds-toi là.

— Avec la permission de Votre Majesté, dit l'enfant, j'écouterai debout.

Alors, Charles-Quint lui raconta toutes ses guerres contre le roi François Ier, contre les Turcs et contre les protestants.

Don Carlos l'écouta avec une grande attention, et, quand son grand-père eut achevé, prouvant que le récit n'était pas nouveau pour lui :

— Oui, dit l'enfant, c'est bien cela.

— Mais, reprit l'empereur, vous ne me dites pas, monsieur mon petit-fils, ce qu'il vous semble de mes aventures, et si vous trouvez que je me sois comporté en brave.

— Oh ! dit le jeune prince, je suis assez content de ce que vous avez fait ; il n'y a qu'une chose que je ne saurais vous pardonner...

— Bah ! fit l'empereur étonné ; quelle chose donc ?

— C'est de vous être, une nuit, sauvé d'Inspruk, à moitié nu, devant le duc Maurice.

— Oh ! pour cela, dit l'empereur en riant, ce fut bien malgré moi, mon fils, je vous jure... Il me surprit, et je n'avais que ma maison.

— Mais moi, je n'eusse pas fui, dit don Carlos.

— Comment, vous n'eussiez pas fui ?

— Non.

— Mais il fallait bien fuir, puisque je ne pouvais pas lui résister.

— Moi, je n'eusse pas fui, répéta le jeune prince.

— Il fallait donc, alors, me laisser prendre ? C'eût été une grande imprudence dont j'eusse encore été blâmé davantage.

— N'importe ! moi, je n'eusse pas fui, répéta pour la troisième fois l'enfant.

— Dites donc ce que vous eussiez fait en pareille occasion, et, pour vous aider à me répondre, que feriez-vous actuellement, par exemple, si je mettais une trentaine de pages à vos trousses?

— Je ne fuirais pas, se contenta de répondre l'enfant.

L'empereur fronça le sourcil, et, appelant le gouverneur du jeune prince :

— Monsieur, lui dit-il, emmenez mon petit-fils : je vous fais compliment de l'éducation qu'il reçoit ; s'il continue, ce sera le plus grand guerrier de notre famille !

Le même soir, il disait à sa sœur, la reine Éléonore, qui il laissait à Valladolid

— Il me semble, ma sœur, que le roi don Philippe est mal pourvu de fils en don Carlos ; son air et son naturel en cette première jeunesse ne me plaisent point, n'étant pas ceux de son âge. Je ne sais ce qui pourra arriver dans la suite, quand il aura vingt-cinq ans. Etudiez donc les paroles et les actions de cet enfant, et dites-moi sincèrement, lorsque vous m'écrirez, votre pensée sur ce sujet

Le surlendemain, Charles-Quint partait pour Palencia, et, le jour d'ensuite, la reine Éléonore lui écrivait :

Mon frère, si les manières de notre petit neveu Carlos vous ont déplu pour ne l'avoir vu qu'un jour, elles me déplaisent beaucoup plus, à moi qui l'ai vu trois. »

Ce petit bonhomme, qui n'eut pas fui à Inspruk, était ce même don Carlos que son père Philippe II fit tuer, douze ans plus tard, sous prétexte qu'il conspirait avec les révoltés des Pays-Bas

A Valladolid, l'empereur avait congédié toute sa cour, à l'exception de douze domestiques et de douze chevaux, ne gardant pour lui que quelques meubles rares et précieux, et distribuant tout le reste aux gentilshommes qui l'avaient accompagné ; puis il avait dit adieu aux deux reines, et était parti pour Palencia.

Palencia n'était située qu'à dix-huit milles du monastère de Saint-Just, de l'ordre des hiéronimites, que Charles-Quint avait choisi pour sa retraite, et où, dès l'année précédente, il avait envoyé un architecte chargé de lui bâtir six chambres de plain-pied, dont quatre pareilles à des cellules de moine, et deux un peu plus hautes. L'artiste devait, en outre, dessiner un jardin sur le dessin que l'empereur en avait tracé lui-même

Ce jardin, c'était le côté charmant de la retraite impériale ; il était arrosé à ses deux flancs par une petite rivière d'eau limpide et murmurante, et tout planté d'orangers, de limoniers et de cèdres dont les branches venaient ombrager et parfumer les fenêtres de l'illustre solitaire

En 1542, Charles-Quint avait visité ce monastère de Saint-Just, et l'avait quitté, disant

— Voilà un véritable lieu de retraite pour un autre Dioclétien.

L'empereur prit possession de son appartement au monastère de Saint-Just le 24 février 1557. C'était le jour anniversaire de sa naissance, et ce jour lui avait constamment été heureux.

— Je veux, dit-il, franchissant le seuil du couvent, renaître pour le ciel, ce même jour où je suis né pour la terre

Sur les douze chevaux qu'il avait gardés, il en renvoya onze : le dernier lui servit à se promener quelquefois dans la délicieuse vallée de Serandilla, éloignée seulement d'un mille, et qu'on appelle le paradis de l'Estremadure.

A partir de ce moment, il conserva peu de communications avec le monde, ne recevant que de rares visites de ses anciens courtisans, et, une fois ou deux par année, des lettres du roi Philippe, de l'empereur Ferdinand et des deux reines ses sœurs : sa seule distraction était les promenades que nous avons dites, les dîners qu'il donnait par hasard à quelques-uns des gentilshommes qui le venaient voir, et qu'il retenait jusqu'au soir en disant : « Mes amis, restez avec moi pour faire la vie de religieux, » et le plaisir qu'il prenait à soigner des petits oiseaux de toute sorte d'espèces qu'il tenait enfermés dans des volières.

Cette vie dura un an ; mais au bout d'une année, elle parut encore trop mondaine à l'auguste reclus, et, le jour anniversaire de sa naissance, qui était aussi, on se rappelle, celui de l'entrée de l'empereur au couvent, l'archevêque de Tolède étant venu lui faire une visite de félicitation, il lui dit :

— Monsieur, j'ai vécu cinquante-sept ans pour le monde, un an pour mes plus intimes amis et serviteurs dans ce lieu désert, et, maintenant, je veux donner au Seigneur le peu de mois qui me restent à vivre.

Et, en conséquence, tout en remerciant le prélat de sa visite, il le pria de ne plus se donner la peine de venir le voir que lorsqu'il le ferait appeler pour le salut de son âme

En effet, à partir du 25 février 1558, l'empereur vécut dans une austérité qui égalait presque celle des moines, mangeant avec eux, se donnant la discipline, allant exactement au chœur et ne se permettant d'autre distraction que celle de faire dire des messes pour cette innombrable quantité de soldats, de marins, d'officiers et de capitaines qui étaient morts à son service, dans les différents combats qu'il avait livrés ou fait livrer dans les quatre parties du monde.

Pour les généraux, les conseillers, les ministres et les ambassadeurs, des anniversaires de la mort desquels il tenait un registre parfaitement exact, il faisait dresser des autels particuliers, et célébrer des messes nominatives ; de sorte qu'on eût dit qu'après avoir mis autrefois sa gloire à régner sur les vivants, il mettait maintenant sa religion à régner sur les morts.

Enfin, vers le commencement du mois de juillet de cette même année 1558, lassé d'assister aux funérailles des autres, et blasé sur cette funèbre distraction, Charles-Quint résolut d'assister aux siennes. Cependant, il lui fallut quelque temps pour s'habituer à cette idée quelque peu bizarre ; il craignait d'être taxé d'orgueil ou de singularité en cédant à ce désir ; mais l'envie en devint si irrésistible chez lui, qu'il s'en ouvrit à un moine du même monastère, nommé le père Jean Regola.

Ce fut en tremblant, tant il craignit que le monde ne vît quelque inconvénient à l'exécution de ce projet, que Charles-Quint en risqua la confidence ; mais le moine, tout au contraire, à la grande joie de l'empereur, lui répondit que, quoique ce fût là une action extraordinaire et sans exemple il n'y voyait aucun mal, et qu'il la considérait même comme pieuse et exemplaire.

Toutefois, cette adhésion d'un simple moine ne parut point, dans une circonstance aussi grave, suffisante à l'empereur : le père Regola lui offrit alors de prendre l'avis de l'archevêque de Tolède.

Charles-Quint trouva le conseil bon, et, nommant le moine ambassadeur près du prélat, il le fit partir à mulet, et avec une escorte, pour aller chercher cette permission tant désirée.

Jamais, aux jours de la puissance temporelle de Charles-Quint, et si important que fût le message, jamais retour de messager ne fut attendu par lui avec une telle impatience

Enfin, au bout de quinze jours, le moine revint ; la réponse était favorable : l'archevêque de Tolède regardait le désir de l'empereur comme très saint et très chrétien.

A partir de ce retour, qui fut une véritable fête, on ne s'occupa plus, dans tout le couvent, que de préparer la cérémonie funèbre, et de la rendre digne du grand empereur qu'on allait enterrer vivant.

La première chose que l'on entreprit fut la construction d'un magnifique mausolée au milieu de l'église ; le père Vargas, qui était ingénieur et sculpteur, en fit un dessin que l'empereur trouva à sa convenance, sauf quelques détails qu'il retoucha.

Le dessin approuvé, on fit venir de Palencia des maîtres charpentiers et des peintres qui, pendant cinq semaines, occupèrent à la confection de ce mausolée vingt personnes par jour. Au bout de cinq semaines, grâce à l'activité que donnaient à chacun la présence et les encouragements de l'empereur, le monument fut achevé. Il avait quarante pieds de long, cinquante de haut et trente de large : tout alentour il existait des galeries auxquelles on montait par divers escaliers : on y voyait une suite de tableaux représentant les plus illustres empereurs de la maison d'Autriche, et les principales batailles de Charles-Quint lui-même ; enfin tout en haut gisait la bière, sans couvercle, ayant à sa gauche la Renommée, et à sa droite l'Immortalité.

Tout étant achevé, on fixa pour ces feintes funérailles, le jour du 24 août au matin.

Dès cinq heures, c'est-à-dire une heure et demie après le lever du soleil, quatre cents grosses bougies teintes en noir furent déposées et allumées sur le sarcophage, autour duquel se tenaient tous les domestiques de l'ex-empereur habillés de deuil, la tête nue, et portant une torche à la main. A sept heures, Charles-Quint entra, vêtu d'une longue robe de deuil, ayant à chacun de ses côtés, c'est à dire à sa droite et à sa gauche, un moine vêtu de deuil comme lui. Il alla, portant aussi une torche à la main, s'asseoir sur un siège préparé pour lui devant l'autel. Là, immobile, sa torche appuyée à terre, il écouta, vivant, tous ces chants faits pour les trépassés, depuis le *Requiem* jusqu'au *Requiescat*, tandis que six moines de différents ordres disaient six messes basses aux six autels latéraux de l'église.

Puis, à un moment donné, se levant, il alla, toujours escorté de ses deux moines, s'incliner devant le maître-autel, et, s'étant mis aux genoux du prieur :

— Je te demande et supplie, ô arbitre et monarque de notre vie et de notre mort, dit-il, que, de même que le prêtre prend de mes mains avec les siennes, ce cierge que je lui offre en toute humilité, de même tu veuilles agréer mon âme, que je recommande à ta divine indulgence, et la recevoir, quand il te plaira, dans le sein de ta bonté et de ta miséricorde infinies !

Alors, le prieur mit le cierge dans un chandelier d'argent

massif que le faux trépassé avait donné au couvent pour cette grande occasion.

Après quoi, Charles-Quint se releva, et, accompagné toujours des deux moines qui le suivaient comme son ombre, il alla se rasseoir sur son siège.

La messe finie, l'empereur jugea qu'il lui restait quelque chose à faire et que l'on avait oublié le plus important de la cérémonie : il fit donc lever une dalle du chœur, et, au fond d'une fosse creusée à cet effet, il ordonna qu'on étendit une couverture de velours noir, avec un oreiller aussi de velours pour former un chevet. Alors, aidé des deux moines, il descendit dans la fosse, se coucha roide, les mains jointes sur la poitrine et les yeux fermés, contrefaisant le mort du mieux qu'il lui était possible.

Aussitôt, le prêtre officiant entonna le *De profundis clamavi*, et, tandis que tout le chœur continuait à le chanter, tous ces moines vêtus de noir, tous ces gentilshommes et tous ces serviteurs en habits de deuil, le cierge à la main, versant des larmes, se mirent à défiler autour du défunt, le prêtre officiant en tête, et chacun à son tour lui jetant de l'eau bénite, et souhaitant le repos à son âme.

La cérémonie dura plus de deux heures, tant ceux qui jetaient l'eau bénite étaient nombreux : aussi l'empereur fut-il tout trempé à travers sa robe noire, ce qui, joint au vent que laissaient passer les fentes de la pierre, vent froid et funèbre montant des caveaux mortuaires de l'abbaye, fit qu'il se releva tout grelottant, quand, resté le dernier dans l'église avec ses deux moines, il voulut regagner sa cellule.

Aussi, se sentant si engourdi et frissonnant :

— Mes pères, dit l'empereur, je ne sais pas si, en vérité, il vaut la peine que je me relève.

En effet, en entrant dans sa cellule, force fut à Charles-Quint de se mettre au lit, et, une fois au lit, il ne se releva plus ; de sorte que, moins d'un mois après la cérémonie feinte, on célébrait la cérémonie réelle, et que tout ce que l'on avait préparé pour la fausse mort servit à la mort véritable.

Ce fut le 21 septembre 1558 que l'empereur Charles-Quint rendit le dernier soupir entre les bras de l'archevêque de Tolède, qui se trouvait par bonheur à Palencia, et qu'il envoya chercher une dernière fois, selon la promesse qu'il lui avait faite, six mois auparavant, de l'appeler à l'heure de sa mort.

Il avait vécu cinquante-sept ans, sept mois et vingt et un jours ; il avait régné quarante-quatre ans, gouverné l'Empire trente-huit, et, de même qu'il était né le jour de la fête d'un apôtre, saint Mathias, le 24 février, il mourut le jour de la fête d'un autre apôtre, saint Mathieu, c'est-à-dire le 21 septembre.

Le père Strada raconte, dans son *Histoire des Flandres*, que, la nuit même de la mort de Charles-Quint, un lis fleurit dans le jardin du monastère de Saint-Just ; de quoi les religieux ayant été avertis, ce lis fut exposé sur le grand autel comme une preuve évidente de la *candeur* de l'âme de l'empereur.

C'est une bien belle chose que l'histoire ! aussi, ne nous jugeant pas digne d'être historien, nous sommes-nous fait romancier.

DEUXIEME PARTIE

I

LA COUR DE FRANCE

Un peu plus d'un an après l'abdication de Charles-Quint à Bruxelles ; vers l'époque où l'ex-empereur se renfermait dans le monastère de Saint-Just ; au moment où, des hauteurs de Saint-Germain, on voyait jaunir au loin les moissons de la plaine, et comme les derniers jours de juillet roulaient leurs nuages de flamme dans un ciel d'azur, une brillante cavalcade sortait du vieux château, et s'avançait dans le parc, dont les grands et beaux arbres commençaient à revêtir ces teintes chaudes, amour de la peinture.

Brillante cavalcade, s'il en fut ! car elle se composait du roi Henri II, de sa sœur madame Marguerite de France, de la belle duchesse de Valentinois, sa maîtresse, du dauphin François, son fils aîné, de sa fille Elisabeth de Valois, de la jeune reine d'Ecosse Marie Stuart et des principales dames et des principaux seigneurs qui faisaient, à cette époque, l'ornement et la gloire de la maison de Valois, parvenue au trône dans la personne du roi François Ier, mort, comme nous l'avons dit, le 31 mai 1547.

En outre, au balcon aérien du château, appuyée sur une espèce de dentelle de fer merveilleusement travaillée, se tenait la reine Catherine, avec les deux jeunes princes qui furent plus tard, l'un le roi Charles IX, et l'autre le roi Henri III ; — âgés, le prince Charles de sept ans, le prince Henri de six ; — et la petite Marguerite, qui devait être reine de Navarre, et qui ne comptait encore que cinq années. Tous trois trop jeunes, comme on le voit, pour accompagner le roi Henri, leur père, à la chasse à courre qui se préparait.

Quant à la reine Catherine de Médicis, elle avait, pour ne point être de cette chasse, prétexté une légère indisposition, et, comme la reine Catherine était une de ces femmes qui ne font rien sans raison, très certainement elle avait, sinon une indisposition réelle, du moins une raison d'être indisposée.

Tous les personnages que nous venons de nommer étant appelés à jouer un rôle des plus actifs dans l'histoire que nous avons entrepris de raconter, le lecteur nous permettra, avant que nous reprenions le fil rompu des événements contemporains, de mettre sous ses yeux un portrait physique et moral de chacun de ces personnages.

Commençons par le roi Henri II, qui marchait le premier, ayant à sa droite madame Marguerite, sa sœur, et à sa gauche la duchesse de Valentinois.

C'était alors, un beau et fier chevalier de trente-neuf ans, aux sourcils noirs, aux yeux noirs, à la barbe noire, au teint basané, avec un nez aquilin et de belles dents blanches ; moins grand, moins vigoureusement musclé que son père, mais admirablement pris dans sa taille, qui était au-dessus de la moyenne ; tellement amoureux de la guerre que, lorsqu'il n'en avait point la réalité dans ses Etats ou dans ceux de ses voisins, il voulait en avoir l'image à sa cour et au milieu de ses plaisirs.

Aussi, même en temps de paix, le roi Henri II, — n'ayant de lettres que juste ce qu'il en fallait pour récompenser honorablement les poètes, sur lesquels il recevait ses opinions toutes faites de sa sœur madame Marguerite, de sa maîtresse la belle Diane, ou de sa charmante petite pupille Marie Stuart, — aussi, même en temps de paix, disons-nous, le roi Henri II était-il l'homme le moins oisif de son royaume.

Voici comment il partageait ses journées :

Ses matins et ses soirs, c'est-à-dire son lever et son coucher, étaient consacrés aux affaires ; deux heures, le matin, lui suffisaient d'ordinaire à les expédier. Puis il entendait la messe fort dévotement ; — car il était bon catholique, comme il le prouva en déclarant qu'il voulait voir brûler de ses yeux le conseiller au parlement Anne Dubourg, plaisir qu'il ne put cependant avoir, étant mort six mois avant que le pauvre huguenot fût conduit au bûcher. — A midi sonnant, il dînait ; après quoi, il rendait visite, avec les seigneurs de sa cour, à la reine Catherine de Médicis, chez laquelle il trouvait, comme dit Brantôme, une foule de *déesses humaines*, les unes plus belles que les autres. Alors, là, tandis que lui entretenait la reine ou madame sa sœur, ou la petite reine dauphine Marie Stuart, ou les princesses ses filles aînées, chaque seigneur et gentilhomme en faisait autant que le roi, causant avec la dame qui lui plaisait le mieux. Cela durait deux heures, à peu près ; puis le roi passait à ses exercices.

Pendant l'été, ces exercices étaient la paume, le ballon ou le mail.

Henri II aimait passionnément la paume, et y était très fort joueur ; non pas qu'il tînt jamais le jeu, mais il secondait ou tierçait ; c'est-à-dire qu'il choisissait toujours, en vertu de son caractère aventureux, les places les plus dangereuses et les plus difficiles ; aussi était-il le meilleur *second* et le meilleur *tiers* de son royaume, comme on disait en ce temps-là. Du reste, quoiqu'il ne tînt pas le jeu, c'était lui que regardaient toujours les frais du jeu ; s'il gagnait, il abandonnait le gain à ses partenaires ; si, ceux-ci perdaient, il payait pour eux.

Les parties étaient d'ordinaire de cinq à six cents écus, et non point, comme sous les rois ses successeurs, de quatre mille, de six mille, de dix mille écus. « Mais, dit Brantôme, du temps du roi Henri II, les payements étaient-ils beaux et comptants, tandis que, de nos jours, on est obligé de faire grand nombre d'honnêtes compositions. »

Les autres jeux favoris du roi, mais venant après la paume étaient le ballon et le mail, exercices dans lesquels il était aussi de première force.

Si c'était l'hiver, qu'il fît grand froid et qu'il eût gelé, on partait pour Fontainebleau, et l'on allait glisser soit dans les avenues du parc, soit sur les étangs ; s'il y avait trop de neige pour qu'on glissât, on faisait des bastions, et l'on combattait à coups de pelote ; enfin, si, au lieu de geler ou de neiger, il pleuvait, on se répandait dans les salles basses, et l'on faisait des armes.

De ce dernier exercice avait été victime M. de Boucard, étant dauphin, et tirant avec lui, le roi lui avait crevé un œil, *accident dont il lui avait honnêtement demandé pardon*, dit l'auteur auquel nous empruntons ces détails.

Les dames de la cour assistaient à tous ces exercices d'été et d'hiver, l'avis du roi étant que la présence des dames ne gâtait jamais aucune chose, et en embellissait beaucoup.

Le soir, après souper, on retournait chez la reine, et, lorsqu'il n'y avait point bal, — divertissement, du reste, assez rare à cette époque, — on restait deux heures à causer. C'était le moment où l'on introduisait les poètes et les hommes de lettres, c'est-à-dire MM. Ronsard, Dorat et Muret, *aussi savants Limousins qui jamais croquèrent raves*, dit Brantôme, et MM. Danesius et Amyot, précepteurs, l'un du prince François, et l'autre du prince Charles ; et, alors, il se faisait entre ces illustres jouteurs des assauts de science et de poésie qui réjouissaient fort les dames.

Une seule chose — quand, par hasard, on y pensait — jetait un voile de deuil sur cette noble cour : c'était une malheureuse prédiction faite le jour de l'avènement au trône du roi Henri.

Un devin appelé au château pour composer sa nativité avait annoncé, devant le connétable de Montmorency, que le roi devait mourir en combat singulier. Alors, celui-ci, tout joyeux qu'une pareille mort lui fût promise, s'était retourné vers le connétable en lui disant :

— Oyez-vous, compère, ce que me promet cet homme?

Le connétable, croyant le roi effrayé de la prédiction, lui avait répondu avec sa brutalité ordinaire.

— Eh ! sire, voulez-vous croire ces marauds, qui ne sont que menteurs et bavards ! Faites-moi jeter la prédiction de ce drôle dans un bon feu, et lui avec, pour qu'il apprenne à venir nous conter de pareilles bourdes !

Mais le roi :

— Point du tout, compère, répondit-il ; il arrive parfois, au contraire, que de telles gens disent la vérité. Et, d'ailleurs, la prédiction n'est point mauvaise, à mon avis : je me soucie mieux de mourir de cette mort que d'une autre, pourvu, toutefois, que je succombe sous un brave et vaillant gentilhomme, et que la gloire m'en demeure.

Et, au lieu de jeter au feu la prédiction et l'astrologue, il avait grandement récompensé celui-ci, et avait donné la prophétie à garder à M. de l'Aubespine, un de ses bons conseillers, qu'il employait particulièrement dans les affaires diplomatiques

Cette prédiction avait été un instant remise sur le tapis quand M. de Châtillon était revenu de Bruxelles ; car on se rappelle que, à sa petite maison du Parc, l'empereur Charles-Quint avait invité l'amiral à donner avis à son beau cousin Henri que le capitaine de la garde écossaise Gabriel de Lorges, comte de Montgomery, avait entre les deux yeux certain signe néfaste présageant la mort d'un des princes de la fleur de lis.

Mais, en y réfléchissant, le roi Henri II avait reconnu le peu de probabilité qu'il eût jamais un duel avec son capitaine des gardes, et, après avoir rangé la première prophétie au nombre des choses possibles et qui méritent attention, il avait rangé la seconde au nombre des choses impossibles et qui ne méritent pas qu'on s'occupe d'elles ; de sorte que, au lieu d'éloigner de lui Gabriel de Lorges, comme eût peut-être fait un prince plus timide, il avait, au contraire, redoublé envers lui de familiarité et de faveur.

Nous avons dit que, à la droite du roi, chevauchait madame Marguerite de France, fille du roi François Ier.

Occupons-nous un instant de cette princesse, une des plus accomplies de son temps, et qui, plus qu'aucune autre, se rattache à notre sujet.

La princesse Marguerite de France était née le 5 juin 1523, dans ce même château de Saint-Germain dont nous venons de lui voir franchir la porte : d'où il résulte que, au moment où nous la faisons passer sous les yeux du lecteur, elle avait trente-trois ans et neuf mois.

Comment une si grande et si belle princesse était-elle demeurée jusque-là sans époux? Il y avait eu pour cela deux raisons : la première, qu'elle avait dite tout haut et devant tous, la seconde, qu'elle n'osait peut-être point se dire tout bas à elle-même.

Le roi François Ier l'avait, toute jeune fille, voulu marier à M. de Vendôme, premier prince du sang ; mais elle, fière jusqu'au dédain, avait répondu qu'elle n'épouserait jamais un homme qui serait, un jour, le sujet du roi son frère.

Voilà la raison qu'elle avait donnée tout haut pour rester fille, et ne pas déchoir de son rang de princesse de France.

Voyons maintenant celle qu'elle se donnait tout bas, et qui avait probablement été la véritable cause de son refus.

Lors de l'entrevue qui eut lieu à Nice entre le pape Paul III et le roi François Ier, par le commandement du roi, la reine de Navarre alla voir feu M. de Savoie, le père, au château de Nice, et y mena madame Marguerite, sa nièce. Or, le vieux duc avait trouvé la jeune princesse charmante, et avait parlé d'un mariage entre elle et Emmanuel-Philibert. Les deux enfants s'étaient donc vus ; mais Emmanuel, tout entier aux exercices de son âge, à sa tendresse pour Leona, à son amitié pour Scianca-Ferro, avait à peine remarqué la jeune princesse. Il n'en avait pas été de même de celle-ci : l'image du jeune prince était entrée fort avant dans son cœur, et, lorsque les négociations avaient été rompues, et que la guerre s'était engagée de nouveau entre le roi de France et le duc de Savoie, elle en avait éprouvé un désespoir réel, désespoir d'enfant auquel personne n'avait fait attention, et qui, longtemps nourri de ses larmes, s'était changé en une douce mélancolie, entretenue par ce vague espoir qui n'abandonne jamais les cœurs tendres et croyants.

Vingt ans s'étaient écoulés depuis cette époque, et, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, la princesse Marguerite avait refusé tous les partis qui s'étaient offerts à elle.

En attendant que les hasards du sort ou les décrets de la Providence secondassent ses désirs secrets, elle avait grandi, avait avancé en âge, et était devenue une charmante princesse pleine de grâce, d'aménité et de miséricorde, avec de beaux cheveux blonds couleur d'épis dorés, des yeux châtains, le nez un peu fort, les lèvres grosses, et la peau d'un beau blanc de lait teinté de rose.

De l'autre côté du roi, nous l'avons dit, était Diane de Poitiers, comtesse de Brézé, fille de ce sieur de Saint-Vallier qui, complice du connétable de Bourbon, avait été condamné à être décapité en Grève, et qui, déjà sur l'échafaud, agenouillé sous l'épée du bourreau, avait obtenu pour grâce — si toutefois la chose peut s'appeler une grâce — la commutation de sa peine en une prison perpétuelle « composée de quatre murailles de pierres maçonnées dessus et dessous, auxquelles il ne devrait y avoir qu'une petite fenêtre par où on lui administrerait son boire et son manger. »

Tout était mystère et merveille chez Diane, qui, née en 1499, avait, à l'époque où nous sommes arrivés, cinquante-huit ans, et qui, par sa jeunesse apparente et sa beauté réelle, effaçait les plus belles et les plus jeunes princesse de la cour ; si bien que le roi l'aimait avant toutes et pardessus toutes.

Voici ce que l'on disait de mystérieux et de merveilleux sur cette belle Diane, qui avait été faite duchesse de Valentinois en 1548, par le roi Henri II :

D'abord, elle descendait, assurait-on, de la fée Mélusine, et l'amour que le roi lui portait, et cette beauté singulière qu'elle avait conservée, étaient un effet de cette descendance. Diane de Saint-Vallier avait hérité de son aïeule, la grande magicienne, le double secret, secret rare et magique d'être toujours belle et toujours aimée.

Cette beauté éternelle, Diane la devait, disait-on, à des bouillons composés d'or potable. — On sait le rôle que jouait l'or potable dans toutes les préparations chimiques du moyen âge.

Cet amour sans fin, elle le devait à une bague magique que le roi avait reçue d'elle, et qui avait la vertu de la faire aimer du roi, tant que celui-ci la porterait.

Ce dernier bruit surtout avait pris une grande créance, car madame de Nemours racontait à qui voulait l'entendre l'anecdote que nous allons raconter à notre tour.

Le roi étant tombé malade, la reine Catherine de Médicis avait dit à madame de Nemours :

— Ma chère duchesse, le roi a pour vous une grande affection ; allez le voir dans sa chambre, seyez-vous près de son lit, et, tout en causant avec lui, tâchez de lui tirer du troisième doigt de la main gauche la bague qu'il y porte, et qui est un talisman que lui a donné madame de Valentinois pour se faire aimer de lui.

Or, personne à la cour n'avait en profonde affection madame de Valentinois, non pas qu'elle fût méchante, mais les jeunes ne l'aimaient pas parce que, comme nous l'avons dit, elle s'obstinait à rester jeune, et les vieilles la détestaient parce qu'elle ne voulait pas devenir vieille. Madame de Nemours se chargea donc volontiers de la commission, et, ayant pénétré dans la chambre du roi, et s'étant assise près du lit, elle était parvenue, tout en jouant, à tirer du doigt de Henri la bague, dont lui-même ne connaissait point la vertu ; mais à peine la bague était-elle hors du doigt du malade, que celui-ci avait prié madame de Nemours de siffler son valet de chambre. — On sait que, jusqu'à madame de Maintenon, qui inventa les sonnettes, le sifflet d'or ou d'argent était, pour les rois, les princes et les grands seigneurs, la manière d'appeler leurs gens. — Le malade avait donc prié madame de Nemours de siffler son valet de chambre, lequel, étant incontinent entré, reçut du roi l'ordre de fermer sa porte à tout le monde.

— Même à madame de Valentinois? demanda le valet de chambre étonné.

— A madame de Valentinois comme aux autres, répondit aigrement le roi ; l'ordre n'admet pas d'exception.

Un quart d'heure après, madame de Valentinois s'était présentée à la porte du roi, et la porte lui avait été refusée.

Elle était revenue au bout d'une heure ; même refus ; enfin, au bout de deux heures, et, cette fois, malgré un troisième refus, elle avait forcé la porte, était entrée, avait marché droit au roi, lui avait pris la main, s'était aperçue que la bague lui manquait, avait obtenu l'aveu de ce qui s'était passé, et, séance tenante, avait exigé de Henri qu'il

fit redemander sa bague à madame de Nemours. L'ordre du roi de rendre le précieux bijou était si péremptoire, que madame de Nemours, qui ne l'avait point encore remis à la reine Catherine, dans l'appréhension de ce qui arrivait, avait renvoyé la bague. Une fois l'anneau au doigt du roi, la fée avait repris tout son pouvoir, qui, du reste, depuis ce jour, n'avait fait qu'aller croissant.

Malgré les graves autorités qui rapportent l'histoire, — et notez qu'il ne s'agit pas moins, pour les bouillons d'or potable, que du témoignage de Brantôme, et, pour l'affaire de l'anneau, que des attestations de M. de Thou et de Nicolas Pasquier, — nous sommes tenté de croire qu'aucune magie n'existait dans ce miracle de la belle Diane de Poitiers, que, cent ans plus tard, devait renouveler Ninon de Lenclos; et nous sommes disposé à accepter, comme sa seule et véritable magie, la recette qu'elle donnait elle-même à qui la lui demandait, c'est-à-dire, quelque temps qu'il fît, et même dans les plus grands froids, *un bain d'eau de puits*. En outre, tous les matins, la duchesse se levait avec le jour, faisait une promenade de deux heures à cheval, et revenait se remettre au lit, où elle restait jusqu'à midi à lire ou à causer avec ses femmes.

Ce n'était pas le tout : chaque chose était matière à discussion chez la belle Diane, et les plus graves historiens semblent, à son propos, avoir oublié cette première condition de l'histoire, qui est d'avoir toujours la preuve debout derrière l'accusation.

Mézeray raconte, — et nous ne sommes pas fâché de prendre Mézeray en défaut, — Mézeray raconte que François Ier n'aurait accordé la grâce de Jean de Poitiers, père de Diane, qu'après avoir pris de sa fille *ce qu'elle avait de plus précieux*: or, cela se passait en 1523; Diane, née en 1499, avait vingt-quatre ans, et, depuis dix ans, était mariée à Louis de Brézé! Nous ne disons pas que François Ier fort coutumier du fait, n'ait point imposé certaines conditions à la belle Diane; mais ce n'était pas, comme le dit Mézeray, à une jeune fille de quatorze ans qu'il imposait ces conditions, et, à moins de bien fort calomnier ce pauvre M. de Brézé, à qui sa veuve fit élever ce magnifique tombeau que l'on admire encore à Rouen, on ne peut raisonnablement pas supposer qu'il ait laissé le roi prendre à la femme de vingt-quatre ans ce que la jeune fille de quatorze avait eu de plus précieux.

Tout ce que nous venons de dire, au reste, n'a pour but qu'une chose: c'est de prouver à nos belles lectrices que mieux vaut l'histoire écrite par les romanciers que l'histoire écrite par les historiens, d'abord parce qu'elle est plus vraie, et ensuite parce qu'elle est plus amusante.

En somme, à cette époque, veuve depuis vingt-six ans de son mari, maîtresse du roi Henri II depuis vingt et un ans, Diane, malgré ses cinquante-huit ans bien comptés, avait le teint le plus uni et le plus beau que l'on pût voir, de beaux cheveux bouclés du plus beau noir, une taille admirablement prise, un cou et une gorge sans défauts.

C'était au moins l'avis du vieux connétable de Montmorency, qui, bien qu'âgé lui-même de soixante-quatre ans, prétendait jouir auprès de la belle duchesse de privilèges tout particuliers, qui eussent rendu le roi fort jaloux, s'il n'était pas bien convenu que ce sont toujours les gens intéressés à savoir les premiers une chose qui ne la savent jamais que les derniers, et qui quelquefois même ne la savent pas du tout.

Qu'on nous pardonne cette longue digression historico-critique; mais, si une femme de cette cour si gracieuse, si lettrée et si galante en méritait la peine, c'était assurément celle qui avait fait porter ses couleurs de veuve, le blanc et le noir, à son royal amant, et qui lui avait, grâce à son beau nom païen de Diane, inspiré l'idée de prendre pour armes un croissant avec cette devise : *Donec totum impleat orbem !*

Nous avons dit que, derrière le roi Henri II, ayant à sa droite madame Marguerite de France, et à sa gauche la duchesse de Valentinois, venait le dauphin François, ayant lui, à sa droite sa sœur Élisabeth, et à sa gauche sa fiancée Marie Stuart.

Le dauphin avait quatorze ans; Élisabeth, treize; Marie Stuart, treize; — quarante ans à eux trois.

Le dauphin était un enfant faible et maladif, au teint pâle, aux cheveux châtains, aux yeux atones et sans expression bien déterminée, excepté lorsqu'ils regardaient la jeune Marie Stuart; car alors ils s'animaient et prenaient une expression de désir qui faisait de l'enfant un jeune homme. Au reste, peu enclin aux exercices violents qu'affectionnait le roi son père, il semblait en proie à une langueur incessante dont les médecins cherchaient inutilement la cause, que, guidés par les pamphlets du temps, ils eussent trouvée peut-être dans le chapitre des *Douze Césars*, où Suétone raconte les promenades en litière de Néron avec sa mère Agrippine. Toutefois, hâtons-nous de dire que en sa double qualité d'étrangère et de catholique, Catherine de Médicis était fort détestée, et qu'il ne faudrait pas croire sans examen à tout ce que disaient d'elle les pasquins, les noëls et les satires du temps, presque tous sortis des presses calvinistes. La mort prématurée des jeunes princes François et Charles, auxquels leur mère préférait Henri, ne contribua pas peu à donner créance à tous ces méchants bruits qui ont traversé les siècles, et sont arrivés jusqu'à nous revêtus d'une authenticité presque historique.

La princesse Élisabeth, quoiqu'elle eût un an de moins que le dauphin, était bien plus une jeune fille qu'il n'était un jeune homme. Sa naissance avait été à la fois une joie privée et un bonheur public; car, au moment même où elle vit le jour, la paix se signait entre le roi François Ier et le roi Henri VIII. Ainsi celle qui devait, en se mariant, apporter la paix avec l'Espagne, apportait, en naissant, la paix avec l'Angleterre. Du reste, son père Henri II la tenait en si grande estime de beauté et de caractère, que, ayant marié avant elle sa sœur cadette, madame Claude, au duc de Lorraine, il répondit à quelqu'un qui lui remontrait le tort que ce mariage faisait à son aînée: « Ma fille Élisabeth n'est point de celles qui se contentent d'avoir un duché pour dot; il lui faut, à elle, un royaume, et qui ne soit pas des moindres, mais des plus grands et des plus nobles, au contraire, tant elle est noble et grande en tout! »

Elle eut le royaume promis, et avec lui, le malheur et la mort.

Hélas! un sort meilleur n'attendait pas cette belle Marie qui marchait à la gauche du dauphin, son fiancé!

Il y a des infortunes qui ont eu un tel retentissement, qu'elles ont éveillé un écho par tout le monde, et qu'après avoir attiré sur ceux qui en était l'objet les regards de leurs contemporains, elles attirent encore sur eux, à travers les siècles, chaque fois qu'un nom prononcé les rappelle, les yeux de la postérité.

Ainsi sont les malheurs un peu mérités de la belle Marie, malheurs qui ont tellement dépassé la mesure ordinaire, que les fautes, que les crimes même de la coupable ont disparu devant l'exagération du châtiment.

Mais, alors, nous l'avons dit, la petite reine d'Écosse poursuivait joyeusement sa route dans une vie attristée au début par la mort de son père, le chevaleresque Jacques V: sa mère portait pour elle cette couronne d'Écosse pleine d'épines qui, selon la dernière parole de son père, « par fille était venue, et par fille s'en devait aller! » Le 20 août 1548, elle était arrivée à Morlaix, et, pour la première fois avait touché la terre de France, où se passèrent ses seuls beaux jours. Elle apportait avec elle cette guirlande de roses écossaises que l'on appelait les quatre Marie, qui étaient du même âge, de la même année, du même mois qu'elle, et qui avaient nom Marie Fleming, Marie Seaton, Marie Livingston et Marie Beaton. C'était, à cette époque, une adorable enfant, et, peu à peu, en grandissant, elle était devenue une adorable jeune fille. Ses oncles, les Guise, qui croyaient voir en elle la réalisation de leurs vastes projets ambitieux, et qui, non contents d'étendre leur domination sur la France, l'étendaient, par Marie, sur l'Écosse, peut-être même sur l'Angleterre, l'entouraient d'un véritable culte. Ainsi le cardinal de Lorraine écrivait à sa sœur Marie de Guise:

« Votre fille est crue et croît tous les jours en bonté, beauté et vertu; le roi passe son temps à deviser avec elle, et elle le sait aussi bien entretenir de bons et sages propos, comme ferait une femme de vingt-cinq ans. »

Au reste, c'était bien le bouton de cette rose ardente qui devait s'ouvrir à l'amour et à la volupté. Ne sachant rien faire de ce qui ne lui plaisait pas, elle faisait, au contraire, avec passion tout ce qui lui plaisait: dansait-elle, c'était jusqu'à ce qu'elle tombât épuisée; chevauchait-elle, c'était au galop, et jusqu'à ce que le meilleur coursier fût rendu; assistait-elle à quelque concert, la musique lui causait des frémissements électriques. Étincelante de pierreries, caressée, adulée, adorée, elle était, à l'âge de treize ans, une des merveilles de cette cour des Valois, si pleine de merveilles. Catherine de Médicis, qui n'aimait pas grand'chose à part son fils Henri, disait: « Notre petite reinette écossaise n'a qu'à sourire pour faire tourner toutes les têtes françaises! »

Ronsard disait :

Au milieu du printemps, entre le lis naquit
Son corps, qui de blancheur les lis même vainquit;
Et les roses, qui sont du sang d'Adonis teintes,
Furent, par sa couleur, de leur vermeil dépeintes;
Amour de ses beaux traits lui composa les yeux,
Et les Grâces, qui sont les trois filles des cieux,
De leurs dons les plus beaux cette princesse ornèrent,
Et, pour la mieux servir, les cieux abandonnèrent.

Et, toutes ces charmantes louanges, elle pouvait, la royale enfant, en comprendre les finesses: prose et vers n'avaient point de secrets pour elle; elle parlait le grec, le latin, l'italien, l'anglais, l'espagnol et le français; de même que la poésie et la science lui faisaient une couronne, les autres arts réclamaient son encouragement. Dans ses voyages de

cour, qui la promenaient de résidence en résidence, elle allait de Saint-Germain à Chambord, de Chambord à Fontainebleau, de Fontainebleau au Louvre ; là, elle fleurissait au milieu des plafonds du Primatice, des toiles du Titien, des fresques du Rosso, des chefs-d'œuvre de Léonard de Vinci, des statues de Germain Pilon, des sculptures de Jean Goujon, des monuments, des portiques, des chapelles de Philibert Delorme ; si bien qu'on était tenté de croire, la voyant si poétique, si charmante, si parfaite, au milieu de toutes ces merveilles du génie, que c'était, non pas une création appartenant à l'espèce humaine, mais quelque métamorphose pareille à celle de Galatée, quelque Vénus détachée de sa toile, quelque Hébé descendue de son piédestal.

Et, maintenant, nous à qui manque le pinceau du peintre, essayons de donner, avec la plume du romancier, une idée de cette enivrante beauté.

Elle allait avoir quatorze ans, comme nous l'avons dit. Son teint tenait du lis, de la pêche et de la rose, un peu plus du lis peut-être que de tout le reste. Son front haut, bombé dans la partie supérieure, semblait le siège d'une dignité fière, à la fois — mélange singulier ! — pleine de douceur, d'intelligence et d'audace. On sentait que la volonté, comprimée par ce front, tendue vers l'amour et le plaisir, bondirait au delà des passions ordinaires, et, s'il le fallait pour contenter ses instincts voluptueux et despotiques, irait jusqu'au crime. Son nez, fin, délicat, mais cependant ferme, était aquilin ainsi que ceux des Guise. Son oreille se dessinait petite et enroulée comme une coquille de nacre irisée de rose, sous sa tempe palpitante. Ses yeux bruns, de cette teinte qui flotte entre le marron et le violet, étaient d'une transparence humide et pourtant pleine de flamme, sous leurs cils châtains, sous leurs sourcils dessinés avec une pureté antique. Enfin, deux plis charmants achevaient, à ses deux angles, une bouche aux lèvres pourpres, frémissantes, entr'ouvertes, qui, en souriant, semblait répandre la joie autour d'elle, et qui surmontait un menton frais, blanc, arrondi et perdu dans des contours dont l'imperceptible rebondissement se rattachait à un cou onduleux et velouté comme celui du cygne.

Telle était celle que Ronsard et du Bellay nommaient leur *dixième muse* ; telle était la tête qui devait, trente et un ans plus tard, se poser sur le billot de Fortheringay, et que devait séparer du corps la hache du bourreau d'Elisabeth.

Hélas ! si un magicien fût venu dire à toute cette foule qui regardait la brillante cavalcade s'enfoncer sous les grands arbres du parc de Saint-Germain le sort qui attendait ces rois, ces princes, ces princesses, ces grands seigneurs, ces grandes dames, est-il une veste de toile ou une robe de bure qui eût voulu échanger sa destinée contre celle de ces beaux gentilshommes à pourpoint de soie et de velours ou de ces belles dames à corsage brodé de perles et à jupe de brocart d'or ?

Laissons-les se perdre sous les voûtes sombres des marronniers et des hêtres, et revenons au château de Saint-Germain, où nous avons dit que Catherine de Médicis était restée sous le prétexte d'une légère indisposition.

II

LA CHASSE DU ROI

A peine les pages et les écuyers, formant les derniers rangs du cortège, eurent-ils disparu dans l'épaisseur des allées qui succèdent aux grands arbres, et qui, à cette époque, faisaient comme une ceinture au parc de Saint-Germain, que Catherine se retira du balcon, tirant à elle Charles et Henri, et, renvoyant l'aîné à son professeur et le cadet à ses femmes, elle resta avec la petite Marguerite, trop jeune encore pour que l'on s'inquiétât de ce qu'elle pouvait voir et entendre.

Elle venait d'éloigner ses deux fils, lorsque son valet de chambre de confiance entra, lui annonçant que les deux personnes attendues par elle étaient à ses ordres dans son cabinet.

Elle se leva aussitôt, hésita un instant pour savoir si elle ne renverrait pas la princesse comme elle avait renvoyé les petits princes ; mais, jugeant sans doute sa présence peu dangereuse, elle la prit par la main, et s'avança vers son cabinet.

Catherine de Médicis était, alors, une femme de trente-huit ans, de belle et riche taille et de grande majesté. Elle avait le visage agréable, le cou très beau, les mains magnifiques. Ses yeux noirs étaient presque toujours à demi-voilés, excepté lorsqu'elle avait besoin de lire au fond du cœur de ses adversaires ; alors, leur regard avait le double brillant et la double acuité de deux glaives tirés du fourreau et plongés en même temps dans la même poitrine, où ils restaient en quelque sorte ensevelis jusqu'à ce qu'ils en eussent exploré les dernières profondeurs.

Elle avait beaucoup souffert et beaucoup souri pour cacher ses souffrances. D'abord, pendant les dix premières années de son mariage, — qui furent stériles, et où vingt fois il fut question de la répudier et de donner au dauphin une autre épouse, — l'amour de celui-ci la protégea seul, et lutta obstinément contre la plus terrible et la plus inexorable de toutes les raisons, contre la raison d'État. Enfin, en 1543, au bout de onze ans de mariage, elle mit au monde le prince François.

Mais déjà, depuis neuf ans, son mari était l'amant de Diane de Poitiers.

Peut-être, si, dès le commencement de son mariage, elle eût été heureuse mère, épouse féconde, peut-être eût-elle lutté, comme femme et comme reine, contre la belle duchesse ; mais sa stérilité l'abaissait au-dessous du rang d'une maîtresse ; au lieu de lutter, elle se courba, et, par son humilité, acheta la protection de sa rivale.

De plus, toute cette belle seigneurie d'épée, tous ces brillants hommes de guerre qui n'estimaient la noblesse que lorsque c'était une fleur poussée dans le sang, et cueillie sur un champ de bataille, faisaient peu de cas de la race commerçante des Médicis. On jouait sur le nom et sur les armes : leurs ancêtres étaient des médecins, *medici* ; leurs armes étaient, non pas des boulets de canon, comme ils disaient, mais des pilules. Marie Stuart elle-même, qui caressait de sa jolie main d'enfant la duchesse de Valentinois, en faisait parfois une griffe pour égratigner Catherine.

— Venez-vous avec nous chez la *marchande florentine ?* disait-elle au connétable de Montmorency.

Catherine dévorait tous ces outrages : elle attendait. Qu'attendait-elle ? Elle n'en savait certes rien elle-même. Henri II, son royal époux, était du même âge qu'elle, et d'une santé qui lui promettait de longs jours. N'importe ! elle attendait avec l'entêtement du génie qui, sentant et appréciant sa propre valeur, comprend que Dieu ne faisant rien d'inutile, l'avenir ne saurait lui manquer.

Elle s'était tournée, alors, du côté des Guise.

Henri, caractère faible, ne savait jamais être le maître seul : tantôt il était le maître avec le connétable, et c'étaient les Guise qui avaient le dessous ; tantôt il était le maître avec les Guise, et c'était le connétable qui était en défaveur.

Aussi avait-on fait sur le roi Henri II le quatrain suivant :

> Sire, si vous laissez, comme Charles désire,
> Comme Diane veut, par trop vous gouverner,
> Fondre, pétrir, mollir, refondre et retourner ;
> *Sire*, vous n'êtes plus, vous n'êtes plus que *cire*.

On sait quelle était Diane ; quant à Charles, c'était le cardinal de Lorraine.

Au reste, noble et fière famille que celle de ces Guise. Un jour que le duc Claude était venu, accompagné de ses six fils, rendre hommage au roi François Ier, à son lever du Louvre, le roi lui avait dit : « Mon cousin, je vous tiens pour un homme bien heureux de vous voir renaître avant que de mourir, dans une si belle et si riche postérité. »

Et, en effet, le duc Claude, en mourant, laissait après lui la famille la plus riche, la plus habile et la plus ambitieuse du royaume. Ces six frères, présentés par leur père à François Ier, avaient, à eux six, environ huit cent mille livres de rente, c'est-à-dire plus de quatre millions de notre monnaie actuelle.

D'abord venait l'aîné, celui que l'on appela le duc François, le Balafré, le grand duc de Guise enfin. Sa situation à la cour était presque celle d'un prince du sang. Il avait un aumônier, un argentier, huit secrétaires, vingt pages, quatre-vingts officiers ou gens de service, une vénerie dont les chiens ne le cédaient qu'à la race grise du roi, dite race royale ; des écuries pleines de chevaux barbes qu'il tirait d'Afrique, de Turquie et d'Espagne ; des perchoirs pleins de gerfauts et de faucons sans prix, lesquels lui étaient envoyés par Soliman et par tous les princes infidèles qui lui en faisaient hommage sur sa renommée. Le roi de Navarre lui écrivait pour lui annoncer la naissance de son fils, qui fut, depuis, Henri IV. Le connétable de Montmorency lui-même, le plus orgueilleux baron de son temps, lui écrivait, commençant sa lettre par *Monseigneur*, et la terminant par *Votre très humble et très obéissant serviteur* ; et lui répondait *Monsieur le connétable*, et *Votre bien bon ami* ; ce qui n'était pas vrai, au reste, la maison de Guise et la maison de Montmorency étant en guerre éternelle.

Il faut avoir lu les chroniques du temps, soit qu'elles se déroulent sous la plume aristocratique du sieur de Brantôme, soit qu'elles s'enregistrent heure par heure, au journal du grand audiencier Pierre de l'Estoille, pour se faire une idée de la puissance de cette race privilégiée et tragique, forte dans la rue comme sur le champ de bataille, écoutée au milieu des carrefours des halles comme dans les cabinets du Louvre, de Windsor ou du Vatican, lors

qu'elle parlait par la bouche du duc François surtout. Faites-vous montrer au Musée d'artillerie la cuirasse que cet aîné des Guise portait au siége de Metz, et vous y verrez la trace de cinq balles, dont trois eussent certainement été mortelles, si elles ne fussent venues s'amortir contre le rempart d'acier.

Aussi, était-ce une joie pour la population de Paris lorsqu'il sortait de l'hôtel de Guise, et que, plus connu et plus populaire que le roi lui-même, monté sur *Fleur-de-Lis* ou *Mouton* — c'étaient ses deux chevaux favoris — avec son pourpoint et ses chausses de soie cramoisie, son manteau de velours, sa toque surmontée d'une plume de la couleur de son pourpoint, suivi de quatre cents gentilshommes, il traversait les rues de la capitale. Alors, tous accouraient sur son passage, les uns brisant des branches d'arbre, les autres arrachant des fleurs, et jetant branches d'arbre et fleurs sous les pieds de son cheval en criant :

— Vive notre duc !

Et lui, se dressant sur ses étriers, comme il faisait les jours de bataille, pour voir plus loin et attirer les coups à lui, ou se penchant à droite et à gauche, saluant courtoisement les femmes, les hommes et les vieillards, souriant aux jeunes filles, caressant les enfants, lui était le vrai roi, non pas du Louvre, de Saint-Germain, de Fontainebleau ou des Tournelles, mais le roi des rues, des carrefours, des halles ; vrai roi, roi réel, puisqu'il était le roi des cœurs !

Aussi, au risque de rompre la trêve dont la France avait si grand besoin, quand le pape Paul III, — à propos d'une querelle particulière avec les Colonna, que l'appui qu'ils avaient espéré trouver dans Philippe II avait rendus assez hardis pour prendre les armes contre le saint-siége, — quand le pape, disons-nous, à propos de cette querelle, déclara le roi d'Espagne déchu de sa royauté de Naples, et offrit cette royauté à Henri II, le roi n'hésita pas à nommer général en chef de l'armée qu'il envoyait en Italie le duc François de Guise.

Il est vrai que, à cette occasion, et pour la première fois peut-être, Guise et Montmorency se trouvaient d'accord. François de Guise hors de France, Anne de Montmorency se trouvait le premier personnage du royaume ; et, tandis que le grand capitaine poursuivait au delà des monts ses projets de gloire, lui, qui se croyait un grand politique, poursuivait à la cour ses projets d'ambition, dont le plus ardent était, pour le moment, de marier son fils à madame Diane, fille légitime de la duchesse de Valentinois, et veuve du duc de Castro, de la maison de Farnése, tué à l'assaut d'Hesdin.

M. le duc Françoise de Guise était donc à Rome, guerroyant contre le duc d'Albe.

Après le duc François de Guise venait le cardinal de Lorraine, grand seigneur d'Eglise qui le cédait de bien peu à son frère, et que Pie V appelait le pape d'au delà des monts. C'était, comme dit l'auteur de l'*Histoire de Marie Stuart*, un négociateur à deux tranchants, fier comme un Guise, délié comme un Italien. Plus tard, il devait concevoir, mûrir et mettre à exécution cette grande idée de la Ligue, qui fit monter pas à pas à son neveu les degrés du trône, jusqu'au moment où oncle et neveu furent frappés par l'épée des quarante-cinq. Lorsque les six Guise étaient à la cour, les quatre plus jeunes, le duc d'Aumale, le grand prieur, le marquis d'Elbeuf et le cardinal de Guise, ne manquaient jamais de venir d'abord au lever du cardinal Charles ; puis ensuite, tous cinq allaient au lever du duc François, qui les conduisait chez le roi.

Au reste, tous deux avaient, l'un en homme de guerre, l'autre en homme d'Eglise, dressé leurs batteries pour l'avenir : le duc François s'était fait le maître du roi, le cardinal Charles s'était fait l'amant de la reine. Le grave l'Estoille raconte le fait de manière à ce que le plus incrédule lecteur ne conserve aucun doute sur ce point. « Un de mes amis, dit-il, m'a conté que, estant couché avec le valet du cardinal dans une pièce qui entroit en celle de la royne mère, il vit, vers le minuit, ledit cardinal, avec une robe de chambre seulement sur les épaules, qui passoit pour aller voir la royne, et que son ami lui dit que, s'il parloit de ce qu'il avoit vu, il y perdroit la vie. »

Quant aux quatre autres princes de la maison de Guise, qui jouent un rôle presque nul dans le courant de cette histoire, leur portrait nous mènerait trop loin. Bornons-nous donc, tout insuffisants qu'ils sont, à ceux que nous venons de tracer du duc François et du cardinal Charles.

C'était ce cardinal Charles que l'on avait vu, la nuit, *se rendant chez la royne avec une robe de chambre seulement sur les épaules*, qui attendait Catherine de Médicis dans son cabinet.

Catherine savait le trouver là ; mais elle ignorait qu'il n'y fût point seul.

En effet, il était accompagné d'un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, élégamment vêtu, quoiqu'il fût visiblement en habit de voyage.

— Ah ! c'est vous, monsieur de Nemours ! s'écria la reine en apercevant le jeune homme ; vous arrivez d'Italie... Quelles nouvelles de Rome ?

— Mauvaises, madame ! répondit le cardinal, tandis que le duc de Nemours saluait la reine.

— Mauvaises !... Notre cher cousin le duc de Guise aurait-il été battu ? demanda Catherine. Prenez garde ! vous me diriez oui, que je répondrais non, tant je tiens la chose pour impossible !

— Non, madame, répondit le duc de Nemours, M. de Guise n'a point été battu ; comme vous dites, c'est chose impossible ! Mais il est trahi par les Caraffa, abandonné par le pape lui-même, et il m'a dépêché au roi afin de lui dire que la position n'était plus tenable pour sa gloire, ni pour celle de la France, et qu'il demandait ou des renforts ou son rappel.

— Et, selon nos conventions, madame, dit le cardinal, je vous ai d'abord conduit M. de Nemours.

— Mais, dit Catherine, le rappel de M. de Guise, c'est l'abandon des prétentions du roi de France sur le royaume de Naples, et de mes prétentions, à moi, sur le duché de Toscane

— Oui, dit le cardinal ; mais, remarquez bien, madame, que nous ne pouvons tarder à avoir la guerre en France, et que, alors, ce n'est plus Naples et Florence qu'il s'agit de reconquérir, c'est Paris qu'il s'agit de protéger.

— Comment, Paris ? Vous riez, monsieur le cardinal ! Il me semble que la France peut défendre la France, et que Paris se protége tout seul.

— Je crains que vous ne soyez dans l'erreur, madame, répondit le cardinal. Le meilleur de nos troupes, comptant sur la trêve, a passé en Italie, avec mon frère, et, certes, sans la conduite ambiguë du cardinal Caraffa, sans la trahison du duc de Parme, qui a oublié ce qu'il devait au roi de France pour passer au parti de l'empereur, les progrès que l'on eût faits du côté de Naples, et le besoin que le roi Philippe II eût eu de se dégarnir à son tour pour protéger Naples, nous eût sauvegardés d'une attaque ; mais, aujourd'hui que Philippe II est assuré que ce qu'il a d'hommes en Italie suffit pour nous tenir en échec, il tournera les yeux du côté de la France, et ne manquera pas de profiter de sa faiblesse ; sans compter que le neveu de M. le connétable vient de faire une équipée qui donnera à cette rupture de trêve par le roi d'Espagne une apparence de justice.

— Vous voulez parler de son entreprise sur Douai ? dit Catherine.

— Justement.

— Ecoutez, dit la reine, vous savez que je n'aime pas l'amiral plus que vous ne l'aimez vous-même ; ainsi, démolissez-le de votre côté, je ne vous en empêcherai pas ; mais au contraire, j'y aiderai de toute ma puissance.

— En attendant, que décidez-vous ? dit le cardinal.

Et voyant que Catherine hésitait :

— Oh ! continua-t-il, vous pouvez parler devant M. de Nemours ; lui aussi est de Savoie, mais autant notre ami que le prince Emmanuel-Philibert, son cousin, est notre ennemi

— Décidez vous-même, mon cher cardinal, répondit Caterine en jetant un regard oblique au prélat ; je ne suis qu'une femme dont le faible esprit n'entend pas grand'chose à la politique... Ainsi décidez.

Le cardinal avait compris le coup d'œil de Catherine : pour elle, il n'y avait pas d'amis, il n'y avait que des complices.

— N'importe, dit Charles de Guise, avancez toujours un avis, madame, et je me permettrai de le combattre, s'il se trouve en contradiction avec le mien.

— Eh bien, je pense, dit Catherine, que le roi, étant le seul chef de l'Etat, est le seul qui doit être prévenu avant tous des choses importantes... A mon avis donc, si M. le duc n'est pas trop fatigué, il doit prendre un cheval, rejoindre le roi, quelque part qu'il se trouve, et lui transmettre, avant personne, les nouvelles dont votre bienveillante amitié pour moi, mon cher cardinal, m'a faite, à mon grand regret, maîtresse avant lui.

Le cardinal se retourna vers le duc de Nemours comme pour l'interroger.

Mais celui-ci, s'inclinant :

— Je ne suis jamais fatigué, monseigneur, dit-il, lorsqu'il s'agit du service du roi.

— En ce cas, dit le cardinal, je vais vous faire donner un cheval, et, à tout hasard, prévenir les secrétaires qu'il y aura conseil chez le roi à son retour de la chasse... Venez, monsieur de Nemours.

Le jeune duc salua respectueusement la reine, et il s'apprêtait à suivre M. le cardinal de Lorraine, lorsque Catherine toucha légèrement le bras de ce dernier.

— Passez devant, monsieur de Nemours, dit Charles de Guise.

— Monseigneur..., fit Jacques de Nemours hésitant.

— Je vous en prie.

— Et moi, dit la reine en lui tendant sa belle main, je vous l'ordonne, monsieur le duc.

Le duc, comprenant que, sans doute, la reine avait un

dernier mot à dire au cardinal, ne fit plus de difficulté d'obéir, et, baisant la main de la reine, il sortit le premier, laissant à dessein retomber la tapisserie derrière lui.

— Que vouliez-vous me dire, ma chère reine? demanda le cardinal.

— Je voulais vous dire, répondit Catherine, que le bon roi Louis onzième, qui, en échange de cinq cent mille écus qu'il lui avait prêtés, a donné à notre aïeul Laurent de Médicis la permission de mettre trois fleurs de lis dans nos armes, avait l'habitude de répéter : « Si mon bonnet de nuit

Ce cavalier était un chasseur qui essayait évidemment de s'orienter.

Si perdu que fût ce chasseur, il devait en savoir, sur l'endroit probable où l'on trouverait le roi, encore plus que le jeune duc, arrivé d'Italie depuis une demi-heure à peine

Aussi M. de Nemours alla-t-il droit au chasseur.

Celui-ci, voyant, de son côté, un cavalier se rapprocher de lui, et pensant avoir affaire à quelqu'un qui pourrait le renseigner sur la marche de la chasse, fit aussi quelques pas en avant.



La lame s'enfonça jusqu'à la garde dans le corps du sanglier.

avait mon secret, je brûlerais mon bonnet de nuit ! » Méditez cette maxime du bon roi Louis onzième, mon cher cardinal... Vous êtes trop confiant !

Le cardinal sourit de l'avis qui lui était donné : lui qui passait pour le politique le plus défiant de l'époque, avait rencontré défiance plus grande que la sienne.

Il est vrai que c'était dans la Florentine Catherine de Médicis.

Le cardinal franchit à son tour le rempart de tapisserie, et vit le prudent jeune homme, qui, afin de ne pas être accusé de curiosité, l'attendait à dix pas en avant dans le corridor.

Tous deux descendirent jusque dans la cour, où Charles de Guise donna l'ordre à un page des écuries d'amener à l'instant même un cheval tout équipé.

Le page revint cinq minutes après, conduisant le cheval Nemours se mit en selle avec l'élégance d'un cavalier consommé, et s'élança au galop par la grande allée du parc.

Le jeune homme s'était informé de la direction qu'avait prise la chasse, et il lui avait été répondu que l'on avait dû attaquer l'animal près de la route de Poissy.

Il avait donc dirigé sa course de ce côté, espérant que, une fois arrivé au lancer, le bruit du cor le guiderait vers le point où serait le roi.

Mais, aux environs de la route de Poissy, il ne vit et n'entendit rien.

Un bûcheron interrogé lui dit que la chasse s'était emportée du côté de Conflans.

Il tourna aussitôt son cheval du côté indiqué.

Au bout d'un quart d'heure, en croisant une route transversale, il aperçut, au milieu d'un carrefour voisin, un cavalier qui se dressait sur ses étriers pour voir de plus loin, et qui approchait sa main de son oreille pour mieux entendre.

Mais bientôt tous deux, d'un même mouvement, éperonnèrent leurs chevaux : ils venaient de se reconnaître.

Le chasseur perdu, qui essayait de s'orienter en se levant sur ses étriers pour voir, et en rapprochant sa main de son oreille pour entendre, était le capitaine de la garde écossaise.

Les deux cavaliers s'abordèrent avec cette familiarité courtoise qui distinguait les jeunes seigneurs de l'époque. D'ailleurs, l'un, le duc de Nemours, était de maison princière, c'est vrai ; mais l'autre, le comte de Montgomery, était de la plus vieille noblesse normande, descendant de ce Roger de Montgomery qui avait accompagné Guillaume le Bâtard à la conquête de l'Angleterre.

Or, à cette époque, il existait en France quelques vieux noms qui se croyaient les égaux des noms les plus puissants et les plus glorieux, malgré l'infériorité des titres qu'ils portaient. Ainsi était-il des Montmorency, qui ne se titraient que de baron ; des Rohan, qui n'étaient que seigneurs ; des Coucy, qui n'étaient que sires, et des Montgomery, qui n'étaient que comtes.

Comme l'avait pensé le duc de Nemours, Montgomery avait perdu la chasse, et cherchait à s'orienter.

Au reste, l'endroit où ils se trouvaient était bien choisi pour cela, puisque c'était un carrefour placé sur une hauteur, vers laquelle tous les bruits devaient monter, et dominant cinq ou six routes par lesquelles, en se laissant battre, ne pouvait manquer de passer l'animal.

Les deux jeunes gens, qui s'étaient quittés depuis plus de six mois déjà, avaient, au reste, mille questions importantes à se faire : Montgomery au sujet de l'armée et des belles entreprises de guerre que devait naturellement tenter M. de Guise ; l'autre au sujet de la cour de France et des belles aventures d'amour qui devaient s'y accomplir.

Ils étaient au plus chaud de cette intéressante conversation,

lorsque le comte de Montgomery posa sa main sur le bras du duc.

Il avait cru entendre les abois éloignés de la meute.

Tous deux écoutèrent. Le comte ne s'était pas trompé : à l'extrémité d'une allée immense, ils virent tout à coup passer, rapide comme une flèche, un énorme sanglier ; puis, à cinquante pas derrière lui, les plus ardents des chiens, puis le gros de la meute, puis les traînards.

A l'instant même, Montgomery porta son cor à sa bouche et sonna la vue, afin de rallier ceux qui, comme lui, pouvaient être égarés ; et le nombre devait en être grand, car sur la trace de l'animal passèrent trois personnes seulement, un homme et deux femmes.

Dans l'homme, à l'ardeur avec laquelle il poussait son cheval, les deux officiers crurent reconnaître le roi ; mais la distance était si grande, qu'il leur fut impossible de dire quelles étaient les deux hardies amazones qui le suivaient de si près.

Tout le reste de la chasse semblait égaré.

Le duc de Nemours et le comte de Montgomery s'élancèrent dans une allée qui, vu la direction suivie par l'animal, leur permettait de couper la chasse à angle droit.

Le roi avait, en effet, attaqué, près de la route de Poissy, la bête, qui, en termes de vénerie, était ce qu'on appelle un *ragot*. Celle-ci avait débûché avec cette roideur qui caractérise les vieux animaux, et avait piqué droit sur Conflans. Le roi était parti aussitôt sur sa trace en sonnant le lancer, et toute la cour avait suivi le roi.

Mais les sangliers sont mauvais courtisans : celui auquel on avait, pour le moment, affaire, au lieu de choisir les grandes futaies et les belles routes, s'était lancé dans les taillis les plus fourrés, et dans les ronciers les plus épais ; d'où il était résulté que, au bout d'un quart d'heure, il n'y avait plus, derrière le roi, que les chasseurs les plus acharnés, et que, de toutes les dames, trois seulement tenaient bon : c'étaient madame Marguerite, sœur du roi, Diane de Poitiers et la petite *reinette* Marie Stuart, comme l'appelait Catherine.

Malgré le courage des illustres chasseurs et chasseresses que nous venons de nommer, les difficultés du terrain, l'épaisseur du bois, qui obligeait les cavaliers à faire des détours, la hauteur des ronciers, qu'il était impossible de franchir, avaient bientôt permis au sanglier et aux chiens de se perdre dans l'éloignement ; mais, à l'extrémité de la forêt, l'animal avait trouvé le mur, et force lui avait été de revenir sur ses pas.

Le roi, un instant distancé, mais sûr de sa race de chiens gris, s'était donc arrêté ; ce qui avait donné le temps à quelques chasseurs de le rejoindre ; mais bientôt les abois s'étaient fait entendre de nouveau.

La portion de forêt vers laquelle se dirigeait l'animal était mieux éclaircie que l'autre ; il en résulta que, cette fois, le roi put reprendre sa poursuite avec chance de la mener à bout.

Seulement, il arriva ce qui était arrivé dix minutes auparavant : chacun ne tint que selon sa force et son courage. D'ailleurs, au milieu de cette cour, toute composée de beaux seigneurs et de galantes dames, beaucoup peut-être restaient en arrière, qui n'y étaient pas absolument forcés par la paresse de leurs chevaux, par l'épaisseur du bois ou par les inégalités du terrain, et c'est ce que prouvaient clairement les groupes que l'on rencontrait arrêtés à l'angle des allées et au milieu des carrefours, et qui semblaient plus attentifs à suivre les conversations engagées qu'à écouter l'aboi des chiens ou le cor des piqueurs.

Voilà comment, lorsque l'animal avait passé en vue de Montgomery et de Nemours, il se trouvait n'être suivi que d'un cavalier dans lequel les jeunes gens avaient cru reconnaître le roi, et de deux dames qu'ils n'avaient pas reconnues.

C'était, en effet, le roi qui, avec son ardeur ordinaire, voulait arriver le premier à l'acculée, c'est-à-dire au moment où le sanglier s'acculerait à quelque arbre, à quelque roncier, à quelque roc, et ferait tête aux chiens.

Les deux amazones qui le suivaient étaient madame de Valentinois et la petite reine Marie : l'une la meilleure, l'autre la plus hardie cavalière de toute la cour.

Au reste, le sanglier commençait à se lasser ; il était évident qu'il ne tarderait point à tenir ; déjà les chiens les plus ardents lui soufflaient au poil.

Pendant un quart d'heure encore, cependant, il essaya d'échapper par la fuite à ses ennemis ; mais, se sentant de plus en plus rejoint, il résolut de faire une belle mort, une véritable mort de sanglier, et, ayant trouvé une racine d'arbre à sa commodité, il s'y accula en grognant et en faisant claquer ses mâchoires l'une contre l'autre.

A peine y fut-il, que toute la meute se rua sur lui, et indiqua, par ses abois redoublés, que l'animal faisait tête.

A ces abois se mêla bientôt le cor du roi. Henri était arrivé, suivant d'aussi près les chiens que les chiens eux-mêmes suivaient l'animal.

Il regarda autour de lui tout en sonnant, cherchant son porte-arquebuse ; mais il avait distancé jusqu'aux plus acharnés piqueurs, jusqu'à ceux-là mêmes dont le devoir était de ne jamais le quitter, et ne vit, accourant de toute la vitesse de leurs chevaux, que Diane et Marie Stuart, qui avaient, nous l'avons dit, tenu bon.

Pas une boucle de la chevelure de la belle duchesse de Valentinois n'était dérangée, et son toquet de velours était fixé au sommet de sa tête avec autant de fermeté qu'au moment du départ.

Quant à la petite Marie, elle avait perdu voile et toquet, et ses beaux cheveux châtains, épars au vent, attestaient, comme le pourpre charmant de ses joues, de l'ardeur de sa course.

Aux sons prolongés que le roi tirait de son cor, l'arquebusier accourut, une arquebuse à la main, l'autre à l'arçon de sa selle.

Derrière lui, à travers l'épaisseur des bois, on voyait briller, se rapprochant, les broderies d'or et les vives couleurs des robes, des pourpoints et des manteaux.

C'étaient les chasseurs qui arrivaient de tous côtés.

L'animal faisait de son mieux : attaqué à la fois par soixante chiens, il tenait tête à tous ses ennemis. Il est vrai que, tandis que les dents les plus aiguës s'émoussaient sur son poil rugueux, chacun de ses coups de boutoir, à lui, faisait une blessure profonde à celui de ses adversaires qui en était atteint ; mais, quoique mortellement blessés, quoique perdant tout leur sang, quoique les entrailles traînantes, les *gris du roi*, comme on les appelait, étaient de si noble race, qu'ils ne revenaient que plus acharnés au combat, et qu'on ne connaissait les blessés qu'aux taches de sang plus nombreuses qui marbraient ce mouvant tapis.

Le roi comprit qu'il était temps de mettre fin à la boucherie, ou qu'il allait y perdre ses meilleurs chiens.

Il jeta son cor, et fit signe qu'on lui donnât son arquebuse.

La mèche était allumée d'avance ; l'arquebusier n'eut donc qu'à présenter l'arme au roi.

Henri était excellent tireur, et manquait rarement son coup.

L'arquebuse à la main, il s'avança à la distance de vingt-cinq pas à peu près du sanglier, dont les yeux brillaient comme deux charbons ardents.

Il visa entre les yeux de l'animal, et lâcha le coup.

L'animal avait reçu la décharge à la tête ; mais un mouvement qu'il avait fait au moment où le roi appuyait sur la détente, avait présenté son front de biais : la balle avait glissé sur l'os, et avait été tuer un des chiens.

On pouvait voir sur la hure du sanglier, entre l'œil et l'oreille, la traînée du sang indiquant le passage de la balle.

Henri demeura un instant étonné que l'animal ne fût pas tombé sur le coup, tandis que son cheval, tout frissonnant, plié sur les jarrets de derrière, piétinait des pieds de devant.

Il tendit au piqueur l'arquebuse déchargée en demandant l'autre.

L'autre était tout amorcée et tout allumée ; le piqueur la lui donna.

Le roi la prit et porta la crosse à son épaule.

Mais, avant qu'il eût eu le temps de viser, le sanglier, ne voulant, sans doute, pas attendre le hasard d'un second coup, donna une violente secousse aux chiens qui l'entouraient, ouvrit au milieu de la meute un sillon sanglant, et, rapide comme l'éclair, passa entre les jambes du cheval du roi, qui se dressa sur ses pieds de derrière en poussant un hennissement de douleur, montra son ventre ouvert d'où ruisselait le sang et tombaient les entrailles, et, s'abaissant aussitôt, engagea le roi sous lui.

Tout cela avait été si instantané, que pas un des spectateurs n'avait songé à s'élancer au-devant du sanglier, qui était revenu sur le roi, avant même que celui-ci eût eu le temps de tirer son couteau de chasse.

Henri essaya d'y porter la main ; mais la chose était impossible : le couteau de chasse était engagé lui-même sous le côté gauche du roi.

Si brave qu'il fût, le roi ouvrait déjà la bouche pour crier à l'aide, — car la tête hideuse du sanglier, avec ses yeux de braise, sa gueule sanglante et ses défenses acérées, n'était plus qu'à quelques pouces, — quand, tout à coup, il entendit à son oreille une voix qui, de cet accent ferme auquel il n'y a point à se méprendre, lui disait :

— Ne bougez pas, sire ; je réponds de tout !

Puis il sentit un bras qui soulevait le sien, et il vit passer, comme un éclair, une lame large et aiguë qui, au défaut de l'épaule, alla s'enfoncer jusqu'à la garde dans le corps du sanglier.

En même temps, deux bras vigoureux tiraient Henri en arrière, ne laissant exposé aux coups de l'animal expirant que le nouvel adversaire qui venait de le frapper au cœur.

Celui qui tirait le roi en arrière, c'était le duc de Nemours.

Celui qui, un genou en terre et le bras tendu, venait de

frapper au cœur le sanglier, c'était le comte de Montgomery.

Le comte de Mongomery tira son épée du corps de l'animal, l'essuya sur le gazon vert et touffu, la remit au fourreau, et, s'approchant de Henri II, comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé :

— Sire, dit-il, j'ai l'honneur de présenter au roi M. le duc de Nemours, qui vient de par delà les monts, et qui apporte au roi des nouvelles de M. le duc de Guise et de sa brave armée d'Italie.

III

CONNÉTABLE ET CARDINAL

Deux heures après la scène que nous venons de décrire ; l'émotion privée ou officielle apaisée dans le cœur des assistants ; les félicitations faites à Gabriel de Lorges, comte de Montgomery, et à Jacques de Savoie, duc de Nemours, les deux sauveurs du roi, sur le courage et l'adresse qu'ils avaient déployés dans cette occasion ; la curée, — chose importante que les plus graves affaires ne permettaient pas de négliger, — accomplie dans la grande cour du château en présence du roi, de la reine et de tous les seigneurs et dames présents à Saint-Germain, Henri II, le visage souriant comme l'est celui d'un homme qui vient d'échapper à un danger de mort, et qui se sent d'autant plus plein de vie et de santé que ce danger a été plus grand, Henri II, disons-nous, entrait dans son cabinet, où l'attendaient, outre ses conseillers ordinaires, le cardinal Charles de Lorraine et le connétable de Montmorency.

Nous avons deux ou trois fois déjà nommé le connétable de Montmorency ; mais nous avons négligé de faire pour lui ce que nous avons fait pour les autres héros de cette histoire, c'est-à-dire de l'exhumer de sa tombe, et de le faire poser devant nos lecteurs ainsi que ce grand connétable de Bourbon que ses soldats portèrent, après sa mort, chez un peintre, afin que celui-ci leur en fît un portrait debout et tout armé, comme s'il eût été vivant.

Anne de Montmorency était, alors, le chef de cette vieille famille de barons chrétiens ou barons de France, comme ils s'intitulaient, issue de Bouchard de Montmorency, et qui a fourni dix connétables au royaume.

Il s'appelait et se qualifiait Anne de Montmorency, duc, pair, maréchal, grand-maître, connétable et premier baron de France, chevalier de Saint-Michel et de la Jarretière ; capitaine de cent hommes des ordonnances du roi ; gouverneur et lieutenant général du Languedoc ; comte de Beaumont, de Dammartin, de la Fère-en-Tardenois et de Châteaubriant ; vicomte de Melun et de Montreuil ; baron d'Amville, de Préaux, de Montbron, d'Offemont, de Mello, de Châteauneuf, de la Rochepot, de Dangu, de Méru, de Thoré, de Savoisy, de Gourville, de Derval, de Chanceaux, de Rougé, d'Aspremont, de Maintenay ; seigneur d'Écouen, de Chantilly, de l'Isle-Adam, de Conflans-Sainte-Honorine, de Nogent-le-Valmondois, de Compiègne, de Gandelu, de Marigny, de Thourout.

Comme on voit par cette nomenclature de titres, le roi pouvait être roi dans Paris, mais Montmorency était duc, comte, baron tout autour de Paris, si bien que la royauté semblait emprisonnée dans ses duchés, comtés et baronnies.

Né en 1493, c'était, à l'époque où nous sommes arrivés, un vieillard de soixante-quatre ans qui tout en paraissant son âge, avait la force et la verdeur d'un homme de trente. Violent et brutal, il avait toutes les grossières qualités du soldat : le courage aveugle, l'ignorance du danger, l'insouciance de la fatigue, de la faim et de la soif. Plein d'orgueil, bouffi de vanité, il ne cédait le pas qu'au duc de Guise, mais c'était comme prince de Lorraine, car, comme général et commandant d'expédition, il se croyait bien au-dessus du défenseur de Metz et du vainqueur de Renty. Pour lui, Henri II n'était que le *petit maître* ; François Ier avait été le *grand maître*, et il n'en voulait pas reconnaître d'autre. Courtisan étrange, ambitieux obstiné, il obtenait, au profit de sa fortune et de sa grandeur, à force de rebuffades et de brutalités, ce qu'un autre eût obtenu à force de souplesse et de flatterie. Au reste, Diane de Valentinois l'aidait fort dans cette besogne, ou, sans elle, il eût échoué ; venant derrière lui avec sa douce voix, son doux regard et son doux visage, elle raccommodait tout ce que la colère éternelle du soudard avait brisé. Il s'était déjà trouvé à quatre grandes batailles, et dans chacune il avait fait l'ouvrage d'un vigoureux homme d'armes, mais dans aucune l'œuvre d'un chef intelligent. Ces quatre batailles, c'étaient, d'abord, celle de Ravenne : il avait, alors, dix-huit ans, et suivait pour son plaisir, et en amateur, ce que l'on appelait l'étendard général, et qui n'était rien autre chose que le guidon des volontaires ; la seconde était celle de Marignan : il y commandait une compagnie de cent hommes d'armes, et il aurait pu se vanter que les plus vigoureux coups d'épée et de masse, y avaient été donnés de sa main s'il n'eût eu près de lui, et souvent devant lui, son grand maître François Ier, cette espèce de géant centimane qui, de son côté, eût fait la conquête du monde, si cette conquête eût été dévolue à celui qui frappait le plus fort et le plus dru, comme on disait dans ce temps-là ; la troisième était celle de la Bicoque, où il était colonel des Suisses, où il combattit la pique au poing, et où il fut laissé pour mort ; enfin, la quatrième était celle de Pavie : il était alors devenu maréchal de France par la mort de M. de Châtillon, son beau-frère ; ne se doutant pas que la bataille dût avoir lieu le lendemain, il était parti la nuit pour faire une reconnaissance ; au bruit du canon, il revint et fut pris *comme les autres*, dit Brantôme ; — et, en effet, à cette fatale défaite de Pavie, tout le monde fut pris, même le roi.

Tout au contraire de M. de Guise, qui avait dans la bourgeoisie et dans la robe de grandes sympathies, le connétable détestait les bourgeois, et exécrait les robins. En aucune occasion, il ne manquait de *rabrouer* les uns et les autres. Aussi, un jour qu'il faisait très chaud, un président étant venu lui parler au sujet de sa charge, M. de Montmorency le reçut le bonnet à la main, et lui dit :

— Voyons, monsieur le président, dégoisez-moi ce que vous avez à me raconter, et couvrez-vous.

Mais le président, croyant que c'était pour lui faire honneur que M. de Montmorency se tenait lui-même la tête découverte, répondit :

— Monsieur, je ne me couvrirai pas, croyez-le bien, que vous ne soyez couvert vous-même.

Alors, le connétable :

— Que vous êtes un grand sot, monsieur ! lui dit-il. Croyez-vous, par hasard, que je me tienne découvert pour l'amour de vous ? Non point, et c'est pour mon aise, mon ami, attendu que je meurs de chaud. Je vous écoute ; parlez.

Sur quoi, le président, tout ébahi, ne fit que balbutier ; et, alors, M. de Montmorency :

— Vous êtes un imbécile, monsieur le président ! lui dit-il. Retournez chez vous, apprenez-y votre leçon, et, quand vous la saurez, revenez me trouver, mais point auparavant.

Et il lui tourna les talons.

Les gens de Bordeaux s'étant révoltés et ayant tué leur gouverneur, le connétable fut envoyé contre eux. Eux, le sentant venir, et tremblant que les représailles ne fussent terribles, allèrent au-devant de lui jusqu'à deux journées, lui portant les clefs de la ville.

Mais lui, à cheval et tout armé :

— Allez, messieurs de Bordeaux, dit-il, allez avec vos clefs ; je n'en ai que faire.

Et, leur montrant ses canons :

— Tenez, en voici que je mène avec moi, et qui feront une autre ouverture que les vôtres... Ah ! je vais vous apprendre à vous rebeller contre le roi, et à tuer son gouverneur et son lieutenant ! Sachez que je vous ferai tous pendre !

Et il tint parole.

A Bordeaux, M. de Strozzi, qui avait manœuvré, la veille, avec ses gens devant lui, le vint voir pour lui rendre hommage, quoiqu'il fût parent de la reine. Dès qu'il l'aperçut, M. de Montmorency lui cria :

— Eh ! bonjour, Strozzi ! vos gens ont fait merveille hier et étaient vraiment beaux à voir ; aussi toucheront-ils aujourd'hui de l'argent, je l'ai commandé.

— Merci, monsieur le connétable, répondit M. de Strozzi ; je suis on ne peut plus content de vous trouver satisfait d'eux, car j'ai une prière à vous adresser de leur part.

— Laquelle, Strozzi ? Dites ?

— C'est que le bois est cher en cette ville, et qu'ils se ruinent pour en acheter, attendu le froid qu'il fait ; ils vous prient donc de leur donner un navire qui est sur la grève, qui ne vaut plus rien, et qu'on appelle *le Montréal*, pour le mettre en pièces, et s'en chauffer.

— Oui-da ! je le veux ; dit le connétable ; qu'ils y aillent au plus vite, menant avec eux leurs goujats et qu'ils le mettent en morceaux, et s'en chauffent très bien, car c'est mon plaisir.

Mais voilà que, pendant qu'il dînait, MM. les jurats de la ville et les conseillers de la cour vinrent à lui. Soit que M. de Strozzi eût mal vu, soit qu'il s'en fût rapporté au dire de ses soldats, soit qu'il ne se connût pas en vieux navires ou en navires neufs, celui dont il avait demandé la démolition était encore en état de faire un long et bon usage. Aussi ces dignes magistrats venaient-ils représenter au connétable le dommage qu'il y aurait à dépecer un si beau bâtiment, qui n'avait encore fait que deux ou trois courses, et qui jaugeait trois cents tonneaux.

Mais le connétable, avec son ton ordinaire, les interrompant à la quatrième parole :

— Bon ! bon ! bon ! ... Qui êtes-vous, messieurs les sots, leur demanda-t-il, pour me vouloir contrôler ? Vous êtes encore d'habiles veaux d'être si hardis que d'oser m'en

remontrer ! Si je faisais bien, — et je ne sais à quoi cela tient, — j'enverrais tout à l'heure dépecer vos maisons, au lieu du navire ; et c'est ce que je ferai, si vous ne tournez pas prestement les talons. Allons, rentrez chez vous pour vous mêler de vos affaires, et non des miennes !

Et, le même jour, le navire fut mis en morceaux.

Depuis qu'on était en paix, M. le connétable passait ses plus grandes colères sur les ministres de la religion réformée, contre lesquels il nourrissait une haine féroce. Un de ses délassements était d'aller dans les temples de Paris, et de les chasser de leur chaire ; et, ayant, un jour, appris qu'avec permission du roi, ils avaient un consistoire, il se rendit à Popincourt, entra dans l'assemblée, renversa la chaire, brisa tous les bancs, et en fit un grand feu ; expédition d'où il fut surnommé le capitaine *Brûle-Bancs*.

Et toutes ces brutalités se faisaient de la part du connétable en marmottant des prières, et surtout l'Oraison dominicale, qui était sa prière favorite, et qu'il emmanchait de la plus grotesque façon avec les ordres barbares qu'il donnait, et sur lesquels on ne le vit jamais revenir.

Aussi, malheur ! quand on l'entendait marmotter le commencement de sa prière.

— Notre Père qui êtes aux cieux, disait-il ; — *allez-moi prendre un tel !* — que votre nom soit sanctifié ; *pendez-moi celui-là à cet arbre !* — que votre règne arrive ; — *passez-moi cet autre par les piques* ; — que votre volonté soit faite. — *arquebusez ces drôles-là devant moi !* — sur la terre comme au ciel ! — *taillez-moi en pièces tous ces marauds qui ont voulu tenir ce clocher contre le roi !* — donnez-nous notre pain de chaque jour ; — *brûlez-moi ce village !* — pardonnez-nous nos offenses, comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; — *mettez-y le feu aux quatre coins, et que pas une maison n'en échappe !* — et ne nous induisez point en tentation ; — *si les manants crient, jetez-les dans le feu !* — mais délivrez-nous du mal. *Amen !*

Cela s'appelait les patenôtres du connétable.

Tel était l'homme qu'en entrant dans son cabinet, le roi Henri II trouva assis en face du fin, du spirituel, de l'aristocrate cardinal de Lorraine, le gentilhomme d'Eglise le plus courtois, et le prélat politique le plus habile de son temps.

On comprend l'opposition que se faisaient l'une à l'autre ces deux natures si absolument contraires, et le trouble que devait jeter dans l'Etat ces ambitions rivales.

Et cela d'autant plus que la famille de Montmorency n'était guère moins nombreuse que la famille de Guise, le connétable ayant eu de sa femme, madame de Savoie, fille de messire René, bâtard de Savoie et grand maître de France, cinq fils : MM. de Montmorency, d'Amville, de Méru, de Montbron et de Thoré, et cinq filles, dont quatre furent mariées à MM. de la Trémouille, de Turenne, de Ventadour et de Candale ; et dont la cinquième, la plus belle de toutes, devint abbesse de Saint-Pierre de Rheims.

Or, il fallait placer toute cette riche lignée, et le connétable était trop avare pour pourvoir au placement, quand le roi était là.

En apercevant Henri, tous se levèrent et se découvrirent. Le roi salua Montmorency d'un geste amical et presque soldatesque, tandis qu'il adressa à Charles de Lorraine une inclination de tête pleine de déférence.

Je vous ai fait appeler, messieurs, dit-il, car le sujet sur lequel j'ai à vous consulter est grave : M. de Nemours est arrivé d'Italie, où les affaires vont mal, vu le manque de parole de Sa Sainteté et la trahison de la plupart de nos alliés. Tout, d'abord, avait été à merveille : M. de Strozzi avait pris Ostie ; il est vrai que nous avions perdu dans les fossés de la ville M. de Montluc, un brave et digne gentilhomme, messieurs, pour l'âme duquel je vous demande vos prières ... Puis M. le duc d'Albe, sachant la prochaine arrivée de votre illustre frère, mon cher cardinal, s'était retiré à Naples. Toutes les places des environs de Rome avaient, en conséquence, été successivement occupées par nous. En effet, après avoir traversé le Milanais, le duc s'avança vers Reggio, ou l'attendait son beau-père, le duc de Ferrare, avec six mille hommes d'infanterie et huit cents chevaux. Là, un conseil fut tenu entre le cardinal Caraffa et Jean de Lodève, ambassadeur du roi. Les uns pensaient que l'on devait attaquer Crémone ou Pavie, tandis que le maréchal de Brissac tiendrait les ennemis en haleine ; d'autres représentèrent qu'avant qu'on eût eu le temps de s'emparer de ces deux places, qui sont des plus fortes de l'Italie, le duc d'Albe aurait doublé son armée en faisant des levées dans la Toscane et dans le royaume de Naples. Le cardinal Caraffa était d'un autre avis : il proposait, lui, d'entrer dans la marche d'Ancône par la terre de Labour, dont toutes les places, mal fortifiées, se rendraient, disait-il, à la première sommation ; mais le duc de Ferrare, de son côté, remontrait que, la défense du saint-siège étant le principal objet de la campagne, le duc de Guise devait marcher droit à Rome. Le duc de Guise se décida pour ce dernier parti, et voulut prendre avec lui les six mille hommes d'infanterie et les huit cents chevaux de M. de Ferrare ; mais celui-ci les retint, disant qu'il pouvait être attaqué d'un moment à l'autre, soit par le grand-duc Côme de Médicis, soit par le duc de Parme, qui venait de tourner à l'Espagne. M. le duc de Guise, messieurs, fut donc obligé de continuer sa route avec le peu de troupes qui l'accompagnaient, n'ayant plus d'autre espoir que dans le rassemblement qui, au dire, du cardinal Caraffa, attendait, afin de se joindre à elle, l'armée française à Bologne. Arrivé à Bologne avec M. le cardinal neveu, le duc chercha en vain le rassemblement. Le rassemblement n'existait pas. Votre frère, mon cher cardinal, continua le roi, se plaignit hautement ; mais il lui fut répondu qu'il allait, dans la marche d'Ancône, trouver dix mille hommes nouvellement levés, par Sa Sainteté. Le duc voulut bien croire à cette promesse, et poursuivit son chemin par la Romagne. Aucun renfort ne l'y attendait ; il y laissa notre armée sous la conduite du duc d'Aumale, et s'achemina directement vers Rome, afin d'apprendre du saint-père lui-même ce qu'il comptait faire. Le pape, mis au pied du mur par M. de Guise, répondit qu'il devait, en effet, un contingent de vingt-quatre mille hommes pour cette guerre, mais que parmi ces vingt-quatre mille hommes étaient compris les gens d'armes gardant les places fortes de l'Eglise ; or, dix-huit mille papalins, répartis dans les différentes places, étaient occupés à ce soin. M. de Guise vit qu'il ne pouvait compter que sur les hommes qu'il avait amenés avec lui ; mais, au dire du pape, ces hommes devaient lui suffire, les Français n'ayant échoué, jusque-là, dans leurs entreprises sur Naples, que parce qu'ils avaient contre eux le souverain pontife. Or, cette fois, au lieu d'être contre les Français, le souverain pontife était avec eux, et, grâce à cette coopération, toute morale et spirituelle qu'elle était, les Français ne pouvaient manquer de réussir... M. de Guise, mon cher connétable, continua Henri, est un peu comme vous, sous ce rapport : il ne doute jamais de sa fortune tant qu'il a sa bonne épée au côté, et quelques milliers de braves gens qui marchent derrière lui. Il pressa la venue de son armée, et, dès qu'elle l'eut rejoint, il sortit de Rome, attaqua Campli, prit la ville d'assaut, et, hommes, femmes, enfants, passa tout au fil de l'épée !

Le connétable accueillit la nouvelle de cette exécution par le premier signe visible d'approbation qu'il eût encore donné.

Le cardinal restait impassible.

— De Campli, reprit le roi, le duc alla mettre le siège devant Civitella, qui est bâtie, à ce qu'il paraît, sur une colline escarpée munie de bonnes fortifications. On commença par battre la citadelle ; mais, avant que la brèche fût praticable, notre armée, dans son impatience ordinaire, voulut risquer l'assaut. Par malheur, l'endroit qu'elle tentait de forcer était défendu de tous côtés par des bastions ; il en résulta que nos gens furent repoussés, avec perte de deux cents tués et de trois cents blessés !

Un sourire de joie effleura les lèvres du connétable : l'invincible avait échoué devant une bicoque !

— Pendant ce temps, poursuivit le roi, le duc d'Albe, ayant rassemblé ses troupes à Chieti, marcha au secours des assiégés avec une armée de trois mille Espagnols, de six mille Allemands, de trois mille Italiens et de trois cents Calabrais. C'était plus du double de ce que possédait le duc de Guise ! Cette infériorité détermina le duc à lever le siège, et à aller attendre l'ennemi en rase campagne, entre Fermo et Ascoli. — Il espérait que le duc d'Albe accepterait la bataille qu'il lui présentait ; mais le duc d'Albe, sûr que nous nous ruinerons de nous-mêmes, continue de tenir la campagne et n'accepte ni rencontre, ni combat, ni bataille, ou les accepte dans de telles positions, qu'ils ne nous laissent aucune chance de succès. Dans cette situation, sans espoir d'obtenir du pape ni hommes ni argent, M. de Guise m'envoie M. le duc de Nemours pour réclamer de moi un renfort considérable, ou son congé de quitter l'Italie, et de revenir. Votre avis, messieurs ? Faut-il faire un dernier effort, envoyer à notre bien-aimé duc de Guise les hommes et l'argent dont il a absolument besoin, ou bien faut-il le rappeler près de nous ; et, en le rappelant près de nous, renoncer à toute prétention à l'endroit de ce beau royaume de Naples que, sur la promesse de Sa Sainteté, j'avais déjà destiné à mon fils Charles ?

Le connétable fit un geste comme pour demander la parole, tout en indiquant, cependant, qu'il était prêt à céder la priorité au cardinal de Lorraine ; mais, celui-ci par un léger mouvement de tête, lui donna à entendre qu'il pouvait parler.

C'était, du reste, une tactique habituelle au cardinal, que de laisser son adversaire parler le premier.

— Sire, dit le connétable, mon avis est, qu'il ne faut pas abandonner une affaire si bien emmanchée, et qu'il n'y a point d'effort qui doive coûter à Votre Majesté pour soutenir, en Italie, son armée et son général.

— Et vous, monsieur le cardinal ? dit le roi.

— Moi, dit Charles de Lorraine, j'en demande bien par-

don à M. le connétable, mais je suis d'un avis absolument opposé au sien.

— Cela ne m'étonne pas, monsieur le cardinal, répondit le connétable avec aigreur ! ce serait la première fois que nous nous trouverions d'accord. Ainsi, à votre avis, monsieur, votre frère doit revenir ?

— Il serait, je crois, d'une bonne politique de le rappeler.

— Seul, ou avec son armée ? demanda le connétable.

— Avec son armée, jusqu'au dernier homme !

— Et pourquoi faire ? Trouvez-vous qu'il n'y ait pas assez de bandits courant par les grands chemins ? Moi, je trouve qu'il y en a à foison !

— Il y a peut-être assez de bandits courant par les grands chemins, monsieur le connétable : il y en a peut-être à foison ! même, comme vous dites ; mais, ce dont il n'y a pas à foison, c'est de braves hommes d'armes et de grands capitaines.

— Vous oubliez, monsieur le cardinal, que nous sommes en pleine paix, et que, en pleine paix, on n'a que faire de si sublimes conquérants.

— Je prie Votre Majesté, dit le cardinal en s'adressant au roi, de demander à M. le connétable s'il croit sérieusement à la durée de la paix.

— Morbleu ! si j'y crois, dit le connétable, belle demande !

— Eh bien, moi, sire, dit le cardinal, non seulement je n'y crois pas, mais encore je pense que, si Votre Majesté ne veut pas laisser au roi d'Espagne la gloire de l'attaquer, il faut qu'elle se hâte d'attaquer le roi d'Espagne.

— Malgré la trêve jurée solennellement ? s'écria le connétable avec une ardeur qui eût pu faire croire qu'il était de bonne foi ; mais oubliez-vous, monsieur le cardinal, que c'est un devoir de tenir son serment ? que la parole des rois doit être plus inviolable qu'aucune autre parole, et que la France ne s'est jamais relâchée de cette fidélité, même à l'égard des Turcs et des Sarrasins ?

— Mais, alors, puisqu'il en est ainsi, demanda le cardinal, pourquoi votre neveu M. de Châtillon, au lieu de se tenir tranquille dans son gouvernement de Picardie, a-t-il fait sur Douai une tentative de surprise et d'escalade dans laquelle il eût réussi sans une vieille femme qui passait, par hasard, près du lieu où l'on plantait les échelles, et qui donna l'éveil aux sentinelles ?

— Pourquoi mon neveu a fait cela ? s'écria le connétable donnant dans le piège. Je vais vous le dire, pourquoi il a fait cela !

— Ecoutons, dit le cardinal

Puis, se tournant vers le roi, et avec une intention marquée :

— Ecoutez, sire.

— Oh ! Sa Majesté le sait aussi bien que moi, mordieu ! dit le connétable ; car, tout occupé qu'il paraît de ses amours, apprenez, monsieur le cardinal, que nous ne laissons pas le roi ignorant des affaires de l'Etat.

— Nous écoutons, monsieur le connétable, reprit froidement le cardinal. Vous en êtes à nous dire quelle cause pouvait motiver l'entreprise de M. l'amiral sur Douai.

— Les causes ! je vous en dirai dix, et non pas une, mordieu !

— Dites, monsieur le connétable.

— D'abord, reprit celui-ci, la tentative qu'avait faite lui-même M le comte de Mégue, gouverneur du Luxembourg, par l'entremise de son maître d'hôtel, qui corrompit, moyennant mille écus comptant et promesse d'une pension de pareille somme, trois soldats de la garnison de Metz, lesquels devaient livrer la ville.

— Que mon frère a si glorieusement défendue, c'est vrai, dit le cardinal ; nous avons entendu parler de cette tentative, qui, comme celle de votre neveu l'amiral, a heureusement échoué... Mais cela ne fait qu'une excuse, et vous nous en avez promis dix, monsieur le connétable.

— Oh ! attendez... Ne savez-vous point encore, monsieur le cardinal, que ce même comte de Mègue avait suborné un soldat provençal de la garnison de Marienbourg, qui, moyennant une grosse somme qu'il a reçue, s'était engagé à empoisonner tous les puits de la place, et que l'entreprise n'a manqué que parce que le comte a craint qu'un seul homme ne suffît pas à toute la besogne, et que, le comte s'étant adressé à d'autres, les autres ont éventé la mèche ? Mordieu ! vous ne direz pas que la chose est fausse, monsieur le cardinal, puisque le soldat a été roué !

- Ce ne serait pas tout à fait une raison pour moi d'être convaincu : vous avez fait rouer et pendre dans votre vie, monsieur le connétable, pas mal de gens que je tiens pour aussi innocents et aussi martyrs que ceux que firent mourir dans leurs cirques ces empereurs païens que l'on nommait Néron, Commode et Domitien.

— Mordieu ! monsieur le cardinal, nieriez-vous, par hasard, cette entreprise de M. le comte de Mégue sur les puits de Marienbourg ?

— Au contraire, monsieur le connétable, je vous ai dit que je l'admettais ; mais vous nous avez promis dix excuses à l'entreprise de monsieur votre neveu, et n'en voici que deux encore !

— On vous les trouvera, mordieu ! on vous les trouvera ! Ignorez-vous, par exemple, que M. le comte de Berlaimont, intendant des finances de Flandre, ait fait, avec deux soldats gascons, un complot par lequel ceux-ci s'engageaient, aidés du sieur de Véze, capitaine d'une enseigne de gens de pied, à livrer au roi d'Espagne la ville de Bordeaux, pourvu qu'ils fussent secondés par cinq ou six cents hommes ? Dites un peu non à ce nouveau complot du roi catholique, et je vous répondrai, moi, qu'un de ces deux soldats, arrêté près de Saint-Quentin par le gouverneur de la place, a tout dit, jusqu'à avouer qu'il avait reçu la récompense promise en présence d'Antoine Perrenot, évêque d'Arras. Voyons, mordieu ! dites non, monsieur le cardinal, dites non !

— Je m'en garderai bien ! fit le cardinal souriant, vu que c'est, en effet, la vérité, monsieur le connétable et que je ne m'amuserai pas à mettre mon âme en péril pour un si grand mensonge ; mais cela ne fait, de la part de Sa Majesté le roi d'Espagne, que trois infractions au traité de Vaucelles, et vous en avez promis dix.

— Encore une fois, on vous les fournira, vos dix, mordieu ! et, s'il le faut, on ira jusqu'à la donzaine !... Ah ! par exemple, maître Jacques la Flèche, un des meilleurs ingénieurs du roi Philippe II, n'a-t-il pas été surpris sondant les gués de la rivière d'Oise, et conduit à la Fère, où il a confessé que le duc de Savoie, Emmanuel-Philibert, lui avait fait compter de l'argent par M. de Berlaimont pour tracer les plans de Montreuil, de Roye, de Doulens, de Saint-Quentin et de Mézières ; autant de places dont veulent s'emparer les Espagnols pour brider Boulogne et Ardres, et empêcher de ravitailler Marienbourg ?

— Tout cela est parfaitement exact, monsieur le connétable ; mais nous ne sommes pas à dix.

— Eh ! mordieu ! est-il besoin d'être à dix pour voir que, en réalité, la trêve est rompue de la part des Espagnols, et que, si mon neveu, M. l'amiral, a fait une tentative sur Douai il avait bien le droit de la faire ?

— Aussi n'avais-je pas l'intention de vous amener à dire autre chose, monsieur le connétable, et me contenterai-je de ces quatre preuves pour être convaincu que la trêve est rompue par le roi Philippe II. Or, la trêve étant rompue, non pas une fois, mais quatre fois, c'est le roi d'Espagne qui a manqué à sa parole en rompant la trêve, et non le roi de France qui manquera à la sienne en rappelant d'Italie son armée et son général, et en s'apprêtant à la guerre.

Le connétable mordit ses moustaches blanches : l'esprit rusé de son adversaire venait de lui faire avouer juste le contraire de ce qu'il avait voulu dire.

Au reste, le cardinal avait à peine cessé de parler, et le connétable de mordre ses moustaches, que le son d'une trompette sonnant un air étranger retentit dans la cour du château de Saint-Germain.

— Oh ! oh ! dit le roi, quel est le mauvais plaisant de page qui vient me déchirer les oreilles avec un air anglais ? Informez-vous donc, monsieur de l'Aubespine, et que le petit drôle reçoive une bonne fessée pour cette joyeuseté.

M. de l'Aubespine sortit pour accomplir les ordres du roi. Cinq minutes après, il rentra.

— Sire, dit-il, ce n'est ni un page, ni un écuyer, ni un piqueur qui a sonné l'air en question ; c'est un véritable trompette anglais qui accompagne un héraut que vous envoie votre cousine la reine Marie.

M. de l'Aubespine avait à peine achevé ces mots, qu'un autre air se fit entendre, et que l'on reconnut une sonnerie espagnole.

— Ah ! ah ! dit le roi, après la femme, le mari, à ce qu'il paraît !

Puis, avec cette majesté que, dans l'occasion, savaient si bien puiser en eux-mêmes tous ces vieux rois de France :

— Messieurs, dit-il dans la salle du trône ! Prévenez vos officiers ; moi, je vais prévenir la cour. Quelque chose que nous mandent notre cousine Marie et notre cousin Philippe, il faut faire honneur à leurs messagers !

IV

LA GUERRE

Le double bruit de la trompette anglaise et espagnole avait retenti, non seulement dans la salle du conseil, mais encore par tout le palais, comme un double écho du nord et du midi.

Le roi trouva donc la cour à peu près avertie ; toutes les dames étaient aux fenêtres, les yeux curieusement fixés sur les deux hérauts et sur leur suite.

A la porte du conseil, le connétable fut abordé par un jeune officier que lui envoyait son neveu M. l'amiral, le

même que nous avons vu pénétrer chez l'empereur Charles-Quint, le soir de son abdication.

M. l'amiral était, nous croyons l'avoir déjà dit, gouverneur de la Picardie; il allait donc, en cas d'invasion, être exposé au premier feu.

— Ah! c'est vous, Théligny (1)? dit le connétable à demi-voix.

— Oui, monseigneur, répondit le jeune officier.

— Et vous m'apportez des nouvelles de M. l'amiral?

— Oui, monseigneur.

— Vous n'avez encore vu personne, et ne les avez dites à qui que ce soit?

— Ces nouvelles sont pour le roi, monseigneur, répondit le jeune officier; mais j'ai recommandation de vous les communiquer d'abord.

— Bien, dit le connétable, suivez-moi.

Et de même que le cardinal de Lorraine avait conduit le duc de Nemours chez Catherine de Médicis, le connétable conduisit M. de Théligny chez la duchesse de Valentinois.

Pendant ce temps, on se réunissait dans la salle de réception.

Au bout d'un quart d'heure, le roi, — ayant à sa droite la reine; sur les marches du trône, les grands officiers de la couronne; autour de lui, assises sur des fauteuils, madame Marguerite et madame Elisabeth de France, Marie Stuart, la duchesse de Valentinois, les quatre Marie; enfin toute cette cour brillante des Valois; — le roi donna l'ordre que le héraut anglais fût introduit.

Longtemps avant qu'on le vît paraître, on entendit dans la chambre précédente le bruit de ses éperons et de ceux des hommes d'armes qui lui faisaient escorte; puis, enfin, il franchit le seuil de la salle, et, vêtu du tabard aux armes d'Angleterre et de France, il s'avança la tête couverte, ne s'arrêtant qu'à dix pas du trône du roi.

Mais, arrivé là, il se découvrit, et, mettant un genou à terre, il dit à haute voix les paroles suivantes:

— Marie, reine d'Angleterre, d'Irlande et de France, à Henri, roi de France, salut! — Pour avoir entretenu relation et amitié avec les protestants anglais, ennemis de notre personne, de notre religion et de notre Etat, et pour leur avoir promis secours et protection contre les justes poursuites exercées sur eux: nous, Guillaume Norry, héraut de la couronne d'Angleterre, te dénonçons la guerre sur terre et sur mer, et, comme signe de défi, te jetons ici le gant de bataille.

Et le héraut jeta aux pieds du roi son gantelet de fer, qui résonna sourdement sur le parquet.

— C'est bien, répondit le roi sans se lever, j'accepte cette déclaration de guerre; mais je veux que tout le monde sache que j'ai observé de bonne foi, à l'égard de votre reine, ce que je devais à la bonne amitié que nous avons ensemble; et, puisqu'elle vient attaquer la France en si injuste cause, j'espère que Dieu me fera cette grâce qu'elle n'y gagnera rien, non plus que ses prédécesseurs ont fait, quand ils se sont attaqués aux miens. Au reste, je vous parle doucement et civilement de la sorte, parce que c'est une reine qui vous envoie; si c'était un roi, je vous parlerais d'un autre ton!

Et, se tournant vers Marie Stuart:

— Ma gentille reine d'Ecosse, dit-il, comme cette guerre vous regarde non moins que moi, et que vous avez, sur la couronne d'Angleterre, tout autant de droits, sinon plus, que notre sœur Marie en a sur celle de France, ramassez, je vous prie, ce gant, et faites don au brave sir Guillaume Norry de la chaîne d'or que vous avez au cou, chaîne d'or que ma chère duchesse de Valentinois voudra bien remplacer par le fil de perles qu'elle a au cou, et que je remplacerai moi-même de manière à ce qu'elle n'ait pas trop à y perdre. Allez! pour ramasser le gant d'une femme, il faut des mains de femme!

Marie Stuart se leva, et, avec sa grâce toute charmante, détacha la chaîne de son beau cou et la passa à celui du héraut; puis, de cet air de fierté qui allait si bien à son visage:

— Je ramasse ce gant, dit-elle, non seulement au nom de la France, mais encore au nom de l'Ecosse! Héraut, dites cela à ma sœur Marie.

Le héraut se releva, la tête légèrement inclinée, et, en se retirant à la gauche du trône:

— Il sera fait selon les désirs du roi Henri de France et de la reine Marie d'Ecosse, dit-il.

— Introduisez le héraut de notre frère Philippe II, dit Henri.

Le même bruit d'éperons se fit entendre, annonçant le héraut espagnol, lequel entra plus fièrement encore que ne l'avait fait son collègue, et, tout en frisant sa moustache castillane, vint se poser à dix pas du roi, et dit, mais sans se mettre à genoux, et se contentant de s'incliner.

— Philippe, par la divine clémence, roi de Castille, Léon, Grenade, Navarre, Aragon, Naples, Sicile, Majorque, Sardaigne, des îles, indes et terres de la mer Océane; archiduc d'Autriche; duc de Bourgogne, Lothier, Brabant, Limbourg, Luxembourg et Gueldre; comte de Flandre et d'Artois; marquis du Saint-Empire; seigneur de Frise, Salins, Malines, des cités, villes et pays d'Utrecht, d'Overyssel et de Grœningen; dominateur en Asie et en Afrique, — à toi, Henri de France, faisons savoir qu'à cause des entreprises tentées sur la ville de Douai, et du pillage de la ville de Sens, qui ont eu lieu par l'ordre et sous la direction de ton gouverneur en Picardie, regardant la trêve jurée entre nous à Vaucelles comme rompue, nous te dénonçons la guerre sur terre et sur mer; en gage de ce défi, au nom de mondit, roi, prince et seigneur, moi, Guzman d'Avila, héraut de Castille, Léon, Grenade, Navarre et Aragon, je jette ici mon gant de bataille.

Et, dégantant en effet sa main droite, il jeta insolemment son gant aux pieds du roi.

Alors, on put voir, à travers la couche de bistre qui le couvrait, pâlir le mâle visage de Henri II, et, d'une voix légèrement altérée:

— Notre frère Philippe II prend les devants, et nous adresse les reproches qui lui sont dus, répondit Henri; mais il eût mieux fait, puisqu'il a tant de griefs personnels contre nous, de nous faire une querelle personnelle. Nous eussions bien volontiers répondu corps pour corps de nos actes, et le Seigneur Dieu eût alors jugé entre nous. Dites-lui, don Guzman d'Avila, que nous acceptons, cependant, de grand cœur la guerre qu'il nous dénonce, mais que, s'il veut revenir sur ses pas, et substituer une rencontre personnelle à celle de nos armées, j'accepterai encore avec plus de plaisir.

Et, comme le connétable lui touchait le bras avec intention:

— Et vous ajouterez, continua Henri, qu'à cette proposition que je vous faisais, vous avez vu mon bon ami M. le connétable me toucher le bras, parce qu'il sait qu'une prédiction a dit que je mourrais dans un duel. Eh bien, au risque que la prédiction s'accomplisse, je maintiens la proposition, quoique je doute que cette prédiction rassure assez mon frère pour le décider à l'accepter. — Monsieur de Montmorency, comme connétable de France, ramassez, je vous prie, le gant du roi Philippe.

Puis, au héraut:

— Tenez, mon ami, dit-il en prenant derrière lui un sac préparé à cet effet, et qui était rempli d'or, il y a loin d'ici à Valladolid, et, m'étant venu apporter une si bonne nouvelle, il n'est pas juste que vous dépensiez dans cette longue route l'argent de votre maître ou le vôtre. Prenez donc ces cent écus d'or pour vos frais de voyage.

— Sire, répondit le héraut, mon maître et moi sommes du pays où l'or pousse, et nous n'avons qu'à nous baisser quand nous en avons besoin.

Et, saluant le roi, il fit un pas en arrière.

— Ah! ah! fier comme un Castillan! murmura Henri. — M. de Montgomery, prenez ce sac, et faites, par les fenêtres, largesse de l'or qu'il renferme.

Montgomery prit le sac, ouvrit la fenêtre, et jeta l'or aux laquais qui encombraient les cours, et qui le reçurent avec des hourras de joie.

— Messieurs, continua Henri en se levant, il y a d'habitude fête chez le roi de France quand un roi son voisin lui déclare la guerre: il y aura double fête ce soir, puisque nous avons reçu à la fois la déclaration d'un roi et celle d'une reine.

Puis, se retournant vers les deux hérauts, qui se tenaient, l'un à gauche, l'autre à droite:

— Sir Guillaume Norry, don Guzman d'Avila, dit le roi, attendu que c'est vous qui êtes les causes de la fête, vous y êtes, comme représentants de la reine Marie, ma sœur, et du roi Philippe, mon frère, invités de droit.

— Sire, dit tout bas le connétable au roi Henri, vous plairait-il d'entendre des nouvelles fraîches de Picardie que m'envoie mon neveu, par un lieutenant de la compagnie du dauphin nommé Théligny?

— Oui-da! dit le roi, amenez-moi cet officier, mon cousin, et il sera le bienvenu.

Cinq minutes après, le jeune homme, conduit dans le cabinet des armes, s'inclinait devant le roi, et attendait ensuite respectueusement que celui-ci lui adressât la parole.

— Eh bien, monsieur, lui demanda le roi, quelles nouvelles apportez-vous de la santé de M. l'amiral?

— De ce côté, sire, d'excellentes, et jamais M. l'amiral ne s'est mieux porté.

— Alors, que Dieu lui garde cette bonne santé, et tout ira bien! Où l'avez-vous quitté?

— A la Fère, sire.

— Et quelles nouvelles vous a-t-il chargé de me transmettre?

— Sire, il m'a chargé de dire à Votre Majesté de se pré-

(1) Ce Théligny n'a rien de commun avec le gendre de l'amiral, qui fut tué le jour de la Saint-Barthélemy.

parer à une rude guerre. L'ennemi a rassemblé plus de cinquante mille hommes, et M. l'amiral croit que tout ce qu'il a tenté jusqu'à présent n'est qu'une fausse démonstration pour cacher ses véritables projets.

— Et qu'a fait l'ennemi jusqu'à présent? demanda le roi.

— Le duc de Savoie, qui commande en chef, répondit le jeune lieutenant, s'est avancé, accompagné du duc d'Aerschott, du comte de Mansfeld, du comte d'Egmont et des principaux officiers de son armée jusqu'à Givet, où était le rendez-vous général des troupes ennemies.

— J'ai su cela par le duc de Nevers, gouverneur de la Champagne, dit le roi; il ajoutait même, dans la dépêche qu'il m'a écrite à ce sujet, qu'il croyait qu'Emmanuel-Philibert en voulait principalement à Rocroy ou à Mézières, et, sur ce que j'avais cru Rocroy, nouvellement fortifiée, mal en état de soutenir un long siège, j'ai recommandé au duc de Nevers de voir s'il ne fallait point l'abandonner. Depuis ce temps, je n'ai pas eu de ses nouvelles.

— J'en apporte à Votre Majesté, dit Théligny. Sûr de la force de la place, M. de Nevers s'y est enfermé, et, à l'abri derrière ses murailles, il a si bien reçu l'ennemi, qu'après plusieurs escarmouches où il a perdu quelques centaines d'hommes, celui-ci a été forcé de se retirer par le gué de Houssu entre le village de Nismes et Hauteroche; de là, il a pris sa route par Chimay, Glayon et Montreuil-aux-Dames; il a passé ensuite près de la Chapelle, qu'il a pillée, et près de Vervins, qu'il a réduite en cendres; enfin, il s'est avancé jusqu'à Guise, et M. l'amiral ne doute pas que son dessein ne soit d'assiéger cette place, où M. de Vassé s'est enfermé.

— Quelles troupes commande M. le duc de Savoie? demanda le roi.

— Des troupes flamandes, espagnoles et allemandes, sire: quarante mille hommes d'infanterie et quinze mille chevaux à peu près.

— Et de combien d'hommes peuvent disposer M. de Châtillon et M. de Nevers?

— Sire, en réunissant tout leur monde, à peine s'ils disposeront de dix-huit mille fantassins et de cinq à six mille chevaux; sans compter, sire, qu'il y a, parmi ces derniers, quinze cents ou deux mille Anglais dont il faudrait se défier, en cas de guerre avec la reine Marie.

— C'est donc, y compris la garnison que l'on sera forcé de laisser dans les villes, douze ou quatorze mille hommes à peine que nous pouvons vous donner, mon cher connétable, dit Henri se tournant vers Montmorency.

— Que voulez-vous, sire! avec le peu que vous me donnerez, je ferai de mon mieux. J'ai entendu dire qu'un fameux général de l'antiquité, nommé Xénophon, n'avait que dix mille soldats sous ses ordres lorsqu'il accomplit, pendant l'espace de près de cent cinquante lieues, une magnifique retraite, et que Léonidas, roi de Sparte, commandait un millier d'hommes tout au plus, lorsqu'il arrêta, pendant huit jours, aux Thermopyles, l'armée du roi Xerxès, qui était bien autrement nombreuse que celle du duc de Savoie!

— Ainsi, vous ne vous découragez pas, mon bon connétable? dit le roi.

— Tout au contraire, sire! Et, mordieu! je n'ai jamais été si joyeux et si plein de bon espoir! Je voudrais seulement voir un homme qui pût me donner des renseignements sur l'état de la ville de Saint-Quentin.

— Pourquoi cela, connétable? demanda le roi.

— Parce que, avec les clefs de Saint-Quentin, on ouvre les portes de Paris, sire; c'est un proverbe de vieux routier.

— Connaissez-vous Saint-Quentin, monsieur de Théligny?

— Non, monseigneur; mais, si j'osais...

— Osez, mordieu! osez! le roi le permet.

— Eh bien, monsieur le connétable, je vous dirai que j'ai avec moi une espèce d'écuyer que m'a donné M. l'amiral, et qui pourrait fort bien renseigner, s'il le veut, Votre Seigneurie sur l'état de la ville.

— Comment, s'il le veut? s'écria le connétable. Il faudra bien qu'il veuille!

— Sans doute, dit Théligny. Il n'osera pas refuser de répondre aux questions de monsieur le connétable; seulement, comme c'est un gaillard fort habile, il répondra à sa guise.

— A sa guise? c'est-à-dire à la mienne, monsieur le lieutenant.

— Ah! voilà justement le point sur lequel je prierais Votre Seigneurie de ne pas s'abuser. Il répondra à sa guise, et non point à la vôtre, vu que, ne connaissant point Saint-Quentin, monseigneur ne pourra pas savoir s'il dit ou non la vérité.

— S'il n'a pas dit la vérité, je le ferai pendre!

— Oui, c'est un moyen de le punir, mais ce n'est pas un moyen de l'utiliser. Croyez-moi, monsieur le connétable, c'est un garçon fin, adroit, très brave quand il veut.

— Comment, quand il veut? Il n'est pas brave, toujours? interrompit le connétable.

— Il est brave quand on le regarde, monseigneur, ou quand on ne le regarde pas, et qu'il est de son intérêt de se battre. Il ne faut pas exiger autre chose d'un aventurier.

— Mon bon connétable, dit le roi, qui veut la fin veut les moyens. Cet homme peut nous rendre des services; M. de Théligny le connaît; laissez M. de Théligny conduire l'interrogatoire.

— Soit, dit le connétable; mais je vous réponds, sire, que j'ai une manière de parler aux gens...

— Oui, monseigneur, répondit en souriant Théligny, nous connaissons cette manière-là: elle a son bon côté; mais avec maître Yvonnet, elle aurait pour résultat de le faire passer, à la première occasion, du côté de l'ennemi, auquel il rendrait contre nous tous les services qu'il peut nous rendre contre lui.

— A l'ennemi, morbleu? à l'ennemi, sacrebleu? cria le connétable. Mais alors, il faut le pendre tout de suite! C'est donc un maroufle, c'est donc un bandit, c'est donc un traître, que cet écuyer, monsieur de Théligny?

— C'est un aventurier tout simplement, monseigneur.

— Oh! oh! et mon neveu se sert de ces drôles-là?

— A la guerre comme à la guerre, monseigneur, répondit en riant Théligny.

Puis, se tournant vers le roi:

— Je mets mon pauvre Yvonnet sous la sauvegarde de Votre Majesté, et je demande, quelque chose qu'il dise ou fasse, à l'emmener sain et sauf, comme je l'ai amené.

— Vous avez ma parole, monsieur, dit le roi. Allez chercher votre écuyer.

— Si le roi permet, reprit Théligny, je me contenterai de lui faire un signe, et il montera.

— Faites.

Théligny s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la pelouse du parc, l'ouvrit et fit un signe d'appel.

Cinq minutes après, maître Yvonnet parut sur le seuil de la porte, vêtu de sa même cuirasse de buffle, de son même justaucorps de velours marron, de ses mêmes bottes de peau, sous lesquels nous l'avons présenté au lecteur.

Il tenait à la main la même toque, ornée de la même plume.

Seulement, le tout avait vieilli de deux ans.

Une chaîne de cuivre, qui avait été dorée autrefois, pendait à son cou, et se jouait galamment sur sa poitrine.

Le jeune homme n'eut besoin que d'un coup d'œil pour juger à qui il avait affaire, et sans doute reconnut-il ou le roi ou M. le connétable, peut-être même tous les deux, car il se tint respectueusement près de la porte.

— Avancez, Yvonnet! avancez, mon ami, dit le lieutenant, et sachez que vous êtes en présence de Sa Majesté Henri II et de M. le connétable, lesquels sur l'éloge que je leur ai fait de vos mérites, ont désiré vous voir.

Au grand ébahissement du connétable, maître Yvonnet ne parut pas le moins du monde étonné que ses mérites lui eussent valu une pareille faveur.

— Je vous remercie, mon lieutenant, dit Yvonnet en faisant trois pas, et en s'arrêtant moitié par défiance, moitié par respect; mes mérites, si petits qu'ils soient, sont aux pieds de Sa Majesté et au service de M. le connétable.

Le roi remarqua la différence que le jeune homme avait su mettre entre l'hommage rendu à la majesté royale, et l'obéissance offerte à M. de Montmorency.

Sans doute, cette différence frappa-t-elle aussi le connétable.

— C'est bien, c'est bien, dit-il, pas de phrases, mon beau muguet! et répondez-moi carrément, ou sinon...

Yvonnet lança de côté à M. de Théligny un regard qui voulait dire: « Est-ce un danger que je cours? est-ce un honneur que l'on me fait? »

Mais, fort de la promesse du roi, Théligny s'empara de l'interrogatoire.

— Mon cher Yvonnet, dit-il, le roi sait que vous êtes un galant cavalier, fort aimé des belles et qui consacrez à votre toilette tous les revenus que peuvent vous procurer votre intelligence et votre courage. Or, comme le roi veut mettre à l'épreuve votre intelligence tout de suite, votre courage plus tard, il me charge de vous offrir dix écus d'or, si vous consentez à lui donner, ainsi qu'à M. le connétable, quelques renseignements positifs sur la ville de Saint-Quentin.

— Mon lieutenant a-t-il eu la bonté de dire au roi que je fais partie d'une association d'honnêtes gens qui ont tous juré de verser la moitié des gains faits par chacun d'eux, soit à l'aide de l'intelligence, soit à l'aide de la force, dans une masse commune; de sorte que, des dix écus d'or qui me sont offerts, cinq seulement m'appartiendraient, les cinq autres étant la part de la communauté?

— Et qui t'empêche de les garder tous les dix, imbécile! reprit le connétable, et de ne rien dire de la bonne fortune qui t'arrive?

— Ma parole, monsieur le connétable! Peste! nous sommes de trop petites gens pour y manquer, à notre parole!

— Sire, dit le connétable, je me défie fort de ceux-là qui ne font les choses que pour de l'argent.

Yvonnet s'inclina devant le roi.

— Je demande à Sa Majesté la permission de dire deux mots.

— Ah çà ! mais ce drôle.

— Connétable, dit le roi, je vous prie...

Puis, souriant :

— Parlez, mon ami, dit-il à Yvonnet.

Le connétable haussa les épaules, fit trois pas en arrière et se mit à se promener de long en large comme un homme qui ne veut pas prendre part à la conversation.

— Sire, dit Yvonnet avec un respect et une grâce qui eussent fait honneur à un courtisan raffiné, je prie Votre Majesté de vouloir bien se rappeler que je n'ai fixé aucun prix aux services petits ou grands que non seulement je puis, mais encore je dois lui rendre comme son humble et obéissant sujet ; c'est mon lieutenant, M. de Théligny, qui a parlé de dix écus d'or. Sa Majesté ignorant très certainement l'association qui existe entre moi et huit de mes camarades entrés également au service de M. l'amiral, j'ai cru devoir la prévenir qu'en pensant me donner dix écus d'or, elle en donnait seulement cinq à moi, les cinq autres étant pour la communauté. Maintenant, que Sa Majesté veuille bien m'interroger : je suis prêt à lui répondre, et, cela, sans qu'il soit question ni de cinq, ni de dix, ni de vingt écus d'or ; mais purement et simplement à cause du respect, de l'obéissance et du dévouement que je dois à mon roi.

Et l'aventurier s'inclina devant Henri avec autant de dignité que s'il eût été ambassadeur d'un prince italien ou d'un comte du Saint-Empire.

— A merveille ! dit le roi ; vous avez raison, maître Yvonnet, ne comptons pas ensemble d'avance, et vous vous en trouverez bien.

Yvonnet fit un sourire qui signifiait : « Oh ! je sais à qui j'ai affaire ! »

Mais, comme tous ces petits retardements irritaient l'humeur impatiente du connétable, il revint se placer en face du jeune homme, et, frappant du pied :

— Voyons, maintenant que les conditions sont faites, voudras-tu bien me dire ce que tu sais de Saint-Quentin, maroufle ?

Yvonnet regarda le connétable, et, avec cette expression goguenarde qui n'appartient qu'au Parisien :

— Saint-Quentin, monseigneur ? dit-il, Saint-Quentin est une ville située sur la rivière de Somme, à six lieues de la Fère, à treize lieues de Laon, à trente-quatre lieues de Paris ; elle a vingt mille habitants, un corps de ville composé de vingt-cinq officiers municipaux, à savoir : un maïeur en charge, le maïeur sortant, onze jurés, douze échevins ; ces magistrats élisent et créent eux-mêmes leurs successeurs, qu'ils prennent parmi les bourgeois par suite d'un arrêt du parlement du 16 décembre 1335, et d'une charte du roi Charles VI en date de 1412.

— Ta ta ta ta ta ! s'écria le connétable, que diable nous chante là cet oiseau de malheur ?... Je te demande ce que tu sais de Saint-Quentin, animal !

— Eh bien, je vous le dis, ce que j'en sais, et je puis vous garantir les renseignements : je les tiens de mon ami Maldent, qui est natif de Noyon, et qui a passé trois ans à Saint-Quentin, en qualité de clerc de procureur.

— Tenez, sire, dit le connétable, croyez-moi, nous ne tirerons rien de ce maroufle, tant qu'il ne sera pas sur un bon cheval de bois, avec quatre boulets de douze à chaque jambe.

Yvonnet demeura impassible.

— Je ne suis pas précisément de votre avis, connétable ; je crois que nous ne tirerons rien de lui, tant que nous voudrons le faire parler ; mais je crois qu'il nous dira tout ce que nous désirons savoir, tant que nous le laisserons interroger par M. de Théligny. S'il sait ce qu'il nous a dit, — ce qui est justement ce qu'il ne devrait pas savoir, — soyez certain qu'il sait encore autre chose. N'est-ce pas, maître Yvonnet, que tu n'as pas étudié seulement la géographie, la population et la constitution de la ville de Saint-Quentin, mais que tu connais encore l'état dans lequel sont ses remparts, et les dispositions où se trouvent ses habitants ?

— Que mon lieutenant veuille bien m'interroger, ou que le roi me fasse l'honneur de m'adresser les questions auxquelles il désire avoir une réponse, et je ferai de mon mieux pour contenter mon lieutenant ou pour obéir au roi.

— Le drôle est tout miel, murmura le connétable.

— Voyons, mon cher Yvonnet, dit Théligny, prouvez à Sa Majesté que je ne l'ai pas induite en erreur, lorsque je lui ai vanté votre intelligence, et dites-lui, ainsi qu'à M. le connétable, en quel état se trouvent les remparts de la ville en ce moment.

Yvonnet secoua la tête.

— Ne dirait-on pas que le drôle s'y connaît ? grommela le connétable.

— Sire, répondit Yvonnet sans s'inquiéter de la repartie de M. de Montmorency, j'aurai l'honneur de dire à Votre Majesté que la ville de Saint-Quentin, ignorant qu'elle courût un danger quelconque, et, par conséquent, n'ayant préparé aucun moyen de défense, est à peine à l'abri d'un coup de main.

— Mais, enfin, demanda le roi, elle a des remparts ?

— Oui, sans doute, dit Yvonnet, munis de tours rondes et carrées reliées par des courtines, avec deux ouvrages à cornes dont l'un défend le faubourg d'Isle ; mais le boulevard n'a pas même de parapets, et n'est protégé que par un fossé creusé en avant ; son terre-plein, qui ne s'élève pas au-dessus des terrains environnants, est dominé, dans beaucoup d'endroits, par les hauteurs voisines, et même par plusieurs maisons situées sur le bord du fossé extérieur ; et, à droite du chemin de Guise, entre la rivière de Somme et la porte d'Isle, la vieille muraille, — c'est le nom du rempart sur ce point, — la vieille muraille est tellement dégradée, qu'un homme, pour peu qu'il soit adroit, peut facilement l'escalader.

— Mais, drôle ! s'écria le connétable, si tu es ingénieur, il faut le dire tout de suite !

— Je ne suis pas ingénieur, monsieur le connétable.

— Et qu'es-tu donc, alors ?

Yvonnet baissa les yeux avec une modestie affectée.

— Yvonnet est amoureux, monseigneur, dit Théligny, et pour arriver jusqu'auprès de sa belle, qui demeure au faubourg d'Isle, près de la porte dudit faubourg, il a été obligé d'étudier le fort et le faible de la muraille.

— Ah ! ah ! murmura le connétable, voilà une raison !

— Voyons, continue, dit le roi, et je te donnerai une belle croix d'or à porter à ta maîtresse, la première fois que tu l'iras voir à ton retour.

— Et jamais croix d'or, je puis le dire avec assurance, n'aura brillé sur un plus beau cou que celui de Gudule, sire !

— Allons, ne voilà-t-il pas l'animal qui va nous faire le portrait de sa maîtresse ! dit le connétable.

— Et pourquoi pas, si elle est jolie, mon cousin ? dit en riant le roi. — Tu auras ta croix, maître Yvonnet.

— Merci, sire !

— Et maintenant, y a-t-il une garnison, au moins, dans la ville de Saint-Quentin ?

— Non, monsieur le connétable.

— Non ! s'écria Montmorency ; et comment cela, non ?

— Parce que la ville est franche de logements militaires, et que la défense de la ville est un droit que la bourgeoisie tient fort à conserver.

— La bourgeoisie ! des droits !... Sire, croyez-moi bien, les choses iront tout de travers, tant que la bourgeoisie, les communes, réclameront je ne sais quels droits qu'elles tiennent vraiment je ne sais de qui !

— De qui ? Je vais vous le dire, mon cousin : des rois mes prédécesseurs.

— Eh bien, que Votre Majesté me charge de les lui reprendre, ces droits-là, à la bourgeoisie, et ce sera chose vite faite.

— Nous aviserons à cela plus tard, mon cher connétable ; en attendant, occupons-nous de l'Espagnol, c'est le principal. Il faudrait une bonne garnison à Saint-Quentin.

— C'est ce que M. l'amiral était en train de négocier au moment de mon départ, dit Théligny.

— Et il doit avoir réussi, à cette heure, observa Yvonnet, attendu qu'il avait pour lui maître Jean Pauquet.

— Qu'est-ce que maître Jean Pauquet ? demanda le roi.

— C'est l'oncle de Gudule, sire, répondit Yvonnet avec un accent qui n'était pas exempt d'une certaine fatuité.

— Comment, drôle ! s'écria le connétable, tu fais la cour à la nièce d'un magistrat ?

— Jean Pauquet n'est point un magistrat, monsieur le connétable.

— Et qu'est-ce donc que ton Jean Pauquet ?

— C'est le syndic de tous les tisserands.

— Jésus ! dit le connétable, dans quel temps vivons-nous, que l'on soit obligé de négocier avec un syndic des tisserands, quand il plaît au roi de mettre une garnison dans une ville !... Tu lui diras, à ton Jean Pauquet, que je le ferai pendre, s'il n'ouvre pas, non seulement les portes de la ville, mais encore celles de sa maison aux gens d'armes qu'il me plaira de lui envoyer.

— Je crois que M. le connétable fera bien de laisser mener l'affaire par M. de Châtillon, dit Yvonnet en secouant la tête ; il sait mieux que Sa Seigneurie la façon dont on parle à Jean Pauquet.

— Il me semble que tu raisonnes ? s'écria le connétable avec un geste de menace.

— Mon cousin, mon cousin, dit Henri, laissez-nous, de grâce, achever ce que nous avons commencé avec ce brave garçon. Vous serez en mesure de juger vous-même de la vérité de ses assertions, puisque l'armée est sous vos ordres et que vous la rejoindrez le plus tôt possible.

— Oh ! dit le connétable, pas plus tard que demain ! J...

hâte de mettre à la raison tous ces bourgeois!.. Un syndic de tisserands, mordieu! le beau sire, pour négocier avec un amiral!.. Peuh!

Et il alla ronger ses ongles dans l'embrasure de la fenêtre.

— Maintenant, demanda le roi, les abords de la ville sont-ils faciles?

— De trois côtés, oui, sire: du côté du faubourg d'Isle, du côté de Rémicourt, et du côté de la chapelle d'Epargnemaille; mais, du côté de Tourrival, il faut traverser les marais de Grosnard, qui sont pleins de puisards et de fondrières.

Le connétable s'était rapproché peu à peu pour écouter ce détail, qui l'intéressait

— Et, en cas de besoin, dit-il, te chargerais-tu de conduire à travers ces marais un corps de troupes qui entrerait dans la ville ou qui en sortirait?

— Sans doute; mais j'ai déjà dit à M. le connétable que l'un de nos associés, nommé Maldent, ferait bien mieux son affaire, ayant habité pendant trois ans Saint-Quentin, tandis que moi, je n'y ai guère été que de nuit, et ai toujours fait le chemin très vite.

— Et pourquoi cela, très vite?

— Parce que, la nuit, quand je suis seul, j'ai peur!

— Comment, s'écria le connétable, tu as peur?

— Certainement j'ai peur.

— Et tu avoues cela, drôle?

— Pourquoi pas, puisque cela est?

— Et de quoi as-tu peur?

— J'ai peur des feux follets, des revenants et des loups-garous.

Le connétable éclata de rire.

— Ah! tu as peur des feux follets, des revenants et des loups-garous?

— Oui, je suis horriblement nerveux.

Et le jeune homme tourna sa peau comme s'il avait le frisson.

— Ah! mon cher Théligny, reprit le connétable, je vous fais mon compliment sur votre écuyer. Me voilà prévenu: je ne le prendrai pas pour mon courrier de nuit.

— Le fait est que mieux vaut m'employer le jour

— Oui, et te laisser la nuit pour aller voir Gudule, n'est-ce pas?

— Vous voyez, monsieur le connétable, que mes visites n'ont pas été inutiles, et le roi en juge ainsi, puisqu'il a eu la bonté de me promettre une croix.

— Monsieur le connétable, faites remettre quarante écus d'or à ce jeune homme pour les bons renseignements qu'il nous a donnés, et les services qu'il s'offre de nous rendre. Vous ajouterez dix écus à part pour acheter une croix à mademoiselle Gudule.

Le connétable haussa les épaules.

— Quarante écus grommela-t-il; quarante coups de verges! Quarante coups de canne! quarante coups de manche de hallebarde sur les épaules!

— Vous m'entendez, mon cousin? Ma parole est donnée ne me faites pas manquer à ma parole!

Puis, à Théligny

— Monsieur le lieutenant, continua le roi, M. le connétable vous donnera des ordres pour prendre des chevaux de mes écuries au Louvre et à Compiègne, afin que vous puissiez marcher vite. Ne craignez pas de les crever, et tâchez d'arriver demain à la Fère. M. l'amiral ne saurait être trop tôt prévenu que la guerre est déclarée. — Bon voyage, monsieur, et bonne chance!

Le lieutenant et son écuyer saluèrent respectueusement le roi Henri II, et suivirent le connétable.

Dix minutes après, ils prenaient au galop la route de Paris, et le connétable venait rejoindre le roi, qui n'avait point quitté son cabinet.

V

OU LE LECTEUR SE RETROUVE EN PAYS DE CONNAISSANCE

Henri II attendait le connétable pour donner, sans désemparer, des ordres de la plus haute importance.

M. de Montgomery, qui avait déjà, quelques années auparavant, conduit des troupes françaises au secours de la régente d'Ecosse, fut envoyé à Edimbourg, pour demander que, conformément au traité signé entre ce royaume et la France, les Ecossais déclarassent la guerre à l'Angleterre, et que les seigneurs composant le conseil de régence envoyassent en France des députés munis de pouvoirs pour conclure le mariage de la jeune reine Marie avec le dauphin.

En même temps, on rédigeait un acte par lequel Marie Stuart, de l'aveu des Guise, transmettait au roi de France son royaume d'Ecosse, et les droits qu'elle avait ou pouvait avoir sur le royaume d'Angleterre, dans le cas où elle mourrait sans héritier mâle

Aussitôt le mariage célébré, Marie Stuart devait prendre le titre de reine de France d'Ecosse et d'Angleterre. En attendant, on gravait sur la vaisselle de la jeune souveraine le triple blason des Valois, des Stuarts et des Tudors.

Le soir, comme l'avait dit le roi Henri II, il y eut une fête splendide au château de Saint-Germain, et les deux hérauts, de retour, l'un près de sa maîtresse, l'autre près de son maître, purent leur dire de quelle joyeuse façon on recevait les déclarations de guerre à la cour de France.

Mais, bien avant que la première fenêtre du château de Saint-Germain s'illuminât, deux cavaliers montés sur de magnifiques chevaux s'élançaient hors des cours du Louvre, et, gagnant la barrière de la Villette, suivaient au grand trot la route de la Fère.

A Louvres, ils s'arrêtèrent un instant pour laisser souffler leurs chevaux, qu'ils changèrent à Compiègne, comme la chose était convenue; après quoi, malgré l'heure avancée de la nuit, et le peu de repos qu'ils avaient pris, ils se remirent en route, atteignirent Noyon au point du jour, s'y reposèrent une heure, et repartirent aussitôt pour la Fère, où ils entrèrent à huit heures du matin.

Rien de nouveau n'y était arrivé depuis le départ de Théligny et d'Yvonnet.

Si peu de minutes que ce dernier eût passées à Paris, il avait trouvé le temps de renouveler sa garde-robe chez un fripier de sa connaissance, qui demeurait rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois Le justaucorps et la trousse marron avaient donc fait place à un pourpoint et à un haut-de-chausses de velours vert tout passementés d'or, et à une toque cerise ornée d'une plume blanche. Un maillot cerise s'assortissant à la toque se perdait dans des bottes à peu près irréprochables, armées de gigantesques éperons de cuivre. Si ce nouveau vêtement n'était pas tout à fait neuf, il avait du moins été porté si peu de temps, et par un maître si soigneux, qu'il eût fallu être de bien mauvaise compagnie pour en faire la remarque, et surtout pour s'apercevoir qu'il sortait de la boutique d'un fripier, et non de l'atelier d'un tailleur.

Quant à la chaîne, après l'avoir tournée en tous sens, Yvonnet avait décidé qu'il y restait assez de dorure pour faire illusion à ceux qui la regarderaient à la distance de quelques pas.

C'était à lui de ne point permettre qu'on la regardât de trop près.

Hâtons-nous de dire que la croix d'or avait été scrupuleusement achetée; seulement, nul ne sut jamais si Yvonnet y avait bien scrupuleusement appliqué les dix écus d'or qui avaient été alloués par Sa Majesté Henri II pour faire ce présent à la nièce de Jean Pauquet

Notre croyance, à nous, est que, dans les rognures de cette croix, Yvonnet avait trouvé moyen de se tailler, non seulement le pourpoint et le haut-de-chausses de velours vert, la toque cerise et la plume blanche, les bottes de buffle et les éperons de cuivre, mais encore une élégante cuirasse qui, placée en portemanteau sur la croupe de son cheval, faisait, à chaque mouvement de celui-ci, entendre un petit bruit de ferraille tout à fait guerrier.

Mais il faut dire que, comme tout cela avait pour but d'orner ou de défendre sa personne, et que sa personne appartenait à mademoiselle Gudule, Yvonnet eût-il ainsi utilisé les rognures de la croix de sa maîtresse, l'argent de Sa Majesté le roi de France n'eût point été détourné de sa destination.

Au reste, à peine eut-il franchi la porte de la Fère, qu'il put juger de l'effet qu'était appelé à produire sa nouvelle toilette. Frantz et Heinrich Scharfenstein étaient, en leur qualité de pourvoyeurs de la société, occupés à conduire au camp un bœuf dont ils venaient de faire l'acquisition, et, avec cet instinct de conservation qui éloigne les animaux de la boucherie, celui-ci refusait de marcher, — autant qu'il était en lui; car Heinrich Scharfenstein le tirait par une corne, tandis que Frantz le poussait par derrière.

Au bruit que firent les fers des chevaux résonnant sur le pavé, Heinrich leva la tête, et, reconnaissant notre écuyer

— O Frantz! s'écria-t-il, recarte tonc meinherr Yfonnette, gomme il êdre pelle!

Et, dans son admiration, il lâcha la corne du bœuf, lequel profitant de la liberté qui lui était donnée fit un demi-tour, et eût regagné l'étable d'une seule course, si Frantz, qui, ainsi que nous l'avons dit, stationnait dans le voisinage de la queue, ne se fût emparé de ce membre, et, se roidissant avec sa force herculéenne, n'eût arrêté tout court l'animal fugitif.

Yvonnet envoya, de la main, un salut protecteur, et passa.

On arriva chez Coligny.

Le jeune lieutenant se fit reconnaître, et pénétra aus

sitôt dans le cabinet de l'amiral, suivi d'Yvonnet, qui, avec son tact habituel, et malgré le changement qui s'était opéré en lui, demeura respectueusement à la porte.

M. de Châtillon, penché sur une de ces cartes géographiques incomplètes comme on les faisait à cette époque, essayait de la compléter par les renseignements que lui donnait un homme à la figure fine, au nez pointu, à l'œil intelligent, debout devant lui.

Cet homme, c'était notre ami le Picard Maldent, qui, ainsi que l'avait dit Yvonnet, ayant été trois ans clerc de procureur à Saint-Quentin, connaissait comme son écritoire la ville et ses environs.

M. l'amiral, au bruit que fit Théligny en entrant, leva la tête, et reconnut son messager.

Maldent tourna doucement les yeux du côté de la porte, et reconnut Yvonnet

M. l'amiral tendit la main à Théligny; Maldent échangea un regard avec Yvonnet, lequel tira de sa poche les cordons de l'orifice supérieur d'une bourse, pour indiquer à son associé que le voyage n'avait pas été sans fruit.

Théligny rendit compte en deux mots à M. l'amiral de son entrevue avec le roi et avec M. le connétable, et remit au gouverneur de la Picardie les lettres de son oncle.

— Oui, dit Coligny tout en lisant, j'y ai pensé comme lui : Saint-Quentin est, en effet, la ville importante à garder. Aussi, mon cher Théligny, depuis hier, votre compagnie y est-elle entrée. Vous irez la rejoindre aujourd'hui même et y annoncerez mon arrivée prochaine.

Et, tout entier aux renseignements que Maldent lui donnait, il se courba de nouveau sur la carte, et continua ses annotations.

Théligny connaissait l'amiral, esprit sérieux et profond qu'il fallait laisser à ce qu'il faisait, et, comme, selon toute probabilité, ses notes prises, Coligny aurait, à l'endroit de Saint-Quentin, de nouveaux ordres à lui donner, le lieutenant s'approcha d'Yvonnet.

— Allez m'attendre au camp, lui dit-il tout bas ; je vous y prendrai en passant, lorsque j'aurai reçu les dernières instructions de M. l'amiral.

Yvonnet s'inclina silencieusement, et sortit.

Il retrouva son cheval à la porte, et en un instant il fut hors de la ville.

Le camp de M. l'amiral, qui avait d'abord été posé à Pierrepont, près Marle, avait ensuite été transporté près de la Fère. Trop faible pour tenir en rase campagne avec quinze ou dix-huit cents hommes qu'il commandait, l'amiral, dans la crainte d'une surprise, avait gagné le voisinage d'une ville fortifiée, pensant que, si peu nombreuse que fût sa troupe, une fois derrière de bonnes murailles, elle tiendrait toujours.

La ligne du camp franchie, Yvonnet se dressa sur ses étriers pour tâcher de reconnaître quelqu'un de ses compagnons, et savoir où ils avaient établi leur domicile.

Bientôt son regard fut attiré par un groupe au milieu duquel il crut reconnaître Procope, assis sur une pierre, et écrivant sur un genou.

Procope avait utilisé sa science cléricale : au moment où l'on était exposé à rencontrer l'ennemi d'un instant à l'autre, il faisait des testaments à cinq sous parisis la pièce.

Yvonnet comprit qu'il en était de l'ancien huissier comme de M. l'amiral, et qu'il ne fallait point le déranger dans cette grave occupation. Il jeta un nouveau regard autour de lui, et aperçut Heinrich et Frantz Scharfenstein, qui, ayant renoncé au dessein de conduire leur bœuf au camp, lui avaient lié les pieds, et l'y apportaient à l'aide d'un timon de voiture dont chacun d'eux soutenait une extrémité sur son épaule.

Un homme qui n'était autre que Pilletrousse leur faisait des signes à la porte d'une tente en assez bon état.

Yvonnet reconnut le domicile auquel il avait droit pour un neuvième, et en quelques secondes il fut près de Pilletrousse, lequel, avant de souhaiter aucune bienvenue à son compagnon, commença par faire une première fois, puis une seconde fois, puis une troisième fois, le tour d'Yvonnet, qui, pareil au cavalier d'une statue équestre, le regardait accomplir son périple avec un sourire de satisfaction.

Au troisième tour, Pilletrousse s'arrêta, et, avec un clappement de langue qui indiquait son admiration :

— Peste ! dit-il, voilà un joli cheval, et qui vaut bien quarante écus d'or ! Où diable as-tu volé cela ?

— Chut ! dit Yvonnet, parlons avec respect de l'animal : il sort des écuries de Sa Majesté, et ne m'appartient qu'à titre de prêt.

— C'est fâcheux ! dit Pilletrousse.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que j'avais un acquéreur.

— Ah ! fit Yvonnet ; et quel était cet acquéreur ?

— Moi, dit une voix derrière Yvonnet.

Yvonnet se retourna et jeta un coup d'œil rapide sur celui qui se présentait avec ce fier monosyllabe, lequel fit réussir, cent ans plus tard, la tragédie de *Médée*.

L'amateur du cheval était un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans, moitié armé, moitié désarmé, comme avaient l'habitude de se tenir les gens de guerre lorsqu'ils étaient au camp.

Yvonnet n'eut besoin que de laisser tomber son regard sur ces épaules carrées, sur cette tête encadrée dans une chevelure et dans une barbe rousses, sur ces yeux bleu clair pleins d'entêtement et de férocité, pour reconnaître celui qui lui adressait la parole.

— Mon gentilhomme, dit-il, vous venez d'entendre ma réponse : le cheval appartient effectivement à Sa Majesté le roi de France, qui a eu la bonté de me le prêter pour revenir au camp ; s'il le réclame, il est trop juste que je le lui rende ; s'il me le laisse, il est à votre disposition, son prix, bien entendu, étant d'avance débattu et arrêté entre nous.

— C'est comme cela que je l'entends, répondit le gentilhomme ; gardez-le-moi donc : je suis riche et de bonne composition.

Yvonnet salua.

— D'ailleurs, continua le gentilhomme, ce n'est pas la seule affaire que je compte traiter avec vous.

Yvonnet et Pilletrousse saluèrent ensemble.

— Combien êtes-vous de votre bande ?

— De notre troupe, vous voulez dire, mon gentilhomme, reprit Yvonnet, un peu blessé de la qualification

— De votre troupe, si cela vous plaît.

— A moins que, en mon absence, il ne soit arrivé malheur à quelqu'un de mes camarades, répondit Yvonnet interrogeant Pilletrousse, nous sommes neuf.

Un regard de Pilletrousse rassura Yvonnet, en supposant même qu'Yvonnet fût inquiet.

— Et neuf braves ? demanda le gentilhomme.

Yvonnet sourit ; Pilletrousse haussa les épaules.

— Le fait est que vous avez là un joli échantillon, dit le gentilhomme montrant Frantz et Heinrich, si ces deux braves font partie de la troupe...

— Ils en font partie, répondit laconiquement Pilletrousse.

— Eh bien, on pourra traiter...

— Pardon, dit Yvonnet, mais nous appartenons à M. l'amiral.

— Sauf deux jours de la semaine où nous pouvons travailler pour notre compte, observa Pilletrousse. Procope a introduit cette clause dans le traité, prévoyant les deux cas, 1° où nous aurions quelque entreprise à tenter pour nous-même, 2° où quelque honorable gentilhomme nous ferait une proposition dans le genre de celle que monsieur paraît disposé à nous faire.

— Ce n'est que pour un jour ou pour une nuit ; ainsi cela tombe à merveille ! Maintenant, en cas de besoin, où vous retrouverai-je ?

— A Saint-Quentin, probablement, dit Yvonnet ; je sais que, personnellement, j'y serai aujourd'hui même

— Et deux de nous, continua Pilletrousse, Lactance et Malemort, y sont déjà. Quant au reste de la troupe...

— Quant au reste de la troupe, reprit Yvonnet, il ne peut pas tarder à nous y suivre, attendu que M. l'amiral, d'après ce que je lui ai entendu dire à lui-même, doit y être dans deux ou trois jours.

— Bien ! dit le gentilhomme. Ainsi donc, à Saint-Quentin, mes braves !

— A Saint-Quentin, mon gentilhomme !

Ce dernier fit un léger mouvement de tête, et s'éloigna.

Yvonnet le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il se fût perdu dans la foule ; puis, appelant un goujat qui servait les neuf associés, et qui, en échange de ses services, recevait de la communauté sa nourriture temporelle et spirituelle, il lui jeta au bras la bride de son cheval.

Le premier mouvement d'Yvonnet avait été de s'approcher de Pilletrousse pour lui faire part de ses réminiscences à propos de l'inconnu ; mais sans doute, réfléchissant que Pilletrousse était d'une bien matérielle organisation pour recevoir un secret de cette importance, il ravala les paroles qui s'étaient déjà avancées jusqu'au bord de ses lèvres et parut donner toute son attention à l'œuvre qu'accomplissaient Heinrich et Frantz Scharfenstein.

Heinrich et Frantz, après avoir, comme nous l'avons dit, à l'aide du timon de voiture qu'ils lui avaient passé entre les quatre jambes, apporté leur bœuf récalcitrant jusqu'au milieu du camp, l'avaient déposé, tout soufflant et les yeux enflammés, en face de leur tente.

Puis Heinrich était entré dans la tente pour y chercher sa masse d'armes, qu'il avait eu quelque peine à trouver, Fracasso, saisi d'une inspiration poétique, s'étant couché sur un matelas pour rêver tout à son aise, et s'étant fait de cette masse un oreiller pour soutenir sa tête.

Cette masse, simple dans sa forme et humble par sa matière, était tout uniment un boulet de douze emmanché à une barre de fer ; c'était, avec une gigantesque épée à deux mains, l'arme habituelle des deux Scharfenstein.

Heinrich avait fini par la trouver, et, malgré les gémisse-

ments de Fracasso, qu'il surprenait justement dans le plus beau feu de la composition, il l'avait tirée de dessous la tête du poète, et était revenu rejoindre Frantz, qui l'attendait.

A peine Frantz eut-il délié les jambes de devant du bœuf, que l'animal fit aussitôt un effort et se trouva à moitié redressé. Heinrich profita de ce moment : il leva la masse de fer jusqu'à ce que, renversée en arrière, elle touchât ses reins, et de toute sa force l'abattit entre les deux cornes du bœuf.

L'animal, qui avait commencé à pousser un mugissement, s'interrompit et tomba comme foudroyé.

Pilletrousse, qui, l'œil ardent, et pareil à un dogue en arrêt, n'attendait que ce moment, s'élança sur le bœuf abattu et lui ouvrit l'artère du cou. Après quoi, il le fendit depuis la lèvre inférieure jusqu'à l'extrémité opposée, et se mit à le découper.

Pilletrousse était le boucher de la société ; Heinrich et Frantz, les approvisionneurs, achetaient et tuaient l'animal, quel qu'il fût ; Pilletrousse le dépouillait, le dépeçait, mettait de côté, pour la société, le meilleur morceau ; puis, sur une espèce d'étal placé à quelques pas de la tente commune, il exposait, parés avec tout l'art qui le caractérisait, les différents morceaux dont il désirait se défaire. Or, Pilletrousse était un si adroit détailleur, et un si habile marchand, qu'il arrivait rarement que, la part de l'association faite pour deux ou trois jours, il ne tirât point des trois quarts de l'animal un ou deux écus de plus que celui-ci n'avait coûté.

Tout cela profitait à l'association, qui, comme on le voit, ne devait pas faire de mauvaises affaires, pourvu qu'elle fût secondée par chacun de ses membres comme elle l'était par ceux qui viennent de repasser sous nos yeux.

Le dépècement était fini, et la vente à la criée commençait, lorsqu'un cavalier se fit jour au milieu de toute cette cohue qui encombrait l'étal de maître Pilletrousse, et qui — chacun faisant selon ses moyens — achetait depuis le filet jusqu'aux tripes.

Ce cavalier, c'était Théligny, qui, muni des lettres de M. l'amiral pour le maïeur, pour le gouverneur de la ville et pour Jean Pauquet, syndic des tisserands, venait chercher son écuyer Yvonnet.

Il apportait aussi la nouvelle que, dès que M. l'amiral aurait réuni autour de lui les troupes qu'il attendait, et aurait pris langue avec son oncle M. le connétable, il partirait, accompagné de cinq ou six cents hommes, pour Saint-Quentin.

Maldent, Procope, Fracasso, Pilletrousse et les deux Scharfenstein feraient partie de la garnison, et rejoindraient, dans la ville, Malemort et Lactance, qui y étaient déjà, et Yvonnet, qui, devant partir avec M. de Théligny, y serait dans deux ou trois heures.

Les adieux furent courts, Fracasso n'ayant pas encore fini son sonnet, et cherchant au verbe *perdre* une rime qu'il ne pouvait pas trouver ; les deux Scharfenstein aimant beaucoup Yvonnet, mais étant de leur naturel peu démonstratifs, et, enfin, Pilletrousse s'étant contenté de dire au jeune homme en lui serrant la main, tant il était occupé de sa vente :

— Tâche que le cheval te reste !

VI

SAINT-QUENTIN

Comme l'avait dit Yvonnet à M. le connétable, il y a six lieues de la Fère à Saint-Quentin.

Les chevaux avaient déjà fait une bonne course depuis la veille au soir, et, cela, sans autre halte qu'une heure passée à Noyon. Ils venaient de se reposer deux heures, il est vrai ; néanmoins, comme rien ne pressait autrement les cavaliers, si ce n'est le désir d'Yvonnet de revoir Gudule, ils employèrent près de trois heures à faire les six lieues qui les séparaient du terme de leur voyage.

Enfin, après avoir franchi le boulevard extérieur, après avoir laissé à droite le chemin de Guise, qui se bifurque à cent pas de la vieille muraille, après s'être fait reconnaître à la porte, après avoir traversé la voûte qui s'enfonce sous le rempart, les deux cavaliers se trouvèrent dans le faubourg d'Isle.

— Mon lieutenant veut-il me donner congé pour dix minutes ? demanda Yvonnet, ou veut-il, en se détournant de quelques pas, avoir des nouvelles de ce qui se passe dans la ville ?

— Ah ! ah ! fit Théligny en riant, il paraît que nous sommes dans le voisinage du logis de mademoiselle Gudule ?

— Justement, mon lieutenant, dit Yvonnet.

— Y a-t-il indiscrétion ?... demanda Théligny.

— Pas le moins du monde ! Le jour, je suis, à l'endroit de mademoiselle Gudule, une simple connaissance qui échange avec elle un mot et un salut. J'ai toujours eu pour principe de ne pas nuire à l'établissement des belles filles.

Et, se détournant à droite, il s'avança dans une petite ruelle bordée, d'un côté, par un long mur de jardin, et, de l'autre, par plusieurs maisons dont une seule était percée d'une fenêtre toute garnie de capucines et de volubilis.

En se dressant sur ses étriers, Yvonnet atteignait juste à la fenêtre, au-dessous de laquelle était plantée une borne pouvant donner aux piétons, pour cause d'amour ou d'affaires, la même facilité que trouvait Yvonnet étant à cheval.

Au moment où il arriva, la fenêtre s'ouvrit comme par magie, et une charmante tête toute rose de joie apparut au milieu des fleurs.

— Ah ! c'est vous, Gudule ! dit Yvonnet. Comment avez-vous deviné mon arrivée ?

— Je ne l'ai pas devinée : j'étais à mon autre fenêtre, qui, par-dessus la muraille, plonge sur la route de la Fère. J'ai vu venir de loin deux cavaliers, et, quoiqu'il fût peu probable que vous fussiez l'un ou l'autre, je n'ai pas pu détourner mes regards de ces deux voyageurs. Au fur et à mesure que vous vous êtes rapprochés, je vous ai reconnu. Alors, je suis accourue ici, toute tremblante de peur ; car je craignais de vous voir passer sans vous arrêter, d'abord parce que vous n'êtes pas seul, et ensuite parce que vous êtes si brave et si beau, que j'ai craint que vous n'eussiez fait fortune.

— La personne que j'ai l'honneur d'accompagner, ma chère Gudule, et qui a permis que je vous entretinsse un instant, est M. de Théligny, mon lieutenant, qui, tout à l'heure, va avoir, ainsi que moi, quelques questions à vous faire sur l'état de la ville.

Gudule jeta timidement un regard sur le lieutenant, qui lui fit un gentil salut, auquel la jeune fille répondit par un « Dieu vous garde, monseigneur ! » prononcé d'une voix émue.

— Quant au costume sous lequel vous me revoyez, Gudule, continua Yvonnet, c'est l'effet de la libéralité du roi, qui même, sachant que j'avais le bonheur de vous connaître, a bien voulu me charger de vous remettre de sa part cette belle croix d'or.

Et, en même temps, il tira la croix de sa poche et l'offrit à Gudule, qui, hésitant à la prendre, s'écria :

— Que dites-vous là, Yvonnet ! et pourquoi vous moquer d'une pauvre fille ?

— Je ne me moque aucunement de vous, Gudule, reprit Yvonnet ; et voici mon lieutenant qui vous affirmera que je dis la vérité.

— En effet, ma belle enfant, dit Théligny, j'étais là quand le roi a chargé Yvonnet de vous faire ce cadeau.

— Vous connaissez donc le roi ? demanda Gudule toute ébahie.

— Depuis hier, Gudule, et, depuis hier, le roi vous connaît, ainsi que votre brave homme d'oncle, Jean Pauquet, auquel mon lieutenant apporte une lettre de M. l'amiral.

Le lieutenant fit un nouveau signe d'affirmation, et Gudule, qui avait hésité d'abord, comme nous avons dit, passa à travers les fleurs sa main tremblante, qu'Yvonnet prit et baisa en lui remettant la croix.

Alors, Théligny, s'approchant :

— Et, maintenant, mon cher monsieur Yvonnet, dit-il, voulez-vous demander à la belle Gudule où est son oncle, et dans quelles dispositions nous le trouverons ?

— Mon oncle est à l'hôtel de ville, monsieur, dit la jeune fille, ne pouvant se décider à détacher ses yeux de la croix, et, je pense, en disposition de bien défendre la ville.

— Merci, ma belle enfant ! — Allons, Yvonnet...

Gudule fit un petit signe de prière, et, rougissant jusqu'au blanc des yeux :

— Ainsi donc, monsieur, dit-elle s'adressant à Théligny, si mon père me demande d'où me vient cette croix...

— Vous pourrez lui dire qu'elle vous vient de Sa Majesté, reprit en riant le jeune officier, qui comprit la crainte de Gudule ; qu'elle vous a été donnée par le roi en reconnaissance des bons services que lui ont déjà rendus, et que vont sans doute encore lui rendre votre oncle Jean et votre père Guillaume. Enfin, si vous ne voulez pas — ce qui est possible — nommer M. Yvonnet, vous ajouterez que c'est moi, Théligny, lieutenant à la compagnie du Dauphin, qui vous ai remis cette croix.

— Oh ! merci ! merci ! s'écria Gudule toute joyeuse et frappant ses deux mains l'une contre l'autre ; sans cela, je n'eusse jamais osé la porter !

Puis, tout bas et vivement à Yvonnet :

— Quand vous reverrai-je ? demanda-t-elle.

— Lorsque j'étais à trois ou quatre lieues de vous, Gudule, vous me voyiez toutes les nuits, répondit Yvonnet ; ainsi jugez, maintenant que j'habite la même ville...

— Chut ! fit Gudule.

Puis, plus bas encore :

— Venez de bonne heure ! dit-elle ; je crois que mon père passera toute la nuit à l'hôtel de ville.

Elle rentra sa tête, qui disparut derrière le rideau de verdure et de fleurs.

Les jeunes gens suivirent la chaussée qui passait entre la Somme et la fontaine Ferrée. A moitié route de cette chaussée, ils laissèrent à leur gauche l'abbaye et l'église de Saint-Quentin-en-Isle, et traversèrent un premier pont qui les conduisit à la chapelle où devaient être retrouvées les reliques du saint martyr, un second pont qui les mena au détroit Saint-Pierre, enfin un troisième qui les mit, lui franchi, en face des deux tours dont était flanquée la porte d'Isle.

La porte était gardée par un soldat du régiment de Théligny, et par un bourgeois de la ville.

Cette fois, Théligny n'eut pas besoin de se faire reconnaître : ce fut le soldat qui vint à lui pour lui demander des nouvelles. On disait l'ennemi fort proche, et cette petite compagnie de cent cinquante hommes, sous les ordres d'un lieutenant en second, se trouvait un peu isolée au milieu de tous ces bourgeois, qui couraient effarés à droite et à gauche, ou qui perdaient leur temps en réunions à l'hôtel de ville, réunions où l'on discutait beaucoup, mais où l'on agissait très peu.

Au reste, Saint-Quentin paraissait en proie à un effroyable tumulte. L'artère principale — qui coupe la ville dans les deux tiers de sa longueur, et où, comme des ruisseaux affluant à un fleuve, se jetaient, à droite, la rue Wager, la rue des Cordeliers, la rue d'Issenghien, la rue des Ligniers, et, à gauche, la rue des Corbeaux, la rue de la Truie-quifile et la rue des Brebis, — était encombrée de monde ; et cette multitude, devenue plus épaisse encore dans la rue de la Sellerie, se présentait, sur la grande place, tellement compacte, qu'elle devenait, même pour les cavaliers, une muraille presque impossible à percer.

Il est vrai que, lorsque Yvonnet eut mis sa toque au bout de son épée, et que, se dressant sur ses étriers, il eut crié : « Place ! place aux gens de M. l'amiral ! » la foule, espérant que c'était un renfort qui allait lui être annoncé, réagit tellement sur elle-même, qu'elle finit par ouvrir aux deux cavaliers un chemin qui, à partir de l'église Saint-Jacques, les conduisit au perron de l'hôtel de ville, au haut duquel les attendait le maïeur, messire Varlet de Gibercourt.

Les deux cavaliers arrivaient au bon moment : il venait d'y avoir assemblée, et, grâce au patriotisme des habitants, surexcité par l'éloquence de maître Jean Pauquet et de son frère Guillaume, il avait été unanimement décidé que la ville de Saint-Quentin, fidèle à son roi et confiante dans son saint patron, se défendrait jusqu'à la dernière extrémité.

La nouvelle qu'apportait Théligny de la prochaine arrivée de l'amiral avec un renfort porta donc l'enthousiasme à son comble.

A l'instant même, et séance tenante, les bourgeois s'organisèrent en compagnies qui nommèrent leurs chefs. — Chaque compagnie était de cinquante hommes.

Le maïeur ouvrit l'arsenal de l'hôtel de ville ; par malheur, il était pauvrement garni : on y trouva quinze pièces de canon, tant bâtardes que coulevrines, dont quelques-unes en assez mauvais état, et seulement quinze arquebuses ordinaires et vingt et une à croc ; mais des hallebardes et des piques à foison !

Jean Pauquet fut nommé capitaine de l'une de ces compagnies, et Guillaume Pauquet, son frère, lieutenant d'une autre. On le voit, les honneurs pleuvaient sur la famille ; mais ces honneurs étaient dangereux.

Le total des troupes se composait donc, pour le moment, de cent vingt ou cent trente hommes de la compagnie du Dauphin, commandée par Théligny ; de cent hommes, à peu près, de la compagnie de M. de Breuil, gouverneur de Saint-Quentin, lequel était arrivé depuis huit jours d'Abbeville ; enfin, de deux cents bourgeois organisés en quatre compagnies de cinquante hommes chacune. — Trois de ces compagnies se composaient d'arbalétriers, de piquiers et de hallebardiers ; la quatrième était armée d'arquebuses.

Tout à coup, on en vit apparaître une cinquième que l'on n'attendait pas, et qui, à cause de son apparition inattendue et des éléments dont elle était formée, provoqua des cris d'enthousiasme.

Elle arrivait par la rue Croix-Belle-Porte, et était composée de cent moines jacobins, portant tous des piques ou des hallebardes.

Un homme couvert d'une robe sous laquelle on apercevait les mailles d'une cuirasse les conduisait, une épée nue à la main.

Aux cris que l'on poussait sur leur passage, Yvonnet se retourna, et, regardant leur capitaine avec attention :

— Que le diable me brûle, s'écria-t-il, si ce n'est point Lactance !

C'était Lactance, en effet. Soupçonnant que la campagne allait être rude, il s'était retiré chez les jacobins de la rue des Rosiers pour y faire ses pénitences, et se mettre, autant que possible, en état de grâce. Les bons pères l'avaient reçu à bras ouverts, et Lactance, tout en se confessant et tout en communiant, ayant remarqué le patriotisme qui les animait, avait jugé à propos de l'utiliser. En conséquence, il leur avait communiqué, comme une inspiration du ciel, cette idée qui lui était venue de les organiser en compagnie militaire : ceux-ci avaient accepté. Lactance avait obtenu du prieur qu'on prît une heure sur les matines, et une demi-heure sur les vêpres, pour faire l'exercice, et, au bout de trois jours, jugeant ses hommes suffisamment instruits dans la manœuvre militaire, il les avait tirés du couvent, et, comme nous l'avons dit, les avait, aux grandes acclamations de la multitude, amenés sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

Saint-Quentin pouvait donc compter, pour le moment, sur cent vingt hommes de la compagnie du Dauphin, sur cent hommes de la compagnie du gouverneur de la ville, sur deux cents bourgeois et sur cent moines jacobins. En tout, cinq cent vingt combattants.

A peine le maïeur, le gouverneur de la ville et les autres magistrats venaient-ils de faire le relevé de leurs forces, que de grands cris s'élevèrent des remparts, et que l'on vit arriver, par la rue de l'Orfèvrerie et par la rue Saint-André, des gens qui levaient les bras au ciel d'une façon désespérée.

On s'enquit, on questionna, on s'informa. Ils avaient vu accourir, dans la plaine qui s'étend de Homblières au Mesnil-Saint-Laurent, une grande quantité de paysans courant à travers les moissons, et donnant, autant qu'on en pouvait juger à la distance où ils étaient encore de la ville, des signes non équivoques de terreur.

A l'instant même, on ordonna de fermer les portes et de garnir les remparts.

Lactance, qui, au milieu des dangers, gardait le sang-froid d'un vrai chrétien, ordonna aussitôt à ses jacobins de s'atteler aux canons, d'en conduire huit sur la muraille qui s'étend de la porte d'Isle jusqu'à la tour Dameuse, deux sur la muraille du Vieux-Marché, trois depuis la grosse Tour jusqu'à la poterne du petit Pont, et deux sur la vieille muraille, au faubourg d'Isle.

Théligny et Yvonnet, qui étaient à cheval, et qui sentaient que, malgré l'effroyable course qu'ils avaient fournie depuis la veille, leurs chevaux possédaient encore bonnes jambes et longue haleine, sortirent par la porte de Rémicourt, traversèrent la rivière à gué, et s'élancèrent à travers la plaine pour savoir qui causait la fuite de toute cette population.

Le premier individu qu'ils rencontrèrent tenait son nez et une partie de sa joue dans sa main droite, à l'aide de laquelle il maintenait tant bien que mal ces deux objets précieux à la place qu'ils avaient occupée, et, de la gauche, faisait de grands signes à Yvonnet.

Yvonnet se dirigea vers lui, et reconnut Malemort.

— Ah ! hurla celui-ci de toute la force de ses poumons, aux armes ! aux armes !

Yvonnet redoubla la rapidité de sa course, et, voyant son associé tout ruisselant de sang, sauta à terre, et s'informa de sa blessure.

Elle était terrible, au point de vue du ravage qu'elle eût fait sur un visage vierge ; mais celui de Malemort était tellement couturé en tous sens, que c'était une couture de plus, et voilà tout.

Yvonnet plia son mouchoir en quatre, fit un trou au milieu pour donner passage au nez de Malemort ; puis, ayant couché le blessé à terre et lui ayant renversé la tête sur son genou, il lui banda le visage aussi lestement et aussi adroitement qu'eût pu faire le plus habile chirurgien.

Pendant ce temps, Théligny recueillait les renseignements

Voici ce qui était arrivé :

Le matin, l'ennemi avait paru en vue d'Origny-Sainte-Benoîte. Malemort, qui se trouvait là, ayant, avec son instinct habituel, flairé que c'était de ce côté que devaient venir les coups, avait excité les habitants à se défendre. En conséquence, ils s'étaient retirés dans le château avec tout ce qu'ils avaient pu réunir d'armes et de munitions. Là, ils avaient tenu près de quatre heures. Mais, attaqué par toute l'avant-garde espagnole, le château avait été emporté d'assaut. Malemort avait fait merveille ; cependant, il lui avait fallu se décider à la retraite. Pressé de trop près par trois ou quatre Espagnols, il s'était retourné, en avait tué un d'un coup de pointe, le second d'un coup d'estoc ; mais, pendant qu'il attaquait le troisième, le quatrième lui avait, d'un coup de revers, fendu le visage un peu au-dessous des yeux Alors, Malemort, comprenant l'impossibilité de se défendre avec une blessure qui l'aveuglait, avait jeté un grand cri et s'était laissé tomber à la renverse, comme s'il eût été tué sur le coup. Les Espagnols l'avaient fouillé, lui avaient pris les trois ou quatre sous parisis qu'il possédait, et avaient été rejoindre leurs compagnons, occupés d'un pillage plus fructueux. Sur quoi, Malemort s'était relevé, avait rapproché son nez et sa joue de leur place naturelle, les avait de son mieux maintenus avec sa main, et avait pris sa course vers la ville, afin de donner l'alarme. Voilà comment Malemort, qui était d'ordinaire le premier à l'attaque et le dernier à la retraite, se trouvait, cette fois, contre toutes ses habitudes, en tête des fuyards.

Théligny et Yvonnet savaient ce qu'ils voulaient savoir.

Yvonnet prit Malemort en croupe, et tous trois rentrèrent dans la ville en criant : « Aux armes ! »

La ville tout entière les attendait. En un instant on sut que l'ennemi n'était plus qu'à quatre ou cinq lieues ; mais la résolution des habitants était telle, que cette nouvelle, au lieu d'abattre les courages, les exalta.

Par bonheur, au nombre des cent hommes qu'avait amenés M. de Breuil, se trouvaient quarante canonniers ; on les distribua aux quinze pièces que les frères jacobins venaient de traîner sur les remparts. Il manquait trois servants par pièce : les moines s'offrirent pour compléter les batteries, et furent acceptés. Au bout d'une heure d'exercice, on eût dit qu'ils n'avaient jamais fait autre chose de leur vie.

Il était temps, car, au bout d'une heure, on commençait à apercevoir les premières colonnes espagnoles.

Le conseil de la ville résolut d'envoyer un courrier à l'amiral pour le prévenir de la situation ; mais c'était à qui ne voudrait pas quitter la ville au moment du danger.

Yvonnet offrit Malemort.

Malemort jeta les hauts cris : depuis qu'il était pansé, il se sentait, disait-il, bien plus gai qu'auparavant ; il y avait quinze mois qu'il ne s'était battu : le sang l'étouffait, et le peu qu'il en avait perdu l'avait grandement soulagé.

Mais Yvonnet lui fit observer qu'on allait lui donner un cheval : que ce cheval, il le garderait ; que, dans trois ou quatre jours, il rentrerait dans la ville à la suite de M. l'amiral, et que, grâce à ce cheval, il pourrait, dans les sorties qu'il ferait, aller bien plus loin que les hommes à pied.

Cette dernière considération décida Malemort.

Ajoutons, d'ailleurs, qu'Yvonnet avait sur lui cette influence qu'ont toujours les natures faibles, nerveuses, sur les natures puissantes.

Malemort monta à cheval, et partit au galop dans la direction de la Fère.

On pouvait être tranquille : au train dont l'aventurier menait son cheval, avant une heure et demie, M. l'amiral serait prévenu.

Cependant, on avait ouvert les portes pour recevoir les pauvres habitants d'Origny-Sainte-Benoîte, et chacun, dans la ville, s'était empressé de leur offrir l'hospitalité. Puis on avait envoyé dans tous les villages environnants, à Harly à Rémicourt, à la Chapelle, à Rocourt, à l'Abbiette, pour requérir toute la farine et tout le grain qu'on y pourrait trouver.

L'ennemi s'avançait sur une ligne immense, et sur une profondeur qui faisait supposer qu'on allait avoir affaire à toute l'armée espagnole, allemande et wallone, c'est-à-dire à cinquante ou soixante mille hommes.

De même que, quand la lave descend du cratère du Vésuve et de l'Etna, avant que le torrent de flamme les ait atteints, les maisons s'écroulent et les arbres s'enflamment ; de même on voyait, en avant de toute cette ligne noire qui s'avançait, les maisons flamber et les villages prendre feu.

La ville tout entière regardait ce spectacle du haut des remparts de Rémicourt, les galeries de l'église collégiale qui domine la cité, et du sommet de la tour Saint-Jean, de la tour Rouge et de la tour à l'Eau, et, à chaque incendie nouveau qui éclatait, un concert d'imprécations s'élevait et semblait, comme une nuée d'oiseaux de malheur, prendre son vol pour aller s'abattre sur l'ennemi

Mais l'ennemi s'avançait toujours, chassant devant lui les populations comme le vent chassait la fumée des incendies. Pendant quelque temps, les portes de la ville continuèrent à recevoir les fuyards ; mais bientôt elles furent obligées de se fermer, tant l'ennemi était proche. Et l'on vit alors les pauvres paysans des villages enflammés forcés de tourner la ville, et d'aller chercher un refuge du côté de Vermand, de Pontru et de Caulaincourt.

Bientôt encore le tambour battit.

C'était le signal pour que tout ce qui n'était point combattant quittât le rempart et les tours.

Enfin, il ne resta plus sur toute la ligne que les combattants, silencieux, comme sont toujours les hommes réunis, à l'approche d'un péril

On commençait à distinguer parfaitement l'avant-garde.

Elle se composait de pistoliers qui, ayant traversé la Somme entre Rouvroy et Harly, se répandirent avec célérité sur toute la circonférence de la ville, occupant les abords des portes de Rémicourt, de Saint-Jean et de Ponthoille.

Derrière les pistoliers, trois ou quatre mille hommes que, à la régularité de leur marche, on pouvait reconnaître pour faire partie de ces vieilles bandes espagnoles qui avaient la réputation d'être les meilleures troupes du monde, passaient la Somme à leur tour, et se dirigeaient du côté du faubourg d'Isle.

— Tout bien calculé, mon cher monsieur Yvonnet, dit Théligny, j'ai lieu de croire que c'est du côté de la maison de votre belle que la musique va commencer. Si vous voulez voir comment l'air s'en joue, venez avec moi.

— Bien volontiers, mon lieutenant, dit Yvonnet, sentant déjà passer par tout son corps les frissonnements nerveux qui, chez lui, signalaient les approches de toute bataille

Et les lèvres serrées, la joue légèrement blémissante, il prit la direction de la porte d'Isle, vers laquelle Théligny conduisait la moitié de ses hommes à peu près, laissant le reste pour soutenir les bourgeois, et, au besoin, leur donner l'exemple.

Nous verrons plus tard que ce furent les bourgeois qui donnèrent l'exemple aux soldats, au lieu de le recevoir d'eux.

On arriva au faubourg d'Isle. Yvonnet devançait la troupe d'une centaine de pas, ce qui lui donna le temps de frapper à la fenêtre de Gudule, laquelle accourut toute tremblante, et de donner à la jeune fille le conseil de descendre dans les salles basses, attendu que, selon toute probabilité, les boulets n'allaient point tarder à jouer aux quilles avec les cheminées des maisons

Il n'avait pas achevé, que, comme pour appuyer ses paroles, un biscaïen passa en sifflant, et renversa un pignon dont les éclats tombèrent comme une pluie d'aérolithes autour du jeune homme.

Yvonnet s'élança de la rue sur la borne, se cramponna des deux mains au rebord de la fenêtre, alla, de ses lèvres, chercher au milieu des fleurs les lèvres tremblantes de la jeune fille, y appuya un baiser bien tendre, et, se laissant retomber dans la rue :

— S'il m'arrive malheur, Gudule, dit-il, ne m'oubliez pas trop vite, et, si vous m'oubliez, que ce ne soit pas pour un Espagnol, pour un Allemand ou pour un Anglais !

Et, sans attendre la protestation qu'allait lui faire la jeune fille de l'aimer toujours, il prit sa course vers la vieille muraille, et se trouva derrière le parapet, à quelques pas de l'endroit qu'il avait l'habitude d'escalader dans ses courses nocturnes.

Comme l'avait prévu Théligny, qui, du reste, n'arrivait sur le théâtre du combat que derrière son écuyer, c'était là, en effet, que commençait la musique

La musique était bruyante, et fit plus d'une fois courber la tête à ceux qui l'écoutaient ; mais, peu à peu, les bourgeois, qui avaient commencé par prêter à rire aux soldats, s'y habituèrent, et, une fois qu'ils y furent habitués, devinrent plus acharnés que les autres.

Cependant, les Espagnols se succédaient par rangs si nombreux, que force fut aux bourgeois d'abandonner le boulevard extérieur, qu'ils avaient d'abord tenté de défendre, mais qui, sans parapet, et dominé de tous côtés par les hauteurs environnantes, n'était pas tenable. Protégés par les deux pièces de canon et par les arquebusiers de la vieille muraille, ils opérèrent leur retraite en bon ordre, laissant trois hommes tués, mais rapportant leurs blessés.

Yvonnet traînait un Espagnol à qui il avait passé sa fine épée au travers du corps, et dont il avait pris l'arquebuse : mais, comme il n'avait pas eu le loisir de prendre en même temps les cartouches pendues au baudrier du mort, il tirait le tout à lui, espérant bien, d'ailleurs, que sa peine ne serait pas perdue, et que les poches seraient aussi bien garnies que le baudrier.

Cette confiance fut récompensée : outre leur solde de trois mois qu'on avait distribuée, la veille, aux Espagnols, afin de leur donner bon courage, chacun d'eux avait quelque peu pillé, depuis cinq ou six jours que l'on tenait la campagne. Nous ne saurions dire si l'Espagnol d'Yvonnet avait plus ou moins pillé que les autres ; mais, visite faite de ses poches, Yvonnet parut fort satisfait de ce qu'il y avait trouvé.

Derrière les soldats de Théligny et les bourgeois de la ville, les deux chefs espagnols, qui se nommaient Julien Romeron et Carondelet, prirent possession du boulevard extérieur, et s'emparèrent de toutes les maisons qui bordaient la chaussée de Guise, ainsi que celle de la Fère, et qui formaient ce qu'on appelait le haut faubourg ; mais, lorsqu'ils voulurent franchir l'espace compris entre le boulevard extérieur et la vieille muraille, ils furent reçus par un feu si bien nourri, qu'ils durent regagner les maisons, des fenêtres desquelles ils continuèrent à tirer, jusqu'à ce que l'obscurité croissante vînt mettre fin au combat.

A cette heure seulement, Yvonnet crut qu'il lui était permis de retourner la tête. Alors, à dix pas derrière lui, dépassant à peine le talus du rempart, il vit la tête pâle d'une charmante jeune fille qui, sous prétexte de s'assurer si son père était là, avait, malgré la défense faite, empiété sur le terrain des combattants.

Son œil se reporta de la jeune fille à son lieutenant

— Mon cher monsieur Yvonnet, lui dit celui-ci, comme voilà tantôt deux jours et deux nuits que vous tenez la campagne, vous devez être fatigué ; laissez donc à d'autres le soin de veiller sur le rempart, et tâchez de trouver, jusqu'à demain, un bon et agréable repos. Vous me trouverez où sera le feu.

Yvonnet ne se le fit pas dire deux fois : il salua son lieutenant, jeta un regard du côté de Gudule, et, sans paraître s'occuper de la jeune fille, il prit la route de la chaussée, comme pour rentrer en ville.

Mais, sans doute, à cause de l'obscurité, s'égara-t-il dans le faubourg ; car, dix minutes après, il se retrouvait dans cette petite ruelle, en face de cette petite fenêtre, et un pied sur cette borne du haut de laquelle on pouvait faire tant de choses.

Ce que fit Yvonnet, ce fut de se cramponner à deux petites mains blanches qui sortirent bientôt par cette fenêtre, et qui l'attirèrent si bien et si adroitement à l'intérieur, qu'il était facile de voir que ce n'était point la première fois qu'elles se livraient à cet exercice.

Les choses que nous venons de raconter se passaient le 2 août 1557.

VII

L'AMIRAL TIENT SA PAROLE

Ainsi qu'on avait pu le prévoir, Malemort avait fait rapidement les six lieues qui séparaient Saint-Quentin du camp de la Fere.

Au bout d'une heure et demie à peine, il était à la porte de M. l'amiral.

En voyant cet homme qui arrivait d'un galop enragé avec ses habits ensanglantés, son visage caché sous des linges, s'il était impossible de reconnaître Malemort, à cause du masque qui ne lui laissait à découvert que les yeux et la bouche, était-il au moins facile de reconnaître en lui un messager de sombres nouvelles.

Il fut donc introduit à l'instant même près de Coligny.

L'amiral était avec son oncle : le connétable venait d'arriver.

Malemort raconta la prise d'Origny-Sainte-Benoîte, le massacre de ceux qui avaient voulu défendre le château, l'incendie de tous les villages sur la ligne que suivait l'armée espagnole, laquelle laissait derrière elle comme un sillage de feu et de fumée.

A l'instant même, les rôles furent distribués entre l'oncle et le neveu.

Coligny, avec cinq ou six cents hommes, partirait immédiatement pour se renfermer dans Saint-Quentin, et y tenir jusqu'à la dernière extrémité.

Le connétable, avec le reste des soldats présents au camp, rejoindrait l'armée du duc de Nevers, qui, forte de huit à neuf mille hommes seulement, et, par conséquent, trop faible pour attaquer l'armée espagnole, qui comptait plus de cinquante mille combattants, la côtoyait, l'observait, se tenait prêt à profiter de ses fautes

Cette petite troupe manœuvrait sur les confins du Lyonnais et de la Thiérache.

L'amiral fit aussitôt sonner le boute-selle, et battre le départ ; mais sur l'avis de Maldent, qu'il avait choisi pour guide, l'amiral se décida à prendre le chemin de Ham, au lieu de suivre le chemin direct. D'après les renseignements recueillis, il comptait que les Espagnols attaqueraient Saint-Quentin par Rémicourt, le faubourg Saint-Jean et le faubourg d'Isle.

Par conséquent, de ces trois côtés, Coligny trouverait une opposition à son projet.

Le seul chemin qui, au dire de Maldent, eût chance d'être encore libre, c'était celui de Ham à Saint-Quentin, passant à travers des marais presque impraticables, excepté pour ceux qui en connaissaient les passages.

L'amiral prit avec lui trois bandes de gens de pied.

Ces bandes étaient commandées par les capitaines Saint-André, Rambouillet et Louis Poy.

Mais la troisième, arrivée de Gascogne dans la journée même, était si fatiguée, qu'elle resta sur la route de la Fère à Ham.

Au moment où le connétable et l'amiral sortaient de la Fère, — l'amiral se rendant à Ham, le connétable lui faisant la conduite, ils trouvèrent au milieu de la route, assis sur son derrière et barrant le chemin, un gros chien noir, lequel se mit à hurler de toutes ses forces. On chassa le chien ; mais il fit cent pas en avant, s'assit comme d'abord par le travers de la route, et hurla d'une façon plus funèbre encore que la première fois. Chassé de nouveau, il recommença pour la troisième fois le même manège, hurlant toujours plus fort et plus désespérément.

Alors, le connétable, regardant M. de Coligny :

— Que diable vous semble ceci, mon neveu ? lui demanda-t-il.

— Mais, répondit l'amiral, que c'est une musique fort déplaisante, monsieur ; *et je crois que nous allons fournir la comédie.*

— Oui, *et peut-être bien aussi la tragédie*, répliqua le connétable (1).

Et, sur cette prophétie, l'oncle et le neveu s'embrassèrent, l'amiral continuant son chemin vers Ham, le connétable revenant vers la Fère, qu'il quitta le soir même.

Mais, à sa sortie de la ville, un autre présage l'attendait à son tour.

A peine eut-il fait une lieue sur la route de Laon, qu'une espèce de pèlerin portant une longue robe et une longue barbe se jeta à la bride de son cheval, lui criant :

— Montmorency ! Montmorency ! je t'annonce que, dans trois jours, toute ta gloire sera en poudre !

— Soit, dit le connétable ; mais, je t'annonce, moi, qu'auparavant ta mâchoire sera en cannelle !

Et il lui donna un si rude coup de poing, que le pauvre prophète tomba, en effet, évanoui sous le coup, et la mâchoire toute disloquée (1).

Le connétable continua son chemin comme avait fait l'amiral, chacun emportant son présage funeste.

L'amiral arriva à Ham vers cinq heures du soir.

Sa résolution était de poursuivre sa route sans s'arrêter jusqu'à Saint-Quentin. En conséquence, après un repos d'une heure donné aux soldats, il se remit en marche avec ses gendarmes et deux compagnies de pied seulement.

A Ham, MM. de Jarnac et de Luzarches avaient fait tout ce qu'ils avaient pu pour le retenir, lui remontrant tous les services qu'il pouvait rendre en rase campagne, et lui offrant d'aller s'enfermer dans Saint-Quentin à sa place ; mais il avait répondu :

— J'aimerais mieux avoir perdu tout ce que j'ai vaillant que de ne pas porter à ces braves gens, si bien disposés à défendre leur ville, le secours que je leur ai promis !

Et, comme nous l'avons dit, il partit, sans une minute de retard, à l'heure qu'il avait indiquée.

Aux portes de Ham, il rencontra l'abbé de Saint-Prix. C'était un très noble prélat nommé Jacques de La Motte ; il était à la fois chanoine de Saint-Quentin, de Chartres, de Paris et du Mans ; il possédait, en outre, deux prieurés, et, lorsqu'il mourut, il avait été chanoine sous cinq rois, en commençant par François Ier.

Coligny, se doutant que l'illustre voyageur venait de Saint-Quentin, alla à lui ; homme de guerre et homme d'église se firent reconnaître l'un à l'autre.

L'abbé, aux premiers coups de canon tirés à la porte d'Isle, avait quitté la ville, par le faubourg de Ponthoille, et allait en toute diligence informer le roi de la position de Saint-Quentin, et lui demander des secours. Ainsi donc, comme l'avait prévu l'amiral, le dernier chemin resté libre était celui qu'il suivait.

— Monsieur l'abbé, dit l'amiral au prélat, puisque vous allez trouver le roi, faites-moi le plaisir de dire à Sa Majesté que vous m'avez rencontré à la tête d'une bonne troupe, comptant, avec l'aide de Dieu, entrer cette nuit dans Saint-Quentin, où j'espère lui faire un bon service.

Et, ayant salué l'abbé, il continua son chemin.

Une lieue plus loin, il commença à apercevoir les fuyards d'Origny-Sainte-Benoîte et des autres villages plus rapprochés de Saint-Quentin, lesquels, n'ayant pu trouver un refuge dans la ville, avaient été forcés de s'enfuir au delà. Les malheureux étaient harassés de fatigue, les uns se traînant encore, les autres couchés au pied des arbres, et mourant de faim et de lassitude.

L'amiral leur distribua quelques secours et continua son chemin.

A deux lieues de Saint-Quentin, la nuit le prit ; mais Maldent était là : il répondait de tout à ceux qui voudraient le suivre, et, dans l'espoir qu'il y aurait bonne récompense au bout du chemin, il offrait, comme preuve de sa bonne foi, de marcher devant le cheval de M. l'amiral avec une corde au cou.

La bande du capitaine Rambouillet prit la route indiquée ; mais le capitaine Saint-André prétendit avoir un bon guide, et demanda à marcher de son côté.

Chacun était là tellement pour son compte, que l'amiral n'osa point exiger que tout le monde s'en rapportât, comme il le faisait, à Maldent.

M. de Saint-André tira donc de son côté, et l'amiral du sien.

Aucun obstacle ne se présenta sur la route de Saint-Quentin. La ville n'avait point été cernée entièrement ; on avait réservé une de ses faces, celle du faubourg de Ponthoille, à l'armée anglaise, qui devait arriver d'un moment à l'autre, et c'était justement par cette face que se présentait l'amiral.

A la hauteur de Savy, c'est-à-dire à trois quarts de lieue en avant de Saint-Quentin, on avait jeté un regard de précaution sur la place, et l'on avait aperçu les feux de l'armée ennemie s'étendant depuis la chapelle d'Epargnemaille jusqu'aux prés Gaillard ; on eût dit qu'un chemin avait été ménagé exprès pour la petite troupe de l'amiral.

(1) Mémoires de Mergey, folio 250

(1) Mémoires de Melvil

Ce fut au point que celui-ci s'en inquiéta ; il craignait une embuscade.

Procope, auquel ses fréquentes conférences avec Maldent avaient rendu familier le patois picard, s'offrit pour aller à la découverte.

L'amiral accepta, et fit halte en l'attendant.

Au bout de trois quarts d'heure, l'aventurier revint : le chemin était parfaitement libre, et il avait pu s'approcher si près du rempart, qu'il voyait se promener la sentinelle,

L'amiral fit taire les cris, fit éteindre les lumières.

Il craignait que l'armée ennemie ne prît l'éveil et ne redoublât de surveillance. D'ailleurs, Saint-André et sa troupe n'étaient pas encore arrivés.

Vers trois heures du matin, on n'avait point encore entendu parler d'eux.

Alors, comme le jour était près de se lever, et qu'il était urgent qu'ils n'allassent point donner dans quelque parti espagnol, Lactance s'avança avec six ou huit de ses jacobins.



Ils trouvèrent au milieu de la route un gros chien noir.

qui allait de la porte de Ponthoille à la tour faisant face au pré aux Oisons.

Alors, par-dessus l'espèce de petit bras de rivière qui, à cette époque, coulait au pied de la muraille, Procope avait sifflé la sentinelle, qui s'était arrêtée, et avait cherché à percer l'obscurité du regard.

Procope siffla une seconde fois, et, sûr qu'il avait été vu, il annonça à demi voix l'approche de M. l'amiral.

De cette façon, le poste de la porte de Ponthoille serait prévenu, et l'amiral serait introduit aussitôt après son arrivée.

Coligny applaudit à l'intelligence de Procope, approuva tout ce qu'il avait fait, et, plus tranquille, se mit en route, toujours sous la conduite de Maldent.

A trente pas de la porte, un homme se leva d'un fossé ; il tenait un pistolet à la main, tout prêt à faire feu, si, au lieu d'une troupe amie, la troupe qui s'approchait était une troupe ennemie.

On voyait sur les remparts comme une ombre plus épaisse : cent hommes avaient été appelés sur ce point pour le cas où les confidences de Procope à la sentinelle eussent caché quelque surprise.

L'homme au pistolet, qui jaillissait, pour ainsi dire, du fossé, était le lieutenant Théligny

Il s'avança en disant

— France et Théligny !

— France et Coligny ! répondit l'amiral.

La reconnaissance était faite : c'était bien le renfort promis qui arrivait ; on ouvrit les portes.

L'amiral et ses cent vingt hommes entrèrent.

A l'instant même, le bruit de cette arrivée se répandit par la ville ; les habitants sortirent à demi vêtus de leurs maisons, en poussant des cris de joie. Beaucoup voulaient illuminer ; quelques-uns avaient déjà commencé

Les bons pères, que leur habit mettait à l'abri de tout soupçon, offraient de se répandre dans la campagne sur une largeur d'une lieue ou deux, et de ramener la compagnie égarée.

Leur offre fut acceptée, et ils partirent, les uns par la porte de Ponthoille, les autres par la poterne Sainte-Catherine.

Entre quatre et cinq heures du matin parut une première troupe d'une soixantaine d'hommes conduite par deux pères jacobins.

Puis, vers six heures, une seconde troupe de cinquante-cinq à soixante soldats conduite aussi par un moine.

Le capitaine Saint-André était avec cette seconde troupe. Leur guide s'était égaré, et les avait égarés avec lui.

Les autres pères rentrèrent les uns après les autres, et Dieu, qui les protégeait, permit que, pour cette fois, il n'arrivât malheur à aucun d'eux.

Aussitôt les derniers hommes rentrés dans la ville, Coligny fit l'appel

Il se trouvait que, grâce à lui, la garnison était renforcée de deux cent cinquante hommes. C'était numériquement un bien faible secours ; mais la présence de celui qui l'amenait en rendant le courage aux plus timides, avait produit un immense effet moral.

Théligny, le maïeur et le gouverneur de la ville firent à l'amiral un récit exact de ce qui s'était passé la veille. Convaincu plus que jamais qu'il fallait, jusqu'à la dernière extrémité, défendre le bourg d'Isle, ce fut vers ce point que Coligny se dirigea d'abord. Au haut de la vieille muraille, au milieu des balles qui sifflaient autour de lui, il décida que, dès le soir, à la nuit tombante, on ferait une sortie, afin d'incendier les maisons voisines, de l'intérieur desquelles les Espagnols inquiétaient continuellement les soldats qui gardaient les remparts. Si l'on réussissait et si l'on repre-

nait aux assiégeants le boulevard dont ils s'étaient emparés la veille, on pourrait alors creuser une tranchée en avant de la vieille muraille, pour la couvrir par un masque, et garantir les courtines du feu des assiégeants (1).

En attendant, et pour concentrer sur ce point tous les moyens de défense possibles, l'amiral ordonna d'ouvrir à chaque flanc du rempart une embrasure à laquelle on plaça deux pièces de canon.

Puis, ces premières dispositions prises, comme mesures d'urgence, Coligny pensa qu'il était temps d'examiner la qualité et la quantité d'ennemis auxquels il allait avoir affaire.

Au reste, il était facile, d'après les bannières de leurs tentes, de reconnaître la nation à laquelle appartenaient les soldats et les princes qui les commandaient.

De l'endroit où il était, c'est-à-dire de l'angle le plus avancé de la vieille muraille, l'amiral apercevait à sa droite, trois camps parfaitement distincts, placés chacun sur une colline.

Le plus éloigné était celui du comte de Schwartzbourg.

Le camp intermédiaire était celui du comte d'Egmont et du comte de Horn, ces deux inséparables que la mort même ne devait pas séparer.

Le camp le plus rapproché était celui d'Emmanuel-Philibert

En face de lui, l'amiral avait les troupes espagnoles contre lesquelles on avait combattu la veille, et qui étaient commandées par don Julien Romeron et le capitaine Carondelet.

Enfin, à gauche, s'avançait le point extrême du camp principal

Ce camp, qui couvrait près d'une demi-lieue de terrain, et dans lequel le duc de Savoie vint plus tard placer ses tentes, était presque entièrement enveloppé par la rivière de Somme, qui forme un demi-cercle depuis l'endroit où elle prend sa source jusqu'à celui où elle passe entre Saint-Quentin et le faubourg d'Isle.

Il s'étendait sur toute une face de la muraille, de la rivière au faubourg Saint-Jean.

Dans ce camp étaient enfermés les quartiers du feld-maréchal de Bininconrt, du margrave de Berg, du margrave de Valle, du duc de Saimona, du comte de Schwartzbourg, du comte de Mansfeld, de Bernard de Mendoza, de Ferdinand de Gonzague, de l'évêque d'Arras, du comte de Feria, du comte Rinago, du maréchal de Carcheris, du duc Eric de Brunswick, du duc Ernest de Brunswick, de don Juan Manrique, de messire de Bossu, de messire de Berlaimont, du comte de Mégue, du sieur Lazori de Schwendy; enfin, le quartier de la grosse cavalerie, le quartier des hallebardiers et le quartier des mutins.

De la tour Saint-Jean à la grosse tour, c'est-à-dire sur le point diamétralement opposé au faubourg d'Isle, s'étendait le camp flamand et se dressait une batterie qui fit un tel feu, que, depuis ce jour, le chemin d'où elle tirait s'appelle la ruelle d'Enfer.

Enfin, restait cette face de la ville qui s'étend du faubourg de Pouthoille à Tourival, laquelle, comme nous l'avons dit, était complètement dégarnie, dans l'attente de l'armée anglaise, à qui l'on avait conservé cette position

Cette espèce de revue préparatoire passée, l'amiral descendit à l'hôtel de ville. Là, il ordonna qu'il lui fût donné une liste de tous les hommes valides; que l'on fit la recherche de toutes les armes qui pouvaient se trouver encore dans la ville; que l'on dressât un rôle d'inscription pour les ouvriers, hommes et femmes, qui voudraient travailler aux terrassements; qu'une perquisition fût faite dans le but de réunir tous les outils, hottes, pelles, paniers, pics, hoyaux, bêches et pioches; qu'un compte fût dressé de tous les grains, farines, vins, bétails et provisions de toutes sortes renfermées tant dans les magasins publics que dans les maisons particulières, afin d'établir de l'ordre dans la consommation et d'éviter le pillage. Enfin, il demanda un état exact, non seulement de l'artillerie, mais encore de la quantité de poudre, de boulets, et du nombre d'hommes qui faisaient le service des pièces.

Dans la tournée qu'il venait d'accomplir, l'amiral n'avait vu que deux moulins un moulin à vent situé au bout de la rue du Billon, près de la tour Rouge, et un moulin à eau sur la Somme, dans le bas faubourg d'Isle. Ce n'était point assez de ces deux usines pour moudre le blé nécessaire à la consommation d'une ville de vingt mille âmes

Il exprima cette crainte.

Mais aussitôt les échevins le rassurèrent, en lui affirmant que l'on trouverait dans la ville quinze ou seize moulins à bras que l'on ferait constamment fonctionner à l'aide de chevaux, et qui dans le cas d'un travail continu, suffiraient à l'alimentation de la ville et de la garnison.

Puis Coligny organisa le logement des compagnies, adoptant la division de la ville en quatre quartiers, mais en subdivisant ces quatre quartiers en seize parties, à la surveillance desquelles il affecta seize bourgeois et seize officiers, afin que toutes décisions se prissent de concert. La troupe fut répartie à la garde des murailles conjointement avec les milices bourgeoises, chacun ayant à protéger son quartier respectif. L'échevinage se constitua en permanence, afin d'être prêt à répondre sans retard aucun à toutes les réquisitions qui lui seraient adressées.

Enfin, l'amiral présenta au corps de ville les gentilshommes qui formaient ce que l'on appellerait aujourd'hui son état-major, et qui devaient être ses intermédiaires auprès des magistrats.

En outre, et en dehors de ces officiers, le capitaine Languetot fut nommé surintendant de l'artillerie, avec disposition de dix gens d'armes auxquels on assigna mission de vérifier auprès des canonniers la quantité de poudre employée chaque jour, et qui furent particulièrement chargés de veiller à ce que cette poudre si précieuse fût mise à l'abri de tout danger.

En parcourant les remparts, Coligny avait remarqué, près de la porte Saint-Jean, à cent pas de murailles à peine, un grand nombre de jardins remplis d'arbres fruitiers et entourés de haies élevées et touffues; ces haies et ces arbres offraient à l'ennemi un couvert qui lui permettait d'approcher des remparts. Comme ces jardins appartenaient aux principaux de la ville, l'amiral demanda au conseil son assentiment pour les déboiser: cet assentiment lui fut donné sans difficulté aucune, et l'on mit à l'instant même en réquisition tous les charpentiers de la ville pour raser les arbres et les haies.

Leur abatis était destiné à faire des fascines.

Alors, voyant l'assemblée unie d'un seul et même esprit nobles, bourgeois et militaires animés, sinon d'un enthousiasme, au moins d'une énergie égale, Coligny se retira dans la maison du gouverneur, où il avait donné rendez-vous aux officiers de toutes les compagnies.

Cette maison était située rue de la Monnaie, entre la Templerie et les Jacobins.

Là, ces officiers furent mis au courant de ce qui venait d'être fait L'amiral leur dit le bon esprit des habitants de la ville, leur résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et les invita, en adoucissant autant qu'il serait en eux les rigueurs de la position, à maintenir la bonne harmonie entre ces deux pouvoirs si rarement et si difficilement d'accord: armée et bourgeoisie.

Chaque capitaine dut, en outre, fournir, séance tenante, un état de sa compagnie, afin que l'amiral connût exactement le nombre des hommes dont il avait à disposer, et le chiffre des bouches militaires qu'il avait à nourrir.

Puis, enfin, montant avec un ingénieur sur la galerie de la Collégiale, il indiqua, de ce point élevé, et d'où l'on embrassait toute la circonvallation de la ville, les excavations qu'il y avait à combler, et les élévations qu'il y avait à aplanir.

Ces ordres donnés, et resté seul avec l'officier qu'il comptait envoyer au connétable pour en obtenir un renfort de troupes, tandis qu'il était encore possible de ravitailler la place, il décida que le chemin de Savy, tout couvert de vignes, et débouchant à travers une chaîne de petites collines près de la chapelle d'Eparguemaille, était la voie la plus favorable pour faire approcher des troupes de la place

Le capitaine Saint-André était, en effet, en plein jour, et sans être vu, arrivé de ce côté.

Puis, ces ordres donnés, ces dispositions arrêtées, Coligny se souvint, enfin, qu'il était un homme, et rentra pour prendre quelques heures de repos.

VIII

LA TENTE DES AVENTURIERS

Pendant que toutes ces mesures de sûreté publique étaient arrêtées par Coligny, sur lequel pesait la responsabilité tout entière de la défense de la ville, et que, un peu rassuré, comme nous l'avons dit, par l'ardeur des soldats et le courage des bourgeois, l'amiral était rentré au palais du gouverneur afin d'y prendre un instant de repos, nos aventuriers, prêts à combattre aussi pour la ville, — parce que Coligny, sauf les réserves faites par Procope, les avait pris à sa solde, — nos aventuriers, insoucieux de tout, attendant patiemment le premier signal de la trompette et du tambour, avaient posé leur tente à une centaine de pas de la porte d'Isle, et établi leur domicile sur un terrain libre qui s'étendait en face des Cordeliers, de l'extrémité de la rue Wager au talus de la muraille

Par suite de l'entrée de Coligny dans Saint-Quentin, ils se trouvaient tous réunis.

On faisait les comptes

Yvonnet, debout, venait de verser fidèlement à la caisse

(1) Voir, sur le siège de Saint-Quentin, le beau travail de M. Charles Gomart

la moitié de la somme qu'il tenait de la libéralité du roi Henri II ; Procope, la moitié des honoraires qu'il avait reçus comme tabellion ; Maldent, la moitié du salaire qu'il avait reçu comme guide ; Malemort, la moitié de la gratification qu'il avait méritée en allant, tout blessé qu'il était, prévenir Coligny de l'arrivée des Espagnols ; Pilletrousse, enfin, la moitié de ce qu'il avait gagné en détaillant les bœufs des deux Scharfenstein.

Quant à ces derniers, comme il n'y avait pas eu combat, ils n'avaient rien à apporter à la masse, et s'occupaient, sans s'inquiéter des futurs besoins de vivres qu'amènerait le blocus de la ville, à faire rôtir le reste du quartier de bœuf qui leur était demeuré après la distribution des trois autres quartiers par Pilletrousse.

Lactance apportait, lui, deux grands sacs de blé et un sac de haricots qu'il offrait, au lieu d'argent, à la communauté : c'était un présent que faisait à nos aventuriers le couvent des Jacobins, dont les moines enrégimentés avaient, comme on sait, choisi Lactance pour leur capitaine.

Fracasso continuait de chercher, sans la trouver, sa rime au verbe *perdre*.

Sous une espèce de hangar bâti à la hâte, les deux chevaux, celui d'Yvonnet et celui de Malemort, mâchaient leur paille, et savouraient leur avoine

Un moulin portatif était établi sous le hangar, non pas pour qu'il fût à proximité des chevaux, mais pour qu'il se trouvât ainsi à couvert ; c'étaient Heinrich et Frantz qui se chargeaient de le tourner.

Les affaires pécuniaires de la société étaient en bon train, et quarante écus d'or, soigneusement comptés par Procope, recomptés par Maldent, alignés en pile par Pilletrousse, étaient prêts à entrer dans la caisse commune.

Si la société durait encore un an dans de pareilles conditions, Procope se proposait d'acheter une étude de tabellion ou de procureur ; Maldent, d'acquérir, sur la route de la Fère à Ham, une petite ferme qu'il connaissait de longue main, étant, comme nous l'avons dit, originaire du pays ; Yvonnet d'épouser quelque riche héritière, à la main de laquelle lui donneraient dès lors double droit son élégance et sa fortune ; Pilletrousse, de reprendre un grand fonds de boucherie, soit dans la capitale, soit dans quelque forte ville de province ; Fracasso, de faire imprimer ses poésies à l'instar de M. Ronsard et de M. Jodelle ; enfin, Malemort, de se battre pour son propre compte, et, cela, tant qu'il lui conviendrait, ce qui le mettrait à l'abri des reproches de ses camarades et des gens au service desquels il s'enrôlait, et qui ne cessaient de l'admonester sur le peu de soin qu'il apportait à la conservation de sa personne

Pour les deux Scharfenstein, ils n'avaient aucun projet, n'ayant aucune idée.

Au moment où Maldent recomptait les derniers écus, et où Pilletrousse alignait la dernière pile, une espèce d'ombre se projeta sur les aventuriers, indiquant qu'un corps opaque venait de s'interposer entre eux et le jour.

Instinctivement, Procope étendit la main vers l'or ; Maldent, plus rapide encore, le couvrit de son chapeau

Yvonnet se retourna.

Le même jeune homme qui avait, au camp de la Fère, marchandé son cheval, se tenait debout au seuil de la tente.

Si vite que Maldent eût couvert l'argent de son chapeau, l'inconnu l'avait vu, et avec le prompt coup d'œil d'un homme auquel les appréciations de ce genre sont familières, il avait calculé que la somme qu'on s'était hâté de soustraire à ses regards pouvait monter à cinquante écus d'or.

— Ah ! ah ! dit-il, il paraît que la récolte n'a pas été mauvaise ! ... Fâcheux moment pour venir vous proposer une affaire : vous allez être durs en diable, mes maîtres !

— C'est selon la gravité de l'affaire, dit Procope

— Il y a des affaires de plusieurs genres, dit Maldent.

— Y a-t-il des chances de bénéfice en dehors de vos propositions ? demanda Pilletrousse.

— S'il y a des coups à donner, on sera coulant, dit Malemort.

— Pourvu que ce ne soit point une expédition contre quelque église ou quelque couvent, on pourra s'arranger, dit Lactance

— Surtout si cela se fait au clair de lune, dit Fracasso ; je suis pour les expéditions de nuit, moi ; ce sont les seules expéditions poétiques et pittoresques.

Yvonnet ne dit rien : il regardait l'étranger.

Les deux Scharfenstein étaient absorbés dans la cuisson de leur morceau de bœuf.

Toutes ces observations dont chacune peignait le caractère de l'individu qui la faisait, s'étaient élancées presque simultanément de la bouche des aventuriers.

Le jeune homme sourit

Il répondit en même temps à toutes les questions, regardant successivement celui des aventuriers auquel s'adressait la fraction de sa réponse.

— Oui, l'affaire est grave, dit-il, du genre le plus grave même ! et, quoiqu'il y ait des chances de bénéfice en dehors de ma proposition, comme il y a bon nombre de coups à donner et à recevoir, je compte vous offrir une somme raisonnable et qui satisfera les plus difficiles. Au reste, que les esprits religieux se rassurent, ajouta-t-il, il n'est question ni de couvent, ni d'église, et il est probable que, pour plus grande sécurité, nous agirons la nuit seulement ; je dois dire, toutefois, que je préférerais une nuit sombre à une nuit éclairée

— Alors, dit Procope, qui d'habitude était chargé de débattre les intérêts de la société, développez la proposition, et l'on verra si elle est acceptable.

— Il s'agit, répondit le jeune homme, de vous engager à me suivre, soit dans une expédition nocturne, soit dans une escarmouche, un combat ou une bataille en plein jour.

— Et qu'aurons-nous à faire à votre suite, dans cette expédition nocturne, dans cette escarmouche, ce combat ou cette bataille ?

— Vous aurez à attaquer celui que j'attaquerai, à l'entourer et à le frapper jusqu'à ce qu'il meure.

— Et s'il se rend ?

— Je vous préviens d'avance que je ne le reçois pas à merci.

— Peste ! dit Procope, c'est une haine à mort, alors ?

— A mort ! vous avez dit le mot, mon ami

— Bon ! grogna Malemort en se frottant les mains, voilà qui est parler !

— Mais, dit Maldent, si, cependant, la rançon était bonne, il me semble que mieux vaudrait pour nous recevoir à rançon que tuer.

— Aussi traiterai-je et de la rançon et de la mort en même temps, afin que ces deux cas soient prévus.

— C'est-à-dire, reprit Procope, que vous nous achetez l'homme mort ou vivant ?

— Mort ou vivant, c'est cela.

— Combien pour le mort ? combien pour le vivant ?

— Le même prix.

— Bon ! dit Maldent, il me semble pourtant qu'un homme vivant a plus de valeur qu'un homme mort ?

— Non, car je ne vous achèterais le vivant que pour en faire un mort, voilà tout.

— Voyons, dit Procope, combien donnez-vous ?

— Un instant, Procope ! dit Yvonnet ! faut-il encore que M. de Waldeck veuille bien nous dire de qui il est question.

Le jeune homme fit un bond en arrière.

— Vous avez prononcé un nom .., dit-il.

— Qui est le vôtre, monsieur, reprit Yvonnet, tandis que les aventuriers se regardaient, commençant à comprendre que c'était à l'amant de mademoiselle Gudule qu'ils devaient laisser défendre leurs intérêts

Le jeune homme fronça son épais sourcil roux.

— Et d'où me connaissez-vous ? demanda-t-il.

— Voulez-vous que je vous le dise ? répondit Yvonnet.

Waldeck hésita.

— Rappelez-vous le château du Parcq, continua l'aventurier.

Waldeck pâlit.

— Rappelez-vous la forêt de Saint-Pol-sur-Ternoise

— C'est justement parce que je me la rappelle, dit Waldeck, que je suis ici, et que je vous fais la proposition que vous discutez.

— Alors, c'est le duc Emmanuel-Philibert qu'il s'agit de tuer, dit tranquillement Yvonnet.

— Peste ! s'écria Procope le duc de Savoie !

— Vous voyez qu'il est bon de s'expliquer, dit Yvonnet à ses compagnons en leur jetant un coup d'œil de côté.

— Et pourquoi ne tuerait-on pas le duc de Savoie ? s'écria Malemort.

— Je ne dis pas qu'il ne faut pas tuer le duc de Savoie, reprit Procope.

— A la bonne heure ! dit Malemort ; le duc de Savoie est notre ennemi, puisque nous sommes engagés à M. l'amiral, et je ne vois pas pourquoi on ne tuerait pas le duc de Savoie comme un autre.

— Tu as parfaitement raison, Malemort, répondit Procope ; on peut tuer le duc de Savoie comme un autre... seulement, c'est plus cher qu'un autre !

Maldent fit un signe d'assentiment.

— Beaucoup plus cher ! dit-il.

— Sans compter, dit Lactance, que l'on risque son âme à ce jeu-là

— Bah ! dit Waldeck avec son mauvais sourire ; crois-tu, s'il n'est point en enfer pour autre chose, que Benvenuto Cellini soit damné pour avoir tué le connétable de Bourbon ?

— Le connétable de Bourbon était un rebelle, *distinguo*, dit Procope.

— Et puis, combattant contre le pape Clément VII, il était excommunié, ajouta Lactance, et c'était œuvre pie que de le tuer.

— Avec cela qu'il est ami du pape Paul IV, votre duc de Savoie ! reprit Waldeck en haussant les épaules.

— Voyons, il ne s'agit pas de tout cela, dit Pilletrousse; il s'agit du prix.

— Bon! fit Waldeck, cela s'appelle revenir à la question... Eh bien, que dites-vous de cinq cents écus d'or, cent à titre d'arrhes, quatre cents quand la chose sera faite?

Procope secoua la tête.

— Je dis que nous sommes loin de compte.

— J'en suis fâché, répcit Waldeck, car, pour ne pas perdre de temps, j'ai dit mon dernier mot et mon dernier prix... J'ai cinq cents écus d'or, et pas un carolus avec; si vous refusez, je serai obligé de traiter ailleurs.

Les aventuriers se regardèrent: cinq sur sept secouaient la tête. Malemort seul était d'avis d'accepter, parce qu'il y voyait des coups à donner et à recevoir. Fracasso était retombé dans ses rêveries poétiques.

— Au reste, dit Waldeck, rien ne presse... Vous réfléchirez. Je vous connais, vous me connaissez, nous habitons la même ville; il nous sera facile de nous retrouver.

Et saluant les aventuriers d'un léger signe de tête, il tourna sur ses talons, et s'éloigna.

— Faut-il le rappeler? dit Procope.

— Dame! fit Maldent, cinq cents écus d'or ne se trouvent pas sous le pied d'un cheval.

— Et puis, dit Yvonnet, si c'est là tout ce qu'il possède, la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

— Mes frères, dit Lactance, les existences des princes de la terre sont sous la garde directe du ciel; on risque son âme, en y touchant. Il faut donc n'y toucher que pour une somme qui permette à chacun de nous d'acheter les indulgences dont il aura besoin, si nous réussissons comme si nous ne réussissons pas. L'intention, mes frères, — le digne prieur des Jacobins me le disait hier encore, — l'intention, mes frères, est réputée pour le fait.

— Il est vrai, dit Pilletrousse, que cela vaut plus cher que ce qu'on nous propose... Et, si nous faisions le coup pour notre compte... hein?

— Oui, dit Malemort, faisons le coup.

— Messieurs, interrompit Procope, l'idée est à M. de Waldeck; lui prendre son idée, à lui qui est venu nous la confier, serait un vol... Vous connaissez mes principes en matière de droit.

— Eh bien, répondit Yvonnet, si l'idée, comme tu le dis, est à lui, et s'il a la propriété de l'idée, je trouve, moi, qu'il faut accepter les cinq cents écus d'or.

— Oui, acceptons et battons-nous! cria Malemort.

— Oh! ne nous pressons pas, dit Maldent.

— Et s'il traite avec d'autres? dit Yvonnet.

— Oui, s'il traite avec d'autres? répéta Procope.

— Acceptons, et bataille! hurla Malemort.

— Oui, oui, acceptons! crièrent toutes les voix.

— Azebdons! dirent les deux Scharfenstein, qui entraient en ce moment, portant sur une planche leur morceau de bœuf rôti, et qui, sans savoir de quoi il était question, se rangeaient à l'avis de la majorité, faisant, comme toujours, preuve de leur bon caractère.

— Alors, que l'un de nous coure après lui et le rappelle, dit Procope.

— Moi! dit Malemort.

Et il s'élança.

Mais, au moment où il s'élançait, il entendit retentir, du côté du faubourg d'Isle, quelques coups de feu qui prirent à l'instant même la consistance d'une vive fusillade.

— Oh! bataille! bataille! cria Malemort en tirant son épée et en courant au bruit, qui se faisait entendre dans une direction parfaitement opposée à celle que suivait le bâtard de Waldeck, lequel remontait vers la tour à l'Eau.

— Oh! oh! l'on se bat du côté du faubourg d'Isle! voyons un peu ce que devient Gudule! s'écria Yvonnet.

— Mais l'affaire? s'écria à son tour Procope.

— Termine, dit Yvonnet; ce que tu feras sera bien fait... Je te donne procuration.

Et il s'élança sur les traces de Malemort, qui avait déjà dépassé le premier pont, et qui mettait le pied sur l'île formant le détroit Saint-Pierre.

Suivons à notre tour Malemort et Yvonnet, afin de voir ce qui se passait au faubourg d'Isle.

IX

BATAILLE

On se rappelle qu'en entrant à l'hôtel du gouvernement, l'amiral avait donné l'ordre de faire, vers le soir, une sortie ayant pour but de brûler les maisons bordant le boulevard extérieur, et à l'aide desquelles les Espagnols tiraient à couvert sur les défenseurs de la ville, qui, placés sur un plateau intérieur, recevaient le feu sans pouvoir s'en garantir.

Cet ordre avait été donné à MM. de Théligny, de Jarnac, et de Luzarches.

En conséquence, à six heures du soir, les trois officiers avaient réuni une centaine d'hommes de leurs compagnies respectives, et cent vingt bourgeois de bonne volonté, conduits par Guillaume et Jean Pauquet.

Ces deux cent vingt hommes allaient en attaquer deux mille.

A trente pas à peine de la vieille muraille, la route bifurque, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Un de ses embranchements conduit à Guise, et l'autre à la Fère.

C'était aux deux côtés de cette route, et sur chacun de ces embranchements, que s'élevaient les maisons qu'il s'agissait de détruire.

La petite troupe devait donc, une fois hors de la vieille muraille, se diviser en deux bandes: l'une attaquant à droite, l'autre attaquant à gauche, toutes deux incendiant à la fois.

Guillaume et Jean Pauquet, qui connaissaient les localités, s'étaient chargés de diriger chacun une des bandes.

A six heures et demie du soir, la porte du faubourg d'Isle s'ouvrit, et la petite troupe sortit au pas de course.

Mais, si secret qu'eût été le rassemblement, si rapide que fût la sortie, le rassemblement avait été signalé par les sentinelles, et la sortie prévue par Carondelet et don Julien Romeron.

Il en résulta qu'au débouché de chaque rue, les Français trouvèrent un peloton d'Espagnols double de leur nombre, et que, de chaque fenêtre, la mort descendit sur eux.

Mais, cependant, telle fut l'impétuosité du choc, que les pelotons d'Espagnols qui défendaient les deux rues furent rompus, et que, malgré le feu qui partait des fenêtres, on envahit cinq ou six maisons.

Il va sans dire que Malemort, criant, hurlant, sacrant et surtout frappant, était parvenu à se glisser à la tête d'une des deux colonnes, et à entrer le premier dans une maison.

Une fois dans la maison, il oublia qu'on n'y entrait que pour y mettre le feu, et, s'élançant dans l'escalier, il gagna l'étage supérieur.

D'un autre côté, ceux qui y entrèrent après lui oublièrent qu'il y était entré avant eux, et, ne se souvenant que de leur consigne, ils entassèrent les fagots dans les salles basses, et particulièrement au pied de l'escalier.

Puis ils y mirent le feu.

Il en fut ainsi de deux ou trois maisons bordant le boulevard.

Les Espagnols avaient d'abord pris l'attaque pour une sortie ordinaire; mais bientôt, aux torrents de fumée qui s'échappaient par les fenêtres du rez-de-chaussée, ils devinèrent le but des Français.

Alors, ils réunirent tous leurs efforts, et tombèrent en nombre dix fois supérieur sur la petite troupe, qui fut repoussée.

Mais, sans l'avoir complètement atteint, celle-ci avait, cependant, rempli une partie de son but: des flammes commençaient à percer le toit de deux ou trois maisons.

On se rappelle qu'Yvonnet, n'étant nullement commandé pour la sortie, avait eu l'idée d'utiliser son temps en se rendant près de mademoiselle Gudule, dont il calmait de son mieux les terreurs; ces terreurs étaient grandes, car, nous l'avons dit, le père et l'oncle de la jeune fille servaient de guides aux deux colonnes de sortie.

Pendant un instant, les cris, les clameurs, le bruit de la fusillade montèrent si haut, qu'Yvonnet lui-même fut curieux de savoir ce qui se passait, et grimpa dans le grenier, suivi de la jeune fille, attachée à lui comme son ombre, un peu par crainte, beaucoup par amour.

Alors, au travers d'une lucarne, il put juger de ce qui se passait.

L'arquebusade roulait toujours, et, en même temps, le bruit du fer heurté contre le fer indiquait que la lutte corps à corps continuait de tenir par les rues.

Ce n'était pas le tout. Comme nous l'avons dit, la fumée sortait par les fenêtres de quatre ou cinq maisons, et, au milieu de la fumée, on voyait des êtres humains aller et venir tout effarés.

C'étaient les Espagnols surpris par l'incendie, et qui, les escaliers étant enflammés, ne pouvaient descendre des étages supérieurs des maisons.

Dans toutes ces maisons se produisait un mouvement d'effroi facile à remarquer; mais, dans l'une d'elles, l'effroi paraissait monter jusqu'à la terreur.

C'était celle où opérait Malemort, qui, sans s'inquiéter de l'incendie, attaquait, frappait, combattait au milieu de la fumée.

Au moment où Yvonnet mettait le nez à la fenêtre, la scène se passait au premier étage.

Les mieux avisés des Espagnols qui défendaient ce premier étage, ayant à lutter à la fois contre l'incendie et contre cet homme qui semblait être le démon, sautèrent par les fenêtres.

Les autres, instinctivement, gagnèrent le second étage.

Malemort ne s'occupa plus de ceux qui avaient sauté par

les fenêtres : mais il poursuivit les fuyards au second étage, hurlant son cri favori. « Bataille! »

Pendant ce temps, le feu faisait son œuvre d'élément destructeur. Malemort poursuivait les Espagnols, le feu poursuivait Malemort.

Sans doute, l'aventurier devait, pour cette fois, une invulnérabilité qui ne lui était point habituelle au puissant allié qui marchait derrière lui, et auquel il semblait ne prêter aucune attention.

Bientôt la fumée obscurcit le second étage, comme elle avait obscurci le premier, et l'incendie darda ses langues de flamme à travers le parquet.

Un ou deux Espagnols, bravant le danger de la chute, sautèrent alors des fenêtres du second étage, comme leurs camarades avaient sauté des fenêtres du premier.

Les autres essayèrent de fuir par le toit.

On en vit sortir deux et la moitié d'un troisième par une lucarne ; nous disons *la moitié d'un troisième*, parce que celui-ci sembla tout à coup arrêté dans sa sortie, et indiqua, par des mouvements de physionomie à l'expression desquels il n'y avait point à se tromper, qu'il se passait, sur la partie de son corps demeurée dans la maison, les choses les plus désagréables pour lui.

C'était Malemort qui travaillait à grands coups d'épée cette partie trop paresseuse.

L'Espagnol, après avoir fait de vaines tentatives pour rejoindre ses compagnons courant sur la crête des toits, retomba en arrière, et, malgré un dernier effort pour se cramponner aux rebords de la fenêtre, finit par disparaître tout à fait.

Cinq secondes après, c'était le visage de Malemort — reconnaissable au masque de linge que formait l'appareil de sa dernière blessure — qui apparaissait à la lucarne, à la place de celui de l'Espagnol.

Il vit ses deux ennemis qui fuyaient et se mit à leur poursuite.

On eût dit que Malemort avait été couvreur ou danseur de corde, tant il marchait d'un pied ferme sur l'étroit chemin.

S'il eût été musulman, son ombre, à l'heure de la mort, eût bien certainement franchi, sans l'aide d'aucun balancier, ce pont du paradis de Mahomet qui conduit de la terre au ciel, et qui n'est pas plus large que le fil d'un rasoir.

Les deux fugitifs virent bientôt de quel danger ils étaient menacés.

L'un d'eux prit son parti : au risque de se briser les reins, il se laissa glisser sur la déclivité du toit, s'accrocha au rebord d'une lucarne et, par cette lucarne, disparut dans la maison.

Cette maison, placée entre deux incendies, avait jusque-là échappé au feu.

Malemort ne s'inquiéta point de l'Espagnol qui venait d'accomplir si heureusement la périlleuse glissade, et continua de poursuivre celui qui restait.

De leur observatoire, Yvonnet et Gudule suivaient des yeux cette gymnastique aérienne, Yvonnet avec tout l'attrait qu'un pareil spectacle peut inspirer à un homme, Gudule avec toute la terreur qu'il doit produire sur une femme.

Les deux acrobates gagnèrent ainsi, de toit en toit, la dernière maison, laquelle semblait, à l'instar de nos vieilles bâtisses, s'incliner pour regarder dans la rivière.

La maison était en bois et flambait de tous côtés.

Arrivé à l'extrémité du toit et comprenant qu'il ne pouvait aller plus loin, — à moins que saint Jacques, le patron des Espagnes, ne lui prêtât des ailes, — le fugitif, qui, sans doute, ne savait pas nager, se retourna, résolu à vendre chèrement sa vie.

La lutte commença ; mais, au moment où elle atteignait son plus haut degré d'acharnement, le terrain sur lequel elle s'accomplissait commença à se lézarder pour laisser passer la fumée, et, derrière la fumée, la flamme ; puis le toit vacilla, puis il s'enfonça, attirant les deux combattants dans son effroyable cratère.

L'un d'eux y disparut entièrement.

L'autre s'accrocha à une poutre enflammée, mais encore solide, reprit son centre de gravité, s'achemina, tout en feu, vers l'extrémité de la poutre, et, s'élançant de la hauteur d'un deuxième étage, alla s'éteindre dans la Somme.

Gudule jeta un grand cri ; Yvonnet sortit presque tout entier de la lucarne ; tous deux restèrent un instant l'haleine suspendue... Le hardi plongeur était-il englouti pour toujours, ou allait-il reparaître ?

Puis, seconde question, était-ce l'Espagnol? était-ce Malemort ?

Bientôt la surface de la rivière bouillonna, et l'on vit poindre une tête, puis des bras, puis un torse, lesquels nagèrent selon le cours de l'eau, pour aborder derrière la vieille muraille.

Du moment où le nageur prenait cette direction, il était à peu près sûr que c'était Malemort.

Yvonnet et Gudule descendirent rapidement, coururent vers l'endroit où, selon toute probabilité, le nageur allait prendre terre. Et, en effet, ils arrivèrent juste à temps pour tirer de l'eau, à moitié brûlé, à moitié noyé, l'acharné combattant, lequel, à bout enfin de ses forces, s'évanouit entre leurs bras, en agitant son épée, et en criant d'une voix étranglée :

— Bataille ! bataille !

Si mal accoutré que fût Malemort, tout le monde ne s'en était pas encore tiré aussi heureusement que lui.

Repoussés, comme nous l'avons dit, par les vieilles bandes espagnoles de Carondelet et de don Julien, les soldats et les bourgeois, après être parvenus à incendier deux ou trois maisons, ne pouvant garder dans leur retraite tout l'ordre désirable, formèrent à la porte de la vieille muraille un encombrement qui donna aux Espagnols toute facilité de reprendre leur revanche.

Trente soldats et vingt bourgeois restèrent sur la place, et peu s'en fallut que l'ennemi n'entrât pêle-mêle dans le faubourg avec ceux qu'il poursuivait. Yvonnet entendit les cris des Espagnols qui hurlaient déjà : « Ville prise ! » Il courut jusqu'à la tente des aventuriers, tout en appelant aux armes, et revint avec un renfort d'une centaine d'hommes dont une partie s'éparpilla sur les remparts, tandis que l'autre fit face à l'ennemi déjà engagé sous la voûte.

Mais, en tête de ceux qui accouraient à l'aide du faubourg, il y avait les deux Scharfenstein, armés, l'un de sa masse, l'autre de son épée à deux mains. Les coups tombèrent sur les Espagnols drus comme ceux du fléau sur l'aire, et force leur fut de reculer devant les deux géants.

Une fois les Espagnols refoulés hors de la voûte, il s'agissait de fermer les portes ; ce qui n'était pas chose facile, car les assaillants s'y opposaient de toute leur énergie, les uns poussant la porte avec leurs mains, les autres avec les crosses de leurs arquebuses, les autres, enfin, avec des poutres ; mais les deux Scharfenstein parvinrent à se glisser entre les deux battants et la muraille, et, s'arc-boutant des pieds et des mains, se mirent à pousser la porte d'un mouvement lent, mais régulier et irrésistible, jusqu'à ce qu'ils se fussent joints, et que la traverse de fer eût été mise.

Cette besogne accomplie, ils respirèrent bruyamment, et si bien à l'unisson, que l'on eût dit qu'ils n'avaient qu'une seule poitrine pour leurs deux corps.

A peine avaient-ils poussé cette bruyante expiration, qu'un cri de terreur retentit : « Aux murailles ! aux murailles ! »

Deux brèches, en effet, avaient été faites à la muraille, une de chaque côté de la porte, dans le but de transporter de la terre destinée aux plates-formes de l'artillerie ; ces brèches étaient bouchées par des claies et des balles de laine.

Les assiégeants, repoussés de la porte, avaient avisé ces brèches, et essayaient, en les utilisant, d'enlever la ville par un coup de main.

Les deux Scharfenstein, en s'élançant de la voûte, n'eurent besoin que de jeter un coup d'œil autour d'eux pour juger de l'imminence du danger. Malgré l'habitude qu'ils avaient de combattre ensemble, la séparation de leurs forces était, cette fois, si urgente, que, après avoir, avec cette sobriété de langage qui les caractérisait, échangé deux ou trois paroles, ils coururent, l'oncle à la brèche de droite, et le neveu à la brèche de gauche.

L'ennemi, muni de ces longues piques qui étaient, à cette époque, l'arme de l'infanterie espagnole, montait à un double assaut, poussant devant lui bourgeois et soldats, forcés de reculer devant cette moisson d'acier qu'inclinait contre eux le souffle de la guerre.

Heinrich Scharfenstein, propriétaire momentané de la masse, comprit qu'il ne pouvait pas grand'chose avec cette arme courte et pesante contre les piques espagnoles, longues de dix pieds ; il pendit, courant toujours, sa masse à sa ceinture, ramassa un quartier de rocher qui gisait sur la muraille, et, sans que sa course fût ralentie par le poids énorme qu'il transportait, il arriva à la brèche en criant :

— Gare ! gare ! »

C'était justement la brèche où combattait Yvonnet.

Celui-ci l'aperçut, comprit son intention, fit d'un mouvement d'épée ouvrir une espèce de chemin aux Espagnols, qui s'engagèrent dans la montée ; mais, au moment où ils arrivèrent à moitié de la muraille, le géant parut au haut de la brèche, souleva au-dessus de sa tête le rocher qu'il avait jusque-là porté sur ses épaules, et, joignant l'impulsion de ses forces au poids naturel du projectile, il le lança sur le premier rang espagnol avec une violence qui n'avait rien à envier à la plus puissante catapulte.

Le rocher descendit, bondissant à travers la colonne serrée, brisant tout, écrasant tout, broyant tout !

Puis, par ce chemin ouvert, Heinrich s'élança, et, frappant à droite et à gauche, acheva, avec sa terrible masse, ceux qu'avait épargnés ou n'avait atteints qu'à demi, la pierre gigantesque.

De ce côté, en moins de dix minutes, la brèche fut balayée.

Frantz avait également fait merveille.

Lui aussi avait crié gare, et, à sa voix, les rangs des soldats et des bourgeois s'étaient ouverts ; alors, avec sa grande épée à deux mains, il s'était mis à faucher cette moisson de lances, abattant, à chaque coup, cinq ou six hampes, aussi aisément que Tarquin abattait dans le jardin de Gabies, les têtes de pavot devant le messager de son fils. Puis, lorsqu'il n'eut plus en face de lui que des hommes armés de bâtons, il se jeta dans les rangs espagnols et se mit à faucher les hommes avec le même acharnement qu'il avait fauché les lances.

Sur ce point aussi, les Espagnols reculèrent.

Mais un incident imprévu faillit faire perdre au brave Frantz tout le fruit du glorieux secours qu'il venait d'apporter aux Saint-Quentinois.

Un homme, plus ardent que lui encore à la curée humaine, glissa sous son bras en criant : « Bataille ! bataille ! » et se jeta à la poursuite des Espagnols.

C'était Malemort, qui après avoir repris ses sens, avait avalé une bouteille de vin que lui avait donnée Gudule, et était revenu à la charge.

Malheureusement, deux ou trois de ceux que poursuivait notre aventurier, s'apercevant qu'ils n'étaient poursuivis que par un seul homme, se retournèrent, et, quoique leurs lances tronquées ne leur laissassent pour toute arme qu'un bâton, l'un d'eux, d'un coup de ce bâton, renversa Malemort tout étourdi.

Bourgeois et soldats jetèrent un cri de regret : ils croyaient le brave aventurier mort. Par bonheur, Frantz avait des données certaines sur l'épaisseur du crâne de son compagnon. Il courut à lui, fendit en deux, d'un coup de sa redoutable épée, l'Espagnol qui s'apprêtait à l'achever d'un coup de dague, prit Malemort par le pied, et, jugeant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, revint, en courant, à la brèche, où il jeta Malemort, — lequel commençait à rouvrir les yeux en murmurant : « Bataille ! » — entre les bras de Lactance, qui accourait avec ses jacobins.

Derrière les moines venait l'amiral, conduisant une petite troupe d'arquebusiers choisis qui se mirent à ouvrir un feu si bien nourri sur le boulevard extérieur et sur les maisons restées debout, que les Espagnols se tinrent cois et à couvert.

L'amiral s'informa : la perte avait été grande, et peu s'en était fallu que le faubourg d'Isle n'eût été enlevé d'assaut. Beaucoup de capitaines insistaient près de l'amiral pour lui faire abandonner ce point, qui venait déjà de coûter à la double garnison bourgeoise et militaire une soixante d'hommes ; mais Coligny s'obstina : il voyait, sinon la sécurité de la ville, au moins la prolongation du siège dans l'occupation de ce faubourg.

Aussi ordonna-t-il que l'on profitât de la nuit, qui s'avançait, pour réparer les deux brèches et remettre toutes choses en état.

Les jacobins, que leurs robes sombres rendaient moins visibles dans l'obscurité, furent chargés de cette besogne, à laquelle ils se mirent avec l'impassible dévouement du courage monacal.

Comme on craignait une attaque nocturne, les arquebusiers veillèrent sur le rempart, tandis que, pour donner l'alarme, au cas où l'ennemi aurait l'idée de tourner la vieille muraille, des sentinelles furent placées, de vingt pas en vingt pas, sur toute la ligne des marais de la Somme.

Ce fut une terrible nuit pour la ville de Saint-Quentin, que cette nuit du 3 au 4 août, nuit où elle eut à pleurer ses premiers morts !

Aussi chacun veilla-t-il sur sa maison et sur son quartier comme les sentinelles veillaient sur le faubourg d'Isle.

Les pauvres habitants du faubourg, qui comprenaient que là allait être le point acharné de l'attaque et de la défense, quittaient leurs maisons, traînant après eux dans des charrettes, ou portant sur des civières ce qu'ils avaient de plus précieux. Au nombre des émigrants qui abandonnaient le faubourg pour venir chercher un refuge dans la ville, était Guillaume Pauquet, auquel son frère Jean avait offert l'hospitalité dans sa maison, qui formait l'angle de la rue du Vieux-Marché et de la rue des Arbalétriers.

Appuyée à son bras, sa fille Gudule, encore tout étourdie des événements de la journée, rentrait en ville, tournant de temps en temps la tête, soi-disant à cause du grand regret qu'elle éprouvait d'abandonner à une destruction certaine cette maison où elle était née, mais, en réalité, pour s'assurer que le bel Yvonnet ne la perdait point de vue.

Yvonnet suivait effectivement à distance raisonnable le bourgeois, sa fille et les ouvriers tisserands que Jean Pauquet avait prêtés à son frère pour l'aider au transport de son mobilier, et qui s'acquittaient consciencieusement de ce soin.

Ce fut donc une grande consolation pour la pauvre Gudule, de voir que le jeune homme traversait Saint-Quentin dans toute sa longueur, coupait la place de l'Hôtel-de-Ville d'un angle à l'autre, suivait la rue Sainte-Marguerite, la rue du Vieux-Marché, et, du coin de la rue aux Pourceaux, le voyait entrer chez son oncle, propriétaire de la maison connue par l'enseigne de la *Navette couronnée*.

Sous prétexte d'une grande fatigue, — et le prétexte était plausible après une pareille journée, — Gudule demanda à se retirer immédiatement dans sa chambre ; ce qui lui fut accordé sans discussion.

Gudule commença de croire qu'il y avait véritablement un dieu pour les amants, quand elle vit que son oncle avait désigné pour son logement et celui de son père une espèce de petit pavillon formant l'angle du jardin, et donnant sur le chemin de ronde du rempart.

Aussi, dès qu'elle se trouva seule dans ce nouveau domicile, son premier soin fut d'éteindre sa lampe, comme si elle eût été couchée, et d'ouvrir sa fenêtre, afin d'explorer les environs, et de voir quelle facilité cette fenêtre pouvait offrir à une escalade.

La facilité était grande : cette portion du rempart, qui s'étendait entre la porte du Vieux-Marché et la tour Dameuse, était certainement la plus déserte de la ville. Une échelle de huit ou dix pieds de haut, appuyée à la fenêtre, ferait au pavillon de la rue des Arbalétriers le même office que faisait la borne à la maison du faubourg d'Isle.

Il est vrai que les cloisons qui séparaient la chambre de Gudule et celle de Guillaume étaient bien légères, et que le moindre bruit qui se ferait dans cette chambre pourrait éveiller la susceptibilité de l'oreille paternelle ; mais qui empêchait, une fois l'échelle posée, qu'au lieu que ce fût Yvonnet qui montât dans la chambre, ce fût Gudule qui descendît sur le rempart ?

De cette façon, ou les amoureux auraient bien mauvaise chance, ou la chambre, demeurant solitaire, serait forcée d'être muette.

Gudule était plongée dans toutes ces combinaisons stratégiques, qui, pour le moment, faisaient d'elle un tacticien presque aussi habile que M. l'amiral, lorsqu'elle vit une ombre se glisser le long de la muraille du jardin.

Yvonnet, de son côté, se livrait à la même exploration, et faisait une reconnaissance sur le nouveau terrain où il allait avoir à manœuvrer.

Ce n'était pas un siège difficile à faire, que celui de la maison de maître Pauquet, surtout pour un homme qui, comme notre aventurier, avait des intelligences dans la place.

Aussi, en deux mots, tout fut-il arrêté pour la nuit suivante.

Puis, comme on entendait dans l'escalier le pas de Guillaume Pauquet, un peu alourdi par la fatigue de la journée, Gudule ferma sa fenêtre et Yvonnet disparut par la rue Saint-Jean.

X

M. DE THÉLIGNY

Le jour retrouva l'amiral sur le rempart.

Loin d'être abattu par l'échec de la veille, Gaspard de Coligny avait décidé que l'on ferait une nouvelle tentative.

A son avis, l'ennemi savait qu'un secours était entré dans la ville, mais il n'en connaissait pas l'importance ; il fallait lui faire croire que ce secours était bien plus puissant qu'il ne l'était en réalité.

On conduirait ainsi le duc Emmanuel-Philibert à entreprendre un siège régulier, en lui ôtant l'espoir d'emporter la ville d'un coup de main ; or, un siège régulier, c'était dix jours, quinze jours, un mois peut-être de répit, pendant lequel le connétable ferait, de son côté, quelque tentative, et où le roi aurait le loisir de prendre des mesures.

Il appela donc à lui le jeune lieutenant de la compagnie du Dauphin, M. de Théligny.

Celui-ci accourut. Il avait fait merveille, dans la soirée précédente, au faubourg d'Isle, et, cependant, il s'était tiré sain et sauf de la bataille ; si bien que ses soldats, qui l'avaient vu au milieu de la fusillade, des épées et des lances, en le retrouvant sans une égratignure, l'avaient baptisé l'*Invulnérable*.

Il s'approcha de l'amiral, gai et souriant, comme un homme qui vient de faire son devoir et qui est encore prêt à le faire. L'amiral le conduisit derrière le parapet d'une tour.

— Monsieur de Théligny, lui dit-il, vous voyez bien d'ici ce poste d'Espagnols ?

Théligny fit signe qu'il voyait parfaitement.

— Eh bien, il me paraît facile à surprendre avec trente ou quarante cavaliers... Ordonnez donc trente ou quarante hommes de votre compagnie ; mettez à leur tête un homme sûr, et faites-moi enlever hardiment ce poste-là !

— Mais, monsieur l'amiral, demanda en riant Théligny, pourquoi ne serais-je pas moi-même cet homme sûr qui

doit commander la sortie? Je vous avoue que je suis sûr de mes officiers, mais encore autrement sûr de moi.

L'amiral lui posa la main sur l'épaule.

— Mon cher Théligny, lui dit-il, les hommes de votre trempe sont rares; voilà pourquoi il ne faut pas les risquer dans des escarmouches et les aventurer dans des échauffourées. Donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne commanderez pas la sortie, ou, tout mourant de fatigue que je suis, je demeure sur le rempart.

— S'il en est ainsi, monsieur l'amiral, dit Théligny en s'inclinant, retirez-vous, prenez du repos, et laissez-moi le soin de l'entreprise : je vous engage ma parole que je ne franchirai pas la porte de la ville.

— Je compte sur votre parole, monsieur, lui dit gravement l'amiral.

Puis, comme s'il eût voulu faire comprendre que la gravité de son visage et de sa voix s'appliquait seulement à cette recommandation de ne point quitter la ville :

— Quant à moi, mon cher Théligny, ajouta-t-il, je ne retourne pas même au logement du gouverneur, que je trouve trop éloigné · je rentre chez M. de Jarnac, je me jette sur un lit, et j'y dors une heure ou deux.. Vous me trouverez là.

— Dormez tranquille, monsieur l'amiral, répondit Théligny; je veille.

L'amiral descendit le rempart en face la tour de Guise, et entra dans la deuxième maison de la rue de Rémicourt, qui était celle qu'habitait M. de Jarnac.

Théligny le suivit des yeux; puis, se tournant vers un enseigne :

— Trente ou quarante hommes de bonne volonté de la compagnie du Dauphin! dit-il.

— Vous allez les avoir à l'instant même, mon lieutenant, répondit l'enseigne.

Comment cela? Je n'ai encore donné aucun ordre

— C'est vrai; mais les paroles de M. l'amiral ont été prises au vol par un des auditeurs qui a fait signe que c'était compris, et qui est parti tout courant du côté de la caserne en criant : « Dauphins! Dauphins! à la bataille! »

— Et quel homme est-ce que celui qui exécute si bien les ordres avant qu'ils soient donnés?

— Ma foi! mon lieutenant, répondit en riant l'enseigne, il m'a bien plus l'air d'un diable que d'un homme : la moitié de son visage est couverte d'un appareil ensanglanté, ses cheveux sont brûlés tout ras, sa cuirasse est bosselée devant et derrière, et ses habits sont en loques!

— Ah! très bien, dit Théligny, je sais à qui nous avons affaire... Vous avez raison; ce n'est pas un homme, c'est un diable!

— Eh! tenez, le voici, mon lieutenant, dit l'enseigne.

Et il montrait à Théligny un cavalier qui accourait au galop, venant de la porte d'Isle.

C'était Malemort, à moitié brûlé, à moitié noyé, à moitié assommé dans la sortie de la veille, et qui, ne s'en portant que mieux, demandait à faire une nouvelle sortie.

En même temps, du côté opposé, c'est-à-dire débouchant par la rue du Billon, à l'extrémité de laquelle était une caserne, s'avançait une petite troupe de quarante cavaliers.

Avec l'activité qui le caractérisait lorsqu'il était question de donner des coups ou d'en recevoir, Malemort avait eu le temps de courir au quartier, d'y transmettre la volonté de l'amiral, de se rendre à la porte d'Isle, d'y seller son cheval, et de revenir à la porte de Rémicourt, où il se trouvait arriver, comme on voit, en même temps que les cavaliers de la compagnie du Dauphin.

Pour toute récompense du zèle et de l'activité qu'il venait de déployer, Malemort demanda la faveur de faire partie de l'expédition; ce qui lui fut accordé.

Au reste, il avait déclaré que, si on ne l'adjoignait pas à la sortie principale, il ferait une sortie particulière; que, si on ne lui ouvrait pas les portes, il sauterait du haut en bas du rempart.

Seulement, Théligny, qui le connaissait pour l'avoir vu à l'œuvre, la veille, lui recommanda de ne point se séparer du corps principal, et de charger dans les rangs.

Malemort promit tout ce que l'on voulut.

La porte fut ouverte, et la petite troupe sortit.

Mais, à peine hors de la porte, Malemort, entraîné par la rage qui le tenait, ne put s'astreindre à suivre le chemin pris par la petite troupe, et qui, sous un couvert d'arbres, et à la faveur de certains mouvements du sol, devait conduire les quarante cavaliers tout près du poste espagnol; il coupa le terrain en droite ligne, lançant son cheval au grand galop, et criant : « Bataille! bataille! »

Pendant ce temps, l'amiral, ainsi qu'il l'avait dit, s'était retiré chez M. de Jarnac, et s'était jeté sur un lit; mais, tourmenté par une espèce de pressentiment, et, malgré sa fatigue, ne pouvant s'endormir, il se releva au bout d'une demi-heure, et, comme il lui semblait entendre des cris du côté du rempart, il prit à la main son épée dans le fourreau, et sortit vivement.

A peine avait-il fait vingt pas dans la rue de Rémicourt, qu'il vit accourir à lui MM. de Luzarches et de Jarnac. A leur air effaré, on devinait aisément qu'il venait de se passer quelque chose de grave

— Ah! dit M. de Jarnac en abordant l'amiral, vous savez donc déjà?...

— Quoi? demanda Coligny.

Les deux officiers se regardèrent.

— Si vous ne savez pas, dit M. de Luzarches, comment donc êtes-vous sorti?

— Je ne pouvais dormir : j'avais quelque chose comme un pressentiment . Ayant entendu des cris, je me suis levé, et me voici.

— Venez, alors!

Et les deux officiers remontèrent vivement sur le rempart, accompagnant l'amiral.

Le rempart était encombré de spectateurs.

En effet, voici ce qui s'était passé :

L'attaque prématurée de Malemort avait donné l'alarme. Le poste espagnol était plus nombreux qu'on ne l'avait jugé : les soldats et l'officier de la compagnie du Dauphin, qui croyaient surprendre l'ennemi, trouvèrent l'ennemi à cheval et en nombre double du leur. A cette vue, la charge mollit; quelques cavaliers tournèrent bride, les plus lâches abandonnant les plus braves. Ces derniers étaient aux prises avec des forces trop considérables pour ne point succomber s'il ne leur arrivait un prompt secours. Théligny oublia la parole engagée à l'amiral : sans autre arme que son épée, il sauta sur le premier cheval qui se trouva à sa portée, et il s'élança hors des murailles, appelant à grands cris au secours de leurs compagnons ceux qui avaient tourné bride. Quelques-uns, alors se rallièrent à lui, et, avec huit ou dix hommes, espérant faire une diversion, il était venu, tête baissée, donner au milieu des Espagnols.

Un instant après, on avait vu ce qui restait des quarante cavaliers de la compagnie du Dauphin ramenée vivement.

Ils étaient diminués d'un tiers, et M. de Théligny n'était point avec eux.

C'était alors que MM. de Jarnac et de Luzarches, jugeant qu'il était important de prévenir l'amiral de ce nouvel échec, s'étaient acheminés vers la maison où il s'était retiré pour prendre une heure de repos, et l'avaient rencontré à moitié chemin.

On a vu comment tous trois s'étaient élancés sur le rempart qui dominait le théâtre de la catastrophe.

Là, Coligny avait interrogé les fuyards; ceux-ci avaient raconté ce que nous venons de dire.

A l'égard de M. de Théligny, ils ne pouvaient rien affirmer : ils l'avaient vu arriver comme la foudre, frapper l'officier espagnol d'un coup d'estoc au visage; mais, aussitôt, il avait été entouré, et, comme il ne portait aucune arme offensive, il était, au bout de quelques secondes, tombé percé de coups.

Un seul soldat soutenait que, tout dépouillé et tout percé de coups qu'était M. de Théligny, ce brave officier n'avait pas encore rendu le dernier soupir, parce qu'il l'avait vu faire un mouvement d'appel au moment où il passait au galop près de lui.

Quoique cet espoir fût bien faible, l'amiral donna aux officiers de la compagnie du Dauphin l'ordre de monter à cheval, et, à tout prix, de rapporter M. de Théligny mort ou vif.

Les officiers, qui ne demandaient pas mieux que de venger leur camarade, commençaient déjà à courir à la caserne, lorsqu'une espèce de Goliath sortit de la foule, et portant la main à sa salade :

— Barton, meinherr amiral, dit-il; ce n'êdre boint bézoin d'ine gombagnie bour aller gergér cette bauvre tiable de lieudenant.. S'il le feut, meinherr amiral, ch'irai afec mon nefeu Frantz, et nous l'abborderons mort ou five!

L'amiral se tourna vers celui qui faisait cette honnête proposition : c'était un des aventuriers qu'il avait pris à son service sans trop compter sur eux, et qui, comme on le voit, avaient, dans le peu de rencontres déjà accomplies, largement payé de leurs personnes.

Il reconnut Heinrich Scharfenstein; à quatre pas derrière lui, dans la même attitude, et pareil à l'ombre de son oncle, se tenait Frantz.

La veille, il les avait vus tous deux à l'œuvre, défendant chacun une des brèches du faubourg d'Isle; il lui avait suffi d'un coup d'œil pour les apprécier.

— Oui, mon brave, dit l'amiral, j'accepte... Que demandes-tu pour cela?

— Che temante un chéfal bour moi, et un chéfal bour mon nefeu Frantz.

— Mais ce n'est point là ce que je veux dire.

— Anzi, addentez donc... Che temante engore teux hommes bour monder en groube terrière nous.

— Soit; mais après?

— Après? C'èdre dout.. Zeulement, il vaudrait teux chéfaux cras et teux hommes maicres.

— Eh bien, tu choisiras toi-même hommes et chevaux.

— Pon! fit Heinrich.

— Mais je voulais dire que pour l'argent...

— Oh! l'archent, c'èdre l'avvaire de Brogobe.

— Il n'y a pas besoin de Procope pour cela, dit l'amiral Je promets pour Théligny vivant cinquante écus, et pour Théligny mort vingt-cinq écus de gratification.

— Oh! oh! fit Heinrich en riant de son gros rire, che fous en irai gerger dant que fous foutrez, à ce brix-là!

— Eh bien, alors, va, dit l'amiral, et sans perdre de temps!

— Dout de zuide, meinherr amiral! dout de zuide!

Et, en effet, immédiatement Heinrich se mit à choisir les chevaux.

Ceux qu'il préféra étaient deux chevaux d'escadron, vigoureux, fortement râblés, solides sur leurs jambes.

Puis il commença l'inspection des hommes.

Tout à coup il poussa un cri de joie : il venait d'apercevoir, d'un côté, Lactance, et, de l'autre, Fracasso. Un pénitent et un poète, c'était ce que le bon Heinrich connaissait de plus maigre au monde.

L'amiral ne savait trop que penser de tous ces préparatifs, mais il s'en rapportait, sinon à l'intelligence, du moins à l'instinct des deux géants.

Les quatre aventuriers descendirent le talus du rempart, disparurent sous la voûte de la porte de Rémicourt; puis, un instant après, la porte leur ayant été ouverte, ils reparurent deux sur chaque cheval, mais prenant, cette fois, toutes les précautions d'ombre et de couvert qui avaient été négligées par Malemort.

Puis ils s'enfoncèrent derrière une petite éminence qui s'élevait à droite du moulin de la Couture.

Il nous serait impossible d'exprimer l'intérêt qui s'attachait à l'expédition de ces quatre hommes allant disputer un cadavre à toute une armée, car l'avis des moins pessimistes était que Théligny devait être mort.

Aussi le silence qui s'était fait parmi les trois ou quatre cents personnes entassées sur le rempart, tant que les quatre aventuriers avaient été en vue, se continua-t-il quand ils eurent disparu derrière la colline.

On eût dit que toute cette foule avait peur, par un souffle, par un mot, par un mouvement, d'éveiller la surveillance de l'ennemi.

Au bout d'un instant, on entendit une décharge de huit ou dix coups d'arquebuse.

Tous les cœurs tressaillirent.

Presque en même temps, Frantz Scharfenstein reparut à pied, portant, non pas un homme, mais deux hommes entre ses bras.

Derrière lui, la cavalerie et l'infanterie de l'expédition soutenaient la retraite.

La cavalerie ne se composait plus que d'un cheval et d'un homme; sans doute, un des deux chevaux avait été tué par la décharge qu'on avait entendue.

L'infanterie se composait de Fracasso et de Lactance, chacun son arquebuse à la main.

Huit ou dix cavaliers espagnols harcelaient la retraite. Mais, l'infanterie était-elle trop pressée, Henrich opérait une charge, et la dégageait à grands coups de masse; mais, était-ce la cavalerie qui à son tour, se trouvait serrée de trop près, deux coups d'arquebuse partis en même temps, avec une unité et une justesse remarquables, mettaient deux Espagnols à terre, et donnaient à Heinrich le temps de respirer.

Cependant, Frantz gagnait du chemin, et, en quelques secondes, grâce à ses gigantesques enjambées, il se trouva hors de toute poursuite.

Ce fut un cri de joie et d'admiration, quand on le vit gravir le talus, portant dans ses bras ces deux corps, hommes ou cadavres, comme une nourrice eût porté deux enfants.

Il déposa la moitié de son fardeau aux pieds de l'amiral.

— Foilà le fôtre, dit-il; il n'èdre bas dout à vait drébassé!

— Et celui-là? demanda Coligny en montrant le second blessé.

— Oh! zelui-là, dit Frantz, ce n'èdre rien... c'èdre Malemort. Tans ine minute, il fa èdre refenu! Lui èdre le tiable, lui bas bouvoir èdre dué!

Et il se mit à rire de ce rire particulier à l'oncle et au neveu, et que l'on eût pu appeler le rire des Scharfenstein.

En ce moment, aux acclamations des assistants, les trois autres aventuriers, cavalerie et infanterie, rentraient dans la ville.

En effet, comme l'avait dit Frantz Scharfenstein, Théligny n'était pas encore mort, quoique percé de sept coups d'épée et de trois balles; ce qui était facile à voir, les Espagnols lui ayant enlevé jusqu'à sa chemise, et l'ayant laissé à l'endroit où il était tombé, bien convaincus qu'il ne s'en relèverait jamais.

On le porta aussitôt chez M. de Jarnac, et on le coucha sur ce même lit où l'amiral, une heure auparavant, n'avait pu reposer, tourmenté par le pressentiment de ce qui arrivait.

Là, et comme s'il n'eût attendu que ce moment, le blessé rouvrit les yeux, regarda autour de lui, et reconnut l'amiral.

— Un médecin! un médecin! s'écria vivement Coligny se reprenant à un espoir qu'il avait complètement perdu.

Mais Théligny, étendant la main :

— Merci, monsieur l'amiral, dit-il; Dieu permet que je rouvre les yeux, et que je retrouve la voix pour vous demander bien humblement pardon de vous avoir désobéi.

L'amiral l'arrêta.

— Ah! mon cher monsieur Théligny, lui dit-il, ce n'est point à moi qu'il faut demander pardon, car, si vous m'avez désobéi, c'est par excès de zèle pour le service du roi; mais, si vous êtes aussi mal que vous croyez être, et que vous ayez quelque chose à demander, demandez-le à Dieu!

— Oh! monsieur, dit Théligny, je n'ai heureusement à demander pardon à Dieu que des fautes qu'il est permis à un bon gentilhomme d'avouer... tandis que, en vous désobéissant, j'ai commis contre la discipline une grave offense... Pardonnez-moi donc, monsieur l'amiral, afin que je meure tranquille!

M. de Coligny, si bon appréciateur de tout vrai courage, se sentit venir les larmes aux yeux en entendant ce jeune officier, qui, sur le point de quitter une vie si pleine de belles promesses, ne paraissait regretter que ce moment d'oubli aux ordres de son général.

— Puisque vous le voulez absolument, dit-il, je vous pardonne une faute dont tout brave soldat serait fier, et, si cette seule chose vous tourmentait à votre dernière heure, mourez tranquille et en paix, comme est mort le chevalier Bayard, notre modèle à tous!

Et il s'inclina pour poser ses lèvres sur le front pâle du mourant.

Celui-ci, de son côté, fit un effort, et se souleva.

Les lèvres de l'amiral touchèrent le front du jeune officier, qui murmura ce seul mot :

— Merci!

Et il retomba en poussant un soupir.

C'était le dernier.

— Messieurs, dit Coligny essuyant une larme, et s'adressant à ceux qui l'entouraient, voici un brave gentilhomme de moins. Dieu nous donne à tous une pareille mort!

XI

LE RÉVEIL DE M. LE CONNÉTABLE

Si glorieux que fussent les deux échecs que venait d'éprouver l'amiral, ce n'en étaient pas moins des échecs qui lui faisaient comprendre le besoin qu'il avait d'être promptement secouru en face d'une si nombreuse armée, et d'une si active vigilance.

En conséquence, il résolut, profitant du moment où l'armée anglaise, encore absente, laissait à découvert tout un côté de la ville, d'envoyer des messagers à son oncle le connétable, pour obtenir de lui le plus grand renfort possible.

A cet effet, il fit venir Maldent et Yvonnet : Yvonnet qui avait été le guide du pauvre Théligny, et Maldent, qui avait été son propre guide à lui.

Le connétable devait être à Ham ou à la Fère : l'un des deux messagers irait donc à Ham, l'autre à la Fère, porter des nouvelles, et indiquer au connétable le moyen de faire parvenir un secours jusqu'à Saint-Quentin.

Ce moyen, que l'absence de l'armée anglaise rendait facile, consistait simplement à lancer une forte colonne par le chemin de Savy, qui aboutit au faubourg de Ponthoille, pendant que, à la même heure où elle arriverait en vue de la ville, Coligny, du côté opposé, simulerait une sortie, qui, en occupant sur le point faussement menacé l'armée ennemie, permettrait à la colonne française d'arriver saine et sauve jusqu'à la ville.

Les deux messagers partirent le soir même, emportant chacun une pressante recommandation, l'un de la part du pauvre Malemort, l'autre de la part de la désolée Gudule.

Malemort, qui avait reçu un coup d'épée à travers les côtes, lequel coup, par bonheur, avait passé dans une ancienne cicatrice, — ce qui, du reste, lui arrivait presque toujours, tant il en était grêlé! — Malemort recommandait à Maldent de lui rapporter certaines herbes qui lui étaient nécessaires pour renouveler ce fameux baume de Ferragus dont il faisait une si terrible consommation.

Gudule, qui avait reçu à travers le cœur un coup bien

autrement douloureux et bien autrement mortel que celui de Malemort, recommandait à Yvonnet de veiller avec le plus grand soin sur une vie à laquelle la sienne était attachée. En attendant son bien-aimé Yvonnet, elle passerait toutes ses nuits à sa fenêtre donnant sur le rempart du Vieux-Marché.

Nos deux aventuriers sortirent par la porte de Ponthoille; puis, arrivés à une demi-lieue à peu près sur la route de Ham, Yvonnet prit à travers champs, pour gagner le chemin de la Fère, tandis que Maldent continuait de suivre celui de Ham.

Yvonnet passa la Somme entre Gauchy et Gruois, et rejoignit à Cérisy le chemin de la Fère.

Nous nous attacherons plutôt à Yvonnet qu'à Maldent, attendu que c'est à la Fère que se trouvait le connétable.

A trois heures du matin, Yvonnet frappait à la porte de la ville, qui refusait obstinément de s'ouvrir; cependant, le concierge, apprenant que le visiteur nocturne arrivait de Saint-Quentin, l'entre-bâilla pour le laisser passer.

L'ordre avait été donné par le connétable d'accueillir sans retard tout messager venant de la part de son neveu, et d'introduire l'envoyé près de lui, à quelque heure que ce fût.

A trois heures et demie du matin, on éveillait donc le connétable.

Le vieux soldat était couché dans un lit, luxe qu'il se permettait rarement en campagne; mais il avait sous son chevet son épée de connétable, et, sur une chaise, près de son lit, son armure et son casque; ce qui indiquait que, à la moindre alerte, il serait en mesure d'attaquer ou de se défendre.

Ceux qui servaient sous lui étaient, d'ailleurs, habitués à être appelés à toute heure du jour et de la nuit, soit pour donner des avis, soit pour recevoir des ordres.

Yvonnet fut introduit dans la chambre de l'infatigable vieillard, qui, sachant qu'un messager était arrivé, attendait ce messager à moitié soulevé sur son coude.

A peine eut-il entendu les pas d'Yvonnet, que, avec sa brutalité ordinaire:

— Allons, drôle! dit-il, avance ici!

Ce n'était pas l'heure de faire de la susceptibilité: Yvonnet s'avança.

— Plus près, dit le connétable, plus près, que je te regarde dans le blanc des yeux, maroufle! J'aime à voir ceux à qui je parle.

Yvonnet s'avança jusqu'au bord du lit.

— Me voici, monseigneur, dit-il.

— Ah! te voici... c'est bien heureux!

Il prit sa lampe, et regarda l'aventurier avec un mouvement de tête qui n'indiquait pas que l'examen fût favorable au messager.

— J'ai déjà vu ce muguet quelque part, dit le connétable se parlant à lui-même.

Puis, à Yvonnet:

— Ne vas-tu pas me donner la peine de chercher où je t'ai vu, drôle? Voyons, dis-moi cela tout de suite; tu dois t'en souvenir, toi!

— Et pourquoi m'en souviendrais-je mieux que vous, monseigneur? dit Yvonnet, ne pouvant résister au désir d'adresser à son tour une question au connétable.

— Parce que, répondit le vieux soldat, tu vois une fois par hasard un connétable de France, tandis que je vois tous les jours un tas de coquins comme toi!

— C'est juste, monseigneur, répondit Yvonnet Eh bien, vous m'avez vu chez le roi.

— Comment, dit le connétable, chez le roi? Tu vas donc chez le roi, toi?

— J'y ai du moins été le jour où j'ai eu l'honneur de vous y voir, monsieur le connétable, répondit Yvonnet avec la plus exquise politesse.

— Hum! fit le connétable Au fait, je me rappelle: tu étais avec un jeune officier qui venait parler au roi de la part de mon neveu

— Avec M. de Théligny.

— C'est cela! dit le connétable. Et tout va bien, là-bas?

— Au contraire, monseigneur, tout va mal.

— Comment, tout va mal? Prends garde à ce que tu vas me dire, drôle!

— Je vais vous dire la vérité, monseigneur. Avant-hier, nous avons eu, en faisant une sortie au faubourg d'Isle, une soixantaine d'hommes mis hors de combat Hier, en essayant d'enlever un poste d'Espagnols en avant de la porte de Rémicourt, nous avons perdu quinze cavaliers de la compagnie du Dauphin, et leur lieutenant, M. de Théligny.

— Théligny! interrompit le connétable, qui se croyait invulnérable, ayant survécu à tant de batailles, à tant de combats, à tant d'escarmouches; Théligny s'est laissé tuer? L'imbécile!... Après?

— Eh bien, après, monsieur le connétable, voici une lettre de M. l'amiral, qui demande un prompt secours

Il fallait donc commencer par là, maroufle! dit le connétable en arrachant la lettre des mains de l'aventurier

Et il la lut, selon son habitude, en s'interrompant pour donner des ordres:

« Je tiendrai le plus que je pourrai le faubourg d'Isle. »

— Et il fera bien, mordieu!... Qu'on m'aille chercher M. Dandelot!

« ... Car, des hauteurs du faubourg, une batterie d'artillerie peut balayer dans toute sa longueur le rempart de Rémicourt, de la tour à l'Eau à la tour Rouge... »

— Qu'on appelle le maréchal de Saint-André!

« ... Mais, pour défendre le faubourg d'Isle et les autres points menacés, il me faudrait un renfort de deux mille hommes au moins, n'ayant, en réalité, que cinq ou six cents hommes sous mes ordres... »

— Corbleu! je lui en enverrai quatre mille!... Qu'on me fasse venir M. le duc d'Enghien!... De quel droit ces messieurs dorment-ils quand je suis éveillé?.. M. le duc d'Enghien, tout de suite!... Voyons, que me rabâche-t-il encore, monsieur mon neveu?

« ... Je n'ai que seize pièces de canon; je n'ai que quarante canonniers; je n'ai que cinquante ou soixante arquebuses; enfin, je n'ai de munitions que pour quinze jours, et de vivres que pour trois semaines... »

— Comment, c'est vrai, tout ce qu'il me dit là? s'écria le connétable.

— C'est l'exacte vérité, monseigneur! répondit gracieusement Yvonnet.

— En effet, je voudrais bien voir qu'un maroufle de ton espèce donnât un démenti à mon neveu... Hum!

Et le connétable regarda Yvonnet d'un air féroce.

Yvonnet s'inclina et fit trois pas en arrière.

— Pourquoi te recules-tu? demanda le connétable.

— Parce que je pense que monseigneur n'a plus rien à me demander.

— Tu te trompes... Viens ici!

Yvonnet reprit sa place.

— Et les bourgeois, comment se conduisent-ils? demanda le connétable.

— A merveille, monseigneur!

— Les drôles!... Je voudrais bien voir qu'il en fût autrement!

— Il n'y a pas jusqu'aux moines qui n'aient pris la hallebarde.

— Cafards!.. Et tu dis qu'ils se battent?

— Comme des lions! Quant aux femmes, monseigneur.

— Elles geignent, elles pleurent, elles tremblent?... Les drôlesses ne sont bonnes qu'à cela.

— Au contraire, monseigneur, elles encouragent les combattants, elles pansent les blessés, elles enterrent les morts.

— Coquines!...

En ce moment, la porte s'ouvrit, et un gentilhomme tout armé, mais la tête seulement couverte d'un bonnet de velours, parut sur le seuil.

— Ah! venez ici, monsieur Dandelot, dit le connétable. Voilà votre frère qui jette les hauts cris dans sa ville de Saint-Quentin, où l'on croirait qu'on l'égorge.

— Monseigneur, répondit en riant M. Dandelot, si mon frère, votre neveu, jette les hauts cris, vous le connaissez assez, je présume, pour savoir que ce n'est pas de peur

— Eh! oui, morbleu! je sais que c'est de mal et voilà ce qui me fâche. Aussi vous ai-je fait appeler, vous, monsieur le maréchal de Saint-André...

— Me voici, monseigneur, interrompit le maréchal en apparaissant à son tour à l'entrée de la chambre

— Bon! bon! maréchal!... Et M. d'Enghien qui n'arrive pas!

— Pardon, monseigneur, dit le duc en entrant à son tour, me voici.

— Tripes et boyaux, messieurs! dit le connétable lançant son gros juron avec d'autant plus de violence, que, voyant tout le monde rendu à son devoir, il ne savait comment épancher cette mauvaise humeur habituelle qui faisait le fond de son caractère; tripes et boyaux, messieurs! nous ne sommes pas à Capoue pour dormir, comme vous faites, les poings fermés.

— Ce n'est pas à moi que cela s'adresse, monseigneur, dit le maréchal, car j'étais déjà levé.

— Et moi, dit le duc d'Enghien, je n'étais pas encore couché.

— Non, je parle pour M. Dandelot.

— Moi! dit Dandelot; mais monseigneur m'excusera: je faisais patrouille, et, si je suis arrivé ici avant ces messieurs, c'est que j'étais à cheval quand on m'a rencontré, et que je suis accouru à cheval

— Alors, c'est pour moi, dit Montmorency Il paraît que me voilà vieux et bon à rien, puisque je suis le seul couché.. Tête et sang!

— Mais, connétable, reprit en riant Dandelot, qui diable dit cela?

— Personne, je l'espère bien; car à celui qui dirait cela,

je lui casserais la margoulette comme j'ai fait à ce prophète de mauvais augure que j'ai rencontré l'autre jour sur la route. Mais il s'agit d'autre chose, voyons, il s'agit de porter secours à ce pauvre diable de Coligny, qui a cinquante mille hommes sur les bras. Cinquante mille hommes! qu'en dites-vous? M'est avis que monsieur mon neveu a peur, et qu'il voit double.

Les trois officiers sourirent en même temps, et avec une expression pareille

— Si mon frère dit cinquante mille hommes, répondit Dandelot, c'est cinquante mille hommes, monseigneur

— Et même plutôt soixante mille que cinquante mille, dit le maréchal de Saint-André.

— Et vous, monsieur d'Enghien, que pensez-vous?

— Mais, monsieur le connétable, je pense exactement comme ces messieurs

— Alors, vous êtes comme toujours, d'un avis contraire au mien?

— Non monsieur le connétable, reprit Dandelot; seulement, nous sommes d'avis que l'amiral dit la vérité.

— Eh bien, êtes-vous prêts à risquer quelque chose pour le secourir, l'amiral?

— Je suis prêt à risquer ma vie, répondit Dandelot.

— Nous aussi, dirent d'une même voix le maréchal de Saint André et le duc d'Enghien.

— Alors, tout va bien! dit le connétable.

Puis, se tournant vers l'antichambre dans laquelle se faisait un grand bruit:

— Corbleu! dit-il, d'où vient tout ce vacarme?

— Monseigneur, dit un des sous-officiers de garde, c'est un homme qu'on vient d'arrêter à la porte de Ham.

— Qu'on le fourre en prison!

— On croit que c'est un militaire déguisé en paysan.

— Qu'on le pende!

— Mais il se réclame de M. l'amiral, et assure qu'il vient de sa part

— A-t-il une lettre ou un sauf-conduit?

— Non, et c'est ce qui nous a fait croire que nous avions affaire à un espion.

— Qu'on le roue!

— Un instant! cria une voix dans l'antichambre, on ne roue pas les gens comme cela, fût-on M. le connétable.

Et, à la suite d'une vive rumeur et d'un mouvement qui indiquait une lutte, un homme s'élança de l'antichambre dans la chambre.

— Eh! s'écria Yvonnet, prenez garde à ce que vous allez faire monseigneur: c'est Maldent!

— Qu'est-ce que c'est que cela, Maldent? demanda le connétable.

— C'est le second messager que vous a envoyé M. l'amiral, et qui, parti en même temps que moi de Saint-Quentin, arrive naturellement deux heures après moi, ayant passé par Ham

Et, en effet, c'était Maldent, qui n'ayant pas trouvé M le connétable à Ham, y avait pris un cheval, et était accouru à toute bride de Ham à la Fère, de peur que quelque obstacle n'eût arrêté Yvonnet en chemin.

Maintenant, comment Maldent, qui était parti en costume militaire, et avec une lettre de l'amiral, arrivait-il vêtu en paysan et sans lettre? C'est ce que, grâce à leur perspicité habituelle, nos lecteurs devineront dans un des chapitres suivants.

XII

L'ÉCHELLADE

Que nos lecteurs ne s'étonnent point de nous voir suivre, avec une exactitude qui appartient plutôt à l'historien qu'au romancier, tous les détails, attaque et défense, de ce glorieux siège de Saint-Quentin, — siège également glorieux pour celui qui l'a fait et pour celui qui l'a soutenu.

D'ailleurs, à notre avis, la grandeur d'un pays se compose aussi bien de ses défaites que de ses victoires la gloire des triomphes se rehausse de celle des revers.

Quel peuple, en effet, n'eût pas succombé après Crécy, après Poitiers, après Azincourt, après Pavie, après Saint-Quentin, après Waterloo? Mais la main de Dieu était sur la France, et après chaque chute, la France, au contraire, s'est relevée plus grande qu'elle n'était auparavant.

C'est après avoir succombé sept fois sous le poids de sa croix que Jésus sauva le monde!

La France sous ce rapport, qu'on nous permette de le dire, pourrait bien n'être autre chose que le Christ des nations

Saint-Quentin est une de ces stations de la France portant sa croix

La croix, ce fut la monarchie.

Heureusement, derrière la monarchie était le peuple.

Cette fois encore, derrière la monarchie tombée, nous allons voir le peuple rester debout.

Pendant la nuit qui suivit le départ d'Yvonnet et de Maldent, on vint prévenir l'amiral que les sentinelles qui montaient la garde au faubourg d'Isle croyaient entendre un bruit de sape.

Coligny se leva et courut à l'endroit menacé.

C'était un capitaine expérimenté, que l'amiral. Il descendit de son cheval, se coucha sur le rempart, approcha son oreille de terre, et écouta

Puis, se relevant:

— Ce n'est point un bruit de sape, dit-il; c'est un bruit de canons que l'on roule. L'ennemi approche ses pièces pour tirer en batterie.

Les officiers se regardèrent

Puis Jarnac, s'avançant:

— Monsieur l'amiral, dit-il, vous savez que l'avis de tout le monde est que l'endroit n'est pas tenable?

L'amiral sourit.

— C'est le mien aussi, messieurs, dit-il; et, cependant, vous le voyez, depuis cinq jours, nous tenons... Si je m'étais retiré quand j'en fus pressé par vous, le faubourg d'Isle serait depuis cinq jours, aux mains des Espagnols et les travaux qui leur restent à faire pour attaquer la ville de ce côté seraient terminés. Or, n'oublions point ceci, messieurs: chaque jour que nous gagnons nous est aussi utile que le sont au daim poursuivi les derniers souffles de son haleine.

— Alors, votre avis, monseigneur?

— Mon avis est que nous avons fait, de ce côté, tout ce qu'il était humainement possible de faire, et qu'il faut porter ailleurs notre force, notre dévouement et notre vigilance.

Les officiers s'inclinèrent en signe d'acquiescement.

— Au point du jour, continua Coligny, les pièces espagnoles seront en batterie, et le feu commencera; au point du jour, il faut que tout ce nous avons ici d'artillerie, de munitions, de boulets, de balles de laine, de brouettes, de civières, de pics, d'outils à pionnier, soit rentré dans la ville. Une partie de nos hommes va s'occuper à cela; l'autre entassera dans les maisons les fagots, les fascines que j'ai fait préparer, et y mettra le feu... Je veillerai moi-même à la retraite, et ferai couper les ponts derrière nos soldats.

Puis, comme il voyait autour de lui les pauvres malheureux à qui ces maisons appartenaient, et qui écoutaient ces ordres d'un air désolé:

— Mes amis, dit-il vos maisons épargnées par nous, seraient démolies par les Espagnols, qui y chercheraient du bois et des pierres pour construire leurs masques et creuser leurs tranchées: faites-en donc vous-mêmes le sacrifice au roi et au pays: c'est vous que je charge d'y mettre le feu.

Les habitants du faubourg d'Isle se regardèrent, échangèrent quelques mots à voix basse, et l'un d'eux, s'avançant:

— Monsieur l'amiral, dit-il, je m'appelle Guillaume Pauquet: vous voyez d'ici ma maison, celle-là qui est la plus grande du quartier Je me charge de mettre le feu à ma maison, et voici mes voisins et mes amis qui en feront autant aux leurs que je vais en faire à la mienne.

— C'est vrai, cela, mes enfants? dit l'amiral, les larmes aux yeux.

— Est-ce pour le bien du roi et du pays, ce que vous demandez là, monsieur l'amiral?

— Tenez seulement quinze jours avec moi, mes amis, et nous sauvons la France! dit Coligny.

— Et, pour que vous teniez dix jours encore, il faut que nous brûlions nos maisons?

— Je crois, mes amis, que c'est nécessaire.

— Alors, nos maisons brûlées, vous répondez de tenir?

— Je réponds, mes amis, de faire tout ce qu'un gentilhomme dévoué au roi et au pays peut faire, dit l'amiral. Quiconque parlera de rendre la ville sera jeté par moi du haut en bas des murailles; si je parle de la rendre moi-même, que l'on m'en fasse autant.

— C'est bien, monsieur l'amiral, dit un des habitants du faubourg; quand vous ordonnerez de brûler les maisons, on y mettra le feu

— Mais, dit une voix, j'espère bien qu'on épargnera l'abbaye de Saint-Quentin-en-Isle.

L'amiral se tourna du côté d'où venait la voix, et reconnut Lactance.

— Saint-Quentin-en-Isle moins que tout le reste, répondit l'amiral De la plate-forme de Saint-Quentin-en-Isle, on domine tout le rempart de Rémicourt, et une batterie de canons établie sur cette plate-forme rendrait la défense du rempart impossible.

Lactance leva les yeux au ciel, et poussa un profond soupir

— D'ailleurs, continua en souriant l'amiral, saint Quentin est avant tout le protecteur de la ville, et il ne nous en

voudra point d'empêcher qu'on ne fasse de son abbaye un moyen de ruine pour ses protégés.

Puis, profitant de ce moment de bonne volonté qui paraissait inspirer à chacun un seul et même dévouement, il ordonna que l'on commençât de tirer vers la ville les canons, et de charrier les différents objets indiqués par lui; le tout dans le plus grand silence possible.

On se mit à l'œuvre, et, il faut le dire, avec autant de courage ceux qui portaient les fascines dans les maisons

Le faubourg brûlait depuis l'église Saint-Éloi jusqu'à celle de Saint-Pierre-au-Canal; mais, au milieu de cet immense brasier, comme si un pouvoir surhumain en eut écarté l'incendie, l'abbaye de Saint-Quentin restait intacte.

Trois fois, à travers le feu, et passant sur les ponts volants, car les autres avaient été coupés, — des bourgeois d'abord, des soldats ensuite, et enfin des artificiers, allèrent renouveler la tentative, trois fois la tentative échoua

L'amiral, du haut de la porte d'Isle, suivait les progrès



Il prit par la taille mademoiselle Gudule.

que ceux qui, attelés aux canons et aux charlots, tiraient charlots et canons vers la ville.

A deux heures du matin, tout était rentré, et il ne restait derrière la vieille muraille que le nombre d'arquebusiers nécessaire pour faire croire qu'elle était toujours défendue, et les hommes qui, des torches à la main, se tenaient prêts à mettre le feu aux maisons.

Au point du jour, comme l'avait prévu l'amiral, les Espagnols tirèrent leur première volée. Une batterie de brèche avait été établie dans la nuit, et c'était bien le travail qui se faisait pour son établissement qu'avait entendu l'amiral.

Cette première volée était le signal convenu pour mettre le feu au faubourg. Pas un des habitants n'hésita; chacun approcha héroïquement sa torche des fascines, et, au bout d'un instant, on vit monter vers le ciel un rideau de fumée qui fit bientôt place à un rideau de flamme.

de la destruction, lorsque Jean Pauquet, se séparant du groupe dont il faisait partie, et s'approchant de l'amiral, son bonnet de laine à la main :

— Monseigneur, dit-il, il y a là un ancien de la ville qui prétend avoir entendu raconter à son père qu'un dépôt de poudre existe dans l'une ou l'autre des deux tours qui flanquent la porte d'Isle, et peut-être dans toutes les deux.

— Bon ! dit l'amiral, il faut voir... Où sont les clefs ?

Ah ! les clefs, dit Jean Pauquet, qui sait cela ? Il y a peut-être cent ans que les portes n'ont été ouvertes !

— Alors qu'on prenne des leviers et des pinces pour les ouvrir.

— N'êdre bas pézoin te lefiers ni te binzes, dit une voix; moi bouzer la borde, et la borde s'oufrira !

Et Heinrich Scharfenstein, suivi de son neveu Frantz, fit trois pas vers Coligny.

— Ah ! c'est toi, mon brave géant ? dit l'amiral.

— Foui, c'être moi et mon neveu Frantz.

— Eh bien, pousse, mon ami ! pousse !

Les deux Scharfenstein s'approchèrent chacun d'une porte, s'y adossèrent, et, toujours pareils à une double mécanique obéissant à un même mouvement, après avoir pris leur point d'appui, comptèrent :

— *Ein ! zwein ! drei !*

Et, au mot *drei*, qui, dans notre langue, correspond au mot *trois*, faisant chacun un effort, ils enfoncèrent chacun le battant de la porte auquel il était adossé, et cela si victorieusement, que tous deux tombèrent avec les battants.

Seulement, comme les portes avaient opposé des résistances plus ou moins grandes, Frantz Scharfenstein tomba de son long et à la renverse, tandis que Heinrich, plus favorisé, ne tomba que sur son derrière.

Mais tous deux se relevèrent avec leur gravité habituelle, en disant :

— Foilà !

On entra dans les tours. L'une d'elles, comme l'avait dit Jean Pauquet, contenait effectivement deux ou trois milliers de poudre ; mais, comme il l'avait dit encore, cette poudre était là depuis si longtemps, que, lorsqu'on voulut l'enlever dans les caques, celles-ci tombèrent en poussière.

Alors l'amiral donna l'ordre d'apporter des draps pour transporter la poudre à l'arsenal.

Puis, voyant que cet ordre commençait à s'exécuter, il rentra chez lui pour déjeuner et pour prendre un peu de repos, étant sur pied depuis minuit, et n'ayant rien mangé depuis la veille. Il venait de se mettre à table, lorsqu'on lui annonça qu'un des messagers qu'il avait envoyés au connétable était de retour, et demandait à lui parler sans retard.

C'était Yvonnet.

Yvonnet venait annoncer à l'amiral que les secours réclamés par lui arriveraient le lendemain, conduits par son frère M. Dandelot, par le maréchal de Saint-André et par le duc d'Enghien.

Ces secours devaient se composer de quatre mille hommes de pied, qui, selon l'indication donnée par l'amiral, suivraient le chemin de Savy, et entreraient par le faubourg de Ponthoille.

Maldent était resté à la Fère pour servir de guide à M. Dandelot.

Yvonnet en était là de son récit, et levait un verre de vin qu'on venait lui verser pour boire à la santé de l'amiral, lorsque tout ensemble, la terre trembla, les murailles chancelèrent, les vitres des fenêtres volèrent en éclats, et un bruit semblable à celui de cent pièces de canon qui tonneraient à la fois se fit entendre.

L'amiral se leva ; Yvonnet, pris d'un mouvement nerveux, reposa sur la table son verre plein.

En même temps, un nuage passa sur la ville, emporté par le vent d'ouest, et une forte odeur de soufre se répandit dans l'appartement à travers les vitres cassées.

— Oh ! les malheureux ! dit l'amiral, ils n'auront pas pris les précautions nécessaires, et la poudrière vient de sauter !

Aussitôt, sans attendre les nouvelles, il sortit de la maison, et courut vers la porte d'Isle.

Toute la population se précipitait du même côté ; l'amiral n'avait point de renseignements à demander ; tous ces gens couraient au bruit, mais ignoraient quelle était la cause de ce bruit.

Coligny ne s'était pas trompé : il vit la tour éventrée et fumante comme le cratère d'un volcan. Une flammèche de l'immense incendie qui l'entourait était entrée par une des meurtrières, et avait mis le feu au terrible combustible.

Quarante ou cinquante personnes avaient péri ; cinq officiers qui dirigeaient l'opération avaient disparu.

La tour offrait à l'ennemi une brèche par laquelle vingt-cinq assaillants pouvaient monter de front.

Par bonheur, le voile de flamme et de fumée qui s'étendait entre le faubourg et la ville cachait cette brèche aux Espagnols ; — le dévouement des habitants qui avaient mis le feu à leurs maisons venait donc de sauver la ville.

Coligny comprit le danger : il fit un appel à la bonne volonté de tous ; mais les bourgeois seuls y répondirent. Les gens de guerre, qu'on avait retirés du faubourg, étaient allés se *repaître et se rafraîchir*.

Au nombre de ceux qui étaient allés se repaître et se rafraîchir étaient les deux Scharfenstein ; mais comme leur tente n'était qu'à une cinquantaine de pas du théâtre de l'événement, ils furent des premiers à répondre à l'appel de l'amiral.

C'étaient deux précieux auxiliaires, que l'oncle Heinrich et le neveu Frantz, en circonstance pareille ; leur force herculéenne, leur stature gigantesque les rendaient bons à tout. Ils mirent bas leurs pourpoints, retroussèrent leurs manches et se firent maçons.

Trois heures après, soit que l'ennemi n'eût rien su de la catastrophe, soit qu'il préparât quelque autre entreprise, les réparations étaient faites sans empêchement aucun, et la tour était redevenue presque aussi solide qu'auparavant.

Tout cette journée — qui était celle du 7 août — s'écoula sans que l'ennemi fît la moindre démonstration ; il semblait se borner à un simple blocus. Sans doute attendait-il l'arrivée de l'armée anglaise.

Le soir, les sentinelles remarquèrent quelque mouvement du côté du faubourg d'Isle. Les Espagnols de Carondelet et de Julien Romeron, profitant de l'affaiblissement de l'incendie, commencèrent à apparaître dans le faubourg, et à se rapprocher de la ville.

Toute la surveillance se concentra donc de ce côté.

Le soir, à dix heures, l'amiral convoqua chez lui les principaux officiers de la garnison ; il leur annonça que, dans la nuit, selon toute probabilité, leur arriverait le renfort attendu. On devait donc secrètement garnir la muraille, depuis Tourival jusqu'à la porte de Ponthoille, afin de se tenir prêt à porter du secours, s'il était besoin, à Dandelot et à ses hommes.

Yvonnet, qui, en sa qualité de messager, avait été initié à ces dispositions, les avait vu prendre avec joie, et, autant qu'il avait été en lui, — car sa connaissance toute particulière des localités ne laissait pas que de lui donner une certaine influence — il avait poussé les veilleurs nocturnes du côté de la porte de Rémicourt, du côté de la porte d'Isle, et du côté de la porte de Ponthoille.

Cette disposition, en effet, — à part quelques sentinelles, — laissait entièrement à découvert le rempart du Vieux-Marché, où était située, on se le rappelle, la maison de Jean Pauquet, et particulièrement le petit pavillon habité par mademoiselle Gudule.

Aussi, vers onze heures, par une de ces sombres nuits si estimées et si bénies des amoureux qui vont voir leurs maîtresses, et des hommes de guerre qui préparent une surprise, notre aventurier, suivi de Heinrich et de Frantz, armés comme lui jusqu'aux dents, s'avançait-il avec précaution à travers les rues des Rosiers, de la Fosse et de Saint-Jean, par laquelle — à cent pas à peu près de la Tour Dameuse — on rejoignait le rempart du Vieux-Marché.

Les trois aventuriers suivaient ce chemin, parce qu'il était à leur connaissance que tout l'espace qui s'étendait entre la tour Dameuse et la porte du Vieux-Marché était veuf de sentinelles, l'ennemi n'ayant encore fait aucune démonstration de ce côté.

Le boulevard était donc sombre et désert.

Pourquoi cette troupe, qui, malgré son apparence formidable, n'avait aucune intention hostile, se composait-elle de Heinrich et Frantz d'un côté, et d'Yvonnet de l'autre ?

Par cette loi naturelle qui veut qu'en ce monde, la faiblesse cherche la force, et que la force aime la faiblesse.

Avec qui, parmi ses huit compagnons, Yvonnet avait-il fait la liaison la plus intime ? avec Heinrich et avec Frantz. Pourquoi ? C'est qu'ils étaient les plus forts, et que lui était le plus faible.

Dès que les deux Scharfenstein avaient un instant de loisir, quel était celui dont ils s'empressaient de rechercher la compagnie ? Yvonnet.

Aussi, lorsque Yvonnet avait besoin d'un appui quelconque, à qui allait-il demander secours ? Aux deux Scharfenstein.

Sous son costume toujours soigné, toujours coquet, toujours élégant, jurant avec le costume rude et soldatesque des deux géants, Yvonnet, suivi par eux, ressemblait à un enfant de bonne maison tenant en laisse deux molosses.

C'était par cette attraction que nous avons dite de la faiblesse vers la force, et cette sympathie de la force pour la faiblesse, que, ce soir-là encore Yvonnet s'était adressé aux deux Scharfenstein, afin de leur demander s'ils voulaient venir avec lui, et que, comme d'habitude, ceux-ci s'étaient levés et armés aussitôt en répondant :

— Pien folondiers, meinherr Yfonnet.

Car les deux Scharfenstein appelaient Yvonnet *monsieur*, distinction qu'ils n'accordaient à aucun autre de leurs compagnons.

C'est que leur amitié pour Yvonnet était mêlée d'un profond respect. Jamais il ne serait arrivé à l'oncle ou au neveu de se permettre de prendre la parole devant le jeune aventurier : non, ils l'écoutaient parler belles femmes, belles armes, beaux habits, se contentant d'approuver de la tête, et de temps en temps, — à ses saillies, bien entendu, — de rire de ce gros rire qui leur était particulier.

Où allait Yvonnet, quand Yvonnet leur disait : « Venez avec moi ! » peu leur importait ; il avait dit : « Venez ! » cela suffisait, et ils suivaient cette charmante flamme de leur esprit comme des satellites suivent une planète.

Ce soir, Yvonnet allait à ses amours ; il avait dit aux deux Scharfenstein : « Venez ! » et, comme on le voit, ils étaient venus.

Seulement, dans quel but, quand il s'agissait d'un de ces rendez-vous où la présence d'un tiers est toujours gênante, Yvonnet s'était-il fait accompagner des deux géants ?

D'abord, empressons-nous de dire que les braves Alle-

mands n'étaient point des témoins incommodes, ils fermaient un œil, ils en fermaient deux, ils en fermaient trois, ils en fermaient quatre, sur un mot, sur un geste, sur un signe de leur compagnon, et les tenaient religieusement fermés tant qu'un signe, un geste ou un mot de leur compagnon ne leur permettait pas de les rouvrir.

Yvonnet les avait emmenés parce que, — on s'en souvient, — pour arriver à la fenêtre du pavillon de Gudule, il avait besoin d'une échelle et au lieu de prendre une échelle il avait trouvé plus simple de prendre les deux Scharfenstein ; ce qui revenait absolument au même.

Le jeune homme avait, comme on le comprend bien, une collection de signaux, de bruits, de cris différents, à l'aide desquels il annonçait à sa maîtresse qu'il était présent ; mais, ce soir-là, il n'eut besoin ni de cris, ni de bruit, ni de signal ; Gudule était à sa fenêtre et attendait.

Toutefois, en voyant arriver trois hommes au lieu d'un, elle se retira prudemment.

Mais, alors, Yvonnet se détacha du groupe, se fit reconnaître, et la jeune fille, tremblante encore mais non plus effrayée, reparut dans le sombre encadrement.

En deux mots, Yvonnet expliqua à sa maîtresse les dangers que courait, dans une ville assiégée, un soldat se promenant une échelle sur le dos : une patrouille pouvait croire qu'il portait cette échelle dans le but de communiquer avec les assiégeants ; une fois ce doute logé dans l'esprit de la patrouille, il fallait suivre le chef de cette patrouille chez un officier, chez un capitaine, chez le gouverneur, peut-être, et, là, expliquer la destination de cette échelle, explication qui, si délicatement qu'elle fût menée, compromettait l'honneur de mademoiselle Gudule.

Il valait donc bien mieux s'en rapporter à deux amis de la discrétion desquels on était sûr, comme l'était Yvonnet de ses deux compagnons.

Mais comment deux amis remplaçaient-ils une échelle ? Voilà ce qu'avait quelque peine à comprendre mademoiselle Gudule.

Yvonnet résolut de ne point perdre de temps à développer la théorie et il appliqua immédiatement la démonstration.

A cet effet, il appela les deux Scharfenstein, lesquels, ouvrant l'immense compas qui leur servait de jambes, furent en trois enjambées près de lui.

Puis il adossa l'oncle contre la muraille, et fit un signe au neveu.

En moins de temps qu'il n'en faudrait pour le raconter, Frantz mit un pied entre les mains jointes de son oncle, un autre sur son épaule ; puis, arrivé à la hauteur de la fenêtre, il prit par la taille mademoiselle Gudule, qui regardait avec curiosité, et qui, avant qu'elle eût eu le temps de faire un mouvement pour se défendre, — mouvement qu'elle n'eût peut-être point fait, d'ailleurs, en eût-elle eu le temps, — se trouva enlevée de sa chambre et déposée sur le boulevard côte à côte d'Yvonnet.

— Là ! dit Frantz en riant, foilà la cheune ville temandée !

— Merci, dit Yvonnet.

Et, prenant le bras de Gudule sous le sien, il entraîna la belle enfant vers l'endroit le plus obscur du rempart.

Cet endroit le plus obscur était le sommet circulaire d'une des tours, sommet protégé par un parapet de trois pieds de hauteur.

Les deux Scharfenstein allèrent s'asseoir sur une espèce de banc de pierre adossé à la courtine.

Notre prétention n'est pas de rapporter ici la conversation d'Yvonnet et de mademoiselle Gudule. Ils étaient jeunes, amoureux ; il y avait trois jours et trois nuits qu'ils n'avaient causé ensemble, et ils avaient tant de choses à se dire, que tout ce qu'ils se dirent en un quart d'heure ne tiendrait certainement pas dans ce chapitre.

Nous disons en un quart d'heure, parce que, au bout d'un quart d'heure, si animée que fût la conversation, Yvonnet s'interrompit, et posant sa main sur la jolie bouche de son interlocutrice, pencha la tête en avant, et écouta.

En écoutant, il lui sembla entendre un bruit pareil à celui d'un froissement d'herbe sous des pas nombreux.

En regardant, il lui sembla voir comme un immense serpent noir rampant au pied de la muraille.

Mais la nuit était si sombre, mais le bruit était si peu perceptible, que tout cela pouvait aussi bien être une illusion qu'une réalité, d'autant plus que, tout à coup, le mouvement et le bruit cessèrent.

Yvonnet regarda, écouta, et ne vit ni n'entendit plus rien.

Cependant, tout en maintenant la jeune fille enveloppée de son bras et appuyée contre sa poitrine, il demeura les yeux fixés, la tête passée entre deux créneaux.

Bientôt, il crut voir le gigantesque serpent dresser sa tête contre la muraille grise, et se hisser le long de cette muraille pour atteindre le parapet de la courtine.

Puis, comme une hydre à plusieurs têtes, le serpent allongea une seconde tête près de la première, et une troisième près de la seconde.

Alors, tout fut expliqué pour Yvonnet, sans perdre une minute, il prit Gudule entre ses bras, et, lui recommandant le silence, il la jeta dans les mains de Frantz, qui, à l'aide de son oncle, en un instant, et par le même procédé qu'il l'en avait tirée, la réintégra dans sa chambre.

Puis, courant vers l'échelle la plus proche, le jeune homme arriva juste au moment où le premier Espagnol posait le pied sur le parapet de la courtine.

Si grande que fût l'obscurité, on vit une espèce d'éclair briller dans l'ombre ; puis on entendit un cri, et l'Espagnol, frappé à travers les entrailles par la fine épée d'Yvonnet, tomba à la renverse, la tête la première.

Le bruit de sa chute se perdit dans un effroyable craquement ; c'était la seconde échelle, toute chargée d'hommes, qui, repoussée par le bras nerveux de Heinrich, glissait le long de la muraille avec un rauque frôlement.

De son côté, Frantz avait trouvé sur son chemin une poutre abandonnée, et, la soulevant au-dessus de sa tête, il l'avait laissée tomber en travers sur la troisième échelle.

L'échelle avait été brisée aux deux tiers de sa hauteur à peu près, et la poutre, l'échelle et les hommes étaient tombés pêle-mêle dans le fossé.

Restait Yvonnet, qui, en frappant de son mieux, criait à tue-tête :

— Alarme ! alarme !

Les deux Scharfenstein accoururent à son aide, au moment où deux ou trois Espagnols avaient déjà mis le pied sur le rempart, et pressaient vivement Yvonnet.

Un des assaillants tomba fendu en deux par l'énorme épée de Heinrich ; l'autre roula assommé sous la masse de Frantz ; le troisième, qui s'apprêtait à frapper Yvonnet, fut saisi à la ceinture par l'un des deux géants, et jeté à la volée par-dessus le rempart.

En ce moment, apparurent, à l'extrémité de la rue du Vieux-Marché, Jean et Guillaume Pauquet, attirés par les cris des trois aventuriers, et portant des torches d'une main et des haches de l'autre.

Dès lors, la surprise était manquée, et aux cris réunis des bourgeois et des aventuriers, un double secours arriva de la tour Saint-Jean et de la grosse tour, qui confinait au faubourg de Ponthoille.

Puis, en même temps, et comme si toutes ces attaques eussent été combinées pour éclater ensemble, on entendit, à une demi-lieue dans la plaine, du côté de Savy, derrière la chapelle d'Épargnemaille, la détonation d'un millier d'arquebuses, et l'on vit s'élever entre le ciel et la terre cette fumée rougeâtre qui plane au-dessus des vives fusillades.

Les deux entreprises, — celle des Espagnols pour surprendre la ville, et celle de Dandelot pour la secourir, — étaient éventées.

Nous avons vu comment le hasard avait fait échouer celle des Espagnols ; disons comment ce même hasard avait fait échouer celle des Français.

XIII

DU DOUBLE AVANTAGE QU'IL PEUT Y AVOIR A PARLER LE PATOIS PICARD

Jusqu'à présent, nous avons fait tous les honneurs du siège aux assiégés ; il est temps que nous passions un peu — ne fût-ce que pour la visiter — sous la tente des assiégeants.

Au moment où Coligny et ce groupe d'officiers que nous appellerions aujourd'hui l'état-major faisaient le tour des murailles, afin de se rendre compte des moyens de défense de la ville, un autre groupe non moins important accomplissait son périple extérieur, afin de se rendre compte des moyens d'attaque.

Ce groupe se composait d'Emmanuel-Philibert, du comte d'Egmont, du comte de Horn, du comte de Schwartzbourg, du comte de Mansfeld, et des ducs Éric et Ernest de Brunswick.

Parmi les autres officiers, formant un groupe à la suite du premier, chevauchait, toujours insoucieux de tout, excepté de la vie et de l'honneur de son bien-aimé Emmanuel, notre ancien ami Scianca-Ferro.

Par ordre exprès d'Emmanuel, Leona était demeurée à Cambray, avec le reste de la maison du duc.

Le résultat de l'examen avait été que la ville, abritée derrière de mauvaises murailles, manquant d'une garnison et d'une artillerie suffisantes, ne pouvait tenir plus de cinq ou six jours ; et c'était ce que le duc Emmanuel avait mandé à Philippe II, qui, lui aussi, non par ordre supérieur, mais par prudence suprême, était demeuré à Cambray.

Au reste, six ou sept lieues seulement séparaient les deux villes, et, si Emmanuel avait choisi pour Leona la résidence royale, c'est que, la nécessité de communiquer de vive voix avec Philippe II devant amener de temps en temps à Cam-

bray le généralissime de l'armée espagnole, celui-ci avait calculé que chacun des voyages qu'il y ferait lui serait une occasion de voir Leona.

De son côté, Leona avait consenti à cette séparation, d'abord et avant toute chose, parce que, dans cette vie de dévouement, d'amour et d'abnégation qu'elle avait adoptée, un désir d'Emmanuel devenait un ordre pour elle ; ensuite, parce que cette distance de six ou sept lieues, quoiqu'elle créât une absence réelle, était illusoire sous le rapport de l'éloignement, puisque, au moindre sujet d'inquiétude qui lui serait donné, la jeune fille, avec cette liberté d'action que lui laissait l'ignorance où chacun — excepté Scianca-Ferro — était de son sexe, pouvait, en une heure et demie, être au camp d'Emmanuel-Philibert.

Au reste, depuis le commencement de la campagne, Emmanuel, quelle que fût la joie que lui donnât la reprise des hostilités, — reprise à laquelle il avait, par les tentatives faites sur Metz et sur Bordeaux, au moins autant contribué que l'amiral par sa tentative sur Blois, — depuis le commencement de la campagne, disons-nous, Emmanuel-Philibert semblait, moralement du moins, avoir vieilli de dix ans. Jeune capitaine de trente et un ans à peine, il se trouvait à la tête d'une armée chargée d'envahir la France, commandant à tous ces vieux chefs de Charles-Quint, et jouant sa propre fortune, à lui, derrière la fortune de l'Espagne.

En effet, du résultat de la campagne entreprise allait dépendre son avenir, non seulement comme grand général, mais encore comme prince souverain ; c'était le Piémont qu'il venait reconquérir en France. Emmanuel-Philibert, fût-il commandant en chef des armées espagnoles, n'était toujours qu'une espèce de *condottiere royal* ; on n'est vraiment quelque chose dans la balance de la destinée que lorsqu'on a le droit de faire tuer des hommes pour son propre compte.

Toutefois, il n'avait pas à se plaindre : Philippe II, obtempérant, au moins en cela, aux recommandations que lui avait faites, en descendant du trône, son père Charles-Quint, avait donné, sur l'affaire de la paix et de la guerre, plein pouvoir au duc de Savoie, et avait mis sous ses ordres toute cette longue liste de princes et de capitaines que nous avons nommés en désignant topographiquement les places que chacun d'eux occupait autour de la ville.

Toutes ces pensées, au milieu desquelles celle de la responsabilité qui pesait sur lui n'était pas la moindre, rendaient donc Emmanuel-Philibert grave et soucieux comme un vieillard.

Il avait parfaitement compris que, du succès du siège de Saint-Quentin, dépendait le succès de la campagne. Saint-Quentin pris, il ne restait entre cette ville et Paris que trente lieues à franchir, et Ham, la Fère et Soissons à emporter ; seulement, il fallait enlever rapidement Saint-Quentin, pour ne point donner à la France le temps de réunir une de ces armées qui lui sortent presque toujours de terre, en vertu d'on ne sait quel enchantement, et qui, comme par miracle, viennent offrir leur poitrine, muraille de chair, en remplacement des murailles de pierre que l'ennemi a détruites.

Aussi on a vu avec quelle persistante rapidité Emmanuel-Philibert avait pressé les travaux du siège, et quelle surveillance il avait établie autour de la ville.

Sa première idée avait été que le côté faible de Saint-Quentin était la porte d'Isle, et que ce serait de ce côté que, à la moindre imprudence faite par les assiégés, il emporterait la place.

En conséquence, laissant tous les autres chefs de bataille poser leurs tentes devant la muraille de Rémicourt, qui, en cas de siège régulier, était effectivement le point attaquable de la place, il avait été, comme nous l'avons déjà dit, poser la sienne du côté opposé, entre un moulin qui s'élevait au haut d'une petite colline et la Somme.

De là, il surveillait la rivière, sur laquelle il avait fait jeter un pont, et tout ce vaste espace s'étendant depuis la Somme jusqu'à la vieille chaussée de Vermand, espace qui devait être rempli par le campement de l'armée anglaise aussitôt que cette armée aurait rejoint l'armée espagnole et flamande.

On a vu comment la tentative faite pour enlever le faubourg d'un coup de main avait été repoussée.

Alors, Emmanuel-Philibert avait résolu de risquer une échellade. Cette échellade devait avoir lieu pendant la nuit du 7 au 8 août.

Quel motif avait fait choisir à Emmanuel-Philibert pour l'exécution de cette entreprise cette nuit du 7 au 8 août, plutôt qu'une autre nuit ? Nous allons le dire.

Dans la matinée du 6, au moment où il écoutait le rapport qui lui était fait par les différents chefs de patrouille, on lui avait amené un paysan du village de Savy qui, au reste, demandait à lui parler.

Emmanuel sachant qu'aucun renseignement ne doit être dédaigné par un commandant militaire, avait ordonné que quiconque demanderait à le voir fût à l'instant même introduit en sa présence.

Le paysan n'avait donc attendu que le temps nécessaire à Emmanuel pour écouter la fin du rapport.

Il apportait au général de l'armée espagnole une lettre qu'il avait trouvée dans un pourpoint militaire.

Quant au pourpoint militaire, il l'avait trouvé sous le lit de sa femme.

Cette lettre, c'était celle que l'amiral écrivait par duplicata au connétable.

Ce pourpoint, c'était celui de Maldent.

Maintenant, comment le pourpoint de Maldent se trouvait-il sous le lit de la femme d'un paysan du village de Savy ? C'est ce que nous ne pouvons nous dispenser de raconter, le destin des Etats tenant parfois à ces sortes de fils, plus légers que ceux qui volent à travers les airs, échappés au fuseau de la Vierge.

Après avoir quitté Yvonnet, Maldent avait continué son chemin.

Arrivé à Savy, il s'était, au détour d'une rue, trouvé en présence d'une patrouille de nuit.

Fuir était impossible : il avait été vu ; fuir, c'eût été donner des soupçons ; d'ailleurs, deux ou trois cavaliers, en mettant leurs chevaux au galop, l'eussent facilement rejoint.

Il se jeta dans l'embrasure d'une porte.

— Qui vive ? cria une voix.

Maldent connaissait les mœurs picardes : il savait qu'il était rare que les paysans fermassent les portes de leurs maisons au verrou ; il appuya sur le loquet : le loquet céda, la porte s'ouvrit.

— C'est ti tai, not' pove homme ? demanda une voix de femme.

— Ah ! oui-da, c'est mai, répondit Maldent, qui parlait le patois picard dans toute sa pureté, étant natif de Noyon, une des capitales de la Picardie.

— Oh ! dit la femme, j'crayais mi éque t'étais défuncté !

— Bon ! dit Maldent, ti va ben vir éque no !

Et, fermant la porte au verrou, il s'approcha du lit.

Si rapidement que Maldent eût disparu dans la maison, un cavalier l'avait vu disparaître, mais sans pouvoir dire précisément par quelle porte il avait disparu.

Or, comme cet homme pouvait être quelque espion suivant la patrouille, le cavalier, avec trois ou quatre de ses camarades, frappait déjà à la porte voisine, diligence qui prouvait à Maldent qu'il n'avait pas de temps à perdre.

Mais Maldent connaissait mal les localités ; il alla se jeter à corps perdu dans une table couverte de pots et de verres.

— Qué qui gnia donc ? demanda la femme effrayée.

— Y gnia éque j'dégriboule ! dit Maldent.

— Feut-i ête si viux pour ête si bête ! murmura la femme.

Malgré le peu de galanterie de l'apostrophe, l'aventurier se contenta de répondre entre ses dents quelques mots de tendresse, et, tout en se déshabillant, s'approcha du lit.

Il ne doutait pas que l'on ne frappât bientôt à la porte qui venait de s'ouvrir pour lui comme on frappait à la porte voisine, et il tenait fort à ce qu'on ne le reconnût pas pour étranger à la maison.

Or, le moyen de n'être pas reconnu pour étranger à la maison, c'était d'occuper la place du maître de la maison.

L'habitude que Maldent avait prise de dépouiller les autres faisait qu'il était très prompt à se dépouiller lui-même ; en un tour de main, ses vêtements furent à terre ; il les poussa du pied sous le lit, leva la couverture, et se fourra dessous.

Mais il ne suffisait pas à Maldent d'être tenu par les étrangers pour le maître de la maison ; il fallait encore que l'aigre femelle qui venait de l'apostropher si impoliment sur sa maladresse ne pût pas dire qu'il ne l'était point.

Maldent recommanda son âme à Dieu, et, sans savoir à qui il avait affaire, il s'empressa de prouver à son hôtesse, jeune ou vieille, qu'il n'était point *défuncté* ainsi qu'elle l'avait cru, ou plutôt qu'elle avait feint de le croire.

C'était une manière de faire ses preuves, comme eût dit M. d'Hozier, qui plaisait fort à la bonne dame ; aussi fut-elle la première à se plaindre du dérangement, quand, après avoir visité la maison voisine, occupée seulement par une vieille femme de soixante ans et une petite fille de neuf ou dix, les cavaliers, qui tenaient à savoir quel était l'homme qu'ils avaient entrevu, et qui avait été si prompt à disparaître, vinrent frapper à celle de la maison où était véritablement entré Maldent.

— Ah ! min Diu ! dit la femme, qué qui gnia, Gosseu ?

— Bien, dit Maldent à lui-même, il paraît que je m'appelle Gosseu... C'est toujours bon à savoir

Puis, à son hôtesse :

— Qué qui gnia ? Va-t'en vir tai-meume.

— Mais, zernidiu ! ils vont écramouler la porte ! s'écria la femme.

— Bon ! qu'ils l'écramoulent ! répondit Maldent.

Et, sans s'inquiéter des soldats, l'aventurier reprit où il l'avait quittée la conversation interrompue ; de sorte que, lorsque la porte céda sous les coups de botte des cavaliers,

personne — et, un instant, son hôtesse moins que personne — n'avait le droit de lui contester le titre de maître de la maison.

Les soldats entrèrent, jurant, sacrant, blasphémant ; mais, comme ils juraient, sacraient et blasphémaient en espagnol, et que Maldent leur répondait en picard, le dialogue devint bientôt si confus, que les soldats jugèrent à propos d'allumer une chandelle, afin que l'on se vît au moins, si l'on ne se comprenait pas.

C'était le moment critique : aussi, pendant qu'un soldat battait le briquet, Maldent jugea-t-il prudent de mettre, en deux mots, son hôtesse au courant de la situation.

Il faut dire, à l'honneur de celle-ci, que son premier mouvement fut de ne point entrer dans la conspiration.

— Ah ! s'écria-t-elle, vous n'êtes pau é ce pove Gosseu ! Degalopez-mai vitemeint hors d'ici, grand r'nidiu !

— Bon ! dit Maldent, j' sus Gosseu, pisque j' sus dans son lit !

Il paraît que l'argument parut péremptoire à l'hôtesse de Maldent, car elle n'insista pas davantage, et, après avoir, à la lueur de la chandelle qui venait de prendre flamme, jeté un regard rapide sur son mari improvisé, elle murmura :

— A tout péqué miséricorde ! I n' faut mi vouloir l' mort du péqueu, comme dit l'Evangile d' Not' Seingneu.

Et elle tourna le nez du côté de la ruelle.

Maldent profita de la lumière qui venait d'être faite pour jeter à son tour un regard autour de lui.

Il était dans une maison de paysan aisé : table de chêne, armoire de noyer, rideaux de serge ; sur une chaise, tout préparé, s'étalait le costume complet du dimanche, que, par les soins de sa ménagère, le véritable Gosseu devait trouver à son retour.

Les soldats, de leur côté, regardaient d'un œil non moins rapide et non moins observateur, et, comme rien au monde ne pouvait éveiller leurs soupçons à l'endroit de Maldent, ils commencèrent à parler entre eux en espagnol, mais sans menace ; ce que Maldent eût reconnu facilement, quand bien même il n'eût pas compris l'espagnol à peu près aussi clairement qu'il comprenait le picard.

Il s'agissait tout simplement de le prendre pour guide, les soldats ayant peur de s'égarer dans le trajet de Savy à Dallon.

Voyant qu'il ne courait pas d'autre danger que celui-là, et que même ce danger qu'il courait lui donnait toute chance de s'échapper, Maldent prit le haut de la conversation.

— Ah çà ! messieurs les soldats, dit-il, i n' faut pau tant laisser fertouiller vot' laingue dans vos bouques... Dites vite vos volontés.

Alors, le chef, qui parlait un peu plus français que les autres, comprenant à peu près l'apostrophe de Maldent, s'approcha du lit, et lui fit entendre que, ce qu'on désirait, c'était qu'il se levât d'abord.

Mais Maldent secoua la tête.

— Je n' peux mi, dit-il.

— Comment, tu ne peux pas ? dit le chef.

— No !

— Et pourquoi ça, *no?*

— Pasque, en passant par la voyette de la Bourbatrie, je m'a laissé dégribouler deins l' carrière, éque j' n'ai la gaimbe foulée.

Et Maldent fit, avec le haut de son corps et ses deux coudes, le simulacre d'un homme qui boite.

— Bon ! dit le sergent, en ce cas, on te donnera un cheval.

— Oh ! répondit Maldent, merchi ! Je n' sais mi monter à chevau ; à beudet, bon !

— Alors, tu apprendras, dit le sergent.

— No, no, no ! dit Maldent en secouant la tête de plus fort en plus fort, je ne monte mi à chevau !

— Ah ! *tu ne montes mi à chevau!* dit l'Espagnol s'approchant de Maldent et levant son fouet ; nous allons voir !

— J' monte à chevau ! j' monte à chevau ! dit Maldent en se jetant à bas du lit et en sautillant sur une jambe, comme si effectivement il ne pouvait pas se poser sur l'autre.

— A la bonne heure ! dit l'Espagnol. Et maintenant, habillons-nous lestement.

— Bon ! bon ! fit Maldent ; mais n' criez pau tant, qu' vous allez réveiller mi pauv' Cath'reine, qu'est enfieuvrée pasqu'il li pousse eine gross' dent... Dors, mi pauv' Cath'reine, dors !

Et Maldent, toujours sautant sur un pied, jeta le drap par-dessus la tête de *Cath'reine*, qui n'avait rien de mieux à faire que de simuler le sommeil.

Quant à Maldent, il avait son idée en recouvrant avec le drap la tête de Catherine ; il avait guigné sur la chaise les nippes toutes flambantes neuves de maître Gosseu, et il avait eu l'idée peu charitable de se les approprier, au lieu de l'habit de soudard tout dépenaillé qu'il avait précautionnellement poussé sous le lit.

Il trouvait à cette substitution un double avantage ; c'était d'avoir des chausses et un pourpoint neufs, au lieu d'avoir un vieux pourpoint et de vieilles chausses, et, ensuite, d'être vêtu en paysan, au lieu d'être vêtu en militaire, ce qui lui donnait une plus grande sécurité pour accomplir le reste de son voyage.

Il commença donc à revêtir l'habit des dimanches du pauvre Gosseu, avec autant de tranquillité que si la mesure en eût été prise sur lui-même, et qu'il l'eût payé de sa propre bourse.

On comprend, du reste, que Catherine s'occupait peu de regarder ce qui se passait ; elle ne demandait plus qu'une chose, c'est que son faux mari s'en allât, et bien vite.

De son côté, Maldent, qui craignait à chaque instant de voir apparaître sur le seuil de la porte le vrai Gosseu, se dépêchait du mieux qu'il pouvait.

Il n'y avait pas jusqu'aux soldats, pressés d'arriver à Dallon, qui n'aidassent Maldent à revêtir les frusques de Gosseu.

Au bout de dix minutes, l'affaire fut bâclée. C'était un miracle comme les habits de Gosseu allaient bien à Maldent.

Une fois habillé, Maldent prit la chandelle, sous prétexte de chercher son chapeau ; mais Maldent, en se heurtant à un tabouret, laissa échapper de ses mains la chandelle, qui s'éteignit.

— Ah ! dit-il en grommelant contre lui-même, gnia ren d' pus bête au monde qu'ein paysan qui n'a pau d'esprit !

Et, comme pour sa propre satisfaction, il ajouta à demi-voix :

— Au réservé pourtant d'ein soldat qui crait dé n'avoir bécup.

Après quoi, prenant un ton pleureur :

— A r'vir, ma pauv' Cath'reine ! dit-il ; bonsoir ! j'décarre.

Et, s'appuyant au bras d'un soldat, le faux Gosseu sortit en boitant.

A la porte, il trouva un cheval tout préparé. Ce fut une grande affaire que de mettre Maldent à cheval ; il demandait à grands cris *ein baudet* ou *eine bourrique ;* il fallut que trois hommes le soulevassent pour qu'il arrivât à enfourcher la selle.

Une fois en selle, ce fut bien pis ! Dès que le cheval menaçait de prendre le trot, Maldent jetait des cris lamentables et s'accrochait piteusement aux arçons, tirant si fort la bride en arrière, que le pauvre cheval, ahuri, faisait, de son côté, tout ce qu'il pouvait pour se débarrasser d'un si désobligeant cavalier.

Il en résulta que, au coin d'une rue, le cheval profita de ce que le sergent venait de lui sangler un vigoureux coup de fouet sur la croupe, et de ce que, en même temps, Maldent lui lâchait les rênes et lui enfonçait les éperons dans le ventre, pour partir au triple galop.

Maldent appelait de toutes ses forces à son secours ; mais, avant que l'on eût eu le temps d'y aller, le cheval et le cavalier avaient complètement disparu

La comédie avait été si bien jouée, que ce ne fut que lorsque le bruit même des pas se fut éteint que les Espagnols commencèrent à comprendre qu'ils étaient dupes de leur guide, lequel, comme on voit, ne les avait pas guidés longtemps.

C'est ainsi que Maldent était arrivé à la Fère avec un cheval d'escadron et un habit de paysan, et avait failli être emprisonné, pendu ou roué, par suite de l'anomalie qui existait entre sa monture et son costume.

Maintenant, il nous reste à expliquer comment la lettre de Coligny était tombée entre les mains d'Emmanuel-Philibert, ce qui sera à la fois moins scabreux et plus court à raconter.

Deux heures après le départ du faux Gosseu, le vrai Gosseu était rentré chez lui ; il avait trouvé le village en révolution et sa femme en larmes. La pauvre *Cath'reine* racontait à tout le monde comment un brigand était entré chez elle, — vu l'imprudence qu'elle avait eue, attendant son mari, de ne point fermer sa porte, — et, le pistolet à la main, l'avait forcée de lui livrer les habits de Gosseu, dont, sans doute, le scélérat avait besoin pour se dérober aux recherches de la justice ; — car l'homme capable de faire une pareille violence à une pauvre femme ne pouvait être qu'un grand criminel ! — Alors, si grande que fût la colère du vrai Gosseu de s'être vu si impudemment voler ses hardes neuves, il n'avait pu s'empêcher de consoler sa femme en la voyant entrer dans un si grand désespoir ; puis cette heureuse idée lui était venue, qu'en fouillant dans les poches des guenilles laissées à la place de ses belles hardes neuves, peut-être trouverait-il quelque renseignement qui l'aiderait dans la recherche de son infâme voleur. En effet, il avait trouvé la lettre adressée par l'amiral à son oncle M. de Montmorency, lettre oubliée par l'aventurier dans son pourpoint ; mais de l'oubli de laquelle celui-ci s'était peu préoccupé, sachant par cœur et étant prêt à redire de vive voix au connétable ce qu'elle contenait.

On a vu, du reste, que l'absence de cette lettre avait failli lui être fatale.

La première idée du vrai Gosseu, honnête homme au fond, avait été de porter cette lettre à son adresse ; mais il avait réfléchi que, au lieu de punir son voleur, il lui

rendait service, puisqu'il faisait les commissions que celui-ci négligeait de faire, et la haine, cette mauvaise conseillère, lui avait alors soufflé l'inspiration d'aller la porter à Emmanuel-Philibert, c'est-à-dire à l'ennemi du connétable.

De cette façon, le messager n'aurait point la joie de voir sa commission faite, mais, tout au contraire, il serait peut-être fustigé, emprisonné, passé par les armes, dans la supposition qui viendrait au connétable qu'il avait trahi.

Il faut dire que Gosseu balança quelque temps entre le premier mouvement et le second; mais, comme s'il eût connu l'axiome que devait, trois siècles plus tard, formuler M. de Talleyrand, il lutta victorieusement contre ce premier mouvement, qui était le bon, et eut la gloire de céder au second, qui était le mauvais.

En conséquence, le jour venu, malgré les prières de sa femme, qui était assez bonne pour implorer son mari en faveur de l'infâme scélérat, il se mit en route en disant :

— Allons, Cath'reine, n' m'engiborne pau sur l'artique de c' gueux-là .. N, i, ni, chest fini. J'ai bouté deins m' tête qu'y s'rait pendu, i l' s'ra... Saint-Quentin, tête de kien !

Et, maintenant sa résolution, l'entêté Picard avait effectivement porté la lettre à Emmanuel-Philibert, qui ne s'était pas fait scrupule, bien entendu de l'ouvrir, et qui y avait vu l'itinéraire tracé par M. de Coligny au connétable pour le renfort qu'il le priait de lui envoyer.

Emmanuel-Philibert récompensa largement Gosseu, et le renvoya chez lui en lui promettant qu'il serait bien vengé.

Néanmoins, tant que dura le jour, le duc de Savoie ne fit aucune démonstration pouvant laisser croire qu'il soupçonnait le projet du connétable ; mais, pensant bien que l'amiral ne s'était pas contenté de dépêcher un seul messager à son oncle, et que celui-ci devait en avoir reçu deux ou trois au moins, le soir arrivé, il fit partir cinquante pionniers, et couper, dans les vallées de Raucourt et de Saint-Phal, les chemins de Savy et de Ham par de larges fossés flanqués de barricades.

Puis il y embusqua les meilleurs arquebusiers espagnols.

La nuit se passa sans que l'on entendît parler de rien.

Emmanuel-Philibert s'y attendait, supposant bien qu'il avait fallu au connétable le temps de faire ses dispositions, et que la *comédie*, comme disait l'amiral serait pour le lendemain.

Aussi, le lendemain au soir, les arquebusiers espagnols étaient-ils à leur poste.

Mais ce n'était pas assez d'empêcher ce secours d'arriver jusqu'à la ville. Emmanuel-Philibert avait pensé que, pour favoriser l'entrée des Français dans Saint-Quentin, toute la garnison se porterait au faubourg de Ponthoille, et dégarnirait les autres points ; que le rempart du Vieux-Marché particulièrement, ayant cessé, depuis deux jours, d'être menacé par le feu des batteries flamandes, serait encore plus dégarni que les autres, et il avait ordonné une surprise pour la même nuit.

Nous avons vu comment le hasard, qui avait amené, pour affaires particulières, Yvonnet, suivi des deux Scharfenstein, sur le rempart du Vieux-Marché, avait fait échouer cette surprise.

Mais, comme compensation, en même temps que la surprise échouait, l'embuscade réussissait, et cruellement pour les pauvres assiégés, à qui cette réussite de l'ennemi enlevait leur dernier espoir. Trois fois Dandelot, revenant à la charge, essaya de franchir le mur de feu qui le séparait de la ville ; trois fois il fut repoussé, sans que les assiégés osassent, dans la nuit, et ignorant les dispositions prises par le duc de Savoie, sortir de la ville et leur porter secours. Enfin, décimés par les balles, les trois ou quatre mille hommes que conduisait Dandelot se dispersèrent dans la plaine, et, avec cinq ou six cents seulement, il rejoignit, le lendemain, 8 août, le connétable, auquel il raconta son échec, et qui, après l'avoir écouté en grommelant, jura que, puisque les Espagnols le forçaient à se mettre de la partie, il allait leur apprendre un tour de vieille guerre.

A dater de ce moment, le connétable se décida donc à porter en personne, et avec toute son armée, — qui, au reste, n'était pas égale en nombre au cinquième de l'armée espagnole, — un secours d'hommes et de vivres à la ville de Saint-Quentin.

Ce fut, le lendemain matin, un coup terrible pour les assiégés que cette double nouvelle, et de la surprise à laquelle ils avaient échappé, et de l'échec où avait succombé le secours que leur amenait le frère de l'amiral

Ils en étaient donc réduits à leurs propres forces, et l'on a vu ce qu'étaient leurs forces.

Ce fut Maldent, qui, après avoir reçu décharge de la bouche même de Dandelot sur la façon dont il s'était conduit, se sauva à travers terres, et, à trois heures du matin, vint, par la vieille chaussée de Vermand, frapper à la porte de Ponthoille.

Les dernières paroles de Dandelot, paroles prononcées pour être transmises à son frère, avaient été de ne point désespérer, et que, si l'amiral trouvait quelque autre moyen de ravitailler la ville, il pouvait le lui indiquer par Maldent.

C'était une promesse, mais une promesse trop vague pour qu'on pût asseoir sur elle une espérance quelconque. Coligny trouva donc plus simple, tout en exposant, le lendemain, aux échevins et au maieur la situation plus que grave dans laquelle on se trouvait, de ne pas dire un seul mot de cette promesse.

Les bourgeois, comme le dit Coligny dans ses Mémoires, *commencèrent par s'étonner un peu ;* mais bientôt ils se réunirent, et l'amiral put, secondé par eux, prendre de nouvelles mesures.

Beaucoup de pauvres gens des environs, de peur du pillage, — exercice dans lequel les Espagnols avaient la réputation d'exceller, — s'étaient réfugiés, comme nous l'avons dit, dans la ville, y transportant ce qu'ils avaient de plus précieux. Au nombre de ceux qui étaient venus demander cette hospitalité à Saint-Quentin étaient deux seigneurs de noble maison, et habitués à la guerre : les sires de Caulaincourt et d'Amerval.

Coligny les appela près de lui, et les invita à élever chacun une bannière sur la place de l'Hôtel-de-Ville, et à y faire des enrôlements, promettant que, à chaque homme qui s'enrôlerait, il ferait payer un écu de gratification et un quartier d'avance.

Les deux gentilshommes acceptèrent ; ils élevèrent chacun de son côté une bannière, et, au bout de quatre ou cinq heures, ils avaient enrôlé deux cent vingt hommes qui étaient, avoue lui-même Coligny, *assez bien armés et en bon équipage pour le lieu.*

L'amiral, le même soir, les passa en revue, et leur fit remettre la gratification et le quartier promis.

Puis, comme il pensait que le moment était venu de recourir aux mesures de rigueur, et que le peu de vivres que renfermait la ville le forçait d'en éloigner toutes les bouches inutiles, il fit publier à son de trompe que tous les hommes ou femmes étrangers à Saint-Quentin, et qui s'y étaient réfugiés venant des villages environnants, eussent à se faire enrôler pour travailler aux réparations, sous peine d'être fouettés par les carrefours, la première fois qu'on les trouverait en faute, et pendus, la seconde : « si mieux n'aimaient, ajoutait la publication, se réunir, une heure avant la nuit, à la porte de Ham, laquelle leur serait ouverte pour qu'ils pussent se retirer. »

Par malheur pour ces pauvres gens, dont la majeure partie préférait la retraite au travail, pendant la journée, on avait entendu battre les tambours, sonner les trompettes, et l'on avait aperçu, arrivant du côté de Cambray, une nouvelle troupe vêtue de bleu.

C'était l'armée anglaise, forte de douze mille hommes, qui venait joindre celle du duc de Savoie, et occuper les campements qui lui étaient préparés ; deux heures après, elle complétait le blocus de la ville, masquant sa quatrième face, et s'étendant depuis le faubourg d'Isle jusqu'à Florimont.

Les trois généraux qui la commandaient étaient Pembroke, Clinson et Grey.

Elle traînait à sa suite vingt-cinq pièces de canon, et possédait ainsi, à elle seule, une artillerie double de celle que l'amiral avait été forcé d'éparpiller sur toute la circonférence des remparts de la ville.

Du haut des murailles, les habitants regardaient, avec consternation, cette troisième armée qui arrivait se joindre aux deux autres ; mais l'amiral passait dans la foule, disant :

— Allons, braves gens de Saint-Quentin, du courage ! Vous ne pouvez point penser que je sois venu parmi vous, et que j'y aie amené tant d'hommes de bien pour le plaisir de me perdre et de les perdre avec moi?... Or, quand nous en serions réduits à nous-mêmes, foi de Coligny, votre constance aidant, je tiens la garnison suffisante pour nous défendre contre nos ennemis !

Et, derrière lui, les fronts se relevaient, les yeux brillaient, et les plus abattus se disaient les uns aux autres :

— Eh bien donc, courage ! il ne nous arrivera pas pis à nous qu'à M. l'amiral, et, puisque M. l'amiral répond de tout, reposons-nous sur sa parole.

Mais il n'en était point de même des pauvres paysans étrangers à la ville, et qui, ne voulant pas courir le risque d'un travail exposé au feu de l'ennemi, s'étaient préparés à sortir de la ville : l'arrivée de l'armée anglaise venait de leur en fermer les portes, et, danger pour danger, beaucoup se décidèrent à affronter celui que présentait le travail de réparation aux murailles.

Les autres persistèrent à vouloir quitter la ville, et furent mis hors de la porte de Ham. Ils étaient plus de sept cents.

Pendant vingt-quatre heures, ces malheureux demeurèrent couchés dans les fossés, n'osant s'aventurer à travers l'armée anglaise ou espagnole ; mais la faim les y força, et, le soir du second jour, ils s'avancèrent, deux à deux, la tête basse, les mains jointes, vers les lignes ennemies.

Ce fut un terrible spectacle pour ceux de la ville, que de voir ces malheureux entourés comme un troupeau par les

soldats espagnols ou anglais, poussés dans le camp à grands coups de manche de pique, et demandant inutilement miséricorde.

Tout le monde pleurait autour de l'amiral « Mais, dit celui-ci, ce fut autant de décharge, car il me fallait les nourrir ou les laisser mourir de faim. »

Le soir, Coligny tint conseil avec les bonnes gens de Saint-Quentin. Il s'agissait, maintenant que la ville était complètement bloquée, de trouver un passage par où le connétable pût essayer une nouvelle tentative de secours. On s'arrêta au passage de la Somme à travers les marais de Grosnard.

Ces marais étaient très dangereux, à cause de leurs tourbières et de leurs puisards; mais des chasseurs habitués à ces marais, que l'on jugeait impraticables, déclarèrent que, si l'on voulait leur donner une cinquantaine d'hommes chargés de fascines, ils tenteraient, cette même nuit, d'établir un passage d'une dizaine de pieds de largeur faisant chaussée au milieu des marais, et s'avançant jusqu'à la Somme.

Quant à la rive gauche, il ne fallait pas s'en inquiéter : elle était praticable.

L'amiral adjoignit Maldent aux travailleurs; il lui donna une lettre pour son oncle; dans cette lettre, il traçait au connétable un plan des localités, lui indiquant, à ne pas s'y tromper, le point où devait avoir lieu l'embarquement; seulement, il lui recommandait de se munir de bateaux plats, attendu qu'il ne possédait, lui, que quatre nacelles en état de servir, et que la plus grande de ces quatre nacelles contenait à peine quatre hommes.

Si la chaussée était faite pendant la nuit, Maldent devait traverser la Somme à la nage, et se rendre près du connétable. S'il y avait réponse urgente, il la rapporterait de la même façon.

A deux heures du matin, chasseurs et travailleurs rentrèrent, disant qu'un chemin était tracé sur lequel pouvaient hardiment passer six hommes de front.

Le travail s'était fait sans dérangement aucun, les ingénieurs qui avaient sondé ces marais pour le duc de Savoie, lui ayant rapporté que ce serait folie à un corps de troupes quelconque de s'y hasarder.

Maldent avait passé la rivière à la nage, et s'était, à travers plaines, dirigé sur la Fère.

Tout allait donc, de ce côté, aussi bien que possible, et c'était une espérance faible, il est vrai, mais qu'il fallait laisser grandir dans la foi du Seigneur.

Au point du jour, l'amiral était sur la plate-forme de la Collégiale. C'était le 9 au matin. De ce point élevé, il dominait le triple camp ennemi, et voyait tous les travaux des assiégeants.

Depuis vingt-quatre heures que Coligny n'était point monté à son observatoire, les Espagnols avaient diablement avancé leur besogne, et l'on voyait, aux grands amas de terre fraîche qui s'élevaient du côté de Rémicourt, que leurs pionniers étaient au travail.

L'amiral envoya chercher aussitôt un excellent mineur anglais nommé Lauxfort, et lui demanda ce qu'il pensait des travaux qu'exécutaient les ennemis; celui-ci fut d'avis que c'était le commencement d'une mine; mais il rassura l'amiral en lui disant que, par bonne fortune, lui-même avait déjà, depuis deux ou trois jours, commencé de contreminer si à propos, qu'il se chargeait d'avoir raison de ce travail qui inquiétait l'amiral.

Mais, en même temps que ces mines, les Espagnols accomplissaient un autre travail qui n'était pas moins inquiétant ils creusaient leurs tranchées, et ces tranchées — lentement, il est vrai, mais sans qu'on pût s'opposer à leur progrès — s'approchaient de la ville.

Ces tranchées étaient au nombre de trois; toutes trois menaçaient le rempart de Rémicourt vers lequel elles s'avançaient en zigzag : une en face de la tour à l'Eau, la seconde en face de la porte de Rémicourt, la troisième en face de la tour Rouge.

L'amiral ne pouvait s'opposer efficacement à ces tranchées; il lui eût fallu assez d'hommes pour faire des sorties, et les détruire; assez d'arquebusiers pour soutenir ces sorties, et protéger la retraite; or, nous l'avons vu, il avait, avec les nouvelles recrues, six ou sept cents hommes à peine, et, en réunissant toutes les armes, il n'était arrivé à se procurer qu'une quarantaine d'arquebuses; de sorte que, comme il le dit lui-même, il n'avait *aucun moyen de donner empêchement à ces travaux, ce dont il était fort marry!*

Tout ce que pouvait faire l'amiral était donc de réparer, tant bien que mal, au fur et à mesure que les Espagnols détruisaient.

Mais bientôt ces réparations elles-mêmes devinrent impossibles. Dans la journée du 9, on entendit tonner une nouvelle batterie, et cette batterie élevée sur la plate-forme de l'abbaye de Saint-Quentin-en-Isle, et prenant en écharpe le rempart de Rémicourt depuis la tour à l'Eau jusqu'à la tour Rouge, ne permettait plus guère les réparations, car aucun travailleur n'osait s'y hasarder. Cependant, comme ces réparations devenaient d'autant plus urgentes que les ravages de l'artillerie ennemie étaient plus considérables, l'amiral commença par employer le bâton; mais, voyant que ce moyen, si efficace en d'autres circonstances, était insuffisant dans celle-ci, on dressa un rôle de pionniers auxquels on promit un écu par jour et une bonne nourriture. Cette *double friandise*, comme dit l'amiral, décida une centaine de travailleurs à s'engager.

De son côté, Maldent était arrivé sain et sauf à la Fère, et, aussitôt que le connétable avait su la détresse où se trouvait son neveu, et les travaux qui, exécutés à travers les marais, lui donnaient la facilité de le secourir, il avait résolu de visiter lui-même les lieux sans retard.

En conséquence, une heure après l'arrivée de Maldent à la Fère, il en partit à la tête de deux mille chevaux et de quatre mille hommes d'infanterie, et marcha jusqu'à Essigny-le-Grand, où il s'arrêta.

Là, après avoir rangé son armée en bataille, il envoya en avant trois officiers chargés d'étudier la position des Espagnols, et la distance qui séparait leurs avant-postes de la ville et de la rivière; puis, derrière eux, lui-même, avec ses capitaines les plus expérimentés, il s'avança le plus près possible des marais de la Somme, c'est-à-dire jusqu'au village de Grugis.

Les trois officiers envoyés en reconnaissance purent, eux, atteindre l'Abbiette en dépassant un poste d'arquebusiers espagnols; puis, ayant reconnu les marais de Gauchy, et sondé les abords de la Somme, ils revinrent près du connétable, confirmant tout ce que Maldent avait dit.

A l'instant même, celui-ci reçut du connétable une lettre annonçant à Coligny qu'il n'avait plus à s'occuper de rien, que de bien tenir un jour ou deux, et que les secours demandés lui arriveraient d'un moment à l'autre.

L'amiral était donc invité à faire bonne garde, afin que, à quelque heure du jour que ce secours arrivât, on ne le fit point attendre hors des murailles.

En conséquence, et comme, dans tous les cas, ce secours devait arriver du côté de Tourival, l'amiral doubla les postes de ce côté, et fit porter bon nombre d'échelles sous les hangars du magasin à poudre, pour que les arrivants pussent à la fois entrer par la poterne Sainte-Catherine, et monter par-dessus la muraille.

Le connétable rejoignit son armée à Essigny-le-Grand, à peu près vers le moment où Maldent rentrait dans la ville.

La résolution du connétable était de secourir Saint-Quentin ouvertement et en plein jour. L'obscurité et la ruse avaient si mal secondé l'entreprise une première fois, qu'il en appelait à ces deux grands auxiliaires du courage, la lumière du soleil et la force ouverte.

Le connétable retourna donc à la Fère, y rassembla son infanterie, sa cavalerie, son artillerie, quinze pièces de canon, et fit tenir l'ordre au maréchal de Saint-André, qui se trouvait à Ham, de venir le joindre le 10 août, de bonne heure, sur le chemin de la Fère à Saint-Quentin.

Après avoir remis son message à Coligny, Maldent s'en revint tout droit à la tente des aventuriers.

Il trouva chacun à son poste; tous les visages étaient riants. Les affaires d'Yvonnet allaient à merveille. Fracasso avait abandonné l'infinitif du verbe *perdre* pour son participe, ce qui lui faisait *perdu*, rime à laquelle il avait trouvé immédiatement *pendu*. Les deux Scharfenstein s'étaient créé une petite industrie qui ne laissait pas que de leur rapporter un assez joli bénéfice : ils faisaient à eux deux des sorties nocturnes, s'embusquant sur les passages qui communiquaient d'un camp à l'autre, et, avec un grand fléau de leur invention pouvant atteindre à la distance de douze pieds, ils attendaient les passants, qui recevaient sur la nuque un coup asséné soit par Frantz, soit par Heinrich, et tombaient, bien entendu, sans dire ouf. Or, comme les Espagnols et les Flamands venaient de toucher leur solde arriérée et une gratification d'entrée en campagne, les deux géants tiraient à eux l'homme mort ou évanoui, et le dépouillaient; s'il était mort, le passant ne se réveillait pas; s'il n'était qu'évanoui, il se réveillait ficelé comme un saucisson, et un bâillon dans la bouche, ayant à ses côtés trois ou quatre compagnons ficelés et bâillonnés comme lui. Puis, lorsqu'il était l'heure de s'aller coucher, les deux Scharfenstein chargeaient sur leurs épaules leurs trois ou quatre prisonniers, et, si pauvres que fussent les rançons, nos Allemands, qui étaient des gens d'ordre, les alignaient à *l'avoir* de la société. Procope continuait d'exercer son industrie de notaire marron et de procureur *in partibus;* il ne pouvait suffire aux testaments : aussi avait-il doublé son prix et n'en faisait-il plus qu'à six livres. Lactance déménageait peu à peu la cave des jacobins, qui était réputée comme la meilleure qu'il y eût aux environs, et la faisait passer sous la tente des aventuriers. Pilletrousse revenait avec des bourses qu'il prétendait avoir rencontrées dans des pas de cheval, et des manteaux qu'il soutenait avoir découverts sur des bornes. — Les affaires d'argent comme les affaires d'amour

allaient donc à merveille ; l'or affluait de tous les côtés, et, quoique ce fût en petits ruisseaux, promettait de faire une si grosse rivière, que, pour peu que la guerre durât encore un ou deux ans, chacun de nos aventuriers pourrait se retirer avec une fortune honnête, et suivre en paix et avec considération le penchant naturel qui l'entraînait, celui-ci vers l'amour, celui-là vers la poésie

Le sourire était sur toutes les lèvres, disons-nous, excepté pourtant sur celles du pauvre Malemort.

Malemort geignait lamentablement · jamais il n'avait fait entendre gémissements pareils. Ce n'était point qu'il allât plus mal, au contraire ; mais Malemort, selon le précepte de Socrate : Γνῶθι σεαυτόν (*connais-toi toi-même*), avait fait une étude, non pas psychologique, mais anatomique de lui-même ; il se connaissait à fond ; il sentait venir une affaire décisive, et, si promptes que fussent ses chairs à se recoudre, il voyait clairement qu'il lui serait tout à fait impossible d'y jouer son rôle, et d'y attraper quelque nouvelle estafilade.

Maldent, en annonçant confidentiellement la prochaine arrivée du connétable, vint mettre le comble au désespoir de son compagnon.

C'était l'heure du souper ; les aventuriers se mirent à table. Grâce aux mille ressources de leur imagination, cette table était certainement mieux garnie que celle de l'amiral. Le vin surtout, fourni, comme nous l'avons dit, par frère Lactance, y était à la fois abondant et délicieux.

Aussi épuisa-t-on toutes les santés.

On but d'abord au bon retour de Maldent ; au sonnet de Fracasso, qui était venu à bien ; à la santé de Malemort, puis à celle du roi, puis à celle de M. l'amiral, puis à celle de mademoiselle Gudule ; puis, enfin, — et, disons-le, ce fut un souvenir de Maldent, — à celle de la pauvre Catherine Gosseu.

Il n'y avait que les deux Scharfenstein, qui, n'ayant pas une grande facilité d'élocution, avaient bu, et même bu beaucoup plus à eux deux que les sept autres, mais qui n'avaient pas encore porté de santé.

Enfin, Heinrich se leva, son verre plein à la main, la bouche souriante sous son épaisse moustache, l'œil pétillant sous son large sourcil.

— Gombagnons, dit-il, che brobose ine zanté.

— Silence, messieurs ! crièrent les aventuriers, Heinrich propose une santé !

— Et moi auzi, dit Frantz.

— Et Frantz aussi ! crièrent les aventuriers.

— Fou! !

— Laquelle, Frantz ? Parle d'abord : la parole est au plus jeune.

— Zelle gue brobosera mon ongle.

— Ah ! bravo ! crièrent les aventuriers ; neveu respectueux, comme toujours !... Voyons, Heinrich, ta santé !

— Che brobose la zanté te ce fertueux chenne homme gui est fenu nous ovvrir cinq zents égus d'or bour la bédide avvaire en guesdion, fous safez...

Et il fit le signe un peu vulgaire d'un homme qui tue un lapin.

— Ah ! oui, dit Yvonnet, le bâtard de Waldeck... Bon ! nous ne l'avons pas revu ; il ne nous a pas laissé d'arrhes, et ne nous a pas dit pour quel jour nous lui appartenions.

— N'imborde ! dit Heinrich, il a encaché za barole, et un Allemand n'a gue za barole : il fientra, il tonnera tes arrhes, et il nous vixera un chour.

— Merci de répondre de moi, Heinrich ! dit une voix à la porte de la tente.

Les aventuriers se retournèrent.

— Messieurs, dit le bâtard de Waldeck en s'avançant, voici les cent écus d'or que je vous avais promis comme arrhes, et vous m'appartenez corps et âme pour demain toute la journée, ou plutôt pour aujourd'hui, car il est une heure du matin.

Alors, il jeta cent écus d'or sur la table, et, prenant le verre que, à son grand regret, Malemort avait laissé plein :

— Ça, messieurs, dit-il, faisons honneur à la proposition du brave Heinrich .. Buvons *à la réuzide de la bédide avvaire ?*

Et les aventuriers burent joyeusement à la réussite de cette petite affaire, qui n'était rien autre chose que la mort d'Emmanuel-Philibert.

XIV

LA BATAILLE DE LA SAINT-LAURENT

Revenons au connétable.

Le même jour, — car, ainsi que l'avait fait judicieusement observer le bâtard de Waldeck, la première heure de la journée du 10 août 1557 venait de sonner au moment où i portait son toast, — le même jour, vers sept heures d matin, les troupes du maréchal de Saint-André, venant d Ham, sous la conduite du comte de Larochefoucauld, firen leur jonction avec celles du connétable.

Les deux armées, ou plutôt les deux fractions d'armé ainsi réunies formaient, pour nous servir des termes mili taires, un effectif de neuf ceuts gendarmes, de mille chevau légers et arquebusiers à cheval, de quinze compagnies fran çaises et de vingt-deux compagnies allemandes d'infanterie total : neuf ou dix mille hommes (1).

C'était à la tête de cette faible troupe que le connétabl venait attaquer une armée que la jonction du corps anglai avait portée à près de soixante mille hommes !

Aussi, la veille, au conseil, lorsqu'il avait fait part de s volonté de marcher avec dix mille hommes au secours d'un ville assiégée par soixante mille, le maréchal de Saint-Andr lui avait-il fait observer le danger d'une telle entreprise et ce qu'il avait à craindre d'un ennemi aussi actif que l duc de Savoie pendant une retraite de six lieues à traver des plaines qui n'offraient aucun abri

Mais, avec son aménité ordinaire, le connétable avai répondu :

— Corbleu ! monsieur, vous pouvez vous en reposer su moi, de ce qu'il convient de faire pour le bien de l'État. Il a longtemps que j'ai appris quand et comment il faut dor ner ou éviter une bataille ; soyez donc tranquille sur l'événe ment.

Le connétable était parti pendant la nuit. Il espérait êtr au moulin de Gauchy à quatre heures du matin ; il n' arriva qu'à dix, sa marche ayant été retardée par les baga ges et le canon.

Au reste, le duc de Savoie était, de son côté, si mal serv de ses espions, qu'il fut surpris par l'armée française, appa raissant tout à coup sur les hauteurs de Gauchy.

Le connétable eut même le temps de lui enlever deu compagnies formant six cents hommes, et qui occupaien des postes avancés.

Arrivée là, l'armée française se trouvait en vue de l'armé espagnole ; mais la Somme et les marais de l'Abbiette s'éten daient entre les deux armées, qui n'avaient d'autre moye de se rejoindre, qu'une chaussée située au bas du camp espa gnol, et sur laquelle quatre hommes au plus pouvaien passer de front.

Après tout ce que nous avons déjà dit à propos du siège deux mots suffiront pour faire connaître la position du con nétable, et rendre palpables les fautes qu'il commit dan cette fatale journée.

Toute l'armée espagnole, flamande et anglaise occupait l rive droite de la Somme

Les quatorze enseignes de Julien Romeron et de Caroi delet, plus les deux compagnies que commença par sur prendre le connétable, occupaient seules. Les quatorze ense gnes, le faubourg d'Isle, et les deux compagnies, le mouli de Gauchy, placés, faubourg et moulin, sur la rive gauch de la Somme.

Or, une fois arrivé au moulin de Gauchy, une fois le deux compagnies prises, il y avait une manœuvre bie simple à exécuter, c'était de bloquer dans le faubourg le quatorze enseignes et les deux capitaines espagnols, de met tre six pièces en batterie en face de la chaussée, seul passag praticable pour l'armée ennemie, de faire filer tranquille ment sur Saint-Quentin autant d'hommes qu'il était néces saire, et de se retirer, la ville ravitaillée, en sacrifiant deu des six pièces de canon et une centaine d'hommes qui eus sent continué de tirer sur la chaussée, et qui suffisaient garder ce passage.

Le connétable enleva les deux compagnies, bloqua le quatorze enseignes dans le faubourg d'Isle, et, négligean complètement la chaussée, il ordonna de mettre à la Somm les quatorze bateaux qu'il avait apportés avec lui, sur l'avi des assiégés qu'ils ne possédaient que trois ou quatre petite barques.

Mais alors on s'aperçut que, au lieu d'avoir été placées la tête de la colonne, les charrettes traînant les bateau avaient été placées à la queue.

On perdit deux heures à les amener, une heure à le pousser jusqu'au bord de la Somme ; puis, quand les barque furent descendues, les soldats s'y jetèrent avec tant d'em pressement, que, se trouvant surchargées, elles s'engagèrer dans le limon de l'étang de l'Abbiette.

Pendant ce temps, un des archers faits prisonniers, l matin, au moulin de Gauchy, indiquait au connétable l tente du duc de Savoie

Le connétable dressa aussitôt une batterie ayant pour bu de battre cette tente.

Au bout de dix minutes, la batterie fit feu, et l'on pu voir, au mouvement qui s'opérait autour de la tente, qu

(1) Onze mille hommes selon Rabutin ; huit mille selon Mergey, q assistait à la bataille, et qui y fut pris.

es boulets n'avaient pas été perdus. Cependant, les barques, ue l'on était enfin parvenu à mettre à l'eau, commencèent à remonter la Somme en faisant, à l'aide de matières ésineuses, une grande fumée, ce qui était le signal convenu ntre le connétable et Coligny.

Au premier cri qui avait signalé l'apparition du connéable, Coligny était accouru sur la courtine de Tourival. 'où il dominait tout le pays jusqu'au moulin de Gauchy. Il it donc de loin les barques qui s'avançaient chargées hommes ; il ordonna aussitôt une sortie par la poterne ainte-Catherine, sortie destinée à soutenir le débarquenent, en même temps qu'il faisait descendre et appuyer ux murailles des échelles, afin de donner toute facilité aux ommes, si nombreux qu'ils fussent, d'entrer dans la ville.

Il venait de prendre ces dispositions, suivant des yeux la umée des bateaux, qui s'approchaient de plus en plus, orsque Procope l'aborda, et, invoquant le contrat passé ntre l'amiral et les aventuriers, demanda congé pour le our, l'intention des aventuriers étant de tenter une entrerise particulière.

C'était la lettre même du traité. L'amiral n'avait donc, on seulement aucune raison, mais encore aucun droit de opposer à cette fantaisie. Toute licence fut donnée à Proope et à ses compagnons.

Ils suivirent, en conséquence, les hommes commandés our la sortie, et se trouvèrent hors de la ville.

Le bâtard de Waldeck, armé de toute pièces et la visière e son casque baissée, était à leur tête.

Le cheval d'Yvonnet, les deux chevaux de Maldent et un uatrième cheval fourni par le bâtard de Waldeck formaient a cavalerie.

Cette cavalerie se composait d'Yvonnet, de Maldent, de rocope et de Lactance.

Pilletrousse, Fracasso et les deux Scharfenstein formaient infanterie.

Cependant, pour accomplir la route, si la route était lonue, Pilletrousse et Fracasso devaient monter en croupe Yvonnet et de Lactance. Il n'y avait pas à s'occuper des eux Scharfenstein, qui n'étaient jamais fatigués et qui suiaient facilement le galop d'un cheval.

Le pauvre Malemort, comme on voit, manquait seul à expédition ; mais il ne pouvait encore se tenir ni à pied ni cheval, et on l'avait laissé pour garder la tente.

Les aventuriers se dirigèrent vers le pont où les barques evaient aborder.

Bientôt, en effet, elles prirent terre ; mais la même préipitation et le même désordre qui avaient présidé à leur épart, présidaient à leur arrivée : sans vouloir rien entendre les paroles ni des signes de ceux que l'amiral avait envoyés à pour surveiller le débarquement, et leur indiquer le chemin à suivre sur la chaussée improvisée au milieu des marais, les soldats sautèrent à terre, commençant par s'envaser jusqu'à la ceinture ; puis troublés de cet accident, au milieu d'un tumulte effroyable qui empêchait d'entendre ucune recommandation, ils se poussèrent les uns à droite, es autres à gauche, ceux-ci s'enfonçant dans la boue ou ans la tourbe, ceux-là s'égarant du côté du camp ennemi. Seuls Dandelot et quatre cents hommes à peu près suivirent la ligne tracée par les fascines, et atteignirent la erre ferme.

Du haut du rempart, Coligny, désespéré, voyait diminuer t se perdre ce secours si longtemps attendu, appelant inuilement ces hommes qui se débattaient par centaines dans es fondrières où leur entêtement les avait jetés, et où ils isparaissaient peu à peu sans qu'on pût leur porter secours.

Cependant, Dandelot, après avoir rallié quelques-uns de es hommes égarés ou en péril, arriva à la poterne avec ne troupe de cinq cents soldats et de quinze ou seize capitaines, — auxquels il faut joindre quelques gentilshommes *venus là pour leur plaisir*, comme dit Coligny.

Ces gentilshommes étaient le vicomte du Mont-Notre-Dame, le sieur de La Curée, le sieur Matas et le sieur de Saint-Rémy, un commissaire d'artillerie et trois canonniers les suivaient.

Après la vue de son frère, qui arrivait tout trempé des eaux de la Somme, Coligny avoue que la vue de ces trois canonniers fut celle qui lui fit le plus de plaisir, n'ayant d'autres artilleurs que des artilleurs bourgeois, lesquels étaient bien loin, sinon pour le courage, au moins pour l'expérience et la dextérité, de répondre aux besoins d'une ville assiégée, et assiégée surtout d'une si formidable façon.

Le bâtard de Waldeck attendit tranquillement avec les aventuriers que les soldats fussent débarqués, perdus ou envasés, et alors il prit une de leurs barques, et, suivi de ses huit hommes, il descendit la rivière, et alla aborder dans un petit bois d'aunes qui s'étendait comme un rideau d'argent à l'un des bouts de l'étang de l'Abbiette.

Arrivé là, il leur distribua à chacun une écharpe espagnole, et ne leur demanda rien autre chose que de se tenir cois, couverts et prêts à obéir au premier ordre.

Son plan était facile à comprendre.

Dès la veille, il avait su le projet du connétable de venir en personne et avec son armée ravitailler Saint-Quentin. Connaissant le duc de Savoie, il avait bien pensé que, à la vue de l'armée française, Emmanuel-Philibert ne resterait pas derrière ses lignes, mais, au contraire, qu'il sortirait et engagerait quelque bataille sur la rive gauche de la Somme. En conséquence, il était venu s'embusquer dans les marais de l'Abbiette, aux environs desquels, à son avis, la bataille devait se livrer, et avait distribué aux aventuriers des écharpes rouges et jaunes, afin que, à cette époque où les uniformes n'existaient pas encore, pris pour des coureurs espagnols, ils pussent, sans inspirer de défiance à Emmanuel-Philibert s'approcher de lui et l'entourer.

Une fois Emmanuel-Philibert entouré, on sait ce que le bâtard de Waldeck voulait faire de lui.

Nous allons voir s'il s'était trompé dans ses prévisions.

Emmanuel-Philibert venait de quitter la table lorsqu'on accourut lui annoncer la présence de l'armée française de l'autre côté de la Somme ; sa tente était placée sur une éminence, de sorte qu'il n'eut qu'à sortir et à se tourner du côté de la Fère pour voir toute l'armée française en bataille sur les hauteurs de l'Abbiette ; puis, en baissant les yeux, il vit au-dessous de lui, mais hors de portée d'arquebuse, l'embarquement de Dandelot et de ses hommes ; en même temps, un de ces sifflements auxquels les militaires ne se trompent pas se fit entendre au-dessus de sa tête, suivi de deux ou trois autres, et un boulet, en venant s'enterrer à ses pieds, le couvrit de sable et de cailloux.

Emmanuel-Philibert fit un pas en avant, afin de gagner un point d'où il pût suivre de l'œil tout le cours de la Somme ; mais, au moment où il marchait, pour ainsi dire au devant du feu, il sentit qu'une main vigoureuse le saisissait par le bras, et le tirait en arrière.

C'était la main de Scianca-Ferro.

En ce moment, un boulet passait à travers la tente, et la trouait de part en part.

Rester plus longtemps sur ce point, devenu visiblement la cible de l'artillerie du connétable, c'était s'exposer à une mort certaine. Emmanuel-Philibert, tout en donnant l'ordre qu'on lui apportât ses armes et qu'on sellât son cheval, gagna une petite chapelle, monta sur la plate-forme du clocher, et, de là, put voir que l'armée française ne s'étendait pas plus loin que Saint-Lazare, et que ce village n'était même gardé que par un corps peu considérable de cavalerie.

Ces observations faites, il descendit, s'arma rapidement sous le porche même de la petite chapelle, appela à lui les comtes de Horn et d'Egmont, envoya un messager au duc Eric de Brunswick et au comte de Mansfeld pour leur ordonner de faire reconnaître les Français, et surtout de s'assurer si la chaussée de Rouvroy n'était pas menacée par quelque batterie ouverte ou masquée, leur donnant rendez-vous au quartier du feld-maréchal de Bininconrt.

Un quart d'heure après, il était lui-même au rendez-vous. Il avait fait la moitié du tour de la ville en passant par Florimont et le chemin appelé aujourd'hui la ruelle d'Enfer, — qui allait aboutir à la ligne de circonvallation, prenant à Saint-Pierre-au-Canal, et finissant au faubourg Saint-Jean.

Les coureurs du duc de Brunswick et du comte de Mansfeld étaient déjà revenus : la chaussée de Rouvroy était parfaitement libre, et l'extrême point de l'armée française n'atteignait pas la Neuville.

Emmanuel-Philibert ordonna aussitôt à deux mille hommes de monter à cheval, se mit à la tête de cette troupe de cavalerie, traversa le premier la chaussée de Rouvroy, fit passer ses deux mille cavaliers derrière lui, et les rangea ensuite en bataille pour qu'ils protégeassent à leur tour le passage de l'infanterie.

Puis, au fur et à mesure que débouchaient ses troupes, il les faisait filer sur le Mesnil par Harly, les dérobant, au moyen de ce circuit, à la vue de l'armée française.

Plus de quinze mille hommes étaient déjà passés, que le connétable s'amusait encore à tirer sur la tente vide d'Emmanuel-Philibert.

Tout à coup, le duc de Nevers, envoyé par le connétable avec les compagnies de gendarmes et avec les compagnies Curton et d'Aubigné pour éclairer la plaine de la Neuville, découvrit, en arrivant sur une hauteur, toutes les dispositions prises par l'armée espagnole.

Une immense colonne ennemie, protégée par les deux mille chevaux du duc de Savoie, s'avançait de l'autre côté d'Harly, et se développait, sombre et épaisse, derrière le Mesnil-Saint-Laurent, enfermant déjà l'armée du connétable dans un demi-cercle.

Le duc de Nevers, si faible que fût la troupe qu'il commandait, eut un instant l'idée d'envoyer dire au connétable qu'il allait se faire tuer là avec ses hommes, pour donner à l'armée française le temps de battre en retraite ; mais le connétable lui avait défendu sur sa tête d'en venir à un engagement : c'eût été désobéir à ses ordres, et il savait combien le connétable était absolu en matière de discipline militaire. Il n'osa prendre sur lui la responsabilité d'un pareil acte, se replia sur un corps de cavalerie légère commandé

par le prince de Condé, qui était en bataille au moulin de Gratte-Panse, sur le chemin du Mesnil, et, mettant son cheval au galop, courut en personne prévenir le connétable de ce qui arrivait.

Le connétable appela aussitôt auprès de lui M de Saint-André, le comte de la Rochefoucauld, le duc d'Enghien et les principaux de son armée, et leur exposa que content d'avoir introduit dans Saint-Quentin les secours que son neveu réclamait, il jugeait bon de battre en retraite le plus dignement, mais le plus promptement possible. Il invitait donc chaque chef de corps à reprendre son rang, à étayer ses hommes, et à se retirer du même pas que lui en évitant tout engagement auquel on ne serait pas forcé.

Mais le connétable, qui recommandait si bien aux autres la précaution stratégique, n'eut pas même celle d'embusquer une centaine d'arquebusiers dans chacun des moulins à vent situés à côté d'Urvilliers, d'Essigny-le-Grand et de ce qu'on appelle aujourd'hui la Manufacture, pour rompre le front de l'ennemi, et l'occuper par leur feu.

Ce fut l'infanterie française qui prit la tête de la retraite ; elle s'avança d'un pas rapide, mais cependant, en bon ordre vers les bois de Jussy, qui seuls pouvaient lui offrir un couvert contre les charges de la cavalerie.

Mais il était trop tard : il y avait encore pour trois quarts d'heure de chemin, quand apparurent, à cinq cents pas de l'armée française, les escadrons et les bataillons de l'armée espagnole, formant autour d'elle un vaste cercle.

On était en présence.

Le connétable fit halte, mit ses canons en batterie, et attendit. La supériorité numérique de la cavalerie ennemie ne lui laissait aucun espoir d'atteindre le bois.

Alors, Emmanuel-Philibert divise son armée en trois grands corps, donne au compte d'Egmont le commandement de l'aile droite, aux ducs Ernest et Eric de Brunswick, celui de l'aile gauche, leur explique son plan, leur tend la main, reçoit d'eux la parole de ne rien entreprendre sans ses ordres, et prend le commandement du centre.

Entre l'armée française et l'armée espagnole se trouvait cette masse de vivandiers, de valets sans maître, de goujats, comme on les appelait alors, toute cette misérable multitude, enfin, qui s'attachait comme une vermine aux armées du temps. Emmanuel-Philibert fit tirer quelques volées de canon sur toute cette canaille.

L'effet fut celui qu'il en attendait : la terreur se mit parmi eux ; un millier d'hommes et de femmes vint se jeter, en poussant de grands cris, dans les rangs des soldats du connétable.

On essaya de les repousser ; mais la terreur est parfois plus puissante que le courage.

En se dressant sur ses étriers, Emmanuel-Philibert vit le désordre que cette irruption jetait dans les rangs français.

Alors, se tournant vers Scianca-Ferro :

— Que le comte d'Egmont tombe sur l'arrière-garde française avec toute sa cavalerie flamande... Il est temps ! dit-il.

Scianca-Ferro partit comme l'éclair.

Puis, au duc Ernest, resté près de lui :

— Duc, dit Emmanuel, pendant que d'Egmont charge l'arrière-garde avec sa cavalerie flamande, prenez, vous et votre frère, chacun deux mille arquebusiers à cheval, et attaquez la tête de la colonne. Le centre me regarde.

Le duc Ernest s'éloigna au galop.

Emmanuel-Philibert suivit des yeux ses deux messagers, et, voyant chacun d'eux arrivé à sa destination, voyant commencer le mouvement à la suite des ordres transmis, il tira son épée, et la levant en l'air :

— Sonnez, trompettes ! dit-il ; c'est l'heure ! .

Le duc de Nevers, qui commandait l'extrême gauche de l'armée française, était chargé de soutenir l'attaque du comte d'Egmont. Pris en flanc par la cavalerie flamande au moment où il traversait la vallée de Grugies, il se retourna et fit face à l'ennemi avec ses compagnies de gendarmes ; mais deux catastrophes vinrent gêner sa défense : un flot de ces vivandiers qui avait roulé tout le long du centre de l'armée, repoussé de rang en rang, apparut au haut des collines, et descendit comme une avalanche, se ruant dans les jambes des chevaux, tandis que, en même temps, une compagnie de chevau-légers anglais à la solde de la France tourna bride, et alla se joindre à la cavalerie flamande, avec laquelle elle revint immédiatement charger les gendarmes du duc de Nevers, et, cela, d'une si furieuse façon, qu'elle poursuivit jusque dans la vallée de l'Oise un gros de notre cavalerie qui s'y était jeté.

Pendant ce temps, et comme, malgré les efforts surhumains du duc de Nevers, qui fit des prodiges dans cette journée, le désordre commençait à se mettre dans l'aile gauche, les ducs Eric et Ernest de Brunswick, accomplissant l'ordre donné à l'un et transmis à l'autre, attaquaient la tête de la colonne française à sa sortie d'Essigny-le-Grand, et au moment où elle apparaissait sur la chaussée de Gibercourt

Mais cette tête de colonne, n'ayant point contre elle l'irruption des vivandiers, et la trahison des chevau-légers anglais, tint ferme, continua sa marche, repoussant les charges des arquebusiers à cheval, et donna le temps au connétable et au gros de l'armée — lequel s'était allongé dans son passage à travers Essigny-le-Grand — de se remettre en bataille au milieu de cette vaste plaine qui s'étend entre Essigny-le-Grand, Montescourt-Lizeroles et Gibercourt.

Là, sentant qu'il ne pouvait aller plus loin, le connétable s'arrêta une seconde fois, comme le sanglier forcé qui se décide à tenir aux chiens, et, tout en disant ses patenôtres, il reforma son armée en carré, et replaça ses canons en batterie.

C'était la seconde halte ; on était complètement entouré : il fallait vaincre ou mourir.

Le vieux soldat ne craignait point de mourir ; il espéra donc de vaincre.

En effet, la vieille infanterie française, sur laquelle avait compté le connétable, se montrait digne de sa réputation, soutenant le choc de toute l'armée ennemie, tandis que, à sa seule approche, les Allemands à notre solde mettaient bas leurs piques, et levaient les mains pour demander quartier.

De son côté, le duc d'Enghien, jeune et plein d'ardeur, courait au secours du duc de Nevers avec sa cavalerie légère ; il le trouva renversé pour la seconde fois de son cheval, se remettant en selle malgré un premier coup de pistolet qui lui entamait la cuisse ; nous disons *un premier coup*, parce que, vers la fin de la journée, il devait en recevoir un autre.

Cependant, le connétable tenait ferme. Son infanterie, repoussant avec une incroyable intrépidité les charges de la cavalerie flamande, Emmanuel-Philibert fit approcher du canon pour démolir ces remparts vivants.

Dix pièces tonnèrent à la fois, et commencèrent à faire brèche dans l'armée.

Alors, le duc de Savoie se mit lui-même à la tête d'un escadron de cavalerie, et chargea comme un simple capitaine.

Le choc fut profond et décisif ; le connétable, entouré de tous les côtés, se défendit avec le courage du désespoir, — disant, selon son habitude, son *Pater*, et donnant, à chaque phrase de ce *Pater*, un coup d'épée qui renversait un homme.

Emmanuel-Philibert le vit de loin, le reconnut et piqua à lui, criant :

— Prenez-le vif ! c'est le connétable !

Il était temps : Montmorency venait de recevoir un coup de pique qui lui avait fait sous le bras gauche une blessure par laquelle s'en allaient son sang et ses forces. Le baron de Batenbourg et Scianca-Ferro, qui avaient entendu le cri d'Emmanuel, se précipitèrent en avant, firent au connétable un rempart de leurs corps, et le tirèrent de la mêlée, lui criant de se rendre, toute résistance étant inutile.

Mais le connétable, en signe qu'il se rendait, ne donna que son poignard : au duc de Savoie seul, il voulait, disait-il, remettre son épée.

C'est que cette épée fleurdelisée était celle de connétable de France :

Emmanuel-Philibert s'avança vivement, et, se faisant reconnaître, reçut l'épée de la main même de Montmorency.

La journée était gagnée pour le duc de Savoie, mais elle n'était pas finie ; jusqu'à la nuit, on continua de se battre ; beaucoup ne voulurent pas se rendre qui se firent tuer.

De ce nombre étaient Jean de Bourbon, duc d'Enghien, — qui, après avoir eu deux chevaux tués sous lui, eut le corps traversé d'une balle en essayant de délivrer le connétable ; — François de la Tour, vicomte de Turenne, et huit cents gentilshommes qui demeurèrent couchés sur le champ de bataille.

Les principaux prisonniers, outre le connétable, furent le duc de Montpensier, le duc de Longueville, le maréchal de Saint-André, le Rhingrave, le baron de Curton, le comte de Villiers, bâtard de Savoie, le frère du duc de Mantoue, le seigneur de Montbron, fils du connétable, le comte de la Rochefoucauld, le duc de Bouillon, le comte de la Roche-Guyon, le seigneur de Lansac, le seigneur d'Estrées, le seigneur de la Roche du Maine ; enfin, les seigneurs de Chaudenier, de Poudormy, de Vassé, d'Aubigné, de Rochefort, de Brian et de la Chapelle.

Le duc de Nevers, le prince de Condé, le comte de Sancerre et le fils aîné du connétable se retirèrent à la Fère

Le sieur de Bordillon les y rejoignit, ramenant les deux seules pièces de canon qui échappèrent à cette grande défaite, où la France, sur une armée de onze mille hommes, eut six mille tués, trois mille prisonniers, et perdit trois cens chariots de guerre, soixante drapeaux, cinquante cornettes, tous les bagages, les tentes et les vivres !

Il ne restait pas dix mille hommes pour fermer à l'armée ennemie le chemin de la capitale.

Emmanuel-Philibert donna à ses troupes l'ordre de regagner le camp

La nuit était venue, et, sans doute, rêvant, non point à ce qu'il avait fait, mais à ce qu'il lui restait à faire, Emmanuel-Philibert, accompagné de quelques officiers seulement, suivait la chaussée qui conduit d'Essigny à Saint-Lazare, lorsque huit ou dix hommes, moitié à cheval, moitié à pied, sortirent du moulin de Gauchy, et se glissèrent peu à peu au milieu des gentilshommes de son escorte.

Pendant quelque temps, on continua de cheminer en silence; mais, tout à coup, au moment où l'on passait près d'un petit bois dont l'ombre projetée redoublait les ténèbres, le cheval du duc de Savoie poussa un hennissement douloureux, fit un écart, et s'abattit.

Alors, on entendit un bruit pareil à celui du froissement du fer contre le fer; puis, dans l'ombre, ce cri d'autant plus terrible qu'il était poussé à voix basse :

— Sus! sus, au duc Emmanuel!

Mais aussi, à peine ces mots étaient-ils prononcés, à peine avait-on pu deviner que cette chute du cheval n'était point naturelle, et que son cavalier courait un danger quelconque, qu'un homme, renversant tout devant lui, frappant amis et ennemis avec sa masse d'armes, se précipita au milieu de cette sombre et presque invisible tragédie en criant :

— Tiens ferme, frère Emmanuel! me voici!

Emmanuel n'avait pas besoin de l'encouragement de Scianca-Ferro; il avait tenu ferme, en effet, car, tout renversé qu'il était, il avait saisi un de ses agresseurs, et, l'enveloppant de son bras, il l'avait couché sur lui, et s'en était fait un bouclier.

De son côté, le cheval avait un des jarrets de derrière coupé; mais, comme s'il eût senti la nécessité de défendre son maître, des trois jambes qui lui restaient il lançait de vigoureuses ruades et, d'une de ces ruades, il avait renversé un des spectres inconnus qui s'étaient tout à coup dressés autour du vainqueur de la journée.

Pendant ce temps, et frappant toujours, Scianca-Ferro criait :

— Au secours du duc, messieurs! au secours du duc!

C'était inutile. Tous les gentilshommes de l'escorte avaient tiré l'épée, et chacun s'était rué, frappant au hasard, dans cette mêlée terrible, où l'on n'entendait d'autre cri que celui de « Tue! tue! » et dans laquelle on ne savait ni qui l'on tuait, ni qui tuait.

Enfin, on entendit le galop d'une vingtaine de cavaliers, et, à la réverbération de la flamme dans les arbres, on reconnut qu'ils portaient des torches.

A cette vue et à ce bruit, deux hommes à cheval se tirèrent de la mêlée, et s'enfuirent à travers champs sans que l'on songeât à les poursuivre.

Deux hommes à pied se jetèrent dans le bois, où ils disparurent sans que l'on cherchât à les y joindre.

Toute résistance avait cessé.

Au bout de quelques secondes, vingt torches éclairaient ce nouveau champ de bataille.

Le premier soin de Scianca-Ferro fut de s'occuper du duc.

Le duc, s'il était blessé, n'avait reçu que quelques blessures légères : l'homme qu'il avait maintenu entre ses bras l'avait protégé, et avait reçu une partie des coups qu'Emmanuel eût dû recevoir.

Aussi paraissait-il complètement évanoui.

Cela tenait à ce que Scianca-Ferro, pour s'assurer de lui, lui avait asséné un coup de sa masse sur le derrière de la tête.

Quant aux trois autres hommes qui étaient étendus à terre, et qui semblaient morts ou bien malades, personne ne les connaissait.

Celui que le duc avait pris à bras-le-corps, et avait renversé sur lui, portait un casque avec visière, et cette visière était baissée.

On délaça les oreillettes, on enleva le casque, et l'on vit apparaître le visage pâle d'un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans.

Ses cheveux roux et sa barbe rousse étaient couverts du sang qui à la fois s'échappait et de sa bouche et de son nez, ainsi que d'une contusion qu'il avait reçue au derrière de la tête.

Malgré sa pâleur, malgré le sang qui le couvrait, sans doute Emmanuel-Philibert et Scianca-Ferro reconnurent tous deux en même temps le blessé, car ils échangèrent un rapide coup d'œil.

— Ah! ah! murmura Scianca-Ferro, c'est donc toi, serpent!

Puis, se retournant vers le duc :

— Vois donc, Emmanuel, lui dit-il, il n'est qu'évanoui... Si je l'achevais?

Mais Emmanuel leva la main en signe de commandement et de silence et, tirant lui-même le jeune homme évanoui des mains de Scianca-Ferro, il le traîna de l'autre côté du fossé qui bordait la route, l'adossa contre un arbre, et posa son casque près de lui

Puis, remontant à cheval :

— Messieurs, dit-il, c'est à Dieu seul de juger ce qui s'est passé entre moi et ce jeune homme, et vous voyez que Dieu est pour moi!

Alors, entendant grommeler Scianca-Ferro, et le voyant regarder du côté du blessé en hochant la tête :

— Frère, dit-il, je t'en prie. C'est bien assez du père!

Puis, aux autres :

— Messieurs, dit-il, je désire que la bataille que nous avons livrée aujourd'hui 10 août, et qui est si glorieuse pour les armes espagnoles et flamandes, s'appelle la bataille de la Saint-Laurent, en mémoire du jour où elle a été donnée.

Et l'on rentra au camp, discourant sur la bataille, mais sans dire un seul mot de l'échauffourée qui était venue à sa suite.

XV

COMMENT L'AMIRAL EUT DES NOUVELLES DE LA BATAILLE

Dieu venait de se déclarer encore une fois contre la France, ou plutôt, — si nous sondons les mystères de la Providence plus profondément que ne le font les historiens ordinaires, — Dieu venait, par Pavie et par Saint-Quentin, de préparer la besogne de Richelieu, comme, par Poitiers, Crécy et Azincourt, il avait préparé la besogne de Louis XI.

Puis aussi, peut-être voulait-il donner le grand exemple d'un royaume perdu par la noblesse, sauvé par le peuple.

Quoi qu'il en soit, le coup fut terrible, et entra cruellement au cœur de la France, en même temps qu'il réjouit fort notre grand ennemi Philippe II.

La bataille avait eu lieu le 10 : ce ne fut que le 12 que le roi d'Espagne fut assez rassuré contre la résurrection de toute cette noblesse couchée dans les plaines de Gibercourt, pour venir rejoindre Emmanuel-Philibert au camp.

Le duc de Savoie, qui avait cédé à l'armée anglaise tout ce terrain onduleux compris entre la Somme et la chapelle d'Epargnemaille, était revenu dresser sa tente en face du rempart de Rémicourt, point sur lequel il était décidé à continuer les travaux du siège, si, contre toute attente, à la nouvelle de la bataille perdue, — et perdue dans de si effroyables conditions! — Saint-Quentin ne se rendait pas.

Ce second campement, placé sur un petit monticule, — entre la rivière et les tentes du comte de Mègue, — était le plus rapproché des remparts, et s'élevait à deux tiers de portée de canon à peine de la ville.

Philippe II, après avoir pris à Cambrai une escorte de mille hommes; après avoir prévenu Emmanuel-Philibert de son arrivée, afin que celui-ci doublât ou triplât son escorte, s'il le jugeait nécessaire, par des troupes envoyées du camp, Philippe II arriva devant Saint-Quentin, le 12, à onze heures du matin.

Aux limites du camp, Emmanuel-Philibert l'attendait. Là, il aida le roi d'Espagne à descendre de cheval, et, comme Emmanuel, selon l'étiquette établie même de prince à roi, voulait lui baiser les mains :

— Non, mon cousin, non, dit Philippe; c'est à moi de baiser les vôtres, qui viennent de me procurer une victoire si grande, si glorieuse, et qui nous coûte si peu de sang!

En effet, — au dire des chroniqueurs qui ont raconté cette curieuse bataille, — les Espagnols n'y avaient perdu que soixante-cinq hommes, et les Flamands que quinze.

Quant à l'armée anglaise, elle n'avait pas même eu besoin de s'y mêler, et, de son campement, elle avait regardé s'accomplir notre défaite.

Nous l'avons dit, cette défaite avait été épouvantable; les cadavres couvraient toute la plaine située entre Essigny, Montescourt Lizeroles et Gibercourt.

C'était un si pitoyable spectacle, qu'une digne chrétienne ne put le voir sans en être touchée. Catherine de Laillier, mère du sieur Louis Varlet, seigneur de Gibercourt, maïeur de Saint-Quentin, consacra et fit bénir un champ nommé le Vieux-Moustier, dans lequel elle fit creuser d'immenses fosses, et où elle fit apporter et enterrer tous ces cadavres.

Depuis lors, ce champ du Vieux-Moustier changea son nom en celui de *cimetière le Piteux* (1).

Pendant que cette digne dame accomplissait l'œuvre pieuse, Emmanuel-Philibert comptait ses prisonniers; nous avons dit combien ils étaient considérables

Le roi Philippe II les passa en revue; puis on rentra dans

(1) Charles Gomart, *Siège et bataille de Saint-Quentin.*

la tente du duc Emmanuel, tandis que l'on plantait tout le long de la tranchée les enseignes françaises prises pendant la bataille, et qu'en signe de joie on tirait le canon dans les deux camps espagnol et anglais.

Philippe II, au seuil de la tente du duc de Savoie, assistait à toutes ces réjouissances.

Il appela Emmanuel, qui causait avec le connétable et le comte de la Rochefoucauld.

— Mon cousin, lui dit-il, sans doute avez-vous encore une autre intention que celle de vous réjouir en faisant tout ce bruit?

Et, comme, en ce moment, on arborait l'étendard royal d'Espagne sur la tente où était Philippe II :

— Oui, sire, répondit Emmanuel, je compte que l'ennemi, ne voyant plus aucune chance d'être secouru, se rendra sans même nous forcer à en venir à un assaut; ce qui nous permettrait de marcher immédiatement sur Paris, et d'y arriver en même temps que la nouvelle de la défaite de la Saint-Laurent ; et quant à cet étendard que nous élevons, c'est pour apprendre à M. de Coligny et à M. Dandelot, son frère, que Votre Majesté est au camp, et lui donner plus grand désir de se rendre, espérant mieux obtenir de votre clémence royale que de tout autre.

Mais, comme le duc de Savoie achevait ces paroles, répondant à toutes ces décharges joyeuses d'artillerie qui enveloppaient la ville d'un nuage de fumée, un seul éclair brilla, une seule détonation se fit entendre sur les remparts, et un boulet passa, en sifflant, à trois pieds au-dessus de la tête de Philippe II.

Philippe II pâlit affreusement.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il.

— Sire, dit en riant le connétable, c'est un parlementaire que vous envoie mon neveu.

Philippe n'en demanda pas davantage : à l'instant même il donna l'ordre qu'une tente lui fût dressée hors de la portée du canon français, et, arrivé à cette tente, il fit vœu, se voyant en sûreté, de bâtir en l'honneur de saint Laurent, pour le remercier de la protection évidente qu'il avait donnée aux Espagnols, dans la journée du 10, le plus beau monastère qui eût été bâti.

Ce vœu eut pour résultat l'édification du palais de l'Escurial, cette sombre et magnifique construction toute selon le génie de son auteur, présentant dans son ensemble la forme d'un gril, instrument du martyre de saint Laurent ; gigantesque bâtisse où trois cents ouvriers travaillèrent vingt-deux ans, où l'on dépensa trente-trois millions de livres, — qui, à cette époque, valaient cent millions de nos jours, — où la lumière pénètre par onze mille fenêtres, où l'on entre et où l'on circule par quatorze mille portes dont les clefs seules pèsent cinq cents quintaux (1) !

Pendant que Philippe II se faisait dresser une tente hors de la portée des boulets français, voyons ce qui se passait dans la ville, laquelle n'était pas encore disposée à se rendre, au moins à en croire le *parlementaire* de M. de Coligny.

L'amiral avait entendu gronder le canon toute la journée, dans la direction de Gibercourt, mais il ignorait l'issue de la bataille. Aussi, en se couchant, avait-il dit que quiconque viendrait du dehors, pouvant lui donner des nouvelles, fût immédiatement amené devant lui.

Vers une heure du matin, on le réveilla : trois hommes venaient de se présenter à la poterne Sainte-Catherine, et ils disaient pouvoir fournir des détails sur la journée.

L'amiral les fit entrer aussitôt; c'étaient Yvonnet et les deux Scharfenstein.

Les deux Scharfenstein ne pouvaient pas dire grand'-chose : on sait que la facilité d'élocution n'était point leur mérite principal ; mais il n'en était pas ainsi d'Yvonnet.

Le jeune aventurier annonça tout ce qu'il pouvait savoir, c'est-à-dire que la bataille avait été perdue, et qu'il y avait eu grand nombre de tués et de prisonniers ; il ignorait les noms ; seulement, il croyait avoir entendu dire par les Espagnols que le connétable était blessé et pris. Au reste, on aurait probablement des nouvelles plus complètes par Procope et Maldent, qui devaient avoir échappé.

L'amiral demanda à Yvonnet à quel propos lui et ses compagnons avaient été, faisant partie de la garnison, se mêler à la bataille ; ce à quoi Yvonnet répondit qu'il croyait que c'était un droit qui leur avait été réservé par Procope dans le traité qu'il avait fait avec l'amiral.

Non seulement le droit avait été réservé, mais encore l'amiral avait été prévenu ; c'était donc par pur intérêt pour les aventuriers qu'il faisait cette question. D'ailleurs, il n'y avait point de doute sur la part qu'ils avaient prise à l'action : Yvonnet portait en écharpe son bras gauche, traversé d'un coup de poignard, Heinrich Scharfenstein avait le visage coupé en deux d'un coup de sabre, et Frantz boitait tout bas, ayant reçu un coup de pied de cheval qui eût brisé la jambe d'un éléphant ou d'un rhinocéros, et qui lui avait fait une grave contusion.

L'amiral recommanda aux trois aventuriers de garder le secret ; il voulait que la ville apprît le plus tard possible la défaite du connétable.

Clopin-clopant, Yvonnet et les deux Scharfenstein rentrèrent sous leur tente, où ils trouvèrent Malemort en proie à un affreux cauchemar : il rêvait que l'on se battait, qu'il voyait la bataille, et qu'embourbé jusqu'à la ceinture dans un marais, il ne pouvait s'en dégager pour y prendre part.

Ce n'était pas tout à fait un rêve, comme on sait ; aussi, quand ses trois compagnons l'eurent réveillé, ses gémissements, au lieu de diminuer, redoublèrent. Il se fit donner tous les détails de l'embuscade qui avait si mal tourné, et, à chaque détail qui eût fait désirer à un autre d'être à cent lieues d'une pareille mêlée, il répétait tristement :

— Et je n'étais pas là !...

Le soir, à cinq heures, Maldent reparut à son tour. Il était resté évanoui sur le champ de bataille ; on l'avait cru mort ; il était revenu à lui, et, grâce à sa connaissance du patois picard, il s'était tiré d'affaire.

Conduit chez l'amiral, il n'avait rien pu lui dire de plus que ce qu'avait dit Yvonnet, attendu qu'il était demeuré caché une partie de la journée dans les roseaux de l'étang de l'Abbiette.

Pendant la nuit suivante, arriva Pilletrousse. — Pilletrousse était un de ceux qui s'étaient jetés dans le bois, et que personne n'avait eu l'idée de poursuivre.

Pilletrousse possédait la langue espagnole presque aussi bien que Maldent possédait le patois picard ; grâce à son écharpe jaune et rouge et à son pur parler castillan, au point du jour, Pilletrousse s'était joint à une bande espagnole chargée par Emmanuel-Philibert de chercher, au milieu des morts, M. le duc de Nevers, lequel s'était si fort et tant de fois exposé, que l'on ne pouvait croire qu'il eût survécu à cette terrible journée. Pilletrousse et le détachement espagnol avaient donc erré toute la journée sur le champ de bataille, tournant et retournant les morts, dans la triste espérance de retrouver parmi eux le duc de Nevers. Il va sans dire qu'on ne tournait et retournait point les morts sans fouiller dans leurs poches ; de sorte que Pilletrousse avait non seulement accompli une œuvre pie, mais encore fait une bonne affaire : il revenait sans une contusion et les goussets pleins.

Selon les ordres donnés, il avait été conduit chez l'amiral, auquel il avait fourni les détails les plus circonstanciés sur les morts et sur les vivants, tenant tous ces détails de ses compagnons de recherche.

Ce fut donc par Pilletrousse que M. de Coligny apprit la mort du duc d'Enghien et celle de M. le vicomte de Turenne, et la prise du connétable, de Gabriel de Montmorency, son fils, du comte de la Rochefoucauld et de tous ces nobles gentilshommes que nous avons nommés.

M. l'amiral lui avait, plus qu'à tout autre, recommandé la discrétion, et l'avait renvoyé en lui annonçant que quatre de ses compagnons étaient revenus.

Vers le point du jour, on vint prévenir les pères jacobins que deux paysans de Gruois rapportaient un de leurs frères mort. Le cadavre était cloué dans une bière, sur laquelle était étendu le cilice de fer que le digne homme portait jadis sur la peau.

Cinq ou six fois dans le trajet, les Espagnols avaient arrêté les porteurs ; mais, à chaque fois, ceux-ci leur avaient fait comprendre par gestes quelle pieuse mission ils remplissaient, en rapportant au couvent des jacobins le corps d'un pauvre moine mort dans l'exercice de ses fonctions religieuses, et toujours les Espagnols les avaient laissés passer en faisant le signe de la croix.

L'amiral avait ordonné de lui conduire les vivants, et non les morts ; le cadavre fut donc transporté directement au couvent des jacobins, où on le déposa au milieu de la chapelle.

Et, comme les dignes frères entouraient la bière, s'informant avec anxiété du nom de celui qu'elle contenait, on entendit une voix qui sortait du cercueil, et qui disait :

— C'est moi, mes très-chers frères, moi, votre indigne capitaine, le frère Lactance !... Ouvrez-moi vite, car j'étouffe.

Les frères ne se le firent point répéter à deux fois ; chez quelques-uns, la terreur fut grande ; mais d'autres, plus braves, comprirent que c'était quelque savante ruse de guerre qu'avait dû employer, pour rentrer dans la ville, leur honoré capitaine frère Lactance, et ils ouvrirent promptement le cercueil.

Ils ne se trompaient point : frère Lactance se leva, alla s'agenouiller devant l'autel, y dit ses actions de grâces, et revint raconter qu'après une expédition malheureuse dont il faisait partie, ayant trouvé asile chez de braves paysans, et ceux-ci craignant quelque perquisition espagnole, Dieu lui

(1) On connaît la réponse d'un gentilhomme gascon auquel on montrait le monastère dans tous ses détails, et auquel on demandait ce qu'il pensait de ce monument. « Je pense, dit-il, qu'il faut que Sa Majesté Philippe II ait eu une fière peur pour faire un pareil vœu ! »

avait inspiré l'idée de se faire clouer dans une bière et rapporter dans la ville, comme s'il était mort.

Le stratagème avait été d'autant plus facile, que c'était justement chez un menuisier qu'il avait trouvé refuge.

On a vu que le stratagème avait parfaitement réussi.

Les bons pères, joyeux de revoir leur digne capitaine, ne marchandèrent pas sur le prix du cercueil et le prix du port : ils donnèrent un écu pour la bière et deux écus pour les porteurs, lesquels demandèrent à frère Lactance de les choisir, préférablement à tous autres, lorsque l'envie lui prendrait de se faire ensevelir de nouveau.

Ce fut par frère Lactance, qui n'avait reçu aucune recommandation de l'amiral, que le bruit de la défaite du connétable commença de se répandre dans le couvent, et, du couvent, transpira dans la ville.

Vers onze heures du matin, on annonça maître Procope à l'amiral, qui se tenait sur le rempart, près de la tour à l'Eau.

Maître Procope arrivait le dernier, mais ce n'était pas la faute du digne procureur. Il avait fait de son mieux, et arrivait avec une lettre du connétable.

Comment maître Procope avait-il une lettre de M. le connétable ?

Nous allons le dire.

Maître Procope s'était tout simplement présenté au camp espagnol comme un pauvre diable de reître ayant près de M. le connétable la fonction de fourbisseur de ses armes.

Il demandait à être réuni à son maître ; la demande était si peu ambitieuse, qu'elle lui fut accordée.

On indiqua à maître Procope le logis qui avait été assigné à M. le connétable, et maître Procope s'y rendit.

D'un coup d'œil, il fit comprendre au connétable qu'il avait quelque chose à lui dire.

Le connétable répondit par un autre coup d'œil, et, en jurant, sacrant, maugréant, finit par renvoyer tous ceux qui étaient là.

Puis, quand il fut en tête-à-tête avec Procope :

— Allons, drôle, lui dit-il, j'ai compris que tu avais à me parler ; dégoise-moi vite ton compliment, et sois clair, ou je te livre comme espion au duc de Savoie, qui te fera pendre.

Alors, Procope avait raconté au connétable toute une histoire à sa plus grande louange.

M. l'amiral, qui avait toute confiance en lui, l'avait expédié à son oncle, afin d'avoir de ses nouvelles, et Procope avait pris, pour arriver jusqu'à M. le connétable, le prétexte que nous avons dit.

M. le connétable pouvait donc le charger d'une réponse écrite ou verbale pour son neveu ; il trouverait moyen de rentrer dans la ville, ce soin le regardait.

M. de Montmorency n'avait d'autre réponse à faire à son neveu que de lui recommander de tenir le plus longtemps possible.

— Donnez-moi cette recommandation par écrit, dit Procope.

— Mais, brigand ! dit le connétable, si l'on te prend avec une pareille recommandation, sais-tu ce qui arrivera ?

— Je serai pendu, répondit tranquillement Procope ; mais soyez tranquille, je ne me laisserai pas prendre.

Réfléchissant qu'après tout, c'était l'affaire de Procope, d'être pendu ou non pendu, et qu'il ne pouvait trouver un meilleur moyen de donner de ses nouvelles à Coligny, le connétable écrivit la lettre, que Procope eut la précaution de cacher entre l'envers et la doublure de son pourpoint.

Puis, en fourbissant avec acharnement le casque, la cuirasse, les brassards et les cuissards de l'armure du connétable, qui ne s'était jamais vue si brillante que depuis qu'elle était aux mains de Procope, celui-ci attendit une occasion favorable à son retour dans la ville.

Le 12, au matin, une occasion se présenta. Philippe II arriva au camp, ainsi que nous l'avons dit, ce qui produisit un si grand mouvement, que nul ne songea à faire attention à un aussi petit personnage que l'était le fourbisseur de M. le connétable.

Le fourbisseur de M. le connétable parvint donc à se sauver, secondé dans sa fuite par la fumée des canons que l'on tirait en signe de réjouissance, et il était tranquillement venu frapper à la porte de Rémicourt, qui lui avait été ouverte.

L'amiral, nous l'avons dit encore, était sur le rempart, près de la tour à l'Eau, situation d'où l'on dominait tout le camp espagnol.

Il était accouru là au grand bruit et à la grande fête qui se faisaient dans le camp, bruit et fête dont il ignorait la cause.

Procope le mit au courant de la situation, lui donna la lettre du connétable, et lui désigna la tente d'Emmanuel-Philibert.

Puis il ajouta que cette tente avait été préparée pour recevoir le roi Philippe II, assertion sur laquelle l'amiral ne dut garder aucun doute, lorsqu'il vit cette tente se pavoiser de l'étendard royal espagnol

Il y a plus, Procope, qui avait une vue excellente, une vue de procureur, prétendit que cet homme vêtu de noir qu'on apercevait au seuil de la tente était le roi Philippe II.

Ce fut alors que Coligny eut l'idée de répondre à tout ce bruit et à toute cette fumée par un seul coup de canon.

Procope demanda à pointer la pièce. Coligny pensa qu'il ne pouvait refuser une si petite satisfaction à l'homme qui venait de lui apporter une lettre de son oncle.

Procope pointa la pièce de son mieux, et, si le boulet passa à trois pieds au-dessus de la tête de Philippe, ce fut, bien certainement, la faute du coup d'œil de l'aventurier, et non celle de sa volonté.

Quoi qu'il en soit, le connétable, comme on l'a vu, y avait reconnu la réponse de Coligny, lequel, convaincu que Procope avait fait tout ce qu'il pouvait, donna l'ordre qu'on lui comptât dix écus pour sa peine.

Procope rejoignit vers une heure ses compagnons, ou plutôt une partie de ses compagnons, c'est-à-dire Yvonnet, les deux Scharfenstein, Maldent, Pilletrousse, Lactance et Malemort.

Quant au poëte Fracasso, on l'attendit vainement, il ne reparut pas. Des paysans, interrogés par Procope, prétendirent avoir vu un cadavre pendu à un arbre, juste à l'endroit où avait eu lieu l'échauffourée du 10 au soir, et Procope pensa judicieusement que ce cadavre ne pouvait être que celui de Fracasso.

Pauvre Fracasso ! sa rime lui avait porté malheur !

XVI

L'ASSAUT

Du moment où la victoire de la Saint-Laurent et l'arrivée de Philippe II devant Saint-Quentin n'amenaient pas la reddition de cette ville ; du moment où, au lieu de se rendre, Coligny, sans respect de la majesté royale, forçait Philippe II à battre en retraite, en faisant siffler un impertinent boulet à ses oreilles augustes, il devenait évident que la ville était décidée à tenir jusqu'à la dernière extrémité.

Il fut donc résolu qu'on la presserait sans relâche.

Il y avait dix jours que le siège était commencé : c'était bien du temps perdu déjà devant de si pauvres murailles. Il fallait en finir le plus tôt possible avec l'opiniâtreté de ces impudents bourgeois qui osaient tenir encore, lorsqu'ils avaient perdu l'espoir d'être secourus, et qu'ils n'avaient plus pour perspective qu'une ville emportée d'assaut, et tous les malheurs qui suivent d'ordinaire un pareil événement.

Quelque précaution qu'eût prise Coligny pour cacher aux Saint-Quentinois la défaite du connétable, la nouvelle s'en répandit dans la ville ; mais chose étrange ! et l'amiral l'avoue lui-même, elle eut plus d'influence sur les gens de guerre que sur les bourgeois.

Au reste, la grande difficulté qui commença de se présenter à l'amiral, et celle qui, comme on l'a vu, l'avait gêné dès le principe, fut de trouver des ouvriers pour réparer le ravage du canon. Ce ravage portait particulièrement sur le rempart de Rémicourt, et, depuis l'arrivée de l'armée anglaise, qui avait envoyé à Carondelet et à Julien Romeron, une douzaine de pièces d'artillerie, le rempart n'était plus tenable. En effet, une première batterie avait été établie, comme nous l'avons déjà dit, sur la plate-forme de l'abbaye de Saint-Quentin-en-Isle, et une seconde à deux étages sur les hauteurs du faubourg. Ces deux batteries labouraient, dans toute sa longueur, le rempart de Rémicourt, depuis la porte d'Isle jusqu'à la tour Rouge ; de sorte que les travailleurs, découverts des pieds à la tête, et exposés à ce double feu des batteries anglaises et espagnoles, n'osaient plus aborder le rempart, qui menaçait de s'écrouler un beau matin d'un bout à l'autre.

Ce fut Dandelot qui obvia à cet inconvénient.

Il eut cette idée de faire transporter sur le rempart toutes les vieilles barques que l'on put se procurer le long de la Somme, et d'en faire des traverses.

Un soir, à la nuit tombante, le travail commença.

Frantz et Heinrich, coiffés chacun d'un bateau comme d'un chapeau immense, entreprirent cette rude besogne. A mesure qu'un bateau était placé en travers sur le rempart, des pionniers l'emplissaient de terre.

On déposa de cette façon, pendant une nuit, sur le rempart, cinq bateaux qui furent emplis de terre, et qui offrirent un abri aux travailleurs.

Alors, les soldats reparurent sur le boulevard, et les travailleurs reprirent leur besogne.

Pendant ce temps, deux nouveaux chemins couverts avaient été entrepris par les assiégeants : le premier dans

la direction de la tour à l'Eau, le second vis-à-vis le moulin de la courtine de Rémicourt.

L'amiral fit dépaver les rues, fit porter les pavés dans les tours, et, du haut des tours, fit, pour inquiéter les pionniers espagnols, jeter ces pavés dans les tranchées; mais les gabions qui masquaient les mineurs les garantissaient, en grande partie, de l'action de ces projectiles, et leur permettaient de continuer l'œuvre de destruction.

Philippe II, afin d'exciter les canonniers espagnols à établir leurs batteries, venait parfois les visiter pendant leurs travaux; mais, un jour qu'il assistait à l'établissement d'une de ces batteries, l'amiral le reconnut, et, appelant ses plus habiles arquebusiers, il leur indiqua le point de mire royal. A l'instant, une grêle de balles siffla autour du roi, qui, à tout hasard, et de peur d'accident, avait amené son confesseur avec lui, pour avoir toujours sous la main une absolution *in extremis*.

Au bruit des balles, Philippe II se tourna vers le moine.

— Mon père, demanda-t-il, que dites-vous de cette musique?

— Je la trouve très-désagréable, sire, répondit le moine en secouant la tête.

— C'est aussi mon avis, dit Philippe II. Je ne comprends vraiment point comment mon père l'empereur Charles-Quint y pouvait trouver tant de plaisir... Allons-nous-en!

Et le roi d'Espagne et son confesseur s'en allèrent, en effet, pour ne plus revenir.

Cependant, l'achèvement de ces travaux ne demanda pas moins de neuf jours; c'étaient déjà neuf jours de gagnés pour le roi de France, qui, sans doute, ne perdait pas le temps que lui gagnaient l'amiral et les braves gens de sa ville de Saint-Quentin.

Enfin, le 21, on démasqua les batteries, et, le 22, on commença à les faire jouer. Seulement alors, les Saint-Quentinois purent juger du danger qui les menaçait.

Pendant ces neuf jours, Philippe II avait fait venir de Cambrai toute l'artillerie qu'il avait pu en distraire; de sorte que tout l'espace compris depuis la tour à l'Eau jusqu'à la tour Saint-Jean ne formait plus qu'une immense batterie de cinquante pièces de canon, battant une ligne de murailles d'environ mille mètres.

D'un autre côté, les batteries flamandes de la ruelle d'Enfer avaient repris leur feu, battant la courtine du Vieux-Marché et celle du corps de garde Dameuse.

Tandis que les batteries anglaises, séparées en deux parties, aidaient, d'un côté, les batteries espagnoles de Carondelet et de Julien Romeron, et, de l'autre, sous les ordres de lord Pembroke, lançaient, des hauteurs de Saint-Prix, leurs boulets dans le faubourg de Ponthoille et contre la tour Sainte-Catherine.

Saint-Quentin était complètement enveloppé d'un cercle de feu.

Par malheur, les vieux murs qui faisaient face à Rémicourt, c'est-à-dire le point attaqué avec le plus d'acharnement, n'avaient qu'un parement en grès, et ne pouvaient offrir qu'une bien faible résistance. A chaque nouvelle salve d'artillerie, la muraille entière tremblait, et l'on croyait voir s'écrouler sur toute sa longueur le revêtement, qui se détachait du rempart comme la croûte d'un gigantesque pâté.

A partir de ce moment, ce fut tout autour de la ville comme l'éruption d'un immense volcan. Saint-Quentin semblait la salamandre antique enfermée dans une ceinture de flammes; chaque boulet enlevait une pierre de la muraille, ou ébranlait une maison; les quartiers d'Isle et de Rémicourt ne présentaient plus que l'aspect d'une vaste ruine. On chercha d'abord à étayer et à soutenir les maisons; mais à peine l'une d'elles était-elle étayée, que la maison voisine, en s'écroulant, entraînait la maison et les étais avec elle. Les habitants de ces deux quartiers désolés se retiraient au fur et à mesure que s'écroulaient leurs demeures, et fuyaient vers le quartier Saint-Thomas, qui était de tous le moins exposé au feu; et tel est l'amour de la propriété, qu'ils ne quittaient les murs croulants qu'au moment où ils les voyaient tout près de tomber, et que quelques-uns mirent tant de lenteur à les abandonner, qu'ils furent ensevelis sous les décombres.

Et, cependant, du sein de cette désolation, du milieu de ces débris, pas une voix ne s'éleva pour parler de se rendre. Chacun était convaincu de la sainteté de sa mission, et semblait se dire: « Nous succomberons, villes, maisons, remparts, citoyens, soldats; mais, en succombant, nous sauverons la France! »

Cet orage de feu, cet ouragan de fer dura du 22 au 26 août. Le 26 août, le rempart n'était plus autre chose qu'une grande découpure de pierre dans laquelle onze brèches, toutes praticables, avaient été creusées par le canon flamand, anglais et espagnol.

Tout à coup, vers deux heures de l'après-midi, d'un commun accord, les batteries ennemies se turent: un silence de mort succéda aux effroyables détonations qui ne cessaient de se faire entendre depuis quatre-vingt-seize heures, et l'on vit les assiégeants s'approcher en foule par des chemins couverts.

On crut que le moment de l'assaut était arrivé.

Justement, un boulet venait de mettre le feu à des chaumières situées près du couvent des jacobins, et l'on commençait à l'éteindre, lorsque, tout à coup, le cri: « Aux murailles! » retentit par la ville.

Coligny accourut; il invita les habitants à laisser brûler les maisons, et à venir défendre les remparts.

Les habitants, sans murmurer, abandonnèrent les pompes et les seaux, et, prenant les piques et les arquebuses, s'élancèrent aux murailles. Les femmes et les enfants restèrent pour voir brûler leurs demeures.

C'était une fausse alerte: l'assaut ne devait pas encore avoir lieu ce jour-là; les assiégeants s'approchaient pour faire jouer les mines établies sous les escarpes. Sans doute ne trouvaient-ils pas encore la rampe suffisamment praticable. Les mines jouèrent, ajoutèrent de nouvelles brèches aux premières, de nouveaux décombres aux anciens, et les assiégeants se retirèrent.

Pendant ce temps, l'incendie, abandonné à lui-même, avait dévoré trente maisons!

La soirée et la nuit furent employées à réparer autant que possible les brèches du front d'attaque, et à établir sur la muraille de nouveaux parapets.

Quant à nos aventuriers, grâce au légiste Procope, leurs dispositions furent prises avec autant de loyauté que de discernement.

Le fonds commun se composait de quatre cents écus d'or: cela attribuait à chacun, vu la mort de Fracasso, et l'héritage qui en avait été la suite, cinquante écus d'or. Chacun prit sur soi vingt-cinq écus d'or, et laissa à la masse les vingt-cinq autres, qui furent enfouis dans les caves du couvent des jacobins, après que tous eurent fait serment de ne mettre la main sur ce fonds de réserve que dans un an, à partir de ce jour, et en présence de tous les survivants. Des vingt-cinq écus que l'on avait sur soi, chacun en pouvait disposer à sa guise, et selon les besoins et circonstances. — Il était bien entendu que la part de ceux qui mourraient dans l'intervalle appartiendrait aux survivants. — Malemort, qui avait moins de chance de fuite que les autres, cacha ses vingt-cinq écus d'or à part, pensant, avec raison, que, s'il les gardait sur lui, ils étaient perdus.

Le lendemain 27, au point du jour, le canon recommença de tonner, et les brèches, à peu près réparées pendant la nuit, redevinrent praticables.

Nous avons dit qu'il y en avait onze principales.

Voici quelle était leur position, et en quoi consistaient leurs moyens de défense. La première, pratiquée dans la tour de la porte Saint-Jean, était gardée par le comte de Breuil, gouverneur de la ville. La seconde était gardée par la compagnie écossaise du comte de Haran: ces Ecossais étaient les plus gais et les plus laborieux soldats de la garnison. La troisième, ouverte dans la tour de la Couture, était gardée par la compagnie du Dauphin, dont, autrefois, M. de Théligny était lieutenant: cette compagnie avait pour commandant M. de Cuisieux, son successeur. La quatrième, qui éventrait la tour Rouge, était gardée par la compagnie du capitaine Saint-André et par Lactance et ses jacobins: la tour Rouge n'était située qu'à cinquante pas du couvent. La cinquième, qui était en face du palais du gouverneur, était gardée par Coligny lui-même, avec sa compagnie: il avait près de lui Yvonnet, Procope et Maldent. La sixième, ouverte dans la tour placée à gauche de la porte de Rémicourt, était gardée par une moitié de la compagnie de l'amiral, que commandait le capitaine Rambouillet; Pilletrousse, qui avait des amis dans cette compagnie, s'y était fait incorporer. La septième était gardée par le capitaine de Jarnac, dont nous avons déjà dit quelques mots: il était fort malade; mais, si malade qu'il fût, le 27 au matin, il s'était fait conduire à cette brèche, où, couché sur un matelas, il attendait l'assaut. La huitième, qui donnait accès dans la tour Sainte-Périne, était gardée par trois capitaines que nous n'avons point eu encore l'occasion de nommer, et qui s'appelaient Forces, Oger et Soleil; un quatrième le sieur de Vaulpergues, s'était joint à eux; ils commandaient à des soldats de différentes armes. La neuvième était gardée par Dandelot, avec trente-cinq hommes d'armes et vingt-cinq ou trente arquebusiers. La dixième, qui était ouverte dans la tour à l'Eau, était défendue par le capitaine de Lignières et sa compagnie. Enfin, la onzième, qui effondrait la porte d'Isle, était gardée par le capitaine Sallevert et la compagnie la Fayette, à laquelle s'étaient joints les deux Scharfenstein et Malemort, qui n'avaient eu qu'une trentaine de pas à faire hors de la tente pour arriver à la brèche.

Tous ces gens de guerre, répartis sur les différentes brèches, s'élevaient à huit cents hommes; les bourgeois mêlés à eux formaient un nombre à peu près double du leur.

Le 27 août, nous l'avons dit, dès le point du jour, le canon

commença de gronder, et jusqu'à deux heures de l'après-midi ne s'arrêta point une seconde. Il était inutile de répondre à un pareil feu, qui broyait les remparts, écrasait les maisons, et allait frapper les habitants jusque dans les rues les plus reculées.

On se contenta donc d'attendre; mais, pour ne laisser à tout homme en état de porter les armes aucun doute sur la nécessité de sa coopération, depuis le point du jour, le guetteur du beffroi ne cessa de sonner, s'interrompant seulement pour crier, avec un porte-voix, du haut de la tour :

— Aux armes, citoyens! aux armes!

Et au son de cette cloche, et à ces cris lugubres et incessamment répétés, les plus faibles devenaient forts, les plus timides reprenaient courage.

A deux heures, le feu cessa, et un drapeau fut hissé par Emmanuel-Philibert sur le saillant du chemin couvert.

C'était le signal de l'assaut.

Trois colonnes furent lancées sur trois points : l'une, vers le couvent des jacobins; l'autre, vers la tour à l'Eau; la troisième, enfin, vers la porte d'Isle.

Ces trois colonnes se composaient : celle qui marchait vers le couvent des jacobins, des vieilles bandes espagnoles conduites par Alonzo de Cazières et de quinze cents Allemands sous les ordres de leur colonel Lazare Swendy; celle qui marchait sur la tour à l'Eau comptait six bataillons, espagnols, commandés par le colonel Navarez, et six cents Wallons du comte de Mègue; enfin, celle qui marchait sur la porte d'Isle était guidée par le capitaine Carondelet et Julien Romeron. Ils avaient sous leurs ordres trois enseignes bourguignonnes et deux mille Anglais.

Il serait impossible de mesurer, si court qu'il fût, le temps qui s'écoula entre le moment où les assiégeants s'élancèrent des tranchées jusqu'à celui où ils vinrent se heurter aux assiégés; en pareil cas, on vit des années dans le cours d'une minute.

Le choc eut lieu sur les trois points menacés. Sur ces trois points, pendant un quart d'heure, on ne vit rien qu'une affreuse mêlée; on n'entendit rien que des cris, des hurlements, des blasphèmes; puis, suspendu un moment au haut de la falaise croulante, le flot qui avait monté descendit repoussé, laissant le talus couvert de morts.

Chacun avait fait merveille; les trois points attaqués avec acharnement avaient été défendus avec désespoir. Lactance et ses jacobins s'étaient vigoureusement montrés. L'ennemi avait roulé de la tour Rouge jusque dans les fossés; mais plus de vingt moines étaient restés pêle-mêle parmi les morts, avec les vieux soldats espagnols d'Alonzo de Cazières et les Allemands de Swendy. Les Wallons du comte de Mègue et les Espagnols de Navarez n'avaient pas été plus heureux, et, forcés de reculer jusqu'aux tranchées, ils se reformaient pour un second assaut. Enfin, à la tour de la porte d'Isle, la présence de Malemort et des deux Scharfenstein s'était fait efficacement sentir : Carondelet avait eu la main droite broyée d'un coup de pistolet tiré par Malemort, et Julien Romeron, renversé d'un coup de masse, et précipité du haut des remparts par Heinrich Scharfenstein, s'était brisé les deux jambes dans sa chute.

Il y eut un instant de halte sur toute la ligne. On respirait. Seulement, on continuait d'entendre vibrer le son du beffroi, et, par intervalles, la voix du guetteur qui criait aux quatre coins de la tour :

— Aux armes, citoyens! aux armes!

Ce cri n'était pas inutile, car, ainsi que nous l'avons dit, les colonnes d'assaut se reformaient, et, ayant reçu un renfort de troupes fraîches, revenaient à l'attaque par le même chemin, semé de morts, qu'elles avaient déjà parcouru.

Ce qui faisait cette défense sublime, c'est que chefs, soldats et bourgeois, savaient bien qu'elle était inutile et ne pouvait avoir un heureux résultat; mais c'était un grand devoir à accomplir, et chacun l'accomplissait gravement, saintement, noblement!

Rien de plus sombre et de plus terrible — Coligny lui-même le dit — que cette seconde attaque, que n'accompagnaient ni les fanfares des trompettes, ni les roulements des tambours. Assiégeants et assiégés s'abordèrent en silence, et le seul bruit que l'on entendit fut celui du fer heurtant le fer.

La brèche qu'il gardait n'étant point attaquée, Coligny pouvait suivre des yeux les chances du combat, et se porter où il croirait sa présence nécessaire. Il vit alors un groupe d'enseignes espagnoles qui, ayant délogé les arquebusiers de la tour Rouge, et profitant de cet avantage, s'avançaient jusqu'au parapet du rempart en se glissant à la file jusque dans la tour même.

Coligny ne s'inquiéta pas d'abord de cette attaque : le chemin pris par les Espagnols était si étroit et si difficile, que, si la compagnie du Dauphin faisait son devoir, les assiégeants allaient être certainement repoussés; mais, au grand étonnement de Coligny, les Espagnols se succédaient les uns aux autres par le même chemin, sans qu'il y eût apparence de trouble dans leur marche.

Tout à coup, un soldat effaré vint anoncer à l'amiral que la brèche de la tour Rouge était forcée.

Il était impossible à Coligny, à cause d'un bateau rempli de terre qui s'élevait entre lui et la tour Rouge, de voir ce qui se passait sur ce point; seulement, comprenant que le plus pressé était de courir là où on lui disait que l'ennemi était victorieux, il appela à lui cinq ou six hommes et descendit du rempart, qu'il comptait remonter de l'autre côté de la traverse, en criant :

— A moi, mes amis, c'est ici qu'il faut mourir!

Et, en effet, il courut de toute sa force vers la tour Rouge.

Mais il n'était pas à moitié chemin, qu'il vit, derrière la plate-forme du moulin à vent, l'enseigne de la compagnie du Dauphin fuyant dans la direction des Jacobins avec d'autres gens de guerre, tandis que moines et bourgeois se faisaient tuer plutôt que de reculer d'un pas.

Coligny pensa que sa présence était d'autant plus urgente à la tour Rouge, que les gens de guerre l'abandonnaient, et il redoubla de vitesse; mais, en remontant sur le rempart, il s'aperçut que le rempart était pris, et qu'il venait de donner tête baissée au milieu de la colonne d'attaque espagnole et allemande, déjà maîtresse, non seulement de la brèche, mais encore de la muraille.

L'amiral regarda autour de lui : un seul page, presque enfant, l'avait suivi, avec un gentilhomme et un valet de chambre.

En ce moment, deux hommes l'attaquèrent, l'un à coups d'épée, l'autre en l'ajustant à bout portant avec une arquebuse.

L'amiral para les coups d'épée du revers de son bras bardé de fer, et écarta, à l'aide de la pique qu'il tenait à la main, le canon de l'arquebuse, qui partit en l'air :

Alors, le petit page effrayé, cria en espagnol :

— Ne tuez pas monseigneur l'amiral! ne tuez pas monseigneur l'amiral!

— Etes-vous, en effet, l'amiral? demanda le soldat qui avait porté les coups d'épée à Coligny.

— Si c'est l'amiral, il est à moi, cria l'homme à l'arquebuse.

Et il étendit la main sur Coligny.

Mais, lui, frappant cette main du manche de sa pique :

— Il n'est point besoin de me toucher, dit-il; je me rends, et, avec l'aide de Dieu, je trouverai pour ma rançon une telle somme, qu'elle vous contentera tous deux.

Alors, les deux soldats échangèrent à demi-voix quelques paroles que l'amiral ne put entendre, et qui étaient, sans doute, un accord, car ils cessèrent de se disputer pour lui demander si les hommes qui l'accompagnaient étaient à lui, et qui ils étaient.

— L'un est mon page, l'autre mon valet de chambre, le troisième un gentilhomme de ma maison, répondit l'amiral; leur rançon vous sera payée avec la mienne; seulement, retirez-moi du chemin des Allemands : je désire ne point avoir affaire à eux.

— Suivez-nous, dirent les deux soldats, et nous allons vous mettre en lieu de sûreté.

Et, ayant demandé à l'amiral son épée, ils le ramenèrent à la brèche, qui n'avait point été escaladée, et, l'aidant à descendre, ils le conduisirent dans le fossé, à l'entrée d'une mine.

Là, on rencontra don Alonzo de Cazières, avec lequel les soldats échangèrent quelques paroles.

Alors, don Alonzo s'approcha de Coligny, le salua courtoisement; puis, lui montrant de la main un groupe de gentilshommes qui sortaient de la tranchée et s'avançaient vers la muraille, faisant cortège au généralissime de l'armée espagnole :

— Voici monseigneur Emmanuel-Philibert, dit-il; si vous avez quelque réclamation à faire, adressez-vous à lui.

— Je n'ai rien à lui dire, répondit l'amiral, sinon que je suis le prisonnier de ces braves gens, et que je désire que ce soient eux qui touchent le prix de ma rançon.

Emmanuel entendit ce que disait Coligny, et, avec un sourire :

— Monsieur l'amiral, dit-il en français, voici deux drôles qui, si notre prisonnier leur est payé à sa valeur, seront plus riches que certains princes de ma connaissance.

Et, laissant l'amiral aux mains de don Alonzo de Cazières, Emmanuel-Philibert monta sur le rempart par cette même brèche qu'avait défendue l'amiral.

XVII

UN FUGITIF

Les habitants de Saint-Quentin savaient bien quel terrible jeu ils jouaient, en opposant à la triple armée espagnole, flamande et anglaise qui entourait leurs murailles cette

opiniâtre résistance dont la fortune de Philippe II venait de triompher.

Ils ne songèrent donc pas plus à demander merci que, selon toute probabilité, le vainqueur ne songea à leur accorder miséricorde.

C'était la nature des guerres de cette époque, d'entraîner à leur suite d'effroyables représailles. Dans ces armées composées d'hommes de tous pays, où des *condottieri* d'une même nation combattaient souvent les uns contre les autres, et où les engagements d'argent étaient, en général, assez mal tenus par les parties contractantes, le pillage était porté d'avance en ligne de compte, comme complément de solde, et devenait même parfois, en cas de défaite, la solde unique ; seulement, dans ce cas, on pillait les amis au lieu de piller les ennemis.

Aussi, nous l'avons vu, la défense avait-elle été désespérée partout, excepté sur ce point où la compagnie du Dauphin avait faibli. L'ennemi occupait déjà la tour Rouge, l'amiral était déjà pris, Emmanuel-Philibert était déjà sur le rempart, que l'on se battait encore, non plus pour sauver la ville, mais pour tuer et être tué, sur trois autres brèches : celles qui étaient défendues par le capitaine Soleil, par la compagnie de M. de la Fayette, et par M. Dandelot, frère de l'amiral.

Il en était de même sur plusieurs points de la ville : les Espagnols, en pénétrant dans la place par la rue du Billon, avaient trouvé des groupes de bourgeois armés qui défendaient le carrefour de Cépy, et l'entrée de la rue de la Fosse.

Cependant, aux cris de « Ville gagnée ! » à la lueur du feu, à la vue de la fumée, ces résistances partielles s'éteignirent ; la brèche du capitaine Soleil fut forcée, puis celle de M. de la Fayette, puis enfin la dernière, celle de M. Dandelot.

A mesure que ces brèches étaient prises, on entendait de grands cris auxquels succédait un silence sombre : ces cris, c'étaient des cris de victoire ; ce silence, c'était celui de la mort.

La brèche forcée, ses défenseurs égorgés ou reçus à rançon, — si on les jugeait à leur mine assez riches pour se racheter, — les vainqueurs se ruaient sur la partie de la ville la plus proche du rempart où ils avaient pris pied, et le pillage commençait.

Il dura cinq jours.

Pendant cinq jours, l'incendie, le viol et le meurtre, ces hôtes dévastateurs des villes prises d'assaut, se promenèrent par les rues, s'asseyant au seuil des maisons désertes ou renversées, et se vautrant jusque sur les dalles sanglantes des églises.

Rien ne fut épargné, ni femmes, ni enfants, ni vieillards, ni moines, ni religieuses. Dans une piété pour les pierres qu'il n'avait pas pour les hommes, Philippe II avait donné l'ordre de respecter les édifices sacrés, craignant, sans doute, que les sacrilèges commis ne retombassent sur sa tête ; l'ordre fut inutile, rien n'arrêta la destruction aux mains des vainqueurs. L'église de Saint-Pierre-au-Canal fut renversée comme par un tremblement de terre ; la Collégiale, trouée à jour par les boulets, veuve de ses magnifiques vitraux de couleur brisés par les décharges de l'artillerie, fut dépouillée de ses ciboires de vermeil, de ses vases et de ses chandeliers d'argent ; le grand Hôtel-Dieu fut brûlé, et l'hôpital des Belles-Portes, l'hôpital de Notre-Dame, l'hôpital se Lembay, l'hôpital de Saint-Antoine, le béguinage des grainetiers et la maison du Séminaire ne présentèrent plus, ces cinq jours écoulés, qu'un monceau de ruines.

Une fois le rempart envahi, une fois la résistance des rues anéantie, chacun n'avait plus songé qu'à subir le destin ou à s'y échapper ; les uns avaient tendu la gorge au couteau ou à la hallebarde, les autres s'étaient réfugiés dans des caves, dans des souterrains où ils espéraient se dérober aux regards des ennemis ; d'autres, enfin, s'étaient laissés glisser du haut en bas des remparts, essayant de passer à travers les tronçons mal joints des trois armées ; — mais presque tous ceux qui avaient tenté ce dernier moyen de fuite avaient servi de but aux arquebusiers espagnols ou aux archers anglais, et bien peu avaient échappé aux balles des uns ou aux flèches des autres.

On égorgeait donc, non seulement dans la ville, mais aussi hors la ville ; non seulement sur les remparts, mais encore dans les fossés, dans les prairies, et jusque dans la rivière, que quelques désespérés essayaient de traverser à la nage.

Cependant, la nuit vint, et le bruit des fusillades cessa.

Il y avait à peu près trois quarts d'heure que la nuit était venue, il y avait à peu près vingt minutes que le dernier coup d'arquebuse s'était fait entendre, lorsqu'un léger frissonnement agita les roseaux de la partie du rivage de la Somme qui s'étendait des sources du Grosnard à la coupure faite en face de Tournival pour laisser pénétrer l'eau de la rivière dans les fossés de la ville.

Ce frissonnement était si léger, qu'il eût été impossible à l'œil le plus perçant ou à l'oreille la plus exercée de distinguer, à dix pas de distance, s'il était causé par les premiers souffles de la nuit, ou par le mouvement de quelque loutre se livrant à l'exercice nocturne de la pêche. Tout ce que l'on eût pu voir, c'est qu'il s'approchait insensiblement du fil de l'eau, assez peu profonde en cet endroit ; aussi, arrivé à la lisière des roseaux, le frémissement cessa-t-il pendant quelques minutes, à la suite desquelles on eût pu entendre comme le bruit d'un corps qui plonge ; en même temps, des bulles d'eau montèrent du fond de la rivière à la surface.

Quelques secondes après, un point noir apparut au milieu du cours de la rivière ; mais, ne demeurant visible que juste le temps qu'il faut à un animal vivant dans notre atmosphère pour reprendre haleine, il disparut aussitôt.

Deux ou trois fois encore, à des distances égales, sans se rapprocher d'un bord ni de l'autre, et toujours suivant le fil de l'eau, le même objet disparut pour reparaître encore.

Puis, enfin, le nageur, — car, au fur et à mesure qu'il s'éloignait de la ville rugissante de douleur, et qu'un double regard, jeté à droite et à gauche, l'assurait que les deux rives de la Somme étaient désertes, l'individu dont nous suivons la trace paraissait moins craindre de laisser reconnaître qu'il appartenait à l'espèce du genre animal qui, de son autorité privée, s'est déclaré le plus noble ; — puis, enfin, disons-nous, le nageur dévia volontairement de la ligne droite, et, après quelques vigoureuses brasses, pendant lesquelles le sommet de sa tête seul apparaissait à la surface de l'eau, il aborda sur la rive gauche du fleuve, juste à un endroit où l'ombre d'un groupe de saules rendait l'obscurité plus épaisse encore que dans les endroits découverts.

Un instant, il s'arrêta, retint son haleine, et, demeurant aussi muet et aussi immobile que le tronc rugueux contre lequel il s'était appuyé, il interrogea avec tous ses sens, rendus plus subtils par l'idée du péril auquel il venait d'échapper et de celui qui le menaçait encore, l'air, la terre et l'eau.

Tout semblait silencieux et tranquille ; la ville seule, couverte d'un panache de fumée au milieu duquel s'élevait parfois un jet de flammes, semblait, comme nous l'avons dit, se débattre dans les tortures d'une douloureuse agonie.

Le fugitif, alors, par cela même qu'il se sentait à peu près en sûreté, parut éprouver un plus vif regret d'abandonner ainsi une ville dans laquelle il laissait, sans doute, des souvenirs d'amitié ou d'amour chers à son cœur. Mais ce regret, si vif qu'il fût, ne parut pas lui inspirer un moment le désir de revenir sur ses pas ; il se contenta de pousser un soupir, de murmurer un nom, et, après s'être assuré que son poignard, — seule arme qu'il eût conservée, et qu'il portait au cou, suspendu à une chaîne dont, le jour, on pouvait contester la valeur, mais que, la nuit, rien n'empêchait de prendre pour de l'or ; — après s'être assuré, disons-nous, que son poignard jouait facilement dans le fourreau, et qu'une ceinture de cuir, à laquelle il semblait attacher une importance réelle, continuait de serrer sous son pourpoint la taille mince et flexible dont la nature l'avait doué, il s'élança vers les marais de l'Abbiette de ce pas qui tient le milieu entre le pas de course et le pas ordinaire, et que la stratégie moderne a baptisé du nom de pas gymnastique.

Pour quelqu'un qui eût été peu familier avec les alentours de la ville, le chemin que prenait le fugitif n'eût peut-être pas été sans danger. A l'époque où se passaient les événements que nous racontons, toute cette partie de la rive gauche de la Somme, sur laquelle se hasarda notre coureur nocturne, était occupée par des marais et des étangs qu'on ne traversait qu'à l'aide d'étroites chaussées ; mais ce qui devenait un péril pour un homme inexpérimenté offrait, au contraire, une chance de salut à celui qui connaissait les passes du boueux labyrinthe, et un ami invisible qui eût suivi des yeux notre homme, et qui eût conçu des craintes sur le chemin qu'il prenait, eût été bien vite rassuré.

En effet, toujours du même pas, et sans dévier un seul instant de la ligne de terrain solide qu'il devait suivre pour ne point s'engloutir dans quelqu'une de ces tourbières où le connétable avait si malheureusement envasé ses soldats, le fugitif traversa le marais, et se trouva bientôt sur les premiers monticules de cette plaine mamelonnée qui s'étend du village de l'Abbiette au moulin de Gauchy, et qui, lorsqu'elle est couverte d'épis, prend, sous le souffle du vent qui les courbe, l'aspect houleux d'une mer agitée.

Cependant, comme il devenait assez difficile de continuer à marcher du même pas au milieu de ces moissons à moitié sciées par l'ennemi pour en faire la paille de ses bivacs ou la nourriture de ses chevaux, celui que nous avons pris à tâche de suivre dans sa course aventureuse appuya sur sa gauche, et se trouva bientôt fouler un chemin battu qu'il semblait avoir eu pour but principal de rencontrer, en exécutant la savante évolution qu'il venait de faire.

Comme il arrive chaque fois qu'un but est atteint, le batteur d'estrade, en sentant sous ses pieds le sable de la route au lieu du chaume de la plaine, s'arrêta quelques instants,

aussi bien pour jeter un coup d'œil autour de lui que pour reprendre son souffle; puis, dans une ligne qui l'éloignait plus directement de la ville qu'aucune de celles qu'il avait suivies jusque-là, il continua son chemin. Il courut ainsi un quart d'heure à peu près, puis il s'arrêta de nouveau, l'œil fixe, la bouche entr'ouverte, l'oreille tendue.

A droite, à cent pas dans la plaine, avec ses grands bras de squelette, s'élevait le moulin de Gauchy; son immobilité dans les ténèbres lui donnait le double de sa grandeur ordinaire.

pauvre Fracasso particulièrement de si déplorables suites. A gauche, était le petit bois par lequel deux des assaillants s'étaient enfuis; ce bois ne paraissait point être étranger à notre inconnu; il s'y élança avec la rapidité d'un daim effarouché, et se trouva sous le couvert d'un taillis de vingt ou vingt-cinq ans, dominé de place en place par de grands arbres qui semblaient les aïeux de toute cette menue futaie.

Il était temps: la troupe prenait le chemin à quinze pas de lui, au moment même où il disparaissait dans le petit bois.



Les Espagnols avaient trouvé des groupes de bourgeois armés.

Mais ce qui avait arrêté court le fugitif, ce n'était point la vue de ce moulin, qui ne semblait pas lui être inconnu, et qui, sans doute, lui apparaissait non pas comme à don Quichotte, sous la forme d'un géant, mais sous sa véritable forme: ce qui avait arrêté tout court le fugitif, c'était un rayon de lumière qui avait glissé tout à coup par la porte du moulin, et le bruit d'une petite troupe de cavaliers qui arrivait directement à son oreille, tandis que, s'approchant incessamment de lui, une masse compacte et mobile se faisait de plus en plus visible à ses yeux.

Il n'y avait pas de doute, c'était une patrouille espagnole qui battait la campagne.

Le fugitif s'orienta.

Il était juste à l'endroit où avait eu lieu, contre Emmanuel-Philibert, l'échauffourée du bâtard de Waldeck, échauffourée dans laquelle certains aventuriers de notre connaissance avaient été si maltraités, et qui avait eu pour le

Soit qu'il pensât que ses facultés auditives fussent augmentées par le contact du sol, soit qu'il se crût plus en sûreté couché à plat ventre que debout, le fugitif se jeta la face contre terre, et demeura aussi immobile et aussi silencieux que le tronc du chêne au pied duquel il était couché.

Notre homme ne s'était point trompé; c'était bien une troupe de cavaliers ennemis qui battait les chemins, et qui peut-être même, avertie de la prise de la ville par quelque messager ou par la vue des flammes et de la fumée qui s'élevaient à l'horizon, allait lui réclamer sa part du butin.

Quelques mots espagnols prononcés par les cavaliers, comme ils passaient à la hauteur du fugitif, ne laissèrent à celui-ci aucun doute sur leur identité.

Il en devint plus immobile et plus muet que jamais.

Puis, quand, dans cette immobilité et ce mutisme, il eut donné aux rôdeurs nocturnes le temps de s'éloigner, quand le bruit de leurs voix fut éteint tout à fait, quand le reten-

tissement des pas de leurs chevaux fut près de s'éteindre, il redressa la tête, et, soit pour prendre un parti sur la route qu'il devait suivre afin d'éviter de pareilles rencontres, soit pour attendre que les battements de son cœur, dont la violence accusait la vivacité de ses émotions, se fussent un peu calmés, il se souleva lentement sur ses genoux d'abord, puis sur ses mains, rampa pendant la longueur d'une toise, et, sentant, aux aspérités des racines qui sortaient de terre, qu'il était protégé par l'ombre de ces grands arbres semés de place en place dans le taillis, et dont nous avons parlé, il fit volte-face, et se trouva assis, le dos presque appuyé au tronc de l'arbre, le visage tourné vers le chemin.

Le fugitif, seulement alors, se permit de respirer librement et, quoique ses vêtements fussent encore imprégnés des eaux de la Somme, il essuya son front couvert de sueur, et passa sa main fine et élégante dans les boucles de ses longs cheveux.

A peine avait-il achevé cette opération, qui lui avait fait pousser un soupir de bien-être, qu'il lui sembla qu'un objet mobile qui planait au-dessus de sa tête caressait à son tour, et de la même façon qu'il venait de le faire, cette belle chevelure, dont il paraissait, dans les circonstances ordinaires de la vie, prendre un soin tout particulier.

Curieux de savoir quel était cet objet animé ou inanimé qui se permettait à son endroit cette caressante familiarité, le jeune homme, — il était facile de deviner, à la souplesse et à l'élasticité de ses mouvements, que le fugitif était un jeune homme, — le jeune homme donc se renversa en arrière, s'appuya sur les coudes, et essaya de distinguer, à travers les épaisses ténèbres, la forme de l'objet qui causait momentanément sa préoccupation.

Mais tout était si sombre autour de lui, qu'il ne put rien distinguer qu'une ligne rapide et étroite placée tout à l'heure verticalement au-dessus de sa tête, maintenant au-dessus de sa poitrine, et qui se balançait avec roideur au souffle de la brise, laquelle tirait des arbres environnants ces murmures nocturnes et indécis qui font, malgré lui, frissonner le voyageur, disposé à les prendre pour la plainte des âmes en peine.

Nos sens, on le sait, suffisent rarement, isolés, à nous donner une idée nette des objets avec lesquels ils sont mis en contact, et ne se complètent que les uns par les autres. Notre fugitif résolut donc de compléter la vue par le toucher, l'œil par la main : il étendit la main, en effet, et demeura immobile et, pour ainsi dire, pétrifié ; puis, tout à coup, comme s'il eût oublié que la situation précaire où il se trouvait lui faisait une obligation du mutisme et de l'immobilité, il jeta un cri et s'élança hors du bois, en proie à la plus effroyable terreur.

Ce n'était point une main qui venait de caresser amoureusement sa noire chevelure ; c'était un pied, et ce pied, c'était celui d'un pendu !

Inutile de dire que ce pendu était notre ancienne connaissance le poète Fracasso, qui, ainsi que le bruit en avait couru, avait, après la malheureuse échauffourée du bâtard de Waldeck, trouvé, au participe passé, la rime qu'il avait si longtemps et si inutilement cherchée à l'infinitif.

XVIII

DEUX FUGITIFS

Le cerf relancé par les chiens ne se jette pas hors du bois et ne dévore pas la plaine en élans plus rapides que ne le faisait le jeune homme aux cheveux noirs qui paraissait posséder, à l'endroit des pendus, — sorte de gens beaucoup moins à craindre, cependant, après qu'avant l'opération, — une inconcevable irritabilité nerveuse.

Le seul soin qu'il prit donc, en apparaissant à la lisière du petit taillis, fut de tourner le dos à Saint-Quentin, et de courir dans une direction opposée à la ville ; le seul désir qu'il parut avoir fut de s'éloigner de là le plus tôt possible.

Le fugitif, en conséquence, soutint pendant plus de trois quarts d'heure une course dont on eût cru un coureur de profession incapable, si bien qu'en ces trois quarts d'heure, il dut faire tout près de deux lieues.

Ces deux lieues faites, il se trouva au delà d'Essigny-le-Grand, et en deçà de Gibercourt.

Deux choses contraignirent le fugitif à une halte momentanée : d'abord, l'haleine lui manquait ; puis, ensuite, le terrain devenait tellement bosselé, qu'on ne pouvait plus, je ne dirai pas courir, mais marcher qu'avec une extrême précaution, sous peine de trébucher à chaque pas.

En conséquence, dans l'impossibilité bien visible d'aller plus loin, il se coucha de son long sur une de ces bosses, haletant comme le cerf aux abois.

D'ailleurs, il avait réfléchi sans doute que, depuis longtemps, la ligne occupée par les avant-postes espagnols était dépassée, et, quant au pendu, s'il avait dû descendre de son arbre et courir après lui, il n'eût point attendu trois quarts d'heure pour se donner ce petit plaisir d'outre-tombe.

Notre jeune homme eût pu se faire sur ce dernier point une réflexion encore plus juste : c'est qu'en général, si les pendus pouvaient descendre de la potence, soit qu'elle étende au coin d'un carrefour son bras nu et sec, soit qu'elle allonge dans la forêt sa branche feuillue et pleine de sève, la situation n'est point tellement agréable pour eux, qu'ils ne descendissent dès le premier jour. Or, si notre calcul est juste, du jour de la bataille de Saint-Quentin au jour de la prise de la ville, vingt jours s'étaient écoulés, et, puisque Fracasso était resté patiemment vingt jours suspendu à sa corde, il était probable qu'il y resterait tant que la corde ne se romprait pas.

Pendant que notre fugitif reprenait haleine, et se livrait, sans doute, aux réflexions que nous venons de faire, onze heures trois quarts sonnaient au clocher de Gibercourt, et la lune se levait derrière les bois de Rémigny.

Il en résulta que, lorsqu'il releva la tête, ses réflexions achevées, le fugitif put reconnaître, aux rayons tremblants de la lune, le paysage dont il formait la partie la plus animée.

Il était en plein champ de bataille, au milieu du cimetière improvisé par Catherine de Laillier, mère du seigneur de Gibercourt ; le petit monticule sur lequel il avait cherché un repos momentané n'était rien autre chose que le rebondissement d'une fosse où une vingtaine de soldats français avaient trouvé le repos éternel.

Il était dit que le fugitif ne sortirait pas du cercle funèbre qui, depuis qu'il avait quitté Saint-Quentin, semblait s'étendre autour de lui.

Cependant, comme il paraît que, pour certaines organisations, les cadavres qui dorment à trois pieds sous terre sont moins effrayants que ceux qui se balancent à trois pieds au-dessus, notre fugitif se contenta, cette fois, de se livrer à un tremblement nerveux accompagné de ce petit roulement de la voix qui signifie qu'un frisson glacé passe entre le cuir et la chair de ce pauvre animal le plus facile à épouvanter après le lièvre, — c'est-à-dire de l'homme.

Puis, la poitrine soulevée encore par un reste de fatigue résultat de la course désordonnée qu'il venait d'accomplir, notre fugitif se mit à écouter le cri d'une chouette qui jaillissait, mélancolique et régulier, d'un massif d'arbres verts restés debout comme pour indiquer le centre du cimetière.

Mais bientôt, si fort que ce chant lugubre parût captiver son attention, son sourcil se fronça, et sa tête tourna légèrement de droite à gauche, comme préoccupée d'un autre bruit qui venait se mêler à celui-là.

Ce bruit était plus matériel que le premier ; le premier semblait descendre du ciel sur la terre, le second semblait monter de la terre au ciel. C'était le bruit de ce lointain galop d'un cheval si bien imité dans la langue latine, au dire des professeurs, ébahis, depuis deux mille ans, d'admiration devant le vers de Virgile :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

Je n'oserais pas dire que notre fugitif connût ce vers ; mais, à coup sûr, il connaissait le galop d'un cheval ; car à peine le bruit de ce galop était-il perceptible à une oreille ordinaire, que le jeune homme était debout, interrogeant l'horizon du regard ; seulement, comme le cheval galopait non pas sur une grande route, mais sur un sol poussiéreux, défoncé par les marches et les contre-marches de l'armée espagnole et de l'armée française, comme ce sol, sillonné par les boulets et couvert des débris de la moisson, n'avait qu'une médiocre sonorité, il se trouvait qu'en réalité, le cheval et le cavalier étaient beaucoup plus près du fugitif que celui-ci ne se l'était imaginé d'abord.

La première idée qui vint à notre jeune homme, c'est que, défiant dans la roideur de ses jambes, le pendu avec lequel il venait de se compromettre avait emprunté aux écuries de la Mort quelque cheval fantastique à l'aide duquel il s'était mis à sa poursuite ; et la marche rapide du cavalier, le peu de bruit que faisait le cheval en gagnant du chemin rendaient cette supposition possible, surtout pour une organisation nerveuse et surexcitée encore par les événements qui venaient de s'accomplir, et par l'aspect vraiment lugubre du théâtre où ils s'étaient accomplis.

Ce qu'il y avait de positif dans tout cela, c'est que cheval et cavalier n'étaient plus guère qu'à cinq cents pas du jeune homme, et que celui-ci commençait à les distinguer l'un et l'autre, autant qu'il est permis, par le clair quelque peu obscur d'une lune à son dernier quartier, de distinguer les spectres d'un cavalier et d'un cheval.

Peut-être, si la course du fantastique centaure qui s'approchait eût dû laisser notre fugitif à vingt pas à droite ou à vingt pas à gauche, celui-ci n'aurait-il pas bougé, et, au lieu de fuir, se serait-il couché à l'ombre, dans quelque entre-deux de tombes pour laisser passer l'apocalyptique vision ; mais point : il se trouvait sur la ligne directe parcourue par le nouvel arrivant, et il lui fallait fuir au plus

vite, s'il ne voulait pas être traité par le cavalier infernal comme Héliodore, vingt siècles auparavant, avait été traité par le cavalier céleste.

Il jeta donc un regard rapide vers l'horizon opposé à celui par lequel surgissait le danger, et, à trois cents pas à peine devant lui, il aperçut, comme un rideau sombre, la lisière des bois de Rémigny.

Il songea bien un instant à se jeter soit dans le village de Gibercourt, soit dans le village de Ly-Foutaines, placé qu'il était à mi-chemin de ces hameaux, dont le premier s'élevait à sa droite, et le second à sa gauche ; mais, calcul fait des distances, il reconnut qu'il était au moins à cinq cents pas de l'un et de l'autre, tandis qu'il était à trois cents pas à peine de la lisière du bois.

Ce fut donc vers le bois qu'il se dirigea avec l'élan du cerf à qui la meute en défaut a donné le loisir de reposer pendant quelques instants ses membres déjà roidis ; mais, au moment où il passait de l'immobilité au mouvement, il lui sembla que le cavalier poussait un cri de joie qui n'avait rien d'humain. Ce cri, apporté aux oreilles du fugitif sur les ailes vaporeuses de la nuit, donna une nouvelle activité à sa course, et, comme, cependant le bruit de cette course épouvantait la chouette cachée dans les massifs d'arbres, et qui s'envolait en jetant une dernière plainte plus lugubre que les autres, il se prit à envier ces ailes rapides et silencieuses à l'aide desquelles le sombre oiseau de nuit se trouva en un instant perdu dans le rideau de bois qui s'étendait devant lui.

Mais, si le fugitif n'avait point les ailes de la chouette, le cheval qui servait de monture au cavalier lancé à sa poursuite paraissait avoir celles de la Chimère : tout en bondissant par-dessus les tombes, le jeune homme jetait un regard derrière lui, et, avec une rapidité effrayante, il voyait se rapprocher et grandir le cheval et le cavalier.

En outre, le cheval hennissait, et le cavalier hurlait.

Si les artères des tempes du fugitif n'eussent point battu si fort, il eût compris que les hennissements du cheval n'avaient rien que de naturel, et que les hurlements du cavalier étaient tout simplement une répétition du mot *Arrête !* prononcé sur tous les tons, depuis celui de la prière jusqu'à celui de la menace ; mais, comme, malgré cette gamme ascendante, loin de s'arrêter, le fugitif redoublait d'efforts pour gagner le bois, le cavalier, de son côté, redoublait d'efforts pour atteindre le fugitif.

Au reste, peu s'en fallait que la respiration de celui-ci ne fût aussi rauque que celle du quadrupède qui le poursuivait ; il n'était plus qu'à cinquante pas de la lisière du bois ; mais le cheval et le cavalier n'étaient plus qu'à cent pas de lui.

Ces derniers cinquante pas étaient au fugitif ce qu'est au naufragé roulé par les vagues les cinquantes dernières brasses qu'il lui reste à compter pour atteindre le rivage ; et encore le naufragé a-t-il cette chance que, les forces venant à lui manquer, le flux le portera peut-être vivant sur le galet, tandis qu'aucune espérance de ce genre ne pouvait bercer le fugitif, si — ce qui était plus que probable — les jambes venaient à lui manquer avant qu'il eût atteint ce bienheureux couvert où la chouette l'avait précédé, et semblait railler, de sa voix funèbre, son dernier et impuissant effort.

Les bras tendus, le haut du corps en avant, la gorge desséchée, l'haleine stridente, un bourdonnement de tempête dans les oreilles, un nuage de sang dans les yeux, notre fugitif n'avait plus que vingt pas à faire pour atteindre la lisière du bois, quand, en se retournant, il vit que le cheval toujours hennissant, le cavalier toujours criant, n'avaient plus que dix pas à faire pour l'atteindre, lui !

Alors, il voulut, de son côté, redoubler de vitesse ; mais sa voix expira dans son gosier, ses jambes se roidirent ; il entendit comme un grondement de tonnerre derrière lui, sentit comme une haleine de flamme sur son épaule, éprouva un choc pareil à celui que lui eût causé un rocher lancé par une catapulte, et s'en alla rouler, à moitié évanoui, dans le fossé du petit bois.

Puis, comme à travers une vapeur de flamme, il vit le cavalier descendre, ou plutôt se jeter à bas de sa monture, s'élancer vers lui, le soutenir, le relever, l'asseoir sur le talus, le regarder à la lueur de la lune, et tout à coup s'écrier :

— Par l'âme de Luther, c'est ce cher Yvonnet !

A ces mots, l'aventurier, qui commençait à reconnaître le cavalier pour un être humain, s'efforça de rassembler ses esprits, fixa ses yeux hagards sur celui qui, après une si rude poursuite, lui adressait de si rassurantes paroles, et, d'une voix que la sécheresse de son gosier faisait ressembler au râle d'un mourant :

— Par l'âme du pape, murmura-t-il, c'est monseigneur Dandelot !

Nous savons pourquoi Yvonnet fuyait devant monseigneur Dandelot ; il nous reste à expliquer pourquoi monseigneur Dandelot poursuivait Yvonnet. Il nous suffira pour cela de jeter un regard en arrière, et de reprendre les événements où nous les avons abandonnés, c'est-à-dire au moment où Emmanuel-Philibert mettait le pied sur la brèche de Saint-Quentin.

XIX

AVENTURIER ET CAPITAINE

Nous avons dit comment Yvonnet, Maldent et Procope défendaient la même brèche que l'amiral Coligny.

La brèche n'avait pas été difficile à défendre, n'ayant pas été attaquée.

Seulement, nous avons dit encore comment la brèche voisine avait été surprise par les enseignes espagnols, et comment la compagnie du Dauphin l'avait si tristement laissé prendre.

Nous avons dit enfin comment, en voyant ce qui se passait à gauche, Coligny s'était élancé, appelant sur ses traces ceux qui l'entouraient, et comment, après le détour que la traverse l'avait forcé de faire, il était remonté sur le rempart que les Espagnols envahissaient déjà, et s'était écrié :

— C'est ici qu'il faut mourir !

Cette généreuse détermination était bien certainement dans le cœur de l'amiral, et sans doute avait-il fait tout ce qu'il pouvait pour l'accomplir, quoiqu'il ne fût point mort sur la brèche, soit par une faveur divine, soit par une vengeance céleste, — selon qu'on envisagera son assassinat, le jour de la Saint-Barthélemy, au point de vue protestant ou au point de vue catholique.

Mais cet avis, courageusement émis par un général de grand cœur, portant sur ses épaules toute une responsabilité militaire et politique, — qu'il faut mourir le jour où l'on est vaincu, — cet avis n'était sans doute point celui des trois aventuriers qui lui avaient loué, par l'entremise du procureur Procope, leurs bras pour la défense de la ville.

Donc, en voyant que la ville était prise, et qu'il n'y avait plus moyen de la défendre, ils jugèrent que leur bail était résilié de plein droit, et, sans communiquer cette opinion à ses coassociés, chacun se mit à fuir du côté où il espérait trouver son salut.

Maldent et Procope disparurent à l'angle du couvent des jacobins, et, comme ce n'est point à eux que nous avons affaire pour le moment, nous les abandonnerons à leur bonne ou mauvaise fortune, afin de suivre celle de leur compagnon Yvonnet.

D'abord, il eut l'idée, rendons-lui cette justice, de prendre le chemin du Vieux-Marché pour aller offrir son épée et son poignard à sa bonne amie Gudule Pauquet ; mais sans doute pensa-t-il que, si redoutables que fussent ces armes dans sa main expérimentée, elles ne pouvaient, en pareille circonstance, être que d'une utilité médiocre à une jeune fille que sa beauté et ses grâces naturelles défendraient bien plus efficacement contre la colère des vainqueurs que toutes les épées et tous les poignards du monde.

D'ailleurs, il savait que le père et l'oncle de Gudule avaient, dans les caves de leurs maisons, préparé, pour leurs objets les plus précieux, — et, au premier rang de leurs objets les plus précieux, ils plaçaient naturellement leur fille et nièce, — le jeune homme savait, disons-nous, que le père et l'oncle de Gudule avaient préparé une cachette qu'ils regardaient comme introuvable, et dans laquelle ils avaient, à tout hasard, amassé des vivres pour une dizaine de jours. Or, si acharné que fût le pillage, il était probable qu'à la voix des chefs, l'ordre se rétablirait dans la malheureuse ville avant le dixième jour, et que, l'ordre rétabli, Gudule mettrait le nez hors de sa cachette, et, en temps opportun, reparaîtrait à la lumière du soleil.

Le sac de la ville se passerait donc, selon toute probabilité, grâce aux précautions prises, assez tranquillement pour la jeune fille, qui, pareille aux premières chrétiennes, entendrait, des catacombes où elle était cachée, rugir le carnage et le meurtre au-dessus de sa tête.

Une fois convaincu que sa présence, au lieu d'être utile à mademoiselle Gudule, ne pouvait lui être que nuisible, Yvonnet, peu curieux, d'ailleurs, de s'enterrer pendant huit ou dix jours comme un blaireau ou comme une marmotte, Yvonnet, au risque de ce qui pourrait lui en arriver, résolut de rester au grand jour du ciel, et, au lieu de se cacher dans quelque coin de la ville assiégée, se hâta de mettre tout en œuvre pour que, du soir au lendemain matin, la plus grande distance possible existât entre elle et lui.

Abandonnant Procope et Maldent, qui, comme nous l'avons dit, tournèrent l'angle du couvent des jacobins, il commença par enfiler la rue des Ligniers, coupa vers son extrémité la rue de la Sellerie, prit la rue des Brebis, remonta jusqu'au carrefour des Campions, redescendit jusqu'à

la ruelle de la Brassette, longea la rue des Canonniers, et, par la rue de la Poterie, gagnant l'église Sainte-Catherine, il se trouva sur le rempart, entre la tour et la poterne de ce nom.

Pendant sa course et sans s'arrêter pour cette double opération, Yvonnet avait déboucle le ceinturon de son épée et les courroies de sa cuirasse, et, comme son épée et sa cuirasse ne devaient lui être d'aucune utilité dans le plan de fuite qu'il venait d'improviser, il avait jeté son épée par-dessus un mur de la rue Brassette, et sa cuirasse derrière une borne de la rue de la Poterie. Au contraire, il avait assuré son poignard à la chaîne de cuivre doré qui faisait orgueilleusement le tour de son cou, et il avait resserré d'un cran la ceinture contenant les vingt-cinq écus d'or qui constituaient la moitié de sa fortune; car, si Malemort, ne pouvant fuir, avait enterré les siens, Yvonnet qui comptait, lui, sur l'agilité de ses jambes pour sauver ses écus et sa vie, n'avait pas voulu se séparer de la part de son trésor dont il lui était permis de disposer.

Arrivé au rempart, Yvonnet enjamba résolûment le parapet, et s'élança, roide et les bras au corps, dans le fossé rempli d'eau vive qui serpentait au bas de la muraille. Il avait passé si rapidement, qu'à peine les sentinelles avaient-elles fait attention à lui; d'ailleurs, les cris qui, au même instant, retentissaient de l'autre côté de la ville avaient quelque chose de bien plus intéressant pour elles que cet homme ou cette pierre qu'on avait entendu rouler dans le fossé, et qui ne reparaissait point sur l'eau, dont les cercles élargis venaient se briser d'un côté contre la muraille, de l'autre contre le talus gazonné des marais de Grosnard

L'individu dont la chute avait causé ces cercles multipliés n'avait garde de reparaître, ayant nagé entre deux eaux, étant allé s'accroupir au milieu d'une famille de nénufars dont les feuilles protectrices cachaient à tous les regards sa tête, ensevelie dans l'eau jusqu'à la bouche.

Ce fut de là qu'il assista à un spectacle bien capable de préparer ses nerfs à l'état d'irritabilité auquel nous les avons vus arriver.

Beaucoup de combattants, la ville une fois prise, suivirent le même chemin que lui, les uns sautant, comme il avait fait, du haut en bas du rempart, les autres fuyant tout simplement par la poterne Sainte-Catherine; mais tous eurent cette malheureuse idée, au lieu d'attendre la nuit, d'essayer de fuir immédiatement. Or, fuir immédiatement était chose impossible, vu le cercle que les Anglais avaient eu soin de former parallèlement à cette face de la muraille, depuis la vieille chaussée de Vermand jusqu'aux rives de la Somme

Tous les fuyards furent donc accueillis à coups d'arquebuse ou de flèches, et repoussés dans le marais, où ils donnèrent aux Anglais — excellents viseurs, comme on sait — le plaisir du tir à la cible.

Deux ou trois cadavres vinrent tomber, en reculant, tout près d'Yvonnet, et s'en allèrent, en suivant le fil de l'eau, joindre le cours de la Somme.

Cela donna une idée au jeune aventurier: ce fut de jouer le cadavre, et, en se tenant roide et immobile, de gagner, lui vivant, ce bienheureux courant d'eau qui emportait les morts.

Tout alla bien jusqu'à l'endroit où l'eau des fossés se jette dans la Somme; mais, arrivé là, Yvonnet, en inclinant la tête en arrière, et en ouvrant avec précaution les yeux, vit une double haie d'Anglais disséminés sur l'une et l'autre rive de la Somme, et qui, n'ayant pas de vivants à fusiller, s'amusaient à fusiller les cadavres.

Le jeune homme, au lieu de conserver la roideur cadavérique qui le maintenait à la surface de l'eau, se pelotonna en boule, roula au fond, et, à quatre pattes, gagna cette espèce de forêt de roseaux au milieu de laquelle il demeura caché sans accident, et d'où nous l'avons vu déboucher pour gagner l'autre rive.

Comme, à partir du moment où le voyageur reparut à l'ombre des saules, nous l'avons suivi pas à pas jusqu'à celui où, haletant, il tomba sur la lisière du bois de Rémigny, il est inutile, du moins momentanément, de nous occuper davantage de lui. Nous allons donc l'abandonner pour suivre à son tour, dans tous les détails des événements qui venaient de lui arriver, monseigneur Dandelot, frère de l'amiral, dont la figure amie venait de faire jeter à Yvonnet un si joyeux cri de reconnaissance

Nous avons dit que la brèche gardée par Dandelot avait été la dernière prise

Dandelot était non seulement un général, mais encore un soldat; il avait combattu de la hallebarde et de l'épée, aussi bien qu'aurait pu le faire le dernier reître de l'armée. Comme rien ne le distinguait des autres que son courage, on l'avait respecté pour son courage qui avait cédé au nombre: une douzaine d'hommes s'étaient jetés sur lui, l'avaient désarmé, terrassé et amené prisonnier au camp, sans savoir quel était le capitaine, nous ne dirons pas qui s'était rendu à eux, mais qui avait été pris par eux.

Une fois au camp, il avait été reconnu par le connétable et par l'amiral, qui, tout en cachant son nom et le degré d'intérêt qu'ils lui portaient comme oncle et comme frère, avaient répondu de lui à ceux qui l'avaient pris, pour une somme de mille écus, que les deux illustres captifs devaient payer en même temps que leur propre rançon.

Mais à Emmanuel-Philibert il n'y avait pas eu moyen de dissimuler le rang du prisonnier; aussi, en invitant Dandelot à souper avec lui, comme il avait fait pour le connétable et pour l'amiral, il avait recommandé, comme il avait fait encore pour ceux-ci, que la surveillance la plus active entourât ce troisième prisonnier, qu'il tenait au moins pour l'égal des deux autres.

Le souper s'était prolongé jusqu'à dix heures et demie du soir, avec une courtoisie digne des beaux temps de la chevalerie. Emmanuel-Philibert avait essayé de faire oublier à toute cette noblesse française, prisonnière comme au lendemain de Poitiers, de Crécy et d'Azincourt, qu'elle était à la table de son vainqueur, et il avait été infiniment plus question, pendant la soirée, du siège de Metz et de la bataille de Renty, qu'il n'avait été question de la bataille de la Saint-Laurent et de la prise de Saint-Quentin.

A dix heures et demie, comme nous l'avons dit, on se leva de table; des tentes avaient été préparées pour les nobles prisonniers au centre même du camp, dans une enceinte de palissades où l'on ne pénétrait que par une étroite ouverture que gardaient deux sentinelles.

Un cercle de factionnaires veillaient, en outre, en dehors de cette enceinte de palissades.

Souvent, pendant les longues nuits du siège, Dandelot avait, du haut de la muraille, étendu son regard sur ce camp gigantesque couché à ses pieds. Il connaissait le quartier de chaque chef, le gisement des tentes, l'intervalle gardé entre les hommes de nations différentes, et jusqu'aux accidents de terrain qui faisaient moutonner toute la cité aux flottantes banderoles.

Depuis qu'il était prisonnier, — et l'on sait qu'il n'y avait pas longtemps, — une seule idée avait, comme le balancier d'une pendule, battu les deux côtés du crâne de Dandelot.

Cette idée, c'était celle de fuir.

Aucune parole ne l'engageait, et, nous l'avons dit, il ne s'était pas rendu: il avait été pris; or, il pensait avec raison que plus tôt il tenterait de mettre à exécution ce projet de fuite, plus il aurait de chances qu'il réussît.

On ne sera donc pas étonné, quand nous dirons qu'à peine sorti du quartier d'Emmanuel-Philibert pour regagner celui des prisonniers, son œil commença d'interroger avidement tous les objets qui s'offraient à sa vue, avec le désir de faire, dans un moment donné, du plus futile et du plus insignifiant peut-être de ces objets, un moyen de salut

Un officier allait être envoyé par Emmanuel-Philibert à Cambrai, où il devait annoncer la prise de la ville, et porter la liste des prisonniers de marque qui avaient été faits.

Cette liste s'était encore augmentée pendant le souper, et l'officier, après qu'Emmanuel-Philibert avait eu pris congé de ses convives, était entré sous la tente du général en chef, pour que celui-ci ajoutât à la liste les nouveaux noms dont elle devait être grossie.

Un des chevaux des écuries d'Emmanuel, choisi parmi les plus rapides coureurs stationnait à dix pas du quartier du prince, la bride enrayée à l'arçon, et tenu au mors par un valet d'écurie.

Dandelot s'approcha du cheval en amateur qu'attire la vue d'une bête de race; puis, justifiant la réputation qu'il avait d'être un des meilleurs écuyers de l'armée française, d'un bond il se mit en selle, enfonça les éperons dans le ventre du cheval, renversa le palefrenier et partit au galop.

Le palefrenier renversé cria: « Alarme! » mais Dandelot était déjà à vingt pas du point d'où il était parti Il passa comme une vision devant les tentes du comte de Mégue; le factionnaire le mit en joue, mais la mèche de son arquebuse était éteinte. Un autre, qui était armé d'un mousquet à rouet, se doutant que c'était ce cavalier qui passait comme une trombe que lui désignaient les cris retentissant de tous côtés, tira sur lui, et le manqua; cinq ou six soldats tentèrent de lui barrer le chemin avec des hallebardes, mais il culbuta les uns, sauta par-dessus les autres, les dépassa tous, rencontra la Somme sur son chemin, bondit d'un seul élan jusqu'au tiers de la rivière, au lieu d'essayer de couper le courant, se laissa dériver, et à travers une fusillade qui n'eut d'autre résultat que de lui enlever son chapeau et de lui trouer son haut-de-chausses, sans même lui égratigner la peau, il aborda sur l'autre rive.

Arrivé là, il était à peu près sauvé

En cavalier consommé qu'il était, il avait trop promptement compris la valeur du cheval qu'il serrait entre ses jambes, pour redouter la poursuite d'autres chevaux sur lesquels il aurait cinq ou six minutes d'avance; la seule chose qu'il eût donc à craindre, c'était que quelque balle ne le jetât à bas de son cheval, ou ne blessât son cheval assez grièvement pour l'empêcher de continuer son chemin.

Aussi, Dandelot eut-il un moment d'inquiétude en sortant de la Somme : ce moment fut court ; au bout de cinq ou six élans, le fugitif avait reconnu que le cheval était aussi sain et sauf que lui-même.

Dandelot ne connaissait pas le pays, mais il savait la situation des villes principales qui entouraient Saint-Quentin, et qui formaient la ceinture française, Laon, la Fère, Ham ; il devinait instinctivement le point où, vingt-cinq à vingt-six lieues au delà de ces villes, gisait Paris. Ce qui lui importait, c'était de s'éloigner du danger, il piqua droit devant lui, et se trouva naturellement sur la ligne de Gauchy, de Grugis et d'Essigny-le-Grand.

C'est en arrivant en vue de ce dernier village que, la lune s'étant levée, le cavalier put se rendre compte, non pas du chemin qu'il avait fait, non pas du lieu où il se trouvait, mais du paysage et de son aspect.

Dandelot, on se le rappelle, n'avait point assisté à la bataille ; il ne pouvait donc pas être frappé de l'aspect que présentait le champ de bataille, et qui avait troublé Yvonnet.

Il continua sa route en ralentissant, cependant, le pas de son cheval, longea le village de Benay, passa entre les deux moulins d'Hinocourt, jetant à droite et à gauche, devant lui, d'avides regards. — Ce que cherchait le cavalier, c'était quelque homme isolé, quelque paysan des environs auprès duquel il pût se renseigner du lieu même où il se trouvait, et qui pût lui servir de guide, ou tout au moins le mettre dans son chemin. Voilà ce qui faisait qu'à tout instant il se levait sur ses étriers, étendant son regard aussi loin que ce regard pouvait porter.

Tout à coup, il lui sembla, au milieu du terrain bouleversé du cimetière le Piteux, voir se dresser une ombre humaine ; il piqua droit sur cette ombre ; mais l'ombre paraissait aussi désireuse de le fuir que lui était désireux de la joindre. L'ombre avait donc fui à toutes jambes ; Dandelot lui avait donné la chasse ; l'ombre s'était dirigée vers le bois de Rémigny. Dandelot avait deviné son intention, et, par tous les moyens possibles à un cavalier, c'est-à-dire par les éperons, par les genoux, par la voix, avait redoublé la vitesse de son cheval, lui faisant franchir monticules, buissons, ruisseaux, afin d'arriver à ces bois maudits avant l'ombre qu'il poursuivait, et qui eût semblé celle d'Achille aux pieds légers, si la terreur qu'elle paraissait éprouver ne l'eût point rendue indigne de ce nom victorieux d'Achille. L'ombre n'était plus qu'à vingt pas du taillis, Dandelot n'était plus qu'à trente pas de l'ombre ; il avait fait un dernier effort dont nous avons vu le résultat ; l'ombre, — qui, au fur et à mesure qu'il s'en était approché, avait pris la solidité d'un corps, — l'ombre avait roulé à ses pieds, heurtée par le poitrail de son cheval. Il s'était jeté à terre pour porter secours à ce fuyard, dont les renseignements pouvaient lui être si précieux, et, dans le pauvre diable haletant, presque évanoui, à demi mort de frayeur, il avait, à son grand étonnement et, en même temps, à sa grande joie, reconnu l'aventurier Yvonnet.

Quant à Yvonnet, avec un étonnement égal, mais avec une joie bien autrement grande, il avait, de son côté, reconnu le frère de l'amiral, monseigneur Dandelot de Coligny.

XX

L'ATTENTE

La nouvelle de la perte de la bataille de Saint-Quentin avait retenti comme un coup de tonnerre inattendu par toute la France, et avait eu particulièrement son écho dans le château de Saint-Germain. Jamais le connétable de Montmorency, ce vieux soudard quinteux et ignorant, n'avait eu plus grand besoin, pour ne pas tomber en complète disgrâce, de l'inexplicable soutien que lui prêtait, près du roi Henri II, la constante et inébranlable faveur de Diane de Poitiers.

En effet, le coup était terrible : une moitié de la noblesse occupée avec le duc de Guise, à la conquête de Naples, l'autre moitié anéantie ! Quelques gentilshommes échappés, meurtris et haletants, de cette grande boucherie, groupés autour de M. le duc de Nevers, blessé à la cuisse, — c'était toute la force active qui restait à la France !

Quatre ou cinq pauvres villes mal protégées par des remparts en mauvais état, mal approvisionnées de munitions et de vivres, mal pourvues de garnisons, Ham, la Fère, Laon, le Catelet et, comme une sentinelle perdue au milieu du feu, Saint-Quentin, la moins forte, la moins défendue, la moins tenable de ces villes.

Trois armées ennemies, une espagnole, une flamande, une anglaise, les deux premières exaspérées par une longue alternative de victoires et de défaites, la troisième toute neuve, toute fraîche, alléchée par les antécédents de Poitiers, de Crécy et d'Azincourt, désireuse de voir ce fameux Paris dont une autre armée anglaise avait entrevu les murailles sous Charles VI, c'est-à-dire un siècle et demi auparavant.

Un roi isolé, sans génie personnel, brave, mais de cette bravoure particulière à l'individualité française, capable d'être un excellent soldat, incapable d'être un médiocre général.

Pour tout conseil, le cardinal de Guise et Catherine de Médicis, c'est-à-dire la cauteleuse politique italienne alliée à la ruse française et à l'orgueil lorrain.

En dehors de cela, une cour frivole de reines et de princesses, de femmes légères et galantes : la petite reine Marie, la petite princesse Élisabeth, madame Marguerite de France, Diane de Poitiers et sa fille, — à peu près fiancée à l'un des fils du connétable de Montmorency, François-Charles-Henri, — enfin, la petite princesse Marguerite.

Aussi, la nouvelle fatale de la perte de la bataille de Saint-Quentin ou de la Saint-Laurent, comme on voudra, ne semblait-elle, selon toute probabilité, que l'avant-courrière de deux nouvelles non moins terribles : la prise de la ville de Saint-Quentin et la marche sur Paris de la triple armée espagnole, flamande et anglaise.

Le roi commença donc par ordonner secrètement les préparatifs d'une retraite sur Orléans, cette vieille forteresse de la France, qui, reprise par une vierge, avait, un peu plus de cent ans auparavant, servi de tabernacle à l'arche sainte de la monarchie.

La reine, les trois princes, la petite princesse et toute la cour féminine devaient se tenir prêts à partir, soit de jour soit de nuit, au premier ordre qui serait donné.

Quant au roi, il devait aller rejoindre les débris de l'armée partout où ils seraient, et combattre avec eux jusqu'à ce qu'il eût versé la dernière goutte de son sang. Toutes les mesures étaient prises pour que le dauphin François lui succédât, en cas de mort, avec Catherine de Médicis pour régente, et le cardinal de Lorraine pour conseil.

En outre, nous croyons l'avoir déjà dit, des courriers avaient été expédiés au duc François de Guise afin qu'il hâtât son retour, et qu'il ramenât avec lui tout ce qu'il pourrait ramener de l'armée d'Italie.

Ces dispositions prises, Henri II avait attendu avec anxiété, l'oreille tournée vers la route de Picardie.

Alors, il avait appris que, contre toute probabilité, et même contre toute espérance, Saint-Quentin tenait encore. Quinze mille hommes avaient été anéantis sous ses murs ; l'héroïque ville luttait contre la triple armée victorieuse avec quatre ou cinq cents soldats de toutes armes. Il est vrai qu'outre sa garnison, Saint-Quentin renfermait cette vaillante population que nous venons de voir à l'œuvre.

On attendit avec cette même anxiété, pendant deux jours, pendant trois jours, la nouvelle de la prise de la ville.

Rien de pareil n'arriva. On apprit au contraire, que Dandelot était parvenu à entrer dans la place avec un renfort de quelques centaines d'hommes, et que l'amiral et lui avaient fait serment de s'ensevelir sous les ruines de la ville. Or, on savait que, lorsque Coligny et Dandelot faisaient de pareils serments, ils les tenaient ; le roi fut donc un peu rassuré : le danger existait toujours, mais il était moins imminent.

Tout l'espoir de la France se trouvait, comme on le voit, concentré sur Saint-Quentin.

Henri II demandait au ciel que la ville pût tenir huit jours ; en attendant, et afin d'être au courant des nouvelles, il partit pour Compiègne : à Compiègne, il était à quelques lieues seulement du théâtre de la guerre.

Catherine de Médicis l'accompagna.

Lorsqu'il s'agissait de demander un bon conseil, c'était à Catherine de Médicis que Henri II avait recours ; lorsqu'il s'agissait de passer un doux moment, c'était à Diane de Poitiers qu'il s'adressait.

Le cardinal de Guise restait à Paris pour surveiller et encourager les Parisiens.

En cas d'urgence, le roi rejoindrait l'armée, s'il existait encore une armée, pour l'encourager de sa présence ; Catherine reviendrait à Saint-Germain pour prendre la direction suprême de la retraite.

Henri trouva les populations beaucoup moins effrayées qu'il ne le craignait ; cette habitude des armées des XIVe, XVe et XVIe siècles, de ne hasarder un pas dans leurs conquêtes qu'après s'être assuré la possession des villes qu'elles rencontraient sur leur chemin, donnait un peu de répit à Compiègne, protégée par Ham, le Catelet et la Fère.

Henri s'installa au château.

A l'instant même, des espions furent envoyés du côté de Saint-Quentin, afin de s'informer de l'état de la place, et des courriers du côté de Laon et de Soissons, pour s'enquérir de ce qu'était devenue l'armée.

Les espions revinrent, racontant que Saint-Quentin tenait parfaitement, et ne faisait pas le moins du monde mine de vouloir se rendre ; les courriers revinrent, disant que deux ou trois mille hommes — c'était tout ce qui restait de l'armee — s'étaient ralliés à Laon, autour du duc de Nevers.

Au reste, de ces deux ou trois mille hommes, le duc de Nevers avait tiré le meilleur parti possible.

Il connaissait les lenteurs de cette guerre de sièges que — une fois Saint-Quentin emportée — allait probablement entreprendre l'armée espagnole ; il ne s'occupa donc que de renforcer les villes qui pouvaient retarder la marche de l'ennemi. Il envoya le comte de Sancerre à Guise, où celui-ci conduisit sa cornette de cavalerie, celle du prince de la Roche-sur-Yon, et les deux compagnies de d'Estrées et de Cuisieux. Il envoya le capitaine Bordillon à la Fère avec cinq enseignes de gens de pied, et autant de compagnies de cavalerie. Enfin le baron de Polignac partit pour le Catelet, M. d'Humières pour Péronne, M. de Chausnes pour Corbie, M. de Sésois pour Ham, M. de Clermont d'Amboise pour Saint-Dizier, Bouchavannes pour Coucy, et Montigny pour Chauny.

Quant à lui, il restait à Laon avec un corps d'un millier d'hommes, c'était là que le roi devait lui faire tenir les nouvelles troupes qu'il pourrait lever, et les renforts que l'on tirerait des autres parties de la France.

On mettait ainsi un premier appareil sur la blessure ; mais rien ne disait encore que la blessure ne fût point mortelle.

Il serait difficile d'imaginer quelque chose de plus triste que ce vieux château de Compiègne, déjà sombre par lui-même, mais encore assombri par la présence de ses deux hôtes royaux. Lorsque Henri II venait à cette résidence, — et cela lui arrivait d'habitude trois ou quatre fois par an, — c'était pour peupler château, ville et forêt de cette magnifique cour de jeunes femmes et de jeunes seigneurs qu'il traînait après lui ; c'était pour emplir les corridors et les salles gothiques du bruit des instruments de fête ; c'était, enfin, pour faire retentir la forêt du son du cor et de l'aboi des chiens.

Cette fois, il n'en était pas ainsi. Vers la fin du jour, un lourd chariot s'était arrêté à la porte du château, sans avoir aucunement éveillé la curiosité des habitants de la ville, qu'il venait de traverser. A peine le suisse s'était-il ému de cet événement, en apparence peu important ; un homme d'une quarantaine d'années, au teint presque africain, à la barbe noire, à l'œil cave ; une femme de trente-six ans, à la peau blanche et fine, aux yeux vifs, aux dents superbes, aux cheveux noirs, descendirent de cette voiture suivis de trois ou quatre officiers de service. Le concierge les regarda avec étonnement, s'écria à double reprise : « Le roi ! la reine ! » puis, sur un signe de mutisme que lui fit Henri, les introduisit dans la cour intérieure, referma la porte derrière eux, et tout fut dit.

Le lendemain, on apprit à Compiègne que le roi et Catherine de Médicis étaient arrivés la veille, escortés de la nuit, moins triste et moins sombre qu'eux, et habitaient le château.

Aussitôt la population s'était émue, s'était assemblée, et, avec des cris de « Vive le roi ! vive la reine ! » s'était portée vers la résidence princière.

Henri fut toujours fort aimé, Catherine n'était point encore haïe.

Le roi et la reine parurent sur le vieux balcon de fer.

— Mes amis, dit le roi, je suis venu dans vos murs pour être moi-même le défenseur des marches de la France. D'ici, mes oreilles et mes yeux resteront constamment tendus vers Saint-Quentin. J'espère que l'ennemi ne viendra pas jusqu'ici ; mais qu'à tout hasard, comme ont fait les braves Saint-Quentinois, chacun se prépare à la défense. Quiconque aura des nouvelles, bonnes ou mauvaises, de la ville assiégée, sera bien venu au château en me les apportant.

Les cris de « Vive le roi ! » avaient retenti de nouveau. Henri et Catherine avaient fait ce geste royal qui a si longtemps abusé les peuples, de se mettre la main sur le cœur, et s'étaient retirés à reculons. Derrière eux, les fenêtres s'étaient refermées ; chacun s'était mis de son mieux en mesure de défense, et le roi n'avait plus reparu.

Les jardiniers, interrogés, avaient dit qu'il se promenait pensif dans les allées les plus sombres du parc, quelquefois jusqu'à une heure ou deux du matin, s'arrêtant tout à coup, écoutant immobile, souvent même appliquant son oreille à la terre, pour surprendre les détonations lointaines du canon... Mais, on le sait, toute attaque prématurée avait cessé, afin de donner à Emmanuel-Philibert le temps de préparer l'attaque générale.

Alors, le roi revenait au château, ignorant, inquiet ; il montait à une espèce de tour d'où l'on découvrait jusqu'à une longue distance la route de Saint-Quentin, à laquelle venaient s'embrancher celles de Ham et de Laon ; son œil interrogeait chaque voyageur qui apparaissait sur cette route, tremblant et désireux tout à la fois de trouver en lui le messager qu'il attendait.

Le roi était arrivé le 15 août, et les jours s'écoulaient les uns après les autres, sans qu'il entendît aucun bruit, sans qu'il vît venir aucun messager ; ce qu'il savait seulement, c'est que Saint-Quentin tenait toujours.

Le 24, Henri se promenait, comme d'habitude, dans le parc, quand, tout à coup, un grondement lointain vint le faire tressaillir. Il s'arrêta et écouta ; mais il n'eut pas même besoin d'approcher son oreille de la terre pour comprendre que de foudroyantes décharges d'artillerie se succédaient sans interruption.

Pendant trois jours, bien avant dans la nuit, et longtemps avant le lever du soleil, le même bruit s'était fait entendre ; Henri, à ce formidable écho, ne comprenait pas qu'une seule maison de Saint-Quentin pût être demeurée debout.

Le 27, à deux heures de l'après-midi, le bruit avait cessé. Qu'était-il arrivé ? Que voulait dire ce silence après l'effroyable rumeur qui l'avait précédé ?

Sans doute, Saint-Quentin, moins privilégiée que ces fabuleuses salamandres dont François I[er] avait fait ses armes, venait de succomber dans un cercle de feu.

Il attendit jusqu'à sept ou huit heures du soir, écoutant si le bruit éteint ne se réveillait pas. Il espérait encore que la lassitude des assiégeants les avait forcés d'accorder une trêve à la ville.

Cependant, à neuf heures du soir, ne pouvant résister à son inquiétude, il expédia deux ou trois courriers, avec ordre de prendre différentes routes, afin que, si l'un d'eux tombait aux mains de l'ennemi, les autres, du moins, eussent la chance d'y échapper.

Jusqu'à minuit, il erra dans le parc ; puis il rentra au château, se coucha, chercha vainement le sommeil dans ses draps fiévreux, et, ne pouvant dormir, se leva au point du jour pour gagner son observatoire.

A peine y était-il, qu'à l'extrémité de cette route si souvent explorée par ses regards, il vit, soulevant la poussière du chemin, que commençaient à dorer les premiers rayons du soleil, accourir un cheval emportant au galop deux cavaliers vers la ville.

Henri n'eut pas un instant de doute : ces deux cavaliers ne pouvaient être que des messagers lui apportant des nouvelles de Saint-Quentin. Il envoya au-devant d'eux pour qu'ils n'éprouvassent point de retard à la porte dite de Noyon. Un quart d'heure après, le cheval s'arrêtait devant la herse du château, et Henri jetait un cri de surprise, presque de joie, en reconnaissant Dandelot, et en voyant poindre derrière lui, et rester respectueusement au seuil de la porte, un second personnage dont la figure ne lui était pas étrangère, quoiqu'il ne pût, au premier abord, se rappeler où il avait vu cette figure.

Notre lecteur, qui a probablement plus de mémoire que le roi Henri II, et à qui, d'ailleurs, sur ce point, nous viendrons en aide, se souviendra que c'était au château de Saint-Germain lorsque notre aventurier servait d'écuyer au malheureux Théligny, qui avait été tué pendant les premiers jours du siège.

En voyant arriver sur la même monture Dandelot et Yvonnet, on n'exigera point, sans doute, que nous racontions comment, après la reconnaissance qui avait eu lieu sur la lisière du bois de Rémigny, la meilleure harmonie s'était à l'instant même établie entre le fugitif fuyant et le fugitif poursuivant : comment Yvonnet, qui savait la contrée par cœur, pour l'avoir de nuit et de jour explorée en tout sens, s'était offert pour guide à Dandelot, et comment, enfin, en échange de ce service, le frère de l'amiral avait invité l'amant de mademoiselle Gudule à monter en croupe derrière lui, arrangement qui avait ce double avantage de ne point fatiguer l'aventurier et de ne pas retarder le capitaine.

Le cheval eût peut-être préféré une autre combinaison ; mais c'était un noble animal plein de feu et de courage ; on voit qu'il avait fait de son mieux, et qu'il n'avait, à tout prendre, employé que trois heures et demie pour franchir la distance qui sépare Gibercourt de Compiègne, c'est-à-dire pour faire près de onze lieues !

XXI

LES PARISIENS

Les nouvelles apportées par les deux messagers étaient de celles qui sont bientôt dites, mais sur lesquelles on revient longtemps. Après le récit sommaire, qui fut d'abord fait par Dandelot, de la prise de la ville, le roi passa aux détails, et, moitié par le capitaine, moitié par l'aventurier, il apprit à peu près tout ce que nous avons raconté à nos lecteurs.

En somme, la ville était prise ; le connétable et Coligny, c'est-à-dire en l'absence du duc de Guise, les deux meil-

leurs capitaines du royaume étaient prisonniers, et l'on ignorait encore si l'armée victorieuse s'amuserait à batailler devant des bicoques ou marcherait directement sur Paris.

Batailler devant des bicoques, c'était bien une guerre qui allait au tempérament craintif et tâtonneur de Philippe II.

Marcher droit sur Paris était une détermination qui s'harmonisait bien avec le génie aventureux d'Emmanuel-Philibert.

Auquel de ces deux partis s'arrêteraient les vainqueurs?

C'est ce qu'ignoraient également Dandelot et Yvonnet.

Dandelot était d'avis que le prince de Savoie et le roi d'Espagne marcheraient sur Paris immédiatement.

Quant à Yvonnet, une pareille question dépassait complètement la hauteur de ses vues stratégiques; mais, comme le roi voulait absolument qu'il eût un avis, il se rangea à celui de Dandelot.

Il y eut donc majorité sur ce point, que les vainqueurs ne perdraient pas de temps, et que, par conséquent, les vaincus n'avaient pas de temps à perdre.

A l'instant même, il fut décidé qu'après avoir pris quelques minutes de repos, les deux messagers partiraient, Dandelot de son côté, et Yvonnet du sien, chargés l'un et l'autre d'une mission en harmonie avec la position sociale et militaire respectivement occupée par chacun d'eux.

Dandelot accompagnerait Catherine de Médicis à Paris; Henri, qui ne voulait pas quitter le voisinage de l'ennemi, envoyait la reine faire un appel au patriotisme des bourgeois parisiens.

Yvonnet partirait pour Laon, remettrait des lettres du roi au duc de Nevers, tâcherait, sous un déguisement quelconque, de rôder autour de l'armée espagnole, et de surprendre les intentions du roi d'Espagne à l'endroit du plan que ce dernier allait suivre. Il y avait bien des chances pour que celui qui était chargé de cette périlleuse mission fût pris et pendu; mais cette idée, qui, par les souvenirs qu'elle lui rappelait, eût fait frissonner Yvonnet pendant les ténèbres, n'avait plus d'effet sur le jeune homme, une fois le jour venu. Yvonnet accepta donc: il n'avait de nerfs que la nuit; mais, alors, on l'a vu, il en avait prodigieusement.

M. Dandelot fut autorisé par le roi à s'entendre avec le cardinal de Lorraine, qui avait le maniement des finances, sur les besoins d'argent que lui et son frère pouvaient avoir dans la situation précaire où ils se trouvaient. Quant à Yvonnet, il reçut vingt écus d'or pour le message qu'il venait d'apporter, et la commission qu'il allait entreprendre; en outre, le roi l'autorisa, comme il avait déjà fait une première fois, à choisir dans ses écuries le meilleur cheval qu'il y trouverait.

A dix heures du matin, c'est-à-dire après avoir pris chacun environ six heures de repos, les deux messagers partirent pour leur destination respective; seulement, à la porte, tous deux se tournèrent le dos, l'un allant vers l'orient, et l'autre vers le couchant.

Nous retrouverons plus tard Yvonnet, le moins important de nos deux personnages, ou, si nous ne le retrouvons pas, comme nous saurons du moins par ouï-dire ce qu'il est devenu, attachons-nous aux pas de M. Dandelot, lesquels sont aussi les pas de la reine Catherine de Médicis, qui, en sa compagnie et sous sa garde, suit la route de Paris aussi vite que le permet la pesanteur du char attelé de quatre chevaux qui la traîne vers la capitale.

En vertu de cet axiome que le danger, vu de loin, est parfois bien autrement effrayant que vu de près, la frayeur avait peut-être été d'abord plus grande à Paris qu'elle ne l'était à Compiègne. Jamais, depuis l'époque où l'Anglais, de la plaine Saint-Denis, avait pu entrevoir les tours de Notre-Dame et le clocher de la Sainte-Chapelle, jamais, disons-nous, terreur pareille n'avait agité les Parisiens. C'était au point que, le lendemain du jour où la nouvelle de la bataille de Saint-Quentin était parvenue des bords de la Somme aux rives de la Seine, à voir les charrettes attelées et chargées de meubles, les chevaux harnachés avec cavaliers et cavalières en selle, on eût pu croire qu'on était dans un de ces jours de déménagement où le tiers de Paris change de domicile. Or, c'était plus qu'un changement de domicile, c'était une fuite; la capitale débordait sur la province.

Il est vrai que, peu à peu, et lorsqu'on avait vu que les nouvelles ne devenaient pas plus alarmantes, grâce à cette précieuse organisation dont, entre tous les peuples, est doué le peuple français, et qui consiste à rire de tout, ceux qui étaient restés à Paris en étaient venus à railler ceux qui l'avaient quitté; de sorte que, tout doucement, les fugitifs étaient rentrés, et que c'étaient ceux-là, maintenant, qui, rendus plus fermes par la raillerie, paraissaient disposés à tenir jusqu'à la dernière extrémité.

Telle était la disposition où Catherine et Dandelot, en franchissant la barrière, dans l'après-midi du 28 août 1557, trouvèrent les Parisiens, auxquels ils apportaient une nouvelle plus formidable encore que celle de la perte de la bataille de Saint-Laurent, c'est-à-dire celle de la reddition de la ville de Saint-Quentin.

C'est de la façon dont les nouvelles sont répandues que dépend parfois l'effet qu'elles produisent.

— Mes amis, dit Dandelot s'adressant au premier groupe de bourgeois qu'il rencontra, gloire aux habitants de la ville de Saint-Quentin! Ils ont tenu près d'un mois dans une place où les plus braves eussent hésité à promettre de tenir huit jours; par cette résistance, ils ont donné à M. de Nevers le temps de rassembler une armée sur laquelle Sa Majesté le roi Henri II expédie à chaque instant de nouveaux renforts, et voici Sa Majesté la reine Catherine qui vient parmi vous faire appel à votre patriotisme pour la France et à votre amour pour vos rois.

Et, à ces mots, la reine Catherine passa la tête tout entière par la portière de la voiture, criant:

— Oui, mes bons amis, c'est moi qui viens, au nom du roi Henri II, pour vous annoncer que toutes les villes sont prêtes à faire de leur mieux, comme a fait Saint-Quentin. Illuminez donc en signe de la confiance que le roi Henri a en vous, et de l'amour que vous lui portez. Et, ce soir, à l'hôtel de ville, je m'entendrai avec vos magistrats, M. le cardinal de Lorraine et M. Dandelot, sur les mesures qu'il y a à prendre pour repousser l'ennemi, découragé par la longueur du siège mis devant la première de nos villes.

Il y avait une grande connaissance de la multitude dans cette façon de lui annoncer une des plus terribles nouvelles que jamais la population d'une capitale eût reçue; aussi était-ce Dandelot qui avait préparé tout à la fois et son discours et celui de la reine Catherine.

Il en résulta que ce peuple qui, si on lui eût dit tout simplement: « Saint-Quentin est pris, et les Espagnols marchent sur Paris! » se fût débandé, et eût couru tout effaré par les rues et les carrefours en hurlant: « Tout est perdu! sauve qui peut! » se mit, au contraire, à crier de toutes ses forces: « Vive le roi Henri II! vive la reine Catherine! vive le cardinal de Lorraine! vive M. Dandelot! » et, pressant de ses flots la voiture de Catherine et le cheval de l'illustre gentilhomme, leur fit une bruyante et presque joyeuse escorte de la barrière Saint-Denis au palais du Louvre.

Arrivé à la porte du Louvre, Dandelot se dressa de nouveau sur les arçons pour dominer la foule innombrable qui encombrait la place, les rues adjacentes et jusqu'aux quais, et, d'une voix forte:

— Mes amis, dit-il, Sa Majesté la reine me charge de vous rappeler que, dans une heure, elle se rendra à l'hôtel de ville, où vos magistrats vont être convoqués; elle s'y rendra à cheval pour être plus près de vous, et, au grand nombre que vous serez, elle jugera de votre amour. N'oubliez pas les torches et les illuminations.

Un immense vivat retentit, et la reine put, dès lors, être assurée que toute cette population, qu'elle venait de s'acquérir par quelques paroles, était prête à faire, comme celle de Saint-Quentin, tous les sacrifices, même celui de la vie.

Catherine de Médicis rentra au Louvre, accompagnée de Dandelot; à l'instant, le cardinal de Lorraine fut convoqué, avec ordre de faire réunir les magistrats de la ville, maires, échevins, prévôts des marchands, syndics des communautés, chefs d'états, à l'hôtel de ville, pour neuf heures du soir.

On a déjà vu que Dandelot était un habile metteur en scène; il avait choisi cette heure-là comme celle de l'effet.

La plupart des gens qui étaient assemblés à la porte du Louvre, résolurent, pour être sûrs de faire partie du cortège royal, et, en même temps, pour que personne ne leur prît les premières places, de ne point bouger du poste où ils étaient; seulement, quelques-uns, messagers des masses, se détachèrent pour aller acheter des torches.

D'un autre côté, ces hérauts populaires qui, dans tous les grands événements, se sacrent eux-mêmes crieurs publics, allaient par les rues qui conduisaient du Louvre à l'hôtel de ville, criant:

— Bourgeois de Paris, illuminez vos fenêtres: la reine Catherine de Médicis va passer, se rendant à l'hôtel de ville!

Et, à cet appel, qui n'avait rien de forcé, mais qui, au contraire, laissait aux bourgeois leur libre arbitre, dans toute maison située sur la route que devait parcourir la reine, comme dans une vaste ruche, chacun commençait à s'agiter, à courir aux lampions, aux lanternes, aux chandelles, et sur chaque fenêtre, lumineuse alvéole, à traduire son enthousiasme, que l'on pouvait estimer au nombre des cires brûlantes ou des suifs incandescents.

Nous disons que les crieurs allaient par les rues; car, avec leur intelligence instinctive, ils avaient bien compris que la reine suivrait la ligne des rues, et non celle des quais; les cortèges qui suivent les quais se trompent dans leur itinéraire, s'ils ont besoin d'enthousiasme: le long des quais, l'enthousiasme les suit, mais en boitant comme la justice; le côté de la rivière est forcément muet.

Aussi, l'heure venue, la reine, à cheval entre Dandelot et le cardinal de Lorraine, accompagnée d'une suite pauvre et peu nombreuse comme il convient à une reine qui en appelle à son peuple des revers de la fortune royale, la reine, disons-nous, gagna la rue Saint-Honoré à la hauteur

du château d'Eau suivit la rue Saint-Honoré jusqu'à la rue des Fourreurs, continua jusqu'à la rue Jean-Pain-Mollet et déboucha sur la Grève par la rue de l'Epine.

Cette marche, dont les événements eussent dû faire une marche funéraire, devint un véritable triomphe que rappelèrent de bien loin les fameuses proclamations de *la patrie en danger*, mises en scène par l'artiste Sergent; là tout était préparé d'avance; pour Catherine tout fut improvisé.

De quatre heures à neuf heures du soir, elle avait eu le temps d'envoyer chercher à Saint-Germain le jeune dauphin François; l'enfant pâle et maladif était bien celui qui convenait au drame: c'était le fantôme de cette dynastie des Valois près de s'éteindre dans la plus riche postérité qu'eût jamais possédée un roi, à l'exception du roi Priam. Quatre frères! Il est vrai que trois de ces frères furent empoisonnés probablement, et le quatrième assassiné!

Mais, pendant cette soirée que nous tentons de décrire, le mystérieux avenir était encore caché dans les bienheureuses ténèbres qui le voilent aux regards des hommes Chacun ne s'occupait que du présent, et le présent, en effet, portait avec lui une somme d'occupation suffisante aux plus avides d'émotion et de mouvement.

Dix mille personnes accompagnaient la reine; cent mille faisaient la haie sur son passage; deux cent mille peut-être la regardaient passer aux fenêtres. Ceux qui la suivaient, ceux qui faisaient la haie portaient des torches dont la lueur, jointe à celle des illuminations, faisait une lumière moins brillante, c'est vrai, mais autrement fantastique que celle du jour; les gens qui suivaient la reine ou qui l'accompagnaient secouaient leurs torches; les gens des fenêtres secouaient leurs mouchoirs ou jetaient des fleurs.

Tous criaient: « Vive le roi! vive la reine! vive le dauphin! »

Puis, de temps en temps, comme un souffle de menace et de mort passait sur cette foule, et l'on entendait gronder comme une voix sombre, avec accompagnement d'épées choquées les unes contre les autres, avec éclairs de couteaux brandis, et détonations d'arquebuses déchargées.

C'était ce cri, qui naissait on ne sait où, et qui allait se perdre dans l'infini:

— Mort aux Anglais et aux Espagnols!

Et, à ce cri, un frisson passait dans le corps du plus brave, tant on sentait que ce cri était celui de la haine invétérée de tout un peuple.

La reine, le dauphin et leur cortége, partis à neuf heures du Louvre, n'arrivèrent qu'à dix heures et demie à l'hôtel de ville; pendant tout le trajet, il avait fallu fendre la foule, et, cette fois, l'expression était littérale, aucune garde, aucun soldat ni à pied ni à cheval n'étant là pour rendre aux augustes cavaliers ce mauvais service. Chacun, au contraire, pouvait toucher le cheval, les vêtements et mêmes les mains de la reine et de l'héritier de la couronne. — Le peuple était très avide de toucher ces chevaux qui menaçaient de l'écraser, ces riches vêtements qui contrastaient singulièrement avec ses guenilles, ces mains qui allaient lui enlever son dernier sou: cet attouchement le faisait crier de joie, quand il aurait dû hurler de douleur!

Ce fut donc au milieu des cris de joie et des protestations de dévouement de la population tout entière que le cortège royal déboucha sur la place de Grève, où l'hôtel de ville — bijou de la renaissance gâté par l'ordre de Louis-Philippe, comme tous les monuments sur lesquels il a porté sa main antiartistique — venait d'être bâti.

Tous les magistrats municipaux, les prévôts, les syndics, les chefs de corporations, attendaient, étagés sur le perron de l'hôtel de ville, débordant sur la place, s'enfonçant dans l'intérieur sous les voûtes sombres.

Il fallut un quart d'heure à la reine, au dauphin, à M. le cardinal de Lorraine et à Dandelot pour traverser la place.

Jamais cirque néronien ne fut plus ardemment éclairé, même pendant les nuits où l'on y brûlait des chrétiens roulés dans le soufre et la poix-résine: des lumières étincelaient à toutes les fenêtres; des torches flamboyaient par toute la place, se prolongeaient sur les quais, montaient sur les galeries et jusque sur le sommet des tours de Notre-Dame. La rivière semblait charrier du feu liquide!

La reine et le dauphin ne disparurent sous le porche de l'hôtel de ville que pour reparaître presque immédiatement sur le balcon.

On répétait avec enthousiasme ces mots que Catherine avait dits ou n'avait pas dits: « Si le père meurt en vous défendant, bonnes gens de la ville de Paris, je vous amène son fils. »

Et, à la vue de ce fils, qui devait être ce pauvre petit François II de piteuse mémoire, on applaudissait, on poussait des cris, on hurlait.

La reine demeurait sur le balcon pour entretenir l'enthousiasme, laissant le cardinal de Lorraine et Dandelot faire les affaires auprès des magistrats de la ville de Paris

Elle avait raison; ils les faisaient et les faisaient bien.

« Ils rassuraient, dit l'*Histoire de Henri II* par l'abbé Lambert, les magistrats et les principaux bourgeois de la ville de Paris, sur l'amour et sur la tendresse du roi, prêt à sacrifier sa vie pour éloigner les dangers qui semblaient les menacer; ils leur affirmaient que, quelque accablante que fût la perte que la France venait de faire, cette perte n'était point irréparable, si toutefois Sa Majesté trouvait dans ses fidèles sujets le zèle que ceux-ci avaient toujours eu pour la gloire et les intérêts de l'Etat; ils ajoutaient que le roi, afin de ne pas surcharger ses peuples, n'avait point hésité à engager son propre domaine, mais que, s'étant enlevé cette ressource, Sa Majesté ne devait plus compter que sur les secours volontaires qu'elle se promettait de l'amour de ses sujets, et que plus le besoin était pressant, plus le peuple français devait faire d'efforts pour mettre son roi à même d'opposer des forces égales à celles de ses ennemis. »

Ce discours produisit son effet: la ville de Paris vota, séance tenante, trois cent mille livres pour les premiers frais de la guerre, invitant les principales villes du royaume à en faire autant qu'elle.

Quant aux moyens de défense immédiate, — et l'on sait qu'il n'y avait pas de temps à perdre, — voici ceux que Dandelot proposait: d'abord, le rappel d'Italie de M. de Guise et de son armée; c'était, on le sait, chose arrêtée déjà, et les ordres relatifs au retour étaient partis depuis longtemps; ensuite une levée de trente mille soldats français, et de vingt mille étrangers; enfin, les hommes d'armes et les chevau-légers devaient être doublés.

Pour subvenir à ces frais gigantesques, dans un moment où le trésor public était à sec, et où les domaines du roi *étaient engagés*, voici ce que Dandelot proposait:

Le clergé, sans exception d'aucun bénéfice, serait prié d'offrir au roi, à titre de don, une année de son revenu.

Les gentilshommes, quoique exempts par leurs privilèges de toute contribution, se taxeraient eux-mêmes chacun selon ses facultés.

Et Dandelot, donnant l'exemple, déclarait ne se réserver, pour son entretien et celui de son frère, que la somme de deux mille écus, abandonnant au roi le reste des revenus de l'amiral et des siens.

Enfin, un travail serait fait par M. le cardinal de Lorraine, administrateur des finances, qui taxerait le tiers état selon ses moyens.

Pauvre tiers état: on se gardait bien de le taxer à une année de son revenu, lui, ou de lui laisser le soin de se taxer lui-même!

Une partie de ces mesures furent votées d'enthousiasme: les autres, ajournées. — Il va sans dire que les mesures ajournées étaient celles qui faisaient contribuer le clergé et la noblesse aux frais de la levée et de l'entretien des troupes.

Mais ce qui fut décidé immédiatement, c'est que quatorze mille Suisses seraient levés, et huit mille Allemands enrôlés; c'est que l'on formerait, dans chaque province du royaume, des compagnies de tous les jeunes gens en état de porter les armes.

En somme, c'était beaucoup de besogne faite dans une soirée; à minuit, tout était fini et arrêté.

A minuit quelques minutes, la reine descendait le perron, tenant par la main M. le dauphin, lequel, tout en dormant debout, saluait gracieusement la foule avec son petit toquet de velours.

A une heure et demie, la reine rentrait au Louvre, pouvant dire, cent ans juste avant son compatriote Mazarin: « Ils ont crié, ils payeront! »

Oh! peuple! peuple! c'était cependant cette faiblesse même qui révélait ta force; c'était cette prodigalité de ton or et de ton sang qui témoignait de ta richesse! Ceux qui te maîtrisaient en revenaient à toi, dans ce moment solennel où le roi le plus hautain, la reine la plus fière, te faisaient demander l'aumône de ton sang et de ton or dans le toquet de velours de l'héritier de la couronne!

XXII

AU CAMP ESPAGNOL

Nous avons vu ce que M. le duc de Nevers faisait à Laon; nous avons vu ce que le roi Henri faisait à Compiègne; nous avons vu, enfin, ce que la reine Catherine, le dauphin, le cardinal de Lorraine faisaient à Paris. Nous allons voir ce que Philippe II et Emmanuel-Philibert faisaient au camp espagnol, et comment on perdait là le temps si bien mis à profit ailleurs.

D'abord, ainsi que nous l'avons dit, la ville de Saint-Quentin subissant les conséquences de son héroïsme, avait été livrée à cinq jours de pillage. Cette ville, qui, vivante,

avait sauvé la France, continuait de la sauver par son agonie : l'armée qui s'acharnait sur la pauvre ville morte oubliait que le reste de la France vivait, et, exalté à ce spectacle, organisait une défense désespérée.

Nous passerons donc par-dessus ces cinq jours, jours d'incendie, de deuil et de désolation, pour arriver au 1er septembre, et, comme, dans un chapitre précédent, nous avons dit quel aspect présentait la ville, nous dirons, avec la même exactitude, quel aspect présentait le camp.

Tout, depuis le matin, y était à peu près rentré dans l'ordre. Chacun comptait ses prisonniers, visitait son butin, faisait son inventaire, et riait de ce qu'il avait gagné, ou pleurait de ce qu'il avait perdu.

A onze heures du matin, il devait y avoir conseil sous la tente du roi d'Espagne.

Cette tente était placée à l'extrémité du camp ; nous avons expliqué pourquoi : — la musique des boulets français étant, comme il l'avait avoué lui-même, particulièrement désagréable aux oreilles de Philippe II.

Commençons par les sommités, et voyons ce qui se passait sous cette tente.

Le roi tenait décachetée une lettre que venait d'apporter, tout poudreux, un messager assis sur un banc de pierre à la porte de la tente royale ; — un valet du roi d'Espagne versait à ce messager, dans un verre de cabaret, un vin doré dont la couleur trahissait l'origine méridionale.

Cette lettre, qui était revêtue d'un grand sceau de cire rouge représentant des armes surmontées d'une mitre, et flanquées de deux crosses, paraissait préoccuper singulièrement Philippe II.

Au moment où, pour la troisième ou quatrième fois, il venait de relire l'importante missive, le galop d'un cheval s'arrêtant brusquement aux portes de sa tente lui fit relever la tête, et, sous ses paupières clignotantes, son œil terne parut chercher quel était celui qui semblait avoir si grande hâte de se trouver en sa présence.

Quelques secondes ne s'étaient pas écoulées, que la tapisserie qui fermait l'entrée de la tente se souleva, et qu'un de ces serviteurs qui transportaient jusqu'au milieu des camps l'étiquette des palais de Burgos et de Valladolid, annonça :

— Son Excellence don Luis de Vargas, secrétaire de monseigneur le duc d'Albe.

Philippe poussa un cri de joie ; puis, comme s'il eût été honteux vis-à-vis de lui-même de s'être laissé aller à cette première impression, il s'imposa en quelque sorte un moment de silence, et, d'une voix dans laquelle il était impossible de distinguer la moindre émotion, agréable ou désagréable :

— Faites entrer don Luis de Vargas, dit-il.

Don Luis entra.

Le messager était couvert de sueur et de poussière ; la pâleur de son front indiquait la fatigue d'une longue route ; l'écume qui couvrait son cheval, et qui humectait le côté intérieur de ses bottes, montrait la hâte qu'il avait eue d'arriver. Et cependant, l'annonce faite, il s'arrêta debout, immobile et le chapeau à la main, à dix pas du roi Philippe II, attendant, pour dire les nouvelles qu'il apportait, que celui-ci lui eût adressé la parole.

Cette soumission à la loi de l'étiquette — la première de toutes les lois en Espagne — parut satisfaire le roi ; et, avec un sourire, vague comme un rayon de soleil jouant sur la terre à travers un nuage grisâtre d'automne :

— Que Dieu soit avec vous, don Luis de Vargas ! Quelles nouvelles d'Italie ?

— Bonnes et mauvaises à la fois, sire ! répondit don Luis. Nous sommes maîtres de la position en Italie ; mais M. de Guise revient en France en toute hâte avec une partie de l'armée française.

— C'est le duc d'Albe qui vous envoie m'annoncer cette nouvelle, don Luis ?

— Oui, sire, et il m'a ordonné de prendre le chemin le plus court, et de faire toute diligence, afin que je pusse précéder en France M. de Guise d'une douzaine de jours, au moins. En conséquence, je me suis embarqué sur une galère à Ostie ; j'ai pris terre à Gênes ; je suis venu par la Suisse, Strasbourg, Metz et Mézières, et suis heureux d'avoir fait tout ce grand voyage en quatorze jours, attendu, j'en suis sûr, qu'il en faudra bien le double au duc de Guise pour arriver à Paris.

— Effectivement, vous avez fait bonne diligence, don Luis, et je reconnais que vous ne pouviez pas venir en un moindre temps. Mais n'avez-vous point de lettre particulière du duc d'Albe pour moi ?

— Monseigneur, dans la crainte que je ne fusse pris, n'a point osé me rien confier par écrit ; seulement, il m'a ordonné de vous répéter ces mots : « Que Sa Majesté le roi d'Espagne se souvienne du roi Tarquin abattant les trop hautes tiges de pavot poussant dans son jardin ; rien ne doit pousser trop haut dans le jardin des rois, pas même les princes ! — Votre Majesté, a-t-il ajouté, comprendrait parfaitement ce que ces mots veulent dire, et à quelle fortune ils font allusion.

— Oui, murmura le roi d'Espagne ; oui, je reconnais la prudence de mon fidèle Alvarez... J'ai compris, en effet, don Luis, et je le remercie. Quant à vous, allez vous reposer, et faites-vous donner par mes gens tout ce qui vous est nécessaire.

Don Luis de Vargas s'inclina, sortit, et la tapisserie retomba derrière lui.

Laissons le roi Philippe II méditer à loisir sur la lettre aux armes épiscopales, et sur le message verbal du duc d'Albe, et passons sous une autre tente qui n'est éloignée de la sienne que d'une portée de fusil.

Celle-là, c'est la tente d'Emmanuel-Philibert.

Emmanuel-Philibert est incliné sur un lit de camp où gît un blessé ; un médecin enlève l'appareil d'une plaie qui semble n'être qu'une contusion au côté gauche de la poitrine, et qu'à la pâleur et à la faiblesse du blessé, on peut juger être, cependant, plus grave.

Toutefois, le visage du médecin paraît se rasséréner à l'inspection de l'effroyable ecchymose, qu'on dirait provenir du choc d'une pierre lancée par une catapulte antique.

Le blessé n'est autre que notre ancien ami Scianca-Ferro, que nous n'avons pu suivre au milieu de ce grand ensemble de l'assaut dont nous avons essayé de donner une idée. Nous retrouvons, enfin, le brave écuyer sous la tente du duc de Savoie, sur ce lit de douleur que l'on a fait accroire au soldat être un lit de gloire.

— Eh bien ? demanda avec inquiétude Emmanuel-Philibert.

— Du mieux ! beaucoup de mieux ! monseigneur ! répondit le médecin ; et, maintenant, le blessé est hors de danger...

— Je te le disais bien, Emmanuel ! interrompit Scianca-Ferro d'une voix à laquelle il s'efforçait de donner de la fermeté, et qui, malgré ses efforts, demeurait stridente. En vérité, tu m'humilies, à me traiter comme tu traiterais une vieille femme, et tout cela pour une misérable contusion !

— Une misérable contusion qui t'a brisé une côte, qui t'en a enfoncé deux autres, et qui te fait cracher le sang à chaque haleine depuis six jours !

— C'est vrai, que le coup a été solidement appliqué ! reprit le blessé en essayant de sourire. Passe-moi donc la machine en question, Emmanuel.

Emmanuel chercha des yeux ce que Scianca-Ferro désignait sous le titre de la *machine en question*, et s'en alla ramasser, dans un coin de la tente, un objet qui, effectivement, était une véritable machine, et même une machine de guerre.

Si vigoureux qu'il fût, le prince souleva cet objet avec peine, et vint le déposer sur le lit de Scianca-Ferro.

C'était un boulet de douze emmanché d'une barre de fer ; le tout pouvait peser de vingt-cinq à trente livres.

— *Corpo di Bacco !* s'écria gaiement le blessé, conviens, Emmanuel, que voilà un charmant joujou ! Et qu'a-t-on fait de celui qui en jouait ?

— Selon tes ordres, il ne lui a été fait aucun mal. On lui a demandé sa parole de ne pas fuir ; il l'a donnée, et il doit être, comme d'habitude, à quelques pas de la tente, soupirant et pleurant, le front dans ses mains.

— Oui, pauvre diable !... J'ai, à ce que tu m'as dit, fendu jusqu'aux oreilles la tête de son neveu, un digne Allemand qui jurait bien, mais qui frappait encore mieux !... Ma foi ! s'il y avait eu seulement dix hommes comme ces deux gaillards-là à chaque brèche, c'eût été quelque chose de pareil à la fameuse guerre des titans que tu me racontais quand tu expliquais ce malheureux grec auquel je n'ai jamais voulu mordre, et autant eût valu escalader Pélion ou Ossa ?

Puis, prêtant l'oreille :

— Eh ! mordieu ! Emmanuel, il y a quelqu'un qui lui cherche querelle, à mon digne Tedesco... J'entends sa voix. Il faut que ce soit diablement grave, car on m'a dit que depuis cinq jours, il n'avait pas desserré les dents !

En effet, le bruit d'une rixe arrivait jusqu'aux oreilles du blessé et de ceux qui l'entouraient, avec un triple accompagnement de jurons en espagnol, en picard et en allemand.

Emmanuel laissa Scianca-Ferro aux soins du docteur, et, pour faire plaisir au blessé, il parut sur le seuil de sa tente, s'informant des causes de cette rixe, qui, en quelques secondes, venait de dégénérer en un véritable combat.

Voici, — au moment où, pareil au Neptune de Virgile, Emmanuel-Philibert prononçait le *quos ego* qui devait calmer les vagues irritées, — voici, disons-nous, quel était l'aspect du champ de bataille.

D'abord, — nous en demandons pardon à nos lecteurs, mais, comme disent les paysans picards, avec lesquels nous allons nous retrouver en contact, — *sauf le respect que nous leur devons*, le personnage principal de l'échauffourée était un âne.

Un âne magnifique, c'est vrai, chargé de choux, de carottes et de laitues, ruant et brayant que c'était merveille, et secouant de son mieux sa cargaison potagère, éparse autour de lui.

Après l'âne, l'acteur le plus important était, sans contredit, notre ami Heinrich Scharfenstein, frappant à droite et à gauche avec un pieu de tente qu'il avait déraciné, et à l'aide duquel il avait déjà renversé sept ou huit soldats flamands. Un voile de profonde mélancolie était étendu sur son visage ; mais, comme on le voit, cette mélancolie n'ôtait rien à la vigueur de son bras.

Après Heinrich, venait une belle et jeune paysanne, vigoureuse et fraîche, laquelle gourmait de son mieux un soldat espagnol qui, selon toute probabilité, avait essayé de se livrer vis-à-vis d'elle à des privautés que sa pudeur ne pouvait autoriser.

Puis, enfin, le paysan propriétaire probable de l'âne, qui tout en grommelant, ramassait ses laitues, ses carottes et ses choux, dont les soldats qui l'entouraient paraissaient fort friands.

La présence d'Emmanuel-Philibert fit, nous l'avons déjà dit, l'effet de la tête de Méduse sur les assistants : les soldats lâchèrent les choux, les carottes ou les laitues qu'ils s'étaient déjà appropriés ; la belle fille lâcha le soldat espagnol, qui s'enfuit, la moustache à moitié arrachée et le nez en sang ; l'âne cessa de ruer et de braire.

Heinrich Scharfenstein, seul, porta encore, comme une machine lancée avec trop de force pour s'arrêter au premier signe, deux ou trois coups de pieu qui abattirent deux ou trois hommes.

— Qu'y a-t-il ? demanda Emmanuel-Philibert ; et pourquoi maltraite-t-on ces braves gens ?

— Ah ! ch'est vous, monseingneu ; èje va vou conter cha, dit le paysan en s'approchant du prince, les bras chargés de choux, de carottes et de laitues, et tenant le rebord de son chapeau entre ses dents, comme pour rendre encore son patois picard plus inintelligible.

— Diable ! murmura Emmanuel-Philibert, j'aurai peut-être quelque peine à comprendre ce que vous avez à me dire, mon ami ! Je parle proprement l'italien, passablement l'espagnol, assez bien le français, un peu l'allemand ; mais pas du tout le patois picard.

— Qu'importe, èje va toujours vous conter cha... Ah ! y vient de m'arriver une rude ahure, allez ! et à mein baudet aussi, et à mein fille aussi !

— Mes amis, dit Emmanuel-Philibert, y a-t-il quelqu'un parmi vous qui puisse me traduire en français, en espagnol, en italien ou en allemand les plaintes de cet homme ?

— En fransé ?... V'là mein fille Yvonnette, qui gna été en pension rue de l'Somme-Rouche, à Saint-Quentin, qu'elle va vous causer fransé comme not'curé... Oh ! gna ty qu'cha, ch'est bon ! Parle, Yvonnette ! parle !

La jeune fille s'avança timidement en essayant de rougir.

— Monseigneur, dit-elle, excusez mon père... mais il est du village de Savy, où l'on ne parle que patois, et... vous comprenez ?...

— Oui, dit Emmanuel en souriant, je comprends que je ne comprends pas !

— En vérité, murmura le paysan, y faut qu'tous ces renidiu, ils soient pus bêtes èque des kiens pour pas comprendre el picard !

— Chut ! mon père ! dit la jeune fille.

Puis, se tournant vers le prince :

— Voici donc ce qui est arrivé, monseigneur. Hier, nous avons entendu dire dans notre village que, vu les grands dégâts qui avaient été faits dans les champs environnants par les combats et les batailles qui s'y étaient livrés, que, vu que la place du Catelet, qui tient toujours pour le roi Henri, empêchait d'arriver les convois de Cambrai, on manquait de vivres frais au camp, et surtout de légumes, même sur la table du roi d'Espagne et sur la vôtre, monseigneur.

— Eh bien, à la bonne heure, dit Emmanuel-Philibert, voilà qui s'appelle parler !... C'est la vérité, la belle enfant : sans manquer tout à fait de vivres, nous n'avons pas ce que nous voulons ; les légumes surtout sont rares.

— Oui, reprit le paysan, qui ne paraissait pas vouloir céder la parole à sa fille ; alors, hier, èje dis comme cha à not' mekaine : « Tiote !... »

— Mon ami, interrompit le prince, laissez parler votre fille, si cela vous est égal : nous y gagnerons tous les deux.

— Bon ! parle, tiote ! parle !

— Alors, hier, mon père s'est dit : « Tiens, si je prenais mon baudet, et si je le chargeais de choux, de carottes et de laitues, et que nous portions tout cela au camp, peut-être cela ferait-il plaisir au roi d'Espagne et au prince de Savoie, de manger de l'herbe fraîche.

— Je l' crai, pardiè ! cha fait ben plaisir à not' vaque, qui est pas pu bête qu'un autre, d'en manger d' l'herb' fraîche ! pourquoi cha n' frait ty pas plaisi à ein roi et à ein prince ?

— Si vous parliez longtemps, mon ami, dit en souriant Emmanuel-Philibert, je crois que je finirais par vous comprendre ; mais, c'est égal, j'aime mieux avoir affaire à votre fille qu'à vous... Continuez, la belle enfant, continuez !

— Alors, ce matin, au point du jour, reprit la jeune fille, nous sommes descendus dans le jardin, mon père et moi ; nous avons coupé ce que nous avons trouvé de plus frais et de plus beau en légumes ; nous en avons chargé le baudet, et nous sommes venus... Avons-nous donc mal fait, monseigneur ?

— Au contraire, mon enfant, c'est une très bonne idée que vous avez eue là !

— Dame ! nous le croyions comme vous, monseigneur... Mais, à peine dans le camp, vos soldats se sont jetés sur notre pauvre âne. Mon père avait beau dire : « Mais c'est pour Sa Majesté le roi d'Espagne ! mais c'est pour monseigneur le prince de Savoie ! » ils n'ont voulu entendre à rien. Alors, nous nous sommes mis à crier, et notre âne s'est mis à braire ; mais, malgré nos cris et ceux de Cadet, nous allions être dévalisés... sans compter ce qui pouvait m'arriver, à moi... quand ce brave homme qui est allé se rasseoir là-bas est venu à notre secours, et a fait la besogne que vous voyez.

— Oui, rude besogne ! dit Emmanuel-Philibert en secouant la tête ; deux hommes morts, et quatre ou cinq blessés, pour quelques misérables légumes !... Mais, n'importe, il l'a fait à bonne intention. D'ailleurs, il est sous la protection d'un ami à moi ; tout est donc bien.

— Alors, monseigneur, il ne nous arrivera pas malheur pour être venus au camp ? demanda timidement celle que son père avait désignée sous le nom d'Yvonnette.

— Non, ma belle fille, non, au contraire !

— C'est que, continua la jeune paysanne, nous sommes fatigués, monseigneur, ayant fait cinq lieues pour venir au camp, et nous voudrions bien ne nous remettre en route que quand la chaleur sera passée.

— Vous vous en irez quand vous voudrez, dit le prince et, comme la bonne intention doit être aussi bien récompensée que le fait, et mieux que le fait, s'il est possible, voici trois pièces d'or pour la charge de votre baudet.

Puis, se retournant vers quelques-uns de ses gens que la curiosité avait attirés autour de lui :

— Gaetano, dit-il, tu feras déposer ces provisions dans la cantine du roi d'Espagne ; puis tu donneras de ton mieux à boire et à manger à ces braves gens, tout en veillant à ce qu'il ne leur soit fait aucune insulte.

Puis comme l'heure de la réunion qui devait avoir lieu sous la tente du roi d'Espagne approchait ; comme, de tous les points du camp, les chefs commençaient à s'acheminer vers cette tente, Emmanuel-Philibert entra sous la sienne, afin de s'assurer si le pansement de son ami Scianca-Ferro était achevé, et cela, — tant cette préoccupation l'emportait chez lui sur toute autre, — sans s'apercevoir du sourire narquois que le paysan et sa fille échangeaient avec une espèce de drôle de la plus mauvaise mine qui s'avançait fourbissant d'un poing furieux les brassards de la cuirasse du connétable de Montmorency.

XXIII

OU YVONNET RECUEILLE TOUS LES RENSEIGNEMENTS QU'IL PEUT DÉSIRER

Le prétexte qu'avaient pris pour entrer dans le camp espagnol le paysan picard et sa fille, en supposant toutefois que ce fût un prétexte, était parfaitement choisi ; aussi a-t-on vu qu'Emmanuel-Philibert avait apprécié cette attention qu'avait eue le maraîcher, d'apporter des légumes frais à son intention et à celle du roi d'Espagne.

En effet, s'il faut en croire Mergey, gentilhomme de M. de la Rochefoucauld, fait prisonnier à la bataille de la Saint-Laurent, et conduit le même soir au camp espagnol, les vivres n'abondaient pas à la table du prince de Savoie ; lui d'abord fut réduit à l'eau, contre son naturel, ce qui l'attrista fort ; il est vrai que son maître, M. le comte de la Rochefoucauld n'était pas mieux traité : « Ils n'avoient pour tous vivres, entre sept qu'ils étoient à table, — dit le même Mergey, si désolé d'en être réduit à l'eau, — qu'un morceau de vache gros comme le poing, qu'ils mettoient dedans un pot plein d'eau sans sel, ni lard, ni herbes, et, étant tous à table, ils avoient de petites saulcières de fer-blanc où ils mettoient ledit bouillon ; puis le lopin de vache étoit départi en autant de morceaux qu'ils étoient d'hommes à table, avec fort peu de pain. »

On ne s'étonnera donc plus, si les chefs étaient réduits à une pareille abstinence, que les soldats, moins bien partagés encore, se fussent jetés sur l'âne chargé de vivres, qu'ils allaient dépouiller, peut-être, malgré les efforts

d'Heinrich Scharfenstein, du paysan et de sa fille, lorsque Emmanuel-Philibert, attiré par le bruit, était sorti de sa tente, et, comme un pacificateur, était venu mettre l'ordre dans toute cette mêlée.

Bien que placés sous la protection spéciale de Gaetano, le paysan et surtout sa fille paraissaient avoir toutes les peines du monde à se remettre de l'alarme qu'ils venaient de subir; quant au baudet, il paraissait de tempérament moins impressionnable, et, une fois rendu à la liberté, il s'était joyeusement mis à glaner les légumes de toute espèce que la chaleur du combat avait éparpillés sur le sol.

Ce ne fut donc que lorsque le paysan et sa fille eurent vu Emmanuel-Philibert, sorti une seconde fois de sa tente, s'éloigner et disparaître dans la direction de celle du roi d'Espagne, qu'ils parurent reprendre un peu d'assurance, — quoique, d'après ce qui venait de se passer, et le prince ayant été leur sauvegarde, ils eussent, au contraire, dû raisonnablement préférer sa présence à son absence; mais personne ne se rendit compte de cette anomalie, excepté le fourbisseur de la cuirasse du connétable, qui regardait le prince s'éloigner avec une attention égale à celle que paraissaient porter à cette action le paysan et sa fille. Quant à Heinrich Scharfenstein, il était allé se rasseoir sur le banc qu'il avait quitté pour venir au secours des deux victimes de la brutalité des soldats espagnols, et il était retombé dans cette profonde tristesse qui paraissait le dévorer.

Quelques curieux entouraient encore le paysan et sa fille, et paraissaient les gêner beaucoup par leur présence, quand Gaetano vint les tirer d'embarras, en les invitant à entrer, leur baudet et eux, dans l'espèce de parc entouré de palissades attenant à la tente du prince de Savoie.

Il s'agissait de décharger l'âne de son précieux fardeau, et de recevoir les vivres que la munificence du prince, au milieu de la disette générale, avait ordonné de mettre à leur disposition.

Les légumes déchargés, le paysan reçut de Gaetano un pain, un morceau de viande froide et un cruchon de vin. C'était, comme on voit, plus qu'il n'était accordé au comte de la Rochefoucauld et aux six gentilhommes prisonniers avec lui.

Aussi, — sans doute pour ne point s'exposer à quelque nouvelle avanie en tentant la gourmandise des soldats, — le paysan et sa fille sortirent avec toute sorte de précautions, regardant à droite et à gauche, afin de voir si les importuns s'étaient retirés, et si les curieux avaient disparu.

Il ne restait sur le champ de bataille, d'où les morts et les blessés avaient été enlevés en présence d'Emmanuel-Philibert, que le fourbisseur du connétable, qui fourbissait son brassard avec plus d'acharnement que jamais, et Heinrich Scharfenstein, qui n'avait pas fait un seul mouvement en l'absence du paysan et de sa fille.

Yvonnette se dirigea vers un petit hangar isolé, tandis que, reconnaissant du service que lui avait rendu le géant, son père allait inviter Heinrich Scharfenstein à faire avec eux honneur au déjeuner qu'ils tenaient de la munificence du duc de Savoie; mais Heinrich se contenta de secouer la tête et de murmurer en poussant un soupir :

— Tebuis que Frantz il èdre mort, moi n'afre blus vaim!

Le paysan regarda tristement Heinrich, et, après avoir échangé un regard avec le fourbisseur, il alla rejoindre sa fille, qui s'était fait une table d'un coffre à avoine, et qui attendait l'auteur de ses jours assise sur une botte de paille.

A peine avaient-ils commencé leur repas, qu'une ombre se profila jusque sur la table improvisée; c'était celle de l'infatigable fourbisseur.

— Peste! dit-il, en voilà un luxe! j'ai envie d'aller chercher M. le connétable pour dîner avec vous.

— Ah! ma foi, non, dit le paysan en excellent français, il mangerait à lui seul toute notre pitance!

— Sans compter, dit la jeune paysanne, qu'une fille d'honneur court grand risque, à ce que l'on assure, dans la compagnie du vieux soudard.

— Oui, avec ça que tu les crains, toi, vieux ou jeunes, les soudards! Ah! mordieu! quel coup de poing tu lui as allongé, à cet Espagnol qui voulait t'embrasser! J'avais commencé de soupçonner qui tu étais; mais ce n'est qu'à ce majestueux coup de poing-là que je t'ai reconnu... Ah çà : mais quel diable d'intérêt avez-vous tous les deux à risquer d'être pendus comme espions en venant dans le camp de tous ces va-nu-pieds d'Espagnols?

— D'abord, celui d'avoir de tes nouvelles, mon cher Pilletrousse, et de celles de nos compagnons, dit la paysanne.

— Vous êtes trop bonne, mademoiselle Yvonnette, et, si vous voulez bien emplir ce troisième verre, que vous paraissez avoir apporté là à mon intention, nous boirons d'abord à la santé de votre serviteur, qui n'est pas mauvaise, comme vous le voyez, puis à celle de nos autres compagnons, qui, par malheur, ne se portent pas tous aussi bien que nous.

— Et moi, dit Yvonnet, — car, sans doute, on a reconnu notre aventurier, malgré le déguisement qu'il s'est mis sur le corps, et la syllabe qu'il a ajoutée à son nom, — moi, je te dirai à mon tour ce que je viens faire ici; et tu m'aideras de ton mieux à accomplir ma mission.

Et, versant généreusement un plein verre de vin à Pilletrousse, Yvonnet attendit avec une certaine anxiété les nouvelles demandées.

— Ah! dit Pilletrousse en faisant entendre ce clappement de langue qui, chez les buveurs intelligents, est presque toujours l'oraison funèbre du verre de vin qu'ils viennent de boire, quand surtout le vin est bon; — ah! cela fait plaisir, de retrouver un vieil ami!

— Parles-tu du vin ou de moi? demanda Yvonnet.

— De tous les deux... Mais, pour en revenir à nos compagnons, voici Maldent, qui a d'abord dû te donner, sur Procope, Lactance et lui, tous les renseignements que tu pouvais désirer; car, ajouta Pilletrousse, j'ai entendu dire que vous aviez été enterrés ensemble.

— Oui, répondit Maldent, et je dois ajouter qu'à notre grand émoi, nous sommes restés au sépulcre deux jours de plus que Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— Mais vous en êtes sortis avec gloire, c'était l'important! Dignes jacobins! et comment vous nourrissaient-ils pendant votre trépas?

— De leur mieux, il faut leur rendre cette justice, et jamais morts, même le mari de la matrone d'Ephèse, n'ont été l'objet de soins si assidus.

— Et les Espagnols ne vous ont pas rendu visite dans votre caveau?

— Deux ou trois fois nous avons entendu le bruit de leurs pas sur les marches de l'escalier; mais, en voyant cette longue file de sépulcres éclairés par une seule lampe, ils se sont retirés, et je crois que, s'ils fussent venus, et qu'il nous eût pris l'idée de lever le couvercle de nos tombes, ils eussent eu plus peur que nous.

— Bon! voilà pour trois et même pour quatre, puisque je te vois sur tes jambes, et fourbissant l'armure du connétable.

— Oui, tu devines, n'est-ce pas? grâce à ma connaissance de la langue espagnole, j'ai passé pour un ami des vainqueurs; puis je me suis glissé vers la tente de monseigneur, j'ai repris ma besogne interrompue quinze jours auparavant, et, de même que personne ne s'était inquiété de mon départ, personne ne s'est inquiété de mon retour.

— Mais Frantz? mais Malemort?

— Vois d'ici le pauvre Heinrich qui pleure, et tu sauras ce qu'est devenu Frantz.

— Comment diable un pareil géant a-t-il pu être tué par un homme? demanda Yvonnet avec un profond soupir; car on n'a pas oublié quelle tendre amitié liait les deux Allemands au plus jeune des aventuriers.

— Aussi, répondit Pilletrousse, n'est-ce point par un homme qu'il a été tué, mais par un démon incarné qu'ils appellent Brise-Fer, un écuyer, un frère de lait, un ami du duc de Savoie. L'oncle et le neveu étaient à vingt pas l'un de l'autre, défendant la onzième brèche, je crois. Ce Brise-Fer, autrement dit Scianca-Ferro, s'est attaqué au neveu; le pauvre Frantz avait déjà tué une vingtaine d'hommes; il était un peu fatigué, et il est arrivé trop tard à la parade; l'épée a fendu son casque, et lui a ouvert le crâne jusqu'aux yeux! et il faut le dire à sa louange, son crâne était si dur, que, quelque effort qu'ait fait le maudit Brise-Fer, il n'a jamais pu arracher son épée de la blessure. C'est pendant qu'il s'acharnait à la ravoir que l'oncle s'est aperçu de ce qui se passait, et, voyant qu'il n'avait pas le temps d'arriver au secours de son neveu, y a envoyé de toute volée sa masse d'armes en son lieu et place : la masse a été droit au but, a enfoncé la cuirasse, les chairs et même les côtes, à ce qu'il paraît; mais il était trop tard : Frantz est tombé d'un côté, et Brise-Fer de l'autre; seulement, Frantz est tombé sans prononcer une parole, tandis que Brise-Fer, en tombant, a eu le temps de dire : « Qu'on ne fasse aucun mal à celui qui vient de m'envoyer sa masse à travers les côtes... Si j'en reviens, je désire cultiver la connaissance de cette estimable catapulte! » Et il s'est évanoui; mais sa volonté a été sacrée. Heinrich Scharfenstein a été pris vivant; ce qui n'a pas été difficile, attendu que, quand il a vu tomber son neveu, il a été droit à lui, s'est assis sur la brèche, a tiré l'épée de son crâne, lui a enlevé le casque de la tête, et lui a posé la tête sur ses genoux, sans s'inquiéter de ce qui se passait autour de lui. Or, comme lui et son neveu tenaient les derniers, le neveu mort et l'oncle assis, le combat avait cessé : on entoura donc le pauvre homme, et on le somma de se rendre en lui disant qu'il ne lui serait fait aucun mal. « Me zébarera-d-on du gorps de mon envant? demanda-t-il. — Non, lui fut-il répondu. — Eh pien, alors, che me rends : vaides de moi

ce que fous foudrez. » Et en effet, il se rendit, prit le corps de Frantz dans ses bras, suivit ceux qui le conduisaient jusqu'à la tente du duc de Savoie, garda le mort un jour et une nuit, creusa sa fosse au bord de la rivière, l'enterra, et, fidèle à sa parole de ne pas fuir, revint prendre sur le banc la place où vous l'avez trouvé... Seulement, on dit que, depuis la mort de Frantz, il n'a ni bu ni mangé.

— Pauvre Heinrich! murmura Yvonnet, tandis que Maldent, soit qu'il eût le cœur moins sensible, soit qu'il voulût, au contraire, empêcher la conversation de tomber dans l'élégie, demandait :

— Et Malemort, j'espère bien que, cette fois-ci, il a fait une fin digne de lui?

— Eh bien, répondit Pilletrousse, voilà ce qui te trompe : Malemort a reçu deux nouvelles blessures, ce qui, avec les vieilles, lui en fait vingt-six bien comptées, et, comme on l'a tenu pour mort et pour bien mort, on l'a jeté à la rivière ; mais il paraît que la fraîcheur de l'eau l'a fait revenir à lui ; car, en menant boire le cheval de M. le connétable à la Somme, j'ai entendu un pauvre diable qui geignait : je me suis approché, et j'ai reconnu Malmort.

— Qui n'attendait qu'un ami pour expirer entre ses bras?

— Pas du tout!... Qui n'attendait qu'une épaule pour s'y appuyer et remonter vers la vie, comme aurait dit notre poète Fracasso, le seul dont je ne puisse pas te donner des nouvelles.

— Eh bien, dit Yvonnet tout frémissant encore, il a eu la bonté de m'en donner, à moi, et en personne.

Et Yvonnet raconta, non sans pâlir, quoiqu'il fît grand jour, ce qui lui était arrivé pendant la nuit du 27 au 28 août.

Il en était à la fin de son récit, quand un grand mouvement annonça que la conférence qui avait lieu sous la tente du roi d'Espagne était terminée.

Tous les chefs des armées espagnole, flamande et anglaise regagnaient, en effet, leur logis respectif, en appelant à eux, comme des hommes pressés de transmettre les ordres qu'ils ont reçus, ceux des soldats de leur armée, ou des gens de leur maison qu'ils rencontraient sur leur chemin ; — tous paraissaient être d'assez mauvaise humeur.

Au bout d'un instant, Emmanuel-Philibert reparut à son tour : il sortait comme les autres de la tente du roi d'Espagne ; seulement, il paraissait être de plus mauvaise humeur que les autres.

— Gaetano, cria-t-il à son majordome du plus loin qu'il l'aperçut, donne l'ordre que l'on plie les tentes, que l'on charge les bagages, et que l'on selle les chevaux.

Cette injonction indiquait un départ, mais laissait nos aventuriers dans le vague le plus complet sur la route que l'on allait suivre. Selon toute probabilité, Paris était menacé, mais par quelle route l'armée ennemie allait-elle marcher sur Paris? Se dirigerait-elle par Ham, Noyon et la Picardie, en suivant la rivière de Somme, ou par Laon, Soissons et l'Ile-de-France, ou, enfin, par Châlons et la Champagne? Ces trois chemins, on le sait, — à part les quelques troupes groupées à Laon autour du duc de Nevers, et les forteresses de Ham et de la Fère, que l'on pouvait facilement tourner, — n'offraient aucun obstacle à l'armée espagnole.

Savoir laquelle de ces trois routes l'armée espagnole allait suivre ; c'était là l'important pour Yvonnet.

Pilletrousse comprit l'urgence de la situation ; il saisit le pot de vin, vide aux deux tiers à peu près, et, buvant à même pour ne point perdre de temps, il acheva de le vider, puis se prit à courir vers la tente du connétable, espérant y apprendre quelque nouvelle.

Le faux paysan et la fausse paysanne, sous prétexte de tirer leur baudet de la bagarre, pendant laquelle il pouvait être considéré comme faisant partie des bêtes de somme de l'armée princière, rentrèrent dans la cour, et attendirent — Maldent tenait Cadet par la bride, et Yvonnet un pied dans chaque panier et assis à califourchon sur son bât — que quelque indiscrétion des domestiques leur apprît ce qu'ils voulaient savoir.

L'indiscrétion ne se fit point attendre.

Gaetano sortit tout effaré pour transmettre aux muletiers, aux palefreniers et aux valets d'écurie l'ordre qu'il avait reçu ; puis, apercevant le paysan et sa fille :

— Ah! vous êtes encore là, mes bravos gens? fit-il.

— Oui, répondit Yvonnette, la seule qui fût censé entendre le français ; mon père attend pour savoir où il devra désormais porter ses légumes.

— Oui da, il trouve la pratique bonne, à ce qu'il paraît! Eh bien, qu'il vienne au Catelet, dont nous allons faire le siège.

— Marci, mein garchon! Seulement, il y aura à gambillonner pour le bourrique ; mais n'importe! on ira tout de même au Catelet.

— Au Catelet! répéta Yvonnette à demi voix. Mordieu! ils tournent le dos à Paris! Voilà une riche nouvelle à annoncer au roi Henri II!

Cinq minutes après, les deux aventuriers gagnaient, à l'aide de la chaussée, la rive gauche de la Somme ; une heure après, Yvonnet, débarrassé de sa robe de paysanne, et sous le costume que nous lui connaissons galopait sur la route de la Fère.

A trois heures de l'après-midi, il entrait au château de Compiègne en secouant sa toque, et en criant :

— Bonne nouvelle, riche nouvelle! Paris est sauvé!

XXIV

DIEU PROTÈGE LA FRANCE

En effet, du moment que Philippe II et Emmanuel-Philibert ne marchaient pas immédiatement sur Paris, — Paris était sauvé.

Comment une pareille faute avait-elle été commise? Par suite du caractère irrésolu et ombrageux du roi d'Espagne, ou plutôt par un effet de cette faveur spéciale que, dans les situations extrêmes, Dieu accorde toujours à la France.

On se rappelle cette lettre que tenait à la main le roi Philippe II au moment où don Luis de Vargas, secrétaire du duc d'Albe, arrivait de Rome. Cette lettre était de l'évêque d'Arras, un des conseillers de Philippe II dans lequel ce prince, si peu confiant, avait le plus de confiance.

Philippe II lui avait envoyé un courrier pour le consulter sur ce qu'il y avait à faire après la bataille de la Saint-Laurent, et sur ce qu'il y aurait à faire après la prise de Saint-Quentin, si Saint-Quentin, comme la chose était probable, tombait aux mains des Espagnols. L'évêque, ainsi qu'on devait s'y attendre, avait répondu en homme d'Eglise, et non en soldat.

Le cardinal Granvelle, dans la collection de ses papiers d'Etat, nous a conservé cette lettre, qui fut d'un si grand poids dans les destinées de la France.

Nous nous contenterons d'en extraire le passage suivant, et c'était ce passage que Philippe II lisait avec tant d'attention lorsque entra don Luis de Vargas.

« Il ne serait pas prudent de rien tenter contre les Français pendant le reste de l'année, la saison s'y opposant aussi bien que la nature du pays : ce serait compromettre les avantages déjà obtenus, et la réputation des armes espagnoles. Le mieux serait de se borner à inquiéter l'ennemi en incendiant et en ravageant son territoire au delà de la Somme. »

C'était donc l'avis de l'évêque d'Arras, que, malgré la double victoire de la bataille de la Saint-Laurent et de la prise de Saint-Quentin, le roi d'Espagne ne pénétrât point plus avant au cœur de la France.

Pour être plus obscur aux yeux des autres, l'avis du duc d'Albe n'en était pas moins clair aux yeux de Philippe II.

« Sire, rappelez-vous Tarquin, abattant de sa baguette les plus hauts pavots de son jardin! »

Tel était l'avis de ce capitaine-ministre, dont le sombre génie allait si bien au tempérament terrible du successeur de Charles V, que la colère céleste semble avoir fait Philippe II pour le duc d'Albe, et le duc d'Albe pour Philippe II.

Or, ce pavot dont la tête se levait si rapidement, n'était-ce point Emmanuel-Philibert?

Il est vrai que, s'il grandissait si rapidement, c'est qu'il poussait sur les champs de bataille, et que la gloire arrosait sa fortune ; mais, plus grand était le prestige qui s'attachait au prince de Savoie, plus ce prestige était à craindre.

Si, après la victoire de la Saint-Laurent remportée, après Saint-Quentin prise, on marchait sur Paris, et que Paris à son tour tombât aux mains d'Emmanuel-Philibert, quelle récompense serait digne d'un pareil service? Serait-ce assez de rendre au fils du duc Charles les Etats qui lui avaient été enlevés? D'ailleurs, ces Etats, était-il bien de l'intérêt de Philippe II, qui en détenait une partie, de les lui rendre? Une fois qu'on lui aurait rendu le Piémont, qui assurait qu'il ne prendrait pas le Milanais, et, après le Milanais, le royaume de Naples? — ces deux possessions de la couronne d'Espagne en Italie, lesquelles avaient déjà, par la double prétention que la France avait sur elles, coûté tant de sang à Louis XII et à François Ier, sans que ceux-ci eussent pu, nous ne dirons pas les prendre, mais les conserver. Pourquoi ni Louis XII, ni François Ier, l'un après avoir pris Naples, l'autre après avoir pris Milan, n'avaient-ils pas su les conserver? C'est qu'ils n'avaient ni l'un ni l'autre de racines en Italie ; c'est qu'ils étaient forcés de tirer tous leurs secours d'au delà des monts. — Mais en serait-il de même pour un prince qui s'appuierait, au contraire, au versant oriental des Alpes, et qui parlerait la même langue que les Milanais et les Napolitains? Cet homme, au lieu d'être pour l'Italie un conquérant, ne serait-il pas pour elle un libérateur?

Voilà le gigantesque fantôme qui, pareil au géant du cap des Tempêtes, s'était levé entre Saint-Quentin et Paris.

En conséquence, contre l'avis général, et surtout contre celui d'Emmanuel-Philibert, qui était de marcher directement sur la capitale sans laisser à Henri II le temps de respirer, Philippe avait déclaré que l'armée victorieuse ne ferait pas un pas en avant, et que l'on se contenterait, pour cette campagne, d'assiéger le Catelet, Ham et Chauny, tandis qu'on relèverait les murailles de Saint-Quentin, et que l'on ferait de cette ville le boulevard des conquêtes de l'armée espagnole.

C'était cette nouvelle — non pas dans tous ses détails, mais dans toutes ses probabilités — qu'apportait Yvonnet au roi Henri II, et qui lui faisait crier avec tant d'assurance : « Paris est sauvé ! »

A cette nouvelle, à laquelle Henri ne pouvait pas croire, de nouveaux ordres se croisèrent dans tous les sens, de Compiègne à Laon, de Laon à Paris, de Paris aux Alpes.

Une ordonnance fut rendue, portant que tous soldats, gentilshommes ou autres ayant porté les armes, ou pouvant les porter, eussent à se retirer à Laon auprès de M. de Nevers, lieutenant général du roi, tant à peine de punition corporelle que d'abolition de noblesse.

Dandelot eut ordre de partir pour les petits cantons, et de presser la levée de quatre mille Suisses, dont on avait décrété l'enrôlement.

Deux colonels allemands, Rockrod et Reiffenberg, amenèrent, à travers l'Alsace et la Lorraine, quatre mille hommes levés par eux sur les bords du Rhin.

On savait que huit mille hommes de l'armée d'Italie venaient de repasser les Alpes, et arrivaient à marches forcées.

En même temps, — et comme pour achever de rassurer Henri, qui, quoique l'ennemi eût fait une pointe jusqu'à Noyon, n'avait pas quitté Compiègne, — on apprit que de graves dissentiments venaient de s'élever entre les Anglais et les Espagnols au siège du Catelet.

Les Anglais, blessés par les manières hautaines des Espagnols, qui s'attribuaient tout l'honneur de la bataille de la Saint-Laurent, et tout le succès du siège de Saint-Quentin, demandaient à se retirer ; au lieu de chercher à rapprocher les deux peuples, Philippe II, dans sa prédilection pour les Espagnols, donna raison à ceux-ci, et permit aux Anglais de se retirer ; ce qu'ils firent le jour même où la permission leur en fut accordée. Huit jours après, les Allemands se mutinèrent à leur tour, blessés de ce que le roi Philippe II et Emmanuel-Philibert eussent seuls profité de la rançon des prisonniers de Saint-Quentin. Trois mille Allemands, à la suite de cette discussion, désertèrent l'armée espagnole, et, embauchés immédiatement par le duc de Nevers, passèrent du service du roi d'Espagne à celui du roi de France.

Le rendez-vous de toutes ces troupes était la ville de Compiègne, que M. de Nevers fit fortifier avec un soin extrême, et sous le canon de laquelle il fit tracer un camp retranché si spacieux, qu'il pouvait contenir cent mille hommes.

Enfin, pendant les derniers jours du mois de septembre, le bruit se répandit tout à coup dans Paris que le duc François de Guise était arrivé en poste d'Italie.

Le lendemain, une magnifique cavalcade conduite par le duc lui-même, ayant M. le cardinal de Lorraine à sa droite, M. de Nemours à sa gauche, et derrière lui deux cents gentilshommes à ses couleurs, sortit de l'hôtel de Guise, regagna les boulevards, et, revenant par les quais et l'hôtel de ville, excita l'enthousiasme des Parisiens, qui crurent qu'ils n'avaient plus rien à craindre puisque leur duc bien-aimé était de retour.

Le même soir, on proclama à son de trompe, dans tous les carrefours de Paris, que M. le duc François de Guise était nommé lieutenant général du royaume.

Peut-être y avait-il là, de la part du roi Henri II, un grave oubli de la recommandation que lui avait faite son père au lit de mort, d'avoir pour premier principe surtout de ne pas trop élever la maison de Guise ; mais la position était extrême, et ce sage conseil fut négligé.

Le lendemain, qui était le 29 septembre, le duc partit pour Compiègne, et, le même jour, commença l'exercice de sa charge par la revue qu'il fit des troupes rassemblées comme par miracle au camp retranché.

Le 10 août, au soir, il ne restait peut-être pas dans tout le royaume — les garnisons des villes comprises — dix mille hommes en état de porter les armes ; et encore, ces dix mille hommes étaient si découragés, qu'au premier coup de canon, ils étaient prêts, ceux qui tenaient la campagne à fuir, ceux qui tenaient les villes à en ouvrir les portes ; — le 30 septembre, le duc de Guise passait en revue une armée de cinquante mille hommes, à peu près, c'est-à-dire d'un tiers plus forte que ne l'était l'armée du roi d'Espagne depuis sa rupture avec les Anglais et sa séparation d'avec les Allemands. Cette armée était belle, pleine d'enthousiasme, et demandait à grands cris à marcher à l'ennemi.

Heureuse terre que celle où l'on n'a qu'à frapper le sol du pied, au nom de la monarchie ou au nom de la nation, pour en faire jaillir des armées !

Enfin, le 26 octobre, on apprit que le roi Philippe, suivi du duc de Savoie et de toute la cour, venait de quitter Cambrai pour retourner à Bruxelles, regardant la campagne comme terminée.

Alors, chacun put dire, non seulement comme l'avait dit Yvonnet en entrant dans la cour de Compiègne : « Riche nouvelle ! Paris est sauvé ! » mais encore : « Riche nouvelle ! la France est sauvée ! »

TROISIÈME PARTIE

I

UN SOUVENIR ET UNE PROMESSE

Un an s'était écoulé depuis que le roi Philippe II, en se retirant de Cambrai à Bruxelles, et en déclarant la campagne de 1557 terminée, avait fait pousser à vingt-cinq millions d'hommes ce cri de joie : « La France est sauvée ! »

Nous avons dit quelles misérables considérations l'avaient, selon toute probabilité, empêché de poursuivre ses conquêtes ; nous ne tarderons pas à trouver, à la cour du roi Henri II, un pendant fatal à cette égoïste détermination, qui avait, nous l'avons vu, si fort affligé Emmanuel-Philibert.

Le chagrin qu'avait éprouvé le duc de Savoie, en se voyant ainsi arrêté sur la rive droite de la Somme, avait été d'autant plus grand, qu'il ne lui avait point été difficile de soupçonner la cause de cette étrange décision, restée aussi inexplicable pour quelques historiens modernes que le fut, pour les historiens antiques, la fameuse halte d'Annibal à Capoue.

Au reste, de grands événements, au courant desquels nous sommes forcé de mettre le lecteur, s'étaient accomplis pendant cette année.

Le plus considérable, sans contredit, de ces événements, avait été la reprise de Calais sur les Anglais, par le duc François de Guise. Après cette fatale bataille de Crécy, qui avait mis la France aussi près de sa perte que celle de Saint-Quentin, Edouard III était venu attaquer Calais par mer et par terre : par mer, avec une flotte de quatre-vingts voiles, et, par terre, avec une armée de trente mille hommes. Quoique défendue par une garnison peu nombreuse, mais placée sous les ordres de Jean de Vienne, un des plus braves capitaines de son temps, Calais ne s'était rendue qu'après un an de siège, et lorsque ses habitants avaient eu mangé jusqu'au dernier morceau de cuir qui se trouvait dans la ville.

Depuis ce temps, c'est-à-dire depuis deux cent dix ans, les Anglais, comme ils font aujourd'hui de Gibraltar, ne s'étaient préoccupés que d'une chose : c'était de rendre Calais imprenable, et ils croyaient y avoir si bien réussi, qu'ils avaient, vers la fin du siècle précédent, fait graver, au-dessus de la principale porte de la ville, une inscription qui pouvait se traduire par les quatre vers suivants :

Calais, après trois cent quatre-vingts jours de siège,
Fut, sur Valois vaincu, prise par les Anglais.
Quand le plomb nagera sur l'eau comme le liège,
Les Valois reprendront sur les Anglais Calais.

Or, cette ville, que les Anglais avaient mis trois cent quatre-vingts jours à prendre sur Philippe de Valois, et que les successeurs du vainqueur de Cassel, du vaincu de Crécy, ne devaient reprendre que lorsque le plomb nagerait sur l'eau comme le liège, le duc de Guise l'avait — non pas même par un siège en règle, mais par une espèce de coup de main — emportée en huit jours.

Puis, après Calais, le duc de Guise avait repris Guines et Ham tandis que le duc de Nevers reprenait Herbemont ; et, dans ces quatre places, Calais comprise, les Anglais et les Espagnols avaient laissé trois cents canons de fonte et deux cent quatre-vingt-dix canons de fer.

Peut-être nos lecteurs, quand nous parlons de tous ces vaillants qui combattaient de leur mieux pour réparer les échecs de l'année précédente, s'étonneront-ils de ne point entendre prononcer, nous ne dirons pas les noms du connétable et de Coligny, — on sait que tous deux étaient prisonniers, — mais celui de Dandelot, non moins illustre, non moins français surtout.

Le nom de Dandelot était le seul en effet, qui pût porter ombrage à celui du duc de Guise, en rivalisant de génie et de courage avec le sien.

C'était ce qu'avait compris le cardinal de Lorraine, si préoccupé de la fortune de sa famille, reposant tout entière en ce moment sur la tête de son frère, qu'il était capable

de tout, même d'un crime, pour écarter un homme pouvant mettre obstacle à cette fortune.

Or, partager l'amitié du roi et la reconnaissance de la France avec le duc de Guise, c'était, selon le cardinal de Lorraine, mettre obstacle à la fortune de la hautaine maison dont les représentants allaient bientôt avoir la prétention de marcher les égaux des rois de France, et qui, peut-être, ne se fussent pas même contentés de cette égalité, si, trente ans plus tard, Henri III n'avait fait, sous le poignard des Quarante-Cinq, crouler cette fortune, imprudemment élevée par Henri II.

Le connétable et l'amiral prisonniers, un seul homme, nous l'avons dit, inquiétait donc le cardinal de Lorraine; cet homme, c'était Dandelot; dès lors, Dandelot devait disparaître.

Dandelot appartenait à la religion réformée, et, comme il voulait attirer son frère, encore chancelant, à cette opinion, il lui avait envoyé à Anvers, où le roi d'Espagne le retenait prisonnier, quelques *livres de Genève*, avec une lettre où il le pressait d'abandonner l'hérésie papale pour la lumière de Calvin.

Cette lettre de Dandelot tomba, par malheur, aux mains du cardinal de Lorraine.

C'était l'époque où Henri II sévissait avec la plus grande rigueur contre les protestants. Plusieurs fois déjà, on lui avait dénoncé Dandelot comme entaché d'hérésie; mais il n'avait pas cru à cette accusation, ou avait feint de n'y pas croire, tant il lui coûtait d'éloigner de lui un homme élevé dans sa maison depuis l'âge de sept ans, et qui venait de payer par de si grands et de si réels services l'amitié que lui portait son roi.

Mais, à cette preuve d'hérésie, il n'y avait plus moyen de faire semblant de douter.

Cependant, Henri déclara que, sur ce point, aucune preuve, fût-elle de l'écriture de Dandelot, ne serait convaincante pour lui, et qu'il ne s'en rapportait qu'aux aveux mêmes de l'accusé.

En conséquence, il résolut d'interroger, en présence de toute la cour, Dandelot sur sa nouvelle croyance.

Mais, ne voulant point le prendre par surprise, il invita le cardinal de Châtillon, son frère, et François de Montmorency, son cousin, à faire venir Dandelot à la maison de plaisance de la reine, qu'il habitait alors, près de Meaux, en le disposant à répondre de manière à se disculper publiquement.

Dandelot fut donc invité par François de Montmorency et de Châtillon, à se rendre à Monceaux, — c'était le nom de cette maison de campagne de la reine, — et à préparer sa défense, s'il ne jugeait pas au-dessous de sa dignité de se défendre.

Le roi était à dîner, lorsqu'on lui annonça que Dandelot venait d'arriver.

Le roi le reçut à merveille, commençant par l'assurer qu'il n'oublierait jamais les signalés services qu'il venait de lui rendre; ensuite, abordant la question des bruits qui couraient sur son compte, il lui dit qu'il était accusé non seulement de penser, mais encore de parler mal des saints mystères de notre religion; puis, formulant encore plus nettement sa pensée.

— Dandelot, je vous ordonne de dire ici votre opinion sur le saint sacrifice de la messe.

Dandelot savait d'avance quelle douleur il allait causer au roi, et, comme il avait pour Henri un grand respect, en même temps qu'une amitié profonde:

— Sire, dit-il humblement, ne pourriez-vous dispenser un sujet aussi profondément dévoué à son roi que je le suis de répondre à une question de pure croyance, devant laquelle, si grand et si puissant que vous soyez, vous n'êtes qu'un homme de la taille et de la force des autres hommes?

Mais Henri II n'en était point venu là pour reculer; il ordonna donc à Dandelot de répondre catégoriquement.

Alors, voyant qu'il n'y avait pas moyen d'éluder la question:

— Sire, répondit Dandelot, pénétré des sentiments de la plus vive reconnaissance pour tous les bienfaits dont il a plu à Votre Majesté de me combler, je suis prêt à exposer ma vie, et à sacrifier mes biens pour son service; mais, puisque vous me forcez de vous en faire l'aveu, sire, en matière de religion, je ne reconnais d'autre maître que Dieu, et ma conscience ne me permet pas de vous déguiser mes sentiments. En conséquence, sire, je ne crains pas de proclamer que la messe est non seulement une chose qui n'est recommandée ni par Notre-Seigneur Jésus, ni par ses apôtres, mais encore une détestable invention des hommes.

A cet horrible blasphème, que les huguenots rigides regardaient comme une vérité que l'on ne pouvait confesser trop haut, le roi tressaillit d'étonnement, et, passant de l'étonnement à la colère:

— Dandelot! s'écria-t-il, jusqu'à présent, je vous ai défendu contre ceux qui vous attaquaient; mais, après une si abominable hérésie, je vous ordonne de sortir de ma présence, vous déclarant que, si vous n'étiez en quelque sorte mon élève, je vous passerais mon épée au travers du corps.

Dandelot demeura parfaitement calme, salua respectueusement, sans répondre à cette terrible apostrophe du roi, et se retira.

Mais Henri II n'avait pas conservé le même sang-froid. A peine la tapisserie qui pendait à la porte de la salle à manger fut-elle retombée derrière Dandelot, qu'il donna ordre à son maître de la garde-robe, la Bordaisière, d'arrêter immédiatement le coupable, et de le conduire prisonnier à Meaux.

L'ordre fut exécuté; mais cela ne suffisait point au cardinal de Lorraine: il exigea du roi que la charge de colonel général de l'infanterie française, qui était à Dandelot, lui fût ôtée, et fut donnée à Blaise de Montluc, lequel était tout dévoué à la maison de Guise, ayant été page de René II, duc de Lorraine.

Telle fut la récompense de Dandelot pour les immenses services qu'il venait de rendre au roi, et que le roi avait promis de ne jamais oublier!

On sait celle qui attendait plus tard son frère, l'amiral de Coligny.

Voilà pourquoi le nom de Dandelot n'était point prononcé au milieu de tous ces noms qui éclataient à chaque instant, par la lueur de quelque victoire.

De son côté, Emmanuel-Philibert n'était pas resté dans l'inaction, et il avait vigoureusement lutté contre ce suprême effort de la France.

La bataille de Gravelines, gagnée, sur le maréchal de Termes, par le comte Lamoral d'Egmont, avait été une de ces journées que la France devait inscrire au nombre de ses jours malheureux.

Puis, comme dans ces combats singuliers où, après avoir lutté à armes égales, deux adversaires dignes l'un de l'autre, sans s'être rien dit, mais se sentant épuisés d'une égale fatigue, font un pas en arrière, et, sans se perdre de vue, se reposent appuyés sur la garde de leur épée, la France et l'Espagne, Guise et Emmanuel-Philibert reprenaient haleine: le duc de Guise à Thionville, Emmanuel-Philibert à Bruxelles.

Quant au roi Philippe II, il commandait en personne l'armée des Pays-Bas, forte de trente-cinq mille hommes et de quatorze mille chevaux, campée sur la rivière d'Anthée. — Ce fut là qu'il apprit la mort de la reine d'Angleterre, sa femme, qui venait de trépasser d'une hydropisie qu'elle s'était obstinée à prendre pour une grossesse.

Quant à l'armée principale de France, elle était, de son côté, retranchée derrière la Somme, et comme l'armée espagnole et ses chefs, se tenait momentanément inactive. Elle se composait, outre seize mille Français, de dix-huit mille reîtres, de vingt-six mille fantassins allemands, et de six mille Suisses; rangée en bataille, — c'est ce que nous apprend Montluc, — elle tenait une lieue et demie de terrain, et il fallait trois heures pour en faire le tour.

Enfin, Charles-Quint, comme nous l'avons dit dans la première partie de cet ouvrage, était mort le 21 septembre 1558, au monastère de Saint-Just, dans les bras de l'archevêque de Tolède.

Et, comme les événements de la terre ne sont qu'un enchaînement de contrastes, la jeune reine, Marie Stuart, âgée de quinze ans, venait d'épouser le dauphin François, âgé de dix-sept.

Voilà où en étaient les affaires politiques et privées de la France, de l'Espagne, de l'Angleterre, et, par conséquent, du monde, lorsque, par une matinée du mois d'octobre 1558, Emmanuel,— qui, vêtu de ce deuil dont parle Hamlet, lequel deuil s'étend des habits au cœur, donnait quelques ordres militaires à Scianca-Ferro, entièrement guéri de sa blessure, et qu'il s'apprêtait à envoyer en courrier au roi Philippe, — vit entrer dans son cabinet Léona, toujours belle et souriante sous son costume habituel, mais ne pouvant voiler une teinte profonde de mélancolie perçant sous son sourire.

Au milieu de la terrible campagne de France, qui s'était accomplie l'année précédente, nous avons vu disparaître la belle jeune fille. En effet, pour ne point l'exposer aux fatigues des camps, des batailles et des sièges, Emmanuel-Philibert avait exigé qu'elle restât à Cambrai; puis, la campagne achevée, avec un bonheur plus grand, avec un amour plus profond que jamais, les deux amants s'étaient retrouvés, et comme, soit par lassitude, soit par dégoût, Emmanuel-Philibert avait pris peu de part à la campagne de 1558, dont il avait dirigé les opérations de Bruxelles, les deux amants ne s'étaient plus quittés.

Habitué à lire jusqu'aux plus secrètes pensées du cœur de Léona sur son visage, Emmanuel-Philibert fut frappé de cette teinte de mélancolie, qui éteignait le sourire presque forcé de la jeune fille.

Quant à Scianca-Ferro, moins habile que son ami à surprendre les mystérieux secrets du cœur, il ne vit, dans l'entrée de Léona, que son apparition quotidienne dans le cabinet du prince, et, après avoir échangé avec le beau page,

— dont, depuis longtemps, le sexe n'était plus un secret pour lui, — une poignée de main, moitié respectueuse, moitié amicale, il prit des mains d'Emmanuel-Philibert la dépêche préparée, et s'éloigna en fredonnant insoucieusement une chanson picarde, et en faisant sonner bruyamment ses éperons.

Emmanuel-Philibert le suivit des yeux jusqu'à la porte, et, quand le jeune homme eut disparu, il reporta son regard inquiet sur Leona.

Leona souriait toujours ; elle était debout, appuyée à un fauteuil, comme si, sans appui, ses jambes faiblissantes eussent refusé de la porter. Ses joues étaient pâles et son œil brillait d'une dernière larme mal essuyée.

— Qu'a donc ce matin mon enfant bien-aimée ? demanda Emmanuel-Philibert avec ce ton de tendre paternité que donne à l'amour le passage, chez l'homme, du jeune âge à l'âge viril.

En effet, le 8 juillet 1558, Emmanuel-Philibert venait d'accomplir sa trentième année. Protégé par le malheur, qui l'avait forcé de devenir un grand homme, — ce qu'il n'eût peut-être pas été s'il eût tranquillement hérité des États du duc son père, et régné sans conteste, — Emmanuel-Philibert avait, à cet âge si peu avancé de trente ans, acquis une réputation militaire qui rivalisait avec les premières de l'époque, c'est-à-dire avec celles du connétable, du duc de Guise, de l'amiral et du vieux maréchal Strozzi, qui venait de mourir si glorieusement au siège de Thionville.

— J'ai, dit Leona de sa voix harmonieuse, tout à la fois un souvenir à te rappeler et une demande à te faire.

— Leona sait que, si ma mémoire est ingrate, mon cœur est fidèle. Voyons le souvenir d'abord puis nous verrons la demande.

Et, en même temps qu'il sonnait pour donner à un huissier l'ordre de ne laisser entrer personne, il faisait signe à Leona de venir prendre place sur une pile de coussins entassés près de lui, et qui étaient le siège ordinaire de la jeune fille dans ses tête-à-tête avec son amant.

Leona vint prendre sa place accoutumée, et, appuyant ses deux coudes sur la cuisse d'Emmanuel et sa tête sur ses deux mains, elle plongea dans les yeux du duc un regard d'une douceur infinie, où l'on pouvait lire un amour, mieux que cela encore, un dévouement sans bornes.

— Eh bien ? demanda le duc avec un sourire qui, de son côté, trahissait l'inquiétude, comme celui de Leona trahissait la mélancolie.

— Dans quel jour du mois sommes-nous, aujourd'hui, Emmanuel ? demanda Leona.

— Le 17 novembre, si je ne me trompe, répondit le duc.

— Cette date ne rappelle-t-elle à mon bien-aimé prince aucun anniversaire qui mérite d'être fêté ?

Emmanuel sourit plus franchement que la première fois, car sa mémoire, meilleure qu'il ne l'avait faite, venait de se reporter en arrière, et de lui représenter dans tous ses détails l'événement auquel Leona faisait allusion.

— Il y a aujourd'hui vingt-quatre ans, dit-il, qu'à l'heure à peu près où nous sommes, emporté par mon cheval, qui s'était effrayé à la vue d'un taureau furieux, je trouvai, à quelques centaines de pas du village d'Oleggio, au bord d'un ruisseau affluent du Tessin, une femme morte et un enfant presque mort. Cet enfant que j'ai eu le bonheur de rendre à la vie, c'était ma bien-aimée Leona !

— As-tu un instant depuis ce jour, Emmanuel, eu l'occasion de regretter cette rencontre ?

— J'ai, au contraire, béni le ciel, chaque fois que le souvenir de cet événement s'est présenté à ma mémoire, répondit le prince ; car cet enfant est devenu l'ange gardien de mon bonheur !

— Et si, dans ce jour solennel, pour la première fois de ma vie, je te demandais de me faire une promesse, Emmanuel, trouverais-tu que je suis trop exigeante, et me refuserais-tu ma demande ?

— Tu m'inquiètes Léona ! dit Emmanuel. Quelle demande peux-tu avoir à me faire, que tu ne sois pas sûre d'être obéie à l'instant même ?

Leona pâlit, et, d'une voix tremblante, en même temps qu'elle paraissait prêter l'oreille à un bruit lointain :

— Par la gloire de ton nom, Emmanuel, par la devise de ta famille *Dieu reste à qui tout manque*, par les promesses solennelles faites à ton père mourant, jure-moi, Emmanuel, de m'accorder ce que je vais te demander !

Le duc de Savoie secoua la tête en homme qui sent qu'il s'engage à accomplir quelque grand sacrifice inconnu, mais qui, en même temps, est convaincu que ce sacrifice sera fait au profit de son honneur et de sa fortune.

Levant donc solennellement la main :

— Tout ce que tu me demanderas, Leona, dit-il, excepté de ne plus te voir, je te l'accorderai.

— Oh ! murmura Leona je me doutais que tu ne jurerais pas sans restriction. Merci, Emmanuel ! — Maintenant, ce que je demande, ce que j'exige même, en vertu du serment que tu viens de faire, c'est que tu ne mettes aucune opposition personnelle à la paix entre la France et l'Espagne, dont mon frère vient, au nom du roi Philippe et du roi Henri, te soumettre les propositions.

— La paix ! ton frère ! .. Comment sais-tu ce que j'ignore, Leona ?

— Un puissant prince a cru qu'il avait besoin près de toi de son humble servante, Emmanuel ; et voilà comment je sais ce que tu ne connais pas encore, mais que tu vas savoir.

Alors, comme un grand bruit de chevaux se faisait sur la place de l'Hôtel-de-Ville, et sous la fenêtre même du cabinet du prince, Leona se leva et alla, au nom du duc de Savoie, donner l'ordre à l'huissier de laisser entrer le chef de la cavalcade.

Un instant après, tandis qu'Emmanuel-Philibert retenait par le bras Leona, qui voulait s'éloigner, l'huissier annonçait :

— Son Excellence le comte Odoardo Maraviglia, envoyé de Leurs Majestés les rois d'Espagne et de France.

— Qu'il entre, répondit Emmanuel-Philibert d'une voix presque aussi tremblante que l'était, un instant auparavant celle de Leona.

II

L'ENVOYÉ DE LEURS MAJESTÉS LES ROIS DE FRANCE ET D'ESPAGNE

Au nom qu'ils viennent d'entendre prononcer, nos lecteurs ont reconnu le frère de Leona, ce jeune homme condamné à mort pour avoir tenté d'assassiner le meurtrier de son père, et enfin, le gentilhomme recommandé à son fils Philippe II par Charles-Quint, le jour même de son abdication.

Nos lecteurs se rappèleront, en outre, que, quoique, dans Odoardo Maraviglia, Leona reconnaisse son frère, celui-ci est loin de se douter que Leona, qu'il a à peine entrevue sous la tente d'Emmanuel-Philibert au camp d'Hesdin, soit sa sœur.

Le duc de Savoie sait donc seul, avec son page, le secret qui a sauvé la vie à Odoardo.

Maintenant, comment Odoardo se trouve-t-il à la fois le mandataire de Philippe et de Henri ? C'est ce que nous allons expliquer en quelques mots.

Fils d'un ambassadeur du roi François Ier, élevé parmi les pages dans l'intimité du dauphin Henri II, adopté publiquement par l'empereur Charles-Quint, le jour de son abdication, Odoardo jouissait d'une faveur égale à la cour du roi d'Espagne.

On savait, de plus, sans connaître les détails de cet événement, que c'était à Emmanuel-Philibert qu'il devait la vie.

Il était donc tout simple qu'une personne intéressée à la paix eût l'idée d'en faire faire la double ouverture par l'homme qui avait à la fois l'oreille du roi de France et celle du roi d'Espagne, et que, les principaux articles de cette paix arrêtés entre les deux souverains, le même homme fût envoyé à Emmanuel-Philibert pour lui faire adopter ces mêmes articles : surtout, comme nous l'avons dit, d'après le bruit qui s'était répandu, que c'était à l'intercession du duc de Savoie qu'Odoardo Maraviglia avait dû non seulement d'avoir la vie sauve, mais encore avait été comblé d'honneurs, et recommandé au roi Philippe II par l'empereur Charles-Quint.

L'homme qui avait eu l'idée de mettre en avant Odoardo Maraviglia, ne s'était trompé sur aucun point.

La paix, également désirée par Philippe II et par Henri de Valois, avait vu ses préliminaires plus promptement posés que l'on n'eût dû s'y attendre dans une affaire de cette importance ; et, comme on l'avait pensé encore, quoiqu'on ne connût pas les causes de la sympathie d'Emmanuel-Philibert pour le fils de l'ambassadeur du roi François Ier, celui-ci était un des plus agréables messagers que l'on pût lui envoyer.

Il se leva donc, et, malgré cette arrière-pensée qu'il y avait une douleur privée cachée pour lui au fond de ce grand événement politique, il tendit à Odoardo une main que l'envoyé extraordinaire baisa respectueusement.

— Monseigneur, dit-il, vous voyez en moi un homme bien heureux, car peut-être ai-je déjà prouvé dans le passé, et vais-je prouver dans l'avenir à Votre Altesse que vous avez sauvé la vie à un homme reconnaissant.

— Ce qui vous a d'abord sauvé la vie, mon cher Odoardo, c'est la générosité du noble empereur dont nous portons tous le deuil. Je n'ai été, moi, vis-à-vis de vous, que l'humble intermédiaire de sa clémence.

— Soit, monseigneur ; mais vous avez été pour moi le messager visible de la faveur céleste. C'est donc vous que

j'adore, comme les anciens patriarches faisaient des anges qui leur apportaient la volonté de Dieu... A mon tour, au reste, monseigneur, je suis auprès de vous un ambassadeur de paix.

— C'est comme tel que vous m'êtes annoncé, Odoardo, c'est comme tel que vous étiez attendu ; c'est comme tel que je vous reçois.

— Je vous étais annoncé? vous m'attendiez?... Pardon, monseigneur, mais je croyais être le premier à vous annoncer ma présence par ma présence même ; et, quant aux propositions que j'étais chargé de vous transmettre, elles étaient si secrètes...

— Ne vous inquiétez point, monsieur l'ambassadeur, reprit, en s'efforçant de sourire, le duc de Savoie. N'avez-vous point entendu dire que certains hommes ont leur démon familier, qui les avertit d'avance des choses les plus inconnues? Je suis un de ces hommes-là.

— Alors, dit Odoardo, vous savez le motif de ma visite?

— Oui ; mais le motif seulement. Restent les détails.

— Quand Votre Altesse le désirera, je serai prêt à lui transmettre ces détails.

Et Odoardo, en s'inclinant, fit à Emmanuel un signe indiquant qu'ils n'étaient pas seuls.

Leona vit ce signe, et fit un pas pour se retirer ; mais le prince la retint par la main.

— Je suis toujours seul quand je suis avec ce jeune homme, Odoardo, dit-il ; car ce jeune homme, c'est le démon familier dont je vous parlais tout à l'heure... Reste, Leone, reste ! ajouta le duc. *Nous* devons savoir tout ce que l'on me propose... J'écoute : parlez, monsieur l'ambassadeur.

— Que diriez-vous, monseigneur, demanda en souriant Odoardo, si j'annonçais à Votre Altesse qu'en échange de Ham, du Catelet et de Saint-Quentin, la France vous rend cent quatre-vingt-dix-huit villes?

— Je dirais, répondit Emmanuel, que c'est impossible.

— Il en est pourtant ainsi, monseigneur.

— Et, au nombre des villes qu'elle rend, la France met-elle Calais?

— Non. La nouvelle reine d'Angleterre, Elisabeth, qui, sous prétexte de conscience religieuse, vient de refuser d'épouser le roi Philippe II, veuf de sa sœur Marie, a été un peu sacrifiée dans tout cela. Cependant, ce n'est qu'à certaines conditions que la France garde Calais et les autres villes de Picardie reprises par M. de Guise sur les Anglais.

— Et à quelles conditions?

— Au bout de huit ans, le roi de France sera obligé de les restituer, si mieux il n'aime payer cinquante mille écus à l'Angleterre.

— Il les donnera, à moins qu'il ne soit aussi pauvre que Baudouin, qui mettait en gage la couronne de Notre-Seigneur !

— Oui, mais c'est une espèce de satisfaction que l'on a voulu donner à la reine Elisabeth, et dont, par bonheur, elle s'est contentée, ayant beaucoup à faire dans ce moment-ci avec le pape.

— Ne l'a-t-il pas déclarée bâtarde? demanda Emmanuel.

— Oui, mais il y perdra sa suzeraineté sur l'Anglais. Elisabeth, de son côté, vient de déclarer que tous les édits publiés par la feue reine Marie en faveur de la religion catholique étaient abolis, et qu'au contraire, elle rétablissait tous les actes faits contre le pape sous Edouard et Henri VIII, et que, comme ces deux rois, elle joignait à ses prérogatives le titre de chef suprême de l'Eglise anglicane.

— Et que fait la France de sa petite reine d'Ecosse, au milieu de ce grand conflit?

— Henri II a déclaré Marie Stuart reine d'Ecosse et d'Angleterre, comme héritière de la feue reine Marie Tudor, comme unique descendante de Jacques V, petit-fils de Henri VII, roi d'Angleterre, et en vertu de l'illégitimité d'Elisabeth, déclarée bâtarde par un acte qui n'a jamais été révoqué.

— Oui, dit Emmanuel-Philibert ; toutefois, il y a un testament de Henri VIII qui déclare Elisabeth héritière de la couronne, au défaut d'Edouard et de Marie, et c'est sur cet acte que le parlement s'est appuyé pour proclamer Elisabeth reine. Mais, s'il vous plaît, revenons à nos affaires, monsieur l'ambassadeur.

— Eh bien, monseigneur, voici les principales conditions du traité, les bases sur lesquelles on propose de l'établir :

« Les deux rois, — le roi d'Espagne et le roi de France, — travailleront conjointement à rendre la paix à l'Eglise, en provoquant l'assemblée d'un concile général.

« Il y aura une amnistie pour ceux qui auront suivi le parti de l'un ou l'autre roi, à l'exception, cependant, des bannis de Naples, de Sicile et du Milanais, qui ne seront point compris dans le pardon général.

« Il est stipulé, ensuite, que toutes les villes et tous les châteaux pris par la France au roi d'Espagne, et particulièrement Thionville, Marienbourg, Ivoy, Montmédy, Damvilliers, Hesdin, le comté de Charolais, Valence dans la Loménie, seront restitués audit roi d'Espagne ;

« Qu'Ivoy sera démantelé, en compensation de Thérouanne détruite ;

« Que le roi Philippe épousera la princesse Elisabeth de France, qu'il avait d'abord demandée pour son fils don Carlos, et qu'avec cette princesse, il lui sera donné une dot de quatre cent mille écus d'or.

« Que la forteresse de Bouillon sera restituée à l'évêque de Liège.

« Que l'infante de Portugal sera mise en possession des biens qui lui appartiennent du côté de la reine Eléonora, sa mère, veuve de François Ier.

« Enfin, que les deux rois rendront au duc de Mantoue ce qu'ils ont pris dans le Montferrat, sans pouvoir y démolir les citadelles qu'ils y ont bâties. »

— Et toutes ces conditions sont accordées par le roi de France? demanda Emmanuel.

— Toutes !... Qu'en dites-vous?

— Je dis que c'est à merveille, monsieur l'ambassadeur, et que, si c'est vous qui avez eu cette influence, l'empereur Charles-Quint, lorsqu'il descendit du trône, avait bien raison de vous recommander à son fils le roi d'Espagne.

— Hélas ! non, monseigneur, répondit Odoardo, les deux principaux agents de cette paix étrange sont madame de Valentinois, qui s'inquiète de voir grandir la fortune des Guise et le crédit de la reine Catherine, et M. le connétable, qui sent que, pendant sa captivité, les Lorrains mettent le pied sur sa maison.

— Ah ! dit Emmanuel, voilà qui m'explique les fréquents congés sollicités par M. le connétable auprès du roi Philippe II pour passer en France, et cette demande qu'il m'adresse, de racheter lui et l'amiral moyennant deux cents écus, demande que je viens de soumettre au roi, par l'entremise de mon écuyer Scianca-Ferro, qui parlait un moment avant que vous arrivassiez.

— Le roi ratifiera cette demande, à moins de profonde ingratitude, répondit l'ambassadeur.

Puis, après un moment de silence, et regardant le prince :

— Mais vous, monseigneur, dit-il, vous ne me demandez point ce qui sera fait pour vous?

Emmanuel sentit frissonner la main de Leona, qu'il avait gardée dans la sienne.

— Pour moi? répondit le prince. Hélas ! j'espérais avoir été oublié.

— Il eût fallu, pour cela, que les rois Philippe et Henri eussent choisi un autre négociateur que celui qui vous doit la vie, monseigneur. Oh ! non, non, Dieu merci, la Providence a été juste, cette fois, et le vainqueur de Saint-Quentin sera, je l'espère, largement récompensé.

Emmanuel échangea avec son page un regard douloureux, et attendit.

— Monseigneur, dit Odoardo, toutes les places qui ont été prises au duc votre père et à vous, tant au delà qu'en deçà des Alpes, vous seront rendues, à l'exception de Turin, de Pignerol, de Chieri, de Chivas et de Villeneuve, dont la France demeurera en possession jusqu'au jour où Votre Altesse aura un héritier mâle. En outre, jusqu'au jour de la naissance de cet héritier, qui tranchera ce grand procès de Louise de Savoie et du Piémont, il sera permis au roi d'Espagne de mettre des garnisons dans les villes d'Asti et de Verceil.

— Alors, dit vivement Emmanuel-Philibert, en ne me mariant pas?...

— Vous perdez cinq villes si magnifiques, monseigneur, qu'elles suffiraient à la couronne d'un prince !

— Mais, dit vivement Leona, monseigneur le duc de Savoie se mariera. Que Votre Excellence veuille donc bien terminer sa négociation, en disant au prince à quelle illustre alliance il est destiné.

Odoardo regarda le jeune homme avec étonnement ; puis, ses yeux se reportèrent sur le duc, dont le visage exprimait la plus cruelle anxiété.

Le négociateur, si habile qu'il fût, se trompa à cette expression.

— Oh ! rassurez-vous, monseigneur, lui dit-il, la femme que l'on vous destine est digne d'un roi.

Et, comme les lèvres blémissantes d'Emmanuel restaient fermées, au lieu de s'ouvrir à la question qu'attendait Odoardo :

— C'est, ajouta celui-ci, madame Marguerite de France, sœur du roi Henri II ; et, outre le duché de Savoie tout entier, elle apporte en dot à son heureux époux trois cent mille écus d'or.

— Madame Marguerite de France, murmura Emmanuel, est une grande princesse, je le sais ; mais je m'étais toujours dit, monsieur, que je reconquerrais mon duché par des victoires, et non par un mariage.

— Mais, dit Odoardo, madame Marguerite de France est digne, monseigneur, d'être la récompense de vos victoires ;

et peu de princes ont payé le gain d'une bataille et la prise d'une ville avec une sœur de roi, fille de roi.

— Oh ! murmura Emmanuel, que n'ai-je brisé mon épée au commencement de cette campagne !

Puis, comme Odoardo le regardait avec étonnement :

— Votre Excellence, lui dit Leona, voudrait-elle me laisser seul un instant avec le prince ?

Odoardo demeurait muet, et continuait d'interroger du regard Emmanuel-Philibert.

— Un quart d'heure, répéta Leona ; et, dans un quart d'heure, Votre Excellence recevra du prince une réponse telle qu'elle la désire.

Le duc fit un mouvement négatif, comprimé à l'instant même par un geste muet et suppliant de Leona.

Odoardo s'inclina et sortit ; il avait compris que le page mystérieux pouvait seul vaincre cette incompréhensible résistance que paraissait vouloir opposer le duc de Savoie aux désirs des rois de France et d'Espagne.

Un quart d'heure après, appelé par l'huissier, Odoardo Maraviglia rentra dans le cabinet du duc de Savoie.

Emmanuel-Philibert était seul.

Triste mais résigné, il tendit la main au négociateur.

— Odoardo, dit-il, vous pouvez retourner vers ceux qui vous envoient, et leur dire qu'Emmanuel-Philibert accepte avec reconnaissance la part que les rois de France et d'Espagne ont bien voulu faire au duc de Savoie.

III

CHEZ LA REINE

Grâce à l'habileté du négociateur, doué de toute la finesse diplomatique que l'on prétend être un des apanages de la race florentine ou milanaise ; grâce surtout à l'intérêt que les deux rois avaient à ce que le secret fût religieusement gardé, rien, à part ces bruits vagues qui accompagnent les grands événements, n'avait encore transpiré à la cour des grands projets que venait d'exposer au duc de Savoie Odoardo Maraviglia, et dont la réalisation coûtait si cher à la France.

Ce fut donc avec un grand étonnement que deux cavaliers, suivis chacun d'un écuyer, et qui arrivaient chacun par une route opposée, se rencontrèrent aux portes du Louvre, quatre jours après l'entrevue que nous venons de raconter, et se reconnurent, l'un pour le connétable de Montmorency, que l'on croyait prisonnier à Anvers, l'autre pour le duc de Guise, que l'on croyait au camp de Compiègne.

Entre ces deux ennemis acharnés, les compliments ne furent pas longs. — En sa qualité de prince impérial, le duc de Guise avait le pas sur toute la noblesse de France : M. de Montmorency fit donc faire un pas de retraite à son cheval, et M. de Guise un pas en avant au sien ; de sorte que l'on eût pu croire que le connétable était tout simplement l'écuyer de quelque gentilhomme de la suite du prince, si, en entrant dans la cour du Louvre, — où le roi était en résidence d'hiver, — l'un n'eût pas pris à droite et l'autre à gauche.

L'un, le duc de Guise, se rendait chez la reine Catherine de Médicis ; l'autre, le connétable, se rendait chez la favorite Diane de Poitiers. Tous deux, par l'une et par l'autre, étaient attendus avec une égale impatience.

Que l'on nous permette d'accompagner le plus important de nos personnages chez la plus importante, en apparence du moins, des deux femmes que nous venons de nommer, c'est-à-dire le duc de Guise chez la reine.

Catherine de Médicis était Florentine, les Guise étaient Lorrains ; il n'y avait donc rien d'étonnant, à la rigueur, qu'au moment où la funeste nouvelle de la bataille de Saint-Quentin se répandit en France, Catherine et le cardinal de Lorraine, qui voyaient baisser leur crédit par l'influence que prenait naturellement le connétable comme chef de l'armée, n'eussent eu qu'une idée, — non pas que la perte de cette bataille mettait la France à deux doigts de sa perte, — mais qu'en faisant M. le connétable et l'un de ses fils prisonniers des Espagnols, elle ruinait le crédit des Montmorency. Or, le crédit des Montmorency ne pouvait s'abaisser que si l'on élevait, par un jeu naturel de bascule politique et militaire, le crédit des Guise.

Aussi, comme nous l'avons dit déjà, toute l'administration civile du royaume avait-elle été remise aux mains du cardinal de Lorraine, tandis que le duc François de Guise, attendu d'Italie comme un sauveur, avait, à son arrivée, concentré tout le pouvoir militaire entre ses mains, avec le titre de lieutenant général du royaume.

Nous avons vu, au reste, comment le duc de Guise avait usé de cette toute puissance : l'armée réorganisée, Calais rendue à la France, Guines, Ham et Thionville prises d'assaut, Arlon surprise, — tel avait été le résultat d'une seule campagne.

Le duc de Guise se berçait donc dans un immense rêve d'ambition près de s'accomplir, c'est-à-dire, dans un des plus deux rêves que pût faire un Guise, lorsqu'une vague rumeur vint le réveiller. Il était question du retour du connétable à Paris ; retour que l'on pourrait, s'il s'effectuait, regarder comme le préliminaire d'un traité de paix.

A cette simple rumeur, le duc de Guise était parti du camp de Compiègne, et, à moitié chemin, c'est-à-dire à Louvres, il avait rencontré un exprès que lui envoyait le cardinal de Lorraine, avec injonction d'arriver à Paris le plus tôt possible. Le messager n'avait pas d'autre instruction ; mais, prévenu comme il l'était, le duc se doutait bien dans quel but il était mandé.

En rencontrant M. de Montmorency à la porte du Louvre il ne lui resta plus aucun doute : M. de Montmorency était libre, et la paix, selon toute probabilité, allait être la conséquence de cette liberté inattendue.

M. de Guise avait cru la captivité du connétable une captivité éternelle, comme celle du roi Jean : le désappointement était cruel.

M. de Montmorency avait tout perdu, M. de Guise avait tout sauvé, et cependant, le vaincu allait reparaître à la cour sur le même pied que le victorieux. Et qui sait encore si, grâce à la protection de madame de Valentinois, ce n'était point au vaincu que la bonne part serait faite ?

C'étaient toutes ces pensées qui assombrissaient le visage du duc de Guise au moment où il montait l'escalier conduisant chez la reine Catherine, tandis qu'au contraire, le visage joyeux, le connétable montait, de l'autre côté de la cour, l'escalier conduisant chez madame Diane.

Le duc était évidemment attendu, car, aussitôt que son nom eut été prononcé, il vit se soulever la portière de la chambre de la reine, et il entendit la voix de Catherine qui, avec son rauque accent florentin, lui criait :

— Entrez, monsieur le duc ! entrez !

La reine était seule. Le duc François jeta les yeux autour de lui, comme s'il se fût attendu à trouver quelqu'un avec elle.

— Ah ! oui, dit la reine, vous cherchez votre frère ?

— Votre Majesté sait-elle, répondit le duc de Guise abrégeant tous les compliments d'usage, comme il convenait à une si grande situation, Votre Majesté sait-elle que mon frère m'a envoyé un courrier avec invitation de me rendre à l'instant même à Paris ?

— Oui, dit Catherine ; mais, comme le courrier est parti à une heure de l'après-midi seulement, nous ne vous attendions que ce soir, et même assez avant dans la nuit.

— Ah ! c'est que le courrier m'a rencontré à moitié chemin.

— Et qui vous ramenait à Paris ?

— Mon inquiétude.

— Duc, dit Catherine négligeant cette fois de ruser, vous avez raison d'être inquiet ; car jamais inquiétude n'a été mieux fondée

En ce moment, on entendit le bruit d'une clef qui grinçait dans une première serrure, puis dans une seconde : la porte d'une entrée particulière, donnant sur les corridors de la reine, s'ouvrit, et le cardinal parut.

Sans prendre le temps de saluer son frère, et comme s'il fût entré chez une princesse de son rang, ou même d'un rang inférieur, il marcha droit à Catherine et à François, et, avec une altération de voix qui indiquait l'importance qu'il attachait à cette nouvelle :

— Savez-vous qu'il vient d'arriver ? dit il ; le savez-vous ?

— Oui, répondit le duc François devinant de qui parlait le cardinal, je l'ai rencontré à la porte du Louvre.

— Qui cela ? demanda Catherine.

— Le connétable, répondirent à la fois le duc et le cardinal de Guise

— Ah ! fit Catherine, comme si elle eût reçu un coup de couteau en pleine poitrine. Mais peut-être, comme les autres fois, revient-il seulement avec un congé de quelques jours.

— Point ! répondit le cardinal. Il revient définitivement : il a obtenu, par l'intermédiaire du duc de Savoie, d'être mis à rançon, lui et l'amiral, moyennant deux cent mille écus qu'il trouvera moyen, vous le verrez, de faire payer au roi. Par la croix de Lorraine ! continua le cardinal mordant sa moustache de colère, la sottise, en effet, était trop forte pour être payée par un simple gentilhomme ; et, si l'on y eût mis le prix qu'elle mérite, les Montmorency, les Damville, les Coligny et les Dandelot eussent été ruinés à la peine.

— En somme, demanda Catherine, qu'avez-vous appris de plus que ce que nous savons ?

— Pas grand chose ; mais j'attends d'un moment à l'autre votre ancien messager, M. le duc de Nemours, dit Charles de Lorraine en se tournant vers son frère. — M. de Ne-

mours est de la maison de Savoie ; on ne se doute pas qu'il est à nous, et, comme le vent souffle en ce moment du côté du Piémont, peut-être pourra-t-il nous apprendre du nouveau.

En ce moment, on gratta respectueusement à la porte par laquelle, un instant auparavant, était entré le cardinal, et qu'il avait refermée à clef derrière lui.

— Ah ! dit Charles de Lorraine, c'est lui probablement.

— Ouvrez, alors, dit Catherine.

Et, sans s'inquiéter de ce que l'on pourrait penser en voyant la clef d'une porte donnant dans sa chambre entre les mains du cardinal de Lorraine, elle poussa le cardinal vers cette porte.

C'était, en effet, ce même duc de Nemours que nous avons déjà vu introduire dans l'appartement de Catherine par le cardinal Charles de Lorraine un an et demi auparavant, pendant cette matinée où le roi et une partie de la cour étaient en chasse dans la forêt de Saint-Germain.

Lui n'avait ni les inquiétudes du duc de Guise, ni les familiarités du cardinal : aussi voulut-il saluer Catherine selon les règles de la plus scrupuleuse étiquette ; mais celle-ci ne lui en donna pas le temps.

— Monsieur le duc, dit-elle, voici notre cher cardinal, qui nous annonce que vous avez probablement du nouveau à nous apprendre. Parlez... Que savez-vous de cette misérable paix ?

— Mais, répondit M. de Nemours, je puis vous mettre au courant, et de première main : je quitte le négociateur, Odoardo Maraviglia, qui quitte lui-même le duc Emmanuel de Savoie.

— Alors, vous devez être bien renseigné, dit le cardinal de Lorraine, car le duc Emmanuel de Savoie est le principal intéressé dans cette affaire, puisque sa principauté est en jeu.

— Eh bien, chose étonnante ! dit M. de Nemours, soit insouciance des grandeurs, soit — et la chose est bien plus probable — quelque cause mystérieuse comme le seraient un amour secret ou des engagements pris avec une autre, le prince Emmanuel-Philibert a reçu les ouvertures que lui ont été faites avec plus de tristesse que de joie.

— Peut-être aussi, dit le duc de Guise d'un ton d'amertume, a-t-il été mal payé par la reconnaissance royale. Il n'y aurait là rien d'étonnant : celui-là aussi est au nombre des vainqueurs.

— En ce cas, dit le duc de Nemours, il serait bien difficile, car on lui rend ses États à peu près intacts, sauf cinq villes, et encore ces cinq villes lui seront-elles rendues lorsqu'il aura un enfant mâle de sa femme.

— Et sa femme... quelle sera sa femme ? demanda vivement le cardinal de Lorraine.

— Ah ! c'est vrai, répondit Nemours, on ne sait point encore la nouvelle. Sa femme sera madame Marguerite de France.

— La sœur du roi ! s'écria Catherine.

— Elle sera arrivée à son but, dit le duc François ; elle ne voulait épouser qu'un prince souverain.

— Seulement, dit Catherine avec cette âcreté particulière aux femmes quand elles parlent les unes des autres, — seulement, elle aura attendu longtemps, la chère personne ! car, si je ne me trompe, elle a tantôt trente-six ans ; mais, enfin, selon toute probabilité, elle n'aura pas perdu pour attendre.

— Et comment Emmanuel-Philibert a-t-il pris la nouvelle de cette alliance royale ?

— Très froidement d'abord. Le comte Maraviglia prétend qu'il a vu le moment où le duc allait refuser ; puis, après un quart d'heure de réflexion, il a accepté. Enfin, le soir, en voyant l'ambassadeur, le prince lui a dit qu'il désirait n'être point trop positivement engagé à l'endroit du mariage, tant qu'il n'aurait pas vu la princesse Marguerite. Mais vous comprenez bien que l'ambassadeur n'a rien laissé entrevoir de cette hésitation, et a présenté, au contraire, au roi Henri II, Emmanuel-Philibert comme le prince le plus joyeux, et le plus reconnaissant du monde.

— Et, demanda le duc François de Guise, quelles sont les provinces qu'on lui rend ?

— Toutes, répondit le jeune homme, à l'exception des villes de Turin, de Pignerol, de Chieri, de Chivas et de Villeneuve d'Asti, qui lui seront rendues à son premier héritier mâle. D'ailleurs, le roi de France aurait eu tort de marchander sur les villes ou sur les châteaux, puisqu'il en rend tant à la reine d'Angleterre qu'au roi d'Espagne, quelque chose comme cent quatre-vingt-dix-huit.

— Bon ! dit le duc de Guise pâlissant malgré lui ; et n'auriez-vous pas entendu dire, par hasard, qu'au nombre de ces villes et des châteaux, le roi rendait Calais ?

— Je n'en sais trop rien, dit le duc de Nemours.

— Mordieu ! dit alors le duc de Guise, c'est que, comme ce serait me dire que mon épée lui est inutile, j'irais l'offrir à quelque souverain qui l'utiliserait mieux... si toutefois, ajouta-t-il entre ses dents, je ne la gardais pas pour moi-même.

En ce moment, un valet du cardinal, placé en observation par Son Éminence, leva vivement la tapisserie en criant :

— Le roi !

— Où cela ? demanda Catherine.

— Au bout de la grande galerie, répondit le valet.

Catherine regarda le duc François, comme pour l'interroger sur ce qu'il croyait devoir faire.

— Je l'attendrai, dit le duc.

— Attendez-le, monseigneur, dit le duc de Nemours : vous êtes un preneur de villes et un gagneur de batailles, et vous pouvez attendre tous les rois du monde le front levé. Mais croyez-vous que, lorsque Sa Majesté rencontrera ici le cardinal de Lorraine et le duc de Guise, elle ne trouvera point que c'est bien assez sans moi ?

— En effet, dit Catherine, il est inutile qu'il vous voie ici.

— La clef, mon cher cardinal.

Le cardinal, qui tenait la clef prête à tout hasard, la passa vivement à la reine. La porte s'ouvrait devant le duc de Nemours, et elle venait de se refermer discrètement derrière le donneur de nouvelles, lorsque, le visage sombre et le sourcil froncé, Henri de Valois parut dans l'encadrement de la porte opposée.

IV

CHEZ LA FAVORITE

Si nous avons suivi d'abord le duc de Guise, au lieu de suivre le connétable, ce n'est point que ce qui devait se passer chez madame de Valentinois fût moins intéressant que ce que nous avons vu se passer chez Catherine de Médicis ; — mais c'est, comme nous l'avons dit, que le duc de Guise était un plus grand sire que M. de Montmorency, et Catherine une plus grande dame que la duchesse de Valentinois. — A tout seigneur tout honneur.

Mais, maintenant que nous avons donné une marque de déférence à la suprématie royale, voyons ce qui s'était passé chez la belle Diane de Poitiers, et sachons pourquoi le roi Henri se présentait chez sa femme le visage sombre et le sourcil froncé.

L'arrivée du connétable n'était pas plus un mystère pour la duchesse de Valentinois que le retour du duc de Guise n'était un secret pour la reine Catherine de Médicis ; sous le couvert de la France, et sous la rubrique de la royauté, chacune jouait son jeu. — Catherine criant : « Guise ! » et la duchesse de Valentinois : « Montmorency ! ».

De même qu'on tenait de hardis propos sur la reine et le cardinal, de même les mauvaises langues s'exerçaient, nous croyons l'avoir déjà dit, sur la favorite et le connétable. Maintenant, comment un vieillard de soixante-huit ans, maussade, brutal et grognon, se serait-il trouvé le rival d'un roi de quarante ans, plein d'élégance et de galanterie ? C'est là un de ces mystères dont nous laissons l'explication à ces habiles anatomistes qui prétendent qu'aucune fibre du cœur n'échappe à leur investigation.

Ce qu'il y avait de réel, d'incontestable, de visible à tous les yeux, — c'était l'obéissance presque passive de la belle Diane, cette favorite plus reine que la reine, non seulement aux désirs, mais encore aux caprices du connétable.

Il est vrai que cela durait depuis vingt ans, c'est-à-dire depuis l'âge où la belle Diane en avait trente, et où le connétable n'en avait que quarante-huit.

Ce fut donc avec un cri de joie que la duchesse accueillit cette annonce :

— Monseigneur le connétable de Montmorency.

Elle n'était cependant pas seule ; dans un coin de l'appartement, à demi couchés sur une pile de coussins, deux beaux enfants essayaient la vie, où ils venaient d'entrer par la porte de l'amour : c'étaient la jeune reine Marie Stuart et le petit dauphin François, mariés depuis six mois, et plus amants peut-être que la veille de leur mariage.

La jeune reine arrangeait sur la tête de son mari un toquet de velours un peu trop grand pour elle, et qu'elle soutenait n'être pas trop petit pour lui.

Ils étaient enfoncés si avant dans cette grave occupation, que, si importante, politiquement parlant, que fût cette annonce qui constatait à Paris le retour de l'illustre prisonnier, ils ne l'entendirent pas, ou, s'ils l'entendirent, n'y firent pas la moindre attention.

C'est une si belle chose que l'amour, à quinze et à dix-sept ans, qu'une année d'amour vaut vingt années d'existence ! François II mourut à dix-neuf ans, après deux ans de bonheur avec la jeune et belle Marie, n'est-il pas plus heureux que celle-ci vivant trente ans de plus que lui, mais passant, de ces trente années, trois ans en fuite, et dix-huit ans en prison ?

Aussi, sans s'inquiéter du charmant groupe qui vivait dans

un coin de sa vie exceptionnelle et favorisée, Diane allat-elle au connétable, les bras ouverts, et lui donnant son beau front à baiser.

Lui, plus prudent qu'elle, s'arrêta au moment d'y porter les lèvres.

— Holà! dit-il, il me semble que vous n'êtes pas seule ma belle duchesse.

— Si fait, mon cher connétable, répondit-elle

— Allons donc! si vieux que je sois, j'ai encore les yeux assez bons pour voir quelque chose qui grouille là-bas

Diane se mit à rire.

— Ce quelque chose qui grouille là-bas, dit-elle, c'est la reine d'Ecosse et d'Angleterre, et l'héritier de la couronne de France. — Mais, soyez tranquille, ils sont tellement occupés de leurs affaires, qu'ils ne se mêlent pas des nôtres.

— Ouais! dit le connétable, les affaires vont-elles donc si mal de l'autre côté de la mer que la manière dont elles vont préoccupe ces jeunes cerveaux?

— Mon cher connétable, les Ecossais seraient à Londres, ou les Anglais à Edimbourg, — ce qui serait, dans l'un ou l'autre cas, une grande nouvelle, — on crierait cette nouvelle aussi haut que l'on vient de crier votre arrivée, que je doute que l'un ou l'autre de ces deux enfants se retournât. Oh! non, Dieu merci! ils sont préoccupés de choses bien autrement importantes ils s'aiment, mon cher connétable! Qu'est-ce que le royaume d'Angleterre et d'Ecosse à côté de ce mot *aimer*, qui donne le royaume du ciel à ceux qui le prononcent entre deux baisers!

— Oh! sirène que vous êtes! murmura le vieux connétable! Qu'est-ce que le royaume d'Angleterre et d'Ecosse à

— Mais, dit Diane, il me semble que nos affaires vont à merveille, puisque vous voilà La paix est faite ou à peu près: M. François de Guise va être forcé de remettre sa grande épée au fourreau; comme il n'y a point besoin de lieutenant général, mais comme il y a toujours besoin d'un connétable, mon cher connétable reparaîtra sur l'eau, et se retrouvera le premier du royaume, au lieu d'en être le second.

— Voilà qui n'est pas mal joué, tête Dieu! dit le connétable. Reste la question de rançon; vous savez, ma belle Diane, que je suis renvoyé sur parole, mais que je dois deux cent mille écus d'or.

— En bien? demanda la duchesse avec un sourire.

— Eh bien, mille diables! cette rançon, je compte bien ne pas la payer.

— Pour qui vous battiez-vous, mon cher connétable, quand vous avez été pris?

— Pardieu! c'était pour le roi, il me semble, quoique la blessure que j'ai reçue ait bel et bien été pour moi

— Eh bien, alors, ce sera le roi qui paiera: mais je croyais vous avoir entendu dire, mon cher connétable, que, si je menais à bonne fin les négociations de la paix, le duc Emmanuel, qui est un prince généreux, vous ferait probablement remise de ces deux cent mille écus

— Ai-je dit cela? demanda le connétable.

— Vous ne me l'avez pas dit: vous me l'avez écrit.

— Diable, diable, diable! dit le connétable en riant il faudra donc vous mettre pour quelque chose dans la spéculation. Eh bien, voyons, nous allons jouer cartes sur table. Oui, M le duc de Savoie me remet mes deux cent mille écus: mais, comme mon neveu l'amiral est un gaillard trop fier pour accepter une remise pareille, je ne lui en dirai pas un mot.

— Bon! de sorte qu'il vous comptera ses cent mille écus comme si vous deviez les payer au duc Emmanuel-Philibert?

— Justement.

— De sorte, continua Diane, que le roi vous comptera vos deux cent mille écus comme si vous deviez les payer au duc Emmanuel-Philibert?

— Justement encore.

— De sorte que cela vous fait trois cent mille écus qui ne doivent rien à personne?

— Si fait! qui doivent le plaisir d'être entre mes mains à la belle duchesse de Valentinois Mais, — comme toute peine mérite salaire, — voici ce que nous faisons de ces trois cent mille écus.

— D'abord, reprit la duchesse, nous en appliquons deux cent mille à indemniser le cher connétable de ses frais de campagne, et des pertes et préjudices que lui ont causés ses dix-huit mois de prison.

— Trouvez-vous que ce soit trop?

— Notre cher connétable est un lion, et il est juste qu'il se fasse la part du lion. — Et les cent mille restant?

— Voici comment nous les divisons: — moitié c'est-à-dire cinquante mille, pour acheter les pompons et les épingles qui les attacheront à ma belle duchesse; — et cinquante mille pour doter nos pauvres enfants, qui se trouveront bien misérables si le roi n'ajoute pas quelque chose à la dot qu'un malheureux père donne à son fils en se saignant à blanc!

— Il est vrai que notre fille Diane a déjà son douaire comme duchesse de Castro, et que ce douaire est de cent mille écus... Mais vous comprenez bien, mon cher connétable, que, si le roi, dans sa munificence, avise que ce n'est point assez pour la femme d'un Montmorency et la fille d'un roi, ce n'est pas moi qui, lorsqu'il tirera les cordons de sa bourse pour l'ouvrir, tirerai ces cordons pour la fermer.

Le connétable regarda la favorite avec une certaine admiration.

— Bon! dit-il, notre roi porte donc toujours la bague magique que vous lui avez passée au doigt?

— Toujours, répondit en souriant la duchesse; et, comme je crois entendre les pas de Sa Majesté, vous allez, je crois, en avoir la preuve.

— Ah! ah! dit le connétable, il vient donc toujours par ce corridor, et il a donc toujours la clef de cette porte, le roi?

En effet, le roi avait la clef de la porte secrète de Diane, comme le cardinal avait la clef de la porte secrète de Catherine.

Il y avait beaucoup de portes secrètes au Louvre, et toutes avaient une clef, quand elles n'en avaient pas deux

— Bon! dit la duchesse en regardant son vieil adorateur avec une indéfinissable expression de raillerie, n'allez-vous pas être jaloux du roi, maintenant?

— Je le devrais peut-être, grommela le vieux soudard.

— Ah! prenez garde, dit la duchesse ne pouvant s'empêcher de faire allusion à la proverbiale avarice de Montmorency, ce serait de la jalousie placée à deux cents pour cent de perte, et ce n'est point à ce taux-là que vous avez l'habitude de placer

Elle allait dire: « Votre amour, » mais elle fit faire un tour de plus à sa langue.

— Quoi? demanda le connétable.

— Votre argent, dit la duchesse.

En ce moment, le roi entrait.

— Oh! sire, s'écria Diane, en s'élançant au-devant de lui, venez donc! car tout aussi bien allais-je vous envoyer chercher... Voici notre cher connétable, qui nous arrive, toujours jeune et fier comme le dieu Mars.

— Oui, dit le roi employant le langage mythologique du temps, et sa première visite a été pour la déesse Vénus... Il a raison; je ne dis pas, moi: « A tout seigneur tout honneur, » je dis: « A toute beauté toute majesté. » — Votre main, mon cher connétable.

— Mordieu! sire, dit Montmorency en grommelant et en prenant sa figure refrognée, je ne sais pas si je devrais vous la donner, ma main.

— Bon! et pourquoi cela? dit en riant le roi.

— Mais, répondit le connétable se refrognant de plus en plus, parce qu'il me semble que vous m'aviez un peu oublié là-bas.

— Moi, vous oublier, mon cher connétable? s'écria le roi commençant à se défendre, quand il avait si beau jeu pour attaquer.

— Ah! il est vrai que M. de Guise sonnait tant de fanfares à vos oreilles! dit le connétable.

— Dame, fit Henri ne pouvant s'empêcher de riposter par un coup droit à l'espèce de feinte que lui faisait Montmorency, vous ne pouvez pas empêcher un victorieux de sonner ses clairons...

— Sire, dit Montmorency se dressant sur ses éperons comme eût fait un coq sur ses ergots, il y a telle défaite aussi illustre qu'une victoire!

— Oui, dit le roi, mais moins profitable, vous en conviendrez.

— Moins profitable.. moins profitable, grommela le connétable, bien certainement! Mais la guerre est un jeu où le plus habile peut perdre la partie: le roi votre père en savait quelque chose!

Henri rougit légèrement.

— Et, quant à la ville de Saint-Quentin, il me semble, continua le connétable, que si elle s'est rendue...

— D'abord, interrompit vivement Henri, la ville de Saint-Quentin ne s'est pas rendue: la ville de Saint-Quentin a été prise, et prise, vous le savez, après une héroïque défense! La ville de Saint-Quentin a sauvé la France, que ..

Henri hésita.

— Oui, achevez: que la bataille de la Saint Laurent avait perdue, n'est-ce pas? Voilà ce que vous voulez dire? Faites-vous donc meurtrir, navrer et prendre pour un roi, afin que ce roi vous en remercie par un si doux compliment!

— Non, mon cher connétable, fit Henri, qu'un regard de Diane venait d'amener au repentir, non, je ne dis point cela! au contraire je disais seulement que Saint-Quentin avait fait une admirable défense.

— Oui-da! avec cela que Votre Majesté a bien traité son défenseur!

— Coligny? Que pouvais-je de plus, mon cher connétable, que de payer sa rançon avec la vôtre?

— Ne parlons pas de cela, sire... Il est bien question de

la rançon de Coligny! il est question de la captivité de Dandelot.

— Ah! ah! fit le roi, pardon, mon cher connétable, mais M. Dandelot est un hérétique!

— Comme si nous ne l'étions pas tous peu ou prou, hérétiques! Auriez-vous, par hasard, la prétention d'aller en paradis, vous, sire?

— Pourquoi pas?

— Allons donc! vous irez comme votre vieux maréchal Strozzi, qui est mort en renégat. Demandez un peu à votre ami M. de Vieilleville ce qu'il a dit en crachant son dernier soupir.

— Qu'a-t-il dit?

— Il a dit: « Je renie Dieu; ma fête est finie! » Et, comme M. de Guise lui répondait: « Prenez garde, maréchal! car vous serez aujourd'hui même devant la face de ce Dieu que vous reniez! — Bon! reprit le mourant en faisant claquer son pouce, je serai aujourd'hui où sont tous les autres qui sont morts depuis six mille ans!... « Eh bien, soit: pourquoi ne le faites-vous pas déterrer, et pourquoi ne brûlez-vous pas son corps en Grève? Il y aurait une raison de plus: celui-là est mort pour vous, tandis que les autres n'ont été que blessés!

— Connétable, dit le roi, vous êtes injuste!

— Injuste? Bah! où est donc M. Dandelot? A inspecter votre cavalerie, comme le veut sa charge, ou dans son château, à se reposer de ce fameux siège de Saint-Quentin, où vous avouez vous-même qu'il a fait des miracles? Non! il est en prison dans le château de Melun; et pourquoi cela? parce qu'il a dit franchement son avis sur la messe!... Oh! mordieu! je ne sais ce qui me retient, sire, de me faire huguenot, et d'aller offrir mon épée à M. de Condé!

— Connétable!...

— Et quand je pense que, mon pauvre cher Dandelot c'est probablement encore à M. de Guise qu'il doit sa prison...

— Connétable, dit le roi, je vous jure que MM. de Guise ne sont pour rien dans toute cette affaire.

— Comment! vous allez me dire que ce n'est point une machination de votre cardinal d'enfer?

— Connétable, désirez-vous une chose? dit le roi éludant la question.

— Laquelle?

— C'est qu'en honneur et joie de votre bon retour, M. Dandelot soit mis en liberté?

— Mille diables! s'écria le connétable, je crois bien que je le désire! je dis plus: je le veux!

— Connétable, mon cousin, objecta le roi avec un sourire, tu sais que le roi lui-même dit: « Nous voulons? »

— Eh bien, sire, fit Diane, dites: « Nous voulons que notre bon serviteur Dandelot soit mis en liberté, pour qu'il puisse assister au mariage de notre bien-aimée fille Diane de Castro avec François de Montmorency, comte de Damville. »

— Oui, dit le connétable grommelant de plus en plus, si toutefois ce mariage se fait...

— Et pourquoi ne se ferait-il pas? demanda Diane; trouvez-vous les futurs époux trop pauvres pour risquer de se mettre en ménage?

— Oh! si la question est là seulement, dit le roi, toujours enchanté de sortir d'un embarras à prix d'argent, nous trouverons bien cent mille écus dans quelque coin de la caisse de notre domaine.

— Il est bien question de cela! dit le connétable. Mille diables! qui parle d'argent ici? Je doute que ce mariage se fasse, mais par une autre raison.

— Et par laquelle? demanda le roi.

— Eh bien, parce que ce mariage gêne vos bons amis MM. de Guise.

— En vérité connétable, vous vous mettez en campagne contre des fantômes.

— Contre des fantômes! Et pourquoi donc croyez-vous que M. François de Guise soit à Paris, si ce n'est pour contrecarrer ce mariage, qui peut donner un nouveau lustre à ma maison... quoique, à tout prendre, ajouta insolemment le connétable, madame de Castro ne soit qu'une bâtarde.

Le roi se mordit les lèvres, et Diane rougit; mais, ne voulant pas répondre à cette dernière phrase:

— D'abord, dit le roi, mon cher connétable, vous vous trompez: M. de Guise n'est pas à Paris.

— Et où est-il donc?

— Au camp de Compiègne.

— Bon! sire. Et vous allez me dire que vous ne lui avez pas donné congé?

— Pourquoi faire?

— Pour venir ici, donc?

— Moi? Je n'ai donné aucun congé à M. de Guise.

— Eh bien, alors, sire, M. de Guise est venu à Paris sans congé, voilà tout.

— Vous êtes fou, connétable! M. de Guise sait trop ce qu'il me doit pour quitter le camp sans ma permission.

— Le fait est, sire, que le duc vous doit beaucoup, qu'il vous doit énormément; mais il a oublié ce qu'il vous devait.

— Enfin, connétable, dit Diane lançant son mot, êtes-vous sûr que M. de Guise ait commis... je ne sais comment dire... de quel nom appelle-t-on une faute de discipline? ait commis cette inconvenance?

— Pardon, dit le connétable, je l'ai vu.

— Quand? demanda le roi.

— Tout à l'heure.

— Où?

— A la porte du Louvre; nous nous y sommes rencontrés.

— Comment ne l'ai-je pas vu, alors?

— Parce que, au lieu de tourner à gauche, il aura tourné à droite, et que, au lieu de se trouver chez le roi, il se sera trouvé chez la reine?

— Vous dites que M. de Guise est chez la reine?

— Oh! que votre Majesté se rassure, dit le connétable; je parierais bien qu'il n'y est pas seul, et que M. le cardinal s'y trouve en tiers.

— Ah! s'écria le roi, c'est ce que nous allons voir... Attendez-moi ici, connétable; je ne vous demande qu'un instant.

Et le roi sortit furieux, tandis que le connétable et Diane de Poitiers échangeaient un regard de vengeance, et le dauphin François et la petite reine Marie, qui n'avaient rien vu ni rien entendu, un baiser d'amour.

Voilà pourquoi le roi Henri II se présentait chez la reine Catherine de Médicis le visage sombre et le sourcil froncé.

V

OU APRÈS QUE LE VAINCU A ÉTÉ TRAITÉ EN VAINQUEUR, LE VAINQUEUR EST TRAITÉ EN VAINCU

L'attitude des trois personnages était différente, et exprimait assez bien la situation des âmes.

La reine Catherine était encore près de la porte particulière, le dos appuyé à la tapisserie, la main, qui tenait la clef, cachée derrière elle; son visage était un peu pâle; tout son corps frissonnait, tant l'ambition a de mystérieuses émotions qui ressemblent à celle de l'amour.

Le cardinal, debout, dans son petit costume de prélat, moitié ecclésiastique, moitié militaire, était près d'une table chargée à la fois de papiers et de colifichets de femme; son poing fermé s'arc-boutait sur la table, et lui servait de soutien.

Le duc François était isolé en face de la porte; il semblait un champion tenant une lice, défiant chaque venant et s'exposant à tous les coups. Son costume, presque militaire, — le casque et la cuirasse manquaient seuls à son armement, — avec ses longues bottes toutes couvertes de boue, sa grande épée ceinte à la taille et se tenant collée à son côté comme une inflexible et fidèle amie, il avait ce même aspect qu'il savait prendre sur le champ de bataille quand les flots d'ennemis venaient se rompre au poitrail de son cheval, ainsi que, pendant une tempête, viennent se rompre à l'angle d'un rocher les flots tumultueux de la mer. Découvert devant la majesté royale, il tenait à la main son chapeau de feutre, ombragé d'une plume cerise; mais sa haute stature, rigide et droite comme celle du chêne, n'avait point, devant le roi, perdu une ligne de sa taille.

Henri vint se heurter à cette dignité victorieuse, qui faisait dire à je ne sais quelle grande dame du temps que, auprès du duc de Guise, tous les autres gentilshommes semblaient peuple.

Il s'arrêta comme s'arrête le caillou qui frappe la muraille, le plomb qui rebondit contre le fer.

— Ah! c'est vous, mon cousin! dit-il; je suis étonné de vous trouver ici; je vous croyais commandant le camp à Compiègne.

— C'est exactement comme moi, sire, répondit le duc de Guise; j'ai été on ne peut plus étonné de rencontrer le connétable à la porte du Louvre; je le croyais prisonnier à Anvers.

Henri se mordit les lèvres à cette rude réponse.

— C'est vrai, monsieur, dit-il; mais j'ai payé sa rançon, et, pour deux cent mille écus, j'ai eu le plaisir de revoir un fidèle ami et un vieux serviteur.

— Votre Majesté n'estime-t-elle qu'à deux cent mille écus les villes qu'elle rend, assure-t-on, à l'Espagne, à l'Angleterre et au Piémont? Comme elle en rend deux cents, à peu près, cela ne ferait que mille écus la ville!

— Je rends ces villes, monsieur, dit Henri, non point pour racheter M. de Montmorency, mais pour acheter la paix.

— J'avais cru jusqu'ici que — en France du moins — la paix s'achetait avec des victoires.

— C'est qu'en votre qualité de prince lorrain, monsieur, vous connaissez mal l'histoire de France... Avez-vous oublié, entre autres, les traités de Brétigny et de Madrid?

— Non, sire mais je ne croyais pas qu'il y eût identité ni même ressemblance entre les positions. Après la bataille de Poitiers, le roi Jean était prisonnier à Londres; après la bataille de Pavie, le roi François I[er] était prisonnier à Tolède. Aujourd'hui, le roi Henri II, à la tête d'une magnifique armée, est tout puissant dans son Louvre! A quoi bon renouveler, en pleine prospérité, les désastres des époques fatales à la France.

— Monsieur de Guise, dit le roi avec hauteur, vous êtes-vous rendu compte des droits que je vous donnais en vous nommant lieutenant général du royaume?

— Oui, sire! Après la désastreuse bataille de la Saint-Laurent, après l'héroïque défense de Saint-Quentin, quand l'ennemi était à Noyon, quand M. de Nevers n'avait plus que deux ou trois cents gentilshommes autour de lui, quand Paris en rumeur fuyait par ses barrières brisées; quand le roi, au sommet de la plus haute tour du château de Compiègne, interrogeait la route de Picardie, afin d'être le dernier à se retirer devant l'ennemi, — non pas comme un roi, qui devrait ne point s'exposer aux coups, mais comme un général, comme un capitaine, comme un soldat qui soutient une retraite, — vous m'avez appelé, sire, et vous m'avez nommé lieutenant général du royaume. Mon droit, dès lors, était de sauver la France, que M. de Montmorency avait perdue. Qu'ai-je fait, sire? J'ai ramené en France l'armée d'Italie, j'ai délivré Bourg, j'ai arraché les clefs de votre royaume de la ceinture de la reine Marie Tudor et lui reprenant Calais; j'ai reconquis Guines, Ham et Thionville; j'ai surpris Arlon, j'ai réparé les désastres de Gravelines, et, après un an d'une guerre acharnée, j'ai réuni au camp de Compiègne une armée du double plus forte qu'elle n'était à l'heure où j'en avais pris le commandement. Etait-ce dans mon droit, tout cela, sire?

— Sans doute, sans doute, balbutia Henri embarrassé.

— Eh bien, alors, que Votre Majesté me permette de lui dire que je ne comprends rien à cette question qu'elle vient de me faire: « Vous êtes-vous rendu compte des droits que je vous donnais en vous nommant lieutenant général du royaume? »

— Je voulais vous dire, monsieur le duc, qu'au nombre des droits qu'un roi donne à l'un de ses sujets, il est rare qu'il y comprenne celui de remontrance.

— D'abord, répondit le duc François en s'inclinant avec une courtoisie si affectée, qu'elle devenait impertinente, j'oserai faire observer à Votre Majesté que je n'ai pas précisément l'honneur d'être son sujet: après la mort du duc Albert, l'empereur Henri III donna le duché de haute Lorraine à Gérard d'Alsace, premier duc héréditaire et tige de notre maison; j'ai reçu ce duché de mon père, qui le tenait du sien. Par la grâce de Dieu, de même que je l'ai reçu de mon père, je le léguerai à mon fils! C'est ce que, du grand au petit, vous faites pour le royaume de France, sire.

— Savez-vous, mon cousin, reprit Henri cherchant à introduire l'ironie dans la discussion, que ce que vous me dites là me donne une crainte?

— Laquelle, sire? demanda le duc.

— C'est que la France n'ait, un jour, la guerre avec la Lorraine.

Le duc se mordit les lèvres.

— Sire, reprit-il, la chose est plus qu'improbable; mais, si, cependant, cela arrivait, et qu'en ma qualité de duc souverain, j'eusse à défendre mon patrimoine contre Votre Majesté, je vous jure que ce n'est que sur la brèche de ma dernière place forte que je signerais un traité aussi désastreux que celui que vous avez consenti.

— Monsieur le duc! fit le roi en redressant la tête, et haussant le ton.

— Sire, répondit M. de Guise, laissez-moi dire à Votre Majesté ce que je pense et ce que nous pensons, tous tant que nous sommes de gens de noblesse. L'autorité d'un connétable est telle, à ce que l'on prétend, que, dans une extrême nécessité, il peut engager le tiers du royaume. Eh bien, sans autre nécessité que celle de sortir d'une prison où il s'ennuie, M. le connétable vous coûte plus du tiers de votre royaume, sire! Oui, de votre royaume, car je tiens comme étant de votre royaume toute cette conquête du Piémont qui a coûté à la couronne de France plus de quarante millions d'or, et à la terre de France plus de cent mille de ses enfants! car je tiens comme étant de votre royaume ces beaux parlements de Turin et de Chambéry que le feu roi, votre seigneur et père, avec un grand nombre d'autres Etats, y avait institués à la française! car je tiens comme étant de votre royaume toutes ces belles villes transalpines où tant de vos sujets avaient établi race et lignée, que, peu à peu, les habitants quittaient leur italien corrompu, et commençaient à parler aussi bon français que celui que l'on parle à Lyon ou à Tours!

— Eh bien, demanda Henri, assez embarrassé de répondre à de pareilles raisons, pour qui aurai-je abandonné tout cela? Pour la fille de mon père, pour ma sœur Marguerite.

— Non, sire, vous l'aurez abandonné pour le duc Emmanuel-Philibert, son mari, c'est-à-dire pour votre ennemi le plus cruel, pour votre antagoniste le plus acharné! Une fois mariée, la princesse Marguerite n'est plus la fille du roi votre père; la princesse Marguerite n'est plus votre sœur: la princesse Marguerite est duchesse de Savoie. Or, voulez-vous que je vous dise ce qui arrivera, sire? C'est qu'à peine rentré dans ses terres, le duc de Savoie en arrachera tout ce que le roi votre père et vous y avez planté; si bien que toute cette gloire que la France a acquise en Italie, dans l'espace de vingt-six ou trente ans, y sera complètement éteinte, et que cet espoir vous échappera à tout jamais de reconquérir un jour le duché de Milan. Et ce n'est point encore cela qui me trouble le plus l'esprit, et me déchire le plus l'âme: c'est que cet avantage, vous le faites au lieutenant général du roi Philippe, au représentant de cette maison d'Espagne, notre plus fatale ennemie! Par les Alpes, dont le duc de Piémont tient tous les passages, songez-y, sire, l'Espagne est aux portes de Lyon! de Lyon, qui, aujourd'hui, se trouve ville frontière!

— Oh! sous ce rapport, répondit Henri, vous vous effarouchez à tort, mon cousin! M. le duc de Savoie, par arrangements pris entre nous, passe, en réalité, du service de l'Espagne au nôtre. Que M. le connétable meure, et son épée est promise au duc Emmanuel-Philibert.

— Et c'est sans doute pour cela, répliqua le duc de Guise avec amertume, qu'il la lui a prise d'avance à Saint-Quentin?

Puis, comme le roi faisait un mouvement d'impatience:

— Pardon, sire, continua le duc, j'ai tort, et de pareilles questions doivent être traitées plus sérieusement... Ah! le duc Emmanuel-Philibert a la survivance de M. de Montmorency? Ah! M. de Savoie tiendra dans sa main l'épée fleurdelisée? Eh bien, sire, le jour où vous lui remettrez cette épée, craignez qu'il n'en use à la manière du comte de Saint-Paul, qui était étranger comme M. le duc de Savoie, étant de la maison du Luxembourg. Le roi Louis le onzième et le duc de Bourgogne, eux aussi, firent un jour la paix, comme vous la voulez faire, ou comme vous la venez de faire avec le roi d'Espagne; une des conditions de cette paix était que le comte de Saint-Paul serait connétable de France, et il le fut; mais, à peine connétable, il favorisa sous main le duc de Bourgogne, son premier maître, et, comme on peut le voir aux *Mémoires de Philippe de Comines*, il ne marcha plus, dès lors, que de trahisons en trahisons.

— Eh bien, dit le roi, puisque vous me renvoyez aux *Mémoires de Philippe de Comines*, je vous répondrai par les *Mémoires de Philippe de Comines*. Quel fut le résultat de toutes les trahisons du comte de Saint-Paul? qu'il eut le cou tranché, n'est-ce pas? Eh bien, écoutez ceci, mon cousin: à la première trahison du duc Emmanuel, je vous jure, — et c'est moi qui vous le dis, — qu'il en sera fait de lui par moi comme il en a été fait du comte de Saint-Paul par mon prédécesseur Louis le onzième... Mais il n'en sera point ainsi s'il plaît à Dieu! continua le roi. Le duc Emmanuel-Philibert, loin d'oublier ce qu'il nous doit, aura toujours devant les yeux la position que nous lui avons faite; aussi bien, gardons-nous, au milieu de ses terres, le marquisat de Saluces, comme une marque d'honneur pour la couronne de France, et, afin que le duc de Savoie, ses enfants et sa postérité n'oublient jamais que nos rois ont autrefois conquis et possédé tout le Piémont et toute la Savoie, mais qu'en faveur d'une fille de France qui fut mariée en leur maison, on leur a restitué et même plutôt gratuitement donné tout ce qu'ils possédaient deçà et delà les monts, pour les rendre, par cette immense libéralité, plus obéissants et affectionnés à la couronne de France.

Puis, comme le roi voyait que le duc de Guise ne paraissait pas estimer à sa valeur cette possession du marquisat de Saluces que se réservait la France:

— D'ailleurs, ajouta-t-il, si vous vouliez bien y réfléchir, monsieur le duc, vous diriez, comme moi, que c'était une fort tyrannique usurpation de la part du feu roi, mon seigneur et père, que celle qu'il avait faite sur le pauvre prince père du présent duc de Savoie; car il n'y avait aucun droit, et ce n'était point agir en bon chrétien que de chasser ainsi un fils hors du duché de son père, et de le dépouiller de tout; et, quand je n'aurais d'autre motif que de décharger de ce péché l'âme du roi mon père, je voudrais rendre à Emmanuel-Philibert ce qui lui appartient.

Le duc s'inclina.

— Eh bien, demanda Henri, vous ne répondez rien, monsieur de Guise?

— Si fait, sire... Seulement, dès lors que la passion du moment emporte Votre Majesté à ce point d'accuser le roi son père de tyrannie, ce n'est plus — moi qui tiens le roi François Ier pour un grand roi, et non pour un tyran — ce n'est plus au roi Henri II, c'est au roi François Ier que j'ai à rendre compte de ma conduite. De même que vous jugez votre pére, sire, votre pére me jugera ; et, comme je crois le jugement des morts plus infaillible que celui des vivants, condamné par le vivant, c'est au mort que j'en appelle !

Alors, s'approchant de ce beau portrait de François Ier par Titien, qui est aujourd'hui un de nos principaux ornements du musée du Louvre, mais qui était alors le principal ornement de la chambre dans laquelle avait lieu la discussion que nous venons de rapporter, — ne fût-ce que pour prouver à nos lecteurs que ce n'est pas la pointe de l'épée espagnole, mais que ce sont les beaux yeux d'une femme qui firent signer le fatal traité de Cateau-Cambrésis :

— O roi François Ier ! dit le duc, toi qui fus armé par Bayard, et qu'on appela le roi chevalier, voulant te donner un titre qui résumât toutes les honorables qualifications dônées aux rois tes prédécesseurs, tu aimais trop, de ton vivant, les sièges et les batailles, et tu étais trop affectionné à ton beau royaume de France pour ne pas avoir, de là-haut, regardé ce qui se passe chez nous ! Tu sais ce que j'ai fait et ce que je voulais faire encore ; mais on m'arrête en chemin, ô mon roi ! et l'on préfère une paix qui nous coûte, en la signant, plus que ne nous coûteraient trente ans de revers ! Mon épée de lieutenant général du royaume est donc inutile, et, comme je ne veux pas qu'on dise qu'une telle paix a été consentie tant que le duc de Guise avait son épée au côté, moi, François de Lorraine, qui n'ai jamais rendu mon épée, je te la rends, à toi, mon roi, le premier pour qui je l'ai tirée, et pour qui sais ce qu'elle valait !

A ces mots, détachant épée et ceinturon, le duc accrocha le tout, comme un trophée, au cadre du portrait, s'inclina et sortit, laissant le roi de France furieux, le cardinal atterré, Catherine triomphante.

En effet, la vindicative Florentine ne voyait qu'une chose en tout cela : c'était l'insulte faite par le duc de Guise à Diane de Valentinois, sa rivale, et au connétable son ennemi.

VI

LE COLPORTEUR

Entre ces deux groupes d'ambitions opposées, qui, sous le prétexte de la dignité du roi ou de la grandeur de la France, faisaient les affaires de leurs maisons, et essayaient de ruiner celles des maisons rivales, s'élevait un troisième groupe tout poétique, tout artiste, tout dévoué au beau, au vrai, au bon ; ce groupe se composait de la jeune princesse Elisabeth, fille de Henri II, de la veuve d'Horace Farnèse, Diane d'Angoulême, duchesse de Castro, des deux jeunes époux que nous venons d'entrevoir chez madame de Valentinois, et, enfin, était dominé par la gracieuse et sereine figure de madame Marguerite de France, fille de François Ier, et que la paix venait de fiancer à Emmanuel-Philibert.

Autour de ces charmants visages, comme des papillons autour d'un massif de fleurs, voletaient tous les poètes du temps : Ronsard, du Bellay, Jodelle, Daurat, Remy Belleau ; puis, plus graves que ceux-là, quoique non moins lettrés, le bon Amyot, traducteur de *Plutarque* et précepteur du prince Charles, et le chancelier de l'Hospital, secrétaire particulier de madame Marguerite.

C'étaient les intimes ; ils avaient ce que, depuis, sous Louis XIV, on a appelé les grandes et les petites entrées : à toute heure du jour, ils pouvaient se faire annoncer chez madame Marguerite, leur protectrice ; mais plus particulièrement étaient-ils reçus chez elle après le dîner, c'est-à-dire d'une heure à deux heures de l'après-midi.

La nouvelle de la paix, qui prenait de plus en plus de consistance, et dont on annonçait même déjà que les préliminaires étaient signés, avait, en passant avec ses grandes ailes blanches, laissé tomber sur le groupe que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, pour les uns des sourires, pour les autres des larmes.

On devine que, dans cette répartition de tristesse et de joie, Marie Stuart et François II n'avaient rien eu à prétendre : le destin leur avait déjà fait leur part, et nous avons vu que, de cette part, ni l'un ni l'autre ne se plaignaient.

La belle veuve d'Horace Farnèse non plus ne se plaignait point : elle épousait un beau et noble gentilhomme de trente à trente-deux ans, riche et portant un grand nom ; l'avenir n'avait donc pour elle que le mystère de ce plus ou moins de bonheur que donne aux époux l'harmonie des goûts ou l'opposition des caractères.

La princesse Marguerite était celle qui avait reçu, de la corne d'abondance de cette belle déesse qu'on appelle la Paix, la plus large part d'espérances. On sait le souvenir que, lors de son voyage à Nice, elle avait gardé d'un jeune prince de douze ou quatorze ans ; or, après seize années de désillusions, d'obstacles, d'impossibilités même, voilà que, tout à coup, le rêve de son cœur devenait une réalité, que le fantôme prenait une forme, et que l'espérance se changeait en un bonheur certain.

Une des conditions de cette paix, que l'on disait signée ou à peu près, était son mariage avec ce petit prince de Savoie, devenu, sous le nom d'Emmanuel-Philibert, un des premiers capitaines de son époque. Aussi, nous le répétons, madame Marguerite était bien heureuse.

Hélas ! il n'en était pas de même de la pauvre Elisabeth ! Fiancée d'abord au jeune prince don Carlos, qui lui avait envoyé son portrait, et qui avait reçu le sien, elle avait vu la mort inattendue de Marie Tudor ruiner tout à coup l'échafaudage de son bonheur, qu'elle croyait hors de toute atteinte. Veuf de Marie, repoussée par Elisabeth d'Angleterre, Philippe II s'était rabattu sur Elisabeth de France, et, dans les conditions du traité de paix, on n'avait eu à changer que deux mots, qui devaient faire le malheur de deux personnes, et même de trois.

Au lieu donc de ces deux mots : « *Le prince Carlos* épousera la princesse Elisabeth de France, » on avait mis ces deux autres mots : « Le *roi Philippe* épousera la princesse Elisabeth de France. »

Or, on comprend de quel coup terrible ces deux mots avaient frappé le cœur de la pauvre fiancée, qui, sans être consultée, changeait ainsi de fiancé. A quinze ans, au lieu d'épouser un jeune prince de seize, beau, chevaleresque, amoureux, elle était condamnée à épouser un roi jeune encore, mais vieux avant l'âge, sombre, défiant, fanatique, qui l'emprisonnerait dans les lois de l'étiquette espagnole, la plus sévère de toutes les étiquettes, et qui, à la place de joutes, de bals, de fêtes, de spectacles, de tournois, lui donnerait, de temps en temps, l'horrible distraction d'un autodafé

Les différents personnages que nous venons d'énumérer étaient, selon leur habitude, réunis après le dîner, c'est-à-dire d'une heure à deux heures, chez madame Marguerite, chacun rêvant à sa joie ou à sa douleur : madame Marguerite près de sa fenêtre entr'ouverte, par laquelle glissait un pâle rayon de soleil qui semblait se réchauffer à l'or de ses cheveux ; Elisabeth couchée à ses pieds, et la tête appuyée à ses genoux ; Diane de Castro lisant les poésies de maître Ronsard, étendue dans un grand fauteuil, et Marie Stuart jouant devant une espèce d'épinette, véritable grand'mère du clavecin, et aïeule du piano, une mélodie italienne à laquelle elle avait adapté des paroles de sa composition.

Tout à coup, madame Marguerite, dont les yeux bleus paraissaient chercher dans le ciel un coin d'azur qui leur rappelât leur patrie, sortit de la vague rêverie où elle était plongée, et, daignant abaisser vers la terre son regard de déesse, sembla prêter quelque attention à une scène qui se passait dans une cour communiquant, par un guichet ou plutôt par une poterne, avec cette langue de terre qui alors descendait en talus jusqu'à la Seine, et que nous appellerons improprement le quai, ne sachant quel autre nom lui donner.

— Qu'y a-t-il ? demanda madame Marguerite, de cette voix charmante que tous les poètes du temps ont chantée, et qui affectait plus de douceur encore quand elle parlait à ses subordonnés que lorsqu'elle parlait à ses égaux.

Une autre voix répondit d'en bas quelques mots qui parvinrent à elle, penchée en dehors de la fenêtre, mais qui n'arrivèrent pas jusqu'aux oreilles des quatre autres personnes, si diversement préoccupées, qui se trouvaient dans l'intérieur de l'appartement.

Cependant, tout en jetant en l'air la dernière note du couplet qu'elle venait de chanter, Marie Stuart se retourna vers la princesse Marguerite, comme pour lui demander l'explication de ce dialogue vertical dont elle n'avait entendu que quelques mots, c'est-à-dire ceux qui avaient été prononcés par la princesse elle-même.

— Ma chère petite reine, dit Marguerite répondant à cette interrogation muette, demandez pour moi pardon à mon bien-aimé neveu le dauphin de la grande inconvenance que je viens de commettre.

— Oh ! belle tante, dit François avant que Marie Stuart eût eu le temps de placer un mot, nous connaissons vos inconvenances pour être toujours de charmantes fantaisies ! aussi elles vous sont pardonnées d'avance, en supposant que, chez vous, nous ayons le droit de réprimande ou de pardon.

— Qu'est-ce donc que vous avez fait, madame ? demanda Diane de Castro en levant les yeux de dessus son livre

avec une langueur qui indiquait que ses rêveries venaient tout autant de ses souvenirs ou de ses espérances que de sa lecture.

— J'ai autorisé deux colporteurs italiens qui ne voulaient, disaient-ils, montrer qu'à nous les trésors que contiennent leurs balles, à être introduits en notre présence. L'un, à ce qu'il paraît, vend des bijoux, et l'autre des étoffes.

— Oh ! s'écria la petite reine Marie en battant des mains comme un enfant, que vous avez bien fait, petite tante ! Il vient de si beaux bijoux de Florence, et de si belles étoffes de Venise !

— Si nous allions chercher madame de Valentinois? demanda Diane de Castro en faisant un mouvement pour sortir.

La princesse Marguerite l'arrêta.

— Ne serait-il pas mieux, ma belle Diane lui dit-elle, de faire une surprise à notre chère duchesse? Nous choisirons d'abord deux ou trois objets que nous lui enverrons comme cadeau, — en supposant que ces marchands soient aussi bien assortis qu'ils le prétendent : — puis, ensuite, nous lui enverrons les marchands eux-mêmes.

— Vous avez toujours raison, madame, reprit Diane de Castro en baisant la main de la princesse.

Celle-ci se retourna vers Elisabeth.

— Et toi, ma chère enfant, dit-elle, voyons, ne souriras-tu pas un peu?

— A quoi sourirais-je? demanda la jeune princesse en tournant vers Marguerite ses beaux yeux noyés de larmes.

— Quand ce ne serait qu'aux gens qui t'aiment, mon enfant !

— Je souris en voyant que je suis encore au milieu de gens qui m'aiment : mais je pleure en songeant qu'il me va falloir les quitter..

— Bah ! un peu de courage, sœur ! dit le dauphin François. Que diable ! le roi Philippe II n'est peut-être pas aussi terrible qu'on le dit : puis tu te fais, en pensant à lui, l'idée d'un vieillard ; mais, songes-y donc, il est tout jeune : il n'a que trente-deux ans, juste l'âge de François de Montmorency, qui va épouser sœur Diane, et, tu le vois, sœur Diane ne se plaint pas, elle !

Elisabeth poussa un soupir.

— Je ne me plaindrais pas, dit-elle, d'épouser un des colporteurs qui vont entrer, et je me plains d'épouser le roi Philippe II.

— Bon ! bon ! dit la petite reine Marie, les belles étoffes que l'on va nous montrer te réjouiront les yeux... Seulement, sœur chérie, essuie-les pour y mieux voir.

Et, s'approchant d'Elisabeth, elle lui essuya d'abord les yeux avec son mouchoir ; puis, ensuite, les lui embrassant :

— Là, dit-elle, j'entends les marchands.

Elisabeth essaya de sourire.

— Si, parmi toutes leurs étoffes, il en est une noire lamée d'argent, vous saurez d'avance que je la retiens pour ma robe de noce, et vous me la laisserez, n'est-ce pas, mes sœurs?

En ce moment, la porte s'ouvrit, et l'on aperçut dans l'antichambre deux hommes vêtus en colporteurs, et tenant chacun sur le dos une de ces grandes boîtes où les marchands forains mettent leurs marchandises, et qu'ils appellent des balles.

— Pardon, Altesse, dit l'huissier s'adressant à la princesse Marguerite, mais peut-être ceux d'en bas ont-ils mal entendu..

— Mal entendu?.. Pourquoi cela? demanda la princesse.

— Parce qu'ils disent que vous avez autorisé ces deux hommes à monter.

— Ils disent la vérité, répondit Marguerite.

— Alors, ces hommes peuvent entrer?

— Parfaitement.

— Entrez, mes braves gens, dit l'huissier en se retournant vers les deux colporteurs, et tâchez de vous souvenir où vous êtes !

— Oh ! choyez tranquille, mon brave homme ! répondit celui qui paraissait le plus jeune des deux, beau garçon blond et rose, avec des moustaches et une barbe rousses ; cha n'est point la première fois qu'on entre chez des prinches et des princhèches.

— Bon ! dit le dauphin François, il ne faut pas demander d'où ils viennent !

Puis, à demi-voix :

— Tante Marguerite, dit-il en riant, ce sont probablement des ambassadeurs déguisés qui viennent voir si on n'a pas trompé leur duc, quand on lui a dit que vous étiez la plus charmante princesse du monde.

— En tout cas, répondit Marguerite, ce sont de mes futurs sujets, et vous ne trouverez pas mauvais que je les traite comme tels.

Puis, se retournant vers eux :

— Venez, mes amis, dit-elle.

— Allons, viens donc, toi ! Eche que tu n'entends pas que chette belle dame, que le bon Dieu béniche, nous jinvite à entrer?

Et, pour donner l'exemple à son compagnon, le colporteur blond, à la peau rose, à la barbe rousse, entra.

Derrière lui venait son camarade.

C'était un homme de trente à trente-deux ans, vigoureusement bâti, avec des yeux noirs, une barbe noire, et qui conservait, sous ses grossiers habits de drap de couleur sombre, un air de singulière distinction.

En l'apercevant, la princesse Marguerite retint un cri prêt à s'échapper de sa bouche, et fit un mouvement si visible, que le colporteur blond s'en aperçut.

— Oh ! oh ! qu'avez-vous, ma belle dame? demanda-t-il en déposant sa boîte sur le parquet ; èche que le pied vous ja gliché?

— Non, dit en souriant Marguerite ; mais, en voyant la difficulté qu'éprouvait votre compagnon à se débarrasser de sa boîte, j'ai fait un mouvement pour l'y aider.

— Bon ! dit le même interlocuteur, qui paraissait jusque-là s'être chargé de faire tous les frais de la conversation, cha cherait la première fois que des mains de princhèche auraient touché la boîte d'un pauvre colporteur ! ch'est qu'il faut vous dire que le garchon est depuis quelques jours cheulement dans le métier, et il est encore maladroit .. n'est-che pas, Beppo?

— Vous êtes Italien, mon ami? demanda Marguerite.

— *Si, signora*, répondit en italien le colporteur à la barbe noire.

— Et vous venez?...

— De Venise, par Florence, Milan et Turin... Or, en arrivant à Paris, comme nous avons appris qu'il allait y avoir de grandes fêtes dans la capitale, à l'occasion de la paix et du mariage de deux illustres princesses, nous nous sommes dit, mon camarade et moi, que, si nous pouvions arriver jusqu'à Leurs Altesses, notre fortune serait faite.

— Hein ! vous voyez ; quand il peut baragouiner le patois de chon pays, il ch'en tire prècheque auchi bien que moi !

— En effet, reprit le colporteur brun, on m'avait dit qu'il y avait ici deux ou trois princesses qui parlaient l'italien comme leur langue maternelle.

Marguerite sourit ; elle paraissait prendre un plaisir infini à la conversation de cet homme, dans la bouche duquel le patois du Piémont, c'est-à-dire la langue des paysans, s'imprégnait d'une élégance parfaite.

— Il y a, dit-elle, ma chère petite nièce Marie, qui parle toutes les langues, et particulièrement la langue de Dante, de Pétrarque et de l'Arioste... Viens, Marie ! viens ! et demande à ce brave homme des nouvelles du beau pays où, comme dit le poète de l'*Enfer*, résonne le *si*.

— Et moi, demanda le colporteur blond, èche que je ne trouverai pas auchi quelque belle princhèche qui parle chavoyard?

— Moi ! dit Marguerite.

— Vous parlez chavoyard, vous ?... Non, cha n'est pas vrai !

— Je ne le parle pas, dit Marguerite ; mais je veux l'apprendre.

— Ah ! vous javez raijon : ch'est une belle langue !

— Mais, dit la petite reine Marie, dans le plus pur toscan qui se soit jamais parlé de Pise à Arezzo, vous nous aviez promis des merveilles, et, quoique nous soyons princesses, nous sommes femmes... Ne nous faites donc pas trop attendre.

— Bon ! dit le dauphin François, on voit bien que tu ne connais pas encore tous ces bavards qui nous arrivent de l'autre côté des monts ! A les entendre, ils portent sur leur dos les sept merveilles du monde ; mais, quand ils ouvrent leur boîte, tout cela se résume en bagues de cristal de roche, en diadèmes de filigrane, et en perles de Rome. — Dépêche-toi donc un peu, l'ami, ou sinon tu t'en trouveras mal, car plus tu nous feras attendre, plus nous deviendrons difficiles.

— Que dit le seigneur prince? demanda le colporteur brun, comme s'il n'eût pas entendu.

La princesse Marguerite répéta en italien les paroles du jeune dauphin en adoucissant celles qui pouvaient être un peu dures pour le colporteur brun, que, comme Piémontais, elle semblait avoir pris sous sa protection.

— J'attends, répondit le colporteur, que la belle jeune dame qui est au balcon, et qui semble si triste, s'approche à son tour. J'ai toujours remarqué qu'il y a, dans les pierres précieuses, une magie puissante pour sécher dans de beaux yeux les larmes, si amères qu'elles soient.

— Vous entendez, ma chère Elisabeth ? dit la princesse Marguerite. Voyons, levez-vous ! venez ! et prenez exemple sur votre sœur Diane, qui dévore déjà, à travers les volets de la boîte, les bijoux qu'elle contient.

Elisabeth se leva nonchalamment, et vint appuyer à l'épaule de son frère François sa tête pâle et languissante.

— Et maintenant, dit François raillant, apprêtez-vous à fermer les yeux pour ne pas être éblouies de ce que vous allez voir !

Comme s'il n'eût attendu que cette invitation, le colpor-

teur à la barbe brune ouvrit sa boîte, et, ainsi que l'avait dit le dauphin, les femmes, si habituées qu'elles fussent aux précieuses pierreries et aux riches bijoux, reculèrent éblouies en jetant un cri de joie et d'admiration.

VII

LES PARURES ET LES ROBES DE NOCE

En effet, on eût dit que la main de quelque génie de la terre venait d'ouvrir devant les princesses la porte d'une des mines de Golconde ou de Visapour, tant les quatre planches qui formaient les quatre étages de la boîte ruisselaient de la flamme des diamants, et de l'éclair bleu, vert et rouge des saphirs, des émeraudes et des rubis, au milieu desquels des perles de toutes grosseurs et de toutes formes jetaient l'éblouissement étrange de leur mate pâleur.

Les princesses se regardèrent étonnées, se demandant des yeux si elles allaient être assez riches pour payer ces parures qui leur étaient offertes par un simple colporteur italien.

— Eh bien, demanda Marie Stuart au dauphin, que dis-tu de cela, François ?

— Moi ? répondit le jeune prince ébloui. Je ne dis rien : j'admire !

Le colporteur à la barbe noire fit semblant de ne point entendre ; et, comme s'il eût deviné ce qui venait d'être dit au moment de son entrée à propos de la duchesse de Valentinois, comme s'il eût pu savoir l'influence que la belle Diane de Poitiers avait sur tout ce monde princier et royal au milieu duquel il se trouvait :

— Commençons d'abord par faire la part des absents, dit-il ; c'est une piété dont ceux qui sont près ne peuvent se fâcher, et dont ceux qui sont loin vous sont reconnaissants.

A ces mots, le colporteur plongea sa main dans la boîte aux merveilles, et en tira une espèce de diadème qui, arrivé au jour, fit jeter un cri de surprise aux spectateurs.

— Voici dit le colporteur, un diadème bien simple, mais qui, dans sa simplicité, grâce à la main de l'illustre orfèvre qui l'a ciselé, me paraît digne de la personne à laquelle il est destiné. C'est, vous le voyez, un triple croissant enlacé comme un nœud d'amour ; dans l'ouverture, le beau berger Endymion est couché, et dort ; et voici, dans son char de nacre aux roues de diamant, la déesse Diane qui vient le visiter pendant son sommeil... L'une des illustres princesses que j'ai devant les yeux, continua le colporteur, ne se nomme-t-elle pas Diane de Castro ?

Diane, oubliant que celui qui parlait était un simple marchand forain, s'avança avec autant d'empressement, et nous dirons presque avec autant de politesse que si elle eût eu affaire à un prince, tant la vue d'une œuvre d'art, d'un bijou précieux, d'une chose ayant une valeur princière fait un prince de celui qui la possède.

— C'est moi, mon ami, dit-elle.

— Eh bien, très-illustre princesse, répondit le colporteur en s'inclinant, voici un bijou qui, sur l'ordre du duc Cosme Ier de Florence, a été ciselé par Benvenuto Cellini. Je passais à Florence; le bijou était à vendre : je l'ai acheté, espérant m'en défaire avantageusement à la cour de France, où je savais trouver deux Diane, au lieu d'une. Dites-moi, n'ira-t-il pas à merveille sur le front de marbre de madame la duchesse de Valentinois ?

Diane de Castro poussa un petit cri de plaisir.

— Oh ! ma mère ! ma chère mère ! dit-elle, comme elle va être contente !

— Diane, s'écria le dauphin, tu lui diras que ce sont ses enfants François et Marie qui le lui donnent.

— Puisque monseigneur vient de prononcer ces deux noms illustres, reprit le colporteur, qu'il veuille bien me laisser mettre sous ses yeux ce que, dans mon humble désir d'être agréable à ceux qui le portent, j'avais préparé pour leur être offert. Tenez, monseigneur, ceci est un reliquaire d'or pur qui a appartenu au pape Léon X, et qui, au lieu de reliques ordinaires, contient un morceau de la vraie croix ; le dessin en a été donné par Michel-Ange, et il a été exécuté par Nicolas Braschi, de Ferrare ; le rubis qui est enchâssé au-dessus de l'entaille destinée à recevoir la sainte hostie, a été rapporté de l'Inde par le fameux voyageur Marco Polo. Ce splendide bijou — vous m'excuserez, monseigneur — était, dans mon esprit, destiné à la jeune, belle et illustre reine Marie Stuart, il devait incessamment lui rappeler, dans ce pays d'hérétiques sur lequel elle régnera un jour, qu'il n'y a d'autre foi que la foi catholique, et que mieux vaut mourir pour cette foi, comme l'Homme-Dieu, dont un morceau de la précieuse croix est renfermé dans ce reliquaire, que de la renier pour mettre sur sa tête la triple couronne d'Écosse, d'Irlande et d'Angleterre.

Marie Stuart avait déjà étendu les deux mains pour recevoir ce magnifique héritage de la papauté, lorsque François, hésitant, l'arrêta

— Mais, dit-il, prenons garde, Marie ! ce reliquaire doit coûter la rançon d'un roi.

Un sourire effleura la lèvre railleuse du colporteur ; peut-être allait-il dire : « La rançon d'un roi n'est pas chère, lorsque, comme votre grand-père François Ier, on ne la paye pas ; » mais il se retint et dit :

— J'ai eu crédit pour l'acquisition, monseigneur, et, comme j'ai pleine confiance en l'acheteur, je ferai crédit pour la vente.

Et le reliquaire passa des mains du marchand forain dans celles de la reine Marie Stuart, qui alla le déposer sur une table, et s'agenouilla devant, non pas pour faire sa prière, mais pour l'admirer tout à son aise.

François, l'ombre de ce corps charmant, s'apprêtait à la suivre, lorsque le colporteur, le rappelant :

— Pardon, monseigneur, lui dit-il, mais voici quelque chose que j'avais acquis à votre intention... Me ferez-vous la faveur de jeter les yeux sur cette arme ?

— Oh ! l'admirable poignard ! s'écria François en arrachant la dague des mains du colporteur, comme Achille fit du glaive des mains d'Ulysse.

— N'est-ce pas, monseigneur, que voilà une merveilleuse pièce d'armurerie ? C'est un poignard qui était destiné à Laurent de Médicis, prince pacifique qu'on a voulu tuer quelquefois, mais qui, lui, n'a jamais tué personne. Il a été ciselé par l'orfèvre Ghirlandajo, dont la boutique est sur le Ponte-Vecchio, à Florence. On dit que cette portion (et le colporteur indiqua la coquille) a été modelée par Michel-Ange, âgé alors de quinze ans. Laurent mourut avant que le poignard fût complètement achevé ; pendant soixante-sept ans, il demeura la propriété des descendants de Ghirlandajo ; ils avaient besoin d'argent au moment de mon passage à Florence : j'ai eu cette merveille pour un morceau de pain, et je ne gagnerai sur vous que mes frais de route, monseigneur. Prenez donc en toute confiance : ce n'est point cette bagatelle qui ruinera un dauphin de France.

Le jeune prince poussa un cri de joie, tira le poignard hors du fourreau, et, pour s'assurer que la lame n'était point inférieure à la monture, il posa une pièce d'or sur la table de chêne sculpté devant laquelle Marie était à genoux, et, d'un coup plus fermement appliqué qu'on n'eût dû l'attendre d'une si débile main, il perça la pièce d'or de part en part.

— Hein ! s'écria-t-il tout joyeux, et en montrant la pièce d'or, à travers laquelle apparaissait la pointe de la lame ; en feriez-vous autant, vous- ?

— Monseigneur, répondit humblement le colporteur, je suis un pauvre marchand forain mal exercé aux jeux des princes et des capitaines : je vends des poignards, mais je ne m'en sers point.

— Oh ! dit le dauphin François, vous m'avez l'air, mon ami, d'un gaillard qui, dans l'occasion, jouerait de l'épée et de la dague aussi bien qu'homme du monde ! Essayez donc de faire ce que j'ai fait, et si, par maladresse, vous cassez la lame, eh bien, le dégât sera à mon compte.

Le colporteur sourit.

— Si vous le voulez absolument, monseigneur, dit-il j'essayerai.

— Bon ! dit François en cherchant dans sa poche un second écu d'or.

Mais, pendant ce temps, le colporteur avait tiré, de la petite bourse de cuir qui pendait à sa ceinture, un quadruple d'Espagne trois fois épais comme le noble-rose que venait de percer le dauphin, et l'avait posé sur la table.

Alors, sans effort, et comme s'il eût seulement levé et laissé retomber son bras, il renouvela l'expérience du jeune prince, mais avec un succès bien différent : car, après avoir percé la pièce d'or comme si elle eût été de carton, la lame s'enfonça de deux ou trois pouces dans la table de chêne, qu'elle perça à son tour de part en part comme le dauphin avait percé la pièce.

Le coup avait, d'ailleurs, porté aussi juste au milieu du quadruple que si on eût pris la mesure de ce milieu avec un compas.

Le colporteur laissa le jeune prince tirer comme il pourrait le poignard de la table, et revint à ses bijoux.

— Et moi, mon ami, demanda la veuve d'Horace Farnèse, n'avez-vous donc rien pour moi ?

— Excusez-moi, madame, répondit le colporteur. Voici un bracelet arabe d'une grande richesse et d'une suprême originalité ; il a été pris à Tunis, dans le trésor du harem, lorsque l'empereur Charles-Quint, de glorieuse mémoire, y entra triomphalement, l'an 1535. Je l'ai acheté à un vieux condottiere qui avait suivi l'empereur dans cette campagne, et je l'ai mis de côté à votre intention ; s'il ne vous convenait point, vous pourriez choisir autre chose : Dieu merci ! vous voyez que nous ne sommes pas encore à bout de trésors.

Et, effectivement, l'œil émerveillé de la jeune veuve put

plonger, comme dans un brillant abîme, jusqu'au fond de la caisse du colporteur.

Mais le bracelet, ainsi que l'avait dit le marchand, était à la fois trop original et trop riche pour ne point contenter les désirs de Diane de Castro, si fantasques que fussent ces désirs. La belle veuve prit donc le bracelet et ne parut plus s'occuper que d'une chose, c'est-à-dire s'il lui serait possible de payer une si magnifique acquisition.

Restaient la princesse Elisabeth et la princesse Marguerite : la princesse Elisabeth, qui attendait que sa part lui fût

Puis, revenant au colporteur, et comme secouant le voile de mélancolie qui s'était répandu sur son visage :

— Et moi, dit-elle, je suis donc la seule oubliée?

— Madame, répondit le colporteur, le hasard ou plutôt ma bonne fortune m'a fait rencontrer sur ma route le prince Emmanuel-Philibert. Comme je suis du Piémont, et, par conséquent, son sujet, je lui ai dit le but de mon voyage et l'honneur que j'ambitionnais de pouvoir arriver jusqu'à Votre Altesse... Alors, pour le cas où je parviendrais à ce but, il m'a remis, en me chargeant de la déposer à vos pieds,



Le colporteur déroula un assortiment de ces riches étoffes...

faite, avec la mélancolie de l'indifférence, et la princesse Marguerite, avec le calme de la conviction.

— Madame, dit alors le colporteur à la fiancée du roi Philippe II, quoique j'aie aussi mis quelque chose à part pour être présenté à Votre Altesse, vous plairait-il mieux de choisir parmi tous ces bijoux? Votre cœur paraît si peu désireux de toutes ces riches bagatelles, que je crains de ne pas avoir choisi selon votre goût, et que je préfère que vous choisissiez vous-même.

Elisabeth sembla sortir d'une profonde rêverie.

— Quoi? dit-elle ; que me demandez-vous? que désirez-vous?

Alors, Marguerite prenant des mains du colporteur un magnifique collier de perles de cinq fils, dont la fermeture se composait d'un seul diamant gros comme une noisette, et valant un million :

— On désire, chère petite nièce, répondit-elle, que tu essayes ce collier, pour voir un peu comment il ira à ton cou, ou, mieux encore, comment ton cou lui ira.

Et elle agrafa le collier au cou d'Elisabeth, la poussant du côté d'une petite glace de Venise, afin qu'elle pût juger elle-même, soit du lustre que les perles jetaient sur son cou, soit du tort que son cou faisait aux perles.

Mais elle, toujours perdue dans sa douleur, passa distraitement, sans s'arrêter, devant le miroir, et s'en alla s'asseoir près de la fenêtre, à la place qu'elle occupait quand le colporteur était entré.

Marguerite la suivit tristement des yeux, et s'aperçut, lorsqu'elle se retourna, que les yeux du colporteur étaient fixés dans la même direction que les siens, avec une expression de tristesse non moins réelle.

— Hélas! murmura-t-elle, toutes les perles de l'Orient n'éclairciraient pas ce front-là!

cette ceinture qui a été offerte par son père Charles III à sa mère Béatrix de Portugal, le jour de leur mariage. C'est, comme vous le voyez, un serpent d'or émaillé d'azur, dont la gueule soutient une châtelaine à laquelle pendent cinq clefs du même métal; ces clefs sont celles de Turin, de Chambéry, de Nice, de Verceil et de Villeneuve-d'Asti, écussonnées des armes de ces villes, qui sont les cinq fleurons de votre couronne ; chacune d'elles ouvre, dans le palais de Turin, une armoire que vous ouvrirez vous-même le jour de votre entrée au palais, comme duchesse souveraine de Piémont. Après cette ceinture, que pouvais-je vous présenter qui fût digne de vous, madame? Rien, si ce n'est peut-être quelques-unes des riches étoffes que mon compagnon va avoir l'honneur de vous faire voir.

Alors, le second colporteur ouvrit sa boîte à son tour et déroula aux yeux émerveillés des princesses une éblouissante collection de ces magnifiques écharpes d'Alger, de Tunis ou de Smyrne, qui semblent brodées avec des rayons du soleil d'Afrique ou de Turquie; un assortiment de ces riches étoffes, aux fleurs brocardées d'or et d'argent, que Paul Véronèse jette sur les épaules aristocratiques de ses doges et de ses duchesses, et dont les flots somptueux, après avoir glissé le long de leur corps, balayent derrière eux les marches des palais ou les perrons des églises ; enfin, un choix de ces longues pièces de satin qui, voyageant d'Orient en Occident, faisaient, à cette époque, halte un instant à Venise, et venaient s'étaler aux yeux des belles dames d'Anvers, de Bruxelles et de Gand, immense et triple caravansérail d'où elles repartaient, portant à l'Angleterre, à la France et à l'Espagne un merveilleux échantillon de la patience indienne et chinoise, dont l'aiguille, sur chacune d'elles, avec des couleurs plus éclatantes que celles de la nature même, avait tracé tout un monde d'oiseaux fantastiques, de fleurs inconnues et de chimères impossibles!

Les princesses se partagèrent ces trésors avec cette agilité fébrile qui saisit la femme, de quelque condition qu'elle soit à la vue de ces objets de parure qui, dans les idées de coquetterie, doivent encore ajouter aux charmes qu'elle a reçus de la nature ; et, au bout d'un quart d'heure, le colporteur blond, à la barbe rousse, avait eu un débit aussi complet de ses étoffes que le colporteur brun, à la barbe noire, de ses bijoux et de ses pierreries.

Restaient les comptes à régler. Pour arriver à recevoir quittance des deux marchands forains, chacun avait sa ressource prête : Diane de Castro comptait recourir à la duchesse de Valentinois ; Marie Stuart à ses oncles de Guise ; le dauphin à son père Henri II ; madame Marguerite à elle-même. Quant à la princesse Elisabeth, restée à peu près étrangère à tout ce qui s'était passé, elle ne se préoccupait pas plus du payement qu'elle ne s'était préoccupée de l'achat.

Mais, au moment où les belles chalandes se préparaient, les unes à mettre la main à leur escarcelle, les autres à fouiller dans des bourses mieux garnies que les leurs, les deux marchands déclarèrent qu'ils ne pouvaient, séance tenante, indiquer les prix des bijoux ni des étoffes, obligés qu'ils étaient, pour ne point faire d'erreurs, de se reporter à leurs factures et à leurs livres d'achat.

En conséquence, ils demandèrent à leur illustre clientèle la permission de revenir le lendemain à la même heure, — qui avait le double avantage de donner aux vendeurs le temps d'établir leurs chiffres, et aux acheteurs celui de se procurer de l'argent.

Puis, sur cette proposition, qui faisait les affaires de tout le monde, les deux colporteurs rechargèrent assez maladroitement leurs balles sur leurs épaules, et, l'un en savoyard, l'autre en piémontais, prirent, avec force saluts et actions de grâces, congé de l'auguste assemblée.

Seulement, pendant les préparatifs de départ, Marguerite avait disparu, et le Piémontais chercha vainement des yeux la princesse, au moment où se refermait derrière lui la porte du salon dans lequel s'était passée l'étrange scène que nous venons de raconter.

Mais, arrivé dans l'antichambre, il fut accosté par un page qui, lui mettant le bout du doigt sur l'épaule, lui fit signe de déposer son fardeau près de la banquette de bois sculpté qui régnait autour de l'appartement, et de le suivre.

Le colporteur obéit, déposa sa balle à l'endroit indiqué, et, à la suite du page, s'engagea dans un corridor percé de plusieurs portes.

Au bruit de ses pas, une des portes s'ouvrit ; il tourna la tête, et il se trouva en face de la princesse Marguerite.

En même temps, le page disparut derrière une tapisserie.

Le colporteur s'arrêta étonné.

— Beau vendeur de bijoux ! lui dit la princesse, avec un charmant sourire, ne vous étonnez point que je vous aie fait venir en ma présence ; je n'ai pas voulu, de peur de ne point vous revoir demain, remettre à plus tard le seul payement qui soit digne de vous et de moi.

Et, riche de cette grâce parfaite qui accompagnait tous ses mouvements, la princesse tendit la main au colporteur.

Celui-ci, de son côté, avec la courtoisie d'un gentilhomme, mit un genou en terre, prit cette blanche main du bout des doigts, et y appuya ses lèvres avec un soupir que la princesse attribua à l'émotion, et qui n'exprimait peut être rien autre chose qu'un regret.

Puis, après un instant de silence :

— Madame, dit le colporteur, s'énonçant cette fois, en excellent français, c'est un grand honneur que me fait là Votre Altesse ; mais sait-elle bien quel est l'homme à qui elle fait cet honneur ?

— Monseigneur, dit Marguerite il y a dix-sept ans que je suis entrée au château de Nice, et le duc Charles de Savoie m'a présenté son fils comme devant être mon époux : à partir de ce jour, je me suis regardée comme la fiancée du prince Emmanuel-Philibert, et j'ai attendu, pleine de confiance en Dieu, l'heure où il plairait à la Providence de nous réunir. Dieu a récompensé la confiance que j'ai eue en lui, en faisant de moi, aujourd'hui, la plus heureuse et la plus fière princesse de la terre !

Puis, jugeant qu'elle en avait assez dit comme cela, la princesse, par un double mouvement rapide comme la pensée, jeta, d'une main, autour du cou d'Emmanuel-Philibert, la chaîne d'or garnie de pierreries qu'elle portait au sien, tandis que, de l'autre, elle laissait retomber la tapisserie qui la séparait de celui avec lequel elle venait d'échanger les présents des fiançailles.

Le lendemain et les jours suivants, on attendit vainement au Louvre les deux colporteurs ; et, comme la princesse Marguerite ne mit personne dans la confidence de ce qui s'était passé après leur sortie du salon, ceux qui se rapprochèrent le plus de la vérité pensèrent que les deux généreux distributeurs de bijoux et de robes étaient deux envoyés du prince, chargés par lui de ses cadeaux de noce ; — mais nul n'alla jusqu'à supposer que l'un des deux fût le prince lui même, et l'autre son fidèle et inséparable Scianca-Ferro.

VIII

CE QUI SE PASSAIT AU CHATEAU DES TOURNELLES ET DANS LES RUES DE PARIS PENDANT LES PREMIERS JOURS DE JUIN 1559

Le 5 du mois de juin de l'an 1559, une splendide caval cade se composant de dix clairons, d'un roi d'armes, d quatre hérauts, de cent vingt pages tant de la chambre, de la grande écurie, de la vénerie, de la fauconnerie que d'ailleurs, et de trente ou quarante écuyers qui fermaient la marche, sortit du palais royal des Tournelles, situé près d la Bastille, prit la rue Saint-Antoine, suivie d'un grand con cours du peuple qui n'avait jamais vu pareille magnificence et s'arrêta sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

Là, les trompettes sonnèrent par trois fois, afin de donne le temps aux fenêtres de s'ouvrir, et à ceux qui étaient éloi gnés de s'approcher ; puis, lorsque la foule fut bien épaisse lorsque tous les yeux de cette foule furent bien fixes, toute les oreilles bien ouvertes, le roi d'armes déploya un gran parchemin scellé du sceau royal, et, après que les héraut eurent crié trois fois : « Silence !... Oyez ce qui va être dit ! le roi d'armes commença de lire le cartel suivant :

DE PAR LE ROY,

« Après que, par une longue, cruelle et violente guerre les armes ont été exercées en divers endroits avec effusio de sang humain et autres pernicieux actes que la guerr produit, et que Dieu, par sa sainte grâce, clémence et bonté a bien voulu donner à la chrétienté tout entière, affligée pa tant de malheurs, le repos d'une bonne et sûre paix, il es plus que raisonnable que chacun se mette en devoir, ave toutes démonstrations de joie, plaisir et allégresse, de loue et célébrer un si grand bien, qui a converti toutes les in mitiés et toutes les aigreurs en douceurs et amitiés, par le étroites alliances de consanguinité qui se font, moyennan les mariages accordés par le traité de ladite paix ; — savoir :

« De très haut, très puissant et très magnanime princ Philippe, roi catholique des Espagnes, avec très haute très excellente princesse madame Elisabeth, fille aînée d très haut, très puissant et très magnanime prince Henr second de ce nom, très chrétien roi de France, notre sou verain seigneur.

« Et aussi de très haut et très puissant prince Emmanue Philibert, duc de Savoie, avec très haute et très excellent princesse madame Marguerite de France, duchesse de Berry sœur unique dudit seigneur roi très chrétien, notre souv rain seigneur.

« Lequel, considérant que, grâce aux occasions qui s'o frent et se présentent, les armes, éloignées de toute cruaut et violence, se peuvent et se doivent employer, avec plaisi et utilité, par ceux qui désirent s'éprouver et s'exercer vertueux et louables faits et actes.

« Fait savoir, en conséquence, à tous princes, seigneur gentilshommes, chevaliers et écuyers suivant le fait d armes, et désirant faire preuve de leur personne pour exc ter les jeunes à la vertu, et recommander les prouesses d expérimentés, qu'en la ville capitale de Paris, le pas se ouvert par Sa Majesté Très Chrétienne et par les prince Alphonse, duc de Ferrare, François de Lorraine, duc Guise, pair et grand chambellan de France, et Jacques Savoie, duc de Nemours, tous chevaliers de l'Ordre, pou être tenu contre tout venant dûment qualifié, à commence le seizième jour du présent mois de juin, et continuant ju qu'à l'accomplissement et effet des emprises et articles q s'ensuivent.

« La première emprise, à cheval, en lice, en doub pièce, se composera de quatre coups de lance, et un po la dame.

« La deuxième emprise, à coup d'épée, à cheval, un un ou deux à deux, à la volonté des maîtres du camp.

« La troisième emprise, à pied, trois coups de pique et s coups d'épée.

« Et, si, en courant, aucun frappe le cheval, au lieu frapper le cavalier, il sera mis hors des rangs, sans pl y retourner, si le roi ne l'ordonne.

« Et, à tout ce que dessus, seront ordonnés quatre ma tres de camp, pour veiller à toutes choses.

« Et celui des assaillants qui aura le mieux rompu, le mieux fait, aura le prix, dont la valeur sera à la d crétion des juges.

« Pareillement, celui qui aura le mieux combattu à l'ép et à la pique aura aussi le prix, à la discrétion desd juges.

« Seront tenus les assaillants, tant de ce royaume com étrangers, de venir toucher à l'un des écus qui sero pendus au perron, au bout de la lice, selon les empris

qu'ils voudront faire · et ainsi toucheront à plusieurs d'entre eux, à leur choix, ou à tous, s'ils veulent ; et, là, ils trouveront un officier d'armes qui les enrôlera selon les écus qu'ils auront touchés.

« Seront aussi tenus les assaillants d'apporter ou faire apporter par un gentilhomme, audit officier d'armes, leur écu armorié de leurs armoiries, pour cet écu être pendu au perron trois jours durant, avant le commencement dudit tournoi.

« Et, en cas que, dans ledit temps, ils n'apportent ou n'envoient leurs écus, ils ne seront reçus audit tournoi sans le congé des tenants.

« Et, en signe de vérité, nous, Henri, par la grâce de Dieu roi de France, avons signé le présent écrit de notre main.

« *Signé* · HENRI »

Lecture faite de ce cartel, les quatre hérauts crièrent par trois fois :

— Vive le roi Henri, à qui le Seigneur donne de longs et glorieux jours !

Puis toute la troupe — roi d'armes, hérauts, pages et écuyers — poussa le même cri, auquel répondit une acclamation générale de la foule.

Après quoi, la cavalcade, toujours clairons sonnants, se remit en marche, traversa la rivière, remonta la Cité jusqu'au Parvis Notre-Dame, et, là, s'arrêtant, avec le même cérémonial, fit lecture du même cartel, qui fut suivi de cris pareils et de semblables fanfares.

Enfin, par le même pont qu'elle avait pris pour venir, la cavalcade rentra dans la ville, atteignit la rue Saint-Honoré, gagna la place du Louvre, où une nouvelle lecture fut faite, toujours au milieu des acclamations et des mêmes bravos de la multitude, qui semblait comprendre que ce spectacle devait être le dernier de ce genre qu'il lui serait permis de contempler.

De là, par les boulevards extérieurs, la cavalcade regagna le palais des Tournelles, où le roi avait transporté sa cour.

En effet, huit jours auparavant, avis avait été donné au roi que le duc d'Albe, désigné pour représenter le roi Philippe dans la cérémonie du mariage, et dans les fêtes qui en devaient être la suite, s'avançait vers Paris avec une troupe de trois cents gentilshommes espagnols.

Aussitôt, le roi avait évacué le Louvre, et s'était retiré au palais des Tournelles, qu'il comptait habiter avec toute la cour pendant le temps que dureraient les fêtes, abandonnant son palais du Louvre au duc d'Albe et aux illustres hôtes qu'il amenait avec lui.

A cette première nouvelle, le roi avait envoyé le connétable au-devant du duc d'Albe, lui ordonnant de marcher jusqu'à ce qu'il le rencontrât.

Le connétable avait rencontré, à Noyon, le représentant du roi Philippe II, et avait continué avec lui sa marche vers Paris.

Arrivés à Saint-Denis, le connétable et le duc d'Albe virent venir à eux M. le maréchal de Vieilleville, surintendant général, lequel était envoyé de la part du roi pour veiller à ce que les Espagnols fussent grandement traités.

Deux heures après, par une belle matinée du dernier dimanche de mai, toute cette troupe, rafraîchie et restaurée, fit son entrée dans Paris ; — entrée magnifique, cette troupe formant, tant en princes, seigneurs, gentilshommes qu'écuyers et pages, plus de cinq cents cavaliers.

M. de Vieilleville fit traverser aux Espagnols tout Paris, depuis la barrière Saint-Denis jusqu'à celle des Sergents ; puis il logea, comme l'ordre en avait été donné, le duc d'Albe et les principaux seigneurs espagnols au palais du Louvre, et les simples gentilshommes dans la rue Saint-Honoré.

Aussi, quand la lecture du cartel fut faite sur la place du Louvre, y avait-il là, pour l'écouter, presque autant d'Espagnols que de Français, et, quand elle fut finie, les bravos retentirent-ils dans les deux langues.

Maintenant, si le lecteur qui vient de suivre la proclamation royale du château des Tournelles à la place de l'Hôtel-de-Ville, de la place de l'Hôtel-de-Ville au parvis Notre-Dame, et du parvis Notre-Dame à la place du Louvre, veut la reconduire jusqu'au château des Tournelles, d'où elle est sortie depuis deux heures, nous profiterons de sa bonne volonté pour examiner avec lui les grands travaux que le roi vient de faire exécuter à l'occasion des joutes proclamées par le cartel que nous avons cru devoir, si long qu'il fût, rapporter en entier, non-seulement comme pièce curieuse et authentique, et comme spécimen des mœurs de cette époque, dans laquelle s'exhala le dernier soupir chevaleresque de la France, mais encore parce que les lois de cette joute nous aideront à mieux comprendre les faits qui vont s'accomplir sous nos yeux.

La lice extérieure — et, par cette désignation, nous entendons la circonférence entière du bâtiment — avait été élevée sur le terrain vague qui s'étendait du palais des Tournelles à la Bastille ; elle avait deux cents pas de long sur cent cinquante de large.

La carcasse oblongue de cette lice était fabriquée en planches, et couverte de toile pareille à celle des tentes, sinon qu'elle était rayée plus richement, c'est-à-dire d'azur et d'or, qui sont les deux couleurs du blason de France.

Sur les deux prolongements latéraux, on avait construit des estrades réservées aux spectateurs, gentilshommes et dames de la cour.

Du côté du château s'ouvraient trois portes, affectant à peu près les formes des trois portes d'un arc de triomphe, celle du milieu étant plus élevée que les deux autres.

La porte du milieu avançait de douze ou quinze pieds dans la lice, et formait l'entrée et la sortie d'un bastion dans lequel devaient demeurer les quatre tenants, toujours prêts à répondre à quiconque viendrait les provoquer. — En avant de ce bastion, il y avait une barrière transversale que les écuyers ouvraient au cri de « Laissez aller ! »

Les quatre tenants étaient, on le sait déjà :

Le roi de France Henri II ;

Le prince de Ferrare Alphonse d'Este ;

François de Lorraine, duc de Guise ;

Jacques de Savoie, duc de Nemours.

Quatre mâts surmontés de banderoles portaient chacun un écu aux armes de l'un des illustres champions ; les assaillants, qui entraient du côté opposé de la lice, — où avait été bâtie une grande salle dans laquelle ils pouvaient se vêtir et se dévêtir, — devaient venir toucher du bois de leur lance l'écu du tenant qu'ils désiraient combattre, pour indiquer que, ce qu'ils demandaient, c'était une simple course en l'honneur des dames, une joute à armes courtoises.

De ce côté, comme du côté du château, une barrière, en s'ouvrant, donnait passage au cheval et au cavalier.

Sans doute, malgré cette précaution, arriverait-il ce qui arrivait presque toujours en pareille circonstance : c'est que quelque haine vigoureuse se produirait tout à coup ; que quelque chevalier inconnu ferait demander au roi, au lieu d'une joute à armes courtoises, un bon combat à outrance, et, ayant obtenu cette permission de Henri II, qui n'aurait pas le courage de la lui refuser, viendrait toucher l'écu de son adversaire du fer et non plus du bois de sa lance.

Alors, en place d'un simulacre de combat, s'engagerait un combat réel dans lequel, cessant de jouer le jeu ordinaire, les deux adversaires joueraient leur vie.

La lice intérieure — celle dans laquelle devaient avoir lieu les courses — était large de quinze pas ou de quarante-cinq pieds ; ce qui permettait aux tenants et aux assaillants de courir un contre un, ou deux contre deux, et même quatre contre quatre.

Cette lice était fermée, dans sa longueur, par une balustrade en bois s'élevant à la hauteur de trois pieds, et recouverte de la même étoffe que celle qui tapissait tout l'intérieur de la tente. Des barrières s'ouvrant, deux à chaque extrémité, permettaient aux juges du camp d'entrer dans la lice, ou aux assaillants — si quelques-uns d'entre eux, avec permission du roi, obtenaient de jouter contre un juge du camp, au lieu de jouter contre un des tenants désignés — de passer, de la lice, dans le vaste quadrilatère réservé, à droite et à gauche, aux juges de camp et aux estrades, afin d'aller toucher du bois ou du fer de leur lance l'écu de celui auquel ils désiraient avoir affaire.

Il y avait autant de juges du camp que de tenants, c'est-à-dire quatre juges.

Ces quatre juges étaient :

Le prince de Savoie Emmanuel-Philibert ;

Le connétable de Montmorency ;

M. de Boissy, grand écuyer, — qu'on appelait d'habitude *M. le Grand* ;

Enfin, M. de Vieilleville, grand chambellan et maréchal de France.

Chacun d'eux avait, à l'un des angles du quadrilatère, un petit bastion surmonté de ses armes.

Deux de ces bastions — et c'étaient ceux de M. le duc de Savoie et du connétable — étaient appuyés à la façade du palais des Tournelles.

Les deux autres — ceux de MM. de Boissy et de Vieilleville — s'adossaient au bâtiment construit pour les assaillants.

Le dessus du bastion des tenants formait le balcon réservé à la reine, aux princes et aux princesses ; il était tout tendu de brocart, et l'on y avait dressé une espèce de trône pour la reine, des fauteuils pour les princes et les princesses, et des tabourets pour les dames attachées à la cour.

Tout cela vide encore, mais visité chaque jour par le roi dont l'impatience comptait les instants, attendait tenants et assaillants, juges et spectateurs.

IX

NOUVELLES D'ÉCOSSE

Le 20 du mois de juin, une seconde cavalcade non moins splendide que celle du duc d'Albe arrivait de Bruxelles par le même chemin, et entrait à Paris par la même porte.

Celle-là était conduite par Emmanuel-Philibert, futur époux de madame Marguerite de France, duchesse de Berry.

A Ecouen, on avait fait une halte. On avait pu remarquer alors que le prince était entré avec son page dans une maison qui semblait les attendre, s'étant ouverte à leur arrivée.

Cette maison, perdue sous une voûte de verdure, était située hors de la ville, et s'élevait isolée à cent pas de la route.

L'escorte ne sembla pas s'inquiéter de cette disparition du prince, fit halte de l'autre côté de la route, et attendit.

Au bout de deux heures, le prince reparut seul ; il avait sur les lèvres ce triste sourire de ceux qui viennent d'accomplir un grand sacrifice.

On remarqua tout bas que son page, qui ne le quittait jamais, l'avait cependant quitté.

— Allons, messieurs, dit Emmanuel, on nous attend à Paris... Partons !

Puis, tournant la tête avec un soupir, comme s'il eût demandé à ce qu'il laissait derrière lui un dernier encouragement à remplir un devoir pénible, il mit son cheval au galop, et gagna la tête de l'escorte, qui se déployait sur la route de Paris.

A Saint-Denis, Emmanuel-Philibert rencontra son ancien prisonnier le connétable, qui venait au-devant de lui, comme il avait été au-devant du duc d'Albe, de la part du roi et pour le féliciter.

Emmanuel reçut les compliments du connétable avec un visage courtois, mais, en même temps, grave et triste. On sentait l'homme qui continuait sa route vers Paris, mais qui avait laissé son cœur en chemin.

Entre Paris et Saint-Denis, le prince vit venir à lui un cortège considérable ; il était évident que ce cortège venait à son intention. Il envoya Robert de Rovère, capitaine de ses gardes, pour reconnaître cette troupe.

Elle se composait de deux cents gentilshommes savoyards et piémontais, tous vêtus de velours noir, et portant chacun une chaîne d'or au cou ; elle était conduite par le comte de Raconis.

Elle prit rang après l'escorte d'Emmanuel-Philibert.

Arrivé à la barrière, le cortège vit un écuyer qui, sans doute, l'attendait, partir au galop en piquant du côté du faubourg Saint-Antoine. Cet homme était un messager du roi qui allait lui annoncer l'arrivée du prince.

Au boulevard, le cortège tourna à gauche, et s'avança vers la Bastille.

Le roi attendait le prince au pied du perron des Tournelles, tenant par la main sa sœur, madame Marguerite ; derrière lui, sur la première marche, étaient la reine Catherine et ses cinq enfants ; sur les autres marches s'étageaient en amphithéâtre les princesses et les gentilshommes et dames attachés à leur service.

Emmanuel-Philibert arrêta son cheval à dix pas du perron, et sauta à terre ; puis il s'avança vers le roi, dont il voulut baiser la main, mais qui lui ouvrit ses bras en disant :

— Embrassez-moi, mon très cher frère !

Puis il lui présenta madame Marguerite.

Madame Marguerite était vêtue d'une robe de velours incarnat, avec des crevés blancs aux manches ; elle avait pour tout ornement cette magnifique ceinture émaillée, aux cinq clefs d'or, que le colporteur lui avait offerte au Louvre de la part de son futur époux.

A l'approche d'Emmanuel, l'incarnat de sa robe parut passer tout entier sur ses joues.

Elle lui tendit la main, et, comme avait fait le colporteur au Louvre, le prince fit aux Tournelles, mettant un genou en terre, et baisant cette belle main royale.

Puis il fut successivement présenté par le roi à la reine, aux princes, aux princesses.

Chacun, pour lui faire honneur, s'était paré du bijou sorti de la balle du colporteur piémontais, bijou que l'on avait compris être un cadeau du fiancé, du moment où ni l'un ni l'autre des deux marchands forains n'en étaient venus réclamer le prix.

Madame de Valentinois portait en diadème son triple croissant de diamants, madame Diane de Castro son bracelet arabe, madame Elisabeth son collier de perles, moins pâle que son cou, et le dauphin François son beau poignard florentin, qu'il était parvenu à tirer de la table de chêne où l'avait enfoncé le vigoureux colporteur.

Marie Stuart, seule, n'avait pu se parer de son précieux reliquaire, qui était devenu le plus riche ornement de son oratoire, et qui devait, trente ans après, pendant la nuit qui précéda sa mort, recevoir, au château de Fotheringay, l'hostie sainte arrivée de Rome, avec laquelle elle communia le jour même de son exécution.

A son tour, Emmanuel-Philibert présenta au roi les seigneurs et les gentilshommes qui l'accompagnaient.

C'étaient les comtes de Horn et d'Egmont, ces deux héros, l'un de la Saint-Laurent, l'autre de Gravelines, lesquels devaient, neuf ans plus tard, mourir martyrs de la même foi, sur le même échafaud, condamnés par ce duc d'Albe qui, à la suite du roi de France, leur souriait, et attendait que son tour fût venu de leur serrer la main.

C'était Guillaume de Nassau, beau jeune homme de vingt-six ans, déjà sombre de cette tristesse qui lui valut plus tard le surnom de *Taciturne*, et qu'on appelait prince d'Orange, parce que, en 1545, il avait hérité la principauté d'Orange de son oncle René de Nassau.

C'étaient, enfin, les ducs de Brunswick et les comtes de Schwartzbourg et de Mansfeld, qui, plus heureux que les autres personnages que nous venons de nommer, ne devaient pas attacher à leur mort le sombre éclat de l'échafaud ou de l'assassinat.

Puis, tout à coup, comme s'il fallait que rien ne manquât à cette réunion d'hommes et de femmes marqués d'avance par le destin, comme si la fatalité le ramenait, on vit arriver, par le boulevard, un cavalier courant à toute bride, lequel, voyant la magnifique assemblée qui encombrait la porte des Tournelles, arrêta son cheval, mit pied à terre, jeta la bride aux mains de son écuyer, et attendit que le roi lui adressât la parole.

Et ce cavalier pouvait être tranquille : il était arrivé d'une allure trop rapide, il avait trop savamment fait faire halte à son cheval, il avait trop élégamment mis pied à terre pour que Henri, cavalier consommé, ne fît point attention à lui.

Aussi, levant la tête au-dessus de toute cette foule brillante qui l'entourait :

— Ah ! Lorges ! Lorges ! dit le roi, notre capitaine de la garde écossaise, que nous avions envoyé au secours de votre mère avec trois mille hommes, ma chère Marie, et qui, pour que rien ne nous manque en ce beau jour, vient nous donner des nouvelles de votre royaume d'Ecosse ! — Allons, continua le roi, viens çà, Montgomery ! viens ! et, comme nous allons avoir de grandes fêtes et de grandes réjouissances, prends garde aux tisons ! Il y a un proverbe qui dit qu'il ne faut jamais jouer avec le feu.

Est-il utile d'expliquer à nos lecteurs que le roi Henri faisait allusion à l'accident dont Jacques de Montgomery, père de Gabriel, avait été l'auteur, lorsque, dans le siège simulé de l'hôtel Saint-Paul, qu'il défendait contre le roi François Ier, il atteignait celui-ci au menton avec un tison brûlant, blessure qui amena, pour plus de cent ans, cette mode de porter la barbe longue et les cheveux courts.

Montgomery s'avança vers Henri sans se douter qu'un accident bien autrement grave que celui dont son père avait été la cause à l'endroit du père, l'attendait lui-même à l'endroit du fils, au milieu de ces fêtes que le roi Henri voyait venir avec une si grande joie.

Il apportait d'Ecosse de bonnes nouvelles politiques, de sombres nouvelles religieuses. Elisabeth d'Angleterre n'entreprenait rien contre sa voisine, les frontières étaient tranquilles ; mais l'intérieur de l'Ecosse était en feu.

L'incendie, c'était la réforme ; l'incendiaire, c'était John Knox.

A peine connaissait-on en France ce nom terrible, quand Gabriel de Lorges, comte de Montgomery, le prononça. Qu'importait, en effet, à cette élégante cour des Valois, qui vivait dans ses châteaux du Louvre, des Tournelles et de Fontainebleau ; qu'importait à François Ier, avec sa duchesse d'Etampes, son Léonard de Vinci, son André del Sarte, son Benvenuto Cellini, son Bosso, son Primatice, avec Rabelais, Budé, Lascaris et Marot ; qu'importait à Henri II, avec sa duchesse de Valentinois, avec Ronsard, Philibert Delorme, Montaigne, de Bèze, du Bellay, Amyot, le chancelier de l'Hospital, Jean Goujon, Serlio, Germain Pilon, Catherine de Médicis et ses filles d'honneur ; qu'importait à tout ce monde brillant, frivole, brave, athée, dans les veines duquel coulait comme une double source, le sang français et italien, qui mêlait sans cesse l'histoire au roman, la chevalerie à la politique, qui avait la prétention de faire à la fois, de Paris, Rome, Athènes et Cordoue ; qu'importait à tous ces rois, ces princes, ces princesses, ces gentilshommes, ces sculpteurs, ces peintres, ces écrivains, ces architectes, éclairés par l'arc-en-ciel de la gloire, de l'art et de la poésie ; que leur importait ce qui se passait sur un coin du globe qu'ils regardaient comme l'extrémité de la terre civilisée, chez un peuple pauvre, ignorant, brutal, considéré comme une annexe au royaume de France, comme un de ces bijoux, plus curieux par le métal que par le travail, qu'une reine ajoute à l'agrafe de la châtelaine

qu'elle porte à sa ceinture? Cette terre devait-elle, un jour, se révolter contre son jeune roi François, ou contre sa jeune reine Marie Stuart? Eh bien, on partirait sur quelques nefs dorées, comme avait fait Guillaume lorsqu'il avait conquis l'Angleterre, ou Roger lorsqu'il avait conquis la Sicile! On prendrait l'Ecosse, et on la mettrait, avec un bracelet d'or au pied en guise de chaîne, aux genoux de la petite-fille d'Edouard et de la fille de Jacques V!

Or, Gabriel de Lorges venait rectifier les idées de la cour de France à l'endroit de l'Ecosse; il venait apprendre à Marie Stuart, étonnée, que son principal ennemi n'était pas l'illustre reine d'Angleterre Elisabeth, mais que c'était un pauvre prêtre renégat de la cour pontificale nommé John Knox.

Lui l'avait vu, ce John Knox, au milieu d'une émeute populaire, et il en avait gardé un terrible souvenir qu'il essayait de grandir, aux yeux de la future reine d'Ecosse, jusqu'à la hauteur où il était resté dans son esprit.

Il l'avait suivi pendant cette émeute, dont Knox parle lui-même en ces termes:

« J'ai vu l'idole de Dagon (1) rompue sur le pavé, et prêtres et moines qui fuyaient à toutes jambes, crosses à bas, mitres brisées, surplis par terre, calottes en lambeaux; moines gris d'ouvrir la bouche, moines noirs de gonfler leurs joues, sacristains pantelants de s'envoler comme corneilles, et heureux qui le plus promptement regagnait son gîte; car jamais panique semblable n'avait couru parmi cette génération de l'Antechrist!... »

Celui de la bouche duquel soufflait le vent qui avait déchaîné une pareille tempête devait être et était un titan.

En effet, John Knox était un de ces éléments à face humaine comme on en voit apparaître au moment des grandes révolutions politiques ou religieuses.

S'ils naissent en Ecosse ou en Angleterre lors de la réforme presbytérienne, on les appelle John Knox ou Cromwell.

S'ils naissent en France lors de la réforme politique, on les appelle Mirabeau ou Danton.

John Knox était né dans le Lothian oriental, en 1505; il avait donc, à l'époque où l'on était arrivé, cinquante-quatre ans. Il allait entrer dans les ordres, quand la parole de Luther retentit de Worms à Edimbourg; aussitôt John Knox s'était mis à prêcher, avec la violence de son tempérament, contre le pape et contre la messe. Nommé, en 1552, chapelain du roi d'Angleterre Edouard VI, il avait été obligé de quitter la Grande-Bretagne à l'avénement au trône de la sanglante Marie, et s'était retiré à Genève, près de Calvin. Marie morte, Elisabeth sur le trône, il avait jugé le moment favorable, et était revenu en Ecosse, où il avait rapporté des milliers d'exemplaires du pamphlet qu'il avait fait imprimer à Genève, et qui était à la fois une attaque contre la régence actuelle de Marie de Lorraine, et contre le règne futur de Marie Stuart (2).

En son absence, l'arbre de la réforme, planté par lui, avait grandi, et abritait sous son ombre les trois quarts de l'Ecosse.

Il avait quitté une patrie catholique, il retrouvait une patrie protestante.

C'était là l'homme que Marie avait à craindre.

Mais quoi! Marie avait-elle quelque chose à craindre?

L'Ecosse était pour elle non seulement dans les lointains de l'espace, mais encore dans ceux de l'avenir.

Qu'avait-elle à faire avec l'Ecosse, elle, la femme du dauphin de France; elle, la bru d'un beau-père de quarante et un ans à peine, vigoureux, solide, ardent comme un jeune homme; elle, l'épouse d'un mari de dix-neuf ans?

Quelle était la pire prédiction qu'on pût lui faire? Vingt ans de règne du roi son beau-père; quarante ans d'existence du roi son mari. — On ignorait encore que l'on mourût si jeune chez les Valois!

Qu'avait-elle besoin de cette rose sauvage, poussée au milieu des rochers, qu'on appelait la couronne d'Ecosse, quand elle avait en perspective cette couronne de France que, selon l'empereur Maximilien, Dieu donnerait à son second fils, s'il avait deux fils?

Il y avait bien cet horoscope qu'un devin avait composé sur le jour de la naissance du roi Henri II, horoscope dont s'était tant moqué M. le connétable, que le roi avait déposé entre les mains de M. de l'Aubespine, et qui disait que le roi Henri II serait tué dans un duel ou dans un combat singulier. Il y avait bien cette marque fatale que Gabriel de Lorges portait entre les deux sourcils, et qui avait si fort inquiété l'empereur Charles-Quint jusqu'à ce que son astrologue lui eût dit que cette marque ne menaçait qu'un prince de la fleur de lis.

Mais quelle probabilité y avait-il qu'un des plus grands princes de la chrétienté se battît jamais en duel? Quelle probabilité y avait-il aussi que Gabriel de Lorges, comte de Montgomery, l'un des seigneurs les plus dévoués à Henri II, son capitaine de la garde écossaise, qui lui avait à peu près sauvé la vie, dans cette chasse au sanglier de la forêt de Saint-Germain à laquelle nous avons fait assister nos lecteurs, levât jamais une main parricide contre le roi, dont la mort brisait sa fortune?

Ni réalité, ni prédiction, ni présent, ni avenir ne pouvaient donc attrister, fût-ce instinctivement, les beaux visages de cette joyeuse cour, lorsque le bourdon de Notre-Dame lui annonça que tout était prêt, même Dieu, pour la première de ces noces qui devaient se célébrer, et qui était celle du roi Philippe II, représenté par le duc d'Albe, avec Elisabeth de France, que l'on appelait Elisabeth *de la Paix*, en raison de l'influence qu'avait ce mariage sur la paix du monde.

(1) Le crucifix.

(2) Ce pamphlet était intitulé : *Contre le gouvernement des femmes.*

X

LES JOUTES DE LA RUE SAINT-ANTOINE

Ce fut le 27 juin 1559 que le bourdon de Notre-Dame, ébranlant les vieilles tours de Philippe-Auguste, annonça la solennité de ce mariage du roi d'Espagne avec la fille du roi de France.

Le duc d'Albe, accompagné du prince d'Orange et du comte d'Egmont représentait, comme nous l'avons dit, le roi Philippe II.

En arrivant au parvis de l'église métropolitaine, les jambes manquèrent à la pauvre Elisabeth; il fallut la soutenir par-dessous les bras, la porter presque pour la mener jusqu'à la nef. Ce furent le comte d'Egmont et Guillaume d'Orange, ces deux hommes marqués par la fatalité, l'un pour l'échafaud du duc d'Albe, l'autre pour la balle de Balthasar Gérard, qui lui rendirent ce triste service.

Emmanuel la regardait avec un sourire sympathique dont Scianca-Ferro, le seul qui sût ce que le prince avait laissé à Ecouen, pouvait seul aussi deviner la signification.

Après la cérémonie, on revint au château des Tournelles, où un grand dîner attendait. La journée se passa en concerts, et, le soir venu, Emmanuel-Philibert ouvrit le bal avec la jeune reine d'Espagne, qui n'avait d'autre consolation que l'absence de son royal époux, dont elle était encore éloignée pour quelques jours; Jacques de Nemours dansa avec la princesse Marguerite; François de Montmorency, avec Diane de Castro, et le dauphin, que nous aurions dû nommer le premier, avec la reine Marie Stuart.

Amis et ennemis étaient réunis là pour un moment; toutes ces grandes haines paraissaient, sinon éteintes, du moins assoupies.

Seulement, amis et ennemis formaient deux groupes bien séparés.

Le connétable, avec tous ses fils: Coligny, Dandelot et leurs gentilshommes.

François de Guise, avec tous ses frères: le cardinal de Lorraine, le duc d'Aumale, le duc d'Elbeuf.. On oublie les noms de ces six fils du même père.

Les premiers, gais, triomphants, joyeux.

Les autres, sombres, graves, menaçants.

On se disait tout bas que, si, le lendemain, dans la lice, quelqu'un de ces Montmorency se heurtait à quelqu'un de ces Guise, on aurait, au lieu d'une joute, un véritable combat.

Mais Henri avait pris ses précautions.

Il avait fait défendre à Coligny et à Dandelot de toucher d'autres boucliers que le sien ou ceux de Jacques de Nemours et d'Alphonse d'Este.

Même défense avait été faite à Damville et à François de Montmorency.

Les Guise avaient voulu d'abord s'éloigner de ces fêtes; le duc François avait parlé de la nécessité d'un voyage dans sa principauté; mais Catherine de Médicis et le cardinal de Lorraine l'avaient fait revenir sur cette résolution, imprudente comme toutes celles qui sont inspirées par le dépit et l'orgueil.

Il était donc resté, et l'événement prouva qu'il avait bien fait de rester.

A minuit, on se sépara. Le duc d'Albe conduisit Elisabeth jusqu'à sa chambre, plaça sa jambe droite dans le lit, la couvrit du drap; puis, après quelques secondes, la tira hors des couvertures, salua, et sortit. Les épousailles étaient faites.

Le lendemain, toute la cour fut réveillée par les fanfares, à l'exception du roi Henri, qui n'avait pas dormi, tant il avait hâte d'en arriver à ces joutes, dont il se promettait la joie depuis si longtemps!

Aussi, quoique le tournoi ne dût commencer qu'après le déjeuner, dès le jour, le roi Henri II errait-il de la lice aux écuries, passant en revue son magnifique haras, auquel

Emmanuel-Philibert venait d'ajouter — splendide cadeau ! — dix-neuf chevaux tout sellés et tout caparaçonnés.

L'heure du déjeuner venue, tenants et juges du camp mangèrent à part, sur une table de forme ronde, pour rappeler celle du roi Arthur, et furent servis par les dames.

Les quatre servantes des illustres convives étaient la reine Catherine, la princesse Marguerite, la petite reine Marie et la duchesse de Valentinois.

Le déjeuner fini, chacun passa dans son appartement pour s'armer.

Le roi avait une admirable cuirasse de Milan toute damasquinée d'or et d'argent ; son casque, surmonté de la couronne royale, représentait une salamandre aux ailes déployées ; son écu, comme celui qui était pendu au bastion, portait un croissant luisant dans un ciel pur, avec cette devise :

DONEC TOTUM IMPLEAT ORBEM !

Ses couleurs étaient blanc et noir, — celles, du reste, qu'avait adoptées Diane de Poitiers à la mort de M. de Brézé, son mari.

M. de Guise était revêtu de sa cuirasse de bataille, la même qu'il portait au siège de Metz ; elle offrait l'empreinte bien visible — que l'on peut y distinguer encore aujourd'hui au musée d'artillerie de Paris, où elle est déposée — des cinq balles qu'il reçut à ce siège de Metz, et qui s'aplatirent sur l'acier sauveur.

Son bouclier, comme celui du roi Henri, représentait un ciel ; seulement, ce ciel était moins pur : un nuage blanc y voilait une étoile d'or.

Sa devise était :

PRÉSENTE, MAIS CACHÉE.

Ses couleurs étaient le blanc et l'incarnat ; « couleurs, dit Brantôme, d'une dame que je pourrois nommer, et qu'il servit étant fille à la cour ».

Malheureusement, Brantôme ne nomme pas la dame, et nous sommes forcés, par l'ignorance dans laquelle il nous laisse, d'être aussi discret que lui.

M. de Nemours avait une cuirasse milanaise, cadeau du roi Henri II ; son bouclier représentait un ange ou un amour — il était difficile de distinguer lequel des deux — portant un bouquet de fleurs, avec cette devise :

ANGE OU AMOUR, IL VIENT DU CIEL !

Cette devise faisait allusion à ce qui était arrivé à ce beau prince dans la ville de Naples, un jour de Fête-Dieu.

Comme il suivait la procession avec les autres seigneurs français, un ange, glissant le long d'un fil de fer tendu à cet effet, descendit par une fenêtre, et, de la part d'une dame, lui présenta un magnifique bouquet.

De là la devise : *Ange ou amour, il vient du ciel.*

Ses couleurs étaient jaune et noir ; couleurs qui, suivant le même Brantôme, signifient : *Jouissance et Fermeté*, ou : *Ferme en jouissance* ; « car il étoit lors, ce disoit-on, jouissant d'une des plus belles dames du monde, et, pour ce, devoit-il être ferme et fidèle à elle pour bonne raison ; car ailleurs n'eût sçu mieux rencontrer et avoir ».

Enfin, le duc de Ferrare — ce jeune prince encore assez inconnu à cette époque, et qui devait plus tard attacher à son nom la triste célébrité d'avoir enfermé, pendant sept ans, le Tasse dans l'hôpital des fous — était armé d'une admirable cuirasse de Venise. Son écu représentait Hercule terrassant le lion de Némée, avec cette devise :

QUI EST FORT EST DIEU.

Ses couleurs étaient le jaune et le rouge.

A midi, les portes furent ouvertes. En un instant, les places réservées sur les estrades furent occupées par les dames, les seigneurs et les gentilshommes à qui leur nom donnait droit d'assister à ces fêtes.

Puis le balcon royal se peupla à son tour.

Le premier jour, c'était madame de Valentinois qui devait donner le prix.

Ce prix était une magnifique chaîne toute resplendissante de rubis, de saphirs et d'émeraudes, séparés par des croissants d'or triplement enlacés.

Ces croissants étaient, comme on le sait, les armes de la belle duchesse de Valentinois.

Le second jour, le vainqueur devait être couronné de la main de madame Marguerite.

Le prix était une hache d'armes turque d'un travail exquis, et qui avait été donnée par Soliman au roi François Ier.

Le troisième jour — jour d'honneur — était réservé à Catherine de Médicis.

Le prix était une épée dont la poignée et la coquille avaient été ciselées par Benvenuto Cellini.

A midi, les musiciens, placés dans un balcon en face de celui des princes et des princesses, firent entendre leurs fanfares.

L'heure de la joute était venue.

Les pages entrèrent les premiers dans la lice comme une volée d'oiseaux.

Il y avait douze pages pour chaque tenant, quarante-huit en tout, chacun vêtu de soie et de velours aux couleurs de son maître.

Puis vinrent quatre écuyers par chaque tenant ; leur mission était de ramasser les lances brisées, et de porter secours aux combattants, si besoin était.

Puis, enfin, sortirent à leur tour les quatre maîtres du camp, armés de pied en cap, visière baissée, sur leurs chevaux, armés comme eux, et vêtus de caparaçons traînant jusqu'à terre.

Chacun d'eux, son bâton à la main, vint se placer en face d'une des barrières latérales, et demeura immobile comme une statue équestre.

Alors, les trompettes des quatre tenants apparurent sur les quatre portes du bastion, et sonnèrent leur défi aux quatre points cardinaux.

Une trompette répondit, et l'on vit sortir, par la porte des assaillants, un chevalier tout armé, visière baissée, et la lance à l'étrier.

Le collier de la Toison d'or pendait à son cou ; — à cet insigne, qu'il avait reçu en 1546, de Charles-Quint, en même temps que l'empereur Maximilien, Cosme de Médicis, grand-duc de Florence, Albert, duc de Bavière, Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, Octave Farnèse, duc de Parme, et Ferdinand Alvarès, duc d'Albe, on reconnut Lamoral, comte d'Egmont.

Les plumes de son casque étaient blanches et vertes : c'étaient les couleurs de Sabine, comtesse palatine, duchesse de Bavière, qu'il avait épousée cinq ans auparavant, à Spire, en présence de l'empereur Charles-Quint ainsi que de Philippe II, roi de Naples, et qu'il aima tendrement et fidèlement jusqu'à sa mort.

Il s'avança, manœuvrant son cheval avec cette grâce qui lui avait valu la réputation d'un des premiers cavaliers de l'armée espagnole, réputation portée à un si haut degré, que le roi Henri II, qui, sous ce rapport, n'avait pas, disait-on, de rival, en était jaloux.

Arrivé aux trois quarts de la lice, il salua de la lance et de la tête le balcon de la reine et des princesses, inclinant le fer de sa lance jusqu'à terre, la couronne de son casque jusque sur le cou de son cheval, et il alla toucher du bois de sa lance l'écu du roi Henri II.

Puis, au milieu des fanfares retentissantes, il força son cheval à franchir à reculons toute la longueur de la lice, allant mettre sa lance en arrêt de l'autre côté de la barrière.

Comme la joute était courtoise ou devait, ainsi que c'était l'habitude, frapper seulement depuis le cou jusqu'en bas du torse, ou, comme on disait à cette époque, entre les quatre membres.

Au moment où d'Egmont mettait sa lance en arrêt, le roi sortit tout armé, et à cheval.

Henri n'eût pas été le roi, que l'applaudissement qui éclata à sa vue n'eût pas été moins universel. Il était impossible d'être mieux assis sur son cheval, mieux placé sur ses étriers, enfin plus solide et plus élégant à la fois que ne l'était le roi de France.

Comme le comte d'Egmont, il tenait à la main sa lance toute prête. Après avoir fait pirouetter son cheval sur lui-même, pour saluer la reine et les princesses, il se retourna vers son adversaire, et mit sa lance au fauore.

Aussitôt les écuyers levèrent les barrières, et les juges du camp, voyant que les combattants étaient prêts, crièrent d'une seule voix :

— Laissez aller !

Les deux cavaliers n'attendaient que ce moment pour se précipiter l'un sur l'autre.

Tous deux se frappèrent en pleine poitrine.

Le roi et le comte d'Egmont étaient trop bons cavaliers pour être désarçonnés, et, cependant, au choc terrible, le comte perdit un étrier, et sa lance, toute vibrante, lui échappa de la main et alla tomber à quelques pas de lui, tandis que la lance du roi volait en trois ou quatre morceaux, ne laissant dans sa main qu'un tronçon inutile.

Les deux chevaux, comme épouvantés du choc et du bruit de la secousse, s'arrêtèrent tremblants et acculés sur leurs jarrets de derrière.

Henri jeta loin de lui le tronçon de sa lance.

Alors, et tandis que la lice retentissait des applaudissements des spectateurs, deux écuyers s'élancèrent par-dessus les barrières, l'un pour ramasser la lance du comte d'Egmont, et la lui donner, l'autre pour offrir au roi une lance neuve.

Tous deux reprirent du champ, et remirent leur lance en arrêt.

Les trompettes sonnèrent de nouveau ; les barrières se rouvrirent, et les juges du camp crièrent une seconde fois :

— Laissez aller !

Cette fois, les deux lances se brisèrent ; Henri plia, comme un arbre courbé par le vent, jusque sur la croupe de son cheval ; d'Egmont vida les deux étriers, et fut obligé de se retenir à l'arçon de sa selle.

Le roi se redressa, le comte lâcha l'arçon, et les deux cavaliers, qu'on eût crus déracinés par ce choc terrible, se retrouvèrent tous deux debout et fermes sur leurs étriers.

Les éclats des lances avaient volé tout autour d'eux.

Ils laissèrent les écuyers enlever les débris des lances, et retournèrent chacun derrière sa barrière.

Là, on leur présenta de nouvelles lances plus fortes que les premières.

Chevaux et cavaliers semblaient aussi impatients les uns que les autres ; les chevaux hennissaient et écumaient ; il était évident que les nobles animaux, excités par la course et les fanfares, bien plus que par l'éperon, prenaient leur part du combat.

Les fanfares sonnèrent. Tous les spectateurs criaient de joie et battaient des mains, comme lorsque, cent ans plus tard, Louis XIV parut sur un théâtre, faisant le rôle du Soleil dans le ballet des *Quatre Saisons*.

Seulement, Henri en guerrier du moyen âge, Louis XIV en baladin de tous les temps, étaient chacun l'expression de la France de leur époque : le premier représentait la France chevaleresque ; le second, la France galante.

A peine entendit-on, au milieu des bravos, le cri de « Laissez aller ! »

Le choc fut plus formidable encore cette troisième fois que les deux autres : un des pieds de Henri vida l'étrier sous le choc de la lance du comte d'Egmont, qui se brisa en morceaux, tandis que la lance du roi demeura entière.

Le coup fut si rude, que le cheval du comte leva les deux pieds de devant, et que la sangle, s'étant brisée par la violence du choc, glissa sur le dos incliné du cheval ; si bien que, chose bizarre ! sans avoir vidé les arçons, le cavalier se trouva à terre.

Mais, comme il tomba debout, cette chute, qu'il était impossible d'éviter, servit à mettre au jour l'adresse et l'habileté de l'admirable cavalier.

Toutefois, le comte, saluant Henri, ne s'en déclara pas moins vaincu, en se mettant courtoisement à la merci de son vainqueur.

— Comte, lui dit le roi, vous êtes prisonnier de la duchesse de Valentinois. Allez donc vous mettre à sa merci : c'est elle, et non pas moi, qui décidera de votre sort.

— Sire, répondit le comte, si j'eusse pu deviner qu'un si doux esclavage m'était réservé, je me fusse laissé prendre la première fois que j'ai combattu contre Votre Majesté !

— Et c'eût été une grande économie d'hommes et d'argent pour moi, monsieur le comte, reprit le roi, résolu à ne pas se laisser vaincre en courtoisie ; car vous m'eussiez épargné la Saint-Laurent et Gravelines !

Le comte se retira, et, cinq minutes après, il venait, sur le balcon, s'agenouiller aux pieds de madame la duchesse de Valentinois, qui lui liait les deux mains avec un magnifique collier de perles.

Pendant ce temps, le roi, qui avait fourni ses trois courses, reprenait haleine, et laissait la place au duc de Guise, second tenant.

Le duc de Guise jouta, lui, avec le comte de Horn ; les trois courses furent fournies, sans trop de désavantage de la part du général flamand, courant contre un homme qui passait pour un des meilleurs jouteurs de son temps.

A la troisième course, avec une courtoisie égale à celle du comte d'Egmont, il s'avoua vaincu.

Puis vint le tour de Jacques de Nemours. Il jouta avec un Espagnol nommé don Francisco Rigonnès ; au premier coup de lance, l'Espagnol perdit un étrier ; au second, il fut renversé sur la croupe de son cheval ; au troisième, il fut enlevé des arçons, et porté à terre.

Ce fut, au reste, le seul Espagnol qui tenta la fortune des joutes ; nos voisins d'au delà des Pyrénées se reconnaissaient pour inférieurs à nous dans ces sortes de luttes, et ne voulaient pas risquer leur réputation, déjà entamée par l'échec de don Francisco Rigonnès.

Restait le duc de Ferrare. Il jouta avec Dandelot ; mais, quoique entre eux la fortune demeurât à peu près égale, le rude défenseur de Saint-Quentin avoua, en se retirant, qu'il préférait un véritable combat à l'épée, avec un ennemi de la France, à tous ces jeux, qui lui paraissaient un peu païens pour un homme comme lui, converti, depuis un an à peine, à la religion réformée.

En conséquence, il déclara que son frère Coligny prendrait sa place, si la chose lui convenait ; mais, quant à lui, il ne courrait plus.

Et, comme Dandelot était un homme rigide, il se tint parole à lui-même.

La première journée se termina par une joute de quatre tenants contre quatre assaillants ; ces quatre assaillants étaient Damville contre le roi, Montgomery contre le duc de Guise, le duc de Brunswick contre Jacques de Nemours, et le comte de Mansfeld contre Alphonse d'Este.

A part le roi, qui, soit force réelle, soit courtoisie de son adversaire, obtint sur Damville un avantage marqué, les forces se balancèrent.

Henri rentra au comble de la joie.

Il est vrai qu'il n'entendait pas ce qui se disait tout bas autour de lui ; chose peu étonnante : les rois entendent rarement même les choses qui se disent tout haut.

Ce qui se disait tout bas, c'est que le connétable était trop bon courtisan pour n'avoir point appris à son fils aîné avec quels égards on doit traiter son roi, même la lance à la main !

XI

LE CARTEL

Le lendemain, le roi Henri avait si grande hâte de recommencer les joutes, qu'il avança le dîner d'une heure, afin de pouvoir entrer en lice à midi précis.

Au moment où les fanfares annonçaient la triple entrée des pages, des écuyers et des juges du camp, — entrée que nous avons essayé de décrire dans notre précédent chapitre, — un cavalier coiffé d'un chapeau à larges bords qui cachait le haut de son visage, et enveloppé, malgré la chaleur inséparable d'une journée de la fin du mois de juin d'un large manteau d'une couleur sombre, sortait des écuries du château des Tournelles monté sur un cheval barbe, dont on put apprécier la vitesse, lorsqu'il se fut tiré du triple cercle de populaire qui encombrait les alentours du château où se faisaient les joutes.

En effet, arrivé au coin des Minimes, il prit un trot rapide, lequel, vers la corderie des Enfants-Rouges, se changea en un galop qui lui permit de franchir en une heure la route de Paris à Écouen.

Arrivé à Écouen, il traversa la ville toujours du même pas, et ne s'arrêta qu'à la porte de la petite maison isolée et couverte de grands arbres, à laquelle nous nous sommes arrêté nous-même, avec Emmanuel-Philibert, lors de l'arrivée de celui-ci à Paris.

Des mules chargées de bagages, un cheval tout sellé, frappant la terre du pied dans la cour, indiquaient les apprêts du départ.

Emmanuel-Philibert jeta un coup d'œil rapide sur tous ces arrangements, qui lui prouvaient que, si le départ s'apprêtait, au moins il n'était pas encore effectué, attacha son cheval à un anneau, monta l'escalier qui conduisait au premier étage, et s'élança dans une chambre où une jeune femme achevait d'ajuster, assise et distraite, les dernières agrafes d'une robe de voyage de couleur sombre et extrêmement simple.

Au moment où le prince entra dans la chambre, elle leva la tête, poussa un cri, et, cédant à l'élan de son cœur, elle se jeta en avant.

Emmanuel la reçut dans ses bras.

— Leona ! lui dit-il d'un ton de reproche, est-ce là ce que tu m'avais promis ?

Mais la jeune femme ne put que balbutier, les lèvres frémissantes et les yeux fermés, le nom d'Emmanuel.

Le prince, la tenant toujours entre ses bras, recula jusqu'à une espèce de canapé, s'assit, laissant glisser la jeune femme sans cependant cesser de la soutenir ; si bien qu'elle se trouva, à demi couchée et la tête renversée en arrière, sur l'un de ses genoux.

— Emmanuel ! Emmanuel ! continuait de murmurer la jeune femme, n'ayant pas la force de balbutier autre chose que ce nom bien-aimé.

Emmanuel-Philibert la regarda longtemps en silence avec une indicible expression de tendresse.

Puis, lorsque enfin elle rouvrit les yeux :

— Il est donc bienheureux, dit-il, que certains mots de ta lettre d'hier aient trahi ton projet, et qu'un rêve douloureux, dans lequel je te voyais tout en larmes et vêtue d'une robe de religieuse, m'ait révélé ton dessein ; sans quoi, tu partais, et je ne te revoyais qu'à mon retour en Piémont !

— Ou plutôt, Emmanuel, murmura la jeune femme d'une voix éteinte, ou plutôt tu ne me revoyais plus !

Emmanuel pâlit et frissonna tout à la fois. Leona ne vit point la pâleur de ses joues ; mais elle sentit le frissonnement de son corps.

— Non, non ! dit-elle, non, j'avais tort ! ... Pardon, Emmanuel ! pardon !

— Rappelle-toi ce que tu m'as promis, Leona, dit Emmanuel avec la même gravité que si, au lieu de rappeler une promesse d'amour à sa maîtresse, il eût rappelé un enga-

gement d'honneur à un ami. C'était à l'hôtel de ville de Bruxelles ; la main levée sur une image sainte, ton frère, — cet homme dont nous avons sauvé la vie, et qui, sans le savoir, fait notre malheur à tous deux ! — ton frère, attendant à la porte la réponse favorable que, dans ton céleste dévouement, tu me priais de lui faire, tu promis, Leona ! tu me juras d'être éternellement à moi, de me quitter la veille de ce mariage seulement, et, ensuite — jusqu'à ce que la mort de l'un de nous deux ait délié l'autre de son serment — de nous retrouver, le 17 novembre de chaque année, dans cette petite maison du village d'Oleggio où tu fus transportée, enfant mourante, par moi, près de ta mère morte... Souvent tu m'as dit : « C'est toi qui m'as sauvé la vie, Emmanuel ! ma vie est donc à toi ; fais-en ce que tu voudras. » Eh bien, puisque ta vie est à moi, puisque tu l'as répété en face du Christ, ne sépare donc cette vie de la mienne que le plus tard possible... Et, pour tenir religieusement ta promesse, sans laquelle je suis prêt à tout refuser encore, pousse jusqu'à la dernière limite le dévouement, cette suprême vertu de la femme qui aime, vertu qui fait d'elle plus qu'un ange, puisque, pour être dévoués, les anges n'ont pas besoin de sacrifier les passions terrestres, qui sont le partage de nous autres, malheureux humains !

— Oh ! Emmanuel ! Emmanuel ! murmura Leona, qui semblait revenir à la vie et au bonheur sous le regard et à la voix de son amant ; ce n'est pas le dévouement qui me manque ! c'est...

Emmanuel-Philibert fixait sur cette charmante tête renversée son regard interrogateur.

— C'est... ? demanda-t-il.

— Hélas ! s'écria Leona, c'est la jalousie qui m'obsède !... Oh ! je t'aime ! je t'aime, je t'aime tant, mon Emmanuel !

Et les lèvres des deux amants se touchèrent avec un double cri de bonheur.

— Jalouse ? demanda Emmanuel ; toi, jalouse ?... et de quoi ?

— Oh ! je ne le suis plus ! murmura la jeune femme ; non, un amour comme le nôtre est éternel... Je viens de sentir sous ton baiser que la mort elle-même ne pourra rompre le mien, et qu'il sera ma récompense au ciel ! Comment donc le tien mourrait-il sur la terre ?

— Tu as raison, ma Leona, dit le prince en donnant à sa voix cet accent si tendre et si persuasif qu'elle était susceptible de prendre, Dieu a fait une exception en ma faveur : en m'envoyant le fardeau si lourd d'une couronne, il m'a donné la main invisible d'un de ses anges pour la soutenir sur ma tête. Ecoute, Leona : ce qui existera entre nous ne ressemblera en rien de ce qui existe entre les autres amants. Nous vivrons toujours l'un à l'autre, toujours l'un avec l'autre par cette union indissoluble du cœur qui peut braver le temps et même l'absence ; moins la présence réelle, moins la vue de toutes les heures et de tous les instants, notre vie sera la même... Je sais bien que c'est la vie de l'hiver, sans les fleurs, sans le soleil, sans les fruits ; mais, enfin, c'est toujours la vie ! La terre sent qu'elle n'est pas morte : nous sentirons, nous, que nous nous aimons !

— Emmanuel ! Emmanuel ! dit la jeune femme, oh ! c'est donc toi, à ton tour, qui me soutiens, qui me consoles, qui me fais revivre !...

— Et, maintenant, dit le prince, voyons, redescendons sur la terre, ma bien-aimée Leona, et raconte-moi ce qui te faisait jalouse.

— Oh ! depuis que je t'ai quitté, Emmanuel, quatre lieues seulement nous séparent, et je ne t'ai encore vu que deux fois !

— Merci, ma Leona ! dit Emmanuel ; mais, tu le sais, tout est en fête au château des Tournelles, que j'habite... Tristes fêtes, au reste, pour deux cœurs : celui de la pauvre Elisabeth et le mien ; mais il n'en est pas moins vrai que nous jouons, elle et moi, notre rôle dans ces fêtes, que nous devons y paraître, et que le roi me fait appeler à chaque instant.

— Mais, alors, demanda Leona, comment, juste au milieu des joutes, au moment où, en qualité de juge, tu dois y assister, comment as-tu tout quitté pour venir me voir ?

Emmanuel sourit.

— Voilà précisément ce qui m'a fait libre ! Je dois assister aux joutes ; mais j'y puis assister la visière baissée... Suppose qu'un homme de ma taille revête ma cuirasse, monte mon cheval, fasse mon office de juge du camp.

— Ah ! Scianca-Ferro ! s'écria la jeune femme. Bon Scianca-Ferro ! cher Emmanuel !

— Alors, moi, dans mon inquiétude, tourmenté par la lettre que j'ai reçue, poursuivi par le rêve que j'ai fait, je viens voir ma Leona, pour qu'elle me renouvelle son serment qu'elle était sur le point d'oublier... Je retrempe mon cœur au sien, mon âme à la sienne, et nous nous quittons forts comme ce géant qui n'avait qu'à toucher la terre pour recouvrer sa vigueur.

Et les lèvres du jeune homme s'abaissèrent une seconde fois sur le visage de Leona, et, en touchant celles de la jeune fille, les enveloppèrent tous deux de ce nuage de flammes qui dérobait Mars et Vénus aux regards des autres dieux...

Laissons-les épuiser au calice d'or leurs dernières heures de joie, et voyons ce qui se passait, pendant ce temps, à la lice du palais des Tournelles.

Au moment où Emmanuel-Philibert s'éloignait du palais au pas le plus rapide de son cheval, laissant Scianca-Ferro revêtir son armure et accomplir son office, un écuyer frappait à la porte du palais, et demandait le prince Emmanuel-Philibert.

Le prince Emmanuel-Philibert, c'était, pour le moment, Scianca-Ferro.

On prévint le jeune homme qu'un écuyer inconnu, qui ne voulait avoir affaire qu'au prince lui-même, demandait obstinément à lui parler.

Scianca-Ferro représentait le prince ; d'ailleurs, Emmanuel n'avait point de secrets pour lui.

Il mit son casque, seule partie de son armure qui lui restât à revêtir, et, se plaçant dans l'endroit le plus obscur de l'appartement :

— Faites entrer, dit-il.

L'écuyer parut sur le seuil de la chambre. Il était vêtu de couleur sombre, et ne portait ni armoiries ni devise qui pussent le faire reconnaître.

— J'ai l'honneur de parler à Son Altesse le prince Emmanuel-Philibert ?

— Vous voyez, répondit Scianca-Ferro, éludant, par ces deux mots, une réponse positive.

— Voici une lettre de la part de mon maître. Il attend un consentement ou un refus.

Scianca-Ferro prit la lettre, la décacheta, et lut les lignes suivantes :

« Un homme qui a juré la mort du prince Emmanuel-Philibert lui propose, au milieu de la joute qui aura lieu aujourd'hui, un combat à toute outrance, à la lance, à l'épée, à la hache, à la masse, au poignard, renonçant d'avance à toute miséricorde de sa part, s'il est vaincu, comme le prince doit renoncer à toute miséricorde de la part de cet homme, si cet homme est vainqueur.

« On dit le prince Emmanuel-Philibert brave capitaine : s'il n'est pas indigne de cette réputation, il acceptera le combat proposé, et se chargera d'obtenir pour le vainqueur toute garantie de la part du roi Henri II.

« UN ENNEMI MORTEL. »

Scianca-Ferro lut la lettre sans manifester aucun trouble, et, se tournant vers l'écuyer :

— Dites à votre maître, répondit-il, qu'il sera fait ainsi qu'il le désire, et que, dès que le roi aura couru ses lances, il n'a qu'à se présenter dans la lice, et aller toucher de son fer l'écu du prince Emmanuel. Cet écu est à droite du bastion, dans le quadrilatère, faisant pendant à celui du connétable, et en face de celui de M. de Vieilleville. J'engage d'avance ma parole que toute garantie lui est donnée par le roi.

— Mon maître a envoyé un cartel écrit : il désire une garantie écrite, reprit l'écuyer.

En ce moment, M. de Vieilleville parut à son tour sur le seuil ; il venait s'informer si Emmanuel-Philibert était prêt.

Scianca-Ferro baissa la visière de son casque, et, s'avançant vers le grand chambellan :

— Monsieur de Vieilleville, dit-il, veuillez aller de ma part prier Sa Majesté d'écrire le mot *accordé* au-dessous de cette lettre. Je supplie le roi de me faire cette grâce, qui, refusée par lui, entacherait mon honneur.

Scianca-Ferro était complètement vêtu de l'armure du duc ; sa visière baissée empêchait que l'on ne vît ses cheveux blonds, ses yeux bleus, sa barbe rousse ; M. de Vieilleville s'inclina devant celui qu'il croyait être le prince, et comme l'heure de la joute approchait, il se hâta d'aller remplir la commission dont il était chargé.

Cinq minutes après, il rapportait la lettre.

Le mot *accordé* était écrit au bas, et suivi de la signature royale.

Scianca-Ferro, sans ajouter une parole, présenta le sauf-conduit à l'écuyer, qui s'inclina et sortit.

Le prétendu prince ne se fit point attendre : seulement, il entra chez lui pour y prendre son épée et sa masse de combat, et, en passant devant l'armurier, il lui ordonna d'affiler trois lances.

Puis il alla prendre, en face de la barrière, la place que le prince y occupait la veille.

Les trompettes donnèrent le signal ; les hérauts crièrent que la lice était ouverte, et la joute commença.

Le roi courut le premier, brisa ses trois lances, une contre le duc de Brunswick, l'autre contre le comte de Horn, la troisième contre le comte de Mansfeld.

Puis vint le tour du duc de Guise, puis celui de Jacques de Nemours, puis celui du duc de Ferrare.

Toutes ces joutes furent des merveilles d'adresse et de force; mais il était évident que l'illustre assemblée était préoccupée de l'attente de quelque grand événement.

Ce grand événement, c'était le combat qu'avait autorisé le roi. Henri n'avait pas eu le courage de garder le secret entier: sans dire quel était le tenant, il avait annoncé la lutte.

Chacun savait donc que, selon toute probabilité, la journée ne se passerait pas sans que le sang rougit cette arène préparée pour une fête.

Les femmes frissonnaient à l'idée d'un combat à fer émoulu; mais, tout en frissonnant, peut-être attendaient-elles avec plus d'impatience que les hommes ce moment des suprêmes émotions.

Ce qui ajoutait encore à la curiosité, c'est que l'on ignorait contre lequel des quatre tenants ou des quatre juges du camp le défi avait été porté.

Le roi avait encore laissé une chose dans le doute: c'était de dire si le combat aurait lieu le second jour ou le troisième, ce jour même ou le lendemain.

Or, comme on avait vu passer la joute du roi, la joute du duc de Guise, la joute du duc de Nemours, et, enfin, celle du duc de Ferrare, sans que rien de ce que l'on attendait se produisit, on commençait à croire, ou que la nouvelle était erronée, ou que le combat était remis au lendemain.

Après la joute du duc de Ferrare devait, comme la veille, venir la joute générale.

Les trompettes donnèrent le signal de cette joute; mais au lieu que les quatre trompettes des quatre assaillants répondissent ensemble, une seule trompette se fit entendre, sonnant un air étranger aux notes aiguës et pleines de menaces.

Un frémissement courut parmi les spectateurs; un murmure d'attente satisfaite, en même temps que de crainte exprimée, s'éleva des estrades; les têtes ondoyèrent comme un champ de blé au souffle du vent.

Deux personnes, dans toute cette immense assemblée, savaient pour qui sonnait cette trompette: ces deux personnes, c'étaient le roi et Scianca-Ferro, lequel, pour le roi, comme pour tout le monde, n'était autre qu'Emmanuel-Philibert.

Le roi sortit la tête hors du bastion, afin de voir si le duc était à son poste.

Scianca-Ferro, qui comprit l'intention du roi, s'inclina légèrement sur le cou de son cheval.

— Bon courage, beau-frère! dit le roi.

Scianca-Ferro sourit sous sa visière, comme si on eût pu le voir, et releva la tête, secouant les plumes de son cimier.

En ce moment, tous les yeux se tournèrent vers le bastion des assaillants. Un chevalier armé de toutes pièces en franchissait le seuil et entrait dans la lice.

XII

LE COMBAT A FER ÉMOULU

Ce chevalier portait, debout sur son étrier, une lance à fer émoulu; une épée était pendue à l'un des arçons de sa selle, une hache à l'autre.

Son écuyer venait derrière lui, et portait deux autres lances à fer émoulu, comme celle de son maître.

Le cavalier était vêtu d'armes noires; les plumes de son casque étaient noires; son cheval était noir, et couvert d'un caparaçon noir.

Seules, la ligne du tranchant de sa hache et la pointe aiguë de sa lance brillaient d'un sinistre rayonnement.

Sur son écu, nulle devise, sur sa targe, aucune armoirie ne pouvaient faire deviner ni à quelle nation, ni à quelle classe il appartenait.

Une chaîne d'or à son cou, des éperons d'or à ses talons indiquaient pourtant qu'il était chevalier.

A la vue du sombre personnage, qui semblait l'envoyé de la Mort elle-même, tous les assistants, un seul excepté peut-être, sentirent un frisson passer dans leurs veines.

Le cavalier noir s'avança lentement jusqu'aux deux tiers de la lice, salua les deux reines et les princesses, fit marcher son cheval à reculons, et se retrouva bientôt de l'autre côté de la barrière, qui se ferma devant lui.

Alors, il appela son écuyer; celui-ci posa à terre les deux lances qu'il tenait, pour le cas où la première serait brisée, alla prendre celle que tenait son maître, se fit ouvrir la barrière transversale qui donnait entrée dans le quadrilatère, et, marchant droit au bastion du duc Emmanuel-Philibert, il toucha du fer de sa lance l'écu au blason de Savoie entouré de la devise personnelle du duc: *Spoliatis arma supersunt!*

Le fer rendit un son lugubre en touchant le fer.

— Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, devant le roi de France, devant les princes, devant les nobles seigneurs, gentilshommes et barons ici présents; devant ces reines, princesses et nobles dames qui nous écoutent et nous regardent, mon maître t'appelle au combat à outrance, sans miséricorde ni merci, prenant Dieu à témoin de la justice de sa cause, et tous ceux ici présents pour juges de la manière dont il se conduira. — Dieu et la victoire soient pour le bon droit!

Un faible cri répondit à ce défi; ce cri s'échappait des lèvres pâles de madame Marguerite, tout près de s'évanouir.

Puis il se fit un profond silence, pendant lequel on n'entendit que ces mots, prononcés par celui que tout le monde prenait pour Emmanuel-Philibert:

— C'est bien. Dis à ton maître que j'accepte le combat tel qu'il me le propose, avec Dieu pour juge, avec le roi, les princes, les seigneurs, les gentilshommes, les barons, les reines, princesses et nobles dames ici présents pour témoins, et que je renonce à sa miséricorde comme il renonce à la mienne. — Et maintenant, que Dieu décide de quel côté est le droit!

Puis, d'une voix aussi calme que s'il eût demandé son bâton de commandement, comme juge du camp:

— Ma lance! dit-il.

Un écuyer s'avança, portant trois lances aux fers aigus et brillants; Scianca-Ferro prit, sans choisir, la première venue, enleva son cheval à la fois de la main et des éperons, lui fit sauter la barrière latérale, et se trouva dans la lice.

Derrière lui, un cavalier tout armé parut dans le quadrilatère, et vint prendre la place qu'il abandonnait.

C'était le roi en personne qui allait faire l'honneur aux deux adversaires d'être leur juge du camp.

Depuis l'entrée du chevalier noir dans la lice, pendant son défi, pendant la réponse qui y avait été faite, un profond silence s'était établi.

Quelques applaudissements seulement avaient salué la légèreté et l'adresse avec lesquelles le cavalier avait fait sauter la barrière à son cheval, tout assourdi qu'était le noble animal par son chanfrein et par l'armure de celui qui le montait; mais ces applaudissements s'étaient éteints presque aussitôt, comme s'éteint d'elle-même, dans une église ou dans un caveau sépulcral, la voix qui, après avoir commencé sur un ton élevé, s'aperçoit de la sainteté du lieu, ou de la solennité de la situation.

Pendant ce temps, les deux adversaires se mesuraient des yeux, à travers leur visière baissée, et assuraient leur lance au faucre.

Les écuyers enlevèrent alors les barrières, et le roi fit entendre le cri de « Laissez aller! »

Les trois autres juges du camp semblaient lui avoir concédé ce droit, comme s'il appartenait à un roi seulement de donner le signal d'un combat où il peut y avoir mort d'homme.

A peine ce cri de « Laissez aller! » eut-il été entendu, que les deux adversaires se précipitèrent l'un sur l'autre.

Ils se rencontrèrent au milieu de la lice. Chacun avait pris, pour le coup qu'il voulait frapper, un but différent; le chevalier noir avait dirigé sa lance contre la visière de son adversaire, et celui-ci avait mis en pleine poitrine.

Ce ne fut qu'au bout de quelques secondes après le choc que l'on pût juger du succès que chacun avait eu.

Le chevalier noir avait enlevé la couronne ducale du casque d'Emmanuel-Philibert, tandis que la lance de celui qui combattait sous le nom et avec l'armure du duc s'était brisée en trois morceaux contre la cuirasse d'acier de son adversaire.

Le coup avait été si violent, que le chevalier noir, renversé jusque sur la croupe de son cheval, avait perdu un étrier.

Mais en un instant il avait repris l'étrier, et s'était redressé sur ses arçons.

Chacun des combattants fit volte-face, et revint à son point de départ.

L'écuyer de Scianca-Ferro lui apporta une lance neuve en place de sa lance brisée.

Quant au chevalier noir, il prit, de son côté, une lance nouvelle, la pointe de la sienne s'étant émoussée sur le cimier du duc.

Aucun cri, aucun applaudissement, aucun bravo n'avait salué cette rencontre: on sentait qu'une terreur réelle planait sur l'assemblée.

En effet, à la façon acharnée dont les deux adversaires s'étaient heurtés, on voyait bien que cette fois, c'était un véritable combat, et comme l'avait dit le chevalier noir, un combat à outrance, sans miséricorde ni merci.

La lance choisie, la lance mise en arrêt, les chevaux piétinant d'ardeur, le roi prononça une seconde fois les mots de « Laissez aller! »

Un second bruit, pareil à un roulement de tonnerre, se fit entendre ; puis un choc retentit, comme si la foudre eût éclaté. Les deux chevaux plièrent sur leurs jambes de derrière ; les deux lances furent brisées ; seulement, la cuirasse du duc garda la trace du fer du chevalier noir, voilà tout, tandis que le tronçon de la lance de Scianca-Ferro resta enfoncé dans la cuirasse de son adversaire.

On put croire un instant que le chevalier noir avait la poitrine crevée comme la cuirasse ; mais on se trompait : le fer, tout en traversant l'armure, s'était arrêté aux mailles du gorgerin.

Le chevalier noir saisit le tronçon à deux mains, et essaya de l'arracher ; mais le triple effort qu'il fit fut inutile, et il dut recourir à son écuyer, qui, à la seconde secousse seulement, parvint à l'enlever.

Rien de décisif ne s'était encore produit, et, cependant, on sentait que l'avantage, si toutefois il y avait avantage, était au duc de Savoie.

Les reines commençaient à se rassurer : ce jeu terrible les entraînait malgré elles ; à chaque course, madame Marguerite seule se détournait, et ses yeux ne se reportaient sur la lice qu'à ces mots, prononcés à son oreille par les jeunes princesses et par le dauphin.

— Regarde... mais regarde donc !

Le roi était au comble de la joie : il assistait donc à un véritable combat ! A peine pensait-il que toute chance est incertaine, et que sa sœur pouvait devenir veuve avant d'être duchesse : on eût dit qu'il n'avait point de doute sur la victoire, à la façon dont il criait :

— Courage, beau-frère ! Victoire à l'écu de gueules, et à la croix d'argent !

Cependant, chaque adversaire reprenait une troisième lance, et s'apprêtait à la troisième course.

A peine si le roi donna le temps à l'arme de s'appuyer au faucre, et, pour la troisième fois, il cria :

— Laissez aller !

Cette fois, le cheval du cavalier noir s'abattit, et Scianca-Ferro lui-même, vidant les deux étriers, fut obligé de se retenir aux arçons ; seulement, avec une admirable adresse, d'une main il décrocha sa masse d'armes, et, de l'autre, il tira son épée ; de sorte qu'on eût pu croire que le mouvement n'avait été fait que dans le but de substituer l'arme avec laquelle allait continuer le combat à l'arme qui venait de se briser.

De son côté, à peine le cavalier noir toucha-t-il la terre : en un bond, il se retrouva debout près du cheval renversé ; et, avec la même dextérité que venait de montrer son adversaire, il arracha son épée du fourreau, et sa hache d'armes du crochet.

Chacun des deux combattants fit alors un pas en arrière, pour prendre le temps de suspendre sa hache à sa ceinture ; puis, cette arme placée à la portée de la main comme une réserve suprême, les deux ennemis, laissant à leurs écuyers le soin d'emmener les chevaux, et d'enlever les tronçons des lances, se ruèrent l'un sur l'autre avec autant de rage et d'ardeur que si le combat n'eût fait que de commencer.

Si le silence avait été grand, si l'attention avait été profonde pendant les trois courses, ce fut bien autre chose quand arriva le combat à l'épée, auquel chacun savait, d'ailleurs, qu'excellait Emmanuel-Philibert. Personne ne s'étonna donc de la force et de la violence des coups qui commencèrent à tomber sur le chevalier noir ; mais ce qui eut lieu d'étonner les spectateurs, ce fut, de la part de celui-ci, l'adresse des parades, la promptitude des ripostes ; si rapide que fût l'attaque, la défense ne le lui cédait en rien ou plutôt il n'y avait point attaque d'un côté et défense de l'autre : il y avait échange égal de coups, échange terrible ! les deux épées semblaient deux glaives de flamme ; nul œil, si exercé qu'il fût à ce jeu de mort, n'eût pu les suivre ; on voyait qu'elles avaient touché l'écu, le casque ou la cuirasse aux étincelles qui en jaillissaient.

Enfin, Scianca-Ferro asséna un tel coup sur la tête de son adversaire, que, de si fine trempe que fût le heaume, il eût été fendu si le chevalier noir n'eût paré le coup avec son écu ; mais la formidable lame coupa l'écu par moitié comme s'il eût été de cuir, et fit encore une large entaille dans le brassard. Embarrassé d'un écu partagé en deux morceaux, le chevalier noir fit un pas en arrière, jeta les débris de son bouclier loin de lui, et, prenant son épée à deux mains, il en frappa un si furieux coup à son tour sur l'écu du duc, que la lame de l'épée vola en vingt morceaux, et que la poignée seule resta dans ses mains ! Alors, on put entendre Scianca-Ferro pousser un rugissement de joie sous sa visière fermée ; plus l'arme devenait courte et massive plus il se sentait d'avantage sur son adversaire. — Le chevalier noir avait jeté la poignée de son épée et dégrafé sa hache d'armes ; lui jeta à son tour lance et épée, et l'on vit tourbillonner dans sa main, comme un éclair d'or, cette fidèle masse qui lui avait fait donner le nom de Scianca-Ferro.

A partir de ce moment, ce ne fut qu'un cri d'admiration dans la lice, sur les estrades, aux balcons. Toute comparaison échouerait à rendre la rapidité et la violence des coups. Sans écu ni l'un ni l'autre, la question d'adresse n'existait plus pour les deux combattants : restait seulement celle de la force. Frappé comme l'enclume par le marteau, le chevalier noir resta d'abord immobile comme l'enclume, et presque aussi insensible qu'elle ; mais chaque coup suivait l'autre avec une telle raideur, qu'il commença à reculer. Alors, son adversaire aussi recula ; la masse terrible tourna dans sa main comme une fronde, s'échappa en sifflant, et alla frapper le chevalier noir en pleine visière ! — A ce coup, celui-ci ouvrit les bras, se balança un instant comme un arbre qui s'ébranle et va tomber ; mais, avant même qu'il fût à terre, d'un seul bond, d'un bond de tigre, Scianca-Ferro fut sur lui, son poignard effilé à la main ; on entendit le bruit des deux armures qui tombaient froissées l'une contre l'autre, puis un cri de toutes les femmes, qui répétaient : « Miséricorde, duc de Savoie !... Duc Emmanuel, merci ! » Mais Scianca-Ferro répondait en secouant la tête : « Non, pas de miséricorde pour le traître, non, pas de merci pour l'assassin ! » et, à travers les jours de la visière, à travers les défauts de la cuirasse, à travers les ouvertures du gorgerin, il cherchait un passage pour son poignard, — quand, tout à coup, les cris : « Arrête ! par le Dieu vivant, arrête ! » attirèrent tous les regards sur un cavalier qui entrait dans la lice à toute bride, et qui, s'élançant à bas de son cheval, saisit le vainqueur à bras-le-corps, et, avec une force surhumaine, l'enlevant entre ses bras, le jeta à dix pas du vaincu.

Alors, au cri de terreur qui s'était fait entendre succéda un cri de surprise : — ce cavalier qui arrivait à toute bride, c'était le duc Emmanuel-Philibert !

— Scianca-Ferro ! Scianca-Ferro ! cria le duc à son écuyer rugissant de colère, qu'as-tu fait ?... Tu sais bien que la vie de cet homme m'est sacrée, et que je ne veux pas qu'il meure !

— Sacrée ou non, répondit Scianca-Ferro, par l'âme de ma mère ! je te dis, moi, Emmanuel, qu'il ne mourra que de ma main !

— Par bonheur, dit Emmanuel détachant le casque du vaincu, ce ne sera pas cette fois encore !

En effet, quoique le chevalier noir eût le visage couvert de sang, il n'était qu'évanoui ; aucune blessure grave ne l'avait atteint, et il était probable que les premiers soins d'un médecin allaient le rappeler à la vie.

— Messieurs, dit Emmanuel-Philibert à MM. de Vieilleville et de Boissy, vous êtes juges du camp ; je mets cet homme sous la sauvegarde de votre honneur ! De retour à la vie, qu'il soit libre de se retirer sans dire son nom, sans être obligé de donner une cause à sa haine ; c'est mon désir, c'est ma prière, et, s'il le faut, je solliciterai cette grâce de Sa Majesté, afin que ce soit aussi l'ordre du roi.

Les écuyers prirent le blessé dans leurs bras, et l'emportèrent.

Pendant ce temps, Scianca-Ferro débouclait l'agrafe de son heaume, d'où avaient disparu la couronne et le cimier et le jetait loin de lui avec dépit.

Ce fut alors seulement que le roi parut convaincu.

— Comment, beau-frère, dit-il, ce n'était pas vous ?

— Non, sire, répondit Emmanuel-Philibert ; mais, comme vous le voyez, c'était un homme qui faisait honneur à l'armure qu'il portait.

Et il tendit les bras à Scianca-Ferro, qui, tout grondant comme un bouledogue que l'on force de lâcher prise, et qui, cependant, obéit à son maître, vint embrasser son frère de lait du bout des dents.

Les applaudissements, jusqu'alors contenus par la terreur, ou suspendus par l'étonnement, éclatèrent de tous côtés avec une énergie qui fit trembler toute l'enceinte ; les femmes secouaient leur mouchoir, les princesses faisaient voler leur écharpe, et Marguerite montrait de la main cette belle hache d'armes qui devait être le prix du vainqueur.

Mais tout cela ne consolait pas Scianca-Ferro de ce que, pour la seconde fois, le bâtard de Waldeck s'échappait vivant de ses mains.

Aussi, tout en montant, conduit par le roi et par Emmanuel-Philibert, pour recevoir la hache d'armes des mains de Marguerite, murmurait-il :

— Que le serpent tombe une troisième fois entre mes mains, frère Emmanuel, et je te jure que, cette fois-ci, il n'en sortira pas vivant !

XIII

LA PRÉDICTION

Ce qui s'était passé à la joute du 29 juin était resté un mystère non-seulement pour la masse des spectateurs, mais encore pour ceux que leur position sociale plus rapprochée

du duc, soit qu'elle la dominât ou la côtoyât, semblait devoir initier à ses secrets.

Comment se faisait-il que le duc de Savoie, qui eût dû être présent, fût absent? Comment se faisait-il qu'en son absence, son frère de lait, Scianca-Ferro, eût revêtu son armure, et comment se faisait il que, juste en ce moment, cet autre lui-même, cet ami, ce frère eût eu à soutenir à son lieu et place un si rude combat?

Toutes les questions que l'on s'adressa à ce sujet furent inutiles; et, comme le roi lui même paraissait désirer d'etre

Vers huit heures du matin, une des femmes de Catherine de Médicis se présenta chez Henri II, lui disant qu'elle venait, au nom de la reine, le prier humblement de la recevoir.

— Comment, de la recevoir? dit le roi. C'est moi qui passerai chez elle, et cela à l'instant même... N'est-elle pas ma reine et ma dame?

On rapporta cette réponse à Catherine, qui secoua la tête. Elle était, en effet, peu reine, et encore moins dame.

La reine et la dame, c'était la duchesse de Valentinois.



Il sa'sit le vainqueur à bras-le-corps.

initié à ce mystère, Emmanuel le pria, en souriant, de ne point chercher à lever le voile qui couvrait ce petit coin de sa vie.

Madame Marguerite seule, avec cette inquiète curiosité que l'on pardonne à l'amour réel, aurait eu le droit de s'informer auprès de lui; mais elle avait été si bouleversée de ce combat, elle était si heureuse de revoir son cher duc sain et sauf, qu'elle n'en demanda point davantage, et que le seul sentiment nouveau qui surgit dans son cœur fut un redoublement d'affection fraternelle pour Scianca-Ferro.

Trois fois Emmanuel avait fait demander des nouvelles du blessé.

La première fois, celui-ci était encore évanoui; la seconde fois, il revenait à lui; la troisième fois, il montait à cheval.

Pour toute réponse aux inquiétudes du prince, le bâtard avait murmuré ces mots sous la forme d'une menace.

— Dites au duc Emmanuel que nous nous reverrons!

Puis, inconnu pour tous, il était parti avec son écuyer inconnu.

Il était évident qu'il ignorait que ce fût Scianca-Ferro et non le duc, qu'il avait combattu.

Cet épisode, si émouvant d'ailleurs, n'avait fait que donner une ardeur nouvelle aux plaisirs de la soirée; seulement, Henri disait aux dames, qui parlaient avec leur enthousiasme habituel de cet événement:

— Que vais-je vous offrir demain, et quel spectacle sera digne de vos beaux yeux, après celui que vous avez vu aujourd'hui?

Pauvre roi! il ignorait que le spectacle du lendemain serait si terrible, qu'il ferait, même aux historiens, oublier celui de la veille.

Au reste, les présages ne manquèrent point.

En entrant chez Catherine, le roi, du reste, fut effrayé de sa pâleur.

— Eh! mon Dieu! lui demanda-t-il, qu'avez-vous donc? seriez-vous malade, et auriez-vous passé une mauvaise nuit?

— Oui, mon cher seigneur, répondit Catherine, je suis malade, mais de crainte!

— Oh! bon Dieu! reprit le roi, et que craignez-vous?

— L'événement d'hier m'a troublée en me remettant en l'âme de vieilles terreurs. Vous rappelez-vous, sire, cette prédiction faite à votre naissance?

— Ah! oui, dit Henri, attendez donc. Ne s'agit-il pas d'un horoscope qui me menace?

— Justement, sire.

— De mourir dans un duel, dans un combat singulier?

— Eh bien, sire?

— Eh bien, vous voyez, l'horoscope se trompait: celui qui était menacé, ce n'était pas moi; c'était mon beau-frère Emmanuel. Mais grâce au ciel, il a échappé! Il est vrai que je ne saurais dire de quelle façon, et que je ne comprends pas trop comment son écuyer — ce démon qu'on a eu grandement raison d'appeler *Brise-Fer* — s'est trouvé là, à point nommé, sous son armure pour combattre à sa place, et courir cette rude joute contre le chevalier noir.

— Monseigneur, reprit la reine, ce n'était point votre beau-frère Emmanuel qui était menacé, c'était vous. A lui, les astres promettent une longue et heureuse destinée, tandis qu'à vous, au contraire...

Catherine s'arrêta toute tremblante.

— Chère dame, dit Henri, je crois peu aux prédictions, nativités ou horoscopes, mais j'ai toujours entendu dire que, depuis celle qui fut faite à un monarque de l'antiquité nommé Œdipe, au moment de sa naissance, jusqu'à celle

qu'on fit au bon roi Louis XII, le jour de ses noces avec madame Anne de Bretagne, toutes les précautions que l'on prenait contre ces choses étaient inutiles, et que ce qui devait arriver arrivait. Fions-nous donc en la bonté de Dieu, et dans l'intercession de notre ange gardien, et laissons aller les événements.

— Sire, dit Catherine, ne vous serait-il point égal de ne pas combattre aujourd'hui?

— Comment, madame, ne pas combattre aujourd'hui s'écria Henri; mais ignorez-vous qu'aujourd'hui, au contraire, j'ai résolu de combattre contre mes trois compagnons de joute: M. de Guise, M. de Nemours et M. de Ferrare? C'est un moyen ingénieux que j'ai trouvé de ne pas quitter la lice, et, puisque c'est probablement le dernier tournoi que nous aurons, de m'en donner au moins le plaisir complet.

— Sire, dit Catherine, vous êtes le maître; mais, aller contre les avertissements des astres, c'est tenter Dieu, car les astres sont les lettres de l'alphabet céleste!

— Madame, répondit Henri, je vous suis reconnaissant au plus haut point de votre inquiétude; mais, à moins d'avertissement bien positif d'un danger réel, je ne changerait rien au programme de la journée.

— Sire, reprit Catherine, il n'y a malheureusement rien de positif que mes craintes, rien de réel que mes inquiétudes, et je donnerais beaucoup pour que quelqu'un qui a sur vous une influence plus grande que la mienne vous demandât ce que vous venez de me refuser.

— Nul n'a plus d'influence sur moi que vous, madame, répondit Henri avec dignité; et croyez bien ceci: c'est que ce que je n'accorde point à la mère de mes enfants, je ne l'accorderais à personne.

Puis, lui baisant galamment la main, qu'elle avait, d'ailleurs, la plus belle du monde:

— Et, maintenant, madame, ajouta-t-il, n'oubliez point, je vous prie, que c'est vous qui êtes aujourd'hui la reine du tournoi, et que je vais faire de mon mieux pour avoir l'honneur d'être couronné de votre main.

Catherine poussa un soupir; puis, comme si, ce devoir accompli, elle s'en remettait à Dieu du reste:

— C'est bien, sire, dit-elle, n'en parlons plus... Il se peut, après tout, que ce soit un autre prince dont les jours sont menacés; mais, en vérité, je craindrais moins un véritable duel que ce simulacre de combat; car la prédiction est positive, et c'est dans un tournoi ou une joute qu'existe le danger: *Quem Mars non rapuit, Martis imago rapit!* Celui que Mars a épargné est moissonné par l'image de Mars!

Mais Henri était déjà trop loin pour entendre le texte de la prédiction, que Catherine avait murmuré à demi-voix.

Soit préoccupation, soit tout autre motif, Catherine n'assista point au dîner; mais elle fut une des premières assise au balcon royal.

On remarqua, depuis, qu'elle était vêtue d'une robe de velours violet, avec des crevés de satin blanc, ce qui est le deuil des cours.

Au moment de s'armer, le roi appela, pour qu'il lui rendit ce service, le grand chambellan, M. de Vieilleville.

Par extraordinaire, le grand écuyer, M. de Boissy, n'était point à son poste.

Ce fut M. de Vieilleville qui annonça au roi l'absence de M. de Boissy.

— Eh bien, puisque vous êtes là, Vieilleville, dit le roi, il n'y a que demi-mal: vous allez m'armer.

M. de Vieilleville obéit; mais, arrivé au casque, et au moment de le placer sur la tête du roi, le courage parut manquer au grand chambellan, et, poussant un profond soupir:

— Dieu, dit-il en posant le casque sur la table, au lieu de le poser sur la tête du roi. — Dieu m'est témoin, sire, que jamais je n'accomplis besogne plus à contre-cœur que celle que je fais en ce moment!

— Et pourquoi cela, mon vieil ami? demanda le roi.

— Parce qu'il y a plus de trois nuits, sire, dit M. de Vieilleville, que je ne fais que songer qu'il doit vous arriver malheur aujourd'hui, et que ce dernier de juin vous sera fatal!

— Bon! dit le roi, je connais l'histoire, et je sais d'où vient le vent.

— Je ne vous comprends pas, sire.

— Je dis que tu as vu la reine Catherine ce matin.

— Sire, j'ai eu l'honneur de voir la reine, non pas ce matin, mais hier.

— Et elle t'a dit ses visions, n'est-ce pas?

— Sire, il y a trois jours que la reine Catherine ne m'a fait l'honneur de me parler, et ce qu'elle m'a dit n'avait aucun rapport à la crainte que je viens d'exprimer à Votre Majesté. Au reste, continua le grand chambellan, un peu piqué de ce que le roi paraissait croire qu'il ne fût, en cette occasion, que l'écho d'une autre personne, le roi est le maître, et fera comme il lui plaira.

— Tiens, reprit le roi, veux-tu que je te dise pourquoi tu as peur, c'est que tu n'es maréchal que sur ma parole, et que le brevet n'est pas encore signé... Mais, rassure-toi, Vieilleville: à moins que je ne sois tué roide, tu auras ton brevet; si je ne puis le signer de mon nom entier, je le signerai de mon initiale, ce qui revient au même.

— Du moment où Votre Majesté le prend ainsi, répondit Vieilleville, je n'ai plus qu'à lui demander pardon de ce que j'ai osé lui dire... Pourtant, s'il arrivait malheur au roi, que le roi soit bien persuadé que ce serait non point mon brevet que je regretterais, mais le malheur qui lui serait arrivé.

Et il lui mit l'armet sur la tête.

En ce moment entra l'amiral de Coligny.

Il était armé, — moins son heaume, qu'un page tenait derrière lui.

— Veuillez m'excuser, sire, dit-il; mais je crains qu'il n'ait été changé quelque chose au programme de cette dernière journée: on parle d'une mêlée qui terminerait la joute. Je désirerais savoir ce qu'il y a de réel dans tout cela, parce que, au cas où cette mêlée aurait lieu, j'aurais à dire, à ce sujet, quelques paroles d'importance à Votre Majesté.

— Non, répondit le roi, il n'y a pas de mêlée; mais dites-moi toujours ce que vous m'eussiez dit, mon cher amiral, dans le cas où il y eût eu une mêlée.

— Sire, reprit Coligny, que le roi pardonne une question qui, je le jure, ne m'est point dictée par une simple curiosité. Avec qui le roi compte-t-il courir?

— Oh! mon cher amiral, ça n'est point un secret, et il faut que vous soyez bien profondément plongé dans vos questions théologiques pour ignorer cela! Je cours contre M. de Guise, d'abord; puis contre M. de Nemours; puis, enfin contre M. de Ferrare.

— Et Sa Majesté ne fait pas d'autre course?

— Non, à ce que je pense, du moins.

L'amiral s'inclina.

— Alors, dit-il, que le roi me permette de me tenir pour heureux et satisfait de ce qu'il vient de m'apprendre: c'est tout ce que je désirais savoir.

— Eh bien, mon cher amiral, dit en riant le roi, il faut peu de chose, en vérité, pour votre bonheur et votre satisfaction!

Puis, s'adressant à Vieilleville:

— Allons, allons, dit-il, faites sonner les trompettes, Vieilleville; nous sommes en retard, j'en ai peur.

Les trompettes sonnèrent, et la joute commença.

Ainsi que l'avait dit le roi, la partie s'engagea d'abord entre lui et M. de Guise; elle fut superbe. Les deux jouteurs y déployèrent toute leur adresse; cependant, à la troisième rencontre, le coup du roi fut si violent, que M. de Guise vida les deux étriers, et fut forcé, pour ne point tomber, d'embrasser l'arçon.

L'honneur resta donc au roi, quoique plusieurs prétendissent que la faute en était, non pas à M. de Guise, mais à son cheval, qui était *rebours*, c'est-à-dire rétif.

Ces trois courses fournies, vint le tour de Jacques de Savoie. Le roi fit ressangler son cheval, et choisit lui-même sa lance avec le plus grand soin.

Nous avons dit quelles étaient l'adresse, la force et surtout la réputation de M. de Nemours à ce jeu guerrier.

Il soutint sa réputation; mais le roi ne perdit rien de la sienne. A la troisième rencontre, le cheval de Jacques de Savoie s'abattit, et, comme, en face de lui, cheval et cavalier restèrent debout, il fut déclaré par les juges du camp que le roi était vainqueur.

Enfin, les trompettes donnèrent le signal de la dernière passe. Elle avait lieu, nous l'avons dit, entre le roi et le duc de Ferrare.

Quoique expert à cette sorte de jeu, Alphonse d'Este, qui devait ruiner son duché en fêtes, en tournois et en carrousels, n'était point un adversaire à inquiéter Henri II. La reine Catherine, qui suivait les joutes avec une anxiété réelle, commençait donc à se rassurer un peu.

Les astres lui avaient dit que, le 30 du mois de juin, une fois passé, il n'y avait plus rien à craindre pour son mari, et que, si ce dernier jour s'écoulait sans accident, Henri régnerait longuement et heureusement sur la France.

Les trompettes sonnèrent; le duc de Ferrare et le roi fournirent leurs trois courses. A la dernière, Alphonse perdit les deux étriers, tandis que le roi restait immobile.

Le roi était donc le vainqueur.

Mais cela ne faisait point son affaire: il n'était pas encore quatre heures de l'après-midi; les applaudissements l'avaient enivré, et il lui en coûtait de quitter la lice.

— Ah! par la mordieu! dit-il comme les juges du camp criaient que tout était fini, ce serait être vainqueur à trop bon marché!

Et, apercevant Montgomery, qui, tout armé, moins le heaume, se tenait dans le bastion des assaillants:

— Eh! Montgomery, cria-t-il, M. de Guise m'a dit que, dans la passe de l'autre jour, vous aviez failli lui faire quit-

ter les étriers, et qu'il n'avait jamais vu plus roide jouteur que vous. Çà, pendant que je vais boire un verre de vin pour me rafraîchir, mettez vivement votre heaume, et nous romprons une lance à la gloire de nos dames.

— Sire, dit Montgomery, ce serait avec grand plaisir que j'accepterais l'honneur que le roi daigne m'accorder, mais il n'y a plus de lances par ici, tant on en a fait consommation !

— S'il n'y a plus de lances de votre côté, Montgomery, repartit le roi, il y en a encore du mien, et je vais vous en envoyer trois, afin que vous ayez à choisir.

Et, se tournant vers son écuyer :

— Holà ! France, dit-il, trois lances, et des plus solides, pour M. de Montgomery !

Puis il descendit de cheval, rentra dans son bastion, se fit enlever son casque, et demanda à boire

En ce moment, et comme il tenait sa coupe à la main, M. de Savoie entra.

— Une coupe pour M. de Savoie ! dit le roi ; je veux qu'il boive avec moi, lui à la santé de madame Marguerite, moi à celle de ma dame

— Sire, dit Emmanuel, je ne demande pas mieux que de vous faire raison ; mais laissez-moi d'abord remplir mon message.

— Dites, fit le roi, tout fiévreux de plaisir, je vous écoute.

— Je viens, au nom de la reine Catherine, sire, vous prier de ne point courir davantage. Tout est fini heureusement : elle désirerait ardemment que Sa Majesté en demeurât là.

— Bah ! dit le roi, n'avez-vous point entendu, beau-frère, que j'ai fait défi à M. de Montgomery, et que je lui ai envoyé des lances à choisir? — Dites à la reine que je courrai cette fois encore pour l'amour d'elle, et que, cette course terminée, tout sera fini.

— Sire... insista le duc.

— Une coupe ! une coupe à M. de Savoie ! et, pour la santé qu'il va porter à ma sœur, je lui rendrai le marquisat de Saluces... Mais, pour Dieu ! qu'on ne m'empêche pas de rompre cette dernière lance !

— Vous ne la romprez cependant pas, sire ! dit une seconde voix derrière Henri.

Le roi tourna la tête, et reconnut le connétable.

— Ah ! c'est toi, mon vieil ours ! Qu'as-tu à faire ici, à moins que tu n'aies soif? Ta place est dans la lice.

— Le roi se trompe, dit Montmorency ; ma place était dans la lice tant que la lice était ouverte ; mais la lice est fermée : je ne suis plus juge du camp.

— Fermée? dit le roi. Non pas ! j'ai encore une lance à rompre.

— Sire, la reine Catherine...

— Ah ! tu viens aussi de sa part, toi !

— Sire, elle vous supplie...

— Une coupe ! une coupe au connétable ! interrompit le roi.

Le connétable prit la coupe en grommelant.

— Sire, dit-il, après la paix que je viens de négocier, je croyais être un ambassadeur de quelque mérite ; mais Votre Majesté me prouve que j'avais trop bonne opinion de moi, et qu'il me faudra retourner à l'école

— Voyons, duc ! dit le roi ; voyons, connétable ! buvons chacun à notre dame ! vous, mon beau-frère, à Marguerite, la perle des perles ; vous, connétable, à madame de Valentinois, la belle des belles ; et moi, à la reine Catherine... Duc, et vous, connétable, vous lui direz que j'ai bu cette coupe à sa santé, et que je cours cette dernière lance en son honneur.

Il n'y avait pas à lutter contre une pareille obstination. Les deux envoyés s'inclinèrent et sortirent.

— Allons, allons, Vieilleville, cria Henri, mon casque !

Mais, au lieu de Vieilleville, ce fut Coligny qui entra.

— Sire, dit-il, c'est encore moi... Que Votre Majesté me pardonne !

— Vous êtes tout pardonné, amiral... Et, tenez, puisque c'est vous, rendez-moi le service de me boucler mon casque.

— Sire, auparavant, un mot...

— Non, s'il vous plaît, mon cher amiral... après !

— Après, sire, il serait trop tard pour ce que j'ai à vous dire.

— Dites donc, alors, et le plus vivement possible.

— Sire, vous ne courrez pas contre M. de Montgomery.

— Ah ! vous aussi ! s'écria le roi. En votre qualité de parpaillot, vous ne devriez cependant pas être superstitieux : ces choses-là sont bonnes pour la reine, qui est catholique, et, de plus, Florentine.

— Sire, écoutez-moi, reprit gravement Coligny. Ce que j'ai à vous dire est d'autant plus sérieux que l'avis vous vient d'un grand empereur qui est mort maintenant.

— Ah ! ah ! c'est un avis de l'empereur Charles-Quint que vous avez oublié de me donner en arrivant de Bruxelles?

— Le roi se trompe : je lui ai donné cet avis, mais indirectement, en l'engageant à envoyer M. de Montgomery en Écosse.

— Ah ! c'est vrai, le conseil venait de vous... Eh bien, il y a été, et m'y a bien servi.

— Je le sais, sire ; mais peut-être ignorez-vous pourquoi je vous avais donné le conseil d'envoyer M. de Montgomery en Écosse?

— En effet, je l'ignore.

— Eh bien, c'est que l'empereur Charles-Quint tenait de son astrologue que M. de Montgomery porte entre les deux sourcils un signe annonçant qu'il sera, un jour ou l'autre, fatal à un prince de la fleur de lis.

— Bah !

— L'auguste empereur Charles-Quint m'avait chargé de prévenir Votre Majesté de cet horoscope ; mais, comme je tenais M. de Montgomery pour un de vos serviteurs les plus dévoués ; comme je ne doutais pas que, s'il devenait fatal à un prince de la fleur de lis, ce ne dût être qu'involontairement ; comme je craignais de lui nuire dans l'esprit de Votre Majesté en divulguant cette prédiction, je me suis contenté de donner au roi le conseil d'envoyer son capitaine de la garde écossaise au secours de la régente d'Écosse. Aujourd'hui encore, sire, lorsque j'ai cru qu'il y aurait mêlée, je suis venu m'informer auprès de Votre Majesté, afin — si cette mêlée avait lieu — d'en écarter M. de Montgomery, ou de veiller, comme je l'ai fait la dernière fois, à ce qu'il ne rencontrât point Votre Majesté. Il n'y avait pas mêlée ; par conséquent, je n'ai eu rien à faire, rien à dire. Mais, à cette heure où, par une espèce de fatalité, les joutes étant finies, le roi vient de défier M. de Montgomery, je m'adresse au roi, et, dans l'espérance d'arrêter cette joute, je lui dis : Sire, ce que j'ai eu l'honneur de vous répéter, au sujet du comte de Lorges, l'empereur Charles-Quint me l'a dit à moi-même ! Sire, au nom du ciel, ne courez pas contre M. de Montgomery ! M. de Montgomery doit être fatal à un prince de la fleur de lis, et, de tous les princes de la fleur de lis, le roi est le plus grand !

Henri demeura un instant pensif ; puis, posant la main sur l'épaule de Coligny :

— Amiral, répondit-il, si vous m'eussiez dit ce matin ce que vous venez de me dire, il est probable que je n'eusse point défié M. de Montgomery ; mais, à cette heure que le défi est porté, j'aurais l'air de reculer par crainte. Or, Dieu m'est témoin que je ne crains rien au monde ! Je ne vous en remercie pas moins, monsieur l'amiral ; mais, dût-il m'en arriver malheur, il est trop tard, je romprai cette lance.

— Sire, dit un des écuyers entrant sur ces paroles, M. le comte de Montgomery s'est armé d'après votre ordre, et il attend le bon plaisir du roi.

— C'est bien, mon ami ; le bon plaisir du roi est que tu me boucles mon casque, et que les trompettes sonnent.

La moitié seulement de l'ordre du roi fut accomplie : l'écuyer boucla le casque ; mais les musiciens, croyant la joute terminée, avaient quitté le balcon qui leur servait d'estrade.

On vint annoncer le contre-temps au roi, en lui disant qu'ils étaient encore assez près pour qu'on les rappelât, mais que cela pourrait prendre un quart d'heure.

— Bon ! dit le roi, cela serait trop long... Nous courrons sans fanfares, voilà tout

Puis il monta à cheval et sortit du bastion, criant :

— Hé ! monsieur de Montgomery, êtes-vous prêt?

— Oui, sire, répondit le comte en sortant à son tour du bastion opposé.

— Messieurs, dit le roi aux juges du camp, vous voyez que nous n'attendons que votre congé.

— Laissez aller ! dirent M. de Savoie et le connétable.

Et, au milieu du plus profond et du plus lugubre silence, les deux jouteurs s'élancèrent et se rencontrèrent au centre de la lice, brisant leurs lances l'une contre l'autre.

Tout à coup, au grand étonnement des spectateurs, on vit les pieds du roi abandonner les étriers, et ses bras envelopper le cou de son cheval, dont il lâcha la bride, et qui acheva sa carrière, tandis que Montgomery, comme pétrifié de terreur, jetait à terre le tronçon de lance qui lui était resté dans la main

En même temps, MM. de Vieilleville et de Boissy, qui se doutaient bien, à l'attitude du roi, qu'il venait de se passer quelque chose d'extraordinaire, sautèrent par-dessus la barrière, et saisirent le mors du cheval en criant :

— Pour l'amour de Dieu, qu'y a-t-il donc, sire?

— Il y a, balbutia le roi, que vous aviez bien raison, mon cher Vieilleville, de vous opposer à cette maudite course !...

— Êtes-vous donc blessé, sire? demanda avec anxiété le grand chambellan.

— Je crois que je suis mort ! murmura le roi d'une voix si faible, qu'à peine ceux qui le soutenaient l'entendirent.

En effet, le tronçon de la lance de Montgomery, en glissant le long de l'armure du roi, avait relevé sa visière, et

un éclat de bois, en lui crevant l'œil, avait pénétré jusque dans le cerveau.

Alors, rassemblant toutes ses forces dans un dernier cri :

— Que l'on n'inquiète pas M. de Montgomery, dit le roi, il n'y a pas de sa faute...

Une longue clameur d'épouvante s'éleva des rangs des spectateurs, et tous se dispersèrent en tumulte, comme si la foudre venait de tomber au milieu d'eux, chacun fuyant de son côté, et criant sur son chemin :

— Le roi est mort !... Le roi est mort !..

XIV

LE LIT DE MORT

Cependant, MM. de Boissy et de Vieilleville avaient porté le roi dans sa chambre, et, tout armé, l'avaient déposé sur son lit.

On ne pouvait lui ôter son heaume, l'éclat de bois étant resté dans la plaie, et sortant de deux ou trois pouces.

Les chirurgiens présents au tournoi accoururent. Ils étaient cinq, mais aucun d'eux n'osa prendre sur lui de tirer l'éclat de lance hors de plaie, et, quoique la reine Catherine, le dauphin et les princesses — qui seuls avaient été admis dans la chambre du roi — les suppliassent de porter quelque secours au blessé, ils se regardaient les uns les autres en secouant la tête, et en disant :

— Que l'on aille querir au plus vite maître Ambroise Paré ; car, sans lui, nous n'entreprendrons rien.

— Que l'on trouve maître Ambroise Paré, quelque part qu'il soit ! dit la reine.

Et, à l'instant même, serviteurs, pages et écuyers s'élancèrent dans toutes les directions, s'informant partout où il y avait chance d'avoir des nouvelles de l'illustre chirurgien.

En effet, maître Ambroise Paré était, à cette époque, à l'apogée de sa réputation. Après avoir suivi en Italie René de Montejean, colonel des gens de pied, il était revenu en France, avait pris ses degrés au collège de Saint-Edme, avait été nommé prévôt de la corporation des chirurgiens, et, depuis sept ans, était attaché à la personne du roi comme son chirurgien en chef.

On le trouva dans le grenier d'un pauvre couvreur qui, en tombant d'un toit, venait de se casser la jambe.

Les cris « Voilà maître Ambroise Paré ! le voilà ! le voilà ! » annoncèrent son arrivée.

Puis parut sur le seuil de la porte un homme de quarante-cinq à quarante-six ans, à la démarche grave, au front incliné, à l'œil rêveur.

En l'apercevant, chacun s'écarta pour lui ouvrir un chemin jusqu'au lit du blessé.

— Voyez, maître, dirent les médecins.

Et tous les yeux se fixèrent sur celui que l'on regardait comme seul capable, en France, de sauver la vie du roi, si la vie du roi pouvait être sauvée.

Nous disons *en France*, car il y avait hors de France un homme dont la réputation était supérieure à celle d'Ambroise Paré, et que ce dernier lui-même se plaisait à proclamer son maître.

Cet homme, c'était André Vesale, le chirurgien de Philippe II.

Tous les regards, fixés sur Ambroise Paré, lui demandèrent plus éloquemment que ne l'eût fait la parole ce qu'il fallait craindre ou espérer.

Il fut impossible de rien lire sur le front de l'illustre praticien ; seulement, on put remarquer qu'à la vue de la blessure, son visage pâlissait légèrement.

— Oh ! maître Ambroise, s'écria Catherine de Médicis, n'oubliez pas que c'est le roi de France que je remets entre vos mains !

Ambroise Paré avait déjà le bras étendu vers Henri ; il laissa retomber son bras près de lui.

— Madame, dit-il, dans l'état où est votre auguste époux, le véritable roi de France est, non pas lui, mais son successeur ; je demande la permission de le traiter comme je traiterais le dernier soldat de l'armée ; c'est la seule chance que j'aie de le sauver.

— Il y a donc une chance, maître Ambroise? demanda la reine.

— Je ne dis pas cela, madame, répondit le chirurgien.

— Faites de votre mieux, maître ! reprit Catherine. On sait que vous êtes le plus habile homme du royaume.

Ambroise ne répondit point au compliment ; mais, appuyant sa main gauche contre la partie supérieure du heaume, il saisit, de la main droite, le tronçon resté dans la plaie, et, d'un mouvement aussi sûr que s'il eût opéré, comme il l'avait dit, sur le dernier soldat de l'armée, il arracha l'éclat de bois de la blessure.

Henri frissonna par tout son corps, et poussa un soupir.

— Maintenant, dit Ambroise, ôtez au roi son casque et son armure, et, cela, le plus doucement possible.

M. de Vieilleville porta la main au casque du roi ; mais il tremblait tellement, que le chirurgien l'arrêta.

— Laissez-moi faire, dit celui-ci ; je suis le seul dont la main n'ait pas le droit de trembler.

Et, posant la tête du roi sur son bras gauche, il déboucla lentement, mais sûrement, sans secousse aucune, le heaume du roi.

Le heaume enlevé, le reste de l'armure présentait une moindre difficulté.

Le dépouillement du corps entier s'acheva sans que le blessé fît un seul mouvement. Il y avait, pour le moment, paralysie complète.

Le roi couché, Ambroise Paré procéda au pansement.

L'examen de l'esquille, qu'il avait déposée, avec le plus grand soin, sur une table, près du lit royal, lui avait indiqué que le corps étranger était entré de trois pouces, à peu près, dans la tête, et les détritus restés autour du bois, qu'il avait pénétré jusqu'aux membranes de cerveau.

Ambroise Paré commença par débrider la plaie, en releva délicatement les lèvres avec une spatule, et, à l'aide d'un stylet d'argent, sonda la blessure.

Comme il avait pu en juger par le tronçon de lance qu'il en avait retiré, cette blessure était horrible !

Il appliqua, ensuite, à l'orifice de la plaie, le charbon pilé dont, à cette époque, on se servait en place de charpie ; puis il posa sur l'œil une compresse d'eau glacée qui devait être renouvelée de quart d'heure en quart d'heure.

Au contact de l'eau, la figure du blessé se contracta : preuve que toute sensibilité n'était pas encore éteinte chez lui.

Le chirurgien parut éprouver une certaine satisfaction à la vue de cette contraction nerveuse ; puis, se retournant vers la famille royale tout en pleurs, et s'adressant à la reine :

— Madame, dit-il, je ne puis rien préjuger sur le mieux ni le pire ; mais ce dont je puis répondre à Votre Majesté, c'est qu'il n'y a point danger instant de mort. Par conséquent, je vous conseillerai de vous retirer pour prendre quelque repos, et donner un moment de relâche à votre douleur. Quant à moi, à partir de cette heure, jusqu'à celle de la mort ou de la guérison du roi, je ne quitterai pas le chevet de son lit.

Catherine s'approcha du blessé, s'inclina pour lui baiser la main ; mais, en lui baisant la main, elle lui tira du doigt cette fameuse bague que madame de Nemours avait déjà une fois soustraite au roi, et à laquelle, disait-on était attaché le mystère de ce long amour de Henri pour Diane.

Comme s'il eût senti qu'on arrachait violemment un sentiment de son cœur, le blessé tressaillit ainsi qu'il avait fait quand on avait arraché l'éclat de lance de sa plaie.

Ambroise Paré s'avança vivement.

— Pardon, madame, dit-il ; mais qu'avez-vous fait au roi ?

— Rien, monsieur, dit Catherine en serrant la bague dans sa main ; seulement, peut-être, du fond de son évanouissement, le roi m'a-t-il, reconnue.

Derrière Catherine, le dauphin, puis les autres princes et les autres princesses sortirent à leur tour.

Arrivée hors de la chambre du roi, Catherine rencontra M. de Vieilleville, qui venait de changer de linge, ayant été tout couvert du sang du roi.

— Monsieur de Vieilleville, demanda la reine, où allez-vous ?

— Je suis grand chambellan, madame, répondit M. de Vieilleville, et mon devoir est de ne pas quitter d'une heure Sa Majesté.

— Votre devoir s'accorde avec mon désir, M. de Vieilleville.. Vous savez que je vous ai toujours tenu pour mon bon ami ?

M. de Vieilleville s'inclina. Quoique, à cette époque, Catherine eût moins mal traité ses *bons amis* qu'elle ne le fit par la suite, ce n'était pas sans une certaine inquiétude que celui à qui elle donnait un pareil titre recevait cette faveur.

— Madame, dit-il, je remercie bien humblement Votre Majesté de l'estime dans laquelle elle me tient, et je ferai tout mon possible pour ne point démériter à ses yeux.

— Vous n'aurez pour cela qu'une chose à faire, monsieur le comte, et une chose bien facile : c'est d'empêcher madame de Valentinois ni aucun de ceux du connétable de pénétrer jusqu'au roi.

— Cependant, madame, dit Vieilleville, assez embarrassé de la commission qui consolidait, il est vrai, sa faveur si le roi mourait, mais qui la mettait fort en doute en cas de guérison, — si madame la duchesse de Valentinois insiste pour entrer ?...

— Vous lui direz, mon cher comte, que tant que le roi Henri de Valois est sans connaissance, c'est la reine Catherine de Médicis qui règne, et que la reine Catherine de

Médicis ne veut pas que la courtisane Diane de Poitiers entre dans la chambre de son mari mourant !

— Diable ! diable ! fit Vieilleville en se grattant l'oreille, c'est qu'il existe, assure-t-on, certain anneau...

— Vous vous trompez, monsieur de Vieilleville, interrompit la reine ; cet anneau n'existe plus, ou, du moins, le voici... Nous l'avons tiré du doigt de notre époux bien-aimé, afin — si Sa Majesté passait de vie à trépas, ce qu'à Dieu ne plaise ! — de pouvoir sceller de son chaton votre

quitter le palais des Tournelles, et d'aller attendre les événements dans son appartement du Louvre, et même dans son château d'Anet, lui faisant comprendre que, si elle s'obstinait à rester, il pourrait lui en arriver malheur.

Mais elle répondit constamment que sa place était là où était le roi, et que, tant que le roi conserverait un souffle d'existence, elle était bien tranquille : ses ennemis les plus acharnés n'oseraient rien tenter contre sa vie, à elle, ni même contre sa liberté.



Il parvint à arracher le squelette de la chaîne.

brevet de maréchal de France, qui, vous le savez, n'est pas encore signé.

— Madame, reprit Vieilleville, rassuré par la vue de l'anneau en même temps que rassuré par la promesse de Catherine, vous l'avez dit, vous êtes la reine, et, comme telle, vos ordres seront exécutés.

— Ah ! je le savais bien, dit Catherine, que vous étiez mon ami, mon cher Vieilleville !

Et elle s'éloigna, emportant, selon toute probabilité, dans son cœur, qui finit par en déborder, un grand mépris pour l'espèce humaine.

Le roi demeura quatre jours immobile et sans mouvement ; pendant ces quatre jours, madame de Valentinois se présenta plusieurs fois ; mais la porte lui fut toujours obstinément refusée.

Quelques-uns de ses amis lui donnaient le conseil de

Le troisième jour, au soir, — c'est-à-dire soixante et douze heures environ après l'événement, — un homme tout poudreux descendait d'un cheval couvert d'écume et de sueur, à la porte du palais des Tournelles, disant qu'il venait de la part du roi Philippe, et demandant à voir le roi Henri, s'il vivait encore.

On sait quels ordres avaient été donnés, et combien l'entrée de la chambre du roi était scrupuleusement gardée.

— Quel nom faut-il faire passer à Sa Majesté la reine ? demanda l'huissier de service, lequel répondait corps pour corps à M. de Vieilleville de chaque personne qui ouvrait la porte.

— Ce n'est point à la reine qu'il faut faire savoir mon nom, répondit l'inconnu : c'est à mon docte confrère Ambroise Paré. Je me nomme André Vésale.

L'huissier entra dans la chambre du roi, toujours évanoui

et, en apparence, privé de tout sentiment; puis, s'approchant d'Ambroise Paré, qui, une tête fraîchement coupée à la main, cherchait dans l'intérieur du cerveau les mystères encore inconnus de l'intelligence et de la vie humaine, il lui redit le nom qu'il venait d'entendre.

Ambroise Paré le fit répéter une seconde fois, et sûr qu'il ne s'était pas trompé, jeta un cri de joie.

— Ah! messieurs, bonne nouvelle!... Si le roi peut être sauvé par la science humaine, un seul homme est en état de faire ce miracle... Messieurs, remerciez Dieu cet homme est là!

Et, ouvrant vivement la porte:

— Entrez, entrez, dit-il, vous qui êtes, maintenant, ici le seul et véritable roi!

Puis, à M. de Vieilleville:

— Monsieur le comte, dit-il, soyez assez bon pour prévenir la reine que l'illustre André Vesale est près de son auguste époux.

M. de Vielleville, heureux de porter à la reine l'apparence d'une bonne nouvelle, s'élança hors de l'appartement, au seuil duquel apparaissait, comme nous l'avons dit, un homme de quarante-six ans à peu près, de taille moyenne, à l'œil vif et intelligent, au teint brun, aux cheveux et à la barbe crépus.

Cet homme, c'était, en effet, André Vesale que le roi Philippe II, prévenu, par un courrier du duc de Savoie, de l'accident arrivé à son beau-père, envoyait en toute hâte au secours du blessé.

Le courrier avait joint le roi d'Espagne à Cambrai, et comme André Vesale, son médecin, était près de lui en ce moment, l'illustre anatomiste avait pu, à la fin du troisième jour, se trouver au chevet du mourant.

On sait de quelle immense réputation jouissait, à cette époque, André Vesale: on ne s'étonnera donc point de la façon dont il venait d'être reçu par un homme aussi consciencieux et aussi modeste que l'était son confrère Ambroise Paré, bien supérieur à Vesale dans la pratique manuelle, bien plus adroit que lui pour extirper une balle ou couper un membre, mais bien inférieur à celui-ci dans la théorie, et surtout dans tout ce qui avait rapport à la science anatomique.

L'anatomie, en effet, avait été l'étude acharnée de toute la vie du médecin brabançon. A une époque où le principe religieux faisait le cadavre sacré, et s'opposait à ce que l'on cherchât jusque dans la mort les secrets de la vie, il s'était exposé à la haine des fanatiques pour faire faire à la science, trébuchant dans les ténèbres de l'ignorance, quelques pas de plus.

Aussi fut-ce d'abord à Montpellier qu'étudia Vesale. Dès 1376, les docteurs de cette école avaient obtenu de Louis d'Anjou la permission, qui leur fut continuée, depuis, par Charles le Mauvais, roi de Navarre et par Charles VI, roi de France, de prendre, chaque année, le cadavre d'un criminel supplicié, et de le disséquer.

Vesale y étudia en 1532; il avait alors dix-huit ans; puis il vint à Paris.

Là, sa hardiesse à braver les dangers attachés au métier de voleur de cadavres lui avait fait une réputation; toutes les nuits, fouillant les cimetières, ou glanant sous les gibets, on le voyait disputer aux chiens et aux corbeaux des cadavres souvent en putréfaction.

Après trois ans passés dans ces lugubres travaux, Vesale obtint la chaire de Louvain, et eut la permission d'y faire des démonstrations anatomiques dans lesquelles la possession d'un squelette complet lui apporta le secours de son ossature.

Ce squelette éveilla la susceptibilité des magistrats. Vesale, appelé devant eux, fut interrogé sur la façon dont ce squelette était tombé entre ses mains.

— Je l'ai rapporté de Paris, dit Vesale.

L'illustre anatomiste mentait; mais il ne regardait pas comme un péché le mensonge qui concourait au salut de l'humanité.

Comment Vesale s'était-il procuré ce squelette?

Le voici.

Un jour qu'il parcourait, avec un de ses amis nommé Gemma, le champ consacré aux exécutions, et qui était situé à un quart de lieue de Louvain à peu près, Vesale avait vu un cadavre qui, déchiqueté par le bec des oiseaux de proie, était presque réduit à l'état de squelette. Ces os resplendissant de blancheur attirèrent l'œil du sublime sacrilège, et il résolut de s'approprier cette carcasse humaine. Les extrémités inférieures se détachèrent assez facilement; mais, de peur que les vertèbres du cou, brisées par le poids du bourreau, qui, on le sait, se laissait glisser de la potence sur les épaules du patient, ne pussent plus soutenir le corps, une chaîne avait été passée autour du tronc, et l'attachait au gibet.

Il fallut remettre à la nuit le reste du vol. Les os des jambes et des cuisses furent enlevés et cachés; puis, la nuit venue, à cette heure où les hiboux et les sorciers sont censés parcourir seuls les champs de désolation, Vesale revint sans son ami, celui-ci n'ayant point osé l'accompagner, et, aidé de ses mains seulement, il parvint à arracher le squelette de la chaîne.

En trois nuits, les différentes pièces de ce qui avait été un homme vivant, pensant, aimant, souffrant comme celui qui s'en appropriait les débris, furent rentrés dans la ville; trois autres nuits suffirent à les nettoyer, à les mettre en place, et à les fixer au moyen de fils de fer.

Voilà comment André Vesale s'était procuré ce squelette qui faisait scandale parmi les magistrats de Louvain, et qu'il affirmait lui venir de Paris.

Puis arriva la guerre d'Italie avec Charles-Quint et François I[er]. Vesale suivit les armées espagnoles comme son confrère Ambroise Paré suivait les armées françaises. Deux fois seulement, — une fois à Montpellier, une fois à Paris, — il avait eu l'occasion d'assister à l'ouverture de cadavres humains non encore putréfiés, et ce fut avec une espèce de frénésie que, plus libre sur les champs de bataille, il se livra, quoique toujours d'une manière clandestine, à ses études anatomiques, immortalisées par le pinceau de Rembrandt.

C'est alors que, fort de plusieurs autopsies faites soit en public, soit dans son cabinet, Vesale se hasarda à réformer Gallien, qui, n'ayant jamais pratiqué d'autopsies que sur les animaux, fourmillait d'erreurs.

Il fit plus: il publia et présenta au prince don Philippe un *Manuel d'Anatomie*, qui n'était que le prospectus du grand ouvrage qu'il se promettait de publier plus tard.

Mais, dès ce moment, les professeurs ses rivaux et, par conséquent, ses ennemis, trouvant une surface à mordre, attaquèrent le livre comme sacrilège, et jetèrent, de Venise à Tolède, une telle clameur, que Charles-Quint lui-même s'épouvanta de ce haro, et livra l'ouvrage aux théologiens de l'université de Salamanque, pour qu'ils décidassent s'il était permis à des catholiques d'ouvrir des corps humains.

Heureusement, les moines répondirent par cet arrêt, plus éclairé que ceux qui émanent d'habitude des ordres religieux:

« C'est utile et, par conséquent permis. »

Alors, les faits avérés étant insuffisants pour faire condamner Vesale, on eut recours à la calomnie.

Le bruit se répandit que Vesale, trop pressé d'étudier la maladie dont était mort un gentilhomme espagnol, avait ouvert le corps de ce gentilhomme avant qu'il eût rendu le dernier soupir. Les héritiers du mort, disait-on, avaient forcé la porte de la chambre à coucher où Vesale s'était enfermé avec le cadavre, et étaient arrivés à temps pour constater que le cœur, mis à nu, se contractait encore.

Il est vrai qu'on ne nommait pas le gentilhomme; il est vrai que les héritiers, intéressés à faire le procès, restaient muets et dans l'ombre; mais, par cela même que l'accusation était dénuée de preuves, elle fut accueillie sans examen, et ce fut un fait acquis aux ennemis de Vesale qu'il avait ouvert un homme vivant encore.

Cette fois, la rumeur fut telle, qu'il ne fallut pas moins que l'entêtement de Philippe II — le terme n'est point exagéré — pour sauver Vesale, non pas d'un procès public, mais de quelque embuscade où il serait tombé victime de la fureur populaire, qui le désignait comme un sacrilège et comme un maudit.

Hélas! Philippe se lassa plus tard de soutenir ce martyr du génie. Vesale, obligé de quitter la France, l'Italie, l'Espagne, fit un pèlerinage au tombeau de Jésus-Christ et, jeté par la tempête, au retour des lieux saints, sur les côtes de l'île de Zante, il y mourut de misère et de faim!

Mais, à l'époque où nous sommes arrivés, le bras puissant qui le soutenait ne s'était pas encore fatigué, et le roi d'Espagne, convaincu du génie de son médecin, l'envoyait, comme nous l'avons dit, à son beau-père Henri II.

XV

POLITIQUE FLORENTINE

André Vesale s'approcha du blessé, l'examina, se fit rendre compte par Ambroise Paré du traitement qui avait été suivi, l'approuva en tous points, et, ces renseignements pris, demanda à voir l'éclat de bois retiré de l'œil du roi par l'habile chirurgien.

Ambroise Paré avait, au moyen d'une ligne tracée sur l'esquille, indiqué jusqu'où elle avait pénétré.

Vesale demanda dans quel sens elle avait pénétré, si c'était horizontalement, diagonalement ou obliquement.

Ambroise Paré répondit que c'était obliquement, et, prenant la tête qu'il était en train d'étudier, il lui enfonça dans l'œil l'esquille jusqu'à l'endroit où elle avait pénétré dans celui de Henri II, et donna à l'éclat de bois la direc-

tion exacte que, dans son souvenir, il avait avant d'être tiré de la blessure.

— Maintenant, dit Ambroise Paré, voici la tête. J'étais occupé à en faire l'ouverture, pour voir de nouveau le ravage que le coup peut avoir occasionné dans l'intérieur du cerveau.

Quatre condamnés à mort avaient déjà été décapités, afin que les chirurgiens pussent faire sur leurs têtes l'expérience qu'Ambroise Paré proposait à Vesale de renouveler avec lui.

Mais, interrompant son confrère :

— C'est inutile, dit Vesale, je vois, par la longueur du tronçon, et par la direction qu'il a prise, quelle sorte de ravages il a pu faire... Il y a eu fracture de l'arcade sourcilière droite, et de la paroi supérieure de l'orbite ;... pénétration avec fracture des os, et déchirement des enveloppes dure-mère, pie-mère et arachnoïde, et de la partie inférieure du lobe antérieur droit du cerveau ;.. prolongement de la pénétration dans la partie supérieure du même lobe ; — d'où inflammation, puis congestion, avec épanchement, selon toute probabilité, dans les deux lobes antérieurs.

— C'est exactement cela ! s'écria Ambroise Paré émerveillé, et voilà ce que j'ai constaté sur les têtes des suppliciés !

— Oui, dit en souriant Vesale, moins l'épanchement, qui ne pouvait avoir lieu, la blessure étant faite sur des morts

— Eh bien, demanda Ambroise Paré, que pensez-vous de la blessure ?

— J'affirme qu'elle est mortelle, dit Vesale.

Un faible cri se fit entendre derrière l'anatomiste.

Catherine de Médicis, introduite par le comte de Vieilleville, était entrée dans la chambre du blessé pendant la définition anatomique donnée par Vesale à son confrère, et elle avait entendu l'opinion exprimée par le premier ; de là le cri qui avait attiré l'attention des deux chirurgiens, lesquels, absorbés dans leur discussion scientifique, n'avaient ni l'un ni l'autre remarqué la présence de la reine.

— Mortelle ! murmura Catherine. Vous dites, monsieur, que la blessure est mortelle ?

— Je crois qu'il est de mon devoir, madame, répondit Vesale, de répéter, pour Votre Majesté, ce que je disais pour mon savant confrère Ambroise Paré La mort d'un roi n'est point un événement ordinaire, et ceux qui héritent d'un empire ont besoin d'être deux fois avertis de l'heure précise où cet empire échappe des mains du mort pour passer entre celles du vivant.. Quelque douloureux que soit cet arrêt, je le répète donc, madame, la blessure du roi est essentiellement mortelle !

La reine passa un mouchoir sur son front couvert de sueur.

— Mais, demanda-t-elle, mourra-t-il sans avoir repris ses sens ?

Vesale s'approcha du blessé, lui prit la main, et compta les pulsations de son pouls.

Puis, au bout d'un instant

— Quatre-vingt-dix pulsations, dit-il à Ambroise Paré.

— En ce cas, la fièvre a diminué, répondit celui-ci ; le pouls a monté, pendant les deux premiers jours, jusqu'à cent dix.

— Madame, dit Vesale, si le pouls continue à rétrograder dans cette proportion, et qu'il y ait résorption passagère de l'épanchement, il est probable qu'avant de trépasser, le roi retrouvera une ou deux fois la parole.

— Et quand cela ? demanda anxieusement Catherine

— Ah ! madame, dit Vesale, vous demandez à la science humaine au delà de ce qu'elle sait ! Cependant, les probabilités substituées aux certitudes, je dirai que, si le roi doit sortir de cet évanouissement, ce sera vers le milieu de la journée de demain.

— Vieilleville, dit la reine, vous entendez Au premier retour du roi à la vie, que je sois prévenue Je dois être là moi, et nulle autre, pour écouter ce que le roi pourra dire

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, le pouls étant tombé à soixante et douze pulsations, le blessé fit un léger mouvement, et poussa un faible soupir

— Monsieur de Vieilleville, dit Vesale, prévenez Sa Majesté la reine-mère : le roi, selon toute probabilité, va sortir de son évanouissement, et prononcer quelques paroles.

Le grand chambellan s'élança hors de l'appartement, et, comme il rentrait, cinq minutes après, avec la reine, Henri commençait à reprendre ses sens, et murmurait ces mots, à peine intelligibles

— La reine . Que l'on aille chercher la reine !

— Me voici, monseigneur ! s'écria Catherine en tombant agenouillée devant le lit de Henri II

Ambroise Paré regardait, émerveillé, cet homme, qui, s'il ne commandait point à la mort et à la vie, paraissait du moins initié à tous leurs secrets.

— Madame, demanda Vesale, Votre Majesté ordonne-t-elle que nous demeurions, M Paré et moi, dans cette chambre, ou que nous sortions.

La reine interrogea le blessé du regard.

— Qu'ils restent, murmura Henri. D'ailleurs, je suis si faible, que, d'un moment à l'autre, je crains de m'évanouir...

Alors, Vesale, fit un signe, tira de sa poche un petit flacon contenant une liqueur rouge comme du sang, en versa quelques gouttes dans une petite cuiller en vermeil, et introduisit cette liqueur entre les lèvres du roi

Henri poussa un soupir de bien-être, et une légère nuance de vitalité reparut sur ses joues.

— Ah ! dit-il, je me sens mieux !

Puis, regardant autour de lui :

— Ah ! c'est toi, Vieilleville, dit-il ; tu ne m'as pas quitté ? .

— Oh ! non, sire ! répondit le comte en sanglotant, pas une seule minute !

— Tu me l'avais dit !.. tu me l'avais dit ! murmura Henri ; mais je n'avais pas voulu te croire j'avais tort . Ni vous non plus, madame, je ne vous ai point écoutée. N'oubliez pas que M. de Coligny est de mes vrais amis, car il m'en a dit plus qu'aucun de vous · il m'a nommé Montgomery comme l'homme qui devait me tuer.

— Il vous a nommé Montgomery ! s'écria Catherine. Et comment savait-il ?.

— Ah ! par une prophétie faite à l'empereur Charles-Quint A propos, j'espère que M. de Montgomery est libre ?

Catherine ne répondit point.

— J'espère qu'il l'est ! reprit Henri. Je demande et, au besoin, j'exige qu'il ne lui soit fait aucune mal !

— Oui, sire, répondit Vieilleville, M. de Montgomery est libre, à toute heure du jour et de la nuit, il envoie chercher des nouvelles de Votre Majesté.. Il est au désespoir !

— Qu'il se console Pauvre de Lorges ! il m'a toujours fidèlement servi, et dernièrement encore près de la régente d'Écosse.

— Hélas ! murmura Catherine, que n'est-il resté près d'elle !

— Madame, ce n'est pas sa volonté, c'est un ordre de moi qui l'a ramené d'Écosse.. Il refusait de jouter contre moi ; c'est un ordre de moi qui l'a forcé de jouter... Ma mauvaise fortune a tout fait, et non pas lui : ne nous révoltons donc point contre Dieu, et profitons bien plutôt de ce moment de vie qu'il me laisse miraculeusement pour régler nos affaires les plus pressantes.

— Oh ! monseigneur ! murmura Catherine

— Et, d'abord, reprit Henri, songeons aux promesses faites à nos amis, puis nous nous occuperons des traités passés avec nos ennemis. Vous savez ce qui est promis à Vieilleville, madame ?

— Oui, sire.

— Son brevet de maréchal de France allait être signé lorsque m'est arrivé ce terrible accident il doit être en état.

— Oui, sire, répondit Vieilleville. Votre Majesté avait eu la bonté de m'ordonner de le prendre en blanc chez M. le chancelier, afin que je le lui fisse signer à la première occasion... et le voici . Je l'avais sur moi pendant ce jour fatal du 30 juin, et, comme, depuis ce jour-là, je ne me suis point dévêtu, ni n'ai point quitté le roi, il y est toujours.

Et, en disant ces mots, Vieilleville présenta le brevet à Henri.

— Je ne puis remuer sans grandes douleurs, madame, dit le blessé à Catherine ; ayez la bonté de signer ce brevet pour moi, de le dater de ce jour, d'inscrire la cause qui fait que vous le signez à ma place, et de le donner à mon vieil ami

Le comte de Vieilleville sanglotant, se précipita à genoux, baisant la main du roi, étendue sur le lit, et aussi blanche que le drap sur lequel elle reposait

Pendant ce temps, Catherine écrivait au bas du brevet de maréchal de France :

« Pour le roi blessé, par son ordre, et près de son lit.

« CATHERINE, reine.

« 3 juillet 1559. »

Elle lut et montra au roi ce qu'elle venait d'écrire

— Est-ce cela, sire ? demanda-t-elle.

— Oui, madame, dit Henri ; et, maintenant, donnez le brevet à Vieilleville.

Catherine remit le brevet à celui-ci.

Puis, tout bas :

— Vous avez le brevet, dit-elle, mais n'en tenez pas moins votre promesse, mon bon ami, car il serait encore possible de vous le retirer

— Soyez tranquille madame dit Vieilleville, vous avez ma parole, et je ne la reprends pas

Et, pliant avec soin le brevet il le mit dans sa poche.

— Maintenant, dit le roi, M. de Savoie et ma sœur sont-ils mariés?

— Non, sire, répondit Catherine; le moment eût été mal choisi pour des noces.

— Au contraire, au contraire, dit le roi, et je désire qu'on les marie le plus promptement possible. Vieilleville, allez me chercher M. de Savoie et ma sœur.

Catherine sourit au roi en signe d'assentiment, et, accompagnant Vieilleville jusqu'à la porte:

— Comte, dit-elle, n'allez chercher M. de Savoie et madame Marguerite que lorsque j'aurai rouvert cette porte, et que je vous en aurai donné l'ordre moi-même. Attendez dans cette antichambre, et, sur votre liberté, sur votre vie, sur votre âme, pas un mot de ce retour du roi à l'existence, surtout à madame de Valentinois.

— Ne craignez rien, madame, dit Vieilleville.

Et, en effet, il s'arrêta dans la chambre voisine, où, la porte refermée, Catherine put entendre le bruit des grands pas qui indiquaient l'émotion du nouveau maréchal.

— Où êtes-vous, madame, dit le roi, et que faites-vous? Je voudrais bien ne pas perdre de temps.

— Me voici, monsieur. Je disais à M. de Vieilleville où il pourrait trouver M. de Savoie, au cas où le prince ne serait point chez lui.

— Comment, au cas où il ne serait point chez lui?

— Mais il y sera. Ce n'est que le soir que M. de Savoie quitte le château, et il est toujours de retour à l'aube.

— Ah! dit le roi avec un soupir d'envie, il fut un temps où, moi aussi, je courais les chemins par les belles nuits, et sur un bon cheval: *Per amica silentia lunæ*, comme dit ma petite fille Marie Stuart. C'était doux de sentir la brise fraîche, et de voir trembler le feuillage sur la pâle lumière de la lune!... Ah! la fièvre ne me brûlait point comme à cette heure!... Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi, car je souffre bien!

Pendant ce temps, Catherine s'était rapprochée du lit; mais, en s'en rapprochant, elle avait fait signe aux deux médecins de s'en éloigner.

Ambroise Paré et André Vesale répondirent par une respectueuse inclination de tête, et, comprenant que ces deux princes de la terre avaient quelque grand secret à débattre au moment où l'un d'eux allait quitter l'autre, ils se retirèrent hors de la portée de la voix, dans l'embrasure d'une fenêtre.

Catherine avait repris sa place près de Henri.

— Eh bien, dit le roi, ils vont venir, n'est-ce pas?

— Oui, sire; mais, avant qu'ils viennent, Votre Majesté veut-elle bien me permettre de lui dire quelques paroles sur les affaires de l'État?

— Dites, madame, répondit le roi, quoique je sois bien fatigué, et que je ne voie plus les choses de ce monde que comme à travers un nuage.

— N'importe! n'importe!... Dieu, pour vous, éclaircira ce nuage à travers lequel vous les voyez, et il permettra que vous portiez sur elles un jugement plus sûr peut-être que quand vous étiez en bonne santé.

Henri se tourna avec peine du côté de Catherine, et la regarda d'un œil brillant de fièvre et d'intelligence.

On voyait qu'il faisait un effort suprême pour mettre sa faiblesse au niveau de cet esprit florentin, dont il avait eu plus d'une fois l'occasion d'apprécier la tortueuse profondeur.

— Parlez, madame, dit-il.

— Pardon, sire, reprit Catherine, ce n'est point mon opinion, ce n'est point celle des médecins, qui ont toujours bonne espérance; mais c'est la vôtre, n'est-ce pas, que votre vie est gravement menacée?

— Je suis frappé mortellement, madame, dit le roi, et c'est par un miracle, sans doute, que Dieu permet que j'aie avec vous ce dernier entretien.

— Eh bien, sire, si c'est par un miracle, dit la reine, utilisons ce miracle, afin que le Seigneur ne l'ait pas fait inutilement.

— Je vous écoute, madame, dit Henri.

— Sire, vous rappelez-vous ce que M. de Guise vous disait chez moi, au moment où vous étiez sur le point de signer ce malheureux traité de Cateau-Cambrésis?

— Oui, madame.

— M. de Guise est grand ami de la France.

— Bon! murmura le roi, un Lorrain!

— Mais, moi, sire, dit Catherine, je ne suis pas une Lorraine.

— Non, dit Henri, vous êtes...

Il s'arrêta.

— Achevez, dit la reine, je suis une Florentine et par conséquent, une véritable alliée de la maison de France. Eh bien, je vous dis, sire, que le Lorrain et la Florentine ont été, en cette occasion, plus Français que certains Français.

— Je ne vous dis pas non, murmura Henri.

— Le Lorrain et la Florentine vous disaient: « Sire! c'est tout au plus si un traité pareil à celui que l'on vous propose, ou plutôt que vous proposez, était acceptable le lendemain de la bataille de la Saint-Laurent ou de la prise de Saint-Quentin; mais, aujourd'hui que M. de Guise est arrivé d'Italie, que nous avons repris Calais, que nous comptons cinquante mille hommes bien armés en campagne, trente mille en garnison dans nos places, un pareil traité est une dérision! » Voilà ce que vous disaient le Lorrain et la Florentine, et ce que vous n'avez point voulu écouter.

— C'est vrai, dit Henri comme revenant d'un rêve, et j'ai eu tort...

— Alors, vous l'avouez? dit Catherine les yeux brillants.

— Oui, je l'avoue... mais il est trop tard!

— Il n'est jamais trop tard, sire! dit la Florentine.

— Je ne vous comprends pas, dit le roi.

— Voulez-vous me laisser faire! reprit Catherine; voulez-vous vous en rapporter à moi, et je vous rends toutes vos villes de France, je vous rends le Piémont, Nice, la Bresse, et je vous ouvre la route du Milanais?

— Et que faut-il faire pour cela, madame, s'il vous plaît?

— Il faut, malgré la majorité du dauphin, dire que, vu sa faible santé et son peu de connaissance des affaires, vous nommez un conseil de régence qui durera un an, et plus s'il est besoin, qui sera composé de M. de Guise, de M. le cardinal de Lorraine et de moi, et qui seul réglera pendant cette année les affaires politiques, civiles, religieuses et autres.

— Et que dira François?

— Il sera trop heureux! il ne pense qu'au bonheur d'être le mari de sa petite Écossaise, et n'en ambitionne pas d'autre.

— Oui, en effet, dit Henri, c'est un grand bonheur d'être jeune, d'être le mari d'une femme qu'on aime!...

Et il poussa un soupir.

— Mais il y a une chose qui gâte tout cela, continua-t-il, c'est qu'il est roi de France, et qu'un roi de France doit penser à son pays avant de penser à ses amours.

Catherine regarda Henri de côté; elle avait grande envie de lui dire: « O roi qui donne un si bon conseil, pourquoi donc ne l'as-tu pas suivi? »

Mais elle eut peur de lui remettre en mémoire le souvenir de madame de Valentinois, et elle se tut, ou plutôt, continuant de pousser la conversation dans la voie où elle l'avait fait entrer:

— Et, alors, moi régente, M. de Guise lieutenant général, M. de Lorraine administrateur du royaume, nous nous chargeons de tout.

— De tout!... Qu'entendez-vous par ces mots: « Nous nous chargeons de tout? »

— De tout rompre, sire! de reprendre les cent quatre-vingt-dix-huit villes, le Piémont, la Bresse, Nice, la Savoie, le Milanais.

— Oui, dit le roi, et, moi, pendant ce temps, je me présenterai devant Dieu chargé d'un parjure, ayant pris le prétexte de ma mort pour ne pas tenir une promesse!... C'est un trop grand péché, madame, je ne le risquerai point. Si je devais vivre, je ne dis pas... j'aurais le temps de me repentir!

Puis, haussant la voix:

— Monsieur de Vieilleville! cria-t-il.

— Que faites-vous? demanda Catherine.

— J'appelle M. de Vieilleville, qui, bien sûrement, n'est point allé chez M. de Savoie.

— Et pourquoi l'appelez-vous?

— Pour qu'il y aille.

En effet, Vieilleville, qui s'était entendu appeler, rentrait en ce moment.

— M. de Vieilleville, dit le roi, vous avez bien fait d'attendre un second ordre pour aller chez M. de Savoie, puisque la reine vous avait dit d'attendre; mais, ce second ordre, je vous le donne. Allez donc à l'instant même, et que, dans cinq minutes, M. de Savoie et madame Marguerite soient ici!

Puis, comme il se sentait faiblir, il regarda autour de lui, et, apercevant les deux médecins, qui, en entendant Henri élever la voix, s'étaient rapprochés:

— Tout à l'heure, dit-il, on m'a fait boire quelques gouttes d'une liqueur qui m'a réconforté. J'ai besoin de vivre une heure encore: qu'on me donne quelques nouvelles gouttes de cette liqueur.

Vesale prit la cuiller de vermeil, y versa cinq ou six gouttes de breuvage incarnat, et, tandis qu'Ambroise Paré soulevait la tête du mourant en passant ses mains derrière les oreillers, il les lui fit glisser dans la bouche.

Cependant, M. de Vieilleville, n'osant désobéir au roi, se rendait chez M. de Savoie et chez madame Marguerite.

Catherine, debout près du lit, souriait au roi, la rage dans le cœur!

XVI

UN ROI DE FRANCE N'A QUE SA PAROLE

Cinq minutes après, Emmanuel-Philibert entrait par une porte, et Marguerite par l'autre.

Un éclair de joie passa sur le visage des deux jeunes gens en voyant le blessé de retour à la vie. En effet, grâce au breuvage dont Henri venait d'avaler quelques gouttes, il s'était fait, relativement à l'état de léthargique torpeur dans lequel ils l'avaient laissé, une remarquable amélioration chez lui.

Catherine fit un pas en arrière, pour céder à Emmanuel et à Marguerite la place qu'elle occupait près du lit du blessé.

Tous deux s'agenouillèrent devant le roi mourant.

— C'est bon, dit Henri les regardant avec un doux et triste sourire, vous êtes bien ainsi, mes enfants. Demeurez donc où vous êtes.

— Oh ! sire, murmura Emmanuel, quelle espérance !

— Oh ! mon frère, dit Marguerite, quel bonheur !

— Oui, dit Henri, il y a un bonheur, et j'en remercie Dieu : c'est que la connaissance me soit revenue... Mais il n'y a pas d'espoir ; ne comptons donc pas sur ce qui ne peut être, et agissons comme des gens pressés. Emmanuel, prenez la main de ma sœur.

Emmanuel obéit ; la main de Marguerite venait de faire, il est vrai, la moitié du chemin pour aller retrouver la sienne.

— Prince, continua Henri, j'ai désiré votre mariage avec Marguerite alors que je me portais bien. Aujourd'hui que je suis mourant, je fais plus que le désirer, je l'exige.

— Sire ! répéta le duc de Savoie.

— Mon bon frère ! dit Marguerite en baisant la main du roi.

— Ecoutez, reprit Henri en donnant à sa voix une solennité suprême, écoutez, Emmanuel : non seulement vous êtes un grand prince, maintenant, grâce aux provinces que je vous ai rendues ; un noble gentilhomme, grâce à vos aïeux ; mais encore vous êtes un honnête homme, grâce à votre esprit droit et à votre cœur généreux. Emmanuel, c'est à l'honnête homme que je m'adresse.

Emmanuel-Philibert releva sa noble tête ; la loyauté de son âme brilla dans ses yeux, et, de cette voix douce et ferme qui lui était particulière :

— Parlez, sire, dit-il.

— Emmanuel, continua le roi, une paix vient d'être signée : cette paix est désavantageuse à la France...

Le prince fit un mouvement.

— Mais peu importe, puisqu'elle est signée, reprit le roi. Cette paix vous fait à la fois l'allié de la France et de l'Espagne ; vous êtes cousin du roi Philippe, mais vous allez vous trouver oncle du roi François ; votre épée est aujourd'hui d'un grand poids dans la balance où Dieu pèse la destinée des royaumes : c'est cette épée qui a ouvert les bataillons de la Saint-Laurent, c'est elle qui a renversé les remparts de Saint-Quentin. Eh bien, j'adjure cette épée d'être aussi juste que son maître est loyal, aussi terrible que son maître est courageux ! Si la paix jurée entre moi et le roi Philippe II est rompue par la France, que cette épée se tourne contre la France ! si cette paix est rompue par l'Espagne, que cette épée se tourne contre l'Espagne !... Si la place de connétable était vacante, Dieu m'est témoin, duc, que je vous la donnerais, comme au prince qui a épousé ma sœur, comme au chevalier défendant les marches de mon royaume ; malheureusement, cette place est tenue par un homme à qui je devrais la retirer peut-être, mais qui, au bout du compte, m'a servi ou a cru me servir loyalement. N'importe ! vous ne vous croirez engagé par rien que la justice et le droit ; or, si la justice et le droit sont pour la France, votre bras et votre épée pour la France ! si la justice et le droit sont pour l'Espagne, votre bras et votre épée contre la France !... Me jurez-vous cela, duc de Savoie ?

Emmanuel-Philibert étendit la main vers Henri.

— Par ce cœur loyal qui en appelle à ma loyauté, dit-il, je le jure !

Henri respira.

— Merci ! dit-il.

Puis, après un instant, pendant lequel il parut remercier Dieu mentalement :

— Et, maintenant, reprit-il, quel jour les formalités nécessaires à votre mariage, et qui l'ont retardé jusqu'à présent, seront-elles accomplies ?

— Le 9 juillet, sire.

— Eh bien, jurez encore ceci, que, moi mort ou vivant, près de mon lit ou sur ma tombe, vos noces seront célébrées le 9 juillet.

Marguerite jeta sur Emmanuel un regard rapide et dans lequel se cachait un reste d'anxiété.

Mais lui, rapprochant la tête de Marguerite de la sienne, et la baisant au front ainsi qu'il eût fait à une sœur :

— Sire, dit-il, recevez ce second serment comme vous avez reçu le premier. Je les prononce tous deux avec une solennité égale, et que Dieu m'inflige, par conséquent, une égale punition si je manquais à l'un ou à l'autre !

Marguerite pâlit et sembla près de s'évanouir.

En ce moment, la porte s'ouvrit timide et hésitante, et, dans l'entre-bâillement apparut la tête du dauphin.

— Qui entre ? demanda le roi, dont tous les sens avaient acquis cette acuité particulière aux sens des malades.

— Oh ! mon père parle ! s'écria le dauphin perdant toute timidité, et s'élançant dans la chambre.

Le visage de Henri s'éclaira.

— Oui, mon fils, répondit-il, et tu es le bienvenu dans cette chambre, car j'ai quelque chose d'important à te dire.

Puis, au duc de Savoie :

— Emmanuel, continua-t-il, tu viens d'embrasser ma sœur, qui va être ta femme ; embrasse mon fils, qui sera ton neveu.

Le duc prit l'enfant dans ses bras, le serra tendrement contre sa poitrine, et le baisa sur les deux joues.

— Tu te rappelleras tes deux serments, frère ? dit le roi.

— Oui, sire, et aussi fidèlement l'un que l'autre, je vous le jure !

— C'est bien. Maintenant, qu'on me laisse seul avec le dauphin.

Emmanuel et Marguerite se retirèrent.

Mais Catherine resta à la même place.

— Eh bien ? fit le roi s'adressant à elle.

— Moi aussi, sire ? demanda Catherine.

— Oui, madame, oui, vous aussi, répondit le roi.

— Quand le roi désirera me revoir, il me fera appeler, dit la Florentine.

— Cet entretien fini, vous pourrez rentrer, madame, dit Henri, que je vous fasse appeler ou non... Mais, ajouta-t-il avec un triste sourire, il est probable que je ne vous ferai pas appeler, car je me sens bien faible... Néanmoins, venez toujours.

Catherine fit un mouvement pour sortir directement ; mais sans doute réfléchit-elle, et, décrivant une courbe, elle vint, en s'inclinant devant le lit, baiser la main du roi.

Puis elle sortit, laissant, pour ainsi dire, derrière elle, dans la chambre du mourant, un long regard plein d'inquiétude.

Quoique le roi eût entendu la porte se refermer sur Catherine, il attendit encore un instant ; puis, s'adressant au dauphin :

— Votre mère n'est plus là, François ? demanda-t-il.

— Non, sire, répondit le dauphin.

— Fermez la porte au verrou, et revenez promptement près de mon lit, car je sens mes dernières forces qui m'abandonnent.

François se hâta d'obéir ; il poussa le verrou, et, revenant près du roi :

— Oh ! mon Dieu ! sire, dit-il, vous êtes bien pâle ! Que puis-je faire pour votre service ?

— Appelez le médecin d'abord, dit Henri.

— Messieurs, cria le dauphin en se tournant vers les deux praticiens, venez vite, le roi vous appelle !

Vésale et Ambroise Paré se rapprochèrent du lit.

— Voyez-vous ! dit Vésale à son confrère, qu'il venait sans doute de prévenir de la prochaine défaillance du roi.

— Messieurs, dit Henri, de la force ! de la force ! donnez-moi de la force.

— Sire ! répondit Vésale en hésitant.

— N'avez-vous plus de cet elixir ? demanda le mourant.

— Si fait, j'en ai encore, sire.

— Eh bien ?

— Sire, cette liqueur ne donne au roi qu'une force factice.

— Eh ! qu'importe, pourvu que ce soit de la force !

— Et peut-être son abus abrégera-t-il les jours de Sa Majesté.

— Monsieur, reprit le roi, la question n'est plus maintenant dans la durée de mes jours ; que je puisse dire au dauphin ce que j'ai à lui dire, et que je meure au dernier mot, c'est tout ce que je demande.

— Sire, un ordre de Votre Majesté... car c'est en hésitant déjà que je vous ai donné une seconde fois de cette liqueur.

— Donnez-moi de cet élixir une troisième fois, monsieur, dit le roi ; je le veux !

Et sa tête s'affaissa sur l'oreiller, et son œil se ferma, et une si mortelle pâleur se répandit sur ses joues, qu'on eût cru qu'il allait expirer.

— Mais mon père se meurt ! mon père se meurt ! s'écria le dauphin.

— Hâtez-vous, André, dit Ambroise ; le roi est bien mal !

— Le roi a encore trois ou quatre jours à vivre, ne craignez rien, répondit Vésale.

Et, sans se servir, cette fois, de la cuiller de vermeil, il laissa tomber directement de la bouteille sur les lèvres entr'ouvertes du roi quelques gouttes de l'élixir.

L'effet en fut un peu plus lent cette fois-là que les fois précédentes, mais il n'en fut pas moins efficace.

Quelques secondes s'étaient à peine écoulées, que les muscles du visage frissonnèrent, que le sang parut de nouveau circuler sous la peau, que les dents se desserrèrent, et que l'œil se rouvrit, vitreux d'abord, puis s'éclaircissant peu à peu.

Le roi respira ou plutôt soupira.

— Oh! dit-il, grâce à Dieu!...

Et il chercha du regard le dauphin.

— Me voici, mon père, dit le jeune prince, agenouillé devant le lit et se rapprochant du chevet.

— Paré, dit le roi, soulevez-moi avec des oreillers, et mettez mon bras autour du cou du dauphin, afin que je m'appuie sur lui en descendant la dernière marche de mon tombeau.

Les deux praticiens étaient encore près du roi; alors, avec cette habileté que donne la connaissance anatomique du corps humain, Vésale, glissant les coussins d'un canapé derrière les oreillers du chevet royal, souleva Henri de manière à le placer sur son séant, tandis qu'Ambroise Paré arrondissait autour du cou du dauphin le bras du blessé, auquel la paralysie donnait déjà le froid et la pesanteur de la mort.

Puis tous deux s'éloignèrent discrètement.

Le roi fit un effort! et les lèvres du père touchèrent celles du fils.

— Mon père!... murmura l'enfant pendant que deux grosses larmes roulaient de ses yeux sur ses joues.

— Mon fils, lui dit le roi, tu as seize ans, tu es un homme, et je vais te parler comme à un homme.

— Sire!...

— Je dis plus: tu es roi! — car puis-je encore compter au monde?... — et je vais te parler comme à un roi.

— Parlez, mon père! dit le jeune homme.

— Mon fils, continua Henri, j'ai commis, par faiblesse quelquefois, jamais par haine ni méchanceté, bien des fautes dans ma vie!

— François fit un mouvement.

— Laissez-moi dire... Il convient que je me confesse à toi, mon successeur, pour que tu évites ces fautes où je suis tombé.

— Ces fautes, mon père, si elles existent, dit le dauphin, ce n'est pas vous qui les avez commises.

— Non, mon enfant; mais c'est moi qui en réponds devant Dieu et devant les hommes... Une des dernières et des plus grandes, continua le roi, a été commise à l'instigation du connétable et de madame de Valentinois: j'avais un bandeau sur les yeux, j'étais insensé... Je te demande pardon, mon fils!

— Oh! sire! sire! s'écria le dauphin.

— Cette faute, c'est la paix signée avec l'Espagne... c'est l'abandon du Piémont, de la Savoie, de la Bresse, du Milanais, de cent quatre-vingt-dix-huit places fortes, en échange desquelles la France ne reçoit que Saint-Quentin, Ham et le Catelet... Tu écoutes?

— Oui, mon père.

— Tout à l'heure, ta mère était là... elle me reprochait cette faute, et elle s'offrait à la réparer...

— Comment cela, sire, fit le dauphin avec un mouvement, puisque votre parole est donnée?...

— Bien, François! bien! dit Henri: oui, la faute est grande, mais la parole est donnée!... François, quelque chose que l'on te dise, quelque instance que l'on te fasse, quelque séduction qu'on emploie; une femme dût-elle te supplier dans l'alcôve, un prêtre dût-il t'adjurer dans le confessionnal, dût-on à l'aide de la magie, évoquer mon fantôme pour te faire croire que l'ordre vient de moi, mon fils, sur l'honneur de mon nom, qui est la dorure du tien, ne change rien au traité de Cateau-Cambrésis, si désastreux qu'il soit; n'y change rien, surtout parce qu'il est désastreux, et conserve toujours, dans la bouche et dans le cœur, cette maxime du roi Jean: « Un roi de France n'a que sa parole! »

— Mon père, dit le dauphin, je vous jure, par l'honneur de votre nom, qu'il sera fait ainsi que vous le désirez.

— Si ta mère insiste?...

— Je lui dirai, sire, que je suis votre fils aussi bien que le sien.

— Si elle ordonne?

— Je lui répondrai que je suis roi, et que c'est à moi à donner des ordres, et non point à en recevoir.

Et, en disant ces mots, le jeune prince se redressa avec cette majesté toute particulière aux Valois.

— Bien, mon fils! reprit Henri; bien! voilà ce que j'avais à te dire... Et, maintenant, adieu! je sens que je m'affaiblis, je sens que mon œil se ferme, que ma voix s'éteint... Mon fils, répète sur mon corps sans mouvement le même serment que tu viens de faire pour que tu sois engagé à la fois avec le vivant et avec le mort... Puis, le serment fait, moi évanoui, moi mort par conséquent, tu pourras rouvrir à ta mère... Adieu, François! adieu, mon fils! embrasse ton père pour la dernière fois... Sire, vous êtes roi de France!

Et Henri laissa retomber sa tête pâle et immobile sur son oreiller.

François suivit avec son corps souple et flexible comme un jeune roseau, le mouvement du corps de son père; puis se relevant et étendant avec solennité la main sur ce corps, que l'on pouvait, dès ce moment, considérer comme un cadavre:

— Mon père! dit-il, je vous renouvelle le serment de tenir fidèlement la paix jurée, si désastreuse qu'elle soit pour la France! de ne rien laisser ôter, de ne rien laisser ajouter au traité de Cateau-Cambrésis, quelque instance qu'on fasse près de moi, et quelle que soit la personne qui insiste! Que Dieu reçoive donc mon serment comme vous l'avez reçu « Un roi de France n'a que sa parole! »

Et, baisant une dernière fois les lèvres pâles et froides de son père, à peine entr'ouvertes par le souffle de l'agonie, il alla ouvrir à la reine Catherine, qu'il trouva debout, roide, et immobile, derrière la porte, attendant avec impatience la fin de cet entretien auquel, il ne lui avait pas été donné d'assister.

Le 9 juillet suivant, près du lit du roi, chez lequel la vie continuait de persister, quoiqu'elle ne se trahît que par un léger souffle dont la moiteur ternissait à peine un miroir, Emmanuel-Philibert de Savoie prit solennellement pour épouse Marguerite de France, duchesse de Berry, le cardinal de Lorraine officiant, et toute la cour assistant à cette cérémonie, qui alla s'achever à la lueur des flambeaux, un peu après minuit, dans l'Église Saint-Paul.

Le lendemain, 10 juillet, vers quatre heures de l'après-midi, — c'est-à-dire à la même heure où, dix jours auparavant, il avait été si malencontreusement frappé par le comte de Montgomery, le roi rendit le dernier soupir sans effort ni convulsion, ainsi que l'avait prédit André Vésale.

Il était âgé de quarante ans, trois mois et dix jours, et avait régné douze ans et trois mois.

Il eut ce mérite sur son père, de garder, mort, à Philippe II une parole que son père n'avait point gardée, vivant, à Charles-Quint.

Le même jour madame de Valentinois, qui était restée au palais des Tournelles jusqu'au dernier soupir du roi, quitta ce palais pour se retirer dans son château d'Anet.

Le même soir, toute la cour retourna au Louvre. Les deux médecins et quatre prêtres restèrent seuls près du cadavre royal, les deux médecins pour l'embaumer, les quatre prêtres pour prier sur lui.

A la porte de la rue, Catherine de Médicis et Marie Stuart se trouvèrent en présence.

Catherine, selon l'habitude de préséance contractée depuis dix-huit ans, allait sortir la première; mais tout à coup elle s'arrêta, et cédant le pas à Marie Stuart:

— Passez, madame, dit-elle avec un soupir, vous êtes la reine!

XVII

OU LE TRAITÉ S'EXÉCUTE

Henri II était mort en véritable roi de France, se soulevant sur son lit d'agonie pour ratifier les promesses faites.

Le 3 juillet 1559, furent expédiées les lettres patentes qui rendaient ses États à Emmanuel-Philibert.

Le prince envoya sur-le-champ, pour procéder à cette reprise de possession, trois des seigneurs qui lui avaient été le plus dévoués dans sa mauvaise fortune. C'étaient son lieutenant général en Piémont, Amédée de Valpergue, son lieutenant général en Savoie, le maréchal de Chatam, et son lieutenant général en Bresse, Philibert de la Beaume, seigneur de Montfalconnet.

Cette fidélité du roi Henri II à tenir ses promesses exaspéra toute la seigneurie de France, dont Brantôme se fait l'organe.

« La chose, dit le chroniqueur, fut mise en délibération, et fortement débattue au conseil; les uns soutenoient que François II n'étoit point obligé de remplir les engagements jurés par son père, surtout vis-à-vis d'une puissance inférieure; les autres opinoient pour attendre la majorité du jeune roi: ils disoient que la duchesse de Savoie n'avoit déjà apporté que trop d'avantages à son mari, et que l'établissement de dix filles de France eût moins coûté à la couronne.

« Car, ajoute le sire de Brantôme, de grand à grand, il n'y a que la main, mais non pas de grand à petit. C'est au grand à faire la part, c'est au petit à se contenter de celle

que veut bien lui assigner le plus fort, et celui-ci n'est tenu de se régler que par son droit et sa convenance.

La morale, comme on le voit, était large et facile ; et si, de nos jours, on la met encore en pratique, on en voile au moins la théorie.

Aussi, les Français, qui tenaient le Piémont depuis vingt-trois ans, eurent-ils toutes les peines du monde à l'abandonner, et peu s'en fallut qu'ils ne se révoltassent contre les ordres de la cour.

Trois commandements successifs durent être faits au maréchal de Bourdillon pour qu'il évacuât les places de sûreté, et, avant de les remettre aux officiers piémontais, il exigea que l'ordre fût enregistré au parlement.

Quant à Emmanuel-Philibert, quelque désir qu'il eût de retourner dans ses Etats, il était encore retenu en France par certains devoirs indispensables.

D'abord, il lui fallait aller à Bruxelles, prendre congé du roi Philippe II et lui remettre le gouvernement des Pays-Bas, qu'il tenait de lui.

Philippe II nomma gouvernante des Flandres, à la place d'Emmanuel-Philibert, sa sœur naturelle, Marguerite d'Autriche, duchesse de Parme, puis, absent lui-même d'Espagne depuis trop longtemps il songea à y retourner avec sa jeune épousée.

Emmanuel-Philibert ne voulut abandonner Philippe II que lorsque, selon son expression, la terre lui manquerait pour le suivre ; en conséquence, il l'accompagna jusqu'à Middelbourg, où le roi s'embarqua le 25 août.

Emmanuel-Philibert revint ensuite à Paris, afin d'assister au sacre du jeune roi.

Le jeune roi partait pour le château de Villers-Cotterets avec toute sa cour, sous le prétexte de chercher la retraite ; mais, en réalité, afin de s'y amuser tout à son aise. — Les pères qui laissent un trône pour héritage laissent rarement un long regret !

« Le roi, dit M. de Montpleinchamp, un des historiens d'Emmanuel-Philibert, *alla se divertir* au château de Villers-Cotterets, et prit avec lui le duc de Savoie, son oncle, qui y tomba malade de la fièvre. »

Le château de Villers-Cotterets, commencé par François Ier, venait d'être achevé par Henri II, et l'on peut voir encore aujourd'hui sur la façade qui regarde l'église, le chiffre du roi Henri II et de Catherine de Médicis, un H et un K, — Catherine s'écrivait alors par un K, — entourés des trois croissants de Diane de Poitiers ; singulière alliance ! moins singulière, cependant, à cette époque que dans la nôtre, de la jonction de la maîtresse à la vie conjugale !

La bonne princesse Marguerite, qui adorait son beau duc de Savoie, se constitua sa garde-malade, sans vouloir qu'il prît rien d'une autre main que la sienne. Par bonheur, la fièvre qui tenait le duc n'était qu'une fièvre de fatigue mêlée de sombres regrets : Emmanuel-Philibert avait regagné un duché royal, mais il avait perdu le cœur de son cœur : Leona était retournée en Savoie, et attendait, au village d'Oleggio, ce 17 novembre qui devait les réunir chaque année.

Enfin, cette puissante fée qu'on appelle la jeunesse vainquit fatigue et douleur ; la fièvre s'envola sur un dernier rayon de soleil d'été, et, le 21 septembre, le duc Emmanuel put accompagner à Reims le jeune roi François et la reine Marie Stuart, — qui avaient trente-quatre ans à eux deux, — et assister à la cérémonie de leur sacre.

Au moment où Dieu abaissa les yeux sur celui que l'huile sainte faisait son élu, il dut, certes, prendre en pitié ce roi qui ne devait vivre qu'un an, puis mourir d'une manière mystérieuse et cette reine qui devait rester prisonnière vingt ans, puis mourir d'une mort sanglante !

Dans un autre livre, dont les premiers chapitres sont déjà écrits (1) nous essayerons de peindre ce règne de quatre mois et vingt-cinq jours, pendant la durée duquel se passèrent tant d'événements.

Le roi, sacré et ramené à Paris, Emmanuel-Philibert se trouva quitte en quelque sorte envers ces deux têtes couronnées, et il prit congé de son neveu de France comme il avait pris congé de son cousin d'Espagne, afin de retourner dans ses Etats, d'où il était éloigné depuis tant d'années.

La duchesse Marguerite accompagna son époux jusqu'à Lyon ; mais, là, elle se sépara de lui. Ce devait être une chose déplorable que la situation de ce pauvre duché de Savoie, après une occupation étrangère de vingt-trois ans, et le duc Emmanuel avait cette coquetterie bien naturelle de vouloir remettre un peu d'ordre dans ses Etats, avant de les faire voir à son épouse : — puis, il faut le dire, le mois de novembre approchait, et, depuis que Leona avait quitté Emmanuel à Ecouen, Emmanuel était resté l'œil fixé sur ce point lumineux du 17 novembre, comme, dans une nuit sombre et pleine de tristesse, le pilote reste l'œil fixé sur la seule étoile qui brille dans son ciel.

(1) *L'Horoscope.*

Sclanca-Ferro ramena la duchesse à Paris, et le duc, après avoir fait une pointe en Bresse, revint à Lyon, s'embarqua sur le Rhône, où il faillit périr dans une tempête ; puis, ayant pris terre à Avignon, il s'achemina vers Marseille, où l'attendait une troupe de seigneurs savoisiens que lui amenait André de Provana.

Cette brave troupe, composée de gentilshommes restés fidèles au duc, n'avait pas su, dans son impatience, attendre sur ses terres l'arrivée du jeune souverain : elle accourait au-devant de lui, pressée qu'elle était de lui rendre hommage.

Au milieu des fêtes que donna Marseille au duc de Savoie, un souvenir royal vint chercher Emmanuel-Philibert : François II envoya à son oncle le collier de l'ordre de Saint-Michel. Du reste, ce n'était pas un bien rare cadeau : le roi de France venait de le donner, un peu au hasard, à dix-huit personnes, parmi lesquelles il y en avait douze au moins d'un contestable mérite. « Aussi appelait-on ce collier, dit l'historien auquel nous empruntons ces détails, *le collier à toutes bêtes !* » Mais, avec sa courtoisie ordinaire, Emmanuel le prit et le baisa en disant :

— Tout ce qui vient de mon neveu m'est cher ; tout ce qui vient du roi de France m'est précieux !

Et il le mit à l'instant même à son cou, près du collier de la Toison d'or, pour indiquer qu'il ne faisait pas de différence entre les dons qui lui venaient du roi de France ou qui lui venaient du roi d'Espagne.

A Marseille, le duc s'embarqua pour Nice ; — Nice, la seule ville qui lui fût restée quand il avait perdu toutes les autres, ou que toutes les autres l'avaient abandonné. — Il est vrai que Nice veut dire *Victoire* ; aussi les écrivains du temps, beaux esprits s'il en fut, ne manquèrent-ils pas de dire qu'au milieu de tous ses malheurs, la *Victoire* était restée fidèle à Emmanuel-Philibert.

Ce dut être une grande joie et en même temps un grand orgueil pour Emmanuel de rentrer homme, prince et triomphant dans ce château, où jadis il était entré faible, enfant et fugitif ! Mais nous n'essayerons point de dire ce qui se passa en lui : ce serait vouloir faire l'histoire des sensations, et nous ne connaissons pas d'historien assez fort pour la raconter.

Là seulement, et par les rapports des fidèles serviteurs qu'il avait gardés en Piémont, en Bresse et en Savoie, il eut un état exact de la situation de ces trois provinces ; le pays était en ruine.

Les provinces transalpines, enclavées dans le territoire français, étaient entièrement ouvertes et coupées en deux par l'apanage du duc de Nemours, attaché à la France.

C'était un reste de la politique de François Ier.

François Ier, pour détacher de Charles III, père d'Emmanuel, jusqu'à ses plus proches parents, appela près de lui Philippe, frère cadet du premier, et dont l'apanage embrassait presque une moitié de la Savoie ; puis, une fois qu'il l'eut attiré à la cour de France, il le maria à Charlotte d'Orléans, et l'investit du duché de Nemours. — On se souvient d'avoir vu, à Saint-Germain, Jacques de Nemours, fils de Philippe, et de l'y avoir vu tout dévoué aux intérêts de la France.

D'un autre côté, les Bernois et les Valaisans contestaient à Emmanuel-Philibert tout ce qu'ils avaient enlevé à son père sur les bords du lac Léman ; et, comme leurs prétentions étaient soutenues par Genève, foyer d'hérésie et d'indépendance, il était évident qu'il faudrait traiter avec eux.

En outre, le Piémont, la Bresse et la Savoie manquaient de places de défense, les Français ayant abattu celles qui les gênaient, et n'ayant conservé que les citadelles des cinq villes où ils devaient tenir garnison, jusqu'à ce que la duchesse de Savoie fût accouchée d'un fils. C'étaient, d'ailleurs, les Français qui avaient fixé les impôts, et qui les avaient touchés ; les ressources financières étaient donc nulles, les meubles des maisons princières dilapidés, — et, quant aux joyaux de sa couronne ou de son héritage patrimonial, il y avait longtemps que le prince avait fait argent de ceux auxquels il tenait, et qu'il voulait reprendre un jour.

Pour faire face à cette pénurie, le duc revenait dans ses Etats avec cinq ou six cent mille écus d'or seulement, provenant de la dot de la princesse Marguerite, et de la rançon de Montmorency et de Dandelot.

Puis l'absence et le malheur, ces deux grands dissolvants de tous les devoirs, de tous les amours, de tous les dévouements, avaient produit leur effet ordinaire : la noblesse, qui n'avait pas vu Emmanuel depuis son enfance, avait oublié son prince, et s'était habituée à vivre comme une espèce de confédération libre. Les choses se passaient de la sorte au XVe et au XVIe siècles, même chez les souverains respectés et obéis, à plus forte raison chez ceux qui, impuissants à se protéger eux-mêmes, ne pouvaient protéger et maintenir les autres.

C'était ainsi que Philippe de Comines, par exemple, avait abandonné le duc de Bourgogne pour se donner à Louis XI ; que Tanneguy du Châtel et le vicomte de Rohan, sujets du duc de Bretagne, s'étaient donnés à la France, et qu'en échange, Durfé, sujet du roi de France, s'était donné au duc de Bretagne.

Il y avait plus : un grand nombre de ces gentilshommes, tout en restant Savoyards, étaient pensionnaires du roi François ou du roi Philippe, et portaient l'écharpe de France et d'Espagne ; enfin, comme une lèpre du cœur, l'ingratitude avait gagné les grands, l'indifférence et l'oubli étaient descendus chez les petits.

C'est que, peu à peu, les villes du Piémont s'étaient accoutumées à la présence des Français. Les vainqueurs s'y étaient, du reste, montrés fort modérés ; ils n'y levaient de contributions que ce qui était absolument nécessaire, et, n'imposant aucune police locale, ils laissaient chacun vivre comme il l'entendait ; la plupart des charges étant vénales, les magistrats, pressés de rentrer dans le prix de leur charge, ne réprimaient pas ou ne réprimaient que bien faiblement une rapine dont eux-mêmes donnaient l'exemple.

Aussi lisons-nous à ce sujet dans Brantôme :

« Du temps de Louis XI et de François Ier, il n'y eut, en Italie, ni lieutenant de roi, ni gouverneur de province qui ne méritât, après avoir demeuré deux ou trois ans dans sa charge, d'avoir la tête tranchée pour ses concussions et extorsions. L'Etat de Milan nous étoit paisible et assuré sans les avanies et grandes injustices qu'on y commit, et perdîmes tout ! »

Il en résultait que tout ce qui était resté attaché au gouvernement de ses princes était dans l'obscurité ou l'oppression, puisque rester attaché à Emmanuel-Philibert, général des armées autrichiennes, flamandes et espagnoles contre la France, c'était naturellement regarder comme oppressive et ennemie l'occupation française.

Les quelques jours qu'Emmanuel passa à Nice furent des jours de fête ; des enfants revoyant un père après une longue absence, un père revoyant des enfants qu'il croyait perdus, n'expriment pas leur joie et leur amour d'une façon plus tendre ! Aussi Emmanuel-Philibert déposa-t-il, dans le trésor de la forteresse, trois cent mille écus d'or destinés à relever les remparts de la ville, et à fonder, sur cette crête rocheuse qui sépare le port de Villefranche de celui de Limpia, le château de Montalban, qu'à cause de sa petitesse, l'ambassadeur vénitien Lipomano appelait le modèle en relief d'une citadelle. — Puis il partit pour Coni, la ville qui, avec Nice, lui avait été le plus fidèle, et qui, manquant d'artillerie, en avait fondu à ses frais, pour se garder à son prince. Emmanuel la récompensa en écartelant son blason de la croix blanche de Savoie, et en permettant que ses habitants au lieu du titre de bourgeois, portassent celui de citoyens.

Une autre préoccupation des plus graves le tenait encore : de même que la France avait ses huguenots qui allaient donner de rudes secousses au trône de François II et de Charles IX, Emmanuel avait les religionnaires des Alpes Piémontaises.

Genève, dès 1535, avait adopté le luthéranisme, et était devenue, peu de temps après, le chef-lieu des disciples de Calvin ; mais c'était depuis le Xe siècle qu'existait l'Israël des Alpes.

En effet, vers le milieu de ce Xe siècle du Christ, qui, suivant les traditions, devait être le dernier du monde ; lorsque la moitié de ce monde jetait un grand cri de terreur à l'approche de l'agonie universelle, quelques familles chrétiennes, tirant leur origine des pauliciens, secte détachée de celle des manichéens, et venant d'Orient, s'étaient répandues en Italie, où elles avaient laissé leur trace sous le nom de *paterini* dont nous avons fait *patarins*, et avaient pénétré dans les vallées de Pragelas, de Lucerne et de Saint-Martin.

Là, au fond de ces gorges reculées, elles s'étaient implantées comme des fleurs sauvages, et vivaient, pures, simples, ignorées, dans les gerçures de leurs rochers, qu'elles croyaient inaccessibles ; leur âme était libre comme l'oiseau qui fend l'azur du ciel, leur conscience était blanche comme la neige qui couronne le mont Rosa et le mont Viso, ces frères européens du Thabor et du Sinaï. Les paterini ne reconnaissaient pour fondateur aucun des hérésiarques modernes. Ils prétendaient que les doctrines de la primitive Eglise s'étaient conservées chez eux dans toute leur pureté ; l'arche du Seigneur, disaient-ils, se reposait sur les montagnes qu'ils habitaient, et, pendant que l'Eglise romaine était submergée par un déluge d'erreurs, parmi eux seulement le flambeau divin était resté allumé. Aussi s'intitulaient-ils, non pas *réformés*, mais *réformateurs*.

Et, en effet, cette église aux mœurs austères à la robe sans couture comme celle du Christ ; cette église avait religieusement conservé l'esprit, les usages, les rites des premiers chrétiens. L'Evangile était sa loi ; le culte qui découlait de cette loi, — le moins compliqué de tous les cultes humains, — ce culte était le lien d'une communauté fraternelle dont les membres ne se rassemblaient que pour prier et pour aimer. Leur crime, — car, pour les persécuter, il avait bien fallu leur trouver un crime ! — leur crime avait été de soutenir que Constantin, en dotant les papes de grandes richesses, avait corrompu la société chrétienne ; ils s'appuyaient de deux paroles sorties de la bouche du Christ ; la première : « Le Fils de l'homme n'a pas une maison où reposer sa tête ! » la seconde : « Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume du ciel qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille ! » Ce crime avait attiré sur eux les rigueurs d'une institution tout fraîchement établie, et qu'on appelait l'inquisition.

Les égorgements et les bûchers avaient duré quatre siècles ; — car c'était d'eux que les albigeois en Languedoc, les hussites en Bohême, les vaudois dans la Pouille, tiraient leur origine ; — mais rien n'avait pu ralentir chez eux, ni la foi, ni même l'esprit de prosélytisme ; leurs missionnaires voyageant sans cesse, non seulement pour visiter les églises naissantes, mais encore pour en fonder de nouvelles. Leurs principaux apôtres étaient : Valdo de Lyon, qui leur avait donné le nom de *vaudois ;* puis le fameux Bérenger ; puis un Ludovico Pacquale, prédicateur en Calabre ; puis un Giovanni de Lucerne, prédicateur à Gênes ; puis, enfin, plusieurs frères du nom de Molines, envoyés pour catéchiser en Bohême, en Hongrie, en Dalmatie.

Les princes de Savoie ne virent d'abord dans les vaudois qu'une peuplade isolée, inoffensive, peu nombreuse, aux mœurs douces, à la doctrine pure. Mais, lorsque arrivèrent ces grands remueurs d'idées, ces grands bouleversateurs de mondes que l'on appelait Luther et Calvin, et que les vaudois se furent réunis à eux, les Vaudois — branche de l'arbre immense de la Réforme — cessèrent d'être une secte dans l'Eglise, et devinrent un parti dans l'Etat.

Pendant les malheurs de Charles III, ils s'étaient, comme nous l'avons dit, répandus dans les vallées de Pragelas, de Lucerne et de Saint-Martin, et avaient gagné un grand nombre de partisans dans la plaine et même dans les villes du Piémont, à Chieri, à Avignon et à Turin ; aussi, François Ier, allié des Turcs de Constantinople et des protestants allemands, avait-il ordonné, en 1534, au sénat de Turin, de sévir contre eux dans toute la rigueur des lois, et à ses commandants militaires de seconder l'inquisition, pour forcer les Vaudois à entendre la messe, ou à quitter le pays. Cette persécution s'était prolongée sous Henri II.

La plus grande fermentation régnait donc dans les vallées vaudoises, lorsque Emmanuel-Philibert arriva, le 16 novembre, à Verceil, l'un des châteaux où s'était on se le rappelle, écoulée son enfance.

XVIII

LE 17 NOVEMBRE

Le 17 novembre, au matin, un cavalier enveloppé d'un grand manteau descendait de cheval à la porte d'une petite maison d'Oleggio, et recevait dans ses bras une femme à demi évanouie de joie et de bonheur.

Le cavalier, c'était Emmanuel-Philibert ; la femme, c'était Leona.

Quoique cinq mois à peine se fussent écoulés depuis qu'Emmanuel avait quitté Leona à Ecouen, il s'était fait dans la jeune femme un immense changement. Ce changement était celui qui s'opérerait dans une fleur qui, habituée à l'air et au soleil, serait tout à coup transportée à l'ombre ; celui qui s'opérerait dans un oiseau, libre musicien des airs, que tout à coup on enfermerait dans une cage : la fleur perdrait ses couleurs, l'oiseau son chant.

Les joues de Leona avaient pâli ; son œil était devenu triste, sa voix grave.

Le premier moment donné au bonheur de se revoir, les premières paroles échangées avec les folles prodigalités de la joie, Emmanuel regarda son amante d'un air d'inquiétude : la main de la douleur s'était posée sur ce visage et y avait laissé sa fatale empreinte.

Elle sourit au regard interrogateur du prince.

— Je vois ce que tu cherches, mon bien-aimé Emmanuel, dit Leona : tu cherches le page du duc de Savoie, ton joyeux compagnon de Nice et d'Hesdin ; tu cherches le pauvre Leone !

Emmanuel poussa un soupir.

— Celui-là, continua-t-elle avec un sourire d'une profonde mélancolie, il est mort, et tu ne le reverras plus. Mais il reste sa sœur Leona, à laquelle il a légué l'amour et le dévouement qu'il avait pour toi !

— Oh ! que m'importe ! s'écria Emmanuel ; c'est Leona que j'aime ! c'est Leona que j'aimerai toujours !

— Aime-la bien vite et bien tendrement, alors, dit la jeune femme avec le même sourire mélancolique.

— Et pourquoi cela ? lui demanda Emmanuel.

— Mon père est mort jeune, reprit-elle ; ma mère est morte jeune ; et, moi, dans un an, j'aurai atteint l'âge de ma mère !

Emmanuel la pressa, en frissonnant, contre son cœur ; puis, d'une voix altérée :

— Mais que dis-tu donc là, Leona ? s'écria-t-il.

— Rien de bien effrayant, mon ami, maintenant que je suis sûre que Dieu permet aux morts de veiller sur les vivants.

— Je ne te comprends pas, Leona, dit Emmanuel, qui commençait à s'inquiéter sérieusement de la profonde rêverie empreinte dans le regard de la jeune femme.

— Combien as-tu d'heures à me donner, mon bien-aimé ? demanda Leona.

— Oh ! tout le jour, toute la nuit ! N'est-il pas convenu qu'une fois par an, pendant vingt-quatre heures, tu m'appartiens ?

— Oui... Eh bien, à demain ce que j'ai à te dire ! D'ici là ! mon bien-aimé, revivons dans le passé.

Puis, avec un soupir :

— Hélas ! ajouta-t-elle, le passé, c'est mon avenir, à moi !

Et elle fit signe à Emmanuel de la suivre.

Etablie depuis peu de temps au village d'Oleggio, dans cette maison qu'elle avait achetée, et qu'elle avait plutôt érigée en tabernacle que meublée en maison, elle était encore inconnue de tout le monde ; Emmanuel-Philibert, qui n'était pas revenu en Piémont depuis son enfance, y était encore plus inconnu qu'elle.

Les paysans regardèrent donc passer ce beau jeune homme de trente ans à peine, et cette belle jeune femme qui en paraissait tout au plus vingt-cinq, sans se douter qu'ils voyaient passer ensemble, et le prince qui tenait dans ses mains le bonheur du Piémont, et celle qui tenait dans ses mains le cœur du prince.

Où allaient-ils ?

C'était Leona qui conduisait Emmanuel.

De temps en temps, elle s'arrêtait, et, s'approchant d'un groupe :

— Ecoute... disait-elle à Emmanuel.

Puis elle demandait aux paysans :

— De quoi parlez-vous, mes amis ?

Et ceux-ci répondaient :

— De quoi voulez-vous que nous parlions, ma belle dame, si ce n'est du retour de notre prince dans ses Etats ?

Alors, Emmanuel se mêlait à la conversation.

— Que pensez-vous de lui ? demandait-il.

— Que voulez-vous que nous en pensions ? disaient les paysans. Nous ne le connaissons pas !

— Vous le connaissez de renommée ? disait Leona.

— Oui, comme un brave capitaine ; mais que nous importent les braves capitaines, à nous ? Ce sont les braves capitaines qui, pour soutenir leur réputation, se font la guerre, et, la guerre, c'est la stérilité de nos champs, la dépopulation de nos villages, le deuil de nos filles et de nos femmes !

Et Leona regardait Emmanuel d'un œil plein de prière.

— Tu entends ? murmurait-elle.

— Ainsi, ce que vous désirez de votre prince, braves gens ?... demandait Emmanuel.

— C'est qu'il nous délivre de l'étranger ; c'est qu'il nous ramène la paix et la justice !

— Au nom du duc, disait alors Leona, je vous promets tout cela ; car le duc Emmanuel-Philibert est non seulement, comme vous le disiez, un brave capitaine, mais aussi un grand cœur !

— En ce cas, criaient les paysans, vive notre jeune duc Emmanuel-Philibert !

Et le prince serrait Leona contre sa poitrine ; car, pareille à une autre Egérie, elle faisait connaître à cet autre Numa les véritables désirs du peuple.

— Oh ! lui disait-il, ma bien-aimée Leona, que ne puis-je ainsi, et avec toi, faire le tour de mes Etats !

Et Leona souriait tristement.

— Je serai toujours avec toi, murmurait-elle.

Puis, si bas, qu'elle seule et Dieu pouvaient l'entendre :

— Et bien davantage encore, ajoutait-elle, plus tard que maintenant !

Ils sortirent du village.

— J'aurais voulu, mon bien-aimé, dit Leona, te conduire où nous allons par un chemin tout de fleurs ; mais, tu le vois, le ciel et la terre rappellent à eux deux l'anniversaire que nous fêtons aujourd'hui : la terre est triste et dépouillée, elle représente la mort ; — le soleil est brillant et doux, il représente la vie ; — la mort, qui n'est que passagère comme l'hiver ; la vie, qui est éternelle comme le soleil !... Reconnais-tu la place où, tout ensemble, tu as trouvé la mort et la vie ?

Emmanuel-Philibert regarda autour de lui, et jeta un cri : il reconnaissait l'endroit où il avait, vingt-cinq ans auparavant, trouvé, près d'un ruisseau, une femme morte et un enfant presque mort.

— Ah ! c'est ici, n'est-ce pas ? s'écria-t-il.

— Oui, dit Leona en souriant, c'est bien ici.

Emmanuel prit son poignard, coupa une branche de saule, et la planta juste à l'endroit où était couchée la mère de Leona.

— Là, dit-il, s'élèvera une chapelle à la Vierge des miséricordes.

— Et à la Mère des douleurs, ajouta Leona.

Puis elle se mit à cueillir, au bord du ruisseau, quelques tardives fleurs d'automne, tandis qu'Emmanuel-Philibert, grave et rêveur, appuyé au saule dont il avait coupé une branche, voyait repasser devant lui sa vie entière.

— Oh ! dit-il tout à coup en attirant à lui Leona et en la pressant contre sa poitrine, tu as été l'ange visible qui, à travers les âpres chemins que j'ai suivis, m'as conduit, pendant vingt-cinq ans, de ce point d'où je suis parti à ce point où je reviens !

— Et moi, reprit Leona, je te jure ici, ô mon bien-aimé duc ! de continuer, dans le monde des esprits, la mission que j'avais reçue de Dieu dans le monde des hommes.

Emmanuel regarda la jeune femme avec cette inquiétude qu'il avait déjà exprimée en la revoyant.

Leona, la main étendue, le visage pâlement éclairé par ce mourant soleil d'automne, semblait déjà bien plus une ombre qu'une créature vivante.

Emmanuel baissa la tête, et poussa un soupir.

— Ah ! tu commences enfin à me comprendre, dit Leona. Ne pouvant plus être à toi, n'ayant plus la force de demeurer en ce monde, je ne pouvais plus être qu'à Dieu !

— Leona ! Leona ! s'écria Emmanuel, ce n'est pas là ce que tu m'avais promis à Bruxelles et à Ecouen !

— Oh ! dit Leona, je te tiens bien plus que je ne t'avais promis, mon bien-aimé duc ! je t'avais promis de te revoir et d'être à toi une fois par an, et voilà que je trouve que ce n'est plus assez, et qu'à force de prières, j'ai obtenu de Dieu de mourir bien vite, afin de ne plus te quitter du tout !

Emmanuel frissonna comme si, au lieu de ces paroles qui venaient de frapper son oreille, c'eût été l'aile de la Mort elle-même qui eût effleuré son cœur.

— Mourir ! mourir ! dit-il. Mais sais-tu donc ce qu'il y a de l'autre côté de la vie ? Es-tu descendue, comme Dante Alighieri de Florence, dans ce grand mystère de la tombe, pour parler ainsi de mourir ?

Leona sourit.

— Je ne suis pas descendue dans la tombe, comme Dante Alighieri de Florence, dit-elle ; mais un ange en est sorti, qui a conversé avec moi des choses de la mort et de la vie.

— Mon Dieu ! Leona, s'écria Emmanuel en regardant la jeune femme d'un air où se peignait un commencement d'effroi, es-tu bien sûre d'avoir toute ta raison ?

Leona sourit ; on sentait en elle la douce et profonde sécurité de la conviction.

— J'ai revu ma mère, dit-elle.

Emmanuel éloigna de lui Leona, mais sans la quitter des mains, et, la regardant d'un œil de plus en plus étonné :

— Ta mère ? s'écria-t-il.

— Oui, ma mère, dit Leona avec une tranquillité qui fit passer un frisson dans les veines de son amant.

— Et quand cela ? demanda Emmanuel.

— Pendant la nuit dernière.

— Et où l'as-tu revue ? reprit le duc ; à quelle heure l'as-tu revue ?

— A minuit, près de mon lit.

— Tu l'as vue ? insista Emmanuel.

— Oui, répondit Leona.

— Et elle t'a parlé ?

— Elle m'a parlé.

Le prince essuya, d'une main, la sueur qui perlait sur son front, et, de l'autre, serra Leona contre son cœur, comme pour s'assurer que c'était bien un être vivant, et non un fantôme qu'il avait devant les yeux.

— Oh ! répète-moi cela, mon cher enfant ! reprit-il ; dis-moi ce que tu as vu, dis-moi ce qui s'est passé.

— D'abord, reprit Leona, depuis que je t'ai quitté, mon bien-aimé Emmanuel, chaque nuit, j'ai rêvé des deux seules personnes que j'aie aimées au monde : de toi et de ma mère.

— Leona ! dit le prince en appuyant ses lèvres au front de la jeune femme.

— Mon frère ! répondit celle-ci, comme pour donner au baiser qu'elle recevait toute la chasteté d'une étreinte fraternelle.

Le duc hésita un instant ; puis, d'une voix étouffée :

— Eh bien, oui, ma sœur ! dit-il.

— Merci, dit Leona avec un divin sourire. Oh ! maintenant, je suis bien sûre de ne plus jamais te quitter !

Et, d'elle-même, une seconde fois, elle donna son front à baiser au prince, qui ne fit plus qu'y appuyer le sien.

— J'écoute, murmura-t-il.

— Je te disais donc, cher bien-aimé, que, chaque nuit, depuis le jour d'Econen, j'avais rêvé de toi et de ma mère ; mais tout cela n'était qu'un rêve, et, la nuit dernière seulement, j'eus la vision...

— Voyons, parle !

— Je dormais ; je fus éveillée par une impression glaciale ; je rouvris les yeux : une femme vêtue de blanc, et voilée, était dans la ruelle de mon lit ; c'était cette femme qui venait de m'embrasser au front. J'allais jeter un cri, elle leva son voile, et je reconnus ma mère !

— Leona ! Leona ! songes-tu bien à ce que tu dis ? demanda le duc.

Leona sourit.

— J'étendis les deux bras comme pour l'embrasser, reprit-elle ; mais elle fit un signe, et mes bras retombèrent inertes à mes côtés. J'étais enchaînée sur mon lit ; on eût dit que mes yeux seuls vivaient. Mes yeux étaient fixés sur le fantôme, et ma bouche murmurait : « Ma mère ! »

Emmanuel fit un mouvement.

— Oh ! je n'avais pas peur : j'étais heureuse !

— Et tu dis, Leona, que le fantôme t'a parlé ?

— Oui... « Ma fille, m'a-t-il dit, ce n'est point la première fois que Dieu permet que je te revoie depuis ma mort ; et souvent, dans ton sommeil, tu as dû me sentir près de toi, car souvent je suis venue, me glissant entre tes rideaux, comme je suis là, pour te regarder dormir ; mais c'est la première fois que Dieu permet que je te parle. — Parlez, ma mère, lui répondis-je, j'écoute. — Ma fille, continua le fantôme, en faveur de la croix blanche de Savoie à laquelle tu as sacrifié ton amour, non seulement Dieu te pardonne, mais encore il permet qu'à chaque grand danger qui menacera le duc, tu lui en donnes avis... »

Le duc regarda Leona avec doute.

— « Demain, quand le duc viendra te voir, tu lui diras de quelle sainte mission le Seigneur te charge ; puis, comme il doutera... » Car le fantôme avait prévu que tu douterais, mon bien-aimé !

— En effet, Leona, répondit Emmanuel, ce que tu me dis là est assez extraordinaire pour qu'il soit permis de douter !

— « Puis, comme il doutera, poursuivit le fantôme, tu lui diras qu'à l'heure même où un oiseau viendra se poser sur la branche de saule qu'il aura coupée, et chantera, c'est-à-dire le 17 novembre, à trois heures de l'après-midi, Scianca-Ferro arrivera à Verceil, porteur d'une lettre de la duchesse Marguerite. Alors, il sera bien forcé de croire. » Et le fantôme baissa son voile en murmurant : « Adieu, ma fille ! tu me reverras quand il sera temps ! » Après quoi, il s'évanouit...

A peine Leona avait-elle cessé de parler, qu'un oiseau inconnu, qui semblait s'abattre du ciel, se posa sur la branche de saule coupée par le duc et plantée en terre, et se mit à chanter mélodieusement.

Leona sourit.

— Tu vois, mon duc, dit-elle, en ce moment Scianca-Ferro entre à Verceil, où tu le trouveras demain.

— En vérité, dit Emmanuel, si ce que tu m'annonces est vrai, Leona, il y aura miracle !

— Et, alors, me croiras-tu ?

— Oui.

— Feras-tu, dans l'occasion, ce que je te dirai ?

— Ce serait un sacrilège de ne pas t'obéir, Leona ; car tu viendrais de la part de Dieu.

— Voila tout ce que j'avais à te dire, mon ami. Rentrons maintenant.

— Pauvre enfant ! murmura le duc, il n'est point étonnant que tu sois si pâle, ayant reçu le baiser d'une morte...

Le lendemain, en arrivant au château de Verceil, Emmanuel-Philibert trouva Scianca-Ferro qui l'attendait.

Le brave écuyer était entré, la veille, dans la grande cour au moment où trois heures sonnaient ; il apportait une lettre de la duchesse !

XIX

LES MORTS SAVENT TOUT

La lettre de la princesse Marguerite était accompagnée d'une somme de trois cent mille écus.

Le maréchal de Bourdillon qui, sans doute, agissait selon les ordres secrets qu'il recevait du duc de Guise, refusait de quitter ses garnisons, si ses hommes n'étaient pas payés d'un arriéré de solde. Voyant que les Français n'évacuaient pas le Piémont aussi rapidement qu'ils s'y étaient obligés, Emmanuel-Philibert avait écrit au roi François II, en chargeant la princesse Marguerite de transmettre la lettre à son neveu. Le roi François II, soufflé par les Guise, avait répondu que les soldats ne voulaient point abandonner le Piémont avant d'avoir touché une somme de cent mille écus qui leur était due.

« Or, disait la bonne princesse Marguerite, comme il est incontestable que c'est à la France, et non pas à vous, à payer les soldats français, je vous envoie, mon bien-aimé maître et seigneur, cette somme de cent mille écus, prix de mes joyaux de jeune fille, et qui me venaient en grande partie des dons de mon père François Ier.

« Et, par ainsi, ajoutait-elle, ce sera la France qui payera, et non pas vous. »

Les troupes françaises furent donc soldées, et il ne resta plus de garnison que dans les quatre villes réservées : Turin, Chivas, Chiri et Villeneuve-d'Asti.

Puis Emmanuel revint à Nice avec Scianca-Ferro, lequel ne fit qu'y toucher barres, et retourna aussitôt à Paris prendre son poste près de la princesse Marguerite.

La princesse ne devait venir dans les Etats du duc que quand toute trace de désordres se serait effacée.

Peut-être, un peu ingrat envers elle, par amour pour Leona, le duc ne mettait-il pas à revoir cette excellente princesse tout l'empressement qu'elle méritait.

Il n'en procéda pas moins à la complète réorganisation de ses Etats, et commença par faire la part de la fidélité, de l'oubli et de l'ingratitude.

Un grand nombre de ses sujets s'étaient jetés dans le parti français ; un nombre moindre s'étaient tenus à l'écart chez eux, demeurant passivement fidèles au duc ; enfin, quelques-uns étaient restés constants à sa mauvaise fortune, et avaient pris une part active à ses intérêts. Il avança ces derniers en charges et en honneurs ; il pardonna aux seconds leur faiblesse, et leur fit bon visage, leur rendant même service quand l'occasion s'en présentait ; quant aux derniers, il ne leur fit ni bien ni mal, mais les laissa éloignés des affaires, disant :

— Je n'ai point de raison de me fier à eux dans ma prospérité, puisqu'ils m'ont abandonné dans ma disgrâce.

Puis il se rappela que les paysans d'Oleggio lui avaient demandé des magistrats qui leur rendissent la justice, au lieu de la leur vendre ; en conséquence, il mit à la tête de l'ordre judiciaire Thomas de Langusque, comte de Stropiane, magistrat célèbre à la fois par son intégrité et par sa profonde science des lois.

En outre, deux sénats remplacèrent les anciens conseils de justice, et les parlements établis par l'occupation française. Or, sur le versant occidental des Alpes était né ce proverbe : « Dieu nous préserve de l'équité du parlement ! » et ce proverbe — comme avaient fait Annibal et Charlemagne, et comme devait faire plus tard Napoléon, — avait passé des Alpes Occidentales aux Alpes Orientales.

La paix fut plus longue à établir que la justice.

Nous avons parlé des deux causes de guerre, guerre territoriale et guerre religieuse, qui existaient au sein même de la Savoie.

Guerre territoriale avec la Confédération Helvétique, qui s'était emparée du pays de Vaud, du comté de Romont, de Gex et du Châblais.

Emmanuel-Philibert consentit à céder aux Bernois toute la rive droite du lac Léman, à la condition qu'on lui rendrait le Châblais, Gex et les bailliages de Ternier et de Gaillard.

La paix fut arrêtée sur ces bases.

Guerre religieuse avec les réformateurs des vallées de Pragelas, de Lucerne et de Saint-Martin.

Nous avons dit qu'en s'alliant aux calvinistes de Genève et aux luthériens d'Allemagne, ces schismatiques étaient devenus une puissance.

Emmanuel-Philibert envoya contre eux le bâtard d'Achaie.

Celui-ci pénétra dans les vallées avec une armée de quatre ou cinq mille hommes : on pensait que c'était bien assez pour réduire une population inhabile aux armes, et qui n'avait d'autre moyen de défense que ses instruments de labourage ; mais tout devient arme à qui veut véritablement combattre pour la double liberté du corps et de l'âme.

Les hommes cachèrent les femmes, les vieillards et les enfants dans des cavernes connues d'eux seuls ; sous le coup d'une invasion, ils avaient reçu de leurs frères de Genève des quantités considérables de poudre ; le long de toutes les routes que devaient suivre les catholiques, on mina les rochers : à peine engagés dans les défilés, les envahisseurs entendaient gronder au-dessus de leurs têtes un tonnerre plus terrible que celui du ciel, une foudre qui tombait à chaque éclair ! Les montagnes tremblaient sous ces détonations ; les rochers, subitement arrachés de leurs

bases, semblaient d'abord remonter vers les nuages, puis retombaient entiers ou en éclats, roulaient aux versants des montagnes en avalanches de granit, et venaient frapper des hommes qui, lorsqu'ils cherchaient leurs adversaires, ne voyaient que des aigles effrayés qui planaient dans le ciel

Cette guerre dura près d'un an.

Enfin, vaudois et catholiques, lassés, en vinrent à des paroles de paix ; peut-être aussi Emmanuel-Philibert n'avait-il voulu donner qu'un gage de son désir d'exterminer l'hérésie aux Guise, qui gouvernaient la France, qui dressaient milles, et, de peur de soulèvement parmi les populations si l'on voyait en eux des exilés, partirent sous des costumes de pâtres et de muletiers.

Eux partis, Emmanuel fit élever, aux issues des vallées les châteaux forts de la Peyrouse, du Villars et de la Tour.

Toutes choses ainsi pacifiées dans son duché, il écrivit à la duchesse de venir le rejoindre à Nice ; puis, comme on était au 12 novembre de l'année 1560, il partit pour son château de Verceil.

Le 17 au matin, il était à Oleggio



Emmanuel s'agenouilla et fit sa prière.

les bûchers de la Grève, qui préparaient la Saint-Barthélemy, et à Philippe II, qui gouvernait l'Espagne, et qui dressait les échafauds de Bruxelles, d'Anvers et de Gand

Le résultat des conférences fut que les vaudois renverraient leurs *barbas* les plus turbulents, — c'était le nom que les religionnaires des montagnes donnaient à leurs prêtres, à cause des longues barbes qu'ils portaient, — et que, ceux-ci renvoyés, les habitants auraient le droit d'exercer leur culte aux lieux où, de temps immémorial, ils l'avaient exercé.

Seulement, comme une population catholique existait aussi dans la vallée, et, quoique en nombre inférieur, avait droit à la liberté de son culte, on désigna, dans chaque vallée, deux villages où la messe serait célébrée

Les prêtres religionnaires firent leurs adieux à leurs fa-

C'était, depuis son mariage, le second anniversaire de sa visite à Leona

Leona l'attendait, comme la première année, sur le seuil de la petite maison.

Il y avait, dans ces deux cœurs, dans ce chaste amour, une telle communion de pensées, qu'Emmanuel n'avait pas l'idée de manquer à ce rendez-vous, et que Leona n'avait point l'idée qu'Emmanuel pût y manquer.

Du plus loin qu'il aperçut Leona l'attendant, Emmanuel mit son cheval au galop, heureux de la revoir, tremblant de la revoir plus pâle et plus proche de la tombe que la dernière fois.

On eût dit que Leona avait prévu l'impression que son visage pouvait faire sur son amant : elle l'attendait couverte d'un voile.

Emmanuel frissonna à sa vue ; elle avait l'air elle-même de cette ombre voilée dont elle lui avait raconté l'apparition à son dernier voyage.

Il leva le voile d'une main tremblante, et deux larmes silencieuses jaillirent de ses yeux.

La peau de Leona avait pris la blancheur d'un marbre de Paros ; son regard semblait une flamme près de s'éteindre, sa voix un souffle près d'expirer. Elle faisait évidemment un effort pour vivre.

Une légère rougeur passa sur les joues de la jeune femme en revoyant son bien-aimé duc. Son cœur vivait toujours, et chacun de ses battements disait encore : « Je t'aime ! »

Une collation était préparée ; mais Leona n'y goûta point ; elle semblait soustraite aux besoins et aux faiblesses de ce monde.

Après le déjeuner, elle prit le bras d'Emmanuel, et tous deux recommencèrent, à travers le village, la promenade qu'ils avaient faite un an auparavant.

Cette fois, on ne voyait plus sur les places ces groupes de paysans inquiets, s'interrogeant sur les qualités ou les défauts de leur duc : un an s'était écoulé, et cette année avait réussi à le faire connaître. A part cette guerre circonscrite dans les trois vallées, et qui n'avait pas eu de retentissement au dehors, la paix avait fait son œuvre maternelle ; les garnisons françaises avaient quitté les villes qu'elles ruinaient depuis vingt-trois ans ; la justice était impartialement rendue aux grands comme aux petits. Aussi, chacun était-il à son travail, laboureurs aux champs, industriels à leurs ateliers.

On bénissait le duc, et l'on n'exprimait plus qu'un vœu : c'était que la princesse Marguerite donnât un héritier au trône de Savoie.

Leona souriait et répondait pour le duc :

— Dieu, qui nous a rendu notre souverain bien-aimé, n'abandonnera pas la Savoie !

Au bout du village, Leona prit le chemin qu'elle avait pris l'année précédente, et, au bout d'un quart d'heure de marche, tous deux se trouvèrent en face de la petite chapelle qui s'élevait à la place où le duc avait, un an auparavant planté une branche de saule, et où l'oiseau inconnu avait chanté son chant merveilleux.

C'était une de ces petites chapelles du XVIe siècle, si élégantes de construction, si élancées de forme ; elle était bâtie tout entière de ce charmant granit rose que fournissent les montagnes du Tessin. Dans une niche dorée, une Vierge d'argent présentait aux passants son divin Fils, qui bénissait, la main droite étendue.

Emmanuel, pieux comme un chevalier du temps des croisades, s'agenouilla et fit sa prière.

Pendant le temps qu'elle dura, Leona se tint debout près de lui, la main appuyée sur sa tête ; puis, lorsqu'il eut fini :

— Mon bien-aimé duc, dit elle, vous m'avez promis, vous m'avez juré même, il y a un an, à cette place, que, si, à votre retour au château de Verceil, vous retrouviez, comme je vous l'annonçais, Scianca-Ferro porteur d'une lettre de la duchesse Marguerite, vous croiriez désormais à tout ce que je vous dirais, si étranges que vous parussent mes paroles et que vous suivriez mes avis, si obscurs qu'ils pussent être.

— Oui, je t'ai promis cela, dit le duc ; sois tranquille, je m'en souviens.

— Scianca Ferro était-il à Verceil ?

— Il y était.

— Y était-il arrivé à l'heure que j'avais dite ?

— A trois heures sonnantes, il était entré dans la cour.

— Etait-il porteur d'une lettre de la princesse Marguerite ?

— Cette lettre est la première chose qu'il m'a remise en me revoyant ?

— Tu es donc prêt à suivre mes conseils sans les discuter ?

— Je crois, ma Leona, quand tu me parles, que c'est cette Vierge elle même dont je viens d'adorer l'image qui parle par ta bouche !

— Eh bien, écoute donc. J'ai revu ma mère.

Emmanuel tressaillit comme il avait fait, lorsque, un an auparavant, Leona avait prononcé les mêmes paroles.

— Et quand cela ? demanda-t-il

— La nuit dernière.

— Et... que t'a-t-elle dit ? fit le duc se reprenant, malgré lui, à douter.

— Allons, fit Leona en souriant, voilà encore que tu doutes !

— Non, dit le duc.

— Cette fois, donc, je commencerai par la preuve.

Emmanuel écouta

— Avant de partir pour Verceil, tu as écrit à la princesse Marguerite de venir te rejoindre ?

— C'est vrai, répondit Emmanuel avec étonnement

— Tu lui disais, dans ta lettre, que tu l'attendrais à Nice, où elle arriverait par mer de Marseille ?

— Tu sais cela ? demanda le duc.

— Tu ajoutais que, de Nice, tu la conduirais à Gênes en suivant le littoral de la mer, par San-Remo et Albenga ?

— Mon Dieu ! murmura Emmanuel.

— Puis que de là, par la belle vallée de la Bormida, par Cherasco et Asti, tu la conduirais à Turin ?

— C'est vrai, Leona ! mais personne que moi ne connaît le contenu de cette lettre ; et je l'ai confiée à un courrier dont je suis sûr...

Leona sourit.

— Ne t'ai-je pas dit que, cette nuit, j'avais revu ma mère ?

— Eh bien ?

— Les morts savent tout, Emmanuel !

Le duc, en proie à une terreur involontaire, passa son mouchoir sur son front couvert de sueur.

— Il faut te croire ! murmura-t-il. Après ?

— Eh bien, mon cher Emmanuel, voici ce que m'a dit ma mère : « Tu verras demain le duc ; tu l'engageras à partir, pendant la nuit, avec la duchesse Marguerite par Tenda et Coni, et à faire suivre la route de la mer à une litière vide, escortée de Scianca-Ferro et de cent hommes bien armés. »

Emmanuel regarda Leona d'un air interrogateur.

— « Il y va du salut de la Savoie ! » Voilà ce que m'a dit ma mère, Emmanuel ; et voici ce que je te dis, moi : tu as promis, tu as fait plus que promettre, tu as juré de suivre mes avis ; jure-moi donc que tu passeras avec la duchesse par Tenda et Coni, tandis que Scianca-Ferro, avec une litière vide et cent hommes bien armés, suivra le littoral de la mer.

Le duc eut un moment d'hésitation : sa raison comme homme, son orgueil comme soldat, combattaient la promesse faite, la parole donnée.

— Emmanuel, murmura Leona en secouant mélancoliquement la tête, qui sait ? peut-être est-ce la dernière chose que je te demande !

Emmanuel étendit la main vers la chapelle, et jura.

XX

LA ROUTE DE SAN-REMO A ALBENGA

Emmanuel-Philibert avait donné rendez-vous à Nice à la princesse Marguerite, d'abord pour récompenser d'une nouvelle faveur sa fidèle ville ; puis ensuite, comme le voyage de la princesse devait se faire au mois de janvier, il voulait lui montrer le duché par sa face riante, par le printemps éternel de Nice et d'Oneglia.

En effet, la duchesse Marguerite arriva le 15 janvier, et aborda dans le port de Villefranche ; elle avait été longuement retardée par les fêtes qu'on lui avait données à Marseille : Marseille l'avait fêtée à la fois, et comme la tante du roi Charles IX, alors régnant et comme duchesse de Savoie ; et, à ces deux titres, la vieille ville phocéenne lui avait rendu mille honneurs.

Le duc et la duchesse restèrent quatre mois à Nice.

Le duc employa ce temps à activer la construction des galères qu'il avait commandées. Un corsaire calabrais, nommé Occhiali, renégat chrétien qui s'était fait musulman, avait opéré des descentes en Corse et sur les côtes de Toscane : on prétendait même avoir vu un vaisseau suspect dans les eaux de la rivière de Gênes.

Enfin, vers le commencement de mars, avec les premiers souffles de ce tiède printemps italien qui caresse si doucement les poitrines fatiguées, Emmanuel décida qu'il partirait.

L'itinéraire du voyage était connu d'avance : le cortège royal suivrait ce que l'on appelait la rivière de Gênes, c'est-à-dire le littoral de la mer. Le duc et la duchesse, — duc à cheval, la duchesse en litière, — passaient par San-Remo et Albenga, où des relais de chevaux étaient préparés d'avance.

Le départ fut fixé au 15 mars.

Au point du jour, le cortège sortit du château de Nice, le duc à cheval, comme nous l'avons dit, et visière baissée, armé en guerre, chevauchant près de la litière, dont les rideaux étaient tirés. Cinquante hommes armés marchaient devant, cinquante hommes armés marchaient derrière.

La première nuit, on s'arrêta à San-Remo.

Le lendemain, de bonne heure on se remit en route.

On fit halte à Oneglia pour déjeuner ; mais la duchesse

ne voulut pas descendre de sa litière, où le duc lui-même lui porta du pain, du vin et quelques fruits.

Le duc mangea sans se désarmer, en levant seulement la visière de son casque.

Vers midi, la cavalcade et la litière repartirent.

Un peu au delà de Porto-Maurisio, la route se resserre entre deux montagnes ; on perd la vue de la mer, et l'on se trouve dans un étroit défilé hérissé de rochers à droite et à gauche ; — lieu propre à une embuscade, s'il en fut !

Le duc envoya vingt hommes en avant : c'était un surcroît de précaution, car, en ces temps de paix que pouvait-on avoir à craindre ?

Aussi, les vingt hommes passèrent-ils sans être inquiétés.

Le reste de la troupe s'engagea dans le défilé.

Mais, au moment où le duc, toujours près de la litière, venait de s'y engager à son tour, une arquebusade terrible retentit, dirigée particulièrement sur le duc et sur la litière ; le cheval du duc fut blessé, un des chevaux de la litière tomba mort, et une faible plainte passa comme un souffle à travers les rideaux.

En même temps, des cris sauvages se firent entendre, et l'on se trouva assailli par une bande d'hommes aux costumes mauresques.

On était tombé dans une embuscade de pirates.

Le duc allait courir à la litière, quand un des assaillants, monté sur un magnifique cheval arabe, et couvert des pieds à la tête d'une cotte de mailles turque, s'élança directement sur lui en criant :

— A moi, duc Emmanuel ! tu ne m'échapperas point, cette fois !

— Oh ! ni toi non plus ! répondit le duc.

Puis, se dressant sur ses étriers, et levant son épée au-dessus de sa tête :

— Faites de votre mieux, vous autres ! cria-t-il à ses soldats, je vais tâcher de vous donner l'exemple.

En ce moment, la mêlée devint générale.

Mais au milieu de la mêlée, qu'on nous permette de suivre la lutte des deux chefs.

On connaît l'habileté du duc Emmanuel à ce jeu terrible de la guerre où peu d'hommes pouvaient lui résister : mais, cette fois, il avait trouvé un adversaire digne de lui.

D'abord, de la main gauche, chacun des deux combattants avait déchargé sur l'autre un pistolet dont la balle avait glissé sur l'armure du duc, et s'était aplatie sur celle du pirate.

Alors le combat dont cette décharge n'était que le prélude avait continué à l'épée.

Chacun armé à la turque comme armes défensives, le corsaire, comme armes offensives, portait à la main une longue épée droite, et, à l'arçon de sa selle, une hache à manche pliant, à tranchant affilé. Ces haches, dont le manche était fait en peau de rhinocéros toute garnie de petites lames d'acier, avaient, à cause de leur flexibilité même, une terrible volée.

Le duc avait son épée et une masse d'armes : c'étaient, on s'en souvient, ses armes habituelles ; toutes deux étaient redoutables entre ses mains.

Deux ou trois de ses soldats avaient voulu lui porter secours ; mais il les avait écartés en criant

— Faites pour vous ! avec l'aide de Dieu, je ferai pour moi

Et, avec l'aide de Dieu en effet, il faisait merveille.

Il était évident que les pirates ne s'étaient point attendus à trouver une si forte escorte, et que leur chef — celui qui avait attaqué le duc — espérait le prendre plus à l'improviste et moins bien armé ; toutefois, pour s'être trompé, il n'en reculait point d'un pas.

On sentait que, dans les coups terribles qu'il portait au duc, il y avait une haine plus terrible que les coups ; mais, sur l'armure de Milan du duc, l'épée du pirate de si bonne trempe qu'elle fût n'avait pas grande prise ; de même que, sur la cotte de mailles de Damas, s'émoussait la lame de l'épée du duc.

Au milieu de cette lutte acharnée, le duc sentit que son cheval, blessé, faiblissait, et allait lui manquer entre les jambes ; il réunit toutes ses forces pour porter un coup à son adversaire l'épée flamboya entre ses deux mains. Le pirate comprit de quel coup terrible il était menacé : il se renversa en arrière et en se renversant, fit cabrer son cheval.

Ce fut le cheval qui reçut le coup.

Cette fois le chanfrein du cheval, d'acier moins pur que l'armure du cavalier, fut fendu, et le cheval, frappé entre les deux oreilles, s'abattit sur ses genoux.

Le More crut son cheval tué il s'élança à terre au moment où le cheval du duc tombait lui-même.

Les deux adversaires se trouvèrent donc à pied en même temps.

Chacun d'eux courut à l'arçon de son cheval, l'un pour en arracher sa hache, l'autre pour y prendre sa masse d'armes.

Puis, comme si chacun d'eux eût jugé l'arme dont il venait de s'emparer suffisamment meurtrière, les deux combattants jetèrent leur épée, et le pirate demeura armé de sa hache, et le duc de sa masse.

Jamais cyclopes forgeant, dans les cavernes de l'Etna, la foudre de Jupiter sur l'enclume de Vulcain ne frappèrent de si rudes coups ! on sentait que la Mort elle-même, la reine des sanglantes batailles, arrêtait son vol, et planait au-dessus de ces deux hommes, certaine d'emporter dans ses bras l'un d'eux endormi du dernier sommeil.

Au bout d'un instant, l'avantage parut se décider pour le duc. La hache de son adversaire avait enlevé pièce à pièce la couronne de son casque mais il était évident que les pointes d'acier de la masse d'armes avaient, à travers la cotte de mailles, creusé de terribles meurtrissures.

Puis, à l'encontre des forces inépuisables du duc, les forces de son adversaire semblaient s'épuiser : sa respiration sifflante passait visible par les ouvertures de son casque ; ses coups étaient moins rapides et moins vigoureux ; le bras, sinon la haine, s'alanguissait.

A chaque coup qu'il portait, le duc, au contraire, paraissait reprendre une énergie nouvelle.

Le pirate commença de reculer, — pas à pas, d'une manière insensible, — mais il reculait ! Sa retraite le conduisait au bord d'un précipice ; seulement, occupé à parer des coups ou à en porter, il semblait ne pas s'apercevoir qu'il se rapprochait insensiblement de l'abîme.

Tous deux, l'un reculant, l'autre poursuivant, arrivèrent ainsi sur la plate-forme qui surplombait le précipice : deux pas encore, et la terre manquait au pirate !

Mais sans doute était-ce là qu'il voulait arriver ; car, tout à coup, il lança loin de lui sa hache, et, saisissant son adversaire à bras-le-corps :

— Ah ! duc Emmanuel ! s'écria-t-il, je te tiens donc enfin, nous allons mourir ensemble !

Et, d'une secousse à déraciner un chêne, il souleva son ennemi entre ses bras.

Mais un éclat de rire terrible lui répondit.

— Je t'avais reconnu, bâtard de Waldeck ! lui dit son adversaire en dénouant la chaîne de fer de ses bras.

Puis, levant la visière de son casque :

— Je ne suis pas le duc Emmanuel, ajouta-t-il, et tu n'auras pas l'honneur de mourir de sa main.

— Scianco-Ferro ! s'écria le bâtard de Waldeck. Ah ! malédiction sur toi et sur ton duc !

Et il se baissa pour ramasser sa hache et recommencer la lutte ; mais, pendant ce mouvement, si rapide qu'il fût, la masse de Scianca-Ferro, pesante comme le roc sur lequel combattaient les deux adversaires, s'abattit sur le derrière de la tête du renégat.

Le bâtard de Waldeck poussa un soupir, et tomba sans mouvement.

— Ah ! s'écria Scianca-Ferro, frère Emmanuel, tu n'es plus là pour m'empêcher d'écraser cette vipère !

Et, comme, pendant le combat, son poignard de merci était sorti du fourreau, il ramassa un quartier de roc qu'il souleva entre ses bras avec la force d'un de ces titans qui entassaient Pélion sur Ossa, et en écrasa, dans son casque, la tête de son ennemi.

Puis, avec un éclat de rire plus terrible encore que le premier :

— Ce qui me plaît surtout dans ta mort, bâtard de Waldeck, dit-il, c'est que, mourant dans l'armure d'un infidèle, tu es damné comme un chien !

Alors, se rappelant ce soupir qu'il avait entendu sortir de la litière, il y courut, et en écarta les rideaux

De tous côtés, les pirates fuyaient.

Pendant ce temps, Emmanuel et la princesse Marguerite suivaient tranquillement la route de Tenda et de Coni. Ils arrivaient dans cette dernière ville à peu près à la même heure où avait lieu, entre San-Remo et Albenga, le terrible combat que nous venons de raconter.

Le duc Emmanuel était soucieux.

Quelle avait pu être la raison de Leona pour exiger de lui ce changement de route ? quel danger courait-il à suivre celle de la rivière de Gênes ? et, s'il y avait un danger, ce danger n'était-il pas retombé sur Scianca-Ferro ?

Qui avait prévenu Scianca-Ferro de la promesse faite par lui, Emmanuel, à Leona ? et comment se faisait-il qu'au moment où il allait parler à Scianca-Ferro de son changement d'itinéraire, celui-ci fût venu à lui, et lui en eût parlé le premier ?

Le souper fut triste. La princesse Marguerite était fatiguée ; de son côté, Emmanuel-Philibert prétexta le besoin du repos, et se retira vers dix heures dans sa chambre. Il lui semblait que d'un moment à l'autre, il devait arriver quelque messager de mauvaise nouvelle.

Il fit veiller un homme à la porte et un autre dans l'antichambre, afin qu'à toute heure de la nuit on pût l'éveiller, et, s'il survenait quelque chose, lui apprendre ce qui était arrivé.

Onze heures sonnèrent ; Emmanuel ouvrit sa fenêtre : le ciel était étoilé, l'atmosphère était calme et pure. Un oiseau chantait dans un buisson de grenadiers, et il sembla au duc que c'était le même oiseau dont il avait entendu le chant à Olegglo... Au bout d'une demi-heure, il referma sa fenêtre, et, vint s'accouder à sa table, couverte de papiers.

Peu à peu, ses yeux se troublèrent, ses paupières s'alourdirent ; il entendit vaguement tinter les premières vibrations de minuit ; puis il lui sembla, comme à travers un nuage, voir s'ouvrir la porte de sa chambre, et s'avancer quelque chose qui ressemblait à une ombre.

L'ombre s'approcha, et, s'inclinant sur lui, murmura son nom.

Au même instant, une impression glaciale qu'il ressentit au front le fit frissonner par tout le corps ; cette impression rompit les liens invisibles qui l'enchaînaient.

— Leona ! Leona ! s'écria-t-il

C'était, en effet, Leona qui était près de lui, mais, cette fois, sans souffle sur les lèvres, sans flamme dans les yeux ; quelques gouttes d'un sang pâle tombaient d'une blessure qu'elle avait reçue à la poitrine.

— Leona ! Leona ! répéta le duc.

Et il tendit les bras pour saisir le fantôme ; mais celui-ci fit un signe, et les bras du prince retombèrent.

— Je t'avais bien dit, mon Emmanuel, murmura l'ombre d'une voix douce à la fois comme un souffle et comme un parfum, je t'avais bien dit que je serais plus près de toi morte que vivante !

— Pourquoi m'as-tu quitté, Leona ? demanda Emmanuel sentant son cœur se fondre en sanglots.

— Parce que ma mission était accomplie sur la terre, mon bien-aimé duc, répondit l'ombre ; mais, avant que je remonte au ciel, Dieu permet que je te dise que le vœu de tes sujets est accompli.

— Lequel ?

— La princesse Marguerite est enceinte, et enfantera un fils.

— Leona ! Leona ! s'écria le prince, qui t'a dit ce mystère de la maternité ?

— Les morts savent tout ! murmura Leona.

Et, en même temps que son corps s'évanouissait en vapeur, d'une voix presque inintelligible :

— Au revoir dans le ciel, mon bien-aimé duc ! dit le fantôme.

Et il disparut

Le duc, qui était resté enchaîné dans son fauteuil tant que l'ombre s'était tenue près de lui, se leva et courut à la porte.

Le valet de garde n'avait vu entrer ni sortir personne.

— Leona ! Leona ! s'écria Emmanuel, te reverrai-je encore ?

Et il lui sembla qu'à son oreille un souffle à peine sensible murmurait :

— Oui...

* * *

Le lendemain, au lieu de continuer sa route, le duc s'arrêta à Coni ; il semblait certain de recevoir des nouvelles.

En effet, vers deux heures, Scianca-Ferro arriva.

— Leona est morte ? fut le premier mot que lui dit Emmanuel.

— Hier à minuit, répondit Scianca-Ferro ; mais comment le sais-tu ?

— D'une blessure à la poitrine ? continua Emmanuel.

— D'une balle destinée à la duchesse, dit Scianca-Ferro.

— Et quel est, s'écria le duc, le misérable assassin qui en voulait aux jours d'une femme ?

— Le bâtard de Waldeck, répondit Scianca-Ferro.

— Oh ! dit le duc, qu'il ne tombe jamais entre mes mains !

— Je t'avais juré, Emmanuel, que, la première fois que je rencontrerais le serpent, je l'écraserais...

— Eh bien ?

— Je l'ai écrasé

— Il ne nous reste donc plus qu'à prier pour Leona ! dit Emmanuel-Philibert.

— Ce n'est pas à nous à prier pour les anges, répondit Scianca-Ferro ; c'est aux anges à prier pour nous !

* * *

Le 12 janvier 1562, comme l'avait prédit Leona, la princesse Marguerite accoucha heureusement, au château de Rivoli, d'un prince qui reçut les noms de Charles-Emmanuel, et qui régna cinquante ans.

Trois mois après la naissance du jeune prince, les Français, aux termes de la convention de Cateau-Cambrésis, évacuèrent Turin, Chieri, Chivas et Villeneuve-d'Asti, comme ils avaient déjà évacué le reste du Piémont.

EPILOGUE

Par une belle matinée du commencement de septembre 1580, c'est-à-dire vingt ans environ après les événements que nous venons de raconter, une vingtaine de ces gentilshommes que l'on appelait les Ordinaires du roi Henri III, et dont le nombre total montait à quarante-cinq, attendaient, dans la grande cour du Louvre, l'heure où le roi, allant à la messe, les prendrait en passant avec lui pour leur faire faire, bon gré, mal gré, leurs dévotions ; — car c'était une des manies du roi Henri III de se préoccuper non seulement du soin de son âme, mais encore du soin de celle des autres ; et, de même que le roi Louis XIV devait dire, cinquante ans plus tard, à ses favoris : « Venez vous ennuyer avec moi », Henri III disait à ses mignons : « Venez vous sauver avec moi. »

La vie que menaient les Ordinaires ou les Quarante-Cinq de Sa Majesté, — on les désignait indifféremment par l'un ou l'autre nom, — n'avait rien de bien récréatif : la règle du Louvre était presque aussi sévère que celle d'un couvent, et le roi, s'appuyant sur la mort de Saint-Mégrin, de Bussy d'Amboise et de deux ou trois autres gentilshommes, mort causée par leur amour exagéré à l'endroit du beau sexe, prenait texte de ces accidents pour tonner contre les femmes, et les représenter à ses favoris comme des êtres inférieurs et même dangereux.

Les pauvres jeunes gens en étaient donc réduits, — ceux surtout qui tenaient à rester dans les bonnes grâces du roi, — à faire des armes, à jouer au ballon, à viser les moineaux francs avec des sarbacanes, à se friser, à inventer de nouvelles formes de cols, à dire leur chapelet et à se fustiger, si, au milieu de cette innocente vie, le diable, qui ne respecte pas même les saints, venait les tenter.

Cela dit, on ne sera pas étonné qu'ayant vu un vieux bonhomme auquel il ne restait plus qu'un bras, qu'un œil et qu'une jambe, qui demandait l'aumône à un chevau-léger de garde à la porte de la cour, l'un des Quarante-Cinq lui ait fait signe d'entrer, et, après lui avoir donné une pièce de monnaie et adressé quelques questions, ait incontinent appelé ses camarades, avec ce besoin naïf de communication que l'on trouve à un degré égal chez les écoliers enfermés derrière les murs d'un collège, chez les religieuses enfermées derrière les murs d'un couvent, et chez les soldats enfermés derrière les murs d'une forteresse.

Les jeunes gens accoururent, et, entourant le nouveau venu, en firent l'objet d'un profond examen.

Hâtons-nous de dire que celui qui avait l'honneur d'attirer ainsi l'attention générale méritait bien la peine d'être examiné.

C'était un homme d'une soixantaine d'années, qui, au reste, ne paraissait plus aucun âge, vu l'étrange situation physique où l'avaient réduit les campagnes qu'il avait faites, et la vie aventureuse qu'il semblait avoir menée.

Outre l'œil, le bras et la jambe qui lui manquaient, le mendiant avait la figure hachée de coups de sabre, les doigts de la main brisés de coups de pistolet, et la tête raccommodée en plusieurs endroits avec des plaques de fer-blanc.

Son nez était tellement couvert d'estafilades, d'estocades, de cicatrices de tout genre enfin, — qu'il ressemblait à une de ces tailles de boulanger sur lesquelles on fait un cran à chaque pain que l'on prend à crédit.

Une pareille quintaine, on en conviendra, était chose curieuse pour des jeunes gens qui, faute de plus doux loisirs, mettaient le duel au nombre de leurs distractions.

Aussi les questions tombèrent-elles sur le mendiant drues comme grêle. « Comment t'appelles-tu ? — Quel âge as-tu ? — Dans quel cabaret as-tu perdu ton œil ? — Dans quelle embuscade as-tu laissé ton bras ? — Sur quel champ de bataille as-tu oublié ta jambe ? »

— Voyons, messieurs, dit l'un des interrogateurs, mettons un peu d'ordre dans nos questions, ou, sans cela, le pauvre diable ne pourra nous répondre.

— Mais, auparavant, il faudrait savoir s'il ne lui manque pas la langue.

— Non, Dieu merci, mes braves seigneurs ! la langue me reste ; et, si vous voulez bien avoir quelques bontés pour un vieux capitaine d'aventures, je l'occuperai à chanter vos louanges.

— Capitaine d'aventures, toi ? Allons donc ! dit un des jeunes gens, ne vas-tu pas nous faire accroire que tu as été capitaine ?

— C'est du moins, le titre que m'ont donné plus d'une fois le duc François de Guise, que j'ai aidé à reprendre Calais ; l'amiral Gaspard de Coligny, que j'ai aidé à défendre Saint-Quentin, et le prince de Condé, que j'ai aidé à rentrer dans Orléans.

— Tu as vu ces illustres capitaines ? demanda un des gentilshommes.

— Je les ai vus, je leur ai parlé, et ils m'ont parlé.. Ah! vous êtes braves, messeigneurs, je n'en doute pas; mais laissez-moi vous dire que la race des vaillants et des forts s'en est allée!

— Et tu es le dernier? fit une voix.

— Non pas de ceux que je dis, reprit le mendiant, mais le dernier, en effet, d'une association de braves. Nous étions dix aventuriers, voyez-vous, mes gentilshommes, avec lesquels un capitaine pouvait tout tenter; mais la mort nous a pris un à un, et nous a emportés en détail.

— Et quels étaient, demanda un des Ordinaires, je ne dirai pas les aventures, mais les noms de ces dix braves?

— Vous avez raison de ne pas demander leurs aventures: leurs aventures feraient à elles seules un poème, et celui qui pouvait l'écrire, le pauvre Fracasso, est malheureusement mort d'une contraction à la gorge; — mais, quant aux noms, c'est autre chose...

— Voyons les noms?

— Il y avait Dominico Ferrante: c'est celui qui est parti le premier. Un soir, passant avec deux compagnons, tout près de la tour de Nesle, il eut l'idée d'offrir à un endiablé sculpteur florentin, nommé Benvenuto Cellini, de l'aider à porter un sac d'argent que celui-ci venait de recevoir des mains du trésorier de François Ier. Le Benvenuto, qui s'était attardé, et qui entendait en ce moment sonner minuit à Saint-Germain-des-Prés, crut voir, dans une offre toute d'obligeance, une tentation de cupidité; il mit l'épée à la main, et, d'un rapide dégagement, il cloua le pauvre Ferrante à la muraille!

— Voilà ce que c'est d'être trop obligeant! dit un des auditeurs à un autre.

— Le second était Vittorio-Albani Fracasso, un grand poète qui ne pouvait travailler qu'au clair de la lune. Un soir qu'il cherchait une rime aux environs de Saint-Quentin, il tomba, par hasard, au milieu d'une embuscade dressée sur le chemin du duc Emmanuel-Philibert; il était si préoccupé de la rébellion de cette rime, qu'il oublia de demander aux embusqués dans quelle intention ils étaient là: de sorte que, le duc Emmanuel étant venu à passer sur ces entrefaites, Fracasso se trouva au milieu de la bagarre; il faisait de son mieux pour s'en tirer, lorsqu'il tomba étourdi d'un coup de masse que lui allongea l'écuyer du duc, un damné cogneur nommé Scianca-Ferro. Or, l'embuscade échoua, Fracasso resta sur le champ de bataille, et, comme, vu l'évanouissement dans lequel il était plongé, il ne put expliquer le hasard de sa présence, on lui passa une corde au cou et on le hissa à la branche d'un chêne! Quoique le pauvre Fracasso, en sa qualité de poète, fût maigre comme un engoulevent, le poids du corps n'en amena pas moins la contraction d'un nœud coulant, et la contraction du nœud coulant la strangulation. Ce fut en ce moment qu'il revint à lui; il voulut donner les explications qu'il croyait nécessaires à son honneur violemment compromis; mais il était revenu à lui une seconde trop tard: les explications ne purent point passer, et restèrent de l'autre côté du nœud coulant; ce qui fit croire à beaucoup que ce pauvre innocent avait été justement pendu.

— Messieurs, dit une voix, cinq *Pater* et cinq *Ave* pour le malheureux Fracasso!

— Le troisième, continua le mendiant avec mélancolie, le troisième était un digne aventurier allemand, nommé Frantz Scharfenstein. Vous avez, certainement, entendu parler de feu Briarée et de défunt Hercule? Eh bien, Frantz était de la force d'Hercule et de la taille de Briarée. Il se fit tuer bravement sur une brèche au siège de Saint-Quentin. Dieu ait son âme, et celle de son oncle, Heinrich Scharfenstein, qui est mort idiot à force de le pleurer!

— Dis donc, Montaigu, interrompit une voix, crois-tu que, si tu mourrais, ton oncle deviendrait idiot à force de pleurer?

— Mon cher, répondit celui à qui la question était adressée, il y a un axiome de droit qui dit: *Non bis in idem*.

— Le cinquième, reprit le mendiant, était un brave catholique nommé Cyrille-Népomucène Lactance. Celui-là est sûr de son salut; car, après avoir combattu pendant vingt ans pour notre sainte religion, il est mort martyr...

— Martyr? Peste! raconte-nous cela.

— C'est bien simple, messeigneurs. Il servait sous les ordres du fameux baron des Adrets, qui, dans ce moment-là, était catholique. — Il n'est point que vous ne sachiez que le baron des Adrets a passé sa vie à se faire, de catholique, protestant, et, de protestant, catholique. — Le baron des Adrets était donc catholique pour le moment, et Lactance servait sous ses ordres, lorsque, le baron ayant fait quelques prisonniers huguenots, la veille de la Fête-Dieu, et ne sachant quel genre de mort leur infliger, Lactance fut illuminé de cette sainte invention, de les dépouiller, et de tendre, avec leurs peaux, au lieu de tapisseries, les maisons du petit village de Mornas: le baron goûta fort l'avis, et le mit à exécution le lendemain, à la plus grande gloire de notre sainte religion! Mais il arriva, l'année suivante, jour pour jour, que, le baron s'étant fait protestant, et Lactance étant tombé entre ses mains, le baron se souvint du conseil que mon pieux ami lui avait donné, et, malgré ses réclamations, le fit dépouiller à son tour! Je reconnus la peau du martyr à un grain de beauté qu'il avait au-dessous de l'épaule gauche.

— Peut-être t'en arrivera-t-il autant un jour, Villequier, dit un des jeunes gens à son voisin; mais, si on te dépouille, ce ne sera pas pour faire une tenture de ta peau, ou, mordieu! c'est qu'il y aura alors en France profusion de tambours!

— Le sixième, poursuivit l'aventurier, était un joli muguet de notre bonne ville de Paris, jeune, beau, galant, toujours courant après les femmes...

— Chut! fit un des Ordinaires; ne parle pas si haut, bonhomme: le roi Henri III pourrait t'entendre et te faire châtier d'avoir vu si mauvaise compagnie!

— Et comment se nommait le drôle qui avait de pareilles mœurs? demanda un autre gentilhomme.

— Il se nommait Victor-Félix Yvonnet, répondit le mendiant. Un jour, ou plutôt une nuit qu'il était chez une de ses maîtresses, le mari n'eut point le courage de l'attendre bravement, et de l'attaquer l'épée à la main: il dégonda la porte par laquelle Yvonnet devait sortir; — une porte de chêne massive, pesant trois mille peut-être! — et la posa en équilibre sur ses gonds. A trois heures du matin, Yvonnet dit adieu à sa bien-aimée, et s'en alla droit à la porte, dont il avait la clef; il introduisit cette clef dans la serrure, tourna deux tours, et tira à lui; mais, au lieu de pivoter sur ses gonds, la porte tomba lourdement sur le pauvre Yvonnet! Si c'eût été Frantz ou Heinrich Scharfenstein, ils eussent repoussé la porte comme une feuille de papier; mais Yvonnet était, je vous l'ai dit, un véritable muguet d'amour, aux petites mains et aux petits pieds: la porte lui brisa les reins, et, le lendemain, on le retrouva mort!

— Tiens, dit celui des Quarante-Cinq qu'on avait appelé Montaigu, voilà une recette à donner à M. de Châteauneuf: cela ne l'empêchera point d'être trompé, mais cela empêchera qu'il ne le soit deux fois par le même.

— Le septième, continua l'aventurier, le septième se nommait Martin Pilletrousse; c'était un honnête gentilhomme, comme dit M. de Brantôme, et qui périt par un fâcheux malentendu. Un jour, M. de Montluc traversant une petite ville, et ayant été complimenté par tous les magistrats excepté par les juges, il résolut de se venger de cette incivilité; à cet effet, il s'informa et apprit qu'il devait y avoir, le lendemain, jugement de douze huguenots. C'était tout ce qu'il voulait savoir; il se rendit à la prison, et, entrant dans la salle commune: « Qui est huguenot, ici? » demanda-t-il. Or, Pilletrousse, qui avait connu M. de Montluc huguenot enragé, et qui ignorait qu'il eût, comme le baron des Adrets, changé de religion, se trouvait dans cette salle, accusé de je ne sais quelle misère: il crut que M. de Montluc demandait quels étaient les huguenots pour les faire élargir; point du tout: c'était pour les faire pendre! Lorsque le pauvre Pilletrousse vit de quoi il s'agissait, il protesta de toutes ses forces; mais il eut beau protester, on s'en tint à sa première déclaration, et il fut pendu haut et court, lui douzième! Le lendemain, qui fut attrapé? Ce furent les juges, qui n'eurent plus personne à juger.. Mais, en attendant, le pauvre Pilletrousse était mort.

— *Requiescat in pace!* dit un des auditeurs.

— Le souhait est d'un chrétien, mon gentilhomme, dit le mendiant, et je vous remercie au nom de mon ami.

— Voyons le huitième, dit une voix.

— Le huitième se nommait Jean-Chrysostome Procope; il était bas Normand..

— Le roi, messieurs! le roi! cria une voix.

— Allons, range-toi, drôle! dirent les jeunes seigneurs; et tâche de ne pas te trouver sur la route de Sa Majesté, elle n'aime à voir que de jolis visages et de gracieuses tournures.

C'était, en effet, le roi qui descendait de ses appartements, ayant M. de Guise à sa droite, et M. le cardinal de Lorraine à sa gauche. Il paraissait fort mélancolique.

— Messieurs, dit-il en s'adressant aux gentilshommes qui faisaient la haie sur son passage, en lui cachant du mieux qu'ils pouvaient l'homme à l'œil, au bras et à la jambe de moins, — vous m'avez entendu parler souvent de la façon toute royale dont j'ai été fêté en Piémont par le duc Emmanuel-Philibert de Savoie?

Les jeunes gens s'inclinèrent en signe qu'ils s'en souvenaient.

— Eh bien, j'ai reçu ce matin la douloureuse nouvelle de sa mort, qui a eu lieu à Turin le 30 août 1580.

— Et, sans doute, sire, demanda un des Quarante-Cinq, ce grand prince a eu un beau trépas?

— Digne de lui, messieurs: il est mort dans les bras de son fils, en lui disant: « Mon fils, apprenez de ma mort

quelle doit être votre vie, et, de ma vie, quelle doit être votre mort. L'âge vous a déjà rendu capable de gouverner les Etats que je vous laisse ; ayez soin de les conserver aux vôtres, et soyez assuré que Dieu en sera le protecteur tant que vous vivrez dans sa crainte !... » Messieurs, le duc Emmanuel-Philibert était de mes amis ; je porterai son deuil pendant huit jours, et, pendant huit jours, j'entendrai la messe à son intention. Qui fera comme moi me fera plaisir.

Et le roi continua son chemin vers la chapelle ; les gentilshommes le suivirent et entendirent religieusement la messe avec lui.

En sortant de l'église, la première chose qu'ils cherchèrent des yeux, ce fut le mendiant ; mais le mendiant avait disparu. — En même temps que lui avaient disparu l'escarcelle de Sainte-Maline, le drageoir de Montaigu, et la chaîne d'or de Villequier.

L'aventurier n'avait plus qu'une main ; mais, comme on le voit, il savait s'en servir.

Les trois jeunes gens voulurent savoir s'il se servait aussi bien de sa jambe unique que de sa main dépareillée, et coururent à la porte, demander à la sentinelle si elle pouvait les renseigner sur ce qu'était devenu le mendiant boiteux avec lequel ils causaient une demi-heure auparavant.

— Messieurs, dit le chevau-léger, il a disparu derrière l'hôtel du Petit-Bourbon ; mais, en sortant, il m'a dit poliment : « Mon gentilhomme, il se peut que les nobles seigneurs avec lesquels je viens d'avoir l'honneur de m'entretenir désirent connaître la fin de mes deux derniers compagnons, et savoir comment se nomme le pauvre diable qui leur a survécu. Mes deux compagnons, qui s'appelaient Procope et Maldent, étaient, l'un un bas Normand, l'autre un Picard, très forts en droit tous deux : le premier est mort procureur au Châtelet ; le second, docteur en Sorbonne. Quant à moi, je me nomme César-Annibal Malemort, pour les servir si j'en étais capable. »

Ce sont les seules nouvelles qui parvinrent jusqu'aux Quarante-Cinq, et qui soient parvenues jusqu'à nous, du dernier des aventuriers.

Le hasard avait fait que celui-ci qui eût dû succomber le premier avait miraculeusement survécu à tous.

TABLE DES MATIÈRES

DU

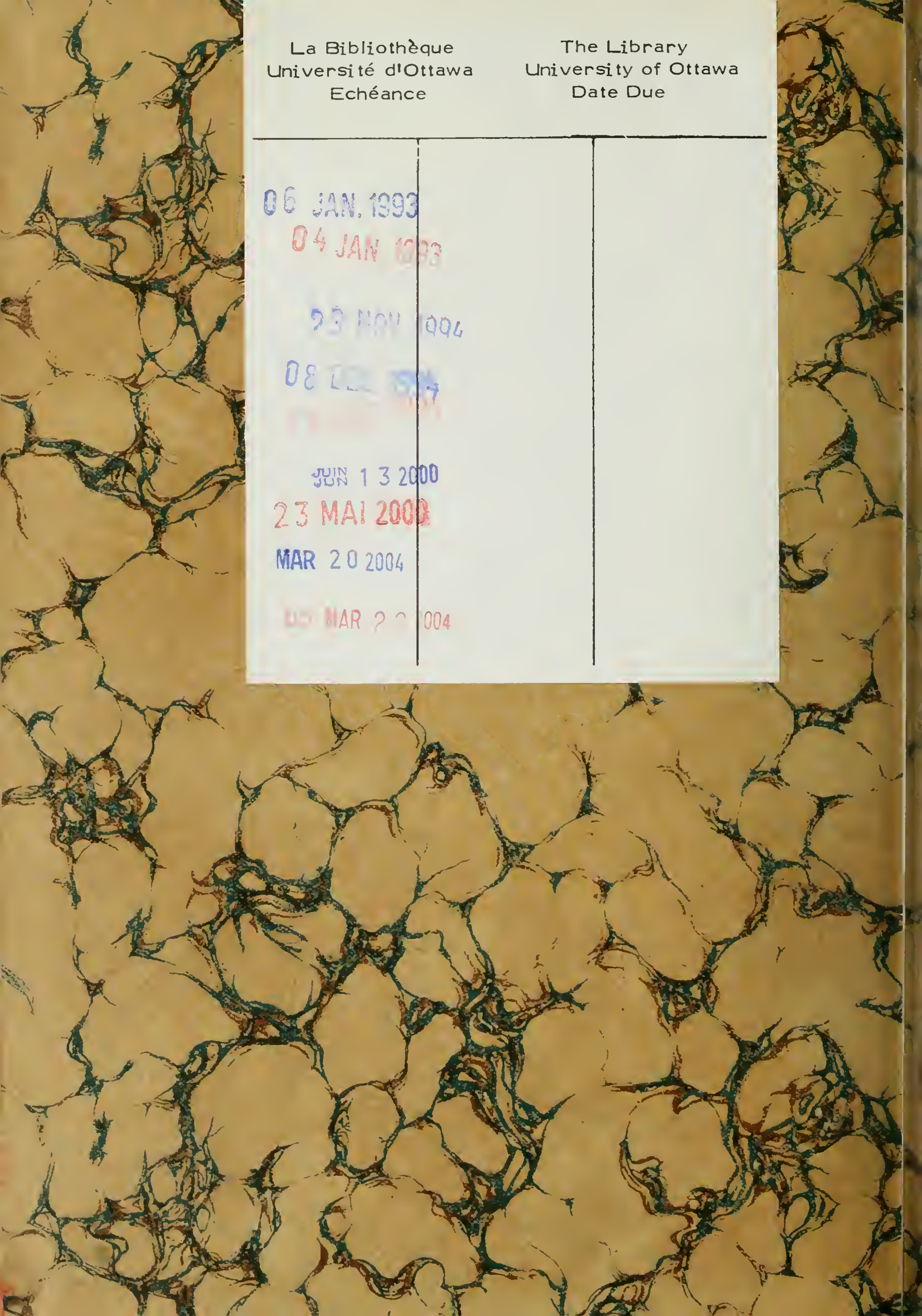
PAGE DU DUC DE SAVOIE

PREMIÈRE PARTIE

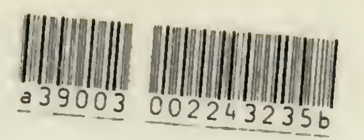
DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

TABLE DU VOLUME


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due
06 JAN. 1993
04 JAN 1993
JUIN 1 3 2000
23 MAI 2000
MAR 20 2004




a39003 002243235b

